





OVERSIZE  
4TH STACK



Book No.

20

ACCESSION

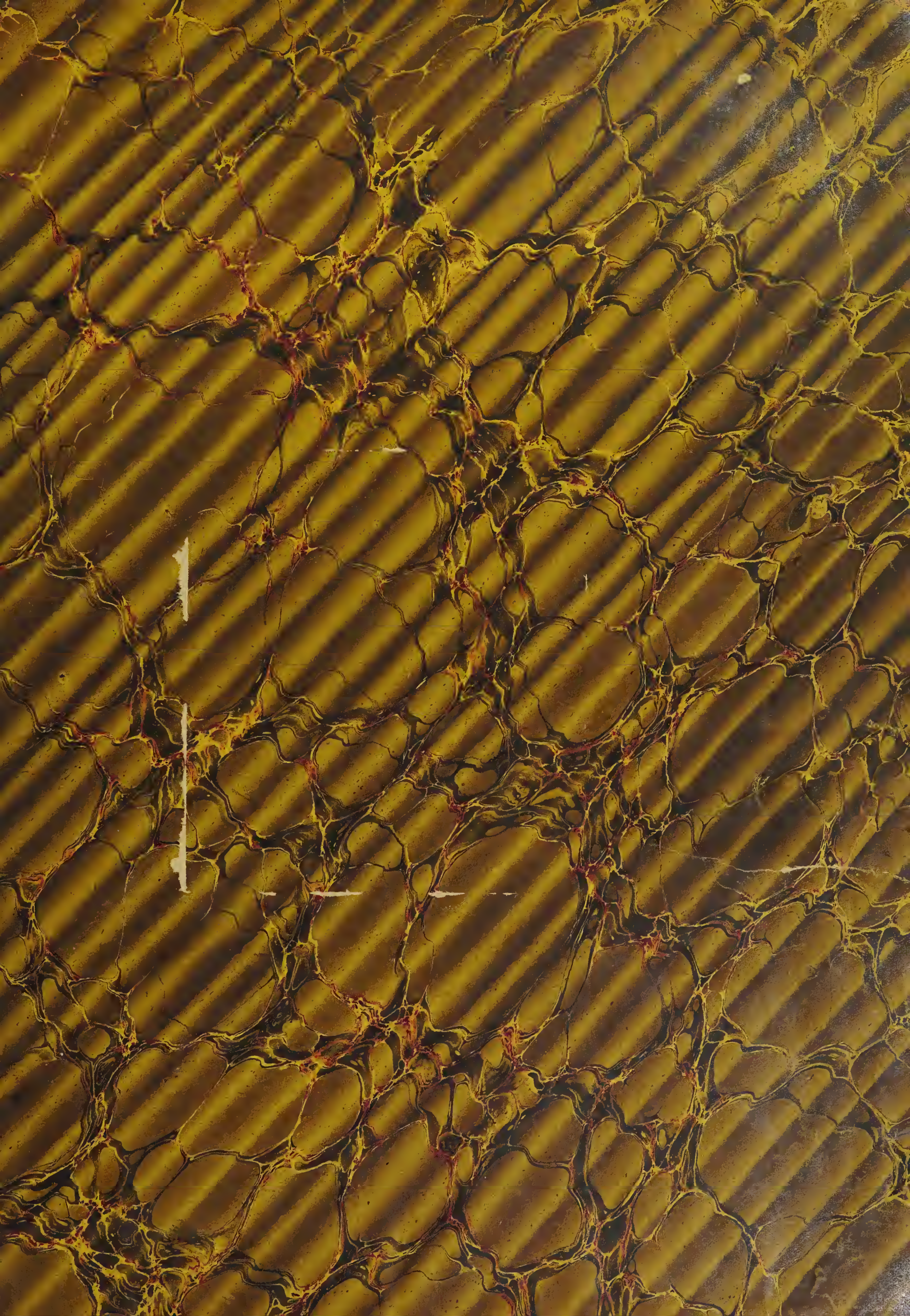
266 M691

647078

NOT TO BE TAKEN FROM THE LIBRARY

FORM 3427-5000-10-50


















Digitized by the Internet Archive  
in 2020 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



LES  
MISSIONS CATHOLIQUES

---

TOME VINGTIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1888



---

IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND, RUE STELLA, 3. — LYON.

---





BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DE

# L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

---

TOME VINGTIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1888

---

LYON

BUREAUX DES MISSIONS CATHOLIQUES

6, RUE D'AUVERGNE, 6

PARIS

VICTOR LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

8, RUE TREUENBERG, 8

1888



x266

M69120

647078



# LES MISSIONS CATHOLIQUES

BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — VUE DU CHATEAU DE MIRAMAR; d'après une photographie prise par M. l'abbé BAURON (voir page 8).



A SA SAINTETÉ  
LE PAPE LÉON XIII

*Ad Multos Annos!!!*

Chaque année, dans notre premier numéro de janvier, nous offrons à nos lecteurs un tableau rapide de l'histoire de l'Apostolat, et nous saluons, sur toutes les

plages du monde, le dévouement et l'héroïsme des ouvriers évangéliques. Nous croyons devoir modifier notre plan ordinaire : et, au moment où l'univers retentit d'un long cri d'amour en l'honneur de Léon XIII, il nous a semblé que, nous aussi et les premiers, nous devons apporter notre tribut d'admiration et de respect au Pontife qui gouverne l'Eglise, en rappelant de quelle haute bienveillance il a entouré notre Œuvre et en montrant les grandes choses que ce glorieux règne a vu s'accomplir dans les Missions.

I

Le prédicateur de Notre-Dame de Paris, le R. P. Monsabré, parlant au lendemain de la mort de Pie IX, annonçait ainsi l'élection de Celui qui allait être Léon XIII :

« Hier, vieillard octogénaire, le chef de l'Eglise s'endormait dans le Seigneur après trente-deux ans d'un règne fécond en malheurs et en gloire ; aujourd'hui,



rajeuni de vingt ans, il se montre prêt aux mêmes combats, aux mêmes souffrances, aux mêmes triomphes. Hier, nous pleurons sur la tombe du *Pieux*, dont l'âme douce et ferme a toujours soutenu, sans jamais blesser ni faiblir, les droits de l'Eglise et des peuples ; aujourd'hui nous saluons l'avènement du *Lion*, dont la haute intelligence et le grand caractère promettent de terminer, à la gloire de Dieu et à l'avantage des sociétés modernes, les luttes du souverain pontificat. Hier, le monde chrétien, plongé dans une morne douleur, s'écriait : Pie IX est mort ! Mais le Paraclet s'est empressé de nous consoler. Quarante-huit heures après le *De profundis*, éclate le *Te Deum*. Vive Léon XIII ! C'est toujours le même père, le même roi, le même pontife suprême. Pour tout dire en un mot, c'est Jésus-Christ qui se perpétue, Jésus-Christ qui commande, Jésus-Christ à qui l'on obéit, Jésus-Christ centre toujours vivant de l'unité chrétienne. »

L'éloquent dominicain ne faisait que proclamer ce fait toujours vrai dans l'Eglise : Dieu prépare le Pontife qui doit gouverner les brebis et il donne à chacun le caractère, les aptitudes qui conviennent le mieux à l'époque dans laquelle il doit agir. Ainsi, pour rester dans le cadre que nous nous sommes tracé, au moment où l'Europe se sentait poussée comme par une force invincible vers les continents mystérieux, le pape Léon XIII allait assister, en le dirigeant, à l'élan le plus magnifique des explorations évangéliques, et, au milieu des titres de gloire que la postérité lui décernera, on pourra dire avec raison qu'il a été plus spécialement le Pape de la Propagation de la Foi.

\* \*

Presque au lendemain de son élection, il adressait à tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques, l'admirable encyclique *Sancta Dei Civitas*. Rappelant les noms à jamais illustres de nos bienfaiteurs : Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI et Pie IX, il renouvelait leurs enseignements et ajoutait ces paroles que le zèle des pasteurs et la charité des fidèles devaient entendre :

« Vénérables Frères, vous qui êtes appelés à partager notre sollicitude, nous vous exhortons de plus en plus à venir unanimement en aide avec zèle et ardeur aux Missions catholiques, mettant en Dieu votre confiance et ne vous laissant effrayer par aucune difficulté. Il y va du salut des âmes pour lesquelles notre Rédempteur a donné sa vie et qu'il nous a confiées, à nous évêques et prêtres. Efforçons-nous ardemment d'apporter aux saintes Missions les secours en usage depuis le commencement de l'Eglise, la prédication de l'Evangile aidée par les prières et les aumônes des fidèles... »

La sollicitude du Pasteur suprême ne devait pas se borner à cet acte mémorable. Au moment où, ému par les dangers de l'Europe catholique, il appelait les fidèles à la

prière et à la pénitence, et ouvrait par un jubilé extraordinaire les trésors de l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ renouvelait pour notre Œuvre une faveur déjà accordée par Pie IX, de sainte mémoire. Il exhortait les fidèles, dans les lettres apostoliques du 19 mars 1881, « à faire une offrande à titre d'aumône aux institutions recommandées naguère à la charité des chrétiens, institutions que nous avons grandement à cœur, disait-il, et que nous nous proposons d'établir et de propager jusque dans les contrées éloignées et barbares, afin de les mettre à même de subvenir à tous les besoins. »

\* \*

Parlerons-nous des marques de touchant intérêt prodiguées à chacun des Directeurs de notre Œuvre ? Ceux qui ont eu le bonheur de s'agenouiller à ses pieds sacrés n'oublieront jamais avec quelle bonté paternelle il a encouragé leurs travaux, avec quelle précision et quelle richesse de détails il leur a parlé des Missions, de leurs épreuves, de leurs besoins, comment, pour nous accueillir et nous bénir, il oubliait et ses sollicitudes et ses fatigues personnelles. Parlerons-nous de cette lettre remplie de tant de bienveillance qu'il adressait, il y a quatre ans, à notre Bulletin illustré, félicitant les Directeurs de l'Œuvre d'avoir, « par les *Missions catholiques*, fourni aux fidèles le moyen de connaître les œuvres de Dieu, et de prêter leur concours plus énergiquement par l'aumône au salut des hommes ? »

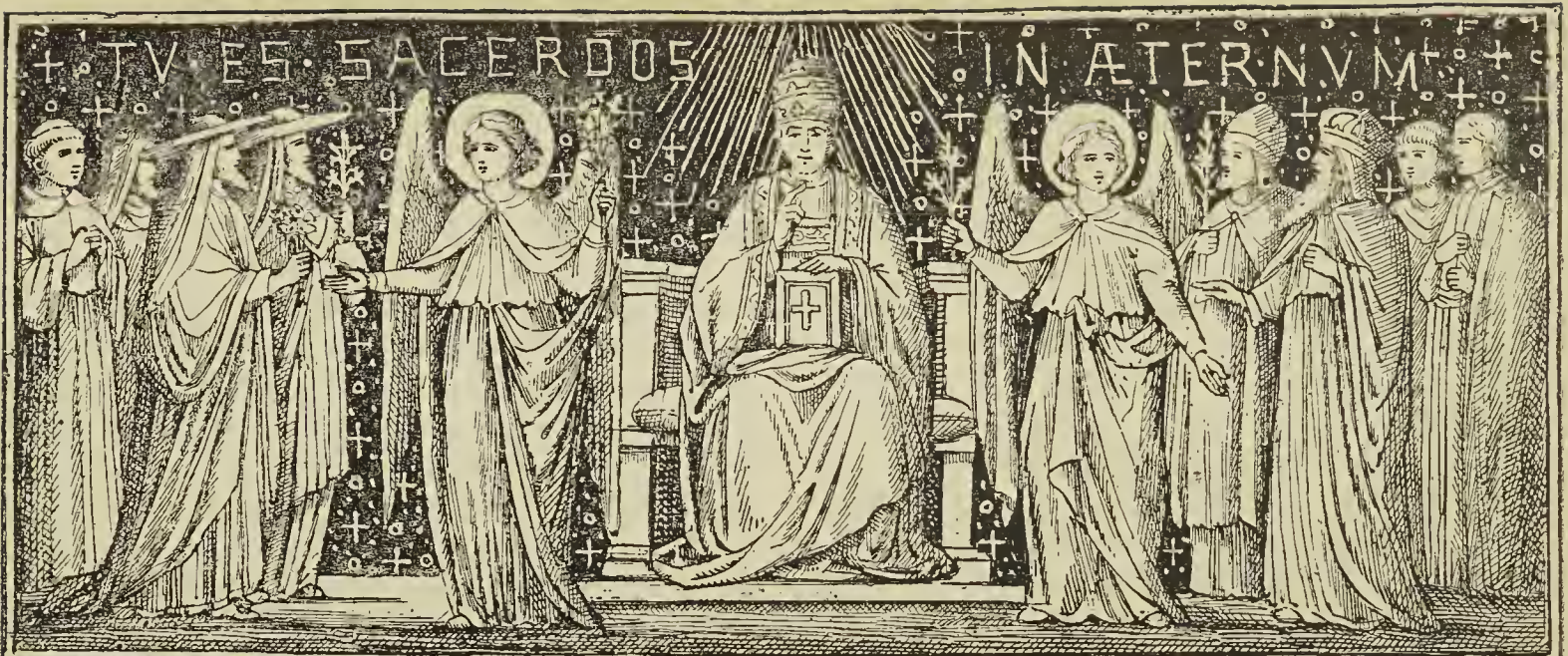
Contentons-nous de signaler les faveurs accordées récemment, la visite à Lyon et à Paris de Mgr Jacobini, secrétaire général de la Propagande, apportant aux Conseils les bénédictions du Pasteur suprême et venant par sa présence affirmer une fois de plus la grandeur d'une Œuvre qui, universelle comme l'Eglise, ne connaît pas de frontières, et va, sans distinction de drapeau et de nationalités, répandre des bienfaits et des prières partout où il y a une âme à sauver. Ces fêtes elles-mêmes du Jubilé ne sont-elles pas pour Léon XIII une occasion de nous témoigner sa royale sympathie ? L'exposition qui s'ouvre en ce moment au Vatican est, par le désir du Pape lui-même, comme un immense trésor dans lequel viendront puiser les plus pauvres missionnaires ; ornements sacrés, calices, statues, tableaux, apprendront dans le monde entier aux sauvages ravis l'amour du Saint-Père pour ses néophytes bien-aimés.

## II

Suivons maintenant Léon XIII dans toutes les contrées qui composent l'héritage donné par Dieu à Jésus-Christ et à son représentant sur la terre.

Lorsque l'Europe apprit l'avènement à la papauté du cardinal Pecci, les princes et les peuples semblaient s'être conjurés contre l'Eglise. Elle, la bienfaitrice du monde,







était traitée en suspecte par les nations dont elle avait fait la grandeur, et ses ennemis triomphants poussaient le cri des rebelles de l'Écriture : *Dirumpamus vincula eorum*. Léon XIII apparut comme le *Prince de la paix* au milieu des craintes du présent et des menaces de l'avenir. Son premier acte solennel fut un acte de réconciliation, son premier regard se tourna vers l'île des Saints. Déjà Pie IX, de pieuse mémoire, avait réparé une des ruines du schisme de Henri VIII et avait rendu à l'Angleterre le gouvernement régulier de son Église et ses évêques ordinaires. Léon XIII, achevant cette œuvre, donnera à l'Écosse la hiérarchie sacrée.

À l'autre extrémité de l'Europe, un schisme déplorable avait éclaté. Les Arméniens catholiques, excités par quelques ambitieux, avaient attribué à l'Église romaine l'intention de substituer à l'élément oriental l'élément occidental et de détruire les rites sacrés transmis par une vénérable antiquité. Le pouvoir se fit l'exécuteur de leurs vengeances : bientôt le patriarche Hassoun et les pasteurs légitimes étaient dépossédés de leurs églises et de leurs biens ; l'intrus Kupélian régnait en maître et brisait toute relation avec le Saint-Siège. Léon XIII rappela peu à peu les rebelles dans le vrai bercail. En 1879, le Patriarche était rétabli dans ses droits, les populations détrompées rentraient sous la houlette des vrais pasteurs et Kupélian se jetait aux pieds de Léon XIII. Nous ne pouvons résister au désir de citer les paroles du Père au prodigue repentant. Elles révèlent toute son âme.

Il est doux et consolant pour un père de pouvoir de nouveau embrasser et presser sur son sein un fils qu'il croyait perdu ; un pasteur est ravi de joie en voyant la brebis longtemps errante rentrer au bercail abandonné.

Cette joie, cette consolation, Notre cœur l'éprouve aujourd'hui, en vous voyant, fils bien-aimé, faire votre rentrée longtemps attendue au giron de l'Église catholique et supprimer le germe d'une division funeste parmi les catholiques d'Arménie. Cette sainte allégresse est encore plus grande et plus vivement ressentie, parce que Nous avons toute raison de croire à la sincérité et à la persévérance de votre conversion. Nous en sommes assuré par le courage, par la fermeté avec laquelle vous avez pris et exécuté une si généreuse résolution.

Nous remercions du plus profond de Notre âme le Dieu de miséricorde qui, en opérant efficacement en vous par sa grâce, a voulu réjouir Notre pontificat par un événement si heureux. En même temps, Nous le remercions aussi pour vous, qui, par son aide, avez eu le courage d'accomplir un acte si noble et qui vous honore si grandement. Car, reconnaître humblement sa propre faute, la confesser, la détester publiquement et en faire l'expiation, c'est assurément la plus difficile des victoires ; et, suivant l'infailible jugement de la divine Sagesse, loin d'avilir et de dégrader, elle ennoblit et élève l'âme de celui qui a su la remporter sur lui-même. Devant un exemple si éclatant et si plein d'édification, tout souvenir des erreurs passées disparaît et vous, cher fils, vous acquérez une gloire impérissable devant Dieu et devant les hommes.

Ce ne sera pas, du reste, un des spectacles les moins intéressants de l'histoire de l'Église pendant ce pontificat que de voir les rapports qui s'établissent entre le Saint-Siège et le Commandeur des croyants. Ce prince, touché

par la grandeur morale du Pontife, assurera à ses sujets catholiques une liberté que ne donnent pas les nations autrefois fidèles. Les processions du Saint-Sacrement parcourent librement les rues de Constantinople escortées par les soldats turcs ; à Stamboul même, les religieux montrent leur habit respecté, et à l'aurore des fêtes du Jubilé sacerdotal, Abdul Hamid, le premier de tous les souverains du monde, envoie des présents à Léon XIII.

..

Nous ne pouvons oublier la lutte entre le Pontife et le puissant chancelier allemand, lutte dans laquelle l'un déploya toute la patience, toute la mansuétude, toutes les exquisités délicates du cœur, l'autre tout ce que la diplomatie la plus consommée peut offrir de ressources. Aujourd'hui l'Église d'Allemagne est pacifiée, le futur souverain est venu saluer au Vatican le vieillard désarmé choisi la veille comme arbitre entre l'empereur et le roi d'Espagne.

Ah ! sans doute, dans notre vieille Europe, des peuples, les premiers dans l'amour du Père, s'éloignent encore de lui ; mais le mal n'est qu'à la surface. Comme les vases étrusques trouvés dans les ruines de Pompéi et d'Herculanum conservent encore l'arôme des parfums qu'ils ont contenus, ainsi ces nations restent toujours imprégnées de la bonne odeur de Jésus-Christ, et, au jour de ses noces sacerdotales, Léon XIII recueille les plus touchants témoignages d'amour de ces grands pays chrétiens, demeurés, malgré tous les efforts, les pays de l'honneur, de la foi généreuse et de la charité.

..

L'Asie, on peut l'affirmer, a eu la plus grande part dans la pensée de Léon XIII. Cette contrée privilégiée entre toutes, qui a vu le berceau du monde et qui lui a donné la crèche et le Calvaire, ces peuples au génie autrefois si brillant, ces villes chantées par les poètes et les prophètes, ces Églises illustrées par l'éloquence et le martyre de tant de pontifes, ne présentaient presque plus que des ruines et la vérité paraissait proscrite pour toujours de ces pays où le Christ avait vécu et était mort. Mais la sollicitude du Pasteur s'est étendue sur cette terre du miracle ; à sa voix et sous l'impulsion des Patriarches et des clergés fidèles, grâce aussi aux efforts héroïques des grandes Congrégations religieuses, des écoles s'élèvent de toutes parts, et, avec le réveil de la science, se prépare la résurrection de la foi. Les fils de François d'Assise ont un collège à Salima ; les Lazaristes, à Antoura ; les Pères de la Résurrection et de l'Assomption évangélisent les Églises bulgares qui ont vu reconstituer leur antique hiérarchie ; à Beyrouth, dans cette Université à laquelle ont travaillé de concert et l'Église et la France, les Jésuites réunissent plus de sept cents



élèves de toutes nationalités et apportent à ces pays lointains les deux plus grandes forces de ce monde, la foi et la science.

\* \*

Nous voici parvenus dans ces contrées désolées de l'extrême Orient où les missionnaires sèment dans le sang et dans les larmes. Les lecteurs des *Missions* connaissent les épreuves des Eglises de l'Annam et du Tong-King; ils se souviennent de nos missionnaires massacrés, de nos cinquante mille martyrs, de nos chrétiens bannis et persécutés. Aujourd'hui de retour dans leur patrie et au sein des ruines où furent autrefois leurs maisons et leurs champs, ils tendent vers nous leurs bras suppliants et ils espèrent que leurs prières seront encore une fois écoutées par nos bienfaiteurs. Mais quel fut le rôle de Léon XIII? Il envoyait une offrande royale prélevée sur sa pauvreté à ces infortunés immolés en haine de la foi; il bénissait les apôtres; il adressait des félicitations à cette glorieuse maison des Missions Etrangères de Paris, si bien appelée *la pourvoyeuse du martyr*. Il écrivait enfin à l'empereur de Chine une lettre admirable qui devait, sinon faire cesser, du moins atténuer les fureurs de la persécution.

Dieu cependant devait placer la consolation à côté de l'épreuve, et les Indes, dont saint François Xavier avait pris possession au nom de Jésus-Christ, allaient voir l'établissement de la hiérarchie et un nouveau concordat entre le Saint-Siège et le Portugal. Sans doute Léon XIII a fait à la paix certaines concessions; sans doute la maison de Bragance a conservé sur quelques contrées un protectorat qui s'exerçait autrefois sur l'Inde tout entière, mais l'avenir prouvera que le Concordat de 1886 a été un des actes les plus féconds de ce glorieux pontificat.

\* \*

En Afrique l'action personnelle du Souverain Pontife, pour être moins directe, a été tout aussi active et bienfaisante. C'est Léon XIII qui, trois jours après son élection, signait le décret préparé par Pie IX, décret qui envoyait les missionnaires du cardinal Lavignerie au centre même de l'Afrique, aux grands lacs. C'est le même pontife qui ressuscitait l'antique siège de Carthage, « le plus noble après celui de Rome ». C'est lui, qui, profitant des avantages accordés par la conférence de Berlin, fait explorer le continent mystérieux par des légions d'apôtres recrutés dans toutes les congrégations et dans toutes les nations. C'est lui enfin qui, pour glorifier l'Eglise renaissante d'Afrique, a revêtu de la pourpre romaine et l'humble fils de saint François d'Assise, l'héroïque apôtre des Gallas, et l'illustre successeur de saint Cyprien. Pendant que le cardinal Lavignerie couvre le sol reconquis de la Tunisie de fondations grandioses, le cardinal Massaja bénit, de sa pauvre cellule, les ouvriers et la moisson qui blanchit.

\* \*

Mêmes sollicitudes, même tendresse active pour les missions d'Amérique. Nous avons fait connaître, en leur temps, aux lecteurs des *Missions* les conquêtes merveilleuses et la marche rapide de l'Evangile dans le Nouveau Monde. Mais un événement considérable domine tous ces triomphes. Il y a trois ans, les Archevêques des Etats-Unis préparaient sous le regard de Léon XIII les constitutions de leur jeune Eglise; l'année suivante, un concile réuni à Baltimore, composé de cent évêques présidés par le cardinal Gibbons, discutait les mesures les plus propres à étendre le règne de Dieu, à introduire, parmi ces peuples d'origine si diverse, la discipline ecclésiastique, à développer enfin les œuvres d'apostolat et en particulier notre œuvre à nous, l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

\* \*

L'Océanie, qui a causé tant de douleurs aux pontifes précédents, n'a apporté à Léon XIII que des consolations. Le temps n'est plus, en effet, où elle accueillait avec défiance et récompensait par le martyre ses premiers apôtres. Aujourd'hui les Pères Maristes moissonnent dans la joie là où leurs aînés ont semé dans les larmes, et pendant que les missionnaires des Sacrés-Cœurs continuent, non sans succès, leur œuvre laborieuse aux îles Sandwich et à Tahiti, les Pères d'Issoudun fondent des stations dans cette Nouvelle-Guinée devenue terre hospitalière; et hier Mgr Navarre donnait le nom de Port-Léon au rivage sur lequel il a planté la bannière bénite par Léon XIII.

Enfin, comme l'Amérique, l'Australie aura son concile.

Le prélat qui a succédé aux Polding et aux Vaughan sur le siège métropolitain de Sydney, le cardinal Moran, sera reçu en triomphe dans la grande île des antipodes, et convoquera ses frères au nom du Pontife romain. Quel spectacle admirable! Il y a cinquante ans, quelques prêtres consolant quelques prisonniers, c'était tout le personnel catholique. Aujourd'hui vingt évêques, quatre archevêques, un cardinal, assistés d'une nombreuse pléiade d'apôtres, forment la hiérarchie sainte et six cent mille fidèles les entourent de vénération.

\* \*

O Père! ô Pontife! ô Docteur infailible, c'est Vous qui êtes le centre de toute cette vie apostolique; aussi c'est vers Vous que montent en ce jour les vœux et les hommages de l'Univers. Vos enfants, en grand nombre, vont, pendant les fêtes de *vos noces d'or*, se prosterner à vos pieds; ils contemplent vos traits augustes, recueillent vos enseignements sacrés et ils reviendront dans leurs foyers, préparés aux luttes de l'avenir par votre bénédiction de lumière et de force. Vos fils des régions lointaines n'auront pas, hélas! le même bonheur; mais tous prendront part à ce vaste concert d'amour qu'aucune note hostile ne viendra troubler.... Entendez, ô Père, ces peuples nouveaux, hier encore barbares, que vos



missionnaires ont conquis à la Foi et que les œuvres apostoliques encouragées par Vous ont aidé à secourir ; ils célèbrent dans tous les idiomes vos bienfaits et votre nom vénéré. *Ad multos annos !* répètent à l'envi dans l'univers entier et la voix des enfants, et la voix des vierges, et la voix des vieillards, et la voix des pontifes et des prêtres, s'unissant toutes dans la grande harmonie de l'Unité catholique. *Lumen in caelo !* répondent du ciel les anges protecteurs de l'Eglise, résumant par cette devise de la prophétie populaire l'histoire de votre pontificat !

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sept nouveaux missionnaires de la Société des Missions Etrangères sont partis de Paris le 14 décembre 1887.

MM. Antoine Sudre, du diocèse de Clermont, Eugène Durand, du diocèse de Bourges, Ferdinand Nézeys, du diocèse du Puy, et Eugène Poyet, du diocèse de Lyon, pour la Cochinchine Orientale.

M. Antoine Stœffler, du diocèse de Strasbourg, pour la Cochinchine septentrionale.

MM. Louis Romieu, du diocèse de Rodez et Jean-Pierre Tardivel du diocèse de Saint-Brieuc pour Siam.

Le même jour, Mgr Vey, évêque de Géraza, vicaire apostolique de Siam, revenu en France pour cause de maladie, est reparti pour sa mission.



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — VUE DE TRIESTE ; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 9).

— Les RR. PP. Emile Merg, du diocèse de Strasbourg, et Gilbert Buisson, du diocèse de Moulins, de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, se sont embarqués à Marseille, le 16 novembre pour la Mélanésie.

— Le 16 novembre dernier se sont embarqués à Marseille, pour l'Australie, les Petites Sœurs des Pauvres dont les noms suivent : Sœur Eléonore de Saint-Pierre, Sœur Marie de Sainte-Suzanne, Sœur Agathe de Saint-Martin, Sœur Joseph de Saint-Anne et Sœur Elvina de Saint-André.

Plusieurs autres Petites Sœurs se sont embarquées au Havre, le 13 décembre, pour se rendre aux Etats-Unis d'Amérique.

Voici leurs noms : Sœur Ephrem de Marie, Sœur Ephrem des Anges, Sœur Blandine de Sainte-Agnès, Sœur Isidore, Sœur Julie, Sœur Louise de l'Epiphanie, Sœur Emma de l'Epiphanie, Sœur Emilia de la Providence et Sœur Inès de la Présentation.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Syrie.** — Le R. P. Prosper-Marie, Franciscain, écrit d'Alep au T. R. P. Commissaire de Terre-Sainte cette lettre que reproduit la *Revue Franciscaine* :

« Ce n'est plus des montagnes de l'Arménie que je vous adresse ces lignes. J'habite maintenant les immenses plaines au milieu desquelles se trouve la ville d'Alep. J'ai en effet abandonné la langue turque pour la langue arabe ou plutôt je viens de compléter mon étude de la première par celle de la deuxième.

« La langue turque contient, dit-on, un quart de persan et à peu près moitié d'arabe.

« Du reste, à Alep, l'usage des langues européennes, c'est-à-dire du français et de l'italien, est très répandu. Le français surtout



est tout à fait à la mode et j'ai plusieurs fois constaté, non sans un certain étonnement, que, dans les familles d'origine européenne, on préfère le français à la propre langue. Un missionnaire peut donc trouver ici à exercer le ministère même avec la seule langue française.

« Il est vrai que cet usage du français est général dans le monde entier. En Orient, il est facilité par l'attrait que les Orientaux ont toujours montré pour la France. Mais à Alep, en particulier, le mouvement a été, sinen commencé, du moins fortement aidé par notre collège de Terre-Sainte.

« Notre collège est actuellement dirigé par le R. P. Fidèle. Il est secondé pour l'enseignement du français, par le P. Gabriel-Marie. Sous leur impulsion, l'enseignement qui ne comprenait guère, au commencement, outre les langues française, italienne, arabe et turque, qu'un peu de grammaire et de calcul, a pu successivement embrasser toutes les matières de l'enseignement européen. Sans doute cet enseignement n'est encore qu'élémentaire; mais nous croyons qu'il est grandement suffisant pour ces pays dont le développement, au point de vue des arts, des sciences et de l'industrie, n'est pas même encore commencé.

« Si nos Pères cherchent à développer l'enseignement et à le mettre en rapport avec les besoins du pays, ce qu'ils ont surtout à cœur, c'est l'éducation et l'enseignement religieux: car, malheureusement, si, au point de vue matériel, nous sommes ici en retard de plusieurs siècles, au point de vue des idées du jour, on y est parfaitement au courant du progrès, et la mauvaise presse fait ici, comme ailleurs, un mal immense.

« Au mois de janvier dernier, le nombre des élèves de l'établissement était de 205, en majorité catholiques; parmi eux on comptait 25 enfants schismatiques, juifs ou musulmans. L'enseignement était donné par 23 maîtres, tant religieux que laïques. Tous apprennent le français, l'italien, l'arabe et le turc; l'arménien et l'anglais sont facultatifs.

« L'enseignement comprend également, soit en français, soit

en italien, la philosophie, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la tenue des livres, les éléments des sciences physiques, chimiques et naturelles, ainsi que des notions de droit civil et commercial. Malgré ce programme déjà chargé, les élèves ont beaucoup de goût pour les arts d'agrément comme le dessin et la musique et une vingtaine d'entre eux ont formé une fanfare. »

**Egypte.** — La *Semaine Religieuse* d'Avignon annonce qu'un

Jésuite, dont la famille, originaire de Sérignan, réside depuis longtemps à Avignon, le R. P. Charles de Dianoux, vient, sur l'indication expresse de Léon XIII, d'être chargé par la Propagande d'aller fonder une mission dans la haute Thébaïde, là où vécurent saint Paul, saint Antoine, saint Pacôme et autres Pères du désert, et où, depuis des siècles, aucun prêtre catholique n'a pu s'établir. La connaissance approfondie du turc et de l'arabe que possède le R. P. de Dianoux, aussi bien que son long séjour en Algérie, en Syrie et en Egypte, où il s'est mis au courant des mœurs et des traditions orientales, le désignaient au choix du souverain pontife. Il y a six ans, lors de la révolte des musulmans à Alexandrie, il fut pris, emprisonné, frappé et même blessé pour le nom de Jésus-Christ par les fanatiques sectateurs du prophète. Il contribua pour beaucoup à la fondation des écoles de la Kabylie, que l'exécution des décrets enlevés en 1880 à la direction de la Compagnie de Jésus.

Le R. P. de Dianoux est le petit-fils d'un général, baron du premier empire.

**Brésil.** — Il y a quelques années, un certain nombre de

RR. PP. Dominicains sont allés évangéliser le Brésil et fonder des missions dans ce vaste empire.

Un second départ eut lieu au mois de septembre de l'année dernière, sous la direction du R. P. Madré, vicaire provincial de la mission. Le *Niger*, qui portait la pieuse colonie, six Pères et cinq religieuses de l'Ordre, quitta Bordeaux le 20 dans la matinée.

Le 3 octobre, le *Niger* passait la ligne, et le 4, fête de Saint-François, on était devant Pernambuco. Afin de rester fidèle à



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — ÉGLISE SAINT-JUST A TRIESTE; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 9).



l'antique et touchante tradition qui réunit ce jour-là la famille de Saint-François et de Saint-Dominique, le T. R. P. Vicaire Provincial profita des quelques heures d'arrêt pour aller à terre avec l'un de ses compagnons présenter ses souhaits de fête aux RR. PP. Capucins de la province d'Italie, établis dans cette ville depuis de longues années. A travers une forêt de mâts pavoisés de la veille en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, on apercevait l'église de Nossa Senhora da Genha que surmonte une belle statue en bronze doré représentant la sainte Vierge tenant son divin Fils dans ses bras. Ce magnifique temple, un des plus beaux que compte le Brésil et dont l'un des Pères du couvent a été l'architecte, fait honneur au zèle des fils de Saint-François. Au moment où les Pères y pénétrèrent, la grand'messe finissait. La musique militaire, qui était de la fête, exécutait une sortie où cymbales, tambours, triangles, grosse caisse, jouaient un rôle prépondérant. Mais les heures étaient comptées et les RR. PP. Dominicains eurent à peine le temps de donner aux RR. PP. Capucins, l'accolade fraternelle. A midi le *Niger* levait l'ancre.

Le 5 octobre, on arrivait devant Bahia. C'est après Rio la ville la plus importante du Brésil, elle est la résidence de l'archevêque primat de cette partie de l'Amérique; elle comprend pour ainsi dire trois villes : la ville basse, la ville moyenne et la haute ville. La ville basse est malpropre, ses rues sont étroites, ses maisons pauvres et mal bâties; elle est habitée par les noirs et par les gens attachés au service du port. La ville moyenne et la haute ville sont le séjour des familles riches. L'air y est pur et on y jouit d'une vue magnifique.

Enfin le vendredi, 8 octobre, le *Niger* s'arrêtait en vue de Rio, la capitale du Brésil.

Une demi-heure après, un petit vapeur venait prendre les missionnaires et les amenait à terre : c'était le yacht du ministre de la marine. Il portait à son bord M. le chanoine da Silva, supérieur du Grand-Séminaire de Goyaz et député de sa province aux Chambres brésiliennes. M. le chanoine était accompagné d'une famille française dévouée à la nouvelle mission et d'un capitaine au long cours, brésilien d'origine et grand ami des Dominicains.

Après les adieux faits au brave commandant du *Niger*, les Pères prirent place sur le petit yacht ministériel et, vers onze heures et demie, mirent pied à terre devant l'arsenal maritime, où ils trouvèrent des voitures qui les conduisirent au Grand-Séminaire de Rio. Les Lazaristes, qui dirigent cet établissement, reçurent les missionnaires avec une cordialité touchante.

Depuis lors, les nouveaux arrivés se sont rendus à leurs postes. Plusieurs stations ont été établies à force de patience et de sacrifices, l'une à Goyaz, l'autre à Uberaba. Déjà les Pères des deux résidences ont commencé à prêcher des missions, et les journaux du pays s'étendent avec complaisance sur les succès que les Pères d'Uberaba viennent de remporter à Coromande.

Une magnifique procession en l'honneur de Notre-Dame du Saint-Rosaire a terminé ces saints exercices; le sermon de clôture, prêché sur la place publique, devant des milliers de fidèles, a été accueilli par d'interminables acclamations en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire et de Sa Sainteté Léon XIII.

Le troisième couvent des Pères a été fondé à Porto-Imperial; ce sera là le centre d'où partiront les missionnaires chargés d'évangéliser les sauvages.

Quant aux Dominicaines, elles se sont établies à Uberaba. « Le grain de senevé confié par elles à la terre, dit la *Rose du Pérou*, est à la veille de devenir un arbre gigantesque, à l'ombre duquel viendront se reposer les oiseaux du ciel. » Quelques mois après leur arrivée, le pensionnat qu'elles avaient ouvert comptait cent cinquante élèves externes, outre les internes. Mgr l'évêque a concédé aux Sœurs un vaste local, avec des salles, des dortoirs, des parloirs splendides. Ce bâtiment ne mesure pas moins de soixante-dix mètres en largeur. De grands jardins, de vastes cours de récréation, sont à la disposition des élèves. Mgr l'évêque de Goyaz est en instance près de la supérieure générale de la Congrégation des Dominicaines établies à Uberaba, dans le but d'obtenir une nouvelle colonie pour sa ville épiscopale. En un mot, les filles de Saint-Dominique ont su conquérir dès leur arrivée l'estime et l'affection du peuple au sein duquel elles ont fixé leur résidence.

**Océanie centrale.** — Des faits étranges se sont passés dernièrement aux îles de Tonga. Le roi de cet archipel improprement surnommé îles de l'Amitié, s'est plu, d'accord avec son premier ministre, à susciter une guerre de religion, un conflit théologique, qui a abouti à l'extermination complète de la secte persécutée, celle des méthodistes wesleyens. D'après une série d'articles que la *Pall Mall Gazette* a consacrés à cette affaire, le roi Georges, son président du conseil, M. Baker, et son préfet de police Tuiatoko, éprouvant le besoin d'octroyer à leurs sujets une religion d'Etat, ont élaboré une confession nouvelle, créé une église, à laquelle fut donné, ironiquement sans doute, le nom d'*Eglise libre* et dans laquelle les malheureux Polynésiens furent contraints d'entrer.

Des milliers de néophytes zélés ont parcouru l'île, s'emparant des élèves des écoles wesleyennes et les maltraitant pour leur faire embrasser la nouvelle foi. Les femmes ont opposé la plus vive résistance; la fille favorite du roi a refusé d'abjurer et est tombée en disgrâce; d'autres ont été maltraitées. Enfin, la tyrannie du premier ministre est devenue telle que quelques hérétiques, poussés à bout, ont tenté de l'assassiner. Six de ces malheureux ont été arrêtés, condamnés et mis à mort. Sir H. Michell, haut commissaire anglais pour le Pacifique, a été appelé alors à intervenir. Quand il est arrivé sur les lieux, tout était fini. L'ordre régnait aux îles Tonga; il n'y avait plus de wesleyens. Dans ces conditions, la promesse qu'aurait donnée le roi Georges d'après une déclaration du sir H. Holland faite à la Chambre des Communes, de respecter dorénavant la liberté religieuse dans ses Etats, ne manquera pas de paraître singulièrement tardive.

## LES RIVES ILLYRIENNES

### ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

Nous ne ferons pas l'éloge du travail dont nous commençons aujourd'hui la publication; la lecture de ce premier article le recommandera à l'attention. Quoique les pays parcourus et décrits par l'auteur ne soient pas à proprement parler pays de missions et ne reçoivent pas les secours de notre Œuvre, cependant ils ont vu passer sur leur sol tourmenté tant d'événements importants, ils sont couverts de tant de grands souvenirs chrétiens, et, disons-le encore, ils sont si inconnus à ce point de vue, que nous avons accueilli avec reconnaissance et que nous publions avec empressement l'intéressant récit de ce voyage aux *Rives Illyriennes*. La carte qui l'accompagne permet d'en suivre les différentes étapes.

#### I

MOTIFS DE CE VOYAGE. — VENISE. — ECLIPSE DE SOLEIL EN PLEINE MER. — TRIESTE. — CATHÉDRALE DE SAINT-JUST. — MIRAMAR. — LA BORA. — LES GROTTES D'ADELSBERG. — FIUME.

Parmi les contrées de notre vieille Europe, l'une des plus belles, des plus riches en souvenirs et en monuments et des moins connues, est celle qui s'allonge entre les Alpes Dinariques et la mer d'Illyrie.

Toutes les tribus de la race humaine se sont succédé sur cette bande de terre, découpée de golfes et bordée



de Fiume à Cattaro, par un véritable archipel d'îles brillantes.

Là les choses d'autrefois se mêlent aux choses d'aujourd'hui, les mœurs de l'Orient aux progrès matériels de l'Occident, la race latine à l'élément slave, encore dans tout l'élan de sa jeunesse et de ses premières aspirations vers la liberté. Costumes, usages, religions, tendances nationales excitent l'attention du touriste, du penseur et du politicien.

Les villes ont des origines grecques, égyptiennes ou phéniciennes, et des monuments romains. Nulle part la victoire du christianisme sur les dieux de l'Olympe n'est accusée en traits plus saillants. La dictature de Venise a marqué son passage par des édifices et des ruines.

Les croisés ont aussi laissé leur empreinte sur ce sol remué tant de fois; enfin, pendant l'épopée napoléonienne, qui mit fin aux deux républiques, maîtresses de l'Adriatique, Venise et Raguse, le général Marmont, par sa guerre aux brigandages, l'établissement des forts et la construction des routes, fit apprécier les bienfaits de la domination française.

N'est-ce pas sur les confins de l'Istrie et de la Dalmatie, à Tersatto, que la Santa Casa, transportée ensuite à Lorette en Italie, fut d'abord déposée par les anges! Le souvenir de ce prodige nous inspire le violent désir de voir les lieux qui possédèrent trois ans la maison où le Verbe Éternel se fit chair pour le salut du monde.

Peut-on voyager sur l'Adriatique, sans dire un mot de Venise, qui durant tant de siècles a régné en souveraine sur ses flots, a imposé sa loi aux villes du littoral, s'est enrichie de leurs dépouilles et, par le déboisement des montagnes, n'a pas peu contribué à l'appauvrissement et à la stérilité de toute la région? Les vestiges de son ancienne puissance sont partout visibles, depuis Pola jusqu'aux bouches de Cattaro, et ses armoiries apparaissent gravées sur le marbre des basiliques, encastrées sous les créneaux des forteresses, dessinées sur la porte des villes ou taillées dans la pierre des murailles. Le patriarche, archevêque de Venise, garde encore le titre de primat de Dalmatie.

Le temps n'est plus où la Ville des lagunes tenait sous les griffes de son lion aux ailes éployées toute la côte orientale. Elle n'inspire plus la terreur; mais elle attire et retient moins par le spectacle de sa situation géographique, unique au monde, que par ses marbres, ses palais, ses églises et les richesses artistiques qu'elle a rassemblées de tous les coins du globe.

Au moment de notre passage, elle est tout enfiévrée par les trente mille étrangers accourus pour visiter son exposition des Arts italiens. La Piazza, San Marco, le quai des Esclavons, les palais des Doges et les plages du Lido présentent une animation extraordinaire.

Je monte à bord du *Trieste*, avec deux prêtres lyonnais, mes compagnons de route. Le paquebot nous emporte à travers l'Adriatique vers la ville dont il a pris le nom; la nuit est splendide. La lune argente la surface des flots et dessine sur le fond gris de la mer et du ciel, parsemé d'étoiles pâlisantes, le mince profil des mâts et des cordages et la silhouette noire des bricks qui passent au large et glissent silencieux comme les ombres du Styx.

Déjà l'horizon se colore des premières lueurs de l'aube.

Un essaim de chaloupes, aux voiles peintes comme des ailes aux reflets chatoyants, vague à la pêche et semble garder les abords de la rade. La côte s'élève peu à peu; elle découpe dans sa robe de verdure de blancs villages et de coquettes maisons. Tout à coup, le soleil pâlit; une teinte orangée, puis violacée, se répand sur ses bords: un croissant noir envahit son disque, et nous assistons à toutes les phases d'une éclipse solaire nettement visible.

Nous approchons du rivage; de nombreux bâtiments hérissent le port d'une forêt de cheminées et de mâts, derrière lesquels apparaît, comme à travers une dentelle, la ligne éclatante du môle, des arsenaux et du palais du Lloyd. Plus loin, la masse confuse des toits s'étage en amphithéâtre sur les premières assises du Carso, dont l'arête protège la cité contre le souffle de la Bora (*v. la grav. p. 6*).

Les quais sont pleins de mouvement; des types et des costumes aux couleurs variées égayent le regard et fixent notre attention. Des bœufs, des chevaux, des mulets et des ânes traînent de longs chariots à quatre roues; des pigeons bleus voltigent dans la rue, et des tziganes dorment encore au seuil des portes.

A peine avons-nous pris possession de nos chambres à l'*Aquila Nera*, que nous courons à l'église de San-Antonio pour y célébrer la sainte messe. Elle fait face au grand canal. La nef est remplie d'une foule picusement agencouillée. Les femmes de la campagne sont en plus grand nombre. Vêtues de la dalmatique noire, coiffées de la blanche *pestcha* et chaussées de l'*opanké* classique à pointe recourbée, elles chargent leur cou de sequins, de pièces de monnaie ou d'ornements de corail. Elles entrent dans le saint lieu avec de larges paniers qu'elles portent allègrement sur la tête, et viennent prier Dieu d'adoucir leurs fatigues et de bénir leurs récoltes.

Ce premier spectacle nous édifie; nous sommes véritablement émus quand, à la fin de la messe, ces braves gens se précipitent sur nous pour toucher ou baiser avec le plus profond respect l'étole, le manipule, la chasuble ou la main du célébrant. Ils n'ont pas encore perdu l'habitude de sanctifier leurs journées par une visite au Dieu de l'Eucharistie. Le soir, il est vrai, la ville présentera un autre aspect; les quais et les grandes artères regorgeront d'une foule agitée par le souci des affaires ou l'appât du plaisir.

Trieste date de deux mille ans avant Jésus-Christ. Cent seize ans avant notre ère, Caius Sempronius en fit la conquête. Elle reçut le nom de Tergeste et devint colonie romaine. Comme témoignage de son antiquité, elle montre les nombreuses inscriptions lapidaires conservées dans son musée ou encastrées dans les murs de la vieille basilique de Saint-Just. Cette église, élevée sur un monticule, à côté de la forteresse dominant la ville, semble offrir d'abord peu d'intérêt. Nous y montons par l'escalier saint, qui serpente entre de pauvres maisons et de hautes murailles d'où débordent des jardins en terrasse. La façade en est plate, sans autres ornements que des bustes en bronze des évêques de Trieste, et un grand œil-de-bœuf au-dessus du portail, dépourvu de style. Une tour carrée, percée de trois portes ogivales et plus ancienne que la cathédrale elle-même, empiète sur le terrasse et forme avec la façade un angle droit (*voir la grav. page 7*).



Dans la chapelle des bas-côtés reposent plusieurs membres de la famille Don Carlos de Bourbon. Par une singulière ironie le moine Fouché, duc d'Otrante, ancien préfet de police de l'Empire, dort aussi sous les voûtes de Saint-Just. De l'esplanade du château, encombrée de canons, le regard embrasse la ville et toute la rade, depuis Capo d'Istria jusqu'à la pointe de Miramar. La beauté de ce panorama laisse dans l'âme une impression de ravissement difficile à oublier.

L'importance des relations commerciales donne à Trieste la prépondérance sur Venise. Elle est devenue le principal

entrepôt des marchandises de l'Adriatique, et ses deux chemins de fer, comme deux bras immenses, étendent son action jusqu'au cœur de l'Istrie, d'une part, et, de l'autre, jusqu'au centre de l'Europe.

Elle est entourée de maisons de plaisance, de jardins et de vergers. Mais la muraille du Carso restreint l'étendue de ce champ de verdure. Les escarpements du plateau, qui descendent à la mer en formant de petits promontoires, laissent peu d'espace à la culture. Au-delà du cap, que le château de Miramar orne de ses bosquets de myrtes et de lauriers et de ses bois de pins, le terrain, jonché de pierres,



est à peine couvert çà et là de broussailles et de chênes rabougris. La légende locale explique ainsi cet état du sol : « Dieu, en créant le monde, portait dans un sac sa provision de rochers. Le sac creva, et les rochers et les pierres tombèrent sur l'Istrie et la Dalmatie. »

Miramar ! quelle sanglante tragédie ce nom évoque ! Il semble que l'ombre de Maximilien va sortir du bocage, apparaître au détour du sentier ! Quel héros eut jamais un printemps plus fleuri d'espérances et de brillantes illusions, et un été semé de plus d'orages, interrompu d'une façon plus lamentable ? Miramar (voir la grav, p. 1.) garde l'em-

preinte de la première moitié de la vie de l'archiduc. Tout y est riant, ordonné avec un goût plus oriental que sévère, ouvert aux vastes pensées et aux belles perspectives sur la plage et la mer ! C'est un bijou de verdure dans un cadre de rochers. C'était le palais favori du prince. C'est là que la députation mexicaine lui offrit la couronne. Aujourd'hui le silence règne dans cette demeure, naguère retentissante de jeunesse et de bruit. Le portrait de l'impératrice Charlotte réveille le souvenir de son infortune, et ramène forcément l'esprit au crime de Juárez.

La voie ferrée gravit, par une longue courbe, les escar-



pements du Carso. En maints endroits, sur le plateau, de larges et solides remparts la protègent contre les fureurs de la Bour, l'antique Borée. Le vent, qui souffle des hauteurs sur la mer, renverse les piétons et les cavaliers, s'engouffre en tourbillons jusque dans les cavités de la montagne, et glace les habitants dans leurs demeures malcloses. En 1875, il a même fait dérailler et a couché sur le flanc tout un train de voyageurs. Pour éviter le retour d'un pareil accident, la Compagnie a construit les fortes murailles qui longent la voie. La Bora brûle sur son passage les récoltes et les arbres, stérilise les sommets, et rend presque inhabitable la partie des îles du Quarnero, exposées à ses ravages.

Dans la Carniole, l'Istrie et la Dalmatie, le régime des eaux offre une particularité remarquable. Le sol est semé de fissures et de grottes, et pas une goutte de pluie ne reste à la surface. Les torrents et les fleuves se perdent en des cavités profondes, pour reparaitre au loin grossis de quelques affluents souterrains. Ces grottes ne sont pas toutes connues.

Les plus célèbres sont celles d'Adelsberg.

Nous n'avons pas mis moins de trois heures pour les parcourir. Elles sont éclairées par quatorze lampes électriques et plusieurs milliers de bougies. Nous y voyons une tête de perroquet, une figure de singe, une trompe d'éléphant, des statues plus ou moins humaines, des piliers gothiques, une tour penchée à l'instar de celle de Pise et des draperies transparentes derrière la lumière. Enfin un nombre incalculable de stalactites et de stalagmites, forment des dessins merveilleux qui imitent la broderie, les tissus les plus fins et les plus riches, défient par leur infinie variété toute description, et dépassent même tout ce que peut rêver l'imagination la plus féconde.

J'ai surtout admiré ce qu'on appelle le Calvaire. C'est une colline aux concrétions de formes bizarres, hérissée d'innombrables obélisques, semblables aux clochetons d'une gigantesque cathédrale, et au-dessus de laquelle se déploie, avec une hardiesse écrasante, une voûte de pierre, presque sans fissures, d'un kilomètre de pourtour. Pour ajouter à l'enchantement, les flots invisibles de la Pinka résonnent au loin en un mélange confus de notes cristallines et graves, et emplissent l'immense sanctuaire d'une secrète terreur.

Mais il nous tarde d'arriver à Tersato. Le samedi 20 août, le train nous emporte de la gare d'Adelsberg à celle de Fiume.

Fiume est l'ancienne Tersatica des Latins, détruite par Charlemagne en 799. C'est aujourd'hui le grand port de la Hongrie.

Demain nous gravirons les quatre cents marches qui mènent des rives de la Fiumera à Tersato. Ce ne sera pas sans une douce émotion que nous célébrerons la messe dans la chapelle construite sur l'emplacement de la Santa Casa.

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

**IMAGERIE SPÉCIALE DES MISSIONS** — *L'Édition Jubilaire du Paroissien illustré des Missions. — Troisième lettre du Cardinal Simeoni au P. Vasseur.* — TROIS NOUVELLES IMPORTANTES PUBLICATIONS : *Les tableaux de la Foi ; les 500 clichés du Nouveau catéchisme illustré ; La Doctrine chrétienne et l'Évangile en images.*

Nos abonnés connaissent le beau *Paroissien illustré des Missions*, dont la première édition de dix mille exemplaires, rapidement éeoulée, a été suivie de l'édition jubilaire à vingt mille exemplaires.

Son Eminence le Cardinal Siméoni, Préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, a daigné en porter en personne l'hommage au Très Saint-Père.

Voici en quels termes Son Eminence répond à l'auteur :

« Le Très Saint-Père a éprouvé une vive satisfaction en recevant par mon intermédiaire l'hommage de vos œuvres de l'Imagerie des Missions. Sa Sainteté les a examinées en détail avec grand plaisir, les a admirées en louant une œuvre si éminemment utile aux Missions. Quant à moi, rien ne me semble mieux calculé, ni plus efficace pour propager dans les pays infidèles la connaissance de la Foi. Ce qui me confirme dans cette pensée, ce sont les lettres que m'ont adressées plusieurs Vicaires apostoliques des Missions, témoignant qu'ils avaient grandement à s'applaudir des heureux résultats de vos travaux dans les régions confiées à leurs soins. C'est pourquoi, louant et encourageant ce que vous avez accompli jusqu'à ce jour, je vous exhorte encore de tout mon pouvoir à poursuivre ces travaux afin que vous réalisiez le plan complet de votre œuvre apostolique, étant persuadé qu'ainsi vous travaillerez efficacement à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

Soutenu par de si solennels encouragements, le R. P. Vasseur s'est appliqué avec une nouvelle ardeur au développement de l'œuvre commencée. Voici les trois nouvelles publications importantes qu'il offre aujourd'hui aux *Missions Catholiques*, en même temps qu'en hommage au Très Saint-Père.

1<sup>o</sup> *La Série des 50 tableaux de la Foi* (0<sup>m</sup>84 sur 0<sup>m</sup>54) pour l'explication publique de la religion.

Ces tableaux, imprimés en bistre sur fonds d'or, sont coloriés à la main. Ils sont montés sur toile; deux tableaux collés dos à dos n'en faisant qu'un, moyennant une traverse de bois qui s'introduit dans l'ourlet supérieur, ils sont tout prêts pour être suspendus et expliqués en public.

Prix de la collection : quarante-cinq francs. (S'adresser au Bureau des *Missions Catholiques*, rue d'Auvergne, 6, Lyon).

La même en 60 tableaux non coloriés : prix vingt-cinq francs.

Ces collections peuvent être également demandées pour les Missions ou pour l'Europe.



2<sup>e</sup> Clichés des 500 illustrations du Nouveau Catéchisme illustré des Missions, pour offrir aux Missions le moyen d'imprimer l'ouvrage en langue indigène dans leurs propres ateliers.

Le prix des 500 clichés en galvanos ne dépassera pas 800 francs. (S'adresser au bureau des Missions Catholiques, rue d'Auvergne, 6, Lyon.)

Nous pensons que c'est le catéchisme illustré le plus complet. On peut en juger par l'énumération suivante : Ancien Testament, 60 sujets. Nouveau Testament, 140. Actes des Apôtres et histoire ecclésiastique, 60. Saints populaires, 60. La doctrine chrétienne et les fins dernières, 60. La Sainte Messe, le chemin de la Croix, les principales dévotions, Rosaire, Sacré-Cœur, litanies de Notre-Dame, 60. Sujets remplissant entièrement la page in-12 (ils comptent pour trois), 20.

3<sup>e</sup> La Doctrine chrétienne et l'Évangile en images de couleur : 180 sujets coloriés ; 160 pour la vie de Jésus-Christ ; 60 sujets pour le catéchisme : 3 sujets en couleur dans la page in-18.

L'ouvrage se compose de quatre feuilles de format Jésus, dont chaque feuille contient 60 sujets imprimés en cinq ou six couleurs. Ces feuilles seront livrées non découpées aux ateliers d'imprimerie des Missions afin qu'on y puisse imprimer, au-dessous et au revers des illustrations, les titres et textes en langue du pays.

Comme cette impression devra nécessairement se faire sur un nombre assez considérable d'exemplaires, chaque demande ne devra pas être inférieure au nombre de 500, ce qui donnera 2,000 feuilles. Le prix de 500 exemplaires en quatre feuilles, soit deux mille feuilles, ne dépassera pas 500 francs. S'adresser directement à l'imprimeur : MM. de Brower et Desclée, imprimerie Saint-Augustin, Tournai, Belgique.

N.-B. — Pour faciliter la composition des titres et texte en langue indigène, l'auteur envoie dès aujourd'hui à tous NN. SS. les Vicaires Apostoliques des Missions, l'hommage du Catéchisme illustré des Missions, imprimé en noir, avec les textes en langue européenne.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Une anonyme de l'hospice de la Charité.....	50
Un anonyme — — — — —	5
Anonyme de Loudun, diocèse de Poitiers, avec demande de prières pour défunts.....	100
M. Allexant Terrand, diocèse de Dijon, avec demande de prières.	15
Anonyme de Paris .....	10
M. Célestin Chevenement, à Liénant, diocèse de Besançon....	5
Anonyme d'Orléans.....	40
Une anonyme du diocèse d'Angoulême, avec demande de prières	10
Anonyme du diocèse de Poitiers .....	50
Anonyme du diocèse de Luçon.....	500
M. l'abbé Bigot, à Villaines-la-Juhel .....	15
Anonyme de Tours.....	200
Anonyme du diocèse d'Autun .....	3
M. Rey, à Grenoble.....	2
M. Moulin, à Grenoble.....	15
Anonyme, don recueilli par l'Écho de Fourvière.....	5 20
M. D. — — — — —	5
Anonyme — — — — —	25

Mlle Isabelle Bacon, don recueilli par l'Écho de Fourvière.....	5
Anonyme — — — — —	2 60
M. C. — — — — —	100
M. Labado, diocèse de Vannes....	15
M. Musart, à Chalons-sur-Marne.....	9

### Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Riccaz).

Un abonné du diocèse de Périgueux .....	100
M. Sébastien Lanblin, diocèse de Dijon....	5
Mme veuve Muilliez, à Tourcoing, diocèse de Cambrai .....	19
Mlle Caroline Taylor (Angleterre).....	12
M. Sandélon, diocèse de Moulins.....	5
M. Létendard, à Granville, diocèse de Coutances, avec demande de prières.....	16
M. le curé des Vignats, diocèse de Bayeux.....	15
Anonyme de Sorgues, diocèse d'Avignon.....	7
M. Fonteneau, à Brissarthe, diocèse d'Angers.....	5
M. Ramonde, prêtre en retraite, du diocèse d'Agen.....	81
M. Moreau, à Etables, diocèse de St-Brieuc.....	80
Mme Leflaive, à Douai, diocèse de Cambrai.....	5

### A Mgr Azarian, pour l'église de Notre-Dame-du-Spasme.

Anonyme du diocèse de St-Brieuc, avec demande de prières, pour une grâce spéciale. . . . .	50
Mme Donde, à Paris, avec demande de prières pour trois défunts.	7

### Pour le rachat d'enfants païens (M. Planque).

Produits des quêtes par l'œuvre de Saint-Joseph, à Cette, diocèse de Montpellier.....	19 50
---	-------

### Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.

M. Esnault, diocèse de Chartres .....	5
M. Sandélon, diocèse de Moulins.....	5

### Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

Un abonné du diocèse de Périgueux ..	27
M. Esnault, diocèse de Chartres .....	5
M. Sandélon, diocèse de Moulin .....	5
Anonyme du diocèse d'Annecy.....	10
M. Delanker à Cuerné, Belgique.....	10
Anonymes de Cette, diocèse de Montpellier, pour la conversion de païens .....	25

### A Mgr Van Camelbeke, pour les victimes de la persécution dans la Cochinchine orientale.

Anonyme du diocèse de Saint-Dié .....	30
M. Coroller, diocèse de St-Brieuc avec demande de prières.....	30
Anonyme du diocèse de Clermont.....	9
Anonyme de Rodez .....	4

### Pour les chrétiens du Tong-King les plus nécessiteux (Mgr Onate).

M. Geuteyrat à la Jonchère, diocèse de Limoges.....	5
Anonyme du diocèse de St-Brieuc, avec demande de prières spéciales .....	40
Anonyme F. du diocèse de Saint-Dié.....	50

### A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour ses missions.

Mme de la Perrière, à Dunkerque diocèse de Cambrai .....	10
M. Lhuissier Champvert, diocèse de Nevers.....	5
M. Eugène Ceroller, diocèse de St-Brieuc, avec demande de prières .....	30

### Au Cardinal Lavigerie, pour ses religieuses d'Afrique.

Anonyme du diocèse de Lyon.....	50
---------------------------------	----

### Pour les missions du Gabon.

M. l'abbé Allard, du diocèse d'Angers .....	14
---	----

### A Mgr Cazet, pour les lépreux de Madagascar.

A. X. C. à Autun .....	10
------------------------	----

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — LA FIUMERA; d'après une photographie prise par M. l'abbé BAURON (voir page 17).

## CORRESPONDANCE

### TERRE SAINTE

#### *Les lépreux et les léproseries de Jérusalem.*

Nous recevons de Mgr Poyet, protonotaire apostolique, fixé depuis de longues années à Jérusalem, cette intéressante communication que nous reproduisons avec empressement. Le vénérable prélat nous entretient de l'œuvre des lépreux et des résultats qu'il espère obtenir d'un remède tonkinois dont nous avons souvent mentionné les salutaires effets.

Les *Missions catholiques* ont annoncé en 1875 qu'un missionnaire du Patriarcat latin voulait créer en faveur des lépreux de Jérusalem une œuvre qu'il méditait depuis plusieurs années. Mgr Gauthier, vicaire apostolique

du Tong-King méridional, venait de faire connaître à l'Europe le hoang-nan, remède très efficace contre la lèpre, maladie qui a résisté jusqu'à présent à toute la science des médecins (1).

La découverte providentielle de ce remède fit espérer à ce missionnaire que Dieu bénirait cette œuvre. Aussitôt plusieurs bienfaiteurs de diverses parties de la France lui envoyèrent des aumônes. Ils apprendront avec plaisir aujourd'hui qu'enfin les lépreux de Jérusalem, auxquels ils s'intéressent, sont traités et pansés avec un dévouement héroïque par les Sœurs de la charité, filles de Saint-Vincent-de-Paul.

Autrefois ces lépreux étaient tolérés dans de misérables huttes, au-dedans de la ville, dans le quartier presque désert de la porte du mont Sion. Un gouverneur de Jérusalem fit démolir ces huttes il y a douze ou quinze ans, et relégua les lépreux dans la vallée du Cédron, au-delà du puits appelé Bir-ayoub par les musulmans et par les chrétiens, puits de Néhémie. Cinq Sœurs de la

(1) Voir les *Missions catholiques*, numéros 303, 310, 333, 389, 390.



charité reçoivent à leur dispensaire de la ville tous les malades qui se présentent et leur distribuent gratuitement des remèdes ; la moyenne de ces malades est de trois cents à trois cent cinquante par jour. Quelquefois on en a compté jusqu'à six cent cinquante. Le soir, elles visitent à domicile les infirmes qui n'ont pas pu venir au dispensaire.

Deux autres Sœurs sont spécialement chargées du soin des lépreux ; elles descendent à Siloë trois fois la semaine pour panser leurs plaies. Outre les pilules de hoang-nan, des injections d'eau phéniquée, d'huile de jusquiame, etc., ont produit une amélioration notable chez plusieurs lépreux. Les *Missions catholiques* publieront bientôt, il faut l'espérer, des guérisons de lépreux à Jérusalem par le hoang-nan, comme elles ont publié ses effets merveilleux obtenus à la léproserie de Cocorite, à la Trinidad anglaise, aux Antilles danoises, à Pondichéry, etc., etc.

Ce remède finira par s'imposer aux médecins ; ils se rendront à l'évidence, on ne leur demande qu'une seule chose, c'est de l'essayer. Assurément la lèpre n'est pas aussi répandue en Europe qu'en Orient, mais le hoang-nan a été reconnu très efficace aussi contre toutes les maladies cancéreuses, et même contre la rage. Un missionnaire français, M. Féron, écrivait récemment de Viriour (Indes anglaises), qu'il a guéri avec les pilules de hoang-nan des malades chez qui la rage était déjà déclarée et prouvée par plusieurs accès.

M. l'abbé Lesserteur, directeur au séminaire des Missions Étrangères à Paris, a recueilli dans un livre les déclarations de plusieurs missionnaires sur les guérisons obtenues par eux avec ce remède. Il faudrait que ce livre fût entre les mains de tous les médecins, des médecins des hôpitaux surtout, et de tous les missionnaires à l'étranger qui sont obligés d'exercer la médecine, à défaut de médecins.

Revenons aux lépreux de Siloë, ils forment une société où tout lépreux peut être admis à la condition d'en observer le règlement. L'article principal est de rapporter à la caisse de la Société toutes les aumônes reçues en argent ou en nature par chacun d'eux. Les moins invalides, ceux qui n'ont pas perdu entièrement leurs pieds, vont, chaque matin, se poster sur les chemins et implorer la charité des passants. La moindre infraction à cet article serait punie par le chef de la Société, élu par le suffrage universel. On assure que tous les lépreux sont fidèles à remettre le produit de leur quête journalière.

Les lépreux de Siloë, tous musulmans, à l'exception d'une femme grecque-schismatique, s'entr'aident mutuellement. Ils se montrent très reconnaissants pour les soins que leur prodiguent les deux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Sollicités, il n'y a pas longtemps, par un agent d'une léproserie fondée aux portes de Jérusalem par les protestants, de venir habiter leur léproserie et menacés,

en cas de refus, d'y être forcés par le gouverneur de Jérusalem, tous ont refusé à l'unanimité : « Non, non, nous sommes bien soignés ici par des Sœurs françaises, nous sommes français. »

Hélas ! Le protestantisme nous a devancés ici sur ce terrain de la charité. Une dame de Berlin a donné une somme considérable pour construire une vaste léproserie à un quart d'heure de la ville et y entretenir des lépreux. Déjà quelques-uns ont pris la fuite parce qu'on oblige les moins invalides à travailler. Les administrateurs de cette léproserie comptent peu sur le dévouement des diaconesses pour panser les plaies de ces lépreux. On assure que la pensée leur est venue de proposer à nos Sœurs de Saint-Vincent la direction de cette léproserie.

Siloë est loin ; le voyage trois fois par semaine à pied sera pénible l'hiver. Des Dames catholiques ne voudront-elles pas aider les Sœurs de Saint-Vincent à bâtir un hospice où elles puissent recevoir les lépreux les plus malades ? Car ceux-là ont besoin de soins plus particuliers qu'il est impossible de leur donner à Siloë.

A peine les Sœurs de Saint-Vincent étaient installées à Jérusalem que soixante chefs de famille de Bethléem ont adressé à M. le consul de France une supplique au bas de laquelle chacun d'eux avait apposé son sceau trempé dans l'encre, pour obtenir aussi des Sœurs de charité. Les supérieurs de Paris n'ont pu résister à des instances aussi vives. Le 19 mars dernier, cinq Sœurs de Saint-Vincent ouvraient un dispensaire à Bethléem. La moyenne des malades qui s'y présentent chaque jour est de deux cent cinquante. Elles visitent le soir, à domicile, les plus infirmes. Au moins une fois la semaine elles vont visiter les malades des villages voisins, Beit-jala, Beitsahour... Des musulmans même viennent de villages éloignés ; des Bédouins de la tribu nomade des Cohmeré, qui habitent sous la tente en-deçà de la Mer Morte, apportent leurs enfants malades. Comme les protestants établis à Bethléem ont le dessein d'y fonder un hôpital, les Sœurs de Saint-Vincent se sont hâtées de commencer un petit hospice. Mais le manque de ressources ne leur permet de recevoir pour le moment que huit malades, quatre hommes et quatre femmes.

Plusieurs Congrégations religieuses de France et d'ailleurs ont manifesté depuis longtemps le désir d'avoir en Palestine une maison de leur Ordre. Jusqu'à ces derniers temps, un petit nombre avait pu obtenir cette faveur. Sa Sainteté Léon XIII, qui a envoyé dans le Levant de nombreux missionnaires pour réunir à l'Eglise Romaine les âmes égarées dans le schisme et l'hérésie, n'a point oublié la Terre Sainte.

A l'exemple du B. Urbain II, promoteur des croisades armées du moyen âge, Léon XIII veut la reconquérir au catholicisme par une croisade nouvelle, une croisade de prières incessantes montant au ciel le jour et la



nuît, et une croisade d'œuvres de charité, qui produira, il n'en faut pas douter, des résultats plus avantageux et plus durables que les croisades armées. Aussi, non seulement il accueille avec bienveillance les demandes des congrégations religieuses qui veulent avoir un établissement en Terre Sainte, mais il les exhorte quelque fois vivement à le faire au plus tôt.

Voici les noms des communautés dernières venues : les Pères du Sacré-Cœur de Betharam, près de Lourdes, les missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, du Cardinal Lavigerie, les Pères Dominicains et les Pères Augustins de l'Assomption, les Carmélites, les Clarisses, les Sœurs de Saint-Charles. On attend avec impatience les Trappistes. Les fils de saint Bernard, qui a tant travaillé pour la Terre Sainte, ont leur place ici. Ils rendront à cette terre sa première fertilité par leur savante culture, ils donneront aux musulmans sensuels les exemples de la plus grande austérité, aux moines cisifs du schisme, l'amour du travail et de la pénitence.

En 1885, le Rév. Père Marie-Augustin, abbé de la Trappe de Staouéli, en Algérie, venu avec le grand pèlerinage de pénitence, comprit les bienfaits qu'un monastère de Trappistes pouvait apporter à la Terre Sainte. Il jeta même les yeux sur un village peu éloigné de Jaffa, qui paraissait convenir à cet établissement. Il faut espérer que sa longue expérience et l'influence de ses vertus monastiques décideront le Chapitre de l'ordre et le R<sup>me</sup> Père Marie-Eugène, abbé de la Trappe de Meilleray, Loire-Inférieure, vicaire général de l'ordre, à envoyer ici bientôt une colonie de Trappistes. Oh ! combien le cœur du grand Pontife Léon XIII sera consolé dans sa captivité en apprenant que toutes ces nouvelles communautés, établies en Terre Sainte, rivalisent entre elles de zèle, d'émulation, d'obéissance au Patriarche de Jérusalem, en lui offrant leur concours le plus dévoué pour la conversion des âmes !

\* \* \*

Puisse la Terre Sainte revoir bientôt les beaux jours du XIII<sup>e</sup> siècle que Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre, saluait ainsi dans son langage biblique : « L'hiver est passé, les pluies ont cessé, les fleurs paraissent sur notre terre, le temps de tailler les arbres est venu... » Il avait vu les antiques églises restaurées, de nouvelles églises construites, de nombreux monastères fondés sur les hauteurs du Carmel, du Thabor, du mont de la Quarantaine, sur les bords du Jourdain, dans le désert de la multiplication des pains... et surtout la délivrance du Saint Sépulcre et sa gloire prédite par le Prophète Isaïe : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum...*, gloire réalisée par les hommages de plusieurs milliers de pèlerins de toute nation, se succédant auprès de ce tombeau sacré.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — On nous écrit de Rome, le 6 janvier 1888 :

« Aux grandes fêtes du Jubilé, les églises d'Orient sont dignement représentées. S. B. Mgr Azarian, patriarche des Arméniens catholiques, s'est fait un devoir de venir encore une fois à Rome, accompagné de deux de ses évêques suffragants, Mgr Charles Aslan, évêque d'Adana, et Mgr Férahian, évêque de Diarbékir : six membres de son clergé forment sa suite. À l'épiscopat arménien se sont joints et Mgr Kupélian, jadis chef des dissidents, et présentement évêque consacrant du rite arménien à Rome, et Mgr Ghiureghian, abbé général des Mékitaristes de Venise, avec ses quatre moines.

« Le patriarcat des Maronites est représenté par trois archevêques et évêques et par plusieurs moines ; celui des melchites, par quatre archevêques et évêques et quelques religieux. L'Eglise syrienne, par deux archevêques et trois prêtres. Enfin le patriarcat chaldéen, par un archevêque et un chorévêque.

« Dimanche, l'Episcopat oriental, avec ses différents et éblouissants costumes, assistait à la cérémonie. Mgr Azarian occupait, à côté des cardinaux, un siège spécial préparé pour les patriarches ; il portait le magnifique manteau et le voile patriarcal.

« Le même jour après la messe jubilaire, tous les anciens élèves du collège de la Propagande, patriarches, archevêques, évêques, et missionnaires de différents rites, ont été réunis audit collège, pour prendre part à un dîner intime. Mgr le Recteur a présenté à la réunion les objets qu'il avait reçus de plusieurs points du monde, ainsi que l'album polyglotte que les élèves du collège avaient préparé pour être offert au Saint-Père. C'est Mgr Azarian, comme patriarche et ancien élève de la Propagande, qui a été désigné pour demander au Saint-Père une audience spéciale, afin de lui présenter les dons et l'album. A cette occasion, Mgr Azarian lira une adresse au nom de tous les élèves du collège présents et absents. Il est certain que S. S. Léon XIII accueillera cette députation avec une affection paternelle.

« Hier, 5 janvier, S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, a réuni à son tour dans le collège, non seulement les anciens élèves, mais aussi tous les archevêques et évêques relevant de la Propagande et présents à Rome. C'était une réunion imposante que celle de tant de prélats de différents rites. Son Éminence a prononcé en cette occasion un beau discours en latin, en faisant ressortir tout le prix de ces démonstrations universelles à l'occasion du Jubilé sacerdotal du Saint-Père. Mgr Azarian a répondu et a adressé au nom de tous les prélats relevant de la Propagande présents et absents, les plus vifs remerciements pour les soins paternels avec lesquels Son Éminence cherche à assister leurs églises et à leur procurer les moyens de se développer. »

**Mésopotamie.** — Le R. P. Duval, préfet apostolique des Frères Prêcheurs à Mossoul, adresse au R. P. Lelaidier, la lettre suivante :

« Je suis heureux de vous annoncer l'arrivée du R. P. Charian au milieu de nous, dans un parfait état de santé. Embarqué à Marseille le 9 septembre, ce Père est parvenu au terme de son long voyage le 28 octobre. J'étais venu ici, exprès, pour l'y recevoir et lui faire prendre, dans notre petite résidence de Mar-Yacoub, un repos que je croyais nécessaire à sa santé, après les fatigues inséparables d'un si long voyage. Mais, grâce à Dieu, la précaution n'était pas nécessaire.

« Au moment où je vous écris ces lignes, le R. P. Bonvoisin vient de partir pour les pays nestoriens où son zèle infatigable l'appelle de nouveau pour soutenir la foi et les bonnes dispositions de ceux qu'il a déjà évangélisés. Les efforts simultanés des anglicans et des méthodistes américains redoublent dans ces contrées pour gagner à l'erreur ces pauvres populations ; ils n'épargnent rien dans ce but ; ils répandent l'or à profusion, multiplient les écoles, inondent le pays de livres, brochures et journaux. Les moyens dont nous disposons sont loin d'être à la hauteur de la situation ; ils ne nous permettent pas de faire la moitié de ce qu'il faudrait pour lutter avec avantage contre le protestantisme en-



vahisseur. Mais Dieu, qui veut le triomphe de la vérité, a pitié de nos faibles efforts et soutient notre bonne volonté en accordant à notre apostolat des succès qui ne viennent que de lui. La division règne parmi les apôtres de l'erreur, et les sectes protestantes dont je viens de parler, au lieu de s'unir entre elles, se combattent et s'anathématisent réciproquement. Voilà comment Dieu fait tourner au profit de son Eglise la confusion qui règne parmi ses ennemis. »

**Baltimore** (*Etats Unis*). — Comme Saint-Jean-de-Latran pour les Eglises romaines, Baltimore est la tête et la mère, *caput et mater*, des Eglises d'Amérique. Il y a bientôt un siècle que Pie VI nomma, le R<sup>ev</sup>. Jean Carroll, évêque de Baltimore. Quels progrès depuis cette époque ! Aujourd'hui, dans la ville seule, on compte vingt-neuf églises et huit chapelles !

Dans le diocèse, il y a cent trente-neuf églises et trente-cinq chapelles ; cent dix-neuf prêtres séculiers ; cent soixante-sept religieux ; quatre-vingt-sept églises paroissiales ; huit collèges ; dix-sept asiles et six hôpitaux. 17,000 enfants sont élevés dans les collèges ou les écoles primaires paroissiales.

Le grand Séminaire de Baltimore compte deux cents séminaristes. Le Saint Siège a élevé ce séminaire au rang d'université catholique, c'est-à-dire qu'il lui a reconnu le pouvoir de conférer les grades universitaires aux étudiants et aux membres du clergé après examen.

Le cours des études y comprend la théologie dogmatique et morale, le droit canon, l'Ecriture Sainte, l'histoire de l'Eglise, la philosophie, les sciences naturelles, l'éloquence sacrée, la liturgie, les cérémonies et le chant grégorien, l'hébreu et le français.

Le petit Séminaire de Baltimore est le collège Saint-Charles, situé à quinze milles de la ville. Il est dirigé par les prêtres de Saint-Sulpice et compte cent quatre-vingts élèves. Il est merveilleusement organisé au point de vue matériel. Les salles de récréation sont vastes et contiennent jusqu'à des billards. Un endroit est réservé au jeu du palet et au jeu de balles. Le cardinal, qui aime ses jeunes séminaristes, ne dédaigne pas de venir avec eux faire une partie au palet, tantôt vainqueur, tantôt battu.

L'enseignement est donné par quatorze directeurs ; l'année scolaire va de la fin de septembre au commencement de juin, ce qui permet d'éviter le séjour à l'école pendant les grandes chaleurs.

Les études se répartissent sur six années. Pendant la première, on commence le latin ; pendant la seconde, on aborde le grec. L'anglais et le français sont étudiés pendant les six années.

Comme l'Université de Baltimore, le collège Saint-Charles est ouvert aux étudiants de tous les diocèses. C'est à la fois un séminaire ecclésiastique et une école préparatoire pour les jeunes gens qui aspirent au sacerdoce. Le plan des études, la discipline, les exercices spirituels sont organisés d'après l'esprit et les règlements laissés par saint Charles Borromée et le saint fondateur de Saint-Sulpice, M. Ollier, qui tous deux avaient reçu une mission spéciale pour la formation du clergé.

**Natchez** (*Etats-Unis*). — On nous transmet la note suivante, écrite à un éminent prélat par Mgr Janssens, évêque de Natchez :

« Vous trouverez ci-jointe une adresse, en anglais et *choctaw*, des enfants indiens qui fréquentent l'école de la mission du Saint-Rosaire. La mission est confiée à un seul prêtre et à trois Sœurs de la Miséricorde.

« Sans doute, le Saint-Père recevra des félicitations en presque toutes les langues du monde ; mais nous craignons que personne ne remplisse ce devoir filial en langue choctaw.

« Ces indiens, qui, au nombre d'environ 3,000, sont dispersés partout dans le diocèse, appartiennent à une tribu qui était autrefois une des plus nombreuses du midi. Ils se vantent de n'avoir jamais trempé leurs mains dans le sang des blancs.

« En 1884, ayant vendu toutes leurs terres aux blancs, ils furent transportés, selon les termes d'un traité, dans le Territoire indien. Quelques-uns, pourtant se cachant dans les marais, restèrent en arrière, d'autres revinrent à leur ancienne patrie longtemps après. En 1883 je leur ai envoyé un missionnaire qui, après bien des désappointements et des privations considérables, est par-

venu à gagner leur confiance. En 1884, j'ai dédié au culte l'église de la mission indienne du Saint-Rosaire. Une année plus tard, trois Sœurs de la Miséricorde y ont établi une école. La mission fut placée sous la protection maternelle de la T. S. Vierge qui a béni les travaux du missionnaire et des Sœurs. Environ cent soixante indiens ont été régénérés dans les saintes eaux du baptême et le nombre des conversions va toujours s'augmentant. »

Voici la touchante adresse envoyée par les Choctaws catholiques de Neshoba, Mississipi, à S. S. Léon XIII, à l'occasion de son Jubilé.

« Du fond des forêts reculées de notre terre natale, nous, vos enfants indiens, avons entendu ces murmures de réjouissance qui font tressaillir les âmes de tous les peuples catholiques à l'approche de votre Jubilé. Quoique nous ne soyons que des enfants nouveau-nés dans la Foi, que nous avons appris à aimer, grâce au zèle et aux travaux de « Robe-Noire » chéri, nos cœurs se sont enflammés d'un amour filial envers notre saint Père, si éloigné de nous.

« Emus de cette affection, nous mêlons nos félicitations à celles des « faces-pâles » et nous supplions le Grand-Esprit de combler de ses bénédictions les plus choisies le Grand-Chef, sous le pontificat duquel nous avons appris les vérités de la Foi qui nous amènera à cette patrie éternelle où les Peaux-Rouges et les Faces-Pâles ne font qu'une famille.

« Prosternés à genoux, nous vous prions de bénir vos néophytes du Mississipi. »

## LES RIVES ILLYRIENNES

### ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

#### II

CONGRÈS DES POMPIERS HONGROIS. — FIUME. — ASPECT DE LA VILLE. — LA FIUMERA. — LES QUATRE CENTS MARCHES. — TERSATO. — LE COUVANT DES FRANCISCAINS. — LA SANTA-CASA. — RÉCIT DE SA TRANSLATION. — LE CHATEAU DES COMTES DE FRANGIPANI.

C'est dimanche. Dès le point du jour, nous nous éveillons aux accords d'une fanfare et aux salves de l'artillerie. Les rues sont pavoisées. Des militaires de tous costumes portent un brassard où est écrit en gros caractères le nom d'une ville hongroise, pour faciliter leur reconnaissance, envahissent les hôtels, les restaurants, emplissent les quais et le port, et donnent à Fiume le mouvement et les allures d'une grande capitale.

Nous demandons quelle est la cause de cette agitation, de ce concours de soldats, de ces airs et de ces chants de fête qui déjà retentissent. Nous apprenons que les Hongrois honorent en ce jour San Stéphano, leur patron. Toutes les localités qui possèdent un corps de pompiers ont envoyé à Fiume une députation, et les membres de ce congrès patriotique sont plus de trois mille. C'est à propos ; un incendie vient de se déclarer près de l'hôtel du gouverneur ; mais, en face d'une telle armée, le feu est bientôt vaincu.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 janvier et la carte page 10.



Malgré l'heure matinale, la foule s'est assemblée compacte, et nous avons peine à nous ouvrir un passage au milieu de ces braves gens à la démarche martiale, et qui saluent avec respect le prêtre français.

A ce moment, la ville offre un aspect intéressant. Elle est le rendez-vous de peuples divers de race, de mœurs et d'aspirations : Hongrois, Croates, Italiens, Dalmates, Morlaques, Albanaï, Uscoques, Monténégrins, forment avec leurs costumes variés une mosaïque curieuse et animée; leurs différents dialectes, mis en relief par les chants qui déjà éclatent de toutes parts, produisent à nos oreilles une musique nouvelle et réjouissante.

Fiume, au fond du golfe de Quarnero, en face des grandes îles de Cherso et de Végia, confine géographiquement à trois provinces, l'Istrie, la Croatie et la Dalmatie. La ville blanche, assise au bord de la baie riante et azurée, est couronnée de hautes montagnes, dont les pentes verdoyantes contrastent avec leurs âpres sommets. La première ligne de maisons a toutes les apparences d'une série de palais bâtis sur un quai superbe. Le Corso est large, bien tracé; des fontaines abondantes répandent l'eau à profusion. Les monuments ont un certain air de noblesse et éveillent l'idée d'une cité active et d'un commerce prospère. Le port est vaste, commode, et l'on comprend que les Hongrois aient voulu en faire le rival de celui de Trieste. A Trieste l'espace manque aux navires, ici les navires manquent à l'espace.

Nous atteignons bientôt la Fiumera. Ce fleuve, descendu des hauteurs, se perd dans les rochers, se reforme dans les antres souterrains, et, à une distance de quatre kilomètres de la côte, jaillit tout à coup de la montagne en cascades écumantes, se précipite au fond d'une gorge sauvage, digne du pinceau de Salvator Rosa, calme peu à peu l'émotion de ses flots en courroux, et devient un magnifique canal aux eaux limpides et unies comme la glace d'un miroir. Ce port intérieur offre un abri parfaitement sûr aux barques et aux bâtiments venant des villages du littoral ou des îles de l'archipel, avec des chargements de vins, de fruits, de douves de tonneaux.

Des centaines de carènes, ornées d'images saintes et portant à leur proue deux grands yeux peints en rouge ou en bleu, comme pour discerner l'approche des récifs et surveiller l'horizon de la mer, se pressent à droite et à gauche, forment une forêt mouvante de mâts, et dessinent dans les airs un enchevêtrement compliqué de cordages tendus comme des filigranes d'argent (*voir la gravure page 13*).

Un quai énorme, bordé de maisons d'un beau style, longe le fleuve. Des tilleuls séculaires ombragent de leurs dômes de verdure des boutiques en plein vent, où s'étalent des abricots jaunes comme l'ambre, des melons et des pastèques à l'écorce polie et luisante comme du verre, des citrons doux, des figues distillant un miel qui brille comme des perles d'or. Des bornes de pierre à hauteur d'homme isolent le trottoir de la chaussée. Elles sont décorées de têtes grimaçantes de Turcs enturbanés, de Hongrois et de Bosniaques à la moustache hérissée en croc ou retombant en queues. Les femmes portent ces mêmes têtes symboliques aux chatons des bagues, aux fermoirs des bracelets, aux boucles d'oreilles, et les architectes les taillent dans le

marbre aux angles des chapiteaux et sur la frise des cathédrales. Cet emblème est cher aux Hongrois en souvenir de l'effroyable bataille de Grobnick livrée à une lieue de Fiume, en 1232, par Béla IV, aux Tartares qui avaient envahi ses États.

Le pont franchi, un portique, orné d'une statue de la Vierge mère en relief dans un cadre de granit, nous indique le chemin de Tersato. La direction de la foule suffirait à nous le faire deviner. Ce portique sert d'entrée à la voie sainte qui, passant d'abord sous trois voûtes successives, mène sur la montagne, au sanctuaire de la Madone. Il faut gravir quatre cents marches, divisées par séries inégales et séparées par des plans inclinés. A droite sont espacées de petites chapelles à niche qui figurent les quatorze stations du Chemin de la Croix. Ça et là de vieux arbres étendent sur les gradins leur ombre bienfaisante, sans nuire pourtant à la vue du paysage.

Des Fiénaroles descendent lentement les degrés, le visage recueilli. Elles sont parties avant le jour; elles se sont agenouillées devant la Madone; elles se rendent à la ville et continuent mentalement leurs prières. Si leur costume nous paraît original, elles ne sont pas moins surprises de celui du prêtre français. Elles nous regardent avec curiosité, nous adressent un grand salut et passent silencieuses.

De nombreux officiers escaladent avec nous la colline sacrée. Parvenus sur le plateau, nous apercevons à gauche un groupe compact et irrégulier de maisons, derrière lesquelles se dressent, sur le bord abrupt du rocher surplombant la gorge de la Fiumera, les murs et les tours crénelées d'un château en ruines. C'est le village de Tersato et l'antique manoir de Frangipani.

Le chemin aboutit bientôt à une esplanade fermée par une grille; en face s'élève la basilique. Une certaine émotion nous saisit au cœur à la vue de ce monument qui rappelle de si touchants souvenirs. Il est de forme byzantine, sans beaucoup de style. Huit colonnes de front, qui formaient probablement un péristyle, font partie maintenant du mur d'enceinte par suite de l'agrandissement des nefs. Un campanile d'un assez bel effet surmonte le portail.

A droite, le couvent des Pères Franciscains touche à la basilique. Une porte donne accès dans le cloître, qui ne manque pas de caractère. Des confessionnaux, ouverts par le haut à la mode romaine, sont disposés sous la galerie, et plusieurs fidèles y sont agenouillés. Des fresques aux couleurs vives, peintes par un religieux, décorent la muraille et reproduisent la vie de la sainte Vierge.

Nous pénétrons dans un vestibule, puis dans une salle qui sert de sacristie; elle est parallèle et contiguë à la chapelle construite sur l'emplacement de la Santa Casa. Cette chapelle occupe le milieu du chœur; une grille la sépare du reste de l'église. Elevée par les soins du comte de Frangipani sur les vestiges de la maison de Marie, elle en reproduit la forme et les dimensions. C'est un parallélogramme de quatre mètres environ de largeur sur huit de longueur. Derrière l'autel se trouve une sorte de grotte étroite, faite sur le modèle de celle que nous avons visitée à Nazareth dans la basilique de l'Annonciation. Sur le mur on lit en latin cette inscription : « Ici est le lieu où fut autrefois la très sainte demeure de la bienheureuse



Vierge de Lorette, qui maintenant est honorée sur les terres de Recanati. »

Une belle copie de la Madone, peinte par saint Luc et envoyée aux Tersatins par le Souverain Pontife, est suspendue à la boiserie dans un cadre d'argent massif. Le visage de la Vierge est d'un calme ravissant, d'une expression suave. Son sourire ressemble à l'épanouissement nocturne d'une fleur lumineuse. Les yeux sont chastes, profonds, d'une douceur ineffable. La physionomie entière est d'une sérénité auguste et d'une pureté de lignes irréprochable. Le costume de la Mère de Dieu et de son Fils, auquel elle présente le sein, est absolument conforme à ceux que l'on voit encore en Palestine. Un voile élégant, jeté sans art sur sa tête, flotte sur ses épaules; sa tunique large est ornée de broderies; la robe sans couture du *bambino* descend jusqu'à la ceinture; elle est chargée de dessins multicolores brodés à l'aiguille. Tel est, en Orient, le costume des enfants qui appartiennent aux familles aisées. Le type créé par saint Luc a pour lui l'antiquité et probablement la ressemblance. Pourquoi lui préférer des œuvres d'imagination? La plupart des peintres oublient trop la couleur locale, sans laquelle la vérité historique manque absolument de caractère.

Quelle joie pour nous de faire descendre sur cet autel, le même Dieu qui, à la parole de l'ange, s'incarna dans le sein de la Vierge Immaculée! Un sentiment d'infinie tendresse envahit l'âme et fait taire les autres préoccupations. Le ciel semble s'ouvrir pour verser dans le cœur du prêtre des émotions que nulle langue humaine ne saurait exprimer. Marie devient elle-même

l'objet et l'inspiratrice de notre piété, et sa maternelle protection s'étend sur les personnes dont le souvenir nous accompagne au saint sacrifice. D'ailleurs, comment ne pas être touché quand, sur les marches du sanctuaire, Hongrois, Croates, Istriens, Dalmates, se pressent et se confondent, collent leurs lèvres sur le parvis et, de leurs voix contenues et suppliantes, invoquent la Madone bien-aimée?

Pendant que mes compagnons restent en prière, un des religieux m'emmène dans le cloître, puis au jardin. Nous gravissons un mamelon d'où la vue s'étend sans obstacle sur la mer, la ville et la vallée de la Fiumera. En nous retournant, nous avons la basilique à nos pieds et plus loin

le château de Frangipani, debout encore sur son rocher, comme un irrécusable témoin des siècles évanouis. En face de ce panorama d'une grâce sauvage et quelque peu alpestre, je me prends à songer aux détails du merveilleux événement, dont il fut le théâtre, et je demande à mon guide de me conter l'histoire de la Translation de la Santa Casa. Le P. Franciscaïn me fait asseoir sur un banc de pierre, près d'un laurier, se recueille et me parle ainsi :

« Le XIII<sup>e</sup> siècle touchait à sa fin. Urbain IV occupait le siège pontifical, et Rodolphe de Habsbourg, le trône d'Allemagne. Les princes catholiques bataillaient entre eux pour le triomphe de leurs intérêts privés, et négligeaient la cause plus importante

de la Terre-Sainte.

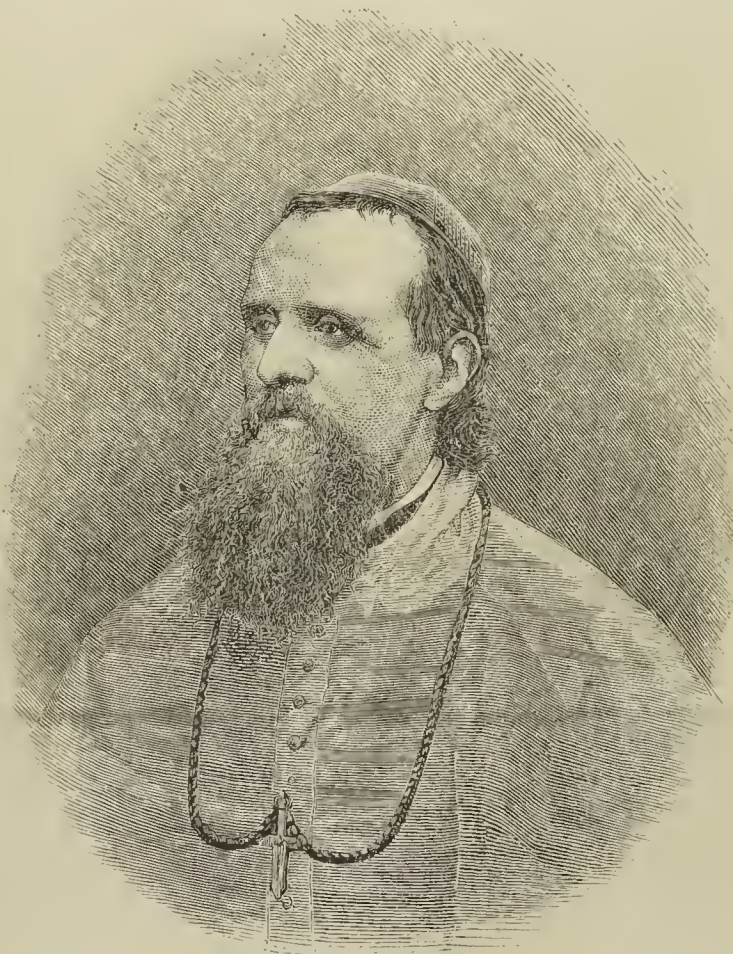
« Cependant, Séraph, sultan d'Egypte et de Babylone, attaquait Saint-Jean-d'Acre, le dernier rempart des chrétiens en Palestine. Après un mois de siège, le 16 avril 1291, la ville fut prise d'assaut et saccagée, et les habitants passés au fil de l'épée. Sa chute fut la ruine de l'empire fondé par la valeur et le sang des preux chevaliers. Les Sarrasins, dès lors, furent complètement maîtres de la Syrie, et se firent un devoir de renverser et d'anéantir tout ce qui rappelait le passage et la domination des Croisés. La magnifique basilique que sainte-Hélène avait édifiée à Nazareth, croula sous le marteau destructeur des Musulmans. Le sanctuaire de l'Annonciation qu'elle renfermait, allait, sans doute, avoir le même sort. Mais Dieu veillait sur la demeure de son

Fils et se préparait à lui faire suivre le chemin du soleil et de l'Evangile, qui vont avec les générations, de l'Orient à l'Occident. Le 10 du mois de mai, à la seconde veille de

la nuit, elle fut transportée par les anges et déposée sur le rivage de l'Adriatique, entre Fiume et le village de Tersato, à l'endroit appelé Runiza et que vous avez sous les yeux.

« Constatez que le lieu est digne des préférences de Marie. Vous aimez les beaux sites. Eh bien, cherchez un coin de l'univers où les grâces d'un golfe harmonieusement courbé s'unissent avec plus de bonheur aux rochers abrupts et aux gazons verdoyants, où les splendeurs de la nature inspirent davantage le recueillement et l'admiration pour les œuvres de Dieu.

« La ville de Tersato obéissait à Nicolas Frangipani, de l'antique race des Anciens de Rome, célèbres par leur



*+ E. J. P. Joseph Ev. D. Sinib. Vic. ap. Des  
Tchichouan Méridien-Oriental.  
membre du Congr. des Missions Catholiques.*

Mgr Joseph DESFLÈCHES; d'après une photographie prise à l'époque du Concile (voir page 23).



influence et leurs intrigues, et longtemps possesseurs, sur le mont Palatin, d'une forteresse que le pape Calixte II fit enfin démolir. L'autorité du prince s'étendait sur les terres de la Croatie et de l'Esclavonie.

« Au lever de l'aurore, les Tersatins aperçoivent avec étonnement le nouvel édifice dans un lieu où personne n'a jamais vu ni maisons, ni cabane. Le bruit du prodige se répand ; les habitants de la montagne accourent. Ils examinent le mystérieux bâtiment, construit de petits moellons rouges et carrés, liés ensemble par du ciment. Ils sont frappés de la singularité de sa structure, de son air

d'antiquité, de sa forme orientale, de sa stabilité sur le sol nu, sans aucun fondement. Ils pénètrent dans l'enceinte et trouvent un autel fait de pierres fortes et carrées, surmontées d'une croix grecque antique, une petite armoire destinée aux ustensiles nécessaires à un pauvre ménage, et une statue de cèdre, représentant la bienheureuse Vierge debout et tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

« La stupeur est générale. Quelle est cette demeure inconnue ? Quelle main a sculpté ces figures, érigé cet autel, apporté ce sanctuaire ? Nul ne peut le dire. Tout à coup survient le vénérable pasteur de l'église de Saint-



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — TERSATO ; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 17).

Georges, l'évêque Alexandre. Il était malade, paralysé, sans espoir de guérison. Cependant, le voilà plein de vie, de santé, le visage illuminé d'une joie surnaturelle. Le mal a disparu, la fièvre n'a pas laissé de trace. Sa présence augmente encore la surprise. Alexandre prend la parole :

« La nuit, dans son lit de douleurs, il a vu, dit-il, le ciel s'ouvrir et Marie lui est apparue environnée des anges. Elle lui a révélé la translation miraculeuse de sa maison de Nazareth et l'origine des objets qu'elle contient. L'autel est celui qu'y dressa saint Pierre ; le crucifix vient des apôtres et la statue de cèdre est l'œuvre de

l'évangéliste saint Luc. Pour prouver la vérité de ses assertions et attester le prodige, Alexandre a reçu de Marie la guérison soudaine de sa longue maladie. »

« Cependant, le gouverneur de la contrée, Nicolas Frangipani, est absent. Il accompagne l'empereur Rodolphe dans une expédition militaire. Instruit du prodigieux événement, il revient à Tersato. Sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations. Ni la présence du monument, ni la guérison de l'évêque Alexandre, ne sont à ses yeux [des motifs de créance suffisants.



« Il choisit parmi les plus éclairés quatre de ses sujets, et les envoie à Nazareth pour examiner et reconnaître l'emplacement de la Santa Casa, et comparer la nature des constructions. Les mois s'écoulent et les commissaires reviennent de Palestine. Leur rapport est écrit, dûment authentiqué et confirmé par un serment solennel. D'après ce rapport, la maison de Marie n'est plus à Nazareth, mais ses traces sont encore visibles. La conformité est complète entre les pierres restées dans les fondements et l'édifice de Tersato. Pour la longueur et la largeur, les mesures sont identiques. L'incertitude n'est donc plus possible.

« La dévotion prend un rapide essor. Les peuples accourent de toutes parts. La Bosnie, la Serbie, la Croatie, l'Albanie et la Dalmatie versent des flots de pèlerins sur cette terre favorisée du ciel. Le comte de Frangipani prodigue les plus riches offrandes pour augmenter la splendeur de l'auguste sanctuaire.

« Marie fut-elle mécontente des Tersains? Trouva-t-elle l'Italie plus digne de sa bienveillance? C'est le secret de Dieu. Mais trois ans et demi après sa translation, le 10 décembre 1294, la Santa Casa s'éleva de nouveau dans les airs, disparut aux regards du peuple désolé et fut déposée de l'autre côté de l'Adriatique, à Recanati, dans un champ de lauriers. En même temps, une peste terrible ravagea la contrée.

« Le prince, pour atténuer la douleur de ses sujets, fit élever sur les mêmes vestiges et la même place la chapelle qui est maintenant dans le chœur de la basilique et où vous avez célébré la sainte messe tout à l'heure. Vous pouvez lire sur le chemin l'inscription suivante :

« La maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersato l'an 1291, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1294. »

D'après la légende, la Santa Casa doit retourner à Nazareth à la fin des temps, au moment où sera rétabli le royaume de Jérusalem. Peut-être s'arrêtera-t-elle encore à Tersato, à moins qu'à l'exemple du soleil, elle n'achève sa course par l'Amérique et l'Extrême-Orient pour revenir à son point de départ. »

Le religieux se tut et j'écoutais encore le cœur plein d'une ivresse divine.

Mes compagnons nous rejoignent, souriants, et comme dominés par le sentiment de leur piété envers la bonne Mère qui protège et dirige nos pérégrinations. Le Père franciscain nous conduit au réfectoire et nous fait servir, en guise de *poculum caritatis*, une tasse de café au lait et deux onces de fromage. La salle est décorée de fresques qui ne sont pas sans valeur. La bibliothèque contient de belles éditions et quelques vieux manuscrits. Le jardin enveloppe le mamelon au pied duquel s'abrite la basilique. Par ses ombrages et son magnifique belvédère, il fait pendant aux ruines pittoresques du manoir qui, de l'autre côté du village, se profilent avec grâce sur les plateaux caillouteux de l'Istrie.

Nous prenons congé de notre hôte, et nous nous engageons dans une ruelle étroite qui mène au château. Une servante, debout derrière une porte entrebaillée, remplace les farouches arquebusiers d'antan et garde seule l'entrée de la citadelle. Plusieurs groupes d'officiers hongrois circulent déjà dans les allées et les salles ouvertes, guidés par une Fiénarole qui n'a rien de la Béatrice du Dante. Ils

examinent en curieux ces débris d'un autre âge, et paraissent charmés de rencontrer des Français. Nous comprenons leurs sentiments bien mieux que leur langage, et nous sommes heureux de leur sympathie, qu'ils nous témoignent par de nombreuses marques de déférence.

De petites terrasses superposées occupent presque toute l'enceinte; les murs sont lézardés, ébréchés, croulants, mais drapés de feuillages et baignés de parfums. Ravagés, ils ont encore les parures de la jeunesse, et jusque dans la mort ils gardent le sourire de vie. Chèvrefeuilles, glycines, pariétaires encomrent tous les coins, grimpent au sommet des remparts, garnissent les machicoulis de panaches multicolores, retombent en volutes et en spirales le long des colonnes qu'ils enlacent, ou étendent un manteau de verdure sur de vieux pans de muraille délabrée, comme pour en voiler la nudité et la tristesse. Ça et là, des cyprès dressent leurs flèches pyramidales, et leurs palmes noires servent de repoussoir aux fleurs du parterre. Cependant l'espace est restreint, et ces ruines, vues de près, n'ont plus l'aspect grandiose et séduisant qu'elles présentent au loin. Deux tours hexagonales, percées de meurtrières et à portes ogivales, me semblent dater du XIII<sup>e</sup> siècle, et sont dans un état de conservation relative. Une troisième tour d'un beau style Renaissance, mais de construction plus récente, porte fièrement sa couronne de créneaux, à laquelle il ne manque pas une seule pierre. Un large escalier mène au sommet, d'où la vue est splendide. D'un côté, les maisons du village font en quelque sorte des trouées dans le feuillage des grands arbres; l'église projette sa flèche scintillante par-dessus les bois et les champs sur les collines de Martinschiza dont la baie pacifique paraît être un lac séparé de la mer. De l'autre côté l'œil plonge à quatre cents mètres de profondeur sur la gorge violemment ouverte par la Fiumera, la Rieka des Slaves, qui s'est creusé un lit dans la montagne et mugit d'une voix furieuse. Elle se divise ensuite en deux cours; l'un gagne la plage, l'autre forme le beau canal que j'ai précédemment décrit. Entre les interstices des rochers, de puissantes racines attachent au sol des sapins et des chênes. Une route taillée dans la pierre vive surplombe le torrent, glisse sous la vedette du château, et franchit l'étroit passage qu'on appelle « Porte de Hongrie ». En trois jours, par cette chaussée hardie, une armée pourrait se rendre sur la Save et atteindre le Danube.

Les comtes de Frangipani ont habité Tersato durant trente années seulement. Ils reçurent du sénat de Venise la principauté de l'île de Véglija; plus tard, Béla IV, roi de Hongrie, leur céda en apanage la ville de Fiume, et Segna, la capitale des Uscoques. Leur famille devint très-puissante. Mais son dernier descendant conspira contre l'empereur d'Autriche en 1671, et fut décapité à Neustadt. C'est en souvenir de cette mort tragique que les indigènes de Véglija portent encore des vêtements sombres, tandis que les habitants des autres îles et de tout le littoral affectionnent les couleurs éclatantes et particulièrement le rouge. On voit dans l'un des pavillons le portrait du comte. La tête est énergique; animée par la franchise et la vivacité du regard, elle respire un air de résolution et de haute intelligence. La Hongrie du XVI<sup>e</sup> siècle s'incarne entière dans cette mâle figure.



Les ruines appartiennent aujourd'hui au comte Nugent, fils de l'Irlandais qui devint feld-maréchal au service de l'Autriche contre la France en 1813. Le comte a élevé au milieu des décombres un faux temple grec, où il a réuni des statues, des vases antiques, étrusques, grecs, égyptiens, et quelques débris précieux enlevés à Pompéi et offerts par le roi de Naples, Ferdinand I<sup>er</sup>. Au-dessus des bustes du feld-maréchal et de sa femme, des Dianes, des Jupiters et des Vénus gisent pêle-mêle, dans de lamentables postures, avec des boulets de pierre, jadis employés par les Fiumans contre les Uscoques.

Au milieu de l'une des cours, disposée en Campo santo, se dresse la colonne triomphale que les Français érigèrent à Napoléon sur le champ de bataille de Marengo. Cet obélisque de marbre, de dimensions restreintes, devint, après la chute de l'empereur, la propriété du comte, qui le fit transporter ici.

L'aigle impérial qui le surmontait a été renversée par le souffle de la Bora, et traîne sur le sol ses ailes brisées et le visiteur la heurte d'un pied indifférent. Deux officiers hongrois se plaisent à nous désigner ces débris qui rappellent les gloires de la France.

Le village de Tersato est habité surtout par de vieux loups de mer, pilotes ou cabotins, revenus de leurs lointains voyages et de leurs périlleuses expéditions, avec une petite fortune qui assure à leur vieillesse le calme et le bien-être, sous la tutelle de Marie, l'étoile des marins. Nous passons de nouveau devant la basilique, remplie d'une foule bigarrée. Des flots d'harmonie s'en échappent. Mes compagnons se rendent au chœur. Ils rompent ensuite le pain de l'hospitalité franciscaine, qu'ils arroseront d'un petit vin blanc délicieux. Pour moi, je dois profiter de la grande lumière pour tirer des vues photographiques. Mais demain, aux premières lueurs du jour, je prendrai ma revanche et reviendrai célébrer la sainte messe dans la chapelle bien-aimée.

(A suivre).

## AU

### LENDEMAIN DE LA PERSÉCUTION EN CORÉE

Par M. ROBERT, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire en Corée.

Nos lecteurs ont suivi il y a quelques années, avec l'attention la plus sympathique, les détails de la persécution en Corée, les longues souffrances de Mgr Ridelet et de ses missionnaires. Aujourd'hui, grâce au traité franco-coréen, une paix relative est accordée à la religion sur cette terre arrosée du sang de tant de martyrs. Aussi les missionnaires recommencent-ils à parcourir au grand jour leurs districts. C'est d'une de ces excursions apostoliques que nous allons entretenir nos lecteurs.

Mon district se compose d'une partie de la province de Tchyoung-tchyeng et de toute celle de Kyeng-Syang. Les chrétiens de la première partie sont à peu près tous d'anciens néophytes, par conséquent pour la plupart très empressés à préparer les *Kongso* ou lieux de réunion, au

moment de la visite du missionnaire. Ordinairement ils sont assez fidèles à remplir leurs exercices de bons chrétiens et se préparent aux sacrements avec beaucoup de ferveur ; mais, soit que le souvenir des anciennes persécutions, encore trop récent dans leur mémoire, les pousse à un excès de prudence mal entendue, soit manque de zèle pour le salut de leur prochain, ils semblent d'une indifférence sans égale sur le sort de tant de païens, leurs voisins, quelquefois même leurs parents, et ne font pas la moindre démarche pour travailler à la conversion des infidèles.

Dans les environs de Pairon, où se trouvait autrefois le collège de Mgr Daveluy, d'heureuse mémoire, j'ai eu la joie de voir rentrer dans le bercail plusieurs anciens chrétiens restés endormis depuis la grande persécution de 1866, c'est-à-dire depuis vingt ans, sans avoir fait le moindre effort pour recevoir les sacrements, parce qu'ils croyaient qu'après un bouleversement pareil, c'en était fait de la religion dans leur pays, et que jamais aucun missionnaire n'oserait plus s'aventurer à rentrer en Corée.

Ayant entendu dire qu'il y avait, à 30 lys du *Kongso* de Seïouri, où je demeurai un jour, une maison d'anciens chrétiens qui refusaient obstinément de se rendre à toute exhortation de la part des néophytes des environs, je me décidai à aller les trouver moi-même dans leur retraite, espérant que ma présence pourrait faire quelque impression sur eux.

Le lendemain de la Toussaint, jour des Morts, accompagné de mon serviteur et du catéchiste du lieu, je me rendis à leur demeure, et j'y rencontraï, outre deux hommes d'un âge assez avancé, deux bons vieillards, qui, en me voyant, se mirent à pleurer à chaudes larmes, tant ils éprouvaient de contentement à retrouver le père spirituel qu'ils avaient perdu depuis vingt ans. Leurs deux fils, au contraire, ceux que j'avais vus d'abord, furent glacés d'épouvante à mon arrivée ; ils ne l'auraient pas été davantage à la vue d'une troupe de satellites venus pour les saisir.

Se croyant encore à l'année 1866, époque de la grande persécution, ils avaient, jusqu'à ce jour, empêché leurs vieux parents de pratiquer leurs exercices de chrétiens et d'aller recevoir les sacrements dans les chrétientés voisines ; car ils savaient fort bien que, depuis longtemps, les missionnaires étaient de retour dans leur pays. Ils avaient habité autrefois le village de Pairon, et reçu plusieurs fois les sacrements des mains de M. Petit-Nicolas, et de Mgr Daveluy. A mon arrivée, ils baissèrent les yeux, me tournèrent le dos, et s'en allèrent travailler à la montagne.

Infortunés ! Ils avaient oublié que j'étais leur père, que, brûlant du désir de sauver leurs âmes, j'étais venu de plus de six mille lieues de distance, quittant parents, amis, patrie, m'exposant chaque jour à mille dangers pour leur enseigner la seule voie qui conduit au Ciel. Ils ne me connaissaient plus, parce que, depuis longtemps déjà, ils avaient renié leur Dieu, et ma présence réveillait dans leurs âmes les remords d'une conscience coupable ; ils essayaient de fuir, comme s'il était en leur pouvoir d'échapper aux regards de Celui qui voit jusqu'au plus profond de nos cœurs.



Je profitai donc de leur absence pour préparer leurs vénérables parents à recevoir les sacrements. Je les réconciliai avec Notre-Seigneur et leur administrai l'Extrême-Onction, car il étaient malades et âgés de près de quatre-vingts ans.

Leurs deux brus païennes assistèrent aux cérémonies et en furent très édifiées, murmurant de la conduite de leurs maris qui, jusqu'à ce jour, les avaient laissé ignorer une si belle doctrine.

Ne voulant pas repartir sans voir les deux individus dont j'ai parlé, et leur demander au moins la raison pour laquelle ils fuyaient ma présence, je m'assis et restai tranquillement dans la chambre en attendant l'heure du repas. Alors, vers midi, me croyant déjà bien loin, ils arrivèrent furieux, lançant force injures à leurs parents, leur disant qu'ils voulaient, après tant de désastres, ruiner leur maison et jeter le trouble dans le pays.

Sur ces entrefaites, j'ouvris la porte et les appelai tous les deux par leurs noms de baptême. Aussitôt ils se turent, restèrent un instant sans réponse, et à une nouvelle interpellation, touchés par un reste de respect pour le missionnaire, ou mieux par la grâce du bon Dieu, ils vinrent à moi, entrèrent dans la chambre, me saluèrent, et même m'offrirent de prendre quelque nourriture ; mais je refusai, leur disant poliment que je n'étais pas venu pour manger leur riz, mais bien pour les réveiller de la tiédeur dans laquelle ils se trouvaient plongés tous les deux. Je profitai alors de leurs bonnes dispositions apparentes, pour les exhorter à revenir à de meilleurs sentiments, leur rappelant tous les bienfaits qu'ils avaient reçus, étant à Paireon ; puis, en même temps, je les réprimandai fortement du peu de respect qu'ils avaient pour leurs parents, que leur âge avancé rendait plus vénérables encore, leur demandant si c'était là tout le profit qu'ils avaient retiré de ce qu'on leur avait enseigné dans leur enfance... Bref, après avoir épuisé tout mon coréen, soit à les exhorter, soit à les réprimander, j'eus le bonheur de voir couler de leurs yeux d'abondantes larmes. Ils m'avouèrent qu'ils étaient honteux de leur conduite, me demandèrent s'il y aurait encore un pardon pour eux en ce monde... Sur ma réponse affirmative, ils me promirent de reprendre leurs exercices de religion et de se préparer aux sacrements pour la visite prochaine. Après quoi je les quittai la joie dans le cœur, pour reprendre le chemin du village, d'où j'étais parti le matin.

\* \* \*

A la chrétienté de Sai-mai, ma présence fut connue des païens des environs, et plusieurs d'entre eux vinrent pour me voir. Je les fis tous entrer ; ils me saluèrent comme font nos chrétiens, et quand je leur eus parlé de la religion, ils me répondirent qu'ils la croyaient vraie, et qu'ils l'embrasseraient volontiers, si le roi la tolérait. Parmi eux se trouvait un ancien satellite de la ville, qui autrefois avait pris plusieurs chrétiens : il m'avoua qu'il avait eu tort, et qu'aujourd'hui, pour expier son péché, il commençait à étudier les prières. Enfin tous s'en retournèrent très contents de ce qu'ils avaient vu ou entendu.

\* \* \*

A Petay, district de Tehoung-djou, où je me rendis en plein jour (ce que je n'avais jamais fait, vu que les trois ou quatre maisons de chrétiens qui s'y trouvent sont situées au milieu d'un village païen), la femme de l'auberge voisine me reconnut et vint dès le lendemain matin pour me voir ; les chrétiens prirent peur, mais je les rassurai et ordonnai au catéchiste de la faire entrer. Elle me salua à la coréenne, m'examina des pieds à la tête, après quoi je lui demandai le motif de sa visite.

— « Aurais-tu par hasard, lui dis-je, le désir de te faire chrétienne ? »

Dès que je lui eus expliqué ce qu'étaient un chrétien et un père spirituel, elle me répondit qu'elle n'avait jamais entendu rien de pareil, et demanda qu'on lui enseignât ce qu'il fallait d'abord apprendre.

Mon servent lui apprit à faire le signe de la Croix, lui écrivit les douze prières ; dès ce jour, elle commença à les étudier.

\* \* \*

A Kemtani, district de Tehyeng-djou, on refusa, cette année, de préparer le *Kongso*, bien que le village se compose encore de douze familles.

Les anciens chrétiens étant tous partis pour s'établir ailleurs, il ne restait que les plus mauvais, ivrognes, joueurs, etc., auxquels s'adjoignirent quelques autres individus de la même trempe, venus des quatre coins de la Corée. Je leur écrivis que, lors même qu'ils ne prépareraient pas la réunion, mon devoir était d'aller les visiter et que je m'en acquitterais.

Au jour fixé, personne ne vint me chercher, mais, accompagné de trois chrétiens du *Kongso* précédent, je partis quand même, et après avoir reçu sur le dos, pendant une grande partie de la journée, la neige qui tombait à gros flocons, j'arrivai le soir à la fameuse poterie, dont pas un seul chrétien n'était venu à ma rencontre. J'en avais le cœur gros ; mais que faire sinon offrir cette peine entre tant d'autres à Notre-Seigneur ?

A l'entrée du village, je ne trouvai qu'un vieillard âgé de quatre-vingt-trois ans, assis sur le bord du chemin, attendant, me dit-il peu après, que mon bon ange m'amènât sain et sauf auprès de lui. Aidé de plusieurs chrétiennes ferventes, il avait préparé sa maison pour me recevoir : la chambre était tapissée, l'autel assez bien dressé ; je n'en pouvais croire mes yeux en pensant que ce bon vieillard avait tout fait à peu près seul. Quant aux autres chrétiens, ils étaient partis dans différentes directions pour aller vendre leurs pots, car il sont potiers de profession.

A la nuit tombante ils entrèrent à peu près tous ; étonnés que je me fusse rendu chez eux sans qu'ils fussent venus me chercher, ils en étaient honteux et ne savaient comment se tirer d'affaire. Après bien des hésitations, ils vinrent me saluer, balbutiant quelques excuses, excuses que j'acceptai d'abord pour ne pas trop les irriter ; puis je les engageai tous à se préparer à recevoir les sacrements que je devais leur administrer le lendemain, ce qu'ils firent à l'exception de l'un d'entre eux, le plus adonné à la boisson ; ce jour-là il en avait tellement pris qu'il était resté pendant plusieurs heures étendu sur le bord du chemin, plus mort que vif.



Les chrétiennes surtout reçurent les sacrements avec une grande ferveur, versant d'abondantes larmes sur la conduite peu édifiante de leurs maris. Le catéchisme fut assez bien récita, et j'eus la consolation de voir qu'au milieu de tant de désordres, la pratique de la religion n'avait pas été entièrement abandonnée. Quand ils furent réconciliés par la grâce du sacrement de pénitence, je les réprimandai vivement du scandale que leur mauvaise conduite produisait sur les chrétiens et même sur les païens des environs. Je punis sévèrement les joueurs et les buveurs; après quoi je donnai une pénitence générale à tous les hommes âgés de vingt ans et au-dessus, pour n'avoir pas préparé la réunion et n'être pas venus me chercher au jour indiqué pour la visite du village. Tous pleurèrent et me demandèrent pardon. J'espère donc que la leçon leur aura profité.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

Mgr DESFLÈCHES,

*De la Société des Missions Étrangères de Paris,  
Archevêque titulaire de Claudianopolis, ancien vicaire  
apostolique du Su-tchuen oriental.*

M. Mutel, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris, nous envoie la notice suivante sur le vénérable Mgr Desflèches dont nous avons annoncé la mort. Nous sommes heureux de la publier et de rendre ainsi hommage à un des vétérans de l'apostolat. Depuis plusieurs années, Mgr Desflèches avait quitté sa mission, mais ses longs travaux, la profonde piété qui faisait comme une auréole à ses derniers jours, tout justifie l'étendue de la notice qui lui est consacrée.

Le 7 novembre 1887, la Société des Missions Étrangères perdait un de ses vétérans dans l'apostolat. Le vénérable Mgr Desflèches s'est éteint doucement au Sanatorium de Monbeton, couronnant par une sainte mort une existence tout entière consacrée au service de Dieu et un demi-siècle de travaux apostoliques.

Né à Jonage, diocèse de Grenoble, le 13 février 1814, M. Eugène-Jean-Claude Desflèches était diacre quand il entra au séminaire des Missions Étrangères au commencement de 1837. Ordonné prêtre à la fin de la même année, il partit le 15 mai 1838 pour la mission du Su-tchuen (Chine).

D'une immense étendue, cette mission comprenait encore à cette époque, outre la province entière du Su-tchuen, le Yun-nan et le Kouy-tcheou. Elle avait à sa tête l'illustre évêque de Maxula, Mgr Perrocheau, prélat aussi recommandable par sa science que par sa vertu. Son coup d'œil sûr eut bien vite discerné le trésor que la Providence lui envoyait dans ce jeune missionnaire, de santé frêle, mais d'une indomptable énergie. Dès 1843 il le choisit pour coadjuteur. L'élu n'avait pas trente ans; on n'avait point songé à se munir d'une dispense d'âge, il fallut retarder le sacre jusqu'à l'année suivante.

Sacré évêque de Sinite en la fête du patronage de Saint-Joseph, Mgr Desflèches ajoute le nom de Joseph à ses noms

de baptême. Avec sa nouvelle charge, sa sollicitude s'étend; il s'occupe du Kouy-tcheou et un peu plus tard du Thibet où il envoie des missionnaires. En 1843, le Yun-nan avait été détaché de la grande mission; à la fin de 1846 Mgr Desflèches apprend qu'il vient d'être nommé vicaire apostolique du Kouy-tcheou érigé en mission distincte. Il redoute la charge, préférant rester simple coadjuteur, mais il fera « ce que le bon Dieu voudra ». Mais Mgr de Maxula ne consent point à se priver de son concours, il demande à Rome et obtient que cette nomination soit annulée.

Trois ans plus tard, Mgr de Sinite a la joie de sacrer Mgr Albrand, premier vicaire apostolique du Kouy-tcheou. Malgré ces démembrements successifs, la mission du Su-tchuen lui semble encore trop étendue. Après plusieurs années de continuel efforts, il obtient enfin de Rome le décret d'une première division. En 1856, la partie méridio-orientale est confiée à ses soins. Ce n'était point tout ce qu'il avait désiré, il avait espéré l'érection de deux nouveaux vicariats, il eût voulu surtout rester coadjuteur; il accepta toutefois le sacrifice qu'on lui demandait. Le Saint-Siège lui ayant confié le soin de donner un vicaire apostolique à la mission naissante du Thibet, il nomma à cette charge M. Thomine-Desmazures, qu'il sacra, le 3 mai 1857, évêque de Sinopolis.

En 1858, le soin de sa santé l'oblige à faire le voyage de Hong-Kong. Sur le point de regagner sa mission, il apprend que plusieurs de ses chrétiens viennent d'être jetés en prison. Sur-le-champ, il part pour Chang-hai demander la protection du consul de France, puis de là il s'embarque pour l'Europe, pour exposer à Napoléon III la nécessité d'entretenir à Pékin une représentation permanente qui protège nos intérêts. A Rome où il va déposer aux pieds de Pie IX l'hommage de sa vénération, il plaide si bien sa cause qu'il obtient la nouvelle division si désirée de son vicariat. Sa mission remplie, il regagne la Chine et sacre Mgr Pichon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional.

Jusqu'alors l'œuvre d'évangélisation s'était faite à la sourdine et avec les plus grandes précautions. En 1844, l'Empereur Tao-Kouang à la sollicitation de M. de Lagrenée avait, il est vrai, donné un édit favorable à la religion, mais cet édit devait longtemps encore rester lettre morte pour les mandarins de l'intérieur. Avec le temps la situation s'améliore en 1861; l'édit est enfin publié dans les provinces, les rapports directs avec les mandarins commencent à s'établir. Le mouvement de conversion s'accroît, c'est par milliers que l'on comptera désormais les baptêmes d'adultes.

Avec les succès, les épreuves viennent aussi. En 1863, les établissements de la mission à Tchong-Kin sont pillés de fond en comble. Deux ans plus tard, M. Mabileau est massacré à Yeou-Yang; en 1869, c'est le tour de M. Rigaud. Il faut, pour obtenir réparation, entreprendre mille démarches, entamer des procès que la justice chinoise rend interminables.

Au Concile, Mgr Desflèches est heureux d'affirmer sa foi et celle de son peuple à l'infailibilité du Souverain Pontife. De retour dans sa mission en 1872, il lui faut repartir aussitôt pour Pékin. Il obtient enfin justice des attentats commis. Mais ce succès est peu pour son âme d'apôtre; cette région



de Yeou-Yang si féconde en troubles et en massacres, il veut qu'elle se couvre de belles moissons. Il se prépare à en occuper tous les centres en y plaçant dix missionnaires, quand, le 5 septembre 1873, M. Iluc et le prêtre indigène Tay, sont massacrés à Kieu-Kiang. L'année suivante, c'est à Kian-pee, faubourg de Tchong-Kin, que la persécution surgit.

Tant d'épreuves qui fondent sur lui à la fois n'abattent point son courage, mais il est à bout de forces ; s'oubliant lui-même, il se prépare à résister et à demander justice.

Mais la Chine voit avec dépit que cet évêque a toujours raison contre elle, les mandarins prévenus suscitent mille difficultés. C'est alors que le vénérable évêque de Sinite, profitant de cette occasion, s'accorde un repos exigé par sa santé délabrée, prend le parti, pour le bien de la paix, de se retirer temporairement en Europe.

En 1878, il repasse les mers et se rend à Rome. De là, il continue à diriger sa mission, appelant de ses vœux le retour à la santé, l'apaisement des esprits et la conclusion des affaires qui lui permettront de regagner son poste pour y travailler encore et y mourir. Dieu en avait disposé autrement. Sa santé ruinée allait en s'affaiblissant davantage. En 1882, il demanda et obtint de Rome un coadjuteur dans la personne de Mgr Coupat, évêque de Tagaste. Bientôt il lui fallut renoncer à l'espoir de jamais revoir son cher Su-tchuen ; il remit alors entre les mains du Souverain Pontife sa démission de vicaire apostolique. Pour le récompenser de ses longs travaux, Léon XIII daigna le nommer à l'Archevêché titulaire de Claudianopolis.

Déchargé de toute responsabilité, le vénérable Prélat n'a plus qu'une pensée, continuer par la prière le laborieux apostolat de toute sa vie. Impuissant à évangéliser des infidèles, il s'éprend d'un ardent désir de soulager les âmes du purgatoire. Dans ce début, il entreprend de faire étendre à l'Eglise entière le privilège dont jouissent les prêtres de l'Espagne et du Portugal de célébrer trois messes le jour de la Commémoration des fidèles trépassés. Plus de 1,000 adhésions épiscopales encouragent son zèle, mais la mort l'arrête avant d'avoir vu la réalisation de son cher désir.

Retiré depuis 1885 à Hyères d'abord, plus tard à Monbeton, Mgr Desflèches y continuait sa vie de prière.

Vers la fin d'octobre les forces trahirent son courage ; le jour de la Toussaint, il dut s'aliter et dès lendemain il demanda lui-même les derniers sacrements. Quelques jours plus tard, le pieux archevêque s'endormait dans la paix du Seigneur, laissant à ses confrères les plus admirables exemples de foi, d'amour de Dieu et de zèle des âmes.

Mgr DUBAIL,

*Vicaire apostolique de Mandchourie.*

Un télégramme daté de Chang-haï, 9 décembre 1887, a apporté la nouvelle de la mort de Mgr Dubail, vicaire apostolique de la Mandchourie.

Né dans le diocèse de Besançon en 1838, Mgr Dubail était entré de bonne heure au séminaire de la rue du Bac, d'où

il partit en 1862 pour la Mandchourie. Il avait été nommé en 1879 évêque titulaire de Bolina et vicaire apostolique de cette grande mission.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

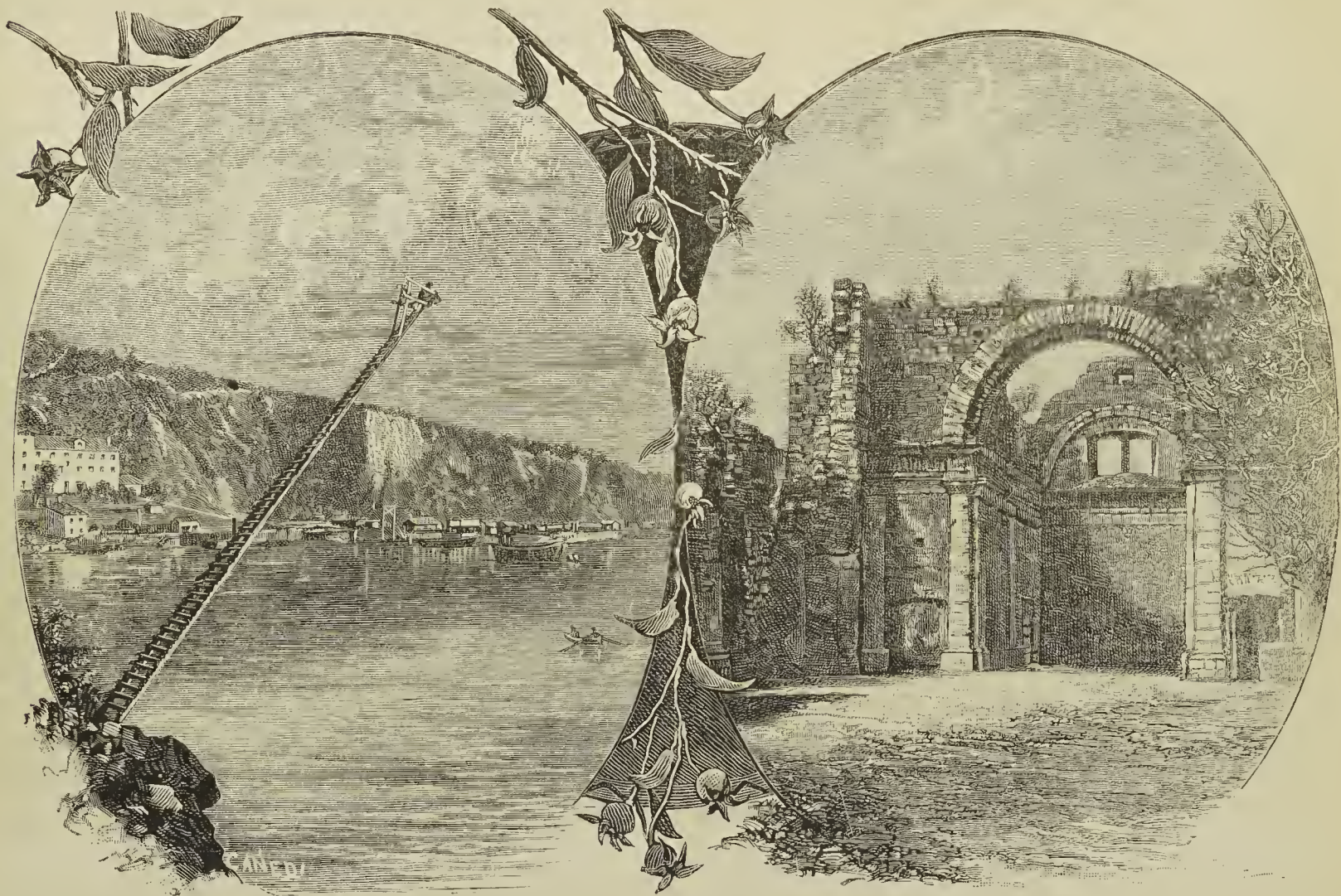
Anonyme d'Angers.....	4
M. Mareq, à Paris.....	5
M. Antoine Breyse, diocèse du Puy.....	10
R. à P. diocèse de St-Dié, avec demande de prières.....	9
Anonyme du diocèse d'Angers.....	5
M. l'abbé Mathieu, diocèse de Sens.....	9
Diocèse de Cervice (Italie).....	100
Un prêtre du diocèse d'Autun.....	150
Deux anonymes du diocèse de Bayeux.....	15
M. Druwé Gcerts (Bavière).....	80
M. Billon à Coissay, diocèse de Sécz.....	10
M. Wittorski à Rouen.....	5
Anonyme de Lyon, avec demande de prières.....	5
M. l'abbé Breuil Noël à Ste-Florine, diocèse du Puy.....	5
Mlle Hallé de Nancy.....	650
Mme Vve Collot, diocèse de Nancy.....	62
Anonyme de Lyon.....	10
Un aumonier du diocèse de Lyon.....	10
Anonyme, don recueilli par l'Echo de Fourvière.....	1
Sœur Marguerite.....	10
C. C. — — — — —	3
Famille C. — — — — —	25
Anonyme — — — — —	100
Anonyme de Paris.....	6
Anonyme du diocèse de Nancy.....	10
M. l'abbé Marmoiton, à Laforet, diocèse de Clermont.....	4 30
En mémoire de M. Bourge, ancien curé de Plagny, cant n de St-Genest-Malifaux.....	1000
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Livinhac).	
M. Lagarde à Paris, avec demande de prières.....	6
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.....	1000
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	10
M. l'abbé Ledieu, diocèse d'Amiens.....	2
Mme la vicomtesse de Bourbon-Bussct, diocèse de Paris.....	190
M. l'abbé Massol à Gaillac, diocèse d'Albi.....	70
Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.	
Un prêtre belge.....	100
Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.	
M. Lagarde, à Paris, avec demande de prières.....	3
M. l'abbé Massol à Gaillac, diocèse d'Albi.....	30
Anonyme du diocèse de Sens.....	1000
M. Bassoul, diocèse d'Agen.....	10
Pour M. l'abbé Plagnard, missionnaire lazariste, à Ourmiah (Perse).	
M. Clopas des Salles, diocèse de Cambrai.....	10
Pour la Mandchourie.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	5
Pour Mgr Biet, vicaire apostolique du Thibet.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	5
A Mgr Puginier, pour les missions du Tong-king occidental.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	5
A Mgr Van Camelbeke, pour le R. P. Guerlach, missionnaire en Cochinchine orientale.	
R. à P. diocèse de St-Dié, avec demande de prières.....	10
A. L. de Lyon, avec demande de prières.....	5
Pour les victimes de la famine au Tong-King méridional.	
Un prêtre belge.....	384
Pour le rachat et le baptême d'une enfant païenne sous le nom de Joséphine (R. P. Marie de Brest).	
M. Peloux à Marseille.....	5
A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour ses missions d'Afrique.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	5
Pour les missions des Nouvelles-Hébrides.	
Anonyme de diocèse de Bayeux.....	5
M. Babay à Revigny, diocèse de St-Claude.....	10
Pour les prêtres polonais.	
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.....	500
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	5

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





Pêche du thon à Bucchari.

Ruines à Cashua.

VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — GRAVURES d'après des photographies communiquées par M. l'abbé Bauron (Voir page 33).

## CORRESPONDANCE

### AFRIQUE CENTRALE

*La mission de Souakim. — La tribu des Hadendaouas.  
Confréries musulmanes.*

Depuis que l'insurrection du Mahdi a forcé les missionnaires à abandonner leurs fondations de Khartoum et du Kordofan, les Pères de la Société des Missions Africaines de Vérone ont reporté sur d'autres points de leur immense vicariat leur zèle apostolique. Leur station de Souakim, entre autres, fondée depuis quelques années seulement, est déjà en pleine prospérité et, comme on le verra dans la lettre suivante, les missionnaires étudient les principales tribus musulmanes établies dans le voisinage de ce port, pour préparer de ce côté de nouvelles voies à l'action évangélique.

LETTRE DU R. P. SÉRAPHIN SCHMITT, MISSIONNAIRE A SOUAKIM.

Souakim, le 14 décembre 1887.

Il y a un mois, le gouvernement égyptien a envoyé la tribu des Amarars prendre Tokar, le dernier boulevard

du Mahdi sur la mer Rouge ; car depuis la révolte du Soudan, presque toutes les peuplades entre Berber, Khartoum, l'Abyssinie et Souakim se sont détachées de la cause commune, de sorte que la tribu des Baggars (gardiens de vaches) est presque la seule qui continue encore à inquiéter le gouvernement égyptien. La tribu des Amarars occupe les montagnes au nord de Souakim et celle des Hadendaouas s'étend vers le sud-ouest. Quand les Amarars se sont dirigés vers Tokar, les Hadendaouas se sont unis à eux afin de chasser de cette ville, les cinq ou six mille Baggars. Mais, après les premières rencontres, s'éleva une dispute entre les deux alliés et, les Hadendaouas s'étant retirés, les Amarars ont été forcés de lever le siège. Les rebelles encouragés sont maintenant à trois ou quatre kilomètres d'ici et on dit même que leur chef, le fameux Osman Digma, va les rejoindre.

\* \* \*

Si vous me le permettez, je vais vous donner quelques détails sur ces tribus encore peu connues et je m'étendrai surtout sur quelques confréries qui existent ici. Tous ces détails, je les ai recueillis de la bouche même de quelques Scheiks arabes, qui sont à même de tout connaître.



## I

La tribu des Hadendaouas est la plus redoutable et la plus importante; ils sont pasteurs et vivent presque uniquement de laitage, de doura et d'un peu de viande. Ils ne sont pas hospitaliers, le voyageur qui parcourt le pays ne rencontre jamais, à part les caravanes, ni un habitant, ni un village. Cette absence de monde ne veut pas dire que le pays soit désert. Il y a derrière les collines, des habitants qui sont invisibles au voyageur et qui cependant l'observent quand il passe et ne le quittent jamais de l'œil, que lorsque les chameaux disparaissent à l'horizon. Le Kébir ou guide n'a qu'à faire quelques centaines de mètres dans toutes les directions pour trouver ces lieux habités, des amis, des parents, occupant les cavernes schisteuses de la montagne. Les troupeaux cachés dans des vallées impénétrables y rencontrent un paturage abondant. Dans ces montagnes, la chaleur n'est pas excessive; aussi, pendant que nous avons à Souakim 45 ou 46°, les Arabes conduisent leurs troupeaux à deux ou trois jours de marche dans la montagne, où il y a toujours de l'herbe, quand ailleurs tout est brûlant et desséché.

Leur vêtement est tout primitif, ils portent autour des reins une pièce de toile qu'ils font retomber par-dessus les épaules; comme couvre-chef, ils n'ont que leurs longs cheveux; ceux du sommet de la tête se dressent en l'air et les autres forment une demi-couronne autour du cou, la chevelure entière est couverte d'un enduit blanchâtre, qui devient avec l'âge rougeâtre et très repoussant; une sorte d'épingle en bois, longue de trente à quarante centimètres, la traverse et ils s'en servent pour se gratter la tête, sans déranger leur toilette.

Quoique musulmans, ils conservent encore quelques croyances et habitudes de l'ancienne religion: ils respectent à Souakim quelques animaux, entre autres le chat. Il y a ici une quantité considérable de ces félins et quoiqu'ils volent partout et toujours, on n'ose pas les toucher, cela porterait malheur. Ils n'ont pas de mosquées, ils se contentent d'un rond en pierre et, là, ils élèvent les mains dans leurs prières et contemplent le lever et le coucher du soleil, en s'accompagnant d'une fervente invocation.

Les Hadendaouas sont très courageux et endurent avec une grande énergie les souffrances physiques. Leurs armes sont le bouclier en cuir, la lance, le sabre et le couteau recourbé. Ils sont capables de supporter cinquante coups de carabache sur la plante des pieds, sans se plaindre. S'ils donnent le moindre signe d'affaiblissement, ils cessent de faire partie des Akan-el-banat, espèce de maçonnerie chevaleresque.

Dans leurs jeux et leurs danses, ils se frappent parfois si rudement, que les os craquent et le sang jaillit; mais

le vrai Akan-el-banat ne peut se plaindre en présence des jeunes filles, qui lui lancent des hourras et des acclamations.

\* \*

Notre école s'accroît tous les jours, nous avons en ce moment 34 élèves et les Arabes commencent à s'habituer à nous, et nous regardent d'un bon œil; je fais le catéchisme tous les dimanches et mercredis à seize enfants soudanais, Coptes schismatiques, Grecs schismatiques et Abyssins; de ces derniers nous en avons déjà baptisé trois, qui ont eu le bonheur d'être reçus dans le giron de la sainte Eglise.

Nous espérons toujours que la divine Providence nous ouvrira les voies afin que nous puissions pénétrer dans ces montagnes sauvages et y évangéliser ces pauvres peuplades abandonnées, qui se prêteraient assez bien à recevoir la vérité. Nous recommandons nos chers prisonniers aux bonnes prières de vos lecteurs; nous venons de recevoir quelques lettres dans lesquelles ils nous disent ce qu'ils souffrent, tant au physique qu'au moral, et cela depuis six ans. Daigne la divine Providence venir à leur secours, ou au moins les fortifier dans la triste situation dans laquelle ils se trouvent sans pouvoir s'échapper, car ils sont trop connus et le Mahdi tient à eux plus qu'à tout l'or du monde!

## II

La majorité des indigènes de Souakim sont de fervents mahométans et ce grand fanatisme est surtout nourri par l'amour qu'ils portent à leurs chefs religieux, qui ont la plus grande influence sur le peuple, même dans les choses qui ne regardent pas la religion.

Avant la révolte du Soudan, entre tous les scheiks de mosquée on en remarquait surtout deux, qui dirigeaient les intérêts religieux des indigènes. Le premier se nomme Seid-Taha-Mohamed Maïdoub. Le père de celui-ci, Mohamed-el-Maïdoub, de la tribu des Djaabins, de retour de La Mecque, s'établit à Souakim. En pieux musulman, il commença à réunir autour de lui un grand nombre d'indigènes et leur prêcha la stricte observance de leur religion, il écrivit une règle (*tartib*) ou un ehemin (*tariga*). Ce règlement fut appuyé par des textes du Coran et prescrivait l'abstention des boissons spiritueuses et de la luxure, imposait les heures de la prière et des ablutions. Plus tard, il érigea une *Mesged* (maison de prière), où il expliquait matin et soir son règlement. Son influence grandit rapidement, de telle sorte que, dans peu de temps, les muftis ou scheiks des mosquées et le kadi furent choisis dans sa tribu ou sa famille. Le gouvernement lui-même dut compter avec lui, et quand Seid-Mohamed se rendait au divan avec toute sa suite à la fête du Baïram, le pacha, avec tout son monde, descendait jusqu'au bas de l'escalier pour le recevoir, lui baisait la main et lui tenait l'étrier.



Cette condescendance du gouvernement fut bientôt récompensée quand l'orgueilleux Seïd se jeta du côté du Mahdi.

Il y a à peu près cinquante ans que Seïd-el-Margani vint aussi s'établir ici afin d'y prêcher son règlement et ériger une confrérie.

Margani est un descendant direct du prophète, et en cette qualité très honoré par tous les musulmans. De même que Seïd-Maïdoub, Seïd-Margani érigea une *Mes-ged* et rédigea ses règles. Bientôt s'éleva une grande rivalité entre les deux confréries ; les hommes de Seïd-Maïdoub et ceux de Margani se livrèrent de vrais combats ; les femmes elles-mêmes se mêlèrent souvent à ces querelles, qui finissaient toujours dans un bain de sang et ainsi ils seraient arrivés à détruire les confraternités, si le gouvernement ne s'en était pas mêlé. Quand le Mahdi commença sa révolte du Soudan, il trouva dans Seïd-Mohamed-Maïdoub un disciple fidèle. Ce dernier entraîna la plus grande partie de ses adhérents et quitta avec eux Souakim, pour se rendre au camp d'Osman-Digma. Depuis que ce dernier a dû abandonner Tamaï, Seïd-Maïdoub s'est retiré à Khartoum. Ainsi finit à Souakim la confrérie de Taha, il n'y a plus ici que quelques individus de la secte.

Après la défection et le départ de Seïd-Taha-Maïdoub, la secte de Margani prit plus d'importance ; celui-ci déclara à ses disciples que Mohammed-Ahmed (Mahdi) n'était pas le mahdi promis, car le vrai mahdi devait venir de l'est du Hedjaz et non de l'ouest, et qu'il ne venait pas pour mettre tout à feu et à sang. Peu à peu, les disciples de Taha se réunirent à la secte du Margani, ainsi que les Amarar sous le scheik Mohammed-Ali, lequel fait en ce moment la guerre à Osman-Digma, au nom du gouvernement égyptien.

En général, tous ces chefs de religion ont une grande influence sur le peuple qui leur rend un vrai culte. J'ai pu m'en assurer à la fête du Baïram, où, nous avons dû faire quelques visites selon l'usage. Ce jour, nous avons pu pénétrer dans la maison du Margani. Sa demeure est petite et située dans la partie la plus reculée de l'île, on y pénètre par un corridor très étroit, un silence de mort y règne ; enfin, nous arrivons dans la salle d'audience ou de réception. Des serviteurs et des esclaves se trouvent à la porte, le kadi et les autres musulmans qui nous accompagnaient y laissent leurs chaussures et entrent en silence et avec respect. La terre était couverte de tapis et aux murs étaient suspendues des antiquités orientales.

Margani était assis sur son divan à la manière arabe, le kadi et les autres s'approchèrent de lui et lui baisèrent la main ; mon confrère et moi nous le saluâmes, et en souriant et en nous remerciant, il nous offrit la place d'honneur. L'entrevue fut des plus courtoises...

## INFORMATIONS DIVERSES

**Angleterre.** — Au moment où le pèlerinage des catholiques anglais vient d'être reçu au Vatican, il n'est pas sans intérêt de constater les progrès rapides et continus du catholicisme en Angleterre. Les chiffres donnés par le *Catholic Directory* de 1888 sont des plus consolants.

Le nombre des prêtres est maintenant de 2,648, y compris les religieux expulsés de France. Il y a 1,631 églises et chapelles, c'est à-dire 21 de plus que l'année dernière. Dans le courant de l'année 1887, il y a eu 78 ordinations, tant pour le clergé séculier que pour le clergé régulier.

L'Angleterre compte 1,354,000 catholiques ; l'Écosse, 326,000 ; l'Irlande, 3, 961,900.

Ils sont représentés au Parlement par 32 pairs du royaume, 5 membres des Chambres des Communes anglaises et 75 irlandais. Enfin, le conseil privé de la reine compte 9 catholiques.

Comme on le voit, le catholicisme est devenu maintenant une véritable force dans le Royaume-Uni.

**Chan-tong septentrional (Chine).** — Le R. P. Anselme de Saint-Sauveur, missionnaire au Chan-tong septentrional, écrit au R. P. Marie de Brest, procureur des missions franciscaines :

« C'est le cœur navré et les yeux pleins de larmes que je vous écris cette lettre, car je vois mes pauvres chrétiens aux prises avec la famine.

« Ils sont soumis aux inondations depuis sept années consécutives. Dans les commencements elles n'étaient que temporaires et ils pouvaient encore se tirer d'affaire à l'aide de quelques aumônes partielles, distribuées annuellement par la mission. Depuis deux ans, les eaux sont permanentes, les villages ont été détruits et cette population est maintenant au milieu des eaux, souffrant les horreurs de la famine et attendant patiemment des temps meilleurs. La plupart d'entre eux sont réduits à se nourrir de la paille de froment qu'ils doivent acheter à un prix relativement assez élevé ; ils la broient en guise de farine. Les plus heureux sont ceux qui peuvent se procurer quelques herbes sauvages dont les pores d'Europe auraient horreur de se nourrir et qu'ils font cuire avec cette paille de froment. Si bas que soit le prix des blés importés de l'extérieur, ils sont dans l'impossibilité de les acheter, attendu que l'argent leur fait défaut.

« Ils ont vendu la boiserie et les quelques briques de leurs cahutes ruinées par les eaux ; ils ont vendu leurs vêtements, espérant ainsi prolonger leur existence jusqu'à la disparition des eaux et voilà que, depuis près d'un mois, l'inondation se fait sentir encore plus terrible et les eaux montent avec une rapidité effrayante. C'est à désespérer, s'il nous était permis de désespérer de la Providence ! Ajoutez à cela les injustices et les exactions des autorités qui les grèvent d'impôts et de corvées pour réparer les digues des fleuves, et vous pouvez vous former une idée de l'état de cette pauvre population. L'impérialisme chinois est absolument incapable de mettre un terme à tant de désolations. Les autorités se contentent d'empocher les sommes considérables versées par le trésor impérial tant pour les réparations du fleuve que pour le soulagement des populations envahies par les eaux, et de forcer ces pauvres gens mourant de faim à accumuler des montagnes de terres mouvantes, qui, au premier choc des eaux, sont emportées par le courant.

« Mes chrétiens ont encore plus à souffrir que les autres, car les païens en état de travailler peuvent aller chercher au loin du travail. Mais, pour les chrétiens, ce n'est pas chose facile ; il leur faut s'adresser aux païens, et adieu l'observation de notre sainte religion ; car ordinairement les païens ne leur permettent pas de pratiquer la loi chrétienne.

« Dernièrement, deux jeunes gens qui avaient pu trouver à se placer chez un riche propriétaire avec des gages relativement élevés, se sont vus expulsés parce qu'ils priaient soir et matin et adoraient le vrai Dieu.



« — Je ne veux plus de vous à mon service, leur dit le maître, « car ma Divinité est fort en colère de ce que vous priez et de « grands malheurs menacent ma maison, si vous ne partez à « l'instant. »

« Ils ont quitté le poste bien résolus à tenir ferme dans leur religion. Mais hélas ! leurs familles, femmes, enfants et vieillards, attendent dans l'anxiété leurs épargnes mensuelles, afin de traîner, quelques jours de plus, une vie languissante ! Que faire ? Ils ont cherché une autre place, mais leur courage s'est ébranlé dans la crainte d'avoir à déloger de nouveau et de voir ruiner, encore une fois, leurs espérances. Ils n'ont pas apostasié, mais ils sont devenus paresseux dans l'accomplissement de leurs devoirs.

« Voilà donc ce qui attend mes pauvres chrétiens : la famine ou bien la mort de l'âme !... Et pour les néophytes, c'est l'apostasie. Car leur foi est encore sans racines et au contact des païens, ils retournent bien vite à leurs erreurs et alors tout espoir de les ramener au bercail est perdu. Chaque année, la mission vient à leur aide, mais ces aumônes partielles sont impuissantes contre tant de misère et si, des autres provinces, les païens font distribuer quelques secours les chrétiens sont généralement exceptés dans la répartition, parce qu'ils suivent les *Diabls d'Européens*.

« Tel est le triste état de mon district au point de vue matériel. Quant au point de vue spirituel, la Foi tend à se dilater ; mais, par suite de ma pauvreté, je suis dans l'impuissance de seconder le souffle de la grâce. Quelques villages, également perdus au milieu des eaux, m'ont fait savoir leur désir d'embrasser la religion chrétienne, dans l'espoir sans doute de recevoir un peu de soulagement dans leur affreuse détresse et m'ont demandé un catéchiste pour les instruire. Mais, me trouvant actuellement dans l'impossibilité de secourir efficacement mes chrétiens, ce ne serait qu'entasser misère sur misère. Or, je l'avoue franchement, peut-être à ma honte, je n'en ai pas le cœur, et j'ai résolu d'attendre des circonstances meilleures. Hélas ! c'est peut-être faillir à ma tâche de missionnaire ! Mais mon cœur n'en peut plus. Je n'avais jamais été témoin d'aussi grandes infortunes. Aussi est-ce une résolution désespérée qu'il m'a fallu prendre. »

« Et maintenant que faire à la vue de tant de chrétientés ruinées ? Faut-il, comme Jérémie, me contenter de m'asseoir sur les ruines de la Cité Sainte et de pleurer les malheurs de Sion ! Si mon cœur s'est affaissé sous le poids de la douleur, il ne s'est pourtant pas brisé. Aussi, tout en pleurant et criant miséricorde vers le Très Haut, j'ai pris la résolution de travailler de toutes mes forces à sauver mes enfants. Pour y arriver, suivant mes calculs, il me faudrait au moins la somme de 15 à 20,000 fr. qui me permettrait de les transplanter dans une autre partie du district, à l'abri des inondations... »

**Olinda (Brésil).** — Mgr Joseph de Silva-Barros, évêque d'Olinda, conjure ses diocésains de célébrer le Jubilé pontifical en accordant la liberté aux derniers esclaves qu'ils pourraient encore avoir. Voici ses propres paroles :

« Ce Jubilé, qui va voir réunies autour du Pontife universel et dans un même sentiment d'amour toutes les nations catholiques, nous offrira l'occasion d'assurer le Saint-Père de la cessation d'un fléau et d'une honte que ses prédécesseurs n'ont cessé de combattre et de flétrir. Je veux parler de la servitude et de son abolition parmi nous. Oui, mes frères et mes fils bien-aimés, il faut que nous puissions dire à Léon XIII que, pour honorer son Jubilé et y prendre part de la façon la plus honorable, les Brésiliens renoncent pour jamais aux droits qu'ils pourraient encore prétendre exercer sur ce commerce des esclaves, contre lequel l'Eglise s'est si souvent prononcée.

« Quelle coïncidence d'ailleurs pourrait être mieux choisie pour donner au cœur du Père universel une si douce satisfaction ? Voici qu'on prépare à Rome le procès de canonisation du bienheureux Pierre Claver, l'apôtre des nègres. Très chers fils, vous qui possédez encore des esclaves, je vous en conjure avec toute la charité qui nous presse, de les remettre en liberté. Que ce soit là votre offrande jubilaire, et que je puisse déposer aux pieds de Notre Saint-Père cette déclaration : *Le diocèse d'Olinda ne compte plus un seul esclave !* »

**Sydney (Australie).** — Le *Catholic Times* raconte que Son Eminence le cardinal Moran a inauguré, il y a quelques mois, à Petersham, dans le diocèse de Sydney, un couvent de Petites Sœurs Compagnes de Marie. Parlant, à un auditoire d'élite, de l'esprit de dévouement qui est le fond même de la vie religieuse, l'illustre prélat s'est exprimé en ces termes :

« Pas plus tard qu'hier, j'avais sous les yeux une lettre écrite par une de ces vaillantes filles de Saint-Dominique, qui sont chargées à Trinidad du soin des lépreux. J'ai été tellement frappé du ton de cette lettre et si ravi de l'esprit dont elle est remplie, que j'en ai copié un passage ; et ce passage, il me semble que je ne pourrais rien faire de mieux que de vous en donner lecture. (*Applaudissements.*)

« Voici donc ce que dit la Sœur :

« Je me trouve si heureuse dans mon office, que je ne chagris pas contre les plus riches royaumes du monde, cette « douce obligation où je suis de donner tous les jours mes soins « à vingt pauvres lépreux. Ces malades représentent à peu près « toutes les races : il y a parmi eux des Chinois, des Arabes, des « Indiens, des nègres, des Africains, des Portugais, des Américains, « des Anglais.

« Quelques-uns n'ont plus figure humaine. Deux d'entre eux « ont perdu la moitié de la raison : un troisième est absolu- « ment fou. Tout ce monde m'appelle ma mère ; c'est un titre dont « je suis fière et je veux travailler à le mériter. » (*Longs applaudissements.*)

« Cette Sœur, je puis le remarquer, a ajouté le cardinal, avait, avant d'embrasser la vie religieuse, passé sa jeunesse en France dans la plus haute société. Elle est venue avec ses compagnes, partager l'exil des lépreux, se séparant ainsi du monde entier et se condamnant à finir ses jours dans une maison de souffrance parmi les créatures les plus affligées. (*Applaudissements.*) L'esprit qui enflammait les héroïnes de Rome et d'Antioche revit dans ces femmes vaillantes aussi beau, aussi puissant, aussi parlait... » (*Applaudissements.*)

## LA MISSION DE SAINT-PIERRE-DE-ZIFTÉ (Égypte).

*Notice du R. P. BARON, de la Société des Missions Africaines de Lyon.*

C'est au cours du voyage fait en Égypte en 1886 par le R. P. Planque, que fut décidée la fondation de cette station nouvelle. Le vénérable Supérieur général de la Société des Missions Africaines de Lyon fut frappé de l'importance de cette localité et ému par les instantes prières d'un grand nombre d'habitants. Aujourd'hui l'œuvre est en bonne voie et le R. P. Baron nous donne sur Zifté, sur la population et sur l'installation des missionnaires des renseignements qui seront lus avec plaisir.

Zifté est un gros village d'une quinzaine de mille âmes, bâti très irrégulièrement en forme de fer à cheval, sur la rive gauche du Nil (branche de Damiette). Rien de remarquable d'ailleurs. Le coton est la branche principale de son commerce. Les grandes cheminées de ses six fabriques à décortiquer le coton indiquent combien le terrain aux alentours est fertile en ce produit. On ne peut se figurer le nombre de balles qui s'expédient chaque année aux grandes filatures d'Angleterre.

Sur l'autre rive du Nil, bien en face de Zifté, est bâti un autre village plus important encore que Zifté, c'est Mit-



Gamar. Si un pont se jetait sur le Nil, les deux villages n'en feraient qu'un. Mais les barques qui vont et viennent d'un village à l'autre en tiennent lieu. C'est à Zifté que sont établis la poste, le télégraphe, la gare du chemin de fer, la police, etc., en un mot toutes les administrations civiles qui rendent la vie et les relations plus commodes et plus sûres.

La divine Providence semble avoir préparé elle-même l'installation d'une mission à Zifté. Dans les visites que nous faisons de temps en temps pour administrer les sacrements à nos quelques catholiques, nous avons remarqué une école mixte fondée et entretenue par un israélite. Ce riche commerçant, animé d'un esprit de bonne philanthropie, recevait dans son école les enfants de ses coréligionnaires d'abord ; mais il admettait encore tous ceux qui se présentaient sans distinction de religion moyennant une légère rétribution, et, s'ils étaient pauvres, il les recevait aussi gratuitement.

L'enseignement comprenait le français, l'arabe et l'anglais. Un professeur venu de Paris enseignait le français ; pour l'arabe et l'anglais, le propriétaire de l'école avait fait venir un jeune Levantin de l'école protestante. Il l'avait chargé en outre de la direction générale de l'école. Sa femme donnait l'instruction aux filles. Malgré la bonne volonté de tous, il pouvait y avoir plus d'une difficulté et notre israélite, en somme, avait une responsabilité qui devenait quelquefois lourde.

Il avait entendu parler des prêtres des Missions Africaines établis à Tantah. L'un d'eux se trouvant à Zifté pour remplir son ministère, une entrevue eut lieu, et il nous proposa de nous céder son école, sous la condition expresse d'en prendre nous-mêmes la direction, dès la rentrée d'octobre 1886.

« — La réputation de votre collège de Tantah, nous dit-il, est parvenue jusqu'à nous. Nous tous, habitants de Zifté, nous vous verrions avec plaisir vous établir ici pour instruire nos enfants et leur apprendre le français. »

De plus, une pétition signée de tous les notables des deux villes, nous fut adressée. Pour répondre à la première difficulté matérielle, tout ce qui est influent, catholiques, schismatiques, juifs, musulmans, s'engagèrent à payer les mois d'école de leurs enfants, qu'ils promettaient de nous envoyer dès l'ouverture de nos classes.

Depuis trois ans déjà, nos chrétiens nous demandaient à cor et à cri. A chaque visite que nous leur faisons, nous devons subir leurs lamentations :

« — Pères, nous disaient-ils, vous venez cette fois pour rester au milieu de nous, nous bâtir une petite chapelle, baptiser nos enfants, les instruire dans vos écoles et leur apprendre à parler le français : tous, nous aimons beaucoup la France et nous voulons aussi que nos enfants l'aiment de même. »

Une autre famille copte catholique nous disait aussi :

« — Mais, Pères, vous nous laisserez donc toujours ainsi sans église ! Nous sommes les seuls chrétiens qui n'ayons absolument rien : les Grecs-schismatiques ont la leur, les Coptes schismatiques se construisent présentement une vraie cathédrale et celle des Grecs catholiques où nous allons chaque dimanche ne nous plaît guère. Du reste nous

n'y comprenons rien ; ce n'est pas notre rite. Seuls les Latins et nous autres, Coptes catholiques, n'avons point d'oratoire pour nous. »

Hélas ! faute de ressource, nous remettions à plus tard la création de ce nouveau poste.

Dans les circonstances dont je vous ai parlé plus haut, nous ne pouvions plus reculer, c'eût été risquer l'avenir de cette mission. Si nous ne devancions pas les protestants, ceux-ci n'auraient certainement pas manqué de prendre notre place. Vous avez si bien compris cette circonstance que vous ménageait, d'une manière si extraordinaire, la divine Providence, que vous avez décidé d'urgence cette création. Et à cet effet vous avez donné l'ordre de chercher et d'acheter un terrain pour l'emplacement de la nouvelle mission. Le trouver fut chose facile, mais l'acheter fut chose très compliquée. Enfin pourtant le P. Merlini mena l'affaire à bonne fin avec le concours du Consul général de France au Caire.

C'est un emplacement magnifique pour nos œuvres. Il est situé à proximité du Nil, dans la meilleure position possible. Il est assez vaste pour y bâtir une maison pour les missionnaires et une habitation pour les Sœurs, avec une église de plus de trente mètres de long, entre les deux corps de bâtiment, outre nos deux écoles et un dispensaire pour soigner les malades. En attendant que les bâtiments nécessaires soient construits, force nous a été de commencer par louer des maisons pour nous installer et ouvrir de suite nos écoles.

#### NOTRE INSTALLATION A ZIFTÉ.

Quand fut arrivé le jour fixé par le R. P. Duret, notre préfet apostolique, pour nous rendre à notre destination de Zifté, le Père Merlini et moi, après avoir salué nos confrères de Tantah, prenions le train de Zifté où nous débarquions deux heures plus tard, aux premières vêpres de la fête de Notre-Dame de la Merci.

Notre arrivée dans le village fut très remarquée de toute la population. De bien des côtés, on nous souhaitait la bienvenue, mais il fallait que le démon nous fit sentir qu'il n'aimait pas nous voir là.

La première difficulté nous vint des propriétaires des deux maisons que nous avions louées. Nous allâmes chercher les clefs, pensant nous installer le soir même chez nous ; mais, malgré le contrat signé d'avance, on voulait profiter de l'impossibilité pour nous de trouver d'autres maisons propres à faire la classe et à nous loger, et nous faire signer un nouveau contrat plus onéreux. Il fallut parlementer pendant deux jours et c'est même extraordinaire que cela n'ait pas duré davantage ; sans doute, saint Pierre que nous avons pris pour patron, n'a pas permis que les pourparlers se prolongeassent davantage.

Quoi qu'il en soit, nous avons failli passer notre première nuit à Zifté, à la belle étoile, comme la plupart des Arabes qui couchent le long des murailles, des haies et sous les arbres ; ces pauvres gens dorment ainsi enveloppés dans leurs hardes. Nous aurions été obligés d'imiter ces Fellahs, si des amis charitables n'étaient venus nous chercher pour nous emmener chez eux.



Pendant plusieurs jours nous dûmes nous contenter de peu ; nous n'avions que les murailles de nos deux maisons et nous devions, dans une dizaine de jours à peine, ouvrir nos écoles.

Cependant, malgré notre dénuement, nous nous estimions heureux, car nous étions chez nous. Les premières nuits, nous couchâmes sur les planches nues, sans craindre la fraîcheur, car le thermomètre marquait encore 31 degrés. Nous n'aurions pas été à plaindre si les moustiques nous avaient laissé reposer.

Notre cuisine a été variée à l'infini. Pendant plus de quinze jours nous n'avons eu pour nourriture, que des œufs que notre appétit assaisonnait à merveille. Un œuf frais

avec un morceau de galette arabe faisait notre déjeuner complet, le tout arrosé d'eau limoneuse du Nil, car nous n'avions pas encore pu nous procurer les ustensiles nécessaires pour la filtrer. A midi, grâce à une lampe à alcool que nous avions apportée avec nous et qui nous a rendu bien des services, nous faisons un semblant d'omelette, à moitié cuite, pour la faire durer plus longtemps. Quelquefois même nous ne la faisons pas cuire, nous nous contentions, après avoir battu nos œufs, d'y mettre un peu de sel, et chacun de nous à tour de rôle ou tous à la fois, nous trempions notre pain arabe dans le précieux liquide et nous l'avions à belles dents. Soit dit en passant, je plains les maladroits ; il ne faut pas l'être pour manger à l'arabe. Tout en plongeant



ÉGYPTE. — VUE DE MIT GAMAR ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon (voir page 29).

son morceau de galette dans le plat commun, il faut être assez habile pour l'en retirer avec profit. Ce qui, du reste, n'est pas toujours facile, surtout quand le mets dont il s'agit est liquide, comme l'étaient nos œufs.

Nous étions vraiment à l'étiquette arabe ; de fourchette, de couteau, nous n'en avons point ; nous n'avions rien de tout ce qu'on trouve indispensable sur une table européenne. En revanche, l'inséparable gargoulette nous permettait de boire à longs traits chacun à notre tour. Le soir, nous avions encore des œufs. Quand nous avons achevé notre repas frugal, nous passons nos mains à l'eau et toute notre vaisselle se trouvait lavée.

Cette manière de vivre à l'arabe est très ancienne ; nos

pères, les Patriarches, devaient prendre leur repas ainsi, car l'Orient ne varie pas. En lisant les Livres Saints, on est quelquefois très étonné de trouver tant de rapprochements entre ce qui existait autrefois et ce que nous avons journellement sous les yeux parmi les Arabes.

Pendant trois semaines nous avons célébré la sainte Messe tantôt dans une chambre, tantôt dans une autre. Nous n'avions pas d'autel, une simple caisse, une table de classe, une embrasure de fenêtre nous servaient tour à tour d'autel, suivant les circonstances. Les ornements et le linge d'autel étaient à l'avenant.

(A suivre).



## LES RIVES ILLYRIENNES

## ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

## III

LE GOLFE DE FIUME, VU DE TERSATO. — LA VILLE EN FÊTE. — COSTUMES DIVERS. — CARACTÈRE DU PEUPLE. — LE CRUCIFIX MIRACULEUX. — L'ILLYRIE, SON ORIGINE, SON HISTOIRE. — LES SLAVES. — LA PÊCHE DU THON A PRÆLUCCA ET A BUCCHARI. — ABBAZZIA.

Je descends les quatre cents marches, les yeux attachés sur la ville. Elle est circonscrite entre la Fiumera, le viaduc du chemin de fer, qui traverse le fleuve et s'enfonce dans la montagne, et la longue jetée de son port. Elle s'étale dans sa grâce indolente, en face de son golfe étincelant; au loin, les îles arrêtent le regard et ménagent à la mer des criques, des anses, des promontoires et des rades, bordés de toute la parure d'un éternel printemps. Sur les flots, des nacelles aux voiles déployées ressemblent à de grandes mouettes. Quelques vapeurs attirent l'attention par la ligne onduleuse que leur fumée trace dans les airs. A

droite, Monte Maggiore, assis sur ses bases puissantes que recouvre un tapis de forêts, barre l'horizon de sa crête allongée de pierre grise, cuivrée par le soleil. La côte d'Istrie, défendue par ce colosse, est fertile et riante. Celle de la Dalmatie, au contraire, n'offre que des terrains stériles et dépouillés, mais baignés d'une lumière si tiède et si blonde, enveloppés d'une atmosphère si limpide et si douce, qu'on se plairait sans fin à promener sur ce rivage ses rêves de bonheur. On se croirait sous le ciel de la Grèce, au sein des îles de l'archipel.

Fiume est dans tout l'éclat de sa fête. Les chants en langue slave se marient aux airs et aux paroles italiennes. Pourtant les Hongrois dominent; il est aisé de les recon-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6 et 13 janvier et la carte page 10.

naître. Ils n'ont pas l'élégance, la légèreté et la désinvolture des Italiens, ni la finesse et l'allure svelte des Viennois. D'une ossature plus large et plus carrée, ils ont des muscles plus saillants et des attaches moins tenues. Un air de bonté tempère la fierté de leurs visages; au calme de la force ils unissent la noblesse de la franchise. Ils ont beaucoup de ressemblance avec les Turcs que j'ai vus en Orient, et que l'on distingue de prime abord de l'Arabe, du Grec, du Juif et de l'Arménien. Le Magyar, en effet, appartient, comme le Turc, le Turkoman et le Tartare, à la forte et paisible race des Touraniens. Demain, sans doute, quand les trois mille pompiers hongrois seront partis, la ville reprendra

son caractère italien, et, dans la vieille cité, l'inextricable dédale des rues tortueuses et rapides, panachées de vêtements et de loques qui sèchent au soleil, nous reportera en plein moyen-âge. Mais aujourd'hui tout est vivant, animé.

A travers les brandebourgs multicolores des officiers, quelques Monténégriens font bonne figure avec leur plastron rouge brodé d'or, la petite calotte étoilée sur la tête, la taille dessinée dans la redingote de flanelle blanche, la ceinture garnie de kandjards effilés et de pistolets à ciselures d'argent, la culotte noire et les bas soigneusement tirés et serrés à la cheville par la bottine.

Dans un angle du carrefour, des Morlaques jouent aux cartes. Ils ont la figure pâle et triste; les cheveux, couleur de maïs, retombent en touffes sur la nuque. Coiffés d'un chapeau rond, un pan du manteau rejeté sur l'épaule, ils ont les

jambes rayées de bandelettes et les pieds chaussés de sandales. Des femmes de l'île de Véglija entourent une boutique de bibelots. Elles sont vêtues de percale noire et portent sur la tête un mouchoir de couleur sombre noué sous le menton.

Fiume est un cadeau de Marie-Thérèse aux Hongrois. La ville garde une certaine autonomie et ses prérogatives de port franc. La langue italienne domine dans les écoles et sert même aux délibérations du conseil municipal. Dans les vieux quartiers, empreints d'une forte odeur de moyen âge, où les maisons trébuchent de vieillesse et semblent s'épauler les unes les autres pour mieux résister à la poussée des siècles, s'élèvent un arc de triomphe romain et les deux églises de l'Assomption et de Saint-Vit. Le



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — TYPES DE FIENAROLLES; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir le texte).



portique de la première copie, celui de la basilique vaticane et la seconde rappelle le monument de Sainte-Marie-du-Salut à Venise.

On montre à Saint-Vit un crucifix miraculeux. Il était jadis dans un sanctuaire des environs. Un jour, raconte la légende, des matelots s'assirent sur le sable auprès de l'image sacrée et jouèrent aux dés. L'un d'eux, que le sort ne favorisait pas, se tourne tout à coup vers le Christ en croix et lui dit, en brandissant un galet : « Si tu ne me fais pas gagner, je t'assomme. » Il perd, se lève furieux et lance la pierre contre le crucifix. O prodige ! La pierre s'enfonce dans cette effigie de bois comme dans un corps humain dont la chair est meurtrie et le sang coule à flots. Les matelots restent stupéfaits. Le coupable, épouvanté de son crime, prend la fuite et va se noyer dans la mer. Porté à Fiume avec pompe, le crucifix miraculeux y est devenu l'objet d'une grande vénération.

J'aurai constamment, dans le cours de ce récit, à parler des diverses tribus slaves établies sur les rives illyriennes. N'est-il pas à propos de dire, une fois pour toutes, quels furent les premiers colons de ces contrées, de rappeler sommairement l'origine des Slaves, leurs migrations d'Asie en Europe, leur situation présente, leurs divisions et leurs tendances politiques et religieuses ?

La fable, mère de tous les peuples, veille sur le berceau de l'Illyrie. En 1837 avant Jésus-Christ, le dieu Hercule apparaît sur la rive orientale de l'Adriatique et reçoit de Dyr-rachus, en récompense des services rendus à ce prince contre ses ennemis, le pays compris entre le Drilo, qui arrose aujourd'hui l'Albanie, et la Narenta, qui coule en Dalmatie. Le fils du héros, Illyus, recule les limites du domaine paternel et fonde Salone qui en devient la capitale. D'autres historiens prétendent que les termes synonymes d'Illyria, Illyris et Illyricum dérivent d'Illyrius, fils de Polyphème et de Galathée, suivant quelques-uns ; descendant de Dyr-rachus d'après le plus grand nombre et roi de la contrée en 1488 avant Jésus-Christ.

L'Illyrie déplace ses limites avec les siècles. Sous les Romains, elle s'étend du Danube à la mer Ionienne, de la Mer Noire à l'Adriatique. Elle est ensuite divisée et son titre ne désigne plus que la partie inférieure de ses précédents états. Au IV<sup>e</sup> siècle, elle comprend toute la côte orientale de la Péninsule ; envahie plus tard par les tribus slaves, elle se scinde en minuscules provinces : Istrie, Croatie, Dalmatie, Bosnie, Slavonie, Herzégovine, Monténégro et Libanie, et perd son nom jusqu'à ce que Napoléon le fasse revivre, de 1806 à 1814.

Les Phéniciens en 1856, les Pélages en 1790 et les Phrygiens en 1315 avant Jésus-Christ, pénétrèrent les premiers sur les plages illyriennes. Les Phéniciens, hommes rouges, appartiennent au rameau des langues sémitiques, bien qu'ils soient rangés parmi les peuples de Chanaan. De bonne heure ils remontent la côte de l'Adriatique et y créent plusieurs colonies, tandis que les fils de Cadmée occupent la Thrace, la Macédoine et la Pannonie. Les Siculotes, les Argonautes arrivent plus tard, ainsi que les Sénons et les Boïens, qui, chassés par Flaminius des bords de la Seine et la Garonne, envahissent l'Illyrie en 360 avant Jésus-Christ, de fondent Scorda, se mêlent ensuite aux Phéniciens et don-

nent naissance aux Liburnes, aux Japides et aux Scordisques. Les Istriens sont une colonie colchique.

Les anciens Dalmates sont donc issus de sang phénicien, sicilien, phrygien et celte ; les peuples voisins descendent des Pélages et des Thraces. Ces races aborigènes sont modifiées par les invasions barbares qui suivent la décadence de l'empire romain. En effet, pendant une période de six cents ans, Daces, Sarmates, Marcomans, Goths, Hérules, Vandales, Bulgares, Huns, Alains, Tartars, Lombards, Turcs, viennent de diverses directions occuper l'Illyrie. De ces hordes, différentes d'aspect, de mœurs et d'habitudes, plusieurs ont la même origine, sont parties des mêmes contrées, du plateau de l'Asie centrale, gardent dans leurs idiomes variés les mêmes radicaux, obéissent aux mêmes instincts, nourrissent les mêmes aspirations et constituent ce qu'on appelle aujourd'hui le Panslavisme.

Slaves vient de *Slava*, gloire ; plus tard, par corruption du mot et par allusion sans doute à la situation malheureuse de ces peuples vis-à-vis de leurs oppresseurs, on a fait de Slaves, esclaves et esclavons. Ils formaient primitivement, vers l'an 247 avant Jésus-Christ, dans la Bactriane et la Sogdiane, une fraction des Aryas ou Indo-Germains, parlant un idiome dérivé du sanscrit et du zend. D'après l'opinion commune des historiens, leur établissement en Europe remonte à la plus haute antiquité. Ils sont contemporains des autres races de la famille Arya-Européenne. Les Scythes et les Sarmates, campés entre la Vistule et le Danube, sont leurs véritables ancêtres. Ils n'ont pas attendu la période des grandes invasions pour gagner les bords de l'Adriatique sous le nom de Vendes et de Venètes. Ils sont venus plus nombreux encore au IV<sup>e</sup> siècle avec les Huns, au V<sup>e</sup> avec les Bulgares, occuper la péninsule orientale sous la dénomination de Serbes et de Croates. Mais ce n'est qu'au VI<sup>e</sup> siècle que leur histoire commence à se dégager de celle de leurs maîtres et que le mot de *Sclaveni* et *Sloveni* apparaît pour la première fois sous la plume de Jornandès et de Procope. Justinien, dont le vrai nom est Upravda, et Bélisaire, Velitzer, appartiennent à cette race, qui envahit la Serbie, la Croatie, le Monténégro, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine et la Slavonie.

L'obscurité qui enveloppe les origines des Slaves permet au sentiment national de faire remonter au berceau même de l'humanité leurs traditions et leur idiome. D'après leurs poètes, Adam et Eve, dans les épanchements printaniers de leur fugitif bonheur, n'eurent pas d'autres accents pour se dire leurs joies sous les bosquets de l'Eden. Il est certain que, malgré les différences apportées par les migrations, le climat et bien d'autres causes, dans l'usage et l'emploi de la langue primitive, les Slaves peuvent encore se comprendre des côtes de l'Adriatique aux plages de la mer Baltique et des bords fleuris de l'Elbe aux rives sauvages du Don.

Les Slaves, au nombre de cent millions, forment plus d'un tiers de la population européenne ; ils sont divisés en deux rameaux, dont l'un s'étend au nord, sous la domination de la Prusse et de la Russie, et dont l'autre couvre la partie méridionale de l'Europe, de la mer Noire à l'Adriatique. Tous restent unis par le lien religieux du christianisme, un fonds commun de poésie chevaleresque et d'enthousiasme



pour tout ce qui paraît grand et extraordinaire, et enfin par leurs aspirations de jour en jour plus précises vers l'indépendance et la liberté.

Les Jougo-Slaves, ou Slaves du sud, sont partagés en trois familles distinctes, les Bulgares au nombre d'environ cinq millions, les Slovènes au nombre de quinze à seize cent mille et enfin les Serbes et les Croates dont la population est approximativement de six millions. Les Slovènes sont répandus en Carniole, en Istrie et en Carinthie; ils sont catholiques et relèvent de la couronne impériale de Vienne. Les Serbes et les Croates sont plus autonomes que les Slovènes, leurs voisins; mais leurs forces sont séparées en trois faisceaux. La Serbie et le Monténégro forment deux états indépendants en principe. La Dalmatie appartient au gouvernement de Vienne. La Croatie et la Slavonie sont au contraire rattachées à la couronne de Saint-Etienne

et ont leur centre politique à Budapest, malgré leurs efforts pour faire d'Agram leur véritable capitale. Quant à la Bosnie et à l'Herzégovine, elles sont encore nominale-ment sous la tutelle du sultan; en réalité elles sont déjà incorporées à la monarchie austro-hongroise.

L'alphabet et la religion différencient ces divers rameaux d'une même branche. Les Dalmates et les Croates sont catholiques et se servent des caractères latins;

les Serbes et les Monténégrins sont grecs orthodoxes, c'est-à-dire schismatiques et font usage des lettres cyrilliques. En raison de leur situation géographique intermédiaire, les Bosniaques et les Herzégoviniens participent à la fois des deux religions et des deux écritures. Quelques-uns même sont affiliés à la loi musulmane.

Tandis que je m'abandonne à ces considérations historiques, bien ardues sans doute pour le lecteur, un grain violent s'abat soudain sur le golfe de Quarnero, de tout temps fameux par ses tempêtes. En quelques minutes la mer devient mauvaise. De grosses lames déferlent jusque dans le port et contre le quai. Les bâtiments amarrés se livrent à une danse de démons. Le petit vapeur, qui fait le service de la côte, est obligé de retarder son départ. L'*Aglaia*, qui m'a jadis porté de Caïpha à Beyrouth, évolue au large, malgré l'orage. Je la salue comme une ancienne connaissance.

Insensiblement les vagues calment leur fureur. Nous sautons sur le pont de l'*Ilka*; car mes compagnons sont descendus de Tersato, et nous partons ensemble pour visiter Abbazzia. Le bateau ne s'écarte pas du littoral et nous en laisse admirer le merveilleux aspect. Tout y est doux et beau, jusqu'aux noms des villages, qui, sonores et harmonieux, sont pour l'oreille une musique agréable, comme leurs sites enchanteurs une fête pour les yeux. Lauriers, citronniers, grenadiers, orangers, se détachent sur le fond jaunissant du sol planté de vignes.

Voici la baie de Prœlucca, qui forme une anse gracieuse au bas des roches de Castua, fameuses par les ruines romaines qu'on y admire. C'est une station privilégiée des pêcheurs, comme celle de Bucchari, qui est de l'autre côté du golfe. Les thons et les scampi, sorte d'écrevisses qui ne se trouvent ailleurs que dans les fjords de la Norvège, sont

ici abondants. Deux immenses échelles, scellées dans le rocher, se penchent en avant et s'élèvent à vingt mètres de hauteur. Au dernier échelon, un strapontin permet à l'homme en vigie de s'asseoir. Ce guetteur, dont la veille est de trois heures, tient constamment les yeux fixés sur la mer, pour signaler l'approche des thons, qui voyagent toujours près des rives en compagnies nombreuses. Un filet barre une partie de la baie; un au-

tre filet, tendu perpendiculairement, est ramené, au signal convenu, à l'aide d'une barque qui stationne près du rivage. Les poissons sont ainsi renfermés dans un espace de plus en plus restreint.

Les pêcheurs, armés de haches et de harpons, se livrent à un épouvantable massacre; les thons éperdus se débattent dans des élans de fuite ou les convulsions de l'agonie. Enfin, les pêcheurs recueillent tous ces corps flottants qui se comptent par centaines.

Sur l'arête du promontoire, Valosca, plongée dans un océan de verdure, présente au soleil ses maisons roses aux volets verts. Cette côte est la Nice de l'Allemagne, avec cette différence que le climat en est plus doux, plus égal, et les alentours plus parfumés. Le camélia et le laurier y fleurissent en plein hiver.

Dix minutes plus loin, le bateau pénètre dans un port en



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — PORT D'ABAZZIA; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 34).



miniature ; nous débarquons dans les bosquets d'Abbazia, joli village, caché comme un nid dans les fleurs, au bord de la mer et sur lequel le sanctuaire de Véprina, en relief sur le ciel bleu, au sommet de son cône arrondi, attire les faveurs de Marie. Les arbres et les plantes sont encore chargés de gouttelettes de pluie ; mais un soleil d'or absorbe et fait miroiter toutes ces perles de rosée. Abbazia est un immense parc, qui n'a pas d'autres limites que celles de la forêt, étagée sur le coteau et bordant le golfe jusqu'au canal de Farasina. De belles routes et des sentiers ombreux sillonnent les bois et les prairies et mènent à de magnifiques terrasses ornées de jardins. Ça et là de grandioses constructions se dressent derrière un massif d'arbustes rares et précieux, en face d'une crique admirable, et offrent aux pensionnaires le confortable des meilleurs hôtels, joint aux agréments de la mer et de la plus riante campagne. De petites anses sont aménagées pour les bains ; de larges esplanades vous invitent aux jeux, et de vastes parterres sont enrichis de toutes les fleurs désirables. Dans la forêt, le yucca, l'arbre à pain, le nopal, le jasmin, le mimosa, se mêlent aux wellingtonias, aux magnolias, aux bigonias. Des lianes et des plantes grimpantes jettent des guirlandes roses, bleues ou blanches sur l'or jaune du sable, et des fontaines jaillissantes unissent leur murmure aux chants des oiseaux.

L'Autriche, la Prusse, la Russie, envoient leurs malades sur cette plage hospitalière, et l'hiver tous les hôtels d'Abbazia sont peuplés d'étrangers venus du centre et du nord de l'Europe.

A l'heure où nous visitons ces lieux enchanteurs, de nombreux promeneurs les parcourent en tous sens.

Mais rien n'est plus gracieux que le spectacle offert sur une des pelouses de la montagne. Des bandes de femmes, de jeunes filles et d'enfants se livrent, avec une animation et une gaieté de bon aloi, au jeu de quilles, pendant que des groupes, divers de costumes et d'attitudes, sont assis sur des arbres abattus, ou suivent avec intérêt les péripéties de la partie engagée.

Nous revenons à Fiume par un beau clair de lune, et notre cœur déborde de reconnaissance pour la Vierge de Tersato, qui donne tant de charmes aux premiers jours de notre voyage.

(A suivre).

## AU

### LENDEMAIN DE LA PERSÉCUTION EN CORÉE

Par M. ROBERT, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire en Corée.

(Suite 1)

Dans la seconde partie de mon district, qui se compose de la province de Kieug-sang, les chrétiens, tous jeunes néophytes dans la foi, sont en général très fervents et surtout travaillent, avec un zèle admirable, à la conversion des païens, sans s'inquiéter du dommage qui pourrait parfois en résulter. Un païen vient-il à embrasser la religion, avant

(1) Voir les Missions catholiques du 13 janvier.

même de s'être préparé au baptême, il s'empresse d'en instruire ses proches s'il en a, sa femme, et même ses voisins. S'il lui advient quelque difficulté, il ne se décourage pas, va consulter les chrétiens qu'il connaît, s'inspire de leurs conseils, jette au feu les objets de superstition qui se trouvent dans sa maison, rompt avec ceux qui sont pour lui une occasion de péché, fussent-ils ses parents, et, si sa position devient intenable, déménage et va s'établir ailleurs, mais toujours dans quelque village chrétien.

A la ville de Taikou, les femmes surtout, veuves pour la plupart, sont d'une ferveur qui va quelquefois jusqu'à l'imprudence et que le catéchiste a mille peines à modérer ; j'ai été obligé moi-même de les en réprimander. L'œuvre des enterrements, établie depuis plusieurs années, ayant fait connaître aux païens à peu près toutes les maisons de nos néophytes, loin d'en profiter pour les molester, ils paraissent plutôt édifiés de leur conduite, et l'on a vu plusieurs familles infidèles se convertir, après avoir assisté aux funérailles de quelques-uns de nos chrétiens.

« — On prétendait que les chrétiens n'honoraient pas leurs parents une fois morts, dit-on quelquefois dans la rue ; mais voyez-les, et considérez s'ils ne font pas mieux que nous leurs funérailles. Quel entrain, quelle charité les unit entre eux ! Bien qu'ils ne soient pas parents, comme ils s'aident les uns les autres. Vraiment c'est extraordinaire. »

« — Si je meurs, disait dernièrement un lettré païen à la vue d'un convoi funèbre chrétien qui défilait devant sa maison pendant la nuit, avec nombre de lanternes aux couleurs variées, me fera-t-on de pareilles funérailles ? »

« — A une condition, lui répondit un néophyte, c'est que tu te fasses chrétien. »

« — Alors je suis des vôtres » dit-il ; et dès le lendemain il alla trouver Augustin, connu de toute la ville comme le chef de la chrétienté, pour lui demander des livres de religion.

L'œuvre de la Sainte-Enfance, établie aussi depuis l'année dernière, commence à produire ses fruits. Plus de neuf cent cinquante enfants infidèles ont été régénérés dans les eaux du baptême : sur ce nombre sept cent cinquante sont déjà allés jouir de la béatitude éternelle, et, sur les deux cents qui survivent, plus de cent sont nourris et recueillis aux frais de l'œuvre. Faute de ressources, il est impossible d'en élever davantage, bien qu'à cause de la disette qui règne dans le pays, les enfants abandonnés dans la rue soient très nombreux. En attendant le moment où l'on pourra en recueillir un plus grand nombre, j'ai donné ordre aux chrétiens baptiseurs de se contenter d'ondoyer ceux qu'ils trouveraient en danger de mort, ce qu'ils font avec beaucoup de zèle et de ferveur.

D'abord le bruit s'est répandu parmi les païens, que les chrétiens recherchaient les petits abandonnés, pour les tuer et en extraire le cœur, un excellent remède contre toute sorte de maladies ; puis peu à peu ces calomnies ont cessé pour faire place à la vérité, et aujourd'hui tous les païens qui connaissent l'œuvre sont remplis d'admiration et d'étonnement.

Je vais raconter un fait entre mille autres.

Une païenne, avait perdu son mari, qui lui laissait pour toute fortune deux enfants, dont l'un encore à la mamelle ; dans l'impossibilité de les nourrir tous deux, elle méditait



déjà le dessein d'en jeter un à l'eau, lorsqu'elle vint à apprendre que les chrétiens recueillaient les enfants abandonnés et les élevaient avec beaucoup de soin. Bien vite elle eut pris son parti. Sur le soir elle part, dépose le plus jeune sur le bord du chemin, enveloppé de quelques langes et fait asseoir l'autre, âgé seulement de trois ans, à côté du petit qui poussait des cris lamentables ; puis elle va se blottir dans un coin de rue, à quelque distance, de manière à voir ce que deviendraient ses deux nourrissons. Au bout de moins d'une heure, les deux petits malheureux, glacés de froid, n'avaient plus la force de crier ; les païens passaient et repassaient à côté d'eux sans même y faire attention, tant les spectacles de ce genre sont nombreux à la ville et dans les environs pendant une année de disette.

Enfin vient à passer un inconnu : il s'arrête auprès des petits à demi morts, examine s'ils sont encore en vie, prend le plus jeune entre ses bras et va le porter soigneusement dans une petite cabane à quelque distance de là, où il le fait réchauffer ; puis, quelques instants après, une femme s'empare du second et le porte encore à la même maison. La mère les suivit de loin, vit tout ce qui se passait et chaque jour, sans se faire connaître des chrétiens, elle allait mendier à la porte de la cabane où se trouvaient ses enfants. Elle les voyait bien traités, bien habillés, en éprouvait une joie sans pareille et, après avoir reçu un peu de riz, elle se retirait pour revenir le lendemain ; et ainsi de suite, pendant plusieurs jours. Un mois après, comme elle arrivait un peu plus tard que d'habitude, elle fut étonnée de ne plus voir que l'aîné des deux enfants, et elle demanda ingénument ce qu'était devenu le petit enfant qu'elle avait vu plusieurs fois auparavant.

On lui répondit qu'il était mort la nuit précédente, et que ce soir même on l'enterrait. Sans en entendre davantage, elle se retourne, une grosse larme tombe de ses yeux, et elle part, se promettant bien de revenir le soir assister à l'enterrement de son dernier né. En effet, dès la tombée de la nuit, elle était blottie dans un coin de la rue voisine et, au moment où défilait le petit convoi funèbre, elle se mit à la suite. Elle assista à toutes les cérémonies et ne quitta la fosse de son enfant bien-aimé que lorsqu'elle fut complètement comblée.

Dès le lendemain elle revint à la maison où se trouvait son aîné ; n'en pouvant plus de douleur et en même temps remplie de je ne sais quelle douce joie, elle épanche son cœur auprès de la veuve chargée d'élever et de nourrir son fils qui avait été admis à la Sainte-Enfance, lui raconte toute son infortune, comment elle avait suivi les démarches du chrétien qui avait eu la charité de recueillir les deux enfants abandonnés, ses visites de chaque jour à la maison, son assistance aux funérailles, etc., etc., et demande à ce qu'on lui enseigne à pratiquer une religion qui apprend à faire de si belles choses.

Remplie d'admiration en entendant un pareil récit, la pauvre veuve crut voir un dessein tout particulier de la Providence sur cette infortunée, elle se hâta de l'instruire elle-même, et, au mois de février dernier, elle me la présenta parfaitement préparée au baptême qu'elle reçut avec une ferveur extraordinaire, versant d'abondantes larmes au souvenir de ses fautes passées. Déjà elle a catéchisé plu-

sieurs de ses proches et amies, et j'ai l'espérance qu'elle travaillera avec zèle et succès à la conversion des infidèles, car elle est intelligente, lit et écrit parfaitement le coréen.

\*\*\*

Dans une autre famille, un enfant est sur le point de mourir ; c'est le fils unique de la maison, tout le monde est sur pied et des cris de douleur se font entendre de tous côtés.

Un chrétien habitant ces parages, Paul Kim, s'informe de la cause d'un pareil vacarme, car il va sans dire que tous les sorciers des environs avaient été appelés et faisaient force superstitions pour conjurer les esprits.

Voyant qu'il y avait là une âme à sauver, il se présente comme médecin des petits enfants, pénètre auprès du moribond, et, se faisant apporter de l'eau claire, il lui administra le baptême en disant qu'il n'y avait rien à craindre, que l'enfant était sauvé... Il voulait parler du bienfait spirituel qu'il venait de recevoir ; mais, au lieu de passer à un monde meilleur, l'enfant, contre l'attente du prétendu médecin, ouvre les yeux et revient à la vie. Tous les gens de la maison bondissent de joie, à l'exception de notre néophyte, qui, croyant déjà avoir fait une nouvelle conquête pour le Ciel, voyait son espérance déçue. On lui demande alors quel était le remède qu'il avait donné à l'enfant, pour qu'il guérît aussi promptement, et ne sachant comment répondre :

« — J'hésitai un instant, me dit-il, puis encouragé par je ne sais quelle inspiration intérieure, je leur expliquai la doctrine, leur faisant voir la supercherie de ces sorciers dans lesquels ils mettaient toute leur confiance. J'ai baptisé, ajouta-t-il, votre fils, et, bien que malgré vous, il est chrétien et enfant de la Sainte Eglise ; puisse-t-il le savoir un jour et se montrer digne du nom qu'il porte ! »

Tout le monde est ravi en entendant ces paroles :

« — Si notre fils est chrétien, dit le père de l'enfant, raison de plus pour que nous le devenions nous-mêmes. »

Il demande à l'instant des livres de religion, et aujourd'hui, dans la même famille, je compte plus de quinze catéchumènes fervents...

\*\*\*

Je n'en finirais pas si je voulais raconter tous les faits de ce genre, tant ils sont nombreux ; et, pour n'être pas trop long, je m'en tiendrai là, en vous disant que les baptiseurs et baptiseuses ont acquis une telle renommée à la ville, que plusieurs fois les païens eux-mêmes, voyant leurs enfants en danger de mort, sont venus les prier d'aller leur conférer le baptême, afin que du moins ils puissent jouir du bonheur de l'autre vie, puisque, selon les chrétiens, il y en a une. On m'a raconté qu'un païen lui-même avait baptisé son propre fils à l'heure de la mort, en se servant de la formule d'un catéchisme qui lui était tombé sous la main, parce qu'il avait vu dans ce livre qu'on devait baptiser même les enfants païens s'ils se trouvaient en danger de mort.

(A suivre).



## ALBUM

DES

### MISSIONS CATHOLIQUES

PREMIÈRE PARTIE : L'Afrique.  
DEUXIÈME PARTIE : L'Asie Occidentale.  
TROISIÈME PARTIE : L'Asie Orientale.  
QUATRIÈME PARTIE : L'Océanie et l'Amérique.

Petit in-folio magnifiquement illustré, 660 pages, 620 gravures et cartes, quatre frontispices en chromolithographie, vignettes imprimées en plusieurs teintes, encadrements rouges ornés, papier teinté extra.

Livré dans un portefeuille richement orné en chromolithographie : **35 francs.**

Les quatre parties se vendent séparément sous cartonnage orné en chromolithographie.

Chaque partie : **10 fr.**

Les frais de port à la charge du destinataire.

Nous avons fait adresser à toutes les personnes qui nous en avaient fait la demande les exemplaires de ce grand ouvrage. Nous avons reçu à cette occasion les plus flatteuses félicitations et un grand nombre de souscriptions nouvelles. Tous nos souscripteurs, en nous accusant réception de l'envoi de l'*Album*, se plaisent à rendre hommage à la beauté de son illustration, à l'intérêt de son texte et à la splendeur de son exécution typographique.

Toutes les mesures sont prises pour que les nouveaux souscripteurs soient désormais servis sans aucun retard.

Adresser les demandes à nos bureaux, rue d'Auvergne, 6, à Lyon.

### DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

#### ÉDITION FRANÇAISE

M. P., diocèse de Lyon.....	100
Un veuf, du diocèse de Lille, avec demande de prières.....	9
Mlle Berthe Andrieu, à Grenoble.....	40
M. Mirabel, à Chalengon, diocèse de Viviers.....	23 50
M. Berthuaud, diocèse d'Evreux.....	2 60
M. Laurent Bouisson, diocèse de Rodez.....	3 60
MM. Charles, Louis et François de l'Estaille, aux Bonnévaux, diocèse de Lyon.....	3
Mlle Hébert Desroquettes, à Honfleur, diocèse de Bayeux.....	20
A la mémoire de M. Girardon, diocèse de Lyon.....	1000
Pour les missions les plus nécessaires (Madagascar).	
Mme veuve Gibierge, au Mans, avec demande de prières.....	10
M. Paul Blacq, à Villers-Cotterets, diocèse de Soissons.....	6
Un abonné du diocèse de Belley.....	10
Anonyme du diocèse de Nancy.....	8 60
Madame Maréchal Fontaine, à Saulieu, diocèse de Dijon.....	10
Anonymes d'Angers, au nom de plusieurs défunts avec demande de prières.....	500
M. l'abbé Rousselot, à Toul, diocèse de Nancy.....	10
M. l'abbé Heckler, à Toul.....	16
Anonyme de Nîmes.....	10
Pour le rachat d'un petit nègre à baptiser sous le nom d'André (R. P. Planque).	
Mme veuve Bernier, à Loudun, diocèse de Poitiers.....	4
Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.	
Mme Bertholon, à Lyon.....	10
M. Lanier, curé du diocèse de Moulins.....	4 50

Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.	
M. l'abbé Meyzant, à Cherveux, diocèse de Poitiers.....	40
Quelques élèves du grand séminaire d'Ajaccio.....	5
Anonyme de l'Artois, diocèse d'Arras, avec demande de prières.	50
Mme Bertholon, à Lyon.....	10
Anonyme de Villaines-la-Juhel, diocèse de Laval, étrennes à l'enfant Jésus.....	100
A. D. D., canton de St-Valéry-sur-Somme, diocèse d'Amiens...	50
Mlle des Salines, à Montreuil-sur-Mer, diocèse d'Arras, avec demande de prières.....	25
A Mgr Goëthals, archevêque de Calcutta, pour les missions belges du Bengale.	
Un abonné du diocèse de Liège.....	400
A Mgr Van Camelbeke, pour les chrétiens de la Cochinchine orientale).	
Anonyme de Besançon.....	100
Pour le R. P. Guerlach, missionnaire chez les Bah-nars (Cochinchine orientale).	
M. Jacquesson, à Mourmelon, diocèse de Châlons-sur-Marne....	3
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
M. Pascal Bourlaux, à Heudecourt, diocèse d'Amiens.....	5
Anonyme de Besançon.....	100
Au même, pour les missions du Tong-King les plus nécessaires.	
Mme veuve Bernier, à Loudun, diocèse de Poitiers.....	41 60
Au cardinal Lavigerie, pour ses missions d'Afrique.	
J. M. S. B., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	2000
Mlle des Salines, à Montreuil-sur-Mer, diocèse d'Arras, avec demande de prières .....	100
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	10
Une grand-mère, au nom de ses douze enfants et petits enfants don recueilli, par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	10 45
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	1
Anonyme, — — — — —	5
Mme S. F. — — — — —	10
B. A. — — — — —	25
C. P. — — — — —	500
Anonyme de Pontcharra — — — — —	60
Au même, pour l'autel Saint-Louis, à Carthage.	
M. l'abbé Batayron, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	32
Au même, pour les cholériques de Malte.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	3
Au T. R. P. Deguerri, pour le R. P. Hirth, missionnaire en Afrique équatoriale, pour le baptême d'enfants sous les noms de Charles, Marie et Claire.	
M. l'abbé Eug. Charly, à Alencourt, diocèse de Nancy.....	12
Pour les missions d'Afrique, les plus nécessaires (R. P. Planque).	
Mme Marie du Bais, diocèse de Périgueux :.....	10
Pour les missions du Zambéze.	
Un abonné du diocèse de Liège.....	400
Pour le rachat et le baptême d'enfants nègres sous les noms de Edmond-Joseph et Jules-Maurice-Joseph (R. P. Planque).	
E-D. à Halluin, diocèse de Cambrai.....	2
J-S. à Halluin, — — — — —	10
Pour le rachat d'enfants nègres (R. P. Planque).	
Anonyme du diocèse d'Autun.....	4
Pour le baptême d'enfants au Gabon, sous les noms de Louis et Laure.	
M. Léon Duperré à Chartres.....	42 50
A Mgr Cazet, pour les missions de Madagascar.	
V. C. diocèse de Lyon.....	10
Pour M. Navarre, vicaire apostolique de la Mélanésie.	
Mlle des Salines, à Montreuil-sur-Mer, avec demande de prières	25
Pour les missions de Buenos-Ayres.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	6 80
Pour la léproserie de Molokai.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





ÉGYPTE. — LE R. P. MERLINI SOIGNANT DES MALADES A ZIFTÉ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon.  
(Voir page 41).

## CORRESPONDANCE

### ABYSSINIE

Nous avons entretenu souvent nos lecteurs des épreuves par lesquelles passe actuellement la mission des Lazaristes en Abyssinie. Ces épreuves, comme le montre la lettre suivante, sont loin d'être finies : que la persécution soit décrétée par le schisme ou le paganisme, elle se sert toujours de la même arme, la violence !

LETTRE DE M. PICARD, PRÊTRE DE LA MISSION EN ABYSSINIE,  
AU FRÈRE GÉNIN, A PARIS.

Kéren, le 29 novembre 1887.

Le 23 août 1887, notre maison de Kéren a été cernée par cinq cents soldats abyssins. Nous les avons reçus au divan, tous les confrères réunis. Le chef nous a dit :  
« — Nous venons au nom de Ras Aloula pour enchai-

ner tous les catholiques abyssins qui sont chez vous, prêtres, séminaristes, religieuses. Quant à vous autres Européens, on vous laissera tranquilles, vos personnes, vos biens, vos maisons. »

Je lui demandai s'il avait une lettre du roi. Il me répondit :

« — Nous avons des ordres formels. Il faut vous exécuter. »

Alors nous faisons venir nos séminaristes au nombre de quarante, nos prêtres, nos orphelins et quelques domestiques. Ensuite on appelle les quatorze familles catholiques du village, puis la maison de la Sainte-Enfance, nos religieuses et nos ouvrières.

On nous conduisit au camp, on interrogea chacun de nous sur son pays, sa religion, et sur l'époque de son arrivée à Kéren. On enchaîna ensuite nos séminaristes et nos prêtres :

« — Vous partirez, ajouta-t-on, ce soir ou demain matin. Vendredi vous comparâtes devant le roi. »



Les vieillards, les religieuses et les familles catholiques donnent une caution et ils sont remis en liberté.

Le lendemain mercredi, nos enfants, par bandes de vingt, partaient donc pour Asmara, enchaînés deux à deux. M. Jougla et moi nous les accompagnons avec des provisions pour la route. Le temps fut beau, le chemin assez facile. Nous prions à chaque station et nous récitons le saint Rosaire. Nous arrivons le vendredi matin à Asnara.

Le roi nous fait appeler. Il nous reçoit assez bien... Il y avait autour de lui beaucoup de prêtres, beaucoup de moines schismatiques.

Après une demi-heure d'attente, on nous fait comparaître. On avait préparé dix fouets et dix courbaches. Tout le monde nous regarde. Nous sommes debout.

Le Ras me dit :

« — Faites venir vos prêtres, vos séminaristes, vos catholiques. »

Je les appelle et tous se présentent.

Alors je dis au Ras :

« — Prince, nous sommes en Abyssinie avec la permission du roi, qui nous avait dit : « A Kéren, à Acour, « à Alitiéna, instruisez et soyez mes amis. » Nous avons toujours fait la volonté du roi. »

On interroge tout le monde un par un :

« — Quel est ton pays ? le nom de ton père ? » etc.

Après cet interrogatoire, le Ras fit appeler notre maître de chant :

« — Pourquoi vous couvrez-vous la tête?... Attachez-le, frappez-le. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. On l'étend, on l'attache et on le frappe de cent quarante-trois coups. On l'interroge trois fois pour lui demander quelle est la véritable Eglise ?

« — L'Eglise catholique est la véritable Eglise ! »

Le Ras répond :

« — Frappez cent coups, deux cents coups fortement. »

Enfin on cesse de torturer le courageux confesseur de la Foi ; on croit qu'il va mourir, le sang coule, les chairs sont en lambeaux. Les schismatiques se disent tout bas :

« — Voilà la véritable Religion. Nous ne souffririons pas autant. »

On nous ordonne alors de nous retirer, et on enchaîne vingt-huit de nos enfants. Nous prenons notre fidèle confesseur, nous le soignons de notre mieux ; un mois plus tard, il était guéri.

Après onze jours de chaîne nos enfants sont aussi délivrés sans caution. Il ne reste dans les fers qu'un moine, toujours ferme dans la foi. Je le recommande à vos prières.

Je vous salue tous et vous souhaite une bonne année. Pensons au ciel, notre patrie, et faisons tous les jours des bonnes œuvres pour l'amour de notre Seigneur et Maître.

## VICTORIA-NYANZA (Afrique équatoriale).

Nos lecteurs se souviennent de la lettre si touchante, si pleine d'intérêt de Mgr Livinhac racontant l'attitude héroïque de ses néophytes devant les supplices et le martyre. Les choses tendent depuis à s'améliorer, comme on en jugera par la relation suivante. Mais quand on songe que la vie des missionnaires dépend d'un caprice du fils de Mtésa, on voit quel besoin cette mission a des prières et des sympathies de nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. DENOIT, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES  
D'ALGER, MISSIONNAIRE AU NYANZA.

Sainte-Marie de Roubaga, 20 juillet 1887.

Il y a peu de jours, nous recevions un courrier, nous annonçant le départ prochain de nouveaux confrères pour le Nyanza. Cette nouvelle nous a causé le plus vif plaisir. Ici, en particulier, nous en recevrons un à bras ouvert : il sera loin d'être inutile. Plaise à Dieu que rien ne l'arrête en route ! car, étant les plus éloignés, nous sommes naturellement les derniers servis.

M. Mackay, ministre anglican, qui va mettre à la voile pour le sud du lac, veut bien se charger de notre courrier. Je m'empresse donc de vous donner quelques nouvelles de notre chère Mission.

Je suis heureux de vous le dire, notre position ici tend à s'améliorer un peu. Les points noirs, qui apparaissaient il y a deux mois, se sont à peu près éclaircis. Le roi oublie pour le moment les Arabes et leurs superstitions ; les plus influents d'entre eux vont partir prochainement, de sorte que nous aurons plus de tranquillité de ce côté. Comme la nouvelle de la venue de Stanley dans ces régions lui est parvenue par un de nos chrétiens, qui l'avait apprise de Monseigneur au Bukumbi, et que nous, en lui faisant cadeau d'un beau fusil, l'avions rassuré au sujet du voyage de M. Stanley, il nous en a gardé une sorte de reconnaissance. Pour nous prouver sa bonne volonté, il est venu dernièrement nous rendre visite. Il est monté jusqu'au galetas pour admirer la « maison des Bazangu », et, par une réminiscence d'autrefois, a voulu pénétrer jusqu'à la chambre à coucher du P. Lourdel, furetant partout, même dans les caisses. Il allait entrer dans la chapelle lorsqu'on a pu l'arrêter sur la porte. Cette visite coûte un petit cadeau supplémentaire ; mais les visites du roi dans l'Ouganda sont si extraordinaires, que celle-là aura, nous l'espérons, un excellent effet au dehors, en rassurant soit les infidèles qui veulent se convertir, soit les néophytes eux-mêmes.

Depuis quelque temps, il nous arrive presque tous les jours de nouveaux catéchumènes, qui demandent à être instruits ; leur nombre ira donc en augmentant. Depuis Pâques, je fais tous les matins le catéchisme. Quoique, en ce moment, presque tout l'Ouganda soit parti en guerre dans l'Ounyor, j'ai cependant inscrit cent cin-



quante catéchumènes venant assister à mes instructions, plus ou moins régulièrement ; ceux des districts éloignés ne peuvent malheureusement pas y venir.

Nous n'avons pas encore appris l'arrivée de Stanley chez Emin-Pacha. La guerre de l'Ounyoré intercepte toute communication ; nous ne pourrions avoir de nouvelles qu'au retour de l'armée, qui, dit-on, ne tardera pas au-delà d'un mois ; car le bruit court que les Bayoro sont en fuite. Stanley voudra-t-il passer dans l'Ouganda ? Le pourra-t-il ? Il est à craindre que Kabarèga, roi de l'Ounyoré, ne lui ferme la route. Muanga le recevra-t-il ? Nous l'espérons, et, si Stanley sait s'y prendre, il pourra faire ici beaucoup de bien, vu les dispositions actuelles de Muanga. D'ailleurs, le roi, quoique persécuteur, n'est pas une bête féroce incapable de tout sentiment humain. Lorsque les Baganda le comparent à son père Mtésa dans sa jeunesse, ils trouvent Muanga débonnaire. Seulement il a eu le malheur de rencontrer des chrétiens sur sa route et de faire des martyrs au lieu de faire des victimes ordinaires.

Voilà le bien que nous constatons en ce moment dans l'Ouganda. A côté du bien, on pourrait mettre le mal, sinon le mal passé que vous connaissez, du moins le mal futur ; car nous n'en sommes pas sans doute à notre dernière épreuve. Le succès de la guerre de l'Ounyoré n'enflera-t-il pas notre monarque nègre et ne le portera-t-il pas à de nouvelles folies ? Obtenez-nous par vos prières que cela n'arrive pas. La vie dans l'Ouganda est une véritable tragédie, ou plutôt une comédie tragique, où les hommes intriguent, se bousculent, se supplantent sans cesse, sans un moment de tranquillité. Au milieu de tout cela, obtenez-nous la patience et surtout le calme.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 16 janvier, le collège Urbain de la Propagande a tenu une académie solennelle pour célébrer dans les principales langues parlées, les gloires de la vie et du pontificat de Léon XIII. Cette académie a eu lieu à l'église Saint-André *delle Fratte*, richement ornée de draperies. Le chœur avait été réservé aux musiciens et aux académiciens.

Un grand nombre de cardinaux et de prélats, des évêques orientaux et latins, étaient placés aux premiers rangs.

— Le sacre de Mgr O'Callaghan, le nouvel évêque d'Hexham et Newcastle (Angleterre), a eu lieu le 18 janvier.

— Le nouveau custode de Terre Sainte vient d'être nommé dans la personne du R. P. Jacques de Castel-Madama, des Mineurs Observants de la province romaine, lecteur en théologie et consultant de la Sacrée-Congrégation du Concile.

— Par décret de la Propagande a été érigé un nouveau collège pour les missions franciscaines dans l'église de

Saint-Antoine, récemment bâtie par les religieux de cet ordre près de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Le collège prendra le nom de collège Saint-Antoine.

— On vient d'inaugurer à Rome la nouvelle église Saint-Patrice avec le collège des missionnaires Augustins d'Irlande. Ont concouru aux frais tous les Irlandais, dispersés dans les diverses missions d'Europe, d'Amérique et d'Australie.

— Le R. P. Pascal Campana, de la Congrégation du Saint-Esprit, a été nommé, par décret du 11 décembre, préfet apostolique du Congo en remplacement du R. P. Jauny, démissionnaire.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Monténégro.** — Par concession spéciale du Saint-Siège, et en vue de faciliter de plus en plus les progrès du catholicisme dans le Monténégro, la langue slave vient d'être autorisée pour les offices et les prières liturgiques dans l'archidiocèse d'Antivari.

Le journal *Obzor*, d'Agram, dit à ce sujet :

« Par cette concession, on fait tomber une des barrières qui séparent les *orthodoxes* des catholiques. Les frères de l'une et de l'autre Église auront une même langue dans laquelle ils chanteront les louanges du Seigneur ; ils auront le même alphabet, et l'on verra cesser le funeste dualisme de l'alphabet cyrillien d'un côté, et du latin de l'autre.

« La grande question de la réunion des deux Églises ne pourra certainement pas être résolue par le petit Monténégro, ni même par la Serbie et la Bulgarie ; une grande puissance pourrait seule exercer une influence décisive dans ce sens. Mais un petit Etat peut servir d'exemple, même à un plus grand. »

**Pé-tché-ly sud-est (Chine).** — Mgr Henri Bulté, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Pé-tché-ly sud-est, écrivait dernièrement :

« ..... Nos Chinois ne sont pas parfaits, sans doute ; ils ont leurs défauts qui nous font parfois souffrir, mais ils nous donnent de temps en temps des consolations.

« Cette année, dans les premiers jours de l'an chinois, je me rendis exprès à trente-cinq lieues de la résidence habituelle pour donner une retraite aux hommes d'une chrétienté réputée assez peu fervente, lesquels ont employé quatre jours à des exercices de piété multipliés, au lieu de se récréer, comme on fait par toute la Chine à cette époque. Une bonne centaine profitèrent de la grâce et édifièrent si bien les femmes, que celles-ci réclamèrent avec instances, le même bienfait.

« D'autres retraites d'hommes, de jeunes gens et de vierges, produisirent également de bons fruits.

« Une autre consolation de l'année a été l'empressement de nos chrétiens pour offrir au Saint-Père, à l'occasion de son jubilé, toutes sortes de prières et d'œuvres pieuses, et même des aumônes, malgré la pauvreté du grand nombre.

« Nous envoyons à Rome une broderie représentant les armes du Saint-Père, avec quatre caractères chinois qui signifient : Sa vraie lumière illumine le monde. Dans ma pensée, j'ai voulu mettre un acte de foi dans la bouche des chrétiens comme des missionnaires, en faisant allusion aux lumineux enseignements de Léon XIII, qui nous parviennent jusque dans notre petit coin de l'Extrême-Orient. Les fidèles voulaient faire tous les frais. Nous leur avons laissé payer le travail, exécuté en six mois par six personnes pieuses qui se sont contentées d'un salaire modique. Ils envoient en outre plus de 850 francs avec 519,333 chapelets. »



## LA MISSION DE SAINT-PIERRE-DE-ZIFTÉ (Égypte).

Notice du R. P. BARON, de la Société des Missions Africaines  
de Lyon.

(Suite 1)

### INSTALLATION DES SŒURS.

L'installation des Sœurs se fit un peu plus solennellement que la nôtre. Plusieurs dames, accompagnées de quelques jeunes filles qui savaient un peu de français, se chargèrent elles-mêmes d'aller les prendre à la gare. Une barque des plus belles, de celles qui font le service des passagers entre Zifté et Mit-Gamar, avait été gracieusement mise à la disposition des religieuses. C'est sur cette barque que ces Dames firent leur entrée solennelle par la voie du Nil. Les Arabes durent ouvrir de grands yeux en voyant ces femmes blanches à figure découverte, et se demander ce qu'elles venaient faire dans leur village. Ils poussèrent un formidable *Allah !* d'admiration en apprenant qu'elles venaient soigner les pauvres malades, comme les *Benates* (Sœurs) de Tantah et de Zagazig, dès qu'elles auraient un logement propice pour cela. Elles furent conduites dans les appartements qui leur avaient été préparés : elles se mirent de suite à l'ouvrage.

### OUVERTURE DE NOS ÉCOLES.

L'ouverture de nos écoles s'est faite le 4 octobre ; dès le premier jour de la rentrée, soixante-un enfants nous sont arrivés. Aujourd'hui nous en avons quatre-vingt-quinze dans nos deux écoles. Les garçons étaient au grand complet au second mois ; nous en avons soixante.

Les Sœurs avaient trente-cinq filles ; elles pouvaient en recevoir quelques-unes de plus ; mais les places furent vite remplies.

Chaque jour, de nouveaux enfants demandent à entrer dans notre école ; nous ne pouvons recevoir personne, faute de place pour les loger. Quand nous aurons de plus vastes bâtiments, nous verrons augmenter considérablement le nombre de nos élèves. Nous aurons la plupart des enfants qui fréquentent aujourd'hui l'école grecque schismatique et un bon nombre d'autres encore, sans parler des élèves qui hantent présentement l'école protestante de Mit-Gamar. Cette dernière a perdu beaucoup à notre arrivée. Tous les enfants de la classe aisée, pouvant payer leurs mois d'école, ont quitté pour venir chez nous. Ceux qui restent ne tarderont pas à les suivre, quand nous aurons pour eux une école, sinon totalement gratuite, au moins demi-payante.

### NOS ENFANTS.

Parmi les quatre-vingt-quinze enfants qui fréquentent nos écoles dès les premiers mois, nous avons, chez les garçons,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 janvier.

un mélange de tous les rites chrétiens ; mais le plus grand nombre cependant est juif. Voici comment sont répartis nos enfants. Garçons : juifs, 22 ; musulmans, 14 ; coptes-schismatiques, 10 ; latins, 2 ; maronites, 3 ; grecs-catholiques, 5 ; coptes-catholiques, 3 ; grec-schismatique, 1. Filles : juives, 21 ; coptes-schismatiques, 5 ; syriennes, 4 ; coptes-catholiques, 3 ; latine, 1 ; grecque-catholique, 1.

Comme vous le voyez, l'élément chrétien, le catholique surtout, est très faible. On peut bien dire qu'il est le petit grain de sénévé dont parle le saint Evangile ; espérons qu'un jour, par le travail des missionnaires et surtout par la grâce de Dieu, ce petit grain croîtra et deviendra, dans le champ du Père de famille, un arbre qui donnera en son temps et des fleurs et des fruits.

### NOTRE RENOMMÉE.

Par le sérieux avec lequel sont tenues nos écoles, nous avons fait un grand pas dans l'esprit de la population, même israélite, de Zifté ; mais l'élan donné semble encore être plus accentué chez les Arabes, qui nous respectent et nous craignent, comme ils le disent eux-mêmes en parlant de nous : « Les prêtres sont des Français. » A leurs yeux les Français sont des hommes exceptionnels, et par le fait même que nous sommes Français, ils nous croient bien supérieurs à eux. Les faits et gestes des Français en Égypte, conduits par Napoléon, se sont très bien conservés et contribuent beaucoup à nous grandir dans l'esprit des Arabes, en bien ou en mal. On leur a raconté tant d'absurdités sur notre compte, que, l'imagination aidant, et les récits allant toujours grossissant, ils en sont arrivés, aujourd'hui dans la basse classe, à avoir une foule de préjugés contre nous. Ces préjugés tombent chaque jour, surtout quand ces pauvres gens remarquent par eux-mêmes que nous ne sommes pas tels qu'ils l'ont entendu dire ou qu'ils se le figuraient : méchants, hautains, brutaux, etc.

Voici un fait qui prouve ce que j'avance.

Un petit marchand arabe disait tout dernièrement à notre premier professeur d'arabe, Moustapha-Affend, qu'il était très étonné de trouver les prêtres français si affables, si doux quand ils parlent, accueillant tout le monde, les pauvres Fellahs comme les riches Cheiks, avec une égale bonté, contrairement à ce qu'il croyait et aux récits qu'on lui avait faits tant de fois sur nous. Puis, il félicita vivement son coréligionnaire des avantages personnels qu'il a d'être chez nous et toujours en notre compagnie.

Pour ma part, je crois personnellement que le Fellah n'est pas, quoiqu'on en dise, insensible à la honte, à la douceur, et qu'il faille le mener à coups de cravache. Je blâme ceux qui agissent toujours avec brutalité envers ces pauvres gens, sans reconnaître ce qu'ils ont de bon, bien que quelquefois cependant l'on soit obligé, parce que c'est une habitude chez eux, d'user d'un peu de rudesse à leur égard. Le proverbe français, qui dit que l'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, est vrai tout aussi bien pour les Égyptiens que pour les Européens. La douceur et les bons procédés sont des moyens infailibles pour s'attirer les cœurs, quels qu'ils soient, et faire tomber une foule de préjugés plus ou moins enracinés.



LE PÈRE MERLINI, MÉDECIN, DENTISTE, OCULISTE, ETC.

Le personnel des Sœurs, ainsi que leur logement, ne nous a pas permis pour cette année d'ouvrir un dispensaire à Zifté, comme ceux de Tintah et de Zagazig, où les Religieuses font tant de bien en soignant toutes espèces de maladies si communes aux pays chauds. Ici, les malades à soigner ne manquent pas plus qu'ailleurs. Pour suppléer à cet état de choses, le Père Merlini s'est fait médecin sans diplôme ; en Egypte, cela est permis.

A peine étions-nous installés qu'on vint chercher le Père pour un pauvre Arabe très dangereusement malade de la dysenterie. Le P. Merlini mit toute sa science de médecine improvisée pour le sauver. Il réussit à le guérir en suivant les mêmes prescriptions que lui avait ordonnées le docteur quand il avait été soigné lui-même de cette maladie à l'hôpital d'Alexandrie. Sa réputation de grand médecin fut ainsi faite, et, comme tel, il fut bientôt connu de tout Zifté à tel point que chaque matin une foule de pauvres infirmes vient le consulter et se faire soigner par lui. Grâce à un peu de collyre, il guérit beaucoup d'yeux malades et fait bien des heureux parmi ces pauvres gens (*v. la grav. p. 37*).

Les instruments de dentiste qu'il a rapportés d'Amérique lui servent beaucoup aussi ; son habileté l'aidant admirablement, on vient de tous côtés le trouver, même des villages voisins ; les personnes les plus influentes de Zifté et de Mit-Gamar ont recours à lui pour extraire leurs dents gâtées.

Les pauvres gens qui viennent se faire traiter sont si peu habitués à se faire soigner gratuitement qu'ils se croient obligés, malgré leur dénuement, de donner quelque chose au Père médecin. On les trompe tellement, de tous côtés, ces pauvres Fellahs ! C'est ainsi qu'une femme qui venait depuis quelque temps se faire mettre du collyre dans ses yeux malades, n'a pas cru devoir moins faire que d'apporter un couple de pigeons. Une autre, pour payer les médicaments, offre tous les matins deux œufs. Une vieille femme de soixante-dix ans, n'ayant ni pigeons à nous offrir, ni poule à la maison, nous apporta quelques oignons pour la cuisine. Un homme, pour les médicaments donnés à sa femme, nous offrit aussi un peu de bois pour le fourneau. C'est ainsi que ces braves gens témoignent leur reconnaissance. Ils sont tout étonnés de voir que nous ne voulons rien recevoir d'eux pour les services que nous leur rendons, et ne peuvent comprendre les motifs qui nous font agir de la sorte. Quand donc les vaines maximes de Mahomet cesseront-elles d'abuser la bonne foi de ces pauvres gens pour faire place enfin aux belles et grandes vérités de notre sainte Religion ?

Le peuple égyptien qui est si sobre ferait de bons chrétiens s'il venait à ouvrir les yeux à la vérité ; son pays redeviendrait peut-être aussi célèbre qu'il l'était jadis quand il était couvert de monastères et de pieux anachorètes.

#### NOTRE MISSION.

Comme mission, nous avons une population chrétienne de deux cents catholiques de différents rites qui fréquentent notre chapelle et font leurs devoirs religieux chez nous.

Nos chrétiens sont répartis comme il suit : latins, quarante-quatre ; maronites, cinquante-six ; syriens, douze ; coptes-catholiques, quatre-vingts. Tous heureux et fiers de nous avoir au milieu d'eux, ils s'empressent, le dimanche, de venir entendre la sainte messe que nous rendons le plus solennelle possible, car, en Orient, la pompe extérieure tient une grande place.

(A suivre).

## LES RIVES ILLYRIENNES

ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

### IV

L'ISTRIE. — LA TRIBU DES CICI. — LA COTE ORIENTALE. — LA COTE OCCIDENTALE. — CAPO D'ISTRIA ET PARENZO. — POLA. — SA RADE. — SES ARÈNES.

L'Istrie est une presqu'île triangulaire dont l'isthme forme la base sur la plus grande largeur du triangle. On l'a comparée à une feuille de vigne, jetée sur la surface bleue de l'Adriatique et rattachée au continent par la frontière de la Carniole et de la Croatie. Le Monte-Maggiore en est le point culminant à une altitude d'environ quatorze cents mètres et Pisino en marque le centre presque géométrique. De Fiume à la pointe du Promontoire, la côte offre un développement de cent kilomètres, et de cent quatre-vingts du Promontoire à Trieste. Cette province est restée italienne et même vénitienne, surtout sur ses rivages occidentaux, par ses usages et par sa langue. L'élément slave y lutte pourtant contre l'élément italien, et l'influence allemande a peine à se maintenir entre les deux.

Au milieu des Italiens, des Allemands, des Slaves, des Hongrois, de quelques Anglais et Français qui peuplent l'Istrie, une tribu unique en son genre fait tache noire et se propage sans se mêler aux autres races, comme les Basques au fond des Pyrénées. Les Cici, au nombre de trois mille environ, sont cantonnés au pied du Monte-Maggiore et habitent principalement deux villages, Séjane et Mune. Un chemin raboteux, qui remonte d'Abbazia dans la direction de Castel-Nuovo, mène sur leur territoire.

D'après quelques érudits, leur nom serait une corruption du mot Scythe. Selon M. Ch. Yriarte, ils le tiennent de *cicia*, cousin, à cause de leur habitude d'appliquer ce qualificatif à tout inconnu qu'ils abordent. Ils n'ont pas le tempérament du slave, ni le caractère italien. Ils ont le front bas et plat, les joues saillantes, les pommettes très accusées, le nez pointu et retroussé. Leurs yeux noirs brillent d'un feu étrange. Ils sont catholiques ; mais ils se plaisent à mêler à leurs croyances une foule de superstitions grossières et de légendes démoniaques, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres et qui sont écloses au berceau même de

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13 et 20 janvier et la carte p. 10.



leur tribu. Ils parlaient jadis la langue roumaine; un Valaque peut encore aujourd'hui se faire comprendre à Séjane. Ils habitent de misérables cabanes, plus pauvres que les huttes des Lapons ou que les tentes de peaux de chèvres que le Bédouin dresse sur le sable du désert. Elles sont couvertes de chaume et divisées en deux parties : l'une est au bétail et l'autre à la famille. Elles n'ont ni fenêtre, ni cheminée; les ustensiles de cuisine et les instruments du travail sont jetés pêle-mêle dans un coin avec les haillons qui servent de vêtements et de parure.

Les Cici sont ignorants : très peu savent lire; leur principale industrie est la production du charbon de bois et la fabrication des donves de tonneau. Peu soucieux de l'avenir, ils saccagent la forêt, et stériliseront bientôt, si l'on n'y prend garde, les pentes boisées de la montagne et les rendront aussi désolées que les hauteurs du Carso. Leurs champs sont maigres, caillouteux, desséchés par la Bora.

Les Cici sont d'un instinct rapace et voleur. Mais ils sont devenus plus sociables depuis le passage du général Mar-



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — PORTA ATRATA, A POLA; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 42).

mont. Le terrible gouverneur faisait pendre les pillards et laissait leurs cadavres flotter aux branches des arbres. Par cette sage rigueur, il inspira à leurs congénères le respect de la vie et de la propriété d'autrui.

Nous avons maintes fois rencontré des familles de Cici, à Trieste, aux heures matinales du jour, à Fiume sur la place du marché ou à l'entrée des tavernes. Elles se composent presque invariablement d'un homme, d'une femme, d'un enfant et d'un cheval. Le cheval est apparenté à la famille; quelques sacs de charbon se balancent sur

son dos, harnaché de cuivre et de longues lanières découpées. L'homme est chaussé de l'*opanké*, sorte de semelle taillée dans une peau de bœuf et reliée sur le pied par des courroies. C'est le cothurne dans sa forme rudimentaire et primitive. Le chapeau est de feutre noir, le gilet rouge; la culotte de laine blanche ou bleue est fendue sur le gras du mollet. La femme est vêtue d'un jupon qui ne descend guère au-dessous du genou et d'une longue veste, ouverte sur la poitrine et serrée à la taille par une ceinture de cuir. Véritable bête de somme, elle porte sur ses épaules tout



ce qui ne peut tenir sur le quadrupède et souvent aussi une meule de foin qui l'enveloppe tout entière et ne laisse voir que les jambes. Elle acquiert à ces rudes travaux une force inépuisable. L'enfant marche libre, si c'est un garçon ; mais si c'est une fille, elle a son fardeau.

Le foin ou le charbon vendu, l'homme dépense gaiement dans une *birrerie* une partie de l'argent. Tandis qu'il fait briller dans son verre la pourpre des vins d'Istrie, la femme, assise sur le seuil ou sur la borne du chemin, mange un peu de fromage de chèvre dont elle s'est pourvue à son départ. Puis elle emportera sur son dos les provisions achetées, pendant que son noble maître, à cheval, fredonnera aux étoiles un chant de guerre.

Laissons les arides *dolinas* des Cici et leurs mœurs, peu conformes à notre goût, pour revenir à la merveilleuse côte de l'Istrie sur le golfe de Quarnero. Je ne prétends point faire subir au lecteur le récit détaillé de tous les méandres et circuits de notre voyage. Pour mettre plus d'ordre et d'unité dans l'étude des lieux et des peuples, je ne quitterai pas la péninsule sans en avoir fait le tour, bien que plusieurs des points que je vais décrire aient été visités, à notre retour seulement de la Dalmatie et du Monténégro.

La Compagnie Austro-Hongroise du Lloyd, qui fait le service de l'Adriatique, du Levant et de l'Indo-Chine, possède aujourd'hui quatre-vingt-sept bâtiments d'une force moyenne de trois cent cinquante à quatre cents chevaux. Elle a organisé dans le golfe de Quarnero, trois départs de

paquebots par semaine. Ils suivent deux itinéraires. Le premier longe les côtes de la Croatie et de la Dalmatie, par le goulet de Maltempo et le canal de Morlaeea, gagne Zead ou Segna, puis se dirige sur Zara. Il marque en quelque sorte la limite de l'Istrie, car les trois grandes îles de Végia, de Cherso et de Lussin appartiennent au territoire

de cette province. Le second itinéraire est le plus rapide et le plus fréquent. Il suit le canal de Farasina, touche au petit port de Cherso, contourne la pointe Pernata, double le promontoire istrien et gagne le bassin de Pola, où il se relie à la grande ligne de Trieste à Corfou. Une autre Compagnie fait un service régulier sur la côte avec de petits vapeurs, assez semblables aux mouehes parisiennes et lyonnaises.

Une course intéressante, mais longue et pénible, serait de débarquer au nord de Végia, de traverser l'île dans toute son étendue et de passer ensuite, au moyen d'une barque de pêcheur, dans celle de Cherso, de se rendre à pied à Ossero, de franchir le canal de ce nom pour aboutir enfin à la charmante baie de Lussin-Piccolo.

Une dernière fois je gravis, dès l'aube, les quatre cents marches de Tersatto, et le cœur rempli des bénédictions

de la Madone, j'embrasse d'un regard d'adieu le golfe avec son horizon de collines aux courbes harmonieuses, sa mer étincelante, ses îles, ses villas et ses jardins, embaumés de tous les parfums d'une flore tropicale. Le panorama ne le cède guère en magnificence et en beauté à la baie de Naples, contemplée du Vésuve. A sept heures, je quitte



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — 1° LE PORT DE FIUME. — 2° LE CORSO DE FIUME ; d'après des photographies prises par M. l'abbé Bauron (voir page 44).



l'hôtel de l'Europe en compagnie des officiers de Pola, venus à Fiume au congrès des pompiers. Une partie des habitants est déjà sur le quai. On dirait que nous emportons la gaité et la richesse de la ville. Son Corso, hier plein de mouvement, est aujourd'hui trop large. Les drapeaux, pendus aux balcons et trempés de pluie, s'abattent lourdement et semblent pleurer notre départ.

Le ciel est barbouillé de flocons nuageux. Mais déjà le soleil dissipe la brume ; un vent frais nettoie le bleu du firmament et toute la nature frissonne de bonheur à ce premier baiser du jour. La mer, encore émue de l'orage de la veille, n'aura bientôt plus au bout de ses lames amorties qu'une légère frange d'écume irisée.

L'Ika est un mignon bâtiment. Il glisse sur les eaux avec la légèreté du cygne dont il a la grâce. On lève l'ancre ; on ramène les amarres et le rivage commence à défilé sous nos yeux. L'air frais nous apporte mille senteurs des coteaux de Valosca et des jardins d'Abbazia. Le large canal de Farasina rappellerait les rives du Bosphore, si l'île de Cherso présentait un littoral moins aride. La baie de ce nom étale en éventail les maisons de sa petite ville et le profil de trois clochers. Un vieux campanile garde le porche d'une église romane. Des rues étroites dessinent leurs zigzags dans le massif des habitations, et de vieilles femmes, au teint de chocolat, filent la laine sur le seuil des portes. Une ceinture de vignobles en bon état enchâsse, pour ainsi dire, la ville et son port et lui donne du relief. Le passage des paquebots est l'unique distraction des habitants. Les hommes valides sont à la mer, marins ou pêcheurs, et la terre ne garde que les vieillards et les enfants.

Nous avons la bonne fortune d'achever notre navigation jusqu'à Pola, sans subir les rudes assauts de la bora et sans éprouver l'énervement produit par le sirocco. Ces deux vents contraires se disputent l'empire du Quarnero. Il n'est pas de golfe où leur violence soit plus redoutée. La mer est bonne, l'air chaud. L'animation qui règne à bord n'est pas un moindre sujet d'étude que la variété des costumes et des physionomies. Un enfant slave qu'il a fallu porter de force sur le bateau, tant il a horreur des flots perfides, sanglote à nous fendre l'âme sur le gaillard d'arrière ; mais, à l'avant, les pompiers de Pola sont d'une gaité étourdissante. Le pont est devenu leur propriété presque exclusive, et les fréquentes libations, auxquelles ils se livrent, en souvenir de leurs confrères de Fiume, entretiennent dans leurs gorges un refrain perpétuel. Evidemment ces pompiers sont de sang italien. Leur allure, leur gestes, leur langue, en sont la preuve.

A partir d'Albona, la côte devient aride. Au lieu de descendre mollement jusqu'au niveau de la surface liquide, elle se relève et présente une muraille de roches calcaires, aux reflets dorés, percées de grottes, où les vagues se glissent et se perdent avec un sourd ramage et de brillants jeux de lumière. Des milliers de trous, de fentes, de crevasses servent de retraite aux mouettes qui établissent leurs nids dans ces falaises. Des pêcheurs, dressés à ce travail, viennent deux fois par an recueillir les œufs de ces oiseaux marins et en remplissent leurs barques. La pointe du Promontoire, avec ses récifs calcinés et ses champs gris, sans verdure, me rappelle le sud de la Corse et le cap de Bonifacio. Ces

rochers furent jadis les meilleures carrières de marbre de Venise ; une partie considérable de ses palais est sortie des plages de l'Istrie. Sur deux monticules pelés, rongés par les pluies, se profilent en diagonale les travaux du génie militaire. Ils ressemblent à une immense plaie béante et rouge, faite dans la terre. Au sommet des glaciers du fort, les gueules fauves des canons reluisent au soleil et indiquent que l'Autriche ne songe pas encore à donner l'Istrie à sa sœur des Apennins.

La côte occidentale est beaucoup plus découpée, plus variée, plus riante que celle du Quarnero. Elle abonde en jolies criques, au fond desquelles se mirent des villes au nom d'or, au site fait pour le plaisir des yeux, aux ruines gigantesques, au commerce vivant. Quels souvenirs évoquent Capo-d'Istria, Pirano, Cittanuova, Parenzo, Rovigno et Pola ! Toutes ces cités défilent, comme des tableaux magiques, sous le regard du touriste, que la vapeur hale-tante emporte sur les paquebots du Lloyd.

Capo-d'Istria, sur sa langue de terre, s'avance comme pour surveiller les deux lacs que l'Adriatique étend sous ses remparts. Pirano se signale de loin par son campanile, soutenant un ange fatigué de voler. Son vieux castel, couronnant de ses murs crénelés le sommet d'une colline, aux flancs rougeâtres et déchirés, protège le port et tranche vivement avec la forêt de pins noirs, dont les flèches altières hérissent la campagne environnante. C'est là que les Vénitiens remportèrent une éclatante victoire sur l'empereur Frédéric, et c'est là aussi que le fils de l'empereur fut retenu prisonnier, après la défaite de son père. La population saunière est occupée dans les grandes salines à l'embouchure du Risano et de la Corna-Lunga.

Quelles fines découpures, quels gracieux dessins dans cette ligne du rivage qui monte, s'abaisse, s'avance, se retire et présente sans fin un aspect nouveau ! Umago garde sa physionomie de ville de guerre. Cittanuova, par la couleur de ses maisons, contraste avec le pale feuillage des oliviers.

Parenzo, siège de la diète d'Istrie et résidence de l'évêque, montre de beaux vestiges de son antique splendeur. Son forum, son capitole, la curie, les temples de Mars et de Neptune, ses comices, son théâtre existent encore. C'est une autre Pompéi qui garde au soleil les ruines du passé. Le Romain qui ressusciterait pourrait s'y reconnaître comme au lendemain d'une défaite. Le temps a mis sur ces débris le prestige de l'histoire et de la légende. Je regrette qu'un archéologue, doublé d'un poète, n'ait pas encore songé à réveiller les souvenirs dormants sous ces décombres, à ranimer les générations éteintes et à nous faire assister aux diverses scènes de la vie publique et privée, à Parenzo, au IV<sup>e</sup> siècle. Les édifices romains fixeraient le théâtre des principaux événements et l'histoire religieuse et profane fournirait le héros et les acteurs de quelque drame émouvant. Plus d'un sage a circulé sous ces portiques ; plus d'un martyr a arrosé ce sol de son sang !

Ces palais byzantins, ce lion de Saint-Marc, nous disent l'importance de Parenzo sous la domination vénitienne. Les croisés, qui partaient pour la Terre-Sainte, y faisaient leur première escale. Son dôme est l'œuvre de Théodoric, roi des Goths, et donne un précieux spécimen de la basilique



des premiers temps du christianisme. L'église a trois nefs, précédées d'un atrium et d'un baptistère. Tous les matériaux sont des débris de monuments plus anciens.

Sur la place des seigneurs, de gracieux palais sont ornés de balcons bysantins, avec des lions appuyés aux angles; des puits présentent des margelles de bronze sculptées, usées par le frottement des chaînes. On se croirait à Venise.

Saluons au passage les ruines du monastère de San-Nicolo, envahies par la verdure, dans l'île de ce nom, et son campanile de granit qui sert maintenant de phare. Voici Rovigno, la cité blanche, commerçante et active. Elle tire sa richesse de ses bois d'oliviers et de ses vignes qui produisent le vin le plus capiteux de l'Istrie. Sa cathédrale est bâtie sur le modèle de Saint-Marc, à Venise. Elle s'élève sur une colline, domine la ville et la mer; une statue de la sainte Vierge remplace la flèche de l'édifice comme pour rappeler aux marins que leur mère du ciel les protège contre la fureur des tempêtes.

Fasana repose mollement derrière son voile de branches d'oliviers. En face apparaissent les îles Brioni, placées là comme une première digue de l'immense rade de Pola.

J'ai franchi deux fois le goulet qui sert d'entrée au port de la capitale maritime de l'Autriche. La Dalmatie nous offrira bien d'autres sites remarquables et plusieurs spectacles impressionnants. Aucun ne me fera oublier la vue superbe de Pola, de

son bassin, de ses arsenaux, de ses quais et de ses ruines. Deux forts redoutables commandent la passe que barre un flot également fortifié. Deux autres îles semblent jetées à l'ouverture de la rade comme pour en ménager graduellement la perspective et charmer le regard. La haute mer disparaît derrière deux collines qui s'allongent en forme de bras pour se rejoindre et fermer presque le cercle.

Le paquebot avance sur les eaux calmes d'un lac superbe, s'élargissant en un hémicycle presque régulier. A droite, dans une petite baie, sont construits les arsenaux qui retentissent du bruit incessant du marteau sur l'acier; plus loin s'alignent les cuirassés, dont les cheminées, les mâts et les antennes forment une forêt inextricable. En face, le quai dessine sa courbe gracieuse, fait valoir la belle façade du palais de l'Amirauté et se termine à gauche près du colossal monument des arènes, qui bientôt attire toute notre attention et absorbe nos regards et nos pensées.

Sur le penchant d'une colline brûlée et ravinée, l'énorme amphithéâtre étale majestueusement la double rangée de ses murs elliptiques et ses trois étages d'arcades élancées, aux larges ouvertures, coupant dans le ciel des lambeaux d'azur opalisé. Le soleil lui prête une teinte de corail rose en contraste avec l'ombre, que cette ruine gigantesque projette sur le sol et la surface unie de la mer.

Ces arènes n'ont pas la grandeur écrasante du Colysée ni la pesanteur de l'amphithéâtre de Vérone. A l'élégance des formes, à la légèreté des ordres, à la recherche des moulures, on devine l'atticisme de l'art grec. Vingt-six mille spectateurs, entrant par les quatre portes du cirque flanquées de pignons en saillie, pouvaient s'asseoir à l'aise sur les gradins de marbre. Ces gradins, les Vénitiens les ont emportés en 1148, pour les employer à la construction de leurs palais; aujourd'hui l'intérieur est vide. Au quinzième siècle, les Templiers, qui avaient un couvent dans le voisi-

sinage, s'y exerçaient aux joutes à la lance et y donnaient des simulacres de combat, des tournois et des fêtes. On distingue encore la *loggia*, l'ouverture des fosses, les canaux qui amenaient les eaux pour remplir le bassin, destiné aux naumachies.

Là, deux à trois mille esclaves s'égorgeaient pour distraire l'ennui des maîtres du monde. Là, les applaudissements des hommes demandaient aux victimes toujours plus de sang; ceux des

femmes, aux mourants, toujours plus de grâce.

Ces arènes, élevées par Titus, présentent un spécimen remarquable de l'architecture à ordres superposés. Adossé à la colline et séparé de toute autre construction, l'édifice offre, du côté de la mer, quatre ordres successifs, et deux seulement sur le côté opposé. Aux deux premiers ordres les ouvertures sont cintrées, mais d'un caractère différent. Au quatrième elles sont rectangulaires et surmontées d'une frise. Elles éclairaient l'immense promenoir circulaire, d'où la vue s'étendait sur l'arène, la mer, la ville et le paysage. Des assises évidées, appuyées sur le mur d'enceinte, marquent encore de distance en distance les points d'attache du velum qui abritait les spectateurs contre les rayons du soleil et rendait la lumière aussi douce à l'œil, par ses reflets habilement nuancés, que l'air, imprégné de parfums et de senteurs, était agréable à l'odorat. Le monument a vingt-cinq mètres de hauteur. Le grand



VOYAGE AUX ILES ILLYRIENNES. — BAINS D'ABAZZIA; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 34).



diamètre mesure quatre-vingt-onze mètres. Les arcs sont au nombre de cent quarante-quatre. Quatre pignons, fortement en vedette et symétriquement situés de chaque côté du grand axe, contenaient les escaliers qui menaient aux gradins supérieurs. Aujourd'hui le mur d'enceinte seul est presque intact.

Pola, comme Fiume et Trieste, possède deux villes distinctes. La nouvelle s'allonge sur le quai, en face des chantiers de la marine; la vieille ville est cachée derrière ce rempart de palais, d'hôtels et d'agences. Elle garde dans toute sa vérité le caractère italien. Les rues sont étroites, bien dallées. Ça et là des vestiges du passé apparaissent au cintre d'une fenêtre, dans l'angle d'une muraille, ou sur le pilier d'un portail. Ces vieux quartiers sont pleins d'intérêt. La vie s'y révèle si différente de ce qu'elle est en France.

La place de la ville forme un rectangle, le plus vaste que nous ayons vu dans toute l'Istrie et la Dalmatie. Le Municipio conserve plusieurs parties de l'ancien temple de Jupiter, principalement des pilastres, des frises et des rinceaux. La petite rue du Municipio passe devant le temple d'Auguste, aux proportions restreintes, mais bien conservé dans son ensemble. Il porte sur sa frise l'inscription nettement lisible :

*Romæ et Augusto Cesari Divi filio, patri patriæ.*

A Rome et à Auguste César, fils de Jupiter et père de la Patrie.

Le monument sert de musée. Des bustes de dieux et de déesses mutilés n'ont pu entrer dans l'enceinte et sont adossés aux colonnes et exposés aux injures du temps. C'est une saisissante image de l'état du vieux paganisme, qui n'a plus de valeur que pour les archéologues et les curieux.

Plus loin, sur la voie romaine, qui menait du forum aux remparts et qui est encore aujourd'hui la principale de l'ancienne cité, se dresse un arc triomphal que les habitants appellent la *Porta aurata*, ou porte dorée. Elle est dédiée à Minerve, par Silvia, fille posthume de Sergius, dont la famille joue un rôle dans l'histoire de Pola jusqu'au Moyen-âge. Les colonnes corinthiennes sont intactes. Pendant que je photographie le monument, les enfants accourent de tous côtés, et l'agent de police de service met une extrême complaisance à les faire ranger près de la barrière (voir la gravure page 42).

Les antiques murailles existent encore, ainsi que deux autres portes romaines, la porte *Gemina*, qui servait d'entrée principale à la colonie, et celle d'Hercule, reconnaissable à la massue et à la tête colossale du dieu, taillées dans la pierre. Du Nymphœum il ne reste plus que la statue de la naïade, devenue le centre d'une fontaine abondante. Le théâtre a été démoli pour construire un fort, et son emplacement a disparu sous un bastion. Il a fourni aux Vénitiens les quatre grandes colonnes de marbre précieux qui ornent le maître autel de Notre-Dame de la Salute, les deux colonnes de granit de la Piazzetta, et peut-être aussi les quatre chevaux de bronze doré qui se cabrent sur le portail de la basilique.

Ces ruines importantes, ces nobles débris, ne sont-ils pas une preuve de la caducité des choses humaines ? Plusieurs

générations ont bâti là des édifices qu'elles ont pu croire immortels. D'autres générations, parties de tous les coins du globe, sont venues se heurter et se fondre sur cette terre. Le frottement de l'homme qui passe use et détruit jusqu'aux ouvrages les plus gigantesques et les plus durables de ses aïeux. L'homme efface la trace de l'homme.

Pola, l'ancienne Piétas Julia, fut fondée par les Colchi, envoyés à la poursuite des Argonautes. Sa position riante et la sûreté de son port en ont fait la ville la plus florissante de l'Istrie. Elle s'est encore accrue depuis que l'Autriche multiplie ses efforts, pour renouveler et compléter son outillage maritime et militaire. L'admirable station de Pola lui permet de surveiller l'Adriatique, de transformer sa flotte et de la tenir à l'abri de toute surprise.

Pola compte aujourd'hui quarante mille habitants. Elle possède un évêché, un couvent de franciscains et plusieurs églises. La population est catholique et les écoles y sont nombreuses. De belles routes mènent à Gradina, Medolino, Stignano, Fasana, Dignano. Une ligne de chemin de fer relie le port et la rade, à Pisino et à Trieste. Enfin on trouve dans les environs le sable fin qui sert à la fabrication des glaces de Venise.

(A suivre).

## AU

### LENDEMAIN DE LA PERSÉCUTION EN CORÉE

Par M. ROBERT, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire en Corée.

(Suite et fin 1)

A partir de Takou, dans tout le bas de la province de Kyeng-sang, règne une affreuse disette, on la dit pire que celle de l'année 1877. Car, outre que les grandes pluies ont détruit une bonne partie des moissons, les insectes ont dévoré complètement ce qui avait été épargné, de sorte qu'on n'a pas même récolté la semence qui avait été jetée dans les rizières au printemps. Le peuple, n'ayant rien à manger, émigre en grande partie dans les provinces voisines, et ceux qui n'ont pas de quoi entreprendre un si long voyage vont mendier chaque jour à la porte des riches.

Les mendiants sont si nombreux qu'ils se constituent par bandes de trente, quarante et plus, assaillent tel ou tel village et de gré ou de force mettent la main sur tout ce qui peut servir de nourriture.

J'en ai vu de mes yeux pénétrer dans la cuisine du kongso où je me trouvais un jour, et devant le maître de maison, découvrir la marmite, manger sur place tout ce qui s'y trouvait renfermé, sans même sentir si c'était froid ou chaud, bien que la bouillie de riz qu'on avait préparée fût toute brûlante; l'un d'entre eux mourut étouffé pour être allé trop vite en besogne. Si on les maltraite, ils se vengent en mettant le feu aux quatre coins du village, et j'ai été témoin d'un de ces incendies allumé par les mendiants dans un grand village, où plus de quarante maisons ont été la proie des flammes. Le seul moyen d'échapper

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13 et 20 janvier.



aux molestations de ces affamés, c'est de manger en cachette pendant la nuit, et moi-même dans ma visite chez les chrétiens de ces parages, j'ai dû prendre mes repas le matin avant le jour et le soir après la tombée de la nuit. Car, entrant dans la cuisine, s'ils n'y trouvent pas de feu, ils pensent qu'il n'y a rien à faire cuire, que comme eux on souffre de la faim, et ils se retirent pour aller chercher fortune ailleurs.

Outre les mendiants si nombreux dont je viens de parler, il y a encore les voleurs de grand chemin, qui pillent les voyageurs, et vont quelquefois jusqu'à les dépouiller des vêtements dont ils sont couverts, bien heureux encore lorsqu'ils leur font grâce de la vie.

Les routes sont ainsi tout à fait dangereuses; aussi toutes les grandes auberges sont à peu près désertes, et celles qui en conservent encore le nom refusent de loger les voyageurs sous prétexte qu'on n'a rien à leur donner.

Il m'a donc été très difficile soit de parcourir le pays, soit de rassembler tous nos anciens chrétiens pour leur procurer les bienfaits des sacrements.

Hélas! beaucoup ont manqué à l'appel: les uns parce qu'ils n'avaient pas de quoi faire le voyage jusqu'au *kongso* où je me trouvais; les autres, le corps tout enflé à cause de la mauvaise nourriture, dont ils ne prenaient qu'une faible quantité, n'ayant pas la force de faire une demi-lieue de chemin, malgré leur bonne volonté, ne purent venir jusqu'à moi.

J'aurais voulu moi-même aller les trouver; mais d'autres difficultés m'en empêchaient, et je dus me contenter de les bénir à mon passage. D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, partis de différents côtés pour aller mendier leur nourriture de chaque jour, ne purent avoir connaissance de l'époque de la visite dans leurs districts respectifs.

Cependant j'ai été témoin d'actes admirables de ferveur et de dévouement dans la plupart des chrétientés que j'ai visitées. Malgré l'état de dénûment dans lequel ils se trouvaient, ces pauvres néophytes venaient me prier d'aller chez eux, « afin, disaient-ils, que nous puissions recevoir les sacrements avant de mourir, car il n'est guère possible que nous vivions jusqu'à la moisson de l'orge. » J'en ai vu encore venir de très loin, en haillons, sans une sapèque dans leur poche, et mendiant le long de la route un peu de bouillie, à peine suffisante pour les soutenir. Je les ai vus s'approcher des sacrements avec une telle ferveur que les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes, en les voyant oublier entièrement leur condition désespérée, pleurer de joie et remercier Notre-Seigneur de leur avoir accordé la grâce de recevoir les sacrements avant de mourir.

Oh! quelle foi vive sous des haillons à peine suffisants pour couvrir leur nudité! Combien j'en ai été ému moi-même! Je fis mon possible pour les consoler, donnant quelques sapèques aux plus nécessiteux quoiqu'ils le fissent tous. *Sed quid inter tantos?*...

\* \*

A Kyeng-tjyou, j'ai revu un lettré que je croyais avoir charmé l'année dernière par les sons harmonieux de ma boîte à musique. Ayant entendu dire que je me trouvais de passage à quelques lieues seulement de sa demeure, il vint

me saluer, me faisant mille excuses sur sa négligence à se préparer au baptême.

« Après l'entrevue que j'ai eue l'année dernière avec le Père, me dit-il, ma femme étant morte avec mes deux enfants, j'ai cru un moment que c'était une punition que m'avait infligée mon maître Confucius, pour avoir abandonné son culte... Ne pouvant vivre seul, je me suis remarié à une jeune fille noble, et, dans ma pauvreté excessive, je n'ai eu ni le temps, ni le courage d'apprendre le catéchisme et les prières. »

J'essayai, avec mon servent, de le consoler en dissipant ses doutes, et, à la suite d'un long entretien, il est parti en me promettant que, cette fois, il tiendrait parole et travaillerait à l'étude de la doctrine, sans se laisser de nouveau jouer par l'esprit malin.

Le district de Yeng-tchyen m'a reçu pour la première fois cette année, et j'ai eu la joie de donner le baptême à un savant lettré qui s'y était préparé avec une ferveur extraordinaire. Il a une nombreuse parenté, vit aisément; déjà il a eu plusieurs assauts à soutenir contre ses proches qui l'ont traité de fou; mais il a tenu ferme, leur répondant que sa folie le conduirait un jour à un bonheur sans fin et qu'il souhaitait que, non seulement ses parents et ses amis, mais que tout le monde de Corée lui ressemblât. Au su et vu de tous, il brûla les objets de superstition qui se trouvaient dans sa maison, sans s'inquiéter des dires de ses voisins; il convertit son père et sa mère, ainsi que deux lettrés ses amis.

\* \* \*

Dans le district de Tja-in, village de Ilkeun-kof, vient d'avoir lieu une petite persécution assez curieuse, que je ne veux pas passer sous silence, assuré que je suis qu'elle excitera votre intérêt. Un satellite de la ville, ayant appris que ce village était chrétien, s'aboucha avec quelques païens aussi méchants que lui, et vint se saisir de deux chrétiens, les rouant de coups, tout en leur demandant une forte somme d'argent.

Nos néophytes, sans se laisser déconcerter par ces sortes de brutalités, assez communes en Corée, refusèrent de donner une seule sapèque, lui demandant d'exhiber le mandat d'arrêt qu'il devait avoir reçu du mandarin. Tout étonné d'une pareille contenance, le satellite ne leur répondit que par une volée de coups. Les païens des environs, témoins de la scène, jubilaient entre eux, disant que c'en était fait des chrétiens, assez nombreux d'ailleurs dans ces parages. « On va, disaient-ils, les mettre tous à mort, comme en l'année 1866, et s'emparer de leurs biens. »

Loin d'être intimidés par de semblables menaces, nos chrétiens font volte-face et garrottent à leur tour ceux qui étaient venus les arrêter, se promettant bien de leur faire payer cher de tels actes de sauvagerie. Ce fut une vraie bataille et, au lieu de sapèques, le fameux satellite ne reçut que bon nombre de coups de bâtons, après quoi on lui donna la clef des champs.

A peine relâché, il fit les plus terribles menaces, disant que, sous peu, il reviendrait avec un mandat en bonne forme tuer tous les habitants du village. Mais nos néophytes ne lui en laissèrent pas le temps. Dès le lendemain, ils en appelèrent au mandarin de la ville, qui, apprenant qu'ils



étaient chrétiens, refusa de les entendre. Trois jours de suite ils se présentèrent, réclamant justice contre les coupables, sans qu'il voulût leur donner satisfaction, se contentant de leur dire poliment de se retirer. Se présentant alors pour la quatrième fois, ils lui dirent que, s'ils étaient coupables, ils ne demandaient pas mieux que d'être châtiés, sinon ils ne pouvaient comprendre comment un satellite, valet du mandarin, se permit, de sa propre autorité, à l'insu de son supérieur, de battre le peuple innocent, dans le seul but de lui extorquer quelques sapèques ».

« — Y aurait-il deux mandarins dans le district de Tja-in ? s'écrièrent-ils. Si vous refusez de nous faire justice, nous vous demandons par écrit un acte de refus, afin que nous puissions en appeler au tribunal supérieur, à la ville de Taikou. »

A ces paroles, le mandarin interdit restait silencieux, lorsqu'un prétorien qui se trouvait à ses côtés s'élança sur nos néophytes et les frappa à plusieurs reprises. Un chrétien l'en réprimanda vivement, lui disant, de manière à être entendu du mandarin :

« — Comment, toi, misérable prétorien, tu te permets de frapper des nobles du peuple, dont la condition est préférable à la tienne (car après tout tu n'es qu'un valet), et que le mandarin a renvoyés poliment jusqu'ici ! tu es donc plus élevé que ton maître, puisque tu fais ce qu'il n'a pas cru devoir faire, bien qu'il en ait le pouvoir. Tout est curieux dans notre district, les satellites et les prétoriens agissent de leur propre mouvement sans en être punis... »

A ces mots, le mandarin, ne sachant comment se tirer d'affaire, ordonne à ses valets de fustiger le coupable. Le prétorien en question paya sa hardiesse en recevant quinze coups, et le satellite fut frappé de quarante coups de la planche à voleurs.

« — Vils misérables, leur dit le mandarin, que ce peuple soit chrétien ou non, que vous importe ? et quand même le roi ordonnerait d'arrêter les chrétiens, ce serait à moi de le faire et non à vous... »

Puis, faisant écrire un billet par lequel il défendait de molester, à l'avenir, les chrétiens de ce village, il le remit à nos néophytes, en disant de ne pas s'inquiéter davantage, que pareille chose ne se représenterait plus.

Ceux-ci, de retour chez eux, firent afficher le billet du mandarin au village païen auquel ils appartiennent ; et depuis lors plusieurs infidèles ont demandé à s'instruire, disant que la religion doit être bonne puisque le mandarin ne les avait pas condamnés. « D'ailleurs, ajoutèrent-ils, on dit qu'à la capitale tout le monde est chrétien. »

\* \* \*

En terminant ma lettre, j'ajouterai qu'après bien des difficultés, j'ai parvenu à m'établir au milieu de mes chrétiens de la province de Kyeug-Sang. C'est pour la première fois, comme vous le savez, que le missionnaire fixera sa résidence d'été dans le pays. Espérons que la présence de leur Père sera un puissant encouragement pour nos pauvres néophytes, et que le saint sacrifice, célébré chaque jour sur cette terre féconde, fera germer la foi dans le cœur d'un grand nombre d'infidèles, fortifiera ceux qui sont déjà convertis et produira d'abondants fruits de salut. C'est

mon vœu le plus ardent, et j'ai la ferme confiance que le bon Dieu bénira mes efforts, surtout lorsqu'il est sollicité chaque jour par les ferventes prières de ceux qui s'intéressent à la prospérité de cette partie de sa vigne confiée aux soins du plus indigne de ses serviteurs.

FIN.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme du diocèse de Rennes, avec demande de prières spéciales. . . . .	1000
Un abonné de Turin (Italie) . . . . .	47
Anonyme de La Balme, par Lagnieu, diocèse de Grenoble. . . . .	30
En mémoire de Mlle Elisabeth, de Marseille. . . . .	100
M. Ducq, à Hasparren, diocèse de Bayonne. . . . .	12 60
F. D. V., de Lyon . . . . .	600
Trois anonymes, dons recueillis par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	15
En mémoire d'un défunt, diocèse de Belley. . . . .	25
Fr. M. de Chevières, diocèse de Lyon. . . . .	200

Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.

C. V. M., diocèse de Tournai, Belgique. . . . .	25
Mlle Josephine Berne, à Lay, diocèse de Lyon. . . . .	10
M. Jules Boulaide, à Brassac, diocèse d'Albi. . . . .	5

Pour le Frère Evagre, supérieur des Frères de Jérusalem.

Mme Mas., de C, diocèse de Lyon. . . . .	10
--	----

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Marie de Brest).

M. l'abbé Biseau, à N.-D. de Liesse, diocèse de Soissons. . . . .	100
---	-----

Pour la mission d'Extrême-Orient la plus nécessiteuse (au même).

M. Lescure, diocèse de Langres. . . . .	19 50
---	-------

Pour les missions du Japon.

M. l'abbé X., du diocèse de Châlons-sur-Marne. . . . .	100
--	-----

Pour les missions du Tong-King (Mgr Terrès).

Mme C. de M. de L. V., Lyon. . . . .	500
--------------------------------------	-----

Pour les missions de la Chine (P. Marie de Brest).

M. l'abbé X., du diocèse de Châlons-sur-Marne. . . . .	100
--	-----

A Mgr Th. Rutges, pour la Mongolie orientale.

Edition néerlandaise. . . . .	72
-------------------------------	----

Pour les missions de la Cochinchine.

Mme C. de M. de L. V., de Lyon. . . . .	500
---	-----

Au R. P. Prinzen, missionnaire au Kiang-Nan.

Edition néerlandaise. . . . .	132
-------------------------------	-----

Pour les missions d'Afrique (Abyssinie).

Un curé de la Lorraine. . . . .	25
Mme C. de M. de L. V., à Lyon. . . . .	500

Au cardinal Lavigerie, pour l'Afrique équatoriale.

M. Vallet, diocèse de Metz. . . . .	3
-------------------------------------	---

Au même pour ses missions des Grands-Lacs en Afrique équatoriale.

M. Lescure, diocèse de Langres. . . . .	19 50
M. l'abbé X., du diocèse de Châlons-sur-Marne. . . . .	200

Pour Mgr Navarre, pour la Mélanésie.

M. l'abbé X., du diocèse de Châlons-sur-Marne. . . . .	100
--	-----

Pour la propagande du Bulletin.

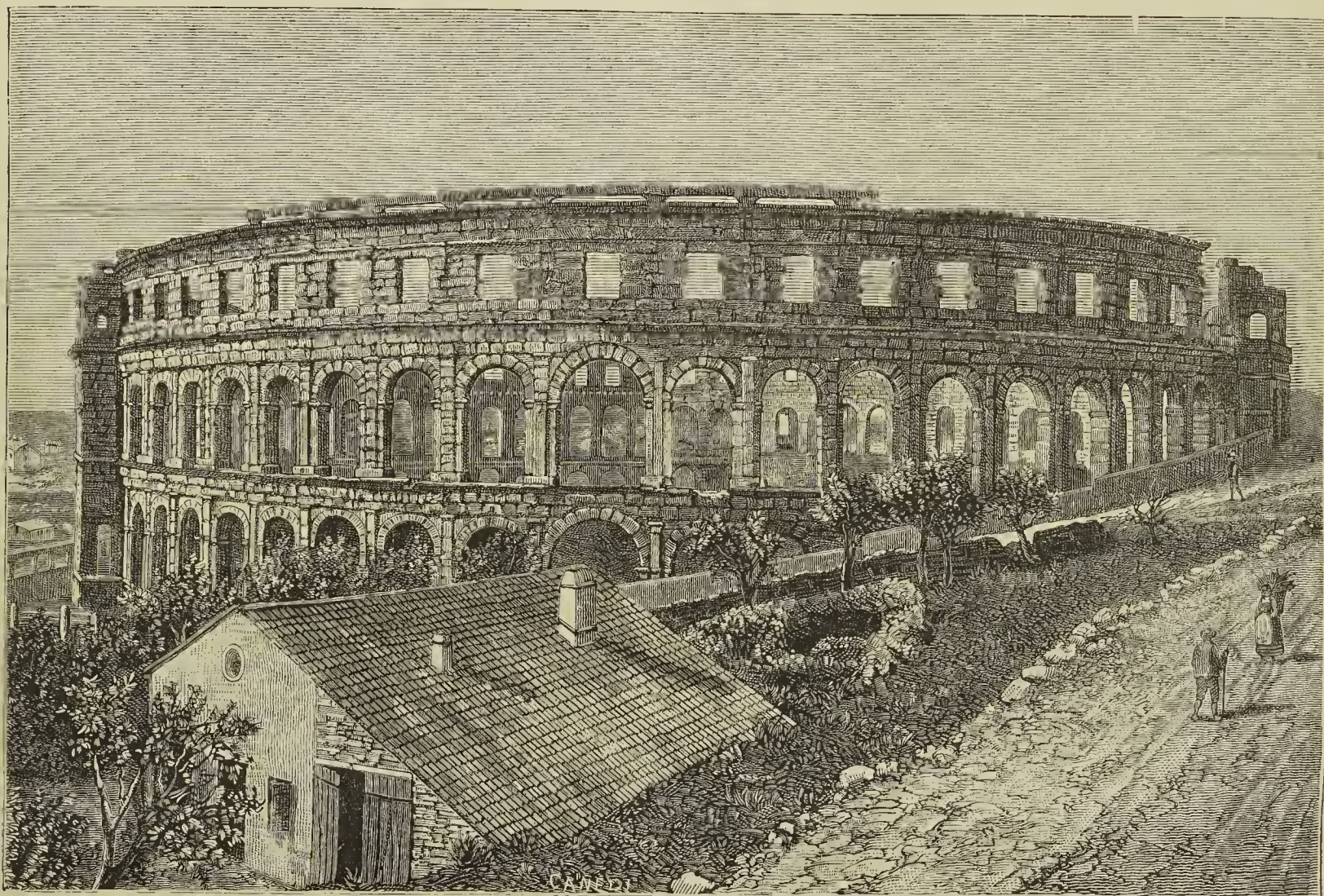
Mlle J. Thouvenot, à Dijon. . . . .	10
-------------------------------------	----

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.





VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — AMPHITHÉÂTRE DE POLA ; d'après une photographie prise par M. l'abbé P. Bauron (voir page 45)

## LES INONDATIONS EN CHINE

De grandes inondations ont désolé dernièrement plusieurs provinces de la Chine. Un missionnaire bien placé pour en apprécier l'étendue, nous adresse sur ce triste sujet la communication suivante que nous nous empressons de publier.

LETTRE DU R. P. BOUCHER, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN.

Sans doute le télégraphe vous a déjà appris que le Hoang-ho ou fleuve Jaune a rompu ses digues et s'est répandu vers le sud en dévastant tout sur son passage. Si l'on a négligé de vous tenir au courant des derniers événements, je serai heureux de pouvoir porter à votre connaissance quelques détails puisés soit dans la correspon-

dance de nos Pères, soit dans les journaux tant chinois qu'anglais de Chang-haï.

Tout le monde sait que le fleuve Jaune ou Hoang-ho a plusieurs fois changé de lit. Aussi à la première nouvelle du sinistre, le bruit courut-il tout d'abord qu'il revenait simplement à son ancien lit, et qu'au lieu de se rendre au golfe de Chan-tong, il apporterait à la mer Jaune le tribut de ses eaux. Il n'en a pas été ainsi.

C'est au-dessus de Kaï-fong-fou, dans le Ho-nan, que la digue a cédé. Depuis longtemps des milliers et des milliers d'ouvriers travaillaient à empêcher le désastre. A Tong-ming, dans le Tché-li, des milliers de taëls avaient déjà été dépensés pour fortifier les digues, et cependant on s'attendait d'un moment à l'autre à voir la ville envahie : on travaillait avec une ardeur fébrile quand tout à coup on s'aperçut que la fureur du torrent était tombée. Hélas ! elle n'a épargné le nord que pour s'exercer plus cruellement dans le sud.

La brèche a été faite à soixante milles au-dessus de Kaï-fong-fou. Du premier coup, plusieurs milliers d'hommes occupés à fortifier les digues ont été emportés, et le torrent furieux s'échappa sans rencontrer d'obstacle dans l'immense plaine qui descend vers le Yang-



tse-kiang. Dès le 23 septembre, le pays inondé formait un lac de vingt milles anglais sur soixante-dix, là où s'élevaient autrefois de florissants villages de plus de deux ou trois mille familles. Que sont devenues les maisons en terre des paysans ? Les morts ne se comptent pas. Les survivants meurent de faim.

Le gouvernement a destiné aux inondés les impôts de plusieurs provinces ; dans beaucoup de villes des souscriptions plus ou moins volontaires se font pour venir au secours des malheureuses victimes du fléau. Mais qu'est-ce que cela pour ces millions d'infortunés ? La Sainte-Enfance a là une belle moisson à recueillir. Mais il faut agir promptement et fermement. Les protestants se sont de suite transportés sur le lieu du sinistre et distribuent des secours en argent et en nature. Les missionnaires n'ont pas été moins prompts à s'y rendre : mais leurs ressources sont-elles égales à celles des prédicants américains ?

Pendant que le lac, formé par la masse des eaux, s'étend lentement en conservant une profondeur variable de cinq à dix pieds, les petits cours d'eau qu'il rencontre, s'enflant outre mesure, portent au loin la nouvelle du désastre et la menace de nouveaux malheurs. Les affluents de la rivière Hoai sont les canaux naturels qui amènent vers le sud les eaux du lac formé plus haut. C'est par la Hoai, dit-on, que s'écoule une grande partie des eaux vers l'est. Mais quelle direction prendront ces eaux ? Actuellement elles remplissent les lacs Hong-tse, Koayeu situés dans le nord du Kiang-sou et de là elles se déversent, dit-on, mais en petite quantité par le canal Impérial dans le Yang-tse-kiang. Si le flot furieux pénètre dans le canal impérial avec toute sa force, il est indubitable que les plus grands malheurs s'ensuivront. De fait, si un fleuve comme le Hoang-ho continue à suivre le cours de la Hoai et se rend par les lacs dans le canal impérial, il est impossible que les digues du canal résistent à sa violence. D'autre part le pays situé à l'est, du côté de la mer, est notablement plus bas que le canal. Ce serait la ruine et la mort pour cette florissante région.

Aussi le gouvernement cherche-t-il tous les moyens de prévenir ces malheurs. On voudrait réparer la brèche au-dessus de Kaï-fong-fou et ramener le Hoang-ho à son ancien lit. Mais ce projet semble presque impraticable pour le moment. Les matériaux manquent, dit-on, dans le pays. Et d'autre part les Chantonais ne sont peut-être pas fâchés de voir leur terrible hôte porter ailleurs ses eaux toujours menaçantes, et c'est avec la plus grande satisfaction que les habitants de Tsi-ngan-fou voient chaque jour décroître le niveau du fleuve. Quoi qu'il en soit, deux projets sont en présence. Les uns veulent faire reprendre au fugitif son ancien lit, et au sortir du lac Hong-tse, le diriger vers la mer à l'est, au grand désespoir des habitants habitués à traverser en brouette le lit sablonneux du terrible fleuve Jaune. D'autres préfèrent

1 e diriger vers le Yang-tse-kiang par les lacs. Le projet semble très dangereux pour les digues du canal impérial. On travaille, semble-t-il, avec ardeur de tous côtés. Les inondés sont occupés à élever des digues pour prévenir de plus grands malheurs. C'est un moyen de les occuper et de leur faire gagner leur riz.

Mais, hélas ! arrivera-t-on à temps ? Depuis deux mois nous n'avons pas eu une goutte de pluie : que sera-ce si, comme il faut s'y attendre, l'hiver qui s'avance grossit tous les cours d'eau par la pluie qui l'accompagne ? Il est impossible de prévoir jusqu'où s'étendra le fléau ? Ce sont des millions et des millions de misérables qui se trouveront sans demeure et sans moyens de subsister. Les chrétiens sont relativement peu nombreux au nord du Kiang dans le *Kiang-sou* et le *Ngan-hoei* : mais les missionnaires savent par expérience que ces fléaux sont souvent permis par Dieu pour le salut éternel des victimes, et il semble que le Dispensateur des grâces est plus particulièrement disposé à donner la vie de l'âme à ceux qui sont ainsi privés de la vie du corps. Puisse-t-il en être ainsi ! Et s'il est impossible d'échapper au fléau, au moins faudra-t-il s'efforcer d'en tirer tout le fruit spirituel que la divine Providence voudra y attacher.

*Dernière heure.* — Le lac Hong-tse dans lequel se déverse la Hoai a monté considérablement. Il s'en faut d'un pied qu'il atteigne le haut de la digue du canal impérial. Pour le moment, l'eau ne monte plus.

## TONG-KING OCCIDENTAL

### *Le sacre de Mgr Gendreau.*

Voici le récit d'une fête grandiose. La mission du Tong-King n'est plus au temps où il fallait choisir des cavernes pour procéder à ces cérémonies imposantes. Aux jours de persécution, Mgr Retord, fut, tous nos lecteurs le savent, sacré avec une mitre en papier, une crocse en bambou et un anneau de verre. Cette fois la fonction a été plus solennelle. Elle a eu lieu à Ké-So et non à Ha-noi, parce que les chrétiens pouvaient plus facilement se réunir à Ké-so, qu'en tout autre endroit.

LETTRE DE MGR PUGNIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL, A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Le 16 octobre dernier, j'ai sacré Mgr Pierre-Marie-Gendreau, évêque de Chrysopolis. Le Saint-Siège me l'avait accordé pour coadjuteur par un bref du 26 mars 1887.

J'avais obtenu de Rome l'autorisation de retarder le sacre après le terme fixé par les Saints Canons, afin de pouvoir le faire à une époque favorable pour la mission



et pour les assistants. Une circulaire en avait fixé le jour plus de deux mois à l'avance.

Les soixante-quatre maisons qui forment le chef-lieu de la mission de Ké-so, évêché, habitations des missionnaires et des prêtres indigènes, grand séminaire, école des catéchistes, imprimerie, ces maisons, dis-je, auraient été loin de suffire à loger le nombreux personnel que la cérémonie devait nous amener. Il a fallu élever deux vastes hangars en bambou, ayant chacun cent huit mètres de longueur. Mais n'allez pas croire que ces maisons sont des palais ; ce sont des cases annamites en bois et en bambou, vastes, commodés et saines ; le toit est en joncs de mer, qui prennent difficilement feu.

Quatre jours avant la fête, le mouvement commençait déjà, et l'on voyait arriver, en grand nombre, les évêques, les missionnaires, les prêtres indigènes, les catéchistes et même les fidèles. La fête approchait et chacun était empressé de la voir. La veille, une canonnière, deux grands vapeurs et deux chaloupes nous amenaient les invités et les visiteurs. La longue et vaste avenue qui conduit en droite ligne du fleuve à l'église, était bordée des deux côtés de nombreux étendards et fut illuminée dès la tombée de la nuit.

\* \* \*

Le dimanche matin, à six heures et demie, le cortège arriva devant l'évêché pour conduire les évêques à l'église. Cent trente jeunes gens, ayant un costume particulier, portaient de grands étendards et ouvraient la marche. Ils étaient suivis de plus de quatre cents notables, délégués des paroisses de la mission, tous en grand costume ou habit de cérémonie. Derrière eux marchaient deux cent cinquante élèves, au service des prêtres ou députés par les deux séminaires et la classe des catéchistes, puis deux cents catéchistes en habit long et noir, en forme de soutane. C'est le costume du personnel de la Maison de Dieu. Venaient ensuite trente élèves du séminaire de théologie, quarante-trois prêtres indigènes et trente missionnaires, tous en surplis. Parmi ces derniers, il y avait deux provicaires provinciaux des Révérends Pères Dominicains. L'évêque élu marchait au milieu des évêques assistants. Enfin l'évêque consécrateur était précédé et suivi de ses porte-insignes. Plusieurs notables fermaient le cortège. Sur le parcours étaient échelonnées trois musiques annamites, dix grands tambours et trois compagnies de tambours ordinaires, battant aux champs.

Les officiers et les visiteurs français attendaient nombreux sur la place de l'église. Lorsque le cortège est entré, l'orgue jouait un morceau plein d'entrain qui se mêlait très bien au son des tambours.

Il était plus de sept heures lorsque la cérémonie commença. Je célébrai une première messe pontificale. Mgr Onate, vicaire apostolique du Tong-King central, et

Mgr Pineau, vicaire apostolique du Tong-King méridional, étaient évêques assistants. Mgr le Vicaire apostolique du Tong-King septentrional occupait un fauteuil d'honneur. Mgr Terrès, vicaire apostolique du Tong-King oriental, forcé de s'absenter de sa mission, s'était fait représenter par son provicaire.

Les autorités françaises et les officiers, que j'avais invités à cette cérémonie, d'un intérêt tout particulier pour eux, se sont empressés d'y venir tous en grand nombre. M. Berger, secrétaire général, remplaçait M. Richard, résident général, en voyage au Japon. M. le général de division Munier, commandant en chef les troupes du corps d'occupation, retenu par des douleurs rhumatismales, était représenté par deux officiers d'état-major. M. Boulanger, intendant général, était accompagné de M<sup>me</sup> Boulanger et de sa fille. Le commandant de la marine, M. Coulambaud, capitaine de vaisseau absent, avait délégué M. Fourett, lieutenant de vaisseau, son adjudant de division. M. Nogier, directeur du service de santé, ayant rang de colonel, le colonel Gros, commandant d'artillerie, le colonel Tisseyre, chef d'état-major militaire de M. le Résident général, plusieurs commandants, capitaines et lieutenants de vaisseau, représentaient les différents corps des médecins de l'armée et de la marine. M. Granade, commandant le génie, empêché par la maladie, avait chargé M. Lecornu, capitaine de la même arme, de le remplacer. Le Trésor avait trois de ses membres, et M. Travers, directeur des postes et télégraphes, représentait son corps. M. le docteur Robert, médecin en chef de l'hôpital, qui nous rend de nombreux services, a été retenu par ses fonctions, et M. le Directeur en chef des douanes, par suite de l'éloignement et d'un retard imprévu, n'a pas eu le temps d'arriver de Haï-Phong. Une chaloupe, montant de Ninh-binh, nous a amené M. le Vice-Résident de la province et le commandant d'armes, M. Duclot, chef de bataillon.

La Compagnie des Messageries fluviales Marty d'Abbadie avait, de sa propre initiative, mis un de ses magnifiques vapeurs à la disposition des Français désireux d'assister au sacré et, par une délicate attention, elle avait accordé pour la circonstance le passage entièrement gratuit aux missionnaires qui voyageaient à bord de ce bateau. M. d'Abbadie, que j'avais invité personnellement, était accompagné de sa sœur. Le nombre des autres visiteurs, tant de Hanoï que d'Haï-Phong, devait approcher de la cinquantaine. J'ai remarqué les rédacteurs en chef des deux journaux du Tonkin, M. de Boisadans et M. de Cuero de Cagolin, des fonctionnaires de la Résidence et des postes, et plusieurs négociants de ma connaissance.

Parmi les autorités annamites, j'avais invité tout particulièrement le vice-roi du Tong-King, Nguyễn-Hica-Dô, premier mandarin du royaume, avec lequel je suis lié



depuis longtemps. Il désirait vivement représenter officiellement le gouvernement annamite dans cette cérémonie solennelle, exprimer lui-même les félicitations et nous remettre, à Mgr Gendreau et à moi, les insignes dont le roi Dong-Khanh avait eu la délicate attention de nous honorer à l'occasion du sacre. Mais la mort de son fils aîné, arrivée subitement, ne lui ayant pas permis de s'absenter, il a délégué un de ses hauts fonctionnaires pour le remplacer. Le gouverneur de la province de Ninh-Binh, plusieurs sous-préfets annamites, tous les chefs de canton de l'arrondissement de la Mission et plusieurs maires des communes exclusivement païennes, ont tenu à nous offrir l'assurance de leur estime et à assister à cette fête si extraordinaire pour eux.

J'allais oublier de mentionner les cent trente religieuses indigènes qui représentaient vingt-un couvents « d'Amantes de la Croix ».

Quant aux fidèles accourus des diverses parties de la Mission, surtout des paroisses voisines, il est difficile d'en déterminer le chiffre. On peut cependant estimer à 14,000 ou 15,000, tant chrétiens que païens, les assistants qui remplissaient l'église, les alentours et la vaste avenue de la Mission.

Pendant deux jours, ce fut une foule compacte et immense comme en France aux grandes fêtes. Une inondation, malencontreusement survenue à la suite de deux typhons successifs, ayant rendu les communications difficiles, a sensiblement restreint le nombre des visiteurs. Je comptais auparavant sur 20,000 ou 25,000 assistants et nous avons pris nos précautions en conséquence.

Nous avons fait d'avance des provisions. Les prêtres, les catéchistes et les élèves appartenant à la Maison de Dieu, étaient naturellement logés à la Mission. En y ajoutant les notables délégués par les paroisses et les aides qu'il a fallu nécessairement employer dans la circonstance, on arrive facilement au chiffre de 1700 ou 1800 personnes que nous avons entretenues pendant quatre jours.

\* \* \*

Selon l'usage du pays, le jour du sacre, nous avons donné un repas à tous les chrétiens qui sont venus à la cérémonie. On avait couvert de treillis en bambou une vaste cour qui a été transformée en réfectoire. Grâce à cela, on a pu servir à la fois deux mille personnes. Cette première série ayant terminé son repas, arrivait le tour de deux mille autres chrétiens et ainsi de suite. Avant quatre heures du soir, 13,000 à 14,000 personnes avaient eu leur part de la fête et tout le monde était content. Pour éviter la confusion, on amenait les chrétiens, paroisse par paroisse; ils étaient conduits par un catéchiste de la paroisse même, qui les connaissait et était chargé de veiller à ce que personne ne fût oublié. Trois

prêtres, aidés de quatre-vingts catéchistes environ, étaient préposés à la surveillance de ces agapes. Les servants se comptaient par centaines, la multitude et la variété des convives nécessitant des différences et des attentions particulières dans le service.

Les païens étaient servis à part, et, tout naturellement, les convenances voulaient qu'on employât pour eux plus de formes qu'à l'égard des chrétiens qui sont les enfants de la maison.

Les pauvres n'ont pas été oubliés. Un diacre avait été chargé de leur faire la distribution. Il était aidé de dix catéchistes et d'une trentaine de servants. On a placé sur deux longues lignes tous ces mendiants, au nombre de 1,500 environ, en grande majorité païens. Chacun a reçu une ration de viande et une bonne ration de riz. J'ai tenu à ce que, ce jour-là, tout le monde prit part à la fête. Ces pauvres, arrivés avant la cérémonie, sont restés une semaine. C'était un moment de disette, et, se voyant secourus par la Mission, ils préféraient demeurer auprès de nous que d'aller mendier ailleurs. J'ai dû leur faire tous les jours des distributions d'aumônes considérables.

\* \* \*

La cérémonie du sacre avait duré trois heures et personne ne paraissait l'avoir trouvée trop longue. Tout chrétien, comme celui qui a oublié un certain temps la pratique de ses devoirs religieux, se trouve, en pareille circonstance, pénétré d'un sentiment profond qui le touche. Il se plaît à rentrer un moment en lui-même, il réfléchit, il sent qu'il a encore la foi, et, dans l'intime de son âme, il est heureux de se retrouver chrétien.

Après la cérémonie, Mgr Gendreau est entré chez moi et nous nous sommes donné une fraternelle accolade. Les confrères de la Mission se sont empressés de venir présenter leurs hommages à Sa Grandeur. Les évêques assistants, les invités et les visiteurs, sont entrés successivement offrir leurs félicitations au nouvel évêque, et nous lui avons tous souhaité de longues années de vie. *Ad multos annos !*

Les salutations officielles des différents corps de la Mission ont été remises à la soirée. Il était temps de déjeuner, et chacun de nous en sentait le besoin. Au repas il y avait soixante-quatorze couverts. C'était tout ce que pouvait contenir la vaste salle disposée et décorée pour la circonstance. Une franche cordialité régnait parmi les convives, et on voyait facilement que c'était une réunion de Français et d'amis.

A trois heures du soir, les prêtres, le personnel de la Maison de Dieu, élèves du grand séminaire de théologie, catéchistes, élèves des divers établissements et servants, sont venus solennellement faire leurs salutations avec nombreux compliments en latin, en chinois et en annamite. Après eux se sont présentées les religieuses indi-



gènes « Amantes de la Croix ». Les délégués des paroisses ont suivi successivement, selon l'ordre qui leur avait été assigné. Des chrétientés et des particuliers ont été aussi reçus à leur tour, et, en moins de deux heures, plus de 1,500 personnes ont baisé l'anneau du nouvel évêque.

A la tombée de la nuit, un salut solennel a été donné par Mgr Gendreau, et, après le dîner, des zouaves du poste de Kê-Sô ont chanté des morceaux patritiques que tout le monde a admirés.

\*  
\* \*

Au milieu de cette foule immense, de ce va-et-vient continuel, de ces milliers de personnes on n'apercevait point de tumulte, on n'entendait point ces cris, ce vacarme qui choquent d'ordinaire dans les grandes réunions. Nous avons eu soin de distribuer d'avance les fonctions, d'assigner à chacun sa besogne, de multiplier les surveillants, et, grâce à ces précautions, chaque chose se faisait avec ordre et sans bruit extraordinaire. Même dans la fête extérieure on remarquait ce calme et cette réserve qui font honneur aux réjouissances religieuses.

Plusieurs ont été étonnés que la Mission ait pu donner l'hospitalité à tant de milliers de personnes dans l'espace de quelques heures et se demandent comment elle a pu trouver les ressources pour faire face à des dépenses dont ils exagèrent le chiffre. Nos chrétiens ont compris que la Mission avait, en cette circonstance, une charge considérable, et, malgré les malheurs de plusieurs années, ils ont tenu à témoigner leur dévouement et à concourir aux frais de la fête. Les paroisses qui n'ont pas été trop éprouvées ou qui sont en partie relevées de leurs désastres, ont offert spontanément des présents qui nous ont été d'un grand secours. Des particuliers, qui sont dans une honnête aisance, se sont aussi montrés généreux ; et même les païens, en venant nous exprimer le témoignage de leur sympathie, nous ont apporté des présents selon la coutume du pays. D'ailleurs toutes les provisions ayant été achetées et préparées en temps opportun par des personnes dévouées et consciencieuses, l'excédent des dépenses supporté par la Mission n'atteint pas un chiffre bien considérable. J'avais pris la précaution de défendre d'avance aux paroisses dévastées dans les premières années d'offrir des cadeaux et de prendre part aux frais que d'autres moins éprouvées pouvaient se permettre de faire sans inconvénient.

Voilà comment s'est passée la fête du sacre.

Je désire que Mgr Gendreau, comme je le lui ai souhaité le jour de la cérémonie, consacre son coadjuteur dans vingt ans, et je prie Dieu de lui épargner la peine de voir se renouveler les nombreuses épreuves qui ont affligé la Mission dans les années qui viennent de s'écouler.

## NÉCROLOGIE



Le Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Paris, vient de perdre un de ses plus anciens membres. M. Auguste Nicolas, l'auteur des magnifiques *Etudes philosophiques sur le christianisme*, est décédé à Versailles à l'âge de 81 ans.

Nous demandons aux missionnaires et à nos lecteurs de joindre leurs prières aux nôtres pour le repos de l'âme de cet homme de bien, qui fut un magistrat distingué, un écrivain éminent et un grand chrétien.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Lamaze, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, a envoyé dernièrement à S. Em. le cardinal Simeoni, une lettre contenant l'obole offerte au Souverain Pontife par les fidèles océaniens, ainsi qu'une adresse du roi de Samoa, Sébastien Fakana, à S. S. Léon XIII. Ce monarque ajoute à sa signature la qualification de *chef des catholiques des îles Tonga*. Au nom de ses sujets, il exprime au Saint-Père les sentiments du plus filial dévouement et implore la bénédiction apostolique. A cette noble manifestation s'associe également avec son peuple la reine Amélie des Wallis.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Bas-Zambèze** (*Afrique australe*). — Le R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze, nous écrit de Quilimane, le 14 décembre 1887.

« Le 15 du mois dernier, nous avons eu, au collège du Bon-Jésus, la distribution solennelle des prix présidée par S. Exc. M. le gouverneur de Quilimane, Jean-Emmanuel Guerreiro d'Amorim. A cette occasion nos élèves ont joué une petite comédie, *le Médecin sans pareil*, devant un public choisi et cet exercice de déclamation a été très applaudi.

« Le Bonga de Masingano a été vaincu dans la dernière guerre. Fait prisonnier, il a été conduit à la capitale, jugé et condamné. On vient de le transporter dans une île de la côte occidentale, à Saint-Thomé, où il expiera les nombreux méfaits de sa misérable vie.

« Hier, 13 courant, on a inauguré le chemin de fer de Laurenço-Marquez nouvellement construit, et reliant la côte au Transwaal. S. Exc. le gouverneur général de la province, M. Auguste de Castilho est allé assister à l'inauguration. Dieu veuille que ce nouveau chemin de fer soit un débouché plus facile pour étendre avec rapidité le règne de Dieu au milieu des peuplades de l'Afrique païenne ! »

**Bornéo.** — Le *Sarawak Gazette* annonce que la première église catholique permanente bâtie dans le district de Sarawak, a été ouverte le 23 octobre 1887. Elle se trouve à Kanowit, localité située sur la rivière Rejang à environ quatre-vingt-dix milles (cent cinquante kilom.) de la côte. C'est le R. P. Jackson, supérieur de la mission, qui a présidé la cérémonie.



## LA MISSION DE SAINT-PIERRE-DE-ZIFTÉ (Égypte).

Notice du R. P. BARON, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

### UNE MESSE, LE DIMANCHE, A SAINT-PIERRE DE ZIFTÉ.

Pour avoir une idée exacte de ce que nous appelons grand'messe, à Zifté, il faudrait y assister soi-même. L'Orient est toujours le pays du mystérieux, on le rencontre partout, dans la construction des églises orientales comme dans les mœurs de ses habitants. L'usage en Orient veut que, dans les églises, il y ait une place réservée uniquement pour les hommes et une salle de même réservée pour les femmes. Dans les grandes églises proprement dites, le corps de l'église est pour les hommes, les femmes sont logées dans les tribunes tout autour et cachées derrière un treillis plus ou moins artistement travaillé.

Notre église, pour le moment, n'est autre chose que la réunion de quatre chambres. La salle où est l'autel est la chapelle proprement dite ou la place réservée aux hommes. De chaque côté de l'autel, se trouvent deux chambres latérales à l'usage des femmes et des petites filles des Sœurs; à l'entrée de la chambre principale dans une petite salle sont groupés nos enfants autour de notre petit harmonium. La surveillance pendant la messe est faite par le Révérend Père Merlini chez les hommes, et par les Sœurs chez les femmes pendant que le Père Villevaud, de son harmonium, a les yeux sur les enfants.

Il est neuf heures, nous sommes obligés d'attendre un instant avant de commencer la messe, car tous nos chrétiens ne sont pas arrivés; nous n'avons pas encore de cloches pour les appeler à l'église et la plupart d'entre nos fidèles n'ont ni horloge, ni montre chez eux, de sorte qu'ils n'arrivent pas régulièrement.

Voici toute une famille de Coptes bons catholiques, qui se présente. Le chef de la maison est en tête; il ressemble

(1) Voir les *Missions catholiques* des 20 et 27 janvier.

tout à fait à un vénérable patriarche. Coiffé de son colossal turban, on le prendrait pour un musulman, sans le signe de la croix qu'il trace en entrant sur son front avec l'eau bénite. Rien, du reste, ne le distingue, dans son vêtement, du commun des musulmans; il a bien, il est vrai, une croix tatouée sur le poignet droit, mais les larges manches de son habit ne laissent pas paraître. Il est d'usage, parmi les Coptes catholiques et schismatiques, de porter ainsi, imprimée dans leur chair, le signe du chrétien, c'est ce qui les distingue des musulmans. Aussi il n'est pas rare, quand on arrive dans un village arabe où il se trouve des Coptes, de les voir venir présenter leur poignet en se disant : *Nossani* (chrétiens). Notre vieillard à barbe blanche s'avance

jusqu'à l'autel. Arrivé là, il se prosterne les genoux en terre, s'étend de tout son long et baise avec respect la natte qui sert de tapis d'autel, puis se relève à moitié, porte sa main droite à plusieurs reprises du degré de l'autel au front et de son front au marchepied. Son petit-fils, de six à sept ans environ, qui l'accompagne, imite en tout son aïeul. Les femmes arrivent, elles aussi; et en passant devant l'autel pour se rendre à leur place, elles s'arrêtent et baissent le coin de l'épître ou de l'Evangile, y portent ensuite la main qu'elles baissent à plusieurs reprises.

Notre petit monde est au complet : la messe commence par l'aspersion; le célébrant va d'une salle à l'autre en aspergeant chacune de deux coups de goupillon et toutes les têtes s'inclinent. L'harmonium joue durant les intervalles libres. Arrivé au moment de l'épître, un de nos grands enfants lit à haute voix l'épître en arabe que tout le monde écoute avec

attention. L'Evangile, de même, est lu en arabe par le Père Merlini, revêtu du surplis et de l'étole.

Durant cette lecture, deux de nos enfants ou, ce qui n'est pas rare, deux de nos paroissiens tiennent, de chaque côté du livre, un cierge allumé. Ensuite les annonces de la semaine sont faites en trois langues : en français, en italien et en arabe, pour la commodité de nos chrétiens. Au *Credo*, au *Sanctus* et au *Pater*, le plus vénérable d'entre nos chrétiens, d'ordinaire un vieillard à barbe blanche, se lève au milieu de l'assemblée et récite à haute voix, en arabe, les prières équivalentes à celles que le prêtre dit à voix basse. Pendant la communion du Prêtre et celle des fidèles, un bon maronite chante en arabe les cantiques en usage



ÉGYPTE. — UN COPTE CATHOLIQUE DE ZIFTÉ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon.



chez eux, pour ce moment de la messe. Tout cela entretient un peu la ferveur de nos gens qui, pour la plupart, ne comprennent pas grand'chose à toutes nos cérémonies.]

Après la messe nous donnons la bénédiction du Très Saint Sacrement. Pour faire participer nos chrétiens de tous les rites à nos chants, bien que ce soit aller un peu contre les rubriques, nous sommes obligés de faire exécuter des cantiques en langue vulgaire. Très souvent nous faisons chanter à nos enfants les Litanies de la sainte Vierge en arabe ; tout le monde s'empresse d'y répondre. En Orient, il faut beaucoup d'extérieur dans les cérémonies et, pour attirer les gens à l'église, on est bien obligé d'accorder quelque chose à leur habitude ou à leur goût.

Tous les dimanches nous avons quelques communions. Nos chrétiens ne sont pas encore habitués à fréquenter assidûment les sacrements ; ils s'y feront peu à peu. Déjà quelques femmes communient assez souvent et même avec un cérémonial un peu exagéré ; ainsi, n'osant pas s'approcher du sanctuaire, elles se blottissent dans une posture humiliée, bien inconmode pour le prêtre qui doit les communier ; en effet, il doit tellement se baisser que son maintien est loin d'être digne du grand ministère qu'il remplit. La première fois qu'il m'arriva de communier une de ces femmes coptes, je crus que cette pauvre femme était infirme. Il n'en était rien. C'est une habitude qu'il faut encore faire disparaître. Du reste, il y en a bien d'au-



ÉGYPTE. — VUE DE ZIFTÉ ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

tres à faire disparaître qui pressent encore davantage que que celle-là.

#### CERTAINS USAGES QU'ONT NOS CHRÉTIENS TOUCHANT LE MARIAGE ET LE BAPTÊME DES ENFANTS.

L'habitude qui existe chez nos chrétiens pour le mariage est loin d'être selon les vues de l'Eglise. Souvent on est obligé de fermer les yeux pour éviter un plus grand mal. Il est impossible de faire venir les époux à l'église pour le sacrement de mariage. La cérémonie se fait ordinairement le soir, à la maison des nouveaux mariés, à la nuit tombante. Cette coutume est très enracinée et tous nos Levantins y tiennent beaucoup, parce que leurs prêtres, trop

complaisants à condescendre à tous leurs désirs, les y ont, pour ainsi dire, habitués. Il nous faut donc les marier à domicile, car ils ne se décideraient pas à venir à l'église.

Pour les baptêmes des nouveau-nés, on ne peut obtenir des parents de baptiser les enfants le plus tôt possible, comme le veut si sagement l'Eglise. Il existe chez eux une superstition très enracinée. On ne peut, disent-ils, sans exposer l'enfant nouveau-né à une mort certaine, ni le laver, ni lui faire toucher l'eau avant que les soixante jours après sa naissance soient entièrement écoulés. Ce n'est qu'au bout de ce temps qu'on peut lui donner le baptême. Pour le baptiser avant, il faudrait que la vie de l'enfant fût menacée. Il est facile à conclure de là que beaucoup d'enfants



sont ainsi exposés à mourir sans baptême, et cela uniquement par la faute des parents. Nous avons beau leur dire qu'ils se trompent grandement en agissant de la sorte. Ils nous répondent que c'est pour sauver la vie de leurs enfants qu'ils diffèrent le baptême. Le hasard, dans plusieurs occasions, a fait que des enfants que nous avions baptisés avant le temps déterminé par les parents, sont morts et les parents superstitieux ont, bien entendu, attribué ces accidents aux missionnaires.

(A suivre).

## LES RIVES ILLYRIENNES

### ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

#### V

QUELQUES PREUVES DE SYMPATHIE POUR LA FRANCE. —  
PISINO. — LES GORGES DE LA FOIBA. — LE VIEUX CASTEL.  
— LUSSIN-PICCOLO.

A sa garnison, à ses arsenaux et à ses chantiers, Pola ajoute encore une école de marine, qui a déjà ses traditions de travail et de gloire.

Les étrangers trouvent au restaurant des officiers, qui porte le beau nom de Miramar, les apprêts de la cuisine française et la bière des brasseries allemandes. S'ils ignorent le tudesque, l'italien et le slave, seuls en usage dans la ville, la langue française leur attirera de telles sympathies qu'ils ne regretteront pas de n'avoir pu se faire comprendre.

J'entre un jour chez un libraire pour acheter une carte. Le chef de la maison parle un peu le français et met à me servir le plus grand empressement. L'un des employés, debout près du comptoir, me contemple avec des yeux ébahis et cesse tout mouvement, dès que j'ouvre la bouche. Il laisse enfin échapper un soupir et quelques paroles dont le sens m'est inconnu. Intrigué de son attitude et plus encore de sa réflexion, je demande à son maître :

« — Que dit votre employé ? »

Le maître sourit et ne répond mot. J'insiste, craignant d'avoir été l'objet de quelque observation injurieuse. Alors le libraire me réplique en s'excusant :

« — Monsieur, ce n'est pas souvent que nous entendons résonner à nos oreilles la belle langue française, et ce jeune homme en est dans le ravissement. Il a dit en vous écoutant, sans vous comprendre :

« — Qu'il fait bon entendre du français ! »

Le visage épanoui du jeune homme, son attitude, son regard, tout m'assure que son maître ne me trompe pas

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13, 20, 27 janvier et la carte page 10.

et que je suis l'objet d'une véritable sympathie. Me croira-t-elle qui voudra. Mais, dans toute l'Istrie et la Dalmatie, le nom français réveille des souvenirs de vaillance, de générosité, de civilisation et de gloire.

Le lendemain de cette aventure, je me présente au guichet de la gare, à Pisino, et demande un billet pour Trieste. La personne qui distribue les tickets est saisie d'un fou rire, dont je ne devine pas la cause. Son mari arrive, me fait entrer dans son cabinet et m'explique dans un français, panaché d'italien, que sa femme rit parce qu'elle ne comprend pas ma langue ; mais qu'elle la trouve très belle. Je ne puis me plaindre. On m'accable de politesse. Si le rire ne me paraît guère motivé, il répond dans l'esprit de mon interlocutrice à l'idée qu'elle se forge de la gaieté française.

A Zara, je commande mon déjeuner et termine par ces mots : « *præsto, subito.* » L'hôtelier a grand désir de me satisfaire et il s'excuse en me disant en italien :

« — J'irai bien vite, Monsieur, mais je n'ai pas la furie française. »

Istriens, Dalmates se souviennent des soldats de Marmont. Nous étions alors victorieux sur tous les champs de bataille. Rien ne nous résistait. Les Slaves, depuis, n'ont guère vu nos compatriotes et ils se transmettent de génération en génération l'idée que nos pères leur ont donnée de la valeur française. Que de fois j'ai constaté en Orient un phénomène analogue ! Le nom français réveille dans les cerveaux le souvenir de toutes les gloires de l'épopée napoléonienne.

J'avais lu, quelque temps avant mon voyage, les belles pages de M. Ch. Yriarte sur Pisino et l'émouvante description que Jules Verne fait, dans Mathias Sandorf, des gorges et du torrent de la Foiba. Je sens naître en moi le désir de contrôler l'exactitude de leurs récits et surtout d'admirer l'un des sites les plus pittoresques de l'Istrie. Pisino exerce sur mon esprit le prestige de la fascination. Depuis Trieste, le nom de Pisino ne cesse de retentir à mes oreilles. Pisino, tous en parlent et je ne connais pas Pisino. Je vais donc à Pisino, pendant que mes compagnons retournent à Fiume.

Le trajet se fait en compagnie de deux charmants élèves de l'école navale de Pola. Ils ont la mine éveillée, l'allure franche, l'humeur gaillarde. Enfants de la Bohême, ils vont embrasser leurs parents, avant de s'embarquer pour une course lointaine. Nous ne parlons pas la même langue ; pourtant nos âmes ont échangé un sentiment de sympathie qu'elles n'oublieront jamais. Ils boivent à la même coupe le Maraschino que je leur offre, et leurs joyeux devis versent à mon cœur l'ivresse des illusions et des souvenirs d'antan.

Le plus jeune récite et déclame avec un naturel parfait des vers de Goethe et de Schiller. L'ainé veille sur le cadet avec la tendresse d'une grande sœur pour son petit frère. Allez, beaux marins, la vie vous est riante ! mais restez bons et purs, et la nation qui vous possède pourra encore remporter des victoires navales comme celle de Lissa !

Je ne décrirai pas le paysage des environs de Pisino. Il est pourtant digne de solliciter le pinceau du peintre et la plume du styliste. J'ai vu peu de campagnes plus variées



d'aspect, plus tourmentées dans leur sol, plus ravinées par les eaux, plus coupées d'abîmes béants, de plateaux fertiles, de larges crevasses, de collines ombragées. A chaque pas le tableau change et ménage de véritables surprises. Les ravins de Fribourg sont peut-être le lieu du monde qui offre le plus d'analogie avec le site de Pisino. Mais il y a cette différence que la vigne, l'oranger, le citronnier, le grenadier et tous les arbres des pays chauds remplacent à Pisino la flore des Alpes. De coquets villages émergent çà et là de la verdure et semblent faits pour cacher dans leurs maisons roses et blanches, aux fenêtres garnies de fleurs, tous les bonheurs de la terre.

Une belle route mène de la gare à la ville en dix minutes. Près d'un troupeau de chèvres noires qui broutent les brindilles de la haie, un groupe de Morlaques, assis sous une treille, chantent et s'accompagnent de la Guzla. Je m'arrête ravi pour écouter ce chœur improvisé.

Pisino est à une altitude assez élevée; elle semble néanmoins enfouie dans le cirque des hauteurs environnantes, et son campanile vénitien signale de loin le groupement de ses maisons, disposées en étages. Ancienne capitale de l'Istrie, elle est encore le chef-lieu d'un district, et le principal rendez-vous des Morlaques et des Tsiganes de la contrée. Elle a trente mille habitants.

Le soleil baisse et disparaît bientôt sous l'horizon. Je me hâte de visiter l'église; une allée d'arbres y conduit; elle est propre, presque neuve, et tout imprégnée du parfum de l'encens, car on vient de terminer la bénédiction du premier vendredi du mois. Les personnes que je rencontre m'adressent en slave la touchante salutation chrétienne que j'ai entendue à Fiume : « Loué soit Jésus-Christ ! » Il faut répondre : « Loués à jamais le Christ et Marie. »

Je demande les gorges de la Foiba. On m'indique un *piccolo*, un petit garçon qui se charge de me guider. Mais il s'en présente une douzaine qui veulent accompagner le Français. C'est avec ce cortège insipide de bambins, attachés à mes pas, que je traverse la ville relativement calme. Quelques curieux se répètent en se regardant, que je viens de France pour visiter les gorges de Foiba. Ils ne comprennent guère qu'on entreprenne un pareil voyage pour contempler un grand trou, qu'ils ont l'habitude de voir depuis leur enfance et qu'ils considèrent comme une des choses les plus laides de la contrée.

Les bonnes femmes jettent sur moi des regards pleins de commisération. Quelques-unes se mettent à ma suite, à mon grand déplaisir. Je proteste vivement contre cette singulière escorte; mes paroles ne sont pas comprises; on s' imagine que j'ai besoin de quelque renseignement, et l'on s'empresse d'aller quérir une jeune fille de la ville qui parle français.

« — Monsieur l'abbé, me dit-elle en fort bons termes, vous cherchez quelque chose ? »

« — Mais non, Mademoiselle, je vais aux gorges et je suis contrarié de voir la foule me suivre. Veuillez dire à ces gens-là de respecter ma liberté. »

« — Oh ! Monsieur l'abbé, ils vous accompagnent pour vous faire plaisir. Du reste les gorges sont à trente pas, là tout près, derrière le château, »

« — Vous parlez bien le français; où l'avez-vous étudié ? »

« — Chez les religieuses, Monsieur l'abbé ; mais je n'ai pas souvent l'occasion de m'en servir. »

« — Où trouverai-je un hôtel pour dîner ? »

« — A quelques pas au-dessous de l'église. Quant au logement, vous n'aurez que l'embarras du choix. Plusieurs habitants vous offriront une chambre. »

« — Merci ; mais je ne m'arrête pas, je vais ce soir à Trieste par le train de huit heures. »

Ma gracieuse interlocutrice prie ses compatriotes de me laisser seul avec mon *piccolo*. La plupart, en effet, modèrent leurs pas et se contentent de me suivre à distance. Arrivé sur le bord de l'abîme, je me mets à descendre pour gagner le lit du torrent. Le *piccolo*, qui est pieds nus, s'arrête, hésitant entre le danger de s'aventurer sur les pierres schisteuses et calcaires, qui hérissent le précipice, et la crainte de perdre son pourboire. Les femmes effrayées me crient de prendre garde. Mais le torrent est à sec. La Foiba n'a pas une goutte d'eau. En cinq minutes je franchis les gigantesques blocs erratiques qui remplissent son lit et ressemblent assez, par leur amoncellement prodigieux, aux moraines des plus grands glaciers. La gorge se termine en forme d'un entonnoir circulaire, dont les bords à pic dominent le fond d'une hauteur de cinquante-sept mètres. Une arcade naturelle, d'un accès difficile à cause des éboulis et des roches roulées par les flots, sert de *buco* ou d'ouverture, par laquelle la Foiba s'engouffre dans la montagne avec l'impétuosité du mascaret. On a longtemps ignoré quelle en était l'issue. On sait aujourd'hui qu'elle fournit un trajet souterrain de dix lieues, dans la direction d'Orsera; elle débouche près de Rovigno, dans le canal de Lème, qui lui sert d'estuaire jusqu'à l'Adriatique.

Le moment serait propice pour se livrer à l'exploration de cette curieuse galerie et des grottes enchantées que le fleuve s'est creusées dans le sein de la terre. Mais il est tard. Je n'ai ni guide, ni torche, ni corde, ni échelle, et je dois résister à l'immense désir de faire une promenade dans l'empire de Pluton. Car si Virgile eût connu cette gorge, il en eût fait certainement une des entrées de son enfer.

Sur le plateau supérieur repose le village dont quelques maisons surplombent le précipice. De longues lianes échevelées, balancées par le vent, rayent de bandes noires les parois rouges et ardues. Pas une marche n'est taillée pour monter ou descendre. Des stries capricieuses, lisses, effritées, marquent le clivage oblique des roches. Le vieux castel de Pisino dresse là-haut sa gigantesque masse noire. Je distingue la fenêtre par où se sont échappés les prisonniers imaginaires de Jules Verne et la double saillie qui servit à la descente de Sandorf. Seul le paratonnerre est absent et je ne vois point la tige flottante qui guida les fugitifs au milieu de la tempête. A part les aventures des personnages, toute la description du romancier est d'une exactitude rigoureuse.

Je remonte et remarque un certain air de satisfaction sur les visages des Pisinien, qui, de la route, ont suivi des yeux une partie de mon exploration.

Je fais signe au *piccolo* de me conduire au castel. Le portail en est large, massif, orné d'écussons. Une vaste cour rectangulaire, sur laquelle s'ouvrent des galeries, cache, derrière un mur, un ample escalier. Ne trouvant personne,



je monte au premier étage, franchis diverses pièces et arrive à la fenêtre des prisonniers, qui domine le gouffre. Enfin, deux femmes âgées, d'une taille plus qu'ordinaire, se présentent. Je leur explique le but de ma visite; sans m'écouter, elles courent sus au *piccolo* qui décampe prestement et me laisse seul en face des mégères. Elles baragoinent l'une et l'autre; nous parlons tous les trois, sans nous comprendre. Je devine pourtant à leurs gestes, qu'elles accusent le *piccolo* d'un méfait antérieur et qu'elles me soupçonnent peut-être d'une mauvaise intention. Dès lors, je n'insiste pas pour poursuivre mes études.

Ma curiosité est d'ailleurs satisfaite. Le formidable donjon n'a pas d'autre intérêt que ses lourdes bâtisses, sa position et ses souvenirs. J'apprends que l'intendant, signor Joseph Parigini, est absent, et je descends, avec une grave lenteur, les marches de l'escalier seigneurial, qui n'a rien certes de sa primitive opulence.

Je retrouve sur mon passage la jeune fille qui parle français. Elle me demande si j'ai vu tout ce que je désirais et me souhaite la paix du Christ. Alors un homme, taillé en hercule, à la figure rude, mais loyale, qui a fait jadis la campagne d'Italie, s'est battu à Magenta et a rapporté de ses étapes quelques bribes de français, s'empresse de m'aborder « pour me conduire, dit-il, dans une maison où je dormirai. » L'intention est bonne; mais je n'ai pas besoin d'un tel service. Le colosse s'obstine à m'accompagner; pour m'en défaire, je lui fais entendre par un geste énergique que je veux garder le complet usage de ma liberté.

La nuit est venue. Pisino n'a pas de gaz; me voilà de nouveau sur la route de la gare. Les promeneurs sont nombreux. Tous saluent l'étranger qui passe et me répètent en slave la formule pieuse: « Loué soit Jésus-Christ. »

De Pola on peut gagner directement les côtes de la Dalmatie par le paquebot qui touche seulement à Lussin-Piccolo et arrive à Zara, en moins de dix heures de navigation. On peut aussi partir de Fiume par le golfe de Maltempo, Segna, le canal della Morlacea et atteindre Zara, après une traversée d'environ quinze heures. L'un et l'autre itinéraire sont loin de la banalité. Le petit port de Lussin-Piccolo a son histoire, et les rives de Segna doivent leur célébrité aux pirateries des Uscoques.

Les îles de Véglià, Cherso et Lussin, séparées aujourd'hui de la précédente par le canal d'Ossero, creusé de main d'homme, font partie du territoire de l'Istrie. Le terrible golfe du Quarnero, dont elles forment les passes, n'a pas justifié sa réputation. Il n'a pour nous que des sourires et de doux balancements. Nous entrons dans la baie de Lussin-Piccolo, comme dans les eaux tranquilles d'un lac fermé aux tempêtes. Par une métaphore aussi hardie qu'elle est poétique, les habitants l'appellent « la vallée, » parce que sa surface liquide ressemble à une verte prairie entre deux collines dénudées.

Tandis que Lussin-Grande n'est plus qu'une chétive bourgade, Lussin-Piccolo est devenu le chantier le plus important de l'Istrie et de la Dalmatie pour les gros bâtiments de commerce; ses habitants sont les armateurs de tout le cabotage de l'Adriatique, et les squelettes des carènes en construction, avec leurs membrures à jour, bordent sa plage. La ville compte près de six mille habi-

tants, et déjà les maisons, trop à l'étroit au fond de son amphithéâtre, s'étagent et grimpent sur les flancs de la montagne.

La dernière fois que j'ai aperçu la ville de Lussin-Piccolo, l'aube naissait à peine. Sa rade, ses maisons, sa colline me semblaient avoir une fraîcheur et une jeunesse incomparables. C'était comme un adieu de la riante Istrie, en face des premiers écueils de la côte dalmate.

Heureux insulaires, qui avez associé dans vos murs le travail et la religion, n'oubliez jamais que votre prospérité naît de cette union!

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

**Tableaux religieux pour les missions**, par le F. HAMANN, de la Compagnie de Jésus.

Nous n'avons pas, depuis longtemps, appelé l'attention de nos lecteurs sur les travaux du Frère Hamann. On sait que ce Religieux, artiste éminent, dans le désir d'être utile aux missionnaires, met à leur disposition pour leurs églises et leurs écoles des œuvres d'art admirablement réussies et d'une modicité de prix extrême.

### TABLEAUX IMITATION PEINTURE.

Modèles exécutés: *la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus; Saint Joseph avec l'Enfant Jésus.*

Grandeur: 1<sup>m</sup> 20 de hauteur, sur 0,90 de large.

Prix: 15 fr. les 10 exempl.; 125 francs les 100.

Sur toile et vernis, 35 fr. les 10 exempl.; 325 fr. les 100.

Ces magnifiques oléographies, d'une exécution parfaite, ont une valeur intrinsèque beaucoup plus élevée et imitent, à s'y méprendre, des tableaux à l'huile de 300 et 400 francs.

Les prix ci-dessus sont exclusivement réservés aux missions étrangères.

On peut s'adresser, soit à nos bureaux, soit au F. Hamann, 6, rue des Chapelains, Reims.

## NÉCROLOGIE

R. P. CADO PICARDA

*De la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de la mission de Mandéra.*

LETTRE DU R. P. LE ROY, MISSIONNAIRE AU ZANGUEBAR.

Le Zanguebar vient de perdre un de ses meilleurs missionnaires, le P. Cado Picarda.

Il était né, le 17 août 1854, à Meslan (Morbihan) d'une famille patriarcale qui a donné quatre missionnaires à l'Eglise: l'aîné était nommé récemment vicaire apostolique de la Sénégambie; le plus jeune est celui qui vient de mourir.

Déjà ses trois frères s'étaient fait successivement inscrire comme aspirants à la vie apostolique au scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, en Bretagne. A quinze ans, il demanda à les suivre; son père et sa mère, avec cette foi



profonde qui donne l'intelligence de tous les dévouements et rend prêt à tous les sacrifices, ne voulurent point opposer leur résistance à l'appel de Dieu.

Prêtre à 23 ans, en 1877, le P. Picarda fut d'abord employé dans l'enseignement, où ses qualités d'esprit et de cœur devaient lui attirer toutes les sympathies : deux ans à Notre-Dame de Langonnet, et deux ans au collège de Saint-Louis, de l'île Maurice.

Enfin, en 1881, le T. R. P. Le Vavas seur lui écrivait : « Vos désirs des missions sont exaucés ; par la première occasion rendez-vous à Zanzibar. »

Il y débarqua en janvier 1882, et après deux mois employés à l'étude de la langue indigène à Bagamoyo, il fut chargé d'aller prendre la direction de la mission naissante de Mandéra, dont le fondateur venait de mourir entre les bras de ses confrères, le P. Sacleux et le Frère Alexandre Favre.

C'est là, à quatre jours de marche de la Côte et au milieu de trois tribus désolées par l'anthropophagie, l'infanticide légal, les guerres perpétuelles et toutes les superstitions du paganisme africain, que le P. Picarda devait fournir sa courte et laborieuse carrière.

Il y a quelques années, l'endroit où s'élève la mission de Mandéra n'était qu'une colline inculte, perdue au milieu de beaucoup d'autres, et connue seulement des nombreux troupeaux d'antilopes qui y passaient en courant et des quelques indigènes qui leur donnaient la chasse. Aujourd'hui, les antilopes n'ont point toutes disparu, les indigènes surtout n'ont point désappris les chemins qui les conduisaient là ; mais, de plus, le voyageur qui arrive, habitué à ne traverser depuis la Côte que des pays abandonnés aux broussailles et aux grandes herbes, s'arrête, surpris de se trouver tout à coup, sans transition, en présence d'une sorte d'oasis d'où s'élancent la plupart des arbres fruitiers des tropiques, où un jardin traversé par un ruisseau est couvert de légumes de toute espèce, où de longues et larges allées donnent accès à un village chrétien disposé sur la pente de la colline et grandissant, pour ainsi dire, à l'ombre de la croix qui domine le toit de chaume de la maison des missionnaires. Une chapelle où les chrétiens se réunissent tous les jours et que les catéchumènes remplissent tous les dimanches, une maison d'école où les petits enfants des vieux chefs anthropophages

apprennent à *aimer* les hommes autrement que leurs pères, des magasins, une basse-cour, etc., complètent l'établissement.

Tout autour, des fossés profonds, bordés d'un talus, tapissés de plantes épineuses et flanqués de quatre grandes portes en pierres en forme de blockhaus, créent un système de fortifications simples mais suffisantes pour mettre l'établissement à l'abri d'un coup de main de la part des tribus pillardes du Nord et servir de refuge, en cas d'alerte, aux indigènes des alentours.

Rien de ce qui pouvait contribuer au bien, à quelque titre que ce fût, ne trouvait indifférent le P. Picarda, admirablement secondé par le F. Alexandre et d'autres confrères

qui ont successivement passé à Mandéra, le P. Sacleux, le P. Mével, le P. Kornmann.

Pour assurer l'existence des familles chrétiennes, les vallées où les léopards et les lions avaient autrefois leurs repaires ont été transformées en vastes champs, où mûrissent en ce moment le maïs, le riz et le sorgho ; pour faire vivre l'école, on avait commencé à planter du coton ; pour s'assurer un nouveau centre d'action, on avait acquis Saint-Ambroise de Mlonga, confié à la garde de catéchumènes indigènes ; pour créer enfin quelques ressources à la mission, pour bâtir une église, pour ne pas être toujours forcé de tendre la main à la charité de l'Europe, on avait fondé, en l'honneur du patron et en souvenir du pays, « l'Ermitage de saint Cado, » un grand saint de la Basse-Bretagne qui de son vivant joua bien des tours à l'esprit malin, mais qui n'avait pas prévu que, bien des siècles après sa

mort, un de ses fidèles transporterait son nom sur les bords du Wamé, en Afrique, et l'intéresserait, pour le bon motif, au succès d'une plantation de café...

Pauvre et cher P. Picarda ! Il portait, en effet, beaucoup d'intérêt à ce développement matériel de la station, et il fallait le dire ; mais son cœur de missionnaire aspirait avant tout à défricher de bien autres champs que ceux-là !

Lorsqu'il arriva, on n'avait guère eu le temps que de faire les premières installations. Que de difficultés à vaincre ! Que de préjugés, que de préventions, que d'espérances subites suivies de déceptions aussi rapides !

Mais enfin, dès le premier jour du moins, on avait dit : « Il a cependant une bonne petite manière de vous sou-



R. P. CADO PICARDA, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de la mission de Mandéra, au Zanguebar.



rire... » Et l'on avait conclu que ce Blanc deviendrait facilement accessible au Noir.

On vint donc, et bientôt après voici ce qui se passait à Mandéra. Dans tout le pays d'alentour, à quatre, cinq, six jours de marche, on connaît le missionnaire et on l'aime ; de loin, de très loin, on veut le voir et on lui répète : « Quand donc viendras-tu chez nous aussi bâtir la maison ? » Des villages voisins on lui apporte des provisions, on lui conte ses affaires, on s'accroupit en cercle autour de lui, on encombre sa pauvre chambre ; quand il sort, on le reçoit partout avec des airs heureux. Bien des conflits sont portés à son tribunal, et son intervention, quand même on ne l'a pas demandée, sauve la vie à plus d'un accusé ; au besoin il provoque lui-même des réunions où il essaie de mettre fin à certaines pratiques superstitieuses et barbares, comme celle de l'infanticide légal qui fait disparaître la plupart des nouveau-nés. Une école est fondée, et malgré les menaces de certains de leurs parents plus déliants, des pères de famille, de vieux chefs, parmi lesquels on compte des anthropophages en renom, envoient leurs enfants « chercher de l'esprit » ; les quelques jeunes gens qui, plus intelligents et moins engagés que les anciens dans les vieilles pratiques du pays, avaient été les amis des premiers jours, sont peu à peu suivis de leurs connaissances, de leurs voisins, de leurs parents. Les jours de grande prière, la chapelle est remplie, la lumière se fait dans les esprits malgré le cœur qui résiste toujours un peu, il a ses raisons ; les idées changent, les grisgris de l'ancien temps perdent beaucoup de leur crédit, et sur nombre de poitrines on les voit remplacés par de petites croix ; enfin, « puisque ainsi sont les choses, à présent : baptise-nous, » conclut-on. Et, comme, pour la plupart, le missionnaire demande des preuves plus sérieuses d'une conversion sincère, on se dédommage, du moins, en attendant, en faisant baptiser les enfants.

Si, au milieu de ces occupations de tous les jours, il a cependant quelques loisirs, le P. Picarda les utilise à écrire le résultat de ses observations pour l'instruction de ses confrères et l'intérêt de ses bienfaiteurs, et c'est ainsi qu'on a eu de lui, dans les *Missions catholiques*, une étude consciencieuse, intitulée AUTOUR DE MANDÉRA. Il laisse, en outre, presque achevé le manuscrit d'un *Dictionnaire Kizigua*. Et dernièrement, la confiance qu'il avait inspirée au chef du pays, Kingaru, amenait ce dernier à lui apporter un secret que lui seul connaît dans toute la contrée et qu'il n'a jamais révélé à personne : la liane employée comme contrepoison des flèches empoisonnées et des morsures de serpents.

C'est au milieu de ces travaux et de ces succès que la voix de son évêque était venue chercher le missionnaire, pour l'utiliser dans une fondation nouvelle et importante.

Mais sa carrière apostolique était déjà finie ! Quelques jours après son arrivée à Zanzibar, il était pris d'une fièvre bilieuse qui le visitait pour la cinquième fois depuis un long voyage qu'il avait fait avec le P. Machon, du Nguru à Pangani. Anémié, épuisé, à bout de forces, le 13 octobre, à deux heures du soir, il s'éteignait entre les bras de son premier compagnon d'armes à Mandéra, le P. Sacleux

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE

Divers anonymes de la paroisse St-André d'Amiens.....	25
Anonyme du diocèse de Dijon.....	10
M. Modeste Dubosq à Chénedolle, diocèse de Bayeux.....	3 30
M. Jules Bertrand, diocèse d'Aix.....	16
M. Dupont à Pau, diocèse de Bayonne.....	10
Au nom d'une personne défunte de Grenoble.....	100
M. Eymoz R. diocèse de Grenoble.....	100
Mme Floquel, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> .....	1 50
Pour les missions les plus nécessaires (P. Marie de Brest).	
M. Caye à Nancy.....	5
M. de Champeaux à St-Brieuc.....	25
Mme Tournier à Condom, diocèse d'Auch.....	18 25
M. Rodière, curé de Peyrens, diocèse de Carcassonne.....	23
Anonyme de St-Germain de Talvende, diocèse de Bayeux.....	5
Mlle Lemarchand à Luc-sur-mer, diocèse de Bayeux.....	5
Pour la future léproserie de Jérusalem.	
Mme de G... diocèse de Grenoble.....	10
C. F. Gand.....	20
Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.	
Anonyme de Blois avec demande de prières.....	200
Pour le rachat et le baptême d'un chrétien ou d'une chrétienne à baptiser sous le nom de Joseph (Arizona).	
Anonyme don reçu par l' <i>Echo de Fourvière</i> .....	300
Pour le R. P. Allys, missionnaire en Cochinchine septentrionale.	
Une personne de Coglès, diocèse de Rennes.....	5
A Mgr Van Camelbeke, pour la Cochinchine orientale.	
M. Rambaud à Marseille.....	40
Pour les victimes de la famine au Tong-king méridional.	
Anonyme de St-Germain-de-Talvende, diocèse de Bayeux.....	5
Pour M. l'abbé Combaz, missionnaire au Japon méridional.	
Anonyme du diocèse de Chambéry.....	75
Pour la mission de Cochinchine, la plus éprouvée.	
Une communauté religieuse de Marseille.....	10
Pour les missions du Tong-king (M. Delpech).	
Une communauté religieuse de Marseille.....	10
M. Desbenoit J. M. à la Sonnerie, diocèse de Lyon.....	10
Pour les missions d'Indo-Chine (M. Delpech).	
M. Hestret à Froidmond, diocèse de Soissons.....	4 40
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
M. l'abbé Rambaud à Marseille.....	40
Pour le R. P. Anselme de St-Sauveur, missionnaire au Chan-tong.	
M. Lescureux Patte à Airaines, diocèse d'Amiens.....	5
Pour le R. P. Roch d'Airaines, missionnaire au Chan-tong.	
M. Lescureux Patte à Airaines.....	5
A Mgr Faraud, pour la mission d'Athabaska Mackensie	
C. F. à Gand.....	20
Au R. P. Horné de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Onitsa, mission de la Sainte-Trinité.	
M. Rambaud à Marseille.....	20
Pour les œuvres du cardinal Lavigerie.	
M. V. du diocèse de Lyon.....	5
Pour le R. P. Buléon, mission de Sainte-Anne des N'Komis (Deux-Guinées).	
Un prêtre du diocèse de Vannes.....	4
A la mission de St-Joseph de Mandéra pour le baptême de deux enfants Joseph-Félix et Félicité-Joséphine.	
M. Larue curé de Bussard diocèse de Séz.....	10
Pour le baptême d'un enfant païen, sous les noms de Joseph-Augustin (Zanguebar).	
Un anonyme de la paroisse Ste-Anne d'Amiens.....	3
Pour les prêtres polonais.	
C. F. à Gand.....	30

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





ÉGYPTE. — CABANES DE FELLAHS COPTES ET MUSULMANS; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon.  
(voir page 71).

## LES INONDATIONS EN CHINE

Une deuxième correspondance datée de Zi-kawei, 17 décembre, nous apporte de bien tristes renseignements sur ce désastre et complète la lettre insérée dans notre précédent numéro. Puissent ces lignes exciter la compassion des *Missions catholiques* en faveur des pauvres inondés!

LETTRE DU R. P. BOUCHER, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN.

Voici quelques nouveaux détails sur l'inondation du fleuve Jaune.

Il est impossible, assure-t-on, de penser pour le moment à réparer l'énorme brèche par laquelle arrive dans le Ngan-hoei la masse des eaux débordées. On ne trouve dans les environs aucun des matériaux nécessaires, terre et bois. On espère pouvoir y travailler dans six ou sept mois. En attendant, on annonce une nouvelle brèche de plus de cent cinquante pieds de large.

On donne des détails épouvantables sur l'état des pays inondés. A Yng-chan par exemple, au sud-est de Ing-

tcheou dans le Ngan-hoei, les agents des comités de secours sillonnent en tous sens une immense nappe d'eau de trente-cinq milles de largeur pour porter quelque nourriture aux malheureux habitants réfugiés en masse sur les monticules. On les y trouve réunis par vingt, cinquante et cent familles. Dans ce seul district, on compte vingt-sept bourgs inondés : dans chaque bourg tous les monticules sont occupés. On n'a encore réussi à visiter qu'un tiers du district. On distribue du pain et des nattes. Mais le froid se fait sentir ; il faudrait à ces malheureux des habits plus chauds. Encore ceux-là se félicitent-ils de leur bonne fortune qui ont réussi à gagner les lieux de refuge. Combien d'autres se tiennent blottis, qui dans les branches les plus élevées des arbres, qui sur le toit des rares maisons que le fléau a épargnées. Là, si on ne meurt pas de faim, on succombe à la rigueur du froid. On rencontre çà et là quelques misérables radeaux surchargés d'inondés et chassés par le vent. Puis ce sont des cercueils flottants et les cadavres des nombreux chevaux, bœufs et mules, qui n'ont pu s'échapper. On a trouvé un enfant attaché sur une caisse avec une petite provision de nourriture. Ses parents ont espéré le sauver en se condamnant eux-mêmes à une mort presque



certaine. Ailleurs ce sont deux époux qu'on trouve morts ; près d'eux et sur le point le plus élevé est le cadavre de leur unique enfant. Les bateaux font défaut. Du reste où aller ? et où s'arrêtera le fléau ?

La rivière Hoai ne peut évidemment pas suffire au passage de cette masse énorme d'eau ; impossible de prévoir quand le lac immense et toujours croissant formé dans la plaine de Yng-Tchéou, fera place à la culture comme autrefois. Ce sont des districts entiers, comme Tai-ho et Ho-Kieou, qui sont inondés maintenant.

Et que fait-on pour remédier à ces malheurs, en ainer la fin et en éviter de plus grands ? Etant donné l'impossibilité de réparer la brèche, on cherche au moins à faire écouler le torrent vers la mer. On voudrait surtout éviter la terrible inondation qui menace le pays compris entre le canal impérial et la mer au nord du Kiang. Pour cela le vice-roi veut faire creuser le lit de deux petits cours d'eau, la Soei-che et le T'cheng-tse, afin de déverser par là les eaux qui menacent de faire déborder le lac Hong-tse. On fait remarquer que le lit de ces deux rivières est plus élevé que celui du lac. On décide donc de pratiquer une brèche dans la rive Est de ce lac et de conduire les eaux à la mer par la rivière Li-hia.

En attendant on surveille avec le plus grand soin les digues du Grand canal. Car l'eau s'écoule toujours par le lac de Kao-yeou et de Pao-ying vers le Kiang. Jusqu'ici pas de malheur de ce côté. Au contraire on souffre de la sécheresse, il n'a pas plu depuis près de deux mois.

Je dois fermer ma lettre sans avoir de nouveaux renseignements. Il n'y a en Chine ni chemins de fer, ni télégraphe, au moins dans cette direction, et les nouvelles viennent bien lentement.

Un ingénieur anglais, qui a autrefois étudié le cours du Hoang-ho et la nature de ces eaux, assure que le sable qu'il entraîne avec lui rendra certainement stérile pour plusieurs années la très fertile plaine de Yng-tcheou.

Inutile d'insister sur le bien que pourraient faire les missionnaires s'ils disposaient de quelques ressources.

### YUN-NAN (Chine).

#### *État général de la mission.*

La mission du Yun-nan a passé, l'année dernière, par une série d'épreuves, dont le rapport suivant offre le fidèle et touchant tableau. On lira avec le plus vif intérêt cette communication relative à la grande mission du sud-ouest de la Chine dont nous n'avions pas depuis longtemps reçu de nouvelles.

LETTRE DE MGR FENOUIL, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU YUN-NAN, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Yun-nán-sèn, 1<sup>er</sup> septembre 1887.

En commençant cette lettre, je sens tout d'abord

le besoin de remercier le Seigneur de la protection assidue et puissante dont sa bonté nous a couverts jusque dans ces derniers temps. Nous avons passé de longs mois entre la vie et la mort, touchant à l'une et à l'autre à peu près également. Les chances variaient, je ne dirai pas selon les caprices du sort, mais bien pour des causes dont la divine Providence s'est toujours réservé la conduite et souvent le secret.

Déjà depuis longtemps les puissants de ce monde, les ennemis de Dieu et de son Christ, nous avaient condamnés sans appel. A leurs yeux la ruine du christianisme en ces pays était assurée, inévitable et prochaine. Mais enfin d'où partirait l'étincelle qui devait allumer le dernier bûcher des chrétiens au Yun-nan ? Grands et petits prétendaient le savoir ; mais ils se trompaient.

Aujourd'hui, que tous ces graves dangers paraissent définitivement conjurés, je suis heureux de pouvoir offrir à notre Dieu des actions de grâces : bien qu'elle ait beaucoup souffert, notre chère mission n'a pourtant pas succombé. La main de la divine Providence nous a toujours retenus sur le bord du précipice. Mais combien de douloureux souvenirs ! Combien de pertes sanglantes. Et ceux qui furent témoins et victimes pourront-ils jamais en oublier les atrocités lamentables ?

\* \* \*

Tay-pin-tchang est sorti de ses ruines par les soins de M. Bonhomme. Ma-chang n'est encore abordable qu'avec de grandes précautions. Sa chapelle est toujours sous les scellés du gouvernement, aussi bien que celle de Kieou-yâ-pin dont l'accès nous est rigoureusement interdit. Hélas ! cette partie de notre province, naguère si belle, si florissante, mais récemment noyée dans le sang, est encore à cette heure sous l'étreinte d'une persécution à peine déguisée. Ceux des nôtres qui ont pu rentrer dans leurs foyers, y vivent comme des exilés en rupture de ban. Seront-ils assez forts, ces néophytes, pour résister longtemps à des épreuves aussi rigoureuses, et dont personne ne saurait prévoir la fin ? Voilà le sujet de nos craintes pour l'avenir.

Les écoles où les jeunes enfants de nos persécutés furent recueillis après les malheurs de 1884, à Tà-ly-foù les garçons, à Houàng-kiâ-pin les filles, fonctionnent encore comme aux premiers jours. Elles ont pleinement atteint le but pour lequel on les avait ouvertes. Ces deux établissements n'auront donc bientôt plus de raison d'être ; mais, comme il ne serait ni possible, ni convenable de congédier tant de monde en un jour, on va commencer à renvoyer dans leurs familles les plus forts et les mieux instruits, car je voudrais, si c'est possible, fermer l'école des garçons à la fin de cette année, et celle des filles dans le courant de 1888. Ces enfants ont généralement appris tout ce qu'un chrétien doit savoir. Ils sont en outre grands et forts ; ils peuvent aider leurs



parents à remonter le ménage. De plus longues études n'auraient donc pour la plupart qu'une utilité médiocre, tandis qu'un séjour prolongé, loin de la famille, créerait pour plusieurs de véritables dangers : l'oisiveté et la paresse seraient peut-être les moindres de ces maux. Cette œuvre aura épuisé nos petites réserves et vidé notre caisse ; mais nous avons obtenu de consolants résultats dus en grande partie au dévouement de MM. Le Guilcher et Delavay qui dirigeaient ces écoles. L'argent de la Propagation de la Foi ne pouvait être mieux employé. Vous avez secouru des chrétiens souffrant pour la plus sainte des causes, et, à ce titre, dignes de tout votre intérêt ; en sauvant leurs enfants en quelque sorte abandonnés, vous avez préparé la reconstitution de la famille chrétienne.

Si j'ajoute que tous nos districts ont plus ou moins souffert des violentes secousses dont la dernière guerre a été l'occasion ou le prétexte, la partie malheureuse et le côté faible de la Mission vous seront connus.

\* \*

Visitant cette année le nord de la province, sur les frontières du Su-tchuen, j'ai trouvé des localités entières dans une profonde désolation. Un ennemi redoutable désole la campagne et menace de la réduire en désert. Ce ne sont plus, comme autrefois en Egypte, des moucheron et des grenouilles, mais bien d'énormes sangliers qui, par petites bandes de cinq à dix, parcourent le pays dans tous les sens, depuis le coucher du soleil jusqu'au lever de l'aurore. Le sanglier est connu en Chine sous le nom de *Yè-tchou* ou porc sauvage. La présence du yè-tchou, même affamé, n'a rien de bien dangereux pour la vie de l'homme qu'il n'attaque jamais. Tout le monde sait cependant que ce sanglier veut avoir ses allures libres et ses coudées franches. Naturellement soupçonneux, il n'admet pas qu'on le serre de trop près. La bête, alors rendue furieuse par la crainte ou la douleur, pour éventrer un ennemi quelconque, n'a jamais besoin d'un second coup de boutoir. C'est là une arme d'une force prodigieuse.

Ici, comme ailleurs, le yè-tchou se nourrit de racines, de graines et de fruits selon la saison. En fait de grains, le maïs est au Yun-nan sa seule ressource. Il n'attaque ni le riz, ni le sarrasin dont cependant le pays abonde ; en revanche, il a pour la pomme de terre un goût prononcé et pour la découvrir une habileté incroyable. La finesse de son odorat est extrême. Il fouille les terres ensemencées avec une dextérité étonnante ; son travail est toujours heureux. En quelques heures il peut retrouver tout le maïs que plusieurs personnes ont planté en un jour. Car ici on le plante : dans les endroits où on le sème au lieu de le planter, la besogne du yè-tchou est plus longue et son travail plus ingrat.

Ce sanglier est toujours pour le pays où il séjourne un véritable fléau. Les gens sont condamnés à veiller sur la

semence jusqu'à ce qu'elle soit sortie de terre. Et à peine l'épi sera-t-il formé, ils devront encore monter la garde jusqu'après la récolte. Ainsi travailler tout le jour, veiller la nuit entière à la fraîcheur des rosées, pour des gens mal nourris et légèrement vêtus, on l'avouera sans peine, c'est cruel.

Ce qu'il y a encore de très fâcheux, c'est que cette terrible besogne peut durer des années. Les sangliers, d'abord hôtes incommodes, devenus ensuite maîtres de céans, ne se laissent pas facilement évincer. Poursuivis, ils changent de place sans quitter la montagne. Nos paysans pourraient s'organiser, établir la défense mutuelle et leurs champs seraient mieux gardés avec beaucoup moins de peine, mais chacun pour soi est le précis de notre code et le coutumier du pays.

Dieu n'a cependant pas voulu que ce ravageur restât le dernier maître, c'est pourquoi il a attaché à ses flancs un ennemi qui lui est très redoutable. C'est le petit *ouà-pèn*. Le *ouà-pèn* ne dépasse pas la taille du chat domestique, il est d'une agilité sans pareille, le courage ne lui fait pas défaut. Pour lui, attaquer c'est vaincre, et sa victoire entraîne toujours la mort du vaincu. Notre *ouà-pèn* atteint facilement le sanglier à la course ; mais le plus souvent il l'attend en embuscade, afin de ne pas lui laisser la facilité de s'acculer contre un arbre, ou de s'asseoir à la mode des chiens, et mettre ainsi sa croupe à l'abri. Donc le *ouà-pèn*, qui possède son métier, attaque le yè-tchou à l'improviste et lui fait une fort désagréable surprise en sautant sur son arrière-train. Là, avec une dextérité merveilleuse, il détache le gros intestin et le retire à mesure qu'il peut l'avaler, tout comme s'il dévidait un écheveau. La malheureuse victime s'élance alors, se précipite ; mais l'ennemi est en croupe et solidement assis. Bientôt, incapable de fuir et hors d'état de se défendre, le yè-tchou s'abat et meurt presque en même temps.

On comprend que le *ouà-pèn* soit redouté du yè-tchou autant qu'il mérite de l'être. De fait, il lui suffit de paraître dans une localité, pour mettre en fuite tous les sangliers qui s'y trouvent. L'arrivée du *ouà-pèn* est au contraire toujours agréable aux habitants des montagnes. Sa présence est une sécurité pour la récolte prochaine ; aussi les paysans ne font-ils rien pour l'effrayer et le mettre en fuite. Ils se contentent de tenir hors de sa portée les bœufs et les chevaux, qu'il traite, quand il peut les atteindre, de la manière qu'on vient de voir.

\* \*

Sur tout le territoire que gouverne Tong-tchouan-fou, l'œuvre de Dieu rencontre toujours des difficultés beaucoup plus graves que partout ailleurs. Voici ce que m'en écrit M. E. Maire, missionnaire de l'endroit :

Votre Grandeur s'étonne, sans doute, du peu de fruit opéré dans le district de Tong-tchouan. Elle a ouvert ce poste sous des auspices si flatteurs, il y a sept ou huit ans, et le progrès, depuis lors, est à peine sensible.



Pour moi, je gémis constamment de cet état de choses, mais ne m'en étonne point, parce que je vois de plus près les difficultés de la situation.

Tong-tchouan est, de temps immémorial, un centre de *Kiang-fou-houi*, francs-maçons chinois. La ville et la campagne sont infestées de cette secte, vraie plaie pour le gouvernement, et sérieux obstacle à la christianisation. L'esprit de haine qui anime cette affiliation contre le catholicisme, s'est révélé dès le début. Votre Grandeur s'en souvient : le district de Tong-tchouan était à peine ouvert ; à peine y comptions-nous quelques dizaines d'adorateurs, que la franc-maçonnerie s'émut et courut aux armes. Qui donc lui avait fait pressentir un ennemi dans cette religion, dont le nom même était nouveau dans le pays, sinon le flair de Belzébuth, le suprême Grand-Orient ? Cette fois, la prompte intervention des mandarins sauva la vie à cet embryon de chrétienté, qu'on avait cru pouvoir étouffer dans ses langes.

Mais la lutte, pour avoir changé de nature, n'a rien perdu de son acharnement. La force ouverte n'ayant pas réussi à nos ennemis, ils ont adopté un système plus chinois. Semer partout la calomnie contre les missionnaires, traverser leurs projets, tracasser de mille façons ceux qui embrassent la religion, voilà leur plan de campagne. Les francs-maçons ont mis en vogue toutes les accusations qui nous poursuivent en Chine, depuis plus de deux siècles.

La haine de nos ennemis, par malheur, ne se contente pas des diatribes ; à la théorie se joint la pratique. A chaque nouvelle conversion, les parents et amis se récrient, s'insurgent, comme s'il y allait de quelque grande calamité. Aux insinuations succèdent les injures et les menaces ; si le catéchumène persévère, la guerre commence. C'est toute une série de bravades, de railleries, d'injustices criantes, qui dure de longues années et que complète, trop souvent, l'argument du bâton.

Encore si l'enfer se contentait de pousser ses agents ! Mais non, il entre lui-même en campagne. J'ai vu fort peu d'adorations que ne suivit de près quelque rude épreuve. Ou c'est la maladie qui attaque le nouveau converti, ou ce sont ses enfants qui meurent, ses bestiaux qui périssent. Parfois, sa maison devient la proie des flammes, d'une façon aussi imprévue que mystérieuse. Et Dieu permet ces épreuves, sans doute pour éprouver la foi du catéchumène.

Votre Grandeur comprendra sans peine que les conversions soient rares, dans des conjonctures aussi peu propices. La persévérance dans la foi suppose une dose d'énergie bien difficile à rencontrer.

\* \*

Celles de nos stations qui se trouvent dans le gouvernement de Kiu-tsing, au centre de la province, ont la chance de profiter de toutes les bonnes fortunes, comme aussi le désagrément de souffrir de tous les accidents fâcheux. Les désastres de Tchong-kin et les malheurs du Kouy-tchéou, nos voisins, eurent un lugubre retentissement dans tout le pays.

Pendant ces jours de douloureuse mémoire, la vie chrétienne fut comme suspendue chez plus d'un catéchumène. Fort heureusement dans toute cette région, il n'y eut pas de secousse violente. C'est pourquoi, aussitôt que l'apaisement a pu se faire au dehors, les idées chrétiennes ont repris leur cours avec la plus grande facilité. Il est resté dans les deux camps un sentiment de défiance qui demande du temps pour s'effacer. A cette heure tout marche convenablement.

Les stations de Ngan-lin-tchéou nous ont longtemps donné des craintes sérieuses. Le présent était assez incolore, et l'avenir ne promettait rien de bien vigoureux. Ces bons néophytes ne connurent jamais ni les victoires

éclatantes, ni les combats dangereux. Les païens auraient pu nous susciter plus d'une mauvaise affaire, mais ils n'ont jamais fait que de vagues menaces, qui d'ailleurs n'effrayaient personne. On parle cependant d'un néophyte qui aurait résisté jusqu'au sang, et ne devrait sa délivrance qu'à une intervention merveilleuse. L'authenticité des faits ne m'a pas paru suffisamment établie.

Puisque ce district, déjà en bonne voie, prospère et s'agrandit chaque jour, veuillez me permettre de vous parler de son premier fondateur. C'est un certain Lan-sien-sen, médecin de son état, très bon chrétien, fort pieux, animé d'une grande foi, mais très simple. Lui-même avait eu beaucoup de peine à se faire admettre, et ce ne fut qu'après des épreuves fort longues que je le baptisai, il y a une quinzaine d'années.

Donc ce bon docteur Lan, au cours de ses visites médicales, arriva un jour dans une famille, dont quelques membres avaient depuis longtemps maille à partir avec le diable, ce qui n'est pas rare en ces pays idolâtres. Le démon s'emparait souvent de ces malheureux et les jetait pour les perdre, soit dans l'eau, soit dans le feu. Les pauvres gens avaient déjà dépensé la meilleure partie de leur petite fortune, et les sorciers ne les avaient pas guéris. Leur désolation était grande. Comme ils demandaient conseils et secours à notre docteur :

« — Ce serait bien facile, leur dit celui-ci, si vous étiez chrétiens comme moi ! car Notre Dieu est grand, il voit clair et ne souffre pas qu'on le trompe. »

Après bien des pourparlers, ces païens se rendirent enfin. Lan-sien-sen, exorciste improvisé, se mit en prière. Le succès fut aussi prompt que complet. Ces malades, rendus inopinément à une santé parfaite, ont pleinement tenu leur parole et accompli toutes leurs promesses : leur foi jusqu'à ce jour ne s'est point démentie. Cette guérison aussi subite que radicale fit sensation dans tout le pays. Les témoins de ces faits se convertirent presque tous et formèrent un premier noyau, d'où est sortie plus tard la chrétienté de Ngan-lin.

\* \*

Si, malgré les difficultés énormes que nous venons de traverser, il nous était encore permis d'attendre des conversions nouvelles, l'idée d'en demander sur les routes qui conduisent au Tong-King ne nous était certes pas venue. C'eût été, à nos yeux, tenter la Providence, tant la chose paraissait difficile, pour ne pas dire impossible. Eh bien ! c'est justement là qu'il a plu à Dieu d'en opérer, et en assez grand nombre pour que la mission y compte aujourd'hui une chrétienté nouvelle.

A Tong-hay, ville de troisième ordre, à quatre fortes journées de Yun-nan-sen et sur la route du Tong-King, se sont opérées, on ne sait trop comment, un certain nombre de conversions qui paraissent solides et sont parfaitement désintéressées. Quelques familles seule-



ment demeurent dans la ville, le reste des néophytes est disséminé dans les villages voisins. Jusqu'à ce jour, nous ne vous avons dit que fort peu de choses de ces nouveaux convertis. Nous attendions qu'ils eussent fait leurs premières armes. La présence des soldats qui inondaient le pays, ne nous promettait rien de bien rassurant.

Cette fois cependant, contre toutes nos prévisions, il n'y a pas eu le moindre trouble à Tong-hay. Les soldats n'ont pas même songé à nous chercher querelle : le pays a toujours été parfaitement tranquille. Mais voici qu'au milieu de cette paix générale, un événement malheureux a mis la désolation dans les familles, et ruiné en un moment la fortune publique. Dans l'espace d'un mois environ, la peste a fait périr tous les animaux domestiques. Et, chose extraordinaire, les villages les plus maltraités étaient constamment ceux où il y avait le plus de catéchumènes. Dans ces villages malheureux, les familles les plus éprouvées, celles qui faisaient les pertes les plus considérables, étaient toujours celles de nos néophytes. Les nôtres perdaient d'un seul coup tout le gros bétail : bœufs, chevaux, pores et moutons ; tandis que les païens en ont sauvé au moins une partie. Ce fléau aveugle de lui-même paraissait guidé par une intelligence ennemie de la croix, ce qui rendait les nôtres timides et honteux.

Ces affligeantes nouvelles nous jetèrent dans la consternation. Sans oser se l'avouer, chacun de nous prévoyait de nombreuses défections dans les rangs des catéchumènes ; on en craignait d'éclatantes peut-être. La station entière n'allait-elle pas périr ? Eh bien ! chose étonnante et cependant vraie, pas un de ces néophytes n'a regardé en arrière à cette occasion ; pas une apostasie.

Jusqu'à ces derniers mois, le municipalité de Tong-hay, sans nous être ouvertement hostile, ne paraissait pas favorable aux progrès de notre sainte religion. Et de fait, aucun des personnages influents ne s'était encore déclaré en notre faveur. Ils craignaient tous pour l'avenir. Voulant cependant ne rien compromettre dans le présent et parer aux éventualités possibles, le mandarin conseilla à ses administrés de présenter une requête au vice-roi Tsen, qui allait passer par leur ville en revenant du Tong-King. Ce haut magistrat était connu comme notre ennemi déclaré. Son Excellence n'en faisait pas d'ailleurs un secret ; ce grand homme n'avait jamais pris la peine de dissimuler sa haine contre nous. Mais Dieu est partout le maître. Nous touchions sans le savoir à un heureux dénouement ; nous allions atteindre la fin de nos longues épreuves. Sa réponse surprit tout le monde. « *En fait de religion, chacun est libre* », disait le grand homme. Tous les cœurs se dilatèrent, tous les visages s'épanouirent. Depuis lors, nos chrétiens, consolés dans le présent et rassurés pour l'avenir, s'abandonnent à de douces espérances.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père vient de nommer, sur la proposition des cardinaux de la Propagande :

Evêque d'Achonry (Irlande), M. Jean Lister, supérieur du collège diocésain ;

Evêque de Raphoe (Irlande), M. Patrice O'Donnel, prêtre de ce diocèse, préfet de l'école des anciens élèves du collège de Maynooth ;

Evêque de Kilmore (Irlande), M. Edouard Mac Ginnis, vicaire capitulaire et curé de Dunnbane ;

Vicaire apostolique de la Birmanie septentrionale avec caractère épiscopal, M. Adrien-Pierre Simon, prêtre de la Société des Missions Etrangères de Paris, en remplacement de Mgr Bourdon, qui, pour des raisons de santé, a demandé à être relevé de sa charge ;

Evêque de Birmingham (Angleterre), Mgr Edouard Ilsley, en remplacement de Mgr Ullathorne, dont il était l'évêque auxiliaire et qui, vu son grand âge et l'affaiblissement de ses forces, a fait agréer sa démission.

— Le 3 février, Sa Sainteté a daigné accorder une audience spéciale à tous les anciens élèves de la Propagande venus à Rome à l'occasion du Jubilé. Mgr Azarian, patriarche arménien, a lu une adresse, au nom de tous, et présenté leurs offrandes au Souverain Pontife.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Montréal (Canada).** — Les Pères Trappistes de l'abbaye de Bellefontaine, près Chollet (Maine-et-Loire), ont fondé, il y a quelques années, une communauté de leur Ordre au Canada, Notre-Dame-du-Lac, près Montréal :

« Nous sommes heureux, dit le journal *Paris-Canada*, de signaler les progrès constants et aussi rapides qu'on pouvait le désirer, qui ont marqué les travaux de ces religieux.

« Placés dans un sol moitié en forêts, moitié en bois ruinés ou mal défrichés, les Trappistes ont mis en culture depuis six ans environ 600 acres. Cette année, ils avaient à faucher, en dehors des pâturages, plus de 200 acres de superbes prairies. On hiverne actuellement 75 bêtes à cornes et 10 chevaux. La beurrerie, montée avec des écrémeuses Laval, a fabriqué jusqu'à 200 livres de beurre par jour. Enfin, on ne fait que leur rendre strictement la justice qui leur est due en affirmant qu'ils sont devenus une source de richesse pour le pays, et que leur exemple est de plus en plus suivi.

« Le monastère des Trappistes canadiens a reçu, il y a quelques mois, la visite officielle de dix députés de la province de Québec, lesquels sont partis enchantés de ce qu'ils avaient vu.

« En même temps que le progrès matériel, le personnel va aussi croissant graduellement et la communauté se compose de vingt-huit religieux, dont la moitié au moins sont Canadiens. »

**Alaska (États-Unis).** — Nous lisons dans le *Catholic Review*, de New-York :

« D'après des nouvelles venues d'Alaska, Frank Fuller, le meurtrier de Mgr l'archevêque Seghers, a été reconnu coupable d'assassinat : il a été condamné à dix ans de détention dans l'île de Mac-Neil et à mille dollars (5 000 fr.) d'amende.

« Ce verdict est injuste, ajoute le journal. De deux choses l'une : ou Fuller est fou, par conséquent irresponsable, et il devait être acquitté ; ou c'est un meurtrier conscient, et il devait être pendu. »



## LES RIVES ILLYRIENNES

ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

## LA DALMATIE

## I

LES USCOQUES. — LA DALMATIE. — SES FLEUVES. — SES  
RESSOURCES. — SES PREMIERS APOTRES. — SON ROLE  
DANS LES MISSIONS. — ZARA.

Laissons de côté les îles de Selve, Ulbo, Mélada, Punta-Dura, qui sont comme les sentinelles avancées de la Dalmatie et montrent à nos yeux leurs terres grises et leurs plateaux nus, tour à tour brûlés par le sirocco ou balayés par la bora.

La mer est calme ; une légère brise dissipe les vapeurs de la nuit, qui flottent, gaze transparente, autour des écueils. Des falaises, noires ou jaunes suivant les jeux de la lumière, forment les bordures irrégulières des allées liquides où s'engage le bâtiment. Ça et là, des polacres s'abritent dans une anse, ou cherchent à prendre le large dans la direction que semblent indiquer les grandes madones bysantines, peintes sur leurs ailes mouvantes.



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — LE MARCHÉ DE ZARA ; d'après une photographie prise par M. l'abbé P. Bauron (voir page 68).

L'œil du pilote ne se repose pas. Les récifs sont nombreux ; les passes étroites. Ces baies, ces détroits, ces bassins et ces canaux, si commodes pour surprendre l'ennemi, ou se dérober à ses coups, rappellent sans cesse les hardis pirates qui s'y réfugièrent et les sanglantes tragédies dont ils furent le théâtre. Pendant plus d'un siècle, les Uscoques firent de l'archipel compris entre Segna et Zara l'épouvante des navigateurs.

L'archevêque de Zara, Minuccio-Minucci, a écrit, en deux volumes, une longue et minutieuse histoire de leurs actes de courage et de scélératesse.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3 février, et la carte page 10.

Uscoque dérive de *uskoko*, fugitif. Ce mot, qui devient plus tard infamant, désigne primitivement des Slaves, fuyant avec un profond sentiment de haine la tyrannie musulmane. Réduits à chercher un asile entre la mer et les montagnes de la Dalmatie, ils sont accueillis d'abord, au nombre de quatre cents à peine, dans la forteresse de Clissa, près de Salone. De tous temps, l'Adriatique appelle sur ses bords les déshérités des nations : des fugitifs élèvent les murs de Raguse ; des fugitifs fécondent les collines de Zara ; des fugitifs transforment en ville le palais de Dioclétien. L'histoire moderne et contemporaine, enfin, n'a-t-elle pas, elle aussi, ses exilés d'Espagne et de France à Venise, à Trieste et à Goritz ?



Pietro Cruschio, gouverneur de Clissa pour le compte du roi de Hongrie, reçoit les Uscoques dans l'espoir de faire avec eux de fructueuses expéditions. Mais les Turcs furieux assiègent la citadelle et s'en emparent. Le malheureux Cruschio est tué et sa tête, mise au bout d'une pique, est portée au combat en guise d'étendard.

Un épisode du siège mérite d'être rappelé. Un Turc, grand comme Goliath, s'avance sous les murs de la forteresse, pour défier les chrétiens et les injurier. Nul n'ose lui tenir tête. Seul un page du gouverneur, Milosh, sollicite la permission et l'honneur de terrasser l'insolent.

« — Tu es trop faible, lui dit Cruschio, pour te mesurer avec un tel athlète.

« — J'ai foi en Dieu qui soutint les forces de David, répond le page. Si je succombe, il n'en jaillira aucun dés-honneur sur notre camp. »

Il sort à la rencontre du fanfaron et lui abat une jambe du premier coup de sabre. Le turc tombe sur un genou, et, continuant la lutte, cherche à percer son adversaire. Mais un effort imprudent lui fait perdre l'équilibre, son cimenterre lui échappe des mains ; le jeune Milosh s'en saisit et tranche la tête du mécréant.

Chassés de Clissa, les Uscoques cherchent une autre retraite. Ferdinand d'Autriche, persuadé que leur présence sera pour lui un précieux renfort contre les hordes musulmanes, leur offre Segna, sur la côte dalmate, en face de l'île



VOYAGE AUX ILES ILLYRIENNES. — TYPES MORLAQUES DE ZARA ; d'après une photographie prise par M. l'abbé Bauron (voir page 69).

de Végliâ. Le refuge est presque inabordable. Du côté de la terre, la ville est protégée par une chaîne de montagnes, couvertes d'épaisses forêts. Du côté de la mer, les rocs et les récifs n'en permettent l'accès qu'à des barques légères. Elle n'a pas encore le port qui depuis a été creusé de main d'homme.

Les Uscoques rendent d'abord d'utiles services aux États chrétiens. Mais ils n'ont pour vivre ni l'agriculture, ni le commerce, ni la pêche, et bientôt les excursions contre leurs éternels ennemis ne suffisent plus à leur rapacité. Habitues aux armes et aux longues courses, ces loyaux soldats rompent avec l'honneur et deviennent pirates ; ils attaquent les navires chargés de marchandises et se partagent le butin.

Les Turcs sont naturellement les plus maltraités et ils adressent de vives représentations au doge de Venise, qui, s'arrogeant l'empire de l'Adriatique, doit en faire la police et en assurer la libre navigation. Venise se rejette sur l'empereur, qui s'est déclaré le protecteur des réfugiés. C'est donc à lui de les surveiller et de les châtier. L'empereur envoie des instructions sévères au gouverneur de Segna. Le gouverneur fait tirer le canon sur les pirates, pendant le jour, et la nuit, il leur ouvre en secret les portes de la ville et partage avec eux les bénéfices de l'expédition.

Cependant la patience de l'empereur se lasse. En 1602, il s'empare des chefs uscoques, les fait pendre sans miséricorde, disperse leurs compagnons, n'en laisse dans la



ville qu'une centaine et leur enlève leurs armes. A peine est-il parti que cette poignée d'hommes se rend maîtresse du palais, massacre le gouverneur et recommence ses exploits, au milieu de péripéties tragiques et sanglantes.

Les Uscoques font le siège d'une ville du littoral. Pour transporter leur butin, ils requièrent de force la flottille des pêcheurs de Sebenico et la coulent à fond, dès qu'elle est arrivée à Segna. Le Doge presse de nouveau l'empereur d'en finir avec les terribles pirates. Le prince réussit à capturer leurs embarcations et les envoie à Fiume avec ordre de les brûler. Mais les Uscoques tombent sur les Fiuméens pendant la nuit, reprennent leurs corsaires et de plus quatre-vingts bâtiments amarrés dans le port.

Venise irritée donne le commandement de la mer à Christoforo Veniero. L'amiral se rend à Pago en secret à bord d'une galère. Des espions le découvrent; les pirates se glissent, à la faveur des ténèbres, le long des flancs du navire, l'enlèvent à l'abordage et le traînent à Segna, après avoir noyé quarante passagers et tranché la tête des officiers. Une fois à l'abri derrière leurs murailles, ils se livrent à une monstrueuse orgie, arrachent le cœur de Veniero, le font bouillir et le mangent. Puis ils trempent dans le sang de leur victime les pointes de leurs poignards et se jurent une inviolable fidélité.

Pendant un demi-siècle, les Uscoques tiennent en échec trois puissances. Sans être plus d'un millier en nombre, par des actes inouïs de courage, d'audace et de cruauté, ils échappent à toutes les tentatives de repression. Ils coûtent à la République de Saint-Marc plus de trente millions d'or en dommages causés ou en indemnités payées à la Sublime Porte.

Enfin, le traité de Madrid, ratifié à Paris, le 26 septembre 1617, termine cette période violente et stipule qu'une garnison allemande sera établie à Segna. Les Uscoques sont nominativement exilés sur les terres de Carlstadt. D'après la statistique du baron Czoernig, ils existent encore en Carniole dans le district de Mottling, et conservent leurs usages. Les jeunes filles portent la toque rouge et les hommes s'habillent de laine blanche. Quand ils enterrent un mort, ils lui couvrent le visage d'un voile percé de trous, afin qu'il puisse voir. Mais ils n'ont plus rien de leur métier de pirates.

\* \*

Un voyage en mer sur les côtes de la Dalmatie, quand le temps est propice, est un enchantement perpétuel. La multitude d'îles, de caps, d'écueils, de golfes que la main du créateur a semés, ménage aux yeux des effets de lumière toujours imprévus, des horizons toujours nouveaux, des aspects toujours divers, et je ne comprends pas que M. X. Marmier ait pu y trouver de la monotonie. On voit successivement des villages ou des maisonnettes de pêcheurs qui se mirent dans les eaux, de vieilles basiliques de marbre, des monastères en ruines au sommet d'un mamelon, des cités et des murailles de vingt siècles qui servent de base à des constructions d'hier.

A bord du *Fiume*, du *Messina*, de l'*Archiduchessa*, du *Venezia*, les officiers sont d'une politesse exquise, d'une prévenance aimable. Ils ne cessent de nous témoigner de

la sympathie pour la France et du respect pour notre caractère sacerdotal. Les agents du Lloyd s'empressent de nous offrir; sur le prix de notre passage, la remise que le gouvernement austro-hongrois accorde aux missionnaires.

Nous doublons une pointe; les voiles latines deviennent plus nombreuses et annoncent l'approche d'un port considérable. Bientôt trois campaniles se détachent sur l'azur; puis une ligne de verdure, un quai, des remparts se reflètent dans la mer. C'est la ceinture de Zara. La brillante cité semble nager sur les flots.

Nous débarquons à neuf heures. Tout est nouveau pour nous: site, rues, physionomies, costumes, usages, idiomes. Je garde de cette heure un souvenir ineffaçable. Un large quai s'étend entre le port et la ville. Des marchandes de fruits y tiennent leurs boutiques en plein vent. Sur le rempart une allée sert de promenade. Les maisons disparaissent derrière ce paravent de murailles et de verdure.

Nous franchissons l'enceinte par la porte de San Chrysogone. Cette porte, formée d'un seul arc romain à pilastres corinthiens, était autrefois surmontée de statues, comme l'indique une inscription encore lisible. Elle fut élevée par Melia Anniana à la mémoire de son mari Loepicius. Les Vénitiens en ont fait un trophée, adapté à leurs besoins.

L'*Albergo del Vapore* est proche. J'y cours, et libre de mes mouvements, je saisis mon appareil de photographie. Me voilà errant à l'aventure, sans guide et sans boussole. Les rues se coupent à angles droits; elles sont propres, mais étroites, pleines de bruit, de chars, d'enfants, de femmes aux costumes éclatants, de Morlaques aux allures athlétiques. L'animation de cette foule m'intéresse; les regards sont bienveillants pour l'étranger. Je suis la direction du plus grand nombre, en prenant garde de ne pas heurter l'étalage des boutiques qui débordent sur la voie. J'arrive sur la place du marché. Quel tohu-bohu! quelle mosaïque de couleurs! quelle confusion de langues! On y vend toutes les denrées de la terre; on y achète tous les produits de l'industrie, on y voit tous les types de l'humanité, tous les accoutrements de la fantaisie, tous les âges de l'histoire.

Je dresse mon appareil qui déjà attire l'attention. Mais il n'est pas facile d'opérer au milieu de cette foule en mouvement. Je lève les yeux vers les fenêtres d'une maison. Le propriétaire qui est sur la place comprend mon désir. Il se hâte de me conduire, avec une satisfaction évidente, au premier étage, où une fenêtre s'ouvre sur le marché, tel à ce moment que le représente la gravure (page 66).

Mon appareil intrigue les esprits. Quand je repars sur la chaussée, je suis l'objet d'une véritable ovation. Tous les Morlaques, hommes et femmes, me demandent de faire leurs portraits. Je m'esquive par la rue principale. Mais les curieux ne me lâchent pas. Les marchands laissent leurs boutiques, qui n'ont rien à craindre des voleurs, et plus de quinze cents personnes me font cortège. Le mouvement se propage. Plusieurs, ignorant ce qui se passe, accourent pour s'informer; des étrangers même, débarqués comme moi une heure auparavant, se mettent à suivre la foule pour connaître le motif de cette agitation et ne peuvent contenir un éclat de rire à la vue de mon appareil, cause involontaire de tout ce vacarme.



Un comte italien se laisse abuser comme les autres : quand il me rejoint plus tard sur le bateau, il m'apostrophe ainsi :

« — Ah ! monsieur, vous êtes bien Français. J'ai couru ce matin avec la multitude à Zara, et c'était pour vous voir ! En un moment vous jetez le trouble dans toute une ville ! »

En effet les têtes sont en l'air et les langues s'agitent. Pour ne pas prolonger une telle situation, je me réfugie dans la petite cour qui précède l'église de Sainte-Marie ; elle est envahie en un clin d'œil. A force de gestes je fais comprendre que je veux rester maître de l'espace. Ces braves gens se retirent respectueux et j'en profite pour photographier les premiers venus. Je ne puis ni les choisir, ni les grouper. Qu'ils soient donc bien accueillis du lecteur, malgré la simplicité rustique de leur accoutrement (voir page 67). En guise de pourboire, je remets à la femme morlaque, qui tient une clef à la main, un florin trente kreutzers et lui fais signe de les partager avec ses compagnons. La rusée commère s'esquive et garde tout.

\* \*

La Dalmatie tire son nom de la ville de Delminium, aujourd'hui Duvno, située en Herzégovine. Elle s'étendait jadis du fleuve Titius aux limites de la Mœsie et englobait la Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro. Le traité de 1814, qui l'a faite autrichienne, l'a réduite à une bande de terre de huit cent cinquante kilomètres, s'allongeant entre les Alpes Dinariques et l'Adriatique. Sa largeur varie de quatre à quatre-vingt-quatre kilomètres. Elle est maxima vers Traù, minima vers Raguse. Un dixième seulement de sa superficie totale est livré à l'agriculture.

Cette province confine au nord avec la Croatie militaire, au sud, avec le vilayet turc d'Albanie ; au sud-est, avec le pays Tsernagore ; à l'est, avec la Bosnie et l'Herzégovine.

La Dalmatie est actuellement divisée en douze districts. Ce sont les suivants : 1° Bengovatz, 2° Cattaro, 3° Curzola, 4° Imvski, 5° Knin, 6° Lésina, 7° Makarska, 8° Raguse, 9° Sebenico, 10° Sign, 11° Spalato, 12° Zara.

Cette dernière ville est la capitale de la province, le siège du lieutenant de l'Empire, de la Diète provinciale, du tribunal d'appel, du Conseil de l'instruction publique et des principaux services de l'Etat.

Le commerce de la Dalmatie est peu considérable ; son industrie se réduit presque à la fabrication du Maraschino. Cette liqueur, renommée dans l'univers, est faite avec le noyau de la cerise aigre, abondante dans les environs de Makarska.

La navigation est en honneur. Les marins dalmates sont célèbres dans l'antiquité ; ils prirent une part très brillante à la bataille d'Actium. Napoléon songea même à créer, près de Raguse, un immense port militaire pour ses flottes d'Orient, et en 1859, c'est aux Dalmates que le pavillon autrichien, sous les ordres de l'amiral Tégéhof, dut sa victoire de Lissa. Quatre écoles de navigation sont fréquentées par un millier d'élèves. Elles sont établies à Spalato, Raguse, Cattaro et Castel-Nuovo.

Un consul représente la France à Raguse, et des agents consulaires, à Spalato et Zara.

(A suivre).

UN

## SACRE D'ÉVÊQUE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

Nous avons annoncé, il y a deux mois, le sacre de Mgr Charbonnier, mais nous n'avons pu donner des détails sur cette cérémonie, ne les ayant pas alors encore reçus. La lettre suivante d'un missionnaire de l'Afrique équatoriale nous les apporte aujourd'hui.

Saint-Joseph de Kipalapala (Provicariat de l'Ounyanimbé),  
Afrique équatoriale, 25 août 1887.

Le sacre de Mgr Jean-Baptiste Charbonnier, évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika, a eu lieu hier, dans la chapelle de notre mission de Saint-Joseph.

Une consécration épiscopale est toujours une grande cérémonie ; mais, quand elle s'accomplit pour la première fois, au milieu des peuplades nègres de l'Afrique équatoriale, elle revêt un caractère à part, et donne naissance à des pensées si consolantes, que vous ne me pardonneriez pas de vous en laisser ignorer les détails.

Nous attendions depuis de longs mois le jour où notre vénéré confrère, devenu notre père par son élévation à l'épiscopat, recevrait l'onction qui fait les Pontifes. Saint-Joseph de Kipalapala avait été choisi pour le sacre, parce que cette mission se trouve à peu près à égale distance des lacs Nyanza et Tanganika, et parce que Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Nyanza, devait, par délégation du Saint-Siège apostolique, faire le sacre du nouveau prélat. Ailleurs il faut, pour un sacre, la présence de plusieurs évêques ; mais, dans les missions lointaines, et par dispense du Souverain Pontife, un seul évêque suffit, avec l'assistance de deux prêtres.

Pour se rendre à Tabora, Mgr Livinhac avait fait un voyage de deux mois entiers.

La venue du pieux et zélé Prélat fut pour nous une véritable fête. Il arrivait au prix des plus rudes fatigues et à travers toutes sortes de périls ; il arrivait du Nyanza et de cette Mission privilégiée de l'Ouganda, où le sang des martyrs avait coulé et coulait encore. La narration qu'il nous fit de ce drame sanglant et consolant à la fois, nous procura les plus vives émotions.

A Saint-Joseph, les orphelins rachetés et élevés par nous atteignent presque la centaine. De plus il y a de nombreux chrétiens et catéchumènes ; ils devaient avoir leur part de ces entretiens édifiants. Les récits du vénérable évêque produisirent une impression si profonde sur nos chers noirs, qu'ils auraient tous voulu courir au martyre : « *Na sisi tuta-fika Buganda Kupata martyrio!* » s'écriaient-ils, « nous aussi, nous irons dans le Bouganda pour être martyrisés ! »

Cependant, les jours s'écoulaient, et Mgr Charbonnier n'arrivait pas. Enfin, le 20 juillet, plusieurs coups de fusil retentissent dans la direction de la route conduisant du Tanganika à l'Ounyanimbé. Nos chrétiens, enfants et adultes, de s'écrier aussitôt : « *Buana Mkuba Tanganika!*



Le grand maître du Tanganika », et, saisissant leurs armes, ils se précipitent au-devant de la caravane. Quelques instants après, nous avions, en effet, le bonheur de presser entre nos bras Mgr Charbonnier et les deux confrères venus avec lui. La caravane comprenait, en outre, une députation des chrétiens du Vicariat du Tanganika qui avaient sollicité avec instance et obtenu la faveur d'assister au sacre de leur évêque.

Le voyage ne s'était pas effectué sans encombre. Ce n'est que par une protection visible de Notre-Dame d'Afrique que la caravane avait échappé à un parti de Rugas-Rugas ou voleurs de grands chemins, en traversant le district d'Ugonda; aussi, la première pensée de Mgr Charbonnier fut d'aller remercier la bonne Mère, en chantant le *Hudjambo Maria (Ave, o Maria!)*.

A peine remis des fatigues d'une marche pénible à travers d'immenses forêts, il commença une retraite de trente jours pour se préparer à son sacre. Le silence rigoureux, gardé par le vénérable retraitsant, frappait et édifiait profondément nos orphelins : « *Asema manemo na Mungow*. Il ne parle qu'avec Dieu, » disaient-ils, et on les voyait se surveiller pour ne point troubler le Grand-Père dans ses graves pensées.

Le sacre avait été fixé au 24 août. Mgr Charbonnier avait choisi ce jour parce que c'est celui où l'Eglise célèbre la fête de l'apôtre saint Barthélemy, et surtout celle des trois cents martyrs d'Utique, cette glorieuse phalange que les Chrétiens d'Afrique appelèrent la masse blanche (*Massa candida*).

Dès la veille, nos enfants, dirigés par un de nos Pères, avaient décoré la chapelle, et bientôt, ses murs eurent disparu sous une tapisserie de verdure et de fleurs. Nos cathédrales, au pays des noirs, ne connaissent encore, en effet, ni le marbre, ni l'or; encore moins pouvons-nous les parer des ornements qui, aux jours des grandes solennités, rehaussent l'éclat de notre culte dans les églises de France. Celle où devait avoir lieu le sacre n'est qu'un assez vaste, mais simple et pauvre édifice, bâti en briques cuites au soleil. Notre cœur saigne de ne pouvoir faire mieux, mais notre pauvreté ne nous le permet pas.

Hier donc, le soleil se leva radieux et, bientôt après, notre unique cloche sonnait à toute volée. Nos néophytes n'avaient pas attendu cet appel, et, longtemps avant l'heure fixée, la chapelle était remplie par nos orphelins, nos chrétiens et nos catéchumènes. La députation venue du Tanganika se trouvait aux premiers rangs, fière d'assister au sacre de son pasteur.

Le cortège s'ouvrit par douze petits nègres revêtus de soutanes rouges, comme les enfants de chœur, portant les insignes des deux Prélats. N'eût été leur peau noire tranchant agréablement avec la couleur écarlate de leurs vêtements, nous aurions pu nous croire dans l'un de nos sanctuaires de France. Venaient ensuite sept missionnaires appartenant à trois vicariats de l'Afrique équatoriale, et enfin les deux Evêques, tous deux émus jusqu'aux larmes.

Je ne raconterai pas la suite des diverses cérémonies de la consécration. Elles sont trop connues et ne peuvent d'ailleurs être changées. Je dirai seulement qu'elles se sont accomplies au milieu de la plus religieuse attention. Nos

chrétiens, préalablement instruits du sens des prières et des cérémonies, étaient tout entiers au spectacle de rites si nouveaux pour eux, et leurs yeux étonnés et ravis n'en ont pas perdu un seul geste, un seul mouvement.

Pour nous, Missionnaires, nous n'avons pu retenir nos larmes, larmes de joie et de bonheur, en assistant à une telle scène. Avec quelle éloquence, en effet, ne parlait-elle pas à nos cœurs ?

Au centre de l'Afrique, au milieu de populations livrées pour la plupart aux erreurs du fétichisme, dans une pauvre chapelle, des chrétiens nègres arrachés presque tous aux horreurs de l'esclavage et transformés par la grâce divine, et, dans ce sanctuaire, l'Evêque dont la Mission a donné les premiers martyrs nègres à l'Eglise, conférait à un autre confrère la plénitude du sacerdoce catholique !

Quels prodiges de miséricorde et de grâce réalisés ainsi par la toute-puissance et la miséricorde de Dieu !

Il y a dix années à peine, le sol de ces contrées n'avait pas encore été foulé par les pieds des messagers de la bonne nouvelle; aujourd'hui, le nom de Jésus-Christ est annoncé sur les bords des Grands-Lacs et deux Evêques sont à la tête des nouvelles chrétientés. Les premiers ouvriers, il est vrai, ont semé dans les larmes; le sang de plusieurs a coulé, d'autres y mêleront peut-être encore le leur, mais les travaux des missionnaires, leur sang et celui de leurs néophytes n'ont pas été stériles.

Les cérémonies saintes achevées, l'Evêque consécrateur, Mgr Livinhac, a adressé ses souhaits au nouveau Vicaire apostolique.

« Puissiez-vous, lui a-t-il dit, conduire durant de longues années le troupeau qui vous est confié et amener au bercail de Jésus-Christ ces peuples sans nombre vers lesquels il vous députe aujourd'hui, en vous disant par ma bouche : *Vade, prædica populo tibi commissio*. Allez prêcher à ce peuple qui vous a été confié. »

Ensuite le vicaire apostolique du Nyanza s'est tourné vers les chrétiens qui se pressaient dans la chapelle et il s'est adressé à eux dans leur langue. Mais ses exhortations s'adressèrent surtout aux chrétiens députés par la nouvelle Eglise du Tanganyka. Il leur demanda la docilité aux enseignements de leur premier Pasteur et de leurs Pères.

« — Que vos exemples, a-t-il dit en terminant, entraînent sur vos pas les noirs infortunés. Vos frères du Nyanza ont versé leur sang pour leur foi. Soyez toujours dignes des martyrs ! »

Profondément remués, ces bons noirs n'ont pu contenir les sentiments qui se pressaient dans leur cœur :

« — *Tutafania vema kabisa*, oui, oui, se sont-ils écriés, nous nous conduirons toujours bien ! »

Enfin, Mgr Livinhac nous invita tous à prier pour N. S. P. le Pape Léon XIII, le grand Pontife qui a érigé les nouvelles Eglises de l'Afrique équatoriale; pour notre bien-aimé Père, S. E. le Cardinal Lavigerie, l'apôtre illustre dont l'ardente charité a jeté les bases de toutes ces Missions et auquel, après Dieu, revient l'honneur de cette journée, comme c'est à lui aussi que ces régions désolées jusqu'ici devront d'avoir vu se briser le joug honteux de l'esclavage des corps et de l'avilissement des âmes.

« Prions enfin, a ajouté le prélat, pour la Société dont



nous sommes heureux et fiers de nous dire les fils ; prions pour nos chers bienfaiteurs qui, par leur constante charité, nous ont donné de réaliser ce qui a été fait jusqu'à ce jour ; prions enfin pour la conversion de tant de millions d'âmes courbées encore sous l'empire du démon. »

Ensuite, les deux prélats ont donné encore une fois leur bénédiction solennelle et ils ont entonné aussitôt le *Te Deum*.

Au sortir de la chapelle, Mgr Charbonnier a reçu les félicitations de tous les Missionnaires présents, et il a eu bien du mal à se soustraire aux touchants témoignages de vénération et de joie naïve qui animaient tous nos bons nègres.

Nos chers noirs, cependant, ressemblent aux enfants, petits et grands, de tous les pays ; l'appétit ne les trouve jamais en défaut. Aussi, à midi, ont-ils fait le plus grand honneur au veau gras tué pour la circonstance, et la joie n'a cessé de régner tout le jour à la Mission de Saint-Joseph.

Mgr Charbonnier officia pontificalement aux vêpres, et, pour clôturer cette belle journée, il donna la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement, après laquelle nos chrétiens chantaient le cantique :

Tum Shukuru Sana  
Kui baraka Zake Bwana.

(Bénédictions à jamais le Seigneur dans ses bienfaits.)

Voilà l'esquisse bien imparfaite de la première consécration épiscopale qui ait eu lieu dans ces régions. Nous avons la confiance que, dans les desseins de Dieu, elle est le prélude d'une ère nouvelle pour la race noire. Les deux évêques missionnaires vont repartir incessamment pour leurs vicariats respectifs. Ils emmèneront avec eux les nouveaux missionnaires qui nous arrivent et qui seront ici dans quelques jours. Une impulsion nouvelle pourra être donnée ainsi à nos Missions des Grands-Lacs.

Mais ce sont des légions de Missionnaires qu'il nous faudrait pour recueillir la moisson qui mûrit. Daigne Notre-Seigneur se choisir parmi les jeunes lévites des cœurs assez généreux pour venir partager nos rudes travaux. Puisse-t-il inspirer aussi aux âmes charitables la pensée sainte de nous aider de leurs prières et des aumônes qui nous sont si nécessaires !

## LA MISSION DE SAINT-PIERRE-DE-ZIFTÉ (Égypte).

Notice du R. P. BARON, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

### COPTES SCHISMATIQUES

Tous les Coptes, en général, dans la basse, comme dans la haute Égypte, sont regardés comme les vrais descendants des anciens Égyptiens. On les dit très intelligents ; ce qui le prouve, c'est que les Coptes occupent, dans les administrations du pays, presque tous les emplois de secrétaires.

Je ne sais pas si la sordide malpropreté, qui caractérise si bien le peuple copte d'aujourd'hui, remonte aussi jus-

qu'aux constructeurs des pyramides. Quand, sous ce rapport on veut qualifier quelqu'un, on le compare à un copte. Leurs maisons, comme leurs personnes, sont d'ordinaire dans un état de malpropreté repoussante. Leurs églises mêmes sont pires que des étables.

Il y a cinq mois, je visitais une chapelle copte schismatique dans un petit village du nom de Ziberbeh, à une heure et demie de Tantah ; je fus loin d'être édifié. Les fidèles célébraient cependant leur fête patronale, la Saint-Michel. Lorsque j'entrai dans leur église, ils étaient en train de psalmodier les premières vêpres de la fête. On m'avait prévenu que trois de leurs prêtres étaient venus du Caire pour rehausser la cérémonie.

Je me trouvai en présence d'une dizaine de personnes, pour la plupart assises à la mode orientale sur une natte placée au milieu de l'église. Au turban noir je reconnus facilement les prêtres. L'un se tenait debout, tenant d'une main un lambeau de livre sur lequel il semblait lire ; il avait dans l'autre main un bâton en fer de plus d'un mètre cinquante de long qu'il agitait violemment à certains intervalles pour faire sonner les clochettes attachées au sommet. Je n'eus pas le temps de remarquer ce que faisaient les autres, car tous laissèrent là le lutrin et vinrent à ma rencontre me baiser la main. Puis, sur la même natte, qui, un instant auparavant, était occupée par les chantres, ils m'invitèrent, non pas à m'asseoir, mais à m'accroupir comme eux ; ils m'offrirent des cigarettes qu'ils m'allumèrent eux-mêmes avant de me les présenter. Ils me demandaient, de cinq minutes en cinq minutes, comment allait ma santé ; ainsi le veut la mode arabe. Après cela on me servit du café, selon l'usage, dans une tasse microscopique qui pouvait à peine contenir une gorgée de ce liquide.

Ma visite étant terminée, je pris congé du chapitre en saluant le brave curé de l'endroit qui est le père de deux de nos enfants de l'école gratuite de Tantah.

On reprit le chant monotone et bruyant, un instant interrompu et je m'aperçus bien vite que j'étais littéralement couvert de vermine. J'en fis la remarque en présence du curé qui me faisait les honneurs de son église ; il me dit pour toute consolation : *Malèche* (ce n'est rien).

Les coptes schismatiques sont très nombreux ! A Zifté, il y en a de trois à quatre mille.

Que de bien on pourrait faire à ces pauvres gens, vraiment dignes de pitié, si l'on parvenait à les ramener à l'unité ! Leur ignorance est excessive ; leurs prêtres mêmes n'ont aucune notion approfondie de la religion ; du reste, ils n'ont fait aucune étude et sont généralement pris dans la classe des Fellahs. Aussi ils ne peuvent même pas dire pourquoi ils sont séparés de Rome, ils n'en savent rien. On parviendrait facilement à les instruire, si leur patriarche s'attachait au Vicaire de Jésus-Christ. Tous, j'en suis convaincu, obéiraient sans hésiter à la voix de leur évêque ! Ils se demandent eux-mêmes pourquoi les chrétiens ne forment pas un seul cœur. J'ai entendu dire, il y a à peine un mois, au cheik des coptes de Mit-Gamar que tous les chrétiens étaient sur le même pied : « tous, ajoutait-il, nous avons le même Messie, et par conséquent tous, nous ne devons faire qu'un corps. »

Cependant, en fait de religion, ils ne sont guère prati-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13 et 20 janvier.



quants; leur ignorance en est sans doute la cause principale. On les dit, et je le crois, à moitié musulmans. Ils n'ont guère de chrétien que le nom; et encore, on se demande réellement si on peut leur donner ce nom, car on a des doutes sérieux sur la validité de la forme que la plupart d'entre eux emploient dans l'administration du sacrement de baptême.

Dans les environs de Zifté se trouvent des villages entiers de Coptes schismatiques. Leurs églises sont des bâtiments massifs sans aucun style. Quelques-unes cependant sont assez riches. A Mit-Gamar ils élèvent une construction qui leur coûtera 120,000 francs quand elle sera achevée; aujourd'hui ils ont dépensé la moitié de la somme. Tout cela est solide, mais sans aucun style; et le tout est écrasé et enseveli au milieu d'un pâti de maisons arabes. Malgré dix grosses colonnes en marbre de la mer Noire, dont chacune coûte, dit-on, un millier de francs, malgré les dix-huit petites colonnettes, aussi en marbre, l'édifice ne produit aucun effet. Remarquez qu'avec une pareille somme l'on aurait pu faire quelque chose de magnifique.

Quelle abondante moisson le jour où ces Coptes rentreront dans l'unité de la Sainte Eglise! L'Egypte sera alors en voie de progrès. En attendant cet heureux événement, nous travaillons ici à côté d'eux, nous les examinons de près et nous leur voulons le plus grand bien; mais ils ne nous comprennent pas encore.

Les prêtres coptes cependant nous admirent. Quand ils viennent chez nous, ils nous demandent pourquoi, nous, prêtres catholiques, ne sommes pas mariés; ils sont, de plus, très polis envers nous, comme le sont, du reste, les musulmans, les grecs, les juifs, en un mot toute la population de Zifté et de Mit-Gamar. Les prêtres coptes, les rabbins et les cheiks viennent nous visiter, nous confient leurs enfants, ce qui prouve que nous sommes bien vus ici.

Le changement opéré chez les enfants qui fréquentent nos classes, a déjà été remarqué non seulement par leurs parents, mais encore dans les deux villes.

Comme vous le voyez, nous semons peu à peu la bonne semence dans notre petite mission de Zifté; mais il n'appartient qu'au bon Maître de lui donner de l'accroissement.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

### DOM BOSCO

*Fondateur et Supérieur général de la Congrégation  
Saint-François-de-Sales de Turin.*

Le saint fondateur de la Société qui a donné à la Patagonie ses premiers missionnaires s'est éteint doucement dans la paix du Seigneur le 31 janvier.

L'un des disciples préférés du vénérable vieillard et le plus illustre de ses enfants, Mgr Cagliero, l'évêque des missions de l'Amérique australe, se trouvait de passage à Turin et eut la consolation de recevoir son dernier soupir et de lui fermer les yeux.

Nous avons publié en 1882 (p. 330) le portrait et la biographie de l'admirable religieux dont les fils spirituels travaillent si généreusement à l'évangélisation de la portion la plus lointaine et la plus déshéritée du Nouveau Monde.

## DONS

### Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

#### ÉDITION FRANÇAISE

M. Paschali à Oran.....	5
M. François Plasse, don recueilli par l'Echo de Fourvière.....	1
Mlle Barge id. id. ....	3
En souvenir de la famille E. B. id. ....	500
<hr/>	
Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.	
Anonyme de St-Grégoire diocèse de Rouen, avec demande de prières.....	20
<hr/>	
Pour les missions les plus nécessiteuses (pour les chrétiens inondés du Ho-nan).	
M. Ponte, curé de Moustier, diocèse d'Agén.....	3
Mme la Comtesse de Lavallière, à Avignon.....	7 90
M. Pelletier, diocèse de Laval .....	10
<hr/>	
A Mgr Van Camelbeke, pour ses pauvres chrétiens.	
M. Durassié à Bordeaux.....	20
<hr/>	
Pour le R. P. Anselme de St-Sauveur, missionnaire au Chan-tong.	
Anonyme de Nancy.....	5
Une anonyme de Bordeaux.....	10
<hr/>	
Au Cardinal Lavigerie, pour le rachat et le baptême d'enfants sous les noms de Marie, Joseph, Thérèse, Léon, Anne,	
Anonyme de Belgique.....	375
<hr/>	
Au Cardinal Lavigerie pour ses œuvres.	
Mlle de Chazotte à Lapalud, diocèse d'Avignon.....	10
M. Prévost à Avignon.....	10
<hr/>	
Pour la mission du Victoria-Nyanza.	
M. le chanoine Rivoire à Chambéry.....	10
<hr/>	
A Mgr Fraysse pour les missions des Nouvelles Hébrides.	
M. Noël Cima à Nice.....	5

#### ÉDITION ALLEMANDE

##### 4<sup>e</sup> trimestre 1887

Pour l'Œuvre .....	7 50
Pour les missions des PP. Lazaristes. ....	1 85
A M. Delpech, supérieur des Missions Étrangères de Paris, pour le Tong-King. ....	1552 05
A M. Delpech, pour l'Annam. ....	515 05
Au même, pour la Chine. ....	151 25
A Mgr Puginier. ....	100 »
Pour les missions des RR. PP. Jésuites, en Chine. ....	125 »
Pour la mission du Kiang-nan. ....	5 »
Pour le R. P. Athanasius Goëtse, au Houpé. ....	250 40
Pour le vicariat du Chen-si. ....	6 25
Pour les missions du Japon. ....	176 25
Pour les PP. Maene et Banckaert, missionnaires au Bengale occidental. ....	375 »
Pour les missions d'Afrique (Zanzibar) ....	67 15
Pour les missions d'Afrique centrale. ....	125 »
Pour la mission de Zanzibar. ....	25 »
Pour la mission de Bagamoyo. ....	81 25
Pour les missions des RR. PP. Jésuites, au Zambèze. ....	278 30
Pour le vicariat de Natal. ....	3 75
Pour le rachat d'enfants nègres, dont trois à baptiser sous les noms de François, Joseph, Blaise (Zambèze). ....	843 75
Pour le rachat d'enfants païens (Mongolie). ....	993 »
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens, sous les noms de Wolfgang, Gertrude, Marie, Antonin, François, Séraphique, François-Xavier, Louis, Cécile, Marie, Pauline (M. Anzer, Chan-tong méridional). ....	394 75
Pour les prêtres polonais. ....	37 25

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — TYPES DE COSTUMES DIVERS; d'après des photographies de M. l'abbé P. Bauron (voir page 82).

## CORRESPONDANCE

### OUNYANYEMBÉ (Afrique équatoriale).

La lettre suivante d'un missionnaire venu du Tanganika à Kipalapala pour le sacre de Mgr Charbonnier, permettra à nos lecteurs de se rendre compte des heureuses transformations matérielles et morales qui se sont opérées dans ces missions lointaines. Après Dieu, c'est à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, c'est aux prières et aux aumônes de ses charitables associés que ce succès inespéré doit être attribué.

LETTRE DU R. P. DROMAUX, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'ALGER, MISSIONNAIRE AU TANGANIKA.

Saint-Joseph de Kipalapala, le 2 octobre 1887.

En commençant ces lignes, je me demande si je pourrai arriver à la fin, tant je me trouve affaibli par une petite maladie dont je relève à peine. Je suis si peu vaillant que je serai réduit à me faire porter en route

par des *pagazy*, jusqu'au retour de mes forces. N'importe je partirai sans crainte : le bon Dieu, qui nous a protégés pendant notre voyage d'arrivée, ne nous abandonnera pas au retour ; nous reverrons sains et saufs, je l'espère, notre cher Tanganika.

Je m'en retourne le cœur fortifié et rempli de consolation et de joie, par le souvenir des belles cérémonies auxquelles j'ai eu le bonheur d'assister ici : je veux dire le sacre de notre vénéré Vicaire Apostolique et la messe solennelle d'actions de grâces que nous avons chantée pour le glorieux martyr des chrétiens de l'Ouganda.

D'autres vous ont décrit la beauté de ces cérémonies ; mais je vous prie de me permettre, à moi, pauvre missionnaire de la première caravane, de jeter un coup d'œil sur le passé et de comparer notre situation présente avec les débuts de notre apostolat au centre du continent mystérieux.

I

Il y a juste neuf ans que nous arrivions ici au nombre de neuf : cinq devaient se diriger vers l'Ouganda, quatre vers le Tanganika. Dieu, qui se plaît à marquer ses



œuvres du sceau de la Croix, ne nous avait point ménagé les difficultés et les épreuves. Outre le P. Pascal, que nous avons vu mourir en route, nous avons perdu encore à peu près tout ce que nous possédions. Partis de la côte avec cinq cents porteurs chargés d'étoffes et d'objets de toute nature, nous aurions pu nous croire riches; hélas! à notre arrivée dans l'Ounyanyembé, il ne nous restait plus de quoi continuer notre voyage. Il nous fallut acheter là à dix piastres des étoffes que l'on paie actuellement à peine la moitié de ce prix.

Vous savez ce qu'étaient devenus nos nombreux bagages. Les terribles hongo en avaient dévoré une partie; le reste avait disparu par le vol, la fuite, la trahison. Aucun de nos porteurs n'était arrivé jusqu'ici; tous avaient fui auparavant. Quant aux *Askary*, que nous avions pris uniquement pour nous protéger et qui ne portaient aucun bagage, la plupart d'entre eux nous abandonnèrent; ceux qui restèrent avec nous semblèrent ne l'avoir fait que pour profiter de toutes les occasions de nous voler. D'un seul coup, ils nous enlevèrent une *mitoumba* entière, c'est-à-dire la valeur d'environ cent piastres, à cette époque.

Pour comble d'infortune, au milieu de ce personnel hostile, nous n'avions pas même la ressource de pouvoir nous expliquer. Notre interprète nous quitta en plein voyage à quatre jours de Tabora. Force nous fut de nous tirer d'affaire, comme nous pouvions, avec des porteurs que nous ne comprenions pas et qu'il fallait, cependant, diriger et commander.

Dans notre détresse, nous tendîmes la main aux Arabes; mais Dieu sait ce qu'il nous en a coûté! Le frère du Wouali Shir-ben-Nasib, qui nous avait pris sous sa protection, nous pressurait plus que tout autre et, dans l'espoir de profiter de la désertion de nos hommes, il fomentait parmi eux le mauvais esprit.

Ces charitables Arabes, dont l'hospitalité est si vantée, avaient consenti, non sans peine, à nous donner pour abri, un vieux *tembé* inhabité et tombant en ruine. C'est là que nous dûmes nous loger tous les neuf. Il me semble voir encore ce réduit obscur, de cinq mètres de long sur deux de large, noirci par la fumée et n'ayant de l'air que par la porte.

Mais, si nous étions mal sous le rapport du logement, nous étions plus mal encore sous le rapport de la nourriture. Notre cuisinier, qui d'ailleurs ne croyait pas devoir se gêner beaucoup avec nous, était d'une paresse incroyable; il n'avait pas seulement le courage de faire cuire nos aliments. Je me meurtrissais les gencives, en essayant de déchirer l'horrible viande qu'il nous donnait à manger. Aussi, rien d'étonnant si nous étions malades à qui mieux mieux. Je ne sais pas même comment nous ne sommes pas tous morts. Le bon Dieu se contenta de nous conduire jusqu'au bord de la tombe, sans nous y laisser descendre.

Non seulement nous étions malades, mais nous restions presque sans soins; car, nous trouvant tous plus ou moins atteints en même temps, nous ne pouvions guère nous entr'aider. D'autre part, il nous était impossible de compter sur nos hommes pour les services qu'eût demandés notre état. En effet, ces infirmiers improvisés se fussent acquittés de fonctions si nouvelles pour eux, avec autant de mauvaise volonté que de maladresse; et de plus, il était fort à craindre qu'en les laissant approcher de nos provisions, ils n'en profitassent pour les livrer au pillage. Ce que nous avions donc de mieux à faire, était d'attendre de Dieu seul la fin de nos maux. Le dimanche, nous étions heureux si l'un de nous se trouvait assez valide pour dire une messe à laquelle les autres assistaient, couchés sur leurs pauvres grabats, ou assis sur des ballots d'étoffe. L'autel, formé de trois caisses, était dressé dans notre pauvre mesure et c'est sur cet autel, au milieu de bagages de toutes sortes, que le Fils de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ voulait bien descendre. Il partageait notre misère, nous n'avions plus dès lors le droit de nous plaindre!

Voilà, en quelques mots, quelle était notre situation à notre première arrivée à Tabora.

## II

Aujourd'hui, quel merveilleux changement! Le vaste tembé de la mission, où nous avons trouvé la plus fraternelle hospitalité, fait l'admiration des Arabes et des Européens de passage. La chapelle n'est plus une pauvre hutte abandonnée; c'est une belle salle de dix-sept mètres de long, sur une largeur et une hauteur proportionnelles. Pour la circonstance du sacre, elle avait été magnifiquement tapissée avec des étoffes servant aux échanges. C'était vraiment le *Cœnaculum magnum stratum* de l'Evangile. Ce n'était plus la pauvre étable de Bethléem.

Mais une autre différence me frappait et me charmait bien davantage. Quel contraste entre les nègres fripons qui nous servaient il y a neuf ans, et ceux que je voyais là assister, avec tant de piété, à nos belles cérémonies!

On distinguait, tout d'abord, les Waganda échappés de leur pays, lorsque, il y a quelques années, les missionnaires durent, pour un temps, fuir devant l'orage. Je n'ai pas besoin de faire leur éloge. Il me suffit de dire qu'ils sont les dignes frères de généreux martyrs. Venaient ensuite, outre le personnel de la station, quatre-vingt-dix enfants rachetés à Kipalapala, dont soixante sont déjà chrétiens. Enfin notre mission du Tanganika était aussi représentée. Huit de nos jeunes gens et quelques hommes déjà établis en ménage, nous avaient suivis, Mgr Charbonnier et moi, et ont eu ainsi le bonheur d'assister au sacre.

Qu'il est touchant de voir ces pauvres noirs, servir et répondre à l'autel avec autant d'aisance et de piété que



pourraient en avoir les enfants de chœur européens les mieux formés ! Qu'il est doux à l'âme du missionnaire de les entendre chanter en latin et par cœur, les chants liturgiques ! Les prières du matin et du soir se disent en kisouahili.

C'est aussi dans cette langue que nos chrétiens lisent et écrivent. Déjà, à l'occasion, ils entretiennent de lointaines correspondances. Ces jours-ci, j'ai vu arriver de Malte, une lettre envoyée par un enfant d'ici, parti pour l'Europe afin d'y apprendre la médecine et qui reviendra ensuite rendre à ses compatriotes, les services d'un art si utile. Il écrivait à un Père, en français, et répondait en kisouahili, à un de ses camarades resté dans l'Ounya-nyembé. Il envoyait en même temps, comme souvenir, à ce dernier, un canif et un chapelet. Aussi, par le courrier suivant, chacun voulut écrire à Malte, dans l'espoir de recevoir un semblable cadeau.

De français, ils ne savent que quelques mots de politesse : *Bonjour, bonsoir, mon Père, merci*, etc. Ils prononcent bien distinctement et l'on éprouve un vrai plaisir à s'entendre saluer ainsi par des négrillons du centre de l'Afrique.

Lorsqu'ils étaient chez eux, il y a à peine quelques années, ces enfants étaient, comme les autres, voleurs, menteurs et livrés à presque tous les vices. Ici, sous la bienfaisante influence de notre sainte religion, ces vices ont à peu près complètement disparu. Les vols sont devenus chose fort rare. D'ailleurs, si un malheureux néophyte s'oubliait jusqu'à prendre encore le bien d'autrui, la confession l'obligerait bientôt à tout réparer.

Nos ballots d'étoffes préparés pour la caravane de retour, restent jour et nuit dans la cour; les portes de nos chambres n'ont pas de serrures; la mienne, en particulier, est souvent toute grande ouverte, et bon nombre d'enfants y entrent même en mon absence. Il serait donc bien facile à ces enfants d'emporter beaucoup de choses qu'en ma qualité de pourvoyeur de la caravane, j'ai entassées çà et là; cependant je n'ai pas encore constaté le moindre larcin.

Mais non seulement la religion a fait naître dans nos pauvres noirs des sentiments d'honnêteté qu'ils ne connaissaient point auparavant; elle semble avoir transformé leur nature, et cela si complètement que les faibles et les pusillanimes sont devenus braves et intrépides dans le danger. C'est du moins ce que Mgr Charbonnier et moi avons pu remarquer dans notre voyage.

Nous avons avec nous des jeunes gens et quelques hommes de nos villages du Tanganika. Ils remplissaient les fonctions d'Askary. La plupart d'entre eux appartiennent à des races du Massanzé et du Maroungou peu réputées pour leur bravoure. Cependant ils ont montré beaucoup plus de courage que de nombreux *Rouga-Rouga* (brigands) qui nous avaient suivis dans l'espoir de gagner quelques mètres d'étoffe, en portant un paquet à Karéma.

Un jour, au milieu des bois, nous rencontrons des bandes armées qui allaient à la guerre. Aussitôt les Rouga-Rouga, malgré leur réputation d'audacieux écumeurs des forêts, veulent s'en retourner, et déjà plusieurs prennent la fuite. Nos jeunes chrétiens, au contraire, sans s'inquiéter de leur petit nombre, mettent bravement un genou en terre, et, faisant raisonner la crosse de leur fusil, ils s'écrient qu'ils sont décidés à mourir pour défendre leur *Bouana* (Père) plutôt que de reculer. Grâce à Dieu, ce n'était qu'une fausse alerte, et nos excellents enfants n'eurent point à combattre; mais, j'en suis persuadé, nous pouvons désormais compter sur leur dévouement bien plus que sur celui de nos mercenaires musulmans d'autrefois.

Puisque j'ai commencé à vous signaler les heureux contrastes entre l'état actuel des choses et ce que nous voyions il y a neuf ans, je ne dois pas manquer d'en noter encore un. Les sept missionnaires que vous avez pu nous envoyer cette année, grâce au secours extraordinaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et qui sont partis de Zanzibar, le 5 juillet, viennent d'arriver heureusement à Saint-Joseph de Kipalapala, sans avoir eu une seule désertion, ni perdu une seule charge, quoique leur guide soit mort en route. Au lieu des cinq ou six longs mois qu'il nous fallait autrefois pour arriver, ils ont fait leur voyage en soixante-dix-sept jours !

### III

Maintenant, quelques mots de notre mission du Tanganika. Notre méthode d'évangélisation, comme vous le savez, diffère de celle employée par nos frères de l'Ouganda. Le caractère de nos populations, qui n'est pas le même, et la facilité extraordinaire que nous avons de racheter des esclaves, nous ont fait juger que le mieux pour nous, en commençant, était de fonder de vastes orphelinats où nous préparons les premiers éléments de futures chrétientés. Cette œuvre nous a donné les résultats les plus consolants, et nous avons eu le bonheur de baptiser bon nombre d'indigènes. Il est vrai qu'assez souvent nous avons vu ces pauvres rachetés s'empresser de se servir des blanches ailes de leur baptême pour s'envoler au ciel : c'étaient de faibles enfants ou des malades que le Bon Dieu amenait au bercail, sans qu'ils le cherchassent, comme ces misérables estropiés et vagabonds que, dans la parabole, le Maître du festin envoie chercher le long des sentiers et sur les places publiques. Mais il nous reste encore, dans les différentes stations avoisinant le Tanganika, plusieurs centaines d'adultes qui forment des centres chrétiens. Ce n'est encore qu'un grain de sénevé, mais qui a germé et poussé, et qui, à moins de malheurs improbables, doit naturellement grandir et se développer d'année en année.



Moi, qui ai connu autrefois la plupart de ces jeunes gens, je suis heureux d'assurer que la grâce a produit des merveilles en eux. Je dis la grâce, car certes nous ne pourrions nous vanter de l'avoir fait nous-mêmes. D'autres Européens, ici, avaient autant d'habileté que nous, et surtout plus de ressources; cependant, il n'en est aucun qui ait réussi comme les missionnaires catholiques à civiliser véritablement les nègres, c'est-à-dire à les changer jusque dans le cœur et dans le fond même de leur nature. C'est un fait avoué par tous les Européens qui passent dans ces régions, même par les voyageurs ou les missionnaires protestants qui s'arrêtent chez nous de temps en temps.

Nous avons donc à remercier Dieu, qui veut bien, malgré notre indignité, se servir de nous pour procurer sa gloire; et maintenant qu'il nous a donné notre premier évêque, nous devons espérer qu'il augmentera encore l'effusion de sa grâce sur nous et sur nos chers noirs.

\* \*

J'avais peur en commençant cette lettre de ne pouvoir la finir à cause de mon peu de forces, et voilà qu'elle a pris des proportions déraisonnables. Vous me le pardonnerez; on ne se lasse pas de parler de ce que l'on aime!

Comme cela arrive ordinairement, notre caravane tarde à partir. En attendant, mes forces reviennent. Peut-être pourrai-je me mettre en route sans me faire porter.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Nous avons annoncé, en 1886, le partage du diocèse d'Alton et l'érection de Belleville en évêché (1). L'ancien évêque d'Alton ayant été transféré au siège de Springfield et l'évêque de Belleville n'ayant pas encore été désigné, les éminentissimes cardinaux de la Propagande se sont occupés, dans leur dernière réunion, du choix de titulaires pour les deux sièges vacants. Sur leur proposition, le Saint-Père a nommé M. Jacques Ryan, évêque d'Alton, et M. Jean Janssen, évêque de Belleville. Mgr Ryan est irlandais et âgé de quarante ans; il a fait ses études théologiques au séminaire de Louisville. Mgr Janssen était administrateur du diocèse d'Alton.

— S. M. I. le Shah de Perse, en faisant parvenir au Saint-Père ses félicitations à l'occasion du jubilé sacerdotal (2), a envoyé à S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, le grand cordon de l'Ordre du Lion et du Soleil.

(1) Voir le tome XVIII des *Missions Catholiques*, p. 627.

(2) Voir le tome XIX des *Missions Catholiques*, p. 592.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Les RR. PP. Pierre Bouvet, Auguste Ledru, Pierre Perrigaud et Ignace Lorando, de la Compagnie de Jésus, se sont embarqués à Marseille, le 9 octobre 1887, pour la mission du Kiang-nan.

— Le 11 septembre 1887, se sont embarquées à Marseille, sur le *Natal*, les Sœurs : Félix, du diocèse de Nantes, Catherine et Cyprien, du diocèse de Strasbourg.

— Le 30 septembre, se sont embarquées à Marseille, sur le *Sindh*, les Sœurs : Apolline, du diocèse de Paris; Luce, du diocèse de Coutances, et Laurent, de Beyrouth.

— Le 14 octobre, se sont embarqués à Marseille, sur le vapeur *Pei-Ilo*, le R. P. Vellinger, du diocèse de Paris; sœur Victor, du diocèse de Nancy, et sœur Moïse, de Beyrouth.

— Le 3 janvier 1888, se sont embarqués à Anvers, sur le *Nubia*, pour la Côte d'Or, le R. P. Faga, du diocèse de Chambéry; pour le Dahomé, le R. P. Dolci, du diocèse de Vérone (Italie).

Ces trois missionnaires et ces huit religieuses appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

— Deux prêtres de Scheut-lez-Bruxelles, MM. H. Raymakers, du diocèse de Bois-le-Duc, et A. Heirman, du diocèse de Gand, sont partis de Marseille, le 12 courant, le premier pour la Mongolie Orientale; le second pour la Mongolie Centrale.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Perse.** — M. Plagnard, prêtre de la Mission en Perse, écrit d'Ourmiah, au Frère Genin, à Paris, le 14 octobre 1887 :

« Depuis nombre d'années, notre pauvre mission chaldéenne a eu fréquemment recours à vous, et toujours votre charité a trouvé moyen de lui venir en aide.

« Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant qu'un certain nombre de chrétiens n'ont pas d'église et qu'il serait urgent d'en construire pour affermir les nouveaux catholiques dans la foi, et donner aux pauvres schismatiques le moyen d'ouvrir les yeux et de rentrer dans la sainte Eglise.

« On peut dire qu'il n'y a pas grand chose à espérer d'un village même bien disposé, tant qu'il n'y a pas un local qu'on puisse décorer du nom d'église. Nous avons présentement deux centres qui auraient grand besoin d'être dotés d'une petite chapelle, si modeste qu'elle puisse être. C'est le village de Khanichan qui renferme un noyau de catholiques déjà ancien et considérable, et le village d'Anhar où les néophytes, de date plus récente, augmentent peu à peu. Ce dernier village a un prêtre catholique converti du nestorianisme.

« Depuis l'arrivée en Perse de Mgr Thomas, quatre des anciennes églises ont été considérablement restaurées, trois nouvelles ont été construites; mais maintenant il faudra s'arrêter jusqu'au jour où des âmes charitables nous procureront de nouveaux secours.

« La dernière église construite cette année est sous le vocable de notre bienheureux Père, parce qu'aucun titulaire n'avait été imposé par les donateurs, ainsi que cela est arrivé jusqu'à présent. Ce sera la première qui aura saint Vincent pour patron. Mgr Thomas désire que notre vénéré fondateur soit plus connu dans la mission, et, à cet effet, il fait préparer une Vie abrégée qui sera traduite en langue chaldéenne vulgaire. Ce travail sera prochainement imprimé, et mis entre les mains du clergé et des fidèles.

« Jusqu'à présent, on n'avait pu s'occuper de ces divers moyens de faire le bien, parce que des besoins plus pressants appelaient l'attention sur d'autres points, d'une nécessité plus urgente. Depuis quelques années, M. Bedjan a entrepris des publications importantes que son zèle lui fera mener à bonne fin. Désormais nos écoles de village seront fournies des livres nécessaires et les catholiques ne penseront plus à envoyer leurs enfants dans les écoles protestantes, où ils étaient fort exposés à perdre la foi. »



**Gallas** (*Afrique orientale*). — Mgr Taurin Cahagne, capucin-vicaire apostolique des Gallas, écrit de Harar au T. R. P. Provincial de Toulouse :

« J'ai eu soin, avant de partir, de vous annoncer mon voyage à Harar. Dieu aidant, j'y suis arrivé le 3 juillet au soir après quinze jours de route. Me voici donc provisoirement installé avec les RR. PP. Joachim et Césaire. Nous travaillons à réparer les dommages matériels causés à notre maison et à nos cultures. Nous le faisons suivant la pénurie de nos moyens.

« Le pays est tranquille sous la domination des Abyssins ; seulement l'opinion publique est en éveil à l'occasion des événements de Massouah. Chacun en augure suivant ses craintes ou ses espérances.

« En attendant, nous menons la vie régulière dans notre maison. L'office du chœur est dit en commun, l'oraison, la lecture au réfectoire, etc... Le P. Joachim, avant mon arrivée, avait rétabli notre chapelle, qui avait souffert plus que tout le reste. Nous avons là une nef pouvant contenir plus de cinquante personnes, sans compter l'atrium. Notre oratoire est tout à fait intérieur, au milieu des jardins où nous cultivons quelques fleurs, des arbres fruitiers et surtout des légumes. Les bruits de la rue n'arrivent point jusqu'à nous, et nous pouvons nous partager ainsi l'instruction de nos jeunes gens. Notre vie est nécessairement laborieuse, car il y a une foule de choses que nous devons faire nous-mêmes : l'un soigne les malades à l'extérieur, l'autre est menuisier à ses heures, l'autre maçon, et la journée se passe ainsi sous le regard de Dieu. Nous sommes peu répandus à l'extérieur ; c'est pour nous une règle de prudence, tant que le roi Johannis dominera et imposera tyranniquement ses volontés, tant que le parti hérétique sera souverain. Il en résulte, dans l'intérieur du Choa, la dispersion des fidèles et l'annulation du ministère de nos prêtres indigènes. L'heure ne cesse donc pas d'être douloureuse et l'attente pleine d'anxiétés. »

**Zambèze** (*Afrique Australe*). — Au commencement de l'année 1887, le personnel de la mission s'élevait à quatre-vingt-quatorze membres, parmi lesquels on comptait vingt-cinq prêtres, quarante-quatre scolastiques et vingt-cinq Frères coadjuteurs. La mission, ouverte en 1879, par le R. P. Depelchin, qui vient de repartir pour l'Inde anglaise, comprend aujourd'hui douze résidences. Ce sont : dans la Colonie du Cap, la maison d'étude ou séminaire du Sacré-Cœur à Dunbrody, le noviciat de Graaf-Reynet, le collège Saint-Aidan, et la résidence de Sainte-Marie à Grahamstown, la résidence de Stutterheim et celle de la Sainte-Famille à Keilands chez les Cafres Tembous ; dans le Transvaal la résidence de l'Immaculée-Conception à Wleschfontein, près de Tséni-Tséni ; chez les Matabélés, la résidence du Sacré-Cœur à Gubuluwayo ; dans les possessions portugaises du Bas-Zambèze le collège du Saint-Nom de Jésus à Quillimane, et les résidences de Senna, de Tété et de Boroma.

Le R. P. A. Weld, supérieur de toute la mission et recteur du collège de Grahamstown, écrivait dernièrement :

« Notre œuvre est bénie de Dieu et fait de consolants progrès. Assurément, nous ne pouvons encore nous attendre à des succès merveilleux ; ce n'est ni le temps, ni le lieu où l'on verra des populations entières accourir en masse vers le Christ. Il faut nous contenter de prendre les âmes une à une comme à l'hameçon ; mais, en même temps, on prépare et l'on tend les filets dans l'espoir de faire un jour de grandes captures. Nous sommes encore occupés à poser les fondements, et ces travaux jettent peu d'éclat. »

**Australie.** — Le *Freeman's Journal* de Sydney annonce que Mgr Lamaze, de passage dans la métropole australienne, a officié le jour de Noël dans l'église Saint-Patrice. Le vénérable évêque mariste était assisté par un jeune prêtre qui attirait tous les regards. Originaire des îles Wallis, le P. Petelo est le premier enfant des archipels de l'Océanie centrale élevé au sacerdoce.

## LA MISSION DE SAINT-PIERRE-DE-ZIFTÉ

(Égypte).

Notice du R. P. BARON, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

(Suite 1)

Je vous ai parlé très longuement de notre petite mission de Saint-Pierre-de-Zifté. Mon intention n'est pas de revenir sur ce sujet, je veux vous dire deux mots sur nos belles constructions.

Remarquons d'abord la protection toute spéciale que nous a accordée saint Pierre. Il n'y a pas même un an, rien n'existait à Zifté. La mission actuelle n'était encore qu'en projet. Aujourd'hui, grâce au ciel, nous avons, sur les bords du Nil, une église en briques de trente-deux mètres de longueur, deux maisons pour les Pères et pour les Sœurs où des élèves des deux sexes sont élevés. Tout le monde est dans l'admiration, en voyant les dépenses que nous faisons pour la régénération du pays.

A ce propos, je vous donnerai quelques détails sur les constructions égyptiennes en général et sur nos nouvelles bâtisses en particulier.

Il y a quelques mois à peine, nous jetions les fondations de notre nouvel établissement, et aujourd'hui, par les soins du R. P. Merlini qui a sous sa direction plus de deux cent cinquante ouvriers, nous pouvons considérer le gros œuvre comme terminé, et, bien qu'il y ait encore beaucoup à faire à l'intérieur, nous pourrions cependant l'habiter au 1<sup>er</sup> octobre.

Si l'emplacement appartenant à la mission est aujourd'hui dans de bonnes conditions, nous avons dû sensiblement l'améliorer. A notre arrivée à Zifté, c'était un trop immense ; ceux qui avaient besoin de terre pour réparer leurs maisons ou pour fumer leurs propriétés, venaient puiser le peu de limon que le Nil laisse après son passage. J'ai vu, pendant plus de deux mois, les eaux du fleuve recouvrir entièrement le terrain en question, et je me demandais parfois comment nous ferions pour construire dans ce marais d'apparence si peu solide. Les eaux s'étant retirées, nous donnâmes l'ordre aux Arabes d'enlever leurs barques échouées et à moitié envasées dans le terrain. Nous commençâmes ensuite à creuser les fondations. Mais, comme la terre des bords du Nil est friable, nous avons dû prendre des mesures en conséquence. Pour cela nous avons eu recours à des ingénieurs français. Ces Messieurs ont approuvé le plan d'ensemble. Mais ils nous ont conseillé de mettre dans nos fondations, en cas d'affaissement du terrain, des poutres reliées entre elles.

Lorsque nos fondations sont arrivées au niveau du sol de la ville, nous avons immédiatement fait le remblai qui ne nous a pas pris moins de 3,000 mètres cubes de terre amenés par barque d'une île voisine. Donc on peut dire que la majeure partie de notre terrain n'est que de la terre rapportée. Pour le préserver des ravages du Nil, il nous faut

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13, 20, 27 janvier, 3 et 10 février.



draient maintenant une bonne digue en maçonnerie de 62 mètres sur le fleuve. Nous en avons bien fait quelques mètres, mais il a fallu nous arrêter pour songer au plus pressé.

Nos constructions sont des ouvrages gigantesques pour notre petit village de Zifté. Les Arabes des environs, qui viennent ici chaque semaine pour le marché, sont tout étonnés. On les entend parfois se dire :

« — Comment ces Français peuvent-ils faire tout cela en si peu de temps? »

Ils prétendent ne plus se reconnaître dans le village, car tout le monde veut nous imiter.

\* \*

Vous avez sans doute pris connaissance de l'article publié dans l'*Egyptian Gazette*. Dans son numéro du 12 février dernier, il fait l'éloge des missionnaires de Zifté et de leurs nouvelles constructions. Tout ce que ce journal dit est vrai, surtout au point de vue de la sympathie que semblent nous témoigner et les Européens et les indigènes.

Durant votre voyage en Egypte, je ne sais si vous avez eu l'occasion de remarquer le personnel employé d'ordinaire dans les chantiers. Pour en avoir une idée exacte, il faudrait être, comme nous, à même de considérer jusque dans leurs moindres détails les usages du pays, avec les superstitions de ce peuple enfant. L'Arabe est, par instinct, naturellement porté au surnaturel, parfois le plus ridicule, comme vous le verrez dans la suite.

La femme en Egypte, tout le monde le sait, est esclave. Il ne faut pas s'étonner, bien

que cela soit étrange, si nous la voyons employée à porter les briques, à servir les maçons. Chez les Egyptiens, c'est la femme, même la toute jeune fille, qui monte les matériaux sur les échafaudages et qui sert le maçon. Mais si la pauvre créature est trop lente dans ses mouvements, malheur à elle, car non seulement les termes les plus grossiers de la langue arabe, et Dieu sait si elle est riche, lui sont jetés à la face ; mais les coups de courbache ou de bâton ne lui sont pas épargnés. Pauvres femmes, pauvres filles, elles ont beaucoup de ressemblance avec l'animal patient aux longues oreilles, si commun dans ce pays. Comme lui, elles sont habituées, dès l'enfance, à tous ces mauvais traitements ; parfois elles y paraissent insensibles et ne se révol-

tent pas ; elles continuent leur pénible tâche avec un peu plus d'empressement pour éviter de nouveau les coups du maître ou du surveillant. Du matin au soir ces pauvres filles vont et viennent sur les échafaudages pendant la plus grande chaleur, montent et remontent mille fois leur lourd fardeau dans l'espoir d'obtenir, à la fin de la journée, quelques piastres pour leur nourriture du lendemain ; elles gagnent environ 50 centimes de notre monnaie française.

Nous avons eu journellement une trentaine de jeunes filles employées pour le service des maçons. A voir ces femmes à l'œuvre, on ne les croirait pas malheureuses, tant elles ont l'air joyeux. Dans leur travail elles vont ordinairement par bandes de cinq à dix, portant leur fardeau sur la tête.

Pour s'animer entre elles et aussi pour rompre la monotonie d'une tâche si fastidieuse elles répètent des couplets que la première à la tête de la petite caravane entonne, et toutes les autres répondent avec force battements de mains. Leurs airs sont presque toujours les mêmes, cependant ils varient aux différentes heures de la journée. Le matin elles commencent par le couplet : « *Ouala neftah el bab illa bel salah ala ilzaine Hahmed Mohammed oui lo warda ala ilkradem.* » Ce qui veut dire : Nous ne commençons pas notre travail avant de prier le prophète Hahmed Mohammed qui a une rose sur les deux joues. Elles continuent ensuite jusqu'à midi par les paroles suivantes ou d'autres semblables : « *Allah Allah, ya lela allah ! c'est-à-dire : Dieu, Dieu, accorde-nous ta nuit.* »

Dans leur chant qui n'est qu'une prière, elles demandent à Dieu la nuit afin de voir la fin de leurs travaux,

car dès le matin elles aspirent au repos du soir.

Lorsqu'elles cessent le travail pour prendre leur repos à midi, elles chantent : « *Bouss fis sahal ya ravaga : Regarde l'heure, Monsieur, il est midi, nous voulons manger.* »

Après le dîner, elles répètent les paroles suivantes : « *Ya naï nem, ya nayēm ho yia nānem kratafo tarbouchak : Oh ! dormeurs, oh ! dormeurs, levez-vous, oh ! dormeurs, on a volé votre tarbouchak.* »

Le soir, à la fin du travail : « *Allena beītouna ommal lamma bahasamtoum : Puisque vous ne voulez pas nous laisser aller dans nos maisons, préparez-nous une place pour dormir ici.* »

Cinq minutes avant le coucher du soleil : « *Attache el mouna*



ÉGYPTE. — SANTON OU SAINT MUSULMAN DANS LES RUES DE ZIFTÉ ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon.



*ya banna* : Oh ! maçons, dites que vous ne voulez plus de mortier. »

Outre ces chants naïfs, elles entremêlent par ci par là des couplets grossiers, capables de faire rougir un Européen qui comprend à peine quelques mots d'arabe, mais auxquels les naturels n'ont pas l'air de prendre garde.

Tous ces airs monotones ont beaucoup de ressemblance avec ceux que répètent nos villageoises de Bretagne à l'occasion d'un mariage, par exemple, lorsque, perchées sur leurs grosses charrettes attelées de bœufs, elles accompa-

gnent le trousseau de la mariée en chantant leurs mélodies tantôt gaies, tantôt langoureuses. Cependant, les chants arabes diffèrent des chansons bretonnes en ce qu'ils sont exécutés avec une plus grande rapidité.

Ce qui m'étonne et me surprend le plus, c'est que ces pauvres filles puissent chanter du matin au soir sans jamais se fatiguer. On peut dire que le chant des *banates* (filles), commence et finit avec leur travail. Plus je vais, plus je vois que la race arabe est forte et brave, quoi qu'on en dise.

\*  
\*  
\*



ÉGYPTE. — JEUNES FILLES EMPLOYÉES DANS LES CONSTRUCTIONS POUR PORTER LE MORTIER AUX MAÇONS, d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Aujourd'hui, nous sommes en plein carême musulman (ramadan). Eh bien ! le pauvre Fellah, l'ouvrier, le maçon, les filles employées dans les constructions, vaquent toute la journée à leur pénible tâche sous un soleil de feu, et tout ce monde jeûne, observe la loi du ramadan qui, comme on le sait, consiste à n'user d'aucune nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et, qui plus est, ne permet pas même de boire un verre d'eau, de fumer une cigarette, durant toute la journée. Ce jeûne, si rigoureux surtout pour ceux qui sont engagés dans de grands [travaux, est,

dit-on, rigoureusement observé, ou du moins semble l'être par les pieux fidèles de Mahomet. Les scrupules au sujet de leur carême les gênent peu. S'ils peuvent manger en cachette sans être vus de leurs coreligionnaires, ils ne s'en font pas un cas de conscience. Mais tous tiennent cependant à passer pour faire leur ramadan. Quelques-uns, mais je les crois très rares, le pratiquent à la lettre. J'ai vu, il y a deux jours, un pauvre Arabe, employé à nos constructions, tomber de faiblesse à la fin de la journée pour avoir fait son ramadan. Nous lui avons dit que le bon Dieu



ne demandait pas l'impossible, que ceux qui travaillaient comme lui étaient dispensés de la loi du jeûne, etc. Il nous répondit :

« — Mon Cheik veut que je jeûne, la parole du Cheik est sacrée, j'obéis, etc ».

Pauvres gens ? Que ne sont-ils dans la vérité ?

Les jeunes filles dont je viens de vous parler observent fidèlement le ramadan, ce qui ne les empêche pas de porter leur charge.

Souvent le propriétaire qui fait construire une maison paie une musicienne arabe pour jouer du matin au soir sur son darabouk. Juchée au sommet d'un mur en construction ou accroupie sur le passage des porteuses de mortier, elle fait entendre ses chants, qui ont pour effet d'exciter au travail les malheureuses mercenaires. Parfois le bataillon féminin entoure la musicienne, et une danse des plus originales s'ensuit. Cela a lieu ordinairement à la fin de la journée ; tout le monde accompagne en frappant la mesure avec les mains.

(A suivre).

## LES RIVES ILLYRIENNES

### ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

#### LA DALMATIE

##### I

LA DALMATIE. — SES FLEUVES. — SES RESSOURCES. — SES PREMIERS APOTRES. — SON ROLE DANS LES MISSIONS. — TYPES ET COSTUMES.

(Suite 1)

Le sol est en grande partie formé de terrains tertiaires. La marne domine surtout dans les vallées et les plaines. Les montagnes se composent de dolomite et d'une pierre calcaire de couleur brunâtre, tirant parfois sur le jaune et souvent disposée en lames minces. Sur plusieurs points on trouve des traces de volcans éteints.

Si l'on en croit Plin et Martial, la Dalmatie fut célèbre chez les Romains par l'abondance de son or ; on le recueillait à fleur de terre ; elle en fournissait sous Néron jusqu'à cinquante livres par jour, et sa richesse était passée en proverbe, comme l'atteste ce vers de Stace, dans l'épithalame de Stella :

*Robora dalmatico lucent satiata metallo.*

Le chêne resplendit du métal de Dalmatie dont il est saturé.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13, 20, 27 janvier. 3, 10 février et la carte page 10.

Aucune mine d'or ou d'argent n'est aujourd'hui connue sur tout son territoire.

Entre Verlicca et Sign et dans les districts de Makarka, Almissa, Cattaro, Imoschi et Metcovitch, le fer hématite ou testacé se rencontre en masses denses ; mais il est à peine exploité. Le charbon fossile abonde sur les côtes et dans le mont Promina, près de Dernis. Plus de mille concessions ont été accordées récemment.

Les montagnes, qui, d'après les auteurs latins, fournissaient les carènes et les agrès des navires, sont presque complètement dépourvues d'arbres et ne suffisent pas à donner le bois de chauffage des garnisons. Leurs versants, jadis couverts d'épaisses forêts, d'où s'échappaient des fleuves au cours presque régulier, sont nus, arides, et dépouillés de toute terre végétale. Ce triste résultat ne provient pas d'une seule cause. Il est d'abord l'effet des incendies fréquents allumés sur les hauteurs par les soldats de la République vénitienne, tantôt pour signaler et tantôt pour combattre les invasions des Turcs. Il est aussi l'œuvre des nombreux troupeaux de chèvres qui décapitent toutes les jeunes plantes. Une statistique curieuse établit qu'au moment de l'occupation française, 1,100,000 de ces quadrupèdes entêtés ravageaient la province. Des pluies torrentielles et périodiques, de concert avec la bora et le sirocco, ont achevé de détruire la végétation et de faire disparaître toute trace d'humus.

Le sol raviné, effrité, n'a plus retenu les eaux ; les sources ont tari ; de là pour les plaines des chaleurs excessives et une sécheresse plus grande. L'Autriche a commencé le reboisement de quelques collines ; mais les résultats sont minimes. D'après les calculs de M. Reclus, il faut douze siècles pour reconstituer la richesse forestière de cette contrée.

Les monts, qui sont le prolongement des Alpes italiennes et françaises et courent parallèlement à l'Adriatique, envoient à droite et à gauche de nombreuses ramifications. Ils ne sont pas très élevés ; les plus remarquables, comme le Vélébikch, le Dinara et le Biokovo, n'atteignent pas dix-huit cents mètres.

Le littoral produit des olives, des grenades, des oranges et des dattes. La culture de la vigne est en progrès, et les environs de Spalato donnent un vin excellent, qui rappelle le fameux cru de Malvoisie et que les marchands bordelais apprécient fort pour suppléer à l'insuffisance de leurs récoltes. Le sol est donc fertile ; mais il manque de fond et l'agriculture est peu avancée.

Les principaux cours d'eau sont : la Narenta, la Cettina, la Kerka et la Zermagna. Le premier descend de l'Herzégovine, devient navigable à Metkovitch et se jette dans l'Adriatique, par un large estuaire en forme de Delta. Son lit sert de canal aux barques, qui transportent directement jusqu'à Trieste les blés de la région.

La Cettina, l'ancien Tyrulus, jaillit d'une grotte profonde, par six sources différentes, au pied du mont Janerevo, dans le voisinage de Verlicca. Elle passe à la hauteur de Sign, forme, près de Douare, une cascade de cinquante mètres de chute et gagne la mer, sous les murs d'Almissa. L'abbé Fortis, dans son *Voyage en Dalmatie*, au siècle dernier, se plaît à décrire les cavernes qui donnent naissance à cette rivière et à raconter plusieurs détails curieux sur les Morlaques.



La Kerka est le Titius des Romains, qui séparait la Liburnie de la Dalmatie. Elle sort aussi d'un gouffre obscur, au pied du mont Topoglić, à six kilomètres au-dessus de Knin. Elle fait cinq cascades ; nous décrirons plus loin, celle de Scardona qui surpasse toutes les autres par le volume des eaux et la grâce des rives.

La Zermagna, appelée chez les anciens Tedanium, a sa source dans la Croatie militaire. Elle suit la chaîne du Vilébič et verse ses flots dans le canal della Morlacca, près de Novigrad. Toutes ces rivières sont peuplées d'excellents poissons.

\* \* \*

Le slave méridional est en usage dans les relations communes ; il est même accepté comme idiome officiel avec l'italien et l'allemand, et les fonctionnaires sont obligés de parler ces trois langues. Mais la littérature indigène est à peine formée ; elle manque de politesse et ne compte guère qu'un chef-d'œuvre, l'*Osmian* de Gundulick, de Raguse.

La population s'élève aujourd'hui à cinq cent mille hommes. Sur ce chiffre trois cents sont israélites, quatre-vingt mille sont grecs-orthodoxes, c'est-à-dire schismatiques ; le reste est catholique.

Néanmoins, la Dalmatie est peut-être le pays du monde où la propagande religieuse doit être le plus fortement soutenue et encouragée pour des raisons multiples. Par toutes ses frontières, elle touche à des États musulmans ou schismatiques, qui n'ont guère de rapport que par elle avec la civilisation européenne. La Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro sont fermés à l'est par les provinces turques. S'ils entrent en communication avec des peuples plus avancés, c'est par la côte de l'Adriatique. Jeunes encore par le caractère, les aspirations, les mœurs, ils sont en quête de vérité et de progrès et regardent la Dalmatie comme la terre classique de l'indépendance, de la lumière et de la fortune.

De tous temps, la Dalmatie a été le rempart de l'Évangile contre l'erreur et la barbarie. Dès l'aurore du christianisme, elle a reçu la vérité surnaturelle. En l'année 34 de notre ère, saint Jacques, fils de Zébédée, apporte en Illyrie la parole du Dieu vivant et consacre à Sirmium l'évêque Andronicus. En 42, d'après Bomman, saint Pierre lui-même vient y prêcher la doctrine du salut. Sept ans plus tard, il visite les nouveaux fidèles du Christ, passe en Pannonie et élève à l'épiscopat saint Epénète.

A son tour, saint Paul, jeté par la tempête sur l'île de Lacroma, en l'an 52, séjourne en Dalmatie et y envoie, après son départ, son disciple Tite, qui pénètre jusqu'à Novigrad, en Rascie, et y fonde une église sous le vocable de Pierre et Paul. D'après le bréviaire romain, il eut à supporter d'abondantes sueurs pour expliquer aux Dalmates le mystère de la Croix.

Rappelé à Rome par son maître, Tite choisit saint Erma pour son successeur. Enfin saint Luc aborde aussi sur les rives illyriennes et y annonce la parole de Dieu. La conversion de la Dalmatie remonte donc au premier siècle. Elle est même en partie l'œuvre des Apôtres et des disciples du Christ.

De 65 à 68, saint Doimo, gagné à l'Évangile par saint Paul, poursuit son apostolat à travers les îles et finit par se fixer à Salone. Dix ans plus tard, saint Clément renonce à la

papauté et se retire dans la même ville avec deux évêques. Il donna la consécration épiscopale à Cajano et à Symphorien ; ces nouveaux élus emploient tous leurs efforts à propager le règne de la vérité chez les Daces, les Germains et les Scythes.

Si la Dalmatie n'a jamais souffert dans la robe du Sauveur la moindre déchirure, il n'en est pas de même de ses voisins, soumis à l'influence de Moscou ou de Constantinople. Sa situation actuelle vis-à-vis du monde catholique, a beaucoup d'analogie avec celle de la Syrie. Il faut qu'elle lutte sur ses frontières contre le mahométisme et contre le schisme, d'autant plus ardent qu'il est souvent de bonne foi.

Dans ces adversaires de ses croyances religieuses, elle rencontre des frères, des Slaves, issus du même sang et bercés des mêmes illusions. La divergence inévitable qui divise les catholiques et les grecs ne va pas jusqu'à l'hostilité. Au mois d'août dernier, aux funérailles de l'évêque de Cattaro, toute la population des villages d'alentour, de quelque rite qu'elle fût, s'est rangée derrière son cercueil, pour lui donner un témoignage public d'estime et de regret.

Le Monténégro compte à peine trois cents catholiques. Il vient pourtant de solliciter de Rome et d'obtenir le privilège d'employer le slave dans les prières de la liturgie. Il se préoccupe donc d'établir l'harmonie entre les deux rites et ne refuse point de parti pris de reconnaître la vérité.

Cette situation de la Dalmatie vis-à-vis des Missions mérite de fixer l'attention de nos lecteurs ; c'est pourquoi nous prenons une certaine complaisance à mettre en relief son glorieux passé, ses ressources présentes, son rôle dans l'avenir. Elle est d'ailleurs admirablement organisée pour la diffusion de la saine doctrine. Elle possède un clergé nombreux et suffisamment instruit, vingt-neuf couvents de Franciscains, neuf de Dominicains et huit monastères de divers ordres. L'Archevêque de Zara a, pour suffragants, les évêques de Spalato, Raguse, Lésina, Cattaro et Sebenico.

Les orthodoxes ont un évêque à Zara, mais leurs adhérents sont spécialement cantonnés autour des Bouches.

Il ne faut pas confondre Zara avec Biograd ou Blandona, à laquelle on a donné par ignorance le nom de Zara-Vecchia, et que plusieurs historiens et géographes, entre autres Dezobry et Bouillet, regardent à tort comme la ville prise et détruite par les Vénitiens et les Croisés en 1202. On ne peut lui appliquer la description que Villehardouin fait de la cité slave.

Elle est au fond d'une baie, à vingt-six kilomètres au sud de la véritable Zara, et n'offre aucun des caractères qui conviennent à cette dernière.

Elle fut jadis puissante et plusieurs rois croates y fixèrent leur résidence ; Crésemir s'y fit même couronner et y fonda un couvent en 1059. Elle fut ruinée par le doge Ordelafo Faliero pendant les guerres de la Sérénissime République avec les rois de Hongrie, et rasée de fond en comble au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, parce qu'elle était devenue un repaire de pirates. Elle forme aujourd'hui un gros village.

La vraie Zara, la seule qui nous occupe, est, d'après les témoignages de Pline et de Ptolémée, une colonie liburne. Sa fondation remonte à douze siècles avant notre ère. Les



Grecs l'appellent Idassa, les Latins, Iadera et les Slaves, Zadra. L'empereur Auguste l'entoura d'une enceinte fortifiée et Trajan la dota d'un aqueduc, dont il reste encore des traces. Elle est construite sur une langue de terre, qui s'avance dans la mer comme la proue d'un navire. Les eaux la baignent de trois côtés. Au Moyen-Age, elle fut même complètement isolée du continent par un large canal qui passait sous les remparts. Aujourd'hui le fossé n'existe plus et les murailles à moitié détruites font place à un magnifique boulevard, qui permet de faire le tour de la cité en moins d'une heure.

Le chiffre des habitants de la ville de Zara s'élève à douze mille. Plus de dix mille sont catholiques et forment deux paroisses sous la houlette du vénérable archevêque, Mgr de Maupas, fils du général français de ce nom. Les schismatiques possèdent une église et comptent à peine cinq cents adhérents. Les *irrédentistes* se recrutent surtout dans leurs rangs. Ils attendent leur incorporation à l'Italie comme l'heure de la délivrance. Cette tendance est le fait de quelques individus ambitieux et remuants. L'ensemble de la population est sincèrement attaché à la couronne impériale d'Autriche. Presque tous les indigènes sont de race slave. Les étrangers et les fonctionnaires allemands ou italiens sont nombreux ; ils forment une classe à part, une sorte de bourgeoisie administrative, qui introduit au sein d'un peuple ignorant les goûts et les habitudes de la civilisation.

On compte trois journaux à Zara, écrits en diverses langues et une agence de la compagnie maritime du Lloyd.

\* \* \*

Zara est une ville charmante, très animée par le concours journalier des tribus voisines, qui viennent de la plaine, de la montagne et des îles, échanger leurs produits et leurs denrées contre les objets les plus indispensables de la vie : vêtements, étoffes, coiffures, armes, ustensiles de ménage et de labour. Il en résulte que les bazars sont nombreux et présentent un assortiment considérable de marchandises. L'aspect en est pittoresque et ne le cède guère pour les couleurs et la variété à celui des boutiques du Caire ou de Damas.

Les personnes ne sont pas moins curieuses à étudier. Chaque village a son costume fixé par la tradition et rebelle à tous les caprices de la mode. Le rouge est le fond commun, sur lequel se brodent et se dessinent les caractères distinctifs et les nuances laissées à l'arbitraire. Il éclate depuis le fichu noué sous le menton jusqu'au tablier et aux bas, se renfermant dans une sorte de babouche à pointe recourbée. Pour les femmes, une robe foncée et courte, une chemise blanche à larges manches serrées au poignet, ou sans manches avec un bracelet au bras, et un corsage rubicond, orné de broderies, forment un ensemble qui n'a rien de discordant. Le panier qu'elles portent habituellement sur la tête, ne diminue pas la légèreté de leur démarche.

Les jeunes filles se chargent de colliers, de pièces d'or et exhibent leur dot à tous les yeux. Les arabesques de leurs corsets et les dessins de leurs tabliers sont comme l'emblème sympathique de leurs qualités. Les hommes eux-mêmes ont la poitrine constellée de médailles à l'effigie de

Marie-Thérèse et brillant au soleil comme des miroirs. Pacifiques et lents, ils laissent à leurs compagnes le soin de traiter les affaires et mettent leur vanité dans les nuances multiples de leurs gilets, la richesse de leurs ceintures et l'éclat de leurs armes. Ils se plaisent à fumer et à écouter de beaux récits. Ils n'ont pas encore perdu le goût des habitudes patriarcales et remplacé les joies sereines du foyer par les théories creuses des discussions politiques et les liaisons banales ou malsaines du cabaret.

Tous ont la toque rouge. C'est la coiffure qui règne sur les bords de la Méditerranée, depuis Centa et Tanger jusqu'à Smyrne et Stamboul, depuis le Caire et Jérusalem jusqu'à Corfou et Zara. L'étoffe reste partout la même ; la forme et les accessoires changent avec le nom. A Alger, le bonnet rouge est large, long, rabattu sur l'occiput, comme celui de nos zouaves et orné d'un gland de soie noire. C'est le *chéchia*. A Tunis, il est court, cintré, pailleté de cannetilles d'or. Il se porte coquettement posé sur l'oreille droite. Au Caire et dans toute l'Egypte et le Soudan, il prend la forme d'un tronc de cône, placé sur le sommet de la tête et légèrement incliné sur le cervelet. Il n'a pas d'appendice ; c'est le *fez*. En Syrie, ses proportions diminuent. Mais à Constantinople, il devient plus large, affecte la tournure d'un cylindre et se décore d'une flamme bleue. On l'appelle *tarbouche*. Au Monténégro et en Albanie, il restreint notablement ses dimensions ; il se transforme en toque, renfoncée par le milieu et chargée sur ses bords et à sa base de lamelles d'or et de fines broderies. En Dalmatie, la toque se simplifie, mais reste toujours élégante d'aspect (*voir la grav. p. 73*).

(A suivre).

## LA MÉLANESIE ET LA MICRONÉSIE

### NOTICE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

Nous annonçons, il y a deux mois, le sacre de Mgr Navarre. Au moment où ce nouvel évêque s'apprête à porter aux innombrables archipels de l'Océanie occidentale ses premières bénédictions épiscopales, on lira avec intérêt la notice suivante qu'un ami des missions nous communique sur le domaine spirituel du vaillant prélat.

Mélanésie, ou Iles Noires, est le nom donné à la partie de l'Océanie habitée par des indigènes de la race noire ; Micronésie, c'est-à-dire petites îles, est le nom sous lequel plusieurs géographes désignent la réunion des plus petites îles de l'Océanie.

On divise communément la cinquième partie du monde en trois parties : la plus petite au nord-est, est l'archipel Asiatique ou de Notasie, dite Océanie occidentale ou méridionale ou Malaisie ; l'Australie ou Australasie, au sud, dite Océanie centrale ou Mélanésie ; et la Polynésie à l'est, dite Océanie orientale.

La première, l'Archipel asiatique, séparée de l'Indo-Chine et de l'Empire chinois par le détroit de Malacca et la mer



de la Chine, renferme les îles de la Sonde, c'est-à-dire Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes, Timor, les Moluques et les Philippines.

La seconde comprend l'immense île de la Nouvelle-Hollande ou Australie, la terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Guinée, les archipels de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne, les îles Salomon et de la reine Charlotte, les archipels de Sainte-Croix et des Nouvelles-Hébrides ou du Saint-Esprit, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande.

La troisième partie, Polynésie ou Océanie orientale, prend son nom de la grande quantité d'îles éparses sur le grand Océan. Parmi elles on distingue les archipels de Mendana, Dangereux, de la Mer captive, de la Société, de Harvey ou Mangeea, des Navigateurs, des Amis, de Fidji, de Mulgraves ou Marshall et Gilbert, des Carolines, des Pelew ou Palaos, des Larrons, Mariannes ou Saint-Lazare, de Magellan, d'Anson et de Sandwich. D'autres géographes divisent l'Océanie Orientale en Micronésie ou partie septentrionale de l'Océanie, tirant son nom de la petitesse de ses îles, et en Polynésie, espace de l'Océan qui comprend le côté oriental dont une multitude d'îles ont pris le nom générique : sous la première, on range les archipels de Magellan, des Mariannes, de Pelew, des Carolines, d'Anson, des Mulgraves et plusieurs autres ; sous la seconde, sont compris les archipels de Sandwich ou Hawaï, Tonga, Samoa, Tahiti, Paumotu, Mendana, les îles Marquises, Tasmanie, les Sporades et l'archipel de Gallam ou Galapagos, que les États-Unis achetèrent à la République de l'Équateur en 1885.

Finalement, nous trouvons que d'autres auteurs partagent l'Océanie en trois parties, Notasie subdivisée en Malaisie et Micronésie, Australie et Polynésie.

\* \*

Durant son pontificat, le pape Grégoire XVI érigea, en Océanie, sept vicariats apostoliques, Batavia en 1842, Mélanésie-Micronésie en 1844, Nouvelle-Hollande ou Australie en 1834, Océanie Occidentale en 1836, Océanie Orientale en 1833, Océanie Centrale en 1842, Sandwich en 1844.

Le Souverain-Pontife assigna au vicariat de la Mélanésie : la Nouvelle-Guinée ou Papouasie, grande île beaucoup plus longue que large, s'étendant du 117° au 148° de longitude est, mais n'allant que du 1° de latitude nord, à 1°30' de latitude sud ; l'archipel de la Papouasie avec les groupes de Waigiou, d'Arrou, de Freewill, de Geilwick, les petits archipels de Dampier, de Schoutten ; les îles de l'Amirauté dont la plus grande a cent kilomètres de long ; la Nouvelle-Irlande, île longue et étroite de trois cent cinquante kilomètres de long, sur trente-cinq de large, montagneuse, autour de laquelle sont les îles moins importantes de Saint-Mathieu, de Nouvel-Hanovre et des Pêcheurs ; la Nouvelle-Bretagne, au sud de la précédente et à l'est de la Papouasie, entourée des îles du Duc d'York, Gérard de Nys, toutes assez peuplées et découvertes en 1693, par Guillaume Dampier, voyageur anglais ; le groupe de la Louisiade, découvert par Bougainville en 1769, et se composant des îles Trebriand, d'Entrecasteaux, Saint-Aignan, Lascinie, Rossel et Sud-Est ; l'archipel de Salomon, dit aussi îles des Arsacides et Nouvelle-Géorgie, dont les principales sont les îles Bouka, Bougainville, Choiseul, Sainte-Isabelle, Simbon,

Saint-Georges ou Nouvelle-Géorgie, Carteret, Galera, Guadalcanar, Rennell, Cristoval, découvertes en 1568, par Méridana de Neyra, navigateur espagnol, qui les appela îles de Salomon, explorées en 1767, par Surville, qui, frappé de la perfidie de ses habitants, les nomma îles des Arsacides, mot qu'il croyait être l'étymologie d'assassin, et en 1782, par Shortland, qui leur a donné le nom de Nouvelle-Géorgie.

Les îles attribuées au vicariat apostolique de la Micronésie furent, outre les Carolines, celles comprises dans les archipels de Magellan, de Lord Anson, de Gilbert ou Scarborough, Ralick, Marshall et Radack.

Les principaux groupes qui composent les îles Carolines, appelées aussi Nouvelles-Philippines, sont situées entre 135°-169° de longitude Est, et 6°-12° de latitude Nord.

L'Archipel de Magellan ou Mounin se compose de quatre groupes, dits : groupes de Mounin-Sima, Volcanique, Oriental, Occidental.

Les îles Carolines ont un climat délicieux mais sont exposées à des ouragans terribles. Chaque île a son chef particulier, mais toutes obéissent à un chef suprême ; les indigènes ont une physionomie douce et agréable, sont adroits et brûlent leurs morts.

Les Mariannes ou îles des Larrons, ainsi surnommées par Magellan, qui les découvrit en 1520, parce que les indigènes avaient dérobé plusieurs objets sur ses vaisseaux, furent, dans la suite, appelées Philippines quand on en prit possession au nom de Philippe II, roi d'Espagne, et ensuite Mariannes par Philippe IV, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires.

\* \*

Ces îles furent évangélisées par des Franciscains, des Dominicains, des Jésuites, des Augustiniens, et en dernier lieu par des missionnaires de Milan et des Maristes, lorsque Grégoire XVI résolut en 1844 d'ériger cette double mission de Mélanésie et Micronésie en vicariat apostolique.

Voici quels furent les premiers titulaires :

Jean-Baptiste EPALLE, né à Marlihes, canton de Saint-Genest-Mallifaux (Loire), diocèse de Lyon, le 8 mars 1809, entra dans la Société de Marie et partit en 1838 pour l'Océanie, où, durant quatre ans, il remplit les fonctions de provicaire près de Mgr Jean-Baptiste-François Pompallier, vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande ; il revint en Europe à la fin de 1842 pour les affaires de cette mission, et fut nommé par Grégoire XVI, le 10 août 1844, premier vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie. Élu évêque titulaire de Sion, il fut sacré à Rome, quitta la France le 2 janvier 1845 et, à la tête de sept missionnaires et de six Frères, il partit de Londres pour Sydney le 2 février de la même année. Après un voyage de dix mois, il entra dans son vicariat le 1<sup>er</sup> décembre 1845, à Saint-Cristoval, île de l'archipel Salomon ; le 12, il arriva à Sainte-Isabelle, l'île la plus considérable du groupe ; quelques jours après, le 17 décembre, il était massacré par les sauvages, qui tombèrent sur lui à coup de hache ou de casse-tête, et lui firent des blessures mortelles, trainant sur le sable le corps du martyr meurtri et ensanglanté. Ce fut le 19 décembre, à quatre heures du soir que le saint évêque



rendit son âme à Dieu, après avoir reçu les secours de la religion et pardonné à ses meurtriers. Le samedi 20 décembre, à trois heures et demie du matin, le saint sacrifice fut célébré sur le pont du vaisseau l'*Astrolabe*, en vue de l'île Isabelle, le corps du prélat présent, et l'île Saint-Georges fut choisie pour le lieu de la sépulture du premier apôtre des îles Salomon.

Jean-Georges COLLOMB, de la même congrégation que son prédécesseur, naquit le 30 avril 1816 à Granier, canton d'Aisne en Savoie, diocèse de Tarentaise. A peine ordonné prêtre, il entra chez les Pères Maristes, partit pour l'Océanie en 1845, et fut désigné pour être le coadjuteur de Mgr Epalle. Elu le 19 février 1846 évêque titulaire d'Antiphello, il fut sacré le jour de la Pentecôte, 23 mai 1847, à la Baie des Iles (Nouvelle-Zélande) par Mgr Pompallier. Le 20 juin suivant, il arrivait à Balade (Nouvelle-Calédonie) à bord du *Spek*, et y courut de grands dangers ; il ne put aborder dans son vicariat qu'au mois d'août. Après avoir passé quelques jours à San-Christoval, il arriva le 8 septembre à Woodlark, île du groupe de la Louisiade, et alla fonder une seconde mission à l'île de Rook, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne, à sept lieues de la première, à quatre lieues de la seconde île, comptant dans sa forme ovale vingt-cinq lieues marines de circonférence, et presque sous la ligne. Le prélat y contracta des fièvres dues à l'insalubrité du climat et y mourut le 16 juillet 1848.

Depuis cette époque, sans être abandonnée, la Mission de la Mélanésie et de la Micronésie n'avait plus de vicaire apostolique. De temps en temps les Pères Maristes donnaient, dans ces missions interrompues par la mort du P. Mazzuconi, des Missions Étrangères de Milan, tombé dans l'île de Woodlark, leurs soins aux indigènes vivant dans plus de quinze cents îles de cet ancien vicariat, lorsque Sa Sainteté Léon XIII confia en 1881 cette mission aux prêtres de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun. Cinq Pères et Frères s'embarquèrent le 1<sup>er</sup> septembre à Barcelone pour la Mélanésie sous la direction du P. Durin, supérieur, arrivèrent heureusement à destination.

Un de ces zélés missionnaires a été nommé vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, double vicariat rétabli par le pape et qui donne aujourd'hui de grandes espérances.

Mgr Louis-André NAVARRE, nommé vicaire apostolique de la Mélanésie, est né à Auxerre le 3 février 1836 ; il fit ses études théologiques au Grand Séminaire de Bourges. Il fut vicaire à Valençay en 1872, curé de Saint-Aubin, canton de d'Issoudun, en 1875, et entra en 1877 chez les missionnaires de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur ; il fit partie en 1881 de la première expédition en Océanie. Nommé vicaire apostolique de la Mélanésie et Micronésie, il fut préconisé, le 26 mai 1887 en consistoire, évêque titulaire de Pentacomie et sacré à Issoudun le 30 novembre par Mgr Marchal, archevêque de Bourges. Après un voyage à Rome, Mgr Navarre ira reprendre le cours un moment interrompu de ses conquêtes, au milieu de ces îles où les progrès de la foi appelleront bientôt d'autres évêques.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

M. le comte de Seyssel à San Remo (Italie).....	52 60.
Au nom de défunte Antoinette Léonie Jorraud du diocèse de Limoges.....	300
M. Corbel à Chantilly, diocèse de Beauvais.....	8 20
Anonyme du diocèse de Valence.....	100
<hr/>	
Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Plagnard, Perse).	
Anonyme de Lyon.....	16
H. B. diocèse de Lyon.....	5 10.
<hr/>	
Pour la Compagnie de Jésus, aux missions de Syrie évangélisées autrefois par le R. P. Pailloux.	
En souvenir de Mlle Henriette de Lavernède, décédée à Lyon...	1000
<hr/>	
Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.	
Un prêtre du diocèse de Lyon.....	100
<hr/>	
Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche (Arménie).	
Un prêtre du diocèse de Lyon.....	100
<hr/>	
A Mgr Van Camelbeke, pour les chrétiens de la Cochinchine orientale.	
Anonyme du diocèse de Poitiers, avec demande de prières.....	600
Anonyme du diocèse de Luçon, avec demande de prières.....	600
<hr/>	
A Mgr Puginier pour les chrétiens du Tong-King occidental.	
Anonyme du diocèse de Poitiers, avec demande de prières.....	500
Anonyme du diocèse de Luçon, avec demande de prières.....	500.
<hr/>	
A Mgr Onate pour les chrétiens du Tong-King Central.	
Anonyme du diocèse de Poitiers, avec demande de prières.....	400
Anonyme du diocèse de Luçon, avec demande de prières.....	400
<hr/>	
A Mgr Vic pour les chrétiens du Kiang-si oriental.	
Un prêtre du diocèse de Lyon.....	100.
<hr/>	
A Mgr Pineau pour le R. P. Teyssier, pour les victimes de la famine au Tong-King méridional.	
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers.....	10
<hr/>	
Pour le R. P. Anselme de St-Sauveur, pour les inondés du Chan-tong septentrional.	
Anonyme de Saumur diocèse d'Angers.....	30.
<hr/>	
Pour Mgr Pinchon, évêque de Polémonium, Su-tchuen occidental (Chine).	
Au nom de défunte Antoinette Léonide Jorraud, du diocèse de Limoges.....	200.
<hr/>	
Pour la fondation d'un couvent de sœurs franciscaines à Méliapour (Indes) près le tombeau de St Thomas.	
R. C. du diocèse de Limoges.....	5.
<hr/>	
Pour l'œuvre des Sœurs catéchistes, missionnaires de Marie-Immaculée.	
R. C. du diocèse de Limoges.....	5.
<hr/>	
Au Cardinal Lavigerie pour ses œuvres.	
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.....	500
<hr/>	
Pour les missions d'Afrique (S. Em. le cardinal Lavigerie).	
C. J. prêtre du diocèse de Nancy, avec demande de prières....	5
<hr/>	
Pour les œuvres de Dom Bosco (Patagonie).	
R. C. du diocèse de Limoges.....	5

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





# L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

## AUX PIEDS DE

# SA SAINTETÉ LÉON XIII

Samedi 18 février, à onze heures du matin, Sa Sainteté a daigné admettre en audience particulière M. Charles Hamel, président du Conseil central de Paris; Mgr Stanislas Neyrat, membre du Conseil central de Lyon, et Mgr Théodore Morel, directeur des *Missions Catholiques* et des *Annales de la Propagation de la Foi*.

Notre Œuvre qui, pendant les dix années de ce glorieux pontificat, a été tant de fois l'objet des prédilections de Léon XIII, avait déjà, le 1<sup>er</sup> janvier, et par l'entremise de son Protecteur S. Em. le Cardinal Simeoni, envoyé au Saint-Père un télégramme de respectueuse félicitation; mais elle désirait lui exprimer de vive voix ses vœux et son amour et recueillir pour ses travaux futurs une bénédiction spéciale.

Malgré les pèlerinages qui affluent de tout l'univers dans la Ville Eternelle, Sa Sainteté a daigné écouter notre prière et nous avons eu la joie de déposer à ses pieds, avec l'expression de notre amour filial, l'*Album des missions catholiques*, travail qui, nos lecteurs le savent, a été exécuté en l'honneur du Jubilé sacerdotal de Léon XIII.

Le Saint-Père a accueilli notre offrande avec une

bonté toute paternelle; il a examiné les détails de l'*Album*, en a admiré l'exécution et a daigné lui assigner une place d'honneur au milieu de toutes les merveilles de l'Exposition du Vatican. Puis, par une transition naturelle, et avec une éloquence vraiment magnifique, il a loué et les travaux des missions qui étendent partout le règne de Dieu et de l'Eglise, et l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui est la providence et l'auxiliaire de l'apostolat. Il nous serait impossible de décrire la scène tour à tour paternelle et grandiose à laquelle il nous a été donné d'assister, et de trouver des expressions qui reproduisent exactement la tendresse avec laquelle le Pasteur suprême a béni les Directeurs et les Associés de l'Œuvre, les abonnés des *Missions catholiques*, tous ceux, en un mot, qui, à un titre quelconque, participent ou s'intéressent aux travaux des missionnaires. Au moment où sa main s'étendait sur nous, Léon XIII prononçait cette parole que nous répétons à tous nos collaborateurs comme la seule récompense digne de leur zèle : « *Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in caelis*. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est abondante dans le ciel. »





ÉGYPTE. — VUE DU CÔTÉ OUEST DE LA MISSION DE SAINT-PIERRE A ZIFTÉ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon. (Voir page 89.)

## CORRESPONDANCE

### JAPON MÉRIDIONAL

#### *Une mission à Yamagoutchi.*

Un jeune missionnaire, originaire du diocèse d'Autun, parti en 1884 pour l'Extrême-Orient, avait, dès son arrivée dans l'archipel japonais, conçu le dessein d'aller prêcher l'Évangile dans une ville célèbre par le séjour et les conversions qu'y fit, au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, le grand apôtre des Indes et du Japon. Mgr Cousin nous communique le récit de cette intéressante tentative. Puisse la lecture de la lettre de M. Compagnon provoquer, en faveur de son œuvre, de nombreuses et ferventes prières !

LETTRE DE M. COMPAGNON, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE,  
A MGR COUSIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON MÉRIDIONAL.

Je suis de retour depuis hier soir, à la tombée de la nuit, d'un voyage longtemps projeté. Yamagoutchi me souriait; la vieille Amangoutchi de saint François Xavier était toujours présente à ma pensée. Rechercher là-bas les traces du grand apôtre de l'Asie, était bien digne

d'enthousiasmer un jeune missionnaire. L'année dernière, je parlai à Votre Grandeur de mon projet d'aller reporter la Bonne Nouvelle dans cette antique cité où notre saint eut tant à souffrir, d'abord sans beaucoup de succès. Plusieurs obstacles, entre autres la maladie du bon prêtre japonais, le Père Foukahori, dont nous avons à pleurer la mort aujourd'hui, m'ont retenu. Enfin, la divine Providence me permit d'accomplir mon dessein.

Je me mis en route avec mon catéchiste. Le deuxième jour, nous atteignions la belle vallée du pays de Suwo : nous étions aux portes de Yamagoutchi. C'est une longue rue qui court du sud au nord-est, puis tourne à angle droit pour venir se briser aux montagnes du plateau de Hagi. Ce n'est plus, hélas ! la riche et populeuse cité que saint François Xavier comparait à Ormuz, la grande capitale de l'ouest, la seconde Miako.

Autrefois, il y avait plus de cent mille âmes, me dit-on. Saint François Xavier, dans ses lettres, évalue lui-même le nombre des maisons à une dizaine de milliers. C'était le centre du commerce de tout le sud et de l'intérieur du Japon. Les nobles Koughé, quand ils n'étaient point à la capitale, habitaient Yamagoutchi.



Lorsque je vis pour la première fois les hautes montagnes couvertes de verdure qui avaient dû bien souvent arrêter les regards du grand apôtre, cette vallée, cette plaine qu'il avait parcourues, ces ruisseaux, ces torrents dont il avait écouté le murmure, je me sentis profondément ému. Je recherchais ce peuple qui l'écoutait, ces rues où sa voix se faisait entendre. Il me semblait surprendre encore un dernier écho des paroles du Saint. Tout cela, hélas ! n'était plus. A la place, une bourgade plutôt qu'une ville. Autrefois, l'homme que Dieu avait envoyé ici était un saint, un grand saint ; aujourd'hui que les temps sont changés !... J'avais honte de ma faiblesse !

\*  
\* \*

Je montai lentement la longue rue et vins m'arrêter à un hôtel à quelques centaines de mètres de la montagne où s'élevait autrefois le château du daimiyo Ochi. Saint François y séjourna : c'est là, dans les environs, qu'il prêchait le plus ordinairement ; c'est là, selon toute apparence, qu'était située la bonzerie qui lui fut cédée dans la suite. Mais, de tout cela, il ne reste pas même des ruines.

Mon premier soin fut de chercher une maison pour donner des conférences. Nous ne sommes plus en effet au temps où saint François Xavier prêchait dans les rues deux fois la journée. Maintenant si on essayait de réunir quelques auditeurs dans un carrefour, on serait de suite arrêté par la police ; pour prêcher, il faut louer une maison, ce qui n'est pas commode. D'abord, on ne trouve pas beaucoup de personnes qui consentent à céder leurs nattes pour une instruction religieuse, et, quand on a rencontré une famille plus libérale qui veut bien nous laisser entrer chez elle, il faut la payer grassement.

Devant notre hôtel, il y avait un mauvais magasin qui pourrait bien se louer trois piastres par mois ; nous demandâmes au propriétaire de nous le céder pour quelques soirs ; le prix fut une piastre soixante (8 fr.) par sermon. Hélas ! nous n'avions pas non plus les ressources humaines de saint François Xavier, qui avait reçu du gouverneur des Indes des présents propres à lui gagner les sympathies du *daimiyo*. Je ne crois pas blesser saint François Xavier en disant que les missionnaires ont beaucoup plus de difficultés qu'autrefois. Je cherchai ailleurs une maison moins chère. Un aubergiste consentit pour un *yen* (5 fr. 15) par soir à nous ouvrir ses salles ; le marché conclu, je vins m'installer chez lui et quittai mon premier hôtel.

\*  
\* \*

Malgré deux jours perdus faute de local, nous ne demeurons pas oisifs. Nous faisons quelques visites. Dès le premier soir, nous allons chez un avocat qui nous reçoit très bien. Mon catéchiste le connaît un peu. Il nous met

en relation avec quelques autres personnes, deux juges, un médecin, un rentier très versé dans la philosophie du bouddhisme. Il fallut discuter avec lui au moins quinze à vingt heures pendant notre court séjour à Yamagoutchi. Tout semble annoncer que ce sera un de nos premiers chrétiens. C'est un homme d'une quarantaine d'années, intelligent, riche et ayant à peu près tout son temps libre ; une fois chrétien, il nous rendra bien des services.

Le lendemain de mon arrivée, ces gens m'invitèrent à dîner avec eux pour leur exposer la religion ; j'acceptai. Pendant trois ou quatre heures je leur parlai de Jésus-Christ, du catholicisme et du protestantisme. Que ces malheureux protestants me déplaisent ! A cause d'eux il faut perdre de longues heures à réfuter leurs mille sophismes. Ce qui me fait plaisir, c'est qu'en général je ne remarque pas beaucoup de sympathie pour eux. Si les Révérends n'avaient pas leurs dollars d'Amérique et leur langue anglaise, je crois qu'ils pourraient prolonger leur saison d'été sur les plateaux du Yezan ; ce ne sont pas leurs fidèles qui iraient les troubler, ou plutôt ils n'auraient qu'une chose à faire, cultiver leurs plantations.

Mes visiteurs écoutèrent la vérité avec un véritable intérêt jusqu'à quatre heures du soir. L'un d'entre eux, même le juge, nous trouva la maison que nous avons louée. Sans lui nous aurions peut-être cherché encore longtemps en vain.

Depuis deux cent cinquante ans le saint sacrifice a cessé à Yamagoutchi. La pensée de l'offrir après une si longue interruption sur cette terre abreuvée du sang de tant de martyrs, me remuait le cœur profondément. Mais j'étais arrêté par la crainte. Où célébrer ? Je ne connais personne. En général on ne peut décemment dire la messe dans un hôtel japonais. Malgré tout je portai avec moi ma chapelle. Le second jour de mon arrivée, un médecin païen m'offrit sa maison pour satisfaire ma dévotion. Quatre fois j'ai eu la consolation d'y sacrifier la sainte victime pour cette belle Église de Yamagoutchi ensevelie maintenant dans l'oubli.

Personne ne se rappelle les vieux chrétiens. J'ai interrogé, je n'ai rencontré nulle part quelque souvenir de ces temps anciens. Il est vrai que la mauvaise saison, les visites qui m'absorbaient, ne m'ont pas permis de faire des recherches dans les villages voisins où l'on trouverait peut-être plus facilement quelques vestiges. Dans les montagnes existaient autrefois des villages presque tout chrétiens. N'en serait-il rien resté, absolument rien ?

\*  
\* \*

Au premier sermon nous eûmes de deux à trois cents auditeurs. Par sermon j'entends une suite d'instructions qui se font le même soir. Nous avons parlé quatre fois à tour de rôle, le catéchiste et moi, chacun l'espace de



quarante à cinquante minutes. On commençait à huit heures du soir pour terminer à onze. Les auditeurs, pressés les uns contre les autres sur les nattes, ne pouvaient point s'asseoir, la place ne suffisait pas. La plupart se tinrent debout de deux à trois heures.

Le deuxième soir, nous avions plus d'auditeurs encore. Ceux qui arrivèrent les derniers, ne pouvant point entrer par le devant de la maison qui était pleine, firent invasion dans la cour intérieure. Nous nous trouvions pris au milieu de la foule. La dernière fois que nous prêchâmes, on entendit parmi les auditeurs des phrases telles que celles-ci :

« — Serait-ce fini ? N'y aura-t-il plus de sermons ? Père, n'allez-vous point revenir ? »

Il y avait des bonzes, paraît-il, mais personne n'a rien osé dire. Tous ont écouté dans un grand silence. Plusieurs en étaient étonnés.

— « Quand les protestants prêchent, me disait quelqu'un, il y a toujours du bruit. »

La raison, je crois, c'est que leurs sermons ne sont que des diatribes contre les bonzes, contre les bouddhistes, ou même contre le Tenshukujo. D'autrefois ils ouvrent leurs bibles et expliquent à leur façon un passage que personne ne comprend. Personne n'aime à s'entendre insulter. Un pauvre païen croit que sa religion est bonne, que le christianisme est mauvais. Et voici un étranger qui, pour toute démonstration de la vérité, se met à révéler toutes les turpitudes de la société païenne. Tout ce qu'il dit peut être vrai ; mais chacun des auditeurs, qui ne se croit pas plus méchant que l'orateur, est bien peu disposé à se laisser placer dans une catégorie d'êtres dépravés. Or il y a beaucoup de ménagements à garder avec nos païens japonais. C'est bien avec eux que le mot de saint François de Sales est vrai : on prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre.

La population passe pour être une des meilleures du Japon. Ce pays est riche, beaucoup plus riche que la province d'Okii, rendez-vous de tous les vagabonds du Chikokou. Les écoles y sont florissantes. Jusqu'à présent Yamagoutchi est préfecture ; mais je ne pense pas qu'elle conserve ce rang longtemps encore. C'est Bakan qui deviendra la capitale. Bakan a 60,000 âmes. Yamagoutchi une dizaine de mille seulement. Bakan, par sa position à l'entrée de la mer intérieure, deviendra une des premières cités du Japon.

\* \*

Tels sont les fruits bien minces encore d'un premier voyage. Un assez grand nombre demandent que nous revenions le plus tôt possible à Yamagoutchi. Sept ou huit personnes, sans précisément parler encore de baptême, désirent s'instruire, entre autres deux juges, deux avocats, et notre hôtelier, qui nous a dit en sortant :

« — Je n'ai maintenant qu'à mettre mes *Kami* (divinités) au feu, et quand vous reviendrez, continuez à prê-

cher chez moi, je ne vous demanderai rien, donnez-moi ce que vous voudrez. Cette fois-ci, je ne vous connaissais pas ; je vous ai loué ma chambre trop cher. »

Le jour où je quittai Yamagoutchi, cinq ou six juges ou avocats avaient fait préparer un dîner pour m'y inviter ; mais, quand ils vinrent me chercher à mon auberge vers les deux ou trois heures de l'après-midi, je venais de partir pour Mitajiri. Ils dépêchèrent un homme pour me dire combien ils regrettaient de ne m'avoir pas averti, dès la veille, de leur désir de me voir encore une fois.

Je leur fis répondre que leur sympathique attention me touchait beaucoup, qu'il m'était impossible de retourner sur mes pas, mais que je reviendrais bientôt à Yamagoutchi.

Dans ma dernière entrevue, ils me disaient :

« — Restez trois semaines parmi nous et vous aurez quelques chrétiens. »

Mais je ne le pouvais pas à cause de la dépense.

Voilà ce que j'ai trouvé à Yamagoutchi, une bonne population, des gens sympathiques qui ont tout l'air d'être prêts à écouter la doctrine et, ce qui semble trancher un peu avec Hiroshima, c'est que les grands paraissent le mieux disposés.

Puissent François Xavier, les illustres martyrs de Yamagoutchi : Belchior, Kumagoye, Bugen, l'aveugle Damien et les autres, intercéder pour que cette vieille Église ressuscite bientôt pleine de vie et de beauté !

## INFORMATIONS DIVERSES

**Pontiac (Canada).** — Un missionnaire de Mgr Lorrain, M. P.-C. Mourier, nous adresse le récit suivant de son voyage chez les sauvages du lac Pamagaming et de Matadjiwaug :

« Parti de Témiskaming le 19 juillet, j'arrivais à Matadjiwaug le 26, à neuf heures du soir, après avoir passé par les paysages les plus splendides que l'œil puisse voir. Après avoir mis pied à terre et serré la main à tous les sauvages qui avaient demandé que la *Robenoire* allât les visiter, on vint me dire qu'un sauvage se mourait. Pour lui donc, ma première visite. A peine entré sous sa pauvre tente, je vis un vieillard tout décharné, les yeux presque éteints, qui s'écrie tout à coup :

« — Oh ! que je suis heureux de te voir ! Père, tu es le véritable « prêtre ; le prêtre anglais n'est pas le bon prêtre. »

« Surpris de cette parole, moi qui pensais aller visiter un des nôtres, je lui dis :

« — Est-ce que tu n'appartiens pas à l'Église catholique ?

« — Non, me dit-il, jusqu'ici j'ai suivi la religion de l'Anglais.

« — Serais-tu content d'embrasser la bonne prière ?

« — Oui. »

« Sans perdre de temps, je baptise sous condition ce pauvre vieillard, à qui j'apprends à faire le signe de la croix et à répéter : « Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de moi. » Prière bien courte qu'il s'est fait écrire sur un morceau d'écorce de bouleau et attacher sur sa poitrine ! Vous dire avec quelle piété il la répétait, comme il aimait à faire le signe de la croix, est chose impossible ! Une âme aussi bien disposée était digne de recevoir tous les sacrements. Je lui donnai donc l'extrême-onction et deux fois la communion, au milieu de tous les autres sauvages qui accompagnaient pieusement le saint-sacrement en chantant des



cantiques. Je n'oublierai jamais cette scène pieuse et édifiante au sein de la forêt ! Châteaubriand l'aurait certainement insérée dans son *Génie du Christianisme*, s'il l'eût connue.

« J'ai passé huit jours à Matadjiiwaug, du 26 juillet au 3 août : huit jours bien employés.

« J'ai pu apprendre aux sauvages l'essentiel de la religion, et les préparer à recevoir les sacrements. Treize premières communions, quinze baptêmes, trois mariages, voilà ce que j'ai fait pendant mon court séjour dans cette mission. Si Dieu le veut, je me propose bien, l'année prochaine, d'aller compléter le bien que j'ai commencé. Avant de laisser ces pauvres enfants de la forêt, j'ai planté une belle croix au milieu d'eux. »

« Vous m'avez demandé quel est le nombre de familles qui composent la mission de Matadjiiwaug. Elles sont au nombre de vingt, dont deux protestantes. Matadjiiwaug est à trois jours de canot de Matawagamang. Ce dernier poste renferme un nombre considérable de familles sauvages ; elles sont protestantes, mais, j'en suis sûr, elles deviendraient catholiques avec le secours de la *Robe noire* qui, depuis quinze ans, n'a pas reparu dans ces parages. Je donnerai en preuve ce pauvre vieillard dont l'histoire a commencé mon récit.

« Le 3 août, je profitai d'une occasion pour redescendre. Sur mon chemin, je rencontrai trois familles sauvages, au milieu desquelles je m'arrêtai quelque temps. Une famille protestante se convertit. Deux enfants firent leur première communion ; l'un, sur le point de mourir, s'envola au ciel peu de temps après, comme un ange. Aussi la mort, en le frappant, lui laissa le sourire sur les lèvres. Que les blancs viennent apprendre de nos bons sauvages, la science de bien mourir et d'aller au paradis tout droit.

« Avant de revenir à Témiskaming, j'ai visité le grand lac de Pamagaming. En vérité, ce lac est de toute beauté ! C'est un bouquet d'îlots : autant de baies, autant de vastes et superbes lacs ! Malheureusement le terrain y est peu propre à la culture, il est trop rocailleux. Pamagaming compte plus de vingt familles sauvages toutes catholiques. Ma visite leur a fait un grand plaisir. Une croix plantée sur une pointe, deux baptêmes, un mariage, dix premières communions, voilà le résultat de ma mission à Pamagaming. »

## LA MISSION DE SAINT-PIERRE-DE-ZIFTÉ (Égypte).

*Notice du R. P. BARON, de la Société des Missions Africaines de Lyon.*

(Suite et fin 1)

Puisque nous en sommes aux constructions, parlons un peu des coutumes qui existent à ce sujet chez les riches. Un Arabe veut-il élever une maison, il commence par acheter un mouton, le tue sur l'emplacement du futur bâtiment et répand le sang à terre. Tout cela ressemble à un sacrifice. Cette coutume d'immoler un mouton a été substituée à l'antique usage égyptien de tuer des esclaves dans de semblables circonstances. Le sang humain répandu sur les fondations devait les cimenter et les rendre indestructibles.

Après avoir mangé le mouton, on creuse le sol ; la première pelletée de terre est pour l'arbuste préservatif de tout accident, que les maçons ont eu soin d'apporter et qui sera abondamment arrosé d'eau du Nil tant que durera le travail. A Tantah on conserve l'arbre protecteur des constructions du collège, et Charaoui, le jardinier de la maison, l'arrose chaque jour et lui prodigue ses soins.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13, 20, 27 janvier, 3, 10 et 17 février.

Lorsque l'édifice est terminé et que le propriétaire peut l'habiter, on suspend au-dessus de la porte d'entrée une sorte de plante grasse qui pousse ses racines et vit dans l'air. Si la plante se dessèche, malheur à la maison, malheur à la famille qui l'habite ; mais, tant qu'elle sera verte, rien de dangereux n'est à craindre.

Les Arabes ont encore la coutume de jeter quelques pièces de menue monnaie dans les fondations, pour que le propriétaire devienne riche.

Pour nos constructions de Zifté, les ouvriers n'ont pas voulu commencer à travailler sans confier à la terre quelques pièces d'argent comme le veut l'usage arabe. Quant au mouton, ils l'ont eu seulement à la fin de leur travail, à l'occasion de notre fête de Pâques ; aussi son sang n'a pu arroser que les murs de l'établissement.

Pour la construction de notre petite église de Zifté, nous avons été édifiés des bonnes intentions de nos ouvriers arabes. Quand les fondations furent creusées et que les maçons eurent été désignés, ils vinrent trouver le Père Supérieur en lui disant :

« — Maître, vous allez élever une mosquée au prophète Saïdna Aïssa (Notre-Seigneur Jésus), que son nom soit béni par Mahomet ! mais il ne convient pas qu'une main autre que celle d'un prêtre d'Aïssa mette la première brique et fasse la croix. Toi seul, ô prêtre des chrétiens, tu vas poser la première brique et faire la première croix en l'honneur de Saïdna Aïssa, qui est aussi un de nos prophètes ; nous travaillerons ensuite. »

Le Père Merlini ne put se refuser à cette invitation. Les ouvriers, tous musulmans, s'étant groupés autour de lui, il s'empara d'une truelle, traça d'abord une grande croix sur la terre, ensuite sur la brique, en invoquant les trois personnes de la Très Sainte Trinité. Les Arabes, présents à cette cérémonie, répondirent *amen* à leur manière ; car eux aussi, à ce moment, priaient leur Prophète et tout se termina par leur solennel *Allah* prononcé avec ensemble.

Aujourd'hui, le gros ouvrage est à peu près terminé, fort heureusement pour nous, car notre bail arrive à son terme.

Tout le monde ici admire nos constructions et applaudit à l'idée du Père Merlini d'avoir établi des magasins qu'il loue à de petits marchands.

L'entrée de l'église est flanquée de deux niches qui attendent les statues de saint Pierre et de saint Paul. La grande porte est surmontée d'une rosace d'un mètre de circonférence. De chaque côté de la toiture, qui est recouverte en tuiles, s'élèvent deux clochers élégants dans leur simplicité ; eux aussi attendent les cloches qui doivent nous arriver de France (voir la gravure page 86).

En témoignage de reconnaissance pour l'église que nous venons de construire, tous les Grecs schismatiques et les Grecs catholiques vont ouvrir une souscription pour nous faire don d'une horloge publique.

\* \* \*

Laissez-moi vous dire maintenant deux mots des superstitions de nos Arabes.

La superstition est profondément enracinée chez le peuple arabe, quoiqu'elle tende à s'affaiblir de jour en jour au contact des Européens.



Dans une de mes sorties aux environs de Zifté, après une journée accablante, je m'en allais à l'aventure, quand je vins à passer devant le tombeau d'un saint musulman, auprès duquel j'avais déjà passé maintes fois dans les mêmes circonstances. Rien d'extraordinaire jusque-là n'avait frappé ma vue. Je n'avais pas même eu la curiosité de m'informer auprès des indigènes de celui qui dormait son dernier sommeil sous cette coupole lézardée et menaçant ruines. Je me figurais que ce saint arabe devait sans doute avoir été oublié de ses coreligionnaires vivants. Les tombeaux de ce genre sont, en effet, si nombreux que même les indigènes ont de la peine à s'y reconnaître.

Ma vue s'arrêta sur un vieux tronc d'arbre placé à quel-

ques pas seulement du tombeau. A mon grand étonnement je le vis littéralement couvert de gros clous. Je m'approchai pour le mieux considérer. En voyant que des mèches de cheveux, des cordes, des rubans, des morceaux d'habit, d'étoffe, étaient fixés par de gros clous de barque, je compris que je me trouvais en présence d'un arbre superstitieux (voir la gravure ci-dessous).

J'étais occupé à en prendre le croquis, lorsqu'un fellah vint à moi, et demanda ce que je faisais. Je lui dis que je prenais l'image du tombeau du Cheik, mais que je ne pouvais pas comprendre pour quelle raison on s'acharnait à couvrir ce pauvre arbre de clous qui finiraient par empêcher la circulation de la sève et le feraient périr.



ÉGYPTE. — ARBRE SUPERSTITIEUX AU TOMBEAU DU CHEIK TAÏARI, A ZIFTÉ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon

« — Tu ne sais donc pas, me répondit-il, que cet arbre est l'arbre de la guérison ? »

Et, comme je lui manifestais mon étonnement, il continua :

« — Tous les gens atteints de maladies du cuir chevelu font vœu, s'ils guérissent, d'offrir au Cheik El Taïari, qui repose là, une quantité déterminée d'huile pour l'entretien des lampes de son tombeau ou, à défaut d'huile, des cierges pour la mosquée. Après son vœu, le malade se fait raser la partie souffrante, et les cheveux coupés sont enroulés autour d'un gros clou qu'il vient lui-même planter sur l'arbre du Cheik. Nous avons notre Cheik El Taïari pour les maladies de la tête, le Cheik Heissen El Housari pour les maladies de la langue ou la jaunisse, et le Cheik Charaff

El Dine (le Père honneur de la religion) pour les maux de dents.

« — Comment, lui dis-je, vous avez un Cheik pour guérir les maux de dents ? mais où se trouve son tombeau ? »

« — Abou Charaff El Dine était un envoyé du Saïd El Badaoui de Tantah. Il vint s'établir à quelque distance de Zifté, sur la berge du Nil. Mais comme il craignait beaucoup les inondations et ne se trouvait pas en sûreté sur les bords du fleuve, il descendit au village, bâtit une mosquée, et passa le reste de sa vie avec sept vierges, qui ont été enterrées dans ce tombeau que vous voyez là-bas (voir la grav. p. 95). Quant à lui, il a été enterré au village ; à quelques mètres de son tombeau, il a son arbre (voir la gravure page 91) où



les personnes qui souffrent du terrible mal de dents vont le prier. Si l'extraction de leur dent réussit, elles s'engagent à faire un cadeau à la mosquée et portent la molaire extirpée à l'arbre du Cheik où elles l'enfoncent sous l'écorce »

« — Et le Cheik El Taïari ? »

« — Pour le Cheik El Taïari, c'est un de nos martyrs ; tué par les coptes du temps de la guerre de ces derniers avec les musulmans, il a été enterré ici. C'est un grand Cheik ; il a fait des miracles à sa mort, de même que les sept filles qui vivaient avec le Cheik Abou Charaff El Dine. »

« — Des miracles ? » m'écriai-je.

« — Oui, Monsieur, il a volé comme un oiseau ; les sept filles aussi ? »

Et, comme je lui demandais la preuve de ce qu'il avançait, il me répondit que tout le monde le disait et le croyait.

C'est tout ce que j'ai pu savoir sur ces fameux personnages honorés comme saints par les musulmans.

Voulant me rendre compte par moi-même de ce que m'avait dit mon brave fellah au sujet du Cheik Abou Charaff El Dine, je me suis rendu à son tombeau pour en faire le



ÉGYPTE. — ARBRE SUPERSTITIEUX A ZIFTÉ, RÉPUTÉ POUR LA GUÉRISON DES DENTS ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon (voir page 90).

dessin. Mais, hélas ! les Arabes ont failli me lapider. Grâce à Moustapha, notre professeur d'arabe, nous avons pu leur faire entendre raison ; ils nous prenaient ni plus ni moins pour des magiciens. Nous venions, croyaient-ils, enlever leurs enfants et les tuer pour leur arracher le cœur afin d'en composer des philtres ou des remèdes contre les maladies. Moustapha était l'accapareur, chargé d'attirer les enfants, et moi j'étais le magicien. Tous deux nous étions des *sammaouia* (empoisonneurs).

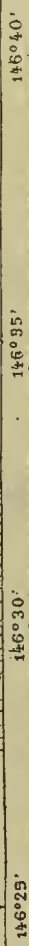
Pauvres gens ! ils sont tellement habitués à être trom-

pés qu'ils redoutent même leurs amis les mieux intentionnés.

Voilà les indigènes avec lesquels nous sommes en rapport ici dans notre mission de Zifté. Quand donc pourrions-nous dessiller les yeux de ce peuple abruti par ses superstitions et lui faire prendre place à côté des enfants de Dieu.

FIN







## LE SAINT-JOSEPH

Fleuve découvert dans la Nouvelle-Guinée par les Pères  
du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Nous publierons bientôt le récit complet du voyage des Rév. Pères Vérius et Couppé, dans la Nouvelle-Guinée. Nous ne voulons aujourd'hui, qu'indiquer sommairement leur importante découverte d'un fleuve absolument inconnu des géographes. Voici les notes que nous envoie, à ce sujet, le R. P. Jouet, procureur à Rome des missions des religieux d'Issoudun. Elles ont été rédigées par M. Romanet du Caillaud, qui honore notre Bulletin de ses communications et de sa sympathie.

La baie de Hall-Sound, se trouve dans la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée, par environ 146° longitude est, de Greenwich et entre le huitième et le neuvième degré de latitude sud. Elle répond au golfe de Huon, de la partie septentrionale de l'île; de telle sorte que les fleuves qui débouchent dans cette baie, doivent être des voies de communication, pour traverser l'isthme qui joint la presqu'île orientale au reste de la Nouvelle-Guinée.

Ces fleuves paraissent être au nombre de deux : 1° à l'est, l'Ethel, dont le cours semble venir de l'est et qui, près de son embouchure, reçoit à droite deux affluents principaux, l'Oroi, puis le Hilda; 2° le Saint-Joseph, qui vient du nord.

Une lettre du R. P. Vérius, missionnaire du Sacré-Cœur, publiée par les *Annales de la Propagation de la Foi* (1), donne le nom indigène de ce dernier fleuve : les Papous l'appellent le Paimono. Les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* publient un second voyage du Père Couppé, sur le fleuve Saint-Joseph, voyage qui sera reproduit prochainement avec des renseignements géographiques importants dans les *Missions Catholiques*.

De Port-Léon, dans l'île Yule, aux bouches du Saint-Joseph, la baie de Hall-Sound mesure environ deux lieues.

Les bouches du Saint-Joseph sont au nombre de cinq ou six. Le P. Couppé en nomme quatre : Kémélou, Owapoua, Ibeaouriri, Baoutzou; cette dernière envoie un embranchement dans l'Ethel.

Au-dessus du delta, à seize kilomètres au moins de la mer, le missionnaire visite d'abord deux villages, Akabara-Pohé (2) et Akabara-Kaipu, le premier sur la rive gauche, le second sur la rive droite. Tous deux appartiennent au district de Païtana, et à la province ou tribu de Roro. La tribu de Roro comprend un autre district, celui de Maïva, avec vingt-un villages, sur le bord de la mer et au nord-ouest de Païtana; puis ce dernier district qui s'étend sur le bas Saint-Joseph; troisièmement le bas Ethel; quatrièmement enfin le rivage méridional de la baie de Hall-Sound et l'île Yule.

A dix minutes d'Akabara-Kaipu, dans les terres, est le village de Pôta; plus loin, un village de Rapa, qu'il ne faut

pas confondre avec son homonyme, qui fut détruit à la suite de l'assassinat du docteur James.

Au-dessus des deux Akabara, en remontant le fleuve, on traverse un canton appelé Napaïrou, puis un autre, du nom de Béiabor. Là, la vallée est d'une fertilité extraordinaire. Sur la rive droite, des sentiers conduisent à Mohu et à Bahiko; sur la rive gauche à Ina-Waïé.

Ina-Waïé est un gros village d'un millier d'habitants, appartenant à la grande province de Mèkéo, laquelle occupe le bassin moyen du Saint-Joseph; Ina-Waïé est à deux kilomètres du bord.

De ce village, le missionnaire revient au fleuve et continue à le remonter. A Ina-Wahé, sur la rive droite, le chef du village, pour le régaler, tue, en son honneur, trois chiens gras, qui sont servis en festin avec force bananes, taros et patates.

D'Ina-Wahé le P. Coupé remonte à Ina-Wi, village de la rive droite, distant du Saint-Joseph d'un kilomètre. La population d'Ina-Wi, propre, bien portante, bien nourrie (car elle « regorge littéralement des fruits de la terre »), présente un excellent aspect. Son teint est plutôt bronzé que noir. Les maisons de ce centre sont sur pilotis et couvertes d'un toit très élevé.

A trois kilomètres au nord d'Ina-Wi, on trouve Ina-Wepahé (1), village de cent dix maisons dont le principal chef, Maïva-Rava, a un type quasi-européen; puis à dix minutes au nord de ce dernier, Béipaha (2), avec ses quatre-vingt-treize maisons, qui joint Aipéana (3), village de quarante-huit maisons.

Dans la plupart des villages du bassin de Saint-Joseph, il y a une maison sacrée, où se réfugient ceux qui se supposent poursuivis par le *Taïpaï* ou démon; dès qu'ils y sont, ils se croient à l'abri de ses vexations.

Les quatre villages d'Ina-Wi, Ina-Wepahé, Béipaha et Aipéana font partie du district de Bioupa. Plus au nord, un autre groupe comprend les villages d'Anohano, Iripio et Bébéo; un troisième, Ranaï, Toroniko, Souabéni et Ma-vouné; un quatrième, Ouni-Ouni, Abeta et Baouavni.

En août dernier, le P. Couppé a fait une troisième exploration du Saint-Joseph; il a cherché à atteindre sa source. Au lieu de le remonter directement, il a pris la voie de terre, par le bassin du Hilda.

Le premier village de cet itinéraire est Ina-Wabu. Le lendemain, le missionnaire parvenait à Eboa, sur le Hilda. Sa troisième étape fut Bébéo, village de quarante maisons.

Le Saint-Joseph coule à une demi-heure de Bébéo, aux pieds des contreforts du mont Yule. Là, il court de l'est à l'ouest, avec une profondeur d'un mètre et une grande rapidité. Dans la partie moyenne de son cours, sa profondeur est de trois à quatre brasses.

C'est à partir de Bébéo qu'il commence à être navigable; il l'est ainsi pendant soixante ou soixante-dix kilomètres.

Au-dessus de Bébéo, il est, dit-on, formé de deux cours d'eau, l'un issu du mont Yule, l'autre des monts Owen-

(1) *Aliàs* Ina-Weraé.

(2) *Aliàs* Béipaba.

(3) *Aliàs* Aïréana.

Les variantes indiquées sont celles existant entre le texte et la carte; elles sont certainement dues à des imperfections calligraphiques.

(1) N° de janvier.

(2) *Aliàs* Akabara-Pali.



Stanley. Au dire des naturels, du mont Yule, peut-être même sortant du Saint-Joseph, partiraient deux autres cours d'eau navigables, lesquels se dirigeraient, l'un vers Read-Scarbay, l'autre vers Motou-Motou, grand village de la côte, situé à quarante-cinq milles au nord-ouest de l'île Yule.

Le P. Couppé a encore visité un autre village du haut Saint-Joseph, celui de Raraï, à quelques heures en aval de Bébés. A Raraï, le Saint-Joseph prend la direction nord sud.

## SUR LA CÔTE ORIENTALE DE MADAGASCAR.

Au milieu de l'année dernière, le R. P. Chenay quittait Tamatave et entreprenait, sur l'ordre de son vénéré vicaire apostolique, la visite d'une grande partie du littoral, où sont dispersés des catholiques. A son retour, le Père rédigea un compte rendu que Mgr Cazet veut bien nous communiquer : c'est un tableau complet et fort intéressant des diverses chrétientés de la côte orientale de Madagascar.

NOTICE DU R. P. CHENAY, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MADAGASCAR.

Tamatave possède une belle église, une résidence de missionnaires, deux florissantes écoles dirigées par les Frères des Écoles chrétiennes et par les Sœurs de Saint-Joseph et une chrétienté de blancs et de malgaches qui s'accroît tous les jours. Mais, hors de Tamatave, sur cette longue côte de trois cents lieues, vous avez encore d'autres brebis dispersées çà et là et privées de pasteurs. J'ai été étonné de les rencontrer si nombreuses ; en même temps j'ai été consolé d'en trouver beaucoup qui sont vraiment fidèles et dignes de votre sollicitude pastorale.

### I

#### VATOMANDRY.

Parti de Tananarive le 23 mai, je ne pus atteindre Vatomandry que le lundi de la Pentecôte, 30 mai. Sans un accident de voyage, je serais arrivé le samedi, veille de la Pentecôte, et j'aurais pu administrer les derniers sacrements à la jeune femme de l'Agent du Comptoir d'Escompte pour la direction des douanes, morte le jour même de cette grande fête. Heureusement, cette dame, excellente chrétienne, s'était munie des sacrements deux mois auparavant, au moment de quitter la terre de France pour venir habiter Madagascar. A la cérémonie de son enterrement, je la proposai pour modèle aux catholiques de Vatomandry. S'il est un pays au monde où il faut toujours être, comme la pieuse défunte, prête à paraître devant Dieu, c'est surtout sur cette côte insalubre de Madagascar, où l'on vit habituellement loin des missionnaires.

Le nombre des catholiques à Vatomandry est de soixante à soixante-dix. Plusieurs de ces néophytes ont tenu à communier plusieurs fois pendant la semaine que j'ai passée parmi eux. J'ai baptisé quinze enfants. Une dizaine d'adultes se

préparaient au baptême, trois à la première communion. J'ai renvoyé ces baptêmes et ces premières communions à ma prochaine visite. Avant de partir, j'ai confié ces jeunes gens aux soins d'une demoiselle pieuse et intelligente. Elle m'a promis de les instruire pendant mon absence, et pourra préluder ainsi aux fonctions d'institutrice pour la future école catholique que nous espérons pouvoir bientôt établir.

Vatomandry a beaucoup perdu de la prospérité transitoire dont il a joui pendant la guerre ; il lui reste cependant une population notablement plus considérable qu'à l'époque de mes premiers voyages. Les marchands se plaignent que le commerce languit. Les nombreuses plantations de café établies aux environs n'existent plus. Un des articles les plus importants du commerce d'exportation, à Vatomandry comme à Andévoranto, est la fibre d'un arbre de la famille des palmiers appelé *rofia*, dont on fait en Europe d'excellent papier ; on s'en sert également comme d'attaches, tout à la fois douces et solides, pour la vigne et les arbres fruitiers. La production du riz est devenue si faible dans cette région qu'elle ne suffit plus à la nourriture des habitants. La population a considérablement diminué et diminue chaque jour pour plusieurs causes, dont les principales sont : l'abus du rhum, les *fanompoana* ou corvées arbitraires et tout à fait exagérées, les emprunts usuraires énormes auxquels ces *fanompoana* donnent occasion, enfin le service militaire dont les Betsimisarakas étaient exempts avant la guerre et auquel ils sont soumis aujourd'hui. La jeunesse la plus vigoureuse est enlevée à l'agriculture pour être exercée à manier le fusil. Ces jeunes soldats, qui ne sont ni payés, ni nourris, ni logés, ni habillés, ne travaillent presque plus aux rizières, de sorte qu'eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs vieux parents sont réduits à la misère.

### II

#### MAHANORO.

Le mardi 7 juin, je suis parti pour Mahanoro ou *Mananorona*, comme disent les Malgaches, c'est à dire qui a un promontoire : il y a là en effet un promontoire élevé, sur lequel est bâti le poste militaire des Hovas. J'y suis arrivé le lendemain.

Le dimanche suivant, 12 juin, malgré la pluie et la difficulté de traverser en pirogue la large rivière de Mahanoro pour venir entendre la messe dans la maison de M. Fourbon, chez qui j'étais descendu, je fus surpris du grand nombre de catholiques accourus pour assister au saint sacrifice.

Si j'eus ce jour-là cette consolation, je fus bientôt, en faisant mes visites, désolé d'apprendre que la plupart des enfants catholiques, blancs ou malgaches, vont à l'école anglicane, à la fondation de laquelle nos braves catholiques ont contribué de leur argent, croyant naïvement faire une bonne œuvre. C'est qu'hélas ! dans ce centre populeux de Mahanoro, nous n'avons point d'école. Ces anglicans appartiennent à la secte des ritualistes, qui se rapprochent plus que les autres du catholicisme, surtout pour les cérémonies extérieures. Ils ont horreur du nom de protestants ; ils se disent catholiques, mais catholiques non romains. Ils ne cessent de répéter aux catholiques que notre religion et la leur sont identiques. Ils nous reprochent bien d'admettre je



Pape et l'immaculée conception de Marie : à part ce reproche et quelques autres points, qui, paraît-il, ne tirent pas, selon eux, à conséquence, ils s'efforcent de persuader à nos catholiques que leur religion est absolument la même que la nôtre, et que par conséquent ils feraient bien d'envoyer les enfants à leur école et d'assister le dimanche à leur messe (car le pasteur ritualiste prétend dire la messe). Ils n'ont que trop bien réussi sur le premier point ; mais ils ont échoué sur le dernier : nos catholiques ne vont point au temple ritualiste le dimanche ; mais ils consentent à laisser le Révérend Pasteur présider aux funérailles de leurs parents et bénir leur tombe. Je ne veux point suspecter la bonne foi de ce pasteur ritualiste, qui parle de nous avec respect ; mais il a déjà produit sur nos catholiques de Mahanoro un affaiblissement de foi, il est temps que nous volions à leur secours.

Ce Révérend Pasteur, appelé M. Smith, est un homme

encore jeune, intelligent et d'un caractère aimable ; il parle assez bien le français et très bien le malgache.

Tous les enfants catholiques sont envoyés par leurs parents à son école et, je lui dois cette justice, on n'y insulte pas nos croyances. Dans cette école, les cours se font en anglais et en malgache ; les parents se plaignent qu'on n'y enseigne pas le français ; naturellement M. Smith n'est point venu à Madagascar pour y propager l'étude de la langue française.

Les ritualistes, ayant échoué complètement à Tamatave, veulent concentrer leurs efforts sur Mahanoro. M. Smith m'a dit lui-même qu'il est sur le point d'y fonder un hôpital, où M<sup>lle</sup> Lawrence, protestante, qui fait la classe aux filles, se consacrera entièrement au soin des malades : elle laissera son école aux soins de M<sup>lle</sup> Tessier, qui est intelligente et instruite et qui, dans sa conduite, imite la modestie de M<sup>lle</sup> Lawrence. Un médecin anglais ritualiste



ÉGYPTE. — TOMBEAU DES SEPT VIERGES A ZIFTÉ; d'après un dessin du R. P. Baron, de la Société des Missions Africaines de Lyon. (Voir page 90).

doit s'établir à Mahanoro, où il soignera gratuitement les malades, soit à l'hôpital, soit hors de l'hôpital.

Voilà notre adversaire à Mahanoro : il est d'autant plus dangereux qu'il est plus aimable et se dit notre allié. Fortement appuyés par le gouverneur hova, les ritualistes ont plus de trois cents élèves dans leurs écoles. Ils ont aussi établi des écoles dans les villages environnants.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir le danger que courent ici, non seulement les catholiques malgaches peu instruits, mais aussi les catholiques mauriciens ou bourbonnais qui habitent Mahanoro. Malheureusement nous n'avons à Mahanoro ni école ni chapelle.

Le nombre des catholiques blancs ou malgaches dans cette localité et dans les alentours, est de trois cents. Pour une chrétienté qui n'a jamais été cultivée, qui n'a vu le missionnaire catholique qu'à de rares intervalles, c'est un chiffre fort respectable. Depuis le 8 juin jusqu'au 5 juillet, durée de mon séjour à Mahanoro, j'ai fait en tout soixante-

trois baptêmes d'enfants et neuf baptêmes d'adultes ; j'ai réhabilité trois mariages.

Les hommes sont de bons ouvriers mauriciens, formés à la vie chrétienne par le P. Laval, le P. Baud et d'autres Pères du Saint-Cœur de Marie, qui ont été les apôtres de la classe ouvrière à Maurice. Ces braves ouvriers chantent bien ; ils ont relevé par leurs chants la solennité de nos messes du dimanche. Ici comme à Vatomandry, j'ai eu peu de baptêmes d'adultes et n'ai point fait faire de premières communions. J'ai renvoyé les uns et les autres à l'époque de mon retour.

Le lundi 4 juillet, je quittai Mahanoro. Je couchai le soir à la belle vanillerie de M<sup>me</sup> Fourbon, située sur les rives du Mangoro. Le lendemain j'y célébrai la messe, après laquelle je fis vingt-six baptêmes, dont vingt-trois de petits enfants et trois idiots de naissance. M<sup>me</sup> Fourbon a transporté sur cette propriété la plus grande partie de ses nombreux esclaves. Ils se regardent tous comme catholiques, quoique



a plupart ne soient pas baptisés. Mais tous font baptiser leurs enfants, et plusieurs d'entre eux m'ont demandé le baptême. Il faudrait rester pendant quelques jours dans cette localité, y instruire ces âmes de bonne volonté, et établir au milieu de ces catéchumènes une petite chrétienté.

Le lendemain, je visitai, à Ampanotoana, une bonne catholique malgache, dont le mari, nommé Barika, est comme le seigneur de l'endroit. Barika et sa femme sont depuis longtemps baptisés ; ils souhaitent ardemment que nous venions établir dans leur village une chapelle et une école catholiques. Pour le moment, je dus continuer mon voyage.

### III

#### MAHÉLA.

Le 8 juillet du soir, j'arrivai à Mahéla, où je trouvai mes vieux amis de Mananjary, MM. Anatole et Alfred Bocard. Le dimanche 10 juillet, presque tous les Blancs présents à Mahéla, avec un petit nombre de Malgaches, ont assisté à la messe. Mahéla est beaucoup moins peuplé que Mahanoro, une partie des catholiques blancs en étaient absents ; ils étaient allés faire la traite du riz, au village de Sahavato, situé dans l'intérieur. Mahéla est un des marchés de riz les plus importants de la côte, et j'arrivai au milieu de la traite du riz, circonstance peu favorable au succès de mon ministère. Cependant, il n'a pas été tout à fait stérile.

J'ai inscrit les noms de quarante-sept catholiques baptisés. Il y en a, en réalité, un plus grand nombre, que j'ai baptisés autrefois tout enfants ; ils ont malheureusement grandi depuis dans l'ignorance. Je suis resté à Mahéla, une semaine seulement ; j'y ai baptisé vingt-un enfants. Un pauvre créole de Maurice, tombé dans la misère, se mourait à Mahéla, quand j'y suis arrivé. Il avait vécu dans l'oubli de la religion ; Dieu lui fit la grâce d'avoir un prêtre pour le préparer à la mort.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

#### MGR RACINE, ÉVÊQUE DE CHICOUTIMI

Un télégramme de S. Em. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, vient d'apporter au Vatican la douloureuse nouvelle de la mort de Mgr Dominique Racine, évêque de Chicoutimi.

Né à Saint-Ambroise (diocèse de Québec), le 24 janvier 1828, ce prélat avait été nommé évêque de Chicoutimi, le 28 mai 1878.

#### R. P. CAMILLE DE LA VAISSIÈRE

*De la Compagnie de Jésus, ancien supérieur de la Mission de Madagascar.*

Nous lisons dans les *Annales de l'île Maurice* :

« La nouvelle que le digne supérieur de la Compagnie de Jésus à Maurice avait été brusquement atteint d'une grave maladie, avait jeté dans la consternation notre communauté

catholique, et des prières ferventes étaient adressées au Ciel pour que le vaillant missionnaire nous fût conservé. Il n'a pas plu à Celui dont les décrets sont impénétrables, de les exaucer, et, maintenant, le malheur que nous redoutions est consommé.

« La perte est grande pour Mgr Meurin, qui aurait trouvé en ce saint prêtre l'auxiliaire le plus dévoué, le conseiller le plus sûr et le plus expérimenté ; pour la communauté religieuse dont le R. P. de La Vaissière était le Père aimé plus encore que le chef écouté ; pour le clergé à qui il inspirait autant de confiance que d'affection ; pour le pays tout entier, qui recueillait chaque jour le fruit de son labeur incessant, de son zèle pour le salut des âmes. »

Né le 18 novembre 1837, le R. P. de La Vaissière était entré à l'âge de dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus. Parti de bonne heure pour Madagascar, il avait été, durant de longues années, le supérieur de cette mission et avait plusieurs fois honoré notre Bulletin de ses communications.

## DONS

#### *Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

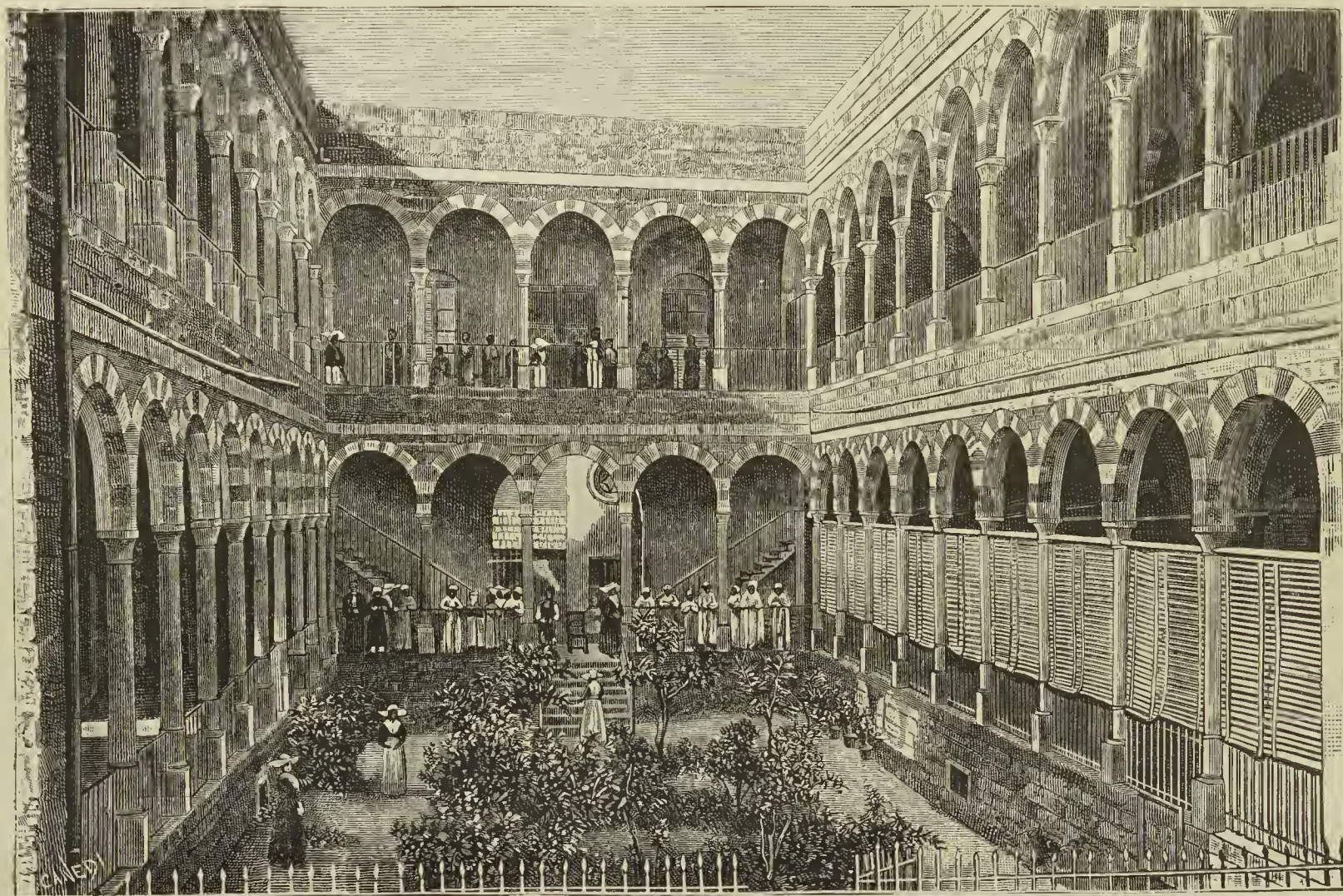
ÉDITION FRANÇAISE	
Anonyme de Lyon.....	50
M. Guilbert, à Béthune, diocèse d'Arras.....	50
E. C., avec demande de prières pour un défunt, diocèse de Versailles.....	5
Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Compagnon, Japon méridional).	
T. B. diocèse de Grenoble, avec demande de prières.....	40
M. Thiéry, à Nancy.....	5
M. Terninck, à Hénin-Liétard, diocèse d'Arras.....	54
Anonyme de Neuville, diocèse de Lyon.....	60
M. Doussault de la Primaudière, diocèse de Bordeaux.....	20
A Mgr Azarian pour l'église Notre-Dame du Spasme à Jérusalem.	
Anonyme d'Orléans.....	10
Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.	
J. D. B., curé en Belgique.....	62
Pour les Dominicains de Mossoul.	
M. de Marsay, à Versailles.....	85
Aux missions africaines de Vérone, pour la mission de Souakim.	
Anonyme de Clermont, diocèse de Langres.....	10
Pour le baptême d'enfants sous les noms de Augustin, Ambroise, Léonard, Marie et Bernard (Bagamoyo).	
M. J.-S. Baradel, Haute-Alsace.....	8
A Mgr Garnier, vicaire apostolique du Kiang-nan, pour les victimes des inondations en Chine.	
Mme Parissier, à Tlnhat, diocèse de Clermont.....	5
Mademoiselle Ussou, à Clermont, diocèse de Montpellier.....	5
M. Couronneau, diocèse de Poitiers.....	1
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.....	500
C. F., à Gand, Belgique.....	50
Pour le rachat d'enfants chinois (P. Marie de Brest).	
M. l'abbé Jarre, à Moutiers, diocèse de Tarentaise.....	20
Au R. P. Anselme de St-Sauveur, missionnaire au Chantong septentrional, pour ses chrétiens victimes de la famine.	
Anonyme de Saint-Martin d'Estréaux, diocèse de Lyon.....	10
C. F., à Gand, Belgique.....	20
A Mgr Blanc, pour le P. Robert, missionnaire en Corée.	
C. F., à Gand, Belgique.....	20
Pour le P. Granier, missionnaire à Elmina (Côte-d'Or).	
M. l'abbé Jarre, à Moutiers, diocèse de Tarentaise.....	20

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





SYRIE. — INTÉRIEUR DE L'HOPITAL DE BEYROUT; d'après une photographie (Voir page 101).

## CORRESPONDANCE

## SU-TCHUEN MÉRIDIONAL (Chine).

Mgr Marc Chatagnon, le nouvel évêque du Su-tchuen méridional, nous adresse de Kia-tin-fou, la lettre suivante, qui offre un tableau complet de la grande mission, dont il a été chargé l'année dernière, avec les détails les plus intéressants sur les fleuves, la navigation, les tribus et l'industrie. Né dans le diocèse de Lyon en 1839, il a été préconisé évêque titulaire de Cherson et délégué vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, en janvier 1887; et il recevait trois mois plus tard, le 24 avril, à Su-fou, la consécration épiscopale, des mains de Mgr Fenouil, vicaire apostolique du Yun-nan.

LETTERE DE MGR MARC CHATAGNON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, EVÊQUE TITULAIRE DE CHERSON ET VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL.

Il me semble opportun de vous faire connaître un peu en détail, dès le commencement de mon administration, les pays que le Saint-Siège vient de confier à ma sollicitude. Le Su-tchuen méridional, érigé en vicariat apostolique depuis vingt et quelques années seulement, se

compose de la partie sud de la province de ce nom; c'est une bande de terre longue de plus de deux cents lieues et large de vingt à trente lieues, qui s'étend de l'est à l'ouest, le long de la province du Yun-nan, faisant un grand coude vers le midi à l'extrémité occidentale, où elle suit les contours du fleuve Bleu. Située entre le 28° et le 30° de latitude nord, et entre le 99° et le 103° de longitude est, elle est bornée à l'est, par le Kouy-tchéou, à l'ouest, par le Thibet, au nord, par les deux vicariats du Su-tchuen oriental et du Su-tchuen occidental, au sud, par le Yun-nan.

FLEUVES. — NAVIGATION. — UNE TRIBU INDÉPENDANTE.  
— L'INDUSTRIE DU SEL ET SES DIFFICULTÉS. — DIFFICULTÉS PLUS GRANDES DE L'ÉVANGÉLISATION.

Ce qui frappe au premier aspect en examinant une carte du Su-tchuen, c'est le grand nombre de fleuves et de rivières dont il est sillonné, d'où son nom de *Su-tchuen*, en chinois les quatre grands fleuves. Le Su-tchuen méridional, en particulier, paraît favorisé sous ce rapport. Il semble bien arrosé, et l'on dirait que nous jouissons de voies de communication faciles et nom-



breuses. Mais les fleuves et les rivières longent, pour la plupart, le pied de montagnes stériles, et ces chemins *qui marchent*, sont si périlleux, qu'ils deviennent souvent, pour les voyages, un obstacle de plus, ajouté aux montagnes. Un proverbe de ce pays dit même que les fleuves sont plus infranchissables que les montagnes. D'abord, quoique voisins du Yun-nan et du Kouy-tchéou, nous n'avons pas une seule voie d'eau navigable pour communiquer avec ces deux provinces. Le fleuve Bleu, une fois dans notre Su-tchuen, ne reçoit plus un seul affluent tant soit peu considérable du côté du sud ; tous viennent du nord ou de l'ouest. C'est pourquoi, malgré les nouvelles voies de communication avec l'Europe, ouvertes par le Yun-nan et le Tong-King, celle du fleuve Bleu par Chang-hay, sera encore longtemps, pour nous, la seule praticable.

Le fleuve Bleu lui-même, qui a peut-être cent cinquante lieues de parcours dans le Su-tchuen méridional, en offre à peine cinquante à la navigation. Sitôt qu'il atteint le Yun-nan, et devient limite entre les deux provinces, il n'est plus navigable. Un autre grand affluent plus au nord, appelé Tong-hô, à peu près parallèle au fleuve Bleu, qui vient comme lui du Thibet, est aussi impraticable. Les rapides, les cascades, les barrages naturels sont insurmontables.

Pourtant, sur leurs fleuves, les Chinois ne sont pas timides, ils se montrent habiles et hardis navigateurs ; on les dirait tous armés de cette triple cuirasse d'airain dont parle le poète, tellement ils affrontent, sans peur, les plus grands dangers. Là où les barques seraient trop exposées, ils lancent leurs petits radeaux qui sont insubmersibles ; ils s'y cramponnent et même s'y attachent quelquefois. Souvent, voyageant à travers les montagnes, je me suis arrêté sur le bord des torrents pour voir une barque descendre les cascades et franchir un endroit périlleux. Il semble, au bruit de la chute des eaux, que la terre tremble sous vos pieds ; à peine se croit-on en sûreté sur le rivage. Je regardais avec terreur le torrent, qui bondit et écume semblable à un cheval fougueux, emporter le frêle esquif comme une paille légère ; je me disais : quelle folie d'aller braver un pareil danger ! Le lendemain, appelé à porter les derniers sacrements à quelque pauvre néophyte, je montais moi-même, pour arriver plus vite, le coursier indompté qui m'avait effrayé la veille, et je confiais ma vie à la même fragile nacelle : « La faim de l'or, me disais-je, inspirerait-elle plus de courage à ces pauvres Chinois, que la faim des âmes, à nous autres missionnaires ! » Tous les jours, mes confrères en font autant, et, grâce à Dieu, les accidents sont rares. Il y a du danger cependant ; la preuve, c'est que, chaque année, des milliers de Chinois périssent dans les flots, mais en Chine, pas de journaux pour publier les accidents, puis, la vie humaine semble ne pas avoir ici la même valeur que chez les peuples chrétiens.

Beaucoup de ces obstacles à la navigation pourraient être enlevés facilement. Quels avantages il y aurait, pour ces pays dépourvus de chemins de fer et même de routes passables, quels profits pour le commerce et l'agriculture ! Le grand fleuve Bleu, par exemple, relierait admirablement le Su-tchuen et le Yun-nan, qu'il ne fait que séparer ; mais les Chinois, tout seuls, n'y songeront jamais. Ils paraissent bien plus préoccupés d'accumuler les obstacles que de les diminuer.

C'est pour cela, sans doute, qu'ils laissent camper au Su-tchuen, sur les bords du fleuve Bleu, une tribu de barbares complètement indépendants. Les Chinois, si arrogants devant les nations plus puissantes, semblent vouloir s'humilier devant ce petit peuple. Eux qui vont, à grands frais, disputer le Tong-King aux Français, et les steppes de la Sibérie aux Russes, négligent de s'emparer de cette enclave de leur immense Empire. Non seulement ils n'exterminent pas ces sauvages ; mais ils ne cherchent pas même à les soumettre. Ils se contentent d'entretenir autour d'eux, pour les contenir, quelques postes militaires retranchés qui portent le nom de ville.

Nous avons une chrétienté dans la plus célèbre de ces villes (Tà-poutotiën).

Voici la description que m'en donne le P. Raison qui est chargé de la visiter.

« Il me tardait de contempler cette forteresse redoutable qui est censée contenir les barbares dans les bornes d'une crainte respectueuse. Désillusion complète ! La rivière du Tòng-hô passée, la grande route devient un sentier, les maisons de campagne sont adossées à de hautes tours carrées, l'on se sent en pays ennemi. Après avoir gravi péniblement une montagne assez élevée, dont les broussailles et quelques petits postes militaires sont tout l'ornement, l'on redescend aussi vite que le permettent les pierres fort glissantes du chemin et l'on arrive aux portes de la ville, avant de l'avoir vue. Quelle ville ! le temps de fumer une pipe, et l'on fait le tour de ses murailles, si l'on peut appeler murailles des constructions de deux mètres de haut, lézardées, désagrégées, et portant comme moyen de défense quatre couleuvrines. Mais l'inappréciable avantage de la ville est de ressembler à une tortue, animal sacré pour les Chinois et qui rend la cité imprenable. J'ai taché de me placer au bon point de vue ; j'ai mis en jeu toutes les ressources de mon imagination pour bien suivre les explications de mon guide :

« — Voyez-vous bien ? voici la tête, voici la queue de la tortue. »

Pourquoi est-ce la tête ? pourquoi est-ce la queue ? J'ai préféré croire mon guide sur parole.

« A Tà-pou, la plupart des chrétiens sont soldats, ce qui s'explique par la nature du pays. Placés au milieu des barbares, il ont à se défendre de leurs incursions, le mieux semble donc, puisqu'il faut manier les armes, de les manier au service de l'Empereur, ce qui assure une paie à peu près suffisante pour vivre, et n'empêche pas de faire un peu de commerce et d'agriculture.

« Le commerce avec les barbares, monopolisé entre les mains des soldats, est assez lucratif ; les terrains pour l'agriculture sont achetés à des prix peu élevés. Mais, comme compensation, il y a le danger de se faire tuer. Tà-pou renferme peu de familles qui n'aient perdu ainsi quelqu'un de ses membres. Sur toute la frontière de cette tribu, ce ne sont que pillages, incendies et massacres. Les barbares armés de flèches et de lances sortent quelquefois de leurs montagnes, et portent leurs ravages au loin.

« Ils pillent et brûlent les maisons, ils emmènent en captivité toutes les personnes valides, hommes, femmes et enfants et mas-



sacrent le reste. Les Chinois qui peuvent payer se rachètent à prix d'argent, les autres vont garder les troupeaux des barbares ou cultiver leurs champs. A quoi, me direz-vous, servent donc les soldats placés autour d'eux pour les contenir ? A garder leur camp retranché ; ils ne s'occupent pas du reste. Les barbares qui le savent n'ont garde d'aller les attaquer.

« Cette tribu indépendante, qui paraît descendre des anciens habitants du Su-tchuen, n'est pas considérable : je ne crois pas qu'elle compte plus de deux mille individus. Elle occupe un massif de montagnes situées sur la rive gauche du fleuve Bleu, à l'endroit où celui-ci fait un grand contour dans le sud.

« De là, comme d'un nid d'aigle, ces barbares, que les Chinois appellent Lolo ou Man-tsé, s'élancent pour leurs excursions dans les pays environnants. Ils viennent, disent-ils, recueillir les revenus de leurs terres dont les Chinois se sont emparés. En certains endroits, les Chinois mal protégés par les mandarins payent tribut aux barbares pour avoir la paix. »

Il ne faudrait pas de grands frais pour soumettre ce petit peuple ; ces dépenses n'égalertaient pas celles qu'il faut faire pour entretenir les postes militaires. « Mais, disent les Chinois, s'il n'y avait plus de barbares, on n'aurait plus besoin de soldats, et que feraient les mandarins qui reçoivent tant d'argent pour des expéditions militaires, pour entretenir des forteresses en ruines, et des armées qui n'existent que sur le papier ? »

Aussi respectent-ils cette tribu barbare, qui sépare du reste de la province, le vaste pays de Kien-Tchang comprenant une préfecture et trois sous-préfectures. Le gouvernement pour ses communications est obligé de garder la route militairement. On a vu, pendant plusieurs années, le grand examinateur de Pé-King, qui va dans toutes les préfectures pour la distribution des grades littéraires, ne pas oser s'y aventurer. Il imposait aux candidats dix journées de marche pour venir dans la préfecture voisine, appelée Yà-tchéou. Maintenant, s'il va au Kien-tchang, ce n'est qu'avec une escorte militaire. Les commerçants qui s'aventurent sur cette route sont souvent pillés et massacrés.

La soif du gain fait mépriser les dangers. La soif des âmes nous fait faire de même. Autrefois le Kien-Tchang était visité par les missionnaires du Yun-nan qui n'en sont séparés que par le fleuve Bleu. Mais, depuis dix ans, les missionnaires du Su-tchuen méridional, malgré les périls et les fatigues de la route, ont pénétré dans ce pays. C'est quatre ou cinq jours de voyage parmi les barbares avec un danger continuel de tomber dans leurs embuscades.

Vous désirez savoir ce que nous avons fait pour essayer de convertir ces barbares ; j'ai le regret de vous dire que jusqu'ici nous avons fait très peu. Outre le manque de ressources d'une mission nouvelle, la difficulté est grande pour pénétrer chez eux ; à cause de leur état continuel de guerre avec les Chinois, ils se méfient extrêmement de tout ce qui vient de la Chine, or nous ne pouvons accéder chez eux que par là. Puis ces barbares ont le sens moral encore plus oblitéré que les Chinois. Ne pouvant suffire à tous, vu notre petit nombre, nous allons aux plus rapprochés et aux mieux disposés.

\*  
\*  
\*

Ainsi, notre mission, dans sa partie la plus méridionale depuis le Kouy-tchéou jusqu'au Thibet, n'est pas d'une administration facile. Outre les barbares, les torrents et les fleuves, les montagnes nous présentent souvent aussi des barrières infranchissables ; il y a des pics qui s'élèvent à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est un vaste système de montagnes qui, partant du Thibet, vont s'abaissant vers le centre de la Chine et se ramifiant à l'infini. Vous trouvez là les climats et les produits les plus divers : dans le fond d'une vallée une chaleur étouffante, quelques lieues plus haut dans les montagnes, une fraîcheur, même un froid piquant. Le riz, la canne à sucre, la patate, l'arachide, le sésame, le sorgho et une foule d'arbres des pays chauds, tels que l'oranger, le grenadier, s'étalent aux pieds des montagnes. Plus haut, c'est le froment, le maïs, puis l'orge, l'avoine, le sarrazin, enfin la pomme de terre, qui passe aux yeux des Chinois pour le dernier des aliments de l'homme. Ces montagnes ne sont pas très peuplées ; néanmoins, elles contiennent bien tout ce qu'elles peuvent nourrir de population. Les Chinois ont tout envahi, tout défriché. C'est une nécessité pour cette population exubérante, mais c'est un malheur pour le pays : les montagnes étant déboisées sont sillonnées de torrents, qui ont creusé de profonds ravins. Sous les pluies diluviennes de l'été, toute la terre végétale a coulé dans le fond des vallées, entraînant avec elle des pierres, des cailloux, et quelquefois d'énormes rochers. Les flancs des montagnes n'ont bientôt plus à étaler que des arêtes nues et stériles ; les vallées autrefois fertiles, se sont couvertes de débris, quartiers de montagnes écroulés, blocs de rochers de toute sorte : ainsi les Chinois, en voulant tout cultiver, rendent toute culture impossible. Alors ils abandonnent le pays et vont porter leurs ravages plus loin. Ce sont comme des hordes de chasseurs à la recherche d'une motte de terre ; de là impossibilité de fonder rien de stable dans ces pays. Vous avez là aujourd'hui une belle chrétienté, demain c'est un désert. Or, ces contrées comprennent en étendue les deux tiers de notre mission.

\*  
\*  
\*

L'autre tiers du Su-tchuen méridional est d'un aspect différent. C'est la partie nord qui touche au Su-tchuen oriental et à l'occidental et se rapproche du centre de la province, c'est la plus riche et la plus importante de notre mission sous tous les rapports, sous le rapport du commerce, de l'agriculture et même aussi des établissements religieux. Là, plus de montagnes stériles ni de torrents impétueux, mais de petites collines et des ondulations de terrain ou d'immenses plaines arrosées par de paisibles rivières et des canaux nombreux. La po-



pulation est là, aussi dense que dans les plus fertiles pays de Chine. Cette portion du Su-tchuen méridional se divise en deux parties bien distinctes, qui tirent leurs richesses de deux sources différentes.

La partie orientale, qui comprend les préfectures de Su-fou et de Kiatin, fournit du sel à toute la province et même aux provinces environnantes. L'extraction, la cuisson, l'exportation du sel, occupent des multitudes d'ouvriers. Ce sont de vraies fourmilières autour des puits à sel. D'abord il faut creuser les puits larges de quelques décimètres, mais profonds de deux ou trois cents. L'instrument à forer est un lourd pilon armé d'une pointe d'acier qui, retombant toujours dans le même trou, finit par percer les pierres les plus dures.

Il faut étancher les sources d'eau douce que l'on peut rencontrer dans le sein de la terre. Il faut maçonner les couches de terre et de sable, mastiquer les fissures de rochers et toutes les voies perméables, par où l'eau du sol pourrait se perdre dans la terre, opération très difficile, vu qu'on ne peut descendre dans ces puits artésiens, et que les moyens des Chinois sont très bornés ; aussi préfère-t-on creuser dans les pierres dures et homogènes. Mais on ne peut pas toujours choisir son terrain. Après de grands frais, on n'est pas toujours sûr d'atteindre la nappe d'eau salée. Celle-ci ne peut que rarement remonter à la surface comme dans les puits artésiens. Il faut encore la creuser quelquefois à de grandes profondeurs. On se sert à cet effet d'énormes bambous creux, faisant l'office de seaux. Ils s'emplissent par une soupape dans le fond, et sont tirés par des bœufs qui tournent un grand arbre de roue autour duquel la corde s'enroule.

L'eau, à sa sortie, est conduite par des tuyaux de bambous près des chaudières, où elle doit être évaporée. Ces chaudières, larges et peu profondes, ressemblent assez au chapeau d'un champignon renversé. On les chauffe à grand feu, tellement qu'une partie du chlorure de sodium se décompose, et répand une forte odeur de chlore autour des fourneaux. Les hommes doivent bien un peu en souffrir, puisque les plantes meurent tout autour. Le sel cristallisé, il reste toujours au fond une certaine quantité de soude liquide qu'on emploie à divers usages. Le rendement n'est pas partout le même ; il y a des eaux plus ou moins saturées, comme il y a des eaux plus ou moins pures qui fournissent des sels de diverses qualités.

Dans certaines contrées, les chaudières sont chauffées au charbon de terre, dans d'autres au pétrole ou au gaz inflammable qui sort de terre autour des puits. En certains endroits ce gaz est tellement abondant, qu'il s'échappe du sol par tous les pores ; il suffit de creuser un peu même avec les doigts pour avoir une bouche à feu. Les rebelles, il y a vingt ou vingt-cinq ans, ayant mis le feu partout dans ces salines, il s'y forma un tel foyer

d'incendie qu'il éclairait plusieurs lieues à la ronde, et et brûla cinq ou six ans jusqu'à ce que l'on réussit à l'éteindre à grands frais et avec de grands périls. Cependant, vu la forme des maisons chinoises qui ne sont que des hangars ouverts à tous les vents, il est inouï que le gaz produise des explosions ou des incendies.

\* \*

Nous avons beaucoup d'œuvres de charité au milieu de ces salines. L'excès des populations ouvrières qu'elles attirent, amène des excès de misères qu'on ne rencontre que parmi les païens. Ceux-ci, dépourvus de charité, abandonnent à leur malheureux sort tous les pauvres et les malades ; et les ouvriers, devenus vieux ou invalides, tombent dans la plus extrême détresse ; il est plus facile alors de leur faire entendre les vérités du salut et de les disposer au baptême.

Après les salines, dont le terrain est assez accidenté, au nord-ouest de notre mission, commence la grande plaine du Su-tchuen occidental, dite simplement Si-pà, en chinois plaine occidentale. Une petite étendue seulement appartient au Su-tchuen méridional. C'est le grenier du Su-tchuen. Les terres, bien arrosées, y produisent jusqu'à trois récoltes par an. Elle se termine brusquement du côté sud, au pied d'une haute montagne appelée O-chân. Cette montagne est un lieu célèbre de pèlerinage pour tout l'empire chinois, même pour le Thibet. Le pic dominant, qui est couronné par une grande pagode, à plus de 3,000 mètres d'altitude, est excellemment situé pour des observations géographiques. Aussi, plusieurs Européens, passant par là, dans leurs voyages d'explorations, ont-ils voulu en faire l'ascension. J'apprends qu'un certain nombre de ministres protestants sont allés cette année y passer l'été. Nous avons plusieurs chrétientés nombreuses au pied de la montagne, deux missionnaires en sont chargés, mais ils n'ont pas le temps d'aller y prendre le frais, c'est bon pour des pasteurs sans troupeau.

\* \*

J'ai essayé de vous donner une idée bien incomplète, je l'avoue, des divers pays qui composent le vicariat apostolique du Su-tchuen méridional. Il y aurait encore sur les principales villes, sur le commerce et l'industrie, la faune, la flore et surtout la richesse minière de nos montagnes bien des détails intéressants. Aujourd'hui le temps me manque pour me procurer les renseignements nécessaires. Obligés de travailler outre mesure pour paître leur troupeau d'anciens chrétiens et faire entrer continuellement au bercail quelques brebis errantes, les missionnaires n'ont ni le temps, ni la force de s'adonner à d'autres études.

Si le succès n'est pas en rapport avec nos efforts cette année, si la moisson n'a pas répondu à notre tra-



vail, la cause en est aux mauvais temps que nous traversons. Après la persécution de l'an dernier, nous avons obtenu une réparation pécuniaire insignifiante, dont l'effet a été annulé par le martyre du chrétien le plus influent de la province. Coupable de s'être défendu contre des brigands, il a été sciemment confondu et décapité avec eux, pour effrayer nos chrétiens et les couvrir de honte. Cela n'est pas fait pour engager les païens à se convertir. Néanmoins, la grâce n'a pas été tout à fait stérile et nous avons régénéré un grand nombre d'âmes dans les eaux du baptême. Nos anciens chrétiens, qui ont appris à compter plus sur la protection de Dieu que sur celle des hommes, se sont fortifiés dans la foi, comme des arbres battus par la tempête. Dieu, qui fait tout contribuer à sa gloire, peut faire aussi tourner ces épreuves à notre profit. Daignez l'en prier ; à l'aumône du sou par semaine, continuez à joindre celle bien plus efficace et plus nécessaire de vos prières quotidiennes. Quand Dieu permet que les moyens humains fassent défaut et que les appuis extérieurs viennent à manquer, c'est qu'il veut faire éclater sa puissance, toujours unie à sa miséricorde.

Que votre charité ne se refroidisse point, mais croisse au contraire avec les épreuves et votre récompense est assurée. C'est le vœu et la prière constante de tous les missionnaires et de leurs néophytes, c'est ma plus douce confiance.

*Au moment de mettre sous presse, nous recevons du R. P. de Brest, procureur des Missions franciscaines, une lettre contenant un chaleureux appel en faveur des victimes des inondations au Chan-tong. Nous la publierons dans notre prochain numéro ; aujourd'hui nous ne pouvons que recommander de nouveau à la sympathie de nos lecteurs tant d'infortune.*

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Deux pèlerinages, l'un de l'Ecosse, l'autre de la Bulgarie, sont arrivés dernièrement à Rome : le premier présidé par les archevêques d'Edimbourg et de Glasgow, et Mgr l'administrateur de Dunkeld, l'autre par Mgr Mennini, vicaire apostolique de Philippopoli.

— Le 24 février, S. Em. le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, a eu l'honneur de présenter au Saint-Père, beaucoup d'offrandes venues des missions ; on a remarqué entre autres celles envoyées par les pauvres sauvages du diocèse de Saint-Albert (Canada) et par les Chinois du Chen-si.

— Sont arrivés à Rome NN. SS. Vidal, mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji, et le R. P. Joseph Lerchundi, préfet apostolique du Maroc.

— Le 25 février, Sa Sainteté a reçu en audience solennelle le pèlerinage du Maroc.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — Au sujet de la réception solennelle au Vatican de l'ambassade marocaine, qui nous est signalée par notre correspondant de Rome, nous trouvons les détails suivants dans l'*Univers* :

« Les personnages composant l'ambassade ont été reçus avec les mêmes honneurs que les autres envoyés des plus grands potentats de l'Europe. A midi précis, le Souverain Pontife a quitté ses appartements privés et s'est rendu dans la salle du Trône. Les marocains, tous chaussés de babouches jaunes et vêtus de burnous blancs, ont été alors introduits et l'ambassade a lu en arabe une adresse de félicitation dont le R. P. Lermundi a donné ensuite la traduction en italien. Le Saint-Père a répondu par un discours en italien.

La venue à Rome de cette ambassade ne sera pas l'un des événements les moins extraordinaires du Jubilé papal. Après l'empereur du Japon, le shah de Perse, le sultan de Constantinople et le vice-roi d'Egypte, le sultan du Maroc. Tous les empires infidèles viennent ainsi confondre leurs hommages aux pieds de Léon XIII. Jamais pareil spectacle ne s'était vu jusqu'à ce jour ; jamais le chef suprême et visible de l'Eglise catholique n'avait reçu des rois de la terre, de ceux-là mêmes qui paraissent le plus en dehors de la civilisation chrétienne, d'aussi éclatants témoignages de déférence et de vénération.

L'initiative prise par le sultan du Maroc portera ses fruits pour l'avenir. En rendant hommage au Souverain-Pontife, le sultan Moula-Hassan reconnaît quelque sorte la haute et bienfaisante influence du catholicisme. C'est là un germe précieux qui ira se développant. La liberté des missions, la diffusion du catholicisme et, par conséquent, de la civilisation européenne en profiteront largement.

**Constantinople.** — S. B. Mgr Azarian, patriarche des Arméniens catholiques, a quitté Rome le 7 février pour se rendre directement à Constantinople. Sa Sainteté a bien voulu remettre à Mgr Azarian un tableau en mosaïque travaillé dans les ateliers du Vatican pour S. M. I. le Sultan, comme un cadeau personnel de sa part. La mosaïque représente la place de Saint-Pierre, l'église et une partie du Vatican. C'est un travail fini, comme le sont toutes les mosaïques exécutées aux ateliers du Vatican. Le Saint-Père gardait ce tableau dans son cabinet depuis le jour de son avènement ; c'est pour en faire un cadeau personnel au Sultan que le Saint-Père s'en est dessaisi, et c'est précisément un signe de sincère amitié et de reconnaissance pour la protection que Sa Majesté ne cesse d'accorder à tous les catholiques de son Empire.

**Beyrouth (Syrie).** — Nous annonçons, il y a quelques mois, la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, de la vénérable Sœur Gelas, supérieure des Sœurs de la Charité de Beyrouth. On sait quelle importance ont pris sous la direction de cette vaillante fille de Saint-Vincent-de-Paul, les établissements hospitaliers fondés à Beyrouth, et l'on verra avec plaisir la gravure de la page 97 qui représente, d'après une photographie, l'intérieur du grand hôpital.

« Notre hôpital va très bien, écrivait dernièrement à M. Fiat, supérieur général des Lazaristes, Sœur Auclair, religieuse de l'établissement ; le service médical surpasse celui des protestants, nos docteurs se distinguent sous tous les rapports ; cela amène un nombre considérable de malades ; nous sommes au grand complet.

« Nous avons une épidémie de variole ; il nous faut faire l'impossible pour recevoir des malheureux que l'on jette sans pitié dans les rues. Nous avons pris une salle pour les hommes et improvisé une ambulance pour les femmes dans un pavillon séparé. C'est un surcroît de dépense, vu la longueur de la maladie. Sans secours assurés, c'était presque téméraire ; nous n'avons pas reçu la plus petite allocation du gouvernement, et tous nos malades sont traités gratis. Cette nouvelle charge pouvait préoccuper pour l'avenir de l'hôpital ; mais Notre-Seigneur veille sur nous et nous donne notre pain de chaque jour. »



## L'ANCIEN OBSERVATOIRE DE NANKING

Dans le quartier nord-est de Nanking, tout près du mur d'enceinte, s'élève une colline sur laquelle était autrefois un Observatoire astronomique. Le R. P. Colombel a bien voulu recueillir à notre intention les intéressants souvenirs qui s'attachent à ce monument.

NOTICE DU R. P. AUGUSTE COLOMBEL, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN.

La colline de Pé-ki-ko, élevée de cinquante ou soixante mètres au-dessus de la plaine, présente de loin une forme assez régulièrement arrondie, la forme d'une calotte sphérique. On y a vu une ressemblance avec ces grands paniers hémisphériques, qui servent pour apporter les volailles sur le marché de Nan-king, et on a donné à la montagne le nom de *Ki-long-chan* (montagne de la cage à poules). Elle a aussi les noms de *Kin-tien-chan* (montagne de l'Observatoire), *Koan-sin-tai* (élévation d'où l'on voit les étoiles); mais elle est surtout connue sous le nom de *Pé-ki-ko* (tribunal du pôle nord).

De son sommet on embrasse une fort belle vue. Au midi, la ville étale dans la plaine ses palais, ses pagodes, ses hôtels de familles mandarinales et les rues marchandes se pressent dans l'enceinte des murs dont on suit la ligne noire à l'horizon. A l'est, on voit la ville tartare, l'ancien palais des Empereurs, le tombeau du fondateur de la dynastie des Ming, tout cela est dominé par la montagne de la Cloche (*Tong-chan*), la plus haute de Nanking (quatre cent vingt mètres). A l'ouest, la vue s'étend au-delà des remparts et suit le parcours du Kiang pendant quarante ou cinquante kilomètres. Au nord, la ville offre l'aspect de la campagne : ce sont de verdoyantes collines, des bocages, des bambouseraies cachant des fermes ou des pagodes que trahissent seules les cornes de leur toit. Au pied du rempart, en dehors de la ville, sous le *Pé-ki-ko*, est un grand lac semé d'îles boisées, autrefois jardins de plaisir et de fêtes. Des canaux y conduisaient chaque soir des barques illuminées. Aujourd'hui, les canaux sont comblés, le lac est abandonné aux nénumbiums, les îles sont envahies par les broussailles et les pagodes sont en ruine. Enfin une ligne

de collines boisées limite l'horizon. La position était certainement bien choisie pour y placer l'Observatoire impérial.

Le plus ancien souvenir que j'ai trouvé de cet établissement date de 1280. Le premier empereur des Yuen, petit-fils de Gengis-Khan, appelé par les Tartares *Cou-bi-lai-khan* et par les Chinois *Che-tsou*, publia à la onzième lune de cette année-là une réforme de l'astronomie. Les membres du tribunal des mathématiques lui avaient présenté un rapport dont les conclusions étaient que, sous la dynastie précédente, on n'avait fait aucune observation : on avait bien, disaient-ils, trouvé à *Kaï-fong-fou*, capitale de cette dynastie, une quantité d'instruments, mais aucun n'était juste. L'Empereur résolut de faire exécuter de nouvelles sphères,

de nouveaux gnomons et autres instruments de mathématiques. Il ordonnait d'en faire treize de chaque modèle, en tout semblables entre eux, pour être distribués en diverses villes de l'empire où il se proposait d'envoyer des astronomes. C'est alors, je crois, que l'Observatoire de Nanking fut décrété et que ses instruments lui furent assignés. Où furent placés les autres ? A Péking d'abord, où le P. Ricci put reconnaître en 1600 ceux qu'il avait vus en 1599 à Nanking. Sans doute on laissa à *Kaï-fong-fou* de quoi monter un Observatoire; je n'ai trouvé aucune trace des autres, peut-être même n'ont-ils jamais été faits.

Dans le rapport de ces mathématiciens à leur empereur, un passage est à retenir :

« Depuis les Han (les commencements de notre ère,) l'astronomie chinoise a été réformée soixante-dix fois », c'est-à-dire tous les vingt ans en moyenne. Les nou-

veaux réformateurs espéraient sans doute faire quelque chose de plus durable. Cependant, s'il faut en croire les archives de la préfecture de Nanking, l'Observatoire, décrété en 1280 par le premier empereur des Yuen, ne fut établi qu'en 1331, cent ans après, par le dernier empereur de la dynastie.

D'après les documents que j'ai pu trouver et les ruines que j'ai vues, voici comment je me figure la disposition de cet Observatoire. Au sommet de la montagne on avait aplani une aire rectangulaire, de vingt-cinq à trente mètres de l'est à l'ouest et un peu plus du nord au sud. Des bâtiments sans étages l'entouraient des quatre côtés; c'étaient les logements des astronomes; la porte d'entrée était au sud.



KIANG-NAN (Chine). — KIOSQUE BÂTI SUR LE SOMMET DU PÉ-KI-KO, PRÈS NANKING; d'après un dessin du R. P. Colombel.



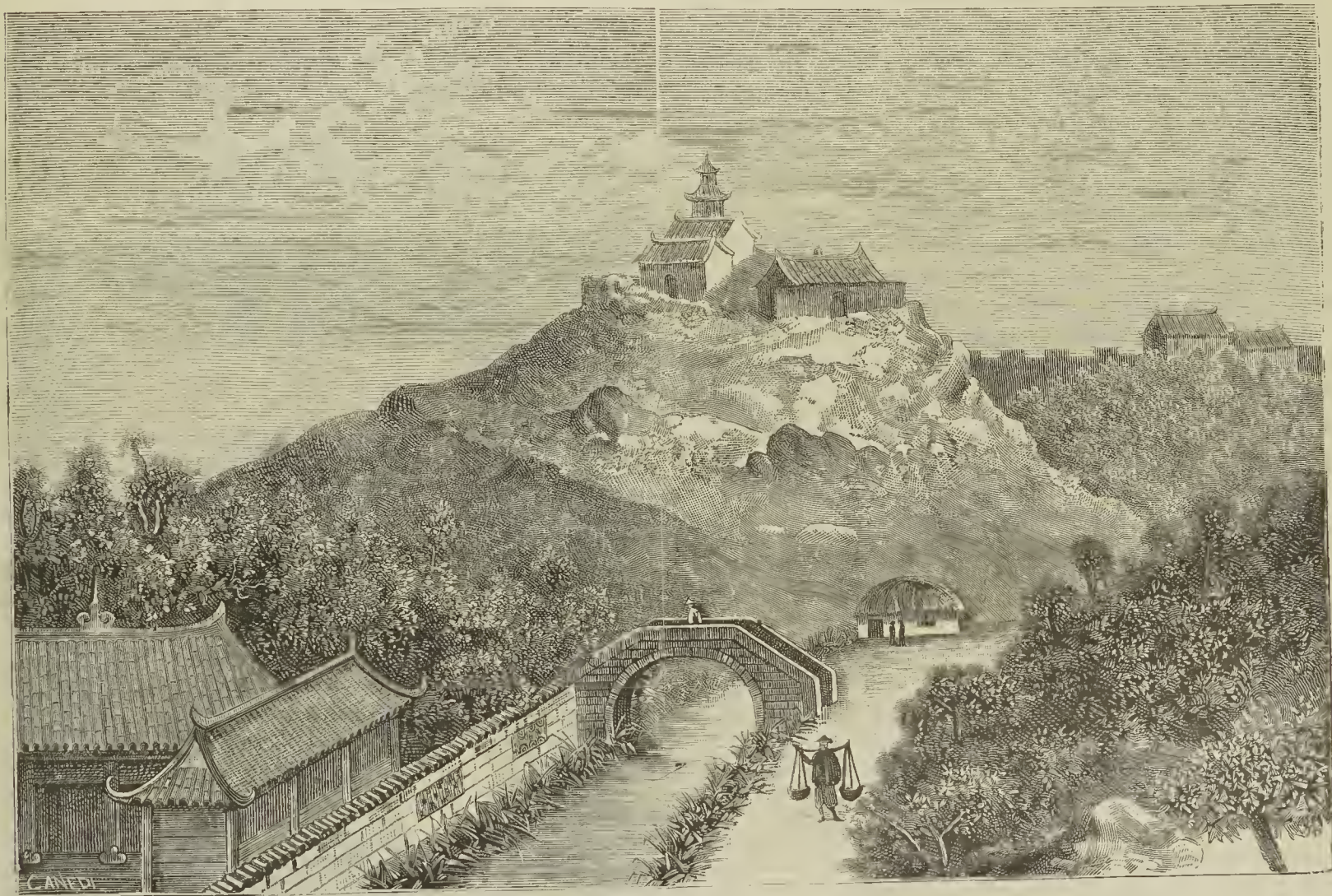
Au milieu de la cour enfermée par les bâtiments, une terrasse un peu plus élevée, carrée sans doute aussi, portait les instruments, tous fixés dans la pierre et en plein air.

Ces instruments étaient au nombre de quatre. Les archives de la préfecture de Nanking les mentionnent, mais ce que l'auteur chinois a surtout remarqué, c'est que l'un d'eux était soutenu par des pieds de dragon scellés dans la pierre auquel on semblait avoir coupé les extrémités; parce que, dit-il: « ce dragon avait coutume de s'échapper pendant la nuit, de sauter par dessus le rempart et d'aller se rafraîchir dans le lac. On n'avait pu l'en corriger qu'en lui rognant les ongles et en lui scellant les pieds dans la pierre. » On peut remarquer en passant quelles pié- res

ressources offrent pour l'histoire ces archives trop vantées. Le P. Ricci et ses successeurs nous ont laissé sur les quatre machines qui faisaient le fonds scientifique de l'observatoire de Nanking, des détails plus utiles.

La première machine était un globe en bronze, de un mètre et demi environ de diamètre; sur sa surface on avait gravé des méridiens et des parallèles, mais rien de plus. Ce globe était posé sur un cube de même métal. Sur la face supérieure du cube une ouverture circulaire retenait le globe; sur une des faces latérales une petite porte permettait à un homme de s'introduire dans le cube, de soulever le globe et de lui donner la position voulue.

La seconde machine était une sorte de sphère armillaire,



KIANG-NAN (Chine). — LE PÉ-KI-KO PRÈS NANKING; VU DU SUD; d'après un dessin du R. P. Colombel, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan.

de même métal et de même diamètre. Elle avait son cercle horizontal et ses pôles. Les cercles étaient divisés en trois cent soixante-cinq degrés et quelques minutes. Un tube de métal semblable à un canon de fusil était suspendu au centre de cette sphère et pouvait se mouvoir en tous sens. Il devait donner à l'appareil l'apparence d'un théodolite et permettre de mesurer la hauteur et l'azimut d'un astre.

Le troisième instrument était un gnomon, haut de trois mètres environ. Il était fixé à l'extrémité sud d'une longue dalle de marbre rectangulaire dont la plus grande dimension s'allongeait vers le nord. Tout autour de cette dalle de marbre, on avait creusé une rigole pour en pou-

voir vérifier l'horizontalité. Sur la dalle elle-même on avait gravé des divisions, je ne sais lesquelles.

La quatrième machine était la plus grande et la plus compliquée. C'était, je pense, un astrolabe armillaire. Trois grands cercles, de bronze encore et de un mètre cinquante de diamètre, figuraient l'équateur, l'écliptique et le méridien. Un quatrième cercle mobile, muni d'un tube, permettait de prendre les éléments nécessaires pour déterminer la position d'un astre. Tout l'appareil était fixé sur une table de marbre bien plane. Une rigole circulaire permettait d'en assurer l'horizontalité.

Les Pères qui nous ont laissé ces descriptions s'accordent à dire que le travail du fondeur était parfait, que la



matière employée défiait les siècles. Ces instruments admirés en 1600 par le Père Ricci étaient exposés depuis deux cent cinquante ans aux intempéries des saisons et semblaient neufs. Mais leur valeur scientifique n'égalait pas leur valeur artistique. Le Père Lecomte, qui les a examinés de près, dit que les divisions étaient inégales et mal déterminées. Cette idée de diviser les cercles en trois cent soixante-cinq degrés et quelques décimales, sans doute suivant la longueur de l'année solaire, dénote un astronome peu exercé au métier. Mais ce qui trahit immédiatement l'ignorance des astronomes à qui *Che-tsou* avait confié la 71<sup>me</sup> réforme de l'astronomie chinoise, c'est que les machines avaient été toutes dressées pour une seule et même latitude de 36°, sans doute celle de Kaï-fong-fou, puis on les avait établies dans ces conditions à Nanking par 32° de latitude et à Péking sur le 40<sup>me</sup> parallèle. Le Père Ricci avait immédiatement remarqué cette grossière erreur. Cependant il est certain que le plan de ces instruments dénote une vraie connaissance de l'astronomie et de la pratique des observations. Aussi le jugement des anciens missionnaires semble-t-il fondé. On peut conjecturer sans témérité qu'elles ont été conçues et exécutées d'abord par quelque astronome étranger habile dans son art, mais qu'elles ont ensuite passé par les mains inhabiles de Chinois ignorants qui n'ont pas su imiter leurs modèles.

Sous les Ming les tribunaux impériaux étaient en double de Nanking et à Péking. Le *Pé-ki-ko* fut le siège du tribunal des mathématiques de Nanking; mais l'Observatoire ainsi monté n'a dû rendre aucun service. Le principal travail des astronomes était probablement de déterminer les jours heureux et les jours néfastes. En 1600, les premiers missionnaires trouvèrent le calendrier en grand désordre et, malgré le désir des mandarins de ne pas confier à des étrangers le soin de le réformer, ils ne trouvaient parmi eux personne qui en fût capable.

Dès 1629, Paul Siu, l'illustre néophyte de Nanking, avait demandé à l'empereur que les missionnaires jésuites fussent appelés au tribunal des mathématiques. Vers 1640, le Père Sambiasi qui était à la tête de la chrétienté de Nanking reçut ordre de la Cour d'y prendre la hauteur du pôle pour la réforme du calendrier et de calculer les éclipses pour cette ville. Il accomplit cette œuvre à la satisfaction générale et se fit un grand nom à Nanking. Sans doute à cette occasion il eut des rapports fréquents avec les astronomes du *Pé-ki-ko*.

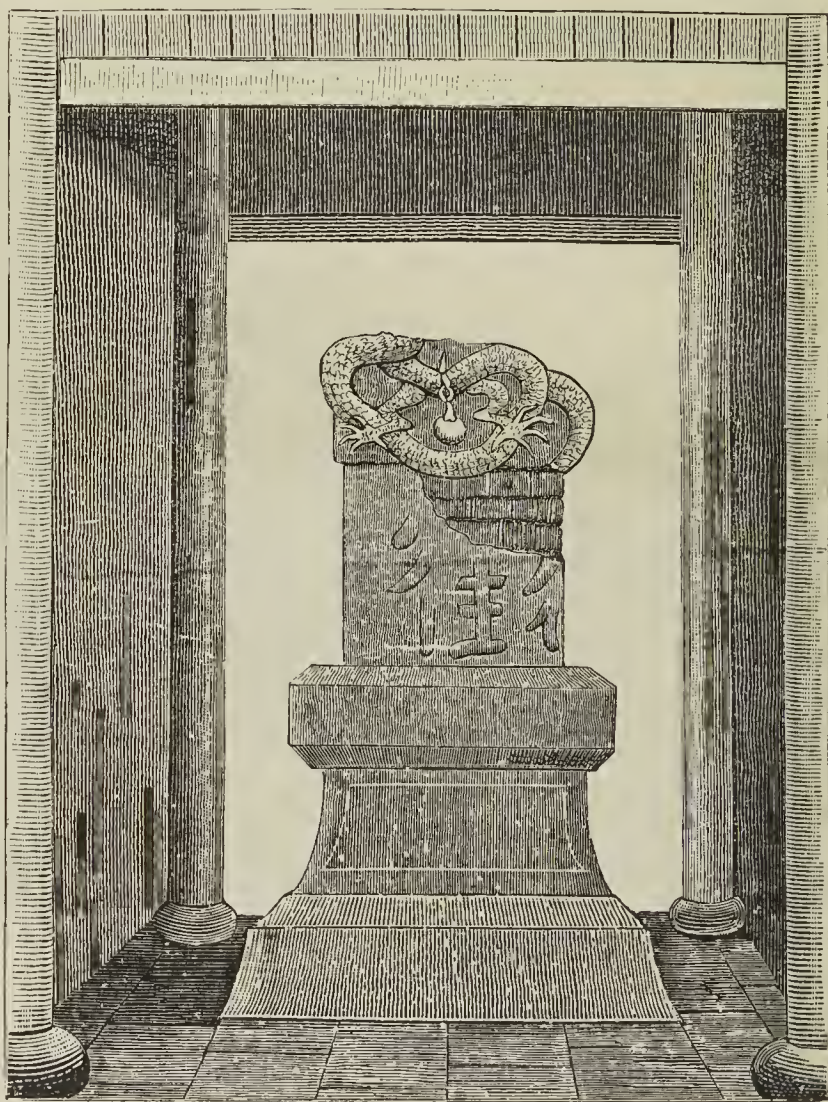
Ce fut peut-être même la seule fois qu'il en sortit une observation utile, car les Tartares s'emparaient de Péking, puis de Nanking en 1645 et les tribunaux impériaux qui y avaient résidé sous les Ming furent supprimés. C'était un premier coup porté à l'Observatoire de Nanking.

Dans les premières années de Kang-hi, le Père Verbiest, chargé du tribunal des mathématiques à Péking, persuada à l'Empereur que les anciennes machines ne pouvaient rendre aucun service; il les fit remplacer à Péking par des nouvelles. C'est alors, sans doute, que celles de Nanking disparurent définitivement. Elles avaient duré environ trois cent quatre-vingt-dix ans, et furent probablement vendues poids du métal.

En mars 1689, Kang-hi, passant à Nanking, demanda au

P. Fontaney si on voyait l'étoile de la Vieillesse (Canopus). Sur la réponse affirmative du Père, l'Empereur se transporta le soir à l'ancien Observatoire pour la voir. Mais le *Pé-ki-ko* n'était plus alors qu'un lieu de promenade.

Les archives de Nanking disent aussi que, dans un de ses voyages, le même empereur se fit conduire au *Pé-ki-ko* pour y jouir du spectacle du lac qui baigne sa base au nord-est. C'est un coup d'œil vraiment admirable quand les nénuphars sont en fleurs; on voit alors une prairie liquide de plus de cinq cents hectares, semée de pâquerettes dont les feuilles ont un mètre de diamètre et les fleurs roses et blanches sont grosses comme la tête d'un enfant. L'Empereur, qui aimait à manier le pinceau, écrivit pour l'endroit deux caractères: *Kwan Kwang* (*Vastus aspectus*) qui peuvent se traduire par ces mots: « La vue s'étend fort loin. » Il furent gravés sur pierre et la pierre fut dressée là où avaient été les instruments de l'Observatoire; pour les abriter, on construisit un kiosque élégant.



Débris de l'inscription de Kang-hi sous le portique du *Pé-ki-ko*.

Quand Tsen-kouo-fan reprit la ville sur les rebelles en 1864, il ne restait sur le *Pé-ki-ko* que des ruines informes. Parmi les débris on trouva un des deux caractères gravés sur l'écriture de l'Empereur. C'est chose sacrée! On remit le vénérable débris sur un socle ramassé dans les ruines; on le surmonta d'un dragon de même provenance; on refit un kiosque économique, mais qui doit à sa position d'être vu de toute la ville et de faire très bon effet.



Plus tard de pauvres Tao-sse y bâtirent une petite pagode qui fait revivre le nom de Pé-ki-ko. Dernièrement c'était un jour de réunion pour eux. Ils étaient là une dizaine. Celui qui nous parut être le supérieur nous dit qu'il était calfat à Mang-teheu, mais que, les forces venant à lui manquer, il s'était fait Tao-sse pour vivre. Nous voulions lui demander quelques détails sur le passé de sa montagne. De *Pé-ki-ko* il fit un homme et nous dit que c'était le *pous-sah* qu'il honorait dans sa pagode. Cette réponse nous disait assez qu'il était inutile de chercher des renseignements auprès de lui.

Autour du kiosque dont l'entretien est absolument négligé et de la petite pagode misérable, les ruines sont encore là telles que les ont laissées les rebelles. On n'y a pris que ce qui pouvait être utile.

En somme l'Observatoire de Nanking ne laisse derrière lui que des souvenirs peu honorables.

## SUR LA CÔTE ORIENTALE DE MADAGASCAR.

NOTICE DU R. P. CHENAY, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MADAGASCAR.

(Suite et fin 1)

### IV

#### MASINDRANO.

Le samedi 16 juillet, je suis parti pour Masindrano ou Mananjary; Masindranô est le nom du village, et Mananjary ou plutôt Mananjarina est le nom de la rivière, Mananjarina veut dire, en dialecte betsimisaraka, qui a des *zarina*. Le *zarina* est une espèce de junc qui pousse dans la rivière.

A Masindrano, j'ai appris sur la mort du P. de Batz un détail inconnu, qui, pour nous et pour sa pieuse famille, est du plus haut intérêt: ce Père serait mort empoisonné, et, selon toutes les probabilités, empoisonné en haine de la religion. L'aveu en a été fait par son meurtrier qui était un de nos porteurs, et qui nous servit de domestique pendant notre douloureux séjour à Mananjary. Le P. Brutail est bien mort de la fièvre; mais le P. de Batz n'avait pas la fièvre; sa mort m'avait toujours paru mystérieuse. Je vous écrirai les détails nouveaux que j'ai recueillis sur cette mort, qui fut probablement un martyr.

Je reprends le fil de mon récit. Le lendemain de mon arrivée à Masindrano, une pieuse créole indienne de Maurice demanda à se confesser et à communier; puis elle me présenta ses trois enfants, cu me priant de les préparer à la première communion. J'ai rarement vu sur la côte des enfants aussi bien élevés; ils avaient tout pour eux: innocence, intelligence, docilité, bonnes manières. Je dis à leur père, en le félicitant d'avoir de tels enfants, que je comptais bien le voir les accompagner à la sainte table; il me le promit. Mais, le lendemain, sa femme me conta son embarras: il n'avait pas fait sa première communion. Au fond il aurait été bien aise de la faire; mais, à son âge, apprendre

le catéchisme lui semblait une grosse difficulté. Je le rassurai en lui disant que c'était la chose la plus facile du monde. Je lui exposai brièvement les vérités nécessaires. Puis, après chaque instruction, je lui posais des questions auxquelles il était tout heureux de bien répondre. Enchanté de se trouver si savant, le brave homme, plein d'enthousiasme, me dit:

« — Ah! mon Père, vous sauvez mon âme; je ne croyais pas que ce fût si facile de se préparer à faire sa première communion. Vraiment, vous êtes un Chryso..., un Chruso..., je ne sais plus comment dire. »

Je crus qu'il voulait me comparer à saint Jean Chrysostôme, et je me préparais à recevoir avec humilité un si magnifique éloge, lorsque tout à coup le brave homme reprend:

« — Vous êtes comme ce grand homme qui a enseigné la civilisation aux sauvages; comment s'appelait-il donc? »

Je lui dis très sincèrement que je ne savais pas de quel grand homme il voulait parler.

« — Ah! j'y suis, reprit-il; vous êtes un Robinson Crusôé! »

Le dimanche 31 juillet, fête de saint Ignace de Loyola, je fis faire la première communion aux trois enfants. Le salon de M. Bocard où je disais la messe, était orné de fleurs et de feuillages. L'assistance, composée de blancs et de Malgaches, était nombreuse et recueillie. Le jeudi suivant, leur père s'approcha à son tour pour la première fois de la Table Sainte et ses pieux enfants firent leur seconde communion.

J'ai compté à Masindrano cinquante catholiques blancs; j'estime à trente-cinq le nombre des catholiques malgaches.

Mahanaro est un grand village où les maisons sont éparpillées sur un vaste terrain: aussi Mahanaro est silencieux, un peu mort. C'est peut-être plus favorable à la moralité et à l'œuvre de la grâce. Au contraire Masindrano est un village trop petit pour le nombre des maisons qu'il contient, et qui se trouvent comme entassées les unes sur les autres. Aussi à Masindrano, il y a beaucoup de bruit et d'agitation. Il s'y fait beaucoup d'affaires, plus probablement qu'à Mahanaro, où il y a cependant plus de commerçants. Le commerce d'exportation consiste surtout en riz, en peaux de bœuf, en cire et en caoutchouc. Il n'est pas douteux que le nombre des blancs ira en augmentant dans un pays où l'on fait si bien ses affaires. Il faudrait là aussi une chapelle et une école catholique.

La mère des trois charmants enfants à qui j'ai fait faire la première communion, pourra devenir une bonne institutrice catholique. Elie a déjà fait l'école à Maurice: l'excellente éducation qu'elle a su donner à ses enfants me fait espérer qu'elle saura également bien élever les enfants des autres. L'établissement d'une école catholique est d'autant plus importante que j'apprends, en arrivant à Tamatave, que le Révérend Shaw, le fameux Shaw si célèbre durant la guerre franco-hova, vient de débarquer, et qu'il va fonder à Mananjarina une école protestante [et certainement très anti-française].

Vous m'avez chargé de réclamer du Gouverneur Raley notre terrain confisqué pendant la guerre. Raley a bien mérité de la mission catholique pour le passé; c'est lui qui

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 février.



commandait l'escorte chargée de conduire de Tananarive à Tamatave nos Pères expulsés. Il se montra plein d'égards pour eux ; il fit preuve de bienveillance, d'intelligence et d'énergie, et il sut les protéger efficacement. Mais, hélas ! *honores mutant mores*.

Raley s'est donc emparé du vaste terrain que nous possédions à Masandrano ; il consent à nous en rendre à peu près le cinquième : il nous confisque le reste. Sur mes observations, il a eu la naïveté de me répondre qu'eux Malgaches avaient beaucoup souffert durant la guerre, et qu'il était juste que nos propriétés restassent confisquées. Ainsi voilà comment le Gouverneur de Masindrano comprend le traité de paix ; c'est nous, Français, qui devons indemniser Raley. Du reste, le gouvernement malgache est assez innocent des exactions de Raley et il n'en profite nullement.

## V

## TSIATOSIKA ET TSARAHAFATRA.

Tsiatosika et Tsarahafatra m'ont donné plus de consolation que Masindrano. Tsiatosika est un gros village situé à trois heures environ de Masindrano, en remontant la rivière du Mananjary. C'est la résidence du gouverneur hova. Tsarahafatra, jolie bourgade aux frais ombrages et aux beaux arbres fruitiers plantés autrefois par MM. du Lastelle et Nicole, est situé en face de Tsiatosika, sur l'autre rive du fleuve.

Tsiatosika est un village hova, où se fait la moitié du commerce de Mananjary. Là arrivent les Tanala, habitants de la forêt apportant du riz, de la cire et du caoutchouc,

les Betsiléos de Fianarana, et ceux d'Ambositra apportant des peaux de bœufs, conduisant des troupeaux de porcs, d'oies et de dindons, et emportant chez eux du sel et des toiles. Tsarahafatra se peuple peu à peu et commence à participer à l'important mouvement d'affaires de Tsiatosika.

Un certain nombre de blancs catholiques font le commerce dans cette dernière ville ; j'y ai trouvé quelques Hovas convertis, entre autres l'excellente famille de Rainimonta, officier et commerçant hova. Il y a en tout de vingt-cinq à trente catholiques.

Tsarahafatra est une bonne petite chrétienté malgache composée d'anciens esclaves de M. Daupliné Nicole, auxquels sont venus s'ajouter quelques Hovas et quelques Betsiléos. Un catholique, venu de l'Imerina, a commencé à les

réunir chaque dimanche ; quelques blancs de Masindrano ont donné un peu d'argent pour bâtir une petite case qui sert de chapelle. Un autre catholique esclave, descendu également de l'Imerina, a continué l'œuvre ; sachant lire, il a enseigné à prier et à chanter ; et en récompense de sa peine, ces braves indigènes se cotisaient pour lui fournir le riz nécessaire à sa nourriture. Ainsi cette petite chrétienté a été fondée et soutenue par des Malgaches.

Quand je suis arrivé à Tsarahafatra, j'ai trouvé ces catholiques, non baptisés pour la plupart, sachant bon nombre de cantiques, mais peu de catéchisme. Je suis resté huit jours

au milieu d'eux ; je les réunissais tous les soirs ; et, grâce à leur bonne volonté, j'ai pu leur apprendre les vérités nécessaires de notre sainte religion. Le fruit de cette petite mission a été trente baptêmes d'enfants, vingt-cinq baptêmes d'adultes, trois mariages réhabilités, seize confessions et sept communions. En quittant Tsarahafatra, j'y ai laissé soixante-trois catholiques. Je dus redescendre pour célébrer à Masindrano la fête de l'Assomption ; ils descendirent eux-mêmes en pirogues et relevèrent par leurs chants la solennité.

Il faudrait à Tsarahafatra un maître d'école malgache, pour instruire les enfants catholiques de ce village et de Tsiatosika, et pour présider la réunion des fidèles chaque dimanche.

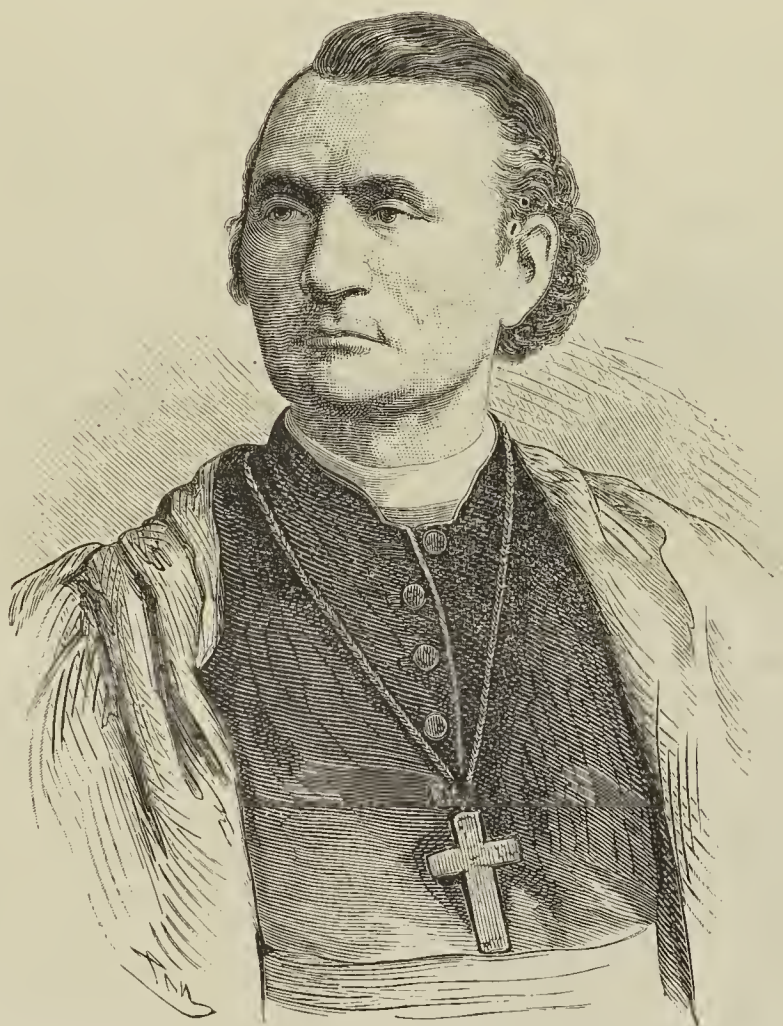
## VI

## MATITANANA.

Ma mission à Mananjary, Tsiatosika et Tsarahafatra

était finie. J'attendais l'arrivée d'un navire de la maison Laroque, le *Rosario*, pour me rendre par mer à Tamatave. J'étais obligé de prendre la voie de mer, parce que le R. P. Lacomme, m'ayant chargé de recueillir sur la route des élèves pour l'école catholique de Tamatave, j'avais trouvé en effet une dizaine d'enfants que je m'étais chargé d'y conduire. Amener cette bande d'enfants par terre eût coûté trop cher. Le *Rosario* tardait à arriver, lorsque, le 16 août, je reçois une lettre de M. Desjardins, qui m'invite à aller visiter sa famille et ses employés à Matitana. Avec sa générosité habituelle, il voulait payer lui-même tous les frais du voyage ; je me décidai de suite à partir dès le lendemain 17.

Le samedi 20, je fus arrêté pendant deux heures au bord



ÉTATS-UNIS. — Mgr LAMY, ancien archevêque de Santa-Fé ; d'après une photographie faite à l'époque du concile (voir page 103).



d'une rivière dont je reconnus le beau site; j'en demandai le nom que j'avais oublié. On me répondit :

« — C'est le Mangatsihotra.

« — Si c'est le Mangatsihotra, repris-je, le village de ce nom est tout près. Qu'un homme passe la rivière à la nage, s'il le faut, pour aller demander une pirogue au village. »

Il faut vous dire qu'au sud de Mananjarina, il n'y a plus de pirogue de corvée; on passe les rivières comme on peut, et c'est souvent une grosse difficulté. Je crus cette difficulté facile à surmonter parce que j'avais vu là, il y a neuf ans, un village assez important, du nom de Mangatsihotra. Mais aujourd'hui il n'y a plus de village de Mangatsihotra, il n'en reste pas vestige; l'herbe et les broussailles ont entièrement envahi la place qu'il occupait autrefois.

Au bout de deux heures d'attente, j'eus la chance de voir venir une petite pirogue de pêcheur qui me fit passer l'eau, et je me dirigeai en toute hâte sur Matitànana. Je croyais qu'il me faudrait aller jusqu'à la grande rivière de Matitànana, car je me rappelais bien n'avoir rencontré aucun village entre Mangatsihotra et cette rivière. Nouvelle surprise! J'arrive à un village que je ne reconnaissais point, et qu'on me dit s'appeler Ambahoabé, situé à un quart d'heure au nord du Matitànana. Je fis l'observation que ce village n'existait pas il y a neuf ans.

« — Non, me répondit-on; il ne date en effet que de six à sept ans. C'est l'ancien village qui s'est transporté ici avec la douane, les cases, les habitants, lorsque M. Desjardins, dans l'intérêt de son commerce, a jugé à propos de quitter les bords du Mangatsihotra pour venir s'établir ici.

« — Mais alors, repris-je, où est Matitànana?

« — Matitànana n'est autre chose qu'Ambahoabé. »

J'arrivai le samedi 20 août à Matitànana ou Ambahoabé, chez M. Desjardins.

La maison de cet excellent monsieur est comme une oasis chrétienne au milieu de ce pays infidèle. J'ai compté chez lui vingt-deux catholiques, auxquels on peut joindre quatre autres néophytes qui habitent Tohipero à trois heures de là.

Il y a chez M. Desjardins un petit oratoire, où je disais la sainte Messe. Je commençai à instruire quelques domestiques malgaches qui demandaient le baptême.

\* \* \*

A Matitànana, on est en plein pays antainoro. Les Antainoro paraissent être les descendants d'une colonie arabe ou juive débarquée sur ce point de la côte on ne sait à quelle époque. Leur pays s'étend depuis le Nahamorona jusqu'au Matitànana. Plusieurs d'entre eux ont quelque chose du type sémitique; ils ont conservé de leurs ancêtres la circoncision, l'horreur pour la chair de porc, la polygamie, l'observation exacte du samedi, la défense rigoureuse de manger des viandes étouffées; même ils ne voulaient manger ni bœuf, ni poule, ni autre animal, qui n'eût été saigné ou par leur roi ou par un prince du sang royal.

Ce privilège fut, quelques mois avant le conflit franco-hova, l'occasion d'une guerre civile, qui renversa de leurs trônes les petits rois antainoro. Quelques indigènes

trouvant fort incommode de ne pouvoir manger aucune viande sans que le roi ou un prince n'eût saigné la bête, se révoltèrent, et le sang coula à flots sur la terre antainoro; heureusement ce ne fut guère que du sang de bœuf. Les rois et princes du sang, se voyant les plus faibles, eurent le bon esprit de s'enfuir à temps. Le roi de Matitànana fut fait prisonnier. Le chef du parti populaire, pour humilier son captif, saigna de sa main plébéienne un bœuf et condamna le pauvre prince à manger de ce bœuf non égorgé par lui; après avoir ainsi déshonoré le monarque, il lui laissa la vie.

Pendant que le roi de Matitànana rachetait sa vie au prix d'une telle humiliation, la populace poursuivait une douzaine de princes qui vinrent se réfugier chez M. Desjardins. Ils avaient auparavant demandé du secours au gouvernement et aux officiers hovas. Pour toute réponse, le brave gouverneur avait dit aux révoltés :

« — Tuez, brûlez, pilliez tant que vous voudrez dans vos villages antainoro; mais ne touchez pas à Ambohipeno, où nous habitons. »

Les princes antainoro, abandonnés par les officiers hovas, se réfugièrent donc chez M. Desjardins. Les révoltés lui demandèrent de les leur livrer pour être massacrés. Celui-ci refusa. Les officiers eurent la lâcheté de joindre leurs sommations à celles de la populace. M. Desjardins répondit :

« — Vous me tuerez avant d'avoir touché à un seul de ces malheureux qui m'ont demandé l'hospitalité. »

Comme on savait M. Desjardins et les siens décidés à vendre chèrement leur vie, on n'osa pas les attaquer. Ne pouvant tuer les princes, la populace révoltée se mit à tuer leurs bœufs. Eux qui, depuis leurs ancêtres les plus reculés, n'avaient pas saigné le plus petit veau, fiers d'avoir secoué ce joug plusieurs fois séculaire, répandirent le sang de bœuf par torrents. Enfin, le peuple antainoro, gorgé de viande, fatigué de tuer, se mit à vendre 1 fr. 25 c. chaque bête. M. Desjardins en acheta à ce prix tout un troupeau, qu'il rendit ensuite à leurs légitimes propriétaires, quand la fureur populaire se fut un peu calmée. La puissance royale des souverains antainoro ne s'est pas relevée de cette révolution. Ces pauvres rois n'étaient pas bien cruels; ils n'avaient guère répandu d'autre sang que le sang des bœufs, des poulets et autres volatiles. C'était leur privilège d'être les seuls bouchers de cette tribu sémitique qu'on dit descendre d'Abraham. Le peuple a conquis la liberté de la boucherie.

Les Antainoro d'aujourd'hui ne sont plus ni mahométans ni juifs. Ils ont conservé de leurs ancêtres des livres écrits en arabe. J'ai vu un de ces livres entre les mains du roi de Matitànana; il m'a semblé y reconnaître des signes cabalistiques. C'est avec les formules tirées de ces livres arabes que les sorciers ou *ampamosavy* composent leurs *ody*, espèce de gris-gris superstitieux renommés dans tout le pays. Le mot *ampamosavy* veut dire tout à la fois sorcier, médecin ou empoisonneur. Ce sont de fort médiocres médecins, sont-ils habiles sorciers? Il y en a qui le disent. Mais leur plus incontestable mérite, si mérite il y a, c'est d'être de grands empoisonneurs. Ce sont eux qui viennent exercer publiquement cette lucrative profession à Masin-



drano, où ils jouissent de la faveur de certaines gens qui, tour à tour, s'en servent ou en sont les victimes.

\*  
\* \*

J'aurais bien désiré aller visiter Nosilkeli, Farafangana, Vangaindrano et même Fort-Dauphin, mais je dus retourner à Mananjarina pour ne pas manquer le *Rosario*. Il y a, du reste, près de quatre mois que je suis en route, il est temps que je regagne Tamatave.

FIN.

## NÉCROLOGIE

Mgr LAMY

*Ancien archevêque de Santa Fé.*

Un télégramme de New-York, reproduit par tous les journaux, nous a appris la mort de ce vaillant prélat.

Né dans le diocèse de Clermont, le 11 octobre 1814, Mgr Jean-Baptiste Lamy avait été ordonné prêtre en 1838 et dès l'année suivante, il passait aux Etats-Unis qu'il avait choisis pour le champ de son apostolat. L'Ohio et le Kentucky eurent les prémices de son ministère apostolique. Le zèle et l'énergie qu'il déploya comme curé de Danville, puis de Sainte-Marie à Covington, attirèrent sur lui l'attention des évêques américains qui le désignèrent au choix du Saint-Siège comme le plus capable de diriger les missions qu'il s'agissait de fonder dans l'ouest des Etats-Unis. En 1850, il était nommé évêque titulaire d'Agathonique et vicaire apostolique du Nouveau-Mexique; il fut sacré le 24 novembre de cette même année.

Mgr Lamy eut à lutter contre de grandes difficultés pour atteindre son poste. Le voyage de Cincinnati à Santa-Fé ne dura pas moins de neuf mois, car le prélat dut passer par la Nouvelle-Orléans et Galveston, toute autre voie étant fermée par les Indiens nomades. Mais des difficultés plus sérieuses encore l'attendaient à Santa-Fé. Aucun évêque n'avait visité ce territoire depuis quatre-vingts ans; les missionnaires franciscains en avaient été expulsés; pour tout clergé, quelques prêtres espagnols habitués à vivre dans une complète indépendance du pouvoir épiscopal. Grâce à son tact admirable et à sa fermeté, le jeune prélat vint peu à peu à bout de toutes les résistances. Des Frères des écoles chrétiennes, des prêtres français, des jésuites furent introduits dans le diocèse. Le nombre des églises et chapelles monta de soixante-quinze à deux cent nonante-trois; celui des ministres du culte à cinquante-deux et le chiffre de la population catholique à 150,000 âmes.

Transféré à Santa Fé, en 1853, il fut promu archevêque lors de l'érection de ce siège en archevêché en 1875. Brisé avant l'âge par les fatigues de l'apostolat, l'éminent archevêque avait donné sa démission en 1885 et avait été préconisé à l'église archiépiscope titulaire de Cyzique.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Edition polonaise.....	8.560
M. Peloux, à Marseille.....	5
En souvenir de Mme de Lessert de Loys, défunte à Lausanne (Suisse).....	300
Une pauvre fille du diocèse de Lyon.....	2 60
Pour les missions les plus nécessiteuses (Macédoine).	
M. J. Sedlacek, à Prague .....	8 85
Anonyme de Bordeaux.....	5
Pour la mission de Macédoine.	
Édition néerlandaise.....	201 45
Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.	
Anonyme du diocèse de Quimper.....	5
Mlle Nirpot, diocèse de Besançon .....	5
Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.	
Anonyme de Dijon .....	5
Anonyme du diocèse de Quimper.....	5
M. Lebrot, à Autun .....	5
A. X., diocèse d'Autun.....	10
A M. Delpech, pour les missions de Cochinchine.	
Edition polonaise.....	2.428.
Au même, pour deux missions de l'Annam les plus éprouvées.	
Anonyme du diocèse de Quimper.....	10
M. Toucas à Lacrau, diocèse de Fréjus .....	5.
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
Anonyme du diocèse de Besançon'.....	20
A Mgr Van Camelbeke, pour la Cochinchine orientale.	
Mlle Nirpot, diocèse de Besançon .....	5.
Anonyme du diocèse de Besançon, en l'honneur de sainte Agnès avec demande de prières.....	20.
A Mgr Benjamin Jérémie, pour les chrétiens du Chantong septentrional, au R. P. Anselme de St-Sauveur.	
Anonyme du diocèse de Bayeux .....	5
Anonyme du diocèse de Besançon ...	20.
Pour le R. P. Colson, missionnaire à Saïgon.	
M. l'abbé Gimé, professeur au collège de la Malgrange, diocèse de Nancy.....	5.
Pour l'orphelinat de la Mère douloureuse à Ozaka (Japon).	
M. J. S. Baradel, Haute-Alsace.....	2.
Pour le R. P. Auvé, missionnaire à Pondichéry.	
Mlle Ussou, à Clermont, diocèse de Montpellier.....	5.
A Mgr Livinhac, pour les missions d'Afrique centrale.	
Anonyme du diocèse de Besançon. en l'honneur de Ste Agnès.	20
Mlle Pritchard à Herbeville, diocèse de Versailles .....	15.
Pour les missionnaires Salésiens, en Patagonie.	
Anonyme du diocèse de Besançon.....	20.
A Mgr Clut, pour les missions d'Athabaska-Mackensie.	
M. Bourdeix, a Sauviat, diocèse de Poitiers.....	10.
Pour la léproserie de Madagascar.	
Anonyme d'Amiens, avec demande de prières.....	10
Anonyme de Bordeaux.....	7
Pour les prêtres polonais.	
Anonyme de St-Gall (Suisse) .....	50

### ÉDITION ITALIENNE

(4<sup>me</sup> trimestre).

Pour l'œuvre. . . . .	238 75.
A Mgr Azarian, pour l'église de N.-D. du Spasme à Jérusalem. . . . .	40 »
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Marioni). . . . .	727 90.
Pour les missions de Chine (P. Marie de Brest) . . . . .	25 »
Pour les missions du Tong-King espagnol . . . . .	33 »
Pour les missions de Cochinchine (M. Delpech). . . . .	210 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. -- Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.





MÉSOPOTAMIE. — RUINES DE L'ANCIEN COUVET DE MAR-YACOB ET TOMBEAU DU R. P. BESSON; d'après le dessin d'un missionnaire (voir page 110).

## INONDATIONS EN CHINE

Nous avons, plusieurs fois déjà, entretenu nos lecteurs des inondations qui ravagent la Chine. Ce malheureux pays, décimé naguère par la sécheresse et par la famine qui en fut la conséquence, souffre actuellement d'un fléau plus terrible encore. Nous ne pouvons refuser de nous faire l'écho des cris de détresse qui nous arrivent du Chan-tong septentrional.

LETTRE DU R. P. ANSELME DE SAINT-SAUVEUR, DES MINEURS  
OBSERVANTINS, MISSIONNAIRE AU CHAN-TONG SEPTENTRIONAL.

Oudia-fou, 14 décembre 1887.

Vous n'avez pas oublié la terrible famine qui a désolé, il y a peu d'années, notre malheureuse mission et enlevé dix millions d'habitants dans une région qui en abritait vingt millions, soit une dépopulation de cinquante pour cent. Grâce aux généreux secours venus d'Europe, notre pauvre pays d'adoption semblait devoir retrouver son ancienne prospérité, quand, hélas ! la main de Dieu s'est

de nouveau étendue sur nous et a accumulé ruines sur ruines. Cette fois, ce n'est plus la sécheresse qui a fait périr les semences : un fléau d'une autre nature, plus terrible, parce qu'il est plus soudain, l'inondation, a été le messenger des vengeances et, qui sait, peut-être des miséricordes du ciel sur ces malheureuses contrées. Le fleuve Jaune a rompu ses digues et enseveli sous son limon fangeux non seulement ses rives, mais des régions qui semblaient pour toujours à l'abri de ses fureurs. On aura une idée de sa force immense quand on saura qu'en traversant la province du Ho-nan, il a huit mille mètres, soit deux lieues de largeur, qu'il reçoit sans cesse des affluents et qu'en hiver et au printemps il grossit d'une manière considérable.

Quelle force opposer à une pareille nappe d'eau quand elle entre en fureur ? Il faut rendre justice à l'administration : elle fait sous ce rapport scrupuleusement son devoir. Des digues puissantes sont élevées et entretenues avec le plus grand soin sur un parcours de plusieurs centaines de lieues. Cet obstacle maintient l'imposante rivière dans son lit en temps ordinaire. Mais qu'une série exceptionnellement anormale de pluie détrempe les terres et augmente le volume d'eau dans des proportions



impossibles à prévoir, alors l'attaque grandit, l'obstacle cède et les désastres sont incalculables. C'est le fait qui vient de se produire et dont nous sommes victimes.

Un peu au-dessus de la ville de Chen-Chou, le fleuve fait un coude et bat avec violence l'obstacle qui contrarie sa marche. Cette situation périlleuse n'avait pas échappé à la vigilance de l'autorité locale. Aussi des précautions minutieuses avaient-elles été prises. Mais le mois de septembre fut particulièrement mauvais ; des pluies diluviennes et un vent impétueux vinrent en aide à la violence du courant et les travaux furent emportés sur une longueur de cent mètres. Libre alors de ses mouvements, l'eau se précipita par la brèche qu'elle venait de pratiquer et se répandit de tous côtés. Mais que de ruines accumulées ! Vous en aurez une idée quand vous saurez que, changeant subitement son lit, le fleuve s'en creusa un nouveau et vint déboucher à cent lieues de son ancienne embouchure. Ce ne sont pas seulement les champs, ce sont des villes et des villages entiers, naguère florissants, qui sont maintenant ensevelis sous les eaux. Le nombre des victimes est incalculable et dépasse déjà plusieurs millions.

Oh ! faites un appel chaleureux aux âmes généreuses de l'Europe. Que de familles vont se trouver privées de leurs chefs ! Que d'orphelins vont être sans asile et sans ressources ! Quelle abondante moisson de petits anges nous pourrions faire pour le ciel si les secours que nous implorons arrivent !

Mais, pour cela, il nous faut les adopter, les nourrir et pouvoir suffire à leur existence matérielle !... Mon Dieu, permettez-vous que l'insuffisance des ressources dont nous disposons vous ravissent pour l'éternité des milliers d'âmes que vous avez créées à votre image et rachetées de votre sang précieux ? Déjà l'or du protestantisme vous dispute ces nobles et précieuses épaves : parlez au cœur des fidèles d'Occident, disposez-les à ouvrir leur trésor et à devenir ainsi les auxiliaires de la régénération spirituelle des brebis égarées de votre troupeau de l'Extrême-Orient !

## MÉSOPOTAMIE

### *Aperçu général sur la mission de Mossoul.*

Au milieu des épreuves par lesquelles ont passé nos missions de l'Extrême-Orient, pour satisfaire à la légitime impatience de nos bienfaiteurs, nous avons non pas oublié, mais placé à un rang secondaire dans notre publication d'autres missions moins tourmentées. L'Œuvre de Dieu se poursuivait dans la paix, comme le prouve le récit suivant. Nos lecteurs seront surpris de voir, en le lisant, les progrès accomplis, et devant le zèle déployé par les missionnaires, ils ne désespéreront plus de sauver, dans un jour prochain, la résurrection de l'Orient.

#### LETRE DU R. P. DUVAL, PRO-PRÉFET APOSTOLIQUE.

La Mission dominicaine, dont Mossoul est le centre principal, fut fondée en 1750, sous le pontificat de Benoît XIV. Confiée dès le début aux soins des Pères Dominicains italiens, elle resta entre leurs mains pendant plus de cent ans. Lorsque les premiers missionnaires de l'Ordre arrivèrent à Mossoul, le nom de catholique y était absolument inconnu. Les débuts furent pénibles et difficiles ; les tribulations ne manquèrent pas à ces nouveaux apôtres dont le souvenir est encore vivant dans l'esprit des populations qui les ont connus.

En 1856, quelques religieux français arrivèrent à Mossoul. Mais ce fut seulement en 1859 que, par un décret spécial de la Congrégation de la Propagande, la mission fut confiée définitivement à la province de France dont le provincial porte le titre de préfet apostolique.

Le P. Besson peut être considéré comme le fondateur de la Mission française. C'est lui qui, le premier, remplit la charge de pro-préfet, après la promulgation du décret dont nous venons de parler. Il fut enlevé prématurément à la direction de cette mission, à laquelle il s'était donné avec toute la générosité dont son âme ardente était capable et ses restes reposent aujourd'hui dans notre cimetière de Mar-Yacoub (*voir les grav. pp. 109 et 111*).

Actuellement, la mission compte dix-huit religieux Dominicains et douze Sœurs de la Présentation, répartis dans nos six résidences.

\*  
\* \*

Je voudrais vous donner maintenant un aperçu rapide sur la résidence et sur les œuvres de Mossoul.

Mossoul, ville située en Mésopotamie, sur la rive droite du Tigre, en face des ruines de l'ancienne Ninive, sous le 36° de latitude et à cent six mètres environ au-dessus du niveau de la mer, compte 55,000 habitants, dont 48,200 musulmans, 3,000 juifs et 6,500 chrétiens, savoir : 2,000 Chaldéens catholiques, 2,000 Syriens catholiques, 2,000 Syriens jacobites, deux cent cinquante dissidents du schisme chaldéen, deux cents protestants méthodistes et cinquante de divers autres rites.

En dehors de Mossoul, dans les villages environnants, la communauté chaldéenne compte environ 9,400 âmes, la communauté syrienne, 2,150 ; les jacobites, 1,300 ; le schisme chaldéen, 1,200. Les musulmans sont en très grande majorité dans la contrée comme dans la ville. Sur la rive gauche du Tigre, on rencontre un certain nombre de villages dont les habitants professent une religion secrète ayant pour base un culte spécial à l'ange déchu. Ils forment une communauté à part, connue sous le nom de Yézidis.

La population indigène de Mossoul est de race arabe et parle généralement l'arabe ; cependant, la langue officielle, celle que parlent les employés du gouvernement, celle dont on se sert dans les actes publics, est la langue



turque. Dans les villages, les musulmans de la rive gauche et les Yézidis parlent le kurde, sorte de patois persan. Les chrétiens se servent d'un dialecte vulgaire de la langue syro-chaldaïque.

Au point de vue administratif, Mossoul est le siège d'un Vali ou gouverneur de province. Elle possède un tribunal de première instance et un tribunal de commerce. Au point de vue militaire, c'est la résidence d'un général de brigade. Au point de vue religieux, le délégué apostolique, représentant du Saint-Siège, y séjourne habituellement. Sa Grandeur Mgr Henri Altmayer, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, préconisé en 1884 archevêque de Chalcis et archevêque latin de Babylone, depuis la mort récente de Mgr Trioche, dont il était le coadjuteur, remplit actuellement ces fonctions. Deux autres prélats ont également leur résidence à Mossoul : Sa Béatitudo Mgr Abolionan, patriarche chaldéen de Babylone, et Sa Grandeur Mgr Cyrille Behnam Benni, ancien élève du collège de la Propagande, archevêque syrien de Mossoul pour les catholiques ; car je dois ajouter que les jacobites y ont aussi un archevêque. Il y a, dans la ville même de Mossoul, neuf églises catholiques : l'église latine des missionnaires dominicains, érigée sous le vocable des saints Dominique et Hyacinthe ; cinq églises chaldéennes, dont trois ont été usurpées par les dissidents, et trois églises syriennes. Les jacobites possèdent aussi trois autres églises.

Quant aux œuvres qui relèvent de cette résidence de Mossoul, les unes sont dirigées par les Pères Dominicains, les autres par les Sœurs de la Présentation.

Au premier rang, se place le *Séminaire Syro-Chaldéen*. Ce séminaire, fondé en 1878, approuvé en 1882, a été placé à cette date sous la juridiction immédiate du Saint-Siège. Il a pour but de former et de préparer au sacerdoce des sujets provenant des rites syrien et chaldéen, d'où vient le nom de Syro-Chaldéen qui lui a été donné par la Propagande.

Le personnel comprend douze directeurs ou professeurs, savoir : six Pères Dominicains pour la direction

même de l'établissement et l'enseignement du français et du latin ; trois prêtres indigènes pour l'enseignement de l'arabe et des langues et cérémonies liturgiques propres aux deux rites, enfin trois sous-maîtres ou surveillants indigènes.

Les élèves, au nombre de trente-deux, proviennent de onze diocèses différents : seize appartiennent au rite syrien, seize au rite chaldéen. Le programme des études est, à peu de choses près, celui des séminaires de France ; seulement les élèves suivent à la fois les cours de grammaire, d'humanités et de théologie. Il y a quatre classes. Celle de théologie est composée de huit élèves, qui étu-

dient la théologie dogmatique et morale, en latin ; le cours d'Écriture-Sainte et celui d'histoire ecclésiastique se font en français. La classe de rhétorique comprend douze élèves, qui terminent cette année leurs études de littérature et entreront l'année prochaine en philosophie. Les deux autres classes sont consacrées aux études de grammaire, française et latine. Le manque de ressources et de locaux suffisants ne nous a pas permis de séparer, jusqu'à ce jour, le petit, du grand séminaire ; nous espérons pouvoir le faire plus tard. Pour chacune de ces classes, il y a, plusieurs fois par semaine, des cours de sciences, de littérature arabe et syro-chaldéenne. Les premiers sont dirigés par les Pères de la mission, les autres par les prêtres du pays.

La disette de prêtres et l'impossibilité où se trou-

vent les évêques de cette contrée d'ouvrir des séminaires particuliers, ont fait de notre établissement une œuvre de première importance. Il y a tel diocèse, en effet, dans les montagnes du Kurdistan, où la plupart des villages sont dépourvus de prêtres ; c'est à peine si, deux ou trois fois dans l'année, ces pauvres populations ont le bonheur de recevoir la visite d'un ministre du Seigneur. Aussi, tous les prélats chaldéens et syriens demandent-ils avec instance de placer au séminaire des sujets de leurs diocèses. Mais l'exiguïté des locaux et l'insuffisance des ressources ne nous permettent pas de répondre à ces demandes dans la mesure désirable.



R. P. BESSON, des Frères Prêcheurs, missionnaire en Mésopotamie.  
(Voir page 110).



En dehors du séminaire, nous avons un collège d'externes, placé sous le patronage de saint Dominique. Ce collège compte cent vingt-sept élèves, parmi lesquels quinze sont musulmans. On y admet des sujets de toutes les religions, mais les cours sont divisés de manière à sauvegarder le bon ordre de la maison.

Avec le séminaire et le collège, nous avons encore, à Mossoul, une *Œuvre Dominicale* de garçons. Son but est indiqué par son nom : c'est de réunir, les jours de dimanche et de fête, de jeunes ouvriers auxquels leur position sociale n'a pas permis de recevoir les bienfaits de l'instruction dans l'une des écoles de la ville. Le nombre des élèves inscrits s'élève à soixante-dix. Le nombre de ceux qui assistent aux réunions, varie entre trente et cinquante. Outre l'instruction religieuse, but principal de cette œuvre, on enseigne à ceux qui la fréquentent, la lecture et l'écriture arabes, avec les premières notions d'arithmétique. Les résultats obtenus jusqu'ici ont été très consolants.

A l'Œuvre Dominicale, est annexée une école du soir, dirigée par le même Père. Tous les jours, à l'heure où finissent les travaux manuels, un certain nombre d'ouvriers se réunissent dans un local de la Mission pour y recevoir les premiers éléments de l'instruction.

Outre ces œuvres scolaires de garçons placées dans l'intérieur même de la ville de Mossoul, la Mission entretient dans les villages, six autres écoles qui comptent à elles seules trois cents élèves. Trois d'entre elles fonctionnent dans le diocèse patriarcal de S. B. Mgr Abolionan, les trois autres dans le diocèse chaldéen de Kerkouk.

Après avoir parlé des œuvres scolaires, un mot de notre *Imprimerie polyglotte*.

L'imprimerie a été fondée par Mgr Amanton en vue de subvenir aux besoins des écoles de la mission. Lorsque nous arrivâmes dans cette contrée, les écoles étaient absolument dépourvues de livres classiques édités dans les langues du pays. C'était une lacune regrettable ; elle avait frappé l'attention du zélé prélat, et il s'empressa de la combler dans un voyage qu'il fit à Paris en 1860. Nous avons dû créer, pour ainsi dire, une bibliothèque classique. Avec le temps, nous avons traduit, imprimé et publié en langue arabe ou syro-chaldéenne, les ouvrages indispensables pour l'enseignement primaire. Livres de lecture, grammaires, histoires, géographies, arithmétiques, catéchismes, etc., se trouvent aujourd'hui entre les mains des élèves ; et ces différentes publications n'ont pas servi seulement à la mission dominicaine, les autres missions s'alimentent également chez nous pour leurs livres classiques.

Cette première partie terminée, nous avons publié un nombre considérable de livres destinés à entretenir la piété des fidèles, à éclairer et à soutenir leur foi contre les erreurs qui la combattent. L'œuvre grandissant de jour en jour, notre atelier a pris un développement qui

nous a permis d'entreprendre des ouvrages de plus longue haleine. Grâce à un secours extraordinaire, dû à la générosité de Son Eminence le cardinal Bonaparte, nous avons publié, en deux éditions, la Bible arabe. C'était le premier texte catholique, complet, qui eût été publié jusqu'alors en Orient même. Le succès obtenu par cette publication, les sympathies qui l'accueillirent à son apparition, excitant notre courage, nous avons entrepris l'édition de la Bible chaldéenne, connue dans l'Eglise catholique sous le nom de *la Simple*. Cet ouvrage n'est pas encore terminé, mais l'ancien Testament paraîtra en entier dans le courant de l'année 1888.

En même temps, la mission dominicaine entreprenait le *Bréviaire syrien*, dont les deux premiers volumes viennent de paraître. Doter une Eglise orientale d'une édition de l'office divin abrégée et expurgée, faire disparaître les divergences qui existaient jusqu'ici, dans la récitation du bréviaire, entre les églises de différents pays appartenant au même rite, et procurer par là l'uniformité dans la prière liturgique : tel est le but que nous nous sommes proposé. Pour arriver à cette fin désirée, nous avons pris l'avis et la direction des évêques de la nation intéressée, et, en particulier, de S. B. Mgr Chelhot, patriarche syrien d'Antioche, dont l'approbation figure en tête de l'ouvrage.

La partie intrinsèque du travail est due à un homme qui, par son érudition et sa connaissance des langues orientales, s'est fait une réputation jusqu'en Occident, Mgr Clément David, originaire de Mossoul, aujourd'hui archevêque syrien de Damas.

\* \* \*

Les Sœurs de la Présentation, de Tours, sont arrivées à Mossoul en 1873. Elles sont aujourd'hui douze. Leurs œuvres sont :

1° *L'orphelinat*. — Il compte actuellement dix pensionnaires, leur entretien est absolument gratuit ; une Sœur est spécialement consacrée à leur formation. Toutes parlent, lisent et écrivent couramment le français.

2° *Une école externe de filles*. — Cette école compte cent soixante élèves, sur lesquelles vingt-six sont musulmanes, les autres catholiques. Elles sont divisées en quatre classes, dont trois pour les catholiques et la quatrième pour les musulmanes.

3° *Un ouvroir*. — Outre les travaux manuels qui sont le but principal de l'ouvroir, on enseigne encore aux jeunes filles qui le fréquentent, la lecture, le catéchisme et l'histoire sainte.

L'ouvroir compte aujourd'hui soixante-six élèves toutes catholiques.

4° *Une œuvre dominicale*. — Cent trente filles se réunissent régulièrement tous les dimanches, dans un local attenant à la maison des Sœurs, pour y recevoir une instruction chrétienne et apprendre les dogmes de notre sainte religion. Elles se recrutent surtout parmi les en-



fants que leur position de famille a tenues éloignées des écoles et qui ont été privées des bienfaits de l'éducation première. La porte de l'œuvre n'est pas ouverte aux catholiques seulement, les jacobites y sont également admises et plusieurs d'entre elles, grâce à ce secours, ont embrassé la vraie foi.

5° *Une salle d'asile.* — Une Sœur aidée de deux sous-maîtresses, dirige la salle d'asile qui compte deux cent un enfants inscrits et cent soixante-onze présents, parmi lesquels il y a soixante-six garçons et cent cinq filles.

6° *L'hospice Lejeune.* — Dans les premières années du règne de Napoléon III, le baron Lejeune fut chargé par l'Empereur de porter des décorations à la Cour du Shah de Perse. Dans ce voyage aussi long que difficile, le baron contracta une maladie qui devait le conduire au tombeau, quelques années après son retour en France. Sa mère, femme aussi pieuse que charitable, frappée par le malheur qui venait de l'atteindre, conçut le dessein de créer en Orient une œuvre hospitalière en faveur des voyageurs qui, comme le fils qu'elle avait perdu, pourraient se trouver dépourvus des soins les plus indispensables dans leurs pérégrinations à travers l'Orient. Elle choisit Mossoul pour réaliser son pieux dessein et, à son lit de mort, en 1874, elle légua à la Mission une somme importante, avec laquelle nous avons bâti l'hospice actuel.

Cinq jours par semaine, des malades de toute condition et de toute religion, reçoivent des consultations, des soins et des remèdes gratuits. Le nombre de ces infortunés qui viennent demander un soulagement à leurs souffrances, dépasse chaque année le chiffre de trente mille.

A l'occasion des consultations, nous avons le bonheur d'administrer le saint baptême à un certain nombre d'enfants infidèles qui, régénérés par l'onde sainte, vont célébrer au ciel les louanges du Seigneur et prier pour ceux dont la charité leur a procuré un pareil bienfait. Les effets de cette prière ne peuvent manquer de rejaillir sur la pieuse fondatrice de l'œuvre et sur ceux qu'elle a laissés ici-bas.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Constantinople.** — Nous lisons dans le *Stamboul*, du 18 février :

« S. B. Mgr Azarian a reçu hier une lettre de S. E. Munir-pacha, grand maître des cérémonies et drogman du Divan impérial, par laquelle Son Excellence apprend au Patriarche que les présents, accompagnés de paroles de félicitations, envoyés au Sultan par S. S. le Pape, ont vivement touché Sa Majesté. Le Padichach charge Mgr Azarian de transmettre à Léon XIII l'expression de son entière satisfaction, ainsi que ses salutations. »

**Japon et Mandchourie.** — Un télégramme de Rome vient d'apporter au Séminaire des Missions Etrangères de Paris la nouvelle de l'érection du vicariat apostolique du Japon central. Le nouveau vicaire apostolique est M. Midon, originaire du dio-

cèse de Nancy, né en 1840. Missionnaire au Japon depuis 1870, il exerce depuis treize ans la charge de provicaire, de tout le Japon d'abord, et du Japon septentrional à partir de la division, en 1876.

En même temps, le Saint-Père a nommé vicaire apostolique de Mandchourie M. Raguit, originaire du diocèse de Poitiers, né en 1848, missionnaire en Mandchourie depuis 1872.

**Fidji (Océanie).** — Mgr Vidal, le nouvel évêque de ce grand archipel océanien, a reçu, il y a quelques mois, la consécration épiscopale dans l'église d'Espalion, son pays natal (Aveyron). Il va bientôt repartir pour sa mission.

Mgr Vidal est le premier vicaire apostolique des îles Fidji. Son vicariat qui comprend 200 îles, compte 100,000 indigènes. Sur ce nombre, 10,000 sont déjà baptisés. Le démon, qui régnait en maître sur ces malheureuses peuplades, fait les derniers efforts pour empêcher leur évangélisation. Les possessions diaboliques n'y sont point chose rare, et la vie des missionnaires a été plusieurs fois menacée, assaillie même par des furieux qui, manifestement, agissaient sous l'impulsion de Satan.

Mgr Vidal s'occupe en ce moment de faire imprimer un catéchisme dans la langue du pays. Là-bas, comme en beaucoup d'autres missions, il a fallu composer un alphabet et créer des règles de langue ; c'est fait, et bientôt les Evangiles et le catéchisme, qui en exprime la doctrine en formules claires et courtes, seront dans les mains des pauvres indigènes.

## LES RIVES ILLYRIENNES

ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

### LA DALMATIE

(Suite 4)

#### II

ZARA. — SA PORTE DORÉE. — SES ÉGLISES. — HISTOIRE ET CARACTÈRE DE SON DOME. — UNE FÊTE A ZARA. — LES MORLAQUES. — LEUR ORIGINE. — LEURS HABITATIONS. — LEUR COSTUME.

J'ai visité tout ce que Zara offre de remarquable. La principale rue mène de la place du Marché à la porte de la Terre-Ferme, la plus belle de la cité. Le fameux architecte Sammiccheli en a conçu le plan et tracé le dessin, et l'exécution en a été confiée à son neveu Gian Girolamo. D'ordre dorique elle repose sur quatre piliers, surmontés d'une corniche avec métope et frise. Elle s'allie avec la ligne sévère des remparts, et les travaux du génie militaire qui lui servent de cadre en font ressortir la valeur artistique. Elle a trois ouvertures. Un saint-Georges décore la clef de voûte. Il est monté sur un petit cheval dalmate, lancé au trot et sculpté d'après nature. Au-dessus, le lion de Saint-Marc, les ailes étendues et la griffe levée, occupe le tympan principal. Son attitude fière et vivante et la beauté de ses formes excitent l'admiration.

Les tympans latéraux portent une inscription en l'hon-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10, 17 février et la carte page 10.



neur du provéditeur, Marc-Antoine Diédo, qui a laissé partout dans Zara des marques de sa bienfaisante administration. Comme le Panthéon, le Musée, le Dôme et les restes de l'aqueduc de Trajan, elle prouve que Zara est l'ancienne colonie romaine et la ville dont les croisés ont fait le siège. Je la copie telle que je la lis sur une de mes photographies.

CUM URBEM  
DALMATIE PRINCI  
PEM OLIM P. R. COLO  
NIAM S. V. MUNITAM  
AC AB OMNI HOSTIUM  
IMPETU TUTAM RED  
DERE VELLET

MARC. ANTO. DIEDUS ET COMIS  
MICHEL SALOMON PROE  
FECTUS PORTAM HANC SUMMA  
CURA CONSTRUI CURAVERE  
AN. MDXLIII.

A quelques pas de cette porte se trouve le jardin public; il est peu étendu et couvre un monticule, d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la ville, la mer et la campagne. On aperçoit à l'orient le village d'Erizzo, habité par une colonie d'Albanais, dont l'histoire mérite un souvenir.

Pour échapper aux mauvais traitements d'un pacha turc qui les persécutait, ils se réfugièrent à Péras'o, dans les bouches de Cattaro, sous la protection de Zmajevich, archevêque d'Antivari.

Appelé sur le siège métropolitain de Zara, le prélat emmena ses fidèles Albanais, et le comte vénitien Erizza, qui gouvernait la ville, leur assigna dans la campagne une portion de territoire, où ils fondèrent un village. Par reconnaissance ils lui donnèrent le nom de leur bienfaiteur. Ils parlent un idiome particulier qui a peu d'affinité avec le slave et qui est un ancien dialecte macédonien.

Sur la place qui termine le jardin s'élève, en face du palais du gouverneur, une antique colonne de marbre à cannelures, composée de sept tronçons et couronnée d'un chapiteau corinthien. A l'extrémité opposée, une tour large et carrée se dégage d'un massif de maisons; construite en moellons, presque sans ouvertures, elle porte à son sommet une loggia. Elle a dû être jadis un poste d'observation. Elle relève encore aujourd'hui du génie militaire.

Sur la même place s'ouvre l'église de San Siméone, remarquable par son campanile vénitien en briques rouges. Le chœur possède les reliques du vieillard qui tint l'enfant Jésus sur ses bras et chanta le *Nunc dimittis*. Ses ossements sont renfermés dans un sarcophage d'argent doré,

orné de figures ciselées par un artiste milanais. L'inscription suivante rappelle que ce monument fut donné par Elisabeth de Hongrie.

*Simeon hic justus, Christum de sanguine natum,  
Ulnis qui tenuit nunc arca pace quiescit,  
Ungaria Regina potens, illustris et alta  
Elizabeth junior, quam voto contulit almo.  
Anno 1380, hoc opus fecit Franc. de Mediolano.*

« Ici, le juste Siméon, qui tint sur ses bras le Christ mis au monde, repose en paix dans ce tombeau, que la puissante reine de Hongrie, l'illustre et haute Elizabeth, la jeune, donna en retour d'un vœu exaucé. L'an 1380, François de Milan fit cette œuvre. »

L'église de Sainte-Marie est précédée d'une cour rectan-

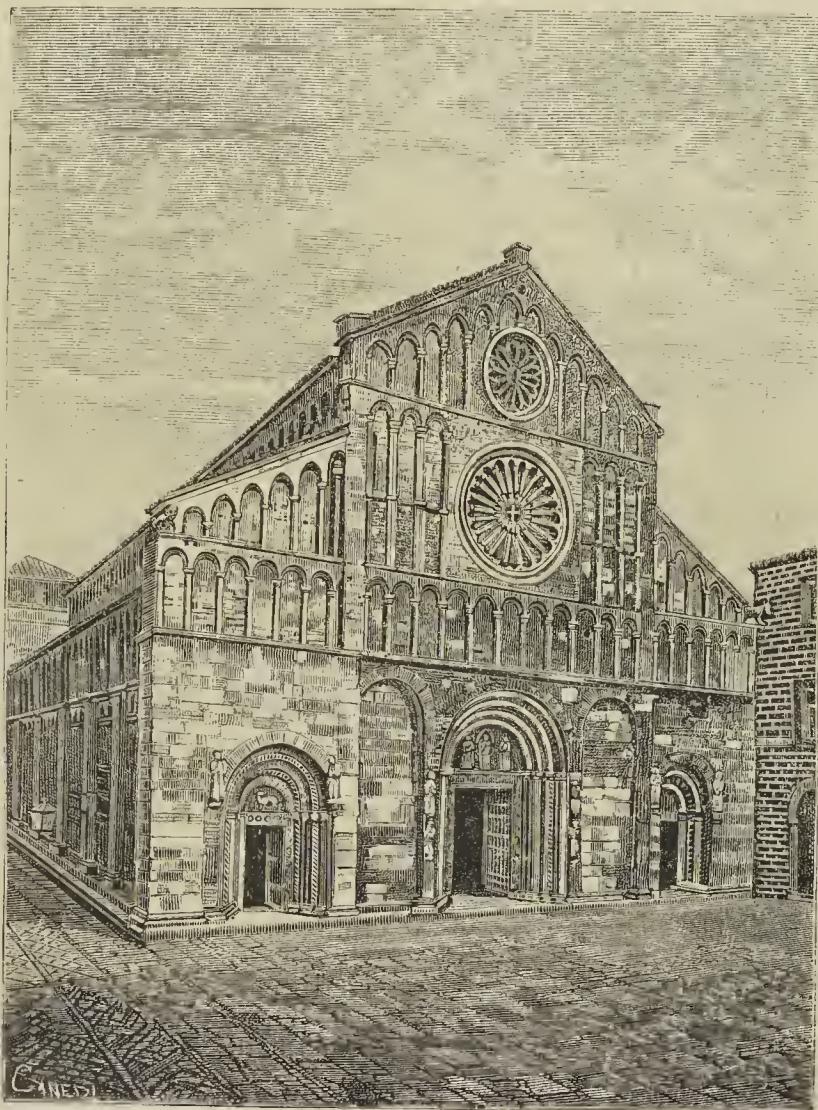
gulaire. Elle appartient aux Bénédictins et possède un beffroi de style lombard, construit par les ordres de Coloman, roi de Hongrie, après l'établissement de sa domination sur les Dalmates en 1105. Une inscription lapidaire mentionne le fait; nous la reproduisons au bas de cette page.

La basilique de San Chrysogono frappe par son caractère antique, la richesse de ses matériaux et la légèreté gracieuse de son architecture byzantine.

Mais le monument qui mérite de préférence l'attention de l'archéologue est une sorte de panthéon qui remonte au troisième siècle de notre ère. Il est circulaire avec des galeries superposées, auxquelles un large escalier donne accès. D'origine païenne, cet édifice a été transformé en temple chrétien; il est aujourd'hui en réparation et va devenir un musée lapidaire.

Quelques traits de mœurs se joignent aux monuments

pour nous reporter en plein moyen âge. Ainsi chaque soir la jolie Piazzetta des *Cinque Pozzi* offre un tableau pareil à



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — DÔME DE ZARA, EXTÉRIEUR; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir page 115).

*Anno Incar Dni Nri IHV Xri milcv  
Post victoriam et pacis præmia  
Jadra introitus a Deo concessa*

*Proprio sumtu hanc terram scæ Mariæ Vngariæ Dalmatiæ  
Croatiaë construi et erigi jussit rex Colomanus.*

L'an 1105 de l'Incarnation de N. S. J. C.,  
Après sa victoire et son entrée à Zara  
Accordées par Dieu comme gage de la paix,  
Coloman, roi de Hongrie, Dalmatie et Croatie,  
Fit construire et élever à ses frais  
Cette tour de l'église de Sainte-Marie.



celui de la cour du palais des Doges. Les porteuses d'eau viennent à la provision avec leurs urnes de cuivre rouge. Si les vasques et les margelles des cinq fontaines, que dessina le Sammécheli, ne captivent pas vos yeux, seront-ils indifférents au pittoresque ensemble de ces groupes de femmes, qui parlent avec animation et par leurs attitudes diverses et leurs étoffes voyantes surpassent, sans s'en douter, toutes les combinaisons de l'art ?

Le dôme de Zara compose une page de son histoire, écrite dans le marbre. Son antiquité, ses dimensions, son architecture méritent de nous arrêter, non moins que le sanglant épisode auquel il doit son existence.

La ville a subi des alternatives de gloire et d'humiliation. Après les guerres dalmates, qui durèrent cent cinquante ans et immortalisèrent le courage indomptable de la race aborigène, elle eut sous les empereurs romains une période de prospérité.

Mais quand les Barbares envahirent la contrée et détruisirent les brillantes cités de Nona, Promona, Scardona, Salone, Epidaure, elle fut soumise à de cruelles épreuves et passa de la domination des Grecs byzantins sous celle de Charlemagne, puis sous la tutelle des rois de Hongrie.

Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, attaquée par les Uscoques et les farouches Narentins, elle implora la protection de Venise. Le doge, Pietro Orseolo II,

poursuivit les pirates jusque dans leurs repaires, s'empara des îles de Lésina, Mélida et Curzola, qui leur servaient de retraite et revint à Zara en triomphe. Au titre suprême de doge il joignit celui de duc de Dalmatie et installa le lion de saint Marc sur les remparts et les portes de la cité. Mais, loin d'obéir en humble servante, la ville chercha à reconquérir son indépendance.

Au début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la ville se range de nouveau sous le sceptre des rois de Hongrie. Sur ces entrefaites, les Barons français, que l'éloquence de Foulques a déterminés à prendre la croix, arrivent à Venise et traitent de leur transport par mer en Palestine avec la Sérénissime République.

Au moment de partir, ils ne peuvent réunir la somme convenue pour le prix du voyage. Le doge, Enrico Dandolo, consent à appareiller, à la condition que les vaillants sei-

gneurs l'aideront à reprendre Zara. Pressés par la nécessité, les Croisés, malgré leur répugnance et les avertissements du cardinal Pierre de Capoue, cèdent aux instances de Dandolo. A cette nouvelle, le pape Innocent III refuse d'approuver le contrat et les menace d'anathème, s'ils portent les armes contre un pays chrétien. Néanmoins la flotte met à la voile, le 8 octobre 1202, et Villehardouin raconte que, la veille de Saint-Martin, elle paraît devant Zara en Sclavonie, citée close et entourée de si hautes murailles et de si hautes tours, qu'on ne peut se figurer une place plus belle, plus forte et plus riche. A la vue de ses remparts et de sa garnison de quarante mille hommes, les Barons s'écrient : « Jamais nous ne la soumettrons, si Dieu ne nous vient en aide. »

Le siège commence. Le cinquième jour, une tour minée et battue en brèche s'écroule. Les habitants se rendent à

condition d'avoir la vie sauve. Mais Dandolo en fait décapiter plusieurs, en exile un grand nombre et livre la ville au pillage le 29 novembre. L'infortunée Zara est saccagée; les églises sont dévastées, les remparts démolis. Puis le doge propose aux Croisés de passer l'hiver sur le théâtre de leur conquête.

Sous prétexte de surveiller la flotte, les Vénitiens, s'adjuvant le plus riche quartier, celui qui touche à la mer. Dieu se charge de ven-

ger la conduite impie des chevaliers. Les ribauds et les mercenaires qui suivent les barons témoignent hautement leur mécompte au sujet du butin et des logements. Ils accusent les matelots de prendre la meilleure part. De violentes querelles éclatent; le sang coule à flots dans les rues et sur les places publiques, et la victoire devient plus meurtrière que le siège.

Cependant le pape écrit une seconde lettre pleine de menaces. Les croisés ouvrent les yeux, reconnaissent leurs torts; Dandolo lui-même vient à résipiscence. Pour laisser un beau témoignage de leur repentir, le Doge et les Barons élevent de concert la basilique de marbre (voir la gravure page 114.) qui sert maintenant de cathédrale.

De style lombard ou byzantin mixte, elle présente une splendide façade d'une grande pureté de lignes et d'une admirable conservation. Elle a trois portes qui correspon-



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — DÔME DE ZARA, INTÉRIEUR; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir page 116).



dent aux trois nefs. L'intérieur est d'un bel aspect et l'ornementation ne manque pas de goût. Les boiseries du chœur sont remarquables et le baldaquin du sanctuaire porte un ange, tenant l'étendard des croisés de la main gauche, et de la main droite indiquant la Terre Sainte (voir la gravure page 115). Néanmoins le premier mérite de cet édifice vient de la pensée réparatrice qui a présidé à son érection. Le palais de l'archevêque et le grand séminaire lui sont contigus. Une petite place précède le porche.

Cet espace ne me permet pas de me reculer assez pour enfermer toute la façade dans le champ de mon objectif. Mon embarras est grand, et, pendant que le soleil baisse, je perds un temps précieux à chercher un point convenable. Une brave femme, qui observe mes mouvements, vient me tirer par le bras et me fait signe de la suivre. J'obéis et me voilà chez Mme la comtesse de Bégnà ; elle met à ma disposition, le belvédère de son jardin, d'où la vue embrasse tout le monument.

Des trois places de Zara, celle des seigneurs est la plus centrale, comme aussi la plus belle et la plus régulière. Deux monuments anciens la décorent, la tour de l'Horloge et en face la Bibliothèque, jadis palais du Provéditeur. Elle fut primitivement une basilique élevée sur les ruines d'un temple païen ; elle a été reconstruite en 1565, comme l'indique une inscription. Les matériaux sont des moellons romains, et la façade de style Renaissance se compose de huit colonnes géminées et monolithes, à bases et à chapiteaux doriques, séparées par trois ouvertures d'ordre toscan.

La ville de Zara est une grande famille, où la moindre nouvelle circule en quelques instants, où le plus futile événement provoque d'abondants commentaires, et le peuple, avec ses goûts enfantins, profite de toutes les circonstances pour se livrer à la joie.

Je me promenais un soir dans les rues. Tout à coup, une vive agitation s'empare des habitants ; les hommes ont l'air empressé, les femmes se précipitent, les enfants poussent des cris d'allégresse et battent des mains. Les jeunes gens allument des lanternes et des falots qu'ils portent au bout de longues perches ; les matrones sortent de leurs demeures et sont parées de leurs plus riches atours, et les jeunes filles, habillées de blanc, comme à Trieste à l'heure de la *birrerie*, se dirigent vers la plage. Les membres de deux fanfares accourent avec leurs instruments et bientôt toute la population inonde le quai du nouveau port.

La cause de tout ce mouvement, c'est l'arrivée du vapeur *Gattaro*, qui amène des touristes italiens. La caravane, organisée par une agence de Venise, se compose d'avocats, de professeurs, d'employés de toute sorte et d'étudiants en vacances. Ils sont près de trois cents. Le *Gattaro* allume ses feux électriques et remplace la lumière du jour, qui a disparu, par les traînées fulgurantes de ses réflecteurs. Les habitants de Zara envahissent le pont du bateau, et les voyageurs descendent sur le quai. On échange des saluts, des discours, des vivats sans fin et même quelques toasts.

Les deux fanfares alternent, sans désespérer, et jusqu'à

dix heures du soir, moment où le paquebot lève l'ancre et reprend sa course vers Spalato, les gens se promènent gaiement sur la plage, agitent leurs mouchoirs, poussent des acclamations, se félicitent de l'heureux événement et se trémoussent comme une bande d'écoliers.

L'aspect de la foule n'est pas celui qu'elle présentait le matin au marché. Hommes et femmes portent le costume français avec la prétention évidente d'être à la dernière mode. Le blanc et les couleurs vives dominent encore, mais elles sont plus discrètes ; on devine une certaine aisance et des goûts aristocratiques chez tous ces promeneurs.

\* \* \*

Pendant le jour, la plupart des étrangers qui animent les rues de Zara sont des Morlaques, c'est-à-dire des Slaves établis dans la montagne. L'abbé Fortis prétend que ce nom dérive de deux radicaux, *more*, mer et *ulah*, puissant, et a le même sens que Valaque. Il désignait dans le principe les hommes puissants, venus de la mer Noire, qui établirent leur autorité sur des tribus plus faibles.

Les Morlaques ont longtemps campé dans les forêts de la Bosnie. Mais, après la prise de Constantinople, ils durent se retirer devant les légions musulmanes et chercher un asile sur un sol chrétien. La plaine et le littoral de la Dalmatie étaient occupés ; ils se réfugièrent dans les montagnes et y sont demeurés avec leurs mœurs primitives. Les Slaves de la côte ont subi insensiblement nos idées de civilisation et ont perdu leur rudesse. Sans relations avec les peuples étrangers, cantonnés sur les hauteurs de Zara et de Spalato, les Morlaques sont restés fidèles à leurs traditions, à leurs habitudes et à leurs croyances du moyen âge ; ignorants, mais probes, simples, mais vaillants, ils sont pauvres de biens et riches de vertus. Il en résulte une différence notable entre eux et les habitants des plages et des îles, qu'ils appellent *Bodoli*. Ils attachent à ce nom un sentiment de mépris ; ils s'inclinent devant le gentilhomme, l'avocat ou le greffier dont ils ont besoin, mais ils ne les aiment pas.

Les Morlaques habitent des cabanes grossièrement construites et couvertes de chaume, sans fenêtre, ni plancher, ni cheminée. La porte en est la seule ouverture ; la terre battue tient lieu de parquet. Une pièce unique sert de cuisine, de chambre à coucher et d'écurie. Au centre, flambe lâtre, au-dessus duquel pend à la crémaillère le chaudron destiné à recevoir toutes les préparations culinaires. Autour du foyer un gradin circulaire est réservé aux visiteurs et aux convives. Une table ronde et basse supporte la vaste gamelle, où chacun puise à volonté. Un bahut, peint de couleurs vives, renferme tous les vêtements de la famille.

Un seau de cuivre, quelques vases en terre, deux barils que les femmes chargent facilement sur leur dos, après les avoir remplis à la fontaine, de petits escabeaux en forme de trépieds, un mortier de pierre pour broyer le maïs, de grosses couvertures que l'on déploie sur le sol pour passer la nuit, enfin des bûches et des fagots, entassés dans un coin, complètent l'ameublement de ce logis spartiate. Des images de la Vierge et des saints, appendues au mur, à la place d'honneur, en sont la seule décoration.



Elles témoignent de la piété naïve des habitants, évoquent dans leur esprit la pensée d'une vie meilleure et les aident à supporter les privations de l'existence.

Le Morlaque a le teint basané, l'œil pers ou gris, les épaules larges, la taille haute, la physionomie grave, le port altier et une certaine dignité dans les manières. Habitué dès l'enfance à de lourds fardeaux, il est d'une vigueur extraordinaire. A sa naissance, on le lave dans l'eau froide. Jusqu'à sa puberté il n'a pour vêtement qu'une chemise et marche les pieds nus, aux chaleurs de l'été comme aux froids de l'hiver. Aussi est-il peu sensible aux variations de l'atmosphère et aux intempéries des saisons. Du lait, du beurre, du maïs, des galettes d'orge, cuites sous la cendre, composent sa nourriture habituelle.

Conservateurs tenaces des anciennes coutumes, les Morlaques ignorent les inventions de la mode et gardent dans leurs vêtements des formes invariables. A toute proposition de nouveauté ils répondent : « Nous ne voulons pas faire ce que n'ont pas fait nos aïeux. »

Une chemise à manches larges, un gilet de laine écarlate, orné de passements noirs et de boutons d'argent ou d'étain, et serré à la taille par une sorte de filet aux mailles diversement colorées, emprisonnent le buste. L'arsenal de pistolets, de couteaux et de poignards, qui ne quittent jamais un chrétien vivant dans le voisinage des Turcs, est suspendu à une ceinture de cuir, piquée d'étoiles d'argent. La culotte brune ou bleue descend jusqu'au gras du mollet, et se rattache à la chaussette à l'aide de cordons. L'opanké remplace la bottine. Si le temps est mauvais, on ajoute à cet accoutrement un manteau de laine, muni d'un capuchon. La toque rouge sert de coiffure.

Le vêtement des femmes est beaucoup plus compliqué. Je renonce à le décrire. Mais on remarque de notables différences, d'un village à un autre, dans les broderies de la barrette écarlate que les jeunes filles jettent en guise de diadème sur leur longue chevelure. Les femmes mariées se couvrent la tête d'un mouchoir. Les Morlaques ont un attachement obstiné à leur costume national, qu'ils regardent comme le plus noble de l'univers. Ils disent en proverbe : « Qui change d'habits, peut changer de religion ! »

(La fin prochainement).

## DÉCOUVERTE D'UN GRAND FLEUVE EN NOUVELLE-GUINÉE

Nous donnions récemment un article de M. Romanet du Cailaud contenant des détails sur le fleuve Saint-Joseph et nous annonçons tout un travail des Missionnaires d'Issoudun à ce sujet. Nous en commençons aujourd'hui la publication et, outre la satisfaction que nos lecteurs éprouveront en constatant une fois de plus que nos missionnaires sont partout des explorateurs de premier mérite, ils verront avec joie ces pays, jadis inhospitaliers, s'ouvrir de plus en plus aux lumières de la foi et de la vraie civilisation. La carte publiée par nous page 92 permet de suivre les missionnaires.

LETTRE DU R. P. COUPPÉ, DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN MÉLANÉSIE.

Port Léon, Yule-Island, le 15 mai 1887.

Vous serez consolé d'apprendre que les succès de nos travaux dépassent de beaucoup nos espérances. A Yule, la confiance et l'amour de tous les naturels nous sont acquis. Ils comprennent maintenant ce que nous sommes, le bien que nous leur voulons et l'amour que nous leur portons. Aussi les catéchismes qui ont lieu tous les matins, et les classes qui se font tous les soirs, sont-ils très bien suivis. Le Père Vérius, avec le zèle infatigable que vous lui connaissez, est chargé des catéchismes ; nous sommes émerveillés des progrès de ses paroissiens, surtout des progrès des enfants. Ces derniers, tout aussi bien et souvent mieux que la plupart de nos enfants d'Europe, récitent couramment la lettre du catéchisme et en donnent ingénument l'explication sur les tableaux. Ils y mettent beaucoup d'émulation, surtout lorsqu'il doit y avoir un examen, suivi de récompense. Les anciens ont assurément la tête plus dure, mais leurs progrès sont sensibles. Il n'est pas un naturel, si vieux et si dépourvu d'intelligence qu'il soit, qui ne sache dans sa langue et ne récite par cœur le *Pater*. Ils aiment tellement les enseignements du catéchisme qu'ils les répètent d'eux-mêmes dans leurs maisons et les rapportent aux naturels des villages de Nouvelle-Guinée avec lesquels ils sont en relation. Aussi sommes-nous agréablement surpris, lorsque nous rencontrons des naturels étrangers, de les entendre répéter devant nous le *Pater*, les principales demandes du catéchisme et les quelques cantiques que nous faisons apprendre.

Les parents comprennent la nécessité du baptême, et déjà nous présentent d'eux-mêmes leurs nouveau-nés pour que nous leur donnions ce sacrement, sachant bien qu'ils seront obligés désormais de les élever chrétiennement. Nous avons la consolation de compter en ce moment cinquante-neuf baptêmes, dont quelques-uns d'adultes à l'article de la mort. N'est-ce pas un beau résultat en si peu de temps, et n'avons-nous pas raison d'estimer pour rien nos sacrifices lorsqu'ils aboutissent à sauver les âmes l'unique objet de nos désirs ?

La classe est confiée au Père Toublane qui, bien qu'arrivé depuis peu, a très vite avancé dans l'étude de la langue, et se plaît extrêmement au milieu des enfants qui l'aiment comme un père. Chaque jour, il affronte les ardeurs du soleil tropical ou les averses diluviennes, fréquentes en cette saison, pour se rendre au village. Les enfants sont seuls invités à l'école, mais il rencontre souvent des vieux et des vieilles qui ont la prétention d'apprendre à lire et à écrire. Nous espérons beaucoup de ces classes avec des enfants aussi intelligents.

\* \*

Bien entendu, les regards de Mgr Navarre se portent au-delà de Yule qui ne comprend que deux cents habitants : il voudrait pouvoir fonder une station dans un grand village de l'intérieur. Mais cet intérieur étant jusqu'ici inconnu, il a grandement à cœur d'y pénétrer pour choisir un poste



favorable. Dans ce but, vous le savez, nous avons visité les villages de Pinoupaka, de Réréna, de Déléna, de Bahara, de Bahirara et de Nabouapaka, situés sur la côte, en face de Yule ; avançant un peu dans l'intérieur, nous avons parcouru Bioto, Rapa et Mohou. Ce dernier, plus important que les précédents, serait déjà un poste suffisant pour occuper un Père. Sachant qu'il en existait de plus considérables, nous voulûmes pénétrer plus avant, et, dans une très heureuse excursion, nous visitâmes Inawabui, Eboa et Inawaïé qui comptent chacun un millier d'habitants environ.

Quel grand désir nous avions de nous établir au plus tôt dans l'un de ces villages ou nous reçûmes un si bon accueil ! Malheureusement la route par terre était impraticable ; nos communications avec Yule eussent été impossibles.

Il fallait donc chercher une autre voie qui, tout en communiquant avec ces trois villages, nous permettrait d'aller plus avant dans l'intérieur. Nous savions qu'Inawaïé était rapproché d'un cours d'eau qui tombe dans Hall-Sound ; nous savions aussi que plus haut, sur ce même fleuve, se trouvaient d'autres villages très peuplés : nous résolûmes donc de le remonter.

\* \*

Il y a quelques semaines, nous partîmes, Mgr Navarre, le Père Vérius, le Frère Mariano et moi, pour tenter cette entreprise. Notre petit canot, l'*Ange Gardien*, conduit par quelques naturels, nous transporta de l'autre côté de notre belle et immense baie de Hall Sound. Nous entrons d'abord dans un petit cours d'eau qui n'avait nullement l'apparence d'un fleuve. Peu à peu cependant, le courant s'accroît et devient si rapide que nos rameurs sont contraints de jouer fortement des bras pour ne pas reculer. Enfin, après une demi-heure de lutte, nous avons devant nous un grand fleuve dont les eaux étaient si profondes que, même à cinq centimètres des bords, on ne pouvait toucher le fond avec les avirons, et si rapides que nous constatâmes de suite notre impuissance à le remonter à force de rames. Nos gens savaient cela ; aussi nous avaient-ils d'abord engagés dans la plus petite des bouches et, quand nous fûmes dans le grand lit, ils nous manifestèrent leur désir de retourner en arrière, se déclarant impuissants à lutter contre le courant. Désolés de ne pouvoir réaliser notre projet, nous voulûmes au moins essayer de remonter pendant quelques milles ; nous accrochant aux longues lianes qui ont leurs racines sur le rivage et qui descendent dans le courant, nous voilà donc tirant de toutes nos forces et domptant l'impétuosité des eaux. A nous voir, on nous eût pris pour des soldats qui font assaut et montent à l'escalade pour forcer l'entrée d'une place ennemie.

Nous pûmes remonter ainsi près de trois milles ; mais le courant n'ayant rien diminué de sa violence, nos forces s'étant épuisées dans cette lutte sous un soleil de feu et surtout les lianes ayant cessé de pendre sur les rives, nous nous résignâmes à revenir sur nos pas. Nous avons acquis la preuve qu'un canot à rames était insuffisant, et, par conséquent, qu'un vapeur deviendrait absolument néces-

saire si nous devions jamais fonder des stations sur ce fleuve. Cette excursion aura eu cependant son utilité ; elle nous a révélé l'importance de ce beau fleuve jusqu'alors inconnu aux géographes et aux explorateurs, et que nous nommerons désormais SAINT-JOSEPH.

Nous connaissons déjà cinq bouches de ce fleuve dans Hall-Sound, et nous avons été confirmés dans notre espérance qu'il conduit très avant dans l'intérieur, voire même jusqu'aux chaînes des monts Yule. C'est donc bien là, pour nous, la porte de la Nouvelle-Guinée, et, avec la grâce de Dieu, nous ne nous donnerons pas de repos que nous ne l'ayons franchie.

\* \*

Nous ne pouvions songer, dans notre pénurie actuelle, à acheter un canot à vapeur : cet achat, bien que s'imposant pour l'avenir, exigeait plusieurs mois d'attente. C'était trop long pour nous.

L'utilité des lianes dans notre première excursion nous suggéra l'idée que nous pourrions remonter ce fleuve sur une double pirogue tirée par des harpons fixés à de longues perches, à l'aide desquelles nous nous accrocherions aux herbes et aux branches du rivage.

Sans doute l'opération serait longue et pénible, mais elle ne pouvait pas faire reculer des apôtres ; fallait-il que le démon eût le dernier mot ? Nous résolûmes donc de mettre cette idée en pratique et de préparer une nouvelle expédition.

La première difficulté était de trouver une double pirogue, appelée par les naturels *rêba-rêba*. Elles sont très rares à Yule et dans les villages d'alentour, où les naturels se contentent d'une pirogue simple à laquelle est fixé un balancier qui la maintient en équilibre. Cela n'empêche pas que, sous le choc d'une vague ou sous le poids d'une charge, elle ne chavire quelquefois, jetant à l'eau tout ce qu'elle porte.

La *rêba-rêba* n'a pas le même inconvénient ; composée de deux pirogues unies, elle ne court aucun risque de se renverser. Les naturels estiment trop cette sorte de pirogue, qu'ils vont acheter très loin pour nous permettre d'espérer non seulement qu'ils nous en vendraient une, mais même qu'ils nous la prêteraient.

Nous savions qu'elles abondaient à Motou-Motou où les nôtres les achètent ; nous résolûmes donc d'y aller au plus tôt. Mais il s'agissait d'un vrai voyage en mer, ce village étant à environ quarante-cinq milles au nord de Yule.

Nous voici donc embarqués une seconde fois sur notre petit *Pic IX*, emmenant avec nous sept naturels, dont quatre devaient ramener la rêba-rêba que nous achèterions.

Vous allez voir que là encore le démon essaya de faire échouer notre dessein ; mais vous verrez en même temps que le bon Dieu n'abandonne pas ses missionnaires, car humainement parlant, nous devions périr.

(A suivre).



## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

Un travail du R. P. Courtois est toujours, nous le savons, une bonne fortune pour nos lecteurs ! Outre le charme et le dramatique du récit, on trouve dans ces études de mœurs des notions si exactes, si neuves, si complètes sur ces pays presque inconnus des explorateurs ! Les cartes que nous avons publiées permettront de suivre facilement l'itinéraire de notre savant collaborateur.

LETTRE DU P. R. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

## I

DÉPART ! — EN MER ! — NOS COMPAGNONS DE VOYAGE :  
ÉTUDE DE MŒURS. I

Je viens de passer deux mois de repos dans la colonie du Cap. Peut-être vous serait-il agréable de connaître mon itinéraire ! Eh bien, voici quelques notes sur mon voyage de Tété à Dunbrody, résidence principale de nos Pères qui se préparent à la mission du Zambèze.

Je quittai Tété, le 30 juillet, à trois heures de l'après-midi. J'avais pour compagnon de route notre bon Frère infirmier Joseph Rieder ; car, vu le mauvais état de ma santé, on avait jugé prudent de me donner un compagnon de voyage. Trois enfants de Tété avaient profité de l'occasion pour se rendre à notre collège du Bon-Jésus de Quilimane dans le but d'y continuer leurs études : c'étaient Arthur Nunes, Octavien de Voile et Joseph-Fernandez Juniot. Ajoutez à ce nombre huit rameurs, deux domestiques cafres, un petit enfant de la Mission et un brave vieux Noir comme capitaine, qui, de sa voix aigre et criarde, ne cessera tout le long du chemin de stimuler l'ardeur de nos mariniers !

Les adieux furent pénibles : car je quittais des compagnons d'apostolat que j'aimais, et je m'éloignais de cette mission de Tété, d'autant plus chère que, durant quatre années consécutives, nous y avions plus souffert.

À la tombée de la nuit, nous campons à Thivuri.

\* \*

Au siècle dernier, nous avions une résidence au même endroit un peu à l'intérieur des terres. Il était donc juste que nous passions la nuit au lieu même où nos anciens Pères avaient dressé leur tente !

Notre campement présentait un aspect animé.

Comme les jeunes enfants que nous avions avec nous réclamaient des soins particuliers, nous faisons chaque soir bonne cuisine africaine. Le souper était ensuite servi sur une natte étendue sur le sable. C'était plaisir de voir tout ce monde prendre sa réfection de joyeuse humeur et avec appétit !

La journée était réglée comme dans un grand collège d'Europe, et, dans notre maison flottante, il y avait des heures d'étude, de classe, de prière et de récréation. La nuit seule présentait des difficultés sérieuses. Il n'était pas

possible d'aménager dans la petite cabine de la chaloupe des couchettes en nombre suffisant. Il fallait donc se résigner à dormir à la belle étoile ! Mais nos Noirs savaient admirablement remédier au manque d'hôtelleries ! À peine avions-nous abordé dans un endroit propice, que les uns, riant, sautant, gambadant, couraient à la recherche du bois nécessaire pour l'alimentation du feu : d'autres se mettaient à couper des roseaux et à l'aide de quelques pieux plantés en terre et de branches pour toiture, ils nous faisaient en quelques instants une hutte capable de nous abriter parfaitement contre le vent et la rosée de la nuit.

Les Noirs, après avoir pourvu aux besoins de leurs maîtres, prenaient leur repas, puis s'étendaient autour du feu ou devant la porte de la cahute.

Après souper, la causerie. Elle se prolongeait parfois très avant dans la nuit, car le nègre est grand jaseur et il se plaît à raconter toutes les histoires de son répertoire. Souvent nous étions obligés, lorsque la discussion devenait trop animée, d'appuyer nos avertissements de quelques bourrades et ces grands enfants couraient en riant se cacher dans leurs *fumbas*.

Le matin, c'était autre chose. Personne ne voulait se réveiller. Les *fumbas*, énormes portefeuilles en ajoncs tressés, avaient toutes l'ouverture appuyée sur le sol. On croyait voir les bonnets de police de quelque troupe de géants. Les coits se tenaient en l'air bien droits, bien tendus. Vous les souleviez : un Cafre ou deux encore endormis s'échappaient par l'ouverture et se blottissaient autour du feu qui se rallumait ou était resté allumé toute la nuit. Le cri général de la veille au soir :

« — *Njara, mbuia*, j'ai faim, seigneur » se transformait en celui de :

« *Mpepo* ! il fait froid, monsieur ! » Alors, perdant patience, vous descendiez du canot le fouet à la main et couriez sus aux retardataires. Mais ceux-ci, devant l'instrument menaçant, se hâtaient de déguerpir et regagnaient leurs places sans attendre les coups, que d'ailleurs nous n'avions pas l'intention de leur donner.

Cette scène de départ était à renouveler à peu près à toutes les étapes, deux fois par jour : le matin, nos hommes n'avaient pas assez dormi ou ils avaient froid ; à midi, la ration était insuffisante ou ils n'avaient pas eu le temps de manger. Mais le Frère Rieder s'était chargé de l'office d'*excitateur* et il s'acquittait à merveille de son emploi. Les Noirs lui donnèrent le nom significatif de *Kayogoda* (le grondeur).

Un de mes domestiques cafres me joua un tour, et il vaut la peine que je le relate ici pour vous donner une idée de leur ruse. Vous avez sans doute entendu parler de l'aventure de certains émigrants d'Amérique ou d'Australie qui prennent passage sur les bateaux de l'Etat à l'insu du capitaine et sans billet de transport, et qui, au beau milieu de la traversée, se montrent au grand jour.

Le même fait eut lieu au sujet d'un de mes domestiques. Je n'en voulais prendre qu'un pour me servir et j'avais formellement défendu au second de me suivre ! Mais le malin se cacha sous une caisse et le soir, à l'heure du campement, quand nous étions déjà bien loin de Tété et qu'il faisait nuit, il vint me complimenter et m'offrir ses services ! Je



menaçai de l'abandonner sur la grève. Il se mit à pleurer, disant qu'il ne voulait pas se séparer de moi. Bon gré mal gré, je dus l'emmener jusqu'à Quilimane !

\*  
\* \*

Le lendemain, 31 juillet, le voyage se poursuit heureusement. Nous célébrons de notre mieux la fête de saint Ignace, notre glorieux Père. Nous déjeunons à Inyakuazi et, au lieu appelé Nyakangaiva, nous rencontrons une trentaine d'embarcations en route pour Tété appartenant à un riche négociant de Zumbo. Dans la matinée deux canots ont chaviré ; les marchandises ont été perdues, mais l'équipage sauvé.

Dans l'après-midi le vent se lève et contrarie notre marche. Quand nous arrivons en face de Tipué, un Noir qui se trouve dans un champ de maïs veut savoir quel est l'auguste voyageur qui navigue sur le grand fleuve. Je lui fais répondre que c'est M. le Pourfendeur de montagnes, *Chisura mapiri* ; le Noir ébahi se met à applaudir.

Nous nous arrêtons, à la tombée de la nuit, au milieu des Lupatas rive gauche, au lieu appelé *Niapifura* (la flûte). Le nom vient probablement de ce que les eaux du Zambèze, en roulant contre les rochers du rivage, produisent un bruit retentissant qui s'entend de fort loin. Notre sommeil fut troublé par les cris perçants des singes qui se battaient à la cime des arbres et par le rugissement d'un lion qui rôdait dans les environs. Durant les nuits silencieuses, pendant ces courses aventureuses souvent passées en plein air, au bord des fleuves ou au milieu des bois et des bêtes sauvages, le missionnaire aime à se rappeler qu'au-dessus de sa tête, un Père veille sur ses enfants et commande à tous les êtres qui sont dans l'univers comme l'a si bien chanté le Psalmiste : *Posuisti tenebras, et facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiae silvæ. Catuli leonum rugientes ut rapiant et querant à Deo escam sibi. Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur. Exhibit homo ad opus suum, et ad operationem suam usque ad vesperum.*

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

**Les missionnaires dans le nord de l'Afrique**, par M. Victor GUÉRIN.

Cet explorateur célèbre par ses travaux en Terre-Sainte, vient de publier un ouvrage intitulé : *La France catholique en Egypte*.

Depuis trente ans qu'il voyage, M. Guérin a vu naître, croître et se développer dans ce pays les établissements des Pères des Missions Africaines de Lyon, des Jésuites et des Franciscains. Il lui semble qu'il était de son devoir de signaler à la reconnaissance de ses compatriotes ces fondations du zèle apostolique sur la terre des Pharaons. Ces établissements, en effet, contribuent puissamment à augmenter en Egypte l'influence que nous y avons conservée.

L'année dernière, le savant auteur avait publié un ouvrage analogue, intitulé : *la France catholique en Tunisie, en Tripolitaine et à Malte*, où il s'était efforcé de mettre en lumière les services peu connus, mais pourtant constants

et persévérants, des différentes Congrégations religieuses que la France protège officiellement dans ces trois contrées.

Par la diffusion de notre langue, de nos bienfaits, de nos principes et de nos idées, les missionnaires contribuent singulièrement à augmenter notre prestige, à accroître notre influence et à faire aimer le pavillon qui les protège.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

<i>Adveniat regnum tuum</i> , diocèse d'Annecy.....	2
M. Jean-Michel F., du diocèse de Coutances.....	250
Anonyme du diocèse de Lyon, avec demande de prières.....	6000
Anonyme, aumône du carême, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	10
Le couvent de Jésus-Marie, à Lyon, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	100
<hr/>	
Pour l'église N.-D.-du-Spasme, à Jérusalem.	
Anonyme du diocèse d'Avignon.....	3
<hr/>	
Pour les missions des PP. Jésuites, en Orient.	
Mlle Marie B., diocèse de Lyon.....	1000
<hr/>	
Pour Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.	
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières...	10
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon...	500
<hr/>	
Au même, pour le baptême d'une enfant, sous les noms de Joséphine, Gabrielle et Euphrasie.	
Mlle J. P., à Chiroubles, diocèse de Lyon.....	15
<hr/>	
Pour les affamés de Chine (R. P. Marie de Brest).	
Mme de Lavau, diocèse de Bayeux.....	5
<hr/>	
Pour les inondés chinois du Chan-tong méridional.	
M. Barot, à Mantes, diocèse de Versailles.....	5
<hr/>	
A Mgr Casimir Vic, pour le séminaire de Fou-tcheou (Kiang-si oriental).	
Mlle E. Vincent, à Bar-le-Duc, diocèse de Verdun.....	10
<hr/>	
Aux missionnaires du St-Esprit, pour le rachat et le baptême d'une vieille femme païenne et d'un petit enfant sous les noms de Madeleine et de Pierre, à Araba (vicariat des Deux-Guinées).	
Mlle E. Vincent, à Bar-le-Duc, diocèse de Verdun.....	50
<hr/>	
Au R. P. Horné, missionnaire du St-Esprit, à Onitcha, (Niger), pour le rachat et le baptême d'esclaves, sous les noms de Salvador, Philippe, François-de-Paule, Pierre Claver, Jean apôtre, François-Xavier, Joseph, Vincent-de-Paul, Mercédès, Dolorès, Philomène et Elvire.	
M. Salvador Torrès Aguilar, à Madrid, avec demande de prières pour sa fille et lui-même.....	300
<hr/>	
Pour le baptême d'une petite négresse, sous le nom de Marie-Madeleine.	
Mme de Lavau, diocèse de Bayeux.....	5
<hr/>	
Pour la mission la plus au nord du Canada (Amérique). (Athabaska-Mackenzie.)	
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon.....	500
<hr/>	
A Mgr Lamaze, pour le séminaire de Wallis (Océanie centrale.)	
Mlle E. Vincent, à Bar-le-Duc, diocèse de Verdun.....	10
<hr/>	
Pour la léproserie la plus nécessaire (Madagascar).	
Anonyme du diocèse de St-Brieuc.....	1 05

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — VUE DE LÉSINA ; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir page 127).

## CORRESPONDANCE

### MAYSSOUR (Hindoustan).

Un ennemi d'un nouveau genre menace d'anéantir plusieurs chrétientés indigènes du Mayssour, ces créations si touchantes du zèle des missionnaires. On lira avec le plus sympathique intérêt la lettre que nous adresse à ce sujet le vénérable évêque de Mysore.

LETTRE DE MGR COADOU, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, ÉVÊQUE DU MAYSSOUR, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Les lecteurs des *Missions catholiques* n'ont peut-être pas oublié la terrible famine qui ravagea l'Inde, il y a quelques années. Notre chère Mission fut éprouvée entre toutes. Peu de familles, en effet, dans le Mayssour, retrouvèrent tous leurs enfants lorsque le fléau fut passé. La mort avait fait son apparition au seuil de chaque chaumière indienne ; sur cinq habitants, au moins un

avait disparu, et le nombre total des victimes, dans ce seul petit pays, dépassa le chiffre énorme d'un million.

Ce n'est pas sans un grand serrement de cœur que tous ici nous nous rappelons ce triste temps : les mourants entassés dans les *Chatrams* (1), les morts jetés sur les chemins sans sépulture. Toutefois, Dieu voulut bien entendre les prières de nos frères d'Europe et nombre de payens trouvèrent la grâce du baptême aux portes du tombeau : chères âmes qui n'ont été nôtres que quelques instants sur la terre, mais qui, je n'en saurais douter, nous regardent au Paradis comme leurs Pères dans la foi.

L'eau sainte coula cependant sur des fronts qui ne devaient pas se glacer sitôt, et bien des âmes furent régénérées, qui, sur la terre même, devaient vivre de la vie chrétienne. Le nombre de ces dernières fut grand, surtout parmi les enfants. Plusieurs d'entre eux appartenaient à des familles chrétiennes ; d'autres, à des parents païens, que nous avons baptisés à l'heure de la mort ; d'autres enfin, privés de tout secours humain, s'étaient donnés à qui leur tendait les bras.

(1) Espèces de grandes maisons ouvertes sur le bord des routes à tous les voyageurs.



Lorsque la vie et l'espérance se firent jour de nouveau, il fallut aviser. Jusqu'alors, les secours d'Europe étaient venus abondants ; la famine passée, ils devaient se tarir pour se porter ailleurs. Plus de 1,000 orphelins, cependant, nous restaient sur les bras. Les filles étant en nombre relativement peu considérable, il nous fut facile de leur trouver un refuge. Les Religieuses du Bon-Pasteur d'Angers voulurent bien s'en charger et tout souci de ce côté-là disparut... pour moi, du moins ; car Dieu seul connaît toutes les angoisses par lesquelles eut à passer le cœur de Madame la Supérieure, obligée de nourrir toutes ces petites bouches affamées, tombées si inopinément à sa charge.

Mais, restaient les garçons !

Le gouvernement du Rajah consentit à nous aider ; quelques terrains nous furent cédés, et, bien que sans ressources, je commençai de suite une œuvre dont j'entretenais l'idée depuis longtemps : je veux parler de la formation de villages entièrement chrétiens. Quelques confrères se dévouèrent à la tâche et consentirent à devenir fermiers pour sauver des âmes. Je partageai en trois bandes les enfants restés à la charge de la Mission et tout mon petit monde partit joyeux pour garder les trois fermes que j'avais projetées.

\* \* \*

Le temps a marché depuis lors. Les fermes ont répondu à mes espérances et mes chers petits orphelins ont appris à demander au travail des champs et à une vie vraiment chrétienne le bonheur ici-bas. Les aînés se sont mariés à des orphelines du Couvent, et maintenant, autour des trois fermes, sont groupés quelques villages où Notre-Seigneur est seul connu et adoré. Ce m'est toujours, je vous assure, un nouveau plaisir de me retrouver là, au milieu de ces jeunes chefs de famille, me remerciant d'avoir sauvé leur âme en prenant soin de leur corps.

Les plus jeunes ne sont pas encore établis ; de nouvelles recrues, enfants délaissés, sans parents et sans foyer, comme on en trouve tant dans l'Inde, sont encore venues grossir leur nombre, et à l'heure présente, plus de quatre cents orphelins habitent les fermes de Samanhally, Silarvéipoorah et Ossoor.

Une question, toutefois, ne saurait manquer de se faire jour au fond du cœur de vos lecteurs. Comment, sans ressources, a-t-on pu, en ce pauvre pays du Maysour, nourrir et établir tant d'orphelins, surtout s'il a fallu fournir à tous une paire de bœufs, les instruments de labourage et le grain nécessaire pour ensemençer la terre au moins la première année ? Certes, je serais moi-même bien embarrassé, s'il me fallait raconter les voies par lesquelles la bonne Providence est venue à notre secours. Guidés et soutenus par Elle, nous sommes arrivés jusqu'au jour présent. Mais, dans ceux qui sont passés, que de tristesses ont abreuvé mon cœur d'évêque et

de père ! que de nuits sans sommeil, à me demander comment je ferais face à des besoins sans cesse renaissants ! J'ai dû même me résoudre à imposer de lourds sacrifices à mes missionnaires, et tous ont généreusement consenti à s'arracher parfois le pain de la bouche pour le donner à l'orphelin. Je prélevai une assez forte somme sur le viatique de mes confrères, et à travers mille obstacles, notre chère œuvre a pu continuer jusqu'à ce jour.

Bien souvent, la pensée d'élever la voix et de venir tendre la main aux enfants de la généreuse France, s'est présentée à mon esprit. Mais les charges des catholiques me semblaient déjà si lourdes, les besoins si pressants et si multiples, la persécution faisait tant de ruines en d'autres missions, que je n'ai pas osé parler. Aujourd'hui, cependant, au lendemain d'un désastre qui semble irréparable, à la veille de dire à l'orphelin que je n'ai plus d'abri pour lui, plus de pain à lui donner, que ma Mission est complètement épuisée par les sacrifices qu'elle a dû faire, que toutes mes autres œuvres languissent faute d'argent pour les soutenir, ne manquerais-je pas à mon devoir si, en gardant le silence, je semblais douter de la France et ne plus me souvenir que les heures désespérées sont les heures de Dieu !

\* \* \*

Permettez-moi de laisser parler lui-même le missionnaire chargé de l'Orphelinat d'Ossoor. Témoin des désastres qui viennent de nous frapper, témoin aussi de la frayeur et du désespoir de nos enfants, il vous fera mieux comprendre combien les circonstances sont graves et sur quelles bases repose l'appel que je me décide enfin à faire aux lecteurs des *Missions catholiques*.

Le P. Jacquemin écrit à la date du 8 décembre :

« Ossoor est situé au nord de la mission à 171 milles de Bangalore en un pays à peu près sauvage. Point de routes, des bois, des forêts, des torrents. Tous les environs sont en grande partie païens et ce m'était une grande joie de penser que là Notre-Seigneur ne tarderait pas à régner en maître et que ses yeux, attristés de ne voir partout que pagodes et sacrifices idolatriques, pourraient enfin se reposer sur une terre chrétienne, sanctifiée chaque matin par l'oblation du Saint-Sacrifice et par la prière quotidienne de nos nouveaux villages.

« Comme j'en manifestais la crainte à Votre Grandeur, les éléphants sauvages sont revenus et cette fois, hélas ! en grand nombre... de vingt à trente si j'en juge par les traces et les dégâts. Et parmi eux, trois ou quatre énormes : j'ai mesuré la trace de l'un de ceux-ci... trois pieds de diamètre !

« C'était la nuit de mardi, les enfants et moi avions parcouru les champs jusqu'à dix heures et demie du soir, avec des flambeaux, des tambours, des pétards et tout ce que nous imaginions de plus bruyant... mais cela n'y a rien fait ! Ils sont venus, ont longé tout le village en cassant les arbres, sont descendus près du petit étang qui est à quelques pas



de ma maison, et ont gagné les gaddés (1), à peu près vers le milieu. De là, ils sont remontés jusqu'au grand étang en ravageant tout sur leur passage... C'est affreux !!! Tout ce qu'il n'ont pas mangé a été piétiné. Les pieds sont entrés dans la boue jusqu'à un demi-mètre de profondeur... Plus rien!... Arrivés dans le dernier gaddé du haut, ils ont renversé la petite maisonnette où passent la nuit les enfants qui gardent les gaddés, et de là remontant la chaussée, ils se sont jetés dans l'étang... Encore une nuit comme celle-là, et la moisson est faite sans moissonner!

« Et maintenant que faire? Votre Grandeur peut se figurer l'effroi des enfants. Je cherche en vain à les encourager de mon mieux, mais moi-même au fond, je ne suis guère rassuré. Je sais bien qu'avec ces gaillards-là il n'y a pas à badiner. Personne ne veut plus sortir la nuit et, même de jour, personne n'ose s'aventurer du côté du bois... Et après tout, ils n'ont pas tort, mes pauvres gens! Mieux vaut encore perdre la récolte que la vie!

« La première fois il n'en était venu qu'un ou deux; cette fois-ci ils étaient en nombre. Ils ont passé à côté de la meule de millet que j'avais fait élever près de ma maison. Les enfants, hélas! tirent bien la conclusion de tout cela... Une autre fois, les éléphants pourront venir aux meules et aux maisons elles-mêmes. Si ces prévisions se réalisent, comme les terribles animaux ont vu nos gaddés et notre étang, je ne puis plus répondre de retenir ici les orphelins. Priez pour moi et pour les enfants. Que le bon Dieu nous préserve d'accidents plus graves encore! »

Nouvelle lettre du 16 décembre :

« Les éléphants se sont définitivement installés dans nos bois... tous les jours ils viennent se baigner dans notre étang. Grâce à Dieu cependant, et un peu aussi aux grands feux que je fais allumer chaque soir, ils m'ont permis de couper et de mettre en meules ce qu'ils avaient épargné de la moisson... Deux fois ils se sont contentés de traverser nos gaddés et sont allés ravager ceux d'un village voisin. Dieu veuille qu'ils s'en tiennent là, et que, quand ils ne trouveront plus rien dans les gaddés, ils ne viennent pas attaquer les meules et le village!

« J'ai réussi à voir le commissaire hindou. Il m'a dit qu'il enverrait quelqu'un pour estimer le dommage. J'attends... Ces brahmes ont l'habitude d'être si pressés!!! »

Le lendemain, 17 décembre :

« C'est encore moi et les éléphants. Je dois vous ennuyer à la fin, et pourtant !!! Le P. Laurent, qui me remplace à la ferme pour quelques jours, m'envoie un express et me dit : Les éléphants sont revenus cette nuit, et cette fois-ci ils ont attaqué les meules de ragni et en ont détruit quatre... Ils sont maintenant à se reposer dans les bois, derrière notre maison. Les coolies (ouvriers), qui étaient allés de ce côté-là, les ont trouvés à un quart de mille de chez nous et se sont sauvés en criant. Il ne me reste plus qu'une meule de ragni... Que vont manger mes pauvres enfants? Si le gouvernement voulait nous aider. Mais, malgré ma lettre au commissaire, personne n'est encore venu à Ossoor. Je m'étais adressé à l'Amildar qui ne donne pas signe de vie.

Je suis réduit à mes propres ressources et que peuvent-elles contre ces animaux-là? Les balles que je pourrais leur envoyer ne les égratigneraient pas même et ne feraient que les irriter davantage. Le feu et les pétards ??? Ils s'y habituent! Il ne me reste que le bon Dieu. Sans lui je n'aurais pas le moindre doute que, dans quelques jours, notre village et notre ferme eussent cessé d'exister! »

\* \* \*

Jusqu'ici les prévisions du P. Jacquemin ne se sont pas encore réalisées. Les éléphants n'ont pas quitté les environs d'Ossoor, mais, par une particulière protection de la Très Sainte Vierge, notre village et notre ferme sont encore debout. Que doit-il advenir? Dieu seul le sait! Chaque jour peut être celui de la destruction entière et sans espoir. En tout cas, ce qui vient d'arriver ruine mes espérances. Je n'avais plus d'argent pour soutenir cette œuvre, et même la moisson sur laquelle je comptais me manque. Moi-même je me pose la question que se posait le P. Jacquemin. Que vont manger nos enfants? Dieu cependant, j'en ai la ferme confiance, est là pour veiller sur nous, et en France, nombre d'âmes généreuses qui liront ces lignes, se feront un véritable devoir de venir à notre secours.

Je lisais aujourd'hui au saint office une parole qui a consolé mon cœur. Que vos chers lecteurs me permettent de la leur laisser comme l'appel de Notre-Seigneur lui-même : *Orphano tu eris adjutor*. A vous, âmes chrétiennes de la chrétienne France, est réservé l'honneur de nourrir l'orphelin!

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Nous avons annoncé, la semaine dernière, l'érection du vicariat du Japon central. Le siège épiscopal de cette mission nouvelle est fixé à Osaka. Son territoire comprend la partie occidentale de la grande île de Nippon, c'est-à-dire la partie située à l'ouest des provinces civiles de Yetchidjen, Mino et Owari; il comprend aussi l'île Chicocou et les autres îlots dépendant, au point de vue civil, des deux territoires sus-nommés. Le vicariat du Japon méridional est, par suite de ce démembrement, réduit aux îles de Kiou-Siou, Hirado, Godo, Tsechima, Liou-Kiou et autres îles de moindre importance.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Mossoul (Mésopotamie).** — Mgr Jean Audo, chorévêque chaldéen et vicaire de Sa Béatitude le Patriarche de Babylone, nous communique la lettre suivante :

« A l'approche du jour de l'an où l'Eglise catholique, sur toute la surface de la terre, devait célébrer avec enthousiasme les noces d'or de l'immortel Léon XIII, Mgr le Patriarche de Babylone avait ordonné une neuvaine de prières, comme préparation à un si heureux anniversaire.

(1) Terre à rizières.



« Au jour fixé pour le jubilé, le Patriarche officia pontificalement dans sa cathédrale, assisté de ses évêques suffragants, au milieu de la pompe éblouissante des cérémonies du rit chaldéen. Le peuple était venu en foule, se joindre à ses pasteurs pour offrir au ciel de solennelles actions de grâce et le prier de conserver longtemps encore le Pape providentiel qu'il a donné à son Eglise.

« Après la cérémonie, presque tous les catholiques de Mossoul allèrent prier le Patriarche de se faire leur interprète auprès du Saint-Père et de lui transmettre leurs vœux et leurs félicitations.

« Le vénéré prélat communiqua le jour même au Souverain Pontife, par télégraphe, les sentiments de la nation chaldéenne. Le reste de la journée se passa dans l'allégresse. Cette fête splendide n'aura pas peu contribué à rattacher plus étroitement encore, si possible, les catholiques chaldéens au chef suprême et infailible de l'Eglise.

« Il y a dix ans que, pour le bonheur de la nation chaldéenne, fut élevé au siège patriarcal de Babylone, Monseigneur Elie XII Abolionan. Depuis lors, il n'a cessé de déployer un zèle ardent et une habileté remarquable pour maintenir et promouvoir notre sainte foi dans ces contrées. Parmi tant d'œuvres qui honorent son administration, je citerai en particulier le séminaire patriarcal qu'il a rouvert dans la ville de Mossoul, après que le schisme l'eut fermé pendant plusieurs années. Il s'y trouve aujourd'hui quinze élèves, dirigés par des supérieurs de mérite qui les préparent à devenir de bons prêtres.

« A la fin des examens qui eurent lieu les 14 et 15 janvier, les élèves représentèrent le martyre de saint Siméon Bar-Sabbaë, pontife, qui après avoir gouverné au IV<sup>e</sup> siècle le siège de Babylone, répandit son sang pour la foi, dans la grande persécution du roi Sapor.

« Le Recteur actuel du séminaire est Dom Joseph Thomas, ancien élève des Jésuites, remarquable par sa science et sa piété. Il a pour coadjuteur Dom Israël Audo.

« Fasse le ciel que ce séminaire reçoive de nombreux élèves et devienne un foyer de science capable de rendre à la nation chaldéenne son antique splendeur ! »

**Gallas (Afrique orientale).** — Mgr Taurin Cahagne, des Mineurs Capucins, vicaire apostolique des Gallas, écrit d'Obock, le 8 janvier 1888 :

« Au commencement de novembre, sentant que ma présence à Harar n'était plus nécessaire, je me suis décidé à reprendre le chemin de Zeilah.

« Nos maisons de la côte vont bien : malheureusement nous sommes peu nombreux et nous avons été grandement éprouvés par la mort du P. Ferdinand. Ce bon Père, accablé par tant de fatigues et de tribulations, n'avait pu se rétablir après le douloureux voyage de l'année 1886.

« Zeilah est toujours entre les mains des Anglais ; ils ne paraissent pas vouloir s'en dessaisir ; mais, d'autre part, ils n'y font pas grand'chose.

« Obock se développe. Outre l'enseignement et l'éducation de nos jeunes gens, nous avons une école de français pour les indigènes. Il y a un service régulier à l'hôpital, où les transports français déversent perpétuellement des malades. Nous exerçons de plus un ministère de charité près des forçats, qui comptent un certain nombre de catholiques venant de Pondichéry et de la Réunion.

« Je crois le temps arrivé de compléter notre œuvre par un établissement de religieuses. Tout ce qu'il y a d'hommes sensés dans la colonie, le désirent et s'en promettent de bons résultats. Ce qui est embarrassant, c'est la construction d'une maison convenable. Il nous faudrait, pour cela, une vingtaine de mille francs. Les Sœurs, une fois établies, leur nourriture et leur entretien sont à peu près assurés ; mais, avant tout, il faut préparer le nid, et je n'ai pas d'autres ressources que les fonds de la mission. »

## LES RIVES ILLYRIENNES

### ISTRIE, DALMATIE, MONTENEGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

#### LA DALMATIE

(Suite et fin 1)

L'AMITIÉ, LA VENGEANCE ET LA POÉSIE CHEZ LES MORLAQUES. — LA WILA. — COLONNE VÉNITIENNE. — LE CHŒUR ET LES BOISERIES DES FRANCISCAINS. — LA LÉGENDE D'UN TABLEAU. — LES ILES, LÉSINA.

Les coutumes des Morlaques sont empreintes d'un caractère de simplicité et de grandeur antiques et décèlent un fond peu commun de générosité native. L'amitié par exemple est poussée aux dernières limites du dévouement. Elle engendre des parentés d'adoption dont les liens ne se dénouent que par la mort et dont la tradition remonte jusqu'aux Scythes.

Quand deux jeunes hommes sont attirés l'un vers l'autre par les mêmes goûts et une mutuelle inclination, ils prennent la religion pour gardienne de leurs sentiments. Ils se rendent à l'église avec leurs connaissances et leurs parents, entendent la messe pendant laquelle ils tiennent chacun un cierge allumé. Devant le prêtre qui bénit leurs personnes et leurs armes, ils se jurent fidélité sur l'Évangile, se donnent l'accolade, puis reçoivent sous le porche les félicitations et les embrassements de leur nombreuse compagnie. On les appelle dès lors *Pobratim*. S'il s'agit de deux jeunes filles, elles prennent le nom de *Posestrim* et la cérémonie est presque identique.

Une fois hors de l'église, le bruyant cortège pousse des cris de joie et fait éclater des décharges de mousqueterie. On se rend à la demeure de l'un des deux initiés, où des coups de feu, des danses et des chants au son de la guzla animent et interrompent le festin d'honneur.

Les serments des *Pobratim* sont sacrés. La vindicte publique frapperait le membre qui, infidèle à son engagement, abandonnerait ou trahirait son frère d'adoption. Qui pourrait en revanche narrer tous les actes de courage ou d'héroïsme enfantés par de telles associations ? Qui pourrait célébrer dignement l'intrépidité d'un *Pobratim* sauvant la vie de son ami, ou le dévouement d'un nouvel Achille vengeant le trépas de son Patrocle ?

La passion de la vengeance chez les Morlaques s'identifie avec le sentiment de la justice. Elle est regardée comme un devoir sacré. « Qui ne se venge, ne se sanctifie pas, » dit un de leurs proverbes. De là ces haines terribles qui se perpétuent dans les familles et où chaque membre coopère à la ruine de l'ennemi. Un Morlaque est-il assassiné ? son plus proche parent trempe dans le sang répandu la chemise de la victime, et la garde suspendue à une poutre dans sa

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10, 17, 24 février et la carte page 10.



cabane, jusqu'à ce que l'expiation ait été accomplie. La mère elle-même devra raconter le meurtre à son enfant, lui faire sucer la haine avec le lait et par ses caresses obtenir de lui un serment de représailles.

La religion cherche à adoucir ces cœurs farouches et la vendetta fait place quelquefois à la *K'rvarina* ou la dette du sang. Douze femmes, jeunes et de la famille de l'homicide, se rendent à la maison du défunt et implorent son pardon. Quand les parents offensés accueillent leur prière, ils désignent vingt-quatre juges qui, au jour convenu, écoutent les parties intéressées, apprécient le repentir du criminel et fixent le prix du sang versé. Cette somme une fois payée met fin à la haine des deux familles, qui cimentent leur nouvelle amitié dans un festin homérique, aux frais du coupable; des chansons et des danses sont le complément obligé de la cérémonie.

Les Morlaques ne sont pas tout à fait étrangers à la poésie et à la musique. Ils ont divers instruments pour accompagner leurs airs de fête : le chalumeau, la *tombura*, ou sorte de mandoline munie de deux cordes métalliques, et la *dipha*, ou cornemuse, faite de deux roseaux, percés de trous, s'adaptant à une outre gonflée d'air. La guzla est réservée aux occasions solennelles, aux chants patriotiques. Elle se compose d'un hémisphère de bois creusé et recouvert d'une peau de bouc. Elle est ornée d'un long manche au bout duquel une grosse cheville sert à enrouler une corde de crins, tendue sur un chevalet très élevé. Ce nouveau rebec, plus primitif que celui de nos aïeux, s'émeut à l'aide d'un petit archet à baguette demi-circulaire.

Depuis des siècles les Morlaques célèbrent sur la guzla les malheurs et les gloires de leur race et leurs luttes sanglantes avec l'éternel ennemi, le fils de Mahomet. Le chant dure souvent des veillées entières et se prolonge dans la nuit sur un mode lent d'abord et qui devient vif et entraînant. Tour à tour héroïque, élégiaque ou guerrier, le rapsode évoque tous les grands souvenirs, fait vibrer dans l'âme des auditeurs toutes les cordes de la joie, de la douleur, de l'espérance, de la gloire. Nouvel Homère, il redit les exploits des vaillants capitaines, ou, comme Tyrtée, appelle aux armes les fils d'une autre Sparte, ou, comme Simonide, se voile la face pour mieux traduire les accents de la douleur.

La musette sert à diriger les chœurs, le soir, sur le gazon, à la clarté des étoiles. Le kolo, ou cercle, est la danse favorite des Slaves. Hommes et femmes se tiennent par la main ou par l'intermédiaire d'un mouchoir et se placent d'abord sur une seule ligne; ils avancent, reculent d'un pas lent et uniforme, ensuite rapide, agité, et les deux extrémités de la chaîne se réunissent pour former un cercle qui se transforme en triangle, en ellipse, en pentagone, suivant le talent du danseur, chargé de conduire cette farandole. A la fin, le mouvement devient frénétique, sauvage et dégénère en sauts extravagants, exécutés par les femmes elles-mêmes. Quelle que soit leur fatigue, les Morlaques ne reculent jamais devant ce violent exercice.

\* \* \*

Les chansons s'inspirent presque toujours de faits empruntés aux siècles évanouis et contribuent beaucoup à

maintenir les anciennes coutumes. Le plus bel échantillon de la poésie nationale est sans contredit la touchante élégie sur la mort de l'illustre épouse d'Hassan-Aga. Elle est digne d'Homère par la simplicité et le naturel, digne de Tibulle par la tendresse qu'elle respire, digne d'Ovide par le pathétique. C'est le cri de douleur échappé à l'âme d'un peuple. L'abbé Fortis, puis Marmier, en ont donné la traduction.

Je me borne à en faire l'analyse :

« Que voit-on de blanc dans la verte forêt ? Est-ce de la neige ? Est-ce une nuée de cygnes ? Si c'était de la neige, elle serait fondue : si c'étaient des cygnes, ils se seraient envolés. Ce n'est pas de la neige, ce ne sont pas des cygnes. C'est la tente de l'Aga-Hassan ; il s'y est retiré souffrant d'une blessure. Sa mère et sa sœur sont allées le visiter. Son épouse par pudeur n'a osé faire comme elles. »

Hassan prend cette délicatesse pour un manque d'affection et, dans sa colère, il répudie sa femme à qui il envoie cette lettre : « Ne m'attends plus dans ma blanche demeure, dans ma blanche demeure, ni parmi les miens. »

L'épouse est atterrée de douleur, quand dans la cour résonne le sabot d'un cheval. Elle s'élance vers la tour pour se précipiter par la fenêtre. Mais ses deux filles la retiennent : « Reviens à nous, chère mère ; ce n'est point notre père qui rentre ; mais notre oncle le bey Pietronitz. »

Son frère l'enlève à ses enfants et l'emmène ; elle le supplie de respecter sa douleur et de ne pas l'appeler à de secondes noces. Mais le bey insensible donne sa main au cadi d'Imoskhi. La jeune femme demande au moins un long voile pour se cacher le visage, afin de ne pas voir ses orphelins, quand elle passera devant la maison d'Hassan.

Le cadi convoque ses amis et va chercher sa fiancée qu'il ramène gaiement. Lorsqu'elle arrive près de la maison d'Hassan, ses deux filles l'aperçoivent d'un balcon et ses deux fils s'avancent pour lui dire : « Reviens avec nous, chère mère ; reviens partager notre repas. » Touchée de ces paroles, la triste veuve de l'Aga implore du Stariswat la permission de faire un présent à ses orphelins.

Les chevaux s'arrêtent, et la mère donne à ses fils des brodequins en cuir doré, à ses filles de beaux voiles, et au petit enfant une robe de soie.

Hassan le voit et crie à ses fils : « Revenez vers moi, pauvres abandonnés. Laissez cette mère sans pitié pour vous ; elle n'a qu'un cœur de pierre. » A ces mots la veuve affligée pâlit et tombe la face contre terre. Et au moment où ses enfants s'éloignent, son âme se détache de son corps.

Cette élégie montre que l'idiome des Slaves se prête à la musique et à la poésie. Déjà, au siècle d'Auguste, Ovide, exilé sur les bords de la mer Noire, avait écrit un poème dans cette langue; il s'en applaudit dans une de ses *Pontiques* : « Ah ! j'en rougis ; j'ai composé un petit livre en langue gétique et j'ai adapté des paroles barbares au rythme des Romains. Félicitez-moi ! J'ai cherché et pris plaisir à me faire un nom de poète parmi les Gètes inhumains. » (Pont. iv. Ep. 13.)

\* \* \*

Les Morlaques sont catholiques. Mais, de même que nos ancêtres ne croyaient pas manquer aux dogmes de la foi, en



se racontant les légendes des bonnes fées, les malices et les jeux des lutins et des esprits follets, les incantations des sorciers, les mirifiques aventures de l'enchanteur Merlin, ou les terrifiantes histoires du loup-garon, les Morlaques ont encore, en dépit de leur attachement très sincère à la religion, une série de contes mystérieux, qui défraient l'imagination populaire et constituent son patrimoine dans le domaine de la fantaisie et du merveilleux.

Leurs génies familiers sont le Macich et la Wila. Le Macich se montre sous la forme d'un enfant, avec un petit bonnet sur la tête. Il peut rendre d'importants services. Mais il faut se défier de sa première proposition. Elle est presque toujours mauvaise ou dangereuse ; qui l'accepte en est vite puni. Si vous avez la chance de le rencontrer et de vous conduire honnêtement avec lui, il remplira vos mains de gouttes d'eau qui se changeront en beaux écus.

La Wila est pensive et sérieuse ; elle aime la retraite, les forêts, la montagne. Fille d'Adam, la Wila a échappé au déluge en se réfugiant dans les nuages. Elle est douée d'une éternelle jeunesse ; elle parle toutes les langues ; mais ses préférences sont pour l'idiome slave ; elle n'est pas insensible à la vue d'un guerrier. Elle cherche à l'attirer sous de frais ombrages, exerce sur lui une mystérieuse protection. Elle s'assied parfois sur le vert feuillage des collines, avec un vêtement diaphane sur les épaules et une étoile au front, celle de la pensée et de l'espérance. Elle est devenue chrétienne avec les Slaves ; elle se plaît dans les églises ; elle soupire au milieu de la foule en prière, et, invisible, elle mêle sa voix au chant des cantiques.

En dépit de ces fictions et de ces êtres surnaturels, nés de leur imagination, les Morlaques unissent la pensée de la religion à tous les actes de leur vie ; ils célèbrent les fêtes de l'Église et presque tous portent en voyage sur leur poitrine une croix et un rosaire.

Pour eux la parole du prêtre est sacrée, celle de l'évêque toute puissante, et celle du pape est la voix même du Saint-Esprit.

À l'exposition vaticane du Jubilé, le diocèse de Zara marque noblement sa place et nous avons constaté nous-même que les Morlaques n'oublient pas le pontife qui a récemment porté sur les autels le culte de leurs patrons, saint Cyrille et saint Méthode.

Aujourd'hui la réputation de Zara ne vient ni des Morlaques, ni de ses monuments, ni de son histoire, mais d'un nectar qu'elle fabrique avec les noyaux de la cerise amère. Le maraschino donne à son nom plus de lustre que les batailles et les exploits de ses guerriers. J'aurais manqué à mon devoir, si je n'avais lié connaissance avec le galant homme qui préside à sa composition. M. Laxardo est aussi aimable que sa liqueur est douce.

J'ai déjà décrit la colonne solitaire debout près de l'église de San Simeone. Il en existe une autre, moins belle d'aspect, mais plus antique d'origine et plus riche en souvenirs. Elle se dresse à l'angle nord-ouest de la place du marché, au milieu du passage qui mène au couvent des Franciscains.

Les tambours sont ébréchés.

Le lion de Saint-Marc qui la surmonte a les ailes cassées. Elle provient d'un sanctuaire de Diane, dont les vestiges sont encore visibles dans le jardin de la caserne d'artillerie. On montre sur le fût le crampon de fer auquel on enchaînait les banqueroutiers, avant de leur imprimer, sur la chair vive, la flétrissure du fer rouge. Le socle servait de billot au bourreau qui tranchait la tête des Turcs faits prisonniers (voir la grav. de cette page).

Avant de quitter Zara, une bonne inspiration me conduit dans le cloître des Pères Franciscains. Comme le clocher de la chapelle, il est de construction récente et d'une architecture svelte et dégagée. Le R. P. gardien, Séraphinus Ivasovic, se fait mon *cicérone* et me donne plusieurs renseignements consignés dans ce récit. Le couvent est ancien : le chœur et la sacristie en sont les deux parties les plus intéressantes. La Société autri-

chienne pour la conservation des monuments les a classés parmi ceux qu'elle se propose de restaurer.

Le chœur est universellement admiré. Son achèvement date de 1394. C'est l'œuvre d'un Toscan, de maître Jean, fils de Jacques de Burgo, chevalier du Saint-Sépulcre. La sacristie possède des boiseries d'un art merveilleux, sculptées en l'espace de quarante ans, de 1450 à 1490, par trois religieux, Luca et Antonio, de Zara, et Bonaventure, de l'île de Selve.

Ces boiseries racontent une page de l'histoire de saint François et de la Dalmatie, gravée sur le chêne ; trois panneaux surtout, travaillés à jour, sont d'une exécution admirable.



VOYAGE AUX RIVES ILLYRIENNES. — COLONNE VÉNITIENNE A ZARA ; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir le texte).



Dans le premier, on voit le patron et le père des ordres religieux, saint Benoît, portant la crosse et le livre des Règles, la tête environnée d'une auréole; il est debout sur la nervure d'un rinceau qui se déroule élégamment et lui sert de cadre.

Le second panneau présente, dans sa partie supérieure, la vision de saint François d'Assise. Le Christ en croix lui apparaît, les jambes voilées des ailes d'un séraphin. Des rayons lumineux partent de ses mains, de son côté ouvert et de ses pieds, et impriment au cénobite les stigmates. Le bas dessine le portrait de l'évêque saint Louis. Dans le fouillis de l'ornementation qui entoure les personnages, on aperçoit une chapelle avec son campanile et sa cloche, une cellule, un banc rustique et la bibliothèque du fondateur des Franciscains (voir la gravure page 128).

Le troisième panneau figure saint Chrysogone, martyr et patron de la cité; il est à cheval, la lance en arrêt, vêtu de sa cotte de mailles et armé de ses éperons. Il ressemble beaucoup, comme type de physionomie, à ces bergers de l'Adoration du Christ, que nous avons vus à Venise, dans la ravissante chapelle du Rosaire. Le gardien du couvent en 1390 est représenté au bas du panneau dans l'attitude de la prière (voir la gravure page 128). Ces boiseries sont une preuve de l'authenticité et de l'antiquité du monastère des Franciscains, à Zara.

Enfin un tableau moderne du peintre Franc Salghetti pique vivement la curiosité, tant par le nombre et le caractère des personnages que par la suavité des formes, l'éclat du coloris et la touchante harmonie de l'ensemble. C'est un monument de tendresse conjugale et de piété chrétienne. L'artiste y retrace l'histoire abrégée de sa famille et la mort de son épouse, ravie à son affection, à la naissance de son huitième enfant.

Au premier plan, la jeune mère, pâle et glacée, est étendue sur sa couche mortuaire. Elle est revêtue de la robe des Carmélites et porte sur son sein le corps de son dernier-né. Auprès de la défunte, son mari est assis et pleure en pressant contre son cœur deux de ses filles. Une autre fille plus grande et deux fils sont prosternés à terre, les yeux baignés de larmes, pendant que leur plus jeune frère, qui n'a pas encore l'idée de la mort, appelle sa mère avec

inquiétude, cherche à la voir et s'étonne de son immobilité. Telle est la scène de la séparation et de la douleur.

Au second plan, l'espérance ouvre le paradis et nous montre les joies de la réunion. La Vierge Marie, entourée d'esprits bienheureux, est assise sur un trône éclatant de lumière. A sa droite, un ange gardien accompagne la jeune femme, dégagée des entraves de la terre, légère, diaphane et resplendissante d'une beauté divine. Elle porte dans ses bras son petit enfant et le présente à la Reine du ciel. A gauche, trois jeunes hommes, moissonnés avant le temps, accourent rayonnants au-devant de leur mère et amènent leur jeune frère. Ce dernier ne la connaît pas et cherche à se retirer; mais ses aînés l'engagent à saluer celle qui lui a réellement donné le jour.

Peut-être la composition est-elle un peu naïve, mais l'idée est chrétienne. Quel poème émouvant dans ce contraste des souffrances de la mort et des joies de la résurrection! Comme les larmes qui coulent sur la terre sont précieuses et douces en face du bonheur attendu! Quelle touchante fraternité de la douleur et de l'espérance! Inspiré par sa foi religieuse autant que par l'amour des siens, le peintre a su tirer de son pinceau une œuvre magistrale et véritablement éloquente.

\*\*\*

Une route carrossable, longue de quatre-vingt-quatorze kilomètres et créée par le duc de Raguse, mène

de Zara à Bencovatz, Scardona et Sebenico. Bencovatz, avec ses cinq cent soixante-cinq habitants, n'arrête guère le voyageur. Scardona et Sebenico parlent davantage à ses yeux et à sa mémoire. Ni la culture, ni la variété du paysage ne rompent la monotonie des plaines caillouteuses. Des huttes de Morlaques, quelques scènes champêtres, de petits hameaux à peine dignes de ce nom, quelques troupeaux de vaches ou de chèvres, sont les seules distractions qu'elles offrent jusqu'au lit de la Kerka, où les plis du terrain sont plus accusés et la végétation plus vigoureuse.

La voie de mer est bien meilleure. Cinquante-une îles habitées, parmi lesquelles Uglian, Eso, Pisman, Grossa, Zut, Coronata, se distinguent par leur importance et une centaine d'îlots et de récifs font à la côte dalmate un triple rempart contre les assauts de la tempête. Ces bandes de

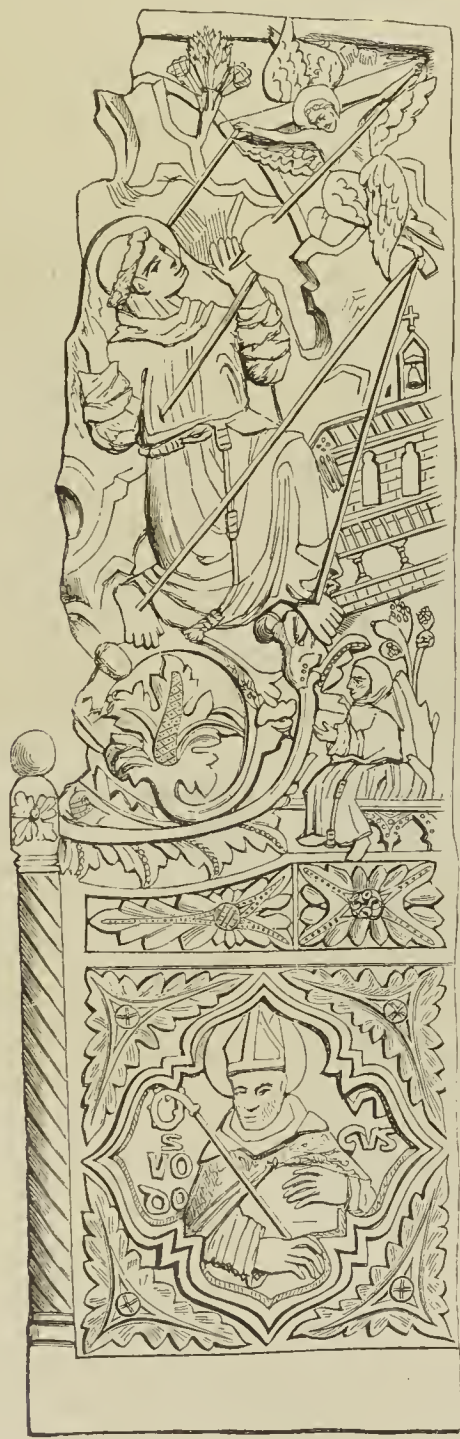


BAS-ZAMBÈZE. — CASE DU CAPITAN-MOR VICENTI, A MUTAKATAKA; d'après un des in du R. P. Courtois (voir page 131).



terre et ces rochers ont jadis servi de barrière aux villes du littoral. Ils protègent encore la rade de Sebenico, celle de Spalato et de Markaska. Ils forment des canaux où le paquebot glisse comme sur la surface d'un lac paisible, aux rives pittoresques, gracieuses ou sauvages.

C'est un plaisir de naviguer au milieu de ce dédale de criques, de promontoires, de détroits, de bassins et de passes. Leur rôle fut important dans les guerres qui, depuis



Boiserie de la chapelle des Franciscains, à Zara (voir page 127).

l'antiquité jusqu'au début de ce siècle, n'ont cessé de troubler les rives illyriennes.

Ces îles et ces écueils, aux bords déchiquetés, aux anses mystérieuses, je les ai vus, le matin, surgir du sein des eaux, se dégager de la gaze diaphane qui les enveloppe et se parer d'une auréole blonde aux premiers feux du soleil. Je les ai vus, sous les ardeurs du midi, éteindre le bruit de leurs échos, blanchir leurs sommets desséchés et rafraîchir leur base dans les flots étincelants. Je les ai vus, le

soir, dessiner sur l'horizon rougi leur silhouette capricieuse, s'estomper dans la brume lointaine et s'évanouir comme les illusions d'un rêve. Je les ai vus, la nuit, quand la vague expire mollement sur la grève, sous les rayons argentés de la pleine lune, charger l'air marin de senteurs balsamiques et ajouter à la réalité de leurs formes tous les enchantements d'un décor de féerie.



Boiserie de la chapelle des Franciscains, à Zara (voir page 127)

De toutes ces îles, la plus longue et la plus riche est celle de Lésina. Elle est peuplée de douze mille habitants. Sa capitale, fondée par les Grecs de Paros, est une jolie ville de trois mille quatre cents âmes. Elle s'étage en amphithéâtre, au fond d'une baie, dans un hémicycle de rochers (voir la gravure page 121). Deux forts la dominent, celui de Spagnuolo, élevé par les Espagnols contre les Turcs, et celui de



San-Nicolo, œuvre des Français. La douceur de son climat et sa situation topographique en font une des stations préférées de l'Adriatique. Ses figues sont célèbres. On recherche son romarin, son huile et ses olives. Les Grecs, les Romains, les Musulmans, les Hongrois, les Vénitiens, les Français, les Russes, les Autrichiens ont successivement occupé son territoire.

## CONCLUSION.

Quand nous avons commencé la publication de ce travail, nous pensions faire entrer, dans une dizaine d'articles, toutes nos notes sur l'Istrie, la Dalmatie et le Monténégro. Les documents qui nous arrivent, les lettres d'encouragement que nous avons reçues et les félicitations que plusieurs lecteurs nous ont adressées, nous ont entraîné à des développements qui dépassent les limites de notre premier cadre. Car nous n'avons pas encore parcouru le tiers de notre itinéraire, ni abordé aux villes les plus intéressantes.

Il serait injuste d'abuser de l'hospitalité gracieuse que les *Missions catholiques* nous ont généreusement offerte et de confisquer à notre profit une place qui appartient de droit aux correspondances des missionnaires. En conséquence, nous terminons aujourd'hui la série de nos articles sur la Dalmatie.

FIN.

## DÉCOUVERTE D'UN GRAND FLEUVE EN NOUVELLE-GUINÉE

LETTRE DU R. P. COUPPÉ, DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN MÉLANÉSIE.

(Suite 1).

Le P. Vérius, le Frère Mariano et moi fûmes choisis pour le voyage à Motou-Motou.

Le premier jour, nous avions atteint sans coup férir le cap Possession; pendant la nuit et la moitié du jour suivant, nous n'avancâmes presque pas. Vers midi, le vent s'éleva tout à coup, et, grandissant peu à peu jusqu'à la violence, nous entraîna rapidement vers Motou-Motou, malgré la force des vagues qui balayaient parfois le pont et nous donnaient le mal de mer.

La nuit nous surprit pourtant avant d'avoir pu atteindre Motou-Motou. Ce village est situé à l'embouchure d'un fleuve dont l'accès est fort difficile. Le lit de ce fleuve, à son entrée dans la mer, est longé par un banc de sable contre lequel les flots viennent se briser avec fureur. C'est au milieu de ce banc que se trouve la passe étroite et tortueuse qui donne entrée dans le fleuve. Par une mer agitée surtout, et à marée basse, les lames blanchissantes luttent contre les eaux du fleuve, couvrent le banc dans toute son étendue, et empêchent de voir la passe. Dans ce cas, il faut une grande habitude pour la trouver, et le bateau doit essuyer de grosses lames.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 9 mars.

Nous étions là vers sept heures; la nuit était ténébreuse, le vent affreux, les vagues terribles. Nous ne pouvions distinguer dans le lointain que les feux du village; encore, une pluie torrentielle, poussée par un ouragan, devait bientôt nous les cacher.

Nos naturels, venus plusieurs fois à Motou-Motou, prétendaient bien connaître le passage et nous pressaient de l'affronter. Du reste, nous ne connaissions pas les ancrages des environs, et la tempête qui sévissait nous faisait appréhender plus encore de passer la nuit, avec un si petit bateau, sur une mer courroucée. Nous tentons donc d'entrer dans le fleuve. Tous nos hommes se tenaient debout sur l'avant pour observer la mer et me donner la direction, car je tenais le gouvernail. Malheureusement, ils ne s'entendaient pas entre eux et, quand les uns disaient qu'il fallait aller dans un sens, les autres soutenaient qu'il fallait aller dans un autre. Le bruit affreux que les vagues faisaient autour de nous, les bonds qu'elles imprimaient au *Pie IX*, nous avertissaient que nous étions près du fleuve et que le moment allait devenir critique, si nous ne trouvions pas bientôt la passe. Une première fois nous touchons sur le banc, mais, quelques secondes après, nous étions dégagés, grâce à la force du vent. Nous nous sommes crus alors dans la passe. Hélas! soit qu'il n'en fût rien, soit que nous l'ayons perdue ensuite, nous retombons sur le banc sans pouvoir en sortir... Alors notre situation devient indescriptible, et jusque vers minuit nous nous sommes trouvés aux portes de l'éternité. Les vagues, qui nous annonçaient de très loin leur arrivée par d'horribles mugissements se précipitaient comme des montagnes sur notre pauvre petit bateau, le chassant de plus en plus sur le banc, le soulevant et le rejetant de tout son poids sur le sable, le tournant bout pour bout ou le renversant d'un même choc d'un côté sur l'autre. En même temps, ces vagues qui semblaient s'acharner contre nous, passaient comme l'éclair sur le pont, renversant tout ce qui s'y trouvait et menaçant de nous entraîner à la mer. Nous passâmes de longues heures dans cette terrible situation, sans savoir par quel moyen en sortir. Nous n'avions de chance de salut que dans notre petit canot, l'*Ange Gardien*, attaché à l'arrière: la mer l'avait englouti! et il flottait entre deux eaux autour du *Pie IX* qu'il frappait avec violence.

Nos naturels, atterrés par la peur, étaient comme paralysés et hébétés. Nous leur demandons de descendre à l'eau, d'interroger le fond et surtout d'essayer de mettre le canot à flot; ils refusent. Voilà qu'il se détache et qu'il s'éloigne! Si nous ne l'arrêtons, plus d'espérance de salut. En me penchant sur la chaîne qui pend à l'avant, je réussis à le saisir. Nous nous jetons tous les trois à l'eau, quelques naturels nous suivent, et nous tentons de mettre l'*Ange Gardien* à flot. A chaque seconde, la vague venait l'engloutir... Nous le tirons plus avant sur le banc, et la marée basse nous permet de l'échouer sur le sable et de le vider. A deux pas de l'autre côté de ce banc était le lit du fleuve: nous allions être sauvés.

Nous traînons le canot dans le lit, nous y portons une



partie de nos bagages et le P. Vérius y monte avec six des naturels : c'était tout ce qu'il pouvait porter. Les voici partis au hasard vers la côte qu'on ne distinguait que confusément. En chemin, ils ont failli plusieurs fois être engloutis par les lames. Tout à coup ils aperçoivent un tison qu'on agitait sur le rivage; ils s'approchent... c'étaient deux naturels qui étaient dans une hutte isolée servant d'abri aux pêcheurs surpris par la nuit et la tempête : ils avaient entendu le bruit des voix et étaient venus voir ce qui se passait. Le P. Vérius leur demande d'allumer un grand feu sur la plage pour nous servir de phare, il remonte dans le canot avec deux des nôtres et court à notre secours. Il craignait d'arriver trop tard; pendant son absence, en effet, nous avions eu le temps de périr vingt fois, car la tempête augmentait. Nous attendions en paix son retour, et, quand il arriva, il nous trouva chantant à gorge déployée le beau cantique :

Je mets ma confiance,  
Vierge, en votre secours.

N'était-il pas bien approprié à la circonstance, puisque, dans le moment où nous étions dans la détresse, s'ouvrait le mois de Marie ? C'était le 30 avril. Nous enlevâmes du *Pie IX* tout ce que nous pouvions emporter, et, guidés par le feu, nous faisons hâte vers le rivage. Notre barque fut à moitié remplie d'eau pendant le trajet qui faillit nous être fatal.

Nous étions tous sauvés!... Nos cœurs éclatèrent en reconnaissance; et je puis ajouter que jamais nous n'avions été plus calmes, plus maîtres de nous-mêmes, je dirai presque plus heureux de nous savoir si bien entre les mains de Dieu, et de penser que nous pouvions être appelés à donner notre vie pour sa gloire; car n'était-ce pas pour lui seul que nous avions entrepris ce voyage ?

Après avoir réussi à préserver notre vie, nous ne pouvions plus rien pour le *Pie IX* que nous dûmes abandonner à la seule garde de la divine Providence. D'après le sentiment des naturels eux-mêmes, il devait être nécessairement brisé.

Nous nous trouvions absolument comme des naufragés sur une plage déserte. Le village était encore éloigné et sur la rive opposée; nos vêtements et tout ce qui était à bord étaient trempés d'eau de mer; nos provisions, consistant seulement en biscuits et en riz, étaient perdues sans retour (après deux jours le riz avait fermenté et était pourri). Imaginez quelle nuit nous avons pu passer sous ce toit ouvert à tout vent, couchés sur la terre, dévorés par les moustiques et mouillés jusqu'aux os.

\* \*

Plusieurs fois je sortis pour essayer de voir le *Pie IX*; les ténèbres ne me le permirent pas, et le fracas épouvantable des flots me faisait craindre de n'en plus retrouver que les débris sur le rivage.

Dès l'aurore, je pus enfin l'apercevoir au loin; il était couché sur le flanc au lieu où nous l'avions laissé la veille. La tempête s'était un peu calmée : nous commençâmes à espérer de le sauver.

Vers sept heures, plusieurs pirogues, chargées de natu-

rels, prévenus de nos malheurs, arrivaient pour essayer de le tirer dans le fleuve, à la faveur de la marée montante. En passant la barrière pour arriver au *Pie IX*, une des pirogues fut engloutie et ses hommes ne purent aborder qu'en se jetant à la nage. En moins d'une demi-heure, ces naturels avaient pompé l'eau, et, poussant avec de longues perches, réussissaient à faire entrer notre bateau dans le courant. Quelle consolation pour nous, surtout quand nous pûmes constater qu'il n'avait aucune avarie notable !

Pendant que notre *Pie IX* entraînait victorieusement dans le fleuve et que nous y marchions pour aborder au village, le steamer, qui fait le service mensuel entre Thursday et la Nouvelle-Guinée, arrivait en vue de la côte. Il put constater en même temps notre naufrage de la veille et notre sauvetage. Il amenait à son bord M. et M<sup>me</sup> Edelfelt, les deux seuls Blancs résidant à Motou-Motou, où ils sont trafiquants pour le copra et le sagou.

\* \*

Pendant les trois jours que nous restâmes à Motou-Motou, ils nous donnèrent la plus généreuse hospitalité et nous munirent de provisions pour notre retour.

Nous pûmes acheter dans le village la *réba-réba* qu'il nous fallait, et ainsi, malgré nos épreuves, notre voyage avait atteint son but.

Nous visitâmes le village, qui n'est pas sans intérêt. Sa population s'élève à environ deux mille habitants qui appartiennent à une tribu renommée par sa vigueur et sa férocité. Dernièrement, les naturels de Motou-Motou, voulant perpétuer le souvenir de la construction d'une nouvelle « Maréa » (1) par quelque fait d'armes, fondirent à l'improviste sur les naturels d'un village voisin qui étaient venus les visiter et en massacrèrent une vingtaine. Ils célébrèrent ensuite leur cruauté par des réjouissances qui durèrent huit jours. Depuis lors ces deux villages, situés sur le même fleuve, à quelques milles de distance, sont toujours aux aguets pour s'attaquer.

Malgré cela, ils nous reçurent avec amitié, et le premier qui s'offrit à nous pour nous faire visiter sa maison, est un chef qui a tué à lui seul dix-neuf personnes et qui nous a avoué conserver dans sa maison, comme des trophées, les oreilles de six de ses victimes.

Les maisons, construites sur les rives basses du fleuve et de la mer, sont élevées sur de très hauts pilotis et sont remarquables par leur grandeur. Je n'en ai pas vu de plus confortables en Nouvelle-Guinée.

Ce peuple regorge de nourriture; le fleuve lui fournit le poisson en abondance; outre les productions communes aux contrées les plus fertiles de la Nouvelle-Guinée, il a l'avantage de posséder des forêts de sagoutier.

Nous profitâmes de notre présence à Motou-Motou pour faire à bon compte une provision de sagou.

Nous ne pûmes repartir pour Yule que le quatrième jour suivant, à cause du mauvais état de la mer. Notre retour, favorisé par un bon vent, s'effectua en deux jours; notre voyage en avait duré huit.

(A suivre).

(1) Sorte d'hôtel de ville.



## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

(Suite 1)

LETTRE DU P. R. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

## II

PETITS ÉPISODES D'UNE HEUREUSE TRAVERSÉE DU ZAMBÈZE.

— LE BON P. DEJOUX. — LE VILLAGE DE VICENTI.

Dans la matinée du dimanche 1<sup>er</sup> août, à la sortie des monts Lupatas, nous rencontrons M. Mendonça qui suivait les embarcations dont nous avons la veille constaté la présence à Rangaiwa. Il me remit un paquet de lettres qui m'étaient adressées. Nous continuâmes à descendre le fleuve en prenant connaissance des nouvelles de nos amis de France. A onze heures, déjeuner sur les terres de Nyabzuro. Le soir, nous passons la nuit dans un des îlots qui sont dans le voisinage de Guengué.

La journée suivante fut assez humide. A midi le soleil vint enfin dissiper la brume; mais nous voguions au milieu d'un labyrinthe d'îles ou de lagunes qui divisent le cours du Zambèze aux environs de Guengué. A peine apercevions-nous de temps en temps les femmes et les enfants qui épiaient notre passage du sommet des termitières de la rive. Le soir nous prenons gîte dans l'île appelé Ntsua-Niti. Les Noirs nous font une cahute bien conditionnée, car la pluie menaçait de tomber pendant la nuit.

Le 3 août, rosée abondante, brouillard épais, humide et froid. Les marinières à peine vêtus grelottent et redisent leur refrain habituel : « *Mpepo, mburi!* Il fait froid, Monsieur. »

Vers dix heures, le temps se radoucit, nous déjeunons dans une île fort agréable située en face de Njekaranga.

Dans l'après-midi nous voilà à Chemba, ancienne réduction de nos Pères de Senna. En cet endroit les plages du Zambèze sont vastes et découvertes. Aussi loin que peut s'étendre la vue, vous n'apercevez que lagunes.

Le vent se met à souffler avec une violence inaccoutumée. Bientôt se forme une tempête sur le Zambèze et les vagues soulevées menacent de nous jouer un mauvais tour. Nous stoppons pendant trois heures jusqu'à ce que l'orage se soit calmé. Une pluie fine ne cesse de tomber. L'endroit était couvert de broussailles, de roseaux et d'herbes vivaces qui s'élevaient bien au-dessus de nos têtes. Nous reprenons notre route et nous arrivons, sans encombre, à la tombée de la nuit, au lieu appelé Bawana. Là s'élève un gros village à quelque distance du fleuve. Nous n'avions en jusque là à souffrir que les légères incommodités inhérentes à tout voyage sur le Zambèze : vent, pluie, humidité, moustiques, vie sédentaire, nuits passées à la belle étoile; mais, en compensation, point de malade à bord : joie, gaité, entrain dans notre humble communauté. Le grand air du fleuve, le chant animé des Noirs, la poésie de nos campements faisaient heureuse diversion et nous donnaient des forces.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9 mars.

Le mercredi 4 août, nous levons l'ancre de bonne heure, mais le brouillard est si épais que l'on ne voit à deux pas autour de soi, et le bois est si mouillé qu'il est impossible d'allumer du feu pour préparer la tasse de café réglementaire. A dix heures le ciel se rassérène, nous apercevons la petite ville de Senna dans le lointain. Les rares maisons européennes de l'endroit assises au pied d'une montagne boisée de peu d'élévation, apparaissent à peine au milieu des palmiers et des cocotiers.

L'abordage au port de Senna à l'époque des basses eaux est excessivement difficile. Nous employons plus d'une heure en tâtonnements pour sortir de l'immense nappe d'eau et des bas-fonds de sable qui s'étendent en face de la ville.

Dès que nous avons trouvé un endroit propice pour aborder, nous nous hâtons de sauter à terre afin d'aller rendre visite au P. Dejoux et à son compagnon le Frère Perraudin. Ceux-ci étaient loin de nous attendre, n'ayant point été prévenus de notre voyage à Quilimane.

Mais nous avions compté sans les marécages et les flaques qui interceptaient les chemins entre le port et la ville. Nous dûmes traverser à gué, après avoir ôté nos bas et nos chaussures, deux ou trois lagunes de peu de profondeur, mais assez larges.

Nous fûmes heureux, le P. Dejoux et moi, de nous retrouver après quatre ans de séparation. Dans le peu de temps que le Père a passé au milieu de ses ouailles, il a opéré un bien réel. Il a baptisé un bon nombre d'enfants et d'adultes, béni ou légitimé plusieurs mariages, ramené la paix et l'union dans les familles, réuni une belle couronne de jeunes enfants, enseigné à tous la pratique des devoirs de la religion chrétienne. Le gouverneur général de la province, à son retour d'une excursion dans les terres de Manika, passa quelque temps à Senna. Il visita l'école du P. Dejoux et en fit ensuite le plus bel éloge dans l'*Officiel* de la province.

Nous visitâmes, le 5 août, le commandant militaire de la ville, qui nous reçut avec courtoisie. C'est un jeune officier actif et intelligent, animé de bons sentiments à l'égard des missionnaires. M. Antonioiti, corse de naissance, agent de la factorerie française, Régis, de Marseille, mit à notre disposition de magnifiques chambres pour la nuit. Le lendemain, vendredi 6 août, à une heure de l'après-midi, nous faisons nos adieux au P. Dejoux.

Le soir, nous bivouaquons à Musembe sur la rive droite du fleuve; nous étendons nos couvertures sur le sable du rivage. En face de nous, dans le lointain, apparaît la montagne de Marumbala, qui ressemble au dos d'un gigantesque pachyderme.

Le samedi 7 août, nous continuons notre navigation par un soleil splendide et un vent doux et léger. Notre première halte est à Chindio; dans la soirée, nous passons en face de l'embouchure du Chiré qui ne présente rien de particulier, sinon un delta de sable et un cours rapide encaissé entre deux berges élevées. Nous prenons notre repos dans l'île de Raïa, ancienne résidence de nos Pères au Zambèze, maintenant entre les mains de M. Anselme Feron, de Senna.

Le 8 août, nous arrivons au village de Mutakataka (voir la gravure page 127) également appelé Vicenti du nom



du Capitan-Môr nègre, qui en est le chef attitré. C'est ici le port ou lieu d'arrêt de quiconque monte ou descend le fleuve. Le village de Vicenti présente d'ordinaire une grande animation, car souvent les voyageurs, les négociants ou les officiers, sont obligés d'y rester plusieurs jours dans le but de se procurer des embarcations pour le transport des marchandises ou bagages : ce fut le cas le jour de notre arrivée. Nous rencontrâmes à Vicenti, un négociant de Zumbo, Manuel de Riesario, qui était à attendre, mais en vain. les canots suffisants pour embarquer les marchandises qu'il avait avec lui, la bagatelle de 50 à 60,000 francs, en armes, poudre, cotonnades, verroteries, boissons, etc. Et vraiment notre négociant n'avait pas de chance : il perdait son temps, son argent et la patience aussi; il n'avait pour abriter ces immenses trésors, que de misérables cahutes en paille, exposées aux déprédations des fourmis blanches et des voleurs. Les fourmis blanches, à Vicenti plus que partout ailleurs, sont d'une activité étonnante et leurs nids en pyramide sont souvent jusqu'à trois ou quatre mètres d'élévation.

(A suivre.)

## NÉCROLOGIE

Mgr BRUYÈRE

*Vicaire général du diocèse de London (Canada).*

Nous recevons d'un ancien et illustre missionnaire du Canada qui désire garder l'anonymé, la notice suivante :

J'apprends la mort de Mgr Bruyère (le 13 février), prélat romain, vicaire général du diocèse de London (Haut-Canada), et administrateur durant le voyage de Mgr Walsh à Rome.

Né à Viricelle, canton de Chazelle-sur-Lyon, il fit ses études à Verrières, et entra au grand séminaire de Lyon; après quelques années de ministère, et avec l'autorisation de Mgr de Pins, il suivit Mgr Flaget, évêque de Louisville, au Kentucky (Etats-Unis).

Après la mort de Mgr Flaget, il s'offrit à Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, qu'il avait connu à Lyon, et qui alors prêchait une retraite pastorale à Gethsemani (Kentucky). Ce prélat l'accueillit avec bonheur. L'abbé Bruyère, arrivé à Toronto, fut chargé de la cathédrale, et peu après fut nommé vicaire général.

En 1860, l'évêque de Toronto ayant obtenu de Pie IX un coadjuteur et bientôt après l'autorisation de renoncer à ce siège et d'entrer au noviciat des Capucins à Rome, l'abbé Bruyère se rendit auprès de Mgr Walsh, évêque de London, qui le connaissait et le prit auprès de lui en qualité de vicaire général. C'est là qu'il a dépensé les vingt-huit dernières années de sa vie.

Travailleur zélé et infatigable, il eut d'abord à apprendre l'anglais, et acquit en cette langue une facilité réellement étonnante chez un Français. Pendant les tournées pastorales de Mgr Spalding, l'abbé Bruyère éditait à sa place le journal *Catholic Advocate*. Il donnait aux protestants des conférences auxquelles ils se rendaient avec empressement, et soutint avantageusement de longues controverses avec

des ministres. Toujours prêt à monter en chaire, il prononçait des instructions solides, claires, avec un petit reste d'accent français qui ne leur faisait aucun tort.

Dieu, le père des pauvres et des malheureux, savait seul ses aumônes. Quelques jours avant sa mort, interrogé s'il désirait faire un testament, il répondit : « *Je n'ai rien à laisser à personne* », et après son décès on ne trouva que quelques centimes dans son porte-monnaie.

(A suivre).

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme de Montagny, diocèse de Lyon.....	300
Anonyme du diocèse de Lyon.....	14 75
Madame sœur Bonnardot, à Beaune, diocèse de Dijon.....	6
M. Cadet, diocèse de Lyon, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvières</i> .....	49 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Marie de Brest).

M. Albert Leroux, à Meaux.....	4
--------------------------------	---

Pour M. Plagnard, missionnaire en Perse.

Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières.....	5
--	---

Pour les missions de Chine (R. P. Marie de Brest).

Anonyme du diocèse de la Rochelle.....	5
--	---

Pour le rachat et l'entretien d'enfants rendus orphelins par les inondations au Chan-tong septentrional.

F. D. V., diocèse de Bayeux.....	100
----------------------------------	-----

A Mgr Van Camelbeke, pour ses chrétiens éprouvés par la famine.

Une abonnée de Chauché, diocèse de Luçon, avec demande de prières.....	10
--	----

Pour les missions franciscaines du Père Marie de Brest.

Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers.....	20
--	----

Pour les inondés du Ho-nan.

Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières...	5
--	---

Pour les inondés du Chan-tong septentrional.

J. B., diocèse de Paris.....	40
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.....	500
Anonyme du diocèse de Lyon.....	500

Pour le R. P. Hippolyte Joret, missionnaire au Kiang-nan.

Une abonnée de Chauché, diocèse de Luçon, avec demande de prières.....	10
--	----

Pour le R. P. Boucher, missionnaire au Kiang-nan.

Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers.....	20
--	----

Pour la mission de Yamagoutchi (Japon).

E., diocèse de Paris.....	20
---------------------------	----

Pour les prêtres polonais.

Anonyme du diocèse de Paris .....	10
-----------------------------------	----

### ÉDITION HONGROISE

Pour l'Œuvre. . . . .	457 90
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Anzer) . . . . .	36 »
Pour les missions d'Afrique (Zanguebar). . . . .	7 60
Pour la mission du Zanguebar. . . . .	13 30

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





NOUVELLE-GUINÉE. — PORT-LÉON AVEC LE BATEAU DE LA MISSION, L'« ANNONCIADÉ » IMMOBILE SUR SON ANCRE DEVANT LA STATION DES MISSIONNAIRES DU SACRÉ-CŒUR; d'après un dessin du R. P. VÉRIUS (voir page 140).

## CORRESPONDANCE

### COCHINCHINE ORIENTALE

Plusieurs de nos lecteurs, bienfaiteurs des missions si éprouvées pendant la guerre du Tong-King, nous demandent ce que sont devenus les chrétiens survivant aux massacres dont nous avons donné les détails. La lettre suivante répond à cette question. Comme on le verra, le temps est encore loin où les missionnaires ne seront plus obligés d'adresser de fréquents et pressants appels à la charité catholique.

LETTRE DE M. GEFFROY, MISSIONNAIRE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE, A M. PERNOT, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Gia Hùu, le 20 décembre 1887.

Voici déjà cinq mois que je suis au Bông-son et vous avez hâte sans doute de savoir dans quel état j'ai trouvé ce pays, quelles difficultés j'y ai rencontrées et j'y rencontre encore, et quelles espérances j'y fonde pour l'avenir.

Pendant notre exil à Qui-nhon, c'est le Bông-son qui nous a causé le plus d'inquiétudes. De 7,500 chrétiens qu'il comptait, il s'en était sauvé à peine une centaine, et, à juger par la rage des rebelles, on se disait que tout y avait été anéanti. On renvoyait à un avenir lointain le soin de le relever en détachant des chrétiens d'ailleurs pour les y installer. Les communications se rétablirent peu à peu, et quelques chrétiens de Bông-son nous arrivèrent. Alors seulement nous sûmes qu'ils n'étaient pas tous morts; il en existait encore trois ou quatre cents, éparpillés un peu partout dans le pays. Avec les cent réfugiés de Qui-nhon et une autre centaine que je venais de baptiser et qui consentaient à me suivre, cela faisait à peu près six cents.

Mgr Van Camelbeke me dit alors de partir. On était déjà en juillet et il fallait se hâter afin de s'installer avant la saison des pluies.

Je m'embarquai à Qui-nhon le 25 juillet, emmenant avec moi les infirmes, les femmes et les enfants. Je n'étais guère rassuré, car les villages, bien qu'ayant fait leur soumission, proféraient des menaces et communiquaient, disait-on, avec une bande de rebelles qui se trouvait sur les montagnes. N'importe, j'envoyai mon diacre



rétablir Gia-huu. Moi-même au bout de dix jours, je hasardai un voyage en barque jusqu'à Dong-qua, à une petite journée de marche de Haï-giang, pour y choisir un emplacement. Je passai trois jours en barque visitant à droite et à gauche du fleuve les emplacements des anciennes chrétientés. Je fus convenablement reçu partout ; les notables de plusieurs villages vinrent m'offrir des présents et je pus constater que pour le moment, en se tenant sur ses gardes, il n'y avait rien à craindre.

Mais je ne me fais pas illusion : une étincelle peut rallumer le feu et l'horrible commotion que le pays a éprouvée est encore trop rapprochée pour que les esprits aient eu le temps de se calmer complètement. A la garde de Dieu ! J'aime à espérer cependant le maintien de la paix pendant un ou deux ans, pourvu que rien ne vienne compliquer la situation. Ces jours derniers j'ai remarqué une petite agitation, elle va se calmer sans doute, la cause qui l'a produite n'existant plus. Le premier ministre a essayé de détrôner le roi pour en élever un autre à sa place. Son projet a transpiré et le roi l'a mis aux fers. Mais cela a suffi pour amener une certaine commotion dans le pays, tant il est disposé à répondre à la moindre secousse.

\* \*

Sous le rapport matériel, les chrétientés du Bông-son ont eu moins à souffrir que les chrétientés du sud de Binh-dinh. Ainsi de Lang-Song, de Gothi, etc., il ne restait absolument plus que l'emplacement. C'est que les païens savaient que les chrétiens vivaient encore et devaient revenir ; dans leur fureur ils leur ont causé le plus de dommages qu'ils ont pu. Ici, au contraire, les païens croyaient que, c'en était fait des chrétiens, qu'il n'en existait plus, ou que, s'il en restait encore quelques-uns, ils n'observaient plus la religion ou iraient ailleurs. Ils s'étaient donc partagé les jardins, les champs, les rizières ; ils les ont assez bien conservés. La convoitise des païens est sans bornes, et elle a été pour beaucoup dans leur excessive cruauté.

Les chrétiens échappés au massacre général n'ont pu trouver de refuge que sur les montagnes où ils sont morts en grand nombre. Les chrétientés éloignées des montagnes ont péri presque complètement, il ne reste que quelques néophytes et quelques enfants. Les rares païens qui, par un reste de pitié, ont essayé d'en sauver quelques-uns, ont été vexés de mille manières et obligés de les livrer. Ce n'est qu'au bout de cinq à six mois que les malheureux qui ont pu résister sur les montagnes, ont osé en descendre pour demander du secours à quelques maisons isolées. Et encore ceux-là n'ont pas tous échappé. Ceux qui, ne pouvant plus résister à la faim, sont descendus plus tôt, ont à peu près tous été massacrés. Les seuls qui ont trouvé grâce dans les villages, sont des néophytes pauvres et encore on les a épargnés parce

qu'ils étaient misérables et qu'ayant suivi la religion depuis très peu de temps, ils promettaient de ne plus l'observer. Partout on a été sans miséricorde, même pour les anciens néophytes. Partout on me montre des puits qui ont été remplis de chrétiens tout vivants. Que de scènes horribles ont dû se passer ! Je ne vous parlerai pas des émotions que j'ai ressenties en traversant l'endroit où ont succombé de douze à quinze cents de nos meilleurs chrétiens avec le P. Dupont. C'est à une heure de marche à peu près au nord du fleuve de Lai-giang, au fond de la plaine de Gia-huu, sur la route au sud de la colline de Gioe-soi et sur la colline même qu'ils ont versé leur sang pour Dieu sans doute, mais aussi pour la France. Que Dieu les venge en faisant germer de nouveaux chrétiens ! Les martyrs ont été laissés sans sépulture pendant trois ou quatre jours ; la populace, après les avoir dépouillés de leurs habits, ne se donna même pas la peine de les enterrer. A la fin cependant on fut forcé de jeter les cadavres dans d'immenses fosses creusées des deux côtés de la route. Des tertres couverts d'herbe indiquent les endroits où ils reposent. L'année prochaine à la saison sèche, je recueillerai leurs précieux ossements pour les déposer dans une petite chapelle que je bâtirai spécialement pour eux. Mais tout cela demande du temps et il faut courir d'abord au plus pressé ; pendant la saison des pluies, du reste, il est impossible de faire grand'chose.

\* \*

Tant bien que mal, j'ai déjà rétabli Gia-huu et Dong-qua. On est en train de relever maintenant Dong-dai. Dans deux mois, ce sera le tour de Thai-da et de Dong-Hai, et plus tard, de Xoai, Mithc, etc. En comptant bien, j'ai déjà, à Gia-huu et aux environs, à peu près quatre cents fidèles. J'espère que ce nombre augmentera au moins d'une cinquantaine dans le courant de l'année prochaine. J'en aurai alors aussi, j'espère, à peu près deux cents dans la chrétienté du P. Barrat. Dans l'ancien district de Dong-dai, j'espère en compter deux cent cinquante et autant dans celui de Dong-qua. Cela me fera à peu près un chiffre de onze à douze cents chrétiens pour tout le Bông-son. Avec la paix, ce nombre augmentera vite ; j'ai déjà quelques conversions et je compte sur de plus nombreuses, quand nous serons convenablement installés. Je ne vous parle que de la quantité et non de la qualité de mes chrétiens ; car, sous ce rapport, il faudrait en rabattre beaucoup. Autrefois c'était au Bông-son qu'étaient les meilleurs chrétiens. Il a plu à Dieu de les rappeler à lui à peu près tous. A leur place, il ne reste que de pauvres néophytes. Il faut donc aller de l'avant, sans comparer le présent au passé, sous peine de se décourager.

Si vous saviez l'ennui que me donnent mes néophytes, rien que pour déterminer les héritages. Il faut faire et



refaire trois, quatre, cinq fois les partages, sans pouvoir jamais les contenter. Quant aux revendications des biens volés par les païens, il a fallu et il faut encore procéder avec une extrême réserve. Heureusement, ici j'ai eu à faire à des autorités bien disposées. Elles ont toujours jugé en faveur des chrétiens, quoiqu'ils ne puissent pas toujours fournir des preuves bien fortes à l'appui de leurs réclamations; souvent une preuve indirecte suffit. Dès les premiers temps de notre arrivée, nous nous sommes empressés de rechercher surtout les bœufs et les buffles; nous en avons retrouvé à peu près une soixantaine de paires. Grâce à cela, les chrétiens ont pu se mettre presque immédiatement à la culture de leurs champs, qui, heureusement, ne manquent pas. Aussi, matériellement, ils se relèveront assez vite; puissé-je les relever aussi vite moralement. Il ne faut pas croire cependant que nos rizières, nos champs et jardins nous soient rendus sans que les païens aient cherché à nous en voler une bonne partie. Ce serait peu les connaître que de les croire aussi intègres; ils sont au contraire fourbes au-delà de toute imagination et le recouvrement des biens-fonds sera encore pour longtemps une de mes difficultés.

Il n'y a que la peur qui vienne à bout des Annamites. Or, ils étaient sous cette impression au commencement de cette année, quand le Doc-Loc lança un ordre enjoignant de déclarer tous les biens-fonds des chrétiens. Pour le Bong-son, ce fut une providence, car tous les titres de propriété y étant perdus, ces déclarations nous ont servi de titres. Les trois quarts des propriétés à peu près ont été déclarés. Les villages doivent bien regretter aujourd'hui, en voyant comment les choses se passent, de n'avoir pas caché davantage.

Des cinquante villages dans lesquels les chrétiens possédaient plus ou moins de terrains, il n'y en a guère qui n'aient volé quelques morceaux; et il en est dans lesquels ont été volés ainsi dix, quinze, vingt et même trente propriétés plus ou moins grandes. Il y en a peu dont la valeur dépasse 1,000 ligatures (5,000 fr.), mais leur valeur réunie formerait une forte somme. Quel est celui qui se présente comme réclamant? Souvent c'est un enfant, seul reste de la famille propriétaire, ou une personne peu apte à se débrouiller, surtout devant des mandarins et contre des gens roués en chicane et procès, ayant à leur disposition, outre le mensonge, parfois des titres et des témoins faux, il est vrai, mais dont il faut prouver la fausseté. J'ai réuni les plus habiles de mes chrétiens, que j'envoie à droite, à gauche, prendre des informations. Il ne faut pas oublier que tous les titres de propriété sont perdus, et cependant nos réclamations doivent être appuyées de preuves. Ce n'est pas facile, mais on y arrive, à force de recherches. On présente alors une plainte au mandarin, qui, étant bien disposé, juge ordinairement en faveur des chrétiens.

\*  
\* \*

Une dizaine de mandarins, en venant ici il y a un an et demi, envoyés par la Cour, avaient tous, moins un, été massacrés, un peu au sud de Lai-Giang. Voilà un crime qui n'est pas resté impuni. Plus de soixante inculpés sont déjà en prison, les fers aux pieds et la cangue au cou, et ce n'est pas encore fini, car on ne veut laisser échapper aucun des coupables. Quelques mois auparavant, près de 7,000 chrétiens étaient massacrés, avec la dernière barbarie, au même Bong-Son, et pour ce crime énorme, personne n'est inquiété!

\*  
\* \*

Depuis que je suis ici, je ne sais pas ce qui se passe dans les autres parties de la Mission; mais, par l'exposé de ma position, vous pouvez juger de ce qui arrive ailleurs, au moins là où les chrétiens ont été décimés, comme au Tu-Ngaiet au Phu-Yen... Est-ce que le gouvernement annamite aurait quelque velléité de nous indemniser? Il y a quelque temps, le grand mandarin de Binh-Dinh a écrit à Mgr Van Camelbeke, pour le prier de faire le relevé de nos pertes et de celle des chrétiens pendant la dernière rébellion. Elles s'élèvent, au Bong-Son, à un peu plus de deux millions de ligatures (un million de francs).

Ma lettre est déjà trop longue. Je comptais vous parler encore de mon orphelinat, mais ce sera pour plus tard.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII a été célébré en grande pompe dans l'Inde entière. La relation suivante de cette solennité à Ootacamund a été adressée à la Propagande et nous est communiquée par notre correspondant de Rome.

« Le soir du 31 décembre, une grande illumination couronnait de lumières l'église paroissiale de cette petite localité située à une centaine de kilomètres au nord de Coïmbatore. Selon l'usage du pays, des feux d'artifice et des pétards témoignaient de l'allégresse générale.

« Le 1<sup>er</sup> janvier, Mgr Aiuti, délégué apostolique, se rendit à l'église pour assister en vêtements pontificaux à la messe solennelle, qui fut célébrée par le secrétaire de la délégation. Un concours immense de fidèles se pressait dans le saint lieu et un grand nombre s'approchèrent de la table sainte. Mgr Aiuti donna la bénédiction papale qui fut suivie du chant du *Te Deum*.

« A l'issue de la messe, les excellents catholiques d'Ootacamund donnèrent lecture au représentant du Saint-Père de deux touchantes adresses où ils exprimaient leur vénération et leur filial attachement envers la personne auguste du Souverain Pontife. »



## INFORMATIONS DIVERSES

**Birmanie méridionale.** — M. Eugène Luce, prêtre du diocèse de Rouen, missionnaire apostolique à Rangoon, écrit la lettre suivante :

« En ce moment, nous travaillons à établir un hôpital pour les femmes sans asile. Si cet établissement pouvait être un jour occupé par les Petites-Sœurs des Pauvres, j'en serais le plus heureux des hommes : mais patience, laissons faire la bonne Providence.

« Outre cette œuvre qui exige bien des ressources, d'autres me regardent d'une manière spéciale. Je vous parlerai d'abord de l'école des Frères. C'est un magnifique établissement sans doute, mais où le bon Dieu n'a pas encore trouvé une demeure digne de lui. Le local qui nous sert d'oratoire, est bien modeste, et surtout insuffisant pour contenir nos cent soixante enfants. C'est pitié de les voir serrés les uns contre les autres durant les offices du dimanche et la messe de tous les jours, en ces pays chauds particulièrement. Heureusement, une bonne brise qui souffle du côté de la rivière vient nous rafraîchir de temps en temps. Mgr le vicaire apostolique a manifesté plusieurs fois aux Frères, l'intention de leur bâtir une chapelle; mais pour cela des ressources considérables sont nécessaires. Notre sainte religion y gagnerait; car nos enfants ont un goût marqué pour les cérémonies et les chants de la liturgie. Daigne la Providence venir à notre secours, en suscitant parmi nos chers compatriotes quelques âmes généreuses qui veuillent bien être *hiaungtegas* comme disent les Birmans, c'est-à-dire bienfaiteurs ou plutôt fondateurs d'églises. Nous leur promettons à l'avance une large part dans notre reconnaissance et dans nos prières, et, une fois l'église bâtie, une messe tous les mois à perpétuité.

« Une autre œuvre, intimement jointe à l'école des Frères, devient plus urgente de jour en jour à mesure que le nombre de nos jeunes gens chrétiens va grandissant. Je veux parler d'un cercle catholique. Déjà j'ai pu commencer quelque chose dans ce sens. Une confrérie de la Sainte-Vierge, érigée depuis cinq mois et qui se compose déjà de vingt membres, et une musique instrumentale qui se forme, sont déjà le germe d'une belle association de jeunes gens.

« Les protestants nous talonnent de près avec leurs œuvres de philanthropie. Ainsi dernièrement, ils ont établi des écoles du soir pour les jeunes ouvriers birmans: ce que nous n'avons pas encore. Mais la Réforme ne réussira jamais à s'implanter d'une manière durable dans l'esprit et encore moins dans le cœur des indigènes. Les principaux obstacles à la diffusion du protestantisme sont, outre le libre examen de la doctrine, le mariage des ministres et l'absence de religieux et de religieuses. Un Birman, en effet, ne saura jamais comprendre qu'on peut être *ponghée* (prêtre) et avoir une femme. C'est entièrement contraire à toutes ses idées, si bien que, pour lui, un talapoin ou *ponghée* qui prend une femme perd *ipso facto* son caractère et sa dignité. Il se défroque, comme on dit vulgairement, en quittant son habit jaune et redescend au rang des simples mortels devant *Gaudama* et devant les hommes. Les religieuses et les religieuses sont aussi des personnages nécessaires dans le culte bouddhique, et un Birman ne comprendra jamais qu'on puisse les exclure de quelque religion que ce soit.

« Espérons que, malgré tous les efforts de l'impiété et du paganisme, le jour de la grâce se fera dans ces intelligences si grossières encore, si ignorantes du surnaturel, et que la foi pénétrera enfin ces cœurs endurcis. Catholiques de France, si heureux de connaître le vrai Dieu, de l'aimer et de le servir, n'oubliez pas dans vos prières et dans vos bonnes œuvres tant d'âmes assises encore à l'ombre de la mort. »

**Pondichéry (Hindoustan).** — M. Claude-Marie Mignery, de la Société des Missions Etrangères de Paris, missionnaire dans le diocèse de Pondichéry, nous écrit le 1<sup>er</sup> décembre :

« J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Une partie de ma belle église de Kanaroo-Poudour vient de s'écrouler, et le reste

menace ruine à tel point que j'ai dû condamner les grandes portes et mettre une barrière dans la nef. Par suite des pluies continuelles de ces derniers jours, l'humidité a pénétré la voûte entière; de nouvelles fentes se sont produites, et les murs sont lézardés de part en part. Me voilà dans la nécessité de construire sans délai une espèce de hangar que je couvrirai avec de la paille et des feuilles. Ce sera là, désormais, l'église où je dirai la sainte messe et le lieu de la prière pour mes chrétiens. Mais il faut songer à construire une église plus solide et plus grande que l'ancienne.

« Le missionnaire dans l'Inde a tout juste de quoi pourvoir à sa subsistance; les chrétiens ne sont point riches, tant s'en faut ! Celui qui peut se nourrir d'un bout de l'année à l'autre, est un seigneur. Combien parmi eux doivent, durant de longs mois, se contenter du régime de demi-ration. Cette année même, j'ai dû m'ingénier afin de trouver du travail à une quarantaine de pères de famille qui n'avaient plus un grain à manger. Je m'adressai à un ingénieur de chemin de fer qui faisait travailler au grand pont de Padalam. Ma demande fut bien reçue, et je dois dire, à la louange des ingénieurs anglais, qu'ils ont accordé pleine et entière liberté à mes chrétiens de venir à la messe et de sanctifier le dimanche.

« Je n'ai donc pas à compter sur les secours de mes néophytes. Ils feront les charrois nécessaires et serviront les maçons, c'est tout ce qu'on peut exiger d'eux; mais qu'est-ce que cela ? Vous savez combien tout est cher dans l'Inde. Le bois, les briques, la chaux, il faut tout acheter, et à des prix exorbitants. Mais, avec l'aide de Dieu et les secours des bonnes âmes, l'église de Kanaroo-Poudour se relèvera de ses ruines. Je connais trop les merveilles de la charité pour désespérer un seul instant.

« Permettez-moi un souvenir : lorsque j'étais vicaire dans une petite paroisse du diocèse de Lyon, au sommet des Cévennes, j'ai vu de pauvres servantes, de pauvres filles, dont le cœur était plus grand que la fortune, m'apporter secrètement, pour la Propagation de la Foi, des pièces d'or gagnées à grand-peine. Aussi j'espère qu'il se trouvera sur notre terre de France quelques âmes qui me viendront en aide. Si le missionnaire, hélas ! n'est qu'un serviteur inutile, ses chrétiens sont assurément bien dignes d'intérêt.

« Comme moi, ils sont pour ainsi dire étrangers sur cette terre.

« Attirés par nos missionnaires qui les avaient baptisés, ou chassés par la famine, ils vinrent, il y a un demi-siècle, des rives de la Kistnah, pays télégu, s'établir à Virasicondham, village païen qui se trouve dans le pays tamoul, à égale distance de Madras et de Pondichéry. A l'origine, la colonie ne se composait que d'une dizaine de familles, ce qui suppose une population de cinquante à soixante individus. Les commencements furent, comme toujours, fort laborieux. On s'installa tant bien que mal, et l'on se mit à cultiver. Mais les païens voyaient de mauvais œil ces nouveaux venus dont la religion et la langue étaient différentes des leurs. Ils s'avisèrent d'un stratagème. Le village chrétien se trouvait bâti entre le village païen et un rocher où l'on avait placé une idole.

« — Il faut, se dirent les païens, mettre nos dieux sur des chars et les conduire au rocher en passant avec tambours et trompettes au beau milieu du village chrétien. »

« Ayant eu connaissance du projet, nos chrétiens ne perdent pas de temps; ils barricadent le chemin et se préparent, hommes et femmes, à faire aux païens une chaleureuse réception. A peine les chars arrivent-ils au village, que les coups de bâton se mettent à pleuvoir comme grêle. Quoique bien supérieurs en nombre, les païens furent déconcertés; mais ils portèrent plainte au gouvernement. La police intervint et il fut décidé que les païens pourraient passer à travers le village pour leurs processions et enterrements. Cette sentence était pour les chrétiens une honteuse défaite.

« Ils répondirent :

« — Nous ne souffrirons jamais que les diables des païens traversent notre village. Puisque la loi nous donne tort, nous quitterons cet emplacement et irons nous établir ailleurs. »

« Ce qui fut dit, fut fait. Ils s'en allèrent construire un nouveau village sur la lisière d'une forêt, à un mille de Virasicondham :



c'est le village actuel de Kanaroo-Poudour. Depuis lors, la bénédiction du ciel est tombée sur ce peuple; aujourd'hui Kanaroo-Poudour compte six cents âmes. Je ne parle pas de six cents autres chrétiens qui demeurent dans le voisinage et qui viennent à l'église. »

**Victoria Nyanza** (*Afrique équatoriale*). — Mgr Léon Livinhac, vicaire apostolique du Nyanza, écrivait dernièrement une lettre à laquelle nous empruntons les lignes suivantes :

« Nos orphelinats comptent aujourd'hui 188 enfants ou jeunes gens, arrachés aux horreurs de l'esclavage.

« Les missionnaires, en adoptant ces pauvres créatures abandonnées, assument tous les devoirs du père de famille. Il leur faut vêtir, nourrir, loger, établir leurs fils adoptifs. Ne croyez pas cependant que nous élevions nos enfants dans le luxe européen. Tout en tâchant d'améliorer leur sort, même au point de vue matériel, nous ne les tirons pas de leur genre de vie indigène. Un petit pagne de cotonnade blanche, une peau de chèvre, une écharpe d'étoffe d'écorce d'arbre, ou une petite blouse, là où l'étoffe d'écorce est inconnue, constituent tout leur costume. Il n'est question ni de coiffure, ni de chaussure. Le nègre n'en sent pas encore le besoin; son crâne épais est impénétrable aux rayons, si brûlants, du soleil de l'Afrique équatoriale; et ses pieds, durcis dès les plus tendres années, sont préférables aux meilleures semelles, car ils durent autant que la vie.

« Leur nourriture est celle des indigènes. Quand midi sonne, tout le monde fait honneur au frugal repas, surtout si, ce qui arrive de temps en temps, le plat de bananes, de patates ou de farine de sorgho, est relevé par les intestins d'un mouton ou d'une chèvre, mets favori des nègres. Ils se gardent bien de le gâter, en enlevant, à l'aide de l'eau, ce qui lui donne son parfum; mais ils se contentent de couper les boyaux à deux ou trois endroits et de les secouer. Table, assiettes, cuillères, fourchettes, rien de tout cela ne figure dans le repas de nos négroïdes. Armé de la seule fourchette d'Adam, notre petit monde se tire d'affaire avec une merveilleuse dextérité.

« Comme nos enfants seront un jour obligés de gagner leur vie, nous nous efforçons de leur donner l'amour du travail. Ils passent la plus grande partie de la journée à cultiver la terre ou à nous aider dans nos divers travaux matériels. Quelques-uns commencent à savoir maçonner; d'autres travaillent le bois; d'autres sont assez habiles dans l'art culinaire, pour préparer les repas, du reste fort peu compliqués des missionnaires. Avec sa peau d'ébène, le noir, au milieu des marmites et de la groisse, se trouve dans son élément: rien n'est capable de le salir.

« Après le travail, tous les jours, nous faisons à nos orphelins une classe de lecture et d'écriture. Mais notre grand soin est de leur apprendre le catéchisme. C'est par la religion seule que nous espérons transformer ces pauvres âmes. A peine commencent-ils à prier, qu'un changement sensible s'opère en eux, et ce changement est tout à fait extraordinaire, quand les eaux du saint baptême viennent les purifier et les faire enfants de Dieu. Il n'est pas un missionnaire qui n'ait admiré cette transformation, véritable prodige de la grâce... »

**Nouvelles-Hébrides** (*Océanie*). — Le R. P. Gautret, Mariste, missionnaire à Port-Olry, écrit à sa famille la lettre suivante, que nous empruntons à la *Semaine religieuse* de Nantes :

« Nos pauvres sauvages vivent comme des animaux dans leurs bois; hommes, femmes et enfants sont absolument sans vêtements. Ils ont la même couleur que les Calédoniens, mais ils ont l'air moins farouches, tout en étant païens comme eux.

« Les enfants sont très intéressants, très ouverts; ils s'approchent très facilement et n'ont pas peur de nous parler. Vous ne les comprenez pas, bien entendu; aussi ils rient de bon cœur. Alors ils s'efforcent, par une multitude de signes ou de grimaces, de faire comprendre ce qu'ils veulent dire. Que j'aime entendre ces petits êtres qui, après vous avoir bien harangué, vous disent à leur départ: « ... *Malro, réneabole, lakeréne, alame!* — Tu restes, je m'en vais, au revoir, à demain. » Jamais ces pauvres sauvages n'oublieront de dire ces paroles, quand ils quittent une personne qu'ils veulent honorer.

« Ils sont simples et naïfs! Voyez plutôt. Un jeune garçon était venu à notre petite case et y était resté quelque temps. Au moment de son départ, il ne retrouvait pas sa hache. Il se présente à mon compagnon et lui dit :

« — Puisque j'ai perdu ma hache dans le village du missionnaire, c'est à toi à la payer.

« — Oh! répond le Père, comme tu raisones! Quand j'irai chez toi, si je perds mon livre sacré (bréviaire), ce sera à toi de me le payer.

« — Non, non! dit le brave Canaque.

« — Alors, soyons quittes. »

« Ce qui intrigue beaucoup les jeunes Hébridiens, c'est de me voir si longtemps assis, les yeux fixés sur un livre, immobile, ne remuant pas même les lèvres. Ils se parlent entre eux, puis rient aux éclats. Souvent ils s'approchent et viennent mettre leur tête entre mes yeux et mon livre, pour voir ce qui m'intéresse si fort. Ne voyant rien, ils finissent par se retirer et rire de plus belle. L'autre jour, l'un d'entre eux ne crut pas devoir s'arrêter là. J'étais assis sur un tronc d'arbre, occupé à réciter mon bréviaire, quand le gaillard s'assied à ma droite, ramasse un morceau de journal, le place à trois ou quatre centimètres de ses yeux, appuyant ses coudes sur ses genoux, puis il ne cesse de singer tous mes mouvements, pendant plus d'un quart d'heure.

« J'ai déjà fait plusieurs voyages dans les bois pour dénicher leur village. Ils couchent nus sur la terre nue. Quelques personnes cependant, par exemple le chef, les vieillards, ont un petit tronc de bois pour oreiller.

« Ainsi, voyez quel immense travail, sous tous les rapports, nous entreprenons dans ces îles! Ce ne sera pas trop de beaucoup de prières et de sacrifices pour la conversion de ces bien-aimés sauvages. Nous sommes occupés à faire une maison, car, pour le moment, la pauvre case où nous campons est trop petite. Il y pleut comme dehors. Nous sommes deux Pères, un Frère coadjuteur et quatre chrétiens, venus avec nous de la Nouvelle-Calédonie pour nous aider à installer notre petit matériel... »

## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU P. R. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

(Suite 1)

### III

PILOTES MALADROITS. — L'OPIMUM AU ZAMBÈZE. — SOUVENIRS  
FUNÈBRES A MOPEIA. — RAMONS, C'EST UN BON PATRON!

En arrivant à Vicenti, je fis préparer le déjeuner. Nous avions besoin de réparer nos forces, avant de nous transporter à Mopeia. Pendant que les cuisiniers sont en train de mettre le pot-au-feu, je m'installe sur la berge élevée du fleuve et j'assiste à une scène vraiment comique. Quinze ou vingt noirs étaient occupés aux grandes manœuvres qui doivent avoir lieu au port de Mutakataka: je veux dire les manœuvres nécessitées par le passage d'une embarcation du Zambèze au fleuve Kuakua, à Mopeia.

Comme il n'y a pas de communication par eau au temps de la sécheresse entre Vicenti et Mopeia, les voyageurs sont obligés de faire transporter par terre les bagages et les embarcations et souvent il ne faut pas moins de cinquante ou soixante hommes pour exécuter cette besogne!

Au moment où nous venions d'aborder, une troupe de nègres étaient en train de tirer hors du Zambèze un canot assez lourd; mais ils s'y étaient pris tout de travers.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 9 et 16 mars.



Les eaux du Zambèze étaient basses et le fleuve à cet endroit a une berge de quatre ou cinq mètres de haut et même davantage, car il n'est pas rare que, d'une journée à l'autre, les eaux baissent de vingt à trente centimètres ! Il serait curieux de savoir combien de fardeaux et de ballots ont fait là des culbutes, entraînant dans leur chute, des porteurs que l'on croyait morts ! Mais ces nègres sont de fer, ils se relèvent, se frottent les côtes ou la tête, et, deux minutes après, ils se remettent à l'œuvre comme si rien n'était arrivé.

Mes vingt noirs étaient là depuis plusieurs heures à tirer leur canot au bout d'une longue corde et essayaient de lui faire gravir la pente abrupte et escarpée du fleuve. C'étaient

des cris, des efforts, des poussées qui auraient dû être couronnés d'un meilleur succès. Mais en vain ! Le capitaine roule sur le sable ou tombe plusieurs fois à la renverse au milieu de l'eau et ses hommes n'avancent pas.

Un grand nombre d'autres nègres sont spectateurs silencieux de cette scène amusante et ne croyez pas qu'ils daignent prêter le plus petit service. C'est le cas ici ou jamais : rien pour rien. J'allais bientôt moi-même éprouver le mauvais vouloir et les exigences mesquines des nègres de Mutakataka !

Le déjeuner fini, je fis une dernière visite à M. de Rosario et au Capitan-Mor de l'endroit. La chaumière de ce personnage est coquette et luxueuse. J'essayai de me procurer



ZAMBÈZE. — ANCIENNE MAISON DE LA PLANTATION D'OPIMUM A MOPÉIA; d'après un dessin du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir le texte).

des hommes pour transporter ma barque. Impossible d'en réunir le nombre suffisant. Tous les noirs à qui je m'adressais demandaient le double du paiement accoutumé. Ils me voyaient dans l'embarras et ils voulaient en profiter. Mais, à leur grand désappointement, je pris le moyen le plus sûr et le plus expéditif : ce fut de m'adresser au commandant de Mopeia. Celui-ci me procura sans difficulté les porteurs voulus. Le soir même, tous nos bagages étaient emmagasinés dans notre maison de Mopeia et le lendemain matin, la barque était dans les eaux du Kuakua.

\* \* \*

Entre Mopeia et Vicenti se trouve une vaste plaine, où

l'on a tenté, en 1874, d'introduire la culture de l'opium, mais avec si peu de résultats, qu'aujourd'hui les travaux sont abandonnés et la Compagnie est en liquidation. Voici comment M. Charles Courret parle de la culture de l'opium à Mopeia dans son ouvrage : *A l'Est et à l'Ouest dans l'Océan indien*, dont la deuxième partie est consacrée à l'expédition scientifique qui eut lieu au Zambèze en 1880, sous la direction de MM. Paiva d'Andrade et de Lastours :

« Une concession de 20,000 hectares, dit M. Courret, a été donnée par le gouvernement portugais à la Compagnie qui s'est établie à Chaima, entre Mopeia et Mutakataka. C'est la première exploitation tentée au Zambèze, il y a quelques années, par l'homme énergique qui la dirige, M. Paiva



Raposo. Après de nombreux tâtonnements dus à l'inexpérience du cafre auquel la culture de l'opium était absolument étrangère, M. Paiva Raposo a fini par obtenir d'excellents résultats avec cinquante travailleurs hindous recrutés à Bombay.

« Cent hectares sont déjà en exploitation et ces cent hectares sont divisés en une infinité de petits carrés s'irriguant au moyen de pompes qui puisent l'eau dans les lagunes situées au milieu de la plaine. La plante se développe admirablement sur ce sol riche où les capsules atteignent des dimensions inusitées. La récolte du narcotique se fait sous la direction des Hindous qui incisent les capsules et laissent recueillir par les noirs les gouttelettes qui s'en

échappent. Ce travail minutieux et de patience plaît assez aux Cafres ; quelques-uns même pratiquent très habilement les incisions, et si la manipulation n'était point autant une question de tour de main, l'on pourrait dès aujourd'hui, se passer des Hindous.

« Relativement à celle des noirs, la main-d'œuvre des Hindous est fort coûteuse, car le voyage de Bombay à Quilimane est aux frais de l'engagiste qui, en dehors des quinze roupies mensuelles, est tenu de leur fournir une certaine quantité de riz, blé, haricots, sucre, sel et poudre de carry. Les deux cents Cafres attachés régulièrement à l'exploitation coûtent moins que les cinquante Hindous.

« Le prazo de Mopeia appartient à la Compagnie d'opium,



NOUVELLE-GUINÉE. — LA PREMIÈRE RÉSIDENCE DES MISSIONNAIRES DU SACRÉ-CŒUR A YULE-ISLAND ; d'après un dessin du R. P. Vérius (voir page 140.).

et c'est au moyen du recrutement qu'elle se pourvoit de travailleurs. A cet endroit, le monopole a de graves inconvénients : la main-d'œuvre est difficile à trouver, lorsqu'on désire passer des marchandises du Kuakua sur le Zambèze. »

\*\*\*

Nous séjournons deux jours entiers à Mopeia afin de nous procurer de nouveaux rameurs. Le lendemain, nous visitons le village, et c'est vite fait. On sent que la guerre a passé par là ! L'église tombe en ruines, notre résidence est abandonnée et dépouillée de tout. Les maisons européennes se réduisent à deux ou trois ; le reste du village est uniquement composé de cahutes de nègres. Quelques-uns des

anciens élèves de notre école viennent me visiter et me demander des livres de prières. Pauvre Mopeia ! On ne voit que ruines et désolation partout. Et cependant cet humble coin de terre nous a coûté déjà bien des sueurs, des fatigues, et surtout de précieuses vies. Au cimetière, nous allons prier sur la tombe de nos vénérés défunts, Pères Help, Viérin, de Vestenech et Frère Dooling, tous moissonnés à la fleur de l'âge et au début de la carrière apostolique !

Le mercredi, 11 août, à cinq heures du matin, nous nous mettons en route, le Kuakua a assez d'eau pour laisser passer une barque peu chargée. Nous étions dans les conditions voulues.

Je ne vous parlerai pas des deux premières journées de



descente sur le Kuakua ; de toutes les excursions au Zambèze, c'est le voyage le plus insipide que vous puissiez imaginer. Figurez-vous en effet, un ruisseau étroit et tortueux ayant des berges de deux ou trois mètres d'élévation, couvertes d'herbes et d'arbustes touffus, sans vue, sans horizon et presque sans air, infestées de nuées de moustiques, et vous aurez l'aspect du trajet entre Mopeia et Inyando. A Inyando finit le Kuakua et commence le Quéli-manensé ; l'horizon se découvre et le paysage est plus varié. Là, vous éprouvez l'effet du flux et reflux de la mer ; les rameurs profitent du courant ascendant et descendant pour accélérer leur marche. Dans le but de profiter de la marée descendante, nous nous arrêtons plusieurs heures à Inyando où M. Roman de Jésus a un magnifique établissement de distillerie de différents produits de l'Afrique et de l'Inde.

\*  
\* \*

Nous nous embarquons à six heures du soir par un magnifique clair de lune ; cette fois, tous mes compagnons de route s'étaient fait des couchettes sur les malles ou les caisses de l'embarcation. Les enfants ballotés par les flots se mirent bientôt à dormir. Cet âge est sans souci et facile à contenter ! Le Quéli-manensé va s'élargissant de plus en plus et n'offre de deux côtés qu'une vaste nappe d'eau étincelante comme un miroir, et les hauts arbres perdus dans une demi-lumière présentent les formes les plus fantastiques !

Les mariniers, pour tuer le temps et se donner du cœur, se sont mis à chanter et le capitaine, qui entonne les couplets, a une voix de stentor. Leurs chansons accompagnent et règlent le mouvement des rames : ce sont des improvisations monotones, des louanges et des flatteries multipliées à l'adresse du chef de la barque. Ils disent :

Ramons, ramons, en avant !... c'est un bon patron ! C'est le pourfendeur de montagnes ! un maître toujours content... qui donne beaucoup à manger, quelquefois de l'eau-de-vie !... de l'eau-de-vie nous en aurons encore, si nous ramons vite et bien et sans relâche ! Cacice ! Seigneur !... Es-tu content de nous ?... nous sommes contents de toi !... Ami, connais-tu Cacice ?... Quel est l'arbre au pied duquel je dors ? qui m'abrite sous son feuillage ? c'est Cacice !... Le médecin qui me guérit ? c'est Cacice ! l'ami qui me donne de l'étoffe pour me couvrir ? c'est Cacice !... et des perles pour orner ma tête ? c'est Cacice !

Et la chanson continuait ainsi durant des heures sur le même ton et avec la même harmonie.

A une heure après minuit nous avons la marée montante ; nous sommes obligés de nous arrêter ; nous jetons l'ancre un peu au hasard dans un endroit marécageux et couvert d'herbes aquatiques. Les rameurs, vaincus de sommeil et de lassitude, sont déjà à dormir assis ou accroupis à leur banc. La marée continue cependant à monter ; elle monte si bien, que la barque ne tient plus sur ses ancres. Le courant l'emporte à la dérive et va nous jeter au milieu des branches d'un grand arbre qui s'inclinait sur le fleuve. Nous sommes réveillés par le choc. Il était temps de remédier à notre situation ; quelques minutes plus tard, le cas eût été critique.

(A suivre).

## DÉCOUVERTE D'UN GRAND FLEUVE EN NOUVELLE-GUINÉE

### DEUXIÈME PARTIE (1)

#### Exploration du Fleuve Saint-Joseph.

LETTRE DU R. P. COUPPÉ, DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN MÉLANÉSIE.

Port-Léon, à l'île Yule (Nouvelle-Guinée),  
en la fête de Pentecôte 1887.

Notre projet de remonter le fleuve Saint-Joseph est aujourd'hui réalisé... Oui, nous avons forcé l'entrée de cette partie de la Nouvelle-Guinée que le démon aurait voulu nous fermer... Nous avons trouvé la voie qui conduit à la moisson que le sacré Cœur nous avait préparée. Mille actions de grâces lui soient rendues ! Quelle est abondante cette moisson, et elle est mûre ! Que les ouvriers accourent donc nombreux à l'appel du Père de famille !

#### LES PRÉPARATIFS.

Voici le récit de notre expédition.

Notre double pirogue étant achetée, nous n'étions plus arrêtés que par le manque absolu des provisions les plus indispensables pour un si long et si pénible voyage. Une excellente catholique de Thursday, informée de notre détresse extrême, nous envoya ces provisions par le bateau suivant. Que Notre-Seigneur la récompense au centuple ! Après quelques jours, il y eut une amélioration sensible dans les santés ébranlées par les privations. Nous fixâmes aussitôt notre départ au mardi 17 mai.

Pour trouver les huit hommes qui nous étaient nécessaires, nous rencontrâmes de sérieux obstacles dans l'horreur de nos naturels pour le travail, dans leur cupidité qui leur fait craindre que nous portions dans les villages voisins le tabac et autres objets que nous donnons ici, surtout dans leur pusillanimité quand il s'agit d'aller dans une tribu étrangère. Nous aurions probablement échoué, comme tant d'autres explorateurs, sans une circonstance providentielle. Béra et Raouma, nos deux principaux chefs de Yule, sont originaires de l'intérieur qu'ils ont abandonné dès leur jeune âge, apparemment pour échapper à la vengeance de quelque ennemi. Le fait est que, d'après leur aveu, le père de Raouma a été tué dans un combat, et celui de Béra n'a dû son salut qu'à la fuite. Béra connaît encore la langue de sa tribu et a reçu plusieurs visites de son frère ; mais ni lui ni Raouma n'avaient revu leur patrie. Pensant que la haine de leurs ennemis serait éteinte, et, se sentant du reste en sûreté avec nous, ils acceptèrent d'être nos guides. Il fut facile ensuite de trouver les six autres. Une hache devait être pour chacun le prix des services. Vingt fois nous leur rappelâmes le jour et l'heure du départ, vingt fois ils jurèrent d'être fidèles. Nous eûmes bientôt une nouvelle preuve de ce que vaut la promesse d'un Papou.

A l'heure convenue, personne n'avait paru... Nous des-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9 et 16 mars et la carte page 92



descendons au rivage avec armes et bagages, espérant qu'ils allaient accourir : ils nous font dire qu'ayant à manger un porc tué la veille, ils ne viendraient que plus tard. Le P. Vérius court au village pour leur rappeler leur engagement : il les trouve assis autour des marmites bouillantes... En pareil cas, les meilleures raisons sont sans valeur, un Papou n'a plus d'oreilles. Le Père dut revenir sans même avoir obtenu l'assurance qu'ils viendraient après le festin.

Nous rentrons à la maison. Vers la nuit, Raôuma accourt et annonce que les autres se disposent à venir et qu'ils seront au rivage en même temps que nous. Nous descendons avec lui ; nous allumons un grand feu pour éclairer leur marche, nous attendons une heure, deux heures ; nous envoyons une estafette, ... ni les guides, ni l'estafette n'apparaissent ! Ne pouvant plus partir à une heure si avancée, nous rentrons à la résidence en priant le sacré Cœur de ne pas permettre au démon de renverser ce projet conçu dans la seule vue de sa gloire. Sans doute il avait voulu éprouver notre patience et nous soustraire à une tempête et à une pluie diluvienne survenues pendant la nuit.

#### LE PREMIER JOUR.

Le lendemain, nous terminions nos messes quand tous nos gens arrivèrent. Honteux comme des écoliers pris en faute, ils essayèrent timidement une excuse, disant qu'ils avaient prévu l'ouragan de la nuit. Nous étions trop heureux de les avoir pour insister sur leurs torts. Nous partons sur-le-champ, le P. Vérius, le F. George et moi, emportant avec nous la bénédiction du R. P. Navarre et l'assurance des prières de tous.

Vers neuf heures, notre embarcation quittait Port-Léon. (voir les gravures pages 133 et 139)."

Poussée par huit pagaies mues en cadence, elle glissait légèrement sur les eaux tranquilles de notre magnifique baie de Hall-Sound. Nous récitons ensemble les prières de l'*Itinéraire*, et nous nous abandonnons à la garde du sacré Cœur. C'est alors que nous nous sentions pleinement les *Missionnaires*, c'est-à-dire les *envoyés* de ce divin Maître, puisque c'est à sa voix et pour sa gloire que nous entreprenions cette expédition dans des contrées inexplorées ; puisque nous allions à la recherche d'un peuple encore assis à l'ombre de la mort pour lui annoncer la *Bonne Nouvelle* !

Sans beaucoup d'imagination, vous pouvez vous représenter notre nacelle. Comme je vous le disais dans ma lettre précédente, cette *rêba-rêba*, de treize mètres de long sur un mètre cinquante de large, est une double pirogue, consistant en deux troncs d'arbres creusés et reliés côte à côte à une petite distance par des traverses surmontées elles-mêmes d'un plancher. Elle est mue, quand la profondeur le permet, à l'aide de longues perches nommées *id* (ou *kâka* lorsque ces perches sont terminées par des crochets), par des pagaies nommées *Bôté*, ou par une longue voile en natte dressée sur deux grandes perches que l'on peut, selon le vent, transporter à gauche ou à droite de l'embarcation. Sur l'arrière, que nous nous étions réservé, nous avions installé une tente où nous pouvions nous abriter contre le soleil ou les intempéries, au besoin même coucher pendant la nuit.

Nos hommes occupaient le reste de la pirogue où ils entretenaient le feu destiné à allumer leur pipe, à cuire leurs aliments consistant en riz et en sagou, et à éloigner les moustiques.

De Port-Léon aux bouches du fleuve, la baie mesure environ deux lieues. D'après nos renseignements, il fallait une bonne journée pour arriver avant la nuit de l'embouchure au premier village situé sur la rive. Pour n'avoir pas à coucher sur le Saint-Joseph, où, paraît-il, à la faveur des ténèbres, nous aurions pu être attaqués et dévorés par les crocodiles, nous ne voulions pas nous y engager dans la soirée. Aussi notre seul objectif pour ce premier jour fut d'aller nous abriter à l'embouchure pour y passer la nuit.

La marée était basse ; à mesure que nous approchions du vaste delta formé par les cinq ou six bouches du Saint-Joseph, nous apercevions à découvert les bancs de vase qui l'avoisinent et sur lesquels se promenaient et pêchaient des ibis blancs, des échassiers de différentes espèces, des volées de canards et autres oiseaux aquatiques. Ces bancs s'avancent également sous les eaux à plus de deux kilomètres dans la baie, et rendent très difficile, à marée basse, l'entrée du fleuve ; à moins qu'on ne connaisse parfaitement les détours de la passe, on est exposé à rester sur ces bancs jusqu'à ce que la marée remonte. C'est ce qui ne tarda pas à nous arriver. Plus loin, quatre pirogues de pêcheurs étaient dans le même cas. Sur un signal des nôtres, une douzaine de ces pêcheurs sautent à l'eau et nous arrivent, chargés de poisson, de cocos et de noix d'arcc que nous achetons avec du tabac. Les uns étaient du village de Rapa, les autres de celui de Bioto. A certaines époques, ils viennent pêcher à l'embouchure du Saint-Joseph où le poisson surabonde ; ils en font une grande provision qu'ils enfument. La plupart de ces poissons avaient un mètre de longueur et ne pesaient pas moins de vingt livres. Ce fut donc une bonne rencontre pour nous et surtout pour nos hommes qui avaient de quoi festoyer pour plusieurs jours.

Après dîner, nous pouvons entrer dans une des bouches du Saint-Joseph avec la marée montante. Vous ne sauriez croire quel charmant spectacle présentent ces bouches dont les eaux, se divisant et se subdivisant à plaisir, décrivent les plus capricieux détours, et forment de tous côtés des îlots recouverts de bosquets impénétrables où s'ébattent et chantent à l'envi les oiseaux les plus divers. Quelques-uns rivaliseraient avec le bouvreuil, la fauvette et le rossignol de nos contrées.

Nous faisons halte dans un petit bras, près d'un de ces îlots, à proximité des pêcheurs. Pendant que ceux-ci coupent des branches sur les rives et les attachent au-dessus de leurs pirogues, en forme de dressoir sur lequel ils enfument le poisson durant la nuit, les nôtres se construisent sur notre embarcation la hutte qui doit les abriter pendant leur sommeil. Nous admirions leur savoir-faire pour ces sortes de travaux.

Avant la nuit, nous allons à la recherche d'un lieu plus favorable, car les moustiques habitent ici par légions, et défient tout sommeil. Nous contournons plusieurs îlots ; nous traversons plusieurs courants ; chemin faisant nous recueillons notre provision de bois sec, et nous venons nous fixer



à l'entrée d'une autre bouche, de telle façon que, tout en étant protégés contre les vagues de la baie, nous fussions sous la brise de la mer qui refoulerait les moustiques. Jugez si nos sauvages sont pratiques !

Sur les planches disjointes d'une pirogue, notre repos ne pouvait être des meilleurs ; aux moustiques, qui surent trouver entrée sous nos moustiquaires, avait succédé une pluie de plusieurs heures, contre laquelle notre tente fut impuissante à nous protéger. Mais ces incommodités ne sont-elles pas l'apanage de la vie du missionnaire ; ne sont-elles pas aussi son mérite, sa joie et le meilleur garant du succès de ses travaux ?

#### DEUXIÈME JOUR

Nous nous réveillons dans les allégresses de l'Ascension. Tout en regrettant d'être privés de célébrer le saint sacrifice en cette belle fête, c'était pour nous une grande consolation de commencer la montée du Saint-Joseph au jour du triomphe de Notre-Seigneur sur le démon ; nous aimions à trouver dans cette coïncidence le présage du nouveau triomphe qu'il se préparait à remporter, dans ces contrées, contre ce cruel ennemi des âmes.

Dès six heures et demie, nous nous mettons en mouvement. De la bouche Kémélou, où nous étions, nous entrons dans une autre nommée Owapoua par laquelle nous arrivons, après une demi-heure, dans le grand lit du Saint-Joseph. Ici doit commencer notre pénible ascension.

\* \*

Nous étions encore anxieux de savoir si nous réussirions à vaincre la violence du courant. Heureusement, pour le début, nos rameurs étaient pleins d'entrain. Après leur avoir donné quelques instants pour fumer et prendre haleine, nous commandons l'assaut.

Aussitôt, les huit pagaies, tenues par ces mains vigoureuses, se meuvent à l'unisson, et, à notre grande joie, l'embarcation surmonte le courant et s'avance sans trop de difficulté. En une demi-heure, nous avons laissé sur notre gauche la bouche nommée Ibéaouriri, sur notre droite celle du Baoutzou, qui, tout en tombant directement dans la baie, envoie un embranchement dans le Hilda River : nous avons déjà franchi deux kilomètres. Dès lors nous fûmes presque assurés de notre expédition. Nous ne pouvions cependant affronter le milieu du courant sans rétrograder ; nous étions obligés de serrer de très près le rivage, du côté où le courant était plus faible. Malheureusement rien de plus capricieux que le cours du Saint-Joseph qui change à tout moment sa direction. En conséquence, la plus grande force du courant arrivant tout à coup sur la rive où nous étions, il fallait passer au plus vite sur la rive opposée. Dans cette manœuvre, souvent répétée, qui exigeait tous nos efforts, nous perdions ordinairement du terrain. Malgré cela, à six heures vingt-cinq du soir, nous atteignions sans accident le village d'Akabara : nous avions fait sur le Saint-Joseph plus de seize kilomètres.

(A suivre).

## BENGAL ORIENTAL

### PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE BELGE

Par DOM BÉRENGIER

*D'après les notes de D. WILLIBRORD V..., Bénédictin d'Aflihem.*

Le zélé procureur des missions bénédictines du Bengale oriental et de la Nouvelle-Nursie, l'aimable et savant auteur des *Récits indiens*, nous communique cette pittoresque relation que vient de lui adresser un de ses jeunes confrères.

A mon arrivée dans le Bengale oriental, la ville de Chittagong me fut désignée d'abord comme résidence. Mes supérieurs pensaient, avec raison, que je m'y formerais plus facilement aux travaux apostoliques.

Chittagong est une ville assez commerçante à cause de sa situation sur la rivière Karnojolee qui se jette directement dans le golfe du Bengale. Aussi son port est-il visité par des centaines de vaisseaux à voile qui viennent se charger de riz, d'indigo, de thé, de chanvre et de tous les riches produits de l'Hindoustan. C'est d'ailleurs une cité fort pittoresque, entourée de hautes et belles collines, couvertes elles-mêmes de grands arbres et surtout de magnifiques sycomores. Dans la vallée, on voit briller les eaux de nombreux étangs où la population va se baigner, matin et soir, où les femmes viennent aussi puiser de l'eau, la cruche sur l'épaule, comme du temps d'Abraham. Vraiment, si cette ville se trouvait en Europe, on en ferait un paradis terrestre. Malheureusement la paresse et la malpropreté des Bengalis lui enlèvent une partie de son charme. A côté de quelques beaux édifices, construits par les Anglais, on ne voit que des huttes bengalaises où les indigènes demeurent accroupis, presque nus, durant la moitié du jour, en fumant leur *Houka*. Ces cabanes sont toutes placées à l'ombre des grands arbres, car sans cette précaution elles seraient balayées, comme la paille, par les terribles cyclones, assez fréquents dans cette contrée.

Pour me rendre compte de la configuration du pays, je montai, un jour, sur la terrasse de notre église, et je vis que Chittagong ressemblait de cette hauteur à une grande forêt, tant les arbres y sont nombreux sur les places et dans les rues. D'ailleurs les bois commencent aux faubourgs et c'est là que l'on rencontre les terribles serpents cobras dont la piqure donne la mort dans quelques instants, et d'autres reptiles qui, s'ils ne tuent pas immédiatement, font pourrir le membre qu'ils ont piqué ou mordu. A peu de distance de la ville s'élève une chaîne de montagnes très boisées ; c'est là le refuge assuré des tigres, des léopards, des chacals qui, chaque soir, descendent de leur repaire et viennent, la nuit, en poussant des hurlements, jusque dans Chittagong. Pour les écarter, les habitants sont souvent obligés d'allumer de grands feux.

Malgré ces précautions, ces bêtes féroces font souvent des victimes et je vous dirai ce qui est arrivé dernièrement à l'un de mes amis. Un tigre lui avait enlevé la plus belle



vache de son troupeau. Il jura de se venger et se mit avec deux Hindous à la poursuite du terrible animal, car, disait-il, il l'avait condamné à mort. La rencontre eut lieu dans la forêt voisine ; mais le tigre ne leur laissa pas le temps d'apprêter leurs armes, et, bondissant sur les deux Hindous, tua l'un et terrassa l'autre. L'Anglais put enfin tirer sur le monstre. La balle conique traversa ses flancs, mais eut encore assez de force pour blesser à mort le second Hindou. Croiriez-vous que mon ami fut traduit devant le juge pour meurtre par imprudence ; cependant il fut acquitté.

Le pays de Chittagong est souvent éprouvé par des tremblements de terre. Ainsi, il m'est arrivé plus d'une fois de voir les légères murailles de la chambre que j'habitais, agitées comme une feuille de papier, et c'est ce qui fait que notre vieille maison est toute lézardée.

\* \* \*

Parlons maintenant du spirituel de la mission. Ici, le champ du Père de famille est très vaste ; mais le plus grand nombre de ceux qui l'habitent sont sectateurs de Brahma ou disciples de Mahomet. Les chrétiens, hélas ! rappellent parmi eux, le petit nombre des élus. Sur les 13,000 âmes de Chittagong, il se trouve cinq cents catholiques et sept cents au plus, en comptant ceux des villages circonvoisins. Tous ou presque tous, ces villageois ne connaissent que très imparfaitement la doctrine de l'Evangile, car ils se trouvent à sept heures de marche de notre résidence et ne peuvent assister régulièrement à nos instructions. Nous allons bien les voir chez eux, mais toujours au prix de grandes fatigues, surtout dans la saison des pluies.

On part alors dans une petite barque, où il faut se tenir cramponné avec force au bordage, pour n'être pas jeté dans la rivière qui est torrentueuse et dont les flots sont parfois agités comme ceux de la mer. Mais ce n'est pas tout. A peine a-t-on débarqué, on se voit obligé de traverser d'interminables rizières, où l'on enfonce souvent jusqu'aux genoux et plus haut encore, car tout le pays est couvert d'une boue liquide, parsemée de petits étangs, quelquefois assez profonds.

Un jour que j'allais porter les sacrements à un moribond, je tombai dans un de ces étangs et je m'enfonçai jusqu'aux épaules ; c'était fort peu récréatif, mais le pire, c'est qu'en me débattant pour sortir du borbier, je heurtai mes pieds avec violence contre de grosses racines cachées dans la vase. Je me trouvais dans un état pitoyable. Heureusement, mon guide (un musulman) était doué d'une grande énergie et assez jovial. « Ce n'est rien, Padri Shab, me cria-t-il », et me tendant la main, il m'attira sur le bord. Là, après m'avoir débarrassé de ma tunique ruisselante de boue, il me lava de la tête aux pieds et me plaça dans un endroit bien exposé au soleil. La chaleur de cet astre est telle au Bengale, qu'en peu d'instants je fus complètement sec. Ce n'est pas la seule fois que j'ai éprouvé pareille mésaventure ; mais, par la grâce de Dieu, j'en suis toujours sorti sain et sauf et je n'ai eu à regretter que le retard causé à mes courses apostoliques, car je me voyais obligé, au lieu de trois heures de marche sur une belle route, de patauger durant dix heures, à travers des plaines inondées pour arriver à ma destination.

Après avoir surmonté toutes ces fatigues, je parvins enfin à la pauvre cabane, au plutôt à la hutte du moribond. Cette demeure, plus convenable pour des animaux que pour des humains, est si étroite, si petite et si basse qu'il faut y entrer en rampant et qu'il est presque impossible de s'y tenir debout, pour peu que l'on ait une taille au-dessus de l'ordinaire. Dans cette cabane, aussi misérable que l'étable de Bethléem, on ne trouve ni table, ni chaise d'aucune sorte et l'on y voit encore moins de crucifix ou d'images pieuses. Il m'a fallu déposer sur la terre nue le corporal qui contenait le corps du divin Sauveur, tout à côté du pauvre Hindou reposant sur sa natte. C'est que nos chrétiens du Bengale sont très misérables et à peine peuvent-ils, en travaillant du matin au soir, gagner leur *kerry bhaad*, ce riz pimenté, qui est presque leur seule nourriture.

A Chittagong, nos chrétiens, quoique assez modestement partagés sous le rapport de la fortune, ne sont pas aussi malheureux, et depuis le temps que nos confrères les évangélisent, on a pu y établir deux écoles pour les garçons et les filles, deux orphelinats et un couvent de religieuses, qui sont très appréciées de la population. Nous avons même une assez grande église qui ne manque pas, à l'extérieur, d'une certaine élégance ; mais, à l'intérieur, quel dénuement ! quelle misère ! Elle ressemble plutôt à une grange qu'à un temple consacré au Très-Haut. Espérons que le concours généreux de quelques personnes pieuses nous aidera à couvrir la nudité des murailles et à décorer convenablement ce lieu saint.

Cette église est pourtant la plus belle de notre vicariat où souvent nous sommes obligés de nous contenter de la chambre d'un Bungalow ou hôtellerie, pour célébrer les saints mystères et de coucher, la nuit, dans une pauvre grange, à côté des bestiaux. Nous sommes dédommagés, il est vrai, de ces misères par la piété de nos néophytes ; ainsi, à Chittagong, nous avons pu établir deux congrégations, une pour les garçons et une autre pour les filles, et toutes les deux marchent bien. Les offices divins se font aussi très dévotement, et nos chapelles ou ce qui en tient lieu sont bien fréquentées pour la prière du soir et du matin. Voilà ce qui se passe dans notre pauvre mission de Chittagong.

Mais j'ai à vous parler d'autre chose, car après un séjour d'une année dans cette ville, on m'a trouvé sans doute assez au courant des mœurs du pays et l'on vient de m'envoyer à Toomiliah, bourgade située à douze heures nord-est de Dana. Il s'y trouve plus de 3,000 catholiques. (A suivre).

## NÉCROLOGIE

R. P. GAUDEUL

*Supérieur de la Mission de la Côte-d'Or.*

Le R. P. Chautard, de la Société des Missions Africaines de Lyon, ancien missionnaire à la Côte des Esclaves, nous adresse la notice suivante :

« Encore un deuil à enregistrer dans les annales de la mission de la Côte-d'Or ; le R. P. Gaudeul est mort à Elmina, le 23 mai, à l'âge de trente-neuf ans.



« Né à Saint-Méloir-des-Ondes (Ille-et-Vilaine), le 10 mars 1848, Ange Gaudeul, après de brillantes études, entra au grand séminaire de Rennes en 1866. Déjà fixé sur sa vocation, le jeune lévite, sans négliger l'étude de la théologie, trouvait du temps à consacrer aux langues étrangères nécessaires dans les missions qu'il rêvait.

« Entré aux Missions Africaines de Lyon en 1869 et ordonné prêtre l'année suivante, le R. P. Gaudeul fut professeur jusqu'en 1873.

« Le 5 juillet de cette année, il s'embarqua à Southampton pour la mission du Cap central et fonda la station de Pella, autour de laquelle vinrent se grouper les Boërs du Namaqualand. Plusieurs protestants se convertirent et la mission devint très florissante.

« Rappelé à Lyon, il fut de nouveau professeur de théologie. Il consacra à ses élèves toutes les qualités de son esprit et de son cœur. Il les aimait comme un père ; eux-ci le payaient de retour ; sa mort les a désolés et ils ont voulu mettre à contribution leur pauvreté pour ériger une modeste croix à celui qu'ils appelaient : « Le bon Père « Gaudeul. »

« Mais le missionnaire regrettait ses chers Hottentots et regardait toujours l'Afrique comme sa terre promise. Aussi accueillit-il avec empressement, au mois d'août 1886, le décret de la Propagande qui le nommait supérieur de la préfecture apostolique de la Côte-d'Or.

« Le 5 octobre suivant, il s'embarqua à Bordeaux pour Elmina. Là il se consacra tout entier à sa nouvelle et si pénible mission : écoles, visites des chrétiens et des malades, catéchismes, administration des sacrements, il n'épargnait rien pour gagner les âmes à Jésus-Christ. La préparation au saint baptême surtout était son occupation préférée. Plus de quarante baptêmes par mois venaient grossir le nombre des chrétiens et plus d'une fois celui des petits anges du ciel.

« Les ressources si minimes de la mission d'Elmina n'avaient pas permis jusque-là de construire une maison pour les missionnaires. Celui qui avait élevé de ses propres mains la maison de Pella avec toutes ses dépendances, bâtit aussi, avec l'aide de quelques Noirs, une maison admirablement située, qui servira à la fois à Notre-Seigneur et à ses missionnaires.

« Déjà le courageux apôtre songeait à en ériger une autre pour les Religieuses. Hélas ! la première devait être son tombeau. Obligé de surveiller, sous un soleil de plomb, les travaux de construction, le bon Père sentit un mal de tête assez violent qui ne diminua en rien son zèle.

« Le 19 mai, jour de l'Ascension, il entendit plusieurs confessions et prêcha sur le grand encouragement que doit nous donner la pensée du ciel ; mais, le soir, il fut atteint d'une forte fièvre accompagnée de vomissements.

« Cette fois, ce sera la bonne, dit-il en riant à ses confrères. » Pendant trois jours, malgré de vives souffrances, sa bonté et son amabilité ne se démentirent pas un instant. Il donna divers avis, recommanda gaiement aux missionnaires et aux religieuses de ne pas se laisser mourir sitôt que lui et de faire plus de bien en mission, puis il demanda et reçut avec une piété admirable tous les sacrements. Après une longue agonie, sa belle âme s'envola vers le ciel

où l'attendaient les âmes nombreuses sauvées par ses prières et ses travaux apostoliques.

« Puissent ces quelques lignes, dictées par la reconnaissance et l'amitié, adoucir la douleur de sa famille, si honorable et si chrétienne ! »

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme, diocèse de Lyon.....	5
Anonyme de Marseille.....	20
Anonyme de Saint-Dié (Vosges).....	50
F. T., du diocèse de Poitiers.....	3
Anonyme, don transmis par l'Écho de Fourvière.....	100
S. D. — — — — —	1
Anonyme — — — — —	5
Plusieurs anonymes — — — — —	40
S. F. E. — — — — —	20

Pour le baptême d'enfants païens, sous les noms de Sophie, Georges, Charles, Joseph, Maria, Céline, Cécile, Albert et Constantin (R. P. Marie de Brest).

Anonyme de la paroisse Sainte-Aimée, à Amiens..... 25

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Marie de Brest, Chan-tong septentrional).

Anonyme de St-Maurice-de-Vienne, avec demande de prières... 50  
Mme de La Perraudière, à Laval .. 5  
M. Toucas dit Terrin, à la Crau, diocèse de Fréjus .. 5

Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.

L. R., abonné du diocèse de Bordeaux, avec demande de prières. 50

Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

P. D. R., diocèse de Bayeux .. 50

Pour les orphelins des inondés de Chine (Chan-tong septentrional).

Anonymes d'Orléans..... 100

Pour les victimes des inondations au Chan-tong septentrional.

Mme de M. D., diocèse de Lyon..... 20  
M. C. D., — — — — — 50  
Un abonné de Marseille..... 50  
Un chanoine de Bordeaux .. 10

Pour le R. P. Anselme de St-Sauveur, missionnaire au Chan-tong septentrional.

P. D. R., diocèse de Bayeux..... 200  
Une enfant de St-François, du diocèse d'Angers..... 100

Pour Mgr Biet, évêque du Thibet.

Mlle Maria Bourguignon, à Nancy..... 5  
M. C. H. Desgodins, — — — — — 60  
M. le colonel comte Merlin, à Paris.. 100

Pour M. Desgodins, pro-vicaire du Thibet.

Mme de Roton, à Abbeville, diocèse d'Amiens..... 100  
M. de Pommery, à Nancy..... 5  
M. R. de Maillier, — — — — — 5  
M. l'abbé Mathieu, à Nancy .. 5  
Deux anonymes — — — — — 20

Pour les missions d'Indo-Chine (Mgr Colomer).

M. Eugène Charlier, à Rouen..... 50

A Mgr Coadou, pour ses chrétientés du Mayssour.

Mlle Marie-Anne Gonod, à Belleville, diocèse de Lyon..... 10

Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.

P. D. R., diocèse de Bayeux..... 50

Pour les missions de Mgr Livinhac, en Afrique équatoriale.

M. Joumelle, diocèse de Versailles .. 30

Pour les orphelinats du R. P. Planque, en Afrique.

Anonyme de Sens..... 3

Pour les missions salésiennes en Patagonie.

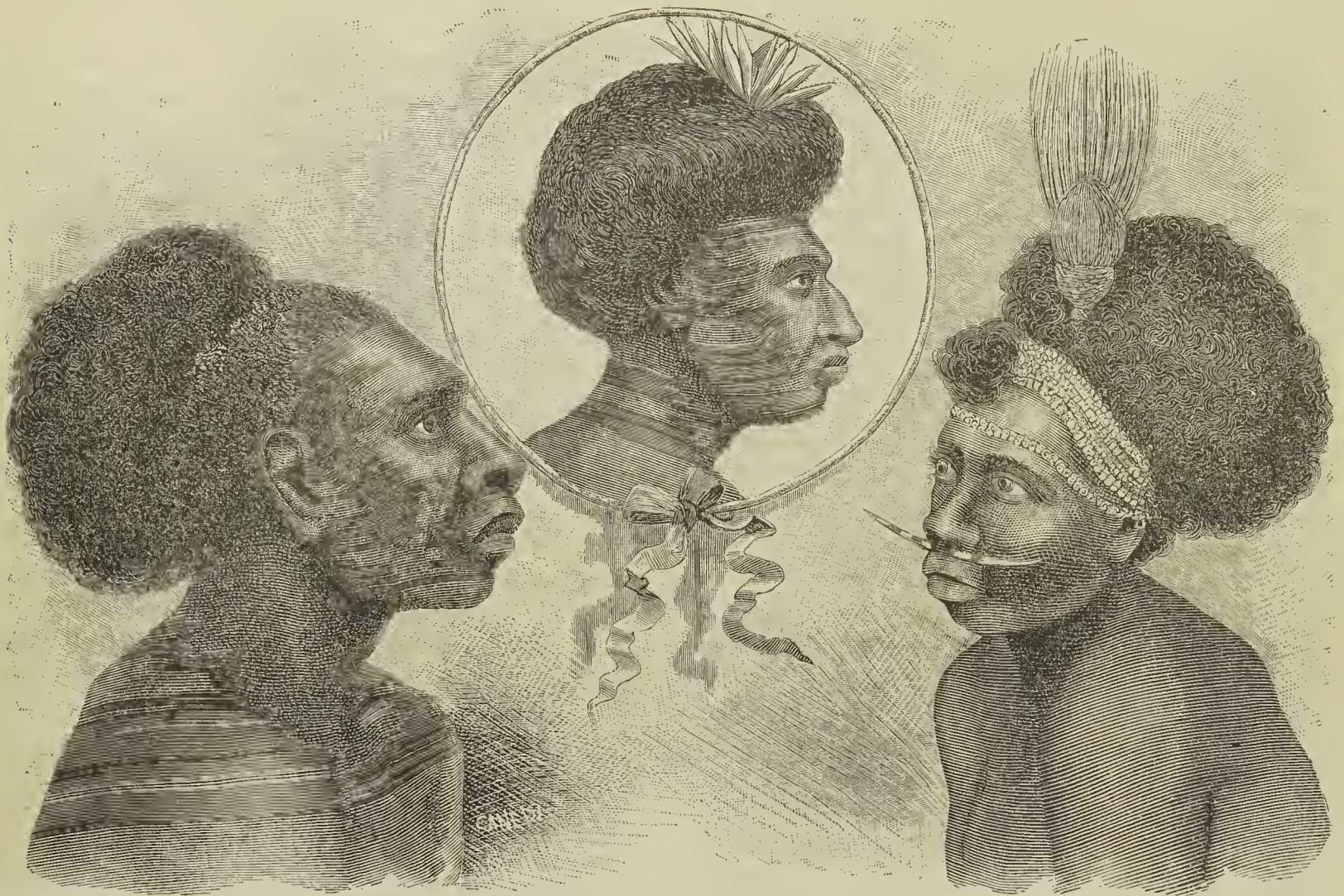
Un anonyme du diocèse de Montpellier..... 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





NOUVELLE-GUINÉE. — TROIS TYPES DE PAPOUS; d'après un dessin du R. P. Vérius (voir page 153).

## CORRESPONDANCE

### NORVÈGE

Trop rarement, au gré de nos désirs, il nous est donné d'entretenir nos lecteurs de la mission de Norvège. Aussi est-ce avec empressement que nous publions cette lettre du zélé successeur du vénérable Mgr Bernard. Elle montre que l'œuvre de Dieu s'accomplit dans ces pays reculés et que les missionnaires qui sèment aujourd'hui dans les difficultés moissonneront bientôt dans la joie.

LETTRE DE MGR FALLIZE, PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA NORVÈGE.

Christiania (Norvège), le 10 mars 1888.

C'est un héritage bien difficile que m'a laissé mon vénérable prédécesseur, Mgr Bernard, après qu'il eut dépensé le reste de ses forces à la culture de cette vigne reculée du Seigneur. Notre préfecture embrasse tout le royaume de Norvège, dont le territoire dépasse celui de l'Italie entière, mais qui compte seulement près de deux millions d'habitants. Si le pays, malgré l'apreté de son

climat, est d'une beauté ravissante, qui le fait l'émule de la Suisse, sa population, à l'exception des pauvres Lapons sauvages, peut rivaliser avec les peuples les plus civilisés de l'Europe sur le terrain de l'intelligence, de la culture de l'esprit et du cœur, et sa politesse aimable ne cède pas même le pas à celle du peuple français.

Mais il y a surtout une qualité qui doit nous rendre cher ce peuple, c'est l'esprit profondément religieux qu'il a su conserver au milieu des ténèbres dont le protestantisme a couvert son pays depuis des siècles, sans qu'un seul rayon de la vérité catholique ait pu y pénétrer. Il est vrai que d'innombrables sectes protestantes végètent à côté de l'Église de l'État luthérienne, mais ce fait, précisément, prouve que le Norvégien, dont le sentiment religieux ne trouve pas son apaisement dans l'aridité de l'Église officielle, est sans cesse à la recherche de la vérité.

Or, c'est cette vérité que nos missionnaires catholiques sont appelés à répandre au milieu de ces ténèbres, et ils l'ont fait jusqu'ici avec un dévouement vraiment admirable. Mais, hélas, ils sont trop peu nombreux pour la tâche qui leur incombe, et de plus, ils manquent de ressources nécessaires pour étendre leur action.



Pour ce territoire immense, nous n'avons, en effet, que huit stations fixes : au sud, Christiania, Fredriksstad et Frédrikshald ; à l'ouest, Bergen et Trondkjem, l'ancienne métropole de la Norvège, et au nord, Tromsø, le Paris du nord, Alten, la « station des Lapons », et Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde. Chacune de ces stations a son église, son école et son presbytère ; cinq d'entre elles ont des hôpitaux catholiques, où des religieuses françaises de Chambéry ou allemandes de Neisse se dévouent au milieu des plus grandes privations personnelles ; et dans une sixième station, celle de Bergen, vont s'installer les religieuses zélatrices de la Sainte-Eucharistie de Paris. A cause des distances énormes qui séparent ces stations, chacune d'elles doit avoir deux prêtres, pour qu'ils puissent au moins se confesser, de sorte que ces huit stations exigent seize prêtres : c'est là, en effet, tout mon clergé, composé de dix missionnaires français, trois norvégiens, deux allemands et un hollandais.

Ainsi, huit stations et seize prêtres pour un pays qui comptait autrefois un archevêché et quatre évêchés catholiques ! Et encore aucune de ces stations ne peut pourvoir à son entretien, de sorte que nous vivons presque exclusivement des aumônes de nos frères des pays catholiques. La caisse du préfet doit pourvoir à tout, et comme les distances énormes, les rigueurs du climat et la cherté des vivres dans ce pays, qui doit importer tous ses objets de consommation, porte les dépenses à des chiffres très élevés, vous croirez sans peine que ma situation semble désespérée. Plus d'une fois, depuis les dix mois que je suis en Norvège, nos créanciers nous ont menacés de vendre jusqu'à nos églises. Ainsi, c'est à peine si nous arrivons à maintenir les stations existantes. Et cependant il serait absolument nécessaire d'en fonder de nouvelles, surtout dans le sud, où de nombreuses villes de cinq à vingt mille habitants n'ont ni prêtre ni école, quoiqu'il y ait bien des catholiques, qui, faute d'assistance religieuse, passent à l'hérésie ; aussi, dans ces villes nous perdons presque autant de fidèles que nous faisons de conversions dans les autres.

\* \*

Au mois d'octobre, j'ai fait une tournée bien pénible le long de la côte de la mer du Nord et de l'Océan atlantique, pour visiter les catholiques dispersés dans ces parages. J'y ai découvert de braves gens Français, Allemands et Italiens, qui étaient heureux de remplir leurs devoirs religieux : mais, hélas, j'en ai trouvé également qui avaient apostasié. En m'embarquant à minuit à Stavanger, port de mer très important, où je n'avais pas vu un seul catholique fidèle, je pleurais de chaudes larmes, puisque je me voyais dans l'impossibilité de sauver ces malheureux, faute de ressources.

Et cependant, il y aurait tant à faire dans ce pays !

Dans toutes les villes où nous avons pu établir des stations, les protestants fréquentent nos églises, assistent aux instructions de nos prêtres. Nos écoles sont bien fréquentées et nos hôpitaux remplis. D'abord cette population, nourrie depuis des siècles de calomnies contre l'Eglise et les prêtres catholiques, reçut avec méfiance nos Missionnaires et nos Sœurs ; mais, en observant leur vie édifiante et leur dévouement sans bornes, en écoutant leur enseignement si conforme à la Bible et à la raison, en assistant à nos cérémonies, que surtout la générosité des dames françaises nous permet de célébrer dignement, ces pauvres gens étaient d'abord étonnés, et bientôt, ils passaient de l'étonnement à l'admiration et à la sympathie. Impossible de vous dire avec quel respect nous traitent ces protestants, depuis le Président du Gouvernement jusqu'au dernier mendiant, et cela dans un pays où, il y a quelques dizaines d'années, les prêtres catholiques étaient encore formellement bannis ! Dans mes visites pastorales, les capitaines de vaisseau me cèdent volontiers leur propre cabine, les gouverneurs me rendent mes visites en grande tenue, et, tandis que dans bien des pays catholiques ma soutane a été souvent insultée, je suis encore à recevoir la première impolitesse en Norvège. Il en est de même de nos prêtres et surtout de nos religieuses, qui voyagent presque pour rien sur les bateaux à vapeur.

Il est vrai que, jusqu'ici, les conversions n'ont pas encore été bien nombreuses ; mais si l'on tient compte du grand chemin qu'un protestant a à faire pour arriver jusqu'à la vérité, des préjugés innombrables qu'il a à vaincre et du temps relativement court de la présence des missionnaires en Norvège, on ne s'en étonnera pas. Du reste, c'est là le moindre des succès de la mission. L'essentiel, c'est qu'elle a préparé le terrain pour les conversions futures, comme je viens de le dire. Et ce terrain est si bien préparé que dernièrement un professeur de l'Université de Christiania a pu dire dans une grande assemblée, sans être contredit, qu'après un siècle toute la Norvège sera redevenue catholique.

En lisant le petit article suivant, que je vous traduis du journal protestant *Arbeideren*, organe de l'association ouvrière de Christiania, vous verrez jusqu'à quel point la classe ouvrière est arrivée à apprécier le catholicisme. Il pose les questions suivantes :

« Pourquoi les prêtres catholiques se dévouent-ils plus pour les pauvres que les prêtres des églises protestantes de l'Etat ? »

« Pourquoi les prêtres de l'Eglise catholique s'occupent-ils davantage du peuple et de ses besoins ? »

« Pourquoi l'Eglise catholique protège-t-elle les Irlandais ? »

« Pourquoi, au contraire, l'Eglise de l'Etat anglicane supprime-t-elle les Irlandais ? »



« Pourquoi l'Eglise catholique arrive-t-elle à donner au mouvement ouvrier en Amérique une saine direction ? »

« Pourquoi les catholiques s'imposent-ils avec bonheur des sacrifices pour leurs prêtres ? »

« Pourquoi les prêtres catholiques prêchent-ils d'une manière populaire, de sorte que le peuple puisse les comprendre, tandis que nos prêtres de l'Eglise de l'Etat prêchent de manière à ce que les fidèles ne les comprennent pas ? »

« Pourquoi dort-on tant dans nos églises protestantes ? »

« Pourquoi l'Eglise de l'Etat lance-t-elle tant de mensonges contre l'Eglise catholique, qui a conservé son indépendance et sa liberté ? »

« Pourquoi l'Eglise évangélique luthérienne de l'Etat a-t-elle persécuté et tué nos anciens prêtres catholiques ? Pourquoi tait-elle ses propres crimes, tandis qu'elle ne peut pas assez calomnier l'ancienne Eglise catholique du pays, à laquelle elle n'est pas digne de délier les cordons de ses souliers ? »

« Les prêtres de l'Eglise de l'Etat croient qu'ils pourront nous maintenir dans une ignorance éternelle ? Oui, pourquoi les prêtres catholiques viennent-ils en aide aux ouvriers, tandis que l'Eglise de l'Etat les repousse ? »

Vous conviendrez que ce petit questionnaire en dit beaucoup, non seulement à nos amis, mais encore aux adversaires de l'Eglise catholique en général.

Et puisque je suis en train de citer, veuillez me permettre de placer sous vos yeux une lettre que dernièrement un excellent laïque du Grand-Duché de Luxembourg, m'a adressée, par rapport à notre mission. Elle peut s'appliquer à bien d'autres missions encore.

... Le tableau que vous me faites des difficultés presque insurmontables de votre Mission ne m'a nullement surpris. C'est ainsi à peu près que je me suis toujours figuré la situation.

Vous auriez besoin de prêtres zélés et savants, auxquels vous devriez pouvoir faire des positions plus convenables, pour relever, aux yeux des âmes privilégiées que la grâce attirera, le prestige de cette Eglise catholique qu'elles ne connaissent plus que par les calomnies accumulées depuis trois siècles.

Vous devriez posséder, dans toutes les villes importantes, des hôpitaux magnifiques pour montrer à nos frères égarés les grandes œuvres de charité enfantées par la fécondité merveilleuse de l'Eglise et attirer sur eux les grâces célestes par les prières et les bonnes œuvres des communautés religieuses.

Vous devriez pouvoir éblouir les Norvégiens en déployant à leurs yeux, dans toute leur majestueuse splendeur, les grandioses cérémonies de la liturgie catholique.

Vous devriez avoir, à chaque station, une vaste bibliothèque pour soulager autant que possible vos pauvres prêtres dans leur terrible isolement et les tenir au courant du mouvement intellectuel de l'univers catholique.

Toute une littérature catholique en langue norvégienne vous serait presque indispensable pour empêcher vos fidèles et ceux qui seraient sur le chemin de le devenir, de refroidir toute la flamme de leur foi dans l'atmosphère glaciale de la littérature protestante ou incrédule dans laquelle leurs esprits restent forcément plongés durant les éternelles nuits de votre hiver.

Vous devriez avant tout multiplier le nombre de vos écoles pour les enfants des deux sexes et améliorer toujours votre personnel enseignant pour pouvoir lutter contre cette école primaire scandinave, dont, à tort ou à raison, la réputation est européenne.

Pour tout cela et bien d'autres choses encore, il vous faut de l'argent, toujours de l'argent et encore de l'argent, et comme vous le dites fort bien, on a déjà fait appel partout pour votre mission, et la charité, qui cependant ne devrait jamais le faire, commence à se lasser. D'ailleurs, votre Mission n'inspire pas cet intérêt pathétique des Missions persécutées du Tong-King et de l'Afrique, ni cet intérêt politique des Missions d'Orient, ni cet intérêt de dévotion des Missions de Terre-Sainte. Il est donc fort peu probable que vos recettes aillent en progression ascendante.

Je ne parle pas des difficultés sans nombre de l'ordre moral, de cet isolement de vos prêtres, de la rareté désespérante des conversions, de l'indifférence religieuse qui, fatalement, doit régner chez un peuple si bien doué et si intelligent qui, pendant trois siècles, a dû nourrir son esprit de la logique inconséquente du protestantisme.

Certes, pareille mission serait profondément décourageante pour toute âme moins solidement trempée et moins fortement ancrée dans les convictions de la foi que l'est la vôtre.

Malgré toutes les impossibilités et toutes les difficultés, vous devez persévérer, car, j'en ai la conviction intime basée non seulement sur des considérations de l'ordre surnaturel, mais simplement sur les probabilités de l'ordre naturel, tôt ou tard la Norvège reviendra à l'unité catholique.

Nous assistons aujourd'hui au dénouement des affaires d'Orient. Le courant de ces peuples vers l'Eglise catholique devient de jour en jour plus puissant: nous verrons les Grecs et les Macédoniens, les Coptes et les Arméniens, les Serbes et les Bulgares, les Albains et les Roumains s'empressez de revenir à cette Eglise catholique dont leurs pères ont eu le malheur de se séparer. En présence de cette magnifique moisson que nous voyons mûrir et que déjà on se prépare à récolter dans la joie, il est vraiment opportun de penser à ceux qui, durant une longue série de siècles, l'ont semée non seulement dans les larmes, mais souvent dans leur propre sang. Ce n'est pas amoindrir le mérite des missionnaires actuels qui travaillent dans des conditions consolantes, que d'attribuer la plus grande partie de leurs succès aux travaux et aux sueurs de leurs prédécesseurs, et surtout à ces héroïques enfants de Saint-François qui, durant six siècles, ont persévéré sur cette terre si longtemps ingrate. L'isolement du missionnaire en Norvège, qui a à sa disposition tous les moyens de communication moderne, ne sera jamais si grand que celui de ces poignées de moines perdus dans les villes et bourgades de l'Orient, souvent les seuls catholiques au milieu d'une population entièrement schismatique et infidèle. Combien de fois, les tourmentes qui agitaient l'Occident depuis le XIII<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle ne firent-elles point complètement tarir la source des aumônes et réduisirent les missionnaires d'Orient au plus grand dénuement ? Combien de fois les persécutions sanglantes n'ont-elles pas décimé jusqu'au dernier missionnaire et détruit de fond en comble jusqu'aux ruines des établissements catholiques d'Orient.

Qui cependant, aujourd'hui, oserait dire que tous ces efforts aient été inutiles, toutes ces aumônes, ces sueurs et ce sang généreux dépensés en pure perte ? Et nous, les heureux témoins de ce nouvel épanouissement de l'Eglise parmi les peuples orientaux comme parmi ceux de la noble race anglo-saxonne, auxquels nos pères pouvaient croire que le lustre de la foi avait été enlevé à jamais, nous désespérerions du retour final de ces peuples scandinaves, qui ont été infiniment moins coupables devant Dieu et devant l'histoire ?

Il ne faut nullement être prophète pour savoir que l'Eglise catholique pourra, dans certains pays, passer par une forte crise; mais elle n'en sera pas ébranlée. Il en sera autrement de toutes ces Eglises du protestantisme. Elles s'émietteront de plus en plus et finiront par se noyer dans le flot montant de la grande négation. Le protestantisme finira par n'être plus qu'un fait historique tout comme l'arianisme.

En ce moment de transformation, il sera d'une importance capitale que l'Eglise catholique soit établie dans tous ces pays protestants pour recueillir du naufrage général l'élite des âmes qui viendra se réfugier dans son sein. Certes, ainsi que l'a si bien exposé le cardinal Manning, il ne faut de notre côté rien faire pour hâter ce moment qui, fatalement, doit arriver, parce que,



dans cette grande catastrophe se perdront bien des âmes qui, aujourd'hui, malgré leur hérésie, possèdent encore le baptême et la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais il est, par contre, du devoir de la génération actuelle de maintenir, même au prix de tous les sacrifices et contre tout espoir, les missions dans les pays protestants.

D'ailleurs, si les résultats actuels sont encore peu apparents, en sont-ils moins réels?

N'est-ce donc rien que les conversions isolées obtenues par ces missions? N'est-ce rien que le retour du sacerdoce sur cette terre dont il était banni depuis des siècles?

Les catholiques isolés qui viennent se perdre dans ces lointaines régions n'ont-ils donc pas d'âme comme nous pour qu'il soit inutile d'organiser une mission catholique dans ces pays? Il est absolument certain que les États-Unis compteraient 10 millions de catholiques de plus, si on avait pu établir des églises catholiques cinquante ans plus tôt dans tout cet immense pays et empêcher ainsi des catholiques sans nombre de perdre la foi dans un entourage entièrement hérétique où ils se trouvaient sans prêtres et sans églises. N'est-il pas consolant de voir rallumer la lampe éternelle du sanctuaire, cette prière perpétuelle du bréviaire, qui, reprenant les traditions perdues depuis trois cents ans, célèbre de nouveau les fêtes propres des Saints de Scandinavie? D'ailleurs, si les vivants ont pu passer indifférents et sans s'apercevoir de la résurrection de l'Eglise de Norvège, il est des âmes délaissées depuis des siècles, qui ont tressailli d'allégresse, lorsque, pour la première fois, un prêtre a célébré le Saint Sacrifice dans une humble chapelle de mission presque dérobée à la vue des passants, tandis que, dans ces splendides et antiques cathédrales, les autels abandonnés attendent toujours en vain, comme dans un Vendredi-Saint perpétuel, l'immolation de la grande Victime.

Pardonnez-moi le prétentieux et long exposé de ces considérations, que vous êtes infiniment plus à même de faire vous-même. J'ai voulu vous dire que si des personnes d'ailleurs bien pensantes croient devoir se montrer fort réservées vis-à-vis de votre œuvre, parce qu'elle n'a pas encore de succès apparent et éblouissant, pour ma part, je pense et raisonne tout autrement. Dans les moments d'abattement qui, nécessairement, doivent vous éprouver, ne fût-ce que par suite de votre transplantation sur ce sol complètement nouveau pour vous, j'ai cru qu'il vous serait peut-être consolant de savoir que je m'intéresse beaucoup au succès de votre mission et que je ne dis pas une seule prière sans penser à la conversion de la Norvège, par sympathie pour ce noble peuple, par obéissance envers le Saint-Siège, qui nous a spécialement recommandé cette mission et enfin en souvenir de l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Les Pères Augustiniens d'Irlande se sont proposé d'élever à Rome une église sous le vocable du grand apôtre de leur patrie, saint Patrice. Le Souverain Pontife Léon XIII a approuvé le projet, a offert pour sa réalisation une généreuse offrande et ordonné à la Propagande d'inviter tous les évêques et tous les fidèles de nationalité irlandaise répandus dans le monde entier à contribuer à cette œuvre. Cet appel fut entendu et, au jour anniversaire de l'ordination sacerdotale de Sa Sainteté, Mgr Walsh, archevêque de Dublin, assisté de plusieurs archevêques et évêques, ses compatriotes, alors présents à Rome, procéda solennellement à la pose de la première pierre. Mgr Ryan, archevêque de Philadelphie, Irlandais de naissance, prononça à cette occasion un magnifique discours.

Le Saint-Père, désireux de témoigner sa haute satisfaction et son affection paternelle envers les catholiques de l'île des Saints, a daigné déclarer, par l'organe de la Propagande, église nationale des Irlandais, ladite église de Saint-Patrice et a décrété que quatre archevêques irlandais, représentant leurs nationaux de tous les pays du globe, seraient ses patrons honoraires: les archevêques d'Armagh et de Dublin pour l'Irlande, l'archevêque de Philadelphie pour les États-Unis, et l'archevêque de Sydney pour l'Australie.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Angleterre.** — Les Salésiens de Dom Bosco sont sur le point d'ouvrir leur première maison en Angleterre, et l'un d'entre eux s'est rendu à Londres pour préparer les voies à ses confrères, qui viendront incessamment administrer une paroisse et diriger des écoles.

Tout près de l'église qu'ils vont desservir se trouve une des cent cinquante gares de Londres; c'est la plus importante de toutes: *dix sept cents trains* la traversent toutes les vingt-quatre heures; il y a vingt-quatre voies, et c'est un spectacle merveilleux que de voir jusqu'à dix trains se croiser et s'enchevêtrer dans le plus bel ordre et au même moment.

La paroisse est située précisément à l'endroit où, au temps de Henri VIII, se trouvait le jardin du B. Thomas Morus: le grand chancelier habitait de l'autre côté de la Tamise, mais son jardin était sur la rive de Battersea, et pendant l'été, après avoir servi la sainte messe, il passait le fleuve pour venir déjeuner et se délasser à la campagne. C'est donc un lieu sanctifié par la présence d'un martyr de la foi, qui protégera cette mission.

**Maduré (Hindoustan).** — Nous empruntons à la *Semaine religieuse du Puy* la lettre suivante, adressée par le R. P. Trin-cal, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Goudoupatty:

« Dans le courant de 1807, j'ai conféré le baptême à 452 payens, et fondé trois chrétientés entièrement nouvelles. Cette année s'ouvre sous des auspices encore plus consolants; car j'ai en ce moment onze cents catéchumènes inscrits. De ce nombre, environ trois cents se rattachent à des chrétientés déjà existantes, et je les baptiserai au fur et à mesure que je les visiterai. Les huit cents autres se répartissent en cinq autres chrétientés que je suis en train de fonder. Si le bon Dieu me prête vie et les secours pécuniaires indispensables, ces onze cents catéchumènes seront baptisés d'ici au mois de mai; et leur exemple sera infailliblement suivi par de nouvelles recrues peut-être plus nombreuses encore.

« Je suis actuellement occupé à la construction de la première des cinq chapelles qui doivent abriter ces huit cents nouveaux chrétiens. Elle mesure quatre-vingts pieds de long sur vingt de large. Elle se construit, bien entendu, comme toutes les autres, avec des murs de terre et une toiture de bambous couverts de feuilles de palmier. Elle n'en sera pas moins une *basilique* pour ces pauvres néophytes, ravis de la voir s'élever si grandiose. Ils ont acheté le local de leur propre argent, et ils font en outre une bonne partie de la main-d'œuvre. Encore quatorze jours, et sous ce vaste toit, orné de fleurs et de guirlandes, cinquante-six familles, deux cent soixante-treize âmes, seront faites enfants de Dieu et de la sainte Eglise. Quel beau jour ce sera pour eux et pour moi!

« Aussitôt que j'aurai baptisé cette nouvelle chrétienté, j'irai en préparer une autre non moins importante, dans un village appelé Nattampatty, à dix kilomètres à l'est de ma résidence, d'où je vous écris ces lignes. Ce sont soixante familles, deux cent quatre-vingt-seize âmes. Quoique de la caste des parias, ces néophytes



feront d'excellents chrétiens. Ils n'ont rien de commun avec les parias des villes. Tous adonnés à la culture, sobres, laborieux, d'une constitution robuste, ils ont, dans leurs habitudes de famille, beaucoup de traits de ressemblance avec nos bons paysans de la Haute-Loire.

« Lorsque les chefs de ces soixante familles de Nattampatty vinrent me trouver, il y a deux mois, et m'exposer leur résolution de se faire chrétiens, sans une seule exception, je les mis à une épreuve bien dure pour des gens encore payens. Je savais qu'ils possédaient au milieu de leur village un pagodin où, de génération en génération, ils rendaient un culte assidu à leur divinité favorite, appelée en langue du pays, le dieu du foyer, *Coula-Teivam*. Je leur dis donc :

« — Puisque vous voulez vous faire tous chrétiens, allez-vous-  
« en au village, et rasez de fond en comble votre temple du diable.  
« Ce ne sera que lorsque vous aurez fait cela, que je pourrai vous  
« recevoir. »

« Cet ordre formel les stupéfia et les glaça de terreur. Non pas qu'ils tinssent à conserver ce temple et son idole, qu'ils savaient bien ne leur devoir plus servir de rien. Mais, par un reste de superstition, ils craignaient de s'attirer quelque grand malheur de la part de cette divinité ainsi outragée. Ils demeurèrent quelque temps interdits, se regardant l'un l'autre. Cependant mon catéchiste et trois ou quatre de mes chrétiens s'efforcèrent de les rassurer :

« — Ne craignez rien, leur dirent-ils, nous viendrons avec vous ;  
« nous mettrons les premiers la main à l'œuvre, vous pouvez  
« même vous abstenir de toute coopération ; pourvu que vous  
« nous laissiez faire, nous nous chargeons de toute la besogne. »

« Sur ces propositions encourageantes, ils finissent par consentir et les voilà partis munis de pioches, de pics et de pinces. Le lendemain mes gens rentrèrent triomphants, et jetèrent à mes pieds tout un fardeau des ustensiles qu'ils avaient trouvés dans la pagode. Ils me dirent en riant :

« — Père, quand on apprit au village ce que nous allions faire,  
« hommes, femmes et enfants se sauvèrent au loin, en se cou-  
« vrant les yeux de leurs mains pour ne pas être témoins d'un  
« si horrible sacrilège. Mais lorsqu'on nous vit gaiement et har-  
« diment à l'œuvre, les plus forts jeunes gens se joignirent à nous  
« et le travail de démolition a marché sans relâche presque toute  
« la nuit. Il ne reste plus trace de la pagode. »

« C'est sur son emplacement que je compte construire la chapelle. J'y consacrerai les 200 francs que vous m'avez envoyés. Vous voyez qu'ils se sont vite et très utilement dépensés. Que le Seigneur daigne exaucer aussi vite les vœux de la bonne âme qui m'en a fait don !... »

**Kiang-si oriental (Chine).** — Mgr Casimir Vic, lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si oriental, écrit de Fou-Tcheou-fou :

« Je vous prie de témoigner ma reconnaissance à ceux de vos lecteurs qui ont bien voulu secourir ma pauvre mission. Ici la misère est toujours profonde. Deux inondations désastreuses ont ruiné deux moissons consécutives ; la sécheresse est maintenant venue nous frustrer d'une troisième. J'apprends que le gouvernement accorde quelques subsides. Mais que sont même des millions distribués à des masses compactes... ? Le bon Dieu a ses vues ; c'est surtout dans ces temps pénibles qu'il fait son œuvre. Il est alors donné au missionnaire de glaner quelques épis de plus.

« Encouragés par les aumônes annoncées dans votre journal, nous avons recueilli une dizaine de vieilles femmes abandonnées, dont les plus jeunes n'ont pas moins de soixante-dix-sept ans. Je ne saurais vous dire l'heureuse impression que fait sur nos populations cette miséricorde. Que ne pouvons-nous étendre à plusieurs centaines le même bienfait ! La somme de 40 francs suffit pour entretenir chacune de ces vieilles, bien que le riz ait depuis quelque temps doublé de valeur... »

**Zambèze (Afrique australe).** — La station déjà ancienne de Gubulawayo, fondée en 1879, au pays des Matabélés, par le R. P. Depelchin et le P. Cronenberg et occupée en dernier lieu par le R. P. Booms, le R. P. Prestage et le F. Hedley, vient d'entrer dans une période nouvelle.

On se rappelle les démarches infructueuses tentées à diverses reprises auprès du fameux roi Lo Bengula, pour obtenir l'autorisation d'ouvrir une école et d'enseigner aux enfants la religion en même temps que les arts manuels, et les éléments des connaissances. Le roi voulait bien accorder le second point, mais refusait de souscrire au premier, l'instruction religieuse. Enfin, craignant de voir les missionnaires se retirer, désireux d'ailleurs de posséder un jour, au service de son armée, des forgerons et des charpentiers que lui fournira l'école, il donna la permission si longtemps sollicitée. Désormais, les Matabélés pourront s'instruire librement de la religion, recevoir le baptême et vivre en chrétiens. En outre, Lo Bengula fit concession aux missionnaires d'un terrain situé près d'Umpandini, localité où, déjà auparavant, il avait invité le P. Prestage à s'établir.

Vers la fin de l'année 1886, le R. P. Prestage dut entreprendre le voyage de Grahamstown, pour les intérêts de sa mission. Avant le départ, il alla prendre congé du roi qui le reçut très amicalement et le pria de lui rapporter quelques présents. Dès qu'il eut terminé les affaires qu'il avait dans la Colonie, le Père se hâta de reprendre, au mois de mars 1887, la route de l'intérieur.

Le chef des Matabélés et les *indunas* lui firent un excellent accueil ; le missionnaire résolut de profiter sans retard des bonnes dispositions du monarque et de ses sujets. Le samedi, 18 juin, le R. P. Prestage et le F. Hedley se rendirent à l'endroit désigné pour la nouvelle station, à proximité d'Umpandini, sur le bord méridional de la rivière Umzaza, vers le sud et non loin de la résidence actuelle de Lo Bengula. Le dimanche matin, Umsindisi, l'induna d'Umpandini, escorté d'un groupe de vieillards, vint rendre visite aux missionnaires dans leur campement. Le Père lui marqua le terrain qu'il avait choisi, de par l'autorité royale, et l'endroit où il se proposait de bâtir. C'est une bande de terre, excellente pour diverses cultures, qui descend du pied d'un rocher jusqu'à la rivière ; elle mesure en longueur environ mille deux cents mètres, et en largeur, de deux cent cinquante à trois cents. Il y a trois sources que l'on assure ne tarir jamais. Umsindisi déclara en présence de tous ses hommes qu'il en garantissait la possession au missionnaire. Cet endroit s'appelle proprement Umzaza, du nom de la rivière. Celle-ci va se jeter dans l'Inquinzi, deux kilomètres plus bas. Les deux cours d'eau sont très poissonneux et l'on y voit même des crocodiles. Le kraal voisin, Umpandini, compte au moins mille cinq cents habitants.

Le lendemain, le P. Prestage montra aux cafres d'Umpandini, la manière de labourer. Le conducteur des wagons, jeune homme betchouana, du pays de Vleschfontein, et l'un des convertis du P. Tenming prit la charrue et laboura sous leurs yeux un morceau de terre. Le Père déclara ensuite aux spectateurs le but de son installation au milieu d'eux, les volontés du roi, la pleine et entière liberté pour tous d'écouter et de suivre les renseignements qui leur seraient donnés. En même temps, il promit de leur apprendre à labourer leurs terres, et les engagea à demander à Lo Bengula quelques bœufs pour les dresser au joug, afin qu'ils pussent non seulement tirer la charrue, mais aussi traîner les chars du roi.

Tout étant réglé, le P. Hedley resta à Umpandini et le P. Prestage revint à Gubulawayo pour organiser le transport du matériel. Le travail dura plusieurs semaines. On démonta le magasin en fer de M. Greite pour le reconstruire dans la station nouvelle. Avant la fin de juillet 1887, l'ancien Gubulawayo était complètement abandonné et les trois missionnaires se hâtaient de terminer à Umpandini leurs travaux d'installation afin de pouvoir se livrer à l'instruction des indigènes. Les chefs et tous les peuples, parfaitement disposés, attendaient avec joie l'ouverture de l'école. Puisse le succès répondre à une si longue attente !

**Brooklyn (Etats-Unis).** — Parmi les audiences accordées par le Saint-Père pendant ces derniers jours, une mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle montre les immenses progrès du catholicisme dans l'Amérique du Nord. Le R. P. O'Hare, recteur de l'église paroissiale de Saint-Antoine de Brooklyn, et le commandeur P. Hickey, directeur du *Catholic Review* de New-York, ont eu l'honneur de remettre à Sa Sainteté un magnifique album



contenant des vues photographiques de tous les édifices catholiques élevés à Brooklyn, pendant les cinquante années de sacerdoce de Léon XIII. Les deux premières feuilles contiennent des dédicaces; sur la troisième feuille se trouve le rapport suivant :

« Lorsque Joachim Pecci, nouveau prêtre, offrit pour la première fois le saint sacrifice de la messe, le 1<sup>er</sup> janvier 1833, le diocèse de Brooklyn n'existait pas. On ne comptait dans la ville de Brooklyn et dans toute l'île de Long-Island que peu de catholiques. Il n'y avait qu'une petite église et point d'école.

« En l'an 1853, le diocèse de Brooklyn était érigé et M. Loughlin en était sacré premier évêque. Il y avait alors dans toute l'île quatorze églises, quatorze prêtres, une seule école avec deux petits orphelinats et peu d'autre chose, sauf l'espérance, un peuple très fidèle et les bénédictions promises par Dieu.

« Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> janvier 1888, le Pape Léon XIII, Souverain Pontife et Vicaire de Jésus-Christ, célébrant le cinquantième anniversaire de son sacerdoce, on compte dans le diocèse de Brooklyn, gouverné par le même Mgr Jean Loughlin : Catholiques : 300.000. Prêtres : 182. Frères enseignants : 72. Sœurs : 793. Églises : 119. Stations : 9. Chapelles : 18. Séminaires : 1. Collèges : 2. Académies : 17. Écoles paroissiales : 95. Garçons et filles qui les fréquentent : 30 000. Orphelinats : 9. Autres asiles : 2. Hôpitaux : 4. Hospices de vieillards : 2. Patronages : 2. Hospices pour les incurables : 1. Écoles industrielles : 2. »



BAS-ZAMBÈZE. — VUE DU PORT DE L'ÎLE CHILOANE; d'après un dessin du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 152).

### L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI AUX ÉTATS-UNIS

Dans un de ses derniers numéros, un excellent journal de New-York, le *Catholic Review*, consacre à notre œuvre deux remarquables articles dont nous nous empressons de publier les principaux passages.

« La quête du premier dimanche de Carême, dans toutes les églises des États-Unis, dit le *Catholic Review*, est pour la Propagation de la Foi; une part revient à la Société qui porte ce nom, l'autre aux missions établies parmi les Indiens

et les nègres de ce pays. Nulle parole ne saurait exposer d'une façon plus frappante le but de cette quête, ni provoquer avec plus d'autorité la générosité des fidèles que la Lettre pastorale des Pères du troisième concile général de Baltimore. »

Le journal cite ensuite une partie de ce document si remarquable que nous sommes heureux de reproduire :

« Les premiers devoirs du chrétien concernent sa famille et sa propre paroisse; mais là ne se bornent pas ses obligations. La charité et le zèle doivent embraser son cœur, comme ils embrasent le cœur de l'Eglise, dont le vrai nom est *Catholique*, comme ils embrasent le cœur du Christ, « qui mourut pour tous et qui se livra lui-même pour la



« rédemption de tous. » Le divin précepte de l'Eglise : « Allez, enseignez toutes les nations ; prêchez l'Evangile à toute créature », est toujours obligatoire. Quiconque s'intéresse aux âmes doit contribuer à l'accomplissement de cette parole du Maître et s'estimer très honoré de prendre part à sa réalisation. Plus nous apprécions le don de la foi, plus nous devons souhaiter de le voir étendu à d'autres. Le cœur de tout bon catholique peut-il ne pas tressaillir à la lecture des héroïques travaux des ouvriers évangéliques parmi les nations païennes du monde entier et surtout parmi les tribus indiennes de notre pays ? L'esprit apostolique est l'une des gloires de l'Eglise et l'un des signes distinctifs du zèle chrétien.

« Dans tous les grands Etats européens, il y a des séminaires pour les Missions étrangères et les fidèles, associés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, contribuent au soutien de ces missions par des cotisations volontaires. Jusqu'ici nous avons dû épuiser toutes nos ressources pour organiser nos missions particulières, et il nous a été impossible de concourir d'une façon importante au soutien des missions à l'étranger. Mais nous devons prendre garde que nos charges personnelles ne rendent notre zèle étroit et peu catholique.

« Il y a, dans les pays idolâtres, des millions d'âmes à qui la lumière de l'Evangile n'a pas encore été portée, et dont la condition misérable sollicite la pitié de tout cœur chré-



BAS-ZAMBÈZE. — ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA CONCEPTION, A INHAMBANE; d'après un dessin du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 152).

« tien... Nous avons donc recommandé d'établir la Société pour la Propagation de la Foi dans chaque paroisse où elle n'est pas encore instituée, et ordonné qu'une quête serait faite chaque année dans tous les diocèses, pour les missions étrangères et pour les missions parmi les Indiens et les nègres d'Amérique. Nous avons pris ces dispositions, mus par un profond sentiment de devoir, et nous espérons que le peuple fidèle ne regardera pas cet appel à sa charité comme une obligation pénible, mais comme une occasion excellente de participer à une œuvre tout particulièrement chère au cœur de Notre-Seigneur. »

Quelques pages plus loin, le *Catholic Review* offre l'état général des recettes de notre Œuvre en 1886, dans les

divers pays d'Europe et dans les autres parties du monde. Arrivé à l'Amérique du Nord, représentée par un envoi de 100,928 francs, dont 73,932 francs provenant des Etats-Unis, il détaille la part afférente à chaque diocèse, et place en regard les 279,705 francs, montant des diverses allocations attribuées aux missions de la grande République américaine, et les 288,070 francs donnés par l'Œuvre aux missions du Canada et des Antilles.

Il termine ce long exposé en citant les paroles dont les *Annales* accompagnaient l'année dernière la publication du compte rendu annuel.



## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU P. R. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

(Suite 1)

A QUILIMANE ET A MOZAMBIQUE. — L'ILE DE CHILOANE. —  
PRÉPARATIFS POUR UNE MESSE A BORD. — INHAMBANE. —  
SÉJOUR A NATAL. — LA TRAPPE DE MARIANHILL.

Le samedi, 14 août, à dix heures du matin, nous arrivions heureusement à Quilimane, et quelques minutes après, nous nous trouvions en famille au milieu des Pères et Frères du Collège du Bon-Jésus.

Le jour suivant, je fus invité à chanter la grand'messe dans l'église paroissiale; un de nos élèves touchait de l'orgue et les autres formaient le chœur. Le soir, à quatre heures, le bateau *Courland*, de la Compagnie Castlemail, entra au port et m'apportait une lettre du Supérieur général de la Mission, me donnant l'ordre de partir pour le Cap à la première occasion.

Le lundi, à huit heures du soir, je m'embarquai pour Mozambique, dans le but d'aller me présenter au Conseil des médecins qui devaient ensuite statuer sur mon sort.

Nous quittâmes le port, le lendemain, mardi, à cinq heures du matin. Le trajet ordinaire entre Quilimane et Mozambique est de trente-six heures. La traversée fut heureuse. Je rencontrai à bord plusieurs connaissances, entre autres, M. Louis-Joachim Vieira Poraga, ancien gouverneur de Tété, qui allait à la capitale recevoir les ordres du gouverneur général.

Le 18 août, à six heures et demie du soir, nous stoppons à l'entrée du canal et nous y passons la nuit.

Le 19, à huit heures du matin, j'étais au port. Je reçus l'hospitalité chez le P. Sébastien Braz, jeune prêtre portugais, gouverneur de la prélature en l'absence de l'évêque. Celui-ci me traita avec les égards de la plus cordiale charité.

Durant les quatre jours que je passai à la capitale, je fus installé au palais épiscopal, qui occupe une position avantageuse au bord de la mer. De la fenêtre de ma chambre, on entend le mugissement des vagues et l'on voit passer les embarcations des pêcheurs.

Le 22, il y eut réception et soirée au palais du gouverneur; toutes les autorités locales furent invitées pour les adieux. Le gouverneur, M. Auguste de Cassilho, s'embarquait le lendemain pour visiter le district de Lourenço-Marquez.

Le 23 août, l'embarquement du gouverneur fut solennel. Toutes les autorités l'accompagnèrent à bord, musique en tête et les soldats de la garnison en armes. Le port Saint-Sébastien tira vingt et un coups de canon au moment de l'embarquement et vingt et un autres coups à l'heure du départ!...

Le mercredi suivant, à trois heures du matin, nous jetons l'ancre à l'entrée de la barre du fleuve de Quilimane pour

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 9, 16 et 23 mars.

attendre la marée montante. A midi, nous entrions au port. C'était la première halte sur le chemin du Cap.

Le 26, départ à dix heures. J'ai avec moi le P. Daignault, qui m'accompagne pour les affaires de la Mission. La mer est assez houleuse : le Père et moi, lui payons plus d'une fois le tribut accoutumé.

Le 27, à onze heures, nous voici en face de l'île de Chiloane. Le village est à une demi-lieue à l'intérieur des terres. A la pointe sud de cet îlot perdu dans l'Océan, vous apercevez, du bateau, quatre ou cinq maisons qui ont l'apparence européenne : les autres sont des cases de noirs cachées, pour la plupart, au milieu de massifs de verdure (voir la gravure p. 150). Sur la droite, on aperçoit un grand bois dont le sol paraît coupé par des fondrières et envahi au moment de la marée par le flux de l'Océan. Sofala est au-delà des massifs de verdure, sur la terre ferme : des barques à voiles font le service en quelques heures entre Chiloane et Sofala.

Nous quittons Chiloane le samedi à deux heures de l'après-midi.

Le dimanche, 29, fête du Saint-Cœur de Marie, le P. Daignault voulut dire la messe pour les passagers catholiques. Il alla d'abord s'entendre avec le capitaine, M. Rendall. Quoique protestant, celui-ci acquiesça à la demande de la meilleure grâce et donna ses ordres, afin que l'on préparât le salon à cet effet. A l'heure déterminée, le P. Daignault descendit au salon; mais, quel ne fut pas son étonnement, quand il vit la salle ornée pour un office anglican. Un énorme coussin rouge était placé sur la table : au dessus reposait le drapeau anglais, ayant à ses côtés deux Bibles des livres de psaumes et de prières. Le Père n'eut garde de toucher à l'ornementation, car la mer était devenue si forte et si houleuse, qu'il n'était ni prudent, ni même possible de se risquer à offrir le Saint Sacrifice.

Le soir, à quatre heures, nous arrivons au port d'Inhambane. On n'attendait le bateau que le lendemain matin; aussi, les habitants et la garnison furent pris au dépourvu. Le gouverneur général était à bord, le bateau pavoisé... et rien n'était prêt pour le recevoir! La majeure partie des soldats n'étaient pas même à la caserne. Cependant, appelés par le clairon, ils furent bientôt réunis et se formèrent en colonnes. Mais il faisait nuit et la salve fut remise au lendemain!...

La ville, assise au milieu des palmiers, présente un aspect oriental et gracieux. Elle est propre et régulière; son église dédiée à Notre-Dame de la Conception peut figurer à côté de nos églises propres de campagne en Europe. (voir la gravure page 151).

Nous nous éloignons d'Inhambane le 31 août, à trois heures de l'après-midi. Le jour suivant, à six heures du soir, nous touchions au port de Lourenço-Marquez. La ville offre une animation inaccoutumée. Depuis quelques mois, on travaille activement à la construction du chemin de fer qui doit relier la côte et la ville avec les terres de la République du Transvaal. L'église et l'hospice qui couronnent la ville, sont de date récente : ce sont les deux et uniques édifices de quelque valeur qui ressortent parmi les cahutes éparpillées sur la montagne. Quant à la ville proprement dite, elle est située au bord d'un vaste estuaire, tout entou-



ée de marécages et de bas-fonds sablonneux, vrai foyer de fièvre et de mort.

Nous partons le 3 septembre à sept heures du matin; au sortir du port nous côtoyons à une assez longue distance les îles d'Inyaka couronnées de montagnes pittoresques. Désormais jusqu'au Cap nous voguons continuellement en ligne plus ou moins parallèle aux côtes de l'Afrique, à une faible distance. La vue se repose sur une chaîne de montagnes de peu d'élévation, à peine couvertes d'arbustes rabougris, entrecoupées ça et là de dunes de sable jaunâtre. Durant tout ce long trajet on aperçoit rarement des habitations ou la présence d'un être vivant quelconque.

Le samedi nous arrivons en face de Natal vers les neuf heures et demie du matin; mais le bateau ne peut entrer dans la rade et nous sommes obligés d'attendre jusqu'à quatre heures du soir qu'on daigne enfin venir nous prendre.

Nous arrivons à la tombée de la nuit chez les Révérends Pères Oblats; ils nous reçoivent comme des frères et nous donnent la plus paternelle hospitalité. Je n'oublierai jamais les attentions du R. P. Baudry, la charité affectueuse du P. Barthélemy, intrépide missionnaire des Zoulous, et les prévenances du bon Frère portier Manuel-Ferdinand.

La ville de Durban-Natal présente un aspect européen : chevaux, voitures, tramways, chemins de fer, belles routes. C'est du nouveau pour moi après être resté si longtemps enseveli au pays des Cafres où l'on ignore les premiers éléments de la vie sociale !

Nous passons le dimanche en famille et nous sommes témoins de la piété des catholiques de Natal. La messe du matin à laquelle on fait une instruction en français est principalement destinée aux Mauriciens, établis en grand nombre dans la colonie. Les Pères sont secondés dans leurs travaux apostoliques par le concours intelligent et dévoué des bonnes Sœurs de la Sainte-Famille qui ont un pensionnat et des écoles florissantes dans la ville.

Outre la ville basse qui est située sur une langue de terre au bord de la mer, on aperçoit la ville bourgeoise dont les maisons sont échelonnées sur le penchant d'une montagne, au milieu de bosquets d'arbres et de verdure. L'aspect est vraiment imposant et enchanteur !

Les temples protestants de toute secte et croyance fourmillent à Natal, et il n'y a pas jusqu'à l'Armée du salut qui n'ait ses réunions, ses processions, ses chants, ses nocturnes et son temple. Le jardin zoologique est vaste et bien entretenu. On y trouve une grande variété de fleurs, d'arbres de différentes contrées et des terres magnifiques, exubérantes de fougères et de plantes aquatiques. Le musée possède une belle collection de minéraux et des échantillons précieux de quartz aurifères et de diamants.

Le lundi, 6 septembre, nous mettons à profit la journée qui nous reste pour aller rendre visite au monastère des Trappistes et à leur mission cafre de Mariannhil, près Pine-town.

On va de Natal à Pinetown en chemin de fer. Le parcours est très accidenté. On aperçoit de belles montagnes, de magnifiques plantations de bananiers, d'ananas et de nombreux troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons.

(A suivre).

## DÉCOUVERTE D'UN GRAND FLEUVE EN NOUVELLE-GUINÉE

### DEUXIÈME PARTIE (1)

#### Exploration du Fleuve Saint-Joseph.

LETTRE DU R. P. COUPPÉ, DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN MÉLANÉSIE.

#### DEUXIÈME JOUR.

(Suite 1).

Durant tout le voyage, nous avons eu soin de noter les distances parcourues, les directions, les noms des villages et des terrains, en un mot tout ce qui pouvait nous servir à dresser ensuite la carte du fleuve. Je vous envoie cette carte qui vous aidera à suivre notre marche. Les contours du littoral ont été pris sur la carte de la marine anglaise, qui cependant est défectueuse pour les contours de la baie de Hall-Sound et de l'île Yule.

Pendant ce premier jour, nous ne nous étions arrêtés qu'une seule fois pour dîner et faire reposer nos hommes. Plus nous avançons, plus nous constatons l'importance du Saint-Joseph pour l'uniformité de son courant, sa profondeur, qui, au milieu, dépasse toujours trois et quatre brasses, sa largeur qui varie de cinquante à quatre-vingts mètres, et la fertilité incomparable de la région qu'il traverse. Durant les huit premiers kilomètres, ses rives sont ordinairement boisées; mais, plus haut, ce sont de tous côtés des plantations de bananes et de taros, des cocotiers, des aréquiers, des arbres de la famille des palmistes, et surtout quantité d'arbres à pain. Ces cultures appartiennent, sur la rive gauche, aux villages de Rapa et de Mohou; sur la rive droite, à ceux de Bioto et d'Inawabui. La carte vous indique la position de ces villages, les sentiers qui y conduisent et les noms que les naturels donnent à ces contrées.

Faisons maintenant connaissance avec Akabara. Sous ce nom sont compris deux villages, appartenant à la province de Païtana et à la tribu de Roro. Le premier, Akabara-Pohé, que nous visitons d'abord, est sur la rive gauche. C'est tout à fait misérable : douze maisons sur pilotis assises sur la boue encore humide du fleuve, autant de poutres qui se vautrent dans cette boue, et une seule famille de cinq membres, constituent tout ce village. La fièvre, assez explicable dans des conditions sanitaires aussi déplorables, s'y était récemment déclarée, et les habitants effrayés, l'attribuant comme toujours à la présence du Païpaï (le démon), s'étaient réfugiés dans le village voisin. Nous quittons ce triste désert malgré la bonne réception qui nous est faite et nous passons à l'autre rive. Après cinq minutes de marche, nous entrons dans Akabara-Kaipou où nous devons coucher.

Ce village, où les nôtres avaient des connaissances, compte à peine vingt maisons. On nous y fait bon accueil et le chef nous reçoit sous son toit. Nous échangeons des présents, nous soupions et nous nous disposons à prendre notre repos.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9, 16 et 23 mars et la carte page 92.



Par suite de l'épidémie d'Akabara-Pohé, les maisons regorgeaient de monde, si bien que la moitié de nos hommes, ne trouvant pas à se loger, dut aller chercher asile à Pôta, village situé à dix minutes. Comme la nuit était ténébreuse et qu'il fallait marcher dans le sentier de la forêt, ils éclairèrent leur marche en tenant à la main des branches de cocotier enflammées.

### TROISIÈME JOUR.

Nos guides nous reviennent dès le point du jour, se plaignant que les moustiques ne leur avaient pas permis de dormir. Nous voulons hâter le départ ; mais ici devaient commencer nos difficultés avec nos guides. Ils proposent, les uns d'attendre jusqu'à midi, les autres d'aller visiter les villages de Pota et de Rapa, qui étaient loin du fleuve. (Il s'agit ici d'un second Rapa, différent de celui que nous connaissions). Pour en finir avec leurs raisonnements et surtout avec leur volonté arrêtée de ne pas reprendre le fleuve, nous chargeons nos valises sur le dos des hommes d'Akabara et nous partons, les entraînant ainsi malgré eux sur nos pas.

A sept heures trois quarts, nous commençons notre seconde étape. Cinq jeunes gens du village veulent bien nous accompagner. Nos hommes en profitent pour ne plus vouloir rien faire, leur laissant le travail à eux seuls. Presque tout le jour, ils le passeront à manger, à fumer et à dormir. Dès ce moment, les *iô* et les *kâka* sont substituées aux pagaies ; nous allons sensiblement moins vite.

Nous rencontrons deux pirogues de Mohou, qui descendent le courant : ce sont des femmes qui vont travailler aux plantations. Nous tirons sur un crocodile qui dormait sur la rive opposée ; sans doute il aura été atteint, car, dans sa frayeur, il s'est précipité d'un seul bond dans le fleuve. Nous traversons la contrée nommée Napairou, et plus tard celle de Béiaoboa. On aperçoit çà et là, dans les cultures, des maisons isolées où les naturels passent la nuit, lorsqu'ils viennent travailler dans ces jardins éloignés. Des deux côtés, aussi loin que porte la vue, la campagne ressemble à un jardin, négligé, il est vrai, mais d'une fertilité extraordinaire. De distance en distance, il y a des sentiers qui conduisent à des villages éloignés ; ceux de gauche conduisent à Mohou ou à Babiko ; ceux de droite à Inawaïé. Deux fois nous nous arrêtons pour acheter des bananes à des gens qui se trouvaient dans leurs plantations. Le fleuve, moins profond sur les rives, a ordinairement trois et quatre brasses au milieu du courant ; il est toujours aussi large et plus limpide. L'humus, qui en formait d'abord le fond, devient peu à peu du sable noirâtre, puis du gravier de même couleur, qui grossit graduellement.

A quatre heures, nous sommes enfin au débarcadère d'Inawaïé où nous voulions coucher.

Ainsi que je l'ai écrit, ce gros village d'un millier d'habitants, appartenant à la grande province de Mékéo, nous était connu depuis sept mois : nous l'avions visité par la voie de terre en revenant d'Eboa à Inawabui. Depuis lors, nous brûlions d'établir une station dans ce centre important ; mais c'est précisément la difficulté des communications par terre qui nous avait suggéré la pensée d'explorer la voie du fleuve, qu'on nous disait très rapproché de ce village.

Nous allions constater que cette voie elle-même laissait aussi à désirer, et, en conséquence, qu'il nous fallait chercher une autre station d'un accès plus facile.

Nous dûmes, en effet, faire deux kilomètres en marchant la moitié du temps dans la boue et dans l'eau.

Nous atteignons le village à cinq heures. La réception dans ce pays de connaissance fut ce que nous attendions. c'est-à-dire admirablement empressée et cordiale. Dès qu'on nous aperçoit, les noms de *Mitsina*, *Pée Couppé*, qui leur étaient familiers, éclatèrent dans tout le village. Nous n'étions pas encore assis sur la *Maréa* du chef (maison de réception), qu'une foule joyeuse et babillarde nous entourait. En cinq minutes, les noix d'arec, présent de la paix, et les noix de coco, présent de l'amitié, nous arrivèrent en telle quantité que nous dûmes déclarer à plusieurs reprises que nous refuserions les nouveaux présents. Certainement le tabac, que nous donnions en retour, ne fut pas pour rien dans cet élan de générosité.

Je passe tous les détails de la soirée et de la nuit ; je vous assure qu'il faut être bien fatigué pour dormir au milieu d'un vacarme pareil à celui qui se faisait autour de nous, car aux allées et venues de tous ceux qui logeaient dans la *Maréa*, se joignaient les cris des marmots que les moustiques harcelaient, les grognements des porcs qui rôdaient sous la maison, et les hurlements lamentables des chiens, qui abondent dans le village. (En Nouvelle-Guinée, les chiens ne savent pas aboyer).

### QUATRIÈME JOUR.

Nous prévoyons qu'il sera difficile de partir. Le chef veut que nous restions dans son village, et les nôtres étant d'accord avec lui, il n'y avait qu'une seule voix pour déclarer que nous ne pouvions aller plus loin, que le fleuve devenait trop rapide ; que, pour atteindre le village suivant, il faudrait plusieurs jours, que dans ces villages nous serions tués, etc., etc. C'étaient toujours les mêmes histoires. Le P. Vérius leur fait entendre que le R. P. Navarre nous a dit :

« — Allez sur le fleuve et suivez-le jusqu'au bout. »

En conséquence, il faut que nous allions jusqu'au bout, et si personne ne veut nous suivre, nous irons seuls. Nos hommes ne paraissent pas décidés à se mettre en marche et le chef renouvelant ses instances pour nous garder, nous comprimés qu'il nous fallait encore payer d'audace. Comme hier, nous donnons nos valises aux gens du village, et nous partons sans nous inquiéter des nôtres. Ils arrivèrent au fleuve presque en même temps que nous, et à huit heures, nous reprenions notre voyage. Les cinq jeunes gens d'Akabara étaient restés à terre pour rentrer chez eux dans la soirée, et un seul homme d'Inawaïé était monté avec nous. Nos hommes durent donc payer de leur personne, ce qu'ils firent de mauvaise grâce. Nous marchons avec une lenteur désespérante.

Après nous avoir soutenu, avant le départ, que nous n'atteindrions pas le village suivant avant deux jours, ils nous avouent maintenant que nous sommes proches : vous avez là un exemple de la véracité des Guinéens. Ils nous montrèrent à droite l'ancien emplacement d'Inawaïé qui était tout à fait sur la rive. Dans une guerre terrible avec la province de Bioupa, il fut vaincu et se reconstitua à



endroit où nous le voyons aujourd'hui. Raouma nous marqua le lieu où son père avait été tué, transpercé par une lance, et Béra celui où le sien avait réussi à s'échapper.

Nous n'avions pas fait deux kilomètres que nos hommes s'écrièrent, à notre grande surprise, que nous étions rendus à Inavaïé. Ce village, dont le frère de Béra était chef, est en effet à dix minutes du Saint-Joseph, sur la rive droite, et appartient à la province de Mékéo. Il compte une trentaine de maisons d'un assez pauvre aspect.

À notre apparition soudaine, les habitants furent pris de panique : les femmes se cachèrent dans leurs maisons, les enfants s'enfuirent et les hommes s'étaient saisis de leurs arcs. Dès qu'on sut qui nous étions, l'aspect changea bientôt. Le frère de Béra, qu'on alla chercher à ses plantations, accourut et mit de l'entrain et de l'aisance entre son peuple et nous par la jovialité de son caractère. C'est un sans-souci qui rit de tout, même de ses méfaits.

Comme nous lui demandions avec compassion qui était cette pauvre femme tellement infirme qu'elle pouvait à peine se tenir debout, il nous répondit que c'était son épouse, et nous raconta devant elle, comme une chose plaisante, qu'un jour en la battant il lui avait cassé les reins, et qu'alors il en avait pris une seconde. Nous savons que les cas de polygamie sont heureusement très rares dans cette région.

Profitant des loisirs de notre après-midi, nous allons, le frère George et moi, faire une excursion aux alentours, accompagnés de quelques naturels. C'est là que nous pûmes constater la richesse de cette contrée. Quelle végétation prodigieuse, quelle variété d'arbres et de plantes ! La famille des palmiers, surtout, y est remarquable ; nous reconnaissons le *chou palmiste* et le *palmiste colonne* de l'île Bourbon. On nous montre les traces du casoar qui habite ici par troupes.

#### CINQUIÈME JOUR

Comme nous pouvions le craindre, Béra, que le seul désir de visiter son frère avait déterminé à nous accompagner, voulait nous empêcher de poursuivre notre voyage. Complotant avec les autres, il prétendit nous imposer ses volontés. Pendant la nuit, alors qu'ils nous croyaient endormis, nous les avons entendus faire leur plan ; mais nous étions résolus, s'ils refusaient de nous suivre plus haut, de retourner seuls à Yule, en les laissant à Inawaïé. Dès le point du jour, le frère de Béra et ceux de son village recommencèrent donc le refrain du chef d'Inawaïé : nous leur fermâmes la bouche par ces seuls mots bien accentués :

« — Enfants, nous irons où nous voudrons. »

Personne ne répliqua ; nous étant écartés pour réciter notre office, nous entendîmes les nôtres faire observer que nous ne leur ressemblions pas :

« — Le missionnaire, dirent-ils, n'a qu'une parole ; ce qu'il a dit une fois il le fait. »

Cependant nous avions remarqué qu'on nous préparait une fête. Nous ne pouvions nous y dérober sans mécontenter le village, malgré le retard que cela allait nous causer. Béra s'approche en effet pour nous annoncer que son frère et les principaux du village, voulant nous honorer, avaient tué des chiens pour nous les faire manger avant

notre départ. Nous acceptâmes de bonne grâce, espérant du reste que nos hommes en seraient mieux disposés.

Les préparatifs commencent sans retard. On apporte un chien encore palpitant, puis un second, puis un troisième. Jamais un chef n'avait été reçu avec autant de magnificence ! On les fait griller dans la flamme pour enlever le poil ; les hommes les coupent en morceaux sans les dépouiller de la peau : les femmes apportent des fardeaux de bois, allument des feux, épluchent des bananes, des taros et des patates douces. Le tout est jeté dans les larges marmites en terre, et surveillé avec grand soin. Ces préliminaires raniment naturellement la gaieté, qui atteint son maximum lorsque, la cuisine étant terminée, on l'expose dans des écuelles sur l'estrade de la Maréa. Nous avons eu soin de préparer pour nous une boîte de conserve, et au moment où le festin allait commencer, nous faisons observer qu'ayant assez de viande pour nous dans cette boîte, nous leur laissions volontiers notre part de cuisine. Ils approuvèrent fort notre raison, et sans plus tarder, leur appétit se déchaîne et s'acharne contre les trois pauvres chiens qui disparaissent en un quart d'heure.

Selon une expression que j'ai retenue autrefois, nous assistâmes à une nouvelle édition du célèbre combat des *Voraces* et des *Coriaces*, dans lequel la victoire resta aux premiers.

À neuf heures et demie tous étaient repus. Nous ordonnons le départ : personne ne bouge ; nous insistons, on murmure et on nous signifie qu'on ne nous suivra pas. Alors d'un ton qui trahissait notre mécontentement, nous leur disons :

« — Si vous ne venez pas immédiatement, nous portons nous-mêmes nos valises au bateau, et nous partons pour Yule sans vous. »

Puis nous voilà saisissant les valises et sortant du village d'un pas rapide. Les nôtres se regardent stupéfaits, et comme les jeunes gens de Béra lui-même s'étaient précipités sur nos pas pour nous décharger de nos fardeaux, ils sautent à bas de l'estrade et se laissent entraîner sur nos traces.

Sept hommes d'Inawaïé voulurent nous accompagner. Une fois sur le fleuve, nous fîmes bien sentir aux nôtres combien nous étions fâchés de leur conduite. Malgré cela, ils continuèrent à maugréer entre eux, et, après un kilomètre en avant, ils approchent la pirogue du rivage sans notre ordre et quatre de nos hommes descendent à terre en refusant d'aller plus loin.

« — C'est bien, leur répondîmes-nous. Adieu le tabac, adieu la hache ! puis à notre retour, nous passerons ici sans vous prendre. »

Vous voyez là, un échantillon des difficultés que la plupart des explorateurs ont rencontrées en Nouvelle-Guinée dans le mauvais vouloir des guides. Le démon aurait voulu nous arrêter au moment où notre expédition allait commencer à devenir utile à la mission. Heureusement, Dieu a soutenu notre courage, et nos hommes, qui avaient cru nous intimider, ont compris que nous savions vouloir.

Nous continuons donc notre route sans nous troubler de l'incident. Sur la rive gauche, cinq naturels échangent quelques mots avec nous et demandent à monter sur notre pirogue. Il y avait deux hommes, une femme, une jeune



filles et un enfant. La bonne femme, sans se le faire dire, prend une perche et se met à pousser la pirogue de toute la force de ses bras. Par une heureuse coïncidence, l'un de ces hommes, nommé Kôra, au visage barbouillé de noir, était le frère du chef d'Inawi, le village où nous allions. Nous apercevons dans un jardin, une troupe de naturels qui nous regardent avec étonnement ; l'un d'eux était paré et portait une corne de chaque côté du front, et, au-dessus, une crête de gourra. Pour la première fois, nous entrevoyons confusément les montagnes dans la direction N.-E. Enfin, à quatre heures vingt-cinq minutes, nous sommes au débarcadère d'Inawi, situé sur la rive droite.

Kôra avait sans doute annoncé notre arrivée aux naturels rencontrés sur les rives, car un groupe de jeunes gens, tenant en main des bambous et des lianes, nous attendaient sur la grève pour transporter nos bagages. En un instant, ils ont tout attaché sur leurs bâtons, et, sans perdre un moment, nous prenons le sentier du village, conduits par Kôra tout heureux de nous présenter. La distance était d'un kilomètre ; mais il nous fallut monter un moment sur le dos des naturels pour traverser un passage bourbeux. Enfin, les cocotiers, dont tous les villages sont invariablement entourés, nous apparaissent : nous sommes arrivés.

Ah ! quelle joie, pour notre cœur de missionnaire, de rencontrer enfin ce beau et grand village ! Il avait cent dix maisons, ce qui répond à huit ou neuf cents habitants. N'est-ce pas déjà un beau champ de labeur pour un apôtre ? Aussi nous comprîmes que le sacré Cœur voulait, ici, notre première station dans l'intérieur, et que cette station, comme le fleuve, devait s'appeler Saint-Joseph.

Soit que nous ayons été annoncés ou que la confiance régnât toujours dans ces grands centres de population qui ont conscience de leur force, une foule d'hommes, ayant le chef en tête, vinrent à notre rencontre et nous conduisirent, en nous tenant par les mains, sur la plate-forme de la principale Maréa. On nous y fait asseoir et on y range nos bagages ; les hommes, autant que l'estrade et la Maréa en peuvent contenir, se groupent à nos côtés, tandis que la foule des femmes et des enfants, se presse autour de la maison en faisant éclater sa surprise et sa joie.

Le chef est un bon vieillard à cheveux blancs, nommé Maïno, mais en réalité, c'est son fils Obougnou qui tient le sceptre. C'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, à figure fine, à manières douces et affables. Il ne peut se rassasier de nous serrer la main et de nous toucher l'épaule en signe d'amitié. Il nous fit voir, avec une certaine fierté, sa chère moitié et ses cinq enfants dont l'aîné a de vingt-cinq à trente ans.

Par bonheur pour nous, ce chef et plusieurs hommes du village, ayant des relations avec la province de Maïva qui appartient à la tribu de Roro, entendent et parlent un peu la langue de Yule.

Nous vîmes de suite que nous étions chez nous, au milieu de ce bon peuple. Il nous fallut échanger des poignées de main avec la plupart des hommes, et leur répéter nos noms. En peu de temps, toutes les bouches les redisaient tant bien que mal.

« Mitsina, Tchiotchio (George), Pée Couppé », nous revenaient aux oreilles comme un perpétuel refrain.

Un présent en tabac fait au chef, et quelques sticks remis entre ses mains pour être distribués aux principaux habitants, nous gagnèrent au plus haut point la confiance de tous. On commence alors à nous apporter des présents : nous recevons, par douzaines, les cocos frais et les grappes de noix d'arec. Des femmes déposent à nos pieds une quinzaine d'écuelles énormes, remplies de bananes et de taros cuits, destinés à faire notre souper et celui de nos hommes. Nous dûmes encore, comme à Inawaïé, arrêter cette procession de présents, sous peine d'en être accablés : nous en avions déjà de quoi charger une voiture.

(A suivre).

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

M. l'abbé Rimpler, à Douai, diocèse de Cambrai .....	5
M. Maire, à Poitiers.....	10
M. Ringenbach, à Pont-l'Abbé-Picauville, diocèse de Coutances.	10
M. l'abbé Berseaux, à Pesconnes, diocèse de Nancy.....	10

Pour les missions les plus nécessiteuses.

Un prêtre du diocèse de Lyon .....	50
Un anonyme du diocèse d'Angers ..	20
Le Carmel d'Abbeville, diocèse d'Amiens .....	4
M. l'abbé Dubois, à Montbrison, avec demande de prières.....	100
M. l'abbé Gaubert, à Marseille .....	14
Anonyme du diocèse de Coutances .....	50

Pour l'église de Notre-Dame-du-Spasme, à Jérusalem.

Une anonyme du Reposoir, diocèse d'Annecy.....	10
--	----

Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

Anonyme du diocèse d'Albi.....	25
--------------------------------	----

Pour la mission du Levant la plus éprouvée (Mgr Bonnetti).

Un abonné de Valence.....	10
---------------------------	----

Pour Mgr Van Camelbeke.

Anonyme du diocèse d'Albi.....	25
--------------------------------	----

A Mgr Coadou, pour ses chrétientés du Mayssour.

Anonyme du diocèse de Bayeux.....	10
M. l'abbé Bidat, à Châlon-sur-Saône, diocèse d'Autun.....	5
Les abbés Lebrot, à Autun.....	10
C. F., à Gand .....	25

Au même prélat, pour l'orphelinat d'Assoor.

M. G., à Thiers, diocèse de Clermont, avec demande de prières.	50
M. Challoy, à Angomont, diocèse de Nancy.....	5
Un abonné du diocèse de Versailles.....	6
A D. D., diocèse d'Amiens, avec demande de prières.....	100

Au R. P. Anselme de Saint-Sauveur, pour les inondés du Chan-tong septentrional.

Anonyme du diocèse de Sens.....	30
M. X., du doyenné de Nonancourt, diocèse d'Evreux, avec demande de prières .....	10

A Mgr Livinhac, pour ses missions d'Afrique équatoriale

Anonyme du diocèse d'Albi.....	25
--------------------------------	----

Pour la léproserie de Madagascar.

Anonyme du diocèse d'Albi.....	25
--------------------------------	----

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





MÉLANÉSIE ET MICRONÉSIE. — MISSION DE VILLA-MARIA (NOUVELLE-BRETAGNE); d'après le dessin d'un missionnaire (voir page 162).

## CORRESPONDANCE

### MÉSOPOTAMIE

*En pays Nestorien. — Attaque à main armée contre un missionnaire; causes et conséquences de ce fait.*

LETRE DU R. P. DUVAL, PROPRÉFET APOSTOLIQUE DES RR. PP. DOMINICAINS DE MOSSOUL, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Dernièrement, le P. Bonvoisin partait de Mar-Yacoub pour aller dans les pays Nestoriens visiter les écoles que nous y entretenons, payer les salaires des maîtres et remplir l'œuvre de l'apostolat qui lui a été confié. Après avoir traversé sans difficultés et sans accident les tribus du Berrouari et du Tiari, en entrant dans celle du Thouma, le Père fut soudain arrêté et dépouillé, en plein jour, par le Mélik [Babo, chef chrétien schismatique de cette

tribu. Son mulet de charge, et tous les objets qu'il portait, lui furent enlevés avec violence, malgré ses protestations et celles du domestique qui l'accompagnait. Le Père dut céder devant les menaces, lorsqu'il vit le Mélik lever sur lui le poignard qu'il portait à la ceinture. Cependant, je dois ajouter que la personne même du Père n'a pas été violentée en cette circonstance, et qu'on lui a même laissé la mule sur laquelle il était monté.

Après cet accident, le P. Bonvoisin s'empressa de gagner le village de M. Salomon, qui se trouve à une heure environ du théâtre de l'attaque. M. Salomon, originaire de la tribu même du Tkouma, est le seul catholique de la contrée. Après avoir habité successivement Paris, Constantinople et Téhéran, il est revenu dans son pays natal et y a fixé sa demeure. L'éducation brillante qu'il a reçue en Europe, lui donne sur ses concitoyens une supériorité incontestable; son habitude des affaires, lui a permis de rendre aux habitants du pays et au Patriarche nestorien lui-même, des services qui lui ont acquis une influence très méritée dans toute la contrée. L'autorité ottomane s'est servie de lui, avec avantage, pour aplanir des difficultés au milieu de ces tribus, à peu près indépendantes et à moitié barbares.



Le Père espérait pouvoir obtenir, par l'entremise de ce personnage influent, les objets qui lui avaient été enlevés. Malheureusement, M. Salomon se trouvait absent de sa maison, lorsque le Père y arriva : des affaires personnelles l'avaient appelé à Djulamerk. C'est là que lui parvint, par un courrier, la nouvelle de l'aventure. Il s'empressa aussitôt de se rendre chez le Patriarche nestorien, pour faire, auprès de lui, des démarches en faveur du Père et obtenir des ordres de restitution. Les rapports qui existaient entre M. Salomon et Mar-Chimoun, les services multipliés qu'il a rendus à ce dernier dans différentes circonstances, lui permettaient d'espérer, en effet, que ses démarches ne resteraient pas infructueuses. Mais des retards regrettables permirent aux émissaires du Mélik Babo de devancer M. Salomon auprès du Patriarche et de l'indisposer contre le missionnaire. Au lieu de l'accueil bienveillant qu'il recevait d'ordinaire, M. Salomon ne rencontra, cette fois, de la part de Mar-Chimoun qu'une réception froide et réservée. Après bien des difficultés pour sauver, sans doute, les apparences et mettre sa responsabilité personnelle à couvert, Mar-Chimoun finit par donner un ordre conçu à peu près en ces termes : « Rendez les objets, mais avertissez le Père de ne plus revenir parmi vous. »

Un ordre pareil ne devait obtenir, naturellement, aucun résultat. On dit même qu'en sous main le Patriarche aurait fait dire au Mélik de ne rien restituer. Pendant que ces démarches avaient lieu auprès du Patriarche Nestorien, le P. Bonvoisin était resté dans la maison de M. Salomon. Quand ce dernier fut de retour, il entama avec le Mélik Babo des négociations directes pour obtenir la réparation désirée. « Nous laisserons brûler nos maisons, répondit le personnage en question, plutôt que de rendre les objets du Père, et s'il repasse par notre tribu, nous le dépouillerons du peu qui lui reste. » Telle fut la réponse du Mélik aux envoyés de M. Salomon. Là-dessus, prenant son poignard, il brisa lui-même la valise du missionnaire et en dispersa les objets, en jurant par le Ciel qu'aucune puissance de la terre n'était capable de les arracher de ses mains. Les envoyés de M. Salomon retournèrent sans avoir obtenu aucune satisfaction.

Cette démarche n'est pas la seule qui ait été faite auprès du Mélik Babo. Celui du Tiari, chez lequel le P. Bonvoisin avait reçu une hospitalité toute cordiale, ayant appris les mauvais traitements infligés à son hôte de la veille, lui députa un de ses hommes pour l'engager à réparer le mal qu'il avait fait. Mais le Mélik Babo fort, sans doute, de l'impunité qui lui avait été garantie, répondit au messager : « Va dire à celui qui t'a envoyé que je boirai mon vin dans le calice de son maître, » faisant allusion au calice qui se trouvait dans la chapelle de voyage du missionnaire.

Les négociations n'ayant abouti à aucun résultat, le P. Bonvoisin dû songer au retour. S'attarder davantage

au milieu de ces tribus dont l'esprit s'exaltait, de jour en jour, par les événements que je viens de raconter, était non seulement inutile, mais dangereux. Reprendre la route par laquelle il était venu, était s'exposer volontairement à de nouveaux affronts et à de nouveaux périls. Sur les conseils de M. Salomon, il fut décidé qu'on prendrait une route détournée par laquelle on éviterait la tribu du Mélik Babo. Mais cette route, la seule qui leur restait ouverte, les obligeait de traverser la tribu des Pinianich, Kurdes musulmans, réputés à juste titre pour leur férocité et leurs brigandages. M. Salomon s'offrit d'accompagner le Père avec des gens de sa famille. Un courrier fut dépêché, secrètement, au baïmakam de Tchâl, le représentant de l'autorité ottomane dans le pays, pour l'informer de la situation et le prier d'envoyer des gendarmes au-devant des voyageurs, afin de protéger leur retour et de leur faire traverser sans danger la vallée des Pinianich.

Cette dernière précaution n'était pas inutile, comme on va le voir. En effet, un mot d'ordre avait été expédié aux chefs de cette tribu par le Mélik-Babo, et lorsque la caravane arriva près du premier village qui commande l'entrée de la fameuse gorge, deux cents hommes armés vinrent lui barrer le passage. M. Salomon et les gendarmes essayèrent de parlementer, sans pouvoir se faire écouter des assaillants. Il y eut alors tumulte indescriptible, et des vociférations sauvages au milieu desquelles on ne distinguait que ces mots :

« — Livrez-nous le Père. »

La scène se prolongeait depuis déjà quelque temps, les partis s'animaient, les gendarmes avaient même couché en joue celui des attaquants qui paraissait le plus ardent. Le P. Bonvoisin ne savait quel parti prendre au milieu de cette mêlée confuse. Les uns portaient la main à sa mule pour l'en faire descendre. Les autres lui criaient de toutes leurs forces de ne pas céder. Enfin, M. Salomon ayant fini par se faire écouter, déclara aux assaillants que lui et les siens ne livreraient le Père qu'après avoir été massacrés jusqu'au dernier. Devant cette déclaration, appuyée par celle des gendarmes, les esprits s'apaisèrent, les plus sages de la bande firent entendre raison aux plus exaltés, et les assaillants finirent par abandonner le champ de bataille, livrant passage à la caravane qui put ainsi terminer son voyage sans autre accident.

Le P. Bonvoisin est rentré à Mar-Yacoub après vingt-cinq jours d'absence, fatigué des privations qu'il avait endurées, et péniblement impressionné par les événements qu'il venait de traverser. Il s'est trouvé sans lit, sans provisions, presque sans argent, dans un pays misérable où les frimas sont précoces, et cela à la fin de novembre, n'ayant souvent pour gîte pendant la nuit, qu'une mauvaise mesure ouverte de tous côtés aux vents froids qui venaient des montagnes couvertes de neiges.



Bénie soit la divine Providence qui a daigné le ramener sain et sauf au milieu de nous ! M. Salomon a eu la bonté de l'accompagner, en lui rendant les services que je viens d'énumérer, et pour lesquels nous ne saurions lui être assez reconnaissants, car, sans lui, le Père n'aurait pu sortir sain et sauf du mauvais pas où il se trouvait engagé.

Pour compléter mon récit, j'ajouterai ici quelques réflexions qui me paraissent de nature à jeter sur le fait qui vient de se passer, une lumière qui en fera ressortir la gravité. Je les diviserai en deux parties : la cause et les conséquences.

#### LA CAUSE.

D'après toutes les probabilités, fondées sur des renseignements qui paraissent dignes de foi, la responsabilité du guet-apens organisé contre le P. Bonvoisin, remonte jusqu'aux ministres anglicans. Nous avons tout lieu de croire, qu'ils ont poussé Mar-Chimoun dans la circonstance présente pour fermer aux missionnaires catholiques, l'entrée des pays nestoriens, en leur faisant subir une avanie de nature à les déconsidérer dans le pays, et à les décourager dans leur ministère.

Ce qui nous autorise à nommer les ministres anglicans c'est le fait suivant :

Au mois d'octobre dernier, c'est-à-dire quelques jours après l'accident survenu au P. Bonvoisin, un méthodiste américain d'Ourmiah, M. Coïn, se rendait à Lizan, dans le but de renforcer ce poste qui leur est disputé par les anglicans. En passant par le Tkhouma, sur l'ordre du même Mélik-Babo, la maison où était descendue le missionnaire américain, fut envahie, soudain, pendant la nuit, par une quarantaine d'hommes armés, qui, le poignard à la main, menacèrent de mort le pauvre méthodiste, s'il faisait seulement mine de vouloir se lever du lit où il était couché. Tous ses effets furent livrés au pillage, sous ses propres yeux, sans qu'il pût ouvrir la bouche. Ce fait vient confirmer, d'une manière frappante, la proposition que j'avais tout à l'heure. Il est difficile de supposer, en effet, que le Mélik-Babo aurait eu l'audace de s'attaquer, à deux reprises différentes, à des sujets de gouvernements étrangers, sans avoir reçu d'avance les garanties de son impunité. Il est à remarquer, en outre, que le P. Bonvoisin, aussi bien que le ministre méthodiste, n'étaient pas des inconnus pour les habitants de la tribu. Il y a des années en effet, que l'un et l'autre parcourent le pays sans jamais avoir été inquiétés. Le P. Bonvoisin, en particulier, n'avait eu qu'à se louer jusqu'ici, de l'accueil bienveillant qu'il recevait partout dans les apparitions fréquentes que son ministère l'appelait à faire au milieu des tribus.

Comment expliquer un changement aussi subit ? Rien n'a pu le motiver à mon avis, que le mot d'ordre dont je viens de parler. Ce mot d'ordre explique aussi la parole du Mélik au moment où il dépouillait le P. Bonvoisin :

« Par vos allées et venues, vous ruinez la religion dans le pays. » Cependant ces allées et venues n'étaient pas un fait nouveau et inconnu par le Mélik, en particulier ; s'il n'avait été poussé en réalité que par un zèle religieux malentendu, il y a longtemps qu'il aurait dû faire ce qu'il a eu l'audace d'accomplir dans la circonstance dont j'ai parlé. Il est donc permis de conclure, sans témérité, que la mission anglicane, voulant fermer l'accès des tribus nestoriennes, tant aux méthodistes qu'aux catholiques, pour rester seule maîtresse du terrain, a poussé le Mélik-Babo dans la voie des violences où il est entré.

#### LES CONSÉQUENCES.

Elles peuvent être considérées à un double point de vue : par rapport au Père lui-même, et par rapport à l'avenir de la mission chez les nestoriens. Sous le premier rapport, les faits que je viens de raconter auraient pu avoir les conséquences les plus regrettables. La première attaque, il est vrai, n'a pas le même caractère de gravité que la seconde. De la façon même, dont le Mélik s'est conduit dans la première, on voit, d'une manière frappante, qu'il n'a eu tout d'abord que l'intention d'infliger au missionnaire un affront de nature à lui fermer l'entrée de la tribu. Le principal mobile n'a pas été l'appât du gain, sans quoi il n'aurait pas respecté la personne du Père et ne lui aurait pas laissé la mule qu'il montait.

Mais, le fait une fois accompli, la réflexion a sans doute montré au coupable la gravité de son acte, et il a commencé à en redouter les conséquences. Le titre de sujet d'une puissance étrangère a dû lui faire craindre des complications fâcheuses. Dans le but de détourner l'attention, il a poussé les musulmans de Pinianich, à exécuter la seconde attaque dont je viens de parler. Connaissant le naturel farouche et sanguinaire de ces Kurdes, il était persuadé qu'il y aurait du sang versé, et que la gravité de cette affaire ferait oublier la première, en mettant les musulmans directement en cause.

Telle a été, il me semble, la réflexion qui a suivi, chez le Mélik-Babo, l'attentat commis contre le P. Bonvoisin un peu à la légère. C'est pourquoi je me permets d'insister sur cette considération que la seconde attaque a un caractère beaucoup plus grave que la première ; car, pour qui connaît un peu le pays, il est évident que s'il y avait eu une seule goutte de sang versé, de part ou d'autre, le massacre serait devenu général, et il est difficile de prévoir quel eût été le sort du P. Bonvoisin. Ces conséquences n'ont pas pu échapper au Mélik-Babo. Avec sa connaissance du pays et des hommes, il n'a pas pu les ignorer ; par conséquent, le mot d'ordre qu'il a envoyé aux gens de Pinianich, le rend responsable de tout ce qui est arrivé.

Quant au second point de vue, c'est-à-dire celui qui



concerne l'avenir de la mission, il semble, au premier abord, que l'affaire doit avoir de graves conséquences pour le ministère d'évangélisation que nous avons entrepris auprès des nestoriens. Le fait, a eu un grand retentissement dans la montagne et dans la plaine, auprès des catholiques aussi bien qu'au milieu des nestoriens. Les Kurdes musulmans, eux-mêmes, sont dans l'étonnement, à la vue d'un attentat dont il n'y avait pas encore d'exemple : des chrétiens portant une main sacrilège sur un prêtre. Le caractère sacerdotal était resté inviolable jusqu'à ce jour. Cet événement a donné lieu à beaucoup de commentaires, et tout le monde se demande quelle en sera l'issue.

Pour nous, si nous nous placions à un point de vue purement humain, nous pourrions croire que tout est perdu, que l'entrée des tribus nestorienne nous est à jamais fermée, et que, par conséquent, les travaux entrepris par la mission, les sacrifices qu'elle s'est imposés, vont rester sans résultat. C'est ainsi que le monde jugera probablement de l'affaire, c'est le raisonnement que doivent faire les auteurs secrets de l'agression. Mais cet événement, au lieu d'abattre notre courage, ne fait que nous donner de nouvelles espérances ; nous sommes heureux que Dieu nous ait jugés dignes de souffrir pour sa cause, dans la personne de nos frères, et nous aimons à répéter les paroles que nous lisons aux Actes des Apôtres : *Et illi quidem ibant gaudentes... quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*

Cet événement peut même avoir des conséquences très heureuses pour la cause que nous servons, et fournir à plusieurs l'occasion de se déclarer ouvertement en notre faveur. Déjà l'on signale dans la tribu des Tiaris un mouvement d'opposition aux anglicans et au Patriarche nestorien qui veut les imposer à sa nation. Le Tiari est divisé en deux parties : le haut et le bas Tiari. Or, Mélik-Barkho, chef de la partie basse, qui avait reçu très cordialement le P. Bonvoisin la veille de l'attentat, blessé du traitement infligé à son hôte, et de la réponse hautaine donnée à son envoyé, semble considérer comme faite à sa personne, l'injure adressée au Père, et prendre fait et cause pour lui. Il a envoyé, dit-on, son homme de confiance, Benjamin, qui a été converti au catholicisme par le P. Bonvoisin, au chef du Haut-Tiari, le Mélik-Ismaïl, pour conclure avec lui une alliance dans le but de repousser les anglicans. Or, ces deux tribus réunies, représentent, à elles seules, un groupe de 1,550 maisons, soit 12,400 âmes. Par conséquent, si elles persévèrent dans l'hostilité qu'elles viennent de manifester contre les anglicans, l'apostolat nous sera plus facile encore que par le passé. Nous aurons dans ces deux tribus un champ assez vaste à notre ministère, pour un nombre d'années considérable.

Nous avons également appris qu'après les deux attentats commis par le Mélik-Babo, l'un sur la personne du

ministre américain, l'autre sur celle du P. Bonvoisin, les prêtres du village ont manifesté leur désapprobation en disant que ce n'était pas ainsi qu'on devait se comporter vis-à-vis des chrétiens, et que, si les habitants n'acceptaient pas la présence des étrangers dans la tribu, ils n'avaient qu'à le leur signifier, sans se rendre coupables vis-à-vis d'eux d'actes violents et barbares. Pour accentuer davantage leur mécontentement, ils ont fermé l'église du village, et ont refusé d'y célébrer les saints mystères, malgré les instances des habitants.

Ces faits montrent que la cause du catholicisme est loin d'être désespérée dans la nation nestorienne : ils permettent même de concevoir des espérances sérieuses pour l'avenir. L'épreuve que nous venons de subir est un signe que notre œuvre est agréable à Dieu, et nous avons la douce confiance qu'elle attirera sur notre ministère les bénédictions célestes.



Nous recommandons aux prières de nos lecteurs et aux suffrages des missionnaires, l'âme de M. Bailloud, membre du Conseil central de Paris, décédé à Tours.

M. Bailloud était un chrétien aussi modeste qu'éminent par sa science et ses vertus. Si depuis quelques années, à cause de son âge avancé et de son éloignement de Paris, il ne prenait plus part aux travaux du Conseil de la Propagation de la Foi, il était resté attaché par le cœur à la grande œuvre à la prospérité de laquelle il s'intéressait bien vivement et nul doute que Dieu n'ait donné, à cet homme de bien, la couronne réservée au bon et fidèle serviteur.

---

## INFORMATIONS DIVERSES

**Suisse.** — M. l'abbé Thierrin, euré dans le diocèse de Lausanne, nous adresse la lettre suivante :

« S. G. Mgr Mermillod, m'a envoyé, il y a dix-huit mois, évangéliser les nombreux ouvriers catholiques qui sont domiciliés à Moudon, ville protestante, située à vingt-six kilomètres de Lausanne, en Suisse. Depuis trois siècles et demi, notre sainte Mère l'Eglise n'y avait plus d'autel, le prêtre n'y célébrait plus le saint sacrifice de la messe. Ces ouvriers, français, italiens et allemands, avaient complètement abandonné leurs devoirs religieux. La plupart des enfants étaient baptisés au temple. Dans la seule ville de Moudon, il y a trente-trois mariages mixtes contractés devant le pasteur et partant sans aucune dispense de l'Eglise. Les deux tiers des enfants issus de ces mariages sont instruits dans l'hérésie.

« Dès que Mgr Mermillod fut élevé sur le siège épiscopal de Lausanne et de Genève, une de ses premières sollicitudes fut le rétablissement du culte catholique dans ce pays ravagé par l'hérésie. Grâce à son zèle infatigable, une station catholique a été inaugurée à Moudon-Lucens, le premier dimanche du mois d'août 1886.



« Jusqu'ici, nous avons loué à un protestant deux vastes salles dans un hôtel pour y célébrer les divins mystères. Mais pour des chrétiens, et surtout pour ceux qui vivent au milieu des hérétiques, la piété a besoin du secours des formes extérieures, des images sensibles, pour se soutenir et s'exciter. Nous sommes donc obligés de construire un modeste sanctuaire et de faire l'achat d'une maison destinée au presbytère et aux écoles. De cette manière, et de cette manière seulement, nous pourrions conserver à la foi catholique ces pauvres ouvriers, nous pourrions lutter énergiquement soit contre la propagande de l'hérésie, soit contre les ravages de l'indifférence et de l'impiété, soit enfin contre les désastreuses conséquences de l'enseignement protestant.

« Daigne l'Œuvre de la Propagation de la Foi venir à notre aide !... »

**Asie Mineure.** — On nous écrit de Smyrne, le 7 mars :

« Mgr Timoni, notre bien-aimé pasteur, est arrivé à Smyrne de retour de Rome. Sa Grandeur a débarqué à la tombée de la nuit, au son des cloches de toutes les églises, au milieu d'une foule considérable qui avait accompagné jusqu'au débarcadère les membres du clergé séculier et régulier de Smyrne. Mgr Timoni s'est rendu immédiatement à la basilique de Saint-Jean, illuminée comme aux plus grandes solennités et envahie par les fidèles qui l'y attendaient en très grand nombre. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, le prélat nous a bénis une première fois au nom du Saint-Père.

« Mais c'est le dimanche 4 mars qu'a eu lieu la grande cérémonie de la bénédiction papale. Ce jour-là notre métropole était trop petite pour contenir la foule des fidèles. Après l'évangile, Mgr Timoni nous a parlé des fêtes du Jubilé. Le soir du même jour, il a assisté, au Collège de la Propagande, à une séance musicale que la maîtrise de la basilique de Saint-Jean lui offrait à l'occasion de son heureuse arrivée... »

**Pondichéry (Hindoustan).** — M. Auvé, des Missions étrangères de Paris, missionnaire à Nalliankoulam, nous écrit le 15 janvier 1888 :

« Permettez-moi de remercier, par votre intermédiaire, les bienfaiteurs qui m'ont aidé à fonder un nouveau poste, au milieu de mes néophytes de Nalliankoulam. Grâce à ces secours, j'ai pu bâtir une église, une petite maison pour les prêtres et fonder une petite colonie d'anciens chrétiens de haute caste. Enfin, j'ai eu la joie de baptiser deux cent soixante-un payens l'année dernière.

« Nalliankoulam, dont la population chrétienne s'élève à plus de 1,200 âmes, deviendra, je l'espère, un grand centre de conversions dans l'avenir.

Déjà trois villages des environs, Kôttey, Villivanam et Codiôlam, se disposent à se convertir.

« Jusqu'à présent, ce district, n'a pas eu beaucoup à souffrir des tracasseries des protestants.

« Une fois cependant, voilà de cela, bientôt trois ans, un ministre de l'*American mission* d'Arnee, étant venu faire une partie de chasse dans les bois de Mojavankâraney, à un mille environ de Nalliankoulam, apprit qu'il y avait là des chrétiens. Voyant une belle occasion d'exercer son zèle apostolique, il descend de cheval, monte sur une grosse pierre et commence son prêche.

Ces pauvres gens de la campagne, qui n'avaient jamais vu des protestants, ne savaient que penser. Cependant, le chef du village, vieux cipaye en retraite, se tenait là caché, frisant sa grosse moustache grise, à l'ombre d'un cocotier. Il écoutait sans rien dire, l'inintelligible discours de l'Américain.

Après avoir fortement critiqué et tourné en ridicule le paganisme avec ses innombrables cérémonies. « Mais vous, dit-il, en « élevant le ton, vous qui m'approuvez, n'êtes-vous pas encore « plus payens qu'avant votre baptême ? N'adorez-vous pas la « *Mâdâ* (sainte Vierge), les saints ? N'allez-vous pas en pèlerinage « à Sêttoupettou, absolument comme les payens vont à Tirouna- « moley ? N'avez-vous pas dans votre chapelle, un tas d'images « et de statues ? Et que signifie ce scapulaire que vous portez à « votre cou ? »

« Là-dessus [le vieux cipaye n'y tint plus : « Mains fortes, » s'écrie-t-il, et aussitôt les femmes d'accourir pour donner à l'orateur, une poursuite à l'indienne. Celui-ci n'eut que le temps de monter à cheval et piqua des deux vers la forêt. On ne l'a pas revu.

L'organe protestant de Madras, ordinairement si fidèle à rapporter tous les hauts faits des protestants dans la péninsule, a passé sous silence, le brillant succès obtenu à Nojavankâraney, »

**Japon septentrional.** — M. Caron, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire à Morioka, écrivait le 6 novembre 1887, à M. Bruneau, secrétaire de l'évêché de Nantes :

« En entrant au séminaire de Tokio comme professeur, je comptais y rester longtemps, mais la voix de mon évêque s'est fait entendre et il a fallu quitter mes chers élèves pour me rendre à cent cinquante lieues au nord de Tokio, dans la ville de Morioka, située au milieu d'une vallée qu'entourent les plus hautes montagnes du Japon. L'hiver y est terrible, dit-on, plus que partout ailleurs. Le vent du nord, s'engouffrant entre deux hautes chaînes de montagnes, soulève en tourbillons la neige amoncelée à une hauteur de trois à quatre pieds. Mon confrère me disait l'autre jour : « Quand j'arrivai dans ce poste, on soutint devant moi, « que les paupières y gelaient pendant l'hiver ; je traitais ce dire « d'exagération ; mais il m'a bien fallu convenir de la vérité de « ces paroles ; l'année dernière, l'accident m'est arrivé. »

« J'emploie tous mes moments libres à l'étude de la langue, car il faut au moins dix ans de travail assidu pour pouvoir se dire quelque peu habile. Outre le langage parlé, usité pour la conversation ordinaire, il y a encore le langage écrit ; or, sans la connaissance des caractères chinois, impossible de lire un seul livre japonais. Ce n'est pas chose facile ni intéressante ; les commencements surtout sont très arides, et bien souvent on est tenté de se décourager à la vue de difficultés sans cesse renaissantes. Mais on est bien récompensé de ses peines par la suite : car sous cette forme rebutante se cache tout un riche fond de philosophie. A l'époque actuelle, les Japonais s'appliquent à traduire en leur langue nos livres européens. Très souvent ils sont obligés d'inventer des mots pour rendre des pensées qui leur étaient inconnues jusqu'alors avec les caractères chinois. L'étude n'en devient pas plus facile pour cela, car chaque année la langue japonaise s'enrichit d'un nombre considérable de termes nouveaux. Je suis parvenu déjà à pouvoir faire le *sekkyo* (sermon) ; et les chrétiens ont été assez indulgents pour me féliciter. Comme je suis encore jeune, ma main a pu s'habituer à manier le pinceau japonais pour tracer les caractères chinois, et, quoique je ne sois pas encore très habile, les Japonais sont stupéfaits de voir un Européen écrire comme eux avec le pinceau... »

**Madagascar.** — Nous lisons dans le *Progrès de l'Imerina* de décembre dernier :

« Le 6 novembre, la cathédrale de Tananarive offrait un spectacle imposant. A l'issue de la grand-messe paroissiale, Mgr Cazet administrait à quatre-vingt-douze adultes le sacrement de baptême, avec toute la solennité requise en pareille circonstance. Parmi les catéchumènes on remarquait trois jeunes élèves habillés à l'européenne et faisant fort bonne figure. C'étaient les enfants de la famille du Premier Ministre, les deux fils de Rainizanamanga, 15<sup>e</sup> honneur, et un petit-fils de Rasoaray. Rainizanamanga se trouvait là pour être témoin du bonheur de ses fils et de sa fille qui est élève des Sœurs. La discrétion ne nous permet pas de mentionner nommément les personnes distinguées, qui sont devenues ce jour-là enfants de Dieu et de l'Eglise. Ce serait d'ailleurs faire injure à leur foi ; car elles savent fort bien qu'il n'y a pas ici-bas de noblesse comparable à celle des *Zanak' Andriamanitra*. Mais je ne puis passer sous silence l'aînée de toutes, une bonne vieille, encore forte, malgré ses 80 ans. Dans son temps, elle fut la *mpitaiza* de Radriaka, 15<sup>e</sup> honneur. Aujourd'hui c'est une matrone en retraite. Après dix-huit mois d'étude, elle est sortie triomphante de la rude épreuve de l'examen. La voilà néophyte, fière de son chapelet, comme de la plus magnifique couronne... »



## DÉCOUVERTE D'UN GRAND FLEUVE EN NOUVELLE-GUINÉE

### DEUXIÈME PARTIE (1)

#### Exploration du Fleuve Saint-Joseph.

LETTRE DU R. P. COUPPÉ, DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR  
D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE EN MÉLANÉSIE.

CINQUIÈME JOUR.

(Suite et fin 1).

Vous vous ferez difficilement l'idée d'une scène semblable, bien étourdissante, sans doute, et bien fatigante pour les oreilles, surtout lorsqu'on est déjà harassé par le voyage et la chaleur, mais infiniment consolante pour des apôtres. Les hommes assis et réunis sur la plate-forme mangeaient le bétel, tout en braquant leurs yeux sur nous et en tenant entre eux, à tue-tête, des conversations dont nos personnes et nos objets faisaient la matière. Lorsque nos regards rencontraient ceux de l'un d'entre eux, il nous répondait par un bon gros sourire de bienveillance. Les enfants, poussés par la curiosité, envahissaient les bords de la plate-forme pour nous contempler de plus près, mais de temps en temps les hommes, importunés de leur présence, faisaient entendre, tous ensemble, un vrai tonnerre de menaces, et les enfants sautaient à terre comme une troupe de rats, pour remonter un moment après. Tout ce peuple, bien propre, bien portant et plein de vie, présentait un excellent aspect. Les types, en général, ne nous semblent guère différer de ceux des Européens; changez un peu la couleur du visage plus bronzé que celui de nos méridionaux sans être noir; donnez des habits à tout ce monde et vous vous croirez dans un gros village de France en un jour de fête. Vous y trouverez le même entrain, le même enjouement, les mêmes espiègleries.

Ce peuple regorge littéralement des fruits de la terre, et sous ce rapport il n'a rien à envier à nos plus riches cultivateurs. Malgré cela le tabac, qui est chez eux ce que l'or est chez nous, produit sur eux un tel charme que, au moment où nous entr'ouvrons la caisse qui le contenait, il

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9, 16 23, et 30 mars et la carte page 92.



NOUVELLE-GUINÉE. — MAREA DU VILLAGE DE BEIPAHIA; d'après un dessin du R. P. Couppé (voir page 164).

se produisait instantanément dans toute l'assemblée comme une explosion d'admiration et de stupeur. *Tô !* s'écriaient-ils, comme mûs par un même courant électrique; puis suivait un brouhaha général d'où se détachait sur tous les tons le mot *toûtou, toûtou, toûtou !* (en langue de Yule, *koûkou, tabac*). C'était pour eux comme l'apparition soudaine d'une richesse dont leur imagination n'avait encore pu se faire une idée. Nous étant ainsi prodigués, pendant près d'une heure, en frais de politesse et à la curiosité de ce bon peuple, nous pensâmes à prendre notre repos. Je passe sous silence une foule de détails curieux qui signalèrent cette soirée. Obougnou, comprenant qu'il nous serait impossible de dormir dans la Maréa, où des visiteurs

importuns nous auraient assiégés toute la nuit, nous invita à coucher dans la maison de son frère Kora. Cela n'empêcha pas tous les membres de la famille et bon nombre d'amis de nous suivre dans cette demeure privée et d'assister avec un intérêt extrême, manifesté par d'innombrables *to !* exclamatifs, à tous les préparatifs et toutes les circonstances de notre coucher. Les maisons consistent en un toit très élevé, tombant à un demi-mètre d'un plancher ou plate-forme à claire-voie établie elle-même sur des pilotis de un mètre cinquante à deux mètres. Sous cette plate-forme, on entretient toute la nuit un grand feu destiné à chasser les moustiques. L'air circule donc librement entre le toit et cette plate-forme: ce qui n'est pas un inconvénient dans ces chaudes régions, sauf durant la saison des pluies et des grands vents. Pour ce cas, il existe sous le même toit d'autres

plates-formes superposées dont les parois servent alors de murailles. Quand nous sommes étendus sous nos moustiquaires, nous éteignons notre bougie et simulons le sommeil pour mettre fin à la conversation que les naturels auraient volontiers poursuivie avec nous durant toute la nuit. Malgré cela plusieurs s'assirent à nos côtés dans les ténèbres, et se crevaient les yeux pour nous voir au travers de nos moustiquaires. Quelques-uns, plus indiscrets, allaient jusqu'à nous tâter les pieds et les mollets. Nous croyant endormis, ils engagèrent la conversation avec nos hommes qui leur racontèrent avec un certain orgueil tout ce que nous faisions à Yule, énumérant avec emphase combien nous leur donnions de tabac, de couteaux, de haches, de vêtements; combien nous avions



fait de maisons, c'est-à-dire avec la nôtre et celle des Sœurs, la maison des chèvres, des poulets, etc. Ils parlèrent avec plus d'estime encore des catéchismes et des classes de chaque jour, des soins que nous donnions à leurs malades, du nombre des enfants et des moribonds que nous avions baptisés, et du peu de crainte que nous avions du *Népou* et du *Païpaï*. Ils firent même le parallèle avec les Teachers de la Société biblique de Londres qui, disaient-ils, peu différents d'eux-mêmes par la couleur et la science, étaient loin de ressembler aux missionnaires blancs. C'était

une apologie en règle, écoutée avec le plus grand intérêt par les naturels d'Inawi, et surtout avec un plaisir extrême par nous qui voyions ainsi les cœurs s'ouvrir et les voies s'aplanir pour l'établissement du règne de Dieu dans ces contrées.

Vers onze heures seulement le silence et le vide se firent autour de nous. Dans le village cependant le bruit continua jusque vers minuit. A certains moments, nous entendions des hommes parler avec tant de force que nous croyions à des disputes prêtes à se terminer par des coups. Béra nous



NOUVELLE-GUINÉE. — EMBOUCHURE DU FLEUVE SAINT-JOSEPH ; d'après un dessin du R. P. Couppé (voir le texte).

assura que c'étaient des orateurs qui haranguaient la foule. Il paraît, en effet, que l'éloquence joue un grand rôle dans les mœurs de ce peuple, et que chaque soir il y a des discours publics prononcés par des orateurs en renom. Nous devions avoir le lendemain un échantillon de ces séances oratoires.

#### SIXIÈME JOUR.

Notre nuit fut moins remplie par le sommeil que par les consolantes réflexions inspirées par les événements de la veille. Nous avions donc trouvé un village important, admi-

nablement disposé, où nous pouvions au plutôt commencer la mission : le but principal de notre expédition était atteint. Unissant cette considération à celle de la désertion de la moitié de nos hommes et du mauvais vouloir des quatre guidss qui nous restaient, nous jugeâmes que nous pouvions, pour cette fois, renoncer à remonter plus haut le Saint-Joseph. Nous résolûmes donc de visiter à pied les villages les plus rapprochés, de commander ici la construction d'une maison, et de repartir au plus vite pour Yule.

A sept heures et demie, nous voici dans le sentier d'Inawépaé, situé dans la direction N.-N.-O. Nous étions accom-



pagnés par plusieurs habitants d'Inawi, parmi lesquels Obougou et ses deux fils aînés. L'un de ces derniers marchait en tête; tenant en main une branche, il secouait la rosée attachée aux herbes, il coupait les lianes, brisait les rameaux qui embarrassaient le passage, en un mot, se donnait une peine extrême pour nous diminuer les difficultés et les fatigues du chemin. N'était-ce pas délicat pour un sauvage?... Du reste, sauf un ruisseau que nous passâmes sur leurs épaules, le trajet, presque toujours à l'ombre, était assez agréable. C'est là que nous vîmes des arbres de la famille du cotonnier d'une hauteur extraordinaire, parfaitement droits et arrondis, mesurant près de deux mètres de diamètre. C'est avec ces arbres gigantesques que sont faites les pirogues nommées *rakatoï* que je remarquai à Port-Moresby et qu'on voit passer une ou deux fois l'année sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

Nous n'atteignons le village qu'après quarante minutes, ce qui représente une distance de trois kilomètres.

Je vous fais grâce de la réception reçue dans ce village et dans les suivants : ce serait répéter, à peu de chose près, ce que j'ai dit de celle d'Inawi.

Inawépaé compte cent dix maisons et a plusieurs chefs dont le principal est Maïno-Panao, parent d'Obougou. Avec sa barbe taillée à l'anglaise, son front un peu dénudé, ses cheveux courts, noirs et frisottants, son allure dégagée, son nez aquilin, son regard animé, son sourire doux et intelligent, il ressemble tout à fait à un Européen. Il travaillait à la construction d'une nouvelle marée en compagnie d'une quinzaine de jeunes gens dont le salaire devait être un porc mangé en commun. L'animal, attaché par les quatre pattes, était là sous leurs yeux comme pour les animer au travail.

Parmi ces jeunes gens se trouvaient des artistes qui sculptaient, sur le tronc d'un cocotier destiné à devenir le pilier principal, un crocodile d'une longueur de trois mètres. Le travail était presque terminé. Je vous assure qu'il n'était pas sans mérite, surtout si l'on pense que pour façonner un arbre si dur, ils n'ont que des instruments d'écaille, d'os ou de bois. Tous les autres piliers étaient également sculptés vers leur sommet; des couleurs diverses faisaient ressortir le fond et toutes les lignes du dessin. L'ensemble est d'un effet assez joli et atteste le goût artistique de ces naturels.

En témoignage d'une insigne amitié, l'un des chefs nous annonce qu'il *attachera un porc* en notre honneur (c'est l'expression consacrée), et qu'à notre retour des autres villages nous l'emporterons avec nous.

Nous nous rendons à Béipaha qui est à dix minutes, direction N.-E. Quelle nouvelle joie! Nous trouvons ici cent quatre-vingt-treize maisons et à trois minutes plus loin un autre village nommé Aïpéana ayant quarante-huit maisons!

Les habitants de Béipaha sont si honorés et si heureux de notre visite, que l'un des chefs tue immédiatement un porc pour nous fêter. Nous y stationnons le temps nécessaire pour cuire et manger la victime. Nos hommes n'ayant pu tout absorber, on leur remit intégralement les restes qui serviront durant le voyage.

Dans ce village, nous contemplons particulièrement une des marées. Nous admirâmes la hauteur et la forme remar-

quable de son toit, ses grandes dimensions, les sculptures peintes de ses piliers et plusieurs ornements en feuillages et en bois qui pendent de l'extrémité du pignon; nous nous amusâmes beaucoup de trois mannequins ou personnages grotesques se balançant aux piliers de l'esplanade. Rien ne manquait à ces personnages d'un mètre environ de hauteur : le coloris des yeux et du visage, les dents, les cheveux et toutes les parures en usage dans la contrée. L'un d'eux, d'un aspect farouche et menaçant, représentait un guerrier armé de pied en cap, portant la lance d'une main, l'arc de l'autre, et un casse-tête accroché à sa ceinture. Tout cela révèle l'intelligence de ce peuple.

\* \* \*

Dans la plupart des villages que nous avons visités jusqu'à ce jour, nous avons remarqué qu'à l'extrémité et un peu à l'écart des autres maisons, il s'en trouvait une d'une structure toute particulière. Elle est perchée comme un nid sur des pilotis de dix à quinze mètres de haut et hermétiquement fermée. Pour y pénétrer, il faut nécessairement grimper par une échelle et cette échelle, on ne la voit jamais en permanence à proximité de la maison. Le Père Vérius fit part de cette remarque à Béra, et celui-ci lui apprit que cette maison est faite pour se dérober à la poursuite de Païpaï, c'est-à-dire du démon. Quand, dans un temps d'épidémie surtout, quelqu'un vient à tomber malade et qu'il se croit, l'objet des poursuites du Païpaï, il monte ou se fait porter dans cette maison, s'y renferme soigneusement; on en retire l'échelle, et il est convaincu d'échapper aux atteintes de son ennemi, qui ne saurait grimper si haut. Pauvres gens! Comme ils sont à plaindre d'être ainsi les victimes de leurs superstitions, et comme le démon, partout tyran des âmes, sait bien les tenir sous le joug de la crainte. Puissions-nous bientôt leur faire connaître la charité du bon Dieu et la suavité de son empire!

Nous retournons à Inawi par le chemin de Béipaha, où deux de nos gens chargent sur leurs épaules le porc qui nous avait été donné. Nous rentrons à Inawi vers quatre heures, assez fatigués, mais bien heureux de cette journée.

Dans ces quatre villages d'Inawi, d'Inawépaé, de Béipaha et d'Aïpéana, compris dans la région nommée Bioupa, nous avons un total de quatre cent soixante-une maisons, représentant une population de trois à quatre mille âmes. Nous fûmes donc confirmés dans notre résolution d'établir notre première station à Inawi, qui était plus rapproché du fleuve.

\* \* \*

Nous prenons aussitôt Obougou à l'écart; nous lui proposons de nous construire une maison dans son village, lui disant que nous voulons y habiter désormais et y faire le *marere rove* (l'instruction sainte) comme à Yule. Le brave homme accepte avec bonheur notre proposition, et, séance tenante, nous déterminons l'emplacement de la maison, nous en traçons les dimensions sur la terre et nous lui faisons promettre de se mettre immédiatement à l'œuvre.

La nouvelle de ce projet a bientôt fait le tour du village, où elle provoque un accroissement d'allégresse. Plusieurs vinrent nous exprimer leur satisfaction et Obougou, plus



enthousiasmé que personne, nous assure qu'il nous donnera son fils Maïno pour que nous l'instruisions.

Assurément, ces pauvres gens ne sont pas encore à même d'apprécier notre sainte mission ni de comprendre tout le bien que nous leur voulons. Ce qui leur fait admettre actuellement notre projet, c'est l'honneur d'avoir des blancs parmi eux, l'espérance de devenir aussi instruits et aussi puissants que nous, et surtout le désir du tabac, des vêtements et autres choses que nous leur donnerons. Mais l'important à cette heure, c'est d'avoir accès près d'eux, et, avec la grâce de Dieu et nos efforts persévérants, ils acquerront les vertus et les sentiments élevés que notre sainte Religion apporte avec elle.

..

Quand la nuit fut venue, la foule devint de plus en plus nombreuse autour de la marée où nous avions pris notre souper. Nos hommes de Yule, ayant une très haute idée de leur science, étaient jaloux de la produire au grand jour : ils nous demandèrent de chanter publiquement les cantiques que nous leur avions appris. Leur proposition nous était trop agréable pour ne pas être acceptée : c'était une excellente occasion pour faire apprécier à cette foule le fruit de nos travaux, pour lui inspirer un plus grand désir de nous avoir dans le village.

Nous voici donc chantant avec nos quatre paroissiens :

Béraoura namona  
Dominika bariu,  
Béraoura namona  
Jesu Kériso.

Quel beau jour,  
C'est aujourd'hui Dimanche.  
Quel beau jour !  
Vive Jésus-Christ !

Puis venait le refrain :

Houi, housi  
Jesu Kériso !  
Houi, housi  
Jesu Kériso !

Chantons, chantons  
Jésus-Christ !  
Chantons, chantons  
Jésus-Christ !

Suivent deux autres couplets, puis un second cantique.

Enfin, faisant ensemble le signe de la croix et prononçant les paroles latines, ils récitent à haute voix et en marquant toutes les pauses, l'Oraison Dominicale dans la langue de Roro.

Vous dire le silence, l'étonnement, l'admiration de l'assemblée et de tout ce village, retentissant pour la première fois des louanges du Seigneur, des saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, est chose impossible. Je ne pensais pas que l'impression dût être si profonde. Comme le démon a dû frémir en entendant cela !

On nous invita à chanter à notre tour. Avec quel cœur nous répétâmes en accords l'*Ave Maris Stella*, sur un de ses plus beaux airs ! Les vifs sentiments de reconnaissance dont nous nous sentions pénétrés donnèrent à nos voix un accent tout particulier, qui contribua à charmer nos auditeurs. Si nous avions voulu satisfaire à leurs désirs, nous aurions chanté toute la nuit. Mais une autre chose allait faire diversion et donner le dernier coup, qui devait nous gagner entièrement le cœur de nos bons Guinéens. Béra, qui connaissait parfaitement la langue d'Inawi, se penche à l'oreille du Père Vérius en disant :

« — Je veux faire un discours. »

Et sur-le-champ il se lève, s'avance sur le devant de l'estrade, et commence l'apologie des Missionnaires de Yule. Nous avons été surpris nous-mêmes des qualités oratoires qu'il déploya dans la circonstance. Rien de plus varié que les inflexions de sa voix, tantôt faible et douce, tantôt éclatante et terrible : rien de plus naturel et de plus assuré que sa pose. Dans sa main gauche, il tenait la petite gourde qui contient la chaux nécessaire à l'usage du bétel ; tout en parlant et en gesticulant il mâchait la noix d'arc et de temps en temps, retirant de la gourde le petit bâtonnet imprégné de chaux, il le portait à sa bouche. Cette opération, loin de le gêner, lui donnait de la contenance et lui servait à varier son action : c'était pour lui la barrette du prédicateur. Il parla ainsi dix minutes, au milieu d'un profond silence, et nous vîmes que son discours avait fait impression. Nous n'avions rien compris, mais, d'après le résumé qu'il nous en fit, il aurait dit en substance qui nous étions, ce que nous faisons à Yule, ce que nous viendrions faire ici. Bien entendu, l'orateur, en descendant de la tribune, reçut les félicitations de ses amis. Nous cloturâmes la séance par un autre chant, et nous nous retirâmes, comme la veille, dans la maison de Kôra, pour y passer notre dernière nuit ; le lendemain matin, nous devions partir pour Yule.

#### SEPTIÈME JOUR.

Après une telle réception, notre départ ne pouvait ressembler qu'à un triomphe. C'est ce qui eut lieu en effet. Dès notre lever qui fut très matinal, Obougnou vint nous dire qu'il *attachait un porc* pour nous.

Nous prenons notre déjeuner pendant lequel la foule, avertie de notre départ, nous entoure comme pour nous faire ses adieux.

« — Vous reviendrez, nous dit-on de toute part, nous ferons une belle maison et vous nous instruirez. »

Nous renouvelons l'assurance de notre prochain retour, nous faisons une dernière distribution de tabac, et le défilé se forme peu à peu. Les deux pores attachés et portés solennellement par quatre jeunes gens ouvrent la marche ; une foule de femmes et de jeunes filles, soutenant dans leurs filets des charges énormes de cocos et de taros, suivent immédiatement, puis les porteurs de nos bagages, enfin les trois missionnaires entourés par le chef, sa famille et plusieurs centaines d'hommes et d'enfants.

Sur le rivage les femmes nous offrent les cocos et les taros qu'elles avaient préparés. Nous en prenons autant que nous pensions pouvoir en placer sur notre pirogue et nous donnons en échange un peu de tabac. Mais ce que nous avions refusé est offert à nos hommes qui acceptent, et ainsi notre embarcation est remplie jusqu'au haut. Nous avons la charge de plusieurs tombereaux. Enfin nous serrons une dernière fois les mains de ces braves gens et nous partons aussi vite que si nous étions poussés par la vapeur :

« — *Tomoao!* (vous partez), *tomiao!*... (vous restez). »

Telles furent les dernières paroles d'adieu échangées entre nous, jusqu'à ce que nous eussions disparu dans les méandres du fleuve. Il était huit heures vingt. A neuf heures qua-



rante-cinq, nous sommes à Inawaï où le frère de Béra et ses gens nous quittent. Nous eûmes une petite scène avec les quatre déserteurs qui nous attendaient et auraient voulu monter, mais nous partons sans eux. A six heures du soir, nous étions à l'embouchure du Saint-Joseph; nous attendîmes pendant deux heures que la marée remontât, et à dix heures de la nuit, nous étions à notre maison de Yule.

Telle fut cette heureuse expédition à l'intérieur de notre chère Nouvelle-Guinée.

\* \* \*

Depuis l'embouchure du Saint-Joseph, nous avons fait jusqu'à Inawi quarante kilomètres. Mais, en fait, si on déduit les nombreux détours de ce fleuve, du point de départ jusqu'à celui d'arrivée, nous n'avons parcouru que vingt et un kilomètres en ligne droite dans la direction N.-N.-O. Nous nous étions ainsi rapprochés du littoral de la mer, dans le voisinage des villages de Kivori, de Mahiva et de Ilororou, près du cap Possession.

Le fleuve est parfaitement navigable, mesurant au milieu du courant trois et quatre brasses.

D'après nos renseignements plusieurs fois contrôlés, le Saint-Joseph, longtemps encore navigable, se partagerait plus haut en deux affluents; l'un conduirait aux pieds du mont Yule, le plus haut sommet de la chaîne du même nom; l'autre descendrait des dernières assises des monts Owen-Stanley.

Outre les villages d'Inawabui, d'Inawaïé, d'Eboa, d'Inawaé, d'Inawi, de Béipaha, d'Inawépacé, d'Aïpéana, maintenant connus, il y aurait encore sur le Saint-Joseph, faisant partie de la même province de Mékéo et parlant la même langue, dans un seul groupe les villages de Amohamo, Iripou et Bébéo, dans un autre groupe ceux de Raraï, Toromiko, Souabéni et Mahouné; dans un troisième groupe ceux de Ouni-Ouni, Abeta et Baouaouni. Ces villages, paraît-il, seraient plus considérables que ceux que nous venons de visiter.

Vous comprenez que la première chose qui s'impose maintenant est l'achat d'un canot à vapeur sans lequel il est presque impossible de communiquer avec les stations qui seraient fondées sur le Saint-Joseph. En outre de la rapidité extraordinaire de son courant, vous avez vu la difficulté que nous avons eue pour trouver des rameurs, et combien peu on doit compter sur leurs services.

Vous le voyez, le Saint-Joseph est la voie qui conduit à la moisson qui nous est préparée; *cette moisson est surabondante*, puisque dans un rayon de trois à quatre lieues où sont situés les villages de la province de Mékéo, nous avons peut-être quinze ou vingt mille naturels, *et elle est mûre*, si on en juge par l'accueil que nous avons reçu. Continuez donc à préparer des ouvriers apostoliques remplis d'un saint zèle, et faites prier pour notre prompt triomphe en Nouvelle-Guinée.

FIN.

## BENGALE ORIENTAL

### PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE BELGE

Par DOM BÉRENGIER

*D'après les notes de D. WILLIBRORD V..., Bénédictin d'Afflighem.*

(Suite 1).

#### I

A peine l'ordre reçu, je fis mes préparatifs de départ et ils ne furent pas longs, puisque les moines doivent toujours être prêts, comme les soldats, à partir au premier signal de leur chef. Je m'embarquai sur une grande et vieille barque, fort sale, et je ne pouvais y disposer que de deux ou trois mètres en carré. Pour entrer dans cet étroit réduit, il fallait me courber et y rester assis ou couché, n'ayant pour respirer que deux petits trous, grands comme la main et percés dans le bordage. C'était une véritable étuve, la nuit comme le jour. Point de lit, naturellement, et pour reposer les planches rabotées et noires de goudron.

Le lendemain, nous naviguions dans le golfe du Bengale, toujours si agité et que le mauvais état de la barque rendait pour nous très dangereux. Par mes deux lucarnes, je voyais d'un côté la pleine mer et de l'autre les champs couverts de chanvre, les rizières et les maigres pâturages où paissaient les bœufs et les buffles. Ça et là quelques huttes, placées sous de grands arbres, indiquaient la présence des pauvres Hindous. Le jour d'après, nous pûmes entrer dans le Sundeep's, canal d'où l'on aperçoit le volcan nommé *Chittacoun*. A chaque instant, l'un des matelots jetait dans le canal une grosse pierre attachée à une corde, et criait de sa voix gutturale :

« — Encore cinq pieds d'eau, encore quatre pieds, encore trois pieds, encore deux pieds. »

Mais à ce moment une forte secousse m'avertit que nous étions ensablés. C'était une nouvelle épreuve, il nous fallut passer là deux jours et deux nuits avant de pouvoir être délivrés.

Je dois dire que les mariniers, tous musulmans, se montrèrent à mon égard très serviables, un peu trop même, car ils voulurent faire ma cuisine et quelle cuisine! Ils mettaient leurs doigts sales et noirs dans mon *ghee*, une espèce de mauvais beurre fondu, et le faisaient bouillir dans leurs pots, destinés à toutes sortes d'usage. Ils me préparaient ainsi mon riz. Je vous avoue que cette manière d'apprêter le repas me soulevait le cœur et l'odeur seule qui s'exhalait de la marmite m'empêchait souvent de toucher à ce mets national des Hindous.

Après deux jours d'un jeûne presque complet, la Providence fit passer à notre portée un petit remorqueur. Ce fut notre salut. Le bon capitaine voulut bien, à ma prière, nous lancer un câble, qui nous dégagait du banc de sable et il nous traîna à la remorque jusque dans la Mehna, cette grande rivière si dangereuse et qui a englouti, dans ces dernières années, un missionnaire et quatre religieuses. Vers le soir, nous rencontrâmes un petit steamer qui se

(1) Voir les *Missions catholiques* du 23 mars.



rendait dans un port peu éloigné de Dacca par le chemin de fer. Je me hâtai de quitter la vieille barque où j'étais comme prisonnier et je fus très bien reçu par le patron du vapeur, qui cumulait les fonctions de capitaine avec celles de *molvi* ou prêtre musulman.

Apprenant que j'étais un prêtre catholique, il me traita avec la plus grande déférence, me considérant comme un collègue. Sa condescendance n'alla point cependant jusqu'à me donner de la nourriture dont j'avais pourtant grand besoin, et il me fallut encore, durant deux jours de navigation, me contenter d'un reste de ce riz détestable que l'on m'avait cuit dans le beurre du Bengale et dont l'odeur nauséabonde m'enlevait l'appétit. Pour être impartial, je dois dire

que le prêtre de Mahomet qui commandait le steamer m'offrit un lit, mais il était plus dur que celui des Trappistes, car il se composait de deux tables, mises bout à bout. Malgré la dureté de cette couche improvisée, j'y dormis assez bien parce que j'étais exténué de fatigue et de chaleur. Quand le jour fut venu, je pus contempler sur les deux bords de la rivière, une quantité de villages hindous ou musulmans, dont les nombreux habitants se livrent à la pêche. Toute cette population est encore assise, comme dit le *Benedictus* à Laudes, dans les ombres de la mort. Quelle tristesse pour nous, moines bénédictins, de sentir que nous ne pouvons encore, à cause de notre petit nombre, *illuminer*, selon l'expression du cantique de Zacharie, tant d'âmes ignorantes du salut et qui rendent leurs hommages non au vrai Dieu, mais à d'ignobles idoles ou au grand imposteur qui a séduit presque tout l'Orient. Hélas ! me di-

sais-je à moi-même, pourquoi sommes-nous ici à peine quelques prêtres, quand il y a en Europe tant de vicaires et de curés, surtout dans les campagnes, dont le zèle ne trouve pas assez d'occupations !

Pendant que je me livrais à ces douloureuses réflexions, notre vapeur arrivait en vue du port de Naranguni où aboutit le chemin de fer du Bengale oriental. A peine débarqué, je pris le train exprès et en deux heures je fus rendu à Dacca où les bons soins de mes confrères me firent bientôt oublier mes fatigues et mes petites souffrances.

## II

Dacca, la capitale de notre vicariat apostolique, ne

compte pas moins de cent mille habitants hindous ou musulmans. Les catholiques y sont en très petit nombre, une centaine à peine, appartenant soit à notre église, soit à celle des Portugais. Il y a aussi une église protestante, une église arménienne schismatique et une chapelle baptiste ; mais ceux qui les fréquentent sont fort peu nombreux.

Dacca est située dans une grande plaine. Elle a de belles rues et de grandes maisons, qui figureraient assez bien dans une ville d'Europe. L'édifice le plus remarquable est sans contredit le palais du Nabab, prince indigène, qui possède de grandes richesses et tient un grand état de maison. On parle beaucoup de son corps de musique, qui est composé de catholiques venus de Goa. Il a un nombre

prodigieux de serviteurs, de chevaux, de voitures et palanquins. Tout cela est à la disposition des officiers et des employés du vice-roi des Indes, qui veut bien le *protéger*. En face du palais de ce Nabab coule une belle et large rivière qui fourmille de petites barques, toujours en mouvement, et dans lesquelles les villageois des environs apportent les fruits, les légumes et des denrées de toute sorte.

La population bengalaise est ici assez mêlée aux Européens. On voit, tout à côté de très belles maisons, des cabanes et des huttes où se trouvent des ouvriers pour tous les arts et des marchands pour tout ce qui est nécessaire à la vie. Mais là, comme dans presque toutes les cités de l'Indoustan, ils attendent les acheteurs avec une patience, qui ressemble à de l'indifférence, quoiqu'ils soient assez à l'aise au gain. Si un voyageur s'approche d'un marchand, il se lève à demi de dessus la natte où il est

accroupi ou même couché, il quitte un instant le *Houka*, qu'il a presque toujours à la bouche, et se met à énumérer sur un ton de psalmodie nazillard tout ce que contient sa boutique ; il ajoute toujours :

« — Pas cher, pas cher, *Sahib* » et . « Moi ne mens jamais. Allah le sait. »

Si c'est un Hindou : « Moi ne trompe personne. »

Il faut vous dire, entre nous, que le Bengali semble né pour mentir et tromper tout le monde ; aussi fait-on bien, malgré ces protestations intéressées, de se défier, à Dacca, des petits et gros marchands indigènes.

(A suivre).



R. P. NOËL BAUDIN, des Missions Africaines de Lyon (voir page 168).



## NÉCROLOGIE

R. P. Noël BAUDIN

*De la Congrégation des Missions Africaines de Lyon.*

Le nom de Noël Baudin est depuis longtemps connu des lecteurs des *Missions Catholiques* ; ce regretté missionnaire est l'auteur d'articles sur les sacrifices humains, sur le fétichisme et les féticheurs et de plusieurs ouvrages en langue yorouba.

Né à Moux, dans les montagnes du Morvan, le 25 décembre 1844, Noël Baudin encore bien jeune se faisait remarquer par l'énergie de son caractère. La lecture des *Annales de la Propagation de la Foi* détermina sa vocation. A l'âge de seize ans, Noël entra à l'institution à Saint-Cyr, fit sa huitième côte à côte avec les enfants de sept à huit ans. A la fin de l'année, il eut le bonheur de faire la connaissance de M. l'abbé Poupet, aujourd'hui curé à Luthenay-Uxeloup.

Ce prêtre charitable consentit à recevoir Noël à la cure de Blisme où il était alors ; sous sa direction intelligente, l'élève de huitième devint en quelques mois élève en humanités. Sa récréation favorite était encore la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi* ; un placard du presbytère était rempli de ces numéros ; tout son contenu passa sous les yeux de notre futur apôtre.

En mai 1864, l'abbé Poupet fit entrer son élève aux Missions Africaines. Quatre ans et demi plus tard, en 1868, il portait au Dahomé les prémices de son sacerdoce.

Là, sous ce rude climat, le Père Baudin se consacra avec ardeur à l'étude des langues nécessaires ou utiles dans la mission : le djedji, le yorouba, le portugais et l'anglais. Le yorouba parlé par plusieurs millions de nègres devint son étude de prédilection. Les prières quotidiennes furent bientôt composées ; mais le catéchisme demanda de longs efforts : comment exprimer en un idiome barbare et matériel les vérités de la religion ?

Le grand et le petit catéchisme furent néanmoins traduits en yorouba. Dès lors, il était relativement facile aux Noirs de s'instruire de la doctrine chrétienne ; mais les missionnaires ne pouvaient pas encore aisément apprendre la langue yorouba ; pour leur faciliter cette étude, le P. Baudin composa en 1884 et 1885 la grammaire yorouba et les dictionnaires français-yorouba et yorouba-français.

Le zélé missionnaire prit encore une part très active à la fondation de la ferme de Saint-Joseph de Tocpo et y conduisit, au grand étonnement des Noirs, sur un immense radeau dont il était à la fois le constructeur et le pilote, les matériaux d'une maison assez confortable. Le Père Baudin dirigea également les travaux de l'église de Lagos, le monument le plus remarquable de l'Afrique occidentale.

Au commencement de 1886, il entreprit un voyage d'exploration dans la Guinée, traversa des pays complètement inconnus, visita Atapamé, Togodo, donna le premier des détails sur le fleuve Mouno, qu'il descendit jusqu'à Grand-Popo. Puis, reprenant sa marche vers l'intérieur, l'intrépide missionnaire visita les ruines d'Okiadan, les villes d'Abéokouta et d'Ischin, et enfin arriva à Oyo, capitale du Yorouba,

où il fut nommé supérieur de la Mission que le Révérend Père Chausse venait d'y fonder. C'était un champ absolument neuf ouvert à son zèle ; tout était à créer.

Avec l'aide de quelques Noirs, le Père Baudin construisit une maison d'habitation et fit, en quelques mois, plusieurs centaines de baptêmes. Malheureusement, une terrible dysenterie le conduisit aux portes du tombeau. Obligé de rentrer en France, il se trouvait à bord du vapeur anglais *Sénégal*, qui fit naufrage près du cap des Palmes.

Le bon Père, presque mourant, eut cependant la vie sauve, mais il perdit tous ses effets. Arrivé en France, il languit pendant trois mois ; un abcès au foie nécessita une opération très douloureuse. Le Père la supporta avec un courage héroïque ; hélas, il était trop tard. Le même jour l'âme du saint missionnaire allait recevoir sa récompense.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

## ÉDITION FRANÇAISE

S. R., diocèse de Lyon, avec demande de prières .....	500
M. Cornus, à Albi, avec demande de prières .....	5
Mme veuve Flandre, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	1 45
Un ouvrier de St-Étienne .....	2 50
Mme Bérard, supérieure de l'hôpital de Belleville-sur-Saône, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	500
Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.	
J. C., à Vanves, diocèse de Paris .....	5
Pour les missions les plus nécessiteuses, à Mgr Mermillod, pour M. le curé de Moudon.	
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon.....	800
Pour les victimes des inondations en Chine, P. Marie de Brest.	
M. l'abbé Plagnard, de St-Sorlin, diocèse de Lyon, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	5
Au même, pour une des missions de Chine la plus éprouvée par les inondations.	
Mme Jullien, à Lormes, diocèse de Nevers.....	5
J. C., à Vanves, diocèse de Paris....	5
Pour les Mineurs observantins missionnaires au Chan-tong septentrional.	
Deux tertiaires de St-François, du diocèse d'Amiens, au nom de leurs parents.....	10
Pour les victimes des inondations au Chan-Tong septentrional.	
Anonyme d'Ant., diocèse de Rennes.....	25
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour pour ses missions ravagées.	
J. C., à Vanves, diocèse de Paris.....	5
Un prêtre du diocèse de Lyon, comme pardon de Pâques.....	40
Pour la mission de Nagasaki.	
Anonyme d'Alsace .....	20
Pour les œuvres du cardinal Lavigerie.	
En mémoire du vicomte de C., diocèse de St-Brieuc .....	100
Au R. P. Hivet, missionnaire du Saint-Esprit, au Congo, pour le rachat et le baptême de 2 nègres sous les noms de Théodore et Victor et de 2 négresses sous les noms de Françoise et Marie-Augustine.	
Anonyme du diocèse de Soissons.....	100
Au même, pour le rachat d'enfants esclaves.	
Anonyme d'Angleterre, en l'honneur de St-Joseph.....	13

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





ZAMBÉZE. — VUE DE LA VILLE ET DU PORT D'EAST-LONDON ; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambéze (voir page 176).

## CORRESPONDANCE

### JAPON SEPTENTRIONAL

*Dans l'île de Sado. — Une touchante cérémonie.*

Nous avons trop rarement l'occasion d'annoncer à nos lecteurs des joies sans tristesse pour l'apostolat ; aussi, sommes nous heureux de publier cet intéressant récit d'une fête religieuse au Japon. Cette île voit aujourd'hui descendre sur son sol sanctifié par le sang des martyrs, la bénédiction d'en haut. L'Église est sortie des catacombes et c'est au grand jour, c'est au milieu de l'enthousiasme des néophytes et du respect des païens, que se célèbrent les fêtes chrétiennes.

LETTRE DE M. P..., DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE DU JAPON SEPTENTRIONAL, A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Le 8 septembre, Notre-Seigneur prenait possession d'une nouvelle terre. L'île de Sado, située sur la côte occidentale du Japon, dont la sépare un détroit d'environ

vingt lieues de largeur, voyait bénir solennellement, la première église élevée au vrai Dieu sur ce sol autrefois arrosé par le sang de nombreux chrétiens, d'abord déportés, puis massacrés en haine de la foi. Ici, comme partout, le sang des martyrs sera une semence féconde, et c'est certainement l'intercession de ces Bienheureux confesseurs qui a attiré sur notre chère île, la grâce dont elle vient d'être l'objet.

Dès la fondation du poste de Nügata (1872), les missionnaires avaient jeté les yeux sur Sado, où ils voyaient une nouvelle région à conquérir à Jésus-Christ ; mais ce ne fut qu'en 1878, que Mgr Osouf, évêque d'Arsinoë et vicaire apostolique du Japon septentrional, chargea le Père Drouart de Lézey, de choisir un terrain convenable et d'y bâtir une maison pour sa résidence. La petite ville d'Ebisu, le port le plus rapproché de Nügata, et, par conséquent, le plus facile pour les communications, vit s'établir le premier Européen et le premier missionnaire. Pendant deux ans, au prix de fatigues et de privations dont Dieu seul eût le secret, le zélé prédicateur de la foi jeta la semence divine dans une terre où n'avait germé jusque-là, que le mensonge et l'erreur. Déjà sa parole avait porté d'heureux fruits ; un petit troupeau de fer-



vents néophytes s'était formé, et, chaque dimanche, les nouveaux chrétiens accouraient de plusieurs lieues pour se réunir dans une modeste chambre et y assister au Saint Sacrifice. Les espérances n'avaient donc pas été trompées, lorsque, contraint par la pénurie des missionnaires, le prêtre rappela à Nügata, le Père Drouart de Lézey, ne laissant à Ebisu, qu'un catéchiste pour garder la maison et entretenir l'œuvre commencée. C'était une première épreuve : elle ne tarda pas à être suivie d'une autre. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés depuis le départ du Père, qu'un incendie détruisit une partie de la ville. Il ne resta de la mission, qu'un sol jonché de débris.

Depuis lors, chaque année, un Père venait de Nügata, et, recevant l'hospitalité d'un chrétien, passait quelque temps au milieu des néophytes, prêchant, encourageant, distribuant les sacrements. C'est dans ces conditions que le P. de Noailles, vint plusieurs fois à Sado. La ferveur de ces chrétiens, qui depuis plus de cinq ans privés de leur Père, avaient cependant gardé toutes les pratiques de dévotion; la bonne volonté des païens qui, loin de se montrer hostiles, paraissaient écouter avec intérêt la doctrine catholique, inspirèrent à ce Père la pensée de relever de ses ruines le poste d'Ebisu. Ayant obtenu l'autorisation de Monseigneur, il s'adressa en France, à sa famille, dont la générosité ne se lasse jamais quand il s'agit d'une bonne œuvre; elle mit à sa disposition la somme nécessaire à la réalisation de son pieux projet.

Pendant l'hiver dernier, les matériaux furent préparés, et, dès que la neige eut disparu, le travail commença, tandis que le P. de Noailles venait s'établir à Ebisu, en compagnie d'un jeune missionnaire nouvellement arrivé de France. Ils s'installèrent provisoirement dans une modeste maison japonaise dont une pauvre chambre servit de chapelle, et de là ils purent surveiller les travaux. Au milieu de mai, la charpente de l'église était élevée, et, le 18, veille de la fête de l'Ascension, la croix était placée au sommet du clocher et dominait toute la ville. Cette coïncidence était de bon augure, et l'office de ce jour fournissait un rapprochement plein d'espérances : *Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem...* Des bambous entrelacés, de la terre glaise, formèrent la matière des murs, que l'on recouvrit, à l'extérieur par des planches, à l'intérieur par un enduit de plâtre; et c'est ainsi que s'acheva peu à peu notre cathédrale. Il n'est pas, en France, de petit village, si pauvre fût-il, qui voulût se contenter d'une telle église; et pourtant nous en sommes bien fiers, et nos insulaires plus que nous encore! Aussi vit-on jamais, à Sado, quelque chose de comparable à cela? Ces pierres simulées sur les murs, cette voûte surbaissée dont la teinte rose projette des reflets quelque peu mystérieux; et ce clocher surtout, dont la flèche (qui cependant se trouverait fort à l'aise sous les voûtes de Notre-Dame de Paris),

semble vouloir élever jusqu'au ciel la croix qui la surmonte, jamais nos Japonais n'ont rien vu de pareil! Pauvres gens, ils n'ont jamais regardé aussi haut!

\* \*

C'est cette église, placée, selon le vœu des donateurs, sous le vocable de sainte Suzanne, qui devait recevoir la bénédiction à la suite de laquelle elle allait devenir la maison de Dieu. Mgr Osouf avait bien voulu promettre de venir faire lui-même cette cérémonie, et la date du 8 septembre avait été fixée. Le dimanche précédent Monseigneur était à Nügata, où il donnait la confirmation et bénissait la nouvelle école, due au zèle du P. Lema-réchal. Vingt lieues seulement restaient donc à franchir; mais quelles lieues!.... Le lundi notre journée se passe dans l'attente : le bateau viendra-t-il? A chaque instant on croit entendre le sifflet d'arrivée.... — Non; le vent est mauvais, et pour plusieurs jours peut-être, car le diable, qui jusque-là a régné en maître ne manquera pas de susciter tous les obstacles possibles... Mardi, le vent s'est un peu calmé, mais le bateau aura-t-il pu franchir la barre?... Nos chrétiens sont depuis longtemps sur la côte, interrogeant l'horizon. Vers onze heures un vapeur entre dans la baie; du plus loin qu'on l'aperçoit : c'est le *Watazsu-Maru*! et l'on se hâte de venir nous avertir. Une demi-heure plus tard nous voyons débarquer Monseigneur, accompagné de quatre autres Pères.

\* \*

A peine étions-nous arrivés à la maison de la mission, à peine avions-nous pu souhaiter la bienvenue à nos hôtes, qu'un cri retentit au dehors : *kivaji! kivaji!* Un incendie! Personne n'ignore combien les incendies sont terribles au Japon, où toutes les maisons sont en bois, souvent recouvertes de paille, et où il est bien rare que le vent ne vienne en aide aux flammes pour activer leur terrible besogne. En effet, à quelque cents pas de nous, une épaisse fumée s'élève : une maison, puis deux, puis trois, sont bientôt en feu. Que le vent ait soufflé de notre côté, et, en moins d'une heure, église, maisons, tout fût devenu la proie des flammes. Mais la douce Vierge, sous les auspices de laquelle devait être béni le nouveau sanctuaire, nous préserva de ce malheur, et, tandis qu'il y a quelques années, une bonne partie de la ville avait été détruite, cette fois cinq ou six maisons seulement furent atteintes. Disons en passant l'impression que produisit sur nos Japonais épouvantés, affolés, la vue de ces hommes à longue robe noire, se hâtant de porter secours, puisant de l'eau dans les puits, la faisant passer aux endroits menacés, transportant sur leurs épaules nattes, meubles, etc.; rassurant enfin tout le monde. Les hommes nous regardaient curieusement, les femmes joignaient les mains et les frappaient l'une contre l'autre en inclinant la tête, ni plus ni moins



que si nous avions appartenu à l'innombrable famille de leurs dieux.

Cette alerte une fois passée, la soirée fut employée aux préparatifs. Le lendemain, en effet, Monseigneur devait bénir la cloche, qui, depuis trois mois, attendait, humblement placée sur le sol, qu'on voulût bien lui accorder la place à laquelle elle avait droit. Mercredi à 9 heures, avait lieu la bénédiction à laquelle on donna toute la solennité possible, au grand ébahissement de nos chers insulaires qui n'avaient jamais vu un évêque revêtu de ses ornements pontificaux. Puis cette cloche brillant de tout son éclat, sur laquelle on fait les onctions saintes au chant des psaumes : quel spectacle nouveau ! Et combien il est à regretter que ces caractères gravés sur le bronze, que nos néophytes regardaient si curieusement, fussent pour eux indéchiffrables ! ils auraient pu y lire :

*La 10<sup>me</sup> année du pontificat de Léon XIII,  
la 19<sup>me</sup> de l'ère du Meiji,  
Mutsu-Hito, Empereur du Japon,  
Mgr P.-M. Osouf, Evêque d'Arsinoë, Vicaire apostolique du Japon  
Septentrional,  
M. Olivier de Noailles, Missionnaire apostolique à Sado,  
J'ai été nommée Suzanne par  
Mgr P. M. Osouf et  
Madame Rosalie Scienkewicz,  
Epouse de M. Sienkewicz, Ministre plénipotentiaire de France.*

Avec nous ils auraient regretté l'absence de la bienveillante marraine, alors en France.

\* \* \*

L'après-midi, eut lieu, et non sans peine, l'installation dans le clocher, et le soir, à six heures, les échos de nos montagnes redisaient pour la première fois la salutation de l'Ange à Marie et annonçaient la fête du lendemain. Hélas ! de nouvelles craintes nous assaillaient. Le ciel s'était de nouveau couvert de nuages, et la pluie tombait abondante. Qu'en sera-t-il demain ? Pourrons-nous faire la procession ? Les païens viendront-ils ?.... Jeudi matin il pleuvait encore. Mais la main qui avait arrêté les progrès de l'incendie sut aussi dissiper les nuages ; vers huit heures, la pluie cessait, le ciel se rassérénait et le soleil venait prendre part à la fête. A huit heures et demie, la procession se déployait autour de l'église pour l'aspersion des murs ; puis elle y rentrait bientôt, et, au chant des Litanies des saints, avait lieu la bénédiction intérieure :

*Ut hanc Ecclesiam et altare, ad honorem tuum et nomen sanctæ tuæ Suzannæ, purgare et benedicere digneris !*

Et notre église était devenue la maison de la prière, le temple du Dieu trois fois saint... Les chrétiens entrèrent ensuite ; mais quand vint le tour des païens, ce fut une foule qui se précipitait, [se poussait, s'exclamait et l'on eut grand'peine à obtenir un silence qui permit de commencer la cérémonie de la confirmation. Vingt de nos chrétiens reçurent du Pontife le sacrement qui mar-

que au front les soldats de Jésus-Christ, après quoi la Messe solennelle commença. Dire l'étonnement, la stupéfaction de nos Japonais serait impossible ; mais on peut les comprendre, puisque nous, missionnaires, qui avons encore présentes à l'esprit nos belles cérémonies de Paris, nous ne pouvions nous défendre d'une vive émotion, en retrouvant, dans notre petite chapelle ornée de ses vêtements de fête, la pompe de nos grands offices catholiques.

Après l'évangile, le P. Testevuide, dans un langage qu'aucun Japonais n'eût désavoué, expliqua aux chrétiens la cérémonie à laquelle ils venaient d'assister. A la communion, tous nos chrétiens s'approchèrent de la table-sainte, et avec une piété, un recueillement, qui, en prouvant la bonne disposition de ces âmes si jeunes encore dans la foi, sont pour le missionnaire et la plus douce consolation et le plus puissant encouragement.

\* \* \*

La messe achevée, des agapes fraternelles, dignes de la primitive église, quoique probablement le menu en fût quelque peu différent, réunissaient nos chrétiens dans les salles qui leur sont destinées. Puis, toute la soirée, les visiteurs affluèrent à l'église. Les écoles mêmes de la ville y vinrent, conduites par les maîtres, tous, garçons et filles, marchant au pas, le petit doigt sur la couture du.... seul vêtement des Japonais, qui n'est pas un pantalon. Et tous, grands et petits, admirant à l'envi, tous faisant pieusement leurs prosternations comme dans leurs temples et demandant naïvement, en montrant les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph, le nom de ces dieux. D'aucuns voulurent même présenter une offrande à ces dieux encore inconnus, et le soir, on trouva, sur le tapis du sanctuaire, quelques pièces de monnaie, qui réalisèrent pour nous une recette de 1 sen 3 rin, soit un peu moins d'un sou et demi. Que si quelqu'un trouvait que nos gens ne se sont pas ruinés, ne pourrait-on lui répondre que cette offrande, toute minime qu'elle est, sera peut-être le prix dont la miséricorde de notre Dieu achètera le salut d'une âme ?.... Et pendant ce temps la foule, venue de tous les environs, d'Aikawa, de Kawaharada, de Nibu, etc., stationne sur le chemin et aux alentours de la mission : des marchands ont dressé leurs étalages près de l'entrée et chacun attend la cérémonie du soir, qui lui permettra de voir et d'entendre : voir l'église et les offices qui s'y célèbrent ; entendre la cloche, qui, plus que tout le reste, excite une admiration inexprimable. Hélas ! il y eut bien des déceptions, car si tout le monde put entendre, une partie seulement put voir ; l'église une fois pleine, force fut de refuser l'entrée aux autres.

A six heures et demie, la cérémonie s'ouvrait par un sermon du P. Lemaréchal, qui, s'adressant cette fois aux nombreux païens qui l'écoutaient, leur développa le



dogme fondamental d'un Dieu créateur et leur mont à toute la fausseté de leurs fables cosmogoniques. Puis, la journée s'acheva par le salut solennel du très saint Sacrement, donné par Monseigneur. C'est alors surtout qu'elle parut belle, notre petite église, aussi brillamment éclairée que possible, avec son autel presque caché sous les fleurs qui le décorent, et surtout avec cette assistance nombreuse, émue, presque recueillie qui, les yeux fixés sur l'ostensoir qui attire tous les regards, semble assister à un spectacle d'un autre monde ! Puisse cette cérémonie, en frappant les yeux, avoir aussi touché les cœurs et que, par la grâce d'En-Haut, ces pauvres âmes s'ouvrent bientôt à la lumière de la foi !... Et tandis que nous sortions de l'église, le cœur rempli de ces touchantes impressions, une illumination soudaine venait ajouter à l'éclat de la fête et porter à son comble la joie de nos bons Japonais. Il fallut, pour qu'ils consentissent à se retirer, ouvrir de nouveau les portes et leur permettre de voir une dernière fois ; après quoi, ils s'en retournèrent heureux et contents.

\* \*

Après cela, nous n'avions plus rien à désirer ; aussi, lorsque dimanche, vers midi, retentit le sifflet du vapeur et quand, deux heures plus tard, nous accompagnions à bord Sa Grandeur et ses compagnons de voyage, il n'y avait place en nos âmes que pour la reconnaissance : reconnaissance pour les confrères qui étaient venus nous prêter leur concours ; reconnaissance pour notre Evêque, si bon et si vénéré, qui n'avait pas craint de traverser tout le Japon, pour honorer de sa présence, notre cérémonie ; reconnaissance envers Notre-Seigneur, qui nous avait ménagé ces grâces, prélude de celles qu'il nous réserve à l'avenir !

Il ne nous reste maintenant qu'un seul désir, c'est que la douce et immaculée Vierge Marie, sous les auspices de laquelle a été sanctifiée notre chapelle, y attire un grand nombre d'âmes et augmente rapidement le petit troupeau qui se pressait naguère au pied de son autel.

\* \*

En achevant la lecture de ces lignes, on se sentira peut-être disposé à estimer bien favorisés, ce poste d'Ebisu et cette île de Sado, à qui n'ont manqué ni les bienfaits, ni les honneurs : cette conclusion peut être juste, mais elle me semble incomplète. Je voudrais pouvoir maintenant, par un contraste frappant, rappeler combien de postes dans notre chère mission sont dépourvus de tout ce qui serait nécessaire pour y rendre à Notre-Seigneur le culte qui lui est dû ; je voudrais pouvoir dire combien n'ont pour église qu'une chambre, pour autel qu'une table, pour vêtement sacerdotaux que des ornements pauvres et usés !... La pauvreté, le missionnaire sait, avec la grâce d'en haut, l'accepter pour sa compagne de chaque jour ; ce qui lui est bien autrement pénible,

c'est d'être obligé de la faire partager à ce Jésus, Roi du ciel et de la terre, à qui il voudrait rendre tous les honneurs et attirer les hommages ! Puissent ces lignes inspirer à quelques âmes la pieuse pensée de procurer à d'autres confrères moins bien partagés le bonheur que nous avons eu à Sado. Il n'en pourra résulter que la gloire de Dieu et le bien de nos pauvres égaux ; et ces âmes généreuses auront acquis large part à la reconnaissance et aux prières des missionnaires et des chrétiens de la mission du Japon septentrional.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Constantinople.** — Mgr Bonetti, délégué apostolique du Saint-Siège à Constantinople, nous fait l'honneur de nous écrire la lettre suivante :

« Pendant le Carême, plusieurs retraites ont été prêchées, soit aux messieurs, soit aux dames, dans les différentes églises de cette capitale.

« Une des plus édifiantes, a été la retraite des dames, donnée par le R. P. Marcel, à l'église de Saint-Louis.

« Près de deux cents dames, appartenant à l'élite de la haute société de Péra l'ont fréquentée avec un grand recueillement. Invité à présider la clôture de cette retraite et à distribuer la sainte communion, j'ai été édifié par la piété des retraitantes et touché de l'humilité des Révérends Pères capucins français qui desservent Saint-Louis.

« Cette église, située presque au centre du quartier de Péra, se prête admirablement aux cérémonies religieuses. Aussi, presque tous les sermons de charité y sont donnés, et les pauvres secourus par les Sœurs, comptent de nombreuses bienfaitrices dans cette paroisse.

« On a prêché une autre retraite en langue grecque à l'église de Sainte-Marie. La retraite des hommes eut lieu aussi à Saint-Louis. Le prédicateur fut le P. Marcel. Si elle n'a pas égalé, par le nombre, la retraite des dames, il y a, toutefois, lieu d'en être satisfait.

« Somme toute, la piété est loin d'être bannie de Constantinople et je trouve que pendant le carême les églises ont été très fréquentées. Constantinople est une des villes du monde où la générosité est mise le plus souvent à l'épreuve. Les Grecs, les Arméniens, les Persans, font fréquemment appel à la charité pour subvenir aux besoins de leurs écoles, de leurs hôpitaux, de leurs orphelinats et toujours c'est aux particuliers qu'on s'adresse.

« Madame la comtesse de Montebello a ouvert dernièrement les salons de l'ambassade pour une fête de charité en faveur des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui s'occupent de la crèche et des pauvres malades abandonnés. Madame l'ambassadrice a pu mettre ainsi à la disposition de ces deux bonnes œuvres, la somme de 19,000 francs.

« Les fêtes de Pâques ont été célébrées en grande pompe dans notre cathédrale, l'ambassadeur de France y était présent et il occupait la place qui lui est réservée dans les cérémonies. Les ambassadeurs d'Allemagne et d'Angleterre ont aussi assisté à la messe pontificale. »

**Tché-kiang Chine).** — La Supérieure de l'hôpital de Ning-po écrit à Mgr Reynaud, lazariste, vicaire apostolique de Tché-kiang :

« Notre maison, qui est la plus petite de votre province et par conséquent aussi la plus pauvre en fruits spirituels, a cependant sa part aux bénédictions célestes. Vous pourrez le constater quand vous verrez que nous avons eu le bonheur de donner pendant cette année nos soins à onze cent trente-un malades, dont cent soixante-quatre nous ont quittés pour un monde meilleur, après avoir été régénérés dans les eaux du saint baptême.



« Oui, quoique le Chinois soit peu enthousiaste de sa nature, que rien ne le touche, notre dévouement est un mystère auquel il ne peut croire. Cependant, parmi ce peuple si attaché à ses superstitions, il est des âmes que le bon Dieu semble se choisir pour en faire les conquêtes de son amour. C'est bien dans notre petit hôpital, le rendez-vous de toutes les misères, que nous pouvons constater l'œuvre de la grâce. Bien souvent nous les entendons dire entre eux : « La Sœur est comme une mère pour nous. »

« Un jour, un pauvre jeune homme se désolait de ce que sa mère l'abandonnait et ne venait jamais le voir ; son voisin le reprit en lui disant :

« Est-ce que la Sœur n'est pas meilleure que notre mère, est-ce qu'elle ne nous soigne pas mieux ? »

« Aussi sont-ils généralement disposés à se laisser instruire, nous en voyons même dont l'âme s'ouvre de suite et comme naturellement aux impressions de la grâce. A peine connaissent-ils l'existence de Dieu, qu'ils disent avec exclamation :

« — Ah ! je ne savais pas cela, on ne me l'avait jamais dit, je crois en ce Dieu que la Sœur adore, je veux être baptisé pour aller au ciel. »

« Cependant, ils ne sont pas tous si dociles, il est parmi eux de ces pauvres dégradés qui s'adonnent au vice de l'opium ; comme ils déshonorent leurs familles, leurs parents les chassent, et quand la maladie les visite, ils n'ont d'autre asile que l'hôpital. Ces nouveaux prodiges qui ont connu le bien-être et qui sont aigris par la souffrance sont quelquefois difficiles à traiter et surtout à disposer au suprême passage ; il faut alors une intervention puissante du ciel.

« Dans ce moment, la Vierge puissante prend dans ses filets un bonze (prêtre des idoles). Les premiers jours, il était très exigeant pour les soins et la nourriture, il s'impatientait de souffrir si longtemps ; maintenant il est plus doux, il veut qu'on le baptise ; à son arrivée, il était déjà instruit des principales vérités de notre sainte religion, le bon Dieu lui fait expier un peu ses péchés par les souffrances, car il fumait l'opium depuis longtemps. »

**Diarbékir (Arménie).** — Mgr Férahian, archevêque de Diarbékirkir et d'Edesse, écrit à M. l'abbé Humez, curé de Sainte-Geneviève d'Asnières, diocèse de Paris, une intéressante lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« ... Le Patriarche des Arméniens catholiques porte le titre de Patriarche de Cilicie. Sa résidence est à Constantinople.

Voici les archevêchés qui en dépendent : 1. Alep. — 2. Diarbékirkir. — 3. Mardin. — 4. Malatia (Mélitène). — 5. Erzeroum.

Les évêchés sont : 1. Karpout. — 2. Trébizonde. — 3. Angora. — 4. Césarée de Cappadoce. — 5. Bursa. — 6. Artvin (dans l'Arménie dernièrement conquise par les Russes). — 7. Marache. — 8. Adana (Tarses, patrie de saint Paul). — 9. Muski. — 10. Chypre. — 11. Sébaste.

« Les archevêchés et évêchés schismatiques sont très nombreux et il me serait impossible aujourd'hui de les nommer avec exactitude. Nous y reviendrons.

« Le Patriarcat catholique compte plus de trois cents prêtres sous sa juridiction.

« Le nombre total des fidèles de tout le Patriarcat arrive à 100,000 âmes.

« Plus de 20,000 schismatiques se sont convertis dans ces dernières années. Dans mon seul diocèse de Diarbékirkir, depuis deux ans, nous avons eu la consolation de voir revenir au bercail 10,000 âmes et neuf prêtres.

« Mais, hélas ! que ce chiffre est minime si nous considérons que le nombre des schismatiques s'élève à 4,000,000. Quatre millions !

« Dans mon seul diocèse, j'ai 300,000 non catholiques. Vous voyez par là quel champ immense et quels labeurs !

« Les villages nouvellement convertis depuis deux ans sont les suivants : 1. Gorit, près l'antique Martyropolis (Mafurghin). — 2. Hopum, à Liggé. — 3. Haine, à Liggé. — 4. Gredadem. — 5. Bleider. — 6. Gredi. — 7. Baharzik, à Bescieri. — 8. Bascnick, in Silvan. — 9. Jiran. — 10. — Armak. — 11. — Argana. — 12. Eghil, à Madon. — 13. — Arzoglu, à trois heures de Diarbékirkir.

« De plus : je viens de recevoir à Rome la pétition de deux villages : Bochar et Bacos avec cinquante familles.

« Donc, ces villages au nombre de quinze comptent environ 10,000 âmes avec neuf prêtres. Quelle belle moisson !

« Enfin ! j'ai encore une nouvelle moisson à Gibon et une autre à Biregik avec quatre-vingts familles, dans le diocèse d'Edesse (Urfa), dont j'ai l'administration... »

**Gallas (Afrique orientale).** — Mgr Taurin Cahagne, capucin, vicaire apostoliques des Gallas, écrit d'Obock :

« Pendant mon séjour à Iharar, j'ai écrit plusieurs fois aux prêtres indigènes du Choa, pour les encourager, les instruire et les diriger. J'ai pu également leur envoyer des secours temporels dont ils avaient besoin. Leur situation est difficile et bien précaire. On les surveille pour empêcher tout acte de ministère, on a même abattu notre église de Kataba. Nonobstant, ils ont pu administrer plus de six cent trente baptêmes d'adultes et d'enfants, sans compter quelques mariages et un grand nombre de communions.

« La population catholique a dû émigrer, en grande partie, vers les extrémités du pays, où les chefs lui sont plus favorables et où les inquisitions de l'évêque hérétique parviennent plus difficilement. De là, des voyages pénibles parfois des emprisonnements et autres tribulations que nos prêtres élevés en France, supportent avec courage.

« Le Verbe de Dieu n'est donc pas tout à fait enchaîné. Cependant le pays est sous le poids d'une grande angoisse.

« L'expédition italienne tient tous les esprits en suspens. Si le succès couronne les efforts de l'Italie, c'est à une courte échéance l'assujettissement de l'Abyssinie, chose mal vue par les chefs, mais peut-être désirée par les pauvres et les opprimés, c'est particulièrement la délivrance apportée à un bon nombre de consciences, même chez les hérétiques, c'est pour nous une lueur de liberté. Si les Italiens doivent subir un échec, c'est l'orgueil de l'Abyssinie exalté outre mesure, le mépris pour l'Européen à son comble, c'est la ruine indéfinie de toute liberté religieuse, c'est probablement l'anéantissement de l'apostolat : soit dit cependant suivant le raisonnement humain, car la sagesse et la bonté de Dieu ont des ressources inconnues à notre faible intelligence. »

## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU P. R. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

(Suite 1)

A PINETOWN. — LE COUVANT DES TRAPPISTES ; GRACIEUSE HOSPITALITÉ. — LEURS ÉLÈVES. — ARRIVÉE A NATAL. — LE JARDIN BOTANIQUE DE DURBAN. — EAST-LONDON. — PORT ELIZABETH.

Débarqués à Pinetown, nous sommes obligés de nous rendre à pied au monastère, situé à une lieue et demie au milieu des montagnes. Le site est sauvage, pittoresque, imposant. Nous ne rencontrâmes âme qui vive, si ce n'est deux gentlemen qui caracolaient par le chemin, montés sur de superbes chevaux. Le long de la route, des croix de bois blanc placées de distance en distance, même à la cime des arbres, indiquent la direction du couvent.

Après avoir franchi cinq ou six vallées, on aperçoit enfin une vaste maison sur une esplanade qui commande à la contrée. Mais avant d'arriver au but, il faut donner un bon coup de collier.

Nous hâtons le pas. Nous entrons peu à peu sur des terres

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9, 16, 23 et 30 mars.



cultivées. On voit de nombreux troupeaux, des chars qui transportent de l'engrais et de jeunes Cafres qui sont en train de labourer avec un attelage de six énormes bœufs.

Nous arrivons à la bifurcation de deux chemins, où se trouve érigée une croix monumentale. A droite, sur le penchant d'une colline, on voit une agglomération de maisonnettes, système anglais, c'est-à-dire, construites en briques, de peu d'élévation, couvertes de zinc.

Serait-ce une ferme ? Serait-ce le monastère ?... nous hésitons d'abord.

Renseignements pris, nous apprenons que c'est bien là, la résidence des religieux et que la maison, plus vaste et plus régulière, qui domine la montagne, est le couvent des Sœurs Trappistines, appelées, elles aussi, à travailler au salut des Cafres de la colonie.

Nous ne devons point trouver le R. P. Dom Francis, le digne abbé de Marianhill, attendu qu'il était en Europe depuis plusieurs mois. Nous sommes reçus par le R. P. Joseph, le sous-prieur, qui nous fit les honneurs de son couvent. Il nous traita comme des amis et d'anciennes connaissances.



ZAMBÈZE. — MINOTERIE DES PP. TRAPPISTES, A NATAL ; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire au Zambèze.

Pendant que nous visitons sous sa direction, les différents ateliers, les offices de la maison, l'imprimerie, les classes, les dortoirs, les salles de bains, la chapelle, le chapitre et le jardin, on nous avait préparé un excellent et copieux déjeuner auquel nous fîmes honneur. Un frère novice nous servait, mais avec un sourire si aimable et un empressement si obséquieux, qu'on eût dit qu'il recevait à sa table Notre-Seigneur ou des anges.

La salle de réception était simple : un Christ en croix peint sur la muraille, quelques photographies d'un autre monastère, construit en Bosnie, par le même Père abbé,

fondateur de Marianhill, formaient l'unique ornementation. On lit cette inscription latine sur la muraille de la salle des hôtes :

*Floreat Stella Mariæ, luceat Bosniæ omni, crescat et altera soror collis Mariæ Annæ, Fundatori Francisco Pfanner abbati filii læti sui laudem gratiæ dant.*

\* \*

Après le déjeuner, nous inscrivîmes notre nom dans le grand livre où se garde le souvenir de ceux qui visitèrent ce lieu béni.



Nous assistâmes à une répétition de musique, où les bons Frères trappistes se montraient experts à jouer du violon, de la flûte, d'autres instruments avec accompagnement d'orgue.

Ce qui me plut beaucoup, ce fut la séance de déclamation. de lecture et de chant que nous donnèrent les enfants des écoles, avec un aplomb et une habileté rares. Ils récitèrent leurs prières avec un accord parfait en cafre et en anglais; ils nous chantèrent bon nombre de cantiques en zoulou, en anglais, en allemand, en latin et même en français.

Les jeunes filles surtout, au nombre d'environ quatre-vingts, nous donnèrent un spécimen remarquable de leur piété, travail et modestie. Quand nous entrâmes dans la salle et quand nous partîmes, toutes nous saluèrent à haute voix et en cadence, par la formule bien connue : *Laudetur Jesus-Christus. Amen.*

Pendant ce temps, un frère lai était allé chercher la voiture, et nous voilà en route à visiter la propriété, les carrières de pierre, le moulin qui se trouve au fond de la vallée, près d'un barrage construit par les religieux (voir la gravure de cette page).

La propriété de Marianhill est immense; elle comprend plus de 12,000 acres anglais. Elle est remarquable par ses sites gracieux, ses collines boisées et ses montagnes pittoresques. Là on voit ce que le religieux agriculteur peut opérer de prodiges en unissant le travail à la prière. Je ne vous dis rien des routes, des ponts, des aqueducs, des

chaussées, des barrages, des canaux et maints autres travaux importants d'amélioration et d'assainissement entrepris au souffle puissant du R. P. Francis et exécutés avec tant de succès en si peu d'années. Bientôt un couvent splendide couronnera le plus haut sommet de la montagne, et alors Marianhill pourra rivaliser avec les plus beaux monastères de l'ordre de Cîteaux en Europe.

Au retour de la promenade nous trouvâmes le souper servi. Au sortir de table, nous disons adieu aux frères et nous partons en voiture pour la station de Pinetown. Deux heures plus tard nous étions à Natal.

\* \* \*

Le mardi, 7 septembre, visite au jardin des plantes en compagnie du frère Manuel Ferdinand. Le jardin botanique de Durban mérite d'être vu et étudié. On y trouve une grande variété de plantes, de fleurs, d'arbustes et d'arbres apportés de tous les points de l'Afrique; quelques-uns sont originaires d'Amérique, du Japon, de Chine et des îles d'Océanie. L'Eucalyptus en particulier atteint des proportions remarquables. Les journaux de l'endroit, entre autres *the Natal*

*Mercury*, étaient remplis d'articles enthousiastes au sujet des découvertes récentes de mines d'or de plus en plus nombreuses. *The Natal Mercury*, dans son numéro du 7 septembre, contenait la réclame qui suit :

« The gold fields. — Large shipment of gold. 4,500 ounces of gold, with a declared value of 17,500 to be shipped to England



ZAMBÈZE. — PRISE D'EAU ET BARRAGE DE LA MINOTERIE; d'après un dessin du R. Courtois, missionnaire au Zambèze.



*through the Natal Bank to day. This is by far the largest shipment ever made from Natal.* »

« *Les champs d'or.* — Un gros chargement d'or de 4,500 onces, d'une valeur déclarée de 17,500 va être envoyé aujourd'hui du Natal Bank en Angleterre. C'est le plus fort envoi qui ait été fait de Natal jusqu'à ce jour.

« Alléché par l'appât du gain, un de mes compagnons de route, ancien agent d'une maison de commerce à Quilimane, et qui se rendait en Hollande, s'arrête à Natal, obtient un sursis de six mois pour aller tenter fortune au pays de l'or; et quand je le rencontrai le lendemain se rendant au bateau retirer ses bagages, il me dit :

« — J'ai pris la fièvre de l'or... Je me suis laissé embaucher. Je vais aux mines d'or de Frans-Wool. Toutefois pour calmer les désirs de ma mère qui attend mon retour, je lui envoie ma photographie, et j'espère dans six mois lui jeter de l'or à pleines mains !... »

\*  
\* \*

Le 8 septembre, j'eus l'avantage de passer encore la matinée à Natal, en compagnie des PP. Oblats qui célébraient une des fêtes chères à leur congrégation. Je visitai l'Hôtel de Ville, remarquable par son riche musée, ses collections précieuses de coquillages, de fossiles et de minéraux.

A deux heures nous levons l'ancre.

Le jeudi 9, la mer est houleuse et moutonnée. A quelques milles de East London, nous rencontrons en pleine mer une barque de pêcheurs qui lutte en vain contre le vent, emportée par le courant. Les mariniers appellent au secours. On hâle la frêle barque à l'aide d'un grand câble et la voilà qui bondit comme une coquille de noix à la cime des vagues furibondes.

Nous jetons l'ancre en face de la ville d'East-London, à cinq heures du soir. Nous séjournons au port jusqu'au lendemain à deux heures de l'après-midi. La ville est située sur le flanc d'une montagne formant trois quartiers bien différents.

Impossible d'aller en ville, car le trajet est long et difficile. La barre et l'entrée du port sont couvertes de vagues mugissantes qui déferlent sur la jetée avec une violence peu commune. On aperçoit plusieurs clochers d'églises, appartenant aux différentes sectes anglicanes. Toutefois les catholiques possèdent un couvent, une église et un presbytère convenables (*voir la gravure page 169*).

Toute la nuit ce fut un tintamarre continu de grues, de poulies et de rouages en mouvement, de caisses et de sacs de sucre.

La matinée du vendredi n'apporte pas grande diversion à la monotonie de la vie à bord. La seule distraction est de voir débarquer un homme et deux jeunes femmes qui étaient montés à bord à Natal, sans billet de passage, et que l'on livrait au magistrat de East-London, afin de statuer sur leur sort. Ensuite je vis pêcher une dizaine de requins à l'hameçon. C'était le passe-temps d'un capitaine de barque, car à peine le requin était-il pris qu'on lui coupait la tête et on le jetait à l'eau.

Vendredi 10, partis de East-London à deux heures de l'après midi, nous arrivons à Port-Alfred à huit heures du soir. On ne peut rien distinguer à cause de l'obscurité et

d'un brouillard qui enveloppe le port. Nous passons la nuit blanche à cause du bruit continu qui se fait entendre à fond de cale et sur le pont. Le samedi 11, nous quittons Port-Alfred à six heures du matin et le même jour, à trois heures du soir, nous abordons à Port-Elisabeth.

Je venais, grâce à la garde des Bons Anges et à la protection de la sainte Vierge, d'accomplir heureusement la deuxième partie de mon voyage.

(A suivre).

## BENGALE ORIENTAL

### PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE BELGE

Par DOM BÉRENGIER

*D'après les notes de D. WILLIBRORD V..., Bénédictin d'Aflighem.*

(Suite 1).

### III

Il y a à Dacca plusieurs écoles et collèges et aussi quelques institutions de charité ou plutôt de philanthropie anglaise et protestante. Nous-mêmes nous avons une école; mais, ce qui nous manque, c'est une maison de Sœurs pour l'éducation des petites filles et pour le soin des malades. Un étranger voyant circuler dans la rue des femmes portant sur la tête un grand voile, percé de deux trous pour les yeux, pourrait croire que ce sont des religieuses. Ce sont des femmes musulmanes de basse extraction, car pour celles des classes élevées, chez les sectateurs de Mahomet, comme chez les Bengalis, elles ne sortent jamais de leurs demeures. C'est un véritable esclavage, quoique la cage soit dorée. Mais elles n'en souffrent pas trop, parce qu'elles y sont habituées dès l'enfance et qu'elles n'ont pas l'idée de la condition libre et si respectée de la femme chrétienne.

Les précautions prises pour leur réclusion deviennent bien plus minutieuses lorsqu'elles ont à faire un voyage ou une simple visite. Un jour, à Chittagong, je me trouvais avec quelques confrères sur les bords de la rivière lorsque nous aperçûmes dans une magnifique barque une dame entourée de plusieurs serviteurs. Nous nous dîmes : « Voyons ce qu'elle fera pour débarquer sans être vue. » A ce moment un élégant palanquin arriva de notre côté; les porteurs le placèrent tout près de la barque, qui abordait, et pour empêcher tout regard indiscret, ils tendirent de grandes toiles attachées à deux perches et, en effet, la noble musulmane entra dans son palanquin absolument incognito.

Cette séquestration est même poussée si loin que, lorsqu'elles sont malades, aucun médecin ne peut les approcher puisqu'il leur est défendu de regarder la face d'aucun homme à l'exception de leur seigneur et époux. Ceci me rappelle le stratagème dont usa un bon Hindou pour sa femme qui était atteinte d'une grave maladie. Il se désolait

(1) Voir les *Missions catholiques* du 23 mars et du 6 avril.



et connaissant un médecin européen, il lui demandait des remèdes pour elle, en décrivant son mal du mieux qu'il le pouvait. Mais le docteur répondait toujours :

« — Je ne puis rien prescrire avant d'avoir tâté le poul et vu la langue de la malade.

« — Eh bien, venez ce soir, dit le mari, et ne parlez à personne de ce que vous aurez vu. »

En effet, à la nuit tombante, le médecin, c'était un anglais, se rend chez l'indigène, son ami, qui le fait entrer par une porte dérobée et le conduit par la main au milieu de l'obscurité jusqu'à une chambre faiblement éclairée et qui était partagée en deux par une grande draperie de soie. La malade se trouvait derrière et absolument cachée à tous les yeux.

« — Mais il n'y a rien à faire, s'écria le docteur impatienté, il faut que je la voie et que je la touche.

« — Patience, disait le mari ; on vous contentera. »

Et alors, pénétrant derrière la draperie, il fit passer le bras de sa femme par une petite ouverture, ménagée dans la soie, et le médecin put tâter le poul.

« — Mais la langue, dit le disciple d'Esculape.

« — La voilà, répondit le mari, et le docteur ébahi vit paraître, à hauteur d'homme, par une légère fente, la langue de la malade, et il put, après l'avoir examinée, écrire son ordonnance. »

Ce Bengali était un bon mari ; mais combien d'autres qui traitent leurs pauvres femmes comme des esclaves, on pourrait même dire comme des bêtes de somme. Si le repas n'est pas bien apprêté, ou peu de leur goût, il les battent ; si elles font quelque maladresse en les lavant ou en répandant

l'huile sur leurs membres, selon l'usage du Bengale et de tout l'Hindoustan, ils les battent encore ; si les enfants crient, si les serviteurs sont paresseux ou insolents, ce sont toujours des coups pour la mère de famille. Cet usage païen existe malheureusement, même chez nos chrétiens, et cela paraît si naturel à ces pauvres femmes, qu'elles semblaient tout étonnées quand je leur disais :

« — Est-ce que votre mari vous bat ? »

« — Il fait comme les autres, » me répondaient ces infortunées.

Elles se croiraient en paradis, si elles passaient un mois seulement sans recevoir de coups de leurs seigneurs et maîtres. Vous comprenez que j'ai fait tout mon possible

pour abolir ces habitudes de brutalité, et cela va en s'améliorant, parce que les Hindous savent bien que je suis terrible contre les maris qui battent leurs femmes. Vous le verrez plus loin.

#### IV

Mais il est temps de reprendre le récit de mon voyage. Après un repos de trois jours, je partis pour la paroisse que l'on m'avait destinée, et qui est à vingt-quatre lieues au nord-est de Dacca.

Il me fallut remonter sur une barque petite et bien incommode surtout ; je le sentis quand malgré l'horrible chaleur, je voulus réciter l'office divin. Je pensais alors à ma stalle de l'abbaye d'Affligem, où j'avais le bonheur de psalmodier gravement et solennellement avec mes confrères ; mais j'étais où m'avait conduit la sainte obéissance, pouvais-je me plaindre ? Vers la nuit, l'un de mes deux matelots qui ramaient avec une égale ardeur, rompit sa rame et par le contre-coup tomba dans la rivière, assez large en cet endroit ; son compagnon, sans trop s'émouvoir, lui cria :

« — Viens par ici. »

Et l'autre, nageant comme un marsouin, eut bientôt remonté sur la barque et se mit de nouveau à ramer, comme s'il ne lui était arrivé aucun accident. C'est que, dans cette contrée, la population, hommes, femmes, enfants, tous vivent presque autant dans l'eau, que sur terre, sans compter les nombreuses ablutions que les Musulmans comme les Hindous se prodiguent à l'envi. C'est une véritable nécessité au Bengale ; il fait une si grande chaleur, que plusieurs fois par jour ; et même

durant la nuit, il faut prendre des bains. Si on néglige cette précaution, le corps se couvre bientôt de boutons, qui se changent peu à peu en pustules et causent des démangeaisons insupportables.

Le lendemain j'abandonnais la Meghma pour entrer dans le Locty. Cette rivière passe devant Toomiliah, ma nouvelle résidence. De nombreux villages s'étalent sur ses rives, et je remarquai parmi les arbres fruitiers et autres, une quantité de monuments funèbres, petits ou grands. Les rameurs, voyant mon étonnement, m'expliquèrent que la rivière étant pour ses compatriotes une chose sacrée, ils aiment à dormir leur dernier sommeil auprès de ses flots, Je me souviens en effet que les Hindous croient effacer leurs



ZAMBÈZE. — RELIGIEUSE TRAPPISTE DE NATAL ; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire au Zambèze (voir p. 174).



péchés de la journée en se plongeant dans la rivière qui, en lavant leur corps, purifie selon eux, leur âme de toute souillure. Mais, c'est le Gange, qui, par-dessus tous les autres cours d'eau, possède ce privilège d'une purification parfaite. Aussi, ceux qui ne peuvent habiter sur ses bords, se font-ils apporter, à grand frais, par les pèlerins de la vase de ce fleuve trois fois saint. Ils la colorent en rouge, en jaune, en bleu, en vert et s'en font des onctions sur le visage, qui leur paraît d'autant plus respectable, qu'il est plus barbouillé.

On ne croirait pas jusqu'à quel point les Hindous portent à cet égard la superstition. Notre Pro-vicaire apostolique me racontait que visitant un hôpital desservi par des religieuses, il y rencontra une femme hindoue, que les bonnes sœurs avaient soigné avec grande charité, pour je ne sais plus qu'elle maladie. Elle chantait leurs louanges sur tous les tons, les appelait des anges, de bons génies.

« — Eh bien, leur dit notre supérieur, puisque vous trouvez que les Sœurs sont si bonnes, vous devez reconnaître que c'est le Dieu des chrétiens qui les a envoyées ici et qu'il est le vrai Dieu. Voyons, ne voudriez-vous pas vous faire catholiques? »

« — Oh non, non, répliqua la pauvre Hindoue, moi je veux qu'après ma mort, on brûle mon cadavre et qu'ensuite on en jette les cendres dans le Gange, parce que c'est le moyen d'aller droit au ciel. »

Pauvres gens ! pour eux comme pour tous les païens, la religion consiste surtout dans le culte extérieur. Les Musulmans eux, au contraire, enterrent leurs morts dans les jardins, et les chrétiens dans un cimetière qu'ils ont dans le voisinage de leurs habitations ; mais ces derniers mêlent aux pratiques chrétiennes plusieurs usages superstitieux. Nous le verrons.

## V

Je reprends le récit de mon voyage. Après douze longues heures de captivité dans ma petite barque où je devais demeurer couché sur le dos, même en récitant mon bréviaire, j'arrivai dans ma nouvelle paroisse de Toomiliah, un peu avant minuit. Incontinent je me rends au bungalow, c'est-à-dire au caravansérail destiné aux voyageurs, car je tombais de fatigue et du besoin de dormir. Grâce à Dieu, la nuit fut bonne. Dès mon réveil, je me mis en quête d'une maison ou plutôt d'une cabane. En voici la description très exacte. Elle est assez grande, mais dans un état pitoyable. Jugez-en : il n'y a absolument pour plancher que la terre nue. Le toit est en paille, les murailles en nattes grossières et percées de trois ou quatre trous que l'on décore ici du nom de fenêtres. De vitres, il ne s'en trouve nulle part et j'avoue que le besoin s'en fait moins sentir au Bengale que dans mon pays de Belgique. Toute la maison est soutenue, à l'extérieur, par quatre poutres à moitié pourries ; aussi dans les orages si terribles de cette contrée, elle se balance et craque de tous les côtés comme un vaisseau sans gouvernail sur une mer agitée. Si quelque bonne âme d'Europe ne vient pas à mon aide pour la consolider ou plutôt pour la refaire, elle sera balayée par le premier cyclone et moi peut-être avec elle. Quant aux meubles, le compte en est facile : un mauvais petit lit, qui

reçoit aisément la rosée du ciel, quand il pleut, deux chaises boiteuses et une vieille table. Mais j'aurais tort de me plaindre, car tous mes confrères sont logés à peu près comme moi. Plusieurs même, sont obligés de dormir à côté des vaches, des poules et, sauf votre respect, des cochons, dans une puanteur insupportable. Pour moi je n'ai, en ce moment que la société des innombrables fourmis noires et blanches, petites ou grandes, avec toutes sortes d'araignées, de souris, de rats, de lézards, etc., etc.

\* \* \*

Ma maison que j'appelle mon bungalow, étant assez grande pour ce pays, j'ai cru devoir en consacrer la bonne moitié à une école qui, grâce à Dieu et à notre bienheureux Père saint Benoît, marche assez bien. C'est aux écoles que nous destinons le peu d'argent qui nous reste après notre strict entretien ; car l'éducation est tout au Bengale, comme d'ailleurs dans l'Europe, redevenue presque païenne. Il faut s'occuper de la jeune génération, si l'on veut faire un bien qui soit durable. Mais ici tout est à notre charge, parce que les parents de nos élèves sont fort pauvres. Les écoles catholiques de notre vicariat contiennent aujourd'hui au moins cinq cents enfants.

Nous avons vu la modeste demeure du moine missionnaire, allons maintenant visiter son église. C'est un assez grand bâtiment en briques, avec un toit en chaume. La façade est de la plus grande simplicité. Les murailles sont percées par des fenêtres à trois mètres du sol. En Belgique, on dirait : « C'est une bonne grange. » Ici, c'est presque une cathédrale.

Entrons dans le lieu saint. Quelle pauvreté ! Quelle nudité ! Le pavé est simplement la terre battue sur laquelle, le dimanche, on étend les nattes où les Bengalis viennent s'accroupir pour assister à l'office divin. Au fond de l'église se dresse un autel des plus modestes dont le tabernacle est en bois blanc. Un peu en arrière se trouve une statue de Notre-Dame, mais, hélas ! elle a perdu les deux mains et je n'ai pu encore la remplacer. Les murailles sont nues comme la façade, sauf cinq ou six vieilles images, attachées avec des clous. Dans l'appentis qui sert de sacristie, se trouvent les cinq chasubles des cinq couleurs, mais bien usées ainsi que les deux chapes. Ah ! que ne puis-je m'adresser aux sacristains et sacristaines de tant de maisons religieuses, où le service divin se fait avec un soin admirable, de tant de paroisses opulentes, où les pompes du culte font penser aux splendeurs du Paradis ! Je leur dirais : « Mettez de côté les ornements et les linges sacrés dont vous ne voulez plus et ils serviront encore avec honneur dans ma pauvre église, perdue au milieu des jungles du Bengale oriental.

Mais, vous le savez, tout en ce monde est relatif et nos pauvres Hindous, qui n'ont pas idée des magnificences du culte dans les basiliques de l'Europe, prient avec grande dévotion dans l'église qui nous paraît si misérable. N'ayant point d'harmonium, je les ai habitués à réciter le Rosaire à haute voix durant le saint sacrifice.

Puis vient le chant des litanies de la très sainte Vierge, auxquelles les petites filles répondent de leurs douces voix et avec beaucoup d'ensemble : *Ora pro nobis*.



La bénédiction est toujours accompagnée des chants liturgiques que mes Bengalais savent déjà par cœur, surtout l'*Adoremus*. Après, je leur permets quelques cantiques dans leur langue, mais avec les airs populaires de Notre-Dame des Victoires et du mois de Marie. Nos Hindous, sans être de grands musiciens, ont le sentiment de l'harmonie, et quand j'entendais si loin de ma Belgique ces airs pieux et joyeux, qui me rappelaient mon enfance et ma jeunesse monastique, les larmes me venaient aux yeux.

Mes pauvres paroissiens ont une grande dévotion pour la mère de Dieu ; aussi ont-ils usé littéralement les pieds de sa statue à force de les baiser.

J'espère que leur piété touchera quelques-uns de vos lecteurs à leur endroit.

Dans mon église, il n'y a ni chaises, ni bancs, comme en France ou dans les Flandres ; mais, je vous le disais, le samedi soir, on étend sur le sol de grandes nattes, et c'est là que les fidèles s'accroupissent sur les talons, suivant l'usage des Orientaux. C'est aussi le samedi soir que je viens m'asseoir dans le confessionnal, car les Bengalais se confessent volontiers et, malgré ma jeunesse, me regardent comme leur père. Ils ont usé ce confessionnal comme les pieds de la Madone, et il m'a fallu le lier avec de fortes cordes pour qu'il puisse faire encore un peu de service.

(A suivre.)

## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICO

Par M. l'abbé HIVET

Tout a été dit sur la Terre Sainte et sur les sanctuaires vénérés qui perpétuent le souvenir du Sauveur, de sa Mère et de ses apôtres. Cependant, nos lecteurs nous sauront gré de publier pendant les jours qui séparent la Résurrection de l'Ascension, l'intéressant travail qui nous est communiqué. Il nous transporte du reste, en plein pays de mission, dans cet Orient, d'où nous vient la lumière véritable et que nos missionnaires travaillent avec tant de zèle à ramener dans l'unique bercail du Christ.

### EN ROUTE.

Parler à vos lecteurs de promenades en gondoles vénitiennes, d'une descente dans un puits de mine, d'excursions faites dans la Rome antique, à nos volcans éteints, au Vésuve et aux glaciers de la Suisse, aurait peut-être quelque intérêt, mais serait chose superflue, puisqu'il existe sur les merveilles de la nature et les beautés de la France et de l'Italie, des récits incomparablement supérieurs à ceux que je pourrais essayer. Je me bornerai donc à leur décrire mon voyage de la mer Morte et du Jourdain.

Il me tardait d'aller de ce côté. J'avais entendu raconter tant de choses étranges sur cette mer Morte ! Les oiseaux qui voulaient la traverser tombaient dans ses flots ; on y respirait une odeur de soufre ; il n'y avait pas la moindre végétation ; on ne pouvait s'y baigner à cause de l'acide sulfurique libre ou du bitume qui s'y trouvent. Aussi, avant mon départ, étais-je monté sur le minaret qui se trouve près de la rotonde de l'Ascension, pour apercevoir de loin cette fameuse dépression. J'avais vu des montagnes nues, des

arêtes saillantes, des crevasses multiples dans lesquelles mon imagination avait reconnu des roches tourmentées par la pluie de soufre et de feu.

Lorsqu'on se trouve à Jérusalem en compagnie de voyageurs qui disent sur cette région autant de mal qu'on en a dit sur le Tonkin, lorsqu'on est averti que dans une précédente excursion un pèlerin a succombé à ses pernicieuses chaleurs, qu'un autre a été englouti dans le Jourdain, il faut avoir, pour se mettre en route, la volonté d'augmenter à tout prix ses connaissances. Il est même bon de s'armer car on va voyager en pays bédouin, et qui dit bédouin dit pillard et voleur ou même davantage.

\*  
\* \*

L'année précédente, on y était allé en grand nombre, c'est-à-dire sans un ordre parfait ni l'exactitude désirable. Et puis, il y avait des dames ; par conséquent, un frein dans la marche et une cause de retard au moment des départs. De plus, on avait chevauché par les heures les plus défavorables : le Jourdain n'était quitté que vers onze heures et la mer Morte n'était atteinte qu'à midi. On avait diné, on s'était reposé au fond de cette étroite vallée où la chaleur emmagasinée depuis le matin poussait, paraît-il, le thermomètre à 70° et transformait l'air respirable en atmosphère embrasée.

Or, tout en faisant le voyage pour ma propre satisfaction, j'étais désireux de montrer que l'on peut, en suivant les règles de l'hygiène et de la prudence, revenir du pays maudit sans grande fatigue, ni danger sérieux. Au moment de partir seul avec un guide, j'eus la bonne fortune d'apprendre que sept autres personnes avaient organisé une caravane pour le même but, et partaient dans une heure. Je ne pouvais croire cette heureuse nouvelle après tant d'efforts inutilement tentés pour former un groupe de ce genre, et ne fus entièrement convaincu que lorsque je les vis monter à cheval ; je me joignis à eux après avoir adopté les clauses du contrat passé avec leur drogman.

Cet homme, bien connu sous son prénom de Stanislas (son nom de famille est sur sa quittance, que j'ai perdue), est le fils d'un illustre avocat, vice-pacha de Jérusalem. Il est fort distingué, très instruit et bon catholique, Aussi était-ce pour nous une véritable peine de le voir réduit à soutenir par un pareil état son existence et celle de sa famille. Son emploi n'a cependant rien de vil. Un drogman n'est pas un simple mouk्रे chargé de nourrir et de haraacher les chevaux et les ânes, mais un homme qui, connaissant parfaitement le pays et ses usages, se fait interprète, guide et fournisseur. Pour la modique somme de quarante francs, il se chargeait de la nourriture, du logement, des montures et même, ce qui n'était pas peu de chose, des rafraîchissements.

Notre escorte était de nature à donner du courage aux timides. Elle se composait d'un homme à pied ; mais quel homme ! Figure osseuse et rude, ornée de trois poils, vêtement formé d'une sorte de sac jadis blanc, serré à la taille par une ceinture portant vingt cartouches, la tête coiffée du fez recouvert lui-même d'un morceau d'étoffe jaunâtre retenu par le double cordon de poils de chameau ; des jarrets grêles et nerveux ; les babouches traditionnelles et,



avec tout cela, un fusil dont le canon était rouillé. Ne riez pas, car le tonnerre, qu'il me laissa examiner, était presque pareil à celui de notre arme de guerre, et de plus surabondamment pourvu d'huile. Durant le voyage, il marchait devant nous avec une ouverture de compas telle qu'il se trouvait toujours à vingt mètres devant nos chevaux. Quand nous courions, il courait aussi, en maintenant la distance réglementaire ; parfois, si la vallée offrait une sinuosité prononcée, il escaladait une colline et allait nous attendre à l'autre extrémité du coude. Cet homme, auquel il ne manque qu'un uniforme pour être un soldat, est livré par le pacha moyennant cinquante francs. Si l'on nous vole la moindre chose, la valeur nous en sera rendue par le gouvernement turc ; mais alors, malheur à la région où la chose se sera passée. Les bachibouzouks iront la rançonner.

\* \*

Partis vers les trois heures de l'après-midi, nous trouvons la chaleur fort supportable pour un commencement de juin. Après avoir franchi la porte de Jaffa et contourné la ville, nous traversons le Cédron et longeons le jardin de Gethsémani, le tombeau d'Absalon, où les juifs ne manquent jamais de jeter des pierres en passant, puis ceux de Josaphat et de Zacharie. A droite et à gauche, sont étendues une infinité de pierres taillées qui recouvrent des tombeaux : les Israélites tiennent à se faire enterrer là, pour ne pas arriver en retard au jugement dernier. Disons en passant que la persistance à placer dans la vallée de Josaphat les dernières assises du genre humain n'est pas suffisamment fondée, puisque les deux textes où le prophète Joël parle du rassemblement des nations en ce lieu peuvent s'appliquer à une universalité relative et contemporaine des Juifs.

Arrivés au sommet de la colline qui domine le Cédron, nous nous retournons un instant pour jeter un coup d'œil sur Jérusalem. A nos pieds, les hauts murs des dépendances du temple qui, de ce côté, servent de remparts à la ville ; tout auprès, la mosquée d'Omar, aux gracieux contours ; plus loin, la grande coupole de la basilique du Saint-Sépulcre, qui abrite des souvenirs si chers à nos cœurs ; à gauche, les minarets placés de distance en distance, comme des sentinelles vigilantes, et les riches dômes des synagogues ; autour de cet amas de constructions, une ceinture de pentes abruptes. Tout est noyé dans une éblouissante lumière et plongé dans un silence de mort : aucun cri, aucun bruit, aucun mouvement ne se perçoit sur cette immense scène, et si l'on n'avait des compagnons à ses côtés, si l'on n'était continuellement rappelé au monde réel par les impatiences de sa monture, on se demanderait si l'on n'est pas le jouet d'un rêve ou si tous les êtres vivants n'ont pas disparu de l'univers.

Bientôt nous arrivons à Béthanie. A gauche, la tour largement lézardée d'un ancien couvent de Bénédictines ; elle fut bâtie par la reine Mélissandre, femme du duc d'Anjou, mais, faute de réparations, elle ne sera bientôt qu'un monceau de ruines. A droite, la maison de Lazare et de ses deux sœurs. Nous nous y arrêtons un instant. D'un coup de marteau, je brise un morceau de porphyre et le mets dans ma sacoche.

(A suivre).

## DONS

### Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

#### ÉDITION ITALIENNE

1<sup>er</sup> trimestre 1888.

Pour la Propagation de la Foi.....	450 »
Pour les missions les plus nécessaires (Mgr Marioni, missions de Milan).....	927 50
Pour les missions de Chine (P. Marie de Brest.....	39 »
Pour les victimes de la famine au Tong-King.....	46 »
Pour les missions dominicaines au Tong-King.....	10 »
Pour une mission portant le nom de Saint-Joseph (Toepo).....	10 »
Pour les orphelins de la mission de Mgr Sogaro....	18 »
Pour la Sainte-Famille, à Bethléem (Mgr Bracco)....	100 »
Pour le Chan-tong septentrional.....	50 »
Pour les missions de Cochinchine (M. Delpech).....	104 »
Pour les prêtres polonais.....	22 »

#### ÉDITION ALLEMANDE

1<sup>er</sup> trimestre 1888

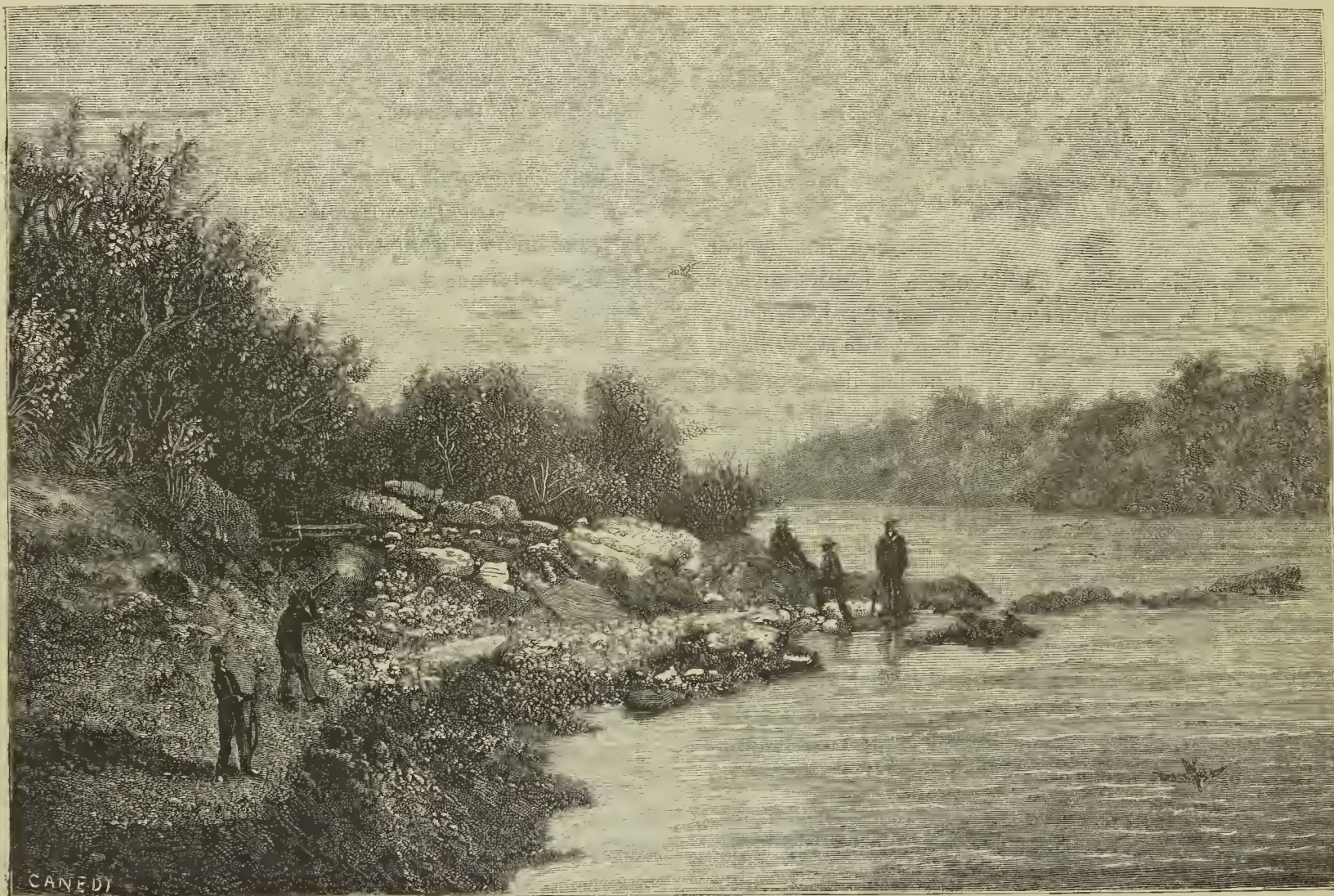
Pour l'Œuvre.....	40 35
Pour les missions de Chine (Mgr Anzer).....	418 55
Pour Mgr Anzer.....	125 »
Pour le L. P. Athanasius Gotse, missionnaire au Chen-si.....	20 »
Pour les missions d'Annam (M. Delpech).....	903 10
Pour les missions du Tong-King (Mgr Ferrès).....	490 90
Pour les missions du Kiang-nan.....	176 25
Pour la mission du Chan-tong méridional.....	25 »
Pour les missions d'Asie (M. Delpech).....	17 50
Pour les missions des Indes (M. Delpech).....	30 »
Pour l'archiépiscopat de Bombay.....	6 25
Pour les missions de Mgr Sogaro.....	375 »
Pour la mission de Salonique.....	160 »
Pour les missions d'Afrique (Zanzibar allemand....	352 25
Pour les missions d'Afrique centrale (Mgr Lavigerie).	51 25
Pour les missions d'Afrique orientale (Zanzibar allemand.....	25 »
Pour les missions chez les Cafres (Zanzibar allemand).	6 15
Pour les missions chez les Zoulous (Zanzibar allemand).....	12 50
Pour les missions de l'Ouganda (Jésuites du Zambèze).	10 »
Pour les missions du nord de l'Afrique centrale.....	40 »
Pour les missions du Congo (Pères du Saint-Esprit)..	6 25
Pour les missions de Cimbébasie.....	6 25
Pour les missions des PP. Jésuites au Zambèze.....	471 50
Pour les missions d'Alexandrie (Lazaristes).....	201 25
Pour les sœurs du Bon-Pasteur au Caire.....	25 »
Pour l'asile des servantes à Alexandrie (Mgr Chicaro).	28 75
Pour la mission de Port-Saïd.....	175 15
Pour les écoles de Port-Saïd.....	5 »
Pour les Sœurs de Port-Saïd.....	43 75
Au R. P. Damien, pour ses lépreux.....	3 75
Pour les missions du Zanzibar.....	1 25
Pour les missions de la Nouvelle-Guinée.....	78 75
Pour les missions des îles des Navigateurs.....	3 75
Pour le vicariat d'Athabaska-Makensie.....	375 »
Pour les missions d'Australie.....	22 60
Pour le rachat d'enfants païens.....	1.632 30
Pour le baptême d'enfants païens sous les noms de : Charles, Madeleine, Charles, Martin, Joseph, Bernard, Aloïsius, Théophile, Gaspard, Marino, Jean, Florieu, Alphonse de Ligorie, Joséphine, Georges, François, Marie, Théodore, Henry, Elisabeth.....	612 55
Pour le rachat d'enfants nègres, dont un à baptiser sous le nom d'Ulrich.....	1.623 45
Pour les prêtres polonais.....	128 80

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — VUE DE LA SUNDAY'S RIVER; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 188)

## DESTRUCTION DE LA MISSION DU THIBET

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. Delpech, supérieur du Séminaire des Missions Étrangères de Paris, une relation annonçant la RUINE DE LA MISSION DU THIBET et l'EXPULSION DES MISSIONNAIRES. Nous publierons, dans notre prochain numéro, ce long et douloureux rapport.

## CORRESPONDANCE

### ATHABASKA-MACKENSIE

*La vie quotidienne du missionnaire dans l'Amérique du Nord.*

S. G. Mgr Clut, évêque d'Arindel, coadjuteur de Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, nous communique la lettre suivante. C'est l'intéressant récit d'une visite de missionnaire dans ces pays où l'apostolat demande chaque jour de l'héroïsme. Quoique ces missions, en effet, n'offrent pas aux Pères Oblats les chances du martyre sanglant, cependant, c'est une lutte perpétuelle et laborieuse avec les éléments et avec la pauvreté; on peut bien dire que là, le missionnaire sème dans les larmes et qu'il glane seulement quelque consolation le long de son chemin. Nous publions, page 186, le portrait de Mgr Clut. Ce prélat, aujourd'hui souffrant à Montréal, ne désire qu'une chose, rentrer dans sa mission et reprendre les travaux de son dur apostolat.



LETTRE DU R. P. DUPIRE, O. M. I., A MGR I. CLUT, O. M. I.,  
ÉVÊQUE D'ARINDEL, COADJUTEUR DE MGR FARAUD.

Mission Saint-Joseph, 12 décembre 1887.

Dès la débacle des glaces, tous les Indiens qui, en mars et en avril, s'étaient succédé à ma mission, me revinrent presque affolés de peur, et m'ont littéralement assiégé durant deux mois et demi.

Vous savez qu'il faut peu de choses pour effaroucher les *braves* habitants de la forêt : cette fois le sujet de leur crainte était la coqueluche qui malmenait fort les enfants. Les Indiens s'imaginaient que c'en était fait de leur *nation*, comme ils disent avec orgueil, et de fait ils mouraient de frayeur. Tout d'abord je pensais qu'ils en seraient quittes pour la peur ; mais, en moins de quinze jours, quatorze enfants ont succombé. Alors, sans doute, si nos chers Peaux-Rouges avaient eu le pouvoir qu'ils croient bien sérieusement avoir appartenu à leurs ancêtres, de se transformer, à leur gré, en quadrupèdes, chacun d'eux se fût empressé de prendre quatre pattes et la peau la plus estimée des Montagnais.

Enfin, quand il a plu au bon Dieu, la maladie a cessé, et la mort avec elle. Alors nos chers Indiens sont redevenus braves, et les mères n'ont pas voulu faire comme Rachel, être inconsolables : dès qu'elles ont cessé de craindre pour elles-mêmes, elles ont séché leurs larmes.

Du reste, les traiteurs libres venaient de faire leur apparition au Grand-Lac des Esclaves, les Indiens pouvaient-ils penser à autre chose ? Oh ! les traiteurs libres, c'est un mot magique. Nos naïfs Montagnais avaient la simplicité de croire que l'arrivée des traiteurs dans le Nord devait être pour tous le commencement d'une ère nouvelle, ère de prospérité et de bonheur ; à dire vrai, que l'âge d'or allait s'ouvrir pour les enfants des bois. Aussi, depuis nombre d'années, toute la race peau-rouge, hâtant d'espérance et de convoitise, attendait les traiteurs.

La phalange soi-disant charitable et si ardemment désirée des traiteurs ou marchands libres est enfin arrivée au mois d'août de l'année 1887, et ces messieurs n'ont rien eu de plus pressé que de déballer et d'étaler sous les yeux des Indiens, leurs charges d'étoffes et d'effets de tous genres. Mais, hélas ! la Compagnie de la baie d'Hudson avait déjà reçu toutes les pelleteries, les Indiens se trouvaient les mains vides ; aussi nouveaux venus et Montagnais se sont mutuellement regardés, ces derniers brûlants d'envie, les premiers indifférents et jetant à peine de temps en temps un œil dédaigneux sur les sauvages qui n'avaient rien à leur offrir. En fin de compte, les Indiens, malgré leur simplicité, n'ont pas été sans comprendre que les chercheurs d'or, quelle que soit la mine qu'ils exploitent, veulent de l'or, ne veulent que de l'or et ne s'inquiètent nullement du bonheur même exclusivement temporel de la pauvre humanité, sous quelque climat et dans quelque état qu'on la trouve. Pour

mon compte, je suis bien convaincu que les traiteurs, qui, pour la plupart, n'ont de religion que celle de l'or et de leur ventre, sans être d'aucune utilité pour nos Indiens, ne peuvent que les rendre plus mauvais et partant plus malheureux. Aussi j'approuvai hautement, lorsque mes ouailles, honteuses comme des renards qu'une poule aurait pris, me disaient avec dépit :

« Les *Bes-tcho* (les Grands-Couteaux) (1) ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux, ils ne cherchent qu'à nous jouer, aussi nous leur souhaitons bon voyage et sans retour... »

\* \*

Le 18 août, les Indiens se sont enfin décidés à partir pour leur chasse d'été. Pour moi, j'ai été contraint de me livrer tout entier aux travaux manuels. Notre maison était recouverte seulement de planches à déclin ; l'été, il y pleuvait comme dehors et, l'hiver, on y gelait ; il était nécessaire de la réparer. Se procurer des planches était chose difficile et il eût fallu attendre trop longtemps. Nous nous sommes arrêtés au parti d'appliquer sur la couverture en planche une bonne couche de chaux mêlée de sable ; mais, nouvel embarras ! dans ce charmant pays, quand on veut de la chaux, il faut la fabriquer soi-même. Je me suis donc mis de concert avec le Frère, mon seul compagnon, à charrier quantité de pierres à chaux, de sable et de bois et la chaux ensuite, j'ai servi de manœuvre au Frère, devenu maçon. Nous avons à peine terminé notre ouvrage, qu'une grosse pluie est venue le détruire en grande partie. Sans trop murmurer, nous nous sommes mis à l'œuvre avec une nouvelle ardeur et avec du temps et de la patience nous avons fini par rendre notre maison, sinon très confortable, au moins habitable. La maison achevée, j'ai dû m'occuper de la cuisine, le Frère employant tout son temps à faire la pêche.

Dans les derniers jours de septembre, quelques Indiens arrivèrent du fond du lac *Erra-tcherrè*, ramenant une berge chargée de viande pour la Compagnie. L'été, les rennes avaient été nombreux ; les Indiens en avaient fait un grand carnage. L'abondance régnait au camp. Mes ouailles m'invitaient à profiter de la berge pour les visiter sur leurs terres de chasse. Nous étions à la veille des glaces, le voyage ne pouvait manquer d'être pénible, je ne l'ignorais pas ; mais, quand il a la perspective de pouvoir faire du bien aux âmes, le missionnaire peut-il hésiter ! Je m'embarquai donc joyeux, à la garde de Dieu, le 31 septembre. Je ne vous raconterai pas toutes les péripéties de mon voyage, qui a été long, pénible et périlleux. Je me contenterai de vous en signaler, à la course, quelques particularités.

\* \*

(1) L'appellation précédente est le nom sous lequel nos Indiens du Nord désignent les Américains et en général tous les étrangers, à l'exception des Français qu'ils appellent *Banlay*, c'est-à-dire ceux pour lesquels la terre a été faite, et les Anglais auxquels ils donnent le nom de *Fhè-Outinè*, c'est-à-dire habitants des maisons de pierre.



La place où je me suis rendu, appelée *Frra-tcherrè*, n'avait jamais été visitée par aucun missionnaire ; ceux d'entre eux, qui, de ce côté, avaient dirigé leur course le plus loin, s'étaient arrêtés au fort de la Compagnie dit *Trralzelè-Runce* ; il y a cinq ans, j'eus l'honneur de vous y accompagner. Les Indiens de *Frra-tcherrè* forment une réunion de rôdeurs, appartenant un peu à toutes les tribus du vicariat d'Athabaska-Mackenzie, et, partant, ne sont pas des meilleurs. Au fond, ils ne sont pas méchants, mais ils sont ignorants et grossiers et vivent toujours loin du missionnaire. C'est le désir de les instruire qui m'a fait entreprendre le voyage de Saint-Joseph à *Frra-tcherrè*. Dès le lendemain du départ, la neige tombait à gros flocons : c'était l'hiver ! Depuis lors, nous n'avons plus revu la terre. Votre Grandeur connaît très bien le pays jusqu'au poste de la Compagnie, improprement dit Fond-du-Lac, inutile d'en parler.

A partir de cet endroit, le lac va en se rétrécissant : on dirait un grand fleuve, s'il était moins agité. Ses abords sont d'un accès difficile, vu les énormes rochers qui bordent les rives et s'avancent assez loin dans l'eau. De loin en loin, on aperçoit quelques îlots ; là seulement une barque peut s'abriter pendant la tempête.

A part ces îlots de granit, on ne rencontre sur tout le parcours qu'une grande île parsemée de saules et de petits trembles. Chaque jour du voyage, nous avons eu la neige, le vent, le froid. Les rames étaient recouvertes d'une épaisse couche de glace, qu'il fallait à tout moment briser à coups de hache. Quand nous arrivâmes à *Frra-tcherrè*, la quatorzième journée de voyage, il y avait un pied et demi de neige. Les rivières et les petits lacs formaient un pont de glace solide, sur lequel voyageurs et traîneaux pouvaient passer sans danger, le Grand-Lac seul était encore navigable.

N'ayant qu'une tente de toile pour m'abriter, grelottant de froid (il y avait pour le moins vingt degrés centigrades), je dus me contenter d'entendre les confessions, de faire les baptêmes et de donner quelques bons avis aux brebis égarées, hélas ! que pour un bon nombre je voyais pour la première fois. Je passai trois jours avec ces Indiens, et j'ai l'espoir que ma visite n'a pas été inutile. Ils m'ont du moins remercié et m'ont prié de revenir les voir. Je voudrais bien me rendre à leur désir ; quelle que dût être la peine, je n'en tiendrais pas compte ; mais c'est si loin et si difficile de faire un tel voyage !

La veille de mon départ, s'est donné un festin suivi d'une danse montagnaise. Il va sans dire que j'ai dû y assister. Le festin, s'il faut l'appeler par ce nom, consistait en viande d'ours bouillie et en quelques pots de farine délayée dans de l'eau bouillante, c'est ce qu'on nomme *rababo*. Certainement, plus d'un chien eût fait la grimace, s'il eût été obligé d'être de la fête ; moi, je vous l'avoue, j'ai joué des dents comme un vrai Peau-Rouge.

La danse, en parler, c'est presque pour nous un

scandale, mais y assister ! Qu'en pense Votre Grandeur ? Rien, j'en suis sûr, car elle est très innocente, la danse de nos Indiens. Vous n'avez pas été sans avoir la tête rompue par les épouvantables hourrahs que poussent nos Montagnais, durant leur danse. Mais c'est si joli que je me permets de dire un mot de celle dont j'ai été le spectateur forcé. Vous avez vu souvent de nombreuses bandes de canards frappant ensemble l'air de leurs ailes en faisant entendre leur cri si connu ; c'est juste cela. Les danseurs, en effet, comme par un mouvement électrique, étendent violemment les bras, en pliant légèrement les jambes, tandis que les pieds remuent à peine. Tous ensemble, ils poussent des cris féroces, et, ces hurlements en chœur, nos Indiens, toujours modestes, les appellent le chant national.

\* \*

Le 13 octobre, je quittai *Frra-tcherrè*. Les vents nous étaient favorables. Nous voguâmes à la voile deux jours et une nuit et nous arrivâmes à une pointe de roche, où les Montagnais devaient nous attendre. Malheureusement, le bois était rare, il fallait l'aller chercher à deux milles et, de cette distance, le charrier sur l'épaule jusqu'au campement. Les Indiens n'étaient pas au rendez-vous ; ils n'arrivèrent que le lendemain assez tard dans la nuit. Je me mis de suite à l'œuvre, c'est-à-dire que je fis les baptêmes et entendis les confessions. Je gelais littéralement. J'y ai gagné un gros rhume qui m'a condamné à l'impuissance pendant plusieurs jours.

Le 24, nous continuâmes notre route vers Saint-Joseph et, Dieu soit loué ! nous arrivions sans trop grande misère en face de la glace, le 28, vers midi. Il nous fallut mettre pied à terre et rester prisonniers sur une petite île jusqu'à ce que les eaux du lac ne formassent plus qu'une masse solide. A partir du 28, a commencé pour moi un nouveau genre de vie, la vie en loge avec les Indiens. Votre Grandeur sait ce qu'il en est de vivre parmi les sauvages ; Elle connaît combien nos Montagnais sont peu soigneux, et quel beau désordre on voit dans une loge ; il n'est pas besoin d'en parler. Enfin, si j'ai bien souffert, je crois que c'est d'assez bon cœur que j'ai dit mon *fiat*, et si, pour être utile aux âmes, il me fallait souffrir davantage, je ne reculerais pas...

Le 18 novembre, je chaussais la raquette et prenais ma course vers Saint-Joseph. Le temps était à souhait : froid modéré, calme plat, ciel sans nuages, vrai soleil de printemps ; mais dans le nord, plus que partout ailleurs, il est vrai de dire avec le poète qu'ici-bas :

Jamais un jour calme et serein,  
Du choc ténébreux des tempêtes,  
N'a garanti le lendemain.

Nous en avons fait une fois de plus l'expérience. Le 19, l'ouragan était épouvantable. Le vent du nord soufflait



en furieux : on ne voyait rien sur le grand lac, aussi les Indiens, tout habitués qu'ils sont à voyager par les temps les plus mauvais, s'écartèrent du chemin, et, quand vint le soir, nous fûmes trop heureux de pouvoir nous réfugier sur une île de granit et de passer la nuit sans abri. A notre réveil, nous nous trouvâmes aux trois quarts ensevelis sous la neige, qui tombait encore épaisse. Nous délogeâmes au plus vite. Nous courions à toutes jambes sans trop savoir où nous allions.

Après une course à peine interrompue, d'au moins dix-huit heures, nous arrivions à Saint-Joseph, où je dis du fond du cœur un sincère *Deo gratias*.

\* \*

J'ai déjà été bien long ; je ne veux pas pourtant finir ma lettre sans vous ajouter un mot sur ma mission.

Tout d'abord je m'empresse de vous dire que Pères et Frères nous jouissons d'une assez bonne santé, malgré le travail qui nous écrase. Nous vivons toujours pauvres comme Job et contents de notre sort.

Depuis le mois de juillet, un nouveau ministre, escorté d'un maître d'école, est venu tenter une œuvre qui, grâce à Dieu, n'a jamais réussi à ses prédécesseurs, c'est-à-dire coûte que coûte, faire des prosélytes. J'ai bon espoir qu'il y perdra son temps et son argent ; jusqu'ici, du moins, il n'aboutit qu'à se faire tourner en ridicule. Tout dernièrement le maître d'école, qui se faisait fort de convertir tous nos catholiques au protestantisme, s'est mis en tête de me faire visite. Mal lui en a pris, le pauvre homme ! Le mauvais temps l'a surpris au retour. Cependant je lui avais charitablement conseillé de s'en retourner avant la nuit, mais il ne l'a pas fait. Il s'est égaré et a passé la nuit sur le lac, il a eu le nez et les oreilles gelées. Aujourd'hui il est à peu près guéri, mais il perdra probablement une de ses oreilles. Je doute qu'il se hasarde à revenir.

Je l'ai dit plus haut, nous avons actuellement une assez bonne maison. Il nous manque, hélas ! une chapelle, le bon Dieu est trop mal logé, mais pour faire une chapelle, les ressources nous font défaut. Nous sommes pauvres à Saint-Joseph, si pauvres que Votre Grandeur, lors de son passage ici, me disait que nous l'étions surabondamment. Mgr Faraud fait ce qu'il peut pour nous venir en aide, mais son cœur, hélas ! est plus large que sa bourse, il ne peut suffire à tout...

## INFORMATIONS DIVERSES

**Alger.** — De magnifiques fêtes ont été données à Alger, en l'honneur du vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Son Eminence le Cardinal Lavignerie. Elles ont été pour la colonie tout entière l'occasion de souhaiter longue vie au grand archevêque qui, selon la parole de Sa Sainteté Léon XIII, parole rappelée à cette occasion, par Mgr Averardi, est un des hommes qui a le plus mérité de l'Eglise et de la civilisation. Le

Souverain Pontife avait envoyé un délégué spécial à Alger, Mgr Averardi, conseiller de la nonciature de Paris, et au jour même de la fête, un gracieux télégramme attestait la part que prenait aux joies du Cardinal le Pasteur suprême.

**Indes.** — D'après le « *Madras Directory 1888* » il y a dans les Indes et Ceylan 1,235,631 catholiques, 486,386 sous le patronage portugais, ce qui donne 1,722,017 catholiques. En y ajoutant les 1,191,935 catholiques de Chine, Indo-Chine, du Japon et de Corée on a 2,913,950 catholiques à l'est de l'Indus.

**Colombo (Ceylan).** — La supérieure de l'hôpital général de Colombo écrivait aux Pères de Lourdes, il y a quelques mois :

« Nous venons d'enterrer M. F..., gouverneur de Chandernagor, qui retournait en France par les Messageries, et qu'on a été obligé de déposer à l'hôpital. Ce fonctionnaire ne pratiquait pas depuis longtemps, mais il avait de bons principes et était plein de respect pour la religion.

« Il y a trois ou quatre jours, il fut pris de vomissements qui avaient tous les caractères d'un cancer à l'estomac. Il ne se méprit pas lui-même et nous dit : « Mes Sœurs, vous m'enterrez ici. »

« Avant-hier soir, le docteur Macdonald me dit :

« — Ma Mère, le gouverneur est en grand danger, et, si vous avez quelque chose de particulier à faire pour lui, il est temps d'y songer. »

« Je courus à mon pauvre malade, qui me tendit ses deux mains en me disant :

« — Cela va bien mal. »

« Cependant, il ne semblait pas avoir la pensée qu'il pouvait mourir dans quelques heures.

« En l'éventant en silence, je me mis à réciter des *Ave Maria* sur les grains de mon chapelet. Pendant ces quelques minutes, il eut deux cruels vomissements. Je me décidai alors à une tentative. M'agenouillant à côté de son lit, je lui dis :

« — Si M<sup>me</sup> F. était là, que vous demanderait-elle à cette heure ?

« — Je ne sais ce qu'elle me demanderait, répondit-il.

« — Vraiment, vous ne le savez pas ?

« — Non, dites-le-moi. »

« Et je lui demandai si cela lui coûterait de voir le prêtre.

« — Pas du tout.

« — Eh bien, si les docteurs ne peuvent plus rien pour vous, le bon Dieu peut tout ; vous savez que nous prions ardemment pour votre guérison. M<sup>me</sup> F... et vos filles vous demanderaient certainement dans cette circonstance de recevoir le prêtre, de vous mettre en paix avec Dieu et de lui donner votre existence.

« — Je veux bien voir le prêtre, mais je suis fatigué ce soir, trop fatigué.

« — Oh ! cela ne fait rien, il vous facilitera toutes choses. »

« J'eus appelé le R. P. Pulicani qui attendait au parloir. Il était six heures et demie ; le Père le confessa, lui donna l'Extrême-Onction et l'indulgence de la bonne mort : les vomissements empêchèrent de lui porter la sainte Communion. Après lui avoir fait baisser son crucifix, le Père dit pour lui, lentement et en s'arrêtant à chaque phrase, le *Pater* et l'*Ave*, puis il le quitta. Quand je revins, après avoir soupé à la hâte, le malade avait le délire et n'a plus recouvré sa raison jusqu'à son dernier soupir... »

**Haïti.** — M. Joseph Tossier, missionnaire dans le diocèse du Cap-Haïtien, envoie à l'un de ses amis la relation suivante :

« La ville de Limonade, dont je suis curé et qui compte 7,000 habitants, possède une église paroissiale ; mais, dans nos paroisses d'une étendue moyenne de dix à douze lieues, le missionnaire est obligé parfois de séjourner plusieurs jours dans les villages éloignés, pour l'administration des sacrements.

« Or, dans un village de 2,000 âmes appelé le Bord-de-Mer, il existait une vieille chapelle qui, malgré son délabrement, n'était pas sans utilité pour mon ministère. Aussi j'entrepris de la rebâtir.

« Ce Bord-de-Mer, où s'élève ma chapelle, fait partie de la magnifique baie de Caracol, où aborda Christophe Colomb, en décembre 1492, quand il découvrit Haïti. Non loin de là, il bâtit bientôt le Fort de la Nativité, première construction européenne dans le Nouveau-Monde, et l'on vient de retrouver, ensevelie



dans le sable, une ancre que l'examen scientifique démontre avoir appartenu à la flotte de Colomb.

« Or, pour la construction de ma chapelle, je savais qu'il y avait de superbes bois de charpente sur ses rivages. Me voilà un beau jour, parti avec cinquante nègres et une flottille de dix barques. La main à la barre du gouvernail de mon canot, je me sentais quelque fierté de commander mon escadre à l'endroit même où le célèbre navigateur avait dirigé sa flotte, et je pus aborder avec mes vaisseaux à l'endroit désigné. Cent pièces de bois sont promptement abattues par mes nègres pataugeant dans la vase, mais réconfortés de temps en temps par quelques rasades de tafia, et le chargement fait, nous remettons voile au large.

« A notre retour, le Bord-de-Mer était plein de spectateurs attendant les navigateurs avec une légitime impatience : hommes, femmes, enfants, tous à l'envi se mettent à l'eau pour aider au déchargement, en chantant des refrains à sainte Philomène, patronne de la chapelle. Le travail terminé, tout le monde prit part, sur le rivage même, à une joyeuse collation bien arrosée de tafia et chacun s'en alla comme il put, heureux d'avoir trouvé une fête dans l'accomplissement d'une bonne œuvre.

« La chapelle a cent pieds de long sur trente de large et vingt seulement de hauteur. Le Gouvernement nous donna la couverture en tôle ; mais, pour aider à la modicité des ressources, je dus m'improviser architecte, menuisier, peintre et manœuvre à l'occasion. Dès que j'avais quelque loisir, je courais à mon chantier et l'ancienne chapelle me servait de presbytère. Enfin j'eus l'agrément de terminer ce travail dans des conditions pas trop indignes de sa destination et Mgr l'évêque du Cap-Haïtien voulut bien me promettre de venir bénir le nouveau sanctuaire de sainte Philomène.

« Ce jour devait me faire oublier toutes mes fatigues, car rien ne manqua à la splendeur de la fête. Avec une escorte imposante de cavaliers, j'allai à quelque distance du village, recevoir Sa Grandeur, qui était accompagnée du général commandant l'arrondissement, avec son état-major, un régiment, musique en tête, cent cavaliers et toutes les notabilités de la ville du Cap. Il faut dire qu'il est d'usage ici de donner parrains et marraines à l'église qui doit être bénite : M. le Général daigna accepter d'être le parrain et la cérémonie commença au milieu d'une assistance recueillie et si nombreuse que la chapelle n'en put contenir qu'une faible partie.

« Après la messe pontificale où Monseigneur fit une brillante allocution parsemée de compliments, je réunis à ma table les nombreux personnages qui avaient daigné favoriser mon œuvre et rehausser la fête par leur présence.

« Dans l'après-midi Monseigneur donna la confirmation à bon nombre de personnes, et un salut solennel du T. S. Sacrement clôtura cette fête. Il s'est établi au nouveau sanctuaire un pèlerinage qui va toujours grandissant et qui peut-être deviendra le digne émule de mon fameux pèlerinage de Sainte-Anne. Priions ensemble pour que ces deux sources de bienfaits coulent abondamment sur le pasteur, sa paroisse et le pays tout entier. »

**Nouvelle-Guinée.** — La découverte du fleuve Saint-Joseph par les missionnaires du Sacré-Cœur, a eu du retentissement en Australie.

En octobre dernier, deux chercheurs d'or, M. Cameron et M. English, ont remonté ce fleuve avec le P. Vêrius. Ils sont parvenus un peu plus haut que la précédente expédition des Pères du Sacré-Cœur, jusqu'auprès des premières montagnes, à l'endroit où le Saint-Joseph est un gave.

Sur le sommet de ces montagnes, il y a une tribu d'anthropophages. Les femmes y portent, comme les hommes, la ceinture d'algues marines, que les indigènes appellent itabouri.

Au-dessus de ce point (détail de nouveau affirmé aux voyageurs), le Saint-Joseph envoie une ramification vers Readscar-Bay.

Les voyageurs sont ensuite descendus en radeau à partir de Raraï. Ils ont dû franchir trois cataractes, petites il est vrai, mais suffisantes pour rendre la navigation impossible jusqu'à Amo, village situé à plusieurs milles d'Ina-wi.

## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU R. P. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

(Suite 1)

SÉJOUR A PORT-ÉLISABETH. — GRAHAMSTOWN, LE COLLÈGE DES JÉSUITES; DIFFÉRENTES CURIOSITÉS. — DESCRIPTION DE LA VILLE. — CRÉATIONS D'ÉTABLISSEMENTS CATHOLIQUES. — A DUNBRODY.

En arrivant à Port-Elisabeth, nous rencontrons le R. P. Weld, qui était venu nous recevoir à bord.

Il faisait un vent violent, assez froid, et la ville se trouvait enveloppée dans un nuage de poussière.

Nous soupçons chez M. Tarrelly, curé de la ville. C'est un digne ecclésiastique qui se montre fort hospitalier envers nos missionnaires. En compagnie de M. le Curé habitent le vicaire de la ville, M. Hanton, et l'aumônier du couvent des Sœurs, M. O'Donoghue, tous excellents confrères formant une aimable communauté.

A sept heures, nous nous embarquons pour Grahamstown, et nous passons la nuit en chemin de fer. On n'y perd rien pour le sommeil, car les compartiments des wagons sont faits de telle sorte qu'on les transforme facilement en coupés-lits en relevant le dossier des bancs. Tous les voyageurs s'accommodent parfaitement de ce système de dortoir, et cela ne cause à personne le moindre embarras !

Le lendemain dimanche, 12 septembre, nous arrivons au collège Saint-Aidan, dans la ville de Grahamstown. Le collège Saint-Aidan, l'un des principaux établissements catholiques du Cap, est placé sous la direction du R. P. Weld. Depuis sa fondation, qui est assez récente (1876), il n'a cessé de croître dans l'estime publique. Il a déjà donné deux ecclésiastiques distingués à la colonie, et prochainement, il fournira deux ou trois de ses meilleurs élèves comme recrues à notre mission du Zambèze.

Les jours suivants, je fis quelques excursions en ville, à *Sainte-Marie-des-Locations*, aux chutes, *water falls*, et sur les montagnes environnantes, où l'on a essayé d'heureuses plantations de pins et d'eucalyptus.

La ville de Grahamstown est toute plantée de jolis arbres ; elle est assise à la jonction de plusieurs vallées, qui forment de toutes parts une ceinture gracieuse de fraîcheur et de verdure.

On voit en ville un riche musée, un splendide jardin botanique et une infinité d'églises surmontées de superbes clochers, et l'on entend presque continuellement carillonner les cloches. Mais toutes ces églises appartiennent aux différentes sectes qui divisent la colonie, *wesleyens*, *High Church*, *Trinity Church*, *Dutch Church*, etc., etc. Quelques auteurs appellent Grahamstown la ville *sainte*. Il faut s'entendre sur le mot : *sainte*, à la mode anglicane !

Non loin du collège s'élève une élégante église gothique, à la flèche élancée ; mais elle compte peu d'adhérents.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9, 16, 23, 30 mars et 13 avril.



C'est une dame qui l'a fait bâtir, et comme la donatrice appartenait à je ne sais quelle secte peu connue à Grahams-town, elle a mis pour condition que le monument serait uniquement affecté aux gens de sa croyance. Son église est restée, par le fait même, avec un nombre limité de fidèles.

A côté de l'église primatiale *Saint-George's cathedral*, siège des évêques de l'Eglise d'Angleterre, se trouve l'église des catholiques, dont le père et le pasteur légitime est l'illustre et vénéré Mgr Ricards.

L'église Saint-Patrice est remarquable par sa propreté et sa bonne tenue. Elle a l'aspect d'une forteresse avec ses quatre clochetons crénelés. Les offices sont bien fréquentés et les catholiques, quoique inférieurs en nombre aux protestants, ne leur cèdent en rien pour le zèle.

Les vénérées Sœurs de l'Assomption sont de vaillants auxiliaires pour l'église de Grahamstown. Elles secondent puissamment Mgr Ricards dans ses œuvres diverses. Elles possèdent en ville une école florissante et un nombreux pensionnat, fréquenté non seulement par les jeunes demoiselles catholiques, mais aussi par des protestantes de toute profession. La Supérieure, sœur Gertrude du Saint-Sacrement, est d'origine française, et son bras droit est la sœur Xavier, une convertie de l'anglicanisme, qui prie beaucoup pour la conversion de sa famille et pour l'un de ses frères, ministre protestant à Graaf-Reinet!

Pour compléter mes renseignements sur Grahamstown, je traduis quelques lignes du *Official handbook* de la colonie :

« Grahamstown, dit-il, est à l'intérieur des terres, environ cent six milles en chemin de fer de Port-Elisabeth et quarante-trois de Port-Alfred. A proximité des environs de la métropole de l'Est, il est hors de doute que c'est une place des plus avantageuses pour une résidence dans la colonie.

« Entourée de collines verdoyantes, des crêtes de la chaîne du Zuurberg, à une élévation de 1,760 pieds au-dessus du niveau de la mer, la ville avec ses larges rues bordées d'arbres, avec ses maisons séparées par des jardins, présente un aspect tout à fait anglais, c'est un rendez-vous célèbre et fréquenté de ceux qui ont besoin de réparer leurs forces et de refaire leur santé.

« Le principal centre d'affaire et de mouvement est la

rue *High-Street*. Au bout de la rue s'élèvent les anciennes constructions de Drostdy (maintenant école publique), où le Parlement de la Colonie eut ses séances durant la session de 1864.

« Non loin de là, est le jardin botanique où il y a le Conservatoire, élevé à la mémoire du colonel Fordyce, du 74<sup>e</sup> régiment de Sa Majesté, qui succomba durant la guerre des Cafres en 1851.

« Au milieu de la rue *High-Street*, la cathédrale Saint-Georges, où, en face de la table de communion, est érigé un monument à la mémoire du colonel Graham, dont la ville a reçu le nom.

« A l'autre bout de la rue est la chapelle *commémoration*, de la prière de la secte wesleyenne, bel édifice érigé en souvenir de reconnaissance des émigrants anglais de 1820, pour les bienfaits reçus par eux dans leur fondation d'Albany.

« Un peu inférieure à Port-Elisabeth, au point de vue de la population (car la population blanche est d'environ 7,000; la noire indigène; 3,000), la ville de Grahamstown peut être comptée comme la métropole des districts limitrophes de l'Est.

« C'est la ville des cathédrales, le lieu de résidence des évêques de l'Eglise anglicane et de l'Eglise catholique romaine, et du surintendant du corps wesleyen. C'est également le siège de la Cour des districts de l'Est, juges assistants, solliciteur général, avocats et autres membres du barreau.

« Entre les principales institutions locales, on doit citer le Musée, la Société d'histoire naturelle et la Bibliothèque publique, principalement les quartiers-maîtres des soldats

et la résidence du lieutenant-gouverneur. Il y a un excellent hôpital et une maison pour les aliénés de la province.

« Une spacieuse salle de réunion, l'Albany-Hall, peut s'approprier aux meetings et aux soirées récréatives. Joignez-y les différentes loges maçonniques, les vieux compagnons, les templiers, et autres Sociétés largement patronnées par les habitants.

« La ville a été depuis rattachée par un chemin de fer avec son port, le *Kowie River Mouth* (Port-Alfred), station de bains renommée... »

C'est à Grahamstown que je vis pour la première fois ces énormes chariots, attelés de huit ou dix paires de bœufs,



Mgr CLUR, coadjuteur d'Athabaska-Mackenzie, d'après une photographie (voir page 181).



si célèbres dans la colonie du Cap. Ces vigoureux attelages font le service à l'intérieur, à Kimberley, aux champs des diamants. L'habitude s'en va peu à peu depuis que l'on a ouvert des lignes de chemin de fer. Les entrepreneurs toutefois s'efforcent de faire concurrence à la Compagnie des chemins de fer, en faisant les transports à meilleur marché.

J'ai parlé plus haut de mes visites à *Sainte-Marie-des-Locations*.

Il faut savoir que les Locations sont des quartiers réservés aux Cafres (Fingoes) et aux Hottentots. Les protestants font du prosélytisme parmi ces pauvres indigènes dépourvus des biens de la fortune et qui, pour avoir de quoi manger, se livrent, eux et leurs enfants, aux premiers venus ! Aussi les protestants de toute secte ont établi parmi eux des églises et des écoles.

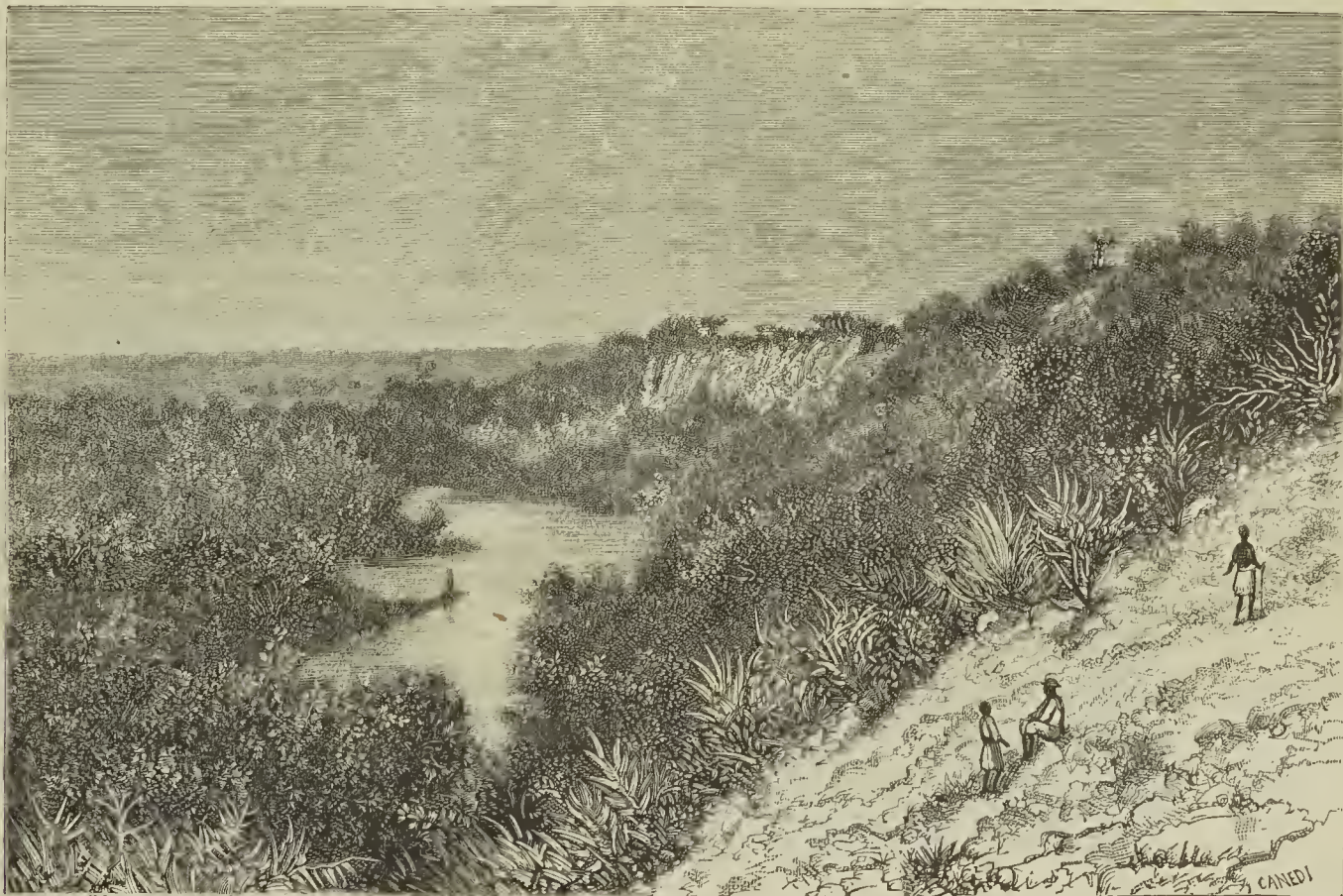
Les prêtres catholiques ne pouvaient rester insensibles à

la perte de ces pauvres infidèles, qui ne sortent des ténèbres du gentilisme que pour tomber dans les sentiers de l'erreur ! Dans ce but, le R. P. Weld, de concert avec Mgr Ricards, a fondé une chapelle au milieu des quartiers cafres, dans un des meilleurs sites des Locations, sous le vocable de Sainte-Marie, entièrement sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

Deux écoles ont été ouvertes : une pour les Cafres, l'autre pour les Hottentots : elles continuent à prospérer. Elles comptent ensemble quatre-vingts élèves ; celle des Cafres (Fingoes), cinquante, et celle des Hottentots, trente.

La chapelle a été bénite solennellement par Mgr Ricards au milieu d'un grand concours d'étrangers, tant catholiques que protestants, et en présence des élèves et des professeurs du collège de Saint-Aidan.

Au commencement de 1886, le P. Hippolyte Cordier, qui



CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — VUE DU PACAGE DES VACHES; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire au Zambèze (voir page 188).

en avait la charge, a dû retourner en Europe pour réparer ses forces.

Après son départ, la direction des écoles et le soin de la chapelle, furent confiés au P. Fraser, aidé du P. Engels. Ces deux derniers Pères, à leur tour, sont allés fonder deux postes de mission dans le *Keiland*. L'œuvre de l'école des Cafres est passée sous la direction du P. Berghegge, qui actuellement les visite régulièrement chaque jour et célèbre les offices, le dimanche dans la chapelle Sainte-Marie. Dans quelques mois, on lui donnera un jeune Père pour le seconder. Comme les Locations sont à une bonne distance du collège Saint-Aidan et que c'est une vraie fatigue et un continuel dérangement de s'y transporter, soit à pied, soit à cheval, chaque jour, pour la visite des classes et le dimanche pour la célébration des offices, le R. P. Weld vient d'acheter un terrain spacieux et élevé, où l'on se propose

d'ouvrir, dans quelques mois, une petite résidence à poste fixe. Le local est déjà prêt et le P. Berghegge en sera le premier supérieur et l'organisateur.

On pourra dès lors s'occuper davantage de ces écoles indigènes et l'on a tout lieu de croire que le succès répondra aux efforts des missionnaires. Quand on voit l'hérésie et la mauvaise foi travailler de concert à pervertir et à séduire les âmes simples et naïves des pauvres Cafres, ne faut-il pas que ceux qui sont en possession de la vérité se devouent et fassent des sacrifices pour les conduire à Dieu et les gagner à Jésus-Christ ?

Le samedi, 18 septembre, nous partons à neuf heures du soir pour Dunbrody. Nouvelle nuit passée en chemin de fer, mais par une ligne différente de celle de Port-Elisabeth. Nous nous arrêtons vers les quatre heures du matin à la station de Coorney.



De Coorney à la maison du Scholasticat, le voyage se fait en voiture, mais par des chemins si raboteux que je crus que le véhicule se briserait en mille morceaux. Si la voiture fut épargnée, nous ne l'étions guère, nous étions moulus ! Notre conducteur, Frère Arnold, fit un tour de force : il nous fit franchir un ruisseau presque sans toucher le fond, lançant ses chevaux brides abattues ! On eût dit que nos coursiers avaient des ailes. Nous voyant aller de ce train, tous les chiens des Boers, et de rudes mâtins, se mettaient à aboyer et nous poursuivaient avec acharnement !

Nous arrivons à Dunbrody, le dimanche, de bon matin, juste à l'heure où finissait la messe de communauté.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de voir cette fervente communauté et de saluer les jeunes Frères scolastiques, appelés un jour à partager nos travaux de mission. Je retrouvai parmi eux d'anciennes connaissances de Tronchiennes, en Belgique, et même plusieurs compatriotes particulièrement chers !

Je dus satisfaire à leur curiosité, ils étaient avides d'apprendre des nouvelles du Zambèze et de connaître nos travaux apostoliques parmi les noirs des colonies portugaises.

Dans l'après-midi, le R. P. Deschamp, le P. Daignault et moi, nous faisons une promenade à cheval et nous allons chevaucher par monts et par vaux jusqu'au pacage des vaches et aux bords de la *Sunday's river* (voir les gravures pages 181, 187 et 189).

Les jours suivants, je m'offris plusieurs fois le plaisir de monter à cheval, et mon vieux *sergent* gagnait parfaitement son avoine chaque fois.

(A suivre).

## BENGALE ORIENTAL

### PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE BELGE

Par DOM BÉRENGIER

*D'après les notes de D. WILLIBRORD V..., Bénédictin d'Afflighem.*

(Suite 1).

#### VI

Nous avons vu l'église, allons maintenant visiter le village. Il est composé d'une vingtaine de hameaux, situés dans toutes les directions et sur un espace de deux ou trois lieues. Toutes les maisons, ou plutôt les cabanes, formées par des nattes suspendues, sont recouvertes d'un chaume grossier. La plupart du temps, elles sont adossées à de grands arbres ou cachées parmi les bambous, qui les protègent contre l'ardeur du soleil et toujours entourées de vaches et de bœufs qui paissent tranquillement. Toutes, sans exception, reposent sur une petite esplanade formée avec de l'argile, et d'un mètre de hauteur. C'est une précaution indispensable contre les inondations, qui couvrent presque toutes les plaines du Bengale, durant une partie de l'hiver. Dans leurs maisonnettes les Hindous ne pratiquent ni fenêtres, ni cheminées. Quand ils font leur cuisine, qui

est tout à fait primitive, un trou dans la terre où ils allument un petit feu de bouse de vaches pour faire bouillir leur marmite, suffit à préparer leur repas. Je m'étonne qu'avec si peu de précautions contre le feu, il n'y ait pas plus d'incendies dans la paroisse.

Quand j'entre chez un Bengali, je suis d'abord suffoqué, et par l'odeur de leur pauvre cuisine, et plus encore par le fumet de la bouse de vache, leur unique combustible. Après l'avoir salué amicalement, je veux m'asseoir ; mais, point de chaises, il faut que je fasse comme mon hôte, que je m'accroupisse. Lui n'en est pas gêné et il restera dans cette posture inconfortable des journées entières. Maintenant si je veux lui faire plaisir, il faut que j'accepte un peu de sa nourriture. Elle est des plus simples : du *Kerrybhaad*, c'est-à-dire du riz préparé avec des herbes amères ou du piment. Le riz ne serait pas mauvais ; mais ces herbes ! ce piment ! Ce qui vaut mieux et ce que j'accepte avec plaisir, ce sont les ananas, qui croissent ici à l'état sauvage et abondent comme les pommes en Normandie. Le Bengali a beaucoup d'autres fruits, qui ne valent dans l'Hindoustan que deux annas, quelques centimes, la douzaine, et coûteraient en Europe un et deux francs. Ici la terre est assez fertile ; aussi produit-elle, outre le riz et le blé, des quantités de chanvre et de thé. Mais le commerce, au fond de nos campagnes, n'est pas très actif et les indigènes ne gagnent que juste leur vie de chaque jour.

Ils ne sont pourtant pas trop malheureux parce qu'ils savent se contenter de peu. Ainsi ils n'ont jamais que deux vêtements, c'est-à-dire deux bandes d'étoffe commune. Avec le premier ils se ceignent les reins et s'enveloppent le torse ; le second se porte autour du cou et sur les épaules ; mais ils le rejettent dès qu'ils se mettent au travail. Les femmes caroulent tout autour du corps, à l'exception de la tête et des pieds, qui sont toujours nus, une longue étoffe qui vaut bien deux francs. C'est un vêtement très modeste.

Quant aux enfants, garçons et filles, ils n'ont que le costume adamique jusqu'à l'âge de raison ; mais on s'en aperçoit à peine, tant à cause de leur saleté que de la couleur noirâtre de leur peau. Les Bengalis ne sont pourtant point noirs comme les nègres d'Afrique et leur structure est belle. Les femmes hindoues ont aussi des formes élégantes ; mais elles se défigurent à plaisir par des tatouages superstitieux sur le front et sur les joues ; ce sont des étoiles et des lettres mystérieuses et des figures de leurs divinités. Quelques-unes portent une pierre sacrée, entaillée profondément dans le front ; d'autres ont un petit anneau d'argent à la racine du nez et un autre plus grand qui pend de la narine. Nous avons substitué pour nos chrétiennes, à cet usage ridicule, les boucles d'oreilles et la croix, pendue au cou. Mais toutes les Bengalaises ont autour des poignets plusieurs anneaux de cuivre ou de fer, qui ne coûtent que quelques sous et qu'elles aiment à faire résonner sans cesse soit en marchant, soit en remuant les mains ou les bras.

Imaginez-vous le bruit que peuvent faire trois ou quatre cents femmes avec ces anneaux creux et sonores. On se croirait transporté au milieu d'un grand atelier de chaudronnerie. Aussi, avant de commencer une instruction ou de monter au saint autel, je recommande toujours à mes paroissiennes de se tenir bien tranquilles. Elles cherchent

(1) Voir les *Missions catholiques* du 23 mars, 6 et 13 avril.



à m'obéir, mais, malgré leur bonne volonté, la force de l'habitude leur fait assez souvent oublier ma consigne et je suis obligé de supporter ce que je ne puis toujours empêcher.

Pendant que leurs maris travaillent dans les champs ou vont au marché, elles s'occupent des soins du ménage ou se rendent à la rivière avec leurs cruches sur l'épaule, pour apporter l'eau si nécessaire en pays chaud dans les ablutions et les autres besoins de la vie. Mais elles sont très timides et quoiqu'elles aient grande confiance dans le Padri-Shab, dès qu'elles le rencontrent, on les voit s'enfuir ou se cacher dans les jungles. Si elles ne peuvent l'éviter, ces pauvres femmes viennent humblement lui rendre le *salam* ou salut, qui consiste dans le baisement de la main, ce qu'elles pratiquent aussi avant et après la confession. Pour les enfants, ne vivant pas dans la même sujétion que les femmes, ils sont très familiers et très innocents. Dès que je parais, ils m'entourent en poussant des cris de joie : « Voilà le Padri-Shab ! Voilà le Padri-Shab ! »

Leur nombre est assez considérable, car, dans l'espace de dix ans, la population de Toomillah s'est augmentée de mille catholiques, et, en 1884 seulement, nous en avons baptisé cent soixante-cinq, et très peu sont morts en bas-âge pour devenir des anges du ciel.

Les trois mille habitants de ma grande paroisse, qui sont presque tous cultivateurs, ont un mode très primitif de travailler la terre. Le plus souvent ils attèlent deux gros bœufs à une sorte de soc de charrue ayant la forme d'une demi-lune. C'est avec cet instrument qu'ils brisent les mottes et, pour les sarcler, ils ont une espèce de couteau de fer à peu près arrondi. Quand il s'agit de mélanger et d'aplanir la terre, ils se servent presque autant de leurs pieds que de leurs mains et saisissent les objets comme les singes, avec les doigts de ces pieds. C'est même assez curieux de voir un charpentier ou un menuisier tenir ainsi, sans établi, la pièce de bois qu'il façonne et cela aussi aisément que les meilleurs ouvriers d'Europe.

## VII

Cette bonne population bengalaise, qui ne s'occupe que de ses travaux agricoles, augmente en nombre assez rapide-

ment comme je vous le disais, et la raison en est toute simple. Ses mœurs sont assez pures, assez patriarcales et chez eux, comme dans l'Ancien Testament, le mariage est en grand honneur, tandis que la virginité est presque un opprobre, parce qu'une fille qui n'a pu se marier, est à charge et devient comme l'esclave de toute la famille. Même les femmes, quand elles n'ont pas d'enfants, ou que la mort leur a enlevés, sont dans le désespoir et j'en ai connu que ce malheur avaient rendues folles. C'est à l'âge de douze à treize ans, quand elles sont, dans ces pays chauds, presque nubiles, qu'on les marie ; mais elles étaient souvent fiancées dès l'âge de cinq ou six ans. Depuis ce moment jusqu'à son mariage, la fille reçoit du père de son fiancé, au nouvel an, deux paires d'anneaux qu'elle s'empresse de mettre à ses poignets et à ses chevilles. Il suffit donc de la voir, pour savoir l'époque de ses fiançailles. Elle reçoit aussi des

vêtements, des provisions de bouche et même de l'argent pour entretenir ses bonnes dispositions ou plutôt celles des parents. Cet usage, très commun chez nos Bengalis de la religion hindoue ou musulmane, s'est aussi glissé chez nos catholiques. Les garçons se marient de dix-huit à vingt ans.

Maintenant comment vous décrire la cérémonie du mariage ?

Vous allez croire que je vous parle d'un carna-

val, et pourtant j'ai vu de mes yeux tout ce que je vous écris. Il faut vous dire que les mariages de l'année se font habituellement à la même époque, le plus souvent un peu avant le carême, et tous le même jour.

Je fais d'abord passer très rigoureusement, à tous les fiancés l'examen de la doctrine catholique, comme on le pratique en Europe pour la première communion, qui a lieu ici *privatim*. S'ils sont reçus, c'est une joie universelle dans le village. Le dimanche suivant, après la première publication des bans, ils commencent à tirer le canon avec leurs petits mortiers et parcourent tous les alentours en jouant de la flûte et du tam-tam. Il faut avoir les oreilles des Bengalis pour trouver quelque charme à ce charivari, car on sait que leur tam-tam n'est qu'un gros tambour recouvert d'une peau de buffle, qui ronfle comme les plus grosses pédales de nos orgues et leur flûte a le son nasillard de la



CAP DE BONNE-ESPÉRANCE — VUE DE LA SUNDAY'S RIVER ; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire au Zambèze (voir page 188).



cornemuse et se joue sans presque aucune modulation. Ces deux instruments accompagnent le chant ou plutôt la vocalisation des hymnes de l'église, seuls ici en usage, parce que les catholiques de Toomillah n'en connaissent pas d'autres et il en est ainsi les deux autres dimanches, jusqu'après la troisième publication des bans.

Enfin, le jour du mariage est arrivé, et tous les hameaux de la paroisse sont dans la jubilation. Dès l'aube, les fiancés, qui sont au nombre de trente ou de quarante, viennent assister très dévotement à la messe et y communier. Ils portent ensuite leurs vêtements ordinaires. Après leur action de grâces, ils se hâtent de rentrer chez eux pour se préparer à la grande cérémonie. Tous ou presque tous, afin de donner plus d'éclat à leur mariage, s'habillent ce jour-là à l'européenne. C'est la première fois de leur vie et probablement ce sera aussi la dernière. Voici d'abord le fiancé. Il a pris, pour la circonstance, un vieux frac noir qu'il aura trouvé chez quelque fripier de Calcutta ou de Dacca, et dont la taille lui vient au milieu du dos. Le pantalon de même couleur est assez bien proportionné à sa taille ; mais il a subi des accrocs qui laissent apercevoir une partie des jambes. Ce n'est qu'un détail. Quant aux souliers, l'un est une sorte de pantoufle, l'autre une demi-botte. Les bas sont aussi malheureux que les pantalons, c'est-à-dire qu'ils exigeraient de nombreuses reprises. Mais ce qui rend le pauvre fiancé parfaitement ridicule, c'est son chapeau à haute forme, qui a dû appartenir à une demi-douzaine de maîtres, avant de le coiffer, et qui porte les traces très visibles des ravages exercés par les souris. Néanmoins, le bon jeune homme est très fier de cette défroque dont ne voudrait pas un juif de Pologne et, pour la faire valoir, il attache à son frac noir deux énormes épaulettes rouges de sapeur. Il arrive à l'église à cheval et il est entouré d'une escorte d'honneur, composée de vieilles femmes et d'Hindous qui chantent à tue-tête et qui jouent avec une véritable *furia* des instruments décrits plus haut. (A suivre).

## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite).

De la maison à jamais illustre de Béthanie, il ne reste que quelques pierres éparses et recouvertes par les herbes. A cent pas plus loin, encore à droite, se trouve le tombeau de Lazare, dont la véritable entrée est maintenant obstruée par une mosquée. Il faut descendre vingt-trois mauvaises marches où on risque de se faire des entorses. La chambre sépulcrale, où le corps de l'ami du Sauveur était, comme de coutume, placée dans une auge creusée dans le roc, n'était que quelques marches au dessous du niveau de la terre.

De là, nous descendons par des sentiers rocailleux, à la fontaine des Apôtres, ainsi appelée, parce qu'en allant de Jérusalem à Jéricho, les apôtres s'y sont souvent rafraîchis, comme tout voyageur le fait en passant. Il arrive souvent qu'en puisant de cette eau, on prend en même temps des

sangsues : il faut donc la filtrer à travers un linge. De temps à autre, nous rencontrons un Bédouin, armé d'un long fusil à pierre et poussant un âne chargé de marchandises à destination de Jérusalem. Quelquefois, c'est tout un troupeau de ces animaux chargés de la même façon : il y a toujours, en ce cas, deux ou trois Bédouins pour les chasser et les garder. Ils ont sans doute peur d'être dévalisés par des compères, car chacun d'eux, outre le fusil typique, porte deux revolvers à la ceinture. Sur le bord de notre route, nous rencontrons un cadavre de mulet qu'on n'a pas pris la peine d'aller faire mourir plus loin et qu'une nuée de vautours sont en train de dépecer. A notre approche, ils s'élèvent dans les airs en traçant d'immenses cercles ; nous ne sommes pas éloignés d'un kilomètre, qu'ils s'acharnent de nouveau à leur affreux festin.

Après trois heures de marche, nous arrivons à un caravansérail qui porte le nom de « Bon Samaritain. » Il est construit sur une hauteur à pentes raides et présente l'aspect d'une petite ferme d'Algérie : c'est dire qu'il évoque l'idée d'une forteresse. Notre drogman, pour nous rafraîchir, nous fait servir du café chaud. Tout le monde sait que la tasse arabe est grande comme un coquetier. Le café qu'on y sert a préalablement été réduit en poudre impalpable, de sorte qu'il passe avec son marc et que l'on y trouve à boire et à manger. J'ai vu certains Européens trouver cela désagréable ; je ne voudrais pas les en blâmer. Mais cette manière d'opérer a pour le moins un avantage : c'est de procurer la certitude d'avoir absorbé des principes rafraîchissants : si le café ne s'est pas fait sur le feu, il se fait dans le corps. Du reste, en voyage, pour se bien porter, il ne faut pas être difficile sur le choix des aliments ou des boissons.

\* \*

Ainsi restaurés, nous remontons à cheval et bientôt commençons à descendre la vallée dont la pente aboutit à Jéricho. Je consultais souvent mon baromètre que je voyais monter sans cesse. Tout à coup, je constate que nous nous trouvons au niveau général des mers. Nous avons donc déjà descendu de sept cent soixante dix-neuf mètres depuis Jérusalem et la mer Morte n'était plus qu'à trois cent quatre-vingt-douze mètres au-dessous de nous.

A partir de ce moment, la route n'est souvent que le lit d'un torrent creusé dans du calcaire, ou une terre grise, qui a la couleur de nos briques séchées et non encore cuites. Je reconnais que les montagnes environnantes sont composées de cette même terre, qui tombe facilement en poussière et paraît, comme la chaux vive, se déliter. Ce que, sur le mont des Oliviers, j'ai pris pour des crevasses de rochers, n'est autre que la cavité formée par l'écoulement du moindre filet d'eau. Les hauteurs qui entourent la mer Morte ne sont donc pas des masses ignées comme les Alpes et les Pyrénées, ni des blocs de lave refroidie comme nos pays d'Auvergne. A vrai dire, je n'en voyais auprès de moi qu'une partie ; mais il n'y a nul doute que le reste n'ait la même composition, puisque de Jérusalem, où la vue les embrasse dans leur ensemble, les hauteurs qui forment la ceinture du lac Asphaltique offrent partout le même aspect. A l'endroit où nous arrivons, les changements de direction sont si brusques, nous sommes si profondément entas-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 13 avril.



sés, qu'il serait bien difficile d'échapper à une attaque inopinée. Dans ces passages dangereux, je m'assure que mon revolver est facile à saisir en cas d'alerte ; mais aucun coup de feu, aucun cri : décidément, les Bédouins sont de braves gens, ou bien notre escorte leur impose.

A nos pieds, nous apercevons distinctement des bouquets d'arbres, une sorte d'oasis : c'est là que se cachent les maisons de Jéricho. Au loin, une ligne verdâtre : c'est le Jourdain qui se rend à la mer au milieu d'une double haie composée des représentants de la flore palestinienne. Sur notre droite, une surface bleuâtre : c'est un coin de la plaine liquide qui recouvre Sodome et Gomorrhe.

Le soir arrive, et nous sommes encore à une demi-heure de la ville. L'inclinaison du sol, jusque-là assez douce et régulière, se change brusquement en une pente rapide. En cet endroit, nous marchons sur des pierres glissantes où nos chevaux risquent si souvent de tomber, que, prévoyant quelque chute, nous quittons les étriers. Mais ce mauvais pas ne dure pas longtemps. Nous passons près de plusieurs campements de Bédouins, qui ont pour abri des tentures noirâtres faites avec le poil de chameau. De là, nous tombons immédiatement dans un immense troupeau de chèvres conduit par une vingtaine d'hommes à figure qui, le soir aidant, ressemble absolument à celle des nègres. Notre drogman s'approche de cette troupe de pasteurs et, sans doute pour les rendre honnêtes, leur offre la prise de l'amitié en commençant par celui qui était le chef, solide gaillard de six pieds, qui n'avait pas desserré les dents jusque-là. La courtoisie de Stanislas le dérida, ainsi que ses compagnons, et donna lieu à un échange de paroles, où, sans y rien comprendre, nous crûmes distinguer une certaine bienveillance. Le chemin s'élargissant, nous pressons nos montures et prenons les devants. Bientôt, nous traversons un torrent à sec dont le large lit, rempli de galets, est transformé en une véritable forêt de buissons très épineux, et, quelques instants après, nous parvenons à la maison de notre drogman par une nuit presque noire. Il était près de neuf heures.

Là, nous attendaient les rafraîchissements, les divans et un repas entièrement à l'européenne, sauf les inévitables concombres. Le premier cheik et le second cheik des environs, grands diables à figure longue et sérieuse, vinrent offrir leurs services pour notre excursion du lendemain. Stanislas n'eut pas besoin de leur dire que, étant né à Jéricho, il nous conduirait bien seul ; ces empressés le savaient fort bien ; mais il leur représenta que nous étions des pèlerins peu fortunés, qui avaient juste de quoi faire le voyage, ce qui était à moitié vrai.

« — N'importe, dirent-ils, nous irons seulement pour faire honneur. »

Stanislas nous répéta leur conversation et nous avoua qu'il était fort peu désireux d'avoir cette compagnie, mais qu'il ne savait comment s'en délivrer, d'autant plus que ces coquins l'appelaient « mon fils » et qu'il se croyait obligé de leur donner le nom de « père ».

A tout hasard, je crus bien faire de leur montrer que nous étions armés. Je pris mon revolver nickelé et le mis sous leurs yeux, comme une des belles choses de nos pays civilisés. Je touchai un ressort et l'arme se démonta. Nos

deux drôles parurent émerveillés. Stanislas leur expliquait qu'en Europe seulement on pouvait faire quelque chose de si fini. Sans nier la supériorité de nos produits, l'un d'eux tira tout à coup de sa ceinture un revolver à extracteur plus perfectionné que le mien, et nous dit, par notre interprète, que, quand les Anglais venaient à la mer Morte, ils donnaient toujours des louis d'or ou faisaient des présents semblables.

« Les Anglais gâtent partout le métier, dis-je à mes confrères ; il faut avoir perdu tout bon sens et tout désir de s'entr'aider pour fournir de pareilles armes à des gens qui ne vivent que de rapines ! »

Nous parûmes cependant satisfaits d'avoir vu l'arme anglaise, et, sans montrer que nous avions compris la leçon qui nous était faite en termes si peu couverts, nous leur offrîmes une seconde tasse de café. Quelques instants après, ils nous quittaient en nous promettant bien d'aller le lendemain avec nous à Bahr-El-Louth, *pour nous faire honneur*.

Après leur départ, nous ne tardâmes pas à entrer dans nos chambres, dont le petit confortable nous causa une véritable surprise : cuvette, descente de lit, en ce pays où, pour notre toilette, nous pensions trouver tout au plus l'eau des gargoulettes, comme dans notre traversée de la Samarie. Et, qui plus est, nous étions complètement à l'abri des moustiques, si communs en ces parages : autour du lit, au-dessus du lit, des rideaux d'une blancheur immaculée. Et puis, des couvertures brodées, en un mot le luxe oriental. Je pensais rêver et me reportais involontairement aux brillantes descriptions que l'on trouve dans les contes pourtant si ennuyeux des *Mille et une Nuits*.

Je n'eus pas besoin de les lire pour trouver le sommeil : la fatigue m'y avait suffisamment préparé. Mais, grand Dieu ! quels torrents de sueur vinrent interrompre mon repos ! Je croyais m'être égaré dans un bain ture. Au risque d'avoir la figure boursoufflée par les piqûres des insectes, j'écartai vivement les rideaux de mon petit paradis pour pouvoir disposer des nombreux mètres cubes d'air contenus dans ma chambre.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

M<sup>gr</sup> DORDILLON

*Vicaire apostolique des Iles Marquises.*

Ildefonse-René Dordillon, de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus, était né à Sainte-Maure, archidiocèse de Tours, le 14 octobre 1808. Il avait fait ses études ecclésiastiques à Tours, et à peine ordonné prêtre, il remplit les fonctions de vicaire dans la paroisse de Châteaurenault, puis celles de curé à Reignac, dans le canton de Loches. Peu après, il entra dans la Congrégation de Picpus, et partit de Brest en 1845 pour l'Océanie orientale.

Après six mois de courses, il arriva chez les sauvages des Iles Marquises par le cap Horn et Valparaiso. Il écrivit de Nouka-Illiva le 27 janvier 1846 ; il travaillait avec les



Pères Amable, Dumonteil et Escoffier, de la même Congrégation, dans cette mission des Marquises. Grégoire XVI l'avait d'abord érigée en Préfecture Apostolique et il en fit un vicariat le 14 juin 1833, il le confia à Mgr Etienne Rouchouze, évêque titulaire de Nilopolis, et en même temps vicaire apostolique de l'Océanie orientale, qui entra aux Iles Marquises au mois de mai 1836.

Le vicariat de l'Océanie orientale comprenait les archipels de la Société, des Iles Marquises, de la mer Captive, de la mer Dangereuse et les Iles Gambier.

Le vicaire apostolique avait des pouvoirs très étendus, il autorisait les missionnaires à exercer leur juridiction, non seulement dans leur mission, mais dans toute autre où la violence ou la nécessité les aurait dirigés pour le temps de leur séjour, à défaut d'autres missionnaires. En 1847, les Iles Gambier avaient 4,000 néophytes, les Marquises cinquante; le roi de Mangareva aux Iles Gambier avait, en 1836, imité l'exemple de ses sujets et se fit baptiser, prenant le nom de Grégoire, en l'honneur de Grégoire XVI, auquel il envoya des idoles de bois avec des présents. Le pape fit placer ces présents au musée de la Propagande, offrant en retour au roi une statue de Notre-Dame du Rosaire et de l'Enfant Jésus, des reliques du voile de la Sainte Vierge et de la crèche, des médailles et des chapelets pour son peuple, son portrait, un vêtement royal à la mode des anciens Romains, et un autre pour la reine Marie-Eudoxie, sa femme. Le roi remercia le pape en 1840, par une lettre que les journaux reproduisirent, et Grégoire XVI y répondit par le Bref *Quo cor nostrum gaudio* du 4 novembre 1840.

Mgr Rouchouze périt dans un naufrage et Mgr Baudichon devint vicaire apostolique des Iles Marquises jusqu'en 1854, époque où il donna sa démission pour se retirer en France, à Tours, où il mourut en 1882. Mgr Dordillon remplaça Mgr Baudichon, et le 7 décembre 1855, il fut élu évêque titulaire de Cambysopolis. Il se mit courageusement à l'œuvre. Dans le but de placer sur la voie du progrès les peuples ignorants de ces pays qui n'ont d'autre tradition que la tradition orale, il fit lui-même, avec des peines infinies, plusieurs ouvrages sur leur langue et un grand nombre de traductions : une *grammaire marquise*, deux *dictionnaires français-marquisien et marquisien-français*; un *catéchisme* que le prélat missionnaire a complété et réédité; des ouvrages intitulés : *Principaux traits de la doctrine chrétienne*, mis en vers; *Principaux traits de la vie de Notre-Seigneur Jésus Christ*, en prose; une *Vie de Notre-Seigneur*, en vers, composée de plus de 2,000 quatrains; enfin, un grand nombre de petits opuscules sur les *Vérités de la foi* et un *Mois de Marie*.

Mgr Dordillon assista au concile œcuménique du Vatican et officia pontificalement le 15 août 1869 dans sa ville natale qu'il n'avait pas revue depuis vingt-sept ans.

La mort de Mgr Dordillon, arrivée le 11 janvier 1888, à Taïshae (Nouka-Hiva), est une grande perte pour la Congrégation de Picpus et pour cette mission des Iles Marquises à laquelle il avait consacré tout le reste de sa vie et ses efforts chaque jour plus persévérants.

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

## ÉDITION FRANÇAISE

Un pauvre orphelinat, diocèse de Lyon .....	0 50
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	50
— — — — — .....	5
— — — — — .....	5
Mlle F. P. nay, de la paroisse de Saint-Symphorien-sur-Coise...	100
Pour les missions les plus nécessiteuses (Athabaska-Mackenzie).	
M. l'abbé Moyzant, diocèse de Poitiers.....	5
M. l'abbé Robert, à la Pacaudière, diocèse de Lyon .....	100
Un lecteur des <i>Missions Catholiques</i> , du diocèse d'Autun.....	3
Un futur marin du diocèse de St-Brieuc.....	10
M. l'abbé Rousselot, à Toul, diocèse de Nancy.....	10
M. l'abbé Hœclerc, à Toul, — .....	10
Un abonné de Fribourg .....	5
Pour Mgr Fallise, préfet apostolique de Norvège.	
M. Th. J., curé de La Flamangrie, diocèse de Soissons, avec demande de prières.....	5
A Mgr Mermillod, pour M. le curé de Moudon.	
Une jeune fille de Lyon .....	1
Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche:	
M. C. G., du diocèse de Lausanne, avec demande de prières.....	5
La communauté de premier monastère de la Visitation à Rouen.	65
Au R. P. Duval, pour les missions des PP. Dominicains à Mossoul.	
M. B. du diocèse d'Arras.....	40
Pour le noviciat des Frères des Ecoles chrétiennes de Jérusalem.	
R. C., diocèse de Limoges.....	5
Pour le séminaire bulgare de Philippopoli.	
R. C., du diocèse de Limoges .....	5
Pour les écoles des sœurs de St-Joseph, à Alep.	
R. C., du diocèse de Limoges.. ..	5
Pour le petit séminaire oriental de St-Louis-de-Péra.	
R. C., du diocèse de Limoges.....	5
Pour les écoles arméniennes.	
R. C., du diocèse de Limoges.....	5
Pour les missions du Tong-King (Mgr Colomer).	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	100
Pour le R. P. Anselme de St-Sauveur, missionnaire au Chan-tong septentrional pour ses chrétientés inondés.	
Un anonyme de Coutances.....	1 50
Un abonné du diocèse de Chartres.....	5
Une anonyme de Bordeaux .....	10
Un anonyme du diocèse de Nîmes.....	10
Mme M. B. de A., diocèse de Laval.. ..	40
Mlle G. L. de C., diocèse de Laval .....	10
La communauté du premier monastère de la Visitation à Rouen	65
Pour les missions de Chine, les plus éprouvées par les inondations (au R. P. Anselme).	
Un abonné de Prahecq, diocèse de Poitiers .....	10
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour l'orphelinat d'Assoor et ses chrétientés.	
Une anonyme de Bordeaux.....	10
Un ancien abonné de Belgique .....	500
La communauté du premier monastère de la Visitation à Rouen.	20
Pour Mgr Cousin, vicaire apostolique du Japon méridional.	
M. Th. J., curé de la Flandrie, diocèse de Soissons, avec demande de prières.....	5
A Mgr Livinhac, pour le rachat d'enfants nègres, sous les noms de Pierre Henri et Annette.	
Mlle Jeanne Grivot, à Chassagne-Montrachet, diocèse de Dijon..	5
Mlle Annie Thas (Angleterre) ....	12
Pour les lépreux de Madagascar.	
Une anonyme de Bordeaux.....	5
Pour les missions des Iles françaises d'Océanie.	
Un jeune marin, qui demande des prières, diocèse de Vannes...	1 05
A Mgr Navarre, pour la mission de la Nouvelle-Guinée.	
M et Mme Dupont, à Offrethun, diocèse d'Arras.....	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.





CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — PARC A AUTRUCHES ; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 199).

## RUINE

DE LA

## MISSION DU THIBET

---

### EXPULSION DES MISSIONNAIRES

Voici le rapport dont nous annonçons la publication dans notre dernier numéro. Depuis quelque temps déjà ces graves nouvelles nous étaient parvenues, mais nous ignorions encore quel avait été le sort des missionnaires, si leur vie avait été épargnée ou si l'Eglise du Thibet comptait de nouveaux martyrs ; aussi, pour ne pas jeter l'inquiétude dans les familles des apôtres, nous avons caché ces douloureux événements. Grâce soient rendues à Dieu qui a voulu épargner des existences si précieuses et les réserver pour de nouvelles luttes et, espérons le, pour le triomphe de sa cause au Thibet !

La mission du Thibet comprend tout le pays soumis au Talai-lama ou roi de Lhassa et de plus les districts thibétains du Su-tchuen et du Yun-nan, dont l'administration dépend entièrement des gouverneurs de ces provinces. Le Thibet a été confié à la Société des Mis-

sions Etrangères, en 1846. Malgré les efforts des missionnaires, il leur a été impossible jusqu'à ce jour de pénétrer d'une manière stable dans l'intérieur même du Thibet. Ils ont réussi toutefois, au prix d'immenses labeurs, à fonder des chrétientés thibétaines dans les pays voisins soumis à la juridiction de la Chine. Les principaux centres évangélisés sont Tatsienlou, Chapa, Bathang, Yaregoug et Yerkalo dans le Su-tchuen, Atentse, Tsekou et Ouysy dans le Yun-nan. Or, à l'exception des deux premières, toutes ces chrétientés viennent d'être successivement ruinées, leurs établissements incendiés ou démolis, les missionnaires et les chrétiens chassés. Il n'y a pas eu à la vérité de massacres, il semble même que le mot d'ordre ait été d'éviter l'effusion du sang ; mais, pour le reste, ce désastre est comparable à celui des missions de l'Annam en 1885 et il s'est accompli sous les yeux de l'autorité chinoise, seule responsable, peut-être même avec sa complicité.

#### CAUSES DE LA PERSÉCUTION.

La cause réelle de cette persécution est la haine des lamas, ennemis jurés du nom chrétien ; la cause occasionnelle, l'expédition avortée des Anglais au Thibet,



expédition si souvent annoncée et tant de fois remise qu'à la fin, les lamas se sont crus vainqueurs. L'année dernière, la Chine avait envoyé à Lhassa un mandarin chargé de servir d'intermédiaire pour les relations qui devaient s'établir entre le gouvernement anglais et le Thibet. Le désistement des Anglais une fois connu, l'envoyé chinois repassa la frontière. Délivrés de toute crainte, les lamas prirent à leur tour l'offensive et envahirent le Sikkim. Puis, voyant que les Anglais ne protestaient point contre leur invasion, ils s'imaginèrent avoir refoulé Macaulay et sa suite jusqu'à Calcutta et, fiers de cet étrange succès, ils lancèrent à toutes les lamaseries voisines des postes chrétiens, l'ordre secret de chasser de toutes leurs stations missionnaires et néophytes.

#### PREMIÈRE ALERTE.

Effrayés à bon droit de ces menaces, les missionnaires se demandaient pourtant si les lamas seraient assez osés pour violer la frontière chinoise, si l'autorité chinoise serait assez impuissante pour laisser envahir son territoire, ou à ce point complice des agissements des lamas qu'elle leur permit de réaliser leurs menaces.

Dès le commencement de l'année 1887, l'hostilité des populations thibétaines soulevées par les lamas se fit jour partout. Au mois de mars, le tombeau du P. Brieux, massacré en 1881, était en parti démoli. Le 28 mai, la résidence des missionnaires à Bathang était assaillie par une grêle de pierres, la façade de la maison gravement endommagée, deux fenêtres brisées, une cloison intérieure percée en maints endroits. Tcheou-chang-ta, le mandarin chinois, alla lui-même dès le lendemain constater les dégâts et promit de les faire réparer. C'est toute la satisfaction qu'on devait obtenir. De leur côté, les roitelets thibétains s'engageaient à châtier les lamas, seuls auteurs de cette attaque.

Le calme commençait à renaître et on se prenait à espérer, quand, le 23 juin, une affiche thibétaine parut dans la ville ; cet écrit avertissait les autorités chinoises et indigènes qu'avant le 10 de la présente lune, le peuple des cinq districts de Bathang viendrait chasser les étrangers « dont la présence empêche la pluie de tomber. » Il ne fallait rien moins pour soulever ces populations grossières et crédules et les faire entrer dans le complot.

Sur la dénonciation des PP. Giraudeau et Soulié, les roitelets font enlever l'affiche séditieuse et publient un édit pour calmer le peuple. Ils répondent, disent-ils, des Thibétains, comme Tcheou-chang-ta répond des Chinois. Cependant, les bruits sinistres s'accroissant tous les jours, les missionnaires songent à mettre en sûreté leurs objets les plus précieux.

#### RUINE DE LA CHRÉTIENTÉ DE BATHANG. — FUITE DES MISSIONNAIRES.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, la ferme de Senelong,

proche de Bathang, est envahie, les portes en sont brisées à coups de lances et de sabres ; le fermier est blessé d'un coup de lance, sa femme frappée de pierres. Les pillards se retirent emportant tout le mobilier et chassant devant eux le bétail de la ferme.

La nuit suivante, quelques individus cherchent à démolir le mur d'enceinte de notre résidence de Bathang ; on réussit à les repousser. Dans la nuit du 17 au 18, l'attaque a lieu ouvertement à coups de pierres et de sabres ; cette fois encore on peut résister. Le 19, les chefs indigènes avertissent les Pères qu'une bande de cent à cent vingt Thibétains va venir les attaquer. Sur leur demande, on donne aux missionnaires quatre soldats chinois pour aider à la défense. Quelques soldats thibétains sont aussi postés sur un toit voisin. Le 20, l'ennemi arrive en effet. Les mandarins envoient à sa rencontre quelques Chinois et Thibétains chargés de parlementer ; ceux-ci reviennent bientôt annonçant l'insuccès de leur mission. C'était sans doute prévu. Le premier chef vient alors supplier les Pères de se retirer dans une maison voisine pour éviter le danger. Ils s'y refusent d'abord, puis, dans la crainte d'assumer une responsabilité trop lourde, ils consentent à quitter leur résidence. On veut les confiner dans une maison éloignée ; ils protestent, désirant rester les témoins de ce qui va s'accomplir.

C'est alors que le premier chef indigène consent à les cacher dans sa maison, d'où ils peuvent voir sans être vus. Ils voient en effet l'ennemi envahir la maison de la mission, sans rencontrer la moindre résistance. Pas un coup de fusil n'est tiré, pas une flèche décochée contre les assaillants. La trahison était consommée. La nuit suivante, la résidence, avec tout ce qu'elle contient, les maisons des chrétiens deviennent la proie des flammes. Le 21 juillet, la ferme de Senelong est brûlée à son tour. Le tombeau du P. Brieux est renversé, sa tombe ouverte, ses ossements exhumés servent de cible aux féroces ennemis. Le crâne a été criblé de balles, réduit en poussière, puis jeté à l'eau avec le reste des ossements.

Cependant, les deux missionnaires restaient encore. Le 23 et le 24, la maison du chef indigène où ils se tiennent cachés, est attaquée par la foule. Le 27, les assaillants reviennent plus nombreux, ils sont quatre ou cinq cents. Le mandarin Tcheou-chang-ta somme alors les Pères de quitter Bathang, il se déclare impuissant à les protéger. Voyant toute résistance inutile, impossible même, les missionnaires consentent à abandonner momentanément le pays. Le 1<sup>er</sup> août, munis de passeports et protégés par une escorte, ils s'éloignent la mort dans l'âme de leur cher district de Bathang.

#### PERSÉCUTION A YERKALO. — NOUVEAUX DÉSASTRES.

La persécution commencée à Bathang s'étendit successivement à Yerkalo et à Atentse. L'ordre de Lhassa de chasser les missionnaires de Yerkalo fut donné à la lamà-



serie de Lhagongun qui craignit d'abord de se compromettre. Cependant, par ses soins, la route conduisant de la lamaserie au pont de corde qui donne accès à Yerkalo fut élargie et mise en bon état. C'était déjà de mauvais augure. Après la ruine de Bathang, le danger devint bientôt menaçant. Pour céder momentanément à l'orage qui allait se déchaîner, les PP. Couroux et Bourdonnec confièrent au chef indigène la garde de l'église et de la résidence et se retirèrent le 17 août avec leurs chrétiens à Napo et à Qeulong. Les populations ne paraissaient point hostiles ; mais bientôt un lama, envoyé exprès de Bathang, commença à pourchasser et à persécuter les chrétiens.

Le 25 août, les habitants de Napo vinrent sommer le P. Bourdonnec de partir, malgré le chef indigène, qui lui donnait asile. Il fallut céder encore une fois et se retirer à Qeulong. A Poutigne, où le P. Couroux se rendit le 12 septembre pour relever le courage des exilés, la persécution s'étalait en plein jour.

« On allait, écrit ce Père, vers notre maison, avec des haches et des pioches, on sommait les gens d'apostasier ; on désignait le jour où nous serions chassés de notre retraite de Qeulong. »

Ce jour vint en effet. Le 18, un écrit, donné au nom du peuple, des lamas et de trois chefs indigènes, enjoint aux villages d'expulser les réfugiés. Ils sont pourchassés sans pouvoir trouver asile nulle part. Dans cette extrémité, ils n'ont plus qu'un moyen de salut, demander refuge à la chrétienté d'Atentse. En y arrivant, ils ne trouvent que des ruines. Il fallut donc descendre jusqu'à Tsékou. Pour comble d'infortune, ils apprennent bientôt que la belle église de Yerkalo et la résidence ont été incendiées et démolies, les maisons des chrétiens détruites. Ceux-ci, au nombre de près de deux cents, pillés, maltraités, chassés, errent dans les montagnes désertes, souffrant de la faim et du froid. Un de leurs plus anciens chrétiens, André Drouleu, est mort de misère avant l'incendie de Yerkalo. C'était un vieux et fidèle serviteur de la mission depuis vingt-sept ans ; il laisse sans asile dans les montagnes une veuve et six enfants.

#### A ATENTSE : HYPOCRISIE DES LAMAS. — ATTITUDE DES MANDARINS. — LA FUITE.

Pour Atentse aussi, l'ordre d'expulser les missionnaires avait été envoyé de Lhassa aux lamaserie voisines. Mais les lamas, sujets du Yun-nan, comprenant qu'ils pourraient se compromettre en exécutant les ordres d'un gouvernement étranger, avaient demandé au mandarin de Ouysy, de passage à Atentse, l'autorisation d'agir. Celui-ci, en homme avisé, déclara qu'il traiterait en rebelle quiconque serait convaincu d'obéir à Lhassa. Les lamas se le tinrent pour dit. Toutefois, deux attaques eurent lieu dès les premiers mois de 1888 ; la première peu importante, à l'occasion de la réception du Bouddha

vivant, la seconde à la fête de Pâques. Le 11 avril, une grêle de pierres s'abat tout à coup dans la cour et sur le toit de la résidence. Des bandes d'émeutiers circulent, proférant des malédictions contre les étrangers. Le mandarin accourt en toute hâte ; puis, voyant que ses paroles ne font rien sur ces forcenés, il se précipite à la porte d'entrée où il est frappé de plusieurs coups de pierres. Effrayés eux-mêmes des suites que pouvait prendre cette affaire, les lamas firent des excuses et tout rentra provisoirement dans le calme.

Au commencement de septembre, quand arriva à Atentse la nouvelle de la ruine de Bathang et de Yerkalo, les lamas jugèrent le moment venu de reprendre leur infernal dessein. Une panique inexplicable s'empare subitement de la population. Chinois et Thibétains, tous cachent leurs objets précieux, sous prétexte que des soldats étrangers vont envahir le pays. Les missionnaires savent, à n'en pas douter, qu'aucune invasion ne menace et que tout ce mouvement est dirigé contre eux. Forts de leur droit, ils se mettent, personnes et biens, sous la protection du mandarin et résistent aux sommations qui leur sont faites par les Thibétains de quitter le pays. Bientôt on apprend que le San-fou de Ouysy a donné un édit défendant de toucher aux étrangers ; le mandarin annonce même son arrivée prochaine. La confiance renaît. Quelques jours plus tard, l'homme d'affaires du mandarin arrive le premier. Il rend visite aux missionnaires, les rassure ; mais, au cours de la conversation, il s'informe s'ils ont des armes et leur demande qu'il leur a vendu le terrain qu'ils possèdent. Ces questions paraissent à nos confrères de sinistre augure. Ils attendent toutefois avec confiance l'arrivée du San-fou. Le 20 septembre, ils vont le saluer à son passage, et le lendemain le mandarin leur rend leur visite ; il proteste de sa bonne volonté, promet aux Pères de les protéger et de lancer un édit qui rende les chefs indigènes responsables des désordres qui pourraient survenir.

\* \* \*

Cependant dès le lendemain, des rassemblements malveillants se forment, l'attaque s'organise. Le 23 septembre, vers onze heures, le mandarin envoie prier les Pères de partir, disant qu'il se sent impuissant à les protéger contre ces barbares. « Bientôt en effet, rapporte le P. Genestier, la crête de la montagne se couvre de soldats ; ils sont trois cent trente qui descendent de la forêt de Doug pour venir nous attaquer ; ils poussent leur fameux cri de guerre, accompagné de nombreux coups de fusils quoiqu'ils soient hors de portée. Nos domestiques effrayés s'enfuient en pleurant et vont se cacher au camp. Les assaillants continuent à descendre, à hurler et à tirer ; nous fermons nos portes et montons sur le toit ; de tous côtés, nous apercevons des lamas accourant au-devant des soldats pour les arrêter. Voyez-vous ces hypocrites



eux qui sont cause de tout, eux qui ont soulevé le peuple et levé les soldats; ils veulent nous priver de ce qui mettrait le comble à nos vœux, en nous conservant la vie que nous serions si heureux de donner pour le nom de notre Dieu !. Le mandarin, dont l'habitation est tout proche, accourt, et tenant le trident d'une main, il ordonne à ses quelques soldats de marcher en avant, et les agresseurs reculent en désordre. Les lamas saisisent alors son cheval, le prient de revenir sur ses pas, disant que l'attaque va cesser; les Thibétains continuent cependant à tirer, mais sans atteindre personne. Le mandarin cède et les lamas à qui tout obéit font cesser les coups de feu.

« Au retour de cette comédie, le mandarin nous fait prévenir qu'il n'y a rien à craindre. Dans la soirée, il nous fait appeler auprès de lui, nous prie de nous retirer momentanément à Tsekou afin de lui donner le temps d'avertir ses supérieurs. Il répète à plusieurs reprises, qu'il fera couper la tête à deux ou trois émeutiers; nous consentons à partir dès le lendemain; il promet de nous faire donner une escorte. Mais c'est en vain qu'il fait mander les chefs indigènes, aucun ne se présente pour recevoir ses ordres. Les lamas, toujours bons apôtres, prêtent leurs propres animaux et, le lendemain, après avoir livré les clefs de notre maison au mandarin, nous partons, moi, emportant, pour tout bagage, le vêtement que j'avais sur le corps, mon calice, mon bréviaire et mes couvertures; le vénérable P. Goutelle à peu près dans le même dénûment. *Deus dedit, Deus abstulit, sit nomen Domini benedictum!* Au moment du départ, la maison était pleine de monde; quelques braves païens viennent nous faire leurs adieux en pleurant. Nous, le cœur navré, nous partons pour l'exil, chassés par des gens qui ne savent pas ce qu'ils font.

#### LES FUGITIFS AU PONT DE TSEKOU.

« Après trois jours de route, nous arrivons au pont de corde de Tsekou, espérant bien, au moins pendant quelques jours, recevoir la bienveillante hospitalité du P. Dubernard. Quelle n'est pas notre surprise lorsque nous apercevons sur l'autre rive du fleuve, trente-trois individus, le sabre à la main, nous défendant de passer et prêts à couper la corde si nous témoignons ne pas tenir compte de leurs ordres? Les animaux et les gens qui avaient ordre de nous conduire jusque-là repartent; nous voilà donc au milieu de la route sans moyens d'aller à Tsekou, ni de descendre plus bas.

« Après quelques instants nous voyons arriver le P. Dubernard, accompagné d'un bon nombre de chrétiens. Les gardiens du pont lui permettent de venir jusqu'à nous. Nous apprenons de lui que des ordres d'Atentse enjoignent aux villages voisins de nous empêcher de passer le fleuve. Chaque famille avait été obligée, sous peine de mort, d'envoyer un homme pour garder le pont. Dès le lendemain,

les chrétiens de Tsekou prennent le chemin de l'exil; c'était le parti le plus sage pour éviter de nouveaux malheurs. Le Dimanche, fête du Saint-Rosaire et des Saints-Anges, nous remîmes solennellement les clés de Tsekou au chef de Tsedjroug et dans une dernière visite à l'église, nous confiâmes le tout à la Providence. Nous rencontrons à chaque pas sur la route des chrétiens sans abri et nous passons au milieu des pleurs des femmes et des enfants, sans trop savoir où nous pourrions nous fixer nous-mêmes. Tous sont affolés par la crainte que les soldats thibétains n'envahissent leur pays.

« Arrivés à Yetche, nous sommes cependant bien reçus par le gouverneur qui nous permet de rester plusieurs mois, à condition qu'il ne soit pas inquiété par les Thibétains ou les autorités chinoises de Ouysy. En ce moment, nous attendons l'arrivée des Pères de Yerkalo: ils conduisent avec eux une quarantaine de chrétiens dont la présence en un seul groupe va de nouveau effrayer les populations.

« Aujourd'hui 7 octobre, Tsekou existe encore, mais Atentse a été brûlé depuis plusieurs jours. »

Le 11 octobre, le P. Dubernard écrivait :

« Il y a huit jours que nous sommes dans la maison du chef de Yetche, qui continue ses bons offices à notre égard et à l'égard de nos chrétiens. Le conseil des chefs de Atsentse ne s'est dispersé qu'à l'annonce de notre départ. Si nous n'avions quitté Tsekou, les soldats seraient arrivés des deux côtés du fleuve, pillant les villages sur leur route. On dit que Tsekou a été brûlé par les chefs indigènes d'Atentse. On permettait aux chrétiens de rester, à condition d'apostasier; ils ont préféré l'exil.

#### DÉMARCHES DU VICAIRE APOSTOLIQUE. — QUEL SERA L'AVENIR ?

Pendant que ces terribles événements se passaient dans les postes avancées de la mission du Thibet, Mgr Biet multipliait ses démarches pour obtenir justice et réparation près des autorités chinoises. Dès la fin de juillet, les mandarins civils et militaires de Tatsienlou promirent de lancer un édit ordonnant aux chefs chinois et indigènes de Bathang de saisir les coupables et de faire cesser les troubles. Cet édit devait, hélas ! arriver trop tard.

Au mois de septembre, le vice-roi de Tchentou, saisi de l'affaire, délégua à Bathang le mandarin Tin-chen-nin. Celui-ci revint au bout de six semaines, mais sans avoir rien fait. Il donna pour excuse qu'il avait été envoyé par le vice-roi pour faire une enquête, mais qu'il n'était point chargé de traiter le procès à fond.

Il était encore à Tatsienlou qu'une lettre du vice-roi lui annonçait que la Légation de France à Pékin, informée de ces événements, avait porté plainte au Tsong-ly-yamen et qu'il fallait terminer l'affaire de Bathang vite et bien. Craignant d'être chargé du procès, le délégué Tin



retourna à Tchentou. Les dernières nouvelles reçues annoncent que le procès vient d'être confié à Tcheou-chang-ta, ce même mandarin qui, par sa lâche complicité, a causé la ruine du poste de Bathang.

La situation est donc très grave, l'avenir même de la mission semble compromis. Les coupables seront-ils punis, les ruines relevées, satisfaction sera-t-elle donnée?... Et en attendant, les exilés pourront-ils demeurer au Yun-nan sans être inquiétés?... Et s'ils sont obligés de gagner Tatsienlou avant que la Chine ait fait rendre justice, n'y a-t-il pas lieu de craindre que les lamas, encouragés par l'impunité des coupables et excités par la vue des expulsés, ne recommencent à Tatsienlou même leur œuvre de haine et de brigandage?...

Que le Dieu de toute miséricorde daigne prendre en pitié cette infortunée mission; qu'il daigne soutenir le courage des vaillants apôtres qui souffrent persécution pour la justice!

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la demande de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, le Saint-Père vient d'ériger en vicariat apostolique la mission d'Aden. Mgr Louis Lasserre, des Mineurs Capucins, évêque titulaire de Maroc et coadjuteur de Mgr Taurin Cahagne, a été nommé vicaire apostolique de cette nouvelle mission que le Saint-Père a confiée aux Pères Capucins de la province de Lyon.

— Sa Sainteté, approuvant une proposition de la Propagande, a ordonné que toute la région du Grand Namaqualand, qui faisait partie de la préfecture apostolique de la Cimbébasie, serait rattachée à la préfecture du Fleuve Orange, confiée aux missionnaires de Saint-François-de-Sales de Troyes. Dorénavant les limites de cette préfecture du Fleuve Orange seront : au nord, le 23° de latitude australe, y compris la ville de Rehoboth et son territoire; à l'est, le 20° de longitude (méridien de Greenwich) et la frontière politique du territoire du Betchouanaland.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Kiang-nan (Chine).** — Nous extrayons d'une lettre du R. P. Bureau, S. J., missionnaire au Kiang-nan, le passage suivant, relatif aux inondations qui désolent la Chine orientale :

« C'est la rivière Cha qui a fait le plus de mal. La Kouo n'a pas débordé; la Fei a commencé ses ravages au-dessous de Tchang-tsuen. Le Ung-tcheou-fou a dû être fortement dévasté. A la fin de décembre, la Hoai n'était qu'un lac en nombre d'endroits. Pendant l'inondation, les vivres étaient à un prix très élevé, ainsi que le chauffage : on parle déjà de brigandages. A Ou-ho, le flot est venu se briser à notre mur de clôture.

« La misère est déjà grande et menace de devenir plus grande encore par suite de l'inondation. D'après le rapport de Li-hong-

tsao envoyé par l'empereur au Honan, 100,000 personnes ont perdu la vie dans l'inondation; un grand nombre ont émigré surtout dans les villes des provinces voisines, et d'après le vice-roi du Honan, 1,600,000 sont réduites à la misère.

« Le vice-roi de Nanking a annoncé au corps consulaire de Shanghai qu'il est décidé à draguer la barre de Vou-song. Il a donné des ordres pour acheter le matériel et envoyé le Tao-tai Kou pour s'entendre avec les consuls et le Tao-tai de Shanghai. »

**Pé-tché-ly septentrional (Chine).** — La nouvelle cathédrale de Pékin étant terminée, Mgr Tagliabue, évêque de Pékin, a remis le 14 janvier, l'ancienne Cathédrale au gouvernement chinois. A cette occasion, et afin de marquer sa satisfaction aux missionnaires, l'empereur leur a fait donner une somme de 30,000 taëls (240,000 francs), qui vient s'ajouter à l'indemnité qu'ils ont déjà touchée.

**Indes.** — Un acte récent du vice-roi et gouverneur général de l'Inde anglaise, lord Dufferin, publié par le *Journal officiel de l'Empire indien*, porte que Mgr Goethals, archevêque de Calcutta, et le R. P. Alfred Neut, recteur du collège de Saint-François-Xavier de cette cité cosmopolite, sont nommés *Fellows of the Calcutta University*, c'est-à-dire membres du sénat de l'Université anglo-hindoue. Cette nomination leur donne droit d'assister aux réunions du Sénat académique et de prendre part à la discussion des questions qui s'y traitent, et qui toutes sont d'une grande importance pour des chefs d'établissements d'instruction et d'éducation.

Quoique protestant (son illustre prédécesseur, lord Ripon, était catholique), lord Dufferin entretient, comme celui-ci, les meilleures relations avec Mgr Goethals et ses zélés collaborateurs, les missionnaires jésuites qu'il a en haute estime.

**Madagascar.** — L'hôpital de Nossi-Bé, tenu par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui a secouru tant de pauvres enfants de la France pendant les dernières hostilités, reçoit souvent, depuis lors, les braves marins éprouvés fortement par les fièvres paludéennes, si tenaces dans ces régions. Dans le courant de l'été dernier, une douzaine de ces jeunes gens se trouvaient réunis dans ce commun refuge. Les soins des bonnes hospitalières les eurent bientôt rendus à la santé. Ils songaient au départ. L'aumônier, de son côté, ne voulait pas les voir s'éloigner sans leur faire gagner la grâce du Jubilé.

« La Sœur Saint-Adelphe, une vraie mère pour les militaires, raconte le missionnaire, fut chargée de préparer les voies. Très estimée de tous ceux qui passent à l'hôpital, elle n'eut pas de peine à se faire écouter. J'allais venir à la rescousse, lorsque je vis s'avancer vers moi un sergent appuyé sur ses béquilles.

« — Père, dit-il, nous n'avons plus grand temps à rester à l'hôpital; il faut que nous fassions nos devoirs avant de nous séparer. »

« Puis, se tournant vers ses camarades :

« — Moi, j'ouvrirai le feu, et vous ferez comme moi, car il y a assez longtemps que nous n'avons plus fait nos devoirs. »

« — Oui, répondirent ils tous, certainement, nous sommes heureux de profiter de cette occasion. »

« Je leur assignai pour lieu de rendez-vous, la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph, attenante à l'hôpital, et dès le soir s'ouvrit une petite retraite. Ils tinrent compte de mes bons conseils : silence, lectures, visites au Saint-Sacrement, tout fut accompli avec un recueillement vraiment monacal.

« Deux jours après, cette communauté d'un nouveau genre reçut les sacrements avec une dévotion vraiment angélique.

« Un incident à noter. Parmi ces bons militaires, un jeune mécanicien, venu à l'hôpital par suite d'un bain de vapeur involontaire qui l'avait fortement échaudé, était anxieux. Voyant ses camarades, recueillis, se préparer de leur mieux à l'importante affaire, il alla faire ses confidences au sergent.

« — Mais, dit-il, vous êtes bien heureux, vous autres, et moi je ne puis vous suivre !

« — Ah ça ! mon garçon, voyons pourquoi tu ne ferais pas comme nous ?



« — C'est que je suis protestant !

« — Ah bien oui ! c'est une autre question. Va voir le Père. »

« Il vint, en effet, me soumit sa peine et me raconta sa vie. Je le consolai, je lui fis toutes sortes de questions et il me répondit parfaitement. Je lui proposai d'abjurer, puis de lui donner le baptême sous condition, et je le préparai à faire sa première communion. Quand ce néophyte de vingt-deux ans annonça cette nouvelle à ses camarades, tous lui sautèrent au cou. Ces scènes ne peuvent se décrire. A son abjuration assistaient tous ses camarades. Le sergent voulut être son parrain et une Sœur sa marraine. Tous s'approchèrent des sacrements, et ces braves enfants de la France catholique chantèrent, au salut du Très Saint-Sacrement, un splendide *Magnificat* d'actions de grâces. Puis, après un dîner ordonné entre eux et avec le secours des Sœurs de l'hôpital, tous se serrèrent la main, pour aller le lendemain reprendre leurs postes. »

**Gallas.** — Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, écrit de Zeyla, le 4 avril 1888, au R. P. Moïse, procureur des missions des Capucins :

« Cette année, nous n'avons qu'à bénir Dieu pour la modeste restauration de notre œuvre des Gallas. Nous avons trois missionnaires à Harar et aux environs : les RR. PP. Joachim, André et Césaire. La domination abyssine est loin d'être favorable à l'apostolat catholique. Cependant, la première ardeur de la persécution paraît s'être un peu calmée. Ati-Johannès, très préoccupé de la présence des Italiens et des succès des partisans du Mahdi dans le nord-ouest de son empire, a détourné un peu les yeux de nous pour s'occuper de ses propres périls. C'est ce qui permet à nos religieux, à Harar, de s'occuper du saint ministère. La maison centrale est rétablie dans les conditions d'autrefois, avec éducation de jeunes gens, soin des malades, culture agricole.



[ CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — VUE DE DUNBRODY; d'après un dessin du R. P. Courtois, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 199).

« L'abaissement du mahométisme permet d'aborder l'instruction de ceux qui n'avaient embrassé l'islamisme qu'extérieurement. Déjà plusieurs adultes ont pu recevoir le baptême.

« Nos stations de la campagne, dans un rayon d'une journée ou deux de la ville, ont pu être reprises. Priez Dieu pour que la liberté, qui nous est si strictement mesurée, puisse nous être accordée largement. Je suis en train de préparer le voyage secret d'un de nos Pères d'Harar pour l'intérieur du Choa. Nos fidèles dispersés, nos prêtres indigènes jetés de côté et d'autres, ont grand besoin d'un conseil sérieux et d'une direction ferme.

« Je ne pense pas m'aventurer cette année vers les plateaux éthiopiens. J'attendrai les premiers résultats des travaux de nos missionnaires. J'aurais le désir et surtout le besoin de faire un voyage en Europe ; je ne sais si cela sera possible. Dans la situation actuelle il m'est bien difficile de quitter Zeyla. »

**Etats-Unis (Amérique).** — D'après un bill voté en 1883, chaque Etat doit envoyer deux statues au Capitole de Washington.

Le Sénat du Wisconsin, à l'unanimité, a choisi comme l'un de ses grands hommes un Jésuite, le P. Marquette, l'un des premiers missionnaires des grands territoires indiens, qui, pendant quarante années, explora ces contrées inconnues, servant en même temps les intérêts de la foi, de la civilisation et de la science. Le sénateur Genty a énuméré, en ces termes, les titres du vaillant Père jésuite à la reconnaissance des Américains. « La devise de notre République est : *En avant !* Soyons-y fidèles en reconnaissant le mérite de Marquette. Donnons-lui sa vraie place parmi les héros de l'Amérique, afin que nos fils et les enfants de nos enfants rendent honneur au patriote et à l'apôtre. » Le P. Marquette était Français ; il était né à Laon.



## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU R. P. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

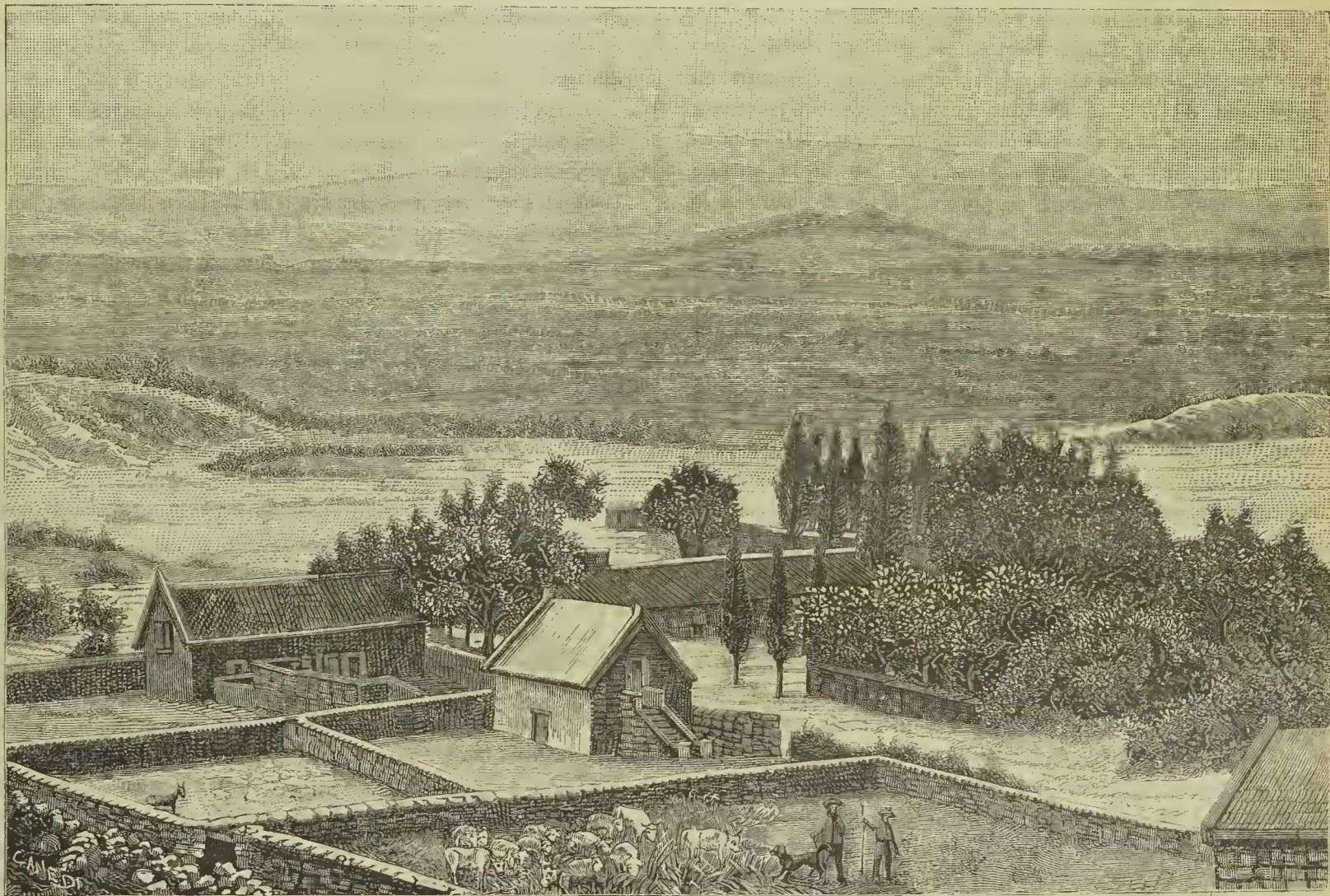
(Suite 1)

LA MISSION DE DUNBRODY. — GRAAF-REINET, LA PERLE DU  
DÉSERT. — RETOUR A PORT-ÉLISABETH. — UITENHAGE.

La propriété de Dunbrody est immense. Il faut plus d'une  
journée à cheval pour en faire le tour ; mais malheureuse-

ment, à part les bords du *White river* et de la *Sunday*, le  
reste du terrain est sec et aride, tout hérissé de buissons,  
d'aloës et d'horribles mimosas.

Seul, l'élevage des autruches et des troupeaux donne un  
revenu certain et demande peu de travail. Il y a eu un  
temps où une livre de plumes d'autruches de premier choix  
se vendait jusqu'à cinq ou six cents francs. Les autruches  
ne sont pas difficiles à nourrir. Elles mangent un peu tout  
ce qui leur tombe sous le bec : des pierres, des os, de  
l'herbe, du grain, tout fait nombre. Elles vivent parquées  
dans les champs, au grand air, et par couple quand elles  
sont en train de pondre ou qu'elles ont des petits. Deux fois  
l'année, on leur coupe les plumes de la queue et des ailes



CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — FERME DE BOERS DANS LE KAROO ; d'après un dessin du R. P. Courtois, supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

et ces précieuses plumes vont ensuite, contre échange de  
livres sterlings, orner les chapeaux des grandes dames  
d'Europe !

Les bâtiments du scolasticat de *Dunbrody* sont situés sur  
une élévation de terrain. Ce sont les anciennes habitations  
des Pères trappistes maintenant émigrés à Marianhill, près  
Durban (Natal). Aux pieds du monticule coule la *White  
river*, qui entretient la fraîcheur et l'abondance dans le  
jardin potager. Un demi-kilomètre plus bas, la *White* se  
réunit à la *Sunday* où elle se perd entièrement. Les bords  
de la *White* et de la *Sunday* sont verdoyants et cultivés. Le  
jardin de Dunbrody est vaste et bien fourni. On y rencontre

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9, 16, 23, 30 mars, 13 et 20 avril.

toutes sortes de légumes et les principaux arbres fruitiers  
d'Europe, la vigne, le figuier, le pêcher, etc.

Outre les légumes, le lait et le beurre abondent et sont  
de bonne qualité.

On a installé un moulin à vent qui fait jouer continuel-  
lement une pompe et élève l'eau jusqu'au milieu des cours  
du scolasticat. C'est une innovation heureuse qui était  
en train de s'opérer durant mon séjour dans la colonie.

La *Sunday* est très pittoresque dans son cours. Elle ren-  
ferme, non loin de la maison, d'immenses bancs de coquil-  
lages pétrifiés.

Il est tout naturel de dire quelques mots sur le genre de  
vie que l'on mène à Dunbrody, et les divers ministères



qu'on y exerce. Pour remplir ma tâche, je ne saurais mieux faire que de transcrire quelques extraits d'une lettre que vient de publier le Frère Hornig, dans les *Précis historiques* de Bruxelles.

« Dunbrody, maison d'études et séminaire, est destiné à la formation des ouvriers apostoliques appelés à défricher cette partie inculte de la vigne du Seigneur...

« A côté des travaux de l'étude, partout les mêmes, il y a aussi à Dunbrody, ce qui touche de plus près à notre but, l'évangélisation des Noirs. Nous avons deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles... Ils sont tous entretenus aux frais de la mission; seulement ils doivent nous rendre quelques services, en dehors du temps des classes, en travaillant, soit au jardin, soit à la cuisine ou ailleurs, suivant leurs forces et leurs aptitudes...

« La plupart sont déjà baptisés et ont fait cette année leur première communion. Les autres se préparent au sacrement de la régénération. Tous assistent à la messe chaque matin; plusieurs fois la semaine on leur fait le catéchisme; de huit à dix heures, classe; le reste de la journée est consacré aux travaux corporels; le soir, prière à la chapelle...

« Les filles, au nombre d'une dizaine, presque toutes également baptisées, sont instruites par deux pieuses demoiselles allemandes, qui se consacrent généreusement à leur éducation. Maîtresses et élèves habitent, à dix minutes de notre maison, une petite chaumière, composée de deux pièces carrées, de treize pieds de côté. Chaque jour aussi, les filles viennent assister à la messe: on leur apprend à lire, à écrire, à compter et à faire les différents ouvrages domestiques...

« Outre les enfants des deux écoles, nous avons un petit centre de familles catholiques déjà baptisées et de catéchumènes que l'on instruit dans la foi. Ces familles montrent beaucoup de bonne volonté pour remplir leurs devoirs; leurs membres, au nombre d'une trentaine environ, sont fidèles à venir aux offices religieux, malgré la distance qui les sépare de la chapelle: ils tâchent de s'instruire et s'approchent régulièrement des sacrements...

« L'accroissement de nos néophytes nous met dans la nécessité de construire une chapelle capable de contenir tout notre monde, enfants et adultes. D'ailleurs, l'ancienne chapelle en zinc, devenue tout à fait insuffisante, avait le grand inconvénient d'être excessivement chaude. La belle statue du Sacré-Cœur, envoyée de Belgique, attend une église. Le R. P. Déchamp se met à l'œuvre avec confiance; il va faire appel à nos amis de la Colonie, et il espère avoir l'église dans un an. Avec quelle reconnaissance il recevrait l'aumône des bienfaiteurs qui voudraient exercer leur charité envers nos pauvres convertis indigènes (1) !... »

\* \* \*

Le mercredi 22 septembre, le R. P. Weld, étant venu me rejoindre à Dunbrody, m'invita à l'accompagner à Graaf-Reinet, où l'un des nôtres, le P. Rizzonelli, exerce les fonctions de curé.

Nous partons à dix heures du matin de Blue-Cliff, en chemin de fer, et nous arrivons à sept heures du soir à

(1) *Précis historiques*, n° 1, janvier 1887.

Graaf-Reinet, ville appelée dans la colonie « la perle du désert. »

Elle porte bien son nom! Car, après une journée de voyage à travers des montagnes abruptes et des campagnes désertes, on se trouve agréablement surpris de se reposer dans cette oasis gracieuse et verdoyante. Durant le trajet, on rencontre à de grandes distances des fermes de Boers qui servent d'auberge, de poste et de gare. On aperçoit d'immenses troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons. Ces derniers fournissent la laine si estimée du Cap, laquelle forme un article important de commerce. Les montagnes sont peu boisées: à peine quelques maigres arbustes et des aloès, surmontés de leur fleur rouge, viennent animer ces lieux sauvages. Le long de la ligne du chemin de fer s'étendait un riche tapis de bruyère en fleurs. Toute la journée, quoique en plein désert, nous voyageâmes au milieu des fleurs!

La ville de Graaf-Reinet est un vrai joyau avec ses vignes, ses amandiers, ses arbres fruitiers, ses cours d'eau et ses belles plantations d'eucalyptus. Les maisons sont larges et confortables, les rues spacieuses et bien alignées; on y respire le parfum des fleurs et l'air pur des montagnes. Les allées des promenades sont bordées de rosiers et de vigoureuses haies de cognassiers.

L'église du P. Rizzonelli est décente, soignée et bien fréquentée. Elle peut rivaliser avec les nombreux temples de l'anglicanisme qui fourmillent en ville, High Church, Dutch Church, Wesleyan Church, etc. Là, comme partout ailleurs, rivalité pour attirer les âmes et faire des prosélytes.

Les environs de Graaf-Reinet sont vraiment pittoresques! Ils méritent d'être vus et étudiés.

Voici la description que donne de la contrée le *Cape of Good Hope official Handbook*:

« Graaf-Reinet, la plus ancienne et la plus spacieuse des villes des districts de l'intérieur, est située au centre de la colonie, à la base de la chaîne de montagnes où la *Sunday's river* quitte les montagnes de *Sneeuwbergen* pour entrer dans les plaines. Ces monticules s'élèvent environ à 1,000 ou 1,500 pieds. Le sommet de l'une d'elles, le *Span-deau Kop*, a beaucoup de ressemblance avec une meule de foin. Son sommet a cela de particulier qu'il se détache parfaitement des monticules environnants, entièrement ceint des colonnes de basalte qui se dressent à la hauteur de trois cents à quatre cents pieds, présentant un effet vraiment pittoresque et magique. L'endroit s'appelle la *Vallée de la désolation*. Aux pieds de ces monticules, semblables pour la plupart à des cones tronqués, serpente la *Sunday* aux mille circuits gracieux. Les rues sont larges et beaucoup sont plantées d'arbres fruitiers. Tout cela donne à la ville un aspect grandiose et agréable et contraste singulièrement avec les plaines environnantes du Karoo entièrement arides. C'est ce qui a valu à la cité, depuis longtemps, le nom de perle du désert: *Gem of the desert*. »

Une des grandes richesses des environs de Graaf-Reinet est l'élevage des troupeaux, chèvres, moutons, bœufs, chevaux, et principalement des autruches. La vigne donne d'excellents vins, et le vin blanc de Graaf-Reinet est renommé dans toute la colonie.



Avant de dire adieu à Graaf-Reinet, rappelons quelles sont les intentions du R. P. Weld sur ce coin de terre parfumé. Le P. Hornig va nous l'apprendre :

« C'est là que s'ouvrira, dans les premiers jours de février prochain, le Noviciat de la Mission, sous la direction du R. P. Daignault. Deux novices viendront d'Europe, et trois jeunes gens de la colonie doivent se joindre à eux. Il y aura, en outre, quatre novices coadjuteurs. C'est un assez beau commencement. Ensuite, le R. P. Weld, n'ayant pu obtenir d'Europe les Sœurs absolument nécessaires pour aider au développement de l'œuvre apostolique, s'est enfin résolu à fonder lui-même une congrégation de religieuses, sous le patronage du B. Pierre Claver, l'héroïque apôtre des Nègres.

« Dès le principe, les nouvelles Sœurs recevront la formation propre qui convient à leur but spécial. Instituées pour servir d'auxiliaires dans l'évangélisation des noirs, elles se voueront surtout au soin des malades, à l'instruction chrétienne et à l'éducation des jeunes filles indigènes.

« On compte déjà sept ou huit postulantes, parmi lesquelles les deux maîtresses allemandes qui dirigent l'école de Dunbrody. Leur noviciat sera établi à Graaf-Reinet.

« A considérer les circonstances, il semble vraiment que la bonne providence de Dieu approuve et favorise le projet. La supérieure désignée est une protestante convertie, dame recommandable par son grand esprit de charité et de sacrifice. Elle s'est consacrée pendant plusieurs années au service des malades dans l'hôpital d'Albany à Grahamstown, et les autorités de cet établissement ont reconnu, en des termes on ne peut plus flatteurs, les services intelligents et dévoués qu'elle a rendus... »

\* \*

Le 24 septembre, retour à Port-Elisabeth. Rien de particulier ne signale la journée, sinon que de distance en distance le train doit ralentir sa marche, arrêté par des troupeaux de bœufs qui ont envahi la voie ! Le mécanicien siffle, lâche la vapeur, donne le signal d'alarme et se démène sur la locomotive. Une fois, le cas devenait sérieux ! C'était une invasion. Un troupeau de trente à quarante jeunes bœufs s'étaient engagés sur la voie et fuyaient devant le train, la queue en trompette, durant deux ou trois kilomètres.

Le soir, je reçus l'hospitalité chez le curé de Uitenhage, M. l'abbé O'Brien, prêtre excellent, qui m'accueillit avec beaucoup d'affabilité et de prévenance. Je passai la nuit chez les Frères Maristes, qui ont en ville un pensionnat florissant. Le supérieur, Frère Nectaire, est un habile homme qui sait faire marcher son monde et gagner la confiance, même des familles protestantes.

Uitenhage possède une élégante chapelle, de belles sources d'eau qui donnent naissance à une rivière. La végétation est luxuriante, le sol fertile, la culture soignée. C'est une ville de commerce et d'industrie.

Le lendemain samedi, 25 septembre, en route pour Port-Elisabeth. A mesure qu'on s'approche de Port-Elisabeth, le paysage s'anime et perd sa monotonie !

M. Farrely, curé de la ville, nous reçut à bras ouverts. Dans la soirée, je visitai les Frères Maristes qui ont un

second établissement à Port-Elisabeth. Leur école est très fréquentée et mérite les suffrages et l'estime publique ! Je fus heureux de me retrouver au milieu de cette fervente communauté, car les Petits Frères de Marie ont été pour moi en France mes premiers maîtres et amis ; j'aime à me dire et à me montrer partout leur élève reconnaissant et dévoué !...

(A suivre).

## BENGALE ORIENTAL

### PREMIÈRES IMPRESSIONS D'UN JEUNE MISSIONNAIRE BELGE

Par DOM BÉRENGIER

*D'après les notes de D. WILLIBRORD V..., Bénédictin d'Afflighem.*

(Suite et fin).

La toilette de la fiancée est aussi fraîche et élégante que celle de son futur mari. La robe qui lui a été donnée peut-être par la servante de quelque dame anglaise, est toute rapiécée ; mais elle a deux ou trois mètres de queue, portée par un enfant avec beaucoup de gravité. Un mouchoir à carreau, à peine propre, lui sert de pèlerine ; mais au moins elle n'a pas de chapeau et ses cheveux, dressés sur le front, n'ont pour ornement que quelques fleurs des champs. A peine a-t-elle fait quelques pas hors de la demeure de ses parents qu'on la place sur un grossier palanquin formé par quelques lattes de bambou sur lequel on a jeté un mauvais tapis. Quatre hommes vigoureux le soulèvent sur les épaules et la pauvre fille, juchée dans cette espèce de cage, s'y tient de son mieux comme une volaille que l'on porte au marché. On la promène ainsi dans les différents hameaux du village jusqu'à la nuit tombante et elle a aussi son escorte de vieilles femmes et de musiciens enragés. La nuit venue, on allume une quantité de torches et tous les fiancés, avec leurs futures épouses en cage, se dirigent vers l'église.

Comme il doit se faire à ce moment de trente à quarante mariages, vous ne sauriez vous imaginer le fracas épouvantable, la cacophonie et le bruit assourdissant qui se fait, alors dans la maison de Dieu. Ma pauvre église en tremble jusque dans ses fondements.

Cependant j'appelle le premier couple qui doit se marier. Le garçon vient s'agenouiller au milieu de l'église, le chapeau à terre, tenant de chaque main, avec un grand respect, le long bambou entouré de cire, qui sert ici de cierge et il prie avec une profonde dévotion. La fille, placée assez loin de son futur époux, a les yeux bandés, car elle ne peut regarder qu'après le mariage celui qui va devenir son maître. Une vieille femme la tient par la main pour la conduire. Après une courte prière au pied de l'autel, je revêts un surplis, je prends l'étole et, me retournant vers les fiancés, je fais au garçon les questions d'usage. Il me répond hardiment, tandis que la fille intimidée par tout ce qu'elle entend, car elle ne voit rien, prononce le *oui* sacramentel à voix basse et en tremblant. Cependant, elle est très heureuse, car ses vœux sont comblés : elle va devenir

(1) Voir les *Missions catholiques* du 23 mars, 6, 13 et 20 avril.



maîtresse de maison. Elle n'a presque pas vu son fiancé ; à peine si elle l'a regardé, à la dérobée, quand ils se trouvaient au catéchisme, entourés de leurs parents. N'importe, elle est devenue une personne. La grande simplicité dans laquelle vivent les cultivateurs du Bengale fait que ces mariages, accomplis presque en dehors du choix personnel des époux, ne sont pas plus mauvais que d'autres. Je dois même dire que cette absence de fréquentation, avant la réception du sacrement, coupe court à bien des abus et empêche un bon nombre de péchés. Les Bengalis sont fidèles à leurs femmes ; ils ne connaissent pas l'ivrognerie et encore moins le blasphème, si commun en Europe. Ils ont, au contraire, très souvent le nom de Dieu sur la bouche pour le louer et le bénir ; mais cela ne veut point dire qu'ils soient de petits saints, car ils ont une propension fâcheuse au mensonge et ne se gênent pas beaucoup pour tromper leur prochain. Mais revenons à nos mariés.

Quand la pieuse cérémonie est terminée pour les trente ou quarante couples, ils sortent tous ensemble. Les garçons, pardon, les messieurs et les filles qui maintenant sont des dames, montent, les uns sur leurs chevaux et les autres dans leur cage, et les musiciens, qui les attendaient avec impatience, recommencent leur charivari. Chaque couple retourne joyeusement chez ses parents, où l'on a préparé pour eux, pour la famille et les amis, un grand *Kerrybhad* ou riz au piment, surmonté d'une pile de poules bouillies en proportion avec le nombre des invités. Les hommes boivent quelques liqueurs bengalaises ; les femmes de l'eau. Ils passent la soirée à chanter et à danser, mais véritablement avec retenue et modestie, comme feraient des enfants bien élevés et sans l'ombre de péché. Quand la nuit s'avance, on conduit les nouveaux époux à la lueur des torches, dans leur nouvelle demeure. Il y a encore les jours suivants quelques réjouissances de famille, à moins que le carême ne vienne les interrompre, et *crescunt et multiplicantur ! Ad multos annos !*

Il y a dans mon village de Toomillah des ménages fort heureux où le mari vit en parfaite concorde avec sa femme ; mais il en est d'autres, parmi les Hindous nouvellement convertis où les vieux abus du despotisme oriental règnent encore avec l'usage trop fréquent du bâton, pour la malheureuse épouse. Il est vrai que, voyant ses compagnes encore idolâtres, soumises aux mêmes brutalités, elle les endure avec assez de patience. Mais, pour moi, je ne puis supporter une conduite aussi odieuse, aussi lâche, et je dis à mes paroissiennes : « Si votre mari ose encore vous battre, venez porter plainte à mon bungalow ou presbytère. » Elles n'y manquent pas et je vous dirai bientôt comment je traite les époux trop irascibles.

### VIII

Je vous parlais tantôt de la sobriété de mes Bengalis. Le climat certainement l'exige ; mais aussi ces hommes, ne vivant que de riz, sont d'une constitution assez faible et la moindre maladie les abat. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que l'Hindoustan est un pays fort malsain. Sans parler du choléra dont c'est la patrie, il ya de fréquentes fièvres paludéennes, le typhus, le scorbut, la dysenterie, etc., etc.

Quand une de ces maladies s'empare de leurs parents ou

amis, mes paroissiens leur montrent un grand dévouement et leur prodiguent des soins fort touchants, sans craindre le moins du monde le danger de la contagion. On les voit embrasser leur père ou leur mère en proie aux fièvres les plus pernicieuses, et cela jusqu'à leur mort. Il s'empressent de leur faire administrer les derniers sacrements, dès que le danger se déclare, car ils ont la foi vive. Ces pauvres Hindous n'ont pas besoin d'être encouragés, quand leur fin approche. Ils disent avec beaucoup de résignation et une grande simplicité :

« — Je voudrais bien vivre encore ; mais, si le Seigneur veut que je meure, que sa volonté soit faite ! »

Quand leurs parents sont décédés, les Bengalis se hâtent, à cause de la chaleur du climat, de les porter en terre. Ils les enveloppent avec leurs vêtements, font une sorte de litière avec deux bambous et avec la natte sur laquelle les défunts ont expiré, et les portent à l'église où a lieu l'absoute, et immédiatement on va au cimetière. Là, on creuse promptement la fosse ; le mort y est descendu sans cercueil ; on le couvre de terre et l'on place au-dessus une croix faite avec les deux bambous qui ont servi à le transporter. Le lendemain, une messe est dite pour le défunt, en présence de la famille, qui, au bout du mois, donne un grand repas en son honneur et fait allumer, dans l'église, plusieurs cierges pour rappeler sa mémoire.

Tout cela est conforme à notre sainte religion ; mais les Bengalis y mêlent souvent certaines pratiques superstitieuses que j'ai beaucoup de peine à déraciner. Ainsi, m'étant rendu, un matin, auprès de l'un de mes paroissiens très gravement malade, je le confessai et lui administrai les derniers sacrements. Un instant après, il mourait dans mes bras. Aussitôt quatre vieilles femmes qui se trouvaient dans la cabane, se mirent à chanter je ne sais plus quel hymne funèbre, en l'entremêlant de sanglots et de gémissements tout à fait de commande, comme faisaient les pleureuses de l'antiquité. Je ne pus contenir mon indignation, car ces vieilles femmes, quoique bonnes catholiques, revenaient, sans trop y penser, à leurs anciens usages de l'idolâtrie. Je pris mon bâton ; mais je n'eus pas à m'en servir pour les corriger ; les vieilles avaient vu mon mouvement et s'étaient sauvées dans toutes les directions. Une autre fois, c'était une pauvre Bengalaïse qui venait de mourir dans une cabane peu éloignée de mon bungalow. Elle avait reçu les sacrements, mais je voulus aller prier auprès de son corps. En me retirant, j'entendis à peu de distance, des espèces de htanies, accompagnées de coups de tam-tam. Je me doutais bien de ce que cela pouvait être ; mais j'attendis le moment des funérailles pour m'en assurer. Ayant, par précaution, pris mon bâton, je m'acheminai vers la cabane de la défunte, et qu'est-ce que je vois ? La pauvre morte étendue, presque sans vêtements, sur la porte de sa demeure et autour d'elle, une centaine d'hommes et de femmes rassemblés et répétant les chants et les hurlements de quatre pleureuses accroupies à la tête et aux pieds du cadavre. Mon indignation était au comble de voir encore ces pratiques superstitieuses que j'avais tant défendues. Aussi, marchant vers les pleureuses, je les chasse à coups de bâton, et me retournant vers la foule qui était muette d'étonnement, je leur dis à tous :



« Comment, malheureux, vous ne craignez pas de vous livrer à des usages, si contraires à la religion catholique ! Vous voulez être de bons chrétiens et vous agissez comme des idolâtres ! Allons, couvrez décemment les restes de cette pauvre femme. Mettez-vous à genoux tout de suite, et priez pour le repos de son âme, qui n'a pas besoin de vos cris, de vos hurlements et de toutes vos simagrées. »

Aussitôt, hommes et femmes se mettent à genoux et prient avec grande dévotion pour leur compatriote décédée

## IX

Vous le voyez, il faut ici montrer de l'énergie et se faire craindre en même temps que l'on cherche à se faire aimer. Ces pauvres Bengalis que j'avais traités si rudement vinrent, dès le lendemain, me remercier de la bonne leçon que je leur avais donnée. S'ils pèchent, c'est souvent par ignorance plus que par mauvaise volonté, et puis il y a le souvenir de leur ancienne religion qu'ils mêlent parfois assez facilement à la nouvelle. Mes paroissiens savent d'ailleurs que, si je suis sévère pour ces retours aux pratiques de leur vieille superstition, je me mets sans cesse de jour et de nuit à leur disposition. Je vous ai dit que j'étais devenu leur médecin, et que presque toujours la Providence secondait l'effet de mes remèdes ; je remplis encore à leur égard l'office de juge de paix, d'avocat et d'avoué. Quand ils ont entre eux des disputes ou des procès, quand l'un d'eux usurpe le puits de son voisin ou que leurs *Land's Lords* les oppriment en exigeant plus de rentes qu'ils n'en doivent pour leurs champs, c'est toujours au *Padri-Chab* qu'ils ont recours. C'est assurément un surcroît d'occupations avec notre ministère déjà si chargé ; mais nous ne le regrettons pas, car nos Bengalis se montrent encore plus dociles quand ils nous voient prendre ainsi à cœur leurs intérêts. Il ne se passe pas de semaine, que je n'aie à rendre trois ou quatre jugements comme représentant de l'autorité dans ces campagnes, et le coupable, quel qu'il soit, doit toujours payer une amende au profit de l'église.

C'est surtout dans la pacification des ménages que ma justice de paix exerce une action très salutaire. Je vous ai dit quelle était la condition misérable des femmes hindoues avec leurs maris idolâtres. Nos Bengalis catholiques se conduisent mieux avec leurs épouses ; mais trop souvent encore le vieux levain du bouddhisme se soulève et leur fait oublier leurs bonnes résolutions.

Je vous en citerai deux exemples.

Voici le premier : Il n'y a pas très longtemps, une de mes paroissiennes vint me trouver tout en larmes pour se plaindre que son mari la battait presque tous les jours et ne lui donnait pas de quoi se vêtir avec décence. Je fis une enquête et je m'assurai que l'accusation n'était que trop certaine. Le mari, ayant eu connaissance de la plainte, s'était esquivé ; mais je lui fis dire, par un de ses amis, que j'allais à Dacca (j'y avais en effet une affaire à traiter) et que je le ferais mettre en prison par ordre du gouverneur anglais qui, dans ces circonstances, nous prête toujours main forte. Quant à sa femme, j'allais l'envoyer dans une autre paroisse chez de très bons catholiques. Le Bengali eut grand peur de la prison et de la privation de sa femme, qui lui rendait

tant de services dans sa maison. Aussi, dès mon départ, il alla conjurer son épouse, d'intercéder pour lui auprès de moi et de le ne point quitter. Il fit serment de ne plus la battre et, comme preuve de la sincérité de sa résolution, il lui apporta dans la journée, des habits très convenables, suivant sa condition.

On m'apprit, un autre jour, que certain Bengali, bien connu par sa brutalité, venait, dans une querelle de ménage, de frapper son épouse avec tant de violence, qu'elle était à moitié morte. Aussitôt je fais venir trois *policemen* et je me rends à l'habitation de ce misérable, en convoquant tous les hommes que je rencontrai sur mon chemin, pour assister à mon jugement et à l'exécution qui devait le suivre ; mais le coupable, m'ayant aperçu, prit la fuite et alla se cacher dans les jungles. Quelques jours se passent, et il s'enhardit jusqu'à rentrer dans le village et même me réclamer sa femme que j'avais placée chez une voisine pour la faire scigner. Aussitôt je donne l'ordre de le faire entrer dans mon bungalow. Là, entouré de mes principaux paroissiens, je lui reproche sévèrement son abominable conduite et je lui déclare qu'il va l'expié sur-le-champ. Le coupable se jette à mes pieds, me demande pardon et proteste qu'il ne battra plus sa femme. Ses compatriotes intercèdent pour lui ; mais je demeure inflexible et, prenant mon bâton, qui est assimilé par l'autorité anglaise à celui d'un constable, j'accomplis la parole des livres saints : « *Qui parcit virgæ, odit filium* (1). » Le mauvais mari tremblait de tous ses membres, criait miséricorde, se recommandait à Dieu et à tous ses saints. Je ne me laissai pas émouvoir par ses supplications, qui m'avaient trompé plus d'une fois, et, après une forte correction, je le condamnai, pour qu'il ne l'oublîât jamais, à payer une amende de quinze roupies (37 fr.) pour les besoins de l'église du village.

## X

Maintenant, pour que vous puissiez de votre cellule de Notre-Dame-en-Montana, suivre le moine belge dans sa journée de missionnaire, voici son règlement quotidien.

Il se lève à cinq heures ; après l'office divin et la méditation, il offre le saint sacrifice ; puis vient une seconde récitation de l'office monastique ; ensuite il déjeune avec du pain et du thé. Aussitôt après, il va visiter ses malades et ses écoles, et cela l'occupe jusqu'à midi, car souvent les cabanes des pauvres infirmes sont à de grandes distances. A midi, le principal repas ; il consiste le plus souvent en patates bengalaises, qui ne valent pas nos pommes de terre, et une poule (2), et le *kerrybhad* ou riz au piment, arrosés de deux ou trois verres d'eau. Après le repas, une heure de sieste, selon l'usage du pays, et puis nouvelle récitation de bréviaire et correspondance ou préparation des instructions, car l'excès de la chaleur empêche de sortir. Le souper vers les sept heures, se compose d'œufs (3), de fruits et de thé. C'est l'ordinaire, mais en voyage on mange ce qu'on trouve. Au soir, nouvelle visite des écoles jusqu'à dix heures et l'on ne gagne son lit que vers les onze heures. Si, du moins, l'on pouvait alors dormir ; mais bien souvent

(1) Prov. XIII, 24. Celui qui ménage la verge, n'aime pas son fils.

(2) Les petites valent ici 10 cent., les grandes 25 cent.

(3) Un centime pièce, tant ils sont ici abondants.



la chaleur et surtout les moustiques, vous tiennent éveillé; parfois même il faut quitter sa couche brûlante pour s'asseoir sur une chaise de rotin et, si les démangeaisons sont trop fortes, il n'y a qu'un moyen de les calmer, c'est de se jeter dans la rivière ou dans l'étang voisin.

\*  
\* \*

Voilà notre vie de tous les jours; mais combien de fois nous sommes obligés de modifier ce règlement pour répondre aux nécessités du moment! De jour, de nuit, on appelle le missionnaire pour courir aux malades; au milieu du repas, il faut partir pour confesser un chrétien qui se meurt et, quand le missionnaire est revenu, souvent d'une très longue course, il lui faut partir dans une autre direction. Le malheur, c'est que nous sommes trop peu de prêtres pour un si grand vicariat. Nos paroisses sont presque aussi vastes que des diocèses de Belgique. Avec trois ou quatre prêtres, nous pourrions faire de ce district un véritable paradis, surtout si nous avions des religieuses pour les écoles de filles et pour le soin des malades. La population est un peu grossière, mais si douce, si bonne; on fait ce que l'on veut de ces Bengalis; mais encore faut-il pouvoir les instruire, les voir chez eux et nous avons, à cause de leur grand nombre, si peu de temps à donner à chacun d'eux! Remarquez que leur pauvreté les oblige de travailler tout le jour; nous ne pouvons donc les voir chez eux qu'après le repas du soir. Leur esprit, tout occupé des choses de la terre, ne s'élève que difficilement aux pensées surnaturelles. Aucun d'eux, dans la génération actuelle, ne sait lire, ni écrire, à part quelques rares exceptions.

\*  
\* \*

Malgré ces difficultés, le bien s'opère ici et notre seul regret est de ne pouvoir le faire sur une plus grande échelle. Dans nos peines et nos fatigues, au milieu des ardeurs de l'été du Bengale, nous sentons, parfois d'une manière sensible, que le Seigneur vient à notre aide. Le jour où l'on a eu le plus à souffrir est surtout celui où l'on se sent le plus heureux en Celui *in quo vivimus, movemur et sumus*, (en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie), comme le dit saint Paul (1). Et puis nous avons parfois la consolation de voir les chers confrères. Les missionnaires, à certaines époques déterminées par le Provicar apostolique, se réunissent chez l'un d'eux. On se raconte ce qui est arrivé de remarquable, en bien ou en mal, dans les différents districts depuis la dernière réunion; on fait une petite retraite et l'on se réjouit fraternellement en songeant aux jours heureux passés à l'abbaye d'Aflighem dans notre chère Belgique. Nous puisons toujours un nouveau courage dans ces réunions, trop rares à notre gré; nous prions Notre-Seigneur de bénir nos travaux apostoliques et de nous accorder la sainte persévérance en attendant la récompense que nous n'espérons recevoir qu'au ciel.

(1) Act.

FIN.

## DONS

### Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

#### ÉDITION FRANÇAISE

Un lecteur des <i>Missions Catholiques</i> .....	35
Un paroissien de Caffy, diocèse de Poitiers.....	5
Mme André Félicien, diocèse de Lyon .....	500
G. B., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	3
M. L. F. — — — — — .....	20
A Mgr Mermillod, pour M. le curé de Moudon.	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	200
Pour Mgr Fallize, préfet apostolique de Norvège.	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	300
Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Marie, de Brest).	
Un anonyme breton, diocèse de Vannes, avec demande de prières	100
J. B., du diocèse de Lyon.....	5
Anonyme de Grenoble.....	10
Pour la mission de Philippopoli.	
Une enfant de Marie, du diocèse de Viviers, en l'honneur de saint Joseph .....	5
Pour les Saints Lieux (A Mgr Bracco).	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	3
A Mgr Bracco, pour les Carmélites de Bethléem.	
L. P. L., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	1
A Mgr Azarian, pour l'église de N. D. du Spasme à Jérusalem.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	50
Pour les Carmélites d'Hippone.	
Mlle M. P., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	25
A M. Delpech, supérieur des Missions Étrangères, pour la mission du Japon la plus nécessiteuse.	
Anonyme du diocèse de Lyon .....	300
A Mgr Puginier, pour ses missions du Tong-King occidental.	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	500
Pour les victimes des inondations au Chan-tong septentrional.	
Mlle M. R., de Marseille.....	20
X. C., à Autun.....	10
Pour le baptême d'une petite chinoise sous les noms de Marie Joséphine (Chan-tong septentrional).	
Une enfant de Marie, du diocèse de Viviers, en reconnaissance à Saint-Joseph.....	5
Pour le Carmel de Carthage.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	5
— — — — — .....	1
— — — — — .....	25
— — — — — .....	5
— — — — — .....	2
Mme S. O., — — — — — .....	10
Pour l'autel de Saint-Louis de Carthage.	
La paroisse de Chatillon d'Azergues, diocèse de Lyon.....	15
A Mgr Livinhac pour les missions du Nyanza.	
M. et Mme E. R., abonnés du diocèse de Marseille.....	250
A Mgr Charbonnier, pour les missions du Tanganika.	
M. et Mme E. R., abonnés du diocèse de Marseille.....	250
Pour les Missions Africaines.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	1
Pour Notre-Dame d'Afrique.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	3
Pour le R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.	
Mme Adrien Béasse, à Flers, diocèse de Sées.....	5
Au R. P. Couppé, missionnaire du Sacré-Cœur dans la Nouvelle-Guinée, pour contribuer à l'achat d'un canot à vapeur.	
Un aspirant missionnaire du diocèse de Bordeaux .....	3
A Mgr Clut, pour les missions d'Athabaska-Mackensie.	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	500
A Mgr Navarre, pour la mission de la Nouvelle-Guinée. (Mélanesie.)	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	200
Pour les missions de Mgr Lamaze.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	3

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — GORGES DU SAINT-JOHN'S RIVER ; d'après un dessin du R. P. Courtois, missionnaire de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 210).

## CORRESPONDANCE

### VICTORIA-NYANZA

Nos lecteurs savent qu'après les massacres ordonnés par le fils de Mtesa, Muanga, Mgr Livinhac est allé établir le siège de la mission au sud du Victoria-Nyanza, laissant seulement les Pères Lourdel et Denoit à Sainte-Marie-de-Rubaga pour soutenir les néophytes et pour continuer l'évangélisation. Comme nous le verrons par la lettre suivante, tout danger est loin d'être passé et il suffirait d'un nouveau caprice de Muanga pour faire éclater la persécution sanglante, mais l'œuvre de Dieu se continue et ces chrétiens d'hier montrent un courage, une persévérance que de vieilles églises pourraient envier.

LETTRÉ DU R. P. LOURDEL, MISSIONNAIRE A SAINTE-MARIE-DE-RUBAGA (NYANZA, AFRIQUE ÉQUATORIALE), AU T. R. P. DEGUERRY, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS D'AFRIQUE (ALGER).

Sainte-Marie de Rubaga, 1887.

Nous avons reçu dernièrement la lettre par laquelle vous nous faisiez part de la bénédiction toute spéciale que N. T. S. P. le Pape Léon XIII a daigné accorder aux missionnaires et aux chrétiens de l'Ouganda. Cette marque de paternelle affection envers les derniers nés

de sa grande famille, a profondément touché nos cœurs, et elle a été pour nous tous, pasteurs et troupeau, une grande consolation et un puissant encouragement. Nous avons besoin de l'une et de l'autre au milieu des difficultés que notre œuvre rencontre et des dangers de toutes sortes auxquels nous sommes continuellement exposés.

Vous pourrez vous-même juger de ces dangers par la suite de cette lettre, dans laquelle je me propose de vous exposer rapidement l'état actuel de notre mission dans l'Ouganda. Le côté humain de notre œuvre dépendant presque entièrement des dispositions du roi Muanga à notre égard, et celles-ci subissant forcément l'influence des événements extérieurs, rassurants ou inquiétants pour ce chef, je vous exposerai d'abord la situation politique actuelle dans l'Ouganda. Je vous parlerai ensuite des dispositions du roi qui en sont la conséquence, et je terminerai par un court exposé de l'état de notre œuvre.

#### LA SITUATION POLITIQUE DANS L'OUGANDA.

Notre roi nègre est en ce moment sous le coup de graves préoccupations, provenant soit de ses relations présentes ou futures avec les blancs, soit de ses guerres avec les chefs voisins.



Premièrement, du côté des blancs, divers événements tendent à assombrir l'horizon politique. Au mois d'avril, on annonçait l'arrivée prochaine de Stanley à Waday, et au mois de juin Mgr Livinhac faisait prévenir Muanga, par un jeune Baganda, que nous avions envoyé dans le Bukumbi conduire des enfants rachetés, que l'explorateur américain ne tarderait pas d'arriver chez Emin-bey par le Moutanzige.

D'autre part, dans leur expédition au Bunyoro, les Bagandas ont rencontré l'explorateur italien Casati, auquel, soit dit en passant, ils auraient fait un mauvais parti sans l'intervention d'un de nos néophytes. Enfin, dernièrement est arrivé de Zanzibar un Arabe, du nom de Sliman, porteur de lettres adressées à Muanga par le consul d'Angleterre et par Saïd-Bargache, et relatives au meurtre de Hannington et à la sécurité des sujets anglais dans l'Ouganda. Ces lettres sommaient, et avec menaces, le roi, d'avoir à laisser les prédicants anglais enseigner en paix la religion dans son pays, ou partir tranquillement avec tout ce qui leur appartient.

D'un autre côté, Muanga est en guerre avec Kabaréga, chef du Bunyoro. Une première expédition n'eut d'autres résultats que la mort du général en chef des Bagandas, tué avec un grand nombre des siens en tentant la prise du village fortifié de Kabaréga. Les *lubales* (sorciers) déclarent qu'il ne faut pas recommencer la guerre, ou bien qu'elle sera désastreuse ; mais le farouche Kiambalango, un des principaux chefs de la dernière expédition, a été couvert de blessures ; une fois guéri, il est venu trouver le roi pour lui raconter ses exploits.

« En te quittant, lui dit-il, j'allai faire mes adieux au Kateckiro (premier ministre) :

« Je ne sais si tu me reverras, lui ai-je dit, car maintenant nous ne sommes plus au temps des luttes corps à corps où le brave pouvait se fier à la force de son bras, à sa valeur dans les combats, à son habileté à manier le bouclier : nous entrons dans un nouveau genre de batailles où la main d'un lâche, couché dans les herbes, peut mettre fin aux jours du plus courageux soldat : nous allons donc nous battre au fusil, puisque le fusil est de mode. »

« Je partis avec mes hommes : arrivé en face du village où Kabaréga s'était fortifié, nous résolûmes de l'attaquer aussitôt pour ne pas le laisser échapper. Mal informé des dispositions du général en chef qui avait remis le combat au lendemain, j'allai me heurter avec ma seule division contre toutes les forces de Kabaréga : je ne puis te décrire le combat ; c'était un roulement de tonnerre interminable. Une balle me frappe au genou : je bande la plaie avec mon mouchoir et je continue à rallier mes troupes : les Banioros tombaient sous nos balles et mes Bagandas tombaient sous les leurs... J'étais harassé de fatigue : je reçois une nouvelle balle à la cuisse et je suis forcé de battre en retraite. J'avais tiré

de ma main soixante-quinze coups de fusil... j'appris alors, et la prise du village par l'aile droite de notre armée, et la mort du général en chef. Si je n'avais point été blessé, j'aurais pris le commandement en chef et poursuivi Kabaréga : mais, si tu le veux, il n'y a rien de perdu : Kabaréga n'a plus d'hommes, je les lui ai tous tués : retournons dans le Bunyoro, la victoire ne saurait être douteuse. Ce sont les lâches qui te conseillent la paix ! J'ai dit. »

Le roi était frémissant à ce récit ; il était fier de posséder un pareil guerrier et dans son orgueil l'appelait le *Baker* du Baganda. Il ne voulut plus entendre les avertissements des lubales, et déclara aux députés de Kabaréga qu'il ne pourrait parler de paix avec eux que quand la guerre aurait décidé entre lui et leur maître... Tous les Bagandas sont appelés sous les armes ; c'est un branle-bas et une agitation indescriptibles dans tout le pays. Il est aisé de comprendre maintenant quelles dispositions résultent chez le roi de ces événements divers.

#### DISPOSITIONS DE MUANGA.

La nouvelle de l'approche de Stanley a jeté dans le cœur de notre roi la crainte, la défiance et la haine à l'égard des blancs en général. En apprenant la susdite nouvelle, il vint nous faire visite et me demanda si les blancs voulaient s'emparer de son pays : je cherchai à lui faire entendre que Stanley avait une mission d'un caractère tout pacifique et l'engageai vivement à entretenir avec ce voyageur des relations amicales. Je profitai de la circonstance pour lui rappeler que nous, hommes de religion à grande robe, sommes en dehors de toute politique, que le Pape, notre chef, n'est point un conquérant et que tout notre but est d'enseigner à ceux qui l'ignorent, la véritable religion.

Le roi m'approuva fort ; il connaît d'ailleurs, depuis longtemps, nos intentions ; car les Arabes eux-mêmes avaient autrefois dit à Mtésa : « Les vrais *Caalinius* (maîtres de la science) sont les blancs à longue robe. » Cependant, Muanga n'était point encore rassuré ; car peu après, il me faisait appeler chez son Kateckiro, pour donner à celui-ci de nouveaux détails sur l'expédition de Stanley. Le ministre me reçut avec un sourire aussi gracieux que rare sur ses grosses lèvres ; il me posa les mêmes questions que le roi, et j'y répondis naturellement en confirmant ce que j'avais dit à Muanga sur le caractère et le but de notre mission. La défiance et la crainte furent-elles bannies du cœur de sa Majesté?... J'ai tout lieu d'en douter, car, cinq jours après, il me demandait encore personnellement s'il était bien certain que les blancs ne voulaient pas attaquer son pays.

D'autre part, des lettres reçues du consul d'Angleterre à Zanzibar et qui avaient pour but de ramener Muanga à des sentiments bienveillants à l'égard des blancs qui sont dans ses États et de ceux de ses sujets qui les fré-



quentent, obtinrent malheureusement un résultat tout opposé. Ces lettres furent lues dans une grande séance à laquelle je n'avais pu m'empêcher d'assister. Le roi, qui déjà quelques jours auparavant en avait pris connaissance, s'adressa à M. Makay (1) et lui dit :

« — A ce qu'il paraît, je te retiens prisonnier ici ?... C'est toi qui as écrit ces choses-là à la côte ? »

« — Mais non, répond M. Makay.

« — Comment non ?... Mais ces lettres apportées par Sliman, les reconnais-tu ? Viennent-elles du consul d'Angleterre, ou non ? »

Sliman se lève aussitôt et déclare d'un ton solennel qu'il livre sa tête au bourreau si les lettres sont fausses. On apporte les lettres : elles sont munies des cachets du consul et de celui de Saïd-Bargach, sultan de Zanzibar. On en donne alors lecture.

Le représentant de l'Angleterre disait en résumé à Muanga :

« Ou laisse les *padri* anglais instruire en paix tes gens, ou laisse les partir sans tracas, avec tout ce qui leur appartient... »

M. Makay proteste aussitôt qu'il veut rester dans le pays et qu'il n'en sortira que si on l'en chasse ; les Arabes, de leur côté, déclarent au roi que M. Makay est rappelé par son consul, qu'en conséquence s'il venait à mourir dans l'Uganda, Muanga serait accusé de l'avoir retenu et serait rendu responsable de sa mort. Le roi déclare alors nettement au pasteur qu'il doit quitter le pays ; puis il rentre dans ses appartements. Une fois chez lui, il donne libre cours à sa colère, et éclate en invectives furieuses contre les blancs :

« — Ah ! ils me menacent, s'écrie-t-il ; eh bien ! en attendant, je tuerai plus d'un chrétien... »

Aussitôt il fait appeler Anselme, un de nos néophytes, et l'accuse d'un vol imaginaire dont le cher enfant se disculpe aisément.

« — Après tout, répond le roi, je sais bien que tu n'as rien pris : si je te fais arrêter, c'est parce que tu es un *kusameur* (chrétien). Que le Mkadjanga l'emmène et qu'on lui coupe les mains et les pieds. »

Heureusement les bourreaux sursoient à l'exécution, et, le soir, le roi, plus calme, commande seulement qu'on le garde aux fers jusqu'à nouvel ordre. Depuis, dans plusieurs circonstances, le roi, pris de semblables accès de colère, proféra de terribles menaces contre les principaux de nos chrétiens et contre moi-même. Une fois en réalité, nous avons été sur le point d'être rôtis pendant la nuit dans notre maison, qui devait être préalablement barricadée, afin de nous rendre la fuite impossible. Si ce projet sanguinaire ne fut pas exécuté, c'est que la crainte d'être rendu responsable du meurtre des blancs arrête le roi nègre ; mais il n'en ajoutait pas moins :

« — Avant que mon pays soit pris par les blancs, je trouverai bien moyen d'en tuer cinq... »

Fort heureusement, les préoccupations de la guerre dans le Bunyoro sont venues détourner sa pensée de nous, et remplacer dans son esprit les projets sanguinaires qu'il méditait, en le ramenant à des sentiments plus humains à l'égard de ses sujets chrétiens. Ces guerres ont procuré ce dernier résultat en fournissant à nos néophytes l'occasion de prouver aux païens que notre religion n'est point incompatible avec la valeur guerrière, et de réduire à néant l'accusation de lâcheté qu'on leur prodiguait devant le roi.

Un de nos jeunes néophytes, Honorat, chef des *Bassaroses*, (soldats privilégiés du roi), s'est même tellement illustré par ses exploits et ses prouesses dans le Bunyoro, que ses ennemis mêmes n'ont pu lui refuser le tribut de leur admiration, et il va probablement être nommé général en chef d'une expédition dans le sud-ouest contre Kikadju. Il a profité de son crédit auprès du roi pour obtenir l'élargissement d'Anselme qu'il a demandé pour lieutenant. Muanga a même poussé la générosité jusqu'à rendre la liberté à Siméon Sébuta et à Denys Kaminka, deux de nos chrétiens, qui devaient être brûlés l'année dernière à Namugongo, et qui depuis lors étaient restés en prison.

Je dois dire d'ailleurs que, quand il n'est pas sous les orageuses influences dont j'ai parlé plus haut, notre roi entretient avec nous des relations amicales ou plutôt intéressées. Il reçoit nos cadeaux volontiers ; nous exprimons sa satisfaction ou nous invite à plus de générosité suivant les cas. Il ne se fait pas faute, à l'occasion, de se railler des modes des blancs à la vue des singuliers vêtements dont ils s'affublent : c'est ainsi que, comme je lui offrais dernièrement un superbe chapeau à claque, tout galonné d'or, il partit d'un vaste éclat de rire à la vue de cet étrange couvre-chef et protesta bien fort qu'il n'y enfoncerait jamais sa royale et grasse chevelure. Il est même allé jusqu'à nous faire visite : honneur insigne et rare.... mais aussi chèrement payé dans l'Ouganda. Dans ses visites il est d'un sans-gêne, d'une familiarité, qui n'ont rien de royal : il escalade les échelles, s'installe sans façon sur les lits et les tables, ouvre toutes les caisses, furette partout, tournant, retournant, secouant tout ce qui lui tombe sous la main, chemises, culottes, ustensiles de toute espèce...

A sa deuxième visite il s'est administré lui-même une aspersion bien conditionnée d'eau bénite, en culbutant sur son crâne païen mon bénitier qu'il avait décroché pour voir ce qu'il contenait. Dans cette visite il s'est aussi mis à réciter le *Credo* en présence de ses gens, ce qui prouve qu'il a bonne mémoire ; il m'a demandé de lui expliquer une image représentant la création et la chute de l'homme. Comme d'ailleurs il assiste parfois aux prières des Arabes, et reproche aux chrétiens de ne

(1) Ministre protestant anglais.



pas se faire musulmans, il est difficile de dire quels sont ses sentiments intimes.

En résumé donc, les dispositions du roi sont : la défiance et la haine vis-à-vis des blancs, des Anglais surtout. Jusqu'ici il s'est borné aux menaces, mais s'il ne donne pas libre cours à ses sentiments, c'est que la crainte de la puissance des blancs le retient et que les préoccupations de la guerre occupent son esprit. Mais dans un tel état, le plus léger soupçon, la cause la plus futile, peuvent déterminer un accès de fureur, dans lequel il mettrait tout à feu et à sang. C'est donc l'épée de Damoclès sans cesse suspendue sur notre chère mission : toutefois l'œuvre de Dieu n'y continue pas moins ses progrès, comme vous allez en juger par le rapide tableau qu'il me reste à vous tracer.

#### ETAT ACTUEL DE LA MISSION.

Je vous entretiendrai successivement de l'œuvre des néophytes, de celle des catéchumènes, et de celle des esclaves rachetés.

#### *Nos néophytes.*

La persécution n'existe plus de fait, mais elle peut éclater de nouveau au premier moment ; cependant, nos chrétiens ne paraissent pas en général s'émouvoir beaucoup des menaces de Muanga : ils demeurent fidèles à tous leurs devoirs religieux et c'est nous-mêmes qui sommes contraints de les obliger à la prudence en leur défendant de venir chez nous plus souvent que toutes les cinq ou six semaines. Le jour de Pâques, cent cinquante d'entre eux sont venus recevoir la sainte Eucharistie, et le 3 mai, nous avons le bonheur de faire encore couler l'eau régénératrice sur le front radieux de quinze de ces pauvres noirs. Ils sentent très bien le prix de la grâce qui leur est faite, et ne laissent passer aucune occasion de procurer à leurs frères le bonheur dont ils jouissent.

C'est ainsi que, dans la dernière guerre du Bunyoro, ils ont baptisé eux-mêmes un certain nombre d'enfants abandonnés sur les routes, qui, tombant ensuite entre les mains des féroces païens, étaient infailliblement massacrés, suivant les barbares usages du pays : ils en auraient, m'ont-ils dit, baptisé un bien plus grand nombre, si l'eau ne leur avait souvent fait défaut.

Dernièrement, au moment du départ pour la seconde expédition dans le Bunyoro, tous ceux qui devaient partir, malgré les récentes menaces du roi, ont profité de la liberté que procurait le branle-bas général pour venir recevoir encore une fois le pain des forts.

Je vous disais plus haut que le roi avait rendu à la liberté, Siméon Sébuta et Denys Kamika : ces deux jeunes confesseurs de la foi sont pleins des sentiments les plus admirables. Le jour même de son élargissement, Siméon est accouru nous rendre visite : sa première

parole fut pour nous transmettre les adieux de nos chers martyrs de l'année dernière...

« — Ils m'ont bien recommandé en mourant, me dit-il, de venir vous saluer de leur part, et de vous dire qu'ils mouraient fidèles à leur religion ; le petit Kisito, entre autres, me l'a recommandé spécialement. »

Vous comprenez aisément combien ce salut de nos chers martyrs, à leur moment suprême, nous remua profondément.

« — Nous pensions, ajouta Sébuta, que le roi allait nous proposer de nous faire musulmans, et nous étions bien résolus à refuser ; mais Muanga nous dit simplement :

« — Préférez-vous la liberté à la prison ? »

« — Nous préférons la liberté, avons-nous répondu, et sans qu'il fût question de religion, le roi ordonna de « nous relâcher. »

Cet enfant, autrefois rieur et espiègle, est devenu bien sérieux ; il semble que le supplice de ses frères soit sans cesse présent à sa pensée. Il me demanda un livre de religion.

« — Mais, lui dis-je, si on te le voit entre les mains, on va te remettre aux fers ! »...

« — Les fers ! Les fers ! qu'importe ? répondit-il, d'un air et d'un ton qui semblaient dire : mais nous connaissons cela depuis longtemps ! »

Il fait partie des pages du « Kambi » ; y faisant allusion, je lui dis :

« — D'autres combats t'attendent au milieu des mauvaises compagnies où tu vas te trouver »...

« — Sans doute, répartit-il, mais sois sûr que je ne céderai pas plus sur ce point que sur le reste : ils me lieront et me tueront s'ils veulent !... »

O puissance de la grâce ! O joie sans pareille pour le missionnaire qui entend de semblables paroles !

#### *Nos catéchumènes.*

L'œuvre des catéchumènes ne nous donne pas moins de consolations : nous avons repris nos catéchismes quotidiens, et, depuis quelques mois seulement, le P. Denoit n'a pas inscrit moins de deux cent soixante noms de catéchumènes ; quelques-uns parmi eux avaient déjà, il est vrai, commencé auparavant ; mais la plupart sont de nouveaux venus !

Vous comprenez, sans que j'insiste, combien nous sommes accablés de travail : cinq missionnaires ne suffisaient pas à la besogne, et nous ne sommes que deux ! Aussi attendons-nous impatiemment les nouveaux confrères qu'on nous annonce !

#### *Nos orphelins.*

Nos enfants rachetés sont au nombre de soixante : il nous serait aisé d'en réunir un chiffre beaucoup plus considérable si nous-mêmes étions plus nombreux et avions plus de ressources. Je ne pense pas qu'il y ait en



Afrique un pays plus favorable que le Buganda pour le rachat d'enfants des deux sexes..., mais le peu de sécurité dont nous jouissons obligerait d'établir ailleurs les orphelinats.

Déjà, au mois d'avril, nous avons envoyé à Mgr Livinhac dans le Bukumbi, une petite troupe de quinze rachetés.

Voilà donc l'état de notre mission : je vous l'ai exposé un peu longuement, mais je sais quel intérêt vous lui portez. Puissiez-vous nous donner de nouvelles marques de cet affectueux intérêt en nous continuant les secours de vos bonnes prières, en sollicitant pour nous celles de toutes les âmes que dévore le zèle de la gloire de Dieu, et aussi en nous envoyant bientôt de nouveaux confrères et de nouvelles ressources.

### NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par décret de la Sacrée-Congrégation de la Propagande en date du 25 avril, S. S. le Pape Léon XIII a apporté une modification aux limites du diocèse de Port-Augusta (Australie). Le Saint-Père a ajouté au territoire de ce diocèse les parties des comtés de Frome, de Dalhousie et de Kimberley qui sont au sud du 33° de latitude australe, plus les quatre comtés de Victoria, de Burra, de Young et de Hamley, de sorte que la limite méridionale du diocèse de Port-Augusta jusqu'au golfe de Spencer sera formée, non plus par le 33° de latitude, mais par la limite méridionale desdits comtés de Victoria, de Burra, de Young et de Hamley. Dans la partie occidentale du golfe de Spencer, les comtés de Musgrave, de Tervoies et de Kindéis continueront à faire partie de l'archidiocèse d'Adélaïde, mais le reste des territoires desdits comtés sera annexé au diocèse de Port-Augusta.

— On attend à Rome pour le mois de juin prochain, S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney.

— Sa Sainteté vient de nommer évêque assistant au trône pontifical Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet (Canada), et protonotaire apostolique Mgr Albert Ritter, vicaire apostolique de la Suède.

### INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — Outre les six béatifications qui ont eu lieu en février, on annonce comme prochaines celles de plusieurs serviteurs de Dieu dont l'héroïcité des vertus a déjà été proclamée et pour lesquels il ne manque plus que le dernier examen sur l'authenticité des miracles. Parmi eux se trouvent deux missionnaires.

Ce sont : le Vénérable Perboyre, français, de la Congrégation des Lazaristes, martyrisé en Chine, et le Vénérable Chancel, mariste, français, massacré dans l'Océanie. On espère que ces béatifications pourront avoir lieu avant la fin de l'année jubilaire.

**Southwark (Angleterre).** — Mgr Denis, prélat de Sa Sainteté Léon XIII et curé de West-Grinstead (Sussex), nous adresse la relation suivante sur son intéressante mission :

« C'est en 682, que le flambeau de la foi fut implanté à West-

Grinstead par saint Wilfrid, qui, après avoir été chassé d'York, était venu chercher un asile en Sussex. Depuis ce moment jusqu'à nos jours il s'y est maintenu pur, intact et sans aucune interruption, même aux plus mauvais jours des persécutions sanglantes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Pendant une période de quatre cents ans, les rois d'Angleterre ont honoré cette localité par leur séjour plus ou moins prolongé. Sur la demande d'Etienne de Blois, les Bénédictins de Saint-Florent, à Saumur, y fondèrent une communauté de leur ordre. Henri II, duc d'Anjou, devenu roi d'Angleterre, voulut aussi lui-même y établir une abbaye pour les religieuses de Fontevault et une commanderie pour les chevaliers du Temple, qui furent remplacés plus tard par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, si connus sous le nom de chevaliers de Malte. Ces trois communautés ne cessèrent d'édifier les habitants des environs par leurs vertus, et de secourir les pauvres par leurs aumônes, jusqu'au jour où Henri VIII décréta leur suppression avec celle de tant d'autres. Alors les ruines s'amoncelèrent de toutes parts ; l'Angleterre, qui avait mérité d'être appelée *l'île des saints*, fut arrachée à l'Eglise et livrée, malgré elle, à toutes les hérésies. Toutefois, par l'héroïsme de l'illustre famille Caryll, la terre que saint Wilfrid avait évangélisée ne se soumit jamais au joug de l'hérésie. Les Caryll souffrirent la prison, le martyre ; ils sacrifièrent leur immense fortune ; mais la vraie foi survécut à la ténacité des persécuteurs.

« Avec l'aide et les généreuses aumônes de mes compatriotes, une nouvelle église vient d'être érigée dans cette mission en l'honneur de Notre-Dame de Consolation. Des prières y sont constamment offertes pour les bienfaiteurs. Des écoles et un orphelinat, dirigés avec autant de zèle que de dévouement par des Sœurs françaises du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, y ont été également fondés.

« L'orphelinat est uniquement l'œuvre de la Providence. Un incident lui a donné naissance.

« Un certain nombre d'enfants protestants, qui fréquentaient l'école du soir, ayant été jetés sur le pavé en plein hiver, furent recueillis par le missionnaire. Petit à petit d'autres vinrent augmenter leur nombre, qui s'éleva bientôt à dix-huit. Il fallut songer à trouver un autre local que le presbytère. Mais, comme toujours, l'argent faisait défaut. Vers cette époque, un petit cottage contigu au terrain de la mission fut acheté, et quelques Sœurs y furent placées. Leur but était de tenir l'école, de visiter les pauvres et les malades à domicile, et de recommencer un orphelinat pour des filles. Voyant la nécessité où l'on était d'ouvrir un asile pour les garçons, ces excellentes Sœurs offrirent de s'en charger. Mgr Danell approuva leur proposition, et les garçons leur furent confiés. Tel fut le commencement de cette œuvre. Bientôt le cottage devint trop petit ; mais la prière, le travail et la charité aidant, on a pu, à mesure que les ressources arrivaient, construire un local, qui aujourd'hui abrite cent cinquante enfants (*voir la gravure page 215*).

« Cet orphelinat a déjà fait beaucoup de bien. On y reçoit chaque année un bon nombre d'enfants, qui n'ont jamais été baptisés, ou qui ont été baptisés dans le protestantisme.

« L'avenir de ces enfants fait dans ce moment l'objet de tous nos soins. Ils sont l'espoir de l'Eglise ; ils deviendront plus tard de bons pères de famille, et, nous l'espérons aussi, des apôtres à leur manière, en propageant la Foi autour d'eux. L'achat d'un terrain pour leur apprendre la culture afin de les mettre à même de se procurer de bonnes places, loin de Londres et des grands centres, est nécessaire. Comme on ne peut en trouver à louer, il faut en acheter. Mais avec quoi payer ? Les œuvres qui s'occupent des pauvres sont elles-mêmes toujours pauvres. D'un autre côté, les temps sont difficiles et les besoins sont nombreux, nous le savons ; mais Dieu n'est-il pas aussi le Père et le protecteur des orphelins ? Pourrait-il donc leur refuser le pain quotidien ? Assurément non. Pourquoi donc manquerions-nous de confiance ? Il nous a si visiblement protégés et aidés jusqu'ici, que nous avons tout lieu d'espérer qu'il voudra bien nous venir en aide pour achever cette œuvre. C'est l'obole de la veuve que nous réclamons pour l'orphelin et l'abandonné. »



## DE TÉTÉ AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU R. P. VICTOR COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU BAS-ZAMBÈZE.

(Suite et fin 1)

## SÉJOUR A PORT-ELISABETH. — RETOUR A QUILIMANE.

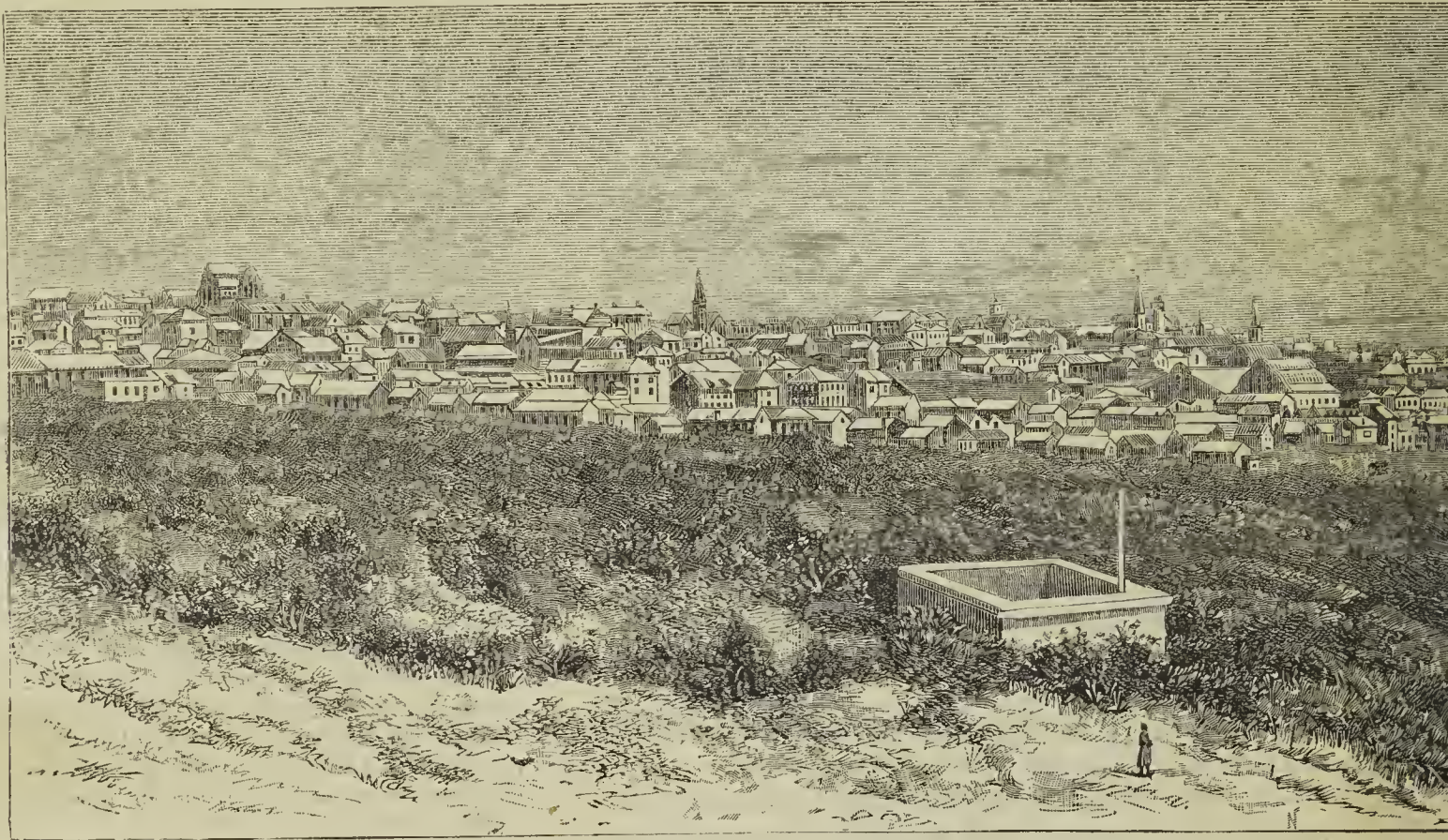
Le dimanche, 26 septembre, je fus invité à chanter la grand'messe dans l'église de Saint-Augustin, à Port-Élisabeth. Il y avait un bon orchestre dirigé avec goût et entrain. Aux trois ou quatre messes qui se célébrèrent dans la matinée, l'église était bondée de fidèles.

A la messe de onze heures, le R. P. Weld fit l'instruction ;

le soir, à sept heures, après le chant des vêpres, sermon pathétique de M. le vicaire Hanton, sur l'Eglise lumière et sel de la terre !

Le lundi 27, le paquebot *Garth Castle*, venant de Londres, entra en rade de Port-Elisabeth. Il y avait à bord Mgr Ricards, de retour de son voyage à Rome et à Londres. Les catholiques de la ville et bon nombre de protestants se pressaient sur la jetée pour recevoir Sa Grandeur. Les membres de l'association de Saint Patrice, bannière en tête et en grande tenue, s'étaient rangés en procession :

Dès que Mgr Ricards mit pied à terre, il fut salué par des vivats enthousiastes. Complimenté par un élève de l'école des Frères, Mgr Ricards exprima la joie qu'il éprouvait de se retrouver au milieu de son peuple accouru pour le recevoir et le fêter.



CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — VUE DE PORT-ÉLISABETH ET DE LA BAIE D'ALGOA ; d'après un

On alla à l'église pour remercier Dieu du retour heureux du premier pasteur du diocèse. Ce fut une réception tout à fait intime et de famille.

Mgr Ricards nous donna d'intéressantes nouvelles sur son voyage en Europe, sur la consécration de Mgr Rooney, coadjuteur de Mgr Léonard, évêque du Cap, qui avait eu lieu quelques jours auparavant. C'est Mgr Ricards qui prêcha, dans la cathédrale du Cap, le discours de circonstance.

\* \*

Le soir, nous partions ensemble pour Dumbrody. Nous allions préparer les voies à Mgr Ricards qui devait venir nous visiter le surlendemain.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 9, 16, 23, 30 mars, 13 20 et 27 avril.

Le 30, Mgr Ricards, en compagnie du R. P. Weld, de M. le curé de Port-Elisabeth, de M. le curé de Uitenhage et d'une trentaine de notables de la ville, se donnèrent rendez-vous à Dumbrody où il y eut réception solennelle. On chanta. Sa Grandeur et les invités, tous protestants à l'exception de trois, furent émerveillés d'assister à cette fête de famille.

Comme le curé de Port-Elisabeth voulait accompagner l'évêque à Grahamstown et qu'il était nécessaire de lui trouver un remplaçant, je fus demandé par lui au R. P. Weld pour aller pendant quelques jours faire les fonctions de curé à Port-Elisabeth.

Je m'embarquai de nouveau, le soir même, avec les visiteurs qui avaient un train spécial, et au débarcadère cinq ou six de ces gentlemen m'accompagnèrent jusqu'à la cure



malgré une pluie fine et serrée qui n'avait cessé de tomber depuis le départ.

Me voici donc curé, et curé d'une paroisse considérable.

L'église de Port-Elisabeth se distingue par sa bonne tenue et la piété des fidèles. Elle est bâtie sur une élévation de terrain d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la mer. La cure est attenante à l'église et l'on a à peine à faire quelques pas dans la rue pour y parvenir.

Le lendemain de mon arrivée, quatre jeunes filles, élèves d'un pensionnat protestant, se noyèrent en prenant un bain de mer. Les corps de deux seulement d'entre elles furent retrouvés; l'accident jeta la ville dans la consternation. Une foule nombreuse de curieux, malgré la mer houleuse, stationnait aux abords de la jetée dans l'espoir d'avoir des nouvelles des noyées non retrouvées. On écri-

vit dans les journaux de longs articles et des élégies touchantes.

Le 3 octobre, Notre-Dame du Saint-Rosaire. Beaucoup de confessions, un grand nombre de fidèles et les enfants des Frères firent la communion. Je chantai la grand'messe et administrai le sacrement de baptême à trois petits enfants. L'un d'eux était le fils d'un ouvrier portugais établi à Port-Elisabeth, depuis neuf ou dix ans. Le père de l'enfant fut on ne peut plus heureux de rencontrer un prêtre parlant sa langue et compatissant à ses besoins. Il m'invita à aller le visiter, lui et quelques autres compatriotes. On pourrait faire beaucoup de bien parmi les Portugais et les Italiens établis dans la ville, s'il y avait une chapelle spéciale et un prêtre qui connût leur langue.

Dans la soirée, j'allai me promener en ville: tous les



P. Courtois, missionnaire de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

magasins étaient fermés. On ne voyait aucun piéton, ni voiture, ni chevaux, ni chariots de transport; seuls les temples et les églises étaient ouverts. C'était le repos du dimanche dans toute sa rigueur!

Dans les quartiers cafres, j'aperçus, à la porte d'une humble maisonnette, un attroupement de nègres, de femmes cafres et d'enfants qui se pressaient, qui se bousculaient dans un pêle-mêle. C'était une réunion religieuse de la secte dite Armée du Salut, qui essayait de faire de la propagande parmi les noirs de la ville. Les gens de cette secte, par des chants patriotiques et des processions publiques, s'efforcent de gagner le peuple et de l'entraîner à leurs prêches qui se font ensuite à huis clos.

Non loin de là, une autre scène de famille attire mon attention: deux nègres se boxaient, mais deux nègres

vigoureusement bâtis, qui, à chaque coup de poing dans la figure, se culbutaient l'un l'autre sur le pavé, et recommençaient de nouveau avec un entrain infatigable, devant un public nombreux, avide d'émotion.

Le lundi, trois pêcheurs capturèrent dans le port un requin énorme, qui mesurait quinze pieds de long.

Le mardi, je visite les familles portugaises établies dans les quartiers les plus pauvres et les plus retirés de la ville. Un bon vieillard, originaire de Lisbonne, devenu aveugle depuis quatre ou cinq mois, profita de ma présence pour se réconcilier avec Dieu. Un brave Mauricien, joaillier de profession, accomplit le même devoir.

Le mercredi, j'accompagnai M. Hanton dans une visite aux malades catholiques de l'hôpital. Le prêtre catholique a la liberté d'administrer les sacrements à ceux qui appar-



tiennent à notre sainte religion. Je rencontrai là un vieux marin français qui avait fait les campagnes de Crimée, du Mexique et de Chine et qui conservait précieusement une médaille de la sainte Vierge, disant que c'était sa sauvegarde dans les dangers. Il était à peu près aveugle, et le brave homme me demandait un livre de prières en français, afin de se le faire lire dans ses moments de loisir !...

Dans la soirée, je portai la communion à trois malades. Une femme irlandaise, infirme et paralytique, m'édifia singulièrement par sa résignation, sa foi vive et son ardent amour de Dieu. Oh ! comme elle priait avec ferveur ! comme elle regrettait de ne pouvoir le dimanche aller assister à la messe !

J'emportai les meilleurs souvenirs de mon passage à Port-Elisabeth (voir la gravure pages 210 et 211).

*L'Official Handbook* dit au sujet de Port-Elisabeth :

« Port-Elisabeth, situé sur les rivages de Algoa Bay, est une des principales villes de commerce de la colonie. Sa population est d'environ 18,000 habitants dont la majeure partie sont Européens. Le visiteur, qui arrive là par la voie des paquebots, trouvera devant lui toutes les preuves d'une place commerciale entreprenante et prospère.

« Durant deux ou trois milles de chemin, au bord de la mer, et au pied d'une colline verdoyante s'étend la rue de *Main-Street* avec ses magasins, ses boutiques, ses manufactures, ses hôtels, ses maisons de commerce, ses églises, ses écoles, ses hôpitaux, ses villas et autres monuments de tout genre d'architecture. Le principal quartier est, dans la rue *Jetty-Street*, la station des chemins de fer qui relie Grahamstown, Uitenhage et Graaf-Reinet, Colesberg et Kimberley avec le port... Le site de Port-Elisabeth et les environs sont vraiment charmants, continuellement rafraîchis par le souffle bienfaisant de la brise de mer... Il y a quelques églises particulièrement belles, telles que *Saint-Augustin* (aux catholiques), *l'église écossaise presbytérienne*, l'église de la Trinity ; les autres établissements sont l'hôpital de la province, le collège Grey, le Club, lieu de réunion de la bourgeoisie de la ville après les travaux de la journée, la Chambre de commerce..., enfin on doit signaler le parc Saint-Georges, rendez-vous du grand monde et de la haute société, etc... »

\* \*

Pour ne pas m'attarder plus longtemps dans une description fastidieuse, je résume les principaux faits de mon voyage.

Le vendredi, 8 octobre, retour à Dunbrody. Après sept jours de repos, je m'embarquai pour Grahamstown.

Durant mon séjour dans cette dernière ville, j'eus l'occasion de faire quelques excursions et des visites plus fréquentes à Sainte-Marie-des-Locations.

Le traitement d'un habile médecin et l'air pur de Grahamstown me donnèrent des forces à vue d'œil.

Mon voyage de Tété au cap de Bonne-Espérance avait été heureux et s'était accompli dans les meilleures conditions.

Le retour ne laissa rien à désirer. Nous arrivâmes sains et saufs à Quilimane, le 6 décembre suivant, grâce à la protection de nos bons anges et de l'auguste Reine du ciel, à qui nous appartenons à la vie, à la mort !...

FIN.

## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite).

Le lendemain, nous nous levons avant le jour pour faire notre double excursion par la fraîcheur et être de retour avant la grande chaleur. Notre drogman éveille ses moukres qui dorment à la belle étoile roulés dans leur manteau ; ceux-ci vont préparer nos chevaux qui ont également passé la nuit en plein air, le pied entouré d'un lien qui les attachait à un arbre.

Nous chevauchons au milieu de buissons et d'arbustes que nous ne pouvons bien distinguer faute de lumière : toujours est-il que leurs caresses font couler le sang. Bientôt nous sommes aux environs de la ville, dont le terrain produit d'excellente orge. La vallée du Jourdain, semblable à un immense corridor riche en courants d'air, nous apporte par derrière un vent assez frais que, depuis trente lieues, n'a arrêté aucun obstacle. Un de nos confrères, un Breton (qui l'eût dit ?) se plaint même du froid ; j'en prends bonne note pour répondre à ceux qui prétendent que, dans ces profondeurs, on étouffe la nuit comme le jour.

Peu à peu, toute trace de culture disparaît. Le sabot de nos chevaux s'enfonçait légèrement dans une terre très fine, collée par les pluies précédentes ou le débordement du Jourdain ; parfois même elle était recouverte d'une mince couche blanche de sel. C'était bien là la terre grisâtre des montagnes voisines, charriée par les torrents et par le fleuve. Quant aux taches blanches, elles me firent soupçonner l'élévation périodique de la mer Morte au-dessus de son niveau habituel. Je poussai mon cheval auprès de Stanislas, que j'interrogeai à ce sujet. Il me répondit que chaque année, à l'époque des grandes pluies, le Jourdain sort de son lit, que la mer, mêlant ses eaux à celles du fleuve, s'avance de deux lieues vers Jéricho et monte jusqu'au pied des montagnes qui l'encaissent, en y laissant une ligne pâle que j'observai parfaitement. En certains endroits, les dépôts de sel suivent des lignes tortueuses ou occupent une grande surface de forme presque circulaire, de sorte que, de loin, il est aisé de les prendre pour des ruisseaux ou des lagunes dont les eaux réfléchissent la lumière des cieux. C'était un phénomène absolument semblable à celui que j'avais observé aux Lacs, entre Constantine et Batna.

De temps à autre, une pente nous amenait dans une vallée placée à une dizaine de mètres au-dessous de la vallée précédente. Mon baromètre, cela va de soi, montait d'un millimètre. Le chemin de Jéricho à la mer Morte n'est donc qu'un escalier de sept ou huit marches dont chacune a plus d'un kilomètre. Cette région est stérile. Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'y pousse absolument rien : des arbustes épineux, des touffes de soudes et d'autres plantes grasses qui se plaisent en un terrain chaud et salé, s'y rencontrent de temps à autre, surtout dans la partie qui se rapproche du Jourdain. Il serait également faux de pen-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13 et 20 avril.



ser qu'il ne s'y trouve aucun animal : des milliers de rats y creusent leurs trous ; j'en vis même plusieurs qui ne se sauvaient pas bien vite, se sentant sans doute suffisamment protégés par l'épaisseur des buissons et le nombre des retraites. Nos cheiks de la veille venaient de nous rejoindre *pour nous faire honneur*. L'un d'eux s'arrêta tout à coup et dirigea son fusil vers un gibier pour nous invisible. Il fit avancer son cheval très doucement, l'arrêta, le fit avancer encore, et finalement, à notre grand désappointement, nous rejoignit. Il n'avait pas fait dix pas vers nous, que deux grosses perdrix s'envolèrent, n'ayant que la peur pour tout mal. Il y a encore d'autre gibier. Au témoignage du frère Liévin de Hamme, on trouve des tourterelles, des merles à ailes rouges, des lièvres, des chacals et jusqu'à des gazelles (2<sup>e</sup> partie, p. 151). Mais si ces pièces existent, elles sont assez rares : on n'entend aucun chant d'oiseau, aucun bruit n'éveille l'attention ; le silence de mort qui plane sur cette terre est plus saisissant encore que dans le reste de la Palestine.

\* \*

Après cet épisode des perdrix manquées, je marchais pensif, m'associant involontairement à cette tristesse de la nature et comprenant alors comment, à la vue continue de l'immense désert où il se sent si petit, l'Arabe nomade demeure si longtemps grave et silencieux. Tout à coup mes compagnons poussent un cri et s'élancent en avant : nous n'étions plus qu'à cinq cents mètres de la mer Morte, qu'une légère ondulation du terrain nous avait quelque temps cachée ; je laisse faire ma monture, qui galope à la suite des autres.

Il était six heures du matin, le soleil venait de se lever. Je regardais cette eau visiblement lourde et morte, sur laquelle le souffle d'une fraîche brise formait à peine quelques rides. C'était donc là qu'étaient englouties les cinq villes infâmes où ne se trouvait pas d'âme sainte pour désarmer la justice divine ; c'était là que, dans leurs noirs tourbillons, les puits de bitume allumés par une foudre vengeresse avaient dévoré les voluptés immondes, et, par un affaissement de la vallée, les avaient englouties dans leurs abîmes. Les montagnes qui entouraient ce lieu sinistre dressaient leurs milliers de pointes en présence de ce gouffre et semblaient être les pâles, muets et éternels témoins de cet immense cataclysme. L'astre du jour, par ses tons rougeâtres, évoquait le souvenir de cet incendie redoutable, et semblait me dire en braquant sur moi son grand œil de feu : « Vois et comprends les châtiments qui tombent sur les hommes quand vient à déborder la coupe de leurs iniquités. »

J'ai vu Carthage, où, à part les anciennes citernes, des débris d'aqueducs et les ruines de quelques temples, on ne trouve plus que des monceaux de terre. Byrsa n'existe plus, ni ses fières murailles entourées par un Scipion et frappées par le bélier romain. Je suis descendu dans Pompéi enseveli sous les cendres du Vésuve. J'ai visité les temples de Rome, ses forums, ses immenses thermes, les ruines des palais qui ont vu Auguste, César et Cicéron ; j'ai erré sur ses voies antiques et pénétré dans le tombeau

de ce même Scipion vainqueur de Carthage : et devant ces imposantes ruines, mon esprit, vivement frappé du côté éphémère des plaisirs, de la puissance et des grandeurs humaines, demeurait stupéfait et recueilli. Toutefois, je n'éprouvais qu'une sorte de tristesse vague qu'inspire toujours le souvenir d'une gloire éclipsée ; mais, sur l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe, je fus saisi de frayeur et d'angoisse en contemplant comment la colère divine avait passé par là, et en me demandant si les monstruosité de cette vallée, jadis enfouies dans leur propre règne, n'avaient pas fait une éruption sur nos sociétés modernes, et si nous nous trouvons au-dessus des couches morales où dorment ces races infâmes.

\* \*

Je m'arrachai à ces réflexions pour faire des observations. Mes pieds heurtaient des débris d'immenses roseaux, des branches et même des arbres tout entiers charriés par le Jourdain et rejetés par les vagues. Le rivage n'avait nullement une apparence maudite : c'était la grève de nos villes d'eau avec ses galets plats : pas de blocs boursoufflés indiquant une origine volcanique, comme il s'en trouve tant à Tibériade. Je ne vis point de bitume ; on en voit cependant en d'autres endroits, notamment près de Kokabah, non loin de la source du Jourdain. Sur la côte occidentale, d'après ce que me dit Stanislas, on trouve une pierre asphaltique dont on fait ces coupes noires sur lesquelles on lit : « *Vase de la mer Morte* ». Elle est moins cassante que l'asphalte et moins dure que l'ébonite, mais elle a quelque chose des deux. Le Frère Liévin, non loin de la vallée des Guêpes (Ouadi-ed-Dabbor), a vu aussi « des pierres blanchâtres au dehors mais toutes noires à l'intérieur. Elles donnent une mauvaise odeur et, en y communiquant le feu, elles brûlent comme du charbon embrasé. » Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* (Liv. I, C. IX), rapporte que « les Assyriens entrèrent dans le pays des Sodomites et établirent leur camp dans la vallée des puits de bitume ; car, ajoute-t-il, il y en avait à cette époque. » Dans sa *Guerre des Juifs* (Liv. IV, C. xxvii), parlant de la mer Morte, il dit que « de son temps, ceux qui faisaient le commerce sur ce lac rencontraient de temps à autre des *lopins noirs de bitume* de la forme et de la grandeur d'un taureau sans tête, et que, si leurs barques les accostaient, elles s'y trouvaient tellement collées, qu'elle ne pouvaient s'en débarrasser qu'avec peine. » Il ajoute aussi que l'eau est phosphorescente.

Je n'ai pu m'assurer de ce phénomène, puisque je n'y suis pas resté la nuit ; mais le jour elle paraît très claire sur le bord ; plus loin, elle n'est ni verte comme l'Océan, ni bleue comme la Méditerranée, mais quelque chose des deux, avec un cachet terne.

Sa pesanteur a été de tout temps une curiosité. « Vespasien, nous dit encore Josèphe presque au même endroit, voyant que l'eau rejetait tout ce qu'on lui donnait, fit lier les mains à des individus qui ne savaient pas nager et les y fit jeter. Ils surnagèrent immédiatement, comme si quelque vent les eût remontés à la surface. »

(A suivre).



## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

NOTICE DE M. ARMAND DAVID

*De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine,  
membre correspondant de l'Institut.*

Grâce à des sollicitations réitérées, nous avons pu obtenir l'excellent travail dont nous commençons aujourd'hui la publication. C'est une véritable bonne fortune pour nos lecteurs. Nous n'avons pas besoin de faire une introduction; nous laissons pour cela la parole au savant auteur.

Je me suis décidé difficilement, je l'avoue, à écrire cette longue note sur mes voyages, soit parce que les faits qui servent de thème à mes réflexions remontent à plusieurs années en arrière, soit surtout parce qu'il me répugnait d'occuper encore une fois le public de choses trop personnelles et dont le récit devait être embarrassé de mots techniques peu attrayants pour d'autres que les naturalistes.

Voici ce qui est arrivé. Il y a environ un an, M. le directeur des *Missions Catholiques* voulut visiter le cabinet d'histoire naturelle que j'ai organisé, rue de Sèvres, pour nos étudiants. La vue de quelques productions chinoises qui y figurent et de divers ouvrages relatifs à mes explorations de l'Extrême-Orient, lui donna la pensée de me demander, pour son excellent Bulletin, un article où je parlerais de mes recherches *officielles* et de leurs résultats, lesquels, disait-il, « quoique bien connus des savants, sont généralement ignorés de la plupart des lecteurs. »

Quand, après de trop longues tergiversations, il m'a fallu mettre enfin la main à l'œuvre, j'ai cru qu'il était convenable d'élargir un peu mon cadre (afin de mieux montrer l'injustice de certaines accusations) et de raconter, en même temps que mon *histoire d'explorateur*, quelque chose des services que d'autres missionnaires ont rendus et rendent encore à la science, tout en vaquant au ministère apostolique auquel ils se sont dévoués.

Et comme c'est la Chine où j'ai vécu de longues années, que je connais le mieux, c'est aussi de l'empire chinois que je parlerai le plus et presque uniquement. D'autre part, on verra comment des circonstances particulières m'ont obligé, plus que tout autre missionnaire, à m'occuper de ces travaux spéciaux et tout à fait exceptionnels, qui ont eu un certain retentissement parmi les naturalistes de notre monde occidental. C'est donc tout naturellement que j'aurai ici à parler surtout de ce que j'ai fait moi-même, en brusquant ainsi cette modestie qui était si chère à notre bienheureux père, saint Vincent de Paul : *factus sum insipiens...* Que l'intérêt de ma thèse soit mon excuse!

### I

C'est assez fréquemment que l'on entend dire, soit en France, soit à l'étranger, que les missionnaires catholiques sont, pour la plupart des hommes à esprit peu éclairé, des *fanatiques*, qui, dans leur ardeur de prosélytisme exclusif, affectent de mettre complètement de côté les intérêts de la science et du progrès moderne.

Ceux qui parlent et écrivent ainsi, ou bien sont peu au courant des choses, ou bien le font par une malveillance volontaire.

Sans doute, nos généreux missionnaires ne s'en vont pas aux pays lointains pour s'y occuper des sciences profanes, uniquement ou principalement, ni pour composer des livres curieux sur les contrées inconnues : le motif qui leur a fait quitter la patrie est, à leur yeux, d'une tout autre importance. Nous accordons facilement cela à nos adversaires, et nous ajouterons même (ce que nos pieux lecteurs comprennent mieux que les mondains) que le plus souvent une raison de simple modestie et de délicatesse chrétienne doit amplement suffire pour empêcher les prédicateurs de l'Evangile d'attirer sur eux l'attention publique en publiant leurs voyages ou des travaux scientifiques. D'ailleurs, on sait qu'en dehors des ecclésiastiques, il y a aujourd'hui assez d'hommes au monde pour cultiver des sciences qui ont peu ou point de rapport avec le ministère sacerdotal, et que, d'autre part, presque toutes les contrées du globe sont maintenant ouvertes aux investigations des explorateurs de bonne volonté.

On doit dire aussi que, jusqu'à présent, le nombre des prêtres qui évangélisent les régions lointaines, est tellement inférieur à celui que demanderait l'administration de cette multitude de missions répandues sur tous les points de la terre que généralement nos pauvres missionnaires voient tout leur temps absorbé par les impérieuses nécessités du ministère auquel ils sont appliqués. Néanmoins et malgré ces divers obstacles, ils se font à l'occasion un devoir de correspondre aux désirs des savants et des industriels qui s'adressent à eux, et de leur transmettre les documents et les objets intéressants qui leur sont demandés : même parfois c'est au prix de beaucoup de sacrifices et de difficultés qu'ils leur rendent leurs services.

Et, en effet, que l'on parcoure les *Missions Catholiques* ainsi que plusieurs autres publications, nationales et étrangères, et l'on n'aura pas de peine à constater que souvent nos missionnaires ont fourni des notions utiles, et utilisées, sur une foule de régions inabornables pour d'autres qu'eux, dans le domaine de l'ethnographie, de la géographie et de l'histoire naturelle. On sait que l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie les ont vus pénétrer dans leurs recoins les plus inaccessibles, souvent bien avant les voyageurs attirés et plus ou moins célèbres; et tout en travaillant avant tout à christianiser et à civiliser les peuples idolâtres, ils ont pu révéler au monde savant une quantité de renseignements précieux, et ils ont fait connaître les voies nouvelles qu'ils ouvraient dans des régions jusqu'alors inconnues.

Aussi doit-on dire que les témoignages publics de la satisfaction des Sociétés scientifiques n'ont pas toujours fait défaut à ces zélés prédicateurs de la Foi, que l'on nomme volontiers les pionniers de la civilisation. C'est ainsi que nous en avons vu plusieurs naguère qui, revenus en Europe pour des raisons de santé ou pour les affaires de leurs missions, ont dû accepter les distinctions honorifiques qu'on avait bien voulu leur décerner. Et, pour ne parler que de notre pays, la Société de Géographie a récompensé de ses médailles d'or ou d'argent les découvertes faites par plusieurs missionnaires : M. Desgodins, le P. Petitot, et d'autres encore.

Mais c'est de l'Asie orientale que nous avons à parler



spécialement dans cet article. C'est là que se trouve cette Chine immense qui attire de plus en plus, et avec raison, l'attention des occidentaux, parce qu'elle constitue la nation la plus anciennement civilisée du monde et qu'elle nourrit le tiers de la population du Globe. Son orgueilleuse méfiance et les tracasseries de son administration ont toujours lassé et rebuté le zèle des explorateurs européens. Et c'est aussi à l'occasion de la Chine que les ennemis de notre clergé font surtout ressortir avec malignité le contraste frappant qui existerait entre cette pléiade de savants Jésuites qui ont brillé à Pékin, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et les humbles missionnaires de nos jours qui, pour la plupart, usent obscurément leur vie sans que le grand public entende jamais parler d'eux, à moins qu'on ne les massacre et les martyrise...

Il est incontestable que les Pères Jésuites de Pékin ont porté bien haut leur gloire scientifique et artistique ; qu'ils ont produit, dans presque toutes les branches du savoir humain, des travaux très considérables ; qu'ils ont, en particulier, mené à bonne fin l'œuvre géographique la plus colossale que l'on eût encore vue, en confectionnant la carte complète de l'empire chinois, etc. Qu'on parcoure les anciennes *Lettres édifiantes*, les *Mémoires des Missionnaires Jésuites de Pékin*, les immenses ouvrages du P. Duhalde

et du P. de Mailla, et l'on ne manquera pas de se sentir émerveillé de la quantité prodigieuse de leurs écrits sur presque toutes les matières qui intéressent l'esprit de l'homme.

Mais, demande-t-on, pourquoi toute cette activité scientifique dans les temps passés, et d'où vient l'accalmie actuelle qu'on déplore et critique tant ? — Il y a plusieurs bonnes réponses à faire à cette double question : 1<sup>o</sup> Autrefois, les Académies et les savants d'Europe ne pouvaient guère s'adresser qu'aux missionnaires pour avoir des lumières sur ce mystérieux *Empire Céleste* qui venait de se révéler si tardivement à leur curiosité ; et c'est spécialement afin d'aider à ce résultat que nos rois catholiques les soutenaient de leur protection et de leur argent, tout autant que par un motif de religion ; 2<sup>o</sup> les missionnaires avaient compris qu'ils devaient chercher, par leurs services scientifiques et artistiques, à se rendre agréables et comme nécessaires

au grand souverain de ce demi-milliard d'hommes habitués, de temps immémorial, à obéir en tout à leur chef. Car, pour lors, le meilleur et peut-être le seul moyen pour eux d'avoir la liberté de résider en Chine, c'était de mettre leur savoir et leur industrie au service du *Fils du Ciel* ; 3<sup>o</sup> Pendant qu'un petit nombre de missionnaires de la capitale conservait ainsi la confiance de l'empereur, en s'occupant d'astronomie, de géographie et des arts, beaucoup de leurs confrères obtenaient, par leur faveur, la permission d'exercer le saint ministère dans le reste de l'empire.

On sait que le grand apôtre des Indes, saint François Xavier, est mort sans avoir pu entrer en Chine, et que, chose étonnante, jamais la divine Providence n'a suscité de *thaumaturge* pour la conversion de cette portion si notable du genre humain, voulant peut-être indiquer par là que la christianisation du vieil empire ne doit s'accomplir que peu à peu, lentement et par les moyens ordinaires. Aussi, le

célèbre P. Ricci, le premier Jésuite qui ait pénétré en Chine (vers 1580), avait-il très bien compris qu'il convenait d'ajouter le prestige de la supériorité intellectuelle à l'enseignement religieux et à l'exemple des vertus chrétiennes ; d'autant plus que les Chinois sont un peuple curieux et intelligent, mais tout aussi ennemi de tout ce qui est étranger. C'est pourquoi nous voyons arriver à Pékin, à la suite de ce



ANGLETERRE. — ORPHELINAT DE WEST GRINSTAD (DIOCÈSE DE SOUTHWARK); d'après une photographie. (Voir page 209).

saint et habile missionnaire, toute une phalange d'hommes éminents, pour y occuper avec honneur des postes importants auprès de l'empereur, soit dans les sciences, soit comme interprètes du gouvernement. Mais, il faut bien le dire, jamais ces dignités et ces emplois plus ou moins élevés n'empêchèrent ces religieux d'exercer leur zèle apostolique auprès des populations ; et, par le fait, ils réussirent à fonder beaucoup de chrétientés florissantes. Il est superflu de nommer ici ces illustres Pères dont les noms sont passés à l'histoire : P. Verbiest, P. Schall, P. de Prémare, P. Gaubil, P. Amyot, P. Cibot, et bien d'autres.

Malheureusement, la suppression de la Compagnie de Jésus, suivie bientôt de la destruction de toutes les corporations religieuses, par le fait de notre grande Révolution, était venue porter un coup fatal aux établissements catholiques de Pékin et du monde entier, en tarissant du même coup la source principale des missionnaires, car les Laza-



ristes, à qui avait été imposée la lourde succession des Jésuites, et qui eurent aussi à Pékin plusieurs hommes de valeur, tels que M. Raux, M. Ghislain, M. Hanna et M. Lamiot, furent eux-mêmes bientôt emportés par la tourmente révolutionnaire.

La persécution ne tarda pas non plus à devenir générale en Chine, et les quelques prêtres qui purent éluder les édits de proscription et continuer à séjourner dans l'empire, souvent au prix de leur vie, avaient bien autre chose à faire qu'à s'occuper d'études scientifiques ! Il en fut de même de leurs premiers successeurs des différentes Sociétés ecclésiastiques, qui vinrent les renforcer peu à peu et reconstituer péniblement les missions dispersées, ou même détruites.

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

### **Katholischer Kirchen Atlas** (*Atlas de l'Eglise catholique*).

Quatorze cartes teintées, dont quatre doubles, avec texte explicatif (100 pages), par le R. P. O. WERNER, de la Compagnie de Jésus.

Cet *Atlas de l'Eglise catholique* a pour but de compléter l'*Atlas des Missions catholiques*, que le R. P. Werner a publié il y a trois ans et dont la traduction française a rencontré auprès de nos lecteurs un si sympathique accueil. Les deux ouvrages réunis offrent, en quelques cartes, le tableau complet de la véritable Eglise sur toute la surface de la terre.

Le premier en date, l'*Atlas des Missions*, dont la plupart de nos souscripteurs ont fait l'acquisition, ne s'occupe, on le sait, que des contrées où dominant encore le paganisme, l'islamisme, le schisme ou l'hérésie. Tous les pays catholiques avaient été systématiquement laissés de côté. Le savant jésuite se proposait de consacrer à cette portion du domaine de la sainte Eglise, la plus florissante et la plus consolante, un deuxième atlas sous le titre de *Katholischer Kirchen Atlas*. C'est ce bel ouvrage que nous présentons au lecteur. La librairie Herder, de Fribourg, vient de l'éditer dans le même format et avec les mêmes soins que l'*Atlas des Missions*.

La première carte donne le tableau général des conquêtes actuelles de l'Eglise. L'auteur traduit les progrès de la vraie foi d'une façon ingénieuse : les parties du globe où depuis longtemps la hiérarchie sainte est établie sont teintées en jaune ; les contrées dont les diocèses sont de création relativement récente et encore sous la tutelle de la Propagande, sont colorées en vermillon ; les pays de missions proprement dits sont de couleur orange ou rose, selon qu'ils forment des vicariats ou des préfectures apostoliques. La répartition des nuances fait ainsi apprécier du premier coup d'œil le degré d'avancement de telle ou telle région vers la vérité.

Les autres cartes sont relatives à l'Italie, à l'Espagne et au Portugal, à la France, à la Belgique, à la Hollande, à l'Allemagne, à la Suisse, à l'Autriche-Hongrie, à la Grande-Bretagne, à l'Irlande, à la Russie et à la Pologne, à l'Amérique centrale et au Mexique, enfin à l'Amérique du sud.

Elles offrent la distribution complète et détaillée des diocèses et des provinces ecclésiastiques.

Une savante notice explicative de 100 pages (texte allemand) donne sur chaque pays les renseignements historiques et statistiques qui n'ont pu trouver place sur les cartes elles-mêmes.

Pris dans nos bureaux, broché. . . . .	6 fr.	25
Envoyé <i>franco</i> par la poste, broché. . . . .	7 »	25
Pris dans nos bureaux, relié. . . . .	7 »	50
Envoyé <i>franco</i> par la poste, relié. . . . .	8 »	50

## DONS

### *Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

#### ÉDITION FRANÇAISE

M. l'abbé Clapier, à Montmeyan, diocèse de Fréjus. . . . .	4	30
Anonyme du diocèse de Marseille. . . . .	16	
Pour le diocèse de Bâle. . . . .		
Mme de V., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	10	
Pour le séminaire de Bâle. . . . .		
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	100	
Pour le Rosaire des Dominicains à Jérusalem. . . . .		
Mlle Maria Bonnard, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	20	
Deux Bugistes . . . . .	150	
A Mgr Laouënan, archevêque de Pondichéry, pour doter les jeunes orphelins de son diocèse au moment de leur mariage. . . . .		
Mme Anatole Franc, diocèse de Lyon. . . . .	25	
Mme Paul Thomasset, — — — — —	25	
Mme Etienne Berne, — — — — —	25	
Mme Louis de Vaulx, — — — — —	25	
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour son orphelinat d'Assour et ses chrétientés. . . . .		
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales. . . . .	5	
Au R. P. Anselme de Saint-Sauveur pour les chrétientés inondées du Chan-tong septentrional. . . . .		
Deux tertiaires de Saint-François, du diocèse de Versailles, avec demande de prières. . . . .	100	
Pour les victimes des inondations en Chine (R. P. Marie de Brest). . . . .		
Un prêtre de Rodez. . . . .	50	
Pour Mgr Cousin, vicaire apostolique du Japon méridional. . . . .		
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales. . . . .	5	
Aux missions les plus nécessiteuses du Japon pour le rachat et le baptême d'enfants païens (Mgr Cousin). . . . .		
M., de Grenoble, avec demande de prières pour un défunt et pour obtenir une grâce. . . . .	100	
Au cardinal Lavigerie pour son noviciat des Sœurs-Blanches. . . . .		
Une abonnée du diocèse de Nancy. . . . .	5	
Au cardinal Lavigerie pour ses œuvres. . . . .		
Mlle A. A., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	5	
G. P. M., — — — — —	10	
Au même, pour l'entretien d'un séminariste. . . . .		
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	300	
A Mgr Clut pour la mission d'Athabaska-Mackensie. . . . .		
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales. . . . .	10	
A Mgr Clut pour le R. P. Dupire, missionnaire à Athabaska-Mackensie. . . . .		
M. l'abbé Le Terté, à Hennebont, diocèse de Vannes. . . . .	5	
Pour les prêtres polonais. . . . .		
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> . . . . .	30	
Mme Vve A. F., — — — — —	25	

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





COLOMBO (Ceylan). — SUR LE KAMBIGANGA; d'après une photographie du R. P. Boulic, Oblat de Marie-Immaculée.

## CORRESPONDANCE

### COLOMBO (Ceylan).

Avec les épreuves de l'apostolat, les *Missions catholiques* racontent aussi les travaux moins émouvants que ceux que couronne le martyre, mais qui, par leur continuité même et, oserons-nous le dire, par leur monotonie, ont tant de mérite aux yeux du Maître de la vigne. C'est à ce titre que se recommande surtout ce récit intéressant d'une visite dans la pacifique et florissante mission de Colombo.

LETTRE DU R. P. BOULIC, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE,  
A MGR BONJEAN, ARCHEVÊQUE DE COLOMBO.

Il y aura bientôt un an que, touché du déplorable sort des milliers de bouddhistes qui habitent le grand district de Sabaragamuwa, vous fondiez une mission et m'en confiez la charge.

Ma première préoccupation en arrivant à Ratnapura, centre de la mission, fut l'amélioration des chrétiens si longtemps délaissés. Leur état était déplorable. Ne voyant le missionnaire que bien rarement, plusieurs avaient

abandonné toute pratique de religion, d'autres étaient même retombés dans le bouddhisme. Le retour de la plupart de ces infortunés a été le résultat de mes premiers efforts, et j'ai grand espoir que ceux qui sont encore restés sourds à ma voix ne tarderont pas à rentrer au bercail. En même temps, un bon mouvement s'opère parmi les infidèles, plusieurs se préparent au baptême; déjà, j'ai eu la consolation de donner ce sacrement à sept adultes et à plusieurs enfants, dont douze à l'article de la mort.

Je suis en très bons termes avec les *Ratémahatmaias* ou chefs du pays; plusieurs m'ont honoré de leur visite.

Le champ que j'ai à défricher a une étendue de 74 milles de longueur sur à peu près autant de largeur et compte une population de 98,000 âmes, dont hélas! à peine 1,500 sont catholiques.

Grâce à Dieu, j'ai pu jeter les fondements d'une école à Ratnapura où se trouve ma principale église; ce sera la première école catholique établie dans ce district; les murs sont terminés et si quelque âme généreuse me vient en aide, le toit ne tardera pas à être placé.

\*  
\*  
\*



Maintenant, je vous invite à m'accompagner dans le voyage que, d'après vos instructions, j'entrepris dernièrement pour visiter la partie éloignée de ma mission et les districts de Matar et d'Hambantota, lesquels, hélas ! n'ont point encore de pasteur (1).

Ce sera, la plupart du temps, à pied à travers les montagnes et d'immenses forêts.

Le 16 août dernier, je quittai Ratnapura pour me diriger sur Rakwana à une distance de 26 milles. Cette petite ville est située sur les hautes montagnes du sud de Ceylan et possède une modeste chapelle. C'était la seconde fois depuis mon arrivée à Ratnapura que je traversais ces contrées sauvages et pittoresques.

Arrivé durant la nuit à Rakwana, dès le lendemain, je parcourais les montagnes à la recherche de mes pauvres coulies chrétiens. Ces courses à pied par monts et par vaux, tantôt sous un soleil brûlant, tantôt sous des pluies diluviennes, tantôt à travers des sentiers bordés d'abîmes où un seul faux pas peut précipiter le voyageur, tantôt dans les marécages des vallées ou à travers des torrents difficiles à franchir ; ces courses, dis-je, ne sont pas précisément des voyages d'agrément, mais elles sont nécessaires autant que difficiles. Ici l'œuvre du missionnaire est celle du Bon Pasteur courant après les brebis égarées : sans doute, on pourrait inviter les chrétiens, dispersés dans les plantations, à se rendre à un point central pour y recevoir l'instruction et les sacrements ; mais il est probable que ceux qui ont le plus besoin du ministère du prêtre seraient précisément ceux qu'il ne verrait pas ; si, au contraire, le missionnaire entre dans leurs cabanes, il est rare qu'ils résistent à ses exhortations ; touchés de la compassion qu'on leur montre, ils se laissent ensuite facilement conduire. Les païens eux-mêmes sont souvent ébranlés par le spectacle de la charité du missionnaire. « Ce *souami*, disent-ils, est bon ; voyez comme il aime ses enfants spirituels, sa religion doit être la bonne » ; et souvent ils accompagnent les chrétiens, se font instruire et reçoivent le baptême. Les fatigues de ces voyages sont le prix du salut de ces pauvres âmes.

Je pus apprécier le dimanche suivant le fruit de ces visites ; ma petite église était comble : tous ceux que j'avais vus et bien d'autres encore étaient accourus. Le lendemain, je reprenais mon bâton de pèlerin et gravissais la montagne qui domine Rakwana, en suivant les contours d'un sentier rocailleux, obscur, étroit et bordé de précipices.

Trois heures et demie d'une ascension laborieuse nous font atteindre le sommet de ce point culminant, un panorama d'une beauté ravissante se déroule sous nos yeux. Au nord, le *Sripadhé-Kandé* ou pic d'Adam, environné

d'autres pics moins élevés comme d'autant d'acolytes, semble leur commander en roi ; plus loin, les hautes montagnes de *Dimbula* et de *Dickoya* forment de l'ouest à l'est une longue chaîne, dont les deux pics principaux vont se perdre dans les nues à Haputale et Badulla. Plus près de nous, des groupes de collines sillonnent le pays dans tous les sens ; c'est une suite ininterrompue de hauteurs, couronnées d'épaisses forêts, de vallées verdoyantes où des moissons de riz se balancent au vent. Rien n'est gracieux comme ce paysage où la nature s'est plu à réunir tous les accidents et tous les contrastes.

De la montagne du haut de laquelle nous le contemplons, descendent plusieurs ruisseaux dont les eaux s'élancent de rocher en rocher avec un bruit sourd, semblable aux vagues de la mer se brisant sur le rivage. L'une de ces cascades a plus de trois cents mètres d'élévation. Ces eaux vont former à nos pieds la rivière qui, après avoir serpenté quelque temps entre un dédale de montagnes, va enfin se jeter dans le fleuve *Vahavé-ganga*. Du côté du sud, l'aspect n'est ni moins imposant, ni moins pittoresque ; ce sont les chaînes de montagnes du *Morowak-Koralé* qui nous apparaissent dans le lointain.

Vers une heure de l'après midi, nous arrivâmes à une plantation dont le directeur est un singhalais catholique. Grande fut sa joie de me voir et grand aussi son étonnement ; car l'apparition d'un missionnaire dans ces parages est un événement bien rare ; je doute même qu'aucun m'y ait jamais précédé.

Il y a dans les environs trois autres plantations où quelques chrétiens tamouls travaillaient ; je résolus de passer la nuit dans cet endroit. Après un diner bien rustique, j'allai visiter ces chrétiens et les engageai à venir le soir se confesser. Personne ne manqua à l'appel et, le lendemain matin, j'eus la consolation de les voir en grand nombre s'asseoir à la sainte table. Après les avoir exhortés à se tenir fermes dans les pratiques de la religion, je me remis en route toujours à travers monts et vallées, ravins et précipices.

Ce pays était autrefois couvert de plantations de café ; mais, aujourd'hui la plupart sont abandonnées et désertes. Ces collines, jadis si fertiles et si renommées par leur café, sont retombées à l'état sauvage depuis qu'un petit ver qu'on a décoré du nom de *Hemilia Vastatrix* a ruiné cette culture à Ceylan. Quel contraste entre ces riants jardins d'autrefois, si bien alignés, si parfaitement cultivés, toujours couverts des belles fleurs blanches ou des fèves rougissantes de l'arbuste qui fut appelé le « roi de Ceylan » ! Que sont devenues ces gracieuses maisons de plaisance du planteur, ces usines lançant dans l'air leurs nuages de fumée ? Où sont ces multitudes d'ouvriers qui, comme autant d'essaims d'abeilles dans un jardin de fleurs, donnaient tant de vie et de mouvement à tout ce paysage ? La ruine, la désolation

(1) Depuis, un missionnaire y a été placé, et ses premiers efforts n'ont pas été sans succès. J'aurai probablement à entretenir souvent les lecteurs des *Missions catholiques* de cette intéressante fondation.



et la solitude y règnent aujourd'hui et le silence n'y est interrompu que par les hurlements des bêtes fauves. La justice de Dieu a passé par là ; la colonie de Ceylan était trop fière de son café, trop orgueilleuse de ses richesses ; un petit insecte imperceptible a tout ruiné en quelques années. Il ne reste à Ceylan dans sa misère présente que le souvenir d'une prospérité à jamais perdue !

\* \*

Vers midi, nous passions près d'un de ces bungalows ou maisons de planteur, à demi ruinés ; je m'aperçus qu'il était habité. Un vieux sourd s'avance vers moi et me dit que son maître intendant, chargé par les anciens planteurs de recueillir le peu de café que produisent encore d'ici et de là quelques arbustes épargnés par le fléau, est un catholique. Bonne nouvelle ! nous avons marché toute la matinée sous un soleil de feu, gravissant un sentier rude et escarpé ; je sentais le besoin de repos. J'entre donc et, sans plus de cérémonie, je crie à mon sourd de faire cuire le riz.

Cependant, en parcourant la maison, je commence à avoir des doutes sur le catholicisme de mon hôte ; je remarque une Bible protestante et, parmi tous les tableaux qui tapissent les murs, pas une image de la sainte Vierge ou de Notre-Seigneur ! De nouveau, j'interpelle le sourd : « Est-il bien certain que ton maître soit catholique ? » Sa réponse est encore affirmative ; je me tranquillise. Une heure s'écoule, le riz est prêt : il n'y avait qu'à se mettre à table. C'est ce que je fais sans retard comme sans façon.

A ce moment, le maître rentre chez lui : non seulement il n'était pas catholique, mais protestant fanatique. Jugez de son étonnement de se voir en présence d'un missionnaire papiste, chez lui, à sa table, mangeant son riz sans qu'il s'en doutât le moins du monde !

Vrai coup de théâtre ! D'abord, il ne me fit pas très bonne mine ; mais je le calmai peu à peu par mes excuses, si bien qu'à la fin nous nous quittâmes presque amis. Et quand je le remerciai de sa généreuse hospitalité, il ne voulut accepter aucune compensation ; il poussa même la bonté jusqu'à me dire que sa maison et tout ce qu'il avait seraient à ma disposition toutes les fois que je passerais par là.

\* \*

Remis un peu de la fatigue du matin, nous reprîmes notre route au plus tôt, car nous avions une rude ascension à faire dans la soirée ; il s'agissait de gravir la haute montagne de Gongalla, qui sépare le district de Rakwana de celui de Morowak-Koralé, et il fallait tâcher de l'escalader avant la tombée de la nuit, car on nous avait avertis que le sentier qui conduit au sommet est entouré de précipices très dangereux. Vers six heures du soir, nous avions atteint ce sommet ; désormais le trajet ne devait

plus offrir de difficultés sérieuses. C'était toujours le petit sentier en zigzag à travers les collines, mais moins escarpé et relativement facile.

Nous continuions notre route, et approchions de Déniaia, capitale du district de Morowak-Koralé, lorsqu'un Anglais, dont la plantation se trouvait sur notre chemin, m'invita à m'arrêter chez lui, disant qu'il était dangereux de s'aventurer dans la forêt la nuit, à cause des éléphants et autres bêtes fauves qui y abondent. Mon intention était d'aller passer la nuit à la plantation d'Aninkande, à dix milles de là, où l'on m'avait dit se trouver une petite chapelle catholique et d'y célébrer la messe le lendemain ; mais, voyant que les porteurs de bagages étaient à bout de force, j'acceptai l'invitation, et passai la nuit à Hays où je fus l'objet des attentions de ce bon M. Dumbar et de sa femme, tous deux protestants.

Comme il n'y avait sur cette plantation aucun coulié catholique, le lendemain de grand matin, je remerciai mon hôte de son aimable accueil et je partis pour Amin-kande à travers les épais fourrés de la grande forêt, repaire des éléphants, des panthères et des ours. Heureusement, nous ne fîmes aucune rencontre suspecte ; les seigneurs de ces lieux ne signalèrent leur voisinage que par les empreintes qui attestaient leur récent passage sur notre route. Seules des troupes de singes nous regardaient en grimaçant, gambadaient devant nous comme pour narguer et s'enfonçaient incontinent dans l'épaisseur des bois.

\* \*

Vers dix heures, nous arrivions à Aninkande, et j'allai rendre visite au maître de la plantation, le priant de faire appeler tous les couliés catholiques. Le chef planteur était absent, mais son jeune frère fut enchanté de me voir, et et je dois dire qu'il me fit une très bonne impression. A en juger par les questions nombreuses qu'il m'adressa, il me parut prendre un grand intérêt à tout ce qui regarde l'Eglise catholique. Aurait-il quelque velléité de se convertir ? Je serais presque porté à le croire. Il y a à Aninkande une vingtaine de catholiques ; je les vis tous en particulier et leur donnai rendez-vous pour la confession à une petite chapelle, qui se trouve dans le voisinage. Je me rendis moi-même à cette chapelle. C'est une très petite construction solidement bâtie et couverte de feuilles de cocotiers. Plût à Dieu que j'en eusse plusieurs autres semblables dans cette contrée désolée ! Cependant, vu ses proportions exiguës, elle ne pouvait servir de lieu de réunions aux couliés catholiques des huit plantations. Je pus y dire la messe chaque jour, confesser et catéchiser mon petit troupeau sans gêner personne. Près de quatre-vingts couliés se confessèrent, et le dimanche ; j'allai célébrer la sainte messe à la chapelle. Quelques païens demandèrent le baptême ; mais, comme ils ne savaient pas encore les prières et comme le temps pressait, je les remis aux soins d'un bon catholique qui se



chargea de les instruire et de les préparer au baptême pour mon prochain retour.

Le lendemain, 22 août, je quittais Wiharahana pour me rendre à Matara, voyage de 57 milles ; mais cette fois-ci, j'étais en charrette à bœufs et la route était assez bonne. Sur un parcours de 25 à 30 milles, nous ne fîmes que contourner les montagnes, enfin nous atteignîmes les riches et fertiles plaines de Matara. De belles rizières et des plantations de *penguiri*, espèce d'herbe dont on extrait une huile odoriférante, bordent la route, puis, à mesure qu'on approche de la mer, les cocotiers et les bananiers deviennent plus nombreux.

Hélas ! qu'il est triste de penser que ce grand et beau pays est encore entièrement bouddhiste et que la plupart de ses habitants n'ont jamais vu aucun missionnaire catholique ! Sur mon passage, ces pauvres gens s'arrêtaient stupéfaits, les enfants prenaient la fuite à mon approche, croyant probablement à quelque *iakâ* (diable), venu pour les emporter. Après deux jours de marche, le mardi soir 30 août, j'arrivais à la jolie petite ville de Matara, située sur le bord de la mer à l'embouchure du Nil-Ganga (fleuve bleu). Le lendemain même, je commençai la neuvaine préparatoire à la fête de la Nativité. L'assistance des chrétiens à la messe du matin, aux prières et au sermon du soir, laissa d'abord beaucoup à désirer ; mais le nombre augmenta peu à peu et, vers la fin de la neuvaine, non seulement tous les catholiques étaient présents, mais les protestants et les bouddhistes remplissaient les *vérandahs* de l'église ; les uns attirés par pure curiosité, plusieurs autres par un vrai désir de s'instruire. Malheureusement, l'état de cette chrétienté si longtemps négligée est déplorable ; plusieurs familles ne sont chrétiennes que de nom ; d'autres, dont la conversion était mal affermie, sont retournées au bouddhisme ou devenues protestantes.

Ici, il y a beaucoup de descendants de hollandais qui, tous, professent la religion protestante ; mais, loin d'avoir aucune aversion pour la religion catholique, ils l'estiment et respectent ses ministres. Plusieurs d'entre eux sont allés jusqu'à m'exprimer le désir de voir un missionnaire catholique de résidence à Matara et je ne serais pas du tout étonné d'apprendre du missionnaire que vous chargerez de cette mission que plusieurs conversions de protestants ont récompensé ses efforts. Les catholiques ne manqueront pas non plus de profiter du bienfait que vous leur préparez.

\* \*

Le 19 septembre, je me mis en route pour Hambantota à une distance de 28 milles à l'est. A partir de Tangalle, la contrée change d'aspect ; ce n'est plus la riche plaine de Matara, ni les belles et pittoresques montagnes du Morowak-Koralé, c'est la plaine nue, inculte, aride et sablonneuse, pas d'eau, pas d'arbres, pas de verdure, pas d'habitations ; en un mot, le désert, le Bintenna, comme

les singhalais l'appellent. La chaleur est très intense, et l'eau saumâtre et fiévreuse des marais est la seule avec laquelle le voyageur puisse étancher sa soif. J'arrivai à Hambantota à une heure avancée de la nuit et restai jusqu'au matin chez M. Canjemanaden, le *Shroff Mudeliar* du district d'Hambantota et le principal catholique de cette chrétienté.

La ville se compose d'un amas de petites maisons très basses et de bien pauvre apparence ; pas un seul arbre dans toute la ville, ni dans les alentours. La chaleur est intense, et n'était une forte brise qui souffle continuellement de la mer, le séjour à *Hambantota* serait impossible. La petite église catholique est bien solidement bâtie en pierres de corail, mais malheureusement, encore inachevée. Faute de maison, le missionnaire fait sa résidence dans l'église. A Hambantota, il n'y a qu'une seule famille catholique de résidence fixe ; les autres, au nombre de cinq, sont celles des employés du gouvernement : elles ne sont là que temporairement, et toutes aspirent à quitter au plus tôt, une résidence qu'elles regardent comme un purgatoire. Ici, il n'y a guère d'espoir de conversions, presque tous les habitants sont Malais et par conséquent mahométans. C'est parmi les nombreux prisonniers que le gouvernement emploie dans ses immenses salines que l'on peut faire quelque bien. J'y trouvai quatorze catholiques auxquels j'ajoutai un quinzième par le saint baptême. Ayant mes entrées libres à la prison, je pus les instruire, les confesser et leur dire la sainte Messe.

Cependant, j'appris qu'il y avait à Liangahaëla, à dix-huit milles dans l'intérieur, dans le Bintenna, une division de *pionniers*, employés aux travaux d'irrigation et parmi eux plusieurs catholiques bien désireux de voir un prêtre.

Je m'y rendis et je rencontrai une cinquantaine de pionniers catholiques, commandés par un sergent-major, qui est lui-même bon catholique. Grande fut ma joie, lorsqu'ils me conduisirent à la petite chapelle provisoire, qu'ils ont bâtie eux-mêmes, sous la direction du sergent-major et surtout lorsque j'appris que là on récite le chapelet et les prières quotidiennes en commun et que chaque dimanche tout le monde assiste aux prières de la messe. En effet, comment ne pas se réjouir en pensant que le Seigneur est loué et adoré au fond du Bintenna, dans ce pays inhospitalier et désert, dans une modeste chapelle dont on n'avait encore jamais entendu parler ? Là, dis-je, loin du prêtre et de tout secours religieux, séparée du monde entier, vouée à toutes les privations, se livrant aux plus rudes travaux, une petite colonie de fidèles fait retentir le désert des louanges du Créateur et offre aux regards des anges le spectacle de toutes les vertus.

J'avais accompli ma mission, il ne me restait plus qu'à regagner Rakwana. J'y demeurai six jours, puis je revins à Ratpunara, après environ deux mois d'absence.



## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Les évêques de la province ecclésiastique de Milwaukee (Etats-Unis), réunis en synode, avaient demandé au Saint-Siège l'érection d'un nouvel archevêché dans cette région, en élevant à la dignité d'archidiocèse le diocèse de Saint-Paul. La Sacrée Congrégation de la Propagande examina, approuva et soumit à Sa Sainteté la demande des prélats américains. Le Saint-Père a daigné ordonner l'érection de cette nouvelle province ecclésiastique de Saint-Paul et lui a assigné pour Eglises pro-suffragantes les deux vicariats apostoliques du Dakota et du Minnesota septentrional détachés de la province de Milwaukee, laquelle aura pour suffragants, les diocèses de La Crosse, de Green-Bay et de Marquette. Mgr Ireland, évêque de Saint-Paul, a été nommé archevêque.

— Au mois de novembre 1886, Mgr Seghers, archevêque de Vancouver, frappé par une main homicide, passait à une vie meilleure. La Propagande a fait choix, pour succéder à l'héroïque et regretté prélat, de M. Lemmens, prêtre hollandais, ancien élève du collège américain de Louvain, missionnaire dans l'île de Vancouver. Sa Sainteté a approuvé ce choix et a nommé M. Lemmens, évêque de Vancouver.

— Par suite de la mort de Mgr Dordillon, vicaire apostolique des îles Marquises, survenue le 11 janvier dernier, la Propagande a transmis les pouvoirs nécessaires pour l'administration de la mission au R. P. Fulgence-Auguste Pouet, de la Congrégation de Picpus, ancien vicaire général de Mgr Dordillon.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI  
EN 1887.

Les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont été en 1887 de 6.462.276 fr. 04. En 1886, elles s'étaient élevées à 6.649.952 fr. 12. Il y a donc cette année une diminution de 187.676 fr. 08.

Hâtons-nous de le dire : des sommes assez importantes, qui nous sont parvenues après la clôture de nos comptes et qui seront portées sur l'exercice de 1888, atténueraient la différence.

Une diminution, quelque légère qu'elle soit, est toujours triste à constater. Cependant si, étudiant l'état actuel de l'Europe, nous réfléchissons soit à la crise qui pèse sur l'industrie et l'agriculture, soit à la multitude d'œuvres de préservation sociale et de charité qui s'imposent à la sollicitude des catholiques, notre premier devoir est encore de rendre grâces à Dieu dont la Providence a maintenu la légitime popularité de notre Œuvre. Mais quand, d'autre part, nous voyons tant de contrées nouvelles s'ouvrir à l'Evangile, tant de peuples hier encore inconnus appeler à grands cris des missionnaires ; quand, sous l'action bienfaisante de la Papauté, s'établissent presque chaque jour des vicariats apostoliques, ne devons-nous pas adresser à

nos associés un appel pressant, leur montrer la moisson qui blanchit et les ouvriers arrêtés, faute de ressources, au milieu du sillon ?

Cependant, nous osons le dire, une espérance, qui est pour nous une certitude, tempère notre tristesse : le jubilé sacerdotal de Léon XIII, qui se poursuit dans la gloire, répandra sur nos missions les plus pauvres une rosée bienfaisante : que de missionnaires auront la joie de recevoir de la main du Père et du Pontife suprême ce que nous serons forcés de retrancher à leur viatique déjà si modeste ! Puis, l'élan imprimé à la charité catholique ne s'arrêtera pas à l'année jubilaire ; il se tournera vers notre Œuvre recommandée si vivement et si fréquemment à l'attention des fidèles par S. S. Léon XIII, et nos associés s'empresseront de multiplier nos dizaines, de stimuler autour d'eux la charité en notre faveur, sûrs en agissant ainsi de réjouir le cœur du Saint-Père.

Un autre consolation pour nous, en parcourant la liste des sommes adressées à l'Œuvre en 1887, c'est de voir un désir si ardemment exprimé commencer à se réaliser. Les Etats-Unis d'Amérique ont entendu notre appel, le Concile de Baltimore porte ses fruits et des diocèses de la grande République qui jusque alors n'avaient pas correspondu avec nous, nous ont envoyé leurs offrandes. Il n'est pas loin le jour où l'Amérique occupera sur le Livre d'or des missions une place digne de sa gloire et de ses richesses.

Qu'ils soient remerciés aussi tous les diocèses du monde qui ont vu augmenter leurs recettes ; qu'ils soient bénis tous nos coopérateurs dont les efforts généreux assurent la vitalité de notre Œuvre. Mais qu'ils agrandissent encore leur zèle, qu'ils *sonnent de la trompette en Israël*, comme le disait avec l'Ecriture Sainte le pape Grégoire XVI à nos premiers associés : il s'agit de la gloire de Dieu et de la grande cause de la civilisation chrétienne.

	1886	1887
France .....	4.355.658 77	4.073.250 80
Alsace et Lorraine.....	286.907 10	286.285 57
Allemagne.....	409.271 08	404.377 22
Autriche.....	88.403 32	74.431 68
Hongrie.....	3.952 17	4.745 24
Belgique.....	358.767 50	375.839 81
Espagne.....	97.522 92	93.665 50
Iles-Britanniques.....	166.319 80	219.010 45
Italie.....	382.214 70	342.919 83
Levant.....	46.957 »	20.829 30
Pays-Bas.....	112.251 70	110.075 59
Portugal.....	47.349 68	45.101 40
Bulgarie et Roumanie.....	500 »	700 »
Russie et Pologne.....	525 38	291 53
Suisse.....	77.139 41	83.866 10
Contrées du Nord.....	847 »	594 »
Asie.....	8.406 71	7.873 75
Afrique.....	35.373 18	24.715 83
Amérique du Nord.....	100.928 50	240.548 08
— centrale.....	566 40	150 »
— du Sud.....	55.569 87	39.423 83
Océanie.....	14.519 85	13.580 55
	<u>6.649.952 12</u>	<u>6.462.276 04</u>



## INFORMATIONS DIVERSES

**Hindoustan.** — Le directeur général des postes de Bombay a fait publier, sous la date du 7 mai 1888, l'avis suivant que nous communiquons le R. P. Tissot, supérieur général des missionnaires Salésiens d'Annecy :

« Les envois postaux à destination de l'Inde, sont triés et classés à bord des steamers entre Suez et Bombay. Or, chaque semaine, un nombre considérable de journaux et d'expéditions de librairie sont trouvés sans bande d'adresse, ni enveloppe et doivent être consignés au *Dead Letter office* (bureau des lettres mortes) de Bombay.

« Cet inconvénient provient surtout du peu de résistance du papier employé pour les enveloppes ou du manque de soin dans la confection des paquets de journaux ou de livres. Les imprimeurs

més glissent hors de leurs chemises et il devient impossible de reconnaître à quel paquet appartiennent les couvertures perdues. Parfois aussi, les enveloppes sont tout en lambeaux.

« Tous les mois deux cents ou trois cents journaux arrivent au *Dead Letter Office* de Bombay sans adresses, et, au mois de décembre dernier, des quantités de cartes de visite ont été trouvées sans enveloppes parmi les paquets d'imprimés.

« Il convient donc d'appeler sur ce sujet l'attention des personnes qui ont à envoyer des journaux ou des livres par les steamers de l'Orient, afin qu'elles comprennent la nécessité de faire les paquets soigneusement pour le transit indien.

« A.-U. FANSHAW, *postmaster général, Bombay.* »

**Kiang-nan (Chine).** — On nous communique l'extrait suivant d'une lettre de Mgr V. Garnier, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Kiang-nan :



COLOMBO (Ceylan). — RATNAPURA ; d'après une photographie du R. P. Boulic, Oblat de Marie-Immaculée (voir page 217).

« Nous nous attendons à la destruction peut-être complète des chrétientés de Vu-ho, du Hia-ho, du Kao-yeu et peut-être du Hloai-ngan. Il se peut même que les digues du canal impérial soient emportées, et alors nos chrétientés de Hai-men même seraient en très grand danger. Je crois qu'on n'aura rien fait de sérieux pour réparer les digues du Hloang-ho, avant la saison des pluies, cette année (mai-juin), et que ses flots auront libre cours dans nos deux provinces. En attendant, la brèche s'agrandit en largeur et profondeur et Dieu sait ce qui se passera à la fonte des neiges et à la saison des pluies. Que le bon Dieu nous garde et ait pitié de tant de malheureux ! »

**Hou-pé oriental (Chine).** — Mgr Carlassare, des Mineurs Observantins, évêque titulaire de Madaure, vicaire apostolique du Hou-pé oriental, écrit de Ou-tehang-fou à MM. les directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Au mois de septembre dernier, je vous écrivais qu'une inondation extraordinaire avait réduit à la misère une grande partie de la population de ce vicariat. A l'inondation a succédé une sécheresse continue de cinq mois, qui a causé la misère là où l'on aurait pu, sans ce fléau, vivre de la récolte de l'automne. Espérant en la Providence, j'ai envoyé des secours à tous les missionnaires qui s'adressaient à moi et me demandaient de sauver les chrétiens d'une mort imminente. Nous avons ainsi assisté plusieurs centaines de familles et nous en assistons encore ici un certain nombre qui sont venues de la campagne se réfugier dans la capitale.

« En présence de la terrible épreuve qui désole notre vicariat, je vous prie de nous envoyer le plus de secours possible, afin que nous ne soyons pas forcés de nous charger de dettes, au grand détriment de nos œuvres. »



**Chan-si (Chine).** — Un missionnaire italien, le R. P. François-Marie, de Montereio, écrit de Tai-iuen-fou, le 18 janvier 1888, au R. P. Marie de Brest, procureur des missions franciscaines :

« J'espère que vous aurez reçu ma dernière lettre datée de Pékin dans le courant de l'automne dernier. Je m'étais transporté à la capitale pour obtenir, par l'entremise de la légation française, justice du gouvernement chinois contre l'examineur général de notre province, qui voulait exclure des examens publics nos jeunes chrétiens. Maintenant que l'affaire est terminée, je crois bon de vous en donner une courte relation, à la gloire de votre grande nation sans laquelle nous n'eussions rien obtenu.

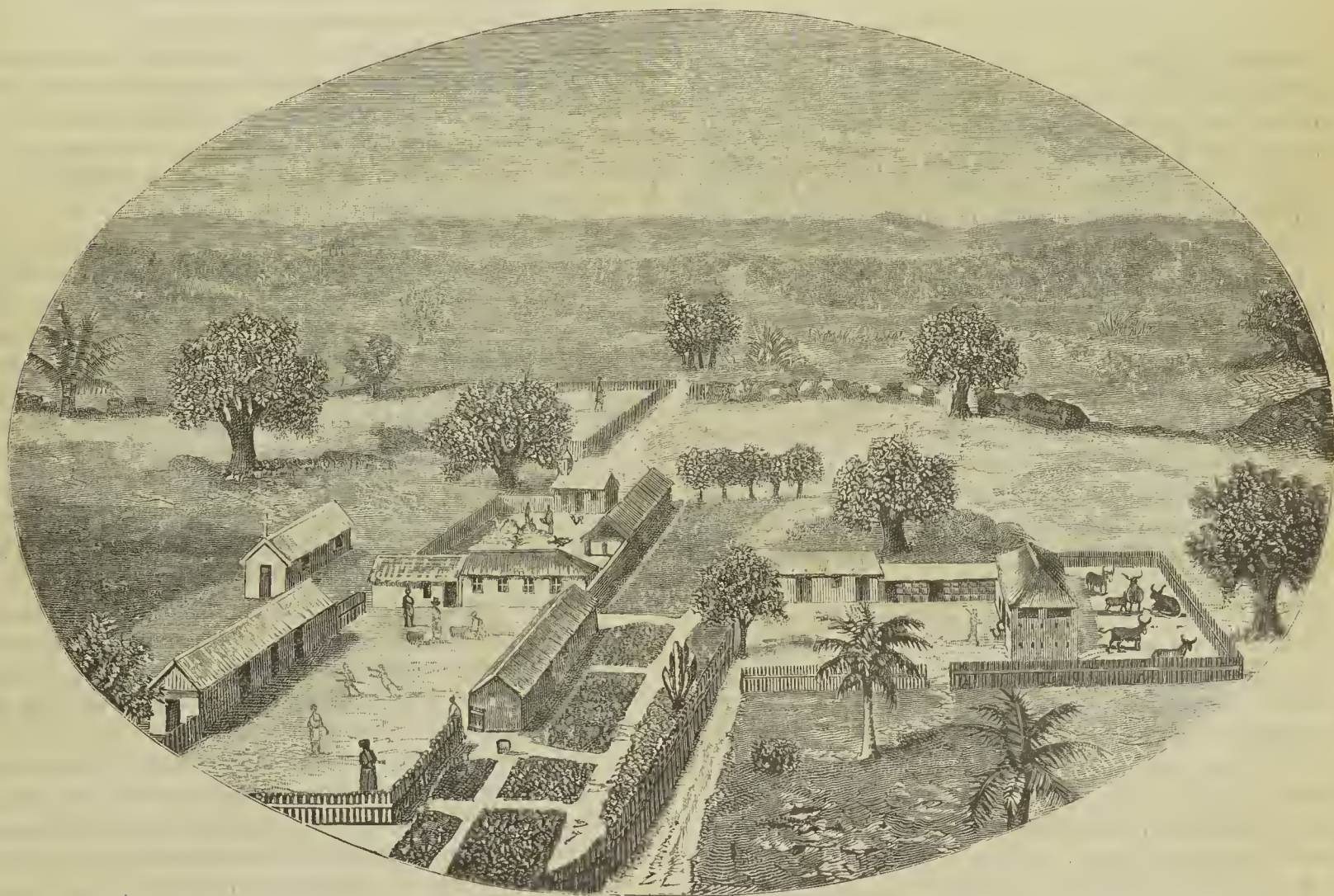
« A peine arrivé à Pékin, je me présentai à la légation française ; mais le ministre plénipotentiaire était absent et je fus reçu avec beaucoup de courtoisie, par M. Souhart, alors chargé d'affaires. Ce digne représentant de la France m'écouta avec grande bienveillance et me promit aide et protection. De fait,

il écrivit aussitôt à ce sujet au gouvernement chinois, lequel répondit qu'il demandait du temps pour prendre des informations.

« Invité par son gouvernement à fournir des explications, l'examineur chercha à donner le change en fournissant mille raisons frivoles comme celle-ci : « Qu'il agissait dans les meilleures intentions et dans le but d'éviter que, parmi les chrétiens, ne se glissent des gens tarés, etc., etc. »

« Le gouvernement accueillit ces excuses et, le 12 novembre, écrivit à M. Souhart, en le priant d'assurer l'évêque du Chan-si de la pureté des intentions de l'examineur qui, dans cette circonstance, n'avait commis aucun acte d'hostilité et aux dispositions duquel il fallait s'en tenir.

« Sur ces entrefaites arriva, le 13 novembre à Pékin, le nouveau ministre, M. Lemaire, que je connaissais depuis 30 ans. J'allai donc lui faire une visite. M. le Ministre me reçut de la manière la plus aimable et je lui exposai la situation. Il me pro-



Chapelle.

École.

Fort de la mission.

CUNÈNE. — VUE GÉNÉRALE DE LA MISSION DE HUMBÉ ; d'après un dessin du R. P. Wunenberger, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie (voir page 224).

mit de s'occuper sans retard de cette affaire et me donna le meilleur espoir de succès.

« Peu de temps après, en effet, M. Lemaire écrivit au gouvernement chinois et lui fit observer que la manière d'agir de l'examineur du Chan-si n'était ni juste, ni convenable ; que puisqu'on ne demandait à personne de justifier de sa religion, on ne devait pas l'exiger davantage des chrétiens, ni les forcer à souscrire des attestations que ne réclamaient point les lois de l'Empire ; qu'en conséquence, il priait le gouvernement de rappeler à l'ordre l'examineur et de lui ordonner de traiter tous les candidats également et sans distinction.

« Le gouvernement répondit, à la date du 13 décembre, que déjà il avait expédié des ordres à l'examineur général du Chan-si, lui prescrivant de traiter tout le monde avec la plus grande équité et sans aucune distinction.

« Cette réponse est décisive. Grâces en soient rendues à Dieu et à votre grande France ! »

**Madagascar.** — Les journaux de Madagascar apportent des détails navrants sur l'ouragan qui s'est abattu le 25 février dernier sur Tamatave, causant sur terre et sur mer un véritable désastre. La *Vérité*, journal de l'île de la Réunion, dit notamment :

« Le ville est saccagée, détruite, les toitures emportées au loin, les arbres tordus et abattus ; le spectacle est navrant. Le vent venait de terre et poussait contre le grand récif qui ferme la rade au nord ; tous les navires y ont été jetés, sans exception, et sont venus se briser contre cette barrière. Beaucoup de maisons ont été abattues et nombre de pauvres indigènes couchent sans abri. »



## LA MISSION &amp; LE ROYAUME DE CUNÈNE

## SUR LES BORDS DU CUNÈNE

Par le R. P. Charles WUNENBERGER, missionnaire de la  
Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur-de-Marie.

Nos lecteurs savent que la mission du Cunène qui faisait partie de la préfecture apostolique de la Cimbébasie est devenue depuis peu une mission distincte. Les excellentes dispositions de la population indigène font espérer que de magnifiques résultats y récompenseront bientôt le zèle des ouvriers évangéliques.

## I

## NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Humbé (1) est situé sur la rive droite du Cunène, au milieu d'un plateau d'environ 1,400 mètres d'altitude. Tout ce pays fait partie de la vaste colonie portugaise d'Angola, et forme un des *concelho* ou cantons du district de Mossamédès. Sa population, de 120,000 habitants à peu près, serrée dans un étroit espace de quinze lieues sur huit, donne quarante habitants par kilomètre carré.

La forteresse du même nom, chef-lieu de cette circonscription, est par 16°, 42' latitude sud, et par 15°, 24' longitude est, méridien de Greenwich. Elle est assise sur une petite élévation à peu près au centre du pays, et sur la rive gauche de l'importante rivière du Caculovar (2).

La déclinaison de l'aiguille aimantée est de 22°, 30' ouest.

Le fleuve Cunène, pendant la saison sèche, peut mesurer cent vingt mètres dans sa moindre largeur. Au sortir des terres de Humbé, il perd peu à peu ses eaux, en sorte que, pendant l'été et l'automne, son lit reste à sec dix lieues avant son embouchure. Plusieurs tentatives ont été faites pour l'explorer, mais toujours sans succès. Un Français, M. Lorient, y a laissé sa vie, massacré qu'il fut par les gens de sa caravane. Plusieurs cataractes à une dizaine de lieues d'Humbé, sont, au dire des indigènes, d'un grandiose admirable. Un missionnaire protestant, qui a visité la rive droite à une vingtaine de lieues en aval, trouve ce pays un paradis terrestre ; il compte y établir un sanitarium pour ses collègues du Damaraland et de l'Ondonga, au lieu de leur faire faire un voyage coûteux en Europe.

Le pays de Humbé, selon l'usage de l'Afrique australe, est isolé de ses voisins par d'immenses terrains vagues, servant de pâturages aux troupeaux. Ainsi, au nord, il se trouve à une petite journée de marche de Camba ; au nord-ouest, à deux du Gambos ; à l'est à une journée des Quambi, Kamatui et Quanyama. Il n'y a que du côté ouest, qu'il est

(1) Les noms de la plupart des tribus africaines ont une signification qui exprime le caractère général d'un peuple ou le souvenir d'un haut fait. Ainsi Quanyama veut dire lion, Quipongo, loup, etc. De même, le mot Humbé, que les indigènes prononcent (*Houmbi*), signifie soleil.

D'après des traditions consignées dans les livres de plusieurs voyageurs, le royaume d'Humbé étendait sa domination ou du moins poussait ses excursions militaires jusqu'au nord du fleuve Zaïre ou Congo et jusqu'au Mozambique. C'est là sans doute ce qui lui a fait donner ce nom de royaume du soleil.

(2) Le royaume de Humbé qui, il y a une vingtaine d'années, avait été conquis par les Portugais, puis abandonné, a été de nouveau occupé par eux à la suite de l'exploration faite en 1880 par M. Erickson et le R. P. Duparquet et dont on a lu le récit dans les *Missions catholiques* (1881).

à peu près lié avec le Donguena, probablement parce que ces deux tribus sont de même race, et peut-être aussi parce qu'autrefois elles ont eu un même souverain.

On voit que les tribus d'Afrique cherchent l'isolement pour n'être pas exposées aux coups de mains, par trop faciles, des voisins.

## II

## ORIGINE DE LA MISSION.

Les plus anciens Pères de l'Eglise ont remarqué que, lorsqu'un peuple vient à mépriser les apôtres de l'Evangile, Dieu lui retire le flambeau de la foi et de la civilisation pour le transmettre à un autre. C'est cette conduite de Dieu qui a valu aux noirs de Humbé, le bonheur d'avoir au milieu d'eux des missionnaires catholiques.

Fidèles à leur tactique, à la fois mensongère et haineuse, les ministres protestants, vexés des succès de notre mission d'Omaruru, dans le Damaraland, excitèrent les gens de ce pays contre nos Pères et les en firent chasser. C'était en 1881. Nos confrères se retirèrent alors à Walfishbay, en attendant une décision de leur supérieur.

Or, en ce même temps, et sans qu'il sût rien de nos épreuves, le gouverneur de Mossamédès, M. José Bento Ferreira d'Almeida, faisait providentiellement appel au R. P. Duparquet, préfet apostolique de la Cimbébasie, afin d'obtenir des missionnaires pour son district. La demande fut accueillie avec bonheur, et tout aussitôt les Pères expulsés furent appelés à Humbé, où ils arrivèrent en juin de l'année suivante (1882). Ils furent suivis par un certain nombre de familles, qui leur avaient confié leurs enfants, et qui voulaient échapper, elles aussi, aux vexations de ces ministres fanatiques. Ce sont ces familles qui formèrent le premier noyau de la nouvelle mission.

Mgr Dom José Sebastiao Netto, alors évêque de Loanda, actuellement cardinal patriarche de Lisbonne, fut heureux de recueillir des confesseurs de la foi. Il leur donna à évangéliser le canton de Humbé (1), sous la dépendance de la mission centrale de Huilla.

La mission se composait alors de deux Pères, de trois Frères coadjuteurs et d'une trentaine d'enfants des deux sexes. Le R. Père Préfet l'établit aux environs de la forteresse portugaise, dans les maisons et dépendances achetées d'un négociant du lieu, M. Francisco d'Almeida. Une école s'ouvrit immédiatement, et l'on s'occupa activement de la construction d'une chapelle. L'infortuné capitaine Clément d'Andrada (2), alors chef du canton, y contribua grandement par le bienveillant concours de ses employés ; et bientôt, on y célébra solennellement les offices divins, sous la garde d'honneur des soldats, qui nous furent envoyés régulièrement tous les dimanches et fêtes. Divers voyageurs (3), anglais, allemands, portugais, qui y assistèrent, se sentirent vivement émus par les chants pieux de nos

(1) La province d'Angola, sous la direction d'un gouverneur général, est divisée en trois districts : Loanda, Benguella, Mossamédès, qui se divisent à leur tour chacun en plusieurs cantons.

(2) Ce digne soldat, modèle de patriotisme, a été massacré par les indigènes de la manière la plus barbare dans la guerre de 1885.

(3) MM. Jonhston, Benett, Dr Hopfner, Dr Hehntz, Lord Mayo, Capello et Ivens. Lord Mayo, ayant été attaqué par la fièvre, a tenu à se faire soigner à la mission ; et en reconnaissance, il lui a laissé deux barques pliantes, de la valeur de plus de 1,000 francs.



petits nègres ; l'un de ces voyageurs, qui était protestant, avoua que jamais les chants de sa religion ne l'avaient aussi fortement touché.

### III

#### DISPOSITIONS DES HABITANTS A L'ÉGARD DE LA MISSION.

La plupart de nos enfants, victimes des guerres que se font incessamment entre elles les diverses peuplades, ont été rachetés par nous de l'esclavage, où ils avaient été réduits. Malheureusement d'ici à longtemps il sera difficile d'attirer à l'école les petits garçons du pays. La profession de pasteur étant ici la plus noble, le jeune enfant est à peine capable de marcher, que son père lui fabrique un arc et des flèches, et l'emmène avec lui aux pâturages, quelquefois à plus de douze lieues de distance. Le Noir, d'ailleurs, ne comprend pas encore le prix de l'instruction. Il n'attache d'intérêt qu'à ce qui lui rapporte un profit matériel et immédiat, et lui crève les yeux en quelque sorte par une utilité palpable.

Il y a plus à espérer du côté des filles (1), qui ne s'éloignent jamais du village, car leur éducation incombe à la mère de famille, gardienne assidue de la maison. Là elles s'initient aux offices et attributions de la femme Omukumbi (2). A celle-ci la culture des champs, la fabrication de la farine, la cuisine, l'entretien du ménage et de la basse-cour ; tandis qu'à l'homme sont réservées l'éducation et la conduite des troupeaux, la construction des cabanes et des enclos, et tout particulièrement, en sa qualité de guerrier, la défense de la patrie.

C'est donc par les filles qu'il convient de commencer la civilisation religieuse du pays ; mais ce sera plus spécialement la tâche de bonnes Religieuses, si habiles à former des mères de familles chrétiennes.

Les habitants, malgré leur indifférence en matière de religion, se sentaient attirés par nos cérémonies. La curiosité et l'amour du nouveau l'étaient sans doute pour beaucoup ; j'aime à croire pourtant qu'un rayon d'en-haut avait commencé à toucher les cœurs, car plusieurs fois je surpris sur leurs lèvres le chant de nos cantiques. Également désireux de connaître ce que nous enseignions à nos enfants, ils assiégeaient les fenêtres de l'école, sans prendre garde qu'ils dérangent le cours régulier des leçons.

Le noir est un grand enfant toujours aussi prêt à recevoir qu'il est dur à la détente quand il s'agit de donner.

A ses yeux, le blanc est un homme puissant et riche, qu'il regarde comme un protecteur, ayant mission de répandre autour de lui des largesses. Quand il donne, il s'imagine qu'il ne donne pas suffisamment et selon son devoir.

De tous les habitants, le *Sobba* (1) était peut-être le seul qui ne fût pas favorable à la mission, mais il dissimulait ses sentiments. On a su qu'il avait dissuadé les maciénés *monenés* ou chefs, d'envoyer leurs enfants à l'école. Un jour même, ayant appris qu'un enfant de sang royal, animé d'un grand désir de s'instruire, nous était venu à l'insu de sa mère, il donna ordre d'aller le reprendre. Celui-ci s'était

caché et avait échappé aux recherches. Je dus cependant, le lendemain, le faire retourner dans sa famille, parce que l'affaire allait se compliquer ; ce ne fut pas toutefois sans lui faire comprendre qu'il pourrait nous revenir, dès qu'il jouirait de sa liberté.

..

Les enfants, une fois instruits et accoutumés à la mission, la considèrent comme leur propre famille. Ils nous donnent des preuves non équivoques de leur attachement par l'intérêt qu'ils portent à tout ce qui nous touche ; leur conduite et leur piété ne laissent d'ailleurs rien à désirer.

Lors de la fondation, en 1884, des missions du Quanyama et des Amboellas, les plus âgés de ces enfants furent partagés entre ces deux œuvres, en qualité d'aides, de catéchistes et d'interprètes. Au témoignage des Pères, ils rendirent de vrais services. Quand, l'année suivante, les Pères et Frères du Quanyama furent massacrés, ceux d'entre eux qui purent se sauver revinrent à Humbé, frapper à notre porte comme à la maison paternelle, et cela à travers mille obstacles, ayant à franchir un désert d'une vingtaine de lieues.

A part trois heures de classe, l'occupation journalière des enfants de la mission est l'agriculture, qui consiste en plantations de maïs, sorgho, haricots, et dans le soin d'un jardin potager. Leur intelligence ne le cède en rien à celle des enfants d'Europe. Ils semblent même avoir beaucoup d'aptitudes pour les arts et métiers, à en juger par leurs jeux. Leur occupation favorite dans les récréations, c'est de façonner, avec de l'argile, les uns, comme les pasteurs, des bœufs et des vaches libres ou bien attelés à des voitures avec roues à rayons ; les autres, les guerriers, font des bonhommes qu'ils rangent en bataille pour imiter deux tribus dans l'action du combat. De là dans leur pose une animation extraordinaire qui réjouit leurs maîtres.

C'est avec leur aide que nous sommes parvenus à creuser dans le roc vif, le premier puits du pays. Il est parfaitement rond et mesure neuf mètres. Les indigènes, ne pouvant s'imaginer qu'on pût jamais faire sortir l'eau du cœur d'un rocher, la nommèrent *l'eau du miracle* (*teitiço*). N'eussent-ils fait que ce seul travail, nos enfants auraient déjà rendu un immense bienfait aux habitants d'Humbé. Ce puits a, en effet, épargné bien des vies pendant la guerre. La rivière où l'on s'approvisionne en temps ordinaire, se trouve à plus d'un kilomètre dans la forêt ; notre eau était donc la seule ressource dont on pût alors disposer pour les besoins des ménages et des troupeaux. Vraie eau de miracle encore, pour un pays si fertile en maladies, aux diathèses uriques ; car elle est parfaitement claire, alcalino-sodique gazeuse, tandis que celle de la rivière *Caculovar* est blanche comme du lait, et, de plus, chargée d'une prodigieuse quantité de substances organiques, source de maladies infectieuses. C'est la seule rivière, sur un parcours de près de quatre-vingts lieues, et elle reçoit toutes les déjections des animaux qui vont s'y abreuver.

(A suivre).

(1) Sur le nombre des naissances, les deux tiers sont du sexe féminin.

(2) Le singulier du nom des habitants d'Humbé est Omukumbi et le pluriel Ovakumbi.

(1) *Sabba* ou *Sova* est le nom donné aux rois indigènes de ces pays.



## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

NOTICE DE M. ARMAND DAVID

De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine  
membre correspondant de l'Institut.

(Suite 1)

### II

Quand plus tard, à la suite de l'expédition franco-anglaise, la liberté de conscience fut accordée aux chrétiens et que le séjour des missionnaires dans l'empire fut autorisé par les traités, les conditions se trouvèrent être tout autres que du temps des glorieux empereurs *Kang-hi* et *Kien-long*. Désormais il ne pouvait plus être question de reprendre à la Cour impériale le fil des traditions scientifiques des anciens Pères de Pékin. Car, d'un côté, la Chine s'était mise en rapports avec le reste du monde, et elle n'avait plus besoin, ni envie, de recourir aux prêtres catholiques pour se procurer des savants et des artistes pour son service. Et, d'autre part, les chrétiens et leurs chefs spirituels jouissant maintenant d'une situation légale, ceux-ci n'avaient aucun motif d'employer leur temps et leur activité ailleurs qu'au saint ministère. Il y en a qui ajoutent une autre raison ; c'est que nos diplomates européens ne verraient pas de bon œil que les missionnaires pussent acquérir une influence officielle quelconque en occupant des places rétribuées par le gouvernement impérial.

Toutefois, les Pères Jésuites, rétablis et revenus en Chine, ne crurent pas pouvoir se dispenser complètement de travailler encore aux sciences et d'imiter leurs illustres devanciers de Pékin, selon que le comportaient les conditions nouvelles. C'est ainsi que, dans leur collège de *Zikawei*, près de Changhai, ils ont réussi à fonder un très important observatoire de météorologie, d'où le P. Dechevrens communique régulièrement ses observations et ses intéressantes notes aux physiciens du monde entier. Là les autres sciences aussi sont l'objet d'une particulière attention des Pères ; l'histoire naturelle, notamment, doit déjà beaucoup aux travaux persévérants du P. Heude, qui a publié des ouvrages très appréciés sur les *Mollusques fluviatiles et terrestres* de la Chine centrale, ainsi que sur les *Cerfs* et sur les *Tortues* de cet empire. Ce savant est secondé dans ses travaux par l'habile dessinateur, le P. Rhatouis, qui fait les belles illustrations accompagnant ces publications, dont une partie est imprimée dans leur propre établissement chinois.

Sur d'autres points de la Chine et jusque dans les parties les plus reculées, nous voyons d'autres courageux missionnaires consacrer une partie de leurs loisirs à former et à transmettre à nos musées des collections de plantes et d'animaux. C'est ainsi que, au *Kouy-tchéou*, l'abbé Perny, des Missions Etrangères, secondé par ses confrères,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 4 mai.

M. Mihière et M. Faurie, a rassemblé un herbier fort intéressant, dont il a fait don au jardin des Plantes avec d'autres objets de valeur. C'est lui encore qui a introduit en France le grand *ver à soie* qui porte son nom (*Attacus Pernyi*), et qu'on élève déjà en plein air sur les chênes de notre région tempérée. On sait que, depuis son retour des missions, l'abbé Perny a publié, outre sa grammaire et son vocabulaire chinois, des écrits considérables sur les productions de l'Extrême-Orient.

Du Thibet, Mgr Chauveau et son successeur, Mgr Biet, et surtout M. Desgodins, ont fourni aux savants beaucoup de documents précieux et plusieurs collections d'animaux qui nous donnent une idée de l'état physique de cette région impénétrable.

De leur côté, M. Furet au Japon, M. Larnaudie à Siam, M. Pourthié en Corée, M. Bon au Tonkin, et plusieurs autres, ont fait, dans leurs respectives patries d'adoption, des études de géographie et d'histoire naturelle, dont la science a pu tirer un bon parti ; et leurs collections sont venues enrichir d'une manière notable nos établissements publics et privés.

Au *Yun-nan*, M. Delavay, des Missions Etrangères aussi, emploie depuis plusieurs années tout son temps disponible à l'étude des plantes de cette province inexplorée, et, cela, avec le zèle et le succès les plus remarquables. Les herbiers qu'il a déjà envoyés au Muséum, sont les plus importants qui soient encore venus de Chine en Europe, et ils surprennent les botanistes par la grande proportion des espèces nouvelles qu'ils contiennent.

L'énumération et la description de toutes ces nouveautés, faite par M. Franchet, du Muséum, est en cours de publication et formera un gros volume in-8. C'est une grande satisfaction pour moi de me dire que j'ai été la cause providentielle de cette seconde vocation de M. Delavay, qui est une vraie fortune pour la science. Dans une rencontre fortuite à Hong-Kong, je n'eus pas de peine à démêler ses goûts et ses aptitudes au travers de sa modestie, et je parvins à le faire consentir plus tard à devenir le correspondant de notre jardin des Plantes. Aussi, les Professeurs, en témoignage de leur satisfaction pour tant de signalés services, lui ont-ils déjà fait avoir une décoration et des indemnités pécuniaires qui l'aideront à continuer ses fructueuses recherches.

Jusqu'ici, les collections de M. Delavay, formées et *légendées* avec toute l'intelligence désirable, sont parvenues à Paris en parfait état de conservation ; et leur richesse est telle que, dans le seul genre *Rhododendron*, dont on ne connaissait auparavant que quatre ou cinq représentants chinois, ses espèces nouvelles, jointes à celles que moi-même j'avais récoltées jadis à *Moupinn*, dépassent déjà le total de quarante-cinq ! De même, du genre *Primula*, on ne possédait que cette si élégante primevère de Chine ; et maintenant nos recherches à nous deux ont fait connaître plus de trente espèces nouvelles de ce groupe gracieux.

Comme ceux de Chine, les missionnaires qui évangélisent les autres pays lointains n'omettent pas de servir la science dans leurs moments de loisir. Mais, puisque nous n'avons pas ici à nous étendre longuement sur leurs travaux, nous bornerons à nommer, parmi les plus actifs, le savant



P. Montrouzier, mariste, qui a étudié avec beaucoup de succès la faune de plusieurs îles océaniques, et les PP. Duparquet, Augouard et Le Roy, du Saint-Esprit, qui ont envoyé, des deux côtes de l'Afrique, tant de choses et de renseignements intéressants.

De l'intérieur de l'Amérique aussi, nos musées et nos naturalistes ont reçu nombre d'objets plus ou moins importants, spécialement des coléoptères et des lépidoptères remarquables pour leur beauté ou pour leur rareté ; et la justice veut que, parmi ces *pourvoyeurs* les plus zélés et les plus heureux du Nouveau-Monde, nous nommions en tête MM. Sipolis, M. Gaujon et M. Dorme, lazaristes français, dont les noms sont bien connus des entomologistes.

Mais revenons en Chine et disons encore que c'est par les bons offices des missionnaires franciscains du *Chen-si* que M. Romanet du Caillaud, dont le nom n'est pas inconnu de vos lecteurs, a pu obtenir et introduire en France plusieurs espèces nouvelles de vignes, que l'on a déjà commencé à cultiver çà et là sous les noms de *Vitis Romaneti*, *Vitis Pagnuccii* et *Spinovitis Davidis*. Cette dernière espèce, que j'ai rencontrée avec les précédentes croissant à l'état sauvage parmi les montagnes centrales du *Tsin-lin*, est curieuse pour avoir ses tiges toutes hérissées d'*aiguillons* et, malgré sa saveur un peu aromatique, elle est apte à la vinification, comme je l'ai expérimenté moi-même. Aurons-nous dans ces vignes nouvelles des races capables de résister au phylloxéra ? C'est ce que l'avenir montrera.

### III

Après ces considérations sur les missionnaires anciens et les missionnaires actuels et sur les conditions respectives où se trouvent les uns et les autres à notre point de vue, et après avoir passé rapidement en revue quelques-uns d'entre ceux qui ont bien mérité de la science, le moment est venu de me mettre en scène moi-même et de raconter comment je suis devenu naturaliste, quelles ont été mes pérégrinations principales en Chine, et ce qu'il en est résulté. Car, il faut bien convenir que tout ce qui a été écrit depuis vingt-cinq ans sur mes travaux et ce que j'en ai dû dire moi-même ont fait croire au public que je me suis plus occupé de sciences naturelles que tous les autres missionnaires ensemble et que j'aurais plus fait de découvertes que tous les autres explorateurs de l'Extrême-Orient qui m'ont précédé ! L'on m'a tellement grandi sous ce rapport que, à la fin de ma troisième excursion, le russe N. Severtzow, le célèbre voyageur naturaliste de l'Asie centrale, est allé jusqu'à écrire : « Le P. Armand David est notre maître à tous en exploration scientifique. » Puis donc que, à tort ou à raison (tout est relatif ici), l'on m'a fait une réputation pareille, et que *noblesse oblige*, c'est surtout par mon propre exemple qu'il m'incombe de prouver le bien fondé de ma thèse, à savoir que les missionnaires catholiques sont très éloignés de se refuser à servir la science et la patrie, quand ils ont une bonne occasion de pouvoir le faire.

Mais, encore une fois, je prierai les lecteurs du *Bulletin des Missions* de ne pas perdre de vue que, en leur racontant une partie de mon histoire, je ne fais que répéter ici ce qui a été déjà écrit ailleurs par d'autres, et que, si j'entre

dans certains détails personnels qui n'ont qu'une connexion éloignée avec mes travaux officiels, c'est surtout afin de rectifier ce qui a été publié sur moi avec plus ou moins d'exactitude. Par exemple, croirait-on qu'on a été jusqu'à donner ma *nécrologie*, comme si je n'étais plus de ce monde, et cela en trois langues différentes ? Je dois aussi dire, comme un correctif aux éloges exagérés qui m'ont été prodigués dans certaines circonstances, que, si les savants se sont occupés de moi pendant quelques années, c'est principalement parce que j'étais alors le premier *chercheur* ayant pénétré dans l'intérieur de cette *impénétrable Chine* et que, partant, mes rapports et mes collections surtout, faites avec quelque soin et quelque connaissance de la partie, avaient tout l'intérêt et tout l'attrait de la nouveauté. C'est pour cela que l'on ne doit pas être surpris de voir que l'on m'ait fait l'honneur (très inattendu) de m'élire *correspondant de l'Institut* (Académie des sciences), quand j'étais en pleine Chine ; et que, de plus, la Société de Géographie et la Réunion des Sociétés savantes de France à la Sorbonne m'aient décerné chacune une grande médaille d'or, frappée en mon nom. De son côté aussi, le Ministre de l'instruction publique m'avait offert la croix de la Légion d'honneur, que les règlements de notre Congrégation ne m'ont pas permis d'accepter.

Pour moi, je puis bien le dire, je n'aurais même pas eu connaissance de ces témoignages d'estime pour mon *œuvre*, si, à la fin de mes voyages *commandés*, j'avais pu retourner à mes premiers travaux de missionnaire pour le reste de ma vie, et si la ruine totale de mes forces ne m'eût pas obligé à rentrer en France, moribond et ayant reçu les derniers sacrements avant l'embarquement.

(A suivre).

### A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite).

J'allais pouvoir étudier pratiquement la densité de la mer Morte. Je commençai par jeter au loin dans les flots une bouteille que j'avais apportée de Jérusalem, afin de pouvoir fournir la matière nécessaire à une analyse sérieuse, et je m'avançai dans la mer par une pente douce. Je m'élançai ensuite à la nage et plongeai un instant pour me mettre dans les conditions voulues pour avoir les croûtes prédites, puis je me dirigeai vers ma bouteille. Si l'on nage comme dans une eau ordinaire, on n'avance que fort lentement, soit sur le dos, soit sur la poitrine. Pour cette dernière manière, je n'ai pas remarqué l'inconvénient signalé par le Frère Liévin, d'après lequel les jambes s'élèvent, le buste s'enfonce et la bouche plonge forcément dans l'eau. En nageant obliquement, la bouche, il est vrai, n'est pas aussi près de l'eau, mais on n'avance pas plus vite. La meilleure manière de nager rapidement est, à mon avis, la suivante, que le hasard me fit découvrir : trouvant que la bouteille, que j'avais remplie d'eau loin du rivage, m'embarrassait au milieu de mes essais dans les différentes positions, je la vidai, la rebou-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13 20 et 27 avril.



chai et la poussai devant moi. Or, je sentis que, me tenant les bras en avant et le corps étendu après l'impulsion donnée par le coup de jarret, j'avais de plusieurs mètres sans faire aucun mouvement. Dans cette eau si pesante, il faut donc, pour aller vite, flotter le plus longtemps possible.

J'étais désireux de connaître son action sur la chair mise à vif, et, fort opportunément, m'étant écorché la main en route, je pus en faire l'expérience. J'éprouvai à la partie blessée, ainsi qu'aux yeux, une sorte de cuisson assez vive. J'ai lu quelque part que cette douleur est due à l'action désorganisatrice de l'acide sulfurique libre; mais cette assertion est inexacte : cet acide ne s'y trouve qu'à l'état de combinaison dans le sulfate de chaux dont le lac ne contient du reste qu'un millième. S'il restait encore tant soit peu d'acide libre, il se porterait immédiatement sur les divers chlorures pour s'unir aux bases qu'ils renferment, mais tout particulièrement sur le chlorure de calcium qui ne résiste pas même à un acide aussi faible que l'acide carbonique, et il s'emparerait de la chaux en mettant le chlore en liberté. L'inflammation qui se produit sur la chair vive, s'explique du reste suffisamment par l'action des sels concentrés et surtout du même chlorure de calcium, qui est un caustique énergique et par conséquent doit, même à l'état de solution, vivement irriter les tissus. Quant au goût trois fois amer que l'on trouve au liquide salin, il est dû à la présence du chlorure de magnésium qui s'y trouve dans une proportion énorme.

\* \*

De retour en France, je résolus de prier un chimiste distingué d'analyser la bouteille que j'avais rapportée. Il fallait un homme dont la science pratique incontestable ne permit aucun doute sur la valeur de ses résultats. Je m'adressai à M. Grammont.

Voici son analyse faite sur un litre d'eau :

Chlorure de sodium .....	70gr000
Chlorure de potassium.....	10 271
Chlorure de magnésium.....	114 082
Chlorure de calcium.....	32 452
Bromure de magnésium.....	8 326
Sulfate de chaux .....	0 945
	236gr076

Ce qui fixe la densité de l'eau de la mer Morte à 1,471.

Je fais observer que cette eau a été prise au mois de juin, au milieu de la saison sèche, près du rivage et enfin dans la partie nord-ouest. Ces remarques ont leur importance. Un échantillon pris à l'époque des pluies serait évidemment moins saturé; de plus, une eau rapportée par la sonde d'une profondeur de trois cents mètres aurait une densité beaucoup plus grande : là, en effet, elle est sursaturée et proche de l'état solide, le nombre de grammes par litre y est décuplé. Enfin, prise à l'endroit que j'indique, à une lieue de l'embouchure du Jourdain, l'eau peut n'être pas aussi riche en sels que si on la prenait au large. Il me paraît cependant très probable qu'elle n'en diffère aucunement, car, de l'endroit où nous avons fait halte, je distinguais parfaitement le fleuve entrer dans la mer sombre

sous la forme d'une ligne argentée, non suivant une perpendiculaire à la côte, mais en obliquant très fortement vers l'est, de sorte que le mélange des deux eaux ne s'effectue que le long de la côte orientale.

Il ne nous semble pas nécessaire de chercher à expliquer la présence de ce dépôt de sels au-dessous des puits et de la vallée primitive. Il a eu sans aucun doute un mode de formation semblable à celui des mines de Salzbourg, de Lunebourg, des bouches du Danube, de l'Algérie, du Sahara, etc. Essayons d'esquisser comment cette mine de Palestine a été transformée en lac et en lac asphaltique.

(A suivre).

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE

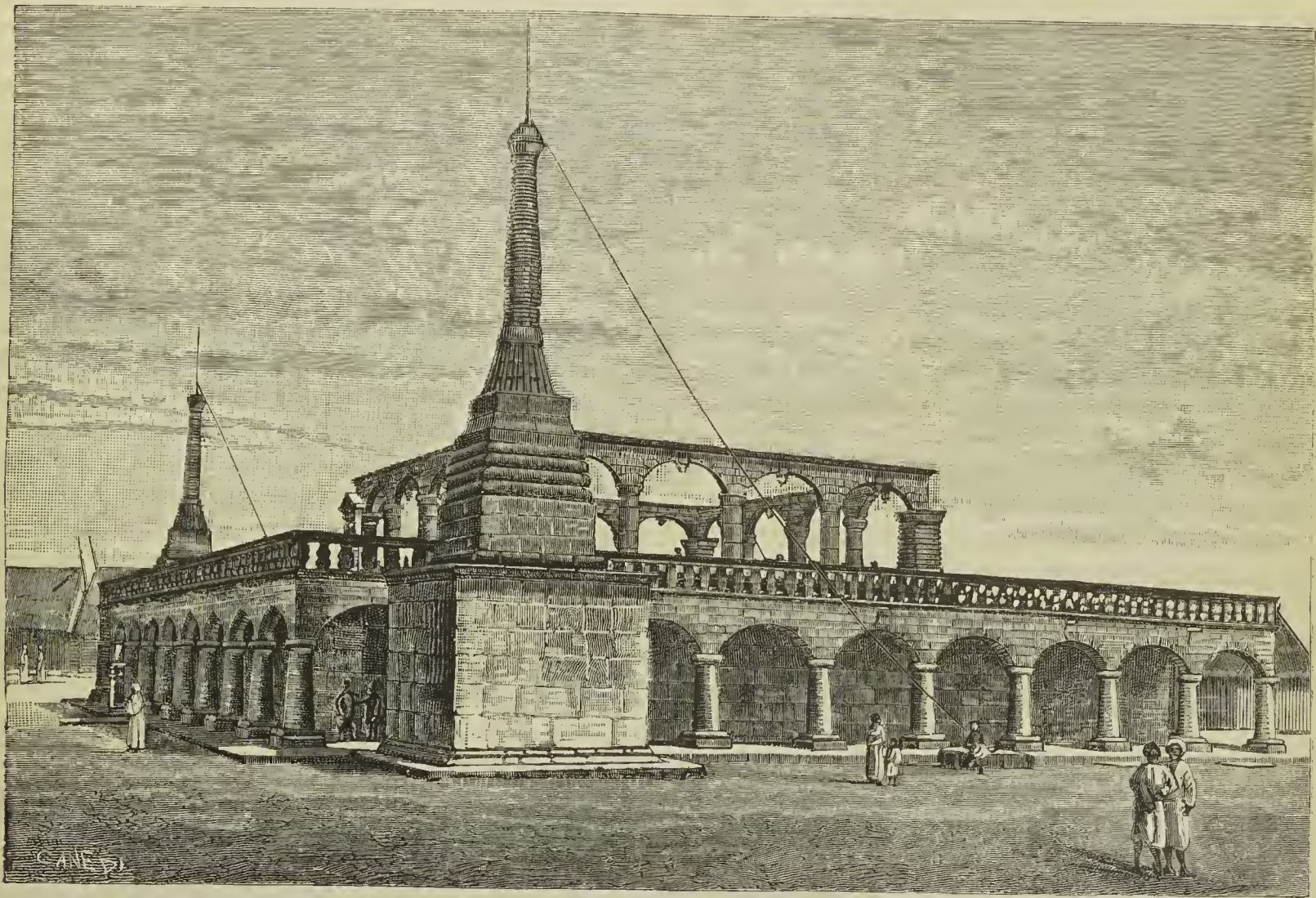
M. l'abbé Lucet, à Conques, diocèse de Carcassonne.....	500
M. l'abbé A. D., du diocèse de Lyon .....	5
Un abonné de Lyon .....	5
Le collège St-Michel, à St-Etienne.....	600
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Navarre).	
Anonyme du diocèse de Marseille .....	500
Un anonyme du Havre, diocèse de Rouen .....	100
J. B. R., diocèse de Bâle.....	11
Pour Mgr Fallize, préfet apostolique de Norvège.	
M. L., à Tours .....	100
Pour Mgr. Ohanessian, évêque de Mouche.	
Abonnés de Rennes.....	50
Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.	
Abonnées de Rennes.....	50
A S. G. Mgr Reynaud, pour les missions des R. P. Lazaristes, en Chine, pour le rachat de deux enfants.	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	100
Pour le baptême d'un enfant païen sous le nom de Joseph (Mgr Reynaud, Tché-kiang).	
Mme Léopold Jullien, à Rouen, avec demande de prières.....	5
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour ses chrétiens ravagés par des éléphants.	
M. Moyzaut, curé de Chevreux, diocèse de Poitiers.....	100
Pour la mission désolée du Thibet.	
S. G. Mgr l'évêque d'Autun.....	500
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.	
Abonnées de Rennes.....	400
Pour le rachat d'enfants esclaves en Cimbébasie.	
Mlle Fanny Pitrel, à Saint-Malo, diocèse de Rennes.....	
Pour le rachat d'enfants esclaves en Abyssinie.	
Mlle Fanny Pitrel, à Saint-Malo.....	5
A Mgr Navarre, pour les missions du R. P. Couppé en Nouvelle Guinée (Mélanésie).	
Anonyme du diocèse de Bayonne, avec demande de prières....	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





MADAGASCAR. — TOMBEAU DU PREMIER MINISTRE DE S. M. LA REINE DE MADAGASCAR; d'après une photographie de M. Parret (voir page 240).

## CORRESPONDANCE

### TONG-KING OCCIDENTAL

#### *La mission du Laos.*

Voici un tableau complet de cette glorieuse mission du Laos, dans laquelle Dieu se plaît à multiplier les épreuves, sans doute pour pouvoir bientôt multiplier les triomphes. C'est un héroïque martyrologe que déroule devant nos yeux le grand évêque, qui est dans ces pays lointains l'honneur de l'Eglise et de la France.

LETTRE DE MGR PUGNIER, EVÊQUE TITULAIRE DE MAURICASTRE,  
VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Ha-noï, le 22 mars 1888.

Il y a un mois, j'annonçais à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères, la mort d'un de mes missionnaires, le regretté M. Beaumont, et je disais

qu'il avait succombé à la fièvre des bois dans son nouveau poste des Châu et Laos. En effet, j'ai essayé de rétablir cette mission complètement détruite en 1884, et je veux vous en parler aujourd'hui pour vous demander le concours de vos prières et de celles des Associés de la Propagation de la Foi. Auparavant je récapitulerai ce qui en a été dit lors de sa fondation pour vous faire connaître les sacrifices qu'elle nous a coûtés, les résultats obtenus, les désastres subis, et j'exposerai ensuite la situation actuelle de ce pays si éprouvé.

Au commencement de l'année 1878, j'envoyai trois catéchistes avec un guide explorer la route des Châu et Laos et sonder les dispositions des populations. A Pâques ils revenaient m'apporter la bonne nouvelle que plusieurs chefs verraient avec plaisir les missionnaires aller s'établir au milieu d'eux. M. Fiot, homme de foi, d'énergie et de persévérance, s'offrit pour fonder cette mission pénible et j'accédai à sa demande. Je lui adjoignis un prêtre indigène et treize catéchistes ou servants, et le 3 novembre 1878, la petite troupe apostolique partait de Ké-Sô, chef-lieu de la Mission, pour aller à la conquête des âmes. Arrivé à Luc-Canh, point assez important, situé à la dernière extrémité où le fleuve appelé Song-Mâ



est encore navigable, M. Fiot ne tarda pas à s'apercevoir des difficultés énormes qu'il aurait à essuyer. Un chef mal disposé défendit aux populations de loger les nouveaux arrivés, de leur rien vendre, même du bois pour la cuisine, et de travailler pour eux. La première année fut bien pénible et remplie de privations mêlées de toute sorte d'épreuves.

Cependant le missionnaire, par sa prudence, sa patience et son savoir-faire, sut aplanir les difficultés et un an après, il avait déjà converti la petite tribu laotienne appelée Na-Ham. Il fallait lui envoyer du renfort, et, en janvier 1880, M. Thorat, M. Pinabel et de nombreux catéchistes allaient le rejoindre. Ils arrivèrent à temps pour aider le Père Fiot à baptiser les premiers catéchumènes.

Sur ces entrefaites éclata une guerre entre les descendants des anciens chefs du pays et les Laotiens qui avaient usurpé l'autorité depuis environ quatre-vingts ans. La nouvelle chrétienté de Na-Ham fut détruite par les rebelles et les missionnaires durent se replier sur le Châu-Uy limitrophe du Laos. Ils furent bien reçus et le mouvement de conversions se dessina rapidement.

Au mois d'août, le Père Fiot se mit en route pour venir m'exposer la situation et prendre des instructions détaillées sur la manière d'installer ces nouvelles chrétientés, car il n'est pas possible d'y suivre en tout les règles en usage dans la Mission. Déjà épuisé par la fièvre des bois, par ses nombreux travaux et des fatigues excessives, il eut le malheur de faire naufrage en descendant le fleuve Song-Mâ sur un radeau. Il allait périr dans les eaux lorsqu'une barque arriva à temps pour le recueillir. Mais sa maladie s'était aggravée et, au bout de huit jours, le premier apôtre des Châu et Laos rendait son âme à Dieu, le 13 septembre, avant même d'avoir pu me rencontrer.

\* \*

Au mois de décembre suivant, j'envoyai M. Perreau, missionnaire de choix, que je nommai provicaire de la nouvelle mission. Il était accompagné de M. Mignal, de M. Tisseaux et de nombreux catéchistes.

Pendant ce temps, M. Pinabel allait implanter la foi dans un autre Châu voisin nommé Lang-Chanh, dont plusieurs villages avaient demandé à se convertir. Partout le mouvement religieux s'accroissait rapidement et chaque semaine voyait se fonder de nouvelles chrétientés. Les missionnaires et les catéchistes avaient beau se multiplier, ils ne suffisaient pas au travail.

Le démon jaloux suscita contre nous les mandarins et leurs satellites. Ces derniers, encore plus ennemis de la France que de la religion, formèrent un parti hostile, composé de quelques chefs du pays qu'ils lancèrent à la destruction des chrétientés. A la fin de 1881, le village de Ban-Muông et sept ou huit autres villages nouvellement convertis furent livrés aux flammes. Nous avons

longtemps réclamé justice en dénonçant les principaux coupables ; mais les mandarins, tout en nous faisant de belles promesses, laissaient traîner les choses en longueur et au fond ils continuaient à encourager nos ennemis à nous nuire.

M. Perreau succombait le 25 juin à la fièvre des bois et les deux missionnaires qui étaient auprès de lui, étaient pareillement très gravement atteints. M. Tisseaux dut se faire soutenir par quatre catéchistes pour pouvoir administrer les derniers sacrements à son provicaire et le lendemain, il le suivait dans la tombe. Au mois de novembre suivant, M. Thorat mourait victime de son dévouement à la cause de Dieu et de son zèle pour les âmes. C'était un missionnaire d'un esprit apostolique remarquable et d'une foi à faire des miracles.

A mesure que le vide se faisait parmi les apôtres des Châu et Laos et que la religion se propageait dans de nouveaux villages, j'envoyais des renforts en missionnaires et en catéchistes. Il était évident que Dieu avait cette œuvre pour agréable, et, malgré la perspective des épreuves à supporter, les demandes de se consacrer à cette mission si éprouvée étaient trop nombreuses pour que je pusse les accepter toutes.

\* \*

Les trois missionnaires qui partirent les derniers pour le Laos, furent M. Rival, M. Antoine et M. Manissol. Accompagnés de dix-huit catéchistes ou servants, ils quittèrent la mission de Kê-Sô le 10 novembre 1883, animés d'un grand zèle et pleins de confiance.

En voyant les résultats obtenus et l'élan religieux qui grandissait de jour en jour, j'espérais que cette mission, déjà fondée sur des bases solides, allait prendre un essor considérable. Hélas ! nous ignorions qu'elle était à la veille de sa ruine. Les missionnaires qui se rendaient au district supérieur le plus éloigné, arrivaient à leur destination le 24 décembre 1883 et le 6 janvier suivant, ils étaient massacrés avec leur provicaire, M. Gélot, et de nombreux catéchistes.

M. Séguret et M. Antoine, qui étaient ensemble dans le district inférieur, réussirent à se cacher jusqu'au 9 janvier et, d'après de nouveaux renseignements, il est plus probable que c'est ce jour-là qu'ils furent arrêtés et décapités. Les catéchistes avaient été tués les jours précédents à leurs postes respectifs.

M. Tamet, qui en cette circonstance réussit à se sauver, après avoir vu M. Manissol, frappé à mort d'un coup de fusil, erra pendant trois mois dans les forêts, souffrant la faim et le froid. Il fut décapité le mercredi de la semaine sainte avec les deux catéchistes qui l'accompagnaient.

En cinq années de pénibles travaux, les missionnaires avaient baptisé dans les Châu et Laos, plus de 4,000 catéchumènes et ils étaient en train d'en préparer au moins 6,000 autres. Tous ces nouveaux chrétiens étaient dissé-



minés dans cent trente villages environ, formant deux districts. Une cinquantaine de chapelles avaient été élevées et en plusieurs endroits les cérémonies du culte se faisaient solennellement aux jours de grande fête. En six jours, depuis le 3 janvier 1884 jusqu'au 9, tout cela a été détruit. Les chrétientés et les chapelles ont été ravagées, les néophytes dispersés et les missionnaires massacrés avec leurs catéchistes. Cependant dix-huit catéchistes ont échappé à la mort en fuyant dans les forêts où, dénués de tout, ils ont eu à supporter de dures privations.

C'est tout ce qui nous reste de cette mission encore naissante et déjà si prospère. Elle nous a coûté treize missionnaires, un prêtre indigène, une centaine de catéchistes ou servants dont la plupart ont été massacrés. Les autres ont succombé à la fièvre des bois. Les pertes matérielles subies par la mission, dépassent 200,000 fr. Je ne comprends pas dans ce chiffre celles que nos chrétiens ont eu à subir et qui sont encore bien plus considérables.

Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Nous avons travaillé pour sa gloire ; dans ses desseins impénétrables que nous devons adorer avec amour, il a voulu que de rudes épreuves vinssent nous visiter, que le résultat du travail et des fatigues des missionnaires fût détruit. Il a même permis que des milliers de néophytes, encore jeunes dans la foi, fussent privés de leurs pasteurs et que cette mission naissante fût anéantie. Encore une fois, humilions-nous, adorons et prions.

\* \*

Après tous ces désastres et au milieu des bouleversements successifs par lesquels la mission du Tong-king occidental a eu à passer, il ne m'a pas été possible de reconstituer la mission des Châu et Laos. Cependant, j'éprouvais une sollicitude continuelle à la pensée de ces néophytes abandonnés, et mes inquiétudes étaient d'autant plus vives que je les savais réduits à la misère, en proie à une famine horrible, sans pouvoir leur porter secours.

Dans ces quatre dernières années, j'ai essayé six fois de faire visiter ces malheureux néophytes par des catéchistes qui acceptaient de bon cœur, au péril de leur vie, cette mission pénible et difficile. En leur envoyant des paroles de consolation pour les encourager à rester fermes, je voulais trouver aussi un moyen pratique et sûr de leur faire parvenir quelques secours.

J'avais chargé les catéchistes de faire à ces néophytes des recommandations bien précises sur le soin qu'ils doivent apporter à baptiser les enfants des chrétiens dès leur naissance et ceux des païens lorsqu'ils se trouvent en danger de mort, à exhorter les mourants à la contrition, à réciter fidèlement les prières, à s'abstenir des superstitions du paganisme, à ne se marier qu'entre chrétiens, etc. Je voulais par là, suppléer autant que possible à l'absence des prêtres et conserver en eux, avec la

foi, la pratique des devoirs religieux autant que leur situation leur permet de les observer.

Les catéchistes ont réussi trois fois seulement à pénétrer dans le pays et ils ont dû le quitter promptement pour échapper aux poursuites et à la mort. Cependant j'ai pu obtenir des renseignements précis sur la situation des chrétientés et du pays des Châu en général.

\* \*

Après les massacres des missionnaires et des catéchistes, au commencement de 1884, toutes les chapelles furent détruites par les ennemis et on imposa aux chrétientés une forte somme d'argent pour avoir reçu les missionnaires français et avoir embrassé le christianisme. Elles furent à peu près toutes pillées et un grand nombre furent incendiées. Pendant deux ans, 1884 et 1885, les chrétiens seuls étaient persécutés ; mais, comme le reste du pays était encore relativement tranquille, ils pouvaient trouver un appui chez des parents ou des amis païens. Malheureusement c'était souvent au détriment de leur foi qu'on leur donnait asile ou qu'on leur prêtait du riz.

En 1886, les bandes de rebelles chinois, Pavillons Noirs et autres, après avoir évacué le delta d'où elles étaient chassées par les troupes françaises, se répandirent dans la partie montagneuse, principalement dans les Châu, et y firent des ravages inouïs. Dans le Châu-Uy, qui formait le district supérieur de la mission des Châu et Laos, il y a environ sept cents pirates chinois. Ils se sont divisé le pays pour ne pas se gêner mutuellement, et ils vont, par bandes de quinze, vingt ou trente individus, imposer aux maisons riches et aux villages de fortes sommes d'argent qui varient de cinq mille à trente mille francs ; parfois leurs réquisitions montent même jusqu'à cinquante mille francs. Ils forcent les jeunes femmes et les enfants à les suivre sous peine de mort. Ce sont les gens du village qui doivent porter leur butin jusqu'à l'endroit désigné. Si les habitants acceptent tout cela sans résistance, les Chinois se contentent de l'impôt fixé. Si au contraire ils refusent et surtout s'ils résistent, les pirates appellent d'autres bandes à leur secours, pillent le village et massacrent les hommes les plus influents.

Depuis deux ans qu'ils exercent ce vandalisme, ils ont complètement dévasté le pays. Dans plusieurs arrondissements, on ne rencontre plus que quelques très rares villages occupés par les pirates ; tous les autres ont été brûlés et n'ont pu encore être rétablis. Un tiers de la population a été ou massacré ou enlevé par les Chinois. Un autre tiers, pris de frayeur, s'est enfui vers le haut Laos et c'est à peine s'il reste un tiers des anciens habitants, encore ont-ils dû s'enfoncer dans la profondeur des forêts ou gravir la cime des montagnes pour vivre inconnus et échapper aux poursuites des pirates. La partie des Châu dont je parle est aujourd'hui à peu près



déserte, et lorsque les habitants essayent de revenir dans leurs anciens foyers pour cultiver leurs champs laissés en friche depuis deux ans, les Chinois reparaissent aussitôt et recommencent leurs déprédations. Partout la guerre est un fléau et elle occasionne de grands malheurs; mais en Europe ces malheurs ont une certaine mesure, tandis que, dans ces pays d'Extrême-Orient, avec la guerre on voit arriver le pillage, la destruction et les massacres. En un mot, c'est une dévastation horrible.

\* \*

Je recevais ces renseignements sur les Châu au mois de juillet 1887, et ils m'étaient plus tard confirmés avec des détails encore plus circonstanciés et plus navrants. Ils n'étaient guère de nature à me décider d'envoyer de nouveau des missionnaires au Laos. Cependant je trouvais le temps long. Voilà quatre ans que ces malheureux néophytes sont sans prêtres et j'étais inquiet pour leur foi, pour leur âme et même pour leur corps. Un retard plus long pouvait les décourager et faire perdre le fruit de tant de peines et de sacrifices et surtout le prix des sueurs et du sang versé par les apôtres de cette contrée.

Mais comment envoyer des missionnaires dans un pays aussi bouleversé et avec lequel il est impossible de communiquer? Je me trouvais dans cette alternative qui m'occasionnait une vive perplexité, lorsque j'appris l'établissement d'un nouveau poste militaire à Phù-lê. C'était auparavant un des principaux repaires des Chinois qui s'y étaient fortement retranchés. Ce point stratégique très important est situé sur le fleuve Sông-Mâ et permet d'entrer en relation avec l'intérieur du pays où nos missionnaires ont été massacrés et où nos néophytes des Châu-Laos vivent encore dispersés.

En apprenant cette nouvelle tout à fait providentielle je me décidai à envoyer deux missionnaires. Mais la prudence m'imposait le devoir rigoureux de retarder leur départ jusqu'à la saison d'hiver. En allant dans les pays malsains des montagnes, c'est seulement à la condition d'y pénétrer dans la saison froide, la moins fiévreuse, qu'on peut espérer s'acclimater assez bien pour supporter plus tard les chaleurs de l'été qui y sont excessives et très mauvaises.

Mon plan était arrêté dans mon esprit et je me sentais soulagé. Il ne restait plus qu'à prendre toutes les précautions voulues pour ne pas lancer les missionnaires dans l'inconnu, au risque de les exposer à manquer même du nécessaire. Ces précautions étaient indispensables, comme vous pourrez en juger vous-même. Pays complètement dévasté : on ne trouve à y acheter ni riz, ni viande, ni poisson; plus de villages installés : l'endroit de Phù-lê n'est qu'un poste militaire ayant seulement les habitations strictement nécessaires pour loger les troupes. En dehors du fort on ne voit que deux cases

pour l'interprète et pour le chef de canton. On oblige ce dernier à résider là afin de servir d'intermédiaire avec ce qui reste de population dans les montagnes voisines et procurer les hommes nécessaires pour les corvées que l'on paie généreusement en riz. L'autorité militaire a dû faire transporter à Phù-lê du riz pour nourrir les travailleurs. Il serait inutile de les solder en argent, car ils ne trouveraient rien à acheter.

Renseigné sur la situation du pays, j'allai trouver le général Munier, je lui dis que j'allais envoyer deux missionnaires à Phù-lê pour entrer en relation avec les chrétiens de l'intérieur, et que, tout en travaillant à la cause de Dieu, ils pourraient aussi rendre service à la cause commune, en fournissant des renseignements utiles. Je lui exposai qu'à leur arrivée, ils ne trouveraient aucune habitation à louer, que, le voyage étant long et périlleux, car il faut traverser des pays coupés par l'ennemi, ils ne pourraient partir que sous la protection d'une colonne allant ravitailler le poste militaire.

Le général, selon son habitude, se montra très complaisant et tout disposé à favoriser le voyage et l'installation des missionnaires. Il sait comprendre que l'homme de Dieu rend au besoin d'éminents services à sa patrie.

Par l'intermédiaire du commandant du poste de Phù-lê, je fis acheter d'avance des bambous que les missionnaires trouveraient prêts à leur arrivée pour en faire des radeaux et habiter provisoirement sur le fleuve, en attendant d'élever des cases à terre.

Lorsque tout fut réglé, je désignai deux missionnaires : M. Beaumont et M. Idatte, et je leur adjoignis vingt catéchistes ou servants, parmi lesquels cinq de ceux qui ont échappé aux précédents massacres du Laos. On commença alors à faire les préparatifs de voyage et les provisions pour une année, car là-haut, je le répète, il est impossible de rien acheter. Les Pères ont dû tout emporter pour leur entretien et celui de leur personnel : riz, poivre, sel, poisson salé et quelques boîtes de sardines, toile de coton pour habits; en un mot, il a fallu tout leur fournir ici, jusqu'aux boutons, au fil et aux aiguilles. Bien entendu les médicaments les plus nécessaires n'ont pas été oubliés.

\* \*

Tous les préparatifs terminés et le moment favorable étant arrivé, l'expédition apostolique se mit en route le 8 décembre dernier, sous la protection de la sainte Vierge. Malgré la peine naturelle de la séparation, je me sentais heureux en pensant que nos néophytes des Châu-Laos, orphelins depuis quatre ans, allaient enfin avoir de nouveaux Pères. Je savais bien que les missionnaires ne pourraient pas pénétrer de suite dans l'intérieur du pays; je leur donnais même, entre autres instructions, celle de s'installer à côté du poste militaire, afin d'être en sûreté sous sa protection. Mais ils seraient à proxi-



mité des chrétiens, dont ils devaient appeler les chefs pour leur donner bon espoir et leur faire les recommandations voulues. Au besoin, ils enverraient des catéchistes les visiter, essayer de reconstituer les chrétientés et de là il leur serait facile de me renseigner. C'était déjà un grand pas de fait, et, malgré les graves difficultés du moment, il y avait lieu d'espérer le rétablissement plus ou moins prochain de cette mission.

Le voyage des Pères fut rapide et heureux, grâce à l'obligeance du général Munier à qui je dois rendre de vives actions de grâces, ainsi qu'à son chef d'Etat-major, le colonel Gillet, qui nous a aussi témoigné un très grand dévouement. Le général, désirant avoir des renseignements sur le fleuve Song-Mâ et sur la partie montagneuse des Châu, envoya un officier en faire la carte et en même temps il assurait par là le voyage des missionnaires.

Les Pères arrivèrent à Phu-lê le 26 décembre et, huit jours après, je recevais à Ha-noï une lettre de M. Beaumont, m'annonçant cette bonne nouvelle. Pas de malades ; tout le monde était content. Le 23 janvier, le Père m'écrivait de nouveau pour me donner des renseignements sur le pays. Il n'y avait pas encore de malades.

Le 6 février, je recevais un télégramme de Son-tay m'annonçant que M. Beaumont avait succombé à la fièvre des bois le 2 février à une heure du matin, muni des Sacraments de la Sainte Eglise, qu'il avait reçus en pleine connaissance. Cette nouvelle m'affligea beaucoup et me mit dans un grand embarras. Une lettre reçue hier m'annonce aussi la mort d'un catéchiste du Laos.

\* \*

Voilà les épreuves qui recommencent pour cette Mission déjà si affligée. Certainement c'est le Bon Dieu qui les permet : laissons le faire. En nous conformant de bon cœur à sa sainte volonté, nous sommes sûrs d'être dans la vraie voie, quoique nous ne comprenions pas ses desseins impénétrables.

Cette expédition apostolique nous a occasionné, comme vous le pensez, des dépenses considérables, plus de trente mille francs, et tous les ans nous aurons à faire de nouveaux sacrifices bien lourds pour nous, qui, depuis cinq ans, avons à enregistrer continuellement de nombreux désastres. Je ne vous cache pas que je compte sur la charité qui, grâce à Dieu, ne nous a pas abandonnés dans nos jours de détresse. Laissés à nous seuls, il nous serait impossible de faire face à tout.

La mort des ouvriers apostoliques du Laos, loin de décourager mes missionnaires et les catéchistes, ne fait qu'augmenter leur zèle. Je reçois d'eux de nombreuses demandes, me priant de les envoyer remplacer ceux qui tombent dans l'arène.

Ces demandes sont pour moi une consolation au mi-

lieu de mes peines et elles sont une preuve que le doigt de Dieu est là.

Prions pour cette Mission et demandons au Seigneur de nous donner à tous le courage, la force, la constance, la prudence et une foi vive pour accomplir son œuvre au milieu des épreuves et des tribulations.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans ces derniers temps, l'Afrique équatoriale a subi de nombreux et profonds changements politiques, qui ont eu pour conséquence un développement extraordinaire des missions catholiques. Aussi, le Saint-Père, par décret de la Propagande, ordonnait, au mois de décembre 1886, l'érection du vicariat du Haut-Congo et le confiait aux missionnaires d'Alger (1).

Il restait à ériger dans le Congo belge un vicariat apostolique, conformément à ce qui avait été fait dans le Congo français, et Sa Sainteté, après avoir fait examiner la question par la Propagande, vient de décréter l'érection de ce vicariat apostolique du Congo belge, qu'il a confié, pour faire plaisir à Sa Majesté le roi Léopold, aux missionnaires de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie de Scheutveld-lez-Bruxelles. Les bornes de la nouvelle mission se confondent avec celles de l'Etat du Congo belge, au nord, à l'ouest et au sud ; mais à l'est, la limite du vicariat sera le 30<sup>e</sup> degré de longitude est de Greenwich à partir du 4<sup>e</sup> degré de latitude nord jusqu'au Mouta-Nzige, puis la rive nord et ouest de ce lac jusqu'à son extrémité sud, de là une ligne menée jusqu'à l'embouchure du fleuve Lira dans le Loualaba et prolongée jusqu'au lac Moéro, dont elle suit la rive occidentale, puis le cours du fleuve Louapoula jusqu'à l'extrémité sud-ouest du lac Bangweolo.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Madagascar.** — Dans la province d'Imerina, à Tananarive, les maîtres et maîtresses d'école catholiques, au nombre de deux cent quarante-trois, ont fait leur retraite annuelle qui a été prêchée par le R. P. Causséque. Mgr Cazet a donné de paternels avis à ces précieux auxiliaires des missionnaires.

A Fianarantsoa, capitale des Betsiléos, cent dix-huit maîtres d'école, dont la plupart avaient amené leurs femmes, ont fait aussi la retraite.

Ambositra, autre centre, mais moins considérable, a eu aussi sa retraite, à laquelle ont assisté douze maîtres et maîtresses d'école.

Ces divers exercices produisent les plus consolants résultats au point de vue intellectuel et moral, et excitent vivement le zèle des professeurs malgaches.

**Nouvelle-Zélande.** — Le cinquantenaire de l'introduction de la foi catholique dans la colonie a été célébré avec pompe à Auckland. Le colon dans la maison de qui Mgr Pompallier a célébré la première messe, existe encore.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 24 décembre 1886 et du 15 janvier 1887.



## LA MISSION &amp; LE ROYAUME DE HUMBÉ

## SUR LES BORDS DU CUNÈNE

Par le R. P. Charles WUNENBURGER, missionnaire de la  
Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur-de-Marie.

(Suite 1)

## IV

## SALUBRITÉ DU PAYS.

La salubrité de Humbé, d'après l'avis des Européens, forme une question très contestable. Il y règne à l'état endémique des fièvres paludéennes et d'autres avec caractères bilio-pernicieux. Leur malignité est telle que parfois elles emportent leurs victimes en quelques heures.

Si, à la mission, nous avons moins souffert que les autres Blancs, c'est grâce à l'usage quotidien du vin de quinquina ou de quinoïdine. Ce prophylactique, dont nous avons une trentaine de flacons, don gracieux de M. Duriez, qui le fabrique à Paris, nous a été d'une utilité incontestable. Tant qu'il dura, nous fûmes exempts de fièvres, aussi bien que ceux de nos voisins à qui nous en avons distribué. Lorsque fut épuisée notre petite provision, réduits au sort du commun des mortels, nous ne tardâmes pas à être pris aussi souvent et aussi fortement qu'eux.

La cause de ces fièvres est dans la configuration et la constitution géologique du sol, qui forme une immense plaine de calcaire et d'argile mélangés. Quand viennent les pluies torrentielles des tropiques, les eaux, ne trouvant point d'écoulement et n'étant pas absorbées par la terre argileuse, restent stagnantes dans toutes les concavités et les plis du terrain. Cet état engendre nécessairement des miasmes et ferments délétères sous l'influence de la chaleur, de l'électricité atmosphérique et des nombreux détritus d'une terre prodigieusement fertile.

Une autre cause d'insalubrité provient du débordement annuel du grand fleuve Cunène. Son lit, étant cent fois trop petit pour les eaux descendant des hauts plateaux des pays Bihé, Nanos, Sambos, etc., donne lieu à une véritable mer, qui laisse après elle de nombreux marais, vrais laboratoires de microbes.

Le thermomètre dira la chaleur qu'il faut parfois supporter. A l'ombre, dans la saison des pluies, il monte à 40-42° centigrades, pour redescendre en saison sèche à 25°-20° et 10° pendant la nuit. Par extraordinaire, on l'a vu tomber au-dessous de zéro, et une fois même il y a eu de la glace. Les bons Noirs crurent à une riche saline. Tous alors d'aller

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 mai.

vite en ramasser de nombreux échantillons et de courir pour la montrer au chef. Mais, hélas! quel étonnement et quel désappointement, leur bonne fortune s'était fondue avant d'avoir atteint le palais!

Cette haute température semble être peu en rapport avec l'altitude du pays (1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer), car d'autres, à égale hauteur, mais à latitude moindre, sont plus tempérés. La cause en est peut-être dans l'absence de montagnes et de courants d'air.

Outre les fièvres, on est ici exposé aux ophthalmies aiguës, aux rhumatismes dont il n'est pas de Blanc qui n'ait à se plaindre, et à l'arthrite. Ce dernier mal, chose bien étonnante, attaque les animaux eux-mêmes, surtout à la saison des pluies; beaucoup de chèvres et de moutons y succombent.

Un prophylactique contre les fièvres, inconnu de beaucoup de monde, c'est la transpiration qui en élimine au fur et à mesure les germes. L'expérience a montré que l'Européen qui transpire abondamment sous l'action d'occupations corporelles et journalières, se porte à merveille, tandis que languit, escorté d'une foule de maladies, celui qui vit dans le farniente et la mollesse.

Plus loin, en parlant des plantes, je donnerai quelques notes sur les simples employés par les indigènes.

## V

## CULTURES.

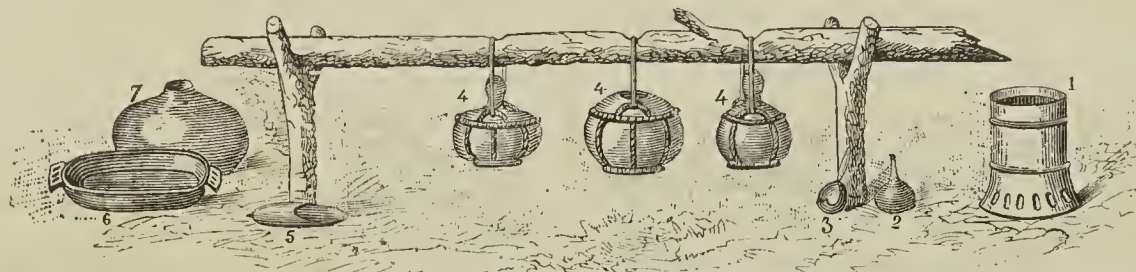
L'agriculture, à Humbé, est moins avancée peut-être que

dans tous les pays nègres au point de vue des espèces de plantes alimentaires. Elle consiste principalement en sorgho (massambala, *holcus sorghum*), petit millet (massango-penicillaria) et citrouilles; puis, comme plantes accessoires, en maïs, patates douces, arachides, *otpcomena* (*voandzeia subterranea*), haricots doliques et manioc.

On peut difficilement faire en grand la culture du manioc et des patates, à cause des troupeaux; car on a l'habitude de faire entrer les bœufs dans les terres cultivées, après les moissons, à dessein de leur laisser brouter les pailles de sorgho et de maïs, etc., et comme c'est dans la saison sèche, on ne saurait défendre ces racines contre leur voracité, malgré les enceintes d'épines les mieux fournies.

Le massango, ou petit millet, est principalement cultivé, comme une précieuse réserve en cas de famine ou de sécheresse. Pour assurer sa conservation, on le fait dessécher jusqu'à destruction du principe vital. Cette opération se fait dans le champ même, sur des fournaux rustiques en argile. Ensuite on l'emmagasine dans d'immenses paniers coniques intérieurement enduits d'un mastic d'argile et de bouse de vache et élevés de terre au moyen d'une petite charpente, pour les préserver des termites.

Le sorgho est conservé dans des paniers identiques de la



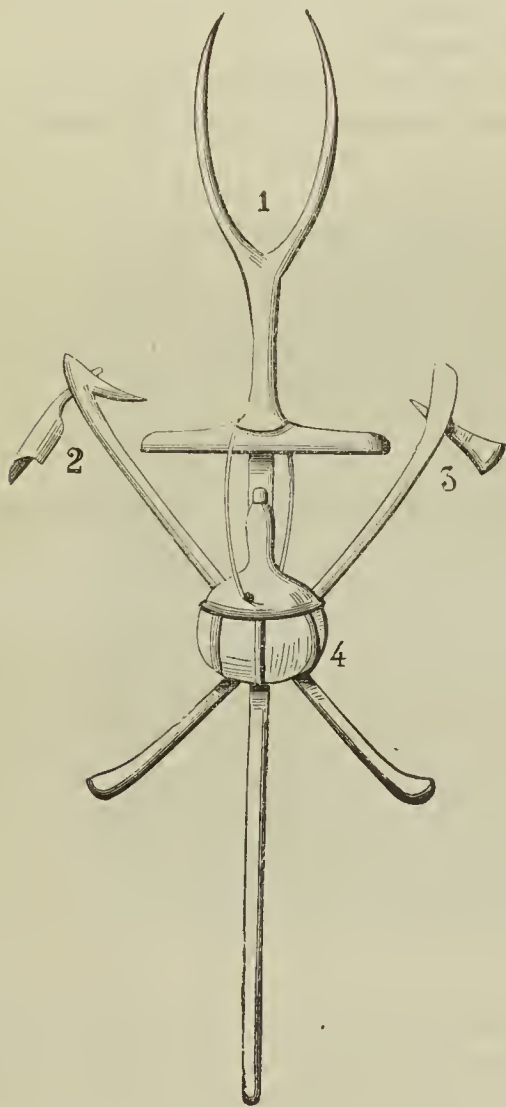
1. Vase en bois pour le lait — 2. Entonnoir, calebasse coupée — 3. Grande cuillère, calebasse coupée. — 4. Calebasses servant de barattes à beurre. — 5. Verve à boire, calebasse. — 6. Grand plat en bois pour travailler le beurre, servant aussi de plat commun pour la bouillie. — 7. Calebasse où l'on conserve le beurre.

CUNÈNE. — LAITERIE DE HUMBÉ (voir page 235).



contenance de 50 à 60 hectolitres. Le mode ingénieux d'en extraire le grain par une bonde ménagée à leur base établit dans la base un mouvement continu qui met obstacle à la multiplication des chareçons et autres insectes granivores (voir la gravure dans la colonne ci-jointe). Voilà nos agronomes européens en retard de plusieurs siècles peut-être sur les Noirs d'Afrique pour le mode de conservation des graines par la dessiccation et les silos verticaux.

Le sorgho, le maïs et le millet sont réduits en farine dans des mortiers en bois enterrés jusqu'à fleur de terre et entourés d'une petite aire bien battue d'argile et de bouse de vache. Le pilon, en bois dur d'environ 1 mètre 60, est des-



1. Fourche servant à transporter les épines des enclos. — 2. Une pioche. — 3. Une hachette. — 4. Calebasse à bière, compagne inséparable du Noir au pâturage ou en voyage.

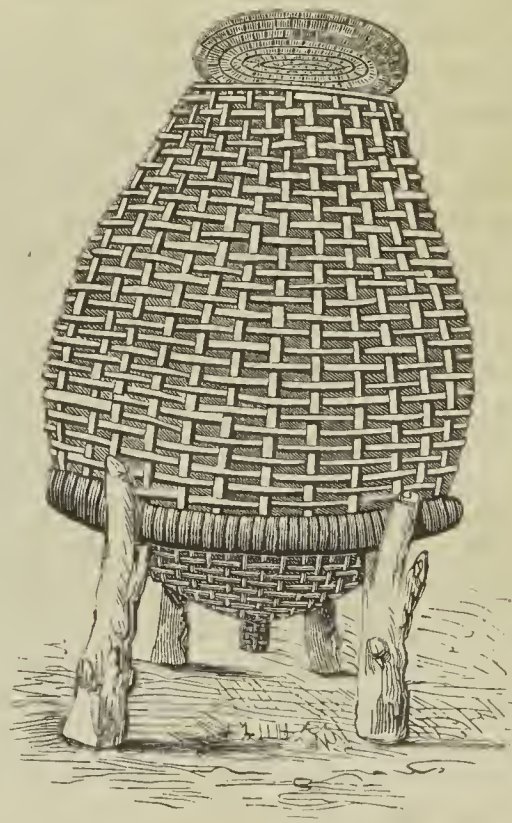
CUNÈNE. — INSTRUMENTS D'AGRICULTURE EMPLOYÉS A HUMBÉ.

tiné à un double office : il sert par le gros bout à décortiquer et, par le petit, à obtenir la farine qu'on ne fait qu'au fur et à mesure du besoin, car elle ne se conserve pas longtemps. Avec cette grosse farine, on fait une grosse bouillie qu'on mange telle quelle ou avec du lait — c'est le piron — ou bien qu'on rôtit sur la braise — c'est le pain *ombôlo*. — De ces mêmes graines germées et réduites en farines grossières, les indigènes font deux espèces de bière : l'une, d'une fermentation acétique, donne la *bourlonga* ; l'autre, d'une fermentation alcoolique, le *macao*. Ces deux boissons, bien préparées, sont excellentes, la première surtout, que les Européens sont loin de mépriser.

La *bourlonga* est la boisson ordinaire de la mission. Le *macao*, appelé ailleurs *hêllas*, est extrêmement capiteux ; aussi est-il réservé par les noirs pour leurs fêtes, où l'ivrognerie a la meilleure part et est le rite préféré.

L'Omukumbi, quoique riche en bœufs, n'en mange pas souvent la chair. Est-ce répugnance et aversion ? Non, puisqu'il en mendie sans cesse aux blancs. Est-ce avarice ? ou faut-il l'attribuer à un culte quelconque voué à la race bovine ? J'inclinerais à le croire. En effet, se déposséder d'un bœuf, c'est pour lui comme s'arracher l'âme, et nous savons, d'autre part, qu'il voit d'un très mauvais œil les Blancs les atteler aux voitures ou s'en servir comme bêtes de selle. Il est même certain qu'un des faux prétextes de la dernière guerre a été l'usage qu'en faisaient les Portugais pour leurs travaux.

Le lait entre aussi pour sa part dans la nourriture, ainsi que les citrouilles, dont ils possèdent quelques bonnes



CUNÈNE. — GRAND PANIER POUR CONSERVER LES CÉRÉALES.

variétés. Leur beurre est vendu en majeure partie, mais non en totalité, car ils s'en réservent pour s'oindre le corps. C'est ce qui donne à leur peau tout son brillant et sa souplesse ; mais aussi de là cette odeur rance et repoussante qu'ils exhalent.

Les calebasses n'entrent pas ordinairement dans leur alimentation ; si elles sont cultivées, c'est pour servir à la confection des ustensiles de ménage. Il en existe une grande variété, soit pour la capacité, soit pour la forme, depuis la contenance d'un demi-hectolitre jusqu'à celle d'une coquille de noix. Elles fournissent au noir sa cuillère, son verre à boire, son assiette, sa bouteille, sa baratte à beurre, son pot à eau, ses boîtes à semences, son pot à beurre et surtout l'inséparable gourde qui le suit dans tous ses voyages.

La calebasse est à ce point estimée que le fait de la briser est considérée comme l'un des plus grands crimes, et



punie d'une amende de deux à trois bœufs. Aussi n'est-il sorte de précautions qu'ils ne prennent à l'endroit de leurs animaux et particulièrement de leurs chiens, pour éviter ce danger.

Comme les Ovakumbi possèdent très peu de plantes, je ne saurais dire leurs instances pour obtenir de nos semences.

## VI

### FRUITS.

On s'attend probablement à la sempiternelle énumération des fruits tropicaux. Il n'en est rien : Humbé ne connaît ni bananes, ni mangues, ni oranges, ni limons, ni aucun des fruits tropicaux ou européens ; il n'a que les siens propres.

Ce sont :

Le *gongo*, arbre à bière. Son fruit, de la grosseur d'une noix, enveloppée de son brou, rappelle pour le goût nos délicieux chasselas ; seulement son noyau est par trop gros. La pulpe donne une boisson d'excellente qualité, sucrée, acidulée et mousseuse, qui produit une ivresse singulière : gaieté et tristesse, rire et pleurs à la fois. Elle peut se conserver, comme le vin, des années entières ; mais les noirs ne s'en donnent pas la peine ; ils la consomment au fur et à mesure qu'elle est faite. Aussi, pendant tout le mois de sa fabrication, est-il défendu de porter des armes : c'est un mois d'ivrognerie générale. L'amande et son noyau, agréable au goût, donnent une huile de bonne qualité.

*Omounquété* (*oléodendron*) donne, comme le précédent, un fruit à gros noyau, mais seulement de la grosseur d'une prune, dont la partie charnue, séchée, rappelle le pain d'épice par son goût sucré et farineux et nos poires tapées, lorsqu'elle est bouillie à l'eau.

*L'omouminga* ou *onombia* (*cimenia*) porte de petits fruits rouges, aigrettes, de la grosseur d'une mirabelle, fort recherchés. C'est avec eux que se fabrique le vinaigre.

*L'onombé* (*rhamnus*) à petits fruits semblables aux cornouilles. On les sèche et conserve à la manière des dattes.

Le *matévé* est, au dire de quelques voyageurs, le palmier d'Éthiopie. Selon d'autres, il en diffère assez pour être regardé comme une espèce propre au pays. Quoi qu'il en soit, il est la providence du noir en temps de famine. Aussi est-il défendu, sous peine de mort, de le couper en temps ordinaire. On ne se le permet qu'au fort de la famine, et encore faut-il en avoir reçu la permission du chef. Réduit en poudre dans son entier, il donne une bouillie mangeable. Son fruit fournit l'ivoire végétal, employé dans la boutonnerie. Comme celle de l'*omounquété*, sa pulpe rappelle le pain d'épice ; rapée et bouillie avec du lait, elle lui donne le goût du chocolat.

Le *maboque* (*strychnos*). Il y a plusieurs variétés, dont une très vénéuse. Les Portugais la nomment l'orange des forêts, à cause de la ressemblance des deux fruits et des deux arbres.

Il en est qui donnent la préférence au maboque sur l'orange, pour son arôme et sa saveur sucrée et acidulée. Malheureusement on ne le cultive pas, et d'ailleurs son fruit arrive rarement à maturité, vu qu'il est pris par le premier qui le trouve.

Le *moukouyou* (*sycamore*) est un arbre dont on connaît

trois ou quatre variétés. Le fruit de l'une d'elles rappelle, par sa grosseur et son goût sucré, la figue d'Europe. Il fait presque l'unique ressource de l'indigène, une partie de l'année. Toutes les variétés de cet arbre sont immenses. On les plante près des *libatas* ou villages indigènes, et c'est à l'ombre de leur feuillage que se traitent les grandes questions et que se donnent les fêtes et les réjouissances.

L'*omounyandé* (*diospyros*) est appelé, par les Portugais, *carvalho* ou chêne, à cause de sa ressemblance avec le chêne d'Europe.

L'arbre mâle donne un excellent bois de construction ; l'arbre femelle, qu'il est défendu de couper, produit un fruit de la grosseur d'une belle cerise, et qui, bien mûr, est exquis. C'est le meilleur de tous ceux du pays, au jugement des Européens.

Une sorte de rubiacée (*genipos africana* ou *sarcocephalus* ?) porte des fruits, en tout semblables aux nèfles, fort recherchés lorsqu'ils sont blets. Une variété a le goût de la pomme cuite.

Nous nous sommes efforcés d'introduire et d'acclimater à Humbé les arbres fruitiers des pays tropicaux ; ils semblent prospérer. Les essais ont été moins heureux pour la vigne, le mûrier et l'eucalyptus : les termites et autres insectes leur sont trop nuisibles.

(A suivre).

## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

### NOTICE DE M. ARMAND DAVID

De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine  
membre correspondant de l'Institut.

(Suite 1)

## IV

Comme cela a été dit dans la préface de mon *Troisième voyage*, édité par Hachette, puis répété dans *Vapereau* et ailleurs, je suis né dans le diocèse de Bayonne, à Espelette, en plein pays basque. Mon père, alors juge de paix du canton, était docteur en médecine et aimait assez l'histoire naturelle ; ses conversations ne contribuèrent pas peu à exciter mon goût naissant pour tout ce qui est bête, oiseau ou fleur. Sitôt que mes petites jambes le permirent, je le suivais avec bonheur dans ses courses par monts et par vaux, raisonnant à ma façon sur les mille choses de la nature, m'enthousiasmant des merveilles de la création, et restant froid à presque tous les amusements de l'enfance. J'aimais aussi à faire de longues marches, à endurer la fatigue, la souffrance et les petites privations ; surtout j'étais fier de pouvoir faire un saut plus long ou plus haut que mes camarades. En un mot, je m'étais de bonne heure rompu à tous les exercices de gymnastique et j'avais un jarret de fer qui ne faisait point déshonneur à ma nationalité. C'est

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4 et 11 mai.



bien cette première éducation de *vrai basque* qui m'a rendu capable d'exécuter ces énormes *voyages à pied*, qui comptent par *milliers de lieues* !

Après ma première communion, je fus placé comme élève interne et laïque au petit séminaire de Larressore, connu pour ses bonnes études et pour sa situation ravissante. Là j'étais à quatre kilomètres de ma maison natale ; et pourtant, à chaque rentrée des classes, je pleurais longuement mes parents que j'aimais beaucoup, et dois-je le dire, ma liberté perdue, c'est-à-dire la liberté de courir à plaisir dans les prés et les bois. Néanmoins, paraît-il, j'étais bien appliqué à l'accomplissement de mes différents devoirs d'élève, mais je conservais toujours ma prédilection pour les choses de la nature. C'est à ce point que je fus plusieurs années sans comprendre que mes condisciples pussent trouver du plaisir à lire d'autres livres que ceux qui traitent d'histoire naturelle. Cela ne m'empêcha pas de me tourner peu à peu vers les pensées religieuses, malgré les exemples de voltairianisme qui m'entouraient ; et, vers la fin de mes classes, je déclarai à mes parents que je me croyais appelé à l'état ecclésiastique. Je ne leur dis point que mon arrière-pensée était de me consacrer aux missions étrangères ; j'avais la confiance que Dieu aplanirait les voies devant mes pas, si telle était ma vocation. Et, en effet, après avoir fait mes deux années de philosophie à Bayonne, je parvins à quitter le pays tout d'un coup, en 1848, et j'arrivai à Paris pour entrer aussitôt au noviciat des prêtres de la Mission, que je ne connaissais jusque-là que par leur surnom de Lazaristes.

Je n'avais pas encore complété mon cours de théologie à Paris, quand mes supérieurs pressés par le besoin jugèrent à propos de m'envoyer en Italie, en me disant que c'était là un premier pas à l'étranger, pour aller ensuite plus loin. Je restai dix ans dans notre collège de Savone, que les Lazaristes dirigent depuis plus d'un siècle, oubliant insensiblement mes missions étrangères au fur et à mesure que j'avais en âge et que je m'affectionnais à ma position.

Pendant ce long séjour, j'eus, entre autres occupations, celle de faire un cours de sciences naturelles aux élèves les plus avancés ; et en vue de faciliter mon enseignement, j'en-

trepris de former par mon propre travail tout un cabinet d'histoire naturelle : cela m'obligea à renforcer mes connaissances spéciales et m'habitua aux recherches et aux manipulations du *métier*. Bien que l'étude de l'histoire naturelle fût alors une chose nouvelle en Italie, et assez peu goûtée, je dois dire que mes leçons ne furent pas tout à fait perdues ; et il y a plusieurs de mes élèves qui se sont fait un nom dans la science ou comme explorateurs : tel est M. L. d'Albertis à qui l'on doit tant de belles découvertes dans la Papouasie. Je cite aussi avec plaisir le nom du marquis J. Doria, dont j'encourageai les premiers pas vers l'histoire naturelle, et qui est devenu l'une des illustrations scientifiques de sa patrie : c'est lui qui a fondé ce merveilleux *Museo civico* de Gênes, si admiré des connaisseurs et d'où sort l'une des plus belles publications zoologiques de notre époque.

Plus tard, lorsque après l'expédition franco-anglaise,

en 1860, notre gouvernement exprima le désir que les missionnaires qui tenaient Péking, y ouvrirent des écoles françaises, aussitôt que cela serait possible, M. Etienne, notre supérieur général, pensa à moi pour me confier le soin spécial de préparer les voies à ces établissements. Le long temps que j'avais été dans l'éduca-



CHINE. — AILUROPUS MELANOLEUCUS. — ELAPHURUS DAVIDIANUS. — Ours bicolore et cerf à longue queue, découverts par M. Armand David (voir page 239).

tion lui faisait croire que je serais apte à cette besogne ; mais il ne songeait nullement à ce que je pourrais faire plus tard comme naturaliste ! De manière que l'on doit dire que ma mission scientifique est née des circonstances, c'est-à-dire de la divine Providence. Et voici comment.

Ayant quitté, en 1861, ma chère Italie, et étant arrivé à Paris pour me préparer au grand voyage, un jour, le vénérable et saint évêque de Pékin, Mgr Mouly, avec qui je devais partir, me prit avec lui pour rendre une visite à M. Stanislas Julien, de l'Institut, qui avait l'habitude de recourir aux missionnaires pour se procurer des ouvrages chinois ; et il lui apprit que j'aimais l'histoire naturelle et que je m'en étais occupé avec entrain.

Aussitôt, notre grand sinologue, qui prenait intérêt à tout ce qui concerne la Chine, me déclara qu'il entendait exploiter mes aptitudes, au profit des savants français ; et, en conséquence, il entreprit de me présenter à plusieurs



de ses illustres confrères pour qu'ils pussent me donner des commissions. C'est ainsi que je fus tour à tour mis en rapport avec M. Elie de Beaumont, M. de Quatrefages, M. Decaisne, M. E. Blanchard, M. E. Milne-Edwards, tous membres de l'Académie des sciences, et que je leur promis de faire mon possible pour satisfaire à leur désir ; mais, très honoré de recevoir les conseils de ces sommités scientifiques, je n'espérais pas alors faire autre chose que leur fournir quelques notions et quelques objets utilisables.

Il nous fallut cinq longs mois de voyage pour nous rendre à notre destination ; car l'isthme de Suez n'était pas encore ouvert. Aussitôt après notre installation à Pékin, et tout en étudiant la langue du pays et en collaborant au ministère sacerdotal, je me mis à explorer les alentours de la capitale, sous le rapport de mes études de prédilection, soit pour préparer les matériaux d'un cabinet d'histoire naturelle, qui pourrait avoir son utilité dans un futur collège, soit pour envoyer des rapports et des collections à notre musée national du Jardin des Plantes, selon ma promesse.

Les professeurs-administrateurs de ce grand établissement, et particulièrement M. Milne-Edwards (qui resta désormais mon correspondant très assidu), virent bientôt qu'ils pouvaient tirer parti de ma

bonne volonté ; et, en retour de mon premier envoi, qui déjà comprenait une bonne provision de plantes et d'animaux, ils m'envoyèrent leurs encouragements les plus chaleureux en même temps que des indemnités pécuniaires destinées à faciliter mes recherches.

Mon rôle menaçait de devenir sérieux ; j'allais m'engager dans ces travaux spéciaux, dont je n'aurais voulu m'occuper que comme passe-temps ! En effet, l'importance croissante des résultats obtenus à Paris, firent croire aux professeurs du Muséum que la Chine était un *Eldorado* pour les naturalistes et qu'il y restait beaucoup de choses à apprendre et beaucoup de découvertes à faire. Conséquemment, ils jugèrent à propos de solliciter, auprès du supérieur général des Lazaristes, une permission tout exceptionnelle pour que je pusse, pendant plusieurs années, exécuter de grands voyages d'exploration dans les provinces les moins connues du vaste empire. M. Etienne consentit à cette demande d'autant plus volontiers qu'elle lui était faite au nom du

gouvernement lui-même, dont la bienveillance importe beaucoup pour le bien des missions étrangères. En même temps, pour mieux m'intéresser à mon œuvre, le ministère de l'Instruction publique accordait à mon entreprise le titre officiel de Mission scientifique, avec les fonds nécessaires pour couvrir toutes mes dépenses.

Voilà comment je suis devenu naturaliste plus que jamais, par obéissance et pour servir la science française, en vue du bien de la religion. Je me suis efforcé de m'utiliser indirectement pour le but commun des missionnaires, en faisant de mon mieux ce que chacun d'eux aurait, à ma place, fait tout aussi bien que moi.

Cependant, je puis certifier qu'il m'a fallu avoir beaucoup de feu sacré et de courage pour affronter les mille difficultés physiques et morales, les fatigues, les privations et les dangers que j'ai eu à surmonter pour mener à bonne fin mes trois grands voyages, dont l'ensemble a duré près de

cinq ans. Je crois que peu d'hommes y auraient résisté ! Mais, à la fin de ma dernière exploration, brisé par les maladies et par les efforts trop prolongés, j'ai dû rendre les armes et renoncer enfin à la Chine, où je me sentais mourir, pour rentrer définitivement en France où, grâce à Dieu et à des soins aussi minu-



CHINE. — CAPRICORNIS CAUDATUS. — BUDORCAS TAXICOLA. — Antilopes de montagne découverts par M. Armand David (voir page 239).

tieux que longs, je suis parvenu à recouvrer une partie de ma santé première.

Le *Dictionnaire des Contemporains* se trompe en disant que je me suis retiré en Algérie : j'y suis bien allé passer un hiver, par ordre du médecin, et c'est ce qui aura donné lieu à cette erreur ; mais je réside à Paris, dans notre maison-mère, prenant part aux exercices et aux travaux de mes confrères, en attendant que Dieu me retire de ce monde. Ici aussi j'ai profité du retour de mes forces pour fonder un cabinet d'histoire naturelle (je l'ai dit au commencement), lequel est utilisé pour l'enseignement complémentaire des étudiants de notre congrégation, suivant les intentions de S. S. Léon XIII, et qui, grâce aux facilités particulières que j'ai, a acquis une importance telle que, probablement, aucun autre établissement privé de France n'en saurait présenter un pareil.

Mais, naturellement, c'est au Muséum national du Jardin-des-Plantes qu'ont été déposées scrupuleusement toutes



mes collections zoologiques, botaniques et géologiques. Chacun peut aller les voir dans les vitrines ou dans les laboratoires. Et ce n'est pas dire une exagération que d'avancer qu'en ce moment, grâce aux envois de divers missionnaires et à mes recherches, aucun autre musée du monde n'est aussi riche en productions naturelles de la Chine.

## V

Plusieurs publications, générales et particulières, ont été faites sur les divers objets provenant de mes explorations ; je vais en signaler quelques-unes.

Les zoologistes de profession seuls peuvent connaître le grand ouvrage de M. A. Milne-Edwards, intitulé *Recherches sur les Mammifères*, et qui, à l'exception d'une seule espèce, traite d'animaux chinois. C'est moi qui ai eu la bonne fortune d'envoyer la plupart de ces quadrupèdes, ainsi que d'autres qui ont été décrits ailleurs, tant par le même sa-



CHINE. — FELIS SCRIPTA, carnassier découvert par M. Armand David.

vant professeur que par les naturalistes de Londres et de Berlin. Le nombre des espèces qui ont été reconnues nouvelles pour la science arrive à un total de soixante-cinq.

Parmi les nouveautés les plus remarquables, figurées dans le magnifique atlas qui accompagne l'ouvrage de M. Milne-Edwards, on doit signaler le *Semnopithecus Roxellana*, très étrange singe à nez fortement retroussé et à face verte, dont le dos est garni de longs poils bruns et blonds, et qui vit dans les froides forêts du Thibet indépendant : c'est une sorte de contrefaçon du *Nasique* de Bornéo, dont le nez est démesurément allongé. Outre ce quadrupède extraordinaire, la Chine m'en a fourni deux autres nouveaux, dont l'un est capable de supporter les rigoureux hivers du nord du *Tchély* jusqu'où s'étend son habitat.

Une autre découverte importante de la région thibétaine où j'ai pu séjourner pendant neuf mois, c'est cet *Urside* étonnant, dont j'avais envoyé la diagnose qui a paru dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences, sous le nom d'*Ursus melanoleucus*, et pour lequel on a dû créer

un nom générique nouveau. L'*Ailuropus melanoleucus* (voir la gravure page 337) paraît être d'une rareté extrême dans les régions très limitées qu'il habite ; et tous les musées du monde envient à notre Jardin-des-Plantes le privilège de posséder les quatre seuls exemplaires que je suis parvenu à me procurer.

C'est là encore que j'ai rencontré le *Nectogale elegans*, nouveau genre d'insectivore aquatique, dont le pelage prend toutes les nuances de l'arc-en-ciel, quand ce joli animal est immergé ; ainsi que plusieurs autres formes inconnues de ce petit groupe si intéressant.

C'est aussi dans ces forêts élevées de Moupinn que j'ai obtenu le *Budorcas* (voir la gravure page 238), gros ruminant d'un gris blanc, dépourvu de queue apparente et portant de terribles cornes dont les larges bases se touchent sur son front. Les chasseurs du pays redoutent, à l'égal du tigre, cette bête qu'ils appellent *bœuf sauvage*, et qui, malgré sa forte taille, chemine parmi les rochers les plus escarpés avec la légèreté de notre chamois.

Enfin, je dois dire que j'ai parcouru la plupart des provinces de la Chine, et que presque tous les districts où je



CHINE. — PUTORIUS DAVIDIANUS, découvert par M. Armand David.

suis allé m'ont fourni quelque nouveauté plus ou moins précieuse, en mammifères, comme dans les autres branches. Il serait oiseux de les énumérer ici ; qu'il me suffise de noter que, depuis plusieurs années, nos jardins d'acclimatation nourrissent un nouveau genre de cerf, remarquable par ses larges pattes et par sa longue queue et qui a été nommé *Elaphurus Davidianus* (voir la gravure p. 337). C'est une espèce qui est en voie d'extinction en Chine. Il convient d'observer que, dans cette section des vertébrés, ce sont les groupes des *Carnassiers*, des *Insectivores* et des *Rongeurs* surtout (le seul genre *Mus*, rat, m'a donné vingt-sept espèces) qui m'ont fourni le plus fort contingent de nouveautés ; et que, outre les espèces tout à fait inconnues, mes recherches ont procuré au Muséum beaucoup d'autres quadrupèdes qui n'y étaient pas encore représentés.

Au dernier chapitre de mon troisième voyage, traitant de la distribution géographique des animaux de la Chine, j'ai fait mention de deux cents espèces de mammifères ; et je note que, dans ce nombre, il y en a à peine cinq ou six en dehors des espèces domestiques qui paraissent identiques avec leurs représentants de notre Europe : c'est là un fait très significatif.

(A suivre).



## VARIÉTÉS

## ALBUM MALGACHE

TOMBEAU DE LA FAMILLE DU PREMIER MINISTRE  
A TANANARIVE.

A Madagascar le culte des morts est en grande vénération. Presque toutes les familles, riches ou pauvres, même parmi les esclaves, ont leur tombeau particulier, le plus souvent placé sur des collines ou sur la cime de mamelons isolés. Les moins fortunées se contentent de creuser une fosse, au dessus de laquelle on élève un amas de pierres ou de terre; d'autres disposent autour de la fosse des pierres plates de moyenne grandeur; la place de la tête est marquée par une pierre plus haute que les autres.

Pour les castes élevées, les tombeaux de famille occupent une place d'honneur, dans l'emplacement habité, soit à la campagne, soit à la ville même. Les riches les élèvent dans leurs villas, et, comme pour leur former une garde d'honneur, ils bâtissent quelques cases simples, habitées par des esclaves qui deviennent les gardiens du tombeau (1).

Le plus beau tombeau du pays est celui de la famille du premier ministre (*voir la gravure p. 229*). Il est situé à une des extrémités de la capitale, sur le bord de la route qui va vers l'ouest. Il fut bâti par Rainiharo, le principal ministre de la reine Ranavalona I<sup>re</sup> pendant plusieurs années et père du premier ministre actuel et de son prédécesseur.

En reconnaissance des services rendus au pays par Rainiharo, la reine décréta qu'il sera tiré douze coups de canon, chaque fois que l'on ouvrira le tombeau; ce qui a lieu seulement à l'enterrement d'un membre influent de la famille. Les autres membres décédés, ainsi que les enfants, sont déposés provisoirement dans un caveau attenant au grand tombeau. Quand arrive le moment de l'ouvrir, on y introduit en même temps les corps qui attendaient dans le petit caveau.

Ce tombeau est un vaste édifice carré de près de vingt mètres de côté, entouré d'une *véranda* en pierres, supportée par des colonnes à socle et à chapiteaux sculptés et soutenant des arceaux à plein cintre. Cette partie du monument mesure environ quatre mètres de haut. Une série de marches d'escalier conduit au sommet: sur la plate-forme, se dresse une colonnade, carrée aussi, avec des arches dont la clef est artistement sculptée.

A chaque angle de la façade s'élève une gracieuse construction en forme de colonne, pour porter les paratonnerres.

Ces colonnes reposent sur des piédestaux en pierre fort massifs. Les bases ont de grandes moulures demi-circulaires. L'ensemble de ce monument rappelle le style des constructions des Indes et dans quelques-uns de ces détails, on trouve quelque chose des édifices assyriens de Persépolis. La bâtisse est faite avec de gros blocs de granit. On y a travaillé pendant douze ans, et ce n'est qu'en 1863, qu'il a été terminé.

(1) Pour plus de détails, voir le numéro 319 des *Missions Catholiques*.

Les maisons que l'on aperçoit à gauche, sont des cases bâties selon l'ancienne mode hova. Il était d'usage de laisser en saillie les chevrons extrêmes. Ce sont les cases des gardiens de l'emplacement. Aujourd'hui cette forme a presque complètement disparu; c'est le genre européen qui prévaut surtout depuis que les briques et les tuiles sont en honneur.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

## ÉDITION FRANÇAISE

Un abonné de Turin .....	41
Anonyme du diocèse d'Evreux.....	3000
Un pauvre infirme de Martre, diocèse de Fréjus.....	2 50
Pour la fondation d'écoles dans la mission la plus nécessaire (Mgr Navarre).	
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers..	100
Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.	
Anonyme du Hainaut (Belgique).....	10
Pour les victimes des inondations en Chine (Kiang-nan).	
Un aboané de Sainte-Marguerite-la-Figère.....	100
Pour la construction de chapelles sous le vocable de N.-D.-de-Lourdes (Pondichéry, Maduré, Houpé oriental).	
Une enfant de Marie, diocèse de Lyon.....	1000
A Mgr Osouf, pour le R. P. Testevuide, missionnaire au Japon septentrional, pour ses lépreux.	
M. l'abbé Lepitre, diocèse de Lyon.....	20
A Mgr Coadou, pour l'orphelinat d'Assoor (Mayssour, Hindoustan).	
Mlle Rudigoz, diocèse de Lyon.....	10
Pour le rachat et le baptême d'enfants chinois (Mgr Bray).	
M. l'abbé Jarre, à Moutiers, diocèse de Tarentaise .....	20
A Mgr Livinhac, pour ses missions des grands Lacs, en Afrique équatoriale.	
Mlle Bertholon, à Lyon.....	50
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers..	100
A Mgr Charbonnier, pour ses missions d'Afrique équatoriale.	
Mlle Bertholon, à Lyon.....	50
Au R. P. Hivet, missionnaire au Congo, pour le rachat de trois petits nègres à baptiser sous les noms de Joseph, Paul et François.	
Une jeune fille de Saint-Quentin, diocèse de Soissons.....	100
Au R. P. Horné, missionnaire du St-Esprit à Onitcha (Niger), pour le rachat et le baptême d'un esclave sous le nom de Pierre Claver ou Mercédès.	
Anonyme de Madrid, avec demande de prières pour sa fille et uimême .....	25
A Mgr Navarre, pour la Nouvelle-Guinée.	
M. Louis Desgrand, à Lyon .....	100
Pour la mission d'Océanie la plus nécessaire (Mgr Navarre).	
M. Michel, à Rougemont, diocèse de Besançon.....	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant..

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





CUNÈNE. — FORGE INDIGÈNE, A HUMBÉ; d'après un dessin du R. P. Wunenburger, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie (voir page 250).

## CORRESPONDANCE

### GREEN-BAY (Etats-Unis).

Baigné au nord, par le lac Supérieur, à l'est, par le lac Michigan, l'Etat du Wisconsin est partagé en trois diocèses : Milwaukee, La Crosse et Green-Bay. Nous insérons avec empressement la correspondance suivante : elle montre les difficultés de l'apostolat catholique aux prises avec toutes les formes de l'hérésie, et donne des détails aussi intéressants que précis sur l'état matériel, moral et religieux des populations de cette lointaine contrée.

LETTRE DU R. P. LOUIS, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES PRÊTRES DE LA MISÉRICORDE.

...La péninsule de Green-Bay, au nord du Wisconsin, est située à peu près à la même latitude que Marseille en France; mais le climat des deux pays est bien différent. Ici l'hiver, qui dure six mois, est parfois très rigoureux. On a vu le thermomètre centigrade descendre jusqu'à 45° au-dessous de zéro. Nous pouvons noter en passant

que, cette année, le froid a été particulièrement vif et nous sommes encore loin d'en être débarrassés.

On ne compte réellement que deux saisons : l'été et l'hiver. Le printemps et l'automne ne donnent guère de signes d'existence et passent à peu près inaperçus. A cause de la rigueur du froid, on ne peut faire les semailles avant la mi-avril. La récolte est rentrée à la mi-août. C'est dire qu'elle est hâtée et qu'elle ne donne pas tout ce qu'on pourrait en attendre.

\*  
\*  
\*

Les premiers habitants de la Péninsule furent des Indiens qui s'appelaient eux-mêmes « les Fils du feu. » Pourquoi? Il serait difficile de le dire. Un de leurs chefs vint de son propre mouvement trouver « la Robe noire » et la prier de vouloir bien évangéliser sa tribu, c'est-à-dire leur annoncer la parole du « Grand-Esprit » et leur montrer le chemin qui conduit « au pays des grandes chasses qui durent éternellement ». Ces pauvres sauvages se montrèrent fort dociles à la voix du missionnaire. Bientôt tous furent baptisés et formèrent une chrétienté florissante. Aujourd'hui, hélas! tous ont disparu et, dans le pays, il ne reste plus que leur souvenir.



Ce premier missionnaire évangélisateur « des Fils du feu » était français. C'est ainsi que notre chère France a laissé partout en Amérique son souvenir ineffaçable. Qu'on aille au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, on y trouvera la trace de missionnaires français qui, tout en prêchant la religion de Jésus-Christ, ont appris aux peuplades sauvages à bénir le nom de la fille aînée de l'Eglise. Pour ne citer qu'un exemple, n'est-ce pas un jésuite français qui a découvert le Mississipi? Et plus tard, le premier évêque catholique de Boston n'a-t-il pas été un illustre prêtre français, Mgr de Cheverus? Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la France a toujours été et sera toujours, nous l'espérons, le lieutenant de Dieu sur la terre et le boulevard du catholicisme: *Gesta Dei per Francos*.

\* \*

Mais revenons à nos missions. Il y a une trentaine d'années, un certain nombre de familles belges vinrent s'établir dans ce pays. Les commencements furent difficiles. Obligés de coucher dans des huttes, les malheureux émigrés y contractèrent le germe de maladies qui se sont développées plus tard. La péninsule ne formait alors pour ainsi dire qu'une immense forêt vierge. Peu à peu les bois disparurent et le terrain fut défriché. Mais le sol, fertile au commencement, est devenu ingrat et stérile au bout de quelques années. Ce qui rapportait autrefois trente pour un ne donne plus aujourd'hui que sept ou huit. C'est dire que le pays n'a pas et ne peut avoir d'avenir. Si nous ajoutons qu'il n'y a point de voies ferrées et par conséquent pas de communications faciles, pas de débouchés, il sera aisé de tirer la conclusion.

Il suit de tout ce que nous venons de dire que nos catholiques sont généralement pauvres. Cependant ils ont un bon côté. Ils sont assez philosophes, prennent le temps comme il vient, vivent au jour le jour et ne se mettent point en peine du lendemain. Quand ils ont de quoi se nourrir et s'habiller, ils ne poussent point leurs désirs au-delà. Ne sont-ils pas plus heureux que ceux qui courent après les richesses, les honneurs et les dignités!

\* \*

Telle est la situation au point de vue matériel. Ce côté a bien son importance, mais là n'est point cependant ce qui doit intéresser principalement des prêtres qui se font missionnaires pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Eh bien! au point de vue religieux, nous devons dire, pour être dans le vrai, que nos catholiques sont dignes d'intérêt de la part de leurs frères de France et de Belgique. Nous espérons en faire la preuve.

Dépourvus de prêtres à résidence fixe dans les commencements, les émigrés belges sont restés catholiques quand même et malgré les tentatives réitérées des ministres de l'erreur.

Si quelques-uns ont apostasié, ils avaient des raisons pour le faire, et c'est le petit nombre. « Quand le pape sarcle son jardin, disait naguère un ministre protestant, il jette ses mauvaises herbes par dessus nos murs. » Jamais ces paroles n'ont été plus vraies que dans le cas présent, et ces défections ont fait la séparation de l'ivraie d'avec le bon grain. Mais, nous le répétons, la grande majorité est restée catholique. Des églises ont été bâties dans toutes les localités importantes. Chacun y a travaillé avec une ardeur admirable.

Autrefois, le prêtre visitait seulement de temps en temps ces différentes congrégations. Il disait la sainte messe, prêchait la parole de Dieu et faisait le catéchisme aux enfants. Le reste de l'année, les fidèles catholiques étaient obligés de se contenter de la messe du *clerc*. Vous vous demanderez peut-être ce qu'on entend par ces mots. Voici la chose brièvement. On se réunit le dimanche à l'église. Le *clerc*, désigné par la congrégation, lit les prières de la messe, excepté le canon. On chante quelques cantiques pieux, puis chacun se retire. Quel exemple pour nos catholiques d'Europe, qui ont tant de facilité d'accomplir leurs devoirs religieux, et qui ne savent pas en profiter! Ne devraient-ils pas rougir de honte à la vue de leur nonchalance, et trembler de crainte à la pensée du compte terrible que Dieu leur demandera un jour!

Grâce à Dieu, les choses sont appelées à changer de face. Les Pères de la Miséricorde ont accepté ces missions et s'y dévouent avec un zèle infatigable. Déjà toutes les congrégations sont desservies régulièrement, et encore ne font-ils guère que commencer. Ce n'est pas, toutefois, que les obstacles manquent. Si, dans notre France bien-aimée, les catholiques et les prêtres doivent combattre le bon combat, il en est de même de nous ici. C'est toujours l'éternelle lutte de la vérité contre l'erreur.

Trois sortes d'adversaires nous font une guerre acharnée et d'autant plus terrible qu'elle est lente et sourde: ce sont les protestants, les vieux-catholiques et les spirites.

#### PROTESTANTS.

Les Etats-Unis possèdent un nombre presque infini de sectes protestantes et peuvent, sous ce rapport, rivaliser avantageusement avec toutes les autres nations du globe. A laquelle de ces nombreuses sectes appartient le ministre, qui nous fait l'honneur de demeurer parmi nous, c'est ce que nous n'avons pu savoir.

#### VIEUX-CATHOLIQUES.

Nous croyions à notre arrivée en Amérique que la secte bâtarde des vieux-catholiques n'avait pas traversé l'Atlantique. Il paraît que nous nous sommes trompés. Une branche de cet arbre s'est détachée du tronc et est venue se greffer au Wisconsin. Leur ministre est un



certain M. V\*\*\*, homme entreprenant. A l'heure actuelle, il fait une tournée dans les principales villes des États-Unis pour ramasser de quoi fonder un séminaire.

Nous devons avouer que le révérend disciple d'Herzog a fait quelques conversions. De quelle manière? En se donnant comme prêtre catholique et pas autrement. Ajoutons qu'il n'a pas eu honte de faire cause commune avec les protestants, de se mettre sous la juridiction de l'évêque épiscopalien du Fond-du-Lac et de l'appeler dans son église pour y donner la confirmation. Tellement il est vrai que le protestantisme et le vieux-catholicisme sont frères.

#### SPIRITES.

Ici le spiritisme est une religion qui a ses temples et ses pontifes. A Delwich, le médium est une malheureuse jeune fille de seize ans. Nous nous sommes fait rendre un compte exact de ce qui a lieu dans ces assemblées. Il s'y passe des choses extraordinaires et qu'on ne peut expliquer que par une intervention diabolique. Ces faits produisent une profonde impression sur le vulgaire et donnent lieu de temps en temps à quelques défections. Faisons remarquer toutefois que le spiritisme est en baisse. C'est le cas de dire : tout nouveau, tout beau, mais : *Assueta vilescunt*. La vérité seule est éternelle.

Nous devons cependant constater un certain nombre d'accidents produits par ces pratiques dangereuses. Ainsi plusieurs personnes, à moitié *craquées*, comme disent les Américains, sont devenues tout à fait folles par suite de l'impression produite sur leur faible esprit par les cérémonies spirites.

Voilà le mal, mais l'indiquer n'est pas le guérir. Il s'agit donc maintenant de rechercher le meilleur moyen pour neutraliser les efforts de l'erreur.

\* \*

Notre espoir et l'espoir de la religion sont placés principalement dans la jeune génération qui s'élève. C'est dire que des écoles catholiques sont nécessaires pour instruire solidement les enfants dans les saintes vérités de la foi. Dans ce pays, il ne suffit pas qu'ils soient catholiques, il faut encore qu'ils sachent pourquoi ils le sont. Nous devons les armer pour le bon combat, les mettre en garde contre les séductions de l'erreur, leur faire toucher du doigt les sophismes et les mensonges dont l'hérésie ne craint point d'user et d'abuser. C'est ainsi qu'ils deviendront des athlètes invincibles pour l'avenir et que les tentatives des ministres de l'erreur n'auront aucune prise sur eux.

Déjà nous avons une école catholique dans la principale de nos missions, à Bay-Settlement. On y enseigne quatre langues : l'anglais, le français, l'allemand et le hollandais. Toutefois, cette seule école ne suffit pas. Il en faudrait au moins une dans chaque congrégation.

Enfin nos catholiques belges aiment beaucoup tout ce qui peut frapper les sens et l'imagination. De belles cérémonies seraient bien propres à les attirer et à les retenir dans l'unité. Malheureusement, dans beaucoup de nos missions, nous n'avons pas même les ornements nécessaires au culte.

\* \*

Telle est la situation au point de vue religieux. Six mille âmes sont confiées à nos soins : il y a donc beaucoup de bien à faire : *Messis quidem multa*. Les ouvriers ne manquent point, mais ce sont les ressources qui manquent. Or, sans ressources, la lutte est impossible, même aux cœurs les plus dévoués et les plus généreux. Et cependant c'est la lutte pour Dieu, pour la sainte Eglise et pour la vérité.

Le fameux Lamennais, tombé gravement malade en 1826, alors qu'il était dans toute la ferveur de sa foi, disait à son frère Jean-Marie, le fondateur de l'Institut de Ploërmel : « Je te lègue la plus belle chose du monde : *la vérité à défendre*. » C'est là notre consolation et notre récompense dès ici-bas.

Soutenus par les aumônes de nos frères de France et par vos précieux encouragements, nous ne faillirons pas à la tâche qui nous incombe. Puissent nos efforts être couronnés de succès ! Puissions-nous ramener au bercail les brebis égarées, afin qu'il n'y ait plus dans la péninsule du Wisconsin qu'un seul troupeau et un seul pasteur : *Unum ovile et unus pastor*.

#### TAHITI (Océanie).

On lira avec le plus grand plaisir les détails suivants sur une mission dont nous n'avons pas eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs depuis près de deux ans. Ils sont extraits d'une lettre que le R. P. Martin, prêtre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, a adressée à un de ses confrères de France.

LETTE DU R. P. ROGATIEN MARTIN, DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS DE PICPES, PROVINCIAL DE LA MISSION DE TAHITI, AU R. P. JANVIER WEILER, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA MÊME CONGRÉGATION.

Papeete (Tahiti), le 9 février 1888.

Connaissant l'intérêt que vous portez à nos travaux, je viens vous parler un peu de l'état de notre mission.

A Tahiti et à Moorea, où, depuis plusieurs années, de puissants obstacles ont arrêté le progrès du catholicisme, nous maintenons nos positions. Nous osons même concevoir de meilleures espérances pour l'avenir. Car nous constatons que le protestantisme comme religion perd chaque jour en considération, surtout depuis un an.

Dans ces deux îles, nous avons eu, en 1887, à peu près quatre-vingts baptêmes, quinze mariages et cinq cents



communions pascals sur environ 1,700 catholiques. Dans nos écoles, y compris celles de Papeete, nous donnons l'instruction à près de cinq cent quatre-vingts enfants de l'un et de l'autre sexe; vous savez que la population de ces deux îles n'est guère que de 9,000 habitants.

L'an dernier, nous avons eu la douleur de voir l'école des Frères de Papeuriri (Tahiti), remplacée par une école laïque. Et il est à craindre que, cette année, on ne procède à la laïcisation de l'école que les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny tiennent dans le même district.

Cependant, n'était la loi qui exclut les Congréganistes, ceux-ci auraient bientôt repris leur place. Pour montrer sa sympathie à nos écoles libres, le Conseil général nous a accordé, l'an dernier, un subside de 10,000 francs.

J'ai déjà dit un mot de Moorea, où travaillent avec intelligence le R. P. Nicolas Blanc, vice-provincial, et le R. P. Georges Eich. Il y a là deux œuvres qui, depuis quelques années, prennent un développement assez important. Je veux parler de l'œuvre de la formation des catéchistes et de l'immigration de familles que l'on fait venir d'îles pauvres et misérables des Paumotous, pour les établir dans une belle vallée que Mgr d'Axiéri, notre ancien vicaire apostolique, a achetée dans ce but.

Que vous dirai-je des îles Gambier, où nos premiers missionnaires, à force de patience et de dévouement, avaient réussi à établir une petite chrétienté modèle et vraiment florissante, qui, dans ces derniers temps, est devenue le point de mire d'injustes accusations? La population de ce petit archipel va toujours décroissant; elle n'est plus aujourd'hui que de quatre cent cinquante habitants. Cependant l'école de Mangaréva et le saint ministère dans les quatre îles de l'archipel donnent encore assez de travail et d'occupations aux RR. PP. Hippolyte Roussel et Vincent-Ferrier Janeau.

\* \*

Le véritable sujet de nos consolations, c'est actuellement l'archipel des Paumotous, composé d'environ quatre-vingts îles basses. La pauvreté de ces îles les isole assez du commerce avec les étrangers, pour y mettre l'évangélisation à l'abri de bien des dangers et des écueils qui n'en compromettent que trop souvent le succès dans d'autres îles plus fréquentées et plus favorisées des dons de la nature.

La grande île d'Anaa est à peu près entièrement catholique. Le protestantisme d'abord, le mormonisme ensuite ont fait place à la seule vraie religion. Un missionnaire y réside habituellement, tandis que les autres îles, trop petites et trop peu peuplées pour donner constamment du travail, ne sont visitées que passagèrement.

Le R. P. Vincent de Paul Terlyn vient de faire sa tournée dans les îles de l'est des Paumotous. Et quelle excursion longue et pénible! Plus d'une année de voyage sur une goëlette ou sur une petite embarcation! Des journées

entières être exposé au soleil tropical et à la réverbération de la mer! Rester enfermé quelquefois de longs mois dans une petite île, en souffrant toute espèce de privations, dont la plus grande est indubitablement le manque d'eau potable. Voilà ce qui peut vous donner une faible idée de la vie du missionnaire des Paumotous. Mais, comme on le voit dans ses lettres, notre cher confrère, nouveau Paul, ne compte pour rien toutes ces peines corporelles, pourvu qu'il gagne des âmes à Jésus-Christ. Aussi son ministère a-t-il été béni. Il a eu des retours d'apostats, des conversions d'hérétiques, de nombreuses communions, des mariages. Mais il vaut mieux donner des chiffres.

ILES	Habitants.	Catholiques.	Confessions.	Communions.	Baptêmes.	Mariages.
Makemo .....	180	125	75	42	52	16
Raroia .....	167	79	69	38		
Takume .....	107	84	57	39		
Marokau .....	150	80	61	40		
Napuka .....	142	tous	104	28	12	3
Fangatau .....	152	»	117	49	16	5
Reao .....	184	»	121	40	15	4
Pukarua .....	101	»	70	8	8	1
Tureia .....	96	»	75	(1)	7	2
Takoto .....	248	»	172	90	18	4
Vaitahi .....	201	»	76	35	7	»
Fakahina .....	169	»	129	54	8	4

Je regrette de ne pouvoir pas donner les chiffres pour les autres îles visitées par cet infatigable apôtre des Paumotous. Je ne veux cependant pas omettre de vous dire que, le jour de la Communion générale, il a consacré solennellement au Sacré-Cœur chacune de ces îles, comme nous avons consacré, l'an dernier, chacun de nos districts.

Le catholicisme est la seule religion dans presque toutes les îles. Dans quelques-unes, il est en face du mormonisme, et la lutte entre les deux partis se manifeste par des discussions quelquefois très vives, mais qui restent habituellement dans de justes limites.

\* \*

Pour terminer, il faudrait vous parler encore de la pauvre île de Pâques. Mais je laisse ce soin au R. P. Albert Montiton, qui s'y trouve depuis trois mois, pour préparer les indigènes aux Sacrements, en particulier à la confirmation, que Mgr Verdier, vicaire apostolique, va leur donner. Le P. Albert, avec son style qui a déjà fait le charme de vos lecteurs, vous dira ce qu'est aujourd'hui la malheureuse île de Pâques avec ses cent cinquante habitants jetés là à mille lieues de tout voisinage.

(1) Les habitants de cette île n'étant convertis que depuis peu, le Père n'a pas encore jugé à propos de les admettre à la sainte communion.



## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Parmi les diverses missions qui composent le vicariat apostolique de la Jamaïque, se trouve le Honduras, peuplé de 27,000 habitants, dont 19,000 catholiques. On y parle quatre langues : l'anglais, l'espagnol, le maya et le caraïbe. L'éloignement de la résidence épiscopale et la rareté des communications, rendent l'administration de cette partie du vicariat très difficile ; aussi Mgr Porter a prié dernièrement la Propagande d'ériger le Honduras en mission distincte.

Sur la proposition des éminentissimes cardinaux de la Sacrée Congrégation, le Saint-Père vient de décréter l'érection du Honduras en préfecture apostolique avec les limites suivantes : au nord, le fleuve Ilando qui le sépare du Yucatan ; à l'ouest, la ligne qui va des Rapides de Gracias à Dios, à Gorbett's Falls jusqu'à Chichanha ; au sud, le Sarstoon, qui le sépare du Guatemala ; à l'est, la baie de Honduras.

La nouvelle préfecture embrasse deux tribus : l'Indiana de Traitché, au nord de Chichanha, et l'Indiana de Santa-Cruz, dans la direction de la lagune de Bacala.

## LE PÈLERINAGE AFRICAÏN A ROME

Dimanche dernier, saint jour de la Pentecôte, le Saint-Père a daigné admettre à sa messe le pèlerinage africain. Douze nègres venant de l'Afrique équatoriale et douze Arabes chrétiens ont reçu la sainte Communion des mains du Souverain Pontife. Ce sont les prémices de cette grande Eglise d'Afrique, qui se réveille à la voix d'un nouveau Cyprien. Près de l'autel on remarquait tous les évêques de l'Algérie. C'était Mgr Dusserre, coadjuteur de S. Em. le Cardinal Lavignerie ; Mgr Combes, évêque de Constantine ; Mgr Soubrier, évêque d'Oran ; Mgr Buhadjar, évêque administrateur de Malte. La caravane africaine était conduite par le T. R. P. Deguerry, supérieur général des Missionnaires d'Alger. Sa Sainteté a été émue de la piété de ces jeunes gens, dont quelques-uns ont été reçus docteurs de la Faculté de médecine de Lille et iront bientôt aider les Pères blancs dans l'œuvre de l'apostolat.

Par une faveur due à l'obligeance de Son Eminence le cardinal Lavignerie, Mgr le Directeur des *Missions catholiques* a pu assister à cette imposante cérémonie.

Avec les Africains, le Cardinal a bien voulu présenter au Saint-Père le pèlerinage lyonnais. Il était heureux de remplacer dans cette circonstance son vénérable ami Mgr l'Archevêque de Lyon, et de donner ainsi une nouvelle preuve de sa sympathie au diocèse qui fut le berceau de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Genève (Suisse).** — On lit dans le *Courrier de Genève* :

« Dimanche, à la suite des vêpres, a eu lieu la réunion de l'Œuvre de la Propagation de la foi, à la chapelle des Pâquis. M. l'abbé Girard a lu un rapport très étendu sur le développement de l'Œuvre dans la paroisse de Notre-Dame et la situation des missions pendant l'année 1887. En ce qui concerne les associés de la paroisse de Notre-Dame, le rapport en compte deux cent-soixante, avec trois dizaines de plus que l'année précédente. Les recettes se sont élevées à 1,400 francs, soit 800 francs de cotisations régulières et 600 francs de dons extraordinaires, dont l'un de 500 francs.

« La partie fondamentale du rapport est un magnifique tableau des missions catholiques dans les diverses parties du monde. Nous voudrions pouvoir reproduire tous les détails si intéressants que nous avons entendus. Il en restera pour l'auditoire la consolante impression du bien immense qui est réalisé par ces modestes cotisations d'un sou par semaine. Chaque année, de nouveaux missionnaires partent par centaines dans toutes les directions. La France seule en a fourni l'an dernier cent soixante, avec quarante-sept Frères et cinquante-cinq religieuses pour auxiliaires de l'apostolat. La Propagation de la Foi a toujours été l'œuvre essentielle de l'Eglise et Léon XIII y apporte la meilleure part des sollicitudes de son pontificat.

« M. le vicaire général Broquet est venu ensuite confirmer les conclusions du rapport par une chaleureuse exhortation. Il applique à l'Œuvre de la Propagation de la foi les paroles que saint Paul prononçait sur le mystère de l'Incarnation pour en faire admirer « la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur ». Et, en commentant ces paroles, il montre la hiérarchie des œuvres de zèle : d'abord les œuvres de charité privée, puis la charité collective à l'égard des institutions, tels que les orphelinats ; au-dessus ensuite, l'Œuvre de la bonne presse, qui avait sa réunion le dimanche précédent ; au-dessus encore, l'Œuvre du clergé dans notre canton ; et, enfin, l'Œuvre de la Propagation de la foi, dont l'étendue est sans limites. Que chacun se fasse donc missionnaire, dans la mesure de ses forces, en s'associant à cette grande Œuvre ! »

**Asie mineure.** — On nous écrit de Constantinople :

« Permettez-moi de vous dire un mot du sanctuaire du Spasme et de l'Institut des Sœurs de l'Immaculée-Conception, deux œuvres auxquelles vous portez un charitable intérêt.

« Après les travaux de déblaiement et la construction de la crypte, l'œuvre a subi un temps d'arrêt dû principalement au manque de fonds. Elle vient d'entrer dans une phase nouvelle, grâce aux largesses de nos généreux bienfaiteurs d'Occident. Mgr le Patriarche a eu la consolation de faire commencer la construction de ce précieux sanctuaire que la piété catholique désire élever à la quatrième station de la Voie Douloureuse à Jérusalem. Sa Béatitude a également fait commencer la construction du couvent central des Religieuses Arméniennes de l'Immaculée-Conception à Péra. Ce couvent est celui que détruisit l'incendie de 1870. Depuis dix-huit ans, Dieu sait à quelles privations se sont astreintes ces pauvres religieuses qui rendent pourtant d'inappréciables services à nos missions d'Arménie, où elles dirigent des pensionnats et des externats de jeunes filles. Les épargnes, les sacrifices, joints aux dons de charitables bienfaiteurs, ont enfin permis de relever de ses ruines cet important édifice. »

**Athabaska-Mackenzie (Canada).** — Le R. P. Jousard, Oblat de Marie Immaculée, écrit de la mission Saint-Joseph, le 8 décembre 1887, à Mgr Isidore Clut :

« Depuis la fin d'août 1886 jusqu'au mois de juin 1887, je me suis trouvé à Saint-Isidore avec le bon Frère Jousseau. L'hiver a été mauvais pour nos pauvres Indiens. La famine s'est fait sentir



d'une manière terrible. Cette année s'annonce mieux, déjà le renne abonde un peu partout.

« Je vais vous surprendre en vous disant que je suis allé voir Mgr Faraud. C'était pour célébrer les noces d'argent de son épiscopat. Nous sommes arrivés en retard. Nous allions pour fêter et on nous a fêtés. Le R. P. Paseal et le F. Rousset étaient avec moi. Nous avons été bien heureux de voir Monseigneur et Sa Grandeur semblait encore plus heureuse que nous! Mgr Faraud m'a retenu pour aider le R. P. Grouard à imprimer un nouveau livre montagnais. Ce bon Père voulait me garder tout l'hiver, mais je n'ai pas eu pouvoir accéder à son désir, le R. P. Dupire étant seul depuis longtemps à Saint-Joseph. Quand je suis arrivé au Grand Lae des Eselaves, le R. P. Dupire n'y était pas; il était allé avec la berge de la Compagnie au fond du Lae, pour visiter les sauvages et chercher des vivres. Il a été pris par les glaces, dans les îles, à deux jours d'ici. Il est de retour depuis trois semaines.

« Saint-Isidore est toujours un poste visité seulement pendant la mission du printemps. Que c'est regrettable! surtout depuis que les traiteurs envahissent le pays et apportent des liqueurs. Il y en a au Lac le Bœuf, au Grand Lae des Eselaves, au fort Smith, à Athabaska. C'est une nuée. Que Dieu garde nos Indiens toujours fervents et nous donne des aides! »

**Missions des RR. PP. Jésuites.** — Nous trouvons dans le dernier numéro des *Etudes religieuses* le tableau suivant des missions de la Compagnie de Jésus au commencement de l'année 1888 :

	Prêtres	Scolas-	Coad-	Total	Pays d'ori-
		tiques	juteurs		gine
<i>Missions d'Europe.</i>					
Illyrie, Dalmatie, Albanie.....	3	»	1	4	Venise.
Constantinople, Syra, Tine...	24	4	13	41	Sicile.
<i>Missions d'Afrique.</i>					
Egypte.....	28	7	13	48	France.
Madagascar, Réunion, Mauricie.	62	4	23	86	France.
Zambèze.....	24	42	23	89	Divers.
<i>Missions d'Asie.</i>					
Arménie.....	20	»	6	26	France.
Syrie.....	73	10	43	126	France.
Inde, Bombay.....	65	»	20	85	Allem.
— Mangalore.....	23	14	8	45	Venise.
— Bengale.....	58	30	18	106	Belgique.
— Maduré.....	82	27	7	116	France.
Chine, Kiang-nan.....	109	17	19	145	France.
— Pé-tché-ly S.-E.....	42	1	7	50	France.
<i>Missions d'Océanie.</i>					
Iles Philippines.....	73	4	54	131	Espagne.
Iles Florès, Java, Sumatra....	35	»	10	45	Hollande.
Australie mérid. et sept.....	23	»	18	41	Autriche.
Australie orient. et N.-Zélande.	33	46	4	53	Irlande.
<i>Missions d'Amérique.</i>					
Etats-Un's (centres allem.)....	68	49	58	145	Allem.
Colorado, N.-Mexique, Texas.	39	13	23	75	Naples.
Californie.....	50	34	35	119	Piémont.
Monts Rocheux.....	38	9	24	71	Piémont.
Canada (miss. indiennes)....	11	2	13	26	Canada.
Honduras anglais.....	10	»	2	12	Angleter.
Costa-Rica, Panama, Cuba, Antilles.....	61	33	39	133	Espagne.
Jamaïque.....	9	»	1	10	Angleter.
Guyane anglaise.....	14	»	»	14	Angleter.
Brésil sept. et central.....	48	11	38	97	Allem.
Brésil mérid.....	38	6	16	60	Rome.
Equateur et Maragnon, Pérou.	56	66	42	164	Espagne.
Chili et Paraguay.....	104	33	77	214	
TOTAUX.....	1.323	399	655	2.377	

## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

NOTICE DE M. ARMAND DAVID

*De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine, membre correspondant de l'Institut.*

(Suite 1)

### VI

Pour ce qui concerne les oiseaux (que j'ai toujours affectionnés particulièrement), c'est moi-même qui ai dû me charger de faire la description et l'histoire de tous ceux dont j'ai reconnu l'existence dans l'Empire chinois. Je me suis aidé, pour les détails accessoires, de la bienveillante



CHINE. — MACHLOPHUS REX — PTERORHINUS DAVIDI. — Oiseaux découverts par M. Armand David (voir page 247).

collaboration d'un professeur du Muséum. M. G. Masson a édité avec une élégance particulière ce travail assez volumineux, qui fait connaître huit cent sept espèces vivantes en Chine ou y venant régulièrement. L'ouvrage est accom-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 11 et 18 mai.



pagné d'un atlas de cent vingt-quatre planches, où j'ai fait figurer les espèces, soit nouvelles, soit caractéristiques de la faune orientale.

Les ornithologistes savent que la plupart de ces oiseaux ont été procurés par mes soins à nos galeries nationales, et qu'un bon nombre d'entre eux constituent des nouveautés.

Je n'entreprendrai pas ici de les passer en revue ; mais, pour ne parler que du groupe bien connu des *Gallinacés*, je nommerai comme les plus remarquables parmi mes acquisitions : le grand *Lophophore* du Thibet, qui vit à des hauteurs dépassant 4,000 mètres ; les trois *Crossoptilon* connus, dont l'un est blanc, l'autre bleu, et le troisième noir et blanc ; deux *Tragopans* portant un grand rabat multicolore à la gorge et ayant la tête ornée de deux cornes très minces, bleues et charnues ; deux *Eulophes*, faisans luppés, qui passent pour être le gibier le plus apprécié des gourmets ; le *Faisan vénéré*, dont la queue s'allonge jusqu'à deux mètres, et qui n'était jusqu'alors connu en France que par une plume caudale ; l'élégant *Faisan Amherst*, devenu maintenant, comme le précédent, un oiseau commun dans les parcs, mais qui était naguère une rare nouveauté ; la *Tetraophas*, qui constitue un genre nouveau de phasianide, à couleurs sombres et vi-

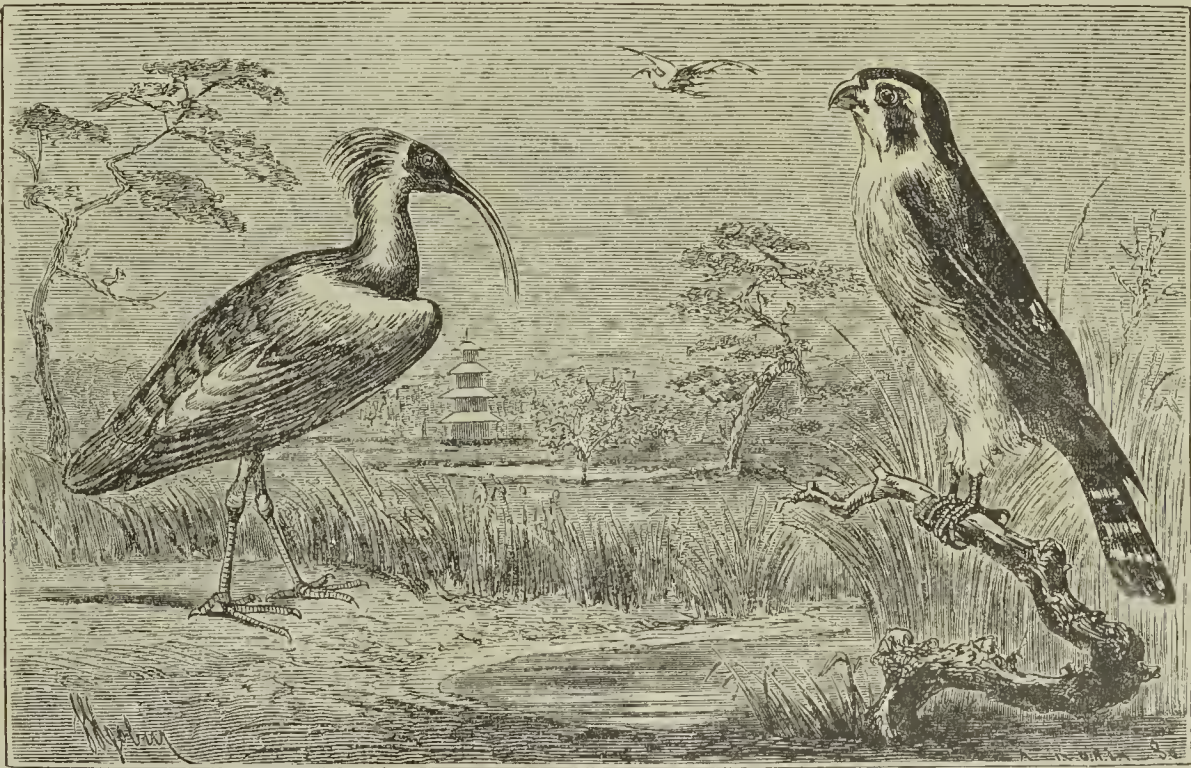
vant toujours sous les bois ; deux *Ithagines* nouvelles, à plumage gris élégant et étrangement varié de vert pré et de cramoisi et dont la patte est armée de deux ou trois épérons aigus, etc.

Tous ces beaux oiseaux et des centaines d'autres de même source sont étalés dans les armoires du Muséum, qui contiennent d'ailleurs tant de richesses ornithologiques ! Quelques-uns d'entre eux, suivant un usage en vigueur parmi les naturalistes, ont reçu pour nom spécifique celui du découvreur. C'est ainsi qu'il y a le *Cygnus Davidi*, très rare cygne à pattes rouges, décrit par l'anglais Swinhoe, et le *Pterorhinus Davidi* (voir p. 246), sorte de moqueur très intéressant que j'ai capturé dans les montagnes de Pékin ; il y a encore le *Syrnium Davidi*, rapace nocturne du Thibet, décrit par M. Sharp, du British Museum. L'illustre professeur de la Sorbonne, M. H. Milne-Edwards a voulu aussi attacher mon nom à deux espèces nouvelles qu'il a décrites : *Carpodacus Davidianus* et *Oreopneuste Armandi*.

Une chose qui étonnera sans doute beaucoup de lecteurs, c'est que, parmi les huit cent sept oiseaux chinois que j'énumère dans mon ouvrage, on n'en verra point figurer quelques-uns qui passent pour les plus communs chez nous. Ainsi, la Chine ne connaît pas notre moineau, notre pinson, notre chardonneret, notre linotte ; le rossignol et le rouge-gorge n'y existent pas, non plus qu'aucune de nos aimables fauvettes ; les merles et les grives y sont tout différents, de même que les mésanges et les corbeaux, etc. Et, à ce sujet, je dirai que j'ai noté dans plusieurs de mes écrits qu'il n'y a qu'un cinquième des oiseaux chinois qui se retrouvent en Europe ; et la plupart de ceux-là n'y font qu'une apparition irrégulière. J'ai aussi écrit, comme digne de remarque, que, parmi les oiseaux qui sont communs aux deux extrémités de l'Ancien Monde, le contingent le plus fort est fourni par les *Rapaces diurnes*, les *Gros Becs* et surtout par les oiseaux aquatiques (palmipèdes et échassiers) ; tandis

que les gallinacés orientaux, les insectivores et les rapaces nocturnes ne nous offrent presque aucune espèce semblable dans notre Occident.

Je veux encore transcrire textuellement une observation que j'ai consignée ailleurs, avec les déductions que j'en tire et qui ne seront pas peut-être du goût de tout le monde. Un fait



CHINE. — IBIS SINENSIS. — HIÉRAX DAVIDIS. — Oiseaux découverts par M. Armand David.

digne d'être remarqué, c'est que certains groupes d'oiseaux se trouvent cantonnés dans certaines limites où ils sont représentés par de nombreuses espèces voisines entre elles et paraissant remplir dans les mêmes lieux des rôles exactement identiques, tandis qu'ils manquent totalement sur tous les autres points de la terre, où il leur serait tout aussi possible de vivre, et cela, sans qu'ils soient représentés là par des espèces équivalentes. Ainsi, la riche et admirable tribu des *Phasianides* possède plus de quarante espèces, toutes groupées autour du massif thibétain, tandis qu'il n'y a aucun de ses membres dans tout le reste du monde. Ainsi encore, c'est par trente et quarante qu'il faut compter les espèces de la famille des *Cratéropodes* qui vivent en Orient et y sont très abondants en individus, lesquels pourtant n'ont aucun de leurs parents dans notre Europe. Après ces faits, et beaucoup d'autres semblables que nous connaissons, pourrions-nous croire qu'un si grand nombre d'espèces voisines entre elles aient



été créées *ab origine* telles qu'elles sont maintenant et qu'elles aient été placées toutes réunies dans les mêmes régions de la terre, malgré l'identité de l'organisation des mœurs et du rôle à remplir et en laissant ainsi manquer de leurs représentants tout le reste du monde? N'est-il pas plus raisonnable d'admettre que les types principaux des animaux et des plantes étant une fois apparus sur la surface de la terre, quand et comme il a plu à Dieu (ce qui sans doute sera toujours un mystère pour l'homme), ils ont subi de lentes modifications qui les auront peu à peu divisés en variétés, en races, en espèces... lesquelles auront continué à se propager et à se répandre autour des lieux de leur origine? Nous comprendrions alors pourquoi, par exemple, l'Amérique possède plus de quatre cents espèces de colibris, quand il n'en existe pas une seule dans tout le reste du monde tropical, où ces mignonnes créatures trouveraient à vivre tout aussi bien, etc. Les personnes qui ont étudié la nature un peu en détail savent que toutes les classes du règne animal pourraient fournir des faits analogues et donner lieu aux mêmes réflexions.

## VII

L'étude des *Reptiles*, des *Batraciens* et des *Poissons*, que j'ai récoltés un peu partout, dans mes voyages à travers le vaste Empire, a été faite surtout par M. Duméril, le docteur Sauvage et M. E. Blanchard. C'est ce dernier savant, membre de l'Institut, qui a décrit devant l'Académie des Sciences, sous le nom de *Sieboldia Davidiana*, une gigantesque salamandre, voisine de celle du Japon, que j'ai rapportée des confins du Koukounoor, où elle vit de poissons et de crabes dans les fraîches eaux des ruisseaux (voir la gravure page 249). On sait qu'une grande salamandre, plus ou moins analogue à celle-ci, a été jadis déterrée dans les terrains tertiaires d'Allemagne, et qu'on avait pris son squelette pour celui d'un homme fossile!

Dans la classe des *Mollusques*, je n'ai guère eu la possibilité de me procurer que les espèces terrestres et les fluviatiles, lesquelles sont en Chine d'une rareté étonnante. Néanmoins, dans mes différentes collections, le savant M. Deshayes, le Nestor de nos malacologistes, a pu compter et décrire une centaine d'espèces nouvelles.

Mais c'est, sans comparaison, le monde des *Insectes* qui m'a donné le plus de nouveautés, et cela dans tous les groupes! Et cependant, je dois le dire, ce que je me suis procuré, ce que j'ai envoyé en Europe n'est qu'une minime portion des richesses entomologiques que renferme la Chine. MM. Blanchard, Lucas et Poujade, du Muséum, ainsi que M. H. Deyrolle et d'autres, ont étudié une partie des animaux articulés que j'y ai capturés; mais les coléoptères ont surtout été décrits par l'infatigable M. Fairmaire, notre ancien président de la Société entomologique de France, dont les ouvrages sont dans les mains de tous les naturalistes, et la plupart de mes lépidoptères connus du public, ont été décrits et figurés par M. Oberthür, de Rennes, qui possède les collections les plus riches qui existent en France et peut-être au monde!

Et, à propos des insectes, qu'il me soit permis de faire observer que, sans compter cet effet d'admiration et de re-

connaissance que la vue *en détail* des œuvres du Créateur doit naturellement produire dans les âmes bien faites, l'étude précise et comparative de cette incroyable multitude de petits êtres vivants, offre au penseur un moyen commode et efficace pour l'intelligence de plusieurs importants problèmes relatifs à la distribution géographique et géologique des espèces animales. On se convaincra de cela en lisant le magistral ouvrage de M. A. R. Wallace, intitulée *Geographical distribution of animals*. Aussi, les vrais naturalistes apprécient ils toujours les collections, soignées et bien annotées, qui leur viennent des pays étrangers, lesquelles deviennent entre leurs mains, ce que sont les médailles antiques pour l'historien et les chiffres pour les mathématiciens. Il est bien vrai que, parfois, un amateur d'insectes se passionne pour ses bestioles du même genre d'affection que d'autres ont pour les *timbres-poste*, sans y voir plus loin! Mais, même dans ce cas, son innocent passe-temps aura la chance d'être utilisé par un homme à esprit synthétique et sachant vraiment lire dans le livre de la nature. Dans tous les cas, à la vue de toutes ces merveilleuses petites créatures, de ces superbes coléoptères, de ces papillons splendides, qui n'ont rien à envier aux plus riches gemmes, on ne pourra pas retenir son admiration et s'empêcher de s'écrier : *Multa fecisti... Domine... mirabilia tua!*

Il n'est pas inutile de noter qu, dans la classe des insectes, plus encore que dans les autres, il y en a un bon nombre qui ont été appelés des noms des missionnaires qui les avaient envoyés; ainsi, il y a : *Cicindela Desgodinsii*, *Carabus Delavayi*, *Cychrus Davidi*, *Nebria Chaslei*, *Enoplotrupes Largeteani*, *Donacia Provosti*, etc., pour les Coléoptères; et dans les papillons : *Anthocharis Bieti*, *Armandia Thaidina*, etc.; et parmi les nouveautés venues de l'Amérique, nous voyons aussi : *Casnonia Sipolisii*, *Sphœnognathus Gaujoni*, etc.

(A suivre).

## LA GRANDE CARTE DE MADAGASCAR

Par le R. P. ROBLET,

*De la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar.*

Les travaux scientifiques du R. P. Roblet sont connus des Sociétés savantes de France; la Société de topographie et la Société de géographie de Paris ont successivement décerné au vaillant religieux des médailles d'or; mais, en dehors des savants, combien peu de personnes en ont entendu parler! Les lecteurs des *Missions catholiques* seront heureux de savoir qu'il existe une carte générale de Madagascar, qui, pour les provinces importantes de l'Imerina et des Betsiléos, contient, grâce aux travaux persévérants de ce savant missionnaire, des détails d'une étendue et d'une précision que n'auraient pas dédaignés les officiers chargés de la carte d'Etat-Major de la France.

Le rapport suivant, adressé par M. Le Myre de Villers, résident général de France, à la Société de topographie, donne sur les études géographiques de ce religieux en général, et en particulier sur la carte générale de Madagascar, des détails et des renseignements trop précieux, pour être tronqués par des citations. Nous le citons *in extenso*.



Rapport de M. Le Myre de Villers, résident général  
de France à Madagascar.

Monsieur le Président,

Le R. P. Roblet, missionnaire de la Compagnie de Jésus à Madagascar, a exécuté des travaux de cartographie d'une importance considérable. Ce sont :

- 1° Carte de la province d'Imerina au 1/300,000 ;
- 2° Carte générale de Madagascar au 1/1,000,000 ;
- 3° Carte de l'Imerina au 1/100,000 ;
- 4° Carte des Betsiléos au 1/200,000 (1).

Les deux premières sont terminées ; il a paru un extrait de l'Imerina dans l'ouvrage du R. P. de la Vaissière, *Histoire de Madagascar*, et M. Grandidier y a fait de nombreux emprunts pour la sienne. Quant à celle de Madagascar, elle est en cours de publication. L'éditeur est M. Hausermann, rue du Cherche-Midi, 71, à qui tous les documents ont été remis.

Les deux dernières ne sont pas encore achevées, par suite des événements politiques de ces dernières années, qui ont forcé les missionnaires à quitter Tananarive. La partie finie permet cependant de juger de la valeur de l'œuvre.

Dans l'examen de ces travaux, il est nécessaire de les diviser en deux catégories.

La première comprend ceux exécutés d'après les observations et les voyages du Père, c'est-à-dire les provinces d'Imerina et des Betsiléos, ainsi que l'itinéraire de Tamatave à la capitale : soit une étendue de terrain mesurant environ cinq cents kilomètres de longueur sur cent cinquante à deux cents de largeur et comprenant les bassins supérieurs et moyens des cours d'eau prenant leur source dans le massif central de l'île, à savoir :

Au nord, le Betsibouka et l'Ikoupa, son affluent, qui vont se jeter dans la baie de Bombetok ; à l'est, l'Onivé, affluent principal du Mangoro ; à l'ouest, le Kitsamby, l'Andratsay et le Mania, tous trois affluents du Tsijobonina.

Dans le sud-ouest, le Matsietra et le Manantana, affluents du Mangoky, qui se jette dans la mer, au cap Saint-Vincent.

(1) La carte des Betsiléos a été déjà envoyée à Paris et paraîtra prochainement.

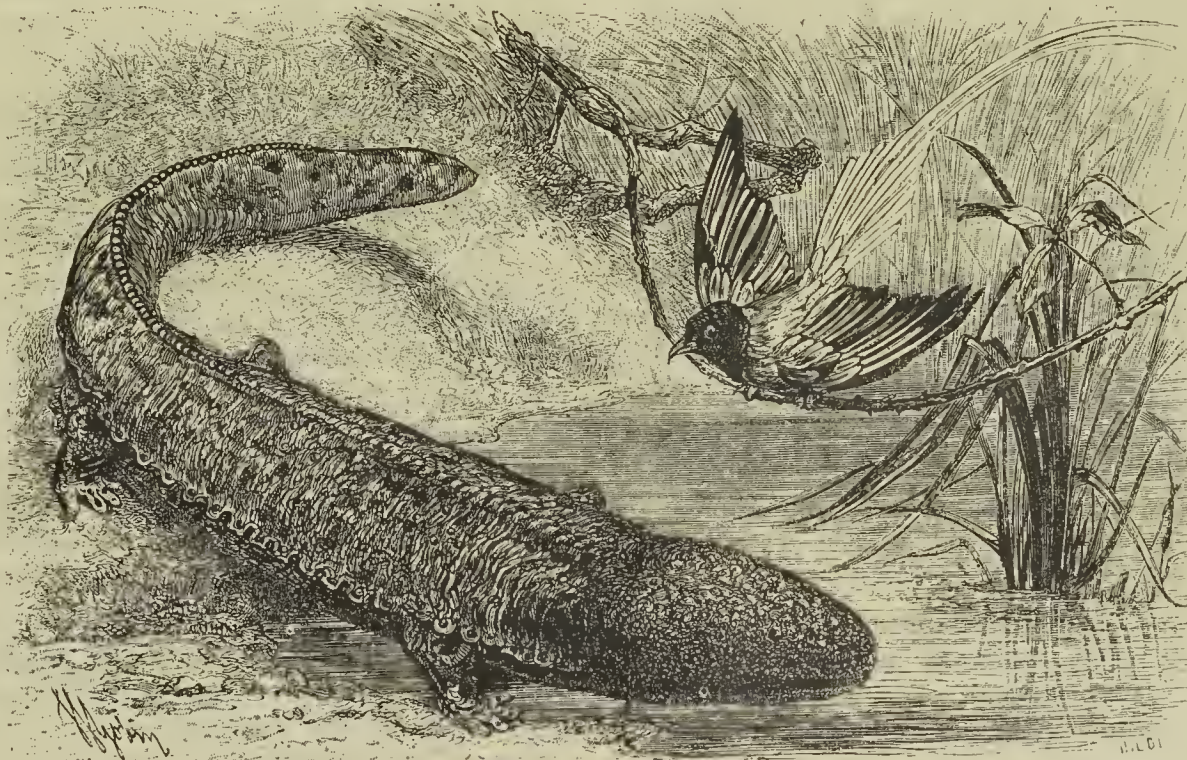
Ces cours d'eau, sortant tous du plateau central de l'île, leurs vallées forment les voies naturelles par où passeront les routes conduisant de la côte dans l'intérieur, et l'on voit facilement quelle importance aura pour l'avenir de Madagascar la publication des documents donnant la description exacte du pays.

La méthode employée a été celle de la triangulation.

Une base de 5,600 mètres a été mesurée au cordeau sur le plateau de Maharemana, à mi-chemin entre Tananarive et le lac d'Itasy, et a servi de point de départ aux opérations. Les angles ou tours d'horizon ont été mesurés au cercle géodésique et les détails relevés à la planchette. En même temps, des observations météorologiques et barométriques étaient prises et pourront servir plus tard à dresser des cartes spéciales.

La position des sommets des massifs montagneux, des cols et des villages, la direction des rivières et des routes

ont été prises de cette manière. De plus, presque tous les cours d'eau importants ont été suivis depuis leur source jusqu'à leur confluent, ce qui a permis de constater un certain nombre d'inexactitudes dans les cartes antérieures. Pendant les voyages effectués pour remplir les devoirs de sa charge, le Père a visité tous les villages et



CHINE — SIEBOLDIA DAVIDIANA. — TCHITRÉA INCEL. — Salamandra gigantesque et oiseau  
découverts par M. Armand David (voir page 248).

hameaux, à de rares exceptions près, et les petits cercles qui les indiquent sur sa carte varient suivant leur importance et leur population.

En résumé, 50,000 points principaux, formant les sommets des triangles, ont été visés successivement et les triangles calculés au moyen de formules trigonométriques. Ce réseau renferme lui-même environ 200,000 points secondaires portés sur la carte par des recoupements faits au rapporteur.

Les observations astronomiques effectuées en plusieurs points par d'autres voyageurs ont servi à constater l'exactitude du procédé en donnant des résultats concordants.

Une différence existe cependant pour Fianarantsoa entre la position trouvée par M. Grandidier et celle du R. P. Roblet. Cette différence est, du reste, peu importante (moins d'une minute en latitude), si l'on remarque que ce point est à plus de 300 kilomètres de la base mesurée et que les



observations astronomiques dans ces pays sont fatalement entachées d'erreurs, par suite des moyens défectueux dont on dispose.

Ce travail, difficile par lui-même, l'a été davantage, par suite du peu de ressources dont disposait son auteur. Voyageant toujours à pied, avec un personnel très restreint, il a subi de grandes fatigues et en plusieurs circonstances de véritables dangers.

Perdu au milieu de peuplades sauvages, où sa qualité de prêtre catholique était une entrave de plus, ses opérations passaient pour de la sorcellerie et lui ont attiré de nombreux ennemis, parfois même des violences de la part des indigènes.

La seconde catégorie renferme les travaux faits d'après des renseignements et des indications fournis par d'autres voyageurs ou par des indigènes.

La côte ouest a été dessinée de cette manière d'après les capitaines de navires. La partie d'Andavoranto à Manhoru lui a été décrite par M. Guénot, planteur; le bassin du Ranola, branche nord de l'Iaroka, par M. Maigrot, dont la plantation est située sur cette rivière. Des missionnaires catholiques ont tracé la partie de Manhoru à Mananjary et l'itinéraire de cette ville à Fianarantsoa. Enfin, deux prisonniers malgaches, internés à la Réunion pendant la guerre, lui ont fourni de nombreux détails sur la partie nord, depuis la baie d'Antongil jusqu'à celle de Passandava. Ces renseignements, contrôlés avec d'autres, ont été trouvés exacts.

Au point de vue scientifique, l'œuvre du R. P. Roblet est d'une grande valeur. C'est le premier document de ce genre donnant avec exactitude la description de toute la partie centrale de l'île. Jusqu'alors, sauf pour quelques points très rares, les cartes n'offraient que confusion et contradiction. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'elles avaient été faites par des voyageurs parcourant le pays rapidement, ne s'écartant pas de leur route, manquant de temps, ignorant la langue et ne voyant que ce qu'on veut bien leur montrer.

Elle est en outre éminemment patriotique et le savant modeste qui y a déjà consacré treize années de son existence et y a voué toute sa vie, a bien mérité de la science et de son pays.

J'espère que la Société de topographie appréciera comme moi la réelle importance de ces travaux et voudra bien accorder à leur auteur une récompense proportionnée à leur mérite...

Voici les considérants sur lesquels s'est basée la Société de topographie pour décerner au modeste et savant géographe, l'hommage d'une médaille :

« Une médaille hors classe est accordée par notre Société au R. P. Roblet, missionnaire à Madagascar, pour ses remarquables travaux de topographie et de cartographie.

« Exécutés pendant treize années consécutives, avec des ressources insignifiantes, au prix des plus grandes fatigues et au milieu de dangers incessants, ces travaux comprennent : la carte générale de Madagascar au 1/1,000,000<sup>e</sup>, la carte particulière de l'Imerina au 1/100,000<sup>e</sup>, et celle du Betsileo au 1/200,000<sup>e</sup>.

« Le R. P. Roblet a exécuté en personne le lever régulier

d'une superficie de terrain de cinq cents kilomètres de longueur sur près de deux cents kilomètres de largeur. Après avoir mesuré une base aux environs de Tananarive, il a fait une triangulation comprenant 50,000 points principaux et 200,000 points de second ordre, et il a levé à la planchette le détail de ses cartes.

« C'est là une œuvre topographique considérable, d'une grande valeur et qui est hautement appréciée par M. Le Myre de Villers, notre résident général à Madagascar. Elle fournit, en effet, le seul document certain sur des contrées où il serait si important pour nous qu'on créât des voies de communication.

« Le savant modeste qui a poursuivi une telle entreprise, pendant de longues années, en butte aux violences des indigènes et parfois même au péril de sa vie, a bien mérité de la science et de son pays.

« La Société de topographie de France se félicite de pouvoir décerner au R. P. Roblet une médaille hors classe. »

## LA MISSION & LE ROYAUME DE HUMBÉ

### SUR LES BORDS DU CUNÈNE

Par le R. P. Charles WUNENBURGER, missionnaire de la Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur-de-Marie.

(Suite 1)

## VII

### PLANTES MÉDICINALES.

Il est souvent difficile de démêler dans les remèdes indigènes les plantes véritablement médicinales d'avec d'autres qui y sont mêlées en grand nombre par le sorcier ou médecin indigène, soit pour cacher son secret, soit par superstition. Les plantes pharmaceutiques semblent assez nombreuses. Quelques-unes offriront un grand intérêt aux futurs missionnaires d'Afrique, là où ils les rencontreront.

Je citerai les suivantes :

1. Le *Baobab* (*Adamsonia digitata*), excellent fébrifuge. Pendant la guerre de 1885, à défaut de quinine, on donnait aux malades une tisane ou décoction de son écorce. Elle a l'avantage de n'être pas amère, et de se prendre facilement surtout si on la sucre.

Le fruit du baobab, ou pain de singe, offre aussi aux malades la ressource d'une excellente limonade.

Tout providentiellement, ainsi qu'on l'a remarqué, cet arbre croît dans les pays malsains et aussi les plus fiévreux, Dieu se plaisant à mettre le bien à côté du mal, le remède à côté de la douleur. Il serait à souhaiter, dans l'intérêt des missionnaires, qu'on en fit de plus amples expériences.

Cette malvacée a encore l'avantage de fournir, au besoin, par ses feuilles lorsqu'elles sont tendres, un plat d'épinards, surtout comme condiment avec de la viande.

2. La *Majaja* (*Malpighia*?), arbuste d'une famille voisine des papilionacées, est un spécifique contre la morsure envenimée des serpents, des chiens enragés, etc. Je l'ai employé avec efficacité dans trois de ces derniers cas, et

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11 et 18 mai.



je l'ai vu expérimenter avec succès dans un grand nombre de cas de piqûres de serpents sur les bœufs et autres animaux de basse-cour.

Cette propriété merveilleuse de la Majaja nous a été apprise par l'ancien sobba du Quanyama, Nambadi. Qu'on ne s'en étonne pas, les rois dans ces pays sont les premiers médecins, et cette profession, qu'ils se réservent, est un de leurs moyens pour prélever de fortes contributions.

On emploie aussi la poudre de cette plante pour les plaies de mauvaise nature, et le R. P. Duparquet a appris du même sobba, qu'elle a également d'excellents résultats contre la petite vérole.

Voici son mode d'emploi pour la rage : après avoir largement ouvert la morsure à l'aide d'un instrument tranchant, on y met de la poudre de ses racines. On en donne aussi à prendre en décoction.

3. L'*Olandaï*, petit bulbe d'une cypéracée, est le plus énergique calmant que je connaisse. En un instant il dissipe les douleurs et les crampes d'estomac, comme aussi les douleurs d'entrailles.

Il suffit pour cela de mâcher un de ces bulbes. C'est la pharmacie ambulante de ceux qui sont sujets à ces sortes de maux. Dès l'abord, je l'avais pris pour un gris-gris au cou du noir; ce ne fut que plus tard que je connus ses propriétés merveilleuses et la raison de le porter ainsi.

4. Comme laxatif, on emploie des drastiques tirés en général des plantes de la famille des euphorbiacées. Une goutte de leur lait suffit pour obtenir un effet aussi certain que prompt. Dans quelques cas, les noirs préfèrent une bonne dose de sel de cuisine, et mieux encore du sel marin non purifié.

5. Une espèce d'acacia sans épines (serait-ce l'*Albisia* d'Ethiopia de M. Fournier?) contient dans son écorce un excellent téniafuge. Il suffit d'un morceau, gros comme une noisette, réduit en poudre et avalé dans n'importe quel véhicule, pour obtenir l'effet. Le Koussou et le grenadier ne sont pas toujours aussi efficaces.

6. L'*Otjingondoué* (un *Rhamnus*?) est employé comme dentifrice. Un bout de sa racine, écrasé en pinceau, sert à frotter les dents.

Une autre plante de la même famille, l'*Omoumimé*, a les mêmes propriétés, mais avec l'inconvénient de teindre en jaune la muqueuse de la bouche.

7. Sous ces climats torrides on emploie contre la dysenterie, qui y est si commune, des écorces d'arbres fortement chargées de tannin, tels que le *Omounyandé*, le *Mouholé*, etc., etc.

J'ai vu traiter cette même maladie à Huilla avec des décoctions de jeunes pousses de goyavier.

8. L'*Omouluko*, espèce d'acacia blanc épineux, auquel quelques-uns prêtent des propriétés antisypilitiques, mérite une mention particulière pour sa propriété de faire fuir les serpents. Les noirs en ont constamment dans leurs cabanes et à leur cou.

9. L'*Omoulefa Nyoka*, *Fedigoso* des Portugais, *casia occidentalis*, a des racines regardées comme d'excellents spécifiques contre la fièvre et surtout contre les maladies du foie. Elles m'ont servi à guérir un enfant que tout le monde avait voué à la mort.

La graine torréfiée de cette césalpiniée donne un café difficile à distinguer du véritable. On n'a pas manqué de l'introduire aux Antilles.

## VIII

### INDUSTRIES ET MÉTIERS.

De tous les pays connus, Humbé est peut-être le moins bien partagé au point de vue de l'industrie et des métiers. Chacun y est pour soi, son propre charpentier, son maçon, son tanneur, son cordonnier, son tailleur, son architecte, etc... En vain chercherait-on à découvrir quelques ouvrages artistiques. Il n'y a en réalité que deux métiers : celui de forgeron pour les hommes, et, pour les femmes, celui de potier.

Les forgerons, avec du fer indigène ou avec des cercles de barriques venus de la côte, ne fabriquent guère que des zagaïes, des flèches, des coutelas, des hachettes, des pioches et d'autres petits ouvrages de même importance.

La forge est tout ce qu'on peut voir de plus primitif, comme l'indique le dessin (page 241). Les mieux montés ont une petite enclume, de six à huit centimètres carrés, et un marteau; les autres se servent le plus souvent d'une pierre en guise d'enclume, comme nous au commencement de la mission. Le soufflet est le même dans toute l'Afrique équatoriale.

Les femmes, pour le métier de potier, n'ont ni tour, ni malaxeur; le mortier à farine leur sert aussi pour préparer l'argile. Elles fabriquent ensuite à la main des vases, qui ont parfois jusqu'à quarante et cinquante litres de contenance, et qui, malgré des moyens aussi primitifs, ont des formes assez régulières et même quelquefois élégantes. La cuisson se fait en plein air, à l'aide de bouse de vache bien séchée et d'herbes. L'opération dure environ un jour.

## IX

### LIBATAS OU VILLAGES.

Pas de ville dans ces parages. Les plus grandes agglomérations dépassent rarement cinquante pauvres cabanes. On les appelle *libatas*, sauf l'habitation royale qui prend le nom d'*Imballa*. Ces libatas ou villages se composent de huit à dix familles tout au plus. Chacun a son chef ou *mouéné*, nommé à vie par le souverain. Il cumule les fonctions de maire et de juge ordinaire, et est responsable des actes de tous ses subordonnés.

Les libatas sont invariablement construites dans des conditions de défense, pour les cas, malheureusement trop fréquents, d'invasion et de guerre. Les fortifications consistent dans une double enceinte : la première, faite d'épines bien fournies, et la seconde, d'une palissade d'environ deux mètres et demi de hauteur. En entrant, vous trouvez une vaste cour, ombragée d'un ou de plusieurs sycomores, qu'on pourrait appeler la place publique ou le forum. Par une nouvelle porte fortifiée vous pénétrez dans l'enceinte proprement dite des habitations. Les cases y forment une vaste circonférence, dont le milieu sert de parc commun aux troupeaux. Chaque famille possède trois ou quatre de ces cabanes, et une petite cour privée, où se fait la cuisine,



en plein air, dans la saison sèche, tandis qu'on la fait, en temps de pluie, dans les cabanes. Chaque ménage est toujours séparé des ménages voisins par un inextricable labyrinthe de sentiers tortueux et étroits bordés de palissades.

La cabane du Noir est invariablement de forme circulaire et construite de troncs d'arbres à hauteur d'homme, reliés entre eux par des écorces. L'argile en bouche les interstices, et le tout est surmonté d'une toiture pyramidale en chaume. A défaut de planches, rares dans le pays, les portes sont faites de gros bâtons que traverse un autre plus petit, fixé au haut des montants. Ainsi disposées en forme de bascule, elles s'ouvrent du dedans en dehors avec autant de facilité pour ceux du dedans, que de difficulté pour ceux du dehors. Parfois ces portes sont remplacées par de simples peaux.

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

**La Chine.** — *Huit ans au Yun-Nan.* — Récit d'un missionnaire, par M. POURIAS, de la Société des Missions Étrangères de Paris. — 1 vol. in-8°, broché, 2 fr.; couverture parchemin, 2 fr. 60. — Société de Saint-Augustin, Lille.

Ce ne sont donc pas ici des notes de touriste, écrites à la hâte sur les dires d'autrui et complétées après coup par les livres d'autrui, ni des impressions de voyage toujours trop subjectives et dont la sincérité ne garantit pas la vérité : non, l'auteur a eu le temps de bien voir et c'était un missionnaire.

Avant qu'on eut inventé les explorations géographiques, les missions catholiques avaient rendu à la géographie et à l'ethnographie des services sans lesquels ces sciences seraient encore dans l'enfance. Ne l'oublions pas.

A ce point de vue particulier, le livre de M. Pourias est à signaler : il contient en effet de précieux renseignements sur l'histoire, la topographie, les races et les mœurs du Yun-Nan, l'une des provinces les plus inaccessibles et les moins connues de la Chine, l'une des plus intéressantes à étudier cependant, puisqu'elle confine à la Birmanie et au Tong-King, où l'Angleterre et la France ont de si grands intérêts.

Mais ces données, pour exactes qu'elles soient, n'ont pas la forme pédantesque; elles sont semées dans un très curieux récit des origines et des progrès du christianisme dans le district de Kiutsin. Très curieux n'est pas assez dire : le livre est charmant; il est plein d'épisodes variés, les uns dramatiques, les autres bizarres, c'est normal en Chine; les descriptions ont du relief et de la couleur; le style est facile et ferme; enfin vingt-cinq gravures, dont une carte, achèvent l'illusion du lecteur qui se croit tout de bon là-bas.

Quand l'auteur mourut dans ce Yun-Nan que peint son livre, un grand mandarin païen vint saluer son cadavre et dit aux assistants : « Le Père a travaillé, a vécu, a souffert, est mort pour vous apprendre la vertu. Rappelez-vous donc tout ce qu'il vous a prêché, et prouvez votre reconnaissance par votre fidélité à mettre en pratique les enseignements qu'il vous a donnés. »

**Vie de Mgr Bruté de Rémur**, premier évêque de Vincennes (Etats-Unis), par l'abbé Ch. BRUTÉ DE RÉMUR. — 1 vol. in-8°. — Rennes, librairie Pléhon et Hervé; Paris, René Haton, rue Bonaparte. — 1 vol. in-8°, 2 fr. 50.

S. Em. le cardinal Place, archevêque de Rennes, a daigné honorer ce livre de sa haute approbation et de ses éloges les plus bienveillants, ainsi que Mgr de Vannes et Mgr de Saint-Brieuc.

La presse catholique de Paris se faisant l'écho de ces hauts et précieux témoignages, a signalé cette biographie à ses lecteurs comme une œuvre d'un intérêt saisissant, adressée particulièrement aux prêtres, aux familles chrétiennes et à la jeunesse des écoles.

Écrit par un ami dévoué de la jeunesse, ce volume aura surtout sa place au foyer chrétien, dans nos collèges et dans nos écoles.

Ce livre est un bel in-8°, édité avec soin sur papier fort.

L'auteur désire en faire une œuvre de propagande. Pour le rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs et pour le voir entrer dans la catégorie des ouvrages offerts aux distributions de prix des maisons d'éducation religieuse, il le cède à prix réduit, avec réduction de 45 0/0, à tous ceux qui s'adresseront directement à lui et lui feront la demande d'au moins 12 exemplaires, soit 2 fr. (le port en plus), au lieu de 3 fr. 50 pris en librairie.

S'adresser à M. l'abbé Bruté de Rémur, rue Saint-Melaine, Rennes (Ille-et-Vilaine).

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Pour les missions les plus nécessiteuses (Green-Bay et Tahiti).

Un anonyme du diocèse de Montpellier avec demande de prières	500
Anonyme de St-Germain de Talvende, diocèse de Bayeux	5
Anonyme de Lay, diocèse de Lyon	25
Anonyme de Saint-Etienne, diocèse de Lyon	30
Anonyme du Creusot, diocèse d'Autun	10
M. Bazin, à Nancy	10
Un abonné du diocèse de Périgueux	100
Une anonyme du dioc. se de Besançon, avec demande de prières	20

Pour Mgr Fallize, préfet apostolique de Norwège.

C. F., à Gand (Belgique)	40
A. D. D., canton de Saint-Valéry-sur-Somme, diocèse d'Amiens	100

Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

Anonyme du diocèse de Lyon	50
----------------------------	----

Pour les victimes les plus éprouvées par les inondations en Chine (P. Marie de Brest).

Anonymes de Marseille, avec demande de prières	5
C. F., à Gand (Belgique)	40

A Mgr Casimir Vic, pour les chrétiens du Kiang-si oriental.

C. F., à Gand	10
---------------	----

A Mgr Coadou, pour ses missions du Mayssour ravagées par les éléphants.

Anonyme de Marseille, avec demande de prières	5
---	---

Pour le R. P. Augouard, missionnaire au Congo.

Un anonyme de Saint-Jean-d'Angély, diocèse de La Rochelle	100
---	-----

Pour les prêtres polonais.

C. F., à Gand	40
---------------	----

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





CUNÈNE. — HABITATIONS D'UNE FAMILLE A HUMBÉ; d'après un dessin du R. P. Wunenburger, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie (voir page 262).



NOUVEAU TÉMOIGNAGE DE SYMPATHIE

ACCORDÉ PAR SA SAINTETÉ

LE PAPE LÉON XIII

A

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Un événement considérable qui est toute une espérance pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, c'est la réception en audience solennelle du double pèlerinage africain

et lyonnais sous la conduite de l'Eminentissime Cardinal Lavigerie.

Le jeudi 24 mai fut le jour fixé par le Souverain-Pontife.

Autour du Primat d'Afrique se pressent l'archevêque de Damas, coadjuteur d'Alger, les évêques de Constantine, de Malte et d'Oran, les missionnaires d'Alger avec leur supérieur général, le T. R. P. Deguerry, et des représentants des clergés de Carthage et de l'Algérie tout entière.

La salle ducale est comble. Au premier rang sur les marches de l'estrade pontificale, les uns debout, les autres agenouillés, d'autres assis à la turque sont les Arabes et les nègres étagés dans un groupe pittoresque ; le reste de la salle est occupé par les prêtres et les pèlerins lyonnais, par les Maltais et les différentes personnes qui avaient eu le bonheur d'être admises à cette émouvante audience. Il y avait là deux mille âmes.

A midi précis, la cour pontificale entre dans la salle ducale : gentilhommes, camériers de cape et d'épée, gardes nobles, prélats, évêques, dix-huit cardinaux et parmi eux le protecteur de notre Œuvre, le préfet de la Propagande, l'Eminentissime Siméoni. Enfin voici le Pape, souriant et comme revêtu d'une jeunesse nouvelle. Alors éclatent des applaudissements et des vivats enthousiastes qui se prolongent jusqu'au moment où le Cardinal Lavigerie s'avance vers le trône.

Nous reproduisons textuellement cette adresse, véritable



monument d'éloquence. C'est dans la bouche du grand missionnaire africain, tout un acte de reconnaissance envers l'immortel pontife qui, la veille, avait promulgué l'encyclique magnifique adressée aux évêques du Brésil, encyclique qui flétrit de nouveau la traite des nègres et proclame la liberté comme un droit sacré pour tous les fils d'Adam, frères en Jésus-Christ.

TRÈS SAINT-PÈRE!

C'est un double pèlerinage que j'ai l'honneur de présenter en ce moment à Votre Sainteté : celui du diocèse de Lyon, et celui de nos Missions africaines. Un lien étroit et doux unit ces chrétiens de France et d'Afrique, qui sont en ce moment à Vos pieds. Nous, Africains, nous représentons les Missions jusqu'ici les plus difficiles et les plus abandonnées de l'univers, et l'Eglise de Lyon, Très Saint-Père, est, depuis un demi-siècle, par son Œuvre de la Propagation de la Foi, la première et principale nourricière de l'apostolat. C'est pour cela que son éminent Archevêque, mon ami de cinquante ans, qui est déjà venu au mois de janvier préparer ici les voies à son peuple, a désiré que ce fût un cardinal missionnaire qui le remplaçât aujourd'hui pour solliciter vos bénédictions en faveur de ses fils. Ils y ont droit, Très Saint-Père, par leur charité généreuse, par leur foi, par tout le bien qu'ils font en France, par celui qu'ils nous permettent d'opérer pour la conversion du monde infidèle.

Mais nos Africains, dont les uns descendent des anciens chrétiens qui avaient pour Pasteurs les Cyprien, les Augustin, les Optat, les Fulgence, et les autres représentent les pauvres Noirs, ont à Vous exprimer aujourd'hui, Très Saint-Père, les sentiments d'une immense et respectueuse gratitude. Ils viennent de lire à Rome, hier même, l'Encyclique admirable que Votre Sainteté adresse aux Evêques du Brésil. Ils ont vu qu'après avoir hâté par Vos paroles, par Vos prières, l'abolition de la servitude dans un grand empire chrétien où elle existait encore, Vous Vous êtes souvenu de leur Afrique. Ils ont lu, tracé par vos mains sacrées, le tableau des misères sans nom que l'esclavage fait peser sur les populations de l'intérieur équatorial. Ils ont vu avec quelle vigueur et quelle tendresse apostoliques, après avoir rappelé et flétri tant de crimes, Votre Sainteté s'adresse aux peuples chrétiens pour leur demander, au nom de l'Eglise, au nom de la religion, au nom de l'humanité, de s'opposer à la continuation d'un commerce infâme et des scélératesses qu'il entraîne après lui.

Ce que Votre Sainteté a rappelé et flétri ainsi avec tant d'éloquence, c'est la propre histoire des Noirs qui sont en ce moment à Vos genoux. Tous, sans exception, sont les témoins et les victimes de ces infamies. Tous ont été, par la violence, enlevés à leurs familles, séparés de leurs pères, de leurs mères, qu'ils ont, le plus souvent, vu massacrer sous leurs yeux. Tous ont été entraînés sur les marchés à esclaves de l'intérieur, sur ces routes impies dont parle Votre Sainteté avec une vérité qui fait frémir, et qui sont tracées au voyageur par les ossements des nègres esclaves. Tous, enfin, ont été vendus comme un vil bétail : et, si les Missionnaires envoyés par Vous, Très Saint-Père, il y a maintenant dix années, dès les premiers jours de Votre Pontificat, ne s'étaient trouvés là pour les racheter au nom de l'Eglise, avec les ressources d'une œuvre bénie, la Sainte Enfance, ils seraient encore sous le joug et les coups de maîtres impitoyables, ou déjà morts de leurs souffrances sur les sables arides de nos déserts ! Or, ils ont laissé, dans l'intérieur de notre immense continent, tout un peuple, leur propre peuple, voué à ces effroyables misères : cent millions d'hommes (c'est le chiffre que nous donnent les appréciations des explorateurs), cent millions d'hommes, de femmes, d'enfants, condamnés à une telle vie et à une telle mort !

Oh ! Très-Saint-Père, de quelles bénédictions les Noirs de notre Afrique couvriront un jour votre nom ! Comme il leur restera cher et sacré, dans le cours des âges, lorsqu'ils sauront avec quelle bonté paternelle Vous avez, alors que tous semblaient indifférents à leur sort, élevé la voix en leur faveur ; avec quelle charité apostolique vous avez réclamé pour eux la justice et la paix !

Il semble, Très Saint-Père, que la divine Providence ait tout disposé pour que Vous puissiez, dès la première heure, recevoir l'expression d'une reconnaissance si justement due, et avoir ici comme une confirmation visible de Votre parole. C'est la première fois, dans le cours des siècles, que des nègres chrétiens, partis du centre même de l'Afrique, paraissent devant le Vicaire de Jésus-Christ, et, sans que rien ait pu le leur faire prévoir, ils se trouvaient dans Votre ville de Rome, le jour même où Votre voix, faisant écho à celle de Vos plus glorieux prédécesseurs, les S. Grégoire, les Innocent III, les Benoît XIV, rappelait au monde les droits de l'humanité, de la nature, si affreusement violés, et l'obligation pour les chrétiens de faire cesser tant d'horreurs !

C'est près des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul qu'ils Vous ont entendu rappeler, dans le beau langage de Votre Encyclique, que, dès l'origine, ces deux grands Apôtres ont proclamé l'abolition de l'esclavage, en proclamant la liberté que Jésus-Christ a rendue à tous les hommes justifiés par ses souffrances et par sa mort. Et maintenant ils Vous voient, Très Saint-Père, et il leur semble entendre, une fois de plus, Pierre, vivant dans Votre personne sacrée pour y instruire et y gouverner l'Eglise, et ils répètent avec les Pères de Chalcédoine ce que ceux-ci disaient d'un autre Léon, qui ne sera plus le seul, désormais, à porter le nom de Grand dans l'histoire de l'Eglise : *Petrus per Leonem locutus est !* Ils Vous voient, et ils se rappellent que Paul, le docteur des Nations, était prisonnier alors qu'il élevait la voix, en présence des tyrans païens, pour demander la liberté des esclaves : *Paulus vinculus Jesu Christi* ; c'est ainsi qu'il commence sa lettre à Philémon pour lui recommander l'esclave Onésime. Il n'était pas seulement prisonnier, il se courbait sous le poids des années, car il reprend et il ajoute : *Paulus senex et vinculus Jesu Christi*.

Mais sa prison et sa vieillesse n'ont pas empêché que sa voix n'ait retenti jusqu'aux extrémités du monde, qu'elle n'ait traversé les siècles, et qu'elle ne demande encore à tous les chrétiens de ne plus regarder aucun homme comme un esclave, mais de les tenir tous comme des frères très chers en Jésus-Christ : *Non jam ut servum sed ut fratrem carissimum suscipe*.

C'est que saint Paul, dans sa prison et malgré sa vieillesse, était armé de la force d'En-Haut, et, avec cette force divine, la jeunesse se renouvelle pour combattre et vaincre même ceux qui sont forts en apparence, et la parole prend le vol de l'aigle pour éclairer les intelligences, et gagner enfin les cœurs les plus durs : *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua*.

Et que voyons-nous autre chose, Très Saint-Père, lorsque, pour répondre à l'amour de Vos fils, Vous surmontez comme miraculeusement des fatigues auxquelles succomberait la jeunesse, et, de ce tombeau de Pierre, auprès duquel elle ne trouve même plus la liberté de son ministère auguste, Votre Sainteté annonce aux esclaves de notre Afrique l'aurore de leur liberté : *Renovata est ut aquilæ juvenus tua !*

Soyez béni, Très Saint-Père, d'avoir fait entendre en leur faveur cette parole de consolation et d'amour ! Soyez béni, au moment où le monde entier salue comme un triomphe unique Votre Jubilé pontifical, d'avoir voulu donner, avec l'espérance, une part de cette joie à tant de nations infortunées !

Très-Saint-Père, ce sont les sentiments que Vous expriment, par ma voix, ces anciens esclaves devenus Vos fils et nos frères, et pour lesquels j'ose implorer, ainsi que pour les descendants des chrétiens de l'Afrique, pour notre France, pour ces vénérables évêques, pour ces prêtres, pour ces missionnaires et pour toute cette chrétienne assemblée, Votre bénédiction apostolique.

Ce discours est couvert d'applaudissements. Les mains des cardinaux se tendent avec amitié vers le cardinal et le Pape approuve vivement du sourire et du geste.

Léon XIII se lève à son tour, et du haut de son trône, d'une voix vibrante et forte et avec un geste majestueux, il prononce en français ce discours dans lequel l'Eglise de France et l'Eglise d'Afrique se trouvent réunies et déclarées sœurs grâce à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.



Par une disposition merveilleuse de la Providence, Notre Jubilé sacerdotal vient d'être, chez tous les peuples catholiques, l'occasion de manifestations éclatantes et extraordinaires de foi et d'attachement au Vicaire de Jésus-Christ. Non contents de Nous témoigner leurs sentiments par des lettres d'une piété touchante et par des dons très précieux, ils ont voulu se faire représenter auprès de Nous et Nous offrir personnellement leurs filiaux hommages et leurs félicitations. Nous avons vu accourir ainsi successivement à Rome des pèlerinages et des députations non seulement de tous les pays d'Europe, mais jusque des régions les plus reculées du globe. La France, comme il convenait à son noble caractère et à son titre privilégié, avait donné le premier élan à ce mouvement religieux par son pèlerinage des ouvriers et par plusieurs autres depuis. Il vous était réservé, Monsieur le Cardinal, d'en continuer la pieuse série aux solennels jours de la Pentecôte en amenant ici ce pèlerinage Africain-Lyonnais.

Ainsi que vous l'avez observé, c'est la première fois qu'un Pape voit devant lui, à Rome, les descendants des anciens chrétiens d'Afrique, de cette terre autrefois si féconde en saints, et depuis des siècles si triste et si désolée.

Vous l'avez dit, Monsieur le Cardinal, dès le début de Notre Pontificat, Nos yeux se sont portés vers cette terre déshéritée, Notre cœur s'est ému au spectacle des innombrables misères physiques et morales, dont elle est le théâtre. Nous avons cherché, dans la mesure de Nos forces, à y porter un remède convenable et salutaire. Par la reconstitution de l'antique siège de Carthage, Nous avons voulu faire revivre le souvenir des Cyprien, des Augustin et de leurs chrétientés jadis si florissantes, et par ce fait préparer la reconstitution de l'ancienne Eglise africaine. A cette fin, étendant Notre regard à tous les autres points de ce continent mystérieux, où tant de millions d'âmes n'ont jamais entendu la parole de l'Evangile, Nous leur avons envoyé des missionnaires et des apôtres courageux et zélés. Ce qui par-dessus tout n'a cessé de remplir Notre âme de tristesse et de commisération, c'est la pensée de ce grand nombre de créatures humaines, réduites par la force et la cupidité à un esclavage honteux et dégradant. Dans ces jours mêmes, Nous avons publié la Lettre Encyclique dont vous venez de parler tout à l'heure, Monsieur le Cardinal, adressée aux évêques du Brésil. Après les avoir félicités de l'heureux événement qui vient de se produire en leur pays, après avoir exposé la doctrine de l'Eglise catholique et rappelé la constante sollicitude des Pontifes romains à ce sujet, suivant l'exemple de Nos Prédécesseurs, Nous avons invité et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains à mettre un terme au hideux trafic appelé « la traite des nègres » et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshonorer le genre humain. Et

puisque le continent africain est le théâtre principal de ce trafic, et comme la terre propre de l'esclave, dans cette même lettre Nous recommandons à tous les missionnaires, qui y prêchent le Saint Evangile, de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre sublime de rédemption, à l'exemple du glorieux Pierre Claver, que Nous avons récemment canonisé. A ces missionnaires, Nous recommandons aussi de racheter autant d'esclaves qu'il leur sera possible, ou du moins de leur procurer tous les soulagements de la plus tendre charité de pères et d'apôtres. Mais c'est sur vous surtout, Monsieur le Cardinal, que nous comptons pour le succès des difficiles œuvres et missions d'Afrique. Nous connaissons votre zèle actif et intelligent ; Nous savons tout ce que vous avez fait jusqu'à ces jours et Nous avons la confiance que vous ne vous lasserez pas, avant d'avoir mené à bonne fin vos grandes entreprises.

Pour vous, pieux catholiques de Lyon, vous aviez un droit spécial de vous joindre à ce pèlerinage, car c'est votre antique et illustre cité qui est le berceau de la belle Œuvre de la Propagation de la Foi. Depuis qu'elle y a pris naissance, elle n'a cessé d'y grandir et d'y susciter toujours de nouveaux dévouements. Si, aujourd'hui, les circonstances paraissent moins favorables, Lyon et la France ne permettront pas que cette grande institution vienne jamais à décroître ou à perdre quelque chose de sa splendeur et de sa providentielle fécondité.

Avant de terminer, Nous voulons encore une fois tourner Nos regards vers vous, chers enfants d'Afrique. Nous voulons dire combien Nous vous félicitons de la grande grâce que le Dieu très miséricordieux vous a faite en vous arrachant aux ténèbres du paganisme, et même quelques-uns d'entre vous, aux fers de l'esclavage, pour vous établir dans la lumière et dans la sainte liberté de la foi chrétienne. Persévérez dans vos pieux sentiments, soyez constamment fidèles aux promesses de votre baptême, et à votre tour devenez les apôtres et les messagers de la Bonne Nouvelle auprès de vos innombrables frères moins fortunés que vous.

Et maintenant il ne Nous reste qu'à vous accorder, comme gage de Notre paternelle affection, la bénédiction apostolique, d'abord à vous, Monsieur le cardinal, et ensuite aux évêques et à tous les directeurs de ce pèlerinage, à vous tous ici présents, à vos parents et à vos familles, à vos œuvres et à toutes les missions du continent africain.

*Vive Léon XIII!* Tel est le cri longtemps répété, qui exprime au grand Pontife l'amour de ses enfants. Puis, lorsque le Pape a béni l'assistance, quelques privilégiés peuvent s'avancer auprès de lui. Grâce à Son Eminence le Cardinal Lavigerie, Mgr le directeur des *Missions catholiques* a eu le bonheur d'être présenté spécialement à Léon XIII; aux remerciements qu'il a exprimés au nom des Conseils pour ce nouveau témoignage de sympathie et de souveraine bienveillance, le Saint-Père a répondu, en souriant et



en appuyant à dessein sur chaque mot, par cette phrase de son discours : *Lyon et la France ne permettront pas...*

Nos associés et nos amis, tous ceux dont la charité écoute si fidèlement nos appels, recueilleront avec respect cette parole du Pontife suprême et continueront à soutenir et à propager cette Œuvre, que Rome appelle l'Œuvre des œuvres, puisqu'elle porte dans l'univers entier avec le nom de Jésus-Christ le vrai progrès et la véritable civilisation.

## MADAGASCAR

### *L'œuvre des lépreux dans l'Imérina.*

Nous avons souvent parlé du bel établissement fondé près de Tananarive par les RR. PP. Jésuites en faveur des infirmes les plus malheureux et les plus abandonnés. La correspondance suivante nous apporte de nouveaux détails sur cette léproserie d'Ambahivoraka; mais, en même temps, elle insiste sur l'urgence d'une création du même genre dans le sud de la province centrale de Madagascar.

LETRE DU R. P. A. TAIX, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MADAGASCAR.

Tananarive, 1<sup>er</sup> janvier 1888.

Je viens vous présenter quelques notes sur nos lépreux, ou, comme disent les malgaches, toujours amis de l'euphémisme, nos malades d'Ambahivoraka. L'accueil bienveillant que vous avez toujours fait à nos dessins comme à nos lettres, me décide à joindre à ce pli une scène qui, je crois, ne manquera pas d'intérêt.

Un jour, c'était vers la fin de novembre dernier, j'avais réuni, à quelques pas de l'église Saint-Laurent d'Alasora, quatre lépreux de la localité, pour les instruire des vérités de la foi, tout en leur distribuant quelques secours pécuniaires. L'idée me vint alors de vous écrire et de retracer au crayon cette courte visite, cette leçon de catéchisme faite au grand jour dans un champ abandonné à ces pauvres infirmes (*voir la gravure page 259*).

Le paysage embrasse le bosquet sacré d'Alasora, d'où se détache la construction massive du temple des Indépendants; au fond s'élèvent les montagnes voisines d'Ambohijanaka et d'Antsahamaina, aux pieds desquelles on voit se développer les vastes rizières qu'arrose le Sisaona. Au premier plan, deux élèves de l'école des filles, assises sur le gazon, suivent, de loin, les leçons du missionnaire. Les quatre lépreuses, accroupies sur le sol, s'évertuent à répéter, tant bien que mal : « Je crois en Dieu; je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ; je crois au Saint-Esprit; je crois à la sainte Eglise catholique; je crois à la vie éternelle. » La première à droite, moins habile que ses compagnes, essaie, en vain, de réussir un signe de croix.

Ces quatre néophytes, prémices d'une nouvelle lépro-

serie catholique, ont reçu le baptême, le 3 décembre, fête de saint François Xavier, là même où vous les voyez rangées, non loin de leur misérable réduit. Ce jour fut bien beau pour elles. Les quelques chrétiens et les passants, qui s'arrêtaient pour contempler la cérémonie, admiraient comment le bonheur pouvait trouver place dans le cœur de ces infortunées. On donna à chacune un grand lamba blanc et une petite somme pour se procurer un repas relativement somptueux.

Souvenez-vous, dès aujourd'hui, de Magdeleine, de Marie, de Marguerite, de Marianne. Il leur faut un abri vaste et commode; puis on leur construira une petite chapelle; alors les malades dispersés au loin, relégués dans des huttes, que personne n'ose approcher, viendront chercher ici un asile, et y trouveront, avec le remède du corps, la consolation et le salut de l'âme.

\* \* \*

Parlons maintenant de la grande communauté d'Ambahivoraka. Le nombre des pensionnaires est en moyenne de cent six. C'est, du reste, le maximum des malades qui puissent s'y loger.

Et pourtant combien d'autres viendraient frapper à la porte du sanatorium, s'il était plus vaste! Malgré l'impossibilité absolue d'obtempérer aux demandes de plusieurs malheureux, nous avons vu des familles jeter leurs parents au seuil de la porte de l'établissement, et s'écrier :

« Puisque on a le cœur assez dur pour refuser l'entrée à ces lépreux, qu'on soit du moins puni par le spectacle de leurs angoisses et de leur mort! »

Les lépreux, répandus dans l'Imérina, sont nombreux et privés de tout secours religieux : personne ne leur adresse une seule parole, qui puisse porter la consolation dans l'âme. On leur donne bien quelques haillons; la ration de riz et quelques adoucissements même leur sont fournis par les proches parents; mais c'est tout.

A Ambahivoraka, leur condition est bien différente. Le malheur y a sa poésie et ses attrait; les lépreux y forment une société paisible et joyeuse. Je n'exagère rien; j'ai habité au milieu de ces braves gens, et, s'il plait à Dieu, je les reverrai encore bientôt, pour instruire les nouveaux internés. Donc, j'ai vu ce que peuvent opérer dans une âme la foi, l'espérance et l'amour. La religion et la communauté des souffrances en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur font oublier qu'ils sont lépreux. Ils ont leurs fêtes, leurs jeux, leurs chants; et puis, ils sont les enfants gâtés de la plupart des étrangers, en particulier de ces hommes distingués, qui se font un titre d'honneur de s'intéresser à toutes les œuvres créées par la mission catholique. Tantôt c'est M. le ministre résident général, M. Le Myre de Villers, qui les visite et leur apporte des secours. Tantôt c'est Mgr Cazet, vicaire apostolique de Madagascar, qui vient s'informer de l'état de chacun, leur distribue de nouveaux lambas, déter-



mine et assure les distributions de vivres, en même temps qu'il excite le zèle des néophytes à s'instruire de la religion. Ambahivoraka devient même un lieu de promenade pour les âmes zélées qui veulent rendre méritoires leurs journées de repos et de vacances ; c'est ainsi que la communauté entière de nos Sœurs de Saint-Joseph de Cluny s'est rendue à la Léproserie, pour assister aux prières des malades, écouter leurs chants et leur porter avec d'aimables encouragements, quantité de friandises. Enfin, les officiers français, les chirurgiens attachés à la résidence générale, ont, à leur tour, gravi les sommets d'Ambahivoraka. Ces messieurs montrèrent aux malades que la charité est toute naturelle au cœur français.

Mais si les étrangers contribuent si bien à adoucir les maux inhérents à la condition des lépreux, ceux-ci ne doivent-ils pas, de leur côté, unir leurs efforts pour se porter aide et secours, au jour et à l'heure où la charité du dehors fait défaut ? Ah ! aucun d'eux n'ignore ce qu'il doit à son voisin et ce qu'il se doit à lui-même.

Un malade est-il gravement atteint, menace-t-il de succomber bientôt, vous les voyez tous s'enquérir de son état, les plus habiles s'improvisent docteurs. On visite le moribond, on assainit sa petite loge, on apporte ce qui peut le soulager. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, on règle l'ordre du service funèbre ; le corps est enveloppé avec soin, puis exposé religieusement sur la natte la plus propre. On n'oublie pas le chapelet qu'on place entre les mains glacées de celui qu'ils pleurent déjà, comme un frère ou une sœur enlevé à leur amour.

Tandis que, dans un champ voisin, les plus vigoureux creusent, à grande peine, une fosse, hélas ! bien peu profonde, le reste de la communauté vient, par groupes, pleurer, chanter et réciter le saint Rosaire. Mais n'allez pas croire qu'il s'agisse ici de chants latins, ni même de chants malgaches adaptés à la gravité de la cérémonie. Non. Il est admis qu'on peut et qu'on doit chanter tout ce que l'on sait. Le répertoire entier y passe.

Un fait, parmi cent autres, va vous en convaincre. Ce sera le mot de la fin. Un jour, à l'issue d'une mission, j'eus à présider la sépulture de deux victimes de la lèpre ; or, tandis que le cortège, silencieux et morne, allait se diriger vers le cimetière improvisé, quel ne fut pas mon étonnement d'entendre le coryphée entonner d'une voix ferme et assurée la strophe suivante, traduite en malgache, de la *Lyre angélique*, du P. Etcheverry :

« O notre Mère, douce et bonne,

« Daigne recevoir ce bouquet... »

Pour le coup, je l'avoue, je fus interdit. Il y avait de quoi ; mais, réflexion faite, je me dis en moi-même : « *Deus autem intuetur cor.* » Du reste, le couplet choisi manquait-il absolument d'à-propos ? N'est-il pas vrai que l'âme du juste est pour Marie comme un bouquet d'un parfum exceptionnellement suave, et ne pouvait-on pas,

dans la circonstance, faire allusion à ces deux belles âmes qui, le matin, s'étaient envolées vers un monde meilleur, après avoir reçu l'onction sainte dans les sentiments d'une grande humilité et d'une confiance entière dans la miséricorde du Cœur de Jésus ?

Daigne la divine Providence continuer de bénir ce pauvre petit peuple, en secondant les efforts des missionnaires, leurs pères d'adoption ! Mais, je le redis ici, la léproserie du nord demande une succursale au sud, c'est-à-dire aux environs d'Alasora : ce sera pour nous un moyen puissant d'étendre davantage et d'assurer le règne du Sauveur, parmi les plus délaissés et les plus dignes de compassion des habitants de l'Imerina.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — Dans le volume récemment paru de la *Hierarchie catholique*, on constate que depuis son avènement sur la chaire de Pierre, S.S. Léon XIII a érigé 123 nouveaux titres, savoir : un siège patriarcal (aux Indes), 19 archevêchés, 57 évêchés, une délégation apostolique, 34 vicariats et 11 préfectures apostoliques.

**Malaisie.** — Un membre protestant du Parlement britannique, M. Caine, vient de passer quelque temps à Singapore, et il paraît avoir été très peu édifié des résultats obtenus par les missions protestantes dans ces parages :

« Les négociants, dit-il, prétendent que les missionnaires anglais sont inactifs. Il y a à Singapore une magnifique cathédrale, un évêque protestant, un vénérable archidiacre et un chapelain colonial. La Société (protestante) pour la propagation de l'Evangile entretient aussi un missionnaire, auquel elle donne un traitement annuel d'environ 400 livres (10,000 francs).

« Eh bien ! les seuls indigènes visibles au service de la cathédrale sont quinze ou vingt Malais qui, placés en dehors de l'édifice, tirent les cordons de l'appareil destiné à rafraîchir l'air pour les aristocrates paroissiens à l'intérieur.

« Le ministre touche 500 livres (12,500 francs) par an, avec le logement. La mission presbytérienne anglaise se compose de deux missionnaires, l'un ecclésiastique, l'autre laïque. Ces deux énergiques apôtres occupent à Singapore quatre petites pièces où ils célèbrent leurs services, mais jamais ils n'arrivent à réunir une congrégation de cinquante âmes. Je ne me permets pas de juger ces messieurs. Je suis convaincu, d'après ce que j'ai entendu dire, que ce sont des hommes excellents et pieux ; mais les résultats de leurs travaux sont misérables et nullement satisfaisants. Je ne puis m'empêcher de croire que leur méthode et leurs procédés de propagande sont vicieux.

« Il serait bon, je pense, que les secrétaires de nos Sociétés de missionnaires allassent passer un an en Orient et cherchassent à découvrir comment il se fait que les Jésuites réussissent si bien, tandis qu'eux échouent complètement. Ce que je voudrais qu'on m'expliquât, c'est le zèle et le succès des catholiques romains comparativement aux résultats négatifs obtenus par les protestants, en ce qui concerne la conversion des païens. Les faits sont là, et rien ne saurait prévaloir contre eux. »

C'est par milliers, en effet, que se chiffrent les fidèles catholiques dans la péninsule malaise. Ajoutons que le vicaire apostolique et la plupart des missionnaires sont Français, et que le gouverneur anglais, sir F. Weld, est un catholique fervent.



## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

NOTICE DE M. ARMAND DAVID

De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine, membre correspondant de l'Institut.

(Suite 1)

### VIII

Maintenant, passons au règne végétal, et disons tout d'abord que le premier ouvrage important que l'on possède sur la flore chinoise, vient d'être terminé ces jours-ci (7 janvier 1888) et publié chez M. Masson, sous le titre de *Plantæ Davidianæ*.

Il a été imprimé aux frais de l'Etat, et il forme deux volumes in-4° illustrés de 45 gravures très fines, comprenant l'énumération raisonnée et méthodique des plantes contenues dans mes herbiers, avec les descriptions des espèces nouvelles. M. E. Bureau, notre savant professeur de botanique au Muséum, avait confié ce travail de longue haleine à M. A. Franchet, l'auteur de l'excellente *Flore du Loir-et-Cher*, bien connu pour son grand ouvrage sur les végétaux du Japon, etc., lequel l'a exécuté sur mes notes et d'après les types provenant de mes recherches.

J'ai écrit dans la préface du premier volume :

« Mes herbiers ne renferment qu'une faible portion des plantes de la Chine. Cependant, comme j'ai été longtemps attaché à la mission de Pékin, je crois pouvoir dire que j'ai réussi à me procurer la majeure partie des espèces végétales du nord de l'Empire et des contrées mongoles adjacentes; tandis que les herbiers que j'ai formés dans le centre-ouest ne doivent être considérés que comme des échantillons de la végétation de ces riches provinces. »

Malgré cela, j'ai eu la satisfaction de voir que les botanistes ont rencontré dans ces collections un bon nombre de nouveautés plus ou moins intéressantes, qui sont venues s'ajouter à celles que la science devait déjà aux recherches des Anglais et des Russes presque seuls.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 11, 18, et 25 mai.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans des détails sur la végétation de l'immense Empire du Milieu. Ceux qui auront l'occasion de parcourir les planches du *Plantæ Davidianæ*, dues au pinceau de M. d'Apréval, pourront sans fatigue faire la connaissance de quelques-unes des espèces nouvelles : *Clematis Armandi*, *Epimedium Davidi*, *Berberis Sanguinea*, *Lonicera Ferdinandii*, *Abies Davidiana*, etc. Mais c'est le *Davidia involucrata*, de Baillon, qui constitue ma découverte botanique la plus extraordinaire, non seulement comme espèce et comme genre, mais même comme famille. C'est un assez grand arbre, à inflorescence très anormale, et pour l'introduction duquel un amateur anglais vient d'offrir un prix extravagant (voir la gravure page 260).

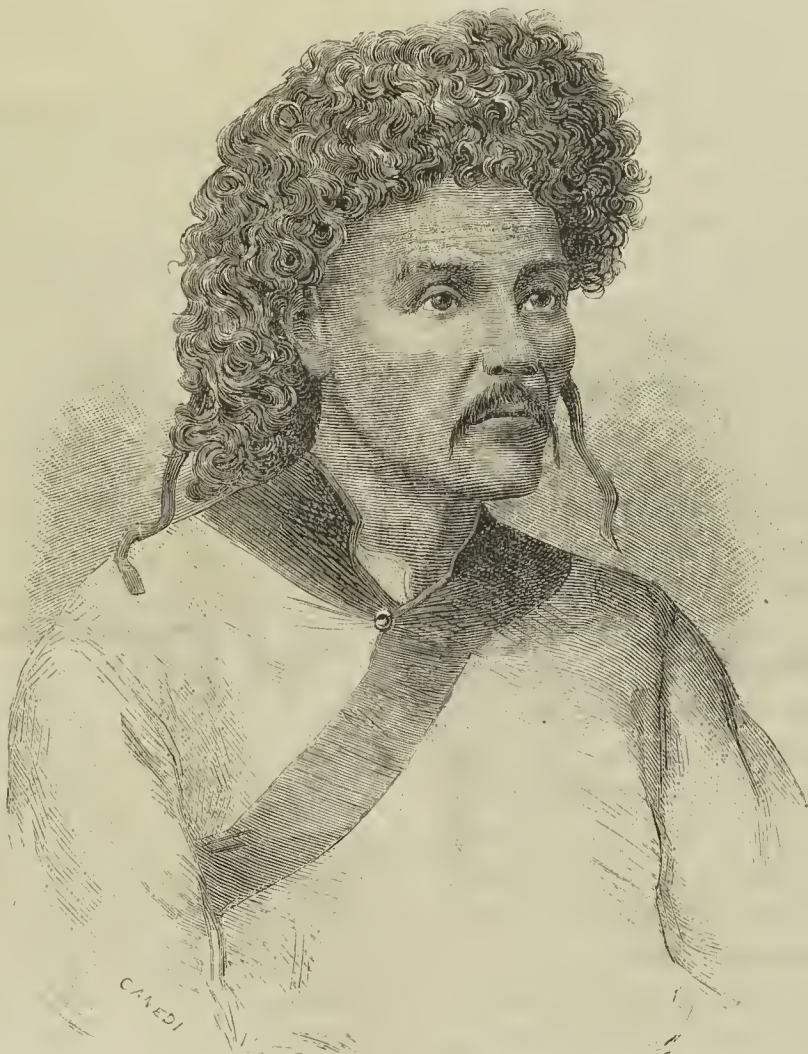
Dans mes observations de cette même préface, comme dans plusieurs autres écrits, j'ai dit deux choses qui méritent d'être notées ici :

1° Nos plantes européennes ne figurent en Orient que dans une proportion minime : le genre *trèfle*, si riche en espèces dans notre Occident, manque totalement en Chine; de même, il n'y a là aucune *bruyère*, aucun *genêt*. Par contre, on y trouve certaines espèces qui n'ont leurs congénères que sur le sol américain : *Pavia*, *Catalpa*, *Bignonia*, *Aralia*, *Dielytra*, et plusieurs autres dont les représentants n'existent plus chez nous (spontanément) qu'à l'état fossile.

2° La Chine septentrionale, remarquable par son climat sec et régulier, ayant un hiver froid (moyenne d'Upsal) et un été très chaud (moyenne du Sénégal), nourrit une végétation assez pauvre et peu variée, relativement au midi et surtout à l'ouest de l'Empire. Le nombre des *Phanérogames* que j'ai récol-

tés au nord ne dépasse pas le total de 1.500 espèces, et je doute bien que les recherches ultérieures augmentent beaucoup ce chiffre.

Enfin, il faut bien que je dise rapidement ce que j'ai essayé de faire pour la géographie et la géologie. Indépendamment de plusieurs Rapports parus ça et là et de mon troisième Voyage, les *Archives du Muséum* ont publié en grande partie les relations de ma première et de ma deuxième exploration. Ces volumineux écrits sont de simples *Journaux de voyage*, destinés aux professeurs du Jardin des Plantes et à quelques amis, où je consignais jour par jour tout ce que je jugeais digne de fixer l'attention, au



CHINE — PORTRAIT DU CIDE SAMBATCHIEMDA; d'après un dessin de M. Deveria (voir page 260).



point de vue des conditions zoologiques, botaniques, géologiques et géographiques, dans les immenses régions que j'ai parcourues pendant les cinq ans qu'ont duré mes recherches officielles. Naturellement, j'y ai mêlé un peu l'histoire de nos incidents de route, ainsi que des observations sur divers sujets moins techniques. Outre les cartes itinéraires que je traçais à mesure que je voyageais, et qui ont été aussi publiées, réduites mais exactes, par la Société de Géographie, je me suis toujours appliqué à indiquer de mon mieux la nature des terrains des pays traversés, en donnant les détails géologiques, en mesurant les altitudes intéressantes et, pour cela, gravissant moi-même les montagnes jusqu'au delà de cinq mille mètres parfois ; en décrivant la

direction et l'importance des fleuves et des chaînes montagneuses ; en indiquant des villes et des contrées peu connues et même complètement nouvelles pour les géographes ; en signalant des industries, des mines de houille et de métaux ; en recueillant des fossiles et des spécimens de minéraux, etc. ; toutes choses qui, en attendant mieux, pouvaient être utilisées par les savants, mais qui, on doit bien le supposer, m'ont coûté des peines peu ordinaires...

Je puis ajouter ici que c'est dans mes écrits, dont il ne connaissait qu'une partie, que M. Elisée Reclus a puisé plusieurs de ses renseignements sur l'Empire chinois, qui figurent dans le septième volume de sa *Géographie universelle*, et spécialement ce qui concerne l'histoire naturelle. Il



MADAGASCAR. — VISITE AUX LÉPREUX D'ALASORA ; d'après un dessin du R. P. Taïx, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar. (Voir page 256).

est grand dommage qu'il n'ait pas eu à sa disposition les *Archives du Muséum*, malheureusement si peu répandues, où je parle de bien des pays et d'objets que personne n'avait signalés encore ! Il en est de même pour le baron de Richthofen, dont le magistral ouvrage sur la géologie de la Chine est en cours de publication.

## IX

Après avoir donné une idée de ce que j'ai tâché de faire dans chacune des branches de l'histoire naturelle, je veux prendre la liberté de citer quelques extraits de mes premiers écrits, qui peut-être ne seront pas dépourvus de tout intérêt pour nos lecteurs ; je laisse de côté les détails techniques.

Voici comment je parlais de mon œuvre, dans ma première relation :

« En terminant ce long préambule, je me permets encore quelques explications, en faveur des personnes pieuses qui se trouveraient étonnées de voir qu'un missionnaire apostolique consacre à des travaux profanes une part si considérable de son temps... Ce n'est pas, en effet, pour m'occuper d'histoire naturelle, et moins encore pour entreprendre des voyages d'exploration scientifique, que je suis venu en Chine ! Ma grande ambition était de partager, dans la mesure de mes forces, les travaux ordinaires des missionnaires qui, depuis trois siècles, s'efforcent de gagner à la civilisation chrétienne les innombrables populations de



l'Extrême-Orient... Mais, d'abord, toutes les sciences qui ont pour objet les œuvres de la création tendent à la gloire de leur auteur : elles sont louables en elles-mêmes et saintes dans leur but. Connaître la vérité, c'est connaître Dieu !... Et ensuite, mes supérieurs ont trouvé convenable que, en vue d'une utilité indirecte pour la religion, je m'adonne pendant quelque temps à ces travaux spéciaux qui sont désirés par le gouvernement qui nous protège. »

J'ai déjà dit que c'est en Mongolie qu'a été dirigée ma première exploration. J'y ai eu pour guide *Sambdatchiemda* (voir la gravure page 258), le fameux ex-lama illustré par les égayants récits de M. Hue. Voici ce que je trouve écrit à son sujet dans mon journal de voyage.

« Mon quatrième compagnon d'expédition est arrivé hier au soir ; c'est *Sambdatchiemda*, le célèbre guide au Thibet de nos confrères, MM. Huc et Gabet. Il a maintenant une



DAVIDIA INVOLUCRATA (voir page 258).

trentaine d'années de plus qu'à l'époque du grand voyage, mais il est encore plein de vigueur et ne demande qu'à courir de nouvelles aventures. C'est un naturel insouciant, mais franc et droit, et aussi sincère qu'il est entêté. Il n'a rien du Chinois que les habits, ayant jadis quitté ceux de lama pour se faire chrétien et habiter avec ses nouveaux coreligionnaires à Siwan, où on le nomme *Tchy-lama*... Il est inutile de remarquer que c'est avec un grand empressement que nous questionnons notre futur guide sur son aventureux voyage avec ses pères spirituels... Et c'est avec une véritable satisfaction que nous lui entendons confirmer à plupart des narrations, aux allures un peu poétiques, de notre confrère toulousain. Tout y est vrai, sauf quelques anachronismes sans conséquence et quelques confusions

de géographie et d'histoire naturelle, que les hommes de notre profession ne sont pas censés connaître à fond. »

C'est, du reste, l'opinion qui a fini par prévaloir, par rapport à M. Hue, même chez ses adversaires ; le colonel anglais, M. Yule lui-même, vient de rendre une tardive mais éclatante justice à sa bonne foi et à sa véracité, dans la longue introduction du Voyage de Prjévalski au pays des Tongoutes (1880).

Je trouve, sous la rubrique du 29 juillet du même voyage, quelques autres détails qui complètent le portrait du *Sambdatchiemda* :

« Notre guide reconnaît ces lieux (*Ourato*) ; il y a séjourné deux ans, me dit-il, jadis à l'époque où il était le disciple d'un vieux lama médecin. Un mongol de la localité, qui n'avait pas d'enfants, avait cherché à se l'attacher pour lui laisser en héritage sa tente et son troupeau : grande tentation pour un jeune homme dépourvu de fortune ! Mais ce cœur ferme et religieux en triompha, et le novice continua à porter la robe violette du lama... Plus tard, la Providence lui fit rencontrer notre confrère, M. Gabet, qui, outre le chinois, connaissait le mantchou, le mongol et le thibétain. Celui-ci l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et le convertit définitivement. Le *Tchy-lama* n'était encore que catéchumène quand il suivit MM. Gabet et Hue dans leur vertigineux voyage à travers la Mongolie et le Koukounoor, jusqu'à la capitale du Thibet... Après le renvoi des missionnaires de H'lassa et leur exil à Canton, *Sambdatchiemda* retourna seul dans la chrétienté de Siwan et y reçut enfin le baptême... Il est maintenant un exemplaire et brave chrétien ; mais il conserve toujours quelque prédilection pour la vie nomade. Il est resté pauvre, vit au jour le jour, sans grands soucis et comptant sur la Providence ; il n'a pas su profiter des occasions que lui ont offertes plusieurs fois les missionnaires pour améliorer sa position... Il est de taille moyenne, admirablement bien fait, droit, robuste, d'un air simple, loyal et joyeux qui inspire la confiance. Mais un petit bout de nez rond, habituellement rouge, ferait soupçonner que la boisson alcoolique ne lui fait pas horreur ! »

Dans un autre endroit de cette première excursion, je donne, sur Pékin et ses alentours, des renseignements qui peuvent avoir de l'intérêt :

« Les montagnes, de médiocre hauteur et toutes déboisées qui terminent notre plaine au nord et à l'ouest, et qu'on aperçoit du haut des remparts de la ville, voilées le plus souvent sous une légère vapeur bleuâtre qui les fait confondre avec l'horizon, consistent principalement en calcaires, en grès et en conglomérats, appartenant surtout à la formation carbonifère et à la dévonienne, ainsi qu'en granits et en porphyres de plusieurs âges. Et à propos de charbon, je dois noter ici un fait curieux et qu'on a peine à croire : le sol de la ville de Pékin, comme celui de toutes les villes anciennes, est notablement plus élevé que le niveau de la campagne. Il provient principalement des cendres et des scories des foyers qui sont exclusivement alimentés par les charbons minéraux, mêlés d'une certaine quantité de terre argileuse, pour faciliter la combustion. Or, pendant une bonne partie de l'année (la saison sèche,



huit ou dix mois), on voit des hommes occupés à *vanner* attentivement cette terre réduite en poussière par la roue des charrettes, et ces hommes ne sont pas des plus misérables de la population. On prétend que c'est le *diamant* qu'ils trouvent ainsi en pleine capitale ! Les gemmes qu'on y prendrait seraient fort petites, me dit-on, et ne se vendraient qu'aux raccommodeurs de porcelaine, comme pierres à percer. Les Chinois ne confondent pas le diamant avec le cristal de roche, qu'ils savent très bien être caractérisé par ses six faces. »

Voici maintenant, pris sur un autre point, un rare incident de voyage :

« C'était la crête allongée d'une haute montagne (1,800 mètres d'alt.), que je suivais vers le soir, après une journée de marche très fatigante. Un orage avait eu lieu, sans qu'il fût tombé beaucoup de pluie ; mais les nuages s'étaient abaissés et comme reposés sur les innombrables pics qui s'étendaient au loin sous mes pieds. C'était un spectacle admirable ! On aurait dit une immense mer d'un blanc argenté, ou mieux, une plaine couverte d'énormes flocons de coton et se déroulant à perte de vue sous l'azur d'un ciel immaculé.... J'étais en admiration devant ce grandiose coup d'œil, malgré mon état d'épuisement ; car j'avais marché tout le jour sans presque prendre de nourriture. Mais un autre spectacle m'était réservé, bien plus beau encore ! Peu à peu, toute cette mer de brouillards commença à se mouvoir et à se fendre ça et là : les flocons

que j'avais alors, d'une part, un brillant soleil s'inclinant à l'horizon, tandis qu'un amas de nuages opaques s'étendait du côté opposé. Dans cette position, l'image de ma personne, projetée sur cette blanche muraille, apparaissait entourée de deux brillants arcs-en-ciel, ou mieux deux cercles complets, où les rayons décomposés de la lumière se peignaient concentriquement et dans un ordre inverse ; le champ était jaune d'or. Ce phénomène dura près d'une demi-heure et l'auréole irisée m'accompagna le long de la montagne pendant tout le temps que le soleil resta encore sur l'horizon. Je n'ai pas besoin de dire si c'était beau ! »

\* \* \*

Je rapporte maintenant un trait de mœurs païennes :

« J'ai vu dans une de nos maisons de la Sainte-Enfance, à *Suen-hoa*, une petite fille d'une douzaine d'années que, quelques mois auparavant, son père avait exposée dans un lieu désert et attachée à un arbre, afin qu'elle fût mangée par les loups ou qu'elle périt de froid. Dieu n'avait pas permis que ce malheur arrivât : un de nos chrétiens, que le hasard fit passer par là, recueillit la moribonde et la mena à l'établissement de charité. Et qu'avait fait cette pauvre enfant ? Tout son tort était d'avoir perdu la vue par une amaurose subite et d'être devenue ainsi une charge pour sa famille. Il faut convenir qu'il n'y a pas beaucoup de cœur dans ces infidèles ! En peu de temps, les bons traitements déterminaient une rapide amélioration dans la maladie de cette intéressante enfant ; et, quand je l'ai vue, elle commençait à user de ses yeux assez bien pour assister à l'école et rivalisait avec ses compagnes d'application et de sagesse. La pauvre fille, qui était aussi exceptionnellement jolie et intelligente, sentait son bonheur et n'avait point l'air de regretter ses parents. »

(A suivre).

## LA MISSION & LE ROYAUME DE HUMBÉ

### SUR LES BORDS DU CUNÈNE

Par le R. P. Charles WUNENBURGER, missionnaire de la Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur-de-Marie.

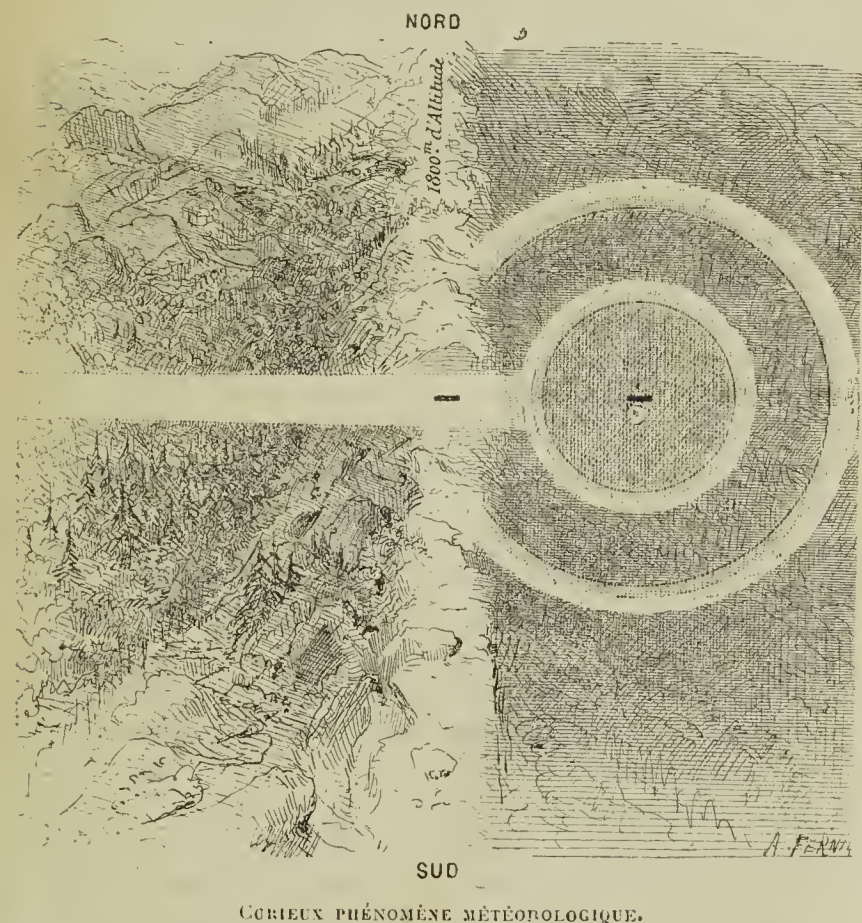
(Suite 1)

X

#### RELIGION.

Il serait bien difficile de dire en quoi consiste le culte religieux des habitants de Humbé. Ce qui frappe l'étranger, c'est leur parfaite indifférence sous ce rapport. Comme l'année est partagée chez eux par mois lunaires, ce sont les phases de la lune qui règlent les fêtes. On ne leur connaît pas d'idole. A première vue on prendrait pour des amulettes différents objets qu'ils portent au cou, tandis que ce ne sont, la plupart, que des objets de toilette, des ornements et des remèdes. Il en est cependant qui ont un caractère superstitieux, tels que les cornes d'antilopes, qu'ils remplissent d'une poudre mystérieuse provenant de griffes ou de dents broyées de lions et de tigres, et aussi

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18 et 25 mai.



CURIEUX PHÉNOMÈNE MÉTÉOROLOGIQUE.

redevenaient des nuages. Ils montèrent lentement et bientôt ils se trouvèrent à ma hauteur et à ma droite. Je cheminai du sud au nord. Le vent soufflait de l'ouest dans la même direction que les rayons solaires, et la masse nuageuse s'arrêtait là, net, à la hauteur de la crête de la montagne, ne pouvant passer outre à cause de la brise, de manière



de poils arrachés à la queue des éléphants, des buffles et autres animaux sauvages. Ils considèrent ces cornes comme autant de talismans très efficaces, et un préservatif souverain contre la dent des bêtes féroces. Cependant, au milieu de leurs nombreuses superstitions, on reconnaît quelques-uns de nos dogmes. Ainsi ils croient :

1<sup>o</sup> En un Dieu unique, *Kalonga* ou *Immensité*, nom donné aussi à la mer, qu'ils reconnaissent comme auteur et conservateur de toutes choses.

2<sup>o</sup> Au démon, ennemi de Dieu et du genre humain, auxquels ils rendent un culte de crainte et non d'amour.

On ne manquera jamais, avant un voyage et dans certaines circonstances importantes, d'inviter le sorcier, *Kipanda*, à le conjurer, ce que celui-ci fait par les grimaces les plus étranges et des tours d'acrobates souvent fort indécents. Ainsi encore, à l'approche des orages, sifflera-t-on, pour le même but, dans des cornes de chèvres sauvages.

3<sup>o</sup> A l'immortalité de l'âme, à la récompense des bons, à une sorte de purgatoire et même à l'enfer. Les bons jouiront dans l'autre monde de délices ineffables, au milieu d'une campagne splendide et dans la compagnie de leurs amis les plus chers. Les méchants, par une honteuse métempsycose, devront expier leurs fautes en passant dans les corps des porcs et autres animaux, pour recommencer en ce monde une meilleure vie et mériter le ciel. Enfin, les plus pervers seront condamnés à d'éternelles souffrances.

4<sup>o</sup> A une sorte de communion des saints, aux âmes des morts, *Casoumbi*, qui viennent implorer leur secours, et auxquelles ils croient venir en aide par des sacrifices de bœufs noirs, ou de moutons et de chèvres de même couleur, sacrifices toujours arrosés de force libations de *macao* (bière alcoolique). Comme on le voit, ces fêtes expiatoires profitent bien moins aux morts qu'aux vivants, qui boivent et mangent en leur honneur.

La polygamie, sauf pour le sobba, n'est pas pratiquée ici. Seulement l'épouse véritable introduit au foyer domestique autant de concubines qu'elle peut, car elle y trouve son intérêt. Chargée seule de pourvoir au ménage, ainsi qu'aux cultures, plus elle a de ces femmes, plus son rôle acquiert d'importance et mieux elle pourra dominer en s'en faisant aider et servir. Elles ne vivent pas toutefois sous le toit conjugal, mais chacune est à part avec ses enfants (*voir la gravure page 253*).

La circoncision est en usage à Humbé, comme chez les tribus voisines, mais avec cette différence qu'au lieu de se faire tout de suite après la naissance, elle n'a lieu qu'une fois pendant le règne du souverain, qui en indique l'époque. C'est alors une grande fête, à laquelle assistent les parents des circoncis, à l'exclusion rigoureuse des femmes.

L'*Omoufigo* est une fête de famille dans laquelle les jeunes gens des deux sexes, arrivés à l'âge nubile, sont déclarés majeurs et aptes au mariage. Tant qu'elle n'a pas eu lieu, toute faute contre les mœurs est inexorablement punie de la peine capitale, tant est grande la conviction que, si ce crime n'était pas sévèrement châtié, la mort du roi suivrait dans l'année. Cependant, dans ces derniers temps, la rigueur du châtement a été mitigée à Humbé, et la peine de mort commuée pour chacun des coupables en une amende d'une dizaine de bœufs. Cette commutation, n'ayant pas encore eu

lieu chez les tribus voisines, a attiré à Humbé des milliers d'étrangers.

Une superstition, commune aux différents peuples de l'Afrique équatoriale, attribue aux simples roitelets du pays, le pouvoir exclusif de faire tomber la pluie, et, dans les cas extrêmes, à certains rois plus privilégiés, comme sont ceux de Huilla, Humbé, Varé, Libébé et autres. Ceux-ci en profitent pour s'attirer nombre de présents en bœufs, car la pluie doit tomber à la suite du sacrifice d'un bœuf, et, si elle tarde à venir, le sobba, qui n'est jamais à court de ressources pour se tirer d'embarras, en attribuera la cause aux défauts de la victime, et en prendra occasion pour en réclamer d'autres.

Une superstition, générale chez les noirs, c'est que la mort n'est point chose naturelle, mais le résultat d'un sort. De là vient qu'à chaque décès, on fait les investigations les plus minutieuses et des sorcelleries pour découvrir le coupable. Le dévolu tombera, cela va sans dire, sur quelque pauvre malheureux innocent, dont le sorcier n'a rien à craindre, et il sera forcé de payer à la famille du défunt, de fortes indemnités en bœufs, toiles et eau-de-vie. Dans le cas où il n'y aurait rien ou peu de chose à gagner, le sorcier déclare le coupable passé à l'étranger, et l'affaire n'a pas de suite.

Les familles de même lignée sont consacrées à un oiseau ou à un animal, qu'il leur est défendu de manger ou de molester. Toute contravention est punie avec rigueur. L'oiseau de la famille royale est sacré pour tous les sujets de la tribu. Pour avoir tué l'un de ces oiseaux, un blanc dut subir un procès fameux, à la suite duquel il perdit presque tout son fonds de magasin.

## XI

### SOBBA OU ROI.

Les Africains sont très scrupuleux dans le choix du souverain et le mode de sa succession. Le roi, une fois élu, le pouvoir persiste dans sa famille tant qu'elle existe, c'est une loi à laquelle personne n'oserait contrevenir. Pour s'assurer du sang royal dans la lignée des sobbas, ce n'est pas le fils qui succède, mais l'ainé des neveux par la sœur utérine. A défaut de mieux, la succession revient au frère utérin du roi.

Les enfants royaux n'ont d'autres privilèges que leur noblesse, le droit d'entrer à la cour et de hauts emplois dans le royaume.

Le nouveau roi doit adopter, comme les siens propres, les enfants de tous les sobbas précédents et leur conférer les mêmes privilèges.

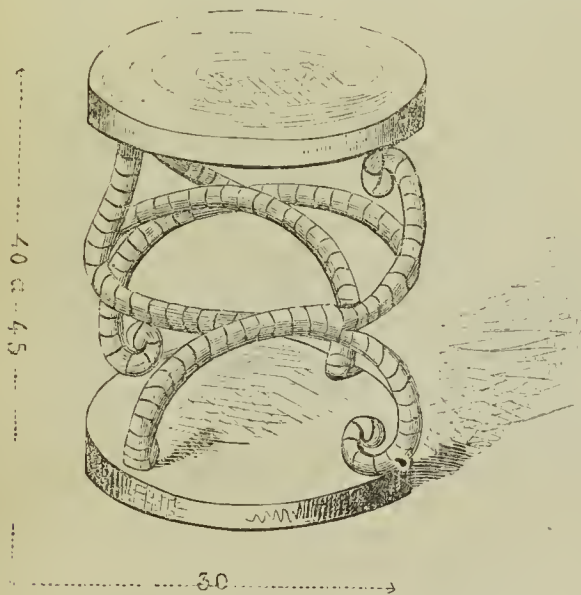
Leur pouvoir est à peu près absolu, et il tourne facilement au despotisme. Cependant, comme il existe une véritable aristocratie et que le suffrage universel est inconnu, il est des questions majeures, telles que guerres, alliances, etc., qui doivent se traiter en conseils des grands ; bien souvent le sobba est obligé de céder à leur opinion. Ces grands, ordinairement chargés de hauts emplois, sont désignés par le roi dans certaines familles privilégiées et leur charge est à vie.

Une chose qui fait l'étonnement des Européens, c'est



l'obéissance ou plutôt le culte qu'ont ces peuples pour le roi et ses délégués. Le serment lui a-t-il été une fois juré, c'est un lien sacré qui oblige tant que le roi reste sur le sol de la patrie. Mais vient-il à en franchir les limites pour une cause même légitime, par exemple, une guerre, etc., on peut s'en regarder comme délié. Ainsi, pendant la révolte du sobba Chahango contre les Portugais en 1885, bien que la plupart des chefs eussent reconnu et déploré ses aberrations; tous néanmoins lui restèrent fidèles et lui obéirent aveuglement; mais, dès qu'ils le virent prendre la fuite pour aller se réfugier chez un allié, ils n'hésitèrent plus à faire leur soumission au nouveau roi que leur imposait le gouvernement de Mossamédès. Ce n'est pas qu'il n'y ait des mécontents et des opposants. Mais où n'y en a-t-il pas ailleurs?

Mais voici ce qui montre mieux encore ce respect du peuple envers le souverain. Le trône accompagne le sobba partout où il porte ses pas; or, les blancs seuls exceptés,



CUNÈNE. — TRÔNE DU SOBBA DE HUMBÉ.

aucun de ses sujets, voire même de ses ministres, n'aurait la hardiesse de s'asseoir sur une chaise ou un banc en sa présence. Fait-il un discours? l'auditoire doit applaudir par des acclamations stéréotypées, *bah! bah! bah!* et gare à qui s'aviserait de l'interrompre; il faut attendre qu'il ait fini de parler pour lui soumettre des observations.

Le sobba règne même après sa mort. Aussitôt qu'il a expiré, il est suspendu par le cou à la charpente intérieure de son palais, cabane un peu plus grande que les autres, et, là, il reste considéré comme malade, tant que la décomposition n'a pas séparé le tronc de la tête. Si, pendant ce temps, il survient dans l'Etat quelque événement grave, qui réclame une prompte décision, le régent va trouver l'étrange malade, lui expose la question, comme s'il était vivant, et en rapporte la décision suprême.

Cependant l'héritier de la couronne a pris ses mesures et s'est retiré, suivant la coutume obligée, mais à petite distance, de manière à pouvoir, aussitôt après la chute du cadavre, se faire proclamer et ramener l'ordre. C'est qu'en effet, pendant l'inter règne, tout est permis: vols, vengeances, homicides, se commettent impunément; l'anarchie est à son comble; mais, dès que le nouveau roi est proclamé, l'ordre

se rétablit comme par enchantement. Les restes du défunt sont cousus dans la peau d'un bœuf noir tué pour la circonstance, puis porté en grande pompe dans la libata où reposent les souverains. Cette sépulture royale étant considérée comme sacrée, on n'en approche que les pieds nus.

Un négociant portugais, dans une conversation avec un noir, cherchait à lui démontrer l'inconvenance de conserver ainsi le cadavre du roi jusqu'à la putréfaction:

« — C'est une peste! » lui disait-il.

Celui-ci, tout étonné, de répondre:

« — Hé quoi! il est chez lui; n'a-t-il pas le droit de sentir mauvais? »

## XII

### GUERRE.

J'ignore la manière dont se font chez les Ovakumbi les déclarations de guerre, et si, à l'instar des anciens sauvages du Nouveau-Monde, elles sont précédées d'une cérémonie quelconque; ce que je sais, c'est qu'elles sont décidées en secret dans le conseil du roi. Appel est fait ensuite aux combattants, qui se munissent, à leurs frais, d'armes et de provisions, et accourent au palais. Le sobba les harangue, leur rappelle, soit l'injustice à venger, soit l'intérêt qu'offre l'expédition, puis, d'un coup de sifflet, donne l'ordre du départ. Ce signal renferme, à leurs yeux, quelque chose de sacré et de bon augure qui ne leur permet plus de regarder en arrière, autrement son heureux effet serait compromis; ils s'élancent donc, pleins de confiance dans le succès. Le tambour royal accompagne l'armée, mais Sa Majesté noire ne saurait s'exposer aux dangers des batailles, surtout si elles se font en un lieu lointain et plus particulièrement au dehors du territoire. Tous, jeunes et vieux, sont soldats. L'uniforme, bien simple, consiste en un panache de plumes, encore n'est-il pas de rigueur. Un cercle de gros fils de laiton passé en sautoir est l'insigne du ministre-général en chef. Les armes sont l'arc et la flèche, la zagaïe ou lance, le coutelas, la hachette et le casse-tête, armes en partie empoisonnées avec le suc d'une asclépiade (voir page 264).

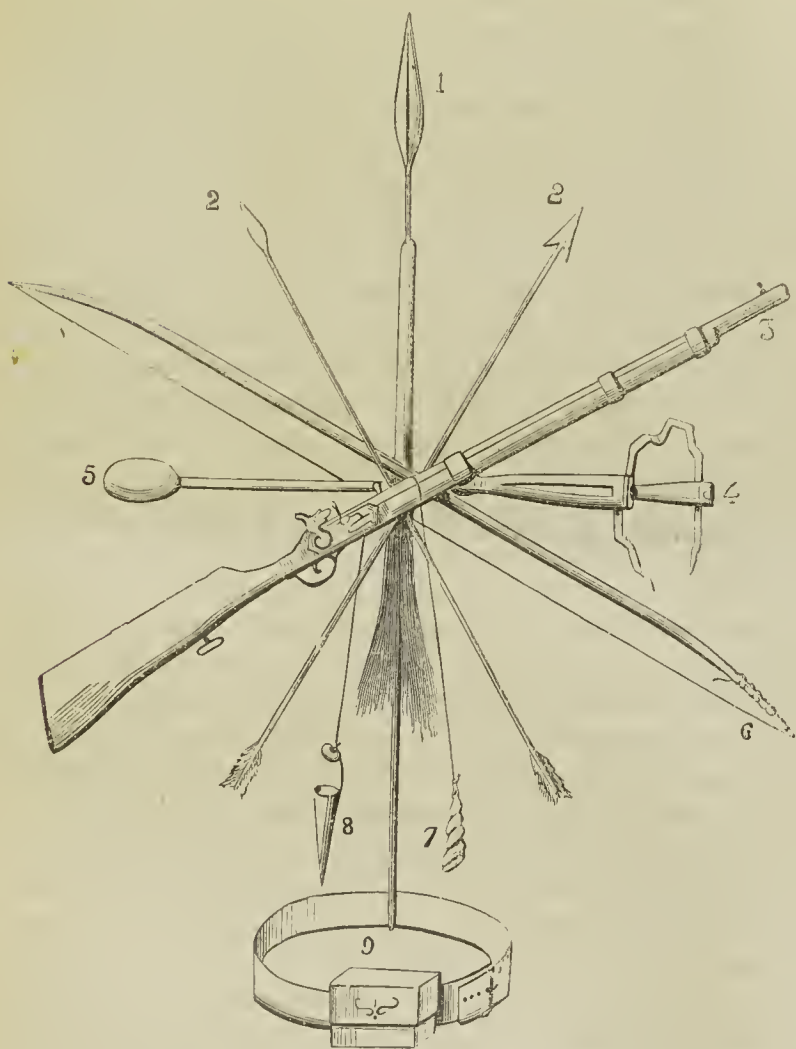
Les plus riches ont des fusils à pierre. Jusqu'à présent les indigènes méprisaient nos fusils perfectionnés, en raison des difficultés pour se procurer des capsules et des cartouches et de leur inexpérience à s'en servir; mais, depuis la dernière guerre, ils les ont en meilleure estime. Leur arme favorite est l'arme blanche. Les blancs à bout de munitions leur sont de beaucoup inférieurs en ce genre de combat, la baïonnette ne pouvant défendre l'Européen contre la zagaïe, que le noir lance avec une grande dextérité et à longue distance. C'est ainsi qu'en une rencontre et en moins de cinq minutes, ils ont massacré un petit corps portugais dont les cartouches s'étaient trouvées avariées.

Trois mois durant, en 1885, j'ai eu sous les yeux les troupes indigènes qui nous assiégeaient. Dans leur pêle-mêle, les uns courant d'un côté, les autres d'un autre, il me fut impossible de distinguer où était le corps principal de l'armée. Leur stratégie consiste à se tenir en embuscade, à s'approcher de cachette en cachette, puis tout à coup à se jeter sur l'ennemi surpris; s'ils sont attaqués en rase campagne, ils se dérobent pour aller se rallier plus loin.



Les Ovakumbi ont coutume d'emporter leurs morts et leurs blessés, pour déguiser leurs pertes. C'est ainsi que, dans la première rencontre, en 1885, on a trouvé seulement trois morts, qu'une poursuite de cavaliers les avait empêché de relever, bien qu'ils en eussent trente-quatre et un grand nombre de blessés, comme on l'a su plus tard. Les habitants d'au-delà du fleuve Cunène, au contraire les Quanyama, les Ombanja, etc., abandonnent leurs morts, non toutefois sans leur avoir repris leurs armes et munitions, les laissant en pâture aux vautours, aux hyènes et aux chacals.

Les Ovakumbi sacrifient invariablement les premiers prisonniers faits à l'ennemi, et en mangent certaines parties, mélangées avec de la viande de bœuf, ces repas cannibales devant, selon eux, les rendre invincibles.



1. Zagaie. — 2. Flèches. — 3. Fusil à pierre. — 4. Grand coutelas. — 5. Casse-tête. — 6. Arc. — 7. Corne d'antilope servant de sifflet pour les signaux. — 8. Tabatière. — 9. Cartouchière avec son ceinturon.

CUNÈNE. — ARMES DES OVAKUMBI (voir page 263).

Ne sachant pas fabriquer de la poudre, ils l'achètent des Européens, et sont persuadés qu'elle est fabriquée avec des ossements humains.

Leur téléphone, beaucoup moins compliqué que le nôtre, est tout aussi rapide ; c'est un cri aigu et tout spécial avec battements du plat de la main sur la bouche et qui se répète presque instantanément dans tout le pays. Cela s'appelle battre la *Koua*. Ainsi une invasion ne peut guère les prendre au dépourvu.

D'ordinaire les guerres de peuplade à peuplade sont de courte durée, deux, trois jours au plus. Le rapt des troupeaux, des femmes et des enfants accompli, tout est terminé. Au retour, la victoire est célébrée par des danses désordonnées et des chants qui racontent toutes les péripéties de l'expédition.

(La fin prochainement).

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE

M. Vierrucci, à Livourne (Italie).....	68
M. Pervilhac, diocèse de Valence, avec demande de prières ...	1
M. l'abbé Le Goff, diocèse de Vannes.....	4
A sœur Meyniel, pour l'orphelinat Saint-Charles de Beyrout (Syrie).	
R. C., du diocèse de Limoges.....	10.
A Mgr Puginier, pour les missions du Laos (Tong-King occidental).	
Anonyme de Bourgueil, diocèse de Tours, avec demande de prières.	20
Un abonné du diocèse d'Hyères.....	100
Au R. P. Planque, supérieur des Missions Africaines, pour le rachat et l'adoption d'un enfant nègre.	
Anonyme d'Ottawa (Canada).....	250

### ÉDITION ALLEMANDE

2<sup>e</sup> trimestre 1888

Pour l'Œuvre.....	47 85.
Pour les missions d'Asie (Bombay).....	25 »
Pour les missions d'Annam (M. Delpech).....	600 »
Pour les missions de Chine (Chantong méridional)...	331 50
Pour les missions des P. P. Jésuites en Chine.....	62 50
Pour les missions du Chan-Tong méridional.....	49 70
Pour les missions du Tong-King (Mgr Onate).....	82 25.
Pour les missions des Indes (Bengale oriental).....	60 »
Pour les missions du Japon (M. Delpech).....	36 25.
Pour les missions de Cochinchine (M. Delpech).....	1 25.
Pour les missions d'Afrique (Zambèze).....	247 75
Pour les missions de Port-Saïd.....	12 50.
Pour les religieuses d'Alexandrie.....	25 »
Pour les missions de Khartoum.....	125 ».
Pour les missions de Mgr Sogaro.....	300 ».
Pour les missions du Congo.....	1 25.
Pour les missions de l'Afrique orientale (Zanguebar)..	12 50.
Pour le rachat d'enfants païens à baptiser, sous les noms de Marc, Marguerite, Anne-Marie, Mathias, Madeleine, Wolfgang, Marie, Henry, Théodore, Marguerite, Marie-Barbe, Victoire, Joseph, Auguste, André, Georges, Geneviève, Bernard, Claire, Marie, Thérèse, Théophile, Geoffroy, Catherine (Madagascar, Pères du Saint-Esprit, M. Delpech, RR. PP. Jésuites en Chine, R. P. Planque).	
Pour les Lazaristes de Salonique.....	2 50
Pour le R. P. Fraser, missionnaire sur le fleuve Kei (Natal).....	25 »
Pour la mission de Dumbrody (Zambèze).....	31 25
Pour la mission de Zanzibar.....	12 50
Pour les lépreux de Madagascar.....	6 35
Pour le rachat d'enfants nègres (R. P. Deguerri)...	1.152 25.
Pour les missions de Bornéo.....	5 10.
Au R. P. Damien pour la léproserie de Molokai...	70 »
Pour la mission de la Nouvelle-Guinée.....	113 75
Pour la mission de la Nouvelle-Zélande (Auckland)..	5 »
Pour la mission d'Athabaska-Mackenzie.....	300 »
Pour les missions du Haut-Canada (PP. Oblats).....	82 50
Pour les missions d'Amérique du Sud (Patagonie)...	2 »
Pour les missions d'Australie (PP. Maristes).....	2 50
Pour les prêtres polonais.....	84 50.

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





CUNÈNE. — CHAMP DE SORGHO A HUMBÉ; d'après un dessin du R. P. Wunenburger, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie (voir page 269).

## CORRESPONDANCE

### TONG-KING OCCIDENTAL

#### *La famine.*

Le bon Dieu continue d'éprouver les missions du Tong-king. L'intérêt que nos lecteurs ont toujours témoigné à ces missions, nous engage à leur communiquer la lettre suivante que Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tong-king occidental, vient d'adresser à M. Mollard, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris.

LETTRE DE MGR PUGINIER, EVÊQUE TITULAIRE DE MAURICASTRE,  
VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

7 avril 1898.

Depuis plus de deux mois, le riz est cher et la disette afflige le pays. Les mendiants sont très nombreux; ils abondent surtout à la porte de nos établissements et des chefs-lieux de paroisses. Nous les comptons par milliers, et nous leur faisons l'aumône autant que nos

moyens nous le permettent. Malgré les secours considérables que nous distribuons, il nous est impossible de sauver tout le monde, et nous avons journellement la douleur d'apprendre que des mendiants meurent de faim.

M. Roque, riche négociant français et excellent chrétien, qui, l'année dernière, sur ma demande sauva la vie à bon nombre de néophytes, en leur distribuant du riz, dont le prix devait naturellement lui être remboursé, vient encore cette année de leur prêter vingt mille francs qui sont d'un grand secours. Mais cette somme est loin de suffire aux milliers de malheureux qui souffrent de la famine. Je ne puis d'ailleurs me porter garant que pour ceux qui ont l'espoir de rendre plus tard la petite somme avancée. Ceux, hélas! si nombreux, qui ne pourraient jamais rembourser, en sont réduits à mendier et à souffrir. C'est principalement à ceux-là que la Mission fait des aumônes; mais, je le répète, impossible de secourir tout le monde. Cette misère vient de ce que les deux dernières récoltes ont été mauvaises. Dieu châtie les hommes, et malheureusement, au lieu de s'amender, la plupart s'endurcissent dans leurs égarements. Priez pour nous.



Si les paroles de Sa Grandeur avaient besoin d'un commentaire, elles le trouveraient aussi bref qu'énergique dans les lignes suivantes écrites par un missionnaire résidant à So-Kien où se trouve le grand séminaire de Mgr Puginier :

Nous sommes cernés par de rudes ennemis : la famine et le choléra. Je sais plusieurs cas de chrétiens tombés d'inanition et trouvés morts ! et je ne parle ici que de Sô-Kien et de quelques chrétientés de la paroisse de Kim-Bang que je connais, qu'en doit-il être de tant d'autres plus misérables encore ?....

Or, parmi ces *plus misérables encore*, M. Mollard cite comme exemple le district de Thanh-Hoa. Le P. Ildiart, chargé de ce district, lui écrit en effet :

Pirates, famine, choléra, sécheresse, nous avons vu tous ces malheurs nous assaillir successivement et quelquefois même simultanément. Aujourd'hui nous n'avons à lutter que contre la famine. Vous ne sauriez vous imaginer dans quel état se trouvait le Thanh-Hoa l'année dernière à cette époque. Les trois paroisses de Ke-Dua, Ke-Tran et Cua-Bang étaient presque complètement détruites, de nombreux chrétiens massacrés, et les survivants plongés dans la plus profonde misère.

Le bon Dieu nous a aidés, et nous aidera encore sans aucun doute. Pour le malheureux district dont je suis chargé, il nous a envoyé cette année plus de trois cents élus, qui sont en train d'étudier la doctrine. Parmi eux se trouvent la sœur et le beau-frère de Caï-Mao, fameux chef de rebelles, qui a fini par se suicider. J'ai été il y a quinze jours, jusqu'à Vuc-Sôï, où habitent les catéchumènes dont je viens de parler. Pendant deux heures j'ai marché à travers des brousses épouvantables. Je soupirais sans cesse après une clairière quelconque ; à chaque instant je demandais à mon guide si nous étions près du terme de notre voyage, et il me répondait toujours par ces deux mots : « *Con-xa*, il y a encore loin. » Parti de Nhan-Lô à neuf heures du matin, j'arrivai à Vuc-Sôï à deux heures et demie de l'après-midi. Rien n'égale la misère de ces pauvres populations des montagnes : des villages entiers sont déserts, la faim en a fait périr les habitants. Ceux qui ont pu survivre à la tourmente des deux dernières années, vivent de racines. Je me demande comment je pourrai sauver de la mort mes chers catéchumènes. Je compte sur le bon Dieu.

## CONSTANTINOPLE

### *Fin du néo-schisme arménien.*

On nous écrit de Constantinople, le 22 mai 1888.

Cette année-ci, les fêtes de Pâques, (6 mai d'après le vieux style) ont coïncidé chez nous avec un grand évé-

nement. C'est la disparition des derniers vestiges du néo-schisme, qui divisait depuis dix-huit ans la communauté arménienne catholique.

Grâce à la paternelle condescendance de notre Très Saint-Père le Pape Léon XIII, les efforts de Mgr Azarian, patriarche des Arméniens catholiques, ont abouti au résultat désiré et la réconciliation de la fraction anti-hassouniste est aujourd'hui un fait accompli. Le *statu quo* en vertu duquel le gouvernement ottoman, sur les démarches de feu Enfiédjian, alors chef des dissidents, avait cédé aux dissidents l'église de Saint-Jean-Chrysostome, est annulé par un *bouyroultou* impérial, dont la communication officielle a été faite à la communauté le samedi saint, par l'entremise de S. E. Ziver-Bey, directeur des cultes.

Mgr le Patriarche, entouré du clergé et des notabilités de la communauté arménienne catholique, a reçu Ziver-Bey au grand salon du patriarcat, où le directeur des cultes a lu solennellement le *bouyroultou* impérial et il a prononcé un discours de circonstance, auquel Mgr le Patriarche a fait une belle réponse. Sur l'invitation de Sa Béatitude, tous sont descendus à l'église où une seconde lecture du *bouyroultou* a été faite au peuple qui s'y était pressé en foule. Des prières ont été dites ensuite pour le Souverain Pontife et pour S. M. I. le sultan. Puis on y a lu une lettre pastorale de Sa Béatitude, ayant trait à la réconciliation de la communauté. Cette lettre ou rescrit patriarcal a été lue le même jour à l'office du soir dans toutes les autres églises arméniennes catholiques de la capitale et de la banlieue.

Le lendemain, saint jour de Pâques, Mgr le Patriarche, suivi d'un nombreux clergé, se dirigeait vers l'église Saint-Jean-Chrysostome, pour y célébrer la messe pascalle et consacrer ainsi solennellement la *réconciliation* de la communauté, les cinq prêtres dissidents ayant fait préalablement leur soumission à Mgr Azarian. Quelle joie et quelle consolation, quel enthousiasme au sein du clergé et des fidèles ! Depuis dix-huit ans, c'était la première fois que le Patriarche arménien catholique célébrait les divins mystères dans cette belle église ! C'était la première fois qu'il était permis aux Arméniens catholiques, restés fidèles au Saint-Siège et à leur légitime Patriarche, de mettre le pied dans cet édifice sacré !

On a fait un accueil triomphal au Patriarche, à l'entrée de la cour de l'église. La grande messe a commencé à dix heures précises. Mgr le Patriarche, revêtu de ses insignes et précédé du clergé et de la maîtrise, est entré processionnellement. L'église, décorée et illuminée d'une façon exceptionnelle, était littéralement comble. L'enceinte ne pouvant contenir que trois mille personnes, un très grand nombre de fidèles étaient contraints de rester dans la cour. Les chants et les cérémonies ont été exécutés avec la plus grande solennité ! Le calice qui a servi pour cette messe était un



cadeau que sa S. S. le Pape avait fait à Mgr Azarian, pour cette même fin.

Après le premier évangile, M. l'abbé Bakchian, qui était naguère le chef des cinq prêtres dissidents, a prononcé un discours dans lequel on a été vraiment édifié d'entendre une belle profession de foi. M. l'abbé Bakchian proclamait clairement la doctrine du magistère infallible du Pontife Romain et sa juridiction disciplinaire aussi bien sur l'Orient que sur l'Occident.

La cérémonie a été terminée par une touchante allocution de Mgr le Patriarche. On s'est séparé le cœur débordant d'une sainte allégresse. Dès ce jour, une nouvelle ère de prospérité s'ouvre pour la communauté arménienne catholique.

Cependant un triste incident est venu dernièrement attrister cette communauté. Mgr Ohannessian, le digne et zélé évêque arménien catholique de Mouche, a été attaqué la nuit, il y a treize jours, dans son lit, par un groupe d'Arméniens grégoriens qui, ayant forcé les portes de l'évêché, se sont brutalement jetés sur le pauvre évêque, dans l'intention bien arrêtée de l'assassiner; ils lui ont fait douze blessures. Heureusement, d'après les dernières dépêches, la vie du Prélat est hors de péril. Il garde actuellement le lit et les chirurgiens du pays lui prodiguent leurs soins. Le gouvernement central a d'ailleurs donné des ordres sévères aux autorités locales et un certain nombre de coupables sont déjà arrêtés. Tous sont des Arméniens grégoriens, et l'un d'entre eux est le professeur de l'école des « *Sociétés unies arméniennes* », lesquelles sont ouvertement hostiles aux catholiques. Nous ne doutons pas que les pieux catholiques français, qui ont déjà montré tant de sympathie à Mgr l'évêque de Mouche, par leurs aumônes, voudront bien prier pour le prompt rétablissement de la santé de cet évêque missionnaire.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans le Consistoire du 1<sup>er</sup> juin, Sa Sainteté a publié un certain nombre de nominations épiscopales pour les pays de missions. La plupart, faites précédemment par brefs, ont été annoncées à leur date dans ce Bulletin et sont déjà connues de nos lecteurs. Parmi celles non mentionnées nous relevons : la nomination de Mgr Ullathorne, évêque démissionnaire de Birmingham, promu à l'archevêché titulaire de Cabase; la nomination du R. P. Haid comme évêque titulaire de Messène et vicaire apostolique de la Caroline du nord; et les nominations de trois évêques irlandais : NN. SS. O'Donnell pour Raphoe, Lyster pour Achonry et Mac Gennis pour Kilmora.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Birmingham (Angleterre).** — Le dernier survivant des évêques d'Angleterre qui aient assisté au rétablissement de la hiérarchie catholique en 1850, Mgr Ullathorne, évêque catholique de Birmingham, vient de prendre sa retraite, courbé sous le poids de l'âge et des infirmités. Depuis quelques années, le Saint-Père lui avait, sur sa demande, donné pour coadjuteur Mgr Ilsley, qui le remplace aujourd'hui sur le siège épiscopal de Birmingham.

La réponse du vieil évêque aux adieux de son clergé est très belle dans sa simplicité. Jetant son regard vers un passé dont il a été l'un des rares témoins, il rappelle les temps déjà lointains où l'Eglise d'Angleterre, se relevant péniblement de trois siècles de persécution, était encore gouvernée par des vicaires apostoliques. Il raconte comment son plus ardent désir avait été de voir le rétablissement de la hiérarchie épiscopale et sa reconnaissance quand, en 1848, il fut désigné pour accomplir cette œuvre qui ouvrit l'ère de la liberté, bien qu'elle ait réveillé pour un instant les dernières fureurs du fanatisme contre les « papistes ». Il compare le magnifique développement de cette Eglise à l'heure présente avec l'époque où, méprisée et haïe, elle osait à peine se montrer au grand jour. « Et maintenant, mes frères, dit-il en terminant, laissez-moi vous remercier de votre loyauté envers votre vieil évêque qui compte encore sur votre amitié et sur vos prières. Je suis faible par nature comme le sont tous les hommes, mais là où, par fragilité humaine, j'ai manqué à mon devoir envers vous, je sollicite humblement votre pardon que par générosité vous ne me refuserez pas. »

**Malaisie.** — Nous sommes heureux de pouvoir publier quelques extraits d'une lettre de Mgr Gasnier, reproduite par la *Semaine religieuse d'Angers* :

« ... Si la France cessait de nous envoyer ses enfants, que deviendraient les missions ? Ce n'est pas pour vanter notre chère Patrie, mais mon expérience de plus de trente ans me prouve que ce sont encore les missionnaires français qui sont les plus nombreux et, je suis obligé de le dire, les plus zélés et les plus disposés à toutes sortes de sacrifices. Qu'on ne se fasse pas illusion, en France, plus on donnera pour la Propagation de l'Evangile, plus nous aurons de titres à la conservation de notre foi. Ces milliers d'âmes arrachées à l'enfer par les enfants de la France, surtout ces milliers de petits anges qui sont envoyés au ciel chaque année, ne cesseront de prier pour le pays auquel, après Dieu, ils doivent l'insigne bonheur de pouvoir le posséder pendant l'éternité.

« Dieu eût pardonné à Sodome à la prière d'Abraham, s'il eût pu trouver dix justes, à combien plus forte raison devons-nous espérer pour notre chère France, quand les âmes sauvées par les missionnaires pourront y montrer tant de milliers de bien-faiteurs ?... »

Le vénérable prélat donne ensuite le détail des fêtes magnifiques par lesquelles la population catholique de Singapore a célébré le jubilé du Saint-Père, puis il raconte une tentative criminelle dirigée le 22 janvier contre la résidence d'un missionnaire à dix kilomètres de la ville.

« ... A trois heures et demie du matin, continue Mgr Gasnier, un Chinois vient nous prévenir que des voleurs avaient attaqué et grièvement blessé un missionnaire. Immédiatement deux confrères partent en avertissant l'inspecteur de police du quartier. Ils arrivent vers les quatre heures et demie et trouvent le pauvre jeune prêtre chez des chrétiens qui lui prodiguaient les soins les plus charitables. Revenu de son état de prostration, le Père leur dit que, vers minuit et demi, il avait entendu un bruit inaccoutumé dans la maison : on parlait, on riait, et on semblait remuer tous les meubles. Il croit à une illusion, il se retourne pour tâcher de se rendormir; mais, comme le bruit continuait, il se lève, ouvre la porte de la chambre, et se trouve en présence d'une dizaine de Chinois qui fouillaient tout. Il leur demande : « Qui êtes-vous ? »



« Aussitôt le chef s'avance et lui décharge en pleine poitrine quatre coups de revolver. Le jeune prêtre saisit un Chinois par sa queue, et tous les autres s'enfuient. Mais ce bandit fait un tel effort qu'il renverse le Père : celui-ci ne lâchant pas prise est traîné au bas de l'escalier de son vestibule. Un coquin de la troupe, qui naturellement ne voulait pas que son compagnon fût arrêté, revint à la charge, frappa le Père à coups de pieds et de poings et le tira par la barbe. Enfin, avec un coutelas, il lui donne un fort coup dans la cuisse et lui coupe l'index de la main droite. Les deux voleurs s'enfuient à toutes jambes. Le missionnaire se dirige, chancelant, vers la maison d'un chrétien, perdant énormément de sang par les blessures de la main et de la cuisse et il tombe à la porte, épuisé, ayant cependant pu se faire entendre.

« On vint immédiatement le recueillir. C'est dans cette maison que les deux confrères le trouvèrent. Il a été transporté à l'hôpital général, où il sera charitablement traité par le docteur anglais et nos bonnes religieuses. Le médecin voulait amputer le doigt, mais un confrère présent lui persuada de le recoudre, ce qu'il a fait ; il y a tant soit peu d'espoir de conserver cet index nécessaire pour la célébration des Saints Mystères. Le malade va, Dieu merci, aussi bien que possible. C'est la première fois que nous recevons une semblable visite. Dieu veuille nous garder de toute autre semblable ! »

**Kiang-Nan (Chine).** — Le R. P. Henri Havret, de la Compagnie de Jésus, écrit de Haï-men :

« Je suis chargé de la belle section de Haï-men, qui compte environ 10,000 chrétiens répartis dans soixante-dix à quatre-vingts chrétientés.

« Haï-men est une presqu'île de formation assez récente, qui se trouve à la bouche et sur la rive du grand fleuve. Le terrain que je suis chargé de défricher et de cultiver avec six autres de mes frères, mesure environ deux cents kilomètres, du S.-O. au N.-E.

« On y parle deux langues assez différentes entre elles pour que les indigènes eux-mêmes ne comprennent point celle de leurs voisins. L'une et l'autre, du reste, sont bien éloignées de la langue mandarine que j'appris jadis à Zi-ka-wei. La population, qui s'élève à plusieurs millions d'habitants, porte les traces de deux races bien distinctes. Les mœurs, les caractères, les visages, les vêtements diffèrent. Et cette variété rend encore plus difficile l'œuvre de l'évangélisation déjà si entravée par des préjugés séculaires et par la défiance innée que le Chinois éprouve pour tout ce qui lui vient des étrangers.

« Malgré ces difficultés, nous avons eu la consolation de glaner quelques épis dans le champ immense qui nous est confié. En ces deux dernières années, Haï-men a vu deux cent trente-cinq adultes recevoir le saint Baptême et compte aujourd'hui trois à quatre cents catéchumènes sérieux, dont le nombre va s'augmentant chaque jour.

« En vingt-quatre mois, nous avons donné le baptême à 6,500 petits enfants de parents païens. La plupart de ces petits anges ont été apportés à nos orphelinats et confiés par nous à des nourrices. Ils nous coûtent, en général, de cent à deux cents sapèques (dix à vingt sous) de première acquisition ; mais les frais de nourrice (environ trois francs par mois), sont beaucoup plus considérables. Bien peu, du reste, survivent aux mauvais traitements qu'ils ont subis de la part de leurs parents. Ces chiffres, déjà bien éloquents, ne sont qu'une faible partie des fruits que recueille au Kiang Nan cette œuvre admirable. Ainsi notre Vicariat a compté l'an dernier 1,200 baptêmes d'adultes et 28,425 baptêmes de petits enfants en danger de mort. Dans l'île de Tsong-Ming, voisine de Haï-men, un seul orphelinat reçoit chaque année de 1,500 à 1,800 enfants abandonnés par leurs familles, et dans cette même île, plus du dixième de la population chrétienne (environ 1,000 sur 9,000), se compose des enfants (jeunes et vieux), rachetés depuis la fondation de l'œuvre.

« Ici nos chrétiens sont simples et dociles, plus fervents que dans bien des paroisses de France : ainsi notre presqu'île ne compte guère qu'une abstention pour le devoir pascal, sur trente chrétiens. Que de fervents prêtres d'Europe pourraient nous envier cette consolation !

« Ici les canaux sont impraticables à cause de la vase que le Kiang dépose au fond de son lit. Nous n'usons point de la barque, mais de la brouette et de nos jambes. C'est un peu plus apostolique, et comme, du reste, le bon Dieu m'a bien doué pour la marche, je me trouve très heureux de mon sort. »

**Corée.** — M. Vermorel, missionnaire en Corée, écrit de Séoul, le 19 mars 1888, à ses parents :

« ... Depuis l'année dernière, la position des missionnaires est un peu plus tenable. Par suite d'un traité conclu entre la Corée et les puissances étrangères, tout Européen a le droit de *circuler* dans une partie du royaume, à la faveur d'un passeport que délivre le gouvernement... Ici, à la capitale, nous portons le costume ecclésiastique et cela ne paraît pas même trop effaroucher les habitants. Le confrère avec lequel je suis venu de France et moi, nous sommes les deux premiers missionnaires qui ayons pu pénétrer chez eux en soutane. En province on se fait coréen le plus possible. Comme le passeport qu'on nous délivre pour aller à tel ou tel endroit, ne donne pas le droit d'y séjourner, il faut avoir bien soin, après quelques jours de stage, de ne pas se montrer deux fois au même individu, sinon on serait vite arrêté. Les bons chrétiens prennent toutes les précautions pour éviter ce malheur, et ils y réussissent ordinairement.

« On est en train de déblayer le terrain pour bâtir une église, la première qui sera élevée sous le ciel de la Corée. On a bien des misères pour arracher au démon cette prise de possession. Le gouvernement a plusieurs fois menacé de la prison les généreux chrétiens qui y travaillent gratis *pro Deo*. Leur ardeur est admirable. Trois de ces braves ouvriers sont morts écrasés sous un bloc de sable effondré à la suite du dégel : j'ai la confiance que leurs âmes sont allées tout droit au ciel.

« Il existe à Séoul un hospice où l'on reçoit gratuitement tous les vieillards qui mourraient de dénuement dans la rue. Là se trouvent réunies toutes les misères imaginables. Depuis deux ans qu'il est fondé, il a déjà recueilli des centaines de malheureux et pas un n'est mort sans baptême. Cet établissement est appelé à envoyer de nombreuses âmes au paradis ; mais, pour en assurer l'existence, Mgr Blanc, notre vénéré vicaire apostolique, aurait besoin d'une dizaine de mille francs.

« Que de choses j'aurais à vous dire sur les pupilles de la Sainte-Enfance, sur ces pauvres petits abandonnés qui pullulent dans ce pays !

« Au cours de ma traversée de France en Chine, j'ai fait une perte bien regrettable. La malle où se trouvaient enfermés mes ornements sacerdotaux et d'autres objets auxquels je tenais beaucoup, dort depuis deux mois au fond de la mer, une tempête ayant fait sombrer la barque qui la transbordait d'un vaisseau à un autre à notre arrivée à Shang-haï. Encore un sacrifice ! Ce qui m'ennuie un peu, c'est de ne savoir comment je vais faire pour célébrer la sainte messe quand on m'enverra en province, je n'aurai plus, comme ici, à Séoul, la chapelle de Mgr Blanc à ma disposition. Je compte sur la Providence et sur la charité de mes amis et de nos bienfaiteurs de France pour me venir en aide... »

**Etats-Unis.** — L'université de Washington sera bientôt un fait accompli.

Au mois dernier, on a posé la première pierre en grande cérémonie. S. Em. le Cardinal Gibbons présidait ; Mgr Spalding, évêque de Peoria, a prêché le sermon ; presque toute la hiérarchie des Etats-Unis était réunie autour de l'archevêque de Baltimore.

L'ouverture des cours se fera dans l'automne de 1889. Il y a une raison spéciale pour cette date. Ce sera le centenaire de l'organisation de la hiérarchie aux Etats-Unis. Il y aura cent ans que Mgr Carroll fut choisi comme premier évêque de Baltimore. L'occasion fera ressortir, mieux que les pages les plus éloquentes, les progrès merveilleux de l'Eglise dans ce pays, pendant le premier siècle de son existence nationale.



## LA MISSION &amp; LE ROYAUME DE HUMBÉ

## SUR LES BORDS DU CUNÈNE

Par le R. P. Charles WUNENBURGER, missionnaire de la  
Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur-de-Marie.

(Suite et fin).

## XIII

## JUSTICE.

Chaque chef est le juge ordinaire de son village. Le sobba l'est en toutes matières et en dernière instance. Ces fonctions judiciaires sont la source principale de ses revenus, chaque jugement étant largement rétribué et par le condamné et par le gagnant.

J'ai connu un négociant qui, pour obtenir la restitution d'un de ses bœufs, dut en donner trois fois la valeur en gratifications diverses, tandis que le voleur dut payer six bœufs à la justice, outre celui qu'il dut remettre au propriétaire. Le voleur n'est d'ailleurs pas grandement à plaindre, car il a le droit de poursuivre son accusateur, et, s'il vient à le découvrir, il peut l'obliger à restituer le montant des frais de sa condamnation, en dédommagement de la réputation qu'il lui a ravie. L'accusateur, on le voit, est considéré comme bien plus coupable que le délinquant.

Les gouvernements nègres, comme ceux d'Europe, ont leur police secrète, et nulle part ailleurs, peut-être, elle n'est mieux organisée qu'à Humbé, tant à l'intérieur qu'au dehors. Dans la guerre de 1885, elle avait des espions jusqu'à Huilla et à Copangombé, c'est-à-dire à plus de quatre-vingts lieues.

Sans qu'il soit besoin de recourir aux interrogatoires et à la question, les criminels échappent rarement à la surveillance.

Un étranger a à peine franchi la frontière, que le roi donne ses ordres. L'un de ses sbires devient son œil, l'autre son oreille, etc... Les voilà en campagne, sur la piste du nouveau venu. Ils lui font visite, s'offrent à lui servir de guides, lui rendent tous les services en leur pouvoir, en un mot ils lui font tous les honneurs de l'hospitalité et de l'amitié. Bientôt ils ont pénétré ses desseins, et, en même temps, ils ont su lui soutirer des présents pour le roi et pour eux-mêmes.

Les étrangers non seulement sont ainsi surveillés, mais, chaque chef indigène l'est de la même façon, afin qu'il ne puisse rien tramer contre la nation ou le trône.

## XIV

## MŒURS ET COUTUMES.

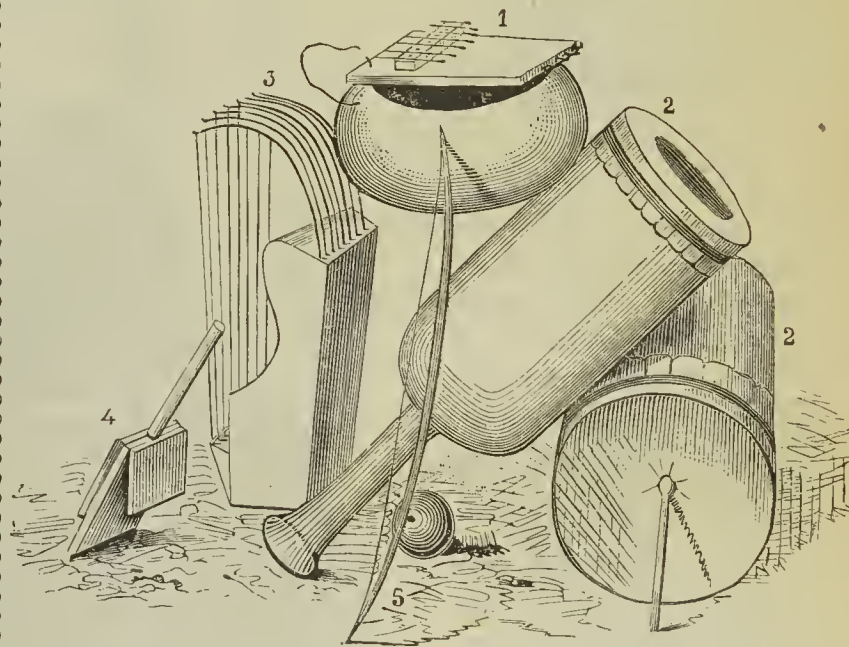
Tant noirs qu'ils soient, les Ovakumbi paraissent ne pas être de la même race que les autres nègres. Ils n'ont ni le nez épaté, ni les grosses lèvres du Congo, ni les pommettes saillantes des Hottentots. Ils ne se tatouent pas et ne se taillent pas la figure, comme les Ondonga et les Kafima ; quelques-uns seulement se font sur la poitrine et le ventre de petits soulèvements de chair, par l'application d'une plante corrosive.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11, 18, 25 mai et 1<sup>er</sup> juin.

Leur vêtement est des plus simples : pour l'homme comme pour la femme, deux tabliers en peau de chèvre ou de bœuf, qu'une courroie retient à la ceinture. Celui de derrière pour les femmes est plus long, et il joue un grand rôle dans leurs danses. Les femmes ont habituellement la poitrine découverte, mais elles se servent d'un morceau de cuir dans les marches et les travaux pour être plus libres et moins incommodées. Un collier de verroteries, pour tous, complète le costume.

Quant à la chevelure, elle diffère selon l'âge, la condition et le sexe, car elle est un signe distinctif. Les enfants en bas âge ont la tête rasée jusque vers l'âge de sept ans, alors, on leur dresse les cheveux en forme de casque antique.

La jeune fille, arrivée à l'âge nubile, les porte de chaque côté de la tête en forme de roue. Quel que soit le mode de leur chevelure, les femmes portent toutes une tresse de cheveux, ornée de perles, qui leur tombe jusqu'au bout du nez.



1. Omarimba. — 2. Batouks ou tambours. — 3. Harpe. — 4. Claquettes. — 5. Archet.  
CUNÈNE. — INSTRUMENTS DE MUSIQUE (voir page 270)

Les hommes de vingt à quarante ans, gardent leur chevelure chacun suivant son goût, pour la raser ensuite entièrement, sauf une petite mèche tressée et pendante sur le côté de l'occiput, dès qu'ils atteignent la quarantaine. Les dignitaires ont une chevelure toute particulière que je ne saurais décrire, tant elle est variée (voir les gravures p. 271).

Sauf le roi et quelques uns de ses conseillers qui ont le privilège de porter une calotte, personne n'est couvert. En guise de couvre-chef, les Ovakumbi portent une petite houppe de plumes d'oiseaux au sommet de la tête. Celle du chef ou *mouéné* est la huppe même de la grue couronnée.

A l'exception des membres de la famille royale, tous subissent l'extraction des deux premières dents incisives inférieures, et les deux correspondantes supérieures sont limées en forme de V renversé (Λ), c'est là un signe de sujétion. De même que la vache, esclave de l'homme, n'a pas d'incisives inférieures, ainsi n'en doit point avoir l'homme du peuple, sujet ou esclave du roi. De cette mutilation proviennent, dans leur parler, certaines prononcia-



tions défectueuses de consonnes que certains voyageurs ont prises pour des consonnes propres à leur langue. Le docteur Hahn a remarqué la même coutume chez les Héréros.

Les Ovakumbi gardent rarement la barbe ; au lieu de se raser avec un instrument tranchant, ils s'épilent à l'aide d'une pince qu'ils gardent continuellement suspendue au cou. Pour se raser la tête, ils se servent d'instruments tranchants, faits parfois avec des cercles de barriques.

Les bracelets sont d'un usage commun, hommes et femmes en portent jusqu'à douze à quinze au même bras, ils sont de fer ou de cuivre. Les femmes ont de plus, enroulés autour des jambes, de gros fils métalliques allant de la cheville jusqu'au genou. C'est ordinairement le cadeau de nocces offert par le futur à sa fiancée. Une paire de ces spirales en cuivre, du poids de cinq à six kilos, a la valeur d'un grand bœuf. Les jeunes filles les remplacent par de plus légères, en rameaux flexibles dépouillés de leur écorce.

Ils ont la musique en grand honneur. Leurs chants, pour l'ordinaire, se composent de deux parties : un artiste chante en solo, sur un ton de soprano, un fait historique, pendant que les autres redisent continuellement un même refrain sur le ton d'alto ou de basse.

Plusieurs sont agréables et bien cadencés ; presque toujours leur ton mineur leur prête une certaine mélancolie.

Les danses, pour l'ordinaire obscènes, s'accompagnent de claquettes et de tambours. Le battement de ces derniers est réservé aux femmes, dont les mains, servant de baguettes, sont plus légères et plus rapides. Le tambour est fait d'un tronc d'arbre creusé, que recouvre une peau de lézard vert qui atteint jusqu'à deux mètres de longueur (Oluhengué). Un autre tambour, plus grand, porte un roseau attaché perpendiculairement au milieu de la peau ; un glissement de la main mouillée sur ce roseau en tire un son sourd et continu, semblable à celui de la grosse caisse battue avec de petits balais (voir la gravure page 269).

Nos noirs se livrent à la danse des nuits entières et avec une frénésie incroyable, plus particulièrement pendant le temps que dure la fabrication du Gongo, liqueur enivrante tirée du fruit de ce nom. Ces sortes de bacchanales leur coûtent cependant bien cher : des pleurésies, des pneumo-

nies et d'autres maladies de ce genre, trop souvent suivies de mort, en sont les funestes résultats. Aussi pourrait-on justement appeler le mois qui suit ces danses, le mois des morts.

Pour charmer leurs loisirs, les bergers jouent l'*Omarimba* (voir la grav. p. 269). Cet instrument est composé d'une série de languettes en fer, de longueurs différentes suivant le son qu'on veut produire, et fixées sur une planchette. Une calebasse coupée par le milieu sert à grossir le son. On l'accorde au moyen de petites boulettes de cire plus ou moins lourdes, collées aux extrémités des languettes. Les artistes tirent de cet instrument si primitif des airs qui étonnent les Européens.

Une de leurs coutumes, bien singulière et qui semble venir des anciens patriarches, est celle de consacrer le souvenir des principaux événements, par la pose dans une fourche d'arbre, d'une grosse pierre et à l'endroit même où ils les ont appris.

*Propriété.* — Chez eux, c'est la nation, et non les particuliers, qui possède les biens-fonds. Cependant chacun reçoit du chef du village un terrain à cultiver, dans la mesure de ses besoins et de ceux de sa famille, et, de plus, un emplacement, dans le village pour sa demeure. Ces terrains et emplacements, une fois concédés, restent dans la famille sous l'autorité de l'un des fils, au gré du roi, mais sans qu'ils puissent être jamais vendus. Le chef prend toujours le nom de la propriété. Il est chargé de pourvoir au ravitaillement des hommes de son village, presque en totalité ses parents ; c'est ce qui explique pourquoi on ne ren-



MADAGASCAR. — R. P. Antoine ABINAL, de la Compagnie de Jésus, mort à Mahamasina, près Tananarive, le 11 novembre 1887 (voir page 276).

contre pas de pauvres.

Les paturages, étant communs, ne sont soumis à aucun partage.

*Esclavage.* — L'esclavage existe, mais la traite ne se fait pas en grand, c'est-à-dire pour l'exportation. Chaque famille possède autant d'esclaves qu'elle en a besoin pour ses travaux. Les femmes, comme plus laborieuses et plus dévouées, sont préférées aux hommes. Un adulte n'a que peu de valeur, parce qu'il cherche à fuir et qu'il y réussit ordinairement. On préfère les enfants, parce qu'on les élève à la maison, et qu'ils s'y attachent comme à leur chez soi, d'autant plus qu'ils ne sont pas traités autrement que des domestiques. Le prix d'un jeune garçon, de dix à



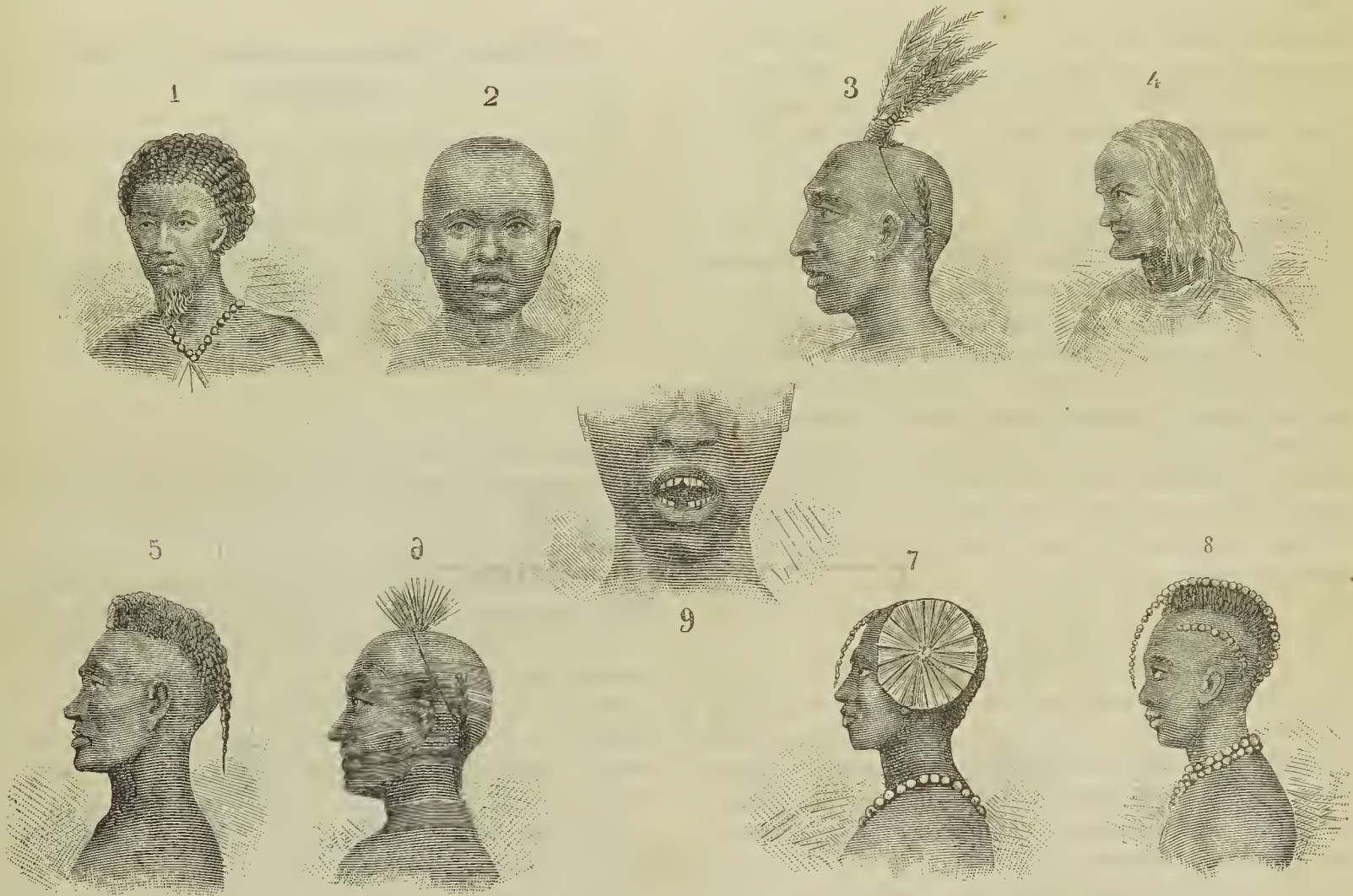
douze ans, est la valeur de deux bœufs (de cent à cent vingt francs); celui d'une jeune fille, de trois bœufs (de cent cinquante à deux cents), selon sa beauté et les autres avantages qu'elle présente.

L'expression « travailler comme un nègre » est ici un non-sens. Le noir est sans ambition, si ce n'est à l'endroit des troupeaux. Il vit au jour le jour dans la nonchalance et la paresse, et ne travaille qu'autant que la nécessité l'y oblige. Désire-t-il, par exemple, une couverture? Il ira travailler chez un blanc tout juste le temps suffisant pour en gagner le prix. Il en est ainsi pour tout le reste.

L'Omukumbi montre peu de goût pour les exercices de

la chasse et de la pêche, quoique le gibier abonde et malgré les dégâts que causent à ses plantations les chèvres sauvages et les antilopes. Dans la saison des pluies ils vont cependant à la pêche aux *bagres* (silures), excellents poissons dont la chair se rapproche de celle de nos anguilles. Ces poissons sont assez gras pour être frits dans leur propre graisse.

Les oiseaux sont en telle quantité qu'ils obligent à la plus exacte surveillance depuis la saison des céréales jusqu'à la moisson. A cet effet, des crieurs, perchés sur une estrade grossière, les apostrophent sans cesse et de toutes manières ou bien encore, pour les effrayer à leur arrivée, ils agitent



1. Homme marié avant 40 ans. — 2. Enfant. — 3. Homme au-dessus de 40 ans, houppe de chef. — 4. Vieille femme. — 5. Jeune homme avant le mariage. — 6. Homme au-dessus de 40 ans houppe de l'homme du peuple. — 7. Femme. — 8. Jeune fille entre 7, 16 et 18 ans. — 9. Croquis pour montrer les dents arrachées et les dents limées en signe de sujétion.

CUNÈNE. — INDIGÈNES DE LA MISSION DE HUMBÉ. — CHEVELURES DIVERSES; d'après un dessin du R. P. Wunenburger, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie (voir page 269).

des arbres ingénieusement disposés, en tirant sur une corde qui les relie (voir la gravure page 265).

*Tabac.* — A Humbé on fume peu; mais, par contre, la prise est un luxe indispensable pour tous, hommes et femmes. La tabatière est une simple corne avec bouchon en bois, suspendue à la ceinture. Le tabac, inférieur à celui de Huilla, ne coûte pas cher; car chacun en a des plants et le fabrique lui-même.

## XV

COMMERCE. — ANIMAUX DOMESTIQUES ET SAUVAGES.

La richesse du pays est avant tout dans les troupeaux. C'est, sous ce rapport, le plus riche de l'Afrique équatoriale.

On exporte des bœufs jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, au Congo, au Gabon, à Saint-Thomé, etc. Un bœuf arrivé à toute sa croissance, c'est-à-dire vers six ans, vaut de cinquante à soixante francs. Mais l'Omukumbi s'en dessaisit avec peine et seulement lorsqu'il est forcé par le besoin, car il met sa gloire dans ses troupeaux. Il ignore tous les avantages qu'il pourrait en retirer comme bêtes de trait, de charge et de monture. Le lait des vaches, converti en fromage, pourrait aussi lui procurer un revenu considérable, malheureusement il ne veut pas s'en donner la peine.

Les moutons sont d'une race analogue à ceux du Cap, grosse queue, poil ras, plus grands que ceux d'Europe, plus doux et se laissant facilement monter par les enfants.



Un beau mouton vaut de huit à dix francs.

Les chèvres, nombreuses et fort pétulantes, sont plus petites que les nôtres. La chair du mâle, coupé de bonne heure, vaut celle du mouton. Le prix de celui-ci monte jusqu'à cinq et six francs, tandis que la chèvre n'atteint pas la valeur de trois francs.

La basse-cour se complète par les poules, du prix de trente à quarante centimes la pièce. Les porcs, d'une race à longs poils et à tête allongée, ressemblent aux sangliers; malheureusement ils ont été en grande partie détruits dans la famine de 1883.

On a cherché à acclimater les chevaux; mais le résultat désastreux des essais y a fait renoncer; ils sont tous atteints de maladies charbonneuses, et succombent ordinairement. Les mulets, issus de la jument et de l'âne, ne réussissent guère mieux, tandis que ceux qui proviennent du cheval et de l'ânesse s'acclimatent fort bien et rendent de grands services. Les ânes s'acclimatent parfaitement et sont fort utiles aussi.

La péripneumonie épizootique est endémique dans les troupeaux depuis 1870, époque où elle fut introduite au Cap par des bœufs venus de Hollande. Elle attaque les chèvres, les moutons et toutes les variétés d'antilopes.

Le pays ayant été peu exploré, il me serait difficile de parler des animaux sauvages, des oiseaux et des insectes. Sous ce rapport, il paraît être d'une grande richesse qu'on n'a pas su exploiter jusqu'ici. Le Cunène est rempli de crocodiles et d'hippopotames; dans les forêts pullulent les lions, les buffles, les rhinocéros, les antilopes, les zèbres, les éléphants, pendant que les autruches courent les plaines.

## XVI

### LANGUE.

La langue de Humbé est un des nombreux rameaux de la famille des langues bantou, qui se parlent dans toute l'Afrique équatoriale; elle est en même temps un des plus beaux dialectes. On n'y rencontre pas les aspirations d'autres langues, elle a beaucoup de rapports avec le damaras (héréro) et le mougnaneca de Huilla.

Une autre particularité, c'est que, très riche en noms d'objets matériels, elle est assez pauvre pour exprimer les idées spirituelles et abstraites. Cependant, à l'exception de toutes les autres langues d'Afrique, elle a un mot pour exprimer l'idée de sainteté et dans le sens que lui donne l'apôtre des nations: *Sanctus id est segregatus*. Le mot *yayapouka* a ce même sens, c'est-à-dire *qui mérite l'admiration par son excellence, et séparé des autres par ses qualités supérieures*.

Par une singulière bizarrerie, elle n'a pas de genre pour les noms, et, d'autre part, elle possède plusieurs mots qui spécifient toute une classe d'êtres. Ainsi les mots désignant les êtres du règne végétal, commencent par un préfixe spécial; ceux qui servent à nommer par un autre préfixe, etc.; et le même précède également l'adjectif, le pronom et le verbe.

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cette petite étude sur Humbé, qu'en donnant comme épilogue, en sa langue,

le signe de la croix et l'*Ave Maria*. Daigne leur puissance attirer la protection de la reine du ciel sur cette chère mission qui lui est consacrée, et lui obtenir la paix et la tranquillité dont elle a un si grand besoin!

† *Mémima lyotulé, nomona, nonpépoyayapouka. Amena.*

*Anikoukoundou, Maria, ouyonla otjyali, Kalounga ouli ou ove, ove ouà pandona ouéné népoona ovarikandi vésé. Ouapandona omona ou ove Jesus. Mariayayapouka, ina ya Kalounga totoundilila, ontoué ouaninguendi navi nopahapa nogotjyo tonangjia. Amena.*

FIN.

## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

NOTICE DE M. ARMAND DAVID

*De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine,  
membre correspondant de l'Institut.*

(Suite 1)

## X

Je reproduis quelques détails peu connus sur les lamas :

« Les lamaseries sont fort nombreuses en Mongolie et relativement riches. On affecte de les bâtir à la thibétaine, c'est-à-dire que ce sont des édifices carrés, ayant parfois un deuxième et un troisième étage. Elles sont soigneusement blanchies à la chaux, ce qui contraste agréablement avec les sombres couleurs des tentes mongoles et des maisons chinoises, toujours bâties avec de la boue. Partout ici on rencontre des lamas, reconnaissables à leurs robes rouges ou jaunes et à leur tête rasée; ils habitent, les uns les lamaseries, les autres leurs propres familles, où ils s'efforcent de pourvoir à leur subsistance par le commerce, etc., etc.

Outre les lamas hommes, il y a les *lamanesses*, dont le costume est de la même couleur : elles ont aussi la tête tondue et nue. Toutefois, les femmes ne se coupent les cheveux, pour embrasser la vie religieuse, que lorsqu'elles sont arrivées à un certain âge et qu'elles ont élevé leur famille. C'est par dévotion qu'elles se font lamanesses et dans l'espoir d'obtenir par la pénitence une heureuse transmigration de leur âme. Mais, pour les hommes, leur vocation est souvent déterminée par la volonté toute puissante de leur père, lequel, sachant que les pâturages ne se multiplient pas comme les hommes, voue généralement ses fils au lamanisme, à l'exception d'un ou de deux : c'est là une des causes qui contribuent à la dépopulation de la Mongolie.

Les rites lamanesques ont une ressemblance frappante avec les cérémonies de notre culte; ainsi le grand-lama porte une sorte de mitre et une manière de chape; dans les temples (*djao*), on sonne la cloche ou le tam-tam pour la prière trois fois par jour; on y récite des prières au chœur; les dévots roulent sans cesse des chapelets dans leurs doigts pour régler leurs oraisons, etc. Un lama du pays m'assure

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 11, 18, 25 mai et 1<sup>er</sup> juin.



que, dans certains districts, les fervents pratiquent une sorte de confession de leurs péchés, après laquelle on leur impose des pénitences proportionnées aux fautes avouées. On peut admettre hardiment que le lamanisme (dont l'organisation ne remonte pas bien haut dans les siècles) a cherché à imiter les cérémonies de la religion chrétienne, qui a été prêchée en Orient dès les temps les plus anciens. »

Ne quittons pas les lamas sans rapporter l'histoire piquante d'un pauvre grand-lama :

« Le soir, nous dressons notre tente au-dessous de la lamaserie d'*Outhandjao*, la plus renommée de tout l'Ourato. On m'assure qu'elle est habitée par plus de quinze cents lamas, qui vivent sous la conduite d'un grand-lama, considéré comme un Bouddha vivant. J'apprends une curieuse histoire à propos du grand dignitaire actuel, lequel est non seulement le supérieur des autres lamas d'ici, mais encore le seigneur et prince de tout le pays d'alentour. Il est par conséquent fort riche et possède plus de mille chevaux et trois mille vaches, ainsi qu'un nombre considérable de chameaux et de moutons. En outre, les pèlerins viennent fréquemment lui faire des offrandes, en retour des prières et des bénédictions qu'il leur octroie, en langue thibétaine.

« Il y a quelques années, le grand-lama précédent, ayant réuni une somme de trente mille onces d'argent (près de 250,000 fr.), se mit en tête d'aller offrir ce trésor, par dévotion volontaire, au suprême Bouddha vivant de H'lassa. En conséquence, il partit pour le Thibet, accompagné d'un nombreux cortège de lamas. Mais ceux-ci, regrettant de voir l'argent de l'Ourato s'en aller ainsi grossir les caisses du premier des grands lamas, profitèrent du passage d'un fleuve pour jeter à l'eau leur supérieur et dérober son magot. Heureusement pour lui, le pauvre noyé, après avoir été emporté au loin par le courant, fut jeté évanoui sur la rive, et bientôt après, revenu à la vie et à lui-même, il reprit courage et put encore continuer son voyage jusqu'au Thibet, avec une caravane qu'il avait rejointe. Et, au bout d'une longue absence, il est revenu à son ancienne lamaserie, il y a deux ou trois ans... Mais, pendant qu'on le croyait mort, les lamas d'ici étaient allés à la recherche de l'enfant prédestiné chez lequel devait avoir transmigré l'âme du noyé ; en effet, ils avaient trouvé un jeune Mongol doué, paraît-il, de tous les signes auxquels on reconnaît la présence de Bouddha. Cet enfant fut porté à la lamaserie et reconnu pour être le vrai grand-lama. Un conseil de vieux religieux lui a été imposé pour lui enseigner les prières thibétaines et pour traiter toutes les affaires en son nom. Mais, quelle n'a pas été leur stupéfaction, quels n'ont pas été l'étonnement et le désappointement de tous, quand on a vu reparaitre un beau jour et tout vivant, l'ancien grand-lama qui demande à reprendre sa place ! Malheureusement pour lui, il a beau revendiquer ses droits, on ne l'écoute pas, et le nouvel élu n'entend pas quitter sa charge... Ça été un grand scandale dans toute la principauté ! Le pauvre vieux noyé, ne pouvant pas tenir devant tant d'iniquités et se sentant impuissant à gagner sa cause devant les tribunaux (où les plus riches ont toujours raison), s'est résigné à se taire et il s'est retiré dans une petite lamaserie éloignée, où il continue à vivre en simple religieux. On a pourtant condamné et mis à mort deux hommes qui étaient par

trop clairement convaincus d'avoir attenté à la vie de leur supérieur. »

J'extrait du même écrit une nouvelle inédite à propos du tombeau du fameux conquérant Genghiskan :

« J'apprends que les restes mortels de *Tchenghis-Bogoto* (son nom mongol) se conservent non loin d'ici, dans un lieu nommé *Kia-y-sen*, ou pays des Ortous. Ils sont enfermés dans une grande caisse d'argent, que les Mongols ne montrent pas volontiers aux visiteurs. Le cercueil est toujours enveloppé d'étoffes précieuses ; de nombreux pèlerins viennent le baiser respectueusement et avec le cérémonial usité devant un empereur vivant. Il est placé non dans une lamaserie, mais dans une tente particulière, sous la garde d'un prince... On dit que cette caisse d'argent massif, après avoir été promenée dans plusieurs parties de la Mongolie, de peur qu'elle ne tombât au pouvoir d'ennemis avides, a été apportée ici et laissée définitivement, parce que ce pays des Ortous, par sa position et aussi à cause de sa pauvreté, est à l'abri de toute incursion hostile. »

Qu'il me soit permis de terminer ces extraits de mon premier voyage, en reproduisant quelques mélancoliques réflexions que je vois écrites le jour de l'Assomption :

« Un ex-lama, un ex-bonze et deux exilés volontaires de la France, voilà les premiers chrétiens qui aient prié le vrai Dieu ici, et qui lui offrent le sacrifice de l'Autel pour que son règne arrive... Nous cherchons à relever notre courage par des pensées salutaires ; perdus que nous sommes dans cette vaste Mongolie, nous laissons notre cœur se transporter avec l'esprit au milieu de nos frères dans la foi ; nous pensons aux parents et aux amis, qui sont bien loin, mais qui ne nous ont pas oubliés. Nous nous joignons à eux, aujourd'hui particulièrement, par les aspirations communes ou par la prière, en offrant notre part d'hommages au Créateur de toutes choses... L'Assomption triomphale de la Mère Immaculée, après la résurrection du Fils de l'homme, est l'argument de la réhabilitation céleste de l'homme déchû, à qui Dieu n'a pas enlevé ce noble instinct d'appréhender et cette aspiration à posséder la vérité, sans limite et sans fin, que seule la pensée du ciel peut apaiser !...

Qu'il se trouve dans le calme d'un monastère ou dans le tourbillon du monde, au milieu des splendides cathédrales d'Europe, ou perdu dans ces tristes solitudes du plateau asiatique, qu'il assiste aux pompes du culte catholique, ou qu'il soit entouré des futilités superstitieuses du paganisme, le chrétien convaincu et résigné s'avance d'un pas assuré vers son but suprême, par l'accomplissement constant de son devoir !... »

## XI

Mon exploration de Mongolie avait duré environ dix mois. La révolte des musulmans (*Houy-houy*) m'avait empêché de pénétrer dans le Koukounoor, et au-delà, comme c'était mon désir. Ces hauts plateaux mongols, où j'ai travaillé, ont une altitude moyenne de mille mètres ; la population y est très clairsemée, et la faune et la flore y sont peu variées. Les animaux caractéristiques de cette région, que l'on a occasion d'apercevoir le plus souvent, sont l'*antilope jaune*, le *souslik*, sorte de petite marmotte analogue



au chien des prairies d'Amérique, et des gerbilles; sans compter la calandre blonde et ce curieux lézard à tête ronde (*phrynocephalus*) qui se voit partout, roulant sa queue en cadence. Pendant l'été, on rencontre de grands espaces couverts presque uniquement, soit par des iris à fleurs bleues, soit par la réglisse (*glyc. echinata*), soit par des caragana épineux, soit par le rosier jaune. J'ai trouvé en Mongolie, à l'état sauvage, mais très rare, un joli arbre à fleurs, que les Pékinois cultivent comme plante ornementale (*xanthoceras sorbifolia*), et que j'ai réussi à introduire en France où il s'accommode bien de notre climat. C'est dans le cours de ce voyage que j'ai, le premier, acquis la certitude de l'existence du chameau sauvage, qui a été pris plus tard par le russe Prjévalski.

Je suis obligé de ne dire qu'un mot de mon deuxième voyage; voici comment j'en donne une idée dans un Rapport adressé au Muséum. « Ma campagne d'exploration de la Chine occidentale a duré vingt-cinq mois. Mon intention eût été d'y consacrer trois ans, mais l'altération notable de ma santé m'obligea à l'abréger. Les distances que j'ai parcourues, cette fois, donnent un total de deux mille cinq cents lieues, et les courses quotidiennes de détail augmentent beaucoup ce chiffre... » C'est le pays thibétain des Mantze, appelé Moupinn, qui a fourni à mes recherches les collections les plus fructueuses. Protégés par leurs montagnes presque inaccessibles et entrecoupées de torrents impétueux, ces aborigènes, indépendants et jaloux, ne sont ni chinois, ni thibétains; mais ils se rapprochent plus de ces derniers. Ils forment un grand nombre de petits États séparés (plus de 80), ayant chacun une organisation et parfois une langue particulière. Chose singulière! l'un de ces États a été, de temps immémorial, toujours gouverné par une femme. Les montagnes sauvages qui occupent toute cette région, comprise entre la Chine, le Thibet et la Mongolie, sont couvertes, çà et là, de forêts primitives: aussi, les animaux et les plantes que j'ai obtenus dans la principauté de Moupinn sont-ils la plupart nouveaux pour la science. Le sommet le plus élevé de ce district (cinq mille mètres d'altitude) offre la particularité de rester nu, en hiver, pendant que les régions plus basses sont couvertes de neige. Mais, non loin de là, j'ai aperçu des hauteurs beaucoup plus considérables encore, qui sont revêtues d'un manteau de glace perpétuelle et que je regarde comme pouvant se comparer à ce que l'on connaît de plus élevé dans l'Himalaya! Il ne m'a pas été possible de parvenir jusque-là.

Les péripéties de cette campagne de deux ans, dont j'ai aussi tenu le journal quotidien, furent signalées par des maladies graves qui, trois fois, mirent ma vie en danger. Mais, une douleur particulièrement poignante m'attendait à la fin, au moment où je pensais rentrer à Pékin et restaurer mes forces; j'arrivai à Tientsin au milieu des massacres, de triste souvenir, dans lesquels j'aurais été compris sans un retard providentiel de notre bateau!

Il y a encore moins à m'arrêter sur mon troisième Journal de voyage qui, ainsi qu'il a été dit, a paru en librairie. Cependant comme, au milieu des renseignements d'histoire naturelle qui forment la majeure partie de cet écrit, ainsi que des deux précédents, il y a aussi des détails qui peuvent avoir leur intérêt pour les lecteurs des Missions

catholiques, je signalerai quelques passages à l'attention: *Massacre de Tientsin*, *Mahométans chinois*, *Destruction des forêts*, *Estimation de la population*, *Musique chinoise*, dans le premier volume; et dans le deuxième volume: *Naufrage*, *la Sainte Enfance*, *Esprit des Chinois*, *Falsification du thé*, *Danger de mort*, etc.

En mettant ici fin à cette longue esquisse de *ma vie de naturaliste*, je me fais un devoir de justice de déclarer, encore une fois, que, si j'ai pu exécuter heureusement mes travaux et mes voyages d'exploration, je suis redevable de ce succès, en partie, au concours aussi généreux que bienveillant des missionnaires que je rencontrais un peu partout, et aussi à l'assistance dévouée des chrétiens indigènes, dont je portais le costume et parlais la langue, et à qui je prêtais à l'occasion les secours de mon ministère sacerdotal.

*Laudate Dominum omnes gentes! Soli Deo honor et gloria!*  
(La fin prochainement).

## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICHO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite).

Pendant que nous prenions notre bain dans la mer Morte, notre drogman et ses deux pères étaient allés à quelque distance s'asseoir sur un tronc d'arbre; les quatre autres voyageurs qui ne se fiaient pas à une mer où ne se voyaient aucun reflet brillant ni ces petites vagues qui viennent s'évanouir en écume sur le sable, passèrent le temps à nous hâter. C'est ce que nous fîmes: nous ne nous arrêta mes guère que trois quarts d'heure afin d'être de retour à Jéricho avant la grande chaleur. Je ne m'essayai point la figure pour observer les effets bénins ou malins que produirait cette négligence; cependant les yeux me piquaient fortement ainsi que l'écorchure que j'avais à la main.

Un de mes compagnons, natif du Roussillon, qui n'avait pas l'habitude du cheval et se trouvait écorché à l'endroit par lequel le cavalier touche sa selle, avait voulu se baigner quand même; mais il payait cher son désir de connaître: ses blessures étaient tellement irritées qu'il y ressentait comme le contact du feu; aussi faisait-il piteuse mine sur son coursier fringant. Je l'engageai à courir pour mettre le sang en grande activité. Mais il ne put supporter les douleurs que lui causèrent les premiers mouvements et resta un peu en arrière avec un autre monsieur qui préférait aller au pas.

Je rejoignis le groupe et arrivai juste à temps pour jouir de près d'une petite *fantasia*. Nos deux cheiks, qui avaient sur nous un peu d'avance, revinrent sur nous au galop de leurs chevaux, les firent caracoler autour de nous, les lancèrent de nouveau et les arrêtaient subitement, enfin exécutèrent en courant quelques changements de direction qui auraient sans doute ravi des instructeurs de Saumur. A ces fiers cavaliers il ne manquait qu'une chose: la joie de faire parler la poudre. Leurs nobles montures, arabes pur sang,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 13, 20, 27 avril et 41 mai.



avaient une taille bien plus élevée que ce que nous appelons ordinairement des chevaux arabes. Elles paraissaient comprendre tout ce que leurs maîtres voulaient d'elles et prendre un véritable plaisir à ces exercices de souplesse et d'agilité. Les cheiks, de leur côté, voulaient nous montrer que, pour voir d'excellents cavaliers, il fallait venir en leur pays. En passant près de nous, rapides comme l'ouragan, ils nous regardaient avec des yeux où brillaient la joie et le triomphe, ayant l'air de nous dire : « Avez-vous jamais assisté à pareilles prouesses ? En France, avez-vous rencontré des gens de notre force ? » Tout cela, nous n'en doutons pas, était *pour nous faire honneur*. Malgré notre déplaisir de les voir s'imposer à notre caravane, nous n'étions pas fâchés de leur petite représentation ; et voulant leur montrer que les Français, sans être des mylords, ne sont cependant pas sans le sou, nous leur votâmes à chacun cinq francs. Que voulez-vous ? Un petit Italien joue du violon, un petit Savoyard montre sa marmotte, un hercule joue avec des poids de vingt kilos, un cheik de bédouins fait le clown. Du reste, tant d'autres achètent les honneurs ; nous pouvions bien payer ceux que nous n'avions point cherchés.

Entre Jéricho et la mer Morte nous avons franchi douze kilomètres ; entre le lieu de notre bain et le point où nous devions croiser le Jourdain, nous en avons six. En nous en approchant, nous chantons le psaume *In exitu Israël* où il est question du Jourdain, qui, devant le sublime barrage établi par Josué, fit refluer ses eaux dans l'immense plaine d'amont. Nous longeons quelque temps le fleuve, puis, tournant tout à coup sur notre droite, nous entrons dans la partie de son lit qui, à cette époque, est à sec. On y pénètre tête baissée comme dans un bois ; aussi est-il nécessaire de descendre de cheval. Aux arbustes rabougris et crétins d'un vert terne, d'un extérieur sale et sans grâces que nous avions vus jusque-là, succédaient des bouquets de buissons vigoureux, d'immenses roseaux de quatre ou cinq mètres dont l'excès desève tordait les folioles, et des plantes vivaces qui nous brossaient au passage et dont les feuilles enduites de gomme nous vernissaient les vêtements ; tout y était d'un vert bien tranché, tout était revêtu d'une toilette de printemps. Nouvelle surprise : des milliers d'oiseaux y faisaient entendre leurs concerts. J'y distinguai le ramage expressif de la tourterelle et les notes du rossignol, tantôt prolongées, mystérieuses et mesurées, tantôt vibrant avec force et éclatant en trilles sonores. C'était pour moi un charme d'autant plus agréable que je n'avais encore vu qu'une seule fois des oiseaux en Palestine, près de Tibériade. J'y avais entendu l'alouette de nos plaines y moduler ses chants et de vulgaires pierrots s'y quereller, comme en France. Ceux qui se posèrent sur des arbres rapprochés de nous avaient l'air gentiment effronté qu'ils ont à Paris.

Après avoir fait cinq cents mètres dans ce paradis terrestre, nous arrivâmes au Jourdain. Les moukres de notre drogman s'y baignaient en costume adamique. Le fleuve conlait silencieux, mais rapide, en donnant à ses eaux un mouvement gyrotaire que les Arabes disaient causé par les abîmes, mais que j'attribuais simplement à de légers courants. Il peut avoir trente mètres de large ; plus tard j'ai examiné son cours en aval et en amont, et nulle part je n'ai

vu les cinquante ou soixante-dix mètres dont parlent certains auteurs.

Pour le moment, je me contentai de ce premier coup d'œil et me lavai les yeux et la main qui me faisaient vivement souffrir. Je fus immédiatement soulagé au contact de cette eau deux fois douce et par opposition à l'eau de mer, et par sa température qui est à peu près celle du corps humain. Sur la figure, aux oreilles, au cou, j'avais de véritables plaques de sel, mais au nez aucune inflammation. J'avoue que je n'étais pas fâché de n'avoir aucun mal à la suite de mon expérience physiologique.

Les aides de Stanislas avaient ébranché le tronc de deux gros arbres pour y déposer nos deux autels portatifs. Nous tenions à célébrer la messe en cet endroit à cause des souvenirs religieux qui s'y rattachent. C'est là que Josué fit passer à pied sec le peuple d'Israël. Dès que les prêtres portant l'arche d'alliance posèrent les pieds dans le fleuve, les eaux d'aval continuèrent à couler vers la *mer du désert*, les autres s'amoncélèrent comme retenues par une longue muraille. C'est là qu'Elie et Elisée passèrent d'une manière également merveilleuse ; c'est dans le Jourdain que Naaman, général du roi de Syrie, fut guéri de la lèpre en s'y baignant sur la parole d'Elisée. C'est là que Jean-Baptiste prêchait la pénitence aux foules attendries et baptisait dans l'eau, en annonçant qu'un autre sur qui l'Esprit descendrait sous forme de colombe, donnerait un baptême supérieur ; là enfin que, se confondant dans la foule, Jésus reçut le symbole de la purification pendant que s'accomplissait le signe prédit par son précurseur et que se faisait entendre une voix qui disait : « Tu es mon fils bien-aimé en qui je me complais. »

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

Mgr LYNCH,

*Archevêque de Toronto.*

Mgr Jean-Joseph Lynch est mort le 12 mai, après deux jours de maladie. Le 10, il donnait la confirmation et le 12 à une heure du matin, il rendait son âme à son créateur.

Nous empruntons au *True Witness* de Montréal, les détails de la biographie de l'illustre prélat.

Jean-Joseph Lynch était né à Clones, dans le comté de Monaghan (Irlande), le 6 février 1816. Après ses premières études à l'école de Lucan et à l'académie de Clondalkin, il entra au collège des Lazaristes de Castleknock. De ce collège, sortirent six humbles missionnaires irlandais, que l'Esprit Saint poussa aux quatre coins du monde et qui ne devaient se revoir que bien des années après au concile du Vatican, où ils siégeaient comme évêques. C'étaient : Mgr Lynch, venu du Canada ; Mgr Feehan, alors évêque de Nashville, aujourd'hui archevêque de Chicago ; Mgr Fenelly, de Madras ; Mgr Grimley, du Cap de Bonne-Espérance ; Mgr Moran, de Dunedin (Nouvelle-Zélande) et Mgr Mac-Cabe, évêque d'Ardagh (Irlande). Toutes les parties du monde étaient ainsi représentées dans cette rencontre de six an-



ciens camarades de collège. Quelle démonstration saisissante de l'universalité de l'Eglise catholique et, ajoute le biographe, de l'ubiquité de la race irlandaise !

Le jeune Lynch entra, en 1837, au séminaire des Lazaristes à Paris et devint membre de la famille spirituelle de Saint-Vincent-de-Paul. Ordonné prêtre en 1843, il donna les prémices de son ministère sacerdotal à ses compatriotes. Ce n'est qu'au mois de juin 1847, qu'il passa aux Etats-Unis. Il travailla une année au Texas, puis au Missouri et enfin au Canada.

Mgr de Charbonnel, appréciant les rares talents de Mgr Lynch, le demanda au Saint Siège pour coadjuteur en 1859, et peu après, le 20 avril 1860, il faisait agréer sa démission et lui laissait toute la charge du diocèse de Toronto.

Son activité, son zèle, sa charité lui avaient gagné tous les cœurs et, quand il célébra au mois de novembre 1884, son jubilé épiscopal, il eut la consolation de recevoir de tous les points de son diocèse et même de la part des protestants des marques touchantes de vénération et d'attachement.

D'après une lettre que nous communiqua le vénérable Mgr de Charbonnel, les funérailles ont été accompagnées d'une pompe extraordinaire. « Son Eminence le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, a chanté la messe et présidé la cérémonie. Deux archevêques, bon nombre d'évêques et près de trois cents prêtres y ont pris part. Plus de 50,000 personnes, catholiques ou protestants, ont montré par leur présence leur estime pour Mgr Lynch. Plusieurs membres du gouvernement fédéral, le gouverneur de la province d'Ontario avec ses ministres, le maire, avec son conseil, faisaient partie du cortège funéraire. Jamais dans le Haut-Canada on n'avait vu une démonstration semblable ! »

R. P. Antoine ABINAL,

*De la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar.*

Il y a déjà quelques mois que ce savant et zélé missionnaire a rendu sa sainte âme à Dieu. Nous avons attendu pour publier la biographie du regretté défunt, que sa photographie nous fût parvenue. (Voir la gravure page 270).

C'est le 11 novembre 1887 que le R. P. Abinal a succombé, et sa mort est une grande perte pour la mission catholique de Madagascar et pour la science.

On sait qu'aux labeurs du ministère apostolique l'infatigable jésuite joignait la composition d'un grand dictionnaire malgache-français. Héritier des trésors scientifiques et de l'énergie du regretté P. Callet, le savant compilateur était, mieux que personne, en mesure de mener à bonne fin cette œuvre importante. Il connaissait à fond la langue et le peuple malgaches, n'ayant cessé depuis son arrivée à Tananarive, en 1863, d'étudier et de prendre des notes sur la langue et les mœurs du pays. Les ouvrages qu'il a laissés témoignent de la persévérance de l'observateur, de sa haute capacité et de sa compétence dans toutes les questions se rattachant à ces études. A ses observations personnelles, il ajoutait des renseignements puisés auprès de Malgaches intelligents dont il avait su s'entourer.

Le zèle du regretté missionnaire s'est exercé surtout à Ambohimitsimbina, pendant de longues années. Les Bet-

sileos l'ont possédé durant trois ans, de 1872 à 1875. Depuis plus d'un an, Mahamasina était le théâtre de ses travaux apostoliques et de ses études littéraires. C'est là qu'il mettait la dernière main à son grand dictionnaire. Pour terminer cet ouvrage précieux, il ne lui restait plus qu'à revoir une seule lettre, quand il fut saisi par la maladie qui l'a emporté.

Les obsèques du R. P. Abinal ont eu lieu, le 12 novembre, à l'église de Mahamasina. Une grand'messe a été célébrée pour le repos de son âme. Mgr Cazet a fait l'absoute. Le corps avait été porté la veille à Ambolipo où il a été déposé dans le tombeau de la mission. Toute la colonie française, un grand nombre de créoles de Maurice et une foule de Malgaches ont assisté à la cérémonie funèbre dans l'église de Mahamasina.

Le R. P. A. Abinal était né le 10 janvier 1829. Membre de la Compagnie de Jésus depuis le 18 octobre 1855, il fut professeur au collège Sainte-Marie, de Saint-Denis (Réunion) en 1860. Depuis 1863 il était missionnaire à Madagascar.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

M. l'abbé Chainé, don recueilli par l'Écho de Fourvière .....	5
Anonyme .....	5
Anonyme .....	2 35
Une sœur de l'Antiquaille, .....	60
M. L., .....	500
Mlle Giraud, .....	30
Anonyme, .....	200
Anonyme, .....	50
M. Meyrel de Montluel, .....	5 20
J. M. J., .....	250
Anonyme, .....	160
Un abonné du diocèse de Cambrai, avec demande de prières pour ses parents défunts .....	50

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Marie de Brest).

M. Gérardin, à Chaligny, diocèse de Nancy..... 40

Pour les sœurs Augustines de l'Assomption en Orient.

M. Gennevoise, à Lille,..... 5

Pour la plus malheureuse des missions affamées ou inondées de l'Orient. (R. P. Marie de Brest).

Au nom du comte Hermann d' Stainlein Saalenstein, diocèse de Liège..... 300

Pour les missions d'Annam (R. P. Delpech).

Anonyme de Theizé, don recueilli par l'Écho de Fourvière..... 100

Au R. P. Thiriet, supérieur du séminaire du Saïgon, pour sa grotte de Lourdes.

Quelques professeurs de la Malgrange, diocèse de Nancy ..... 12

A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour ses orphelines.

Anonyme du diocèse de Rodez, avec demande de prières ..... 6

Au R. P. Lourdel, missionnaire au Nyanza, pour rachat d'enfants.

Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales ..... 20

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





BIRMANIE MÉRIDIONALE. — L'ÉGLISE DE BASSEIN; d'après une photographie envoyée par Mgr Bigandet, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique (voir page 283).

## CORRESPONDANCE

### ÉTAT LIBRE D'ORANGE (Afrique méridionale).

*Chez les Cafres. — Excellentes dispositions de la population. — Sympathie du chef pour les missionnaires catholiques. — La mission de Bethléem.*

LETRE DU R. P. DELTOUR, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE,  
MISSIONNAIRE A ROMA (FREE-STATE).

Roma, le 1<sup>er</sup> mai 1888.

Depuis longtemps déjà les *Missions catholiques* n'ont pas eu de nouvelles de nos travaux au milieu des Cafres ; nous avons si peu à dire au sujet de leur développement, que nous nous contentons de prier et de souffrir en silence en attendant le temps choisi par Dieu pour leur avancement.

Depuis le mois d'octobre, et surtout depuis la fête de l'Immaculée-Conception, jour désigné par notre bien-aimé Vicaire apostolique pour la consécration du vicariat de l'Orange Free State au Sacré-Cœur de Jésus, il est évident que les conversions sont beaucoup plus nombreuses que par le passé. Dans le district de Roma seulement, nous comptons aujourd'hui cent vingt-neuf catéchumènes, et plus de trente païens aspirent à ce même bonheur et seront reçus dans le courant du mois de mai. Leur empressement pour la prière est étonnant et les néophytes, eux aussi, sont plus fervents et plus zélés.

Nous avons établi une petite œuvre de catéchistes, qui compte dès aujourd'hui treize membres. Ces bons néophytes font le plus grand bien. Ils parcourent le pays, faisant la prière dans les villages, instruisant les paysans et les catéchumènes, et aident ainsi le prêtre soit dans l'apostolat, soit à entretenir la piété et la ferveur des néophytes. C'est une nouvelle charge à ajouter à bien d'autres déjà trop fortes ; mais le bien qui en résulte ne nous permet pas d'hésiter un instant, nous comptons d'ailleurs sur la charité toujours inépuisable des âmes fidèles. Pensez donc, nous avons des néophytes ou des catéchumènes dans quatre-vingt-quatre villages qui sont éloignés



parfois de plus de trois heures à cheval de la mission mère, et nous ne sommes que deux prêtres pour faire face à ce travail. Comme nous aurions besoin que le maître de la moisson nous envoyât quelques nouveaux ouvriers !

Il ne se passe presque pas de jour qu'on ne me demande des catéchistes dans des villages païens, mais eux aussi ont plus de travail qu'ils ne peuvent en faire. Un bon nombre d'entre eux manquent la messe le dimanche pour pouvoir apporter la prière et l'instruction dans les villages considérables et éloignés de la mission ; ils sont zélés et ne s'épargnent pas la peine, cependant ils ne peuvent suffire à tout. Que les lecteurs des *Missions catholiques* veuillent bien accorder un souvenir dans leurs bonnes prières à ces chers catéchistes, qui nous sont d'un si grand secours !

A l'œuvre des catéchistes, nous venons de joindre celle des écoles du soir, pour les enfants et les bergers chrétiens et païens. Nous en avons déjà plus de vingt, presque toutes tenues par les anciennes élèves de l'école des Sœurs de la Sainte-Famille, à Roma. Elles font la prière publique le soir pour tout le monde ; après cela vient le catéchisme dont elles enseignent la lettre aux enfants, et enfin la lecture en sisutu. Elles mettent dans ce travail beaucoup de zèle. J'interrogeai dernièrement de petits païens qui vont à cette école, ils possédaient déjà bien les cinq premiers chapitres du catéchisme. La seule dépense que j'ai à faire pour ces écoles consiste dans l'éclairage et la fourniture des livres ; j'en espère un très grand bien.

\* \* \*

Dernièrement, j'étais appelé à Thala brisihu (montagne de la nuit), résidence du feu roi Moshweshwe, où habite maintenant son fils Masupa, le chef le plus respecté du pays quoiqu'il ne soit que le second par droit de naissance. Je me rendis à son invitation. Il me reçut très bien, et immola en notre honneur une magnifique tête de bétail ; malheureusement, c'était un vendredi. Le roi désirait nous avoir près de lui. Or, il y a, à dix minutes du village royal, une grande station protestante, la seconde du pays ; mais les protestants ne font pas son affaire, il voudrait avoir des *Romains*. J'acceptai bien vite son offre, car nous allions par là frapper au cœur le protestantisme.

Le roi me montra du doigt un bel emplacement qu'il voulait nous offrir à vingt minutes de chez lui. Je refusai, car je trouvais que nous étions trop loin de son village, et une assez grosse rivière nous aurait séparés de lui, c'était un grand obstacle pour l'école à fonder.

« — Fais donc le tour de mon village, dit-il, et choisis la place qui te convient. »

Il me donna un de ses officiers pour m'accompagner et se retire. J'obéis à son invitation, et à l'extrémité, je

trouve un terrain adossé contre la montagne de la Nuit, situé au soleil levant et contenant des fontaines, des pierres, des bâtisses, etc. La place me parut convenable et je rentrai au village qui n'est pas à plus de deux cents mètres de là.

Le roi me demande de quel côté j'ai dirigé mon choix.

« — C'est très bien, me répond-il ; quand veux-tu commencer à bâtir ? »

« — Le plus tôt possible, je vais écrire immédiatement à Monseigneur l'évêque.

« — Fais vite, reprit-il, les protestants me tracassent, je veux en finir avec eux. »

J'appelai l'emplacement Bethléem et je le mis sous la protection de saint Raphaël. Il y a ici beaucoup de démons à enchaîner et à reléguer dans les déserts de la Haute-Égypte ; il y a aussi beaucoup d'aveugles à guérir, l'archange sera bien là à sa place.

Voilà une fondation de la plus grande importance pour notre sainte religion ; elle aussi, je la recommande très instamment aux bienveillants lecteurs des *Missions catholiques*, là tout est à créer, église, école, maison.

#### MACÉDOINE (Turquie d'Europe).

*Mœurs bulgares. — La fête de la réconciliation. — La femme bulgare. — Amour pour l'enfance. — Les vieillards. — Des écoles ! des écoles !*

LETTRÉ DE SŒUR POURTALÈS, SUPÉRIEURE DES FILLES DE LA CHARITÉ A KOUKOUSCH, AU FRÈRE GÉNIN, DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION.

Koukousch, maison Saint-Joseph, 19 mars 1888.

Cette année, la fête de Pâques, selon l'ancien calendrier que nous suivons ici, se trouve 35 jours plus tard que d'après le calendrier grégorien. Il s'en suit qu'hier était le dimanche de la Passion pour vous, tandis que pour nous ce n'était encore que le dimanche de la Quinquagésime. Ce jour-là l'Evangile de la messe est celui de Saint-Matthieu, chap. VI. v. 14-21, dans lequel Notre-Seigneur dit : « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera point non plus vos péchés. »

Donc, avant d'entrer dans le grand Carême, chacun doit se réconcilier avec son prochain. Pour cela la cloche a été sonnée à quatre heures et demie du soir. Comme nous n'avions pas l'intention de prendre une part active à la cérémonie, nous y avons assisté invisibles dans le coin d'une tribune ! Nous avons d'abord vu arriver les prêtres qui ont fait des prières ; puis l'un d'eux a officié, récitant un grand nombre d'oraisons, pendant lesquelles le chœur chantait, par intervalles, cette invocation : « Seigneur, ayez pitié de nous, pardonnez-nous !... »



Les prières liturgiques étant terminées, les prêtres, dépouillés des ornements sacerdotaux, se sont prosternés trois fois la face contre terre devant la porte du sanctuaire, vis-à-vis de l'autel, puis sont allés deux à deux renouveler ces mêmes prostrations devant l'image de la Sainte Vierge et de chacun des principaux saints dont les tableaux ornent l'Iconostase. Ils ont fait de même devant le trône de l'Évêque, quoi qu'il fût vide, Mgr Mladenoff étant absent. Ensuite s'étant donné le baiser de paix, ils se sont rangés l'un à côté de l'autre dans la nef. Toutes les personnes qui étaient dans l'église en ont fait autant successivement. On ne voyait ainsi de tous côtés que prostrations, embrassements et poignées de mains. Le tout s'est fait avec beaucoup de gravité et de recueillement.

Les personnes qui ne viennent pas à l'église vont dans les maisons de ceux avec qui elles ont eu quelque différend pour leur faire une visite et se réconcilier. En revenant de l'église, nous vîmes sur plusieurs portes des femmes et des jeunes filles qui s'embrassaient ou se baisaient la main. Il me semblait que le Bon Dieu devait être content de la simplicité de ces pauvres chrétiens, et je les plaignais de recevoir si rarement le sacrement de Pénitence qui aurait consacré si bien leurs bonnes dispositions et le terrible jeûne qu'ils vont s'imposer jusqu'à la communion pascale.

Que d'années il faudra pour les régénérer !... Cette régénération devra s'opérer sous l'action de la grâce, par divers moyens, mais un des plus puissants sera sans contredit l'éducation des filles, pour lesquelles il n'y a encore, dans tout le pays, aucune autre école que la nôtre.

\*  
\* \*

Il faut que je vous donne une idée de la position que les mœurs de la population font à la femme depuis... j'allais dire depuis le berceau jusqu'à la tombe, mais dans un pays où il n'y a pas de lit, il n'y a pas non plus de berceau, et l'on ne trouve le bébé que dans les bras de sa mère, dont il est l'ornement.

Tant qu'elle est portée dans les bras, une petite fille est un être intéressant qui attire l'attention. Les vêtements les plus beaux sont pour elle, sa petite tête est chargée de pièces d'or ou d'argent. Quand la mère l'apporte le dimanche à l'église, les vieilles femmes viennent la considérer et l'examiner avec complaisance ; quelque lourde qu'elle devienne, sa mère l'enveloppe encore dans ses plus belles couvertures et se fatigue à la porter en public jusqu'à ce qu'un nouveau-né vienne la détrôner. Alors, déchéance complète ! personne ne la regarde plus, elle marche comme elle peut, tout vêtement est assez bon pour elle. Elle atteint six à huit ans, alors elle tricote les bas de toute la famille, commence à faire les commissions de la maison, va au marché, dans les boutiques, et

le dimanche à l'église, si elle veut. Vers l'âge de treize ou quatorze ans, elle disparaît de nouveau. On ne doit la voir ni dans une boutique, ni même dans la rue. L'église lui est interdite, excepté le dimanche des Rameaux pour faire la communion pascale. A la maison elle s'occupe activement de filer, de tisser, de coudre et de broder son trou-seau. A seize ou dix-sept ans, elle est fiancée. Quand elle va danser sur la place aux jours de fête avec ses compagnes, ou remplir sa cruche au puits, pour la rapporter sur ses épaules, elle orne son cou d'un collier qui indique qu'elle est promise et qu'il est inutile de penser à elle. Pendant deux ou trois ans, elle demeure fiancée, continuant de préparer non seulement ce qu'il faut pour sa noce et les cadeaux d'usage aux parents et aux amis, mais encore autant de vêtements qu'elle pourra en user dans son existence, car, une fois mariée, elle ne doit plus s'occuper que de ses enfants. Après son mariage, elle ne reparait à l'église que lorsqu'elle peut s'y présenter glorieusement, un enfant sur le bras. Lorsqu'elle a atteint quarante ou quarante-cinq ans et qu'aucun bébé n'orne plus sa personne, elle disparaît de nouveau pendant quelques années. Elle n'est plus grand'chose jusqu'à soixante ans. Alors elle devient une *baba*, c'est-à-dire une vieille femme. On la consulte pour les maladies, pour les affaires de famille, etc. Elle exerce une véritable influence. Jamais elle ne manque aux offices de l'église, elle va de nouveau au marché et ailleurs, comme dans son enfance, jusqu'à ce que la décrépitude ou la mort mettent fin à son existence pleine de vicissitudes.

Que ces femmes bulgares, toujours dans leur maison, seraient bien à même de donner à leurs enfants les premières notions de la religion, de leur apprendre à prier, si elles le savaient elles-mêmes ! J'admire comme elles ont toutes un air de dignité, quelle que soit leur pauvreté.

\*  
\* \*

Vous me demandiez de vous indiquer quelles sont les œuvres qu'il serait à propos d'établir ici plus tard, si les ressources le permettaient. D'abord, je vous dirai que, pour les enfants trouvés, il n'y a heureusement besoin de rien. Le vice qui les engendre le plus souvent, n'existe ici qu'à l'état de rare exception, et d'autre part les Bulgares chérissent bien trop les enfants pour abandonner les leurs. Si le ciel leur en refuse, ils épuisent toutes les ressources des prières liturgiques et de la médecine pour en obtenir. Dieu merci, les orphelins non plus ne réclament pas d'abri. Quand il s'en trouve, les membres de la famille, ou même d'autres personnes les adoptent, les élèvent et les établissent comme leurs propres enfants.

\*  
\* \*

C'est qu'il y a de plus à plaindre ici, ce sont les vieillards. Ils sont malheureusement regardés comme des



êtres devenus inutiles et qui n'ont plus rien à faire qu'à mourir. Ces pauvres gens en sont eux-mêmes si persuadés que, pendant longtemps, ils n'ont pas osé se présenter au dispensaire, ils pensaient que ce serait du temps perdu de les soigner, ou que les autres malades riraient de leur prétention à guérir. Cette crainte n'existe plus, car, aussitôt que je m'en suis rendu compte, nous avons eu soin de les faire passer toujours les premiers et de leur témoigner un intérêt particulier, ce qui étonnait beaucoup, car ici la maladie d'un enfant de quatre ans a une toute autre importance que celle d'un homme de soixante à soixante-dix ans. Dans la suite, si nous pouvons recevoir quelques vieillards, ce sera une bien bonne œuvre; mais auparavant, il s'agit de courir au plus pressé : l'éducation des enfants soit à Koukousch, soit dans les villages. Notre école compte actuellement une centaine d'élèves et leur nombre s'accroît tous les jours.



Mgr Mladenoff désire beaucoup que nous prenions à demeure quelques fillettes des villages pour en former des institutrices qui se trouveraient prêtes quand les ressources permettraient d'établir des écoles de filles, car, comme je vous l'ai dit, dans tous le pays il n'en existe aucune. Pour que ces enfants soient bien formées, il faut qu'elles suivent ici avec nous leur propre rit, apprenant à discerner ce qui est respectable et approuvé par l'Eglise, de ce qui est ridicule et superstitieux. Comme elles seraient entièrement à notre disposition, leur exemple pourrait peu à peu entraîner les autres; nous les conduirions à l'église les dimanches et fêtes sans avoir égard à leur âge, elles ne pourraient pas nous répondre comme nos externes à treize ans : « Je suis trop grande maintenant pour aller à la messe. »

Pour qu'elles consentent à retourner dans leur village, il faut aussi que leur nourriture, leur vêtement, leur coucher, etc., ne soient changés en rien; il ne faut même pas qu'elles voient le bien-être européen, ce qui est bien facile à Koukouch.

J'ai certainement le plus grand désir d'entrer dans les vues de Monseigneur et de nos vénérés Supérieurs; mais où mettre ces enfants?... La nécessité de bâtir s'impose à nous. J'espère que l'achat d'un terrain pourra se conclure assez prochainement; mais, pour la bâtisse, je n'ai encore que des espérances. Quelque simple que puisse être la construction, il faudra qu'elle soit suffisamment solide. Il faut de plus que le logement des Sœurs soit séparé des écoles et de celui des internes pour des raisons toutes particulières au pays, et tout d'abord pour ne pas éveiller dans nos chères élèves, si heureuses dans leur pauvreté, le désir de choses qu'elles ne pourraient jamais avoir. Quelque modeste, quelque pauvre que puisse être le mobilier

des Sœurs, aux yeux des enfants, qui ne voient chez leurs parents ni une table, ni une chaise, ni une armoire, ni un lit, ni un poêle, ni aucun meuble, les choses les plus indispensables à une existence européenne constituent un luxe inouï qu'elles pourraient bien convoiter; plus tard, peut-être, elles le chercheraient hors du pays où se conserve leur innocence, dans un de ces ports de mer où le commerce attire les Européens, et elles rendraient inutiles pour la mission les dépenses faites pour leur éducation.

Voilà donc ce qui presse le plus pour le moment : des secours pour bâtir et la création de bourses pour les petites maîtresses d'école. N'oubliez pas non plus que la maison elle-même n'a qu'une existence précaire, que le dispensaire est à la charge de la Providence, et qu'il ne faut pas penser pouvoir jamais tirer du pays la plus minime ressource.

Je suis bien persuadée que si vous m'avez demandé ces renseignements, c'est que vos yeux se tournent vers notre chère Mission. Suivez donc votre inspiration. Accourez à notre secours avec les aumônes dont vous pouvez disposer. Aidez notre petit grain de sénévé à pousser et à grandir. Avec des sommes relativement peu fortes, on pourrait faire un bien immense.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Constantinople.** — Mgr Bonnetti, délégué apostolique de Constantinople, nous écrit le 26 mai 1888 :

« Les fêtes en l'honneur du Bienheureux de La Salle ont été célébrées avec beaucoup de solennité à Constantinople.

« Le triduum de la cathédrale a été fréquenté par une foule que l'église ne pouvait contenir et plus tard les fêtes à Kadi-keuy ont été plus solennelles encore.

« Les premières communions se font en ce moment dans les paroisses, et les processions de la Fête-Dieu vont se faire la semaine prochaine avec éclat dans la capitale de l'Empire ottoman où, sous ce rapport, nous jouissons de plus de liberté que dans bien d'autres pays d'Europe. »

**Kouang-tong (Chine).** — M. Serdet, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Pou-neng, nous écrit le 20 février 1888 :

« La sous-préfecture du Pou-neng, l'une des dernières ouvertes à l'Évangile, dans la préfecture de Tchao-Tcheou, s'est fait remarquer jusqu'à ce jour par ses mœurs un peu sauvages. Il y a vingt ans, ce n'était partout que meurtres et brigandages. Les voyageurs ne pouvaient s'aventurer dans le pays, sans être dévalisés. Chaque village s'arrogeait le droit de rançonner les barques; les familles étaient perpétuellement en guerre les unes contre les autres. A l'heure présente, il y a un peu plus de sécurité, toutefois l'amour des procès, la passion du mensonge forment toujours le caractère distinctif des habitants. On conçoit dès lors, les obstacles, presque insurmontables, qui ont dû s'opposer à la propagation de l'Évangile.

« J'étais à peine arrivé en ce district au mois de septembre 1881, que déjà le démon dressait ses batteries pour entraver un mouvement considérable de conversions. Il serait trop long d'entrer dans les détails. Qu'il me suffise de dire que, pendant quatre ans



et demi, la haine des païens et la malveillance des mandarins n'ont pas connu de bornes. Près de quarante néophytes ou catéchumènes ont été incarcérés. Une femme catéchiste, âgée de soixante ans, a reçu trois cents coups de rotin par ordre du mandarin. Mes catéchistes menacés ont été forcés de prendre la fuite.

« Mon domestique, horriblement maltraité sous mes yeux, est mort des suites de cette brutalité. Quatre-vingts familles ont dû s'exiler et n'ont pu regagner leur domicile qu'après la guerre franco-chinoise. Leurs biens ont été pillés, sans qu'on ait pu obtenir aucune indemnité. Moi-même, harassé de fatigues et atteint gravement d'une bronchite, j'ai dû passer quatorze mois à Hong-Kong au *sanatorium* des Missions Étrangères.

« Aujourd'hui, le calme est un peu rétabli; mais ce qui nous fait le plus grand tort, c'est le déni de justice de la part du vice-roi de Canton. Toutes les missions du Kouang-tong ont subi la même injustice.

« Les chrétiens, épuisés à la suite de pillages répétés, ne peuvent venir en aide au missionnaire; ils sont d'ailleurs assez pauvres dans cette région. Il y a besoin urgent de chapelles et de locaux pour écoles. S'il est vrai que le culte intérieur ne peut se soutenir sans le culte extérieur, cette vérité trouve surtout son application en Chine. Le peuple chinois, trop matériel, se refroidit insensiblement, du moment qu'il n'a pas la prière en commun.

« Au village de Be-thau-soua, j'ai quatre-vingts néophytes et trente-cinq catéchumènes: à Io-bouë, quarante-cinq chrétiens; à Pé-tsiou, soixante-quinze, à Tchim-Tsouï, vingt-cinq; et dans toutes ces chrétientés, je n'ai ni écoles ni chapelles. Je passe sous silence les localités moins importantes qui sont dans le même cas.

« La mission de Canton, si éprouvée pendant la dernière guerre franco-chinoise, ne peut remédier immédiatement à tant d'inconvénients. Les besoins sont nombreux partout et pressent, car chaque jour on fonde de nouveaux postes. Je viens donc vous supplier de m'aider à fonder des écoles et quelques chapelles... »

**Su-tchuen occidental (Chine).** — Mgr Pinchon, vicaire apostolique du Su-tchuen occidental, écrit à M. Cottin, directeur au séminaire des Missions Étrangères :

« Il y a quatre ans, je vous adressai une lettre que les *Missions catholiques* ont publiée, touchant la catastrophe de la ville de So-tche-hien. Vous n'avez pas oublié qu'une tourbe de scélérats, composée de quelques milliers de personnes, se précipita sur notre oratoire, le pillage, le détruisit de fond en comble, en vendit les matériaux, et massacra le catéchiste Juen, gardien de l'oratoire. Notre perte matérielle était immense ! En effet, pour acheter notre maison de Lo-tche-hien, pour y construire notre oratoire, le meubler, l'organiser, j'avais fait le sacrifice de vingt-six mille francs, offrande qui m'avait été faite par la charité de l'Europe chrétienne. Hélas, en une journée de malheur, tout fut pulvérisé !

« Nous n'avons rien négligé pour obtenir justice dans cette grave affaire; mais c'est avec les Chinois que nous avons à traiter, et les temps sont mauvais ! Tout est vénal, et surtout la conscience des prétoires.

« Les pillards et les assassins sont en paix; pas un seul n'a été puni. Les chefs de ces malfaiteurs sont parfaitement connus des prétoires de la province du Su-tchuen. Qui plus est, la plupart de ces bandits sont même les intimes des mandarins, chez lesquels, chaque jour, ils passent le temps à jouer et à fumer l'opium.

« Je viens maintenant à la manière dont on a fait semblant de juger notre affaire de Lo-tche.

« On a dit d'abord : « L'évêque n'avait pas d'oratoire à Lo-tche, mais seulement une maison. » Nous avons prié les magistrats de vouloir bien interroger le public. Tout le monde a vu notre oratoire; plus de cinquante ouvriers ont travaillé à sa construction, pendant près d'un an; qu'on les interroge, ils répondront devant ces observations; nos juges prudents se contentent de garder le silence, ils n'interrogent personne et ne jugent pas, c'est plus facile !

« Le mandarin de Lo-tche ayant reçu l'ordre de prendre les chefs de l'émeute arrivés dans sa ville, répondit :

« — Je ne les connais pas et ne puis les connaître, parce que le jour de la catastrophe était un jour de foire; il y avait beaucoup de monde, il était impossible de distinguer les coupables. »

« On lui a répondu :

« Le désastre de Lo-tche a eu lieu le 16 de la 6<sup>e</sup> lune. Or, ce jour n'était pas un jour de foire, vu qu'à Lo-tche, le marché se tient aux jours impairs, par exemple, le 15, le 17, etc. du mois, et jamais aux jours pairs. » Encore ici, le mandarin prend le parti du silence; il ne dit mot, il ne juge pas.

« Nos mandarins ont ensuite songé à un autre moyen : ils ont offert six cents francs au vendeur de notre maison, et lui ont fait dire qu'il n'avait pas vendu sa maison à l'évêque, mais aux deux catéchistes, ses procureurs. J'ai protesté et dit :

« L'acte d'achat de ma maison est entre mes mains, c'est le vendeur lui-même qui l'a écrit de sa propre main; je vais le montrer. »

« Qui le croirait ! J'ai envoyé au prétoire mon titre d'achat par un homme de confiance et le mandarin a refusé de le regarder, disant qu'il fallait le faire présenter par un homme étranger qu'il désignait. En cela, j'ai refusé de lui obéir, parce que je craignais une fourberie tout à fait du goût des Chinois. Le mandarin désirait mettre la main sur mon contrat d'achat, afin de le brûler secrètement, tout en faisant semblant de le lire à la lueur de sa lampe. Il aurait dit ensuite que cet écrit avait été brûlé par accident, et qu'il ne lui était plus possible de juger cette affaire; le tour aurait été joué ! En attendant, toute justice m'est refusée, malgré l'évidence de mon droit.

« Touchant la destruction de notre oratoire de la ville de Lo-tche-hien, le gouverneur du Su-tchuen m'a écrit une lettre dans laquelle on trouve le passage suivant. Je le traduis littéralement :

« Relativement aux missionnaires français, qui entrent dans l'intérieur de la Chine, qui achètent des territoires, des maisons, etc., il a été statué, en l'année 4<sup>e</sup> de l'empereur Tong-tché, un article, d'après lequel l'écrit de vente doit déclarer nettement qu'on veut bâtir un oratoire ou une maison pour une *possession commune à tous*; on ne doit pas acheter au nom du missionnaire, ni au nom d'un chrétien, de façon à ce qu'on comprenne bien que les territoires, quoique vendus, appartiennent néanmoins à l'empire chinois. »

« Ces paroles, si je ne me trompe, contiennent en perspective une confiscation de tout ce que peuvent posséder les missions de Chine. Nos ennemis le savent si bien, qu'ils sont déjà à l'œuvre en plusieurs provinces de l'Empire. Les tristes événements du Su-tchuen oriental, du Kouy-tchéou, du Thibet, du Fô-kien, du Chan-tong, en sont une preuve manifeste. Quel remède pouvons-nous apporter à tant de maux ? Hélas, il ne nous reste que le recours à la miséricorde divine et aussi à la charité catholique de l'Europe. L'une détournera de nous ces revers et la charité chrétienne nous aidera à relever nos ruines, si Dieu le permet. »

**Madagascar.** — Le R. P. Lacomme, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de Tamatave, nous écrit de cette ville :

« Vous avez déjà appris que Tamatave a été bouleversée par un coup de vent, qui s'est abattu sur nous, le 22 février dernier. Le typhon passé, la ville était méconnaissable. On ne voyait partout que ruines et débris. Pour notre part, nous avons eu trois bâtiments considérables jetés par terre par le terrible ouragan : la maison d'école des petites filles qui y étaient au nombre de près de quatre-vingts; un bâtiment nouveau que nous construisions pour l'école des garçons et enfin un grand magasin qui était à l'usage de toute la mission de Madagascar; c'est ici en effet que nous recevons tout le matériel qui vient du dehors pour elle. Je ne parle pas des pertes secondaires qui ont leur importance, ni des arbres de toute espèce qui ont été ou renversés, ou dépouillés de leurs branches. C'est un véritable désastre; mais, je me hâte de le dire, personne n'a péri, grâce à Dieu.

« La rade a subi de plus grandes pertes encore, puisque tous les navires ou bateaux qui y étaient mouillés, ont péri. Le *Dayot*, vapeur de l'Etat, a été jeté sur les récifs avec deux navires et un bateau. Ils ont pu sauver leurs équipages. Mais quatre bateaux de côte ont sombré avec leur personnel composé d'une trentaine d'hommes. Tout cela est fort triste. Je n'ai que le temps de vous donner rapidement ces nouvelles. J'y joins deux photographies que nous devons à notre ami, M. Pochard; elles représentent une partie de nos ruines (voir les gravures p. 282 et 283). »



**Saint-Albert (Canada).** — Il nous vient de tristes nouvelles de Saint-Albert :

« ... Nous sommes dans la misère la plus profonde, écrit un missionnaire. La famine sévit chez nous et fait de nombreuses victimes. Notre dernière récolte a été complètement perdue, et actuellement nos chers sauvages meurent de faim ; il n'y a plus de chasse possible ; les blancs, en nous apportant leurs vices et leur corruption, ont de plus détruit tous les animaux qui peuplaient nos forêts... Ces pauvres sauvages, littéralement épuisés, se donnent rendez-vous dans les Missions et attendent de nous des secours qu'il nous est absolument impossible de leur donner. Mgr Grandin, présentement auprès de notre gouvernement, toujours occupé à plaider la cause de ses diocésains, vient de nous télégraphier qu'il n'était pas heureux dans ses démarches, mais qu'il fallait bon gré mal gré secourir les affamés. Je crains fort que nous ne puissions les secourir longtemps... J'ai le cœur bien gros, et vraiment les sujets de peine ne manquent pas : tout à l'heure, je faisais une distribution de viande gelée à quelques familles, en route depuis plusieurs jours pour venir jusqu'à nous ; pauvres gens ! le jeûne les avait rendus presque méconnaissables, ils n'avaient plus la force d'arriver, les enfants surtout faisaient pitié. »

**Océanie centrale.** — Le R. P. Émilien Thomas, Mariste, missionnaire à Tonga, écrivait à sa famille, le 10 mars dernier, cette lettre que nous empruntons à la *Semaine religieuse* de Saint-Dié :

« Ce n'est plus un rêve comme par le passé ; c'est bien vrai, me voilà enfin dans ces îles, où depuis longtemps déjà mon cœur n'avait précédé. C'est le 10 février que j'arrivais au terme de ma petite promenade de 6,000 lieues.. »

« Je vous écris de Tonga. C'est le nom du village que Mgr Lamaze a habité dix-sept ans avant d'être nommé vicaire apostolique. Notre résidence est située, à quelques pas de la mer, d'où nous arrive un air frais que nous respirons à pleins poumons. C'est une maison tout en planches, qui sert aussi de palais épiscopal. À côté, une construction plus petite, en style tongien : c'est notre collège. Les étudiants sont au nombre de vingt-cinq, formant ce qu'on pourrait appeler l'école supérieure de Maréga. Nous avons aussi dans le village une petite école tenue par un instituteur indigène. Quelques-uns des élèves du collège étant destinés à devenir plus tard maîtres d'école ou même catéchistes, on leur enseigne avant tout la religion, le reste de l'instruction comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire et la géographie, et même quelques notions de géométrie, de physique, d'histoire naturelle, de dessin, de musique et d'astronomie.

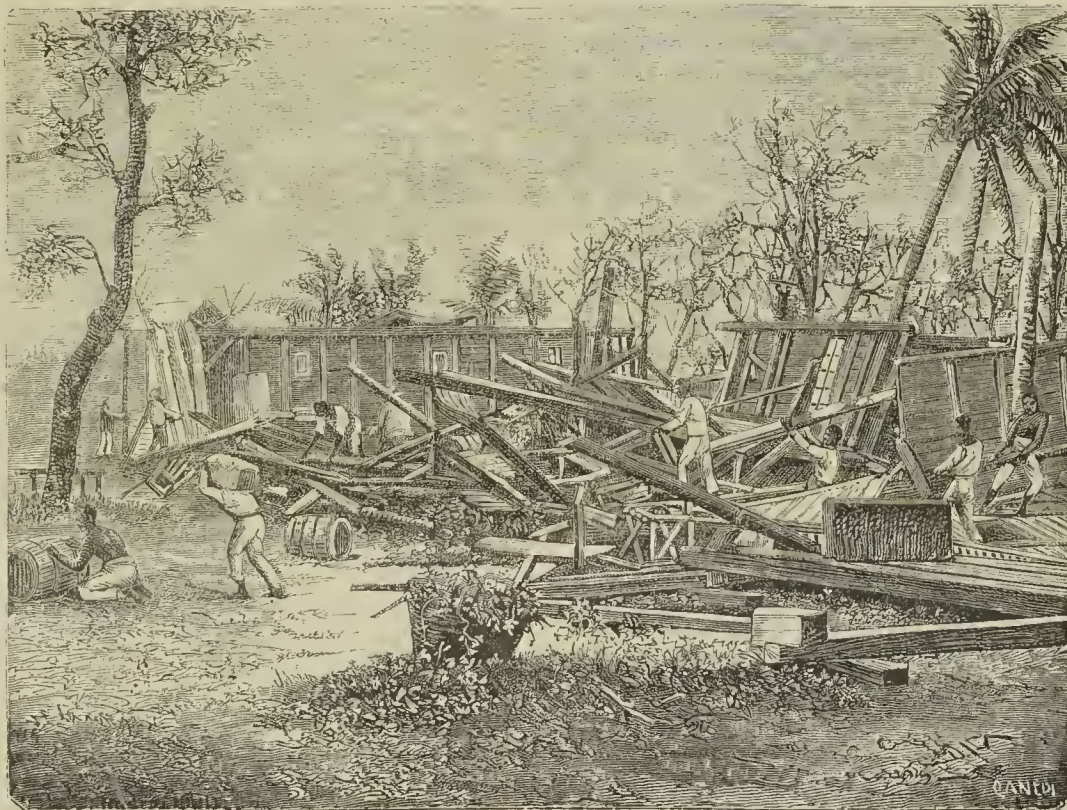
« Notre église est magnifique. En 1879, Mgr Lamaze venait de terminer une belle église en bois, qui lui avait coûté beaucoup de temps, de peine et d'argent. Deux mois après la construction de l'édifice, vint un ouragan qui renversa tout. Avec les débris, on construisit la maison que j'habite et il fut décidé que l'on bâtirait une autre église en pierres et capable de résister à tous les typhons. C'était une grosse entreprise, dans un pays où les instruments de travail sont rares et les ouvriers inexpérimentés.

Avec la grâce de Dieu et la bonne volonté de nos catholiques, on en vint à bout en moins de six ans ; on travaille maintenant à l'achèvement du clocher. Les pierres ont été toutes arrachées à la mer, traînées et taillées ici par nos gens. Le jour de la bénédiction de l'église, il y eut de grandes réjouissances, auxquelles furent conviés tous les catholiques de l'île. On immola pour la circonstance des centaines de cochons, sans parler du reste. Le cochon est la première bête du pays ; on le laisse errer à volonté et chercher sa pitance, jusqu'au jour où l'on a besoin d'un rôti de choix...

« Je ne vous ai rien dit encore de la manière dont j'ai été accueilli à Tonga. Mon arrivée fut tout un événement ; pendant quinze jours il n'était bruit que du nouveau missionnaire. Je ne m'attendais pas à trouver chez ces peuples autant d'affection et de sympathie. On vint de tous côtés me souhaiter la bienvenue et m'apporter des paniers de fruits, des morceaux de cochon rôti et des racines de kava. Les enfants surtout ne pouvaient se rassasier de me voir ; ils comptaient mes dents quand j'ouvrais la bouche ; puis ils faisaient le tour de ma personne pour bien m'examiner.

« Au physique, nos Tongiens sont beaux, bien faits et solidement constitués pour la plupart : malgré leur couleur café au lait, ils ont la physiologie agréable et généralement très intelligente. Au moral, ils sont affectueux, assez doux, mais portés à la paresse, ce qui n'est pas étonnant, étant donné la chaleur du climat et la facilité de se procurer des vivres.

« Les poissons abondent dans ces parages et nos gens sont fort habiles à les prendre en les perçant dans l'eau par de longues flèches de bois. Les fruits tiennent une grande place dans l'alimentation. Tout le travail des indigènes consiste à faire quelque plantations d'ignames, sorte de betteraves mesurant jus-



MADAGASCAR. — GRAND MAGASIN DE LA MISSION DE TAMATAVE, RENVERSÉ PAR LE TYPHON DU 22 FÉVRIER 1888 ; d'après une photographie de M. Pochard (voir page 281)

qu'à un mètre de long : cela fait, le soleil se charge du reste.

« Les forêts sont remplies de haricots qui grimpent sans culture jusqu'au sommet des arbres ; ils sont excellents, mais les Tongiens n'en usent que dans les temps de disette : « L'herbe, » disent-ils, ne pousse point pour les hommes, mais pour les « bêtes. »

« Il y a quelques vaches dans le pays : on les laisse jouir en liberté du droit de vaine pâture. Les chevaux sont nombreux, et l'on ne sait qu'en faire. Me croirez-vous, si je vous dis qu'il s'en est vendu à un franc par tête, licou compris ? On les voit brouter ça et là dans la campagne ; quand on veut faire une course, on va les prendre. Tout le monde va à cheval dans ce pays, et les missionnaires ne font pas exception. J'ai failli plus d'une fois manquer l'étrier, mais maintenant je sais garder l'équilibre... »

**Iles Sandwich.** — Le *Catholic Sentinel* d'Orégon City annonce qu'un missionnaire belge de ce diocèse, M. Conrardy, vient de partir pour l'île Molokai où il va partager la captivité volontaire et l'héroïque dévouement du R. P. Damien Deverster auprès des pauvres, lépreux.



## LES KARINS DE LA BIRMANIE

## ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

Par M. BRINGAUD, de la Société des Missions Étrangères.

L'intéressante étude dont nous commençons aujourd'hui la publication est due à un missionnaire qui depuis 1863 évangélise ces contrées. C'est dire à nos lecteurs que tous les renseignements qu'il nous donne sur ces peuplades sont de la plus grande exactitude, quelque surprenants qu'ils nous paraissent à première vue. Le long apostolat de M. Bringaud a été béni, et peu de missionnaires ont eu la consolation de récolter autant d'épis dans le champ du Père de famille.

L'intérêt et l'attention du monde protestant ont été appelés, pendant les quarante dernières années, sur la nation des Karins que les missionnaires italiens et à leur suite les missionnaires français ont désignés sous le nom de Carriens.

Ce peuple, en dehors des autres habitants de la Birmanie, est peu connu du public catholique et rien encore, je crois, n'a été publié sur lui, si ce n'est quelques lettres, de date ancienne, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Il y a encore pour nous, après les succès des Baptistes américains et des Anglicans de la Grande-Bretagne, qui en ont baptisé 2,500 dans le

cours des deux dernières années dans la province de Toun-gou, une abondante moisson à recueillir, non seulement dans la Birmanie méridionale, mais encore dans le royaume de Siam et la Birmanie indépendante, parmi les différentes tribus de cette nation timide, mais docile à la grâce. C'est pour vous la faire connaître et vous engager plus encore à lui envoyer des ouvriers apostoliques que je me permets de vous adresser cette courte notice.

## Notions géographiques.

Les Karins sont dispersés, au milieu des Talains, des Shans et des Birmans, des frontières de la Chine au golfe du Bengale et des montagnes de l'Arakan aux rives du Ménam. Cependant les collines du Pégou et la chaîne de montagnes situées entre la Salouine et le Sittang sont presque exclusivement habitées par leurs différentes tribus qui y vivent indépendantes ou sous la protection anglaise.

La mission italienne de Toun-gou peut être considérée comme leur centre.

Sous le nom générique de Kayen ou Karin, les Birmans comprennent une trentaine de tribus ou sous-tribus dont la population peut s'évaluer à un million; la moitié se trouve sur le territoire anglais. On les a classés cependant en trois groupes différents que l'on a nommés : Bwé, Sgau et Dwo. Les Bwés habitent le nord et le nord-est, mais les Sgaus et les Dwos sont mêlés dans le sud-ouest à Siam, dans le Tennasserim et l'ancien royaume de Pégou.

Toutes les tribus ont un nom propre qui est presque toujours le mot homme dans leur dialecte; mais le peuple appelle : Karins Yains ceux qui vivent à l'état sauvage; Shans Karins ceux qui, mêlés aux Shans et aux Siamois, ont acquis à leur contact une demi-civilisation; Talains Karins ceux qui ont subi l'influence des Mons ou Talains, et enfin Birmans Karins, ceux qui, ayant eu plus de rapports

avec les Birmans, ont emprunté à leur langue, à leur religion et à leurs coutumes, ce qui chez eux diffère de leurs frères des montagnes.

## Origine et histoire de ces peuples.

Les Karins ne sont pas les aborigènes des contrées qu'ils habitent; tous ceux qui se sont occupés d'étudier leurs mœurs et leurs traditions s'accordent sur ce point, tandis qu'au contraire chacun s'exerce à leur trouver une origine dif-

férente. On a voulu en faire les descendants des dix tribus d'Israël; mais pour le prouver on n'a pu produire autre chose que l'accord de leurs traditions avec la Genèse, et les mœurs patriarcales de certaines de leurs tribus. Tout, leur physionomie, leur langue, leur histoire et leurs légendes semblent indiquer qu'ils descendent des Tartares-Mongols. D'autres les font venir du Bengale à travers la baie de ce nom qu'ils cherchent à identifier avec la rivière de Kan de leurs légendes, qu'il fallait sept jours pour traverser et sur les bords de laquelle la mousson se terminait d'un côté lorsqu'elle commençait de l'autre. Presque toutes leurs traditions, appuyées par les nombreux emprunts de leur langue au chinois, les font descendre du nord.

Leurs migrations comprennent trois périodes. La première, d'une date incertaine, mais antérieure à l'ère chrétienne, place leur berceau sur le plateau nord-ouest de l'Himalaya, au Yunnan où ils ont vécu plusieurs siècles. Ils traversèrent « une mer de sable mouvant, le désert de



MADAGASCAR. — MAISON D'ÉCOLE DES PETITES FILLES DE TAMATAVE, RENVERSÉE PAR LE TYPHON DU 22 FÉVRIER 1883; d'après une photographie de M. Pochard (voir page 281).



Gobi, où ils eurent beaucoup à souffrir et d'où ils ne seraient jamais sortis, sans la protection de mystérieux génies. » Partis du Yunnan à la suite des armées chinoises, comme disent certaines traditions, pour combattre les Birmans, ou plus probablement chassés par d'autres tribus vers le II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle de notre ère, ils s'établirent près de Bhamo, dans les vallées des affluents du nord-est de l'Irrawaddy.

Quelques siècles plus tard, on les trouve vivant en bons termes avec les Birmans, près de leur capitale, probablement Pégou, puis enfin, après des guerres et des disputes, sur les plateaux des montagnes de l'est de leur empire, vivant misérablement du produit de la culture des Toun-gas, qui consiste à couper les forêts et à semer dans la cendre des arbres brûlés, du riz et des légumes, travail fatigant et d'un produit incertain nécessitant un déplacement tous les deux ou trois ans.

Une tradition rapporte que des éclaireurs s'étant avancés à l'est, à la recherche de meilleures terres hors de la portée des Birmans, arrivèrent à Zimme, aujourd'hui chef-lieu d'une province de Siam, situé vers le 19<sup>e</sup> de latitude nord, trouvèrent le pays favorable à leurs projets, le marquèrent et retournèrent chercher leurs familles. Sans doute, le voyage demanda du temps, car, au retour, la place était occupée par les Shans qui l'avaient défrichée et ensemencée et qui en restèrent les paisibles possesseurs, après avoir fourni aux Karins des provisions pour s'en retourner dans les montagnes d'où ils étaient venus. C'est là qu'ils ont vécu depuis, se multipliant et se subdivisant en de nouvelles familles, vivant d'abord dans l'accord et l'union, mais tournant plus tard leurs armes les uns contre les autres, se détruisant et se ruinant dans des guerres de surprise, jusqu'à ce que les Anglais et les missionnaires américains les eussent pacifiés et réconciliés.

Après que les luttes des Talains, des Birmans et des Siamois eurent dépeuplé et dévasté les belles et riches plaines du Delta de l'Irrawaddy, des Karins des montagnes du Goma-Pégou s'y aventurèrent et finirent par s'y installer; sur ce sol plus sain et plus fertile ils se sont prodigieusement fortifiés et multipliés.

Leur migration dans le sud n'est pas antérieure à deux cents ans; et cependant ils occupent aujourd'hui plus de la moitié des régions et vivent sous la protection anglaise sur le pied de l'égalité avec leurs anciens ennemis et oppresseurs, qui quelquefois encore profitent de leur ignorance pour les tromper et les voler.

#### Traditions religieuses.

C'est parmi les Karins de cette catégorie que se trouvent, dans le sud-ouest de la colonie, quelques missions de la Birmanie méridionale. Mêlées à des légendes et à des fables ridicules, les traditions des Karins sont en plus d'un point admirables et étonnantes. Ont-elles été conservées pures à travers les âges, sans aucun écrit? Cela paraît peu probable, quoique l'isolement des Karins les ait toujours plus ou moins préservés des emprunts faits aux autres peuples et que leur manque d'imagination les ait peu favorisés pour l'invention de nouveaux systèmes.

Pendant leur séjour au Yunnan, les Karins se sont sans doute trouvés en contact, soit avec les juifs, établis en Chine quelque temps avant ou après le commencement de notre ère, soit avec les Nestoriens qui, du temps de Marco-Polo, étaient répandus dans toute l'Asie, ayant des évêques, de Jérusalem à Pékin. Mais, comme rien chez eux n'a rapport à Notre-Seigneur ni au Nouveau-Testament, il est à croire, comme le pensent les auteurs les plus autorisés, qu'ils ont reçu leurs traditions bibliques des enfants d'Israël, ou ont ravivé dans leurs récits, celles de leurs ancêtres jusqu'alors imparfaitement transmises. Plusieurs ont été mises en vers pour être chantées aux funérailles solennelles et en certaines circonstances; mais les autres, les plus nombreuses, les fables et les proverbes, nous sont parvenues en prose.

Ils croient à l'existence d'un Être suprême, éternel, tout-puissant, créateur de toutes choses, que les Bwès appellent : Tapay; les Talains Karins, Khyait; et les Birmans Karins, Gua ou Kassa Gua, Seigneur Dieu.

Voici maintenant les plus importantes de leurs traditions sur Dieu, la création, l'Eden et la chute de l'homme; je les prends, soit chez les Bwès et les Karinnis, soit chez les Birmans Karins du sud-ouest, avec lesquels j'ai passé mes vingt ans de mission.

#### DIEU.

Dieu est immuable, éternel, il existait au commencement du monde. Dieu est sans fin et éternel, il existait au commencement du monde. Dieu est véritablement immuable et éternel. Il existait dans les temps anciens, au commencement du monde. La vie de Dieu est éternelle. Une succession de mondes ne peut mesurer le temps de son existence. Deux successions de mondes ne pourraient mesurer le temps de son existence. Dieu est parfait dans tous ses attributs, et ne peut mourir dans le changement et la succession des mondes.

#### CRÉATION.

Dieu a créé les cieux, la terre et toutes choses. Dans le principe il se communiquait aux hommes, mais il les abandonna à cause de leur désobéissance et se retira dans la septième région du ciel.

Dieu créa le ciel et la terre. La création du ciel et de la terre fut parfaite. Il créa le soleil, il créa la lune, il créa les étoiles; la création du soleil, de la lune et des étoiles fut parfaite. Il créa aussi l'homme; et de quoi forma-t-il l'homme? Tout d'abord il créa l'homme de la terre. La création de l'homme fut parfaite. Il créa une femme; comment créa-t-il la femme? Il prit une côte de l'homme et en forma la femme. La création de la femme fut parfaite.

Ensuite il créa la vie. Comment créa-t-il la vie? Notre père Dieu dit : « J'aime mon fils et ma fille; par égard pour eux, je vais leur communiquer ma grande vie. »

Il prit une petite portion de sa vie et la souffla dans le nombril des deux personnes; elles reçurent la vie et devinrent des êtres réels et humains. La création de l'homme fut parfaite.

Dieu créa encore les aliments du manger et du boire. Il créa le riz. Il créa l'eau. Il créa le feu. Il créa les vaches. Il créa l'éléphant. Il créa les oiseaux. La création des oiseaux fut parfaite.

Dieu existait avant toutes choses. Ayant créé le ciel, il y plaça sa demeure et forma la terre. Toute la terre était couverte d'eau; il n'y avait aucun endroit solide. Dieu divisa la terre et l'eau; l'eau forma la grande mer et la terre ferme parut. Dans l'ancien temps, Dieu créa le monde et par lui toute chose fut soigneusement ordonnée. Au commencement, Dieu créa le monde; il a le pouvoir de l'agrandir et de le diminuer. Dieu primitivement créa



le monde; il peut l'agrandir et l'amoindrir selon sa volonté. Au commencement, Dieu créa le monde et y établit des aliments solides et liquides.

#### PARADIS TERRESTRE.

Notre père Dieu dit : « Mon fils et ma fille, votre père vous plantera et donnera un jardin. Dans le jardin se trouvent sept espèces d'arbres divers produisant sept espèces différentes de fruits. Parmi les sept, un arbre n'est pas bon à manger. Ne mangez pas de ses fruits. Si vous en mangez, vous vieillirez, vous mourrez. Prenez garde! Ne mangez pas. Tout ce que j'ai créé, je vous le donne. Mangez et buvez avec mesure. Je vous visiterai tous les sept jours. Tout ce que je vous ai commandé, faites-le et observez-le. Ne m'oubliez pas. Priez-moi chaque soir et chaque matin. »

#### LA TENTATION, LA CHUTE DE L'HOMME ET SA PUNITION.

Enfants, petits enfants, au commencement, Dieu pour éprouver si l'homme observerait ou non ses commandements, créa l'arbre de la mort et l'arbre de la vie, lui disant, de l'arbre de la mort : « Ne mange pas son fruit. » Il désirait savoir si l'homme avait foi en lui. Celui-ci, ne croyant pas, mange le fruit de l'arbre de mort et Dieu lui cache l'arbre de vie, et parce que l'arbre de vie a été caché, l'homme meurt depuis ce temps-là.

Anciennement Dieu commandait; mais Satan apparut apportant la destruction.

Primitivement Dieu commandait, mais le diable apparut trompant pour la mort.

La femme Eu et l'homme Sanai ne plaisaient point aux yeux du dragon. Le dragon les regarda d'un œil d'envie. Le dragon trompa la femme et Sanai. Comment cela est-il arrivé? Le dragon prit un fruit jaune et le donna aux enfants de Dieu. Le grand dragon prit un fruit jaune et le donna à la fille et au fils de Dieu. Ils transgressèrent les commandements de Dieu et Dieu détourna sa face de dessus eux. Ils transgressèrent les commandements de Dieu et Dieu les abandonna. Ils ne gardèrent pas toutes les paroles de Dieu, ils furent trompés, devinrent la proie des maladies. Ils ne pratiquèrent pas toute la loi de Dieu, furent trompés, devinrent les sujets de la mort.

Tentation, le fruit de la tentation tomba sur la terre, le fruit de tentation était mauvais et fut un poison pour notre mère. Le fruit de la tentation (oh! ne le mange pas!) dans le principe fut un poison mortel pour notre père et notre mère. L'arbre de mort nous vient de la femme, mais l'arbre de vie nous vient de l'homme. Le lendemain du jour de leur désobéissance, de grand matin, Dieu les visita, mais ils ne se mirent pas, selon leur coutume, à sa suite chantant ses louanges. Ils les approcha et leur dit : « Pourquoi avez-vous mangé du fruit de l'arbre que je vous avais interdit? » Ils n'osèrent pas répondre et Dieu les maudit. « Ah! voilà, dit-il, vous n'avez pas observé ce que je vous avais commandé! Le fruit qu'il n'était pas bon de manger, je vous avais dit de ne pas le manger, mais vous n'avez pas obéi et en avez mangé. En conséquence vous serez sujets à la vieillesse, aux maladies et vous mourrez. »

Plusieurs de leurs légendes donnent à Dieu une forme matérielle: elles le font voyager, souffrir, mourir et enterrer. C'est chez eux un mélange de bouddhisme, probablement relatif à la vie de Gaudama.

Ici, dans la plaine, lorsque nous prêchons dans un village nouveau ou devant des personnes qui nous entendent pour la première fois, il n'est pas rare d'entendre un des anciens s'écrier :

« — C'est ce que racontaient nos pères, c'est là notre ancienne religion. »

J'ai enterré vers la mi-février, une femme de quatre-vingts ans, qui attira beaucoup mon attention pendant son ins-

truction en 1879. Elle trouvait ce que je disais sur Dieu et ses attributs, la création et la chute de l'homme, les pièges du démon, etc. semblable à ce qu'elle avait entendu raconter à son grand-père, un des premiers venus des montagnes du nord-est. Elle m'interrompait à chaque instant par une exclamation ou une approbation. Lorsque je voulus connaître plus au long ce qu'elle savait, je m'aperçus qu'elle prêtait un corps au créateur. Interrogée là-dessus, elle me répondit que Dieu avait de grands yeux pour tout voir, de grandes oreilles pour tout entendre, de grands bras pour tout atteindre; que sa voix arrivait jusqu'aux extrémités du monde, et que c'était lui qui parlait dans les nuages pour intimider les méchants. Je passais quelque temps chaque jour à m'entretenir avec cette bonne vieille qui s'était attachée et affectionnée à moi, m'appelant son petit-fils. Morte pendant mon absence, elle fit promettre de conserver son corps jusqu'à mon retour, ne voulant pas être enterrée par un autre. Ses fils et son gendre, excellents chrétiens et jouissant d'une modeste aisance, éloignés de plusieurs lieues du centre de la mission, ont construit une chapelle pour le service de la chrétienté. J'ai enseveli leur mère près de ce bâtiment; on lui élève un petit monument et on creusera tout autour la tombe de ses descendants.

\*  
\*  
\*

Les légendes et les traditions s'altèrent et se perdent, la génération nouvelle dans les plaines du Pégou, mêlée aux jeunes bouddhistes dont elle partage l'instruction, les plaisirs et les jeux, ne les sait déjà plus. Depuis l'établissement des Anglais, une grande et rapide assimilation avec les Birmanes se fait parmi les différentes races. Il y a des Khiens, des Shans et des Karins qui n'enseignent plus à leurs enfants leur langue maternelle. Heureusement, sur les montagnes et dans les pays Karins, les choses ne sont pas aussi avancées. Les différents dialectes y seront parlés longtemps encore et les traditions des ancêtres s'y conserveront jusqu'à ce que tous ces peuples deviennent chrétiens, ou soient absorbés par le bouddhisme.

La raison qu'ils donnent de la supériorité matérielle et intellectuelle des Koulas ou habitants de l'ouest, c'est que Dieu, ayant à passer une rivière, appela un Karin qui s'excusa disant n'avoir pas le temps, tandis qu'un Koula, engagé par lui, s'empressa de le passer et en reçut pour récompense les livres sacrés de la loi, où il a découvert les secrets de toutes choses.

Cependant, dans une autre circonstance, Dieu, passant dans un Toun-ga, avait aussi donné au Karin sa loi écrite sur une peau, mais celui-ci, toujours négligent et paresseux, la déposa sur un tronc d'arbre et pendant qu'il était occupé à son travail, un chien l'emporta et la mangea. Depuis ce temps, les Karins, dégénérant de plus en plus, malheureux dans leurs entreprises et sous l'influence des mauvais génies des forêts, des montagnes et des rivières attendaient que leurs frères, les Koulas, vinssent de l'ouest, pour les délivrer, les instruire et rapporter les livres négligemment perdus.

(A suivre).



## DE QUELQUES SERVICES RENDUS AUX SCIENCES NATURELLES

Par les missionnaires de l'Extrême-Orient

NOTICE DE M. ARMAND DAVID

*De la Congrégation de St-Lazare, ancien missionnaire en Chine,  
membre correspondant de l'Institut.*

(Suite et fin).

### ÉPILOGUE

Nos lecteurs nous sauront gré en terminant la publication de ce travail trop court, hélas, de reproduire quelques-unes des appréciations des savants et des hommes les plus autorisés sur les services rendus à la science par M. David. Nous formulons de plus l'espérance d'être honorés souvent de la collaboration de ce missionnaire si distingué.

#### Quelques extraits des appréciations publiées par divers auteurs français et étrangers.

Dans la onzième livraison de ses élégantes publications illustrées, M. Ch. Oberthür écrivait dernièrement (1886) :

« J'ai dit déjà toute mon admiration pour ces hommes d'élite qui, au milieu des plus rudes labeurs, dans un isolement auquel succomberaient les caractères les plus fortement trempés, trouvent assez de force pour s'intéresser aux sciences naturelles, alors même qu'ils sont aux prises avec les difficultés et les périls de l'heure présente. »

Et, dans sa neuvième livraison, il dit :

« Aucune branche des connaissances humaines n'est restée indifférente à ces hommes d'élite ; et bien que l'entomologie soit chose neuve pour la plupart d'entre eux, je puis dire que tous se sont mis à l'œuvre avec une bonne grâce, une vaillance et une intelligence auxquelles j'ai le devoir de rendre un public hommage. »

Dans son sixième fascicule, s'occupant des découvertes récentes faites dans l'Extrême-Orient, il disait :

« Nous devons notre reconnaissance pour ce progrès scientifique, aux courageux efforts de nos missionnaires, qui ont pénétré jusqu'au centre du pays, et parmi lesquels M. David occupera toujours, pour l'importance de ses découvertes et la sagacité de ses observations, une place d'honneur. »

Et, en parlant plus spécialement des recherches de M. David, M. Oberthür écrit dans sa deuxième livraison :

« L'un de ces missionnaires catholiques, M. l'abbé A. David, de la Congrégation de la Mission, a fait en Chine de nombreux voyages, que la Société de Géographie a récompensés par l'une de ses plus honorables distinctions. Naturaliste éminent, observateur expérimenté, explorateur infatigable, M. A. David a étendu ses études à toutes les branches de l'histoire naturelle. Recueillant à la fois des mammifères, des oiseaux, des insectes, des plantes et des minéraux, et bien souvent au prix de fatigues et de dangers inouïs, le savant voyageur a doté les galeries de notre Muséum national d'une immense quantité d'échantillons de la plus haute valeur scientifique. On reste confondu en pensant au zèle et à la science qu'il a fallu déployer pour faire de si importantes découvertes et rapporter en France tant d'animaux et de

végétaux recueillis dans une région si éloignée. Et, comme Français, je me réjouirai de voir publier à la face du monde les découvertes de notre savant et intrépide compatriote. »

De son côté, dans un discours très remarqué en faveur du protectorat des missions catholiques, qu'il prononçait à la Chambre des députés le 12 novembre 1882, l'éloquent Mgr Freppel a fait ressortir comme il suit ces travaux de M. A. David :

« Savez-vous à qui votre Muséum d'histoire naturelle doit plusieurs de ses collections les plus précieuses ? Aux missionnaires Lazaristes. Voici comment parle le doyen de la Faculté des Sciences, M. Milne-Edwards, dans un de ses rapports sur les travaux du Muséum : « Nous avons trouvé dans M. A. David, « membre de la Congrégation des Lazaristes, un correspondant « non moins actif qu'éclairé ; il a fait au Muséum plusieurs envois « considérables, et l'intérêt des objets qu'il nous adresse est « reliaussé par les notes qui les accompagnent. » Depuis cette époque-là, les services rendus par l'infatigable missionnaire à la zoologie, à la botanique et à la géologie sont devenus plus nombreux encore et plus éclatants. C'est ce qui faisait dire à M. Blanchard, de l'Institut, dans un discours prononcé à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne : « Les naturalistes « ont fort admiré les travaux accomplis dans l'Extrême-Orient « par M. Armand David ; ils n'ont pu se défendre d'un sentiment « d'orgueil national à la vue des immenses richesses que ce cou- « rageux missionnaire a procurées à notre Muséum. On possédait « à peine quelques notions sur les plantes et les animaux des « vastes régions de l'Asie, que leur situation géographique rend « particulièrement intéressantes ; l'abbé David y est allé, et main- « tenant nous possédons une grande partie de la flore et de la « faune de ces contrées. » Dans une étude qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, le savant professeur du Jardin des Plantes termine par ces mots son compte-rendu des travaux de M. David : « Ici s'arrêtera le récit des travaux de l'un des plus admirables « explorateurs scientifiques que l'on puisse citer. Les collections « formées par l'infatigable voyageur français sont immenses ; « elles constituent aujourd'hui l'une des richesses de notre Mu- « séum national, et depuis de bien longues années on n'avait regu « un trésor comparable. » Voulez-vous savoir ce qu'on pense à l'étranger de ces travaux là ? Voici le jugement d'Hartland, l'un des premiers naturalistes de l'Europe : « Comme observateur et « comme collectionneur, écrivait-il en janvier 1876 (*Petermann's geogr. Mittheilungen*), dans le domaine de la zoologie, de « la botanique et de la géologie de l'Empire du Milieu, le mérite « de M. David est hors de toute comparaison, soit pour l'étendue « de ses connaissances, soit pour la grandeur des résultats de ses « travaux. » Et ailleurs le même savant allemand dit : « Les « collections envoyées par le missionnaire français surpassent « par leur quantité et par le nombre des espèces nouvelles tout « ce qui a jamais été fait en ce genre par un seul homme, et leur « valeur scientifique ne saurait être trop appréciée. » Et, dans l'admiration que lui causent de tels travaux, le docteur Hartland, protestant et prussien, n'hésite pas à conclure, vers la fin de sa longue analyse, que les missionnaires méritent à juste titre le nom de pionniers de la civilisation. »

Nous pourrions reproduire plusieurs autres appréciations tout aussi élogieuses, écrites en langue étrangère. Contentons-nous d'indiquer seulement l'analyse en soixante pages et très bien faite, des trois voyages de notre missionnaire, publiée en 1877 à Würzburg, par l'éminent écrivain catholique, le docteur Carl Berthold, lequel termine son important travail, en disant que l'exemple de M. David prouvera une fois de plus la vérité de ces paroles du concile du Vatican : *Nulla unquam inter fidem et rationem dissensio esse potest.*

FIN.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 11, 18, 25 mai, 1<sup>er</sup> et 7 juin.



## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite).

Je n'ai point à dire ici les émotions que me procura la célébration de nos saints mystères en un lieu si cher à tant de titres; ce serait entrer dans le subjectif et l'intime, et mon cadre ne comprend que ce qui touche l'histoire ou la géographie.

Quelque temps après, nous nous préparâmes à prendre notre bain. Dans notre petite caravane, trois ou quatre savaient nager; mais ils se promirent mutuellement de ne pas traverser le fleuve pour ne pas ajouter, disaient-ils, de nouveaux regrets à ceux qu'avait causés la mort d'un pèlerin l'année précédente. Pour mon compte, je m'étais écarté pour ne rien promettre.

Le long de la route, j'avais dit à Stanislas que j'allais traverser le Jourdain.

« — Oh! mon Père, je vous en prie, ne le faites pas; pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas l'essayer. Tenez, notre soldat qui nage comme un poisson, ne voudrait pas s'y risquer pour mille francs. »

Il est vrai que le F. Liévin dit que « la rapidité du courant est telle que, près du gué, elle entraîne les meilleurs nageurs, ainsi qu'il l'a vu dans une triste circonstance. »

« — C'est bien, dis-je à Stanislas, si je vois qu'il y a du danger, je ne donnerai pas suite à mon projet; mais si je reconnais que c'est

un fleuve comme un autre, je le traverserai, pour montrer que le péril existe seulement dans l'imagination des personnes qui ne savent presque pas nager.

« — Oh! mon Père, je vous en conjure, vous vous noierez et cela nuira à mon entreprise: les pèlerins n'oseront plus venir avec moi.

« — Mais, mon cher, réfléchissez un peu, ma mort ne vous ferait aucun tort: on n'oserait plus se baigner dans le Jourdain, et voilà tout. Je le reconnais, il en serait tout autrement, si je tombais frappé d'insolation: on craindrait alors, en effet, de renouveler cette excursion où l'on meurt sans imprudence; mais ce n'est pas le cas. Du reste, attendons que nous y soyons. »

Quand j'arrivai devant ce qu'on appelle les tourbillons du Jourdain, je dis au drogman:

« — Ce n'est que cela, vous êtes des poltrons! J'ai déjà traversé des passages plus difficiles. »

Pendant que mes compagnons se séchaient au soleil, je m'enfonçai dans le bois pour faire mes préparatifs. Avertis sans doute de mon dessein par Stanislas, ils me crièrent:

« — Vous savez, on ne traverse pas! »

« — Soyez tranquilles, leur répondis-je, je n'ai pas envie de me noyer. »

J'allais à une vingtaine de mètres en amont, lorsque tout à coup, j'entendis très distinctement un *flouk* que j'avais déjà cru remarquer plusieurs fois. « Bon! me dis-je, je vais

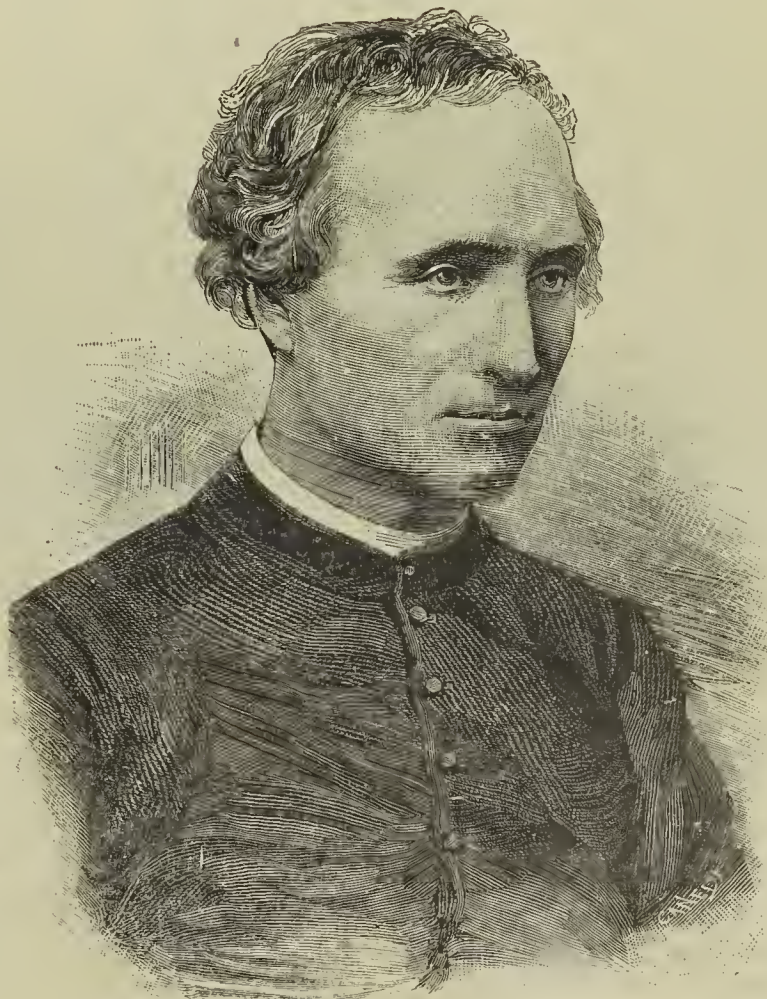
me trouver en compagnie de poissons aussi gros que celui de Tobie; n'importe, je serai toujours là plus à l'aise que dans la rade de Philippeville où l'on a toujours à craindre les requins. »

Quand j'eus revêtu le maillot, je m'avançai vers la rive; mais la terre y est si détrempée que je m'enfonçai jusqu'à la cheville, jusqu'au mollet, puis jusqu'au genou.

Tout en continuant ma marche, je crus prudent de me retenir aux arbustes pour le cas où la vase se creuserait davantage. Je ne voulais pas périr embourbé comme le persécuteur qui, dans *Grands et Petits*, disparaît dans les lagunes de Bretagne recouvertes de varechs. Lorsque je me sentis caressé par les premiers flots, je fis pivoter les jambes et les dégageai à plusieurs reprises jusqu'à ce que je sentisse bien qu'en me lançant vivement, je ne resterais pas couché dans ce pétrin. Enfin, je fis le signe de la croix et me jetai dans

les eau tournoyantes. Je gagnai immédiatement le milieu et me mis à nager dans le sens du courant.

En un clin d'œil, j'étais en face des Arabes, qui me regardaient impassibles, de Stanislas qui criait malheur! et de mes confrères qui disaient, je crois: « Oh! monsieur, comment! nous vous avons dit que... » Je ne pouvais écouter des discours, puisque je me trouvais au fameux gué près duquel on se noie. Sans leur répondre, j'allai immédiatement toucher le bord opposé, puis revins vers le milieu et leur criai: « Vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger. » Il me fallut cependant ramer bien vigoureusement pour ne pas me laisser emporter et traverser en ligne droite.



M. Armand DAVID, de la Congrégation de la Mission, ancien missionnaire en Chine, membre correspondant de l'Institut.



Pour ne pas prolonger les angoisses de l'assistance, dont les paroles assez vives m'arrivaient confusément, je vins non loin du bord où, le courant étant moins fort, il n'y avait plus aucun danger. Là, je pris mes ébats en différentes positions et voulus remonter. Mais en cet endroit il n'y a pas de vase, la terre quoique visqueuse résiste à la pression du corps, et, au moment où je croyais mettre le pied sur la rive, je glissai et dus recommencer mes essais. On m'aurait bien avancé la main : mais je voulais voir s'il était possible de m'en tirer seul ; ce qui arriva, en effet, quelques minutes après. Cet endroit s'appelle improprement gué, puisqu'on ne peut traverser le fleuve en marchant ; c'est une sorte de plate-forme qui s'avance à quelques mètres dans le lit du fleuve et où l'eau arrive à la ceinture. Le courant se trouve donc étranglé et acquiert une rapidité suffisante pour empêcher un nageur d'y faire ou d'y écouter un discours.

Le Jourdain n'est pas si rapide que le Tibre contre lequel on ne peut lutter longtemps, ni surtout que le Rhin qui vous blackboule, quand on veut le remonter ; mais il l'est plus que l'Arno à Pise, la Garonne à Toulouse et l'Oise à Chauny ; je n'y ai cependant senti aucun tourbillon dangereux. J'aurais pu le traverser obliquement en me laissant emporter un peu et atterrir plus bas sans aucune fatigue ; mais mes compagnons m'auraient cru perdu et je ne voulais pas leur causer d'aussi fortes émotions. Quand je fus auprès d'eux, ils furent rassurés ; ils me félicitèrent même d'avoir établi par cette expérience que le Jourdain n'est pas un gouffre et qu'un nageur ordinaire peut s'y baigner sans crainte.

Les exercices de cette matinée nous avaient donné de l'appétit : on déjeune. Pendant ce léger repas, je m'aperçus que le bruit d'un corps tombant à l'eau, observé déjà quand j'allais prendre mon bain, se renouvelait toutes les quatre ou cinq minutes. Je m'approchai et découvris qu'il avait pour cause la chute de la terre dans l'eau. Le bord opposé est à pic et formé de terre grisâtre disposée en minces couches verticales. Le fleuve qui, en cet endroit, forme un léger coude, se précipite contre cet obstacle et en ronge bientôt les failles. Aussis ces eaux sont toujours grisâtres à cause des molécules de terre qui s'y trouvent en suspension ; mais si elles ne sont pas belles à voir, elles sont assez agréables à boire malgré leur température élevée.

Le Jourdain, qui porte les divers noms de Es-Cheriah, Cheriat el-Kébir, Yarden, prend sa source au pied du grand Hermon toujours couvert de neige et visible de presque toute la Palestine. A 40 kilomètres de sa naissance, il forme le lac Méron après s'être répandu en marécages ; à 20 kilomètres plus loin, il remplit la cavité de Tibériade, violent cratère à l'époque préhistorique, et enfin, après 60 autres, il va porter à Bahr-el-Louth sept millions de mètres cubes par jour.

Notre café absorbé, nous nous excitons mutuellement à partir bien vite. Il est près de dix heures, le soleil devient intolérable, nous étouffons au fond de cette vallée, et nous avons encore trois lieues à faire pour regagner notre quartier général. Nous montons à cheval et partons. Le Monsieur de Perpignan qui, après son immersion dans la mer Morte, pensait avoir le feu en croupe, se trouve rafraîchi par l'eau du Jourdain et ne souffre presque plus. En traversant de

nouveau la luxuriante végétation du second lit du fleuve, je mets plusieurs fois pied à terre pour remplir mon sac d'échantillons qui donneront à ma famille quelque idée de ces lieux enchanteurs. Puis je dis un dernier adieu à l'antique cours d'eau qui vit tant de merveilles, à mes tourterelles, à mes rossignols, à la verdure qui m'entoure et je rejoins la caravane au galop. (A suivre).

## NÉCROLOGIE

Mgr CHARBONNIER

Vicaire apostolique du Tanganika.

Le T. R. P. Deguerry, supérieur des Missionnaires d'Alger, nous écrit de Maison-Carrée, le 9 juin :

« Nous venons de recevoir, par un télégramme de Zanzibar, une bien douloureuse nouvelle. Mgr Charbonnier, évêque d'Utique, vicaire apostolique du Tanganika, a succombé, le 16 mars dernier, à une crise d'hépatite. C'est à Karema, sur le Tanganika, à peine de retour de son sacre, qui avait eu lieu, comme vous le savez, à Saint-Joseph-de-Kipalapala, dans l'Ounianiembé, que notre vénéré confrère a rendu sa belle âme à Dieu.

« Nous ne recevrons que vers la fin de juillet les détails de ce douloureux événement qui prive la jeune Église du Tanganika d'un chef éprouvé et expérimenté et notre petite Société d'un ouvrier de la première heure qui a toujours donné à nos missionnaires l'exemple d'un zèle infatigable. »

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme du diocèse de Rodez, avec demande de prières spéciales . . . . .	600.
Au nom de M. J. Martin, zélateur de l'Œuvre, avec demande de prières pour le repos de son âme. . . . .	4000
Pour les missions les plus éprouvées (Mgr Grandin). . . . .	
Anonyme du diocèse de Marseille. . . . .	500
Pour Mgr Puginier. . . . .	
P. P., du diocèse de Lyon . . . . .	100.
A Mgr Fallize pour un sanctuaire de N.-D. de Lourdes en Norvège. . . . .	3
Anonyme d'Orléans. . . . .	
A S. E. le cardinal Lavignerie pour rachat d'esclaves. . . . .	
Anonyme de Lyon, <i>A servitute peccati libera me, Domine Jesu</i> . . . . .	10.
Anonyme de Millery, diocèse de Lyon . . . . .	45.
Au même, pour faire du bien en Algérie. . . . .	
M. de M., diocèse de Grenoble. . . . .	200
Pour le baptême d'un petit nègre sous le nom de Henri (R. P. Planque). . . . .	
Une petite fille de Paris, pour obtenir la grâce de bien renouveler sa première communion . . . . .	10.
Pour l'orphelinat d'Abéokouta, pour le baptême d'une enfant sous le nom d'Elisabeth. . . . .	
Anonyme du diocèse de Sens . . . . .	10
Pour les pauvres lépreux de Madagascar. . . . .	
Une petite fille de Paris, pour obtenir la grâce de bien renouveler sa première communion . . . . .	3

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.





BIRMANIE MÉRIDIONALE. — TYPES CARIANS; d'après une photographie envoyée par Mgr Bigandet, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique (voir page 296).

## CORRESPONDANCE

### ARMÉNIE

#### *Tentative d'assassinat sur Mgr Ohannessian, évêque de Mouche.*

On nous écrit de Constantinople, le 2 juin 1888.

Dans ma dernière correspondance je vous avais donné la nouvelle de l'horrible attentat commis contre la personne de Mgr Ohannessian, évêque de Mouche (voir le portrait du prélat, page 295). Je voudrais vous fournir aujourd'hui quelques détails sur ce triste événement qui a plongé dans le deuil toute la communauté arménienne catholique.

Voici, d'après les dernières lettres et d'après le récit des voyageurs récemment arrivés de Mouche, les circonstances dans lesquelles a été accompli ce crime.

C'était la nuit du 8 mai dernier vers les onze heures et demie. Trois ou quatre Arméniens grégoriens, conduits par le nommé Kéwork Ekmekdjian, un des professeurs de l'école grégorienne de Mouche, appartenant aux *Sociétés Unies* (Sociétés arméniennes grégoriennes ayant pour but la création et l'entretien des écoles en Arménie), après avoir arrêté ensemble le plan d'attaque, se dirigent vers la demeure de Mgr Ohannessian pendant que celui-ci dormait tranquillement. Ils appliquent une longue échelle contre la fenêtre de la chambre à coucher de l'évêque. Le professeur Kéwork, qui, pour mieux s'informer de l'état des lieux, avait poussé l'audace jusqu'à faire visite à Mgr Ohannessian dans l'après-midi du même jour, se met à monter avec précaution. Mais, au moment où il pénètre par la fenêtre, il fait un faux pas et tombe dans la chambre. Réveillé en sursaut par le bruit, Mgr Ohannessian voit au chevet de son lit un homme armé d'un poignard et prêt à frapper.

Saisi d'effroi :

« — Qui êtes-vous ? », lui demande-t-il, que voulez-vous ? Si vous désirez de l'argent, je vous en donnerai. »

Le lâche agresseur ne répond que par ces mots barbares.



« — C'est pour t'assassiner, c'est pour boire ton sang que je suis venu, » et aussitôt il enfonce le couteau dans la poitrine de l'évêque. Sans autres armes que ses bras, Mgr Ohannessian essaie de se défendre et de parer les coups de poignard. Cependant, il avait déjà reçu huit ou dix blessures à la poitrine, à la main et aux lèvres. Le prélat appelle à son secours son domestique qui dormait au rez-de-chaussée. L'assassin s'apprête à prendre la fuite; puis, se ravisant, il revient pour achever sa victime. L'évêque recule, en s'écriant :

« — Seigneur, sauvez-moi, » et l'assassin qui frappait dans l'obscurité se blesse lui-même à la main assez grièvement. La douleur lui fait même pousser instinctivement un cri. Alors, de peur d'être arrêté par le domestique, il redescend par l'échelle et gagne à la hâte son domicile.

Mgr Ohannessian, ayant perdu une grande quantité de sang, était évanoui lorsque le domestique entra. Celui-ci se met immédiatement à panser ses blessures. Les voisins se réveillent. En moins d'une demi-heure, les salles de l'évêché se remplissent de monde; on court prévenir le Moutassaref-Pacha (sous-gouverneur) qui se rend sur le champ au *Mourak kaskhané* (évêché). Il donne au commissaire de police les ordres nécessaires. Les recherches exécutées dès l'aube du lendemain ne furent pas difficiles, car, par un effet de la divine Providence, l'agresseur s'était trahi en se blessant involontairement. Le commissaire de police n'eut qu'à suivre les traces de sang; elles commençaient à l'évêché arménien catholique pour aboutir à l'école grégorienne. Il y entre et y voit encore du sang, mais le criminel avait quitté sa demeure. Les gendarmes qui parcouraient les rues aperçurent un homme qui tenait sa main soigneusement cachée dans sa poche; le commissaire s'approche de lui :

« — C'est vous, dit-il, qui avez commis le crime de cette nuit ?

« — Oui, c'est moi, répond le coupable. J'ai voulu assassiner l'évêque des arméniens catholiques; est-il bien mort ? »

Sur la réponse négative du commissaire.

« — C'est dommage, s'écrie-t-il, c'est bien dommage que je n'aie pas réussi à l'achever. »

Pendant qu'il proférait ces paroles, il était déjà garrotté par les aides du commissaire et conduit au dépôt. Quelques-uns de ses complices ne tardèrent pas à l'y suivre.

\* \*

D'après le récit des voyageurs de Mouche, une femme arménienne grégorienne demeurant près de l'évêché arménien-catholique avait entendu, la nuit du crime, le maître d'école dire à ses compagnons :

« — Pourquoi donc avez-vous peur? Si vous n'osez pas entrer, je le ferai moi-même, et si par hasard nous étions dévoilés et arrêtés, nos protecteurs nous sauveront. »

Le lendemain, cette dame a été sommée de déposer sur ce fait par devant le tribunal, au moment même où l'assassin niait avoir des complices.

Les investigations de la police se poursuivent très activement. Les ordres les plus sévères ont été envoyés de Constantinople à l'effet de chercher les vrais instigateurs du crime. Le Procureur impérial de Bitlis a été mandé à Mouche, par dépêche du Ministre de la Justice, pour ouvrir l'enquête et dresser le procès-verbal destiné à la Sublime Porte et au Palais impérial. En un mot, rien n'a été négligé dans cette triste circonstance par le Gouvernement.

Quant à Mgr Ohannessian, il garde encore le lit. Les chirurgiens militaires de Mouche continuent à lui prodiguer les soins de l'art, et les dernières dépêches ne laissent plus aucune inquiétude pour sa vie.

Voilà l'histoire abrégée d'un événement qui a fait du bruit dans toute l'étendue de l'Empire. L'*Arevêlk*, organe du Patriarcat grégorien de Koum-Kapou, fait des efforts désespérés pour dénaturer les faits et fausser l'opinion publique. Cette même feuille publiait, il y a quelques mois, des articles envenimés contre les conversions qui ont lieu en Arménie, et s'était permis de s'élever avec véhémence contre Mgr Ohannessian dont les talents et le zèle apostolique n'étaient pas précisément favorables aux intérêts du schisme.

\* \*

Il y avait à peine cinq ou six mois que Mgr Ohannessian avait pris possession de son siège, que déjà on prévoyait un brillant avenir pour le catholicisme dans ces provinces qui constituent le centre même de l'Arménie. Encouragé par la charité française, l'évêque missionnaire se préparait à construire dans la ville de Mouche une église dont il avait déjà jeté les fondements, il avait inauguré l'école de garçons, et il avait préparé le local destiné aux religieuses arméniennes de l'Immaculée Conception, auxquelles il voulait confier le soin de l'éducation des filles.

Toutes ces œuvres et tant d'autres encore que je ne veux pas énumérer aigrissaient de jour en jour le groupe fanatique et exalté des arméniens grégoriens, et créaient des jalousies.

\* \*

Il ne nous appartient pas d'entrer ici dans l'étude détaillée des véritables causes du crime de Mouche. Ce qu'il y a pourtant de certain, c'est que, d'une part, on constate une grande agitation d'esprit dans le personnel de la direction du journal *Arevêlk* et que, d'autre part, l'affaire semble avoir pris une portée grave et compliquée aux yeux du gouvernement impérial. D'ailleurs, le journal officiel de Bitlis (chef-lieu du Vilayet de ce nom), après avoir relaté tous ces détails du crime, termine son récit par quelques réflexions significatives [et qui ten-



draient à compromettre ledit groupe des grégoriens. Ce journal ne craint pas d'attribuer ce crime à certaines tendances suspectes, au développement desquelles l'évêque arménien catholique aurait pu être un obstacle ! Au dire de cette feuille officielle, l'horrible attentat ne serait donc que le résultat d'un fanatisme religieux et national, d'autant plus que ni l'assassin, ni ses complices ne sont originaires de Mouche. Le journal de Bitlis ajoutait que les arméniens grégoriens sensés n'approuveraient certainement pas de pareils méfaits !

Nous souhaitons vivement que ces appréhensions du journal officiel de Bitlis ne soient pas fondées !

\*  
\* \*

Dès le premier jour de son élection au siège de Mouche, Mgr Ohannesian avait accepté d'avance toutes les croix que le Seigneur lui réservait. Ces croix, il les endure avec une résignation profondément chrétienne. Ce qui l'attriste, c'est de voir que les soins nécessités pour sa guérison absorbent en grande partie les maigres ressources destinées à ses missions. Mais les catholiques français, qui se sont déjà tant intéressés aux œuvres de Mgr l'évêque de Mouche, s'empresseront de profiter de cette triste occasion pour consoler le cœur de ce digne prélat ; ils attireront par là sur eux et sur leurs familles les prières de ce vaillant apôtre qui, étant encore dans toute la force de l'âge (il a à peine trente-six ans), est appelé à rendre de grands services à l'Eglise, et particulièrement à l'Eglise d'Arménie.

### NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père vient de donner un successeur au regretté Mgr Charbonnier, mort à Karéma, le 16 mars. Sa Sainteté a nommé vicaire apostolique du Tanganika et évêque titulaire d'Utique, le R. P. Léonce Bridoux, supérieur du grand séminaire de Carthage. Mgr Bridoux est né dans le diocèse d'Arras et il est membre depuis dix-huit ans de la Société des Missionnaires d'Alger.

— Mgr Fulgence Czarew, archevêque de Scopia, ayant été transféré au siège de Lésina (Dalmatie), le Saint Père a nommé archevêque de Scopia Mgr André Logoreszi, précédemment évêque titulaire de Juliopolis et auxiliaire de Scutari.

— La Sacrée Congrégation de la Propagande a nommé préfet apostolique du Honduras le R. P. di Pietro, de la Compagnie de Jésus. En même temps, elle a nommé supérieur intérimaire du vicariat apostolique du Congo indépendant ou belge, M. Albert Gueluy, de la Congrégation du Cœur-Immaculée de Marie de Scheut-lez-Bruxelles.

— S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, est arrivé à Rome.



Nous recommandons aux prières des missionnaires et de nos lecteurs l'âme de M. Adolphe Baudon de Mauny, ancien membre du Conseil central de Paris, décédé le 9 juin au château de Ris, diocèse de Limoges.

Personne n'ignore la très grande place que ce chrétien éminent a occupée dans toutes les œuvres catholiques. La meilleure part de son temps appartenait sans doute à l'œuvre des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, dont il fut le président général durant quarante ans ; mais il s'intéressait vivement à la prospérité de notre Œuvre et avait pendant de longues années pris part aux travaux du Conseil central de Paris.

### INFORMATIONS DIVERSES

**Arménie.** — Un sanctuaire en l'honneur de saint Paul va être érigé à Tarse, sa ville natale, dans l'Asie-Mineure. Nous lisons en effet dans une lettre de Mgr Garabed Aslanian, évêque d'Adana et de Tarse (Cilicie) :

« La ville où est né saint Paul, où il a vécu, ne peut rester éternellement privée d'une église, rappelant à tous les habitants de sa patrie le souvenir du grand apôtre. C'est lui qui a converti des multitudes de païens dans toutes les contrées qu'il a évangélisées ; c'est par son intercession que nous pouvons convertir les habitants de la Cilicie. Une église élevée sous le vocable de Saint-Paul sera la plus éloquente des prédications. A ce sanctuaire, nous avons l'intention d'attacher une ou plusieurs écoles, dans le but de travailler efficacement à la conversion des chrétiens dissidents de notre diocèse. »

**Indes orientales.** — Nous extrayons les réflexions suivantes du compte rendu de la troisième conférence de la Société des missions protestantes à Batavia :

« ... On ne peut nier que Rome ne fasse aux Indes des progrès inquiétants. Unis comme la phalange macédonienne, les catholiques marchent en avant et remportent victoire sur victoire. Comme Eglise, l'Eglise romaine fait sur l'esprit des indigènes une impression plus favorable que l'établissement connu sous le nom d'église protestante. En dépit des circonstances difficiles, l'Eglise romaine nous offre au moins l'image d'une Eglise véritablement une. Elle n'a qu'une confession, ses prêtres et ses ministres ne se contredisent pas en public. Ce que l'un tient pour article de foi, l'autre ne vient pas le combattre.

« Quant à son organisation, elle est bien supérieure à la nôtre. Le président de notre collège supérieur ecclésiastique nous est assigné par le gouvernement, c'est d'ordinaire un conseiller d'Etat ; à la tête des missions de Rome se trouve un évêque nommé par le Saint-Siège et reconnu par le gouvernement. Cet évêque, qui a pour l'ordinaire vécu dans ces contrées, possède une autorité sérieuse et gouverne d'une main ferme et respectée. Le désintéressement des prêtres de Rome est vraiment admirable. On les voit partager en frères les honoraires que le gouvernement assigne à quelques-uns.

« Ces missionnaires ont des écoles dans toutes les villes. Ces écoles, sous plus d'un rapport, sont excellentes, tout le monde les estime et plus d'un protestant ne redoute pas pour ses enfants l'éducation du cloître. Les religieuses dirigent les jeunes filles confiées à leurs soins avec un tact vraiment admirable, et il est bien rare de trouver une de leurs élèves qui ne parle de ces Sœurs avec la plus grande sympathie. Le zèle des prêtres



romains à visiter les hôpitaux et les prisons est digne de tout éloge. L'armée n'a qu'une voix pour louer leur cordialité et leur esprit de sacrifice. De là vient la bienveillance que le public et le gouvernement leur témoignent de temps à autre. Ces prêtres, pleins de courage et de conviction, se présentent partout, partout ils voient s'accroître le nombre de leurs adeptes. Ils savent même profiter du matérialisme et de l'indifférentisme qui règnent dans ces contrées. C'est ce qui arrive dans les mariages mixtes. Combien de protestants, indifférents pour le protestantisme, se conforment aux exigences des parents catholiques sous l'influence des prêtres de Rome et font élever leurs enfants dans la religion romaine!... »

**Saint-Boniface (Canada).**— Le R. P. Hugonnard, Oblat de Marie, missionnaire au Canada depuis quinze ans, écrit le 25 janvier 1888 :

« Je croyais devoir toujours être au milieu des sauvages, et voilà que le nouveau chemin de fer du Pacifique nous apporte chaque jour des milliers de colons européens. C'est à vingt kilomètres au sud de notre mission que passe le Transcontinental Canadien, le *Pacific-Canadian-Railway*, en sorte qu'il ne faut plus guère que trois semaines pour faire le trajet d'Europe ici. Cette ligne gigantesque forme une voie de communication ininterrompue d'un Océan à l'autre, depuis Québec et Montréal jusqu'aux côtes de la Colombie britannique sur l'Océan Pacifique, parallèlement au Transcontinental de New-York à San Francisco. Les Anglais font grand cas du Pacifique Canadien ; ils lui attribuent une grande importance commerciale et stratégique. Et de fait, il leur permet des communications faciles avec les plus intéressantes parties du Dominion. De plus, il abrège de beaucoup le trajet d'Angleterre au Japon, en Chine et même aux Indes, qui se faisait jusqu'ici par Gibraltar et Suez. Surtout, et c'est ce qui nous intéresse le plus, nous missionnaires, ce chemin de fer nous offre un moyen commode et rapide pour l'extension du règne de l'Evangile.

« Ce n'est pas en effet le travail qui nous manque ici. J'ai eu pendant huit ans une paroisse plus grande que toute la France. J'ai été appelé pour des malades à trois ou quatre cents kilomètres de ma résidence. Maintenant, je ne suis chargé que d'une centaine d'enfants. Le gouvernement a établi au Canada un certain nombre d'écoles industrielles, où les petits sauvages sont élevés et apprennent à cultiver la terre ou à exercer quelque métier. Voilà trois ans que mon école est ouverte. Six de nos enfants sont déjà au ciel : quelques-uns sont morts quelques jours après le baptême. Les autres continuent à être dociles. Vingt-cinq ont fait leur première communion le printemps dernier ; une douzaine d'autres vont la faire à Pâques. Plusieurs de nos élèves ont amené la conversion de leurs parents, entre autres une petite fille païenne venue ici il y a deux ans. Dernièrement, elle apprit que son père était malade à cent quatre-vingts kilomètres d'ici. Je l'envoyai le voir. Le deuxième soir qu'elle passa chez lui, elle se mit à genoux auprès du lit en pleurant et ne se releva que quand son père eut promis de se convertir.

« De tous les colons européens qui nous arrivent, la plupart pour se refaire une fortune perdue dans la banqueroute, le jeu ou les excès de tout genre, très peu sont catholiques. Les uns font le commerce des fourrures, les autres, et c'est le plus grand nombre, se livrent à l'agriculture. Ils achètent d'immenses propriétés que le gouvernement leur livre à 50 francs les cent soixante arpents carrés. La terre est riche, et le blé y vient très bien. On ne trouve pas une seule pierre dans les champs, excepté sur les bords du grand lac Qu'Appelle. Le climat est froid, mais sec et salubre.

« La mission possède une vingtaine de têtes de bétail dont neuf vaches à lait, onze moutons, soixante poules, etc. Nous avons récolté, l'automne dernier, de grandes quantités de pommes de terre et de navets jaunes. Beaucoup de nos choux pesaient plus de trente livres sans compter les grosses feuilles et la racine...

« L'anglais et le français sont les deux langues officielles au Canada. Le français est presque autant parlé que l'anglais. Un bon tiers du pays est français par le langage et par le cœur. »

## PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DES CAPUCINS

### EN MÉSOPOTAMIE ET DANS L'ARMÉNIE SECONDE

Nous devons la notice suivante et la carte qui l'accompagne à une obligeante communication du R. P. Moyse d'Orléans, vice-procureur général des RR. PP. Capucins. La valeur des détails géographiques et statistiques que contient cette étude sera vivement appréciée de nos lecteurs, car nous n'avions jamais donné encore de vue d'ensemble sur cette partie si intéressante de la Turquie d'Asie.

La Préfecture apostolique des Capucins en Mésopotamie et dans l'Arménie seconde est située entre les degrés 37 et 50 et 39 et 43 de latitude nord, et les 36 et 45 et les 39 et 45 de longitude est. Elle comprend les deux vilayets du Kurdistan et de Maamaret-el-Aziz, la province d'Orfa et le district de Ras-el-Aïn. Elle confine au sud-est avec la mission des Dominicains de Mossoul, au nord avec celle des Capucins de Trébizonde, au nord-ouest avec celle des Jésuites de la petite Arménie, à l'ouest avec celle des Franciscains de Terre-Sainte en Anatolie. Population (1) : 792,000 musulmans, 212,818 chrétiens, 1,050 juifs, 2,800 yazidis, espèce de Manichéens qui personnifient le principe du mal *Chéïtan*, qui est Satan, auquel ils rendent un culte de terreur.

#### KURDISTAN.

Le Kurdistan est divisé en trois sandgiakati (provinces) :

1<sup>o</sup> *Diarbékir*, Karcathiocerta, l'Amide des Romains, résidence du Vali (gouverneur général), d'un vice-consul de France, d'un agent anglais, d'un archevêque chaldéen, d'un évêque arménien catholique, d'un grégorien, d'un jacobite, et d'un photien. Population : musulmans 6,000, grégoriens 8,700, arméniens catholiques 4,200, chaldéens 1,600, jacobites 2,000, syriens catholiques 460, photiens 300, grecs catholiques 120, latins européens 24, juifs 150, protestants 1,000.

Districts dépendants : Suerek, Derek, Mafarkin, Lidgé. Population : musulmans 160,000, grégoriens 30,000, jacobites 6,000, arméniens catholiques 1,000, chaldéens 300, photiens 500, protestants 2,000.

2<sup>o</sup> *Mardin*, l'antique Marde, résidence d'un Moutésarif, du patriarche jacobite et de trois archevêques catholiques, arménien, syrien, chaldéen. Population : musulmans 10,000, arméniens catholiques 4,200, syriens catholiques 1,200, jacobites 1,500, chaldéens 600, latins 34, protestants 600.

Districts dépendants : Médiat, Nisibine, Avina, Djéziré. Population : musulmans 120,000, jacobites 50,000, syriens catholiques 1,500, arméniens catholiques 800, protestants 2,000, juifs 300, yazidis 800.

3<sup>o</sup> *Baker-Maden*, résidence d'un Moutésarif, prison de travaux forcés dans les mines de cuivre. Population : musulmans 6,000, grégoriens 1,000, photiens, 1000.

Districts dépendants : Argana, Palou, Tcherrouk. Population : musulmans 80,000, grégoriens 2,000, photiens 500, arméniens catholiques 500, protestants 800.

(1) Le calcul de la population est approximatif, car en Turquie il ne peut y avoir un recensement exact.



## MAAMARET-EL-AZIZ.

Le Mahamaret est divisé en deux provinces :

1° *Mezeré*, nouvelle cité dans la vallée de l'antique Khar-pout, à quatre kilomètres de distance de cette ville, résidence d'un vali, d'un mouchir militaire, d'un évêque arménien catholique et d'un grégorien. Population : musulmans 3,000, grégoriens 1,500, arméniens catholiques 150, arméniens latins 905, protestants 200, photiens 20.

Districts dépendants : Arabikir, Eghein, Kaban. Population : musulmans 147,000, grégoriens 60,470, arméniens catholiques 1,430, jacobites 400, photiens 980, protestants 3,400.

2° *Malatia*, à dix kilomètres de l'antique Mélytène, capitale de l'Arménie seconde des Romains, résidence d'un Moutésarif, d'un évêque arménien catholique et d'un grégorien. Population : musulmans 27,000, grégoriens 7,000, arméniens catholiques 550, arméniens latins 185, protestants 250.

Districts dépendants : Ghergher, Hassen-Manzur (Adiaman, résidence d'un évêque syrien catholique); Kiakta, Behesni. Population : musulmans 93,000, grégoriens 6,000, arméniens catholiques 1090, syriens catholiques 100, protestants 150.

3° *Orfa*. C'est l'Edesse des Romains, province dépendant d'Alep, résidence d'un Moutésarif et d'un évêque grégorien. Population : musulmans, 30,000, grégoriens 10,000, jacobites 2,000, Catholiques arméniens, Syriens, Chaldéens, Grecs, Latins, 1,000, protestants 1,500, juifs, 600. Districts dépendants : Bérédjik, Suridji, Roumkala. Population : musulmans, 80,000, grégoriens 5,000, jacobites 2,000, arméniens-catholiques 800, protestants 1,000.

2° *Ras-el-Aïn*. C'est l'antique Résenc, district dépendant de Deir-Zur, nouvellement reconstruite par une colonie de Circassiens. Là est la source du Kobar grossi par le Nisibine et le Kafartut. Dans ce district sont les ruines de Léontopolis, aujourd'hui Warandgiar, petit village habité par des kurdes et des yazidis et quelques chrétiens.

## RÉSIDENCES DES MISSIONNAIRES.

1. Mardin fondé en 1841, résidence du Préfet apostolique, trois missionnaires, cinq religieuses franciscaines de Lons-le-Saunier. 2. Diarbékir, fondé en 1667, deux missionnaires, quatre religieuses franciscaines. 3. Orfa fondé en 1841. Deux missionnaires, un tertiaire, trois religieuses franciscaines. 4. Mezeré fondé en 1867. Quatre missionnaires avec cinq hospices succursales et chapelles : Khar-pout, Koilu, Bisbichian, Sursuri, Hussenik. 5. Malatia fondé en 1867. Deux missionnaires, un tertiaire et un hospice succursale à Anzur.

## ÉCOLES DE LA MISSION.

Quatorze écoles de garçons, élèves six cent trente; quatorze professeurs indigènes. Dix écoles de filles dirigées par les religieuses franciscaines, élèves six cent soixante, huit maîtresses indigènes. Instruction : Catéchisme, arithmétique, géographie, histoire ecclésiastique et profane. Langues arabe, turque, arménienne, française, italienne, latine.

## ORIGINE.

Les premiers habitants de la Mésopotamie furent les descendants de Hul et Mes (1) (duquel le Masius) fils de Aram, cinquième fils de Sem. Là sont nés Abraham, Sara, Rébecca, Lia, Rachel et les fils de Jacob. La rive du fleuve Kobar fut la terre d'exil des Hébreux sous Sargon, où Ezéchiel eut ses visions (2). La Mésopotamie fut sujette aux Chaldéens, aux Perses, aux Grecs, aux Romains, aux Tartares, aux Califes de Bagdad, et enfin aux Ottomans. Les rois Abgar d'Edesse la gouvernèrent pendant trois siècles, tributaire tantôt des Perses et tantôt des Romains. Les croisés sous Baudouin en firent une principauté qui dura environ cinquante ans.

## RELIGION.

Ses habitants furent idolâtres, mais les Hébreux captifs laissèrent la croyance en l'unité de Dieu et au futur Messie. Pendant qu'il évangélisait et opérait des miracles en Judée, Jésus-Christ reçut une ambassade de la part du roi Abgar d'Edesse, qui fut guéri de la lèpre à la vue d'un portrait miraculeux envoyé par l'Homme Dieu (3). Il fut ensuite baptisé par le disciple Addéc avec sa famille et les Edessiens. Thomas, Jude-Thaddée et Barthélemy en furent les apôtres. Au premier Concile de Nicée prirent part les évêques d'Amide, de Résène, d'Edesse, de Circesse, de Mayfarcate et saint Jacques de Nisibine avec son diacre, saint Ephrem le Syrien. L'état monastique y fleurit jusqu'au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, sous la direction de saint Eugène (Eone), disciple de saint Antoine, abbé (4). Les Acémites de saint Alexandre eurent leur origine en Mésopotamie (5).

Les sciences positives étaient étudiées dans les célèbres écoles d'Edesse et de Nisibine (6) où accouraient les fils des princes et des souverains; mais par malheur l'hérésie eut des sectateurs, et, du vivant même de saint Ephrem, Edesse en était infesté (7). Manès, persécuté par Sapor, se réfugia en Mésopotamie pour y répandre ses impostures; quoique confondu par Archélaüs de Caskara et Diodore, et condamné par les évêques de Mésopotamie dans un concile tenu l'an 277, il laissa néanmoins dans le Masius et dans Singare des sectateurs dits Yazidis du nom de leur chef Yazid (8). Ibe d'Edesse et Barsume de Nisibine furent les chefs du nestorianisme. Eutychès eut des sectateurs parmi les évêques et les moines adversaires de Nestorius. Jacques Baradeos d'Edesse, sophiste et astucieux monophysite, sépara vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle les syriens des arméniens et fonda la secte des Jacobites, dont le siège patriarcal, d'abord à Mélytène, fut ensuite transféré au monastère de Saint-Ananie

(1) *Genèse*, chap. xxiii. Note de Marlini.

(2) *Civiltà Cattolica*. Décembre 1880.

(3) Hasseman, tome II, pag. 393. *Del volto santo*, chap. II. L. Philippe de Tuscio, capucin.

(4) Hass. Tome III, partie 2, pag. 55.

(5) Henrion, livre XIV.

(6) Hass. *Id.* pag. 47-64.

(7) *Id.* Tome I, page 47.

(8) *Id.* Tome III, partie 2, pag. 46. Henrion, livre V.







dit Zafarana près Mardin (1). Photius trouva encore des sectateurs, qui, aujourd'hui réduits à un très petit nombre, sont dispersés dans les deux provinces de Diarbékirk et de Maamaret-el-Aziz. Les noms de ses confesseurs et de ses docteurs ainsi que de ses martyrs illustres, pendant la persécution de Sapor et des Romains, remplissent le martyrologe oriental; mais depuis les dévastations de l'hérésie et de l'islamisme, l'Eglise romaine ne trouva plus un seul héros de la foi à inscrire au catalogue des Saints (2).

## CATHOLICISME.

La Mésopotamie occupée par les fanatiques sectateurs de Mahomet, l'union avec Rome fut rendue plus difficile, et l'idée du catholicisme y fut gardée seulement par quelques Européens, les *Frangi*, mot qui veut dire catholiques romains. Les premiers à rapporter la foi en Mésopotamie furent les fils de saint François envoyés par Nicolas IV à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (3), après vinrent les fils de saint Dominique envoyés par Benoît XII (4), mais les travaux tant des premiers que des seconds furent détruits par Tamerlan. Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, Ignace, patriarche des Jacobites, s'unit à l'Eglise romaine (5) et cinquante ans après fut renouvelée l'union par les soins du Franciscain Ludovic de Bologne (6). En 1552 Jules III reçut dans la communion de l'Eglise Sulaka, patriarche nestorien, suivi de plusieurs de ses évêques. Ce prélat s'étant rendu à Rome, en ramena avec lui les missionnaires dominicains (7) et Ahatalla Simon se soumit à Grégoire XIII. Sous Elie, patriarche nestorien, se tint, en 1616 un concile national à Amide et fut souscrite la profession de foi catholique transmise à Paul V par l'entremise du P. Thomas de Novare, mineur observant. Un autre Elie, dit Simon, abjura encore l'hérésie en 1637 par les soins des Pères mission-

naires Capucins (1). Mais ces conversions temporaires finirent à la mort du patriarche converti. Il était réservé au P. Jean-Baptiste de Saint-Anien, capucin, d'unir pour toujours à l'Eglise catholique les schismatiques de la Mésopotamie. Il convertit l'évêque nestorien Joseph, de Diarbékirk, qui fut décoré en 1681 du Pallium par Innocent XI, et créé patriarche des Chaldéens. Il fut le premier de la série non interrompue de la hiérarchie des Chaldéens catholiques. Par les soins du même Père et de ses compagnons se convertirent les Nestoriens de Mardine et les Jacobites, et le jeune Tesbas qui fut ensuite le premier évêque arménien catholique, fut envoyé au collège de la Propagande.

INDUSTRIE, PRODUCTIONS  
ET CLIMAT.

Le pays est très arriéré en fait d'industrie. Cependant on tanne les peaux, on tisse la soie, la laine, le coton et des tapis même de grande valeur, mais avec des méthodes antiques et presque primitives. Les tissus à bon marché provenant d'Europe font de plus en plus dépérir l'industrie indigène. Il y a de riches mines d'argent, de cuivre, de plomb, de charbon, de marbre, mais ce sont des trésors inexplorés ou pauvrement exploités. La terre est fertile, mais en grande partie inculte, sauf dans la petite Arménie où l'on connaît mieux les avantages de l'agriculture. Le froment, l'orge, la vigne, le coton, l'olive, le sésame, l'opium, le miel, la noix de galle dite d'Alep, sont les produits principaux auxquels il faut ajouter la manne. L'abricot de Mélytène est très renommé, on le croit originaire de ce pays. De même le melon



Mgr Jean OHANNESSIAN, nommé, au mois d'avril 1887, évêque arménien de Mouche; d'après une photographie (voir page 289).

et la pastèque, qui mûrissent sur les bords sablonneux du Tigre à Diarbékirk, ont un arôme exquis et atteignent des proportions énormes. Les fleuves du Tigre, de l'Euphrate, du Kobar, du Tokmassu abondent en poissons. Le mouton à grosse queue et la chèvre maraise forment la première richesse des Kurdes et des Arabes, qui nourrissent la meilleure race de chevaux et de chameaux. Les gazelles courent librement dans le désert; les sangliers et les chèvres sauvages dans le Masius; dans les montagnes de Mélytène on trouve aussi l'ours gris.

(1) *Ibique opera Franciscanorum quos Capuccinos vocant. Id. Page 169*  
P. Nicola da Barcellona. *Annali della Missione dei Cappuccini in Mésopotamia.*

(1) Hass. Tome II, pag. 327-383.

(2) *Id.* Tome I, pag. 181-91 Tome III, partie 1, pag. 73, 369, partie 2, pag. 43, 58.

(3) *Itaque Catholica fides... sudoribus Fratrum Minorum cura que Nicolai IV Summi Pontificis per Orientem disseminata fuit.* Hass. Tome III, partie 1, pag. 117.

(4) *Id.* Pag. 129.

(5) *Id.* Pag. 141.

(6) *Id.* Pag. 159.

(7) *Id.* Pag. 164.



Le climat est salubre, à l'exception des villes où l'ignorance des principes d'hygiène fait respirer un air rempli de miasmes. La situation accidentée des lieux compris dans la circonscription de la Préfecture rend le climat variable ; dans la saison d'hiver, le froid descend à un degré considérable, et dans l'été, la chaleur dépasse 40 degrés centigrades à Orfa ; à Diarbékir, de juillet à janvier, il y a une différence de 50 degrés. Les pluies sont périodiques de novembre à juin ; pendant ces huit mois le Taurus et le Masius se couvrent de neiges.

La Mésopotamie supérieure et l'Arménie seconde, autrefois si florissantes, si riches en villes populeuses, et si fécondes en hommes illustres, sont désolées depuis que l'Empire musulman a réduit presque à l'état de désert les meilleures contrées et condamné à l'ignorance les habitants échappés au cimetière. Une partie d'entre eux se soumit par crainte, l'autre, ne voulant pas renier le christianisme, fut réduite à la condition d'esclave : leur sort s'améliora peu à peu jusqu'à la guerre de Crimée qui redonna aux chrétiens la liberté perdue. Les missionnaires apostoliques, protégés et secourus par la France, purent dès lors ouvrir des écoles, construire des églises et entreprendre des œuvres de bienfaisance. Il s'est fait beaucoup, mais il reste encore plus à faire. Pour favoriser efficacement le mouvement vers l'Eglise parmi les populations schismatiques, un plus grand nombre de missionnaires est nécessaire.

## LES KARINS DE LA BIRMANIE

### ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

Par M. BRINGAUD, de la Société des Missions Étrangères,  
Missionnaire dans la Birmanie méridionale.

(Suite 1)

Après avoir lu les traditions des Karins sur Dieu et ses attributs, la création et la chute de l'homme, vous aurez sans doute conclu que ce peuple sauvage a un culte et qu'il adore le souverain Être, dont il reconnaît l'existence, la puissance et la bonté ; il n'en est malheureusement rien, et il se trouve inexcusable, comme les philosophes dont parle saint Paul. S'il connaît son créateur, il ne l'adore pas, il ne se courbe jamais devant lui, ne lui offre aucun sacrifice, ne lui rend point d'hommage et ne lui demande rien. C'est que le Karin n'est sensible qu'à la peur, et, comme l'idée qu'il a de Dieu est celle d'un Dieu juste et bon, n'ayant rien à craindre de sa mansuétude paternelle, il le laisse de côté. Devenu chrétien, il comprendra facilement qu'il doit l'honorer et le glorifier, et si sa foi, trop faible encore, ne lui suggère pas des actes d'un amour parfait, le désir de vaincre les démons et les mauvais génies le maintiendra quand même dans le devoir, et l'aidera à se conduire selon les préceptes divins.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 15 juin.

Le Karin n'a pas de culte proprement dit, il ne possède point d'idole, de statue, ni d'image. Ses superstitions, ses sacrifices, ses offrandes aux esprits et aux démons ne sont considérés par lui que comme un genre de médecine.

Il admet l'existence d'êtres supérieurs à l'homme. Ce sont d'abord les anges ou esprits bienheureux, habitant les cieux et exécutant les ordres du Créateur, du grand maître de tout.

« Les Fils du ciel sont tout-puissants, dit la tradition, leur siège est proche du trône de Dieu. Les Fils du ciel sont bien vertueux, ils demeurent avec Dieu. Les Fils du ciel sont bons, ils s'appuient contre le trône de Dieu, tout d'argent. Les Êtres dont Dieu se sert pour l'exécution de ses ordres, ont jusqu'à ce jour habité le palais de l'Eternel. »

Dans leur langue, les anges sont appelés *Makas*.

Les Karins croient surtout aux démons ou mauvais anges (*Dras*) dont le chef est Conté qui garde les sept portes de l'autre monde. Il n'a pas été toujours méchant, et c'est par sa faute qu'il est tombé.

La légende dit de lui :

« Conté, dans l'ancien temps, était bon ; mais il transgressa les commandements de Dieu. Conté dans l'ancien temps était saint, mais il cessa d'aimer et d'honorer le bon Dieu, et Dieu le chassa. Il trompa la fille et le fils de Dieu et Dieu l'expulsa. Enfants, petits-enfants, si vous pouviez blesser Satan à mort, il ne périrait pas ; mais, lorsque le temps de la rédemption sera venu, Dieu lui-même le tuera. S'il existe encore, c'est que ce temps n'est pas arrivé. »

Le chef des esprits tentateurs s'appelle Mucoli. Ce sont ces esprits qui font tomber les hommes et auxquels tous les maux sont attribués. L'air, la terre, les gouffres, les montagnes, les plaines, les forêts, les ruisseaux, les rivières sont remplis de démons, de génies, de vampires, de monstres et de revenants. Tout, jusque dans les entrailles de la terre, a son esprit titulaire, rarement bon et indifférent, presque toujours mauvais et ennemi de l'homme il faut le calmer et l'apaiser, lorsqu'on croit se trouver sous son influence. Si la fièvre ou la maladie s'empare d'un membre de la famille, on cherche d'abord à l'éloigner par l'emploi des remèdes des médecins indigènes, qui sont presque toujours les sorciers de la région. Ces hommes ignorants possèdent des recettes transmises oralement de génération en génération, les unes naturelles qui enseignent à composer des remèdes avec des fruits, des plantes, des herbes et des racines ; les autres magiques qui consistent en formules superstitieuses. Ils ont bientôt épuisé toutes leurs connaissances, et lorsque la maladie leur résiste, ils ont recours aux grandes superstitions.

« La médecine est impuissante, disent-ils, un être invisible et supérieur en empêche l'effet ; il faut le calmer, et l'éloigner du malade dont il s'est emparé.

Alors on se consulte en famille, et on se résout presque toujours à obéir à l'empirique, c'est-à-dire à *faire le diable*.

La veille au soir on prend une poule ou un coq de n'importe quelle couleur, le blanc excepté ; on l'attache par la patte jusqu'au matin, où on le met sous un panier, si telle a été la coutume antérieure de la famille. Le matin, de bonne heure on le tue, on le fait cuire, et on le mange avec du riz préparé en même temps.



Le chef de la famille se sert le premier, puis la femme et les enfants, à tour de rôle, en commençant par l'aîné. Si cet ordre n'est pas observé, si un étranger se présente, si quelque chose tombe et se casse, il faut recommencer le lendemain. Presque toujours cette cérémonie a lieu sans paroles; le démon auquel on sacrifie est censé savoir que l'on agit ainsi afin de l'apaiser et de l'éloigner du malade qu'il possède. Sans que ce soit requis pour la validité, mais sans doute pour assurer un plus grand effet, quelques-uns interpellent le démon :

« Esprit gardien de ce lieu, disent-ils, si c'est toi qui, maltraitant le malade, es la cause de ses souffrances, nous t'en prions, laisse-le et retire-toi. Démons des montagnes, démons des forêts, esprits tutélaires des eaux et des rivières, nous vous en prions, si vous opprimez cette personne, si vous êtes la cause de ses peines, retirez-vous, délivrez-la. Ames de nos ancêtres, âmes de nos voisins et de nos proches, si vous êtes venues pour éprouver ce malade, retirez-vous, allez-vous-en. »

Lorsque les parents de la famille qui fait les superstitions sont morts, une seule poule suffit, mais s'ils vivent encore, il faut en sacrifier une autre le lendemain matin avec les mêmes rites et de la même manière.

Le jour suivant, on immole un cochon; il ne doit pas être blanc, le diable n'approuvant pas cette couleur. Il faut le tuer de bon matin, dans l'endroit le plus noble de la maison, là où le maître du logis repose la tête en dormant. C'est humiliant, il est vrai, mais il en faut passer par là, car le rituel du grand dragon l'exige. Il est mangé avec du riz préparé en même temps, comme la poule de la veille, avec le même ordre et les mêmes observances; seulement, lorsque les parents vivent encore, on le mange en deux fois : le premier jour, la partie inférieure, le second jour, la tête et les épaules, en mémoire des ancêtres.

Ce sont là les superstitions ordinaires des Birmans karins de mon district; ce sont les plus simples et les plus faciles. Celles des autres tribus sont plus compliquées, demandant plus de temps et de plus grandes dépenses. Les Bivès doivent employer des poules, des cochons, des buffles et des bœufs, des animaux sauvages, des chiens et des reptiles.

Si ce que m'a dit un catéchumène Shan, est vrai, les Lawas des frontières du Yunnan offrent aux génies de leurs montagnes les têtes de leurs ennemis tués à la guerre et les suspendent ensuite au faite de leurs maisons, en guise de trophée.

Les Talains karins du delta de l'Irrawaddy emploient pour leurs superstitions à *Komio*, le chef des démons, des formules et des rites longs et compliqués. S'il y a un malade dans la famille et si les premiers remèdes n'ont pas réussi, on fait venir l'augure que l'on interroge sur la cause et les suites du mal. Celui-ci prend un bâton, un charbon éteint, le mouille et crache dessus, fait des barres au hasard sur le morceau de bois, les compte et les efface, en fait d'autres de la même manière, les compte, calcule, réfléchit, et si son verdict est que *Komio* s'est emparé de la personne souffrante ou est la cause de sa peine, il faut commencer par distiller de l'alcool avec du riz fermenté et en prendre une bouteille pour la cérémonie.

La seconde chose à faire, c'est de cuire du riz de la ma-

nière ordinaire, puis, en troisième lieu, il faut tuer une poule et la préparer dans un pot de terre. On la sert dans un grand plat en bois, appelé *daounglan*; on y ajoute le riz cuit, une grappe de bananes, un fruit de coco et du bétel, et on va placer le tout au chevet du lit. On met à côté un vase rempli d'eau et la bouteille d'alcool. On verse de l'eau du vase : elle est censée tomber sur les mains de *Komio* que l'on prie d'approcher et de se laver les mains. Après cela, on verse un peu d'arrack dans une tasse que l'on met dans le grand plat avec le riz, la poule, le bétel et les fruits.

Le maître des cérémonies dit alors :

« — Viens, grand *Komio*, mange et bois, ne maltraite pas cette personne malade, ne lui fais pas de mal; si tu la possèdes, retire-toi. »

Il verse encore de l'arrack par trois fois, prend les pieds de la poule, du riz, des légumes et du bétel et en répand par terre en ajoutant :

« — Vencz, les compagnons du grand *Komio*, ses amis, ses serviteurs, ses intendants, mangez et buvez, ne causez aucun mal à ce malade, retirez-vous. »

Le contenu du grand plat et l'alcool de la bouteille sont alors consommés par les assistants et la superstition est finie. Tous les parents doivent y prendre part.

Si la santé ne revient pas, l'augure fait de nouveau des barres sur le bâton et annonce que, pour satisfaire *Komio*, il faut faire *le diable des quatre têtes*, qui consiste à sacrifier une poule, un porc, une taupe et une tortue que l'on fait cuire ensemble dans le même pot.

• •

Le Birman, le Khien et le Karin se croient en possession de deux âmes, dont l'une est appelée *Kala* par les Shans de mon district, et l'autre *Tha*. Le *Kala* est antérieur à la vie; il existait avant le *Tha*, auquel seul sont attribués les actes humains bons et mauvais. Le *Kala* semble être indépendant de l'homme et lui être ajouté comme un esprit gardien. Cependant sa coexistence avec le *Tha* est indispensable : s'il vient à s'en séparer, la mort s'ensuit. De là des craintes continuelles à son sujet; de là aussi les superstitions les plus fréquentes pour le fixer ou le rappeler, si l'on croit à son éloignement. Les rêves, les fantaisies, les cauchemars lui sont attribués; pendant le sommeil, il peut se séparer du corps. C'est, ce me semble, le *génie* des Latins, l'âme immortelle de ces philosophes qui donnaient à l'homme une âme animale mourant avec le corps.

Donc, lorsque on suppose ou lorsque quelqu'un a laissé entendre que le *Kala* veut quitter le corps, on cherche à le retenir et à le rappeler par la superstition suivante, à laquelle toute la famille doit prendre part, et qui est terminée en une seule fois. Il faut un coq et une poule que l'on prépare dans le même vase avec du sel, du safran, du poivre et du piment. On cuit en même temps une espèce particulière de riz, et lorsqu'il a été servi, on ajoute pour le dessert une grappe de bananes. Le chef de la famille, avec la palette qui sert à écumer le riz, frappe trois fois sur le haut de l'escalier en disant :

« *Prrrrrou!* reviens, *Kala*, ne reste pas dehors; s'il pleut, tu te mouilleras, s'il fait soleil, tu auras chaud, les moustiques te piqueront, les sangsues te mordront, le tigre te



dévorera, le tonnerre t'écrasera. Prrrrrou ! reviens, Kala : ici tu seras bien, rien ne te manquera ; viens et mange à l'abri du vent et des tempêtes. »

Après ce discours engageant, toute la famille mange le riz, la poule et les bananes, et pour conclure la cérémonie, tous se lient le poignet droit avec une ficelle charnée par un devin.

\* \*

Les revenants jouent aussi un grand rôle dans la médecine et les superstitions des Karins. Pour les apaiser et les éloigner, on met dans un petit panier de bambou du riz rouge, du riz jaune et du riz blanc, que l'on va déposer dans la forêt voisine en disant :

« Revenants morts tombés d'un arbre, revenants morts de faim ou de soif, revenants morts de la dent du tigre ou de la morsure des serpents, revenants morts assassinés, de la vérole ou du choléra, revenants morts de la lèpre, ne nous maltraitez pas, ne vous emparez pas de nos personnes, ne nous faites aucun mal, restez ici, dans ce bois, nous y aurons soin de vous, nous y apporterons du riz rouge, du riz jaune et du riz blanc pour votre subsistance. »

Ces pauvres gens ont une peur étrange des revenants. Pour rien au monde, on ne les ferait pas passer près des cimetières, ni dans les endroits où a eu lieu quelque accident de mort violente. Le diable fait de son côté tout ce qui lui est possible et permis pour les maintenir dans cet état. Souvent ils voient ou croient voir et entendre des choses extraordinaires. Il y a trois ans, ayant eu à visiter une petite chrétienté située à sept milles au nord-ouest de Mittagong, j'envoyai la veille, dans l'après-midi, trois enfants de l'école, âgés de douze à quinze ans, pour m'assister et emporter quelques objets nécessaires. Lorsque j'arrivai le lendemain matin chez les Shans chrétiens où ils m'attendaient, il n'était bruit que du revenant qu'ils avaient vu en chemin, en plein jour, vers quatre heures du soir près d'un cimetière birman. Ils en donnaient tous les trois la même description. Ce qui les avait frappés, c'étaient les grands yeux du spectre : il n'y avait de visible en lui que les yeux et la tête ; le corps était caché par les buissons et la fumée. Au retour je ne pus leur faire prendre les devants, je fus obligé de partir avec eux et, arrivés à l'endroit de l'apparition, ils me le montrèrent de loin, sans vouloir m'accompagner lorsque j'allai avec mon cheval fouler la place et les broussailles d'alentour. Certainement je ne vis ni ne trouvai rien, mais je ne pus persuader à ces enfants qu'ils avaient été le jouet de leurs imaginations. Ils me disaient que les revenants avaient peur de moi, ministre du Dieu éternel, qu'ils n'étaient pas toujours visibles et changeaient souvent d'endroit. Je restai convaincu de leur parfaite bonne foi, et en continuant notre route, je leur expliquai comment le démon, pour tromper les vivants, prenait quelquefois la forme de l'homme, des monstres ou des animaux, mais que les âmes ne revenaient pas, après les avoir quittés, reprendre et animer leurs corps.

Les Karins ont leurs sorciers et leurs sorcières, mais ils emploient encore ceux des Kans ou des Birmans. Ces personnages font un pacte avec les démons, et ont chacun leur spécialité. Ils se refusent toujours à divulguer leurs

secrets et la manière dont ils s'y prennent pour obtenir leur science magique ; mais, d'après ce que j'ai pu entendre, tout est semblable à ce qui se pratique par les sorciers et sorcières d'Europe. Le diable n'a qu'un rituel qu'il accommode par de simples variantes aux mœurs et au caractère des différents peuples qu'il opprime.

Ils ont des augures, pratiquent la nécromancie et connaissent les esprits frappeurs. S'ils ne lisent pas dans les entrailles des animaux, ils ne se décident pour les grandes entreprises qu'après avoir connu par la forme et les accidents des os d'une poule, que le succès leur est assuré. Un vieillard expert dans la science des augures est choisi parmi les anciens ; on lui livre une poule qu'il fait tuer, il prie les esprits de l'éclairer, sépare les os des ailes et des jambes, les place perpendiculairement entre le pouce et l'index, ceux de droite à droite, et ceux de gauche à gauche, plante des paillettes dans les os et lit l'augure selon leur position ; dans les cas douteux, on recommence l'opération sur une autre poule.

Ces sorciers sont censés faire beaucoup de mal ; on les accuse de nombreux méfaits, comme la ruine et la mort des personnes. Par leurs sortilèges et leurs formules magiques, ils font naître la folie et suscitent les passions les plus fortes et les plus bestiales. Ils font surtout beaucoup de dupes.

Avant de baptiser les païens, je me fais remettre, pour les détruire, tous les objets superstitieux.

Un jour, parmi les amulettes, les cercles et les tablettes, les cordes et les cordons, je trouvai une bille de marbre dont se servent les enfants dans leurs jeux ; j'en demandai l'usage, et le chef de la famille, vieillard de soixante-cinq ans, me dit l'avoir achetée d'un shan sorcier pour se préserver des maux de reins. L'empirique ambulante la lui avait vendue trois roupies (7 fr. 50.)

S'étant donnés au diable, ces sorciers en ont obtenu en retour le pouvoir de le commander et de le faire agir. Lorsqu'ils veulent obtenir des fonds ou inspirer la crainte, ils envoient l'esprit qui les possède communiquer la maladie. Pour la faire disparaître, ils n'ont qu'à le rappeler : la cure est instantanée et prodigieuse.

Un chrétien m'a raconté que, se trouvant un jour en voyage en compagnie d'un sorcier qu'il ne connaissait pas, celui-ci lui demanda si, dans un village encore éloigné où ils devaient souper et passer la nuit, il avait des connaissances pour les recevoir et les héberger.

« — Je n'y connais personne, répondit-il, je suis moi-même étranger dans ce canton, mais en payant ou donnant quelque chose, nous serons certainement reçus. »

« — Laisse-moi faire, lui dit alors le sorcier, et s'il y a des frais à payer, tu ne t'en prendras qu'à moi. »

Il s'accroupit près d'un buisson, fit quelques signes à droite et à gauche, cracha par terre en décrivant un cercle, et se leva, murmurant quelque chose d'inintelligible.

« Nous continuâmes, me dit le chrétien, à marcher en parlant d'autre d'autre chose. Grand fut mon étonnement lorsqu'arrivé au village, je fus témoin de la plus grande confusion ; c'étaient des cris, des pleurs, des lamentations. Dans chaque maison les enfants gémissaient, avaient la fièvre, et les mères inquiètes et troublées ne savaient plus que faire.



Le sorcier s'enquit de tout ce manège de la manière la plus innocente du monde, examina les enfants, et dit que le désordre était produit par un esprit invisible, qu'il était en son pouvoir de congédier.

« Tout le monde se mit à le prier, on lui offrit des présents et de l'argent; qu'il refusa; mais, cédant aux instances, le résultat voulu étant atteint, il s'accroupit de nouveau près d'une colonne, renouvela les signes que je lui avais vu faire une heure auparavant, et les enfants furent guéris. On tua des poules pour notre souper, on nous donna des nattes et des couvertures pour dormir, et le lendemain de bon matin, après nous avoir offert des provisions pour la route, on nous pria de passer une autre fois. »

\* \*

Pour moi, j'ai vécu trop longtemps dans un milieu où le diable règne en maître, et j'ai été témoin de trop de choses extraordinaires pour ne pas croire à l'action des démons sur les hommes par l'intermédiaire des sorciers et de la magie. Appelé il y a quatre ou cinq ans dans un village mixte pour bénir un puits, on vint me dire, quelques minutes après la cérémonie, qu'une sorcière birmane avait jeté un sort à une femme païenne d'une maison voisine, le diable s'en était emparé, et cette malheureuse se tordait, se lamentait, criait et priait de m'amener chez elle pour la délivrer. Je conseillai de la confier au médecin voisin, mais il me fut dit qu'il se cachait, le diable ayant déclaré n'avoir pas peur de lui et ayant menacé de lui jouer un mauvais tour, s'il se présentait. J'allai donc chez la malade, accompagné de quelques chrétiens et des enfants qui n'avaient suivi de Mittagou. Comme j'entrais dans la maison, la pauvre femme fut délivrée. Elle était effarée, essoufflée et s'exprimait avec embarras. Elle me montrait ses poignets qu'elle me disait marqués de l'empreinte des cordes dont le démon l'avait attachée. Elle le disait près de la maison caché dans un arbre, attendant mon départ pour revenir; elle me tenait par mon habit, me suppliant de la garder. Je lui fis donner de l'eau bénite, la rassurant de mon mieux, et, sur ses instances, je passai sous l'arbre où elle voyait le fantôme. Il s'en alla à mon approche, nous raconta-t-elle ensuite, bien portante et rassurée.

Si les malheureux qui contractent un engagement avec le démon ne remplissent pas les conditions imposées, ils sont maltraités, punis et même mis à mort, croit-on généralement.

J'ai connu un charmeur de serpents du nom de Alambé, il était aussi pauvre que grossier, et se promenait de village en village, après la moisson, montrant toujours l'espèce la plus dangereuse de serpents, le *Nan* ou le *Cobra*, recueillant pour sa peine du riz et de la petite monnaie. Il devait garder le reptile, mais ne jamais le battre, l'injurier ni le maltraiter d'aucune sorte. Or, un jour à demi ivre, il s'oublia jusqu'à invectiver son cobra; l'animal refusa de jouer, et le charmeur furieux le prit et le mordit. Il fut sans doute piqué lui-même par le reptile, car il expira quelques minutes après, et tout le monde vit dans sa mort la punition de son manque de parole au démon qui le possédait.

(A suivre).

## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICHO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite 1).

—

Dans la plaine tantôt aride, tantôt épineuse que nous traversons ensuite, pas d'abri, pas de brise pour nous rafraîchir, mais un soleil qui nous brûle la peau à travers les vêtements. Dans la vallée de Tibériade, la chaleur de midi était bien grande, mais elle était tempérée par le voisinage de l'eau; dans la traversée de la Samarie, le thermomètre marquait toujours au soleil 43° ou 44°, mais le vent qui circulait sur les plateaux ou montait sur le flanc des collines nous rendait ces ardeurs supportables. Ici près de 50° et pas une bouffée d'air; nos chevaux arabes qui courent, poil sec, l'espace de plusieurs lieues, sont en ce moment couverts de sueur, et cependant nous n'allons qu'au pas. Décidément ce n'est pas dans ce trou qu'il faut venir passer la saison d'été.

\* \*

Enfin, nous arrivons à Jéricho. Aujourd'hui qu'il fait grand jour, je puis voir tout ce qui s'y trouve, mais le spectacle n'est pas ravissant. Aux abords de la ville, on s'occupe du grain. Un enfant chasse sur une aire en plein vent quatre bœufs qui tournent continuellement en piétinant les épis. Le soir et surtout le matin, à l'heure de la brise, hommes et femmes se partagent le reste de la besogne. Le grain battu est jeté en l'air à l'action du vent; la paille qui s'en sépare est amoncelée en deux immenses tas formant la double haie.

Jéricho n'a plus de murailles depuis Josué; elle a toutefois conservé le nom de ville à cause de son antique célébrité. Hérode l'avait embellie d'un hippodrome, d'un amphithéâtre et d'un château; mais elle fut détruite pendant le siège de Jérusalem par Titus. Trajan passa au fil de l'épée les derniers Juifs qu'il y trouva. Elle fut rebâtie par Adrien et, peu après, elle devint une ville chrétienne dont nombre d'évêques sont connus depuis 325 jusqu'à l'invasion musulmane. Elle n'est actuellement qu'un groupe de cabanes de chétive apparence, dissimulées derrière les bouquets d'arbres et les jardins. Elle compte près de 300 habitants, presque aussi noirs que des nègres et d'un aspect misérable et sauvage. D'après le Frère Liévin, elle s'appelait autrefois *Ville des Palmiers*, à cause du nombre incalculable de palmiers que les irrigations faisaient pousser tout à l'entour. Aujourd'hui, les jardins seuls sont cultivés; dans les environs, on ne demande à la terre qu'un peu de froment, d'orge et de pastèques; c'est dire combien les fréquentes incursions des Bédouins laissent peu d'espoir de récolter ce qu'on a semé.

La maison de notre drogman fait contraste avec les mesures qui l'environnent: on y reconnaît le luxe d'une résidence de vice-pacha. Comme nous étions attendus, la grille de fer s'ouvre subitement devant nous. Nous traversons un jardin rempli d'arbres fruitiers, une partie est

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13, 20, 27 avril, 11 mai et 15 juin.



transformée en une verte pelouse où l'eau coule à plaisir à travers une foule de petits canaux. Nous passons devant les dépendances destinées aux serviteurs et aux animaux et arrivons au corps d'habitation qui occupe le centre de la propriété. Il a deux étages où se trouvent habilement distribués les salons, la salle à manger et les chambres. On n'y voit point les fenêtres étroites, élevées, munies de solides barreaux du harem; le père de Stanislas était chrétien et, partant, n'avait pas acheté le troupeau féminin dont sont toujours pourvues les Excellences musulmanes.

La porte principale est surmontée d'un balcon tapissé de vigne: c'est là que, le soir, on écoute le murmure des ruisseaux voisins, en attendant les soupirs de la brise naissante. Sous cette épaisse verdure où les feuilles et les grappes se disputent la place, sont posés de larges bancs recouverts de nattes; c'est là que, pendant les chaleurs du jour, seigneur et maîtresse de maison viennent fumer le doux narguilé.

\* \*

Pendant qu'on se met à table, le soleil me paraît si ardent que je veux de nouveau relever la température. Après quelques minutes d'exposition, je lis sur mes instruments 60 degrés centigrades. Comme ce chiffre m'a été contesté, je pense qu'il est utile de faire observer que j'ai toujours au moins deux thermomètres de différentes maisons et que je place les appareils au milieu de l'herbe, s'il s'en rencontre, ou du moins, en un endroit où la réflexion n'a pas emmagasiné de chaleur. Cette température de 60 degrés est donc incontestable. Aussi, je crois maintenant volontiers le pèlerin de l'an dernier, qui aurait, dit-on, observé 70 degrés à la mer Morte. Ce chiffre, il est vrai, semble énorme, mais il n'est pas impossible, puisque, en un commencement de saison (mai 1846), l'expédition américaine Lynchet and Co a relevé 50°; puisque je trouve 60° à Jéricho à une époque où la chaleur n'atteint pas son maximum; en effet, d'après le changement assez considérable que nous avons remarqué et surtout d'après l'expérience des Jérusolymitains, les grandes chaleurs n'ont commencé cette année, pour cette région, que le 12 juin, trois jours avant notre départ.

\* \*

Après notre dîner, nous allâmes quelque temps nous asseoir comme des pachas à l'ombre du balcon, en face de la pelouse à l'extrémité de laquelle se dressent les grands arbres. Puis, en hommes dociles à toutes les règles de l'hygiène orientale, nous nous décidâmes à faire la sieste.

A trois heures, Stanislas (que je n'ose plus guère appeler drogman, même dans un récit, depuis que j'ai fait la description du palais de son père), Stanislas, dis-je, nous fit visiter son magnifique jardin. De vigoureux bananiers y supportaient des régimes énormes; les grenadiers et les citronniers, couverts de fruits et de feuilles luisantes répandaient de suaves et pénétrants parfums dont en France, même aux serres du Luxembourg, ils ne donnent qu'une faible idée; les grenades étaient déjà grosses comme des pommes, tandis qu'à Béthanie, elles avaient encore les proportions d'une noisette. Ce qui me remplit surtout d'admi-

ration, ce fut la vigueur des vignes. Elles étendaient leurs branches robustes sur une sorte de treillis horizontal, soutenu de distance en distance par des pieux et formaient ainsi un immense couvert. L'une de ces galeries me parut digne d'avoir ses dimensions relevées. Elle n'était formée que de trois ceps et avait quinze mètres de côté, et, par conséquent, une surface de deux ares. Ses grappes étaient si nombreuses, qu'en levant les yeux on ne voyait guère que des grains; elles atteignaient quelquefois 50 centimètres. Une pareille fécondité n'étonne plus lorsque l'on considère que ces plantes ont la tête exposée à un soleil de feu et le pied dans l'eau, comme les immenses forêts de l'Afrique équatoriale et les selvas du Brésil.

On pourrait facilement y récolter le riz, le mûrier, le safran, l'indigo et, en général, les denrées coloniales, en y ajoutant le palmier. Le café y réussit peut-être aussi bien qu'à Java et au Brésil, et la canne à sucre aussi bien qu'à Cuba.

Après avoir admiré la fertilité étonnante de cette terre promise, formant un pénible contraste avec la nudité des terres environnantes, nous montâmes à cheval pour aller visiter la fontaine d'Elisée et gravir les hauteurs de la Quarantaine.

(A suivre).

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

## ÉDITION FRANÇAISE

Pour les missions les plus nécessiteuses (léproserie de Madagascar).

M. l'abbé Amonte, à Manerba (Italie) .....	4
Anonyme du diocèse de Vannes .....	1 50
M. de Chambure, diocèse de Nevers .....	50
M. Naert, à St-Trond (Belgique) .....	20

Pour la mission et les orphelinats de Mgr Coadou, au Mayssour.

Anonyme du diocèse de Quimper .....	5
— .....	10
— .....	2
— .....	8
— .....	25

Pour les missionnaires du Saint-Esprit, au Zanguebar (Afrique orientale).

Mme la baronne de Wangenheim, à Berlin .....	60
--	----

Pour la léproserie la plus nécessiteuse (Madagascar).

Mme de Molandé, à Pau, diocèse de Bayonne .....	40
---	----

## ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour les religieuses institutrices en Syrie .....	205
A Mgr Rutjes, pour la Mongolie orientale .....	41
Pour la mission du Zambèze .....	205

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





BIRMANIE MÉRIDIONALE. — PAGODES DE MOULMEIN; d'après une photographie envoyée par Mgr Bigandet, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique (voir page 306).

## MENACES DE FAMINE EN ALGÉRIE

Nous nous faisons l'écho des craintes de Mgr l'évêque de Constantine. Comme nos lecteurs le verront par cette lettre, la famine menace de nouveau l'Algérie et les évêques, qui sont les pères des pauvres, tournent les yeux vers la Mère-Patrie et s'adressent à la charité catholique.

LETTRE DE MGR CLÉMENT COMBES, ÉVÊQUE DE CONSTANTINE ET D'HIPPONE.

Vous avez appris par la voie de la presse et par le cri d'alarme que j'ai moi-même poussé l'effroyable épreuve que traverse en ce moment mon diocèse.

L'été dernier, quelques nuages de sauterelles venant du sud se sont abattues dans la région des hauts plateaux et ont déposé leurs œufs sur une vaste étendue du territoire.

L'administration, qui s'attendait à voir cette année, au mois d'avril, germer de terre des milliards d'insectes,

avait pris de sérieuses mesures pour combattre le fléau. Elle avait fait venir de France des appareils nouveaux parfaitement confectionnés et avait mis sur pied une armée de *soixante mille travailleurs*. Malgré tous ces efforts, l'invasion n'a pas été comprimée.

Ces innombrables criquets, dont les masses mouvantes retardent la marche des trains et parfois les font dérailler, ont triomphé par leur nombre.

Depuis Bordj-bou-areridj jusqu'à Sétif, depuis El-Guerrah jusqu'à Batna, dans la contrée de Souk-Ahras et sur plusieurs autres points, les cultures ont été complètement anéanties.

C'est pour venir en aide à tant de familles dans la détresse que j'ai fait tout récemment un appel à la charité publique.

Maintenant, les criquets commencent à prendre des ailes. Ils sont bien sûrs d'échapper à tous les engins de guerre dressés contre eux. Rien ne peut plus leur barrer le chemin. Ils étaient aux portes de Constantine, il y a quelques jours; les voilà descendant les rampes des hauts plateaux et se précipitant sur la zone verdoyante du littoral couvert de jeunes vignobles. A moins qu'un vent providentiel, tel que celui qui souffla sur l'Égypte,



à la prière de Moïse, ne vienne nous délivrer de ces invincibles ennemis, il est certain que toute végétation disparaîtra jusqu'à la racine.

Et après, c'est la stérilité, c'est la souffrance atroce de la faim; ce sont inévitablement des maladies contagieuses.

Nous avons eu tout cela il y a vingt ans, et, comme on le sait, cette calamité a été l'occasion d'un dévouement incomparable, auquel le monde catholique a pris part sous la direction de notre éminent Métropolitain qui a su faire tourner le plus horrible fléau en un intarissable bienfait.

Si de pareils jours devaient se lever sur le diocèse de Constantine, le devoir de son évêque serait tout tracé. Je devrais me dévouer corps et âme au salut de mon peuple, ouvrant mes bras et mon cœur à tous ceux qui, sans distinction de race ou de culte, souffriraient et gémeraient, persuadé que, dans cet acte d'humanité, je serais soutenu par tous ceux qui sont encore ici-bas accessibles à la pitié.

Vous me permettrez de vous tenir au courant de notre situation. En attendant, veuillez nous recommander aux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et me croire votre tout reconnaissant en Notre-Seigneur.

P. S. — Depuis l'envoi de cette lettre, des nouvelles plus alarmantes encore nous sont parvenues sur la marche désastreuse du fléau. Nous citons textuellement les feuilles locales :

Déjà le bétail ne trouve plus de nourriture. Des tribus entières souffrent de la faim. On peut voir sur la route de Sétif à Constantine des indigènes fouillant la terre pour y trouver quelques racines... Des milliers de familles arabes, habituées à vivre au jour le jour, marchent à une mort certaine. Deux mois, trois mois encore, ces infortunés tomberont sous la tente, dans les champs. Ils viendront mourir sous nos yeux dans les villes. Ils y apporteront le typhus, ce compagnon inséparable des longues privations et des dures misères.

La famine arrive lamentable. Ceux qui se souviennent de 1867 se rappellent ces invasions navrantes d'hommes hâves, épuisés par la longue torture de la faim, tombant le long des routes, couchés dans les rues ou sur les places publiques.

Au nom de l'humanité, il ne faut pas revoir les scènes si tristement émouvantes de l'année qui porte dans nos annales le nom d'*année de la faim*, comme l'appellent encore les Arabes, de cette année qui fit près de 500,000 victimes dans toute l'Algérie.

Le temps presse, les indigènes souffrent et la faim va commencer son œuvre.

A tous les Français, à tous les étrangers qui s'intéressent à nous, nous adressons un suprême appel.

## KOUANG-TONG (Chine).

Voici un tableau très exact de la situation du catholicisme en Chine après la guerre. Mgr Chausse nous trace aussi le portrait du fameux vice-roi Tchang-tchi-tong, qui, animé de la double haine de la religion et de la France, continue dans le Kouang-tong et malgré la paix, à persécuter les chrétiens.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Canton, 4 mars 1888.

Pendant les troubles suscités dans notre mission par la guerre franco-chinoise, vous avez été si charitables envers nous, envers nos chrétiens, que nous ne saurions l'oublier; aussi c'est bien à contre cœur que j'ai tant tardé de vous entretenir un instant de notre situation dans le Kouang-tong. Je sais bien que je laissais dans l'inquiétude beaucoup de personnes qui s'intéressent à nous; mais, pour les satisfaire, j'attendais des jours meilleurs. Malheureusement, le beau soleil que notre impatience se plaît à présager, n'a point hâte de se lever et de percer les nuages qui couvrent l'horizon. Malgré les désirs et la bonne volonté du Protectorat, dans tous les coins de ce vaste empire, c'est la note noire qui domine; à mesure qu'on se rapproche du Tong-King, elle devient plus sombre encore.

Notre position géographique et l'importance du gouvernement de Canton, nous avaient fait porter le principal poids de la guerre. Les coups avaient été d'autant plus violents que le Commissaire impérial et notre illustre vice-roi Tchang-tchi-tong avaient la double haine de la religion et de la France. Pang-yoc-lune est parti; Tchang-tchi-tong nous reste; il nous suffit amplement.

C'est, paraît-il, dans le sang de sa famille d'être persécuteur: son père avait donné des martyrs au Kin-tcheo où il était mandarin, quand naquit notre vice-roi actuel.

Actif, intelligent, grand lettré, il fut choisi en 1883 pour hâter la défense et préparer la guerre du Tong-King, au moment où les succès douteux de nos troupes commençaient à rendre célèbre le chef des Pavillons-Noirs et à enhardir les diplomates de l'Empire. Il se mit à l'œuvre avec courage, forma des soldats, créa des ressources, acheta aux Allemands et aux Américains des canons et des armes perfectionnées, couvrit de fortresses la rivière de Canton sur une longueur de plus de vingt lieues et termina la guerre par un succès, notre retraite de Lang-Son qui a été si funeste à notre prestige dans l'Extrême-Orient.

Fier de ce triomphe, Tchang-tchi-tong ne voulait pas la paix. Quand le traité fut signé, il écrivit un Mémoire à l'Impératrice régente, pour demander de continuer la lutte à ses risques et périls jusqu'à ce qu'il nous eût



chassés de tout l'Annam. L'Impératrice loua sa bravoure et son patriotisme, tout en lui commandant de rester tranquille. Il se résigna, je crois, facilement. Toutefois, il est difficile de ne pas voir sa main dans toutes les agitations qui ont troublé nos frontières, surtout quand la Commission de délimitation vint opérer à Mong-Kaï.

La révolte avait été préparée pour pêcher en eau trouble quelques langues de terre. On la mit au compte des pirates. Dans tout le pays, personne ne l'ignorait : M. Haïtce, qui en fut la principale victime, avait été prévenu ; il n'y croyait pas. Heureusement, l'attitude énergique de nos soldats arrêta de plus graves désastres. Néanmoins, le cap Pac-lung et l'enclave annamite furent cédés. Deux cents chrétiens du Tong-King se trouvèrent annexés au Kouang-tong. Ce fut un nouveau triomphe pour Tchang-tchi-tong. Quand on réclama contre les meurtriers de nos soldats, les Chinois répondirent qu'ils n'étaient pas responsables des actes commis par des pirates, et tout fut fini.

Aujourd'hui, ces chefs de pirates sont mandarins sur la frontière, preuve évidente de la complicité des autorités supérieures. On trouve là le fameux Baka et son collègue Wong. Ce dernier vient même de piller notre chapelle de Tchoc-Shan dans la nuit du 9 janvier. On dit qu'il avait une trentaine de soldats avec lui. Un des domestiques du Père a été blessé d'un coup de feu et le Père Zimmermann a été complètement dévalisé. Sans l'arrivée des chrétiens, les bandits auraient probablement commis d'autres dégâts, car, en se sauvant, ils ont essayé d'incendier la maison ; ils n'ont pas réussi.

Tchang-tchi-tong a quitté sa capitale en janvier, pour la première fois ; il est allé visiter ses nouvelles possessions, le cap Pac-lung et l'enclave. Il a aussi inspecté les forteresses de la côte et l'île de Haï-nan où il fait la guerre aux sauvages depuis trois ans avec les canons français, pêchés dans la rivière de Lang-son. Le centre de l'île est occupé par les Lys, peuplades aborigènes, refoulées dans les montagnes par l'invasion chinoise. Jusqu'ici, ils vivaient tranquillement dans les forêts épaisses qui couvrent l'intérieur de cette île, n'ayant que de rares relations commerciales avec leurs voisins. Les bois les plus précieux abondent à travers ces fourrés impénétrables. Tchang-tchi-tong, pour se rendre plus facilement maître du pays, a publié dernièrement un édit, dans lequel il donne aux hommes de bonne volonté qui voudront s'établir dans ces régions nouvelles, la nue propriété des terrains qu'ils auront défrichés et des arbres qu'ils auront coupés. Je doute que les acquéreurs soient nombreux : déjà plus de la moitié des troupes ont péri de la main des sauvages ou de la malignité des fièvres qui règnent en permanence dans ces vastes forêts, toujours vertes, impénétrables aux rayons du soleil.

Depuis quelque temps, les sauvages semblent se soumettre et les soldats traçent des routes dans leurs mon-

tagnes pour circuler librement au milieu d'eux. On dit même que quelques-uns se sont résignés à porter la queue chinoise en signe de soumission. Plus de douze mille hommes ont été envoyés sous la conduite du fameux général Fong, le vainqueur de Lang-son. Le chef des Pavillons noirs, Liou-wing-foc, avait aussi été choisi pour prendre part à l'expédition, mais il a toujours refusé. Après un voyage à la cour, il vient d'être nommé généralissime des troupes chinoises sur la frontière du Yun-nan, vers Lao-Kaï, son ancienne capitale. En ce moment, il est encore ici, à Canton. On lui a donné plusieurs postes dans la province, mais il n'en a accepté aucun. Il paraît que celui du Yun-nan lui va, puisqu'il se dispose à partir bientôt. Est-ce un avantage pour notre frontière septentrionale du Tong-King ? Qui vivra, verra !

\* \*

Mais me voilà bien loin du sujet de ma lettre. Pendant que la Chine s'enorgueillit de la nouvelle vigueur que lui a donnée la guerre, les rapports avec les nations de l'Occident n'en sont pas meilleurs et notre mission en particulier n'est pas plus prospère. La presse anglaise de l'Extrême-Orient s'était plu à rehausser la valeur des braves, la puissance de l'Empire Céleste, au détriment de l'influence française ; aujourd'hui elle se plaint amèrement des difficultés toujours croissantes de la diplomatie chinoise et de l'insolence de ses habitants. C'est pourtant assez naturel ; le grand principe des nations païennes : la force prime le droit, fait fureur en Europe. Pourquoi les Chinois n'useraient-ils pas d'un bien qui leur appartient ? Tout le monde leur a fait croire qu'ils nous avaient vaincus à Lang-son ; ils agissent en conséquence, et ils peuvent bien pousser plus loin leur principe. Pour nous, nous n'avons qu'à nous résigner, confiants en la Providence.

Si la France avait conclu la paix sur une victoire, notre mission, momentanément troublée par les événements militaires, aurait retrouvé le calme. Le mal, provenant d'une surexcitation passagère, aurait disparu avec la cause, et n'aurait pas pris la forme chronique qu'il revêt aujourd'hui. La fièvre, en effet, s'est éteinte ; mais, en s'éloignant, elle a déposé partout un germe de malaria, dont les effluves malignes déversent un malaise général sur notre province et ailleurs. La France nous envoie des agents plus ou moins médecins de bonne volonté ; ils sont impuissants à combattre le mal, à cicatriser nos plaies.

Tout cela veut dire que le protectorat est à peu près lettre morte dans le Kouang-tong et que le vice-roi Tchang-tchi-tong s'en moque à plaisir. Les relations officielles ont cependant une tournure moins hostile depuis quelques mois ; les refus sont les mêmes ; ils prennent une forme moins déshabillée ; les regards ne sont plus aussi brutalement choqués. En voulez-vous un



exemple? Vous avez relaté dans les *Annales* le massacre froidement exécuté du chrétien Laurent Tchong. Je ne pouvais laisser passer un crime aussi atroce sans réclamer la punition des coupables; la tranquillité de ce district m'en faisait un devoir, les preuves étaient éclatantes; tout un peuple assistait au supplice. Son Excellence s'empessa de montrer de l'horreur pour un pareil forfait, promit une prompte justice et fit afficher un édit en faveur des chrétiens de la localité. Deux mois après, il adressait une autre dépêche à M. le consul; en voici le résumé:

« D'après nos ordres, les mandarins locaux ont examiné avec soin les causes de la mort du chrétien Laurent Tchong; il est absolument prouvé qu'il s'est noyé lui-même en traversant une rivière. Son frère l'a attesté devant les magistrats, et les notables du pays sont unanimes à l'affirmer... »

Or, son frère, qui est païen, n'a jamais été interrogé. Les notables étaient les auteurs de l'assassinat. M. le consul s'est empressé de répondre et d'urger par de nouvelles instances plus écrasantes que la première fois... Son Excellence le vice-roi, pensant sans doute qu'il avait déjà trop écrit sur la matière, a gardé le silence; les raisons de ses mandarins ont dû lui paraître très bonnes; tant pis pour nous, si nous ne sommes pas contents.

Tout ce qu'il nous a fallu de patience pour nous refaire une situation tolérable dans la ville de Canton, serait le sujet d'un gros volume. Nous avons tout contre nous: la haine des mandarins entretenue par l'activité du vice-roi, l'hostilité de la populace la plus irascible de l'Empire, échauffée par la gloire, irritée par les exactions que nécessitait la guerre et par la misère engendrée dans la baisse du commerce.

Pendant longtemps, il ne fut pas aisé à tous les étrangers de se montrer dans les rues: les injures, les insultes pleuvaient avec un accent dont les vibrations nous auraient glacé le cœur, si on n'avait pas connu les habitudes insolentes des voyous cantonnais. Au milieu de cette mer orageuse, il fallait replanter nos tentes, déloger les intrus qui s'étaient installés dans les maisons de nos chrétiens absents et reprendre nos œuvres, n'ayant d'autre appui que la grâce de Dieu et sa divine Providence.

Après avoir réparé nos orphelinats, remis en activité les travaux de notre église, il fallut songer à construire une résidence, la nôtre étant devenue la proie des flammes à la fin de 1884. Par ce moyen, la vie commença à renaître autour de nous; nos chrétiens revenaient peu à peu; mais il était nécessaire de mettre à la porte nos grincheux voisins, qui, voyant bien notre impuissance, se moquaient de nos avertissements et devenaient un véritable danger pour nous et nos néophytes. Nous n'étions pas en état d'employer la force; des milliers de bras se seraient levés pour les défendre et nous accabler. Toutes les démarches que nous avions tentées auprès des autorités étaient restées stériles. Que faire? Nous

avions déjà patienté plus d'un an; c'était assez. Mais comment aboutir à un résultat? C'est ici que les ressources de la justice chinoise apparaissent dans tout leur éclat. Tout le monde sait que les prétoires chinois sont de vastes boutiques; les propriétaires y font le commerce en gros et en détail. Il y a là des commis de toute façon, instruits de tous les dédales de la chicane. En s'adressant à eux avec une bourse bien ronde, on est sûr de leur être agréable, peu importe votre qualité d'étranger. Le prix de la chose qu'on achète se débat aussi gravement que l'achat d'un domaine.

La convention passée, vous rentrez chez vous et vous attendez. Il ne fallut pas attendre longtemps; quelques jours après, les satellites, munis de pièces officielles, visitaient nos locataires indociles. Ceux-ci n'en croyaient pas leurs yeux; les plus timides déguerpirent; les autres tinrent bon, tant que les valets du prétoire n'usèrent point de la force. Ils avaient, en effet, l'ordre d'accomplir pacifiquement leur office de peur de produire des tumultes dans notre voisinage et de créer des embarras à la justice. A la fin, il fallut bien s'y résoudre; mais voyez combien ces fils de Thémis savent prendre leurs précautions, quand cela est nécessaire. Au lieu d'attaquer la forteresse en face, les agents de la force allèrent se poster dans un carrefour éloigné pendant qu'un traître invitait le récalcitrant à se rendre à l'endroit désigné, où l'attendait un sien ami pour affaire importante. Il s'en allait en toute confiance, rêvant peut-être la fortune, lorsqu'il se sentait tout à coup saisi au collet, enchaîné, conduit au prétoire et jugé séance tenante par un juge préparé d'avance. On le condamnait à payer le loyer et à trouver immédiatement une autre habitation. Il payait et allait s'établir ailleurs. Les satellites empochaient l'argent et continuaient leur besogne. C'est ainsi que nous avons été débarrassés de ces peu agréables voisins!

A peine étions-nous délivrés de ce souci, qu'une nouvelle avalanche nous menaçait: Tchang-tchi-tong, probablement prévenu de notre tranquillité relative, s'armait de sa terrible plume pour nous importuner de nouveau. Il prétendait que les maisons que nous venions de faire évacuer, devaient être démolies; que ce terrain n'avait pas été donné pour loger des chrétiens, mais pour des œuvres de charité! l'aimable apôtre!... Nos maisons restent; espérons que ce grand homme ne restera pas éternellement à Canton!

Si de la capitale, nous rayonnons vers l'intérieur, les angoisses du premier moment ont à peu près disparu; mais l'inquiétude et la gêne règnent partout. Les mandarins semblent ignorer l'existence des missionnaires, c'est peut-être la meilleure protection qu'ils puissent nous accorder dans les temps actuels; mais, par malheur, ils ne sont pas aussi indifférents quand il s'agit des chrétiens; ils savent parfaitement les emprisonner, prendre



des moyens soi-disant légaux pour leur ôter l'envie d'embrasser la religion. A Linq-shan, dans la partie occidentale, quatre familles nouvelles apprenaient les prières ; leurs parents s'efforçaient de les dissuader de se faire chrétiens. Comme ils n'en persistaient pas moins dans leur dessein, les notables tinrent conseil et avisèrent au moyen de les empêcher bon gré malgré de suivre la religion des *diabls d'étrangers*. De la menace, ils en vinrent aux voies de faits. Les catéchumènes allèrent se plaindre au mandarin. Mal leur en prit. Celui-ci les retint sous les verrous ; puis ils furent accusés d'empoisonner les fontaines par les gens de leur village. Bref, ils sont encore dans les fers, malgré toutes les démarches tentées en leur faveur. Quelques mois auparavant, le missionnaire lui-même avait été chassé de la ville par les notables, un mouvement s'accroissait vers la religion ; il fallait l'arrêter : le Père avait loué une maison ; on prétendit qu'elle n'appartenait pas à celui qui l'avait louée ; on brisa les images et les objets superstitieux les remplacèrent. Quand le Père revint, il trouva sa maison occupée. Il prévint le mandarin, qui était probablement le premier coupable ; il n'en reçut aucune réponse ; il dut quitter la place au milieu des risées et des insultes de se sennemis.

De pareilles tracasseries abondent ; il serait trop long de vous les raconter ; mon but est simplement de vous montrer la situation que la guerre nous a faite. Les Chinois disent assez volontiers aussi que, sans les chrétiens du Tong-King, la France n'aurait pu conserver sa conquête. Cette idée, naturellement, n'est pas en notre faveur.

Je ne veux pas finir cette lettre, sans vous parler de la nuée de ministres protestants, qui s'est abattue dans le Kouang-tong après la guerre franco-chinoise : Prussiens, Anglais, Américains, inondent le pays. Ils se livrent à une propagande acharnée, même auprès de nos chrétiens, essayant de les attirer à eux ; c'est bien peine perdue ! « La guerre va recommencer avec la France, leur répètent-ils ; on vous pillera de nouveau ; venez à nous, vous n'aurez rien à craindre. » Ces milliers de dollars qu'ils jettent chaque année à travers le pays n'ont, je crois, pas un grand résultat, leurs hôpitaux leur donnent cependant une certaine influence.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — La S. Congrégation des Rites s'est réunie le 12 juin au Vatican en séance plénière, en présence du Souverain Pontife, pour l'examen définitif de la cause de béatification du Vénérable Perboyre, prêtre de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, l'un des martyrs français qui ont confessé la foi en Chine.

Ce saint missionnaire martyrisé à Ou-tchang-fou (Houpé), le 11 septembre 1840, sera le premier missionnaire béatifié que l'Œuvre de la Propagation de la Foi ait donné à l'Église.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre également que, le 21 août, la S. Congrégation des Rites se réunira en présence de Sa Sainteté pour examiner une dernière fois la question du martyre et des miracles du Vénérable Chanel, missionnaire de la Société de Marie, premier martyr de l'Océanie, massacré à Futuna le 28 avril 1844.

**Westminster (Angleterre).** — S. Em. le cardinal Manning a fait lire dans tout son diocèse un mandement où il résume les progrès du catholicisme en Angleterre depuis le rétablissement de la hiérarchie :

« Dans l'espace de vingt ans, dit-il, à Londres seulement, vingt missions nouvelles ont été fondées, sans compter seize ou dix-sept chapelles servies à distance. La plupart ont commencé dans une grande pauvreté et ne pouvaient faire vivre leur prêtre... Nous ne pouvons assez dire avec quel zèle et quelle abnégation nos prêtres ont travaillé, se privant pour leurs écoles et pour leurs pauvres, et, malgré cela, satisfaits et contents. »

Le Cardinal termine en disant que, de toutes les œuvres agréables à Dieu, la meilleure est la formation d'un prêtre, « cet instrument divin pour le salut d'une multitude d'âmes. »

**Constantinople.** — Nous empruntons au *Moniteur de Rome* ces intéressants renseignements sur les écoles chrétiennes de filles dans la capitale de la Turquie :

« Les écoles de filles sont aujourd'hui assez nombreuses à Constantinople et presque toutes enseignent le français.

« Les Sœurs de charité ont fondé des écoles à Galata en 1850, à Top-Hané en 1845, au Taxim en 1846, à Bcbek (sur le Bosphore, à une heure de Constantinople) en 1847, et à l'hôpital de la Paix en 1860. Elles ont 1,700 élèves environ. Les quatre pour cent à peine des élèves payent une légère rétribution ; près d'un quart sont logées et entretenues gratuitement, les huit neuvièmes des élèves sont catholiques.

« Les Sœurs oblates de l'Assomption, qui sont toutes françaises, ont fondé en 1883, dans Stamboul même, à Koum-Kapou, une école de filles qui a une centaine d'élèves payant chacune dix piastres par mois (environ deux francs quinze) ; elles ont ouvert dans ce pauvre quartier musulman un orphelinat où elles élèvent vingt petites filles. A Makri-Keui, les Sœurs dominicaines, qui sont italiennes, mais qui sont sous le protectorat français, ont une classe où le français est enseigné.

« A Péra, les Sœurs franciscaines ont créé en 1872 un pensionnat et un externat de jeunes filles qui ont cent cinquante élèves environ, de toutes nationalités et de toute communion, françaises, italiennes, autrichiennes, grecques, arméniennes, arabes. C'est en français que l'instruction est donnée dans cette maison, ainsi que dans l'école gratuite des Dames de Sion à Pancaldi.

« L'enseignement secondaire n'était autrefois donné en français que dans un seul pensionnat de filles, tenu par les religieuses de Notre-Dame de Sion ; elles ont obtenu à Constantinople le même succès qu'à Smyrne et à Beyrouth, où elles ont tant fait pour la propagation de notre langue, en même temps que pour l'initiation des femmes aux idées et à la science de l'Occident.

« Un arrêté du 24 août 1883 a institué à Constantinople des examens ayant pour programme celui qui est suivi en France (décret du 5 janvier 1881) et pour but la délivrance de diplômes français (certificat d'études primaires, brevet élémentaire et brevet supérieur).

« La commission d'examen est nommée par l'ambassadeur. L'examen a eu lieu quatre fois déjà. Les ambassadeurs ont parfois assisté à quelques séances : en 1885, M. Hanotaux, alors chargé d'affaires à Constantinople, a présidé la commission et a pris la peine d'interroger les aspirantes.

« Les Arméniens ont plusieurs écoles placées sous la haute direction de leur patriarche. Les Arméniens catholiques ont aussi deux écoles de filles à Péra et à Psamatia, où l'on enseigne l'arménien, le français et le turc ; le patriarche, Mgr Azarian, a envoyé l'an dernier en France six novices arméniennes pour qu'elles y perfectionnent leur instruction. »



## LES KARINS DE LA BIRMANIE

## ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

Par M. BRINGAUD, de la Société des Missions Étrangères,  
Missionnaire dans la Birmanie méridionale.

(Suite 1)

LE MARIAGE ET LA FAMILLE CHEZ LES SGAUX, TRIBU  
KARINNE DE LA BIRMANIE MÉRIDIONALE.

Dans plusieurs tribus, les Karins ou Carians fiancent leurs enfants en bas âge. Libre à ceux-ci de ratifier ce choix avant la célébration du mariage; seulement celui qui rompt le premier l'engagement, doit payer une amende qui varie selon les lieux, les fortunes et les circonstances.

Les Sgaux, qui sont la tribu la plus nombreuse et la plus intéressante, celle qui compte le plus de chrétiens catholiques et protestants, vivent dans la plaine ou sur la lisière des forêts, près de leurs rizières ou de leurs jardins, en hameaux de quatre, cinq ou six maisons. Il y a peu de villages de dix à vingt habitations; leur isolement et les liens de famille les préservent de la contagion et de la corruption des autres races. Les enfants, presque toujours parents, grandissent et vivent ensemble comme frères et sœurs s'appelant tantôt ainsi surtout s'ils sont cousins, tantôt de leurs noms propres.

Lorsqu'un jeune homme est arrivé à l'âge de seize à vingt ans, ses parents cherchent à le marier. Ils choisissent dans les hameaux voisins une fille adulte de quatorze à dix-huit ans et envoient un entremetteur la demander pour lui. Si elle est refusée, on en est quitte pour un peu de confusion et, après quelque temps, on en cherche une autre. La personne accordée, on règle les formalités du mariage, consultant le sorcier pour trouver un mois et un jour favorables. Le garçon doit aller chez la famille et y être conduit par l'entremetteur, ses parents, ses amis et les jeunes gens de son âge. Chez son futur beau-père, on a construit d'avance un hangar et apporté des provisions pour régaler les invités. La veille du départ, au soir, on tire des sons d'une corne de bison ou de bœuf sauvage appelée Padau. L'instrument a deux notes et s'entend de très loin.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 15 et 22 juin.

De bonne heure le matin, on se met en route, chantant, riant, sautant, sonnant du padau de temps en temps pour avertir les voisins et rallier les retardataires. Arrivé devant la maison de la fiancée, on rit, on raille, on chante, on pousse le futur sous le hangar que l'on cherche à ébranler et on interpelle ainsi les maîtres du logis

— « Venez donc voir votre gendre! Ah! comment le trouvez-vous?... Est-il beau!... Vous convient-il?... Mais donnez-nous donc à boire, à manger; nous n'en pouvons plus, nous venons de si loin! »

Puis tout à coup le silence se fait, car deux personnes sortent de la maison avec deux cruches pleines d'eau qu'elles versent en entier sur la tête du jeune homme. La

fiancée qui ne paraît pas, mais qui sans doute regarde par quelque trou ou quelque fente l'époux que ses parents lui ont choisi, car il arrive qu'ils ne se connaissent pas, envoie des habits neufs qu'elle a tissés ou achetés; son futur les prend et lui fait parvenir par ceux qui les lui ont apportés les effets qu'il avait en venant et qu'il vient de changer après l'ablution des épousailles.

Après cela on mange et on boit. La journée se passe à causer, à jouer, à visiter le village et à faire des connaissances; mais le fiancé reste toujours sous le hangar, triste et confus, vêtu de la tunique des ancêtres aujourd'hui démodée et la tête entourée d'un mouchoir blanc. Lorsque la nuit est venue, on fait bouillir ensemble dans un vase neuf deux volailles, un coq et une poule, pour se rendre les esprits favorables et on sert le riz. Alors seulement le jeune homme monte un instant sur la maison et sa femme paraît. Ils s'accrou-

pissent l'un et l'autre près du plat sans rien dire, prennent chacun une bouchée du riz et de la volaille, et se sauvent aussitôt, l'un sous son hangar, l'autre dans la chambre qu'on lui a préparée, car jusque-là elle avait habité celle de sa mère. Les gens de la noce se jettent sur les plats, chantant, criant, sautant et en un instant ils en ont emporté et vidé le contenu. Ils ne dansent pas, car la danse est inconnue, mais ils continuent à manger, à boire et à s'amuser jusqu'à ce que le sommeil les arrête.

Le lendemain, de bonne heure, tout le monde est sérieux. On prend en paix le dernier repas dans la maison où le nouvel hôte est introduit par ses parents et par l'entremetteur qui a rempli dès le commencement l'office de maître



BIRMANIE MÉRIDIONALE — JEUNES FILLES CARIANES PORTANT DES JACQUIERS  
ET DU BOIS; d'après une photographie de Mgr Bigandet.



des cérémonies, et qui reçoit un turban neuf en reconnaissance de ses services.

« — Voilà votre fils, disent-ils en s'adressant au père et la mère de leur bru, nous vous le livrons, prenez-en soin et faites-le travailler. Qu'il vous écoute, vous respecte et vous soit soumis en toutes choses ! »

L'entremetteur va ensuite lui montrer son logement et tous ceux qui l'avaient conduit se retirent dans leurs villages.

Ce sont là les cérémonies du mariage, telles qu'elles ont lieu encore dans les meilleures familles païennes de la tribu des Sgaux, mais la coutume tend à se perdre dans les plaines du delta de l'Irrawaddy où les jeunes gens des deux sexes contractent malheureusement peu à peu les mœurs et les habitudes birmanes. Bien souvent les parents ne sont plus écoutés et les enfants se marient d'un commun accord, s'enfuyant ensuite au loin chez des amis et des connaissances qui les accueillent et ne rentrent dans la famille qu'après qu'on les a fait chercher et qu'on leur a promis de les recevoir.

On rencontre aussi des parents tout à fait déraisonnables qui poussent par une sévérité et une opiniâtreté outrées leurs enfants au désespoir. Contrariées dans leurs goûts, forcées d'épouser des hommes qu'elles n'aiment pas, on trouve parfois pendues à la branche d'un arbre de la forêt voisine des jeunes filles, et parfois aussi, bien que plus rarement, un jeune homme trop irrité.

Les Birmans et les Karins bouddhistes, à l'occasion de la construction d'une pagode, d'un pont, d'un monastère ou de tout autre ouvrage d'utilité publique, donnent une grande fête accompagnée de comédies et de drames presque toujours immoraux. On élève dans une plaine près du village un hangar pour les acteurs et les musiciens, et un peuple immense s'assemble tout autour pour voir et pour écouter. C'est toujours la nuit et c'est là dans les ténèbres, car le hangar seul est faiblement éclairé, que se contractent les mauvais mariages et les mésalliances. De jeunes débauchés de toute nation, mais plus souvent Birmans, abusent de l'ignorance et de la faiblesse de pauvres enfants qui, poussées par une curiosité malsaine, se sont soustraites à la vigilance de leurs mères.

Dans les localités où les chrétiens sont peu nombreux, la question des mariages est un grand obstacle à la propaga-

tion de la foi. Ici comme partout il y a trois sortes de néophytes : les bons, les médiocres et les indifférents. Ces derniers se font peu de scrupules d'allier leurs enfants à des païens ou à des hérétiques lorsqu'ils y trouvent un intérêt temporel. Ceux qui se font catholiques pour épouser une fille apostasient presque toujours, et les cas où ils entraînent dans leur chute leur femme et des membres de sa famille sont malheureusement trop nombreux.

Très commun chez les Birmans et les Shans, le divorce n'a presque jamais lieu chez les autres Karins. Se mariant jeunes, ils sont fidèles à leurs conjoints jusqu'à la mort, et plusieurs par respect pour leur mémoire, les femmes surtout, ne passent point à de secondes noces.

La polygamie n'est presque pas en usage; elle est cependant tolérée. On en rencontre quelques cas chez des gens d'un certain âge, mais point que je sache parmi ceux de la génération nouvelle. Quatre ou cinq bigames m'ont demandé dans le temps à se faire chrétiens, mais je n'ai pu obtenir d'aucun d'eux de renvoyer une de leurs femmes : ils m'ont soutenu qu'après les avoir prises, il serait mal de s'en séparer, et je n'ai pu en convaincre aucun. Seulement l'un d'eux en ayant été séparé par la mort s'est fait baptiser avec les enfants des deux lits, a mené depuis une vie exemplaire et construit une chapelle pour l'usage des néophytes de sa région.

Il y a peu de célibataires parmi les Karins. Tous se marient et de bonne heure, sauf ceux qui ont un caractère excentrique et les filles que personne ne demande. Les nouveaux mariés doivent rester trois ans chez les parents de la fille et les aider



BIRMANIE MÉRIDIONALE. — JEUNE FILLE CARIANE REVENANT DE LA FORÊT CHARGÉE DE LÉGUMES; d'après une photographie de Mgr Bigandet.

dans leurs travaux.

Dès le premier jour le gendre n'est plus un étranger : c'est le fils de la maison. Le beau-père et la belle-mère l'appellent « mon enfant », les frères et les sœurs de sa femme « mon frère » et lui en agit de même à leur égard, à moins que, pour éviter la confusion à cause du grand nombre, les cousins germains étant aussi appelés frères, il ne soit forcé de les désigner par leur nom propre. Le père et la mère de sa femme deviennent son père et sa mère. Les oncles, les tantes, les cousins et les autres parents, selon la coutume des aïeux, sont ses parents au même titre et aucun de ses frères ou de ses sœurs propres ne peut désormais contracter de mariage dans toute la parenté.



La famille karinne est tout à fait patriarcale ; l'ancêtre y gouverne et y commande jusqu'au dernier mement. Tous reconnaissent son autorité et, dans ses vieux jours, l'entourent de soins, de respect et de prévenances. Il n'est jamais à charge, pas même lorsqu'il est retombé en enfance. Ses petits-enfants rient quelquefois de ses absences, mais sans malice aucune et lui s'amuse à rire avec eux. Il a un véritable culte pour ses enfants, il vit en eux et les comble de gâteries. Pour tous c'est le grand-père, tout le monde l'appelle ainsi, même les étrangers qui ne l'ont jamais vu, et lui, à son tour, nomme tout le monde son petit-fils ou son neveu, moi comme les autres dans ses moments d'oubli.

Le fils ou le gendre, qui dirige les travaux et prend soin de toutes choses, ne fait rien sans le consulter. Généralement la paix et la concorde règnent dans la maison et avec les voisins. Le mari est plein d'égard pour son épouse qu'il aide au besoin dans les travaux du ménage et la garde des enfants. L'usage le plus commun est de s'appeler par le nom de leur enfant premier-né. Ainsi par exemple :

« — Père de Paul, viens manger le riz.

« — Mère de Paul, je viendrai dans un moment. »

Les enfants ne nomment jamais leurs parents que du nom de père et de mère. Les appeler de leur nom propre, même en parlant à un tiers, serait leur manquer de respect. Par exemple, si je demande à un enfant : « De qui es-tu le fils ? » il me répondra : *apa po* (l'enfant du père), ou *a amo po* (l'enfant de la mère), nommant de préférence celui de ses parents qu'il affectionne le plus.

Je n'ai trouvé qu'une exception et c'est dans une famille chrétienne.

En 1874 on m'apporta successivement pour les soigner, d'un hameau situé à huit milles anglais au nord de la Mission, trois personnes dangereusement malades : un jeune homme de dix-huit ans, sa mère, veuve depuis cinq ans et sa tante. Elles avaient eu recours à toutes les superstitions, à tous les sorciers et médecins du pays, et étaient venues chez moi sur le conseil d'un parent chrétien. Elles furent heureusement guéries et voulurent être baptisées avant de s'en retourner. Peu après, douze familles se convertirent aussi et forment aujourd'hui une des meilleures petites chrétientés dont se compose ma vaste mission. Ils ont une petite chapelle construite par eux, où je vais deux fois par an passer quelques jours pour baptiser les nouveaux catéchumènes. Chez ces braves gens, comme au reste chez les autres chrétiens du district, je suis entretenu, avec mes assistants, aux frais des fidèles ; mais ici il y a une particularité touchante à remarquer, c'est que la vieille sexagénaire ne veut permettre à personne de me cuire le riz, et que, pour avoir plus de mérites à cause de la peine qu'elle y prend, après la moisson elle glane des épis dans les champs de ses enfants, et c'est avec le grain de ces épis qu'elle prépare mes repas. C'est dans cette maison que les derniers venus dérogent aux coutumes des ancêtres : ses arrière-petits-fils ont pris les habitudes des enfants de la seconde veuve, leur grand'mère devient aussi leur mère, et leur maman à eux « ma sœur aînée » ou simplement « Mitou » de son nom propre.

(A suivre).

## LA SIBÉRIE POUTONNAISE

UN COIN DE LA MISSION DU KIANG-NAN

(CHINE).

Nous avons publié en 1873 une notice très développée sur le Pou-Tong, cette langue de terre de 3,000 kilomètres carrés, enclavée entre le Fleuve Bleu, la rivière de Shang-haï et la mer. Aujourd'hui nous allons étudier seulement une petite portion de ce pays si remarquable. La bordure occidentale de la péninsule du Pou-tong a reçu des Pères Jésuites le nom de Sibérie poutonnaise. L'auteur de l'article explique plus loin l'origine et l'à-propos de cette qualification.

LETTRE DU R.P. DEFFOND, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN, AU R. P. GILBERT, S. J.

Je vous ai promis, il y a déjà longtemps, quelques notes sur la partie orientale de mon district. Si vous ne saviez ce que peuvent être les occupations d'un missionnaire, qui seul doit prendre soin de plus de quatre mille chrétiens, vous m'auriez peut-être, malgré votre charité, accusé de négligence et de paresse. Je n'ai nullement oublié ma promesse ; j'ai parcouru les renseignements déjà recueillis par mes prédécesseurs, je me suis aidé des travaux du R. P. Gandard, j'ai fait interroger et ai moi-même interrogé les vieillards, et je suis maintenant en mesure de répondre à vos désirs et de tenir ma promesse.

Prenez la carte du Pou-tong et suivez le cours du Wang-pou depuis Chang-hai jusqu'à son embouchure, vous aurez longé mon district dans toute sa longueur. Les grandes chrétientés qui en forment la partie occidentale et comptent trois mille deux cent trente-neuf chrétiens sont en face de Chang hai groupées dans une circonférence dont le rayon ne mesure pas plus de quatre ou cinq lys. Descendez vers l'Est la distance de vingt et de trente lys, vous trouverez à quelques lys de Wang-pou deux gros bourgs, Kao-hang-tseng et Kao-ghiao-tseng.

Ces deux importants villages étaient riches et florissants, il y a environ vingt ans ; le passage des rebelles a détruit bien des fortunes, la fondation de Chang-hai a tué le commerce, l'usage de l'opium qui se généralise achève la ruine matérielle et a amené la dépravation morale. Nos anciens Pères disaient qu'il est difficile d'implanter la foi dans les gros bourgs ; leurs habitants sont trop affairés ou trop corrompus pour ouvrir les yeux à la lumière ; c'est plus vrai que jamais, surtout dans les bourgs qui ont des relations journalières avec les ports ouverts aux Européens. Aussi de ces deux gros bourgs, l'un, Kao-ghiao, n'a pas de chrétiens et n'en a jamais eu ; l'autre, Kao-hang, possède, il est vrai, à son extrémité nord, la petite chrétienté de Kao-ka-hang, qui compte soixante-sept chrétiens ; loin cependant de donner un démenti à l'assertion de nos anciens Pères, ce fait lui apporte une nouvelle confirmation. La famille *Kou* n'est pas originaire de Kao-hang. Elle habitait, il y a quelques centaines d'années, un hameau du Tsé-souo-ting



(aujourd'hui dans le Né-wei-yen) nommé Ta-zen-sse. Le mandarin d'alors, en homme pratique qui cherche à combler promptement le déficit causé à sa caisse par son entrée en charge, décréta que tous les impôts non payés depuis quatre ans devaient lui être soldés en totalité.

Beaucoup d'habitants, plutôt que de se soumettre, préférèrent porter ailleurs leur dieu du foyer, ils n'avaient qu'à franchir les limites de la circonscription de l'exigeant mandarin pour pouvoir braver impunément ses colères. La famille Kou vint s'établir d'abord dans la partie sud du bourg de Kao-hang, puis se fixa définitivement au nord. Le commerce leur procura la fortune, mais nuisit à leur ferveur; Dieu ne les a pas bénis, ils sont peu nombreux, le plus grand nombre des hommes ne vivent pas en chrétiens et dans peu d'années l'usage de l'opium aura achevé la ruine matérielle. C'est donc avec raison que nos anciens Pères affirmaient qu'il est difficile d'implanter la foi dans les gros bourgs, c'est semer sur les grandes routes ou au milieu des ronces.

\* \* \*

Les cinq autres chrétientés sont toutes dans la campagne, trois sont situées à l'est de Kao-hang-tseng; les deux autres sont au sud de Kao-ghiao.

Ces six chrétientés sont d'une administration difficile, tant à cause de leur éloignement relatif de tout centre nombreux de chrétiens qu'à cause de leur caractère susceptible, leur froideur morale et leur indifférence religieuse. Vers 1864,

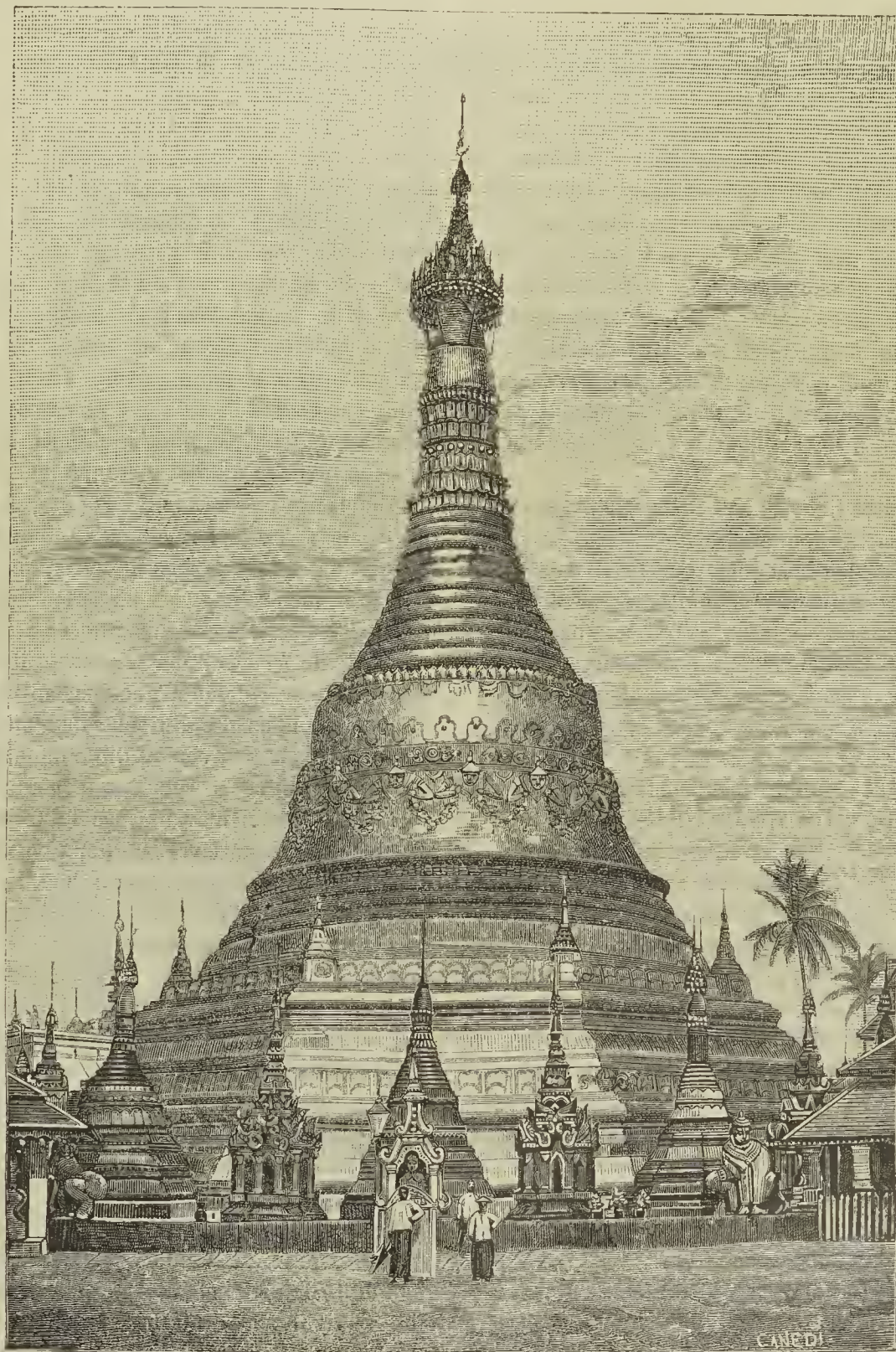
le missionnaire d'alors les désignait habituellement sous le nom de *Sibérie*; cette dénomination, assez heureusement trouvée, leur est restée depuis lors, c'est sous ce nom que je les désignerai dans ces notes.

La Sibérie poutonnaise ne compte pas plus de sept cent soixante-seize chrétiens; ce fut cependant l'un des premiers

champs d'apostolat de nos anciens Pères, le christianisme y remonte sans aucun doute au temps de la dynastie des Ming vers l'an 1609, les conversions furent nombreuses. Comment alors expliquer le petit nombre actuel de chrétiens? Ce fait trouve son explication naturelle dans le petit nombre de missionnaires qui évangélisaient alors le Pou-tong (trois ou quatre seulement pour tout le Song-kang-fou), et ce nombre décru encore au temps des persécutions. Les nouveaux baptisés étaient donc, par la force même des choses, insuffisamment instruits, rarement visités; les préjugés superstitieux, si fortement enracinés dans un cœur païen, n'étaient pas entièrement détruits; quelques pratiques superstitieuses même, surtout dans les hauteurs éloignées des centres où apparaissait de loin en loin le missionnaire, subsistaient

toujours, les enfants des premiers baptisés étaient souvent moins instruits que leurs parents.

Dans de telles circonstances, une division de familles, un froissement d'amour-propre, quelques tracasseries de la part des païens, les exigences d'une femme païenne introduite dans la maison, la cause la plus légère, en un mot,



BIRMANIE MÉRIDIONALE. — LA GRANDE PAGODE DE BASSEIN; d'après une photographie de Mgr Bigandet (voir page 306).



pouvait transformer ces chrétiens en autant d'apostats. C'est l'histoire d'un grand nombre de familles au Pou-tong, leurs ancêtres avaient embrassé la foi et reçu le baptême, les descendants sont païens.

Une autre cause qui pourrait donner raison de ce petit nombre, c'est la pauvreté. La misère est plus nuisible que la richesse, c'est alors vraiment la lutte pour l'existence, les préoccupations constantes pour se procurer le riz de chaque jour absorbent toutes les puissances de l'âme, font négliger les pratiques chrétiennes et affaiblissent la foi. De plus, la pauvreté limite le nombre des enfants mâles, ou éteint les familles. Un jour, j'allais en barque donner une extrême onction dans la Sibérie, plusieurs chrétiens de Guié-fou-ka m'accompagnaient, le cours de la conversation amena une comparaison entre leur petit nombre et le grand nombre de chrétiens de la partie occidentale de mon district; je leur fis remarquer alors que le chrétien venu de Pékin à Tsang-ka-leu sous les Ming, compte maintenant plus de sept cents descendants, tous chrétiens. Pendant que je parlais, j'entendis l'un des interlocuteurs faire à voix basse cette réflexion à l'oreille de son voisin :

« A Tsang-ka-leu, ils sont riches, nous, nous sommes trop pauvres pour avoir beaucoup d'enfants. »

Sans vouloir trop généraliser cette remarque, le fait existe; les familles restées fidèles se sont peu multipliées dans la Sibérie; si vous ajoutez que le plus grand nombre de familles converties par nos anciens missionnaires sont retournées au paganisme sous le règne du persécuteur Yong-tcheng, vous connaîtrez les causes du petit nombre actuel de chrétiens.

A ces deux causes, il faut en joindre une troisième, spéciale à la Sibérie poutonnaise, c'est l'indifférence religieuse, la tiédeur doublée d'ignorance qui abandonne les pratiques essentielles du christianisme, la plus essentielle de toutes surtout, le baptême, mais sans aller jusqu'à l'apostasie proprement dite. Un certain nombre de hameaux se disent encore chrétiens. J'étais aller un jour visiter l'un d'eux, les enfants accoururent nombreux : « Celui-ci croit au Maître du ciel, *Sin-Tié-tsu*, me disaient les parents, en me désignant chaque enfant, celui-là est païen (*uga-kias* en dehors de la religion). » Hélas! les uns et les autres n'ont ni la connaissance de la doctrine, ni l'usage des pratiques chrétiennes, ni surtout la grâce du baptême qui en ferait de vrais croyants. Ils ont conservé, il est vrai, quelques images pieuses; en 1860, ils possédaient encore les livres de prières, ils observent quelques usages chrétiens dans les cérémonies des mariages et des funérailles, mais en même temps beaucoup se permettent des pratiques superstitieuses réprouvées par l'Eglise. Quoi qu'il en soit, ils ont jusqu'à ce moment refusé d'accomplir l'acte qui est comme la marque extérieure, comme le sceau de l'apostasie, l'introduction dans la maison du dieu du foyer, c'est comme la consécration de la maison au démon, la prise de possession d'une famille par le démon.

Ces fils prodiges, qui ont appartenu autrefois à la famille catholique, qui se glorifient encore du nom de chrétiens, méritent une attention spéciale et excitent une compassion plus grande, ils doivent, de préférence aux hameaux païens,

fixer le zèle du missionnaire. Je voudrais vous marquer les espérances de retour qu'ils offrent dans le présent, rappeler les efforts déjà tentés, retracer leur histoire et rétablir leurs noms sur la carte du christianisme dans la Sibérie poutonnaise. Puissions-nous bientôt recevoir tous ces prodiges, les régénérer dans les eaux du saint baptême et compter autant de chrétientés nouvelles que vous compterez sur la carte de hameaux autrefois chrétiens !

Commençons par le sud. Siao-kao-ka-za est une chrétienté qui compte actuellement deux cent vingt-deux chrétiens. Si toutes les familles converties par nos anciens Pères avaient persévéré, il y aurait là, dans un rayon de deux à trois lys plus d'un millier de chrétiens. Par un mystère impénétrable des desseins de la Providence, ce sont les derniers venus à la foi, les familles *Wang* et *Kao* qui seules ont persévéré. Vers la fin du règne de *Kang-hi*, un lettré de la famille *Wang* fut appelé à *Lou-tcheou* par une famille chrétienne pour enseigner les classiques chinois aux enfants de la famille. Ame droite, il étudia sans prévention les livres de religion, ouvrit les yeux à la vérité et embrassa la foi chrétienne. De retour chez lui, il convertit tout son hameau qui est resté fidèle.

La famille *Kou* est nombreuse et compte cependant peu de ses membres qui actuellement aient reçu le baptême. Les autres ne sont ni païens ni chrétiens; sans croyances et sans pratiques religieuses, ils n'étendent pas leurs pensées et leurs espérances au-delà de la vie présente.

A un ly de *Kou-ka-kieu* le hameau de *Hin-ka-za* compte dix familles descendant d'anciens baptisés; eux aussi, hélas! ne sont ni païens ni chrétiens; ils n'ont pas le dieu du foyer il est vrai, mais ils avouent difficilement que leurs ancêtres étaient chrétiens et refusent d'écouter l'explication de la doctrine. « Nous n'avons pas le temps, répondent-ils, il faut travailler pour vivre. » A deux lys plus au sud se trouve un gros hameau nommé *Lo-ka-za*, qui compte environ trois cents personnes, il serait entièrement chrétien si leurs ancêtres n'avaient apostasié.

\* \* \*

A un ly à l'ouest on rencontre un autre hameau non moins considérable que celui de *Lo-ka-za*, il s'appelle *Koè-lang*. Si vous demandez son nom, païens et chrétiens vous répondront : C'est le hameau du *Tié-tsu-dang* (temple du maître du ciel). Son nom de *Koè-lang* est à peine connu. Ce hameau, en effet, possédait l'église et l'on montre encore dans une maison qui compte sept corps de bâtiment, une grande chambre où le missionnaire célébrait la sainte messe. Les habitants de ce hameau furent les premiers à embrasser la foi, ils invitaient le missionnaire. La persécution les trouva faibles et ils apostasièrent sous le règne de l'empereur Yong-tcheng. Le hameau de *Koè-lang* ne diffère actuellement en rien d'un hameau païen, il compte même beaucoup de mangeurs d'herbes. Le nom de *Tié-tsu-dang* qui lui est resté malgré son apostasie, est une grâce de Dieu qui doit rappeler sans cesse à ses habitants la foi de leurs ancêtres. Puissent-ils y revenir un jour! Espérons et prions. Le P. Estève déploya toutes les ressources de son zèle ardent pour ramener au bercail de l'Eglise ces brebis égarées. Il parvint à baptiser un certain nombre d'adultes;



insuffisamment instruits, ils n'ont pas tous persévéré, quelques-uns se sont unis à des femmes païennes, d'autres ont négligé de faire instruire leurs enfants ; le bien s'est fait cependant, il se consolide depuis la construction d'un Kong-sou, le premier de la Sibérie, bâti en 1864, depuis surtout l'existence d'une école régulière. Pour le moment, il faut bien avouer que les égarés ne donnent aucune espérance de retour, l'heure de la grâce ne paraît pas encore venue. Je suis néanmoins décidé à tenter là un effort sérieux et suivi, dès que l'œuvre commencée sur d'autres points sera un peu consolidée.

(A suivre).

## A LA MER MORTE, AU JOURDAIN, A JÉRICO

Par M. l'abbé HIVET

(Suite et fin 1).

De la fontaine d'Élisée on se dirige vers la montagne de *Qarontoul*. L'étroit chemin qui y conduit n'est qu'une interminable roche tarpéenne ; le précipice, creusé par le torrent à cent mètres de profondeur, n'est éloigné de nous que de deux mètres, quelquefois moins. Nos chevaux suivent sans peur ces dangereux lacets où il serait imprudent de leur chercher querelle.

A une hauteur de deux cents mètres, il faut les quitter pour grimper l'étroit sentier où il est bon de s'accrocher aux anfractuosités des rochers. Fort heureusement, on y a taillé des marches qui, pour grossières qu'elles soient, rendent cependant grand service. Arrivés à une trentaine de mètres plus haut, nous nous heurtons à une porte de fer que vient nous ouvrir un vieux grec à la barbe blanche, au nez aquilin et dont les petits yeux noirs sont agaçants de vivacité. Il nous regarde et ne dit rien, mais sans doute n'en pense pas moins. Encore quelques marches, et nous nous trouvons à la grotte où Notre-Seigneur jeûna quarante jours pendant lesquels il se laissa plusieurs fois tenter par le démon. Des peintures murales, qu'il ne faudrait pas comparer aux fresques de Raphaël ou de Flandrin, retracent assez bien les souvenirs religieux que l'on vient y vénérer.

La montagne, à la hauteur même où nous nous trouvons, renferme un certain nombre de grottes assez spacieuses. Dans les unes, on reconnaît le travail simple et grandiose de la nature ; dans les autres, au contraire, les proportions étriquées et la trace du ciseau accusent la main de l'homme. Un silence saisissant règne en cet endroit ; la vie n'y est représentée que par les hiboux qui passent quelquefois d'une grotte à l'autre en se poursuivant, et par de longs vers noirs à mille pattes qui voyagent généralement par couple et dont la piqure, paraît-il, est fort dangereuse. Du haut de ce précipice, on aperçoit au pied de la montagne le relèvement du terrain qui abrite les ruines antiques, plus loin des bouquets d'arbres qui masquent les maisons actuelles ; ensuite l'immense plaine grise, triste, aride, au milieu de laquelle une vague ligne de verdure indique le

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13, 20, 27 avril, 11 mai, 15 et 22 juin.

1  
it du Jourdain. Il est difficile de trouver un endroit plus solitaire et plus sauvage ; la grotte de saint Jean-Baptiste près de Aïn-Karim est bien dans le désert aussi, mais elle possède à son entrée une source abondante et, devant elle, la vue d'une vallée profonde où coule un torrent qui ne tarit jamais.

Les grecs nous offrirent divers rafraîchissements avec une profusion qui aurait été inquiétante pour la bourse de Stanislas, si nous nous étions laissé tenter. Pour satisfaire notre désir d'augmenter nos connaissances géographiques, nous choisîmes une liqueur du pays dont l'odeur rappelle à la fois le thym et l'anisette. Au moment de partir, je remarquai dans le coin d'un rocher trois barres de fer de différentes dimensions légèrement suspendues dans le sens horizontal. Un marteau qui se trouvait à terre m'en fit deviner l'usage : ce sont les cloches de l'endroit. Le son n'a pas beaucoup d'ampleur et donne bien un peu la note de la ferraille, mais il est encore préférable à celui d'un carillon mal exécuté. J'ai vu depuis des barres de ce genre à Jérusalem, à l'église arménienne construite sur le lieu du martyre de saint Jacques.

\* \* \*

Nous remercions les bons grecs de leur aimable réception et redescendons à Jéricho où nous arrivons à la nuit tombante. En entrant dans la ville, nous rencontrons un groupe de trois jeunes voyageurs parlant allemand. Je leur demande le nom de leur pays. Ils me répondent qu'ils sont autrichiens et qu'ils visitent la Palestine. Je leur dis que nous en faisons autant et avec le bonsoir je leur souhaite un bon voyage.

Nous irions volontiers voir l'emplacement de la maison de Zachée ; mais que pourrions-nous distinguer au milieu des ténèbres ? Nous croyons mieux faire de prendre notre repas, de regarder un instant ce beau ciel où brillent les étoiles silencieuses et d'aller prosaïquement nous coucher. Le lendemain, nous sommes sur pied à deux heures très précises, nous disons la messe, déjeunons et partons au petit jour.

Durant le retour, je me trouvai à côté de M. Le Texier, chapelain de Sainte-Anne-d'Auray. Pendant que nous causions de nos projets, nos chevaux firent preuve de sentiments de rivalité et de jalousie vraiment curieux. Chacun d'eux souffrait de voir son compagnon marcher de front avec lui et accélérât le pas pour le devancer. Ce mouvement *crescendo* ne pouvait se soutenir longtemps avec l'allure au pas. Je priai mes confrères de les laisser faire et d'étudier un instant les mœurs chevalines. Ils se mirent presque aussitôt au trot, puis au galop et coururent ainsi avec acharnement le long d'une vallée ; mais, arrivés à une côte, le mien, qui avait le corps moins long, dut malgré son grand courage laisser le pas à l'autre. Une expérience suffisait ; nous les retînmes dans la suite ; mais ils se témoignaient souvent leurs sentiments de fraternité en essayant de se mordre ; dans ces conditions, tout en les maintenant sur le pied de l'égalité, il ne fallait pas leur laisser la liberté.

Au caravansérail du bon Samaritain, nous fîmes la rencontre d'un évêque grec qui, accompagné de quatre ou cinq prêtres, allait visiter le Nebi Mousa (tombeau de



Moïse). C'était un homme d'environ cinquante ans, portant une longue barbe noire où se jouaient quelques fils argentés, et vêtu d'une robe noire ornée sur le devant d'une large bordure violette; une riche topaze brillait à sa main; il portait, ainsi que ses suivants, un bonnet noir dont la forme rappelle ceux de nos juges. Mais il n'a pu voir le tombeau du grand législateur puisqu'il ne s'y trouve pas: il s'est immanquablement heurté aux fanatiques Indiens qui, depuis le départ des derviches musulmans, gardent l'entrée de ce couvent bâti au IV<sup>e</sup> siècle.

Arrivés avec M. Le Texier en vue de la fontaine des Apôtres, nous vîmes un chat sauvage, gros comme deux des nôtres, escalader rapidement la colline escarpée. Quand il se trouva à trois cents mètres de nous, il sauta sur un rocher et nous regarda tranquillement avec un air presque narquois qui semblait nous dire: « Maintenant, je vous attends. » Nous le laissâmes attendre.

Nous traversâmes ensuite Béthanie pour la seconde fois et rentrâmes dans Jérusalem. Il était neuf heures et demie; le soleil commençait à devenir brûlant. A notre arrivée, nos confrères semblaient étonnés de nous revoir au complet; ils s'attendaient à deux ou trois vides causés par les rapides du Jourdain ou l'insolation. Mais ils avaient beau compter, nous étions toujours dix hommes, savoir: notre escorte, puis Stanislas et enfin les six ecclésiastiques et les deux laïques. Ils reconnurent d'abord les trois bretons: M. Brebel qui donnait le branle-bas, l'excellent M. Hyard, et M. Le Texier, rouge comme un dragon, mais calme et recueilli comme un sulpicien; puis le P. Augustin, trappiste, ancien sous-officier à l'armée de Faidherbe, M\*\*\* dont je ne sais plus le nom; maître Pierre, charmant pour ses compagnons, mais horriblement à charge à sa monture qui le trouvait trop lourd; M. Martrou, du Roussillon, qui se souviendra longtemps de la causticité des eaux de la mer Morte et enfin celui qui écrit ces lignes.

Quand ils nous eurent bien comptés, tout en nous serrant longuement la main, ils nous disaient:

« — Vous êtes sorciers! »

« — Pas du tout, répondions-nous, nous avons fui le midi et profité du matin et du soir, autrement dit, nous avons pris ce pays dans ses bons moments. »

\* \*

Telle est mon excursion à la mer Morte, au Jourdain et à Jéricho. Le récit en est sans doute incomplet puisque je n'y ai pas pris de notes si ce n'est sur les hauteurs du baromètre et du thermomètre; peut-être aussi me suis-je attardé à certains détails; mais j'ai tenu à laisser à ce voyage son cachet de simplicité et de véracité. Je raconte mes observations et mes impressions sans broder ni inventer. Que vos lecteurs veuillent bien me pardonner mes défauts d'écrivain inexpérimenté et ne considérer que mon désir de les intéresser un instant.

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que l'auteur de cet intéressant récit est entré dans la Congrégation du Saint-Esprit et est actuellement missionnaire en Afrique.

FIN.

## NÉCROLOGIE

M. NEYRON.

*Missionnaire dans le diocèse de Fort-Wayne (Etats-Unis).*

Les journaux américains ont annoncé dernièrement la mort, à l'Université de Notre-Dame (Indiana), d'un missionnaire presque centenaire.

M. Louis Neyron était né en France en 1791. En sa jeunesse, il étudia la chirurgie, et quand Napoléon I<sup>er</sup> se fut échappé de l'île d'Elbe, le jeune docteur fut appelé au service de l'empereur. Il était près de lui à Waterloo. Il racontait souvent que, le soir qui précéda cette bataille, il avait vu Napoléon se jeter à genoux et, la tête baissée et les mains jointes, invoquer le Créateur de l'Univers.

Fait prisonnier par les troupes anglaises, M. Neyron essaya deux fois, mais en vain, de s'échapper, et il fut condamné à mort. Il fut gracié à raison du manque de chirurgiens, et mis au service des hôpitaux anglais.

Quand l'ordre et la paix furent rétablis en Europe, le docteur Neyron étudia la théologie et fut ordonné prêtre en 1828. En 1836, il partit pour l'Amérique avec Mgr Bruté, évêque de Vincennes, et pendant plus de cinquante ans, il a travaillé à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Mme Agathe Harriet, à Halsou, diocèse de Bayonne.....	300
Une abonnée de Gray, diocèse de Besançon.....	1 20
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	40
Au nom de défunte Mme Vve Louis Cornudet, à Laroche-Bernard diocèse de Vannes ...	100
Pour Mgr Ohannessian, évêque de Mouche.	
P., diocèse de Blois .....	2
Pour l'église de Notre-Dame du Spasme à Jérusalem.	
M. Deschamps, à Bruyères, diocèse de Soissons.....	5
Pour l'orphelinat de Nazareth.	
M. Clerjault à Toucy, diocèse de Sens.....	5
Pour les missions les plus nécessiteuses (Constantine.)	
M. Toucas, dit Terrin, à La Crau, diocèse de Fréjus, avec demande de prières.....	5
M. Deschamps, à Bruyères, diocèse de Soissons.....	10
Une mère de Lyon, pour son fils.....	200
A Mgr Puginier, pour ses missions du Tong-King occidental.	
Anonyme lorrain .....	1 50
Une anonyme de Bordeaux .....	40
Anonyme de Villaines-la-Juhel, diocèse de Laval, avec demande de prières.....	125
Pour le rachat d'enfants chinois dans les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chausse).	
Plusieurs jeunes enfants du diocèse de Lyon.....	9
Pour le R. P. Mathon, missionnaire au Yun-nan.	
Un anclen condisciple du diocèse de Saint-Claude.....	5
A Mgr Livinhac, pour le rachat et le baptême d'un petit nègre en Afrique équatoriale sous le nom de Henri.	
Anonyme de Montpellier.....	10
A Mgr Grandin, pour les sauvages affamés de Saint-Albert (Canada).	
Une anonyme de Bordeaux.....	10

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.





LE VÉNÉRABLE PERBOYRE, MISSIONNAIRE LAZARISTE, MARTYRISÉ EN CHINE (septembre 1840).

## CAUSE DE BÉATIFICATION

DU

### Vénérable Jean-Gabriel PERBOYRE

L'Œuvre de la Propagation de la Foi est heureuse de saluer par avance le premier de ses missionnaires qui va être appelé aux honneurs de la Béatification. Le Vénérable Perboyre, parti pour la Chine en 1835, c'est à dire treize années après la fondation de l'Œuvre, est, on peut le dire, de la *Famille* et chacun de nos associés peut revendiquer pour lui une part de ses mérites et de ses prières.

Le mardi 12 juin 1888, la Sacrée Congrégation des Rites a tenu, au Vatican, en la présence de Sa Sainteté Léon XIII, la Congrégation générale appelée à donner son vote sur le doute suivant : « *An constet de martyrio et de causa martyrii, nec non de signis et miraculis, in casu et ad effectum de quo agitur?* Le martyr, la cause du martyr, ainsi que les signes et miracles, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit, sont-ils constatés ? »

Le soir même, M. le Supérieur général recevait de Rome un télégramme signé par M. Valentini, Procureur

général des Lazaristes près le Saint-Siège ; il était ainsi formulé : « Triomphe complet. »

Une lettre suivit bientôt la dépêche et donnait les détails de la cérémonie qui précède la décision prochaine du Souverain Pontife.

Veis dix heures et demie, le Saint-Père entra dans la salle du Trône ; après les prières d'usage, les cardinaux allèrent s'asseoir autour de lui ; les consultants et les officiers de la Congrégation restèrent debout. Les membres de la Postulation, savoir : le postulateur, l'avocat et le procureur, étaient à la porte de la salle, prêts à entrer si l'on désirait quelques éclaircissements.

Vous connaissez le sujet dont on devait s'occuper : *An constet de martyrio et signis*, etc. Cette congrégation est très solennelle : d'abord, le Saint-Père en est le président ; puis les cardinaux, aussi bien que les consultants, donnent leurs votes par écrit ; de plus, le vote est nécessairement affirmatif ou négatif, tandis que, dans les autres congrégations, il peut être suspensif ou dubitatif. Si le vote était négatif, *actum esset de causa usque ad tempus*, la cause serait perdue pour un temps. De là l'importance souveraine de cette congrégation et, pendant qu'elle se tient, la très vive préoccupation des personnes qui y sont intéressées.

A onze heures trois quarts, les portes de la salle s'ouvrent, et nous voyons sortir les consultants, car ils ne doivent pas assister au dépouillement des votes des cardinaux. Comme ils sont tenus au secret, ils passent devant les membres de la Postula-



tion sans dire mot ; à peine les saluent-ils, mais leur physiologie trahit la joie : c'est de bon augure, et pourtant le cœur tremble encore.

Trois quarts d'heure après environ, les portes de la salle s'ouvrent une seconde fois, et le Saint-Père fait appeler les membres de la Postulation. Le cardinal Laurenzi s'empresse de venir à notre rencontre. Il voulait nous parler ; mais nous ne prenons pas le temps de l'écouter, tant nous avons hâte de nous prosterner aux pieds du Saint-Père, d'entendre de sa bouche quelques paroles qui nous laissent entrevoir l'issue de la cause.

Prosterné à ses pieds, je le remercie au nom de la Congrégation, au nom du frère et des deux sœurs encore vivants du vénérable martyr, de ce qu'il avait eu la bonté de tenir cette séance si ardemment désirée. Le Saint-Père prit aussitôt la parole et, en présence de tous les cardinaux, il dit que depuis longtemps notre Congrégation soupirait après cette cause.

« En 1846, ajouta-t-il, en revenant de Belgique, je descendis dans votre maison de Monte-Citorio. M. François Aspetti en était alors le supérieur. On avait placé dans les escaliers le tableau du vénérable Perboyre. Le Supérieur qui m'accompagnait me dit qu'il espérait le voir un jour inscrit au nombre des Bienheureux. Ce jour est venu, dit le Saint-Père, mais nous nous réservons la décision de la cause. »

Toutefois, le Saint-Père, dans l'audience donnée aux évêques avant la séance, pendant plus d'une demi-heure, avait raconté la vie du vénérable Perboyre, descendant même en des particularités de détail, glorifiant son martyre, exaltant ses vertus ; en un mot il avait fait son panégyrique. Il avait même ajouté que, pour les martyrs, on n'exigeait pas de miracles, mais que l'éclatant martyre de notre vénérable Perboyre était son plus grand miracle.

La Sacrée Congrégation des Rites n'a plus à répondre qu'au doute suivant : « *An tuto procedi possit ad Beatificationem ?* Peut-on, en toute sûreté, procéder à la Béatification ? » Ne demandant ni discussion, ni procédure judiciaire, ce vote aura lieu dans une congrégation générale qui se tiendra pour traiter tout autre cause.

Quand la Sacrée Congrégation des Rites aura ainsi épuisé la longue série de ses procédures, le Souverain Pontife donnera l'ordre de rédiger et de publier le décret de Béatification, puis fixera le jour de la cérémonie solennelle.

Sa Sainteté aurait, nous dit-on, l'intention de couronner l'année jubilaire de son ordination sacerdotale par la Béatification du vénérable martyr, qui serait, de tous les missionnaires ayant évangélisé la Chine et de tous ceux que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a entretenus dans le monde entier, le premier placé sur les autels.

Nous pouvons donc espérer que l'heure du glorieux triomphe de Jean-Gabriel Perboyre ne tardera pas à sonner (1).

Jean-Gabriel Perboyre appartient par sa naissance au Midi de la France. Le diocèse de Cahors l'a vu naître. Sa famille, famille de modestes cultivateurs, continue de donner, à Mongesty, près de Cattus, l'exemple des vertus héréditaires. Deux frères du futur Bienheureux l'avaient suivi à Saint Lazare ; trois sœurs entrèrent chez les Filles de la Charité. Deux de ces dernières vivent encore sous la cor-

nette, l'une à Naples, l'autre dans le pays que le martyr a rougi de son sang. Un seul frère jouit encore de la vie, en la maison-mère de la rue de Sèvres. Là, dans un pieux recueillement, il attend le jour où, après avoir célébré la messe en l'honneur de l'intrépide apôtre, il n'aspirera plus qu'à le rejoindre dans la Patrie.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Japon central.** — Mgr Félix Midon, vicaire apostolique du Japon central, a reçu la consécration épiscopale le lundi, 11 juin, dans l'église du Sacré-Cœur, à Yokohama. Le prélat consécrateur était Mgr Osouf, vicaire apostolique du Japon septentrional, assisté de Mgr Cousin, vicaire apostolique du Japon méridional et de Mgr Blanc, vicaire apostolique de la Corée. Le nouvel évêque a pris possession de son vicariat le 21 juin ; sa résidence épiscopale est *Osaka*.

Les armes du Prélat sont : d'azur, à la barre d'argent, avec le cliffre couronné de Marie, en chef, et en pointe, une fleur de chrysanthème ; le Sacré-Cœur de Jésus sur un écu d'or, brochant sur le tout. Devise : *Propter eum qui dilexit nos*. Le chrysanthème est la fleur nationale et symbolique du Japon : dans les armoiries de Mgr Midon elle représente, pour les profanes, l'idée japonaise ; « mais pour nous, écrit le Prélat, c'est le symbole de la Bienheureuse Marguerite-Marie, ma Sainte de prédilection et ma répondante auprès du Sacré-Cœur. »

**Hou-pé nord-ouest (Chine).** — Mgr Ezéchias Banci, des Mineurs Observantins, vicaire apostolique du Hou-pé nord-ouest, écrit au R. P. Marie de Brest, procureur des missions franciscaines :

« Nous sommes en ce moment victimes d'une persécution qui, quoique sourde, entrave considérablement les progrès de la foi. Je négligerai les vexations quotidiennes qu'ont à endurer les néophytes ou les ministres de notre sainte religion pour vous parler seulement d'un attentat d'autant plus grave qu'il a eu pour auteur un fonctionnaire chinois.

« Un prêtre indigène nouvellement ordonné, le P. Mathias Hou, était allé à Tan-sien pour visiter les chrétiens de cette ville. A peine arrivé, il fut accusé de toutes sortes de méfaits par les lettrés et, pour leur complaire, le mandarin alla nuitamment faire cerner par une centaine de satellites la maison du pauvre missionnaire.

« Il y pénétra à l'improviste, fit briser les malles du Père, jeter par terre ses vêtements, ainsi que les ornements et les vases sacrés et, d'une voix impérieuse, lui intima de quitter immédiatement la ville avec défense absolue d'y rentrer jamais, lui interdisant, en outre, d'emporter ce qui lui appartenait. Force fut donc au missionnaire de tout abandonner et de partir avec les seuls vêtements qu'il avait sur lui. Le mandarin fit, en outre, donner cinq cents coups de rotin au païen qui avait loué sa maison au Père.

« Le missionnaire, ainsi expulsé et dévalisé, m'arriva après avoir marché trois jours dans la neige par le froid le plus rigoureux.

« J'aurais voulu envoyer aussitôt un missionnaire européen, au grand mandarin de la province, pour l'informer de ces faits ; mais je n'en avais pas le temps parce que le premier jour de l'an chinois approchait, or, c'est là une grande fête nationale dans tout l'empire : à cette occasion, les tribunaux se ferment pour un mois et les mandarins ne reçoivent aucune plainte pendant cette période. Je me contentai donc d'écrire en toute hâte au grand mandarin et je l'informai minutieusement de tout ce qui s'était passé à Tan-sien.

« Ce mandarin me répondit qu'il prendrait des informations et que, si les faits étaient tels que je les présentais, justice nous serait rendue.

(1) On n'oubliera pas que, jusqu'à ce que les cérémonies de la Béatification aient eu lieu, il est absolument interdit de rendre aucun culte public au serviteur de Dieu. Toute infraction à cette loi pourrait créer les plus graves difficultés pour le succès final de la cause.



« Naturellement il ne fit rien; mais, aussitôt après les fêtes, le P. Félix Siano avec un autre Père chinois allèrent à la ville de Youan-fou, pour presser notre affaire et faire constater notre bon droit.

« Le P. Félix se rendit dès le lendemain auprès du mandarin qui le reçut avec toute l'étiquette chinoise. Mais, lorsqu'il fut question de notre affaire, le fonctionnaire ne voulut pas en entendre parler, s'emportant contre les missionnaires qui, disait-il, ne font pas leur devoir, sont imprudents, etc.

« Le P. Siano le laissa récriminer à son aise, puis lui répondit :

« — Nous sommes en votre présence; eh bien! dites-nous en « quoi sont répréhensibles les missionnaires que vous accusez; « quelles sont les imprudences qu'ils ont commises? à qui ont-ils fait du mal? dites-le-nous, et si vous prouvez que nous « sommes coupables, punissez-nous selon les lois; mais, si au « contraire nous sommes innocents; si c'est nous qui avons été « sans raison gravement offensés, daignez nous rendre justice, « ainsi que vous êtes tenus de le faire en vertu de votre charge « et conformément aux traités franco-chinois. »

« Comme le mandarin ne voulait rien promettre, le Père ajouta :

« — Nous irons porter plainte ailleurs; mais rappelez-vous que « vous serez responsable des conséquences qui pourraient résul- « ter de ce déni de justice. »

« Le lendemain, le mandarin, qui avait réfléchi, vint rendre leur visite aux missionnaires; dans ce second entretien les pourparlers prirent une meilleure tournure. Le mandarin promit d'envoyer quelqu'un faire une enquête sur les lieux pour statuer ensuite en connaissance de cause.

« — Vous pouvez, ajouta-t-il, retourner auprès de l'évêque et « l'assurer que cette affaire sera suivie et décidée en toute rigueur « de justice. »

« Ayant appris ce résultat, j'ordonnai au P. Félix Siano de ne pas quitter la ville de Youan-fou avant la décision de la cause.

« — Vous pouvez rester, lui dit le mandarin en apprenant « cette nouvelle; mais l'affaire sera promptement terminée, car « j'ai déjà ordonné au mandarin de la ville de Youn-si de se ren- « dre, en mon nom, à Tan-Sien pour examiner l'affaire, et à son « retour tout aura été arrangé par lui. »

« C'étaient assurément de belles promesses, mais le mandarin de Youn-si ne bougeait pas; il espérait que, fatigué d'attendre, le P. Siano partirait et qu'alors tout se serait borné aux bonnes paroles données. Mais le Père ne s'en alla point, il attendit un mois, au bout duquel le mandarin se détermina à faire partir pour Tan-Sien un envoyé.

« Comment cette affaire se terminera-t-elle? nous ne pouvons le prévoir. J'espère que le mandarin enquêteur nous fera rendre justice.

« J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais je me borne à ajouter que, malgré toutes ces contradictions, notre sainte religion se propage en beaucoup d'endroits et que nos œuvres se développent chaque année davantage.

« Nous pourrions faire beaucoup plus si nous en avions les moyens; mais nos faibles ressources ne nous le permettent pas. J'espère pourtant que la divine Providence ne nous abandonnera pas et qu'elle daignera nous venir en aide comme par le passé. »

**Nouvelle-Calédonie.** — Un missionnaire Mariste, originaire du diocèse de Montpellier, le R. P. Xavier Montrouzier, l'un des plus anciens missionnaires de la Nouvelle-Calédonie, a été nommé officier d'Académie.

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de cette lointaine mission (numéro du 7 avril) :

« Les traditions religieuses de la marine française sont continuées à l'occasion du Vendredi-Saint comme par le passé. A Nouméa, le *Duquesne*, dès huit heures du matin, a tiré un coup de canon d'heure en heure jusqu'au coucher du soleil. Les nombreux navires de l'Etat, qui se trouvaient sur rade, avaient mis leur pavillon en berne. Le surlendemain à neuf heures, une salve de vingt et un coups de canon, tirée également par le vaisseau amiral, a salué joyeusement l'aurore de la résurrection du Sauveur. »

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Mgr Navarre, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micro-nésie, s'est embarqué à Marseille, le 29 juin, pour la Nouvelle-Guinée. Le vénérable prélat emmenait avec lui pour sa lointaine mission, dix missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus et quatre Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

— Sur le même paquebot, a pris place un évêque missionnaire Mariste, Mgr Vidal, vicaire apostolique des Fidji, se rendant à Samoa. Trois religieux de la Société de Marie et quatre religieuses Maristes accompagnent ce prélat.

— Le 9 avril dernier, se sont embarquées au Havre pour les Etats-Unis, d'Amérique, les Petites Sœurs des Pauvres dont les noms suivent : Sœurs Alice de Sainte-Anne, Marie-Charles, Victorine de l'Ascension, Saint-Jean de Dieu, Athanase de Saint-Joseph, Marie-Onésime et Michel de Saint-Joseph.

## IRLANDE ET ÉCOSSE

Nous devons à l'obligeance d'un de nos correspondants d'Irlande cette relation intéressante. Elle montre l'état actuel et les progrès du catholicisme en Grande-Bretagne.

Au milieu des épreuves de toute sorte, auxquelles ils sont en proie, les braves habitants de l'Irlande peuvent être proposés comme modèles aux autres nations catholiques sous le rapport de la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise. Les diocèses sont rares à l'heure qu'il est où, comme dans celui de Cashel, quatre-vingt-seize adultes sur cent approchent de la Sainte Table, chaque année, au temps pascal. Et je ne dis rien des vocations ecclésiastiques et religieuses, de la superbe floraison de communautés de Frères et de Sœurs enseignants, des édifices sacrés qui, aujourd'hui, recouvrent comme une blanche moisson la terre illustre des Patrice, des Columban, des Colomba et des Gertrude.

Pourquoi faut-il qu'un nuage vienne obscurcir le tableau de ces splendeurs chrétiennes et que le voyageur attristé en soit venu à faire cette réflexion qu'il faudra bientôt transformer en cri d'alarme : « L'Ile des Saints se dépeuple, l'Irlande catholique est abandonnée par ses enfants! » Imaginez en effet ce que va devenir ce malheureux pays, le jour où l'émigration aura terminé son affreux drainage d'hommes, de femmes, d'enfants, la fleur de la verte Erin, une des plus belles races d'hommes qui existent au monde.

La charité catholique grandit avec les besoins devenus, ici plus qu'ailleurs, urgents, lamentables. L'Irlandais, comme ses frères de la grande famille celtique, les Français, ne se lasse pas de donner, d'abord au Père commun des Fidèles, au Pontife-roi, prisonnier dans son palais; ensuite, à ses évêques et à ses prêtres, à ses missionnaires, les plus nombreux dans le monde après les fils de la nation très chrétienne. L'Irlande donne plus à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, que l'Angleterre. La France, sans doute, occupe toujours le premier rang; Lyon et la France ne permettront pas que cette œuvre catholique et civilisatrice par excellence et si glorieuse pour notre pays, sa gloire la plus pure à l'heure qu'il est, périsse sous le souffle de la tempête.



Qu'il est doux pour un cœur français de se dire qu'il existe à peine un coin du globe, où le voyageur ne trouve des frères et des sœurs ! J'étais reçu, il y a quelques jours, par la vénérable supérieure d'une communauté de religieuses missionnaires, les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, qui possèdent depuis plus d'un quart de siècle, un couvent et une école, sur les hauteurs de Castleknock, au mont Sackville près de Dublin. Certes je m'attendais bien à recevoir des nouvelles intéressantes sur le pays que la Révérende Mère habite depuis la fondation de son école, son œuvre à elle ; mais j'avoue que je n'étais pas allé là chercher des renseignements sur les missions des Antilles, des îles Maurice et Bourbon et de Madagascar. C'est pourtant à la vénérable supérieure du mont Sackville que je dois l'histoire détaillée des labeurs héroïques de nos prêtres français dans la grande île africaine, des incidents tour à tour pittoresques et terribles qui ont marqué chacune de leurs étapes et de leurs batailles, lorsqu'ils entreprirent de contester à l'erreur la possession absolue des âmes et des cœurs de trois millions de Malgaches. Peut-être aurai-je l'honneur d'en entretenir vos pieux lecteurs dans une autre correspondance ; qu'il me suffise de dire que Dieu est magnifique dans ses œuvres et dans ses apôtres.

Je tiens, avant de terminer cette lettre, à dire quelque chose des pèlerinages remis en honneur en Grande-Bretagne et en Irlande, depuis quelques années. La France a donné l'exemple et les autres nations ont suivi.

L'île fameuse d'Iona, sur la côte sud-ouest de la vieille Calédonie, a revu quelque chose de la splendeur des cérémonies du culte catholique, a entendu comme un écho des chants des milliers de moines qui attendent, ensevelis sous l'épais gazon qui recouvre les abords de l'antique église abbatiale, que le Seigneur manifeste sa gloire dans ses saints.

Telles sont les pensées qu'un évêque rappelait, le 13 juin dernier, aux pèlerins écossais, accourus par centaines dans l'île de saint Columba, l'une des gloires de l'Irlande.

Partis de la pittoresque ville d'Oban, où ils admiraient la décoration de la petite cathédrale de Mgr Mac-Donald, les archevêques et évêques, accompagnés de Mgr Persico, prenaient la mer à six heures du matin, après avoir béni sept cents Écossais qui avaient voulu porter leurs hommages au plus illustre des missionnaires et des évangélisateurs des Scots et des Pictes. Descendus sur le rivage, les pèlerins se formèrent en procession et se rendirent en récitant à haute voix le rosaire, à ce qui reste de la cathédrale, tombeau de saint Columba. De nombreuses croix de pierre, quelques-unes intactes, d'autres brisées par la fureur des disciples de John Knox, se voient encore éparses autour de l'église abbatiale. De celle-ci, une tour carrée est le seul vestige important et à peu près entier. Ce fut en avant de cette tour que Mgr l'évêque d'Argyll et des Îles, célébra pontificalement la sainte messe, en présence des archevêques d'Edimbourg et de Damiette, tandis que la foule recueillie se pressait dans la nef, entre les vieux murs lézardés de l'édifice et à l'ombre des ruines im-

santes d'une grande fenêtre ogivale. Les moines bénédictins de Fort-Augustus exécutèrent la messe grégorienne avec beaucoup de goût. Il y eut deux sermons, prêchés par deux évêques. La bénédiction papale fut donnée après la messe, puis la foule se dispersa dans l'île où il ne fut pas difficile de trouver des émotions, excepté celle de voir un seul habitant catholique. Tous les insulaires en effet sont presbytériens, mais ce n'est plus en Écosse que le fanatisme religieux recrute ses adeptes ; il a élu domicile ailleurs.

Les habitants d'Iona se montraient fort bienveillants à l'endroit des visiteurs de leur petite île. En Écosse même, il ne se trouva que deux ministres pour faire la découverte que le pèlerinage catholique mettait en danger la *Kirk* (Église presbytérienne). La tolérance est complète, c'est beaucoup déjà, mais l'heure des conversions en masse semble être fort éloignée encore. Nos missionnaires la hâteront par leurs prières et leurs sacrifices.

## LES KARINS DE LA BIRMANIE

### ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

Par M. BRINGAUD, de la Société des Missions Étrangères,  
*Missionnaire dans la Birmanie méridionale.*

#### LE MARIAGE ET LA FAMILLE CHEZ LES SGAUX, TRIBU KARINNE DE LA BIRMANIE MÉRIDIONALE.

(Suite et fin 1)

Se mariant jeunes, menant une vie active et réglée, sobres, vivant généralement de fruits et de légumes, de riz et de poisson, les Karins ont de nombreux enfants. La moitié meurt par manque de soins intelligents ou emportés par le choléra, la variole, le croup, la fièvre ou la diarrhée. Les chrétiens cependant s'accoutument à une hygiène mieux entendue, sont moins craintifs et mieux réglés et, ayant recours à nos médecins, conservent un plus grand nombre de leurs enfants. Dans des familles, il y en a jusqu'à sept, huit, neuf et même plus. Les parents ont pour eux la plus grande affection, c'est leur richesse, et plus le nombre augmente, plus ils sont heureux et contents. Ils ne les abandonnent et ne les cèdent jamais ; quelque pauvres qu'ils soient, ils trouvent toujours moyen de les nourrir et de les élever.

Les mères surtout ne leur refusent rien, et c'est leur aveugle tendresse qui en fait périr le plus grand nombre. Presque toujours, elles en ont deux à la mamelle, n'ayant pas le courage de sevrer l'aîné à temps pour ne pas voir couler ses larmes et entendre ses cris et ses plaintes. Sans le comprendre, elles s'épuisent elles-mêmes, en ruinant peut-être pour toujours la santé de leur petite idole et parfois lui causant la mort. Un secret pour gagner les mères et par elles la famille entière, c'est de choyer et de caresser ces pauvres enfants, quelque sales qu'ils soient, de les guérir, de les délivrer des vers, enfin, d'une façon ou d'une

(1) Voir les *Missions catholiques* des 15, 22 et 29 juin.



autre, de s'en faire des amis. Avec de la patience et des friandises, le travail est facile et les fruits sont abondants.

Le Karin, en effet, prend difficilement une décision; il trouve toujours quelque objection pour différer sa conversion, n'en aurait-il d'autre que sa paresse et sa nonchalance. Il faut quelque chose pour le secouer et le remuer, un ressort ou un levier: ce sera parfois le désir de contenter l'enfant qui pleure, voulant aller à l'église comme ses jeunes amis et porter comme eux à son cou une croix ou une médaille.

Il n'y a pas de pauvres dans le sud de la colonie: tout le monde en travaillant un peu vit facilement. Ceux qui ont des enfants pour les seconder, s'enrichissent en quelques années, si la peste n'enlève pas leurs bestiaux, tandis que ceux qui n'ont pas d'enfants, ou ceux qui n'en ont qu'un petit nombre, la main-d'œuvre étant chère et rare, sont presque toujours pauvres ou peu fortunés. Il y a beaucoup de terres en friche que le gouvernement accorde exemptes d'impôts les premières années; mais les bras manquent pour les cultiver.

Lorsqu'un des enfants sort de la maison pour travailler à son compte et laisser la place à un nouveau couple, les parents lui fournissent de quoi s'établir convenablement selon leurs ressources en argent, en terres et en bestiaux. Le père en agit suivant sa volonté et donne ce qu'il veut sans que les autres enfants réclament ou se plaignent. En les mariant, il fait à chacun sa part, selon ce qu'il se trouve posséder au moment de la séparation. A la mort des parents, s'il reste encore du bien à diviser, c'est ordinairement l'aîné qui fait le partage et dès ce moment il se trouve le chef de la famille, le protecteur de ses frères et de ses sœurs. Si plus tard l'un d'eux tombe dans l'indigence, il lui donnera une partie de sa fortune pour le remettre à flot et, si son avoir ne suffit pas, il s'adressera pour l'aider aux plus fortunés de ses autres frères. Quand l'un d'eux n'a pas d'enfant et qu'il ne trouve pas à en adopter, il lui cède un des siens pour toujours ou pour le temps qu'il voudra rester chez lui.

Les étrangers et les voyageurs sont reçus chez leurs connaissances comme dans leurs familles; on a pour eux toutes les attentions et on leur donne partout la première place, on ne mange qu'après les avoir servis. C'est un service que l'on se rend à tour de rôle, car il n'y a nulle part d'auberge, ni de maisons de refuge, si ce n'est des *zayats* ou hangars dans les villes et près des monastères.

Le Karin est bon, mais timide et peu expansif, il cause peu et se tient sur la réserve; c'est le contraire du Birman, vaniteux et loquace comme un commis voyageur. Lorsqu'il donne ou prête à quelqu'un de sa tribu, il ne s'en repent presque jamais, car celui-ci lui rendra plus tard, s'il le peut, les services et les biens qu'il en aura reçus.

Le Birman, lui, ne rend que par force et cependant le Karin n'a pas, la moitié du temps, le courage de résister à ses demandes importunes. Un malheureux est-il chassé des villes par la misère, ou vient-il du haut pays, il se présente dans un hameau karin, il prie, il pleure, il supplie, il montre sa femme en guenilles et ses enfants nus et affamés. On le reçoit: on ne peut voir tant d'infortunes avec insensibilité. On lui donne du riz, des vêtements, des matériaux

pour construire une hutte, on l'aide ou on lui fournit des instruments ou du travail. Tout va bien pendant un an, deux ans et même trois, le Birman se fait abject et rampant pour plaire au Karin, mais lorsque, avec son aide, il a acquis une petite fortune, il devient impertinent et grossier, railleur et insolent. Il ne quittera pas le village bien qu'il en soit prié; loin de là, il y introduira un parent, un ami, une connaissance, et, lorsque la position sera devenue pour eux impossible, les propriétaires de l'endroit vendront leurs maisons et leurs terres et iront dans la forêt défricher de nouvelles rizières. Presque tous les villages birmans de l'intérieur n'ont pas d'autre origine: les Karins défrichent le pays et les Birmans les suivent pour le cultiver et s'en emparer à vil prix par la violence, la ruse et les taquineries.

Sans doute, les Anglais ont remédié à bien des choses et corrigé de nombreux abus, mais les races inférieures sont encore molestées et opprimées par la nation dominante des Birmans. Comme presque tous les employés subalternes sont Birmans, justice est rarement et difficilement rendue aux pauvres habitants des bois. Ce qui, du reste, révolte un Européen, n'a pas sur eux le même effet, habitués qu'ils étaient avant la conquête à tout genre d'injustices et de mauvais traitements. Un néophyte m'a raconté que son père, esclave chez le collecteur de Mianoung, fut, pour une maldresse, attaché à la queue d'un buffle, jusqu'à ce qu'il eut rendu l'esprit. Un autre m'a dit que son père en corvée chez le chef de Kanouny, n'ayant pu porter un sac trop lourd, en reçut deux sur le dos et eut les reins brisés. Il mourut des suites quelque temps après, laissant trois orphelins dont l'aîné était âgé de huit ans. Un an avant l'occupation anglaise, en 1851, le premier de mes chrétiens conduisant une charrette lourdement chargée, n'ayant pu laisser à temps le chemin libre au gouverneur, fut obligé de creuser sa tombe sur le lieu même, et on allait l'y jeter lorsqu'un parent du chef qu'il connaissait, demanda et obtint sa grâce.

Ce gouverneur vivait encore lorsque je commençai la mission en 1867; il avait trouvé moyen de s'attacher les vainqueurs en trahissant le général birman après ses premières défaites. Il nous fut toujours hostile et à mon arrivée fit consulter les démons qui répondirent « qu'un charbon ardent tombait sur la cité ». La ville, en effet, fut trois fois incendiée dans l'espace de deux ans et la maison du gouverneur deux fois entièrement consumée par les flammes avec presque tout le mobilier. Quelque temps après, cet homme mourut d'une maladie mystérieuse, vomissant le sang et confessant ses torts envers le prêtre étranger. Mais le plus grand ennemi du Karin, celui qui lui nuit le plus n'est pas le Birman, c'est sa poltronnerie et sa couardise, la peur qu'il a des démons, des épidémies, des monstres et des revenants. Il est toujours en éveil par crainte de quelque ennemi visible ou invisible, réel ou imaginaire.

« Avant mon baptême, me disait un fervent chrétien, j'étais comme un voyageur la nuit dans des broussailles, oppressé, tremblant, n'osant sortir ou me remuer de peur d'éveiller le tigre ou de marcher sur des serpents. Maintenant je me sens dans la plaine en plein jour, respirant à l'aise et ne redoutant plus les mauvais esprits, car je sais que l'ange du Bon Dieu me garde et me protège. »

L'ignorance du Karin égale bien ses frayeurs, car, si une



cigogne se perche sur sa maison, elle n'est plus habitable, il faut la vendre ou la détruire; si un serpent y monte, il faut la quitter; si trois personnes y meurent, si la maladie résiste aux médecins et aux superstitions, il faut changer de lieu, c'est-à-dire céder au Birman pour ce qu'il veut en donner maison, rizière et jardin et aller dans la forêt défricher un autre endroit après avoir sacrifié aux génies tutélaires pour se les rendre favorables et en être bienvenu.

Si le courage et l'énergie ne sont pas les vertus ordinaires du Karin, on rencontre quelquefois cependant de rares exceptions. Il y a des caractères ardents, virils et audacieux qui contrastent étrangement avec la mollesse et l'inertie du grand nombre. En 1872, pendant qu'on expliquait la passion de Notre-Seigneur, un catéchumène que je nommais Abraham, se levant soudain de sa place :

« — Et ses disciples, que faisaient-ils pendant ce temps-là? demanda-t-il.

« — Par peur ils s'étaient enfuis et cachés.

« — Les lâches, répondit-il, si j'avais été là!

« — Eh bien, qu'aurais-tu fait?

« — Ce que j'aurais fait? Avec mon *da* j'aurais coupé tous ces méchants juifs et les aurais tués, je l'aurais délivré.

« — On aurait bientôt eu raison de toi, hasarda un catéchiste, qu'aurais-tu fait contre tant de monde?

« — Ce que j'aurais pu! je l'aurais défendu et serais mort avec lui. »

J'obtins le silence pour continuer l'instruction, mais après

notre zélé Abraham fit toutes les réflexions que lui suggérait son indignation.

« — Y a-t-il encore des gens de cette espèce? demanda-t-il.

« — Oui, lui dit-on, il y en a sur toute la terre. » Il fit alors une sortie contre les Anglais et le gouverneur de la colonie qui laissent vivre en paix ces déicides au lieu de les exter-

miner jusqu'au dernier et d'en purger la terre.

On réussit enfin à le calmer en lui parlant de la miséricorde du Bon Dieu qui laisse vivre les bons et les méchants sur la terre qu'il a créée, attendant jusqu'à la mort le moment du repentir, pour les punir ensuite s'ils ne s'amendent pas.

Les Karins distillent du riz fermenté et composent aussi avec du riz et des herbes une espèce de bière qu'ils appellent Cazeau. Autant que possible en les recevant dans l'église, il faut leur faire perdre l'habitude de boire. Cependant il faut prendre des précautions avec les gens de l'âge et de l'influence d'Abraham et les amener graduellement à une abstinence complète. Avant son baptême, ce dernier m'informa de son défaut et m'avertit qu'il lui serait impossible de s'abstenir entièrement. Nous fîmes une convention et je tolérai qu'il bût



BIRMANIE MÉRIDIONALE. — KARINS DU DELTA DE L'IRRAOUADY; d'après une photographie de Mgr Bigandet.

dé temps en temps, mais seulement une coupe à la fois et cela pas plus de trois fois par jour.

Son village qui compte aujourd'hui vingt-cinq familles chrétiennes et possède une bonne chapelle est à treize milles au nord de Mittagou où il n'était jamais venu avant son baptême. Je l'engageai à s'y rendre le plus tôt possible



pour voir la mission et l'église, y assister aux offices et faire connaissance avec les autres chefs chrétiens. Il arriva dans la quinzaine. La première chose qu'il fit après m'avoir salué fut de visiter l'église en compagnie d'un catéchiste qui lui expliquait la doctrine. Il y resta près d'une heure et lorsqu'il revint me trouver, il était tout en larmes :

« — Père, me dit-il, c'est fait cette fois, je vous le promets, c'est fait pour toujours ! »

« — Quoi ? lui dis-je, explique-toi. »

« — Après avoir vu ce que je viens de voir, ce serait un crime de boire encore ; puisque Notre Seigneur a tant souffert pour moi, je lui dois bien cette petite privation. »

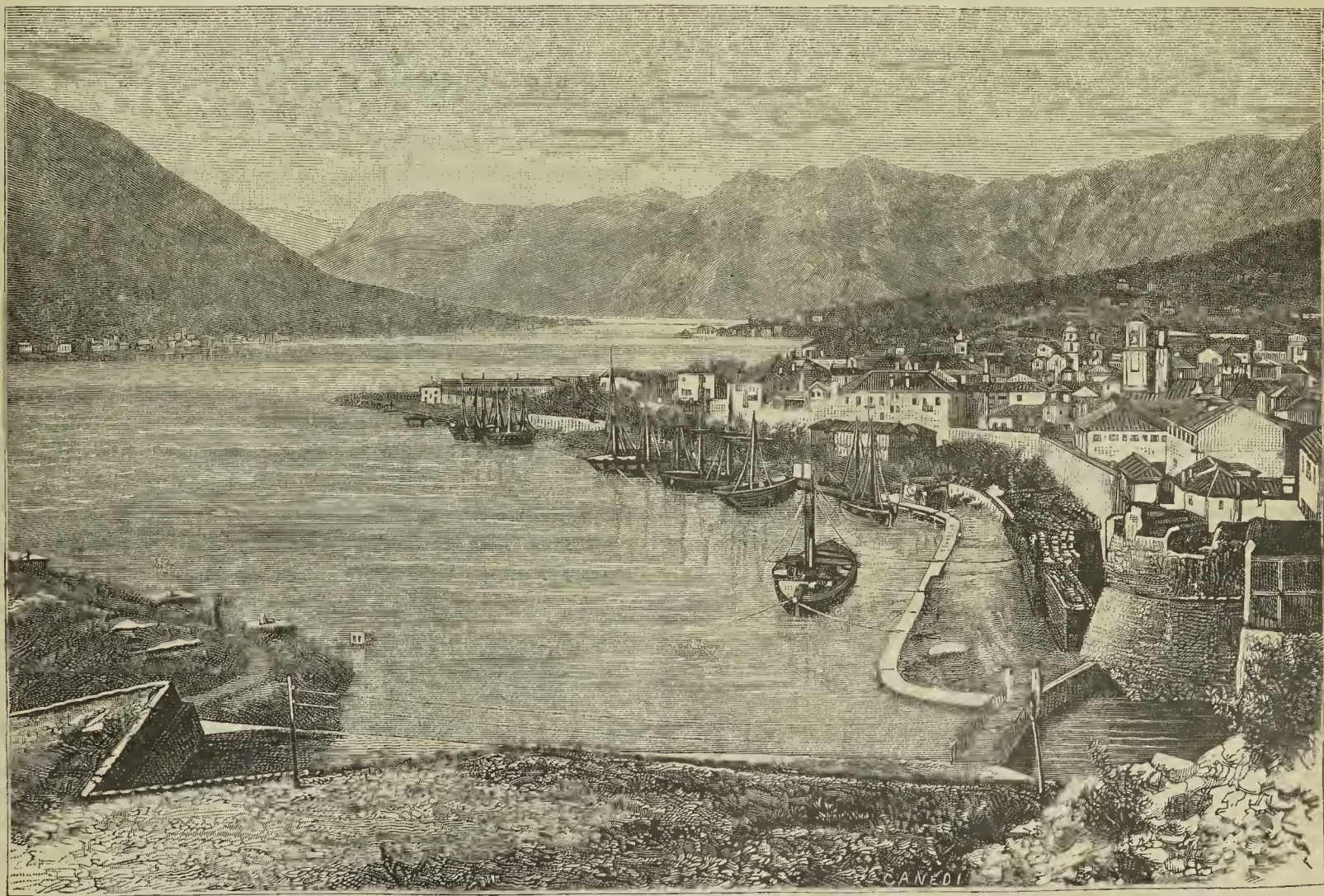
Ce qu'il avait vu, c'étaient les stations du chemin de la

croix. Abraham vit encore, il a soixante-huit ans et a été jusqu'à ce jour fidèle à sa promesse.

Un néophyte de son village, à la chasse du cerf, avec un frère païen, un vendredi de carême, trouva un rayon de miel et le lui donna. Celui-ci, le divisant en deux, lui en rendait la moitié :

« — Non, non frère, lui dit-il, tout est pour toi, je ne puis rien prendre, car c'est aujourd'hui, pour nous chrétiens, un jour de jeûne. »

Ils tuèrent un daim, et arrivés chez eux ils le partagèrent. Le néophyte, en présence de son frère, mit sa part dans du sel pour le garder jusqu'au dimanche. Lorsque la nuit fut venue, le païen vint chercher le chrétien, l'amena chez lui



MONTÉNÉGRO. — BOUCHES DU CATTARO. — LA VILLE DE CATTARO VUE DU SUD ; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir page 320).

et le mit en présence d'un bon souper servi dans un endroit secret :

« — Allons, frère, lui dit-il, nous avons couru toute la journée, mange donc de notre chasse, personne n'en saura rien. »

« — Outre que nous ne mangeons pas de viande aujourd'hui, répondit-il, j'ai déjà pris ma collation, je te remercie, mais je ne toucherai à rien de ton souper, car le Dieu que nous servons voit et sait tout. »

« — S'il faut se conduire ainsi, répliqua le païen, je n'aurai pas la force de pratiquer votre religion, elle est trop sévère et difficile. »

Il dit, mais la grâce du bon exemple agissait en lui :

il était baptisé trois mois plus tard avec toute sa famille, et quoiqu'il y ait de cela cinq ans, il a depuis observé comme les autres les jeûnes et l'abstinence.

Dans les montagnes, changeant de place tous les deux ou trois ans, les Karins se construisent une longue maison en bambous, où chaque famille prend l'espace qu'il lui faut, séparée par un treillis de celle de son voisin. Ces maisons ont quelquefois deux cents pieds de longueur et contiennent de quarante à soixante personnes. Dans la plaine ils sont mieux logés et quelques-uns possèdent de solides maisons en bon bois et en planches, bien bâties et bien aérées, d'une superficie de quarante et même cinquante pieds carrés. Le rez-de-chaussée sert de décharge et de toits à porcs et à



poules. L'étage comprend d'abord une grande salle de quelques pieds plus basse que le reste de l'édifice ; c'est la cuisine et la salle à manger, le salon de réception, l'atelier de travail, l'endroit où les enfants jouent et s'amuse. Dans le haut, ou maison proprement dite, il y a autant de chambres que de familles, plus une pièce pour loger les visiteurs et les étrangers de passage. Faisant suite à la maison, se trouve un hangar pour parquer les bestiaux et abriter la provision de riz.

Le Karin n'a besoin de personne, il sait faire tout ce qui lui est indispensable et utile, mais cela seulement. Il construit sa maison, tresse ses nattes et ses paniers, fait et répare ses jongs, ses charrues, ses roues et ses charrettes, et même, s'il possède un fusil, compose sa poudre de chasse. La femme aussi possède la science nécessaire à son ménage : elle décortique et prépare son riz, carde, file et teint le coton cueilli dans les tongas et en tisse les habits de son mari, de ses enfants et les siens, donnant d'abord les plus chauds aux aîeux, s'ils sont encore de ce monde.

Timides et presque sans besoins, les Sgaux ont peu de relations entre eux et avec les Birmans. Ils vont rarement dans les villes, car les Shans ambulants leur apportent à domicile tout ce qu'ils peuvent souhaiter : du fil, des aiguilles, des miroirs, des couteaux, des allumettes, des habits et des turbans de soie. Après la moisson, des marchands viennent acheter leur riz, tandis que d'autres passent de temps en temps pour l'achat ou la vente du bétail.

D'une politesse et d'une déférence exquises, ils n'ont cependant pas de mots pour se complimenter et se saluer. Leur salut consiste à s'adresser la parole : « Mon oncle, d'où venez-vous ? — Ma tante, où allez-vous ? — Mon neveu, que voulez-vous ? » Se croiser sans rien dire est une impolitesse.

Parent ou non, un jeune homme appellera ami le jeune homme de son âge, un enfant neveu, un vieillard grand-père et oncle l'homme d'âge mûr. Pour les vieillards, les enfants et les jeunes gens seront des petits-fils et les hommes des neveux. Dans les familles, non seulement les enfants du même lit, mais les cousins germains s'appellent et sont appelés frères par tout le monde, ce qui souvent crée une certaine confusion et cause des erreurs.

FIN.

## AU MONTÉNÉGR

Par M. l'abbé P. BAURON.

Nos lecteurs se souviennent de l'intéressante étude sur les *Rives Illyriennes* que M. l'abbé Bauron a bien voulu nous confier et que nous avons publiée au commencement de cette année. Le même auteur, sur notre prière, nous envoie quelques articles sur le Monténégro. Nous sommes là en plein pays de mission : il y aura donc un double attrait et l'on nous saura gré de parler de ces contrées peu connues, malgré leur proximité, et sur lesquelles le dernier concordat conclu entre le Saint-Siège et le prince Nicolas a attiré l'attention du monde catholique.

### I

MONTÉNÉGR. — CATTARO. — ORAGES SOUTERRAINS. — MARCHÉ MONTÉNÉGRIN. — LA ROUTE DE LA TSERNAGORE. — NIEGUS. — ASPECT DU PAYS.

Monténégro, en slave Tsernagore, signifie montagne noire. Ce nom désigne, sur la carte de l'Europe, un plateau de rochers calcaires, dont l'altitude varie entre mille et dix-huit cents mètres et dont la hauteur moyenne est environ de treize cents mètres. Il est enclavé entre la Dalmatie, l'Herzégovine, la Bosnie et l'Albanie. Il s'étend, d'une part, du 16° 1' au 16° 58' de latitude est et d'autre part, du 42° au 43° degré de latitude septentrionale. Il s'avance jusqu'aux dernières crêtes qui dominent les bouches de Cattaro ; mais les pentes de la montagne appartiennent à l'Autriche.

Le Monténégrin reste prisonnier sur les sommets sourcilleux, d'où il contemple avec envie les lacs maritimes qui dorment à leur base et ne sont point de son domaine. Depuis le traité de Berlin, les ports de Spizza et d'Antivari, situés au-dessous de la baie de San Stefano, lui ouvrent un débouché sur l'Adriatique. Il reste à les relier par des routes à l'intérieur du pays.

Qui a visité les Bouches de Cattaro aspire à voir la Tsernagore. Les yeux se lèvent d'eux-mêmes vers ces régions inconnues, tantôt noyées dans l'azur du ciel, tantôt perdues dans les formes capricieuses des nuages. Comme on n'y pénètre que par une ascension verticale de quinze cents mètres, elles doivent avoir une physionomie singulièrement originale.

Cattaro est une ville autrichienne et n'en reste pas moins l'unique porte du Monténégro. Il faut avouer que les Bouches sont une merveilleuse entrée pour ce royaume de féerie. La mer ne paraît se frayer un passage à travers les monts de granit qu'elle éventre que pour venir humblement calmer ses vagues au pied de la Tsernagore.

Rien n'égale la beauté majestueuse des quatre grands lacs, l'harmonie de leurs contours, la grâce de leurs rives ; rien n'égale la désolation des sommets arides, la tristesse des versants calcinés. Ni verdure, ni végétation ne voilent la nudité de ces gigantesques murailles, de ces immenses couloirs de roches grisâtres. Ça et là la paroi vertigineuse se hérisse de blocs cyclopéens qui surplombent l'abîme et cachent les antres du chaos.

Car ces montagnes sont perforées, hantées par des orages souterrains, pleines de fleuves et de lacs mystérieux, qui donnent parfois naissance à d'étranges phénomènes. Les eaux de la pluie ne restent pas à leur surface ; elles s'infiltrant à travers les pierres et se ramassent en des bassins intérieurs. Quand l'écluse est remplie, elles s'échappent avec fracas et tombent par des galeries et des canaux invisibles jusqu'aux bords des lacs, où elles forment des torrents inattendus et des sources soudaines.

Dans un ciel serein, on entend tout à coup les éclats d'un tonnerre lointain qui part des cimes et des sifflements prolongés, pareils à ceux de la tempête. Le sinistre roulement se répercute jusqu'aux Bouches, et l'on voit subitement le maigre filet de la Finnera, qui coule près de Cattaro, se gonfler et former une rivière. Le puits, qu'on appelle *Trou du diable*, se remplit et vomit par-dessus sa



margelle des vagues si impétueuses qu'une pierre, lancée dans l'orifice, est repoussée avec violence.

On montre dans la plaine de Cetinje un immense entonnoir, où les eaux s'engloutissent aux jours d'orage. Le couloir souterrain est inexploré ; mais les indigènes affirment qu'il est en communication avec la mer du côté de Cattaro. Quand on gravit les lacets de la Tsernagore, une cascade jaillit quelquefois de l'ouverture d'une grotte et disparaît ensuite dans un gouffre sous le rocher.

Le passage des eaux et même de l'air inégalement dilaté à travers ces antres, produit ces tonnerres qui surprennent l'étranger, ces vibrations et ces frémissements du sol qu'il est facile de constater, en appuyant l'oreille contre la montagne. Quand la tempête gronde, les éclats de la foudre, le bruit des échos s'ajoutent aux clameurs souterraines et donnent la sensation du cataclysme final.

De Cattaro on peut aujourd'hui gagner la Tsernagore de deux manières. Le prince Nicolas a fait exécuter une route qui va de la capitale des Bouches à Scutari et passe par Niegus et Cetinje. On peut ainsi se rendre en voiture au cœur même du Monténégro. L'ancien chemin, praticable aux amateurs de courses à pied, part de l'emplacement du marché et escalade la montagne par une échelle de soixante-treize lacets.

Le marché a lieu trois fois la semaine, le mardi, le jeudi et le samedi. Il offre des sujets d'étude bien attrayants. Les affaires terminées, Monténégrins et Monténégrines reprennent le rude sentier, qui à pied, qui à mulet, et rentrent dans leurs nids d'aigles. Ceux qui n'ont pas achevé leurs opérations allument un feu en plein air et, suivant leur nombre, font rôtir un poulet, un chevreau ou un mouton, à la mode albanaise. L'animal est enfilé sur une broche de bois reposant sur deux piquets fourchus. Un enfant le fait tourner sans cesse au-dessus du brasier ardent, jusqu'à ce que la cuisson soit complète. On le partage alors à coup de yatagan et chaque convive dévore sa part, qu'il assaisonne d'une polenta faite avec de la farine de maïs. Puis les chiboucks se garnissent ; les causeries recommencent. Enfin le montagnard s'enveloppe de sa *strouka* et s'endort.

C'est samedi ; l'étape serait sans doute plus intéressante par la scala aux lacets vertigineux ; mais elle est longue et nous n'arriverions pas le même jour à Cetinje.

Un Slave d'une corpulence énorme nous offre sa voiture. Il demande vingt-cinq florins. Je lui donne un napoléon d'or de quarante francs. Il accepte au comble de la joie. Nous partons à quatre heures du soir, afin d'échapper à la chaleur torride du milieu de la journée. Nous longeons le quai, traversons la Fiumera et nous montons par des lacets tracés dans un val assez boisé, jusqu'au fort de Dub qui commande le col de ce nom. Nous y jouissons d'une vue merveilleuse, d'un côté sur les Bouches séparées de la mer par le massif rocheux du mont Elia, et de l'autre, sur la baie de Traste et les jardins de Budua.

La verdure de ce coin de terre, mise en relief par l'azur des eaux, tranche avec l'aridité blanchâtre de la haute montagne. Puis la route revient sur Cattaro, perdue là-bas, au fond de l'abîme. Il nous semble qu'on pourrait lancer une pierre sur le toit des maisons.

Cette route, suspendue en quelque sorte à une muraille,

décrivant des lacets si brusques qu'ils paraissent contigus, cette citadelle qui surplombe la ville et qui est elle-même écrasée sous le rempart de la montagne, ce ravissant panorama des Bouches, où se multiplient, à mesure que nous montons, les golfes, les promontoires, et sur des rives faites à souhait des villages ignorés, tout vous donne les émotions d'une ascension aérostatique.

Là-bas, les inégalités des roches torment des échancrures dans la nappe bleue tranquille de la mer, et dans les jardins verts pointent des clochers blancs. Levez les yeux ; le massif du mont Elia qui fermait tout à l'heure l'horizon s'est abaissé, et ses crêtes capricieuses se découpent en relief sur l'azur du ciel et l'azur des eaux. Les six Bouches vous apparaissent maintenant dans tout le détail de leur bizarre configuration ; au delà, l'Adriatique ressemble à une plaine brillante. Pour achever la beauté de ce décor incomparable, le soleil se couche dans la pourpre des flots, au moment où nous atteignons l'arête de la première chaîne, à une altitude d'environ onze cents mètres.

Malgré la pente, nos chevaux n'ont cessé de trotter sur le bord du précipice, où le moindre faux pas serait mortel. Au sommet du col, dominé par d'autres rochers, qui s'élèvent jusqu'à mille sept cent cinquante-neuf mètres, cent hommes tiendraient en échec toutes les armées de la terre.

De ce point nous atteignons en demi-heure le plateau qui domine la plaine de Niegus. Je n'essaie pas de décrire le paysage. Nous avons autour de nous, au-dessous et au-dessus, une immense mer de rochers calcaires, formant des séries de cratères superposés. La femme tsernagore amasse un peu d'humus au fond de ces cirques et cultive avec soin ces petits champs, dont les plus grands ont peut-être dix mètres carrés. Ici et là dans quelques fentes ou sur des pentes inaccessibles, on aperçoit des bouquets de chênes, débris vivants des antiques forêts. Ni vache, ni cheval, ni mulet ne saurait s'aventurer sur ces surfaces raboteuses. En quelques heures l'homme civilisé y couperait la semelle de la meilleure chaussure ; mais le Monténégrin, chaussé de l'opanké et la carabine sur l'épaule, bondit sur ces roches avec l'aisance du chamois.

Niegus est au fond d'une plaine, ou plutôt d'un immense cratère, fermé de toutes parts par un cercle de sommets dentelés et arides.

Les eaux n'ont aucune issue visible, et ce cirque deviendrait un lac, si elles ne s'échappaient par des couloirs souterrains.

Nous nous arrêtons une heure dans une sorte de khan tenu par un vieux Monténégrin, qui se vante d'avoir fait le coup de feu contre les Français, pendant l'occupation de Cattaro, et d'avoir vu les Russes camper sur la Tsernagore. Son fils nous sert à manger des œufs et du jambon. Il paraît très heureux de notre appétit et plus encore de notre compliment, quand nous le voyons mettre sur la table une nappe de toile grossière.

Le village se compose d'une centaine de huttes rudimentaires, adossées à une paroi rocailleuse qui sert de muraille. Elles sont couvertes de pierres plates. Du côté du chemin, elles ont environ deux à trois mètres d'élévation ; du côté de la montagne elles sont de niveau avec le sol. De loin il faut à



Poël un certain moment pour les distinguer des roches en saillie. Une seule maison présente un aspect assez confortable; elle est même munie d'un paratonnerre et flanquée de deux tourelles. C'est le palais de campagne du prince régnant. Car Niegus est le berceau de la famille des Pëirovic et Nicolas I<sup>er</sup> est né dans ce village. Il y revient chaque année, à l'époque des grandes chaleurs, plus sensibles à Cetinje que dans cette plaine, sans cesse rafraîchie par les brises de l'Adriatique.

Je ne pourrais dépeindre le paysage si je n'avais fait le trajet deux fois. La nuit commence à notre départ de Niegus. Nous traversons une succession de collines et de dépressions rocailleuses, qui s'étagent sur le flanc d'une chaîne plus élevée. Un poteau télégraphique se profile sur le ciel au sommet du col et reste pendant une heure et demie notre but invariable et toujours éloigné.

À la pâle clarté de la lune, les rochers prennent des formes fantastiques, des attitudes de brigands; les vallées ont des profondeurs insondables, et les plaines ressemblent à des étangs. L'illusion acquiert même une telle intensité que plusieurs fois des blocs calcaires, accumulés au tournant de la route, me font l'effet d'un groupe de maisons, et je demande au conducteur le nom du village. Mais lui me répond invariablement : « Il n'y a pas de village; ce sont des rochers. »

En plein jour, le panorama qui se déroule sous les yeux, au col de Niegus, donne une idée parfaite de l'état du pays. Derrière nous se dressent les pics formidables du Zarjelo, du Jezerski, du Stirvonik, qui atteignent dix-sept cent cinquante-neuf mètres d'altitude. Les ramifications de la montagne, toute crevassée et bosselée, nous dérobent la vue de la capitale. Devant nous s'étend, avec une légère inclinaison, l'immense surface de pierres qui se continue jusqu'au milieu de l'Herzégovine. On dirait une mer agitée par la tempête et pétrifiée tout à coup par un acte de la volonté divine. Les collines, les ravins, les petites plaines, tous les accidents du vaste plateau ne présentent que des cailloux, des blocs épars et des bancs rocheux, noirs et grisâtres, amoncelés dans un pêle-mêle et un désordre inouïs sur une montagne de marbre.

L'aspérité, la nudité de ces masses calcaires et les inégalités de ce sol tourmenté font songer aux régions les plus monotones de l'Arabie Pétrée. On comprend comment, depuis des siècles, les Monténégrins, perdus sur ces sommets inaccessibles, ont pu défier et défieraient encore toutes les invasions.

Les seules parties habitées sont le fond des cirques; ils ont la forme d'un entonnoir et les parois intérieures sont garnies de bassins successifs et parallèles, creusés par les orages. Généralement un petit cône s'élève au milieu du cirque. Les femmes déposent un peu de terre végétale dans tous ces bassins. Ces minimes parcelles du sol fournissent la maigre récolte qui nourrit les habitants, heureusement habitués dès l'enfance à une frugalité ascétique. Elles forment aussi, de distance en distance, au milieu des rochers de petites taches noirâtres, qui donnent à la contrée l'aspect d'une peau de tigre.

Cette situation géographique et agricole explique la turbulence des Monténégrins et leurs incursions dans les pro-

vinces limitrophes. Quand la récolte est nulle ou insuffisante, la nécessité, le combat pour la vie, l'instinct de la conservation les poussent à chercher ailleurs les aliments qui leur manquent. Trop pauvres pour acheter des céréales, ils prennent la résolution de les obtenir à force d'adresse, de ruse et de courage. Le Turc est à la fois leur ennemi et leur voisin. Le piller et le tuer, n'est-ce pas rendre service à la patrie? En conséquence, ils organisent des bandes pour faire la razzia.

L'habitude et l'amour du butin les entraînent ensuite à ne plus distinguer entre l'infidèle et le chrétien et à commettre de sanglants attentats contre les Albanais, les Bocchèses et même leurs compatriotes de la plaine.

Aujourd'hui, la situation n'est plus la même. Le Monténégro vit en paix avec les Osmanlis; il s'est d'ailleurs arrondi; il communique avec la mer et possède du côté de Scutari et de Podgoritza des terrains fertiles. Enfin, la barbarie des mœurs tend à disparaître et le code pénal du prince Nicolas commence à inspirer à ses sujets le respect de la fortune et de la vie d'autrui.

(A suivre).

## LA SIBÉRIE POUTONNAISE

### UN COIN DE LA MISSION DU KIANG-NAN

(CHINE).

LETTRE DU R. P. DEFFOND, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN, AU R. P. GILBERT, S. J.

(Suite<sup>1</sup>).

Remontons vers le nord, et hâtons-nous d'arriver à Tsoou-keu-deû, la perle de la Sibérie poutonnaise, l'une de mes meilleures chrétientés. Gens simples et bons, pieux et laborieux, exacts observateurs des pratiques du christianisme, pleins de respect pour le missionnaire et aimant à s'approcher des sacrements, ils sont soixante-onze et forment à peu près le tiers du hameau. Les deux autres tiers sont païens; depuis plus de deux cent cinquante ans ils vivent à côté des chrétiens, songent-ils à se convertir à la vraie foi? Non. Exhortés souvent, ils restent indifférents; sensibles seulement aux intérêts matériels: dès qu'ils ont le vivre et le couvert, ils n'aspirent à rien, de plus, ils vivent sans croyances et sans pratiques religieuses, ils meurent sans inquiétude.

Les secours cependant ne leur ont pas fait défaut. En 1880, la sainte Vierge elle-même se fit apôtre ou plutôt forma un apôtre. Un jeune enfant de sept ans, très intelligent, sachant déjà toutes les prières, tomba gravement malade. Un jour que la famille entourait le lit du moribond, ils virent ses yeux s'illuminer soudain, sa figure prendre une expression tout angélique, et son regard se fixer avec un amour inexprimable sur un objet qu'ils ne voyaient pas.

« La sainte Mère, s'écria-t-il, la sainte Mère accompagnée des anges du ciel! »

(1) Voir les *Missions catholiques* du 30 juin.



Quand la céleste vision eut disparu, le jeune enfant se fit apôtre, il exhortait sans cesse ses parents à être fervents chrétiens. Les payens instruits du prodige, voulurent voir l'enfant et l'entendre ; il les exhortait à se faire chrétiens ;

Leur présence cependant attristait son cœur.

« — Ils ne croient pas en Dieu, » disait-il.

L'enfant mourut d'une mort de prédestiné.

Il y a deux ans, Dieu fit encore un prodige pour appeler à la foi ces malheureux obstinés. Le missionnaire vient, cinq ou six fois par an, célébrer deux messes, c'est tout ce qui lui est possible de faire ; quelques payens, attirés par la curiosité, assistent presque toujours à la sainte messe. Un jour, pendant la messe du P. Yang, un des payens, au moment où le prêtre élevait l'hostie, aperçut soudain la très sainte Vierge qui lui montrait son fils se manifestant dans la sainte Hostie sous les traits d'un enfant ; elle l'exhortait en même temps à se faire chrétien. Le jour même, il se déclarait catéchumène et commençait à apprendre les prières, suivant les règles de l'église ; il manqua de courage et de persévérance, il recula devant les obstacles, surtout devant l'opposition de son frère et d'un de ses oncles et il refuse maintenant de venir à l'église.

\* \*

A deux lieues au nord-est de Tsono-Ken-deù, se trouve le hameau de Kieu-Ka-Za. Il serait entièrement chrétien, si les descendants avaient conservé la foi de leurs ancêtres, c'est un gros hameau. Dix familles seulement n'ont pas apostasié et se disent encore chrétiennes. Je les ai fait visiter et exhorter. Ce sont des gens simples et pauvres ; il faudrait établir là une école, y avoir à poste fixe une maîtresse qui vécut au milieu d'eux, gagnât leur confiance et les amenât ainsi peu à peu, la grâce aidant, à la foi chrétienne ; mais, l'année était déjà avancée quand je connus l'existence de ces anciens chrétiens, et je concentrai alors tous mes efforts sur deux points qui donnaient plus d'espérance.

Je cherchai des auxiliaires zélés et sûrs. Je priais Dieu de m'inspirer et de se choisir lui-même les hommes de son cœur, lorsque je reçus un mot du P. Jandard, ministre de la section. Il m'écrivait :

« — J'ai trouvé et pris à mon service un bon exhortateur, homme simple et pieux, parleur intarissable et imperturbable ; le voulez-vous pour la Sibérie ? »

La Providence m'envoyait l'homme que je cherchais.

« — Qu'il vienne, » répondis-je aussitôt.

Quelques jours après, j'étais à Tsang-Ka-leù. J'entends les pas précipités d'un homme affairé faire gémir le parquet du corridor ; un coup nerveux retentit sur ma porte, et un homme que je ne connais pas entre comme un coup de vent, me salue lestement avec la raideur élastique d'un ressort et me décline aussitôt ses titres. Pendant qu'il parle avec volubilité, moi je l'examine en silence. Sa physionomie est sans expression et comme voilée, sa main s'agite sans cesse, tout son corps semble tourmenté par le besoin de mouvement. « Quel original ! me disais je. » Sa parole brève et distincte est rapide et animée, je l'écoutais et avec plaisir. Quand il me raconta ce qu'il avait fait dans son hameau pour la conversion des païens, les espérances déjà réalisées

et le bien que l'on pouvait attendre de l'avenir, sa physionomie prit une expression animée, ses yeux brillèrent d'un vif éclat, sa parole avait un accent de conviction qui venait du cœur et qui allait au cœur. Il parla longtemps ; c'était bien le parleur intarissable que m'avait annoncé le R. P. Jandard !

Quand je sus ce que je voulais savoir et au delà, je le congédiai. Il est âgé d'une trentaine d'années, c'est un enfant de la Sainte-Enfance, originaire de Sou-tchéou. Enlevé par les rebelles à l'âge de six ans, il fut recueilli et élevé à l'orphelinat de Ton sè-wè ; il apprit le métier de tailleur. Quand il eût atteint l'âge de dix-huit ans, ses oncles apprenant qu'il vivait encore, le firent appeler :

« — Tes parents t'ont laissé un bon patrimoine que nous administrons ; nous te le restituons, mais à une condition, c'est que tu vas cesser d'être chrétien.

« — Jamais ! répond-il, gardez mon bien si vous le désirez ; j'aime mieux mendier mon riz que d'apostasier, » et il revint à Tou-sè-wè.

Il lit facilement et peut expliquer les livres de religion ; en dépit de ses allures quelque peu excentriques, il est prudent et sage, doué d'un grand bon sens, pieux et humble, animé d'un zèle que rien n'arrête. Un jour, il se trouvait dans un gros bourg païen et prêchait en pleine rue, il y avait foule ; les lettrés furieux lui ordonnent de se taire :

« — Si tu continues à parler de la religion, nous allons te battre.

« — Battez-moi si vous le voulez, répondit-il tranquillement ; mais vous ne m'empêcherez pas de prêcher la religion, » et il leur parle des édits de l'empereur en faveur de la religion, puis de la création, du ciel, de l'enfer.

Annoncer les vérités de la religion est pour lui un besoin du cœur ; il a le don de pénétrer partout et partout il prêche, dans les maisons particulières comme sur les routes, dans les *Zò-Iloé* (maisons à thé), comme sur les barques communes qui font le trajet de Kao-ghiao à Chang-hai, partout et en toute occasion il parle contre les superstitions, annonce le christianisme, réfute les objections, il se met à la portée des païens, ne blesse jamais personne, et, par son accent de conviction, sa parole facile, sait toujours se faire écouter. Tel est mon exhortateur, il se nomme Yeu-ta-pang. Je le gardai auprès de moi quelques jours pour l'étudier et le mieux connaître ; je fis mon plan de campagne et le lançai en avant, confiant en Dieu qui bénit la bonne volonté ne s'appuyant que sur sa grâce.

\* \*

Ta-pang se fixa définitivement à Tseù-lin-ka-za, qui offrait le plus d'espérance. J'appris alors qu'il y avait sur les bords du Wang-pou, un hameau nommé Sia-lo-ka-za, dont les habitants se disaient chrétiens ; il y a vingt ans, il y avait encore deux bonnes vieilles baptisées, qui venaient faire mission à Siao fou-ka. J'envoyai Ta-pang à la découverte. Ce hameau ne compte que trente-cinq personnes, aucune famille n'a le dieu du foyer ni d'insignes superstitieuses ; ils lui dirent qu'il y a vingt-quatre ans environ un missionnaire européen vint les visiter (c'était le P. Lorient), ils crurent qu'il venait faire écrire une souscription pour bâtir une église et tous prirent la fuite.



Les deux bonnes vieilles sont mortes, les hommes influents qui maintenaient les restes des traditions chrétiennes et faisaient réciter les prières sont morts aussi; il n'y a plus de chefs de file et sous peu tous retourneront au paganisme. Ils accepteraient une maîtresse d'école, mais que d'obstacles! les maisons sont petites et remplies par la population du hameau, il faudrait bâtir une chambre pour l'école et une pour la maîtresse, et mes ressources sont plus qu'épuisées; il faudrait une maîtresse zélée, pleine d'abnégation, et je n'en ai pas sous la main de disponible; je les fais visiter de temps en temps et prépare mes projets pour l'avenir. L'important est d'empêcher l'apostasie, car une fois l'apostasie consommée, il n'y a plus rien à espérer. Ainsi le village de Seng-ka-za, qui se trouve au nord-est de Kaoghiao, était resté fidèle à quelques usages chrétiens jusqu'en 1860, depuis lors ils ont tous apostasié, ils sont plus difficiles à convertir que les hameaux qui sont toujours restés païens.

\* \* \*

J'arrive maintenant aux deux hameaux offrant le plus d'espérances, Kao-Za et Tseù-lin-kao-za.

Kao-Za est un hameau d'une trentaine de feux; la famille Wang, la plus nombreuse de la localité, n'a jamais embrassé la foi; la famille Kieu qui compte dix feux suivit la doctrine dès le temps de la dynastie des Ming, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce hameau possédait une église, il n'en reste que l'emplacement qui est encore un terrain commun que personne ne cultive; c'est bien étroit et l'église devait être plus que modeste. Notre-Seigneur ne dédaigna pas cependant d'y descendre souvent, rien ne rebute son cœur et son amour des âmes. En contemplant ce terrain vide et inculte, ma pensée remontait dans le passé et se reportait sur le présent et je sentais la tristesse me monter au cœur. Du temple il ne reste plus une seule pierre, rien autre chose qu'un souvenir; et les temples vivants que Dieu se plaisait à vivifier de la grâce, non seulement ne conservent aucun vestige de l'édifice de la vie chrétienne, puisqu'ils n'ont pas le baptême, mais sont devenus la demeure du démon qui y siège en dominateur. O Jésus, disais-je au fond de mon cœur, reprenez possession de ces âmes qui sont vôtres à tant de titres, chassez l'usurpateur, hâtez-vous de vous refaire des temples vivants où vous soyez adoré et aimé, et je vous promets d'élever en votre honneur un temple digne de vous.

Avant le passage des rebelles jusqu'en 1860, les habitants de Kao-Za avaient conservé quelques images pieuses, le catéchisme et les livres de prières; ils les récitaient et les enseignaient à leurs enfants; mais les rebelles ont tout détruit, les hommes influents qui perpétuaient les traditions chrétiennes se sont éteints, l'appât du gain attire à Chang-hai les hommes valides et intelligents qui trouvent là avec l'aisance tous les vices de la civilisation; l'usage de l'opium enfin qui depuis vingt ans s'est répandu dans la Sibérie dans une proportion de cent pour un, a produit là comme ailleurs, la ruine matérielle et la dépravation morale. Aussi constatent-ils eux-mêmes qu'il y a décadence rapide et qu'ils s'en retournent au paganisme.

L'école établie, il y a six ans, par le missionnaire d'alors n'a produit aucun fruit sérieux; deux hommes savent les

prières et la doctrine, mais ne veulent pas écarter les obstacles qui empêchent leur admission au baptême; les enfants qui avaient appris le catéchisme et les prières ont été ou fiancés à des païennes ou données aux païens. Fallait-il abandonner ces pauvres âmes? Je n'ai pu m'y résoudre, j'ai voulu espérer contre toute espérance et j'ai rétabli l'école. Il a fallu du courage à la vierge que j'ai mise là comme maîtresse. Pendant les premiers mois les jeunes gens païens du hameau venaient le soir s'installer dans l'école, jouaient jusque bien avant la nuit, tenaient de mauvais propos et chantaient des chansons obscènes; par son énergie la vierge a su leur imposer silence et ils ont cessé de venir. L'école compte quatre élèves, quatre garçons qui apprennent les prières et le catéchisme, de plus la vierge enseigne les prières et la doctrine nécessaires à trois grandes personnes. Le résultat est modeste, c'est bien le grain de senevé, mais je me rappelle souvent la parole de saint Ignace qui aurait jugé les souffrances et les travaux de toute sa vie amplement récompensés, s'il avait pu empêcher de commettre un seul péché mortel.

(A suivre).

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

## ÉDITION FRANÇAISE

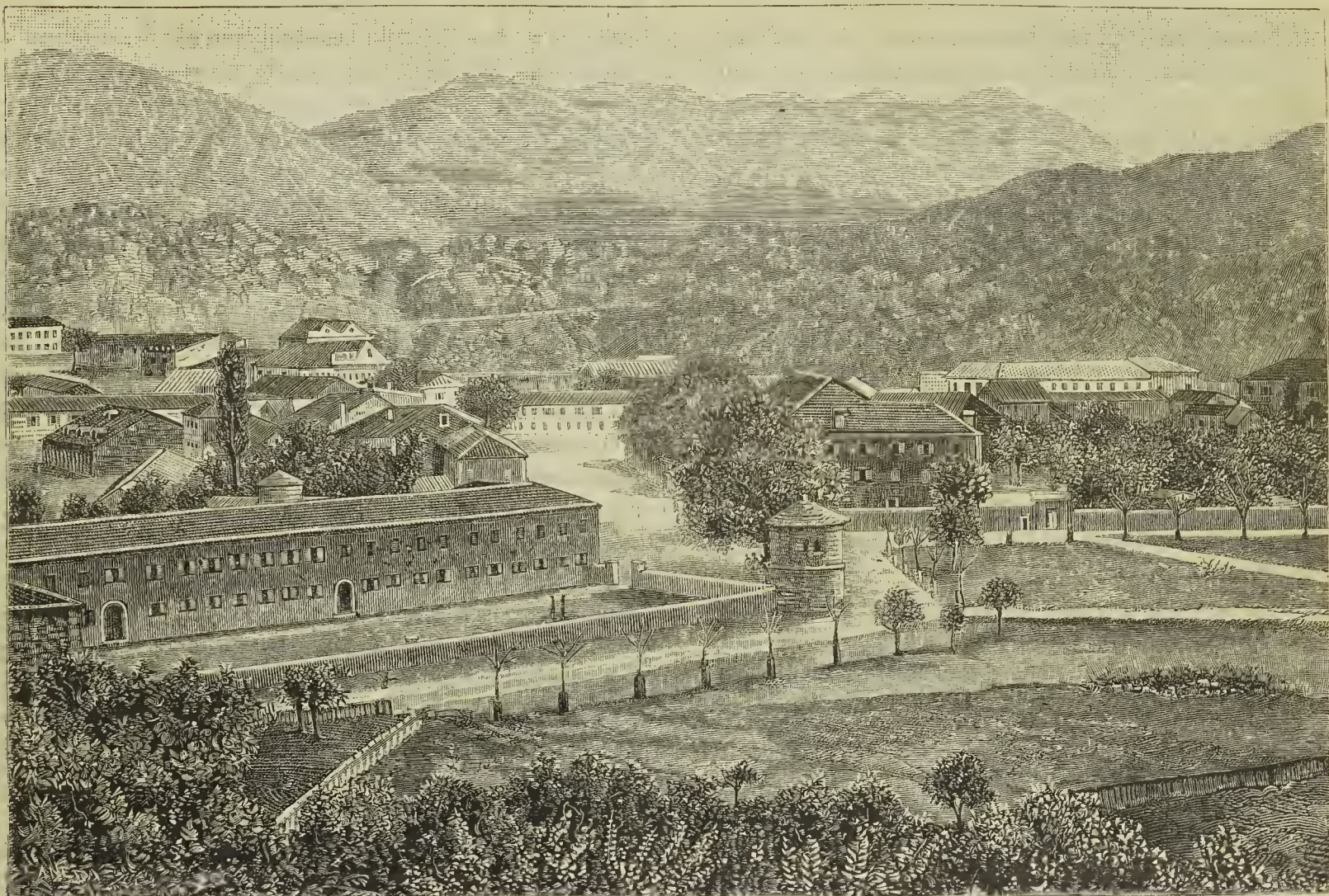
M. C., don recueilli par l'Écho de Fourvière .....	1200
Famille D. ....	10
M. J. Micha, diocèse de Grenoble.....	2 64
Anonyme de Lyon. ....	3
Mlle Hébert, à Honfleur, diocèse de Bayeux .....	10
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Clément Combes, évêque de Constantine).	
Un abonné du diocèse de Périgueux, avec demande de prières. ....	150
Un anonyme du diocèse de Nantes.....	5
Aux RR. PP. Dominicains de Mossoul, pour la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes.	
M. Dumini, à Dinther (Hollande).....	25 85.
A Mgr Biet, vicaire apostolique du Thibet.	
Famille Bourguignon, à Manheulles, diocèse de Verdun.....	10
C.-H. Desgodins, à Nancy.....	100
A M. Desgodins, provicaire du Thibet.	
Anonyme du diocèse de Nancy.....	35
C.-H. Desgodins, à Nancy.....	55
Mme Vve Cornu, à Verdun .....	100
Produit de la vente de volumes <i>Le Thibet</i> .....	10
A Mgr Carlassare, vicaire apostolique du Hou-pé oriental.	
C. F., à Gand (Belgique).....	25
Au R. P. Taïx, pour les lépreux de l'Imérina (Madagascar).	
C. F., à Gand .....	25
A Mgr Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine dans son diocèse.	
Anonyme du diocèse de Marseille.....	1000
C. F., à Gand.....	25
Au cardinal Lavigerie, pour l'extinction de l'esclavage.	
Un abonné du diocèse de Périgueux, avec demande de prières. ....	50
Pour la mission de Mgr Grandin, diocèse de Saint-Albert (Canada).	
Mlle Pitrel, à Saint-Malo, diocèse de Rennes .....	20

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





MONTÉNÉGRO. — CETINJE. — CAPITALE DU MONTÉNÉGRO. — CHÊNE SOUS LEQUEL LE PRINCE REND LA JUSTICE ; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir page 329).

## CORRESPONDANCE

### HAUT-CONGO (Afrique équatoriale).

#### *Les missions de Kibanga et de Mpala.*

Depuis le traité de Berlin, les missions de l'Afrique équatoriale ont subi de nouvelles délimitations. Les missionnaires d'Alger possèdent quatre vicariats apostoliques : le Victoria-Nyanza, le Tanganika, l'Ounyayembé, enfin le Haut-Congo qui embrasse tout les pays situés à l'ouest du lac Tanganika jusqu'au Luapula et au Lualaba. C'est des premiers travaux des missionnaires dans cette dernière mission que parle la lettre suivante.

LETTRE DU R. P. COULBOIS, PROVICAIRE APOSTOLIQUE DU HAUT-CONGO, A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Le vicariat apostolique du Haut-Congo est d'origine toute récente, quant à son érection canonique.

Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 22 novembre 1886, lui a assigné des limites.

N° 997. — 13 JUILLET 1888.

Les contrées qui lui sont attribuées étaient primitivement comprises dans le vicariat du Tanganika.

C'est, en effet, dans les régions actuellement situées dans le vicariat du Haut-Congo, que les circonstances, la nécessité et l'espoir d'un bien plus prompt avaient concentré l'action des missionnaires de notre Société.

C'est sur les œuvres actuellement existantes dans le Haut-Congo que j'aurai l'honneur d'appeler votre attention. A cette heure, la mission du Haut-Congo compte deux postes desservis par huit missionnaires : l'orphelinat de la mission de Kibanga et le poste de Mpala, station à nous cédée par l'*Association internationale belge*.

L'orphelinat de Kibanga est situé par 4° 25' de latitude australe, sur la rive occidentale du Tanganika, presque en face d'Oujiji. Pour l'établissement de villages chrétiens, la position de Kibanga est incomparable. Ce n'est ni l'espoir, ni l'espace qui nous font défaut pour l'avenir de notre œuvre.

A deux reprises différentes et dans deux endroits divers, les chefs du pays nous ont cédé spontanément, en présence de nombreux témoins et moyennant cadeaux, deux immenses terrains de plusieurs milliers d'hectares de superficie. C'est une richesse en espérance, car à



cette heure ces terrains sont couverts de fouillis d'herbes de trois à quatre mètres de hauteur et que dévorant actuellement d'immenses incendies. Le côté matériel de l'œuvre de nos villages chrétiens est donc assuré.

Quand les missionnaires vinrent, il y a quatre ans, se fixer à Kibanga, ce qui les attirait, c'était la nécessité de disposer d'une assez grande étendue de terres cultivables ; les collines âpres et rocailleuses du Massanzé où ils résidaient d'abord n'offraient pas cet avantage.

Ici, dans ces régions, point de chef influent qui cherche à vous nuire ; j'aurai plus loin l'honneur de vous dire les dispositions à notre égard des roitelets voisins de notre résidence. Aussi n'étaient les sentiments des commerçants arabes, nous n'aurions aucune crainte matérielle pour l'avenir et la stabilité de la mission. Dieu veut sans doute nous laisser ce point d'inquiétude pour exercer notre confiance en Lui et nous apprendre à ne point trop compter sur nous-mêmes.

A cette heure même cent quarante enfants sont réunis dans notre orphelinat. Ils cultivent pour vivre et nous faire vivre avec eux, car nous sommes à la fois missionnaires, agriculteurs et j'ajoute, en ce moment, même *bâtisseurs*.

Trois villages chrétiens sont déjà établis ; ils comptent une cinquantaine de ménages. Mais, nous le constatons avec regret, tant que les religieuses n'auront pu venir faire, pour l'éducation des filles, ce que nous faisons pour celle des garçons, notre œuvre sera incomplète. Le mari chrétien trouve dans sa femme que nous n'avons pu élever, un obstacle à la vie chrétienne. Nous espérons que, le temps et les circonstances aidant, cette lacune dans l'éducation des filles de nos orphelinats viendra à disparaître.

En dehors de ces trois villages chrétiens, douze autres villages se sont installés sur le territoire de la mission. Ils y ont été admis à la condition de n'avoir qu'une femme, de se faire instruire et d'écouter le Père qui passe chez eux pour les catéchiser. Ces pauvres gens viennent chercher chez nous ce qu'ils ne trouvent pas ailleurs : la paix et la sécurité, car il arrive déjà qu'en cherchant le royaume des cieux, notre mission de Kibanga a reçu le surcroît promis par Notre-Seigneur, c'est-à-dire la paix et une abondance relative. Au milieu de ces populations paresseuses, le travail auquel nous astreignons nos noirs, leur procure, tout en les réhabilitant et en les gardant du mal, un bien-être inconnu à leurs voisins. L'extraordinaire paresse des indigènes les expose souvent à la famine, à ce point que des femmes indigènes, pressées par le besoin, viendront quelquefois dans nos villages travailler tout un jour à moudre du maïs, à la seule condition d'en emporter les détritres afin de s'en nourrir. On se figure aisément en Europe que les pays équatoriaux sont de véritables paradis ter-

restres. Oui, cette idée est vraie, si l'on ne considère que la beauté des sites et la splendeur de la végétation, mais cette terre comme toute autre est maudite et, si on ne la cultive pas, elle ne produit que ronces et épines. Un peu de travail au contraire est payé au centuple.

Pour en revenir à nos sauvages, nos quelques arpents de culture les émerveillent. « Il fait bon vivre chez les Blancs, » disent-ils. C'est la traduction de ce proverbe de notre moyen-âge catholique : « Il fait bon vivre sous la crosse. »

Tout récemment trente-sept sauvages sont venus, leur chef en tête, se fixer sur une éminence voisine. Ils voulaient être près de nous et fuyaient, avec les sangliers qui dévastaient leurs champs, l'isolement qui les livrait à la merci de ces féroces pillards, les Wanguanas, ou nègres musulmanisés de la côte. Chez ces derniers venus la bigamie est bien un obstacle à leur prompt conversion ; aussi les monogames parmi eux sont nos privilégiés. Nous leur prêtons, par exemple, un fusil pour se défendre contre le léopard. Cette faveur est très appréciée. Car ici je ne dis pas posséder un fusil, mais simplement en avoir l'usage est un avantage fort prisé. Quand on songe que le chef du pays, Poré, n'en possède que deux ! et quels fusils !

\* \*

Après ce rapide coup d'œil jeté sur la situation matérielle de notre mission de Kibanga, permettez-moi d'ajouter quelques mots sur sa situation au point de vue spirituel. Il était nécessaire d'abord de vous dire qu'elle existait avant de vous dire ce qu'elle était.

La foi est vive chez nos chrétiens. La plupart assistent chaque matin à la messe pendant laquelle ils récitent dévotement leur chapelet. Après la messe vient le travail, il dure de six heures et demie à dix heures et demie, puis le soir de trois heures à six heures. Chaque semaine trois jours sont donnés aux ménages mariés pour travailler à leurs cultures ; durant les trois autres jours, ils travaillent, moyennant salaire, au compte de la mission ; tous ces travaux sont obligatoires. Le travail est une expiation et une réhabilitation d'après la loi divine. Sans lui nous ne ferons jamais rien de natures aussi indolentes et aussi sensuelles que celles de nos noirs. Cette paresse naturelle au nègre serait, si elle n'était combattue, un obstacle à une vie sérieusement chrétienne.

Chaque jour, des catéchismes spéciaux sont faits aux différentes catégories de nos noirs. A la grand'messe du dimanche, les chrétiens et les catéchumènes entendent une homélie, tandis que le soir, après le chant du cantique qui tient lieu de vêpres, un catéchisme, en langue kiono, est fait aux indigènes des environs qui y assistent toujours en grand nombre.

La plupart de nos chrétiens participent aux sacrements



de Pénitence et d'Eucharistie tous les quinze jours ; un certain nombre méritent cette faveur tous les dimanches. La foi de ces pauvres noirs est vive et simple ; l'action de la grâce de Dieu, et ceci nous console, est visible en eux : elle se touche du doigt, si j'ose ainsi parler.

Les villages dont je viens de vous entretenir, forment avec l'orphelinat une population de sept cents âmes, catéchumènes et chrétiens. Notre action sur eux est immédiate ; ils sont chez nous et se disent nos enfants. Cette qualité et cet ascendant nous aident à les débarrasser d'une foule de superstitions cruelles et iniques : de l'épreuve judiciaire par le poison, par exemple, épreuve qui est chez les indigènes le prétexte et l'instrument d'une foule d'homicides inavoués.

Les indigènes des environs sont aussi l'objet de la sollicitude des Missionnaires. Ils visitent régulièrement ces pauvres gens, les soignent dans leurs maladies et les instruisent peu à peu. Chez beaucoup il y a de la bonne volonté, et à la mort un bon nombre s'en vont avec la grâce du baptême ; deux cent cinquante à peu près depuis l'établissement de la mission de Kibanga ont reçu, au seuil de l'éternité, la grâce de la régénération. Le chef du pays, Poré, un vieux sorcier qui compte à son avoir beaucoup trop d'homicides, nous est très favorable. Il vient à la mission, ses enfants aussi. Ils y trouvent un catéchisme oral toujours et de petits présents ensuite.

A trois heures d'ici nous avons une succursale. Les Pères s'y rendent fréquemment pour instruire la population.

Que ne sommes-nous plus nombreux ? Que n'avons-nous plus de ressources pour étendre plus vite le règne de Dieu ? Hélas ! une des souffrances du missionnaire, c'est cette lenteur apparente de l'extension du royaume divin. Notre vie ici est si courte à cause du climat, que nous voudrions convertir vite des peuples entiers, tandis que la Providence habituellement procède avec lenteur. Nous avons besoin de nous résigner, de nous souvenir que Dieu a ses heures et ses moments pour opérer l'œuvre du salut, soit des individus, soit des peuples.

\* \*

Voilà ce qui concerne notre mission de Kibanga. Si vous voulez bien me suivre par la pensée à soixante-dix lieues au sud, sur la même rive occidentale du Tanganika, vous trouverez une autre station de missionnaires, également comprise dans les limites du vicariat du Haut-Congo.

C'est la station de Mpala, résidence de trois de nos Pères. Leur œuvre est à peu près la même que celle de Kibanga, avec cette différence qu'un plus grand nombre d'adultes rachetés de l'esclavage sont sous l'action immédiate des missionnaires. Par contre, l'œuvre de l'orphelinat n'y a pas reçu une extension aussi considérable qu'ici.

Cette station de Mpala est destinée à être plus spécialement un poste de mission proprement dite. C'est-à-dire que les Pères, n'ayant point le soin, la sollicitude d'un nombreux orphelinat, pourront appliquer tout leur zèle à l'évangélisation des indigènes et cela « *per domos et castella* », comme faisait Notre-Seigneur.

Avec la grâce de Dieu et si les circonstances le permettent, la moitié de l'année, c'est-à-dire la saison sèche, sera employée en courses apostoliques. Nous ne devons pas borner nos soins à l'éducation des enfants rachetés, les indigènes sont aussi appelés à la Foi. Il y a parmi eux des âmes de bonne volonté et comment connaîtraient-elles notre sainte religion, si on ne la leur prêche, *quomodo audient sine predicante* ?

Les Pères de Mpala font déjà des instructions régulières dans les villages des environs ; un de ces villages, celui de Chanza, situé à dix heures de marche de leur résidence, est un centre de réunion pour les indigènes, quand la présence du Père y est signalée.

Ce poste de Mpala existe depuis deux ans. Les missionnaires, au milieu de multiples occupations, ont mis à profit leur séjour pour étudier la langue du pays, le kimarungu.

La confusion de Babel pèse lourdement sur nous. Ici, chaque pays a sa langue et bien que ces dialectes appartiennent tous à la famille des Bantu et offrent beaucoup de rapport avec la langue du Suahili, ils sont assez distincts pour être inintelligibles à quiconque ne connaît pas le kisuahili ou langue du Zanguebar.

D'autres missions mieux privilégiées que nous sous ce rapport, voient d'immenses espaces *labii unius* ; dans le vicariat du Haut-Congo, il n'y a pas moins de dix langues différentes à connaître. A cette heure, nous en employons quatre habituellement : le kisuahili à l'orphelinat, c'est la langue officielle ; le kiono aux environs ainsi que le kirundi ; au sud, à Mpala, le kimarungu. Chaque région nouvelle où nous pénétrons, nous demandera l'étude d'une grammaire et d'un dictionnaire qu'il nous faudra composer, en saisissant tout au vol. Jamais un mot de ces langues, excepté le kisuahili, n'a été fixé par l'écriture. C'est encore là une des difficultés de la mission du Haut-Congo, difficulté commune d'ailleurs, pour ne parler que des missions confiées à notre Société, aux autres vicariats de l'Afrique équatoriale.

Que nous aurions besoin que l'Esprit Saint renouvelât pour nous le miracle de la Pentecôte ! Nous ne le méritons point probablement. Toutefois, cette étude, dure et pénible à laquelle nous devons nous livrer, obtiendra à nos chers noirs des grâces de conversion et à nous, avec l'aide de Dieu, des mérites pour le ciel.

Les deux postes de Kibanga et de Mpala, situés à l'extrême limite est du vicariat du Haut-Congo, lui serviront de point de communication avec l'Europe par la côte orientale du Tanganika et Oujiji d'abord, l'Ou-



nyaniembé et Zanzibar ensuite, car nous n'en sommes pas encore à pouvoir utiliser la voie du Congo, si jamais on peut s'en servir!

L'immense distance de plus de quatre cents lieues qui nous sépare de Zanzibar, l'emploi forcé de porteurs durant quatre ou cinq mois de marche, sont pour nous l'occasion d'énormes dépenses que n'ont pas à supporter d'autres missions plus éloignées peut-être, *kilométriquement* parlant, de l'Europe, mais accessibles directement, et dans un délai relativement bref, aux navires et autres moyens de transport. Elles sont peu nombreuses, à cette heure où la vapeur supprime les distances, les missions situées à cinq ou six mois de l'Europe.

Que nous reste-t-il, après cet exposé de nos travaux et de nos espérances, sinon de solliciter l'assistance sur-naturelle de vos prières, votre bienveillance et l'aide matérielle de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Nous nous remercions de ce que vous avez déjà fait pour nous. Ce qui nous donne quelque confiance dans l'exposé de nos demandes, c'est que, devant Dieu, nous nous rendons témoignage de n'être point des ingrats. En dehors des prières ordinaires faites pour nos bienfaiteurs, une messe est célébrée chaque mois, ici, pour les membres vivants et morts de la Propagation de la Foi. Notre reconnaissance les suit ainsi dans l'autre monde, et nous sommes heureux d'acquitter ainsi notre dette.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père avait, par bref du 11 juillet 1887, érigé le diocèse de Nagpore, dans la partie septentrionale du vaste diocèse de Vizagapatam, en réservant la question des limites. Les deux évêques intéressés, ayant mûrement examiné cette question, ont proposé à la Sacrée Congrégation de la Propagande, de décider que les lignes de démarcation entre les deux diocèses seraient les mêmes que celles qui séparent les districts de Sambalpore et de Raypore et le Bastai, au nord, des autres Provinces centrales, et de là, la ligne septentrionale qui sépare la Présidence de Madras des dites Provinces centrales.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Les 27 juin et 1<sup>er</sup> juillet, sont partis de Marseille pour l'Océanie :

Mgr Louis-André Navarre, évêque de Pentacomie, de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, vicaire apostolique de la Mélanésie et administrateur de la Micronésie; et le R. P. Fernand Hartzner, ancien Supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur, à Sydney, Australie; les RR. PP. Eugène Thomas, du diocèse du Puy et Philibert Gonthéraud, du diocèse de Moulins, prêtres mission-

naires de la maison d'Issoudun; les Frères scolastiques Maximin Fromm, du diocèse de Strasbourg, et Joseph Vitale, du diocèse de Bénévent, missionnaires de la Maison de Rome; les Frères coadjuteurs Simon Wagemans et Thomas-Hendrick Gieboers, du diocèse de Bois-le Duc, Rints Bosma et Jules-Simon Flabber, du diocèse d'Utrecht, et Jean Oberleuter, du diocèse d'Eichstett, venus de la Maison d'Anvers; les Sœurs Marie-Berchmans, du diocèse d'Osnabruck, Marie Joseph, du diocèse de Harlem, Marie-Agnès, du diocèse de Dijon, et Marie-Jeanne, du diocèse de Nantes, filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de la Maison d'Issoudun.

— Le 19 juin dernier, se sont embarquées au Havre pour les États-Unis d'Amérique, les Petites-Sœurs des Pauvres dont les noms suivent : Sœur Olympe de Saint-François, Sœur Anaïs de Saint-Joseph, Sœur Fanny du Saint-Sacrement et Sœur Octavie de Sainte-Anne.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Paris.** — Le 8 juillet, a eu lieu dans la chapelle des Religieuses de Sion, le sacre de Mgr Bridoux, évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika, S. Em. le cardinal Lavigerie, assisté des évêques de Constantine et de Luçon, a procédé à la cérémonie du sacre, à la suite de laquelle l'illustre archevêque de Carthage et d'Alger a retracé dans un émouvant discours les maux causés par l'esclavage dans l'Afrique équatoriale.

Né à Hénin-Liétard (diocèse d'Arras), le 16 janvier 1852, Mgr Léonce Bridoux fait partie, depuis l'année 1873, de la Société des Missionnaires d'Alger.

**Chan-si (Chine).** — Nous trouvons dans les *Annales des Franciscaines missionnaires de Marie*, une intéressante correspondance du R. P. Hugolin, de Doullens, missionnaire au Chan-si :

« ... Les petites Sœurs franciscaines, en route pour notre mission, se préoccupent déjà, me dit-on, d'avoir une maison, un couvent. Quel luxe pour des missionnaires ! On voit bien qu'elles ne sont encore que dans les ports de la Chine.

« Supposez qu'elles se sont avancées de seize jours dans l'intérieur du Céleste-Empire. Les voilà dans la province du Chan-si qui confine avec la Tartarie. A Tai-ïuen-fou, capitale civile, militaire et ecclésiastique de la province, à côté de la résidence épiscopale, se trouve l'asile pour les petites filles, dont les païens font cadeau à la Sainte-Enfance : c'est une sorte de pensionnat où les jeunes filles des bonnes familles chrétiennes viennent apprendre les prières, la lecture du catéchisme, les travaux à l'aiguille, etc. : c'est quelque chose comme un noviciat où se forment les jeunes religieuses qui, plus tard, seront envoyées dans d'autres orphelins.

« Je préviens les Sœurs franciscaines qui ont trouvé durs les lits de Colombo, que dans notre province, où le froid est très intense, il n'y a pas de lit. On dort sur le poêle ; c'est un monument en briques cuites ou en pisé, qui occupe la moitié, et quelquefois même les deux tiers de l'appartement. Chacune de nos Religieuses indigènes a ses couvertures ; mais chacune n'a pas son poêle, le même suffit pour toutes.

« A l'orphelinat de Ké-léao-kéou, les Sœurs et les petites filles habitent des grottes creusées dans la terre dure. Ces grottes sont tout à fait franciscaines. En forme de tunnel, elles n'ont ni plafond, ni lambris, ni parquet. J'ai dans ma région, sur les plateaux et sur les flancs des montagnes, des villages absolument invisibles ; tout le monde habite sous terre. L'hiver, c'est très bon, mais l'été, c'est fort humide. Quand une grotte commence à s'écrouler, la famille s'en creuse une autre ailleurs, y transporte les briques en pisé du poêle, et tout est fini. Peut-on imaginer rien de plus simple ! L'église est ordinairement dans le même genre et le même style que les habitations vulgaires. Et comme le



serviteur ne saurait être au-dessus du Maître, le salon du missionnaire est tout aussi somptueux.

« Dans le hameau tout chrétien où j'ai donné ma dernière mission et où il y a quatre-vingt-trois chrétiens, pas une maison, pas une poutre, pas une construction, pas une brique cuite, pas une voiture. La basilique n'a pas d'autre ouverture que la porte. Mon appartement avait trois meubles, en dehors du poêle-lit, savoir : une chaise, une petite table qui fut neuve, et, au fond de la grotte, une planche qui, posée sur deux grands vases remplis de grains, supportait la sacristie, le vestiaire et la bibliothèque du missionnaire. Le tout est éclairé par une ouverture d'où le papier, en guise de vitre, tamise une douce lumière. La pluie, un chat, un curieux, font facilement des dégâts à la fenêtre. Mais les conséquences ne sont pas graves. Le premier venu, s'armant de colle de farine, se trouve transformé en vitrier de profession..... »

**Iles-Sandwich (Océanie).** — M. Conrardy, qui est parti de San-Francisco au mois de mai dernier pour aller à Molokaï partager l'héroïque ministère du R. P. Damien Deveuster auprès des lèpreux, donne de douloureux détails sur l'état de ce missionnaire. On sait que le R. P. Damien a fini par contracter l'horrible maladie : « Ses mains sont un peu mieux, écrit M. Conrardy ; mais ses oreilles, son visage, son cou, ses bras, sont couverts d'excroissances, et de boursouflures. »

## AU MONTÉNÉGRO

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

### II

CETTINJÉ. — LA CARAVANE D'ARCUEIL. — LE CONCORDAT DE 1886. — LES CINQ MESSES. — TYPES MONTÉNÉGRINS. — CONDITION DE LA FEMME. — UNE VISITE A SON ALTESSE.

Nos chevaux sont infatigables, et l'honnête Slave qui nous conduit a une façon particulière de leur parler, qui semble doubler leur vitesse. La route fait de nombreux circuits. Demi-heure d'une descente vertigineuse nous amène au village de Baïts, construit en demi-cercle sur la déclivité des rochers. Une église se présente, celle de Vlachka ; notre phaéton se découvre et fait le signe de la croix. Un long bâtiment d'aspect moderne, perdu dans les pierres et les broussailles, sert d'arsenal depuis 1870. Plus loin, nous apercevons sur un tertre un petit monument en forme de dôme, surmonté d'une croix. C'est un mausolée consacré à la mémoire des montagnards des Drobnjak, qui, pendant la guerre de 1852, passèrent la frontière de Serbie pour y chercher des armes et des munitions. Arrêtés dans leur entreprise, ils voulurent traverser les lignes ottomanes et périrent victimes de leur dévouement à la patrie.

Nous sommes dans la plaine de Cetinje. Nous dépassons encore un bâtiment inachevé, sans caractère ; c'est l'hôpital.

Il est minuit, quand nous sonnons à l'unique hôtellerie de la ville. Notre guide nous annonce comme de grands personnages. Les servantes arrivent avec des mines endormies et ne comprennent pas un mot de notre conversation. M. Patrimonio, ministre de France auprès de Son Altesse, occupe une chambre dans l'hôtel ; notre arrivée trouble son

sommeil. Son drogman se lève et nous apprend que le P. Barral, d'Arcueil, a envahi avec ses quinze élèves toute la maison et qu'il sera difficile de nous loger.

Cependant les servantes trouvent encore trois matelas qu'elles traînent dans la salle à manger. Onze jeunes gens garnissent déjà le parquet. Notre arrivée met en émoi la joyeuse troupe. Nous éteignons les lanternes au milieu des calembours. Je m'enveloppe de mon plaid et, la tête sous une table, je parviens enfin à goûter un peu de repos.

Les habitants de la Tsernagore appartiennent tous au rite oriental ; seuls des villages albanais, annexés en 1878 aux Etats du prince Nicolas, donnent un contingent de quatre mille catholiques environ, répandus surtout dans les districts de Dolcigno et d'Antivari. C'est pour eux, et peut-être aussi dans le but de faire de nouvelles recrues politiques, que Son Altesse a sollicité et obtenu de Léon XIII l'insigne privilège d'employer aux cérémonies du culte le glagolitique, la vieille langue morte des Slaves. Le concordat, conclu avec la cour de Rome le 18 août 1886, a été publié dans le *Glas Tsernagortska*, la Voix monténégrine, journal officiel de la principauté, et l'archevêque d'Antivari est le légitime pasteur de ce bercail isolé au milieu des schismatiques.

Le prince se montre d'ailleurs très libéral pour tout ce qui touche à l'exercice du culte. La lettre respectueuse qu'il a adressée au Pape, au moment du jubilé, fait honneur à l'élévation de ses sentiments. La haute portée de son esprit et la loyauté de son caractère contribuent beaucoup à détruire les fâcheux préjugés que la population de la Tsernagore a toujours nourris contre l'élément latin.

Cetinje n'a pas encore d'église catholique. Mais depuis le passage du prélat, envoyé par le souverain pontife pour traiter la question religieuse, on y trouve tous les objets nécessaires à la célébration des saints mystères. Ils sont déposés chez un cordonnier, Bisi, romain d'origine et catholique de naissance. Une petite chambre est improvisée en chapelle, et c'est dans ce modeste oratoire que mes deux confrères et moi nous avons dit la Sainte Messe, le dimanche, 28 août 1887. Le P. Barral et le P. Guyot, son compagnon, nous succèdent à l'autel. L'assistance se compose des membres de la caravane d'Arcueil, du cordonnier et de sa femme qui nous baisent les mains, du docteur Maruchi de Bâle et d'un prétendu comte italien, qui se donne les allures d'un profond diplomate.

Ce jour-là, la capitale du Monténégro a été cinq fois de suite sanctifiée par le sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ, offert par des prêtres catholiques. Depuis plusieurs siècles pareil événement ne s'était pas encore produit. La grâce descendue du ciel ne restera pas sans porter d'heureux fruits pour l'avenir !

\* \* \*

Déjà les Monténégrins, vêtus de leurs beaux costumes, se promènent à grands pas dans la rue principale et forment des groupes resplendissants de couleurs multiples. Ils ont des poses superbes, théâtrales, presque enfantines de vanité. La plupart sont des hommes de taille élevée et de solide charpente. Les muscles paraissent vigoureux. Le visage ne manque ni d'intelligence, ni de finesse, ni

(1) Voir les *Missions catholiques* du 6 juillet.



d'expression. Le regard, pénétrant, acéré comme la lame d'un glaive, a la fixité incisive du regard de l'homme habitué à considérer de loin les moindres objets. La physionomie n'est point farouche. Je ne puis dire cependant qu'elle respire la bonté, la mansuétude, l'innocence et la douceur. Elle a plutôt je ne sais quoi de félin qui trahit la ruse, la forfanterie, l'indépendance. Etes-vous l'hôte des Monténégrins? Vous n'avez rien à craindre. Ils feront tout pour vous laisser d'eux-mêmes la plus haute opinion. Etes-vous seul, égaré sur un point de leur territoire? Priez le ciel pour que le premier qui vous rencontrera ait la crainte de Dieu et le respect de son père et de sa mère!

Les guerriers que nous avons sous les yeux sont des personnages importants, des sénateurs, des ministres, des fonctionnaires de premier ordre. Leur costume est éclatant. Je ne puis le décrire d'une façon bien exacte. Voici pourtant les détails qui ont particulièrement frappé mon attention.

Le *gatchié*, fait de drap bleu, a la forme des pantalons turcs et s'arrête, à l'aide de jarretières brodées, à la hauteur des grandes bottes molles qui emprisonnent toute la jambe. Chez les pauvres, l'opanké remplace les bottes ou le brodequin. Une molletière de gros feutre, souple et très résistante, se moule sur le pied, sert d'appui aux muscles, les protège contre les angles des roches et permet des marches surprenantes à travers des sentiers impraticables.

La *gougne* est une tunique à manches ajustées; elle rappelle la tunique hongroise; mais la couleur est blanche au lieu d'être noire. Elle est enrichie de broderies, se plisse à la taille sous le

*pâss* ou ceinture longue et ample, descend jusqu'au genou et s'ouvre largement pour faciliter la marche et laisser voir les passementeries du *djamadan*. Elle peut valoir quinze cents francs.

La *yakéta* et le *koret* sont des vestes rouges à manches ouvertes. Le *djamadan* est un gilet, garni de soutaches noires et quelquefois de plaques d'argent ou d'olives en métal. Elles sont superposées en lignes symétriques, de façon à constituer une cuirasse flexible, qui garantit la poitrine et les épaules contre les coups de sabre.

Le *kolan* est une ceinture de cuir ou de maroquin rouge, destinée à retenir les pistolets et le *kandjar*, qui font partie inséparable du costume monténégrin. Le pistolet à pierre

est presque seul en usage, à cause de la difficulté de se procurer des capsules. Les crosses sont ornées de garnitures d'argent, qui en augmentent considérablement la valeur.

Le *kandjar* est un poignard à double tranchant, terrible dans la mêlée, et qui a souvent jeté le désordre dans les bataillons ennemis. Les guerriers s'en servent pour tous les usages de la vie, et d'un seul coup abattent la tête d'un jeune taureau. Quelques-unes de ces armes se transmettent religieusement de père en fils et ont acquis une célébrité légendaire par le nombre de têtes turques qu'elles ont enlevées.

Le *yatagan* et le *chichana*, fusil, se portent seulement dans les grandes occasions. Mais l'objet indispensable dont le guerrier ne se sépare jamais, c'est le *chibouk* à long manche. Il s'en sert même, en guise de levier, pour porter un léger fardeau sur son épaule.

La coiffure est très coquette, mais peu propre à protéger contre les ardeurs du soleil ou les intempéries de l'atmosphère. C'est une calotte rouge à bord droit et à fond plat. Elle est recouverte d'une broderie noire sur toute sa hauteur. Un demi-disque d'or, entouré d'une auréole, brille à son centre. On l'appelle *kapa*. Elle représente en quelque sorte le passé et l'avenir de la nation. Elle a sa légende: le fond rouge, c'est le sang versé à Kosovo, où s'abîma l'indépendance de la Tsernagore; la broderie noire indique le deuil qui pèse sur la patrie, et le disque d'or présage les futures gloires du Monténégro, affranchi, régénéré et versant sur le monde des rayons de lumière.

Chez les femmes la jupe blanche tranche avec un tablier de soie de couleur éclatante. La chemise est ornée de galons et paraît sous la longue basquine sans manches, qu'une lourde ceinture serre à la taille. Les jeunes filles se coiffent avec élégance de la *kapa*; les femmes mariées se couvrent la tête d'un mouchoir en général bariolé.

Les rudes travaux auxquels elles sont soumises leur ôtent d'ailleurs le goût de la toilette. Leur condition ressemble un peu à celle de la femme arabe. Elles cultivent la terre, entretiennent le ménage, prennent soin du bétail, portent les provisions et tous les fardeaux qui déshonorerait leurs nobles époux, vont chercher quelquefois à des distances considérables l'eau nécessaire aux besoins de



MONTÉNÉGRO. — OFFICIERS MONTÉNÉGRINS; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron.



la famille et la charrient dans de petits barils, qu'elles posent en équilibre sur leurs têtes ou sur leurs épaules. Elles sont d'une force extraordinaire.

Faut-il porter une valise, un paquet ? Ce n'est pas un homme qui se présentera, mais une femme. Vous la verrez, d'un pas alerte et sûr, franchir les roches de la montagne et même dégringoler prestement les Échelles de Cattaro.

L'homme porte ses armes, son chibouk, et c'est tout. Seul il jouit de la considération, et s'il marche quelquefois à la peine, il est toujours à l'honneur.

Un fils vient-il au monde ? C'est un événement heureux, qui provoque l'allégresse et qu'on célèbre par des réjouissances. Le nouveau-né apporte des chances de plus de propager le nom de la famille et d'en accroître la réputation.

Mais si l'enfant est une fille, sa naissance passe inaperçue et la maison reste morne et silencieuse. Cette sujétion de la femme monténégrine ne la prive point des légitimes affections de la famille, et la rend patiente, douce, réservée et serviable.

Cettinje est au centre d'un plateau fermé à l'est et au sud par deux chaînes parallèles, et au nord, par les sommets du Lovchen. Elle n'a rien de pittoresque ni de grandiose et ne correspond pas aux paysages entrevus depuis Cattaro. Elle ressemble à un gros village.

Sa population ne dépasse pas quatorze cents âmes. C'est, je crois, la moindre capitale des États européens. Et cependant la France, la Russie, l'Autriche, l'Italie, l'Angleterre et la Turquie entretiennent, depuis le traité de Berlin, des représentants et des légations auprès du gouverneur de cette minuscule principauté.

Le plan de la ville est simple. Une centaine de maisons très basses sont rangées des deux côtés de la route qui, fort large, devient la grande artère. L'hôtel est au bout de cette avenue. Une seconde rue se soudant à angle droit sur la route mène au monastère.

Le palais du prince est à gauche ; à droite sont les ministères et le Bigliardo, ancienne résidence du Vladika. Son nom lui vient de l'impression ressentie par tous les habitants de la Tsernagore, à l'arrivée d'un billard, destiné à la maison de Son Altesse. Cinquante individus furent requis pour le transport et se donnèrent plus de mal aux Échelles de Cattaro que pour mettre en déroute une armée musulmane.

Le vaste bâtiment est occupé par les bureaux de l'administration. Il sert aussi de caravansérail aux étrangers de distinction. Au rez-de-chaussée fonctionnent les presses de l'unique imprimerie du Monténégro. On nous offre, pendant notre visite, un exemplaire du *Glas Tsernagortska* en langue slave, où l'on raconte notre arrivée.

Le palais du prince est une vaste maison bourgeoise aux murs de couleur verdâtre. Elle est munie de cheminées, luxe presque inconnu dans le pays, et entourée d'un splendide jardin. A l'entrée un mât porte le pavillon national, rouge à bordure blanche avec une aigle à deux têtes dominant un lion. Des soldats montent la garde près du vestibule (voir la gravure page 330).

Au centre de la place se trouve un puits, ouvert seulement deux fois par jour, sous la surveillance d'un officier de police. On ne peut y puiser que l'eau strictement nécessaire pour la boisson. Près du puits un gigantesque mûrier protège de son ombre un banc circulaire, établi autour du tronc. C'est là que le prince vient s'asseoir pour rendre la justice à ses sujets, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il écoute leurs doléances, tranche leurs différends, apaise leurs rancunes, éteint la vendetta, fait droit à leurs réclamations sans recourir ni au papier timbré, ni à la procédure. Les séances ont lieu le lundi de chaque semaine ; tous les assistants se tiennent respectueusement découverts. Les décisions sont sans appel et sont acceptées sans murmure.

Au-dessus du village, un édifice, adossé à la montagne, paraît dominer tous les autres et se termine par une tour carrée à coupole. C'est le monastère, construit par le Vladika Danilo en 1697, après la double destruction du cloître primitivement fondé par Ivanle-Noir en 1584, en l'honneur de la sainte Vierge, sur le modèle du Maria Dolorosa d'Ancône.

On montre dans ce couvent des ornements sacerdotaux d'un luxe inouï, présents des empereurs de Russie. On y voit aussi les tombeaux des trois hommes les plus illustres de la Tsernagore, celui du prince Danilo, celui de son frère Mirko Pétrovic, père du prince Nicolas, et enfin celui du Vladika Pierre I<sup>er</sup>, que les Monténégrins vénèrent comme un saint et invoquent comme leur protecteur.

A huit heures, M. Patrimonio, à qui j'ai fait remettre



NICOLAS I<sup>er</sup>, PRINCE DU MONTÉNÉGRO ET DES BERDA ; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron.



ma carte, me fait appeler et m'annonce qu'il nous présentera à Son Altesse, à dix heures, en même temps que les membres de la caravane d'Arcueil.

A dix heures précises, les membres de la caravane d'Arcueil sont réunis au complet. Nous formons tous ensemble une troupe de vingt Français. M. Patrimonio se met à notre tête et nous nous rendons au palais. Plusieurs sénateurs et ministres sont dans la rue et nous saluent au passage. Les *Perianiks*, ou gardes du corps, au nombre de dix, nous présentent les armes; un aide de camp nous introduit dans un large vestibule, orné de trophées d'armes et de portraits; nous gravissons un escalier de quelques marches et arrivons dans la salle d'audience. C'est une grande pièce carrée, munie de sofas, sans tables, ni chaises. Des portraits sont appendus aux murailles. Nous admirons ceux du prince Danilo, des empereurs et impératrices de Russie et d'Autriche, du Vladika Pietro II, de Mirko Pétrovic et enfin celui de la princesse Milena, la souveraine actuelle.

Nous restons debout, rangés en demi-cercle. Le prince Nicolas, en slave Nikita, fait son entrée, suivi du prince héritier, son fils Danilo. Son Altesse est vêtue de la tunique nationale, chamarrée de broderies et de croix; le pantalon de laine bleue s'enferme dans les grandes bottes souples, aux éperons d'or, et des armes aux fines ciselures sont passées à la ceinture aux vives couleurs.

La conversation s'engage. Le prince a la voix douce et vibrante, il parle lentement avec une certaine chaleur communicative et une grâce séduisante, où se trahit la force virile du premier cavalier et du premier tireur de la Tsernagore (voir la gravure page 331).

Le geste est noble, aisé, un peu théâtral; la taille haute, le teint basané; le front peu découvert; les cheveux épais, brillants; les yeux animés d'un feu contenu et pénétrant; l'expression du visage, avenante. M. Patrimonio nous présente successivement et le prince nous donne à chacun une poignée de main et nous adresse des paroles de bienvenue. Il s'informe du but de notre voyage, de notre itinéraire passé et futur, de notre impression sur son pays et son peuple. Il nous parle de la France, de son séjour à Vichy, de l'appui que notre gouvernement lui a prêté et des concessions obtenues grâce à son influence politique.

Puis, faisant avancer près d'elle le jeune Danilo.

« — Messieurs, je vous présente mon fils. Quand il aura fini ses études à Saint-Petersbourg, je le ferai voyager. »

Le jeune prince est âgé de quatorze ans. Il est de taille svelte, élancée. Il est presque aussi grand que son père. Il paraît timide, maladif, et sa voix est plutôt celle d'une femme que d'un adolescent.

Nous nous retirons contents et notre considération en est singulièrement accrue aux yeux des Monténégrins.

Dans le courant de la journée, nous rencontrons la princesse sur notre passage. Elle répond à notre salut par le plus aimable des sourires. Le soir, on nous annonce que, pour nous honorer et nous témoigner son contentement, elle a demandé et obtenu la grâce d'un prisonnier. Aussi notre cœur est-il ému des sentiments de la plus vive reconnaissance.

(A suivre).

## LE SANCTUAIRE DE SAINTE ANNE

ET LES

Missionnaires du Cardinal LAVIGERIE

Il y a quelques années, le Saint-Siège a placé sous la juridiction de S. Em. le cardinal Lavigerie et a confié aux missionnaires d'Alger, la maison de Sainte-Anne à Jérusalem. Là reçoivent l'éducation sacerdotale des séminaristes grecs; de là ils doivent ensuite aller porter la Bonne Nouvelle à ces peuples d'Orient, qui semblent aujourd'hui tout prêts à se rallier à l'Eglise de Rome, mère de toutes les Eglises.

Nous nous sommes jusqu'à ce jour contentés d'enregistrer en son temps cet acte de donation solennelle; nos lecteurs nous sauront gré de leur donner des détails sur le vénérable sanctuaire et sur les premiers travaux à Ste-Anne de la Congrégation fondée par l'éminent archevêque de Carthage et d'Alger.

LETTRE DU R. P. ALRIC, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

Parmi les œuvres confiées à la Société des missionnaires d'Alger, il en est une qui attire d'une manière spéciale les regards du Saint-Siège: c'est l'œuvre des séminaristes orientaux qu'ils ont entreprise à Saint-Anne-de-Jérusalem.

### I

Il y a à Jérusalem, au nord de l'emplacement du temple de Salomon, le sanctuaire béni où la Mère de Dieu a reçu le premier de ses privilèges, celui d'être conçue sans la tâche originelle, et où, par sa naissance, elle vint annoncer au monde entier un grand sujet de joie: « *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* »

Quelques auteurs voulaient enlever à Jérusalem le privilège d'avoir vu naître la Très Sainte Vierge; mais cette opinion, combattue par beaucoup d'occidentaux et opposée à toute la tradition orientale, ne saurait plus être soutenue aujourd'hui. Son Em. le cardinal Lavigerie a démontré d'une manière péremptoire dans sa lettre à Mgr l'évêque de Vannes sur Sainte-Anne-de-Jérusalem et dans les pièces justificatives qui y sont jointes, que c'est bien à Jérusalem, dans la maison des parents de la Sainte-Vierge située près de la piscine probatique, que s'est opéré ce double mystère. Un décret récent du Saint-Siège en met l'authenticité hors de toute controverse.

Voici, en effet, ce que dit le rescrit par lequel Rome accorde la faculté de célébrer presque tous les jours de l'année, aux autels de la crypte des messes votives de l'Immaculée-Conception et de la Nativité de la Sainte-Vierge, au rite de première classe: « C'est là, comme le rapporte une constante tradition, confirmée principalement par le témoignage de saint Jean Damascène et de saint Sophrone (1),

(1). Voici le double témoignage de saint Jean Damascène et de saint Sophrone:

« Salut, ô Probatique, maison des ancêtres de notre Reine; Salut, ô Probatique, autrefois bergerie de Joachim et maintenant église du troupeau spirituel du Christ, car il nous est né dans la sainte Probatique, celle qui devait être la Mère de Dieu. »

(Saint Jean Damascène: *Homil. in Nativ. B. M. V.*).

« J'entr'rai dans la Sainte Probatique, où la glorieuse Anne engendra Marie, là où est née, dans la demeure de ses ancêtres, la Vierge notre Reine. »

(Migne, *Patrologia græca*, tome 44 bis, col. 104)



patriarche de Jérusalem, que s'éleva la maison où fut conçue et naquit la bienheureuse Vierge Marie elle-même. Longtemps cet insigne sanctuaire, témoin de si grands mystères, gémit sous la captivité des Turcs. »

Nous ne parlerons pas ici des vicissitudes au milieu desquelles a dû passer ce sanctuaire durant la série des siècles. L'église élevée sur le lieu mémorable de la nativité de Marie, a été plusieurs fois démolie par les envahisseurs de la ville sainte et rebâtie par les chrétiens. Celle qui existe aujourd'hui est antérieure aux croisades qui l'ont agrandie.

A l'époque de Charlemagne, il y avait un couvent de religieuses grecques auprès de la basilique et un second de religieux de la même nation, tous les deux secourus par les aumônes du grand empereur d'Occident. Sous la domination franque, ce furent des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît, qui gardèrent le berceau de la très sainte Vierge. Elles furent massacrées par les soldats de Saladin, lors de la reprise de la ville sainte par les musulmans. Le vainqueur transforma la basilique et le monastère en Médersé ou école pour les *Ulemas* (docteurs) du rite chaféite (1), mais l'école ne survécut guère à son fondateur, et le sanctuaire ne fut plus gardé que par quelques santons qui laissèrent le monastère tomber en ruines.

Six siècles et demi s'écoulaient ; l'empire du croissant a cessé de s'étendre ; à peine même peut-il se soutenir dans sa capitale. L'Occident envoie de nouveau ses soldats en Orient ; mais ce n'est plus pour combattre l'Islam ; c'est au contraire pour défendre le successeur de Mahomet II contre le colosse qui menace de l'engloutir.

Le 8 septembre 1855, la France triomphe à Sébastopol et en retour des sacrifices qu'elle a dû faire, en souvenir de ses victoires, elle reçoit du sultan un sanctuaire de Terre-Sainte, le sanctuaire de l'Immaculée-Conception et de la Nativité de la sainte Vierge, et c'est là le seul fruit qui nous reste de la guerre de Crimée.

La Religion catholique reprenait ainsi possession de Sainte-Anne, mais dans quel état ! Les ruines du couvent avaient fourni des matériaux pour la construction de la caserne qu'Ibrahim-Pacha avait fait élever sur l'emplacement du palais de Pilate et la basilique n'avait été sauvée d'une ruine complète que par la chute de la domination égyptienne en Syrie, arrivée [le jour même où les murs de l'église avaient été entamés par la pioche des démolisseurs.

L'habile architecte qui reçut la mission de réparer l'édifice a fait une œuvre d'art remarquable en le restaurant pierre par pierre, sans rien changer à ses dispositions et sans lui enlever le caractère antique qui en fait un des plus beaux monuments de la Palestine.

(1) Voici la traduction d'une inscription que Saladin fit graver sur la porte de l'église où elle existe encore : « Au nom de Dieu clément, miséricordieux, tout ce que vous avez de bien vient de Dieu ! Cette Médersé bénie a été fondée par le roi victorieux, notre maître Salah-ed-Dounia ou Eddin, le sultan de l'Islam et des musulmans, Aboul Mouraffar Yousef, fils d'Eyoub, fils de Sehady, qui a vivifié l'empire du chef des croyants : que Dieu bénisse ses ancêtres et le comble de biens dans ce monde et dans l'autre ! L'établissement a été fondé pour les docteurs du rite de l'Iman Abou-Abdallah-Mohammed, fils d'Iris Echy Chaféï : que Dieu soit satisfait de lui ! L'an cinq cent quatre-vingt-huit (1192). »

## II

C'est en 1878, lorsque les principales réparations de la basilique touchaient à leur fin, que les missionnaires d'Alger furent appelés par le Saint-Siège et par la France à desservir le sanctuaire. Ils eurent d'abord à s'occuper de l'achèvement des travaux de la basilique et de la construction d'une maison pour les missionnaires. Ils partagèrent leur temps entre la prière, l'étude, la surveillance des ouvriers et aussi la souffrance, car presque continuellement la fièvre faisait payer à l'un ou à l'autre le tribut d'acclimatation. Ils n'eurent d'abord, en dehors de la garde du sanctuaire, aucune œuvre apostolique à Sainte-Anne. D'après les conventions par lesquelles le gouvernement français leur avait confié la garde du monument, ils devaient recevoir à Sainte-Anne les prêtres qui voudraient aller faire sur les lieux des études d'Ecriture Sainte. Lorsque les constructions suffisantes pour en recevoir quelques-uns furent terminées, NN. SS. les évêques furent invités à envoyer à Sainte-Anne ceux de leurs prêtres qui désiraient faire des études spéciales d'Ecriture Sainte. Cette invitation n'obtint aucun résultat. La divine Providence permit qu'il en fût ainsi, parce qu'elle voulait à Sainte-Anne une œuvre toute différente et elle ne tarda pas à manifester ses desseins.

Parmi les visiteurs les plus assidus du sanctuaire de l'Immaculée-Conception, se trouvait un vieux moine arménien non uni, remarquable par son âge et sa piété envers Marie ; ses fréquentes visites l'avaient mis en relation avec les Pères. Un jour, en revenant de Gethsémani, le vieillard s'arrêta à Sainte-Anne et demanda à parler au R. P. Supérieur : « J'ai eu un rêve étonnant, lui dit-il ; je voyais auprès de ce sanctuaire un grand foyer de lumière dont se détachaient des parcelles qui se répandaient dans tout l'Orient. » Ce fait, que nous n'osons pas qualifier de miraculeux mais qui cependant est bien frappant, surtout lorsqu'on voit l'œuvre actuelle, n'indiquait pas aux missionnaires la voie à suivre, mais était bien de nature à les disposer aux desseins que Dieu avait sur Sainte-Anne.

En juin 1880, S. B. Mgr Grégorios Youssef, patriarche des Grecs melchites, en tournée pastorale à Jérusalem, profitait de son voyage pour visiter les Lieux Saints. Le 20 de ce mois, il faisait son pèlerinage au sanctuaire de l'Immaculée-Conception. Ce vénérable prélat était évêque de Saint-Jean-d'Acre en 1860 lors des massacres de Syrie. Il avait connu à cette époque S. Em. le cardinal Lavigerie, qui, en qualité de directeur général et de délégué de l'Œuvre des Écoles d'Orient, présida sur les lieux mêmes, avec un zèle infatigable, à la distribution des aumônes que le monde catholique envoyait aux pauvres chrétiens de Syrie échappés au massacre. Mgr Grégorios fut heureux de trouver à Sainte-Anne les fils de l'illustre pontife dont le nom personnifie auprès des chrétiens orientaux la générosité de l'Occident. Il se montra envers eux plein d'une noble familiarité. Lorsqu'il apprit que l'on se proposait de faire de Sainte-Anne une maison de hautes études d'Ecriture Sainte :

« Vous n'y réussirez jamais, dit-il ; les prêtres ne voudront pas quitter la France où ils trouvent des maîtres émérites et l'avantage des grandes bibliothèques ; vous feriez bien



d'ouvrir ici un séminaire pour les Grecs catholiques, leur dit-il, dans la conversation. » Le prélat, m'assure-t-on, n'attachait aucune importance à cette parole, dite dans l'abandon de la conversation, et c'est cependant cette parole qui devait faire connaître les desseins de la Providence. Avant de montrer comment cette parole s'est réalisée, il est nécessaire d'exposer brièvement la situation de l'Eglise grecque-catholique de Syrie ou Eglise melchite.

### III

Les grecs-unis de l'Orient doivent leur nom de Melchites (royaux, impériaux, du syriaque *melek*, roi, empereur) à la fidélité qu'ils montrèrent envers les décisions du concile de Chalcédoine que l'empereur Marcien soutenait contre les eutychéens. Ce nom, donné aux catholiques par les hérétiques, devait les distinguer plus tard aussi des schismatiques. Nous n'avons pas à raconter par quelle funeste division Photius, et Michel Cérulaire déchirèrent le manteau de l'Eglise. Après le concile de Lyon, en 1275, le concile de Florence, en 1439, vit de nouveau l'union des Orientaux à l'Eglise romaine. Plusieurs des successeurs du patriarche de Constantinople, Joseph II, qui mourut à Florence après son retour à l'Union, furent catholiques ; mais ce fut le petit nombre. Le schisme régna en maître dans cette ville et dans les pays soumis à sa juridiction patriarcale. Mais il n'en fut pas de même pour les patriarchats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem ; ceux-ci ne furent pas totalement entraînés dans le schisme : il y eut toujours des catholiques dans ces contrées ; toujours beaucoup d'évêques reconnurent la suprématie de Rome ; et pour le siège d'Antioche, il est certain que beaucoup de ceux qui l'ont occupé jusqu'en 1724 ont été catholiques. Autour de la hiérarchie, des fidèles nombreux purent conserver la foi, même au milieu des persécutions les plus violentes.

Le schisme était consommé de fait pour l'Eglise de Constantinople depuis déjà longtemps sans qu'elle eût osé s'élever contre l'Eglise romaine. Mais en 1722, on vit une chose inouïe : cette Eglise osa tenir un concile et y condamner solennellement l'Eglise de Rome, cette Eglise à laquelle elle s'était unie plus solennellement encore aux conciles de Lyon et de Florence. Ce patriarchat achevait ainsi de se séparer de l'Eglise catholique et, deux ans après, la division devait se consommer aussi dans celui d'Antioche.

L'année 1724 vit en effet un événement bien triste pour l'Eglise de Syrie. Jusqu'à cette époque il n'y avait jamais eu qu'un patriarche à Antioche. Il était catholique ou schismatique, suivant que les évêques de l'un ou de l'autre parti étaient plus nombreux et plus puissants. En 1724, un patriarche catholique, Cyrille IV, fut élu pour succéder à plusieurs autres patriarches qui avaient également été catholiques. On pouvait espérer que le catholicisme triompherait enfin, mais le démon éleva une nouvelle barrière à cette union si désirée. Un diacre catholique, frustré dans ses désirs ambitieux par l'élection de Cyrille IV, se rendit à Constantinople et promit aux schismatiques de cette ville d'entraîner dans le schisme toute la Syrie, si on le faisait monter sur le siège patriarcal d'Antioche. Le Patriarche

de Constantinople l'investit alors du siège convoité et l'intrus se rendit en Syrie sous la protection du gouvernement ottoman qui prononçait en même temps l'exil de Cyrille IV. C'est ainsi que fut consommée cette division funeste. Nous n'essayerons pas de dépeindre les avanies de toute sorte, les persécutions ouvertes et cachées auxquelles les catholiques furent dès lors exposés. L'intrus voulut tenir la parole qu'il avait donnée, et il n'épargna rien pour faire disparaître le catholicisme de tout l'Orient.

Reconnus par le gouverneur turc comme chefs de la nation grecque en Syrie, les patriarches schismatiques d'Antioche usèrent et abusèrent de leur pouvoir contre ceux qui ne voulurent pas se soumettre à leur autorité.

Obligés de soutenir une lutte inégale, les catholiques durent bien des fois se cacher et parfois l'on put croire que le catholicisme avait cessé d'exister dans ces contrées. Il n'en était rien cependant. Le patriarche Cyrille et ses successeurs continuèrent à diriger l'Eglise tantôt dans l'ombre, tantôt au grand jour, suivant les diverses phases de la persécution. Un siècle s'écoula ainsi, sans que les catholiques entrevissent l'espérance d'une situation moins défavorable.

(A suivre).

## VARIÉTÉS

### LA SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME-DE-LOURDES A CHETPUT

Par M. FOURCADE, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire dans le diocèse de Pondichéry.

Le Père Fourcade est, pour nos lecteurs, une vieille connaissance, et il est bien rare qu'il ne nous écrive sans attirer, dans le sens le plus large du mot, la sympathie et la générosité des bienfaiteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Aussi ne soyons pas surpris si ses confrères de Pondichéry le choisissent comme intercesseur auprès de nous, et si le missionnaire chargé du sanctuaire de Chetput le prie de nous transmettre ce très-édifiant récit.

I

Chetput, 2 mai 1898.

Je vous écris de Notre-Dame de Lourdes de Chetput. C'est la fête de Marie Immaculée. Oh ! qu'il fait bon ici ! Vingt mille hommes venus de bien loin se pressent autour d'une chapelle en chaume. Ils viennent chacun à leur tour accomplir leurs vœux devant la statue de Notre-Dame de Lourdes. Ce sont des yeux, des doigts en argent, qu'on offre en reconnaissance de faveurs obtenues. Ce sont des paquets de cierges allumés qu'on apporte en marchant à genoux. Ce sont des nuages d'encens, des prières, des élans de reconnaissance qui montent vers l'Immaculée-Conception. Et les chants et les cantiques en tamoul, en télégou, sur des tons variés, langoureux, ravissants, publient les gloires de Marie, ses bontés, son cœur d'or dans une poésie tout à fait orientale.

« — O Notre-Dame de Lourdes, dit un cantique, que dirai-je de votre vêtement sur la roche Massabielle ? Il est à croire que les anges ont filé les rayons du soleil, de la



lune et des étoiles et en ont tissé cette parure immaculée. »

Quel rhétoricien osa jamais faire ruisseler sous sa plume de tels flots d'harmonie ? Et ce spectacle qui vous émeut jusqu'au fond de l'âme dure neuf jours depuis l'aurore jusqu'au réveil des étoiles.

## II

Et alors la scène devient encore plus grandiose. A l'Angelus, les cloches, les petits canons, les échos, les tambours, les instruments de musique mêlent leurs voix aux pieux enthousiasmes de la foule et les flots humains se pressent et les cœurs palpitent. Une admirable procession s'organise.

Nous sommes huit missionnaires français et quatre prêtres indigènes. Quatre chars gothiques, devenus les trônes des statues de Marie, de saint Michel, de saint Pierre, de saint Jean de Britto, roulent sur leurs gonds sous l'impulsion des bras puissants. Nous entonnons l'*Ave Maris Stella* de Notre-Dame des Victoires. A cette hymne succède le chant du chapelet en télégou. C'est vraiment une langue douce, suave, harmonieuse pour s'adresser au bon Dieu.

Un soir, une femme télégou commença le chapelet. Oh ! la belle, la céleste voix ! A peine entendus, ses accents exercent sur les cœurs un charme communicatif. Mille voix lui répondent avec enthousiasme. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi beau et je n'oublierai jamais cette soirée.

Parmi ces chants, ces prières, ces élans d'amour, nous traversons les rues de Chetput. Un grand nombre de maisons païennes sont illuminées. A la lueur des torches, des feux de bengale et des gerbes de feux d'artifice, vous ne voyez qu'une forêt de têtes humaines et des milliers de bras tendus pour implorer la bénédiction de la Reine des anges et du ciel... Après deux heures de marche triomphale, la procession revient à la chapelle et la cérémonie se termine par la bénédiction du saint Sacrement.

## III

Avant de décrire une autre charmante scène du pèlerinage, je dois vous dire qu'à deux milles de Chetput se trouve sur une montagne une jolie petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Je dirai plus bas à quelle occasion elle fut bâtie par le P. Darras.

Aux premiers feux du jour les canons résonnent, les tambours battent, les cloches lancent à la brise matinale leur joyeux carillon. Les pèlerins, secouant les pavots du sommeil, se dirigent vers le sanctuaire de la montagne. Bientôt la plaine est inondée des feux du soleil et des flots de la foule. Sur le parcours de deux milles on ne voit que des têtes humaines : chrétiens, païens, musulmans, tous vont prier la sainte Vierge. Comme c'est touchant de voir tant de pères, de mères, portant sur leurs épaules, sur leurs bras, sur leur sein, leurs joyeux enfants, venir les consacrer à l'Immaculée-Conception !

Tout ce monde béni s'engage peu à peu dans les lacets sinueux et escarpés qui conduisent à la chapelle et s'échelonnent sur les rochers environnants pour assister au saint Sacrifice. Leurs mains tiennent des cierges allumés.

Nous avons vu de nombreux païens et païennes offrir des cierges en reconnaissance des faveurs obtenues. Vous cherchiez en vain sur leur front la sérénité et la sainte joie des chrétiens. Une expression indéfinissable de crainte se dessine sur leurs traits. Pauvres gens ! S'ils savaient la différence qu'il y a entre l'ineffable amour de Marie et la tyrannie de Satan, comme ils dépouilleraient bien vite leur tristesse !

Cependant les messes se succèdent, les communions sont nombreuses et édifiantes. Et, quand au milieu de ces âmes palpitantes, se lève un prédicateur... quand il pense que naguère encore le nom des chrétiens était ignoré dans ces contrées... quand il voit devant lui ces nombreuses phalanges de chrétiens nouvellement purifiés aux sources du baptême. Oh ! alors l'émotion lui monte au cœur, elle se répand à flots sur son auditoire frémissant. C'est un des beaux spectacles du ciel sur la terre.

## IV

Qui donc a attiré ces multitudes ? Ce sont les faveurs extraordinaires accordées à nos Indiens par Notre-Dame de Lourdes et c'est du P. Darras, du diocèse de Cambrai, que la Sainte Vierge s'est servie. Voici comment :

Il y a dix ans, Chetput était plongé dans la nuit du paganisme. A cette époque les parias de ce village allèrent trouver le P. Darras occupé à évangéliser les environs de Velantanguel et le prièrent de les admettre comme catéchumènes. Il s'agissait du baptême de cinq cents personnes.

Le Père n'était pas homme à manquer un si beau coup de filet. Il se rend à Chetput, loge longtemps sous un tamarinier, catéchise ces nouveaux enfants et les baptise à la grande joie des anges. Entre temps il avait acquis un terrain près du village paria et bâti la chapelle en chaume dont j'ai parlé plus haut.

Mais, depuis de longues années, ce saint missionnaire rêvait une chapelle à Notre-Dame de Lourdes sur une montagne. Celle de Chetput lui parut propre à son dessein. Le gouvernement la lui accorda et la chapelle fut construite, Dieu sait au prix de quels travaux.

Ce fut le signal d'une bataille entre Marie et l'enfer. Tous les villages à vingt lieues à la ronde voulurent devenir chrétiens. Le Père Darras était seul et la carrière spacieuse ; il s'y élança avec une ardeur tout apostolique, la parcourut la nuit, le jour, au milieu de la chaleur, de la famine, du choléra. Pendant deux ans, sa vie fut un miracle continu. Mais, ô mon Dieu ! la belle, la riche, la splendide moisson d'âmes ! Le Père Darras avait baptisé dix-sept mille infidèles. Quels glorieux trophées ! Quelle radieuse couronne d'enfants !

C'est après cette merveilleuse floraison spirituelle que ces néophytes se sentirent poussés vers Notre-Dame de Lourdes de Chetput et que le pèlerinage prit les belles proportions que nous lui voyons aujourd'hui.

Cette année, le pèlerinage a offert une particularité touchante. Sous un immense pavillon et devant tant de milliers de personnes, le Père Darras a célébré le trentième anniversaire de son élévation au sacerdoce. Nous avons exécuté de notre mieux la messe du 1<sup>er</sup> ton de Dumont. La foule était



ravie. C'était pour la première fois qu'elle voyait une messe avec diacre, sous-diacre, maître de cérémonies, thuriféraire.

Un sermon de circonstance fut prêché par un prêtre indigène.

Comme couronnement de cette fête, de cette fête de famille, le Père Darras bénit solennellement la première pierre d'une nouvelle église. Rien, en effet, n'est plus nécessaire. La chapelle, en chaume, est de beaucoup trop insuffisante pour les besoins du pèlerinage.

J'ai demandé au Père Darras comment, sans un sou dans la poche, il avait l'audace de bénir la première pierre d'une grande église.

« — C'est l'affaire de Notre-Dame de Lourdes, m'a-t-il répondu, et je compte sur elle. »

Dans d'autres entretiens, le Père m'a fait entendre qu'il verrait avec plaisir la publication d'une lettre sur la fête à l'effet de provoquer quelques aumônes pour sa future église.

Donc, je tends la main pour un père. Car c'est sous la direction du Père Darras que j'ai fait mes premières armes dans l'apostolat.

Je tends la main pour un illustre compatriote. Enfant des Pyrénées, n'ai-je pas un certain droit à appeler la sainte Vierge de Lourdes ma compatriote ?

Je tends la main pour ma mère, mère aussi de tant de nouveaux chrétiens.

Une nuit, revêtu de la moitié d'un manteau, Notre-Seigneur dit à saint Martin :

« — Martin, encore catéchumène, m'a revêtu de cet habit. »

Un jour aussi, lorsqu'un évêque fera la consécration de l'église de Chetput, l'Immaculée-Conception descendra du ciel avec sa cour et dira en souriant à ses anges :

« — Mes enfants de France m'ont élevé ce sanctuaire en ces pays lointains, qu'ils en soient à jamais bénis. »

Et les anges répondront : « Oui, oui, à jamais bénis!!! »

## BIBLIOGRAPHIE

**Rituel domestique des funérailles en Annam**, par E.-C. LESSERTEUR.

Depuis l'établissement de notre colonie de Cochinchine, ancienne déjà de plus d'un quart de siècle, depuis surtout l'expédition du Tong-King, beaucoup de livres et de brochures ont été publiés sur l'Annam; ce ne sont, pour la plupart, que des récits de voyages, des pages d'histoire contemporaine ou des dissertations politiques. Le nombre des travaux sérieux sur la langue, les mœurs ou les religions de ce pays, est encore fort restreint, et, nous nous faisons un devoir de le constater, ils sont presque tous dus aux missionnaires.

C'est un travail de ce genre, paru déjà depuis quelque temps dans l'estimable *Revue française*, que nous sommes heureux de signaler aujourd'hui; il émane d'un des directeurs du séminaire des Missions Étrangères, ancien missionnaire au Tong-King, dont le nom n'est pas inconnu de la plupart de nos lecteurs. Il forme une assez forte brochure,

et contient la traduction d'un rituel païen des funérailles en Annam, avec une introduction sur les religions de ce pays.

Cette brochure renferme une foule de détails d'un intérêt d'autant plus piquant, que le culte des ancêtres dont ils font partie est probablement le culte païen le plus ancien du monde et celui qui a conservé le plus de vestiges des traditions primitives. Elle est ornée de plusieurs gravures qui reproduisent exactement des dessins indigènes fort curieux

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme du diocèse de Belley.....	1000
Anonyme du diocèse de Châlons-sur-Marne .....	200
Anonyme de Narbonne, diocèse de Carcassonne.....	15
Pour les missions les plus nécessiteuses (Constantine).	
M. Picard, à Beaufour, diocèse de Bayeux.....	20
Anonyme de Neuville-sur-Saône, diocèse de Lyon.....	10
Mme Vve Bernier, diocèse de Poitiers.....	30
Mlle Olivier, diocèse de Poitiers.....	20
Une abonnée de Tourcoing, diocèse de Cambrai, avec demande de prières. ....	30
M. Chauffard, à Lavaur, diocèse d'Albi, (produit de la vente de 4 exemplaires de son ouvrage sur l'Apocalypse).....	20
M. Veltin, à Montereau, diocèse de Meaux.....	5
Anonyme du diocèse de Lyon, par l'intermédiaire de M. l'abbé Vettard.....	40
M. Cyprien Pointis, curé de Frontignan et ses paroissiens, diocèse de Toulouse.....	50
Pour Mgr Ohannessian, évêque de Mouche.	
Mme Vve F. Chambellan, diocèse de Poitiers.....	15
M. l'abbé Chambellan, son fils — .....	5
A Mgr Aslanian, évêque d'Adana et Tarse, pour un sanctuaire de Saint-Paul à Tarse.	
R. C., du diocèse de Limoges.....	5
A Mgr l'archevêque d'Athènes, pour l'église St-Denis.	
R. C., du diocèse de Limoges.....	5
Pour les Lieux-Saints (Mgr Bracco).	
Mme M. B., diocèse de Versailles, avec demande de prières....	20
Pour le rachat d'esclaves (au cardinal Lavigerie).	
Mme Vve Bernier, diocèse de Poitiers.....	30
Pour le R. P. Colson, missionnaire en Cochinchine occidentale.	
M. l'abbé Kern, à Lunéville, diocèse de Nancy.....	10
A Mgr Clément Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine en Algérie.	
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers..	50
L. R. M., abonné de Bordeaux, avec demande de prières.....	20
P., diocèse de Blois.....	5
Anonyme de Biarritz, diocèse de Bayonne.....	100
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers, avec demande de prières	15
Anonyme de Petit-Mars, diocèse de Nantes.....	20
Anonyme du diocèse de Tarbes.....	5
Un séminariste de Versailles, avec demande de prières.....	20
Anonyme de Grenoble.....	20
Aux PP. du St-Esprit, sur la Côte des Esclaves, pour le rachat et le baptême d'enfants sous les noms de Paul, Edmond, Georges et Marie.	
Mme M. B., diocèse de Versailles, avec demande de prières....	40
Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'esclaves dans le nord de l'Afrique.	
M. Fontaney, à Saint-Etienne.....	50
Au même, pour le clergé du Nord de l'Afrique.	
M. Fontaney, à Saint-Etienne.....	50
Au même, pour le rachat d'esclaves dans le Sahara.	
M. Fontaney, à Saint-Etienne.....	50
Au même, pour le rachat d'esclaves dans le Haut-Congo.	
M. Fontaney, à Saint-Etienne.....	50
Pour les Pères de la Miséricorde, dans la mission de Green-Bay (Etats-Unis).	
A. D. D., canton de Saint-Valéry-sur-Somme, diocèse d'Amiens	20
Pour la léproserie la plus nécessaire (Molokai).	
M. M. B., diocèse de Versailles, avec demande de prières.....	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





CONGO. — LE « FOURNOU MZABI, » RICHE MARCHAND D'IVOIRE, A TROIS JOURNÉES DE MARCHÉ ENTRE LINZOLO ET MAYUMBA, ENTOURÉ DE SES FILS ET DE SES PRINCIPAUX SERVITEURS ; d'après la photographie d'un missionnaire (voir page 342).

## CORRESPONDANCE

### MYSORE (Hindoustan).

#### *L'orphelinat d'Ossoor et les éléphants sauvages.*

Il y a trois mois, Mgr Coadou nous adressait un appel en faveur de son orphelinat d'Ossoor presque complètement détruit par les ravages des éléphants sauvages. Le cri de détresse du vénéré prélat trouva un écho au fond des cœurs chrétiens qui savent combien est agréable au Maître l'aumône faite en faveur de l'orphelin. Aujourd'hui, c'est pour acquitter sa dette de reconnaissance et pour exposer la situation actuelle de cette œuvre que le chef du diocèse de Mysore nous adresse la correspondance suivante.

LETTRE DE MGR COADOU, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, EVÊQUE DE MYSORE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Bangalore, 5 juin 1888.

Au moment où j'écrivais la lettre que vous avez publiée dans votre numéro du 16 mars dernier, la ferme d'Ossoor était à peu près ruinée. Mais l'Amildar et le

Commissionner étaient avertis et on pouvait espérer quelques secours de la part du gouvernement. Les éléphants seuls ont répondu à mon attente : ils se sont enfoncés dans la forêt et, on ne les a plus revus. Quant au gouvernement, il a fait la sourde oreille et, en fin de compte, je me suis trouvé avec plus de quatre-vingts orphelins sur les bras, n'ayant pour les soutenir et pour rebâtir la ferme que les aumônes venues de France.

L'insuffisance de nos ressources m'inclinerait donc à abandonner la station d'Ossoor et à transporter ailleurs mes orphelins, même si une autre raison des plus graves ne semblait m'en faire une obligation.

La ferme d'Ossoor est exceptionnellement fertile. Dans ma dernière tournée pastorale en 1883, j'y ai rencontré avec surprise des rizières dont la paille atteignait la hauteur d'un homme. La canne à sucre, elle aussi, y réussit à merveille. Par malheur Ossoor et tous les environs sont particulièrement malsains. Notre orphelinat est situé sur la lisière d'une vaste forêt dont les feuilles, charriées par les pluies de la mousson, viennent empoisonner les sources et les étangs ! La fièvre, les maladies de foie, une obésité extraordinaire, de fréquentes phthysies sont les conséquences de cette atmosphère viciée.



Le terrain nous avait été donné gratuitement après la famine et bien que, dès le commencement, nous eussions eu beaucoup de malades et beaucoup de morts, je regardais tout cela comme la suite inévitable des souffrances extraordinaires que nos orphelins avaient dû endurer avant que la divine Providence les eût envoyés vers nous.

« Le sol est fertile, me disais-je ; on finira par s'acclimater et bientôt j'aurai à Ossoor un orphelinat rivalisant avec ceux de Samanhally et de Silanveipoorah. »

Depuis longtemps toutefois, la situation est loin de s'améliorer. Bien différentes des familles de Silanveipoorah, qui chaque année croissent dans des proportions qui rendront bientôt notre terrain trop petit pour établir tout le monde, les familles d'Ossoor sont décimées par la mort.

La ferme d'Ossoor devenait donc pour moi un sujet d'angoisses de jour en jour plus poignantes. La quitter ? Mais où aller ? Où prendre de l'argent pour emmener mes orphelins et bâtir ailleurs ? Quelles pertes énormes pour ma mission qui déjà a tant de peine à se soutenir ! D'un autre côté, comment laisser mourir ainsi tous ces chers petits ? Pourtant toute espérance de nombreux villages chrétiens s'évanouissait peu à peu, car nul moyen de fonder et de peupler si la famille ne prospère pas !

Les éléphants sont venus interrompre toutes ces réflexions. Ils ont tout dévasté, jeté l'épouvante parmi nos enfants et peuvent reparaitre dès demain. N'est-ce point un avertissement de Dieu qui nous veut ailleurs ? Je le pense, car je n'entrevois pas d'autre issue. Le Gouvernement ne donnant rien, je ne saurais penser ni à rebâtir, ni à faire ensementer de nouveau nos terres. Les aumônes de nos frères d'Europe sont déjà dépensées ou à peu près, car, après le départ des éléphants, il a fallu nourrir mes petits affamés et mes jeunes chefs de familles. Je ne vois plus qu'une chose à faire : rappeler tout mon petit monde et incorporer la ferme d'Ossoor aux orphelinats de Silanveipoorah et de Samanhally.

C'est un voyage de trois cent vingt kilomètres sans aucun moyen de communication, un véritable exode. J'ose espérer que, si la manne ne tombe pas du ciel chaque jour pour mes petits voyageurs, de larges aumônes venues de France en tiendront la place ; la nuée lumineuse qui accompagnera nos enfants à travers le désert sera la prière quotidienne pour leurs bienfaiteurs.

Notre petit peuple une fois arrivé à destination, les plus grandes difficultés resteront encore à surmonter, car cette réunion de trois fermes en deux seulement ne peut être qu'une mesure transitoire. Il faudra penser à trouver un autre emplacement, qui, cette fois, grâce au mauvais vouloir du Gouvernement, ne peut manquer de de nous coûter très cher. Il faudra défricher ces nou-

velles terres, bâtir à nouveau et essayer de refaire notre œuvre. Comment atteindre ce but ? Je désespérerais si Dieu n'avait fait notre chère France si bonne et si charitable ! Elle peut être coupable ; mais la parole de nos saints Livres est aussi vraie des nations que des individus : *Eleemosina a morte liberat et ipsa est quæ purgat peccata et facit invenire misericordiam et vitam æternam !* La France sera délivrée par ses aumônes sans nombre des maux qui la menacent ; elle redeviendra la nation bien-aimée du bon Dieu et son zèle pour l'Œuvre des missions lui vaudra l'immortalité !

## INFORMATIONS DIVERSES

**Constantine (Algérie).** — Mgr Clément Combes, évêque de Constantine, dont nous avons reproduit dernièrement (1) le touchant appel à la charité catholique, nous envoie la lettre suivante qu'il adresse à l'épiscopat français :

« Monseigneur,

« Dans les premiers jours du mois de juin, j'ai eu l'honneur de vous communiquer une lettre relative au fléau qui désole mon diocèse.

« Pour donner du pain aux plus nécessiteux, je n'ai pas hésité à tendre la main en France et à l'étranger. Mais des nouvelles de plus en plus alarmantes m'apportent la conviction que tous mes efforts seront insuffisants. Permettez-moi de recourir directement à Votre Grandeur pour la supplier d'intéresser à une aussi grande infortune les âmes charitables.

« L'Eglise ne pourra voir une population entière livrée sous ses yeux aux horreurs de la faim sans essayer de l'assister ; et il suffira d'avoir poussé vers Vous ce cri de détresse pour être sûr qu'il sera entendu. »

**Mésopotamie.** — Le Fr. Remi, tertiaire capucin, directeur de l'école latine de Diarbékir, nous écrit le 5 juin :

« Le 12 février dernier, le Souverain Pontife comblait d'allégresse l'Ordre des Capucins en béatifiant le Vénérable Félix de Nicosie, religieux convers de Sicile, mort le 31 mai 1787.

« Le R. P. Général prescrivit aussitôt à toute sa famille spirituelle la célébration d'un triduum en l'honneur du nouveau Bienheureux.

« Le T. R. P. Giannantonio da Milano, préfet apostolique de la mission des Capucins en Mésopotamie, fixa la fête pour Diarbékir aux trois jours venant immédiatement après l'anniversaire de la mort du B. Félix.

« Le jeudi 31 mai, une belle procession eut lieu dans l'intérieur du couvent. La cérémonie était présidée par le R. P. Préfet ; l'ombrellino (baldaquin) fut porté par M. Bertrand, consul de France, résidant à Diarbékir, toujours très dévoué aux intérêts des Pères missionnaires. Le drapeau pontifical flottait au-dessus du clocher de l'église.

« Le 1<sup>er</sup> juin, après les messes latines et une grecque, il y eut l'office pontifical de Mgr Ephrem Rahmani, évêque syrien-uni d'Edesse. Le soir, le salut du Très Saint Sacrement fut donné par le R. P. Henri Bernard, des Frères Prêcheurs, secrétaire de Mgr Alt-mayer. Ce Père, véritable artiste, avait reproduit sur la toile les traits du B. Félix. Son tableau, exposé au-dessus du maître-autel, excitait l'admiration de tous.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 29 juin 1888.



« Le samedi, Mgr Timothée Attar, évêque chaldéen démissionnaire de Mardin, natif de Diarbékir, officia en présence d'une foule recueillie. L'affluence fut telle qu'il y eut lieu d'accepter les offres du commissaire de police, afin de prévenir tout accident; un peloton de soldats fut placé à la porte principale. Notons ici en passant que l'air était étouffant, chacun éprouvait une soif dévorante et cependant la garde, par respect pour le jeûne du ramadan, ne voulut prendre aucun rafraîchissement.

« Le 3 juin, on devait clôturer la fête d'une façon tout à fait solennelle.

« La grand'messe avec diacre et sous-diacre fut chantée par le T. R. P. Préfet. NN. SS. Altmayer, Attar et Khayath y assistèrent. Après l'évangile, Mgr Altmayer donna la bénédiction papale. Puis M. André Chélébian, vicaire général de Mgr Feralhian, prononça en langue turque un éloquent panégyrique du B. Félix, démontrant à l'auditoire combien il est facile, pour les hommes de bonne volonté, de se sanctifier, en dépit des obstacles prétendus insurmontables qu'opposent l'indifférence et l'impiété.

« Longtemps avant l'heure fixée pour la procession, le couvent était littéralement assiégé et il fallut aux gardes militaires toute leur énergie pour comprimer le flot toujours croissant de la foule des curieux. Le clergé de chaque communauté, ses écoles et les notables officiellement invités, furent seuls admis à entrer; encore tous ne purent-ils trouver place dans l'église.

« Une détonation d'artillerie donna le signal du départ. En tête marchaient habillées de blanc plus de cent cinquante élèves des Sœurs franciscaines. Venait ensuite le personnel de chacune des cinq écoles catholiques que compte Diarbékir. Les chants furent commencés par les Chaldéens, continués par les Syriens et les Grecs et terminés par les Arméniens. Le Saint Sacrement était porté par le R. P. Henri; les prêtres le précédaient revêtus de leurs ornements sacerdotaux, chacun selon l'usage propre à son rite respectif. De jeunes enfants, au milieu desquels se distinguaient les deux gracieuses petites filles de M. le consul de France, jetaient des fleurs devant le Très Saint Sacrement. Derrière le dais, avec M. le Consul de France, s'avancait Mgr Rahmani.

« Sur les terrasses qui servent de toits étaient entassés des hommes, des femmes et des enfants de toutes castes. L'ordre était maintenu par une quarantaine de gendarmes et de commis de la régie des tabacs : ces derniers, robustes Circassiens, à l'aspect terrible, avaient été envoyés là par M. le comte Apollinaire Pisani, directeur local de cette administration.

« Avant l'arrivée à l'église chaldéenne se produisit un fait émouvant : Mgr l'archevêque Khayath vint à la rencontre du Saint Sacrement, comme pour accueillir sur son territoire le divin Visiteur. Sa Grandeur se prosterna devant le Très Saint Sacrement, l'encensa, et son entourage fit pleuvoir des fleurs dans la même direction. Les chrétiens témoins de cette scène en furent très édifiés; quant aux Turcs qui l'observèrent aussi, mais sans y rien comprendre, ils furent fort surpris en voyant un vénérable vieillard s'abaisser humblement devant un jeune prêtre, car ils ne découvriraient pas d'autre objet des révérences du prélat. La bénédiction ayant été donnée dans la cathédrale chaldéenne, dont les vastes cours étaient ornées avec goût, le cortège se tourna du côté d'une rue relativement large, appropriée par l'ordre du maire de la ville qui, bien que mahométan, n'avait pas dédaigné d'aller annoncer au Père Supérieur qu'en ce qui concernait la municipalité, tout était prêt pour la procession. Cette délicate attention permit de passer tout près d'une mosquée et même d'y élever un reposoir.

« L'obscurité allait commencer quand on entra dans l'église des Pères Capucins. Après la dernière bénédiction, on chanta le psaume *Ecce quam bonum*, et le pieux défilé s'écoula sans bruit. Tous, en se retirant, méditaient sans doute sur l'enseignement qui ressort de ces saints jours de bonheur. Ils ont dû réfléchir aussi, nos frères séparés, témoins de tant d'harmonie. Puissent-ils profiter du beau spectacle que leur ont offert en ce jour béni les brebis et les agneaux restés dans le berceau du successeur de Pierre! »

## LE SANCTUAIRE DE SAINTE-ANNE

ET LES

Missionnaires du Cardinal LAVIGERIE

(Suite 1).

LETTRE DU R. P. ALRIC, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

### IV

L'heure de la délivrance devait enfin sonner : l'homme que Dieu s'était choisi pour faire sortir l'Église grecque catholique, de la captivité où elle gémissait depuis si longtemps, naquit, en 1779, à Alep : c'était Mgr Maximos Mazloum, une des grandes figures de ce siècle.

Nous ne raconterons ni sa jeunesse, ni ses études à Rome et en France, ni les années de son épiscopat.

Le 21 mars 1833, le synode des évêques grecs catholiques lui mettait en main, presque de vive force, la crosse patriarcale. Son vaste génie, ses grands talents avaient fait concevoir les plus heureuses espérances : cet espoir ne fut pas trompé.

Le gouvernement turc avait disparu en Syrie avant la puissance égyptienne. Mgr Maximos put se faire reconnaître par le vice-roi d'Égypte et, une année après, en 1834, il entra solennellement dans la vieille résidence des patriarches d'Antioche, à Damas d'où son prédécesseur avait été exilé cent dix ans auparavant.

Sous le gouvernement égyptien, les catholiques jouirent d'une paix inconnue depuis longtemps. Mais la Sublime-Porte n'eut pas plutôt établi son autorité sur la Syrie, que la persécution recommença. L'illustre patriarche qui avait employé le temps de la paix à relever et à étendre l'Église grecque-unie, ne craignit pas de paraître sur le champ de bataille. La première mesure persécutrice ne fut pas plutôt prise qu'il se rendait à Constantinople pour plaider sa cause et celle de la religion. Il ne lui fallut pas moins de six ans pour triompher des ruses et de la puissance de ses adversaires; mais aussi sa victoire fut complète. La communauté grecque melchite fut reconnue indépendante de tout autre communauté orientale, et, en 1848, Mgr Maximos fut reconnu, lui et ses successeurs, chef de cette communauté.

Le Saint-Siège, pour récompenser le vaillant Pontife et pour favoriser le retour des schismatiques, lui accorda le titre de Patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem pour les melchites. Le vénérable prélat passa les dernières années de sa vie dans un laborieux apostolat. Il réunit plusieurs fois en concile les évêques soumis à sa juridiction, réorganisa l'Église grecque et n'omit rien pour la mettre en état de reprendre peu à peu sa splendeur des premiers siècles.

Ses successeurs n'ont fait que continuer son œuvre.

L'Église grecque-unie est peu connue; c'est une conséquence de la triste situation où elle est restée si longtemps; elle a de grands besoins, car elle est comme renaissante, et pendant la persécution aucune œuvre n'avait pu se développer.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 13 juillet.



Dans l'état actuel, elle est organisée par Sa Béatitude Mgr Gregorios Yousef, sous l'autorité de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les rites orientaux.

Quinze évêques et un clergé peu nombreux complètent la hiérarchie.

\*Telle est, en résumé, la situation de l'Eglise grecque-unie, dont le chef demandait aux missionnaires de Sainte-Anne d'ouvrir près du berceau de Marie un séminaire pour lui former de bons ouvriers capables de travailler efficacement à l'extension du catholicisme en Orient.

## V

La visite que S. B. Mgr Grégorios Yousef avait faite le 20 juin 1880 à Sainte-Anne devait être féconde en résultats. Son invitation d'y ouvrir un séminaire pour les catholiques de la nation melchite s'adressait à des cœurs dignes de comprendre une telle œuvre.

Pressentant en effet l'avenir de Sainte-Anne, le vénéré fondateur et le père de la Société des Missionnaires d'Alger, dans les instructions qu'il avait données à ses enfants, au moment de leur départ pour l'Orient, les avait engagés à se préparer à une pareille mission.

Quelques extraits le prouveront facilement :

« Pour les schismatiques qui sont nos frères baptisés comme nous dans le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais malheureusement égarés par leurs passions ou par leur ignorance, disait-il, il faut avoir ces entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, dont parle saint Paul et saisir toutes les occasions de le leur témoigner..... Sans avoir aucune lâche complaisance, il faut néanmoins qu'ils sentent qu'on les aime et qu'on désire se rapprocher d'eux. On se gardera bien de témoigner le moindre mépris pour leurs usages, pour leur langue, pour leur liturgie : ces usages, cette langue, cette liturgie ont été approuvés par l'Eglise et sont parfaitement légitimes.

« ..... Une seule méthode peut être féconde en Orient, et il faut la formuler ainsi : Accepter et respecter, chez les Orientaux, tout absolument, excepté le vice et l'erreur.

« C'est, du reste, l'esprit de la Règle des Missionnaires que doivent même dans les pays infidèles, comme ils le font dans l'Afrique du Nord, accepter l'extérieur de la vie matérielle des populations, afin d'arriver à gagner leur cœur : c'est l'esprit des apôtres qui n'ont pas fait autre chose dans leurs prédications, qui ont laissé à tous les peuples leurs usages et leurs langues, qui n'ont voulu changer que leurs cœurs, qui, bien plus encore, se sont soumis eux-mêmes à ces langues diverses, à ces usages, afin de rendre plus efficace leur ministère, selon la parole même de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos...*

« Plus tard, s'il se forme à Sainte-Anne, comme cela est désirable, quelque école apostolique pour les enfants orientaux, on devra se garder, comme de la peste, de les faire passer au rite latin, on les laissera dans leur rite, et on les fera ordonner dans ce but par leurs propres évêques. Les services qu'ils rendront à l'Eglise, ayant été ainsi formés, seront certainement beaucoup plus grands. »

Telles avaient été les instructions que l'éminent prélat avait données à ses missionnaires. Il est facile de comprendre avec quel empressement ils reçurent les ouvertures que leur faisait, d'une manière si inattendue, le zélé Patriarche d'Antioche. Le R. P. Roger, supérieur de Sainte-Anne, tout disposé à entrer dans les voies que la Providence indiquait, fit connaître aussitôt à S. Em. le Cardinal Lavigerie cette invitation que venait de faire le chef des

Grecs melchites. Les dernières lignes que j'ai citées des instructions données aux premiers missionnaires, ont suffisamment fait connaître aux lecteurs les dispositions dans lesquelles il se trouvait à ce sujet. Il entendit l'Orient lui adresser la prière que la Macédoine adressait autrefois à saint Paul : *Transiens adjuva nos*, et il résolut de répondre à l'appel. Dans son zèle pour la gloire de Dieu et l'extension de la sainte Eglise, il vit en ceux qui réclamaient son aide, non pas seulement les quatre-vingt mille catholiques grecs d'Asie, mais les quatre-vingts millions de schismatiques qui, à la suite de Photius, ont fui le bercail de l'Eglise, et dans l'espoir bien fondé de travailler efficacement à leur retour à l'unité, par l'établissement d'une école apostolique à Sainte-Anne, il accepta aussitôt la mission que Dieu lui confiait.

Mais, pour réaliser un pareil dessein, il y avait bien des obstacles à surmonter : il fallait une vaste maison alors qu'on n'avait que quelques chambres ; il était nécessaire de s'assurer le concours des évêques orientaux ; il fallait enfin l'approbation du Saint-Siège.

L'été de 1880 touchait à sa fin ; il n'était pas possible d'ouvrir le Séminaire à la fin de cette année, puisqu'on n'avait pas les bâtiments nécessaires, ni les ressources pour les construire. Le R. P. Roger passa une partie de l'hiver à solliciter la charité des fidèles pour élever les bâtiments de l'École apostolique et à s'assurer le concours des œuvres d'apostolat pour soutenir le séminaire lorsqu'il serait une fois établi.

Au printemps, il rentrait en Palestine et pendant qu'un de ses confrères dirigeait les travaux de construction, le R. P. supérieur de Sainte-Anne quittait de nouveau Jérusalem et parcourait la Syrie pour annoncer aux évêques grecs catholiques l'ouverture du Séminaire, et leur demander de concourir à cette œuvre destinée à travailler à la régénération de l'Orient, en envoyant à l'école de Sainte-Anne des enfants choisis par eux, et dont le caractère et la piété feraient prévoir la vocation sacerdotale.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ce voyage : il suffira de dire que l'infatigable missionnaire rencontra auprès des évêques l'accueil le plus bienveillant et les meilleures dispositions à l'égard de l'œuvre à fonder.

Lorsqu'il se présenta devant S. B. Mgr Grégorios Yousef, qui avait provoqué la fondation de l'établissement par les paroles que nous avons rapportées page 333, et lui annonça que son désir était en pleine voie de réalisation, le vénérable patriarche fut tout étonné. Il avait entièrement oublié la demande qu'il avait faite lors de sa visite à Sainte-Anne, l'année précédente, tant il y avait attaché peu d'importance. Mais, admirant les voies de la Providence qui se montraient d'une manière si manifeste, il accueillit avec empressement la fondation du séminaire, l'approuva hautement et promit son concours le plus actif et le plus dévoué.

Au couvent de Saint-Sauveur près de Saïda, le R. P. Roger trouva Mgr Clément. Ce vénérable prédécesseur de Mgr Grégorios sur le trône patriarcal vivait retiré dans une solitude que la perte de sa vue rendait plus complète. Il continuait à travailler au salut de son peuple, par ses prières continues et par les mortifications de la vie austère d'un simple religieux.



« Que Dieu soit béni ! s'écria-t-il, lorsqu'il apprit quelle œuvre fondait alors à Jérusalem S. Em. le Cardinal Lavigerie. Je vois que Dieu a enfin pitié de nous et vient à notre secours. Merci à l'illustre et très vénéré prélat qui vient ainsi à notre aide. Nous connaissions déjà son inépuisable charité, son zèle infatigable. Nous l'avions vu à l'œuvre lorsqu'il vint nous apporter les aumônes des catholiques d'Occident après les massacres de Syrie (1). Mais le bienfait qu'il nous apporte aujourd'hui est encore plus grand. Toute ma vie j'ai désiré une telle œuvre et maintenant, comme le vieillard Siméon, je puis mourir en paix parce que je vois la lumière de la vérité se lever de nouveau sur l'Orient. »

Ces paroles décolorées n'expriment que bien imparfaitement les sentiments qui animaient le pieux Patriarche et qu'il exprimait lui-même dans la langue brillante et imagée des Arabes.

On comprend facilement qu'un tel accueil, de la part des hommes les plus considérables de la nation melchite, était de nature à faire oublier au R. P. Roger les fatigues du voyage et à l'animer d'une nouvelle ardeur pour cette œuvre qui commençait à peine. Aussi, après avoir parcouru la Syrie, rentrait-il avec joie à Jérusalem, non pour s'y reposer, mais pour activer les travaux et préparer l'installation provisoire des premiers élèves que les Grecs catholiques devaient envoyer dès la fin de l'année 1881.

## VI

Pendant que les missionnaires de Sainte-Anne travaillaient ainsi, en Orient, à la réalisation du projet apostolique que la Providence avait inspiré, l'Eminentissime Cardinal Lavigerie y travaillait aussi en Occident. Il obtenait d'abord du gouvernement français l'autorisation de changer le but de l'établissement de Sainte-Anne et d'y établir une école pour les Orientaux, au lieu d'une maison de hautes études, comme il avait d'abord été convenu.

Il s'adressait ensuite au Saint-Siège pour faire approuver la fondation projetée et pour obtenir toutes les facultés et dispenses nécessaires à un établissement de ce genre.

Fonder un séminaire pour les Orientaux, demander à Sa Sainteté Léon XIII d'en approuver l'érection, c'était aller au devant des désirs du grand Pape, qui, dès les débuts de son pontificat, avait établi à Rome le Collège Léonin pour ces mêmes Orientaux et dont les regards sont sans cesse tournés vers l'Orient, malgré la multitude des affaires qui absorbent tous ses moments. Demander d'en approuver l'érection à l'illustre chef de l'Eglise, qui n'a cessé, depuis son exaltation sur la Chaire de Pierre, de donner l'impulsion la plus forte et la mieux éclairée à toutes les œuvres qui s'occupent de ramener au bercail de l'Eglise nos frères égarés dans le schisme et l'hérésie, n'était-ce pas entrer dans ses vues et ne pouvait-on pas être certain à l'avance du succès d'une pareille démarche ?

Une première approbation permettait d'ouvrir l'école et d'y recevoir une vingtaine d'enfants dès les premiers jours du mois de janvier 1882. Mais à peine étaient-ils installés auprès du berceau de Marie, que le Souverain Pontife, par

(1) Mgr Clément était alors patriarche des Grecs Melchites et avait eu beaucoup de rapports avec le délégué de l'Œuvre des Ecoles d'Orient.

décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, en date du 18 mars 1882, donnait à l'Œuvre une approbation complète et solennelle :

« Après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin, disait le décret, la Sacrée Congrégation de la Propagande a jugé que cet établissement serait très utile aux Grecs melchites ; et, ayant pour certain que NN. SS. les Evêques de ce rite, mais surtout le Patriarche, y prêteraient un bienveillant concours, a approuvé la proposition de Mgr Lavigerie. »

A la suite de ces paroles du décret, pour mieux faire connaître encore les intentions du Saint-Siège et de la Propagande, nous devons citer ici quelques extraits de la lettre que l'Eminentissime cardinal Siméoni, préfet de cette Congrégation, adressait en même temps à Mgr Lavigerie, pour lui notifier le décret d'approbation :

« J'ai l'agréable satisfaction de pouvoir faire part à Votre Seigneurie que les Eminentissimes Pères, admirant son zèle et ses généreuses intentions pour le bien du clergé et des populations de l'Orient et en particulier de l'Eglise melchite, ont applaudi à son projet comme répondant pleinement aux vœux de cette sacrée Congrégation. Elle désire vivement, en effet, voir refleurir le clergé et le peuple melchites qui ont une si grande importance parmi les Eglises orientales.

Rien ne saurait mieux exprimer quels étaient les sentiments du Saint-Siège que ces paroles qui corroborent d'une manière si expresse le texte du décret.

S. Em. le Cardinal Siméoni ajoute :

« Je ne doute pas que Votre Seigneurie, faisant usage de ses lumières et de son expérience, ne veuille composer le règlement concernant la conduite des élèves et le programme des études à faire dans le nouveau séminaire et qu'elle ne veuille le soumettre à l'examen de cette Sacrée Congrégation. »

Ce désir du Cardinal Préfet de la Propagande fut bientôt réalisé et ainsi les élèves de l'Institut oriental de Sainte-Anne (c'est le nom qui a été donné à l'établissement par la Propagande elle-même) ont un règlement tracé par le Saint-Siège et ils peuvent voir aussi plus facilement dans leur règle l'expression de la volonté de Dieu.

Le Saint-Siège ne s'arrêta pas là dans la voie des encouragements qu'il donnait à cette Œuvre. Les Pères gardiens du sanctuaire de l'Immaculée-Conception relevaient, pour l'autorité spirituelle, du Patriarche latin de Jérusalem ; chargés d'une œuvre relative aux rites orientaux, ils devaient relever du délégué apostolique de Syrie résidant à Beyrouth. La Propagande crut utile au développement de l'Institution naissante de remettre toute l'autorité spirituelle concernant Sainte-Anne entre les mains de celui qui fondait la maison et qui, mieux que personne, était en état de surveiller l'exécution de ses grands desseins et de diriger l'organisation du séminaire. Aussi l'établissement de Sainte-Anne était-il exempté de la juridiction du patriarche latin de Jérusalem et du délégué apostolique de Syrie pour être soumis exclusivement à l'autorité de S. Em. le Cardinal Lavigerie, qui, malgré les charges immenses qui pèsent sur lui, se réserve d'être le supérieur de Sainte-Anne et trouve toujours le temps malgré ses multiples occupations de s'en occuper jusque dans les moindres détails.

(A suivre).



## VOYAGE DANS LE HAUT-CONGO &amp; L'OUBANGHI

(AFRIQUE ÉQUATORIALE).

A côté de M. de Brazza et de ses vaillants auxiliaires qui explorent en tous sens notre nouvelle colonie de l'équateur africain et arborent dans ses principales localités le pavillon français, les Pères du Saint-Esprit fondent des stations, ouvrent des écoles et travaillent à régénérer les populations barbares de la rive droite du grand fleuve.

La lettre suivante que nous envoie Mgr Carrie, avec une carte de ces pays si intéressants, nous montrera l'infatigable vicaire apostolique à la recherche de nouveaux postes de missions à créer.

LETTRE DE MGR CARRIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS, AU R. P. BARILLEC, ASSISTANT GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR-DE-MARIE.

Loango, le 6 janvier 1888.

Vous me demandez une relation de mon voyage au Haut-Congo, en me disant que vous l'avez déjà promise au zélé Directeur des *Missions catholiques*. Je vais essayer de satisfaire à votre désir; mais, le temps me faisant un peu défaut, je dois me borner à un travail rapide, fait au moyen des notes consignées jour par jour dans mon carnet de voyage.

## VOYAGES AU CONGO. — VOIES DE COMMUNICATION.

Les Européens qui ont fait ces voyages en hamac ou à dos de mulet, sont en très petit nombre. Généralement on les fait à pied, et c'est ainsi que les ont accomplis tous nos Pères. Ils sont d'ailleurs moins pénibles qu'on ne pourrait



CONGO. — DIRECTEUR ET ENFANTS DE LA MISSION DE LOANGO COMBLANT DES NARAIS A L'AIDE DU DECAUVILLE; d'après la photographie d'un missionnaire.

le croire au premier abord. Bien que les sentiers soient, en effet, souvent difficiles, le soleil ardent, la soif et la faim dévorantes, l'exercice de la marche et l'air pur des montagnes soutiennent et fortifient le voyageur. Aussi nos missionnaires n'ont-ils jamais été malades dans ces excursions; et, pour moi, je me suis guéri, dès les premiers jours, d'une forte bronchite qui me faisait beaucoup souffrir et m'empêchait même de parler en public depuis plusieurs mois.

Il y a maintenant trois voies de communication pour aller de la côte à Stanley-Pool. La première a été ouverte par M. Stanley et le R. P. Augouard, sur la rive droite du Congo, de Mboma à Stanley-Pool; la seconde suit la rive sud du même fleuve, entre Noki et le Pool; la troisième et la plus récente, est celle du Loango, ouverte par l'expédition de M. de Brazza, et tracée en ce moment par MM. de Chavannes, Cholet, Brusseau, Bretton, etc., etc.; tous infatigables pionniers, qui préparent à la colonie française un

brillant avenir. Mais au prix de quelles fatigues! Nous sommes actuellement, à la mission de Loango, M. Bretton, qui nous est arrivé n'ayant plus qu'un souffle de vie.

Avec des hommes aussi intrépides, la voie du Loango sera bientôt, non seulement bonne et très praticable, mais même excellente. Or, c'est aussi la plus courte. Nous en avons eu une nouvelle preuve ces jours derniers: une caravane est revenue de Stanley-Pool à Loango en *seize jours*. Un grand avenir est donc réservé à cette route. Car, une fois au-delà des cataractes, on vogue à la voile et à la vapeur sur le plus beau fleuve de l'Afrique et ses nombreux et immenses affluents.

Jusqu'à présent, les voies de communication ne sont guère que d'étroits sentiers, de trente à quarante centimètres de large, grimpant en ligne droite sur les montagnes les plus escarpées.

Ajoutez à cela qu'à chaque pas l'on est exposé à perdre



même ce chemin. Il y a, en effet, dans toutes ces contrées, qui paraissent souvent abandonnées, une infinité de sentiers, allant dans toutes les directions, tournoyant dans tous les sens, et se ressemblant tous plus ou moins. Aussi, faut-il être sans cesse sur ses gardes pour ne pas s'égarer. Celui qui ouvre la marche et qui sert de guide doit avoir soin de *fermer*, à mesure qu'il les rencontre, les sentiers qu'il ne faut pas prendre; ce qu'il fait en y jetant une branche d'arbre, une poignée d'herbe ou en y traçant une raie avec l'extrémité de son bâton.

Malgré toutes ces précautions, il arrive assez souvent que les caravanes s'égarer, et impossible alors de se frayer un passage à travers des forêts remplies de lianes et d'épines, ou des plaines couvertes d'herbes, dont les tiges ont la grosseur de la canne à sucre, et une hauteur de trois à quatre mètres. On est obligé de sacrifier un temps considérable

pour retrouver sa route; c'est ce qui m'est arrivé à moi-même, à mon retour du Pool; j'ai perdu une demi-journée de marche sur les plateaux de Vivi.

#### POPULATIONS DU CONGO.

Les populations du Congo sont beaucoup plus denses qu'on ne le croit généralement. Pas un ruisseau, en effet, pas un coteau, pas une vallée qui n'ait son village, plus ou moins grand, plus ou moins apparent. Quoique bien déchu en Afrique, l'homme y reste quand même le roi et le maître de la création. Partout il règne dans le palais que Dieu lui a préparé; mais, hélas! sans connaître, aimer et servir celui qui en est l'auteur. Quel beau tableau, quel harmonieux concert que celui de cette belle et riche nature, si l'homme seul n'y faisait tache!

Les habitations des indigènes étant très basses, et les



CONGO. — UN AGENT DE LA MAISON FRANÇAISE DAUMAS-BÉRARD, ACHETANT DE L'IVOIRE A BRAZZAVILLE; d'après la photographie d'un missionnaire.

édifices publics absolument inconnus, il faut être dans le village pour le voir; c'est pourquoi, lorsqu'on arrive dans ces pays, on est porté à croire qu'ils ne sont pas ou presque pas peuplés, ce qui est une grande erreur. En outre, les populations ne sont ni affairées ni tapageuses. On les voit peu pendant la chaleur du jour, et l'on dirait qu'elles ne se réveillent et ne s'agitent que pendant la nuit. C'est au coucher du soleil que commencent les chants et les danses, le bruit du tam-tam et les cérémonies des sorciers.

Ces populations sont généralement pacifiques; elles laissent circuler sans difficultés les caravanes qui ne leur paraissent pas hostiles et ne leur causent aucun détriment.

Pendant tout notre voyage, nous n'avons rencontré dans le Haut-Congo, que deux endroits où l'on ait voulu nous empêcher de passer. Deux brasses de fil de cuivre ont suffi pour gagner les chefs de ces villages, et nous avons quitté tous ces pauvres gens, après avoir lié amitié avec

eux et leur avoir acheté des vivres; ils nous en apportaient en abondance.

C'est bien au milieu de ces peuples que l'on peut voir combien la paresse est la mère de tous les vices et de toutes les misères. Pas de routes, pas d'agriculture, pas d'industrie, pas de commerce; par suite un peuple sale, mal vêtu et amaigri par les privations: voilà ce que l'on rencontre partout dans ce pays du Congo, où, pourtant, le climat est bien plus doux, le ciel bien plus beau, le sol bien plus riche qu'en Europe.

Que manque-t-il donc à ces populations pour qu'elles vivent heureuses au sein de l'abondance? L'amour du travail et la foi. Et c'est aussi ce que nous nous efforcerons de leur inculquer. Par le travail, en effet, nous ferons de ces pauvres sauvages d'abord des hommes; puis, les élevant un peu plus haut que la matière et la vie présente, nous espérons en faire des chrétiens.







Malheureusement, l'action du missionnaire auprès d'eux n'est pas toujours favorisée comme elle pourrait et devrait l'être, par les hommes qui représentent ici l'élément purement civilisateur. Oh ! si leur influence secondait les efforts des ouvriers apostoliques, comme on verrait bientôt des merveilles de conversion parmi ces pauvres Africains ! Car, on en fait tout ce qu'on veut lorsqu'on a autorité sur eux, pourvu qu'on se serve de cette autorité avec justice pour les porter au bien et à la religion, sans laquelle il n'y aura jamais de civilisation véritable.

#### MISSIONS DU CONGO.

Il y a plusieurs sortes de missions au Congo, les unes politiques et les autres religieuses. Parmi les premières, nous citerons tout d'abord celle de M. de Brazza, qui a fait de grands efforts pour conquérir à la mère-patrie un territoire aussi grand que la France ; et il y a réussi. L'illustre explorateur est plein de bienveillance pour nous. Son représentant à Brazzaville, M. de Chavannes, a même voulu loger les missionnaires et leur faire partager sa table, pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que leur installation provisoire fût en état de les abriter convenablement.

Le gouvernement portugais entretient deux prêtres à San-Salvador, capitale de l'ancien royaume du Congo ; mais ce point n'a plus aucune importance.

Quant aux missions protestantes, elles comptent une dizaine d'établissements. Mais qu'y fait-on ? J'avoue que je ne saurais le dire ; car, dans les stations que j'ai visitées, je n'ai vu ni cultures, ni ateliers, ni écoles, ni chapelles ; et cependant elles disposent de sommes énormes.

Voici, à cet égard, ce que publiait le *Courrier de Genève*, dans son numéro du 8 juillet 1887 :

M. le baron Von Schwerin, professeur de géographie à l'université de Sund, est, disait-il, un hardi explorateur, qui a traversé à pied la moitié de l'Afrique centrale. Il se trouve en ce moment à Bruxelles, où un rédacteur du *Journal de Bruxelles* a eu avec lui un entretien dont le passage suivant mérite d'être reproduit.

M. Von Schwerin, qui est luthérien, dit le *Journal de Bruxelles*, a longuement appuyé sur la question des missionnaires. Il parle des missionnaires protestants dans des termes très vifs.

« Ceux-ci sont peut-être, dit-il, des hommes de foi, mais ce sont des gens sans éducation. Il ne faut pas seulement qu'un missionnaire soit un homme de foi, mais aussi un homme de choix, un homme d'élite. Or, la plupart des missionnaires protestants n'ont aucune éducation et presque pas d'instruction. Comment voulez-vous que d'anciens graisseurs de machine, des cordonniers, viennent prêcher une foi qu'ils ne comprennent pas ? »

M. le baron Von Schwerin exagère, selon nous : on peut être un homme de condition humble et prêcher la foi. Les douze apôtres étaient des pêcheurs de Galilée.

« Si je n'étais pas un philosophe, nous a dit M. Von Schwerin, je serais un catholique, après ce que j'ai vu en Afrique. Je suis un croyant, mais pas encore un catholique. J'éprouve la plus vive admiration pour les missionnaires catholiques, surtout pour ceux de la Société du Saint-Esprit. Ils font un bien immense. Quant aux missionnaires protestants du Congo, ils sont une honte pour la civilisation. Ils préparent admirablement le terrain pour les renégats.

« J'ai rencontré sur le Kassaï un missionnaire d'élite, le Père Sand (1), un Luxembourgeois, il fait un grand bien. »

(1) Le R. P. Sand est un de nos missionnaires.

#### MISSION CATHOLIQUE.

Notre Mission du Congo commence des stations à Mayumba, à Brazzaville, et espère en établir, sans tarder, une autre à l'Oubanghi.

En quinze ans, elle aura fondé douze établissements de missionnaires et deux de religieuses, donné naissance au vicariat du Congo Français ; établi un séminaire, un noviciat de Frères indigènes ; fondé des écoles dirigées par des instituteurs noirs, sortis de ses établissements ; créé une imprimerie, divers ateliers, des hôpitaux, des pharmacies ; établi partout des jardins, des vergers, des champs pour les grandes cultures ; instruit un grand nombre d'élèves, dont les uns, mariés et pères de famille, forment quatre villages chrétiens, et dont les autres sont employés dans l'administration de la colonie, comme interprètes, etc. Beaucoup d'autres encore sont partis pour le ciel.

Enfin, une génération plus nombreuse que jamais peuple les écoles, le séminaire et le noviciat des Frères : prêtres, religieux, instituteurs et catéchistes indigènes. Toute une armée apostolique grandit et fera un jour une abondante conquête d'âmes, si Dieu veut bien la bénir.

(A suivre).

#### AU MONTÉNÉGR

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite 1)

#### III

ORIGINE DU MONTÉNÉGR. — IVAN-LE-NOIR FONDE CETINJÉ. — LE POUVOIR THÉOCRATIQUE DES VLADIKA. — AVÈNEMENT DE LA FAMILLE DES PÉTROVIC. — SÉCULARISATION DU MONTÉNÉGR. — MORT DE DANILO I<sup>er</sup>. — NAISSANCE ET ÉDUCATION DE NICOLAS I<sup>er</sup>. — SON CARACTÈRE. — SON GOUVERNEMENT.

Mon dessein n'est pas d'écrire l'histoire du Monténégro. Il faisait autrefois partie du royaume de Serbie ; il en subit les diverses fortunes. Il était compris dans la Zéta. Ce mot désignait d'abord la province qui s'étend du lac de Scutari à la mer, entre Cattaro et Antivari. Les montagnes formaient la Zéta supérieure ; la Zéta inférieure embrassait toute la plaine. La Zéta se compose aujourd'hui du territoire situé entre la rivière de ce nom, la Moratcha et le Monténégro.

L'indépendance du Monténégro naquit dans les champs de Kosovo en 1389, au moment où sombra le royaume de Serbie. Elle fut baptisée dans le sang des héros. A partir de ce jour les princes de la Zéta refusent au Sultan leur vassalité. Stéphan Tzernoiévich, en 1456, fait acte de souverain et signe une convention avec le provéditeur Ivan Bolano, représentant de la République de Venise. Murat II et Mahomet II ne songent pas à l'inquiéter, occupés qu'ils sont à guerroyer contre d'autres ennemis et surtout contre le

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6 et 13 juillet.



nouveau roi d'Albanie, Georges Castrioto. Ses contemporains le surnomment Scanderbeg, le roi Alexandre, à cause des luttes héroïques qu'il entreprend, comme un autre Alexandre, pour refouler les hordes envahissantes des Osmanlis.

Le fils de Stéphan, Ivan-le-Noir, dirige les intérêts de la principauté naissante. Il fait élever d'abord des fortifications à Jabliak, sa capitale. Mais, sans cesse sous les armes pour résister aux attaques, il ne tarde pas à comprendre que les obstacles naturels, offerts à l'ennemi par la Montagne Noire, seront avec son courage et celui de son peuple les meilleurs appuis de son espérance et les plus solides remparts de sa liberté.

Il brûle la ville de Jabliak, l'abandonne et se retire au cœur des rochers. En 1484, il bâtit à Cetinje, dans un cirque entouré de montagnes et facile à défendre, le monastère auquel il donne le nom de Métropole de la Zéta et institue comme évêque Bésarion, qui sort du monastère de Vranina, première Métropole. Il y fixe lui-même sa résidence et construit sur la rivière Obod, aujourd'hui la rivière Tsernoiévitcha, une forteresse et une imprimerie.

Exaltés par son courage et la fière indépendance de son caractère, les Monténégrins lui jurent une inviolable fidélité et d'une voix unanime proclament la loi qui reste, pendant cinq siècles, la règle des fils de la montagne et les fait sortir victorieux de toutes les épreuves :

« En temps de guerre contre les Turcs, aucun Monténégrin ne pourra, sans l'ordre de son chef, quitter le champ de bataille. Celui qui aura pris la fuite sera à jamais déshonoré, méprisé, banni du milieu des siens. On lui donnera un vêtement de femme et un fuseau, et les femmes à coups de fuseau le chasseront comme lâche et traître à sa patrie. »

Ivan, heureux de ses succès, obtient pour son fils aîné, Georges, la main d'Élisabeth, fille du patrice vénitien, Antonio Érizza. Il meurt à Cetinje en 1490 et ses ossements reposent dans le monastère.

A partir de 1516, les Monténégrins vivent sous la houlette du Vladika German et de ses successeurs. Ils ont un gouvernement théocratique. Durant une période de deux siècles, de 1516 à 1687, ils résistent, avec des alternatives de succès et de revers, à plusieurs invasions ottomanes. Ils voient flotter plus d'une fois les étendards musulmans dans la plaine de Cetinje. Mais le croissant ne peut s'implanter sur ces arides rochers, où le sang qui coule pour la liberté ne s'épuise jamais.

En 1697, les Monténégrins, abandonnés depuis dix ans par les Vénitiens, leurs alliés, aux fureurs de Soliman-Pacha, qui met tout à feu dans la montagne et pénètre jusque dans la capitale, se réunissent et élèvent à la dignité de pontife et de prince un membre de la famille Pétrovic, Pietro Danilo. C'est le chef de la dynastie régnante.

Les Vladika se succèdent pendant cent cinquante ans dans la même famille. Comme le mariage leur est interdit, parce qu'ils sont évêques, ils désignent leurs neveux pour héritiers de la couronne et de la mitre.

Mais à la mort de Pierre II, le 31 octobre 1851, son neveu Danilo brise le pouvoir théocratique, dont sa famille est investi, et fait déclarer par le Sénat que désormais le

Monténégro est un Etat séculier, sous le gouvernement héréditaire du prince et qu'après sa mort la succession appartiendra à ses descendants mâles dans l'ordre de progéniture. En cas d'extinction de sa ligne, le pouvoir passera aux parents du degré le plus proche dans le sexe masculin.

Le 24 janvier 1856, Danilo épouse Darinka Kuechich, de Trieste, et le 24 août de la même année, un décret désigne, à défaut de descendance mâle directe, comme héritier du titre de prince, le fils de Mirko Pétrovic, frère de Danilo, aujourd'hui Nicolas I<sup>er</sup>.

Le 1<sup>er</sup> août 1860, le règne tourmenté de Danilo se termine brusquement par un drame funèbre. Le prince et la princesse séjournent à Perzagno, pour y prendre durant quelques semaines des bains de mer. Le soir ils vont, suivant leur habitude, à Cattaro jouir de la promenade sur l'esplanade, où toute la société de la ville se donne journellement rendez-vous, pendant que les musiciens de la garnison exécutent leurs symphonies.

A dix heures, le prince se dispose à retourner à sa villa et fait approcher son embarcation. Un coup de pistolet part et Danilo, frappé à mort, s'affaisse sur les bras de la princesse Darinka. Le meurtrier, Kadich, est un exilé du Monténégro, ennemi personnel du Gospodar. Arrêté après son crime, il est jugé et pendu, sans avoir dénoncé aucun complice.

Danilo expire le lendemain et son corps est ramené à Cetinje, où le Sénat proclame prince du Monténégro et des Berda le fils de Mirko Pétrovic, Nicolas I<sup>er</sup>.

Le prince Nicolas, ou mieux Nikita, Pétrovic est né le 13 septembre 1841, à Niegus, dans la maison que nous avons signalée à notre passage. Il est le fils de Mirko Pétrovic, archiduc du Monténégro et de Stanné Martinovich.

Sa première jeunesse s'est écoulée, comme celle des enfants du peuple, dans ces exercices violents qui sont pour les habitants de la Tsernagore l'école et le prélude des choses de la guerre. Tantôt à pied et tantôt à cheval, il parcourt sans frein les forêts et les montagnes et dresse ce cavalier accompli et ce tireur redoutable, qui est maintenant sans rival dans la principauté.

Sans cesse en face des grands spectacles d'une nature tourmentée, sauvage, effroyable, il y puise le goût de la surprise et de l'imprévu. Il nourrit son imagination des scènes de la vie extérieure, la surexcite par les récits émouvants des guerriers qu'il écoute, éveille enfin ses facultés poétiques et orne son front des lauriers de la muse, bien avant d'aspirer à la couronne princière.

A dix ans, il est envoyé à Trieste dans la famille de Kuechich, où il s'initie à toutes les élégances de la vie, de la fortune et des beaux-arts et apprend sans effort les langues italienne et allemande. L'histoire de la Serbie et du Monténégro tient la plus large place dans son instruction, en même temps que les formes polies et les grâces féminines dont on l'entoure adoucissent la rudesse du montagnard.

En 1855, Napoléon offre au prince Danilo plusieurs bourses au lycée Louis-le-Grand, en faveur de jeunes Monténégrins. Nicolas, âgé de quatorze ans, emprisonne son indépendance dans l'enceinte du collège et soumet la fougue de



son caractère au despotisme de la discipline. Distancé sur les bancs de l'école, il se retrouve au premier rang, dès qu'il faut soutenir une lutte, former et diriger un camp, ou se faire l'arbitre d'une querelle.

Au moment des vacances, il vole vers les crêtes de ses montagnes et aspire avec une âpre volupté l'air qui passe sur les rochers de Niegus. Il se plaît à interpeller par leurs noms les gens du pays qui regardent d'un air étonné cet adolescent dont ils n'ont aucun souvenir.

A dix-neuf ans, à la suite du meurtre de Danilo, il est subitement appelé à ceindre la couronne et passe des bancs du collège sur les degrés du trône.

Les débuts lui sont faciles. Le sénat est favorable et le peuple monténégrin salue en lui le descendant de ces Petrovic, qui ont combattu pour son indépendance.

Deux mois après son avènement, le 10 octobre 1860, Nicolas I<sup>er</sup> épouse Miléna Voukotitj, fille du voïvode Petar Stephanow. Cette union a le caractère de la plupart de celles qui se contractent en pays tsernagoresque, où les enfants sont fiancés au berceau. Mirko Petrovic et le voïvode, inséparables sur les champs de bataille, s'étaient promis de resserrer leur amitié par les liens de ce mariage, qui a l'avantage de ne pas introduire au palais une étrangère, dont les mœurs, les relations et les goûts ne seraient pas conformes à ceux de la nation.

Miléna Voukotitj a grandi dans la maison paternelle, partagé les occupations de ses compagnes et rendu plus d'une fois les soins de l'hospitalité à ces vieux guerriers, qui maintenant s'inclinent devant elle et baisent sa main avec un profond respect. Elle porte habituellement le costume national qu'elle rehausse du charme de sa beauté majestueuse. Elle est grande, noble dans sa tenue; le teint mat de son visage s'anime à la flamme de ses yeux noirs, largement fendus. Les lèvres et le menton offrent tous les signes d'une volonté énergique et d'une bonté inépuisable.

La famille du Gospodar est devenue très nombreuse et l'empereur de Russie, Alexandre II, a tenu sur les fonts de baptême, en 1869, la princesse Mara.

Le 17 juin 1871, le peuple salue la naissance du prince héritier. Danilo Alexandre fait aujourd'hui ses études à Saint-Petersbourg avec plusieurs jeunes gens de son pays. L'influence moscovite remplace l'influence française, et la jeunesse aisée de la Tsernagore va chercher sur les bords de la Néva les leçons et les exemples qu'elle recevait naguère sur les rives de la Seine.

En 1861, les meurtres de Podgoritza et la guerre des Turcs contre l'Herzégovine causent un émoi profond aux guerriers de la Montagne Noire. Le prince les retient cependant, tant que la frontière n'est pas violée. Mais à la nouvelle que l'ennemi foule le sol monténégrin, le Gospodar fait déployer l'étendard sacré, se rend sous le grand mûrier de la place publique, où sont déjà rassemblés frémissants tous les hommes valides des environs, et proclame la lutte, en entonnant les chants de guerre, les *pesmas*, si propres à enflammer les courages.

Que peut une poignée de montagnards, sans artillerie, sans munition, contre une des plus grandes puissances du monde? Omer-Pacha semble vouloir détruire à jamais la Tsernagore. Sous l'énergique direction de Mirko, qui mé-

rite le titre d'« Épée du Monténégro, » les guerriers font des prodiges de valeur. Mais, décimés et affamés par un ennemi vingt fois supérieur en nombre, ils sont obligés de renoncer à la lutte, quand tous les rochers de la montagne sont rougis de leur sang.

Les cabinets européens assistent impassibles à l'écrasement de ce vaillant peuple; seul, le pontife romain élève la voix en faveur des Slaves et défend aux catholiques albanais de prêter aux Turcs le concours de leurs armes dans la guerre contre les Monténégrins.

Après plus de soixante combats, le chef de la Montagne Noire signe à Scutari, le 31 août 1862, un traité de paix, qui comporte le bannissement de Mirko. La misère et la disette succèdent aux cruautés de la lutte, et, sans les six cent mille francs de vivres que la France adresse aux héroïques vaincus, la famine emporterait ceux qui ont échappé aux désastres de la guerre.

La fête de saint Georges, en 1868, marque une date importante dans l'histoire du Monténégro. Nicolas I<sup>er</sup> promulgue une nouvelle Constitution, d'après laquelle il confère au Sénat la perception de l'impôt, le règlement de son emploi, la direction des affaires administratives et le jugement en dernier ressort des causes criminelles.

Le prince se rend ensuite à Saint-Petersbourg, à Berlin, à Vienne, reçoit partout des témoignages de sympathie et rapporte des marques précieuses des munificences impériales. L'établissement d'un séminaire à Cetinje, trois mille fusils à aiguille, l'ouverture d'une ligne télégraphique reliant Cattaro à la capitale, la fondation de plusieurs écoles sont des bienfaits qui disposent favorablement les Monténégrins en faveur du Tsar.

Quand la guerre des Balkans éclate entre la Russie et la Sublime Porte, Nicolas I<sup>er</sup> trouve l'occasion favorable pour marquer sa reconnaissance et prendre sa revanche du traité onéreux de 1862.

Les soldats que Mirko a dressés manifestent leur bravoure, surtout à la prise de Gatsko et à la bataille d'Urbitza. Ils tiennent tête et font subir des échecs à une armée de quarante mille hommes. Zuliman-Pacha ne parvient à traverser le Monténégro, de Podgoritza à Niksich, qu'en laissant sur sa route la moitié de ses troupes. Si ces bataillons turcs se fussent trouvés sur le Danube, la Russie aurait rencontré en Bulgarie une résistance beaucoup plus vive, et le sort de Plewna aurait peut-être été différent.

Le Monténégro rend donc un service important à l'armée du Tsar, en distrayant du théâtre principal de la guerre des forces considérables. On comprend dès lors la grande sympathie des Russes pour les Monténégrins.

Au couronnement de l'empereur Alexandre III, lorsque le prince Nicolas paraît dans le cortège impérial, il est acclamé par la foule avec un enthousiasme indescriptible.

C'est à l'appui moral de la Russie et de la France que le Monténégro doit le port d'Antivari et les compensations territoriales qu'il obtient dans la plaine de Scutari, à la suite de la conférence de Berlin. Seule l'Allemagne dédaigne de se faire représenter auprès d'un souverain que M. de Bismarck, dans un moment de brutalité, qualifie de « voleur de moutons ».

Par suite de l'émigration des Musulmans, qui ne veulent



pas cesser de vivre sous la loi du Padischa, les Serbes et les Albanais des régions annexées ne dépassent pas le chiffre de quarante mille. Le grand avantage de ces possessions est de fournir au Monténégro un sol fertile, où il peut déverser l'excès des habitants de la montagne et récolter des céréales en quantité suffisante pour nourrir toute la population et la préserver des famines, qui étaient auparavant presque périodiques.

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

**Les Rives illyriennes, Istrie, Dalmatie, Monténégro**, par l'abbé P. BAURON, licencié ès lettres, lauréat de l'Université, ancien professeur de rhétorique et de philosophie. Ouvrage illustré de 34 gravures. — Chez RETAUX-BRAY, libraire-éditeur, rue Bonaparte, 82, Paris. — Se vend au bureau des *Missions catholiques*. Prix : 7 francs; franco, 8 fr.

Nos lecteurs ont suivi avec un plaisir croissant les pérégrinations de M. l'abbé P. Bauron à travers l'Istrie et le Monténégro. Ces lignes, si attachantes par la description des lieux, la peinture des mœurs et les souvenirs du passé, forment aujourd'hui le commencement et la fin d'un magnifique volume de cinq cents pages in-8° raisin, imprimé sur beau papier.

La partie qui n'a pas été publiée dans les *Missions catholiques*, parce qu'elle ne touchait qu'indirectement au but de notre journal, n'est ni la moins originale, ni la moins attrayante et occupe les deux tiers de l'ouvrage.

M. l'abbé P. Bauron passe en revue les bataillons d'îles brillantes qui gardent les rives illyriennes, découvre les vestiges des antiques colonies grecques, fouille les ruines de Salone et nous conte en un chapitre palpitant d'intérêt comment les Saloniens, chassés par les Avars de leurs foyers, trouvèrent un refuge derrière les murailles du palais de Dioclétien et fondèrent la ville de Spalato. Il met en relief des faits trop ignorés. Ainsi, quand le soldat dalmate revêtit la pourpre des Césars, son cousin germain, le pape Caius, gouvernait l'Église. L'auteur rappelle le drame intime, relatif à la vierge Suzanne, nièce du pontife et petite-nièce du prince, et jette un jour nouveau sur les causes de la persécution religieuse.

Raguse, fondée par des fugitifs, apprit du malheur même à servir le malheur. Toujours fidèle à garder deux choses, l'intégrité de la foi et le respect de la justice, elle accuse nettement son caractère hospitalier et chrétien dans les pages qui retracent les péripéties de son existence et de sa chute imméritée.

Quel savant chapitre sur l'origine d'Épidaure, la caverne et le dragon d'Esculape, et les miracles de saint Hilarion ! Mais une chose absolument nouvelle, ce sont les légendes indigènes, les hymnes guerriers et les chants nationaux que l'auteur a recueillis et qui paraissent en français pour la première fois. Tous ces documents, où surabonde la couleur locale, où éclatent les aspirations populaires, font mieux comprendre que de longues dissertations quel est le tempérament des Slaves, la nature de leur esprit, quelles douleurs et quelles espérances les agitent.

Nous ne disons rien du style de M. l'abbé P. Bauron, de ce style coloré, brillant, et toujours marqué au coin du naturel et du bon goût. Nos lecteurs le connaissent. En un mot, son beau livre mérite les éloges que les feuilles publiques lui décernent et une place dans toutes les bibliothèques.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

M. Cartier, à Magnieu, diocèse de Belley.....	10
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes, Constantine).	
Une abonnée du diocèse de Lyon.....	10
Un anonyme du diocèse de Nancy .....	92
Pour Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.	
Mme Bertholon, à Lyon.....	10
A Mgr Puginier, pour les victimes de la famine au Tong-King occidental.	
A.-X. C., diocèse d'Autun.....	10
Mme Bertholon, à Lyon.....	10
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour ses orphelins.	
Un anonyme du diocèse de Quimper.....	50
A Mgr Clément Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine en Algérie.	
A.-X. C., diocèse d'Autun.....	20
Mme de Molandé, diocèse de Bayonne .....	100
Mme de la Perraudière, à Laval, avec demande de prières.....	5
Mme Bertholon, à Lyon .....	15
M. A. Hermelin, à Saint-Florentin, diocèse de Sens.....	5
Anonyme du Mans .....	50
Une anonyme de Bordeaux.....	50
Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'esclaves en Afrique.	
Mme de la Perraudière, à Laval, avec demande de prières.....	5
M. Liot, à Tours.....	25
A.-J. D., à Blois .....	5
A Mgr Cazet, pour les lépreux de Madagascar.	
Anonyme du canton de Roisel, diocèse d'Amiens, avec demande de prières.....	5
M. Liot, à Tours.....	25
Mme Bertholon, à Lyon.....	15
A Mgr Grandin, pour les victimes de la famine à Saint-Albert (Canada).	
A.-X. C., diocèse d'Autun.....	10

### ÉDITION ITALIENNE.

2<sup>e</sup> trimestre 1888.

Pour l'Œuvre.....	328
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Volonteri, Ho-nan méridional).....	644 »
Pour les missions de Norwège.....	5 »
Pour les victimes de la famine en Chine (Chan-si).....	47 »
Pour les missions du Tong-king (Mgr Onate).....	59 »
A Mgr Coadou, pour ses missions du Mayssour ravagées par les éléphants.....	66 »
Au même pour les orphelins de ses missions .....	15 »
Pour les prêtres polonais.....	20 »

### ÉDITION HONGROISE.

1<sup>er</sup> semestre.

Pour l'Œuvre.....	54 »
Pour la mission la plus nécessiteuse (RR. PP. Résurrectionnistes d'Andrinople).....	24 »
Pour le Saint-Sépulchre.....	18 »
Pour la Bulgarie .....	12 »
Pour la Chine (R. P. Marie de Brest).....	14 »
Pour l'Afrique occidentale (Mgr Carrie).....	30 »
Pour les lépreux des Iles Sandwich.....	60 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





MONTÉNÉGRO. — LES PRISONNIERS DE CETINJÉ; d'après une photographie de M. l'abbé P. Bauron (voir page 359).

## CORRESPONDANCE

### JAPON SEPTENTRIONAL

#### *La léproserie de Gotemba.*

Encore une de ces œuvres qui attirent par elles-mêmes la charité et dont l'apostolat enrichit l'Eglise; car, comme du temps des apôtres, on peut dire cette parole: « Ils s'en vont en faisant la vérité par la charité, *veritatem per caritatem facientes*. »

LETRE DE M. TESTEVIDE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,  
A MGR OSOUF, ÉVÊQUE TITULAIRE D'ARSINOË, VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON SEPTENTRIONAL.

Yokohama, le 2 février 1888.

J'ai eu déjà l'honneur de vous parler des premiers essais tentés pour établir un hôpital de lépreux dans les

environs de Gotemba (1). Depuis lors les choses ont marché, et notre première installation menaçant de devenir tout à fait insuffisante, je demande à Votre Grandeur la permission de l'entretenir plus en détail de cette intéressante question.

Voici à quelle occasion j'ai été amené à m'occuper des lépreux. Une pauvre femme, atteinte de la lèpre, vers l'âge de trente ans, se vit bientôt abandonnée de son mari et reléguée dans un misérable réduit, ménagé au-dessus de la roue d'un moulin à décortiquer le riz. Comme lit, quelques morceaux de bois brut, jetés en travers du courant d'eau et recouverts de *tawara* (2); comme vêtements, quelques haillons dont la malpropreté le disputait à la vétusté; comme nourriture, une tasse de riz; voilà quel lot fut assigné à cette malheureuse par sa famille. Pour comble d'infortune, la malade perdit la vue! A tout jamais retranchée de la société et condamnée à attendre, dans son misérable réduit, une mort plus ou moins prochaine, elle passait ses jours et ses nuits à gémir et à pleurer. Plusieurs fois même, elle avait eu la tentation d'en finir avec la vie par une mort

(1) Localité située dans la province de Suruga, au pied du *Fujiyama*.

(2) Sacs en paille pour emballer le riz.



violente, lorsqu'elle entendit parler de la religion chrétienne. Elle eut bien vite compris le don de Dieu et demanda instamment le baptême. Pendant que je cherchais, sur son front défiguré par la lèpre, une place où verser l'eau baptismale, la néophyte pleurait, mais de bonheur cette fois, et son visage s'illuminait à travers les plaies qui la couvraient littéralement. A plusieurs reprises j'allai la visiter et lui porter les consolations de la religion : chaque fois je revins le cœur malade à la vue de son triste état ! De plus, comment lui administrer les sacrements et lui donner la sainte communion ?

Aux difficultés matérielles s'en joignaient d'autres du côté de la famille : le frère de cette pauvre malade exerçait les fonctions de *Hè-in* (1) et me voyait d'assez mauvais œil aller chez lui ! Il n'y avait donc qu'un moyen de nous tirer d'embarras : mettre cette femme à l'hôpital. Malheureusement on ne reçoit guère les malades de ce genre. L'idée me vint alors de fonder une œuvre pour secourir cette infirme et d'autres lépreux que je savais très nombreux au Japon et dans les environs de Gotemba en particulier.

\* \*

Mais, avant de mettre sous vos yeux le plan que je me propose de réaliser, laissez-moi consigner ici, sur la lèpre au Japon, quelques observations, résultat de mon humble expérience.

Il y a au Japon, comme, du reste, dans tout l'Extrême-Orient, plusieurs espèces de lèpre ; mais deux sont particulièrement plus communes ; on les rencontre partout. La première opère sans qu'il y ait suppuration, et souvent elle disparaît après avoir fait tomber successivement tous les doigts des pieds et des mains ; la seconde se manifeste par des ulcères épouvantables qui envahissent le corps et répandent une odeur insupportable. La lèpre n'est pas seulement héréditaire, elle est contagieuse : ce qui explique le nombre considérable des lépreux au Japon. De quelle manière et sous quelle influence cette maladie se communique-t-elle ? Je suis incompetent à l'établir. Toujours est-il que certaines personnes (les proches parents, par exemple), passeront toute leur vie avec des lépreux sans contracter le mal ; tandis que d'autres en seront atteints pour avoir touché un lépreux une seule fois ou s'être assis quelques instants auprès de lui.

Les lépreux se comptent par milliers dans ce pays : tout le long des grands chemins, on en rencontre qui demandent l'aumône et se rendent en pèlerinage à Minobu (2), au tombeau de *Nichiren*, fondateur de la secte des *Hokke-shû*, qui passe pour avoir manifesté une commisération particulière à l'égard des victimes de cette maladie. Je n'ai pas entendu dire que le gouvernement

japonais entretint jusqu'ici des léproseries à ses frais, comme la chose a lieu aux îles Sandwich et au Tong-King. Quand ils n'ont pas les moyens de s'adresser aux médecins qui traitent spécialement cette maladie, les lépreux n'ont d'autre ressource que de recourir à la charité publique.

Mais tous ne font pas de leur maladie une spéculation. Un certain nombre demeurent cachés à l'intérieur de leur famille et sont censés, ils le croient, du moins, n'être pas atteints de cet affreux mal, qui cause, ici comme ailleurs, la plus vive répulsion. La plupart du temps, malgré toutes les précautions, la vérité ne tarde pas à transpirer ; mais c'est incroyable à quels expédients on a recours pour la dissimuler. J'ai entendu dire, à mon dernier voyage, que le chef d'une famille, très à l'aise, du reste, s'était suicidé du jour où il s'était reconnu atteint de la lèpre, et cela pour ne pas laisser une tache infamante à ses enfants. Il pensait ensevelir son secret avec lui dans la tombe ; mais tout le monde aujourd'hui, à cinq lieues à la ronde, sait pour quel motif il a mis fin à ses jours.

Nous avons commencé à faire subir à nos patients un traitement fort apprécié au Tong-King, le *Hoang-nan*, dont la vertu curative a été exposée, dans une petite brochure, par M. Lesserteur. De fait, les malades sur lesquels nous avons essayé ce remède ont éprouvé un mieux très sensible : dès les premières doses, les parties tuméfiées se dégorgèrent, puis la suppuration diminua et bientôt les ulcères devinrent d'un beau rouge, de violet foncé qu'ils étaient auparavant : au bout d'une quinzaine de jours, les plaies étaient en pleine voie de cicatrisation. Aujourd'hui, nos malades se frottent violemment les bras sans la moindre sensation douloureuse, alors qu'on ne pouvait jusqu'ici les toucher sans leur faire éprouver de très vives douleurs.

Le seul inconvénient de ce traitement, c'est qu'il faut acheter les remèdes en Chine, ce qui n'est pas toujours facile, à raison des distances. Dans le but de procurer à mes chers lépreux tous les soulagements possibles, je me suis mis en relation avec le R. P. Damien Devenster, chargé d'un hôpital de sept à huit cents lépreux à Molo-kai (*Sandwich*). Il m'a fait part avec empressement des fruits de sa longue et héroïque expérience et, entre autres renseignements, il m'a indiqué un traitement inventé par un médecin japonais, M. Goto, directeur d'un hôpital à Shiba (*Tôkiô*). Ce remède, paraît-il, réussit très bien et le gouvernement hawaïen en a fait une commande très importante pour les lépreux de Honolulu.

\* \*

Si nous voulons continuer cette œuvre et la développer, il faut bâtir un hôpital proprement dit, si modeste soit-il au début.

Pour une entreprise de ce genre, quatre choses sont

(1) Espèce de bonze.

(2) Dans la province de *Kôshû*.



indispensables : le terrain à bâtir, l'approbation de l'autorité locale, un infirmier qui soigne les lépreux et enfin les ressources ou fonds nécessaires pour construire d'abord et donner ensuite aux malades les remèdes et les soins voulus.

1° Quant au terrain, je pense l'acquérir d'un catéchumène qui possède cinq ou six mille *tsubo* (1) au pied de la célèbre montagne du *Fujiyama*, à l'écart de tout centre habité, à proximité des broussailles qui fourniront, sans aucun frais, le bois de chauffage nécessaire aux malades, en hiver surtout, non loin d'un courant d'eau indispensable à un établissement du genre de celui que nous avons en vue, et enfin auprès du tracé de la ligne du chemin de fer projeté entre le *Nakasendô* et le *Tôkaidô* (2). A peine le propriétaire a-t-il eu connaissance de notre projet, qu'il nous a offert spontanément, à prix réduit, autant de terrain qu'il nous en faudrait non seulement pour la construction, mais aussi pour donner aux lépreux valides la faculté de se livrer aux travaux de l'agriculture et à l'élevage des vers à soie. Dans le cas où ce premier plan ne pourrait aboutir, il me reste la ressource de m'adresser au Gouvernement japonais.

2° Ce qui me donne de l'espoir, c'est le bon accueil que m'ont fait le Préfet de Shidzuoka et le Sous-Préfet de Numadzu. Avant tout, il me fallait l'approbation de l'autorité locale, afin de couper court aux difficultés qui peuvent surgir dans la suite. J'ai donc pressenti à ce sujet les dispositions de l'administration : elle m'a écouté avec beaucoup d'intérêt et m'a promis son bienveillant concours.

3° L'infirmier, je l'ai aussi sous la main : c'est un chrétien solide, et que ses convictions religieuses ont mis au-dessus des répugnances de la nature et des préjugés de ses compatriotes. Il consent à s'enfermer avec les lépreux, à la seule condition de recevoir sa nourriture et celle de sa famille, c'est-à-dire la modique somme de cinq *yen* par mois (3) ! Je suis le premier à admirer son dévouement, car il en faut vraiment pour avoir sans cesse sous les yeux et soigner des malheureux dont la seule vue fait frémir.

4° Reste à pourvoir aux dépenses que doivent entraîner la construction de l'hôpital et les soins de tous genres à donner aux malades. Je n'ose m'adresser à la Mission, sachant la gêne où elle se trouve. J'ai donc résolu de recourir à la charité privée et de faire appel aux âmes de bonne volonté.

Nous n'avons pas à craindre qu'un établissement situé au point de jonction des trois provinces de *Kôshû*, de *Suruga* et de *Sagami*, reste jamais vide, faute de malades ! Le Sous-Préfet, dans la juridiction duquel se trouvera l'hôpital projeté, m'a cité un village entier où, de géné-

ration en génération, les lépreux viennent se réfugier de tous les environs, afin de contracter entre eux des alliances qui ne leur seraient pas permises ailleurs. Ces mariages ne contribuent pas peu à enraciner plus profondément le mal déjà existant.

Si nous ne réussissons pas toujours, au gré de nos désirs pour la guérison du corps, les malades ne sortiront du moins pas de la maison sans emporter la consolation et l'espérance d'une vie meilleure.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 27 juin se sont embarqués à Marseille, sur le paquebot *Caldonien*, pour les missions des RR. PP. Maristes en Océanie :

Mgr Julien Vidal, premier vicaire apostolique des îles Fidji ; les RR. PP. Jean-Baptiste Prin, du diocèse de Nantes, et Emmanuel Rougier, du diocèse du Puy, pour le vicariat apostolique des îles Fidji ; le R. P. Louis Godinet, natif du vicariat apostolique des Navigateurs, pour ce vicariat ; les Frères Faustien (Claude Crost), Vincent (Etienne Dégruel), Louis Calixte (Paul Bally-Grinon), Marie Salvianus (Jules Frélin), de la Congrégation des Frères de Marie de Saint-Genis-Laval ; les Sœurs Marie-Elisabeth Berne et Marie-Thérèse de Jésus Urvoy, du Tiers-Ordre de Marie, pour le vicariat apostolique des îles Fidji.

Les Frères de Marie, auxquels se joindront à Sydney deux Frères d'origine anglaise, se rendront à l'archipel des Fidji et à Apia (archipel des Navigateurs), et ils y ouvriront les premières écoles européennes.

En trois départs consécutifs étaient déjà partis pour les mêmes missions des RR. PP. Maristes en Océanie :

1° Mgr Fraysse, évêque titulaire d'Abila, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie ; les RR. PP. Jean Vidil, du diocèse de Lyon, et Marc Fraysse, du diocèse de Rodez, pour le même vicariat apostolique ; le R. P. Louis Hurlin, du diocèse de Metz, pour les îles Fidji ; les Sœurs Marie-Marthe, Marie-Célestin et Marie du Calvaire, du Tiers-Ordre de Marie.

2° Le R. P. C.-M. Joly, du diocèse de Tarentaise, visiteur général des missions de la Société de Marie en Océanie ; les RR. PP. Désiré Gallais, du diocèse de Rennes, et Louis Lézer, du diocèse de Metz, pour les îles Fidji ; le R. P. Joseph Lambotin, du diocèse de Verdun, pour la Nouvelle-Calédonie ; le R. P. Emilien Thomas, du diocèse de Saint-Dié, pour le vicariat apostolique de l'Océanie centrale ; les RR. PP. Jean-Baptiste Briand et Jacques Landouar, du diocèse de Saint-Brieuc ; William Pope, du diocèse de Wellington, et le Frère Athanase Broyer, du diocèse de Belley, pour la Nouvelle-Zélande ; les Sœurs Marie de Saint-Bernard et Marie-Claude, du Tiers-Ordre de Marie, pour l'Australie.

3° Mgr John Grimes, premier évêque de Christchurch, en Nouvelle-Zélande ; les RR. PP. Nicolas Binsfeld, du diocèse de Luxembourg, et Hickson, du diocèse de Melbourne, pour la Nouvelle-Zélande.

— Le collège américain de Louvain vient d'envoyer aux Etats-Unis seize missionnaires : à l'archidiocèse de New-York, M. Bauer ; à l'archidiocèse de Philadelphie, M. A. Rufe ; à l'archidiocèse de Port-d'Espagne, M. J.-C. Clunes ; à l'archidiocèse de Saint-Louis, MM. G.-H. Brand et R. Matousek ; au diocèse d'Erié, M. Th. Canevaugh ; au diocèse de Grand-Rapids, M. E. Caldwell ; au diocèse d'Helena, MM. H.-B. Allaëys et A.-R. Coopman ; au diocèse de Leavenworth, MM. E.-A. Kamp et H.-F. Pottgiesser ; au diocèse de Louisville, MM. H.-J. Rothheut et L.-H. Spalding ; au diocèse de Newark, M. J. A. Huygen ; au diocèse de Vancouver-Alaska, M. E. Sobry ; au vicariat apostolique d'Idaho, M. M.-J.-H. Van der Heyden.

— Le 21 juillet, s'est embarqué au Havre, pour la mission bénédictine du Territoire Indien, M. Joseph Dupasquier, du diocèse de Dijon.

(1) Mesure agraire équivalant à 1 mètre 82 cent. carrés.

(2) Les deux grandes routes reliant Kiôtô et Tôkiô, l'une par le centre, l'autre par la côte orientale.

(3) 20 francs.



## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père vient de nommer, sur la proposition des Éminentissimes cardinaux de la Propagande, archevêque de la Nouvelle-Orléans, en remplacement de Mgr Leray, mort le 24 septembre 1887, Mgr François Janssens, évêque de Natchez.

Sa Sainteté vient également de transférer au siège épiscopal de Lahore (ancien vicariat apostolique du Penjab), Mgr Symphorien Mouard, précédemment vicaire apostolique des îles Seychelles.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Angleterre.** — Le Révérend H. Morden Bennet, auteur de plusieurs ouvrages fort connus, entré autres le *Roi de gloire* et le *Pied de la croix*, a fait son abjuration dans l'église Saint-Patrice, à Londres. Par une coïncidence, mistress Bennett se faisait instruire de son côté dans la religion catholique. On juge de sa surprise et de sa joie en apprenant que son mari était arrivé à la même conclusion qu'elle-même. Les heureux époux ont reçu le sacrement de l'Eucharistie et celui de la Confirmation des mains de S. Em. le cardinal Manning.

Une controverse religieuse, qui excitait au plus haut degré l'attention publique à Bognor, dans le comté de Sussex, vient de se terminer par le triomphe de la foi catholique. A l'issue d'une mission, prêchée par les RR. PP. Servites, Simoni et Swainson, une douzaine de notables protestants ont demandé à se faire instruire dans la religion catholique.

**Zambèze (Afrique australe).** — Graaf-Reinet est une petite ville de la colonie du Cap. Elle compte à présent cinq mille habitants, dont trois mille blancs et deux mille noirs. Fondée il y a cent ans par les Hollandais de Cap, elle est restée, jusqu'à ces derniers temps, foncièrement hollandaise. Elle est connue surtout comme la citadelle de l'Eglise réformée hollandaise et toute tentative pour y implanter l'Eglise catholique semblait chose impossible. Il y a cependant une centaine de catholiques et la petite église est souvent remplie de protestants, qui viennent écouter une doctrine qui les étonne, mais qu'ils admirent. Il y a six mois, le R. P. Weld, supérieur de la mission du Zambèze, cherchait un endroit pour établir un couvent, où les religieuses se prépareraient dans un endroit salubre, à aller aider les missionnaires du Zambèze. Il choisit Graaf-Reinet et résolut d'y introduire non seulement un couvent, mais un noviciat de la Compagnie de Jésus. Trois religieuses prirent possession de la maison et ouvrirent une école. C'était audacieux, mais les enfants vinrent; maintenant, il y en a près de soixante, dont la moitié sont protestants; le succès de ce premier essai a mérité les éloges de l'inspecteur des écoles du district. Ce premier assaut contre des préjugés enracinés n'a pas, jusqu'ici, rencontré de grande opposition. On estime même beaucoup les religieuses et on admire leur vie de sacrifice et de dévouement. Un événement qui eut lieu le jour de l'Assomption dernier, semble avoir beaucoup éclairé ce peuple sur l'idée vraie de la vie religieuse. C'était la vêtue de deux jeunes filles de la colonie. La cérémonie, si nouvelle pour des protestants, excita beaucoup d'intérêt. Ils y vinrent en bon nombre. L'occasion était excellente pour leur dire clairement ce qu'était une religieuse, et ils écoutèrent avec respect le R. P. Dagnault, pendant qu'il démolissait leurs préjugés et leurs doutes.

C'est ainsi que sans bruit Dieu s'approche peu à peu de ce peuple et les religieuses semblent destinées à préparer sa venue. Volontiers elles feraient plus si leur nombre et leurs ressources n'étaient si limités. Leur confiance est en Dieu et sa grâce, sans doute, suscitera des vocations pour aider à étendre efficacement en Afrique le royaume de Notre-Seigneur.

**Territoire Indien (Etats-Unis).** — Dom Ignace-Jean, préfet apostolique du Territoire Indien, écrit la lettre suivante à un de nos abonnés :

« Voilà bien longtemps que je désire vous donner quelques détails sur notre mission du Territoire Indien. Désormais j'espère vous envoyer tous les trois mois une petite revue qui vous mettra au courant de ce qui se passe au milieu de ces trente tribus que nous évangélisons. Je me trouvais, il y a quelques jours, au milieu des Pawnees, des Toucas, des Ottaves, des Missouries et des Toukawas, afin d'établir chez eux un poste permanent, une petite résidence pour le missionnaire d'abord et ensuite des écoles. Je pensais que nous allions être les premiers à prendre possession de ce terrain tout à fait neuf. Mais quel ne fut pas notre étonnement de voir que les méthodistes avaient déjà pris les devants. En attendant que les ministres de l'Evangile réformé ou déformé arrivent, ils ont envoyé là des espèces de diaconesses qui leur préparent les voies, distribuant à profusion bonbons, jouets, etc., à tous les enfants de la solitude, grands et petits, afin de les attirer.

« Les missionnaires bénédictins, avec le concours du Bureau catholique indien, ayant profité dans ces dernières années de la tolérance et de l'impartialité du gouvernement de Washington pour établir au milieu des Indiens quelques bonnes écoles, toutes les sectes protestantes ont beaucoup crié contre les empiètements du Romanisme, c'est-à-dire de la religion catholique. Partout ils ont redoublé de zèle, et voilà qu'à New-York seulement, les méthodistes ont pu réunir cette année pour leurs missions 100,000 dollars (500,000 francs).

« Pour lutter contre l'erreur et ses suppôts, nous n'avons d'autres ressources que les aumônes de la charité catholique. Vingt et quelques tribus qui nous entourent n'ont pas le bonheur encore de posséder un prêtre au milieu d'elles, nous ne pouvons les visiter que de temps à autre. Un prêtre et des écoles tenues par de bonnes religieuses, ce sont là cependant les seuls moyens de faire un bien réel à ces pauvres sauvages. Mais pour opérer et continuer ce bien, les ressources matérielles nous manquent. Oh ! si vous pouviez intéresser autour de vous à cette œuvre quelques âmes charitables, que de bénédictions célestes vous attireriez sur vous et tous les membres de votre honorable famille. »

**Athabaska-Mackenzie (Canada).** — Le R. P. Lecorre, oblat de Marie-Immaculée, écrivait dernièrement :

« Nous avons fait notre pêche comme d'habitude, au lac Castor. En trois semaines, nous avons réussi à prendre seize mille poissons, que j'ai charriés trois par trois mille à la Mission, non sans danger.

« Au dernier voyage surtout, une grosse tempête nous a assaillis à l'entrée de la nuit, et a failli briser notre esquif sur un banc de rochers qui s'avancait au large. Chaque flot menaçait de nous engloutir ; et, à chacune de ces montagnes liquides, notre bonne Marie-Anne Dréau, qui s'en revenait avec nous à la Mission, jetait un cri de foi, une invocation suppliante aux Saints Cœurs de Jésus ou de Marie, à sainte Anne et à saint Joseph. Je ne pouvais la suivre dans cette pieuse voie, car j'étais harassé à la manœuvre. J'étais seul au gouvernail, et n'en pouvais plus. Nous avions avec nos Frères un sauvage appelé *Capot blanc*. Il fallait l'entendre crier pour dominer le bruit de l'ouragan : « P'tit Louis ! Samarie ! » Il appelait ainsi à son secours Fr. Louis et Fr. Jean-Marie !

« Pendant mon séjour à la pêche, j'ai pu faire un peu de bien à une dizaine de familles sauvages qui, comme nous, y venaient puiser leur subsistance. Mon Dieu ! qu'ils étaient donc misérables, ces Indiens ! Je leur ai distribué tout ce qu'on a pu réunir de vieux vêtements et de vieilles couvertures ; et nous avons ainsi fait des heureux à bon marché ! Le jour même de notre départ de Sainte-Anne, un petit ange, notre voisin, s'est envolé au Paradis, et un autre a reçu le baptême... »



## VOYAGE DANS LE HAUT-CONGO &amp; L'OUBANGHI

(AFRIQUE ÉQUATORIALE).

(Suite et fin 1).

LETTRE DE MGR CARRIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS, AU R. P. BARILLEC, ASSISTANT GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR-DE-MARIE.

DE LOANGO A BRAZZAVILLE. — STATION DE LINZOLO.

Depuis longtemps, je sentais la nécessité d'entreprendre une excursion dans le Haut-Congo et l'Oubanghi. Le R. P. Augouard me pressait aussi de le faire. A mon retour de France en 1887, je résolus donc de me mettre en route avec lui et nous quittâmes Loango le 31 mai 1887. Je ne devais y rentrer que le 22 octobre suivant.

Nous avions pour nous accompagner trente-cinq porteurs et deux de nos enfants de dix à douze ans. Après bien des retards à Landana, à Banane et à Mboma, nous partions de cette station le 24 juin, à deux heures de l'après-midi.

A peine avions-nous fait une heure de chemin que nous égarions dans les gorges de Mboma. C'était l'apprentissage de la marche à travers des sentiers où l'on doit se suivre sans se voir. Vers cinq heures, nous nous étions retrouvés et nous nous rendîmes au village du roi Sangué, le plus important des chefs de Mboma.

La première journée de marche est toujours la plus pénible. Arrivés au campement, chacun s'empresse de jeter sa charge à terre et de s'en faire un siège ou une couchette. C'est le moment de nommer les chercheurs de bois, les cuisiniers, etc. Immédiatement chacun entre en fonction, avec plus ou moins de bonne volonté et d'adresse. La tente se dresse, on met la table, ou plutôt la caisse qui en tient lieu, on mange ou l'on ne mange pas, et l'on s'endort, après avoir fait une courte prière.

Le lendemain, à cinq heures, branle-bas général. On procède à l'appel, on fait la prière, on plie sa tente, et l'on se remet en route jusqu'à dix ou onze heures. Mais n'allez pas croire que la chose s'exécute bien facilement. Que de soupirs avant que de quitter la natte sur laquelle on repose, que de coups de sifflets, que de cris avant qu'on ait obtenu de faire reprendre les charges ! Que d'arrêts ensuite le long du chemin ! Et cela tous les jours !

Nous avons mis seize journées de marche de Loango à Mboma, et vingt-une de Mboma à Linzolo.

Saint-Joseph-de Linzolo est réellement une bien jolie et bien intéressante mission. Située dans un pays très accidenté et très pittoresque, elle est environnée de hautes montagnes, qui semblent rangées en cercle tout autour. Les populations des environs sont nombreuses et pacifiques. Il y a beaucoup de bien à faire auprès d'elles. Cette mission qui, par sa situation, rappelle nos grands monastères du moyen-âge, est, je crois, destinée à opérer des merveilles dans ces contrées.

Nous passons trois jours à Linzolo, tant pour nous reposer que pour visiter la mission et faire les préparatifs de voyage

pour le Haut-Congo. Le 18 juillet, nous sommes à Brazzaville. Je vous ai écrit de ce point, je ne vous en dirai rien aujourd'hui.

DE LINZOLO AU KASSAI. — CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

Le bateau de la mission, le *Léon XIII*, nous y attend ; nous embarquons rapidement le personnel et le matériel, et nous partons pour le Kassaï. Cependant, avant de sortir du Pool, nous essayons de tuer un hippopotame, afin de fournir de la viande à l'équipage, qui déjà commençait à se plaindre malgré la provision reçue au poste français.

La chasse à l'hippopotame est assez intéressante et n'offre pas grand danger, pourvu que l'on soit dans une bonne embarcation ; mais on ne doit jamais s'y risquer dans une pirogue, car elle pourrait être démolie par un coup de mâchoire ou chavirée par un coup de tête de ce monstrueux animal. La Providence a voulu que cet énorme amphibie n'eût pas conscience de sa force et fût naturellement timide : cette masse informe plonge et se sauve avec une grande agilité, à l'approche de la moindre pirogue. Mais il arrive qu'en revenant à la surface de l'eau, d'un coup de tête, elle renverse les petites embarcations qui se rencontrent par hasard au-dessus d'elle.

L'hippopotame ne montre ordinairement au-dessus de l'eau, que la partie vraiment vulnérable : la tête, c'est là, entre l'œil et l'oreille, que le chasseur doit viser et s'il est assez adroit pour y loger une balle, l'animal est perdu. On reconnaît qu'il est mortellement atteint lorsqu'on le voit plonger, revenir à la surface, tourner sur lui-même, nager sur le dos, s'élancer hors de l'eau, secouer sa monstrueuse tête, vomir des flots de sang, enfin disparaître après un temps plus ou moins long d'agonie.

Il faut attendre ordinairement pendant deux heures qu'il revienne à flot et être prêt à le saisir, surtout s'il a été tué dans un courant. C'est alors que commence le travail pénible de la chasse. Il s'agit de le traîner à terre et de le dépecer par quartiers de cent à cent cinquante kilos.

Un hippopotame peut donner de cinq cents à six cents kilos de viande. Impossible de décrire la joie des marins lorsque, pour la première fois, ils se voient en possession d'une pareille proie, surtout si, depuis plusieurs jours, les vivres leur ont fait un peu défaut. Ils se laissent aller à de tels excès qu'ils sont en général tous malades.

Pendant près de quinze jours, nous n'avons vécu que de viande d'hippopotame, qui n'est pas précisément de première qualité ; aussi commençait-on à en être rassasié.

Nous aurions pu varier notre ordinaire, car, tout le long du Congo, nous rencontrons des perdrix, des pigeons, des pintades, des antilopes, etc., etc. ; mais il aurait fallu s'arrêter pour les chasser et nous n'en avons pas le temps.

LE KASSAI.

Quatre jours après le départ de Brazzaville, nous arrivons à l'embouchure du Kassaï, où nous sommes reçus à bras ouverts par nos confrères. La contrée est belle, mais les populations sont rares et peu favorablement disposées. Nous passons deux jours à la station de Saint-Paul-du-Kassaï et nous remontons le Kassaï, rivière superbe, mais dangereuse pour la navigation. Courants impétueux, rochers

(1) Voir les *Missions catholiques* du 21 juillet et la carte page 344.



nombreux, bancs de sable remplis d'hippopotames, manque de bois et de vivres, tout semble se conjurer pour nous détourner de passer plus avant. Nous remontons néanmoins la rivière pendant trois jours.

Ce pays, beaucoup moins montagneux que les rives du Congo, est d'une beauté ravissante et le sol paraît d'une grande fertilité. On trouve d'abord peu de villages; mais, au bout de deux jours de navigation, ils deviennent plus nombreux.

Le troisième jour, nous arrivons au pays de la reine Grand'Kabi. Les villages, importants et très nombreux, couvrent la rive sur un espace de plusieurs lieues. Il y a des forêts de bananiers comme je n'en ai vu nulle part ailleurs. Les vivres y sont abondants et à bon marché. Nous y achetons des gargoulettes fabriquées dans le pays, ainsi que des marmites en terre cuite, à 0,30 centimes la pièce. Nous doublons tous ces villages, ainsi que l'embouchure de la rivière Mfini, qui sort du lac Léopold II.

Quelques milles plus haut, nous ne pouvons plus avancer, les eaux étant trop basses et n'ayant pas de guide ou de pilote. Nous redescendons avec une rapidité vertigineuse et évitons avec soin l'écueil où le *Léon XIII* faillit se perdre en montant. Nous rentrons enfin à St-Paul-du-Kassaï, apportant quatre hippopotames. On fume leur chair pour l'expédier à Linzolo, où elle servira à nourrir les enfants de la mission. C'est, en effet, une précieuse ressource dans un pays où les habitants ne se nourrissent que de lézards, de serpents, de rats, de grillons, de chauves-souris et de sauterelles.

#### DU KASSAÏ A L'OUBANGHI.

Le 5 août, nous partons pour l'Oubanghi. Tout le long de la rive gauche du Congo, nous rencontrons de nombreux villages. Notre bateau, avec sa grande voile, franchissant rapidement les courants du fleuve, attire l'attention des habitants, qui descendent sur les rives pour nous voir passer. Malheureusement, nous sommes trop pressés pour nous arrêter et faire connaissance avec ces peuples, qui nous paraissent pourtant bien sympathiques.

A Bolobo, la population est très nombreuse. Jamais je n'ai vu de ville noire aussi considérable. Là, nous nous

arrêtons. Au bout de quelques instants, on vient nous voir et nous demander à échanger de la viande fumée contre les produits du pays : bananes, ignames, vin de canne à sucre, flèches, marmites, etc. Il y avait autrefois à Bolobo une station de l'Etat indépendant; mais elle a été brûlée trois fois et il n'en reste plus que des ruines. Le site est un des plus beaux que l'on rencontre sur les rives du Congo. Le fleuve en cet endroit est très large et parsemé d'îles. C'est un vrai lac que nous avons appelé Bolobo-Pool, pour le distinguer de Stanley-Pool.

De Kouamouth à Bolobo, sur la rive gauche, domine la tribu des Bayanzis, peuple commerçant, et parlant une langue comprise dans le Bas-Congo. Les Bayanzis voyagent sur le Congo, depuis Stanley-Pool jusqu'à l'Équateur. Ce sont des marchands ambulants, trainant partout avec eux un vrai bazar dans leurs pirogues. Ces pirogues,

grandes et bien montées, servent d'habitation à leurs propriétaires. Cette tribu a une manière particulière de ramer. Tandis que, chez les autres, on rame avec ensemble, les Bayanzis, au contraire, se divisent en deux rangées qui rament alternativement : ainsi lorsque tribord donne son coup de rame, babord a sa rame en l'air; et, à l'avant de la pirogue, un des hommes bat la mesure en frappant du pied.

Nous avons

voulu remonter le Léfini; mais, après une heure et demie d'efforts, nos rameurs n'en pouvant plus, nous virions de bord. Nous avons fait à peu près un mille, et il ne nous fallut que dix minutes pour regagner le Congo.

Le 14 août, nous sommes à Loukoulela. La population est très dense, très affable et les vivres abondent. Il y a là une station protestante, qui a fait une brèche dans la forêt. Deux cases en paille servent de logement à deux ministres protestants. Nous apercevons, en face d'elles, quatre ou cinq enfants, qui jouent sur le bord du fleuve.

#### L'OUBANGHI. — POSTE FRANÇAIS.

Le 16 août, à quatre heures du soir, nous arrivons à la pointe de l'Oubanghi, et nous allons mouiller dans un charmant petit port que nous appelons le *port Saint-Roch*, en l'honneur du saint dont nous faisons la fête ce jour-là.

La pointe de l'Oubanghi est d'ailleurs formée par une



CONGO. — LE « LÉON XIII », BATEAU EN ACIER DE CINQ A SIX TONNES, DE LA MISSION CATHOLIQUE, A BRAZZAVILLE; d'après la photographie d'un missionnaire (voir page 353).



immense bande de rocs, recouverts d'une excellente terre végétale et coupés à pic, ce qui les fait ressembler à un quai. Le sol doit être riche, car nous voyons partout des arbres gigantesques, parés des plus belles fleurs de l'Afrique.

Cette pointe, autrefois peuplée et cultivée, est abandonnée aujourd'hui, et fréquentée seulement par les hippopotames, les buffles, les singes et les léopards. Sur la rive opposée du Congo, se trouvent des populations nombreuses qui nous font bon accueil. Elles ont des vivres en abondance, et pêchent de très grands poissons dans le Congo. Nous en achetons un, qui nous paraissait excellent ; mais lorsqu'on le fit cuire, il devint violet, et personne ne put briser sa peau qui était devenue d'une dureté extrême.

A la pointe de l'Oubanghi, en aval, le Congo n'a plus que deux ou trois kilomètres de largeur, mais un peu plus haut, en amont, au confluent des deux fleuves, c'est comme une mer, toute parsemée d'îles aux grandes forêts. L'Oubanghi se distingue par la couleur blanchâtre de ses eaux, qui ne se mêlent pas facilement avec les eaux noirâtres du Congo.

Nous étions campés au port Saint-Roch, lorsque, vers minuit, nous sommes réveillés en sursaut par une pirogue qui nous accoste brusquement. On y parle français : ce sont des Sénégalais du poste de l'Oubanghi, qui vont sur l'autre rive chercher des matériaux de construction. Ils ont tué un buffle, et ils nous en donnent à peu près la moitié. Nos hommes sont enchantés, et volontiers ils crieraient : Vivent les Français !

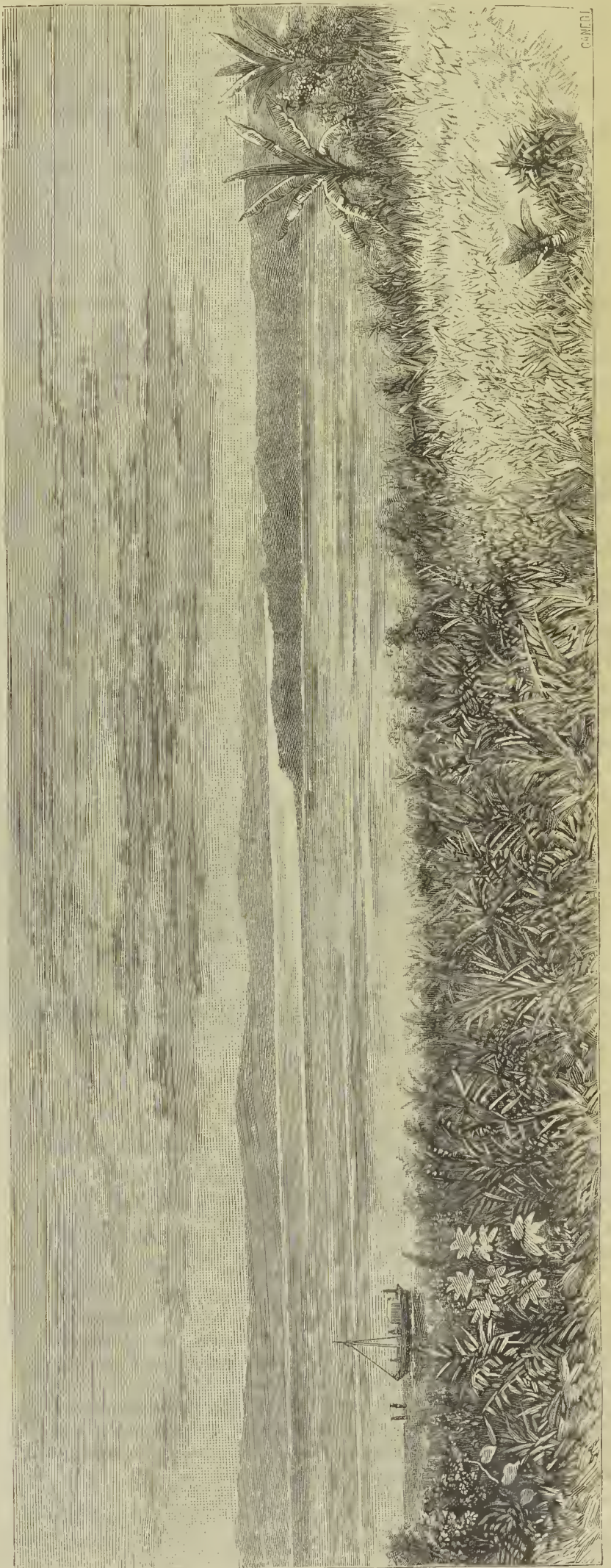
Nous remontons l'Oubanghi pendant deux jours, mais il n'y a pas de brise et les courants sont rapides, nous avançons donc lentement. Le *Léon XIII* va bien à la voile ; il irait encore mieux à la vapeur, si quelque personne charitable avait la bonté de nous procurer de quoi acheter une machine ; mais, à l'aviron, il marche très mal.

Nous arrivons cependant au poste français de Nkundja, où nous rencontrons cinq compatriotes, qui nous reçoivent avec enthousiasme. Quel bonheur, en effet, que de retrouver des siens sur une terre étrangère et aussi éloignée de la patrie ! Quel plaisir leur procurent les quelques nouvelles que nous leur annonçons ! mais aussi, quelle peine pour nous d'apprendre que l'un d'eux a chaviré dans la rivière, que les Baloï ont attaqué les indigènes de son escorte, et qu'il a perdu six hommes tués ou noyés, avec tous ses instruments et toutes les données hydrographiques, recueillies avec tant de labeur !

#### LE PORT SAINT-ROCH. — ACHAT D'UN TERRAIN POUR LA MISSION.

Nous passons un jour au milieu d'eux et revenons au port Saint-Roch. Nous explorons encore avec plus de soin cette pointe de terre et, après mûr examen, nous prenons la résolution de l'acheter pour y fonder une Mission. Nous avions pensé tout d'abord aller nous établir plus haut dans cette rivière ; mais les événements qui viennent de s'y passer nous en détournent, ce sera pour plus tard. La pointe de l'Oubanghi est une position centrale, magnifique, tout à fait sûre, et où l'on peut se procurer tout ce qu'il faut chez les populations de l'autre rive.

Là aussi on se trouve près du grand marché d'Erébo, d'où l'on conduit tant d'esclaves à la boucherie ; car dans



CONGO. — CONFLUENT DU CONGO ET DE L'A KASSAI ; d'après la photographie d'un missionnaire (voir page 353).



le haut de la rivière, on débite la chair humaine comme en Europe la viande de bœuf ou de mouton. Si nous ne pouvons pas toujours aller au marché pour racheter ces malheureuses victimes, nous serons du moins sur la route qui les y conduit, et nous espérons bien que le port Saint-Roch sera pour beaucoup le port du salut.

Restait à trouver le maître du terrain. Nous apprenons enfin qu'il habite le village de Ngombé, sur la rive opposée. A la nouvelle que nous voulions nous établir chez lui, il ne se possède pas de joie. Nous retournons avec lui sur le terrain pour le délimiter, arranger les conditions et nous signons enfin le contrat. Cette magnifique propriété, d'une étendue de trois à quatre cents hectares, nous permettra d'y établir une œuvre d'évangélisation de première importance.

Mais, avant de nous fixer dans l'Oubanghi, il nous fallait un poste à Brazzaville. Nous venons de l'y fonder. Sur ce point, nous possédons également un très grand et beau terrain : c'est un des meilleurs sites du pays.

L'avenir de Stanley-Pool est incalculable ; car il est, pour ainsi dire, la porte de cet immense territoire arrosé par le Congo et ses affluents, et qui est presque aussi grand que l'Europe. Or, nous voilà établis au point central. Nous allons, s'il plaît à Dieu, solidement y prendre racine ; et de là nous pourrons rayonner dans les vastes profondeurs de ce continent mystérieux. Il est temps que la foi y brille, et que la croix de notre divin Sauveur y soit plantée ! *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.*

FIN.

## LE SANCTUAIRE DE SAINTE-ANNE

ET LES

Missionnaires du Cardinal LAVIGERIE

(Suite 1).

LETTRE DU R. P. ALRIC, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

### VII

A peine les constructions du futur séminaire étaient-elles commencées qu'un correspondant du journal *l'Univers*, exprimant les sentiments des personnes les plus zélées de la Palestine, écrivait les lignes suivantes qui expriment bien le but et la nécessité de cet établissement :

« Je vous annonce la fondation d'une nouvelle œuvre à Jérusalem. Vous savez que l'église de Sainte-Anne dans la Ville sainte a été confiée aux Pères missionnaires d'Afrique. Or, ces Pères sont en train d'ériger une église apostolique qui leur permettra d'instruire un bon nombre de prêtres orientaux. Dès le commencement de l'année 1882, ils recevront une vingtaine d'élèves des Grecs catholiques. Ils comptent en prendre, l'année prochaine, plus de cent autres de tous les rites, de manière toutefois que Grecs catholiques ou melchites restent en majorité. »

Et, après avoir parlé du délaissement dans lequel les Grecs melchites ont été laissés jusqu'ici, le même correspondant ajoute :

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13 et 20 juillet.

« Il existe en leur faveur une autre raison plus importante : ils ont derrière eux les Grecs schismatiques. Or, il est mille fois plus facile de ramener ces derniers par des catholiques grecs que par des latins. »

« Benoît XIV l'avait bien compris, comme on le voit par les règles qu'il avait prescrites pour arriver à ce retour des Orientaux. Il y a eu des missionnaires latins certainement animés des meilleures intentions qui, pour avoir dévié de la conduite tracée par ce grand pape, c'est-à-dire pour avoir voulu latiniser les grecs qui voulaient se faire catholiques, essayèrent bien des déceptions. »

« Les schismatiques ont toujours conservé des préjugés contre les latins ; puis, du rite latin au rite grec, il y a une grande différence ; c'est toute une montagne à franchir pour les grecs qui doivent se faire latins, tandis que pour eux il n'y a qu'un pas à faire pour passer dans l'Eglise grecque catholique : ce sont absolument les mêmes offices, les mêmes cérémonies, les mêmes usages, les mêmes langues liturgiques. Élever dans les vertus et les sciences qui font l'apôtre, des prêtres du rite grec, les lancer à la conquête de ce monde schismatique si vaste et si proche de nous, c'est la plus belle et la plus grande œuvre qu'on puisse faire ; car, en faisant cela, on ne tardera pas à amener l'heure bénie sinon de la réconciliation de toute l'Eglise grecque, du moins de la rentrée d'un grand nombre des meilleurs membres de cette vaste Eglise au giron de l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les autres. »

Le but de l'œuvre est donc d'aller au secours des Grecs melchites en travaillant à leur donner un clergé zélé et instruit, capable de comprendre, d'entreprendre et de conduire à bonne fin les œuvres catholiques que l'époque où nous vivons rend indispensables. Mais ce but n'est que secondaire : le premier, le principal objet de l'Institution est de former des missionnaires qui puissent travailler efficacement à ramener nos frères égarés au bercail de l'Eglise.

Un grand mouvement, tout le monde le sait, s'opère en ce moment en Orient. L'Empire ottoman, obligé de suivre le mouvement européen, a dû lever les barrières qui retenaient ses sujets non musulmans dans une sorte de captivité. Il va même plus loin et accorde à toutes les communautés chrétiennes une protection, intéressée peut-être quelquefois, mais qui n'est pas moins efficace. Au souffle de la liberté, ces populations, depuis si longtemps plongées dans leur engourdissement, se sont réveillées de leur sommeil. Des rapports plus nombreux se sont établis entre elles et les peuples occidentaux. Tout étonnés de se trouver inférieurs aux étrangers qui s'établissent chez eux, les Orientaux veulent regagner le temps perdu. Ils demandent à l'Occident des maîtres pour les instruire. Pendant que les ingénieurs et les médecins s'occupent d'introduire partout la civilisation matérielle, les sectes protestantes travaillent avec ardeur à amener ces peuples à leur rationalisme et à leurs froides négations. Ils ont à leur service des sommes immenses et des livres, des bibles surtout, à profusion. En face d'eux se trouvent les missionnaires catholiques, pauvres, ne pouvant se procurer qu'avec les plus grandes difficultés des livres pour leurs écoles, mais ayant pour eux la vérité, la mission d'enseigner et le zèle qu'inspire l'amour de Dieu et des âmes.

En présence de ces deux camps opposés se trouve la hiérarchie schismatique, pleine d'orgueil, d'ambition, de l'amour du faste et du luxe, mais sans force, sans aucun zèle, sans aucun amour des âmes :

« Vous ne faites rien pour sauver vos ouailles des mains



des protestants, disait-on, il y a peu de temps, à un évêque grec schismatique; dans vingt ans tout votre peuple sera protestant.

« — Mais je ne vivrai pas vingt ans, » répondit-il, et il ajouta un proverbe arabe qui correspond à notre dicton : « Après moi le déluge. »

Cette réponse suffit pour montrer le zèle de l'épiscopat schismatique contre les protestants. D'ailleurs, quelle force et quel zèle peuvent-ils avoir pour la défense de la vérité, eux qui la rejettent et qui ne veulent recevoir la mission d'enseigner que du Kalife des musulmans, car le Patriarche de Constantinople, leur principal chef, est fait ou défait, l'expérience le prouve, au gré du sultan.

Le zèle du simple clergé ne diffère pas de celui de l'Episcopat. Le curé schismatique n'a qu'un but : ramasser de l'argent. Les Patriarches, obligés de payer des sommes énormes au gouvernement turc pour se faire reconnaître, exigent des évêques de fortes redevances pour leur nomination ou leur maintien. Ceux-ci à leur tour pressurent le simple clergé qui ne peut se tirer d'affaire qu'en extorquant de toutes les façons de l'argent aux fidèles confiés à ses soins.

Si tel est le clergé, que sera le peuple? Sans nous occuper de quelques personnes qui peuvent faire des études

particulières sur la religion, nous pouvons dire que le pauvre peuple, dans les villes comme dans la campagne, est plongé dans la plus profonde ignorance jusqu'à ne pas connaître les vérités essentielles de la foi. Combien de personnes qui ne savent pas le *Pater* et l'*Ave* et qui font consister toute leur religion à faire de nombreux signes de croix et de grandes prostrations devant les images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints! Cette ignorance n'est pas difficile à expliquer, car les prêtres schismatiques ne font jamais ni catéchismes, ni instructions.

Voilà le peuple que le protestantisme dispute à la vérité, et, on l'a dit depuis longtemps : dans peu de temps tout l'Orient sera catholique ou rationaliste. Voilà le peuple qui était devant les yeux de S. Em. le cardinal Lavergne lorsqu'il fondait le séminaire. On déduit facilement du tableau qui précède combien cet établissement est nécessaire.

On le comprendra mieux encore en réfléchissant sur les lignes du correspondant de *l'Univers* que nous avons déjà citées :

« Il est mille fois plus facile, dit-il, de ramener les schismatiques par des catholiques grecs que par des latins. »

Cette assertion n'est pas difficile à prouver. Nous avons d'abord l'expérience. Comment se fait-il que les missionnaires latins aient obtenu si peu de succès dans les missions du Levant, alors que, dans toutes les parties du monde, ils obtenaient des résultats si éclatants? A leur parole les protestants d'Angleterre et d'Amérique rentrent dans le bercail de l'Eglise et les Orientaux, qui en étaient bien moins éloignés, restent sourds à leur voix. C'est un fait facile à constater, en effet : l'Orient est resté hors du bercail de l'Eglise, à peine y a-t-il eu quelques conversions, malgré les nombreux missionnaires qui s'y trouvaient. Les

latins qui voulaient latiniser les Orientaux en étaient réduits à dire ces mots que nous avons entendus bien de fois tomber des lèvres de quelques-uns d'entre eux :

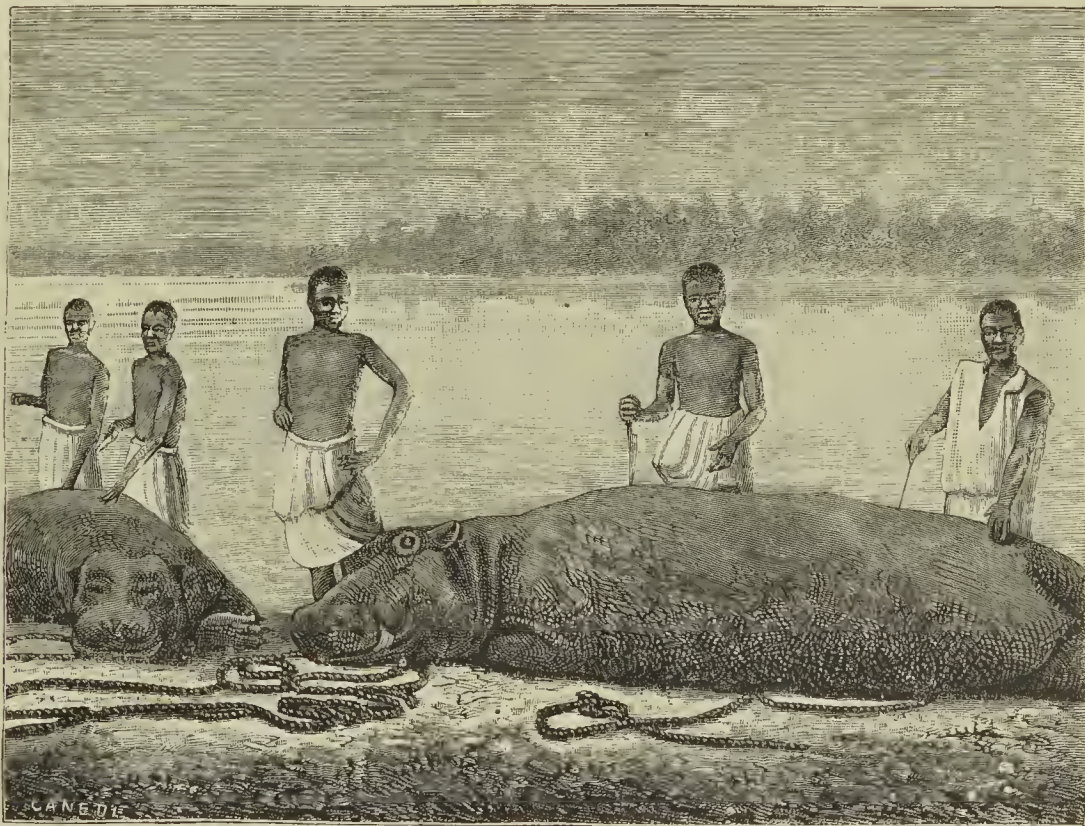
« Il n'y a rien à faire avec les Grecs. »

Et de fait leurs efforts restaient sans résultats.

Mais le glorieux Pontife qui tient le gouvernail de l'Eglise ne se fut pas plutôt assis sur la chaire de saint Pierre qu'il renouvelait les règles posées par Benoît XIV au

sujet du retour des Grecs au catholicisme, renouvelait l'approbation si souvent donnée par ses prédécesseurs aux rites orientaux, défendant une fois encore de latiniser les Grecs qui demandaient de rentrer au bercail de l'Eglise et n'omettait rien pour soutenir et encourager toutes les œuvres qui s'occupent de la propagande catholique au sein du schisme de Photius.

Cette vive impulsion n'a pas tardé à produire des fruits. Les pasteurs de l'Eglise grecque-unie ont redoublé de zèle et le nombre de leurs ouailles s'est accru rapidement. Ce ne sont pas des personnes isolées, mais des familles nombreuses, quelquefois des paroisses entières qui demandent à se faire catholiques, et il suffit de les instruire pour les attacher à la vérité. Ainsi, en 1886, l'évêché de Panéas (Césarée-de-Philippe) était rétabli : Mgr Géraïgry, nommé évêque de ce diocèse, allait en prendre possession, n'ayant avec lui qu'un seul prêtre. Bientôt, quelques reli-



CONGO. — UNE CHASSE A L'HIPPOPOTAME; d'après la photographie d'un missionnaire (voir page 353).



gieux Basiliens de Saint-Sauveur allaient lui prêter main-forte dans son apostolat, et au bout d'une année ils avaient ramené au catholicisme plusieurs milliers de schismatiques. L'expérience vint sans tarder leur montrer la solidité des conversions opérées. Le patriarche grec schismatique d'Antioche, Mgr Gerasimos, à la nouvelle de ces défections parmi ses ouailles, s'empressa de se rendre sur les lieux pour arrêter ce mouvement de conversion, mais ni ses promesses, ni ses menaces, ni ses exhortations, ne purent décider aucun de ceux qui l'avaient abandonné à revenir à lui, et les nouveaux catholiques restèrent fermes dans la foi.

Ce n'est pas seulement sur un point que se montre ce mouvement de retour à l'unité, c'est à la fois sur tous les points de la Syrie et de la Palestine et, chose étonnante, les missionnaires latins qui ont su faire une abnégation plus complète d'eux-mêmes, renoncer à latiniser pour travailler uniquement à ramener les schismatiques au bercail de l'Eglise dans leur propre rite, ont obtenu des résultats consolants.

Ces faits que l'expérience atteste s'expliquent facilement. Pour ces pauvres schismatiques plongés dans la plus profonde ignorance et ne connaissant de la religion que l'extérieur, changer de rite, c'était changer de religion. Au reste, pour se convaincre mieux encore des difficultés que présente un changement si considérable, nous n'avons qu'à nous rappeler ce qui s'est passé en France il y a quelques années à peine, lorsque la liturgie romaine a été introduite à la place des diverses liturgies provinciales ou diocésaines. Quelles difficultés n'a-t-on pas éprouvées pour introduire ce changement, bien petit à côté de la substitution du rite latin aux rites orientaux, dont le caractère est complètement différent !

« Si l'on vous demandait, disait, il y a quelques mois dans la basilique de Sainte-Anne, en s'adressant aux pèlerins français du Pèlerinage de Pénitence, un évêque distingué du rite melchite, si l'on vous demandait de quitter le rite latin pour embrasser le rite grec, seriez-vous bien disposés à faire aussitôt un pareil sacrifice ? »

Et voilà ce qu'on exigerait des Orientaux qui demandent à rentrer au bercail de l'Eglise : au lieu de les accueillir avec charité, on leur impose le plus grand des sacrifices, car personne n'ignore l'amour qu'ont les Orientaux pour les pompes extérieures, pour les cérémonies pleines de majesté dont leur rite est rempli.

Et d'ailleurs pourquoi condamner ce que Rome approuve ? Pourquoi vouloir être plus catholique que le Pape ? Pourquoi se croire plus autorisé à régler les cérémonies des saints mystères que ne l'est le Vicaire de Jésus-Christ. Or, jamais aucun Pape n'a condamné les rites orientaux, et ceux, au contraire, qui les ont solennellement approuvés, même depuis le schisme funeste qui a séparé Constantinople de Rome, ne sont ni les moins nombreux ni les moins célèbres. Qu'il nous suffise de citer les noms de Benoît XIV, de Pie VII, de Grégoire XVI, de Pie IX et de celui que Dieu a choisi pour être la lumière de l'Eglise au milieu des temps les plus difficiles : S. S. Léon XIII glorieusement régnant.

Si les schismatiques grecs reviennent au bercail de l'Eglise, ce ne pourra être qu'autant qu'il y aura des pasteurs

grecs catholiques pour les y recevoir. Or, c'est pour donner à l'Eglise melchite des prêtres instruits et vertueux, des missionnaires zélés que le séminaire de Sainte-Anne a été fondé. L'Eglise melchite, en effet, à peine sortie de l'oppression dans laquelle elle avait gémi pendant si longtemps, livrée à elle-même, sans aucune de ces congrégations religieuses qui sont la gloire et le soutien de l'Eglise d'Occident, peut à peine se soutenir elle-même. Elle a senti et elle sent le besoin de donner des tuteurs vigoureux aux jeunes arbrisseaux qui doivent devenir un jour des chênes robustes et en état de résister aux efforts des plus violentes tempêtes, capables de protéger contre tous les assauts de l'ennemi les faibles plantes placées sous leur ombre tutélaire, et d'attirer à eux, par l'aspect de leur protection vivifiante, tout ce qui les entoure. Et pour donner aux prêtres orientaux cette vigueur qui leur manque, ce zèle et cette abnégation apostoliques qui leur font si généralement défaut, rien n'a paru plus propre au Père commun des fidèles, à l'éminent Archevêque de Carthage, au successeur de saint Pierre sur le siège d'Antioche, que de les greffer en quelque sorte sur une Société de Missionnaires, pour qu'ils puissent puiser ainsi la sève vivifiante de l'Eglise d'Occident, sans rien changer à leur forme extérieure et à leur caractère spécial. C'est là le but de l'institution du séminaire de Sainte-Anne. Les fruits qui en découleront, nous avons le droit de l'espérer, en seront meilleurs et plus abondants.

(A suivre).

## AU MONTÉNÉGRE

Par M. l'abbé P. BAURON.

(Suite et fin 1).

### IV

LES PRISONNIERS. — LE DINER A TABLE D'HÔTE. — LE LAC DE SCUTARI. — LES ARTS ET LE COMMERCE AU MONTÉNÉGRE. — LE CLIMAT. — LES PLANTES. — LA POPULATION. — LES LAMENTATIONS FUNÉBRES. — CONCLUSION.

Bien que Cetinje soit une ville de minime importance par le chiffre de sa population, elle offre cependant à l'attention du visiteur plusieurs monuments et scènes de mœurs d'un haut intérêt.

Après avoir pris congé de Son Altesse, je saisis mon appareil de photographie et je m'en vais à l'aventure prendre sur le vif tout ce qui me paraît curieux, édifices, paysages ou tableaux de la vie commune. Les grands dignitaires, qui se promènent dans la rue principale, se dérobent à mon objectif. En revanche, deux jeunes Monténégrins me prient de faire leur portrait et s'étonnent que je ne livre pas séance tenante à leur admiration la brillante image de leurs personnes.

Je gravis les pentes rocailleuses de la colline pour avoir une vue d'ensemble de la capitale et surtout du palais, du mûrier et du Bigliardo, tels qu'on les voit dans la gravure reproduite page 325. J'arrive ainsi près d'une citadelle en ruines. C'est la fameuse tour des Crânes. Elle était jadis des-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 6, 13 et 20 juillet. 3



tinée à recevoir, sur le couronnement de sa muraille, les têtes des Turcs, décapités dans les combats journaliers qui avaient lieu sur la frontière. Rapporter un de ces sanglants trophées au capitole de Cetinje, c'était inscrire son nom au livre d'or de la vaillance monténégrine. C'était aussi par le nombre de crânes exposés que le peuple apprenait les succès et les victoires de ses guerriers. De plus, chaque tête annonçait des dépouilles opimes, des étoffes, des habits, des chaussures et des armes, que les parents du vainqueur étaient appelés à se partager. Cet espoir augmentait l'allégresse générale. Le Gospodar fit cesser cette coutume barbare, interdit la décapitation sur le champ de bataille et promit une récompense à tout guerrier qui amène prisonnier un ennemi vivant.

A droite du monastère, un bâtiment, adossé à la montagne et précédé d'un large préau, sert de prison. Les détenus se promènent en liberté, au grand air, sous l'œil d'un gardien et se livrent à des exercices violents. Ils soulèvent des fardeaux, lancent au loin un bloc de rocher, franchissent d'un saut une distance considérable, ou visent un but à l'aide d'un caillou.

Je m'étonne qu'un seul gardien puisse maintenir dans l'obéissance ces hommes turbulents, aux visages patibulaires, et surtout les empêcher de s'évader. Car ni mur, ni fossé, ni barrières, n'entourent la prison. Mon guide me donne l'explication de cette énigme.

Tout Monténégrin qui paraît en public sans pistolet et sans kandjar est déshonoré. Les prisonniers, dépouillés de leurs armes, se gardent de sortir de leur triste asile. S'ils s'échappaient, ils seraient vite reconnus et traqués comme des bêtes fauves par leurs compatriotes. Ils ont, d'ailleurs, le respect de l'autorité, et les condamnés à mort, libres jusqu'au moment de l'exécution, se rendent d'eux-mêmes, avec un courage stoïque, au lieu du supplice. Ils sont fusillés au cimetière. De petites pierres, dressées sans aucun nom au-dessus du sol, marquent la tombe des criminels que la justice a frappés.

Dès que je me présente avec mon appareil photographique à l'entrée du préau, tous les prisonniers se rangent spontanément en ligne; quelques-uns prennent leurs chibouks.

Je n'ai jamais opéré sur un groupe aussi nombreux et plus docile. C'est la première fois, sans doute, que tous les détenus d'un Etat politique sont photographiés à la fois (voir la gravure page 347).

Plusieurs de ces malheureux portent une ceinture de fer reliée par une chaîne à un anneau fixé à la cheville. Mon cicerone m'apprend que cette chaîne est l'insigne des homicides; mais je n'ose garantir l'exactitude de cette information.

L'hôtelier fait des prodiges pour nous donner une haute idée de sa science culinaire. La réunion de vingt Français, dînant à la même table dans la capitale du Monténégro, n'est pas chose journalière. Aussi le dessert est-il agrémenté de toasts en prose et en vers, à la gloire du prince Nicolas et des fils de la Tsernagore.

Les jeunes compagnons du P. Barral sont descendus la veille sur le lac de Scutari. Nous profitons de la brise, qui tempère les ardeurs d'un soleil torride, pour nous avancer jusqu'au col de Zeklin. Nous jouissons de là d'un panorama très étendu sur la Bosnie et l'Albanie. Nous apercevons nettement le bassin de la Rieka et les eaux du lac, qui scin-

tillent au fond de la plaine. Une vapeur légère nous empêche de distinguer les murailles de Scodra.

Un arbre nous prête son ombre. Nous nous asseyons sur une saillie du rocher et laissons errer nos regards sur ces ondulations d'un sol naguère encore témoin de sanglants combats. Le Monténégrin qui nous accompagne nous raconte, d'après la légende, la fondation de Scodra. Le récit est merveilleux. Il peint avec une grande intensité de couleur locale les mœurs farouches des anciens Slaves, leurs croyances superstitieuses et aussi le sentiment très vif qui unit les divers membres de la famille.

Les légendes, les pesmas, les kolo et quelques autres compositions constituent presque toute la littérature des Monténégrins. Les livres élémentaires, nécessaires aux écoles, viennent de Laybach ou de Neusatz.

Les arts ne sont guère développés. Le dessin, la peinture, la sculpture sont presque inconnus. La musique se borne à des mélodies peu savantes, mais d'un grand effet et que les générations se transmettent avec un soin jaloux, comme le plus précieux héritage de leur histoire politique et religieuse.

Les ouvriers albanais sont assez habiles dans de petits travaux en filigrane et dans l'incrustation des armes. On voit à Rieka des ateliers de fabrication, et à Podgoritza plusieurs maisons qui s'occupent de transformer les fusils à pierre.

Les métiers pour travailler la laine sont primitifs, comme l'attestent ces tapis grossiers, sans dessin et à bandes étroites, qui se vendent dans les bazars et deviennent de plus en plus rares. En général le Monténégrin n'aime pas à faire œuvre de ses doigts. Les courses, les exercices militaires, la parade sont plus en harmonie avec ses goûts et son tempérament que les travaux manuels de l'atelier et de l'usine. L'oisiveté lui paraît être la consécration de sa dignité personnelle.

Il ne manque pas d'aptitude pour le commerce. Mais le fond des échanges est très restreint et se borne presque à l'exportation des peaux, de la laine, du bois de chauffage, de la soie, du miel, du gibier, du pyrèthre et de la *castradina*. On appelle ainsi des viandes de moutons et de chèvres salées et fumées, que les propriétaires de Monténégro expédient par les bateaux du Lloyd dans les villes du littoral et surtout à Trieste. Le blé, le maïs, le tabac, les pommes de terre, les fruits, le lait, le beurre et les fromages sont consommés sur place.

Les rivières sont très poissonneuses. Elles fournissent abondamment des carpes, des brochets, des anguilles, des truites saumonées d'un poids extraordinaire. Ces poissons séchés et fumés sont vendus à Cattaro et expédiés à Trieste et en Italie.

Le climat du Monténégro offre, suivant les lieux, des différences notables. La haute montagne touche à la zone extrême des régions tempérées, et les neiges sont parfois assez abondantes pour interrompre les communications. Les parties basses, au cœur même de l'hiver, jouissent de toute la clémence du ciel de Nice ou d'Abbazia.

Les vents sont d'une violence inouïe et stérilisent presque tous les versants tournés au midi. Ceux du nord sont au contraire tapissés de pâturages, et des forêts de chê-



nes, de bouleaux, de hêtres donnent çà et là l'illusion d'un val ignoré de la Suisse. La myrtille, la bruyère, le serpolet, la clématite, le romarin, le thym, le chèvrefeuille, le câprier, le houblon, la sauge, l'arbousier, la lavande, la menthe, le fraisier, l'ananas et beaucoup d'autres plantes et arbustes forment comme la décoration des rochers dans la province des Berda.

Le gibier est fort commun et n'est pas apprécié. L'ours, le sanglier, le loup, le renard, le daim, le cerf et le chevreuil peuplent les forêts et parcourent les plateaux supérieurs. La tourterelle, la perdrix, la caille, le lièvre, la martre et la loutre ne sont presque pas chassés et animent de leur présence toutes les solitudes de la Tsernagore.

La population fait des progrès rapides, et, d'après les renseignements que nous tenons d'une source autorisée, elle s'élève aujourd'hui à près de cent quatre-vingt mille âmes. Elle n'était en 1825 que de soixante-quinze mille habitants.

Tous les hommes valides sont soldats par goût, par tradition et par devoir. En cas de guerre, le prince peut donc lancer sur l'ennemi une armée de trente à quarante mille combattants. Les prêtres orthodoxes prennent eux-mêmes l'épée et marchent à la tête des bataillons, dont ils enflamment le courage par leurs proclamations enthousiastes. Le pope Zarko, archimandrite de Banja, s'est fait un nom célèbre, durant la campagne de 1876. L'higoumène Melantja et le pope Milo mêlaient aussi le chant des pesmas à celui des prières liturgiques, d'une main tenaient le glaive et de l'autre l'étendard sacré.

Un usage, qui rappelle les *thrènes* des Grecs, consiste dans les lamentations, qui accompagnent ou suivent la perte d'un parent ou d'un ami. Au cimetière, près de l'église ou sur la place du marché, la femme ou la fille du défunt entonne son éloge, s'excite à le pleurer, pousse des cris plaintifs, gutturaux, apostrophe la mort, l'invective, évoque l'âme de celui qui est parti et prolonge ses sanglots jusqu'à ce qu'elle tombe d'épuisement.

Naguère, en signe de deuil, les Monténégrins se lacéraient le visage et se déchiraient les ongles. Le prince Nicolas a interdit sous des peines sévères ces actes barbares.

Tous les soins de Nicolas I<sup>er</sup> ont pour objet la prospérité de la nation, l'adoucissement des mœurs, la diffusion des lumières. L'extension du territoire, la création des routes, l'établissement de la poste, du télégraphe et des écoles, l'impulsion vigoureuse donnée aux études, la répression du brigandage, l'organisation de l'armée, la régularité dans la perception et la distribution de l'impôt, l'administration de la justice, le concordat conclu avec le Pape et la liberté laissée aux catholiques, sont des faits qui assurent à son nom une large place dans l'histoire du Monténégro.

Ce voyage aux rives illyriennes n'a déçu aucune de mes espérances. Que d'enseignements se lèvent des scènes de la nature et des scènes de l'histoire, des ruines du passé et des édifices du présent, du contact enfin des hommes et des choses ! Ces contrées sont d'une beauté souveraine et le peuple qui les habite mérite nos sympathies.

FIN.

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE

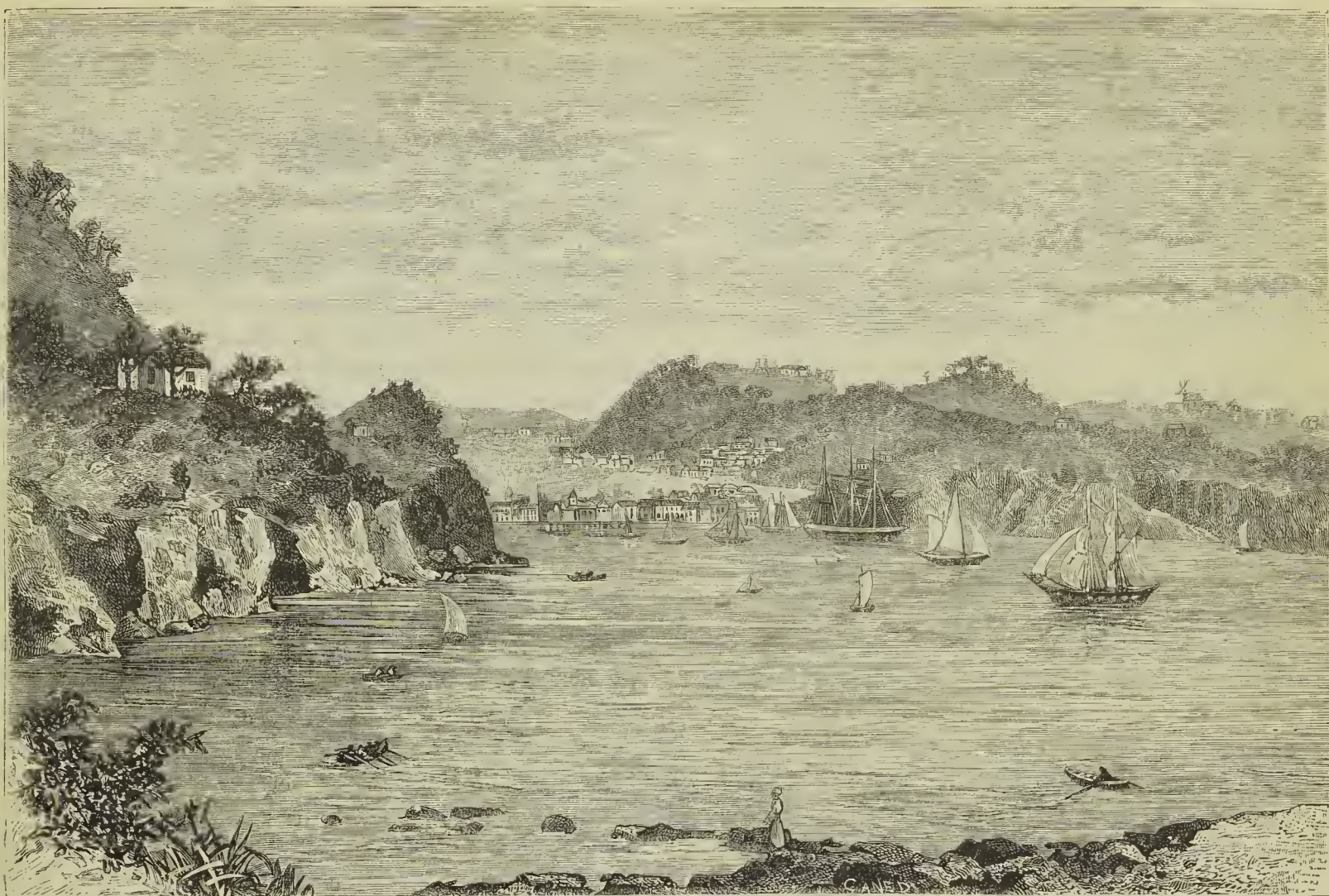
M. l'abbé Samain, curé de Carnoy, diocèse de Cambrai .....	40
Famille C., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	25
V. et B. A., — — — — — .....	10
Anonyme du diocèse de Rennes, avec demande de prières pour une défunte .....	700
Un abonné de Prahecq, diocèse de Poitiers .....	10
<hr/>	
Au R. P. Maubon, des PP. de l'Assomption, pour leurs œuvres de Bulgarie.	
M. H. Bergasse, à Marseille .....	100
<hr/>	
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes, évêque de Constantine).	
M. Desbenoit, à Saint-André-d'Apchon, diocèse de Lyon .....	5
Mlle Emilie Baudouin, à Marseille .....	20
M. L. H., diocèse de Quimper .....	17
Mlle S. S., Lorraine .....	5
<hr/>	
Pour les missions d'Extrême-Orient, les plus éprouvées (Mgr Puginier).	
Madame Vec Sirieys, née Ferrieu, diocèse de Cahors .....	40
<hr/>	
A Mgr Puginier, pour les chrétientés du Tong-King occidental.	
Une enfant de Marie, du diocèse de Limoges .....	10
<hr/>	
Pour les missions de Chine, les plus éprouvées (R. P. Marie de Brest).	
Anonyme du diocèse de Tours .....	50
<hr/>	
Pour les missions du Japon (Mgr Midon).	
Anonyme de Vitry-le-Français, diocèse de Châlons .....	20
<hr/>	
Au R. P. Darras, pour le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes, de Chetput, diocèse de Pondichéry.	
M. G., diocèse de Clermont, avec demande de prières .....	25
Anonyme de Valence .....	5
Deux prêtres du diocèse de Poitiers, avec demande de prières ..	23
Anonyme d'Allemagne .....	1 25
M. P., diocèse d'Autun .....	10
L. D., diocèse de Lyon .....	20
<hr/>	
A Mgr Coadou, pour les orphelins d'Ossour.	
J. D., diocèse de Lyon .....	20
<hr/>	
A Mgr Clément Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
M. Raoul de Saint-Meleuc, à Rennes .....	1 05
M. G., diocèse de Clermont, avec demande de prières .....	25
Anonyme de Briouze, diocèse de Séez .....	5
M. et Mme Gust. de Conigliano, à Lunéville, diocèse de Nancy ..	20
Madame de l'Abadie de Saint-Justin, diocèse d'Aire .....	10
Un prêtre de Lyon .....	25
Une famille de Lyon, avec demande de prières .....	15
M. X., diocèse de Vannes .....	10
Un abonné de Prahecq, diocèse de Poitiers .....	2
Mlle B. R., de Bitche (Lorraine) .....	100
Mme Vve M. (Lorraine) .....	5
Mlle M. M. (Lorraine) .....	5
<hr/>	
Au cardinal Lavigerie, pour l'organisation de son Ordre militaire religieux.	
R. C. du diocèse de Limoges .....	10
<hr/>	
Au même, pour le rachat d'esclaves captifs en Afrique équatoriale.	
M. X., diocèse de Vannes .....	10
M. H. Bergasse, à Marseille .....	200
<hr/>	
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.	
Anonyme de Belleville, diocèse de Lyon .....	8
Anonyme du diocèse de Tours .....	50
<hr/>	
Pour Dom Ignace-Jean, préfet apostolique du territoire Indien aux Etats-Unis.	
M. de Brioux-Saint-Laurent, diocèse de Clermont .....	5
<hr/>	
Pour la lèpreserie la plus nécessiteuse, (M. Testevuide).	
Mlle M. R. de Bitche (Lorraine) .....	25

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.





ILE DE SAINT-VINCENT (*Antilles anglaises*), — VUE DE KINGSTOWN, CAPITALE DE L'ILE; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad (voir page 366).

## NOTRE MILLIÈME NUMÉRO

Nous publions aujourd'hui le millième numéro de notre Bulletin hebdomadaire les *Missions catholiques* ! *Grande tibi spatium*, pouvons-nous dire avec Tacite et, nous oserons ajouter que jamais citation n'a été mieux justifiée. Si nous parcourons, en effet, ce recueil vieux déjà de vingt ans, quel spectacle imposant s'offre à nos regards ! C'est l'apostolat, avec ses luttes, avec ses martyrs, avec ses triomphes ; ce sont les ouvriers évangéliques devançant partout les explorateurs et partout s'affirmant comme les pionniers de la véritable civilisation ; c'est Pierre dirigeant et envoyant dans l'Univers entier les apôtres de la Bonne Nouvelle, bénissant, à chaque circonstance solennelle, par la main de deux grands Papes, nos lecteurs et les associés de notre Œuvre.

Et dans cette région sereine où se passent les événements que nous avons racontés, dans ces pages glorieuses écrites par la main des martyrs ou des apôtres eux-mêmes, comme on respire un parfum de courtoisie et de paix ! comme l'écrivain, quel qu'il soit, oublie ses propres mérites, s'isole de lui-même et, pour toute défense, oppose aux persécuteurs et aux adversaires cette vertu si méconnue, la plus belle de toutes, par laquelle l'Écriture résume les grandeurs de Dieu : *Deus caritas est* !

Pour nous qui avons l'honneur d'offrir chaque semaine aux lecteurs des *Missions catholiques* les lettres des missionnaires, nous voulons, dans cet anniversaire, donner un remerciement ou un souvenir à nos bienfaiteurs, à tous ceux qui ont concouru, à un titre quelconque, au succès de cette publication : et aux Conseils centraux de Lyon et de Paris de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et aux familles religieuses, aux missionnaires dont nous ne sommes que les humbles auxiliaires et à nos lecteurs dont le nombre et la sympathie vont grandissant et au prêtre distingué qui a présidé à la fondation de notre journal et dont nous n'avons fait que suivre les traditions (1).

Dans cette nouvelle période qui commence, aurons-nous à raconter des consolations ou des tristesses ? c'est le secret de Dieu ! Mais dans le siècle troublé où il nous est donné de vivre, au milieu de tant de défections, de tant de découragements, de malentendus et de haines, ne sera-ce pas pour nos lecteurs le plus noble, le plus élevé des spectacles que celui de ces forts, de ces vaillants, de ces travailleurs qu'on appelle les missionnaires ? Après cette lecture vivifiante, se réalise pour ainsi dire chaque semaine la pensée du grand poète :

Une immense espérance a traversé la terre,  
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.....

(1) M l'abbé Stanislas Laverrière, premier directeur des *Missions catholiques*, mort chanoine titulaire de la Primatiale de Lyon.



## CORRESPONDANCE

## SÉNÉGAMBIE (Afrique occidentale).

*Un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Délivrande.*

On sait que l'évangélisation de la Sénégalie est confiée aux fils du Vénérable Libermann. Leur zèle s'exerce avec le plus consolant succès parmi les nombreuses peuplades de cette partie de l'Afrique occidentale. Le vicaire apostolique actuel de cette grande et belle mission, Mgr Picarda (voir son portrait page 366), nous communique le récit suivant d'une touchante cérémonie qu'il a présidée dernièrement au cap de Naze.

LETTRE DU R. P. MONTEL, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE, MISSIONNAIRE EN SÉNÉGAMBIE.

L'un des points de la côte les plus redoutés par les noirs du Sénégal, est le cap de Naze, situé à quarante-huit kilomètres au nord de Joal et à quarante au sud de Dakar. Il arrête les vents qui soufflent du large, et si les bateaux ou les cutters n'ont pas la précaution de s'avancer suffisamment dans la haute mer, le calme les retient longtemps dans la baie; puis, lorsqu'ils ont franchi le promontoire, les vagues houleuses les jettent souvent à la côte, où ils se brisent contre les rochers. Si vous êtes passager sur un cutter dirigé par des noirs, ayez bien soin de ne pas montrer du doigt ce promontoire redouté; tous vous diraient que le génie du cap, le *Gour gui*, entrerait en fureur et rendrait impossible toute navigation.

Depuis trois ans, un missionnaire intrépide travaille à l'évangélisation des noirs qui habitent cette région. Ce sont les *Sérers Nones*, peuple indompté et l'un des plus sauvages et des plus superstitieux de cette partie de l'Afrique. Il y a peu de temps encore, pour avoir de l'eau-de-vie, ils se cachaient dans les broussailles, et ne craignaient pas d'y attendre les caravanes, de les attaquer à coups de fusil, de les disperser, de les piller. Les sorciers ont une grande influence à Guéréou, où notre confrère a commencé sa mission, et Popouguine, village situé sur le cap, n'était pas moins soumis à leur autorité. C'était à tel point que le missionnaire entendit plusieurs fois des menaces de mort.

Mgr Picarda, voulant seconder le zèle de ses prêtres, forcer le *Gour gui*, le démon, à reculer vers l'intérieur, et attirer sur ce peuple la protection de l'Étoile de la mer, avait résolu d'y élever un sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Délivrande. Avant de venir au Sénégal, Sa Grandeur avait longtemps desservi un pèlerinage à la Martinique, au Morne-Rouge. Notre-Dame-de-la-Dé-

livrande y était particulièrement invoquée. Elle deviendra aussi l'objet du culte de nos noirs chrétiens de Sénégalie.

Lorsque Mgr Picarda vint en France pour y être sacré, une pieuse dame, connaissant les desseins de Sa Grandeur, acheta une magnifique statue de Notre-Dame-de-la-Délivrande. C'est cette statue que l'on a voulu introniser solennellement pendant l'Octave de la Pentecôte.

« C'est, écrit ce prélat, une statue merveilleuse, et nous l'espérons miraculeuse. Les noirs en la voyant se sont écriés : *Nār gétte*. C'est, en effet, un vrai type de Mauresque, teint, physionomie, costume; et elle a l'air si bonne, si simple, si miraculeuse en un mot! J'espère que nous pourrons bâtir pour elle une grande et belle église, où l'on ira chaque année en pèlerinage. »

Le 21 mai, six bateaux, chargés des pèlerins de Dakar, de Saint-Louis, de Gorée, partaient de cette dernière ville. D'autres pèlerins nombreux sont venus par terre de Saint-Joseph et de Ndianda. Vers sept heures a lieu la procession; Monseigneur est conduit du rivage vers la tente élevée pour la cérémonie. Une fusillade nourrie a accueilli le prélat au moment du débarquement et l'a accompagné pendant tout le parcours. Aussitôt après la bénédiction de la statue de Notre-Dame-de-la-Délivrande, a commencé la grand'messe pontificale. La maîtrise de Saint-Joseph a exécuté le chant; au moment de la communion, cent cinquante pèlerins se sont approchés de la Table sainte, puis Sa Grandeur a donné la bénédiction papale.

Mais ce n'était que le commencement de la fête. Une cérémonie bien touchante commençait à trois heures et demie pour ne se terminer qu'à cinq heures et demie: quarante adultes, de ces Serers Nones autrefois si sauvages, reçurent le baptême.

Tout le monde a été content d'une aussi belle journée et s'en est retourné, bénissant Dieu de tout ce qu'il a voulu faire pour ce peuple du cap de Naze, l'année dernière encore complètement infidèle, et qui compte aujourd'hui soixante-dix de ses enfants au nombre des chrétiens. Le Père Strub finira par déloger complètement le *Gour gui* du cap de Naze.

Pour un baptême si nombreux et une population si bien disposée, il était juste de déployer toutes les pompes de nos cérémonies religieuses. Aussi, tous les missionnaires qui avaient pu s'absenter de leurs postes ont-ils été heureux d'assister à cette touchante manifestation. Douze prêtres étaient présents; parmi eux, on remarquait le doyen des missionnaires de la Sénégalie, le bon Père Lamoise; un prêtre indigène noir, M. l'abbé Giraud Sock et l'ouvrier modeste qui a transformé cette population, le R. P. Strub. Son cœur d'apôtre devait sans doute déborder de joie et de consolation! Huit frères, dix religieuses européennes et dix sœurs indigènes noires, priaient pour les nouveaux chrétiens et plus de deux cents pèlerins de



toutes les tribus et de toutes les langues de la Sénégambie étaient les témoins attendris de la miséricorde divine venant enfin visiter ces pauvres enfants.

C'était une belle journée pour Notre-Seigneur et la gloire de notre Mère Immaculée ; c'était une belle journée pour le Sénégal chrétien qui manifestait ainsi sa foi ; une journée d'espérance pour le Sénégal encore infidèle. L'heure de la grâce et du salut n'a-t-elle pas enfin sonné pour lui !

« Ici, écrit un missionnaire, tout va son train ordinaire, les tracas et les misères ne manquent pas ; mais, tant que le bon Dieu est pour nous et avec nous, qui sera contre nous ? Notre quartier est bien entamé, mais il faudrait plus de prêtres ; le Diéghem et le Saloum languissent faute de missionnaires ! *Messis multa !* »

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande est commencé, mais il ne sera pas le seul ; bientôt il s'en ouvrira un autre à Sor, village près de Saint-Louis, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes, qui protège l'œuvre naissante des Bambaras et sous peu, nous l'espérons, grâce à l'appui de Marie-Immaculée, le drapeau de la foi, de la paix et de la vraie liberté sera planté jusque dans l'intérieur du Soudan, sur les rives du Haut-Sénégal et du Haut-Niger.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Mgr Bridoux, de la Société des Missionnaires d'Alger, évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika, s'est embarqué le 17 juillet dernier à Marseille, pour Zanzibar, d'où il se rendra dans sa mission, au centre de l'Afrique équatoriale.

Six missionnaires de la même Société se sont embarqués avec Mgr Bridoux qu'ils accompagnent. Ce sont les RR. PP. Auguste Carmoi, du diocèse de Rennes, destiné au vicariat apostolique du Tanganika ; Auguste Schinse, du diocèse de Trèves, destiné au provicariat de l'Ounyanyembé ; Antonin Guillermain, du diocèse de Lyon, destiné à la Procure de Zanzibar, où il va remplacer le Père Jules Chantemerle, du diocèse de Lyon, désigné pour le vicariat du Nyanza ; Edouard Herrebaud, du diocèse de Gand, destiné au vicariat du Haut-Congo ; les Frères coadjuteurs : Alexandre Andrieux, du diocèse de Chambéry, pour le vicariat du Tanganika, et Pierre Terteyre, du diocèse de Saint-Flour, pour le vicariat du Nyanza.

Trois jeunes nègres rachetés par les missionnaires d'Alger et qui ont achevé leurs études de médecine à Malte, font également partie de cette caravane apostolique. Ce sont MM. Charles Faradji, Adrien Athimau et Joseph Gatchy. Ces médecins-catéchistes sont destinés aux vicariats apostoliques du Nyanza et du Tanganika.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Asie Mineure.** — On nous écrit de Trébizonde, le 10 juillet 1888 :

« Nous sommes arrivés à la fin des études annuelles. Les écoles catholiques, ainsi que les écoles des autres communautés,

ont passé leurs examens, à la fin du mois de juin. Les élèves et leurs familles sont déjà partis pour les hauts plateaux de l'intérieur où ils retrouveront la vigueur nécessaire pour reprendre leurs études vers la fin de septembre.

« Cette année, il n'y a pas eu de distribution de prix dans les écoles de garçons. La seule qui ait eu lieu est celle des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Il faut que nous rendions un juste hommage à la Supérieure de cet établissement, la R<sup>vé</sup>. Mère Denise Marengo, sœur de Mgr J. Marengo, délégué apostolique pour la Grèce, et cousine du vice-consul d'Espagne à Trébizonde. Grâce à son activité, à son énergie et à son abnégation, l'école des Sœurs est fréquentée par des enfants de toutes les communautés, grecques, arméniennes, turques.

« Chez les Frères des Écoles chrétiennes, les examens de fin d'année ont été très brillants. Depuis trois ans, un firman a été accordé à ces excellents religieux ; mais jusqu'aujourd'hui ils n'ont pu obtenir l'autorisation de construire une école sur un terrain qu'ils ont acheté. C'est d'autant plus regrettable, que leurs classes sont estimées et fréquentées par des Turcs, des Persans, des Grecs, des Arméniens et des Latins. Nous espérons que l'Ambassadeur de France à Constantinople leur prêtera son appui et que bientôt nous verrons à Trébizonde s'élever une école, où tous pourront recevoir une solide instruction, grâce aux fils du Bienheureux J.-B. de La Salle.

« Les Méchitaristes de Venise et les RR. PP. Capucins ont aussi donné un spécimen de la capacité de leurs élèves ; leurs examens ont été satisfaisants.

« Cette année, les fêtes de Pâques ont été magnifiques ; la semaine sainte a été célébrée avec beaucoup de piété, par toute la communauté. Le Jeudi-Saint il y eut communion générale.

« La Fête-Dieu a été exceptionnelle ; à la procession, Mgr Mar-marian portait le Saint-Sacrement. Sur tout le parcours, des fleurs étaient jetées des fenêtres des maisons grecques. Seuls les arméniens schismatiques se sont abstenus ; tandis que les grecs avaient décoré leurs murs avec des tapisseries et des guirlandes de fleurs et de feuillages, les arméniens tenaient fermées leurs portes et leurs fenêtres, par peur de la contagion catholique. »

**Su-tchuen (Chine).** — M. Auguste Dangy, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Su-tchuen oriental, écrivait le 3 mai, à sa famille :

« *Alleluia !* Encore une fête de Pâques de passée ; elle a été, comme disent les Chinois, très *lai-jée*, c'est-à-dire très bruyante. Mon oratoire regorgeait, la cour qui le précède était remplie. Nous avons célébré toutes les cérémonies de la Semaine Sainte ; pendant la journée du Jeudi-Saint jusqu'au milieu de la nuit, le chant des prières n'a point cessé devant le Saint-Sacrement. Mes bons Chinois auraient volontiers passé la nuit entière ; mais j'avais besoin de repos pour suffire à la besogne qui me restait à faire : je demandai donc pardon au bon Maître de le laisser seul et de dormir comme les Apôtres, au lieu de veiller avec lui : c'était pour sa gloire, car il m'a bien fallu quelques forces pour entendre deux cent cinquante confessions chinoises. Si j'avais eu un vicaire, les gens se seraient moins disputés à la porte du confessionnal ; plus d'une fois j'ai dû sortir pour mettre l'ordre et protéger quelques vieux ou vieilles auxquels les plus jeunes et les plus ingambes brûlaient sans façon la politesse.

« Dès trois heures du matin, le jour de Pâques, sans s'occuper si j'avais assez dormi, les braves gens arrivaient déjà pour entendre la Messe : il y eut plus de deux cents communions. Le soir, bénédiction avec chants latins et chinois ; ce qui est peu liturgique ; mais impossible de chanter seul pendant une heure, et puis, si les chrétiens ne chantaient pas, ce ne serait pas une fête pour eux.

« Vous avez eu un souvenir spécial à ma Messe pascale ; si alors vous ne dormiez point, vous étiez près de vous mettre au lit, car, lorsqu'il était ici cinq heures du matin, jour de Pâques, à Paris on comptait onze heures du samedi soir. Aussi tous les soirs avant de vous endormir, vous pouvez dire : « Auguste va « monter à l'autel et pense à nous. »



« Vos lettres du 2 janvier me sont arrivées ces jours-ci. N'ayant pas de poste régulière, elles me viennent à pas de tortue, elles font comme les Chinois qui ne sont jamais pressés de partir et d'arriver. La *furia* française, qui va toujours à la vapeur, n'y trouve pas son compte, si ce n'est pour pratiquer la patience.

« Les proverbes expriment bien l'esprit d'un peuple : aussi, en Chine, il y en a toute une kyrielle pour exhorter à ne point se presser : « Les gens pressés ne font rien de bon. Les gens pressés ne sont pas habiles, et les gens habiles ne sont jamais pressés. » C'est en se pressant trop qu'on se trompe. » En France, lorsque quelqu'un vous quitte, vous lui souhaitez bon voyage. Les Chinois, eux, disent : « Marchez doucement » ; et dans les choses les plus urgentes, ils ont toujours cette réponse : « Peu à peu..., à la longue..., on verra.... »

## LETTRES A MA SŒUR

Par M. BAULEZ, des Missions Étrangères de Paris,  
missionnaire dans le diocèse de Pondichéry.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu le charmant ouvrage intitulé : *Vingt ans dans l'Inde*, n'auront pas besoin que nous leur recommandions le récit suivant. Ils retrouveront là le même entrain, la même verve qui caractérisent les écrits de M. Baulez. C'est dans un français irréprochable l'humour de la langue provençale.

Vellore, le 15 février 1888.

Quand j'étais jeune missionnaire, les anciens me disaient : « Ne jugez pas les choses de l'Inde avant d'avoir dix ans de mission. » C'est que, en effet, quand on arrive au milieu de ce peuple, dont toutes les habitudes sont à peu près le contraire des nôtres, on est littéralement abasourdi de tout ce que l'on voit et de ce que l'on entend... quand on est parvenu à entendre quelque chose, et l'on a bonne envie de mesurer tout cela à l'aune européenne. Le système des castes surtout épouvante le nouvel arrivé. Avec ses idées de « liberté, égalité, fraternité, » il se révolte contre ces distinctions entre hommes et hommes ; il oublie bien vite que, chez lui, M. le comte et son ramoneur ne sont pas précisément sur le même rang, et que l'échelle sociale a, en Europe comme dans l'Inde, un bon nombre d'échelons numérotés. Il est vrai que les échelons se battent quelquefois et que l'échelle fait la culbute ainsi que ceux qui l'occupent, tandis que, dans l'Inde, chacun se tient paisiblement au numéro que lui a laissé son papa, ce qui a permis à l'échelle de tenir debout depuis plusieurs milliers d'années. Mais le jeune missionnaire n'a pas encore appris à regarder en arrière : à vingt-quatre ans on regarde devant soi ; on ne tourne la tête que lorsque l'horizon s'assombrit. Voilà pourquoi les anciens disent aux nouveaux de garder leur aune et leur jauge en poche pendant une dizaine d'années. Au bout de dix ans, bien des obscurités s'éclaircissent. Quand on a vécu au milieu du peuple, parlant sa langue, suivant ses usages, se pliant à ses manières, on arrive presque sans s'en apercevoir à penser aussi comme lui sur bien des points qui d'abord donnaient la chair de poule. Malgré cela, on est toujours Européen et les vieilles idées du pays servent alors à juger les hommes et les choses.

J'attendis donc dix ans. Mais à cette époque (1877) arriva la terrible famine qui désola une grande partie de l'Inde anglaise. Après la famine je me mis à faire quelques petits livres en tamoul et en anglais, et j'arrivai tout doucement à doubler les dix ans. Enfin en 1886, je résolus de parler d'autre chose que de ma santé et du soleil, et j'écrivis *Vingt ans dans l'Inde* (1). Tu as pu déjà en lisant ce petit livre te faire une idée de l'Inde et du caractère général des Indiens. Mais en somme, je n'ai guère parlé que de la mission de Pondichéry et de nos chrétiens. Ce sujet est intéressant et je ne regrette pas le papier et l'encre que j'y ai consacrés. Mais après ce simple croquis d'un coin de l'Inde, je voudrais montrer l'ensemble du tableau et faire connaître ce peuple si ancien et si peu connu, malgré les gros livres qui parlent de lui dans toutes les langues et dans tous les formats.

Parlons d'abord des castes, puisque c'est le sujet le plus scabreux. Je voudrais bien dire à quelle époque a commencé ce système, mais je n'en sais absolument rien, pas plus que les savants qui ont fait là-dessus des livres énormes en une masse de volumes. Mais en quoi consiste cette division ? Théoriquement, il y a dans l'Inde quatre tribus principales : 1<sup>o</sup> celle des *Brahmes*, à qui est réservé le sacerdoce païen ; 2<sup>o</sup> celle des *Rajahs* ou *Kchattrias* : c'est la tribu militaire par excellence ; tout le monde y est *Zouzou* en naissant ; 3<sup>o</sup> les *Veissiahs*, qui se livrent à l'agriculture et au commerce ; 4<sup>o</sup> les *Sudras*, laboureurs, ouvriers, serviteurs des autres tribus. Tout le monde sait cela, on a pu le lire dans les ouvrages traitant de l'Inde. Mais cette division était trop simple pour durer longtemps. Peu à peu, les *rajahs* ont voulu être brahmes et les brahmes sont devenus rajahs. Alors les *veissiahs*, voulant être aussi quelque chose, se sont mis à traiter en esclaves les pauvres *sudras* ; ceux-ci se sont vengés en tombant à bras raccourcis sur ceux qui n'étaient rien du tout, et leur tribu s'est divisée en une infinité de tronçons n'ayant plus de commun que l'orgueil et le mépris des parias.

Le paria ! voilà la grosse question.

En Tamoul, le mot *parei* signifie tambour ; de là, pensent-on, le nom de *pareyers* ou parias donné à ceux qui sont chargés de battre la caisse dans les cérémonies indiennes. Quand les brahmes vinrent dans l'Inde, ils y trouvèrent des indigènes qu'il s'agissait de *civiliser* en en faisant des esclaves. La littérature fut l'instrument dont ils se servirent pour abrutir ces pauvres gens. Les brahmes se mirent à composer des ouvrages pour montrer qu'ils étaient des dieux et que les Indiens étaient des singes. Cela était si bien dit, que le peuple avala cette couleuvre, et les histoires inventées par les brahmes passèrent..... comme une lettre à la poste.

Peu à peu, le roman des singes fit partie de la mythologie du pays, et de nos jours encore, quand on joue le drame de Rama, où il est question de l'armée des singes, les Indiens sont enthousiasmés de ces récits ridicules, ne se doutant guère que ces pauvres singes étaient tout simplement leurs ancêtres, envoyés à la mort, puis déshonorés par leurs maîtres.

(1) Voir l'annonce de ce livre dans les *Missions catholiques* du 17 septembre 1886, page 456.



Il est probable que la division en tribus ou castes date des premiers siècles de l'humanité. Chaque famille avait ses usages particuliers et par l'accroissement de ses membres devenait une véritable tribu séparée des autres. Les brahmes se contentèrent donc de se mettre à la tête des autres castes, en se déclarant fils du ciel, et ils laissèrent le peuple se diviser et se subdiviser à sa guise, faisant à tous une obligation de les servir et leur laissant généreusement le droit de s'abrutir et de s'entre-dévorer.

L'exemple des brahmes fut alors suivi par les Indiens de toute condition. Chaque tribu voulut être au-dessus d'une autre, consentant pour cela à en avoir au-dessus d'elle. Les artisans se groupèrent d'après leur métier : il y eut la caste des charpentiers, celle des orfèvres, des fondeurs, des forgerons, des tisserands, des pêcheurs, des potiers, des blanchisseurs, des barbiers, des vidangeurs même, et enfin j'allais dire *surtout* des voleurs. Ajoutez quelques centaines d'*et cœtera*, et vous aurez une idée du salmigondis hindou.

Oh! tu vas me dire que j'ai oublié les parias. Point du tout. Pour une omelette, il ne suffit pas d'avoir des œufs ; il faut encore du feu pour les faire cuire. Toutes les castes de Tamoulers, ou castes *nobles*, représentent fort bien un immense panier d'œufs. Mais à tout ce monde, il fallait de la musique, la musique est le vrai feu de la cuisine orientale. D'un autre côté, un Indien qui se respecte ne peut supporter le contact de la peau — sauf la sienne, qu'il trouve toujours fort présentable — ; pour les instruments à vent, il y a la salive qui, pour ces gens si propres, est ce qu'il y a au monde de plus absolument dégoûtant. Que faire ? On se contente d'écouter et de regarder. Les pauvres diables qui mouraient de faim se mirent à jouer du tambour et à souffler dans la trompette et la clarinette pour amuser les heureux mortels qui avaient du riz à discrétion. Les Tamoulers applaudirent : l'omelette était faite ; tout le monde fut content, les uns d'avoir du bruit, les autres de pouvoir remplir leur ventre. Mais les musiciens étaient souillés : on les appela *parayers*, eux, leurs pères, leurs frères et leurs cousins, et ce nom leur est resté.

Mais cette fonction de musiciens officiels suffit-elle à expliquer le mépris des Indiens de caste pour les pauvres parias ? Certainement non. Sculement, un homme qui a perdu l'estime des autres finit par perdre aussi le respect de lui-même. Le paria, mis au ban de la société, à cause de son métier, en vint naturellement à se moquer de la société et à vivre à sa guise, sans plus s'occuper des bienséances ni des lois ordinaires de la civilisation.

Que l'on prenne deux jeunes enfants, deux frères, et qu'on les élève, l'un dans un palais, au milieu du luxe et des bonnes manières de la haute société ; l'autre dans une écurie, parmi les palefreniers et les vagabonds sans foi ni loi. Le premier, toujours propre et nourri délicatement, aimera la propreté et regardera avec horreur les mets grossiers dont se contente le bas peuple. Le second, au contraire, toujours sale et n'ayant pour nourriture que les restes qu'on lui abandonne ou qu'il parvient à dérober, s'accoutumera à la saleté et trouvera bon tout ce qui pourra apaiser sa faim. Bientôt l'enfant choyé regardera avec dégoût son frère abandonné. Celui-ci admirera encore les beaux habits et les bonnes manières du petit prince ;

mais l'idée ne lui viendra pas de se laver la figure et d'essayer d'être gracieux. Pourquoi tenterait-il d'être propre et poli ? On dirait toujours : c'est un manant, et les chiens du palais se jetteraient encore sur lui. Il reste donc ce qu'il a toujours été, il se complait dans son ordure, il mange tout ce qu'il rencontre, et, s'il voit quelques malheureux, plus malheureux et plus sales que lui, il prend lui-même le ton du jeune prince, son frère, et repousse avec mépris celui qu'il regarde comme au-dessous de lui.

A cette explication de l'abaissement des parias, j'en ajouterai une autre plus importante encore.

Toutes les castes ont coutume de chasser ceux de leurs membres qui se rendent coupables de certaines fautes. Les individus ainsi rejetés se trouvent bientôt dans la position des parias proprement dits : ils n'ont plus pour les retenir la crainte du jugement de leurs pairs ; on leur refuse l'eau et le feu ; tout le monde les méprise et les repousse ; bientôt, convaincus que l'honnêteté ne saurait leur rendre ce qu'ils ont perdu, ils se mêlent à la tourbe avilie qu'ils méprisaient naguère, et ainsi s'accroît le nombre de ces malheureux qui vivent dans leur propre pays comme des esclaves dégradés.

(A suivre).

## UN MOIS DANS L'ILE SAINT-VINCENT

(INDES OCCIDENTALES).

### JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE

Bien rarement nous recevons des nouvelles de ces îles paisibles des Antilles anglaises. La vie apostolique, moins mouvementée que dans les missions du martyre, n'en continue pas moins ses travaux féconds. Nos lecteurs seront heureux de suivre le R. P. Bertrand, missionnaire de l'archidiocèse de Port-d'Espagne, dans ses courses évangéliques au milieu de cette partie du champ de l'Eglise cultivée par les Dominicains.

Dimanche, 8 janvier 1888.

Je quittai hier Trinidad par le *Royal-Mail* ; j'étais envoyé à Saint-Vincent pour préparer les chrétiens à la confirmation que viendra donner Mgr Flood dans une quinzaine de jours. Le steamer *Esk*, qui me porte, est arrivé ce matin à six heures en face de la capitale de la Grenade, Saint-Georges. Bien que le temps fût pluvieux, je descendis à terre pour célébrer la sainte Messe. De Saint-Georges, je n'ai guère pu voir que l'église, qui est propre et bien tenue ; elle possède un autel en marbre, travail d'une maison de Marseille, et de belles statues. Elle me semble un peu petite pour le nombre des catholiques, qui est de 5 à 6,000 âmes, m'a dit le curé.

Le port de Saint-Georges est vaste, profond et bien abrité. Du steamer on a une fort belle vue sur les verdoyantes collines qui s'échelonnent en amphithéâtre au-dessus de la ville. C'est l'aspect général des Antilles, qui enchante l'Européen à son arrivée, mais auquel on finit par s'habituer.



Le steamer est reparti à dix heures et nous longeons actuellement les Grenadines, suite de petites îles pittoresques, qui s'étendent entre la Grenade et Saint-Vincent.

Elles forment une paroisse catholique, dont le plus ancien prêtre du diocèse est curé; c'est le Père Pétreto, un Corse, que tout le monde vénère à cinquante lieues à la ronde. On croit qu'il fait des miracles. J'ai entendu raconter de lui, en effet, des choses si merveilleuses, qu'elles semblent bien approcher du prodige.

On m'a procuré une vue du port de Béquia (Grenadines), qui est l'une des plus belles scènes de la nature que j'ai vues peintes.

À quatre heures, Saint-Vincent se dessine assez bien dans le lointain; ses montagnes paraissent escarpées.

À cinq heures et demie, nous allons entrer dans le port de Kingstown, la capitale de l'île, assise tout autour d'une baie semi-circulaire incomparable. Au temps des Indiens, elle s'appelait : Ouaseguny. Cette petite ville aux toits rouges et qui semble baigner ses pieds dans la mer, donne un aspect riant à ce paysage de cocotiers et de verdure. Cette baie, qui regarde l'ouest-sud-ouest, est profonde et, dit-on, assez vaste pour contenir une flotte. Du côté nord de la baie et la dominant de six cents pieds presque à pic, on aperçoit un fort au sommet duquel flotte le pavillon anglais. Il est admirablement placé pour défendre la ville.

Kingstown, 9 janvier.

J'arrivai, hier au soir, par mer, vers six heures et demie au moment où les habitants allaient à la prière du soir. L'unique prêtre catholique de l'île, l'abbé Farrelly, un Irlandais, ne m'attendait pas. Grande fut son émotion lorsqu'on vint lui dire que l'évêque débarquait du steamer. Il accourut aussitôt et se remit un peu lorsqu'il vit que ce n'était que le curé de la cathédrale de Port-d'Espagne qui venait l'aider à préparer ses gens à la confirmation. Comme les vêpres allaient commencer, il m'invita à adresser la parole à son peuple; je ne m'attendais pas à cela, mais je m'exécutai quand même tant bien que mal.

Je trouvai l'église assez bien tenue, mais pauvre en ornements. Celui dont j'ai été obligé de me servir ce matin pour dire la sainte Messe m'a fait prendre la résolution d'en chercher un à Trinidad ou ailleurs pour que le pauvre curé de Kingstown puisse le remplacer.

Petite promenade en voiture à deux milles de la ville. J'ai admiré le paysage et les gens qui me voyaient m'admiraient encore davantage, si étrange leur paraissait mon habit. Cependant, bien d'autres Dominicains avant moi sont venus à Saint-Vincent. Pendant que l'île appartenait aux Français, je crois que les Dominicains y eurent une mission.

Le curé m'a conduit chez deux de ses paroissiens; un M. M. C., catholique fervent, originaire de Sainte-Lucie et qui s'est marié ici à une protestante qu'il convertit avant de l'épouser. Trois enfants sont déjà nés de cette union vraiment bénie du ciel. Ma seconde visite a été chez un vieux Portugais, venu dans l'île, il y a quelque cinquante ans, pauvre alors.... et maintenant millionnaire. L'objet de

la visite était de profiter de ma présence pour opérer une réconciliation entre lui et son curé. Ils étaient brouillés depuis assez longtemps pour une bagatelle.

Je l'argumentai et il finit par me dire qu'il n'avait plus rien sur le cœur. Ils s'em brassèrent même fraternellement. Je ne sais pas si le *vieux corps* (expression créole) est sincère; mais il a été vraiment touché de ma démarche. Il m'a offert son cheval pour aller à la campagne et m'a envoyé une assiette de délicieux raisins qui ont mûri devant sa porte. Je les ai mangés avec plaisir en me rappelant les vignes du Dauphiné sur lesquelles on ne cueille pas de raisins le 9 janvier.

10 janvier.

J'ai fait aujourd'hui une excursion jusqu'à un endroit appelé *Escape* (pron. *Esquêpe*), à neuf milles à droite de Kingstown. J'ai joui du paysage qui est très varié et d'une beauté incomparable.

La route est assez bonne et serpente sur les collines et à travers les petites vallées non loin de la mer. J'avais pour compagnon de route un beau jeune homme, moitié espagnol et moitié portugais, qui me disait les mœurs et l'histoire des lieux que nous traversions. La plupart de ces noms sont indiens, dernière relique laissée par les indigènes avant de disparaître de cette île qu'ils disputèrent si longtemps aux Européens. En voici plusieurs. Nous arrivâmes d'abord à la charmante baie de Colliagua où se jette une jolie rivière qui porte ce même nom; plus loin, c'était la rivière Ribishi, puis la baie Cubaimarou, Carapan, etc.

Je trouvai l'église d'Escape en construction, le toit n'était pas encore posé. Le dernier ouragan qui dévasta



Mgr PICARDA, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie, vicaire apostolique de la Sénégambie et préfet apostolique du Sénégal. (Voir page 362.)



Saint-Vincent (ils ne sont pas rares dans cette île) emporta l'église avec son petit presbytère : le tout était en bois. Mais cette nouvelle chapelle est bâtie en murailles solides et semble pouvoir défier les plus violentes tempêtes. Malheureusement le pauvre curé de Saint-Vincent m'a dit qu'il avait forcément arrêté les travaux après avoir dépensé son dernier sou. Je l'ai encouragé en lui faisant espérer quelques ressources.

Ce matin, pendant que je disais la prière dans l'église de Kingstown, après l'instruction, une assez forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir. Tout le monde s'en est aperçu ici, mais elle n'a pas causé de dommages.

11 janvier.

Le P. Farelly, curé de Saint-Vincent, est allé hier à Georges-Town et dans les districts de Windward, pour annoncer l'arrivée prochaine de l'évêque et prendre les noms des confirmants. Je demeure seul à Kingstown, faisant une instruction matin et soir pour préparer à la confirmation. Je n'ai pu sortir aujourd'hui à cause de la pluie qui n'a presque cessé de tomber, bien que les gens m'assurent que la *saison sèche* est commencée.

J'ai pu voir cependant que la ville de Kingstown est formée de trois rues parallèles au rivage devant avoir un bon kilomètre de longueur. Elles sont coupées çà et là par les rues qui s'étendent jusque dans les collines, derrière la



ILE SAINT-VINCENT (*Antilles anglaises*). — FORT CHARLOTTE; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad. (Voir page 368).

ville et sur les flancs. La ville a quatre églises appartenant à quatre communions différentes.

D'abord l'église presbytérienne, fermée depuis deux ans faute de ministre, dit-on. Les membres se sont joints pour la plupart à l'église wesléenne, qui est fort bien placée, dans la principale rue. En face se trouve l'église anglicane, de toutes de beaucoup la plus grande, avec sa tour orgueilleuse qui ne porte pas la croix, mais seulement deux bâtons croisés horizontalement pour indiquer les quatre points cardinaux. A un jet de pierre de ce massif édifice, qui a coûté, dit-on, 1,200,000 fr., se trouve l'église catholique, beaucoup plus modeste, située dans une rue transversale, reléguée comme dans un coin de la ville. Une des trois rivières qui

traversent cette ville arrose le mur du sanctuaire. Cette église, toute pauvre qu'elle est, a le don de me plaire, non seulement parce qu'elle est la vérité en face de l'erreur, mais parce qu'elle est propre et assez bien tenue. Elle a un gentil clocher en pierres, un petit orgue, un bel autel en marbre, etc., et quoique bien des choses laissent à désirer, on voit que le prêtre s'en est occupé, et qu'il a fait son possible pour l'embellir.

Les catholiques occupent une place inférieure dans la ville et dans l'île. Ils ne sont guère qu'un dixième de la population. Ils ne possèdent que six églises ou chapelles, tandis que les anglicans en ont vingt-six et les wesléens dix-neuf. Cela vient du manque de prêtres catholiques. Il n'y a



qu'un seul prêtre catholique, tandis que les ministres de l'erreur sont peut-être une vingtaine. Sous la domination française, l'île, sauf les Caraïbes, était toute catholique; mais depuis 1784, époque où les Anglais l'occupèrent définitivement, elle tomba au pouvoir des hérétiques.

Je n'ai encore rien pu découvrir sur son histoire religieuse avant 1815, mais je trouve un registre de baptême qui commence à cette date. Les actes sont en français et signés du nom de *Joseph-Antoine Rendon*.

Actuellement le nombre des baptêmes n'excède pas cent.



CARTE DE L'ÎLE SAINT-VINCENT (Antilles anglaises); d'après un document anglais.

12 janvier.

Après mon instruction du matin, j'ai fait une excursion au fort Charlotte (voir la gravure page 367). A la place des soldats qui jadis défendirent l'île, je n'ai plus trouvé que des infirmes et des malades.

Le fort est devenu un hôpital, une maison de santé, un asile de vieillards et une léproserie. J'ai causé avec tous ces malheureux qui paraissent résignés à leur sort. Un pauvre scrofuleux de la Dominique s'est mis à me parler français en exprimant sa joie de trouver une occasion de parler la seule langue qu'il sût. Deux policemen suffisent en ce temps de paix à garder ce fort. Leur occupation est de faire les signaux à l'entrée des navires, de tirer le canon du couvre-feu à huit heures et de répondre au salut des vaisseaux qui visitent Saint-Vincent.

Du fort Charlotte on a une vue incomparable. Le regard embrasse d'un côté la baie et la ville de Kingstown, qui apparaît au milieu de la plus luxuriante végétation. Au-dessus de la ville et lui formant une ceinture de verdure, les collines qui s'échelonnent jusqu'à une hauteur prodigieuse, jusqu'au morne Saint-André, où se trouvait un fort qui servit aux Anglais à défendre l'île contre les Indiens. On avait hissé quantité de canons jusque-là. Du fort Charlotte on aperçoit très bien les Grenadines fermant l'horizon au sud-ouest. Du côté Leward, une magnifique vallée s'incline doucement vers la mer. Je crois qu'on l'appelle encore aujourd'hui d'un nom français, que les gens prononcent sans le comprendre, *l'anse perdue*.

(A suivre).

## LE SANCTUAIRE DE SAINTE-ANNE

ET LES

Missionnaires du Cardinal LAVIGERIE

(Suite et fin 1).

LETRE DU R. P. ALRIC, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

### VIII

L'Ecole Apostolique s'ouvrit, avons-nous dit, dès le commencement de janvier 1882. NN. SS. les évêques grecs melchites avaient choisi des enfants parmi ceux qu'ils avaient vus autour d'eux, les mieux disposés pour une vocation sacerdotale et apostolique. La maison n'était pas encore prête à les recevoir que déjà nos pupilles étaient à Jérusalem où ils avaient trouvé l'hospitalité dans le couvent grec-catholique. Enfin, au jour de l'Épiphanie 1882, ils s'installaient à leur grande joie dans les locaux qui avaient été préparés à Sainte-Anne, et ils se mettaient à l'œuvre avec ardeur sous la direction des Pères missionnaires.

Nous devons faire connaître brièvement à nos lecteurs l'organisation de l'Etablissement. Les enfants sont choisis par leurs évêques et restent attachés à leurs diocèses respectifs, où ils devront rentrer après le temps de leur formation sacerdotale. Ce sont les missionnaires qui ont, sous l'autorité de S. Em. le Cardinal Lavigerie, la pleine et entière direction de la maison, non seulement au point de vue matériel, disciplinaire et intellectuel, mais aussi au point de vue spirituel. Un prêtre du rite grec y est attaché en qualité d'auxiliaire pour les fonctions du culte liturgique.

Le programme des études embrasse les langues française, grecque, latine et arabe, avec les éléments de l'histoire et des sciences.

La langue usuelle est le français. Le temps y est partagé avec une sage mesure entre la prière et l'étude, sans laisser de côté cependant les récréations, aussi nécessaires, plus nécessaires même peut-être en Orient que partout ailleurs. Une demi-heure par jour y est consacrée au travail manuel. Cette innovation dans les exercices scolaires a été un objet d'étonnement pour beaucoup de pèlerins

(1) Voir les *Missions catholiques* des 13, 20 et 27 juillet.



qui en ont été les témoins et qui admiraient comment les enfants de l'École Apostolique, tout en donnant à l'esprit un repos nécessaire, pouvaient rendre d'utiles services (1).

L'année 1882 s'écoula rapidement. Les élèves du Séminaire firent de sensibles progrès dans les sciences et la vertu. Le meilleur esprit ne cessa de régner. L'expérience venait confirmer les espérances des fondateurs de l'École Apostolique. Le manque de place, et c'est, hélas, ce qui se présentera chaque année, malgré les agrandissements successifs de la Maison, ne permit de recevoir qu'un nombre très restreint d'enfants au mois de septembre.

Les quatre années suivantes se sont écoulées sans aucun événement bien saillant ; chaque année, le mois de septembre voyait le nombre des enfants s'augmenter de quelques-uns et on arriva bientôt au chiffre de soixante, nombre que les dimensions de l'établissement ne permettent pas de dépasser.

Les années se passèrent sans que la Providence envoyât les ressources nécessaires pour agrandir le Séminaire, et le mois d'octobre 1886, avec la reprise des études, apportait aux Pères directeurs de l'Institut de Sainte-Anne une grande joie et en même temps une peine profonde. Il était pénible à leur cœur de ne pouvoir admettre qu'un nombre très restreint de nouveaux élèves à l'École Apostolique, pénible aussi, non pas de s'installer eux-mêmes en un coin de corridor qu'un paravent transformait en chambre, mais de ne pouvoir donner aux six élèves qui entraient en philosophie et ouvraient le Grand Séminaire, que la plus grande de leurs chambres pour dortoir, et qu'une petite pièce servant de parloir auparavant pour salle des exercices, de classe, d'étude, etc.

D'un autre côté, ils étaient bien récompensés de leurs peines par la joie qu'ils éprouvaient en voyant les aînés de la communauté prendre les livrées du Seigneur en revêtant l'habit ecclésiastique, pénétrer avec non moins de

(1) En 1886, par un travail assidu auquel nos élèves aimaient à consacrer même le temps des récréations ils ont ouvert aux pèlerins la *Piscine probatique*. Cette piscine, située à douze mètres au nord-ouest de Sainte-Anne, est celle où, d'après la Sainte-Ecriture, l'ange venait agiter l'eau et lui conférait la vertu de guérir le premier infirme qui y descendait après l'agitation, quelle que fût sa maladie. Cinq portiques avaient été aménagés auprès d'elle. C'est sous l'un de ces portiques que Notre-Seigneur guérit miraculeusement un homme paralytique depuis trente-huit ans. Ce lieu reçut un des premiers sanctuaires chrétiens qui aient été élevés. Ce sanctuaire, plusieurs fois démoli, a été aussi plusieurs fois réédifié. On y voit aujourd'hui les restes de l'abside et quelques traces des murs de l'église bâtie par les Croisés.

Ce lieu saint, mentionné par tous les pèlerins jusqu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, tombe alors dans l'oubli et pendant les siècles suivants le nom de Piscine probatique est attribué à un grand réservoir situé au nord de l'enceinte du Temple, d'où presque tous les écrivains modernes concluent à l'identification de la Piscine probatique avec le Birk-Israël. Ce changement dans la tradition s'explique facilement par la proximité des deux piscines et par l'impossibilité où furent les pèlerins de visiter la Probatique dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, car le dernier pèlerin qui l'a visitée vers cette époque ne put y pénétrer, raconte-t-il, qu'avec mille difficultés et moyennant une forte somme d'argent. Cet oubli devait cesser à partir de 1875. A cette époque, en effet, l'architecte, chargé des travaux de réparation de l'Eglise Sainte-Anne, la découvrit ; mais il ne fit pratiquer qu'un étroit passage qui fut bientôt obstrué. En 1886, les élèves de l'École Apostolique furent occupés pendant leur temps de travail manuel à débayer l'entrée de la Piscine et quelques mois après les pèlerins pouvaient y descendre à leur grande joie. Ces travaux amenèrent de nouvelles découvertes qui enlèvent tout doute sur l'authenticité de ce sanctuaire.

Malheureusement, le défaut de ressources a empêché les Missionnaires de continuer le travail immense que demande le déblaiement entier de la Piscine.

facilité et de succès qu'en aucun séminaire d'Occident dans les abstractions de la philosophie et surtout s'appliquer avec une nouvelle ardeur à acquérir les vertus sacerdotales et apostoliques dont ils sentent l'absolue nécessité pour répondre dignement à leur vocation.

Cette joie, les Pères de Sainte-Anne ne furent pas les seuls à l'éprouver. S. Em. le Cardinal Lavigerie la partagea vivement et nous pouvons dire que Rome même n'y fut pas insensible. Voici en effet ce qu'écrivait, le 20 octobre 1886, Mgr Cretoni, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les rites orientaux, en réponse à la lettre par laquelle le Cardinal Lavigerie annonçait à la Propagande l'ouverture du Grand Séminaire :

« Je ne puis m'empêcher de me féliciter avec Votre Eminence pour le développement que cette œuvre, si importante pour l'Eglise melchite, prend chaque jour sous sa prévoyante direction et grâce au zèle de ses religieux. Je ne manquerai pas de communiquer ces consolantes nouvelles à l'Eminentissime Cardinal Préfet, dès qu'il sera de retour dans la Ville Eternelle d'où il est absent en ce moment et aussi au Très Saint-Père qui a tant à cœur les intérêts spirituels des pauvres nations du Levant. »

Deux mois après, Sainte-Anne recevait le Directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient ; le R. P. Charmetant y passait quelques jours et, après avoir pris par lui-même une connaissance détaillée de la marche de l'Institut, après avoir tout examiné, il félicitait vivement les Pères directeurs des résultats obtenus et les engageait à continuer leur œuvre sans se laisser arrêter par aucune difficulté.

Un nouvel encouragement devait être donné pendant la même année aux Pères Missionnaires de Sainte-Anne de Jérusalem.

L'École Apostolique avait reçu en 1886 la visite et les bénédictions de S. Exc Mgr Rotelli, qui occupait alors avec une distinction que tout le monde connaît, la délégation apostolique de Constantinople ; mais elle n'avait encore vu aucun évêque grec-melchite bénir les directeurs et les élèves, et encourager leurs travaux. Cette consolation devait lui être donnée au jour de l'Ascension. Mgr Géraigiry, au moment de partir pour Rome, passait à Jérusalem et, dès le lendemain de son arrivée dans la Ville Sainte, il allait visiter Sainte Anne, y célébrait une messe pontificale et, après avoir ainsi pu juger par lui-même de quelle manière s'y exécutaient le chant et les cérémonies, selon le rite grec ; après avoir vu l'esprit des enfants, leurs progrès dans les sciences et la vertu, il n'avait que des éloges à donner aux Pères directeurs du Séminaire. Quelques jours après, invité à parler aux pèlerins français du Pèlerinage de Pénitence, dans la basilique de Sainte-Anne, le même prélat leur disait ces paroles, qui ont produit une vive impression sur ses auditeurs :

« Nous seuls, Grecs catholiques, nous pouvons convertir les schismatiques et les ramener au bercail de l'Eglise, et nous, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien. Toutes mes espérances reposent sur cette École Apostolique et nous attendons avec impatience le moment où elle nous donnera des prêtres instruits et zélés.

« Je la recommande à votre bienveillance et je puis vous assurer que tous les évêques du patriarcat grec catholique, dont je suis ici le représentant autorisé, nous lui portons le



plus vif intérêt, et nous en attendons les plus grands fruits pour le retour de nos frères égarés. »

A ces paroles de Mgr l'évêque de Césarée-de-Philippe, nous devons ajouter que la bienveillance avec laquelle Mgr Grégorios Youssef et les évêques grecs catholiques ont accueilli l'ouverture du séminaire ne s'est pas démentie un seul instant. La confiance que NN. SS. les évêques, le clergé et les familles n'ont cessé de témoigner à l'Ecole de Sainte-Anne, honore grandement les missionnaires et leur impose le devoir de ne rien épargner pour obtenir le plein succès de l'œuvre à laquelle ils se consacrent d'ailleurs avec une abnégation et un dévouement sans bornes.

Pendant les dernières vacances, Sainte-Anne a eu encore le bonheur de recevoir les bénédictions d'une des personnes les mieux en état de juger de la nécessité et des résultats de l'œuvre qui s'y trouve, Mgr Cretoni, chargé par le Souverain Pontife de visiter sur les lieux mêmes les principales œuvres orientales.

« Nous avons reçu à Sainte-Anne, écrivait quelques jours après le directeur du Grand Séminaire, la visite de Mgr Cretoni, secrétaire de la Propagande pour les rites orientaux; ce prélat est enchanté de notre œuvre et tout disposé à la favoriser le plus possible. Il nous a donné l'assurance que Sa Sainteté Léon XIII fondait sur Sainte-Anne les plus grandes espérances pour la régénération de l'Orient. Ce sont là de précieux encouragements bien capables de faire mépriser toutes les critiques qui peuvent venir d'ailleurs et de nous soutenir dans les fatigues de notre grande Mission. »

## IX

A côté de ces consolations, les Missionnaires avaient aussi leurs peines. Ils se voyaient dans l'impossibilité de donner à cette œuvre les développements indispensables. Voici comment, dès le commencement de 1886, le R. P. Deguerry, alors supérieur à Sainte-Anne, faisait connaître la situation et les besoins de la maison :

« Notre but n'est autre que la formation d'un clergé instruit, pieux et zélé, en faveur des chrétiens orientaux qui appartiennent au rite grec-uni; ouverte depuis cinq années, grâce à l'initiative généreuse de notre vénéré fondateur, que les Orientaux se plaisent à appeler leur insigne bienfaiteur, l'Ecole Apostolique de Sainte-Anne est allée se développant peu à peu, et, avec l'année scolaire qui vient de commencer, s'achèvera pour nos plus grands élèves le cours des études classiques. La philosophie, la théologie viendront ensuite; et, dans cinq ans, nous aurons, s'il plaît à Dieu, la satisfaction de donner à l'Eglise d'Orient les premiers apôtres formés de nos mains et ordonnés prêtres dans leur rite! Quel champ immense s'ouvre devant eux: régénération de leurs compatriotes, développement de la vie chrétienne dans ces contrées, et surtout retour à l'union des grecs schismatiques, pour lequel ils semblent spécialement destinés par la Providence.

« Je suis heureux de vous le dire, nos chers enfants se rendent bien compte des grandes choses qu'avec l'aide de Dieu il leur sera donné de réaliser plus tard pour le salut des âmes, et ils cherchent de toutes leurs forces à se

rendre dignes de leur sublime vocation. Esprit de foi, confiance entière en leurs maîtres, qu'ils sont habitués à regarder comme leurs véritables pères, piété vraie et profond attachement à l'Eglise et au Saint-Siège, ardeur soutenue pour le travail, telles sont les qualités que je me plais à reconnaître en eux.

« Une pensée pénible cependant nous préoccupe, et à mesure que l'année scolaire actuelle s'avance, cette pensée revêt un caractère particulièrement douloureux.

« Par suite du manque de local, notre établissement de Sainte-Anne ne peut recevoir un seul élève de plus que les soixante-deux qui s'y trouvent actuellement, et qui tous sont complètement à notre charge, car, bien entendu, pas un seul ne paye sa pension.

« Dernièrement j'ai dû refuser des demandes urgentes, émanant des évêques grecs catholiques d'Alep, de Saint-Jean-d'Acre, de Zahlé et du vicaire patriarcal à Jérusalem de Sa Béatitude Mgr Grégorios Youssef. On comprend facilement les pensées pénibles qui doivent assaillir le cœur d'un missionnaire quand il se voit obligé de répondre par un refus à ces vénérables évêques, qui nous demandent en grâce de recevoir quelques sujets et d'en former des prêtres selon le cœur de Dieu, dont ils ont si grand besoin. Telle est en ce moment notre situation. La nécessité de bâtir s'impose donc à nous, et à bref délai, si nous ne voulons pas voir notre œuvre subir une interruption regrettable. Nous avons besoin d'augmenter les bâtiments de notre Ecole Apostolique, afin d'être à même d'accueillir un chiffre d'élèves en rapport avec le nombre et l'étendue des diocèses grecs catholiques de l'Orient; il nous faut aussi, dès maintenant, songer au Séminaire de philosophie et de théologie, complément indispensable de l'école apostolique. Mais, pour cela, il faut de l'argent et beaucoup d'argent, car, à Jérusalem, le prix des constructions est beaucoup plus élevé qu'en France. Grâce aux sacrifices que S. Em. le Cardinal Lavigerie a bien voulu consentir à s'imposer, nous possédons déjà le terrain nécessaire aux constructions; mais comment demander de nouveaux sacrifices à ce vénéré Prince de l'Eglise qui déjà a tant et de si lourdes charges? »

L'année dernière s'écoula sans que la Providence vint au secours de cette œuvre. On arriva à établir à Sainte-Anne le Grand Séminaire pour l'année 1887; mais, au mois de septembre dernier, au moment de la reprise des études, il n'a plus été possible de continuer. Aux six grands séminaristes, en effet, qui ont commencé l'étude de la théologie, six autres ont succédé dans le cours de philosophie. Il a donc fallu de toute nécessité établir ailleurs le Grand Séminaire. On a réussi à louer une maison dans le même quartier de la ville, mais assez loin cependant de Sainte-Anne, et c'est dans cette maison de louage que le Grand Séminaire a été installé cette année. Or, cette situation ne peut être que provisoire. La maison louée, suffisante aujourd'hui, ne le sera plus dans un bref délai, et d'un autre côté, un Grand-Séminaire demande des dispositions auxquelles une maison ordinaire, mais surtout une maison arabe, ne peut se prêter. Il faut absolument bâtir à Sainte-Anne pour pouvoir soutenir et développer l'œuvre vraiment providentielle qui y est établie.

Nous faisons donc appel à la générosité de toutes les



personnes charitables. Nous avons mis sous leurs yeux le but de l'œuvre, nous leur en avons exposé la nécessité, nous leur avons fait connaître les grandes espérances que l'Orient chrétien, que l'Eglise catholique, fonde sur elle, les encouragements dont elle a été l'objet de la part des évêques, de la Sacrée Congrégation de la Propagande, du Souverain Pontife lui-même.

Nous les supplions aujourd'hui instamment de seconder la vive impulsion que Léon XIII a donnée aux œuvres qui s'occupent du retour à l'union de nos frères séparés d'Orient, de soutenir par leurs aumônes ce séminaire de Sainte-Anne qui doit son origine au grand Prince de l'Eglise que Léon XIII a nommé autrefois en plein consistoire *l'apôtre de l'Afrique*, et à qui il disait, il y a deux mois, dans un bref rendu public, en parlant des services déjà rendus à l'Eglise d'Afrique, que ces services le placent au rang des hommes qui ont le plus mérité du nom catholique et de la civilisation.

Nous osons espérer que cet appel sera entendu et que la charité de la noble France y répondra par d'abondantes aumônes.

Nous verrons bientôt le Grand Séminaire oriental s'élever auprès du berceau de Marie, auprès de ce béni sanctuaire où, suivant la parole de Notre-Seigneur à Sainte Brigitte, dans une de ses révélations : « tous ceux qui prieront, non seulement se sanctifieront eux-mêmes, mais deviendront des vases de sanctification pour les autres. »

Nous terminerons cet aperçu sur l'œuvre de Sainte-Anne en mettant sous les yeux de nos lecteurs ces lignes qu'écrivait en 1885 un évêque oriental dont nous nous plaisons à citer les paroles comme étant d'un témoin autorisé :

« L'Ecole apostolique et française de Sainte-Anne, à Jérusalem, vient en son temps. Les moissons jaunissent et le Maître, exauçant nos prières, enverra bientôt enfin les bons ouvriers. Ils sortiront de Sainte-Anne, pleins de vie et d'ardeur pour se mettre à l'œuvre. Leurs travaux seront couronnés de succès qui étonneront bien des gens. Oui, nous en avons le ferme espoir, ces missionnaires d'un genre nouveau, indigènes du rite grec, entés sur l'arbre de l'Eglise latine pleine de sève, porteront des fruits, précisément parce qu'ils conserveront leur espèce propre en la fortifiant. » *Fiat !*

FIN.

## NÉCROLOGIE

R. P. CARAMBAUD,

*Des Missions Africaines de Lyon, missionnaire à Tantah (Égypte).*

On écrit de Tantah le 1<sup>er</sup> août 1887, au T. R. P. Planque, supérieur de la Société des Missions africaines de Lyon :

« La mort vient de faire parmi nous une victime : le bon Père Carambaud n'est plus. Envoyé en Egypte pour consacrer à l'éducation des enfants le reste d'une vie que les fatigues ne lui permettaient plus de dépenser à l'évangé-

lisation des pauvres noirs de Guinée, dès son arrivée il avait su gagner la confiance de tous, par son aimable gaité, son caractère ouvert et franc.

« Aussi, bien qu'il ne sût pas encore parler l'arabe, les fellahs et les riches cheiks ne manquaient jamais de venir lui serrer la main. Un jour même, le cheik d'Affa, village voisin de Tantah, l'entraîna chez lui, afin de lui faire les honneurs de l'hospitalité. Le pauvre Père seul, sans interprète, remercia de son mieux par ses gestes, et il reçut en retour une explosion de marques d'amitié et de respect.

« L'hiver se passa sans trop de peine. Le bon climat de Tantah, l'air pur et frais, l'avaient remis un peu. Mais les chaleurs devaient lui être funestes. Une congestion se déclara au foie, et il dut aller à l'hôpital européen d'Alexandrie. Là encore, il acquit, dès le premier jour, les sympathies de tous ceux qui l'entouraient.

« Au nombre des malades qui occupaient les chambres voisines de la sienne, étaient des matelots du *Hussard*, frégate française revenue de Madagascar avec quelques cas de fièvre typhoïde. L'un d'eux, parisien gouailleur, avait réduit ses camarades à ne plus oser faire le signe de la croix. Le Père Carambaud pénétra dans leur salle, parla avec eux le langage qu'il avait appris en 1870, au chevet de nos soldats de l'armée de la Loire. Après deux ou trois visites, nos braves viennent trouver la religieuse :

« — Ma Sœur, dites à l'aumônier *jaune* que nous voulons « nous confesser. »

« Ils appelaient ainsi le Père à cause de la couleur occasionnée chez lui par la maladie de foie.

« — Mais l'aumônier *jaune* n'a pas le pouvoir de confesser « ici. »

« — N'importe ; nous voulons nous confesser au *jaune*. »

« Il fallut donc aller à l'archevêché demander les pouvoirs que Mgr Chicaro accorda de très bonne grâce.

« C'est ainsi que le P. Carambaud put ramener au bercail ces loups de mer changés en agneaux par la grâce divine. Ce fut son dernier beau jour.

« Les RR PP. Lazaristes, qui avaient été pour notre cher malade pleins de délicates attentions, nous avertirent des progrès de la maladie. Le R. P. Supérieur, qui était allé déjà le voir plusieurs fois, partit aussitôt avec un autre confrère pour assister aux derniers moments du pauvre malade. Il les reconnut parfaitement et leur exprima, en quelques mots, sa joie de les voir auprès de lui. Le lendemain, à trois heures du soir, il expirait doucement.

« La nouvelle de sa mort fut un coup de foudre dans le quartier de l'hôpital où il était. En un instant tous ceux qui pouvaient marcher accoururent dans sa chambre. Des petits enfants, au nombre d'une douzaine au moins, entouraient son lit où il semblait encore leur sourire. Quant aux hommes, ils s'étaient agenouillés et restèrent ainsi jusqu'à ce qu'on le descendit à la chambre mortuaire. Encore les malades voulurent-ils lui rendre ce dernier service, et ne souffrirent pas que le cadavre fût descendu par les infirmiers. Une députation des moins invalides vint même supplier la Sœur Supérieure de leur permettre de veiller, à tour de rôle, auprès de sa couche funèbre. Les petits voulurent aussi lui dire adieu. Quand ces pauvres enfants faisaient du bruit, la Sœur leur disait :



« — Si tu fais du tapage, tu rendras le P. *Jaune* plus malade et il mourra. »

« Cela suffisait pour obtenir le silence. J'en ai vu de tout petits qui, d'eux-mêmes, marchaient sur la plante des pieds chaque fois qu'ils passaient devant la porte « pour ne pas « faire mourir le Père *Jaune*. »

« Enfin il ne restait plus qu'à donner au regretté confrère la sépulture chrétienne. Le R. P. Supérieur eut l'heureuse idée de l'amener à Tintah. Les formalités remplies, son cercueil fut embarqué à Alexandrie et arriva à Tintah dans la nuit. On craignait quelques désordres en traversant la ville au milieu de l'immense foule de musulmans venus de tous les côtés de l'Égypte à la grande foire annuelle en l'honneur de Saïd-Ahmed-El-Badaoui. Mais, sur le parcours du convoi nous avons rencontré le plus grand respect... »

## BIBLIOGRAPHIE

**Vie de M<sup>r</sup> Bruté de Rémur, premier évêque de Vincennes (Etats-Unis),** par M. l'abbé Charles BRUTÉ DE RÉMUR. In-8°. Rennes, PLIHON et HERVÉ. Paris, HATON.

Simon-Gabriel Bruté, premier évêque de Vincennes, fut un saint missionnaire, que les *Annales de la Propagation de la Foi* (tomes VIII, X et XI) ont donné à entrevoir durant sa courte carrière épiscopale; que les récits de la Sœur Théodore, de Sainte-Marie-des-Bois, reproduits d'abord par l'*Univers*, ont fait connaître et aimer en France, et dont le souvenir est resté vivant en Amérique.

Né en Bretagne, à Rennes, en 1779, il traversa les persécutions religieuses, confessant sa foi dès son jeune âge avec une intrépidité qui savait être utile aux confesseurs.

Sur la fin de la Révolution, Simon Bruté vint à Paris suivre les études de médecine. Il les termina avec un grand éclat et voyait s'ouvrir devant lui une carrière que ses succès lui rendaient désormais facile, lorsqu'il se détourna tout à coup et entra au séminaire de Paris (1803).

Prêtre, il fut admis dans la Compagnie de Saint-Sulpice et enseigna la philosophie au grand séminaire de Rennes. Les rapports qu'il conserva longtemps avec les deux abbés de Lamennais, donnent un grand intérêt à plusieurs chapitres de cet ouvrage. Du fond de l'Amérique, le missionnaire entretenait avec les deux frères un commerce d'affection; il participait à leurs ouvrages; il recevait et donnait des conseils. Il était en France lorsque Félicité de Lamennais rompit avec l'Eglise et abjura son Dieu. Rien de charitable et de triste, puisqu'elle fut inutile, comme la sollicitude du nouvel évêque de Vincennes autour du malheureux révolté. Le zèle de l'apôtre, qui gagnait les âmes dans les forêts de l'Amérique, fut stérile auprès du solitaire dévoyé de la Chênaie.

Quelle grandeur et quelle fête, à l'encontre, dans les progrès et les triomphes de la foi catholique en Amérique! La charité, la grâce, l'aménité, accompagnaient le prélat partout. Il était de la race des doux et des aimables, qui ont un sourire au milieu des plus grandes fatigues et qui savent porter la misère avec une force et une grâce exquises.

Quelle existence que celle de M<sup>r</sup> Bruté parcourant les forêts de l'Amérique, à la recherche des âmes, sans asile, sans pain, éclairant ses néophytes, les baptisant, les formant à la foi et les initiant en même temps aux premiers devoirs de l'humanité et de la société!

Le livre, qu'un de ses petits-neveux a consacré à la mémoire de ce saint évêque, mort en 1839, a été composé avec amour et d'après des documents authentiques recueillis de toutes parts. Il était bon de ne pas laisser à la seule Amérique le souci de cette touchante mémoire. M. l'abbé Charles Bruté de Rémur, en publiant ce livre, concourt à faire resplendir le lustre de la France, en même temps que la gloire même de l'Eglise catholique entière. C'est par ses saints qu'on la connaît et qu'on l'aime.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

C. C., abonné du diocèse de Rodez.....	10
M. Lagorce, curé de Saint-Priest-la-Prugne, diocèse de Lyon..	13
Un pauvre orphelinat d'Alsace-Lorraine .....	1 35
B. A., don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> .....	50
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes, Constantine).	
Mme de G., diocèse d'Amiens. ....	2
Un anonyme de Saint-Divy, diocèse de Quimper.....	30
M. Albert, à Beaucaire, diocèse de Nîmes, avec demande de prières .....	15
Au nom d'une personne pieuse, défunte, diocèse de Chambéry..	200
A Mgr Clément Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
M. l'abbé Genthon, à Notre-Dame-de-Lourdes, diocèse de Tarbes	5
E. C., diocèse de Paris.....	20
Anonyme d'Orléans.....	2
M. Crétinon-Belmont, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> ...	100
Une mère et son fils .....	10
Anonyme .....	100
Anonyme .....	100
Une Sœur de Saint-Joseph .....	100
Anonyme .....	2
Mme la vicomtesse de C., diocèse de Saint-Brieuc, avec demande de prières pour un défunt .....	40
Anonyme du diocèse de Lyon.....	1000
Anonyme de Grenoble.....	10
M. L. L., à Beaufort, diocèse d'Albi .....	20
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	500
Pour M. Damien Grangeon, missionnaire en Cochinchine orientale.	
M. Paulin-Freydier, au Grand-Séminaire à Clermont-Ferrand..	17
Pour M. Bachelard, missionnaire en Chine.	
M. Paulin-Freydier, au Grand-Séminaire à Clermont-Ferrand..	17
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour ses orphelins d'Ossoor.	
Anonyme de Grenoble.....	10
Au R. P. Darras, pour Notre-Dame-de-Lourdes, de Chetput (Pondichéry).	
Anonyme d'Orléans.....	6
Anonyme.....	1 05
Au cardinal Lavigerie, pour l'extinction de l'esclavage en Afrique.	
Un vieux prêtre de l'hospice de Pont-d'Ain, diocèse de Belley..	20
Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'esclaves à baptiser sous les noms de Marie, Anne, Joseph, Thérèse.	
Une dame anglaise.....	100
Mme Bulliat, diocèse de Lyon .....	100
Anonyme, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> .....	100
Aux Pères d'Issoudun, pour les missions du fleuve Saint-Joseph (Nouvelle Guinée).	
Anonymes de Meaux.....	15

(La suite des dons prochainement!)

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





1. Couvent et école de Sœurs de la Sainte-Famille. — 2. Ancienne église, aujourd'hui école des garçons. — 3. Baie de Durban. — 4. Bluff ou falaise de Durban où se trouve une mission cafre.

NATAL (Afrique méridionale). — ÉGLISE DE SAINT-JOSEPH A DURBAN; d'après une photographie envoyée par un missionnaire (voir page 374).

## CORRESPONDANCE

### NATAL (Afrique méridionale).

Mgr Jolivet, le vénérable vicaire apostolique de Natal, nous envoie sur la station la plus importante de sa mission, les détails suivants qui montrent les progrès réalisés par la foi catholique dans cette partie de l'Afrique australe. Nous publions en même temps, page 381, une carte qui donne une idée de la vaste circonscription confiée au zèle des Pères oblats.

Jusqu'à ces derniers temps le vicariat de Natal embrassait une étendue immense de pays; mais en 1886, par la création du vicariat de l'État-Libre d'Orange et de la Préfecture apostolique du Transvaal, il a été réduit à des proportions moins exorbitantes. Il est cependant encore assez vaste, car outre la colonie de Natal il embrasse le Transkei (autrement dit Cafrerie) au sud, le Zouloulund, le Swaziland et le Tongaland, au nord.

Pietermaritzburg, capitale de la colonie, est situé au centre même du vicariat, et Durban en est la ville commerciale, le port de mer, où nos missionnaires, après un mois de navigation, mettent enfin le pied sur cette terre qu'ils doivent évangéliser, et dont ils ont côtoyé et admiré les riants rivages. Un mot aujourd'hui sur Durban et sur la mission catholique de cette ville.

Il y a quarante ans, Durban n'était pas une ville, c'était à peine un pauvre petit village enseveli dans les sables; aujourd'hui c'est une grande cité, fière de son commerce, de ses belles rues, de ses riches magasins et de ses édifices imposants. Sa population, d'après le dernier recensement, s'élève à 16,430 habitants de différentes races, 8,590 blancs, 3,485 Cafres et 3,455 Indiens. C'est un des ports les plus sains du monde, et quoiqu'une température assez élevée puisse avoir un effet débilitant sur certaines personnes qui ne peuvent pas se donner en été le luxe d'un changement d'air, néanmoins le climat est salubre et aucune épidémie n'est jamais venue jeter l'effroi dans la population.

La campagne aux environs est fertile et le paysage d'une beauté merveilleuse. Tout le littoral, jusqu'à douze milles de la mer, jouit d'une température semi-tropicale,



ce qui permet d'y cultiver avec succès la canne à sucre, le café, le thé, l'arrow-root, etc. On y a à profusion les fruits des pays chauds, comme la banane, l'ananas, la mangue, etc.

Nous avons à Durban une belle église, d'une architecture remarquable, quoique simple et peu coûteuse (*voir la grav. p. 384*). L'architecte, M. Goldie, de Londres, tout en adhérant strictement aux principes du style gothique, a su adapter ce style aux exigences du climat et aux circonstances locales. Quelle que soit la chaleur du jour, si nombreuse que soit la foule des fidèles, on n'étouffe jamais dans cette église, qui, du reste, est admirablement située, et isolée des bâtiments voisins par des rues de cent pieds de large. La paroisse compte bien 2,000 catholiques de toutes les races et de toutes les langues. Ce sont des Anglais, des Irlandais, des Français, mais ceux-ci presque tous *Français Mauriciens*, dignes fils de la vieille France, quoique devenus sujets anglais! Nous avons aussi des Mauriciens noirs qui se disent créoles, et qui parlent aussi le français, enfin nous avons des Indiens et des Cafres. Toutes ces races différentes sont unies dans une foi commune. Chaque dimanche on prêche trois sermons dans l'église de Saint-Joseph, un en français et deux en anglais. Mais pour bien apprécier cette unité dans la variété, venez le dimanche à trois heures assister au catéchisme. Dans cette partie de l'église vous verrez des groupes d'enfants à qui on enseigne le catéchisme anglais; plus loin d'autres groupes qui apprennent le catéchisme du diocèse de Paris; ici vous apercevez des figures noires, aux traits fins et délicats, ce sont des Indiens qui parlent le tamoul; là vous voyez encore des figures noires, mais moins délicates, ce sont les vigoureux Zoulous, qui font entendre les accents sonores de leur belle langue. Quel contraste et cependant quelle unité! Tous sont animés d'une même foi et d'une même espérance. Cependant cette variété de races et de langues ne laisse pas que d'avoir certains inconvénients pour le saint ministère; il en résulte des difficultés nombreuses et un grand surcroît de travail pour le missionnaire.

À Durban, comme ailleurs, les Oblats sont puissamment secondés dans leurs travaux apostoliques par les Sœurs de la Sainte-Famille; ces religieuses ont leur couvent et leurs écoles près de l'église dont elles ne sont séparées que par une rue étroite. Ici nos Ediles n'ont pas l'esprit en même temps puéril et farouche de ceux de beaucoup de grandes villes d'Europe et ils ont eu la gracieuseté de donner à cette rue le nom de *Convent lane* (rue du Couvent). Nos écoles ont un haut renom et sont fréquentées par plus de trois cents enfants, sans compter l'école indienne, confiée pour le moment à un Indien instruit et bon catholique.

En descendant la rue qui longe l'église et le couvent vous arrivez à la baie en moins de cinq minutes: c'est une vaste nappe d'eau sur laquelle voguent de légers

esquifs; à gauche, vous apercevez le port où sont les grands navires; depuis longtemps on y exécute d'immenses travaux pour en faciliter l'entrée aux plus grands vapeurs. Devant vous et à votre droite la baie n'est qu'un vaste estuaire de peu de profondeur, et dont une grande partie reste à sec à marée basse. Mais ne vous figurez pas des sables arides; dans ces sables et la vase saline pousse partout le *mangrove*, arbre singulier qui ne vient que dans l'eau de mer, et au tronc duquel s'attachent des milliers de petites moules, de bigorneaux et autres menus coquillages, tandis que de petits cancre grimpent agilement dans ses branches. En face de vous à trois kilomètres, s'élève la belle falaise boisée (*Bluff*), sur laquelle se trouve une mission cafre desservie par les missionnaires de Durban, et dont nous aurons plus tard occasion de parler.

## TONG-KING OCCIDENTAL

### *Meurtre de M. Pierre Willar.*

En annonçant, il y a quelques mois, la mort tragique de ce jeune missionnaire, des journaux, trompés sans doute par des renseignements erronés ou incomplets, laissaient entendre que le P. Willar avait été victime de ses propres servants. Grâce à Dieu, il n'en est absolument rien. Une lettre que nous recevons du Tong-King donne sur cette mort les détails les plus circonstanciés et dissipe tous les doutes.

Le 30 octobre 1887, dans la matinée, des chrétiens de Lang-Thanh arrivèrent à Nhân-Lô et demandèrent un prêtre pour un malade de leur village. Comme le curé annamite avait un accès d'asthme, notre cher confrère partit aussitôt. Le village de Lang-Thanh, situé dans les montagnes, se trouve à quatre ou cinq heures de marche de Nhân-Lô. Voulant revenir le même jour à la cure, le Père prit un cheval pour diminuer un peu la fatigue.

Il avait administré son malade et allait s'en retourner, lorsqu'un chef de sauvages vint l'inviter à passer chez lui. Le Père y consentit et, après avoir bu le thé chez cet individu, il reprit la route de Nhân-Lô. Il était alors cinq heures du soir. Notre confrère marchait à pied et venait de s'engager dans une espèce de défilé très fourré; le domestique et le petit servant qui l'accompagnaient avaient pris un peu les devants avec le cheval; à une quinzaine de pas derrière lui, suivaient deux chrétiens de Lang-Thanh. Tout à coup, les gens du Père entendent une détonation, ils se retournent et aperçoivent notre cher confrère enveloppé d'un nuage de fumée et gisant sur le sol. Effrayés et hors d'eux-mêmes, les pauvres enfants s'enfuirent au plus vite vers la cure où ils parvinrent vers les neuf heures seulement. Les deux habitants de Lang-Thanh avaient également fui de leur côté et étaient allés annoncer la triste nouvelle dans leur village,



très peu distant de là. Les chrétiens arrivèrent aussitôt sur le théâtre du meurtre, où ils trouvèrent le cadavre, couché la face contre terre et ayant au cou une large blessure.

Dès qu'on apprit à Nhàn-Lô le malheur qui était arrivé, le curé, les catéchistes et les chrétiens partirent, en pleine nuit, pour aller chercher les restes du Père. Comme l'on croyait que le Père avait été tué par des rebelles, on se munit d'armes pour être en cas de leur résister.

Ce ne fut que le lendemain 4 octobre, vers midi, que le cortège funèbre reparut à Nhàn-Lô. Toute la population chrétienne sortit au-devant du corps et l'accompagna à l'église en sanglotant.

Dès que l'attentat fut connu, les soupçons se portèrent sur le chef de sauvages qui avait invité le Père à entrer chez lui. Cet individu, très mal disposé pour les Français, pactisait avec les rebelles et entretenait des rapports suivis avec eux. Le P. Willar avait dû le signaler à l'autorité militaire, et peut-être ce fait était-il parvenu à la connaissance de ce misérable. Toujours est-il qu'il fut arrêté par les mandarins qui instruisirent son procès; mais ils furent obligés de le relâcher, faute de preuve.

Le Père a dû être tué presque à bout portant, ce qui était facile pour le meurtrier, attendu que des herbes très hautes et très épaisses bordaient le sentier. De plus il a dû tirer par côté, car la balle a traversé le cou.

Quel que soit l'auteur de cet assassinat, et quels qu'en aient été les mobiles, notre regretté confrère est mort, victime du devoir; son catéchiste m'a affirmé qu'il s'était confessé le samedi précédent et qu'il récitait son chapelet au moment où il a été frappé; c'était son habitude de prier pendant ses voyages, et son chapelet a été trouvé par terre, à côté de lui. On pense aussi qu'il n'a pas été tué sur le coup, car une de ses mains était pleine de sang, ce qui a fait conjecturer qu'en sentant le coup, il avait porté la main à sa blessure pour voir ce que c'était.

Ainsi nous avons la ferme confiance que la sainte Vierge a protégé son fidèle serviteur et qu'il repose maintenant aux pieds de Celle qu'il honorait avec tant de ferveur.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Huit nouveaux missionnaires de la Société des Missions-Etrangères sont partis de Paris, le 4 avril 1888, pour les Missions de l'Extrême-Orient :

M. Coudert, du diocèse de Tulle, pour le Cambodge; M. Samuel-Antoine Pauthe, du diocèse d'Albi, pour le Tong-King méridional; M. Arsène-Louis Couasnon, du diocèse de Laval, pour Siam; MM. Louis-Magloire Legendre, du diocèse de Paris, et Jean-Maurice Jarre, du diocèse de Moutiers, pour la Birmanie septentrionale; M. Jean-Léon Lafon, du diocèse de Cahors, pour le Collège général de Pinang; M. Aimable Lefrançois, du diocèse de Bayeux, pour le Coïmbatour; M. Jean-Baptiste Raclot, du diocèse de Besançon, pour la Procure de Hong-kong.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, sur la demande de S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, vient d'ériger en archevêché le siège épiscopal d'Hobart-town (Australie). L'île de la Tasmanie, qui compte une population catholique de trente mille âmes, forme ainsi une province ecclésiastique comprenant les diocèses suffragants qui y seront érigés dans la suite. Mgr Daniel Murphy, le vénérable évêque d'Hobart-town, a été en même temps promu à la dignité archiepiscopale.

— S. Em. le cardinal Moran a quitté Rome pour aller imposer le pallium à Mgr Michel Logue, le nouvel archevêque d'Armagh et primate de toute l'Irlande.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Angleterre.** — Nos lecteurs savent quelle grande mission a reçue du Pape S. Em. le Cardinal Lavignerie. Après avoir prononcé à Paris ce magnifique discours que la presse tout entière a loué, l'archevêque d'Alger s'est rendu en Angleterre. A l'occasion de ce voyage, une réunion organisée par la Société anti-esclavagiste, a été tenue à Londres le 31 juillet.

En ouvrant ce meeting, lord Granville a dit qu'il était à désirer que toutes les nations civilisées s'unissent pour combattre l'esclavage, car aucun obstacle ne pouvait les empêcher de s'unir pour y mettre fin.

Il a ensuite présenté à la réunion le cardinal Lavignerie, à qui il a souhaité une cordiale bienvenue comme le représentant de la cause anti-esclavagiste en France.

Le cardinal a pris alors la parole et, dans un discours énergique, éloquent et fréquemment applaudi, il a montré la part qu'a prise l'Angleterre dans l'abolition de l'esclavage, et lui a demandé d'aider à affranchir l'Afrique des horreurs qu'il y semait.

Après avoir indiqué les terribles ravages que l'esclavage fait en Afrique, le cardinal Lavignerie a conclu en disant qu'il fallait fermer tous les marchés d'esclaves au nom de la liberté, de l'humanité et de la justice.

Le cardinal Manning, appuyé par un évêque anglican, le Rév. Smythies, a alors proposé une résolution remerciant le cardinal Lavignerie de ses efforts et de son discours.

**Birmanie méridionale.** — M. Luce, de la Société des Missions Etrangères de Paris, écrit de Rangoon cette lettre que publie la *Semaine religieuse de Rouen* :

« Nous avons en Birmanie beaucoup d'œuvres à soutenir, encore plus à fonder. Celles déjà établies sont en voie de prospérité, mais que d'autres sont en projet ! Bien que dépourvus des ressources immenses que les ministres protestants reçoivent, soit d'Angleterre, soit d'Amérique, les catholiques ont sans contredit la palme pour l'éducation chrétienne et la conversion des païens.

« La mission possède à Rangoon une grande école de garçons sous la direction des Frères des Écoles chrétiennes. Elle compte actuellement près de cinq cents élèves, dont cent soixante pensionnaires, la moitié orphelins ou ne pouvant payer pension. La même chose existe pour les jeunes filles, et le grand couvent dirigé par les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers compte à peu près le même nombre d'enfants. De plus, il y a un orphelinat séparé pour les jeunes Birmans et un externat de jeunes filles de la ville, sans distinction de race ni de nationalité, en tout plus de cent vingt élèves. Il faut joindre à cela nos deux autres écoles laïques, mais sous la direction des Pères qui en sont chargés : l'une pour les jeunes gens birmans ou chinois (cinquante élèves), l'autre pour les Malabares ou Indiens, (plus de cent soixante élèves).



« Ce tableau de nos établissements d'éducation suffit pour vous donner une idée de notre supériorité sur toutes les autres écoles de Rangoon et de la Birmanie, particulièrement en ce qui regarde les jeunes filles. Les protestants sont loin de nous atteindre pour le matériel et surtout pour le personnel. Et cependant quelle différence entre eux et nous sous le rapport des ressources ! Voilà un de ces mystères de la bonne Providence que nous aimons mieux constater qu'approfondir. Il nous suffit de la bénir et de lui demander la continuation de tant de bienfaits.

« Quant à la conversion des païens, sur ce point encore, l'Eglise catholique triomphe en Birmanie. Ainsi, nous comptons ici, à Rangoon, cinq églises et plusieurs chapelles particulières.

« Les Missions des Bois ont aussi leurs établissements d'éducation et leurs églises, particulièrement dans les postes principaux occupés par nos confrères. Les écoles de filles sont pour la plupart tenues par des Sœurs dites de Saint-François-Xavier, ordre particulier à la Mission. Le nombre des conversions, diminué un moment à cause des troubles de la guerre anglo-birmane, s'accroît de nouveau, et tout fait espérer que nous aurons une belle moisson cette année.

« Pour ma part, je n'ai pas à me plaindre. Le jour de la Saint-Joseph, j'ai eu le bonheur d'offrir à notre bien-aimé patron, comme cadeau de fête, six nouvelles âmes régénérées dans les eaux du baptême. Quelques jours auparavant, une consolation, d'autant plus douce à mon cœur qu'elle est plus rare en mission, m'avait été réservée : je veux parler du départ d'une de mes enfants spirituelles, Portugaise d'origine, âgée de 23 ans, pour le couvent des Petites-Sœurs des Pauvres à Caleutta. L'impression produite à cette occasion sur notre chrétienté a été des plus salutaires, et déjà une ou deux vocations religieuses commencent à se dessiner. La cérémonie du départ était imposante. Plus de trente personnes, parents et amis de la nouvelle apôtre, avaient tenu à honneur de lui faire cortège jusqu'à bord du steamer. Je l'ins-j'allai moi-même à bord. Depuis, une lettre de notre nouvelle religieuse et de sa supérieure m'ont apporté les meilleures nouvelles. Puisse cette jeune épouse du Seigneur persévérer dans sa sainte vocation, toute de charité, et ne pas oublier les amis nombreux qu'elle a laissés en Birmanie ! »

**Canada.** — Le chef du gouvernement du Bas-Canada, M. Honoré Mercier, vient de nommer *ministre de l'agriculture*, M. l'abbé Labelle, curé de Saint-Jérôme, du diocèse de Montréal.

On sait que le Bas-Canada ou province de Québec, couvre cinquante millions d'hectares, tandis que la France, déduction faite de la Corse, en couvre cinquante-deux millions. Sur ce vaste territoire aussi fertile que salubre, la population totale, au dernier recensement de 1881, était de 1,359,027 habitants dont 1,073,820 Français. Ajoutons que l'élément français grandit à chaque recensement, plus rapidement que l'élément étranger.

M. le curé Labelle a été, depuis une vingtaine d'années, le héros de la colonisation dans le Bas-Canada, principalement dans les vastes territoires qu'arrosent l'Outaouais et ses affluents, la rivière Rouge, la Lièvre et la Gatineau, et ses concitoyens, heureux d'écouter sa parole entraînante, de suivre sa vieille soutane rapée pour fonder et multiplier les colonies nouvelles, l'ont depuis quelques années, salué du titre de *Roi du Nord*.

Le *Roi du Nord* est aujourd'hui ministre de l'agriculture, les pas de géant faits par la colonisation franco-canadienne ne perdront rien de leur allure, une nouvelle France est en voie de formation rapide sur le bord du Saint-Laurent. Déjà elle franchit l'Outaouais ; dans quelques années, elle atteindra les Grands Lacs.

**Montréal (Canada).** — Un religieux du monastère eistercien de Notre-Dame-du-Lac-des-Deux-Montagnes, à Oka, près Montréal, le R. P. M.-J., nous écrit :

« Nous avons lu avec le plus grand plaisir, dans votre livraison du 10 février dernier, la reproduction d'un article du *Paris-Canada*, concernant notre pauvre petit monastère. Si je dis *pauvre petit*, c'est à bon escient. Car, malgré les magnifiques résultats annoncés par le journal *Paris-Canada*, nous sommes plus pauvres que le saint homme Job : si Job était ruiné, du moins ne devait-il rien à personne ; et ce n'est pas notre cas. Nous sommes très

reconnaissants à cette excellente feuille de ce qu'elle veut bien dire de nous. Tout ce qu'elle dit est vrai, mais ce n'est pas toute la vérité.

« Pour bâtir un abri qui pût, en attendant mieux, servir de monastère ; pour exécuter en pleine forêt les défrichements qui sont en voie d'achèvement ; pour payer une main-d'œuvre indispensable et extrêmement chère ; pour acquérir les machines destinées à suppléer au défaut de bras et de temps, batteuse, faucheuse, éérèmeuse, etc., il a fallu emprunter. Notre nombre augmentant, il faut songer à construire un monastère ; car, notre habitation provisoire est mal distribuée, trop petite et incapable de résister aux vents violents qui règnent dans le pays. On nous demande instamment de prendre des enfants pour leur enseigner l'agriculture. Tout cela ne peut se faire sans beaucoup d'argent.

« Vous voyez, par ces quelques détails sommaires, que si nous sommes devenus « une source de richesse pour le pays », selon les bienveillantes expressions du *Paris-Canada*, la réciprocité ne s'est pas encore réalisée. Si donc ces lignes tombent sous les yeux de vos charitables lecteurs, puissent-elles attirer sur nous quelques gouttes de cette pluie d'or que leurs mains généreuses font tomber un peu partout dans le champ du Seigneur ! »

## LETTRES A MA SŒUR

Par M. BAULEZ, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire dans le diocèse de Pondichéry.

(Suite 1).

Pour achever ce côté du tableau, je citerai ce que le P. Dubois disait, il y a longtemps déjà, des parias en général. C'est une description qui me semble un peu outrée, mais elle servira à faire comprendre la difficulté de la tâche qui s'impose à ceux qui veulent tenter la régénération de l'Inde :

« Les parias, convaincus qu'ils n'ont rien à perdre ni à gagner dans l'opinion publique, se livrent sans retenue et sans honte à toute sorte de vices, et l'on voit régner parmi eux les plus grands désordres. Leur malpropreté fait horreur. Leurs traits rudes et durs décèlent leur caractère, et cependant, la grossièreté de leur esprit et de leurs manières surpasse encore celle de leur figure. Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, vice extrêmement odieux à tous les autres Indiens... Ce qui révolte le plus contre eux les autres Indiens, c'est la qualité repoussante des aliments dont ils font leur principale nourriture. Attirés par la puanteur d'une charogne, ils courent en troupe en disputer les débris aux chiens, aux chacals, aux corbeaux et autres animaux carnassiers ; ils s'en partagent la chair à demi pourrie et vont la dévorer dans leurs cabanes, souvent sans riz ni aucun assaisonnement qui l'accompagne. »

Nous voilà loin du tambour, de l'impur *parei*, première cause de la dégradation des *pareyers*. Si les nobles Tamoulers n'avaient affaire qu'à des gens répondant à la description du P. Dubois, on ne pourrait assurément leur reprocher de mépriser de tels êtres et d'éviter leur contact. Mais s'il n'est que trop vrai que beaucoup de parias se ravalent ainsi, il est certain que, surtout dans les villes, un très

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3 août.



grand nombre se conduisent fort décevant et sont loin de mériter le mépris qui s'attache à leur nom. Et cependant ces derniers sont, aux yeux des Indiens de castes, aussi bas, au point de vue social, que les brutes dont parle le P. Dubois. Leur propreté, la pureté de leurs mœurs, leur bonne éducation, leurs manières polies, tout cela est incapable d'effacer la tache de leur origine. Un *Tamoulen* dépravé sera reçu partout, et après dix ou vingt ans de prison ou de travaux forcés, il sera aussi *Tamoulen*, c'est-à-dire aussi respectable et respecté que jamais ; tandis qu'une vie entière de la plus parfaite honorabilité ne donnera jamais à un paria le droit d'entrer dans la maison du plus corrompu des hommes de caste, ni celui de le recevoir dans la sienne.

Maintenant, une grosse question : de quel côté les Européens ont-ils plus de chance de voir leurs idées de civilisation admises et pratiquées ?

Avant de répondre à cette question, je dois déclarer que je ne prétends donner qu'une opinion purement personnelle. Si je ne me trompe, la plupart des Européens pensent que les brahmes, pour les Anglais, et les Tamoulers, pour un très grand nombre de missionnaires, sont plus *civilisables* que les parias. Il m'est impossible de partager cette opinion, et je veux dire pourquoi.

Les brahmes sont plus policés que les autres Indiens, cela est incontestable. Leur ambition les pousse à étudier les sciences et à cajoler les maîtres du pays. Extérieurement, ils sont doux, souples et pleins de politesse. Leurs enfants fréquentent volontiers les écoles publiques, et leurs succès dénotent une intelligence certainement supérieure à celle des enfants des autres castes. Au point de vue purement matériel, le brahme est un excellent serviteur du Gouvernement, pourvu qu'il puisse dominer. Il ne consent à obéir à quelqu'un qu'à condition de commander à plusieurs. Le collecteur anglais, chargé d'un immense district et accablé de mille travaux au-dessus de ses forces, trouve dans le brahme un aide puissant, toujours prêt à tout faire, et d'autant plus actif que la conscience ne vient jamais embarrasser ses mouvements. Persuadé d'une part, que lui seul est le vrai roi du pays, d'autre part, que c'est l'Anglais qui seul tient la bourse, le brahme se soumet aux exigences du trésorier pour pouvoir gruger, dévorer et sucer jusqu'à la moelle le peuple qui fournit le trésor.

Mais si le brahme admet sans difficulté la supériorité de l'Européen comme ingénieur, comme fabricant de belles machines, comme marchand et surtout comme caissier, il se regarde lui-même comme infiniment plus pur, plus policé et plus près de la divinité que ceux à qui il fait *salam* pour leur soutirer ces belles roupies qui sont pour lui le vrai et unique *swarga*. Chaque fois que le brahme s'approche du blanc, il se sent humilié parce qu'il croit descendre. Le dernier des mendiants se regarderait comme insulté grossièrement si le Vice-roi osait l'inviter à sa table ; il aimerait mieux mourir mille fois que de toucher à un mets préparé pour la reine d'Angleterre par un chef de cuisine non brahme.

Outre ces idées de pureté imaginaire, que ni le sabre mahométan ni l'or anglais n'ont pu déraciner du cerveau brahmanique, la religion est un obstacle encore plus insurmontable à l'acceptation de la civilisation chrétienne. Le

brahme, malgré ses fameux Védas, est païen jusqu'à la moelle des os. Il reconnaît peut-être qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; mais, pour vaincre les *singes* du pays, ses pères ont adoré les démons, et Dieu les a maudits ainsi que tous leurs descendants. La malédiction divine peut seule expliquer l'aveuglement de toute une race, comprenant Dieu et le haïssant, méprisant au fond du cœur les démons qu'adorent les autres castes, et se déclarant, pour dominer, prêtres privilégiés de ces mêmes démons.

N'est-il pas maudit ce juge plein de talent et possédant, toutes les connaissances des peuples civilisés, qui, en quittant la cour, va se purifier du contact de ses confrères chrétiens ? N'est-ce pas la malédiction qui pèse sur ce jeune homme, qui, convaincu de la fausseté des fables hindoues, passera sa vie à pratiquer servilement la doctrine de ces fables ? Et ce savant qui admire la religion chrétienne et se moque sincèrement des dieux ridicules devant lesquels il se prosterne chaque jour ; qui reconnaît la divinité de Jésus-Christ et enseigne à ses élèves les histoires infâmes de Vichnou, de Siva et des millions d'autres démons qu'il méprise ; ce savant, n'est-il pas maudit ?

La malédiction qui écrase le peuple juif, peut seule se comparer à celle qui pèse sur les brahmes de l'Inde. Le Juif a connu Jésus, et il l'a crucifié. Le brahme connaît le vrai Dieu et il adore Satan. Le Juif traverse la civilisation, les poches pleines d'or ; mais partout on le méprise ; les enfants le montrent au doigt et chacun dit : C'est un juif ! Le brahme aussi aime l'or ; pour l'or, il se fait petit, il rampe, il touche la main de l'Européen qu'il déteste : mais toujours il reste brahme ; la civilisation glisse sur lui comme l'eau sur un corps gras ; toutes ses études ne lui apprennent rien ; la lumière de l'Evangile ne parvient point jusqu'à son âme ; il s'obstine dans son apostasie comme le juif dans le déicide ; et, après des siècles de lumière chrétienne, quand le paria aura compris l'Evangile et sera vraiment frère de l'Européen, le brahme, toujours retiré dans son *agraram*, continuera à détester Dieu et les chrétiens, et les fils de ses anciens esclaves diront encore, en priant pour lui : C'est un brahme !

Après la question des brahmes vient celle des autres castes, ou Tamoulers. Mais cette lettre est déjà trop longue. Pour aujourd'hui, je te laisse au milieu des brahmes : examine-les tant que tu voudras, mais ne t'y fie pas. Les prétendus dieux de la terre ne sont en réalité que les ministres du diable. Si l'Inde peut encore être sauvée, ce sera malgré eux, et probablement sans eux. Une autre fois je te parlerai des gens dits « de caste », au point de vue de la civilisation chrétienne ; puis j'aborderai la question brûlante des parias, au risque de me roussir les doigts. C'est que les Indiens qui méprisent leurs frères déchus, n'entendent pas qu'ils cessent d'être méprisables. Un paria honnête est, à leurs yeux, plus monstrueux qu'un brahme dépravé. Celui-ci malgré ses crimes, sera toujours salué comme fils du Ciel. Malgré sa bonne conduite, celui-là sera toujours honni comme fils... de sa mère.

FIN DE LA PREMIÈRE LETTRE.



## UN MOIS DANS L'ILE SAINT-VINCENT

(INDES OCCIDENTALES).

## JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE

(Suite 4)

13 janvier.

Hier et aujourd'hui, des torrents de pluie avec un vent qui me rappelle le mistral et me fait craindre ces terribles *hurricanes* qui ont si souvent dévasté Saint-Vincent et les îles des alentours. A Trinidad, nous avons souvent une petite brise, mais jamais un vent semblable ; je n'y étais plus habitué, aussi m'éveille-t-il à chaque instant la nuit.

On m'appelle au fort pour enterrer un des pauvres de l'hospice ; il mourut hier, quelques instants après que je l'eus quitté. Hier, j'y allai à pied, mais aujourd'hui je me sers d'un cheval que m'a gracieusement offert le seigneur Joachim Coréa. Nous sommes devenus grands amis. Il me comble de prévenances.

14 janvier 1888.

Saint-Vincent possède un volcan dont la dernière éruption date de 1812. Des vieillards s'en souviennent encore ici et n'en parlent qu'avec terreur. L'île entière paraît être de formation volcanique. Toutes ces îles de l'archipel des Antilles, qui semblent n'être que les sommets d'un continent affaissé, ont entre elles des rapports manifestes et à leur base, à quelques kilomètres au-dessous des mers, doit bouillir un feu, qui de temps en temps les fait toutes trembler à la fois. En effet, lorsqu'il y a un tremblement de terre dans ces parages, il est généralement ressenti dans toutes ces îles, à peu près au même instant.

15 janvier. Dimanche.

J'ai prêché ce matin à une assemblée assez nombreuse. Demain je vais en canot visiter le côté Leeward de l'île. C'est dans cette direction que se trouve le volcan, éteint depuis soixante-seize ans.

Chose curieuse, dans le cratère du volcan habite une es-

pèce d'oiseau qu'on ne trouve nulle part ailleurs. On l'appelle *l'invisible*, car personne ne l'a jamais vu, dit-on, quoique tous ceux qui passent dans un sentier qui longe le volcan l'aient entendu. Voilà ce que m'ont affirmé une quantité de personnes.

Une publication américaine qui vient de me tomber sous la main me donne plus de détails sur ce mystérieux oiseau. L'auteur anonyme, un ornithologiste qui visita les Antilles il y a quelques années, entendit comme moi le conte de *l'oiseau invisible*. Il voulut en avoir le cœur net. Il alla s'établir avec son fusil et quelques provisions dans une grotte formée par la la veau flanc du volcan, décidé à rester là jusqu'à l'éclaircissement du mystère.

En arrivant, il entendit, en effet, le cri d'un oiseau inconnu à lui ornithologiste. Il plongea son regard dans toutes les directions et ne put rien voir. Le lendemain, il fut intrigué

toute la journée par le même cri, mais il ne put encore rien découvrir. Ce n'est que le troisième jour, après des prodiges de patience, qu'il put en apercevoir un, dans une direction tout opposée à celle d'où venait le cri, ce qui lui fit soupçonner que cet oiseau était ventriloque, supposition qui se transforma plus tard, dit-il, en certitude. Enfin, après cinq jours de patiente attente à guetter cet oiseau, il finit par lui faire toucher une graine de plomb. En s'emparant de lui, il ressentit un bonheur,

« que bien peu d'hommes, dit-il, ont éprouvé au même degré.

« Triomphant, lorsque ce doux plumage toucha ma main, j'avais déjà oublié les privations et le dur labeur au prix desquels je l'avais acheté. J'avais vaincu tous les obstacles et maintenant je pouvais fixer les yeux sur cet oiseau mystérieux, le premier sans doute qui eût été tué de mémoire d'homme. »

En faisant ces réflexions, mon Yankee raconte que, pour avoir trop admiré son oiseau, il ne vit pas un affreux précipice au fond duquel il roula avec sa proie. S'il avait été superstitieux, il aurait cru ce que disent les créoles, qu'il ne faut pas même chercher à voir cet oiseau, car sa vue porterait malheur. Les Caraïbes, au contraire, prétendaient que sa voix était celle du dieu tutélaire du volcan.



ILE DE SAINT-VINCENT (Antilles anglaises). — VOLCAN ET RIVIÈRE DE LAVE ; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad (voir page 380).



En traversant l'île de Saint-Vincent, j'ai admiré son extraordinaire fertilité. Plusieurs habitations ont été abandonnées ou plus ou moins négligées à cause du bas prix du sucre. Mais partout j'ai vu abondance de ce qu'on appelle ici *provisions*, c'est-à-dire des fruits et légumes qui servent à la nourriture des habitants, et leur variété, à peu près la même qu'à Trinidad du reste, est vraiment admirable. Je ne sais si je me fais illusion, mais je les trouve en général supérieurs en qualité à ceux de Trinidad. En particulier l'arbre à pain vient manifestement mieux à Saint-Vincent ; il est aussi plus abondant. Presque pas de maison qui n'ait un ou plusieurs de ces arbres. Le presbytère en a trois.

Je l'ai trouvé jusque dans les ravins les plus abandonnés, où sans doute autrefois il y avait quelques maisons ; la hutte en paille ou en bois a disparu et l'arbre demeure, élevant noblement sa tête et ses branches chargées de fruits au-dessus des plantes sauvages qui l'environnent.

Cet arbre est vraiment un présent admirable de la divine Providence. Outre que son bois est excellent pour la construction, outre qu'il donne une ombre épaisse toujours précieuse ici, il est, dix mois de l'année, chargé de gros fruits ronds et verts pouvant peser un kilo. On n'a qu'à enlever la peau et l'on a presque un kilo d'une substance un peu spongieuse, d'un goût un peu fade, il est vrai, mais ressemblant tellement au pain de ménage,

qu'on lui a donné ce nom. Ce fruit, assaisonné et préparé comme savent le faire les créoles, est bon et fortifiant. Beaucoup de pauvres gens ne se nourrissent presque que de ce fruit. L'arbre qui ombrage leur case est le grenier qui leur donne la nourriture de chaque jour.

Cet arbre n'est pas originaire des Antilles. Il a été importé d'Otaïti. L'histoire de son introduction est vraiment romanesque. En 1787, sur la demande des habitants des Antilles, un transport de guerre, le *Bounty*, commandé par le lieutenant Bligh, qui avait fait le tour du monde avec Cook, fut organisé pour importer des plantes étrangères et dirigé sur Otaïti. Il avait un faux plancher partout percé de trous et pouvant contenir un millier de pots à fleurs. Il avait des vivres pour quinze mois et transportait une quantité de

verroterie comme objets d'échange. Après bien des difficultés, le lieutenant Bligh finit par arriver à Otaïti. Une tente fut dressée sur le rivage pour abriter les arbres. On en mettait environ une trentaine en pots chaque jour.

Le 4 avril 1789, le *Bounty* mit à la voile avec un millier de racines de jeunes plantes dans des pots, dans des tubes ou des caisses. Le 27 eut lieu à bord, une révolte qui est un fait d'histoire. Le lieutenant Bligh, avec dix-huit compagnons, fut placé par les révoltés dans un canot qu'on abandonna à la merci des vagues. Les mutins eurent cependant pitié de ces malheureux ; ils consentirent à leur donner cent cinquante livres de pain, vingt-huit gallons d'eau, un peu de rhum et de vin, un cadran et un compas, quelques morceaux de porc salé, quelques cocos, quatre coutelas.

La plus proche terre civilisée était la colonie hollandaise de Timor distante de trois mille cinq cent milles. Ils l'at-

teignirent après vingt-un jours de lutte contre les flots, la soif et la faim et la perte d'un homme. La colonie de Timor les reçut avec compassion et bienveillance et peu après ils purent retourner en Angleterre. On découvrit plus tard dix des mutins qui furent condamnés à mort et exécutés. Un certain nombre d'autres avec Adams firent voile pour l'île de Pitcairn, où ils s'enfuirent après avoir brûlé le *Bounty*. Ils établirent là le commencement d'une colonie que l'Angleterre adopta.

Le lieutenant Bligh fut plus heureux dans un second voyage qu'il fit un peu plus tard à Otaïti avec un autre vaisseau. Il put arriver à son but et l'arbre à pain fut introduit à Saint-Vincent en 1793.

19 janvier 1888.

Parti avant-hier pour la côte Leeward, je la longeai en canot durant vingt-cinq milles jusqu'un peu au-dessus de Richmond Estate, à un endroit appelé Freasure. Mon intention était de voir cette côte, de visiter quelques rares familles catholiques qui ne se sont pas encore laissées absorber par le protestantisme, et d'avoir une idée du nombre de ses habitants, etc. J'étais conduit par un vénérable descendant des Caraïbes et ses trois fils, qui heureusement connaissent le chemin par cœur et sont des loups de mer à toute épreuve. La mer était grosse et déferlait contre le rivage avec un fracas effrayant ; quelquefois, il fallait passer



ILE SAINT-VINCENT (Antilles anglaises). — MAISON DE M. CHARLES MAQUEZ OU LE R. P. BERTRAND A DIT LA MESSE ; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad. (Voir page 382).



entre des rochers où il y avait juste la place du canot. Un faux mouvement nous aurait broyés inévitablement. Deux fois, au milieu de l'écume qui blanchissait les rocs, notre canot toucha l'écueil, et j'avoue que j'étais tout juste rassuré. Ce canot, du reste, n'était pas autre chose qu'un tronc d'arbre creusé par les Caraïbes et l'on m'avait recommandé de me tenir bien d'aplomb pour ne pas le faire chavirer. Enfin, après cinq heures, nous arrivâmes au but, chez le pauvre vieux Charles Maquez, avec lequel je vous ferai faire connaissance tout à l'heure. La difficulté de la route ne m'empêcha pas d'admirer beaucoup le paysage qui se déroulait devant moi et variait à chaque instant. Je me rappelais les montagnes de la Suisse, sauf que celles de Saint-Vincent sont moins hautes et ne sont pas couronnées de neige. Toute cette partie de l'île est très accidentée; souvent la montagne descend à pic jusqu'au bord de la mer; quelquefois entre deux collines se trouve une étroite vallée où se voyaient quelques misérables huttes; mais, parfois aussi, se découvraient quelques petites plaines et des vallées plus larges où étaient assis de jolis villages tels que ceux de Layou, Baroualie, Château-Bel-Air, etc... Un certain nombre d'habitations de sucre dressaient aussi çà et là leurs hautes cheminées rouges. C'était un peu partout la civilisation s'attaquant à cette grande nature sauvage. Tout en ramant, mes Caraïbes me disaient les noms des villages, des habitations, et ce que la tradition leur avait appris sur l'histoire de ces lieux.

« Père, me disaient-ils, là-bas, au milieu d'une rivière s'élève un roc couvert d'une écriture, que jamais personne n'a pu lire; ce qui n'était pas sans m'intriguer. Ici, un homme s'ouvrit une artère de désespoir de ne pouvoir payer ses dettes... En cet endroit, à pic sur la mer, un Indien voulut précipiter sa femme; mais celle-ci s'accrocha aux jambes de son barbare mari et tous deux roulèrent dans l'abîme, etc. »

La maison du vieux Ch. Maquez est justement au pied de la soufrière, au pied de ce volcan dont la dernière éruption date de 1812. La tentation me vint de l'escalader et de ne pas manquer cette occasion de voir un cratère, fût-il éteint. J'y succombai. Je trouvai une mule qui consentit à me porter à moitié chemin; mais, parvenu à un certain endroit plus raide que les autres, impossible de faire avancer cette bête têtue. Je dus achever à pied le reste de la route, dans un chemin à peine tracé à travers la lave durcie.

J'arrivai après trois heures et demie de marche au bord du cratère. Je ne regrettai pas ma peine; outre le spectacle imposant que j'avais du côté des montagnes et de la mer, la vue de ce cratère me dédommageait amplement. Figurez-vous, au sommet d'une montagne, une coupe à peu près ronde enfoncée dans la terre: mais donnez à cette coupe deux kilomètres de diamètre et deux de profondeur et au fond un lac sulfureux et vous aurez une idée du cratère de Saint-Vincent. Les bords de ce gigantesque chaudron sont de roche vive où la trace de la flamme est encore empreinte. De tous côtés c'est presque à pic; cependant le lac est accessible par un côté. On m'a raconté que des Américains y amenèrent, il y a quelques années, un petit canot, à dos de mulet, avec une quantité prodigieuse

de corde pour sonder la profondeur du lac; mais ils ne purent pas toucher le fond. Le lac me semble être au niveau de la mer. Autour du chaudron sont plusieurs lèvres béantes par lesquelles la lave s'écoulait jusqu'à la mer.

Lors de la dernière éruption, elle se traça plusieurs nouvelles issues, même à travers les champs cultivés. A un endroit elle remplit un ravin où se trouvait une habitation de sucre dont on voit encore le bout de la cheminée; tout le reste est sous la lave. C'est le Pompéi de Saint-Vincent. Tout autour de ce cratère, règne encore la plus entière désolation; à peine si çà et là se rencontrent quelques arbustes rabougris et quelques plantes sauvages. En contemplant ce spectacle, il est difficile de se défendre d'une certaine terreur. Je m'assis sur le bord de ce cratère et naturellement mes pensées se reportèrent à ces trois terribles journées d'avril 1812 pendant lesquelles Caracas fut détruit et 10,000 âmes y périrent, lorsque tous les cratères des Antilles fumaient à la fois et répandaient partout la consternation et la terreur.

J'écrivis sur mon carnet quelques vers, que je vous demande la permission de vous transcrire.

Du sommet de la Soufrière de Saint Vincent,  
17 janvier 1888, trois heures du soir.

*Consideravi opera tua, Domine, et expavi.*

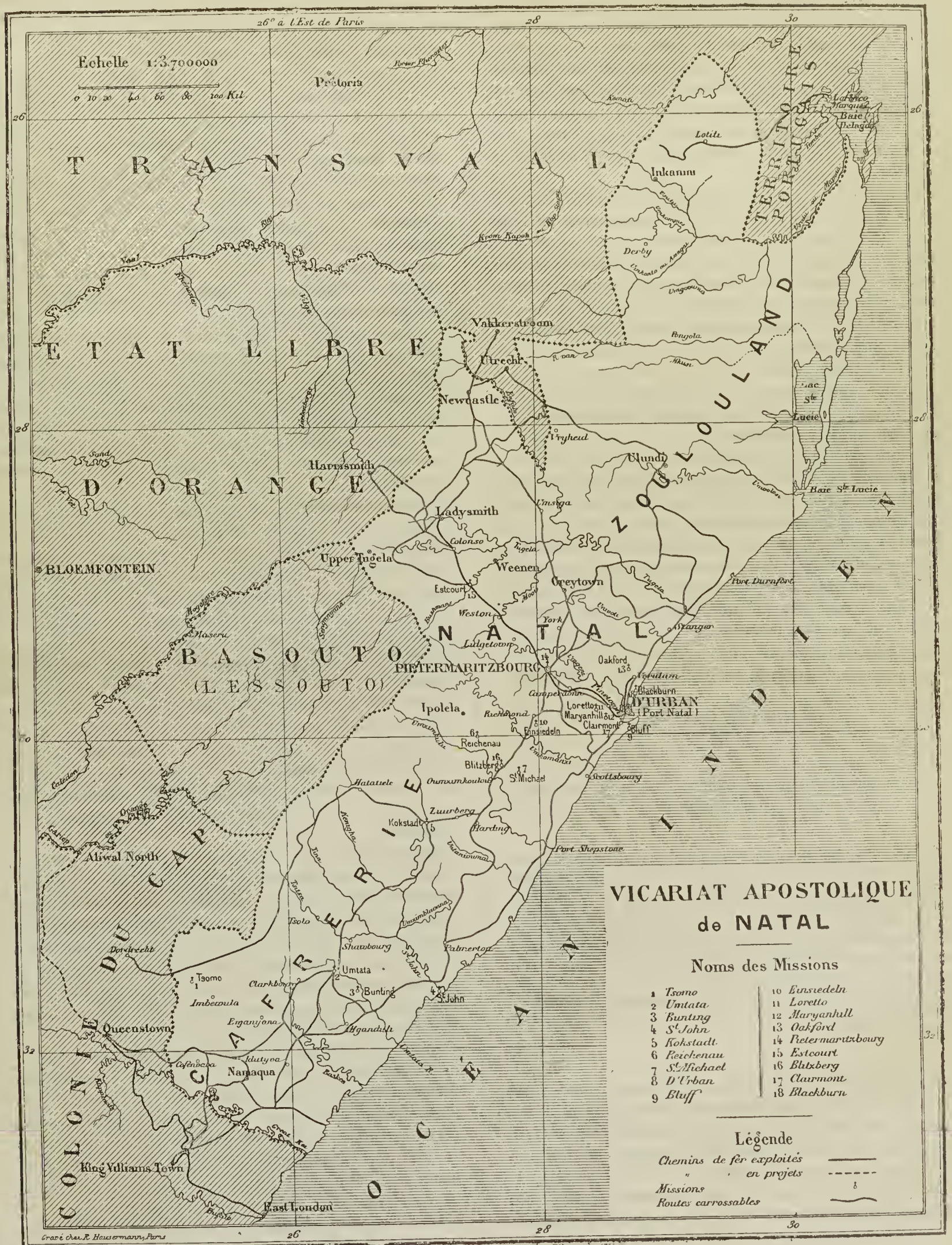
Seigneur, j'ai contemplé les œuvres de tes mains,  
Et, saisi d'épouvante,  
Je me suis écrié : J'ignore tes desseins,  
Mais mon âme tremblante  
Humblement les adore en te glorifiant.  
Lorsque de ce cratère  
Les rochers bondissaient en se liquéfiant  
Et coulaient sur la terre,  
Comme un fleuve de feu qui ravage et détruit  
La vie à son passage,  
Quelle indicible horreur sans doute alors remplit  
Les hommes de cet âge!  
Ils crurent voir la fin de ce vieil univers,  
Lorsqu'une flamme ardente  
Qui semblait s'élancer du profond des enfers,  
Gerbe phosphorescente,  
D'une lueur sinistre en l'air étincelait,  
Pendant que sur leur tête  
Une grêle de pierre et de cendre roulait.  
Autour d'eux la tempête  
Déchainait sa fureur; l'océan furieux,  
En recevant la lave,  
Bouillonnait et semblait d'un choc impétueux  
Renverser toute entrave.  
O sauvage désert, par le feu désolé,  
Témoin de grandes choses,  
Tu me fais louer Dieu, sur ce mont isolé.  
Seigneur, lorsque tu poses  
Ton doigt sur la montagne, elle fume ou s'éteint,  
Il faut qu'elle obéisse.  
Ah? touche aussi mon cœur, rends-le docile et saint;  
Fais qu'il se convertisse.

Pardon pour cette échappée poétique.

\* \*

J'étais de retour à la nuit à la case de mon pauvre vieux Caraïbe noir. Charles Maquez est un bon vieillard de soixante-dix ans, à l'air un peu mélancolique. Il est plein de respect pour la religion. Il y a trente ans qu'il demeure à vingt-







cinq milles de l'église et, pendant que tant de catholiques autour de lui sont devenus protestants à cause du manque de prêtres, lui est demeuré ferme comme les rocs de ses montagnes. Toutes les fois qu'il peut venir à Kingstown, il va à l'église, se confesse, communie et s'en retourne content. Il n'est pas pur Caraïbe, il a à peu près la moitié de sang noir, mais sa femme semble être presque [Caraïbe pur sang. Il a de grands garçons qui ont de trente à quarante ans, et qui sont de beaux types de Caraïbes, quoique de sang mêlé.

Je vous envoie ci-joint un croquis grossier de la maison de ce vénérable patriarche où il fut si heureux de me recevoir (voir la gravure page 379). Tout autour il y en a un bon nombre de semblables où vivent ses enfants. Cette case, couverte en herbes de la montagne, est divisée en deux compartiments, la salle à manger et la chambre à coucher qu'il m'avait réservée et qu'il avait arrangée de son mieux. Après une journée de fatigues, je vous assure que j'y dormis parfaitement bien.

Comme j'avais apporté ma chapelle j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice dans la salle à manger qu'on avait décorée pour la circonstance.

Quatre personnes y communierent, le bon patriarche, sa femme, sa nièce et un vieux Portugais. En élevant la sainte hostie, elle touchait presque le toit de la cabane. J'ai rarement éprouvé une plus grande consolation en disant la sainte messe. La ressemblance avec l'étable de Bethléem n'était pas loin. Je prêchai à ma petite assemblée, les exhortant à être fermes dans la foi... Je me remis en route à onze heures et, le soir, j'étais de nouveau à Kingstown après avoir visité les points de la côte. La mer était encore plus mauvaise qu'en allant.

(A suivre).

## EN PAYS GALLAS

LETRE DE MGR LASSERRE, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE  
D'ADEN.

Ce récit, que veut bien nous communiquer la sœur du vénérable évêque, fait suite au Journal de voyage du même prélat, que nous avons publié aux mois de novembre et de décembre 1883. Nos lecteurs, qui ont apprécié le charme et l'intérêt de cette précédente relation, seront heureux d'en trouver le complément dans cette deuxième correspondance. Ces nouvelles lettres achèveront de faire connaître la physionomie si curieuse des Gallas, et la tyrannie de l'empereur abyssin Atti Joannès.

Depuis les événements que nous allons raconter, Mgr Lasserre a dû de nouveau quitter sa mission. Il est aujourd'hui chargé du vicariat apostolique d'Aden.

Lorsqu'en 1883 je vous envoyai la relation de mon voyage de Zeila à Farré, je vous en promis pour un peu plus tard la continuation. Mais des raisons de prudence m'ayant fait longtemps une loi du silence, j'ai été dégagé de ma promesse, par la force des choses.

Maintenant que vous insistez, alléguant le proverbe : Mieux vaud tard que jamais, je vais essayer de satisfaire à vos légitimes désirs.

Si mes souvenirs sont fidèles, mon premier récit s'arrêtait à notre entrée à Farré, premier village abyssin adossé en amphithéâtre contre les flancs des hautes montagnes qui bornent à l'orient le désert des Adals.

Lorsque nous y arrivâmes, les Pères Casimir, Joachim et moi, le 1<sup>er</sup> avril 1883, nous n'étions point sans préoccupation. En mettant de nouveau le pied sur le sol abyssin, après un exil de quatre ans, nous nous demandions, non sans raison, quelle réception nous serait faite. Pour ne point nous exposer à un refus de la part du roi du Chewa, nous avions pris le parti de rentrer dans son royaume, sans lui en demander l'autorisation. Verrait-il de bon œil notre retour dans ses États, alors que les personnes et les choses qui avaient amené notre expulsion en 1879 étaient encore subsistantes ? Tel était le problème dont la solution nous échappait nous inquiétait.

Nous n'étions point cependant sans espoir. J'étais connu favorablement du roi, et lui-même personnellement ne nous était point hostile. Nous ne prétendions point rentrer en possession de nos anciennes résidences du Chewa, nous venions simplement lui demander libre accès dans les pays Galla de sa dépendance ou, si cela même ne lui agréait pas, rien que sa protection pour pénétrer dans des tribus indépendantes.

Malheureusement les circonstances n'étaient point favorables. Brisant avec les traditions de son pays, suivant lesquelles il ne doit jamais y avoir qu'un seul évêque par toute l'Ethiopie, l'empereur Jean, quelque temps avant notre départ pour le Chewa, avait demandé au Patriarche hérétique copte du Caire, quatre Abun ou évêques, pour l'aider, je le suppose, dans son plan brutal d'unification. Dans ce but, toutes les provinces de l'empire avaient été imposées. Car, de tout temps, à la demande d'un nouvel évêque, il a fallu toujours joindre la somme de 10,000 thalers environ, exigée par le Patriarche d'accord avec le vice-roi d'Egypte. C'est ce qui fait dire en Abyssinie que l'Abun est un esclave acheté bien cher pour le service des Empereurs. Et, en effet, il ne jouit d'aucune sorte d'indépendance, la moindre tentative d'émancipation est immédiatement réprimée.

L'empereur, il est vrai, lui rend et lui fait rendre des honneurs extraordinaires ; mais ce n'est que pour dorer la chaîne de son esclavage et éblouir le peuple dans un intérêt tout personnel. En réalité l'évêque n'a d'autres pouvoirs en Abyssinie que celui de l'Ordination, qu'il donne à tout venant sans s'inquiéter si le candidat apporte les conditions et les dispositions requises, et celui de l'Excommunication, qu'il lance, suivant les caprices de sa haine ou de ses convoitises, et surtout suivant les besoins de la cause des empereurs.

L'abus de ces pouvoirs même ne tarderait pas à l'amoin-drir, n'était l'appui de l'autorité civile. Mais, comme l'Abun est le représentant et le gardien obligé de la foi du prince régnant, que celui-ci a pour l'ordinaire la prétention, comme les empereurs du Bas-Empire, d'imposer sa croyance à tous, l'évêque devient forcément l'adversaire de tous les dissidents de cette même foi, et se montre d'autant plus redoutable qu'il lui semble même voir son prestige y gagner.

Aussi quand nous apprîmes à notre arrivée au Chewa que, parmi les quatre évêques que l'empereur avait demandés



en Egypte, l'un avait été destiné au roi Ménélik et avait fait son entrée dans la ville royale depuis un mois à peine, nos appréhensions s'accrurent-elles encore.

Mais ce qui achevait de nous mettre dans le plus grand embarras, c'était l'absence du roi. Parti chez les Wollo, il ne devait rentrer que la semaine d'avant la Pâque abyssine, qui se trouvait cette année-là un mois en retard sur la nôtre. Les quelques Européens qui faisaient partie de notre caravane, n'ayant pas les mêmes préoccupations que nous, se hâtèrent, comme c'est l'usage, de se rendre à Ankobar, pour y attendre le retour du roi. Nous ne pouvions les y suivre de crainte d'éveiller trop tôt l'opinion publique sur notre compte.

Nous prîmes donc le parti d'attendre à Farré qu'un de nos anciens élèves, jeune homme intelligent que je mandai près du gouverneur, nous apportât sa réponse. Je demandai à ce dernier que je connaissais personnellement la permission d'aller résider à Aho-Amba, le rendez-vous général de tous les marchands d'Abyssinie, où, pour cette raison, nous devions trouver plus facilement les choses nécessaires à la vie.

Cette ville méritait en outre nos préférences, parce qu'étant en majeure partie musulmane, elle se trouve en dehors de toutes les questions qui s'agitent en Abyssinie dans les centres chrétiens et à Ankobar en particulier.

Il y a, en effet, dans cette dernière ville plus d'un millier de gens d'église dont le passe-temps ordinaire a toujours été de discuter le verre en main sur les diverses professions de foi qui ont cours dans le pays.

Depuis l'envahissement du Chewa par l'empereur d'Ethiopie et sa croyance imposée à tous sans exception, les langues sont, il est vrai, un peu moins affilées; on redoute de paraître des dissidents, les conséquences seraient par trop fâcheuses; mais contre la foi romaine qui donc n'aurait pas la liberté de s'élever et d'invectiver?

Le jeune homme que j'avais envoyé vers le lieutenant du roi revint le lendemain, nous apportant une réponse favorable.

Grand néanmoins avait été l'étonnement du chef en apprenant notre arrivée. En homme intelligent qui prévoyait les conséquences, il craignit pour Ménélik et pour nous. Mais, quand le jeune homme, suivant mes instructions, lui eut fait comprendre que nous ne demandions qu'un passage pour nous rendre soit vers nos établissements lointains des pays galla, soit même chez les Ittous, tribus intermédiaires entre Harar et le Chewa, et à peine soumises; il se rassura. Notre voyage chez les Ittous lui parut particulièrement réalisable, et il voulut bien nous promettre son appui pour le faire agréer par le roi. En attendant, il nous faisait la gracieuseté de nous donner provisoirement pour logement sa propre maison d'Aho-Amba. Car, comme nous, il était d'avis que cette ville était la seule qui nous convînt jusqu'à l'arrivée du Roi.

Heureux de ce premier succès, nous laissâmes Farré le 6 avril, pour faire d'un trait l'ascension d'une suite à peine interrompue de montagnes se succédant les unes aux autres, coupées seulement çà et là par quelques rares vallons. Ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi que nous aperçûmes la petite ville d'Aho-Amba, assise en amphithéâtre sur les

flancs d'une montagne détachée s'élevant en cône au milieu de deux vallées et dont nous allâmes occuper le sommet. De loin, elle s'offre au regard, comme un bosquet de verdure; toutes les maisons, qui sont pour la plupart circulaires, sont environnées d'une ceinture d'euphorbes candélabres, dont les branches entrelacées tamisent les rayons du soleil.

Placés au point culminant, nous avions à nos pieds et devant nous un panorama superbe. Derrière nous, au nord-est, notre horizon se perdait dans cet immense désert que nous venions de parcourir, ou s'arrêtait sur ces hautes montagnes qui défendent l'entrée du Chewa. De l'est à l'ouest, il était borné par ces hauts pics qui semblent défier l'ennemi en lui présentant une seconde barrière infranchissable. Bien que je ne fusse jamais venu à Aho-Amba, je ne fus cependant pas longtemps à me reconnaître. Je saluai bientôt Ankobar, cette ville de tradition et de souvenirs, Fekerié-Ghemb, premier refuge du roi Ménélik, après son évocation des mains de Théodoros, Escha, dernier asile du cardinal Massaja. Ankobar, Fekerié-Ghemb, Escha, que de pensées à la fois consolantes et tristes, ces trois noms n'évoquaient-ils pas dans mon esprit! Je n'essaierai point de les reproduire, ce serait trop long. Peu après notre arrivée dans la ville d'Aho-Amba, nous reçûmes la visite des notables du pays, qui nous prirent d'abord pour des séculiers, car nous avions eu soin de nous déguiser.

Mais notre genre de vie et notre refus de manger de la viande en raison du carême abyssin, ne tardèrent pas à trahir notre caractère, les autres Européens de leur connaissance faisant bon marché de ces observances chrétiennes. A vrai dire cependant, ce n'était point tout à fait par esprit de pénitence qu'au sortir d'un voyage long et pénible, nous suivions les rigueurs du jeune abyssin, nos estomacs affaiblis réclamaient à bon droit une nourriture plus fortifiante. Mais, connaissant les us et coutumes du pays, nous ne voulûmes point nous exposer à être une pierre de scandale, le jour qui ne pouvait tarder où l'on découvrirait que nous étions des prêtres catholiques.

\* \*

L'épreuve fut donc un peu rude surtout pour les deux prêtres, mes compagnons, nullement habitués à des jeûnes de cette nature, et encore moins familiarisés avec la nourriture du pays. La maison où nous étions entrés était vide. Il fallut s'organiser au plus tôt pour avoir au moins un peu de pain, car on n'en trouve pas sur le marché. Fort heureusement, suivant les anciennes traditions d'hospitalité, des ordres avaient été donnés par le grand chef, pour que, pendant les trois premiers jours, on nous apportât chaque soir quelques galettes et de la bière. En d'autres temps nous eussions reçu une plus large hospitalité; car elle varie selon la dignité et la faveur. Toutefois, vu les circonstances où nous nous trouvions, nous nous estimâmes encore fort heureux d'être traités de la sorte. Cela nous permit de ne pas mourir de faim et nous donna le temps de nous installer quelque peu.

Nous ne tardâmes pas du reste à être visités par quelques amis qui nous apportèrent en secret du pain et de la bière de meilleure qualité. Car notre retour dans le pays ne fut



pas longtemps un mystère. Nous avions été devancés à Ankobar par les Européens qui avaient fait route avec nous. En nous séparant, je les pria de ne point nous faire connaître. Ils firent de leur côté la même recommandation à leurs domestiques. Malgré cela, les indiscretions ne se firent pas attendre, en sorte qu'en peu de jours, amis et ennemis connurent notre arrivée.

Les esprits commencèrent alors à s'échauffer un peu. Les prêtres influents organisèrent une députation auprès de l'Azadje Wold Tsadek pour réclamer, au nom de l'Abun, contre notre présence dans le pays.

L'Azadje les calma en les assurant que nous n'étions là que pour quelques jours, que nous n'attendrions que l'arrivée du Roi pour passer chez les noirs. Et ainsi, contre notre attente, notre situation fut en quelque sorte régularisée jusqu'à l'arrivée de Ménélik.

Sans doute nous eussions préféré nous acheminer à petites journées vers notre destination future; mais, ne le pouvant sans le *placet* royal, nous estimions-nous heureux de pouvoir l'attendre en paix. (A suivre).

## NÉCROLOGIE

Mgr TOUVIER,

*Lazariste, vicaire apostolique de l'Abyssinie.*

M. DUFLOS,

*Lazariste, missionnaire en Abyssinie.*

M. Bettembourg, procureur des missions des Lazaristes, nous écrit de Paris, le 7 août :

« A l'instant nous arrive un télégramme de Massouah nous annonçant la mort de Mgr Touvier. C'est une nouvelle et bien douloureuse épreuve qui s'abat sur notre chère mission d'Abyssinie.

« Retenu de longs mois loin de sa mission par des motifs politiques, le vénérable évêque avait enfin obtenu l'autorisation d'y retourner. A peine était-il débarqué à Massouah qu'il avait à nous annoncer le décès de M. Duflos. C'était là déjà un vide immense; M. Duflos était arrivé dans cette mission en 1869, il parlait couramment les diverses langues de ce pays et était ami personnel du Négus.

« Ces deux morts, survenues à quinze jours de distance, causent la plus grande désolation dans cette mission déjà si éprouvée. »

Mgr Marcel Touvier était né en 1825. Entré dans la congrégation des Lazaristes en 1850, il avait été nommé en 1869, évêque titulaire d'Olène et vicaire apostolique de l'Abyssinie.

M. Adéodat Duflos était né en 1845.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme, don recueilli par l'Écho de Fourvière.....	80
Anonyme.....	500
M. Lamotte, à Tours.....	190

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes).	
Une famille alsacienne.....	25
Mlle Marie Guillaume, à Verdun.....	10
Anonyme du diocèse de Lyon.....	20
A Mgr Azarian, pour l'église de Notre-Dame-du-Spasme, à Jérusalem.	
Une veuve du diocèse d'Avignon, avec demande de prières.....	2
A M. Delpech, supérieur du Séminaire des Missions-Étrangères, pour l'œuvre des partants.	
M. l'abbé Voute, au petit séminaire de l'Argentièrre, diocèse de Lyon.	110
Pour le rachat d'enfants païens (R. P. Marie de Brest).	
Une anonyme alsacienne.....	26 25
Pour le baptême de vingt enfants, sous le nom de Vincent (Mgr de Courmont).	
M. l'abbé V. X., diocèse de Lyon.....	500
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres.....	10
Anonyme de Belgique.....	20
A Mgr Coadou, évêque de Mayssour, pour ses orphelins.	
Anonyme de Brest, diocèse de Quimper.....	5
Un abonné du diocèse de Montpellier, avec demande de prières.	50
Au R. P. Testevuide, pour la léproserie de Gotemba (Japon septentrional).	
Anonyme, diocèse de Lyon.....	5
Mlle Ussou, à Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier.....	5
Mme C., à Orléans, avec demande de prières.....	25
Au R. P. Darras, pour le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes, à Chetput (Pondichéry).	
Une anonyme du diocèse de Dijon, demandant une grâce particulière.....	5
M. Benoist, diocèse d'Angers, avec demande de prières.....	5
Mme C., à Orléans, avec demande de prières.....	25
Au cardinal Lavigerie, pour l'abolition de l'esclavage.	
Mme C. de M., de L. V., diocèse de Lyon.....	1000
A Mgr Clément Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
Mlle M. Dumontet, à Chassigny-sous-Dun, diocèse d'Autun.....	1
Anonyme de Brest, diocèse de Quimper.....	5
Anonyme de Lyon.....	5
Une veuve du diocèse d'Avignon, avec demande de prières.....	3
Collecte faite parmi les enfants de l'asile d'Entrain, diocèse de Rennes.....	62 50
M. Edouard Renaud, à La Tourtilière, diocèse de La Rochelle...	1
M. Ivan Renaud, — — — — —	1
M. Pierre Thomas, — — — — —	1
Mlle Olry, — — — — —	2
Mlle Renaud, — — — — —	4
M. Alfred Renaud, — — — — —	5
Anonyme, — — — — —	1
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres.....	10
Anonyme du diocèse de Nancy.....	0 75
D. D. R., diocèse de Bayeux.....	100
Mlle de Cornulier Lucinière, diocèse de Nantes.....	20
Anonyme du Creusot diocèse d'Autun.....	15
Au cardinal Lavigerie, pour le Séminaire du sanctuaire de Sainte-Anne, à Jérusalem.	
Un abonné du diocèse de Montpellier, avec demande de prières.	50
M. Bourgeat, à Lyon.....	20
P.-D. R., diocèse de Bayeux.....	100
Au même, pour ses œuvres et le rachat d'esclaves.	
Une veuve du diocèse d'Avignon, pour le soulagement de ses chers défunts et pour les besoins spirituels et temporels de sa très nombreuse famille.....	15
P.-D. R., diocèse de Bayeux.....	100
A Mgr Carrie, pour la machine à vapeur du Léon XIII.	
M. André Renaud, à la Tourtilière.....	2
M. Lucien Renaud, — — — — —	1
M. Edouard Renaud, — — — — —	1
M. Ivan Renaud, — — — — —	1
M. Pierre Thomas, — — — — —	1 60
Anonyme — — — — —	1 40
Au R. P. Taïx, pour l'œuvre des lépreux dans l'Imérina (Madagascar).	
Anonyme de Belgique.....	10
A Mgr Clut, pour la mission d'Athabaska-Mackenzie.	
M. Pierre Thomas, à la Tourtilière.....	1
M. Lucien Renaud, — — — — —	1

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





VÉRAPOLY (Indes). — VUE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION EN CONSTRUCTION A MAGNAMEY; d'après une photographie envoyée par Mgr Léonard Mellano, archevêque de Vérapoly (voir page 386).

## CORRESPONDANCE

### ALGÉRIE

#### *Le fléau des sauterelles.*

Nous avons reproduit les touchants appels de Mgr Combes à la charité chrétienne. Les sauterelles continuent d'exercer leurs ravages dans la province de Constantine et l'on ne peut prévoir encore toutes les conséquences désastreuses de ce fléau. La lettre suivante que nous recevons de S. Em. le cardinal Lavignerie annonce que les diocèses limitrophes du diocèse de Mgr Combes ont également à souffrir de cette terrible invasion. Nous nous empressons de porter à la connaissance de nos lecteurs cette communication de l'éminent archevêque.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL LAVIGNERIE, ARCHEVÊQUE  
DE CARTHAGE ET D'ALGER.

Au milieu des courses et des préoccupations de ma croisade contre l'esclavage, je reçois coup sur coup des nouvelles auxquelles je ne puis, sans manquer à mon devoir, paraître insensible. Les sauterelles qui avaient,

comme vous le savez, exercé tant de ravages dans la province de Constantine, se sont également portées, depuis peu, sur mes deux diocèses de Carthage et d'Alger. J'ai reçu, en date du 28 juillet, une lettre d'un de mes vicaires généraux qui m'écrit ce qui suit :

« Nous sommes ici dans des transes continuelles : les sauterelles sont depuis quelques jours dans le canton de Médéah, au sud de cette ville ; dans celui d'Aumale, à Birabalou, à Tablat ; dans celui de Bouira, à Ain-Bessem, où elles ont déjà fait de grands dégâts... Nous demandons à Dieu de daigner nous épargner ce fléau redoutable. »

Au regret que j'éprouve de ne pas me trouver en ce moment au milieu de mes diocésains et à celui de ne pouvoir leur venir personnellement en aide, se joindrait un vrai remords, si je ne signalais leurs épreuves à ceux qui pourraient vouloir les secourir. Sans doute, le gouvernement se prépare à distribuer des secours considérables à la province de Constantine, la première atteinte ; mais il faudra attendre pour celle d'Alger, et la Tunisie reste tout à fait en dehors de cette combinaison.

Je vous serais donc très reconnaissant si vous vouliez bien signaler une telle situation aux lecteurs de votre excellent journal.



## VÉRAPOLY (Hindoustan).

Le 19 mars dernier, deux cérémonies attiraient à Vérapoly une foule immense de chrétiens, accourus de Cochin, de Trevandrum et des autres localités voisines. Mgr Léonard Mellano recevait le sacré pallium, en qualité d'archevêque de Vérapoly, et l'hôpital de Magnamey était inauguré. Dans la lettre suivante, il est question seulement de cette deuxième cérémonie ; le vénérable prélat qui nous écrit passe modestement sous silence la partie de la fête qui a été, disent les journaux du Malabar, un véritable triomphe pour sa personne et une solennité sans précédent pour les fidèles de l'Inde méridionale.

LETTRE DE MGR LÉONARD MELLANO, DE L'ORDRE DES CARMES  
DÉCHAUSSÉS, ARCHEVÊQUE DE VÉRAPOLY.

La fondation et l'achèvement de notre hôpital sont dus au zèle et à l'activité d'un humble religieux, tertiaire carme. Le Frère Nicolas, qui avait étudié la médecine avant d'entrer en religion, se borna tout d'abord à soigner nos religieux et les élèves de nos séminaires. Vers ce temps, mon vénérable prédécesseur, Mgr Bernardin de Sainte-Thérèse, avait acquis un vaste terrain, non loin de Vérapoly. Sa Grandeur fit défricher une partie des jungles, aplanit le terrain et y jeta les fondations d'un couvent de Tertiaires Carmes du rit latin. Après l'installation des religieux, Frère Nicolas, qui faisait partie de la Communauté, établit dans les dépendances du couvent un petit dispensaire. Le bon Frère, tant par l'aménité de son caractère que par sa science, s'acquit bientôt l'estime et la confiance universelle. Les malades, sans distinction de religion ou de caste, affluèrent de toutes parts. Actuellement, le nombre des infirmes traités par le Frère est de huit cents par mois. Mais le village de Magnamey qui doit son origine à notre mission, étant encore peu peuplé, les malades, amenés parfois de très loin, ne pouvaient y trouver les commodités que réclamait leur état. Pour remédier à cet inconvénient, il résolut de fonder un hôpital qui serait ouvert aux malades, sans distinction de religion. Dénué des fonds nécessaires, il mit son œuvre sous la protection du glorieux saint Joseph, et fit un appel aux personnes charitables. Cet appel fut entendu avec grande sympathie ; chacun apporta son obole et nous constatons avec le plus vif plaisir que les païens et les mahométans se firent remarquer par leur générosité.

Au premier rang des bienfaiteurs qui concoururent aux frais de construction, figurent MM. J. Hannington, et M. le Résident anglais. Etaient présents : S. A. le résident de sa Majesté Britannique, les rajahs de Travancore et de Cochin, ainsi que leurs ministres.

Le Frère Nicolas a dû contracter d'assez fortes dettes, et, de plus, il faut qu'il se procure des fonds affectés à l'entretien de l'hôpital ; mais il a toute confiance dans la bonne Providence et en saint Joseph. L'hôpital est un solide bâtiment en pierres de taille du pays, contenant

six salles communes et quatre chambres privées. L'ouverture en a eu lieu le 19 mars dernier, en présence du second prince de Cochin, de dom J. Gomez Ferreira, évêque de Cochin, de Mgr Marcellin de Sainte-Thérèse, mon coadjuteur, et d'une foule immense de chrétiens et de païens accourus de toutes parts.

Mgr l'évêque de Cochin fut invité à bénir les nouveaux locaux, puis on distribua quelques cadeaux aux ouvriers, du riz aux pauvres, et la fête se termina dans un ordre parfait et à la plus grande satisfaction de tout le monde.

L'ancienne cathédrale de Vérapoly est une construction basse et étroite, se prêtant très mal aux cérémonies pontificales. Depuis plusieurs années, nous avons commencé, à Magnamey, la construction d'une vaste église gothique (*voir la gravure page 385*), reliée à notre couvent de Tertiaires. Nous désirons vivement mettre la dernière main à cette œuvre, mais le grand nombre d'établissements à entretenir nous oblige de retarder encore les travaux d'achèvement.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le siège épiscopal de Wichita, dans le Kansas (États-Unis), étant devenu vacant par la mort de Mgr Jacques O'Reilly, la Sacrée Congrégation de la Propagande a prié le Saint-Père de le pourvoir d'un nouveau pasteur et Sa Sainteté, approuvant le choix des Eminentissimes Cardinaux, a nommé évêque de Wichita, M. Jean-Joseph Hennessy.

Mgr Hennessy est irlandais, âgé de quarante ans et appartient au diocèse de Saint-Louis. Il a fait ses études théologiques au séminaire de Saint-François-de-Sales, près de Milwaukee, et a exercé le ministère pastoral en diverses localités de cette province ecclésiastique avant de devenir curé de la cathédrale de Saint-Louis.

— Mgr Gaspard Borgess, évêque de Détroit (États-Unis), ayant sollicité, à cause de son grand âge et de sa mauvaise santé, l'autorisation de se démettre de sa charge, le Saint-Père vient de nommer pour le remplacer M. Jean Foley, prêtre du diocèse de Baltimore.

## INFORMATIONS DIVERSES

Jérusalem. — On nous écrit de Jérusalem, le 1<sup>er</sup> août 1888 :

« Après deux mois d'absence, Mgr le Patriarche est heureusement de retour de son voyage de Rome. Le Souverain Pontife lui a fait un accueil exceptionnellement affectueux et a voulu être informé de tous les détails de l'administration du diocèse de Jérusalem, manifestant en termes très paternels le vif intérêt qu'il porte aux progrès de cette mission.

« Lors de la dernière visite de Mgr Bracco en 1880, le Pape l'avait fortement engagé à se presser de bâtir un Séminaire, afin de pouvoir augmenter le nombre des élèves actuellement logés au Patriarcat. Le Saint-Père s'est rappelé cet incident :

« — Et votre Séminaire, a-t-il dit, vous l'avez achevé ?



« — Sainteté, je ne l'ai pas encore commencé.

« — Et pourquoi ?

« — Je n'ai pas les moyens, les missions épuisent mes ressources et je ne puis rien mettre de côté pour le Séminaire.

« — Eh bien ! voilà une somme avec laquelle vous allez immédiatement commencer la construction de votre Séminaire. Je vous autorise à dire à vos bienfaiteurs que le Pape a posé les fondements de la maison et qu'il désire que leur zèle vous vienne en aide pour l'achever. »

« Et maintenant est-ce trop présumer de votre bienveillance que de vous prier de mettre ces lignes sous les yeux des lecteurs des *Missions catholiques* ? Nous avons assurément, parmi eux, plus d'un bienfaiteur, dont les principaux sont les Conseils de la Propagation de la Foi.

« En attendant, nous allons commencer immédiatement la construction, nous sommes actuellement en instance auprès du gouvernement local pour obtenir l'autorisation nécessaire, et nous espérons que la Providence nous viendra en aide pour mener à bonne fin l'œuvre commandée par le chef de l'Eglise.

« Nous avons encore une nouvelle communauté religieuse qui vient de s'installer à Jérusalem, celle des Sœurs de Marie, dont le but est, comme son nom l'indique, de réparer autant que possible, avec le secours de la grâce, les outrages faits à la Divine Majesté et le mal causé aux hommes par le péché. On cherche à atteindre ce but, principalement par l'adoration du Saint-Sacrement exposé tous les jours, et par la prière, unie à une vie de pénitence et de sacrifice.

« Grande disette d'eau à Jérusalem et dans les environs ; les Juifs, logés comme les fourmis, commencent à souffrir sérieusement de la soif, et cependant trois grands mois nous séparent encore de la saison des pluies. »

**Andrinople (Turquie).** — Les RR. PP. Résurrectionnistes d'Andrinople viennent de nous envoyer le Bulletin annuel de leurs établissements d'instruction :

« Il y a vingt-cinq ans, remarque le vénérable Supérieur de ces missionnaires, en 1863, époque à laquelle nous avons établi notre mission, nous avons ouvert, à Kirch-Kané, une école pour les externes seuls. Mais bientôt nous acquîmes la conviction que nous ne pourrions pas répondre à notre tâche avec des externes seulement. Ceux-ci, après avoir fini l'école élémentaire, cessaient presque toutes leurs études. Nous avons donc commencé à recevoir des internes et, en 1867, nous transférâmes notre école de Kirch-Kané dans le milieu de la ville. Ici, nous avons ouvert une petite école bulgare, principalement pour les internes, et l'école française pour les externes.

« L'école bulgare, peu à peu, se transforma en Gymnase et, en dernier lieu, nous nous sommes décidés à n'y plus recevoir d'élèves externes.

« Dans le Séminaire ecclésiastique, ouvert en 1875, au faubourg de Kaïk, près de l'église Saint-Démétrius, nous avons eu, suivant les cours théologiques, quatre élèves, dont deux ont été ordonnés prêtres ces derniers mois ; dans les cours inférieurs, deux élèves ; dans l'école élémentaire, vingt-six élèves ; dans les classes gymnasiales, soixante élèves.

« Dans l'école des métiers, nous avons eu dix-sept élèves qui ont appris sept métiers différents.

« Les examens, qui ont duré trois semaines, nous ont montré un progrès assez accusé chez nos élèves.

« Nous recevons de nombreuses demandes d'admission à titre gratuit. Mais nos ressources, étant très limitées, nous obligent, à grand regret, à réduire autant que possible le nombre de nos internes boursiers. Ainsi, sur cent six élèves qui ont fréquenté les cours divers de notre établissement, dix-sept seulement étaient payants.

« C'est une visible protection de Dieu qui nous a permis d'entretenir cette œuvre. Nous espérons même, à l'avenir, pouvoir l'élargir en fondant, à côté du grand Séminaire, un petit Séminaire destiné à préparer les jeunes lévites.

« Nous ne pouvons exprimer notre gratitude à nos bienfaiteurs autrement que par nos ferventes prières quotidiennes au Tout-Puissant et par notre zèle assidu à poursuivre notre tâche... »

**Japon central.** — Mgr Midon, des Missions-Etrangères de Paris, premier vicaire apostolique du Japon central, écrivait peu de jours avant son sacre, à S. G. Mgr Foulon, archevêque de Lyon :

« Permettez à l'un de vos anciens prêtres du diocèse de Nancy de se rappeler à votre paternel souvenir... Le 25 août prochain, il y aura dix-neuf ans que vous m'autorisiez à entrer au séminaire des Missions-Etrangères, et par un sentiment de délicate boatie qui n'étonne point chez vous, Monseigneur, vous daigniez en même temps me conserver rang parmi le clergé de votre diocèse...

« Votre Grandeur aura peut-être appris que le Saint-Père m'a récemment imposé la lourde charge de vicaire apostolique du Japon central. Si l'épiscopat est partout un *onus*, il semble plus pesant encore en mission et, ce qui augmente la responsabilité dans le cas présent, c'est l'obligation de gouverner une nouvelle circonscription dont votre ancien fils dans le sacerdoce va devenir le premier évêque. Pour m'aider à supporter ce que je puis bien réellement appeler la plus rude épreuve de ma vie, je viens, Monseigneur, implorer votre bénédiction de père et de pontife.

« Le sacre est fixé au 11 juin dans l'église de Yokohama où j'ai passé la majeure partie de ma vie de missionnaire, et puis, il me faudra quitter le Japon septentrional, mon évêque vénéré, mes anciens confrères, mes néophytes... Que de sacrifices accumulés !

« Quand ces lignes parviendront à Votre Grandeur, je serai rendu dans mon vicariat où l'une des premières œuvres qui s'imposent sera la construction d'une église à Kioto, l'ancienne capitale du Japon, le Méaco de saint François Xavier. Kioto est la Rome du bouddhisme au Japon ; on y compte deux mille pagodes et actuellement s'élèvent les murs d'un nouveau monument païen dont le devis atteint quatre millions ! D'autre part, les sectes protestantes ont déjà dans cette ville un temple et des écoles de nature à éblouir et à tromper la population. Le catholicisme, lui, ne possède qu'une très modeste maison japonaise, dont la pièce la moins pauvre sert d'oratoire et ne peut plus contenir les néophytes arrachés à l'erreur, Dieu sait aux prix de quelles difficultés, vu le milieu où ils vivent.

« Nous ne pouvons rester plus longtemps dans cette situation et je voudrais, Monseigneur, pouvoir vous faire partager le serrement de cœur, et l'émotion que j'ai éprouvés dernièrement dans ma visite à Kioto... Permettez-moi de vous remercier par avance, du fond du cœur, de tout ce que vous inspireront dans cette occasion votre bienveillance et votre zèle de la gloire de Dieu. »

**Océanie centrale.** — Le R. P. Thomas, Mariste, missionnaire à Tonga, écrit à l'un de ses amis la lettre suivante, reproduite par la *Semaine religieuse de Saint-Dié* :

« ... J'ai apporté de Sydney un orgue qui fait l'admiration universelle ; de tous les points de l'île on vient voir la boîte qui parle. Cet orgue, avec la fanfare, donne beaucoup de relief à nos cérémonies religieuses, qui ne laissent rien à désirer dans la cathédrale de Maofaga ; notre belle église en corail, dont on vient de faire la bénédiction, mérite ce nom. Les jours de fête, nous avons autour de l'autel, sans parler du suisse richement habillé, une douzaine d'enfants de chœur qui font très bonne figure dans leurs soutanes rouges et leurs surplis en dentelles, qu'ils ont soin d'endosser une demi-heure d'avance, tant ils sont fiers de se voir ainsi costumés !

« Nos catholiques sont fervents ; ils ont assisté avec beaucoup de piété à tous les offices de la Semaine Sainte. Le jeudi, dans la soirée, nous avons eu la cérémonie du lavement des pieds. Douze hommes avaient été désignés ; mais il s'en trouva quatorze, deux s'étant faufilés au milieu des autres sans doute pour voir de plus près la cérémonie. J'avais fait un reposoir aussi beau que possible ; pendant toute la journée et toute la nuit, nos gens de Maofaga et des villages voisins se succédèrent d'heure en heure auprès du Saint-Sacrement, suivant l'ordre fixé, récitant des prières et chantant des cantiques ; quelques-uns restèrent toute la nuit en adoration.

« Les catholiques sont faciles à reconnaître au milieu des protestants, surtout le dimanche, car la plupart portent ostensiblement le scapulaire, la médaille, ou le chapelet enlacé autour du



cou. Ils aiment le missionnaire auxquels ils sont très dévoués : ce serait chose inouïe à Tonga qu'un prêtre fût insulté. Nous pouvons aller librement dans n'importe quel coin de l'île, sans crainte de recevoir la moindre injure. Si un catholique fait une petite fête pour célébrer, par exemple, la naissance d'un fils, etc., le missionnaire ne sera jamais oublié, on ne manquera pas de lui apporter un petit panier rempli de vivres préparés : cochon rôti, poules, ignames, etc.

« Je vous avouerai que je me suis trouvé embarrassé la première fois qu'il a fallu manger à la tongienne. C'était dans un village où j'étais allé chanter la Messe du dimanche. L'office terminé, il y eut grand gala : on avait tué plusieurs cochons pour me recevoir convenablement, d'autant plus que j'apparaissais pour la première fois dans le pays. Les cochons sont apportés tout entiers, noirs de fumée : on fait les compliments d'usage, et l'un des convives, armé d'un grand couteau, charçute et met tout en pièce en quelques minutes, pendant qu'un autre place sur des feuilles de bananier les différentes portions. Pour ma part, j'avais la moitié d'un cochon, sans parler des poules, ignames, etc. Prendre toutes ces choses grasses avec les doigts, me répugnait bien un peu d'abord. Je fis de mon mieux comme les autres, mais avec cette différence que je commençai par la poule et que je mangeai très peu de cochon, ce qui étonna fort les assistants, car c'est ici le mets par excellence. Pour avoir plus tôt fini de me débarrasser de ce tas de viande rôtie, j'envoyais de temps en temps à droite et à gauche quelques-uns des morceaux placés devant moi, en les prenant délicatement entre le pouce et l'index ; c'était un grand honneur que je faisais à ceux auxquels ils étaient adressés. Le repas terminé, on s'essuie les mains et la bouche avec des feuilles, on avale le contenu d'une noix de coco et l'on va dormir.

« Notre carême est moins rigoureux qu'en France : nous n'avons eu pendant cette quarantaine qu'un jour de jeûne et d'abstinence par semaine, le vendredi. Mais en réalité, nos Tongiens jeûnent tous les jours. Ordinairement leur nourriture se réduit à quelques fruits, des ignames, des coquillages et du poisson.

« Le tabac ne se vend pas ici : les forêts en fournissent plus qu'on n'en peut fumer et ce tabac est excessivement fort. Tous : hommes, femmes, enfants, fument la cigarette qu'ils confectionnent avec la feuille sèche du bananier ; quand ils peuvent trouver une pipe, c'est la perfection. Je regrette bien de ne m'être pas muni de quelques pipes avant mon départ : j'aurais fait des heureux. Je voyais, il y a quelques jours, une vieille suçant avec délices une pipe plus vieille encore, qu'elle présentait de temps en temps avec beaucoup d'affection à un bébé de trois ans, lequel, pour faire l'homme, tirait à longs traits. Dans les réunions on se passe mutuellement la cigarette de bouche en bouche : c'est le grand ton. Tous ces usages et tant d'autres qu'il serait trop long de vous raconter aujourd'hui, me paraissaient bien curieux tout d'abord : j'y suis accoutumé maintenant, je deviens tongien. »

## LETTRES A MA SŒUR

Par M. BAULEZ, des Missions Étrangères de Paris,  
missionnaire dans le diocèse de Pondichéry.

### DEUXIÈME LETTRE

Dans ma première lettre, je t'ai parlé des brahmes et de leur entêtement à demeurer païens et à refuser de fraterniser avec les Européens, tout en consentant à accepter les emplois que le gouvernement anglais leur confie. A mon avis, les brahmes sont trop orgueilleux et se regardent

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3 et 10 août.

comme trop supérieurs aux Européens pour que ceux-ci puissent en attendre autre chose qu'une obéissance servile et intéressée, qui s'arrêtera toujours où commence la vraie civilisation.

L'erreur des Anglais n'est en aucune façon partagée par les missionnaires catholiques. Tous savent que le brahmanisme est presque aussi opposé aux idées chrétiennes que le mahométisme, et ils ne se font aucune illusion sur l'avenir de cette race vendue tout entière au démon.

Mais, quand on descend de quelques degrés et que l'on arrive à cette masse connue sous le nom de Sudras ou *Tamoulers*, l'illusion se reporte sur ces castes inférieures, et beaucoup de missionnaires pensent que c'est à leur conversion que doivent tendre surtout les efforts des ministres de l'Évangile. Il est certain que ces castes sont infiniment moins encroûtées dans le paganisme que les brahmes qu'elles regardent cependant comme des hommes supérieurs, tout en se moquant de leur morgue qu'elles imitent de leur mieux.

Les tamoulers sont généralement intelligents, et, pour les bonnes manières, ils sont bien au-dessus des pauvres parias. Pendant des siècles, ceux-ci ont été regardés comme le rebut de la société, et, comme je te l'ai dit, beaucoup étaient, en effet, et sont encore réellement le *rebut* des autres castes. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les gens de caste l'emportent sur les parias en politesse, en amour de la propreté extérieure et même en bonnes mœurs. Mais tout cela peut se dire, à un degré bien supérieur, des brahmes qui, en somme, sont le modèle que les autres castes copient plus ou moins servilement. Si ces qualités n'empêchent pas les brahmes d'être fourbes, orgueilleux et esclaves du diable, elles ne sauraient, ce me semble, donner aux castes inférieures un avantage sur les malheureux qu'elles traitent aussi cruellement qu'il est en leur pouvoir. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la supériorité des tamoulers sur les parias. Mais cette supériorité existe-t-elle réellement ? Les tamoulers sont-ils plus *convertissables* que leurs frères déchus ? Une fois chrétiens, sont-ils plus chrétiens ? sont-ils plus attachés au prêtre et à leur foi ? y a-t-il chez eux plus d'inclination à renoncer à l'orgueil de race, à la dureté envers les inférieurs, à la révolte contre le prêtre qui est chargé de leur direction spirituelle ? sont-ils plus ouverts, plus humbles, plus soumis, plus aimants ?

La réponse à ces questions est chose fort difficile et extrêmement délicate. Il y a, parmi les tamoulers, de bons, d'excellents chrétiens, profondément attachés à la religion chrétienne. Assurément je ne voudrais pas médire d'eux, uniquement parce qu'ils sont Sudras. Mais il ne s'agit point ici d'une question de personne, mais seulement d'une théorie générale.

Or, *à priori*, il me semble que les parias *doivent* être plus faciles à convertir que les gens de caste. Ceux-ci, en effet, ont tout à perdre, au point de vue des intérêts humains, en devenant chrétiens. Une expression tamoule, qui déchire trop souvent le cœur des missionnaires, montre, mieux que tous les raisonnements, combien il est difficile d'ébranler les tamoulers : pour indiquer qu'un Indien de caste est devenu chrétien, les païens disent invariablement : *vedat-tilé voujoundân*, il est tombé dans la religion ; et il n'est pas



rare malheureusement d'entendre les tamoulers nouvellement convertis se servir de cette tournure odieuse.

Sans doute les obstacles que rencontrent les castes élevées sont un titre pour ceux qui les surmontent à l'estime et à l'amour de tous ceux qui s'intéressent au salut des âmes; mais cette considération n'a pas empêché Notre-Seigneur lui-même de commencer par les petits, les pauvres, les délaissés. Il a reçu avec le plus tendre empressement Zachée et les quelques hommes de marque qui se sont joints à Lui, mais sa prédilection était pour le peuple, et c'est au peuple qu'il s'adressait toujours de préférence.

Les apôtres suivirent l'exemple de leur Maître. *Infirmi mundi elegit Deus* a toujours été le grand principe de l'Église catholique. Dans les catacombes, il y avait des hommes riches et puissants, des savants et des héros; mais les esclaves et les pauvres, les malheureux, les mendiants, ceux que le monde méprise et repousse formaient l'élément principal de l'Église naissante. Toujours les apôtres ont dit aux grands de la terre, pour leur prouver la divinité de la religion du Christ : *Pauperes evangelisantur*, et ce n'est qu'en devenant eux-mêmes pauvres de cœur, en se faisant petits, en fraternisant avec les humbles, en venant en aide aux malheureux, en soignant les malades et en mêlant leurs larmes aux larmes des affligés, que les grands, les riches, les heureux, ont pu être admis au grand banquet catholique.

Il ne paraît pas que saint François Xavier se soit occupé des castes supérieures plus que des autres. A cette époque cependant, les Portugais se donnaient franchement comme chrétiens et favorisaient ceux qui embrassaient le christianisme, tandis que les Anglais affectent de se déclarer neutres entre Dieu et le démon, et le plus souvent le paganisme trouve dans ce gouvernement soi-disant chrétien un appui que lui refusaient les princes musulmans. Plus tard, les jésuites essayèrent d'entamer le brahmanisme en vivant eux-mêmes comme les brahmes. Ils eurent quelques succès; mais quelques conversions éclatantes ne sauront suffire au grand cœur de l'Église : au lieu de présenter au peuple l'exemple de quelques brahmes, c'est la vie de Jésus-Christ que l'épouse offre au monde pour l'éclairer et le sauver. Tout en admirant le zèle des missionnaires brahmanisés, l'Église blâma et condamna les concessions qu'ils avaient cru devoir faire à l'esprit païen, et l'Évangile redevenant la seule et unique règle que durent suivre tous les chrétiens sans distinction.

Revenons à la question : les tamoulers sont-ils plus convertissables que les parias? L'expérience de plusieurs siècles répond : Non. Dans toutes les missions de l'Inde, le nombre des chrétiens parias est de beaucoup supérieur à celui des tamoulers, et il faut bien avouer que, de nos jours comme autrefois, c'est parmi les premiers que les missionnaires trouvent le plus d'inclination vers le Christianisme. Je ne parle que du nombre, car, pour la valeur, j'ai déjà dit que les gens de caste sont plus policés et généralement de mœurs plus pures. Mais, les pauvres parias étant traités par les autres Indiens avec la dureté dont j'ai parlé, il n'est nullement étonnant qu'ils soient ce qu'ils sont. Il est incontestable que ceux qui sont vraiment chrétiens, c'est-à-dire qui connaissent la religion d'une manière suffisante, se conduisent

d'une manière très satisfaisante et ne sont, en aucune façon, inférieurs à leurs frères tamoulers. Et pourtant, ces derniers ont des avantages qu'il n'a pas encore été possible de procurer aux parias. Les tamoulers ont de grands établissements d'instruction religieuse et civile, dans lesquels leurs enfants sont reçus comme pensionnaires, tandis que les enfants parias ne pourraient y être admis sans causer une épouvantable révolution et la ruine immédiate du collège ainsi souillé. Voilà le grand malheur du système des castes : les tamoulers repoussent les parias comme grossiers et ignorants, et si un paria tente de s'élever jusqu'à eux, ils le rejettent dans le fossé et tirent l'échelle après eux.

Je sais — je ne sais que trop, hélas! — que les Missionnaires sont impuissants à changer cet état de choses. Pauvres comme ils sont, ils doivent se contenter de prendre par la main les tamoulers déjà à moitié route de la civilisation. Seulement, mon idée est qu'ils resteront à moitié route et que tous les efforts que nous faisons pour les faire avancer demeureront inutiles et infructueux, parce que, tout en nous laissant venir jusqu'à eux pour profiter de nos lumières, ils ne consentiront jamais à venir jusqu'à nous et à laisser leurs cœurs se fondre dans les nôtres.

En est-il ainsi des parias? Je ne le pense pas. Le tamoulen, à l'exemple du brahme, se regarde toujours comme supérieur à l'Européen au point de vue moral. Le paria voit dans l'Européen un homme supérieur, et il est toujours prêt à se rapprocher de lui pour peu qu'on l'y invite. Ma paroisse est entièrement composée de parias, et je déclare que j'ai trouvé chez eux ce que je n'ai rencontré nulle part ailleurs : de l'amitié, de la reconnaissance, ce que je ne sais quoi qui fait que l'on se sent en famille. Il est vrai qu'un très grand nombre de mes chrétiens ont servi dans l'armée anglaise et qu'ils ont eu, plus que les autres Indiens, des rapports familiers avec les Européens. Mais cela ne fait que confirmer l'opinion que j'exprime, car les soldats « de caste » sont toujours des « hommes de caste », tandis que les parias au service ou retraités, se regardent vraiment comme les petits frères des Européens.

(A suivre).

## UN MOIS DANS L'ILE SAINT-VINCENT

(INDES OCCIDENTALES).

### JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE

(Suite 1)

22 janvier 1888.

J'ai chanté la messe et prêché aujourd'hui et j'ai appris aux gens de Saint-Vincent que c'était le 395<sup>me</sup> anniversaire de la découverte de leur île par Christophe Colomb, qui la nomma ainsi en mémoire du saint Martyr espagnol dont on fait la fête le 22 janvier. Autre coïncidence, ai-je ajouté, c'est que le nouvel évêque que vous attendez et que vous recevrez ce soir, porte lui aussi le nom de Vincent.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3 et 10 août et la carte page 368.



Depuis quinze jours que je suis ici, les braves gens de cette île n'ont cessé de me combler de prévenances et de marques d'attention, jusqu'aux plus pauvres qui m'apportent des œufs, des fruits, des curiosités du pays. Ayant manifesté le désir d'avoir une carte de l'île et quelques vues, on m'en a offert une quantité. Les peintres se sont mis à ma disposition pour me copier des tableaux ou pour m'en peindre de nouveaux. J'ai reçu la visite de plusieurs protestants qui m'ont manifesté leur plaisir de me voir parmi eux. Un jeune homme en particulier est venu me remercier de l'intérêt que j'avais pris à Trinidad pour l'une de ses sœurs que j'avais placée à Belmont. Ce jeune homme est wesleyen et l'histoire de sa sœur est assez extraordinaire.

La voici en deux mots. La famille B..., de Saint-Vincent, vint s'établir à Trinidad il y a à peu près deux ans. Une jeune fille d'une quinzaine d'années sollicitait depuis quelque temps de sa mère wesleyenne la permission de devenir catholique afin de pouvoir ensuite être religieuse. La mère avait dit à sa fille que les religieuses étaient de braves filles, *good people*, et vivaient très heureuses; de là le principe de cette vocation.

La fille, qui s'appelle Editt, obtint non sans peine la permission désirée. Une fois catholique, elle étudia avec encore plus d'ardeur pour faire sa première communion, qu'elle reçut avec une grande ferveur. Six mois s'écoulèrent pendant lesquels elle ne cessait de m'importuner en me demandant de la placer dans un couvent. Vaincu par son

insistance, je parlai d'elle à la supérieure de Belmont qui consentit à l'admettre. Elle est avec les Sœurs depuis près d'un an; elles sont fort contentes d'Editt, qui est une enfant docile, intelligente, pieuse et remplie de plus en plus du désir d'être un jour religieuse. Ce qui l'étonne, c'est qu'on la trouve encore trop jeune pour le devenir.

Si cette île de Saint-Vincent peut produire de tels fruits de son sol protestant, que n'aurait-on pas droit d'attendre d'elle si elle était cultivée par un nombre suffisant de prêtres zélés et bons. J'espère que Mgr Flood, qui vient la visiter, comprendra ses besoins et pourra trouver les moyens de la secourir, car elle a été bien abandonnée. Elle a peut-être cinq ou six mille chrétiens qui ont reçu le baptême dans le sein de l'Eglise catholique; mais un bon nombre vont aux églises protestantes et parmi les autres la foi semble bien languissante.

\* \*

24 janvier 1888.

Je viens de recevoir de Tabago une lettre du R. P. Hyacinthe que je fais entrer dans ce Journal, comptant qu'elle vous intéressera au moins autant que ce que je vous écris moi-même de Saint-Vincent :

Saint-Joseph's Church, Scarborough (Tabago),  
20 janvier 1888

Quelques lignes pour vous parler de la mission; les nouvelles sont bonnes. Je ne crois pas trop dire en affirmant que le R. P. Mannès paraît enchanté des heureuses dispositions des habitants. Pour moi, je n'espérais pas trouver l'école sur un aussi



ILE DE SAINT-VINCENT (Antilles anglaises). — TYPES CARAÏBES; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad.



bon pied. Il est vrai aussi que, selon le proverbe, l'œil du maître engraisse le cheval. Notre cher Wolff travaillant sous nos yeux doit s'appliquer davantage et les parents se préparent à nous envoyer de nouveaux enfants. Nous avons eu quelques baptêmes d'enfants, bon nombre de visiteurs nous promettent chaque jour de se faire catholiques, et nous avons des preuves de leur sincérité; mais toujours c'est la même demande: « Aurons-nous au moins un prêtre avec nous pour nous conserver et nous donner les sacrements? Le pasteur abandonnera-t-il ses brebis au milieu de tant de dangers? » Ils jugent par le passé ou croient que nous partons par ce steamer.

\*  
\*  
\*

Bellevue, 24 janvier, soir.

Jetez un coup d'œil sur la carte Saint-Vincent que je

vous envoie (voir page 368) et vous verrez de quel endroit je vous écris.

Je suis maintenant à Windward, c'est-à-dire au vent de l'île, et je puis vous assurer que je l'entends, ce vent terrible qui soulève la mer à mes pieds et la fait écumer contre le rivage. A Trinidad, nous sommes abrités de tous côtés et notre mer est un lac paisible; mais à Saint-Vincent, surtout de ce côté de l'île, il semble presque toujours que c'est une tempête. J'ai dormi hier soir à Escape, dans une petite cabane en planches, située au sommet d'une colline qui peut avoir une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. Je croyais parfois que le vent allait emporter la cage et l'oiseau. La colline est presque à pic du côté de la



ILE SAINT-VINCENT (*Antilles anglaises*). — VUE DE L'ÉGLISE SAINT-VINCENT ET DU VILLAGE ESCAPE: d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad (voir page 392).

mer; toute la nuit, j'ai entendu ce grondement du vent et des flots qui n'est pas sans causer une certaine impression. Ce qu'il produisait chez moi, c'était une absence regrettable de sommeil et une abondance non moins regrettable de rimes qui dansaient devant mon imagination, me sollicitant de les écrire les unes au-dessous des autres.

J'écrivais donc au lieu de dormir :

A ta voix je prête l'oreille,  
O mer, qui mugis devant moi;  
En mon âme ton bruit éveille  
L'admiration et l'effroi.

Je ne me lasse pas d'entendre  
Ton langage majestueux !

Mais que je voudrais donc comprendre  
La voix des flots tumultueux !

Que viennent-ils dire à la plage,  
En se heurtant contre ses bords ?  
Vont-ils envahir le rivage ?  
Non ; vains seraient tous leurs efforts.

Lorsque le Créateur du monde  
Leur ordonna de s'agiter :  
« Ici votre onde furibonde  
Leur dit-il, devra s'arrêter. »

Je m'arrête également ici et vous fais grâce du reste !



Hier, à midi, je quittai Kingstown, la capitale de l'île.

Je visitai d'abord une chapelle en bois bâtie au sommet d'un coteau fort escarpé. Le lieu s'appelle *Gomié*. Je trouvai là un certain nombre de catholiques fort abandonnés.

L'un d'eux me dit :

« — Père, comment voulez-vous que ce peuple demeure catholique ? Vous voyez tout autour des églises protestantes où les ministres font régulièrement le service tous les dimanches et nous n'avons pas eu de messe depuis dix mois ! »

Je trouvai là, en effet, bien peu de candidats pour la confirmation. Une pauvre femme assez malade, encore une descendante des Caraïbes, fut bien aise de me trouver à son passage pour se confesser.

A une petite distance de *Gomié*, je visitai une source curieuse qui sort de la terre en bouillonnant. Le trou d'où elle s'échappe en jet d'eau, peut avoir un pied de circonférence. C'est une eau très claire, fortement gazeuse, fraîche, légèrement sulfureuse. En Europe elle serait probablement une fortune. Les docteurs de l'endroit disent qu'elle a des qualités très précieuses.

En quittant *Gomié*, je descendis dans une charmante vallée où coulent parallèlement deux rivières limpides. Je trouvai encore là plusieurs églises et des écoles wesleyennes et anglicans. L'Église catholique possède dans cette vallée une pauvre petite école tenue par une Portugaise où je trouvai une quarantaine d'enfants. A propos, cette vallée se nomme *Mésopotamie* ! Je fus heureux d'y découvrir, au milieu d'une quantité de Chaldéens, plusieurs véritables enfants d'Abraham, qui étaient contents de voir enfin un prêtre catholique.

J'arrivai à *Escape* à la tombée de la nuit (voir la gravure page 391). La nouvelle église, qui remplace celle que l'ouragan renversa, il y a deux ans, n'étant pas encore couverte, j'ai dû dire la sainte messe ce matin dans la petite cabane où j'avais passé la nuit. Elle était pleine de braves noirs et de quelques Portugais qui ne l'avaient pas entendue depuis longtemps.

Ce soir, je suis arrivé à *Bellevue* ; j'y ai trouvé une petite église, une école, un presbytère dont je vous dirai l'histoire demain. Le presbytère est un peu plus éloigné de la mer que celui d'*Escape*, deux cents pas environ ; néanmoins on entend mugir la mer, comme si elle était à la porte.

\* \* \*

25 janvier 1888.

J'ai confessé et catéchisé toute la matinée les candidats de *Bellevue* pour la confirmation. Ils sont une cinquantaine. Hélas ! quelle ignorance chez ces pauvres enfants ! ce n'est pas leur faute, presque tous se sont confessés pour la première fois ! Un bon nombre d'entre eux sont Portugais.

Si ce quartier de *Bellevue* est encore catholique, c'est grâce à la générosité d'un noble chrétien, à la foi vive et agissante, à un Écossais converti du protestantisme et qui était le possesseur de cette habitation de *Bellevue*, sur laquelle il bâtit lui-même à ses frais église, école, presbytère. Il est malheureusement mort depuis cinq ou six ans. Pendant sa vie, il donnait à ses laboureurs l'exemple de l'assiduité aux offices de l'église, de la piété et de toutes les bonnes œuvres, et son exemple avait un résultat

immense. Sa mémoire est toujours en bénédiction parmi ce bon peuple. Ce vénérable chrétien se nommait M. Gérold. Dieu récompensa sa foi en donnant à l'un de ses trois fils la vocation religieuse dans la Compagnie de Jésus. Les deux autres sont, l'un officier dans l'armée des Indes et l'autre avocat ; ce dernier vient de temps en temps à Saint-Vincent voir ses propriétés. Il est catholique comme son père, mais il n'a pas hérité de tout son zèle.

Sur cette côte *Windward*, existe une espèce de petit lézard vert qui a attiré mon attention par sa familiarité excessive ; il la pousse jusqu'à vous grimper sur les épaules et à manger dans votre assiette. Curieuse petite bête ! au lieu de fuir la société de l'homme, comme tant d'autres de ses congénères, il semble la rechercher. Il vient se dresser à deux pieds de lui et le regarde de bons moments sans bouger. Je viens d'en voir un qui m'a beaucoup amusé. Il était cramponné à une vitre (tellement fins sont ses ongles) et il faisait des efforts inouïs pour mordre une petite sauterelle qui se trouvait de l'autre côté. La pauvre bête n'y comprenait rien. Il ne pouvait pas entrer dans sa petite cervelle qu'il y avait le verre entre sa bouche et la sauterelle. Cette lutte impossible a cessé par un autre désappointement : un de ses frères était de l'autre côté de la vitre, et a saisi la sauterelle sans difficulté.

Quel affreux patois anglais parlent la plupart de ces pauvres gens de Saint-Vincent ! Il y a plus de différence entre la langue de la reine Victoria et leur baragouin, qu'entre l'auvergnat et le français.

(A suivre).

## EN PAYS GALLAS

LETTRE DE MGR LASSERRE, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE D'ADEN.

(Suite 1).

Comme nous avons plusieurs semaines devant nous, nous fîmes immédiatement prévenir tous ceux que notre présence pouvait intéresser. Plusieurs de nos prêtres indigènes vinrent à tour de rôle recevoir nos instructions ; bon nombre aussi de nos chrétiens s'empressèrent de nous souhaiter la bienvenue et de profiter de notre ministère pour faire leur confession et leur communion pascales. Plusieurs groupes de cinq à six personnes se succédèrent, en différents jours, afin de recevoir le sacrement de confirmation. Dans un petit appartement qui nous servait à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle de réception, etc., etc., sur un autel portatif, nous disions secrètement et de nuit la sainte messe, de crainte d'éveiller des soupçons. Pour la même raison nous n'admettions qu'un auditoire fort restreint et dont nous étions sûrs.

Ainsi s'écoulèrent entre la prière, le jeûne, le saint ministère, nos entretiens avec de discrets visiteurs et quelques correspondances les jours qui nous séparaient du retour du roi.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 10 août.



Enfin, le 23 avril, on vint nous prévenir que Sa Majesté ferait son entrée le lendemain à Ankobar. Immédiatement je pris mes mesures pour que les lettres et les petits cadeaux que je tenais pour Elle lui fussent remis avec mes souhaits de bienvenue dès son entrée à la ville royale.

Le jour suivant, le roi arriva en effet, et, selon son habitude en temps de carême, entra dans sa capitale à l'heure où l'on rompt le jeûne. C'est que l'usage de fêter l'heureux retour par de copieuses libations est assez en honneur en Abyssinie. Mais, comme les lois du jeûne sont rigoureuses et sacrées, pour ne point avoir à languir à domicile, on trouve préférable de n'arriver qu'au moment précis.

Conformément à mes désirs, quand le roi se fut un peu reposé, on lui présenta les lettres et les quelques objets que je lui avais envoyés. Sa Majesté, qui déjà avait appris notre présence à Aho-Amba, et intimé l'ordre de nous y laisser jusqu'à son retour, manifesta incontinent son désir de me voir. Aussitôt l'Azadje-Wald-Esadex me dépêcha avec un mulet un de nos anciens élèves, parfaitement au courant de tout et qui déjà était venu nous voir. Il arriva près de nous au moment où nous allions prendre notre repos de la nuit, c'est-à-dire vers les neuf heures du soir.

Grande fut notre surprise à tous, non point de ce qu'on venait nous chercher à cette heure indue (car nous savions que c'était une mesure de prudence indispensable) mais de que ce fût si tôt. Cela nous sembla d'assez bon augure.

J'étais du reste seul invité, car le roi, pour ne point éveiller l'attention du public, n'avait point appelé mes deux compagnons que d'ailleurs il ne connaissait pas.

Ma toilette ne fut pas longue, un grand vêtement blanc dans lequel je me drapais à l'orientale, un burnous noir du pays prêté comme déguisement par le jeune homme qui devait m'accompagner, un mouchoir également blanc, noué à peu près derrière la tête, composait tout mon costume.

\* \* \*

Après avoir recommandé mon voyage à Dieu et aux prières de mes chers coopérateurs, je montai à mulet et, seul avec l'écuyer qu'on m'avait envoyé et qui m'était tout dévoué, je commençai l'ascension de la montagne d'Ankobar. Heureusement la lune nous prêtait sa clarté argentine; autrement, il nous eût été impossible de gravir à dos de mulet ces rochers escarpés. Maintes fois, malgré la sûreté de pied des mulets d'Abyssinie, nous dûmes descendre de nos montures, et marcher à pied pour ne point nous exposer à faire de la gymnastique dans le vide. Le silence le plus complet régnait autour de nous. Personne autre que nous n'avait eu la témérité de s'engager dans ces chemins abruptes à cette heure avancée.

À minuit environ, nous entrâmes dans une maison qui jadis fut nôtre, mais qui, depuis la confiscation de nos propriétés, avait été vendue à un des parents de l'Azadje. Nous nous y reposâmes quelques instants pendant lesquels on nous servit du café.

Cette gracieuseté m'avait été ménagée par mon jeune compagnon pour me réconforter au milieu de la route. Après avoir cordialement remercié nos hôtes qui s'étaient montrés fort empressés, nous reprîmes notre ascension nocturne.

À mesure que nous avançons, la fatigue, le sommeil, les préoccupations, ne laissent pas de me faire sentir tout leur poids. Mais je les trompais à mon tour en caressant mes plans, en songeant à mon entrevue avec le roi, que je recommandais à Dieu. C'était pour lui, pour sa gloire, pour les âmes, que nous étions venus, et que présentement semblable à un malfaiteur qui craint le grand jour, je voyageais au milieu de la nuit.

À une heure du matin nous achevions l'ascension de la montagne. Encore une heure et nous allions être au terme de notre course. Le chemin étant devenu meilleur, nous marchons plus rapidement. Bientôt quelques maisons se détachent d'entre les grands arbres qui bordent notre route. Je ne tarde pas à apercevoir celle que Mgr Massaja avait achetée quelques années auparavant pour y placer un prêtre indigène qui, en raison de la persécution, ne put y tenir longtemps. Elle était maintenant occupée par un *choum*. Nous passons ensuite devant les églises de Mariam et de Médazy-Alem, les deux principales d'Ankobar.

Un peu plus loin la côte s'élargit, les habitations deviennent plus serrées.

Enfin, au pied d'une haute colline, je vois une enceinte circulaire et beaucoup de maisons massées tout autour; j'allais m'informer auprès de quel chef nous étions, quand mon compagnon de route me dit :

« — Nous sommes arrivés. »

\* \* \*

Aussitôt sans bruit, il conduit nos deux montures dans une maison voisine et vient me reprendre pour me diriger vers la demeure de l'Azadje.

Après plusieurs coups frappés assez modérément à la porte extérieure, le garde à moitié endormi arrive lentement, et ouvre plus lentement encore, ne sachant trop que penser de mon arrivée à une heure si insolite.

Heureusement j'avais avec moi un jeune homme parfaitement connu, et au courant de la maison. Après m'avoir engagé à l'attendre quelques instants, en sa qualité de favori de l'Azadje, il n'hésite pas à entrer dans sa chambre à coucher et à le réveiller; ce ne fut pas long, car bientôt il revient pour me conduire auprès de son maître qui se lève en me voyant.

Après les salutations d'usage, ce ministre qui me reconnaît comme je le reconnais, m'invitant à m'asseoir auprès de lui, me dit :

« — Comme vous avez vieilli ! vous êtes tout blanchi ! c'est à s'y méprendre. »

« — C'est vrai, lui répondis-je : ce sont les voyages successifs, les ennuis et les fièvres surtout qui m'ont rendu ainsi méconnaissable. Vous n'ignorez pas, ajoutai-je, ce qui nous arriva après notre départ du Chewa en juillet 1879; comment, par les ordres de l'empereur Ati-Joannes, nous avons été conduits en pleine saison des pluies jusqu'à Debra-Tabor et de là renvoyés en Europe par les déserts fiévreux du Soudan.

« — Nous avons appris tout cela, me dit-il; mais NN. SS. Massaja et Taurin, comment vont-ils et où sont-ils ?

« — Tous les deux sont en bonne santé. Mgr Massaja est à Rome; ses jambes lui refusant le service, il a dû renoncer



à retourner en mission, et ne songe plus qu'à se préparer à la mort. Mgr Taurin est à Harar, occupé à fonder de nouvelles stations pour compenser les ruines amoncelées au Chewa.

« — Etes-vous allé vous-même à Harar ? »

« — J'en viens directement. »

« — Est-ce une belle ville ? »

« — Certainement, c'est la plus belle que je connaisse sur les plateaux éthiopiens. »

« — Est-elle fortifiée ? »

« — Suffisamment contre une attaque ordinaire. »

Après quelques autres questions de ce genre. « Vous devez être fatigué, ajouta-t-il, vous avez besoin de sommeil ; voulez-vous accepter mon lit ? »

Je le remerciai, me gardant bien d'accepter, pour mille et une raisons. Puis, après m'être excusé de l'avoir dérangé si intempestivement et lui avoir souhaité un bon repos, je me retirai.

Mon introducteur, qui avait songé à tout, me conduisit alors par des dédales, jusqu'à un cabanon qui n'avait pas deux mètres de diamètre, et où l'on ne pouvait guère entrer qu'en rampant, mais qui, en revanche, était tout nouvellement construit et non encore infesté par tous les parasites qui hantent effrontément les plus nobles demeures d'Abyssinie. On m'étendit une peau de vache en guise de tapis, sur le sol que recouvrait un peu de paille, et je me couchai tout habillé pour prendre un peu de repos.

Il devait être trois heures du matin.

\* \* \*

Mon sommeil ne fut guère profond. Au point du jour, et avant que personne vint me distraire, je me hâtai de remercier Dieu de la protection qu'il m'avait accordée pendant cette longue nuit, et de lui confier mes pensées et mes préoccupations de la journée. Puis je jetai un coup d'œil autour de moi pour me rendre compte de l'orientation de ma petite prison. J'étais séquestré dans l'angle ouest de l'enceinte de l'Azadje. Ma hutte était contiguë à la haie extérieure bordant le chemin qui monte au palais royal. La porte donnait sur une des cours intérieures ; mais une sorte de palissade demi-circulaire me dérobait aux regards des curieux.

On devait soupçonner quelque mystère, puisque j'avais délogé quelqu'un ; mais aucun indiscret ne s'approcha, sauf le frère de l'Azadje qui m'aperçut à distance. L'azadje lui-même ne s'enquit pas de moi. C'était peu flatteur, et pour qui n'aurait pas connu le pays, rien moins qu'encourageant. Je ne m'en étonnai pourtant que faiblement (bien que je m'attendisse à mieux), connaissant les nombreuses occupations de mon hôte, et la réserve abyssine à l'égard des gens tombés en défaveur pour un motif quelconque. Il ignorait l'accueil que me ferait le roi. La prudence lui commandait de ne point se compromettre par trop de prévenances.

Mon introducteur de la veille fut donc le seul qui vint de temps en temps jeter un coup d'œil dans la hutte où je m'étais blotti. Contrairement aux usages abyssins en temps de eareme, il eut l'amabilité de m'apporter une tasse de café noir qu'il avait préparé tout exprès pour moi. Je ne pus la lui refuser, vu ses insistances et celles de mon estomac vide. La matinée me parut un peu longue. Cependant, vers midi, je reçus la visite du jeune homme qui nous avait servi

d'intermédiaire les premiers jours de notre arrivée dans ce pays. Je fus heureux de le revoir pour me procurer certains renseignements dont j'avais besoin. Nous étions à causer depuis assez longtemps, lorsqu'on vint me prévenir qu'il était temps de rompre le jeûne.

J'avoue que je ne me fis pas prier et que je m'empressai d'accomplir la cérémonie du lavement des mains, qui est de rigueur en Abyssinie avant et après chaque repas. L'absence de cuiller et de fourchette rend, on le comprend, cette opération préliminaire et finale, absolument indispensable.

La table fut bientôt mise. Sans trop de façon on me présenta une corbeille de pains de thief, sur lesquels on avait déposé deux portions de ragoût ; un quartier de pain de froment et un flacon de bière complétaient le menu de mon dîner.

Mangeant seul, le repas ne fut pas long ; le jeune homme dont j'ai parlé plus haut, se tira honorablement d'affaire avec les restes les plus présentables, et finalement les servants eurent leur tour. J'avais eu abondamment pour calmer mon estomac, mais tout décorum était absent.

Il ne me restait plus qu'à attendre patiemment que le jour baissât, dans l'espérance d'être présenté au roi. Effectivement, au premier crépuscule du soir, l'Azadje, en personne, et quelques jeunes gens dans le secret, vinrent me prendre et me conduisirent, déguisé comme la veille, jusqu'à l'enceinte intérieure qui protège la résidence royale. Je rencontrai alors deux des principaux officiers du palais qui me reconnurent, et avec lesquels j'échangeai quelques paroles, jusqu'à ce qu'un Européen qui se trouvait près du roi se fût retiré. Je ne tardai pas à être introduit.

\* \* \*

Assis sur un petit lit de parade que recouvrait un beau tapis de Perse, accoudé sur des coussins de soie agrémentés tout autour par de petites bulles d'argent, le roi, en me voyant, se souleva et sourit avec sa bonhomie ordinaire, puis m'invita à m'asseoir sur une chaise, à sa droite. La salle était vide ; seul l'Azadje, un écrivain, un porte-flambeau, et un jeune homme chargé de quelques cadeaux, assistaient debout à l'entrevue.

La kyrielle des salutations en usage dans le pays une fois épuisée, les premières paroles du roi furent celles de l'Azadje :

« Comme vous avez vieilli depuis notre séparation ! »

Après ce préambule, la conversation s'engagea sur notre premier exil, sur notre pèlerinage forcé à travers le Soudan, sur NN. SS. Massaja et Taurin, pour aboutir à Harar, qui déjà était ce qui intéressait le roi plus que tout le reste.

Entre temps, je lui offris comme présents plusieurs pièces de soie incomplètes, il est vrai, mais de différents numéros et très voyantes. Tout en appréciant le cadeau, le roi, voulant faire preuve de désintéressement, me dit :

« — Il vaut mieux garder cela pour vous ; ce sera une ressource en cas de besoin. »

« — A Dieu ne plaise ! dis-je à mon tour. Je prie Votre Majesté de vouloir bien l'accepter, non point comme une chose de valeur et digne d'Elle, mais comme un témoignage de notre affection et de notre reconnaissance. »



Alors il me remercia et je lus dans ses yeux qu'il était content. Puis, sur un ton demi-sérieux :

« — Où donc voulez-vous aller ? reprit-il.

« — Où Sa Majesté voudra.

« — Hélas ! depuis votre départ en 1879, les choses ne sont guère changées. Je ne suis pas plus libre qu'auparavant.

« — Je ne l'ignore point, Sire ; aussi ne vous demandai-je point de résider au Chewa, mais de me laisser rejoindre quelque-une de nos anciennes fondations des pays gallas.

« — Vous pourriez peut-être relever Lagamhara qui fut détruit anciennement par un de mes généraux quelque temps avant votre exil ; dernièrement, à mon retour du Gojam, quel ne fut pas mon étonnement en traversant ce pays de voir un Galla venir baiser la main d'un Européen, s'imaginant que c'était un prêtre ! Immédiatement votre souvenir me revint à l'esprit.

« — C'est trop près du Chewa, interrompit l'Azadje, trop sur la grande route des marchands qui ne manqueront pas de publier partout votre retour dans le pays et de nous attirer de graves embarras. Il vaut mieux s'en tenir à l'autre plan qui m'a été proposé, celui de vous ménager l'entrée chez les Ittou-Galla. C'est une tribu à part, en dehors de tout centre chrétien, séparée du Chewa par un désert de deux ou trois jours et par l'Awache, le plus grand de nos fleuves. En vous y établissant, vous n'attirez ni sur vous, ni sur nous, les rancunes de personne.

« — C'est vrai, repris-je, mais nous ne pouvons pas nous aventurer là en aveugles, il nous faut certaines bases de sécurité que Sa Majesté seule peut nous fournir ; sans cela ce serait nous exposer imprudemment à un péril certain. »

En m'entendant réclamer des gages de sécurité, l'Azadje craignit de s'être trop avancé ; aussi s'empressa-t-il d'ajouter :

« — Il nous est bien difficile de répondre de votre sûreté chez les Ittous, puisque nous n'y avons pas de corps de troupe ; mais nous pouvons vous faire accompagner jusqu'à un delà de ce pays, pour vous faire regagner sûrement Harar.

« — Ce n'est point, répondis-je, ce que nous désirons ; nous ne sommes point sortis d'Harar pour y retourner si vite. »

Et voulant couper court à toute proposition de ce genre, j'ajoutai :

« — J'ai ouï dire qu'il y a aux Ittous deux chefs principaux capables de nous protéger contre tout danger.

« — Ils sont sous la main du général Gabriel.

« — Ne pourrait-on pas les faire venir et se confier à eux avec toutes les recommandations voulues ?

« — Assurément, répondit le roi, c'est ce qu'il y a de mieux à faire et il sera ainsi fait. Le général Gabriel doit venir ces jours-ci, je lui parlerai de vous. Du reste, je suis résolu à faire personnellement et sous peu une expédition chez les Ittous, je verrai par moi-même ce qu'il en est, et à mon retour je vous y enverrai. En attendant, restez tranquillement à Aho-Amba. »

Je remerciai Sa Majesté en prenant congé d'elle. Je repris le chemin de la maison de l'Azadje, satisfait sinon du projet d'expédition du roi, du moins de ses dispositions à notre égard.

\* \* \*

Je ne tardai pas à être confirmé dans mes appréciations. L'Azadje, qui était rentré en même temps que moi, m'accompagna jusqu'à ma hutte et aussitôt la peau de vache de la veille fut remplacée par un tapis, et, s'asseyant à mes côtés, le ministre se mit à causer avec moi, me renouvelant toutes ses promesses précédentes, toutes ses offres de service. Puis, s'étant retiré pour faire les honneurs de sa table à de nombreux convives, on ne tarda pas à m'apporter à moi-même ma petite collation servie cette fois avec un certain décorum.

La table était bien toujours la même, c'est-à-dire une corbeille où s'étalait un certain nombre de pains, mais elle fut présentée avec son vêtement d'honneur, c'est-à-dire houpée d'une étoffe rouge. La pitance elle-même n'était plus étendue sur le pain comme au repas de midi, mais servie à part dans des plats dont les couvercles étaient enjolivés de la même façon.

Ainsi la bonne réception du roi avait produit ses fruits ! Qu'on m'apportât ma nourriture dans des corbeilles et des vases chamarrés ou non, qu'importait à mon palais ? les mets n'en étaient pas pour cela plus savoureux ; mais c'était une marque d'honneur que nous valaient les bonnes grâces du roi et qui avait son prix comme pronostic.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

M. MOUSSET,

*Missionnaire à Pondichéry.*

Né en 1808 au village de Sanzais (Deux-Sèvres), Louis-Marie Mousset avait fait ses premières études sous la direction du curé de sa commune. Ordonné prêtre, il fut chargé du soin d'une paroisse, où existaient encore un certain nombre de partisans de la Petite Église : la partie fidèle de son troupeau ne s'élevait guère qu'à quatre-vingts personnes.

C'est de cette paroisse qu'il partit en 1834 pour le séminaire des Missions-Étrangères de Paris, d'où il fut envoyé à Pondichéry en 1835.

La Mission de Pondichéry comprenait alors les diocèses actuels de Pondichéry, de Coïmbatour, de Mayssour et de Maduré. C'est dans cette dernière partie de la mission que le Père exerça son zèle tout d'abord. Lorsque les Pères de la Compagnie de Jésus purent rentrer dans ce Maduré qui leur est si cher à tant de titres, Mgr Bonnard parcourut toute la mission, afin de leur remettre en mains les différentes chrétientés. Le P. Mousset fut choisi pour accompagner Sa Grandeur et l'aider dans ce pénible voyage.

En 1842, le P. Mousset fut chargé d'aller visiter les chrétientés du Coïmbatour et du Mayssour. De là, il se rendit, en 1844, à Pondichéry, pour assister au synode.

A partir de ce moment, il ne quitta plus Pondichéry. Placé au petit séminaire comme professeur de quatrième, il y demeura jusqu'au jour où, devenu complètement aveugle, il lui fut impossible de remplir cette charge. Chose



digne de remarque, il resta quarante ans dans la même fonction, chargé de la même classe, sans jamais témoigner le moindre désir d'un changement quelconque !

Pendant la dernière année de sa vie, ses forces tombèrent peu à peu : l'appétit disparut, puis une espèce de suffocation lui survint. Elle se renouvelait chaque nuit et lui laissait pendant le jour une assez forte oppression. Le médecin constata bientôt une maladie de cœur compliquée d'une bronchite. Après avoir reçu tous les sacrements, le pieux missionnaire quitta paisiblement cette terre le 8 février 1888, à l'âge de quatre-vingts ans.

Le bon P. Mousset était un homme d'une intelligence et d'une science vraiment rares. Quand ses confrères avaient besoin d'éclaircissements sur une question, ils recouraient à lui comme à un dictionnaire universel. Aussi l'appelaient-ils entre eux *l'Encyclopédie de la Mission*. Histoire, mathématiques, sciences, physique, théologie, liturgie, géographie, etc. : on aurait dit qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait étudié. A l'âge de soixante-quinze ans encore, c'était pour lui un bonheur de lire les Pères grecs dans leur langue. Il connaissait le sanscrit, le malialam, il parlait purement le tamoul, lisait couramment l'anglais et le portugais et était assez versé dans l'hébreu.

Il suivait régulièrement le progrès des différentes missions et quand il eut perdu la vue, il se faisait lire régulièrement les *Annales de la Propagation de la Foi* et le recueil des *Missions catholiques*.

Que dire de sa belle âme ? Tout porte à croire qu'il n'a jamais perdu l'innocence baptismale ; car, jusqu'à sa mort, le trait dominant de son caractère fut la candeur, la simplicité de l'enfant.

## DONS

### Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

#### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme de Saint-Chamond, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i>	500
Anonyme	2 50
Anonyme	7 50
A Mgr Ohanessian, évêque de Mouche.	
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales	5
Pour le sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem.	
Mme Anne X., diocèse de Marseille, avec demande de prières pour elle et son fils	5
M. Garel, diocèse de Lyon	40
Anonyme du diocèse d'Aras	20
Une famille de Bordeaux, actions de grâces et prières	50
A Mgr Coadou, évêque du Mayssour, pour ses orphelins d'Ossoor.	
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales	5
Au R. P. Darras, pour Notre-Dame-de-Lourdes de Chetput (Pondichéry).	
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales	5
M. Garel, diocèse de Lyon	5
Pour M. Louis Dejean, missionnaire au Thibet.	
Une famille de Bordeaux, prières et actions de grâces	50

A Mgr Gasnier, pour la mission de Malaisie.	
Anonyme de Marseille	3
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales	5
Une famille de Bordeaux, actions de grâce et prières	50
A Mgr Cousin, pour la chapelle des vingt-six martyrs du Japon, à Nagasaki.	
Un prêtre de Laval	50
A Mgr Clément Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
Anonyme de Nancy	25
E. A., à Montpellier	100
Anonyme du diocèse de Lyon	5
C. L., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i>	1
M. N.,	2
Anonyme	20
—	5
A. C. et C. P.	20
L'ami des quatre saisons	5
Anonyme	11
—	10
—	1
—	60
Anonyme	2
Mme Reynaud	20
Une sœur de Saint-Vincent-de-Paul	20
Trouvé dans le tronc de Fourvière	1 50
Un abonné du diocèse de Moulins à l'intention d'un malade	20

Au même, pour le rachat d'une jeune esclave au centre de l'Afrique.

A. F. G. à Langres	10
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.	
Une enfant de Marie de Dôle, diocèse de Saint-Claude	100
Au R. P. Guillemé, pour la mission du Haut-Congo.	
Anonyme de Marseille	2
Pour le baptême d'un petit nègre sous le nom de Pierre Claver, dans la mission du Bas-Zambèze.	
E. A., à Montpellier	200
A Mgr Cazet, pour les lépreux de Madagascar.	
Anonyme, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i>	5
A Mgr Grandin, pour la mission de St-Albert (Canada).	
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières spéciales	5
Au R. P. Damien Deveuster, pour la léproserie de Molokai (Iles Sandwich).	
Anonyme d'Orléans	25

#### ÉDITION POLONAISE

Pour l'œuvre	209 50
Pour les missions les plus nécessiteuses (RR. PP. Résurrectionnistes)	1900
Pour le rachat d'enfants païens (R. P. Marie de Brest)	472 75
Pour les missions du Tong-king (RR. PP. Dominicains Espagnols)	2211
Pour Mgr Van Camelbeke	301 80
Pour les missions d'Orient les plus éprouvées (Mgr Mellano)	139 05
Pour les missions de Chine, les plus nécessiteuses (R. P. Marie de Brest)	119 70
Pour les missions franciscaines	6
Pour le rachat d'enfants nègres (Zanguebar)	479 15
Pour les missions du Zambèze	319 30

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





ILE SAINT-VINCENT (Antilles anglaises). — UN CAPITAINE CHRÉTIEN ET SA FAMILLE; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad (voir page 401).

## CORRESPONDANCE

### GUYANES (Amérique du Sud).

*De la probabilité d'une mission catholique en Amérique au VI<sup>me</sup> siècle.*

L'un de nos plus sympathiques et de nos plus érudits correspondants, M. Romanet du Caillaud, nous communique cette savante et curieuse étude, qui ajoute un chapitre nouveau à l'histoire ancienne de nos missions. On sait quelle juste célébrité ont attachée au nom de cet infatigable chercheur ses habiles et heureuses investigations sur les points les plus obscurs de la géographie religieuse.

Vers 1732, lors de la création du poste d'OUYAPOC (1), dans la Guyane française, en faisant creuser les fondements de l'église de leur mission, les Jésuites trouvèrent, à quatre ou cinq pieds du sol, une petite médaille toute rouillée. L'ayant nettoyée, ils remarquèrent que c'était

(1) Aliàs, OYAPOC.

une médaille de saint Pierre et que son type paraissait être des premiers siècles du christianisme.

« Comment, dit le P. Lombard, qui rapporte ce fait (1), comment cette médaille a-t-elle pu se trouver dans cette contrée? Car enfin, les Indiens de la Guyane n'ont jamais connu de médailles, ni de monnaies, et il ne paraît pas qu'aucun chrétien ait, jusqu'à présent (1732), habité cette partie du Nouveau-Monde. »

La présence de cette médaille chrétienne de la primitive Église à la Guyane, dans une alluvion déjà ancienne, fait supposer une prédication chrétienne en ce pays, bien antérieure à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

\*  
\* \*

Deux hypothèses se présentent :

La première consisterait à supposer que des chrétiens, fuyant les persécutions, auraient gagné les îles de l'Océan Atlantique, et de là, plus tard, les côtes de l'Amérique.

Dans l'Afrique septentrionale, les moines, dont saint Augustin avait rédigé la règle, s'étaient, suivant le vœu de ce grand évêque, considérablement multipliés. Il est

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*. Recueil XXI, pp. 476-477.



probable que, au moment de la persécution des Vandales, plusieurs de ces moines se réfugièrent dans les îles voisines de la côte occidentale d'Afrique. Ces religieux, en effet, étaient habitués à la navigation ; « semblables à des oiseaux, dit un chroniqueur, ils voguaient sur mer à pleines voiles » (1).

De plus, dans l'île de Ténériffe, il y avait des vestiges de christianisme antérieurs à la conquête des Canaries par Béthémont. Ainsi, une image de la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle fut plus tard bâtie l'église de Notre-Dame-de-la-Chandeleur, à cinq lieues de San-Christoval-de-la-Laguna, était vénérée par les Guanches, encore païens, sous le nom de la Mère au Soleil. Un chèvrier guanche l'avait découverte dans une caverne, où sans doute elle avait été laissée par quelque moine mauritanien, mort depuis longtemps (2). De même, dans l'île de Palma, les conquérants hispano-normands trouvèrent à leur arrivée une statuette de la sainte Vierge dans une forêt de pins (3).

Dans le même ordre d'idées, un fait précis est rapporté par Martin Behaim sur le *Globe terrestre* qu'il fit à Nuremberg en 1492 (4). Au temps de l'invasion musulmane en Espagne en 734, sept évêques, dont l'archevêque de Porto (en Portugal), s'embarquèrent avec nombre de chrétiens, hommes, femmes et enfants, pour l'île Antilia, surnommée Septe-Bispade (5) ou les sept évêchés, sans doute à cause des sept évêques qui y émigrèrent.

Behaim place cette île Antilia à l'ouest des Açores, îles qu'il avait habitées, puisque son beau-père, Job de Huerter, était gouverneur de Fayal. Mais il est plus plausible d'identifier Antilia au groupe des deux îles Atlantiques ou Fortunées, citées par Plutarque dans la *Vie de Sertorius*, et que je crois être Madère et Porto-Santo (6). Le nom d'Antilia serait une corruption de l'ancien nom des îles Atlantiques, îles que fréquentaient certains marins espagnols dans l'antiquité.

Une barque de Ténériffe fut, en 1731, entraînée par une tempête à travers tout l'Océan Atlantique, jusqu'à l'île de la Trinité.

Un pareil incident n'aurait-il pas pu arriver, soit à quelques-uns des moines mauritaniens que je suppose s'être réfugiés aux Canaries, soit à des chrétiens de la Péninsule hispanique, émigrés à l'île Antilia ?

(1) *In modum volucrum... velis plenis iter suum agerent.* RUINART, *Hist. perséc. Vandal.*, p. 221, cité par Montalembert dans *les Moines d'Occident*, t. 1, p. 143.

(2) *Itinéraire du P. Martin Ignace* dans Gonzalez Mendoza ; *Histoire du Royaume de la Chine*, trad. fr. Genève, 1606, pp. 289-293.

(3) Dr Verneau. *Les Îles Canaries.* — *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 1887-1888. N° 4, p. 427.

(4) Dr Murr. *Notice sur Martin Behaim*, publiée à la suite du *Voyage de Piga fetta*. Paris, Jansen, an ix, pp. 309-320.

(5) Une erreur de lecture ou de typographie a fait imprimer Septe-Pitade, ce qui n'a pas de sens.

(6) Gosselin (*Recherches sur la géographie des Anciens*, t. 1, p. 147) voit dans les deux îles Atlantiques, les deux Canaries, Lanzerote et Fortaventure ; mais, vu la description donnée par Plutarque, les deux îles Atlantiques s'identifient mieux avec le groupe de Madère et Porto-Santo.

La deuxième hypothèse est plus plausible encore, elle peut être à peu près déduite d'un texte.

Au commencement de la légende de saint Brandan, abbé de Clonfert (1), moine irlandais du VI<sup>e</sup> siècle, on lit le récit du voyage maritime d'un de ses disciples, saint Barinte, petit-fils du roi Neil. Saint Barinte était allé rejoindre son fils Mernoc, moine dans une île de l'Océan, île d'un climat bien plus doux que les Îles Britanniques, puisque les noix y mûrissaient.

De cette île, se dirigeant vers l'Occident, vers la Terre de Promission des saints, saint Barinte arrive à une terre spacieuse, couverte de plantes et d'arbres.

Là, nulle plante sans fleurs, nul arbre sans fruits. Saint Barinte et ses compagnons montent pendant quinze jours, et le quinzième jour ils rencontrent un fleuve qui coulait du couchant au levant.

Cette terre si fertile ne serait-elle pas la Guyane ? Ce fleuve ne serait-il pas l'Amazone ? En ce cas, saint Barinte aurait passé par Ouyapok.

Saint Barinte revint ensuite à l'île de son fils Mernoc, puis en Irlande. C'est le récit de son voyage qui porta saint Brandan à entreprendre son odyssée de sept ans, à la recherche de la Terre promise où les anges conversent avec les hommes (2). A la fin de cette odyssée, saint Brandan parvint à l'île appelée le Paradis des oiseaux. Cette île était traversée par un fleuve immense ; saint Brandan et ses compagnons ne purent le passer. Ce fleuve est probablement l'Amazone. Pendant quarante jours, les moines voyageurs parcoururent cette terre, qu'ils croyaient être une île, sans pouvoir en trouver la fin.

Je dois ajouter que, sur le globe de Martin Behaim, la position de l'île de saint Brandan répond exactement à la position des Guyanes, tant par son orientation à l'ouest des îles du Cap Vert, que parce qu'elle est placée immédiatement au nord de la Ligne équatoriale.

La légende de saint Malo nous montre également ce saint breton allant rejoindre sur mer son maître saint Brandan. D'autres chroniques monastiques nous parlent encore de deux autres moines navigateurs, Frère Cormar, disciple de saint Colomba, et Frère Bérach.

C'est ainsi que les moines irlandais et armoricains du VI<sup>e</sup> siècle cherchaient sur mer la solitude que les moines d'Égypte et de Syrie cherchaient dans le désert.

Ces moines navigateurs devaient avoir pour patron l'apôtre saint Pierre, le pêcheur galiléen qui conduisait Jésus sur sa barque, lorsqu'il traversait le lac de Génésareth.

(1) Achille Jubinal. *La Légende latine de saint Brandanes*. Paris, 1836.

(2) *In quâ fama ferebatur cælicos cives inhabitare.* *Légende de saint Malo*, citée dans les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, édition Palmé, 16 mai, p. 599. *Vita Sancti Brandani*. Cf. Plutarque, *Vie de Sertorius*, sur les îles Atlantiques ou Fortunées.



sareth. La fête de saint Pierre est citée parmi celles que saint Brandan fêta solennellement en pleine mer (1).

Si donc on admet, comme le fait l'a prouvé en 1731, que ces moines ont pu être poussés par les courants sur les côtes de l'Amérique du sud, il est fort possible que la médaille de saint Pierre, trouvée en 1732 à Ouyapok, ait été déposée ou perdue en cet endroit par un de ces moines.

*Il nous reste encore quelques exemplaires du grand portrait de Sa Sainteté le Pape Léon XIII dont nous avons fait hommage à nos souscripteurs à l'occasion du Jubilé pontifical. Les personnes qui désireraient se procurer de nouvelles épreuves de cette belle peinture qui reproduit d'une façon si fidèle et si saisissante les traits augustes du Saint-Père, la recevront franco, au prix de un franc vingt-cinq.*

## INFORMATIONS DIVERSES

**Russie.** — L'Eglise russe-orthodoxe, d'après les statistiques les plus récentes, est composée comme il suit : cinquante-trois diocèses, dans lesquels on distingue trois sièges métropolitains : Kiew, Moscou et Saint-Petersbourg, dix-sept archevêchés, trente-huit évêchés, sans compter vingt-cinq évêques titulaires ou *lieutenants*, comme on les appelle en Orient. Elle compte encore un évêché dans l'Amérique du Nord, et un autre au Japon. Les églises sont au nombre de 42,000, et les chapelles au nombre de 14,000, le tout desservi par 85,000 ou 90,000 personnes, prêtres, diacres ou ministres inférieurs. Le nombre des monastères, dans lesquels s'observe ou du moins devrait s'observer pleinement la règle de saint Basile-le-Grand, est de six cent soixante, dont quatre cent vingt-cinq couvents d'hommes renfermant 6,320 moines et 4,490 Pères, et deux cent trente-cinq couvents de femmes, comptant 2,850 religieuses et 11,826 sœurs. Chaque diocèse possède une école ecclésiastique ou séminaire ; la métropole de Moscou en a deux ; il y a en outre un grand nombre d'écoles inférieures pour l'éducation des fils de popes. A Saint-Petersbourg, à Moscou, à Kiew et à Kazan, des établissements ecclésiastiques d'enseignement supérieur, ou Académies, comptent de cinq à six cents étudiants et cent trente-trois professeurs. Enfin beaucoup d'églises séculières ou religieuses ont pour annexe une école élémentaire pour les enfants du peuple.

Le clergé, comme dans toutes les communautés chrétiennes non unies de l'Orient, se divise en deux classes ; le clergé séculier ou clergé *blanc* et le clergé régulier appelé *noir* en raison de son habit noir ou gris. Cette distinction, qui subsiste partout en Russie comme généralement chez tous les dissidents orientaux, a des conséquences pratiquement caractéristiques. Au clergé blanc est confié pleinement le soin des paroisses, et la plus haute dignité qui lui soit dévolue est celle de protopope ou chef d'un district composé de plusieurs villages ou églises paroissiales. Les évêchés et autres dignités supérieures sont pour ainsi dire la propriété exclusive des moines, de manière que, si un prêtre devenu veuf voulait atteindre les hauts degrés de la hiérarchie, il devrait

préalablement se faire moine. Nous parlons de veuvage, parce que le clergé blanc est *séculier* dans toute la force du terme ; les candidats au sacerdoce se marient avant de se présenter au sous-diaconat, et par suite, une fois ordonnés, ils deviennent séculiers comme l'est tout père de famille. Cet usage provient d'un décret du fameux concile *in Trullo*, et il est toléré par le Saint-Siège même chez les Orientaux unis. Etant donnée l'ignorance traditionnelle produite par le funeste schisme, il a des suites lamentables : les plaintes amères commencent, quand le pope demeure seul, entouré d'une troupe d'enfants en bas âge : comme il lui est absolument interdit de se remarier, il a de quoi se lamenter tout à son aise. Il arrive aussi de là que vous voyez les générations se succéder l'une à l'autre dans le soin spirituel de la même paroisse.

L'autorité suprême de l'Eglise russe est le synode résidant dans la capitale de l'Empire ; il est composé des trois métropolitains, de cinq évêques et de deux protopopes. La présidence de fait, ce qui se vérifie également dans les autres Eglises dissidentes, est concentrée dans les mains du monarque, lequel se fait représenter par un commissaire impérial.

**Syrie.** — D'une lettre d'un membre de la Compagnie de Jésus, le R. P. Barnier, missionnaire en Syrie, nous extrayons les passages suivants :

« Beyrouth n'est plus ce qu'il était il y a vingt ou trente ans, une petite cité tout orientale, conservant la simplicité de la foi et des mœurs antiques, étrangère à la civilisation européenne et aux progrès de l'esprit moderne. La ville, qui s'agrandit et s'embellit tous les jours, compte aujourd'hui de 120 à 130,000 habitants, parmi lesquels 30 à 35,000 musulmans, à peu près autant de grecs schismatiques, quelques milliers de juifs et de protestants, et plus de 40,000 catholiques de différents rites. Avec le nombre toujours croissant des écoles de la ville et de la montagne, la plupart des habitants apprennent le français, lisent les journaux et les livres de France, les mauvais surtout. Ces dernières années, le séjour des Egyptiens, ou mieux de la population cosmopolite du Caire et d'Alexandrie, chassée deux fois, d'abord par la révolution d'Arabi-Pacha et ensuite par le choléra, a développé d'une manière effrayante le luxe, l'immoralité, l'indifférence et l'irréligion. Ajoutez à cela l'influence néfaste du protestantisme, travaillant à ruiner la foi de nos Syriens, par ses écoles, ses journaux, ses Revues, ses Sociétés soi-disant scientifiques ; celle de la franc-maçonnerie avec ses trois loges, ses bibliothèques, ses librairies et vous aurez une idée des dangers que court ici la jeunesse syrienne si faible, si mobile, si avide de nouveauté. Déjà les Grecs schismatiques, qui possèdent la richesse et s'efforcent de donner le ton au reste de la ville, sont presque entièrement gagnés à l'impiété et à l'athéisme. Grâce à eux, nous avons des cercles, des jeux, un théâtre, des réunions de toute sorte, qui font beaucoup de mal. En face de tant de séductions, qu'y avait-il pour protéger et sauver du péril les jeunes gens qui ne voulaient pas se laisser aller au courant ? A peu près rien. Aussi, constatons-nous avec douleur que bien peu de nos élèves et de ceux des autres collèges catholiques parvenaient à se conserver.

« Pendant la visite du R. P. Provincial, nos anciens élèves de Beyrouth et de Ghazir, s'étant réunis au nombre d'une quarantaine pour lui présenter leurs hommages, quelques-uns d'entre eux demandèrent la fondation d'une œuvre spéciale pour la jeunesse catholique de Beyrouth. Après mûre délibération, on se décida en faveur d'un cercle, placé sous le patronage de membres fondateurs et associés. On élut séance tenante un comité provisoire d'organisation. Pour programme on se contenta d'abord de quelques grandes lignes, empruntées aux statuts des cercles de Marseille, de Paris et de Bruxelles.

« D'excellents résultats ont déjà été obtenus. Les bons se sont groupés et se sont séparés des mauvais ; les faibles ont trouvé un point d'appui et un refuge, les indécis l'exemple qui leur manquait. Tous les jours et à toute heure, le billard et d'autres jeux, cartes exceptées, sont à leur disposition, ainsi qu'une bibliothèque et plusieurs journaux ou Revues, en arabe, en français, en italien

(1) *Acta Sanctorum, Vita Sancti Columbæ.* — *Florilegium Insulæ Hybernæ*, Paris 1674 ; Honorius Philopon, de l'ordre de Saint-Benoît, *Nova typis transcripta Navigatio novi Orbis Indiæ occidentalis*, RR. PP. monach., ord. S.-Benedicti, 1621. Fol. Ces deux derniers ouvrages sont cités d'après Amoretii, *Viaggio dal mare Atlantico al Pacifico per la via del nord-ouest nel 1588*. Milan, 1844, p. 50.



et en anglais. Il y a chaque semaine, outre les soirées musicales, des jours de leçons et de répétitions. Et pour qu'ils n'aient pas à fréquenter les cafés, ils trouvent au cercle une consommation convenable et réglée. Vous savez que le café et, en été, la limonade ou la bière sont, avec la cigarette ou le narguilé, une vraie nécessité pour la plupart des Syriens. »

**Tong-King.** — M. Romanet du Caillaud a publié dernièrement une note sur les martyrs européens au Tong-King au XVIII<sup>e</sup> siècle :

« Trois de ces martyrs, ajoute-t-il, ont été omis par les Pères de Montezon et Estève, de la Compagnie de Jésus, dans la liste des martyrs tonkinois, qu'ils ont donnée à la fin de leur ouvrage intitulé : *Mission de la Cochinchine et du Tong-King* (Paris, 1858).

« Ce sont d'abord les PP. Jean Damascène de Saint-Louis et Thomas de l'Ascension, natifs, le premier de Gênes, l'autre de Naples, qui furent massacrés en 1719 par des païens, à la suite d'un vœu fait par ceux-ci à leur idole, sur le rivage de Sutan (prononcez Soutann), près de la frontière chinoise. N'ayant pas la carte des côtes du Quang-Yên, je n'ai pu faire l'identification de ce dernier nom géographique. Le nom le plus approchant est celui de Chouk-Shan, village situé au nord de Van-Nink, d'après la carte du Tong-King de M. Gouin. De plus, d'après un itinéraire de la province de Quang-Yên, écrit sur une des cartes annamites rapportées du Tong-King en 1875, par M. l'ingénieur hydrographe Hérault, la terminaison *tuân* se trouve dans le nom d'un village, Nghien-Tuân, situé à une journée au nord de Quang-Yên et il est fort possible que plus au nord cette terminaison soit ou ait été accouplée à une première syllabe *sou* ou *chouk*, pour former le nom géographique que les correspondants italiens de la Propagande au XVIII<sup>e</sup> siècle ont écrit Sutan.

« Les deux missionnaires italiens martyrisés à Sutan appartenaient à l'Ordre des Augustins déchaussés. Les Augustins avaient été envoyés au Tong-King par la Propagande, pour remplacer dans l'administration de leur district, deux Franciscains espagnols, dont l'un avait été massacré par des voleurs, et l'autre, envoyé aux Philippines, n'avait plus reparu dans sa mission. Suivant l'abbé Richard (1) auquel j'emprunte ces derniers détails, les Augustins évangélisaient encore leur district du nord-est du Tong-King en 1778, date de la publication de son livre.

« Le troisième martyr omis par les PP. de Montezon et Estève est le P. Jésuite François Xavier Camerini. Expulsé de l'Inde portugaise au moment des décrets de Pombal, il était rentré en Europe. Plus tard, il avait obtenu de redevenir missionnaire, et il était parti pour le Tong-King avec le P. Laurent Vigliani, alors supérieure de la mission des Jésuites au Tong-King ; il y était parvenu en 1774. Peu après la suppression de la Compagnie de Jésus par le pape Clément XIV, le P. Vigliani quitta le Tong-King pour aller en Italie chercher de nouveaux ouvriers apostoliques ; mais il n'était point revenu. Le P. Camerini est donc le dernier missionnaire Jésuite du Tong-King.

« C'est la province de Thanh-Iloà qu'évangélisa le P. Camerini. Pendant neuf ans il fut en butte à la persécution la plus incessante. Il mourut en 1782, d'épuisement suivant les uns, massacré par les ennemis du christianisme d'après d'autres relations (2). »

**Corée.** — Mgr Blanc, évêque titulaire d'Antigone, vicaire apostolique de Corée, écrit de Séoul, le 1<sup>er</sup> juin 1888, à un curé de Saint-Etienne (diocèse de Lyon) :

« Comment vous remercier des paroles si charitables, si affectueuses, que vous m'avez inspirées votre amitié pour moi à l'occasion de la mort de mon vieux père ? Au milieu de mon deuil, j'ai été bien consolé en apprenant que tous mes amis s'étaient fait un devoir d'offrir à Dieu quelques prières pour le repos de l'âme de mon si regretté défunt...

« Pour faire diversion à mes chagrins de famille, depuis trois mois je suis dans l'embarras à cause du terrain que nous avons

acheté ici à la capitale pour les constructions nécessaires à nos divers établissements. Le démon, voyant nos préparatifs pour lui faire une guerre en règle, n'a rien trouvé de mieux que de soulever le gouvernement contre nous en lui suggérant que le terrain acheté par nous était beaucoup trop beau pour être abandonné sans combat. Nous avons même été menacés d'une persécution, à dessein de nous effrayer et de nous faire reculer. Trois élèves de notre petit séminaire, sous un prétexte tout à fait futile, ont été jetés en prison le 1<sup>er</sup> mai dernier, et ils y sont encore ; nous n'avons pu jusqu'à ce jour réussir à les délivrer. Quelle tristesse pour nous et quelles souffrances pour ces pauvres enfants !...

« Mais, ici comme partout, la douleur est toujours accompagnée de consolations... De la province, en effet, je reçois de bonnes nouvelles de tous côtés. Le nombre des baptêmes d'adultes sera probablement le plus considérable que nous ayons obtenu jusqu'ici. De plus, notre hospice de vieillards et notre orphelinat continuent à prospérer. Le manque de ressources seul nous empêche de faire tout le bien qu'on pourrait facilement procurer. Pour notre hospice en particulier, nous n'avons pas encore osé mettre un écriteau sur la porte de peur d'être immédiatement débordés. Je suis désolé d'avoir presque chaque jour à refuser de pauvres vieux et vieilles sans ressources, sans feu ni lieu. Pour aller de l'avant en toute sécurité, il faudrait que nous puissions affecter à cette œuvre vingt mille francs. Mais!... Est-ce que vous ne pourriez pas nous aider à trouver une partie de cette somme?... »

**Su-tchuen occidental (Chine).** — M. Briand, missionnaire au Su-tchuen occidental, écrivait dernièrement cette lettre que nous empruntons à la *Semaine religieuse* de Nantes :

« ... Les chaleurs de la plaine menaçant de ruiner mes forces, notre Vicaire apostolique a jugé bon de m'envoyer dans un climat plus tempéré. C'est pourquoi, l'an dernier, en août 1887, je quittais mes chrétiens dévoués, pour me diriger vers des contrées barbares, dépendantes et tributaires de la Chine, mais appartenant au Thibet. J'ai dû voyager pendant huit jours dans les montagnes, à travers torrents, rochers, sommets à pic, pentes abruptes, forêts immenses, sentiers pleins d'épines. Pour comble de malheur, nous étions dans la saison des grandes pluies ; les torrents roulaient leurs eaux avec une fureur impétueuse, capable d'effrayer l'homme le plus audacieux. Obligé d'avancer, pieds nus, et souvent jusqu'à la ceinture dans l'eau glaciale des hautes montagnes, je désespérais d'arriver chez ces populations sauvages, où se trouvent pourtant des chrétiens dévoués à l'Eglise. Que de fois je me suis assis sur le roc sauvage, brisé de fatigue, n'ayant pour nourriture qu'un petit pain sec, cuit depuis plusieurs jours et détrempé dans l'eau du torrent ! Heureusement la foi donne des forces, dissipe la tristesse, réjouit le cœur et nous fait arriver sains et saufs où Dieu nous veut.

« Et maintenant le pauvre missionnaire vit au milieu des barbares, sur les hautes montagnes du Thibet chinois. Ma vie se passe à visiter les chrétiens, c'est-à-dire à courir ici et là, depuis janvier jusqu'en décembre, à peu près sans trêve ni répit, à moins de maladie, ce qui ne m'est pas encore arrivé.

« Les autres missionnaires peuvent voyager à cheval ou en palanquin ; pauvre piéton, je piétine le jour et souvent la nuit sur le bord des précipices, par d'étroits sentiers qui ne sont praticables que pour un homme seul.

« Le pays est gouverné par un roitelet soumis à un mandarin chinois. Le roitelet juge les petites causes, les autres sont du ressort du mandarin. Triste sujet que cet homme fumant l'opium toute la nuit et dormant du lever au coucher du soleil, sans se soucier de ses sujets ! Il me craint et je ne le redoute pas.

« Son domaine s'étend sur une immense région divisée en plusieurs milliers de parcelles. Chacune de ces parcelles est distribuée à une ou deux familles qui la cultivent, à la condition qu'un membre de chaque famille séjourne au prétoire du roitelet, quatre ou huit mois pendant chaque année, pour cultiver les jardins, exercer l'office de satellite, prendre soin des bestiaux, percevoir les impôts, etc.

« Il y a plus de soixante ans déjà, le vicaire apostolique de la

(1) *Histoire naturelle, civile et politique du Tong-King*. Paris, 1878, t. II, p. 110.

(2) Dans le royaume de Cochinchine, aujourd'hui improprement appelé Annam, les derniers missionnaires jésuites furent les PP. Loureiro et Amoretti.



province, redoutant la persécution, transféra dans cette contrée le collège de la Mission et afferma les terres de plusieurs habitants; quelques centaines de chrétiens chinois imitèrent cet exemple, et bientôt tout le territoire de Moû-f'in fut loué aux Chinois qui l'ont envahi.

« Pour ma part, j'ai quatre portions de terrain près de mon oratoire et une trentaine de chrétiens pour fermiers. Je récolte pour la mission six mille hectolitres de maïs, dont je dois rendre exactement compte à Mgr de Polémonium, vicaire apostolique du Su-tchuen occidental.

« J'ai la charge d'environ quatorze cents chrétiens disséminés sur une largeur de vingt-cinq lieues.

« Mes nuits ne se passent guère sans quelque alerte. Hier soir, par exemple, mes chiens, vigoureux et vigilants gardiens, m'avertissaient, par leurs aboiements répétés, de la présence des voleurs près de mon jardin. Un mot a suffi pour faire prendre la fuite aux maraudeurs qui pillent souvent mes voisins, sans être inquiétés. Si je les surprenais en flagrant délit, ils encourraient la peine de mort; ils le savent et me craignent. Depuis que je suis de retour à mon oratoire, il m'arrive presque chaque nuit d'en poursuivre quelques-uns sur la neige; mais ils sont agiles comme des daims et leurs yeux percent les ténèbres. Pour effrayer ces bandits nocturnes, et aussi pour abattre quelque gibier, j'ose vous demander un bon fusil, neuf, à deux coups, à longue portée, avec quatre ou cinq cents cartouches à balles. Cette arme m'est indispensable ici pour ma sécurité.

« Le gibier abonde en ce moment : daims, lamas, faisans, bœufs et ânes sauvages, descendent sur le bord du torrent et fuient la forêt où tout est englouti sous la neige. Fournissez-moi le moyen de me protéger contre les brigands et de me procurer de la nourriture.

« La vie du missionnaire est dure ici, mais la basse température de cette région m'est favorable : jusqu'à ce moment je n'ai pas encore été malade une seule fois.

« Pour trouver sur la carte le pays que j'habite, remontez le cours du fleuve Bleu jusqu'à Tchong-King, qui est au centre du Su-tchuen. A l'est de Tchong-King, se trouve Tchen-San; les pays que j'évangélise sont encore à l'est de Tchen-San, sur les frontières du Thibet.

« Priez et faites prier pour le missionnaire des barbares, et songez au fusil qu'il vous demande instamment.

« N'oubliez pas ma pauvre mère; dites-lui que son Joseph est bien portant; les misères ne lui manquent pas, mais le bon Dieu veille sur lui. Priez tous pour moi. »

**Etats-Unis.** — Un membre du Congrès vient de rendre un éclatant hommage au dévouement et au succès des missionnaires catholiques.

Discutant le projet de loi sur l'éducation des enfants indiens, le sénateur Wert ne craignit pas d'affirmer devant le Congrès, que les seules écoles efficaces étaient celles des missionnaires jésuites :

« Toutes les fois, dit-il, que je vois une école indienne tenue par les jésuites, je suis sûr qu'elle sera dirigée par un système excellent, fruit de l'expérience d'un siècle. »

Lui-même, pénétré de cette conviction, a obtenu, il y a quelques années, une allocation de 8,000 dollars en faveur d'une école industrielle, établie par les jésuites dans le district de Montana, dont les habitants comptent aujourd'hui, grâce à cette fondation, parmi les plus civilisés de l'Amérique du Nord.

**Iles Sandwich (Océanie).** — On lit dans l'*Hawaïan Gazette*, journal protestant d'Honolulu :

« Le P. Conrardy, prêtre belge, vient d'arriver de San-Francisco, pour aller rejoindre le P. Damien, à la léproserie de Molokai. Tout chrétien, catholique ou protestant, doit respecter et admirer le zèle et l'abnégation de ce ministre de Jésus-Christ qui se sacrifie ainsi lui-même volontairement pour l'amour de la pauvre humanité souffrante, comme a fait le P. Damien avant lui; nos prières ardentes et nos meilleurs souhaits doivent l'accompagner. Puisse une Providence bienveillante le protéger ! »

## UN MOIS DANS L'ILE SAINT-VINCENT

(INDEX OCCIDENTALES).

### JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE

(Suite et fin 1)

Georgetown, 27 janvier.

Je suis à Georgetown depuis avant-hier. En quittant Bellevue, j'avais chaud, ayant confessé longtemps dans l'église où dardait le soleil. Quand je montai à cheval, je sentis que le vent me saisissait; je piquai des deux, pensant que je m'échaufferais, mais j'étais pris par ce terrible vent, comme je l'avais été l'année dernière, à Tabago, à pareille époque.

J'ai passé les journées d'hier et d'aujourd'hui à me médecine suivant les règles. Faute d'autres, voilà les grandes nouvelles que j'ai à écrire pour continuer mon Journal. J'ai cependant pu faire ici un mariage et trois baptêmes, et un peu de catéchisme dans le salon du presbytère où je suis confiné. Je n'ai pu me défendre d'un certain trouble en me voyant avec la fièvre et un terrible mal de tête, tout seul à ce bout du monde. Ce soir, je me sens mieux et ma distraction est de regarder les énormes vagues qui se heurtent à deux cents pieds du presbytère en faisant un bruit horrible.

Georgetown peut avoir deux ou trois mille habitants, parmi lesquels quatre ou cinq cents catholiques qui sont sans prêtre depuis près d'un an. L'église est en pierre et a été bâtie, m'a-t-on dit, presque entièrement aux frais du généreux M. Gérold, dont je vous ai déjà parlé.

En arrivant dans ce quartier, j'ai été étonné d'y voir les plus belles plaines de l'île, et fort bien cultivées. Georgetown est à peu près en face de Charles-Maquey où j'étais la semaine passée, au pied aussi de la Soufrière. La lame du volcan semble s'être déversée plus abondante encore de ce côté-ci que sur la côte *Leeward*. Les *dry rivers*, c'est-à-dire les rivières de lave, sont plus nombreuses, et la mer, qui la recut avec tant d'abondance, la rend partout au rivage après l'avoir roulée en cailloux de toutes grosseurs. Sur toute cette côte le rivage de la mer est formé par une quantité prodigieuse de cette lave roulée, dont toutes les maisons sont bâties. Le sable de la mer est noir comme de l'encre. De Bellevue à Georgetown le paysage est magnifique; c'est pittoresque, grandiose, imposant. Je m'étais promis de continuer ma route au-delà de Georgetown jusque dans l'intérieur de ce qu'on appelait jadis *the Caribe Country*, la contrée réservée aux Caraïbes; mais je crains bien de ne pas le pouvoir.

Georgetown, 29 janvier. Dimanche, midi.

Ce matin, j'ai pu dire la messe et prêcher au bon peuple de Georgetown. Mgr Flood (*voir son portrait page 402*) est attendu ce soir ici où il donnera la Confirmation. Il a dû la donner ce matin à Bellevue.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3, 10, 17 août et la carte page 368.



J'ai eu le plaisir de voir ce matin une famille de Caraïbes catholiques; la mère s'est confessée et a communiqué. Ils sont venus de Sandy-Bay, localité à peu près à dix milles d'ici, et où il y a seulement trois ou quatre familles de Caraïbes catholiques, m'ont-ils dit. Il s'en trouve quelques autres, paraît-il, disséminées sur la côte à Ouria et à Fancy. Mais la majorité est devenue protestante. Du reste, peu sont de pur sang caraïbe; ils se sont plus ou moins mêlés avec les nègres.

L'histoire des Caraïbes à Saint-Vincent est pleine d'intérêt. L'île n'ayant été colonisée que vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien après, par conséquent, les îles environnantes, la Barbade, la Grenade, etc., les Caraïbes fuyant devant les Européens s'étaient réfugiés en foule à Saint-Vincent. Plusieurs fois au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, des colons des îles voisines tentèrent de s'établir à Saint-Vincent; mais ils furent massacrés et mangés, dit-on, par les naturels. Ces derniers ne se retirèrent dans les montagnes que devant les armes à feu des Français et des Anglais, et encore que n'en coûta-t-il pas aux Anglais, même jusqu'au commencement de ce siècle, pour avoir raison d'eux?

En 1773, après plusieurs combats où les Anglais avaient perdu pas mal de monde, un traité de paix fut conclu entre Anglais et Caraïbes.

Les Anglais poussèrent la clémence jusqu'à concéder aux Caraïbes toute la pointe montagneuse de l'île, depuis Georgetown, Sandy-Bay, Bura, et les Caraïbes promirent de ne pas faire d'incursion sur les terres des blancs. La bonne foi ne se trouvant probablement ni d'un côté ni de l'autre, le traité ne fut qu'une lettre morte et les hostilités continuèrent. Les Anglais furent obligés de bâtir des forts et d'avoir des troupes nombreuses dans l'île, pour empêcher le massacre général des colons. Les Indiens, retirés dans leurs montagnes presque inaccessibles, en descendaient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et faisaient des ravages extraordinaires sans qu'il fût possible de les poursuivre.

Cependant les Anglais résolurent d'en finir avec ces désagréables voisins. Des troupes plus nombreuses furent amenées dans l'île et les Indiens pourchassés et cernés jusque dans leurs derniers retranchements. La plupart d'entre eux furent faits prisonniers, quelques-uns mis à

mort, et les autres, avec les femmes et les enfants, internés dans une île des Grenadines appelée Balisseau, à quelques lieues de Saint-Vincent. Beaucoup de ces malheureux moururent dans cette prison, de misère et de faim. Pour en finir par un moyen radical, le gouvernement embarqua les survivants sur un vaisseau qui les déposa dans une baie du Honduras, où les descendants forment encore aujourd'hui une race distincte.

Après cette exécution sommaire, à peine restait-il quelques Caraïbes épars et cachés dans les montagnes. Ce sont leurs descendants qu'on trouve encore ici. J'ai pu me procurer une gravure, faite d'après une photographie par un voyageur américain; elle représente une famille presque pur sang indien. Elle vous donnera une idée du type (voir la gravure p. 390).



Mgr Vincent FLOOD, Dominicain, évêque d'Éphèse, coadjuteur de Mgr Gonin, archevêque de Port-d'Espagne, d'après une photographie (voir page 401).

J'ai vu dans une maison de Kingstown un grand tableau représentant la victoire des Anglais et la défaite définitive des naturels de Saint-Vincent (voir la gravure p. 401). D'un côté, les guerriers d'Albion, à la veste rouge, gravissent un pic de montagne au sommet duquel ils plantent le drapeau britannique et culbutent devant eux dans un précipice les malheureux Indiens(1). Au pied de la montagne un amas de cadavres et de blessés. Du côté opposé du tableau est une grande colonne, sur laquelle sont inscrits les noms des soldats qui périrent dans cette guerre.

Au pied de la colonne sont deux guerriers indiens enchaînés, l'un rouge et l'autre noir, représentant les deux races de Caraïbes de Saint-Vincent. Les Caraïbes noirs

tiennent du nègre; mais leurs cheveux sont moins longs et crépus. On croit qu'un vaisseau négrier ayant fait naufrage au XVII<sup>e</sup> siècle sur les côtes de Saint-Vincent, les naturels tuèrent les blancs et mirent en liberté les nègres qui se mêlèrent ainsi plus ou moins à eux. De là, dit-on, l'origine des Caraïbes noirs que les Européens trouvèrent dans cette île.

Ce tableau fait bon effet avec ses palmiers et autres plantes tropicales pour encadrement. J'aurais bien voulu m'en procurer une copie; mais, l'artiste m'ayant demandé vingt shillings et doutant un peu de son habileté, je ne crus pas devoir me passer cette fantaisie.

Pauvres Indiens! S'ils appartiennent à la race maudite,

(1) *Hostis habet muros; ruit alto a culmine Troja.* — ÉNEIDE, II, 290.



la malédiction les poursuit toujours. Ils ont presque disparu de partout devant les Européens.

Diamond Estate, 3 février 1888.

Je vous écris de l'habitation dont vous venez de lire le nom, à mon retour de Georgetown. Elle est située à un mille environ de la mer au milieu des plus charmantes collines, moitié encore boisées et moitié cultivées en cannes ou en arrow-root. Sur l'invitation réitérée du *manager* (intendant), M. Da Silva, je suis venu y passer une journée. C'est un Portugais déjà avancé en âge et fort pieux; il a voulu me servir lui-même la messe que j'ai dite dans sa demeure. Chrétien de vieille souche, il a une famille fort intéressante et digne de lui.

Je suis allé sur le bord de la mer où j'ai joui avec délice pendant une bonne heure de l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné de contempler, même dans les Indes occidentales. Derrière moi une suite de collines incomparables s'échelonnant, en immense amphithéâtre, jusqu'aux hautes montagnes de l'intérieur de l'île, et devant moi la mer, la grande mer de l'est, déferlant contre des rocs gigantesques dans une baie d'une lieue d'étendue. La mer, étant très forte en cet endroit, a démolí les collines, accumulé les rocs les uns sur les autres, et formé de gigantesques falaises. Cependant elle n'a pas fini de ronger une petite île de quelques kilomètres de superficie, située à peu près à un mille du rivage. Plus

loin, bornant l'horizon, apparaissent des grenadines que le soleil fait resplendir des plus riches couleurs. Je m'éloignai avec peine de cette rive enchantée; ce spectacle grandiose me captivait et je me permis de murmurer :

... J'aime la vague mugissante  
Qui mord la falaise géante.

V. H.

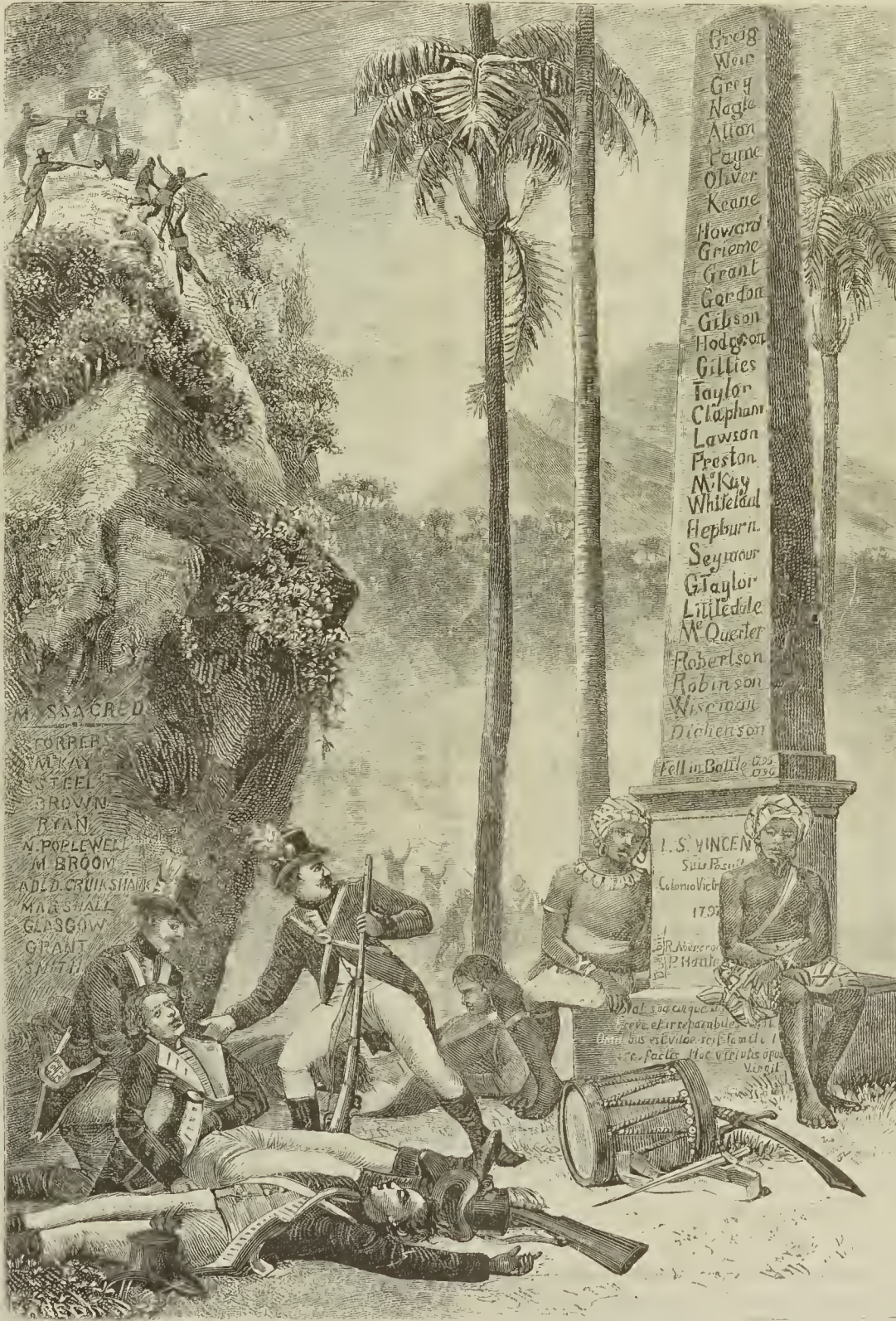
Et ce vers anglais que je venais lire :

*Look through nature up to nature's God.*

Regardez, et à travers la nature saisissez quelque chose de la puissance de Dieu.

6 février 1888.

Hier eut lieu la confirmation à Kingstown. Mgr Flood prêcha deux fois de façon à ravir ce bon peuple. L'église ne contenait pas la moitié de ceux qui étaient accourus à une cérémonie si rare dans l'île et les protestants paraissaient au moins aussi désireux d'entendre l'évêque que les catholiques. Ils étaient venus fort nombreux; le gouverneur lui-même et tous les principaux personnages étaient présents et se tinrent d'une manière fort édifiante. Dans cette île de Saint-Vincent les protestants ont presque l'esprit catholique. Je suis persuadé que, s'il y avait ici un certain nombre de bons prêtres, les catholiques, au lieu d'être



ÎLE DE SAINT-VINCENT (Antilles anglaises). — MONUMENT COMMÉMORATIF DE LA GUERRE DES CARAÏBES EN 1776; d'après un dessin communiqué par les RR. PP. Dominicains de Trinidad (voir page 402).

un dixième de la population, seraient avant longtemps la majorité.

J'entendais une dame protestante s'écrier en sortant de l'église : « *How nice are these catholic ceremonies! how*



*impressive and different from ours ! »* (Comme elles sont belles ces cérémonies catholiques ! comme elles font impression ! qu'elles sont différentes des nôtres) !

Une autre me disait à moi-même : « *I prefer indeed the catholic Church, in which everything speaks to the soul and raises it up to God.* » (En vérité, je préfère l'Eglise catholique dans laquelle tout parle à l'âme et l'élève vers Dieu !)

J'ai pu me convaincre, pendant mon séjour dans cette île, que ce ne sont pas seulement là les pensées de quelques personnes en particulier ; c'est presque l'esprit général, si bien que ces paroles du Divin Maître viennent naturellement sur les lèvres : « *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem. Mitte operarios, Domine!!!* »

\* \* \*

Port-d'Espagne, 16 février 1888.

Je suis de retour dans la capitale de la Trinidad, après un mois d'absence.

Puisque j'ai tant fait que d'écrire un journal à Saint-Vincent, je le continue à Trinidad. Je ne sais ce que la divine Providence nous réserve ici ; mais les tremblements de terre qui se succèdent rapidement ne sont pas sans causer d'inquiétude. Encore hier à neuf heures du soir, la maison a tremblé, ainsi que ce matin un peu avant le jour. Le tremblement de terre du 10 dont je vous ai parlé dans mon Journal de Saint-Vincent, fut beaucoup plus terrible à Trinidad et les télégrammes avaient raison de dire qu'il avait été *very severe* (très violent) et qu'il avait fait des dommages considérables. Presque pas de maison, en effet, qui n'ait plus ou moins souffert à Trinidad. Deux arceaux en particulier de notre cathédrale sont endommagés et un clocheton menace ruine sans compter une quantité de fentes dans les murs.

\* \* \*

*A terra motu, libera nos, Domine.* Je ne sais si rien dans la nature produit une semblable terreur. Des personnes perdent l'appétit et le sommeil, d'autres deviennent à peu près folles de frayeur ; mais c'est au moment d'un tremblement de terre qu'on voit la foi se réveiller dans bien des âmes.

On m'a raconté plusieurs traits forts intéressants.

Derrière la cathédrale, une boutique d'orfèvre occupe une douzaine d'ouvriers qui passent pour mécréants.

Au moment du tremblement de terre, ils se précipitèrent tous dans la rue et ils tombèrent tous dévotement à genoux en levant les mains vers le ciel et en criant miséricorde ; ainsi firent une quantité d'autres. On entendit une autre personne crier : « *Mon Dieu ! Mon Dieu ! arrêtez, arrêtez ! je n'ai pas encore fait ma conversion.* »

Dans la campagne plusieurs églises ont été gravement endommagées, plusieurs hautes cheminées des habitations sucrières s'écroulèrent.

\* \* \*

La petite vérole fait des ravages affreux à la Martinique. C'est en débarquant à Fort-de-France que Mgr Rodriguez contracta le germe de cette terrible maladie qui l'a emporté. On dit qu'à la Martinique sévit également la fièvre jaune. Heureusement jusqu'à présent la Trinidad a été préservée de ce double fléau, mais il est à la porte.

Que ceux qui liront ces pages nous fassent la charité de prier pour la mission de Trinidad !

FIN.

## LETTRES A MA SŒUR

Par M. BAULEZ, des Missions Étrangères de Paris,  
missionnaire dans le diocèse de Pondichéry.

### DEUXIÈME LETTRE

(Suite 1).

Il est impossible d'attaquer de front le système des castes. Il est du moins impossible de l'attaquer *par en haut* : le premier pan de mur écraserait les ouvriers, et le reste n'en serait que plus solide.

Jamais les brahmes ni les tamoulers ne consentiront à *descendre* vers les parias. Et si ceux-ci s'élèvent vers les tamoulers, seuls ou par petites bandes, ils trouveront toujours des bras prêts à les rejeter dans le fossé où ont croupi leurs pères.

Ce ne sont pas des individus qu'il faut élever, c'est le terrain sur lequel ils gisent misérablement depuis des siècles. Quand ce terrain sera au niveau de celui qu'occupent les gens de caste, l'Inde sera une nation, les Indiens auront une patrie, toutes ces tribus formeront un peuple.

On ne sait pas en Europe, et l'on feint d'ignorer dans l'Inde, que l'esclavage existe sous le gouvernement de l'Angleterre aussi bien que sur la côte du Zanguebar. Seulement, les Anglais poursuivent les trafiquants d'esclaves non encore annexés, tandis qu'ils favorisent de tout leur pouvoir les brahmes, les reddys, les moudéliars, les chettys et tous les Hindous dits « de caste » qui consentent à être « protégés ».

On se demande pourquoi les parias restent ce qu'ils sont et où ils sont.

Quand j'étais petit, je demandais aussi à notre gentil chardonneret pourquoi il n'allait pas au jardin au lieu de s'abîmer les ailes dans une cage de fils de fer.

La plupart des parias sont aussi peu libres que le pauvre petit oiseau. Ils appartiennent à un maître, sur le terrain duquel ils sont nés et qu'ils doivent servir jusqu'à la mort. Ils sont *padyâls*, c'est-à-dire qu'ils ont droit, en échange de leur travail sans trêve, de recevoir chaque jour une mesure (*pady*) de grains, qui doit suffire à eux et à leur famille. Quand le *padyâl* naît, il est déjà endetté auprès de son maître. Ce que son père n'a pu payer, il devra le payer lui-même ; s'il ne peut y parvenir, tant mieux pour le maître, car chaque roupie s'allongera en fils plus épais pour empêcher les enfants de l'esclave d'aller au « jardin ». Cet homme, qui n'a pour vivre qu'une poignée de riz, a besoin d'argent pour acheter un morceau de toile, pour un mariage, pour un enterrement. Le maître avance la somme et serre la chaîne du malheureux. S'il veut s'échapper, le brahme exhibera son billet, et la loi jettera le *padyâl* en prison. S'il en sort, il reprendra sa chaîne ; s'il meurt, ses enfants l'ajouteront à la leur.

Voilà assurément un véritable esclavage. Car ces malheureux *padyâls* ne sont pas de simples débiteurs ; leurs maîtres ne tiennent nullement à être payés ; ils ne voient dans

(1) Voir les *Missions catholiques* des 3, 10 et 17 août.



la somme qui leur est due qu'un titre légal pour opprimer toute une famille.

S'ils vendent leurs terres, ils disent : « Il y a tant d'acres de terrain, tant de palmiers, tant de cocotiers et tant de *padjâls*, » et le tout devient la propriété du nouveau maître. La dette des esclaves est acceptée comme une hypothèque qui assure leur fidélité. S'ils refusent le transfert, c'est la prison et la ruine. Ils se soumettent donc, et, pour comble de dérision, ils doivent, tous les trois mois, renouveler le billet qui leur enlève le droit de se plaindre.

Que faudrait-il donc pour convertir, non plus les individus mais la nation, ou, si l'on veut, pour *faire* une nation hindoue ? Gratter, fouiller le sol, soigner les engrais, sans se laisser arrêter par le nom ni par l'odeur du fumier. Entretenir en même temps les quelques arbres déjà séculaires, exposés à périr au milieu d'un terrain dénudé. Et quand l'humble gazon aurait couvert la terre, quand les fleurs ouvriraient leurs corolles, et que les fruits commenceraient à mûrir, les hôtes du vieux château, les brahmes, les *sudras*, tous ceux qui, pendant des siècles, avaient méprisé ces plaines arides, sortiraient peu à peu du donjon de leurs préjugés ; ils trouveraient les fleurs parfumés et les fruits savoureux ; ils admireraient cette belle campagne, si longtemps abandonnée aux orties, et ils s'écrieraient avec transport : *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum !*

Est-ce là un rêve irréalisable ! Que les chrétiens d'Europe donnent aux missionnaires les outils, c'est-à-dire les fonds nécessaires ; que l'on fasse pour les déclassés de l'Inde ce que l'on a fait pour les esclaves, pour les malheureux de Rome, de l'Italie, de la Gaule, de tout le monde chrétien ; que les Parias soient appelés franchement, sérieusement, pratiquement, au banquet de la civilisation chrétienne. T'imagines-tu cette masse d'hommes voyant tout à coup l'avenir s'éclairer des splendeurs de la croix ; ces esclaves rachetés ; les pères établis sur leurs propres terres ; les enfants admis dans un grand collège bâti pour eux, instruits, élevés avec amour au nom de Jésus-Christ ; tout ce peuple formé aux vertus chrétiennes et arrivant bientôt aux emplois, aux honneurs, au pouvoir, s'efforçant de rendre à Dieu ce que Dieu seul leur a donné ; aimant de tout leur cœur les fils de ceux qui ont méprisé leurs pères ; travaillant à sauver leurs frères encore esclaves du démon, eux hier encore esclaves des hommes ?

L'Inde païenne résisterait-elle à ce spectacle ? Quand la plèbe se fut élevée jusqu'au Calvaire, les sénateurs, les chevaliers, tous ceux qui s'étaient crus grands eurent honte de leur petitesse ; le Capitole se dépeupla, et la montagne de la croix devint le centre de l'amour, le terrain de la vraie fraternité, le paradis terrestre de l'humanité régénérée.

Voilà une lettre bien sérieuse ! Une autre fois je tâcherai d'être plus gai. Mais, hélas ! que la gaieté est difficile au milieu d'un peuple aveugle, sourd et « assis dans les ténèbres de la mort ! »

FIN DE LA DEUXIÈME LETTRE.

## EN PAYS GALLAS

LETTRE DE MGR LASSERRE, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE D'ADEN.

(Suite et fin 1).

Après avoir remercié Dieu, je me hâtai de me jeter dans les bras du sommeil, afin de pouvoir reprendre au premier chant du coq la route d'Aho-Amba. J'avais fait mes adieux à l'Azadje ; j'étais donc libre de partir comme j'étais venu, au clair de la lune. La pluie, qui tomba pendant la nuit empêcha mon guide de me donner le signal du départ aussi vite que je le désirais. Néanmoins nous pûmes dépasser la ville avant les premiers feux de l'aurore. Nous n'avions plus alors tant à nous préoccuper d'éviter les regards des curieux. Néanmoins nous descendîmes rapidement la montagne, car j'avais hâte de rejoindre les Pères Casimir et Joachim qui m'attendaient dans l'anxiété.

Quelle ne fut pas leur joie d'apprendre l'heureuse issue de mon voyage !

Sans doute nous n'étions pas au terme de nos désirs, mais c'était du moins un acheminement. Tous ensemble nous rendîmes donc à Dieu d'humbles actions de grâce pour sa miséricordieuse protection, attendant de sa Providence l'accomplissement définitif de nos projets d'évangélisation.

C'est dans ces dispositions que nous passâmes la fête de Pâque abyssine qui arriva le 29 avril (calendrier grégorien).

\* \* \*

Libres désormais des prescriptions du jeûne, nous pûmes plus facilement nous procurer les choses nécessaires à la vie. C'était une préoccupation de moins. D'autre part, la décision du roi relative à notre séjour provisoire, avait achevé de régulariser notre situation dans le pays. On commençait à savoir que nous n'y étions qu'en passant, que notre intention était de nous fixer chez les Ittous. Le roi, la cour, nous-mêmes, nous le répétions à qui voulait l'entendre ; c'était en quelque sorte le mot d'ordre. Tout allait donc de ce côté au gré de nos désirs. Cependant, il y avait deux points noirs à l'horizon, qui assombrissaient nos pensées.

La saison des pluies solsticiales approchait, deux mois tout au plus nous en séparaient, l'expédition royale projetée pendant cet intervalle allait retarder indéfiniment notre départ ; car il était évident qu'elle ne serait point de retour avant le commencement des pluies. Or, pendant leur durée qui est d'environ trois mois, les routes sont impraticables, et, quand elles ont cessé, il faut donner aux chemins le temps de sécher, aux terrains malsains celui de s'assainir sous l'influence des rayons du soleil d'Afrique et des vents qui soufflent alors avec assez de violence.

C'est pour cette raison que les Abyssins n'ont point l'habitude d'entreprendre un long voyage avant le 13 de novembre, qui correspond au 20 du calendrier grégorien. C'est pour cela encore que beaucoup ont conservé ou adopté l'usage païen de répandre à la même époque sur la

(1) Voir les *Missions catholiques* des 10 et 17 août.



route qu'ils doivent parcourir, le sang d'une chèvre ou d'un mouton pour apaiser les esprits malfaisants qui se plaisent à semer les fièvres ou autres maladies.

Quoi qu'il en soit, pour nous, c'était en perspective plus de six mois d'attente, six mois de dure perplexité, car, que de choses pouvaient surgir pendant ce laps de temps !

D'autre part, quel que fût le résultat de l'expédition royale, comment aller habiter les Ittous après le passage de troupes comme celles du Chewa ?

J'avais été témoin en 1878 de ce qu'une armée semblable est capable d'amonceler de ruines et de désastres en tout genre. Qu'on se figure des essaims innombrables de sauterelles s'abattant sur un pays couvert de verdure ! En un jour tout est dévoré. Ainsi en est-il de ces hordes indisciplinées, qu'aucun frein ne retient, que la faim aiguillonne, que la convoitise emporte en aveugle. Partout où elles passent, elles font table rase.

Aussi est-il tout à fait en dehors des règles de la plus ordinaire prudence de songer à aller habiter des pays ravagés de la sorte. D'abord parce que la vie y est impossible par suite de la pénurie de toutes choses ; ensuite parce que des sauvages ainsi dévalisés, s'ils trouvent à prendre à leur tour, ne s'en font pas scrupule, heureux encore s'ils vous laissent la vie sauve.

Il arrive cependant assez souvent que le pays n'est pas tout entier ravagé, que des provinces échappent au fléau dévastateur. Comme aussi le mal n'est pas toujours longtemps irréparable, surtout quand les paysans ont pu sauver leurs troupeaux et ensemer leurs champs avant la saison des pluies.

Aussi bien était-ce dans ces dernières considérations que nous aimions à nous réfugier pour entrevoir quelque issue à nos projets dont la réalisation nous paraissait s'éloigner d'autant plus que les préparatifs de l'expédition s'accéléraient davantage.

Les troupes qui avaient été convoquées pour le 26 mai, arrivaient de toutes parts. Les volontaires, très nombreux quand il y a quelque espoir de pillage, étaient accourus également au premier signal. Le roi cependant ne quitta Ankobar que le 21 mai.

Nous le vîmes descendre à mulet les flancs escarpés de la montagne, escorté à droite et à gauche d'hommes solides, capables au besoin de retenir sur le bord du précipice, la monture et le cavalier. On le reconnaissait surtout à son ombrelle rouge, à sa nombreuse suite, et aux *illil'at* ou cris de joie, que faisaient retentir sur son passage toutes les femmes des environs.

L'Azadje l'accompagna jusqu'au-delà de Soddié, à deux ou trois journées d'Ankobar, puis il revint sur ses pas pour garder le pays en l'absence du roi.

À son retour, il eut l'amabilité de se détourner quelque peu de sa route pour venir nous rendre visite. Si vous désirez son portrait, le voici en quelques mots : c'est un homme de six pieds environ, au teint hâlé, aux traits réguliers, à la physionomie intelligente et distinguée, d'une prestance peu commune dans son pays, affable et poli, tout en étant fort réservé ; un ministre tout à fait fidèle et dévoué à son souverain qui en a fait son bras droit. Il

cumule, sans en avoir les titres, les fonctions de ministre de l'intérieur, de la justice, des affaires étrangères et des finances, etc. Son nom, Azadje (intendant), lui vient de la première charge par laquelle il a débuté dans la voie des honneurs : il fut longtemps le chef de tous les services intérieurs de la maison royale, et comme, malgré les emplois supérieurs qu'il a occupés depuis, il en a gardé la haute-main, le nom de son premier titre lui est resté.

Durant les quelques instants qu'il voulut bien nous donner, il se montra on ne peut plus bienveillant : sur notre demande, il ordonna qu'on renouvelât le toit de chaume de notre demeure qui ne nous garantissait plus suffisamment de la pluie. Il nous fit en outre apporter une petite provision de café, de sel, et même de grains finalement ; avant de s'éloigner, il nous avertit que le roi avait renoncé à l'idée de nous faire passer chez les Ittous avant la saison des pluies, parce qu'il n'en aurait plus le temps à son retour : que nous irions habiter Bereket pendant les pluies et qu'au réveil de la belle saison, nous nous mettrions en route avec le général Wold Gabriel qui irait définitivement se fixer chez les Ittous.

Ces dernières paroles de l'Azadje Wold Tsadek, qui là-dessus prit congé de nous, nous convainquirent, hélas ! de la justesse de nos prévisions qui commençaient à se traduire en fait.

Adorant dès lors les desseins de Dieu sur nous, nous mîmes résolument en quarantaine tous nos beaux projets pour ne plus songer qu'à rendre profitable aux âmes notre séjour momentané d'Aho-Amba.

Le marché hebdomadaire de cette ville réunissant des gens de tous les environs, il devenait facile à nos chrétiens de dérober aux indiscrets le but de leur voyage et, sous prétexte de marché, de trafiquer avantageusement pour leur âme.

Effectivement plusieurs en bénéficièrent. En peu de temps nous eûmes vingt-cinq nouvelles communions pascales et six confirmations, suivies bientôt de trois baptêmes et de trois premières communions.

Les témoignages de respect, qui nous arrivaient de tous les côtés, nous révélèrent quel bien on pourrait faire au Chewa si on avait la liberté. Les grandes leçons du cardinal Massaja et de ses coopérateurs sont loin d'être effacées. Nous en avons la preuve dans la comparaison que faisaient nos ennemis eux-mêmes entre le dévouement et le zèle de l'évêque catholique et l'insouciance ou l'incurie de l'évêque copte. Ils disaient leur évêque, dévoré non du salut des âmes, mais de celui de ramasser et des'enrichir. Et en effet, au lieu de s'occuper de réformer les mœurs du peuple en réformant celle du clergé, au lieu de travailler à répandre dans les masses l'instruction religieuse la plus élémentaire, par la formation d'un clergé instruit et zélé, les évêques coptes ne paraissent même pas se douter que c'est un de leurs principaux devoirs, tant ils sont courbés vers la terre, uniquement préoccupés d'augmenter leurs fiefs et bénéfices ecclésiastiques.

Malgré notre tranquillité relative à Aho-Amba, comme nous y étions toujours dans le provisoire, nous attendions avec impatience le retour du roi, qui nous permettrait de



nous retirer à Bereket où nous espérons nous installer un peu mieux pour la saison des pluies qui s'approchait à grands pas.

\* \*

Ce ne fut que le 19 juin que le roi rentra dans sa capitale, assez peu satisfait, disait-on. Généralement tous ceux qui avaient accompagné le roi revenaient enchantés du pays des Ittous qu'ils disaient magnifique, mais non de l'expédition qui n'avait pas réussi.

L'intention du roi avait été de châtier la tribu des Azzobo-Galla qui occupent l'extrémité sud du pays des Ittous, et qui, quelques mois auparavant, avaient massacré une caravane de marchands se rendant à Harrar et avaient fait main basse sur tout ce qui leur appartenait.

Le but de l'expédition était donc légitime ; malheureusement il ne put pas être atteint, parce qu'à l'approche de l'armée royale, tous les Gallas se sauvèrent dans les montagnes qui s'avancent vers les plaines de Moullou et dont les pics élevés semblent défier tout accès.

Acculés par l'ennemi, ils n'hésitèrent pas, par des sentiers imperceptibles qu'eux seuls connaissaient, à faire grimper jusqu'au sommet tous leurs troupeaux qu'ils sauvèrent ainsi du pillage. En effet, l'armée du Chewa ne put les poursuivre dans leurs retranchements. L'intention de Ménélik, en campant aux pieds de la montagne, avait été de l'environner, puis de pousser des reconnaissances et de faire des battues dans tous les sens ; mais le manque d'eau l'obligea, après une première tentative infructueuse, à renvoyer la partie à une autre époque plus propice. Sans doute la saison des pluies était proche. Mais le roi Ménélik avait promis à l'Empereur de rentrer avant qu'elle ne commençât, et il voulut tenir parole.

L'armée royale se replia donc sur Tchertcher, qui est le centre des Ittous proprement dits, de ceux qui, depuis quelques années, avaient commencé à payer tribut au roi.

Mais, soit qu'on ne se fiât qu'à demi à l'amitié des Abyssins, soit plutôt qu'il y eût une velléité de représailles en cas de déroute partielle de l'armée, les gens de Tchertcher, eux aussi, avaient fait disparaître leurs troupeaux. On dit que plusieurs des tribus environnantes brûlèrent leurs propres maisons pour ne point laisser ce plaisir aux Abyssins.

Cette défiance des gens de Tchertcher et des tribus circonvoisines déplut singulièrement au roi. Il ordonna néanmoins à son armée de n'attenter à la vie d'aucun ; mais on ne se gêna point pour enlever le grain des silos, faucher le doura sur pied ou le faire pâturer par les chevaux, démolir les maisons pour cuire des aliments on se chauffer pendant la nuit.

Ce vandalisme de l'armée acheva à son tour d'indisposer les diverses tribus qui composent le pays des Ittous. Encouragées du reste par l'insuccès du roi contre les Azzobo-Galla, elles se dirent que les Amharas (ou chrétiens) n'étaient pas si redoutables qu'ils le prétendaient puisqu'ils avaient échoué contre une petite peuplade, que du reste il ne servait à rien de leur payer tribut, puisque ceux qui l'avaient fait, voyaient leurs grains pillés, leurs champs ravagés, leurs maisons démolies ou incendiées comme ceux qui l'avaient refusé.

Ainsi l'expédition royale, au lieu de pacifier les esprits

produisit au contraire une irritation sourde, une prédisposition à la révolte qui ne tarda pas à éclater après le départ des troupes.

Pour dédommager le roi de son insuccès, on lui procura l'avantage d'abattre un éléphant sur les bords de l'Awache où ils ne sont pas rares. Sa Majesté put ainsi rentrer triomphante à Ankobar le 19 juin au milieu des acclamations de la population. C'est qu'en Abyssinie tuer un éléphant équivalait à passer quarante hommes au fil de l'épée sur le champ de bataille.

Aussi cet exploit est-il célébré par des chants et de nombreuses danses accompagnées de copieuses libations.

Si ces festivals n'avaient lieu qu'en l'honneur des tueurs d'éléphant ou de lion, ce ne serait pas un grand mal, mais, hélas ! ils se renouvellent chaque fois qu'un homme a tué un ennemi, que la guerre soit juste ou injuste, que la victime soit un enfant tout tremblant ou un vieillard sans défense. Pourvu que le vainqueur emporte, en témoignage de sa victoire, le trophée de David sur les Philistins, il est par le fait nanti du droit de se beurrer la tête et de faire exécuter des chants et des danses en son honneur. C'est ainsi du reste que les Abyssins jettent les bases de leur renommée et souvent aussi de leur grandeur future.

\* \*

Les réjouissances à la ville royale une fois terminées, le roi se mit en route pour aller rejoindre l'Empereur chez les Wollo. Il quitta Ankobar le 26 juin. Après son départ l'Azadje Wold Tsadek, passant à Aho-Amba pour se rendre à Farré où l'attendait une caravane nouvellement arrivée, vint nous annoncer que tout était réglé pour notre translation à Bereket ; en notre présence il enjoignit à plusieurs chefs de villages de faire transporter nos bagages jusqu'à Dibi où les gens du général Wold Gabriel viendraient les prendre pour les porter jusqu'à la maison de ce dernier.

C'était le 3 juillet.

Heureux de pouvoir bientôt reprendre notre route et nous acheminer quelque peu vers le but de notre voyage, nous nous hâtâmes de faire nos préparatifs et de nous tenir à la disposition des guides et des porteurs. Ce ne fut cependant que le 7 que ceux-ci se présentèrent et que nous quittâmes sans regret Aho-Amba. Nous étions alors pleins d'espérance et nous ne nous doutions guère que, moins de trois ans plus tard, nous aurions à revenir dans cette ville afin d'y compléter nos provisions pour notre retour définitif à la côte.

\* \*

Je m'arrête ici, car les choses qui me resteraient à vous dire sont si enchevêtrées que je n'ai ni le loisir, ni le courage de les débrouiller présentement. Du reste, aujourd'hui tout ce que nous disons ou écrivons est tellement colporté, commenté en Abyssinie, que la prudence me fait un devoir de ne plus rien ajouter au cas où cette lettre deviendrait publique. Je ne pourrais, en effet, continuer mon récit qu'en taisant une foule de circonstances et les seules ordinairement qui le rendraient intéressant. Alors, à quoi bon vous fatiguer par une nomenclature de faits sans saveur ?

FIN.



## VARIÉTÉS

## QUELQUES DÉTAILS SUR LE KAOUMPOULI.

Les indigènes de l'Afrique centrale donnent le nom de *Kaoumpouli* à une sorte de peste qui fait beaucoup de ravages dans l'Ouganda. Un missionnaire d'Alger nous donne les renseignements suivants sur ce fléau particulier aux provinces voisines des grands lacs équatoriaux.

Je vous envoie ces quelques détails sur une maladie qui n'est pas mentionnée dans les livres de médecine, pour que les savants la connaissent s'ils ne la connaissaient pas, et surtout, pour qu'ils nous indiquent le traitement à suivre et les remèdes à employer.

Voici l'état sous lequel elle se présente le plus souvent, telle que l'a eue un de nos enfants, jeune homme d'une vingtaine d'années, qui a été emporté par elle. Elle débute par une fièvre assez forte et un peu de courbature aux reins et aux articulations. Bientôt les glandes enflent sous les aisselles, et même au haut du pli des cuisses, ou encore au cou. Il est rare qu'elles enflent à chaque bras et à chaque jambe; parfois une seule est enflée, soit au bras, soit à une jambe. Cette enflure est le caractère propre de la maladie. Il y a parfois une forte diarrhée; c'est un mauvais signe, mais il est rare. Le second jour, la fièvre augmente, l'enflure ne disparaît pas, mais bientôt la poitrine est comme enflammée, le pouls est presque insensible, la respiration rapide et étouffée. Au bout de quarante-huit heures, ou au plus de soixante-douze heures, le malade meurt, comme asphyxié, l'écume lui vient à la bouche.

Le malade garde généralement la connaissance et la parole jusqu'à la fin; souvent il peut se promener; mais, s'il a le malheur de sortir au soleil et au grand air, il tombe comme foudroyé en marchant, en parlant, en mangeant, etc.

Telle est la forme la plus fréquente.

Mais parfois elle se présente sans fièvre aucune, toutefois avec l'enflure des glandes. D'autres fois la fièvre est très forte, la mort est prompte et les glandes n'enflent qu'après la mort.

Cette maladie est très contagieuse; un simple linge, porté d'une maison à une autre, suffit pour y amener la maladie; souvent elle vient à l'occasion d'une plaie, grande ou petite, mais douloureuse et purulente. On parle d'un individu qui portait le *kaoumpouli* partout où il allait, sans en être atteint lui-même.

Les indigènes ne connaissent d'autre remède que la fuite. Nous, nous appliquons sur les glandes enflées, des compresses d'eau phéniquée ou d'eau sédative phéniquée. Dès que l'enflure diminue, la maladie diminue également, et disparaît avec elle. Le lendemain ou le surlendemain, les malades vaquent à leur travail. A l'intérieur, nous donnons, au début de la maladie, une bonne dose d'aloès; si on y joint une forte dose de quinine dissoute dans de l'alcool, l'effet est meilleur.

Lorsque la poitrine est prise, une mouche de Milan est très utile; plusieurs de nos enfants ont été sauvés par cette médication. L'huile de croton en friction est également

utile au début; mais, lorsque la maladie est avancée, elle ne provoque point d'éruption.

Voilà nos recettes, qui nous ont permis de guérir nos chers enfants, à l'exception du premier qui nous a pris au dépourvu. Mais on pourra sans doute nous indiquer mieux. Cette maladie est particulière à l'Ouganda et n'attaque pas les étrangers, Européens, Arabes et nègres de la côte de Zanguebar.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

## ÉDITION FRANÇAISE

M. Louis Ravinet, du diocèse de Belley.....	200
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes, Constantine).	
Un abonné du diocèse de Rouen.....	10
Anonyme de Grenoble.....	20
Au R. P. Bringaud, missionnaire en Birmanie.	
L.-J. C., diocèse de Clermont.....	15
Pour Mgr Blanc, vicaire apostolique de Corée.	
Un curé de Saint-Étienne.....	100
Pour les missionnaires du séminaire des Missions-Étrangères de Paris.	
Mlle N. Deshairs, servante à Séez.....	300
A Mgr Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine.	
Plusieurs anonymes anglais.....	50
M. Cadel, à Saint-Rambert-sur-Loire, diocèse de Lyon.....	25
M. N.-L. P., diocèse d'Autun.....	6
Au cardinal Lavignerie, pour rachat d'esclaves à baptiser sous les noms de Marie, Joseph, Elisabeth, Dorothee.	
Plusieurs anonymes anglais.....	75
A Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar.	
Anonyme du diocèse de Bayeux.....	100
Le supérieur, les professeurs et les élèves du petit séminaire de Saint-Pé, diocèse de Tarbes.....	200
Pour les œuvres du cardinal Lavignerie.	
M. Chalous, du diocèse de Périgueux.....	15
Pour les missions d'Amérique (Mgr Lorrain Pontiac).	
Mme de Lavan, diocèse de Versailles.....	15
Pour le R. P. Deniault, aux Nouvelles-Hébrides.	
M. l'abbé Cognet et sa sœur, diocèse de Moulins.....	40
Pour les missions des PP. Maristes.	
M. l'abbé Cognet et sa sœur, diocèse de Moulins.....	100
Pour le R. P. Reiter, à Vavau (Océanie centrale).	
M. l'abbé Cognet et sa sœur, diocèse de Moulins.....	30
Pour le R. P. Lambottin, missionnaire à la Nouvelle-Calédonie.	
M. l'abbé Cognet et sa sœur, diocèse de Moulins.....	30
Pour la propagande du Bulletin.	
Anonyme de Lyon.....	13

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





GABON (*Afrique occidentale*). — A TRAVERS UN RAPIDE CHEZ LES ADOUMAS; d'après une photographie envoyée par les missionnaires. (Voir page 414).

## CORRESPONDANCE

### DEUX-GUINÉES (*Afrique occidentale*).

Malgré le poids de l'âge et de ses quarante années d'apostolat en Afrique, Mgr Le Berre, vicaire apostolique des Deux-Guinées, vient de faire la visite de plusieurs stations éloignées de sa résidence. Les extraits suivants d'une de ses lettres, adressée au Supérieur général de son Institut, montrent que notre sainte religion continue à progresser d'une manière bien consolante dans cette importante mission.

LETTRE DE MGR LE BERRE AU T. R. P. EMONET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Sainte-Marie-du-Gabon, 17 février 1888.

Parti le 27 décembre pour aller visiter les missions de Lambaréné, dans l'Ogowé, et de Cama, au Fernand-Vaz, je n'ai pu être de retour à Sainte-Marie-du-Gabon que le 5 février. Cette absence si prolongée a eu pour cause la rareté des bateaux circulant en ce moment dans les rivières de ces pays.

### LAMBARÉNÉ.

J'arrivai à Lambaréné le 3 février. Le dimanche suivant, fête de l'Épiphanie, je donnai solennellement la confirmation à plus de quarante fidèles. D'autres, dès la nouvelle de mon arrivée à la mission, y accoururent pour demander à recevoir aussi ce sacrement. Durant tout le temps que je pus consacrer à cette jeune et intéressante chrétienté, j'eus la consolation, à peu près tous les jours et surtout le dimanche, d'annoncer à ces bons indigènes la parole divine dans la langue pongouée, qui est parlée en ces pays comme au Gabon, sauf quelques légères différences de mots.

Sur ces entrefaites et par une heureuse coïncidence, arriva la jolie cloche envoyée par le R. P. Limbour au R. P. Lejeune. La bénédiction en fut faite le 22 janvier, fête de l'Immaculé Cœur de Marie. M. Mordrelle, officier d'infanterie de marine, ancien commandant du poste militaire de Lambaréné, accepta d'en être le parrain. L'une des chrétiennes du pays représenta comme marraine une riche comtesse de Normandie, bienfaitrice de la mission. Inutile de dire que ce fut là une heureuse journée pour le R. P. Lejeune. Il avait composé en



pongoué, pour la bénédiction de cette cloche, un cantique spécial qui la proclamait comme la voix de Dieu pour tout le pays et tout le monde ne cessait d'en fredonner le refrain.

J'ai pu constater une fois de plus qu'après Libreville-du-Gabon, Lambaréné est le centre le plus peuplé de la colonie. Deux Pères sont bien loin de suffire en cette mission. Il serait très urgent qu'il y eût là un troisième missionnaire aussi plein de zèle et de dévouement pour les noirs.

#### CAMA.

A la fin de janvier, une très bonne occasion s'étant présentée pour la nouvelle mission de Cama, j'en profitai pour m'y rendre avec le R. P. Lejeune. Nous y arrivâmes, le 2 février, après une heureuse traversée.

La pointe du grand lac, sur laquelle se trouve cette station, est assez bien choisie. Quoique n'étant ni trop haute ni trop basse, on y jouit d'une belle vue et d'un bon air et le terrain en est aussi très fertile.

La maison, partie en fer et partie en planches, que le R. P. Bichet a fait venir d'Europe, est bonne et confortable ; mais sa couverture en zinc est mal jointe et fait eau de toutes parts. A mon avis, dans ces pays où il n'y a pas d'ouvriers européens, il vaut bien mieux faire les toitures en bonne paille ; car, dès qu'il y a une avarie, les ouvriers indigènes peuvent les réparer vite et avec beaucoup moins de frais et d'embarras.

La chose qui m'a le plus frappé, ainsi que le P. Lejeune, en ce lac de Cama, c'est que la population, trop disséminée, y paraît peu considérable. On n'y peut circuler que par eau, et par conséquent en pirogue, canots ou vapeurs. Il n'y a près de la mission que quelques petits villages. Les maisons de commerce sont ailleurs et la plupart assez éloignées ; or, ce sont elles qui attirent le plus de monde.

#### SAINT-PIERRE-DE-LIBREVILLE.

Je vous ai déjà parlé des conversions de nos Majestés gabonaises : du roi Angilé Joseph de Quabèn, baptisé au mois de juillet 1887, et du roi Mené Emmanuel de Louis, qui désire aussi ardemment cette grâce. Depuis, quatre autres rois ou princes pongoués ont reçu la même faveur, sans compter la reine Sophie, femme du roi Angilé de Quabèn, qui vient aussi d'être régénérée. Nous aimons à attribuer la conversion de ces chefs à l'intercession de notre saint Fondateur, que nous avons invoqué dans ce but. En effet, le 1<sup>er</sup> février, lorsque nous nous préparions à célébrer l'anniversaire de sa précieuse mort, nous avons pu baptiser le roi Ndyomba, ainsi que le roi Andyondo : le premier, âgé de soixante-neuf ans, reçut le nom de Paul-Marie ; le second, pouvant avoir cinquante-huit ans environ, celui de François-Marie.

Le 2 février, le roi Paul-Marie Ndyomba rendait le der-

nier soupir et allait augmenter au ciel la famille noire africaine. Quant au roi François-Marie Andyondo, on vient de lui donner l'Extrême-Onction et le scapulaire du Mont-Carmel, et, dans quelques jours, il aura rejoint son ami Paul-Marie Ndyomba, baptisé le même jour que lui.

Cette fête du 2 février (1), que nous célébrons toujours avec pompe, est bien chère à nos pauvres Noirs. Plusieurs ont demandé, la veille, à se confesser, afin de pouvoir communier, ce jour-là, par dévotion à leur très bon Père Libermann. Cette année, trois petites Pahouines, l'une âgée de quatre ans, une autre de cinq ans et la troisième de sept ans, ont reçu le baptême en ce glorieux anniversaire.

### NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sa Sainteté vient d'ériger par bref du 10 août le vicariat apostolique de Malacca en diocèse, et en a nommé évêque, Mgr Edouard Gasnier, des Missions Étrangères de Paris, précédemment évêque titulaire d'Eucarpie et vicaire apostolique.

— Mgr Salvado, évêque de Port-Victoria (Australie septentrionale) et abbé de la Nouvelle-Nursie, suppliait depuis longtemps le Saint-Père de le décharger du gouvernement du diocèse de Port-Victoria à cause de la grande étendue et du chiffre toujours croissant des catholiques dans les missions qui lui sont confiées. Le Souverain Pontife a accueilli la demande du vénérable prélat et a nommé administrateur apostolique du diocèse de Port-Victoria le R. P. Antoine Strèle, de la Compagnie de Jésus, missionnaire depuis bien des années dans cette partie du nord de l'Australie. Sa Sainteté a décrété en même temps qu'au nom du diocèse de Port-Victoria serait uni le titre de Palmerston, cette ville étant la plus importante de la province civile et la résidence de l'évêque.

### INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — Le 21 août, a eu lieu au Vatican, une réunion de la Congrégation des Rites, en présence de Sa Sainteté. Tous les cardinaux, membres de la Congrégation, étaient présents, ainsi que les consultants et officiers de cette Congrégation. On y a discuté pour la troisième et dernière fois sur le martyre du Vénérable Pierre-Louis-Marie Chanel, prêtre de la Société de Marie.

**France.** — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décidé d'attribuer à trois missionnaires résidant dans l'Afrique centrale, le montant des intérêts du capital légué par M. Garnier pour favoriser les voyages d'exploration soit dans la Haute-Asie, soit dans l'Afrique centrale. Cette somme sera répartie entre : 1<sup>o</sup> M<sup>sr</sup> Livinhac, vicaire apostolique du lac Nyanza ; 2<sup>o</sup> le R. P. Coulbois, provicaire apostolique du Haut-Congo, sur la rive ouest du Tanganika ; 3<sup>o</sup> le R. P. Hauteceur, supérieur de la mission de l'Ounya-Nyembé, à Tabora.

(1) Anniversaire du décès du Vénérable Libermann, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, mort en odeur de sainteté à Paris, le 2 février 1852.



**Angleterre.** — S. Em. le cardinal Manning, archevêque de Westminster, est entré à la fin du mois dernier dans sa quatre-vingt-unième année. A cette occasion, des catholiques anglais ont ouvert une souscription et recueilli une somme de 200,000 francs qu'ils ont offerte au prélat octogénaire pour lui permettre d'éteindre la dernière dette de sa cathédrale. Cet élan et cette générosité disent assez la vénération et l'affection dont est entouré le cardinal Manning. Les protestants eux-mêmes se montrent fort sensibles à l'honneur que les vertus et les talents du prélat catholique font rejaillir sur leur patrie.

Le cardinal, malgré son grand âge, ne passe presque pas un jour sans prononcer quelque instruction. En outre, il prend part à des travaux de commissions, aux conférences qui ont lieu constamment à Londres sur tous les sujets d'intérêt général; il donne aussi fréquemment aux *Revue*s les plus célèbres des articles remarquables sur les questions à l'ordre du jour.

Le cardinal Henri-Edouard Manning est né à Totteridge, près de Londres, le 18 juillet 1808.

**Kiang-nan (Chine).** — Dans le dernier numéro des *Études religieuses* nous remarquons une longue et intéressante étude sur l'Observatoire fondé par les jésuites en 1871 à Zi-ka-wei, près de Shang-haï. C'est surtout aux observations magnétiques et météorologiques que sont adonnés les savants missionnaires qui le dirigent. L'article relate les principaux résultats de leurs travaux. Les mandarins eux-mêmes ne dédaignent pas de profiter secrètement de la science des Pères Jésuites, pour rehausser leur prestige aux yeux de leurs administrés. L'anecdote suivante en est un exemple frappant.

Il y a quelques années, la sécheresse désolait l'arrondissement de Shang-haï. Les Chinois multiplièrent les processions à leurs pagodes. A leur tour les mandarins, « pères et mères du peuple », crurent devoir intervenir officiellement, et ordonnèrent trois jours de jeûne et des processions solennelles. Or, le troisième jour, la pluie survint, et les journaux chinois de chanter les louanges de leurs idoles. Malheureusement pour la gloire des dites idoles, un des journaux anglais de Shang-haï assura qu'on savait de source certaine que le premier mandarin, avant de fixer le jour des supplications païennes, s'était enquis auprès des Pères Jésuites de l'Observatoire de Zi-ka-wei du jour où la pluie devait enfin tomber.

**Tché-kiang (Chine).** — Mgr Reynaud, vicaire apostolique du Tché-kiang, écrit de Ning-Pô, le 19 juillet, à M. Hamard, prêtre de la Mission, à Paris :

« Votre dévouement pour nos pauvres missions de Chine m'inspire la confiance d'obtenir, par vous, la réalisation d'un projet que je nourris depuis fort longtemps.

« Nous avons formé dans la province du Tché-kiang, plusieurs résidences centrales; les meubles les plus indispensables y arriveront peu à peu. Je voudrais surtout y faire arriver ces amis fidèles qu'on appelle les bons livres. A cette intention, j'ai ménagé dans chaque résidence, une petite chambre qu'on a décorée du nom prétentieux de bibliothèque. Cette chambre, hélas! jusqu'à présent, n'abrite guère que des rayons vides. Cependant, je leur ai promis de bons ouvrages; mais, faute d'argent, je ne puis tenir ma promesse; c'est pourquoi je m'adresse à votre charité.

« En France, sous le rapport des livres, vous êtes dans l'abondance; les bons ouvrages s'accumulent dans vos bibliothèques, votre superflu suffirait à nous enrichir. Un volume, pris de côté et d'autre, ne ferait aucun vide: au contraire, il soulagerait vos rayons qui plient sous le poids, et laisserait une place plus honorable aux nouveaux livres qui ont de la peine à s'installer dans le rang de leurs devanciers. C'est la destinée ordinaire de la vie: les jeunes chassent, en les poussant, les anciens qui sont à l'extrémité des bancs.

« Au lieu de laisser disparaître sans profit pour personne ces vénérables anciens, nous voudrions donner à leur vieillesse une hospitalité qui les rajeunirait en les mettant à même de livrer encore de brillants combats. Théologies ou Catéchismes, Sermonnaires, Vies des Saints, Histoires ou Traités ascétiques; qu'ils parlent latin, français, ou une autre langue, peu importe! pourvu

qu'ils soient bons catholiques, ils seront reçus avec cordialité, traités avec égard, et ceux qui nous les céderont auront droit à toute notre reconnaissance. Les missionnaires, après de pénibles voyages, se feront un plaisir de consulter leur sage expérience: ils se délasseront en écoutant leurs conseils. Quelquefois même, ils les emporteront dans leurs courses apostoliques. C'est donc à ces vétérans des bibliothèques européennes, que je promets un accueil des plus sympathiques, sans exclure cependant les jeunes qui voudraient les accompagner. »

**Congo belge.** — La création d'une première mission belge au Congo est un fait presque accompli. Dans le courant de ce mois sont partis pour le Congo quatre missionnaires belges destinés à desservir cette mission. Ils se fixeront au confluent du Kasai et du Congo, et donneront à leur établissement le nom de Berghe-Sainte-Marie, en l'honneur du fondateur de la mission, Mgr Van den Berghe, curé à Anvers.

De ces quatre prêtres, deux ont été préparés à leur vie nouvelle au séminaire de Louvain, sous la direction de M. l'abbé Forget; ils sont maintenant attachés à la Congrégation de Scheut, à laquelle appartiennent aussi les deux autres missionnaires.

La mission est placée sous la direction d'un d'entre eux, M. Gueluy, qui, à une érudition profonde, joint une grande expérience des pays de missions. Il est l'auteur de traductions estimées d'ouvrages chinois; par ses intéressants travaux, il a fait connaître une grande partie de l'Asie centrale, et surtout de la Mongolie, où il a exercé l'apostolat pendant de nombreuses années.

Sous sa direction et avec des auxiliaires aussi bien préparés que les siens, la mission belge est appelée à obtenir de sérieux résultats. Elle sera admirablement placée, au confluent de deux grands cours d'eau, et pourra, de la sorte, faire rayonner son influence au loin.

Les nouveaux missionnaires ne prendront possession de leur installation qu'après avoir fait un court séjour dans le Bas-Congo, où ils resteront quelque temps à Boma. Ils s'y rencontreront avec les Pères du Saint-Esprit, dont l'expérience des choses d'Afrique leur sera d'une haute utilité. Ce n'est qu'après cette espèce de stage qu'ils se dirigeront vers le Haut-Congo.

Un des principaux points de leur programme est d'évangéliser les indigènes, non seulement par la parole et l'instruction, mais aussi par le travail. Ils comptent joindre à leur mission une sorte d'école professionnelle, où les noirs pourront acquérir les premières notions de métiers manuels. Prêchant d'exemple, ils entreprendront des essais de cultures et de plantations, de manière à ce que la mission, dans un temps plus ou moins long, puisse subvenir à ses besoins.

**Victoria-Nyanza (Afrique équatoriale).** — D'après le Bulletin des *Missions d'Afrique* d'Alger, un chrétien de l'Ouganda aurait tué un serpent boa séculaire de quatre-vingts centimètres de diamètre. Ce boa était considéré comme le chef du district qu'il habitait; il avait sa maison, des femmes pour le servir, et le gouverneur du district était censé son lieutenant. Mais s'étant aventuré hors de son domaine, il fut rencontré par un néophyte des Pères Algériens et tué par lui à coup de fusil. Aux invectives des gens du district soi-disant gouverné par le boa, le chrétien répondit :

« — C'est parce qu'il voulait manger mon chien que je l'ai tué.

« — Alors, c'est différent, » répartirent les administrés du boa.

La raison était sans réplique, les *Lubalés* (gouverneurs) ne devant pas manger de viande de chien.

**Etats-Unis.** — Le *Courrier de l'Illinois*, journal de langue française, édité à Chicago, nous apporte le récit d'une belle fête célébrée en l'honneur d'un missionnaire du Kansas, M. Perrier, originaire de la Savoie :

« Le 6 juin 1888, écrit-il, sera à jamais mémorable dans les annales de la paroisse de Concordia, comté de Cloud (Kansas). C'était le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de M. l'abbé Joseph Perrier, ancien curé de cette paroisse et aujourd'hui vicaire général du diocèse de Concordia. A cette occasion, une messe



solennelle à laquelle officiait le P. Ferrier, fut célébrée en présence des nombreux paroissiens qui s'empressaient de venir rendre un hommage bien mérité à leur ancien curé. S. G. Mgr Scannel, entouré de son clergé, rehaussait l'éclat de cette belle fête par sa présence au trône pontifical... »

M. Perrier a contribué pour une large part à l'établissement du nouveau diocèse de Concordia. Il l'a en effet doté de douze églises et a créé sur le vaste territoire du Kansas plus de soixante noyaux de paroisses.

## LA VILLE DE KUMBAKONAM

(PRÉSIDENTE DE MADRAS)

Par M. BARRALON, des Missions Étrangères de Paris.

Le rétablissement de la hiérarchie dans les Indes a attiré l'attention du monde catholique sur l'empire des rajahs. Tout a été dit déjà sur les mœurs, sur les édifices de ce vaste pays. Néanmoins, à la suite des missionnaires, on a toujours quelque chose à apprendre et à glaner. C'est à ce titre que nous publions l'intéressant récit de M. Barralon. Il donne des détails peu connus sur la ville de Kumbakonam. Si ses habitants ont le caractère et les usages indiens, ils se distinguent des autres peuples par des traits qu'il est utile d'étudier.

POSITION. — POPULATION. — ASPECT DE LA VILLE. — LE PROTESTANTISME. — LE PAGANISME. — SES TEMPLES. — LEURS RICHESSES. — UNE SOURCE DE COMMERCE. — L'ÉTANG SACRÉ. — FÊTE DU MAHA-MAGAM. — LA PÊCHE DES OFFRANDES. — LES CHERCHEURS D'OR. — PRINCIPALES INDUSTRIES. — COMMERCE. — INSTRUCTION. — MUNICIPALITÉ. — LE CATHOLICISME. — L'ŒUVRE DES VIEILLARDS.

Kumbakonam est une ville de 50,000 habitants, dans le district de Tanjore, à trente-trois milles anglais à l'ouest de Karikal. Une bonne route reliait autrefois ces deux villes; mais, depuis l'ouverture de la voie ferrée de Madras à Tanjore, c'est-à-dire depuis neuf à dix ans, le commerce ayant pris une autre direction, cette route n'a pas été entretenue: elle suit la rive gauche de l'Arselâr, une des branches du fleuve Kâvery, qui s'en sépare un peu au-dessus de Kumbakonam. Cette ville se trouve ainsi, non pas au confluent, comme Lyon sur le Rhône et la Saône, mais à la division de ces deux rivières. Ici pas de quais, pas de bateaux à vapeur, pas d'embarcation d'aucune sorte: c'est un tout autre spectacle, avec son charme particulier. Les larges escaliers qui plongent dans le fleuve, sont encombrés, du matin au soir, d'une foule d'hommes et de femmes drapés dans des toiles de toutes couleurs, faisant leurs ablutions, lavant leurs vêtements qu'ils frappent sur les degrés de pierres, en venant puiser l'eau du fleuve sacré, dans de grands vases de cuivre.

Si l'on arrive à Kumbakonam, par la voie de Pondichéry, on aperçoit à droite trois ou quatre énormes pyramides tronquées et noircies, s'élevant au-dessus d'une forêt de cocotiers: ce sont les *Côbouram* ou tours des pagodes.

Plus près de la gare, mais avec des proportions plus modestes, un dôme rougeâtre et quatre petites flèches blanches, apparaissent au milieu d'un fouillis de verdure; c'est l'église catholique, et tout auprès la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

À gauche de la station, au milieu des rizières, un petit bois de manguiers entoure un vaste bangalow aux toits rongés; c'est le bois aux ânes (*Cajoudé tōpou*), et la demeure d'un ministre luthérien père d'une nombreuse famille.

Pour n'avoir pas à y revenir, commençons par les protestants.

Ils ont ici trois temples: le premier est attenant au bangalow de la tête aux ânes; l'assistance est, dit-on, de dix à quinze personnes, y compris les domestiques, le jardinier, le ministre, sa femme et ses enfants. Le temple de l'Église établie d'Angleterre sert aux Européens seulement; les dimanches et jours d'anniversaires officiels, les portes en sont ouvertes; le juge est chargé par le gouvernement de la reine d'y officier, et les quatre ou cinq Européens, ou descendants d'Européens employés, qui sont ici, peuvent s'y rendre, s'ils sont protestants, c'est l'ordinaire; s'ils sont pratiquants, c'est rare; s'ils appartiennent à l'Église établie, ce qui l'est moins. Le troisième temple protestant, situé à l'autre extrémité de la ville, est une section du second; il est spécialement destiné aux Indiens; je l'ai toujours vu très exactement fermé; on dit cependant que, les dimanches et jours officiels, un catéchiste vient y lire la Bible, en présence d'un vieux ministre indigène retraité, et de sa famille. Si j'ajoute un colporteur de Bibles, qui vient trois fois par an débiter sa marchandise, j'aurai dit tout ce qui regarde le protestantisme à Kumbakonam.

C'est au point de vue païen surtout que cette ville a une grande importance, aussi est-elle peuplée en majorité par des brahmes; c'est une ville sainte; elle est, pour le sud de la péninsule, ce que Bénarès est pour le nord: on va à Bénarès pour la déesse Gange, et on vient à Kumbakonam pour la déesse Kâvery. Il y a un grand nombre de pagodes, dont quelques-unes occupent une vaste étendue de terrain; on peut dire qu'elles couvrent la moitié de la superficie totale de la ville. Comme elles se ressemblent à peu près toutes, il suffit d'en donner une description générale:

Ces fortes murailles de briques de trente à quarante pieds de haut, disposées en rectangle, enferment tout un ensemble de constructions. Ce sont de véritables forteresses, elles ont été évidemment construites dans le but de servir de refuge, en cas d'une invasion ennemie; il serait facile à la population tout entière de s'y réfugier. La principale porte d'entrée, ordinairement tournée vers l'Orient, s'ouvre au milieu d'un énorme soubassement de granit, qui sert de base aux *Côbouram*, autour de la pagode. Ces *Côbouram*, de forme pyramidale, présentent sur leurs quatre faces, une foule d'entablements ou de degrés, sur lesquels s'échelonnent des quantités prodigieuses de dieux et de déesses; il y en a dans toutes les positions et sous toutes sortes de figures



d'hommes et d'animaux ; les singes surtout dominant. C'est, sans doute, une représentation des scènes et des combats décrits dans le grand poème national le *Ramayanam* ; ces animaux y jouent un rôle important ; les savants qui font descendre l'homme du singe, liraient ces poésies avec intérêt.

Si l'on franchit la porte d'entrée de la pagode, on aperçoit de tous côtés de vastes portiques, dont les toits en terrasses, formés par de grandes pierres polies et très exactement réunies, sont supportés par des piliers carrés d'un seul bloc de granit ; ces piliers offrent ordinairement, sur un côté, une figure sculptée en pied, de quelque divinité ou de quelque dragon fabuleux, ce qui les fait ressembler à des cariatides. On s'étonne de voir ces blocs énormes de granit, réunis en si grand nombre, si l'on songe qu'il ne se trouve pas la moindre petite pierre dans le pays environnant ; les montagnes les plus voisines qui ont pu les fournir, sont à plus de cent milles de distance.

Au centre de cet ensemble de portiques ou de casemates, se trouve le sanctuaire de la divinité. C'est un réduit obscur de quelques pieds carrés, ne recevant la lumière du jour que par la porte d'entrée, une ouverture de trois pieds de haut sur deux de large. Le dieu, en pierre, en cuivre, ou en airain, est toujours soigneusement frotté d'huile ; on lui fait prendre le bain tous les jours, comme à un simple mortel ; il affecte toutes les formes, selon l'imagination de l'artiste qui l'a créé ; si c'est la forme humaine, il aura plusieurs têtes, ou une demi-douzaine de bras, ou la monstrueuse représentation de Poulléyar, avec une tête d'éléphant sur le corps d'un homme. Mais quel qu'il soit, il n'est pas permis au vulgaire de l'approcher ; la race brahmanique, la plus pure, sans doute, a seule le privilège de fouler le parquet de cet étrange sanctuaire, le prince de Galles n'a pas été excepté. La raison fondamentale de ce profond respect est probablement toute autre que la vénération pour leur divinité ; là est, en effet, le trésor de la pagode, et c'est évidemment pour en rendre la garde plus facile, qu'on l'a placé sous la protection de l'idole. Dans ces trésors des pagodes sont entassées de grandes richesses. Celui du temple de Combisouren renferme des bijoux pour une valeur de quarante laks de roupies, dit-on ; même en réduisant le chiffre de moitié, comme il convient toujours de le faire dans ces sortes d'estimations par les Indiens, il resterait encore 2,000,000 de roupies ou 5,000,000 de francs. Ces bijoux sont destinés à orner le dieu quand il est porté ou traîné en triomphe dans les fêtes publiques. Je ne puis en faire la description, ne les ayant point vus de près.

Le hasard, cependant, me mit entre les mains un de ces bijoux qu'on estime 40,000 roupies, soit 100,000 francs. C'était une large plaque en or d'un centimètre d'épaisseur, et de deux décimètres de diamètre, dans laquelle étaient enchassées plusieurs centaines de pierres précieuses de toutes couleurs, mais assez mal taillées, la plupart étaient des rubis. On me dit que ce bijou, suspendu par trois chaînes en or, et passé au cou de la divinité, était destiné à lui couvrir le nombril ; c'était sans doute par imitation de la fleur du nénuphar, qui, chez un autre de leurs dieux, n'a pas craint de s'épanouir, précisément à l'endroit en question.

J'avais pénétré dans la pagode, grâce à un petit personnage officiel important ; mais sa haute protection n'empêcha pas, paraît-il, que ma présence ne fût un sujet de souillure pour ce lieu sacré : je n'avais pas voulu, naturellement, laisser mes chaussures à la porte, et je vis que l'on s'empressait de jeter de grandes cruches d'eau, partout où j'avais passé. Je demandai à voir les autres bijoux ; celui de la troupe, qui semblait commander aux autres, me dit alors qu'on ne montrait le trésor à personne, et que cette pièce en avait été retirée pour y faire une réparation ; en même temps il me tendait la main, pour être payé de sa complaisance. Je devenais peu satisfait de mon introducteur, et je me retirai, pour ne pas souiller plus longtemps de ma présence ce sanctuaire de la divinité.

La propreté, pourtant, est bien loin de briller dans les pagodes, il s'échappe de partout une odeur de chauve-souris insupportable. Ces animaux sont suspendus par milliers, à toutes les aspérités des plafonds ; ils sont sacrés comme la divinité du lieu, et les païens regarderaient comme un crime de les tuer, ou même de les chasser des pagodes ; c'est d'ailleurs une source de revenus pour les balayeuses ; et les jardiniers fleuristes tirent de là leur meilleur engrais.

Au moment où je sortais de la pagode, un dévot y entra, pour venir offrir au dieu sa chevelure en sacrifice : les cheveux sont aussi une branche du revenu de certaines pagodes. Les Indiens, hommes et femmes, ont un grand soin de leur chevelure ; ils la laissent croître dans toute sa longueur, la frottent souvent d'huile de coco ; et la complaisance avec laquelle ils l'étalent sur leurs épaules, en revenant du bain, prouve qu'ils y attachent un grand prix. Ce doit être aussi la raison qui les porte, dans des maladies graves, à vouer à certains dieux cet ornement qui leur est si cher : il est vrai qu'ils ne sont peut-être pas sans l'espoir, de se voir récompensés de leur sacrifice, par la croissance probable d'une chevelure plus abondante et plus soyeuse. Seules, les malheureuses veuves, de caste bramane, ne doivent plus espérer ; la perte de leur époux entraîne celle de leurs cheveux, et il ne leur est pas plus permis de les laisser croître de nouveau, que de se remarier.

Le barbier, qui est le sacrificateur, dans ces sortes d'holocaustes, doit payer à la pagode une redevance annuelle, selon l'importance du pèlerinage ; il vend ensuite ces cheveux, au poids, et pour un prix fort modique ; leur valeur augmente successivement, selon l'appréciation des acheteurs et à mesure qu'ils passent, de la boutique du marchand indien, dans celle du commerçant européen, et dans les mains de ceux qui en ont besoin. La pauvre femme indienne qui a dû payer pour sacrifier sa chevelure, ne se doutait pas de toutes les transactions auxquelles celle-ci donnait lieu, et du prix, peut-être ridiculement élevé, auquel elle serait livrée au dernier acheteur. Quant au démon qui en a eu les prémices, il n'est pas douteux qu'il en bénéficiera toujours. Inutile de dire que la mort surtout alimente ce genre de commerce ; mais la nécessité, ou le désir de plaire, font que l'on n'y regarde pas de si près.

(A suivre).



## MŒURS ET COUTUMES

### DES

## POPULATIONS DU HAUT-OGOWÉ

Souvent déjà, le R. P. Davezac nous a envoyé des détails sur sa mission intéressante au double point de vue catholique et français. Ce travail offre une vue d'ensemble sur les nouvelles déjà insérées dans notre recueil ; des dessins et des photographies le rendent vivant. Quant au plan, le Père lui-même l'expose au commencement de son récit.

RÉCIT DÉDIÉ PAR LE R. P. DAVEZAC, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU HAUT-OGOWÉ, AU T. R. P. ÉMONET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Il y a trois ans que les premiers missionnaires sont venus fixer leur tente au milieu de l'intéressante tribu des Adoumas. J'essaierai, dans ces quelques pages, de vous faire connaître la contrée que nous habitons et les peuples que nous avons à évangéliser ; je vous dirai les rudes épreuves et les sacrifices de ces premières années d'apostolat, ainsi que nos espérances et nos projets d'avenir. C'est un devoir pour des enfants de tenir leur Père au courant de leurs travaux, et la charité catholique a le droit de savoir ce

que deviennent, entre les mains du missionnaire, son aumône de chaque semaine, sa prière de chaque jour, son sacrifice de tout instant.

Ah ! que n'ai-je pour la cause que je vais plaider une plume exercée ? que ne puis-je faire sentir, comme nous le sentons ici, la misère et le sort malheureux de ces pauvres âmes qui nous entourent ? Mais, vous le savez, le missionnaire n'a guère le temps de faire de la belle littérature. Ses récits, écrits à bâtons rompus, se ressentent toujours un peu des ardeurs du soleil tropical, et son ministère, ses occupations multiples ne lui laissent guère de loisirs pour aligner des mots et construire des phrases brillantes.

BEAUTÉ ET FERTILITÉ DU PAYS DES ADOUMAS. — MONTAGNES, COLLINES, VILLAGES.

Situé entre le dixième et le onzième degré de longitude

est, à 0,40' minutes latitude sud ; à une altitude variant entre deux cents et deux cent cinquante mètres, le pays des Adoumas est un des points les plus beaux et des plus fertiles du Congo français. La nature n'y dépose jamais sa verte parure. Le sol, d'une fertilité étonnante, est sans cesse couvert d'une luxuriante végétation et offre à ses fortunés habitants les fruits les plus délicieux. La main libérale du Créateur semble avoir répandu avec profusion tous ses bienfaits sur ce coin de terre, hier encore inconnu. Les vallées ombreuses, les gorges larges et profondes, les montagnes dont les sommets sont couronnés d'une éternelle verdure, donnent au paysage un aspect ravissant.

Quand, par une de ces chaudes journées, comme on n'en voit que sous les tropiques, on a gravi par des sentiers dangereux les collines qui nous entourent, et que de ces hauteurs, on plonge le regard dans les vastes plaines tout

inondées de lumière, dans ces ravins profonds d'où s'élancent des arbres séculaires, on est ravi d'admiration, et, dans son enthousiasme, on s'écrie avec le Prophète : « Oui, monts et collines, bénissez l'Eternel ! » La forêt vierge, elle-même, avec ses grands arbres et ses secrets, a des charmes pour le voyageur, qui s'abrite sous son ombre, et des bienfaits pour le chasseur, qui peut y trouver à satiété de quoi reconstituer ses forces épuisées.

Sur les collines,

qui viennent expirer aux rives de l'Ogowé, s'élèvent de gracieux villages. Deux longues files de constructions bien alignées, entourées de riantes plantations, forment l'ensemble de ces hameaux. Au centre, et à distance, s'élèvent trois ou quatre grandes cases, où se tiennent les réunions publiques, où se règlent les palabres et où se font la plupart des cérémonies du plus grossier fétichisme. Presque tous les villages sont entourés de fortes palissades, fermées en temps de guerre, et livrant un étroit passage en temps de paix. Une longue liane, au bout de laquelle est fixé un morceau de fer, signale la présence de l'ennemi.

### COURS D'EAU TRIBUTAIRES DE L'OGOWÉ.

De distance en distance, des ruisseaux, où coule une eau fraîche et limpide, arrosent les plantations perdues au loin dans les clairières de la forêt, et viennent ensuite payer



GABON. — CHUTE DE LA LIPOPA ; d'après une photographie envoyée par un missionnaire. (Voir page 415).



leur tribu à l'Ogowé, en grossissant ses flots tumultueux. L'un des plus considérables de ces ruisseaux est la *Lipopa*, limite est de la propriété de la Mission. Elle féconde nos jardins et nous fournit en abondance ce délicieux nectar qui, en rafraîchissant nos palais desséchés, ne se dissipe jamais en fumée alourdissante. Si un poète sénégalais possédait chez lui un pareil trésor, il en chanterait les bienfaits en une immortelle poésie. Pour nous, nous remercions Dieu de nous avoir fourni si largement cette eau cristalline. C'est une vraie jouissance, un délicieux repos, que d'explorer cette Lipopa, de la remonter en sautant de roche en roche, de suivre toutes ses sinuosités à travers bois et champs, de compter les poissons qui se jouent dans ses eaux, d'admirer les insectes qui se balancent aux herbes de la rive et baignent leurs ailes dans le flot qui disparaît. Les chutes que l'on rencontre sont si belles, le murmure de

cette eau qui s'en va rapide est d'une poésie si pleine de charmes, qu'on s'oublierait volontiers dans une douce rêverie ; mais le soleil disparaît derrière l'horizon, et les premières ombres de la nuit vous rappellent à la réalité ; vous revenez donc heureux et gai vers votre demeure, pour reprendre le lendemain le labeur de chaque jour.

#### BONTÉ DU CLIMAT.

Les fièvres pernicieuses et tout ce cortège de maux qui désolent trop souvent les colonies et y creusent tant de tombes, sont inconnus ici. Lastourville ne méritera jamais la mauvaise réputation qu'on a faite, à tort, au Gabon. Les Adoumas ne meurent ordinairement que de vieillesse, de fluxions de poitrine occasionnées par des imprudences, ou de mort violente. C'est assez dire que le climat est bon. Les



GABON. — VUE EN FACE DE LA MISSION DES ADOUMAS ; d'après une photographie envoyée par un missionnaire.

Européens s'acclimatent facilement, et les missionnaires sont rarement malades.

Le thermomètre ne monte presque jamais au-dessus de 32° et, pendant la saison sèche, on le voit descendre jusqu'à 15°. La moyenne se balance entre 20° et 30°. Le matin et le soir, une brise rafraîchissante attédie l'air surchauffé, et les nuits sont généralement fraîches.

#### SAISONS. — OCCUPATIONS DES INDIGÈNES.

L'année se divise en deux saisons : la saison sèche et la saison des pluies. Celle-ci est partagée en deux par un intervalle d'environ trois semaines, dite petite saison sèche.

La saison sèche proprement dite dure quatre mois : juin, juillet, août et septembre. C'est l'hiver des noirs. Le soleil, alors, ne paraît presque jamais ; le ciel est toujours gris ; la terre, privée d'eau, se dessèche et se fendille ; par-

tout la végétation est en souffrance. C'est l'époque pendant laquelle la rivière n'est pas navigable. La pirogue y demeure solitaire aux bords du fleuve. La pagaie rentre dans la case, et l'Adoumas, de marin qu'il était pendant les pluies, redevient laboureur. Les grands arbres tombent sous les coups de la hache ; les femmes sabrent les herbes et le feu y promène ses ravages. Le jardin est nettoyé et l'on peut attendre tranquille la saison où la semence sera confiée à la terre pour produire une récolte abondante.

#### COMMUNICATIONS AVEC LA CÔTE.

Je viens de parler de navigation. Le fleuve est jusqu'ici l'unique voie qui nous mette en communication avec la côte, distante de deux cents lieues. Nos courriers et nos approvisionnements nous viennent par cette voie. Des avisos de guerre et des bateaux de commerce l'ont le service entre le



Gabon et N'Djolé. Mais de là chez les Adoumas, l'Ogowé est semé d'écueils sans nombre et de passages souvent dangereux. Seules, les pirogues de nos vaillants Adoumas peuvent traverser les rapides des Okandès et franchir la chute de Booué. Et pendant ce trajet, qui dure ordinairement vingt-trois jours et qui peut se prolonger jusqu'à trente-cinq et même quarante, que d'avaries, que de pertes réelles ! Grâce à Dieu, cependant, nous n'avons pas été trop éprouvés de ce côté-là ; si nous avons eu quelques pertes à déplore, quelque avarie à subir, nous les avons supportées sans chagrin, sachant que ce que Dieu retire d'une main, il le donne au centuple de l'autre. Le fleuve sera longtemps encore l'unique moyen de transport. Malgré l'ouragan de progrès qui souffle sur le monde moderne, nous ne voyons guère la possibilité d'avoir d'autres moyens pour nous mettre en rapport avec le centre de la colonie.

#### PRODUCTIONS INDIGÈNES. — RESSOURCES QU'ON EN TIRE.

Parmi les productions du sol, celle qui se place au premier rang par son utilité, c'est le bananier (*musa*). Les Adoumas ne connaissent que la grosse banane (*musa paradisiaca*), arquée et longue de quinze à vingt centimètres. Le bananier est une plante herbacée, vivace seulement par ses dragées ; une fois le régime cueilli, la tige devient inutile et on la coupe. Les bananeries s'établissent dans une clairière de la forêt, à l'ombre des grands arbres. Un hectomètre carré peut produire, en moyenne, deux mille kilos de bananes, ce qui donne une nourriture beaucoup plus considérable qu'aucune autre plante cultivée. On voit quelquefois des régimes, qui ont jusqu'à deux cent cinquante, trois cents bananes.

Le bananier est la vraie providence de l'Adoumas. La banane est ici le mets préféré, je dirais volontiers le mets national. L'Adoumas la mange rarement crue, quelquefois bouillie, d'autres fois pilée, assaisonnée d'huile de palme, le plus souvent cuite sous la cendre.

Après le bananier vient le manioc, arbrisseau qui atteint quelquefois trois mètres de haut et dont la racine pèse parfois jusqu'à quinze kilos. L'industriel, après avoir enlevé le suc vénéneux que cette racine contient, en fait le tapioca ; les indigènes la réduisent en farine et en font un pain qui, cuit sous la cendre, remplace souvent le pain à la mission. On la mange également bouillie. Nous en tirons l'amidon, qui nous sert à l'empesage du linge d'église.

La pistache de terre, autrement dite arachide hypogée (*arachis hypogaea*), est cultivée sur une grande échelle. Après la floraison, les gousses s'enfoncent en terre et produisent des graines huileuses et féculentes assez nourrissantes. L'industrie européenne en extrait une grande quantité d'huile. Les Adoumas n'en sèment que pour s'en nourrir. Ils la mangent grillée ou pilée, et, en ce cas, ils y ajoutent un poulet, ce qui donne un plat qui n'est pas à dédaigner.

L'igname se rencontre moins souvent, assez cependant pour qu'elle mérite ici une mention. Les indigènes emploient également un grand nombre d'herbes dans leurs usages culinaires, et le piment le plus fort paraît être leur condiment préféré.

Un certain nombre d'arbres donnent des fruits exquis ; un, en particulier, produit une espèce de pêche, qui rappelle assez la saveur et le goût de la pêche de France. Le fruit est plus gros que celui du pêcher, l'enveloppe est grise. A l'intérieur, le noyau, recouvert d'une chair délicate, se sépare en trois.

Le palmier qui, à partir de Lambaréné, disparaît presque complètement, reparaît ici. Sa tête panachée et ses branches immenses, à l'extrémité desquelles les oiseaux construisent leurs nids et aiment à se balancer en chantant leur hymne matinale, fait un des charmes du paysage adoumas. Mais la beauté du palmier *Elais guineensis* ne touche guère nos indigènes. Son régime rubicond leur est bien plus cher. Les graines de palmes, cuites sous la cendre, leur paraissent délicieuses, et l'huile qu'ils en tirent est pour eux le dernier des trésors. Une marmite et un trou pratiqué en terre suffisent pour l'extraire. Les noix bouillies, on les dépouille de leur chair filamenteuse. Cette chair est pilée dans un trou avec de l'eau, puis écrasée, et l'huile qui surnage est recueillie dans des vases. Elle est couleur rouge foncé et d'un goût assez fade. Tout sert dans le palmier : les branches pour couvrir les cases, le fruit pour nourrir l'habitant. Les amis de Bacchus en tirent une liqueur enivrante, le vin de palme, et les fins gourmets coupent le chou palmiste et en font une salade délicieuse.

Le papayer commence à se répandre dans les villages, et la Mission vient de planter des manguiers, des corosoliers, des goyaviers, des orangers et des mandariniers. Dans quelques années, tous ces arbres offriront à nos chers Adoumas leurs meilleurs fruits, et nous nous ferons un bonheur de les répandre autour de nous. Car, sans exiger ni dîme, ni taille, ni corvée, ni même contributions indirectes, le missionnaire, ici comme dans toutes les Missions, procure aux néophytes, même au point de vue temporel, toute la félicité qu'il peut désirer ici-bas.

#### COMMERCE. — ARTICLES DE TRANSACTION.

Le grand commerce, celui qui prime tous les autres, c'est celui de la femme et de l'esclave. Je me réserve de vous en parler tout à l'heure. Les autres articles de transaction sont les nattes, l'huile de palme et le caoutchouc. Ce dernier s'extrait d'une liane assez commune dans ces parages. Une boule de caoutchouc se paie ici une cuillerée de sel, mais les factoreries de Lambaréné et de N'Djolé le paient beaucoup plus cher.

La monnaie courante, c'est le sel et la poudre, puis les verroteries, les perles, les étoffes, les fusils, les couteaux, tous les ustensiles de ménage, depuis la marmite, autour de laquelle se réunit la famille affamée, jusqu'à la cuillère, dont on se sert pour la première fois quand on est sur le point de se marier. Le sel, la poudre et les étoffes sont surtout recherchés.

(A suivre).



## QUELQUES PAGES D'UN JOURNAL DE VOYAGE

## I

## DE MONTEVIDEO AU CHILI

## A BORD DU « VINCENZO-FLORIO »

Par le R. P. BOUTRY, des Missions Africaines de Lyon.

C'est un simple journal, un journal de voyage que nous adresse le R. P. Boutry, des Missions Africaines de Lyon. Quoique les détails qu'il nous donne intéressent des pays presque entièrement catholiques, et auxquels l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'envoie que bien rarement des secours, nous avons pensé qu'il serait agréable de suivre les deux missionnaires dans une excursion à travers des contrées peu connues et dont la charité est cependant à la mesure de leurs richesses.

LE DÉPART. — L'ALBATROS ET LE BOSON. — LES ILES MALLOUINES. — UN SALUT ET UN SOUVENIR A MAGELLAN. — LA TERRE DE FEU. — A LOTA. — ILE DE JUAN FERNANDEZ.

Nous avons quitté Montevideo, le 7 avril 1886, le P. Terrien et moi, pour nous rendre au Chili. Nous avons préféré faire ce voyage sur un vaisseau italien, à cause des avantages qu'on nous a faits. Le *Vincenzo-Florio* est un beau navire de 4,000 tonnes. Les officiers sont très aimables, nous y avons lié connaissance avec quelques passagers français très sympathiques et nous avons quitté le bord, enchantés de notre voyage.

Dans les premiers jours, nous avons payé notre tribut à l'élément amer, encore n'avons-nous été incommodés qu'à notre départ de Montevideo et en sortant du détroit de Magellan. Le froid nous a un peu éprouvés; nous quittons la zone tempérée, nous, habitués au climat chaud des tropiques, pour nous diriger vers les régions polaires.

Nous avons bientôt vu l'albatros (du latin *albatrus*, vêtu de blanc) que certains navigateurs appellent l'oiseau des tempêtes, parce qu'on le rencontre surtout dans les environs tourmentés du détroit de Magellan et du cap Horn, où il semble avoir établi son royaume.

Certains de ces oiseaux atteignent un mètre de longueur et leurs ailes étendues dépassent quatre mètres. Ils planent avec la majesté de l'aigle et s'abaissent vers les petits poissons dont ils font leur pâture avec un vol si rapide, ils effleurent l'eau avec tant d'agilité et de facilité, qu'on s'amuserait à les contempler pendant des heures entières. Ne ressemblent-ils pas à des envoyés célestes pour charmer la monotonic de la vie du bord?

Avec les *abatis* de leurs ailes, on fait de beaux tuyaux de pipe, leurs pattes fournissent aux amateurs de jolies blagues à tabac, tandis que leur fourrure sert à fabriquer de gracieux manchons.

Un autre habitant des airs nous a aussi beaucoup intéressés dans ces froids parages. Les Anglais l'appellent *boson*. Je n'ai pu trouver le correspondant de ce nom en français. Quand ce joli petit oiseau vole en ne montrant que le dos, on le prendrait pour un magnifique papillon, aux couleurs

les plus variées, sans pouvoir cependant l'appeler en anglais, *butterfly*, du moins dans le sens strict du mot, *mouche du beurre*, puisque le beurre est inconnu dans ces régions froides et désolées.

Nous sommes passés assez près des îles *Malouines* ou Falkland. Ces îles furent découvertes au XVII<sup>e</sup> siècle par des marins de Saint-Malo, et c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de Malouines. On les appelle aussi Falkland depuis que les Anglais en ont fait la conquête en 1833.

La population de ces îles ne s'élève pas à plus de six cents habitants.

L'accès est difficile à cause des rochers qui couvrent les côtes et de la mer qui est presque toujours mauvaise.

Le mardi 13 avril, nous avons reconnu que nous étions près des côtes de Patagonie aux plantes marines qui passaient près de nous. L'une d'entre elles, le *cochayuyo*, connue en français sous le nom de varech, est très estimée des Chiliens pauvres et des Indiens qui la mangent en salade, du moins quand elle est tendre.

Nous arrivons au cap des Vierges, qui indique l'entrée du détroit de Magellan dans l'Océan Atlantique, comme le cap Pilar en marque la sortie dans l'Océan Pacifique.

Relatons brièvement, en passant, le pourquoi du nom de Magellan donné à ce détroit. La découverte de l'Amérique, comme on le sait, est due au désir qu'avaient nos ancêtres de trouver, par mer, la route de cette Inde mystérieuse où les Européens espéraient rencontrer des richesses inépuisables.

Il ne suffisait pas aux Espagnols d'avoir découvert un Nouveau-Monde perdu jusqu'alors au milieu de l'immensité des eaux, il leur fallait quelque chose de plus, puisqu'ils voulaient disputer à leurs rivaux, les Portugais, les trésors de l'Orient.

On avait déjà fait de nombreuses tentatives vaines ou malheureuses, quand un marin illustre, un guerrier célèbre, se présenta à la cour de Castille. C'était Ferdinand de Magellan. Il avait procuré au Portugal, sa patrie, beaucoup de gloire et de grandes richesses en Asie et en Afrique; mais l'indifférence pour ne pas dire l'ingratitude de son souverain le dégoûtant, il changea juridiquement de nationalité et se fit reconnaître sujet espagnol.

L'empereur Charles V lui donna cinq navires à voile, montés par deux cent trente hommes.

Que l'on veuille ou non refuser à Magellan l'honneur d'avoir découvert par lui-même, le détroit qui porte son nom, ce qui est certain, c'est qu'il y est entré le premier, le 6 novembre 1520.

Magellan appela Terre des Patagons, celle qu'il voyait à sa droite et Terre de Feu, celle qui était à sa gauche.

Voici comment on expliquerait l'origine de ces dénominations :

Le premier indigène que virent les Espagnols dans la région voisine du détroit avant de le découvrir était un géant à la ceinture duquel il leur était difficile d'atteindre. Ce sauvage difforme était couvert de la peau d'un animal



et comme cet accoutrement étrange lui servait en même temps de chaussure, il paraissait avoir de grandes pattes. Ce serait l'origine du nom de Patagon ou l'homme aux grandes pattes, que lui aurait donné Magellan. Paton ou patagon en Espagne est l'augmentatif de *pata*, patte. Ce n'est plus l'Achille aux pieds légers d'Homère !

On donna ensuite le même nom aux indigènes de cette contrée pour les mêmes raisons, je suppose. Les Patagons actuels ont bien dégénéré de leurs ancêtres, car ils n'en ont ni la haute stature ni les grands pieds légendaires.

La Terre de Feu a été ainsi nommée par le célèbre navigateur, à cause des feux nombreux qu'il y aperçut.

Si cette île immense n'était déjà baptisée, nous pourrions lui donner la même dénomination que Magellan pour le même motif.

On estime à 2,000 âmes la population indienne de la Terre de Feu.

La grandeur et les difficultés de l'entreprise de Magellan sont rappelées sur les cartes marines par les noms des endroits où souffrirent ce grand navigateur et ses braves compagnons.

La Baie des Morts, la Baie de la Faim, la Baie de la Désolation ne nous indiquent rien d'enchanté !...

Vraiment ces grandes découvertes ont été le fruit de bien des angoisses, de bien des travaux et de bien des veilles !

Aujourd'hui, au contraire, avec la vapeur, on se jone, pour ainsi dire, des éléments déchainés pour la perte des pauvres humains.

Les côtes du détroit vieux comme le monde, sont imposantes avec leurs rochers à pics, leurs *sierras* couvertes de neiges éternelles et leurs bosquets d'arbres aromatiques : mais déjà l'hiver est commencé depuis les premiers jours de mars et va se continuer jusqu'en septembre ; le vent est froid et piquant, la pluie fréquente et la neige a fait son apparition.

A la belle saison, le séjour dans ces parages serait très agréable, m'a-t-on dit.

Lauri *sacra fames* ne compte guère avec le beau ou le mauvais temps et déjà des aventuriers ont dirigé leurs pas vers cette nouvelle Californie, alléchés par sa réputation dorée. En effet, à Punta-Arenas, à cent vingt milles du cap des Vierges, dans le détroit, on tire facilement une ou deux onces d'or d'un mètre cube de sable.

De place en place, sur les deux rives, les Anglais ont fait élever des tours qui servent pour la direction des steamers.

Les navires à voile doublent le cap Horn, ce qui allonge leur route de trois ou quatre semaines ; peu se hasardent dans le détroit à cause des tempêtes fréquentes à la sortie, à la hauteur du cap Pilar.

Un triste spectacle nous attendait au fond d'une jolie petite baie ; c'était celui de la *Cordillera*, navire anglais de la Compagnie du Pacifique, naufragé depuis quelques années. Bon nombre de navires se sont perdus dans ces parages tourmentés.

Nous sommes sortis du détroit le 16 avril pour entrer dans l'Océan Pacifique.

Une tempête nous était réservée à la hauteur du cap Pilar. C'était *awful*, comme on dirait en anglais. D'anciens

capitaines de marine, passagers comme nous, m'ont dit que c'était horrible. Jamais je n'ai vu pareille chose. J'ai promis une messe d'actions de grâce à l'Etoile de la Mer si nous échappions au naufrage.

Nous avons eu une nuit affreuse ; le calme n'est revenu que le lendemain matin. Pendant ces heures d'angoisse, les visages étaient sombres et anxieux. A l'heure du dîner, presque personne ne songea à s'approcher de la table ; du reste, c'était im-

possible. Les vagues étaient semblables à des montagnes et venaient à l'abordage de notre *Vincenzo-Florio*, dans toutes les directions, mais lui s'avancait invincible, invulnérable ! C'est un navire solide, fait exprès pour les mers du Sud.

Ce fut Magellan qui donna au Grand Océan le nom de Pacifique à cause de l'heureuse navigation qu'il y fit, mais je crois que, si l'on consultait les marins d'aujourd'hui, tous seraient d'accord pour lui substituer le nom de Tourmenté, comme la Terre de Feu devrait porter le nom de Terre du Froid.

Le pauvre Magellan mourut aux Philippines en avril 1521, mortellement blessé par les naturels de l'île de Zébou.

Ce voyage, le premier que l'on ait fait autour du monde, fut terminé sous le commandement de Sébastien du Cano, compagnon de Magellan.

Le cap Horn que j'ai cité plusieurs fois ne fut décou-



GABON. — LA LIPOPA : d'après une photographie envoyée par un missionnaire. (Voir page 415).



vert qu'en janvier 1562, par le commandant François de Hocès, qu'une tempête avait séparé violemment des autres navires qui composaient une flotille envoyée par le roi d'Espagne. Ce ne fut qu'en 1616 que Schouten, navigateur hollandais, lui donna le nom de Horn, sa ville natale.

..

Nous sommes arrivés devant Lota, le mardi 20 avril, après avoir passé entre l'île de Santa-Maria et la côte accidentée de l'Araucanie. Lota est une petite ville de 12,000 âmes qui n'a pris un peu d'importance que depuis la découverte de ses précieuses mines de charbon. Elle est assise au fond de la petite baie d'Arauco.

On y remarque une grande fonderie de cuivre qui, installée au bord de la mer, est une des plus vastes du monde.

Cet important établissement, auquel est annexée une fonderie de fer et qui comprend également trois mines de charbon en exploitation, occupe un vaste terrain et se trouve monté sur un pied gigantesque.

L'établissement de Lota est la propriété presque exclusive d'une opulente famille chilienne, appelée Cousino. Tout à côté de sa fonderie et sur l'escarpement d'un rocher qui la surplombe, la famille Cousino possède un magnifique château qu'agrémentent un jardin luxueux et féerique. J'y ai admiré de superbes autruches, de beaux guanacos connus aussi sous le nom de lamas de Patagonie et une splendide variété de cerfs et de chevreuils.

Un détail, en passant, sur les guanacos, c'est que les Patagons en mangent la chair et revêtent la fourrure, ayant soin de tourner intérieurement le poil de façon à se l'appliquer directement sur le corps, car ils n'ont pas le plus souvent d'autres vêtements.

Les habitants de la Terre de Feu, à l'inverse des Patagons, portent le poil à l'extérieur.

Nous avons bien regretté de passer à Punta-Arenas sans nous y arrêter ; nous avons été ainsi privés de nous procurer de belles peaux de guanacos d'une manière très avantageuse.

Le séjour de la ville de Lota n'est pas agréable, surtout quand vient à souffler le vent du sud !

On peut la dénommer la *ville noire* avec plus de raison que l'ancienne capitale de l'Anjou. Angers a été ainsi appelé à cause de ses importantes ardoisières, mais elles sont distantes de la ville et ne peuvent rien lui enlever de ses charmes et de son séjour délicieux.

On exploite les mines de Lota sous la mer, à une très faible profondeur, c'est-à-dire rarement au-dessous de cent mètres, et ce charbon de terre, qui ne vaut pas celui de la Grande-Bretagne, est très bon pour les fonderies de cuivre ou de fer.

..

Nous sommes arrivés à Valparaíso le 23 avril, après avoir passé devant les îles de Juan-Fernandez.

Ces îles, qui sont à environ deux cents milles de Valparaíso, sont ainsi appelées du nom de l'Espagnol qui les découvrit au XVI<sup>e</sup> siècle.

La plus occidentale est connue sous le nom de Mas-a-Fuera et la plus rapprochée de terre, est Mas-a-Tierra. C'est

cette dernière que l'on désigne spécialement en géographie sous le nom de Fernandez ; mais, au Chili, on l'appelle l'île de *Robinson*.

Ce serait elle qui aurait été, pendant plusieurs années, le séjour d'Alexandre Selkirk, marin écossais, qui y avait été abandonné et dont les aventures ont inspiré à Daniel Foë le roman populaire de Robinson Crusoé.

Cette île est riche en végétation et sur ses côtes on prend beaucoup de poisson, surtout des homards.

Les bons religieux de la Congrégation admirable des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, nous ont donné une hospitalité aimable, fraternelle et dévouée. Plusieurs d'entre eux, prêtres et Frères, sont originaires de Normandie et même des environs d'Avranches. Quelle charmante surprise pour moi à 4,000 lieues de ma ville natale !

Et dire que demain je vais me trouver à Santiago, avec un bon Père originaire de Genêts !

Que l'on vienne donc répéter que les Normands sont *casaniers* et se laissent gagner par la nostalgie, par le *homesickness* des Anglais, quand je vois mes compatriotes résidant dans le Nouveau-Monde depuis quarante ans, sans avoir jamais revu la patrie du célèbre Huet ou de Guillaume-le-Conquérant !

(A suivre.)

## BIBLIOGRAPHIE

**La chaire et l'apologétique au XIX<sup>e</sup> siècle.** *Etudes critiques et portraits contemporains*, par le R. P. FONTAINE. S. J. — LÉTOUZET et ANÉ, 17, rue du Vieux-Colombier, Paris.

Ce livre est récent encore, et son succès grandit chaque jour. Nous le signalons aux esprits que préoccupent les intérêts et les gloires du catholicisme. Car il donne la réplique aux ennemis de l'Evangile, ou du moins il indique la méthode à suivre pour réfuter les modernes apôtres de l'erreur.

Il se divise en deux parties : la chaire et l'apologétique. La première comprend trois chapitres. L'auteur, regrettant la décadence de l'éloquence sacrée, caractérise, juge et apprécie, à l'aide de principes rationnels et théologiques, d'observations critiques, d'exemples habilement choisis et savamment présentés, et de portraits burinés avec art et mis en bonne lumière, les trois formes dominantes de la prédication contemporaine. Dans l'exposition de la doctrine révélée, la prédication *naturaliste* pêche par défaut, la prédication *sociale* pêche par excès ; seule la prédication *catéchistique* garde l'exacte mesure.

Le chapitre sur le *naturalisme* dans la chaire est magistralement conduit. Il se termine par une étude sur Châteaubriand, sur Lamennais et sur Lacordaire. Les rapports et les différences de ces hommes de génie sont montrés dans leur principe et leurs effets d'une façon neuve et souverainement piquante.

Dans le deuxième chapitre, le R. P. Fontaine traite de la conférence *sociale*, de son but, de ses procédés, de ses tendances, de ses hardiesses téméraires, et lui oppose la



conduite des Pères, en face des questions sociales, depuis saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Bernard, jusqu'à Bossuet et Bourdaloue, qui prêchent le décalogue aux nations, et ne se hasardent pas à discourir sur les problèmes épineux de l'économie politique.

Le troisième chapitre nous ramène aux prescriptions du saint concile de Trente et nous en fait admirer les heureux effets dans la chaire, à la fin du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles.

« L'apologétique, écrit le R. P. Fontaine, va plus loin que l'éloquence de la chaire. Sa fonction principale est de faire le tour du vaste domaine de la révélation, de surveiller les mouvements de l'ennemi et de repousser les assauts qui se multiplient de nos jours avec une inquiétante rapidité. Les sciences se développent. L'incrédulité essaye de les faire servir à ses fins : la destruction du christianisme et le triomphe de la libre-pensée. L'apologétique doit nécessairement rajeunir son argumentation, inventer des preuves nouvelles, tirer des objections elles-mêmes des éléments de démonstration, s'emparer des découvertes scientifiques pour en faire autant de trophées à la gloire de la religion. »

Après avoir exposé la nature et les lois de l'apologétique, l'auteur suit nos adversaires sur le terrain de la philosophie positiviste, de la politique anti-chrétienne et des sciences naturelles, caractérise les modifications à apporter aux anciennes méthodes de polémique religieuse, pour rétablir l'harmonie nécessaire entre les dogmes et les découvertes scientifiques, et exprime à ce sujet un vœu, qui touche directement au rôle des *Missions*.

La tactique de nos ennemis à l'heure présente est surtout philologique et historique. Elle consiste à faire entendre que les dogmes du catholicisme ne sont qu'une des formes de ces manifestations spontanées de l'esprit humain que l'on trouve en germe dans les croyances de tous les peuples. Paris, Berlin, Leyde, Londres, Genève, Rome même ont des chaires où la mythologie comparée et l'histoire des religions sont pour les professeurs une arme de combat redoutable contre la révélation. Nous n'avons pas les mêmes moyens d'information, ni les mêmes ressources d'enseignement.

« Qui empêcherait, dit le R. P. Fontaine, de former, au sein de toutes nos missions chez les idolâtres, un centre scientifique, un noyau d'hommes adonnés à l'étude des monuments religieux de ces peuples ? Ces missionnaires seraient merveilleusement posés pour devenir des spécialistes, des érudits de premier ordre, des sinologues, des indianistes, etc., d'autant mieux écoutés de l'Europe savante que leur parole arriverait de plus loin. Il ne leur serait point impossible de nous donner des traductions très sûres, très fidèles de ces littératures sacrées dont on se fait une arme contre nous. Outre l'intelligence de la langue, ils auraient celle des mœurs, des habitudes, des opinions et des idées : ils ne se contenteraient pas d'étudier les doctrines en elles-mêmes ; ils en verraient sur place l'application quotidienne, saisiraient leur action et leur influence... Le sens caché de ces littératures serait ainsi mis à nu. On aurait alors l'histoire véritable des fausses religions ; et toutes les comparaisons que l'on essaye d'établir entre le catholicisme et ces cultes deviendraient absolument impossibles. »

Outre sa valeur doctrinale, son opportunité et les quali-

tés d'un style clair, harmonieux, imagé, ce livre possède un autre mérite, celui d'un intérêt soutenu. Presque tous les personnages, qui ont fait grande figure dans la chaire et l'apologétique ou se sont posés en adversaires dignes d'attention, défilent sous les regards. L'auteur les apprécie suivant leur génie, leur caractère, leur physionomie et leurs œuvres. Il en résulte pour le lecteur des surprises agréables, des aperçus ingénieux, des portraits d'une touche tantôt légère et tantôt magistrale, mais toujours conforme à la ressemblance.

Nous ne pensons pas qu'un seul missionnaire, prédicateur, professeur, apologiste ou écrivain puisse lire ce volume sans en retirer pour lui-même beaucoup de profit et d'immenses avantages pour la vérité qu'il a charge d'enseigner, d'expliquer ou de défendre.

P. B.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Au nom de feu Mlle Aspasia Broutier, diocèse de Viviers.....	50
M. l'abbé Gamare de Belleville, diocèse de Rouen, par M. Chauffard, à Lavar (Tarn).....	20
J. M., don recueilli par l'Écho de Fourvière.....	100
Anonyme .....	5
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes). Anonyme du diocèse de Poitiers.....	5
A Mgr Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine, en Algérie. P. D., abonné du diocèse d'Angers.....	10
Un abonné du diocèse de Versailles.....	3
Anonyme de Saint-Germain-de-Tallevende, diocèse de Bayeux.....	5
En souvenir d'un médecin-major de l'hôpital de Constantine...	10
Mlle L., de Metz.....	10
Anonyme de la paroisse de Versailles, avec demande de prières.....	30
Pour Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central. M. l'abbé de Bréon, à Paris.....	10
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres. M. Leclerc, à Thunimont, diocèse de Saint-Dié.....	10
Anonyme de la paroisse de Versailles avec demande de prières.....	30
Au même pour la croisade contre l'esclavage. Mlle L., de Metz.....	10
Au même, pour le séminaire de Sainte-Anne. M. le chanoine Guerber, à Molsheim (Alsace).....	100
Au R. P. Hivet, missionnaire au Loango, pour le rachat et le baptême d'un petit nègre du Congo, sous les noms de André-Henri. Mme la Supérieure des religieuses de la Croix, à Soissons.....	50
Pour les missions du Sénégal. Mlle Marie Auclair, à Clamecy, diocèse de Nevers, à l'intention de M. Julien Auclair, mort au Sénégal.....	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





GABON (*Afrique occidentale*). — VILLAGE DES ADOUMAS; d'après une photographie envoyée par les missionnaires (voir page 429).

## CORRESPONDANCE

### TONG-KING MERIDIONAL

Un dernier écho de la persécution du Tong-King! Nos lecteurs le verront, les missionnaires, s'ils ne souffrent plus des fureurs de la persécution ouverte, sont aux prises avec la famine et connaissent cette tristesse qui consiste à se voir impuissants à soulager leurs néophytes dans la pauvreté.

LETTRE DE M. PÉDEMON, MISSIONNAIRE AU TONG-KING MÉRIDIONAL, A M. MOLLARD, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Le district du Ngàn-cà se compose de cinq paroisses, les trois du haut ont été des plus malheureuses. A Dang, où je me trouve pour le moment, il y a plus de morts que de vivants. De neuf cent vingt personnes réparties autrefois dans huit localités enchantées, il reste présentement trois cent quarante-sept âmes ! A proprement

parler, il n'y a qu'un seul village qui soit rétabli, Yèn-luï ; car, à l'endroit d'où je vous écris, il n'y a jamais eu de village chrétien. Il est comme impossible de rétablir les autres chrétientés. Les malheureux, échappés au massacre de 1884, seraient par trop isolés, pour être à l'abri d'un coup de main.

Vous devinez que leur fortune ne prospère pas. C'est ainsi qu'ils se sont vu voler petit à petit leur dernière récolte d'arec qui est leur principale ressource. Toute revendication a été impossible, à cause des mauvaises dispositions de la gent mandarine. Seules quelques familles bien disposées ont fait un petit versement, après entente commune des deux parties. Je crois qu'au fond, dans cette paroisse, les païens ne regrettent qu'une chose, c'est de n'avoir pas pu tuer les chrétiens jusqu'au dernier afin de se partager tous leurs biens meubles et immeubles, car, bien que les mandarins aient fait croire au peuple que c'était acte de patriote de massacrer les néophytes, néanmoins ces forcenés ne s'y sont portés pour la plupart, que par convoitise.

Le bon Dieu, qui n'a pas permis qu'ils réussissent dans leur premier projet, leur a fait payer cher leur seconde faute. Les rebelles toujours battus se sont retirés dans



les cantons de l'ouest et y ont pressuré les populations au point qu'au commencement de cette année, les païens vinrent prier la mission de permettre aux chrétiens de retourner chez eux. C'est alors que le P. Lafforgue les ramena. Peu à peu ils ont été délivrés de ces pirates ; mais, comme les buffles manquaient pour les travaux des champs, les rebelles les ayant pris et envoyés dans les montagnes, il s'en est suivi une affreuse disette, et bon nombre ont péri de faim. Le village de Thuon-trach en particulier a été ruiné.

A Liong, où est le poste français, presque tous les jours, me disaient messieurs les officiers, on trouvait des enfants morts de faim. Un jour que je passais par là, j'ai été assez heureux pour baptiser une petite fille qui, malgré les soins, a expiré quelques heures après.

Il y aurait bien quelques conversions dans la paroisse, si les pirates n'étaient couverts de la protection officielle. Quelques-uns de ces bandits, on ne peut les appeler autrement, également redoutés et honnis par leurs villages, reviennent chez eux après une soumission dérisoire, avec un front vainqueur. J'en connaissais plusieurs que les païens du village même voudraient voir disparaître à jamais ; mais le fait de s'être battus contre les Français et contre le roi Dong-Khanh jusqu'à la dernière heure, lave tous les meurtres dont ils se sont rendus coupables envers les chrétiens d'abord et ensuite envers les leurs. Plusieurs ont été poursuivis ; mais ils ont été sauvés par les certificats des mandarins revêtus du timbre résidentiel. Par exemple cela s'achète cher. Mais, en y mettant le prix, ces messieurs s'en reviennent certifiés repentants et honnêtes. De temps en temps, pour faire valoir les rigueurs de la justice, on exécute un pauvre diable sans influence, sans fortune, et c'est alors qu'on fait valoir ses titres à la potence. Il est vrai que le plus souvent il ne l'a pas volé.

\* \*

Assez sur ce sujet. Voici une nouvelle toute récente et qui ne m'entraînera pas dans des digressions.

Je revenais de Long où j'ai ramené les quelques chrétiens qui restent de cette paroisse. Parvenu à Phong-thinh, j'apprends que les pirates établis sur le Song-dong avaient arrêté trois hommes dont deux chrétiens. Aussitôt j'envoyai à leur recherche six fusils et quelques lances. Le village païen, qui m'avait donné cette nouvelle, s'offrit à me fournir les pirogues nécessaires pour remonter les nombreux rapides que l'on trouve à cette hauteur. Partis de bon matin de ce village, mes hommes arrivèrent dans l'après-midi à Khe-lop ; là, ils rencontrèrent vingt-quatre hommes armés de fusils à tabatière, donnés par la France en 1874. Ils les dispersèrent et apprirent qu'ils avaient battu les soldats du Dê-Dôi-Mou. Ils continuèrent ensuite leur route de nuit et, arrivés à Veù, rencontrèrent deux de ceux qu'ils

cherchaient. Ils apprirent de ces derniers le lieu de la retraite du Nghê-dinh. La petite troupe de ce fameux chef rebelle fut dispersée. Le Nghê-dinh fut blessé, puis tué. La nuit favorisa leur audacieux coup de main. De là, ils redescendirent à Deù pour chercher notre troisième chrétien et, ayant su qu'il y avait à Veù des armes cachées, ils se les firent livrer.

Un pirate leur dit que la retraite du Dê-Dôi-Mou se trouvait à Dà-Ghép, village situé à peu de distance, mais que les chemins étaient impraticables et l'accès du lieu très difficile. Encouragés par leur premier succès, ils s'y portèrent aussitôt. Après une dernière escalade, ils arrivèrent sur un petit plateau au fond duquel ils aperçurent deux ou trois maisons. C'était là. Une seule allée, longue, droite, déboisée à dessein sur les deux côtés, conduisait à la demeure du chef. Nul moyen de se dissimuler et de surprendre son ennemi : il fallait marcher à découvert. Cela n'arrêta pas nos braves. Après une courte halte, ils s'engagèrent dans l'allée au galop. Vous voyez d'ici l'effet produit par cette charge inattendue. A peine les brigands avaient-ils pu tirer un ou deux coups de fusil que mes hommes étaient sur eux. Les plus habiles s'enfuirent par la porte de derrière, passèrent un ruisseau qui coulait auprès et se jetèrent dans les bois. De ce nombre fut le Dê-Dôi-Mou. Il peut se vanter de l'avoir échappé belle. Un de mes néophytes l'a tenu au bout de son fusil trois fois, à la distance du ravin, et trois fois le coup a raté.

Enfin on était maître de la position, plusieurs pirates (six ou sept, je ne sais plus) étaient morts. On trouva là, outre les armes, de la poudre et du plomb en quantité et beaucoup de riz. Mes hommes noyèrent la poudre et le riz, emportèrent les armes et laissèrent le plomb. Sur ce ils s'en revinrent, harassés de fatigue. Soit à cause du mauvais chemin, soit par la peur des troupes qu'ils avaient rencontrées la veille, ils abandonnèrent même une partie de leur butin, quand ils redescendirent le fleuve ; ils s'attendaient à rencontrer les pirates de la ville, mais ceux-ci ne parurent pas. On sut qu'ils avaient un moment suivi les barques en se cachant dans les brousses et qu'ils avaient arrêté une barque et massacré deux femmes qui suivaient de loin nos embarcations. Ce fut leur seul exploit. Quant à mes gens, ils ont rapporté chez moi quantité d'armes, des drapeaux et une foule de bibelots.

Un officier, venu chez moi six heures après le retour de mes chrétiens, a vu tous ces trophées. Je lui ai dit que si j'avais prévu une capture de cette importance, je lui en aurais laissé l'honneur et le mérite. Ces réserves faites, il s'en paraît très content. J'ai su aussi depuis que la nouvelle a été bien accueillie par MM. les officiers.



## KIANG-NAN (Chine).

*L'île de Tsong-ming.*

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, attiré l'attention de nos lecteurs sur l'île de Tsong-ming formée par les alluvions du Yang-tsé-kiang (fleuve Bleu) à l'embouchure de ce fleuve dans la mer de Chine. Nous donnons aujourd'hui (voir page 426) une carte à grande échelle de cette partie si intéressante de la mission du Kiang-nan. Sur toute l'étendue de ce territoire sont disséminées de nombreuses et ferventes chrétientés, malheureusement en proie actuellement à une détresse profonde. La lettre suivante expose les origines et les causes de ce mal auquel les missionnaires se préoccupent charitablement de trouver un remède.

LETTRE DU R. P. GOURAUD, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN.

Vous désirez quelques détails sur la pauvreté de mes insulaires : le thème serait fécond, mais je suis vraiment trop occupé en ce moment pour traiter cette question à fond.

A mon avis, la misère de Tsong-ming provient exclusivement de son exorbitante population : sauf en quelques endroits où le terrain est salé, on peut dire que le sol est plantureux ; les habitants me semblent travailleurs et tirent bon parti de leurs terres. Mais l'île n'a guère que quinze lieues de long sur deux et demie de large et le chiffre de 1,200,000 habitants n'est certainement pas exagéré.

Comment tant d'individus pourraient-ils vivre dans un si petit coin de terre sans être dans la gêne ? Cette misère, il faut la voir de près pour s'en faire une idée juste ; il faut visiter ces malheureux dans leurs gîtes pour comprendre leurs souffrances. La plupart des habitations sont en roseaux et couvertes de paille ; souvent une famille de six ou sept personnes n'a qu'une chambre pour tout logis : il n'est point question de lits ni de couvertures ; les pauvres gens couchent sur la paille et dorment avec leurs habits. Je dis *habits*, c'est un euphémisme ! bon nombre de mes chrétiens n'ont que des guenilles pour couvrir leur nudité. Beaucoup ne font par jour qu'un seul repas avec du maïs et des herbes : aussi, la race des Tsong-minois n'est-elle pas brillante de force et de santé. Nous autres missionnaires, qui avons tous les jours sous les yeux le spectacle navrant de ces misères, nous voudrions bien y porter remède ; mais nous n'en avons pas le moyen : si nous avions quelques aumônes, nous pourrions procurer des terres à cultiver aux plus nécessiteux de nos chrétiens ; les terres sont vraiment à bon marché : grâce à la misère générale, pour 40 francs on peut acheter environ un *mou* (240 pas).

Mon rêve serait de relever ainsi mes pauvres en leur donnant de quoi pourvoir à leur subsistance. C'est poussé par cette même pensée que nous leur avons distribué

plusieurs sacs de pommes de terre ; si cette culture réussit, ils auront au moins une récolte assurée. Ici, il y a deux moissons par an ; dans la première, celle du printemps, on récolte surtout le blé, l'orge et les fèves ; dans la deuxième, c'est le riz, le coton et les pommes de terre chinoises. Mais le riz ne se cultive que sur les bords de la mer et c'est peu de chose. Pour nos orphelinats et nos écoles, nous sommes obligés d'en faire venir de Sou-tseu.

L'unique industrie de nos insulaires est le tissage du coton : pas une famille qui ne file le coton, ceux qui ont assez d'argent pour acheter un métier tissent la toile. Voilà ce qui fait vivre nos pauvres Tsong-minois, car le sol ne suffit point à les nourrir. La toile de Tsong-ming était célèbre alors que les vapeurs européens ne sillonnaient pas encore les mers de Chine ; depuis lors, au contraire, elle n'a plus de débouché qu'au Chan-tong et encore ce genre de commerce est-il peu lucratif.

Une autre ressource de nos insulaires, c'est la pêche : le poisson de mer qui se vend à Chang-haï sur les concessions vient en grande partie de Tsong-ming. Plusieurs de nos chrétiens s'adonnent à ce commerce et parfois font de bons bénéfices. Ainsi l'année dernière a été exceptionnellement bonne pour les pêcheurs. Tous ceux dont les terres ont été mangées par le fleuve se mettent au service d'une barque de pêche et vivent ainsi de la mer qui les a ruinés.

Pour ma part, j'ai quatre chrétientés qui sont en train de disparaître sous les eaux, la mer ronge tous les jours du terrain et le nombre de mes pauvres augmente... N'importe, je remercie le bon Dieu de m'avoir envoyé évangéliser ces insulaires ; je les aime de tout mon cœur et ils en sont dignes : on trouverait difficilement plus de cœur et de simplicité : ces deux qualités font oublier bien des défauts.

\* \*

Pour la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice, je suis allé au nouveau pèlerinage fondé par le R. P. Henri Havret, sur la côte de la presqu'île de Haï-men, au nord de notre île. Nous étions là cinq Pères, le temps a été splendide : il y avait plus d'un millier de pèlerins, six cent soixante-quatorze ont reçu la sainte communion. Par malheur, l'église est trop petite et la moitié des chrétiens était dehors, ainsi que des centaines de païens. Dans le tronc de la chapelle on a trouvé, après la fête, plus de 40 piastres offertes à la bonne Mère ; c'est une bien belle aumône, vu la pauvreté des chrétiens.

L'administrateur de la chrétienté où se trouve le pèlerinage avait fait des dépenses considérables : à lui seul il a hébergé une centaine de chrétiens. Le missionnaire a voulu l'indemniser, mais le brave homme n'a rien voulu accepter, se disant trop heureux d'avoir fait quelque chose pour la sainte Vierge.



Cet administrateur, aujourd'hui à la tête d'une belle fortune, est un parvenu. A l'époque des rebelles aux longs cheveux, un vieux docteur médecin s'échappa de Nan-king et vint se réfugier dans l'île de *Pié-ta-so* (ainsi s'appelle l'île du pèlerinage). Il acquit vite une grande réputation et se fit une nombreuse clientèle. Sans cesse appelé au chevet des malades, il faisait ses voyages en brouette et choisit pour son brouettier ordinaire le chrétien dont je vous parle. Le brouettier était intelligent et observateur, il assistait à toutes les consultations de son maître et faisait grande attention aux remèdes qu'il administrait, suivant les maladies. Un beau matin, le vieil Hippocrate mourut. Il n'avait point de famille, le brouettier dut se charger de l'enterrer. Une fois ce devoir accompli, il fit l'inventaire de la chambre du défunt et trouva 300 piastres. En bon chrétien qu'il était, il se garda bien de s'approprier le bien d'autrui; mais il écrivit à Nan-king et après beaucoup de recherches, on finit par trouver la veuve du fameux médecin : elle vint à l'île de *Pié-ta-so* et le brouettier lui remit 300 piastres et toute la pharmacie du docteur. La veuve était païenne et ne comprenait rien à tant d'honnêteté; elle manifesta son étonnement, puis, pour récompenser tant de services, elle fit cadeau au brouettier de tous les remèdes. Ce fut là le commencement de la fortune de notre chrétien : le brouettier d'alors est devenu une célébrité médicale : Dieu l'a visiblement béni; de tous les côtés les malades le demandent, tous ont confiance en lui, car ses remèdes sont efficaces.

### NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père vient d'élever à la dignité archiépiscopale, sous le titre de *Cyrrhus*, Mgr André Navarre, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie.

### INFORMATIONS DIVERSES

**Japon central.** — M. Villion, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit de Kioto :

« C'est du centre même du Japon, de l'ancienne Méaco de saint François-Xavier au XVI<sup>e</sup> siècle, de l'immense cité de Kioto, la ville sainte du bouddhisme, que je vous adresse cette lettre.

« Entré avec bien des difficultés, il y a huit ans, dans cette métropole de l'idolâtrie, je m'y suis vu forcé de me dissimuler d'abord comme professeur de français, une année ou deux; puis les premiers essais tentés ne réussirent qu'à soulever la fureur des 6,000 bonzes au milieu desquels je me trouvais.

« Il reste encore, je crois, 2,800 pagodes, des 10,000 qui faisaient la gloire de Méaco au XIII<sup>e</sup> siècle. Souvent j'ai pensé à vous adresser quelques notices sur ces anciens monuments de la puissance du bouddhisme. Aujourd'hui que la Providence vient de nous constituer enfin en corps de mission, en nous donnant un évêque bien-aimé, cette partie si importante du Japon va être évangélisée avec un redoublement de zèle. Dieu soit loué! Après les heures d'angoisse, les entraves, les persécutions de tous genres,

nous nous voyons enfin tranquilles au milieu des calomnies et de la haine; le *pusillus grex* des enfants de Dieu commence à se grouper, plus nombreux de jour en jour.

« Nous aspirons depuis deux ans à élever une église au vrai Dieu au milieu de cette métropole du diable. Hélas! faut-il avouer que nos païens achèvent en ce moment la construction d'un temple de six millions de francs, le siège du grand Pontife de 4,500 temples dans l'Empire. En face de cela, nous n'avons rien, hélas! absolument rien.

« Les larmes que j'ai versées bien souvent en considérant la ville du haut de nos collines, je les offrais à Dieu en union de celles que saint François Xavier répandait sur cette malheureuse cité au mois de février 1551, en chantant avec tristesse le psaume *In exitu Israel*, au moment où il se voyait forcé de quitter la ville. Du ciel seulement peut nous venir le secours et c'est prosterné aux pieds du grand missionnaire du Japon et des Indes, notre patron et celui de cette cité, que j'implore la charité des bienfaiteurs de la Propagation de la Foi!... »

**Delta égyptien.** — Sœur Héliodore, religieuse des Missions Africaines de Lyon, écrit de Tintah au T. R. P. Planque, supérieur général de sa Congrégation :

« Pourrais-je mieux employer le peu de temps libre que nous donne la fête de la Pentecôte qu'en venant vous offrir mon filial respect et vous prier de nous bénir ainsi que nos élèves? Ces chères enfants sont plus que jamais l'objet de notre affection et de notre sollicitude. Elles le méritent par les consolations qu'elles nous procurent surtout depuis quelque temps. Quelle différence, en effet, entre les enfants que nous avons trouvées à notre arrivée ici sans instruction, sans éducation, sans aucun principe de religion et ces filles d'aujourd'hui, instruites, polies et remplies de bons sentiments! Nous voyons peu à peu disparaître cet égoïsme qui nous révoltait : l'amour des pauvres, l'amour du travail, l'amour de Dieu le remplacent et, je l'espère, le remplaceront de plus en plus. Les plus grandes de nos élèves viennent d'offrir de leurs épargnes un tapis pour la chapelle. Elles se privent souvent d'une friandise pour donner une piastre aux pauvres. Autrefois elles répétaient toujours lorsqu'on leur parlait des malheureux :

« — Mais, ma Sœur, ils sont accoutumés à la pauvreté, ils ne « la sentent plus! »

« Au contraire leur cœur est vivement ému à la vue des misères inouïes qui existent ici. Elles sont touchées lorsqu'on leur parle de la Passion et une répétait un jour en regardant une croix :

« — Pauvre Jésus-Christ! »

« Dieu sans doute prépare en elles un noyau de conversion pour l'Égypte.

« Dans notre chapelle, nos anciennes élèves se réunissent à nous enveloppées dans leur *habarat* (voile). Notre bonne Mère du ciel pourrait-elle ne pas être attendrie en voyant à ses pieds une juive, une musulmane, une schismatique, chanter ses louanges et la saluer avec amour?

« Nous aurons bientôt la première communion. Les enfants qui l'ont faite l'année dernière sautaient de joie lorsqu'on leur a dit de reprendre les exercices avec les autres. Les petites pleuraient de ne pas être admises et ces scènes se passent à l'orientale, c'est-à-dire avec beaucoup d'exaltation.

« Bientôt il y aura un autre débat : la procession de la Fête-Dieu approche. C'est à qui portera la bannière.

« Comme la mère des fils de Zébédée, toutes réclament les honneurs :

« Moi, ma Sœur, porter la bannière! Moi porter le cordon! Moi, « ma Sœur! » mille fois répétés et elles n'ont aucun scrupule de prendre la place de celles qu'on a nommées si elles peuvent y arriver. Pour les prix, toutes réclament non seulement un rôle, mais une pièce :

« — Moi, ma Sœur, une pièce, s'il vous plaît! »

« Nous avons eu plusieurs visites d'évêque, de moudir, de consul; tous ont paru satisfaits.

« Quand vous reviendrez en Égypte, vous les trouverez plus nombreuses qu'à votre premier voyage; vous serez témoin de



plus de misère aussi. Nous avons, il est vrai, un certain nombre d'enfants des meilleures familles de Tintah et des premiers représentants du Gouvernement : mais l'Institution Sainte-Marie recueille aussi les enfants des pauvres et ils sont les plus nombreux. Des petits enfants passent leur journée avec une galette de maïs trempée dans l'eau. Souvent ils tendent leurs petites mains pour avoir du pain et ils croquent à belles dents des morceaux durcis dans la poussière. Quelquefois ils ne peuvent plus parler, tant ils sont faibles. Le costume répond à la nourriture : un petit *caftan* d'indienne, cousu autour d'eux, est leur unique habit; ils ne l'ôtent que lorsqu'il est usé. Avec quel bonheur on utilise les vieilles robes qui nous ont été données pour les habiller au moins décentement !

« Notre asile est bien peuplé et présente un spectacle vraiment curieux. Tous ces petits enfants jouent perpétuellement une comédie qu'on ne saurait reproduire. L'un crie, l'autre rit, l'autre pleure, plusieurs se battent. Chacun a une histoire à raconter :

« — Ma Sœur, voyez ! un tel m'a frappé, un tel m'a dit ceci ; » et ils se donnent eux-mêmes de bons coups pour montrer ce qu'on leur a fait. Les plus petits savent dire le chapelet et, si on leur offre une image, il faut expliquer ce qu'elle représente. Une grande fête à l'asile, c'est d'aller au catéchisme. Un autre bonheur est de faire de la charpie pour le dispensaire. Ils sont curieux à voir, assis à l'arabe, et travaillent beaucoup en répétant : « C'est pour le petit Jésus ! » Pour en avoir davantage, ils se volent : alors on entend des cris désespérés : « Ma Sœur, il m'a volé ma charpie ! » il faut remettre la paix et juger les causes. Les plus jeunes nous tirent par le voile et font de petites malices, si l'on ne s'occupe pas assez d'eux. Quand on vient de les gronder bien fort, ils vous regardent en disant en arabe : « *Maheccbbecc* (Je vous aime). » L'autre jour, je disais à un petit musulman : « Je ne veux pas vous emmener à l'église ; vous n'êtes pas sage ; restez à la classe. » Tout désolé il criait de toutes ses forces en nous suivant : « Moi sage à l'église ; moi sage ! » et depuis il n'ose plus bouger. Un petit mahométan se cache à la maison pour prier et lorsque son père le trouve et le gronde, il va dans un autre coin. La mère, fanatique musulmane, nous demandait ce qu'on lui apprenait ; on lui a récité le *Pater*, elle l'a trouvé bien beau.

« L'année prochaine nous aurons en classe les enfants de nos premières élèves. Une élève de l'année dernière revient chez nous en ce moment pour préparer son trousseau ; elle a environ quatorze ans. La fille du moudir fait partie des nombreuses élèves qui apprennent le piano ; le dessin, étant un art silencieux, n'a pas beaucoup d'amateurs en Egypte.

« Je m'arrête dans la crainte de vous ennuyer en vous parlant trop longuement de ces enfants qui vous doivent le bienfait d'une éducation chrétienne. Aussi elles bénissent votre nom et s'unissent à nous pour demander au Ciel votre conservation et votre bonheur. »

## LA VILLE DE KUMBAKONAM

(PRÉSIDENTIE DE MADRAS)

Par M. BARRALON, des Missions Étrangères de Paris.

(Suite 1)

Une des merveilles de Kumbakonam, c'est le *Mahâ-magacoulam* ou la piscine sacrée, grande pièce d'eau, de près de trois hectares d'étendue, située au milieu de la ville ; tout autour règne un large trottoir bordé par des escaliers en pierre qui plongent jusqu'au fond de l'eau.

Comme la piscine de Bethesda, dont il est parlé dans le saint Evangile, celle-ci est entourée de portiques ; il y en a même quinze ou dix-huit, au lieu de cinq : sous ces portiques supportés par des colonnes de granit, magnifiquement

sculptées, gisent, non pas des aveugles, des boiteux ou des paralytiques, mais des gens très bien portants qui viennent là pour se baigner, se frotter d'huile et passer le temps à regarder. Les anges ne descendent pas pour remuer l'eau et on n'entend pas dire que les baigneurs en sortent guéris de leurs infirmités corporelles ; mais cette eau possède une vertu beaucoup plus grande que celle de la piscine probatique ; à certains jours, elle efface tous les péchés. Tous les ans, au mois de février, au moment où la lune traverse une constellation particulière, on célèbre le *Magam*, et tous les Indiens bien pensants doivent se plonger dans cette piscine : les savants observent alors entre quelles étoiles de la dite constellation la lune effectue son passage et en augurent la plus ou moins grande fertilité de l'année qui va suivre.

Enfin, tous les douze ans, a lieu le grand *Magam* (*Mahâ-Magam* : c'est, dit-on, le jour où la planète Jupiter se trouve en conjonction avec la pleine lune dans cette même constellation. Une foule énorme de pèlerins affluent de toutes les parties de l'Inde, pour venir se débarrasser de leurs péchés ; c'est le grand Jubilé. La déesse Gange vient alors se baigner dans cet étang, ou, pour employer un langage moins mythologique, l'eau du Gange arrive à ce moment par des canaux souterrains, et, se mélangeant avec celle de la piscine, lui communique cette vertu extraordinaire. Bien que le Gouvernement prenne soin de faire épuiser l'eau, à cette occasion, il y a toujours quelques malheureux fanatiques qui périssent étouffés dans la vase, y laissant la vie avec leurs péchés. Un grand nombre, les femmes, surtout y laissent leurs bijoux : les voleurs, d'ailleurs, ne manquent pas une aussi belle occasion, et bien que la police ait ordre de surveiller les suspects, ils ont beau jeu dans une cohue pareille. La fête terminée, on fait garder les bords de l'étang et l'on vend aux enchères le droit d'aller chercher dans la vase les bijoux qui auraient été perdus et les pièces de monnaie qu'on y jette en forme d'offrande.

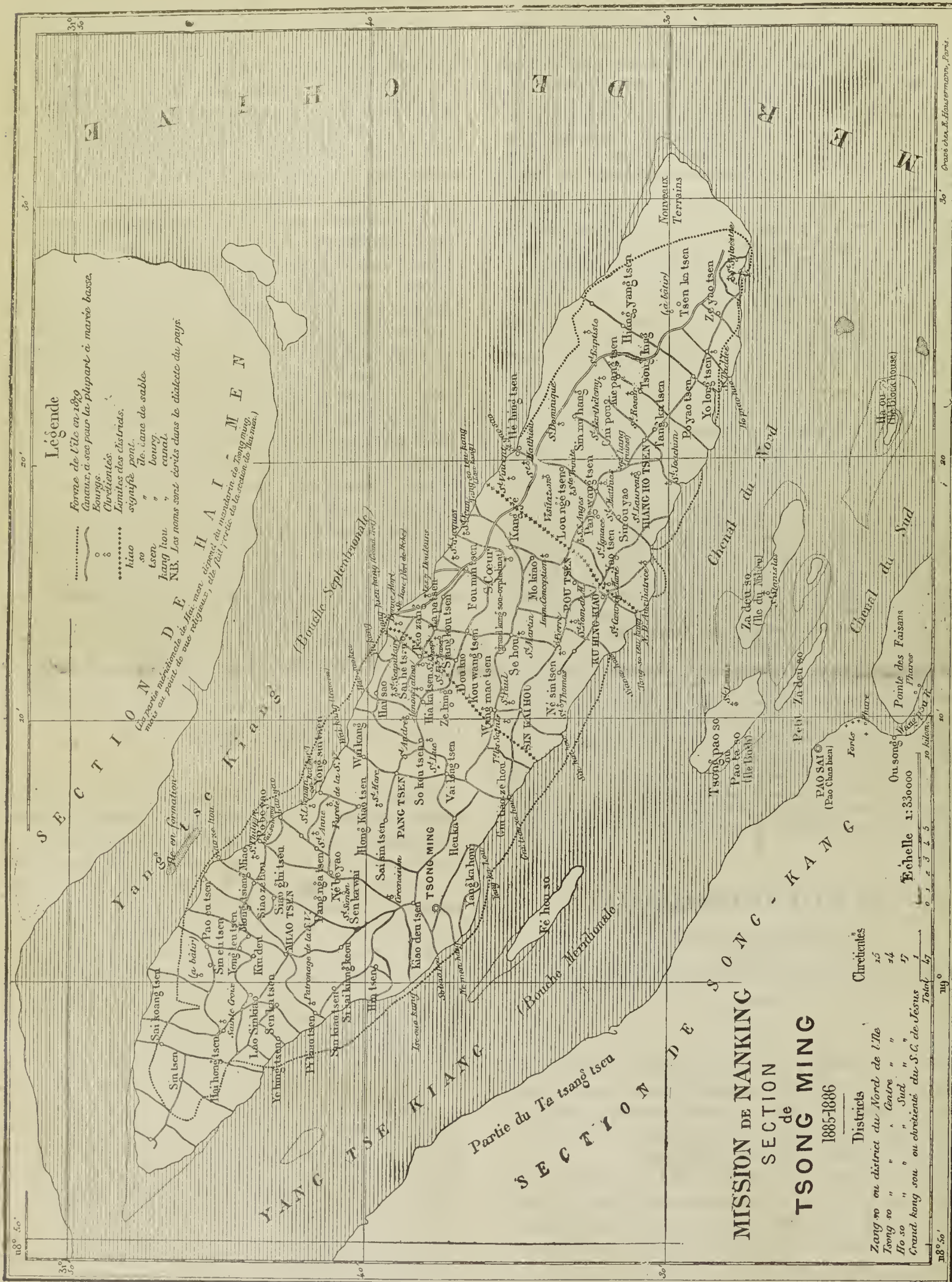
\* \*

L'année 1885 s'étant trouvée être celle de ce grand Jubilé du *Maha-Magam*, j'ai pu être témoin de l'affluence énorme des Indiens à cette fête ; c'était la première fois qu'ils avaient pour s'y rendre le chemin de fer à leur disposition ; ils en ont largement profité. Malgré tous les arrangements et toute la diligence possible, après avoir réquisitionné à cet effet tout ce qu'on avait de wagons de voyageurs et de fourgons de marchandises, la Compagnie du chemin de fer n'a pas réussi, tant s'en faut, à prendre tous les pèlerins, surtout dans les jours qui ont précédé et suivi le 28 février, jour du grand *Magam*. Mais, grâce aux précautions prises, ceux mêmes qui durent s'en aller à pied, payèrent leurs places. Afin d'éviter l'encombrement aux stations, on avait eu soin de disposer un peu partout des bureaux pour la distribution des billets ; il était plus facile de distribuer des centaines de mille de billets, que de fournir un nombre équivalent de places, même dans les fourgons. On eut beau multiplier les départs, il fut impossible de prendre tout le monde et ceux qui ne voulurent pas attendre, durent partir à pied.

On a évalué à quatre cent mille le nombre des pèlerins, et je ne le crois pas exagéré ; pourtant, le choléra régnait dans

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août.







le pays à ce moment-là, et une recrudescence de ce fléau, à l'occasion du pèlerinage, était fort à craindre. Par les soins du gouvernement, une notice, avertissant le peuple du danger qu'il y avait à courir en se rendant à la fête, avait été affichée partout; mais cet avertissement fut inutile.

En outre, les mesures de propreté préventives ne firent pas défaut; on avait établi dans la ville et dans les champs environnants des places pour toutes les nécessités, mesure fort louable, mais qui fut peu appréciée du public, car ces abris n'ont été utiles qu'à ceux qui ont été payés pour les tenir propres, et qui n'ont rien eu à approprier. Les premiers jours, les pions de police avaient ordre de prendre et de mettre à l'amende les contrevenants, mais

comme il eût fallu punir tout le monde, on dut y renoncer, et, pour sauver au moins les apparences, les pions furent chargés d'indiquer seulement les lieux en question.

C'était par trop exiger d'un peuple qui a des habitudes opposées à ce genre de contrainte : tout se passa comme d'habitude, et chaque matin de grands troupeaux de porcs firent pour rien l'office des vidangeurs. C'est une manière qui n'a pas encore été essayée dans les grandes villes d'Europe.

Ce fut heureusement la seule assistance qu'on eut à réclamer de la police, qui était fort nombreuse, six cents pions, dit-on; car l'ordre fut aisément maintenu au milieu de cette foule pacifique et le choléra ne semble pas avoir



PONDICHÉRY (Hindoustan). — ÉGLISE CATHOLIQUE DE KUMBAKONAM; d'après une photographie envoyée par Mgr Laouënan.

non plus beaucoup troublé la fête. A part quelques vols de bijoux dans les moments de poussée, tout se passa dans le plus grand calme. Ce fut un malheur pour ces pauvres pions, car une cinquantaine d'entre eux, faute de besogne sans doute, se virent compromis dans ces affaires de vol et durent aller en prison.

\* \* \*

J'ai dit que la municipalité de la ville vendait aux enchères le droit d'aller repêcher dans l'étang sacré les pièces de monnaie et les bijoux qui pouvaient s'y trouver. Cette année, ce droit fut adjugé à une corporation de mes chrétiens; ceux-ci, n'ayant pas à redouter les revendications extérieures, n'étaient pourtant pas sans crainte contre leurs

propres convoitises : ils commencèrent par faire serment sur la vie de leurs enfants, de mettre en commun tout ce qu'ils trouveraient. Cela, d'ailleurs, ne les dispensa pas de se surveiller mutuellement, et une partie d'entre eux étaient de garde autour de l'étang, pendant que les autres faisaient les recherches. Elles ne durèrent forcément qu'une douzaine de jours, car l'eau était devenue trop profonde.

Un jour, j'avais poussé ma promenade de leur côté; dans l'étang, une centaine de têtes émergeaient seules au-dessus de l'eau et près de chaque tête flottait un petit vase en terre. Leur procédé consistait à agiter la boue avec leurs pieds, puis, plongeant au fond de l'eau, ils recueillaient dans un panier tout ce qui leur tombait sous la main, puis



trient le résidu et déposaient les objets de valeur dans le vase qui flottait à côté d'eux. A la fin on se partageait le fruit de la pêche : rien de plus facile pour la monnaie qui avait cours ; les vieux sous, ainsi que les objets d'or ou d'argent, étaient vendus au poids.

Je n'ai pas manqué une si belle occasion de faire une collection de pièces anciennes et de vieux coins ; d'après les dates de ces pièces, j'ai constaté qu'on avait la pratique de les jeter ainsi depuis au moins trois cents ans ; mais, pour le plus grand nombre, je n'ai su déchiffrer aucune date : il y en a près d'un millier, de toutes les formes et de toutes les dimensions, quelques-unes en or et en argent, mais presque microscopiques.

La collection est curieuse et unique dans son genre : quant à sa valeur, elle est certainement supérieure à celle des quelques *roupies* que j'ai dépensées pour l'avoir.

Quelle qu'elle soit, je la tiens à votre disposition, et mon cas est un peu celui du coq et de la perle ; je suis tout aussi embarrassé de ma trouvaille, et non moins besogneux.

Répondez-moi qu'un amateur ou même qu'une âme charitable donne de ma collection autant de francs quelle compte de pièces, et mon *hospice de vieux païens* verra tout d'un coup doubler le nombre de ses pensionnaires, et par là augmenter d'autant le nombre des élus. J'ai touché mon but principal, et m'en expliquerai plus au long à la fin de ma lettre.

(A suivre).

## MŒURS ET COUTUMES

### DES POPULATIONS DU HAUT-OGOWÉ

RÉCIT DÉDIÉ PAR LE R. P. DAVEZAC, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU  
HAUT-OGOWÉ, AU T. R. P. ÉMONET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA  
CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

(Suite 1).

#### INDUSTRIE. — CHANT ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'industrie est à l'état rudimentaire. Les Adoumas cependant travaillent le fer ; ils font des sagaïes, des haches, des couteaux de formes variées. Les charpentiers creusent l'okoumé et fabriquent de belles pirogues et des pagaies légères ; les tisserands tissent la toile, dont ils font des pagnes, même des moustiquaires recherchées. Les femmes tressent des nattes et confectionnent des paniers.

La musique surtout est en honneur chez nos Adoumas. Le Créateur les a doués de belles et puissantes voix ; leurs chants cadencés font l'animation de la rivière. Qu'ils soient dans leurs plantations ou dans leur pirogue, seuls ou en compagnie, ils chantent toujours. Il leur est impossible de faire le moindre travail sans chanter ou s'encourager par quelques cris plus ou moins harmonieux.

Les instruments de musique sont rares. Le légendaire tam-tam aux sons lugubres, connu dans toute l'Afrique, et une espèce de guitare primitive, dont ils tirent quelques

sons discordants, font tous les frais de leurs réjouissances publiques, l'unique charme de leurs nombreux loisirs :

Notre antique harmonium, jadis la gloire de Sainte-Marie, mais qui, en franchissant les rapides, a perdu sa sonorité première, et notre chœur de musiciens encore inexpérimentés font ici l'admiration de tous. Les Adoumas écoutent la bouche béante, les yeux grands ouverts, les oreilles dressées. Parfois ils ne peuvent plus contenir leur admiration, et alors les exclamations, les cris, se suivent avec la rapidité de l'éclair.

#### PHYSIONOMIE ET COSTUME.

Nos chers Adoumas ont un type particulier. De taille généralement au-dessus de la moyenne, ils ont le corps développé et bien fait, les bras vigoureux, le nez épaté, le front fuyant. Leur figure, assez ouverte, paraît intelligente ; ils manient la parole avec une aisance et une habileté qui étonneraient nos plus fins diplomates.

Leur costume est des plus simples et quelque peu primitif. Un pagne attaché autour de la ceinture, un tricot ou une chemise, un chapeau, parfois un bonnet rouge, voilà l'habillement de l'homme.

Les femmes ne portent que deux mouchoirs retenus autour des reins par une ceinture, ou par un immense collier de perles. Elles se dressent les cheveux en petits monticules de chaque côté de la tête et les recouvrent d'un chiffon quelconque, dont le moindre défaut est de n'avoir pas vu l'eau depuis qu'il est sorti des fabriques de Liverpool ou de Manchester. Quelques-unes les tournent en longues tresses, au bout desquelles est fixée une perle bleue, et elles les parfument d'huile de palme, ce qui leur fait répandre une odeur tout africaine. Un grand collier orne leur cou, un morceau de bois passé dans un énorme trou leur sert de pendant d'oreilles. Des anneaux aux pieds et aux bras font un cliquetis qui annonce leur approche à un kilomètre à la ronde. Il y en a qui remplacent ces anneaux par des bracelets de perles, ce qui leur donne un aspect assez bizarre. A cela, elles se plaisent à ajouter des tatouages, dont elles se couvrent les joues et tout le corps, puis une sorte de fard, avec lequel elles se badigeonnent le visage, aux circonstances solennelles de leur vie, pour cacher sous de plus voyantes couleurs leur teint d'ébène.

#### UN VILLAGE ADOUMAS.

Entrons maintenant ensemble dans un village adoumas. Les femmes sont en train de cuire les bananes devant les cases. La fumée monte légère, la flamme pétille, la marmite ronfle. C'est bon signe, la cuisine avance, la cuisine s'épanouit. Les hommes, assis dans les cases publiques autour d'un feu, causent, fument la pipe, rient, racontent leurs prouesses à la chasse ou à la guerre, et leurs sauvetages dans la rivière. Ils vantent le Blanc, sa générosité et sa grande richesse ; ils parlent de la pluie et du beau temps, et parfois aussi ne savent comment tuer leur ennui. Les enfants, qui n'ont point d'habits à ménager, se roulent dans le sable, crient, font mille tours qui égayent le bon vieux grand-papa adossé à la porte de sa case, appuyé sur son bâton, et fredonnant, sur un air inconnu, le

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août



beau temps de ses jeunes années, ou les belles qualités de ses épouses querelleuses. Les jeunes garçons s'en vont, par monts et par vaux, tirer au vol l'oiseau avec des flèches aiguisées, ou pêcher des poissons sur les bords de la rivière. Les petites filles vont chercher de l'eau, attisent le feu, pilent les bananes, préparent l'huile de palme, tout en cajolant le dernier né qui, hier, est venu apporter la joie sous le toit de chaume et augmenter la famille avec les soucis maternels.

Les cases sont carrées, faites en écorces d'arbres ; le toit, couvert de larges feuilles, est soutenu sur quatre piquets. Pour entrer dans ce réduit obscur, où pénètrent rarement quelques faibles rayons de lumière à travers une porte basse et mal faite, il faut se plier, si l'on ne veut pas se casser la tête. Quelle odeur infecte vous saisit tout d'abord ! Poules, moutons, chiens, hommes, femmes, enfants, tout se réfugie dans cette chaumière. D'habitude elle est divisée en deux pièces. Quelques lits en bambous, un ou deux escabeaux, une caisse, une marmite, les fétiches, dieux lares de l'endroit, voilà tout l'ameublement. Un fusil, des pagaïes, des coutelas, des hachettes, la pipe antique, dans laquelle plusieurs générations ont puisé une fumée délectable, ornent les cloisons. Un petit jardin, quelques pagnes, des moutons, une dizaine de poules, des esclaves, voilà toute la fortune d'un landlord du pays. Quand, avec cela, il possède une ou deux pirogues qui font son commerce, c'est le Rothschild de l'endroit.

#### CARACTÈRE MORAL DE L'ADOUMAS. — INDOLENCE, MOBILITÉ.

L'Adoumas est quelque peu paresseux. Il faut qu'il soit pressé par le besoin de marchandises, pour qu'il s'engage à travailler pendant un an à la Mission ou au poste français. Et s'il s'engage, il s'ingénie à faire le moins de travail possible, et toujours il vous répète qu'on le tue par le travail.

Indolent par nature, il est mobile comme les sables mouvants du désert. Aujourd'hui il est dans d'excellentes dispositions ; demain, il sera d'humeur noire et chagrine. La colline où il a bâti sa case vient-elle à lui déplaire, il l'abandonne et transporte ses pénates vers de meilleurs horizons, sous un ciel plus élément.

L'esprit d'union qui fait le bonheur des familles est inconnu ici ; rarement on rencontre au pays des Adoumas ces joies intimes et si pures qui procurent les plus douces satisfactions. Cependant, entre eux, les Adoumas sont assez généreux, et ils partagent volontiers leurs repas avec l'étranger. Celui-ci, d'ailleurs, ne se fait pas inviter ; il prend place, et personne ne songe à le rebuter. Au Blanc surtout ils donnent avec plaisir l'hospitalité, car ils savent que le moindre service qu'ils lui rendent est largement récompensé. Ils lui font même quelquefois cadeau d'un mouton, d'une poule, de quelques bananes. Mais ce maigre cadeau doit être payé dix fois sa valeur ; et lorsqu'on a fini de les dédommager, ils vous adressent encore des demandes sans fin.

#### MARIAGE. — SORT DE LA FEMME. — POLYGAMIE.

Les mariages, ici, ne sont que des contrats de vente, qui obligent à payer sans cesse et qui permettent au vendeur

de toujours recevoir. La femme s'achète à prix d'argent, de 1,500 à 2,000 francs et davantage. A la jeune fille on ne demande ni son consentement, ni ses goûts ; elle est livrée au plus offrant. Aussi à un moment donné, vient-elle à déplaire, pour n'importe quel motif, on la renvoie à celui de qui on l'a achetée, et l'on reprend les marchandises avancées. Un paquet de morceaux de bambous, suspendu dans la case, indique le nombre de pièces données.

Propriétaire de sa femme, le mari en dispose comme il l'entend. Elle cultive le jardin, plante, arrose et nettoie les cultures. Elle porte les fardeaux, tandis que son mari marche à ses côtés le fusil sur l'épaule, sans songer même à soulager celle qui plie sous le poids de sa charge. C'est elle qui va chercher le bois, prépare les repas, élève les enfants, et vend les produits de son jardin, dont elle remet le prix entre les mains de son mari.

La polygamie existe parmi les Adoumas, et même, depuis que les Européens les emploient en leur payant largement leurs services, cette triste plaie s'étend de plus en plus. Les jeunes gens se font un honneur d'augmenter toujours le nombre de leurs femmes.

Aucune cérémonie ne marque le mariage. La femme, quand elle prend possession de la case, se contente d'offrir quelques mets préparés de ses mains au fétiche de la maison, afin qu'il la protège, féconde ses travaux et lui donne une nombreuse progéniture. Ce qui n'empêche pas que souvent, dès les premières paroles trop hautes de son mari, ou la première volée de bois vert qu'elle en reçoit, elle prend la fuite et rentre sous le toit paternel.

Cela n'arrange pas le conjoint. De là palabre. Au jour et à l'heure convenus, les chefs intéressés se réunissent dans une case du village des époux en litige. Devant eux comparaissent les coupables avec témoins et avocats. L'un d'eux commence. Dans une suite de phrases interminables, il déroule son histoire. Aussi loin que se reportent ses souvenirs personnels et les récits de ses aïeux, il conte tout.

A cette kyrielle de propos plus ou moins honnêtes et donnés avec plus ou moins de feu, la femme répond toujours :

« — J'ai une brute de mari, il ne me donne pas de pagne, il me bat. Je meurs de faim, pas de bananes à manger, pas de tabac à fumer. Je le déteste, il me tue. »

Le mari riposte :

« — J'ai une coquine de femme, elle est paresseuse, gourmande, bavarde, laide comme un... »

Les épigrammes volent, les paroles mal sonnantes s'entre-croisent ; on s'échauffe, on gesticule, on hurle, on menace. Tout le monde parle et personne n'est entendu, chacun cherche à dominer ce bruit sourd, semblable à une mer en furie. On en vient aux mains, et déjà les bâtons menacent ; encore une minute et la lutte va être chaude.

Cependant un compère, moins échauffé, s'aperçoit de la sottise générale, et s'efforce de ramener un peu de calme au milieu de l'assemblée. Le couple en question se réconcilie, on échange les cadeaux et l'on revient à la case. Demain les mêmes scènes se renouvelleront ; tel est ici le sort de la vie commune.

(A suivre).



## QUELQUES PAGES D'UN JOURNAL DE VOYAGE

(Suite 1).

## II

## DANS LA BAIE DE BOYA

(DÉTROIT DE MAGELLAN)

## ET PRÈS DE L'ÎLE DU DÉSESPOIR

## A BORD DU « BIRMANIA »

Par le R. P. BOUTRY, des Missions Africaines de Lyon.

Nous avons fait, le Père Terrien et moi, une excursion dans la Patagonie devenue célèbre en France surtout depuis les aventures d'un avoué de Clermont-Ferrand ou plutôt de Périgueux qui s'en était fait proclamer roi sous le nom d'Orélie I<sup>er</sup>. Cet individu avait une barbe magnifique et portait les cheveux longs. Les Araucans l'aimaient beaucoup parce que, selon une tradition répandue chez eux, ils devaient la conservation de leur indépendance et de leur liberté au secours d'un Blanc. Orélie s'appuyait sur cette tradition. Mais des Indiens d'une autre tribu, vendus au Chili, le livrèrent à ce pays et le pauvre roi fut envoyé comme prisonnier dans la petite ville de *Los Angeles*. Remis au consul de France, l'ex-prétendant au trône d'Araucanie et de Patagonie dut s'embarquer pour rentrer comme un simple mortel dans la mère-patrie. Il est mort ensuite malheureusement.

Le récit de notre séjour dans cette intéressante partie du Chili pourra être agréable à nos amis et nous leur en offrons l'affectueux hommage.

\* \*

Pendant trois siècles, on a cherché vainement à soumettre ce peuple araucan qui a su défendre vaillamment, pied à pied, son indépendance et ses pénates contre l'envahissement des Espagnols et des Chiliens. En effet, quel a été le sort de celui qui fonda Santiago, capitale du Chili, le 12 février 1541, sur les bords du Mapocho ? Le général Valdivia, après avoir lutté bravement contre le chef indien Caupolican, devait tomber sous les coups de massue d'un compagnon de Lautaro en 1554.

Dieu seul sait le nombre de victimes que l'Espagne et le Chili ont dû perdre pour ne réduire l'Araucanie que dans ces dernières années seulement. Enfin la paix est faite et l'on peut aujourd'hui voyager impunément dans cette riche province, une des plus belles du Chili.

\* \*

L'Araucanie est située entre le fleuve Bio-Bio au nord, le Calle-Calle au sud, l'Océan Pacifique à l'ouest et la Cordillère des Andes à l'est. Certains auteurs donnent le Cautin ou Impérial comme limite au sud.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août.

Le Bio-Bio et l'Impérial sont deux fleuves majestueux que l'on peut comparer à nos plus beaux fleuves d'Europe.

Il existe en Araucanie un pin magnifique désigné en botanique par le mot d'« *araucaria*. » C'est de lui qu'on aurait tiré le nom que porte ce pays. Ce joli conifère, de feuillage foncé, atteint en Araucanie une hauteur de 20 à 25 mètres. Son fruit, le « pinon », contient une substance farineuse très nutritive, dont les Indiens ont raison de se montrer friands. Nous en avons mangé de bouilli et son goût rappelait assez celui de la châtaigne.

Il nous est fort difficile de fixer, d'une manière exacte, le chiffre de la population indigène de l'Araucanie. Certains l'évaluent à 30.000 âmes; mais des religieux franciscains, missionnaires infatigables dans ces contrées, nous ont affirmé qu'elle s'élevait à plus de 60.000 habitants. On divise en différentes classes les tribus qui peuplent l'Araucanie, mais elles ne constituent pas de races distinctes; elles ne font en réalité qu'une seule et même nation. Un groupe de familles forme ce qu'on appelle une *réduction*.

Les chaumières des Indiens sont connues sous le nom de *rucus*. Ce sont de vastes hangars dont le toit de chaume tombe jusqu'à terre. On y arrive par une seule ouverture, mais aucune porte n'en défend l'entrée. A Lébélouan, auprès de Traiguen, l'habitation du *cacique* ou chef n'était pas plus décente que celle du dernier de ses sujets. Dans l'une et dans l'autre, c'était la misère la plus profonde. L'ordre et la propreté y brillaient par leur absence. Des lits de *coligues* ou roseaux, couverts d'une méchante peau de mouton étaient placés çà et là autour de la salle commune. Des pots de terre gisaient pêle-mêle et deux ou trois foyers étaient improvisés au milieu de l'appartement. Des femmes, accroupies sur les tisons, ne paraissaient pas du tout incommodées de la fumée de l'âtre.

Le *cacique* que nous avons visité avait l'air d'un bon père de famille. Aujourd'hui, l'autorité de ces chefs est à peu près nulle, l'Araucanie étant devenue, par la conquête, une province chilienne. Autrefois, les qualités requises pour commander à ses semblables étaient l'adresse, le courage et l'amour de la gloire.

Une chose intéressante dans l'histoire de ce peuple, c'est que n'ayant ni armée permanente, ni administration, ni impôts, la seule crainte de voir le territoire envahi réunissait, en un clin d'œil, pour ainsi dire, tous les Araucans sous les armes.

Voulaient-ils avoir une réunion importante, un *meeting*, pour traiter une affaire sérieuse, voici comment ils s'y prenaient. Tous ceux qui devaient y assister recevaient une ficelle à plusieurs nœuds selon que le jour du rendez-vous était plus ou moins prochain. On défaisait un de ces nœuds chaque soir et, quand il n'en restait plus, tous se rendaient au lieu déterminé avec une merveilleuse entente.

\* \*

Les Araucans sont généralement petits de taille, gros et néanmoins robustes. Leur teint est d'un brun clair, plus agréable que celui des mulâtres de l'Afrique ou du Brésil.

Le type des femmes est plus beau que celui des hommes. Nous en avons vu qui étaient presque blanches.

Les Araucans ont la figure bouffie, presque ronde, le nez



large, mais on admire avec raison leurs yeux grands et vifs et leurs dents blanches comme l'ivoire.

La chevelure est en grand honneur chez eux, ils la portent assez longue et s'en montrent très fiers. Leurs cheveux, noirs et épais, sont retenus sur le devant de la tête par une sorte de foulard et tombent flottants par derrière, mais ils se gardent bien de les conserver plus bas que la naissance des épaules.

Chez les Religieux franciscains d'Augol, il y avait de jeunes enfants dont la chevelure épaisse et crépue descendait en forme d'arc jusqu'au-dessus des yeux et rappelait assez le casque de nos sapeurs du génie.

Les cheveux des Indiennes sont séparés par le milieu et tombent en deux tresses longues et épaisses jusqu'à la ceinture. Un ruban qui est presque toujours écarlate leur ceint la tête et forme une ligne agréable sur ce front couleur d'ébène.

Si les Araucans font un grand cas de leur chevelure et la cultivent comme un ornement, ils n'ont pas les mêmes égards pour leur figure et le reste de leur corps. Que penser, en effet, des Indiennes qui prennent plaisir à s'arracher les sourcils et à s'épiler de toutes parts, tandis que les hommes en font autant de leur barbe, se contentant de conserver une simple petite ligne de poils au-dessus de la lèvre supérieure ?

Le costume en Araucanie n'est pas aussi primitif qu'on pourrait se l'imaginer et que nous l'avons rencontré au milieu des noirs de la Guinée.

Hommes et femmes portent le *chamal*, morceau d'étoffe de laine assez grossière, fait généralement par eux et qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Les hommes en ramènent par devant la partie postérieure, ce qui ressemble assez aux pantalons des Zouaves.

Ils portent en plus le *puncho*, sorte de chasuble antique, sans manches et qui protège admirablement le haut du corps contre le froid et l'humidité.

Ces Chiliens, comme les Argentins, à la campagne, se servent volontiers de ce vêtement si commode pour aller à cheval puisqu'il ne descend pas au-dessous de la ceinture et ne couvre les bras que jusqu'au coude. Les Indiennes ajoutent à leur *chamal* un autre morceau d'étoffe qu'elles croisent sur la poitrine et fixent par un nœud sur le cou.

Une bande tissée également par elles (le *triguü*) retient leurs vêtements à la ceinture. Ainsi emmaillotées, elles ne peuvent faire de grands pas, mais elles n'en vont pas moins vite et leur marche, toujours accélérée, rappelle la « *gent trotte menu* » de la fable du bon Lafontaine.

Le complément de l'accoutrement des Indiennes est le *picculà* (equelia), sorte de châle rouge qu'elles fixent avec le *tupo*, énorme épingle d'argent.

Je ne voudrais pas oublier de signaler en passant ces boucles d'oreille en argent, larges et plates (*chagwai*), d'un travail souvent peu soigné et d'un art peu recherché, qui ornent parfois lourdement les oreilles de ces coquettes filles d'Eve. Nommons encore ces larges colliers en cuir semés de nombreuses perles d'argent qui couvrent le cou de l'Indienne, tandis que sa poitrine est ornée de chaînettes plus ou moins bien travaillées et de même métal !

Nous avons pu nous procurer en divers points de l'Araucanie quelques-uns de ces accessoires que l'Indienne comme ses sœurs d'Europe, recherche toujours beaucoup pour dissimuler des défauts ou ajouter aux charmes de sa personne.

C'est à la fabrication de ces parures que les Araucans emploient les monnaies d'argent qu'ils peuvent obtenir dans leurs relations commerciales avec les Chiliens.

L'Indienne porte toutes ses richesses sur elle. Elle ne garde rien en réserve, pour les jours de fête par exemple. Qu'elle soit dans son intérieur à tisser son *chamal* ou qu'elle aille faire ses emplettes à la ville, elle a le même costume. Son cou, ses oreilles, ses bras et ses jambes sont toujours agrémentés des mêmes ornements.

En Araucanie, la femme ne porte pas son enfant au bras comme en Europe, ni à califourchon comme en Afrique. Tantôt elle place la pauvre créature dans un morceau d'étoffe dont elle noue les deux extrémités sur le devant de sa tête, rappelant ainsi assez exactement le sac qui sert aux paysans de l'Avranchin à emporter les cochons de lait les jours de foire ; tantôt elle couche le petit être dans une sorte de cerceau oblong et l'attache avec des lianes depuis les pieds jusqu'au menton. La tête seule de l'enfant restant libre, elle se balance selon le mouvement du corps de la mère, tandis que celle-ci porte son bébé pendant le long de son dos.

Le tatouage est inconnu chez les Araucans, mais les femmes ont l'habitude de se peindre les yeux de noir comme les négresses de la Guinée et les pommettes des joues d'un rouge vif qu'elles extraient de la racine de certaines plantes.

Les Araucans sont très polis entre eux : les hommes y sont des frères et les femmes des sœurs. Quand nous les avons visités dans leurs *rucas*, nous les avons, suivant l'usage établi, traités de frère et de sœur : *Marimari, peigné* ; bonjour, frère ; *marimari, la moan*, bonjour, sœur, et ils nous répondaient sur le même ton. Les Indiennes disent avec beaucoup de grâce le salut *marimari*, en faisant entendre très peu l'r.

À en juger par ce que nous avons pu voir, la langue araucane doit avoir ses richesses et les Américains devraient l'étudier pour connaître la signification de la plupart de leurs noms de villes, de montagnes, de rivières, qui sont presque toujours indigènes.

Les Araucans vont disparaître peu à peu du Chili, grâce à leur passion pour la mauvaise eau-de-vie (*aguardiente*) qu'ils trouvent, hélas ! trop facilement dans les buvettes (*despachos*), dont les bourgades les plus insignifiantes sont toujours abondamment fournies.

Les Indiennes ne paraissent pas aussi adonnées à la boisson. Du reste, elles ne peuvent guère en trouver le temps. N'est-ce pas à elles, en effet, que reviennent les rudes travaux des champs, la récolte des moissons, les mille soins du ménage ?

La polygamie a toujours été en usage chez les peuples barbares. Là où l'évangile n'a pas enseigné à l'homme à se considérer comme le protecteur de la femme et à voir en elle une compagne qui volontiers partagera ses joies et ses peines, le sort de la femme est bien lamentable. Elle n'est



plus cette aide semblable à lui que Dieu donna à l'homme dans le paradis terrestre ; elle n'est pas une personne, elle est une chose. C'est ce que nous avons vu en Afrique, et c'est ce que l'on trouve chez tous les peuples qui vivent en dehors de la législation chrétienne. Chez les Araucans, le nombre de leurs femmes n'a jamais excédé celui de sept et, aujourd'hui, c'est une exception que quelque cacique en conserve deux ou trois.

\* \*

Les Araucans, au point de vue religieux, reconnaissent un être supérieur à eux qui dirige le monde. Ils admettent en même temps, des dieux inférieurs qui les assistent dans leurs dangers et dans leurs infirmités. Ils n'ont pas de temples ; mais, pour se rendre propices ces divinités, ils se reconnaissent obligés de leur offrir des sacrifices d'animaux et parfois des victimes humaines.

Pour honorer leurs dieux, ils ne manquent jamais de répandre à terre, avant de la porter à leurs lèvres, une partie de la liqueur qui doit faire les délices de leur palais toujours altéré.

Ils n'ont pas de caste sacerdotale proprement dite ; mais des devins (machis) et des sorcières exercent malheureusement trop au milieu d'eux une funeste influence.

Aujourd'hui, des missionnaires franciscains travaillent généreusement à faire sortir ces infidèles de l'état humiliant et lamentable où ils gémissent. Ce travail régénérateur se fait doucement, mais il faut espérer qu'il n'en sera que plus durable et plus salutaire.

Jusqu'à ces dernières années, les Araucans méprisaient tout ce qui était étranger. Ils se considéraient eux, comme les habitants de la Terre (mapoche), qui était l'Araucanie. Ceux qui vivaient au-delà de leurs frontières n'étaient que des êtres plus ou moins dignes de leurs mépris : les *huincas*, espagnols ou européens en général, ne méritaient aucune considération. Aussi ont-ils cru avoir le droit de traiter leurs ennemis comme des barbares. Mais, enfin, le fort a montré au faible qu'il connaissait la peine du talion et pouvait rendre aux vaincus dent pour dent.

Ruinés, pauvres, malheureux, les Araucans ont reconnu forcément que l'air qu'ils respirent et la conservation de leurs pénates, ils les doivent à la clémence de leurs nouveaux maîtres. Ils commencent à s'habituer au joug qui leur paraissait insupportable et en embrassant la religion de celui qui est mort pour eux comme pour nous, ils finiront par voir dans leurs vainqueurs des frères, des protecteurs et des amis.

\* \*

*Vendredi 1<sup>er</sup> juillet.* — Ce matin, le commandant a permis à une pirogue d'Indiens d'accoster notre navire. Elle était montée par sept personnes : trois hommes dont l'un avait trois lignes de peinture au visage tandis que les autres n'avaient aucun tatouage ; trois femmes dont l'une était assise au gouvernail et les deux autres, plus jeunes, étaient accroupies au fond de l'embarcation. La pirogue des Indiens était un tronc d'arbre creusé, et le dessous était protégé par des peaux pour l'empêcher de faire eau.

Les hommes étaient affublés de pantalons et de guenilles

que des matelots ou des passagers charitables leur avaient donnés. L'Indienne du gouvernail était encore à peu près vêtue ; mais ses jeunes compagnes, qui paraissaient presque blanches, n'avaient pour se couvrir qu'un morceau de peau de guanaco qu'elles avaient jeté sur une épaule.

Il faisait un froid glacial ; nous nous trouvions au milieu des rigueurs de l'hiver, nous avions tout autour de nous les montagnes couvertes de neige. Aussi, en voyant ces infortunées sans aucun abri contre les intempéries de la saison, en contemplant le petit être, presque nouveau-né, que sa mère ne pouvait réchauffer en le pressant tendrement contre son sein, tous, passagers et matelots, nous étions touchés de compassion et la pirogue fut bientôt garnie de nourriture et de vêtements.

Puissent ces pauvres habitants de la Patagonie et de la Terre de Feu, recevoir au plus tôt la visite d'un missionnaire qui leur porte notre foi libératrice et tous les bienfaits de la civilisation chrétienne !

FIN.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

ÉDITION ALLEMANDE

(3<sup>me</sup> trimestre).

Pour l'Œuvre.....	24 05
Pour les missions d'Asie (R. P. Marie de Brest).....	500 »
Pour les missions de Mésopotamie.....	7 50
Pour les inondés du Kiang-nan.....	250 »
Pour les missions du Tong-King (Mgr Colomer).....	256 25
Pour l'église Saint-Joseph, au Chen-si.....	18 75
Pour le Chan-tong septentrional.....	15 35
Pour les missions de Chine (Mgr Anzer).....	401 25
Pour le P. Bastian, missionnaire en Chine.....	222 65
Pour les missions des PP. Jésuites, en Chine.....	375 »
Pour les missions françaises, en Chine (M. Delpech).....	6 25
Pour les missions des Indes (M. Delpech).....	43 75
Pour les missions des Indes Orientales.....	6 25
Pour les missions de Calcutta.....	123 95
A Mgr Anzer, pour le Chan-tong méridional.....	60 10
Pour le vicariat du Thibet.....	3 75
Pour les missions d'Afrique (R. P. Planque).....	382 65
Pour les missions d'Afrique centrale.....	19 10
Pour les missions du Soudan.....	36 05
Pour les missions de Kabylie.....	3 75
Pour le rachat d'enfants nègres dont trois à baptiser, Venceslas, Ludville, Corneille, Blaise (Haut-Congo).....	1 466 85
Pour la léproserie de Molokai.....	46 25
Pour le vicariat des Iles Sandwich.....	3 75
Pour le rachat et la subsistance d'enfants païens (Mgr de Courmont).....	1 754 75
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Lina, Agathe, Marie, Chrétien, Agnès, Joseph, Henri, Marie-Anne, Claire, Josse et André (Mgr Antonucci).....	408 55

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





KIANG-NAN (Chine). — VUE DE HIM-HOA (préfecture de Kiang-nin-fou); d'après un dessin du R. P. Colombel, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (voir page 436).

## CORRESPONDANCE

### JAPON SEPTENTRIONAL

#### *Le sacre de Mgr Midon.*

Les progrès de la foi au Japon dans ces dernières années ont décidé le Saint-Siège à diviser l'importante mission du Japon méridional et à ériger, sous le titre de Japon central, un vicariat apostolique dont l'évêque résidera à Osaka. Nous recevons de Tokio la lettre suivante qui nous donne d'intéressants détails sur le sacre du vénérable prélat chargé de la direction de la nouvelle mission.

LETTRE DE M. BERLIOZ, MISSIONNAIRE AU JAPON SEPTENTRIONAL,  
A M. LE SUPÉRIEUR DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Le 11 juin 1888, Mgr Osouf, évêque d'Arsinoë et vicaire apostolique du Japon septentrional, conférait la consécration épiscopale à Mgr Félix-Nicolas Midon, préconisé évêque de Césaropolis et vicaire apostolique du nouveau vicariat du Japon central.

La cérémonie a eu lieu à Yokohama dans ce sanctuaire du Sacré-Cœur de Jésus qui, depuis quinze ans, était le témoin des vertus du nouvel élu. Nommé provicaire en 1873, il avait déployé dans l'accomplissement de ses fonctions un ensemble de qualités qui le désignaient au choix du Saint-Siège et le rendaient digne à tous les égards de la confiance des missionnaires du Japon central. Quant à ses confrères du Nord, c'est uniquement en considération du bien général qu'ils se résignent à se séparer de celui qu'ils aimaient comme leur aîné et qui avait su conquérir toute leur estime.

La cérémonie du sacre nous a procuré la joie aussi douce que nouvelle de nous trouver quarante-trois confrères réunis, y compris MM. les Marianites au nombre de cinq, qui ne font d'ailleurs avec nous qu'un cœur et qu'une âme. Il nous a été donné pendant quelques jours de goûter délicieusement le *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*.

Mgr Cousin, évêque d'Acmonie et vicaire apostolique du Japon méridional, était venu de Nagasaki avec son digne provicaire le P. Salmon. Nous comptons sur la présence de Mgr Blanc, vicaire apostolique de la Corée; mais, quelques jours avant le sacre, le télégraphe nous a



transmis le mot *Impossible*. De Hong-kong, nous avons eu le bonheur de recevoir M. Rousseille, supérieur de Nazareth, accompagné du P. Monnier : il a enfin pu contempler le Japon, son ancienne terre promise, et cela dans une circonstance d'autant plus consolante que Mgr Midon a été autrefois un de ses aspirants au séminaire de Paris. Les missionnaires du Japon central sont venus au nombre de cinq, et ceux du Japon septentrional étaient presque au complet, grâce à la retraite annuelle qui avait eu lieu huit jours auparavant.

Le lundi 11 juin, fête de saint Barnabé, les abords de l'église de Yokohama étaient envahis dès le matin par la foule des chrétiens arrivés de tous côtés et même des points les plus reculés du Japon. Les résidents du Japon : français, anglais, allemands, portugais, américains, etc., occupent la plus grande partie de la nef du milieu. Parmi eux on remarque M. Bourgarel, chargé d'affaires de France, avec le personnel de la légation ; M. Neyt, ministre plénipotentiaire de Belgique ; M. Loureiro, chargé d'affaires du Portugal ; M. le consul de France à Yokohama. La famille si sympathique de M. Bertin, ingénieur en chef de la marine, y est au complet, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici. Des protestants eux-mêmes sont venus partager notre joie et montrer par là quelle place le nouvel élu occupe dans leur estime.

Un peu avant la cérémonie, l'église présente un aspect ravissant ; une foule cosmopolite dans l'attitude du recueillement remplit la nef ; le sanctuaire avec ses gracieux vitraux et ses nombreuses statues, paraît animé ; on dirait que les anges adorateurs et les saints représentés veulent prendre part à la glorification de celui qui les a rangés comme une garde d'honneur autour de Jésus Eucharistique.

Mais la cloche annonce qu'il est neuf heures. Le cortège apparaît à l'entrée de l'église ; deux enfants de chœur ouvrent la marche ; suivent les élèves du séminaire, puis les missionnaires en surplis ; après eux vient l'évêque consécrateur, Mgr Osof, notre bien-aimé vicaire apostolique, entouré de ses ministres, et enfin l'élu, sur qui se reposent tous les regards, conduit par Mgr Cousin et le R. P. Rousseille.

Pendant que les prélats récitent les prières préparatoires et revêtent les ornements sacrés, l'orgue, tenu par le R. P. Papinot, entonne vigoureusement le Chant des Martyrs du Séminaire de Paris. Avec quelle éloquence il traduit les sentiments de Mgr de Césaropolis qui voit dans sa mitre d'évêque missionnaire bien plus une couronne d'épines qu'un diadème d'honneur, et c'est bien au martyr qu'il va en s'offrant comme une victime, suivant la belle devise qui accompagne ses armes : *Propter eum qui dilexit nos !*

La cérémonie commence dans un ordre parfait et continue de même, grâce à la présence d'esprit des cérémoniaires émérites, les PP. Lecomte et Steichen. Le plain-

chant est enlevé avec beaucoup d'entrain. A l'Offertoire, M<sup>lle</sup> Neyt, la pieuse fille de M. le Ministre plénipotentiaire de Belgique, a bien voulu parcourir les rangs pour la quête. Grande a dû être l'édification de nos chers Japonais en voyant les représentants de la haute société se faire un honneur de servir la cause de la religion.

De fraternelles agapes nous réunissent ensuite au nombre de quarante-trois dans une grande salle décorée avec goût.

\* \*

Cependant, la fête ne se bornera pas aux vivants, et les défunts qui ont posé les premières assises de l'Eglise qui vient de naître ne seront pas oubliés !

Le 15 juin, Mgr Cousin, évêque d'Acmonie, a célébré dans l'église principale de Tokyô, en présence de leurs Grandeurs et de la plupart des missionnaires une messe pontificale de *Requiem* pour le repos de l'âme de Nos Seigneurs Petitjean et Laucaigne, ses prédécesseurs, et de Mgr Forcade, archevêque d'Aix, qui est resté des nôtres jusqu'à la fin.

\* \*

Et maintenant la dispersion des apôtres va s'effectuer : les plus heureux sont nos confrères qui emmènent leur nouvel évêque. Avec quels transports Mgr Midon va être accueilli dans cette mission définitivement fondée ! La voilà forte aujourd'hui pour assiéger la citadelle des ennemis de Dieu, car vous n'ignorez pas que le Japon central est le cœur du bouddhisme sous tous les points de vue. Ailleurs, dans le nord du moins, il commence à languir accablé sous le mépris et le dégoût de la population ; mais dans le territoire du nouveau vicariat, on dit que l'erreur est encore maîtresse et que les bonzes y demeurent puissants et redoutés. Ajouterai-je que le protestantisme y a installé aussi toutes ses batteries?... Voilà bien des ennemis, mais *hi in curribus et hi in equis*, et Mgr de Césaropolis, tout rempli de la grâce du Saint-Esprit, en prenant possession de ce centre, travaillera efficacement à le conquérir et à y établir le règne de Notre-Seigneur.

La création de cette mission est un nouveau pas en avant vers la résurrection de l'Eglise du Japon enseveli depuis trois siècles. Puisse-t-elle bientôt revivre complètement !

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

L'*Irish Catholic* annonce que les RR. PP. Patrice Duffy et Moore, de la Compagnie de Jésus, viennent de quitter Dublin pour se rendre en Australie. Le R. P. Duffy a pris ses grades universitaires au Trinity-Collège et a été aumônier des troupes anglaises durant la campagne de Crimée.



## INFORMATIONS DIVERSES

**Irlande.** — Un de nos correspondants d'Irlande nous écrit de Dublin :

« Il y a quelques semaines, S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, recevait à Rome, du prince des Pasteurs, un accueil exceptionnellement affectueux, et la mission d'aller dans l'île des Saints, revêtir du sacré pallium Mgr Logue, primat de toute l'Irlande. La cérémonie a eu lieu avec une grande pompe dans la primatiale d'Armagh, ville épiscopale de saint Patrice, le père et le protecteur des millions d'Irlandais répandus sur toute la surface du globe. Partout où a passé l'archevêque missionnaire, la foule se pressait sur ses pas, avide d'entendre sa parole apostolique et heureuse d'écouter le récit des progrès de la foi dans l'Irlande des antipodes. A Sydney, le cardinal Moran fait achever une cathédrale superbe, qui ne cédera en rien à l'église primatiale d'Armagh, une des plus belles et des plus vastes, si ce n'est la plus grande et la plus magnifique cathédrale de l'Irlande moderne. De l'antique Armagh, Son Éminence se propose d'aller à Thurles, visiter Mgr Croke, archevêque de Cashel, qui a couvert son diocèse d'une moisson d'églises, d'écoles et de séminaires. Au nombre de ces derniers, brille d'un éclat qui se répand au loin dans le monde irlandais, le séminaire des Missions étrangères de Saint-Patrice. Chaque année, son fondateur envoie en Amérique ou en Australie, de nombreux missionnaires.

« L'Irlande possède deux autres séminaires pour les missions, celui d'All-Hallows près Dublin et celui de Mount-Meilleray, dans le sud de l'île. Les jeunes apôtres, formés dans ces maisons bénies, travailleront, souffriront, mourront d'une mort obscure selon le monde; mais leur vie et leur mort seront précieuses devant Dieu. Le martyre attend peut-être l'un d'entre eux, la gloire d'une découverte scientifique viendra entourer d'une auréole de gloire le nom et les travaux de quelques autres. Il n'y a pas, dans le monde des savants naturalistes, beaucoup d'hommes plus célèbres que M. Armand David, dont les découvertes resteront l'honneur de la France et de l'Eglise. Et que d'autres on pourrait citer !... »

**Bombay (Hindoustan).** — Le *Catholic Examiner* de Bombay annonce que l'on construit une nouvelle cathédrale catholique aux frais de Moung-Pho, riche Birman converti. L'édifice coûtera 150,000 francs. Moung-Pho, désirant recueillir seul le bénéfice des grâces attachées à la construction du temple saint, ne permet pas que personne autre que lui concoure à la dépense.

**Madagascar.** — On écrit de Madagascar au *Temps* :

« Le baptême de la princesse Raverio, qui a eu lieu ces jours derniers, est une nouvelle preuve des progrès de notre influence. Vous savez que le méthodisme est la religion d'Etat, les Anglais, pour assurer leur prépondérance, n'ayant négligé aucun moyen de flatter la vanité des Malgaches. C'est ainsi qu'ils ont fait fonder l'Eglise de Madagascar sur le modèle de l'Eglise d'Angleterre, donnant à la reine de la grande île africaine, sinon le titre de papesse, du moins les attributions qu'il confère, en faisant d'elle le chef de l'Eglise nationale malgache. Cela eut pour principal résultat d'empêcher le catholicisme, considéré comme la religion des Français, de recruter des adeptes parmi les nobles et les riches, qui, plus que le peuple, ménageaient les susceptibilités du palais.

« Au moment où nous étions considérés comme des ennemis à la cour, les Malgaches d'un certain rang, appartenant à la foi romaine, n'osaient se montrer aux églises catholiques, tant était grande la crainte d'encourir quelque disgrâce et de se compromettre. Peu à peu, les sentiments du premier ministre changèrent et les Pères virent revenir à eux leurs ouailles. Mais ils comptaient les conversions importantes. Ceux qui acceptaient leur enseignement, qui étaient catholiques de cœur, reculaient devant les conséquences que pouvait entraîner pour eux le baptême. Et voilà qu'aujourd'hui, du consentement de sa Majesté, une princesse du sang royal, proche parente de Ranavalona III, reçoit en grande pompe le baptême catholique ! Quel sujet de réflexions pour les Malgaches et de déboire pour les Anglais ! »

**Bas-Niger.** — Le *Messenger de Saint-Joseph* (septembre 1888) publie une lettre du P. Lutz, missionnaire du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, à Onitsha, sur la rive gauche du Niger (vicariat apostolique des Deux-Guinées).

Il raconte comment par l'intervention militaire anglaise a été abolie à Asaba, sur la rive droite du fleuve, l'horrible coutume des sacrifices humains. La leçon a profité aux populations voisines.

Une mission, dédiée à Saint-Joseph, vient d'être érigée à Asaba par les Pères des Missions Africaines.

L'anthropophagie règne également parmi les tribus du Bas-Niger.

Ainsi les missionnaires d'Onitsha ont récemment acheté une jeune esclave, qui allait être vendue à la tribu des Ounoutousthous pour être égorgée et mangée.

**Athabaska-Mackensie (Amérique du Nord).** — Le R. P. Alphonse Desmarais, Oblat, écrit du Petit-Lac des Esclaves, le 8 juillet 1888, à Mgr Clut, évêque coadjuteur de Mgr Faraud :

« Il y a déjà quatre ans que je quittais le Canada pour les Grandes Prairies du Nord-Ouest, en compagnie de l'excellent P. Le Corre. J'allai d'abord à Dumvegan, sur la rivière de la Paix, où je demeurai six mois. De là, l'obéissance m'appela au Petit Lac des Esclaves. J'ai appris la langue criée, pour faire un peu de bien à nos chers sauvages et métis.

« J'aurais voulu avoir une école immédiatement; mais j'ai dû attendre un an avant de pouvoir mettre mon plan à exécution; n'ayant ni livres, ni local, je me trouvais dans une impossibilité absolue.

« En 1886, je reçus enfin quelques livres et d'autres objets scolaires et je me mis à l'œuvre. Pendant que nous étions à faire notre retraite, un ministre protestant vint s'installer au Fort, et y ouvrit une école. Je n'ai cessé de lutter contre lui depuis ce moment. Il m'en a coûté bien des courses et bien des pourparlers, pour empêcher nos catholiques de lui envoyer leurs enfants. Le ministre avait bâti une jolie maison au bout de la Baie, où se trouve une quinzaine de familles catholiques. Afin d'attirer des élèves, il a un assortiment complet de petits habits dont il gratifie les enfants qui fréquentent son école. Cependant je dois dire qu'il n'a pas réussi malgré toutes ses offres alléchantes.

« Quatorze enfants sont demeurés à la mission durant tout l'hiver; il se fournissaient de poisson et nous leur donnions des pommes de terre; par ce moyen, ils ont appris leurs prières et le catéchisme. Le ministre a été obligé de venir prendre ses quartiers d'hiver au fort. Là, il pouvait faire la classe aux enfants protestants et à quatre ou cinq de mes petits coureurs de chemin.

« Pour détourner les enfants de venir à notre mission, il leur disait qu'on n'apprenait rien chez nous et que j'enseignais un autre anglais que le sien. Ennuyé de ces tracasseries, j'ai invité le ministre à se rendre à un examen solennel où les notables du pays interrogeraient ses enfants et les miens. Il s'agissait de savoir si ses élèves en savaient plus et parlaient différemment l'anglais. Je lui ai envoyé trois lettres; il a fini par se cacher. Maintenant il vient de recevoir un *socius*; vous voyez que la lutte va s'engager d'une manière sérieuse l'hiver prochain. Je crains que nos métis ne se laissent gagner. Car, vous les connaissez, ils sont bien changeants.

« Le Père Dupin est mon compagnon. Il va partir pour Saint-Albert et pour le lac Labiche. Je suis seul pour tous les travaux extérieurs et je fais de quatre à six heures de classe chaque jour. Nous avons plusieurs bêtes à cornes dont le soin retombe sur moi. Notre jardin est cinq fois plus grand qu'il ne l'était lors de notre séjour ici. Vous ne le reconnaîtrez plus. Je suis occupé depuis mon lever jusqu'à mon coucher. Nous aurions bien besoin d'un Frère qui sût tout faire. Un Père de plus nous soulagerait aussi beaucoup.

« Maintenant permettez-moi de vous prier de nous faire envoyer de quoi orner notre église. Nous n'avons rien pour l'autel; ni fleurs, ni vases, ni chandeliers. Comme nous bénirions le bon Dieu, et nous vous remercierions, si nous voyions arriver l'été prochain un petit ballot de ces objets !... »



## LES BOUCHES DU KIANG

(FLEUVE BLEU)

Par le R. P. Augustin COLOMBEL, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (Chine).

Une des causes de la création des *Missions catholiques*, c'est de pouvoir publier des documents qui, par leur spécialité, s'adressent à une branche restreinte de lecteurs. Prouver que les missionnaires, outre l'œuvre civilisatrice qu'ils remplissent avec tant de dévouement, sont encore les explorateurs les plus consciencieux et ne sont étrangers à aucune science, n'est-ce pas là un noble but ? n'est-ce pas l'apologie de tout le catholicisme ? Voilà pourquoi nous insérons le document suivant. Les géographes y trouveront des renseignements précieux : il sera une preuve de plus que la vaillante Société de Jésus qui a laissé en Chine des traces si vivantes de la supériorité de ses missionnaires, peut revendiquer toujours la même gloire. Deux petites cartes et des gravures permettront aux lecteurs de s'orienter dans cette très savante dissertation.

## I

Les auteurs qui ont écrit sur la géographie de la Chine, ont reconnu dans la partie sud du Kiang-nan les traces des anciennes bouches du Kiang. Ainsi ont-ils suivi facilement le cours d'un bras du grand fleuve qui pénétrait dans les terres par Ou-hou et Ta-pin-fou. Il est facile d'en reconnaître un second qui couvrait les environs de Nanking, se dirigeait à l'est vers Ku-yong et Fan-yang, et descendait au sud par Kin-tan et Li-yang.



Quand le niveau du fleuve eut assez baissé, son cours recut, au contraire, les eaux des contrées qui se découvraient sur ses rives ; il se formait de nouveaux affluents qui lui apportaient leur tribut. Parmi ces rivières de formation récente, une des plus faciles à reconnaître est la Tsin-hoai, qui débouche dans le Kiang à Nankin, après avoir drainé presque tout le Kiang-lin-fou.

Cette rivière verse ses eaux dans le Kiang, près de la porte du nord de Nankin à Hia-koan. Elle longe les murs

de la ville pendant quinze à vingt kilomètres jusqu'au Fong-tsimen, puis abandonnant la ville, elle se dirige au midi pendant une trentaine de kilomètres. Dès qu'elle a dépassé le Fan-chan, elle se divise en deux bras, l'un continue à descendre vers le midi et va chercher les eaux des deux préfectures de Li-choei et de Cao shuen, l'autre va à l'est et amène au Kiang les eaux de la préfecture du Ku-yong.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parcourir cette dernière région ; dernièrement encore je dus la traverser sur toute sa largeur pour visiter quelques familles chrétiennes, et j'ai pu me rendre compte du relief de la contrée. Il y a lieu, me semble-t-il, de signaler quelques faits qui intéressent la géographie physique.

\* \*

Dès l'abord, il faut dire que la Tsin-hoai ressemble peu à nos rivières de France. C'est une rivière factice, faite de main d'homme sur la plus grande partie de son cours. Pendant la saison des pluies, en été, les eaux devaient couvrir presque tout le Kiang-nin-fou ; pendant la saison sèche, en hiver, il ne restait plus que la trace de la ligne de plus grande pente. C'est cette ligne de plus grande pente qu'on a d'abord munie de digues puissantes, resserrant de siècle en siècle les terrains sacrifiés à l'inondation périodique, et enfin, on en a fait la Tsin-hoai actuelle, dont le niveau, en été, est plus haut que les rizières qui la bordent et qui, en hiver, n'a plus assez d'eau pour les plus petites barques.

Quand les eaux qui couvraient le Kiang-nin-fou actuel, cessant de couler à l'est vers la mer, eurent pris leur cours vers le Kiang, elles ont dû y déboucher entre les montagnes qui limitent l'horizon de Nankin au nord et au midi, sur une longueur de plus de trente lys. Actuellement cet espace est entièrement conquis à la culture. Des digues, hautes de cinq, six mètres et plus, ont resserré les bouches de la Tsin-hoai. Primitivement, on en avait ménagé quatre, depuis Fa-chen-koan en amont, jusqu'à Lia-koan en aval. Les deux canaux du midi sont complètement ensablés et abandonnés, le canal de Pé-ho-len (ou Kiang-tong-men), ne contient un peu d'eau que pendant l'été, le canal de Hia-koan est la vraie bouche de la Tsin-hoai.

Ces bouches de la Tsin-hoai servent en même temps de port pour le commerce de Nankin, et de fossés pour sa défense. Les digues elles-mêmes complètent à l'ouest de la ville la seconde ligne de ses fortifications. De l'été à l'hiver, le niveau de la Tsin-hoai, sous les murs de Nankin, varie de six mètres.

Le bras de Hia-koan longe les remparts de la ville dès les bords du Kiang. Après dix kilomètres environ, il rejoint le bras qui vient de Kiang-tong-men.

Le delta de ces bouches de la Tsin-hoai est coupé de digues qui protègent les rizières en contre-bas de la rivière et du Kiang ; mais il arrive souvent que cette protection est inefficace, soit que la crue dépasse les digues, soit que les pluies prolongées aient détrempe le sol et que l'eau de la rivière, se formant des passages souterrains, vienne à jaillir comme une source au milieu des rizières.

La Tsin-hoai, longeant les remparts de Nankin pendant plus de la moitié de leur développement, passe devant les portes les plus fréquentées de la ville : la porte du nord à



Hia-koan (l-fong-men), les deux portes de l'ouest (Han-si-men, Choci-si-men), la porte du sud (Tsu-pao-men). Les deux premières sont celles où se font les réceptions et les adieux des grands mandarins; ces cérémonies, très fréquentes et très bruyantes, donnent à la rivière une grande animation. Les deux dernières sont surtout les portes marchandes, la rivière y est principalement là le port du commerce de Nankin.

C'est après la cinquième porte (Tong-tsi-men), que la Tsin-hoai abandonne les murs de la ville et se dirige nettement vers le sud pendant trente kilomètres environ. Dès lors les digues se multiplient; on voit que la lutte a été longue pour ravir à l'inondation annuelle quelques hectares qu'on pût convertir en rizières. Plusieurs de ces digues, dans les environs de Cao-kiao-men, par exemple, avant même de sortir de la seconde enceinte de Nankin, ne renferment pas dix hectares; aussi le cours de la Tsin-hoai fait-il de nombreux détours: quatre-vingt-dix, d'après un dictionnaire populaire, avant d'arriver à Fan-chan. Mais la rivière lutte avec la même énergie, et ses eaux couvrent souvent les rizières. Arrivée au pied du Fan-chan, la Tsin-hoai se divise en deux branches, l'une va au sud et parcourt les préfectures de Li-choei et de Cao-shuen, l'autre va à l'est et parcourt celle de Ku-yong.

Les premiers travaux d'endiguement des bouches de la Tsin-hoai datent certainement de la fondation de Nankin, et depuis ces temps reculés ils ont été repris et modifiés souvent. Ceux qui règlent son cours supérieur, sont plus récents. C'est au commencement du III<sup>e</sup> siècle que le cours de la Tsin-hoai fut régularisé au-dessus de Nankin. Nankin était alors la capitale des pays environnants; il était important de ménager des canaux qui pussent y apporter le tribut de riz des campagnes. Les contrées au nord du Kiang n'étaient pas soumises, le cours du fleuve étant trop exposé aux pirateries, la Tsin-hoai était tout indiquée.

Cette rivière, il est vrai, ne conduisait guère que jusqu'aux limites du Kiang-lin-fou actuel, mais la différence de niveau à gagner pour rejoindre les riches contrées du sud et de l'est, était de trente mètres au plus. On résolut d'y suppléer par des écluses, un grand mandarin fut préposé au travail; on y employa trente mille hommes, disent les annales, et on fit sur les deux branches de la Tsin-hoai, quatorze écluses. La branche du sud devait mettre Nankin en communication avec les contrées appelées actuellement Nin-kouo-fou, Quong-té-tcheu, Tchoug-tchen-fou; la branche de l'est devait rejoindre le centre du Tchen-kiang-feu.

De ces travaux il ne reste plus guère que des ruines. Au sud, quand les eaux sont grandes, les barques peuvent encore passer du Kiang-lin-fou dans les provinces du sud et de l'est, en dépassant quelques écluses; sur la branche de l'est, dans la préfecture de Ku-yong, le cours du canal est absolument interrompu, il n'y a plus aucune communication entre les eaux du Ku-yong-hien, qui descendent à l'ouest, et celles du Tchen-kiang-fou, qui vont au nord ou au sud suivant les saisons.

Peu d'années après la construction de ces canaux, les écluses étaient déjà détruites, l'entretien coûtait trop cher, puis des rebelles qui ne voulaient pas porter leur tribut de riz à Nankin renversaient les travaux. Vers la fin du cin-

quième siècle, on essaya à grands frais de nouvelles réparations, mais le succès ne fut pas plus durable. Enfin, au VII<sup>e</sup> siècle, on ouvrit les canaux de Tchen-kiang qui mirent Nankin en communication plus facile avec les provinces de l'est. La navigation du Kiang, devenue plus sûre, mit en communication avec Ta-pin-fou et Nin-kouo-fou, les provinces de l'est; aussi, dès le IX<sup>e</sup> siècle, l'idée d'employer la Tsin-hoai, comme voie de communication avec les provinces voisines fut abandonnée et les écluses ne furent plus entre-



tenues. Dès lors on ne fit plus que les travaux nécessaires pour retenir les eaux de la Tsin-hoai dans son lit factice. Les digues se multiplièrent sur ses rives pour protéger les rizières conquises. Chaque année on en répare quelques-unes, souvent on en fait de nouvelles, souvent on abandonne les anciennes, mais ce ne sont plus que des travaux locaux des cultivateurs du pays. Les grandes entreprises du gouvernement pour canaliser cette rivière semblent abandonnées.

## II

Nous laisserons de côté désormais la branche sud de la Tsin-hoai; elle demanderait une étude plus détaillée. Nous suivrons seulement la branche orientale qui offre au géographe des détails d'un intérêt spécial.

De Nankin à Ku-yong, il y a une grande route pavée encore fort belle. Elle sort de la seconde enceinte par Cao-kiao-men, tourne le pied sud de la chaîne de montagnes qui borde le Kiang entre Nankin et Tchen-kiang et rencontre de nombreux villages dont les plus importants sont Kimhao et Fou-kiao en une journée on arrive facilement à Ku-yong.

Dès qu'on a dépassé Kim-hoa, on reconnaît qu'on est dans le lit d'un lac desséché. Ce lac a dû se former aux époques où les eaux du Kiang ont cessé de passer par là pour aller à la mer. Il s'est desséché peu à peu et le fond seul de sa cuvette contient encore un peu d'eau. Le pourtour a été peu



à peu gagné par la culture. Le territoire de Ku-yong forme en effet un vaste bassin dont l'aspect rappelle assez bien un triangle isocèle. Le fond de ce bassin, presque au centre du triangle, est encore occupé par ce qui reste du lac des siècles passés, le Tchai-chan-hou.

La base du triangle est au nord; elle est formée par les montagnes qui bordent le Kiang entre Nankin et Tchen-kiang.

Le sommet est au sud, non loin du gros bourg de Tien-wan-se, les deux côtés est et ouest sont représentés par deux chaînes de collines qui se coupent à angle aigu. Ces trois chaînes forment les rebords du bassin. L'endroit faible est au coin nord-est, entre les montagnes de Tchen-kiang et l'extrémité nord-est de la chaîne des Mao-chan. Là le sol a au plus trente mètres au-dessus du niveau actuel du Kiang. C'est vers ce point que les ingénieurs chinois avaient dirigé le canal qu'ils voulaient faire avec le bras oriental de la Tsin-hoai pour rejoindre le Tchen-kiang-fou. Le travail fut-il mené à terme? j'en doute. A Lou-kang-kiao, on trouve encore de beaux travaux en pierre, des digues très fortes; mais, à vingt ou trente lys à l'est, on ne voit plus aucun vestige d'anciens canaux.

C'est au travers du lit desséché de ce lac que la branche de la Tsin-hoai qui nous occupe a été canalisée. Dès Tou-koei, les digues qui l'enferment mesurent quelquefois plus de dix mètres au-dessus des rizières et seulement cinq ou six mètres au-dessus de son lit. A l'est, au nord, au midi du lac, on trouve des digues non moins élevées.

Une autre remarque dont l'évidence s'impose en parcourant cette contrée, c'est que la conquête de la culture, sur les rives du Tchai-chan-hou, a dû progresser lentement à travers les siècles. Tout autour de son bassin actuel, les digues dessinent en effet de nombreux anneaux qui vont toujours en resserrant son lit et qui enferment des rizières dont le niveau descend jusqu'à celui du lac pendant la saison sèche. Aussi la surface de ce petit lac ne mesure-t-elle plus que trente ou trente-cinq kilomètres carrés, tandis qu'il a dû en couvrir plus de mille.

Bien que le Tchai-chan-hou soit ainsi dompté par la culture, il rend un service considérable à ses vainqueurs. Il

sert de réservoir aux eaux d'été trop abondantes pour s'écouler par la Tsin-hoai, leur seul débouché. Le territoire drainé par cette rivière à Tou-koei mesure environ 1,500 kilomètres carrés, la pluie pendant les trois mois d'été, juin, juillet, août, est en moyenne de quarante-cinq centimètres, dont l'évaporation ne laisse s'écouler que dix-neuf, mais cela fait encore plus de deux cent quatre-vingts millions de mètres cubes.

La surface du lac est environ de trente-trois kilomètres carrés. Si son niveau de l'hiver à l'été monte seulement de trois mètres, il peut emmagasiner quatre-vingt-dix-neuf millions de mètres cubes, c'est-à-dire plus du tiers de la pluie qui doit s'écouler jusqu'au Kiang.

Mais encore ici faut-il se prémunir contre les idées que nous nous faisons d'après ce que nous avons vu dans les campagnes de France. L'eau de pluie est captée avec les plus grands soins par les cultivateurs. Chacun cherche sur sa propriété les endroits propices pour y creuser des étangs. Ces étangs doivent être disposés de telle sorte qu'ils retiendront le plus possible des eaux qui viennent de plus haut et permettront de les distribuer facilement sur les rizières qui doivent être en contre-bas. Tout autour du Ku-yong-hien, au pied et jusque sur les flancs des montagnes qui bordent son bassin, ces étangs se multiplient par milliers sur plusieurs lignes concentriques et font, eux aussi, l'office de réservoir pour les eaux de pluie.

C'est ainsi que le Tchai-chan-hou suffit pour prévenir les inondations dans le Ku-yong-hien.

Pendant la saison d'hiver, ce petit lac joue un autre rôle, il devient une mer intérieure en miniature. Plusieurs des cours d'eau du Hien ne sont plus alors, il est vrai, que des rivières honoraires; leur cours est tracé, leur lit est creusé, mais il est le plus souvent à sec. Cependant, si elles donnent un peu d'eau, elles vont toutes la déverser au Tchai-chan-hou, la Tsin-hoai se maintient trop haut pour être atteinte par ces eaux basses. Elle même est à sec en quelques points de son cours. Mais là où elle garde encore un peu de son eau d'été, son niveau est plus haut que celui du lac. Elle ne reprendra son service de déversoir pour les eaux du Ku-yong-hien que lorsque les eaux du Tchai-chan-hou auront atteint son niveau.

(A suivre).



GABON (Afrique occidentale). — TYPE ADOUMAS, UN FÉTICHEUR; d'après une photographie envoyée par un missionnaire (voir page 438).



## MŒURS ET COUTUMES

DES

## POPULATIONS DU HAUT-OGOWÉ

RÉCIT DÉDIÉ PAR LE R. P. DAVEZAC, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU HAUT-OGOWÉ, AU T. R. P. ÉMONET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

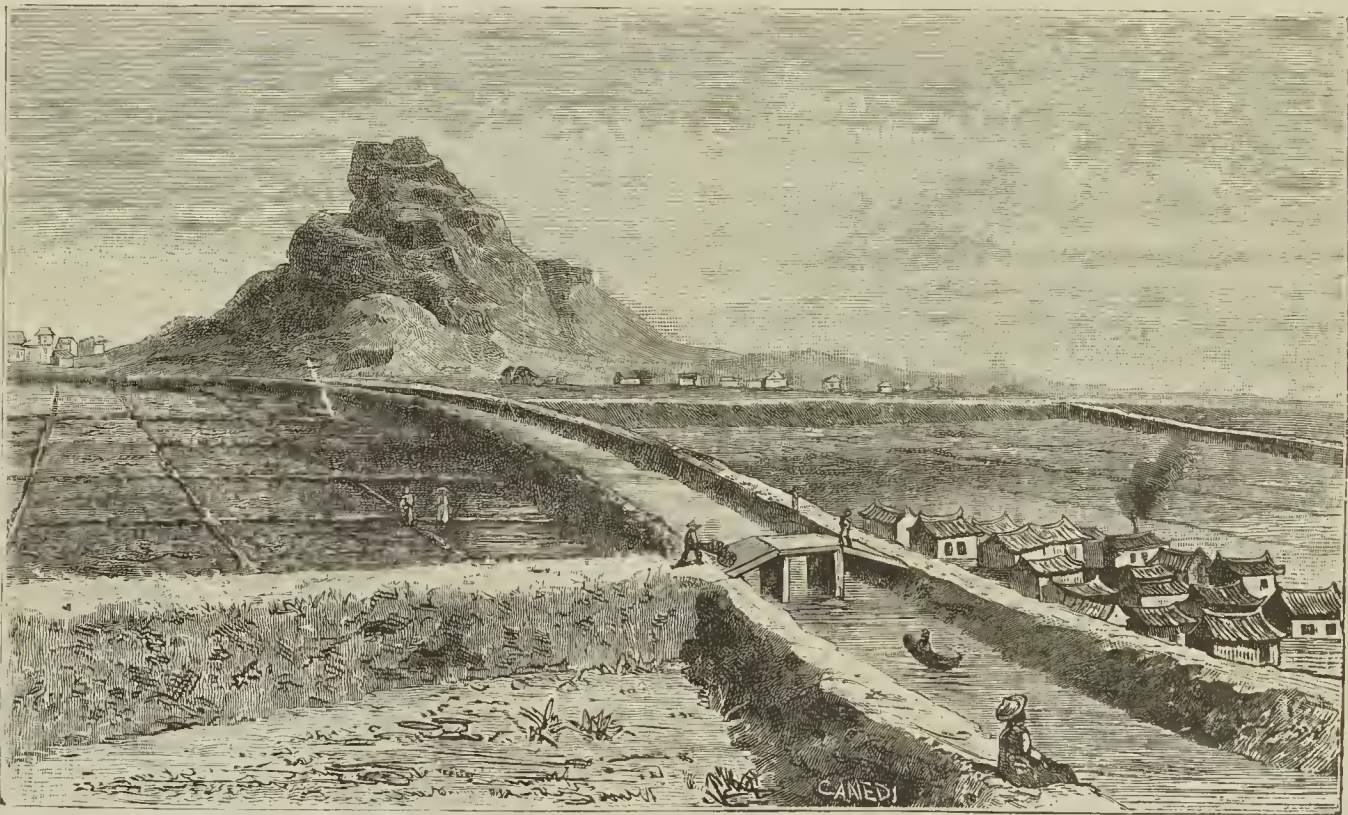
(Suite 1).

## CÉRÉMONIES DES FUNÉRAILLES. — SCÈNES HORRIBLES DE CANNIBALES.

Les funérailles se font avec une grande solennité. Quel-

qu'un est-il mort, on interroge les fétiches pour savoir qui a mangé l'âme du défunt, puis on enduit le cadavre d'une matière rouge, et on lui ferme les yeux. Les oreilles, la bouche, le nez sont bouchés avec la même matière qui a servi à peindre tout le corps. S'il est riche, on le ficelle dans un beau pagne, le plus beau qu'il possédait. Une natte sert de cercueil aux pauvres. Le corps alors est exposé dans la case. Au-dessus du lit sont suspendus les fétiches : des sonnettes, des peaux de chats-tigres, des cornes de buffles et d'antilopes, des coquilles d'escargots. Les femmes, le corps peint en blanc, et assises en cercle autour du lit de parade, font retentir le village de leurs cris lugubres.

Le soir venu, le mort est sorti de la case, le tam-tam retentit, tout le monde pleure. Un chant triste et monotone, des battements de mains en cadence, des sauts étranges sont exécutés dans le village et autour du défunt. Au lever



KIANG-NAN (Chine). — VUE DE TCHAI-CHAN ET DE LA TSIN-HOAI AU VILLAGE DE TOU-KOEI (préfecture du Kiang-nin-fou); d'après un dessin du R. P. Colombel, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (voir page 438).

de l'aurore, le cadavre rentre sous le chaume, et les pleurs continuent.

Ce cérémonial se répète pendant plusieurs jours. De grands chefs restent ainsi parfois plus d'une semaine au village; la décomposition devient presque complète, l'infection insupportable. Les Adoumas, j'ai horreur de le dire, considèrent comme un grand honneur de pouvoir tremper leurs bananes, avant de les manger, dans la matière qui découle du cadavre.

Le jour fixé pour l'enterrement étant arrivé, vers le soir, des hommes, couverts d'un enduit blanc, chargent le défunt sur leurs épaules et s'en vont en chantant dans les profondeurs des bois, à l'endroit où le cadavre doit être déposé. La scène qui se passe alors a quelque chose de lugubre et de fantastique. Le soleil a disparu à l'horizon, les premières

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août et 7 septembre

ombres du soir viennent de s'étendre, encore quelques instants et la nuit va jeter son voile de deuil sur la nature entière. Deux feux immenses s'allument. A la lueur incertaine de ces flammes, les hommes, qui forment un cercle autour de ces foyers, ressemblent à des ombres; on dirait des fantômes venus pour exécuter des danses infernales. Un féticheur monte sur un arbre; une liane longue et forte en descend, le cadavre y est suspendu et hissé dans les airs. Pendant ce temps, les roulements du tam-tam sont répercutés par les échos d'alentour, puis les chants lugubres de l'assistance parcourent la vallée silencieuse et se perdent au loin, comme le dernier râle d'un agonisant. Tout à coup le cadavre redescend lentement de sa demeure aérienne.

A ce moment se passent les scènes les plus révoltantes qui se puissent concevoir. De toutes parts on se précipite sur le cadavre, le couteau à la main. On le met en pièces pour rechercher la cause de la mort. Puis, avec une avidité



sauvage, les assistants se partagent ces membres pantelants, les dépècent, jettent les chairs en un tas, et renferment les ossements dépouillés dans une marmite d'eau bouillante. A côté, sur un autre feu, est disposée une seconde marmite dans laquelle cuisent du mouton, des poules, des bananes, et du manioc, que l'on prétend être mangés par le N'goï, et qui en réalité, servent à un copieux repas, fait par les initiés à ces honteux mystères.

A la fin de l'orgie on retire les ossements humains de la marmite, et tous rentrent au village. De retour, on fait un second repas : celui que les femmes ont préparé en l'absence des hommes. On sèche les ossements blanchis, on les enduit de la matière rouge qui a précédemment servi, on les renferme dans une espèce d'urne placée dans la case, et les chants et les danses reprennent de plus belle jusqu'au moment où le soleil commence à éclairer de ses premiers feux les sommets des collines d'alentour.

Le deuil dure plusieurs mois, et chaque nuit ramène la danse funèbre et les chants de deuil.

RELIGION. — ÊTRE SUPRÊME, FÉTICHISME, CÉRÉMONIES.

La cérémonie que je viens de reconstituer ici est la principale cérémonie de la religion des Adoumas : on l'appelle faire le N'goï.

La religion, chez eux, forme d'ailleurs un léger bagage, et ils la portent sans gêne. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver chez eux un corps de doctrine défini, une morale bien sincère. On croit, d'une croyance assez vague, à l'existence d'un être supérieur à l'homme. Cet être est bon ; donc on ne s'en préoccupe guère. La distinction entre le bien et le mal existe ; les présents et les mets que les Adoumas portent sur les cimetières prouvent qu'ils croient à l'immortalité de l'âme. Leur en demander davantage serait peine inutile.

S'ils font si bon marché de l'Être suprême, parce qu'il est bon, il n'en est pas de même de leurs fétiches. A tous les dieux méchants dont il faut apaiser le courroux, ils rendent un culte et des honneurs assidus, quoiqu'au fond ils n'y voient guère qu'un moyen nécessaire pour effrayer les enfants et contenir les femmes dans le devoir. Ces espèces de mauvais génies sont innombrables.

Je me contenterai de parler de trois, les plus généralement connus et de beaucoup les plus importants.

#### I. — LE N'GOÏ, FÉTICHE PRINCIPAL DES HOMMES.

C'est d'abord le N'goï, dont j'ai déjà décrit plus haut la cérémonie, et qui sert d'initiation à ceux qui y assistent pour la première fois. Le N'goï n'est pas connu de tout le monde : les femmes et les esclaves l'ignorent. Une femme, que la curiosité pousserait à connaître ces mystères, serait punie de mort. Pour être initié, il faut d'abord payer largement. Les marchandises une fois versées, on peut accompagner les cortèges funèbres et prendre part au festin copieux qui le suit. Recommandation expresse est faite au nouvel élu de ne rien divulguer, sous les peines les plus sévères. Aussi sont-ils fidèles au secret absolu. Ce que nous avons pu savoir, nous l'avons appris par nos enfants, qui comprennent maintenant l'initiation et toute l'horreur de ces scènes étranges. Mais jamais, au commencement, ils n'au-

raient fait la moindre révélation à cet égard. En somme, toute cette histoire du N'goï se réduit à une scène d'horrible cannibalisme, et, comme conclusion, au plaisir de dévorer quelques moutons, poules, etc., qu'on dit aux femmes avoir été mangés par le N'goï. C'est pour cela sans doute que les femmes ne mangent pas de mouton. Elles ne peuvent non plus prononcer le mot de N'goï ; et si quelqu'un le prononce devant elles, elles se bouchent les oreilles et s'enfuient à toutes jambes. Au moment où le N'goï entre dans le village, elles se renferment dans leur case, s'y cachent dans le coin le plus obscur et n'en sortent que lorsqu'elles sont sûres que le fétiche s'est enfui bien loin, dans ses demeures impénétrables.

#### II. — MANGONGO, AUTRE GRAND FÉTICHE DES HOMMES.

Mangongo, autre fétiche, est honoré comme le dieu de la rivière. C'est sous sa protection que les indigènes mettent leurs nombreux voyages sur l'Ogowé. En franchissant un mauvais passage, lorsque leur pirogue est emportée à la dérive par un courant impétueux, et sur le point de disparaître dans les flots, ou de se briser contre une roche, ils l'appellent à grands cris. Et lorsqu'ils ont franchi les rapides les plus dangereux, ils croient que Mangongo a triplé leurs forces, soutenu leur embarcation, et enfin les a tirés du mauvais pas où ils étaient engagés. Leurs serments se font en son nom ; et quand ils l'ont prononcé, leur parole devient sacrée ; ils ne peuvent plus se dédire. Malheureusement, ce mot de Mangongo leur sert aussi bien à couvrir leurs mensonges qu'à affermir la vérité. Comme le N'goï, le Mangongo n'est pas connu de tout le monde. Ceux qui l'ignorent ne prononcent pas son nom, et les femmes ne peuvent jamais être initiées à son culte. On achète cher l'honneur de participer à ces mystères. Mais aussi gagne-t-on en considération ce que l'on perd en écus.

Voici comment se pratique l'initiation :

Le postulant, après avoir payé les droits d'entrée, droits perçus par le féticheur, est invité à se présenter devant la case de Mangongo. Cette case ressemble en tout aux autres, sauf qu'elle est plus petite. Une perche est fixée devant la porte ; une liane, amarrée à l'extrémité supérieure, la rattache à la case. Jamais femme ne passera sous cet arc. C'est un terrain sacré, qu'un profane est indigne de fouler.

A l'heure convenue, on invoque Mangongo. Celui-ci quitte sa demeure humide, vient avec fracas au village, laissant derrière lui des traces de son passage et rentre dans sa case. Le récipiendaire entre après lui, les yeux bandés. A l'intérieur, un trou profond est creusé dans le sol. On y délaie une boue épaisse, ressemblant assez au mortier dont se servent les maçons.

Alors un initié saisit le postulant, et lui frotte les yeux avec cette boue infecte, mélangée de piment. Pendant cette opération, Mangongo fait entendre de sinistres hurlements et des rugissements indescriptibles. Jamais gosier humain n'a produit des sons aussi sauvages. Au dehors, les assistants battent des mains, et chantent la gloire de leur illustre divinité. Tout à coup Mangongo s'ébranle, il s'enfuit. Le nouvel élu s'écarquille les yeux, mais déjà Mangongo a regagné la rivière. On voit encore une masse énorme s'agiter dans les flots ; mais, en un instant, tout aura disparu.



Or, tout cela n'est qu'un leurre. Mangongo n'est autre qu'un féticheur qui, couvert d'un pagne et caché dans la case, pousse ces cris affreux. Bien entendu la plus instante recommandation est faite au nouvel initié de ne jamais rien révéler aux femmes, et surtout de ne jamais en souffler mot devant les blancs, sans quoi Mangongo viendrait le tuer. On raconte que plusieurs fois des femmes, pour avoir prononcé imprudemment ce nom redoutable, ont été massacrées.

### III. — LISIMBOU, FÉTICHE DES FEMMES.

Lisimbou est le fétiche des femmes. Les hommes peuvent cependant aussi y être initiés. Quand les cérémonies du Lisimbou ont lieu, tout le village s'en va dans la brousse. A l'endroit déterminé, on fabrique, avec un tronc de bananier, une sorte de mannequin. On lui creuse des yeux et une bouche. Un morceau de bois fait fonction de nez. Les bras sont façonnés avec de la terre, deux pieux simulent les jambes. L'ensemble forme un simulacre de corps grossièrement hideux, capable d'effrayer les moins timides. C'est l'idole autour de laquelle l'on danse, l'on chante et l'on se couvre de terre.

Une perche, enduite d'huile de palme, est ensuite enfoncée en terre, à côté d'un arbre élevé. Au sommet de l'arbre est perché le féticheur. De sa voix la plus mielleuse, il appelle un des assistants, et l'invite à grimper sur ce mât de cocagne d'un nouveau genre. Interpellé, l'individu, d'abord surpris, se met à exécuter l'ordre reçu. Il essaie une fois, deux fois, mais en vain. Il recommence, mais il glisse toujours, et, malgré ses efforts multipliés, il demeure toujours sur le sol.

Ces scènes extravagantes se passent toujours auprès de l'eau. Fatiguée par la danse, toute ruisselante de sueur, couverte de terre et dégoûtante de malpropreté, toute la bande, hommes et femmes, va se jeter pêle-mêle à l'eau. Et alors se passent les choses les plus abominables.

Voilà l'abîme de dégradation où le démon précipite ses malheureuses victimes. Les Adoumas, heureusement, ne sont pas trop attachés, au fond, à toutes ces diableries. Nous voulons surtout parler des jeunes. Car, pour les vieux, hélas! ils se montrent plus rebelles. Quand on leur démontre l'inanité de toutes ces croyances, ils secouent la tête, avec un sourire sur les lèvres qui semble dire : Tu as raison, mais je ne puis. Aussi est-ce sur la jeunesse que nous comptons pour détruire, à cet égard, l'empire de Satan.

### FÉTICHEURS METTANT EN RAPPORT AVEC LA DIVINITÉ.

Deux classes d'hommes se partagent l'honneur de mettre la troupe ignorante du peuple en rapport avec la divinité. Ce sont les Bou-N'ganga (*médecins*) et les Mon-N'donga (*féticheurs*).

Souffre-t-on de la tête, des yeux, de n'importe quelle maladie, on appelle le N'ganga. Celui-ci se fait grassement payer, et indique au malade un remède plus ou moins efficace. S'il guérit, tant mieux; s'il ne guérit pas, on continue l'épreuve, et l'on donne des marchandises jusqu'à parfaite réussite. C'est aussi le N'ganga qui fait connaître quel est le fétiche qui dévore l'âme d'un malade gravement atteint.

Et malheur à son ennemi, car, pour se venger il le désignera à la colère de la famille qui se croit opprimée, et le prévenu sera obligé de donner force marchandises, pour payer le mal que son fétiche est censé avoir causé.

Les Bou N'ganga sont très respectés; personne ne leur résiste, et chacun se prête, de la meilleure grâce, à satisfaire tous leurs caprices.

### CONSULTATION D'UN N'GANGA.

L'autre jour, en course apostolique, un Père de la mission vit dans un village voisin une grande réunion. Intrigué un peu par cette affluence, il s'approche pour examiner. Il s'aperçoit que sa présence gêne les gens rassemblés, mais il reste là quand même, et finalement on se met à l'œuvre.

Kassangoï, chef d'un village peu distant de la mission avait appelé un N'ganga, Avouangi, pour connaître le mal qui le dévorait. L'assistance forme un grand cercle; au centre se trouvent le malade et le N'ganga, qui, les yeux grands ouverts, se regardent fixement. Entre eux une peau de mouton est étendue; çà et là gisent quelques herbes magiques. Tout à coup un chant retentit, les mains battent. Le N'ganga interroge :

« — Qui mange l'âme de Kassangoï ?

Les assistants crient : — Ohé! et tous battent des mains en cadence.

— N'Coumbo (son prédécesseur) le dévore!

— Ohé!

— Jamais il ne lui a offert de mouton!

— Ohé!

— La poule n'a pas versé son sang sur sa tombe!

— Ohé! Ohé!

— Le manioc lui est demeuré inconnu et la banane étrangère!

— Ohé! Ohé! Ohé!

— Il t'a laissé femmes, marchandises, esclaves, tout, et tu n'as pas pitié de son ombre, tu as été ingrat!

— Ohé! Ohé! Ohé!

— Donne, donne, donne, et sa dent meurtrière ne s'enfoncera plus dans tes chairs amaigries, et ton cœur lui paraîtra mauvais!

— Ohé! Ngoï! Ohé!

En ce moment, le féticheur répand quelques herbes sur le malade. Les chants et les applaudissements redoublent pendant quelques instants; le N'Ganga prononce encore quelques paroles inintelligibles, puis il lève la séance. Kassangoï lui fait alors son cadeau, et immole sur la tombe de son prédécesseur les plus belles têtes de sa basse-cour.

Les Mon-N'donga féticheurs n'ont d'autres fonctions que celles-ci : présider au Ngoï, initier au Mangongo, faire toutes les autres diableries, et surtout recueillir, pour tout cela, de gros bénéfices. Ils sont également très honorés et universellement respectés. Dans les réunions, ils revêtent l'antique pagne adoumas, se couvrent d'amulettes et de tous les fétiches de leurs cases, et se chargent de branches vertes, insignes de leur dignité.

(A suivre).



## LA VILLE DE KUMBAKONAM

(PRÉSIDENTIE DE MADRAS)

*Par M. BARRALON, des Missions Étrangères de Paris.*

(Suite et fin 1).

Ces chrétiens qui découvrent si bien et sans s'en douter des trésors archéologiques au fond des étangs, ont une autre spécialité non moins précieuse, et surtout plus utile pour eux ; ils font de l'or et de l'argent avec les balayures. J'ai à Kumbakonam une cinquantaine de familles qui vivent de ce métier. Toute balayure n'est pas bonne à produire de l'or ; ils achètent seulement celles qui proviennent de chez les orfèvres.

Les Indiennes aimant beaucoup à se parer de bijoux, il faut beaucoup de bijoutiers ; ceux-ci forment une caste à part dans l'Inde, et sont fort nombreux ici. Il paraît que, pendant leur travail, quelques parcelles du précieux métal échappent toujours à leur vigilance, ils ramassent donc avec soin les balayures de leur boutique, et les vendent ensuite aux chrétiens dont j'ai parlé ; le prix varie selon l'importance des travaux qui ont été exécutés. Mais ordinairement un grand sac rempli ne coûte pas plus de cinq à six roupies. L'acheteur emporte cette terre, la lave, et le résidu qui tiendrait dans les deux mains est un mélange noirâtre d'où l'ouvrier tire ensuite du cuivre, de l'argent ou de l'or.

Si je n'avais moi-même assisté à toutes les transformations qu'ils font subir à cette terre dans leurs creusets improvisés, je croirais à une mystification : les petits lingots d'or et d'argent qu'ils retirent sont d'une pureté parfaite et d'une valeur bien supérieure à l'argent et l'or monnayés. Il y a un peu plus d'un siècle, un Européen, un Français, disent-ils, enseigna ce procédé à son domestique et depuis dans cette même famille, on se le transmet de père en fils. Je ne veux pas vous ennuyer par le détail de toutes leurs opérations, car, quelque intéressantes qu'elles soient, le récit que j'en ferais ne le serait pas autant pour vous. Quoi qu'il en soit, en voyant la simplicité de leur outillage, on comprend ce que disait un jour une Revue anglaise à propos des mines d'or de l'Inde. « Là où les indigènes avec les procédés les plus simples et les moins coûteux, s'enrichissent rapidement, nos Compagnies, organisées à grande réclame et se servant des machines les plus perfectionnées, engloutissent des sommes considérables et n'aboutissent à rien. »

Puisque j'en suis sur ce sujet, un mot des principales industries de la ville. La plus importante est sans contredit la fabrication des tissus de soie, de ces longues pièces de seize et dix-huit mètres de longueur, généralement unies, dont les bords seuls et l'une des extrémités sont de couleurs et de dessins variés, brochés de fils d'or et d'argent, et qui servent de vêtement aux femmes de condition aisée.

Quant à la fabrication des tissus de coton, qui employait une part importante de la population, les cotonnades

anglaises vendues ici à très bas prix, l'ont fait cesser, à peu près partout.

Il y a aussi dans la ville de Kumbakonam une fabrication très active d'ustensiles de cuivre ou d'un alliage fondu de cuivre et d'étain. On fait des vases de toutes les grandeurs et de toutes les formes, quelques-unes fort gracieuses. Ces vases dont on se sert ici pour aller puiser l'eau et pour les différents besoins de la cuisine, sont toujours entretenus dans la plus grande propreté ; les ménagères indiennes les frottent chaque matin, avec des cendres et de la terre ; c'est une partie importante de la besogne, et de là toilette quotidienne.

Placée au centre du delta du Kavéry, au milieu des plaines les plus fertiles de l'Inde, la ville de Kumbakonam ne peut manquer d'être un marché très important de céréales, de graines de toutes sortes et surtout de riz ; le pays entier n'est qu'une immense rizière, sillonnée de canaux innombrables et inondée pendant six à huit mois de l'année.

Sachant que les brahmes forment une partie importante de la population de la ville et des environs, et connaissant l'aptitude toute particulière qu'ils ont pour les sciences et leur facilité à apprendre les langues, il n'est pas étonnant que l'instruction ait pris dans le pays un immense développement. Dans ces derniers temps surtout, le gouvernement anglais ayant favorisé de tout son pouvoir la diffusion de la langue anglaise, et les brahmes, voyant dans cette connaissance la voie la plus sûre d'arriver aux places lucratives et par là même honorables, s'y sont portés avec une avidité incroyable : le gouvernement d'abord et les particuliers ensuite ont ouvert partout des écoles. Il y a dans la ville cinquante-cinq écoles primaires, cinq écoles secondaires fréquentées par 3,000 garçons ; et au-dessus de toutes est le grand collège du gouvernement où n'entrent que les matriculés, et où trois cents élèves se préparent aux degrés universitaires. C'est de ce laboratoire surtout que sortent chaque année ces nuées de gradués, avides de places, qui envahissent les offices du gouvernement, dans la Présidence de Madras, et même à l'extérieur. On a constaté que soixante-quinze pour cent des employés sont des brahmes alors qu'ils ne forment que cinq ou six pour cent de la population totale de la Présidence.

L'éducation des filles est loin d'être aussi brillante : « Qu'est-ce que cela rapporte ? quel emploi va-t-on donner à nos filles ? », demande-t-on naturellement, si on invite les Hindous à envoyer leurs filles à l'école. Cependant un pas énorme a été fait ces deux dernières années. Il n'y avait en 1884 que l'école du gouvernement avec soixante-dix ou quatre-vingts élèves, et la petite école tenue par les religieuses indigènes dans leur couvent près de l'église. Depuis, ces mêmes religieuses ont ouvert, au centre de la ville, une école pour les filles de haute caste, et la première année, le nombre des élèves dépassa celui de l'école du gouvernement. La jalousie et l'opposition, il faut bien le dire, firent ce que le zèle n'avait pu faire : la même année on apprit avec stupéfaction qu'il y avait douze écoles de filles dans la ville. L'autorité supérieure s'en émut, on vint voir ;

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août et 7 septembre.



la moitié de ces écoles n'étaient pas sérieuses, on avait fait venir quelques petites filles dans les écoles mêmes des garçons, mais cela ne devait pas durer : d'autres écoles pour lesquelles on avait des maitresses élevées dans les écoles protestantes de Tinneveli, eurent plus de succès.

Il y a aujourd'hui sept écoles de filles, outre celle du gouvernement, avec à peu près cinq cent cinquante élèves. La nouvelle école des religieuses tient la tête avec deux cent vingt-cinq élèves parmi lesquelles bon nombre de filles brahmines : l'école du couvent, qui n'est pas si avantageusement placée, n'a que cinquante élèves. Les véritables promotrices de l'éducation des filles dans la ville sont bien les religieuses du Saint-Cœur-de-Marie : leur dévouement et la patience avec lesquels elles dirigent leur école païenne sont au-dessus de tout éloge.

\* \* \*

J'ai nommé plusieurs fois la municipalité, et comme je suis en train de parler des curiosités de la ville, je dois dire un mot de celle-ci. Nous avons donc le bonheur de posséder une municipalité, avec un président, vingt-quatre conseillers, et un budget annuel d'à peu près 150,000 francs. Le gouvernement de la reine nous ayant généreusement octroyé le régime du *self government*, le président est élu par les conseillers, et ceux-ci sont en partie choisis par le gouvernement, en partie élus par le peuple. Pour être électeur ou éligible, il faut avoir à payer à la municipalité un chiffre fixe d'impôts. M'étant trouvé, paraît-il, dans les conditions requises, des électeurs, dont je ne connais pas un seul malheureusement, m'ont fait l'honneur de me nommer, à peu près sans opposition, et me voilà conseiller municipal, dûment élu pour trois ans; le gouvernement a reconnu la validité de l'élection. J'ai voulu, en touchant ce sujet, donner une preuve éclatante de la liberté entière dont jouissent ici les catholiques, et pour ne rien dire de plus, de l'estime réciproque des citoyens entre eux, sans distinction de croyances. Il y avait dans le Conseil un seul catholique, il a été élu, à la presque unanimité, par ses confrères païens, comme président de la municipalité.

\* \* \*

Mais il est bien temps que je parle enfin de l'état de la religion catholique à Kumbakonam. Il y a près de trente ans, alors que S. G. Mgr Laouënan était chargé, comme simple missionnaire, du district de Kumbakonam, ce district comprenait un territoire dix fois plus vaste, au moins, que celui qu'il occupe aujourd'hui. Depuis on en a détaché trois autres districts, ceux de Manalour, de Mâtour et de Péroumaniour, dans chacun desquels réside un missionnaire et qui ont à eux seuls plus de 10,000 chrétiens. Le district actuel de Kumbakonam ne comprend donc que la ville proprement dite et les environs sur un rayon de quatre à cinq milles. Le nombre des chrétiens y est d'un peu plus de 2,500, dont un millier à peu près, dans les limites de la municipalité, et le reste dans les villages environnants. Le peu d'étendue du district fait que tous les chrétiens peuvent se rendre au chef-lieu et qu'il n'y a pas d'administration à l'extérieur. C'est une exception dans le vicariat, et peu de mes confrères jouissent de cet avantage.

L'église dont vous avez reproduit le dessin (voir page 427) a été bâtie, il y a une cinquantaine d'années, par les soins d'une famille riche et honorable : les descendants de cette famille, qui s'est multipliée d'une manière étonnante, l'ont cédée ensuite au vicaire apostolique de Pondichéry, ainsi que le terrain qui l'entoure. Cette famille dite des Mondéliars du nom de leur caste, jouit ici d'une estime bien méritée. Ils sont actuellement plus de cent membres à Kumbakonam. Plusieurs parlent le français et l'anglais très facilement; ils connaissent fort bien le plain-chant : nous avons souvent des messes chantées, que l'un d'entre eux accompagne sur l'harmonium. C'est un des membres de cette famille qui est actuellement le président élu de la municipalité.

\* \* \*

J'ai dit qu'il y avait un couvent de religieuses indigènes : elles sont au nombre de huit, et tiennent deux écoles; leur exemple et la bonne éducation qu'elles donnent aux filles chrétiennes contribuent puissamment à répandre les pratiques de foi et de piété parmi les chrétiens; en même temps leur abnégation et le zèle qu'elles déploient pour répandre l'instruction parmi les petites filles païennes feront aimer notre sainte religion par ceux qui n'ont pas le bonheur de la connaître.

Mon dernier compte annuel d'administration porte : confessions, 4,050; communions, 4,500; baptêmes d'enfants de parents chrétiens, 102; d'enfants de païens abandonnés, 18; baptêmes d'adultes, 16; mariages, 30.

Seize baptêmes d'adultes, c'est bien peu, direz-vous. C'est peu certainement, si l'on compare ce nombre avec les centaines de baptêmes donnés dans beaucoup d'autres districts, si on le compare surtout avec le nombre des païens; car ils sont quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population du district. Mais il y a à tenir compte de bien des circonstances différentes entre différents districts. L'heure marquée dans les desseins de la divine Providence pour la conversion en masse de ce peuple, n'a pas encore sonné. C'est à ceux qui savent que Dieu veut sauver tous les hommes, mais qu'il se sert aussi des volontés libres de tous pour arriver à ses fins, de hâter par leurs prières l'heure de la rédemption pour le plus grand nombre d'âmes.

Les écoles pourront bien éclairer les intelligences, si l'on y enseigne la morale et la religion, mais la charité seule ébranlera les volontés. Une création admirable en cet ordre d'idées est l'Œuvre de la Sainte-Enfance, qui compte ici de nombreux protégés : seize enfants recueillis par elle sont actuellement en nourrice. Cette Œuvre, qui, même au point de vue humanitaire, rend un grand service à la ville, est bien connue ici : aussi, quand je demande à la pauvre mère païenne, qui m'apporte son enfant pour qu'il vive, qui lui a dit de s'adresser à moi, elle répond à peu près infailliblement : « Tout le monde me l'a dit. »

\* \* \*

Mais il n'y a pas que ceux qui débutent dans la vie qui aient besoin de secours; au déclin d'une longue carrière que d'infirmités physiques et morales ! N'est-il pas vrai de dire que la vieillesse touche à l'enfance ? Les vieillards ne



sont-ils pas, à un certain point de vue, dignes de plus de pitié encore? Ils n'ont plus d'espérances, plus d'illusions, qui leur fassent désirer de vivre. La vie, ils la connaissent; elle n'a été pour eux qu'une longue chaîne de déceptions et de misères; ils savent aussi ce qu'il faut attendre des hommes, et se sentent repoussés de plus en plus par les générations qui les suivent et qui vont les remplacer. Leur position chez les peuples où n'a pas pénétré la civilisation chrétienne est triste au-delà de toute expression. Entre autres aménités et injures grossières qui leur sont prodiguées, la plus ordinaire et aussi la plus sanglante est bien celle-ci : « Tu ne peux donc pas mourir! ».

N'est-ce pas à eux surtout que la charité devrait prodiguer ses caresses les plus douces, et leur dévoiler ses immortelles espérances. On l'a bien compris en France où s'élèvent de toutes parts des asiles pour la vieillesse. Je sais le bien qui en résulterait dans ce pays, et j'ai fait tous mes efforts pour jeter au moins le fondement d'une Œuvre pareille. Les sujets ne manquent pas malheureusement. On m'objecte que la bonne volonté ne suffit pas, et j'en suis plus convaincu que tout autre; mais je sais aussi que le bon Dieu ne demande que leur bonne volonté à ceux qui n'ont rien de plus à lui donner, et qu'il inspire ensuite à ceux qui, outre la bonne volonté, ont quelque chose en plus, de l'employer selon ses miséricordieux desseins.

Un peu d'égoïsme aussi n'est peut-être pas défendu; j'avais recueilli successivement une quinzaine de ces vieillards, et je souffrais beaucoup de n'avoir ni local suffisant, ni surtout de personne dévouée pour les soigner; il n'en reste que deux, qui voyant encore un peu pour se conduire, vont recevoir leur riz à la porte des chrétiens; les autres sont morts régénérés et consolés; et j'ai été chaque fois, profondément touché du calme et de la sérénité de leurs derniers instants; ils sont entrés au port, et j'espère bien qu'ils seront là, lorsque j'aborderai moi-même, pour me tendre la main.

J'offre les mêmes espérances, à ceux qui voudraient m'aider à fonder l'asile des vieillards dans la ville de Kumbakonam.

FIN.

## BIBLIOGRAPHIE

**Seize ans en Chine.** — *Lettres du P. Clerc, provicaire du Sutchuen méridional.* — 1 vol. in-12, chez René HATON, rue Bonaparte, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui se recommande à toutes les classes de lecteurs : aux âmes pieuses, qui s'intéressent au salut des pauvres infidèles; aux hommes d'étude, qui veulent connaître les mœurs des peuples étrangers; aux esprits simplement curieux de détails intéressants sur la vie intime des Chinois.

L'auteur de ces lettres, qu'une main amie a recueillies en volume, le P. Clerc, était né à Fresne-sur-Apance (Haute-Marne), le 14 décembre 1844. Brillant élève du Petit-Séminaire de Langres, il se sentait dès lors attiré vers les mis-

sions étrangères, et après avoir passé une année seulement au Grand-Séminaire, éclairé sur sa vocation, il entra avec quatre de ses amis, en 1866, au Séminaire des Missions Étrangères, à Paris. En 1869, il partait pour la Chine, et six ans après, en 1875, Mgr Lepley, vicaire apostolique du Sutchuen méridional, le choisissait pour provicaire. On ne saurait dire les services que ses talents rendirent à la Mission et les espérances que l'on avait conçues dans l'avenir. Dieu en disposa autrement, et en 1885, âgé seulement de quarante ans, le P. Clerc allait recevoir la récompense de ses travaux.

Dans ses lettres édifiantes et curieuses, on voit tout à la fois son amour de Dieu et des âmes, sa patience au milieu des épreuves, la justesse de son jugement et la finesse de son esprit. Rien n'est plus intéressant que cette lecture. Les détails de mœurs, les aventures périlleuses, les épisodes amusants y abondent; mais ce qu'on découvre par-tout, c'est l'ardeur de ce missionnaire pour le salut des âmes, et son zèle toujours en quête de nouvelles industries pour amener les païens à la lumière de l'Évangile.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

Anonyme du diocèse de Dijon.....	8 »
M. et M <sup>me</sup> Joseph Bruyas, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> ...	200 »
Anonyme de Lyon.....	25 »
Un prêtre de Belley.....	100 »
Anonyme de Lyon.....	200 »
Au nom d'un enfant du diocèse d'Amiens avec demande de prières	50 »
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes, Constantine).	
Anonyme de Marseille, avec demande de prières.....	4 »
Anonyme du diocèse de Chartres, avec demande de prières.....	20 »
Anonyme d'Aix-les-Bains, diocèse de Chambéry.....	100 »
M. Morand, à Lyon. . . . .	20 »
T. A. C., diocèse de Paris . . . . .	40 »
A Mgr Puginier, pour le Tong-King occidental.	
P. C. à Saint-Etienne, avec demande de prières pour une conversion	10 »
A Mgr Midon, pour les missions du Japon central.	
M. l'abbé G., diocèse de Lyon.. . . .	5 »
Pour le sanctuaire de Sainte-Anne, à Jérusalem.	
M. Lacger, à Beaufort, diocèse d'Albi.....	5 »
A Mgr Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine en Algérie.	
M. Michel Amonte, à Manerba (Italie).....	60 »
Anonyme du diocèse d'Angers, avec demande de prières . . . . .	25 »
Une abonée du diocèse de Viviers, avec demande de prières.....	5 »
Une abonée du diocèse de Marseille.....	15 »
Au cardinal Lavignerie, pour rachat et baptême d'esclaves.	
M. l'abbé Ménard, diocèse d'Angers . . . . .	8 40
Anonyme du diocèse d'Angers, avec demande de prières.. . . .	25 »
Une abonée du diocèse de Viviers, avec demande de prières . . . .	20 »
P. C. à Saint-Etienne, avec demande de prières pour une conversion	10 »
Anonyme de Lyon, en reconnaissance d'une grâce . . . . .	200 »
Divers anonymes du diocèse de Lyon . . . . .	50 »
A Mgr Livinhac, pour les missions d'Afrique équatoriale.	
L. F. à Alger.....	6 »
Mlle Pritchard, à Herbeville, diocèse de Versailles.....	100 »
Pour la mission d'Abyssinie.	
R. C., du diocèse de Limoges . . . . .	10 »
A Mgr Navarre, pour les missions de la Nouvelle-Guinée.	
Anonymes de Marseille.....	40 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





KIANG-NAN (Chine). — VOLCAN ÉTEINT A FOU-CHAN (préfecture de Kiang-nin-fou); d'après un dessin du R. P. Colombel, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (voir page 450).

## CORRESPONDANCE

### YUN-NAN (Chine).

#### *Un tournoi chez les sauvages Lolos.*

Nous avons publié, il y a quelques années, une curieuse étude sur les Lolos ou Miao-tsé, peuplades habitant les montagnes du sud-ouest de la Chine. La lettre suivante donne de pittoresques détails sur l'une des coutumes en faveur chez ces robustes et intrépides montagnards.

LETTRE DE M. PAUL VIAL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,  
MISSIONNAIRE AU YUN-NAN.

La nation dont je voudrais raconter les exploits est enclavée dans l'empire chinois et s'étend au Yün-nân sous le nom de Lolo, et au Kouy-tchèou sous celui de Miao-tsé, noms chinois qui ne disent rien à la science ethnologique; eux-mêmes s'appellent Pou et se divisent en quatre classes parce que la première souche comptait quatre frères.

#### LE PAYS DES LOLOS.

Ce peuple dominé, mais non vaincu, subjugué mais non soumis, comme du reste tous les peuples indigènes avec lesquels les Chinois sont en contact, attend le

moment où le céleste Empire se désagrègera sous l'effort du vent qui souffle d'Europe.

Tout ce pays, dans un espace de trente-six kilomètres de longueur sur huit à dix de large, a la forme d'une immense carapace de granit, crevassée, bosselée, lézardée, mouchetée de pierres de toutes les grandeurs et de toutes les formes. Tantôt ce sont des créneaux géants, du milieu desquels surgissent de formidables donjons; tantôt ce sont des pointes élancées comme des clochers gothiques. ou bien des voûtes d'une seule jetée, de massifs dolmens branlants, posés sur leurs assises comme des canons sur leurs affûts. L'aspect général rappelle une ville des temps fabuleux pétrifiée par un cataclysme.

Au milieu de ces labyrinthes de pierres s'ouvrent des gouffres où l'eau des pluies et des rivières se perd dans des trous sans fond. Ces cavernes, tantôt verticales, tantôt horizontales, rendent parfois des sons sourds comme des mugissements. Malheur à l'égaré qui voudrait la nuit chercher sa route à travers ces blocs de granit! Plusieurs de ces entonnoirs sont devenus le tombeau d'un grand nombre d'hommes et de bêtes. De tout cadavre jeté là-dedans, rien n'en revient, pas même l'odeur.

Je suppose qu'au fond s'étend un lac immense dont le réservoir supérieur serait au sud dans la plaine de Lou-lân. En effet, dans ce dernier pays toutes les eaux sortent d'une caverne en forme de voûte, et ces eaux sont si froides que l'agriculture en est souvent incommodée.



Dans ce pays où les vents soufflent en toute liberté, où la sécheresse est constante, où l'on n'aperçoit que des formes robustes, les habitants sont gaillards, bien membrés, guerriers, un peu turbulents, mais francs et de bonne foi. Les femmes ne sont pas peureuses.

Plus tard, s'il plaît à Dieu, je me ferai l'historien de cette humble nation. En attendant, mon but est fort modeste : je veux seulement exposer une de leurs coutumes, particulière, je crois, au pays qui s'étend à l'est du Yün-nân entre la sous-préfecture de Lou-leang et celle de Lou-lân et surtout aux environs du marché de Tien-sen-koan que j'habite actuellement.

#### UN TOURNOI CHEZ LES LOLOS.

Il est neuf heures, le temps est nuageux, et le soleil, je ne sais pourquoi, se cache en un si grand jour. Partons ! A ma suite se rangent de nombreux jeunes gens, chrétiens et païens, dont plusieurs prendront part à la lutte. J'aime à me frayer seul une route parmi les blocs de granit : mais bientôt des espaces vides et profonds me rendent prudent et je reprends la voie battue. Au bout de quatre kilomètres on entre sous le bois et toute ma suite se disperse dans les broussailles. Au détour d'une colline nous entrons dans un enfoncement absolument rond et dont les bords s'élèvent doucement en amphithéâtre ; c'est le lieu de la lutte : au milieu un cercle pioché et sablé indique l'endroit du combat.

En face de nous, à la partie la plus élevée, on a réuni par des branchages quelques arbres formant un rond-point. C'est l'estrade dominée par un mât au sommet duquel flottent deux écharpes rouges qui doivent être le prix des deux vainqueurs. Sur cette estrade prendra place l'état-major formé des principaux habitants du village qui fait les frais de la fête.

Nous sommes les premiers arrivés ; mais bientôt le canon retentit au loin, et le bruit rapproché du tam-tam nous annonce l'arrivée des premiers lutteurs. Leur costume est sombre comme leur figure : sur la tête un énorme ruban noir, une veste étroite, courte et de même couleur, enfin un large pantalon ; seul le rouge ardent de la ceinture tranche sur les vêtements. Les pieds sont nus ou chaussés de souliers de toile noire largement évasés. Quelques-uns plus cossus portent des demi-bottes en toile plus claire et qui s'attachent sur le devant par des boutons de guêtre.

Ils entrent en procession dans le cirque, portant chacun en grand cérémonial, qui une guimbarde, qui un tam-tam, qui des bols de terre, qui une cruche de vin de riz, qui un plateau sur lequel reposent deux paquets d'étoffe rouge.

Un indigène fait partir deux coups de canon auxquels deux coups de fusil répondent. Tous les yeux se tournent vers la droite de l'estrade où je suis assis ; un air de

satisfaction se répand dans l'assemblée. Pensez donc ! un étranger à la peau blanche est venu de loin pour admirer leurs hauts faits ! on en parlera aux veilles entre la pipe et le verre de vin.

\* \*

La procession, après avoir fait trois fois le tour du cirque, se rend dans son enceinte particulière ; un homme passe à travers l'assistance pour recueillir les turbans et là, à un signal donné par un vieillard, ils se prosternent dans l'herbe pour adorer l'Esprit.

Cet acte de religion terminé, les pipes s'allument au feu du briquet et les conversations s'engagent. Entre eux les indigènes ne parlent que leur langue, ce dont je les loue fort ; mais, avec les Chinois, ils se servent du chinois.

Je dirige ma jumelle sur les différents groupes, la curiosité fait qu'on se rapproche de moi.

Le chinois est sans gêne, il entre chez vous comme chez lui, il flaire tout, il touche tout, il salit tout ; il n'est pas content qu'il n'ait palpé et défraîchi les objets les plus délicats ; le beau artistique, le bon goût chez lui existe à l'état bizarre : la matière est tout. Verra-t-il une peinture, il se demandera de quoi elle est faite : est-ce du papier ? de quel papier ? Il lui faut des hommes ventrus, fendant l'air d'un immense poignard, ou d'un pas enjambant une colline ; des bœufs gras, des chevaux énormes, des porcs se vautrant, etc.

L'indigène a plus du tact. Avec quel air modeste mes voisins me prient de leur prêter ce qu'ils appellent « la lunette aux mille lis ! » Je ne fais pas le difficile et bientôt c'est une animation, des cris d'enthousiasme, des gestes d'étonnement. Sans rien comprendre à leur langage, je jouissais de leur joie. Mon fusil Lefauchaux à bascule prend la même route que la lunette.

En face de moi, de l'autre côté du cirque, dans un nid de branchages, ombragé de jeunes pins, se forme un groupe : ce sont les dames qui veulent, elles aussi, elles surtout, contempler l'étranger ; leur figure ovale, leur teint foncé, leur air franc les distinguent absolument de leurs voisines chinoises auxquelles toutefois elles ont emprunté le nez camard.

Sur la tête elles portent un turban contourné en forme lisse et cylindrique ; chaque tour est d'une couleur différente dont les principales sont le noir, le rouge, le blanc, le rose et le bleu. Sur la robe dont je ne distingue pas la forme, s'étend un tablier fait de bandes étroites et verticales de couleurs différentes. Il monte en s'évasant sur la poitrine et se rattache derrière le cou, d'où il retombe en bande étroite et conique entre les épaules. Elles portent des pantalons qui diffèrent de celui des hommes par un bord plus large ; les jambes et les pieds sont toujours nus. Les filles sont habillées de la même manière, ce qui les fait ressembler à de petites mamans ; les toutes petites portent, à la place du turban, un bonnet



de forme très originale, qui m'a rappelé ces bonnets blancs des vieilles mamans des temps passés, c'est-à-dire dans les environs de 1860.

Pendant que j'examine et que je suis examiné, les villages arrivent par groupes ; on présente à tous le vin de l'hospitalité ; mais, avant de boire, on va faire une libation à l'Esprit.

\*  
\* \*

Le soleil, toujours caché, est au sommet de sa course ; trois coups de canon retentissent, un héraut descend dans l'arène agitant de sa main droite des palmes jointes deux à deux, dont les bouts libres s'éparpillent en l'air, tandis que les nœuds sont cachés dans une bande d'étoffe rouge.

« *Dou ! dou !* » s'écrie le héraut : « Sortez ! sortez des rangs ! »

De tous côtés des jeunes gens sautent dans l'enceinte ; j'en compte cinquante-six. Ensemble ils étendent la main vers les palmes, les deux palmes jointes indiquent les deux adversaires ; l'arène se vide, le héraut se retire et deux lutteurs se présentent.

Ils n'ont conservé que le pantalon.

En face l'un de l'autre, ils commencent par s'embrasser, se disent quelques mots de politesse et s'écartent d'un pas. Chacun prend une poignée de sable dont il se frotte les mains ; puis, balançant pendant quelques instants les bras à droite et à gauche, ils se précipitent l'un sur l'autre : les bras s'enlacent comme des serpents, les têtes se pressent comme des têtes de taureaux ; les deux corps avancent, reculent, penchent à droite, penchent à gauche puis tout d'un coup l'un d'eux se dégage et se jette dans les jambes de l'autre. Est-il vaincu ? Non pas, il s'attache à une jambe, la traîne de ci de là, pour faire perdre l'équilibre ; mais le truc est connu et, au lieu de se défendre, l'autre se précipite sur son ennemi. C'est le moment solennel. Tout bruit cesse dans l'assemblée ; seuls, quelques guimbardes jouent machinalement. Les corps s'aplatissent, se roulent, se tordent, se pelotent ; bras et jambes se mêlent, se poussent, se repoussent ; on n'entend plus que le bruit sourd du terrain qui gémit sous les coups.

On est vaincu lorsque le corps est étendu tout de son long sur l'arène ; parfois une jambe, un bras résistent encore ; effort pour l'abattre, effort pour le maintenir, la lutte peut se prolonger ; mais la victoire n'est pas douteuse. Enfin le voilà abattu ! Un cri part de l'estrade et le vainqueur est proclamé.

Celui-ci relève courtoisement son adversaire et tous les deux se dirigent sur le bas de l'estrade ; on attache une petite bande de toile rouge sur l'épaule du vainqueur et ils prennent un bol de vin qu'on leur présente sur le revers d'un tantam, qui retentit aussitôt de deux coups. Tout en saluant, le couronné verse quelques gouttes en l'honneur de l'Esprit et l'on se sépare enfin.

Deux autres lutteurs succèdent.

La lutte la plus courte a duré une minute et la plus longue un quart d'heure.

Il y a eu de jolis coups d'adresse. Un tel que l'on croyait vaincu se relève comme un ressort, prend son adversaire à revers, lui fait faire un moulinet dans l'air et l'écrase à ses pieds.

Ces combats ont leurs règles bien déterminées et les foulures sont rares. Lorsqu'il y en a, on n'y prend pas garde, et si la mort s'en suit, le cadavre est enterré sur place.

\*  
\* \*

Enfin les premières luttes sont terminées, un coup de canon retentit : le héraut apparaît de nouveau agitant ses palmes et les vingt-huit vainqueurs viennent une seconde fois tirer au sort.

La lutte recommence, sinon plus terrible, du moins plus haletante ; si les combattants sont affaiblis par une première lutte, du moins ils sont mieux choisis et les forces plus égales.

L'écharpe s'agite au vent pour exciter les courages.

Le second acte commence, plus court et plus décisif. Les enfants, un bambou à la main, montent la garde dans l'enceinte et fustigent les téméraires, homme ou chien, qui s'aventurent dans l'arène. Voilà des sentinelles qui remplissent bien leur devoir.

\*  
\* \*

Un coup de canon retentit et pour la troisième fois, le héraut apparaît sur la scène, les quatorze vainqueurs recommencent une lutte suprême.

Les spectateurs suivent déjà du regard le futur triomphateur ; c'est un jeune homme petit, trapu, large d'épaule, solide de base, dont la démarche indique autant de force que de souplesse.

Lui seul reste contre un dernier adversaire, et ce dernier lutteur est son cousin germain ; plus haut de taille, moins musculeux, mais plus nerveux et qui, par conséquent peut, en un moment donné, dépenser une grande somme de force.

Qui l'emportera ? quel sera le dernier vainqueur ? Ni l'un ni l'autre ; les liens de parenté font un devoir au cadet de céder à l'ainé.

Pour une dernière fois ils descendent dans l'arène, chacun veut céder ; mais enfin ils s'embrassent et tous les deux sont proclamés vainqueurs.

Le canon, grandiose et inévitable trompette de la victoire, les salue. Ils s'avancent la main dans la main jusqu'au haut de l'estrade ; on ceint leurs reins des écharpes rouges, les tam-tams retentissent ; les violons raclent ; à défaut de *vivats*, la foule bourdonne et les deux vainqueurs, suivis de l'état-major, descendent sur le lieu de leurs exploits dont ils font trois fois le tour,



puis tous se prosternent jusqu'à terre pour adorer et remercier l'Esprit.

La première Olympiade est terminée.

Ces tournois sont fréquents sans être absolument annuels.

Cette coutume de se battre est tellement entrée dans les mœurs de ce pays que presque tous les soirs les enfants se rassemblent pour jouer à la lutte.

Quelques Chinois civilisés m'ont demandé mon sentiment en me laissant entrevoir que ces combats étaient, selon eux, bons pour des sauvages.

« Pour mon compte, ai-je répondu, j'encourage chaudement ces luttes. Ces combats, fortifiant les membres, chassent les maladies et donnent des forces pour les travaux de l'agriculture. »

Qui sait ? Lorsque la Chine sera morte, cette humble nation des Lolos vivra peut-être encore.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Six nouveaux missionnaires de la Société des Missions Étrangères sont partis de Paris, le 22 août 1888 pour les missions de l'Extrême-Orient. Ce sont : M. Jules-Victor Ilavas, du diocèse de Séez, pour la Cochinchine Occidentale ; M. Jean-François Baussonnie, du diocèse de Cahors, pour le Mavssour ; M. Edmond Dupin, du diocèse de Nantes, pour le Tong-King Occidental ; M. Louis-Julien-Marie Blais, du diocèse de Nantes, pour la Cochinchine Orientale ; M. Vincent-Jean-Marie Gazeau, du diocèse d'Angers, pour la presqu'île de Malacca ; M. Jean-Victor Humbert, du diocèse de Lausanne, pour le Kouang-si.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Angleterre.** — « C'est une chose incontestable, dit un écrivain anglais, M. J.-A. Fraude, que, dans des contrées où les catholiques étaient, au commencement de ce siècle, aussi rares que le verglas au mois de juillet et où l'on aurait traité de folie la pensée de revenir au papisme, le papisme reparait avec une force et une rapidité telles qu'elles excitent l'attention et appellent une explication. »

Il y a quelques années, une Revue anglaise publiait, sous le titre *Rome's Recruits*, « Recrues de Rome », un article qui faisait sensation. On y donnait la liste de plus de quinze cents personnages de distinction qui, depuis le commencement du siècle, se sont faits catholiques en Angleterre. L'auteur de ce travail, M. W. Gordon-Gorman, l'a publié en brochure, en l'augmentant, et la cinquième édition, parue en 1884, donne les noms de plus de trois mille protestants anglais convertis, au lieu de quinze cents. Qu'on ne l'oublie pas : il s'agit de trois mille convertis ayant un rang social distingué.

Il ne faut pas, en effet, compter mais peser les convertis, surtout lorsqu'il s'agit d'un pays comme l'Angleterre, où le rang et la naissance exercent tant d'empire.

En parcourant cette liste, on se fera une idée du mouvement puissant qui, en Angleterre, porte les âmes vers le catholicisme.

Il n'y a pas un grand corps de l'Etat, pas une famille considérable, qui n'ait fourni son appoint à la liste des convertis.

Toutes les classes y sont représentées, la noblesse, la bourgeoisie, l'armée, la marine, la médecine, le barreau, la littérature, le clergé, les universités, et chacune de ces classes a fourni des hommes distingués qui aujourd'hui servent l'Eglise dans le monde et dans l'état ecclésiastique. A cette heure, les catholiques comptent, dans la Chambre haute, une quarantaine de pairs, la plupart convertis. Quelques-uns sont très connus : le marquis de Bute (converti en 1830), par exemple, et le marquis de Ripon (converti en 1874), tout récemment vice-roi des Indes. L'armée fournit à la liste près de cent cinquante noms d'officiers, parmi lesquels douze généraux et une vingtaine de colonels. Le clergé anglican et les Universités ont apporté un large contingent. Les dames figurent également en très grand nombre, et on peut affirmer qu'aujourd'hui il n'y a pas une grande famille anglaise qui ne tienne par quelqu'un de ses membres au catholicisme.

Des évêques protestants y ont des frères, des sœurs, des cousins, quelquefois même des enfants. Les trois mille cinq ou six cents convertis, consignés dans les listes de *Rome's Recruits*, font passer sous nos yeux tous les grands noms de l'Angleterre contemporaine. Le comte de Granville a donné plusieurs de ses sœurs à l'Eglise ; Nelson, deux ou trois de ses petits-fils ; le dernier archevêque anglican de Cantorbéry et l'évêque actuel d'Oxford sont représentés par deux de leurs beaux-frères. Lord Byron y a sa petite-fille. Quant à M. Gladstone, un de ses cousins étudie en ce moment au séminaire pour devenir prêtre.

En août 1884, quand parut la cinquième édition de cette liste de noms, le *Times* ne dédaigna pas de lui consacrer quelques lignes : on sentait que le rédacteur n'était guère favorable au catholicisme, mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ce petit volume avait une singulière signification.

Toutes ces conversions personnelles sont un acheminement vers le retour de la nation elle-même à la foi. Mais, de plus, l'Angleterre est actuellement entre les mains de la Providence un puissant instrument de propagande catholique.

Dans une lettre collective que l'épiscopat catholique des Etats-Unis vient d'écrire en réponse aux évêques d'Australie, nous lisons :

« Nous pouvons rappeler, avec un légitime orgueil, les contrées immenses conquises par le catholicisme de langue anglaise, pendant ces trois derniers siècles. Au concile de Trente, il n'y avait que quatre évêques parlant notre langue ; au concile du Vatican, il y en avait cent vingt qui ont pris part à ses délibérations. En ce moment, ils sont au nombre de cent soixante, et nous pouvons prédire, sans témérité, qu'avant la fin du siècle ils seront plus de deux cents. En outre, les ouvrages de doctrine et de dévotion, si rares en Angleterre il y a cinquante ans, se trouvent maintenant dans tous les foyers catholiques. Notre langue qui, pendant trois siècles, a servi, par la parole et la plume, à répandre au dehors tant d'erreurs religieuses, est devenue maintenant, grâce à Dieu, le véhicule qui porte la foi aux autres nations, et, de même qu'elle est aujourd'hui le grand moyen de communication pour le commerce, ainsi elle deviendra de plus en plus le canal des bénédictions et des consolations de l'Evangile. »

Cette propagation de la foi catholique, bien qu'elle ne soit pas directement voulue par l'Angleterre, est cependant une prière qui intercède en sa faveur et dont elle ressent déjà les heureux effets. Il y a donc lieu d'espérer que l'ancienne « île des saints » ne tardera pas à revenir tout entière à la sainte Eglise.

**Norwège.** — On se rappelle que, de tous les souverains de l'Europe, le roi d'Italie et le roi de Suède et de Norwège sont les seuls qui n'ont pas présenté leurs félicitations au Saint-Père lors de son Jubilé. On a voulu en conclure que le roi de Suède et de Norwège n'aime ni les catholiques ni le Saint-Père. Cependant c'est là une erreur. Ce roi a toujours fait tout ce qui a été en son pouvoir pour rendre à l'Eglise catholique sa liberté complète, et, de fait, bien des pays catholiques auraient lieu d'envier aux catholiques de la Norwège leurs libertés. S'il reste encore quelques lois restrictives, elles tendent de plus en plus à disparaître et nous espérons qu'après quelques années les Norwégiens jouiront de toutes les libertés dont jouissent les catholiques des



Etats-Unis de l'Amérique. Bien plus, ils ont déjà ce que l'on n'a pas aux Etats-Unis, c'est-à-dire le droit de personnalité civile tant pour la Préfecture catholique que pour les paroisses.

Une audience qu'a eue dernièrement leur nouveau Préfet apostolique, Mgr Fallize, nous dit assez quels sont les sentiments du roi vis-à-vis du catholicisme.

Mgr le Préfet voulut profiter de l'arrivée du roi à Christiana, où il a l'habitude de passer une partie de l'année, pour lui présenter ses hommages. Le roi le reçut avec une bienveillance exquise, et lui dit qu'il considérait comme son premier devoir celui de protéger le libre développement de la religion, que les catholiques comptent parmi ses plus fidèles sujets, qu'il savait du reste qu'en cela ils ne font que se conformer aux préceptes du christianisme et aux paroles de saint Paul.

A la fin de l'audience, le roi pria Mgr Fallize de saluer de sa part le Saint-Père.

Il serait certes superflu d'interpréter ces paroles. On est persuadé que si le roi n'a pas félicité le Saint-Père, ce n'est que parce qu'il croyait devoir s'en dispenser à cause du nombre relativement bien petit des catholiques de ses Etats.

Si le roi est bon pour les catholiques, le peuple ne l'est pas moins. Ils ne sont pas loin les temps où les catholiques étaient bannis de la Norvège, convertie par ruse et par violence au protestantisme. Mais depuis, les Norwégiens ont vu les missionnaires dans les pays voisins, ils ont reconnu que ce sont des hommes de bien, et ils leur ont ouvert leurs portes. Ces missionnaires ont travaillé au milieu de la plus grande pauvreté; ils ont affronté les rigueurs du climat de ce pays, du reste beau et pittoresque; ils ont fondé des églises, des hôpitaux, des écoles jusque dans les régions arctiques; ils y ont emmené ces anges de miséricorde, les Sœurs de charité, qui excitent l'admiration par leur dévouement et leur sainteté, ils ont semé pendant de longues années au milieu des larmes, sans pouvoir récolter dans ce champ stérilisé par l'aride protestantisme. Les Norwégiens ont vu tout cela, d'abord avec méfiance, puis avec étonnement, et enfin avec admiration. Ils ont appris à ne plus haïr les prêtres, mais à les respecter, à les aimer même. Ils remplissent les églises, assistent aux instructions des missionnaires, et rentrent de plus en plus nombreux dans la sainte Eglise. Les journaux non seulement ne les attaquent plus; mais ils parlent des catholiques avec respect, et toutes les autorités les traitent avec bienveillance. Il y a un revirement étonnant dans l'opinion publique, et ce mouvement s'accroît à tel point que dernièrement un professeur de l'université de Christiana a pu dire, sans trouver de contradicteur, dans une société nombreuse, qu'avant un siècle toute la Norvège sera redevenue catholique. Il est évident que la moisson se prépare.

Mais, hélas! Les catholiques manquent de prêtres, et leurs ressources financières sont nulles en comparaison des besoins. Il y a des villes de 5,000 à 20,000 habitants qui n'ont pas de prêtre catholique et bien des fidèles qui les habitent se perdent faute de consolations de la religion.

Le nouveau Préfet apostolique travaille à consolider les huit stations existantes, qui n'ont pas encore de moyens d'existence et à en fonder de nouvelles absolument nécessaires.

**Tong-King Oriental.** — L'Année Dominicaine, du mois de septembre 1888, annonce la translation à Vich en Catalogne, sa patrie, du corps du V. P. Pedro Almato, de l'ordre de Saint-Dominique, martyr au Tong-King. C'est à Haï-Dzuong, le 1<sup>er</sup> novembre 1861, qu'il fut mis à mort par la décollation. Avec lui furent martyrisés Mgr Hermosilla, vicaire apostolique du Tong-King oriental, et Mgr Berrio-Ochoa, vicaire apostolique du Tong-King central.

**Zanguebar.** — Le 25 juin dernier, Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar septentrional, écrit: « En octobre je compte entreprendre un voyage de trois ou quatre mois, pour explorer le massif des montagnes du Kilima-Njaro, hautes de 6,100 mètres et couvertes de neiges éternelles, à 3° au sud de l'Equateur. Priez pour les voyageurs. »

Dans une lettre précédente adressée au *Journal de Lourdes*, Mgr de Courmont avait exprimé le désir de consacrer à Notre-Dame-de-Lourdes la station apostolique qu'il espère fonder sur les flancs du Kilima-Njaro.

**Sydney (Australie).** — Au mois de mai dernier, S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, assisté des évêques de Maitland, de Grafton et de Port-Augusta, a, au milieu d'un immense concours de population, consacré l'église de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, à Randwick, faubourg de Sydney, où les missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun ont une station.

Ce nouveau sanctuaire de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur est une belle église ogivale à trois nefs; son gracieux clocher, flanqué de quatre clochetons en pierre, est surmonté d'une croix dorée, symbole de la victoire de la vraie religion sur les sectes dissidentes; c'est en effet le premier monument qu'aperçoit le navigateur quand il aborde dans le port de Sydney.

## CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

Au milieu des encouragements qui soutiennent nos efforts, il n'en est pas de plus sérieux que ceux qui nous viennent de l'épiscopat. Aussi nous empressons-nous de mentionner avec reconnaissance une lettre dont Mgr l'évêque de Clermont a daigné faire précéder le compte rendu diocésain de l'année écoulée.

Après avoir constaté que « malgré les charges multipliées que ce triste temps impose à la charité catholique, la Propagation de la Foi conserve dans les préoccupations des chrétiens même les plus pauvres, la place d'honneur qui lui est due », le vénérable évêque remercie « les nombreux donateurs qui se montrent si fidèles dans leur générosité », puis, rappelant à bon droit que son Eglise occupe une des premières places parmi les Eglises du monde par ses offrandes aux missions, il énumère les gloires du diocèse de Clermont: dans le passé, c'est l'évêque missionnaire Mgr Flaget qui eut le mérite de se constituer le prédicateur et l'apôtre de cette Œuvre qui venait de naître à Lyon et de lui conquérir tant de sympathies; dans le présent, ce sont trois archevêques et cinq évêques, enfants de ce diocèse qui *évangélisent la paix* dans les contrées lointaines et infidèles; ce sont enfin ces prêtres, ces religieuses originaires du pays, qui sont, on a pu le dire, innombrables et qui concourent à la diffusion de la Foi.

« J'ai voulu vous redire ces choses, ajoute en terminant Mgr Boyer, afin de vous laisser mieux entendre l'étendue de ma reconnaissance, et de vous faire mieux comprendre l'importance des motifs qui doivent nous déterminer à nous dévouer de plus en plus à une telle Œuvre. Vous ne pouvez pas personnellement faire office de missionnaires: mais votre charité coopère efficacement à ce noble ministère. Et, accompagné de votre prière, le *petit sou* de chaque semaine apporte aussi, en votre nom, son concours efficace à la réalisation du dessein providentiel: Propager la foi au dehors et, par là même, la conserver chez nous!

« Au nom de Notre-Seigneur, recevez donc, très chers associés, mes remerciements, mes encouragements et mes bénédictions. »



## LES BOUCHES DU KIANG

(FLEUVE BLEU)

Par le R. P. Augustin COLOMBEL, de la Compagnie de Jésus missionnaire au Kiang-nan (Chine).

(Suite et fin 1).

## III

Les montagnes qui limitent le bassin triangulaire de cet ancien lac ne méritent certainement que le nom de collines. Le massif qui le borne au nord est pourtant le plus important du Kiang-sou. Le point le plus élevé est Hoa-chan ; il n'atteint pas six cents mètres. Dans une de ses vallées, Hoa-chan abrite une pagode qui fut fort riche, elle passait pour la première du Kiang-sou, l'Empereur se ré-

servait la nomination du supérieur. Aujourd'hui elle est bien tombée de sa splendeur, les ruines en sont encore imposantes et les propriétés en sont très étendues. Tout autour, dans les vallées, on rencontre des tombeaux de Bonzes qui témoignent d'anciennes richesses. (V. la grav. p. 451.)

Le calcaire est abondant dans ce massif. On y voit aussi de l'anthracite affleurer sur les rives du Kiang. On vend dans les rues de Nankin et de Tchen-kiang des minerais de fer magnétique qu'on y ramasse ; on m'a montré des sulfures de cuivre que l'on dit en provenir. J'y ai vu des schistes très feuilletés, mais de tout cela le calcaire seul est quelque peu exploité pour fournir Nankin de chaux et d'une pierre de taille de mauvaise qualité.

La chaîne de collines qui sépare le Ku-yong-hien du Tchen-kiang-fou est connue surtout sous le nom de Mao-chan.

Elle est comme consacrée à trois frères célèbres du nom



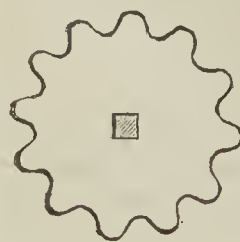
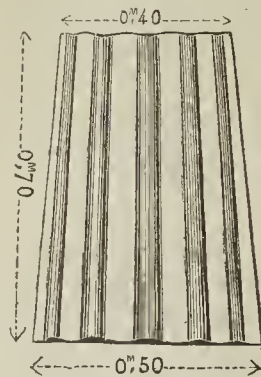
KIANG-NAN (Chine). — MAO-CHAN, VU DE LA PLAINE DU KU-YONG-HIEN (préfecture de Kiang-nin-fou ; d'après un dessin du R. P. Colombel, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan.

de Mao qui vivaient au commencement de notre ère et furent enterrés dans ces montagnes. Deux d'entre eux furent ministres de leur prince ; l'un se fit une grande réputation. Les Tao-se se sont emparés de leur mémoire et en ont fait des dieux. Leur culte est fort répandu à l'est jusqu'à Sou-tcheou et à l'ouest jusqu'à Nankin. On leur a bâti sur les collines de nombreuses pagodes et on y va beaucoup à la première lune, à la deuxième lune.

Au sommet du triangle isocèle qui entoure le Ku-yong-hien, Wa-o-chan est la principale colline, elle atteint quatre cents mètres au plus. J'y ai vu un four à chaux qui suffit à la consommation du pays, la chaux s'y vend six sapèques la livre chinoise, soit environ cent vingt kilos pour cinq francs.

Le troisième côté du triangle isocèle, celui qui limite le bassin du Ku-yong-hien à l'ouest, se compose d'une suite de collines encore moins hautes. C'est Fou-chan qui domine. Je pense qu'elle a environ trois cents mètres de hauteur.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 14 septembre.



Rouleau à égrener le riz.

Au pied de cette colline j'ai visité un volcan éteint (voir la grav. p. 445) ; son cratère en fer à cheval est ouvert vers le nord, sa corde mesure environ deux cents mètres. Autour de lui sont des collines d'un gris tendre, de formation postérieure. Les volcans éteints doivent être nombreux dans les environs, car dans tout le sud de Ku-yong on rencontre souvent des laves employées dans les constructions. Les troncs de cône cannelés qui servent à égrener le riz sont en lave au midi de la ville, ils sont en marbre au nord (voir la gravure ci-jointe.)

C'est par l'extrémité nord-ouest de cette petite chaîne que ses eaux devaient s'écouler vers le Kiang alors que le Ku-yong-hien était un lac. La



marée qui fait encore monter la Tsin-hoai d'un pied sous les murs de Nankin devait alors se faire puissamment sentir à cette passe et y former une barre. C'est là, sans doute, l'origine de la petite élévation du sol qu'on y remarque. Elle a suffi ensuite pour retenir les eaux dans le triangle et quand la Tsin-hoai actuelle y passe, elle coule pendant quelques kilomètres en contre-bas de ses rives.

Au coin nord-ouest du Tchai-chan-hou, une colline de trois cents mètres environ semble indiquer le centre du Ku-yong-hien, c'est le Tchai-chan. Elle est isolée, sa forme est bizarre, sa pente au sud est rapide, tout concourt à la rendre remarquable; on la voit de presque tout le Ku-yong-hien. Cette colline est formée surtout de grès rouge très tendre, les pluies et le vent font souvent sur ses flancs de vastes déchirures qui reflètent au loin une couleur d'un rouge assez vif. C'est de là que lui vient son nom Rouge-Mont. A cinquante mètres environ avant son sommet, le grès rouge est coupé par une ou deux bandes horizontales d'un grès dur dont la cassure est blanche, mais dont l'extérieur est noirci par l'intempérie des saisons. Le lac

qui s'étend à ses pieds, prend le nom de la montagne, Lac du Mont-Rouge, Tchai-chan-hou.

Une remarque encore s'impose au voyageur. Les villages sont bien plus riches au sud de Ku-yong qu'au nord. Je veux dire les villages de cultivateurs. Au sud, ils se composent de grandes et belles maisons à étages, dont la base est en pierre de taille; les rues sont souvent fermées par

des portes que surmontent des tourelles carrées. Au nord, rien de tout cela; les villages sont des hameaux de quelques maisons ordinairement couvertes en chaume.

Comme dans les autres provinces de la Chine, d'ailleurs, en fait de céréales, c'est plus particulièrement le riz qui est cultivé au Kiang-nan. Il y fait la nourriture principale des

classes inférieures et la base de la nourriture des autres. Les travaux d'irrigation nécessaires à cette culture occupent beaucoup les laboureurs; l'excessive sécheresse est le plus grand ennemi de la population. Les deux petites gravures, page 450, représentent un rouleau à égrener le riz, en usage dans la préfecture du Kiang-nin-fou.

Après la culture du riz, vient la culture du mûrier pour les vers à soie, puis celles du coton et du thé.

\* \*

Les principaux marchés du Hien, sont Fou-kiao à l'ouest de Ku-yong et Tien-wan-se au midi. La ville elle-même est misérable et, je pense, n'a pas 5,000 habitants. Quand on aura cité les eaux chaudes et sulfureuses de Tan-choei, au pied des montagnes, au nord-ouest de la ville, on aura dit à peu près tout ce qui mérite une mention dans cette préfecture de Ku-yong.

Daignez par vos prières seconder notre apostolat au milieu de ces populations païennes, afin que la grâce de Dieu multiplie les conversions et récompense notre dur labeur par une ample moisson d'âmes.

FIN.



KIANG-NAN (Chine). — TOMBEAU D'UN BONZE AUX ENVIRONS DE HOA-CHAN (préfecture du Kiang-nin-fou); d'après un dessin du R. P. Colombel, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan. (Voir page 450).



## MŒURS ET COUTUMES DES POPULATIONS DU HAUT-OGOWÉ

RÉCIT DÉDIÉ PAR LE R. P. DAVEZAC, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU HAUT-OGOWÉ, AU T. R. P. ÉMONET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

(Suite 1).

### CONSTITUTION POLITIQUE.

À point de vue politique, il y a peu de chose à dire. Chaque village est sous l'autorité d'un chef. Ce chef a une certaine influence sur ses loyaux sujets; il peut leur commander de s'engager chez les blancs. S'il ne le veut pas, le sujet est libre de penser autrement que le chef. Devant les Européens, ces chefs font les importants, parce qu'ils en espèrent un cadeau plus considérable.

Autrefois trois chefs avaient une réelle influence, c'étaient Djoumba, de Boundji, M'Doumba et Malemba, de Doumé. Ils étaient la terreur des Adoumas. Dans les palabres, quand on avait leur amitié, on était sûr d'avoir raison.

Mais depuis que M. de Brazza a établi un poste aux Adoumas, l'influence des chefs s'en va, et bientôt tous les Adoumas obéiront au premier signe du chef de poste français.

### TRAITE DES ESCLAVES.

Avant son arrivée, la traite des esclaves faisait beaucoup de victimes dans ces parages. Les traitants campaient sur les nombreux îlots, vrais bouquets de verdure qui enjoints l'Ogowé. De là ils se répandaient dans les villages, où ils achetaient hommes, femmes et enfants; puis, après les avoir garrottés étroitement, ils remontaient dans leurs grandes pirogues et les emmenaient dans leur pays. De pauvres orphelins, de faibles veuves ont été souvent victimes de cette coutume barbare. Si l'esclave résistait, les coups de corde pleuvaient sur son dos et, bon gré mal gré, il fallait marcher.

Quelqu'un était-il condamné à une amende qu'il se trouvait incapable de solder, on le saisissait ou l'on prenait

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août, 7 et 14 septembre.

quelqu'un des siens, et on le vendait comme esclave. Ces cœurs insensibles, pour un pagne, auraient vendu leurs frères.

Les Okandéo revendaient ces esclaves aux tribus du Bas-Ogowé : Apingis, Galoas et Enengas. Quelques-uns même descendaient jusqu'au Gabon. Souvent, dans les villages gabonais, nos Pères de Sainte-Marie rencontrent des Adoumas devenus esclaves des Pongoués.

Heureusement l'esclavage, parmi les tribus de l'Ogowé, ne revêt pas ce caractère de dureté et d'inhumanité qu'on rencontre dans d'autres contrées; et l'on n'y assiste pas d'ordinaire à ces scènes d'horreur qui brisent le cœur et arrachent des larmes.

Actuellement les échanges d'esclaves sont bien plus rares. Il y a bien encore, par ci par là, quelque méfait de commis sur ce point; mais on redoute le gouvernement, qui n'hésite pas à punir et à réprimer énergiquement ces faits dès qu'ils viennent à sa connaissance.

### CARACTÈRE DES ESCLAVES.

Les esclaves ont un caractère à part, grâce sans doute à leur éducation et au milieu dans lequel ils ont été élevés. Partout on les reconnaît. Il semble qu'ils portent empreint sur leur front le signe de leur réprobation.

Ce sont les esclaves qui ont toutes les vilaines besognes. Un crime est-il à commettre, c'est lui qui en est chargé; une sentence est-elle portée, c'est lui qui doit l'exécuter. Il est voleur, menteur plus que tous les autres; mais jamais il ne dénoncerait les méfaits d'un homme libre; vous le tueriez, sa bouche resterait close.

Les enfants même des esclaves sucent avec le lait maternel tous les défauts inhérents à leur race. Corriger un esclave, le rendre meilleur, c'est donc une tâche bien lourde; d'autant que s'il a quelque intelligence, quelque adresse naturelle, il l'emploie au mal, et difficilement il s'habitue au bien. Le missionnaire pourtant ne perd pas courage; il se rappelle le prix des âmes et n'oublie pas tout ce que son divin Maître a fait et souffert pour la dernière d'entre elles.

### ORIGINES DE LA MISSION.

J'ai cité tout à l'heure le nom de M. de Brazza. Ce fut lui qui, en 1883, demanda des missionnaires à Mgr Le Berre, notre digne vicaire apostolique, pour l'aider à civiliser les



GABON (Afrique occidentale). — LAROU ET MAKÉMA, SA FEMME; d'après une photographie envoyée par un missionnaire (voir page 453).



peuples du Haut-Ogowé qu'il avait conquis politiquement à la France.

Deux Pères, jeunes encore, pleins d'ardeur et déjà rompus aux rudes labeurs de l'apostolat africain, furent adjoints à l'expédition française de l'Ouest-Africain, destiné à devenir bientôt le Congo français. Partis le 8 juin 1883 de Saint-François-Xavier-de-Lambaréné, ils arrivent le 25 juillet à Franceville. De là ils se lancent avec un courage à toute épreuve à travers les plaines sablonneuses des Batékès, atteignent le poste français de Diélé, et le 11 septembre, ils sont de retour aux Adoumas.

De toutes les tribus qu'ils avaient successivement visitées, celle-ci leur parut la mieux disposée pour recevoir la Bonne Nouvelle. L'ange de ces peuples, qui depuis tant de siècles était prosterné aux pieds de l'Eternel, le suppliant d'avoir pitié de ses protégés, était donc exaucé. Les missionnaires, ces autres messagers de Dieu, avaient enfin franchi les mers et étaient venus s'ensevelir au cœur du continent mystérieux, prêts au dernier sacrifice, prêts au martyre, si leur sang était nécessaire pour sauver ces âmes.

Leur premier soin fut de choisir un terrain convenable pour l'installation de la nouvelle mission. A cet effet, ils parcourent le pays en tous les sens, escaladent tous les rochers, pénètrent dans tous les ravins. Une belle colline ombragée de grands arbres, baignée par un ruisseau toujours limpide, la Lipopa, les avait surtout frappés. Après de longues journées de recherches, ils se décident à s'y établir définitivement. Ils s'enquière du propriétaire de ce terrain. C'était Lokou, chef du village voisin. Trois chemises et un fusil à pierre lui sont offerts en échange ; il accepte, et l'acte de propriété est aussitôt dressé par-devant le délégué du Gouvernement. Au bas du contrat se voit un gros trait : c'est le seing de Lokou.

#### LOKOU, CHEF DU VILLAGE.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de faire un peu connaître ce chef de village adoumas, dont le nom n'est pas sans quelque prestige ici.

Au physique, c'est un type assez marquant : taille élevée, front fuyant, nez gros, lèvres épaisses, bouche démesurément large, rire béat, mine étudiée et démarche assez dégagée.

Au moral, rusé, polygame et surtout avare. Oui, notre Lokou, c'est l'avarice incarnée, le vrai Harpagon africain. Ses cases sont bondées de marchandises, et il se croit plus pauvre que le Juif-Errant. Il viendra, pendant des journées, vous fatiguer par ses demandes ; n'obtiendrait-il qu'une épingle, qu'il partira content. Nul ne fut plus heureux que lui de notre arrivée sur ses domaines. « Le blanc est riche, se disait-il ; il a le cœur grand et généreux, il me donnera toujours ; il ne laissera pas son père gémir dans une honteuse pauvreté. »

Aussi chaque jour le ramenait-il devant notre case.

« — Eh bien ! bonjour, Lokou. Tu n'es pas mort, lui disions-nous agréablement.

« — Bah ! minisso, non.

« — Que veux-tu aujourd'hui ?

« — Ah ! minisso, je suis venu te voir, ne suis-je pas ton ami, ne t'ai-je pas vendu cette terre ? »

Mais bientôt il montrait où il voulait en venir. »

« — Ne vois-tu pas mon vieux pagne, disait-il au Père supérieur d'un ton larmoyant, presque piteux, et ce bonnet troué, et mes membres nus ?.... donne-moi du sel, donne-moi de la poudre ?

#### PAUVRETÉ EXTRÊME DES COMMENCEMENTS.

Nous reviendrons sur cet intéressant personnage. Il est temps de reprendre le récit de la fondation de notre mission. Les Pères, à leur arrivée, avaient fixé leur tente sous un grand arbre que jusqu'ici la hache a respecté. Pendant trois mois ils restèrent là, trois longs mois de pénibles sacrifices, de lourdes privations. Ils n'avaient rien. Les négresses du village leur préparaient leurs mai-

gres repas. Une poule durait tout un jour. Les bananes et le manioc composaient le plus souvent leur unique nourriture, car les poules étaient rares.

Une sonnette renversée leur servait de lampe. Si encore ils avaient pu aller chasser à leur aise. Mais ils n'avaient que six charges de plomb et vous pensez si on le ménageait. Pour le menu gibier, on chargeait le fusil avec des petits cailloux ramassés au bord du chemin. Avant leur départ, ils voulaient élever une case, mais avec quoi payer les ouvriers ? L'expédition française leur céda quelques pagnes avariés ; et chaque ouvrier une brasse de cette méchante étoffe. La case fut élevée ; mais il était temps de rentrer au Gabon, afin de rassembler le matériel nécessaire



GABON (Afrique occidentale). — TYPE ADOUMAS, UN CHEF DE VILLAGE ; d'après une photographie envoyée par un missionnaire.



pour la future station, et de refaire un peu la santé délabrée. Un voyage en France fut même jugé nécessaire.

Après quelques mois passés sous le beau ciel de la patrie, la jeune colonie, augmentée cette fois d'un nouveau Père et d'un Frère charpentier, reprit la mer. Arrivés au Gabon vers la fin de l'année, ils remontèrent l'Ogowé et après un voyage exceptionnellement heureux, ils revirent leurs chers Adoumas, le samedi saint 4 avril 1885.

#### INSTALLATION DÉFINITIVE DES MISSIONNAIRES.

Déjà la nouvelle de l'arrivée des *Minissos* avait couru de bouche en bouche. La réception fut cordiale ; de part et d'autre on était heureux de se revoir. Les hommes se mirent à nettoyer la vieille case, et à tracer le sentier qui conduit à la rivière. Les Pères, de leur côté, les secondaient et le lendemain, 5 avril, saint jour de Pâques, ils eurent tous le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la messe sur ce sol, que désormais ils devront féconder de leurs sueurs. La vieille case construite lors du premier voyage avait bien souffert. A travers la toiture défoncée on pouvait à son aise observer le passage des astres, mais, quand la pluie venait, elle n'était plus habitable. Les parapluies devenaient même insuffisants pour se mettre à l'abri des intempéries de la saison. Immédiatement on se mit à l'œuvre pour la construction d'une maison d'habitation plus confortable. Tout était à faire. Aller à la recherche du bois de construction, faire couper des arbres immenses, les réunir en radeaux et les amener à la mission à travers les écueils et les rapides et, une fois sur place, les transformer en planches, en poutrelles, en poutres, etc., puis, après tout cela, construire une grande maison et des cases comme dépendances ; voilà la tâche qui nous incombait, et elle n'était pas mince. Mais, grâce à Dieu et à l'activité du P. Bichet, bien secondé par notre Frère charpentier, nous sommes venus à bout de tout. A force de patience et d'encouragement, nos chers Adoumas, qui n'avaient jamais vu une scie, sont devenus des scieurs habiles, en état de lutter avec les meilleurs ouvriers européens. Mais que de peines au commencement ! Ainsi, les premiers travailleurs noirs, que nous engagions seulement pour la durée d'un mois, souvent n'achevaient pas leur temps et se sauvaient. Aujourd'hui les choses ont bien changé à cet égard : tous les engagements se font pour un an, nous en avons même pour trois ans.

Une maison en planches, de vingt-huit mètres de long sur huit de large, a été construite et sert actuellement d'habitation aux Pères et aux Frères. Viennent ensuite, d'un côté, la case des enfants avec classe, réfectoire, dortoir, puis la menuiserie et la cuisine ; de l'autre, le magasin, et, au fond de la cour une bergerie et une basse-cour.

Nous venons également d'achever notre chapelle. Cette construction, de style ogival, mesure vingt-un mètres de long sur huit de large, et la voûte, aussi en planches, s'élève à une hauteur de sept mètres.

Le terrain s'est également transformé. Les jungles épaisses ont disparu, chaque année la hache de nos Adoumas recule de quelques mètres l'antique forêt et de belles plantations remplacent les broussailles.

(A suivre).

## QUARANTE ANS

### CHEZ LES SAUVAGES D'ATHABASKA-MACKENZIE

(AMÉRIQUE DU NORD)

Notre premier mouvement en commençant la publication de cette lettre du vénérable Mgr Faraud et en cherchant quel titre nous lui donnerions, a été d'écrire : *Quarante ans d'héroïsme*. Nos lecteurs auraient compris ce nom donné à cette vie où les croix, les privations sont de chaque jour, où la consolation ne se présente presque jamais. Nous ne voulons pas blesser l'humilité du pieux évêque ; mais tous liront l'âme émue ces pages qui révèlent tout le cœur du grand missionnaire.

RAPPORT DE MGR HENRI-JOSEPH FARAUD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, EVÊQUE TITULAIRE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

Dès l'enfance, Dieu me fit la grâce de comprendre que ma vie devait être consacrée tout entière à le connaître, à l'aimer, à le servir pour acquérir le droit de cohabiter avec lui dans ses éternels tabernacles. Ce que je compris beaucoup moins bien, c'est qu'il m'imposait en même temps l'obligation d'un travail incessant. Pas de repos. Ce n'est certes pas que je regimbe sous le joug, mon exergue le dit : *Non recuso laborem !* mais je regrette souvent que mes occupations diverses et trop nombreuses ne me laissent aucune liberté d'action.

Je trouve éminemment utile et convenable d'entretenir de temps en temps les pieux abonnés de la sainte Œuvre de la Propagation de la Foi, et de leur faire connaître les fruits de salut, produit net de leurs prières, de leurs aumônes et de leurs sacrifices. Parmi les difficultés à vaincre, celle qui nous a le plus résisté en face, le plus exposé à battre en retraite, a été la presque impossibilité de pourvoir à l'existence matérielle des missionnaires. Raconter en détail cette difficulté, c'est associer le lecteur, d'esprit et de cœur, à notre œuvre même et lui montrer du doigt les travaux et les souffrances qu'elle a provoqués. Je vous raconterai donc ceci aujourd'hui et j'y ajouterai quelques détails relatifs à la marche en avant de la formation de Jésus-Christ dans les âmes.

#### I

LE BUT DES MISSIONNAIRES. — NÉCESSITÉ DE FONDER DES ÉTABLISSEMENTS. — DIFFICULTÉS. — LA PAUVRETÉ. — LES SŒURS.

Quand, il y a plus de quarante ans, nous eûmes pris la forte résolution d'évangéliser coûte que coûte les pauvres sauvages clairsemés dans ce pays de glaces, nous nous mîmes aussitôt à parcourir ces immenses déserts, à les explorer dans tous les sens. Il fallait faire luire la lumière dans les ténèbres, apprendre à ces pauvres enfants, nés de Dieu, mais dépourvus des biens naturels et absolument privés des dons surnaturels, qu'eux aussi pouvaient avoir part à la vie éternelle et changer leurs tristesses en joies. Pour ces premiers travaux, les aborigènes, pour la plupart ayant faim et soif de la justice, aiguillonnaient notre zèle ; le ciel étoilé pour demeure et la terre nue pour couche, par-



trente, trente-cinq et jusqu'à quarante-cinq degrés centigrades au-dessous de zéro, nous paraissaient assez confortables.

Cette vie nomade accidentelle ne pouvait devenir normale sans nous exposer à ne jamais rien fonder. Il nous fallut donc songer à nous établir quelque part. Nous pouvions bien, et nous le faisons volontiers en l'absence des sauvages, construire quelques maisonnettes en tronc d'arbre pour nous mettre à l'abri du vent, pousser même l'audace à vouloir en construire de plus grandes, destinées à servir de palais au Roi des Rois ; mais pour cela il fallait se procurer quelques outils, des provisions, des vêtements, etc., etc. Où les prendre, ne trouvant rien sur place ? Il fallait importer, mais les moyens de transport étaient à peu près nuls. Nous étions pauvres ; mais aurions-nous eu de l'or et de l'argent à souhait, que nous fussions restés impuissants. Cette impuissance engendrait un malaise indicible.

Sans doute à l'époque reculée dont je parle, l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson parvenait à équiper à force de dépenses une flottille de barques découvertes et légères qui, s'exposant à mille dangers, après avoir franchi aller et retour de cent quarante à cent cinquante chûtes et rapides, parvenait à apporter un peu moins que l'absolu nécessaire pour le ravitaillement des comptoirs. Disons-le à sa louange, en se gênant beaucoup et en se privant davantage, elle ne se refusait pas à nous apporter quelques petits colis. Vouloir et pouvoir sont deux choses bien distinctes : annuellement elle laissait forcément en arrière une bonne partie de son bagage. Quelque modeste que soit l'envoi des missions, la moitié ou les trois quarts restaient en route. Ce qui nous était adressé représentant à peine le quart du nécessaire, il en résultait qu'en définitive nous en étions réduits à la plus simple expression.

Ceci me rappelle un fait qui excita mon hilarité dans le bon vieux temps. Durant trois étés consécutifs, la petite caisse contenant une soutane à mon adresse avait fait défaut. J'avais lavé, raccommodé, rapiécé l'ancienne tant et tant de fois, le plus souvent avec du fil et des pièces disparates, que je ne trouvais plus place à l'aiguille. Par bonheur, une pièce de gros drap bleu de Prusse, destiné à troquer de la viande, m'était parvenue. J'obligeai cette ratine à devenir drap noir et à se transformer en soutane. Je mis tout mon talent à la confectionner et il paraîtrait que je ne réussis pas trop mal, car mes bons sauvages me disaient avec orgueil et emphase :

« — Ci-devant, tu étais si gueux que nous en éprouvions de la honte ; mais, maintenant, te voilà monté à neuf, tu ressembles au bourgeois (commis de la Compagnie) ! »

Tout passe vite sur la terre ! Ma brillante soutane influencée par le soleil et la sueur, perdit son lustre, se changea en blanc sale et bientôt devint jaune.

\* \*

Tant que nous n'eûmes que deux ou trois petites stations, nous dûmes en passer par les lois de la nécessité ; mais les missions prirent un rapide développement et, bien que nos transports se fissent un peu mieux, tous étaient dans un très grande gêne.

Ce qui rendit notre position désormais impossible, c'est qu'en 1867, je eus le temps venu de doter le vicariat d'une petite communauté de Sœurs pour leur confier un certain nombre d'orphelins par trop délaissés et faire une école régulière aux enfants des serviteurs de la Compagnie qui, laissés à eux-mêmes, devenaient pires que des sauvages. L'entretien de cette petite communauté et d'une trentaine d'enfants réclamait deux fois plus de transports que toutes les autres missions réunies. Aussi, les agents de l'honorable Compagnie poussaient de hauts cris. A force d'instances adressées à leur commissaire général, j'obtins une augmentation importante, mais bien loin encore d'être suffisante.

Le gouverneur, M. Tavish, répondit à une nouvelle supplique :

« Monseigneur, je désire et nous désirons tous vous obliger : nous le faisons depuis quelque temps au détriment de nos intérêts. Je regrette donc de vous dire que je ne puis rien pour vous. Visez à trouver un moyen à votre convenance pour vous suffire. »

Il me fallait donc tenter ce qui était taxé d'impossibilité par le plus grand nombre, ou se résoudre à voir tomber toutes nos missions. Il faut avoir passé par de telles angoisses pour comprendre tout ce qu'elles renferment d'amertume et de fiel. L'homme qui prie est plus fort qu'une armée rangée en bataille. « Demandez, a dit le maître, demandez sans hésitation et vous recevrez ! »

Je priai donc et levant la tête, je m'écriai : « Aide-toi et le Ciel t'aidera ! »

## II

### CONTRE VENTS ET MARÉES. — DÉPART.

Depuis quelque temps, les transports entre le lac Saint-Boniface et le lac la Biche étaient devenus plus faciles. Ce lac se trouve à la hauteur des terres. Il fallait trouver un moyen de fréter nos colis de là au confluent des deux rivières Athabaska. Deux voies pouvaient être tentées : l'une par terre et l'autre par la rivière. L'une et l'autre étaient considérées comme impraticables. La première à cause de ses marais sans fond et sans fin ; la seconde, à cause de ses nombreux et dangereux rapides. Il était admis comme indubitable par les sauvages pratiquant ces parages, par les rameurs, en général, que si jamais une berge se hasardait à vouloir franchir les obstacles, personne n'aurait la vie sauve. Même en faisant la part des exagérations très grosses, l'entreprise n'était pas engageante.

Dans le mois de novembre 1869, je reçus à la mission de la Providence une lettre de mon illustre et dévoué ami, Mgr Taché, dans laquelle il me disait :

« En présence du refus absolu que fait l'honorable Compagnie de se charger désormais de vos transports, nous avons fait transporter toutes vos caisses et tous vos ballots au lac la Biche. A vous de trouver un moyen pour les tirer de là et les rendre à destination. »

C'était me mettre une montagne sur les épaules et me dire : secouez le fardeau à votre dévotion. Il fallait donc soulever l'Atlas, et je ne suis pas un Hercule.

*Omnia possum in eo qui me confortat !* Ce fut avec ces paroles de l'Apôtre à la bouche que, le 3 janvier 1870, par une température de 43 à 45° centigrades, je disais adieu à la



chère mission de la Providence, sous les regards attendris des Pères, Frères, Sœurs et enfants.

\* \* \*

C'était vers deux heures après midi : nos coursiers finement enharnachés, portant plumets rouges, bleus et verts, agitent leurs grelots, et, suivi des bons Frères Alexis Reynard et L.-P. Boissamé, je prends mon élan vers le lac la Biche, distant d'environ huit cents kilomètres.

Satan qui avait vu progressivement et rapidement son empire sur les âmes lui échapper dans ces vastes déserts, avait compris que l'heure était solennelle : si nos efforts étaient couronnés de succès, tout était perdu pour lui; si, au contraire, il parvenait à entraver, à arrêter notre marche et à nous barrer le chemin, tout était gagné pour lui, surtout avec l'aide des ministres de l'erreur qui commençaient à pulluler. Il jura que nous ne lui échapperions pas. Il a éprouvé plus d'un mécompte.

Nous avions suivi en partant un étroit sentier abrité par les pins et les broussailles, en sorte que nous sentions peu le vent. Vers le soir, nous débouchons sur le fleuve, un peu au-dessus du rapide. Aussitôt le vent de l'est nous frappe en pleine face, pénètre dans nos joues comme un couteau tranchant, sa fine haleine trouve des pores ouverts dans nos habits de poil. Alors un frémissement involontaire nous agite, nos dents grincent, les membres et le buste perforés par l'excès du froid se roidissent, le cœur lui-même paraît glacé. En vrais soldats du Christ, sans peur et sans reproche, nous poussons en avant, continuant à lutter avec notre invisible, mais très sensible ennemi. Un peu avant le coucher du soleil, il fallut mettre bas les armes. Nous n'en pouvions plus.

Conformément à l'usage, nous demandâmes l'hospitalité à la forêt. Les arbres étaient clairsemés et le vent régnait partout en souverain. A bout de ressources, nous voulûmes considérer comme passable le faible abri que nous offrait une petite ondulation de terrain. Nous y établîmes nos pénates. La neige fut écartée, des rameaux de pin étendus sur la terre nue. Nous recouvrîmes le tout d'une bonne couche de lichen. Le salon et la chambre à coucher étaient prêts. Chacun alors prit sa cognée et fit un considérable abatis. Le bois de chauffage fut réuni en deux tas énormes de chaque côté du campement. Ce travail eut du moins l'avantage de faire circuler le sang; la chaleur était revenue dans nos membres et nous laissait dans l'illusion de croire que la température était montée. Ce fut avec difficulté que le feu s'alluma, car la fumée alourdie par le froid tourbillonnait autour du foyer. Comme la chaleur ne rayonnait pas, le froid pénétrait de nouveau. Aussi la décoction du thé faite, nous avions hâte d'absorber le liquide bouillant pour nous restaurer. Chose surprenante et rarement constatée, même dans nos contrées glaciales, le temps requis pour porter le liquide de la tasse à la bouche, lui suffisait pour se refroidir. C'est bien le cas ici d'employer l'adage de nos amis les Anglais : *There is an abyss between the cup and the lips*. Entre la coupe et les lèvres il y a un abîme!

Ne pouvant pas même nous procurer la récréation très permise de voir pétiller le feu en fumant la pipe, la prière du voyageur faite, chacun s'enveloppa le moins mal pos-

sible de ses couvertures et déposa ses membres sur les parties les moins raboteuses du lit improvisé. Le sol glacé nous transissait par dessous, le vent de plus en plus violent arrivant par rafales soulevait nos couvertures, nous couvrait de neige et nous transissait par dessus. Le doux sommeil ne pouvait pas hanter ce lieu là. Dans l'espoir d'un mieux impossible, on tourne à droite, on se retourne à gauche, et le produit le plus clair de tous ces tournolements est que le froid nous pénètre davantage. Ce fut surtout pour moi, vu mon état goutteux, une nuit de véritable martyre. Mes efforts réitérés ne parvenant point à préserver mes épaules et ma tête d'un courant d'air strident, je ressentis les premiers élancements d'une névralgie occipito-cervicale. C'était l'épreuve dans toute la force du mot. Le noir ennemi avait mis la main là.

Ne pouvant plus résister, je donnai l'éveil longtemps avant l'aurore. Mes chers compagnons de voyage me voyant dans l'impossibilité absolue de remuer la tête, opinaient fortement qu'il fallait tourner bride vers la mission; agir autrement leur paraissait d'une audace inqualifiable.

« — On ne désarme pas si tôt en face de l'ennemi! leur dis-je, vite une tasse de thé et partons. » (A suivre).

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE

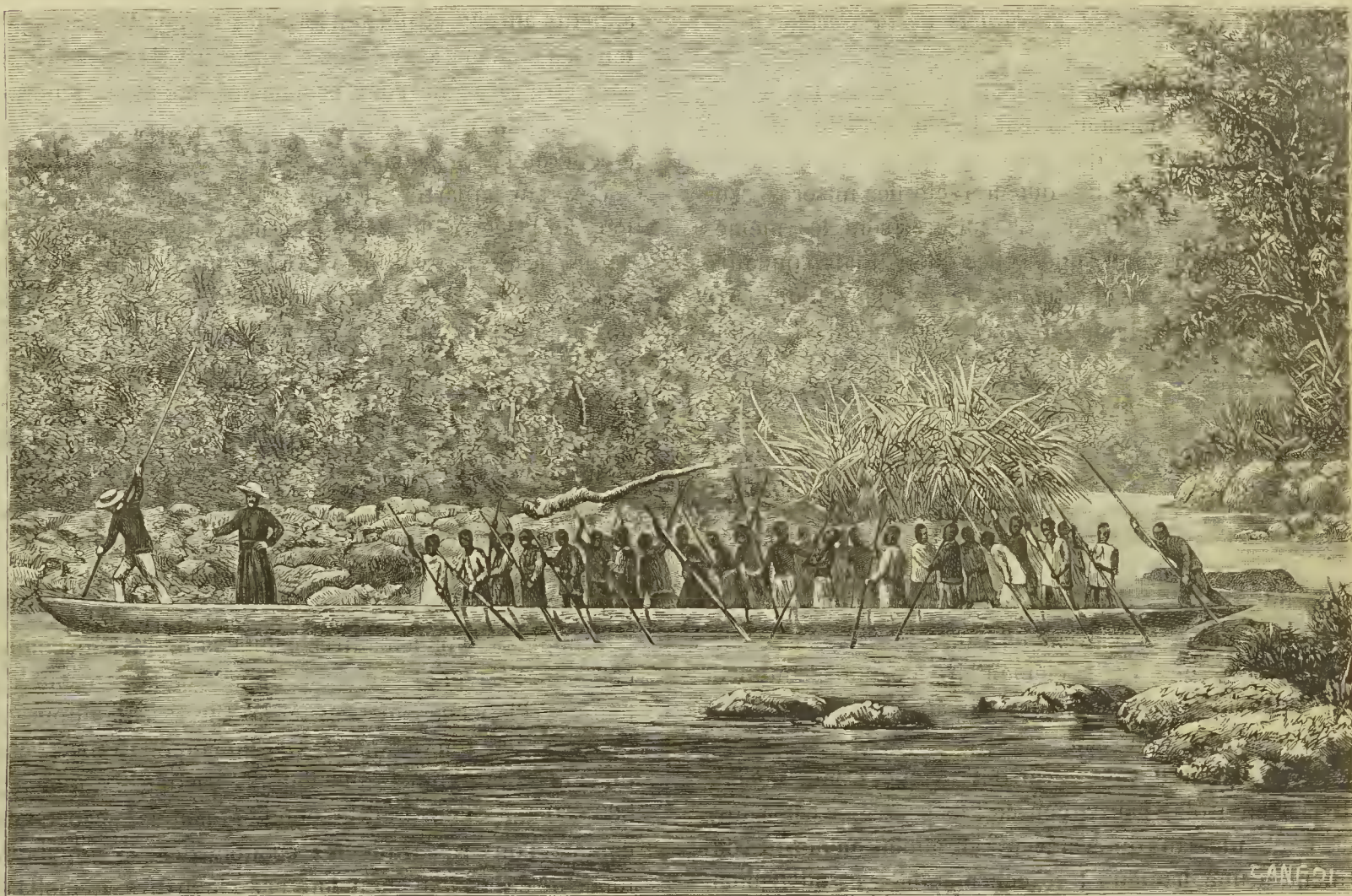
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mongolie).	
M. Toucas, dit Terrin, à la Crau, diocèse de Fréjus .....	5 »
Anonyme du diocèse de Beauvais .....	10 »
Pour la mission de Chine la plus nécessiteuse (Mongolie).	
M. M. George, à Menin (Belgique) .....	20 »
J. L., diocèse de Lyon .....	50 »
Au R. P. Gouraud, missionnaire au Kiang-Nan.	
A. P. M., de Lyon .....	100 »
A M. Villion, missionnaire à Kioto, pour son église.	
Mme Bertholon, à Lyon .....	20 »
A. M. Testevuide, pour la léproserie de Yokohama (Japon septentrional).	
C. F., à Gand (Belgique) .....	30 »
A Mgr Blanc, vicaire apostolique de la Corée.	
C. F., à Gand (Belgique) .....	30 »
M. Favrol, à Secy-en-Varais, diocèse de Besançon .....	5 25
Pour les missions d'Afrique les plus nécessiteuses (Mgr Combes, Constantine).	
J. L., diocèse de Lyon .....	50 »
Au cardinal Lavigerie, pour le sanctuaire de Ste-Anne, à Jerusalem.	
C. F., à Gand (Belgique) .....	30 »
A Mgr Combes, évêque de Constantine, pour les victimes de la famine en Algérie.	
M. Bergerey, à Gurgy, diocèse de Dijon .....	5 »
Une servante du diocèse d'Angoulême .....	1 05
Au cardinal Lavigerie, pour l'œuvre anti-esclavagiste (Victoria-Nyanza).	
Mlle de Cornulier, à Nantes .....	25 »
A Mgr Navarre, pour la mission du fleuve St-Joseph, en Nouvelle-Guinée.	
C. F., à Gand .....	30 »
Pour les enfants malgaches.	
Plusieurs personnes de Villeneuve-de-Marsan, diocèse d'Aire .....	10 »
Pour les missions des PP. Oblats dans l'Amérique du Nord (Mgr Faraut).	
M. M. George, à Menin (Belgique) .....	20 »

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





GABON (*Afrique occidentale*). — LE MISSIONNAIRE EN COURSE APOSTOLIQUE CHEZ LES ADOUMAS; d'après une photographie envoyée par un missionnaire. (Voir page 467).

LETTRE  
DE  
S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE  
SUR  
L'ESCLAVAGE AFRICAIN  
A  
MESSIEURS LES DIRECTEURS  
DE  
L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

S. Em. le cardinal Lavigerie nous adresse cette lettre que nous semmes heureux de publier. Notre Œuvre ne pouvait rester étrangère à cette croisade que prêche le grand archevêque contre l'esclavagisme, car ce fléau arrête le progrès de l'apostolat et empêche le retour du noir continent à la foi catholique. Cette haute mission a été donnée par le pape Léon XIII au cardinal le jour où il bénissait une fois de plus l'Œuvre de la Propagation de la Foi représentée par le pèlerinage de Lyon.

En toute occasion j'aime à reconnaître les droits qu'à sur moi votre grande Œuvre, mais en ce moment je me trouve encore plus étroitement son débiteur. L'abolition de l'esclavage africain a, en effet, avec la propagation de la foi dans notre immense continent, les relations les plus étroites. D'une part, il est impossible aux missionnaires d'évangéliser d'une manière fructueuse les vastes régions qui sont aujourd'hui bouleversées par la chasse des esclaves; de l'autre, il est impossible d'arriver à détruire l'esclavage sans le concours des aumônes de l'Europe et vos associés voudront, je n'en doute pas, prendre leur part dans cette œuvre de miséricorde. Ne répondent-ils pas à tous les cris de détresse que vous leur faites entendre?

Ceci dit, je vais entrer en matière et commencer ce Mémoire qui est de nature à impressionner à coup sûr vos lecteurs. Il sera aussi complet que le permettra l'espace dont je dispose. Je tiens moi-même à vous donner une exacte idée de ce triste sujet dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent bien. Je le diviserai, pour plus de clarté, en deux parties distinctes :



1<sup>o</sup> *Etendue et horreurs actuelles de l'esclavage africain ;*

2<sup>o</sup> *Origine, caractère et projets de la Société anti-esclavagiste.*

Je serai peut-être un peu long, mais après les détails techniques du commencement, la plus grande partie de mon exposé ne sera que *trop* dramatique. Je dis *trop*, parce qu'il ne sera autre que le récit des misères sans nom de nos pauvres noirs. Ces misères sont les mêmes du reste, pour le fond, que celles que j'ai fait connaître du haut de la chaire chrétienne. Je ne puis vouloir faire qu'un tableau véridique, et il m'est dès lors impossible de changer les faits.

# 1

## ETENDUE ET HORREURS ACTUELLES DE L'ESCLAVAGE AFRICAIN.

Je dois commencer mon exposé en indiquant à vos associés l'état de l'esclavage africain.

Pour cela, une carte élémentaire de notre continent est nécessaire, et j'ai demandé aux *Missions Catholiques* de la joindre à mon récit.

En se plaçant devant la carte d'Afrique, il faut donc la diviser en trois, par la pensée : le centre, c'est-à-dire les hauts plateaux qui s'élèvent, au milieu même du continent, à une hauteur très considérable, et où habitait jusqu'à ces dernières années, la population la plus dense et la plus heureuse. A cause de leur élévation même, le climat y est plus doux, l'air plus salubre, le sol plus favorable aux productions de la terre.

Les deux autres parties sont celles qui se trouvent placées à droite et à gauche, entre les hauts plateaux et la mer. A gauche, est la portion occidentale, celle qui s'étend le long de l'Océan Atlantique. A droite, la portion orientale, celle qui donne sur l'Océan Indien.

La partie occidentale, celle de gauche, est celle qui a été le plus cruellement dévastée autrefois par l'esclavage colonial. C'est, en effet, sur les rivages de l'Océan Atlantique que les négriers venaient charger les esclaves qu'ils transportaient en Amérique, et c'est dans les régions voisines que, pour s'emparer des noirs, les esclavagistes faisaient ce que l'on a nommé, du nom affreux qui rappelle toutes les infamies et toutes les misères de l'humanité, *la chasse à l'homme*.

Depuis que l'esclavage a été supprimé en Amérique et que la traite a été mise par les Puissances au rang de la piraterie, la côte occidentale, celle qui est située sur l'Océan Atlantique, ne peut plus fournir d'esclaves, pour les colonies. L'esclavagisme n'y existe plus. L'esclavage persévère encore, à la vérité, entre les familles et les tribus sauvages, mais ce sont plutôt des coutumes isolées : le rapt des faibles, la sorcellerie, qui ne semble

instituée que pour multiplier les supplices par les dénonciations intéressées, le cannibalisme enfin, là où des appétits affreux et plus encore des haines barbares portent les ennemis à se dévorer entre eux. Mais ces crimes, sans être rares, ne sont pas néanmoins assez généraux et assez nombreux pour constituer un fléau comparable à celui de l'esclavagisme.

C'est sur la partie orientale de l'Afrique, c'est-à-dire le long de l'Océan Indien et de la mer Rouge et maintenant, de proche en proche, jusqu'aux hauts plateaux de l'intérieur, que ce dernier règne dans toute sa rage. Il y prend des proportions toujours croissantes et il y a l'aspect de la dévastation sans mesure, de la destruction même de la race noire.

L'extension de ce fléau est due, originairement, aux traditions des peuples musulmans du nord de l'Afrique, de ceux de l'Égypte et de la Turquie d'Asie. Les mahométans ne peuvent pas, pour des raisons de débauche, d'épuisement ou de paresse, se passer d'esclaves qui leur infusent des forces et un sang nouveau. A Constantinople et dans les autres capitales de l'Islam, comme celles de l'Égypte et autrefois de la Tunisie, ce sont des femmes blanches enlevées à la Circassie ; autour de l'Afrique, ce sont les noirs. Or, quoiqu'on exporte, chaque année, un chiffre que l'on n'a pas porté à moins de 500,000 âmes pour tout le monde musulman, cependant, comme l'ont remarqué les économistes, la population totale de ces pays n'augmente pas ; la luxure, la mollesse et tous les maux qu'elles engendrent, faisant encore périr plus d'hommes que la traite n'en apporte du dehors.

Je me borne pour le moment à cette donnée. Ce que je veux dire d'abord, c'est de quelles portions de l'Afrique les esclaves sont enlevés, et où on les transporte, afin que vos lecteurs aient une idée bien nette d'une si horrible exploitation.

Pour faciliter l'intelligence de ces détails, j'ai fait mettre des teintes diverses sur la carte d'Afrique jointe à ce Mémoire. Les parties blanches sont celles où l'esclavage n'existe qu'à l'état de simple fait, d'institution pour ainsi dire patriarcale, sans chasse cruelle et sans vente publique. Celles qui sont légèrement teintées indiquent les régions où se font les razzias ou les chasses proprement dites, avec les longues caravanes de nègres, pris par violence et conduits, enchaînés, sur les bords de l'Océan indien ou sur les marchés de l'intérieur. Les parties plus sombres marquent les régions plus désolées par ces horreurs. Enfin, les parties noires sont les pays où par les cruautés, les incendies, les meurtres des esclavagistes musulmans, tout a disparu, habitants, habitations, villages, cultures, pour ne plus laisser que des solitudes couvertes de ruines et de tombeaux.

\* \*

Cette indication générale ne suffit pas néanmoins et







pour se faire une juste idée de la situation des pays à esclaves, il faut en reprendre la description partie par partie.

Commençons par la portion la plus rapprochée du nord, celle qui s'étend au sud des régions sahariennes, je veux parler du Soudan et des États qui s'y sont successivement constitués depuis le commencement de ce siècle. Il faut savoir, en effet, comme je l'ai dit ailleurs, que depuis plus de cinquante ans, et pendant que nos regards étaient fixés sur d'autres contrées, le mahométisme envahissait peu à peu, sans bruit, avec une persévérance qui ne s'est pas lassée, près de la moitié de l'Afrique. Dans certaines régions, celles qui sont les plus voisines de nous, il fondait des empires.

Ces empires dont les circonscriptions ont souvent varié par suite de guerres fréquentes, le Bongo, le Darfour, le Wadaï, le Bornou, le Sokoto, le Gandou, tous situés le long du Niger et dans les environs du lac Tsad, depuis Tombouctou jusqu'au Choa, à l'Abyssinie et à l'Égypte, sont tous le théâtre d'un esclavagisme féroce et doublement odieux.

Là, ce sont, en effet, les sultans, les souverains eux-mêmes qui sont comme les entrepreneurs du commerce infâme de l'homme. Seul, il leur sert à entretenir leurs troupes, leurs finances, leur luxe, par la vente même d'une portion de leurs sujets. Par cela et afin de rester d'accord avec le Coran, ils ont imaginé des règles vraiment infernales. D'après la loi religieuse, le musulman ne peut en effet, être esclave : Dieu lui donne le droit de commander et de rester libre ; l'infidèle seul doit servir. Si donc les noirs du Soudan embrassaient tous l'islamisme, les princes ne pourraient plus en tirer profit en les vendant. Ils n'obligent en conséquence par la force, qui est leur seul mode de conversion, qu'une partie de leurs sujets, la plus vigoureuse, à entrer dans l'islamisme. Le reste est comme à l'engrais pour le maître, et chaque fois qu'il a besoin, pour remplir ses coffres, payer ses officiers ou se procurer des armes, de ressources nouvelles, une battue est faite dans les provinces qu'il désigne. On prend des milliers de sujets païens, on les enchaîne, hommes, femmes, enfants, pour les mener, à travers les déserts, d'une part, aux marchés du Maroc, de l'autre, au Fezzan et en Égypte où, avec la complicité du madhi et même des pachas turcs et moyennant un impôt de capitation bien connu des voyageurs, la marchandise humaine s'écoule partout secrètement, lors même que les traités existent, comme pour les territoires qui dépendent de la Turquie.

On l'a nié, je le sais bien, mais je le répète ici avec la liberté du langage apostolique. Je ne suis pas, du reste, le seul à le dire. Tous les explorateurs le racontent également. Qu'on lise leurs récits de voyage, non ceux des missionnaires, puisqu'il est pour quelques-uns de bon goût de les récuser, mais ceux des libres-penseurs ou des protestants : ils parlent comme moi.

Écoutez ce qu'écrit Nachtigal de son exploration du Fezzan, province turque de l'Afrique et de sa visite à Mozzouk, capitale de la province :

« Les difficultés que rencontre actuellement la traite ont donné le coup de grâce au Fezzan, dit-il. Et pourtant ce dernier genre de trafic est encore, malgré les restrictions qui le contrarient, le négoce de prédilection de ce pays. AUX YEUX DES MUSULMANS IL N'A PAS CESSÉ D'ÊTRE LÉGITIME, et toutes les fois qu'un chef de province peut le faire impunément, IL FERME LES YEUX SUR CE CHAPITRE, favorisant même les contraventions, pour peu que son intérêt le lui commande ; or, les marchands s'arrangent pour que son intérêt le lui commande. Les gouvernements de là-bas, toujours obérés, paient peu ou point leurs fonctionnaires : n'est-il pas naturel que ceux-ci recherchent un supplément de profit dans une branche d'affaires QUI S'ACCORDE AVEC LEURS CONVICTIONS RELIGIEUSES ? Le gouverneur du Fezzan, pour chaque esclave importé, reçoit, suivant une vieille règle, la somme de deux mahaboubs (9 fr. 45 environ) : ce qui, naguère encore, lui faisait au bout de l'année un casuel de plus de 50,000 francs. Un fonctionnaire chargé du contrôle, dans la dernière oasis du pays, touchait, bien entendu, sa petite part. Par malheur, cette source de gains n'est pas suffisante pour une région qui ne possède point d'industrie lucrative (1). »

Après Nachtigal, écoutez Schweinfurth, allemand et protestant, lui aussi :

« Ce fut chez les Noubas, dit-il, qu'après la conquête sanglante de Kordofan, la chasse à l'esclave fut autorisée par Méhémet-Ali, qui non seulement l'encouragea, mais *en fit une source légale de revenus pour le trésor*. D'une partie des capturés il forma des régiments noirs, avec lesquels il subjuguait le Soudan insalubre ; de l'autre part, il paya ses officiers et ses fonctionnaires (2). »

Plus loin, il ajoute :

« J'ai passé huit mois sur la mer Rouge à explorer la côte de Nubie et celle d'Égypte. Le commerce d'esclaves y était florissant, je l'ai dénoncé ; mais les rapports que j'ai faits à cet égard n'ont pas été plus écoutés que les plaintes de mes prédécesseurs. Le consul de Djedda et les autres redoutaient de créer des difficultés à la politique européenne ; et ce qui, de la part des Portugais et des Espagnols, eût été considéré comme un acte de piraterie, resta permis aux Arabes. Pas un croiseur ne se voyait dans la mer Rouge ; cependant, il aurait suffi d'une canonnière pour surveiller le transit entre les deux rives et pour rendre impossible le commerce illégal (3).

Ce n'est pas tout.

Dans la même région du Soudan, les Touaregs, à la manière des pirates, complètent l'œuvre des princes. Ils se ruent, du fond de leur Sahara, jusque sur les villages

(1) Nachtigal. *Sahara et Soudan*, page 96.

(2) Schweinfurth. *Au cœur de l'Afrique*, page 364.

(3) Schweinfurth. *Au cœur de l'Afrique*, page 369.



noirs du Bambara. Ils ravissent les femmes et les enfants, et les transportent, à travers les déserts, au milieu d'indicibles souffrances, jusque dans les oasis mêmes qui bordent nos possessions.

Voilà pour le Soudan.

\*  
\* \*

Mais les versants orientaux de l'Afrique qui donnent sur l'Océan Indien, depuis le Zambèze jusqu'aux sources du Nil, sont dans des conditions plus déplorables encore. Ce sont eux qui fournissent aux *dahous* ou barques arabes du littoral de l'océan, et de celui de la mer Rouge, les esclaves destinés aux musulmans de l'Indo-Chine, du golfe Persique, de l'Arabie, de la Turquie d'Asie, et jusqu'à la Mésopotamie où ils pénètrent par les mêmes moyens qui sont employés au Fezzan et dans l'Egypte.

Le sud du Choa, le pays des Niam-Niam, les plateaux des lacs Victoria et Albert Nyanza, ceux du Tanganika, ceux du Nyassa, les bords du Zambèze, et surtout le Benguélo, le Msiri, le Kassongo, le Manyéma et le Yambari sur les bords du Congo, et maintenant, grâce à Tipotipo, les provinces qui séparent le Congo même du Wadaï, sont les théâtres de cette destruction, de ce gaspillage infâme de la vie.

Là, ce ne sont plus, comme dans le Soudan, des rois mahométans qui laissent dans le fétichisme ceux qu'ils destinent à la vente, ce sont des esclavagistes qui arrivent du dehors. Ils viennent de l'Egypte, autrefois seulement jusqu'aux sources du Nil, aujourd'hui jusqu'à la hauteur de l'Albert-Nyanza ; de Zanzibar, de l'Inde, de la Turquie d'Asie, autrefois seulement jusqu'au Tanganika, aujourd'hui jusqu'à la moitié du Congo belge. Ces Arabes ou métis sont peu nombreux, mais ils s'entourent de bandes de nègres pris à la côte ou transformés en brigands dans l'intérieur. C'est avec ces bandes qu'ils se jettent sur les villages inoffensifs. C'est grâce à elles qu'ils ramènent les esclaves au rivage, quand ils n'ont pas trouvé à s'en défaire sur les marchés qui, maintenant, pullulent à l'intérieur.

J'ai tracé la peinture rapide de ces pays de l'Equateur avant l'invasion de la traite armée et depuis les dévastations dont ils ont été la victime.

On ne savait pas bien encore, il y a vingt années, ai-je dit dans l'une de mes conférences, ce qu'était le cœur de notre Afrique. On en parlait comme d'un désert inhabitable et stérile. Il s'est trouvé, au contraire, et nos missionnaires le confirment chaque jour, que c'en était la portion la plus belle. On ne l'avait jugée que d'après les terres du littoral. Là, en effet, le climat est malsain, souvent mortel pour l'Européen.

Mais après les terres basses du littoral, on a constaté que le centre de l'Afrique s'élève sur deux plateaux : l'un, de deux à trois mille pieds anglais plus haut que le niveau de l'Océan ; l'autre immense, mesurant des mil-

liers de milles et superposé au premier de deux à trois mille pieds, en moyenne, ce qui lui donne une altitude totale de quatre à cinq mille pieds au-dessus des mers. Ces deux plateaux inondés, chaque année, à des époques fixes, par les pluies torrentielles que leur portent les nuages formés sur l'océan Atlantique et l'océan Indien, sont comme constellés de grands lacs où, pour parler plus justement, de mers intérieures : réservoirs immenses que la nature a creusés.

De ces mers ou de ces grands lacs, comme on les appelle, sortent les quatre fleuves de l'Afrique avec leurs affluents innombrables. C'est ce qui rend ces contrées si belles et si fécondes. L'altitude y tempère les ardeurs du soleil. Au bord du Nyanza et du Tanganika, la chaleur du jour ne dépasse pas 32 degrés centigrades, et chaque nuit, la température descend à dix-sept ou dix-huit degrés. Nulle part, dans l'Afrique, on ne voyait de villages plus nombreux et plus peuplés. La paix y régnait, les familles étaient patriarcales, les armes à feu inconnues ; on ne les trouvait que vers le littoral ou sur les bords du Zambèze où les Portugais les avaient apportées.

C'est au moment même où les grands explorateurs et les premiers missionnaires pénétrèrent, il y a vingt-cinq ans, dans ces régions pour y porter la civilisation et la foi, que les marchands esclavagistes, instruits peut-être par ceux-là mêmes qui avaient servi de guides aux voyageurs, y firent invasion à leur tour.

Leurs chefs principaux sont les métis, race horrible, issue d'Arabes et de noirs du littoral, musulmane de nom, juste ce qu'il en faut pour professer la haine et le mépris de la race nègre, qu'ils mettent au-dessous des animaux, et à qui, pour lui donner ce qui lui est dû, on ne doit que l'esclavage, et, si elle résiste, les supplices et la mort.

Hommes affreux, sans conscience comme sans pitié, également infâmes pour leur corruption bestiale et pour leur cruauté, ils justifient le proverbe africain : « Dieu a fait les blancs, Dieu a fait les noirs, c'est le démon seul qui a fait les métis. »

Leur ivresse du sang, leur mépris de la vie humaine déshonorent aujourd'hui le cœur de l'Afrique. La population y est opprimée, enlevée et comme fauchée d'une manière incessante. Nos missionnaires du Tanganika nous écrivent qu'il n'y a pas de jour où ils ne voient passer sous leurs yeux des caravanes d'esclaves que l'on traîne au loin comme porteurs d'ivoire, ou sur les marchés de l'intérieur comme bétail humain.

On a beau dire que cela diminue, cela continue tous les jours. J'ai devant moi une lettre reçue hier même, par laquelle M<sup>r</sup> Bridoux, vicaire apostolique du Tanganika, récemment sacré à Paris, m'annonce son arrivée à Zanzibar. Elle est datée du 27 août 1888. Or, le 27 août 1888, voici ce que ce vénérable prélat voyait de ses propres yeux :



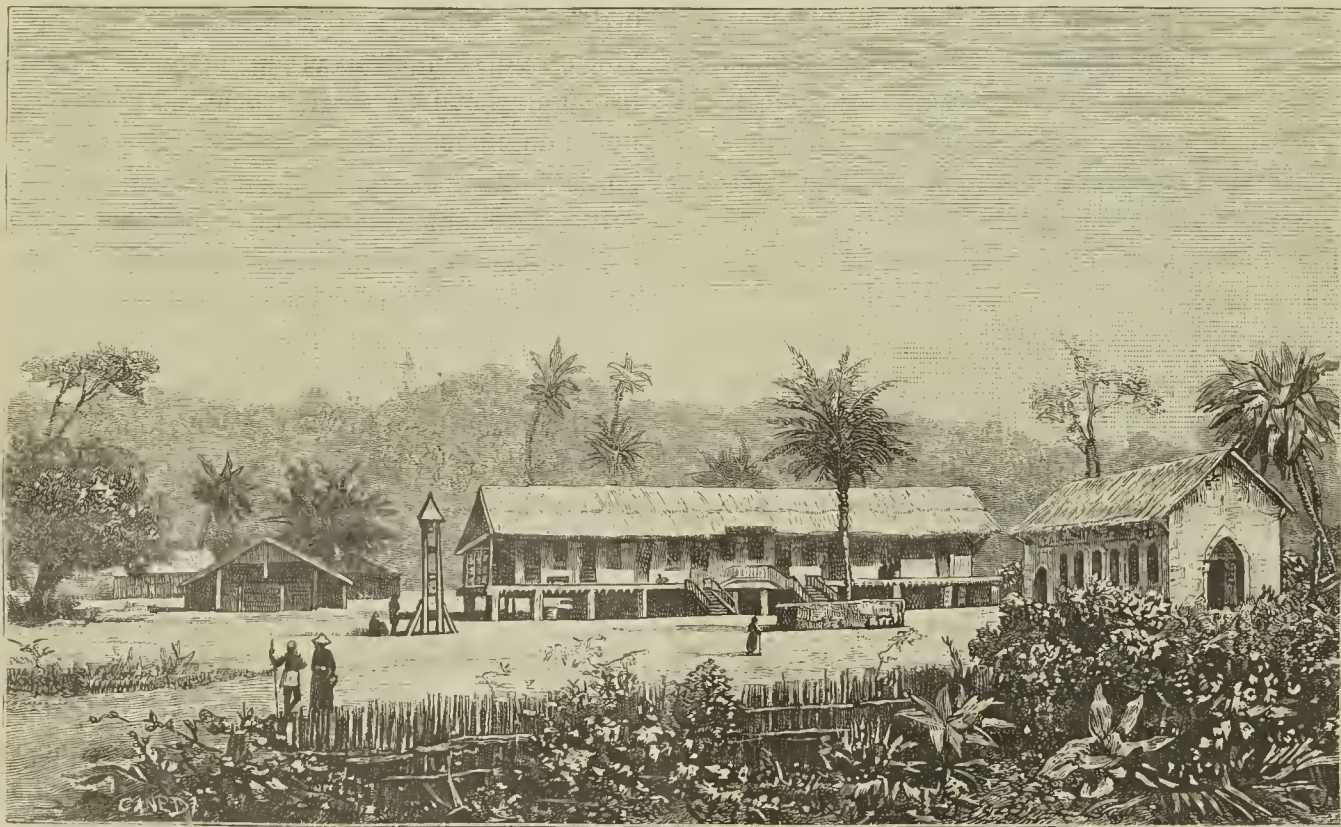
Zanzibar, le 27 août 1888.

« En débarquant mardi dernier, le premier spectacle qui a frappé nos yeux est, comme vous l'aviez prédit, celui des horreurs de l'esclavage. Les tristes caravanes descendent plus nombreuses que jamais des plateaux du Tanganika et des régions du Congo belge qui l'entourent; ce sont comme les dernières gouttes du sang de ces malheureux noirs.

« Nous venons de passer entre deux boutres chargés d'esclaves. Ils y étaient entassés comme des harengs, tenant on ne sait par quel miracle, quatre-vingts dans un étroit espace où on n'aurait pas cru qu'il en pût tenir dix; hâves, maigres comme des squelettes, les yeux enfoncés, respirant la faim, la terreur, le désespoir. Rien de plus affreux que ces malheureux, malades, couverts de plaies, portant sur leurs bras, sur leurs mains, sur leur dos, quand ils débarquaient, la marque des lanières de cuir dont on les avait déchirés durant leur longue route, presque hébétés par les

privations et par la douleur! Je suis comme Livingstone, je ne puis pas supporter l'horreur d'un tel spectacle. Oh! si j'avais eu l'argent nécessaire pour les racheter tous, je les aurais délivrés et emmenés sur l'heure pour les soigner, pour panser leurs plaies, pour les guérir! C'est le commencement des grandes douleurs de l'apostolat: l'impuissance devant tant d'horreurs!

« Ces prises de boutres arabes chargés d'esclaves étaient dues aux Anglais dont les croisières sont toujours actives. C'est toujours dans le golfe Arabique et la Turquie d'Asie qu'ils se rendaient, car le commerce des esclaves est le même dans ces régions. Ils y entrent, grâce à la complicité évidente des pachas turcs, comme ils partent de la côte du Zanguebar, grâce à la complicité des cheiks musulmans de la côte. Les libres penseurs et les Turcs d'Europe ont vraiment un triste courage lorsqu'ils osent prétendre que la religion mahométane combat l'esclavage. Elle le légitime,



GABON (*Afr. qu. occidentale*). — VUE D'ENSEMBLE DE LA MISSION DES ADOUMAS; d'après une photographie envoyée par un missionnaire. (Voir page 464).

au contraire, absolument, ici et au Soudan et en Syrie et partout. Seulement, dans l'Empire turc, l'esclavage est doux et en Afrique, il est atroce.

« Les Anglais avaient pris seulement deux boutres chargés d'esclaves à Bagamoyo; mais ils en avaient pris quatre autres, la veille, encore plus chargés. La douane de Bagamoyo a été cédée, il y a six jours, aux Allemands, et les Arabes pensant avec raison, qu'il leur serait peut-être plus difficile de faire passer leurs caravanes par ce port, avaient voulu profiter de ce dernier temps. Les Anglais avaient prévu leur intention et ils ont pu capturer quelques-uns de ces dahous! »

Du reste, tout ce que j'ai décrit depuis le commencement de cette lettre se passe à l'heure présente, et, en conséquence, tout le Soudan depuis l'Océan jusqu'à l'Egypte et, grâce au Mahdi, jusqu'à la mer Rouge, tous les pla-

teaux de l'Afrique, depuis les sources du Nil jusqu'au Zambèze; tous les versants de l'Afrique orientale sont livrés à la chasse et à la vente des noirs. C'est un pays immense, deux fois grand comme l'Europe, dont la population est évaluée par quelques explorateurs à cent millions d'âmes et dans lequel ces mêmes explorateurs pensent que, pour chasser et enlever de force, en massacrant ce qui résiste ou ce qui veut fuir, 500,000 esclaves par année, on détruit deux millions de créatures humaines, de telle sorte que si les naissances cessaient, en cinquante ans, les régions de l'intérieur de l'Afrique ne seraient plus qu'une solitude désolée.

Mais ceci n'est encore qu'une statistique. Entrons maintenant dans le détail et voyons de quelles cruautés sans nom sont victimes les noirs destinés à l'esclavage.

(A suivre).



## INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — Mgr Jean-Amand Lamaze, de la Société de Marie, évêque titulaire d'Olympe, vicaire apostolique de l'Océanie centrale et administrateur de l'Archipel des Navigateurs, en ce moment en France, nous communique la lettre pastorale qu'il vient d'adresser aux missionnaires placés sous sa juridiction. Nous extrayons le touchant récit de l'audience accordée au vénérable évêque par le Saint-Père :

« Dès le début de notre voyage, il nous fut donné de constater la puissance de ce mouvement qui entraînait le monde à Rome, et de présager la beauté extraordinaire des fêtes qui, sans interruption, allaient réjouir la chrétienté pendant toute la durée de l'année jubilaire.

« A peine, en effet, avions-nous touché le sol de l'Australie, que S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, nous invitait à célébrer une messe pontificale dans son église métropolitaine et à assister aux prières et aux solennelles supplications et actions de grâces qu'à cette occasion il avait prescrites et qu'il voulait présider.

« C'était au premier jour de l'année. L'immense cathédrale de Sainte-Marie suffisait à peine pour contenir la multitude des fidèles, accourus de toute la ville et des environs, pour offrir leurs pieuses étrennes au Souverain Pontife. Quand nous sortîmes de l'office, émerveillés de tant de foi et d'élan, on nous cria du milieu de la foule :

« Vous allez à Rome, Monseigneur; ah ! racontez au Père vénéré de nos âmes ce que font pour lui ses enfants de l'Australie; dites-lui que, grâce à notre position à l'orient extrême du monde, nous avons pu, dix heures avant l'ouverture à Rome, inaugurer son Jubilé et l'acclamer les premiers. »

« Quelques semaines après, à l'occasion du centenaire de la colonie, Son Éminence réunissait tous les archevêques et évêques

de l'Australie, afin de fêter en même temps, et avec le concours des autorités civiles, même protestantes, les progrès du catholicisme dans ces contrées lointaines. Ce fut là aussi, comme au premier jour de l'an, et peut-être plus encore, une manifestation des plus brillantes. L'Eglise catholique en eut les premiers honneurs, elle qui se glorifie aujourd'hui de réunir dans le « bercail unique » près du tiers de la population de cette vaste colonie...

« Ce fut le 14 avril, à sept heures du soir, que nous eûmes l'honneur d'être admis en audience privée par le Saint-Père. Nous nous prosternions selon l'usage, à trois reprises en arrivant auprès du Souverain Pontife, lorsqu'il nous adressa lui-même ces paroles :

« Venez, venez vous « asseoir ici à côté de « nous; vous êtes arrivé de bien loin, de « l'Océanie centrale ! « Déjà vous êtes venu nous voir, c'était après votre sacre... Hélas ! vous « n'avez pas retrouvé le cardinal qui « vous sacra évêque ! « Sur la terre, il était « dévoué au Saint-Siège. Mais il est au « ciel, et il continue « à prier pour nous. »

« Mgr Lamaze ayant lu la lettre postulatoire pour la cause de béatification du Père Chanel, Sa Sainteté lui dit :

« — Oui, c'est là « une très belle cause. Votre Vénérable P. Chanel sera « béatifié, et avec lui, « nous béatifierons « aussi un autre martyr français, missionnaire lazariste, « le Vénérable Père Perboyre. Nous ne « pouvons aujourd'hui vous fixer l'époque; il reste encore à tenir une « dernière session « de la Congrégation « des Rites. Je sais « que vous devez « quitter Rome sous « peu, mais quand « Nous célébrerons « cette fête, vous « nous reviendrez. »

« — Très Saint-Père, répondis-je, si Votre Sainteté m'autorise « à attendre la Béatification.... »

« — Oui, oui, je vous y autorise, je le veux; vous serez ici pour « cette fête; vous y serez avec votre Procureur, le P. Nicolet, qui « habite Rome et que je connais; mais je veux aussi que le « Père Général vienne avec vous. Je veux, ou plutôt je voudrais, « si c'était possible, que tous les Maristes fussent ici avec vous, « pour assister à la glorification de votre Martyr. »



GABON (Afrique occidentale). — LES SCIEURS DE LONG DE LA MISSION DES ADOUMAS; d'après une photographie envoyée par un missionnaire (voir page 465).



« Puis le Souverain Pontife donna à toutes les missions de la Société de Marie, les mêmes éloges que nous avons déjà entendus à la Propagande :

« — Tous vos missionnaires sont Maristes ! C'est une belle « vocation d'être missionnaire ; elle conduit au Ciel ! Mais vos missionnaires sont Maristes : quel bonheur de plus pour vous ! A « votre retour, vous les bénirez au nom du Pape, et avec eux, « vous bénirez aussi vos néophytes. Ils sont bien fervents, plus « fervents, hélas ! que beaucoup de catholiques dans les pays « civilisés. Continuez, continuez, avec vos missionnaires, à « établir solidement et à étendre le royaume de Dieu dans ces « contrées lointaines de l'Océanie. Quelles sont vos ressources « pour le soutien de vos missions ?... Et à quelle nation appar- « tiennent vos missionnaires ? »

« — Très Saint-Père, presque tous nos missionnaires sont fran- « çais, quelques-uns sont de langue anglaise. Mais dans le « nombre, se trouvent quatre prêtres indigènes ; l'un d'eux m'ac- « compagne. Il sera au comble du bonheur si, à la fin de cette « audience, Votre Sainteté daigne le bénir. »

« — Ah ! il est ici ; il faut qu'il vienne, et qu'il vienne tout de « suite. »

« Et Sa Sainteté, se levant Elle-même, sonna et le fit introduire aussitôt.

« Des milliers de pèlerins ont dû quitter Rome sans avoir eu le bonheur de voir en particulier le Saint-Père : voici qu'un pauvre prêtre océanien est honoré par Sa Sainteté d'un entretien long et de la plus touchante intimité ! Elle se plaît à l'interroger et à écouter ses réponses sur ses parents, la reine de son pays, les chefs et les autres peuples de l'Océanie, les travaux de culture, l'usage et la confection des nattes, les institutions sociales, les usages sur l'organisation de notre modeste séminaire indigène, les études que l'on y fait, les livres et les auteurs suivis, le nombre et la capacité des élèves, leur régularité, en quelle langue se font les cours. . . .

« Vos élèves comprennent donc le latin ! Et, même chez vous, « on enseigne la doctrine de saint Thomas ! »

« Et le Souverain Pontife, à plusieurs reprises, posait ses deux mains sur la tête de ce bienheureux P. Pételo, le bénissant avec effusion et bénissant avec lui nos confrères indigènes, nos élèves de Lano, le missionnaire dévoué qui les dirige, celui qui le seconde pour les classes malgré les travaux accablants d'un autre ministère et tous ceux qui contribuent en quelque manière à cette belle œuvre de la formation d'un clergé indigène. »

**Iles Sandwich (Océanie).** — Nous trouvons dans le *Catholic Review*, de New-York, une lettre du R. P. Conrardy, l'héroïque missionnaire qui vient de s'enfermer dans la colonie des lépreux de l'île Molokaï, pour aider le P. Damien dans son sublime apostolat :

« A peine débarqué à Molokaï, écrit-il, je suis allé à l'hôpital où sont les cas les plus graves. Rien ne peut donner une idée du spectacle qui s'offre à ceux qui le visitent... Les oreilles, le nez, les joues et la bouche sont très enflés, mais la maladie n'attaque pas toutes ses victimes de la même façon. De jeunes enfants ressemblent quelquefois à des hommes de soixante-dix ans ; quelques-uns ne sont plus qu'une masse infecte...

« Nous avons ici le P. Dutton, un converti du protestantisme qui se dévoue aux orphelins et qui remplit sans bruit l'œuvre d'un saint.

« Échapperai-je à la contagion ? je mets ma confiance en Dieu ; mais, humainement parlant, je crois qu'il est impossible de passer ici quelques années sans en être atteint. Nos cuisiniers eux-mêmes sont lépreux ; les lépreux touchent tout ce que nous touchons... le pain est fait par eux et, à table, je suis près du P. Damien, qui est lui-même lépreux. Je ne puis que dire : « Dieu « me garde, quoi qu'il arrive. »

« Les pauvres lépreux ont l'air très heureux, et, si les blancs étaient affligés comme ils le sont, je crois qu'un grand nombre d'entre eux se donneraient la mort... Je demande à mes amis de continuer à prier pour moi, afin que je persévère dans mon entreprise. »

## MŒURS ET COUTUMES

DES

### POPULATIONS DU HAUT-OGOWÉ

RÉCIT DÉDIÉ PAR LE R. P. DAVEZAC, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU HAUT-OGOWÉ, AU T. R. P. ÉMONET, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

(Suite et fin 1).

#### ÉVANGÉLISATION. — PRÉJUGÉS A COMBATTRE.

Si nous étions venus dans ces fertiles parages comme simples colons, nous pourrions contempler d'un œil ravi nos heureux succès. Mais là, n'est pas notre but. Nous sommes missionnaires, et l'apôtre, quand il a posé les premiers jalons de son œuvre, quand il est convenablement installé, doit tourner ses regards vers d'autres horizons. Il doit se faire connaître, se faire aimer, attirer la confiance et l'estime des peuples, pour marcher sûrement à la conquête des âmes qu'il veut gagner à Jésus-Christ.

Or, ce premier travail de l'apostolat, cette base essentielle à l'édifice que nous étions venus construire, n'était pas facile à poser. L'Adouma est circonspect et très réservé ; il a toujours peur d'être trompé : il l'a été tant de fois ! Cela expliquera peut-être à quelques-uns le silence obstiné et la prudente réserve que nous avons gardés jusqu'à ce jour.

Les Adoumas avaient connu à Lambaréné les missionnaires, épuisés par les fatigues de la navigation, et atteints même, du moins quelques-uns, de maladies mortelles. Ils avaient, de plus, remarqué que ceux que le missionnaire baptisait, succombaient peu de temps après ; et sans réfléchir que c'étaient des enfants ou des adultes en danger de mort, ils s'étaient dit : le missionnaire est venu au pays des noirs pour tuer les hommes et manger leurs âmes.

Aussi, quand M. de Brazza annonça en 1882, aux Adoumas, qu'il allait leur amener des missionnaires, se vit-il, séance tenante, objecter notre cruelle habitude de manger les âmes des noirs. Bien d'autres bruits encore, tout aussi absurdes, circulaient sur notre compte. Aujourd'hui, grâce à Dieu, tous ces préjugés ont disparu, et nous n'avons plus qu'à marcher résolument, quoique avec circonspection, à la conquête des âmes.

#### ŒUVRE DES ENFANTS. — DIFFICULTÉS. — SUCCÈS.

Nous commençons naturellement par les enfants ; la vieillesse n'est guère abordable qu'à l'heure dernière, et encore...

Nous avons actuellement trente-deux enfants. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à obtenir ce résultat. Quelles difficultés tout d'abord pour les discipliner et les habituer à une vie réglée ! Car l'Adouma, plus que tout autre noir peut-être, aime la vie libre et désœuvrée. Il a à peine de quoi manger, une petite bande d'étoffe pour se couvrir ; et, malgré tout, il aime son village. Il le quitte à regret et il n'emporte avec lui qu'une seule aspiration, celle

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 août, 7 et 14 septembre.



d'y retourner au plus tôt. Ajoutons à cette disposition la crédulité des noirs et les bruits absurdes qui couraient sur notre compte, et l'on pourra se faire une idée de la difficulté que nous avions à garder nos enfants à la mission.

Les premiers jours, ils paraissaient contents : tout nouveau, tout beau ; c'est ici comme ailleurs. Une bonne et abondante ration, les pagnes reçus, les soins dévoués dont ils étaient entourés, leur faisaient oublier la case paternelle. Mais vient tout à coup ce mal mystérieux, cette mélancolique aspiration vers le chez-soi, que l'Européen décore du nom de nostalgie et que l'Adouma appelle tout simplement *la faim du village*. Nos petits négrillons en étaient dévorés.

Chaque jour, c'était un nouveau palabre pour leur faire entendre raison. Rien n'était à leur convenance. La nourriture n'était pas bonne, elle était insuffisante ; ... les pagnes étaient de mauvaise qualité ; ... on les battait ; ... ils objectaient, en un mot, tout ce que leur imagination, dégoûtée de la vie réglée, pouvait leur suggérer. Enfin, un beau matin, l'un commença à se sauver, un autre le suit, puis bientôt cinq, dix, douze sont en fuite. On eût dit, selon l'expression de notre Vénérable P. Libermann, le démon de la Guinée, déchaîné contre cette œuvre ; nous nous voyions à la veille d'être obligés de fermer notre école, et dès lors, adieu la mission. Un coup énergique était nécessaire ; on le comprit au poste français, et grâce à son intervention, nous forçâmes nos fugitifs à revenir au bercail. Le mal du pays avait trouvé son maître. La peur d'abord les retint ; puis, peu à peu, habitués à vivre avec nous comme en famille, ils oublièrent vite leur village et maintenant personne ne songe plus à nous quitter.

Ces enfants sont doux de caractère et assez souples, pourvu qu'on sache les prendre. Dans les premiers temps, ils étaient souvent surpris en flagrant délit de vol et de mensonge ; mais cette mauvaise habitude a bien vite disparu par suite des corrections qui suivaient immédiatement tout délit découvert. Ils sont généralement intelligents et studieux ; malheureusement, ils ne se rendent pas compte de l'utilité de l'instruction. Ils aiment surtout la musique et le chant, et nous en profitons pour rehausser l'éclat à nos cérémonies.

L'important était de leur donner une bonne instruction religieuse, aussi, leur fait-on régulièrement, chaque jour, une heure de catéchisme. À ces catéchismes assistent également les Adoumas du dehors. Ils écoutent avec étonnement et grand intérêt les premières vérités de notre sainte religion ; mais c'est surtout parmi la jeunesse que nous espérons obtenir de sérieux résultats.

Quant aux vieux, on ne peut guère les aborder qu'à leur lit de mort, et encore nous en échappe-t-il un grand nombre.

Nous commençons à poser les premiers jalons pour l'œuvre des apprentis. Trois enfants travaillent déjà à la menuiserie avec le Frère Martinus (voir la gravure page 463) et prochainement nous allons mettre au jardinage les plus forts et les moins aptes à l'étude.

#### UN JEUNE ENENGO, CATÉCHISTE.

Un jeune homme, Enengo d'origine, qui a suivi les premiers missionnaires dans leur voyage d'exploration et qui,

depuis, est toujours demeuré avec nous, nous aide puissamment dans notre ministère, soit auprès des enfants, soit au dehors. C'est un excellent chrétien, bon catéchiste et tout dévoué aux missionnaires. Il songe à se marier dans quelque temps. Sa femme, une fois devenue chrétienne, nous sera également très utile pour instruire et convertir les personnes de son sexe. Inutile, en effet, de songer actuellement à avoir des religieuses ici. Et pourtant nous ne pouvons pas laisser gémir la femme dans l'état d'abrutissement et d'esclavage dans lequel l'ont placée les mœurs africaines. Elles aussi doivent jouir des bienfaits de l'Évangile ; elles aussi aimeront un jour le divin Crucifié et seront réhabilitées par le culte si doux de Marie.

#### CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

La splendeur de nos cérémonies religieuses produit aussi un excellent effet sur l'esprit de nos enfants. J'ai déjà dit un mot de notre petite chapelle. Pendant sa construction, on venait de tout le pays adouma pour la voir. Le chœur, la sacristie, la tribune, la voûte surtout excitaient leur admiration. Les plus naïfs se demandaient où le blanc avait trouvé cet arbre gigantesque, et comment l'on avait fait pour le creuser. Les plus avisés trouvaient que les planches se joignaient tellement bien, qu'elles paraissaient faites exprès pour se réunir ainsi.

Mais les visiteurs ne se contentaient pas de nous prodiguer leurs louanges et leur admiration. À la fin de leurs visites, ils nous demandaient un paiement pour s'être dérangés : « Car, nous disaient-ils, chez nous autres Adoumas, c'est l'habitude que celui qui a fait un travail extraordinaire donne un paiement à tous ceux qui viennent le féliciter. » Il va de soi que cette coutume n'est pas entrée dans nos usages.

Dès la veille de la bénédiction de cette chapelle, on venait de toute part admirer l'ornementation qu'on était en train d'achever. Les images du Sacré-Cœur et du Saint-Cœur de Marie, de saint Pierre et de saint Paul les intriguaient surtout. Bien des idées voltigeaient dans toutes ces têtes. L'image de saint Paul, à la barbe longue et flottante, c'était *Mon Père*, corruption de mon Père, nom qu'ils me donnent dans leur langue. L'image de saint Pierre à la barbe touffue, c'était *Bissadou*, nom indigène du P. Dahin. Enfin la figure céleste de Marie n'était autre que celle du bon frère Martinus.

Lokou eut, à cette occasion, un discours applaudi et fréquemment souligné par les bruyants bravos de ses loyaux sujets. Enfin, se tournant vers moi, il termine ainsi sa harangue :

« — Eh ! Minisso, à la vue de cette maison que tu viens de bâtir pour Dieu, nous nous sommes dit dans nos cœurs : « Les Minisso peuvent aussi ressusciter les morts, puis-  
« qu'ils font de telles choses, et si vous ne le faites pas,  
« c'est que vous ne le voulez pas, car toi, tu le peux, tu le  
« peux. »

Et tous les assistants d'approuver et de répéter en chœur :  
« Tu le peux, tu le peux. »

Je m'efforçai de leur prouver que le Dieu du ciel est le seul auteur de la vie et de la mort, mais ils n'en parurent pas convaincus.



## BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE.

Enfin, le 15 août 1887, en la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, eut lieu la bénédiction tant désirée, au milieu d'une foule nombreuse. La chapelle était brillamment ornée. Six bouquets de fleurs artificielles, venus de Paris, avaient été montés pour la circonstance par le P. Dahin. On chanta la grand'messe, et, pour la première fois le P. Dahin l'accompagna sur un vieux harmonium, qui ravit tout le monde. Le soir, un salut en musique couronna cette journée, qui marquera comme l'inauguration officielle et solennelle du culte catholique dans le Haut-Ogowé. Les agents du poste de Lastoursville assistèrent à cette belle fête et prirent part à notre joie.

## FÊTE DE NOËL; PREMIER BAPTÊME SOLENNEL DE SEPT ENFANTS.

Notre dernière fête de Noël a revêtu un éclat tout particulier. Ce jour-là nous devions faire notre premier baptême solennel. Vers onze heures, trois chandelles romaines allèrent porter au loin l'annonce de la bonne nouvelle de la naissance de l'Enfant Dieu. Comme l'étoile des Mages, ces lumières éclatantes devaient amener à la crèche du divin Enfant ses premiers adorateurs. Une vive fusillade retentit; les torches s'allumèrent; la mission paraissait enveloppée dans un manteau de flammes. Nombreux et serrés, les habitants des villages voisins vinrent rendre leurs hommages à l'Enfant-Jésus.

La chapelle avait revêtu ses habits de fête; de belles oriflammes ornaient le sanctuaire et la nef; une étoile immense, fixée au-dessus de l'autel, produisait un grand effet. L'autel brillait de mille feux. Nos Adoumas éblouis ne savaient que penser de toutes ces splendeurs, rehaussées encore par les chants sacrés et les prières de la liturgie.

Après la messe solennelle du jour eut lieu le baptême solennel. Les élus étaient au nombre de sept. Quelle fête pour ces chers enfants, qui revêtaient leur robe d'innocence en ce beau jour de la naissance du Sauveur! Avec quels désirs impatients ils attendaient l'heure à laquelle ils devaient être plongés dans la piscine sacrée, pour en sortir régénérés! On voyait qu'une transformation s'opérait en eux à mesure que le prêtre avançait dans les saintes cérémonies.

Avec quel accent énergique ils renoncèrent à Satan et confessèrent la foi du Christ! Avec quelle émotion ils courbèrent leurs fronts sous la main qui allait verser l'eau sainte du baptême, et avec quel enthousiasme ils entonnèrent à la fin de la cérémonie : *Jurons à la Mère d'amour...* Oui, désormais ils seront pour toujours les vrais enfants de l'Eglise catholique et de Marie, leur mère. Ce sont les prémices que nous offrons à Jésus-Enfant. Désormais, à chaque jour de fête, nous pourrons ainsi offrir au bon Dieu un certain nombre d'âmes arrachées à l'empire de Satan. Peu à peu cette Eglise des Adoumas s'étendra et le nombre de nos chrétiens ira toujours grandissant. Nos successeurs, espérons-le, récolteront d'abondantes moissons, là où nous aurons semé dans les pleurs.



Mgr TOUVIER, lazariste, évêque titulaire d'Olène, vicaire apostolique de l'Abyssinie, né le 14 octobre 1825, mort le 6 août 1888 (voir page 467).

## BRUITS PARMI LES SAUVAGES SUR CETTE FÊTE DE NOËL.

Notre fête de Noël, nos ornements, tout cet état extraordinaire, ont donné lieu à bien des racontars parmi nos Adoumas. A trente lieues à la ronde, on parlait des grandes fêtes des blancs. Les idées les plus bizarres surgissaient dans ces têtes étonnées.

Or, voici le récit qui a pris le plus de consistance :

En cette nuit le bon Dieu devait descendre à la mission. Mais comme nos enfants ne chantaient pas encore bien et qu'ils ne savaient pas encore assez bien le français, M. de Brazza l'aurait prié par lettre d'attendre encore quelques mois. Cependant, pour ne pas nous décourager et paraître nous abandonner, Dieu nous aurait envoyé deux individus : un homme avec un pied seulement et une femme toute couverte d'écailles et se terminant en queue de poisson : *desinit in piscem*.

son : *desinit in piscem*.

Un autre village avait adopté une version différente : Dieu était descendu à la mission ; mais, la trouvant dépourvue d'armes à feu et de moyens de défense, il l'aurait abandonnée et se serait retiré au poste français, voisin de la mission, où il a trouvé des fusils en quantité et des munitions inépuisables.

Pauvres gens ! ces contes à faire dormir debout charmement les Adoumas ; ils volent de bouche en bouche, de village en village. Il serait bien difficile de s'imaginer ce qui a donné lieu à ces récits. Eux-mêmes l'ignorent. Le fait est raconté ; tout le monde le sait ; personne ne connaît le pourquoi.



## MINISTÈRE AUPRÈS DES ADULTES.

Les adultes sont également l'objet de notre sollicitude. Mais, hélas ! il y a peu d'espoir de ce côté, pour le présent.

Un Père va visiter les villages, tantôt à pied, tantôt en pirogue. Il cause et donne une caresse au petit enfant que la mère berce sur ses genoux, il ajoute une pincée de sel pour la mère ; puis un mot, dit comme au hasard, l'amène à parler du bon Dieu ; il expose une vérité, puis une autre. L'auditoire se fatigue vite, mais souvent ces simples paroles sont le point de départ d'une conversion, surtout à l'heure suprême.

## EXCURSIONS EN PIROGUE.

Ces excursions, si elles sont un peu longues, se font en pirogue. Une quinzaine d'hommes en forment l'équipage. Un capitaine est placé à la tête ; à l'arrière, debout sur une pointe large comme la main, se tient le second du bord ; les autres sont simples pagayeurs. Le voyageur prend place sur un petit siège derrière l'homme de l'avant.

Les Adoumas sont d'habiles marinières ; ils sont pleins de sang-froid au milieu du danger. Debout sur sa pirogue le capitaine examine la rivière, signale le danger et commande la manœuvre : tous l'écoutent comme un oracle. Les pagaies légères s'enfoncent dans l'eau, les perches se dressent, la pirogue fend le courant ; elle ne fait qu'effleurer la vague, et lorsque le danger a disparu, tous reprennent leurs chants avec un nouvel entrain. Mais ils ne sont pas toujours aussi heureux. Comptant trop sur leur adresse, ils se lancent parfois sans prévoyance dans des courants formidables. Entraînée avec une vitesse vertigineuse, leur pirogue est saisie tout à coup par de puissants remous, qui la font tourner et l'entraînent au fond. D'autres fois ils la rejettent au loin contre un rocher, où elle se brise. Heureux qui, en cette circonstance, sait nager ! C'est un sauve-qui-peut général. Pour nous, saint Joseph nous protège visiblement. Rarement nous avons à déplorer pareil accident. Gloire lui en soit rendue !

## RECOURS DES MALADES A LA MISSION.

Notre influence s'étend peu à peu. On ne nous redoute plus ; on nous connaît. Quelqu'un est-il malade, vite il prend le chemin de la mission. Car il sait qu'il y recevra un accueil favorable, et qu'on lui donnera sans frais d'excellents remèdes, tandis que leurs bons N'ganga, au contraire, ne sont jamais consultés sans qu'ils demandent de gros honoraires.

Ces trois années d'apostolat, avec leurs joies et leurs tristesses, ont été, on le voit, assez bien remplies. Aujourd'hui notre mission est assise sur des bases solides ; elle a devant elle un avenir très prospère. Nous sommes avantageusement connus des indigènes, et notre influence salutaire va chaque jour en grandissant.

## ESPÉRANCES ET PROJETS POUR L'AVENIR.

Déjà nous avons envoyé quelques âmes au ciel, et les premiers enfants que nous venons de baptiser verront successivement doubler leur nombre. A Pâques nous ferons

un nouveau baptême, et à la Pentecôte prochaine, tous nos enfants seront chrétiens. Rien ne nous arrêtera plus, nous l'espérons, dans notre œuvre d'évangélisation.

Mais que de choses nous restent à faire ! Déjà nos ressources nous limitent pour le nombre d'enfants que nous pouvons entretenir. Notre école devrait être agrandie. Un hôpital nous serait également nécessaire pour recevoir les nombreux malades qui se présentent. Là nous pourrions opérer le plus grand bien. Car c'est dans ces lieux de souffrance que le Bon Dieu se plaît surtout à choisir ses privilégiés.

Un village chrétien reste à créer. Nos enfants une fois plus grands, si nous les laissons retourner dans leur village, seront bien exposés. Leurs passions se réveilleront, au spectacle de toutes les séductions qu'ils auront sans cesse sous les yeux. Ils oublieront les enseignements reçus et reprendraient rarement le chemin de la mission.

Pour obvier à ces inconvénients, nous établirons sur les terrains de la mission un village où seront logés tous ceux qui voudront rester avec nous. Mais, pour les attacher à nous, il faudra leur élever à nos frais une case, leur donner des moutons, des poules, surtout leur acheter une femme. Or, ici une femme se paye de 1,500 à 2,000 fr., en marchandises. Pour mener donc cette œuvre à bonne fin, les secours de la charité nous seront indispensables. Nous n'ignorons pas que de partout on fait entendre des cris de détresse. Mais nous savons aussi qu'au moment où les besoins sont plus grands, la charité se dilate et produit ces fruits merveilleux qu'on ne voit qu'au sein du catholicisme.

Cette œuvre que l'obéissance nous a confiée n'est pas seulement la nôtre, à nous qui travaillons ici. Elle est celle de toutes les bonnes âmes qui demeurent en France, pour encourager et soutenir le missionnaire. Elle est l'œuvre de ceux qui prient, qui souffrent pour nous, et qui, là-bas, nous envoient leurs aumônes. Elle est l'œuvre de tous ceux qui, comme nous, croient que, pour ces pauvres déshérités de la grande famille humaine, a sonné enfin l'heure du salut. Nous les remercions tous bien cordialement de leurs secours passés, et nous avons confiance dans la persévérance de leur dévouement.

FIN.

## NÉCROLOGIE

Mgr **Touvier**, lazariste, vicaire apostolique de l'Abyssinie et M. **Duflos**, lazariste, missionnaire en Abyssinie.

M. **Bettembourg** nous communique la lettre suivante qu'on lui écrit de Masaouah :

« Il y a quelques jours, je me disposais à vous écrire pour vous dire avec quelle joie nous avons revu notre vénérable Évêque. Aujourd'hui, hélas ! cette joie est changée en amertume. Vous savez déjà quel coup de foudre est venu nous frapper.

« Mgr **Touvier** était arrivé ici, le 8 juillet, à cinq heures du soir. Vous dire le bonheur que l'on éprouvait de part et d'autre, en se revoyant après une si longue absence, est chose impossible.



« L'une des premières paroles de Monseigneur fut celle-ci : « Je vous assure que je ne vous quitterai plus, » et sa première action fut d'organiser sa petite communauté de Sœurs indigènes. Il avait indiqué lui-même la date du 19 juillet pour donner l'habit religieux à nos quatre grandes jeunes filles qui attendaient depuis trois ans.

« Hélas ! avant même l'arrivée du jour fixé pour cette cérémonie, le deuil était dans tous les cœurs. M. Duflos, lui aussi, n'était rentré en Abyssinie que pour y mourir. Depuis une quinzaine de jours, il éprouvait un malaise qu'on attribuait à la chaleur et dans lequel on ne reconnaissait aucun caractère dangereux. Le 15 juillet, il vint à son ordinaire nous dire la Messe ; le 16, Monseigneur, le voyant un peu fatigué, lui dit de se reposer et vint à sa place. A six heures et demie, Mgr Touvier se disposait à rentrer quand un billet l'avertit de se hâter. Il court à la maison, et en arrivant, trouve M. Duflos sans connaissance ; un quart d'heure après, celui-ci n'était plus.

« Ce fut un bien rude coup pour Monseigneur ; mais il accepta cette épreuve comme toutes les autres avec une résignation parfaite. Après avoir rendu les derniers devoirs au zélé missionnaire, Sa Grandeur célébra tristement avec nous la fête de notre saint Fondateur, et imposa à ses petites religieuses leur nouvel habit, en leur donnant les noms de ses saints privilégiés : Vincent, Thérèse, Marguerite et Françoise.

« Puis, le voyage d'Acroul étant arrêté depuis longtemps, Mgr Touvier décida qu'il partirait le plus tôt possible et prit ses dispositions en conséquence. Le 3 août, arriva d'Acroul le personnel qui devait l'accompagner dans son voyage : deux Frères, un prêtre indigène et des hommes connaissant bien les chemins et capables de faire éviter les dangers que l'on rencontre trop souvent sur ces routes.

« Le départ fut fixé au 4 août. Vers cinq heures du soir, Monseigneur vint nous faire ses adieux, nous bénir et nous donner l'assurance qu'il reviendrait bientôt.

« La caravane se mit en route. La première étape ne fut pas heureuse ; on marcha jusqu'à neuf ou dix heures ; après quoi Monseigneur se trouva fatigué. Il eut une nuit très mauvaise, malgré tous les soins qu'on lui donna. Le lendemain matin, 5 août, Monseigneur, se trouvant un peu mieux, dit à ses gens : « Nous pouvons continuer. »

« Ils arrivèrent par des chemins impraticables, au haut d'une montagne escarpée, à trente-cinq kilomètres de Massauah. Mais, en descendant, le prélat indisposé dit : « Je ne puis plus rester sur ma mule. »

« Il descendit et marcha assez longtemps. Enfin, à bout de forces, il s'arrêta et tomba sans connaissance. On s'empressa autour de lui, on lui donna des soins ; mais tout fut inutile, et à sept heures du soir, Mgr Touvier rendait son âme à Dieu qu'il a si bien servi et pour l'amour duquel il a tant souffert sur cette terre d'Abyssinie.

« La caravane désolée garda la dépouille mortelle toute la nuit ; puis il fallut la mettre en terre, suivant la coutume du pays, sur le bord du chemin. Nous avons fait des démarches, nous avons reçu l'assurance que dans six mois on espérait nous faire ramener les restes de notre Père et regretté Pasteur. Mais que ce temps est long et que d'événements peuvent se passer d'ici-là ! »

## BIBLIOGRAPHIE

**La vie réelle en Chine** (*Chang-haï*) par Paul ANTONINI. — 1 vol. in-12. LETOUZEY et ANÉ, éditeurs.

Le savant directeur de l'Observatoire de Zi-ka-wei, le R. P. Marc Dechevrens, fait dans les *Etudes religieuses* l'éloge de ce livre dû à la plume exercée de l'auteur des *Chinois peints par un Français*.

« Si M. Paul Antonini, dit-il, n'a pu faire qu'un court séjour à Chang-haï, il a su du moins se renseigner parfaitement sur toutes les choses qui l'ont frappé, et son impression personnelle donne la plus juste idée de ce grand centre du commerce du monde avec la Chine et des œuvres importantes que la Mission des Jésuites a créées dans la cité, sur les concessions et à Zi-ka-wei, pour subvenir aux besoins spirituels et intellectuels des diverses colonies européennes et pour propager l'Evangile parmi les quarante millions d'âmes qui peuplent les deux provinces confiées au zèle de ses missionnaires. Quiconque a vécu quelques jours à Chang-haï sait à quel rang d'honneur s'est placée la mission catholique, et quelle part elle prend au grand mouvement de civilisation qui se fait dans ce coin de la Chine. »

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

### ÉDITION FRANÇAISE.

Pour les missions les plus nécessiteuses (au R. P. Supérieur des missions belges de Scheut).

Anonyme du diocèse de Lyon, au nom d'un défunt.....	10
Anonyme du diocèse de Marseille .....	1.000
Une anonyme de Bruxelles, avec demande de prières.....	200

Pour les victimes de la famine au Tong-King.

M. et A. M., à Dijon.....	10
Pour M. l'abbé Millard, missionnaire à Pondichéry (Indes)	
M. l'abbé Cointe, à Montceau-le-Comte, diocèse de Nevers.....	20

Au R. P. Gouraud, missionnaire au Kiang-nan (Chine), pour ses pauvres insulaires du Tsong-min.

Anonyme d'Anvers .....	100
------------------------	-----

Au même, pour l'achat d'un mou de terre pour une famille pauvre.

L. E. G., abonnée de Boulogne-sur-Mer, diocèse d'Arras.....	40
---	----

Au R. P. Henri Havret, missionnaire au Kiang-nan.

Anonyme d'Anvers.....	100
-----------------------	-----

Au cardinal Lavigerie, pour le rachat et le baptême d'un enfant esclave sous le nom d'Amélie.

Anonyme de Saint-Florentin, diocèse de Sens.....	5
--	---

Pour le R. P. Antoine Génie, directeur de l'institut Saint-François, à Huilla (Afrique).

Mlle L. Forestier, née de Guiringaud, diocèse de Montauban.....	50
---	----

Pour les missions du Canada les plus nécessiteuses (Athabaska-Mackenzie).

M. et A. M., à Dijon.....	10
---------------------------	----

### ÉDITION NÉERLANDAISE.

Au R. P. Marie de Brest, pour les inondés du Chan-tong.

M. A. O., diocèse de Harlem.....	612 »
----------------------------------	-------

Pour les missions de Chine (Mgr Rutges).....	4 50
--	------

A Mgr Rutges, pour la Mongolie orientale.....	108 10
---	--------

Pour les missions d'Afrique méridionale.....	4 50
--	------

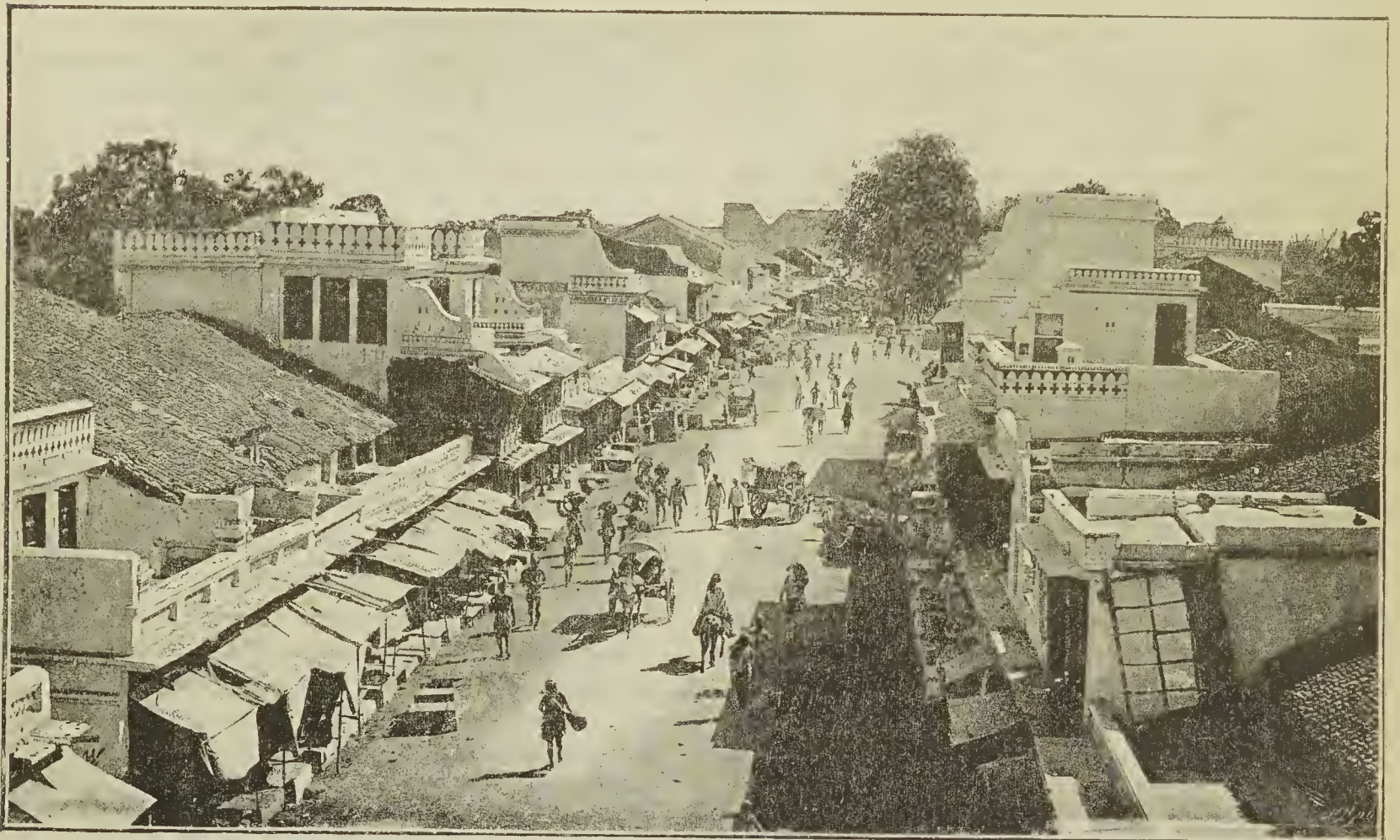
Pour les prêtres polonais.....	4 10
--------------------------------	------

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





NAGPORE (*Hindustan*). — UNE RUE DE JUBBULPORE; d'après une photographie envoyée par le R. P. Tissot, supérieur de la Congrégation des missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy (voir page 477).

SUITE DE LA LETTRE  
DE  
S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE  
SUR  
L'ESCLAVAGE AFRICAIN  
A  
MESSIEURS LES DIRECTEURS  
DE  
L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI<sup>(1)</sup>

Avant de commencer la description des scènes navrantes de l'esclavagisme, une remarque générale est nécessaire pour répondre à une objection qui m'a été faite par quelques-uns. On lit dans mes Conférences ou

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 septembre.

dans les Lettres de nos missionnaires que certaines parties de l'Afrique sont livrées à une cruelle et irrémédiable dévastation. On se trouve ensuite en contact avec des voyageurs qui ont visité ou habité l'Afrique et on est tout étonné d'entendre qu'ils n'ont rien vu de semblable, ou du moins qu'ils n'ont assisté qu'à des scènes bien éloignées de celles dont nous avons garanti la vérité. Mais quand on examine les choses de près, on voit que les contradictions apparentes tiennent simplement à l'ignorance de la géographie africaine. Lorsqu'on n'a pas soi-même habité l'Afrique, on n'a pas dans l'esprit les noms et la situation des lieux ; on les confond, on les oublie et on applique ainsi aux uns ce qui ne regarde que les autres. Ainsi l'Algérie, la Tunisie, le cap de Bonne-Espérance sont absolument exempts d'horreurs semblables ; le Sénégal, le Bas-Congo n'ont point de razzias ni de marchés d'esclaves ; et au contraire, tout le Soudan, la Haute-Egypte, les territoires allemands et anglais de la côte orientale, le Haut-Congo, sont, ainsi que je l'ai dit, désolés par ces horreurs.

Voilà pourquoi j'ai tenu à ce qu'une carte d'Afrique accompagnât ma Lettre et pourquoi je demande encore qu'on la reproduise une seconde fois.



Il faut aussi tenir compte dans le récit de quelques intéressés, du désir qu'ils doivent avoir de tenir cachés les faits dont ils seraient plus ou moins responsables. C'est ainsi que j'ai lu dernièrement dans un journal le compte-rendu d'une entrevue où un jeune homme revenant du Congo, trouvait que les récits de nos missionnaires du Tanganika, cités par moi dans mes Conférences, vrais pour un passé déjà lointain, exagèrent pour le moment présent les dévastations de l'esclavage. Mais il ne disait pas qu'il n'avait pas visité tout le Haut-Congo et n'était pas remonté au delà de Stanley-falls. Or le lac Tanganika est loin du Bas-Congo. Dans ce dernier S. M. le roi des Belges remplit noblement, dans la mesure de ses forces et de ses ressources, tous les devoirs de sa royauté ; il a pourvu à l'ordre et à la tranquillité du pays, par ses représentants civils et militaires.

On ne voit donc dans cette région rien de semblable à ce qui a lieu dans la région du Congo supérieur. Là, en effet, aucun représentant européen du roi n'est chargé de s'opposer aux horreurs de la barbarie. C'est un infâme esclavagiste, Tipo-Tipo, qui s'est rendu peu à peu maître de tout, et qui, par lui-même, par ses frères, ou par ses lieutenants, a tout couvert de sang et de ruines. Ainsi, ce qui n'est pas vrai au Bas-Congo est tristement vrai au Haut-Congo et y dépasse encore nos descriptions. Ce qu'il faut donc, avant tout, c'est se rendre un compte exact des régions auxquelles s'appliquent nos récits et les récits des Africains.

Ceci dit, parce que je ne veux laisser, pour remplir un devoir sacré, aucune incertitude sur les maux affreux que je dois maintenant décrire, je reprends mon lugubre exposé.

Dans les pays d'Europe où le servage était traditionnel, où l'esclave, le serf, était attaché à la glèbe, sa condition n'était pas généralement trop misérable. Les liens du sang étaient du moins respectés. Il se formait même des habitudes d'affection et de respect entre le maître et ceux qui le servaient. C'est ce que l'on trouve encore aujourd'hui, comme je l'ai indiqué plus haut, dans quelques pays musulmans d'Asie et ce qui fait sans doute à quelques-uns illusion sur la traite de ces contrées. Mais, en Afrique, l'esclavage, en dehors même de l'effroi que doit produire le nombre de ses victimes, renferme une succession d'horreurs, qui dépasse l'imagination, même la plus féconde. Ce sont, pour suivre les noirs depuis le commencement jusqu'à la fin de leurs infortunes :

*La chasse à l'homme où les nègres sont poursuivis et capturés comme des animaux ;*

*La caravane qui traîne les esclaves sur les marchés ou les bontres ou barques arabes ;*

*La vente ;*

*Enfin, les conditions mêmes de l'esclavage, lorsqu'ils ont été vendus aux métis ou à d'autres nègres de l'intérieur africain.*

C'est là ce qu'il faut retracer par le témoignage de témoins dignes de foi.

On a osé dire, il est vrai, et en un sens je m'en trouve honoré, que le témoignage d'un missionnaire catholique est suspect d'exagération en ces matières. La charité, la pitié sont si naturellement dans son cœur qu'il doit recevoir une impression plus vive des souffrances dont il est le témoin. Sans doute, il sent et il exprime avec un sentiment dont la religion double la puissance, les devoirs de l'homme vis-à-vis de l'homme. Je le comprends à la façon dont mes paroles émeuvent les foules, alors que la lecture des mêmes faits dans les récits des voyageurs les laisse pour ainsi dire insensibles. Mais je ne veux pas tenir compte de cette objection, si honorable que je la trouve, parce que c'est un devoir pour moi, je le répète, de ne laisser aucun doute sur les infortunes des noirs et il n'y aura pas, dans ces horribles tableaux, un seul récit des missionnaires que je ne confirme par un récit non moins fort d'un explorateur non catholique.

Je commence par ce que dit un protestant, le grand Livingstone, et je prie le lecteur de le bien méditer :

« Quand j'ai rendu compte, dit-il, de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, je me suis tenu très loin de la vérité, ce qui était nécessaire pour ne pas être taxé d'exagération ; mais, à parler en toute franchise, LE SUJET NE PERMET PAS QU'ON EXAGÈRE : amplifier les maux de l'affreux commerce, est tout simplement impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est d'une telle horreur que je m'efforce sans cesse de le chasser de ma mémoire, et sans y arriver. Les souvenirs les plus pénibles s'effacent avec le temps ; mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent, et la nuit me font bondir, horrifié par la vivacité du tableau (1). »

Et maintenant venons à la chasse à l'esclave. En quoi consiste-t-elle ?

Je l'ai déjà décrite ailleurs :

Elle est faite par des troupes vraiment infernales, commandées par des traitants, créoles ou métis, qui ont réuni autour d'eux un plus ou moins grand nombre de brigands noirs loués à la côte, ou ramassés dans l'intérieur. Ils s'avancent armés jusqu'aux dents, vers les régions où la population indigène est nombreuse et inoffensive.

Tantôt les ravisseurs, se dissimulant le long des sentiers, dans les forêts, au milieu des moissons, enlèvent par la violence, les femmes, les enfants, qui se présentent isolés. Les choses en sont aujourd'hui à un tel point, près des grands lacs, je rapporte ici textuellement les paroles d'un de mes missionnaires, que toute femme, tout enfant qui s'éloigne à dix minutes de son village, n'est plus certain d'y revenir. L'impunité est absolue. Aucun chef noir des petites tribus indépendantes, entre lesquelles

(1) Dernier Journal de Livingstone, t. II, p. 251.



tout le pays est divisé, n'a de pouvoir pour réprimer ces violences. Tandis que les troupes esclavagistes sont toutes pourvues de fusils, les populations sauvages des hauts plateaux de l'Afrique n'ont encore pour armes que des pierres, des bâtons ou, tout au plus, des flèches et des lances. Aussi, sont-elles incapables de lutter contre les brigands qui les envahissent et de se soustraire à leurs coups.

Mais ce n'est pas seulement aux individus isolés qu'ils s'attaquent : ils organisent leurs expéditions comme on organise une guerre, tantôt seuls, tantôt, par un raffinement de scélératesse, alliés à des tribus voisines auxquelles ils offrent leur part du pillage et qui le lendemain deviennent leurs victimes, à leur tour. Ils tombent ainsi la nuit sur les villages sans défense ; ils mettent le feu aux huttes de paille. Ils déchargent leurs armes sur les premiers qu'ils rencontrent. La population commence à fuir, cherchant le salut dans les bois, au milieu des lianes impénétrables, dans les lits desséchés des rivières, dans les hautes herbes des vallées. On la poursuit, on tue tout ce dont on ne peut pas tirer parti sur les marchés de l'intérieur : les vieillards, les hommes qui résistent ; on prend les femmes et les enfants.

Les descriptions faites par les explorateurs des régions ainsi ravagées sont affreuses. Elles dépassent ce que m'écrivent nos missionnaires.

Mais je préfère faire lire à vos associés le témoignage de l'homme le plus illustre, comme le plus audacieux et le plus dur, qui se soit rencontré parmi les voyageurs de l'Afrique, de Stanley, qui s'est fait autant redouter par sa rigueur qu'il s'est acquis de juste renom par son intelligence et par son audace, et dont le sort est en ce moment un problème, les uns le pensant mort, puisque, depuis de si longs mois, on n'entend plus parler de lui, les autres ne pouvant croire qu'il ait péri avec sa troupe de noirs, sans que l'annonce s'en soit répandue parmi les tribus sauvages où les nouvelles courent si vite.

Malgré la dureté qui se voit partout dans ses entreprises, il y a cependant des moments où il s'émeut malgré lui, c'est lorsqu'il rencontre le spectacle inattendu de ces razzias féroces qui enlèvent des populations tout entières.

En 1885, en parlant du voyage qu'il fit deux ans plus tôt en remontant le fleuve Congo sur un bateau à vapeur, il trace le tableau suivant d'une contrée qu'il avait connue vivante et peuplée peu auparavant. A coup sûr, mes missionnaires n'ont rien dit de plus fort et voilà pourquoi je citerai tout ce tableau malgré son étendue.

« Nous étions depuis deux heures en chemin, quand le mur de forêts qui bordait la rive présentait une solution de continuité. Je reconnus l'emplacement d'un village que j'avais désigné sur une carte sous le nom de Maouembé. Mais, alors, la localité était fortement retranchée derrière

des palissades, tandis qu'aujourd'hui il n'y avait plus la moindre lutte. En nous rapprochant, nous pûmes distinguer les débris de quelques bouquets de bananiers, en même temps que la trace des sentiers blanchis qui menaient du bord de l'eau à la petite ville ; mais plus rien ne remuait, plus rien ne vivait en ces lieux. Les haies, les cônes des poulaillers et les toitures basses et larges des maisonnettes qui se dessinaient naguère à l'arrière-plan, tout avait disparu. Arrivés en face de l'endroit, nous reconnûmes les signes d'un récent incendie. Le feuillage, et même les troncs argentés des plus hauts arbres, avaient été roussis par quelque chaleur artificielle ; les bananiers, terriblement clairsemés et endommagés, agitaient tristement leur frondaison déguenillée, comme des pauvres implorant l'aumône.

« Alors, nous ralentîmes notre marche pour contempler à loisir ce tableau et en rechercher la signification.

« Six années auparavant, nous étions passés devant cette localité à toute vitesse, sans nous arrêter une fois, voulant déjouer tout projet hostile de la part des indigènes, pour le cas où ceux-ci eussent été mal disposés. Depuis, le village avait cessé d'être, comme s'il n'eût jamais existé qu'en rêve. Que s'était-il donc passé ?

« Plus tard, nous ne tardons pas à apercevoir, sur le même côté du fleuve, une nouvelle scène de désolation et de misère. Ici c'était une ville entière brûlée, les palmiers abattus, les bananiers ravagés. Mais il y avait au moins des êtres humains capables de nous fournir l'explication de ces mystères. Environ deux cents indigènes se tenaient, en effet, accroupis sur la berge devant les décombres. Quelques-uns avaient la tête enfouie dans les mains, d'autres regardaient tristement le vide, d'autres encore, le menton appuyé sur la main, nous dévisageaient d'un air de stupide indifférence.

« La cruauté des hommes s'est abattue sur nous, semblaient-ils dire. Nous avons tout perdu : biens, bonheur, espérance. Quel mal nouveau pourriez-vous nous faire ? Nous avons tant souffert que vous ne pourriez imaginer de supplices plus cruels. »

« Je donnai ordre à Youmbila d'interroger ces malheureux. Alors, un vieillard, qui paraissait accablé de désespoir, se leva et commença à nous raconter l'histoire de leurs malheurs avec une extrême volubilité.

« Le village avait été envahi à l'improviste par une bande d'hommes qui faisaient retentir les ténèbres de leurs clameurs féroces et d'une assourdissante fusillade. Ces brigands avaient égorgé tous les habitants qui tentaient de s'échapper des huttes en feu ; pas un tiers de la population mâle n'avait eu la vie sauve, et un grand nombre de femmes et d'enfants avaient été enlevés et emportés. Dieu sait où.

« — Et dans quelle direction ces malfaiteurs se sont-ils éloignés ?

« — Ils ont remonté le fleuve, il y a de cela huit jours.

« — Ont-ils incendié tous les villages ?

« — Tous sans exception, des deux côtés de la rivière. »

« Dans la matinée du 17 novembre, dit-il un peu plus bas, nous nous attardions sur la rive à couper du bois, lorsque nous aperçûmes sur le fleuve un objet couleur d'ardoise qui descendait avec le courant. *L'En-Avant* (c'est le nom de



son bateau) gagne le large et un de nos hommes arrêta l'épave avec une perche à sonder. Horreur ! c'étaient deux cadavres de femmes, liés ensemble par une corde !.. Et, à en juger par l'état des deux corps, le drame ne remontait qu'à douze heures au plus !..

« Tout en cherchant à nous expliquer ce crime atroce, nous continuâmes à longer la rive, jusqu'à l'extrémité supérieure de la courbe que décrit le fleuve au-dessus de Yavounga. A peine eûmes-nous contourné ce croissant que nous vîmes une masse d'objets blancs amassés devant le débarcadère d'un village. A l'aide de mes jumelles, je reconnus des groupes de tentes. Nous avons rejoint les Arabes de Nyangoué.

« Une lutte terrible se livre en moi. Pendant un instant je me sens irrésistiblement poussé à châtier les auteurs de tant de massacres et de forfaits. Le souvenir des maisons veuves de locataires, des habitants arrachés à leurs demeures, et de ce pauvre vieillard si éloquent en sa douleur et de ces cadavres de femmes pourrissant au milieu du fleuve, ce souvenir affreux semble avoir une voix et crier vengeance !

« Débarqués, nous établîmes notre camp un peu au-dessous du camp arabe ; et quelques minutes plus tard nos employés zanzibaristes échangeaient force poignées de mains avec les Manyémas, esclaves d'Abéd-ben-Alim, qui avaient envahi et ravagé la région pour en rapporter de nouveaux esclaves et de l'ivoire à leur maître.

« Cette horde de bandits, car elle ne méritait pas d'autre nom, opérait sous le commandement de plusieurs chefs, dont Karéma et Kibourouga étaient les principaux. Elle avait quitte, seize mois auparavant, la ville de Ouané-Kiroundou, située à environ cinquante kilomètres de Vinya-Mjara.

« Pendant onze mois, la bande avait mis à sac toute la région qui s'étend entre le Congo et le Loubiranzi, sur la rive gauche. Et elle s'était engagée à faire la même monstrueuse besogne entre le Biyerré et Ouané-Kiroundou. En étudiant ma carte, je trouve que la région ainsi dévastée, sur la rive droite et la rive gauche, occupe une superficie de plus de 55,500 kilomètres carrés, soit 3,200 kilomètres carrés de plus que l'Irlande, et qu'elle a une population d'environ un million d'âmes.

« De leur propre aveu, les ravisseurs d'esclaves n'ont actuellement avec eux que 2,300 captifs. Et cependant, ils ont parcouru comme un fléau, tuant et détruisant sans pitié tout ce qu'ils rencontraient, un pays aussi étendu que l'Irlande. Cent dix-huit villages, représentant quarante-trois communautés plus vastes, ont été ravagés, et cette œuvre d'extermination n'a rapporté aux exterminateurs que 2,300 esclaves, femmes et enfants, et environ 2,000 défenses d'ivoire. La quantité de lances, de sabres, d'armes de toute espèce qui font partie du butin, indique que des centaines d'hommes adultes sont morts en combattant. En supposant que chacun des cent dix-huit villages n'ait eu qu'une population de 1,000 personnes, les Arabes n'en ont enlevé que deux pour cent, et en faisant la part des accidents qui surviendront pendant le voyage de Kiroundou et de Nyangoué, des effets qu'exerceront les tortures de la captivité et les maladies épidémiques engendrées par la malpropreté et les

privations, on peut calculer que ces sanglantes aventures n'auront donné qu'un bénéfice de un pour cent à leurs tristes héros (1). »

Son récit date de 1885, il y trois ans.

Descendons à une description plus détaillée, telle que la donnent des témoins présents. Ici, ce sont nos missionnaires même du Tanganika qui, après ce que nous venons de lire, peuvent être entendus sans être taxés d'exagération :

Kibanga, 3 décembre 1887.  
Fête de saint François Xavier.

« Vers midi, nous commençons à voir, sur les collines qui entourent notre station, des nègres qui semblent fuir en se dirigeant vers notre tembé. Les premiers arrivés nous apprennent qu'un chef métis esclavagiste de l'est du Tanganika vient de fondre sur la contrée. Beaucoup d'indigènes éloignés de la mission se sauvent chez nous avec tout ce qu'ils possèdent.

« Tout d'abord nous croyons que ce n'est qu'une fausse alerte, comme il en arrive souvent dans ces contrées ; mais vers trois heures nous voyons défiler au loin, vers l'est, une troupe de métis et de nègres armés, sur les hauteurs qui se trouvent en-deçà de la rivière Louvou, limite du terrain de notre mission. Tous nos néophytes fuient en toute hâte chez nous.

« En effet, ce sont les soldats de Mohammed, un musulman esclavagiste d'Oujiji, qui viennent faire leur razzia, comme ils font dans tous les pays qui nous environnent ; nous apprenons qu'ils viennent de saisir deux de nos enfants. Aussitôt toutes les mesures de prudence sont prises ; le tembé est fermé et des munitions sont distribuées aux nègres de notre village, dont une vingtaine vont avec le T. R. P. Supérieur et le P. Vyncke au-devant des pillards pour les arrêter et leur demander compte de leur invasion sur le terrain de la mission, pendant que les autres, avec le P. Guillemé et le F. Jérôme, gardent la maison et rassurent les fugitifs. Arrivée à environ deux cent cinquante mètres de notre enceinte, notre avant-garde se trouve en présence des Rouga-Rouga qui ont passé, drapeau rouge en tête, à ravers les villages, fait main basse sur tout ce qu'il ont rencontré, choses et gens, et sont en train de poursuivre quelques fuyards éperdus dans les hautes herbes d'une vallée.

« L'effectif de notre personnel, dans notre enceinte murée, se composait d'environ cent hommes armés de fusils (dont une dizaine à tir rapide mais avec peu de cartouches), près de deux cents sauvages avec des lances, de trois à quatre cents femmes et autant d'enfants, y compris notre orphelinat, total : environ mille personnes....

« Au soir, nous assistons dans le pays qui nous environne au triste spectacle d'une razzia d'esclaves ; partout on voit flamber les villages, les gens se sauver sur le lac. Les Rouga-Rouga reviennent chargés de poulets, de chèvres, de paquets de poissons, de moutama, etc. Une troupe d'une trentaine de brigands parcourt sous nos yeux les collines et les bas-fonds de la rivière Maongolo où sont cachés les pauvres fuyards ; ils reviennent au soir avec les femmes et les enfants liés !

(1) Stanley. *Cinq années au Congo*, pages 454-460.



« C'est un spectacle affreux ! on voudrait pouvoir fusiller sur place ces ignobles bandits sans foi ni loi qui volent ainsi des créatures humaines, pour les plonger dans le double esclavage de l'âme et du corps. Nous aurions peut-être la chance de délivrer beaucoup de malheureux en permettant à nos gens armés de sauter sur cette troupe de démons incarnés ; mais ce serait la guerre ouverte et la mission serait perdue... »

« Hélas ! quand donc un pouvoir européen quelconque voudra-t-il détruire cette maudite traite des esclaves et tous les maux qui en sont le triste cortège ! Il suffirait d'un détachement de cinquante soldats européens bien armés et acclimatés pour anéantir, en quinze jours de temps, toute cette vilaine troupe (un ramassis de deux à trois cents brigands), qui fait la terreur de tous les pays, depuis Tabora par Ujiji jusqu'au Manyéma, et sur tout le Tanganika jusqu'à l'Albert-Nyanza. »

« Mais qu'y pouvons-nous faire, humbles missionnaires, sinon prier Dieu pour la pauvre race noire et pour ses pires ennemis qui sont les Arabes et les métis ! Oh ! qu'il est horrible de voir ces classes à l'homme ! »

« Toutefois, le chef de ces coquins nous laisse racheter, parmi les victimes de la chasse, les femmes et les enfants dont nous pouvons payer la rançon. Tout ce que nous avons y passe. Jugez de la joie des élus, mais aussi du désespoir des pauvres malheureux qui ne peuvent participer à la délivrance et qui sont emmenés de force, enchaînés à leurs cangues, au milieu de leurs cris de désespoir ! Oh ! que n'avions-nous de quoi les délivrer tous ! »

Je signale ce dernier cri au lecteur des *Missions catholiques*, comme il serait digne d'eux d'y répondre !

Le lendemain, je lis dans le journal manuscrit de la station des missionnaires.

Lundi, 5 décembre.

« Encore une fois, Dieu soit loué !... Ce matin, à sept heures, les oppresseurs, les meurtriers infâmes de notre paisible population sont partis et nous ont quittés à travers une pluie battante, emportant l'exécration de tous les indigènes. Ils étaient près de trois cents en tout, une troupe comme celles qui viennent de la côte, avec tambour et drapeau, portefaix, femmes et enfants, etc. La caravane des esclaves suivait tristement. Une pauvre vieille emmenée en captivité, passant à côté du bon Frère Jérôme, veut s'attacher à ses habits et lui crie de la sauver ; mais il n'y peut rien, et elle est entraînée comme une bête de somme, la corde au cou... Il ne restait plus rien pour la racheter... Le défilé a été assez long, l'arrière-garde est restée jusqu'après la pluie ; nous ne leur souhaitons ni adieu ni au revoir. »

« Ces horribles sangsues sont tombées maintenant sur l'Oubembé, où on voit de loin s'allumer les incendies. »

« Ces tristes expéditions sont de véritables pompes pneumatiques de l'enfer ; elles font le vide autour de nous, tous les villages où nous allions encore hier faire le catéchisme sont maintenant de vastes déserts. »

Et un peu plus loin, le même Père ajoute :

« Une pauvre femme de celles que les Rouga-Rouga

avaient prises, vient de mourir sous nos yeux. Elle s'était débattue en criant lorsqu'on l'avait arrêtée, ne voulant pas se laisser enchaîner ; alors un de ces brigands lui avait déchargé un coup de pistolet dans le sein. Elle tomba mortellement blessée. Elle était enceinte et peu après elle accouchait d'un enfant mort. Elle-même se tordait dans d'atroces douleurs ; nous la primes et l'emportâmes dans le tembé. Elle connaissait déjà un peu la religion, nous lui parlâmes du ciel et du baptême. Elle accepta celui-ci, le reçut et cessa de se plaindre. Elle est morte ! O Dieu ! qui nous délivrera de tant d'horreurs (1) ! »

Enfin un autre trait de chasse à l'esclave, isolé celui-là, pour vous donner un exemple d'une espèce nouvelle :

« Au mois d'octobre, écrit un Père de Tabora, on mit en vente ici un enfant de douze à treize ans nommé Ktila. Dans ce pays qui est à quelques kilomètres seulement de Tabora, pas de villages ; mais çà et là des tembés éparpillés, comme au hasard. »

« Ktila habitait un de ces tembés avec son père, sa mère et plusieurs frères et sœurs. »

« Un matin toute la famille était alerte et joyeusement occupée. Le père était parti aux champs avec son troupeau. La mère préparait le déjeuner. Les enfants, rangés autour du foyer, devisaient entre eux et s'amusaient, en attendant qu'ils pussent faire honneur au repas. Ktila avait alors huit ans ; ses frères et ses sœurs étaient plus âgés, excepté le plus petit, que la mère portait encore sur son dos. »

Tout à coup, celle-ci, qui était sortie un instant, rentra effrayée en criant : *Oulougous ! Oulougous !* c'était la chasse à l'esclave. Aussitôt, frères et sœurs, oubliant le déjeuner, se précipitèrent hors de l'habitation et prirent la fuite, à la suite des autres habitants, vers la plus proche montagne, refuge habituel en semblables occasions. »

« La mère, elle aussi, s'enfuyait avec Ktila et son plus jeune enfant sur le dos. Retardée dans sa course par son précieux fardeau, et désespérant de pouvoir atteindre la montagne avant l'arrivée des brigands, elle prit un sentier détourné et courut se blottir avec ses deux enfants dans un enfoncement où les gens du tembé allaient chercher la terre pour leur poterie. »

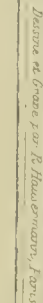
« Découverte et saisie, elle fut emmenée. Arrivés chez eux, les Oulougous se partagèrent le butin ; Ktila, livré à un homme de Kyego, fut sans pitié séparé de sa mère. »

Et pour finir, voici la méthode nouvelle que, pour hâter la fin des provinces qu'ils craignent de voir tomber bientôt entre les mains des Européens, les esclavagistes emploient depuis peu d'années :

« La cruauté, par suite de l'ivresse du sang, suit une progression parallèle à celle du nombre. Autrefois, les envahisseurs se contentaient, au milieu d'une population sans défiance, de prendre ceux qui leur tombaient sous la main. Aujourd'hui, j'apprends, d'après les témoins oculaires, des scènes où la sauvagerie le dispute à la rage du mal. Les noirs

(1) Lettre du R. P. Moinet, de la Société des Missionnaires d'Alger, à Kibanga, près du lac Tanganika.



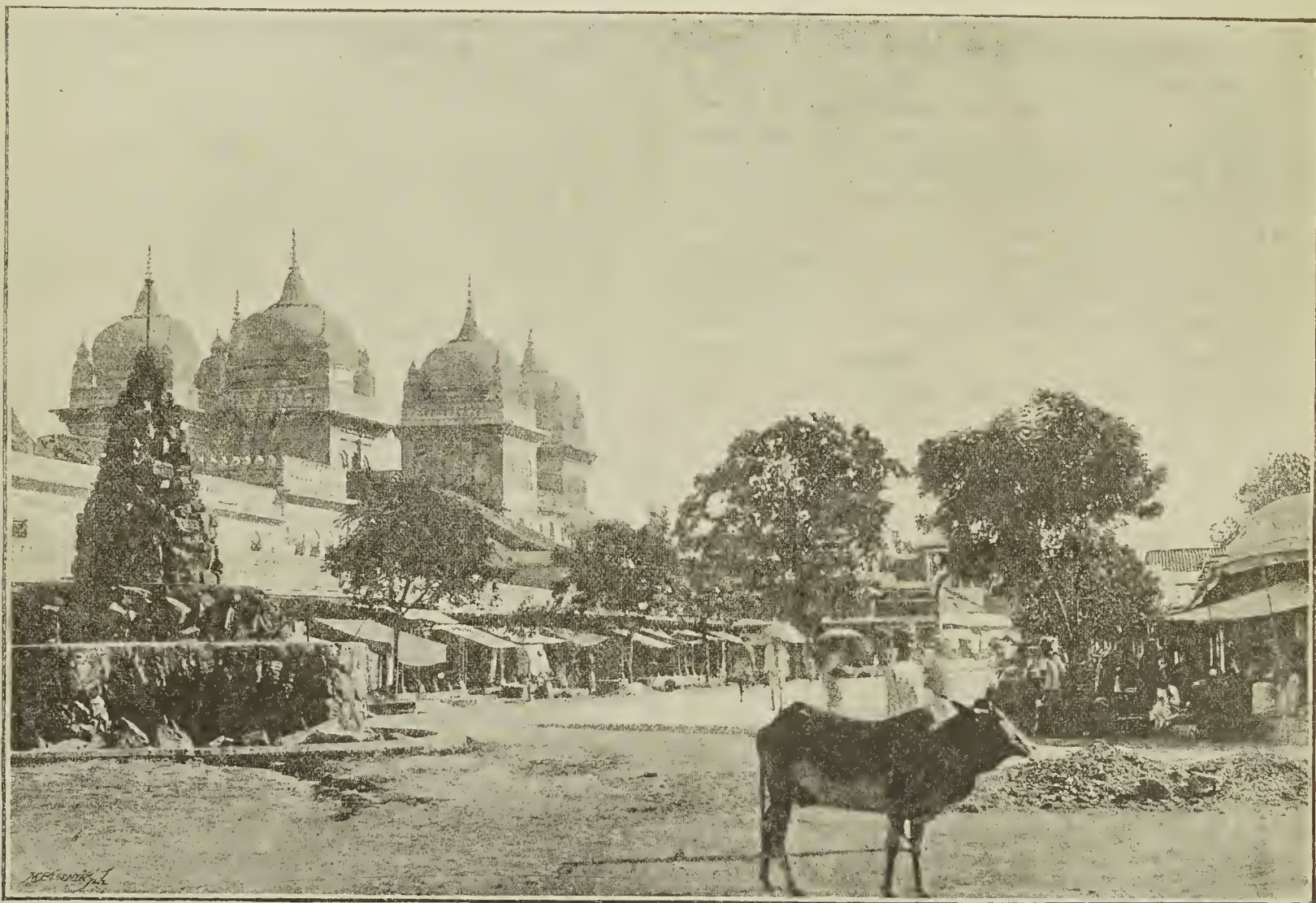




des villages de l'intérieur, sachant désormais ce que veulent leurs agresseurs, prennent la fuite dans les jungles ou dans les futaies voisines de leurs villages. Ils espèrent y échapper à leurs coups. Ecoutez le procédé que les esclavagistes emploient pour les *rabattre*. C'est un terme impie ; mais c'est l'excès même de la cruauté qui force la langue à user, pour l'homme, des termes jusqu'ici réservés aux fauves. C'est du reste l'usage de l'Afrique intérieure : les noirs eux-mêmes, quand ils ont des esclaves, ont adopté les termes des esclavagistes et ne leur donnent pas d'autre nom : MA BÊTE, MON ANIMAL, disent-ils.

La troupe infernale entoure donc les grandes herbes où

les naturels se sont réfugiés et y met le feu. L'incendie est vite allumé dans les pays du soleil. Bientôt ce sont, de toutes parts, des cris de terreur et de désespoir, et tout ce qui n'est pas atteint par la flamme, étouffé par la fumée, sort, en fuyant, de ce foyer ardent, et tombe entre les mains des bourreaux qui attendent pour tuer les uns et enchaîner les autres. Vous trouverez des récits semblables dans vos explorateurs et vous ne vous étonnerez plus si les provinces populeuses et fertiles du cœur africain sont l'une après l'autre, réduites en solitudes désolées où les ossements seuls des habitants témoignent désormais que l'activité humaine, la paix, le travail, ont été là.



NAGPORE (Hindoustan). — UN COIN DE LA VILLE DE JUEBULPORE ; d'après une photographie envoyée par le R. P. Tissot, supérieur de la Congrégation de Saint-François-de-Sales d'Annecy (voir page 477).

\* \*

Au milieu de ces scènes d'enfer, on voit encore, il est vrai, se produire des actes qu'on appellerait sublimes si l'on osait profaner un semblable nom pour l'appliquer à la rage même du désespoir :

« Une jeune fille très belle, dit Cameron, ayant refusé en mariage un homme qu'elle n'aimait pas, fut donnée par le chef, dans un accès de dépit, à des traitants venus de Benguela. Quand elle vit que la chose était sérieuse, elle saisit la lance de l'un de ceux qui voulaient l'emmenner, s'en frappa et tomba morte (1). »

(1) A travers l'Afrique.

\* \*

Telle est la chasse à l'esclave dans l'intérieur de l'Afrique, le premier acte, le plus odieux, en un sens, de ces lugubres tragédies. C'est celui qui viole le plus la nature puisqu'il enlève à l'homme son bien le plus précieux, la liberté physique et morale, qui seule, en lui donnant la possibilité du mérite, peut lui donner l'espérance raisonnée d'une récompense à venir. Mais cet acte n'est pas le seul.

Il nous faut maintenant parler des caravanes.

(A suivre).



## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, sur la demande de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a nommé évêque de Chicoutimi (Canada), M. Louis-Nazaire Bégin, prêtre de l'archidiocèse de Québec, docteur en théologie, professeur d'écriture sainte, de dogme, de morale et d'histoire sacrée.

— Sa Sainteté a nommé vicaire apostolique de l'Abysinie, en remplacement du regretté Mgr Touvier, M. Jacques Crouzet, prêtre de la Congrégation des Lazaristes, supérieur de la mission de Damas. Mgr Crouzet est né en 1849.

— S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, dans sa récente visite à Rome, avait demandé au Saint-Père un évêque auxiliaire et proposé pour cette charge, M. Joseph Higgins, recteur du séminaire et vicaire forain du diocèse de Meath (Irlande). Le Souverain Pontife a daigné exaucer les vœux du cardinal Moran et a assigné à M. Higgins, le titre épiscopal d'Antiphelle.

— Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, une nouvelle mission a été érigée dans le Sin-kiang (Kan-sou), et M. Daniel van Koor, de la Congrégation belge du Cœur-Immaculé de Marie de Scheut-lès-Bruxelles, en a été nommé supérieur.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Trois missionnaires de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie de Scheut-lez-Bruxelles, se sont embarqués le 23 septembre dernier à Bordeaux, pour le Congo belge.

Ce sont MM. Désiré Liesens de Bemelen (Hollande); Remi de Smet, d'Essehe Saint-Lievin (Flandre orientale, Belgique), et J. Stragier, d'Eseghem (Flandre occidentale, Belgique).

— Le 1<sup>er</sup> septembre, se sont embarquées à Marseille pour Auckland (Nouvelle-Zélande), les Petites Sœurs des Pauvres dont les noms suivent :

Sœur Hélène de Saint-Joseph, Sœur Patriek, Sœur Rodriguez de Saint-Joseph et Sœur Sainte-Blandine.

— Le 15 du même mois, quatre autres Petites Sœurs se sont embarquées au Havre pour se rendre dans les Etats-Unis d'Amérique : Sœur Marie Nativité; Sœur Laura de Saint-Augustin; Sœur Emmanuel de Sainte-Thérèse et Sœur Ursule de Saint-Guillaume.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Fo-Kien (Chine).** — M. l'abbé Delière, curé doyen de Celles, communique à la *Semaine religieuse* de Poitiers, la nouvelle suivante :

« La ville de Fou-tehéou possède plusieurs pagodes, parmi lesquelles il y en a une qui est habitée par les dieux de la Vengeance. C'est là que vont faire leurs dévotions ceux qui tiennent à faire tomber quelque malheur sur la tête de leurs ennemis. Or, il n'y a pas longtemps, dans cette ville, le commandant en chef des troupes mourut subitement. Le peuple pensa que ce devait être un mauvais tour des dieux qui habitaient la fameuse pagode.

Cette terrible accusation finit par arriver aux oreilles du vice-roi, qui donna gravement l'ordre de procéder à l'arrestation et au châtimement des divinités coupables. Muni du mandat d'arrêt délivré par son supérieur hiérarchique, le Préfet se transporta dans le redoutable sanctuaire, et y opéra l'arrestation de quatorze idoles de bois qui avaient chacune cinq pieds de haut. Mais, avant de transporter devant le Tribunal ces criminels de bois sculptés, le Préfet eut la délicate attention de leur arracher les yeux, afin de les mettre dans l'impossibilité de reconnaître les juges qui les condamneraient et de se venger sur eux en leur envoyant quelque malheur. Le Tribunal, après avoir gravement étudié la cause, transmit au vice-roi un rapport détaillé contenant le résultat de son enquête. Ce grand personnage rendit alors un arrêt portant que les pauvres dieux de la Vengeance auraient la tête tranchée et que les débris seraient jetés dans un étang. De plus, leur sanctuaire serait démoli, car si la pagode était restée debout, il aurait pu s'y loger quelques autres dieux, qui, en leur qualité de confrères de ceux qui avaient été châtiés, auraient pu compromettre, pour se venger, le repos et la tranquillité des habitants de Fou-tehéou. »

**Japon méridional.** — M. Sauret, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Nagasaki, le 30 juin 1888 :

« Depuis mon arrivée au Japon, chaque année voyait croître le nombre des chrétiens et tout faisait prévoir, dans un avenir prochain, un grand mouvement vers notre sainte religion. Mais le démon jaloux vient de faire un effort pour intimider les païens et les empêcher de connaître la vérité.

« Vers le mois de mars de cette année parut un écrit prescrivant à la police de surveiller les Européens parcourant le royaume avec des passeports de voyageur et résidant au milieu des Japonais comme s'ils étaient chez eux. Presque tous les missionnaires se trouvaient atteints par ce décret; j'ai été le premier à en subir les tristes conséquences.

« Vous le savez, au Japon il y a quelques ports ouverts aux étrangers, et là existe la liberté la plus complète. Mais, un Européen ne peut point pénétrer dans l'intérieur sans une autorisation spéciale du gouvernement. Moyennant un passeport de voyageur il lui sera permis d'y passer, mais à condition de ne pas rester plusieurs jours au même endroit. Malgré cela, tous les missionnaires, après avoir demandé un passeport, résidaient ordinairement au milieu des chrétiens sans être inquiétés par la police.

« Comme il y avait sept ans que je demeurais à Kouroume, me donner comme voyageur était difficile. La police, me connaissant, ne fit d'abord pas trop de bruit; mais enfin elle me pria de me conformer à mon passeport et de voyager davantage. Au mois d'avril mon passeport expirait; je l'expédiai à la légation française pour le faire renouveler au bureau des Affaires Etrangères du Japon. Le gouvernement japonais répondit que le sieur Sauret, dénoncé par la préfecture de Fukuoka comme ayant violé les règlements japonais, pour avoir résidé sept ans à l'intérieur et avoir loué une maison par l'intermédiaire d'un Japonais, ne pouvait plus désormais recevoir aucun passeport. On donna connaissance du refus de passeport à la police qui me prévint assez tôt pour que je pusse me rendre promptement ici, avant d'y être amené comme un criminel. La légation française essaya de parlementer, mais ses instances furent inutiles. Quelques Japonais haut placés ont essayé de faire un contrat de professeur avec moi et ont demandé à leur gouvernement de me garder comme professeur de français, ce qui me permettrait de résider dans la ville de Kouroume. Ceux qui ont fait la pétition sont païens; leur requête devrait réussir. Néanmoins le gouvernement a d'abord refusé en disant que l'école n'était qu'un moyen pour pouvoir évangéliser les païens. Cependant, sur les instances de la légation française, elle a pris la demande en considération et il faut espérer qu'à la fin de juillet je pourrai rentrer au milieu de mes chrétiens.

« Les autres missionnaires ne sont pas encore chassés; néanmoins la police est toujours à leurs côtés pour les surveiller, et si le gouvernement ne change pas d'avis, on nous suscitera bien des difficultés. »



**Constantine (Algérie).** — On nous écrit de Constantine :

« Mgr Combes vient de rentrer dans son diocèse.

« En arrivant, son premier soin a été de former un comité pour la distribution des offrandes qui lui ont été confiées. Il résulte du travail fait par le service des contributions que les pertes, dans les seuls arrondissements de Constantine, Philippeville et Sétif, s'élèvent à la somme de 24,860,000 francs.

« La contrée de Sétif est, sans contredit, la plus éprouvée. C'est sur ce point que la charité doit tout d'abord s'exercer. Comme il en a donné l'assurance, l'évêque de Constantine distribuera par lui-même des secours aux plus nécessiteux. Aussi, malgré les fatigues de sa longue et pénible mission de quêteur, il prendra, dès lundi, le chemin des Hauts-Plateaux pour se porter au cœur de la région sitifienne. Que n'a-t-il des trésors pour soulager toutes les misères ! »

**Bas-Zambèze (Afrique australe).** — Le R. P. Victor Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze, nous écrit le 1<sup>er</sup> juillet :

« Le 16 mai dernier, en la fête de saint Jean-Népomucène, nous avons eu une fête bien touchante dans notre chapelle de Boroma, mission entièrement cafre, à une demi-journée de Tété. Le R. P. Ritter faisait ses derniers vœux. Nous avons invité S. Exc. le gouverneur du district, M. Auguste César d'Oliveira Gomes, le juge et quelques autres amis de la mission. Les invités furent très édifiés de la fête et de la bonne tenue des enfants de notre école. En deux ans ces enfants ont fait des progrès consolants. Mais que de soins, de travail et d'efforts nous demande la création de ce nouveau poste qui ne se soutient qu'au prix des plus rudes sacrifices ! Que d'actions de grâces nous rendrions à Dieu si quelque personne charitable daignait envoyer son obole aux petits orphelins que nous avons recueillis un peu de partout et qui déjà donnent de si belles espérances ! »

## NAGPORE (Hindoustan).

### Voyage à Assirghur.

Le Supérieur général de la Société des missionnaires de Saint-François-de-Sales, d'Annecy, le R. P. Tissot, nous communique le récit suivant, ainsi que les belles gravures sur Jubbulpore que nous donnons pages 469 et 475. En parcourant la notice du R. P. Souchon, le lecteur fera connaissance avec l'une des parties les plus intéressantes et les moins connues du nouveau diocèse de Nagpore. Les souvenirs de l'ancienne histoire de l'Inde et de touchants épisodes cités à propos par le missionnaire, augmentent le charme de cette pittoresque relation.

LETTRE DU R. P. A. SOUCHON, MISSIONNAIRE [DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES D'ANNECY.

Assirghur est un fort militaire perché sur un pic aux flancs escarpés. Ce fort domine une immense plaine boisée, et du sommet l'on peut voir, au sud, l'ancienne ville de Burhumpore et au nord, la station de Khundna, chef-lieu du district de Nimar. Le fleuve Tapti, venu des montagnes de Bétul, s'avance en serpentant agréablement au-delà de cette plaine boisée, sur une autre plaine bien cultivée, pour s'écouler doucement aux pieds des murs de Burhumpore, jusqu'à la mer au nord de Bombay et près de la ville de Surat.

\*  
\* \*

La citadelle d'Assirghur est ainsi décrite dans le *Guide des voyageurs* :

« Assirghur, forteresse remarquable, à six milles de la station du chemin de fer de Chandeni, est à présent destinée aux prisonniers politiques. On dit qu'elle a été érigée en 1370, par un pâtre ou berger, appelé *A Sa Hir*, dont elle a pris le nom. Bien que ce point ne soit pas très certain, il est sûr toutefois qu'elle tomba au pouvoir des premiers princes du *Kandeish* en l'année 1400. Elle leur fut enlevée en 1500 par l'empereur Akbar. Elle tomba au pouvoir du Peshoua du Déccan, Bigarao, en 1778, et fut donnée au rajah Sindia, sous lequel servait le général De Boigne. Plus tard, en l'année 1803, elle fut prise d'assaut par l'armée du général anglais Wellesley, rendue à Sindia, l'année d'après, et de nouveau assiégée par les Anglais en 1819, le commandant d'Assirghur, ayant donné asile à Apa Sahib, ex-rajah de Nagpore. Depuis lors la citadelle est restée au pouvoir du gouvernement anglais.

« Le fort est maintenant gardé par une garnison d'infanterie européenne. Au pied du fort se trouve le village d'Assirghur, à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est un rendez-vous de chasse. Tigres, panthères, ours, cerfs, antilopes, dit-on, abondent dans les forêts d'alentour. On ne peut parvenir au fort que par deux avenues, la montagne étant escarpée tout autour à une profondeur de quatre-vingts à cent cinquante pieds. Il y a dans les jardins du village, des vignes dont les raisins sont excellents.

« Tavernier, célèbre voyageur, visita Burhumpore en 1641 et en 1658. Il l'appelle une grande cité en ruines, les maisons étant pour la plupart couvertes en chaume. Il mentionne un grand commerce de brodures dorées et argentées, lesquelles sont transportées en Perse, en Turquie, à Moscou, en Pologne, en Arabie, au Grand Caire et en diverses autres contrées. La cité était abondamment pourvue d'eau pure par un système de canaux dénotant une grande connaissance de construction artistique. Il existe encore huit aqueducs aux alentours. En outre, deux belles mosquées, dont les minarets percent au-dessus des arbres, peuvent s'apercevoir de la gare du railway. L'ancien palais du Peshoua avec ses bains turcs en marbre et le Sal Bagh, ou jardin de plaisirs, ces deux restes d'une grandeur passée, font encore de Burhumpore une ville digne d'être visitée par le voyageur et l'amateur d'antiquités. La ville est entourée de murs sur une étendue d'un mille et demi et sa population est de 34,000 habitants. Elle possède un climat très sain, et par sa position sur les confins des trois États voisins, Holkar, Bombay et Bérar, elle devient une des clefs des provinces centrales. »

Le P. Delalex, comme chapelain militaire de Jubbulpore, est autorisé par le gouvernement à visiter la forteresse d'Assirghur. Selon les règlements de l'armée, le



chapelain autorisé a droit à une rémunération pour chaque visite. Celles-ci ne se font qu'après avoir reçu un ordre du général commandant la division. Un ordre de visites fixé d'avance se fait chaque année. Mais, s'il arrivait quelque cas urgent exigeant la présence d'un chapelain, le commandant du port appellerait le prêtre et la visite se ferait sans difficulté en sus de celles fixées d'avance.

C'est ce qui arriva en cette occasion. J'y allai pour un baptême, et comme certaines personnes devaient venir de Bombay avec des permissions limitées, il fallait que le prêtre y fût à jour fixe.

Bien que j'eusse la charge de ce district, je n'étais jamais allé à Assirghur. Il me semble que peu d'autres Pères y sont allés, à l'exception du P. Thevenet, supérieur, et voici ce qui l'y a conduit. En 1872, le gouvernement bâtissait des casernes sur la montagne. Un ingénieur catholique conduisait les travaux. Ce bon monsieur était l'ami du P. Thévenet. Entre eux deux, et avec le concours du commandant du fort qui leur accorda un terrain, une très jolie mais petite chapelle y fut construite. Cette chapelle, entourée d'un mur ayant une porte à grille, une chambre pour le prêtre avec jardin tout autour, fait très bon effet au milieu de cette forteresse et au sommet de cette montagne. Du reste, c'est le seul monument religieux que l'on y trouve. Le chapelain protestant fait son service religieux dans une des casernes.

\* \* \*

Je fus donc surpris et charmé, lors de ma première visite. Parti de Jubbulpore par le train, à six heures du matin, nous parcourûmes les trois cents milles du railway en quatorze heures. Le *kotoual*, ou chef du village d'Assirghur, avait été prévenu. Il devait m'attendre ou me faire attendre à la gare de *Chandeni*. Le trajet de la gare jusqu'au pied du fort est de six milles. Il se fait en *bandit* (voiture à bœufs) et ne prend que deux heures. Les Anglais ont des voitures spéciales ou des chevaux. La route est bonne; seulement, une fois sorti de la gare jusqu'au village d'Assirghur, il n'y a que forêts et broussailles. On rencontre quelques voyageurs en *bandit* ou à pied, allant à Chandeni, et voilà tout.

Arrivé à huit heures du soir à la gare de Chandeni, j'aurais pu me mettre en route immédiatement pour Assirghur. Mon *bandit* était là : les bœufs étaient reposés, et le *bandiman* dormait comme un bienheureux sur son *bandit*. Mais j'avais à faire à mon catéchiste Anton qui n'était pas de mon opinion. Il se mit à me dire que les tigres rôdaient tout près, que les bœufs s'effraieraient, enfin, qu'il valait mieux passer la nuit à Chandeni. Tout cela pouvait être vrai. Mais encore aujourd'hui, je me demande comment il peut se faire que le tigre rôde près d'une citadelle occupée par des officiers anglais.

Revenons maintenant à mon catéchiste Anton. Celui-

ci n'avait guère envie de se remettre en chemin pendant la nuit. Il préférait rester à Chandeni et faire un bon sommeil. C'est peut-être ce qui lui fit inventer l'affaire du tigre. Le *bandiman* a bien pu être d'accord avec Anton. Que faire contre deux ?

Quand le matin vint, j'appelai mes deux hommes, qui se réveillèrent alertes et contents. Je me mis en *bandit*, et nous voilà partis pour le village d'Assirghur, où nous arrivâmes vers les neuf heures. Le chef de police chez lequel nous mîmes pied à terre, s'empressa de me rendre tous les services désirables. Il fallait des porteurs pour nos effets. Il y a une route militaire appelée *gun carriage road* (la route pour les canons); nous aurions pu la suivre, mais elle nous aurait pris plusieurs heures de marche fatigante. On nous conseilla de choisir le chemin le plus court. L'effet que ce chemin me fit d'abord est celui d'une échelle adossée contre un mur; la hauteur, à vol d'oiseau, est de neuf cents pieds, mais à cause de ses zigzags, il est d'environ deux kilomètres.

Les porteurs, accompagnés d'Anton, prirent les devants. J'allais les suivre lorsque le *Kotoual* me dit de ne pas trop me presser. Nous parlâmes d'une chose et d'une autre. Il me fit visiter un jardin couvert de vignes. Il m'apprit que les raisins mûrissent en février. Dans les bonnes années sa vigne lui produit plusieurs centaines de roupies. On peut alors se procurer quatre *serres* (environ six livres) de belles grappes pour une roupie. Il ne vend jamais son raisin qu'au poids. Souvent, la récolte est vendue d'avance à des acheteurs de Bombay. Parfois il est impossible de s'en procurer. Du reste, il en mûrit très peu, et le raisin n'entre pas dans la consommation de l'Indien. Il est considéré comme un objet de luxe pour la table des riches Européens. Il n'est donc pas surprenant que nous, missionnaires, n'en fassions pas usage comme dans notre pays de France.

Ce brave homme, m'ayant mis au courant de son village et de sa vigne, voulut me faire une autre surprise. J'allais commencer à gravir la montagne lorsqu'il m'apprit qu'il avait songé à un moyen de m'éviter cette terrible montée d'escalier.

« — J'ai là, me dit-il, une petite bête qui a déjà porté des messieurs et des dames. Elle a le pied sûr, plus sûr que vos porteurs. Elle est accoutumée à monter des escaliers. Si vous voulez vous en servir, elle vous conduira à moitié chemin.

Cette bête précieuse était un petit poney, pas plus haut qu'un petit âne, mais alerte comme un écureuil. Il commençait à faire une chaleur indienne en plein midi. Je ne pus refuser cette offre si aimable.

En effet, ce petit cheval, si petit que mes pieds touchaient presque à terre, m'emporta comme une plume. A nous voir, on aurait pu croire sans se tromper que j'étais le plus pesant des deux. Mais il ne broncha pas. D'escalier en escalier nous arrivâmes à moitié chemin,



où nos porteurs et le catéchiste avaient fait halte pour respirer. Là, je renvoyai ma monture au village. A peine étais-je à bas de la selle qu'elle tourna bride sans se faire prier. Elle partit en sautant de pierre en pierre, redescendant chez son maître au moins dix fois plus vite qu'elle n'était venue. Nous la vîmes arriver au village lorsque nous nous remettions en route.

Une autre demi-heure nous amena à l'entrée du fort. Là, j'eus à montrer mes papiers au sergent de garde. Personne n'entre au fort sans permis. Il n'y eut aucune difficulté. Je venais comme chapelain, appelé par l'autorité et pour un cas exceptionnel. Le sergent me rendit mon permis signé du commandant. La sentinelle présenta les armes, et nous entrâmes.

Arrivé à la chapelle, j'eus bientôt la visite de nos principaux catholiques. Le second docteur, ou pharmacien, fut le premier. Cette brave famille d'origine portugaise a la charge de la chapelle. Elle rend beaucoup de services au missionnaire. Après la famille du pharmacien arriva l'Anglais dont il fallait baptiser l'enfant. Je l'appelle Anglais. Je devrais dire qu'il est d'origine irlandaise, car il n'y a que des Irlandais, pour recevoir comme lui un prêtre ou missionnaire catholique, le cœur sur la main. Ce bon monsieur a la charge des casernes. En France on le nommerait chef du génie. Ici, il est appelé *Barrak-Master*, ou chef des casernes. Sa position est un peu au-dessus de celle d'un sergent-major.

La cérémonie du baptême eut lieu le soir, un peu tard. Le lendemain, j'appris que tous les officiers du fort : le colonel-commandant, ses deux filles, l'adjudant, le docteur, enfin tous s'étaient rendus à la fête. Tous avaient partagé les gâteaux du baptême et souhaité la bienvenue au nouveau-né.

Nos européens n'ont pas osé le dire, mais leurs serviteurs indiens n'ont pu s'empêcher de me souffler à l'oreille que officiers et soldats, catholiques et protestants, avaient prolongé la fête jusqu'au matin. Je m'en doutais un peu. Cependant, le lendemain, il ne manquait pas un catholique à la messe. Je fus très édifié de ce bon esprit, de cette foi vive. Ce qui montre que la prière et la joie ne sont pas incompatibles. Que nos familles chrétiennes seraient heureuses, que de mal serait évité si elles observaient le précepte de Saint-Paul : *Gaudete in Domino*, si elles savaient donner à Dieu sa part ! Je suis assuré que nos braves Irlandais, qui ont pris part à cette fête de baptême, sont rentrés chez eux, heureux et satisfaits.

Le samedi se passa à visiter officiellement le colonel-commandant, auquel je n'avais pas encore parlé. Je fus très bien reçu. Il me demanda : « Comment va mon vieil ami Delalex ? » J'expliquai ce qui le retenait à Jubbulpore. L'ordre fut immédiatement donné aux troupes de se rendre le lendemain, dimanche, à la messe. Ce même soir, j'avais un bon nombre de soldats au chapelet. Plus

sieurs se préparèrent à la sainte communion pour le lendemain. Dimanche matin, tout ce monde en uniforme de parade était à l'église. Le Barrak-Master et le docteur avaient l'épée au côté. Les sergents et soldats marchaient le fusil sur l'épaule jusqu'à l'entrée de l'église. L'Indien respecte le militaire qui professe sa foi sans peur et sans reproche. C'est la religion seule qui nous élève aux yeux des pauvres Indiens. Qu'un Européen soit sans religion, ses serviteurs le mépriseront.

« Il est encore plus mauvais que nous. » Voilà ce qu'ils diront. Le gouvernement anglais est sage. Il le prouve en faisant aller ses soldats à l'église comme à la parade. Cela fait du bien au soldat. L'instruction qu'il reçoit à l'église lui donne la crainte et l'amour de Dieu. Il devient plus soumis, plus patient, plus fidèle, plus courageux. Le gouvernement n'y perd rien.

Le dimanche, aussitôt après la messe, il fallut me préparer au départ. J'envoyai mes papiers à signer au commandant. Cette formalité est requise, car des papiers signés à l'arrivée et au départ sont remis au général de division à Jubbulpore, et plus tard ils servent à attester que le missionnaire a visité Assirghur d'après les règles militaires.

Mes papiers signés, je me remis en route pour le village. Il est très vrai qu'en *tout* et *partout*, il est plus aisé de descendre que de monter. Pour redescendre au village, je n'eus pas besoin de poney. Le catéchiste Anton se chargea des effets. Je suivis, mon bâton à la main. Vers midi, nous étions chez le bon *Katoual*. Mon *bandit* était déjà préparé. Enfin, je partis pour Chandeni afin d'y arriver à temps pour prendre le train qui devait me ramener à Jubbulpore. Mais, dans cette circonstance, il m'arriva ce qui m'arrive assez souvent. Je fus obligé de changer de route. Au lieu de partir pour Jubbulpore, j'allai à Burhumpore. En voici la raison.

\*  
\* \*

En 1880, je trouvai dans cette ville un de nos chrétiens devenu sujet au grand défaut de l'Inde. Il était employé du gouvernement et dans une bonne position. Déjà âgé, il venait de perdre sa femme. Il n'avait pas d'enfants. Quelques années après, j'appris qu'il avait deux enfants chez lui. Je l'appelai, je lui parlai. Le pauvre homme gardait une femme païenne. Il finit par tomber très malade en 1885. Quelque temps avant, il demanda à se marier avec cette païenne. Cette femme fut instruite. Elle apprit les prières et je la reçus au baptême. Le jour qu'elle devint chrétienne, je baptisai les deux enfants. L'un s'appelle Guillaume et l'autre Charles. Après le baptême de la mère et des deux petits, le même jour je mariai cet homme à cette femme convertie.

Tout alla bien jusqu'à la mort du pauvre employé. Il y eut de grandes fêtes à l'occasion de la visite du gouver-



neur. Mon brave néophyte passa des nuits à préparer les illuminations.

Quand ces fêtes furent terminées, il se mit au lit pour mourir. J'étais alors en visite à Jubbulpore. Il me fit demander. Je vins à temps. Il fit son testament, me nommant son exécuteur. En présence de plusieurs témoins je lui conseillai de donner simplement ce qu'il possédait à sa femme et à ses enfants. Il fit ainsi, laissant environ quinze cents roupies à sa femme, en lui conseillant d'aller vivre près de l'église et du prêtre. Il fit venir ses deux enfants. Il me les recommanda en présence de tous. Un moment après, il mourut en bon chrétien.

Il y a trois années de cela. Cette femme convertie s'était bâti une maison à Khoudna, où elle vivait avec ses deux enfants. Je fus bientôt définitivement transféré à Jubbulpore, et plus tard, lorsque je revins sur cette ligne en railway, j'appris que cette femme avait disparu. Impossible de savoir où elle était. C'est au retour de ma visite d'Assirghur que je finis par en être informé. Le catéchiste *Anton* vint me dire que cette convertie et ses deux enfants se trouvaient à Burhumpore.

\* \*

Arrivés à la gare de *Chandeni*, nous primes le train pour Burhumpore. Là, un policeman païen nous dit que cette famille lui était connue. Le chef de gare nous offrit une voiture et nous allâmes à la ville. Dans une des rues éloignées, les premiers enfants que je vis, étaient mes deux petits chrétiens. Ils étaient complètement nus. Une douzaine d'enfants païens jouaient avec eux. Je les appelai. Au lieu de venir vers moi, ils s'enfuirent. Nous les suivîmes et nous fûmes bientôt près d'un temple païen. Un vieillard en sortit ; ensuite une femme, que je reconnus aussitôt pour mon ancienne païenne convertie, mère de ces deux enfants. Le vieillard avait les signes des gourous (prêtres païens) : la toile jaune autour du corps, et un cordon de brahme en bandoulière. Il me fit d'abord le salam d'usage, sans m'adresser la parole. Il me dit ensuite qu'il était le père de cette chrétienne, mère des deux enfants. Il vivait à Burhumpore. Les deux petites chambres près de la pagode étaient sa demeure. De temps à autre, il était appelé ailleurs. Ainsi, dernièrement, il était allé au village d'Assirghur pour des cérémonies païennes. Sa famille vivait à Burhumpore, et sa fille se trouvant veuve, ayant dépensé l'argent laissé par son mari, était revenue vivre chez lui. Certains missionnaires protestants avaient offert de la prendre avec ses deux enfants. Celle-ci avait refusé. Maintenant, elle me les confiait bien volontiers, puisque leur père, avant de mourir, me les avait déjà confiés.

Le vieux brahme païen consentait à tout... Je pris donc les deux enfants et nous nous séparâmes bons amis. Ces deux âmes, rachetées d'une perte certaine, sont en ce moment à l'abri des influences de la pagode et du paga-

nisme. Ils sont à Jubbulpore, sous la protection du Père Delalex. Quant à leur mère, elle est toujours avec son vieux père, en attendant que nous puissions l'abriter un jour dans une maison de refuge.

*Nous avons été obligés, par suite de l'abondance des matières, d'interrompre la publication de l'intéressante relation de Mgr Faraud : Quarante ans chez les sauvages de l'Athabaska-Mackensie. Nous donnerons dans notre prochain numéro la suite de cette émouvante correspondance du vénéré prélat.*

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE.

M. Adrien Peladan, à Nîmes.....	10
M. Ters Mathieu, à Saint-Renan, diocèse de Quimper.....	5
M. Goumas, à Nontigny, diocèse du Mans .....	5
M. l'abbé Morlier, à Montfort-sur-Meu, diocèse de Rennes.....	5
Anonyme, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> .....	50
M. Raoul Poidebard, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> ....	2 000
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Combes).	
Mlle J. Nirpot, à Fougerolles, diocèse de Besançon .....	15 35
Anonyme du diocèse de Vannes.. ..	5
Pour le séminaire du sanctuaire de Sainte-Anne à Jérusalem.	
Un abonné du diocèse de Toulouse .....	5
M. le chanoine Lefort, diocèse d'Evreux.....	32 50
A la Révérende Mère Sion, supérieure des Sœurs de Charité de Jérusalem pour l'hôpital des lépreux.	
M. le marquis de Murna, diocèse de Bayonne.....	50
Pour les missions de la Mongolie.	
Un abonné du diocèse de Toulouse .....	5
A Mgr Puginier pour les missions du Tong-King occidental.	
C. F., à Gand (Belgique).....	20
Pour M. l'abbé Pedemon, missionnaire au Tong-King méridional.	
C. F., à Gand.....	20
A M. Testevuide, pour la léproserie de Yokohama (Japon).	
Un abonné du diocèse de Toulouse .....	5
Au cardinal Lavigerie, pour l'œuvre anti-esclavagiste.	
C. A. P., diocèse de Lyon.....	100
A Mgr Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
Un abonné du diocèse de Toulouse, ....	5
Au R. P. Taix, pour les lépreux de l'Imérine, à Madagascar.	
C. F., à Gand.....	20
A Mgr Faraud, pour ses missions d'Amérique du Nord.	
Un abonné du diocèse de Toulouse .....	5
Au R. P. Dupin, missionnaire à Athabaska-Mackensie.	
C. F., à Gand.....	20
Pour Mgr Grandin, à Saint-Albert (Canada).	
C. F., à Gand.....	20
Pour Mgr Gasnier, vicaire apostolique de la Malaisie.	
C. F., à Gand.....	20


(La suite des dons prochainement!)

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





VICTORIA-NYANZA.— CONSTRUCTION DE LA PREMIÈRE CATHÉDRALE DE SAINT-PIERRE A NOTRE-DAME DE KIMOCA : d'après une photographie. 

SUITE DE LA LETTRE  
DE  
S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE  
SUR  
L'ESCLAVAGE AFRICAIN  
A  
MESSIEURS LES DIRECTEURS  
DE  
L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI<sup>(1)</sup>

Après la chasse et la capture telles que je viens de les décrire dans toute leur horreur, le joug et la marche forcée vers les marchés de l'intérieur ou de la côte orientale.

Le premier souci des marchands d'esclaves, une fois qu'ils tiennent leurs captifs, c'est d'empêcher qu'ils ne

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 septembre et du 4 octobre.

fuient ; le second, de les forcer à marcher jusqu'à l'endroit où ils pourront les vendre, mais en ne dépensant que juste ce qui est nécessaire pour ne pas les laisser mourir de faim.

Pour les empêcher de fuir, on les accouple sous une sorte de longue cangue qui prend le cou de chacun d'entre eux et en forme comme un chapelet, dont chaque maille tient une victime. On lie leurs mains derrière leur dos, on entrave leurs pieds pendant le jour avec des liens étroits qui leur permettent de marcher avec peine, mais non de courir, à peu près comme on le fait en France dans les pâturages, pour les chevaux et pour les bœufs. Pendant la nuit, c'est pire encore : leurs jambes sont serrées dans de longues traverses qui ne leur permettent plus de bouger et où la douleur est telle qu'ils ne peuvent le plus souvent, malgré la fatigue extrême, trouver le sommeil.

En marche, s'ils n'avancent pas, on les déchire à coups de lanières dont chacun laisse sur le corps une cicatrice sanglante et le couvre bientôt de plaies ; s'ils tombent, on les bat jusqu'à ce qu'ils se relèvent ; s'ils ne peuvent plus se traîner, on les tue, mais avec quelle cruauté !



On a vu, dans ces horribles caravanes, le chef esclavagiste abattre d'un coup de sabre le bras, la jambe d'un esclave ainsi tombé au milieu des jungles, et les jeter sur la lisière du chemin, en criant : Voilà pour attirer le léopard qui viendra te faire marcher ! On a vu pire encore et en vérité j'en ai frémi jusqu'au fond de l'âme lorsque je l'ai entendu d'un de mes missionnaires.

Souvent, liés comme ils le sont les uns aux autres, on les charge soit d'ivoire, soit des paquets qu'emportent les caravanes. Les femmes sont traitées comme les autres. Si elles ont des enfants en bas âge, ceux-ci s'attachent à leurs mains liées et elles les amènent ainsi, l'amour maternel leur donnant des forces. Si l'enfant est à la mamelle, elles supplient qu'on l'attache sur le fardeau dont elles sont déjà comme accablées. Tant qu'elles peuvent se traîner, on leur laisse porter ce double poids ; mais si elles succombent à la fatigue, si l'on voit qu'elles ne pourront continuer à les porter ensemble, alors l'esclavagiste sans entrailles s'approche et arrache l'enfant. La mère veut lutter en vain. Ses mains sont attachées. Elle se débat, elle crie. Pendant ce temps le monstre à figure humaine qui conduit la misérable troupe, saisissant l'enfant par le pied, lui brise la tête contre un arbre ou sur les cailloux du chemin...

« Marche à présent, dit-il à la mère folle de douleur, ce n'est plus trop lourd ! »

O femmes d'Europe, pensez quelquefois dans vos prières, à demander à Dieu de délivrer de tant de maux ces femmes, vos sœurs infortunées ; pensez aussi qu'en retranchant quelque chose de vos vanités, de vos superfluités, de votre nécessaire même, vous pourriez contribuer à les arracher à ces souffrances. Pour moi, je ne puis que me rappeler les cris de douleur des Israélites captifs des rois de Babylone et qui, dans leur marche vers l'exil, avaient sans doute été témoins de spectacles semblables : *Fille de Babylone*, disaient-ils, *heureux qui te fera subir ce que tu nous as fait subir à nous-mêmes, heureux qui prendra tes enfants et écrasera leur tête sur la pierre !*

Tant il est vrai qu'en commettant de tels crimes, on rend aussi criminels dans l'égarement du désespoir ceux qui en sont les tristes victimes. Et nous, chrétiens, que devrait-on dire de notre coupable indifférence en présence de tels spectacles, si nous les laissions plus longtemps souiller l'Afrique ?

\* \* \*

Rien n'est donc plus horrible que ces caravanes d'esclaves, et ce que je dis là n'est pas seulement notre témoignage, il est, comme tout le reste, confirmé par les explorateurs.

Cameron, protestant, témoin oculaire, m'écrivait ce qui suit, il y a quelques semaines :

« Le transport par mer n'est rien comparativement aux horreurs que l'on voit à terre : des villages brûlés, des hommes tués en défendant leurs foyers, des provinces entières dévastées, des femmes violées, des petits enfants mourant de faim, ou, si quelque mère a obtenu d'emporter avec elle son enfant et que le négrier brutal trouve que la pauvre femme ne peut plus porter à la fois son fardeau et l'enfant, *c'est ce dernier qui est jeté à terre, et qui a la tête brisée sous les yeux de sa mère !*

« Des milliers de pauvres gens portent, en de lourds fardeaux, le butin même que des maîtres cruels ont peut-être volé à ceux qui sont maintenant leurs esclaves, forcés de marcher, même quand ils sont mourants et couverts de blessures, et, en sus de leurs fardeaux, portant des fourches attachées à leur cou.

« Les arrêts ne leur donnent nul soulagement. Ils sont forcés de construire les abris de leurs maîtres, et ensuite de se coucher, souvent sans manger, au froid et à la pluie. Quand il arrive qu'un pauvre esclave ne peut plus mettre un pied devant l'autre, au lieu d'enlever la fourche qu'il porte au cou, le négrier la lui laisse de façon à rendre impossible à ce malheureux d'échapper à la mort. Quelquefois des hommes ou des femmes, laissés de cette manière à côté des chemins, sont dévorés encore vivants par les bêtes féroces, moins féroces néanmoins que ceux qui les laissent périr sans aucun secours (1). »

Dans l'une des lettres qui accompagnaient un journal manuscrit de M. Joubert, l'héroïque capitaine des zouaves, établi au Tanganika, et dont j'aurai à parler plus longuement avant la fin de cette lettre, je lis des détails semblables :

« Je viens, me dit-il, de faire une partie de mon voyage avec une bande d'esclavagistes et leur affreuse caravane. Ils se rendaient à la côte comme moi, et je les ai rencontrés entre le Tanganika et Tabora. C'étaient des lieutenants de Tipo-Tipo qui conduisaient de malheureux captifs du Haut-Congo. Ceux-ci étaient au nombre de plusieurs centaines, hommes, femmes et petits enfants, tous enchaînés ou ayant au cou la lourde fourche des esclaves, sauf les petits enfants qui étaient libres, se traînant après leurs mères. Je n'ai jamais éprouvé de plus vif sentiment d'horreur et de pitié. La plupart de ces pauvres gens avaient les pieds déchirés par les aspérités de la route, par les lianes tranchantes des jungles, les membres marbrés de coups de fouet qu'on leur distribuait sans cesse ; tous d'une maigreur qui les faisait ressembler à des squelettes par suite du défaut de nourriture. J'en ai vu tomber et mourir, certainement plus d'un quart, pendant les trente-deux jours que j'ai passés avec cette horrible bande. Plusieurs fois j'ai voulu tuer les esclavagistes pour arrêter leurs cruautés.

« Que de traits reviennent à ma mémoire ! Mais en vérité je crains de vous trop attrister vous-même, connaissant vos sentiments pour nos pauvres noirs. Ce sont de vraies scènes de l'enfer et à coup sûr les démons ne sont pas plus cruels que les musulmans de Zanzibar.

« Je me rappelle qu'un jour où nous avions à peine fait une

(1) Lettre du commandant Cameron à S. Em. le cardinal Lavignerie.



heure de chemin, je trouvai Makanga et Goula, lieutenants du chef esclavagiste, arrêtés auprès d'un esclave manyéma à qui ils voulaient faire reprendre la charge qu'il venait d'abandonner. Mais le malheureux, affaibli par la dysenterie, déclara qu'il ne pouvait aller plus loin. Ce que voyant, les deux hommes se partagent sa charge et ils le contraignent à se remettre en route. Mais bientôt il se laisse de nouveau tomber sur le bord du sentier. On menace de le tuer sur place s'il n'avance pas; on le rudoie, mais tout est inutile. Le brutal Goula lui arrache le bout d'étoffe dont il est vêtu et s'apprête à le percer de sa lance. « Ne le frappe pas ou tu es mort, » lui criai-je aussitôt. Il s'arrête et semble tout étonné de l'indignation que je lui manifeste. Un peu plus loin, nous trouvons un ruisseau : l'esclave se laisse tomber et boit à longs traits. Il semble revivre; mais bientôt il tombe encore attaché à sa fourche. Nous ne l'avons plus revu. Sera-t-il mort d'inanition? Quelque bête féroce l'aurait-elle dévoré? je l'ignore. Chaque jour se passent des scènes semblables (1). »

Le lendemain il écrit sur son journal :

« Makanga a encore laissé en route deux esclaves, un garçon d'une dizaine d'années que je le soupçonne fort d'avoir massacré, et une fille qui s'était cachée dans les herbes. J'ai dû moi-même porter une partie de la route, une autre petite fille qui ne pouvait plus marcher (2). »

« Oh! si quelque bonne chrétienne de France s'était trouvée là pour les racheter! »

Ailleurs le même regret se représente :

« Un de nos porteurs, écrit M. Joubert, échange contre une chèvre une petite esclave de cinq à six ans qui ne pouvait plus marcher (3). »

« Des porteurs vendent aux gens de ces villages des enfants qui ne peuvent plus se tirer de la boue (4). »

Cameron nous retrace des scènes semblables.

« Coïmbra, écrit-il dans son livre *A travers l'Afrique*, arriva dans l'après-midi avec cinquante-deux femmes enchaînées par groupes de dix-sept à dix-huit. Toutes ces femmes étaient chargées d'énormes fardeaux, fruit des rapines du maître. En surplus de ces lourdes charges quelques-unes portaient des enfants, d'autres étaient enceintes. Les pauvres créatures, accablées de fatigue, les pieds déchirés, se traînaient avec peine. Leurs membres, couverts de meurtrissures et de cicatrices, montraient ce qu'elles avaient eu à souffrir de celui qui se disait leur maître.

« La somme de misère et le nombre des morts qu'avait produit la capture de ces femmes est au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il faut l'avoir vu pour le comprendre. Les crimes perpétrés au centre de l'Afrique sembleraient incroyables aux habitants des pays civilisés.

« Pour obtenir ces cinquante femmes, dix villages avaient été détruits; dix villages ayant chacun de cent à deux cents

âmes : un total de 1,500 habitants! Quelques-uns avaient pu s'échapper; mais la plupart — presque tous — avaient péri dans les flammes, été tués en défendant leur famille, ou étaient morts de faim dans la jungle, à moins que les bêtes de proie n'eussent terminé plus promptement leurs souffrances (1). »

Ailleurs encore il témoigne des cruautés sans nom de ces caravanes, par les squelettes, les jougs, les fourches à esclaves qu'il rencontre sur sa route, preuves des cadavres sans nombre qu'elles y ont laissés :

« Des tombeaux et de nombreux ossements témoignaient des victimes qui avaient péri en cet endroit. Des entraves et des jougs encore attachés à des squelettes ou gisant auprès d'eux, montraient également que la traite de l'homme se faisait toujours sur cette ligne. D'autres fourches, d'autres liens pendaient aux arbres, et si peu détériorés, au moins un certain nombre, qu'évidemment il n'y avait pas plus d'un mois qu'ils étaient là. On les avait enlevés à des gens trop affaiblis pour qu'on pût redouter leur fuite, et avec l'espoir que le peu de forces qui ne suffisait pas à porter le poids des fers permettrait au malheureux cheptel de se traîner jusqu'à la côte (2). »

Voilà pour les caravanes de terre, celles qui conduisent les esclaves aux marchés de l'intérieur ou bien qui les mènent à la Côte orientale où ils doivent s'embarquer secrètement pour la Turquie d'Asie. Dans ce dernier cas, leur supplice n'est pas fini sur la terre.

\* \* \*

On a présent encore en France le récit des scènes infâmes qui se passaient à bord des grands négriers destinés à l'Amérique : ce sont ces récits mêmes et les descriptions faites par les commandants des croiseurs anglais, des scènes dont ils avaient été les témoins, qui ont gagné en grande partie auprès de l'opinion européenne, la cause de l'abolition de l'esclavage colonial. En un sens, elles sont encore pires sur les dahous ou les boutres des Arabes. On en a vu quelque chose dans la lettre de Mgr Bridoux, reproduite page 461. Voici, maintenant, la description d'un protestant, pour ne pas me borner à celle d'un évêque, selon la méthode que je me suis imposée. C'est Cameron qui me la fournit en quelques lignes :

« J'ai vu, m'écrit-il à moi-même, les esclaves à bord des Dahous arabes, accroupis, leurs genoux au menton, couverts de blessures et de plaies, mourant par manque de boisson et de nourriture, les morts liés aux vivants, et la petite vérole ajoutant sa funeste contagion aux misères dont ils étaient accablés (3). »

Voilà enfin les infortunés rendus au terme de leur

(1) Extrait du journal manuscrit de M. le capitaine Joubert.

(2) Id.

(3) Id.

(4) Id.

(1) Cameron. *A travers l'Afrique*, page 173.

(2) Cameron. *A travers l'Afrique*, pages 383-384-385.

(3) Lettre du commandant Cameron à S. Em. le cardinal Laviege.



triste voyage. C'est alors que commence le troisième acte de la funeste tragédie : le marché à esclaves.

..

Je ne parlerai naturellement pas avec détails de ceux où la vente se fait secrètement. Ce sont ceux de la Turquie d'Asie, où les autorités sont liées par des traités et où, par conséquent, on ne peut laisser violer publiquement des obligations solennellement prises. C'est par des routes inconnues aux Européens que les caravanes sont amenées jusqu'aux approches des grandes villes, où elles arrivent toujours durant la nuit. Schweinfurth parle de ces routes spéciales non seulement en Arabie, mais encore en Egypte :

« Les trois lignes du commerce d'esclaves dans les pays nilotiques, dit-il, étendue qui comprend tout le nord-est africain, sont la grande voie du fleuve, celle de la mer Rouge, et les routes des caravanes qui traversent le désert à l'ouest du Nil, pour aboutir à Siout ou près du Caire. Ces dernières routes sont tellement peu connues que, en 1871, un convoi de deux mille esclaves étant arrivé de l'Ouadaï, dans les environs de Giseh, où il se dispersa aussi mystérieusement qu'il était venu, y eausa une surprise extrême. Or, ces routes ignorées sont beaucoup plus suivies que les deux autres ; comme elles échappent à toute surveillance, elles le seront chaque jour davantage. Il est bien plus difficile d'inspecter le désert que l'Océan (1). »

Au point d'arrivée, les maisons où l'on dissimule les esclaves et où les acheteurs les peuvent venir visiter, comme on visite le bétail, sont connues d'avance. Un mot d'ordre est donné et chacun se rend au marché secret, fait son choix, paie quinze cents francs en moyenne, ce qui en a coûté trente ou quarante sur les marchés africains de l'intérieur, et l'amène dans sa demeure, si c'est une femme, au harem, si c'est un homme, aux travaux domestiques ou à la garde du sérail. Tout cela se fait dans l'ombre et ne donne point, par conséquent, lieu aux scènes qui émeuvent si profondément les témoins européens sur les marchés publics.

La description que je donnerai ici d'un de ces derniers marchés est empruntée à la lettre d'un de nos missionnaires, lettre que nous vous avons communiquée pour les Annales et qui doit, si je ne me trompe, paraître dans le numéro même du mois de novembre ; mais ce court passage ne saurait trop être reproduit, tant il est propre à impressionner les chrétiens et à leur donner une juste idée des maux que nous leur demandons de supprimer :

« Puisque j'en suis à Oujiji, écrit le P. Guillemé, de la station de Kibanga sur le Tanganika, je dois en dire un mot en passant ; mais je me sens incapable de décrire cette ville telle que je l'ai vue, et la plume se refuse à raconter toutes les horreurs qui s'y commettent. Oujiji est le centre

arabe le plus peuplé du Tanganika. C'est là qu'aboutissent toutes les caravanes d'esclaves pris dans l'intérieur et dirigés vers Zanzibar ; c'est là que se réunissent tous les métis (musulmans), pour concerter entre eux de quel côté et dans quel pays ils feront leurs razzias ; c'est de là que partent toutes les bandes de pillards qui inondent maintenant le Manyéma et qui achèvent d'anéantir ce pays, autrefois si peuplé. Véritable Sodome, elle est le théâtre de tous les crimes, de toutes les débauches, de toutes les horreurs et de tous les vices.

« Quel malheur pour l'Afrique, le jour où les Musulmans ont mis le pied dans l'intérieur ! Car avec eux ont pénétré et leur religion immorale et leur mépris du nègre et leurs maladies infâmes, inconnues jusque-là chez les Nègres.

« J'avais autrefois, à plusieurs reprises, visité le marché d'Oujiji ; mais à cette époque les esclaves étaient peu nombreux, et je n'avais pas vu cet odieux trafic dans toute son horreur. A l'époque de ce dernier voyage, la ville venait d'être inondée dans toute la force du terme, par des caravanes d'esclaves, venus du Manyéma, du Maroungou, de l'Ouvira et de l'Oubuari. Les esclaves, en raison du nombre, étaient à bon marché et l'on venait me proposer d'en racheter à vil prix, mais presque tous exténués de fatigue, de misère et mourant de faim ; quelques-uns auraient été incapables de faire la traversée du lac pour arriver à la mission. J'étais si pauvre que je dus presque tous les refuser, ayant à peine de quoi racheter les captifs que j'étais venu chercher, et que je devais préférer, parce qu'ils avaient déjà été instruits par nous.

« La place était couverte d'esclaves en vente attachés en longues files, hommes, femmes, enfants, dans un désordre affreux, les uns avec des cordes, les autres avec des chaînes. A quelques-uns, venant du Manyéma, on avait percé les oreilles pour y passer une petite corde qui les retenait unis.

« Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton ; ils n'étaient plus enchaînés parce qu'ils ne pouvaient plus se sauver. La souffrance, les privations de toute sorte étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos on voyait de suite ce qu'ils avaient souffert de mauvais traitements de la part de leurs maîtres, qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions de bois vert. D'autres, couchés dans les rues ou à côté de la maison de leur maître, qui ne leur donnait plus de nourriture parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence. En voyant ces malheureux qui n'ont point, comme ceux qui connaissent Dieu, d'espérance pour soulager leur misère, comme le cœur du Missionnaire saigne en pensant que tant d'âmes se perdent faute d'ouvriers et de ressources pour les délivrer !

« Mais c'est surtout du côté du Tanganika, dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare le marché des bords du lac, que nous devons voir toutes les horribles conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oujiji, ou, pour mieux dire, la voirie où sont jetés tous les cadavres des esclaves morts ou agoni-

(1) Schweinfurth. *Au cœur de l'Afrique*, tome II, chap. xxiii, page 362.



sants. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac ; mais à la vue des nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épouvante, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

« Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit sur un ton naturel et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde :

« Autrefois, nous étions habitués à jeter en cet endroit  
« les cadavres de nos esclaves morts, et chaque nuit les  
« hyènes venaient les emporter ; mais cette année le nombre  
« des morts est si considérable, que ces animaux ne suffisent  
« plus à les dévorer, ILS SE SONT DÉGOUTÉS DE LA CHAIR  
« HUMAINE !!! (1). »

Une fois achetés sur ces marchés infâmes, les esclaves tombent entre les mains du maître et deviennent *sa chose* ou, comme ils disent en Afrique, dans la langue nègre : *son animal (bicho)*.

\*  
\* \*

A la vérité et pour ne rien dire de d'exact, ainsi que m'y obligent mon titre de témoin et le respect de la vérité, l'esclavage domestique n'a point, dans les pays musulmans, le caractère de boucherie qu'il a pris, sur les hauts plateaux de l'Afrique. Une fois achetés et reçus dans l'intérieur des familles, ils y sont traités avec assez de douceur. C'est l'intérêt des maîtres de ne point faire périr des esclaves qui leur reviennent cher à cause de la distance. Peut-être aussi le voisinage des Européens effraie-t-il les esclavagistes. Ils craindraient que les gémissements et les cris des victimes ne vinssent jusqu'à nos oreilles. Mais le grand mal du mahométisme, n'est pas d'être cruel envers ses propres esclaves c'est de rendre pour toujours réfractaires à la civilisation chrétienne, tous ceux qu'il a irbus de son orgueil et de sa formule : *Il n'y a qu'un seul Dieu qui est Dieu et Mahomet est son prophète*. On convertit les païens. On ne convertit plus les musulmans et tout païen d'Afrique qui est courbé de force sous le joug de l'Islam, devient, comme on l'a dit avec raison, l'ennemi irréconciliable de l'Europe chrétienne. Est-ce donc pour cela que nous voyons aujourd'hui, des politiques anti-chrétiens faire honteusement des vœux pour l'invasion complète du continent africain par le mahométisme ; quitte à le voir à jamais perdu, comme l'Orient où c'est un proverbe connu que *l'ombre seule d'un turc stérilise, pour un siècle, le champ où elle a passé*.

Mais la plupart des esclaves restent aujourd'hui dans l'intérieur de l'Afrique où les noirs ont appris à acheter les noirs et à les tenir en servitude. Ce sont principale-

ment les femmes et les enfants qui sont vendus ainsi maintenant dans l'intérieur.

La traite coloniale, comme je l'ai dit ailleurs, ne s'exerçait, en effet, que sur les adultes et plus particulièrement sur les hommes. Ce que demandaient les colons d'Amérique, c'était la plus grande somme de travail pour leurs cultures. Or, ce qu'il fallait pour cela, c'étaient des hommes faits. Les enfants étaient presque une charge jusqu'au jour où ils pouvaient travailler à leur tour. En Afrique, pour la traite de terre, les conditions sont changées. Lorsqu'ils étaient transportés sur les côtes américaines, les nègres adultes ne pouvaient plus fuir. L'Océan les gardait. Sur terre, au contraire, et voué à ces souffrances, le nègre adulte n'a qu'une pensée : s'enfuir, dans l'espérance de retrouver l'emplacement de son village, ou de garder du moins sa liberté dans quelque tribu ignorée. De plus, sur les Hauts Plateaux de l'Afrique, la terre, le soleil, les pluies, toutes les conditions de la culture sont si favorables, que le travail de l'homme est presque inutile ; celui de la femme suffit. Donc, enlever les hommes, les traîner à grand'peine, les nourrir jusqu'aux marchés à esclaves, est une spéculation peu productive ; on les tue presque tous, ou on les réserve pour l'Asie.

\*  
\* \*

C'est la femme et l'enfant qui, sur les marchés de l'intérieur, ont remplacé l'homme dans la vente. Faibles, timides, ils reculent devant les incertitudes et les dangers d'une fuite. On les achète donc sans crainte, les femmes pour des débauches sans limite, les enfants pour les coups.

Depuis que ce commerce s'est développé entre les mains des musulmans, la luxure bestiale des chefs s'est étendue elle-même comme sans limite. On en a vu de puissants comme Mteça, et aujourd'hui Mwanga, rois de l'Ouganda, avoir, à la fois, jusqu'à douze et quinze cents femmes. Les plus pauvres chefs en ont tous plusieurs. Dans le centre africain le prix des esclaves n'est pas de nature à décourager ces passions.

Mais la femme, à cause des préjugés enracinés dans toutes les sociétés qui vivent en dehors du christianisme et à cause de sa faiblesse, est encore plus parmi les noirs un instrument de douleur qu'un instrument de désordre.

J'ai raconté dans mes conférences, dans les lettres écrites par moi, les tortures de ces créatures infortunées de l'intérieur de notre Afrique. J'en ai pris des exemples dans chacune des classes de la société africaine, chez les plus pauvres, chez les chefs, chez les plus puissants rois.

J'ai parlé d'une pauvre femme esclave qui, durant les pluies de la masika, fut envoyée par son maître, un nègre cruel, ramasser du bois pour cuire le repas du

(1) Lettre du R. P. Guillemin, missionnaire au Tanganika.



soir, dans la plaine voisine de Tabora, alors complètement inondée. Elle partit; mais à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer et bientôt elle se trouva prise dans la boue jusqu'aux bras, sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Elle appelait à l'aide avec désespoir, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le maître, ne la voyant pas revenir, se mit à sa recherche avec un bâton, sans doute pour l'assommer. Il la trouva dans cet état pitoyable et, sans rien faire pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton pour qu'elle pût se défendre, si elle le voulait, lui dit-il avec une atroce

ironie, contre les hyènes qui allaient venir à la nuit. Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse femme avait disparu...

Dans les palais, les femmes esclaves ne sont pas moins à plaindre que dans les chaumières. Je l'ai montré à la cour du roi de l'Ouganda, par le témoignage d'un de nos missionnaires, le P. Lévesque.

Chaque jour ce monstre fait périr plusieurs de ses femmes dans les plus affreux supplices, sous le plus futile prétexte.

J'ai décrit ailleurs une de ces exécutions inhumaines, dont le P. Lévesque avait été le témoin. Je pourrais la



AFRIQUE ÉQUATORIALE. — LE FRÈRE JÉRÔME DRESSANT LES ENFANTS DE KIBANGA POUR L'AGRICULTURE; d'après une photographie.

répéter ici, mais je préfère, selon ma promesse, rapporter les propres paroles de Speke, protestant anglais :

« Voici déjà quelque temps, dit-il dans ses *Sources du Nil*, que j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent, les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-t-on cependant si j'affirme que, depuis mon changement de domicile, IL NE S'EST PAS PASSÉ DE JOUR OU JE N'AI VU CONDUIRE À LA MORT, QUELQUEFOIS UNE, QUELQUEFOIS DEUX, ET JUSQU'À TROIS DE CES MALHEUREUSES FEMMES (esclaves) qui composent le harem de Mtéga ? Une corde roulée autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à

l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur : — *Hai Minangé!* (ô mon Seigneur) : *Kbakka* (mon roi) ; *hai N'yavio!* (ô ma mère); et, malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entende çà et là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes (1). »

Mais les hommes ne sont pas plus exempts de tortures, une fois qu'ils sont tombés dans l'esclavage. Même lorsqu'ils seraient relativement épargnés dans le cours ordi-

(1) John Hanning Speke. *Les Sources du Nil*, troisième édit., chap. XI, page 327.



naire de la vie, ce qui n'est pas, leur fin est presque toujours horrible.

Un de nos Pères du Tanganika me racontait, dans une de ses dernières lettres, qu'étant arrivé dans une tribu voisine de sa résidence peu d'heures après la mort d'un petit chef, il trouva qu'on procédait à sa sépulture. Or, pour l'enterrer, on avait creusé un trou profond où on avait descendu son cadavre, assis sur un siège. Il restait encore de la place vide tout autour de lui. Lorsqu'il fut là, on amena ses esclaves, hommes et femmes, il en avait six en tout, et on les égorga l'un après l'autre : puis, on les jeta étendus tout autour de lui « afin, disaient

les bourreaux, qu'ils le servissent mort comme ils l'avaient servi vivant. » On pourrait croire qu'il y a, dans cet usage, une marque de la croyance à l'immortalité de l'âme ; mais non, ils n'y croient même pas d'une manière distincte : ce qu'ils voient là, c'est le maître assis dans l'attitude de l'autorité qui commande et les esclaves étendus à ses pieds. Ailleurs, ils ne les égorgent pas, ils les brûlent, ou encore ils les enterrent vivants, malgré leurs cris. Personne ne s'en émeut parmi les noirs. C'est l'usage du pays, dit-on.

Ces malheureux destinés le plus souvent à une telle fin, ne sont pas du reste épargnés pendant leur vie.



ILE D'YORRE, STATION DE MORESBY (détroit de Torrès), dessin transmis par Mgr Navarre.

J'ai raconté en chaire que d'après le témoignage d'un officier belge, témoin oculaire, près du Tanganika, un chef qu'on appelle le roi Wemba, du nom de son territoire, est, comme par une sanglante ironie, amateur de musique autant qu'il est amateur de sang. Or, sa musique principale, un peu comme partout dans notre Afrique, ce sont les tambours. Mais il trouve les baguettes en bois trop dures pour son oreille, et, afin d'avoir des sons plus doux, il en a voulu de nouvelles. Pour cela il a fait couper les mains des esclaves destinés à son abominable orchestre, afin qu'ils ne battent plus leurs instruments qu'avec leurs moignons.... (A suivre.)

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 6 octobre se sont embarqués au Havre plusieurs Pères de Congrégation des Sacrés-Cœurs, de Picpus :

« Le R. P. Pierre-Jean André, du diocèse de Mende, pour la mission des îles Sandwich, les RR. PP. Jean Berelmans Velghe, du diocèse de Bruges, et Calixte Dalet, du diocèse de Rodez, pour la mission des îles Marquises. »



## INFORMATIONS DIVERSES

**Sibérie.** — Un journal de Lemberg publiait dernièrement une lettre d'un des prêtres qui ont en Sibérie la permission d'exercer leur ministère, et qui précisément à cause de leur très petit nombre sont obligés d'être en voyage à peu près toute l'année, toujours en traîneau par les froids les plus intenses, allant continuellement de Tobolsk au Kamschatka et de Nertehinsk à la mer polaire.

Ces vaillants apôtres arrivent ainsi, avec des peines et des fatigues inouïes, à procurer au moins une fois l'année les secours de la religion aux catholiques exilés dans ces immenses régions, spécialement aux prisonniers employés dans les mines et ils bénissent les tombes de ceux qui sont morts dans le courant de l'année. Il ne manque assurément pas de prêtres catholiques; mais, sauf de rares exceptions, ils ne peuvent accomplir des actes du saint ministère qu'en secret.

La lettre en question est datée de la mine de Zyrianow.

« Je suis, dit le missionnaire, employé continuellement aux fonctions de l'apostolat. Voilà bientôt deux mois que j'ai quitté Tomsk; pendant ce temps-là, j'ai confessé environ soixante personnes et baptisé quatre enfants. Après être sortis de Tomsk, nous nous dirigeâmes vers Kuzniec, en visitant les villages de Tala et de Pleszkow ainsi qu'une mine d'argent, qui étaient sur notre route et où je tâchai de pourvoir aux besoins spirituels des fidèles. De Kuzniec, pour atteindre la ville de Bijska, qui est située au pied des monts Altaï, il nous fallut traverser les montagnes d'Aksuna. A partir de la ville de Bijska, la route à travers les monts Altaï, dans la direction de la frontière de la Chine, est très difficile et très pénible; je me trouve actuellement près de la frontière de la Chine. La route m'a tellement égaré que c'est à peine si je puis me tenir debout. Sur ces montagnes, la pluie et la neige rendent le chemin pénible et très dangereux; à chaque pas on est exposé à périr ou à être estropié pour toute sa vie. Enfin, Dieu soit loué! Dieu seul sait quand je serai de retour à Tomsk, de grandes fatigues m'attendent; je suis à près de trois cent lieues de Tomsk. »

**Japon central.** — Mgr Midon, le nouvel évêque du Japon central, adresse à Mgr Turinaz la lettre suivante que reproduit la *Semaine religieuse* de Nancy :

« ..... Jusqu'ici l'archipel japonais ne comprenait que deux vicariats apostoliques : le Septentrional, où votre serviteur a travaillé pendant dix-huit ans, et le Méridional. Vu l'étendue de ce dernier, les éléments indigènes divers qu'il renfermait, et surtout pour aider à la diffusion du catholicisme, Rome a subdivisé ce territoire et détaché les provinces les plus orientales, pour en former la nouvelle circonscription.

« L'humble Japon central est donc une mission, pour ainsi dire au berceau; c'est ce qui rend plus lourde et plus pénible la tâche du premier vicaire apostolique. En attendant de jeunes ouvriers, nous voici quinze missionnaires disséminés sur une immense étendue, où l'on ne compte encore que deux mille et quelques centaines de néophytes, comme perdus au milieu de millions d'infidèles.

« Le vicariat ne possède que deux églises : partout ailleurs, les oratoires sont de pauvres appartements japonais, qui demandent à se voir remplacés, au moins par de modestes chapelles, mieux appropriées au culte et plus dignes de Notre-Seigneur. Il faut développer les essais d'écoles et d'orphelinats, — multiplier les catéchistes, — établir de nouveaux postes, en un mot, s'organiser pour lutter tout ensemble contre le paganisme, dont la capitale est au milieu de nous, et contre l'hérésie, qui nous inonde de représentants munis de ressources pécuniaires considérables, ce qui rend le bien beaucoup plus difficile à opérer de notre côté.

« Cet aperçu rapide suffira pour vous donner une idée de notre situation et de nos besoins; et votre cœur d'évêque voudra bien, j'en ai l'espoir, réserver un *memento* efficace au pauvre vicaire apostolique, sur qui pèse une si lourde responsabilité... »

**Constantine (Algérie).** — Un de nos lecteurs nous adresse de Constantine la lettre suivante :

« Vous avez annoncé dans le dernier numéro des *Missions catholiques* le départ de Mgr Combes pour la région des Hauts-Plateaux.

« Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui vous adresser quelques détails sur cette excursion de charité.

« Sa Grandeur arrivait le mardi soir, 11 courant, dans la capitale de la plaine de la Medjana, à Bardj-Ben-Argeridj, dernière paroisse de son vaste diocèse, dans cette direction.

« La contrée avait appris l'arrivée du Bon-Pasteur; aussi de divers points les misères les plus urgentes s'étaient mises en route pour arriver à lui. Il en était venu des Bibares, d'El-Achir, d'Aïn-Sultan, se joignant au contingent déjà nombreux de la ville.

« Rien de touchant comme le spectacle qui s'offrit alors. Notre évêque entouré, pressé par tous ces malheureux, donnait sans distinction de race et de culte, au nom du Divin Maître mort pour les sauver tous et pour nous apprendre à nous sacrifier pour tous les hommes.

« Ah! que ne puis-je faire parvenir jusqu'à nos bienfaiteurs les bénédictions et les actions de grâces de cette foule secourue.

« A l'Orient de Bardj, se trouvent d'autres villages qui ont été cruellement éprouvés. Ces centres ont eu leur part dans les largesses de la charité.

« Après Bardj, le tour de Sétif et des villages qui en dépendent.

« Des renseignements puisés aux meilleures sources ont permis à Mgr Combes de placer bien vite et bien sûrement une partie de son précieux dépôt. Et lorsqu'il n'a pu atteindre par lui-même une souffrance reconnue et recommandée, il l'a soulagée par le ministère de ses prêtres.

« Tout en distribuant les aumônes qui lui ont été confiées, Sa Grandeur raconte avec bonheur les générosités de la France, faisant connaître et aimer davantage par ses récits la mère-patrie; il raconte avec émotion l'accueil que lui a fait la Belgique, lorsqu'il parcourait en mendiant ses opulentes villes, et cite des traits émouvants de ses collectes.

« De Sétif, Sa Grandeur s'est rendue à Saint-Arnaud.

« Dans cette commune, les privations, les souffrances remontent à deux ou trois années. Il eût fallu des trésors pour répondre à toutes les demandes. Forcément on dut se réduire.

« Les annexes : Sillène et Saint-Donat ont également ressenti le bienfait de la tournée épiscopale.

« Ainsi, des Portes-de-Fer aux derniers villages de l'arrondissement de Sétif, sur une étendue de cent cinquante kilomètres, Mgr Combes a semé l'or fécond de la charité qui germera en fruits de salut.

« Dans ces pieuses largesses, les indigènes n'ont pas été oubliés; mais leur part a été relativement minime.

« En voici le motif :

« Les plus éprouvés par le fléau ont dans le fléau même une ressource. Le ramassage des œufs est lucratif. La mesure est payée 1 franc 50.

« Nous avons vu dans la cour de la mairie de Sétif, six mille et dans la cour du caravansérail de l'administrateur à Saint-Arnaud, douze mille doubles décalitres entassés. Ces monticules d'œufs recueillis dans le périmètre de ces localités peuvent donner une idée de l'étendue du fléau.

« Une étude minutieuse a permis de dresser une carte exacte des terrains ensemencés d'œufs de sauterelles. Vers les points fécondés, on dirige les travailleurs. Il faut voir à travers champs, sous les feux d'un soleil tropical ou dans la brume épaisse et lourde du siroco, des familles arabes fouillant le sol pour gagner leur journée.

« L'Européen ne pourrait longtemps tenir à ce dur labeur, et puis les coques sont si parfaitement semblables à de petites mottes de terre que l'œil exercé de l'indigène peut seul les discerner.

« Et toutefois, même pour cette région si désolée, l'heure terrible n'est pas encore sonnée. On l'entendra au commencement de l'hiver, à l'époque des grandes pluies et des premières neiges.

« Alors, il faudra que la charité se multiplie et qu'elle réalise des prodiges.



« Mgr Combes est rentré dans sa ville épiscopale; il y fera un arrêt de peu de jours et reprendra ses courses. Heureusement, sa santé est à la hauteur de son zèle. Après avoir, durant trois mois, supporté les pluies diluviennes du Nord de l'Europe, il supporte vaillamment les ardeurs d'une température sénégalienne.

« C'est probablement vers le district de Mila qu'il dirigera sa prochaine tournée. De cette région, où le peuplement est à peine terminé, lui parviennent des cris lamentables.

« La sécheresse et l'épizootie, coalisées avec les sauterelles, ont commis des dégâts plus profonds et plus étendus qu'on ne pense.

« Au milieu de ces tristesses, il y a dans le cœur du pasteur une joie profonde, celle du sauveur avec les dons de la charité des familles ruinées. »

**Etats-Unis.** — Le *Pittsburgh-Journal* cite le fait suivant :

« Un propriétaire du Kentucky avait un nègre remarquable par sa piété, qu'il traitait avec douceur et humanité. Bien qu'il ne fût pas un modèle de vertu, ce maître prenait plaisir à voir la conduite exemplaire de son esclave et faisait passer sa piété toute chrétienne pour un miracle. Un jour qu'il avait reçu des visites, on joua et on but fortement. La conversation tomba, comme de coutume, sur le nègre; le propriétaire se répandit en éloges pompeux à son sujet :

« — Ce garçon, disait-il, a conquis la religion, et il s'y tient fermement cramponné. »

« Ces paroles firent sourire un de ses hôtes.

« — Quelle illusion est la vôtre ! s'écria-t-il; je me fais fort dans une demi-heure, de chasser de son corps le Dieu de cet esclave. »

« Le maître repoussa cette supposition et on finit par en venir à un défi. On appela donc le pauvre nègre, et nos deux vaillants champions lui indiquèrent une formule d'abjuration pleine d'horreur et de blasphèmes, en lui signifiant qu'il devait sur-le-champ renier sa foi ou être frappé jusqu'à la mort. L'infortuné vieillard tressaillit d'effroi à cette nouvelle : il connaissait la sévérité barbare de ces sortes de plaisanteries; mais bientôt reprenant son calme ordinaire, il s'écria :

« — Oh non ! Massa ! je prie Massa, moi ne pouvoir pas, Jésus-Christ mort pour moi ! je prie Massa !... »

Mais ses prières furent inutiles. L'épreuve commença, et le nègre, accablé sous les coups de ses bourreaux, ne tarda pas à perdre connaissance. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, on lui fit de nouvelles instances pour le déterminer à renier sa foi. Mais le malheureux, tout ensanglanté et respirant à peine, jetait sur eux des regards suppliants et s'écriait :

« — Le Seigneur soit béni ! Massa ! peux pas. Jésus-Christ, lui mourir pour moi, moi mourir pour Jésus-Christ. »

« L'hôte ayant exigé que l'épreuve fût poussée jusqu'au bout sous prétexte qu'il ne se tenait pas pour vaincu, on continua les coups jusqu'à ce qu'il eût... perdu. Le nègre mourut au milieu de tourments.

Que chaque chrétien se demande en face du cadavre de ce nègre, son frère et son modèle, s'il est disposé à souffrir *quelque chose* pour la conservation de sa foi, et qu'il s'excuse devant Dieu d'être si faible dans sa croyance et si ennemi des sacrifices.

**Mélanésie et Micronésie.** — Nous avons annoncé dernièrement, dans nos Nouvelles de la Propagande, qu'un bref pontifical de S. S. Léon XIII, élevait à la dignité d'archevêque titulaire Mgr André Navarre, vicaire apostolique de la Mélanésie, et le transférait du siège épiscopal de Pentacomie au siège archiepiscopal de Cyr.

Ce nouveau témoignage de paternel intérêt du Souverain Pontife ne parviendra que dans deux ou trois mois à la connaissance du vaillant apôtre, déjà de retour au milieu de ses chers sauvages, et le surprendra encore plus peut-être que sa nomination à l'épiscopat.

« Pourquoi, se demandera-t-il, un si grand honneur, de si hautes prérogatives, à un pauvre missionnaire dont toute l'ambition est de s'enfoncer plus avant en Nouvelle-Guinée, pour planter la croix au milieu des tribus païennes et frayer ainsi le chemin à l'Evangile ? »

L'intention du vicaire de Jésus-Christ en envoyant à Mgr Navarre le titre d'archevêque, est justement de faire ressortir davantage les premiers succès apostoliques, obtenus dans cette contrée jusqu'ici réputée inabordable. Les îles nombreuses de ses deux immenses vicariats sont appelées à donner à la sainte Eglise, dans un temps plus ou moins rapproché, les mêmes joies que lui apporte l'Australie.

En 1788, il y a cent ans, le vaste continent océanien était à peine connu. Le gouvernement anglais choisissait cette année-là, sur la côte orientale de ce pays, la Nouvelle-Galles du sud pour y fonder un établissement pénal. La population européenne qui se fixa sur ces rivages était alors d'un millier d'âmes sur lesquelles on comptait plus de sept cents condamnés.

Trente ans après, en 1818, arrive à Sydney le premier missionnaire, le R. P. Flinn, que le Saint-Siège avait nommé archiprêtre avec le pouvoir de confirmer. Les difficultés, les épreuves, les persécutions, accueillent le messager de la bonne nouvelle qui est ramené de force en Europe. En 1820, deux missionnaires catholiques reprennent avec succès sa sainte entreprise. Le ciel bénit leurs travaux, multiplie les ouvriers apostoliques, et l'évangélisation commence.

Trente ans se passent encore, et en 1858, on peut entendre Mgr de Charbonnel dire ces paroles étonnantes :

« L'Océanie, baigne anglais en 1818, compte aujourd'hui cent quatre-vingt mille néophytes, dont la conduite et la ferveur rappellent les merveilles du Paraguay. Dix mille Indiens de cent tribus différentes, jusque-là toujours en guerre d'extermination, enterraient, en 1852, leurs casse-tête sous la croix du Sauveur, et sur une peuplade de deux mille néophytes, on en a vu jusqu'à cinq cents communiant chaque dimanche. »

Depuis lors, le mouvement catholique a grandi dans des proportions inespérées, et l'Australie compte en ce moment quinze diocèses florissants, autant d'évêques, dont quatre archevêques et un cardinal, des centaines de prêtres, des œuvres prospères, des églises splendides, et plus de cinq cent mille fidèles donnant l'exemple des pratiques religieuses et de la ferveur dans le bien.

De telles merveilles, opérées en moins de soixante ans dans cette partie de l'Océanie, peuvent se réaliser pour la Nouvelle-Guinée. Six ans sont à peine écoulés depuis le jour où l'étendard du Sacré-Cœur, béni par Léon XIII, a été déployé sur ces bords inhospitaliers, et déjà cet emblème sacré de la miséricorde divine s'en va de peuplade en peuplade, répandant sur chacune d'elles des grâces visibles de conversion.

« J'espère avait dit le Pape aux premiers missionnaires d'Issoudun, que la Providence ouvrira à votre Société, dans ces contrées lointaines, un vaste champ pour y faire régner le Sacré-Cœur sur des multitudes d'âmes. »

Les espérances du Pontife se réalisent; le vaste champ est ouvert; les multitudes d'âmes sont là, manifestant par leurs bonnes dispositions le plus ardent désir du baptême.

Et c'est en face de ces larges et nouveaux horizons, où son regard éclairé d'en haut entrevoit déjà les consolations de l'avenir que Sa Sainteté a voulu élever le chef de la Mission à la dignité d'archevêque et lui en donner l'autorité.

— Nous lisons dans le *Freeman's Journal* de Sydney, le 18 août :

« Mgr Navarre est actuellement dans notre ville; il vient de France, où il était allé recevoir l'onction épiscopale. Le prélat est accompagné du R. P. Eugène Thomas et de plusieurs Frères scolastiques ou coadjuteurs et de quatre religieuses. L'arrivée du vaillant évêque à Randwick, où les Pères d'Issoudun possèdent une église et une résidence, a été l'occasion d'une fête brillante, à laquelle ont pris part tous les catholiques de la localité. »



## QUARANTE ANS

## CHEZ LES SAUVAGES D'ATHABASKA-MACKENZIE

(AMÉRIQUE DU NORD)

RAPPORT DE MGR HENRI-JOSEPH FARAUD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, ÉVÊQUE TITULAIRE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

(Suite 1)

## III

## SUITE DU VOYAGE. — TERRIBLE INTENSITÉ DU FROID

Nous partîmes en effet et les efforts violents faits pour franchir les bancs de neige, nos longues raquettes aux pieds, ramenèrent et accélérèrent même à tel point la circulation du sang que nous ne sentions plus le froid. Bien plus, ma tête enveloppée de fourrures en arriva jusqu'à la transpiration. J'éprouvai du mieux.

Peu après le lever du soleil, c'est-à-dire vers onze heures, nous fîmes une petite halte; nous allumâmes du feu, toujours debout comme les soldats de Gédéon, nous broyâmes un morceau de viande séchée et ensanglantée et ayant vidé la coupe de thé noir réglementaire, nous poussons en avant.

Un peu avant la nuit close nous débouchions sur le grand lac des Esclaves... J'en frémis encore! un vent glacial et violent, sortant du nord-est, ayant traversé le lac sur sa plus grande largeur, nous cinglait la figure et la pénétrait comme un glaive à deux tranchants. En un clin d'œil la chaleur naturelle, provoquée par une marche forcée, fut dissipée; nous sommes froids comme la glace. Où fuir pour se garer d'un tel ennemi? Nous sommes dans un delta formé par des îlots de sable où ne poussent que de petits saules rabougris. Où trouver un abri, où prendre le bois de chauffage requis pour le campement? Tout en nous posant ces questions, nous marchons, nous cherchons. Au fond d'une petite baie, nous apercevons quelques troncs d'arbres apportés là par les grandes eaux. C'est l'hôtel des voyageurs, allons!

Quatre troncs d'arbres superposés devaient endiguer les vents; pour matelas, quelques branches de saules pour couvrir les cailloux. Bientôt le feu flamba, nous respirions enfin; nous nous trouvions comparativement bien. Il faut si peu pour contenter les misérables. Ce bonheur fut de courte durée, car le vent, rouvrant notre digue, nous arrivait en tourbillonnant, nous fouettait étincelles et fumée à la figure. Bref, après une légère et maigre réfection, le saint nom de Dieu invoqué, le feu attisé, nous nous tapîmes le long de notre abri improvisé. La fièvre de la marche durant encore, le feu réchauffant un peu l'air, et la fatigue réclamant le repos, furent cause que nous trouvâmes d'abord notre position presque confortable. Un lourd sommeil s'empara de nous.

Cependant le vent, revenant de plus en plus violent, chasse loin de nous les derniers tisons enflammés, nous dépouille de nos couvertures. Le sommeil dure peu... *horrible dictu*: mes yeux, en s'ouvrant, aperçoivent avec

effroi un ciel d'airain, sillonné par des aurores boréales couleur de sang, la clarté vacillante des tisons fuyant dans les broussailles, une solitude sans limites. Je tremble, je frémis, mon corps entier est raide et ressemble à un bloc de glace. J'éveille mes voyageurs, ils attisent le feu malgré le vent, je me recouvre avec soin. Peines inutiles!

\* \* \*

Pour ne pas périr sur place, sans considérer l'heure, nous cherchâmes de nouveau notre salut dans une marche forcée. Le vent soufflait un peu plus vers le nord, il nous frappait en flanc, mais en tournant un peu la tête on pouvait éviter sa morsure et entretenir le foyer calorique à une température moyenne. Je ne pouvais, pour ma part, que profiter fort peu des avantages de la position, parce que ma névralgie me rendait impossible tout mouvement oscillatoire de la tête. J'en fus même réduit, à me faire envelopper et attacher dans un traîneau, livré sans défense aux aspérités de la route et aux caprices du vent.

Après une marche de près de vingt heures, interrompue deux fois durant quelques instants, pour prendre un petit repas, le soir à la nuit close, nous arrivions à la mission abandonnée de la grande sainte Anne. La maisonnette existait encore et nous espérions y être un peu moins exposés au vent. Comme l'air y pénétrait de toutes parts, le mieux ne fut que relatif.

\* \* \*

Après un sommeil suffisamment réparateur, devançant l'aurore, nous nous mettions de nouveau en route. Notre objectif était d'arriver le soir même à un petit village sauvage, sis à l'embouchure du lac du Bœuf. L'étape était longue. Poussés en avant par un vent d'arrière, nous ressentions moins l'intensité du froid. Aux dernières lueurs du jour, au moment où nous franchissions le détroit, le crépitemment des fusils se fit entendre. Nous avions été reconnus et nos chers néophytes transmettaient la réjouissante nouvelle aux fauves de la forêt adjacente. En un instant, vingt bras vigoureux me tirent de mon traîneau et m'installent dans la plus belle pièce de leur établissement. Les hommes s'attristaient de voir leur vieux Père (c'est le nom unique qu'ils me donnent) si malade et les femmes étaient attendries jusqu'aux larmes. Je console les uns et sèche les larmes des autres en leur disant que j'avais le cou un peu raide, mais que du reste je jouissais d'une très-bonne santé. Ce fut une explosion de : *Marsi Setrrayn*, à Dieu merci.

Un côté entier d'un bison gras fut mis dans le chaudron, un feu monstre fut allumé. Il fallait nous héberger et nous réchauffer. Le but fut outrepassé et la réaction fut si forte que j'eus beaucoup plus à souffrir de la chaleur que je n'avais souffert du froid les nuits précédentes. Il n'est pas hors de propos de dire que nous étions ici les hôtes du père Abraham, prémice des chrétiens du grand lac. Le festin fini, la soif des nouvelles étanchée, je leur fis une exhortation pieuse, suivie de la prière du soir et du chant des cantiques, puis nous nous remîmes tous entre les bras de Morphée.

Ce sommeil ne fut ni long ni paisible. A trois heures et demie nous étions de nouveau aux prises avec notre

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 septembre.



ennemi. Le froid était devenu si rude qu'il me fut impossible de rester en voiture. Notre arme, un gros bâton, au bras, la raquette aux pieds, la tête raide et droite et en avant ! C'est une lutte gigantesque pour la vie ou pour la mort : tantôt la température monte, tantôt elle baisse, selon le souffle de l'aquilon. Pour comble de détresse, marchant dans l'obscurité, au milieu des glaçons recouverts de neige, souvent ils nous barrent le chemin et nous font faire de nombreuses culbutes. Il faut se débrouiller en se débattant au milieu d'une neige fine qui s'introduit dans nos vêtements et nous fait prendre un bain par trop froid. *Deus in adjutorium meum intende !...* Il n'y manquait pas, le bon Maître, et souvent ces douches si douloureuses qui paraissaient devoir causer la mort, amenaient au contraire une heureuse réaction de vie. Enfin les premières teintes de l'aurore parurent à l'horizon, la clarté alla en croissant jusqu'au moment où l'astre du jour se montra.

Nous avions devant nous un vrai promontoire, avec une épaisse forêt ; le soleil levant l'inonde de ses feux, chaque rameau de pin, couvert d'une neige cristalline, brille comme un quinquet. Nous abordons. Aussitôt le feu mis en un gros tas de bois secs, nous nous croyons transportés dans la zone torride. Quel contraste avec les scènes de la nuit ! Nous primes là un bon repas et un peu de repos.

Déjà cependant la tourmente et l'angoisse frappaient à notre porte et nous ne l'entendions pas, nous ne nous en occupions pas, car en voyage surtout, on peut dire : à chaque instant suffit sa peine. Nous repartîmes le cœur gai et joyeux, l'estomac chaud et bien lesté. Le ciel était pur sans être serein, le calme presque plat ; le soleil un peu enfumé éclairait devant nous un horizon sans fin, accidenté par des bancs de glaçons, donnant à la superficie du lac l'apparence d'un paysage composé de hautes montagnes, de coteaux et de vallées. Le départ fut donc couleur de rose, mais bientôt le mirage offrit à nos yeux ébahis des îlots fuyant, des montagnes marchant, des châteaux dansant, des multitudes s'agitant. Ciel ! quelles fantasmagories ! Le sud et le nord, l'orient et l'occident se confondaient ; comment diriger notre marche n'ayant que nos yeux pour boussole ? L'esprit était tourmenté et le cœur aux abois ; nous pouvions faire fausse route, nous égarer sur le lac, et, la nuit nous surprenant, nous étions forcés de camper à l'abri d'un banc de glaces. Cet état de malaise et d'angoisse se prolongea de trois à quatre heures... Terre ! Terre ! s'écria notre cher frère Alexis de sa voix éclatante. Le mirage avait à peu près disparu, et, en effet, nous apercevions devant nous, à une certaine distance, une pointe boisée. La bonne mère Marie avait veillé sur ses enfants.

Sûrs de notre route, nous avançons rapidement quand celui qui venait de nous annoncer le salut de sa voix sonore me dit : Je suis épuisé, mes jambes refusent leur service. Je lui conseillai de s'étendre quelques instants sur le traîneau pour reprendre haleine. Je le suivais de près, je l'entendis me dire d'une voix moitié éteinte : Je gèle !... Une demi-minute après je le tenais dans mes bras ; le sang s'était retiré des extrémités, le buste tout entier devenait raide. Je le frictionnai, je le secouai et je le pleurai, car tout espoir me paraissait perdu. Cependant on était venu à mon secours ; nous relevons le malade, nous l'obligeons à

marcher en le soutenant des deux côtés. La terre étant rapprochée maintenant, notre servant nous devance pour allumer le feu. Enfin, après des efforts et des inquiétudes inouïs, nous arrivons avec notre patient, nous l'établissons de notre mieux devant le feu, sur un canapé de lichen et de mousse. Le thé était prêt, nous lui confions le soin de réchauffer les organes intérieurs. Ce fut l'affaire de quelques instants. La circulation rétablie, notre malade redevint ce qu'il était de fait, le plus robuste de nous tous, et bientôt la hache à la main, il démolissait la forêt pour nous préserver du froid durant la nuit. Bien chauffés, à l'abri du vent et mollement étendus sur un lit de huit à dix pieds de mousse, nous reposâmes de huit à neuf heures. C'était bien assez pour nous faire oublier le passé et nous disposer à de nouveaux combats.

D'après notre itinéraire, nous devions, ce jour-là même, arriver à la mission du grand Saint-Joseph, île d'Orignal. L'étape était longue. Il fallait éviter trois écueils : nous précautionner contre le mirage qui, la veille, avait failli nous être fatal ; ne pas tourner trop à gauche, car c'était s'enfoncer dans l'immensité du lac, et enfin, ne pas aller trop à droite dans une baie très profonde. Au lieu donc de suivre la ligne droite, toujours la plus courte, nous décrivîmes une courbe pour atteindre les trois Îles-Sœurs, situées à moitié route.

En débouchant sur le lac, nous éprouvâmes la sensation qu'on nous appliquait un manteau de glace sur la peau nue. Le vent de l'est nous soufflait en face et pénétrait jusqu'à la moelle des os. En accélérant le pas, en dépit de la sensation contraire, nous entretenîmes assez de chaleur naturelle. A midi précis nous saluons les trois Sœurs. Nous reprenons après notre marche en droite ligne vers l'île d'Orignal. « Vent sur l'oreille gauche, disait le bon Frère Boisramé, sous la vive impression qu'il en ressentait, c'est ce qu'il y a de plus terrible. » Oui, certes, d'autant plus terrible, cette soirée, que je ne me souviens pas, après quarante-deux ans de résidence, d'avoir remarqué une température si basse. Tour à tour et parfois simultanément, chacun s'écriait que les jambes lui gelaient ; nos pauvres chiens eux-mêmes, tout esquimaux qu'ils sont, poussaient des cris plaintifs.

\* \* \*

*Deo gratias*, entre dix et onze heures du soir, tous vivants, nous tombions à genoux, prosternés devant Jésus Hostie, dans son tabernacle.

Nous étions à l'abri du vent, campés autour d'un gros poêle de fonte rouge et cependant il nous fallut bien longtemps pour réchauffer nos membres engourdis.

Sans inquiétude pour le lendemain, nous reposâmes paisiblement. En disant *nous*, je dois me tirer à part : car ma névralgie cervicale avait atteint son paroxysme et les élancements, les saccades, les titillations étaient si fréquents et si violents, qu'ils ne laissaient pas de place au repos. Remarquons-le cependant à l'honneur de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai... et vous apprendrez que mon joug est doux et mon fardeau léger », cette nuit passée tout entière avec le mal et la



fatigue me fit éprouver des joies et des consolations que le monde ne saurait ni comprendre, ni goûter, mais qui n'en sont pas moins réelles. Il est si doux pour le vrai disciple de porter sa croix à la suite de son bon maître Jésus et d'y être crucifié avec lui. Mon cœur de père éprouvait aussi une vive consolation de voir mes compagnons de voyage, jouir enfin de quelques heures de repos si bien gagné.

Le 14 janvier, de grand matin, je partis de la mission de Saint-Joseph. Je voulais me persuader que la température avait remonté. Erreur. Quand vers les huit heures nous quittâmes les bords du lac, abrités par les arbres, nous avançâmes avec un peu moins de peine. Le soleil était pourtant bien froid, comme disaient les voyageurs. Nous fîmes halte pour déjeuner sous de gros cyprès où l'avant-veille le R. P. Grouard, surpris par le froid, aurait certainement péri, si notre nouveau guide, Louis Lavallée, prévoyant le cas, n'était pas accouru à son secours. En quittant ce lieu, ma névralgie me causait de tels élancements que je dus à tout risque me faire envelopper et ficeler dans le traîneau. Ce fut en cet état qu'on me conduisit jusqu'au campement. Quand le feu fut bien allumé, on me débarrassa de mes liens. J'étais si transi qu'il se passa bien longtemps avant que je ressentisse les bienfaits effets de la chaleur. Ici du reste pour des voyageurs du nord, nous étions servis à souhait : abri suffisant, rameaux de sapin, mousse à duvet, bois de chauffage en abondance. Aussi tous mes braves compagnons, s'étant serrés les uns contre les autres et bien couverts, s'endormirent aussitôt. Quant à moi, comme il m'était devenu tout à fait impossible de prendre une position horizontale et de remuer la tête en aucun sens, je me fis asseoir le plus confortablement possible aux pieds d'un sapin, sur lequel j'appuyai mon dos. Je passai là la nuit sans fermer l'œil. Je veillais en compagnie de mon Jésus crucifié ; je le priais avec ferveur pour la conversion des infidèles et des pécheurs et pour la persévérance des bons. Par une grâce spéciale, l'esprit et le cœur dominèrent tellement la chair que je finis presque par trouver la nuit trop courte pour satisfaire ma dévotion.

Après encore huit nuits et neuf jours semblables, nous arrivâmes enfin à la mission de la Nativité, Athabaska. J'avais résolu d'attendre ici que ma névralgie se calmât. Je voulais aussi prendre le temps nécessaire pour dresser mes plans, de manière à atteindre le but essentiel de ce pénible voyage. Je pus m'assurer là du concours empressé de M. Mac Murrey, agent de la compagnie et mon ami.

\* \* \*

Comme je redoutais avant tout le transport par eau à cause des nombreux dangers et des dépenses, il me sembla qu'on pouvait mieux faire en ouvrant un chemin à travers bois et vallées, ayant pour aboutissant le confluent des deux rivières Athabaska, appelé la Grande-Fourche.

Le 2 février donc, ma névralgie était à peu près dissipée, le froid moins rigoureux, pourvus de bons chiens de traits et de provisions suffisantes, nous nous mettions allègrement en route. Tous les matins, montre en main, je donnais l'éveil à trois heures. Après un premier et léger déjeuner, je chaussais mes raquettes et prenais les devants en traçant le chemin. C'était aussi le moyen d'activer le pas de nos

coursiers qui se hâtent toujours d'atteindre celui qui les précède. Les hommes me suivaient de plus près ou de plus loin, selon qu'ils avaient mis plus ou moins de temps à plier bagage.

Les difficultés et les épreuves de la première partie de mon voyage étaient d'autant plus éloignées de mon esprit maintenant, que j'éprouvais un plus grand bonheur durant ces longues matinées où, en possession de moi-même, je méditais la sainte loi de Dieu, tandis que mes pieds trituraient la neige vierge en suivant les méandres de la rivière. C'était surtout au moment où le soleil *sicut gigas in alto*, commençait à dorer la tête des grands arbres de ses ayeux naissants que je chantais de tout cœur : « *Benedic, anima mea, Domino et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.* » Notre bon Dieu est grand partout, mais à nous, pauvres mortels, il se montre surtout tel par ses œuvres.

J'entends déjà le trin-trin des grelots, il faut finir ma méditation ici. Bientôt mes compagnons me rejoignent et nous mettons à terre (nous faisons halte), pour le second déjeuner. Comme c'est ici le seul repas en règle de la journée, il est suivi d'une petite causerie, durant laquelle on fume. Le départ a lieu vers quatre heures. Les chiens recommencent à agiter leurs sonnettes et cela jusqu'au soleil couchant ou couché. C'est dans la succession ininterrompue de ces exercices journaliers que vont s'écouler les quinze ou seize jours de marche qui nous séparent du lac la Biche.

(A suivre).

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE.

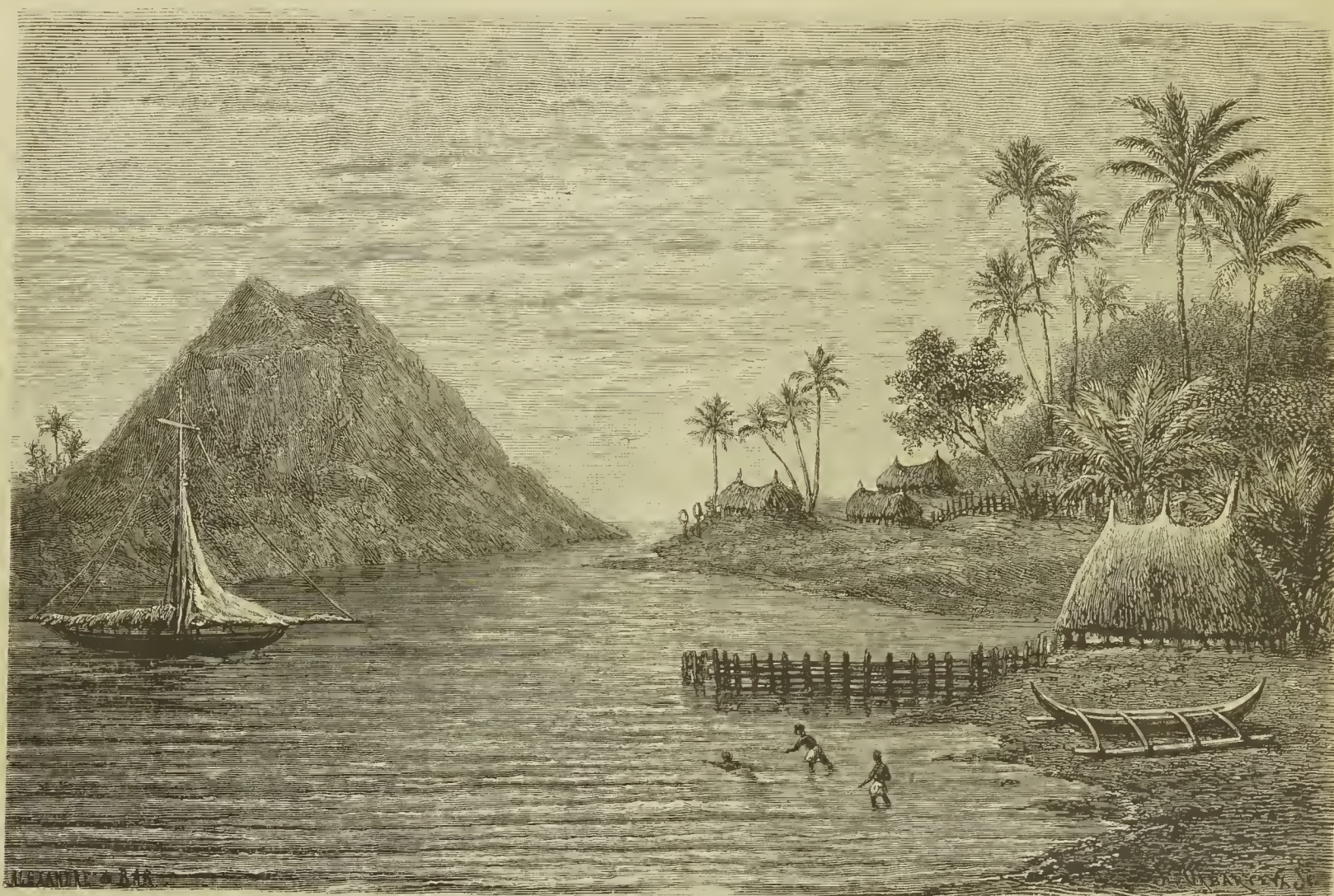
Anonyme du diocèse de Saint-Claude .....	2 60.
Pour les missions les plus nécessaires (Mgr Faraud, Athabaska-Mackenzie).	
Anonyme de Marseille .....	4
Anonyme du diocèse de Vannes. ....	100
M. G., don recueilli par l'Écho de Fourvière .....	300
Pour les pauvres missions de Norvège.	
Anonyme de Villaines-la-Juhel, diocèse de Laval, avec demande de prières .....	200
M. L., don recueilli par l'Écho de Fourvière .....	600.
Au R. P. Darras, pour le séminaire de Chetput (Pondichéry).	
Anonyme du diocèse de Lyon .....	5.
Au cardinal Lavigerie, pour l'œuvre anti-esclavagiste.	
Anonyme de la paroisse de Cherveux, diocèse de Poitiers .....	50.
A Mgr Combes, pour les victimes de la famine dans le diocèse de Constantine.	
Anonyme, don recueilli par l'Écho de Fourvière .....	2 50
Mlle C. D., .....	3
Anonyme, .....	20
.....	5
J. D., .....	5
Anonyme, .....	1
.....	0 50
Mme des M., .....	5
Une lectrice, .....	1 05
Anonyme, .....	1
B. M., .....	5
Une famille chrétienne, don recueilli par l'Écho de Fourvière ...	2.
Paroisse de St-Barthelemy-Lestra, .....	21.
Pour les diocèses d'Algérie ravagés par les sauterelles.	
M. L., don recueilli par l'Écho de Fourvière .....	300.
Pour la mission du Zambèze.	
Anonyme de Châtillon-St-Jean, diocèse de Valence .....	5
Pour la mission de Madagascar.	
Anonyme de Dole, diocèse de Saint-Claude .....	2

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





MÉLANÉSIE ET MICRONÉSIE. — VILLAGE DE MATOUPU. — RADE DE BLANCHE-BAIE (Nouvelle-Bretagne), dessin transmis par Mgr Navarre (voir p. 500).

SUITE DE LA LETTRE  
DE  
S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE  
SUR  
L'ESCLAVAGE AFRICAIN  
A  
MESSIEURS LES DIRECTEURS  
DE  
L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI<sup>(1)</sup>

Je termine (car il faut finir ces détails) par un exemple que m'apportait une lettre du P. Hauteœur, datée de Tabora, au mois d'avril dernier. Elle donne d'ailleurs des renseignements intéressants sur un point relatif à l'esclavage de l'intérieur africain, celui du profit que les pro-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 septembre, 4 et 11 octobre et les cartes pages 459 et 474.

priétaires tirent de leurs esclaves en les louant à des étrangers lorsqu'ils en trouvent l'occasion :

« Puisque vous désirez connaître les mœurs du pays, plus particulièrement en ce qui concerne la situation des esclaves, je vous dirai, tout d'abord, que nous n'en avons plus un seul à notre service. Comme vous le savez, nous délivrons immédiatement tous ceux que nous pouvons racheter. Les enfants, nous les élevons et nous les marions quand ils sont en âge, après leur avoir enseigné la lecture, l'écriture, l'agriculture et les choses élémentaires. Les adultes, nous les laissons libres de rester près de nous ou de s'en aller. Mais si nous n'avions pas d'esclaves à nous, par horreur pour cette horrible institution, nous étions, pour nos travaux, obligés d'en louer. Il faut savoir, en effet, que les Arabes propriétaires d'esclaves ou même les chefs noirs les louent à prix d'argent, soit pour les voyages, soit pour les travaux domestiques : et, à cause de la cruauté de leurs maîtres, ces pauvres gens préfèrent de beaucoup être chez nous que chez ces derniers. Ils nous sollicitent donc de les prendre, et, de fait, jusqu'ici nous en avons loué pendant des mois entiers, soit pour nous aider dans nos constructions, soit pour garder nos brebis et nos vaches, qui donnent leur lait à nos enfants rachetés de l'esclavage. Or nous venons, ces jours-ci, de congédier le dernier. Il



était esclave d'un de nos riches voisins, un chef, nommé Amisi Bukundi, mais son départ faillit donner lieu, pour nous, à toute une désagréable aventure. Nous nous en sommes tirés, il est vrai, mais vous y verrez une nouvelle preuve de la façon dont les esclaves sont cruellement traités par leurs maîtres et du désespoir où les jettent ces cruautés.

« Au lieu donc de rentrer chez son maître, notre berger, après avoir été congédié, s'enfuit avec une femme esclave comme lui. Amisi Bukundi prétendit que c'était moi qui avais fait désertir ces deux esclaves, et il voulut m'intenter un procès à Kouikuru, devant le gouverneur arabe, mais je suis bien certain de le gagner. Ces deux infortunés ont déserté, en effet (les témoins sont prêts à le déclarer), par crainte de la barbarie de leur maître; de fait, il a à son actif des actes de la cruauté la plus atroce.

« Tout dernièrement, un de ses esclaves, pour une faute minime, fut roué de coups. Je le vis tout en sang et son maître se vantait de l'avoir traité ainsi. Rentré à la maison, il reçut une seconde bastonnade qui le laissa à demi mort, puis il fut enfermé dans une hutte en paille à laquelle on mit le feu. Le pauvre esclave put s'échapper, mais affreusement brûlé: son maître ne voulut permettre à personne de le soigner et il mourut abandonné.

« Dernièrement encore un enfant était né à ce même Amisi Bukundi: la mère, esclave, aurait en droit à quelques égards, au moins à cause de son enfant. Or, chaque jour, la malheureuse était cruellement battue: bien souvent elle passait toute la journée à errer dans les broussailles, n'osant rentrer de peur d'être tuée. Un beau jour j'ai appris que l'enfant était mort, mais j'ai su par les gens du pays qu'il est mort par suite des coups reçus quand ce bourreau frappait sa femme sans se préoccuper du pauvre petit, que, selon l'usage, elle portait sur le dos; et c'est ainsi que cet enfant a été tué.

« Aussi notre berger, Baraka, qui était au courant, mieux que n'importe qui, de ces cruautés, s'est gardé de rentrer chez son maître. Il savait par un de ses compagnons d'esclavage qu'Amisi voulait lui donner à sa rentrée cinquante coups de bâton sur la tête et ensuite le mettre aux fers jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Tout cela est connu de plusieurs. »

.\*.\*

C'est assez d'horreurs. Mais ce qui est en un sens plus triste que ces souffrances individuelles, c'est la dévastation et, à courte échéance, si on laisse faire, la destruction totale du cœur de l'Afrique. Ces contrées des Hauts Plateaux, autrefois si calmes et si heureuses, offrent aujourd'hui l'aspect de la désolation et de la mort. Plusieurs régions sont, comme cela est indiqué sur mes cartes, déjà absolument ravagées, mais partout règne et dans les esprits et dans les conditions matérielles de la vie, le plus affreux désordre qu'un écrivain anglais a appelé avec raison *le désordre de l'enfer*. Les noirs, jusque-là habitués à un travail facile, trouvent encore plus commode de se livrer, eux aussi, de proche en proche, au brigandage. Sous le nom tristement fameux de *Rougas-Rougas* ou d'autres semblables, ils forment de

toutes parts des bandes de pillards qui se jettent sur les hommes inoffensifs, sur les villages, sur les caravanes.

Pendant ce temps, tout change d'aspect, et, à quelques années, souvent quelques mois de distance, les voyageurs remarquent partout les signes de l'incendie, de la destruction, de la mort.

Nous avons vu plus haut ce que dit Stanley de cette province du Yambari, grande comme l'Irlande, située le long du Congo et où plus d'un million d'hommes a été détruit ou enlevé en moins de trois ans. Nos missionnaires ne sont pas moins affirmatifs dans leurs témoignages les plus récents :

« Dans nos pays du centre de l'Afrique, nous écrit un de nos Pères, on redouble de fureur, on vole, on pille, on enchaîne, on est sur le point de voir des pays entiers anéantis et réduits en immenses déserts. Le Manyéma est traversé en tous sens, pressuré jusqu'à la dernière goutte; à Mtowa, débarcadère du Manyéma, IL N'Y A PAS DE JOUR OU LES BATEAUX NE CHARGENT DES CENTAINES D'ESCLAVES. Le Marungu est aussi traversé en tous sens, avec d'autant plus d'acharnement que la race des Maringa, des Watawa, des Malemba, reçoit une bonne rémunération, et, dans l'espace de moins de deux mois, nous avons vu passer à notre station plus de quatre cents esclaves: C'EST LE SIGNE D'UNE PROCHAINE AGONIE. »

Moi-même j'ai essayé de donner le chiffre approximatif des existences humaines détruites chaque année dans toute l'Afrique. Savez-vous, ai-je dit, combien la traite musulmane vend d'esclaves depuis dix ans dans l'intérieur de l'Afrique? Je ne vous donne pas seulement le chiffre de mes missionnaires, IL EST DE QUATRE CENT MILLE PAR ANNÉE, je vous donne celui de Cameron, qui est, AU MINIMUM, dit-il, DE CINQ CENT MILLE (1). Vous entendez, CINQ CENT MILLE ESCLAVES vendus CHAQUE ANNÉE sur les marchés de tout l'intérieur africain, dans les conditions que je viens de dire.

Mais je ne parle que d'esclaves vendus et, pour tout comprendre, on doit ajouter, selon les explorateurs et selon nos Pères, à chaque esclave mis en vente, les victimes massacrées dans la chasse humaine, ou mortes de souffrances et de faim dans les caravanes qui se rendent sur les marchés. Les uns disent quatre, les autres cinq, d'autres enfin, comme vous l'avez vu chez Livingstone, jusqu'à dix morts pour un seul esclave. Si, dans les autres régions où s'exerce la chasse à l'homme, la proportion était la même que sur les Hauts Plateaux de l'intérieur, CELA FERAIT EN MOYENNE DEUX MILLIONS DE NOIRS MIS A MORT OU VENDUS CHAQUE ANNÉE, ET EN CINQUANTE ANS AU PLUS LA DÉPOPULATION COMPLÈTE DE L'AFRIQUE INTÉRIEURE.

« L'Afrique, conclut Cameron, perd son sang par tous les pores. Un pays fertile qui ne demande que du travail

(1) Cameron *Comment j'ai traversé l'Afrique*, page 531.



pour devenir l'un des plus grands producteurs du monde, voit ses habitants, déjà trop rares, décimés par la traite de l'homme et par les guerres intestines. Qu'on laisse se prolonger cet état de choses et tout ce pays, retombé dans la solitude, repris par le hallier, redeviendra impraticable au commerçant et au voyageur (1). »

Concluons cet affreux exposé par ces nobles paroles du même Cameron. Elles expriment naturellement le sentiment de tout chrétien lorsqu'il se trouve en présence de tant d'infamies et qu'il se demande comment il peut, pour sa part, y porter remède :

« Que ceux qui désirent l'extinction de la traite des noirs se lèvent, et par leur parole, leur bourse, leur énergie, viennent en aide aux individus à qui cette entreprise peut être confiée.

« Que les personnes qui s'occupent des missionnaires secondent de tous leurs efforts ceux qui travaillent en Afrique, et leur envoient de dignes associés, prêts à vouer leur existence à la tâche qu'ils entreprennent.

« Ce n'est pas par des discours, ni par des écrits que l'Afrique peut être régénérée, mais par des actes. Que chacun de ceux qui croient pouvoir y prêter la main le fasse donc. Tout le monde ne peut voyager, devenir apôtre ou négociant ; mais chacun peut donner une cordiale assistance, une aumône, aux hommes que le dévouement ou la vocation mène dans des lieux inconnus (2). »

C'est le désir de contribuer à faire cesser tant de malheurs qui a donné naissance à la mission que je viens de remplir au nom du Vicaire même de Jésus-Christ, c'est lui qui explique et justifie le but de la croisade anti-esclavagiste, dont je dois parler maintenant dans la seconde partie de cette lettre.

\* \*

Ce que je viens de dire de l'esclavage africain en donne, à la vérité, une horrible idée, mais j'ajoute, une fois de plus, que cette idée n'exagère en rien les faits. Je ne suis, du reste, animé en tout ceci que d'un seul désir, celui de faire connaître au monde chrétien la situation de nos malheureux noirs. Je ne trouverai donc à me contredire que des personnes intéressées. Il me serait facile, à l'occasion, de révéler le genre d'intérêt le plus souvent peu avouable qui fait parler chacune d'elles, depuis ceux qui ont la responsabilité politique d'un pareil état de choses, ayant pris l'engagement de le faire cesser, jusqu'à ceux dont la haine préfère voir se perpétuer l'esclavage que d'accepter qu'il soit aboli sur l'initiative de l'Eglise. Ils craignent plus que tout le reste qu'elle ne reçoive l'honneur d'une telle initiative.

C'est cependant ce qu'ils ne sauraient empêcher désormais.

Il est bien évident à tous les yeux que, jusqu'à ces derniers mois, les révélations sur la traite africaine qui

commencent à émouvoir profondément l'opinion, n'avaient causé en Europe aucune impression durable. Quand on se rappelle les manifestations auxquelles donnait lieu, il y a un demi-siècle, dans la presse, dans les assemblées publiques, dans les réunions privées, l'esclavage colonial ; comment en France, en Angleterre, en Amérique, l'opinion se passionnait pour ou contre ; comment les moindres nouvelles se rapportant aux négriers, aux croisières, à la situation des esclaves et des planteurs, étaient rapportées, commentées, discutées ; comment on s'en servait pour écrire non seulement des traités ou des apologies, mais des romans même dont l'effet ne fut certainement pas sans influence sur l'issue définitive de cette croisade, on voit combien nous étions loin au commencement de la présente année de ce qui se produisait alors.

Chose remarquable ! ce n'est pas que les faits eux-mêmes fussent ignorés. En Afrique on les savait pour toutes les régions voisines des possessions européennes. En ce qui me concerne, j'étais instruit par les missionnaires d'Alger que j'avais envoyés jusque dans l'intérieur, mais, en Algérie même, mon clergé, principalement celui qui était employé dans les centres de l'extrême sud, nos administrateurs, nos généraux, savaient parfaitement que, dans le Sahara et le Soudan, l'esclavagisme régnait en maître au-delà de nos frontières et que, souvent même, il tentait secrètement de les franchir. Plus d'une fois nos éclaireurs, nos colonnes avaient rencontré, franchissant avec peine les sables du désert, de tristes caravanes d'esclaves. Nous avions même entendu délibérer froidement par des hommes qui se préoccupaient de commerce et d'économie politique, si, pour ramener en Algérie le trafic qui maintenant se dirige sur le Maroc et profite particulièrement à l'Angleterre, il ne convenait pas de laisser se rétablir le libre passage et la libre vente des esclaves sur notre territoire. On ne pensait même pas qu'il suffît, pour obtenir ce dernier résultat, de forcer sérieusement le Maroc d'une part, le Fezzan de l'autre, à supprimer chez eux l'infâme commerce.

Quoi qu'il en soit de ce dernier détail que j'aurai à traiter quelque jour ailleurs, on voit au point de vue moral et humanitaire de l'esclavagisme africain, le seul dont je me préoccupe spécialement ici, quelle était l'indifférence commune, même de la part de ceux qui en auraient pu voir de près les horreurs. On ne le voit pas moins par le peu d'effet pratique que produisaient sur l'opinion les ouvrages si intéressants néanmoins et, depuis longtemps publiés par les explorateurs africains, comme les Livingstone, les Nachtigal, les Schweinfurth, les Speke, les Cameron. Mais tout d'un coup, à cette indifférence qui régnait partout, même en Angleterre où la société anti-esclavagiste n'existait plus guère que

(1) Cameron. *A travers l'Afrique*, pages 145-146.

(2) Cameron. *A travers l'Afrique*, page 522.



pour la forme, ont succédé dans toute l'Europe un réveil et comme une passion générale.

A quoi cela a-t-il donc tenu ? A qui devons-nous d'être passés du sommeil à l'action, et de cet oubli d'un mal qui croissait chaque jour dans l'ombre, à la volonté pratique d'y mettre un terme ?

Je n'ai pas ici à parler de moi, autrement que pour rappeler le rôle du chef de l'Eglise et constater la gloire qui n'appartient qu'à lui seul. Je dirai donc simplement que, remplissant le devoir de ma charge, j'ai fait connaître au Saint-Père, en lui rendant compte de mes missions, mes inquiétudes pastorales et ce que j'apprenais des ravages de la traite dans l'intérieur ; c'est à peu près ce que j'ai fait dans la première partie de cette lettre pour les lecteurs des *Missions catholiques*. Mais qu'aurait été ma parole, si elle était restée secrète et si elle n'avait pas reçu son efficace de la mission publique que me donna le Vicaire de Jésus-Christ :

...

C'est de ce jour-là, c'est-à-dire du mois de mai de la présente année 1888 que date ce mouvement nouveau des esprits. Quelques-uns ont beau dire maintenant que ce mouvement est l'œuvre de la philosophie. Je ne méconnais pas la vérité des principes par lesquels la philosophie, éclairée par dix-huit siècles de christianisme, a condamné et flétri l'esclavage, ni ceux sur lesquels s'appuie aujourd'hui l'économie politique, pour en montrer les résultats funestes ; mais je constate qu'en fait, au 1<sup>er</sup> janvier 1888, ni la philosophie, ni l'économie politique, ni les assemblées, ni les gouvernements n'avaient pris en main, d'une manière pratique, la cause de l'esclavage africain, et que, depuis le mois de mai de la même année, cette cause s'agite dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Que s'est-il donc passé entre ces deux dates ? Simplement ce fait, que le Souverain Pontife faisant écho aux longs cris de douleur de l'Afrique intérieure, a jeté lui-même un cri puissant qui a réveillé le monde chrétien. Ce cri, il l'a jeté dans l'Encyclique *In Plurimis*, adressée aux évêques du Brésil pour les féliciter de l'abrogation de l'esclavage dans cet empire, et pour leur donner des conseils de sagesse et de zèle. C'est à ce moment que, voyant le fléau détruit enfin dans les Indes Occidentales, il a tourné ses regards vers l'Afrique et porté résolument les premiers coups à son esclavage.

Vos lecteurs connaissent tous ce grave document. Je n'en reproduirai ici, pour prouver ma thèse, que ce qui regarde directement l'esclavage africain. Il me suffira d'ajouter, puisqu'on nous a opposé l'histoire et la philosophie dans cette matière, que Léon XIII, avec la netteté de son esprit, l'autorité et la sûreté de sa science, n'a pas manqué d'établir, ce que n'avait jamais fait au même degré aucun de ses prédécesseurs, que, pour le théologien et le philosophe, l'esclavage est condamné tout

autant par la loi de la nature que par la loi de Dieu. Il a expliqué d'une manière non moins victorieuse comment l'Eglise, n'a cessé, depuis son origine, de travailler à son abolition, dans la mesure de son pouvoir, d'abord en prêchant la fraternité universelle et la libération de l'homme par la rédemption de Jésus-Christ, et en faisant ensuite, sans se lasser, progresser de siècle en siècle, dans les mœurs et dans les lois, l'application de ces principes chrétiens, jusqu'à ce qu'enfin, sans révolution violente, ainsi qu'il était désirable, un jour vint où l'esclavage antique se trouva vaincu et où le monde le vit disparaître.

S'il se reproduisit, il y a trois siècles, sous l'inspiration de la cupidité sans mesure dont furent victimes les Indiens de l'Amérique d'abord, et ensuite les noirs, le Pape fait encore remarquer que ce fut l'Eglise qui alors l'attaqua de front la première, malgré les passions des intéressés et les résistances des puissants, et en définitive fournit à ses adversaires les armes pour le détruire. Il ne manque pas d'invoquer sur ce point le témoignage de ses plus glorieux prédécesseurs : Benoît XIV, Pie VII, Grégoire XVI.

Enfin il en vient, après avoir parlé du Brésil, à l'esclavage africain.

Léon XIII s'exprime toujours avec éloquence, mais ici, le cœur, la pitié du Père se sont faits jour après les considérations élevées par lesquelles il venait de frapper et de broyer à jamais l'esclavage. Ecoutez ses paroles et dites encore, après les avoir entendues, si mes descriptions du malheur des noirs exagèrent la réalité :

*« Si l'affreuse traite de l'homme, dit-il, a cessé sur les mers, elle n'est que trop largement et trop cruellement pratiquée sur terre, principalement dans des régions nombreuses de l'Afrique. »*

*« Les pourvoyeurs de cet odieux commerce font subitement irruption, avec l'appareil et la brutalité des brigands, dans les tribus de l'intérieur qu'ils surprennent à l'improviste ; ils envahissent les habitations, les champs, les villages, y dévastent et y pillent tout ; prennent et emmènent comme une proie les hommes, les femmes et les enfants pour les conduire de vive force sur des marchés infâmes. »*

*« On les charge de chaînes et on les contraint à parcourir ainsi des distances considérables, soutenus par une nourriture misérable et insuffisante, assommés de coups. Si l'on voit qu'ils ne peuvent endurer ces fatigues, ils sont mis à mort ; ceux qui survivent sont vendus comme un bétail, et livrés à la manière des animaux à des acheteurs cruels et cyniques. Ainsi vendus et livrés, on les sépare de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs proches, et le maître auquel ils échoient les assujettit à une servitude abominable, les obligeant même à embrasser la religion de Mahomet. »*

Le Saint-Père n'hésite pas, comme on le voit, ainsi que je l'ai fait moi-même, à rappeler la part que les Musulmans ont dans ces infamies. Il y revient dans plusieurs autres passages, confirmant ainsi par son autorité ce que j'ai hautement affirmé.



*Puisque, en effet, dit-il, aux yeux des Mahométans, les Nègres et les hommes de races semblables sont considérés comme étant à peine supérieurs aux brutes, il est aisé de concevoir la cruauté avec laquelle ils les traitent. »*

Et il ajoute encore :

*« C'est de l'Egypte et de Zanzibar et en partie aussi du Soudan, comme d'autant de stations, que partent ces expéditions abominables. »*

Nous reviendrons plus bas sur ce sujet, reprenons ici à parole du Saint-Père :

*« Pour Nous, dit-il avec autant de majesté que de tendresse, pour Nous qui tenons la place du Christ, le charitable libérateur et rédempteur de tous les hommes, et qui Nous réjouissons si vivement des soins si nombreux et si glorieux que l'Eglise rend à tous ceux qui souffrent, c'est à peine si Nous pouvons exprimer de quelle pitié Nous sommes pénétré envers ces populations infortunées, avec quelle charité sans bornes Nous leur lendons les bras, combien Nous désirons ardemment pouvoir leur procurer tous les secours et les soulagements possibles, afin que, affranchis de l'esclavage des hommes en même temps que de celui de leurs superstitions, ils puissent servir le vrai Dieu, sous le joug si suave du Christ, et être admis, avec nous, au divin héritage. Nous demandons à Dieu que tous ceux qui sont en possession du gouvernement, de l'autorité, qui veulent défendre les droits de l'homme et de la nature, qui se dévouent sincèrement au progrès de la religion, se rendant à Notre prière, à Nos instances, arrêtent, prohibent, abolissent ce commerce affreux et infâme.*

*« Et tandis que, grâce au génie et à l'activité de l'homme, de nouvelles voies s'ouvrent vers les régions africaines et de nouvelles relations commerciales y sont établies, que les hommes voués à l'apostolat s'efforcent d'obtenir qu'il soit pourvu au salut et à la liberté des esclaves ! Ils y réussiront si, soutenus par la grâce divine, ils se consacrent tout entiers à propager notre sainte foi et travaillent, avec une ardeur nouvelle, à son développement, car c'est le fruit insigne de cette foi de favoriser et d'établir admirablement la liberté DANS LAQUELLE NOUS AVONS ÉTÉ AFFRANCHIS PAR LE CHRIST (1). »*

Voilà ce que proclamait en présence du monde chrétien le Vicaire de Jésus-Christ, le 24 mai de cette année 1888.

\* \*

Mais ce n'est pas tout, et cette Encyclique solennelle n'était que le prélude d'une scène attendrissante et sublime, qui devait se passer aux pieds mêmes du Vicaire de Jésus-Christ, afin de consacrer à jamais la part qu'il allait prendre à cette œuvre de libération et de vie, qui doit marquer la fin de ce siècle. Le lendemain même du jour où était lue à Rome l'Encyclique sur l'esclavage, Léon XIII voulait recevoir au Vatican le pèlerinage africain, venu pour prendre part aux fêtes de son Jubilé sacerdotal. Là se trouvait, à côté des évêques, des prêtres, des missionnaires, un groupe de noirs chrétiens, autrefois

rachetés de l'esclavage et depuis élevés par nous, avec les ressources de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. J'eus la consolation de les présenter au Vicaire de Jésus-Christ.

« Très Saint-Père, lui disais-je, il semble que la divine Providence ait tout disposé pour que vous puissiez, dès la première heure, recevoir l'expression d'une reconnaissance si justement due, et avoir ici comme une confirmation visible de votre parole. C'est la première fois ; dans le cours des siècles, que des nègres chrétiens, partis du centre même de l'Afrique, paraissent devant le Vicaire de Jésus-Christ, et, sans que rien ait pu le faire prévoir, ils se trouvaient dans votre ville de Rome le jour même où votre voix, faisant écho à celle de vos plus glorieux prédécesseurs, les saints Grégoire, les Innocent III, les Benoît XIV, rappelait au monde les droits de l'humanité, de la nature, si affreusement violés, et l'obligation pour les chrétiens de faire cesser tant d'horreurs !

« Ils viennent de lire à Rome, hier même, l'Encyclique admirable que Votre Sainteté adresse aux évêques du Brésil. Ils y ont vu qu'après avoir hâté par vos vœux, par vos prières, l'abolition de la servitude dans un grand empire chrétien où elle existait encore, vous vous êtes souvenu de leur Afrique. Ils ont lu, tracé par vos mains sacrées, le tableau des misères sans nom que l'esclavage fait peser sur les populations de l'intérieur équatorial. Ils ont vu avec quelle vigueur et quelle tendresse apostoliques, après avoir rappelé et flétri tant de crimes, Votre Sainteté s'adresse aux peuples chrétiens pour leur demander, au nom de l'Eglise, au nom de la religion, au nom de l'humanité, de s'opposer à la continuation d'un commerce infâme, et des scélératesses qu'il entraîne après lui.

« Ce que Votre Sainteté a rappelé et flétri ainsi avec tant d'éloquence, c'est la propre histoire des noirs qui sont en ce moment à vos genoux. Tous, sans exception, ont été les victimes de ces infamies. Tous ont été, par la violence, enlevés à leurs familles, séparés de leurs pères, de leurs mères, qu'ils ont, le plus souvent, vu massacrer sous leurs yeux. Tous ont été entraînés sur les marchés à esclaves de l'intérieur, sur ces routes impies dont parle Votre Sainteté avec une vérité qui fait frémir, et qui sont tracées au voyageur par les ossements des nègres esclaves. Tous, enfin, ont été vendus comme un vil bétail ; et, si les missionnaires envoyés par vous, Très Saint-Père, il y a maintenant dix années, dès les premiers jours de votre Pontificat, ne s'étaient trouvés là pour les racheter au nom de l'Eglise, ils seraient encore sous le joug et les coups de maîtres impitoyables, ou déjà morts de leurs souffrances sur les sables arides de nos déserts ! »

Léon XIII, tendrement ému, voulut lui-même, comme vous vous en souvenez, prendre alors la parole et dans le langage le plus paternel et en même temps le plus élevé, il renouvela les exhortations de son Encyclique.

« Dès le début de notre Pontificat, disait-il, nos yeux se sont portés vers l'Afrique, cette terre déshéritée ; et ce qui, par-dessus tout, n'a cessé de remplir notre âme de tristesse et de commisération, c'est la pensée de ce grand nombre de

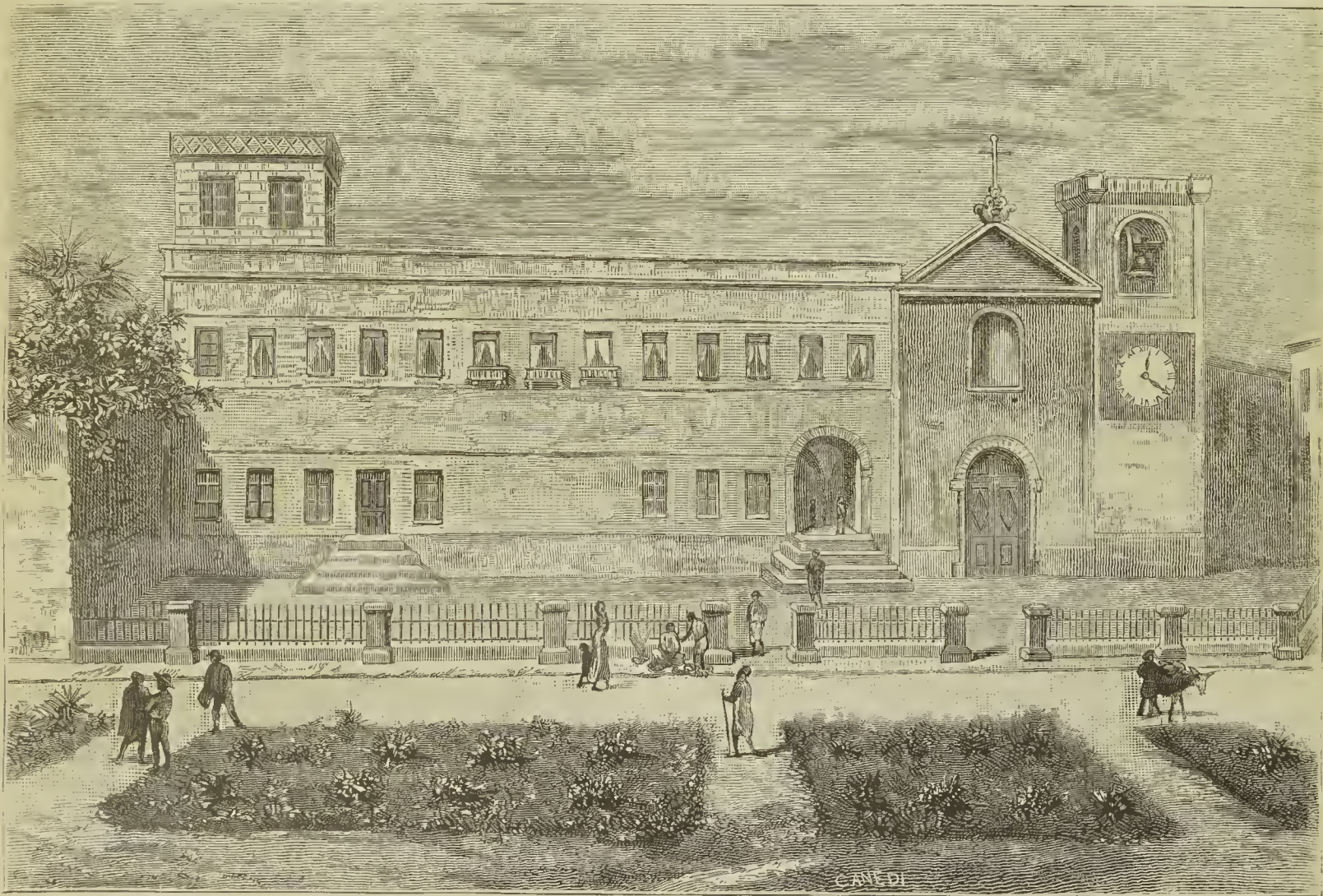
(1) Encyclique *In Plurimis* de Sa Sainteté le Pape Léon XIII, aux évêques du Brésil.



créatures humaines, réduites par la force et la cupidité à un esclavage honteux et dégradant. Nous avons publié la Lettre Encyclique, dont vous venez de parler tout à l'heure, Monsieur le Cardinal, adressée aux évêques du Brésil. Après les avoir félicités de l'heureux événement qui vient de se produire en leur pays ; après avoir exposé la doctrine de l'Eglise catholique et la constante sollicitude des Pontifes romains à ce sujet, suivant l'exemple de nos prédécesseurs, Nous avons invité et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains, à mettre un terme au hideux trafic appelé la traite des nègres, et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshonorer le genre humain. Et puisque le continent africain est le

théâtre principal de ce trafic, et comme la terre propre de l'esclavage, dans cette même lettre, nous recommandons à tous les missionnaires qui y prêchent le Saint Evangile, de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre sublime de rédemption, à l'exemple du glorieux Pierre Claver que nous avons récemment canonisé. Mais c'est sur vous surtout, Monsieur le Cardinal, que nous comptons pour le succès des difficiles œuvres et missions d'Afrique. Nous avons la confiance que vous ne vous lasserez pas, avant d'avoir mené à bonne fin vos grandes entreprises. »

Je n'ai donc fait qu'obéir à la voix du Vicaire de Jésus-



MOZAMBIQUE. — PALAIS SAINT-PAUL, RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 502).

Christ et c'est à lui, c'est à l'Eglise dont il est le chef et le guide, qu'appartient tout l'honneur de cette campagne que ses ennemis lui envient aujourd'hui (1).

Mais c'est en vain qu'on voudrait donner le change à l'opinion. Les faits, les dates, l'Encyclique, les discours sont là pour protester contre une usurpation aussi audacieuse.

Nous y pouvons joindre en France la grande voix de

(1) On sait que des journaux anti-chrétiens ont prétendu en France, comme je l'ai dit plus haut, que cet honneur appartient tout entier aux philosophes du dix-huitième siècle! Et je viens de lire dans une feuille allemande le discours d'un ministre protestant faisant ressortir aux yeux de ses coreligionnaires qu'il importe de ne pas le laisser à l'Eglise.

l'épiscopat qui a voulu s'associer tout entière à celle du Vicaire de Jésus-Christ. J'ai déjà reçu, en effet, des lettres d'adhésion chaleureuse à la croisade ordonnée par le Saint-Père, de la part de tous les cardinaux, de tous les archevêques français, de presque tous leurs vénérables suffragants. Quelques-uns avec une haute éloquence, tous avec l'accent de la charité et de l'indignation apostoliques, déclarent qu'ils s'associent à l'initiative, aux sentiments du Vicaire de Jésus-Christ.

Il en est de même dans les autres pays chrétiens. En Belgique, en Angleterre, en Allemagne, la voix de Léon XIII trouve un écho profond. Elle retentit en Por-



tugal, en Espagne et jusqu'en Amérique. Les associations se forment et se disposent à agir. C'est l'Eglise entière dans son Chef, dans ses Pasteurs, dans ses fidèles, qui, dans un sentiment nouveau, reprend, ainsi que le disait récemment le Conseil anti-esclavagiste de France, l'ancien cri des croisades : « Dieu le veut ! »

« Il veut que les droits, la liberté, la dignité de la nature humaine ne soient pas plus longtemps violés.

« Il veut que, dans la mesure de notre pouvoir, nous

contribuions tous à arrêter le sang qui coule à flots sur les hauts plateaux de l'Afrique.

« Il veut que, pour faire cesser ces crimes, chacun de nous sacrifie un peu de son or, et quelques-uns qui en auront l'héroïsme, leur vie même, s'il le faut. »

Il nous reste à voir quel doit être le caractère pratique de cette action.

*(La fin au prochain numéro).*



MOZAMBIQUE. — VUE DU FORT DE SAINT-SÉRASTIEN; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Zambèze (voir page 501).

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Trois missionnaires de la Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie se sont embarqués à Marseille le 23 septembre pour se rendre, l'un, M. Remi de Smet, au Kan-sou, les deux autres, MM. Leesens et Stragier, à la Mongolie sud-ouest.

— Le R. P. Jean Fagnano, de la Congrégation Salésienne de Dom Bosco, vice-préfet apostolique de la Patagonie méridionale, vient de repartir pour sa mission.

— Le 26 octobre prochain deux Pères de la province dominicaine de Lyon s'embarqueront à Bordeaux pour la Mission de Trinidad (Antilles). Ce sont : le R. P. Marie-Eusèbe Poulet, du diocèse de Lyon, et le R. P. Marie-Réginald Sarthou, du diocèse de Bayonne.

## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père ayant daigné accepter la démission de Mgr Anaclet Chicaro, archevêque titulaire d'Emèse, de sa charge de délégué apostolique pour les Orientaux d'Egypte

et d'Arabie, et de vicaire apostolique d'Egypte pour les latins, à cause de son grand âge et de sa santé gravement ébranlée en ces dernières années, a choisi pour son successeur le R. P. Guido Corbelli, de Cortone, Mineur Observantin, ancien custode de Terre-Sainte et lui a assigné le titre archiepiscopal de Péluse.

Le Saint-Père a accordé à Mgr Jacques Lynch, évêque de Kildare et Leighlin (Irlande), pour coadjuteur avec future succession M. Michel Comerford, curé de Minasterevan et vicaire forain du diocèse du Kildare.



## INFORMATIONS DIVERSES

**Mésopotamie.** — Un vénérable ami des missions, M. le chanoine J.-B. Pardiac, nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir de Diarbékir :

« La foi de l'antique Amide, patrie de la mère de saint Ephrem, s'est admirablement manifestée dans notre procession du Saint-Sacrement. Le délégué apostolique incommode s'est fait porter sur le passage de la procession. Durant tout le trajet, un notable européen n'a voulu partager avec personne le poids de l'ombrelino. Son attitude fière et recueillie commandait le respect et l'admiration. Les dissidents de toute nuance applaudissaient à notre démonstration religieuse.

« Le 7 juillet, j'ai été témoin d'une scène émouvante. Une jeune religieuse avait épuisé ses forces dans une école chrétienne et s'était éteinte dans un labeur trop pénible et trop long sous un climat de feu. Toute la ville en pleurs a assisté à ses funérailles. Ses élèves ont témoigné leur désespoir en se roulant par terre, à la façon des Orientaux. »

**Mélanésie et Micronésie.** — Le R. P. Edouard Bontemps, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun, écrit de Nonouti (Iles Gilbert), le 13 juin 1888 au T. R. P. Jules Chevalier, supérieur général de la même Société :

« Un schooner américain apparaît dans notre lagune. Il ne fait que passer ; mais du moins je profiterai de son passage pour vous adresser quelques lignes. Il m'est impossible de vous envoyer aujourd'hui un extrait de mon Journal, ce sera pour la prochaine occasion. Cependant, vous apprendrez avec plaisir que tout ce que nous pouvions espérer au sujet de notre chère mission se réalise. Nous avons en face de nous un peuple bien disposé et qui n'a besoin que d'être instruit. C'est ce que nous ferons de mieux en mieux, au fur et à mesure que nous connaîtrons davantage la langue.

« Nos catholiques se réunissent le matin et le soir dans l'église. Après la prière du matin, tous assistent à la sainte messe ; le soir, la prière est suivie du chapelet et d'un petit enseignement du catéchisme.

« L'église du lieu où nous sommes établis, est parfaitement close ; nous y conservons le Saint-Sacrement et ainsi Jésus est nuit et jour au milieu de son troupeau. Pour le jour de la Fête-Dieu, le divin Maître, dans les mains du prêtre, est allé, sous une belle voûte de cocotiers, de l'église à un reposoir qui avait été préparé dans un lieu voisin ; et nos chers indigènes escortaient Notre-Seigneur en chantant des cantiques.

« Les baptêmes nous donnent beaucoup de travail ; nous préparons celui des adultes et, quant aux enfants, nous les baptisons en grand nombre. J'ai déjà visité six des chrétientés de l'île, chacune a sa chapelle. Malheureusement, à côté de chaque église catholique, il y a le temple protestant. Les protestants, toutefois, nous accueillent bien. Plusieurs se sont déjà présentés pour rentrer dans l'Eglise, entre autres un *teacher* (catéchiste) fort intelligent. C'est d'un bien heureux présage.

« Chaque chrétienté voudrait avoir un missionnaire. Que ne sommes-nous plus nombreux ? On pourrait alors répondre aux désirs de ces braves catholiques, et de plus, aller d'une île à l'autre. J'ai hâte, dès que toutes choses seront bien réglées à Nonouti, de visiter les autres îles, et d'aller jusqu'à Jiluit, capitale des Marshall, et où réside le gouverneur allemand. Les Gilbert sont, paraît-il, la part de l'Angleterre ; mais cette dernière n'en a pas encore pris possession.

« Nos santés sont bonnes. Nous sommes installés dans la grande case qui servait d'école, et cette installation répond, pour le moment, à tous nos besoins. Il y a trop de chose à faire au point de vue spirituel pour que nous puissions trouver maintenant le temps de construire une maison. Nous en sommes quittes pour baisser la tête en entrant chez nous et pour nous la frotter un peu quand elle a heurté contre la traverse de cocotier.... »

## L'ILE ET LA VILLE DE MOZAMBIQUE

Par le R. P. Victor COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

En mars et en avril derniers, nous avons publié le journal du voyage du R. P. Courtois de Tété à Dumbrody. Aujourd'hui de retour dans sa mission, après deux mois de repos dans la colonie du Cap, notre aimable correspondant nous adresse, avec de nombreux dessins, la notice suivante, qui sera d'autant plus appréciée de nos lecteurs qu'elle concerne une portion de l'Afrique australe dont il n'a jamais été question dans notre Bulletin.

A mon retour du Cap, des affaires pressantes m'ont retenu deux mois à Mozambique, avant de venir prendre la direction du collège du Bon-Jésus, à Quilimane. Durant mon séjour dans la Capitale, j'ai mené une vie assez prosaïque et monotone. Toutefois, j'ai profité de mes moments de loisir pour recueillir des notes instructives et prendre quelques croquis intéressants.

Commençons d'abord par donner la topographie de l'île d'après les documents officiels.

L'île de Mozambique est située au 15° 1' 47", de latitude sud et 40° 45' 6" de longitude est Greenwich (1).

Elle est une des plus petites îles de la province ; elle mesure approximativement trois kilomètres de longueur et de deux à six cents mètres de large selon les points d'observation.

Elle est basse et repose sur un banc de corail. Le pourtour en différents endroits est tout hérissé de rochers aigus, rougeâtres, dentelés comme une scie et creusés çà et là en cuvettes artistiques !

C'est de sa position dans une des meilleures baies de l'Afrique orientale que lui vient l'honneur d'être le siège du gouvernement de la province et l'importance stratégique qu'on lui a attribuée dès les temps les plus reculés.

\* \*

Découverte par Vasco de Gama, le 1<sup>er</sup> mars 1498, elle était à cette époque le siège d'un établissement considérable et son port était fréquenté par de nombreux vaisseaux.

Ce fut Vasco Gomès de Abreu qui fit élever la première forteresse, à l'endroit même où se trouve actuellement le palais du gouverneur, et dom Jean de Castro la transporta à l'emplacement où elle subsiste aujourd'hui, point nord-est, à l'entrée du canal sur une couronne de récifs qui la défendent de toutes parts comme une ceinture inexpugnable (voir la gravure page 499).

\* \*

La ville est petite, mais élégante et coquette ; et il y a peu de villes au monde, dit un officier de la marine anglaise, qui soient conservées dans une aussi scrupuleuse propreté (2).

(1) Cette position a été déterminée en 1881, par M. W.-H. Finlay, membre de l'Observatoire Royal du Cap-de-Bonne-Espérance.

(2) *The Brooklyn Eagle*, 1884. « There are few cities in the world which are kept so scrupulously clean. »



Les maisons ont un aspect oriental, avec leurs terrasses, leurs vérandahs et leurs peintures extérieures parfois un peu criardes, mais qui sont reçues dans le pays.

Ces peintures bleues, jaunes, roses ou couleur de café ont l'avantage, dit-on, de tempérer la réverbération du soleil et de ne point incommoder les yeux !

On y voit quelques bons magasins, généralement tenus par des Maures de l'Inde et une infinité de petites boutiques et tavernes où s'agite la plèbe des commerçants avides de gain et de lucre.

Les principales factoreries appartiennent à des négociants français, connus dans la haute classe de Marseille, MM. A. Fabre et de Régis.

En ville, il n'y a aucun édifice grandiose qui s'impose tant soit peu à l'admiration, si ce n'est l'ancienne forteresse Saint-Sébastien (voir la gravure p. 499) et le nouvel hôpital qui n'est point encore achevé.

Le palais du gouverneur, établi dans l'ancien collège des jésuites, la Trésorerie générale située dans les restes des bâtiments de ce même collège, l'école d'arts et métiers dans la rue du Trésor, la résidence du prélat, la Chambre ou Hôtel de Ville sont de bons édifices ; mais ils n'ont rien de remarquable comme architecture et ornementation.

La ville possède une imprimerie nationale où se publient le *Bulletin officiel* et les divers documents du gouvernement ; mais, par manque de bons ouvriers et même de caractères typographiques, elle ne peut arriver à bout d'imprimer des ouvrages de longue haleine.

L'arsenal, composé naguère de quelques ateliers incomplets, se trouve aujourd'hui mieux monté et pourrait conduire à bonne fin des travaux de plus grand volume.

\* \*

Le palais épiscopal, résidence du prélat, est au bord de la mer et occupe un site avantageux : il jouit d'une bonne vue, du grand air et d'un isolement complet.

C'était l'ancienne propriété des dominicains, car les évêques de Mozambique, au temps prospère des missions de la colonie, où les fils de saint Dominique, de saint Ignace et de saint François travaillaient de concert à la conversion des nègres, étaient choisis parmi les religieux de la noble famille des Frères Prêcheurs.

La maison actuelle avait été achetée, organisée et mise en état par Frei Barthélemy des Martyrs, évêque de Saint-Thomé. A la mort du prélat, l'édifice et ses dépendances, cour et jardins, passèrent aux mains du gouvernement ; « attendu, dit un écrivain portugais, que l'évêque, en sa qualité de religieux, ne pouvait tester, comme on peut le voir dans la correspondance qui fut échangée en ce temps-là entre le gouvernement de la province et celui de la Métropole (1). »

En face du palais épiscopal, à l'extrémité opposée du jardin, était située la résidence des Dominicains, aujourd'hui habitation du directeur des travaux publics. On y voit encore quelques pans de corridors et un reste de cloître ; malgré les modifications qu'on a fait subir à l'édifice, on sent que des religieux ont passé par là.

(1) Joaquim d'Almeida da Cunha. *Estudo à cerca dos usos e costumes dos indígenas da Província de Moçambique.*

Le palais épiscopal a continué d'être affecté aux prélats qui ont succédé aux fils de saint Dominique. Le dernier évêque, Mgr Henri Read da Silva, entreprit des travaux de restauration et d'agrandissement qui dénotent de l'intelligence et du goût. Le court passage de Sa Grandeur ne lui a point permis de réaliser les nobles projets de son zèle.

Maintenant la prélature est veuve de son pasteur depuis que Mgr Read a été transféré au siège de Saint-Thomé de Méliapour dans les Indes.

On nous annonce un pasteur selon le cœur de Dieu dans le nouvel élu, Mgr Antoine Ferreira Dias, bachelier et docteur en théologie et recteur d'une des grandes paroisses de Lisbonne.

Je dois payer ici la dette de reconnaissance à un jeune prêtre portugais actif et intelligent, l'abbé Sébastien d'Oliveira Braz, qui, durant les deux mois que j'ai passés à Mozambique, m'a offert la plus gracieuse hospitalité dans le palais épiscopal, dont il reste le gardien et le pourvoyeur, en l'absence de son légitime propriétaire.

\* \*

La ville de Mozambique se divise en deux quartiers, l'europpéen et l'indigène.

Le premier, plus étendu, commence à l'hôpital et s'étend jusqu'au fort Saint-Sébastien ; le second, au sud, est appelé la *Pointe de l'île*.

La population est évaluée à environ 12,000 habitants. Les trois quarts sont des Cafres de différentes races et du dehors, banians de l'Inde, bathias, parsis, manres, païens.

Il n'y a pas d'eau de source, on rencontre à peine quelques puits d'eau saumâtre.

En revanche, l'île possède de nombreuses et vastes citernes qui, à l'époque des pluies, se remplissent jusqu'au bord et fournissent de l'eau potable toute l'année.

Mais si par malheur la pluie vient à faire défaut, alors c'est une disette terrible, il faut aller se procurer de l'eau jusqu'aux rivages de Mossuril avec des barques et de grandes dépenses d'argent et de temps.

« On ne peut affirmer, dit M. le secrétaire d'Almeida da Cunha, que le climat soit bon et sain, toutefois il ne mérite pas la réputation de pestilentiel que les anciens lui ont faite. »

On n'ignore pas en effet que les premiers conquérants lui ont donné le nom de *Cimetière des Portugais* !

« Tout individu, ajoute M. d'Almeida, qui observe les préceptes de l'hygiène, a toutes les chances de se porter à Mozambique aussi bien qu'en Europe. Les abus et excès en tout genre sont très préjudiciables. Les extravagances et les fautes de la jeunesse, qui en Europe sont la cause de tant d'infirmités dans la vieillesse, ici se paient en peu de temps (1). »

\* \*

L'île de Mozambique est remplie de souvenirs de nos anciens Pères.

Le palais actuel du Gouverneur général, comme je l'ai dit plus haut, n'est autre chose que l'ancien collège Saint-Paul de la Compagnie de Jésus avec son cloître, sa vaste cour,

(1) Da Cunha. *Usos e costumes.*



ses magnifiques salles et ses jardins ombragés. Il porte son nom d'autrefois : *Palais de Saint-Paul* (voir la grav. p. 498).

Il est situé dans le meilleur quartier de la ville, en face du port et du ponton ou embarcadère, à quarante ou cinquante mètres de la mer, dont il n'est séparé que par une promenade publique couverte d'arbres verdoyants.

Au milieu de la place est le kiosque des musiciens de la ville, qui, le jeudi et le dimanche, jouent les meilleurs morceaux de leur répertoire pour l'agrément des promeneurs.

A droite du palais, près de la porte principale d'entrée, s'élève l'église du collège dédiée à Saint-Paul. La tour sert maintenant de vigie au soldat chargé d'indiquer les heures en battant avec un marteau sur la cloche.

L'église est entièrement abandonnée et, si l'on n'y fait les réparations nécessaires, elle finira par s'écrouler. On dit cependant que le Gouverneur a l'intention d'y faire mettre une toiture en zinc. A l'intérieur, près de l'autel Saint-François-Xavier se conserve une chaire monumentale, d'un travail remarquable, faite de bois précieux et incorruptible.

(A suivre).

## QUARANTE ANS

### CHEZ LES SAUVAGES D'ATHABASKA-MACKENZIE

(AMÉRIQUE DU NORD)

RAPPORT DE MGR HENRI-JOSEPH FARAUD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, EVÊQUE TITULAIRE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

(Suite 1)

#### IV

#### PÉRIPÉTIES ÉMOUVANTES. — UN LOUP CHARITABLE.

Les premiers jours tout était parfait, mais cependant tout ne devait pas être couleur de rose; nous eûmes quelques embarras, il y eut des mécomptes. En arrivant au confluent des rivières Athabaska, au moment où notre aide supplémentaire allait nous quitter, il s'aperçut qu'il avait oublié de mettre sur son traîneau en partant cinquante kilos de pémikan absolument nécessaire pour nous conduire au bout du voyage. Nous eûmes depuis ce moment la crainte bien fondée d'un jeûne forcé. Nous prîmes la résolution généreuse de marcher plus vite et plus longtemps. Tout beau. A peine rentrés dans cette nouvelle rivière, il fallut bien reconnaître que, le chemin n'étant plus tracé, la neige plus profonde retarderait notre marche.

Au campement du soir un morne silence régnait dans la chambrée. Deux ennemis redoutables, quoique invisibles, se dressaient devant nous, la peur et le découragement. Sans froncer ces hôtes incommodes, je m'efforçais de les cacher en racontant des histoires pour rire; mais je réus-

sissais peu, parce que mes gens se buttaient à un troisième embarras; nous n'avions pas de guide attiré, et comme j'étais le seul à connaître la rivière, j'étais pro-guide, et les chers amis considéraient comme certain que je ne pouvais être qu'un très triste guide. Je n'avais à la vérité vu cette rivière qu'une seule fois aller et retour. Mais nous étions dans l'impossibilité absolue de nous égarer, puisqu'il aurait fallu, pour en arriver là, franchir des côtes de cinquante à cent pieds sans nous en apercevoir. Il n'en restait pas moins vrai que mon inexpérience pouvait être cause de quelques petits retards. Bref, le courage parut renaître avec la gaieté avant la fin de la soirée, et chacun s'endormit profondément.

A l'heure réglementaire je sonnai le réveil : Lève, Lève!... Peu après je chaussai mes raquettes, et à pas lents j'ouvris le chemin aux suivants. J'étais obligé d'élever la jambe si haut et au prix de tels efforts, que bien vite la sueur ruisselait sur tout mon corps. Je sentis et je compris la difficulté et je fus sur le point, moi aussi, de céder à un petit découragement. Je chassai l'importun et pris la ferme résolution de n'en rien laisser paraître, ni par acte ni par parole. Mes compagnons m'atteignent à peine à l'heure du déjeuner. En marchant sur mes brisées, ils avaient bonne route. Ils étaient joyeux parce que, disaient-ils, nous avions déjà fait un *bon bout* de chemin. Pour relever de plus en plus leur courage et leur apprendre à avoir plus de confiance en leur guide, en homme qui s'y entend, je leur annonçai que la troisième journée au soir nous irions camper au Grand-Rapide. Ce fut une faute. Leur pensée se fixa là.

La troisième journée était passée et le géant n'apparaissait pas. « C'est évident, murmurait-on tout bas et on disait tout haut aussi, c'est évident que Monseigneur n'y entend rien! il va nous faire perdre, » et les visages s'allongeaient. Je dois avouer que j'avais un peu oublié la topographie des lieux, d'autant que les frimas changent beaucoup les apparences. Il fallait me purger de l'accusation qui pesait sur ma personne. Donc, sans perdre une minute, laissant à mes hommes le soin de préparer le campement, persuadé du reste que le Rapide ne pouvait être loin, je m'élance en avant et quelques minutes après j'entends le gazouillement des eaux sous mes pieds. J'étais au milieu de la branche gauche du Rapide, qui, par suite des grands froids, avait baissé au point de ne donner plus passage qu'à quelques gouttes d'eau. En arrivant au campement, je trouve mes hommes taciturnes, abattus, presque larmoyants.

« — Nous devons voir aujourd'hui le Grand-Rapide, fit l'un d'eux; où est-il? Dieu le sait! »

« — Je le sais aussi, dis-je en relevant le gant; il est à deux pas, je viens de me promener dedans. »

Ce fut assez pour dissiper la noire tristesse et ramener la joie dans le ménage.

De plus grand matin que de coutume, je donne le signal. L'envie de voir le Grand-Rapide stimulant les volontés, dans quelques instants nous étions prêts et nous partions en chantant en chœur :

Vive en tous lieux  
L'auguste Reine des Cieux!

Au-dessus du Rapide s'ouvre une immense avenue en-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11 septembre et 28 octobre.



ligne droite, ayant de vingt à vingt-cinq kilomètres de long et plus de trois kilomètres de large. Tous les vents y ont un libre accès, aussi ils avaient si bien balayé la neige où nous allions à grandes enjambées, et le soir nous pouvions constater que nous avions fait une double étape. Vive la joie!

\* \*

Les jours suivants, nous filons sans nouveaux incidents. La cinquième journée nous nous arrêtàmes pour déjeuner à la rivière des Pellicans (Chetek). J'eus la malencontreuse pensée d'émettre l'opinion que cette rivière ou torrent devait être à mi-chemin et partant dans cinq ou six jours nous verrions le lac la Biche. Cette annonce activa sans doute la marche et nous aida à franchir les avalanches de neige qui nous barraient le chemin; mais la sixième journée était passée, les dernières clartés du soleil couché avaient disparu et nous n'étions pas encore au terme. Je répondis aux premières attaques que c'était aux banes de neige qu'il fallait s'en prendre et non à l'ignorance du guide. Les raisons étaient valables, mais n'augmentaient pas les provisions qui touchaient à leur fin. Il fallut bien se résigner et du reste le besoin de repos, après une journée d'efforts surhumains, dominait tous les autres sentiments.

Nous marchâmes toute la journée suivante sans résultat apparent : ce fut un quasi-désespoir. Le cœur m'en saignait; mais comme il me fallait avoir du courage pour tous, je me tenais dans un calme parfait et je faisais montre d'une indifférence qui n'était pas sans inquiétude : je ne me reconnaissais plus. Comme fiche de consolation j'offris à leur méditation les paroles suivantes : « Courage, ne craignez rien, ne sommes-nous pas sous l'œil du Père céleste? »

Le jour suivant, le départ fut bien triste : chacun avait pu se rassasier, mais le sac de provisions était bien léger. Pour aplanir les difficultés de la route, je partis tôt et avançai si bravement que la caravane ne put me rejoindre que vers les dix heures. Mes gens passèrent outre la tête basse, sans mot dire. Quelques minutes après, je les entendis pousser des cris. Qu'est-ce? il faut voir.... Un loup charitable, comme il y en a peu de son espèce, était parvenu la veille par ses obsessions à abattre un élan gros et gras, l'avait saigné et, après avoir fait ripailles, avait caché les restes sous un monceau de neige pour les enfants de Dieu affamés. Je les trouvai donc occupés à démolir le monticule de neige pour en tirer de gros quartiers de viande fraîche. Sire loup, n'ayant pas de couteau, n'avait pas procédé à sa charcuterie avec la propreté requise. Les chairs pantelantes étaient injectées d'un sang noir mêlé d'une quantité de poils. Les hommes du nord auraient honte de se montrer plus délicats que les loups. Le déjeuner fut joyeux et abondant. D'aucuns se plaignaient après que le festin ne leur avait pas été bienfaisant. Vétille que tout cela : la marche et le bon air ont bien vite dissipé les malaises.

La soirée, sans être aussi triste que de coutume, n'est pas du tout encourageante; nous n'avons pas encore vu une seule trace humaine depuis le départ. Nous ignorons où nous sommes. Il ne nous reste de provisions que pour une journée à la condition que nos coursiers seraient mis à la

diète absolue. Ils le pouvaient, car ils avaient eu leur grosse part au festin du loup et ils n'en avaient éprouvé que du bien-être.

\* \*

C'est aujourd'hui notre seizième journée depuis le départ d'Athabaska : sera-ce un jour d'espérance? Je pouvais le croire, mais j'avais des craintes. Aussitôt après avoir donné l'éveil, j'étais sur pied. J'avais hâte de découvrir la terre promise. Aux premières lueurs du jour je cheminais dans un chenal très étroit qui me fit comprendre que j'avais une île à ma gauche. J'avais saisi le fil conducteur. Je savais qu'il n'y avait qu'une seule île et qu'elle était sise à peu de distance de la rivière la Biche. C'était plus que l'espérance, c'était la réalité. J'avais à peine doublé cet îlot que j'aperçus sur la neige un très large chemin où l'on distinguait des pistes fraîches d'hommes, de femmes et d'enfants. A mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, la certitude devenait plus grande. Ce fut à ce moment que mes hommes arrivèrent. Ils aperçurent aussitôt une hutte sauvage. Nous courûmes aux informations. Elles furent toutes conformes à nos désirs : une très petite journée de marche nous séparait du lac la Biche. Nous aurions pu la raccourcir beaucoup ce jour-là; mais nous perdîmes du temps en conversant avec un sauvage. C'était un chasseur, mais il n'avait pas de viande chez lui. Au lieu de nous aider sous ce rapport, il tirait à pleines mains de notre sac de provisions déjà bien mince. Nous le quittâmes enfin, mais ce fut pour venir camper à deux ou trois kilomètres plus haut. La nuit fut paisible et chacun put faire des rêves heureux.

Le 12 février, à midi précis, nous allumons le feu au confluent de la petite rivière. Chacun put se rassasier. Il resta même quelques miettes pour un besoin pressant. Nous détaillons aussitôt. Tantôt dans des lieux découverts, tantôt au milieu des grands bois et tantôt à travers des fourrés de saules qui nous fouettent la figure, nous précipitons la marche. A six heures nous faisons une dernière halte au fond du bois du lac la Biche. Il fallut peu de temps pour avaler une tasse de thé chaud et gratter le fond du sac aux provisions. Deux heures et demie au plus devaient nous suffire pour arriver à la mission. Ici encore le manque de confiance dans le guide nous causa du retard. Au lieu de prendre la ligne droite, nos gens atterrissaient contre ma volonté toutes les fois qu'ils apercevaient une tête de sapin, qu'ils baptisaient du nom de croix de la mission. Aussi ce ne fut qu'à deux heures du matin du jour suivant que je donnai le *Benedicamus Domino* à nos bons Pères et Sœurs. *Deo gratias*. Nous y voilà!

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

Mgr GENTILI,

*Des Frères Prêcheurs, ancien vicaire apostolique du Fo-kien.*

Nous apprenons la mort à Viterbe de ce vénérable prélat. Nous publierons dans un de nos prochains numéros son portrait avec une notice biographique.



M. Van REUSEL,

*Missionnaire en Mongolie.*

Une pénible nouvelle qu'un télégramme de Pékin avait sommairement annoncée il y a quelques semaines, est aujourd'hui confirmée.

La mission de la Mongolie Sud-Ouest, autrement dite des Ortoús, vient d'être douloureusement éprouvée. Le 25 juin dernier, elle perdait un de ses meilleurs missionnaires dans la personne de M. Jean Van Reusel; quelques jours plus tard, le 21 juillet, son vicaire apostolique lui-même, Mgr Alphonse De Vos, finissait, inopinément, une vie pleine de travaux et de privations (1).

Les qualités déployées par M. Van Reusel pendant un apostolat d'à peine trois ans faisaient espérer que son ministère serait exceptionnellement fructueux; de plus, jeune encore et d'une constitution robuste, il semblait destiné à fournir une longue carrière. Dieu en a décidé autrement. Un violent typhus a enlevé le vaillant missionnaire à l'affection de ses confrères et de ses chrétiens.

#### LES FRÈRES GERMAIN.

M. Gustave Germain vient de mourir à Marseille. Il était le dernier survivant de ces quatre frères, dont le nom, synonyme de charité, s'est répandu à la suite des missionnaires jusqu'aux extrémités du monde.

Les œuvres qui demandent beaucoup de zèle persévérant et rapportant peu de gloire humaine, furent ses œuvres de prédilection.

Une œuvre, toutefois, dominait dans son cœur toutes les autres. Elle en était comme le centre et le sommet. Il avait partagé avec ses dignes et saints frères, l'honneur et les mérites de sa fondation; et par un sentiment de profonde et affectueuse vénération pour leur mémoire, il la continua jusqu'à son dernier soupir avec le dévouement le plus absolu. Cette œuvre lui survit sous le nom de *Procure de la Société des Missions étrangères*.

Un concours de circonstances vraiment providentielles, amena l'établissement de cette Procure. C'était en 1862. Le séminaire des Missions Étrangères de Paris avait dû jusque-là chercher dans les différents ports de l'Europe, les bateaux en partance pour l'Extrême-Orient, afin d'y faire parvenir ses caravanes de missionnaires. La Compagnie des Messageries maritimes ouvrait alors à Marseille sa ligne de paquebots vers l'Indo-Chine et la Chine. Toutes les missions de la Société des Missions Étrangères se trouvant dans cette direction, le port de Marseille devint naturellement le point de départ de tous ses missionnaires.

A cette même époque, les quatre frères Germain se retiraient des affaires. Ils avaient ainsi plus de loisirs pour se livrer tout entiers à l'attrait de leurs cœurs, aux œuvres de charité! Dieu bénit ces hommes de bonne volonté. Ils rendirent mille services aux missionnaires de passage à Marseille et s'enflammèrent d'un zèle tout apostolique au contact des jeunes apôtres qu'ils embarquaient pour l'Extrême-Orient.

Bientôt la parole de Dieu leur découvre de vastes horizons. Ils ont compris que *celui qui reçoit un prophète en*

(1) Le supérieur général des missionnaires de Scheut nous annonce l'en-voi prochain d'une notice nécrologique sur ce prélat.

*qualité de prophète, recevra la récompense du prophète.* Ils n'hésitent plus. Une généreuse hospitalité est offerte aux missionnaires dans leur maison de la rue Nau. Désormais, ce sont des frères qui accueillent des frères. La famille des quatre frères s'est accrue de toute la famille de la Société des Missions Étrangères! On les a vus pendant un quart de siècle se dépenser sans mesure au service des missions. Plus de douze cents missionnaires, dont une trentaine de martyrs, ont goûté sous leur toit hospitalier les délices de la véritable fraternité. Voilà l'œuvre des frères Germain.

On ne sera donc pas étonné de voir M. Gustave Germain poursuivre l'œuvre de ses frères (c'est ainsi qu'il l'appelait modestement), et reconnaître à sa maison le titre officiel de *Procure de la Société des Missions Étrangères* qui lui fut donné par les supérieurs de cette Société, le 31 janvier 1881.

M. Gustave Germain s'est endormi dans le Seigneur le 14 septembre, à l'âge de 63 ans, après huit mois de souffrances généreusement supportées.

#### DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

##### ÉDITION ANGLAISE.

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.....	1.575 75
Pour les missions étrangères les plus nécessiteuses (Bornéo).....	262 25
Pour les chrétiens de l'Annam.....	7 25
Pour les missions de Cochinchine.....	25 »
Pour la Cochinchine orientale.....	130 »
Pour la mission du Su-tchuen oriental.....	125 »
A Mgr Colgan, évêque de Madras, pour M. Balanader, missionnaire à Télégou.....	8 10
Pour les lépreux de Siloé (Jérusalem).....	6 20
Au cardinal Lavigerie, pour son œuvre anti-esclavagiste.....	25 »
Au R. P. Courtois, pour les missions du Zambèze....	50 »
Pour les missions du Victoria-Nyanza.....	6 25
Pour les missions de Mgr Livinhac.....	12 50
Pour les missions du Niger.....	125 »
Pour les missions de la Côte d'Or (Afrique).....	125 »
Pour la conversion des femmes en Afrique (R. P. Planque).....	3 10
Pour le R. P. Maene (Sonderbund), mission de Calcutta.	6 25
Pour la mission d'Alaska.....	3 10
Pour Saint-Elisabeth's House à Baltimore.....	6 25
A Mgr Marty, vicaire apostolique du Dakota, pour M. F.-M. Graft à Fort Yates.....	7 25
Au R. P. Dunn à Bornéo, pour l'acquisition d'une charue.....	99 05

##### ÉDITION ITALIENNE.

Pour l'Œuvre.....	214 50
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Volonteri).	578 »
Pour les victimes de la famine au Tong-King (Mgr Puginier).....	44 25
Pour les missions de Mgr Puginier.....	5 »
Pour les missions de Chine (Mgr Scarella).....	12 25
Pour les missions du Japon.....	100 »
Pour l'hospice des lépreux, à Jérusalem.....	385 50
Pour les Lieux-Saints, à Jérusalem (Mgr Bracco).....	5 »
Pour les victimes de la famine, en Algérie.....	303 50

*(La suite des dons prochainement).*

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





MOZAMBIQUE (*Afrique australe*). — HOTEL DE VILLE DE MOZAMBIQUE; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 502).

## PROCHAINE BÉATIFICATION

DES

## VÉNÉRABLES PERBOYRE ET CHANEL

Une dépêche officielle de Rome nous annonce que, dans la première quinzaine de novembre, Sa Sainteté le Pape Léon XIII publiera les Décrets relatifs à la Béatification des Vénérables Perboyre et Chanel. Déjà nous avons salué, dans notre numéro du 6 juillet dernier, le premier de ces illustres protecteurs de notre Œuvre. Une lettre du pieux évêque d'Olympe, Mgr Lamaze, rappelle le souvenir précieux du Vénérable Chanel, mariste. C'est une double joie, une double gloire qui se prépare pour nous. Comme les efforts des missionnaires et de nos chers associés seront fécondés, quand, du haut du ciel, nos deux premiers martyrs béatifiés imploreront pour nous la bénédiction du Maître de la moisson !

La cause du Vénérable P. Chanel, martyr de Futuna, est en bonne voie, comme vous le savez. Le Souverain Pontife n'a pas encore donné sa décision suprême ; mais

tout porte à croire que l'année jubilaire de Sa Sainteté sera clôturée par la Béatification de notre Vénérable martyr, mariste, et celle du Vénérable P. Perboyre, lazariste.

L'attente de cette double fête occupe et réjouit déjà tous les cœurs, surtout dans notre chère patrie, puisque ces deux serviteurs de Dieu sont des enfants de la France.

Mais ils sont aussi les enfants de l'Œuvre si éminemment apostolique de la Propagation de la Foi.

C'est elle qui, comme une bonne mère, soutient, encourage et nourrit tous les missionnaires. Plusieurs d'entre eux l'ont honorée, non seulement par les fruits de leur apostolat, mais par l'effusion de leur sang ; mais aucun d'eux n'avait encore reçu les honneurs de la Béatification. Nos deux futurs Bienheureux sont donc, sous ce rapport, les premiers-nés de la famille. Ils sont, de plus, l'avant-garde d'une nouvelle légion de l'innombrable et glorieuse armée des saints martyrs, avec lesquels le monde chrétien est si fier de chanter à Notre-Seigneur et Dieu l'hymne de la reconnaissance. « *Te Deum laudamus; te martyrum candidatus laudat exercitus.* »

On ne saurait en douter, ajoute Mgr Lamaze, dans l'intention de Sa Sainteté Léon XIII, la glorification de



ces deux martyrs est aussi la glorification de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, une récompense et un encouragement à tous ses associés et surtout à ces chrétiens généreux qui forment des Conseils.

C'est avec eux que la Société de Marie célébrera la gloire de son proto-martyr, le Vénérable P. Chanel, à Rome d'abord, puis à Lyon et dans les autres parties de la France, en Angleterre, en Irlande, en Belgique, en Espagne, en Amérique, en Nouvelle-Zélande, dans l'Australie, et jusqu'aux extrémités de la terre, dans les îles si nombreuses de la vaste Océanie.

L'île de Futuna est l'une des moins étendues de mon double vicariat ; mais elle en est la gloire, puisqu'elle a été arrosée du sang de son premier apôtre. Jusqu'alors elle était bien isolée du reste du monde, et fort peu abordable ; mais voici qu'à la veille de la Béatification, tout se prépare pour rendre plus facile et plus glorieux le pèlerinage au tombeau du martyr.

La France vient de couvrir de son drapeau les deux îles catholiques de Wallis et de Futuna, qui sans cela seraient tombées sous la domination des nations protestantes. Grâce à ce protectorat, Futuna sera visité plus facilement par les bateaux à vapeur, qui nous amèneront pour les fêtes de la Béatification de nombreux pèlerins des îles et des colonies voisines, avec leurs missionnaires et leurs vénérables évêques.

## INONDATIONS EN MANDCHOURIE

M. Mutel, directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous communique la lettre suivante datée de Mandchourie, 20 août. Dans tout le sud de la mission, des inondations épouvantables ont causé des ravages dont le simple récit provoquera certainement la pitié des charitables associés de la Propagation de la Foi.

LETTRE DE M. EMONET, MISSIONNAIRE A NIEOU-TCHOUANG (MANDCHOURIE) A M. MUTEL, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Une pluie torrentielle n'a cessé de tomber pendant six jours et sept nuits. Sur les deux rives du fleuve Leao, toute la campagne, à quatre ou cinq lieues, n'est plus qu'une vaste mer. Non seulement les digues du fleuve se sont rompues ; mais l'eau, dépassant les digues de plus de six pieds, portait le ravage dans toute la plaine. La récolte encore sur pied est totalement perdue. Toutes les maisons les moins solides sont tombées, écrasant sous leurs décombres ceux qui n'avaient pu fuir assez tôt.

Il y a des villages entièrement détruits dont on se rappelle actuellement l'endroit en voyant flotter sur l'eau les arbres qui les entouraient et qui n'ont pas été emportés.

Dans la ville de Nieou-tchouang, on compte déjà plus de 20,000 inondés réfugiés dans les auberges et les autres maisons qui peuvent leur donner asile, et tous pour la plupart arrivés par barques et n'ayant apporté avec eux que les habits dont ils étaient couverts.

Aussi, quelle affreuse misère ! et comme le cœur se serre au spectacle de tant d'infortunes qu'on est impuissant à soulager. Pour ma part, j'ai ici près de l'église ceux de mes chrétiens dont les maisons sont tombées et qui mourraient de faim, si je ne les nourrissais.

Une de mes chrétientés du nord, appelée Houou-iang-tse, déjà si éprouvée par l'inondation en 1886, a cette fois disparu. L'église et la sacristie et toutes les maisons du village, sauf une, se sont effondrées ; les habitants n'ont eu la vie sauve qu'en fuyant par barques au milieu de la nuit dans un village qui se trouvait plus élevé.

Les Religieuses de la Providence ont dû abandonner leur ferme Saint-Joseph de Touny-kia-touen avec leurs deux cent soixante enfants et se réfugier en toute hâte à Ing-tse. Là, les pauvres Sœurs se trouvent avoir actuellement cinq cents personnes à nourrir chaque jour, alors que les récoltes sont perdues, les légumes détruits à l'approche de l'hiver si rigoureux en ces parages.

Quant au nord de la mission, on ignore encore si l'inondation y a fait les mêmes ravages, car toutes les communications sont interrompues par le fléau.

*Nous continuerons dans notre prochain numéro la publication de l'admirable Lettre de S. Em. le Cardinal Lavigerie sur l'esclavage africain.*

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 23 septembre, trois missionnaires de la Compagnie de Jésus se sont embarqués à Marseille pour la mission du Kiang-nan (Chine). Ce sont les RR. PP. Sévère Bizeul, Charles Le Bêle et Joseph de Barreau.

— Le même jour deux autres missionnaires de la Compagnie de Jésus, se sont embarqués pour la mission du Tché-ly sud-est ; le R. P. Eugène Bosch et le R. P. Henri Laurent.

— Se sont embarqués à Marseille, dans le courant d'août et septembre 1888, les Pères et les Frères de la Compagnie de Jésus, dont les noms suivent :

Pour l'Arménie, les RR. PP. Albert André, Paul Chauvet et le Frère Anselme Bongard, coadjuteur.

Pour la Syrie, les RR. PP. Jean-Marie Berto, Joseph Chalfoun, Charles Conso, Jean Habid et Auguste Rodet ; les Frères scolastiques Paul Berto, Gabriel Bordenave et Laurent Huguet ; les Frères coadjuteurs David Chelhoub et Eugène Printel.

Pour l'Égypte, les RR. PP. Eugène Balabine, René Beccard, François Buisson, Henri Dillemann, Auguste Joram et Edmond Marguier ; les Frères scolastiques Lucien Benoît, Charles Fleury, Alfred Mulsant, Louis Thiébaud et les Frères coadjuteurs Blaise Récolène et Abraham Souraty.



# INFORMATIONS DIVERSES

**France.** — Le 7 octobre, Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux, a béni dans l'église de Monségur, paroisse natale de Mgr Faurie, apôtre du Kouy-tchéou, le beau monument destiné à perpétuer la mémoire de cet illustre évêque missionnaire. Le soir, un émouvant panégyrique a été prononcé par M. l'abbé Suberville, ancien condisciple du prélat. La rue où naquit Mgr Faurie était pavoisée dans toute sa longueur; en face de sa maison natale on avait dressé un arc de triomphe.

Le buste de l'évêque missionnaire, plus grand que nature, taillé dans un magnifique bloc de marbre de Carrare obtenu du ministre des Beaux-Arts, par M. le chanoine Castaing, biographe de Mgr Faurie, est élevé sur un piédestal en pierre blanche, encadré d'élégantes colonnettes gothiques. Sur les tympans sont sculptés des bas-reliefs.

Au-dessous des bas-reliefs sont gravées les inscriptions suivantes :

LUDOVICI. FAURIE. APOLLONIE. EPI.

AMABILIS. ET. DECORUS. ASPECTU  
ÆQUALIUM. LÆTITIA. SUPERIORUM. SPES.  
CONCIVIVM. DECUS.

AD. SINENSES. ORAS. IDOLIS. ADHUC. DEDITAS.  
OPERARIUS. DNI. MISSUS.

SUAVITATE. SÆVITIAM. FORTITUDINE.  
ARROGANTIAM.

SCIENTIA. SUPERBIAM.  
EGESTATEM. CHARITATE. NUDITATEM.  
HOSPITALITATE.

CONTENTIONES. AUCTORITATE.  
SUPERAVIT.

CONCILII. VATICANI. PARTICEPS.  
PATRIA. NEC. NON. PUERITIÆ. SODALIBUS. REVISIS.  
AD. GREGEM. INDEFESSUS. PASTOR. REDIENS.  
ITINERE. FRACTUS. OBIT. IN. DNO.  
XI. KAL. JULII. M. D. CCC. LXXI.

*Louis Faurie*

*Né à Monségur, le 12 juin 1824.*

*Ordonné prêtre à Paris le 21 décembre 1850.*

*Missionnaire en Chine 1851.*

*Consacré évêque d'Apollonie, vicaire apostolique*

*Du Kouy-Tchéou, 2 septembre 1860.*

*Assiste au Concile du Vatican en 1869.*

*Mort à Kouy-Fou (Chine), 21 juin 1871.*

CONTRA. SPERM.

IN. SPERM. CREDIT.

UT. FIERET. PATER.

MULTARUM. GENTIUM.

**Angleterre.** — A l'occasion de la conversion au catholicisme de la princesse Hélène, fille de la reine d'Angleterre, mariée au duc Christian de Schleswig-Holstein, les journaux catholiques d'Angleterre expriment leurs espérances de voir revenir leur patrie à la vérité. Le *Tablet* annonce qu'une association vient de se fonder sous la protection de Marie pour faire au ciel une sainte violence et obtenir par la prière la conversion de l'Angleterre. Le *Month* rassemble les prophéties et les traditions qui font entrevoir cet heureux retour. Sans doute chacun peut en penser ce qu'il voudra; mais on sait que Dieu console souvent par les communications faites aux âmes pures des tristesses de la persécution.

Le *Month*, après une prophétie assez vague attribuée à saint Edouard le confesseur, dernier roi saxon, y joint celle d'un moine bénédictin de la célèbre abbaye de Glastombury, Augustin Bringwoods. Après la destruction de son monastère, ce religieux fixa son séjour dans les ruines et y mourut en 1587, fort âgé. Peu avant d'expirer, il annonça que l'abbaye serait reconstruite et que l'église en serait rendu au vrai culte.

D'autres prophéties sont répandues dans toute l'Angleterre, entre autres un distique que l'on traduit ainsi :

Sous Edouard VI la messe on ne dit plus,  
Mais Edouard VII doit la rendre à Jésus.

En 1643, à l'occasion de la destruction de la fameuse croix de Cheapside, on afficha dans la Grande-Bretagne ceci : « Un jour viendra où on verra plus de croix à Londres qu'on n'en vit jamais jusqu'à ce jour. »

Le P. Mancinelli, missionnaire du XVI<sup>e</sup> siècle, s'est exprimé plus clairement. Au nombre de ses amis était le très célèbre P. Oswald Tesimond, missionnaire illustre. Le P. Mancinelli, effrayé de la persécution contre le catholicisme, le conjura de demander à Dieu de lui révéler si tant de souffrances, tant de sacrifices héroïques ne serviraient pas à obtenir la conversion de ce malheureux pays. Le pieux missionnaire, après s'en être longtemps défendu, finit par lui répondre que Dieu, apaisé par tant de sang versé, mais à la suite de souffrances bien longues encore, en vertu des mérites des saints martyrs, ferait rentrer l'Angleterre dans le sein de l'Eglise catholique et se servirait d'elle pour procurer la conversion des Turcs et des infidèles.

La prédiction du Bienheureux Barthélemy Holtzhauzer est encore plus explicite. Ce fondateur des clercs réguliers en 1640, avait une tendre affection pour l'Angleterre, et il nourrissait l'espérance, entravée par sa mort, d'aller y prêcher la vérité. Dieu lui révéla que cette conversion, objet de ses pieux désirs, aurait lieu un jour et qu'alors l'Angleterre ferait pour l'Eglise de plus grandes choses qu'elle n'en a opérées à l'origine de sa conversion. Il annonça en 1635, c'est-à-dire plusieurs années avant la guerre civile entre Charles I<sup>er</sup> et le Parlement, qu'allait éclater la guerre intestine, que le roi serait trahi et tué, que la sainte messe serait suspendue pendant cent vingt ans. Il est de fait qu'en 1658 la messe fut interdite sous peine de mort et en 1788 cette loi fut abrogée. Cette prédiction faite en 1635 fut imprimée en 1646.

Le *Month*, après avoir rappelé d'autres prophéties, cite les paroles du vénérable curé d'Ars à Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham : « Je crois fermement que l'Eglise d'Angleterre retournera un jour à sa première splendeur. »

En terminant son article, le journaliste reproduit les superbes paroles du cardinal Newman : « Rappelez-vous les souffrances endurées pendant trois siècles en Angleterre par les enfants de l'Eglise : les cachots, les confiscations, les tortures, le gibet, l'exil; ah ! dans chaque larme, dans chaque goutte du sang versé, n'y a-t-il pas la semence d'une moisson pour l'avenir, que recueilleront dans la joie ceux qui ont semé dans tant de douleurs ? »

Quoi qu'il en soit de ces diverses citations, tout bon catholique voudra avoir sa part dans les espérances qu'elles expriment, et il joindra à ses prières de chaque jour une intention plus ardente pour obtenir la conversion de l'Angleterre, autrefois appelée *l'Ile des Saints*.

**Thibet.** — Depuis la catastrophe qui a ruiné la mission du Thibet et amené l'expulsion des missionnaires, les Anglais se sont enfin décidés à agir vigoureusement et leur expédition a parfaitement réussi. Le 24 septembre, le colonel Graham mettait en déroute dans les défilés de Jelapla une armée de 10,000 indigènes et s'avancait sur Rinchigong dans la vallée de Chumbi. Le rajah de Sikkim et son frère se sont soumis, la colonne anglaise a occupé Tumboong, capitale du Sikkim. Le représentant chinois de Lhassa a écrit au colonel Graham lui annonçant son arrivée à Gnatong pour négocier la paix. On sait que le Sikkim a pour les Indes septentrionales une importance considérable, car c'est la route du Thibet et cette province commande la ville de Darjeeling, entrepôt du commerce des thés dans la région.

Au moment où les hostilités dont l'heureuse issue ne faisait de doute pour personne, allaient s'engager, un missionnaire jésuite de Darjeeling, le R. P. Delpechin, écrivait ces lignes que nous relevons dans le dernier numéro des *Études religieuses* :

« Les Anglais n'ont pas l'habitude de se battre pour une idée. Quel sera donc l'enjeu de cette petite guerre de frontière tibétaine ? Après la victoire, cette poignée de 4,400 hommes opposés



à une armée de 15,000 Thibétains, passera-t-elle l'Himalaya pour marcher sur Lhassa, et ouvrir les portes de cet empire à la civilisation chrétienne ? Je ne le pense pas. Pour le moment, on ne vise qu'une chose : l'annexion du royaume de Sikkim. Ceci est pratique et étend nos immenses plantations de thé jusqu'à la frontière du Thibet et c'est un premier résultat qui n'est pas à dédaigner. Il est un second résultat non moins précieux : par droit de conquête, l'Angleterre entre en possession de la chaîne des Himalayas, de ses glaciers inaccessibles et de ses cinq ou six défilés qui, seuls, mettent les deux pays en communication. Cette chaîne de montagnes, forteresse naturelle, devient un autre Gibraltar dans l'Asie centrale, et l'empire du Thibet tout entier est pour jamais à la merci et sous les pieds de l'Angleterre. N'est-ce pas là ce que nous pouvons appeler, en politique, un véritable coup de maître ? »

**Kouang-tong (Chine).** — M. Herval, de la Société des Missions Étrangères, missionnaire à Ka-yn-tcheou (Kouang-tong), écrit à la date du 7 août 1888 :

« En faisant le relevé de mon compte-rendu de l'année pour l'envoyer à Monseigneur, je trouve vingt-sept baptêmes d'adultes, moisson sur laquelle je ne comptais pas et qui me console de mes déboires et de mes peines de chaque jour. La plus remarquable conversion est celle d'un jeune et très distingué lettré de vingt-huit ans, petit-fils d'un mandarin militaire. Il a passé sa vie dans les mandarinats et les plaisirs en cherchant le bonheur et la gloire. Venu, il y a sept à huit mois, à la chapelle, pour se moquer des chrétiens, comme un nouveau Saül, il a été terrassé sur le chemin de Damas, au moment où il s'y attendait le moins.

« Après maintes conférences, il vint me dire :

« — Décidément, Père, je me fais chrétien, je vois clair et je trouve un vrai bonheur à lire les livres de doctrine. »

« Il alla à la chapelle prier avec les chrétiens, s'agenouillant comme un vieux cénobite. Le lendemain, il m'arriva avec ses *pou-sa*. Il me les remit avec joie en faisant un beau signe de croix, qui a dû faire frémir tous les diables du Céleste Empire. Depuis, il a tenu bon contre les mandarins et les lettrés, ses amis. Il les sacrifie tous et ne veut s'occuper que des siens et prêcher. Il a converti sa femme et sa belle-mère. On va donc le baptiser avec son fils à l'Assomption. Cette conversion fait beaucoup de bruit dans la ville, car il a une grande renommée dans tout le pays. Puisse cet exemple en attirer d'autres !

« D'un autre côté, les mandarins nous sont toujours hostiles. Voici le jugement du mandarin actuel au sujet de la démolition d'un oratoire, dont le procès durait depuis 1882 :

« Il est défendu aux chrétiens et aux habitants de vendre au missionnaire étranger terrain ou maison sans ma permission. En conséquence, je rends les contrats d'achat du terrain sur lequel le chrétien bâtissait un oratoire, à la famille qui avait vendu aux chrétiens. L'étranger n'a rien à voir dans cette affaire. »

« Voilà la justice chinoise achetée 2,000 piastres par la riche famille qui ne veut pas que la religion s'implante dans cette localité de Thâye-piang !

« Néanmoins, j'ai pu, à l'insu du mandarin et des païens, obtenir de vieilles maisons dans un village plus paisible. Mais il me faudrait 1,000 francs pour mettre tout cela en état convenable et il me reste des dettes. Combien je prie le divin Cœur de Notre-Seigneur de me procurer cette somme ! »

**Japon septentrional.** — Le correspondant du *Journal des Débats*, envoie de Tokio les détails de la catastrophe, qui, au mois de juillet dernier, causa au Japon la ruine de plusieurs centres populeux :

« Dans la matinée du 16 juillet, dit-il, l'effroyable nouvelle parvint à Tokio qu'une éruption volcanique avait eu lieu dans le nord du Japon et qu'un millier de personnes avaient été tuées ou blessées. On forma aussitôt une expédition pour aller visiter le lieu de la catastrophe. En neuf heures le chemin de fer nous mit à Montomigo. Le lendemain matin, à dix heures, notre long cortège de *jinrikishas* roulait vers les montagnes.

« Le village d'Inawashiro est situé à la base du volcan, du côté

opposé à celui où s'est produite l'explosion, et par conséquent, n'a aucunement souffert. C'est de ce côté que nous décidâmes de faire l'ascension. Après avoir fait environ cinq milles, la montée devint réellement fatigante. Pendant une heure et demie nous ne vîmes pas de traces de volcan ; mais, tout à coup, nos guides s'arrêtèrent. Nous regardons autour de nous ; il y avait dans l'air une odeur de soufre, les feuilles étaient recouvertes d'impalpables cendres grisâtres. Nous continuons notre ascension, et, au bout d'un demi-mille, nous sommes au centre de la région volcanique. De tous côtés ce n'étaient que cratères, qu'arbres tordus, fendus, renversés ; partout s'étendait une couche de boue grisâtre, gluante, épaisse de six pouces ; nous y enfoncions jusqu'à la cheville... Partout où le sol était assez plat pour retenir l'eau, s'étaient formées des mares d'eau sulfureuse jaune, dont quelques-unes étaient de petits lacs. De la splendide végétation qui, quelques jours auparavant, embellissait ces lieux, il ne restait pas un brin d'herbe.

« Nous nous arrêtons au sommet de la montagne. De l'endroit où nous nous tenons, un précipice descend à une profondeur d'un demi-mille ; à droite, au-dessous de nous toujours, s'étend un mur de boue long d'un mille s'abaissant jusqu'à la plaine et derrière lequel est évidemment le cratère, car il en sort des nuages de vapeur ; à notre gauche un petit plateau recouvert de boue où se sont formées quelques mares. Devant nous et sur une étendue de cinq milles en ligne droite, est une mer de boue solidifiée, présentant des crêtes, et des vagues d'or émergent, comme des vaisseaux immobilisés par une accalmie, des milliers d'énormes blocs de rochers. Sur les lacs et les mares, les rayons du soleil jettent des reflets fantastiques ; un lac plus grand que les autres est tout ce qui reste d'une rivière engloutie.

« Le petit plateau que nous voyons à gauche, au-dessous de nous, marque l'emplacement des sources chaudes de Shimo-No-You, petit hameau où une quarantaine de malades étaient venus prendre les eaux. Aucune créature humaine ne les reverra et ne saura les détails de leur agonie.

« Deux heures de marche nous mènent à Nagasaka, où s'est produite la catastrophe la plus terrible dont nous ayons eu connaissance. Quatre-vingt-dix personnes ont péri et les six survivants me donnent quelques renseignements sur l'éruption et le tremblement de terre.

« Un peu après huit heures du matin, on entendit tout à coup un bruit effroyable. Puis, en une minute, des ténèbres plus épaisses que la nuit et une pluie de cendre et de terre enveloppèrent le village. En même temps, un choc épouvantable de tremblement de terre ébranlait le sol qui remuait comme la surface d'une mer agitée, pendant que les habitants rampaient comme des animaux. Les détonations se succédaient ; la dernière fut la plus forte et terrifia tellement les pauvres gens qu'ils ne se rappellent plus rien de ce qui se passa ensuite. »

**Iles Philippines.** — Dans un intéressant article sur l'Océanie moderne, paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous trouvons ces lignes :

« Les missionnaires seuls s'aventurent au milieu de ces peuplades féroces (les sauvages des îles Philippines). Ils ont fait le sacrifice de leur vie, et, la tenant pour rien, parviennent à s'imposer, à évangéliser, à convertir. Ils travaillent pour leur Dieu et leur patrie, amènent à la foi et à la soumission à l'Espagne les plus misérables et les plus pauvres, mais ce n'est qu'à la condition de les dépayser et de les transplanter. Ils les décident à les suivre, les entraînent à quelques journées de marche et fondent un *pueblo*. Ces établissements d'*infeles reducidos* (qui rappellent les plus belles réductions du Paraguay, malheureusement détruites par la haine de Pombal) se multiplient depuis quelques années, formant, au milieu de la barbarie qui les entoure, des oasis de culture et de vie absolument paisibles, ouvertes à tous ceux qui viennent y chercher un abri. Plus le *pueblo* compte de néophytes, moins il est exposé à l'invasion hostile. Un de ces hardis missionnaires, le R. P. Saturnino Urios, de la Compagnie de Jésus, en une année, a converti et baptisé 5,100 *infeles*... »



## L'ILE ET LA VILLE DE MOZAMBIQUE

Par le R. P. Victor COURTOIS, de la Compagnie de Jésus,  
supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

(Suite 1).

L'église paroissiale de la Miséricorde, l'unique de la ville, car la cathédrale (*Sé matriz*) a été détruite il y a quelques années, est également, je crois, une relique de nos anciennes propriétés *da santa casa da Misericordia*.

L'église a trois autels qui n'offrent rien de particulier comme antiquité. Celui de droite, en entrant, est dédié à la Sainte-Vierge ; le fond est formé par une image ancienne de saint Martin de Tours donnant une partie de son manteau à un pauvre ; celui de gauche est sous le vocable de Saint-François-Xavier, il a pour encadrement la représentation de Notre-Seigneur ressuscité se montrant à Marie-Madeleine sous la forme d'un jardinier. Dans le vestibule et le milieu de l'église existent un grand nombre de sépultures appartenant soit aux bienfaiteurs du sanctuaire, soit à d'autres personnages qui ont voulu reposer sous les voûtes sacrées de la maison de Dieu.

\* \* \*

Saint François Xavier a visité l'île de Mozambique dans son voyage aux Indes et y a séjourné pendant six mois. Lui-même a bien voulu nous apprendre le genre de ministère auquel il se livra pour le salut du prochain.

Parti de Lisbonne, le 7 avril 1541, ce fut seulement le 6 mai de l'année suivante, que le grand apôtre arriva à Goa.

Voici le passage de la lettre qui a trait à son séjour dans l'île de Mozambique :

« Forcés de prendre terre à Mozambique nous y restâmes six mois avec les nombreux équipages des cinq grands navires du vice-roi.

« Cette île comprend deux villes : l'une appartient aux Portugais, l'autre aux Mahométans alliés des Portugais.

« Durant mon séjour, les équipages souffrirent beaucoup de différentes maladies dont ils furent atteints, et nous perdîmes par ce contretemps quatre-vingts hommes.

« Nous nous dévouâmes au service des hôpitaux, les PP. Paul de Camerini et François Mancias comme infirmiers, et moi, comme aumônier, administrant les secours spirituels. Me trouvant seul, je pouvais difficilement venir en aide à tout le monde.

« Les dimanches, je prêchai ; l'auditoire était passablement nombreux et le vice-roi se fit toujours un devoir d'y assister. En dehors de ces occupations journalières, je me vis obligé d'entendre les confessions d'un grand nombre de personnes étrangères aux hôpitaux.

« Voilà comment nous passâmes notre temps à Mozambique ; voilà comment ces six mois furent employés uniquement à la gloire de Dieu et au bien du prochain. »

Le saint ajoute :

« Mozambique est distant des Indes d'environ neuf cent lieues.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 19 octobre.

« Le vice-roi, voulant continuer son voyage et l'époque des pluies ayant été nuisible à un grand nombre d'hommes malades et alités, désira que quelques-uns des nôtres restassent au poste pour prendre soin des malades. Sur sa demande, les PP. de Camerini et Mancias demeurèrent à Mozambique et moi, j'accompagnai le vice-roi pour lui administrer les secours de la religion, au cas où sa maladie s'aggraverait... »

Le saint ne nous a dévoilé que les actes les plus humbles de son zèle ; il ne parle point des miracles dont Notre-Seigneur récompensa la foi et la confiance de son serviteur.

La tradition locale rapporte que le saint alla un jour se promener à la pointe sud-ouest de l'île, et que s'étant arrêté au bord de la mer, il eut le désir de visiter la côte opposée de Mossuril que l'on aperçoit à une faible distance.

Comme il n'avait pas d'embarcation, il s'adressa à des bateliers arabes. Ceux-ci lui demandèrent un prix si exorbitant que le saint ne put s'empêcher de leur montrer son étonnement et de leur faire une sévère réprimande à cause de leur cupidité.

Alors, s'étant mis en prières au pied d'un rocher solitaire où venaient expirer les ondes tumultueuses de l'Océan, il se releva, étendit son manteau sur les eaux et traversa miraculeusement le canal de Mozambique avec la rapidité de l'éclair ! (Voir la gravure page 511.)

Depuis lors, le rocher où le saint s'est assis et a prié, a conservé une propriété particulière. Quand on le frappe, même légèrement, il rend un son qui se rapproche assez de celui d'une cloche. Les rochers voisins qui lui sont tout à fait semblables, ne font entendre aucun son.

J'ai moi-même expérimenté la chose pendant une promenade à la pointe de l'île, en compagnie de l'abbé Braz qui m'indiqua lui-même l'endroit et me fit remarquer le phénomène.

Le site est sauvage et pittoresque. A gauche, se trouvent des carrières de chaux, des tas de pierres calcaires et des terrains bouleversés. Quelques huttes de pauvres noirs sortent du milieu des décombres et le moindre souffle de vent est capable de les emporter.

A droite existe un pont qui donne passage aux eaux d'un torrent. En haut, est une route avec des parapets. Elle traverse et domine tous les quartiers cafres, et se prolonge au milieu d'une forêt de cocotiers et de bananiers superbes. Vers la pointe de l'île, à l'endroit où elle commence à descendre vers le rivage de la mer, se trouvent la poudrière, un peu plus loin le cimetière catholique Saint-François-Xavier, enfin des terrains abandonnés et incultes où les Maures et les païens brûlent leurs morts ou les exposent à l'action dissolvante du soleil.

\* \* \*

Parmi les autres Pères célèbres de la Compagnie de Jésus qui ont abordé à Mozambique et y ont séjourné quelque temps, il faut citer le P. Gonçalo da Silveira, premier apôtre et martyr du Monomotapa, et ses compagnons, le P. André Fernandez et le Fr. André de Costa.

Partis de Goa, le 6 janvier 1560, ils arrivèrent à Mozambique, le 5 février suivant, jour de la fête de sainte Agathe. La traversée avait duré un mois.



Le lendemain de leur arrivée, ils se rendirent à la chapelle de Notre-Dame du Bastion, et y célébrèrent la messe d'actions de grâce pour leur heureuse traversée.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1561, nous trouvons le P. da Silveira à la cour du roi de Monomotapa, et le 16 mars suivant, le généreux missionnaire scellait de son sang la foi qu'il était venu prêcher.

Quand le jeune roi Dom Sébastien, en 1569, envoya ses généraux conquérir le Monomotapa et venger la mort du P. Gonçalo, quatre Pères de la Compagnie de Jésus furent adjoints au commandant en chef de l'expédition, François Barreto, guerrier valeureux et chrétien de conviction. Le P. Monclaio a laissé une relation intéressante de son voyage.

Voici ce qu'il écrit sur l'île de Mozambique :

« L'île de Mozambique est très petite. Elle n'a pas une lieue de longueur ; elle est étroite, et au milieu elle atteint à peine un jet de pierre.

« Elle est sablonneuse et remplie de palmiers...

« Il n'y a pas d'eau douce, si ce n'est des puits d'eau saumâtre. L'eau potable est apportée de cinq lieues de chemin.

« L'île possède une forteresse ancienne ; maintenant on est en train d'en bâtir une nouvelle très convenable ; elle est fournie de grosses pièces d'artillerie que nous avons apportées de Portugal.

« Elle avait un quartier de Maures qui est maintenant détruit ; celui des Portugais est d'environ cent habitants, et le reste, Cafres et Indiens, peut s'élever à deux cents personnes.

« L'île est distante du continent d'une demi-lieue ; elle est maintenant beaucoup plus saine qu'au début de la conquête, approvisionnée qu'elle est de légumes venus de la côte et de fruits d'arbres épineux.

« Il y a grande mortalité parmi les hommes de mer qui arrivent sur les galères de l'Etat.

« La monnaie qui a cours est de l'or en poussière, et la mesure inférieure en usage est la valeur d'un demi-réal (environ 12 centimes).

« On apporte du continent beaucoup de poules, appelées *cafras*, à cause de leur petitesse et de leur manque de saveur. Les chapons sont délicieux, mais le poisson en général est sujet à caution... »

Je pourrais citer encore des noms illustres, mais je les réserve pour une autre circonstance.

Durant mon séjour à Mozambique, je visitai avec soin le fort Saint-Sébastien, et grâce à la surveillance du commandant, il me fut donné de tout parcourir, salles et chambrées, poudrières, dépôts d'armes, réservoirs, citernes, bastions, sémaphore, etc. ; mais ce qui excita surtout mon attention, fut la chapelle de Notre-Dame du Bastion.

Elle est bâtie aux pieds des remparts sur une élévation de récifs, en face de l'entrée du port. Au temps des grandes marées, les vagues viennent se briser contre le sanctuaire qui semble défier la violence des vents et de la tempête.

La chapelle est très bien conservée. Elle est propre et décente. Il y a deux ou trois ans, elle a été peinte à l'huile, aux couleurs marbre jaune et brun qui lui donnent un aspect imposant et religieux.

L'entrée est une salle carrée, ornée de larges et hautes fenêtres presque au niveau du sol. Plusieurs personnages illustres des anciens temps y sont enterrés, évêques, gouverneurs, officiers, nobles gentilshommes. Le chœur a la forme d'une rotonde d'une architecture plus sévère.

L'autel est dédié à Notre-Dame du Bastion. La statue de Marie repose sur une tour crénelée. A droite, la statue de sainte Barbe ; à gauche, celle de saint Sébastien. Sur les murailles, on voit plusieurs plaques de marbre avec des inscriptions funéraires.

Au pied du maître autel sont trois dalles. Celle de gauche est d'un gouverneur de Mozambique ; celle de droite, d'un vice-roi des Indes, et celle du milieu, appartient au P. Sébastien de Moraes, de la Cie de Jésus, premier évêque du Japon.

Je fus heureux de m'agenouiller sur la tombe de ce vaillant missionnaire, digne émule de François Xavier.

L'inscription qui se trouve sur la pierre sépulcrale corrige une double erreur qui s'est glissée dans la Chronique de la Compagnie (1).

On fait mourir le P. Sébastien non le 20 août 1588, mais

(1) En effet, dans le Bulletin de la Société de Géographie de Lisbonne, 6<sup>e</sup> série, n° 2, 1886, a été publiée une relation sur les évêques de Macao et du Japon, et on lit au sujet du P. Sébastien de Moraes les réflexions suivantes : « D. Sébastien de Moraes, de la Compagnie de Jésus, originaire de Funchal, fut le premier évêque du Japon. Confirmé le 19 février 1588, et sacré le 27 du mois suivant dans l'église de Saint-Roch de Lisbonne, il mourut pendant le voyage à Mozambique, le 7 juillet 1589 et fut enseveli dans le collège Saint-Paul de Goa. *Chronica da C. de Jesus. Agiologio*, T. IV. »



Mgr GENTILI, des Frères Prêcheurs, ancien évêque coadjuteur du Fo-kien.  
(Voir page 514).



un an plus tard et on dit qu'il fut enterré à Goa dans l'église Saint-Paul.

Ainsi le 20 août dernier, a eu lieu le troisième centenaire de la mort du premier évêque du Japon.

\* \*

En suivant la rue principale de la ville, qui à partir de la promenade Saint-Gabriel traverse l'île dans toute sa longueur et va aboutir à la pointe sud, on rencontre l'Hôtel de Ville ou Chambre municipale (*voir la gravure page 505*).

C'est un édifice antique, solidement bâti et l'un des plus vastes que possède la Capitale.

Il compte déjà plus d'un siècle d'existence, ainsi que l'atteste l'inscription suivante :

CASAS DA CAMR FEITAS  
NO ANNO DE 1781  
REIN<sup>o</sup> A AVGVSTMA RAI  
NHA MA 1<sup>a</sup> N. S.  
E PREZDO NESTA CAPA  
CMO OUVOR GAL DELA  
O DEZOR ANTONIO . JOSE  
DE MORAES DURAO (1).

Au premier étage existent une immense salle et différents appartements où, pendant de longues années, outre la secrétairie de la commune, ont fonctionné le tribunal judiciaire, l'administration du Conseil et quelques autres bureaux.



MOZAMBIQUE (*Afrique australe*). — ROCHER DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER ; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (*voir page 509*).<sup>2</sup>

La partie inférieure est affectée à la prison civile.

Actuellement, la maison demande d'urgentes réparations, et pour ce motif, on a transporté dans un autre local les bureaux qui se trouvaient au premier étage.

\* \*

Un autre monument, digne d'un meilleur sort, est l'église de Notre-Dame de la Santé, sise près de l'hôpital, ancienne propriété des Frères Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu.

Depuis longtemps on ne célèbre le culte divin dans cette église, et à l'intérieur, elle est dans un état assez avancé de délabrement et de ruines, faute de réparations et de soins.

L'église de Notre-Dame de la Santé présente un frontis-

pice imposant, avec une belle montée d'escaliers, des colonnes et des clochetons qui lui donnent un air majestueux.

Elle est bâtie sur un monticule rocailleux, recouvert de mousse, de plantes grimpantes et d'arbustes verdoyants.

Tout autour du monticule, les palmiers balancent leurs têtes altièes et paraissent les uniques gardiens de ce lieu sacré de la prière.

(A suivre).

(1) Traduction littérale :

Maisons de la Chambre faites — l'année 1781 — régnant la très auguste rei — ne Marie première notre Souveraine — et président dans cette capitaine — comme auditeur général d'elle — le conseiller Antoine-Joseph — de Morae <sup>o</sup> Duran.



## QUARANTE ANS

## CHEZ LES SAUVAGES D'ATHABASKA-MACKENZIE

(AMÉRIQUE DU NORD)

RAPPORT DE MGR HENRI-JOSEPH FARAUD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, EVÊQUE TITULAIRE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

(Suite 1)

## V. — AU LAC LABICHE

CONSTRUCTION D'UNE ROUTE ENTRE LE LAC LABICHE ET LA MISSION NATIVITÉ. — TRAVAUX HÉROÏQUES ET ESPÉRANCES TROMPÉES. — NOUVEL OBSTACLE : LA PAUVRETÉ. — VISITE AUX MISSIONS. — VOYAGE EN EUROPE. — SALUT A LA FRANCE !

A mon arrivée au lac Labiche, je trouvai tout le bagage des missions remisé dans une vieille soute. Plusieurs colis étaient détériorés; les souris avaient attaqué les provisions de bouche et fait leurs nids dans les ballots. Il fallait obvier au plus tôt à cet état de choses. Comme la neige était trop profonde pour nous permettre de commencer aussitôt le chemin, j'envoyai mes hommes abattre de gros arbres et bientôt je fis construire un grand hangar avec étage. Je remplis les fonctions d'architecte et de contremaître. Trois semaines après, notre construction s'élevait fièrement sur ses poteaux; elle pouvait braver la tempête. Nos Laclabichois étaient émerveillés et poussaient de nombreux cris d'admiration.

\* \*

Le 8 avril, les guides et les hommes pourvus de cognées bien tranchantes, les voitures chargées de bonnes provisions, s'ébranlèrent à un signal donné, et bientôt commencèrent les travaux de la route qui devait relier les missions du nord au reste du monde. Mon cœur était ballotté entre la crainte et l'espérance: il ne suffisait pas en effet de bien commencer, il fallait bien finir.

Le 12 juin, notre regretté Frère Alexis Reynaud, chargé de la surveillance, trompé par les guides, m'écrivait: « Si j'avais deux ou trois hommes de plus, dans quinze jours, au pis aller, la route serait ouverte. Nous avançons promptement et tout le monde y met de la bonne volonté. » Le 14, sans plus tarder, je partis avec trois hommes. Des pluies torrentielles et presque journalières retardant notre marche, ce ne fut que le septième jour que j'arrivai sur le chantier. Ce que j'avais déjà vu du chemin était peu propre à m'encourager, même en tenant grand compte de l'action de la pluie. Le soir même de mon arrivée, je tins conseil: le résultat fut qu'il restait encore plus des deux tiers du travail à faire et que la dernière partie du chemin serait à jamais impraticable pour des voitures. Chose déplorable, le guide qui s'était offert à moi comme connaissant le mieux la topographie des lieux, m'avoua ne les avoir jamais vus.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11 septembre et 19 octobre.

Il n'y avait pas à balancer, il fallait battre en retraite et trouver un moyen, quelque onéreux et périlleux qu'il pût être, de faire parvenir l'absolu nécessaire à sa destination. Ce sont là des épreuves que je juge pour ma part plus douloureuses que le martyre du sang. Dieu veille sur nous, laissons le faire.

\* \*

A notre retour ici, une vieille berge mal faite et à moitié pourrie fut mise à ma disposition par l'agent de l'honorable Compagnie. Il fallut la confier, faute d'autres, à un guide qui m'inspirait peu d'assurance moins par sa maladresse que par sa pusillanimité. Enfin, aux premiers jours d'août, le bateau se détachait de nos rivages. Ce serait à mon digne auxiliaire, Mgr Clut, qui faisait partie de l'expédition, à nous dire quelles furent les épreuves de ce voyage. Il est certain que sans son activité, disons-le, son audace, personnes et bagages seraient restés en route. J'étais attristé, j'éprouvais une crainte mortelle, mais j'étais convaincu qu'ayant fait l'impossible pour nous tirer d'embarras, Dieu se devait de faire le reste.

Livré à mes propres réflexions, après le triste essai que nous venions de faire, même en tenant grand compte des dépenses et des dangers d'un transport par eau, je m'y serais décidé. Des hommes sensés, fréquentant habituellement les parages où nous avions tenté d'ouvrir un chemin, arrivèrent pour la mission d'automne et me dirent à l'unanimité: « Il nous paraît que vous auriez tort de renoncer au travail commencé. Les inondations de l'été avaient tout dérangé. Nous venons de parcourir le pays d'un bout à l'autre et nous l'avons trouvé partout sec et beau. » Quand on a intérêt à ce qu'une chose soit vraie, on se laisse aisément persuader, il fut admis que nous avions mis trop de hâte à tourner bride et que coûte que coûte nous reprendrions l'entreprise le printemps suivant.

\* \*

Tout étant donc préparé, nous partons avec une nouvelle ardeur. Hélas, nous allons de déception en déception: le chemin est plein d'eau et glissant, les bœufs, déjà maigres au départ, trouvant à peine le quart de leur nourriture, faiblissent, ne peuvent plus remuer leurs charges, et accablés de lassitude, se couchent dans les bourbiers. Nos chevaux deviennent rétifs et se montrent insensibles aux coups de fouets. Plusieurs de ces pauvres bêtes avaient succombé quand nous atteignîmes le lieu où devaient commencer nos travaux.

Il ne nous convenait pas de battre aussitôt en retraite. Nous armant donc d'un nouveau courage, suffoqués par une chaleur tropicale, dévorés, harcelés par d'innombrables moustiques, nous faisons retentir la forêt de nos coups de cognée. L'espérance nous soutient encore, mais chaque jour nous offre de nouvelles difficultés. Ce n'est ni gai, ni plaisant, disent mes braves ouvriers! Nous eûmes néanmoins un moment de vraie satisfaction; ce fut en voyant arriver Mgr Clut, le regretté Père Tysjord et un Frère. Ils n'avaient pas pu supporter la pensée que je fusse seul à la peine. Ils voulurent payer leur part de la dette. Ils venaient de suivre au milieu des arbres brûlés, des fourrés



de branches sèches, le tracé du chemin que nous voulions faire et ils restaient sous l'impression que nous [l]entions l'impossible. Deux experts furent expédiés. Quatre jours après, ils revinrent convaincus qu'il convenait d'interrompre les travaux. Vu l'état de la question, leur déclaration fut une espèce de soulagement pour mon cœur. Le même jour nous partions tous comme une armée en déroute.

A peine de retour ici, nous nous hâtâmes de construire deux bateaux plats. Ils pouvaient contenir tout le bagage. Ils partirent cette fois sous la garde d'un bon guide et d'un bon timonier. J'avais moins à redouter et en effet ce voyage fut un vrai succès.

\* \* \*

L'incertain pour l'avenir demeurait. Décidés à faire faire nos transports par la rivière, il nous fallait des berges bien conditionnées, des agrès solides : où nous pourvoir ? Il me plut de laisser au temps, à la réflexion et surtout à la prière la tâche d'aplanir la difficulté. Pour construire des berges, il faut des planches et des madriers. Je m'arrêtai donc à la pensée qu'il fallait, en suppléant par moi-même à beaucoup de choses qui manquaient, mettre la scie ronde en mouvement avant la prise des glaces. Le 5 octobre, en effet, elle scia ses premiers traits et depuis lors elle nous rend d'incalculables services. La voie était ouverte pour l'avenir.

\* \* \*

Ces entreprises diverses avaient doublé nos dépenses ordinaires, le vicariat était en dettes. Il fallait trouver un moyen de combler cet abîme. Ce qui aggravait le malaise et la difficulté était que je venais de recevoir de tristes nouvelles de France. Comme suite de la guerre, les ressources de la Propagation de la foi ont diminué, me disait-on, on ne pourra vous allouer que 8 à 10,000. Comment avec cela balancer nos 90,000 francs de dépenses et de dettes ?

Le 23 juin donc, je partais pour Saint-Boniface. Je voulais bien connaître le chemin, acheter des charrettes neuves, faire contracter des engagements à des frêteurs sûrs et fidèles. Cela fait, je tournai mes regards vers le vieux monde où j'avais à régler beaucoup d'affaires et surtout à viser à combler le gouffre béant de nos déficits.

J'avais à peine mis le pied sur les bords du grand Saint-Laurent que mon pauvre cœur oppressé commença à se dilater. Dieu agissait sur le cœur des amis de son œuvre en y excitant la charité. Les aumônes qui me furent faites spontanément me permirent de solder les échéances. Je considérais de loin et en frémissant les plaies profondes et encore saignantes que les lions du nord avaient faites à notre chère patrie. Mon cœur se révoltait et ma volonté s'opposait à la pensée d'aller quêmander le pain des affamés et le vin des altérés. Je résolus de lui faire une visite de condoléance. Je sentais que mon être renfermait un trésor d'amour et de compassion inépuisable. Je partis donc dans la pensée de me donner le plus possible, celle de recevoir était reléguée à l'arrière-plan.

Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, a dit le Bon Maître, le reste ne saurait vous manquer. J'étais à peine arrivé en France que je pus m'apercevoir de la vérité absolue de ces paroles. Je n'eus pas à demander

l'aumône, je ne l'aurais pas osé, mais elle vint me trouver elle-même et avec tant d'empressement et de délicatesse qu'en très peu de temps elle eut comblé le gouffre qui m'avait tant effrayé et éleva à sa place un monument précieux et durable, qui, encore aujourd'hui, fait surabonder la reconnaissance dans mon cœur. Puier dans sa pauvreté pour secourir le Christ dans ses disciples, c'est travailler dans l'atelier où s'élabore le vêtement de la vie éternelle. Chère France, deviens entièrement chrétienne et que Dieu dissipe tes ennemis du dedans et du dehors !

\* \* \*

A mon retour ici non seulement la question de nos transports n'avait pas fait un pas en avant, mais elle avait reculé. Je ne trouvai ni berge, ni voile, ni aucun autre agrès. Toutes les œuvres réclament l'œil du maître. Il fallut donc recommencer.

\* \* \*

Je fis construire durant l'hiver une nouvelle berge. La rivière et les rapides étant mieux connus, les rameurs plus expérimentés, les difficultés allaient en s'aplanissant de ce côté. Malheureusement mon guide manqua à sa parole et me laissa dans un très grand embarras. Sur l'assurance que je serais moi-même leur guide, les rameurs se décidèrent. « Si quelqu'un d'entre vous, leur dis-je, est en danger de se noyer, je serai là, je lui donnerai l'absolution et il ira tout droit au ciel. »

Il ne rentre pas dans mon cadre de narrer les incidents de ce voyage. Il fut long : partis le 3 juin, nous n'étions de retour que le 15 juillet. Le flux des eaux se manifesta durant une nuit ; en moins de trois heures, l'eau monta au-dessus de trois mètres. Ce fut en somme la seule cause sérieuse de notre retard et aussi de nombreux désagréments.

Durant le cours de l'été, un guide expérimenté nous arrivait, nous recevions de Londres des voiles, des cordages goudronnés et enfin les frêteurs de Saint-Boniface étaient exacts au jour marqué. Pour la première fois depuis la fondation de nos missions, j'avais la consolation de penser qu'elles ne dépendraient plus du hasard.

Je pouvais désormais regarder l'avenir en face et confier temporellement la surveillance et la direction des affaires ici aux RR. PP. Grouart et Collignon dont les aptitudes et le dévouement m'étaient bien connus. J'avais hâte de visiter nos missions d'où j'étais absent depuis trop longtemps. Je voulais juger par moi-même de leur état présent, en encourager les directeurs, la plupart encore jeunes, favoriser leur développement en le régularisant. Il fallait aussi voir les néophytes, les encourager et les prémunir contre les attaques de l'hérésie.

Je partis le 25 mai 1879, avec nos berges. Le 9 juin nous étions aux Grandes-Fourches et le 14 de bon matin les grnits rouges qui encadrent le lac Athabaska apparurent à nos regards ; bientôt nous aperçûmes aussi la silhouette du clocher. A mesure que nous approchions nous étions salués par le crépitement des fusils ; nous abordâmes enfin au milieu de la joie universelle. Là se trouvaient, outre les Pères, les Frères, les Sœurs et les orphelins, des métis catholiques, des Montagnais, des Cris, des Couteaux-jaunes,



etc. Tant il est vrai que, dans tous les pays du monde, la visite du premier pasteur du diocèse ranime la foi, excite au bien, réjouit les cœurs et exalte les âmes.

\* \* \*

Deux ou trois jours après, je me confiai pour le retour à un frêle canot d'écorce de bouleau, je m'arrêtai quelques heures à la mission de Saint-Isidore (fort Smith), vide de son pasteur et désertée par les fidèles. Je n'y trouvai en tout que cinq à six personnes. Trois jours après j'arrivai à la mission de Saint-Joseph. J'avais cru y rencontrer les néophytes réunis en grand nombre. Ne les y trouvant pas, je n'y fis qu'une courte halte. Je fis aussitôt voile vers la mission de la Providence.

Mon apparition subite y produisit l'effet d'un rêve heureux. Je ne m'étais pas annoncé. Je crus qu'on allait m'obliger à exhiber mes passeports. L'accord se fit pourtant et comme le temps pressait, je partis pour Good-Hope où je prolongeai mon séjour pendant quinze jours.

La visite des missions a ses moments de très grandes joies : on est si heureux de presser entre ses bras des frères bien-aimés, après une longue absence ; mais les serments de cœur suivent : il faut se séparer de nouveau de ceux que l'on aime. J'avais un très grand désir de visiter avant les glaces, les missions de Saint-Raphaël et de Saint-Paul sur la rivière des Lyards. Il fallait se hâter. Je partis.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

Mgr GENTILI,

*Des Frères Prêcheurs, ancien évêque coadjuteur du Fo-Kien.*

Mgr Thomas-Marie Gentili, des Frères Prêcheurs, évêque titulaire de Dionisia, et ancien missionnaire en Chine, est mort pieusement à Viterbe, au couvent de Notre-Dame de Quercia, le 30 août 1888, âgé de soixante ans.

Né à Chieti le 14 février 1823, il était entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, le 1<sup>er</sup> février 1846, à dix-huit ans. Lorsque le Maître Général des Dominicains fit appel au dévouement de ses religieux pour les missions de Chine, alors très éprouvées, le R. P. Gentili s'offrit et partit pour Manille en 1852, et de là pour la Chine. En mai 1868, Mgr Calderon le choisit pour coadjuteur avec future succession.

Depuis quelques années, Mgr Gentili se reposait en Italie des travaux qu'il avait généreusement endurés pour la propagation de la foi dans ces missions lointaines. Il laisse après lui la réputation d'un très zélé missionnaire et d'un saint religieux.

T. R. P. PORTER,

*De la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de la Jamaïque.*

Nous publierons, dans notre prochain numéro, la biographie de ce vaillant religieux qui vient de mourir en Angleterre.

## NOS ALMANACHS

**Almanach des missions pour 1889.** — Publication de luxe. — Petit in-4<sup>o</sup> de 80 pages. — Un exemplaire 50 centimes ; *franco* par la poste 70 centimes.

**Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la foi pour 1889.** — In-18 carré de 128 pages. — Un exemplaire 20 centimes ; *franco* par la poste, 30 centimes.

Voir à la fin de l'article les conditions spéciales pour la vente en gros.

Ce n'est plus un seul, c'est deux almanachs que nous offrirons désormais à nos souscripteurs.

A côté du *Grand Almanach des Missions*, publication artistique et de luxe, imprimée avec tout le soin dont la maison Desclée entoure ses plus beaux ouvrages, vient se placer un concurrent, le *Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*, brochure populaire, de propagande, à la portée des plus légères bourses, des plus petites mains, des plus enfantines intelligences, par la modicité de son prix, son format réduit et la simplicité de son texte.

De ces deux frères que l'Œuvre des Missions patronne avec une égale sollicitude et qu'elle présente en même temps aux suffrages du public, lequel préférer ? lequel choisir ? L'ainé ? Le nouveau-né ?

Regardez leur portrait avant que de répondre.

Commençons par l'ainé.

### I

#### ALMANACH DES MISSIONS

Avant même de l'avoir ouvert, on est prévenu en sa faveur par la beauté de son frontispice.

Le pointillé orange qui poudre délicatement les marges de la couverture fait ressortir à merveille les nuances variées du dessin central, imprimé en six teintes chromotypographiques harmonieusement distribuées et fondues. Le sujet de ce tableau est d'un symbolisme éminemment apostolique : on pourrait définir l'*Attente des nations* (*Expectatio gentium*) ces quatre personnages, de types et de costumes caractéristiques, debout en face de la grande mer, les yeux ardemment fixés, à l'horizon, sur la croix radieuse apportée par un vaisseau rapide. Allégorie bien de circonstance à la première page d'un *Almanach des Missions* et qui évoque dans tout esprit familiarisé avec l'Écriture Sacrée le souvenir de la sublime prosopopée d'Isaïe : *Ite, angeli veloces, ... ad gentem expectantem... Omnes habitatores orbis, qui moramini in terra, ...elevatum ...signum ...videbitis.*

Pour remplacer la grande gravure de la chapelle de Saint-François-Xavier à Sancian, qui décorait, l'année dernière, le verso de la couverture, un missionnaire du Maduré, le R. P. de Noircourt, a crayonné d'après nature une scène orientale d'une beauté saisissante : c'est la pompeuse entrée d'un rajah hindou, petit-fils de Tamerlan et des Grands Mogols, venant visiter avec toute sa cour le collège des jésuites de Trichinopoly.



Comme les années précédentes, le *calendrier* occupe six pages. Les délicieux encadrements qui profilent, autour de chaque double colonne de mois, de pittoresques miniatures ou des guirlandes de feuillages et de fleurs, sont entièrement inédits.

Suit un État sommaire de la hiérarchie catholique d'après les dernières statistiques, et la nomenclature de toutes les Sociétés de missionnaires avec l'indication des missions qui leur sont confiées.

\* \*

La partie littéraire de l'Almanach s'ouvre par un hommage au Souverain Pontife, dernier écho des fêtes du jubilé. Sous le titre: *Afferte munera, omnes gentes!* un poète chante l'incomparable spectacle de l'Exposition vaticane; il décrit en vers d'une superbe facture, tous les trésors déposés aux pieds de l'immortel Léon XIII :

Calices de vermeil, ostensoirs rayonnants

.....

Si beaux, qu'il semblerait devant de tels trophées  
Que la christianisme a converti les fées !

Un portrait du Saint-Père et deux vues de la Rome papale (*la Coupole de Saint-Pierre*, prise en amont du pont Saint-Ange, et *les Jardins du Vatican*) accompagnent cette remarquable poésie.

Nos lecteurs savent que, durant l'année jubilaire, Sa Sainteté a témoigné, en deux circonstances solennelles, le 18 février et le 24 mai, sa paternelle prédilection pour notre Œuvre. Cette double et si touchante preuve de la bienveillance du Pasteur suprême est rappelée dans un article ému, que termine le gracieux apologue du *Sou de la Propagation de la Foi*, dont voici les deux derniers quatrains :

Je suis un sou, rien qu'un sou, dis-je,  
Et pourtant l'on peut avec moi  
Opérer un très grand prodige,  
Puisqu'on peut propager la foi.

.....

Grâce à moi l'apôtre peut vivre  
Aux zones de glace ou de feu,  
Et c'est grâce à mon humble cuivre  
Qu'il peuple d'âmes le ciel bleu.

\* \*

De la zone de glace à la zone de feu, des pays scandinaves aux déserts de l'Afrique australe, de la Sibérie à l'Australie, tous les grands pays où l'apôtre propage la foi et cherche des âmes pour en peupler le ciel bleu, défilent successivement sous nos yeux dans l'article suivant : *les Fêtes du jour de l'an dans les pays de missions*.

Le passage d'une année à l'autre est célébré dans presque tous les pays du monde par des réjouissances traditionnelles qui varient selon les contrées. Les descriptions pittoresques de ces fêtes dont sont témoins, chaque année, les ouvriers de l'Evangile dans leurs diverses missions, fournissent une quinzaine de pages illustrées de gravures spéciales.

Puis l'auteur de la poésie, citée plus haut, du sou propagateur de la foi, le R. P. Suchet, des missionnaires d'Issoudun, reprend la parole pour nous conter, dans la langue des dieux dont il connaît tous les secrets, une *Scène des mis-*

*sions*. Le début, d'une simplicité gracieuse, indique l'allure générale et le charme pénétrant du morceau :

Sur le bord d'un lac solitaire,  
Un petit noir, à deux genoux,  
Écoutait, ravi, le mystère  
D'un Dieu fait homme et mort pour nous.

Un Père des Missions Africaines de Lyon expose ensuite dans deux récits d'un piquant intérêt : *l'Adoration du serpent* et *Un Papier compromettant*, quelques-unes des superstitions en cours parmi les nègres de la Guinée et les redoutables dangers que ces ridicules croyances peuvent attirer sur les personnes les plus inoffensives.

Voici maintenant un dialogue entre un enfant et sa mère, ou plutôt un monologue (car le rôle de la mère se borne à quelques monosyllabes approbatifs), qui a été rimé dans les forêts du Zanguebar, par un Père de la Congrégation du Saint-Esprit, dont le nom seul rappellera aux lecteurs des *Missions catholiques* de délicieux souvenirs, le R. P. Le Roy. Cette pièce intitulée *Je veux être Missionnaire!* est un véritable chef-d'œuvre.

Dans sa paisible retraite de Beyrouth, le R. P. Jullien n'oublie pas notre Almanach. Sous la rubrique : *Petites Choses bibliques*, il continue la série de ses études sur les usages bizarres, inexplicables même parfois pour des Occidentaux, auxquels l'Ecriture-Sainte fait allusion. Ces treize petites dissertations qui dénotent une connaissance approfondie des mœurs orientales, offrent, par la manière dont les expose le savant jésuite, une très attrayante lecture. A lire entre autres l'article où le R. P. Jullien prouve, à l'aide d'inductions fort curieuses, que l'arche de Noé avait un tirant d'eau égal à celui de nos grands vaisseaux de commerce (sept mètres cinquante centimètres).

Un missionnaire des antipodes, le R. P. Cognet, Mariste, envoie de la Nouvelle-Zélande le discours extraordinaire d'*Un Prophète Maori*, où un orateur païen fait en termes vraiment *inspirés* le panégyrique de l'apostolat catholique.

Au moment où l'Eglise se prépare à élever sur les autels les PP. Perboyre et Chanel, le portrait de ces deux missionnaires, les deux premiers martyrs qui aient vécu de l'obole recueillie par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, avait sa place marquée dans l'*Almanach des Missions*. Ces deux futurs Bienheureux, qui furent égorgés presque à la même époque, figurent côte à côte, unis dans le triomphe comme ils le furent dans la mort. Par un rapprochement tout naturel, à la suite de l'émouvant résumé de leur douloureuse passion, on a placé les stances vibrantes dans lesquelles l'illustre évêque d'Acanthe, Mgr Retord, exhalait son *Désir du martyre*, et l'un des membres du Conseil central de la Propagation de la Foi de Lyon, Mgr Neyrat, ancien maître de chapelle de la Primatiale de Lyon, a mis en musique les trois strophes qui composent ce petit poème. Nul doute que, dans les fêtes prochaines de la béatification des PP. Perboyre et Chanel, ce chant ne serve à la piété populaire pour redire leurs louanges.

Un missionnaire du Gabon, le P. Neu, raconte ensuite dans un récit où les péripéties, les surprises s'enchaînent et se déroulent comme dans un roman de pure imagination, les incroyables et pourtant véridiques aventures de Simbaloba le fugitif.



Le zélé secrétaire général du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Paris, a dessiné les huit photogravures qui illustrent cet émouvant et ingénieux plaidoyer en faveur des pauvres esclaves africains.

Mais un tableau plus éloquent encore parce que l'œuvre de Dieu s'y montre à découvert, est celui que nous envoie la Société des Missions Étrangères de Paris : c'est la statistique de ses vingt-cinq grandes missions et l'exposé des résultats obtenus par le zèle de ses trente évêques et de ses sept cent quarante missionnaires.

Un Père Lazariste à qui ses remarquables découvertes ont valu une grande célébrité et le titre de membre de l'Institut, M. Armand David, a bien voulu composer spécialement pour l'Almanach un article sur les *faisans de Chine*, illustré de quinze magnifiques spécimens de ces gallinacés, la plupart découverts par lui-même.

\* \*

Comme l'année dernière, la note gaie est donnée par le sprituel correspondant qui se cache sous le pseudonyme de Chanaan : *Propos d'un Ancien. Qu'est-ce que les Missions?* Sous une forme pleine d'humour et qui n'exclue pas parfois une véritable émotion, il expose et réfute toutes les objections, tous les préjugés que la mauvaise foi accumule pour discréditer l'œuvre des missionnaires, et la conclusion de l'*Ancien* est que chaque chrétien a le devoir de soutenir les travaux de l'apostolat de ses aumônes et de ses prières.

\* \*

Enfin, dans un coup d'œil rapide sur les missions des diverses parties du monde, sont passés en revue les principaux faits de l'année écoulée, puis un pieux souvenir est donné aux apôtres conviés à l'éternelle récompense par Celui que l'Église appelle le Maître des apôtres.

Voilà ce qu'est le *Grand Almanach des Missions*.

\* \*

La semaine prochaine nous examinerons le *Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*.

L'année dernière, nous avons reçu tardivement un grand nombre de souscriptions auxquelles il nous a été impossible de faire droit, l'édition ayant été très rapidement épuisée. Pour éviter cet inconvénient, nous prions nos lecteurs de nous faire parvenir au plus tôt leurs demandes surtout quand il s'agit de quantités importantes pour lesquelles nous faisons des réductions de prix très avantageuses :

UN EXEMPLAIRE : 50 CENT. — FRANCO PAR LA POSTE : 70 CENT.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes :

7 pour	6	3 fr.	port en sus (1 colis postal à domicile, 85 centimes).
15 —	12	6 fr.	port en sus (1 colis postal à domicile, 85 centimes).
65 —	50	25 fr.	port en sus par grande vitesse.
135 —	100	50 fr.	— — —
700 —	500	250 fr.	— — par petite vitesse.
1,500 —	1,000	500 fr.	— — —

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

## ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme du diocèse d'Avignon.....	10
M. l'abbé B. P. de la maison des Chartreux de Lyon....	50
Un pauvre orphelinat de Lyon.....	0 85
Un anonyme du diocèse de Nîmes.....	52
A. M., à Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières.....	5
An nom de feu Mlle Thouvenot, à Dijon..	5
Pour les missions les plus nécessaires (Mandchourie).	
Anonyme de Neuville, diocèse de Lyon....	20
Anonyme du diocèse de Moulins, avec demande de prières....	5
Pour les Sœurs de la Charité à Jérusalem (Mgr Bracco).	
Don transmis par Mme la Supérieure de Saint-Polycarpe à Lyon,	67 50
Pour les missions de Mgr Puginier.	
G. D., abonné de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières.....	10
Pour les missions de Mgr Van Camelbeke.	
G. D., abonné de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières.....	10
Pour Notre-Dame de Lourdes à Chetput (Pondichéry).	
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans.....	30
Aux missions les plus nécessaires pour le rachat et le baptême d'une petite fille sous le nom de Marie-Emmanuel (missionnaires de Scheut, Mongolie et Kansou).	
Anonymes de Belgique, hommage d'amour et de reconnaissance au Saint-Sacrement, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, et à Saint-Joseph.....	1.500
Pour les religieuses de Sainte-Claire au monastère de Nazareth (Mgr Bracco).	
En souvenir de Mme Sophie Nagelmackers, diocèse de Liège....	100
Au cardinal Lavigerie pour le rachat d'esclaves.	
Anonyme.....	100
M. Cornus, à Albi.....	20
Mme veuve Delaistre à Paris.....	50
Famille B. d'Aurillac, avec demande de prières.....	30
Au même pour ses œuvres.	
Un abonné du diocèse de Versailles.....	100
Au même pour ses missions d'Afrique.	
Anonyme du diocèse de Moulins avec demande de prières.....	5
Pour Mgr Combes, évêque de Constantine.	
Famille B. d'Aurillac, avec demande de prières.....	30
Au R. P. Lourdel, missionnaire au Bouganda, pour le rachat d'un enfant païen à baptiser (Joseph-Marie).	
La famille Guillet à Moëlan, diocèse de Quimper.....	100
Pour le rachat d'esclaves au centre de l'Afrique (Mgr de Courmont).	
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans.....	30
Pour la léproserie de Madagascar.	
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans.....	10
Pour la mission d'Athabaska-Mackenzie.	
Un abonné du diocèse de Rouen.....	20

## ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour la mission d'Atapoepe (île de Timor, Indes Orientales)..... 207  
(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





MOZAMBIQUE (*Afrique australe*). — EN PALANQUIN; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 526).

FIN DE LA LETTRE

DE

S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE

SUR

L'ESCLAVAGE AFRICAIN

A

MESSIEURS LES DIRECTEURS

DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI<sup>(1)</sup>

Tout rétablir dans le Christ, telle est la règle que saint Paul donne aux chrétiens pour la reconstitution de la Société antique. C'est donc la règle qu'il faut suivre lorsqu'il s'agit, comme aujourd'hui, de restaurer l'ordre et la

(1) Voir les *Missions catholiques* des 28 septembre, 4, 11 et 18 octobre et les cartes pages 459 et 474.

paix dans tout un grand continent. Mais si l'obligation est la même pour tous, la manière de l'accomplir est proportionnée pour chacun à la mesure de ses forces et de son pouvoir. Il y en a une cependant qui est à la portée de de tous, c'est l'aumône. C'est aussi celle qu'indique, avant toutes les autres, N. S. P. le Pape Léon XIII.

« Nous désirons ardemment, dit-il dans son Encyclique, pouvoir proeurer aux esclaves tous les soulagements possibles. »

Et il ajoute en s'adressant aux missionnaires :

« A cet effet, nous exhortons les missionnaires à considérer comme dans un miroir de vertu apostolique, la vie et les œuvres de Pierre Claver, à qui nous avons décerné récemment les honneurs des autels. Qu'ils tiennent les yeux fixés sur lui : l'admirable constance avec laquelle il se dévoua tout entier, pendant quarante années de suite, au milieu de ces malheureux troupes d'esclaves noirs, lui valut d'être considéré comme l'apôtre véritable de ceux dont il se disait lui-même et se faisait le serviteur assidu. Si les missionnaires ont soin de retracer et de reproduire dans leur ministère la charité et la patience de cet apôtre, ils deviendront assurément de dignes ministres de salut, des consolateurs, des messagers de paix, et il leur sera donné, Dieu aidant, de



*changer la désolation, la barbarie, la férocité, en prospérité heureuse, telle que la donnent la religion et la civilisation (1). »*

Il revient dans son allocution au pèlerinage africain sur la même recommandation :

*« Nous recommandons à tous les missionnaires qui prêchent l'Evangile en Afrique de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre sublime de rédemption, à l'exemple du glorieux Pierre Claver que nous avons récemment canonisé. A ces missionnaires nous recommandons aussi de racheter autant d'esclaves qu'il leur sera possible ou, du moins, de leur procurer tous les soulagements de la plus tendre charité de pères et d'apôtres (2). »*

\* \*

Cette adjuration paternelle adressée aux missionnaires d'Afrique par le Saint-Père est par là même aussi adressée à tous les chrétiens et particulièrement aux Associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, appelée à prendre une si grande part dans les missions chaque jour plus nombreuses et plus étendues du cœur de l'Afrique. Ils ne seraient pas dignes de se dire les membres de votre Association et même simplement les disciples de Jésus-Christ s'ils fermaient les oreilles aux appels désespérés qui arrivent maintenant jusqu'à eux. C'est ce que je n'ai cessé de répéter dans toutes les chaires où je suis monté depuis le commencement de ma croisade :

« Accepterez-vous, chrétiens, ai-je dit, de recevoir plus longtemps, sans frémir, les échos de ces boucheries ? Accepterez-vous, sans chercher à les secourir, que des milliers de créatures humaines soient ainsi réduites en esclavage, privées de leur liberté, entraînées au loin sur les marchés où elles agonisent, enlascées dans de noirs bateaux, dispersées aux quatre vents du monde musulman, les mères séparées des enfants, pour servir, les uns et les autres, à de honteuses débauches ? Accepterez-vous que des provinces entières soient dépeuplées ?

« Disons tout. Voulez-vous en porter le déshonneur devant l'histoire et surtout devant Dieu ? Voulez-vous qu'un jour Dieu vous réclame le sang de vos frères ? Voulez-vous qu'un jour des justes, Il vous dise, comme Il en menace dans son Évangile : *Loin de moi ! Car j'ai été opprimé, et vous n'êtes point venus à mon aide ; j'ai été enchaîné et vous ne m'avez pas délivré ; j'ai été torturé, et vous n'avez pas eu pitié de moi ; on a versé mon sang, et vous l'avez laissé couler.*

« Ah ! sans doute, vous pourrez répondre comme il vous le suggère Lui-même :

« Et quand donc, Seigneur, vous avons-nous vu dans l'oppression, dans l'esclavage, dans les tortures, dans le sang ? » Mais il Lui suffira de dire pour vous confondre : « C'est avec les noirs, avec vos noirs que j'ai souffert et vous m'avez abandonné sans même me faire une aumône.

(1) Encyclique *In plurimis* de Sa Sainteté le Pape Léon XIII aux évêques du Brésil.

(2) Allocution de Sa Sainteté au pèlerinage africain.

« Enfin, mes Très Chers Frères, avez-vous oublié, comme saint Paul vous l'enseigne, la règle de la solidarité chrétienne, que quand un membre souffre dans ce corps immense de l'humanité, tous les autres lui doivent compatir ?

« Je ne veux pas croire que de tels sentiments d'indifférence puissent exister dans le cœur d'un seul d'entre vous, lorsqu'il s'agit des souffrances, de la servitude et de la mort de tant de millions d'hommes. »

\* \*

Mais qu'ai-je besoin de rappeler ici l'appel que j'ai fait du haut de nos chaires ? Les lecteurs de cette lettre l'ont entendu d'une manière bien plus puissante dans les navrants récits qui la remplissent, dans les regrets déchirants qu'exprimaient nos missionnaires de n'avoir pas reçu de France des ressources suffisantes pour arracher à leur triste sort les infortunés qu'ils avaient sous leurs yeux. Ils n'ont pas oublié ce passage de la lettre du Père parlant d'une de ces horribles caravanes qui traversaient leur territoire :

« Le chef arabe, disait-il, nous laisse racheter, parmi les victimes de la chasse de cet après-midi, les femmes et les enfants dont nous pouvons payer la rançon. Tout ce que nous avons y passe. Jugez de la joie des élus qui peuvent rentrer dans leurs foyers, mais aussi du désespoir des pauvres malheureux qui ne peuvent participer à la délivrance, et qui sont emmenés de force enchaînés à leurs cangues, au milieu de leurs cris de désespoir ! Oh ! que n'avons-nous de quoi les délivrer tous ! »

Et encore un peu plus bas :

« Ce matin, à sept heures, les oppresseurs, les meurtriers infâmes de notre paisible population, sont partis et nous ont quittés à travers une pluie battante, emportant l'exécration de tous les indigènes. Ils étaient près de trois cents en tout, une troupe comme celles qui viennent de la côte. La caravane des esclaves suivait tristement. Une pauvre vieille emmenée en captivité, passant à côté du bon Frère Jérôme, veut s'attacher à ses habits et lui crie de la sauver ; mais il n'y peut rien, et elle est entraînée comme une bête de somme, la corde au cou... Il ne restait plus rien pour la racheter. (1) »

Combien l'on se sentirait heureux de participer à la joie de ceux qui délivrent ces esclaves ! Je n'ai pu, pour ma part, lire sans émotion ce passage de Livingstone où, après avoir raconté que, trouvant sur son chemin une caravane d'esclaves, il en avait assez épouvanté le chef pour que celui-ci prit la fuite, abandonnant son malheureux bétail humain :

« Les prisonniers restés seuls avec nous, dit-il, s'agenouillèrent et battirent des mains pour exprimer leur gratitude ; nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et

(1) Lettre du R. P. Moinet, de la Société des Missionnaires d'Alger.



des enfants, mais il était plus difficile de délivrer les hommes. Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche de six à sept pieds de long que maintenait à la gorge une tige de fer solidement rivée aux deux bouts. Cependant, au moyen d'une scie qui, par bonheur, se trouvait dans les bagages, la liberté leur fut rendue. Nous dîmes alors aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants. Tout d'abord elles n'en voulurent rien croire ; c'était trop beau pour être vrai. Mais quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de tant de journées pénibles.

« Beaucoup d'enfants avaient à peine cinq ans ; il y en avait de plus jeunes. Un petit garçon disait à nos hommes avec la simplicité de son âge :

« Les autres nous attachaient et nous laissaient mourir de faim : vous nous avez détachés, vous, puis vous nous donnez à manger ; qui donc que vous êtes et d'où venez-vous ? »

Combien on voudrait être là et avoir à sa disposition tous les trésors pour multiplier ces délivrances ! C'est le désir constant qu'expriment les missionnaires. En ce moment même j'ai sur ma table une lettre de l'un d'eux, toute récente, et inédite par conséquent, celle-là, qui montre quelles horreurs on pourrait empêcher.

\*  
\* \* \*

Voici ce que m'écrivait le Père Guillemé, de la mission de Kibanga, le même qui, il y a quelques mois, me faisait cette description horrible du marché à esclaves d'Ujiji, description qui a soulevé tout à la fois et consterné le monde chrétien.

« Mission de Kibanga (Haut-Congo),  
« 14 juin 1888.

« Depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 1<sup>er</sup> juin, nous avons pu racheter et délivrer cent cinquante esclaves, hommes, femmes et enfants. Ce qui nous a permis de racheter tant de monde, c'est le prix relativement très peu élevé que nous devons payer pour les avoir. Malgré ce prix peu élevé, nos ressources se sont cependant épuisées et nous avons dû nous arrêter.

« Nous avons créé un hôpital pour y recevoir les plus faibles et les plus malades, comme nous recevons les enfants dans l'orphelinat où nous les élevons et qui en compte aujourd'hui plus de trois cents.

« Notre hôpital se compose principalement de vieillards, eux aussi très intéressants ; d'anciens esclaves rachetés pour quelques cotonnades, ou encore de vieilles négresses rejetées par leurs maris ou leurs enfants auxquels elles ne peuvent plus, à cause de leur âge, rendre de services. Cette maxime toute païenne est pratiquée dans presque toute l'Afrique : « Quand ton père ou ta mère, devenu vieux et par conséquent inutile, commencera à se pencher vers la tombe,

« délivre-le de la vie ou chasse-le dans les bois. » C'est pourquoi, grâce à la générosité d'une de nos bienfaitrices, nous avons pu créer un asile pour ces pauvres abandonnés où nous leur procurons les soins du corps et ceux de l'âme. Les vieux sont l'objet de nos prédilections et, quand nous connaissons dans les villages des environs quelques vieillards, nous tâchons, par nos soins qui consistent simplement à leur donner le pain de chaque jour, de les attirer près de nous. Ces vieillards étant un fardeau inutile, on les laisse venir sans répugnance.

« Tout dernièrement, une pauvre vieille négresse esclave demeurant à plusieurs journées de la mission, ayant entendu parler des bons soins que ses semblables recevaient chez nous, et comparant leur état à la misère, aux rebuts auxquels elle était réduite, se décida à entreprendre le voyage de Kibanga pour venir, elle aussi, y demeurer. Elle arriva exténuée de fatigue, de misère et de faim, dans un état qui lui attira la compassion de tous. Confiée aux soins d'une autre bonne vieille plus forte qu'elle, elle se remit promptement de ses fatigues. Elle était heureuse, nous disait-elle tous les jours, et voulait mourir près des missionnaires, dans la maison de leurs enfants. Mais, hélas ! il n'en fut point ainsi et son bonheur ne devait pas durer longtemps, car ses maîtres auxquels elle n'avait point dit qu'elle venait chez les missionnaires, apprenant qu'elle était fixée chez nous, vinrent la chercher pour l'emmener dans son pays. Ils tenaient peu à cette pauvre créature, mais ils voulaient exploiter notre pitié, et ce qu'ils espéraient, c'étaient des étoffes en compensation de la perte qu'ils faisaient, disaient-ils. Des étoffes leur furent accordées, mais leurs exigences furent si grandes que nous ne pûmes accepter leurs conditions. La pauvre femme se vit donc entraînée de force et obligée de reprendre le chemin de son village. Comme ses jambes raidies par l'âge ne pouvaient suivre le pas de ses maîtres, un individu armé d'un bâton fut placé derrière elle pour lui faire hâter le pas. Véritable bête féroce, il ménageait peu les coups sur le dos de sa victime qui, après dix minutes, fut exténuée de fatigue et s'arrêta à bout de forces. Nous entendîmes alors un coup d'arme à feu du côté où ils avaient disparu. La pauvre femme venait de tomber sur le sentier, la tête percée d'une balle. Plusieurs de nos chrétiens, soupçonnant le crime, se rendent immédiatement dans cette direction, mais il était trop tard : la victime avait expiré et les brigands s'étaient enfuis.

« Voilà, pour ne citer qu'un fait, les scènes dont nous sommes souvent les tristes témoins, impuissants pour les empêcher, et cela, faute de quelques mètres de cotonnade. Comme le cœur du missionnaire est gros en présence de ces atrocités ! et avec quels accents de ferveur mêlés de compassion ne dit-il pas alors à Dieu, du fond de son cœur : *Adveniat regnum tuum !* (1). »

On voit par cette lettre ce qu'il serait possible de faire dès maintenant dans les missions de l'intérieur africain, et aussitôt que s'est déjà fait. Combien seraient utiles pour adoucir de tels maux, des fondations semblables à celles de Kibanga ! Quand on pense qu'avec quelques mè-

(1) Lettre du R. P. Guillemé, de la Société des missionnaires d'Alger.



tres de colonnade, nos missionnaires pourraient, tous les jours, délivrer de l'esclavage de pauvres infortunés que l'on torture sous leurs yeux, le cœur saigne de ne point posséder des ressources suffisantes afin de les employer à un tel but et d'attirer ainsi sur soi et sur les siens, la miséricorde de Dieu.

Mais il faut le reconnaître, jamais, comme je l'ai dit déjà, on ne pourrait arriver par ce moyen à supprimer toutes les souffrances de l'esclavage. Non seulement le nombre de ceux qu'il faudrait racheter est trop grand; mais encore, si l'on ne se contentait pas de secourir comme le bon Samaritain les misères que l'on rencontre près de soi, si l'on allait les chercher au loin, on créerait peut-être un mal nouveau, on pourrait donner aux esclavagistes, par la certitude de placer toutes leurs tristes captures, une nouvelle fureur pour les multiplier encore.

Aussi l'aumône serait insuffisante à elle seule pour remédier à l'esclavage : il y faut une puissance d'un autre ordre, et c'est ce que signale également Léon XIII, lorsqu'il fait appel aux gouvernements de l'Europe et de l'Afrique :

*« Nous demandons à Dieu, dit-il dans son Encyclique, comme vous l'avez entendu, que tous ceux qui sont en possession du gouvernement et de l'autorité, qui veulent défendre le droit de l'homme et de la nature, qui veulent procurer sincèrement les progrès de la religion, s'efforcent tous ardemment, se rendant à Notre prière, à Nos instances, d'arrêter, de prohiber, d'abolir ce commerce infâme (1). »*

Dans son allocution au pèlerinage africain, il revient sur la même pensée :

*« Nous avons invité, dit-il, et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains à mettre un terme au hideux trafic appelé — LA TRAITE DES NÈGRES — et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshonorer le genre humain (2). »*

Dans cet appel direct aux Puissances, le Saint-Père a mis autant de sollicitude pour les esclaves qu'il a mis de délicatesse pour les grands. Il aurait pu, en effet, ne pas se contenter d'exprimer, comme il le fait, des désirs ou des vœux; il aurait pu rappeler les gouvernements européens à l'accomplissement des obligations solennelles prises par eux à diverses reprises.

Je l'ai fait moi-même au milieu d'un auditoire protestant lorsque, dans ma Conférence de Londres, je me suis publiquement adressé, après lord Grandville, aux gouvernements de l'Europe et j'ai osé leur dire :

C'est sans contredit aux gouvernements de l'Europe que l'obligation de sauver l'Afrique est tout d'abord imposée.

(1) Encyclique *In Plurimis* de Sa Sainteté Léon XIII, aux évêques du Brésil.

(2) Allocution de N. S. P. le Pape au pèlerinage africain.

L'honorable président de ce meeting, avant de me donner la parole, vous avait rappelé comment, en 1815, à Vienne et plus tard encore à Vérone, en 1822, ils se sont solennellement engagés à ne plus tolérer l'esclavage dans le monde. Mais il leur en faut la ferme volonté. Et pourquoi ne l'auraient-ils pas? Est-il une œuvre plus noble, plus grande, plus généreuse? Sur quelles questions peuvent-ils plus honorablement se consulter et s'entendre que sur la cessation de si effroyables maux. On parle souvent de leurs alliances, et les peuples, dont aucun, au fond, ne veut la guerre, semblent n'y voir que le prélude des luttes où ils vont s'entrégorger. Il en faudrait donc revenir à l'amère ironie de notre Montesquieu, lorsqu'il disait, il y a plus d'un siècle, en parlant de l'esclavage colonial :

*« De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié (1)? »*

Il est vrai que les gouvernements européens pensent à l'Afrique, mais ils semblent n'y penser jusqu'ici que pour s'en emparer. Se réunir en congrès pour tracer des lignes sur une carte et s'attribuer des empires est chose facile. Mais des États chrétiens ne peuvent oublier que le droit est corrélatif du devoir. Les principales nations de l'Europe, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, le Portugal ont, par un consentement commun, reconnu et proclamé leurs droits présents et futurs sur l'Afrique. Ils ont dès lors des devoirs vis-à-vis d'elle. De ces devoirs, le premier est celui de ne pas laisser cruellement détruire la race indigène et fermer de nouveau, en la transformant en d'inaccessibles déserts, la terre que les explorateurs avaient ouverte à la civilisation. C'est là leur premier intérêt. Mais si la voix de l'intérêt ne parle pas aux gouvernements avec assez de puissance, il faut les forcer à entendre, pour parler avec Montesquieu, le cri « de la miséricorde et de la pitié. » Et pour cela il faut que ce cri soit poussé enfin, par tous, avec une telle puissance que l'on soit forcé de lui obéir.

Bien loin de contester la vérité de ces paroles et par conséquent celle des obligations contractées par les gouvernements de l'Europe, le meeting devant lequel je parlais et qui était présidé par un ancien ministre des affaires étrangères d'Angleterre, s'est rallié tout entier à cette pensée et, à l'unanimité, sur la proposition de son président et celle du cardinal Manning, a voté la résolution suivante :

*Le temps est maintenant arrivé où toutes les nations de l'Europe qui, au Congrès de Vienne, en 1815, et à la conférence de Vérone, en 1822, ont pris une série de résolutions condamnant sévèrement le commerce des esclaves, doivent prendre des mesures sérieuses pour aboutir à un effet pratique. Comme les brigands arabes dont les dévastations sanguinaires dépeuplent en ce moment l'Afrique ne*

(1) *Esprit des lois*, liv. XV, chap. V.



*sont ni sujets à des lois, ni sous une autorité responsable, il appartient aux gouvernements de l'Europe d'assurer leur disparition de tous les territoires où ils'ont eux-mêmes quelque pouvoir. Ce meeting se propose également de faire instance auprès du gouvernement de Sa Majesté, pour que, de concert avec les pouvoirs européens qui réclament en ce moment une possession ou une influence territoriale en Afrique, il adopte telles mesures qui puissent assurer l'abolition de l'affreux commerce des esclaves, qui est encore maintenant pratiqué par ces ennemis de la race humaine.*

Je n'ai cessé depuis, dans tous mes discours, de proclamer la même pensée. La destruction de l'esclavage africain est une œuvre si considérable et si difficile que seules l'initiative et l'entente des Puissances européennes peuvent la mener à bon terme. Il faudrait donc une Conférence nouvelle qui complète l'œuvre de la Conférence de Berlin, et en assure enfin l'exécution. Dans l'acte fondamental dans lequel elles ont constitué leurs nouvelles possessions africaines, toutes les Puissances intéressées se sont, en effet, comme je l'ai dit, engagées à détruire l'esclavage africain.

L'article sixième de cet acte fondamental porte ce qui suit :

## ART. 6

*Toutes les Puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence dans les dits territoires, s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs : elles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalité ni de culte, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables créées et organisées à ces fins (1).*

L'article neuvième est plus explicite encore :

## ART. 9.

*Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les Puissances signataires, la traite des esclaves étant interdite et les opérations qui, sur la terre ou sur la mer, fournissent des esclaves à la traite, devant être également considérées comme interdites, les Puissances qui exercent ou qui exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves de quelque race que ce soit. Chacune de ces Puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent (2).*

\* \* \*

Mais jusqu'ici ces engagements n'ont pas été tenus. C'est même beaucoup si l'on peut dire que l'action expérimentée des Puissances qui se sont divisé l'intérieur

(1). Acte général de la Conférence de Berlin. Ch. II, art 9.

(2) Acte général de la Conférence de Berlin. Ch. I<sup>er</sup>, art 6.

de l'Afrique n'a pas contribué à rendre plus dure, en certaines régions, la situation des noirs. D'une part, les esclavagistes, sentant approcher le moment où ils ne pourront plus compter, comme ils l'ont fait jusqu'ici, sur la complicité des autorités musulmanes qui jusqu'ici maintiennent ou favorisent indirectement l'esclavage malgré tous les traités, se sont hâtés d'exploiter sans pitié et d'épuiser les sources de la vie africaine. C'est ce qu'on a vu en particulier dans le Haut-Congo et sur les plateaux du Nyanza et du Tanganyka dont les esclaves s'exportent par la côte orientale. De l'autre, le fanatisme musulman s'est surexcité à la vue des premières prises de possession, par la force, de territoires qu'il considérait comme sa propriété ou sa proie. Il en est résulté une augmentation dans les ravages matériels et dans le nombre des esclaves. Mais, il faut être juste, l'expérience la plus consommée ne pouvait triompher de toutes les difficultés. Le mal vient surtout de ce que les Puissances ont entrepris, sans s'en douter, comme l'avaient fait les Espagnols au moment de la conquête de l'Amérique, une tâche au-dessus de leurs forces. Pour la remplir, il faut, d'une part, une entente commune, des sacrifices financiers; de l'autre, des forces armées qu'aucune d'elles ne peut fournir seule dans l'état actuel de l'Europe.

\* \*

Voilà pourquoi il est nécessaire qu'elles soient aidées, dans l'accomplissement de leur entreprise, par tout ce qui garde encore, parmi nous, le sentiment de la solidarité chrétienne. Le premier devoir des catholiques est donc de donner dans cette entreprise leur appui décidé à leurs gouvernements respectifs, et pour cela, ce qu'il faut tout d'abord, c'est faire connaître, sans réticences, la vérité sur l'esclavage africain, comme je le fais moi-même dans cette lettre.

C'est aux femmes, qui sont associées en plus grand nombre à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et qui sont naturellement indiquées pour une œuvre de pitié, que j'adresse principalement cette prière.

Il leur appartient maintenant de faire connaître partout de telles horreurs et d'exciter contre elles l'indignation du monde civilisé. Ne laissez point de paix à vos pères, à vos maris, à vos frères, femmes pieuses ou simplement chrétiennes qui lisez ces lignes, employez l'autorité qu'ils tiennent de leur éloquence, de leur fortune, de leur situation dans l'État à arrêter l'effusion du sang de vos sœurs. Vous ne trouverez pas d'occupation plus sainte. N'oubliez pas que c'est le livre d'une femme, un simple roman, qui, traduit dans toutes les langues du monde, a mis le sceau à la délivrance des esclaves de l'Amérique.

C'est en se sentant ainsi soutenus, entraînés, sommés, pour ainsi dire, par les organes de l'opinion, que les gou-



vernements prendront courage pour des efforts nouveaux. C'est ainsi qu'on suscitera dans chaque nation, assez de bienfaiteurs pour créer à une croisade commune des ressources suffisantes, assez de dévouements personnels pour suppléer par des milices volontaires, aux troupes régulières dont les gouvernements disposent.

J'ai déjà, vos lecteurs le savent, fait connaître cette pensée. J'ai demandé que des corps de généreux chrétiens se forment pour aller combattre partout où cela sera nécessaire dans notre Afrique, au jugement des nations intéressées. J'ai exprimé la confiance que de tels dévouements ne seraient pas rares, et en effet, ils se produisent

partout en grand nombre. A l'heure présente et des divers pays catholiques nous avons reçu plus de deux mille demandes dont plusieurs signées de noms illustres. En même temps nous avons ouvert une souscription pour pourvoir aux frais de telles expéditions. Cette souscription suit son cours. Je ne puis entrer ici dans tous les détails de cette entreprise. Ils ne regardent pas directement les associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

FIN.



MOZAMBIQUE (*Afrique australe*). — PROMENADE DE SAINT-GABRIEL. — TOMBEAU ANCIEN. — ENTRÉE DU PORT DE MOZAMBIQUE. — VUE DES COTES DE MOSSURIL ET DE LA CABECEIRA ; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze. (voir page 525).

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Neuf religieux de la Compagnie de Jésus se sont embarqués le 14 octobre à Marseille pour la mission de Calcutta : ce sont les RR. PP. François Xavier Schoupe, Walter Frencken, Théophile Bodson, Emile Canoy, Alfred Verhoustraeten, Jules Meunier et Alphonse de la Croix, et les Frères Emile Didier et Alfred Le moine.

— Le 12 septembre, les RR. PP. Fontanié et Montat se sont embarqués à Marseille pour la mission de Tamatave.

— Le 1<sup>er</sup> novembre s'embarqueront à Marseille pour Tananarive, le R. P. Colin, qui dirigera l'Observatoire, et le R. P. Ambroise Cadet.

— Le 4 novembre, s'embarquera au Havre, le P. A. Pichon, pour les missions du Canada.

— Le 21 octobre, se sont embarqués à Marseille pour la mission du Maduré, les RR. PP. Caussanel, Besse, Lacombe, Bertrand et Atkinson.

Tous ces missionnaires appartiennent à la Compagnie de Jésus.

— Le 1<sup>er</sup> novembre prochain, s'embarqueront à Marseille, sur le navire *Océanien*, de la Compagnie des Messageries-Maritimes, six missionnaires de la Société de Marie :

Les RR. PP. Régis Pestre, du diocèse du Puy ; John Tubman, du diocèse de Kilmore (Irlande) et John Doherty, du diocèse de Derry (Irlande) ; pour le diocèse de Wellington, en Nouvelle-Zélande ; les RR. PP. Charles-Joseph Nicolas, du diocèse de Metz, et Henri Perthuy, du diocèse de Nantes, pour le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie ; le R. P. François Boltz, du diocèse de Metz, pour le vicariat apostolique des Navigateurs.



## INFORMATIONS DIVERSES

**Angleterre.** — L'année 1883 a été signalée chez nos frères d'outre-mer par la réunion décennale du Pan-Anglican-Synod de Lambeth. Il est bon de jeter un coup d'œil sur cette assemblée de tous les Evêques Anglicans. Deux tendances se sont manifestées, cette année, dans le synode, elles reproduisent celles qui règnent dans l'anglicanisme tout entier : la tendance protestante ou puritaine et la tendance catholique ou ritualiste.

Cette année, la tendance puritaine a triomphé sur toute la ligne. Et cependant le Comité lui-même n'a pu s'empêcher de faire allusion à la réunion avec Rome, ce qui autrefois eût paru l'abomination de la désolation.

Il s'est accompli, durant ces dernières années, un grand mouvement d'opinion, qui prépare les hommes à mieux se comprendre et à s'estimer réciproquement. Les préjugés s'atténuent ou disparaissent : des notions plus exactes se vulgarisent sur les institutions, les croyances, les mœurs, et, de tous ces éléments en fusion, il se dégage une conception nouvelle qui permet d'espérer qu'une assemblée ultérieure fera un pas de plus.



MOZAMBIQUE (Afrique australe). — ILE ET PHARE DE SAINT-GEORGES ; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze (voir page 526).

Dès les premiers jours de juillet, l'*English Church Union* et l'*Association for promoting union of Christianity*, Sociétés fondées tout exprès pour amener la réunion des diverses Eglises chrétiennes, présentaient à la Conférence de Lambeth une pétition où, après avoir rappelé ce qui avait été fait, elles exprimaient l'espoir qu'il serait fait davantage encore. On demandait, en particulier, qu'il y eût chaque année un jour de prières pour implorer de Dieu le rétablissement de l'unité.

Depuis que la Conférence a eus ses sessions, on a discuté les conclusions et on s'est, en général, exprimé en termes qui permettent d'entrevoir un meilleur avenir.

« Sur l'important sujet de la réunion des Eglises chrétiennes, dit le *Church Times*, le rapport de la Conférence est nécessaire-

ment négatif sur un point que tout le monde doit apercevoir, dès qu'il considère la question ; car, parler de la réunion des Eglises chrétiennes et exclure la plus puissante de ces Eglises est une phrase vide de sens. Parler d'une Eglise Une et laisser en dehors l'Eglise de Rome, c'est comme si on parlait de l'union des Iles Britanniques, en omettant l'Angleterre. Toutefois, ce n'est pas la faute de la Conférence, s'il en est ainsi. Rome n'acceptera qu'une soumission sans conditions à sa suprématie, qu'une adhésion à ses dogmes nouveaux, et cela est impossible.

« Les évêques ne veulent donc pas, cela va de soi, entrer en rapport avec l'Eglise catholique romaine, mais ils éprouvent le désir de se rapprocher des Eglises scandinaves, des Vieux Catholiques et même des Eglises orientales. Ces aspirations, quoique



montrant beaucoup de tolérance, sont un peu trop chimériques pour mériter beaucoup de sympathie. »

Le mot de la fin est parfaitement juste, et le *Times* a grandement raison de se moquer un peu des vénérables Pères de l'Église anglicane, qui semblent impatients de s'unir avec n'importe quoi et avec n'importe qui, mais qui négligent de se mettre en rapport avec la plus puissante de toutes les Églises, avec l'Église à laquelle leurs aïeux ont appartenu pendant des siècles. Les Pères de Lambeth auraient plus fait, pour la réunion des Églises, en cherchant d'une manière ou d'une autre à se rapprocher de l'Église romaine, qu'en envoyant des compliments et des paroles de sympathie à toutes les sectes possibles et imaginables, sectes dont quelques-unes sont fort peu dignes de leurs hommages.

On comprend que, si on veut réellement amener la réunion des Églises, il faudra bien en venir là, tôt ou tard.

L'évêque anglican de Salisbury, le docteur Wordsworth, fils de feu l'évêque anglican de Lincoln et connu par de très remarquables travaux sur la Vulgate latine, prêchant le dimanche 12 août, dans sa cathédrale, n'a pas craint de s'exprimer de la manière suivante :

« Je regrette beaucoup que la Conférence de Lambeth ne se soit pas adressée aux catholiques romains d'Angleterre, d'une façon plus confiante qu'elle ne l'a fait. Sans doute, nous ne pouvons pas espérer que les catholiques romains en corps nous rejoignent ; mais je pense que, si nous leur montrions la position catholique que nous occupons, si nous affirmions notre droit à l'héritage entier de l'Église, si nous allions à eux avec droiture, franchise, parfaite sincérité et confiance, attendant les mêmes choses en retour, nous produirions une grande impression sur les individus sinon sur le corps tout entier ! »

Un journal qui représente une section très active de l'Église anglicane, après avoir rappelé que des évêques anglicans avaient fait, durant ces dernières années, des ouvertures à diverses Églises étrangères, n'a pas craint de poser la question :

« Pourquoi n'a-t-on pas fait ces ouvertures à l'évêque de Rome ? — Parce que, à ce qu'on affirme, le Pape ne recevrait de proposition d'intercommunion qu'à la condition de reconnaître sa suzeraineté et son infaillibilité. »

Ce journal entame ensuite une dissertation pour prouver qu'on s'exagère, dans le monde anglican, les difficultés que semble créer l'infaillibilité du Pape, définie dans le concile du Vatican, en 1870, et il conclut de la manière suivante :

« Il est parfaitement possible que le Pape, mu par la divine charité, ne refuse point d'examiner la question de la réunion, si importante pour tous ceux qui sont chrétiens... Ce qu'on a fait jusqu'ici sur une petite échelle et à intervalles irréguliers pourrait être fait désormais universellement... Qu'un comité d'évêques et de théologiens adresse des invitations à toutes les autres communions catholiques sans exception. Cela montrerait tout d'abord qu'on n'incline pas plus en faveur d'une communion que d'une autre, pas plus en faveur de l'Église romaine que de l'Église grecque ou autre. Le désir de l'union entre ceux qui ont le même symbole, le même sacerdoce et les mêmes sacrements devrait pousser tout anglican à promouvoir la réunion des Églises. »

Ces sentiments sont partagés par un grand nombre d'anglicans pieux, dévoués, généreux, qui pratiquent admirablement toutes les vertus chrétiennes ou sacerdotales ; c'est là ce qui donne l'espoir que tous ces vœux vers l'union et l'unité, après avoir été platoniques, deviendront plus ou moins une réalité.

**Patagonie.** — Nous lisons dans le dernier numéro du *Bulletin salésien* :

« Nos lecteurs savent que nous possédons actuellement parmi nous notre vénéré confrère Mgr Jean Cagliero, vicaire apostolique de la Patagonie. Au fond du désert, la pensée de notre bien-aimé père dom Bosco, chargé d'années et d'infirmités, venait souvent presser l'apôtre de ces pauvres peuplades de faire un voyage en Europe : obéissant à cette inspiration, il se mit en route, et eut ainsi la douloureuse consolation de voir le bon Père expirer entre ses bras.

« A son tour, dom Joseph Fagnano, préfet apostolique de la Terre-de-Feu, est venu se retremper au milieu de ses frères et parler avec eux du père que le ciel nous a pris.

« L'heure est venue, pour ces deux ouvriers de Dieu, de regagner le champ évangélique confié à leurs soins. Mais comme la moisson y est abondante au-delà de toute mesure, ils songent à emmener une nombreuse phalange de travailleurs des âmes. Elle se composera de prêtres, de catéchistes, de coadjuteurs et de religieuses de Marie Auxiliatrice, en tout cinquante personnes au moins, qui, en novembre prochain, s'embarqueront pour les mers australes et iront au Brésil, dans l'Uruguay, dans la République Argentine, en Patagonie, dans la Terre-de-Feu et au Chili, partager les fatigues apostoliques de nos confrères établis dans ces lointains pays.

« Jamais, jusqu'à ce jour, la bonté divine ne nous avait permis de préparer une expédition aussi considérable ; mais jamais non plus nous n'avions eu à prévoir des dépenses aussi élevées. Et cependant, il faut à tout prix pourvoir du personnel nécessaire plus de trente établissements ouverts dans les différentes missions. Il s'agit d'évangéliser les sauvages, tout en complétant l'instruction religieuse et l'éducation sociale de nombreux néophytes ; il est tout aussi important de soutenir dans la foi bien des âmes qui chancellent.

« Ces régions voient accourir, toujours plus nombreux, quantité d'Européens, Français, Espagnols, Allemands, et Italiens surtout. Ces multitudes, séduites par la perspective de richesses imaginaires, s'engagent dans le désert pour y trouver souvent la mort de l'âme et du corps. »

**Mélanésie et Micronésie.** — Le R. P. Bontemps, de la Société des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, écrit à S. Em. le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, pour lui annoncer son arrivée à Nonouti (îles Gilbert) :

« Nous venons d'inaugurer enfin notre première station dans le vicariat apostolique de la Micronésie. Nous sommes arrivés à Nonouti après une navigation des plus longues, des plus difficiles et des plus coûteuses. Aucun service de bateau ne suivant cette ligne, il a fallu louer un navire tout exprès, à des conditions exorbitantes ; mais enfin, Dieu soit béni, nous y sommes.

« C'est la première fois que cette île lointaine voit un missionnaire catholique et, par un fait peut-être unique dans les annales de l'apostolat, l'île compte sept chrétientés florissantes et pas un seul prêtre.

« Quelques sauvages, ayant eu, il y a quelques années, leur pirogue providentiellement emportée jusqu'à Samoa, ont appris des RR. PP. Maristes la doctrine chrétienne, et sont retournés chez eux, comme de vrais apôtres, moins le sacerdoce.

« Ils ont évangélisé leurs compatriotes avec un zèle extraordinaire. Ils ont élevé sept maisons de prière. Un juif, chercheur de perles, leur a fait imprimer en Californie, à un prix énorme, leur unique catéchisme manuscrit qu'ils tenaient des RR. PP. Maristes. Toute la population, ainsi instruite des mystères de la foi, attendait avec une sainte impatience le missionnaire catholique. »

**Australie.** — Nous avons annoncé il y a quelque temps l'érection du siège épiscopal d'Hobart-town (Tasmanie) en archevêché. Le vénérable prélat qui gouverne ce diocèse, Mgr Daniel Murphy, a célébré dernièrement le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, et les fêtes de ce jubilé coïncidant avec la promotion du pieux pontife à la dignité archiépiscopale, les catholiques de la Terre de Van-Diemen ont témoigné par de grandes solennités leur filiale reconnaissance envers le prélat qui leur prodigue ses soins paternels depuis un quart de siècle.

Mgr Murphy est né à Cork (Irlande), le 18 juin 1815. À peine ordonné prêtre, il offrit ses services à Mgr Carew, évêque de Madras, et en janvier 1839, il débarquait dans l'Inde. Lorsque Mgr Carew fut transféré à Calcutta, Mgr Fennelly, qui lui succéda, choisit pour évêque coadjuteur le P. Murphy. Mais le climat ne devait pas tarder à éprouver la santé du zélé missionnaire. Il revint en Angleterre et peu après partit pour la Tasmanie.



## L'ILE ET LA VILLE DE MOZAMBIQUE

Par le R. P. Victor COURTOIS, de la Compagnie de Jésus,  
supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

(Suite et fin 1).

Si, en continuant notre promenade vers la pointe sud de l'île, nous dévions à gauche, nous arrivons au bord de la mer. Devant nous, au fond d'une baie, où viennent mourir les flots agités, se dresse l'ermitage ou chapelle de Saint-Antoine de Padoue, ancien asile des disciples de saint François.

Le couvent occupe un site particulièrement beau, défendu de tous côtés par une ceinture de rochers aigus. Un chemin de ronde s'ouvre parmi les pointes des rochers et donne libre circulation aux habitants de l'ermitage.

\* \* \*

Actuellement, sauf la chapelle de Saint-Antoine qui a été respectée, le reste des bâtiments est occupé par les vétérans de l'armée qui, après avoir reçu leur congé, attendent une occasion favorable pour retourner dans leurs foyers aux Indes ou en Portugal.

Maintenant, transportons-nous à l'autre extrémité de l'île. Nous avons, à la pointe opposée, le fort Saint-Sébastien qui



MOZAMBIQUE (Afrique australe). — ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA SANTÉ; d'après un croquis du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

commande à la ville et au port ; entre lui et la ville, l'immense promenade, appelée en portugais *Campo San-Gabriel*, plantée de magnifiques allées d'arbres ; le terrain est sablonneux, mais il est sans cesse tempéré par le vent frais de la mer.

La promenade occupe environ la cinquième partie de l'île, et le soir, après les heures chaudes et embrasées de la journée, on y rencontre bon nombre de promeneurs.

À gauche, en allant de la ville au fort, à mi-chemin et au bord de la mer, se dresse un modeste monument, un tombeau de famille noble, que l'on semble respecter à cause de son antiquité (voir la gravure, page 522).

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19 et 26 octobre.

Le monument a la forme d'un clocheton ou petite tour ; il servait autrefois de tronc pour recueillir les aumônes des fidèles, destinées au soulagement des âmes des défunts.

À côté, est un tombeau, enclavé dans quatre murs étroits qui lui donnent l'aspect d'une auge profonde. Au fond est une pierre tumulaire portant des armoiries et une inscription.

Bien que les étroites limites de cette simple notice ne comportent pas de longs développements, je ne puis résister au plaisir de transcrire la description que F. Elton a fait de la baie de ce port :

« C'est, dit-il, vraiment une jolie baie considérée à la lumière éclatante et limpide du soleil du matin !



« Les trois vapeurs, le vieux ponton, les navires caboteurs, les barques et les *pangaïs* de forme impossible sont à l'ancre en face de nous. La ligne bleue de la côte et les contours accentués de la *montagne du Pain* forment le fond.

« Des nuées de pirogues, semblables à des bandes d'oiseaux, vont, viennent, naviguent dans la rade au-delà des jardins du gouverneur de Mossuril, chargées de provisions pour la ville.

« La ligne ondulée des cocotiers des plages de la *Cabeceira*, coupée çà et là par des maisons aux blanches terrasses, l'immensité de la mer rehaussant le sombre corail de l'île de Mozambique avec ses édifices monastiques vieux et délabrés, le fort Saint-Sébastien, le palais du gouverneur général et les bâtiments de la douane, peints de blanc et de jaune ; une file de barques échouées sur la plage, pour être radoubées, tout se combine et s'harmonise pour former un cadre vif et animé.

« Une multitude d'enfants nus bavardent, rient et font naviguer dans les bas-fonds leurs pirogues d'écorce.

« Quelques nègres oisifs sont à prendre le soleil sur les garde-fous du pont ; une sentinelle couleur de café, veste bleue et pantalon blanc avec son sabre pesant et démesurément long pour lui, garde prosaïquement la douane.

« A droite, le quartier indien, les parsis infatigables et après au gain, les gens de Cutch, arabes, maures, esclaves aux brillantes étoffes étroitement serrées sous les bras et tombant jusqu'aux genoux, métis de Goa, soldats en uniforme, indigènes avec les vêtements les plus bariolés ou dans leur nudité sauvage, tout cela forme une population excessivement bigarrée (1)... »

En effet, la population de Mozambique est des plus variées. Je ne m'arrêterai pas à décrire le costume des bunians, des parsis et des maures de la capitale. Leurs costumes, usages et croyances sont les mêmes que dans les Indes. Ils forment une caste à part qui fusionne fort peu avec les Européens.

\* \* \*

Il y a, à Mozambique, beaucoup d'individus originaires de Goa. La plupart se livrent au commerce ; un certain nombre sont des repris de justice, condamnés à la déportation.

Les mahométans font du prosélytisme parmi les noirs qui sont à leur service. Généralement ils leur imposent la circoncision et les initient à leurs mystères. La plupart ne sont mahométans que pour la forme ; malgré cela, leur conversion est difficile et peu sûre.

Les négresses de l'île se tatouent horriblement le visage avec de l'ocre ou des couleurs jaunes ou rouges, en se traçant sur les joues et le front de longues raies pointillées ; quelques-unes se couvrent de chaux les cheveux et le visage comme d'un fard propre à relever leur beauté naturelle.

Le grand moyen de transport dans l'île est la *machila*, litière ou chaise à porteurs, qui varie un peu de forme selon les goûts et les personnes (voir la gravure page 517) ; parfois des Européens s'offrent le luxe d'un cheval ou d'une voiture.

Il y a beaucoup d'ânes sur le continent à Mossuril et on pourrait à bon compte les employer comme monture...

(1) J.-F. ELTON. — *Travels and Researches among the lakes and mountains of eastern and central Africa*. London, 1879, p. 29.

\* \* \*

L'île de Mozambique est précédée de celles de Saint-George et de Saint-Jacques le Majeur, formées de corail, généralement connues : celle du nord, sous le nom d'île de Goa, et celle du sud, d'île de Sena.

Dans la première existe un phare qui, mis en communication avec le phare du fort Saint-Sébastien, celui de Cabeceira et de la Pointe de l'île, indique durant la nuit l'entrée de la barre.

En face de Mozambique s'étendent les terres fermes ou continent de Mossuril.

\* \* \*

Les districts dont se compose la province sont au nombre de neuf, sept maritimes et deux de l'intérieur.

Les maritimes sont *Cabo-Delgado*, *Mozambique*, *Angoche*, *Quilimane*, *Sofala*, *Inhambane* et *Lourenço-Marquez*.

Ceux de l'intérieur sont *Tété* et *Manica*.

Il faut y ajouter plusieurs commandements militaires, entre autres : *Mopea*, *Zumbo*, *Massinjire*, *Makanga*, *Aruangwa*, près des terres d'Umzila, etc.

Pour le ressort judiciaire, la province de Mozambique se rattache à la Cour suprême de Goa...

Au point de vue religieux, elle constitue une prélature *nullius* érigée par le Pape Paul II, détachée plus tard de la métropole de Goa, par la bulle du Pape Paul V, *Insuper eminenti*, du 21 janvier 1612.

Son administrateur n'a que le titre de prélat, bien que souvent il soit revêtu du caractère épiscopal.

Il jouissait autrefois d'une juridiction fort étendue sur les terres qui sont comprises du cap Guardafui jusqu'au cap de Bonne-Espérance (*quæ a Promontario de Guardafui usque ad Promontorium Bonæ Spei continentur*).

Aujourd'hui, sa juridiction est très bornée, depuis la fondation des vicariats du Zanguebar, de Natal, de Graham's town et du Cap.

\* \* \*

En 1882, d'après le *Mémoire chorographique* de l'évêque de Saint-Thomé, Fr. Barthélemy des Martyrs, de l'ordre de Saint-Dominique (1), le gouvernement ecclésiastique était composé d'un prélat, d'un proviseur et d'un vicaire général, deux curés dont l'un était recteur de la cathédrale, et l'autre vicaire de la paroisse Saint-Sébastien du Fort, un aumônier de la Miséricorde, un de l'Hôpital, un autre de la chapelle Saint-Paul, deux curés des terres fermes de Mossuril et Cabeceira, et onze paroisses.

Les paroisses et les établissements, à l'heure où j'écris, sont les suivants :

*Mozambique*, église de la Miséricorde ; *Mossuril*, *Ibo*, *Quilimane*, *Chiloane* (Sofala), *Inhambane*, *Lourenço-Marquez*, *Inhamissengo*, *Sena*, *Tété*, *Boroma*, *Collège du Bon-Jésus* (Quilimane), *Ecole d'arts et métiers* (Mozambique).

Daigne Notre-Seigneur nous faire croître en nombre, en abnégation et en sainteté !...

(1) Fr. Barthélemy des Martyrs, év. de Saint-Thomé. *Memoria chorographica da Capitana de Mozambique*, art. 1<sup>o</sup> § 5<sup>o</sup>.

FIN.



# NOS ALMANACHS

(Suite 1).

**Almanach des missions pour 1889.** — Publication de luxe. — Petit in-4° de 80 pages. — Un exemplaire 50 centimes; *franco* par la poste 70 centimes.

**Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la foi pour 1889.** — In-18 carré de 128 pages. — Un exemplaire 20 centimes; *franco* par la poste, 30 centimes.

Voir à la fin de l'article les conditions spéciales pour la vente en gros.

## II

### PETIT ALMANACH DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Si un succès que cinq années successives ont vu s'affirmer et s'accroître, sanctionne la valeur du *Grand Almanach des Missions*, dont nous avons fait dans notre dernier numéro une minutieuse description (1), il n'en est pas de même de son jeune concurrent. Le *Petit Almanach de la Propagation de la Foi* s'offre pour la première fois aux suffrages du public. C'est un inconnu, mais un inconnu plein d'ambition. Il prétend faire vite et vaillamment son chemin dans le monde, à côté et sous les auspices de son grand frère, dont il convoite déjà le légitime succès. Qui sait? Peut-être même, dans son ardeur juvénile, se flatte-t-il de dépasser le gros chiffre du tirage de son aîné. Non; souhaitons-lui seulement de l'atteindre. Ce serait, certes, un bien beau triomphe et de taille à satisfaire des vanités plus exigeantes encore que la sienne.

Ouvrons le livre.

À la première page, une gravure façon vitrail d'église, représente saint François Xavier. Le patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi accueille le lecteur en lui présentant la croix et en le bénissant de cette main infatigable qui versa l'eau du baptême sur le front de sept cent mille infidèles.

On sait quelle part importante les missions des deux mondes ont prise aux fêtes du *Jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII*, et quelle magnifique portion la munificence du Pontife suprême leur réserve dans la répartition des dons que la piété catholique lui avait envoyés. Un article ému célèbre les splendeurs de l'Exposition vaticane et ces merveilles solennités jubilaires qui resteront, dans la mémoire des chrétiens, l'événement capital de l'année 1888. Deux photogravures d'une rare finesse d'exécution reproduisent des scènes de la messe papale du 1<sup>er</sup> janvier : le Souverain Pontife célébrant à l'autel de la Confession et, debout sur la Sedia, donnant la bénédiction *urbi et orbi*.

Souvent les associés de la Propagation de la Foi demandent des détails sur les commencements de l'Œuvre et sur les personnes à qui revient, après Dieu, l'honneur de sa

création. Une courte notice, dont les éléments ont été puisés aux archives lyonnaises de l'Association, répond à cette pieuse curiosité en donnant le compte-rendu fidèle des humbles origines de l'institution. Quant à ses prodigieux développements, ils sont traduits d'une façon bien saisissante dans les sept lignes indiquant le budget annuel à la fin de chaque période décennale. Voici les termes extrêmes de cette progression :

Année.	Recettes générales.	Part de la France.	Missions secourues
1823	22 915 fr.	22 915 fr.	environ 10
1888	6 462.276 »	4.073 250 »	environ 370

*Kabylic et missions de Kabylie.* — Sous ce titre, un missionnaire du cardinal Lavignerie décrit le pays et les habitants de cette partie si intéressante de notre colonie algérienne. Au récit sont mêlées des gravures nombreuses reproduisant les sites les plus pittoresques de cette terre accidentée et les types les plus curieux de la race qui peuple ses montagnes. Quantité d'anecdotes plaisantes ou touchantes provoquent tour à tour le sourire et les larmes.

« ... Oh! marabout, dit un grand diable de Kabyle au Père infirmier de la mission; marabout, j'ai un malade à la maison.

« — Grand?... Petit? demande le missionnaire.

« — Entre les deux.

« — Qu'a-t-il?

« — Un bouton à la jambe.

« — Gros?

« — Comme le poing.

« — Grave!... Apporte-le, ou amène-le s'il peut marcher. »

Le Kabyle s'en va et ramène... son âne!!

Et le bon infirmier s'improvise vétérinaire. « Que voulez-vous? remarque-t-il gaiement; parfois c'est par les bêtes que l'on arrive aux hommes. »

Voici une fantaisie enfantine d'une délicatesse exquise : *Noël expliqué par Bébé*. L'auteur de ce petit poème met dans la bouche d'un enfant la gracieuse solution d'un redoutable problème. C'est à un mystère de la foi, au mystère de l'Incarnation, que s'en prend notre précoce héros, et il en découvre une explication qui fait autant d'honneur à son intelligence qu'à son cœur : Jésus, murmure-t-il dans sa confidence à l'oreille maternelle.

Jésus a toujours eu pour père le bon Dieu ;

Mais tu ne m'as pas dit s'il avait une mère ?

— Non, mon amour !...

— Alors sur notre terre

C'est pour en avoir une aussi qu'il est venu !

L'intéressante anecdote qui suit ce chef-d'œuvre a été communiquée par les Pères Dominicains : *Fra Angelico et la Vierge à l'émeraude*.

La scène se passe près de Florence. Le podestat de Fiésole... Mais je me garderai bien de déflorer par une indiscrete analyse ce récit que vous aurez tant de plaisir à lire dans le volume lui-même. Il est signé d'un journaliste parisien bien connu dans le monde littéraire, M. de la Brière, rédacteur de la *Gazette de France*.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 26 octobre, pp. 515 et 516.



Tournez la page. Vous ne pourrez vous défendre d'un mouvement de franche gaité devant la scène dépeinte par le P. Baulez avec une verve si comique : en voyant ces jeunes missionnaires fraîchement débarqués à Pondichéry, s'escrimer vainement à prononcer le nom de leur professeur de tamoul, M. Gnanadikasamymoudeliaravergueul.

Deux autres articles du même Père : *le Petit Coçon* (page 74) et *le Moustique* (page 90), se distinguent également par la note plaisante et le pittoresque de l'expression.

Puis nous assistons à une *Chasse aux éléphants* à Ceylan, décrite d'une façon très vivante dans un récit envoyé par le zélé procureur des missions bénédictines, Dom Bérengier.

Deux pièces d'une mélancolie pénétrante : *A un enfant* (page 76) et *Laissez venir à moi les petits enfants* (page 122), sont dues à la plume de M<sup>me</sup> Bertha Galeron de Calonne, de Bucharest. Notre almanach a eu la primeur de ces poésies touchantes.

\* \*

Mais il devient impossible de tout citer. Pour ne pas allonger outre mesure cette bibliographie, contentons-nous donc d'énumérer les plus remarquables articles de la fin du volume : *la Mère d'un missionnaire*, scène émouvante d'héroïsme maternel, communiquée par les Missions Africaines de Lyon; *Une École à Alladhy*, lettre du R. P. Fourcade qui raconte, avec son talent habituel, mille traits charmants des enfants de sa mission; *Quelques usages orientaux*, commentés par le R. P. Jullien; *Lettre d'un sauvage à Mgr Clut*; *Détails sur la toilette des Hovas* (Madagascar); *La tirelire de William*, etc., etc.

Enfin un épisode sublime de la persécution dans l'Afrique équatoriale : *les Pages du roi Mouanga*. Impossible de lire quelque chose de plus poignant et de plus dramatique que le martyre des trente-deux pages royaux et la constance des jeunes Siméon, Denis et Ouelaba.

Ces invincibles témoins du Christ, brûlés vifs pour la foi sur les bords du grand lac Victoria-Nyanza, seront placés un jour sur les autels et prendront rang à la suite des *Nouveaux protecteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi* dont l'article final énumère les noms et les titres de gloire : les Claver, les de la Salle, les Perboyre, les Chanel, les Libermann...

\* \*

On le voit, le *Petit Almanach de la Propagation de la Foi* n'est ni moins varié, ni moins intéressant, ni moins instructif que le *Grand Almanach des Missions*.

« De ces deux frères que l'Œuvre de la Propagation de la Foi patronne avec une égale sollicitude et qu'elle présente en même temps aux suffrages du public, lequel préférer ? lequel choisir ? » disions-nous au commencement de ce compte rendu.

Les vrais amis des Missions n'hésiteront pas.

*Ils souscriront à tous les deux !*

Ils souscriront à tous les deux, par quantités considérables, afin de les répandre dans les écoles, dans les patronages, dans les catéchismes, pour faire connaître de plus en plus l'Œuvre nourricière de l'apostolat.

## PETIT ALMANACH DE LA PROPAGATION DE LA FOI

UN EXEMPLAIRE : 20 CENT. — FRANCO PAR LA POSTE : 30 CENT.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires on fait les remises suivantes :

7 pour	6	1 20	port en sus.	0 35.
15 —	12	2 40	—	0 75.
65 —	50	10 »	—	en deux colis post., 1 fr. 70.
135 —	100	20 »	—	par grande vitesse.
700 —	500	100 »	—	par grande ou petite vitesse.
1,500 —	1,000	200 »	—	par grande ou petite vitesse.

## ALMANACH DES MISSIONS

UN EXEMPLAIRE : 50 CENT. — FRANCO PAR LA POSTE : 70 CENT.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes :

7 pour	6	3 fr.	port en sus (1 colis postal à domicile, 85 centimes).
15 —	12	6 fr.	port en sus (1 colis postal à domicile 85 centimes).
65 —	50	25 fr.	port en sus par grande vitesse.
135 —	100	50 fr.	—
700 —	500	250 fr.	— par petite vitesse.
1,500 —	1,000	500 fr.	—

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

### ÉDITION FRANÇAISE.

M. l'abbé Berseaux, à Pexone, diocèse de Nancy .....	13 80
Mme Schwartz, don recueilli par l' <i>Echo de Fourvière</i> .....	5
Anonymes de Briollay et d'Angers .....	6 80
A Mgr Bracco, pour la Révérende Mère Sion, Supérieure des Sœurs de Charité, pour l'hôpital des lépreux à Jérusalem.	
C. F., à Gand (Belgique) .....	20
A Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central.	
M. l'abbé Victor Charaux, diocèse de Grenoble .....	10
M. l'abbé Léon Charaux, diocèse de Grenoble .....	10
M. C. C., à Grenoble .....	10
Pour Notre-Dame de la Salette de Chetput (Pondichéry).	
Anonyme de Narbonne, diocèse de Carcassonne .....	5
Au cardinal Lavigerie pour l'abolition de l'esclavage.	
Un anonyme marseillais .....	28 75
La famille Bury, à Vauvillers, diocèse de Besançon .....	20
A.-X. C., à Autun .....	40
Un anonyme du diocèse de Laval, avec demande de prières .....	10
P.-D. R., diocèse de Bayeux .....	200
Anonyme du diocèse de Carcassonne .....	5
M. C. C., à Grenoble .....	25
A Mgr Combes, évêque de Constañtine, pour les victimes de la famine en Algérie.	
C. F., à Gand (Belgique) .....	30
La famille Bury, à Vauvillers .....	50
Quelques élèves du Séminaire du diocèse de Rodez .....	2 50
A Mgr Cazet, pour les lépreux de Madagascar.	
M. C. C., à Grenoble .....	40
Pour le R. P. dom Ignace, préfet apostolique du Territoire indien.	
M. C. C., à Grenoble .....	25
Pour Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert (Canada).	
M. l'abbé Cimetière, diocèse de Séz .....	8 50
Pour le R. P. Pionnier, missionnaire à Nouméa.	
M. C. C., à Grenoble .....	10
Pour les prêtres polonais.	
C. F., à Gand .....	25

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





HAUTE-ÉGYPTÉ. — MINIEH, CÔTÉ NORD; d'après un dessin du R. P. Autefage, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de Minieh. (voir page 533).

## CORRESPONDANCE

### COCHINCHINE ORIENTALE

*Relèvement des chrétientés. — Émouvants souvenirs de la dernière persécution.*

Dieu, qui a souffert qu'une affreuse tempête se déchainât sur les missions de Cochinchine et du Tong-King, n'a pas permis cependant qu'en aucun de leurs districts la religion fût anéantie. Il reste partout un noyau de chrétiens qui se développera avec le temps, la paix et la grâce divine. Partout les missionnaires relèvent les ruines avec un zèle admirable. La lettre si émouvante qu'on va lire donne une idée de cet immense travail de résurrection auquel les associés de la Propagation de la Foi voudront certainement coopérer par leurs ferventes prières.

LETTRE DE M. GEFFROY, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE, A M. LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Bong-son, le 1<sup>er</sup> août 1888.

Cinq de mes chrétientés sont déjà debout et sur un

N° 1014. — 9 NOVEMBRE 1888.

pied convenable; je voudrais en relever deux ou trois autres avant la saison des pluies qui commencera dans deux mois.

Ce que me coûtent ces constructions, d'argent, de peines et de soucis, on ne peut s'en faire une idée. Autrefois, quand il s'agissait de bâtir une église ou un presbytère, on s'y prenait d'avance, on rassemblait peu à peu les matériaux, et surtout on était aidé par les chrétiens dont un grand nombre étaient à l'aise et supportaient une partie des dépenses, outre la part principale des travaux qui toujours leur incombait. Maintenant non seulement on est privé du secours des chrétiens, mais il faut encore les aider eux-mêmes à se procurer des matériaux pour bâtir leurs cases qui s'élèvent en même temps que l'église et la maison du missionnaire. Et encore c'est toute une difficulté de les faire revenir, et plusieurs s'y refusent, préférant le misérable état dans lequel ils vivent, au danger d'affronter une seconde fois les horreurs dont ils ont été témoins et victimes. Les païens, du reste, ne se font pas faute de les entretenir dans leur frayeur en faisant sans cesse résonner à leurs oreilles des bruits de guerre et de massacres.

Mais, si ces néophytes me désolent par leur obstination



à étouffer la voix de leur conscience, le bon Dieu me procure d'un autre côté une grande consolation en suscitant dans mon district un mouvement assez considérable de conversions de païens. Je constate ce fait un peu partout, mais principalement dans cinq anciennes chrétientés, et c'est ce qui me presse de les relever le plus tôt possible. Malheureusement les ressources me manquent en argent et en hommes. J'ai beau improviser comme maîtres catéchistes les plus instruits de mes chrétiens, je ne réussis pas encore à trouver assez de monde.

\* \*

Une de mes principales occupations est de recueillir les ossements des chers chrétiens massacrés en 1885. Combien je regrette de ne pouvoir le faire dans le courant de cette année pour toute l'étendue de mon district actuel qui, vous le savez, se compose de quatre anciens districts ! Mais force m'est de me borner et d'en laisser deux autres jusqu'à l'année prochaine. Je construis une maison dans chaque centre ancien pour recevoir et conserver ces précieux ossements enfermés dans de grandes châsses. Cela me coûte ; mais je ne regrette rien.

Tous ces jours-ci, les ossements m'arrivent en quantité énorme de la plaine de Gia-troc, là où, avec le P. Dupont, ont été égorgés environ dix-huit cents chrétiens. En les recevant, mon cœur est gros d'émotions et je ne puis pas toujours retenir mes larmes. Ce sont les restes de mes chers néophytes à qui j'ai conféré ou le baptême ou d'autres sacrements et qui ont rendu si heureuses les années que j'ai passées au milieu d'eux. Oh ! que ce temps était beau, surtout comparé à celui d'aujourd'hui !

Il n'y a guère de village sur tout le territoire de Bong-Son où il ne faille aller chercher les restes des martyrs ; car on les massacrait là où on les découvrait. Pauvres chrétiens ! ils ne pouvaient échapper à la mort qu'en fuyant sur les montagnes et là encore on les pourchassait avec des meutes de chiens ! Combien même y sont morts de faim et de misères ! On rencontre leurs ossements jusque sur les plus hautes cimes des montagnes.

Connaissez-vous les moyens employés par les païens pour se reconnaître ? Tous, parini eux, hommes et femmes et jusqu'aux enfants au-dessus de dix ans, devaient porter à leur cou une plaque de bambou où étaient inscrits leurs noms, leur profession de paganisme, le nom de leur village avec le cachet du maire. Partout où l'on rencontrait un étranger, on lui faisait exhiber sa plaque de bambou, et on le massacrait impitoyablement s'il ne pouvait pas prouver son identité surtout comme païen. Je connais des chefs de village qui auraient voulu sauver la vie à des chrétiens en leur fournissant de ces plaques ; mais ceux-ci les refusèrent, parce que c'était faire acte d'apostasie. Quelques-uns en ont accepté où ne fût pas

mentionnée la profession de paganisme, espérant par ce moyen gagner le port de Qui-Nhon ; mais ils n'y sont pas arrivés. Au premier corps de garde, et il y en avait partout, sur tous les chemins et dans tous les villages, on devait leur demander leur bout de bambou ; réussissaient-ils à tromper la surveillance, trois, quatre et même dix fois, on finissait toujours par les arrêter, par les interroger s'ils étaient chrétiens et sur leur réponse affirmative on refusait de les laisser passer.

Un nommé Ngat, chrétien assez riche du village de Pluc-Duc, voulut se sauver de cette façon. Il fut arrêté à deux lieues de chez lui. On lui demande s'il est chrétien.

« — Non, répond-il d'abord en hésitant.

« — Foule alors cette croix, et on te laissera passer.

« — Oh ! cela non ; je suis chrétien et je ne foulerai jamais la croix. »

Il fut aussitôt percé d'un coup de lance.

\* \*

Pour ceux qui ont été tués loin des centres chrétiens, la difficulté n'est pas de relever leurs ossements, parce qu'ils ont été enterrés presque à fleur de terre ; mais de trouver leurs tombes. Les villages ont bien reçu l'ordre de nous les indiquer ; néanmoins on se montre généralement méfiant ; on craint de se compromettre.

Mais la grande, l'extrême difficulté, c'est de retirer du fond des puits les ossements des chrétiens qui y ont été précipités ; car quelques-uns sont excessivement profonds, et la plupart ont été comblés après coup ; de sorte qu'il faut les creuser de nouveau pour arriver jusqu'aux ossements. Les païens préféraient user avec les chrétiens de cet affreux genre de supplice, parce qu'il était plus expéditif. Ils n'avaient pas à creuser des fosses et à les enterrer, ce qui pour eux aurait été toute une corvée, là surtout où les victimes étaient nombreuses. Ils les précipitaient au fond d'un puits, jetaient par dessus quelques grosses pierres et quelques pelletées de terre, et c'était fini.

Que d'horreurs, mon Dieu, commises sans pitié ni miséricorde ! Dans une localité de mon district, presque tous les chrétiens furent précipités dans un seul puits. Réfugiés sur une montagne voisine, ils furent cernés et ramenés dans la chrétienté. Ils marchaient tenant en main leur croix et leurs chapelets et récitant des prières. Arrivés au bord d'un puits, ils se préparaient à y être précipités ; le chef chrétien, vénérable vieillard, pria les païens d'attendre quelques instants. Et alors rangés à genoux tout autour du puits, ils récitèrent leurs prières. Comme les bourreaux s'impacientaient, le bon vieillard se leva, adressa quelques mots à ses frères, puis se tournant vers les païens, il leur dit :

« Vous pouvez maintenant commencer votre œuvre... »

\* \*



Dans une autre localité, une trentaine de chrétiens s'étaient réfugiés sur la montagne, emportant avec eux une statue de la sainte Vierge. Ils furent pris et brûlés vifs. Ils se dressaient, se serraient autour de cette chère image pendant que les païens entassaient du bois autour d'eux. Ils ne cessèrent de prier leur bonne Mère que lorsque le feu et la fumée les eurent étouffés.

Ce supplice du feu était encore employé assez souvent contre les chrétiens; on les enfermait dans les églises ou même dans les maisons particulières auxquelles on mettait le feu après les y avoir entassés.

On voulait arriver à l'extermination complète des chrétiens, et nul âge, nulle condition, ne devait trouver grâce pour quelque raison que ce fût.

Avoir pitié, c'était se rendre digne de subir le même sort; et plusieurs païens ont subi la mort pour avoir essayé de sauver des chrétiens. Un dignitaire païen, pour en avoir recélé quelques-uns chez lui, fut enterré vivant avec eux, lui et sa femme. Un autre, nommé Tai, ancien maire du village de Hôï-tin, mérite que je vous raconte aussi son histoire. Il résista longtemps aux chefs des lettrés, refusant de livrer quelques femmes chrétiennes auxquelles il avait donné asile chez lui. A la fin il fut pris et conduit devant ces chefs auxquels il eut le courage de dire la vérité en face.

« — Vous voulez, leur dit-il, faire la guerre? Faites la donc à des hommes, et non à des femmes et à des enfants. Egorger de malheureuses femmes et de pauvres enfants encore à la mamelle, qui ne vous ont jamais fait de mal et dont vous n'avez absolument rien à craindre, c'est une cruauté inouïe autant qu'inutile. Eh! qui êtes-vous donc? ajouta-t-il. N'êtes-vous pas tel, tel et tel, tous fumeurs d'opium, ruinés au jeu et perdus de dettes? Et vous voulez, vous, sauver la patrie, et cela en massacrant des vieillards, des femmes et des enfants? Ma conviction est que vous allez la perdre, car ou les hommes ou le ciel vengeront ces innocents. »

Il ne cessa de crier et de reprocher leur barbarie insensée que lorsqu'ils lui eurent tranché la tête.

Je tiens ces détails de plusieurs païens, mais surtout de son frère qui a vainement essayé de faire condamner les assassins.

\* \*

Voici encore un trait de charité de la part d'un autre païen qui mérite d'être signalé. On venait de creuser une fosse assez près d'une maison et d'y enterrer vivants quatre enfants de dix à treize ans. C'était vers le soir. A la nuit close, espérant trouver ces enfants encore vivants, il prend une pioche et vient les déterrer. Tous les quatre vivaient encore. Il les emmène chez lui, leur donne à manger et, vers le milieu de la nuit, les conduit sur la montagne, en leur recommandant de fuir le jour le plus loin possible et de venir la nuit en ce même endroit

prendre la nourriture qu'il leur apporterait. Il les nourrit ainsi pendant près d'un mois et à la fin trouva le moyen de les placer chez des parents ou des amis. Ces quatre enfants existent encore.

Que de traits édifiants et intéressants ne pourrais-je pas vous raconter si j'avais le temps de vous écrire une longue lettre! Ceux de mes chrétiens qui sont restés dans le pays pendant les deux ans que les rebelles l'ont occupé, m'en racontent tous les jours. Eux-mêmes du reste, ils ont chacun leur histoire, qui certes ne manque pas d'intérêt. Malheureusement, pour un certain nombre d'entre eux, elle a aussi une tache noire, une note infamante et affligeante à la fois; c'est qu'ils ont dû apostasier pour sauver leur vie et vivre tout ce temps de la vie païenne; ce qui ne les a pas empêchés d'avoir mille dangers à courir. Ces malheureux étaient tous des chrétiens de date récente; hélas! plusieurs d'entre eux, sourds à toute exhortation, refusent encore de revenir.

\* \*

Parmi les chrétiens d'origine, il y en a peu qui aient consenti à vivre au prix de l'apostasie. Du reste après la destruction générale des chrétiens, vivre seuls au milieu des païens sans pouvoir réciter leurs prières, sans jamais rencontrer une figure chrétienne, eût été pour eux un supplice plus grand que la mort. Entre païens et chrétiens tout est tranché. Les mœurs, les habitudes, jusqu'au langage même, tout est différent. Ceux-ci ont leurs églises, leurs prières, leurs dimanches, leurs fêtes auxquels ils tiennent tant: ceux-là, outre leur langage ordurier et leurs mœurs souvent dépravées, ont encore des prescriptions, des observances, des pratiques superstitieuses toutes en horreur aux chrétiens. Ce serait donc pour eux vivre dans une autre atmosphère, dans un autre élément, et j'affirme que l'immense majorité préférerait n'importe quelle mort à cette triste vie.

C'est ce qui explique l'extrême soin des mères chrétiennes à garder leurs enfants, de peur qu'ils ne tombent entre les mains des païens chez qui, avec la foi, ils auraient perdu leur âme. On en a vu qui s'attachaient un enfant sur le dos quand elles en avaient un ou deux autres à porter sur les bras. Une femme, nommée Tho, qui avait été élevée à l'orphelinat de Thoac-da, lutta de toutes ses forces contre des païens qui voulaient lui arracher son enfant. Dans la lutte un bras de l'enfant se cassa:

« — Tant mieux, dit-elle, car maintenant il n'est plus bon pour vous et vous le mettrez à mort avec moi. »

C'est, en effet, ce qu'ils firent aussitôt.

\* \*

Dans la chrétienté de Dai-Psinh, du district du P. Bar-rat, les massacreurs épargnèrent longtemps une jeune fille de quinze ans nommée Thu et sa petite sœur qu'elle portait sur la hanche. Orpheline de père, sa mère s'étant



remariée, elle demeurait chez son grand-père paternel, médecin renommé. Un jeune païen, riche *brî-hô* (titre de noblesse acheté à la cour, moyennant sept ou huit cents francs), épris de sa beauté, voulut l'emmenner et lui fit les propositions les plus attrayantes.

« — Non, dit-elle en souriant : jamais je n'irai demeurer chez un païen.

« — Mais, lui dit celui-ci, on va te mettre à mort avec ta petite sœur si tu ne consens pas à me suivre.

« — Tant mieux, répondit-elle, nous irons alors au ciel et cela vaut infiniment mieux.

« — Aie pitié au moins de ta sœur.

« — Oui, j'ai pitié d'elle et voilà pourquoi je veux qu'elle meure avec moi. »

On creusa une fosse pour l'intimider.

« — On t'entertera vivante, reprit le païen, si tu ne m'écoutes pas. »

Elle ne répondit rien et laissa creuser la fosse. Quand ce fut fini, on lui dit d'y descendre.

« — Attendez un instant ; » et, se mettant à genoux sur le bord de la fosse, elle récita quelques prières ; après quoi, se levant, elle dit :

« — Maintenant je suis prête.

On jeta une natte dans la fosse. Elle y descendit, se coucha sur la natte, plaça à côté d'elle sa petite sœur qui se laissait faire sans crier ni pleurer (elle avait quatre ans) et, toujours en souriant, la jeune Thu dit aux païens :

« — Vous pouvez maintenant nous couvrir de terre. »

Elle tira la moitié de la natte sur elle et sa petite sœur, et les païens couvrirent la fosse.

\*\*\*

Il y a quelques mois, un païen se présenta chez moi demandant à se convertir.

« — Pourquoi, lui demandai-je, veux-tu te convertir ?

« — Parce que, répondit-il, j'ai vu mourir les chrétiens et je veux mourir comme eux. J'en ai vu précipiter dans le fleuve et dans les puits, j'en ai vu brûler vifs et percer de lances. Eh bien ! tous mouraient avec un contentement qui me surprenait, récitaient des prières ou s'encourageant les uns les autres. Il n'y a que les chrétiens qui meurent ainsi et voilà pourquoi je veux me convertir. »

Que Dieu lui donne la grâce de persévérer !

\*\*\*

De chrétiens d'origine, il n'y en a donc guère, s'il y en a, qui aient consenti à vivre au milieu des païens, au prix de l'apostasie ; et voilà pourquoi il en reste si peu. La belle chrétienté de Gia-Huu comptait, il y a trois ans, plus de onze cent chrétiens, dont sept cents anciens et quatre cents néophytes. Des sept cents premiers, combien en reste-t-il ? cinq seulement : une vieille femme, un jeune homme qui, étant soldat sur la frontière des

sauvages, fut bien inspiré de ne pas quitter tout ce temps le service, la femme d'un néophyte que celui-ci eut mille peines à sauver parce qu'elle était chrétienne d'origine, et deux enfants, l'un de dix, l'autre de quatre ans. De quatre cents néophytes, il en reste cinquante.

Des trente-quatre chrétientés que comptait auparavant le Bong-Son, si l'on excepte Kim-bong dont les deux tiers se sont sauvés en barques, six ou sept ont été épargnées, les autres l'ont été relativement bien moins.

\*\*\*

Priez, je vous en supplie, et faites prier pour que Dieu nous conserve la paix. Hélas ! du côté des hommes, il n'y a pas beaucoup à espérer ; mais il n'en est pas ainsi du côté de Dieu, et, malgré la fureur et les menaces des lettrés, la religion prendra pied de nouveau dans le pays.

Quand vous recevrez des secours pour les missions, veuillez vous souvenir que, dans mon œuvre de restauration si vaste et si complexe, je suis fréquemment aux prises avec des difficultés qui proviennent souvent de mon manque de ressources pécuniaires.

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le T. R. P. M.-Ph. Fallize, supérieur des missionnaires de la Congrégation de Sainte-Croix, qui viennent d'être chargés de la mission du Bengale oriental, s'est embarqué à Naples le 2 novembre avec quatre religieux de sa Congrégation, les RR. PP. Roche, Fourmond, Boeres et Fichet. Cinq autres religieux de la même Congrégation seront envoyés dans la même mission, dans le courant de l'été prochain. Le T. R. P. Fallize est le frère de Mgr J.-B. Fallize, préfet apostolique de Norvège.

— Le 7 juillet dernier, M. Joseph Frère, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, s'est embarqué au Havre, pour le vicariat apostolique d'Arizona (Etats-Unis).

## INFORMATIONS DIVERSES

**Norvège.** — Mgr Fallize, le vénérable préfet apostolique de la Norvège, écrit de Christiania à M. Blanchon, directeur de l'*Écho de Fourvière* :

« Veuillez me permettre de venir vous remercier du fond de mon âme de la générosité avec laquelle vous avez, dans un de vos derniers numéros, recommandé notre mission à la charité de vos lecteurs, et de vous prier de bien vouloir dire à M. M. L..., qui, le premier, a répondu à votre appel, que nous pensons à lui dans les cent seize messes annuelles et dans les prières publiques de chaque dimanche, dites pour tous nos bienfaiteurs. *Dominus retribuat.*

« Vous apprendrez avec plaisir que cette année nous a apporté bien des consolations. La bienveillance de la population protestante, et surtout des autorités, s'accroît de jour en jour davantage. Non seulement l'Etat ne cherche pas à restreindre les grandes libertés que les lois nous accordent, mais il vient encore de reculer de dix-neuf à quinze ans l'âge où un membre de l'Eglise de l'Etat peut passer au catholicisme, et d'abolir la loi d'après laquelle un membre de cette Eglise qui voulait se



faire catholique, devait se présenter en personne auprès du « curé » luthérien pour se faire rayer des registres paroissiaux. De plus, à Christiania, le Conseil communal protestant vient de décréter que dorénavant notre hôpital catholique, desservi par les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, n'aura plus à payer que la moitié des impôts.

« Lors de l'agrandissement de cet hôpital, l'architecte protestant a renoncé à ses honoraires et de nombreux protestants y ont contribué, les uns en envoyant des briques, d'autres en offrant gratis de la chaux, d'autres enfin en aidant à monter un magnifique bazar en faveur de l'œuvre. A Trondhjem, l'ancienne métropole de la Norvège, les Sœurs grises, que nous y avons installées l'année passée, se voient déjà débordées par l'affluence des malades à leur hôpital. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, quoiqu'il y ait des « diaconesses » protestantes dans cette ville, même la femme d'un ministre luthérien s'est fait soigner par nos Sœurs.

« Dans les villes de Fredriksslad et de Fredrikshald, où nous avons ouvert à la même époque des établissements des Sœurs de Saint-Joseph, la même bienveillance se manifeste.

« Enfin, les religieuses zélatrices de la Sainte-Eucharistie de Paris, qui se sont établies dans la ville de Bergen, il n'y a que quatre mois, ne reviennent pas de leur étonnement de se voir littéralement choyées par la population de cette ville.

« Aussi, suis-je heureux de constater que cette année les conversions ont été relativement nombreuses. Je dis « relativement, » car quiconque connaît les difficultés que présentent les missions en pays protestants, doit savoir qu'on n'y compte pas les conversions par milliers comme en pays payens. Mais si les résultats apparents sont plus lents à se montrer, s'il faut de longues années avant qu'on puisse parler de succès éclatants, le résultat final, le retour d'un peuple foncièrement chrétien, quoique enlacé d'erreurs, d'un peuple civilisé et rivalisant avec les nations les plus intelligentes du monde, vaut bien la peine de ne pas se lasser à faire des sacrifices.

« Quant à nous, à nos missionnaires et à nos religieuses, j'espère que nous ne perdrons jamais courage. Il n'y a qu'une chose qui nous fait souvent gémir et trembler pour l'avenir. C'est que de temps à autre, la charité de nos frères des pays catholiques est tellement absorbée par leurs propres œuvres, qu'il ne vient plus que très peu de dons jusqu'à nous et que nos missionnaires et nos pauvres Sœurs doivent craindre de devoir abandonner leurs œuvres, faute des ressources nécessaires. Ainsi, tandis que la fondation de nouvelles stations serait absolument nécessaire, surtout au Sud, où de nombreux catholiques sont sans prêtre et sans école, j'ai dû priver le Recteur d'Alten, non loin du Cap-Nord, de son vicaire et de son institutrice parce que je n'avais plus de quoi les nourrir. Les larmes me viennent aux yeux lorsque je pense à ce pauvre prêtre, isolé de ses confrères, au milieu des glaces et des ténèbres arctiques, rêvant au milieu de ses Lapons des côtes riantes de sa patrie française ; mais lui, il ne pleure pas et c'est lui-même qui me console.

« Et maintenant, vous comprenez toute ma reconnaissance envers vous, envers l'Œuvre de la Propagation de la Foi, envers les *Missions Catholiques*, envers l'Œuvre apostolique et envers tous ceux qui, en France, pensent à la Mission de Norvège et à son humble pasteur. »

**Chine.** — « Quelle magnifique victoire pour la divine Bonté écrivait dernièrement au Révérend Père directeur de l'Apostolat de la Prière, un vénérable évêque missionnaire, si les Associés de l'Apostolat, concentrant spécialement leurs prières sur cet empire de Chine, lui obtenaient de se convertir à Jésus-Christ ! Cette conversion procurerait à l'Eglise une dilatation incomparable. »

La population de l'empire chinois peut, en effet, se comparer à celle de l'empire romain sous Auguste, et peut-être la surpasse-t-elle.

Or, les temps de cette conversion semblent approcher. Jamais encore la Chine n'avait été évangélisée comme elle l'est aujourd'hui : trente-cinq vicaires apostoliques se partagent ses provinces et y travaillent dans une parfaite unité de doctrine et de vues.

« Dieu veut le triomphe, écrivait un vaillant missionnaire du Kouy-tchéou, le P. Aubry, des Missions Etrangères, puisqu'il a suscité dans les temps modernes, la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, et qu'il dirige vers l'apostolat de si nombreuses vocations. Jamais Dieu ne met en jeu des forces considérables et ne suscite des Œuvres importantes sans avoir un grand but que nous n'apercevons pas toujours, mais en vue duquel tout conspire, même les obstacles accumulés par les hommes. »

**Madagascar.** — Mgr Cazet, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique, nous envoie de Tananarive la statistique suivante, si éloquente et si consolante dans son simple exposé.

Œuvres de l'année :

Baptêmes d'adultes. . . . .	1,649
Baptêmes d'enfants. . . . .	4,229
Confessions. . . . .	50,540
Communions. . . . .	46,414
Confirmations. . . . .	967
Extrêmes-Onctions. . . . .	74
Mariages. . . . .	250
Postes ou stations. . . . .	391
Elèves dans les écoles. . . . .	15,819

## LA NOUVELLE MISSION DE MINIEH

(HAUTE-ÉGYPTÉ)

Nos lecteurs n'ont pas oublié le pittoresque récit que le R. P. Autefage nous adressa, il y a deux ans, sur son voyage de Tahtah à Akmim à la recherche de la montagne de la Haute-Egypte où l'archange Raphaël relégua le démon Asmodée (*Tobie*, ch. III et VIII). Chargé depuis peu de l'organisation de la mission de Minieh, le vaillant religieux nous envoie sur cette intéressante localité une étude où l'on retrouvera tout le charme de son premier récit.

LETTRE DU R. P. AUTEFAGE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE MINIEH.

### I

ARRIVÉE A MINIEH. — DESCRIPTION DE LA VILLE. — COMMERCE ET INDUSTRIE. — RELIGIONS DIFFÉRENTES. — ANTIQUITÉ DE LA VILLE.

Le 15 octobre 1887, fête de sainte Thérèse, je partais du Caire pour Minieh, nouveau poste que le Saint Père voulait bien confier à la Compagnie de Jésus. J'avais pour compagnon le Frère Nicolas Melhem, brave maronite de Deir-el-Qamar, dont le dévouement m'était connu. Notre but était de préparer tout d'abord un logement où nous pussions nous installer provisoirement, avec deux autres Pères destinés à la mission de Minieh. Je ne vous dirai rien de notre trajet en chemin de fer, entre deux nappes d'eau dont le Nil avait couvert la campagne, jusqu'à la hauteur de Beni-Souef ; les cent un villages, semés dans la plaine, étaient transformés en îlots de verdure ; de frêles embarcations allaient et venaient, à travers une légère vapeur que n'avait pas encore dissipée la chaleur du jour.

Au-dessus de Beni-Souef, les champs, dépouillés de leur manteau liquide, se parent d'une robe verte aux nuances



les plus variées. Ce changement de décor ne manquait pas de pittoresque ; mais comment en jouir à notre aise, avec un soleil qui devint bientôt exceptionnellement ardent et une poussière épaisse qui desséchait notre gorge et nous aveuglait ?

..

Vers trois heures du soir, nous touchions à Minieh. Sans les renseignements que nous avons pris, nous aurions cru arriver à une grande ville. A quatre kilomètres de la gare, on aperçoit d'abord, à gauche de la voie et sur le bord du Nil, une cheminée gigantesque ; elle appartient à la fabrique de sucre de Sultan Pacha, fabrique qui fonctionne environ deux mois chaque année et ne broie que les cannes produites par les terres du propriétaire ; deux kilomètres plus loin, encore une belle cheminée. Elle fait partie d'un établissement qui, avant l'existence du canal Ibrahimieh, puisait l'eau dans le Nil et la distribuait aux champs de la Daïra. Aujourd'hui les pompes ne fonctionnent plus. A la suite et aux portes de la ville, s'élève le palais où S. A. le Khédive, vient de loin en loin faire un court séjour. A l'extérieur, cette construction ne manque point d'apparences ; mais intérieurement ce n'est que du clinquant et du placage. Enfin, toujours à la suite, apparaît la grande usine à sucre de la Daïra-Sanieh, dirigée par un ingénieur français. Elle travaille environ deux mois par an et pendant ce temps, avec ses quatre machines de la force de quarante chevaux vapeur, elle broie en moyenne cent trente mille *Qantars* (1) de cannes, ce qui représente à peu près trente mille qantars de sucre brut.

Tout cela promet une vraie ville. Ajoutez, pour compléter l'illusion, qu'en face de la gare se dressent deux jolies tours carrées, avec créneaux et ponts-levis, construites dans le goût des tours qui décorent le barrage du Nil, à la pointe du Delta. Est-ce là un château-fort, une citadelle, une prison ?... Non ; c'est tout bonnement une écluse sur le canal Ibrahimieh et ces tours servent de maison d'habitation à quelques employés (voir la gravure page 535).

A part cela, Minieh n'est pas une grande ville. Ce n'est pas non plus un village ; car Minieh est le siège d'une des

(1) Le *Qantar* équivaut à 44 kilog. 493.

sept mondiriehs de la Haute-Egypte, et le recensement officiel de 1882 lui donne une population indigène de 15,770 âmes, à laquelle il faut ajouter cent trente étrangers, Français, Grecs, Anglais. Outre les usines à sucre dont j'ai parlé, Minieh compte aussi des filatures et des fabriques d'étoffes en laine, des moulins à vapeur, des presses à huile, un bureau de poste et de télégraphe. Le pays produit principalement des cannes à sucre, du blé, du maïs, du dourah, des lentilles, des fèves, de l'indigo, du tabac. Le commerce qui en résulte n'est pas sans importance ; le mouvement des locomobiles agricoles, la multiplicité des convois, le travail

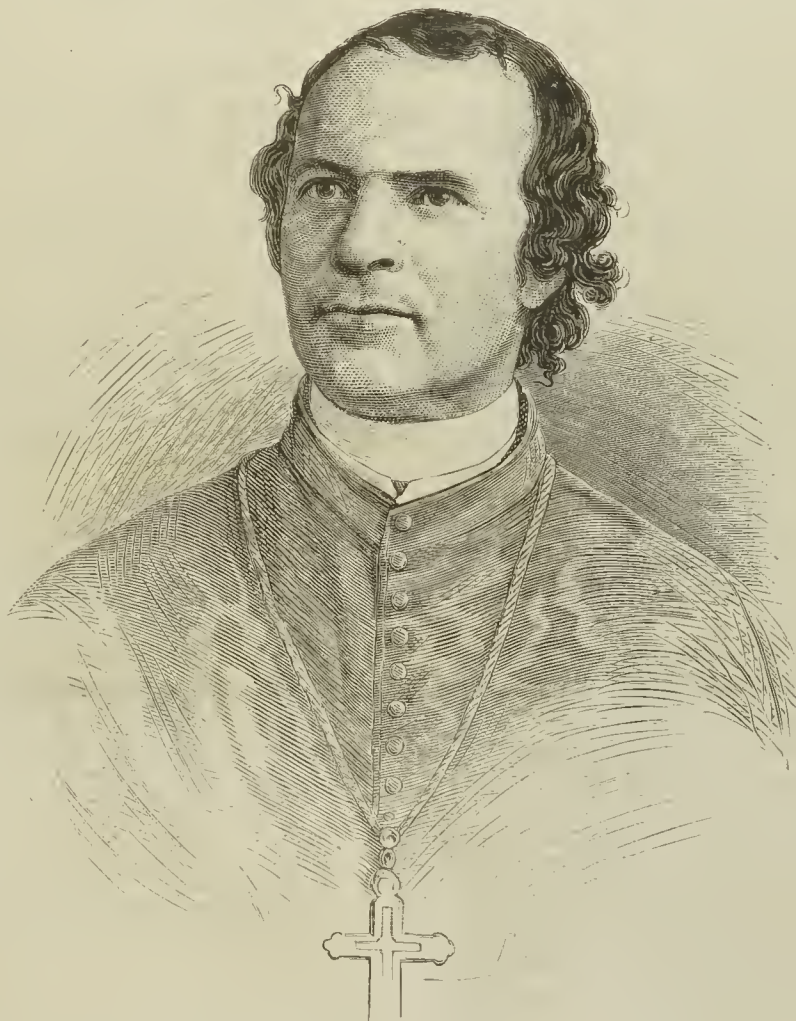
des fabriques et des moulins, font sortir Minieh du rang des gros bourgs et lui donnent une vie qui se développe sans cesse. Depuis une dizaine d'années, la ville s'est complètement transformée, depuis surtout que les Grecs y sont venus acheter des terrains, ouvrir des entrepôts, des boutiques et des cafés.

..

Sous le rapport des religions, nous trouvons à peu près la composition suivante : cent cinquante coptes catholiques, cinquante catholiques de rites divers : latins, grecs, maronites, arméniens ; trois à quatre mille coptes orthodoxes, ayant à leur tête un évêque ; quelques grecs orthodoxes ; le reste est musulman. Les notabilités de la ville, au sommet desquelles se trouve naturellement le moudir ou gouverneur, se réduisent au cadi, à l'évêque copte orthodoxe et à quelques riches propriétaires. Vous n'avez guère en dehors de cela que de petits commerçants, industriels, boutiquiers, artisans, ouvriers, entrepreneurs, et la masse des fellahs

ou paysans. A notre arrivée, Minieh possédait une école copte schismatique, deux écoles protestantes pour les enfants des deux sexes, une école musulmane dirigée par le gouvernement et une foule de petites écoles arabes. Les catholiques n'avaient point de classes et en étaient réduits à envoyer leurs enfants chez les protestants ou les orthodoxes.

Avant de pénétrer dans Minieh, prenez une idée de sa position. La ville est située entre le canal Ibrahimieh, l'une des principales artères d'irrigation, et la rive gauche du Nil. A l'époque des hautes eaux, le fleuve se hausse jus-



*+ Henri W. S. Faraud*

Mgr FARAUD, des Oblats de Marie-Immaculée, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie ; d'après une photographie prise à l'époque du Concile du Vatican (voir page 537).



qu'aux habitations, les caresse en passant et les enveloppe d'une atmosphère de fraîcheur fort appréciée dans ces climats. Mais point de roses sans épines. Les rhumatismes suintent dans ces maisons à travers le sol et les murs.

La chaîne Lybique borne, à une distance de quatre à cinq lieues, l'horizon d'une plaine toujours verdoyante, parsemée de villages qui se cachent sous de gros palmiers ou à l'ombre des acacias et des ficus ; tandis que la montagne Arabique longe la rive droite du Nil à quelques centaines de mètres et contraste par ses pentes abruptes de calcaire aride et étincelant au soleil, avec les bords cultivés du fleuve et le frais tapis des campagnes.

Je ne vous dirai point les origines variées dont les Arabes gratifient la ville et le nom de Minieh. Ce serait trop long ; sachez seulement qu'on retrouve son nom dans les anciens monuments hiéroglyphiques, dont quelques-uns sont antérieurs à Abraham. Minieh y est appelé Menat-Khoufou, c'est-à-dire la nourrice de Khoufou, le roi qui a bâti la plus haute des pyramides de Gizeh. De Menat à Ménia, qui est le nom arabe de Minieh, il n'y a pas loin. Cette localité a-t-elle donné le jour à Khoufou ? Est-ce une ville bâtie en l'honneur de sa nourrice ?..... Voyez vous-même.



HAUTE-ÉGYPTÉ. — ÉCLUSE DU CANAL IBRAHIMIEH; d'après un dessin du R. P. Autefage, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de Minieh. (Voir page 534).

En tout cas Minieh ne renferme aujourd'hui aucun monument égyptien ; les plus rapprochés sont les grottes funéraires de Beni-Hassan, situées à deux heures environ de cette ville, sur la rive droite du Nil. Ces grottes, extrêmement intéressantes pour l'égyptologue, renferment des tombeaux qui remontent aux premiers rois de la douzième dynastie ; cela vous reporte à quelque 2,000 ou 2,500 ans avant Jésus-Christ. C'est dans l'inscription qui orne l'une des plus belles de ces tombes que vous trouverez le nom antique de Menia ou Menat-Khoufou ; vous pourrez-y lire comment le propriétaire de la tombe qui avait nom Khnum-Hotep, fut un grand capitaine, un grand homme d'État, et créé *Ha* de Menia par le roi Amenemhat II.

## II

ARRIVÉE A MINIEH. — RÉCEPTION SOLENNELLE. — REPAS TARDIF. — PAUVRETÉ. — A LA RECHERCHE D'UN LOGEMENT. — COMMENT ON BATIT EN HAUTE-ÉGYPTÉ.

Mais j'oublie que nous sommes encore à la gare de Menat-Khoufou, à trois heures du soir, par une température de 40° centig.

A l'arrivée du train, la gare est encombrée d'une foule compacte ; les hommes crient, saluent, agitent les bras en signe de bonne arrivée ; les femmes poussent des *zaghalits* sans fin, auxquels se mêlent les ronflements d'une fanfare, composée surtout d'une grosse caisse, d'un ophicléide,



d'un cornet, d'une clarinette. Les catholiques ayant été prévenus par lettre de notre venue, je crus à une réception solennelle en notre honneur. « Mais certes, me disais-je, je ne croyais pas les coptes si nombreux et si expansifs ! » Vanité des pensées humaines ! Rien de tout cela n'était à notre adresse. Nous avions embarqué au Caire des pèlerins de la Mecque, revenant de leur lointaine pérégrination. C'était ces *heggags* qu'attendaient les parents et les amis, et quand ils sautèrent du train, nous fûmes témoins des larmes de joie, des embrassements, des cris d'allégresse, du vacarme, qui saluaient leur heureux retour. Pendant que je contemplais ce spectacle, un jeune homme bondit dans mon compartiment et me dit en français :

« — Bonne arrivée, mon Père ; venez par ici, on vous attend. »

Nous nous engageons dans la foule et nous ne tardons pas à rencontrer l'Abouna Ghirghis, curé copte catholique de Minieh. Nous nous laissons entraîner par la cohue et quand elle a pris une direction différente de celle que nous devions suivre, je me vois entouré d'une dizaine de coptes catholiques, les *notables de la nation* ; à leur tête se trouvait M. Joseph Andraos, qui devait nous donner l'hospitalité jusqu'à ce que nous eussions trouvé un logement.

Je ne vous dirai pas les détails de notre réception. En deux mots : sorbet, café, cigarettes ; le tout précédé, accompagné et suivi de compliments à l'orientale. Nous subissons tout cela, haletants de chaleur et couverts d'une couche de poussière qui nous donnait l'air de vénérables meuniers. Les visiteurs succèdent aux visiteurs, les compliments aux compliments ; il ne fut question de manger qu'à neuf heures du soir. N'attribuez pas ce retard à un défaut de charité. Non ; la charité de M. Joseph Andraos a été parfaite.

Mais le copte est routinier ; ses idées ne vont pas plus loin que la coutume et la coutume veut que, quand on a mangé à midi, on ne doit avoir aucun prétexte pour manger avant huit ou neuf heures du soir. Nous n'avions pas mangé depuis six heures du matin ; et pourtant, quand le moment de se mettre à table arriva, la chaleur et la soif avaient tellement parcheminé notre gorge et notre estomac, qu'il nous fut impossible de faire honneur à la partie solide du souper. Nous avisâmes de jolies gargoulettes (1), au ventre rebondi, auxquelles nous bûmes à longs traits. C'est alors que j'ai admis sans réserve que l'eau du Nil, non filtrée, jaune et limoneuse, était la première eau du monde (2).

Enfin après une nouvelle avalanche de compliments, nous gagnâmes notre petite chambre, bien modeste et bien chaude, mais, grâce à Dieu, garnie de gargoulettes.

\* \*

Le lendemain, on me conduisit à l'église copte catholique pour célébrer la sainte messe. Cette église occupe le premier étage d'une maison particulière ; c'est une grande chambre d'environ dix mètres de long sur cinq de large,

(1) Cruche ou vase en terre poreuse.

(2) L'Arabe ne filtre jamais l'eau du Nil, quoiqu'il possède d'excellents filtres en terre poreuse. L'eau filtrée est pour lui une eau dégénérée. Aussi, la laisse-t-il perdre dans le sol, pour puiser dans le filtre même, l'eau authentique de son fleuve divin. C'est probablement une coutume qui date des pyramides, coutume infiniment respectable, mais à laquelle les Européens se permettent de se soustraire.

divisée en deux compartiments : l'un, le plus rapproché de l'autel, pour les hommes ; l'autre, pour les femmes. Il faut voir ce sanctuaire, pour se faire une idée de sa pauvreté ; je suis persuadé que la nappe d'autel avait vu plusieurs inondations du Nil, depuis qu'elle n'avait reçu la faveur d'y être plongée. C'est là que pendant un mois et demi j'ai offert le saint sacrifice. L'auguste Victime a bien voulu naître dans une étable et mourir sur le Calvaire ; elle ne dédaigne pas de s'immoler dans cette humble chapelle ; ce qui me fait espérer que la beauté des âmes la dédommage de l'éclat extérieur.

\* \*

Après la sainte Messe, je me suis mis en quête d'une maison à louer. C'est ici le commencement de nos difficultés. Je dirai même, de notre unique difficulté. A Minieh, point de persécution de la part des musulmans ; le Moudir nous voit arriver d'un très bon œil ; le caractère des indigènes est accommodant ; mais, quand il faut se loger, on se trouve dans la position de Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. Minieh n'a pas de maisons à louer, du moins des maisons tant soit peu convenables.

Figurez-vous la ville traversée dans sa longueur et sa largeur par deux bazars qui se coupent à peu près à angle droit ; entre les bras de la croix qu'ils forment, des pâtés de maisons construites partie en pierres, partie en briques cuites, surtout en briques crues. Ces quartiers, à part deux ou trois rues assez longues et assez larges, sont sillonnés de petits chemins tortueux, d'impasses, de culs-de-sac, embellis de ruines, d'immondices et de fumier. Quant aux habitations elles-mêmes (et je parle ici non des plus pauvres, ni des plus riches), elles se composent ordinairement d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'une terrasse. Au rez-de-chaussée, vous rencontrez l'inévitable *mandarah*, c'est-à-dire une pièce prenant le jour sur une petite cour intérieure et destinée à recevoir les visites des hommes et à loger les étrangers. Aussi ne voit-on dans cette chambre que le divan ordinaire sur lequel on s'assied, on fume, on s'étend et on dort. Quand on a dit d'une maison qu'elle possède deux *mandarachs*, on a tout dit.

A côté du *mandarah*, vous voyez encore un ou deux réduits, n'ayant souvent qu'une porte, par conséquent sans lumière ; ils sont réservés pour recevoir les marchandises, les grains, la paille des bestiaux. On les nomme *hâsel*. Et c'est tout. Il suit de là que le rez-de-chaussée est inhabitable et inhabité, du moins pour les hommes, car on rencontre souvent dans la petite cour, ou un cheval, ou un mouton, ou un âne, ou des chèvres, ou des canards, lesquels ont tout l'air de s'imaginer que la maison a été construite uniquement pour eux.

Quant au premier étage, c'est un enchevêtrement pittoresque de chambres petites et moyennes sans ordre ni symétrie et dont les planchers sont rarement au même niveau. C'est là la conséquence inévitable de la manière dont se font ici les constructions. L'architecte n'a pas de plan tracé d'avance. Sa première idée, étant donné un terrain quelconque, est de construire le fameux *mandarah* ; puis un ou deux *hâsels*, si c'est possible, recevant le jour d'une cour ou d'une rue qui n'en a guère, au moyen d'une



lucarne qui en donne encore moins. On couvre le tout en laissant une ouverture pour l'escalier. Au premier étage, le constructeur laisse libre cours à l'inspiration du moment ; il improvise plus ou moins heureusement la position et la grandeur des chambres. Puis on couvre avec des poutres de palmier, de la terre, des tiges de dourah, qu'on appelle *bouss*. On forme ainsi une légère terrasse, qui sert à plusieurs usages : à prendre l'air, d'abord, quand le soleil n'est pas trop élevé au-dessus de l'horizon ; puis à faire sécher le linge ; enfin à fabriquer le combustible dont use la majorité de la population.

En fait de forêts, l'Égypte n'en possède que de pétrifiées ; le charbon est cher ; il faut cependant faire cuire le pain et quelques aliments. L'Égyptien industriel n'est pas gêné pour si peu. Il recueille avec soin le fumier de ses ruminants, le met avec de la paille brisée et le pétrit en forme de galettes ; il les laisse sécher sur la terrasse où il les a pétries et les emploie ensuite en guise de combustible. C'est le sexe faible qui s'occupe de ce modeste travail ; de la chambre que j'habite, je jouis d'une vue assez étendue sur les terrasses, et j'ai pu constater le soin que les femmes apportent à la confection et à l'entassement du combustible en question. Elles forment, au moyen de plaques successives, des parapets avec des angles saillants et rentrants, et de petites tours crénelées qui ne manquent pas d'élégance et qui n'ont d'autre inconvénient que de n'être pas en pierre ou en briques. Ces ouvrières construisent ces bastions sans cordeaux, ni fil à plomb, mais aussi régulièrement et aussi naturellement que les abeilles leurs alvéoles, ou les castors leurs huttes.

Voilà les maisons de Minieh ; vous leur trouverez bien des points de contact avec les écuries, les poulailleurs, etc. Pour être équitable, je me hâte d'ajouter que la ville renferme des maisons vastes et confortables, appartenant à des musulmans ou à des schismatiques. Mais les propriétaires ne veulent pas louer et tiennent à demeurer dans leur logis. Vraiment on ne saurait les taxer d'égoïsme. *(A suivre).*

## QUARANTE ANS

### CHEZ LES SAUVAGES D'ATHABASKA-MACKENZIE

(AMÉRIQUE DU NORD)

RAPPORT DE MGR HENRI-JOSEPH FARAUD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, ÉVÊQUE TITULAIRE D'ANEMOUR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ATHABASKA-MACKENZIE.

(Suite et fin 1).

## VI

RETOUR A LA MISSION. — SOLLICITUDES DIVERSES. —  
ÉMOUVANTES PÉRIPÉTIES DE LA VIE APOSTOLIQUE.

Le 23 juin, je partis pour le lac Labiche. Chemin faisant je réglai les affaires des missions. Enfin, le 29 septembre à

(1) Voir les *Missions catholiques* des 11 septembre, 19 et 26 octobre.

cinq heures du soir, après un peu plus de seize mois d'absence, j'étais reçu ici au milieu d'une joie universelle.

Aboutir après de longs tâtonnements est un bonheur qu'il nous est permis de savourer surtout quand toutes les démarches ne tendent qu'à un seul but : la plus grande gloire de Dieu par le progrès des œuvres. Cette satisfaction, je l'éprouvai en arrivant. Le temps des déceptions, des inquiétudes et des angoisses n'était plus, l'œuvre matérielle des missions pourrait se faire régulièrement à l'avenir.

Depuis lors, en effet, en mettant un soin scrupuleux à la confection des listes des demandes de chaque mission, en supputant jusqu'au dernier centime les dépenses probables et les relevant toutes à la fin de l'exercice courant, les recettes ont balancé les dépenses, aucune dette sérieuse n'a été contractée et nos établissements se sont tous plus ou moins développés.

Ici beaucoup de choses réclament régulièrement et annuellement nos soins. Ce sont la réception des colis, la révision qu'il faut en faire, les avaries à réparer, des caisses et des ballots à ouvrir, la répartition à chaque mission, la confection de nouveaux ballots et de nouvelles caisses. Tout cela non seulement donne lieu à de nombreuses occupations, mais exige d'assez grands travaux et cause des fatigues. Quand l'heure du départ approche, il faut radoubler les berges, engager dix-huit à vingt hommes en discutant des prix avec chacun, dresser les listes des charges, assigner à chacun son poste, quereller les uns, stimuler et encourager les autres et enfin confier aux vents, aux flots et aux écueils César et sa fortune. Depuis dix-huit ans sous l'œil de Dieu cette expédition se renouvelle et là où nous devons tous périr à la première tentative, il ne nous est pas arrivé un seul malheur.

\*  
\*  
\*

Outre les choses sus-mentionnées, bien d'autres se disputent mon temps.

Avant tout c'est le ministère journalier. Ce ministère apostolique devient d'autant plus difficile que les races qui nous entourent, quoique désireuses de posséder le ciel, comprennent très difficilement que, pour s'assurer un si grand bien, il faut le gagner. Il ne suffit pas de leur dire : *Surge qui dormis*, pour les tirer de leur apathie ; il faudrait les instruire et ils ont la vanité de croire qu'ils sont très savants. Il suffit parfois de leur laisser entendre qu'on va leur faire le catéchisme, pour qu'ils s'évadent. Profitant donc de toutes les occasions, quel que soit le motif qui les amène, tantôt par la prière, tantôt par ironie, les exhortant, les pressant à temps et à contre-temps, on obtient quelques faibles résultats. Ce qui me fournit assez souvent la facilité de les entretenir en tête-à-tête, c'est ma qualité ou plutôt ma réputation de docteur. Ils sont d'autant plus zélés pour se guérir des maux du corps que ceux de l'âme les occupent moins. Peu d'heures se passent dans la journée sans que je donne de nouvelles médecines pour l'âme et pour le corps.

D'autres sollicitudes pèsent sur nous : nous avons ici une petite communauté de Sœurs, des écoles et des orphelins ; il faut surveiller, nourrir, habiller, chauffer tout ce monde-là. Ce n'est pas une petite tâche. Nourrir : les



viandes sauvages ayant tout à fait disparu ici et n'ayant pas de marché public, nous en sommes réduits à entretenir un grand troupeau de bœufs et de vaches pour nous procurer beurre et lait et de temps en temps un peu de viande de boucherie. Nos hivers étant très longs, de six à sept mois, ce troupeau absorbe de deux à trois cents grosses charges de foin qu'il faut faucher, mettre en meule et charrier de fort loin. Chauffer : il ne faut pas moins de deux mille stères de bois.

Nos travaux de ferme sont très nombreux et d'autant plus écrasants que, durant nos courts étés, il faut être partout à la fois. Quand les gelées ne sont pas trop hâtives, nous récoltons une certaine quantité de blé et d'orge, parfois suffisante pour nos besoins. Pour utiliser ces céréales, nous avons fait l'acquisition d'un moulin à farine qui fonctionne sur les bords d'une petite rivière. Pour retenir les eaux et donner au moulin la pression requise, les castors avaient commencé une chaussée que leurs successeurs, les missionnaires, ont achevée. Non seulement un Frère est employé au moulin, mais ce qui désole notre patience, c'est que, le tout étant fabriqué avec de la boue, les rats musqués prennent un malin plaisir à la percer à jour pour construire leur palais d'hiver. En sorte que chaque printemps, quand il faut recommencer nos travaux, l'eau s'échappe de toutes parts, emporte la terre, et tout est à recommencer, tout est à remettre à neuf. C'est un gros travail et une dépense considérable.

L'instruction purement orale ne saurait suffire pour entretenir la sève chrétienne chez un peuple quelconque, pas même dans une simple tribu sauvage. Le missionnaire s'épuiserait en efforts infructueux si la lecture ne venait pas à son aide. Nos néophytes, nomades par éducation et aussi nomades par nécessité, vu le peu de chance de colonisation agricole dans les steppes glacées qu'ils habitent, ne sauraient fréquenter des écoles régulières, mais ils peuvent se faire mutuellement la classe et ils s'acquittent au mieux de ces fonctions. Par là les connaissances acquises et communiquées indéfiniment deviennent un patrimoine national. Pour en arriver là, il faut des livres. Un de nos premiers soins doit être de leur en procurer sans trop tenir compte de la dépense et sans reculer devant le travail. C'en est un difficile et sérieux, surtout ici où les dialectes de la même langue sont si nombreux et si distincts. De là la nécessité d'avoir des livres pour tous, même quand ceux qui se servent du même idiome ne sont que cinq à six cents dispersés sur une immense superficie.

L'expérience nous a prouvé que faire imprimer ces livres à l'étranger par des compositeurs qui ne comprennent pas ces idiomes, c'est dépenser de l'argent en pure perte, parce que les fautes typographiques dont ils fourmillent empêchent nos pauvres sauvages de comprendre. Cette considération me décida en 1875 à faire fondre ou frapper des caractères correspondant aux différentes accentuations et à acheter une petite presse. C'est un gros travail de plus, mais comme ces sortes de travaux ne sauraient s'exécuter ailleurs sans la surveillance de quelqu'un de nous, il en résulte que la dépense de temps n'est pas plus considérable.

Depuis cette époque nous avons imprimé ici même des

livres en dialectes loucheux, peau-de-lièvre et montagnais, d'abord un livre de cantiques tiré en 1877 et l'hiver passé un second contenant prières, catéchisme, cantique, etc. Un livre en idiome castor attend le papier. J'espère qu'il sera achevé avant le printemps.

\* \* \*

Il ne suffit pas d'imprimer, il faut aussi relier et pour cela tout nous manquait. En choisissant mes moments, j'ai confectionné plusieurs presses, couteaux à rognure, machine à brocher, métier à coudre, etc. Durant l'hiver passé et au printemps, aidé du R. P. Grouard, je suis parvenu à relier quatre cents volumes, dont j'avais fabriqué le carton avec du vieux papier.

Ce qui précède, quoique abrégé, donnera, j'espère, aux pieux associés de la Propagation de la Foi une idée de nos nombreux travaux. Ils y verront que si l'œuvre de Dieu se fait grâce à leurs aumônes et à leurs prières, les missionnaires savent payer de leurs personnes en tout et partout.

\* \* \*

J'avais, en commençant, eu l'intention de vous faire visiter nos différentes missions. Comme cet écrit est déjà un peu long, j'y renonce pour le moment. Si je vis, j'y reviendrai plus tard. J'insère pourtant un extrait d'une lettre du R. P. Nouel de Kerangué, qui donne une idée de la position affreuse où peut se trouver un pauvre missionnaire seul et malade dans ces contrées si inhospitalières.

Ce bon Père me dit :

« — ... Différentes causes avaient retardé notre arrivée en berge au fort de Lyard et les gelées par trop hâtives de l'automne nous empêchèrent de continuer notre route jusqu'au fort Nelson (mission de Saint-Paul). Le P. Lecomte en fut contrarié. Quant à moi, qui allais me trouver seul et qui n'étais pas très bien portant, j'en pris facilement mon parti. Peu après, j'éprouvai un mieux inaccoutumé. A vrai dire, il me semblait que, depuis dix-huit ans que je suis dans le nord, jamais ma santé n'avait été si bonne. C'était le calme avant la tempête, j'ignorais l'avenir.

« Donc, voyant combien mon confrère souffrait et était impatient de se trouver au milieu de ses ouailles, qui le réclamaient à grands cris, je consentis à le laisser partir. Ces paroles des Saints Livres : *Tabescere me fecit zelus meus*, se réalisaient ostensiblement sur la figure et dans le cœur de ce bon missionnaire. Il profita du départ d'un sauvage, prit quelques petites provisions de bouche, un peu de vin de messe et partit par 45° centigrades. Il savait qu'il ne pouvait compter que sur ses jambes, mais elles lui suffisaient, étant très bonnes et accoutumées à la marche. Il était beau et touchant de le considérer, son fusil sur l'épaule, ses lacets à lapin pendus à sa ceinture, se frayant un chemin à travers les grands arbres et les fourrés pour se procurer le pain quotidien. Cette nourriture journalière, Dieu merci, ne lui a jamais manqué.

« Je restai seul avec un orphelin de onze ans et une orpheline de dix.... Mon vieux serviteur Johni Sanderson (premier orphelin accueilli à la mission de la Providence) et Julienne, sa femme, quoique n'étant plus attachés à la mission, avaient consenti à faire la pêche d'automne et venaient



de partir. Aussitôt après, j'éprouvai un grand malaise mêlé d'anxiété. Il advint qu'à ce moment-là même, le vieux Holi, âgé de plus de cent ans et sa femme à peu près du même âge, qui m'avaient rendu depuis que je suis ici de si nombreux services, tombèrent malades tous les deux ensemble. Je me fis un devoir de les soigner, puis de les ensevelir, de les enterrer même, car ils succombèrent tous les deux. Cette fatigue, bien légère en état de parfaite santé, m'avait épuisé et pour comble de maux l'ennui vint se joindre à la maladie. J'en perdis le sommeil et bientôt l'appétit.

« Bref cet état en se prolongeant m'avait réduit à une extrême faiblesse, les extrémités de mon corps étaient froides comme la glace. Le 19 décembre, disant une messe devant une seule petite fille, je tombai de faiblesse. Laisant le saint sacrifice inachevé, je m'assis. L'enfant effrayée courut au fort par un froid de 44°, réclamer du secours. Cependant je reprenais mes sens et, craignant que des mains profanes ne touchassent aux vases sacrés, je me cramponnai à l'autel pour parfaire le saint sacrifice.

« Un de mes voisins, toujours obligeant, alla lui-même avertir Johni. Avant minuit il était là, le cher enfant. Croyant à ma mort prochaine, je lui indiquai comment il devait m'ensevelir et quels soins il devrait donner à la mission, jusqu'à l'arrivée du Père Lecomte. Je fis ensuite mon testament et ayant renouvelé mon acte de contrition, je m'abandonnai à la miséricorde de Dieu. Je faisais un seul vœu : vivre assez pour revoir mon confrère et mourir entre ses bras.

« Quelques jours après, j'éprouvai une heureuse réaction, j'eus un peu de mieux. Je ne pus résister au désir de dire au moins encore une fois la sainte messe. J'essayai donc ; mais avant l'offertoire je me laissai choir sur une chaise. Johni m'ôta les ornements et me remit au lit.

« Je dus mettre un frein à mes désirs, mais durant la nuit de Noël, je voulus faire une seconde tentative. Je parvins, au prix d'une immense fatigue, en proie aux vertiges, à dire une messe basse et à distribuer la communion à douze personnes. Il fallut m'aliter aussitôt après.

« J'appris que le cher Johni en descendant une côte abrupte venait d'être affreusement contusionné par son traîneau ; un évanouissement s'en était suivi, qui d'après son estimation n'avait pas duré moins de trois heures. Il venait d'arriver en se trainant et était tombé épuisé entre les bras de sa femme.

« J'avais besoin de ranimer ma foi pour ne pas me plaindre un peu de la divine Providence dans ces douloureuses circonstances. Hélas ! tout était au pire, mais, même alors, la Providence veillait sur nous par l'entremise de Mme Brass, une esquimaude protestante, qui ne s'éloigna plus de notre chevet, n'épargnant ni ses soins, ni ses peines, jusqu'à l'arrivée du Père Lecomte.

« Ce bon Père, en effet, averti de mon état, s'était hâté de venir à mon secours. Il arriva le 6 février, fatigué, maigre, défait et cela devait être, puisqu'il avait jeûné neuf jours entiers tout en marchant du matin au soir. *Deo gratias* : quand même. Ce n'est pas une mince consolation de revoir un confrère au milieu de pareilles épreuves.

A l'arrivée du Père, j'étais déjà un peu mieux. Il mit aussitôt tout son cœur, toute sa science médicale et tout son dévouement à mon service, pour me rendre la santé et les

forces. J'ai ressenti les bienfaisants effets de ses soins empressés, et le temps faisant le reste, je suis debout aujourd'hui, mais que je suis encore loin d'une parfaite guérison !... »

\*\*\*

Jugez par là des difficultés extrêmes auxquelles mes pauvres missionnaires, isolés les uns des autres, sont souvent en proie. Priez pour nous !

Je me permets en finissant de vous bénir, ainsi que les pieux associés de la Propagation de la foi. N'avons-nous pas tous un seul cœur et une seule âme ?

## NÉCROLOGIE

T. R. P. PORTER,

*De la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de la Jamaïque.*

Le 29 septembre est mort au collège Saint-Beuno (pays de Galles) le T. R. P. Thomas Porter, vicaire apostolique de la Jamaïque et frère de Mgr l'archevêque de Bombay.

Né à Exeter (Angleterre) le 1<sup>er</sup> septembre 1828, le R. P. Porter avait fait ses études à Stonyhurst et avait été admis le 7 septembre 1845 au noviciat de la Compagnie de Jésus. Après sa profession religieuse, il enseigna la philosophie à Stonyhurst et à Malte, puis de 1863 à 1877 il exerça le ministère sacré à Liverpool, à Preston et à Manchester. Il était recteur de l'église Saint-François-Xavier à Liverpool quand il fut nommé, en septembre 1877, vicaire apostolique de la Jamaïque.

Les onze années de son administration ont été marquées par un réveil de la foi et un essor nouveau donné à toutes les œuvres de la Jamaïque et du Honduras. Venu en Europe il y a quelques mois, le zélé missionnaire se rendit à Rome, après un court séjour en Angleterre, pour traiter des affaires et surtout de la division de sa grande mission (voir aux *Nouvelles de la Propagande*, p. 245, le décret érigeant la préfecture apostolique du Honduras). Durant son séjour dans la Ville Éternelle, le R. P. Porter fut pris de la fièvre romaine et eut beaucoup de peine à recouvrer assez de forces pour revenir en Angleterre ; mais sa santé fort ébranlée déjà par les fatigues d'un long apostolat aux Antilles ne devait pas se rétablir. Après avoir languï quelques semaines, le vaillant religieux est mort paisiblement entouré de ses frères dans le beau collège que les Pères de la Compagnie de Jésus possèdent à Saint-Asaph, près de Mold.

R. P. DUPARQUET,

*De la Congrégation du Saint-Esprit, ancien préfet apostolique de la Gimbébasie.*

On nous annonce la mort de ce vénérable religieux, qui a honoré souvent notre Bulletin de ses savantes communications. Nous consacrerons dans un prochain numéro un long article nécrologique au regretté défunt.



## BIBLIOGRAPHIE

**Vie de Dom Bosco, fondateur de la Société Salésienne.** par J.-M. VILLEFRANCHE. Paris, librairie Bloud et Barral. Lyon, Delhomme et Brigueat.

« ...Quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?  
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ? »

Ces deux vers de Racine résument les sentiments qu'inspire la *Vie de Dom Bosco*, par J.-M. Villefranche, l'auteur apprécié de la *Vie de Pie IX*.

Un humble prêtre du diocèse de Turin, mu par la foi et la charité, essaie d'arracher au vice et à la misère des milliers d'enfants, livrés sans défense à leurs mauvais instincts. Sa naissance et sa jeunesse, les débuts de son œuvre, les travaux qu'elle suscite, les difficultés qu'elle rencontre et le prodigieux succès qui la couronne, tel est le fonds de cette merveilleuse histoire qui, dans son évangélique simplicité, dépasse en surprises les aventures du roman ; en variété et en intérêt les péripéties du drame. Un attrait captivant attache le lecteur à l'enfant de Châteauneuf d'Asti, qui de pâtre devient étudiant, prêtre, catéchiste, instituteur, thaumaturge, écrivain, missionnaire et fondateur de deux ordres religieux, la Société Salésienne et la Congrégation de Marie Auxiliatrice.

Sans fortune, mais sûr de la Providence, il recueille, instruit, nourrit et loge des centaines, puis des milliers d'enfants abandonnés, et leur apprend à gagner leur vie et à sauver leur âme. Blâmé de ses pairs qui le traitent d'insensé, délaissé de ses amis, ne sachant où reposer sa tête, il fonde des ateliers et des refuges qui versent chaque année dans la société de vingt à vingt-cinq mille chrétiens. Il bâtit des églises. Il ne peut suffire aux œuvres de sa patrie et il en entreprend d'autres analogues en France, en Espagne, en Angleterre, en Autriche, dans l'Équateur et la République Argentine. Il a pour seules ressources les aumônes journalières qu'il plaie à la Providence de lui envoyer et il ne craint pas de se charger des missions de la Patagonie et de la Terre-de-Fen. Humble et modeste, il n'hésite pas à confondre les vaudois, à publier les meilleurs livres d'enseignement et même à recevoir les ovations des foules agenouillées. Il guérit les malades. Il ressuscite un mort, il prédit l'avenir. Les événements confirment sa parole ; son trépas cause une émotion universelle et reste comme une calamité du monde catholique. Mais son œuvre demeure prospère et forte de son nom et de son esprit.

Voilà le contraste perpétuel, merveilleux, divin, que le livre de M. Villefranche met sous nos yeux, ou plutôt qui s'affirme constamment dans la vie de Dom Bosco. Ce nouveau Vincent de Paul réunit la douceur de François de Sales, son patron, au zèle apostolique de Xavier. Jamais peut-être la parole sacrée : *infirmis mundi elegit Deus ut confundat fortia* ne s'est réalisée d'une façon plus saisissante et plus propre à confondre la sagesse humaine. Dans ce siècle de rationalisme, de science hantaine qui prétend tout expliquer, tout prévoir, tout régler, Dieu se plaît à montrer qu'un prêtre animé de son esprit peut faire plus de bien et de plus grandes œuvres que les rois et les poten-

tats avec leurs budgets, leurs polices, leurs armées et leurs flottes. Car Dom Bosco inflige par ses entreprises inouïes un démenti constant aux calculs de la politique et de la prudence des hommes. Il croit à la Providence et la Providence opère des miracles plutôt que de manquer à son attente.

M. Villefranche a le grand talent de s'effacer pour mettre au premier plan, dans un bon jour, le serviteur de Dieu. Dom Bosco pense et agit sous vos yeux. Des pages éloquentes du livre qui racontent ses œuvres, se dégage une émotion grandissante, qui remue dans votre cœur tout ce qu'il y a de meilleur, de surnaturel et de sacré et vous terrasse enfin d'admiration.

Deux figures dans ce livre attirent surtout la sympathie, celle du saint et celle de sa mère. Tout autour se profilent, comme dans les tableaux de Raphaël, des têtes d'enfants et d'adolescents, de types divers, de caractères opposés, les unes nettement dessinées en pleine lumière, les autres aux formes vagues, indécises et comme noyées dans la pénombre. Toutes ensemble rappellent ce large foyer de la charité où Dom Bosco tient la place du père.

M. Villefranche ne s'attarde point à analyser ses personnages, à scruter les replis de leur cœur. Il les fait vivre. Quelques anecdotes finement contées nous en apprennent plus que trois ou quatre pages de dissertation. Son livre, qui aura sans doute le même succès que la *Vie de Pie IX*, est presque un traité de la formation des âmes et un cours de pédagogie et de moralisation pratique à l'usage des directeurs de la jeunesse. Il intéresse, il instruit, il édifie.

P. B.

## DONS

## Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

## ÉDITION FRANÇAISE.

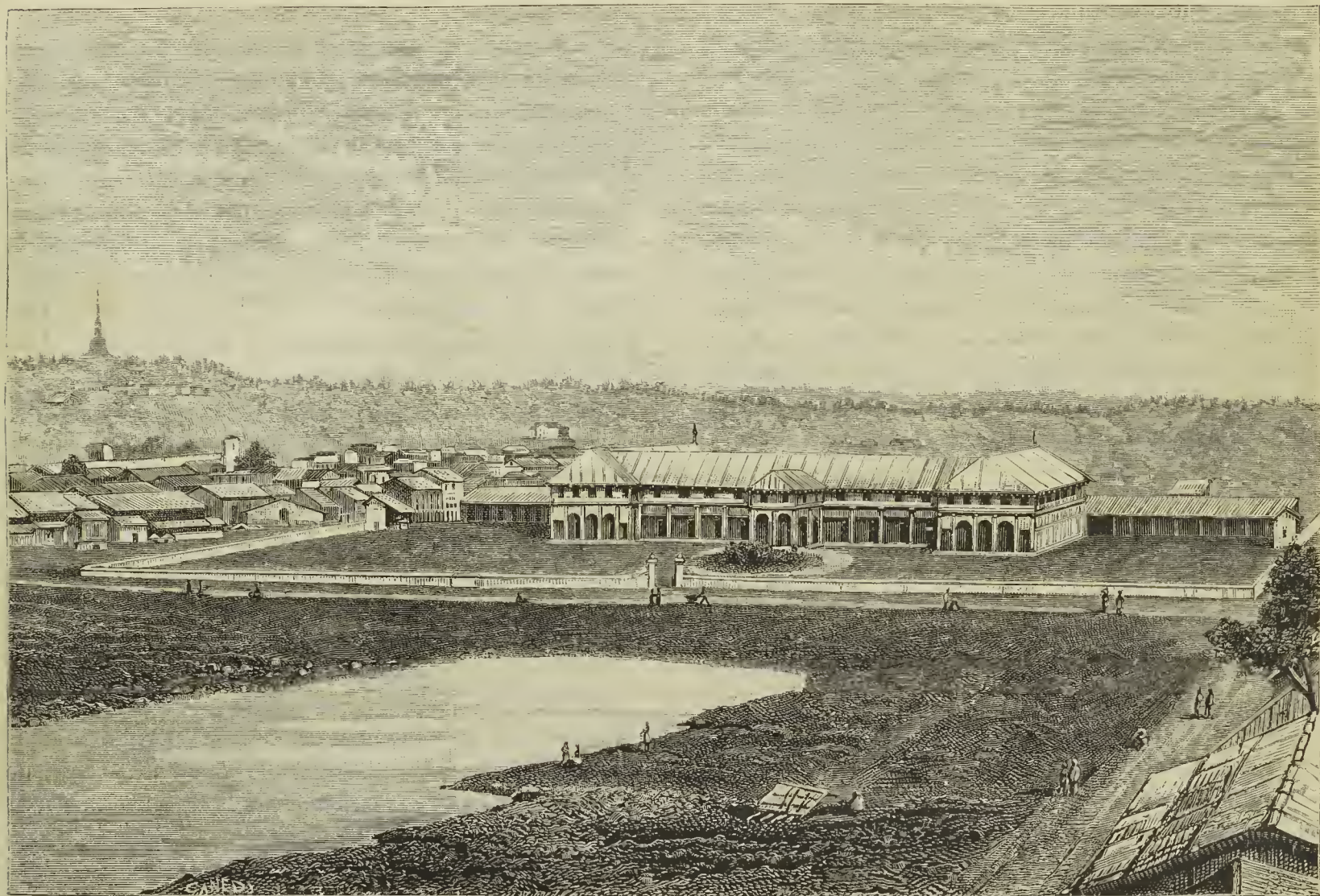
S. V. don recueilli par l'Écho de Fourvière. ....	200.
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Fallize, Norwège).	
Anonyme de Nevers . . . . .	5
M. le chanoine Rousselot à Toul, diocèse de Nancy.....	10
J. M. J., don recueilli par l'Écho de Fourvière . . . . .	500
Anonyme de Saint-Rambert, diocèse de Lyon.....	10
Anonyme de Toulouse . . . . .	11 80.
M. Sedlacek, à Prague (Autriche). . . . .	10
A Mgr Ragnit, pour M. Emonet, pour les inondés de Mandchourie.	
Un abonné du diocèse de Séz . . . . .	5.
M. J. B. Buzeret, diocèse de Tarbes.....	2.
Mme Bertholon, à Lyon . . . . .	10
J. C., à Albi, avec demande de prières . . . . .	5.
Pour Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central.	
Mme Bertholon, à Lyon . . . . .	10.
Pour les œuvres du Cardinal Lavigerie.	
Don reçu par l'entremise de M le curé de Moustiers, diocèse d'Agén . . . . .	50.
Au même, pour rachat d'esclaves.	
Mme Julien, à Loismes, diocèse de Nevers . . . . .	5.
Anonyme d'Orléans. . . . .	15
Un abonné du diocèse de Séz, en mémoire d'un défunt, avec demande de prières . . . . .	10
Anonyme du diocèse de Quimper. . . . .	5
P. B., diocèse de Nancy . . . . .	2 50.
Une collecte, diocèse de Lyon.....	50
M. Giboulot, curé de Dironne, diocèse d'Autun.....	9 25.

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





BIRMANIE MÉRIDIONALE (Indo-Chine). — ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES DE RANGOON ; d'après une photographie envoyée par M. Luce, missionnaire à Rangoon.

## CORRESPONDANCE

### BIRMANIE MÉRIDIONALE (Indo-Chine).

*Fêtes à Rangoon en l'honneur du Bienheureux  
J.-B. de la Salle.*

Ce n'est pas seulement en Europe, c'est sur toute la surface du globe que le Bienheureux de la Salle a opéré par ses fils et opère encore maintenant des prodiges de charité et de dévouement. L'Extrême-Orient a une part notable aux bienfaits de l'humble religieux que l'Eglise vient de placer sur les autels. La lettre suivante que nous envoie de Rangoon un jeune missionnaire originaire du diocèse de Rouen montre avec quel éclat ont été célébrées dans la Birmanie, les fêtes de la Béatification du fondateur de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes.

LETTRE DE M. EUGÈNE LUCE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS,  
MISSIONNAIRE A RANGOON.

Après les magnifiques solennités qui ont eu lieu en Europe, notamment en France, à Paris, à Reims, à Rouen, et dont les détails nous sont parvenus comme

un souvenir consolant et un religieux écho de la patrie absente, ne nous est-il pas permis, à nous, pauvres missionnaires, de joindre notre faible voix aux concerts de louange et de vénération qui ont acclamé la béatification du grand Bienfaiteur et Éducateur de la jeunesse ?

De l'océan Indien à la mer de Chine, sur les différents rivages que côtoie le voyageur, nous voyons le Bienheureux dans ses admirables fils qui se dévouent corps et âme à l'éducation des pauvres enfants de ces contrées lointaines. C'est d'abord l'île de Ceylan avec plusieurs écoles florissantes et un noviciat à Colombo ; puis la presqu'île malaise qui compte deux beaux établissements, l'un à Singapore, l'autre à Pinang. En remontant le golfe du Bengale, nous saluons les Frères de Moulmein et de Rangoon. De là, retournant sur nos pas, Saïgon apparaît avec l'impérissable souvenir que les disciples du Bienheureux y ont laissé. Enfin nous sommes en présence de la pittoresque île de Hong-Kong et du non moins pittoresque collège de Saint-Joseph des Frères, situé à mi-hauteur et sur le penchant de la colline qui domine la rade.

Dire que tous ces établissements, malgré les difficultés inséparables des pays de missions et dont la principale



est le manque de ressources, sont dans un état de prospérité et contribuent puissamment à l'œuvre de l'évangélisation dans l'Extrême-Orient, serait superflu. Les statistiques de chaque année en sont la preuve la plus convaincante. Le bien opéré par les disciples du Bienheureux de la Salle est sans contredit immense. Les Ecoles des Frères tiennent partout le rang qui leur convient, c'est-à-dire le premier, et sous la sage direction de ces bons religieux se groupent à l'envi des jeunes gens de toute croyance et de toute nationalité. Tous ceux qui sont les témoins de leur dévouement et de leur abnégation n'ont qu'une seule voix pour féliciter et bénir, chacun à sa manière, celui qui, le premier, a conçu l'idée d'un corps d'instituteurs religieux aussi utiles à l'Église que précieux pour l'humanité entière.

\* \*

La béatification du grand serviteur de Dieu a donné occasion dans ces contrées lointaines, non seulement à des fêtes splendides au point de vue religieux, mais encore à des manifestations de sentiments d'admiration, de reconnaissance et d'affection à l'égard du nouveau Bienheureux et de ceux qui lui succèdent dans son œuvre de zèle et de dévouement apostolique.

A Ceylan, à Malacca, on a rivalisé d'ardeur pour donner au triduum solennel de la Béatification toute la pompe de nos cérémonies sacrées. Lettre pastorale, panégyrique, sermons en différentes langues, offices pontificaux, rien n'a été négligé pour rendre au Bienfaiteur de l'enfance et de la jeunesse, dans les missions, l'hommage de vénération filiale qui lui est dû.

\* \*

La Birmanie ne pouvait rester en arrière en pareille circonstance, d'autant moins que Mgr le Vicaire apostolique a été un des premiers prélats de l'Extrême-Orient, qui ait demandé pour son ancien vicariat de Malacca, et plus tard pour la Birmanie méridionale, le précieux concours des Frères des Écoles chrétiennes.

Aussi, les vendredi 27, samedi 28 et dimanche 29 juillet ont été, particulièrement à Rangoon, des jours de fête où rien n'a manqué, ni la solennité extérieure, ni surtout l'assistance nombreuse et recueillie que l'on a pu remarquer durant ces trois jours. Bref le triduum a été un succès bien au-delà de toutes nos espérances. Jamais en effet semblable cérémonie n'avait encore été célébrée à Rangoon ; jamais on n'avait entendu parler de béatification.

Grâce à la bienveillance du Père chargé de la cathédrale, qui, le dimanche précédent, voulut bien, du haut de la chaire, expliquer aux chrétiens ce qu'on entend par Béatification et la raison d'être du Triduum, chacun a tenu à cœur de montrer sa reconnaissance envers le Bienheureux fondateur de l'Institut des Frères, en mettant toute la diligence possible pour fréquenter les pieux exercices du

triduum et gagner les indulgences que le Saint-Père a daigné accorder.

Le jour fixé approche, et les enfants de l'école des Frères encore en vacances font tous les préparatifs que leur suggèrent leur tendre piété et leur goût naturel pour tout ce qui est d'apparat extérieur. Sous la direction de deux religieux indigènes, la cathédrale se pare de magnifiques tentures rouges et blanches partant de chacune des colonnes pour se croiser au milieu et au-dessous de la voûte. L'extérieur de la tribune est recouvert de rouge, et, entre les deux écussons de J.-B. de la Salle et de l'Institut des Frères, on lit ces paroles en lettres d'or : *God bless the Pope!* (Dieu bénisse le Pape).

Mais c'est surtout le sanctuaire qui attire les regards émerveillés du pieux visiteur. Un magnifique reposoir de verdure, étincelant de fleurs et de lumières, sert de piédestal à la statue du Bienheureux qui se détache sur un fond d'azur où l'on remarque les paroles suivantes : *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Peut-être eut-il été aussi bien d'y joindre ces autres paroles qui indiquent la récompense promise à ceux qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse : *Fulgebunt tanquam stellæ in perpetuas æternitates.* C'est bien ainsi que J.-B. de la Salle nous apparaissait, surmonté qu'il était encore par les armes et le *Lumen in cælo* de Léon XIII. Le siège épiscopal de Mgr Bigandet disparaît presque sous le feuillage et les fleurs. En un mot, la cathédrale a revêtu, pour la circonstance, la plus belle parure qu'elle ait jamais eue depuis trente ans que notre vénérable évêque en jeta les fondements.

\* \*

Le moment de l'ouverture du triduum si impatiemment attendu est enfin arrivé. Les trois cloches de la cathédrale l'annoncent dans toute la ville de Rangoon. Bien qu'en pleine saison des pluies, l'horizon, pour être un peu chargé, ne laisse pas de nous donner l'espoir d'une belle matinée. Pas de pluie en effet. Mais six heures et demie, c'est peut-être un peu matin pour nos chrétiens. Personne d'entre nous n'ose compter sur une nombreuse assistance. Quelle n'est pas notre joie de trouver l'église remplie comme les dimanches ordinaires, c'est-à-dire trop petite pour contenir la foule des fidèles ! Les enfants des Frères sont à la tribune au nombre de soixante, sans compter plusieurs des anciens élèves qui ont bien voulu s'adjoindre à eux. Le Père, chargé de l'école des Frères, est à l'autel entouré d'une troupe de jeunes enfants de chœur. Après l'Évangile, il monte en chaire et, dans une chaleureuse allocution, fait voir comment, à l'exemple de Notre-Seigneur et de l'Église, J.-B. de la Salle s'est montré l'ami et le bienfaiteur par excellence de la jeunesse.

Le soir, à 5 heures 1/2, le cantique du Bienheureux, entonné par nos soixante enfants, a servi de prélude à la



cérémonie. Mgr le Vicaire apostolique est monté en chaire pour prononcer le premier panégyrique de notre Bienheureux. Naissance illustre, vertueuse jeunesse de Jean-Baptiste, son amour de la pauvreté, sa confiance sans bornes en la divine Providence, mais surtout sa vie d'union avec Dieu, aucun détail important n'échappe à l'excellente mémoire du vénéré prélat septuagénaire. La bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement est donnée par le curé de la cathédrale. Tous les autres confrères de la ville s'étaient fait un devoir de se joindre aux fidèles.

\* \*

Le lendemain, samedi, même religieuse assistance que la veille. La messe est encore célébrée par l'aumônier chargé de l'école. Comme la veille, le célébrant continue à s'adresser d'une manière particulière aux enfants à qui il propose J.-B. de la Salle comme un des plus beaux modèles de l'enfance et de la jeunesse chrétienne, leur montrant combien l'éducation première, celle de la famille, est chose décisive pour toute la vie, et comment elle doit avoir son complément à l'école.

Le soir, Sa Grandeur a continué, au milieu d'une assistance vivement impressionnée, le panégyrique où elle a célébré l'humilité du serviteur de Dieu. Un frisson d'admiration a couru dans l'auditoire lorsque le vénéré prélat nous a fait le portrait du vénérable éducateur, *educationalist*, selon l'expression anglaise, qu'il a comparé au sculpteur, mais avec cette différence que la matière sur laquelle il exerce son art, n'est rien moins que l'âme humaine. « Le seul ciseau, a-t-il dit, capable de lui donner quelque ressemblance avec le divin Prototype, est la religion et les vertus qu'elle inspire. »

La bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement a terminé cette seconde journée.

\* \*

C'est dimanche, le soleil se lève radieux et invite naturellement à la joie. Bien avant l'appel solennel des cloches, la cathédrale, resplendissant sous les guirlandes de feuillage, est absolument remplie par la foule dont l'attitude est des plus édifiantes.

Mgr le Vicaire apostolique, en habit de chœur, s'avance à la suite de la croix et de la bannière des enfants de Marie à travers le jardin qui entoure la cathédrale. Aux joyeux accents des cloches, succède le chant en musique de l'*Ecce sacerdos*, lorsque Sa Grandeur, après avoir reçu du prêtre l'eau bénite et l'encens, s'achemine vers le sanctuaire. La récitation des prières achevée, le prélat se revêt des ornements pontificaux. Il est à peine monté à l'autel que commence le prélude d'une messe en musique dont la parfaite exécution montre une fois de plus le goût et le talent de nos jeunes artistes. La foule attend impatiente le troisième et dernier panégyrique du Bienheureux. Elle allait être satisfaite; car, pen-

dant trois quarts d'heure, Mgr Bigandet tient suspendu à ses lèvres l'immense auditoire qui se presse même au dehors pour l'entendre. Sa Grandeur semble avoir retrouvé ses vingt-cinq ans, lorsque, d'une voix vibrante et animée, elle nous trace les principales vertus que nous devons pratiquer, à l'exemple du Bienheureux de la Salle.

La messe se continue avec toute la pompe des cérémonies pontificales. Une communion générale à laquelle prennent part les Frères, leurs enfants et bon nombre de fidèles, en tout plus de cent personnes, nous prouve que le triduum a produit des fruits de salut.

À midi, des agapes fraternelles réunissaient à l'école les missionnaires présents à Rangoon au nombre de six, Mgr le Vicaire apostolique en tête, et nos chers Frères si heureux de nous recevoir à pareil jour. Sa Grandeur est reçue au bruit des pétards et aux applaudissements des cent soixante pensionnaires qui, à la suite du Clergé et des Frères, ne demandent pas mieux que de réparer leurs forces. Tout se passe cordialement et en famille. À la fin du diner, Mgr Bigandet prend la parole pour rendre hommage au dévouement des Frères et les remercier du concours qu'ils veulent bien donner à la Mission.

Après la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* et les Grâces, prêtres et religieux se séparent, mais pour se retrouver encore aux pieds du divin Jésus et de son grand imitateur Jean-Baptiste de la Salle.

À cinq heures et demie, la foule est plus que jamais compacte dans l'église. L'autel étincelle de mille lumières, et au-dessus du tabernacle se trouve un *ciborium* venu tout récemment de Paris. Nos braves chrétiens de Rangcon n'avaient aucune idée de ce genre d'ornementation. Aussi grand fut leur étonnement, quand, au commencement des vêpres, le prêtre exposa le Très Saint Sacrement. À la fin des psaumes, le prélat entonna le « Te Deum » de clôture chanté avec un entrain admirable. Le Très Saint Sacrement est descendu de son trône de lumières et Jésus, par l'intermédiaire de son Pontife, met fin par une bénédiction toute spéciale aux cérémonies du triduum.

\* \*

*Laudate Dominum omnes gentes!* Comme c'était bien le cri naturel de nos cœurs après ces trois jours de grâces. Contre notre attente, encore une fois le triduum avait eu un plein succès, un triomphe complet. Puisse le souvenir s'en garder longtemps à Rangoon et produire sur nos chrétiens jeunes et vieux les plus salutaires impressions! Pour nous, ministres du Seigneur auprès des âmes, nous avons eu la consolation d'enregistrer plusieurs conversions durant ces trois jours de pieux exercices. Un enfant, baptisé à l'article de la mort sous le nom de Jean-Baptiste de la Salle, est allé le troisième jour du triduum présenter nos pauvres prières au nouveau Bienheureux.



A huit heures du soir le grandiose établissement des Frères, à Rangoon (*voir la gravure, p. 541*), apparaissait illuminé de verres de couleurs et de lanternes chinoises, et un feu d'artifice, habilement organisé par nos jeunes gens de l'école, a dignement terminé cette inoubliable fête du 29 juillet.

Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, priez pour nous et pour les missions!

### DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Six nouveaux missionnaires de la Société des Missions Étrangères, sont partis de Paris, le 30 octobre 1888, pour les missions de l'Extrême-Orient.

Ce sont : M. Casimir-Pierre-Marie Cacauld, du diocèse du Puy, pour le Su-tchuen oriental; M. François-Marie Bauquis, du diocèse d'Annecy, pour le Su-tchuen occidental; M. Hippolyte Delolme, du diocèse du Puy, pour le Su-tchuen méridional; M. Théophile Malfrat, du diocèse du Puy, pour le Kouy-tcheou; MM. Marie-Joseph-Ernest Doyon, du diocèse de Besançon, et Hippolyte-Marie Taponnier, du diocèse d'Annecy, pour le Yun-nan.

### INFORMATIONS DIVERSES

**Kouang-tong (Chine).** — M. Mérel, missionnaire en Chine, écrit de Piang-thei-tong (district de Ling-Shan), le 1<sup>er</sup> août 1883, la lettre suivante que publie la *Semaine religieuse* de Nantes :

« Notre vice-roi de Canton donne libre carrière à sa haine contre la France et par là même contre notre sainte religion. Les mandarins ont reçu l'ordre de s'opposer aux progrès du christianisme : si nos néophytes ont des difficultés avec les païens, non seulement on leur donne toujours tort, mais on s'empare de leurs biens pour les attribuer à leurs adversaires.

« Loin d'attendre aucune justice pour les dommages que la persécution nous a causés, je reste en silence chez moi, dans la crainte de difficultés nouvelles et, en cela, je me conforme aux intentions de notre vénérable préfet apostolique.

« Mgr Chausse est venu donner la confirmation dans notre district. Il était au milieu de nous le jour de la Pentecôte. Mes chrétiens étaient tout joyeux. Monseigneur a beaucoup souffert pendant la route. Le soir de la première journée de marche, Sa Grandeur s'estima heureuse de trouver une méchante petite auberge pour passer la nuit. Un marchand ambulant occupait la seule pièce libre, bien réduite et bien malpropre; il ne se dérangea pas pour céder sa place à l'évêque... Le lendemain, chacun désirait déjeuner; l'aubergiste n'avait pas même de riz. Enfin, vint à passer une marchande. Monseigneur put se procurer un bol de riz et quelques petits poissons pêchés dans les rizières.

« Après avoir gravi les collines et passé des ruisseaux transformés en torrents par l'abondance des pluies, Sa Grandeur et le P. Roudière étaient encore à trois lieues de ma résidence à la nuit tombante. Les voilà partis quand même, par une nuit obscure, pataugeant dans la boue et glissant dans les trous pleins d'eau. A dix heures et demie, les deux intrépides voyageurs arrivaient chez moi exténués. Monseigneur surtout n'en pouvait plus; hélas! il dut s'étendre sur ma couchette composée de quatre planches nues qui ne perdirent rien de leur rudesse pour la circonstance. Des courses semblables peuvent être fatales à son âge. Le lendemain cependant, il se remit un peu et le jour de la Pentecôte, il put donner la confirmation. »

**Etats-Unis.** — Nous lisons dans le dernier numéro de la *Revue franciscaine* :

« L'institut des Franciscaines missionnaires du Tiers-Ordre n'existait que depuis quatre ans, lorsque quelques-unes de ces ferventes Tertiaires quittèrent, durant l'automne de 1865, la Maison-Mère pour se rendre aux États-Unis. Bientôt elles eurent des maisons: 1<sup>re</sup> à New-York; 2<sup>o</sup> à Peeskill; 3<sup>o</sup> à Union-Hill; 4<sup>o</sup> à Guttenberg; 5<sup>o</sup> à Poughkeepsie (cette maison fut plus tard abandonnée); 6<sup>o</sup> à Philadelphie; 7<sup>o</sup> à Croghan; 8<sup>o</sup> à Paterson; 9<sup>o</sup> à Bloomingdale; 10<sup>o</sup> à Tarrytown; 11<sup>o</sup> à Newark; 12<sup>o</sup> à Peek-Hill, et des écoles à Hoboken et à Shady-Side.

« Toutefois, avant cette splendide floraison de cette branche féconde de l'arbre franciscain, nos bonnes Sœurs eurent à subir des épreuves bien dures, mais Dieu venait à leur aide dans les moments les plus difficiles. Voici deux faits qui suffiront à montrer l'intervention de la Providence en l'avantage de ses humbles missionnaires.

« Appelées en Amérique, les Religieuses devaient se suffire à elles-mêmes et pourtant elles avaient pu à peine payer leur voyage! Il est impossible de décrire leur pauvreté. Aux États-Unis, le port de l'habit religieux n'est pas permis; aussi, dénuées de ressources au point de ne pouvoir acheter un vêtement noir pour les sept personnes de la communauté, nos pauvres Tertiaires étaient forcément cloîtrées; elles avaient espéré, mais en vain, pouvoir acheter pour les fêtes de Pâques ce costume qui leur était nécessaire pour une foule de circonstances; déjà elles n'y pensaient plus, lorsque une dame vint, en ce même jour, apporter dix dollars à la Supérieure.

« Une autre fois le percepteur était venu demander le paiement des impôts s'élevant à plus de 69 dollars, et la pauvre Supérieure n'avait pas un centime en caisse. Que faire, sinon prier et faire prier ses compagnes? Elle le fit, Dieu sait avec quelle ardeur! Au même moment, un inconnu leur apporta 70 dollars, ce qui leur permit d'acquitter leurs impôts à l'heure même.

« Dans chacune de leurs dix maisons d'Amérique, les Sœurs missionnaires franciscaines du Tiers-Ordre dirigent des écoles de jeunes filles. Dans quelques endroits elles reçoivent même les petits garçons jusqu'à l'âge de huit à neuf ans dans des classes séparées. Dans les grandes villes elles ont aussi des pensionnats florissants où on enseigne, avec les langues étrangères, les arts d'agrément, qui font, de nos jours, partie de l'éducation des jeunes personnes appartenant aux familles riches. Elles dirigent de même des classes gratuites d'adultes, où de jeunes servantes ou ouvrières viennent, à la nuit tombante, recevoir l'instruction religieuse qu'elles n'ont pu avoir dans leur jeune âge.

« Elles ne mériteraient pourtant pas complètement leur titre de Religieuses missionnaires, si à cela se bornait leur œuvre: mais elles sont, en outre, chargées de préparer les néophytes à la réception des sacrements lors de leur baptême ou de leur abjuration; aux nouvelles converties, elles continuent aussi l'instruction religieuse. Dans douze paroisses elles font le catéchisme public dans les églises. Elles visitent aussi et soignent les malades à domicile; enfin, elles sont souvent chargées de préparer à la mort les femmes condamnées au dernier supplice et telle Sœur s'est vue enfermer dans la cellule de ces malheureuses qu'elle disposait à accepter chrétiennement le châtiment que la société leur inflige.

« En 1876, elles furent appelées et logées à Philadelphie par le curé de la paroisse italienne; aussitôt nos bonnes Sœurs ouvrent un orphelinat, mais en vraies Franciscaines elles sont sans ressources. Que faire? Mendiante pour leurs chères enfants, elles vont chaque samedi quêter au marché les provisions de la semaine, et les dons affluent suffisants pour la subsistance des orphelines.

« Leur établissement le plus important aux États-Unis est celui de Peekskill; il comprend en effet le noviciat, un pensionnat, un double orphelinat de garçons et de filles, recevant, dans deux maisons séparées, six cents enfants. Les petits garçons quittent l'orphelinat vers leur dixième année au plus tard et sont ensuite confiés aux Frères des Écoles chrétiennes.

« C'est dans la maison de Peekskill que toutes les Sœurs viennent, au moment des vacances, faire leur retraite annuelle, pour être de là envoyées dans l'un de leurs douze établissements.



« Les Franciscaines missionnaires du Tiers-Ordre sont maintenant plus de cent en Amérique, et elles ont de nombreuses postulantes et plusieurs novices.

« Nos Sœurs missionnaires sont aussi en Orient. A Constantinople, elles ont une école gratuite et un pensionnat ; là encore elles donnent l'instruction aux néophytes et soignent les malades à domicile. Dans l'île de Prinkippo (Ile des Princes), les Sœurs franciscaines missionnaires dirigent l'école paroissiale de filles ; il en est de même dans l'île de Rhodes.

« Le zèle de ces pieuses Religieuses et leurs vertus les font désirer par plusieurs autres localités de l'Orient, et tout fait espérer que, leur nombre s'accroissant sans cesse, elles pourront bientôt fonder une quatrième maison.

« Il n'est pas besoin de dire que, dans leur pensionnat de Constantinople, on enseigne toutes les langues européennes. Lorsque j'ai visité cet établissement, j'y ai vu des religieuses françaises, suisses, italiennes, allemandes, grecques, américaines, etc., chargées respectivement du cours des langues de leur pays d'origine. »

## LES ÉCOLES CATHOLIQUES & PROTESTANTES

DANS LES

POSSESSIONS ANGLAISES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

D'APRÈS LES

*Rapports officiels d'un Inspecteur protestant.*

Nous empruntons les lignes suivantes à un rapport publié en 1887 sur les écoles de la Gambie par un ex-ministre protestant, le Rév. Metcalf Sunter, inspecteur des écoles dans les possessions britanniques de l'Afrique occidentale. Cet hommage est rendu à l'œuvre des missionnaires et des religieuses catholiques par un témoin dont on appréciera la louable impartialité.

Les notes suivantes indiquent les succès respectifs des différentes écoles et par conséquent leur ordre de mérite :

Ecoles catholiques.....	82 points.
Ecoles wesleyennes.....	69 points.
Ecoles anglicanes.....	44 points.

Le Rév. Sunter ajoute, en parlant des écoles tenues par les religieuses :

« C'est un fait remarquablement frappant que, sur les quatre colonies anglaises de la Côte occidentale d'Afrique, dans trois colonies les écoles tenues par les religieuses catholiques occupent le premier rang en 1887. Ce sont celles de Sierra Léone, de Lagos et de Gambie. Dans la Côte d'Or, l'école des religieuses qui est relativement établie depuis peu, a obtenu un beau rang, bien qu'elle n'ait pas atteint le premier. Dans toutes ces écoles, les Sœurs ont seules le mérite de ces succès. Je dois avouer que j'aimerais voir quelque autre secte faire un effort pour rivaliser avec elles. Dans l'état présent des choses, je ne trouve nulle part aucunes dames européennes qui travaillent aussi sérieusement, aussi bien et avec tant de succès. La liste suivante de mérite des écoles de Gambie fait ressortir d'une manière sensible la vérité de ces remarques.

« L'école catholique de filles, de la rue Buckle, tient la première place ; l'école catholique de garçons, de la rue Hagan, tient la deuxième place ; l'école wesleyenne mixte, de la rue Dobson, tient la troisième place ; l'école wesleyenne mixte de la pointe Barra, tient la quatrième place ; l'école wesleyenne mixte de la rue Hill, tient la cinquième place. Je regrette d'être obligé de constater que l'école anglicane de Sainte-Marie ne figure nulle part. »

\* \* \*

Dans un rapport antérieur, le même ministre protestant écrivait à Son Excellence M. Moloney, gouverneur de la Gambie.

« En ce qui concerne la question des rétributions scolaires, quelques associations religieuses sur cette côte n'en font point payer à leurs élèves par principe : les catholiques spécialement agissent ainsi ; en même temps, ils entretiennent à leurs propres frais un grand nombre de leurs élèves dans les écoles de leur mission.

« Touchant les prévisions de l'Ordonnance gouvernementale, par rapport aux rétributions scolaires, il est de mon devoir de faire observer que, d'après les règlements actuels, les catholiques seraient exclus de toute participation aux bénéfices de cette ordonnance (1). Ceci est tout à fait injuste à l'égard de cette corporation, qui travaille avec tant de zèle et dont les efforts pleins d'abnégation sont proverbiaux en ce qui concerne l'instruction des indigènes, et leur élévation dans l'échelle de l'humanité et de la civilisation. Le même empêchement existe également pour les écoles catholiques de Sierra-Leone et de la Côte d'Or, où un remarquable travail est fait par les prêtres et les Sœurs. L'ordonnance n'a point été conçue sous ce rapport dans un esprit d'impartialité et de justice et j'espère qu'une législation équitable amendera les sections XII et XIII de l'Ordonnance, de manière à laisser à chaque corporation religieuse, le soin de régler la question des rétributions scolaires comme elle l'entendra.

« Comme corporation, les missionnaires catholiques ne reçoivent aucun salaire : les Pères et les Sœurs travaillent pour l'amour de leur œuvre et de leur Eglise ; les maîtres indigènes qu'ils emploient, sont en général mieux payés que sur certains points de la Côte. Présentement ces auxiliaires ne méritent guère plus qu'ils ne gagnent. Quand on aura constaté quelque amélioration dans la formation et les capacités du personnel enseignant indigène, je croirai devoir insister pour qu'ils reçoivent un meilleur salaire.

« La moyenne des dépenses des catholiques pour l'éducation dans cette colonie est beaucoup plus considérable que celles des wesleyens et des anglicans, pour la raison que la mission catholique non seulement instruit, mais aussi entretient actuellement un grand nombre d'orphelins et d'enfants païens qui sans cela seraient complètement abandonnés. Toutes ces dépenses sont défrayées par les fonds provenant de la Propagation de la Foi.

(1). D'après les règlements établis dans les colonies anglaises, les subventions accordées par l'Etat aux différentes écoles sont proportionnées à la somme des rétributions scolaires, payées par les élèves. Dans les missions catholiques, les écoles étant gratuites, il s'ensuit qu'elles ne reçoivent de ce chef aucune subvention.



« Comme, sur toutes les autres parties de la Côte, je trouve que les salles de classe des catholiques sont bien disposées, solidement bâties et destinées à durer longtemps. Leurs dépenses pour les écoles sont donc considérables, et ils n'ont pu recevoir, jusqu'à ce jour, aucune assistance du gouvernement, d'après la nouvelle Ordonnance, ce dont ils ont beaucoup souffert. J'espère que des jours plus heureux leur sont réservés.

« Il m'a été très agréable de trouver dans les écoles catholiques un mobilier scolaire convenable et parfaitement en rapport avec les besoins de l'école.

« Bien que les Frères et les Sœurs catholiques progressent forcément avec lenteur, ils visent néanmoins à un solide résultat intellectuel et moral. Je leur souhaite un plein succès dans le but louable à la réalisation duquel ils se dévouent.

« Le premier rang d'après l'Ordonnance gouvernementale, appartiendrait, décidément à l'école catholique de garçons de la rue Hagan; je recommanderai qu'on lui alloue une somme de 750 francs, vu qu'elle est disposée à se placer sous le régime de cette Ordonnance.

« D'après les informations que j'ai prises auprès des autorités catholiques, les ouvrages suivants, en fait de linguistique, ont été publiés par la mission: abécédaires de l'Écriture Sainte, Histoire Sainte, recueil de cantiques, catéchisme, conversations en quatre langues, dont deux européennes, extraits des épîtres et évangiles, grammaires et dictionnaires.

« Dans aucunes de leurs missions, sur cette côte, les

wesleyens ne dirigent leurs élèves vers l'industrie; ils ne semblent pas non plus qu'ils l'aient jamais fait. Les catholiques au contraire montrent, en Gambie, des signes d'action dans cette direction. Actuellement ils envoient un grand nombre de leurs jeunes gens à Ngazobil près de Gorée, pour y être formés dans une école industrielle à

diverses professions, qu'ils reviennent ensuite exercer ici.

« La couture n'est enseignée que dans deux écoles wesleyennes, à Bathurst. Dans les écoles catholiques, on enseigne ce complément indispensable à toutes les jeunes filles, elles l'acquièrent bien vite; et dans beaucoup d'endroits j'ai vu d'excellents ouvrages d'aiguille.

« Une autre mesure bien satisfaisante a été prise par les religieuses catholiques pour la formation industrielle des jeunes filles placées sous leur charge; environ trente d'entre elles apprennent l'économie domestique, la boulangerie, le lavage, le repassage, etc.

Je suis heureux de constater qu'en quittant l'école, beaucoup de ces jeunes personnes ont de justes raisons de remercier les Sœurs de l'éducation qu'elles leur ont donnée sous ce rapport, et qui leur permet de gagner leur vie en mettant

à profit l'enseignement qu'elles ont reçu dans cet établissement.



HAUTE-ÉGYPTÉ. — MOSQUÉE DE BIR ABOU CHAMIEH, A MINIEH; d'après un dessin du R. P. Autefage, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de Minieh (voir page 547).



## LA NOUVELLE MISSION DE MINIEH

(HAUTE-ÉGYPTÉ)

(Suite et fin 1).

LETTRE DU R. P. AUTEFAGE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE MINIEH.

## III

A LA RECHERCHE D'UN LOGEMENT. — TOUJOURS LA MAISON  
DES LIONS! — BEKHIT OU COMMENT ON ARRIVE EN ÉGYPTÉ  
À SE CONSTRUIRE UN PALAIS POUR RIEN.

Cependant notre hôte et nos amis qui nous conduisaient

à la recherche d'un logement, nous promettaient monts et merveilles. Ces braves gens n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il nous fallait, et, n'étant jamais sortis de leur trou, la moindre taupinière était montagne à leurs yeux.

La première maison qu'on nous fait visiter est celle de M. Khabil Andraos, frère de notre hôte. On l'appelle la *maison des Lions*, à cause de deux lions en pierre placés au-dessus de la porte d'entrée. La sculpture et la peinture admettant beaucoup de convenu, convenons, si vous le voulez, que ces deux figures grimaçantes représentent des lions, car elles pourraient représenter aussi bien des crocodiles ou des crapauds. Les chambres sont suffisantes, mais point d'emplacement pour la chapelle : un mandarrah



HAUTE-ÉGYPTÉ. — MINIEH, côté sud; d'après un dessin du R. P. Autefage, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de Minieh.

borgne, trois hasels aveugles, c'est-à-dire sans jour suffisant, c'est tout. On fut étonné que ce morceau de choix ne pût nous convenir. Tout ce que nous visitâmes le lendemain et les jours suivants était bien inférieur; et après chaque visite nous entendions le refrain : Prenez donc mon ours ! je me trompe : la maison des lions !

Nous ne visitâmes que des maisons de chrétiens. J'étais étonné que les musulmans n'eussent point d'appartements à louer dans une ville où ils possèdent la majorité du nombre.

On finit pourtant par nous signaler sur le bord du Nil une ancienne maison appartenant aux Wagfs. Cette maison était vaste, suffisante pour notre chapelle et nos écoles;

(1) Voir les *Missions catholiques* du 9 novembre.

mais menaçant ruine dans plusieurs de ses parties. Les réparations seraient coûteuses; mais, tout bien examiné, nous nous décidâmes à faire notre demande de location au ministère des Wagfs, au Caire. Cette demande était fortement appuyée par une lettre de S. Exc. le moudir de Minieh, Mohammed-Hamdi, lettre que j'ai lue et mise moi-même à la poste. Ce haut fonctionnaire, qui depuis a été remplacé, a fait, dans cette circonstance et dans plusieurs autres, tout ce qui dépendait de lui pour nous être utile. Je tiens à l'en remercier ici publiquement. Il ne doutait pas dans le cas présent que son ami Osman-Pacha, ministre des Wagfs, n'exaucât notre demande. Mais nous n'avons pas que des amis à Minieh. Les protestants, les schismatiques, tel et tel



musulman fanatique que je pourrais nommer, nous aiment en raison de la distance qui nous sépare d'eux. Ils écrivent donc de leur côté au ministre que notre intention était d'ouvrir une église. Une église dans la maison des Wagfs ! Tout l'Islam en frémirait d'horreur. D'ailleurs ce local avait besoin de grandes réparations et ne pouvait soutenir le mouvement du *grand collège* que nous avions dessein d'y établir. Osman-Pacha, qui aime aussi les chrétiens de loin, rejeta donc notre demande et dans sa réponse au moudir, fit valoir la dernière des raisons que j'ai indiquée, en ajoutant que l'Administration des Wagfs se proposait de faire plus tard les réparations nécessaires et de louer cet immeuble à un prix bien supérieur à celui que nous offrions.

Nous renoncâmes à la maison des Wagfs.

\*  
\*  
\*

Restait une autre maison, connue sous le nom de maison de Bekhit-Agha. C'est sans contredit la plus grande et la plus belle de la ville. Elle a de la valeur ; mais le Bekhit qui l'a fait construire, il y a environ vingt ans, n'a pas, lui, dépensé grand'chose. Esclave nègre, venu du Soudan, encore enfant, il fut acheté par Sultan-Pacha. Par son habileté et son esprit d'intrigue, il parvint à gagner la confiance de son maître et devint son âme damnée. Sans conscience, sans entrailles pour le fellah, il sut promptement se faire une belle fortune. Un champ, un bois de palmiers lui convenait-il ? Il se l'adjudgeait sans plus de façons, et malheur à celui qui réclamait trop fort. Quelques bons coups de courbache lui fermaient la bouche. On raconte que ce noir tyranneau souffletait, dans son divan, avec la semelle de ses babouches, des personnages qui n'étaient point des fellahs, mais qui n'osaient se plaindre crainte d'un pire traitement. D'ailleurs, dans ses exactions et ses cruautés, Bekhit marchait sur les traces de son maître. On comprend, qu'avec ce sans-gêne, il ait pu construire une maison de valeur pour peu de chose. Les matériaux arrivaient sur le chantier à prix réduit, sinon pour rien ; et les fellahs s'estimaient heureux de travailler gratis à la demeure du farouche agha. Bekhit est mort il y a quatre ou cinq ans, laissant deux fils, entre les mains desquels sa fortune s'est fondue, comme la neige au souffle du midi. A l'époque où j'ai eu l'honneur de connaître les deux rejetons de cette souche soudanienne, Abd el Rahman et Abd el Hadi, leur fortune se réduisait à la fameuse maison et à quelques feddans de terrain au-delà du Nil ; et leur réputation, soit auprès des musulmans, soit auprès des chrétiens, à celle de sacrifiants et de voleurs.

C'est avec ces deux honorables que notre hôte, M. Joseph Andraos, entra en pourparlers, afin de louer l'immeuble.

L'habileté des coptes est hors de conteste ; nous avions pleine confiance dans celle de notre intermédiaire. Hélas ! il fut joué par les deux Soudaniens. Il nous fit signer un contrat de location, d'après lequel nous nous engageions à payer le premier semestre d'avance. Nous payâmes. Mais, quand il s'agit de prendre possession de l'immeuble, notre wakil découvrit plusieurs empêchements ; les propriétaires avaient d'abord négligé d'avertir le locataire actuel dans le délai auquel la loi lui donnait droit ; en second lieu, le terme de son contrat fait pour un an, étant expiré sans

qu'on lui eût signifié son congé, ce contrat était encore, d'après la loi, valable pour un an. Il fallut donc nous résigner et tâcher de rattraper notre argent, payé d'avance. La résignation était facile ; le reste, pas autant. Les deux Soudaniens, vivant au-delà du Nil, dans leur propriété, n'avaient garde de venir se promener à Minieh. Le moudir envoya des Cavas pour les appréhender ; mais, ou bien les Cavas avaient la patte graissée, ou bien les Soudaniens étaient en voyage. Enfin, après plusieurs péripéties fort distrayantes, grâce à un intermédiaire bienveillant, un musulman honorable, que je tiens à nommer et à remercier ici, Heggazi-bey, neveu de Sultan Pacha, nous avons recouvré intégralement notre argent.

\*  
\*  
\*

C'était donc à recommencer. Visites, démarches, promesses, espoirs trompés, difficultés toutes égyptiennes : encore une chaîne que je m'abstiens de dérouler devant vous. Un jour pourtant, la Providence conduit nos pas dans une petite rue, sur laquelle donne une porte grande ouverte. Nous jetons un coup d'œil dans la cour, c'est une maison qu'on nettoie et prête à louer. Elle s'appelle du nom de son propriétaire musulman : Beit-Haouari. Nous la visitons ; c'est ce que nous avons vu de moins mauvais jusqu'alors. Vite, je prie notre wakil de faire un contrat de location en notre nom. Le wakil hésite, tergiverse :

« — Mais c'est une maison de musulmans ; prenez donc la maison de mon frère, la maison des Lions.

« — Non, c'est la maison Haouari qu'il nous faut.

« — Mais c'est bien cher, ils vous exploitent, ces gens-là.

« — Peut-être ; n'importe, allez de l'avant.

« — Mais la maison des Lions vous conviendrait mieux. »

Malgré tous ces mais, trois jours après, le contrat était signé et le 1<sup>er</sup> décembre 1887, nous prenions possession de la maison Haouari. Un mois et demi s'était écoulé depuis que j'avais mis le pied à Minieh.

#### IV

A L'ŒUVRE. — LA PROVIDENCE TOUJOURS PLUS FORTE QUE LES HOMMES. — CATHOLIQUES ET PROTESTANTS. — ESPÉRANCES.

Enfin, nous avons un logement. La maison est petite, mais assez propre. Ce qui me la fit préférer de beaucoup à la maison des Lions, c'est que nous avons un mandarah très éclairé donnant sur une petite cour, d'où l'on peut voir et entendre le prêtre qui célèbre ou prêche dans le mandarah. Ce n'est ni beau, ni grand, ni bien commode. Nous nous consolons en pensant que c'est provisoire.

Mes deux compagnons désignés, les PP. Stanislas Cheïkho et Charles de Dianous, attendaient, l'un au Caire et l'autre à Alexandrie, un mot de ma part pour venir me rejoindre. Le 7 décembre, ils étaient arrivés, et nous pouvions célébrer la belle fête de l'Immaculée Conception, petitement, sur un pauvre autel de bois provisoire aussi, mais bien joyeusement et en famille. Nous nous sommes mis à l'œuvre aussitôt. Les prédications du P. Stanislas ont été suivies avec assiduité par le petit troupeau de catholiques. Des protestants et des schismatiques sont venus écouter les instructions plus par curiosité sans doute, que par le désir de



retourner au bercail de Jésus-Christ. Nous semons, semons toujours; la bonne semence tombe dans les cœurs; plaise à Dieu de la faire germer par sa grâce! Il est certain que ces frères séparés viendraient en plus grand nombre, si notre chapelle était moins étroite et moins incommode. Outre la nourriture spirituelle, ils y trouveraient ce qu'ils aiment tant et que nous ne pouvons, faute d'espace, leur donner qu'avec parcimonie, c'est-à-dire les cérémonies et la pompe du culte.

La pénurie de Minieh en fait d'habitation, ne nous a pas permis non plus d'ouvrir des écoles; et pourtant il faut des écoles à l'Égypte. L'Égyptien en est lui-même le premier convaincu: c'est à grands cris qu'il demande des écoles, et c'est pour cela que, dans les plus petits villages, il accepte le moindre ministre protestant qui vient lui ouvrir un *kottab* pour enseigner les lettres à ses petits fellahs. L'Égyptien est curieux; il aime à s'instruire et surtout à gagner de l'argent dans quelque position lucrative. Pour cela, il faut connaître l'arabe, les langues étrangères, se frotter passablement de civilisation européenne. L'école est nécessaire. Je suis bien de son avis; mais, pour ouvrir des écoles, il faut des maisons, et Minieh n'en a point! Patience! Tout vient à point à qui sait attendre.

\* \*

Pendant que nos petites œuvres allaient leur train ordinaire, nous nous sommes mis en quête d'un terrain sur lequel nous puissions construire notre église, notre résidence et nos écoles. C'était là une grosse affaire. Les propriétaires des terrains à vendre, supposant que le Pactole coule dans nos coffres, étaient tout disposés à nous exploiter. Nos amis ont cherché pour nous; les difficultés se multipliaient à plaisir. Malgré tout, nous comptions sur la divine Providence, et d'autant plus, que les obstacles allaient grandissant. Car la difficulté et l'obstacle sont toujours jetés par Dieu dans les fondements de ses œuvres, comme des pierres angulaires, et aussi plus tard, dans le développement de l'édifice. Saint Ignace et l'expérience nous l'ont appris depuis longtemps et nous l'apprennent chaque jour. La Providence ne nous a pas fait défaut.

Par l'intermédiaire et la haute influence de M. le comte d'Aubigny, ministre de France au Caire, nous avons pu obtenir du gouvernement de Son Altesse le Khédive, et à un prix raisonnable, un beau terrain qui attend patiemment les futures constructions. C'est un jardin de la Moudirieh. La vente de ce terrain, qui n'a été connue qu'au dernier moment, a ébahi toute la population de Minieh; pendant quelques jours les schismatiques, les grecs, les protestants, les musulmans, s'en allaient le nez en l'air, poussant les hauts cris. Plusieurs ont fait des réclamations, soit au Caire, soit à Minieh auprès du moudir. C'était trop tard.

Le moudir a dit en bon arabe à tous ces plaignants :

« — Mes amis, ni, ni, c'est fini; allez avec vos femmes et vos enfants voir encore une fois ce jardin, et dites : « Adieu, « beau jardin ! Les jésuites ont eu la chance de l'acquérir à « un bon prix. Adieu ! »

\* \*

Si le sexe fort à Minieh a besoin d'instruction, vous pouvez imaginer que le sexe faible n'est pas mieux partagé.

De toutes les femmes coptes (à plus forte raison, les musulmanes!) pas une ne sait lire. Je me trompe, une déchiffre approximativement, et elle est en train de perdre la vue! Ce que ces personnes savent en fait de religion, elles le tiennent de leurs ancêtres antéislamiques, par tradition, puisqu'elles n'ont ni livres, ni écoles, ni instructions à l'église. On se demande comment la foi ne s'est pas éteinte dans leurs cœurs jusqu'à la dernière étincelle! La grâce de Dieu les soutient, en raison de leur ignorance, et elles peuvent chanter avec raison : *Quia non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini* (Ps. LXX, 15).

Nous avons donc tenté d'ouvrir une école de filles. Les maîtresses étaient toutes indiquées : nos religieuses arabes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Fondées par nos premiers missionnaires de Syrie, elles ont pour objet l'éducation primaire des filles arabes, les catéchismes dans les campagnes et le soin des Congrégations de femmes. C'est grâce à leur concours actif et dévoué, que l'action du missionnaire peut s'étendre jusqu'aux mères de famille et aux filles qui, dans certaines parties de l'Orient, même chrétien, sont traitées à la turque, reléguées au fond de leurs demeures, dans une atmosphère épaisse d'oïveté et d'ignorance. Le succès de nos religieuses en Syrie nous était un gage de celui qu'elles devaient avoir en Egypte. Après avoir obtenu du R. P. Supérieur général des missions de Syrie, la promesse que nous en recevions trois, dès que nous serions en état de les loger, nous nous sommes lancés de nouveau à la découverte d'une maison.

C'est une odyssée dont je vous fais grâce. Sachez seulement qu'après bien des tours et des détours et nous être ahouchés avec une quinzaine de propriétaires, nous avons fini par mettre la main sur une maison assez convenable, appartenant encore à un musulman. Aussitôt les bonnes Sœurs ont été appelées et nous sont arrivées avec tout leur dévouement. Les classes furent ouvertes le 3 avril, mardi de Pâques. Quatre mois après, l'école comptait cent huit élèves, dont une trentaine catholiques, une cinquantaine schismatiques et les autres musulmanes. Cette bénédiction inespérée de Dieu nous a transportés de reconnaissance pour la divine Providence. S. Exc. le moudir, entendant parler de cette école avec éloges par les chrétiens et les musulmans, a bien voulu l'honorer d'une visite. Il a manifesté ouvertement son admiration pour la bonne tenue des enfants, et son étonnement pour un succès pareil, obtenu dans si peu de temps. Puis il a exprimé son désir que la Haute-Egypte eût partout de semblables écoles. Il n'a eu que des paroles flatteuses pour les maîtresses et les élèves et les a quittées en leur promettant une nouvelle visite dans peu de temps.

L'ouverture de ces classes a eu pour résultat de faire fermer l'une des deux écoles protestantes dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre.

Le ministre protestant anglais qui l'avait établie a compris qu'il ne pouvait lutter au moyen d'une seule maîtresse venue du Caire, contre nos trois religieuses, dont le nombre peut encore s'accroître, et que, dans l'hypothèse d'une concurrence à armes égales, il en serait pour ses frais; son éducation d'ailleurs est laïque et protestante, et la population de Minieh a encore assez de bon sens pour lui pré-



féer une éducation religieuse et catholique. La première école est donc déjà fermée. *Deo gratias*. A quand la fermeture de la seconde ! C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Ce succès de l'école des filles nous fait bien augurer de la future école de garçons. Mais seulement à la Divine Providence qui vient toujours à son heure, de nous procurer un local convenable, en attendant que nous construisions sur notre terrain !

\* \* \*

Il est facile de se rendre compte que même le peu qui nous avons fait jusqu'à ce jour, a nécessité des dépenses considérables : installation de deux maisons, leur loyer à payer, chapelle, lingerie, achat d'un terrain ; subsistance et entretien de quatre religieux et de trois religieuses, voyages, etc. La bourse la plus replète deviendrait vite anémique. Mais encore ici nous avons une foi inébranlable dans la divine Providence et dans la charité des âmes pieuses de France.

L'avenir sera plus exigeant encore que le passé : églises, résidence, écoles à bâtir, maîtres à payer, établissement de petites écoles dans les villages voisins, excursions répétées des missionnaires... Où trouver les fonds suffisants ? Ce serait à désespérer, si nous ne savions que Dieu n'abandonne pas les œuvres qu'il a entreprises, et si nous ne connaissions la générosité des catholiques qui aiment à voir s'étendre le royaume de Jésus-Christ.

FIN.

## UN COIN DES HIMALAYAS

### LE ROYAUME DU NÉPAL

Par M. SALEURE, des Missions Étrangères de Paris,  
missionnaire au Thibet.

Un des compagnons d'apostolat du savant M. Desgodins, M. Saleure, qui a décrit l'année dernière avec un talent remarquable la région de Darjeeling et le Sikkim, nous envoie sur un autre coin des Himalayas la pittoresque et intéressante relation qu'on va lire. Elle concerne un royaume où les apôtres de la foi se proposent de fonder des missions dans un avenir très rapproché.

#### I

#### SITUATION GÉOGRAPHIQUE ET ASPECT GÉNÉRAL DU PAYS.

Quand on jette les yeux sur une carte du monde, on aperçoit sur la terre asiatique un intéressant petit royaume dont la nature elle-même semble avoir voulu marquer les limites avec un soin jaloux. Au nord, à l'est et à l'ouest, la plus belle chaîne de montagnes que les volcans intérieurs aient jamais soulevée sur la surface du globe, le sépare des hauts plateaux du Thibet et de l'Asie centrale. Au sud, au pied même des montagnes qu'il faut franchir avant d'y pénétrer, se trouve une large bande de forêts marécageuses, le Térai, dont les miasmes sont pendant une partie de l'année presque fatalement mortels à l'homme : ce pays, c'est le Népal.

Le royaume du Népal est borné : au nord, par l'empire du Thibet ; à l'est, par la principauté du Sikkim ; au sud et à l'ouest, par l'empire indo-britannique. Le Népal, qui occupe dans les Himalayas une longueur d'environ deux cents lieues sur une largeur de quarante lieues, consiste en une série de collines, de plateaux et de vallées qui s'élèvent graduellement et dont les produits varient avec l'élévation. C'est la seule contrée de la presqu'île asiatique qui, durant ces derniers siècles, ait gardé une indépendance complète et n'ait jamais été entièrement foulée par un conquérant étranger, la seule qui ait échappé aux invasions musulmanes.

Les Chinois d'un côté, les Anglais de l'autre, ont vainement tenté de s'en emparer. C'est que la nature a donné au Népal des défenses naturelles bien autrement puissantes que celles élevées par la main des hommes. Les marais du Térai dépassés, on a devant soi les masses de l'Himalaya qui, dans certains points, forment une muraille à pic, qu'on ne peut contourner que par des sentiers de quelques centimètres de largeur, taillés sur ses parois. Du côté du Thibet les barrières sont plus formidables encore. Les principales villes du Népal se trouvent réunies dans une vallée, que l'on pourrait comparer au fond d'une vaste cuvette dont les parois seraient formées par les montagnes de l'Himalaya. Parmi elles, se dresse le mont Everest, deux fois plus haut que le mont Blanc. De tous les points de la vallée, on aperçoit sa masse formidable qu'aucun pied humain n'a jamais franchie. Au près d'un tel spectacle les plus beaux sites des Alpes ne seraient qu'un bien pâle décor.

\* \* \*

Les cours d'eau les plus considérables du Népal sont : la Gogra et le Kali, son affluent, le Gandak et le Koussy, qui tous se jettent dans le grand fleuve sacré des Indiens, le Gange. La partie basse et inhabitée du Népal appartient à la plaine de l'Hindoustan. Cette contrée est arrosée par un grand nombre de cours d'eau secondaires qui grossissent pendant les pluies et servent à transporter les produits de l'agriculture et les bois de construction fournis par les belles forêts des montagnes de l'Himalaya. La partie habitée du Népal s'élève de trois à six mille pieds au-dessus des plaines du Bengale. Khatmandou, capitale du royaume, se trouve à environ quatre mille pieds. La différence d'élévation influe d'une manière sensible sur la nature du climat et sur la production du sol.

#### II

#### HISTOIRE DU NÉPAL.

L'histoire mythologique du Népal commence avec celle des héros du Mahabharata ; mais son histoire réelle, comme celle de la Chine, est environnée de fables et de légendes mythologiques. La tradition populaire rapporte que la vallée du Népal était autrefois un lac immense ; l'aspect de la contrée et les découvertes géologiques semblent confirmer cette vieille croyance. Les Pouranas, livres sacrés de l'Inde, contiennent aussi de nombreux mais vagues détails sur ce petit royaume séparé du reste du monde par ses montagnes et résidence favorite des divinités hindoues et brahmaniques. Avec des données aussi peu certaines, il est bien.



difficile d'établir ici, d'une manière exacte, l'époque à laquelle on peut faire remonter l'origine du peuple népalien en tant que nation constituée. Ce que nous avons de plus sérieux et de plus précis sur l'histoire du Népal, c'est une série chronologique des princes des différentes races qui, depuis la fin du ix<sup>e</sup> siècle, ont régné sur ce pays.

Vers l'année 892, Nun-Deo, radjah de Semroun, mit pour la première fois le pied sur la terre du Népal. Un de ses successeurs, Hurr-Singh-Deo, prince radjpoute du royaume d'Oudh, chassé de sa patrie par l'invasion musulmane, vint se fixer dans les montagnes du Népal, en 1323, mit fin à l'ancienne dynastie des Névesit et fonda la dynastie nouvelle des Semroun-Chetrees qui appartenait à la race dite Newar, de souche mongole et qui forme encore de nos jours le fond de la population du Népal.

Jeit Mull, sixième successeur de Hurr-Sing-Deo, eut une armée permanente, distribua des fiefs à ses soldats et divisa les autres terres du royaume entre ses sujets qu'il exempta de l'impôt foncier. Il établit aussi au Népal l'unité de poids et de mesures, embellit et augmenta considérablement la cité de Bhatgong dont il fit sa résidence et qu'il choisit pour être la capitale de son royaume.

Son fils, Jye-Kush-Mull, annexa à ses possessions les villes de Morung, Tirhout et Gyah, soumit les princes de Patan et de Khatmandou et étendit ses frontières jusqu'au Thibet. A sa mort, il divisa le royaume entre ses trois fils : à Roy-Mull il assigna la principauté de Bhatgong ; Run-Mull obtint le territoire de Bunepa, et Ruttun-Mull eut en partage le royaume de Khatmandou. Runjeet-Mull, septième successeur de Roy-Mull et dernier prince de la famille des Semroun Chetrees qui ait régné sur le Népal, monta sur le trône en 1721. Dans le désir de combattre efficacement le souverain de Khatmandou avec qui il était en guerre, il s'allia avec le prince Goorkha-Purthi-Nérain, de la tribu des Radjpoutes. Cette alliance, qui répondit d'abord à ses vues ambitieuses, amena la conquête définitive du Népal par les Goorkhas. Après un règne de quarante ans, Runjeet-Mull perdit sa couronne et, en quatre ans de lutte acharnée, ses anciens alliés réussirent à s'emparer des trois capitales du Népal et à renverser successivement les nombreuses petites principautés qui se partageaient alors le pays. Depuis cette époque, le Népal tout entier ne reconnaît d'autre autorité que celle d'un souverain unique et n'a plus qu'une seule capitale, Khatmandou. Les Népalais sont particulièrement fiers de leur indépendance et n'admettent pas que les étrangers s'occupent de leurs affaires.

### III

#### BOUDDHA. — SA VIE. — SES ENSEIGNEMENTS.

Le mot Bouddha est un nom générique très ancien et qui a une double signification en sanscrit : l'une signifie être, exister ; l'autre veut dire sagesse, intelligence supérieure. Cependant les bouddhistes entendent désigner par ce nom, un personnage historique devenu célèbre dans toute l'Asie et qu'on regarde comme le fondateur de la religion bouddhique. La naissance merveilleuse de Bouddha, sa vie et ses enseignements renferment un certain nombre de vérités morales et dogmatiques professées dans le christianisme

et qu'on ne doit pas être surpris de retrouver aussi dans d'autres religions, parce que ces vérités sont traditionnelles et ont toujours été du domaine de l'humanité tout entière.

Il doit y avoir chez un peuple païen plus ou moins de vérités chrétiennes, selon qu'il a été plus ou moins fidèle à conserver le dépôt des traditions primitives. On fait remonter la naissance de Bouddha au vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ; il était originaire de la maison de Chakia qui régnait dans l'Inde sur le puissant royaume de Mogadha.

\* \* \*

C'est une simple et touchante histoire que celle de Bouddha. Au sein des délices de la cour de Kapilavastou, le jeune prince Gautama, héritier du trône, éprouve avec étonnement que les plus grands biens de la terre ne lui donnent pas le bonheur. Jetant les yeux autour de lui, il est frappé des maux et de la dépravation qui empoisonnent la vie humaine. Chez toutes les créatures, il rencontre le spectacle de la souffrance et de la mort. Il n'est pas jusqu'à la nature inanimée qui ne lui présente des tableaux de désolation. Il s'adresse aux ministres de la religion brahmanique, et leurs dogmes ne lui offrent qu'un sujet d'effroi : les dieux mêmes, d'après les brahmanes, sont soumis aux lois de la transmigration ; quant aux hommes, chacun d'eux a déjà passé antérieurement par une multitude d'existences diverses et selon ses actions dans ce monde, il devra reprendre une forme supérieure ou descendre un échelon plus bas. Mais qui pourra dire la longueur du voyage de tel être humain en particulier et qui prémunira le malheureux voyageur contre les embûches que les démons sèment jusque sous les pas des plus sages ?

Gautama prend une résolution suprême :

« Je veux qu'en disparaissant d'ici-bas, je ne sois plus sujet aux vicissitudes de la transmigration. Je trouverai la voie qui met un terme à la naissance et à la mort, et quand je l'aurai découverte, j'en ferai part au monde. »

Il avait vingt-neuf ans. Il se sépare de son père, de ses femmes, de ses enfants, visite les maîtres de la loi de Manou et s'adonne pendant six années à l'étude des systèmes religieux des brahmanes. Ce fut un peu plus tard, au sein de la retraite et de la méditation solitaire, qu'il se sentit tout à fait fixé sur les bases de sa doctrine. Il commença ses prédications à Bénarès, à l'âge de trente-six ans, parcourut le Behar, revit la cité de Kapilavastou et convertit à la vie religieuse ses trois femmes, son père et d'autres membres de sa famille. Comme celle-ci portait le nom de Chakia, c'est sous le nom de Chakiamouni (le solitaire des Chakias), que le Bouddha Gautama fut bientôt connu dans toute l'Inde. Les luttes qu'il eut à soutenir contre les brahmanes, mirent plusieurs fois sa vie en péril. Cependant, il put exercer sa mission pendant plus de quarante années, sans lui donner d'autre appui que la sévérité de ses mœurs et la perfection de son savoir.

Lorsqu'il sentit sa fin approcher, l'illustre octogénaire dit adieu à ses compagnons et, s'étant mis à l'ombre d'un bosquet, il s'éteignit doucement, en 543, ne laissant autre chose au monde que sa dépouille mortelle, le souvenir de ses enseignements et l'effet de ses bons exemples.

(A suivre).



## BIBLIOGRAPHIE

## ALBUM

DES

## MISSIONS CATHOLIQUES

MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi, ayant fait hommage de l'*Album des missions catholiques*, par l'intermédiaire de la rédaction, à Son Eminence le cardinal Lavigerie, l'illustre archevêque a daigné nous adresser la lettre suivante. Par une pensée délicate, qui en augmente pour nous le prix, ce haut témoignage de sympathie nous a été envoyé le jour même de la fête de Son Eminence.

## Lettre de S. Em. le Cardinal LAVIGERIE

A Monsieur le Directeur des *Missions catholiques*.

« Cambo, le 4 novembre 1888.

« MON CHER AMI,

« J'ai pris connaissance du splendide *Album des missions*, et je me suis facilement rendu compte de l'intérêt que présente ce beau travail pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. J'ai également constaté avec quelle supériorité et quelle richesse d'exécution cette grande pensée a été réalisée. C'est une œuvre vraiment digne du Saint-Père, auquel les deux Conseils centraux de Lyon et de Paris l'ont offerte pour son Jubilé sacerdotal. Je ne puis donc que féliciter votre Œuvre d'une si belle publication et je suis surtout heureux de la recommander publiquement à tous ceux que devront intéresser les travaux et les œuvres des missions.

« Vous avez eu raison d'attendre la fin de l'année pour mettre cet *Album* en vente. Ce sont les plus belles étrennes qui puissent être offertes par des familles riches et chrétiennes.

« Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

« Charles, Cardinal LAVIGERIE,  
Archevêque de Carthage et d'Alger. »

In-folio magnifiquement illustré, sorti des presses de la célèbre maison Desclée, 600 pages, 600 gravures et cartes trois frontispices en chromolithographie, vignettes imprimées en deux teintes, encadrements rouges, papier teinté.

Livré dans un portefeuille richement orné : 35 fr.

Le même, magnifiquement relié en maroquin : 60 fr.

Voici la division de l'ouvrage :

PREMIÈRE PARTIE : L'Afrique.

DEUXIÈME PARTIE : L'Asie Occidentale.

TROISIÈME PARTIE : L'Asie Orientale.

QUATRIÈME PARTIE : L'Océanie et l'Amérique.

Les quatre parties se vendent séparément sous cartonnage orné en chromolithographie. Chaque partie : 10 fr.

En vente aux Bureaux des *Missions catholiques*, rue d'Auvergne, 6, à Lyon.

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Au nom d'une défunte, don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> ...	300
Mlle Y.....	20
Anonyme du diocèse de Saint-Dié .....	20
J. L., à Hyères, diocèse de Fréjus.....	5
Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Pourtalès, à Salonique).	
M. J. M., à Marseille.....	5
Mme Cheysson-Baudoin, à Marseille.....	50
M. Vierucci, à Lari (Italie) .....	19
Anonyme de Rodez.....	5
Une abonnée de Tourcoing, diocèse de Cambrai, en faveur des âmes du Purgatoire .....	30
Pour la Supérieure de l'Hôpital catholique de Christiana (Norvège).	
Anonyme d'Anvers .....	26
A Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tong-King occidental.	
Anonyme de Marmande, diocèse d'Agen.....	5
Anonyme du diocèse de Rouen.....	82
A M. Desgodins, provicaire du Thibet.	
Divers anonymes de Nancy.....	35
M. le vicomte du Coëtlosquet, Nancy .....	20
M. C. Desgodins, à Nancy. ....	33
Mme veuve Cornu, à Verdun.....	100
A. D., Verdun.....	34 60
Pour la mission du Cambodge.	
M. Letessier, au Mans.....	25
A Mgr Coadou, évêque de Maïssour (Indes anglaises).	
Anonyme d'Anvers (Belgique).....	250
Au même pour la Supérieure du monastère du Bon-Pasteur à Bangalore (Indes anglaises).	
Anonyme d'Anvers (Belgique).....	250
Pour le rachat et le baptême d'enfants païens sous les noms de Léon et Laure-Marie (P. Marie de Brest).	
Mme Charil des Mazures, à Vitré, diocèse de Rennes.....	114
Au cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.	
M. L., diocèse de Dijon .....	100
Anonyme du diocèse de Marseille.....	1000
A. R. M., abonné de Marseille.....	100
Anonyme de Marmande .....	5
Une famille de Froimont, diocèse de Soissons, pour implorer les bénédictions divines .....	50
Anonyme de Saint-Florentin, diocèse de Sens.....	20
M. Barateau, curé de Pechbonnieu, diocèse de Toulouse. ....	80
Mlle Maria Bourguignon, à Nancy.....	5
M. C. Desgodins, à Nancy .....	35
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres.....	10
J. L., à Hyères, diocèse de Fréjus.....	50
M. Jourdan, de Lyon.....	5
M. l'abbé Faneau, à Batz, diocèse de Nantes. ....	10
J. B., de Lyon .....	100
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.	
M. l'abbé Cladière, à Saint-Michel-en-Tiérarche, diocèse de Soissons.....	30
A Mgr Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
P. B., diocèse de Nancy .....	6
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres. ....	10
J. L., à Hyères, diocèse de Fréjus.....	20
Pour le rachat et le baptême d'un petit nègre du Congo, sous le nom d'Augustin-Louis.	
Anonyme du diocèse de Soissons.....	100
Pour Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert (Canada).	
Anonyme de Marmande.....	5
A Mgr Faraud, pour sa mission d'Athabaska-Mackensie.	
Un abonné, du diocèse de Séz .....	5
A Mgr Navarre, pour la Nouvelle-Guinée.	
Souvenir d'un enfant, confirmé par Mgr Navarre, à Saint-Bruno-des-Chartreux, Lyon.....	25
Pour les prêtres polonais.	
M. Barateau, curé de Pechbonnieu, diocèse de Toulouse.....	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. - Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





AFRIQUE ÉQUATORIALE. — UN MÉNAGE DE CHRÉTIENS INDIGÈNES; d'après une photographie envoyée par Mgr Livinhac.

## CORRESPONDANCE

### VICTORIA-NYANZA (Afrique équatoriale).

Voici un résumé complet des travaux et des résultats obtenus au Victoria-Nyanza. Nos lecteurs se souviennent de cette mission née d'hier et déjà illustrée par l'héroïsme de ses martyrs. Comme on le verra, les dispositions du fils de Mtésa sont plus bienveillantes et les missionnaires, sans trop compter sur le calme présent, mais se confiant en la Providence, continuent l'œuvre de Dieu qui leur est facilitée par les bonnes dispositions de leurs néophytes.

RAPPORT DE MGR LIVINHAC, ÉVÊQUE TITULAIRE DE PACANDO, VICAIRE APOSTOLIQUE DU VICTORIA-NYANZA, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Sainte-Marie de Rubaga (Bouganda), 21 mai 1888

L'année dernière, j'eus l'honneur de vous écrire de Saint-Joseph de Kipalapala, dans l'Ounyanyembé, où m'avait appelé le sacre de Mgr Charbonnier, vicaire apostolique du Tanganyka.

Je quittai l'Ounyanyembé dans les premiers jours de septembre et arrivai dans le Boukoumbi au milieu du mois d'octobre, accompagné du P. Hirth et du F. Raymond venus dernièrement d'Algérie. Nous trouvâmes nos confrères de Notre-Dame de Kamoga, occupés à rebâtir notre village chrétien, qu'un incendie, causé par l'imprudence d'une jeune fille, avait complètement détruit quelques semaines auparavant. Par une protection visible de Dieu, un vent violent poussa les flammes et les étincelles de cet immense foyer, du côté opposé à la résidence des missionnaires, qui échappa ainsi à un désastre dont les suites n'auraient pu être réparées que par des années de fatigue et des frais énormes. Grâce à l'activité du P. Guirault, un mois de travail, très rude il est vrai, avait suffi pour faire sortir de leurs cendres plus de la moitié des cases. Mais cette résurrection ne s'était pas opérée sans des dépenses relativement considérables, une grande brèche avait été faite à notre provision de cotonnades et de perles, et il fallut, pour terminer les constructions, s'attaquer tout de suite aux objets d'échange que nous apportions et qui étaient destinés à soutenir la mission durant l'année 1883. Après l'épreuve du feu, Dieu nous envoya l'épreuve de la maladie. Une épidémie que nous ne sa-



vons de quel nom appeler, a fait, dans les derniers mois de l'année 1878, de grands ravages dans tout le Boukoubi, sans épargner la petite chrétienté de Notre-Dame de Kamoga, qui a perdu en novembre et décembre treize personnes, c'est-à-dire le septième des habitants. Nous avons eu la consolation de voir mourir ces chers chrétiens dans de saintes dispositions, quittant la vie sans regret, et se confiant entièrement en la miséricorde divine. Nous aimons à croire qu'ils ont tous été reçus dans le Paradis, où ils prieront pour leurs bienfaiteurs d'Europe et leurs malheureux frères d'Afrique. Les vides faits par la mort ont été rapidement comblés par de nouveaux rachats, et en ce moment Notre-Dame de Kamoga, village et orphelinat compris, doit compter une centaine de personnes.

\* \*

Dans mes précédentes lettres, je vous ai parlé des consolations et des espérances que nous donne cette jeune chrétienté. Elle n'a cessé de prospérer malgré les épreuves, et elle présente toujours l'aspect d'une paroisse des plus ferventes.

Auprès des infidèles de la tribu, la mission a fait des progrès qui ont dépassé nos espérances. Depuis plus d'une année, le P. Coulland visite trois fois par semaine quelques uns des nombreux villages du Boukoubi. Dès qu'il paraît, hommes, femmes, enfants, quittent leurs pauvres huttes et vont se grouper autour de lui, sous les grands arbres qui ombragent le lieu des réunions et des danses. Le missionnaire se met à genoux sur le gazon. Tout le monde l'imite. On récite en commun le *Baba iswe... Pater noster...* Puis on chante un cantique pour implorer les lumières du Saint-Esprit ; après quoi, le Père explique, dans un langage à la portée d'un auditoire si primitif, les vérités de notre foi. Partout il est écouté avec attention et respect. Ceux que la grâce touche davantage vont se faire instruire à Notre-Dame de Kamoga où, tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, un missionnaire fait le catéchisme en langue kisoukouma.

L'arrivée de deux nouveaux confrères dans le Boukoubi nous a permis de créer une école pour la formation de catéchistes, destinés à devenir plus tard les auxiliaires des missionnaires. Nous avons choisi les plus pieux et les plus intelligents de nos jeunes rachetés. Le P. Hirth, que plusieurs années passées au petit séminaire de Sainte-Anne de Jérusalem, semblaient avoir préparé pour notre petit séminaire de négrillons, en a été chargé. Sous sa direction, ils ont fait en quelques mois des progrès rapides, qui nous promettent d'heureux résultats pour l'avenir.

Mais cette école nous occasionnera des dépenses considérables ; car, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, la distance qui nous sépare des pays civilisés et le manque de moyens de transport font que les divers

objets que nous devons faire venir d'Europe, nous coûtent des prix fabuleux. Nous espérons que la charité des généreux associés de la Propagation de la Foi, nous permettra de continuer et de développer l'œuvre si importante de la formation de bons catéchistes indigènes.

\* \*

Les dispositions hostiles de Mwanga m'avaient obligé de me tenir éloigné de ses Etats, durant près de deux ans. Ayant appris que ce prince, sans nous être favorable, se montrait moins méfiant à notre égard, je crus pouvoir sans imprudence, aller visiter notre belle mission de Bouganda. Je fis donc prier Kabaka de m'envoyer des pirogues pour passer le lac, s'il voulait me permettre d'aller le voir. Il parut très flatté de ma demande, et donna à l'instant des ordres pour qu'on allât me chercher en toute hâte. Un de nos chrétiens, Adolphe Nantinda, à qui le roi confie d'ordinaire le commandement des barques qu'il met à notre service, fut chargé de réunir la flotille. Malgré toute sa diligence, les embarcations demandées au mois de février, ne parurent au sud du Nyanza que dans la première quinzaine d'avril ; tant il est vrai que nous sommes loin de voyager à la vapeur, sur eau comme sur terre. La traversée du lac est ici une affaire d'Etat. Celui qui veut le passer doit s'adresser au roi lui-même et lui offrir un cadeau, pour obtenir les barques nécessaires. Le roi charge alors un Mouganda, d'aller les demander en son nom aux chefs des îles Sésé ; ce qui exige généralement un gros mois, les Basésé, qui doivent fournir les barques et les conduire, se montrant peu empressés. Ces pauvres gens sont obligés de faire cette pénible corvée, toutes les fois qu'il plaît à Kabaka de la leur imposer. Ils ne reçoivent aucune rétribution et sont même obligés de se nourrir à leurs frais, durant tout le voyage. Plusieurs passent ainsi une partie de l'année, loin de leur famille, exposés aux intempéries de l'air, à la fureur des tempêtes et aux mauvais traitements de leurs chefs. Aussi n'est-ce qu'avec peine qu'on parvient à les arracher à leurs foyers, mais, une fois partis, ils font gaiement leur rude travail, et supportent sans se plaindre les plus grandes privations.

Outre les rameurs, le représentant du roi a toujours une escorte armée, composée de Bagandas. Adolphe avait eu soin de choisir des chrétiens. Ils profitèrent de leur passage à Notre-Dame de Kamoga pour remplir le devoir pascal ; et ils le firent avec une piété qui édifia singulièrement tous nos orphelins.

\* \*

Le 17 avril, je faisais mes adieux à mes chers confrères du Boukoubi, et prenais place dans une grande pirogue de vingt rameurs. La traversée a été heureuse et relativement rapide. Nantinda et les néophytes qui l'accompagnaient n'ont rien négligé pour me la rendre



intéressante. Les flots eux-mêmes se sont montrés moins irrités que d'habitude contre nos frères embarcations ; et le bon Dieu m'a ménagé la consolation, si douce au cœur du missionnaire, d'ouvrir les portes du ciel à un pauvre vieux rameur, qui sera dans le paradis les prémices des Basésé encore tous païens.

Un jour, au moment où ma barque quittait le port, on vint me dire qu'un Msésé venait de mourir. Je me plaignis de n'avoir pas été averti à temps pour lui donner des remèdes.

« — Il n'est pas tout à fait mort, me répliqua-t-on, mais il ne tardera pas à rendre le dernier soupir, c'est pourquoi on l'abandonne ici. »

— Comment, leur dis-je, vous pourriez laisser un de vos frères seul, sans secours, sur un rivage désert !

« — Mais, me répondirent ces pauvres sauvages, il ne peut plus ramer, il n'a pas même la force de monter dans la barque ; il ne mange plus, il ne parle plus, c'est comme s'il était mort... Qu'en faire ? »

« — Qu'on le porte dans une barque, leur répondis-je, nous aurons soin de lui au camp. »

En même temps je priai Camille, chrétien intelligent et pieux, d'aller voir le malade, de lui parler de Dieu, des joies réservées aux bons et des tourments qui attendent les méchants après la mort. Le pauvre vieux fut porté dans la pirogue de Nantinda, et Camille se plaça à côté de lui. C'était un véritable squelette, revêtu d'une peau noire, qui semblait collée sur les os. Mon cœur se serra à la pensée que cet infortuné était sur le point de terminer sa triste vie, pour en commencer une plus malheureuse encore, et je conjurai Notre-Seigneur d'avoir pitié de cette âme qui lui avait coûté tant de souffrances.

En arrivant au camp, Camille vint me dire tout joyeux qu'il avait exposé au malade les grandes vérités ; qu'il se montrait bien disposé, et demandait le baptême. Je me hâtai de le lui conférer, craignant qu'il ne mourût d'un moment à l'autre. Il a encore vécu quatre jours et est mort en vue de son pays natal. Son corps repose dans une île déserte, située au sud de Sésé. Puisse le pauvre rameur, qui n'a pas eu la consolation de revoir sa hutte, ses parents et ses amis, intercéder pour eux, auprès de Celui qui a usé à son égard d'une si grande miséricorde !

\* \*

Le 3 mai, nous débarquions à Mtongo, terme de notre voyage par eau. Le lendemain, je prenais le chemin de Sainte-Marie de Roubaga. En route, je rencontrai une escorte d'honneur, que Mwanga, prévenu de mon arrivée, envoyait au devant de moi. Elle était composée d'une trentaine de jeunes soldats, armés de fusils de tout système, et affublés d'étoffes de toute forme et de toute couleur.

Le chef vint s'incliner profondément devant moi, et me dit en me montrant un beau mouton :

« Kabaka m'envoie te saluer, il t'offre ce mouton comme cadeau de bienvenue, il est impatient de te voir. »

Je le remerciai et continuai mon chemin entouré des gardes royaux. L'un d'eux, tous les quatre ou cinq pas, criait d'une voix rauque et sauvage :

« Hâte-toi !... hâte-toi !... hâte-toi ! »

Je ne trouvais plus dans ces soldats l'air aimable et poli qui caractérisait l'entourage de Mtéca. Leur démarche, leur manière de parler, tout dans leur extérieur me rappelait les bandes de brigands qu'on met en scène, dans les contes à faire peur ; et je me demandais si ma marche triomphale n'allait pas aboutir à la prison.

Heureusement, en passant devant la résidence d'un chef, où l'on était en train de vider de grandes calebasses de vin de bananes, l'escorte d'honneur sentit le besoin de s'y reposer quelques instants. Je déclinai l'invitation qui me fut faite de prendre part aux libations, et une demi-heure après, j'avais la joie de revoir mes confrères de Sainte-Marie. Ils m'apprirent que, depuis quelque temps, Mwanga affectait à notre égard une grande bienveillance, et, chose inouïe dans le Bouganda, où le roi s'entoure d'un appareil de majesté, presque ridicule, qu'il voulait me faire l'honneur de me visiter le premier. En effet, trois jours après mon arrivée, il vint nous voir à la Mission, suivi seulement de quelques intimes ; il se montra aimable, et parut enchanté du cadeau que nous lui fîmes, comme prix de mon voyage sur le lac. Il passa plusieurs heures chez nous, nous dit qu'il ne voyait en nous que des amis, et qu'il laisserait à ses sujets la liberté d'embrasser notre religion.

Nous profitâmes de cette ouverture pour lui faire comprendre que la doctrine que nous prêchons, consoliderait son trône, en inspirant aux peuples, amour, respect et fidélité envers leur roi, qu'elle leur montre comme le représentant de Dieu dans l'ordre temporel. Une triste expérience nous a malheureusement appris à ne pas compter sur les paroles et les promesses de Mwanga, lesquelles sont le plus souvent dictées par une politique astucieuse. Alors même qu'elles seraient inspirées par une véritable sympathie, nous savons que cette sympathie peut, en un instant et sans motif, faire place à la méfiance et à la haine. Quoi qu'il en soit, ces démonstrations d'intérêt ne peuvent que faire bonne impression sur l'esprit des Bagandas, et augmenter le nombre de nos catéchumènes. Nous profiterons des heures de calme que la Providence semble vouloir nous donner, pour développer la Mission, et nous préparer, nous et nos chrétiens, à résister à la tempête, quand il plaira à Dieu de la laisser se déchaîner de nouveau contre nous.

\* \*

L'empressement des néophytes à venir me voir, les jours qui ont suivi mon arrivée, me laissait à peine le temps de faire mes exercices de piété. Nous avons essayé



de leur faire comprendre qu'il était très imprudent de se rendre en si grand nombre chez nous; que, dans leur intérêt et dans l'intérêt de la religion, ils feraient bien de ne venir que pour recevoir les sacrements et assister de loin en loin aux instructions. Le catéchisme ne se fait régulièrement tous les jours, qu'aux catéchumènes, dont le nombre dépasse 1,200. Mais, comme ils sont dispersés et retenus souvent au loin, notre auditoire ne compte guère qu'une centaine de personnes; ce qui est très heureux, car s'ils venaient tous ensemble, nos ennemis ne manqueraient pas de signaler au roi cette affluence, comme une preuve évidente de nos desseins de conquête. Le dimanche est réservé aux néophytes, qui viennent aussi par groupes. C'est le jour que nous avons choisi pour l'administration du sacrement de confirmation, que plus de trois cents chrétiens n'ont pas encore reçu.

Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, le nombre des confirmés fut de trente-huit: dont dix-neuf femmes; hier, jour de la Pentecôte, il a atteint le chiffre de quatre-vingt-quatre, dont vingt-quatre femmes. Comme on le voit, les femmes, qui, dans les premiers temps de la mission, se tenaient à l'écart, entrent sérieusement dans le mouvement de la conversion. A l'heure qu'il est, elles forment au moins le cinquième de nos chrétiens. Ce sont généralement les mères, sœurs, femmes et filles de nos néophytes et catéchumènes qui ont été eux-mêmes les instruments dont la bonté divine s'est servie pour les arracher au démon.

\*  
\*  
\*

J'ai dit plus haut que la prudence ne nous permettait pas de réunir notre petit troupeau, même les dimanches et les jours de fête. Pour les fidèles du Bouganda, c'est une grande privation dont ils tâchent de se dédommager durant la semaine. Tous les matins, bon nombre d'entre eux se rendent à Sainte-Marie de Roubaga pour se confesser, assister à la messe et faire la sainte communion. Le plus souvent ils viennent de loin, voyagent une partie de la nuit, et arrivent chez nous avant le lever du soleil pour ne pas éveiller l'attention des païens. Purifiés et fortifiés par les sacrements, ils reprennent joyeux le chemin de leurs bananeraies, où ils se font les apôtres de leurs parents et de leurs amis.

Ainsi l'œuvre de Dieu se poursuit ici peu à peu sans bruit et comme dans l'ombre. Personne, le roi moins que les autres, ne sait le nombre de ceux qui ont embrassé, ou désirent embrasser notre sainte religion.

Malgré les travaux continuels qu'entraîne la mission auprès des indigènes du dehors, l'œuvre du rachat des petits esclaves n'a pas été négligée. Le nombre des orphelins recueillis, sans compter ceux qui sont partis pour une vie meilleure, s'élève à quatre-vingts. Pour pouvoir continuer cette sainte œuvre, sans cependant surcharger les missionnaires, nous avons l'intention de placer désor-

mais, chez nos meilleurs chrétiens, les enfants que nous arracherons à l'esclavage. Ils seront ainsi instruits de la religion, et en même temps pliés à l'obéissance et au travail. Une fois en âge de gagner leur vie, ils ne compteront pas sur nous pour leur entretien, comme le font, malheureusement trop, ceux qu'on élève dans les orphelinats. Si ce projet réussit, comme nous l'espérons, et si nos ressources nous le permettent, nous pourrions rendre à la liberté, et mettre dans la voie du salut, grand nombre de pauvres enfants, exposés à être vendus à des négriers musulmans, qui leur feraient embrasser leur religion dégradante, ou les traîneraient loin de leur patrie, où ils seraient vendus et revendus, comme de vils animaux.

Durant plusieurs années, nous n'avons pu racheter de jeunes filles, n'ayant ni familles chrétiennes pour les placer, ni religieuses pour les élever. Il y a deux ans, nous commençâmes à en libérer quelques-unes que nous confiâmes à de bonnes chrétiennes. Peu de temps après, la divine Providence nous fournissait le moyen de développer cette œuvre.

On se souvient peut-être de la sœur de Noé, le potier, martyr de la persécution de 1886, qui se livra elle-même aux meurtriers de son frère dans l'espoir de mourir comme lui pour la foi, et qui, ayant été épargnée, fut amenée à la mission. Sa mère vint bientôt l'y rejoindre. Toutes les deux ont manifesté le désir de se consacrer entièrement au service de Dieu.

Voilà donc des mères toutes trouvées pour nos petites négrillonnes; déjà nous avons réuni un bon nombre de ces pauvres filles, condamnées, si nous ne les avons rachetées, à aller grossir le troupeau des femmes de païens, ou ce qui est pire encore, celui des femmes des mahométans. Elles ont été confiées à la mère et à la sœur du martyr qui les surveillent, les soignent dans leurs maladies, et les forment à la vie chrétienne et au travail des mains. Si le bon Dieu daigne bénir cet orphelinat, nous pourrions établir convenablement nos jeunes libérés quand ils seront en âge d'être mariés.

Dans le Boukoumbi, nous avons établi un orphelinat semblable, sous la direction d'une pieuse veuve, originaire elle aussi du Bouganda.

Cette lettre que j'ai interrompue bien des fois pour recevoir les nombreuses visites qui affluent ici, tous les jours, manquera sans doute de suite et d'intérêt. Elle vous donnera cependant, je l'espère, une idée de l'œuvre de Dieu dans la région du Nyanza, et vous permettra de juger des besoins de notre vicariat apostolique.

Je recommande ce pauvre vicariat à votre charité, à vos prières et aux prières de tous vos pieux et généreux lecteurs.



## NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 11 novembre a eu lieu à Rome l'inauguration solennelle du nouveau séminaire canadien, sous la présidence de NN. SS. Fabre, archevêque de Montréal, Duhamel, archevêque d'Ottawa, Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, et Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac. Assistaient à cette imposante cérémonie les Pères Sulpiciens à qui est confiée la charge du nouveau séminaire et un grand nombre d'autres prêtres canadiens venus à Rome pour la circonstance.

Le 15 novembre, S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, les a tous présentés au Saint-Père qui, dans une audience collective particulière, leur a adressé des paroles d'encouragement et de paternelle sollicitude.

— Par décret de la Propagande, le Souverain Pontife vient de rétablir l'abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites (Albanie) et l'a confiée à Mgr Prime Dochi, prêtre albanais, ancien élève de la Propagande.

— Au mois de juillet dernier a eu lieu au séminaire patriarcal syrien de Charfet (Liban) un important Synode présidé, par l'ordre du Saint-Père, par Mgr Louis Piavi, archevêque de Siunia et délégué apostolique de Syrie. Cette grave assemblée était composée de S. Exc. Mgr Scelliot, patriarche syrien d'Antioche, de NN. SS. Belnam-Benni, archevêque de Mossoul; Ciarchi, archevêque de Bagdad; David, archevêque de Damas; Ahmardacno, évêque de Nisibe; Kandelafat, évêque de Tripoli, Rahmani, évêque d'Edesse, et Topal, évêque de Mogafarkine. Les travaux du Synode, commencés le 22 juillet, ne se sont achevés que le 13 octobre, après dix sessions solennelles. Dans la dernière, les prélats ont renouvelé leur traditionnel attachement à la chaire de Pierre et ont chargé Mgr l'évêque d'Edesse de s'en faire l'interprète à Rome. D'importantes résolutions disciplinaires ont été prises durant ce Synode qui a ajouté une joie de plus à celles de l'année jubilaire de Léon XIII.

Sa Sainteté a reçu, le 15 novembre, le représentant de l'épiscopat syrien et, après avoir exprimé sa haute satisfaction, a accordé à tous les Pères du Synode et à leur peuple la bénédiction apostolique.

## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, partis en ces derniers mois pour les missions :

Le 10 mai, sont partis de Montréal et d'Ottawa pour la mission du Mackenzie, le R. P. Audemard Henri, du diocèse de Valence, avec les FF. convers Charbonneau Hermann, du diocèse de Montréal; Ryan Patrick, du diocèse de Dublin, et Fortin Emile, du diocèse de Verdun.

— Le même jour et pour la même destination, sont parties deux Sœurs Franciscaines de Montréal.

— Le 20 juillet, sont partis de Liverpool pour la mission de Saint-Albert: le R. P. Pénard Jean-Marie, du diocèse de Vannes, avec les FF. convers Callec Yves, du diocèse de Saint-Brieuc; Barrassé Félix, du diocèse de Nantes, Barreau Alphonse, du diocèse de Laval, et Landais Auguste, du même diocèse.

— Le 18 août, sont partis pour le collège d'Ottawa, les RR. PP. Froc et Fillatre, retournant à leur poste après un voyage en France et le R. P. Antoine Albert, du diocèse de Saint-Dié.

— Le 23 du même mois, se sont embarqués à Southampton, à destination des missions de l'Afrique méridionale, le R. P. Soulier Louis, assistant général, en qualité de visiteur; les RR. PP. Fitz-Patrick John, du diocèse de Shrewsbury; Laurent Eugène, du diocèse du Puy; Serrière Charles-Antoine, du diocèse de Saint-Dié; Gourlay Pierre-Augustin, du diocèse de Quimper; les FF. Scolastiques Tresch Isidore, du diocèse de Strasbourg; Chauvin Auguste, du diocèse de Laval et le Fr. convers Curran James, du diocèse de Tuam.

— Le même jour et pour la même destination, sont parties les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, dont les noms suivent: Sœur Patricia (Ennis), Sœur Scholastica (Thompson), Sœur Adélaïde (Schaëfer), Sœur Catherine (Pédrón), Sœur Lucie (Truffi), Sœur Saint-Pierre (Henderych) et Sœur Léocadie (Deyrer).

— Le 7 octobre, sont partis pour la mission de Colombo (Ceylan), le R. P. Harmant Alphonse, du diocèse de Nancy, avec les FF. scolastiques Cozeret Isidore, du diocèse de Besançon, et Bouvier Emile, du diocèse de Laval.

— Le 12 du même mois, sont partis pour la Colombie Britannique, les FF. convers Manceau Louis, du diocèse d'Angers; Noël Gustave, du diocèse de Nancy, et Jacobi Jean, du diocèse de Paderborn.

— Le 4 novembre, sont partis pour la mission de Jaffna (Ceylan) le R. P. Daurat Antonin, du diocèse du Puy, avec les FF. scolastiques Deschamps Léon, du diocèse de Poitiers; Poulain J.-B., du diocèse de Nantes, et Grousseau Eugène, du diocèse de La Rochelle.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Fo-kien (Chine).** — Le R. P. procureur à Lyon des missions dominicaines, nous écrit le 20 octobre :

« De douloureuses nouvelles nous arrivent de la Chine, touchant la mission dominicaine de Mgr Massot, à Fou-Tchéou. Sur la fin de 1887, des troubles graves ont éclaté et des milliers de païens se sont rués sur les chrétientés. Les missionnaires ont dû se cacher pour échapper à une mort certaine, l'église de Fogan et plusieurs autres églises et chapelles ont été incendiées. Dans plusieurs villages, les chrétiens ont défendu les armes à la main, leur église et leur propre vie. Un certain nombre d'entre eux sont morts victimes de leur dévouement. La mission marchait à une entière destruction sans la protection généreuse et énergique du consul de France à Fou-Tchéou.

« Aujourd'hui la paix est à peu près rétablie, du moins en apparence; bien que l'on craigne de nouveaux troubles à la première occasion. Mais il y a des ruines à relever, de nouvelles églises à édifier. Nous faisons appel à la charité de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. »

**Abyssinie.** — M. Bettembourg, procureur de la Congrégation de la Mission, nous écrit de Paris le 16 novembre :

« Le successeur du regretté Mgr Touvier, Mgr Crouzet, est à Rome ces jours-ci et partira sans retard pour Massauah et l'Abyssinie d'où nous arrivent les plus désolantes nouvelles.

« Les derniers événements obligent le Négus à tenir sur le pied de guerre, une armée très nombreuse; presque tous les Abyssins sont sous les armes, et cet état d'hostilité est cause de grandes misères pour nos pauvres catholiques.

« Aux incendies et aux pillages continuels qui les avaient à peu près ruinés, s'est adjointe une épidémie qui leur enlève une grande partie de leurs tronpeaux. Pour comble de malheur, les récoltes ont péri par le manque de pluies et la famine commence à régner dans les districts de nos chrétiens. A Massauah même, le prix des denrées a doublé et il est très difficile de se procurer des vivres, tant le défaut d'approvisionnement est accentué.

« Mgr Crouzet espère bientôt être rendu à son poste; de là, il vous adressera sous peu une lettre destinée à plaider la cause de sa chrétienté désolée. »



## VISITE A SAIJO (Japon).

C'est dans l'île de Chicocou ou Sikok, l'une des quatre grandes îles dont est composé l'archipel japonais, que va nous conduire l'intéressant récit du P. Compagnon. La belle carte du Japon que nous avons publiée en 1883 pourra être consultée avec profit par le lecteur curieux de suivre l'itinéraire du missionnaire dans cette excursion apostolique sur mer et sur terre.

LETTRE DE M. COMPAGNON, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON  
MÉRIDIONAL A MGR COUSIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA MÊME  
MISSION.

Au mois d'avril 1887 arriva de l'intérieur du pays à Matseyama, un homme qui avait suivi quelques-unes de nos instructions l'an passé. Nous ne l'avions point revu. Nous pensions que ce n'était qu'un terrain pierreux qui, comme tant d'autres, avait reçu la rosée du ciel, la parole divine, sans se laisser pénétrer par cette semence sacrée. Cependant, il n'en était point ainsi. Cet homme avait médité ce qui lui avait été enseigné à Matseyama. Cette année, il revint nous trouver nous engageant à pousser jusqu'à Saijo, à une quinzaine de lieues au milieu des montagnes. C'est là qu'il est installé avec sa famille, composée de quatre personnes. Le temps, les ressources nous manquant, on remit le voyage au mois de mai.

Le soir de la Pentecôte, vers minuit, nous quitions Hiroshima, le P. Daridon et moi. Le lendemain, à huit heures du matin, notre bateau abordait dans la baie de Matseyama; en quelques instants, nous avons franchi les deux *ris* (lieues) qui nous séparent de Matseyama. Après avoir célébré la sainte messe, nous tenons conseil. Irons-nous à Saijo directement en traversant la haute chaîne de montagnes qui se dressent à quelques lieues de Matseyama, ou bien en la tournant, ferons-nous la moitié du chemin par mer?

En ce moment on nous rapporte que le Rév. Akinson est dans le pays. Il doit partir, dit-on, pour Imaharou dans la soirée. Nous l'accompagnerons. Il sera un peu ennuyé de notre présence, mais nous ne voyageons pas pour ses plaisirs.

Ainsi fixés sur notre itinéraire, nous prenons pour tout bagage nos bréviaires et quelques livres de controverse.

A midi nous étions de retour à Matseyama attendant le bateau d'Imaharou.

A une heure nous partions. A notre arrivée à bord nous apercevons M. Akinson couché dans les premières au pied de malles et de valises bien garnies (nous en avons fait l'expérience). Pour nous, nous avons pris des billets de pont. A l'arrière du bateau il y avait une cage à poule, c'est là-dessus que nous nous asseyons pour réciter le bréviaire et lire quelques livres. On s'arrête de temps en temps pour considérer la belle nature qui se déroule devant nous, cette mer intérieure si coquette avec ses milliers d'îlots qui charment les regards tout en offrant bien des ressources au pauvre habitant du Japon.

A la tombée de la nuit on jette l'ancre dans le petit port d'Imaharou. M. Akinson nous savait sur sa tête, il ne voulut pas sortir avant de nous voir loin de lui. Nous perdons patience et descendons. On avise un hôtel, en quelques instants nous avons soupé, quelques tasses de riz et deux œufs crus font tous les frais du repas.

Saijo est encore à sept ou huit lieues de là. Notre hôtelier nous offre une barque pour 4 francs. Un bras de mer pénètre dans l'intérieur du pays jusqu'à une faible distance de Saijo. Nous concluons le marché, préférant pour la première fois prendre cette voie plutôt que de nous égarer à travers un pays encore inconnu. D'ailleurs il est nuit, et nous ne voulons pas perdre de temps ni nous arrêter à l'hôtel où nous dépenserions inutilement le prix de la barque. La mer est belle unie, comme une glace. Le P. Daridon qui est marin l'appelle une mer d'huile. Le ciel est couvert

cependant, nous aurons probablement la pluie.

Nos deux bateliers rament en chantant; mais, au son de leurs voix, les animaux farouches n'accourraient point, les arbres n'agitieraient point leurs branches, ni les fleuves ne suspendraient leurs cours. La nuit est venue. De gros nuages montent de l'horizon. Vers les neuf heures, la pluie commence. Les chants ont cessé. Les deux missionnaires dorment blottis dans un coin de la barque.

A minuit une secousse les réveille, la barque était engagée dans le sable. Nos marins s'étaient trompés de chemin, on était à marée basse : il n'y a que du sable partout. On met pied à terre, et les bateliers tournent autour de la barque cherchant de l'eau. Mais la marée descend toujours.



R. P. DUPARQUET, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie, ancien préfet apostolique de la Cimbébasie (voir page 562).



Au milieu des ténèbres les plus profondes, la pluie sur le dos, on cherche à s'orienter. La barque ne pouvant plus naviguer, on la traîne l'espace de deux ou trois heures. On rencontre le lit du fleuve, nous sommes sauvés. Encore un peu de patience et nous serons dans la rivière de Saijo.

Il était cinq heures quand nous abordâmes à côté du château de l'ancien daimio. Nous prenons nos sacs et nous voilà cheminant, examinant le pays, cherchant comme la Sainte Famille un gîte pour nous reposer. Nous entrons dans une mauvaise auberge où on nous sert du riz pour chacun quatre sous.

Réconfortés, nous nous préoccupons de trouver la maison de Tani. Elle est à l'extrémité de la ville. A la vitrine, je

veux dire au *shoji* (fenêtre), sont suspendus des insignes. A droite, à gauche, des corbeilles remplies de vers à soie.

Après mille saluts, on nous invite à monter; nous nous installons sur les nattes entre les vers à soie. Aussitôt une vingtaine de personnes entourent la maison, je leur adresse la parole durant plus d'une demi-heure.

J'avais dans mon portefeuille une lettre pour un certain Kanamori, protestant et frère du bibliothécaire des protestants de Hiroshima, qui vient de se convertir au catholicisme il y a deux ou trois mois. Cette lettre était toute une thèse démontrant la vanité du protestantisme. Je me hâtai de me procurer l'adresse du destinataire. Tani nous accompagna chez lui.



SCÈNES DE LA VIE JAPONAISE. — LA CUEILLETTE DU THÉ; d'après une photographie communiquée par M. Ernest MICHEL.

Je tends la lettre à Kanamori qui nous regardait d'un air fort ébahi et pas du tout sympathique. Il lit; à mesure qu'il parcourt la missive, ses mains se mettent à trembler. Son frère lui annonçait sa conversion au catholicisme et l'engageait fortement à l'imiter.

« Vous m'avez suivi dans l'erreur, lui disait-il, suivez-moi dans le chemin de la vérité. Je vous ai trompé quand je vous ai fait embrasser le protestantisme. Ecoutez les missionnaires qui vous portent cette lettre, et faites plus, ne permettez pas qu'ils aillent loger à l'hôtel, mais recevez les chez vous. »

C'en était trop. On vit que ce n'était pas le moment de parlementer, nous faisons le salut et sortons, riant au fond

du cœur, en attendant qu'on puisse le faire plus librement, de la déconvenue de notre pauvre homme.

A quelques mètres de là il y a un hôtel assez convenable; on s'y installe, nous désirons passer quelques jours à Saijo, chercher s'il n'y a pas là quelques âmes de bonne volonté qui écouteront la parole du bon Dieu et lui laisseront porter des fruits.

Nous ne sommes plus au temps où les prédicateurs de l'Evangile pouvaient prêcher dans les rues, ou du moins ce n'est pas au Japon qu'une telle méthode est praticable. La police viendrait aussitôt les prier de rentrer chez eux. Il faut louer une maison pour les *Sekkujo* (conférences). Ce n'est pas commode de trouver un païen qui consente à



céder sa natte à un prédicateur du *Jasokujo* (religion de Jésus).

Dans la maison où les protestants font leurs sermons, il y avait deux chambres libres, c'est là que se donnent les conférences hygiéniques de Saijo. Nous demandons qu'on nous les loue, le propriétaire consent d'abord, mais dans la soirée, probablement à l'instigation des protestants, il vient nous dire qu'il craint que ne nous portions tort aux locataires voisins (les protestants). Il s'excuse et rompt le contrat. Il faut chercher ailleurs.

A la fin nous rencontrons une vieille qui nous cède sa boutique pour une cinquantaine de sous. Ce n'est pas la sympathie, c'est l'amour de l'argent qui est le meilleur intermédiaire pour conclure de semblables marchés. Pendant que nous louons notre maison pour le sermon, nous apprenons que les dix ou quinze protestants de Saijo, ahuris à l'annonce de notre arrivée, ont télégraphié à M. Akinson d'accourir, et se réunissent chez leur catéchiste pour conjurer le ciel contre nous.

Ils font des prières pour demander la reconversion de Kanamori au protestantisme. C'est lui qui fut leur père dans leur foi. Puis, leur seconde pierre fondamentale, Tani, vient de leur envoyer son acte d'abjuration. C'est par trop fort. C'est nous qui sommes les loups fondant sur la bergerie, si calme jusqu'à présent. Ce mouvement ne manque pas de nous égayer lorsque nous en parlons ensemble en mangeant notre tasse de riz assaisonnée de petits bambous et de racines de fougère.

Le soir venu, la vieille débarrasse sa boutique, range ses caisses, allume deux ou trois vieilles lampes.

Devant la maison, une large bande de papier indique aux passants le sujet de la conférence de ces étrangers à barbe que la plupart voient pour la première fois. L'orateur est debout à l'extrémité de la boutique; devant lui, pour remplacer la table, sont deux caisses superposées et cachées sous une couverture de voyage. Peu à peu, les auditeurs se groupent; quelques-uns s'avisent de monter sur les nattes; les derniers venus poussent les premiers; bientôt la maison, la cour, la rue sont remplies. Tous écoutent dans le plus profond silence jusqu'à dix heures du soir. C'est l'heure fixée par la police pour la fin de l'instruction, tout le monde s'écoule paisiblement. C'est la semence. Fructifiera-t-elle? *Deus autem incrementum dedit.*

Le lendemain nous passons la journée à recevoir des visites, une dizaine de personnes nous demandent à étudier la religion. Tani, qui a abjuré le protestantisme pour le catholicisme, désire être inscrit tout de suite parmi les fidèles; mais il n'a que le baptême de M. Akinson, qui n'est qu'une comédie. M. Akinson baptise en trempant les extrémités digitales dans une tasse d'eau, puis les pose sur la chevelure du catéchumène: vous savez si une seule goutte d'eau peut atteindre la peau, surtout d'une tête de Japonais. Dans quelques semaines, Tani sera assez instruit pour recevoir le baptême avec sa famille. J'espère que d'autres personnes se rangeront aussi dans le vrai bercail de Notre-Seigneur.

M. Akinson arrive d'Imaharou où il a un poste assez florissant. Puisse un missionnaire y séjourner quelques semaines! le trouble, je n'en doute pas, se mettra parmi ces brebis pri-

vées du vrai pasteur! C'est en mission que l'on comprend bien ces paroles de Notre-Seigneur: « *Le vrai bon pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent, elles entendent sa voix.* »

Les pauvres *révérends*, tout *révérends* qu'ils soient et quelque titre qu'ils prennent, ne connaissent guère leurs brebis et leurs brebis ne les connaissent pas mieux! Ce sont les brebis qui marchent à l'aventure et le pasteur les suit. Il est obligé de s'en tenir là s'il ne veut pas perdre ses brebis, car elles ne se soucient guère de lui.

Je crois qu'il faut à ces bons *messieurs* tout l'or de l'Amérique pour les consoler de leurs labeurs.

A midi le Père Daridon et moi, nous allons à quelques centaines de mètres dans la campagne, nous reposer l'esprit avant de recommencer les instructions. En revenant nous entendons un crieur annoncer l'arrivée d'Akinson et publier un sermon protestant pour les huit heures du soir. Il court les rues avec ses raquettes et à chaque centaine de mètres il redit son refrain. C'est le même crieur qui publie les comédies, les pièces qui se joient sur le théâtre.

A force d'employer ce système qui donne mal au cœur, les protestants sont arrivés à faire regarder à beaucoup de Japonais une conférence religieuse comme une espèce de comédie spéciale à laquelle on assiste gratis, et où l'on va pour avoir le plaisir d'écouter un Européen parler japonais, voir sa figure, sa barbe, sa tenue. Ces protestants nous font du mal par tous ces procédés bizarres, ils font des incrédules, des indifférents, ils sèment à pleines mains tout ce que l'enfer a vomi contre la vérité, contre la sainte Eglise depuis son origine.

Nous nous annonçons avec moins de fracas, ce qui n'empêche pas qu'en somme nous avons plus de sympathies que les protestants. (A suivre).

## UN COIN DES HIMALAYAS

### LE ROYAUME DU NÉPAL

Par M. SALEURE, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Thibet.

(Suite 1):

#### IV

### LE BOUDDHISME AU NÉPAL.

L'an 543 avant Jésus-Christ, sept jours après la mort du Bouddha Gautama, un premier concile de ses sectateurs fixa les paroles du maître, car lui-même n'avait rien écrit. Sa doctrine qui, dans son intention, n'avait eu d'autre but que d'opérer une réforme morale au sein du culte brahmanique, d'y substituer le règne du devoir à celui des dieux et la pratique du bien à celle de vaines cérémonies, devint, à son tour, un système dogmatique accompagné d'un culte superstitieux et idolâtre.

La date de l'introduction du bouddhisme au Népal est très ancienne. Suivant les traditions, Bouddha y serait

(1) Voir les *Missions catholiques* du 16 novembre.



venu lui-même. C'est dans les anciens monastères du Népal qu'ont été découverts les plus vieux manuscrits sur la religion bouddhique. Suivant les mêmes traditions, Asoka, roi de Mogadha, qui régnait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne, aurait fait également un voyage au Népal pour visiter les temples de ce pays. Il serait, suivant elles, le fondateur de la cité de Patan, et plusieurs temples en forme de tumulus lui sont attribués depuis un temps immémorial. Le Népal fut donc un des berceaux du bouddhisme et cette religion y régnerait depuis plus de vingt siècles. Si l'isolement de cette région de l'Inde a préservé le bouddhisme de la décadence observée dans le reste de la péninsule, il ne l'a pas empêché, les mêmes causes produisant les mêmes effets, de subir des transformations analogues à celles qui l'ont fait disparaître ailleurs. En raison des circonstances où se trouve le Népal, la marche de la disparition a été plus lente, et c'est grâce à sa lenteur que l'on peut se rendre compte de ce qu'était le bouddhisme dans l'Inde vers le septième ou huitième siècle de notre ère, alors que ses antiques institutions monacales avaient disparu, que les fonctions religieuses étaient redevenues héréditaires et que les anciennes divinités avaient repris leur empire.

Bouddhisme et brahmanisme forment aujourd'hui au Népal deux religions nominalement distinctes, mais elles ont l'une pour l'autre cette tolérance qui devait exister dans l'Inde avant la disparition du bouddhisme. Cette tolérance, qu'explique suffisamment l'analogie des deux croyances, va si loin que les sectateurs des deux cultes ont un certain nombre de temples, de divinités, de fêtes communes.

Au lieu de considérer le monde comme formé uniquement d'une matière éternelle constituant la seule divinité de l'univers, le bouddhisme du Népal propose à l'adoration des fidèles une trinité suprême : Bouddha représentant l'esprit, Dharma la matière et Songhum le monde visible produit par l'union de l'esprit et de la matière. Cette trinité approche de très près la trinité bouddhique : Brahma, Vischnou et Siva. Elle a pour symbole un triangle ayant un point à son centre ; ce centre est l'emblème de Bouddha considéré comme la première cause. Au-dessous de cette trinité supérieure des bouddhistes se trouvent placés les dieux de l'ancien Panthéon brahmanique. Simples émanations de la puissance suprême, ils sont créés pour gouverner le monde. Descendus du rang supérieur qu'ils possédaient dans la religion brahmanique, ils occupent cependant un rang encore assez élevé pour avoir droit à l'adoration de tous les mortels. Les théories des bouddhistes du Népal sur l'âme humaine ne diffèrent pas sensiblement des anciennes théories brahmaniques. L'âme est considérée comme une émanation de Bouddha, et après de nombreuses transmigrations, elle doit retourner dans le sein de l'Être suprême dont elle émane. La délivrance de cette longue série de transmigrations est le but suprême proposé comme récompense à tous les fidèles. Le nombre et la nature de ces transmigrations dépendent entièrement de la conduite pendant la vie. Les actes des hommes déterminent fatalement leur future destinée. Telle est la situation du bouddhisme au Népal.

Cette religion est encore pratiquée de nos jours dans l'île de Ceylan, dans l'empire birman, dans les royaumes du Thibet, de la Tartarie, de la Mongolie, de Siam, dans une partie de la Chine, du Japon et de l'Annam. Elle a dominé autrefois l'Inde entière, Java et d'autres îles de la Sonde ; elle subsiste encore au Cachemire, au Népal, au Sikkim et au Bouthan. Le nombre de ses adeptes s'est chiffré par centaines de millions.

## V

## GUERRE AVEC LE THIBET.

Sous la domination des Newars, Népalais et Thibétains avaient entre eux des relations amicales et la monnaie du Népal avait cours au Thibet. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous les derniers rois Newars, cette monnaie subit une baisse considérable par suite de l'alliage qu'on y avait introduit ; c'était l'époque où le Népal passait sous la domination des Goorkhas. Purthi-Nérain, voulant arrêter cette dépréciation, envoya au Thibet des ambassadeurs pour aviser au moyen d'enrayer les conséquences désastreuses qui découlaient d'un tel état de choses, et pour proposer aux lamas thibétains de revenir à l'ancienne monnaie. Les chefs du Thibet répondirent que la nouvelle monnaie qui avait cours dans leur pays était tellement considérable que vouloir la supprimer, c'était ruiner le peuple thibétain. Ils refusaient donc de consentir au rétablissement de l'ancienne monnaie et demandaient au roi goorkha de vouloir bien continuer comme auparavant les transactions commerciales.

Dix ans se passèrent ainsi à délibérer et sans amener aucune solution. Les Goorkhas envoyèrent une nouvelle députation pour proposer de laisser circuler la fausse monnaie, mais d'en frapper une nouvelle qui faciliterait les relations entre les marchands des deux puissances. Les Thibétains ne voulurent pas consentir à cet arrangement et prétendirent que la fausse et la bonne monnaie devraient être également reçues pour les transactions. La conséquence immédiate de ce conflit fut que, durant trois ou quatre ans, il ne se fit plus aucun commerce entre les deux pays. Résolus à tout tenter pour aboutir à un résultat satisfaisant, les députés népalais se rendirent une dernière fois au Thibet et firent aux lamas des propositions très favorables à leur pays. Loin d'écouter ces sages propositions, les Thibétains insultèrent les députés étrangers, ajoutant qu'ils avaient à la frontière une armée de 120,000 hommes, et que, si les Goorkhas voulaient la guerre, ils étaient prêts à entrer en campagne. Comme le Thibet est tributaire de la Chine, les Népalais pensèrent qu'avant de commencer la guerre, il était bon d'en informer cet empire, et c'est pourquoi ils expédièrent des lettres à l'empereur, aux délégués impériaux de l'Hassa et au grand Lama. Mais, arrivés aux frontières du Thibet, les ambassadeurs népalais furent arrêtés ; ils durent rentrer au Népal avec leurs lettres. Irrités de cette perfidie, les Goorkhas envahirent alors le Thibet et vinrent mettre le siège devant Shirkargong que les Thibétains essayèrent en vain de débloquer. C'est là que les principaux Lamas vinrent faire aux Népalais d'honorables propositions et promettre une ambassade au Népal. Sur ces entrefaites les troupes népalaises quittèrent le siège de



Shirkargong et prirent leurs quartiers à Khérou, à Khoti et à Phullak. Les négociations qui suivirent montrèrent que tous les torts incombaient au gouvernement de l'Hassa qui, par son opiniâtreté et sa perfidie, avait ruiné une partie des commerçants et forcé le Népal à mettre sur le pied de guerre une armée pour envahir le Thibet. En conséquence, les députés népalais fixèrent à cinq lacks (4,200,000 fr.) l'indemnité que le gouvernement thibétain aurait à payer. Si cette proposition n'était pas acceptée, les Népalais demandaient un tribut annuel de un lack de roupies. Après bien des débats, le gouvernement de l'Hassa, forcé par les légats impériaux qui avaient pris parti pour les Goorkhas, consentit à payer un tribut annuel de 50,000 roupies, moitié de la somme demandée. Les Népalais quittèrent alors le Thibet et envoyèrent à l'empereur de Chine une ambassade avec des présents. Les ambassadeurs mirent six mois pour arriver à Péking où ils demeurèrent quarante-cinq jours et reçurent quinze audiences ; à la dernière, l'empereur de Chine leur remit des présents et une lettre conférant au roi du Népal de nouvelles dignités.

## VI

## INTERVENTION DE LA CHINE.

Cependant les Thibétains ne tardèrent pas à refuser le tribut au Népal ; ce fut la cause de la reprise des hostilités. C'est à cette même époque que mourait à Péking le grand Lama Teshoo. A cette nouvelle, son frère, le Lama Sumhur, s'enfuit de l'Hassa avec tous ses trésors, vint se mettre sous la protection du roi Goorkha qu'il informa de tout ce qui se passait à Péking et lui indiqua plusieurs mines d'or et d'argent situées près de l'Hassa. Le Népal, excité dans ses convoitises, envoya des troupes sur l'Hassa. Les Thibétains, défaits en plusieurs rencontres, furent obligés de demander la paix et consentirent à payer au Népal un tribut de trois lacks ; il fut ensuite statué que la monnaie du Thibet serait frappée à l'effigie et au nom du roi Goorkha. L'armée népalienne rentra ensuite au Népal. Mais Sumhur Lama, exploitant à nouveau la cupidité du roi, le décida à envoyer une nouvelle armée de 18,000 hommes pour piller les trésors de la lamaserie de Trachilumbo dont le supérieur était reconnu par la Chine. L'armée népalienne entra donc en campagne et fit prisonnier un vice-roi de l'Hassa qui était venu demander la paix. L'Empereur de Chine en ayant été informé envoya au Népal, janvier 1792, un ambassadeur porteur de lettres pour le roi Goorkha. A la frontière, l'envoyé impérial fit prévenir le roi de son arrivée et le pria de venir à sa rencontre. Sur son refus, l'ambassadeur fut obligé de venir seul au Népal où on le reçut froidement, mais, fidèle à sa mission, il somma le gouvernement népalien de rendre les trésors de Trachilumbo, de remettre en liberté le vice-roi de l'Hassa et de livrer Sumhur Lama, auteur de la discorde.

Le roi Goorkha refusa et l'ambassadeur revint en Chine sans succès. Pour punir l'insolence du roi conquérant, l'empereur envoya, sous les ordres de Sund-Fò, une puissante armée contre le Népal. De l'Hassa, Sund-Fò écrivit au roi népalien de délivrer le vice-roi du Thibet et de lui envoyer Sumhur Lama, l'instigateur de la discorde actuelle. Le roi répondit que, Sumhur Lama étant sous sa protection, il ne

pouvait le livrer, mais que, pour montrer son désir de conciliation, il était prêt à envoyer le vice-roi du Thibet. Le général chinois divisa alors en deux corps son armée forte de 70,000 hommes et marcha contre le Népal. Le roi Goorkha envoya Damodour Pandit assiéger Chungar qui fut emporté d'assaut ; mais, l'armée chinoise étant arrivée, les troupes népalaises furent mises en déroute et taillées en pièces. Le roi vaincu livra alors Sumhur Lama qui s'empoisonna, rendit la liberté au vice-roi de l'Hassa et sollicita la paix qui ne lui fut pas accordée. Le 4 septembre 1792, les Chinois étaient sous les murs de Khatmandou qui tomba en leur pouvoir après un siège meurtrier. Le roi du Népal fut obligé de donner aux vainqueurs une contribution de guerre, de payer un tribut à l'empereur et de se reconnaître un certain temps vassal de la Chine.

(A suivre).

## NÉCROLOGIE

R. P. DUPARQUET,

*De la Congrégation du Saint-Esprit, ancien préfet apostolique de la Cimbébasie.*

Un des vaillants apôtres de l'Afrique occidentale, le R. P. Duparquet, vient de mourir à Loango (vicariat apostolique du Congo français), le 24 août dernier.

Le R. P. Charles-Victor-Aubert Duparquet était né à l'Aigle, au diocèse de Séez, le 31 octobre 1830. Après de bonnes études théologiques faites au grand séminaire diocésain, il entra, en 1854, dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, dans le désir surtout de se vouer au salut des Noirs.

Après avoir travaillé quelques années dans le vaste vicariat de la Sénégambie et des Deux-Guinées, qui comprenait à cette époque à peu près toute la Côte occidentale d'Afrique, il se vit contraint par sa santé de rentrer en Europe. C'était vers la fin de 1863. Alors il consacra son zèle à recruter et à préparer des ouvriers apostoliques, en France d'abord, puis en Portugal, où il jeta, près de Lisbonne, à Santarem, les fondements d'un petit séminaire, transféré plus tard à Braga et aujourd'hui très florissant.

Mais bientôt, pressé du désir de retourner en Afrique, il mit tout en œuvre pour essayer de relever de leurs ruines les anciennes missions du Congo, autrefois si propères et complètement abandonnées depuis le commencement de ce siècle. Dieu bénit ses efforts, et pour reconnaître son zèle, le Saint-Siège, à la mort du R. P. Poussot, le nomma, en 1873, préfet apostolique du Congo.

Cette mission une fois solidement établie, le R. P. Duparquet tourna ses regards vers l'Afrique australe, qui, depuis la colonie portugaise jusqu'au Cap, se trouvait dépourvue de missionnaires. Il sollicita donc la faveur de se dévouer à l'évangélisation de cette vaste contrée et obtint du Saint-Siège d'y ériger une préfecture apostolique, sous le nom de Préfecture de la Cimbébasie. Chargé, en 1869, par la Propagande, du soin de cette œuvre, avec le titre de préfet, il parcourut successivement le Damaraland, l'Ovampo et le Betchouanaland, pour y fonder des écoles et des



stations de missionnaires, long apostolat pendant lequel il éprouva bien des fatigues et des traverses.

Obligé, l'an dernier, de revenir en Europe, il sollicita la faveur de retourner, comme simple missionnaire, dans la mission du Congo, qu'il avait contribué à rétablir, et que, depuis peu, Rome avait érigée en vicariat. C'est là qu'il a succombé, peu après son arrivée, enlevé à l'affection de Mgr Carrie et de tous ses confrères, après trente années de dévouement à l'œuvre de l'évangélisation des Noirs.

Savant botaniste, en même temps que missionnaire zélé, le R. P. Duparquet a enrichi de nombreuses plantes exotiques le musée d'histoire naturelle à Paris, qui a voulu donner son nom à quelques-unes de ces plantes, et lui conférer à lui-même le titre de membre correspondant. Il reçut pareillement le diplôme de correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne.

Il était bien connu à Rome, où il se rendit plusieurs fois pour les intérêts des missions dont la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie est chargée sur le sol africain. Aussi sa mort sera-t-elle considérée partout comme une de ces pertes qui laissent les plus vifs regrets et causent des vides difficiles à remplir.

Voici en quels termes Mgr Carrie en annonçait la nouvelle au T. R. P. Général de la Congrégation :

« J'ai la douleur de vous annoncer la grande perte que vient de faire notre mission. Notre cher Père Duparquet n'est plus de ce monde. Il a plu à Dieu de l'appeler à lui le 24 août, à sept heures et demie du soir.

« Ce cher confrère a été emporté par une péritonite après huit jours de maladie. Les derniers instants de ce vaillant apôtre de l'Afrique ont été des plus édifiants ; il a reçu les sacrements dans de grands sentiments de foi, d'amour, et nous avons tous admiré l'abandon filial à la sainte volonté de Dieu de cet infatigable missionnaire.

« Ses obsèques ont eu lieu le samedi 25 août, veille de la fête du Saint-Cœur de Marie, au milieu du concours de tous les Européens résidant au Loango.

« Cette perte est pour moi irréparable et des plus douloureuses. J'étais si heureux de le voir revenir dans la Mission ! et voilà que vingt jours après son arrivée le bon Dieu nous l'enlève ! Que son saint Nom soit béni. »

M. HERDER,

Éditeur des Katholischen Missionen.

Nous recommandons aux prières des missionnaires et de nos lecteurs l'âme du vénérable M. Herder, éditeur des *Katholischen Missionen*, l'édition allemande des *Missions Catholiques*. Cet homme de bien, qui était un chrétien éprouvé et qui avait fait de sa maison la plus importante librairie catholique de toute l'Allemagne, est mort à Fribourg-en-Brisgau (Bade), le 10 novembre dernier.

Voici en quels termes empreints de profonds et touchants sentiments de foi chrétienne la lettre mortuaire envoyée par la famille du regretté défunt nous fait part de cette perte douloureuse :

« Dieu tout-puissant a rappelé de cette vie, aujourd'hui, à onze heures trois quarts du matin, notre bien-aimé époux et père, M. Benjamin Herder, décédé après de longues

souffrances, dans la soixante-onzième année de son âge. Nous sollicitons en faveur du défunt, qui, durant sa dernière maladie, reçut plusieurs fois les sacrements des mourants, les pieux suffrages de tous ceux qui l'aimaient... Conformément à un désir exprimé par le défunt, nous prions ses amis de s'abstenir d'envoyer pour ses obsèques des couronnes de fleurs. »

## BIBLIOGRAPHIE

### Vingt-cinq années d'épiscopat en France et en Afrique.

— *Documents biographiques sur son Eminence le cardinal Lavigerie*, par Mgr GRUSSENMEYER, protonotaire apostolique.

Sous ce titre ont paru, il y a quelques mois, à Alger, deux volumes de plus de 500 pages chacun.

Cet ouvrage nous paraît trop important pour n'être point signalé. Appelé depuis de longues années à vivre dans l'intimité du Cardinal, associé, soit à Alger, soit à Tunis, aux sollicitudes de son administration, Mgr Grussenmeyer a pu mieux que personne connaître les œuvres si fécondes de l'apôtre africain. Mieux que personne aussi il était capable d'esquisser cette grande figure.

Dans sa modestie, l'auteur déclare n'avoir d'autre mérite que celui de réunir les notes et les documents officiels sur Son Eminence le Cardinal Lavigerie. Il s'applique le mot de Montaigne :

« J'ai fait seulement icy un amas de fleurs estrangères, n'y ayant fourni du mien que le mince filet à les lier. »

Nous en convenons avec lui ; mais nous ne saurions trop estimer le *filet*, si mince soit-il, qui sait lier harmonieusement les fleurs et les disposer avec art et méthode. La valeur d'un bouquet ne vient-elle pas aussi bien de l'assemblage artistique des fleurs qui le composent que de la magnificence des fleurs elles-mêmes ?

L'auteur prend le prince de l'Eglise à son berceau et le suit pas à pas jusqu'à la manifestation, dont il a été l'objet, à Alger, à l'occasion de son Jubilé Episcopal.

L'ouvrage est divisé en cinq livres.

Les quatre premiers forment la matière du premier volume. Nous ne pouvons donner ici une analyse complète de chacun ; qu'on nous permette toutefois d'en indiquer le sommaire général.

LIVRE I. — *De la naissance à l'épiscopat.*

LIVRE II. — *Episcopat à Nancy.*

LIVRE III. — *Administration archiépiscopale d'Alger (1867-1874).*

Prise de possession. — Œuvres d'apostolat. — Administration diocésaine. — Colonisation. — L'archevêque d'Alger et la France. — L'archevêque d'Alger et l'Eglise.

LIVRE IV. — *Administration archiépiscopale (1874-1881).*

Les missionnaires d'Alger. — Rapports avec l'armée. — Fondation des missions de l'Afrique équatoriale.

LIVRE V. — *Administration de 1881 à 1888.*

La Tunisie. — Le Cardinalat. — Rétablissement du siège de Carthage. — Développement des missions de l'Afrique Equatoriale. — Derniers faits. — Le Cardinal Lavigerie écrivain,



Un *Appendice* relatant les fêtes du jubilé épiscopal, célébrées à Alger le 22 mars dernier, sert de couronnement à l'œuvre.

Est-il utile de rien ajouter à cette esquisse générale, si bien capable, par elle seule, de provoquer la curiosité des lecteurs? Et pourtant, l'aveu sincère de l'auteur donne à ce travail un prix incomparable. C'est bien, en effet, la biographie de l'Archevêque d'Alger faite par lui-même.

Lettres pastorales, mandements, circulaires, lettres intimes, ont été disposées de telle sorte et avec un tel art que les deux volumes forment un tout complet et suivi, dans lequel le Cardinal nous retrace toute son existence dans les moindres détails. Il est en même temps l'auteur et le sujet de l'œuvre, le narrateur et le héros dont tous les actes excitent l'admiration et l'enthousiasme.

Nous avons ainsi la bonne fortune, non seulement, d'avoir sous les yeux une noble figure, d'apprécier la vaste intelligence, la puissance d'organisation, l'habileté administrative, en un mot, toutes les qualités qui font du Cardinal Lavigerie un homme d'action supérieur, un évêque illustre entre tous, mais encore il nous est donné de saluer en lui l'un de nos plus grands écrivains.

Il y a quatre ans, une partie des œuvres du Cardinal a été réunie en deux volumes, sous le titre d'*ŒUVRES CHOISIES* DE S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE (1). Une *Revue* dirigée par les membres les plus éminents de la Compagnie de Jésus, en a rendu compte. Le même article s'applique rigoureusement au nouvel ouvrage, qui ne diffère du premier que par la disposition des matières et leur complément. Aussi ne pourrions-nous rien faire de mieux que de reproduire quelques lignes de l'article en question.

« Voilà deux volumes in-8°, de plus de cinq cents pages chacun, traitant des sujets les plus sérieux, et qu'on lit non seulement sans fatigue, mais avec un très vif plaisir et la plus grande admiration.

« Cela tient à deux causes: d'abord au talent supérieur de l'écrivain, puis à l'importance des matières qui y sont traitées.

« Après avoir lu ce beau travail, on connaît le Cardinal Lavigerie avec ses qualités aussi immenses que variées, comme si l'on venait de parcourir sa biographie, et l'on se demande ce qui domine en lui, de l'évêque ou du savant. On trouve là, en effet, le théologien, l'historien, l'administrateur, le missionnaire, l'orateur, le littérateur, l'archéologue, le géographe et même au besoin, le polémiste, dans la meilleure acception du mot. Mais si, après cette lecture, on connaît l'auteur, avec ces dons multiples qu'il est si rare de rencontrer en un seul homme, surtout à ce degré, on connaît aussi à merveille l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie. Nous ne savons rien qui soit de nature à mettre en lumière l'histoire religieuse de l'Afrique, soit ancienne, soit moderne, comme ces deux intéressants volumes. »

Nous n'ajouterons rien à ces paroles; elles renferment le plus bel éloge du livre qui nous occupe.

Un tel ouvrage nous semble devoir être partout à sa place: dans les familles chrétiennes, où, pendant les longues soirées d'hiver, les parents peuvent par cette lecture, inspirer à leurs enfants l'idée des grandes choses, les former aux solides vertus, à l'amour de la religion et de leur pays; dans nos séminaires, dans toutes nos maisons d'éducation religieuses, où peuvent germer des vocations apostoliques; dans les bibliothèques des œuvres de charité

et de patriotisme; en un mot, entre les mains de tous ceux qui portent au cœur, avec le culte du grand et du beau, l'amour de l'Eglise et de la France.

A. B.

*Missionnaire apostolique.*

#### ON PEUT SE PROCURER CET OUVRAGE :

- A ALGER, chez l'auteur, à Saint-Eugène ;  
A LYON, au bureau des *Missions catholiques*, rue d'Auvergne, 6.  
A PARIS, à la Procure des Missions d'Afrique (d'Alger), rue du Regard, 11.]

#### DONS

##### *Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

##### ÉDITION FRANÇAISE.

Mlle R., à Chevrières, diocèse de Lyon.....	1
Un abonné du Doyenné de Nonancourt, diocèse d'Evreux.....	10
La famille G., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	25
M. J. ....	46
Divers associés de Veyrières, diocèse de Saint-Flour.....	10 40
Un abonné de Saint-Brieuc, pour un défunt .....	14
Trois enfants des Vosges, diocèse de Saint-Dié .....	17
Pour les missions les plus nécessiteuses (Chan-si).	
Anonyme du diocèse de Lyon.....	40
A Mgr Fallize, pour les missions de Norwège.	
Anonyme de Villaines-la-Jahel, diocèse de Laval.....	100
J. M., don recueilli par l' <i>Écho de Fourvière</i> .....	500
A Mgr Van Camelbeke pour les chrétientés de Cochinchine orientale.	
X. A., à Autun.....	20
P. et B., à Vanves, diocèse de Paris.....	5
Au M. Emonet, pour les inondés de Mandchourie.	
X. A., à Nantes.....	10
Pour la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, à Chetput (Indes).	
P. et B., à Vanves, diocèse de Paris.....	5
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.	
V. G. C., à Toulouse .....	27
Au cardinal Lavigerie pour le rachat d'esclaves.	
M. Bertrand, à Saint-Hilaire-de-Lanlay, diocèse de Luçon.....	5
M. l'abbé Vernisson, diocèse de Meaux .....	2
M. Benoist, diocèse d'Angers .....	5
P. et B., à Vanves, diocèse de Paris .....	6
Anonyme du diocèse de Montpellier.....	5
Anonyme de Biouze, diocèse de Séez.....	10
Au cardinal Lavigerie pour l'achat d'une petite négresse.	
Contenu de la tirelire de la petite Marie, à Deynzé (Belgique)...	3
A Mgr Combes pour les victimes de la famine en Algérie.	
Un abonné du diocèse du Mans.....	100
Pour le rachat et le baptême de deux petits esclaves africains sous les noms de Marie et Joseph (Mgr de Courmont).	
Une anonyme du diocèse de Rouen, avec demande de prières...	100
Pour le rachat d'un petit nègre (Mgr de Courmont).	
F. G., à Chevrières, diocèse de Lyon .....	1 10
A Mgr Cazet, pour les lépreux de Madagascar.	
V. G. C., de Toulouse.....	27
Pour la léproserie la plus nécessitueuse (Madagascar).	
X. A., à Autun.....	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3

(1). Paris, Poussielgue, 2 vol in-8.





THIBET. — JONCTION DE LA TEESTA ET DU RONGUIT; d'après une photographie envoyée par M. Saleure (voir page 572).

## UN CYCLONE DANS LA MISSION BELGE

DE LA

### MONGOLIE ORIENTALE

M. Van Aertslaer, le vénérable Supérieur général de la Congrégation du Cœur-Immaculé-de-Marie de Schent-lez-Bruxelles, qui est chargée des Missions de la Mongolie, du Kan-sou et du Congo belge, nous communique l'émouvante lettre qu'on va lire. Une partie de la Mongolie orientale vient de passer par une série d'épreuves qui ont réduit à la plus extrême misère ces populations déjà si pauvres de l'Asie centrale. Puisse le cri de détresse du missionnaire trouver un écho dans le cœur des âmes chrétiennes !

LETTERE DU R. P. REDANT, MISSIONNAIRE DANS LA MONGOLIE ORIENTALE, A SES CONFRÈRES DE SCHEUT-LEZ-BRUXELLES.

Ma-kia-dze, 3 juillet 1888.

Nous voici au mois de juillet, c'est-à-dire à la fin de l'année apostolique.

En faisant le compte rendu de mon district de Piè-li-keou, j'ai eu le cœur rempli de joie, de cette joie qui surpasse

toute joie terrestre et que le bon Dieu verse dans l'âme du missionnaire à la vue des conversions obtenues. J'ai remarqué, et j'en rends grâces à Dieu, que depuis quelque temps, il se produit, dans notre district, un grand élan vers notre sainte religion; les baptêmes de païens adultes se multiplient, le nombre de nos catéchumènes s'accroît de jour en jour.

Hélas! cette joie est bien troublée aujourd'hui. Déjà depuis quelques semaines mes chrétiens m'avaient appris qu'une grande sécheresse désolait le district de Heou-fou (à soixante-douze kil. au nord-est), les semailles n'avaient pas encore germé. M. Abels, directeur des districts du Nord, venu à Ma-kia-dze à la fin du mois de juin, m'affirmait aussi que, depuis l'année passée, il n'était pas tombé, dans son district, assez de pluie pour permettre seulement de semer, et cela, malgré toutes les prières et les jeûnes des chrétiens.

Voilà donc une moisson totalement perdue, car la saison est trop avancée pour laisser le moindre espoir à ces contrées du Nord.

Le cœur du missionnaire désolé en quittant les terres desséchées de Mao-chan-toung, se consola devant l'aspect riant de la vallée de Piè-li-keou. Elle était si verdoyante;



les ouvriers travaillaient avec tant d'ardeur pour donner le dernier coup de sarcloir, et déjà le froment et l'avoine, courbant leurs tiges sous le poids d'épis bien chargés, promettaient à nos pauvres chrétiens une année des plus abondantes.

\* \*

Adorons les décrets de la Providence : ce beau spectacle, ces douces espérances, se sont évanouis comme un songe.

Dimanche 1<sup>er</sup> juillet, la chaleur extraordinaire qui nous accablait faisait pressentir les approches d'un orage. En effet, pendant que nous chantions le salut à l'église, tout à coup le ciel s'obscurcit à tel point, qu'à peine pouvions-nous encore lire les chants sacrés. L'imminence du danger arrache des cris de terreur à nos chrétiens ; ils se jettent aux pieds du prêtre et demandent en suppliant les prières de l'Eglise contre les orages : car la teinte foncée des nuages annonçait bien la présence de la grêle. Le fait ne tarda pas à confirmer nos craintes. Bientôt de formidables coups de tonnerre, suivis de gros grêlons mêlés à une pluie battante, firent trembler les plus intrépides. Toutefois, ce ne fut que l'affaire d'un instant. Un vent violent se leva et en quelques minutes chassa les sinistres nuages et toutes les craintes qu'ils avaient inspirées. Dieu soit béni ! les dégâts ne sont pas trop considérables, la moisson est sauvée. C'était là notre premier mot à tous.

Une surprise terrible nous attendait. Une demi-heure s'était à peine écoulée et voilà qu'un bruit insolite et lugubre vint frapper nos oreilles. Il semblait qu'un ouragan se fût abattu sur notre vallée. Ne voyant pas cependant les arbres agités, nous courûmes, M. Abels et moi, à la porte du mur de clôture pour découvrir la cause du phénomène. Ciel ! Quel spectacle ! La petite rivière qui coule non loin de la résidence, s'était transformée en torrent impétueux, roulant de grosses vagues et débordant de toutes parts. De plus, un amas d'eau comme je n'en ai jamais vu, arrivait du nord, avançant toujours et remplissant toute la vallée. Qu'était-il survenu ? L'orage, auquel nous nous félicitions d'avoir échappé, avait éclaté, dans toute sa fureur, à quelques lieues d'ici ; une grêle formidable, suivie d'une pluie torrentielle, y avait totalement écrasé et détruit la moisson. De là, l'élément destructeur, augmenté sans cesse de tous les torrents qui descendaient des montagnes, se précipitait en bondissant dans notre vallée, emportant tout ce qu'il trouvait sur son passage. Moissons, bestiaux, moutons, chevaux, étaient entraînés sous mes yeux avec une rapidité effrayante. Loin de pouvoir songer à organiser le sauvetage, j'ai dû mettre en sûreté ma propre vie : car un instant même, ma résidence a été en danger. Déjà le torrent avait emporté le mur qui clôturait le jardin, et le gardien qui occupe une petite cabane à l'entrée de ce

parterre, n'a eu que tout juste le temps de grimper sur le toit de sa maisonnette. Tout ce qui s'y trouvait est détruit.

Déjà plusieurs fois, vous avez lu les descriptions de ces masses d'eau qui descendent de nos montagnes à la suite d'un violent orage ; je ne veux donc plus redire ce que d'autres vous ont raconté. Cependant, pour avoir une idée complète de notre désolation, placez-vous dans une gorge de montagnes large à peine de cinq cents mètres et bordée des deux côtés de hautes montagnes et de rochers escarpés. Vous figurez-vous avec quelle impétuosité les eaux écumantes descendent de ces hauteurs comme de vraies cataractes, quelle est leur force et leur pouvoir de destruction ! En voulez-vous des preuves ? Voici. La mission possède un champ non loin de la résidence. Comme d'année en année, la rivière gagnait de ce côté, j'avais fait construire un mur sur le point le plus menacé. Ce mur, large d'un mètre et demi, était tout formé de grosses pierres que deux hommes pouvaient à peine soulever. Eh bien, le torrent a emporté cette masse comme un fêtu de paille et ces énormes pierres sont maintenant semées sur nos terres à plus de trois cents mètres de là. Aujourd'hui même, j'ai vu, sur le lieu du désastre, des blocs de rochers, pesant au moins 3.000 kilogrammes, qui ont été arrachés de l'endroit où ils gisaient et roulés par ces eaux furieuses à plusieurs mètres de distance. Pensez donc si l'œuvre de destruction est complète.

\* \*

Hélas ! Que vont faire mes pauvres chrétiens et néophytes, déjà si malheureux ? Que vais-je faire de mon orphelinat où j'ai cent douze personnes à nourrir ? Ils n'ont pas d'autre appui que leur missionnaire et ils ont confiance qu'il leur viendra en aide ; moi, je dois recourir à Monseigneur. Mais, notre bon vicaire apostolique, Mgr Rutjes, que fera-t-il ? Je ne sais... Ses moyens, épuisés par l'érection de son nouveau vicariat, ne suffisent pas même lorsque tout est prospère. Autour de nous, pas de ressources. Si je me tourne vers le nord, j'y trouve nos chrétiens plongés dans le désespoir à cause de la sécheresse ; au sud, l'inondation a détruit tout ce que la grêle avait encore épargné ; l'est et l'ouest, le plateau du Man-tien-dze et la forêt impériale, ne sont que des repaires de brigands sans pitié. Et voici l'hiver qui arrive et vous savez s'il est rigoureux dans ces contrées. Mon Dieu, prenez-nous en pitié !

Je n'ai d'autre espoir qu'en jetant mes regards vers l'Extrême-Occident, vers ces peuples chrétiens qui ont encore le sentiment de la charité et les moyens de la manifester. Pourvu qu'ils puissent entendre le cri de notre douleur, je bannirai tout chagrin, toute crainte !



## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Plusieurs Membres de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, sont partis dans ces derniers temps pour l'Afrique et d'autres pays de Mission.

Voici leurs noms avec leur destination et la date de leur départ. Se sont embarqués :

*Pour la Sénégambie* : le 20 mai, le F. Alpinien Walter et le F. Marcel Ley, l'un et l'autre du diocèse de Strasbourg; le 5 octobre, le P. Etienne Montel, du diocèse de Clermont; le P. François Tisserand, du diocèse de Strasbourg; les PP. Jean-Louis Le Citol et Gabriel Ropars, du diocèse de Quimper; le P. Prosper Marcot, du diocèse de Saint-Dié; et les FF. Isaac Hervé et Lin Oliviero, du diocèse de Vannes.

*Pour Sierra-Léone* : le 2<sup>e</sup> juin, le P. Guillaume Lacut, du diocèse de Quimper; le 4 novembre, le P. Patrice Frawley, du diocèse de Limerick (Irlande) et le P. Michel Boyce, du diocèse de Raphoe (Irlande).

*Pour la mission des Deux Guinées* : le 20 mai, le P. Joseph Stalter, le F. Théodore Bohl et le F. Grépinien Benoît, tous les trois du diocèse de Strasbourg; le 28 septembre, le P. Joseph Bubendorf, du diocèse de Strasbourg; le 4 octobre, le P. Léon Dissard, du diocèse de Clermont; le P. Augustin Reinlen, du diocèse de Strasbourg; le 4 novembre, le F. Raymond Thomas, du diocèse de Vannes.

*Pour le Congo Français* : le 20 mai, le R. P. Charles Duparquet, du diocèse de Séez (1); le 4 octobre, le P. Grégoire Sauer, du diocèse de Strasbourg; le P. Joseph Moreau, du diocèse de Poitiers; le P. Jules Remy, du diocèse de Troyes, et le F. Euphrase Munsch, du diocèse de Strasbourg.

*Pour le Bas-Congo* : le 4 octobre, le P. Jean-Baptiste Moulin, du diocèse de Séez; le P. Paul Frankonal, du diocèse de Cahors; et le F. Aimé Vézier, du diocèse de Rouen; le 4 novembre, le P. Félix Ferchaud, du diocèse de Rennes et le F. Ludger Krembel, du diocèse de Limbourg.

*Pour la mission du Cunène* : le 6 novembre, avec le R. P. Autunès, retournant dans cette mission, le P. Jules-Joseph Colomb, du diocèse de Grenoble; le P. Louis Muraton, du diocèse de Clermont; le P. Antoine Marqués, du diocèse de Vizeu (Portugal) et le F. Duarte Vaz, du diocèse de Guarda (Portugal).

*Pour la Gimbébasie* : le 6 novembre, le P. Etienne Galtier, du diocèse de Rodez; le F. Galliope Hecht, du diocèse de Strasbourg.

*Pour le Zanguebar* : le 4 avril, les FF. Hygin Baltzer et Acaire Meyer du diocèse de Strasbourg; le 12 septembre, le P. Charles Gommenginger et le P. Emile Schultz, l'un et l'autre du diocèse de Strasbourg; le P. Victor Ledoné, du diocèse de Séez; le F. Adelin Langlais, de la Guadeloupe, et le F. Blanchard Dillensger, du diocèse de Strasbourg; le 12 octobre, le P. Nicolas Horné, du diocèse de Limbourg; le F. Acheul Dreyer, du diocèse de Strasbourg.

*Pour l'île Maurice* : le 12 octobre, le F. Alphonse Eschbach, du diocèse de Strasbourg.

*Pour l'Amérique du Nord (Etats-Unis)* : le 12 avril, le P. Robert Tobin, du diocèse de Cashel (Irlande); le P. Joseph Strub, du diocèse de Strasbourg; le F. Julien Simon, du diocèse de Cologne; le 15 septembre, le P. Joseph Barth, du diocèse de Pittsburgh (Etats-Unis); le P. David Fitz-Gibbon, du diocèse de Limerick (Irlande); le P. Patrice Mac-Dermott, du diocèse de Cashel (Irlande).

*Pour la Trinidad* : le 5 juin, le P. Emile Julien, du diocèse de la Nouvelle Orléans; le 15 novembre, le P. Schmitz, du diocèse de Cologne; le P. William Quinn, du diocèse de Wexford (Irlande) et le F. Cassien Vincent, du diocèse de Strasbourg.

*Pour Haïti* : le 10 octobre, le P. Sengelin, du diocèse de Strasbourg; le P. Yves Landrin, du diocèse de Vannes; le F. Phocas Peytel, de Paris.

(1) Le R. P. Duparquet a succombé le 24 août, quelques jours après son arrivée au Loango (voir notre dernier numéro, page 562).

*Pour la Guyane* : le 10 mai, le P. Antoine Rabany et le F. Victorien Riberolles, l'un et l'autre du diocèse de Clermont; le 10 novembre, le P. Jean-Baptiste François, du diocèse de Saint-Dié.

*Pour l'Australie* : le 28 septembre, le P. François Rellé, du diocèse de Strasbourg; le P. Emile Lemire, du diocèse de Cambrai; les PP. Charles Griffin et Bernard Carey, du diocèse de Limerick (Irlande); le P. Patrice Brennan, du diocèse d'Ossory (Irlande); le F. Vincent-de-Paul Mac Nally et le F. Adeline Walsh, du diocèse de Killaloë, le F. Gontran Meehen et le F. Alphonsus Brennan, l'un et l'autre du diocèse de Raphoe (Irlande).

## INFORMATIONS DIVERSES

**Rome.** — Le 25 novembre, ont été rendus les deux décrets, déclarant solennellement qu'il conste du martyre et de la cause du martyre des vénérables serviteurs de Dieu Gabriel Perboyre et Pierre Chanel, marqué et confirmé de Dieu par de nombreux signes et miracles.

Le Saint-Père a ordonné que ces décrets seraient insérés dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites.

**Angleterre.** — Dans un précédent article, nous avons parlé du Synode anglican de Lambeth et attiré l'attention sur la question la plus importante qui y a été traitée: celle de l'union de l'anglicanisme avec les autres Sociétés religieuses.

Cent quarante-cinq évêques anglicans, venus de tous les pays de langue anglaise, prirent part à ces délibérations. « Jamais, remarque un journal anglais, depuis le concile du Vatican, un si grand nombre d'évêques n'avaient été réunis en commun; » et le même journal ajoute, non sans malice, que, « depuis le commencement de l'Eglise, on n'avait jamais vu tant de femmes d'évêques assemblées en un seul endroit. » Les prélats avaient, en effet, amené leurs épouses et leurs filles; il paraît même que plusieurs d'entre elles se sont plaintes de n'avoir pas eu, dans toutes les cérémonies, les places qui leur revenaient de droit.

Nous trouvons dans les *Etudes religieuses* un article fort intéressant sur ce *Pan anglican Synod* :

« La conférence a duré près d'un mois, du 30 juin au 28 juillet; elle s'est environnée d'une certaine ponipe religieuse. Dans la cathédrale anglicane de Cantorbéry, l'archevêque-primat d'Angleterre présida la cérémonie d'inauguration du haut de la chaire de saint Augustin, dont il se prétend le successeur. Pour traiter à fond toutes les questions de son programme, la docte assemblée s'est partagée en douze comités, dont les travaux ont abouti à la publication d'une *Encyclique* accompagnée de Rapports et de Résolutions.

« Les douze comités ont eu à délibérer chacun sur un des douze sujets suivants: l'intempérance, l'impureté, le divorce, la polygamie, l'observation du dimanche, le socialisme, le soin des émigrants, les relations des Eglises anglicanes entre elles, la fusion des anglicans avec les dissidents, l'union des anglicans avec les Eglises scandinaves et les vieux-catholiques, les relations des anglicans avec les Eglises orientales, et enfin les formulaires relatifs à la foi et au culte. Un treizième comité s'était chargé de fournir aux autres les renseignements dont on avait besoin.

« Qu'est-il sorti de ces nombreuses délibérations, au point de vue doctrinal? Rien, qu'une preuve manifeste d'impuissance ou quelques compromissions honteuses. Et au point de vue moral et pratique? Quelques formules générales, vagues et sentimentales, que le *Times* lui-même a traitées irrévérencieusement de « chimériques et d'utopiques, peu faites pour obtenir une grande « mesure de sympathie ».

« Et voilà ce Synode que l'on a osé placer au-dessus du concile du Vatican! Plaignons ce fatal aveuglement, et redoublons de prières pour qu'un jour, revenant de ses erreurs, l'île des Saints reconnaisse de nouveau la paternelle autorité des Pontifes qui lui ont envoyé ses premiers apôtres. »

**Hollande.** — On lit dans le *Nouveau Courrier de Delft* :

« Les prêtres qui, sur leur demande, sont envoyés par l'autorité ecclésiastique dans les possessions hollandaises des Indes, font



gratuitement tout le voyage, reçoivent de l'Etat 2,500 francs pour frais de trousseau, 4,400 francs pour frais d'installation, puis 300 francs par mois de traitement. Jusqu'ici, l'Etat ne donnait que 2,200 francs pour frais d'installation; mais la Chambre, dans une de ses dernières sessions, a proclamé cette somme insuffisante, et l'a doublée en l'élevant à 4,400 francs. »

**Allemagne.** — La *Germania* annonce que dix-sept protestants et deux juifs viennent de se faire catholiques dans l'église Sainte-Hedwige, à Berlin.

Effrayés des progrès incessants du catholicisme dans la patrie même de Luther, les ministres protestants d'Allemagne ne cessent de se lamenter contre les envahissements de Rome. Ecoutons le pasteur Brückner, au Congrès protestant de Berlin :

« N'avons-nous pas raison de craindre, de gémir, de nous lamenter, en voyant le triste état de notre Eglise? Ils ne sont que trop présents à ma mémoire, les triomphes de l'Eglise romaine, remportés dans notre pays, en ces derniers temps. Je tremble que la lutte engagée entre Rome et Wittenberg, ne finisse par la débâcle de notre foi évangélique. Divisés comme nous sommes, comment lutter contre l'union infrangible de l'Eglise romaine, qui pousse ses soldats jusqu'au cœur de notre Eglise désemparée? »

**Beyrouth (Syrie).** — Nous lisons dans une intéressante lettre du R. P. Zelle :

« Après quatorze ans d'existence, l'Université compte aujourd'hui plus de cinq cents élèves. Outre les cours spéciaux de français et d'arabe, elle comprend l'enseignement secondaire complet, la philosophie, la théologie, une école de pharmacie et une faculté de médecine. D'autres collèges ont été fondés sur le modèle de l'Université. Aussi, les élèves ont afflué de toutes parts : la population scolaire est d'environ 15,000 élèves dont près de 2,000 fréquentent les cours d'enseignement secondaire ou supérieur. C'est ainsi que Beyrouth, jadis célèbre par ses fameuses écoles dont parle Justinien, semble vouloir reconquérir son ancienne splendeur et la renommée de science qu'elle avait autrefois dans tout l'Orient. »

**Palestine.** — Mgr Geraigiry, évêque grec-melchite de Panéas, nous écrit de Gedaïdat, par Beyrouth, le 20 octobre :

« Il me tardait d'exprimer ma gratitude à vos lecteurs qui se sont laissé toucher à la vue de mon dénuement et m'ont envoyé leurs charités. Mais, si j'ai attendu quelque temps pour remplir ce devoir de reconnaissance, c'est parce que je voulais vous rendre compte de l'emploi de ces aumônes.

« J'ai quitté la France, dans le mois de mars dernier, pour aller assister à Alger aux fêtes jubilaires de S. Em. le cardinal Lavigerie, car Son Eminence m'avait fait l'honneur de m'inviter à ces fêtes; et Mgr le Patriarche voulant donner à l'Éminentissime Cardinal une nouvelle preuve de notre reconnaissance pour la fondation de l'École apostolique de Sainte-Anne-de-Jérusalem, en faveur de notre Eglise melchite, m'avait prié de le représenter dans ces fêtes. D'Alger je partis pour Rome, où je fis un séjour de près de trois mois, pendant lequel j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois Notre Saint-Père le Pape, et de traiter avec Sa Sainteté les affaires de mon diocèse, de notre Église et de l'Orient. Le successeur de Pierre daigna me montrer, comme dix mois auparavant, qu'il s'intéressait beaucoup à mon diocèse, et à toute notre Eglise. Il ne voulut pas me laisser repartir pour l'Orient, sans m'avoir fait remettre par la Sacrée Propagande, une très généreuse aumône.

« De retour depuis trois mois, c'est à peine si aujourd'hui je rentre dans ma vie ordinaire. En effet, de toutes les contrées de mon diocèse et des diocèses voisins, toutes les bourgades, non-seulement des catholiques, mais des schismatiques, voire même de musulmans, Métoualis ou Druses, ont tenu à venir me souhaiter la bienvenue et me demander des nouvelles de la France. Suivant l'usage du pays, et, parce qu'il n'y a pas d'hôtels chez nous, je devais héberger tous ces visiteurs. Mais comme ma maison est trop petite, n'ayant que quatre chambres, après avoir fait manger mes hôtes, je les faisais coucher, les

uns chez moi, et les autres chez les voisins. On étend pour cela des nattes et des matelas par terre. Généralement ces visiteurs apportent des cadeaux à l'évêque : ce sont du laitage, des œufs, des légumes, du blé, de l'orge, du café, un mouton ou une chèvre. Mais leur nourriture pendant un ou deux jours coûte plus que leurs cadeaux. Ils sont si pauvres que leurs petits cadeaux sont de grands sacrifices. Quand les visiteurs sont de mon diocèse, ils demandent toujours une église. Vous venez de France, de Rome, vous allez nous faire bâtir une église, n'est-ce pas? et la garnir de tous les objets du culte, nous vous aiderons du travail de nos mains. En attendant, ils ne s'en vont pas sans emporter une croix, une paire de chandeliers, une nappe d'autel, ou tout autre objet du culte, pour leur chapelle provisoire. Ce sont ces visites surtout, qui m'ont absorbé depuis mon retour. Mais je ne m'en plains pas; au contraire, j'en remercie le bon Dieu, car cet élan a été utile à la cause de l'Eglise. Puis, j'ai appris tout ce que je devais savoir sur mon diocèse, car j'ai pu causer avec les notables. Il résulte de ces informations, que le mouvement de retour à l'unité romaine s'accroît; que notre situation au point de vue moral s'améliore; nos prêtres sont mieux connus, inspirent plus de confiance, nos écoles sont plus fréquentées.

« Du reste, il ne s'est pas passé une seule semaine, depuis mon retour dans ma résidence, sans que j'ai reçu une requête de quelque famille ou village, pour l'admettre à notre communion. Je reçois généralement, après épreuve, les individus et les familles qui viennent à nous, là où nous sommes déjà établis; car, ceux-là ne nécessitent pas de frais. Mais les nouveaux villages, je ne les accepte pas, faute de ressources. De plus, trois curés m'ont présenté leur profession de foi, et sollicitent la faveur d'être enrôlés sous la houlette de Pierre. Je ne les ai pas encore admis, je préfère les éprouver et les instruire auparavant.

« Mon petit troupeau s'est augmenté de cinq cents âmes environ. Ces nouvelles conversions ont eu lieu surtout à Gedaïdat, Rachaïa-al-Fakar, Ible, Aïn-Fit et Majdal-Schemo. J'ai été obligé de faire des dépenses pour acheter des maisons qui serviront provisoirement d'églises, de presbytères et d'écoles :

Une maison à Ible	3,000 piastres, soit	700 fr.
— Deir Mimas,	5.700 — —	1.140 »
— Rachaïa-al-Fakar	4.200 — —	840 »
— Aïn-Khouniat Psanias,	3.800 — —	730 »
— Majdal-Schemo,	3.500 — —	1.300 »
En tout.		4.710 »

« Voilà à quoi ont servi les dons des lecteurs des *Missions catholiques*. Le don du Saint-Père est réservé à notre cathédrale.

« J'ai également reçu un don de 10,000 francs, il servira à commencer un orphelinat agricole, dans ce pays, où il faut apprendre à tant de malheureux l'amour du travail et la culture de nos terres si fertiles.

« Ce sont ces deux fondations qui m'occupent actuellement. Si Notre-Seigneur me fait la grâce de mener à bonne fin ces deux œuvres, je me mettrai ensuite à fonder un séminaire.

« Pour les frais et les dépenses, nécessaires à l'entretien des prêtres et des écoles, comme à notre propre existence, je les attends de la charité, vivant au jour le jour. Je ne m'inquiète pas, la Providence est là. J'espère pouvoir, plus tard, donner à vos lecteurs des détails consolants sur nos œuvres et nos conversions. »

**Bengale oriental.** — Nous avons annoncé dernièrement le départ de cinq missionnaires de la Congrégation de Sainte-Croix, pour le Bengale oriental :

« Cette Congrégation, lisons-nous dans l'*Univers*, fondée au Mans par le R. P. Moreau en 1835, possède deux provinces en Amérique. Celle des Etats-Unis dont le siège est à Notre-Dame (Indiana) est très florissante et compte des établissements jusqu'en Louisiane et au Texas; l'autre est la province du Canada, dont le siège est à Montréal. C'est le R. P. Surin, qui en 1841, implanta sur le sol américain, une branche de la Congrégation de Sainte-Croix et l'œuvre bénie par Dieu a pris une grande extension.



« La mission du Bengale oriental, éprouvée pendant vingt-quatre ans, après avoir établi huit centres de missions et avoir perdu par des accidents et surtout par le climat, les deux tiers de ses missionnaires, dut être abandonnée provisoirement.

« Reprise un moment par une autre Congrégation, elle a été, sur la demande du Souverain Pontife, confiée de nouveau à la Congrégation de Sainte-Croix. Les cinq missionnaires destinés à ce vicariat apostolique ont travaillé de longues années dans les missions d'Amérique. Deux d'entre eux ont déjà passé dix-huit ans au Bengale et ils y retournent avec bonheur. »

**Afrique équatoriale.** — Une lettre reçue le 19 novembre par le vénéré supérieur de la Société des Missionnaires d'Afrique (d'Alger), le T. R. P. Deguerri, l'informait qu'à la date du 1<sup>er</sup> octobre, Mgr Bridoux était arrivé à Mpouapoua, à moitié chemin de Zanzibar à Tabora.

**Madagascar.** — D'une correspondance adressée de Tananarive au *Temps*, nous extrayons le passage suivant :

« Dans une de mes dernières lettres, je vous disais que les écoles françaises avaient un nombre considérable d'élèves. Mgr Cazet, évêque de Madagascar, est rentré, il y a quelques jours, d'une tournée dans le pays des Betsiléos; il m'a dit que les élèves qui fréquentaient les écoles catholiques dans cette contrée étaient à peine au nombre de deux mille l'an dernier; ils sont actuellement plus de dix mille. A Tananarive, les Frères des Écoles chrétiennes construisent de nouvelles écoles; les Sœurs ont considérablement augmenté leur ancien établissement et en ont édifié de nouveaux; enfin, les Jésuites font bâtir à Ambohipo, c'est-à-dire à deux kilomètres environ de la capitale, un édifice destiné à l'enseignement secondaire et pouvant contenir au moins deux cents élèves. Tout cela sera bientôt insuffisant. »

**Athabaska-Mackenzie (Canada).** — Le R. P. D. Colligan, Oblat de Marie Immaculée, écrivit du Lac Labiche, le 9 août, à Mgr Isidore Clut :

« Une lettre du R. P. Desmarais, datée du Petit Lac des Esclaves, nous faisait connaître les travaux et les succès de ce bon Père. Cette lettre nous disait aussi que le R. P. Dupire était venu au lac Labiche chercher ses conseils auprès de Mgr Faraut à propos de l'école ouverte par le R. P. Desmarais, école qui est un véritable triomphe pour nos missions.

« Pendant que le Père était au Lac Labiche, il m'a entretenu d'un projet qu'il avait fort à cœur. Une des gloires du ministre protestant, c'est de faire chanter quelques enfants. Les RR. PP. Dupire et Desmarais voudraient non seulement faire chanter les enfants, mais les faire chanter avec accompagnement d'harmonium. Comme vous le savez, il n'y a au Petit Lac des Esclaves, ni instruments, ni musiciens. Depuis plusieurs années, nous avons ici chez les Sœurs une orpheline très intelligente venue du Petit Lac des Esclaves, et âgée aujourd'hui d'environ quatorze ans. Le R. P. Dupire me demanda s'il n'y aurait pas moyen de lui apprendre à toucher l'harmonium.

« — Cher Père, lui répondis-je, n'est-ce pas tenter l'impossible ? »

« Le Père consulte la Sœur supérieure. Même réponse. Le temps était court. Nous étions au mois d'août, il avait été déjà réglé, que, devant me rendre le printemps prochain au Petit Lac des Esclaves, j'emmènerais avec moi cet enfant. En outre, la pauvreté nous fait un devoir de ne point laisser toucher le clavier de notre harmonium par des mains novices, de peur de quelque dérangement. Il fut cependant résolu qu'on tenterait l'impossible, car on le tente souvent dans nos pauvres missions.

« Je ne m'occupais plus de cette question, de temps à autre toutefois, en vaquant à mes affaires d'économe, j'entendais des accords, ou plutôt des désaccords plus ou moins harmonieux. Quel ne fut pas mon étonnement vendredi dernier, à la bénédiction du Saint Sacrement, d'entendre un accompagnement inaccoutumé! N'y tenant plus, je détournai un peu la tête, et vis Isabelle, c'est le nom de cet enfant, accompagnant les chants du salut. Ému de joie, je me transportais aussitôt par la pensée au Petit Lac des Esclaves.

« Chère mission, me disais-je, serait-ce possible qu'un jour la petite ehapelle retentirait des sons d'un harmonium touché par la main d'une de tes enfants.

« Le lendemain, la Sœur supérieure me demanda ce que j'avais pensé de l'accompagnement d'Isabelle, je n'en pus témoigner que de la surprise, deux mois seulement de leçons, et de leçons bien interrompues, puisque durant le temps des révoltes, tous les bras valides sont occupés aux champs.

« — Faut-il continuer les leçons? demanda la Sœur.

« — Certainement! lui répondis-je.

« Ici vient la difficulté. Il n'y a pas d'harmonium au Petit Lac des Esclaves.

« — Eh bien, dis-je, on en fera venir un.

« — Mais qui s'en chargera? me demanda la bonne Sœur?

« — Je m'en charge, lui répondis-je.

« M'en charger, pauvre économe du Lac Labiche qui a bien de la misère à coudre les deux bouts ensemble, me charger de faire venir un harmonium au Petit Lac des Esclaves. Oh! c'est par vous, Monseigneur et bien aimé Père, c'est par votre entremise que je prierai les bonnes âmes, si dévouées à nos pauvres missions. En disant adieu au R. P. Dupire, je lui ai presque promis de lui donner l'accolade fraternelle, au Petit Lac des Esclaves au jour de l'Assomption. Oh! Monseigneur et bien aimé Père, si, en montant la rivière Athabaska avec la berge du Lac Labiche, je trouvai à Athabaska-landing, cet harmonium tant désiré, si je trouvais les soutanes et les surplis demandés par le R. P. Desmarais, pour ses petits anges vivants, quelle joie pour les Pères et pour tous les bons chrétiens du Petit Lac des Esclaves! »

**Océanie.** — Un ancien soldat d'infanterie de marine raconte le trait suivant :

« Nous venions de débarquer dans une de nos colonies; pendant deux mois, notre vie fut calme et paisible, et nous goûtions d'autant plus ce repos que, pendant toute la traversée, nous avions été rudement *bourlingués*. Mais un matin, le clairon sonne, dix de mes compagnons et moi, nous devons partir avec un vieux sergent, pour une expédition au centre du pays. Le vêtement et la nourriture laissent un peu à désirer; aussi, après deux jours de marche, une pluie torrentielle venant à tomber, plusieurs d'entre nous ressentirent les frissons de cette fièvre des colonies si terribles et, le surlendemain, nous avions la douleur de voir un de nos camarades mourir entre nos bras.

« On le porta sur un petit monticule voisin, puis, creusant la terre, nous allions descendre le cadavre dans la fosse, quand notre sergent, un vieux de la vieille, s'écria :

« — N'y a-t-il pas parmi vous, enfants, quelqu'un qui sache un brin de prière pour dire là-dessus ? »

« Alors un des plus jeunes s'avance :

« — Moi, sergent, dit-il. »

« — A genoux! » commande le chef, et malgré la pluie qui tombait toujours en abondance, on se mit à genoux, la tête découverte.

« Le jeune soldat, après avoir fait le signe de la croix, commença : « Je vous salue, Marie. » Tous, même ceux qui ne priaient plus depuis le départ du village, retrouvèrent bien vite cette prière et la dirent avec la plus grande ferveur.

« Le vieux sergent, lui, se contenta de faire le signe de la croix, c'est tout ce qu'on pouvait lui demander, mais une larme tomba de ses yeux, et pourtant, il ne pleurait pas facilement, le sergent; puis il se leva, vint droit au jeune soldat, et, lui frappant sur l'épaule, il lui dit :

« — Garde bien ça, conserit; car, vois-tu, ça sert quelquefois. »

« On défonça une de nos caisses à provisions, et l'on fit une petite croix, que l'on planta sur le tertre où devaient reposer pour toujours les restes de notre pauvre compagnon d'armes.

« Une prière à Marie et la croix, voilà les deux souvenirs que nous avons laissés sur sa tombe. J'ai fait plusieurs campagnes; je n'ai jamais depuis ce jour oublié mon *Ave Maria*. »



## VISITE A SAIJO (Japon).

(Suite et fin 1).

LETTRE DE M. COMPAGNON, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON MÉRIDIONAL A MGR COUSIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA MÊME MISSION.

A Saijo, du moins, nous prêchons *sans policeman*, sans recourir à l'appui de l'autorité et nous sommes écoutés durant deux ou trois heures dans le calme le plus parfait, on entendrait voler une mouche dans la nombreuse assemblée qui nous entoure. Au contraire le Rév. Akinson a requis trois sergents de ville. Il parle dans la maison dont j'ai fait mention plus haut. Deux sergents lui servent d'acolytes, un troisième contient les auditeurs : c'est une drôle de façon de prêcher l'Evangile de paix.

Le premier soir, ses auditeurs ne se pressaient pas d'arriver; pour passer le temps, il serait venu, paraît-il, se promener devant notre logis pour écouter et voir ceux qui étaient là. Il n'a pas dû être bien édifié, car à ce moment il y avait une sortie contre les protestants qui a été applaudie par quelques auditeurs qui ont battu des mains.

Le P. Daridon fit avec succès ses premières armes, il donna son premier sermon aux païens. Je racontai que le Père n'est au Japon que depuis dix mois, sur plus d'un visage il y eut un mouvement de sympathique surprise.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 23 novembre.

Nous avons passé quelques jours à Saijo, pas assez pour pouvoir faire des baptêmes; on ne peut convaincre une personne de la vérité de notre sainte religion en quelques heures; ce n'est pas en quelques heures, ni même en quelques jours qu'on peut lui apprendre le catéchisme sérieusement. Mais nous sommes satisfaits de ce voyage, toutefois il a été fatigant : nous n'avions guère que le temps de manger notre

riz et de réciter le bréviaire. Le reste du temps il fallait parler, faire des visites ou en recevoir. Et vous pensez si nous sommes à l'aise, nous Européens, assis toute une journée sur la natte, cette position fatigue plus que la controverse et la discussion elles-mêmes.

Pour M. Akinson, il se fait accompagner d'un bon confortable. C'est son affaire, il est américain et distributeur de bibles. Cela donne droit à tout et remplace tout. Nous le laissons à Saijo après nous.

Au lieu de revenir par voie de mer, nous optons pour la traversée des montagnes à pied; nous avions pour cela de très bonnes raisons. Nous

sortons de grand matin, nous avons quinze, d'autres disent dix-huit lieues à faire. Une dizaine de personnes, de celles qui ont le mieux suivi nos instructions, veulent nous faire l'honneur de nous accompagner à un kilomètre de la ville.

Nous partions fiers et contents, chaussés à la japonaise, des sandales de paille aux pieds. A dix heures nous avions fait cinq lieues. On se reposa un instant pour boire une tasse de thé et changer nos chaussures qui étaient usées :



JAPON. — RETOUR DE SAIJO; d'après un croquis envoyé par M. Compagnon (voir page 572).



on peut sans se ruiner en acheter plusieurs paires dans un voyage ; c'est deux centimes et demi la paire. Notre hôte habite une petite bicoque assise au pied d'une montagne : nous demandâmes des œufs ; l'aubergiste chercha longtemps et finit par nous dire qu'il n'a que deux poules qui ont fait chacune leur œuf le matin ; mais des voyageurs qui nous précèdent les ont mangés.

Nous reprenons nos sacs ; et, en marche, nous cheminons à travers la montagne dans d'étroits sentiers qui côtoient de profonds torrents.

Ici il faut que j'accuse le P. Daridon, il n'aime pas les montagnes ; quand je lui dis : « Regardez ces rochers, ces pics élevés, ces collines fleuries, ces torrents capricieux, » il me répond imperturbablement. « Rien n'est plus beau que la mer. » Il est né marin, il est breton ; en fait de montagnes il n'y a que les falaises de Roscoff qui lui sourient.

Pour moi, je marchais en arrière, cherchant du regard dans les anfractuosités des rochers ou sur le flanc des collines quelque arbuste, quelque fleur qui me rappelât la France. Je ne les cueille pas, je n'en saurais que faire. Mon sac est déjà assez lourd, mais j'aime à leur jeter un regard en passant. Il fallait aussi cette distraction pour faire oublier autre chose.

On commence chacun de son côté à marcher clopin-clopant. Les *waraji* (chaussures de paille) à chaque pas font leur œuvre, la faim travaille de son côté. Nous avons environ fait huit lieues, il est une heure. Le long du chemin je m'arrêtais pour manger des framboises : elles ressemblent à celles de France mais elles sont à peu près sans saveur ?

Nous arrivons à une cabane. C'est une hôtellerie. Oh ! qu'il fait bon s'asseoir ! Le Père Daridon enlève ses sandales pour se délasser les pieds. Elles sont collées à l'épiderme. Au pied gauche il a deux cloches dont l'une est de la grosseur d'une bonne noix. J'en ai aussi quelques-unes, mais elles sont petites.

Il y a longtemps que je n'avais trouvé le riz aussi excellent. Nous sommes assis sur un banc devant la maison, nous vidons nos écuelles en regardant les montagnes qui se dressent devant nous...

« — Combien de *ris* (lieues) jusqu'à la plaine ?

« — Trois !

On remet les sandales, les pieds un instant reposés refusent de recommencer la marche. Peu à peu ils s'habituent.

Nous nous traînons encore l'espace d'une lieue, puis rendus, on s'assoit sur le bord du chemin. Heureusement à quelque distance de là, dans une vallée, il y a des maisons.

Peut-être est-ce le salut ! on y trouvera des chevaux : cette pensée rend assez de forces pour descendre jusque-là.

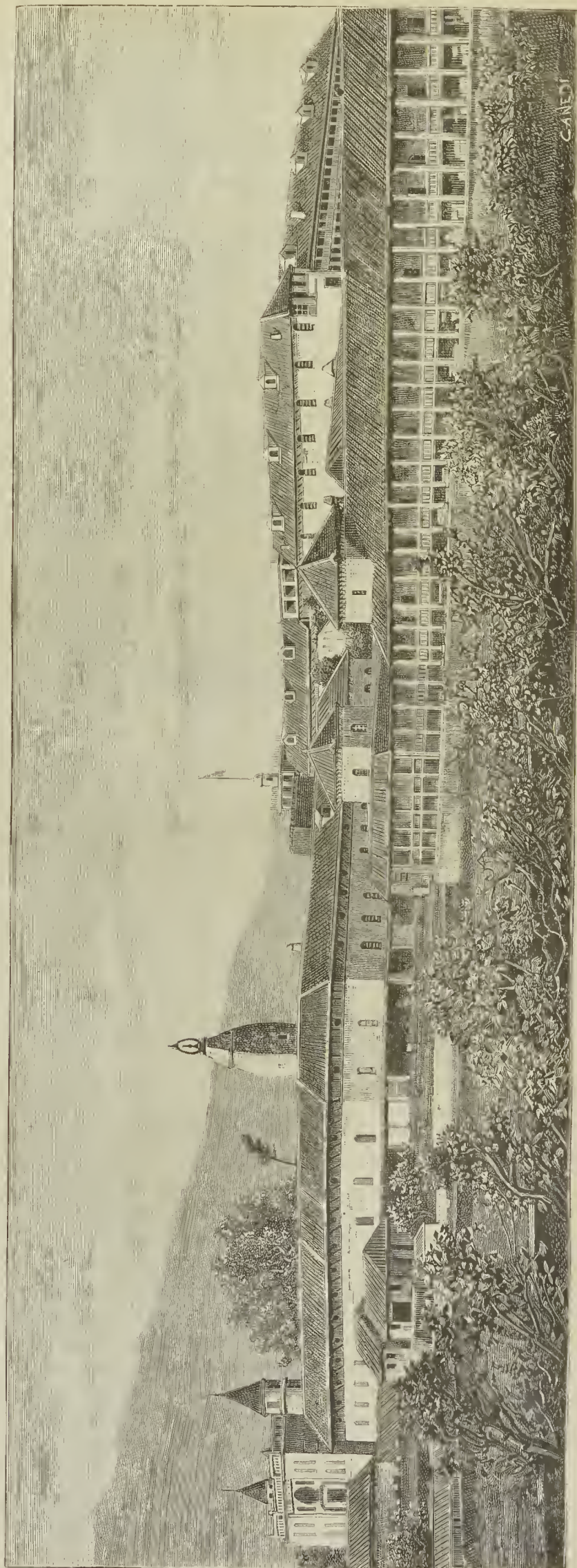
Une vieille aubergiste du fond de sa maison nous crie d'entrer :

« — As-tu un cheval ? peut-on en trouver deux dans le pays ?

« — Oui, il y en a deux, mais l'un est allé à la ville, il n'est pas encore de retour.

« — Voudrait-on nous louer celui qui est disponible pour nous porter jusqu'au premier village de la plaine où nous trouverons des voitures ?

« — Il n'est pas sûr que cela ne puisse pas se faire, nous répond-elle en normande, combien donnez-vous ?



THIBET. — PALAIS DU ROI DU NÉPAL A KATMANDOU ; d'après une photographie communiquée par M. Saleure (voir page 572).



« — Combien demandes-tu ! »

On finit par s'entendre. Ce n'est pas là le plus difficile. Les chevaux du Shikokon sont petits et maigrelets. Comment nous installer tous deux sur l'échine de notre rossissante ?

Le Père Daridon ne peut plus se tenir sur ses pieds, il ne peut pas même se lancer pour monter à cheval. D'ailleurs, nous n'essaierons pas de nous loger sur le dos de ce pauvre petit cheval qui fait pitié.

Notre *cicerone* apporte deux paniers, il les attache avec des cordes de chaque côté de notre monture. C'est un bât, et puis il faut se hisser chacun dans l'un de ces paniers ; voilà la tristesse qui s'en va. Mais il ne suffit pas de rire, ce n'est pas le moment de s'amuser. On tire le cheval à côté d'une terrasse, de là le Père Daridon se laisse glisser dans le panier de gauche pendant que je m'accroche fortement au panier de droite pour empêcher la culbute ; puis le cheval fait volte-face. Le conducteur soutient le panier du Père Daridon pendant que je prends possession du mien.

On se regarde, un fou rire nous prend... On se met en marche. Le cheval tremble sous un tel poids. A chaque pas le bât mal équilibré se dérange ; j'avais à faire un contre-poids au-dessus de mes forces. On s'accuse réciproquement tout le long du chemin qui est bien long. Dans le panier, quelle position ! Les pieds font horriblement mal, chaque mouvement fait souffrir. Nous côtoyons dans cette position des rivières, ou descendons des vallées profondes par des sentiers étroits et raboteux. A chaque instant nous nous attendons à rouler avec notre monture : mais si nos yeux se rencontrent, on oublie tout pour rire.

Représentez-vous deux missionnaires en soutane suspendus dans deux paniers sur les reins d'une pauvre rosse qui n'en peut plus. En avant, un Japonais, troussé jusqu'au dessus des genoux et tirant la monture avec deux mètres de corde. Nous avons raconté l'aventure au catéchiste qui peint assez bien, il a voulu aussitôt représenter cette scène, je vous l'envoie. Elle va vous égayer un instant (*v. p. 570*).

Il fallut rester trois à quatre heures dans nos paniers. On arriva à la nuit à la plaine, mais il n'y avait aucune voiture dans le premier village. Nous dûmes continuer à chevaucher ainsi jusqu'à deux lieues de Motsvagamo, où nous pûmes changer notre moyen de locomotion.

Quand on arriva chez le catéchiste il était neuf heures. Le P. Daridon était tellement fatigué que du seuil de la porte il se traîna sur les genoux et les mains jusqu'au fond de la maison où il se laissa tomber sur la natte. Le lendemain je dis la Sainte Messe, le Père qui ne pouvait pas se tenir sur ses jambes fut admis à la *communio laïque*.

Après deux ou trois jours les plaies se cicatrisèrent. Le P. Daridon partit avant moi pour Hiroshima, je restai un peu plus longtemps pour donner des instructions aux païens. Mais l'approche de la retraite me força aussi de rentrer plus tôt que je n'aurais voulu. Aussitôt de retour à Hiroshima, il fallait prendre la route d'Osaka. Voilà un petit voyage qui m'a donné bien des consolations malgré les fatigues ; encore aujourd'hui après huit jours, les pieds sont un peu malades, mais il est bon de les durcir.

FIN.

## UN COIN DES HIMALAYAS

### LE ROYAUME DU NÉPAL

Par M. SALEURE, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Thibet.

(Suite 1).

### VII

#### LE NÉPAL ET L'EMPIRE INDO-BRITANNIQUE.

Maitres du Népal, les Goorkhas continuèrent leurs excursions et devinrent la terreur des tribus voisines. A l'est, ils envahissaient le Sikkim ; à l'ouest, le Pendjab, et au sud, les plaines du Bengale où ils se rencontrèrent avec les sujets de l'empire anglo-indien. C'est en vain que sir George Barlow, gouverneur général de la compagnie des Indes et, après lui, lord Minto leur firent des remontrances. Pour mettre un terme à leurs exactions, lord Moira, successeur de lord Minto, fut obligé de prendre les armes et de leur déclarer la guerre. La première campagne entreprise en 1814, n'eut aucun succès. Après avoir franchi les montagnes bravé les intempéries de la saison des pluies, les troupes anglaises vinrent se heurter contre l'armée goorkha qu'elles ne purent entamer ; les pertes furent considérables et il fallut se retirer. Mais, à la fin de l'année et au commencement de 1815, pendant la belle saison, le général anglais Ochterlony s'avança dans la vallée du Sutlège, escalada toutes les montagnes, entra au Népal et vint déboucher dans la fertile plaine de Khatmandou où il défit les Népalais qui furent obligés d'accepter la paix qu'ils avaient d'abord refusée. Par le traité de Ségauli, qui régla les relations du Népal avec le gouvernement de l'Inde, les Goorkhas durent évacuer le sud-est du Sikkim, abandonner leurs postes avancés du côté du Pendjab, et remettre aux Anglais les stations de Nainital, Mossouric et Simla, qui devinrent alors les sanatoriums de l'Inde anglaise. Depuis cette époque, les relations entre les deux puissances ont toujours été amicales. Durant l'insurrection des *cipayes* (1857) Jang Bahadur, premier ministre du Népal, envoya ses régiments goorkhas au secours des Anglais, et c'est grâce à ces puissants auxiliaires, dont la fidélité ne se démentit jamais, que l'insurrection fut vaincue et qu'avorta le projet, conçu depuis longtemps ; de chasser définitivement les Anglais de l'empire indien. Maintenant encore le gouvernement népalais permet à ses soldats d'émigrer et de s'engager dans les régiments de l'Inde anglaise où ils sont exercés à l'euro-péenne. Ce sont les meilleurs soldats que l'Angleterre possède aux Indes. Quand ils reviennent au Népal, ainsi formés au maniement des armes, ils forment un stock de population qui peut être instantanément transformée en une excellente armée. Dans les montagnes, cette armée est assurément formidable et peut arrêter toute invasion.

Il y a un résident anglais à Khatmandou, capitale du Népal ; mais, comme la plupart des contrées de l'Himalaya et du plateau central asiatique, ce pays reste complètement fermé

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16 et 23 novembre.



aux Européens et à l'influence anglaise. Combien de temps encore pourra durer cette situation ? Ces contrées seront-elles enfin ouvertes à l'empire Indo Britannique, ou l'Angleterre sera-t-elle obligée de reculer toujours devant le Népal, le Thibet et le Bouthan ? tel est le problème que l'avenir aura à résoudre. Problème difficile, car bien des circonstances peuvent venir se jeter à l'encontre des volontés humaines pour les retarder, sinon les arrêter, et enfin si l'Anglais est pressant, impérieux, le nombre de ses enfants n'est pas en rapport avec leur force. L'intérêt réciproque et les relations intérieures ne suffisent pas toujours à régulariser la situation et à amener la solution des questions pendantes entre deux races qui pensent et agissent d'une façon tellement contradictoire.

Entre les Occidentaux et les Asiatiques le point de départ est aussi opposé que le but. Les uns veulent pénétrer à tout prix et introduire, avec leur commerce, leurs idées, leurs mœurs, leurs tendances. Tout obstacle les irrite, toute contradiction les choque, toute manière de voir autre que la leur est ridicule à leurs yeux. L'Asiatique, au contraire, est satisfait de ce qui se passe chez lui ; il considère sa civilisation comme parfaite et ses usages comme les seuls bons ; il veut à tout prix se débarrasser d'une ingérence étrangère, et préfère manquer de tout, que de rien demander à ses voisins. Tout changement lui semble une atteinte mortelle portée à son orgueil. Il fait donc pour empêcher les Européens de s'établir chez lui les mêmes efforts que ces derniers font pour y entrer ; de là une situation inextricable, dont la solution est nécessairement remise à la force.

### VIII

#### GOUVERNEMENT. — REVENUS. — ARMÉE.

Depuis la conquête goorkha qui réunit sous un seul sceptre toutes les principautés du Népal, le pays forme une monarchie absolue ; mais en réalité sa constitution politique est beaucoup moins simple qu'elle ne le paraît au premier abord. Il existe un certain nombre de coutumes consacrées par le temps et l'usage et auxquelles le roi ne pourrait déroger impunément. Son autorité est d'ailleurs purement nominale ; il gouverne avec un certain nombre de ministres choisis parmi les grands seigneurs du pays. La principale occupation de ce conseil est d'examiner la conduite de tous les officiers civils et militaires, de nommer aux emplois du gouvernement, de donner les commandements militaires, de distribuer les fiefs, etc... Mais son principal but est surtout d'opérer des changements et de faire subir des mutations, afin de prévenir l'attachement local et les dangers d'une autorité trop longtemps exercée, d'accoutumer les sujets à servir indifféremment dans n'importe quelle branche de l'administration et de les laisser constamment flotter entre la crainte et l'espérance. En réalité, le pouvoir suprême est exercé par le premier ministre qui est tout puissant ; mais sa toute-puissance ne le soustrait guère à l'inévitable destinée d'être tôt ou tard assassiné par quelque compétiteur. Quelques-uns réussissent à y échapper en faisant ôter la tête et, au besoin, en l'ôtant eux-mêmes, à tous les personnages dans lesquels ils entrevoient un rival.

Une partie du territoire du Népal étant divisée en fiefs, les impôts perçus par le gouvernement ne sont pas considérables.

Les principaux revenus viennent du commerce des éléphants, des douanes, de l'impôt sur le sel, le salpêtre, les importations étrangères, l'exploitation des mines et l'impôt foncier. Tous ces revenus donnent à peine une vingtaine de millions. L'argent en lingot n'a pas cours au Népal ; celui qui provient du Thibet subit une perte de douze pour cent au profit du gouvernement, quatre pour cent pour le monnayage et huit pour cent pour l'alliage que contient la roupie. L'or étant le monopole du gouvernement, il en tire aussi un certain bénéfice en le livrant au commerce.

Les emplois civils et militaires sont rétribués par des fiefs et des terres ; seul le premier ministre, outre les fiefs qu'il possède en vertu de son office, reçoit encore un traitement du gouvernement. L'armée est principalement payée par des concessions annuelles de terre appartenant à l'Etat.

Tout ce qui concerne l'art militaire est l'objet d'une grande attention au Népal. Les principaux revenus du pays sont consacrés aux dépenses militaires : fabrication d'armes, de canons, d'habillements, etc. L'armée régulière comprend seize mille hommes, divisés en vingt-six régiments ; l'armée irrégulière en compte à peu près autant. La couleur de l'uniforme est bleue ; la coiffure se compose d'un turban. Les armes, un peu hétérogènes, appartiennent à différents systèmes, mais sont excellentes. L'artillerie se compose d'assez nombreuses pièces de montagnes, fabriquées généralement dans le pays. L'armée se recrute par engagements volontaires, l'avancement des officiers est absolument abandonné au bon plaisir du gouvernement. Il y a des généraux de vingt-cinq ans, des colonels de quarante et des lieutenants à cheveux gris. Des fils de grands personnages sont quelquefois nommés généraux en quittant le sein maternel, de sorte qu'au Népal on voit parfois des généraux qui n'ont pas encore de dents et des lieutenants qui n'en ont plus.

### IX

#### LES VILLES DU NÉPAL, LEUR ARCHITECTURE.

Lorsqu'on arrive sur le versant nord des premiers contreforts de l'Himalaya, on jouit de l'agréable perspective de la vaste plaine du Népal qui ressemble à un amphithéâtre couvert de villes et de villages populeux. Sa circonférence est d'environ deux cent milles ; elle est un peu irrégulière et des montagnes l'environnent de tous côtés, en sorte qu'il est impossible d'y entrer ou d'en sortir sans les traverser. Il y a dans la plaine trois villes principales : Khatmandou, Patan et Bhatgong ; chacune d'elles a été la capitale d'un royaume indépendant. La plus importante des trois est située au nord de la plaine, c'est Khatmandou, capitale actuelle du Népal et ville de 60,000 habitants.



Suivant les traditions locales, elle fut fondée l'an 723 de notre ère. Au double point de vue de la propreté et de l'architecture, elle est très inférieure aux autres grandes villes du Népal, Patan et Bhatgongh. Le palais du roi est dépourvu d'intérêt; les diverses parties de ce monument en pierres, en briques et en bois font l'effet le plus disparate. On remarque cependant dans la ville quelques anciens palais de riches seigneurs dont la façade est magnifiquement sculptée. Quelques intérieurs sont meublés à l'euro-péenne, mais les meubles amenés à grands frais de l'Inde anglaise, y sont disposés dans le désordre le plus étrange; la plupart du temps les propriétaires en ignorent la véritable destination.

\* \* \*

La ville de Khatmandou est intéressante surtout par son architecture religieuse; on évalue à six cents le nombre des temples que renferme cette ville. Ces temples sont consacrés à des divinités bouddhistes et brahmanistes ou bâtis pour rappeler un emplacement célèbre, ou encore pour conserver les cendres de quelque personnage important. Les emblèmes bouddhiques et brahmaniques y sont tellement mêlés, qu'on les rencontre indifféremment dans les temples, quelle que soit la religion à laquelle ils sont consacrés. L'architecture du Népal a pris naissance dans l'Inde, mais en changeant de milieu elle s'est rapidement transformée. Aussi il serait très difficile de déterminer l'âge des divers temples du Népal. Quelques-uns d'entre eux sont très anciens et datent des premiers siècles de notre ère; la plupart sont postérieurs au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

Outre les trois grandes villes du Népal, Khatmandou, Patan et Bhatgong, il y en a plusieurs autres moins considérables; mais toutes, grandes ou petites, sont généralement bien bâties, avec des maisons en briques à plusieurs étages. Les appartements, qui ne sont pas élevés, ont des portes et des fenêtres très régulièrement disposées et travaillées avec art. Les vitres sont remplacées par des treillages; l'usage du verre n'étant pas répandu au Népal, on n'en trouve guère qu'aux fenêtres du palais royal. Les rues sont pavées en brique ou en pierres; on rencontre aussi grand nombre de puits d'où l'eau se répand, pour l'utilité publique, dans plusieurs canaux de pierre. Ces peuples classent chaque jour sous un nom particulier. Les temples destinés au culte sont plus nombreux chez eux que dans les villes les plus florissantes de la chrétienté; plusieurs sont magnifiques et construits à grands frais, on y compte souvent trois ou quatre coupes carrées. Dans quelques-uns, deux ou trois des dernières coupes sont ornées de cuivre doré, aussi bien que les portes et les fenêtres. Les uns ont quatre faces, d'autres six, avec de petits piliers de pierre ou de marbre d'un beau poli et deux ou trois étages pyramidaux. Il y a en outre des monolithes de vingt à trente pieds de haut, sur lesquels on place des idoles magnifiquement dorées. Autour des temples se trouvent des cloches qu'on sonne dans certaines occasions, ou lorsque les habitants sont en prière.

(A suivre).

## UNE

### EXCURSION APOSTOLIQUE DANS L'ARRAKAN

Par le R. P. Adalbert AMANDOLINI, bénédictin, missionnaire  
au Bengale oriental.

(Communiqué par Dom BÉRENGIER, O. S. B.).

Dans le pittoresque récit traduit de l'anglais qu'on va lire, le R. P. Amandolini nous conduit dans la partie centrale du district de l'Arrakan. Le zélé Bénédictin initie le lecteur aux petites misères de la vie apostolique et sème le journal de son voyage de gracieuses anecdotes qui en relèvent le charme.

Cette lettre a pour but de vous donner une idée de la manière dont on voyage dans les jungles de l'Inde et des difficultés qui accompagnent de semblables excursions.

Remarquons tout d'abord qu'il y a une différence énorme entre les incommodités auxquelles se trouve en butte le moine missionnaire et celles que rencontrera un officier du gouvernement. Pour le premier, c'est une terrible étape et une dure pénitence; pour le second, ce ne sera qu'une partie de plaisir laborieuse. Celui-ci va de l'avant escorté d'un bataillon de serviteurs et muni largement de provisions de bouche; celui-là marche où l'appellent d'austères devoirs, emportant un léger *frustulum* (1), accompagné seulement de son ange gardien.

Ce que nous appelons la saison sèche est la seule où il soit possible de s'aventurer en dehors de la banlieue d'une cité birmane. Cette saison commence en novembre pour finir en juin. Aussi chacun profite-t-il de cette belle saison pour vaquer à ses affaires: le négociant pour arrondir sa fortune, le commissionnaire pour écouler ses marchandises, le fonctionnaire pour visiter son district, le missionnaire pour porter les secours de son ministère à ses pauvres ouailles disséminées de côté et d'autre.

Comme il est matériellement impossible qu'un prêtre seul visite chaque année toutes les chrétientés de son immense paroisse, je les passe en revue à tour de rôle; les stations où je n'aurai pu me rendre cette année, auront ma visite l'année suivante.

Les villages dont je viens de terminer la tournée apostolique n'avaient encore jamais vu de ministre sacré; la sainte messe n'avait donc jamais été célébrée dans leur enceinte. J'ai, sur l'efficacité de l'adorable mystère de nos autels, une foi profonde; je suis absolument convaincu que des bénédictions innombrables et des grâces infinies tombent sur tout peuple et tout pays où cet auguste sacrifice est offert. Aussi, quand même je ne pourrais rien faire de plus que de parcourir cette région infidèle en tous sens pour y célébrer la messe, partout où je m'arrêteraï, je me croirais amplement dédommagé de mes fatigues et de mes souffrances. En vérité, pouvons-nous imaginer une œuvre plus apostolique, une fonction plus en harmonie avec la fin

(1) Pitance.



du christianisme que cette diffusion des faveurs spirituelles partout où nous portons nos pas ? Ne dit-on pas du plus grand des missionnaires qu'il « passait en faisant le bien » ?

Naturellement nous aurions tort de borner notre action à la célébration du saint Sacrifice. *Fides ex auditu*. S'il ne s'adresse directement aux populations par la prédication pour les convaincre, le missionnaire ne fera pas de nombreuses conversions. Il y a cependant des exceptions à ce principe ; j'ai reçu dernièrement un certain nombre de païens qui ne me connaissaient pas personnellement et avaient seulement entendu parler de moi.

\* \*

Mais revenons à mon sujet.

La première question que je me pose avant d'entreprendre une excursion est de savoir qui me défraiera de mes dépenses. Notre évêque est pauvre ; je le suis encore plus ; d'autre part, il n'est pas possible que je demande à mes paroissiens de m'aider.

Cependant comme les trois quarts du voyage devaient se faire par eau, dans un petit vapeur du gouvernement, je tentai un coup d'audace et m'adressai au *deputy commissioner* lui-même. J'exposai à ce haut magistrat le but philanthropique de ma mission et l'insuffisance de mes ressources ; en conséquence je sollicitai une réduction du prix de passage. A vrai dire je fondais peu d'espoir sur le résultat de ma démarche ; aussi quelle ne fut pas ma surprise quand il me répondit :

« Père, vous aurez un billet de première classe pour Botheedoung aller et retour, valable durant un mois, pour vous et votre serviteur. »

J'en pouvais à peine croire mes oreilles et même mes yeux en recevant mon ticket. Que le nom de M. Mac-Kae, le fonctionnaire anglais à qui je suis redevable de cette gracieuseté, soit transmis à la postérité. Je lui exprimai ma vive gratitude ; je lui donnai une cordiale poignée de main et je m'en allai enchanté.

Je n'avais jamais eu la pensée d'emmener avec moi un serviteur, n'ayant pas les moyens de faire cette dépense ; mais mon ticket étant valable pour deux personnes, j'insistai pour que mon *boy* (1) m'accompagnât au moins durant la traversée.

Le steamer à bord duquel je pris place était petit et manquait de confortable. Il n'y avait qu'une cabine-salon pour les Européens. L'atmosphère de cette cabine était, vu l'insuffisance de la ventilation, si chaude et si étouffante, qu'il était à peu près impossible d'y séjourner quelque temps. D'autre part, le pont regorgeait d'êtres humains, grands ou petits, jeunes ou vieux. Il me sembla qu'en ma qualité de passager de première classe, j'avais des droits particuliers au grand air et je me mis à faire une trouée dans la foule, ce qui n'était pas, en somme, un travail sur-humain. J'étendis ma couchette par terre et m'efforçai de dormir, mais ce fut en vain, car les gens qui m'entouraient, remuaient d'une façon si inquiétante, que je dus me contenter de faire des actes de résignation et prendre mon parti de mon triste sort. Je fus tout heureux en voyant reparaitre le jour. J'allumai ma petite lampe à esprit de

(1) Le garçon, ou petit serviteur.

vin, je fis bouillir de l'eau et infuser un peu de café. Ce fut mon déjeuner. A midi, le steamer arrivait à sa destination.

Muni de mon bréviaire et d'une petite boîte contenant les objets nécessaires pour le saint-sacrifice je débarquai sans guide ni serviteur.

« — A quelle distance sommes-nous de Mangdoo ? » demandai-je à l'un des indigènes.

« — A quinze milles (24 kilomètres). »

Comme je suis un assez pauvre marcheur, je désespérai de fournir cette étape. Heureusement je pus trouver un poney pas plus gros qu'un poulain.

Je me mis aussitôt en selle ; mais l'animal, raidissant ses quatre jambes, demeura ferme comme un poteau et ne bougea pas d'une ligne. Pour me tirer d'embarras, un assistant voulut bien, sur ma demande, donner à ma monture un coup de baguette. L'individu s'acquitta de la commission avec plus de zèle que je ne le désirais ; car mon coursier, vertement houspillé, leva les pattes de derrière d'un bond si imprévu et si violent qu'il me fit glisser le long de sa maigre encolure et me coucha sur le sol. Je me relevai heureusement sans aucun mal et je remontai avec précaution sur la crampe de ma Rossinante. Mais décidément c'était chez elle une idée fixe ; impossible de la faire avancer. Je priai alors l'un des témoins de cette scène de vouloir bien pousser ma bête par derrière, tandis qu'un autre la tirait par le licou et que j'éperonnais ses flancs à coups de talon. Ce système réussit à merveille. Après quelques vellétés de résistance, le poney se décida à partir et fila doux comme un mouton. Je demandai à mes auxiliaires pourquoi il avait fait tant de façons pour détalier.

« — Ah ! Monsieur, me dirent-ils, c'est votre robe noire qui l'a effarouché. »

\* \*

Durant quatre ou cinq kilomètres je chevauchai à travers un pays plat et sans intérêt. Mais lorsque j'atteignis le pied des collines connues sous le nom de *Mayo-range*, le panorama revêtit un caractère sauvage et la route commença à se dérouler au milieu d'un paysage superbe.

Je me croyais transporté dans un royaume de féerie. L'aspect des forêts verdoyantes au sein desquelles le chemin dessinait ses lacets défie toute description. La hanteur des montagnes voisines, toutes tapissées de la base au faite d'une végétation exubérante, me remplissait l'âme de respect et de crainte. Du flanc des rochers s'échappait une eau limpide et glacée recueillie dans de grands bassins naturels creusés par la Providence pour la commodité des voyageurs.

Je m'étais assis un instant pour me reposer et savourer la délicieuse fraîcheur lorsque vint à passer un fonctionnaire anglais. Nous liâmes conversation et nous continuâmes la route ensemble. Chemin faisant, il m'entretint de ses aventures de voyage, des dangers qu'il avait courus :

« Les parages que nous traversons en ce moment, ajoutait-il en manière de conclusion, sont précisément infestés de tigres et de léopards... »

Mon compagnon avait à peine achevé sa phrase qu'un craquement de sinistre augure se fit entendre dans les



jungles et deux yeux énormes fixèrent sur nous un regard épouvantable : en même temps un rugissement horrible ébranlait les échos de la forêt ; heureusement l'instant d'après, le monstre descendit dans les profondeurs du ravin. Cette apparition n'avait duré qu'une minute ; mais elle avait suffi pour me paralyser complètement.

« — N'ayez pas peur, me dit l'officier anglais ; il n'y a pas ici de tigres mangeurs d'hommes. Je suis cette route souvent durant la nuit et les fauves ne m'ont jamais inquiété. Il est vrai que je me fais accompagner de quelques porteurs de torches allumées qui font du bruit pour les effrayer. »

Aucune autre aventure ne marqua notre traversée des monts Mayoo et nous arrivâmes à Mangdoo sur les cinq heures du soir.

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

**Carte de Madagascar**, dressée par le P. P. D. ROBLET, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Madagascar (à l'échelle du 1 : 1.000.000).

Dans leur numéro de novembre 1888, les *Proceedings of the royal Geographical Society*, dont on connaît la haute autorité, font l'éloge de cette remarquable publication qui vient de paraître :

« Cette carte contient infiniment plus de détails qu'aucune autre publiée précédemment. Cette grande abondance de détails inédits se fait plus particulièrement remarquer dans les districts de l'Imerina et des Betsiléos et dans la partie occidentale de Madagascar ; mais on peut dire qu'il n'y a presque aucun point de la grande île africaine sur laquelle le P. Roblet ne fournisse des renseignements introuvables ailleurs. La carte est soigneusement dessinée ; le relief montagneux est teinté marron clair et ressort par contraste sur le vert des régions boisées ; les routes sont indiquées ainsi que l'altitude d'un grand nombre de localités. Un cartouche, placé à l'un des angles de la carte, contient un excellent plan topographique de Tananarive, à l'échelle du 1 : 20.000 ; des courbes de niveau délimitent les divers étages sur lesquels est assise la capitale de Madagascar. Prise dans son ensemble, l'œuvre du P. Roblet est une œuvre cartographique des plus honorables et dont la préparation a dû demander à son auteur un immense travail et une persévérance peu commune. »

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

ÉDITION FRANÇAISE.

Un abonné du diocèse de Rennes.....	50
Un anonyme de Cessenon, diocèse de Montpellier, avec demande de prières .....	10
Anonyme de Bordeaux.....	13

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mongolie).	
M. l'abbé Samoin, à Carnoy, diocèse de Cambrai .....	13
Anonyme du diocèse de Quimper.....	5
Un Recteur breton.....	90
Un anonyme du diocèse de Saint-Claude.....	100

Pour une église dédiée à Saint-Joseph (R. P. Planque).	
Anonyme de Bordeaux.....	2

A Mgr Fallize, évêque de Norwège, pour le recteur d'Alten.

Mme Caroline Muller au Mullerhof (Alsace) .....	100
C. F., à Gand.....	16

Pour M. l'abbé Geffroy, missionnaire en Cochinchine.	
C. F., à Gand (Belgique).....	16

A M. l'abbé Emonet, missionnaire à Nieou-Tchouang (Mandchourie).

C. F., à Gand (Belgique).....	16
-------------------------------	----

Pour fondation d'écoles dans les missions en Orient (Capucins de Mésopotamie).

M. Joseph Nurre, diocèse de Bayonne. . . . .	50
Mme Chavannes-Gaulis, à Lausanne (Suisse).....	8

Pour Notre-Dame de Lourdes à Chetput (Pondichéry).

Mme Caroline Muller, au Mullerhof (Alsace).....	100
---	-----

Pour Mgr Combes, évêque de Constantine.

M. Richard, à Avignon.....	2
----------------------------	---

Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'esclaves.

Anonyme de Little Chute (Etats-Unis) .....	246
M. l'abbé Samoin, à Carnoy, diocèse de Cambrai.....	10
Anonyme de Tours.....	200
Une anonyme du diocèse de Chambéry.....	25
M. de la V., diocèse de Lyon.....	1000
Mme Chavanne Gaulis, à Lausanne (Suisse).....	10
Anonyme de Lyon .....	2 50
Anonyme de Bordeaux.....	50

Au cardinal Lavigerie, pour le baptême de deux enfants sous les noms de Jean et Charles.

M. Guérerd, à La Malgrange, diocèse de Nancy.....	20
---	----

Pour le Supérieur des missions du Zambèze.

Anonyme de Hollande.....	36 60
--------------------------	-------

Au même, pour le rachat et le baptême d'un petit nègre, sous les noms de Paul-Emmanuel-Eugène.

Un anonyme du diocèse de Paris.....	1
-------------------------------------	---

Au même, pour le rachat et le baptême d'une petite négresse, sous le nom de Thérèse-Marie-Joséphine-Bernadette.

Une enfant de Marie, du diocèse de Paris .....	2
--	---

Pour la léproserie de Madagascar.

C. F., à Gand (Belgique) .....	16
--------------------------------	----

A Mgr Clut, pour les missions d'Athabaska-Mackenzie.

Anonyme de Tours.. . . .	200
Anonyme du diocèse de Viviers.....	5

ÉDITION POLONAISE.

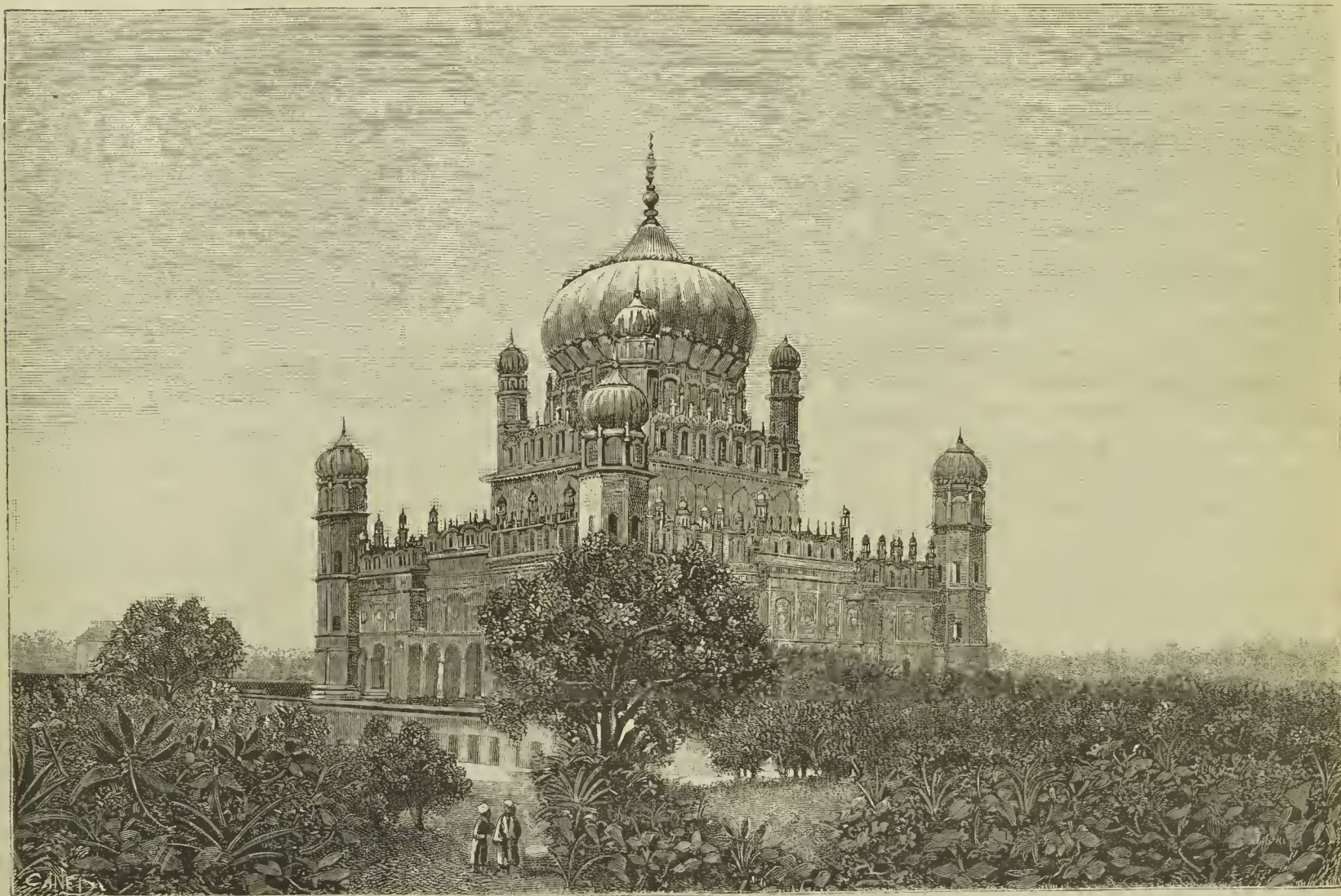
Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Przewlocki, supérieur des Résurrectionnistes d'Andrinople) ..	453 »
Pour les missions d'Orient (R. P. Przewlocki).....	16 25
Pour le rachat d'enfants païens (Bagamoyo).....	27 50
Pour les inondés de Chine (Mgr Volonteri, Ho-nan)....	304 »
Pour l'hôpital des lépreux à Jérusalem (Mgr Bracco)....	38 40
Pour les missions des PP. Jésuites (Zambèze).....	2 »
Pour les missions du Zambèze.....	67 15
Pour la Congrégation de l'Enfant-Jésus (Sœurs de Chauffailles).....	60 25
Pour la mission d'Athabaska-Mackenzie.....	16 »
Pour les missions de Dom Bosco (Patagonie).....	20 40

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





THIBET. — TEMPLE BRAHMANIQUE; d'après une photographie envoyée par M. Saleur, missionnaire au Thibet (voir page 583).

## PRIME A NOS ABONNÉS

Pour 1889.

Carte des missions catholiques

DANS

### L'INDO-CHINE FRANÇAISE

Dressée par M. Adrien LAUNAY

*De la Société des Missions Étrangères de Paris.*

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés les étrennes que nous leur offrirons avec nos souhaits de bonne année le 1<sup>er</sup> janvier 1889, la carte des missions catholiques dans l'Indo-Chine française.

Rien, nous semble-t-il, ne pouvait leur être plus agréable au triple point de vue religieux, patriotique et scientifique.

Quelle contrée a été de nos jours plus illustrée par les

victoires de la foi, que cette Indo-Chine orientale où la France vient de s'établir? Persécutions sans cesse renouvelées depuis le règne de Minh-Mang, héroïsme des martyrs, missionnaires, prêtres indigènes, religieuses, catéchistes, fidèles, et dans ces dernières années, extermination presque totale des chrétiens de la Cochinchine orientale, ruine des chrétiens du Tong-King.

Combien de fois nos lecteurs n'ont-ils pas lu ces noms un peu étranges pour leurs oreilles et leurs yeux : Tra-hô, Phu-hoa, Vàn-ban, Gha-hua, Taac-da, Nuoc-nhi, où ont été massacrés les PP. Guyomard, Garin, Poirier, Dupont, Macé. Barrat; An-ninh, le petit Séminaire si héroïquement défendu.

Et les missions du Tong-King, que de grandes choses ne nous rappellent-elles pas?

Mais ici les souvenirs profanes se mêlent aux souvenirs religieux; le bruit des chaînes des captifs au bruit des batailles, c'est Hà-noï, Nam-dinh, Ninh-binh, inséparables du nom de Francis Garnier, de Balny, de Hautefeuille, de Rivière, de Berthe de Villers; Son-tay, l'imprenable, enlevée en quelques heures par l'amiral Courbet; puis Bac-ninh, Thai-nguyen, qui virent tour à tour passer Brière de l'Isle et Négrier; Tuyen-quan, où le commandant Dominé, assisté du sergent Bobillot, fit une si prodigieuse défense; Bac-le, témoin d'un guet-apens organisé par la haine et la mauvaise



foi des mandarins annamites et chinois; Lang-son, enfin, dont le nom retentit un jour si douloureusement dans nos cœurs de Français.

Pour qui veut connaître l'histoire religieuse et politique de l'Indo-Chine, suivre les pas de nos missionnaires, les marches et les contre-marches de nos solda's, notre carte est un guide sûr et précis.

« La géographie éclaire l'histoire », a-t-on dit depuis longtemps; cette parole est plus vraie encore quand il s'agit de pays ignorés.

Jusqu'à ce jour aucun travail aussi complet n'a été publié sur les missions de l'Indo-Chine. Notre carte mesure près d'un mètre de longueur sur cinquante centimètres de largeur: elle contient plus de mille noms.

Au point de vue religieux, elle renferme les noms des résidences de missionnaires, la plupart des noms de petites chrétientés, et quand ces noms sont trop nombreux pour être tous inscrits, une petite croix désigne la position des paroisses.

Le point de vue civil n'a pas été négligé. Les capitales des provinces et les chefs-lieux d'arrondissement ont été indiqués par des signes particuliers.

Pour plus de clarté, on a imprimé à l'encre rouge tout ce qui concerne les Missions; à l'encre noire tout ce qui est purement politique. L'hydrographie est en couleur bleue, l'orographie en bistre.

La philologie elle-même a pris place dans cette carte. Tout le monde sait que la langue annamite a différents tons et que, pour marquer ces tons qui changent absolument les mots, les missionnaires se servent d'accents, placés au-dessus ou au-dessous des lettres.

Jamais en Europe, aucune carte de l'Indo-Chine, pas même celle qui a été publiée par l'État-major français, n'a été gravée avec ces caractères. Notre carte les porte; on a même poussé l'exactitude jusqu'à noter les nuances diverses qui existent entre l'orthographe employée au Tong-King et l'orthographe dont on se sert en Cochinchine. Cette innovation curieuse et intéressante pour nos lecteurs est véritablement utile pour nos missionnaires, pour nos officiers, pour tous ceux qui connaissent la langue annamite.

M. Hausermann, notre graveur, à qui nous devons de si beaux travaux, a fait là une véritable œuvre de maître, il lui a fallu une patience à toute épreuve et un savoir-faire presque sans égal.

Cette carte a été dressée par le P. Adrien Launay, le savant auteur de *l'Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, l'écrivain distingué qui a signé: *Nos Missionnaires*. Nous ne saurions mieux indiquer la valeur de ce travail et de l'auteur qu'en disant que la Société des Missions-Étrangères a confié au P. Launay la publication d'un grand atlas comprenant toutes les Missions dont elle est chargée. Qu'il veuille bien recevoir ici nos remerciements les plus sincères!

## CORRESPONDANCE

### MADAGASCAR

On nous communique la lettre suivante d'un missionnaire jésuite, nouvellement arrivé dans la grande île africaine. Les touchants détails qu'elle donne sur les progrès de la foi et l'œuvre des lépreux à Madagascar, attireront sur cette importante mission, les prières de nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. CALEMARD, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
MISSIONNAIRE A TANANARIVE, A SA FAMILLE.

Depuis le mois de décembre jusqu'au 1<sup>er</sup> avril, j'ai séjourné à Soamanaudrarina, poste d'environ deux cents chrétiens mêlés à beaucoup de protestants et situé à six kilomètres à l'est de Tananarive. De plus, pendant ce temps, j'ai eu l'occasion de visiter assez souvent les lépreux d'Ambahivoraka, une centaine environ, hommes, femmes ou enfants, à peu près tous baptisés et relégués dans une petite vallée assez fertile mais bien solitaire, à huit ou neuf kilomètres de Soamanaudrarina et toujours à l'est.

Qu'ai-je fait pendant ce temps? Peu de chose, car, pour exercer l'apostolat, il faut savoir la langue, ce qui me fait encore défaut. Donc, en consultant mon journal, j'y trouve huit baptêmes d'enfants et dix baptêmes d'adultes.

Ce qui ne manque pas d'intérêt cependant, c'est la manière dont la plupart de ces baptêmes ont eu lieu. Parmi les enfants, plusieurs m'ont été apportés par des protestants. Bien entendu, leur première intention était d'obtenir du Père, un remède pour le corps de leur enfant malade. Mais, une fois dans la maison du missionnaire, je les considère un peu comme appartenant à ma juridiction. Alors j'essaie de leur faire comprendre que le meilleur remède à donner à leur enfant, c'est le baptême catholique qui en fera un petit ange. S'ils consentent, je leur fais promettre d'envoyer plus tard leur enfant à l'école catholique et à l'église, et nullement au temple, auquel du reste ils ne se montrent guère attachés. Puis aussitôt et séance tenante, je les fais porter à l'église pour les baptiser. C'est donc ainsi que quatre ou cinq de ces petites créatures ont été prises dans les filets du bon Dieu. Quant aux adultes, la chose est plus difficile, car si ce sont de grandes personnes, elles manquent de constance pour assister régulièrement au catéchisme et se faire instruire suffisamment. C'est par l'école catholique surtout qu'on peut obtenir que les enfants déjà un peu grands, consentent à recevoir le baptême dans de bonnes conditions.



Quelques jours après mon arrivée à Soamanaudrarina, j'avais donc réuni quelques-uns de ces enfants non baptisés. Ils se sont trouvés prêts pour le baptême au commencement du Carême.

Le mercredi des Cendres, après la cérémonie accoutumée, j'ai procédé au baptême solennel de mes chers catéchumènes. Ils étaient cinq : quatre petits garçons de neuf, dix ou onze ans et une petite fille de huit à neuf ans. Beaucoup de personnes ont considéré la cérémonie d'abord sous le porche de l'église. Deux infidèles ont même demandé sur l'heure à recevoir le baptême, mais, comme ils n'étaient pas assez connus, on les a ajournés.

Puis dans l'église, grande sensation quand, après les exorcismes d'usage, on les a vus prosternés sur le pavé du sanctuaire, plus grande émotion encore quand l'eau sainte a coulé sur leur front.

\* \* \*

Quelques jours avant, un dimanche, au moment où j'allais célébrer la sainte messe, Joseph, maître d'école, arrive.

« — Père, on vous demande à la porte de l'église. »

J'y vais aussitôt et je vois sur la petite place un pauvre jeune homme de vingt-huit à trente ans étendu sur une litière, le visage défait, la respiration pénible. Jacques, catéchiste d'Amboiminchuibrine, membre de l'Union catholique, l'avait trouvé sur son chemin et, comme le bon Samaritain, il s'était approché et lui avait parlé du grand remède catholique. Notre malade, touché par la grâce qui lui montrait probablement sa fin prochaine, avait été vite gagné. Aussi, lorsque le Père s'est approché, il n'y avait qu'à cueillir une âme pour Dieu.

« — Vous êtes bien malade, mon ami ? (ses jambes, je crois, étaient brisées). Voulez-vous recevoir le baptême ? Notre Seigneur vous aidera à supporter vos souffrances :

« — Oui, dit-il à voix basse et péniblement, mais avec un regard qui ne me laissait plus aucun doute.

« — Croyez-vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

« — Oui, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, » et il presse sur ses lèvres le crucifix.

Aussitôt je lui fais réciter quelques prières, on l'excite à la contrition de ses péchés, on le confesse. Puis, avec Joseph comme parrain, qui lui donne et lui fait accepter le nom de Pierre, je le baptise. Notre Pierre, donc étendu sur sa litière et entre les portes de la maison du Père (on n'a pu le faire entrer plus avant), sourit de bonheur au milieu de ses souffrances. Puis il demande un remède pour ses oreilles, qui sifflent, dit-il. Hélas, l'unique remède à leur donner en ce moment était bien l'extrême-onction. Je m'apprêtais à le faire, mais les porteurs sont pressés de l'emporter. Pierre nous dit adieu en souriant, et dit à Joseph qu'il peut aller au ciel maintenant.

\* \* \*

Enfin que vous dire de nos lépreux ? Cachés dans leurs huttes au fond d'une petite vallée solitaire, ils sont bien toujours l'effroi du monde délicat qui n'ose approcher de cet endroit de pestilence, mais que la foi nous indique toujours comme la retraite bien-aimée du Divin Maître. Les pauvres lépreux ne nous sont-ils pas montrés dans l'Evangile comme ses privilégiés ? Lorsqu'il s'agissait de les guérir, Notre-Seigneur n'y allait pas par un ou par deux, mais par dix à la fois. Là aussi, il y a de touchants spectacles : des âmes désireuses d'avoir leur conscience bien propre à présenter à Notre-Seigneur quand la prison de leur corps complètement détruite leur permettra de prendre un libre essor vers les régions d'en-haut.

Il n'est pas de visite où le Père n'ait à aider ces chères âmes à réaliser quelque pieux désir. Un jour, c'est une communion générale de soixante des moins malades présents à la chapelle ; un autre, c'est le saint viatique et l'extrême-onction à des infirmes plus pressés de partir et qui demain ne seront plus de ce monde. Bien entendu que, pour toutes ces cérémonies, les échos de la vallée solitaire retentissent des chants sacrés exécutés avec le meilleur entrain. Il me vient en souvenir en ce moment une jeune Stéphanie, enfant de douze ans, morte, paraît-il, deux jours après son baptême et un Pierre de quarante-cinq à cinquante ans, baptisé dans sa case. Ce dernier se croyait déjà aux portes du tombeau. Comme il était suffisamment instruit, je lui donnai le baptême ; quelques jours après, il se trouvait encore dans un état qui m'inspirait des craintes, je lui donnai la communion et l'administrai. Il me semblait que notre Pierre ne pouvait aller loin, mais j'avais compté sans la grâce. Le Lundi Saint j'allai à la léproserie pour faire la distribution des rameaux qui n'avait pu se faire le dimanche. Quelle ne fut pas ma surprise de voir Pierre venir lui-même recevoir son rameau béni et assister à la procession comme les autres !

\* \* \*

L'œuvre des lépreux est agréable à Notre-Seigneur, aussi le démon a-t-il essayé d'y mettre obstacle la nuit même de la résurrection. Pour pouvoir dire la messe aux lépreux d'Ambahivoraka et à Soamanaudrarina, je m'étais rendu avec Daniel, mon aide-de-camp malgache, à la léproserie le samedi soir, comptant revenir le dimanche matin à Soamanaudrarina. Après la prière du soir faite en commun avec les lépreux, je m'étais jeté tout habillé sur un lit de camp, disposé à côté de la chapelle. Daniel dormait à côté dans une natte roulée. Il était à peine dix heures et demie du soir, je n'étais point endormi lorsque j'entends du bruit, des aboiements, des cris, comme une lutte qui s'engage autour de la case en bois où je me trouvais. Je me lève et à peine suis-je sur pied, que la petite fenêtre et la porte de la case s'ouvrent



violemment. J'étais cerné par des voleurs qui, après avoir repoussé les quelques lépreux qui avaient voulu nous défendre, s'étaient rendus maîtres de la case. Que faire? Daniel, muet de peur, cherche un gîte sous le lit de camp. Il ne me restait d'autre arme que mon chapelet, mais Marie allait combattre pour moi.

Le voleur placé près de la fenêtre me demande de l'argent, je réponds que je n'en ai pas; je n'avais pas un centime. Et je récite quelques *Ave Maria*, puis, comme ils ne faisaient pas mine de vouloir s'en aller, (ils étaient quatre ou cinq) et que des paroles peu rassurantes avaient été prononcées, je quittai la case toujours en tenant mon chapelet à la main. La porte était ouverte, et un des malfaiteurs auprès; mais craignant probablement une arme que je n'avais pas, il me laisse échapper, tandis que, protégé par ma bonne Mère et mon ange, je descends un vallon assez profond, traverse un ruisseau et passe le reste de la nuit sous une voûte formée par des buissons.

Quelques instants après, j'entends deux voix d'hommes qui passaient non loin. Il me sembla bien que c'étaient deux des voleurs. Heureusement, j'étais assez caché; ils s'éloignèrent sans m'apercevoir malgré le clair de lune, et le matin, je me rendis à Soamanaudrarina.

Que cette préservation vraiment providentielle vous soit un motif pour remercier la bonne Mère et lui demander chaque jour une protection pour son pauvre missionnaire!

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sept missionnaires de la Société des Missions Étrangères sont partis de Paris le 14 novembre 1888, pour les Missions de l'Extrême-Orient. Ce sont :

MM. Augustin-Antoine Roy, du diocèse de Poitiers, et Marie-Louis Robin, du diocèse de Besançon, pour le Coïmbatour; MM. Jules Conte, du diocèse de Rodez, et Pétrus Reviron, du diocèse du Puy, pour le Cambodge; M. Jean-Marie Marand, du diocèse de Clermont, pour Pondichéry; M. Félix-Pierre Aucouturier, du diocèse de Clermont, pour le Mayssour; M. Léon-Gustave Robert, du diocèse de Besançon, pour la Procure générale de Hong-Kong.

— Le 18 novembre, Mgr Laouënan, archevêque de Pondichéry, s'est embarqué à Marseille pour regagner sa mission. Trois autres missionnaires, revenus en France pour y rétablir leur santé, sont aussi repartis le même jour : M. Félix Neveu, pour le Mayssour; M. Joseph Poinat, pour la Cochinchine occidentale et M. Louis Saleur, pour le Thibet.

— Le même jour et sur le même paquebot, se sont embarqués à Marseille pour se rendre en Asie, les Petites Sœurs des Pauvres dont les noms suivent : Sœurs Antoine de Sainte-Marie, Raphaël-Marie, Alexandrine de Saint Joseph, Mélanie de la Présentation, Arsène des Sept-Douleurs, Amélie du Bon-Pasteur, Alphonsine de l'Assomption, Philomène de Marie, Apolline de la Pentecôte, Bénédicte du Saint-Sacrement, Vincente de Saint-Joseph.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Lyon.** — La fête patronale de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a été célébrée lundi dernier avec une grande solennité à la Primatiale de Lyon. Sa Grandeur Mgr Foulon, archevêque de Lyon, a offert le Saint Sacrifice en présence des membres des Conseils central et diocésain et d'une foule de fidèles. Un fils de saint François, le R. P. Sylvestre, capucin, a prononcé une touchante allocution.

— La Société de Géographie de Lyon, qui consacre chaque année l'une de ses séances à l'exposé des récentes explorations géographiques et des travaux scientifiques des missionnaires catholiques, a dernièrement inauguré la reprise de ses conférences d'hiver par cet important sujet.

Le rapporteur ordinaire, M. Valérien Groffier, qui appartient depuis treize ans à la rédaction des *Missions catholiques*, après avoir signalé les progrès de l'armée apostolique dans toutes les parties du monde, a appelé l'attention sur la remarquable découverte du fleuve Saint-Joseph, dont les Pères d'Issoudun, missionnaires en Nouvelle-Guinée, viennent de reconnaître la direction et de dresser la carte. Il a ensuite passé en revue les nouvelles fondations des Maristes de Lyon aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Zélande; des Pères des Missions Africaines de Lyon en Egypte et dans l'Afrique occidentale; des Pères du Saint-Esprit au Gabon, au Congo, au Zanguebar; des Pères d'Alger dans l'Afrique équatoriale. Il a fait apprécier tout particulièrement l'importance des services rendus par le P. Delattre à l'archéologie; par les PP. Cuq, Montel, Raimbault, Lourdel, Le Roy, à la linguistique; par les PP. David, Rathouis, Camboué et Campenon à l'histoire naturelle; par les PP. Dechevrens, Desgodins et de Campigneulle à la météorologie; à l'histoire par NN. SS. Massaja et Gentili; à l'hydrographie par les PP. Armentia et Colombel; à l'ethnographie par les PP. Magalli, Guerlach et Bringaud; à la géographie commerciale et à la colonisation par le P. Proulx et les Oblats du Canada; enfin par le P. Roblet à la cartographie: ce savant missionnaire jésuite a fait don à la Société de Géographie de sa magnifique carte de Madagascar.

Entre temps, le conférencier a rendu hommage à la mémoire des missionnaires explorateurs décédés en ces dernières années: NN. SS. Dordillon, Charbonnier, Seghers; les PP. Duparquet, Baudin, Moreau, Abinal, de La Vaissière, Picarda, etc.

Cette longue apologie de l'œuvre scientifique des missionnaires était illustrée par une profusion de projections lumineuses: cartes, types, paysages, monuments, ruines. La modeste résidence de Mgr Navarre, à Port-Léon, ouvrit la série et le beau portrait du cardinal Lavigerie, peint par Bonnat, termina, aux applaudissements de la salle entière, cette pittoresque succession de tableaux empruntés aux cinq parties du monde.

**Angleterre.** — La santé des trois cardinaux anglais vient de donner de sérieuses inquiétudes: pour deux d'entre eux, les craintes ont heureusement diminué. Le cardinal Manning, gravement atteint il y a quelques jours, reprend peu à peu ses forces, et quoique, à l'avenir, il ne puisse plus prodiguer comme autrefois sa présence et sa parole dans les cérémonies publiques, il a gardé entre ses mains l'administration de son diocèse, et s'occupe, avec toute sa présence d'esprit habituelle, des moindres détails.

Chez le cardinal Newmann, auquel le Saint-Père a envoyé, il y a quelques jours, une bénédiction spéciale, la faiblesse excessive qui faisait tout craindre disparaît peu à peu. Cependant, le grand âge du vénérable malade l'oblige toujours à de grandes précautions.

Quant au cardinal Howard, qui vient d'être transféré à Brighton; ses forces physiques ont repris d'une façon qui étonne beaucoup ses médecins.



## ÉTUDE SUR AMASIE (Arménie).

Par le R. P. FURGEOT, de la Compagnie de Jésus,  
missionnaire à Amasie.

L'un des Pères jésuites que Sa Sainteté Léon XIII a envoyés il y a huit ans fonder une mission en Arménie, nous adresse, avec la notice intéressante qu'on va lire, deux dessins représentant le panorama d'Amasie, l'une des villes les plus célèbres du diocèse de Trébizonde.

Je vous envoie quelques détails sur notre chère Mission, espérant la faire participer largement aux prières de vos nombreux lecteurs.

Amasie, vous le savez, est située sur la grande route commerciale de Bagdad à Samsoun. Assise au pied des ruines de la citadelle de Mithridate, dans un étroit défilé, elle voit s'ouvrir devant elle deux gorges profondes dont l'une n'a pas moins de vingt-cinq kilomètres de longueur. C'est là que la nature semble avoir réuni les sites les plus sauvages et les plus grandioses. Partout la montagne s'y dresse à nos regards, tantôt abrupte comme un mur infranchissable, tantôt s'élevant graduellement par pentes douces ou rapides ou par une suite de collines entrecoupées de vallons. A chaque pas la scène change et offre au voyageur de nouveaux aspects. Il n'y manque qu'un peu plus de verdure pour en faire le pays le plus pittoresque du monde.

Amasie compte environ 30,000 habitants, dont 20,000 Turcs et 10,000 chrétiens. Le dernier recensement porte quatre cents maisons arméniennes schismatiques, dix-sept maisons protestantes arméniennes, quinze maisons catholiques arméniennes, cent trente maisons grecques schismatiques. Ajoutez à cela une soixantaine d'Européens presque tous Allemands et vous aurez une idée de notre population. Les Turcs sont en général polis et hospitaliers. Quelques-uns s'adonnent au commerce ou à l'industrie; les autres vivent des emplois publics ou des revenus de grandes fermes qu'ils possèdent de vieille date et qu'ils font cultiver par la classe agricole. Tous, même les plus pauvres mendiants, sont pourvus d'armes à feu dont ils font grand usage à l'ouverture et à la clôture du Ramadan.

Dans la nuit du 28 au 29 janvier dernier, une vive fusillade retentit à la fois sur tous les points de la ville; pendant un quart d'heure, ce fut un tapage infernal, qui allait toujours grandissant. De quoi s'agissait-il donc? Tout simplement de l'éclipse de lune alors pleinement visible à Amasie. Dès que leur astre favori a disparu, les Turcs croient qu'il est tombé entre les griffes d'un terrible dragon, qui veut le dévorer. C'est pour effrayer ce prétendu monstre qu'ils font alors si grand vacarme.

On n'en finirait pas, s'il fallait énumérer tous les préjugés populaires qui ont cours dans le pays. Bien différents des Persans, leurs voisins, les Turcs évitent avec soin de parler de leur religion et c'est une impolitesse de les mettre sur ce chapitre. Durant l'espace de trois ans, un seul nous a demandé à se convertir, nous priant en même temps de

lui procurer une place à l'étranger. Je l'accueillis avec bienveillance et je lui dis à la fin de notre entretien: « Priez bien et revenez causer avec moi. Nous verrons plus tard ce que Dieu demande de vous ». Il me promit d'agir ainsi, partit et ne reparut plus. Avait-il un vrai désir de se convertir? Dieu le sait. Le mahométisme est une religion si commode, qu'il en coûte à ses adeptes de l'abandonner.

D'après le formulaire religieux publié cette année 1888 (1305 de l'hégire), par le Cheik-ul-islam, le croyant (musulman) doit avoir foi en Dieu, en ses anges, en ses livres, en ses prophètes, au jugement dernier et attribuer le bien et le mal à la volonté divine. Celui qui professe ces vérités est un vrai croyant. Mais, pour être un croyant parfait, il faut accomplir ses devoirs, prier Dieu et éviter de tomber dans les péchés, tels que l'assassinat, le vol, etc., etc. Outre la profession de foi, contenue dans la fameuse phrase: « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète, » un bon musulman doit prier cinq fois par jour de vingt-quatre heures, distribuer chaque année la quarantième partie de son bien aux pauvres, jeûner pendant le Ramadan et faire une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque. L'enfer musulman n'effarouche pas trop le pécheur. D'après l'auteur cité plus haut, « il reste à la disposition divine. » Dieu lui pardonne ou le condamne à passer en enfer un laps de temps proportionné à ses péchés. Pour éviter cette peine, on lui propose un moyen extrêmement simple: « Pour mériter la rémission de ses péchés, il (le musulman) implore directement Dieu, il ne les confesse pas à autrui, et il ne doit pas le faire. » On comprend qu'une telle doctrine ait séduit les Orientaux qui recherchent avant tout les intérêts matériels et tiennent à s'accorder en cette vie la plus forte dose de plaisirs possible. L'heure viendra, je l'espère, où la partie saine de la nation turque se tournera vers le catholicisme. En attendant, nous préparerons le terrain par la prière et la charité. Cette année, une douzaine de jeunes turcs sont venus prendre chez nous des leçons de français. Nous les avons bien accueillis et ils commencent à s'affectionner à la maison. Nos relations avec les autorités ont été parfaites. Plusieurs fois, Son Excellence le Pacha est venu nous visiter. C'est un Albanais très bien élevé dont on fait grand éloge et qui marquera parmi les meilleurs administrateurs de cette région.

Après les Turcs, les Arméniens sont ici les plus nombreux, aussi est-ce à eux que nous nous adressons de préférence. Dès notre arrivée dans cette ville (1884), nous avons fondé une école qui n'a cessé de répandre sa bienfaisante influence. C'est pour eux aussi que nous entretenons un prêtre de leur nation. Vartabet Tépignian (tel est son nom) est pieux, zélé, d'une vie austère et réglée qui lui concilie l'estime générale. Chaque dimanche, il célèbre dans notre église les offices dans le rit arménien, et il adresse une exhortation au peuple qui goûte fort sa manière de prêcher. La Grand'Messe arménienne est toujours précédée d'un office chanté durant près de deux heures. Par l'ensemble de ses cérémonies, elle diffère peu de la Messe latine, si ce n'est que le prêtre y est en rapport plus fréquent avec le peuple. On dirait un dialogue presque continu et plein de solennité. Des voix enfantines, s'harmonisant avec celles des chantres, y produisent le plus bel effet. C'est toujours avec



un nouveau plaisir que j'entends quelques-unes de leurs mélodies. Celles qui précèdent et suivent l'élévation sont particulièrement attachantes : elles portent un tel cachet de simplicité et de grandeur qu'on se croirait reporté aux premiers siècles de l'Eglise.

N'allons pas croire cependant que le rit latin éloigne les Arméniens du catholicisme. Il y a trois ans, alors que la messe du dimanche ne se célébrait dans notre église qu'au rit latin, il y avait autant d'assistants qu'il y en a aujourd'hui à la Grand'Messe arménienne. Nos élèves ont si peu horreur du latin qu'ils ont supplié mon confrère, le R. P. Borrel, de leur apprendre les répons de la messe latine. Six d'entre eux, quoique schismatiques, s'y sont mis

avec une ardeur et une persévérance admirable ; leur joie fut au comble le jour où il leur fut permis de servir à l'autel.

Dès le grand matin, on les voit arriver à l'église de la mission, se disputant l'honneur de servir la première messe qui se rencontre. Quelquefois le même élève en sert deux et même trois de suite sans manifester le moindre découragement. Attendre deux ou trois semaines que leur tour soit arrivé leur paraît une pénitence et le Père a dû céder quelquefois à leurs pieuses instances en en faisant servir deux à la fois.

\* \* \*

Notre école a compté cette année près d'une centaine



ARMÉNIE. — VUE D'AMASIE, PARTIE EST ET SUD ; d'après un dessin du R. P. Furgeot, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Amasie. (Voir page 581).

d'élèves. On y enseigne le catéchisme, l'arménien, le turc, le français, l'arithmétique, etc., etc. Tous les jours nos enfants assistent à la sainte Messe, récitent une partie du chapelet, ainsi que leurs prières du matin et du soir. En général, ils ont l'esprit ouvert et docile, sont doués d'une heureuse mémoire et d'une grande facilité pour l'étude des langues. Le malheur est que leur pauvreté les empêche de rester plus longtemps à l'école. A l'âge de quatorze ou quinze ans, ils sont obligés de se placer en apprentissage ; et c'est alors que nous avons souvent la douleur de les voir s'éloigner de nous, soit par respect humain, soit par crainte de perdre leur emploi. Le schisme a jeté des racines si profondes dans ce pays que les Ischirans (chefs de la nation)

et les Derders mettent tout en œuvre pour paralyser notre action. Une foule de marchands et de patrons prennent d'eux le mot d'ordre et ne veulent recevoir nos élèves comme apprentis ou commis qu'à la condition qu'ils ne fréquentent plus notre maison. Grâce à Dieu, plusieurs de nos jeunes gens ont résisté au torrent du mal et nous sont restés fidèles. Malgré tous les obstacles, nous continuerons à nous dévouer au salut de cette nation arménienne qui jadis a jeté en Orient un si grand éclat et qui compte encore aujourd'hui tant de cœurs droits et généreux. Puisse-t-elle entendre l'appel du Pontife romain et revenir pleinement à la foi de saint Grégoire, son apôtre bien-aimé !

(A suivre).



## UN COIN DES HIMALAYAS

## LE ROYAUME DU NÉPAL

Par M. SALEUR, des Missions Étrangères de Paris,  
missionnaire au Thibet.

(Suite 1).

## X

LES VILLES DU NÉPAL AU TEMPS DE LA CONQUÊTE  
GOORKHA. — CIRTIPOUR.

Les Goorkhas descendaient d'anciens Radjpoutes, qui,

fuyant la domination musulmane, s'étaient fixés, en 1336, au sud du Népal. Les princes de cette tribu guerrière et entreprenante avaient reculé au loin leurs frontières et englobé dans leurs possessions le territoire Goorkha. Un de leurs rois, Purthi Nérain, fils et successeur de Ner Bhopal Shah, avait conquis le Népal en 1769. La cause première de cette conquête fut la mésintelligence qui existait entre les princes du pays. Après la mort de leur roi, les nobles de Patan élurent pour chef Gainpréjas, roi de Khatmandou ; mais, quelques années après, ils l'éloignèrent du gouvernement et mirent à sa place Runject Mull, roi de Bhatgong, qui fut également dépossédé. C'est alors que ce dernier prince demanda des secours au roi goorkha pour combattre



ARMÉNIE. — VUE D'AMASIE, PARTIE NORD ; d'après un dessin du R. P. Furgeot, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Amasie.  
(Voir page 581).

les rois du Népal et s'emparer de Khatmandou. Mais, voyant que Purthi Nérain prenait possession du pays pour lui-même, il fut obligé de se désister de ses prétentions et de prendre des mesures pour défendre ses propres États.

Après s'être rendu maître de toutes les montagnes qui entourent la plaine du Népal, le roi goorkha vint mettre le siège devant Cirtipour ; mais Gainpréjas se mit en marche avec toutes ses troupes, livra bataille à l'armée ennemie et remporta une victoire complète. Un frère de Purthi Nérain fut tué dans le combat, et le roi lui-même eut beaucoup de peine à s'échapper du champ de bataille et à se réfugier dans les montagnes. Désespérant alors de conqué-

rir par la force la plaine du Népal, Purthi Nérain se flatta de réussir par la famine et il posta des troupes dans tous les défilés des montagnes pour intercepter toutes les communications avec les pays voisins. Ses ordres furent exécutés avec une extrême rigueur : quiconque était rencontré avec quelque provision était pendu à un arbre. Il fit mettre à mort, de la manière la plus cruelle, tous les habitants d'un village coupables d'avoir fourni du coton aux habitants du Népal ; les femmes et les enfants ne furent même pas épargnés. Cependant le roi goorkha, trompé dans ses espérances, fomenta des dissensions parmi les nobles des trois royaumes du Népal et mit dans ses intérêts plusieurs des principaux d'entre eux, en leur faisant de séduisantes pro-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16, 23 et 30 novembre.



messes. Lorsqu'il se crut assez fort, il s'approcha une seconde fois de Cirtipour avec son armée et ordonna un assaut général ; mais les habitants se défendirent vaillamment, tous les efforts des assiégeants furent inutiles et, pour la deuxième fois, les Goorkhas furent obligés de lever le siège et de s'éloigner de Cirtipour. Purthi Nérain employa alors son armée contre le roi de Landji ; il se livra plusieurs batailles sanglantes et une trêve fut signée. Le roi goorkha en profita pour rassembler toutes ses forces et marcher de nouveau contre Cirtipour. Les trois rois du Népal s'avancèrent au secours de la ville assiégée et attaquèrent les redoutes des Goorkhas, mais ils ne purent les enlever.

Après sept mois de siège, un noble de Patan, nommé Danouventa, se jeta dans le parti Goorkha et fit entrer, par trahison, leur armée dans la ville de Cirtipour. Purthi Nérain, ayant fait publier une amnistie générale, les habitants, qui s'étaient retranchés dans plusieurs forteresses de la ville haute, se rendirent aux vainqueurs sur la foi de cette promesse ; mais le roi goorkha donna ordre de mettre à mort les principaux chefs et de faire couper le nez et les lèvres à tous les habitants. Le nom de la ville fut alors changé en celui de *Maskatapour* (la ville des nez coupés).

## XI

### LES VILLES DU NÉPAL ET LA CONQUÊTE GOORKHA, KHATMANDOU, PATAN, BHATGONG.

Aussitôt après la reddition de Cirtipour, Purthi Nérain fit mettre le siège devant l'importante place de Patan. Après plusieurs assauts meurtriers, les défenseurs de la place entrèrent en négociations avec les assiégeants ; ils craignaient d'avoir le nez coupé comme les habitants de Cirtipour et de perdre en outre leur main droite. Les Goorkhas les avaient menacés de ce surcroît de barbarie, s'ils ne se rendaient pas dans l'espace de cinq jours. Un soir, l'armée goorkha quitta le siège de Patan ; elle allait combattre une colonne anglaise, qui, sous les ordres du capitaine Kinloch, venait au secours du Népal et s'était emparée de Sineuli, forteresse importante située au pied des montagnes. Mais Kinloch n'était pas en état de pénétrer dans les montagnes ; les Goorkhas revinrent dans le Népal et mirent le siège devant Khatmandou où se trouvait Gainpréjas qui avait demandé du secours aux Anglais. Pendant le siège, les brahmanes au service de Purthi Nérain allaient souvent dans la ville, afin de gagner à leur roi les principaux habitants. Leurs artifices furent couronnés de succès, ils détachèrent du parti de Gainpréjas beaucoup de ses sujets et les Goorkhas entrèrent une nuit dans la ville sans rencontrer nulle part aucune résistance. Le malheureux roi de Khatmandou se voyant trahi eut à peine le temps de s'échapper vers Patan, avec trois cents hommes de ses troupes hindoustanes, les plus braves et les plus fidèles.

Maître de Khatmandou en 1768, Purthi Nérain persista dans le projet de s'emparer aussi de Patan. Il promit à tous les nobles de leur laisser leurs propriétés et même de les accroître, et comme eux-ci ne se fiaient pas à ses promesses, il prit le ciel à témoin de sa parole donnée et demanda aux dieux, s'il manquait à la foi jurée, de le maudire lui et sa famille jusqu'à la cinquième génération. Le malheureux

Gainpréjas et le roi de Patan, voyant que la noblesse était disposée à se soumettre aux Goorkhas, se retirèrent avec leurs troupes auprès du roi de Bhatgong. Furthi Nérain continua, pendant quelques mois, à traiter la noblesse avec beaucoup d'égards ; il lui proposa même de se choisir un vice-roi pour gouverner la ville. Mais ces belles protestations d'amitié ne l'empêchèrent pas d'user bientôt de la plus insigne perfidie pour arriver à ses fins, et perdre cette même noblesse qu'il avait hypocritement comblée d'honneurs. Au jour de son entrée solennelle dans Patan, il traversa les rues de la ville en triomphe, au milieu d'une immense multitude de soldats qui formaient son cortège, et se rendit au palais qui avait été préparé pour le recevoir. Le soir même, des détachements de soldats massacraient, d'après ses ordres et avec d'horribles raffinements de cruauté, tous les nobles de Patan, s'emparaient de leurs biens et plongeaient les habitants dans la plus profonde consternation.

Au commencement de l'année 1769, le roi goorkha se rendit maître de Bhatgong. Lorsqu'il entra dans la ville avec ses troupes, Gainpréjas, voyant qu'il ne lui restait aucun moyen de salut, courut vaillamment à sa rencontre avec ses gens, et reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. Le roi de Patan fut enchaîné et emprisonné jusqu'à sa mort ; le vieux roi de Bhatgong obtint la permission d'aller finir ses jours à Bénarès. La même faveur fut accordée à la mère de Gainpréjas, presque aveugle de vieillesse. Purthi Nérain, ayant ainsi achevé la conquête du Népal, s'empara aussi du pays des Ciratas et des autres royaumes jusqu'au Koueh-Bihar, à la frontière du Bouthan. Après sa mort, Pratap Singh, son fils aîné, gouverna tout le pays ; mais, en 1775, Pratap Singh étant venu à mourir, son frère Bahader Sah, qui résidait alors à Bettia avec son oncle Delmerden Sah, fut invité à prendre les rênes du gouvernement. Le commencement de son règne fut marqué par plusieurs massacres et la famille royale fut, pour un certain temps, en butte aux haines et aux violences de tous les partis qui aspiraient au pouvoir. Le serment prononcé et violé par Purthi Nérain portait ainsi son effet.

## XII

### LE TEMPLE DE TOLOU. — TOMBEAUX THIBÉTAINS.

A l'est de Khatmandou et baigné par une petite rivière dont la superstition a consacré les eaux, se trouve un endroit célèbre, nommé Tolou, où l'on portait les gens d'une condition élevée, lorsqu'on les croyait en danger de mort. Ce lieu renfermait un temple qui ne le cédait en rien aux plus riches de ceux que l'on voit dans la capitale. Une ancienne tradition rapportait que de grands trésors étaient enfouis dans plusieurs endroits du royaume du Népal ; les habitants étaient persuadés que Tolou était de ce nombre. Mais, à l'exception du roi, il n'était permis à personne d'en faire usage et le prince lui-même ne pouvait s'en servir que dans une nécessité urgente. Voici ce que l'on rapportait pour expliquer l'existence de ces trésors :

Lorsque les offrandes avaient enrichi un temple, on le déterruisait et on creusait des caveaux profonds où l'on déposait



l'or, l'argent, le cuivre doré, les bijoux et autres objets précieux offerts aux divinités. Lorsque Gainpréjas était en guerre avec les Goorkhas, pressé d'argent pour payer ses troupes, il donna ordre de fouiller les trésors de Tolou. Après avoir creusé à une grande profondeur, on parvint à la première voûte où l'on tira la valeur d'un lack de roupies, en cuivre doré, 240,000 francs; Gainpréjas solda ses troupes avec cette somme. On trouva aussi quantité de petites statues en or et en cuivre doré; mais les ouvriers chargés de l'excavation les emportèrent secrètement. Les agents de Gainpréjas n'avaient pas encore complètement vidé le premier caveau, quand l'armée goorkha arriva à Tolou, s'empara du lieu où était le trésor et ferma la porte du caveau, après avoir remis en place tout le cuivre qu'on avait enlevé à l'extérieur.

Au nord de Khatmandou, il y a aussi une colline où l'on voit plusieurs tombeaux de lamas thibétains et autres personnages distingués du pays. La structure de ces monuments est variée: deux ou trois sont en forme de pyramides très élevées et décorés avec soin; ils sont entourés de pierres remarquables, couvertes de caractères qui sont probablement les épitaphes des Thibétains inhumés en ce lieu. Non seulement les anciens habitants du Népal regardaient cette colline comme sacrée, mais ils la croyaient encore habitée par les mânes de leurs ancêtres et protégée par leurs idoles. Ce préjugé fut cause qu'ils n'avaient jamais pensé à la fortifier et à y placer des troupes pour la défendre, et pourtant c'était un poste d'une importance capitale et situé à un mille seulement de Khatmandou. Aussi, durant la guerre avec Purthi Nérain, un détachement goorkha, étant poursuivi par les troupes de Gainpréjas, put-il se réfugier sur cette colline et, sans redouter la vengeance des dieux qui la protégeaient, s'en rendre maître et la fortifier à la manière du pays.

Si le niveau moral d'un peuple pouvait se mesurer au développement de ses croyances religieuses et si ces dernières pouvaient s'évaluer par le nombre des monuments consacrés au culte ou aux pratiques superstitieuses, on pourrait dire que les Népalais forment le peuple le plus vertueux de la terre. Il n'est pas de contrée du globe où l'on rencontre des temples aussi nombreux dans un espace aussi restreint.

(A suivre).

## U N E

### EXCURSION APOSTOLIQUE DANS L'ARRAKAN

Par le R. P. Adalbert AMANDOLINI, bénédictin, missionnaire au Bengale oriental.

(Suite et fin 1).

(Communiqué par Dom BÉRENGIER, O. S. B.).

Les chrétiens avertis de mon arrivée étaient venus à ma rencontre. Comme ils n'avaient pas dans leurs huttes étroites de place pour moi, ils me conduisirent au bangalow de l'inspecteur du gouvernement.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 30 novembre.

Le lendemain matin, je les réunis tous dans mon bangalow pour la sainte Messe. Plusieurs d'entre eux n'avaient jamais assisté à la célébration du divin sacrifice; quant aux autres, depuis bien des années ils en étaient privés.

Je leur adressai une petite allocution dans laquelle je leur recommandai de se préparer à recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie et de m'apporter leurs enfants pour le baptême.

Je ne sais comment décrire leur joie de voir au milieu d'eux le ministre de Jésus-Christ. Les vieillards ne pouvaient retenir leurs larmes.

\* \*

Quand je leur eus donné tous les secours de mon ministère, j'appris qu'à une distance de soixante-dix kilomètres, dans un village nommé Ramoo, vivait une famille catholique qui n'avait plus vu de missionnaire depuis qu'elle s'était établie là-bas.

Le trajet s'effectuait partie par eau, partie par terre.

« Mais, Père, me disait un vieillard, la route est exécrable; de plus elle est infestée de brigands; vous auriez bien tort de vous y risquer. »

Mon devoir était tout tracé. Comme une ligne télégraphique reliait Mandgoo à Ramoo, j'envoyai aussitôt aux chrétiens de ce village une dépêche pour leur dire de me préparer un cheval et de me l'amener à Oukhiâ-Ghât, où se terminait la partie du voyage à faire par eau. J'engageai une équipe de rameurs pour me conduire à Oukhiâ-Ghât, et le même soir je m'embarquai.

Les étoiles brillantes des nuits de l'Inde virent ma nacelle se détacher de la rive et glisser rapidement sur la belle rivière Noraf. Une natte, tressée en fils de bambou, me protégeait contre le froid et l'humidité; une autre me servait de couchette et j'avais pour oreiller mon nécessaire de voyage. Je passai une nuit blanche à cause du vacarme et des chants dont les canotiers hindous ont l'habitude d'accompagner leurs manœuvres.

Dès la pointe du jour, je pris un peu de café et je me mis en mesure de faire mes ablutions matinales. J'ôtai mes lunettes et je les déposai sur ma petite malle. N'ayant pas de cuvette, je devais puiser directement dans la rivière. Je me penchai donc pour atteindre l'eau avec mes mains; ce mouvement trop brusque fit incliner la barque d'un côté et la secousse, jeta, hélas! dans l'élément liquide mon unique paire de lunettes. Je renonce à vous décrire mon chagrin; les myopes me comprendront et me plaindront. En vain essayai-je de décider, par la perspective d'un beau pourboire, mes rameurs à les repêcher. Ils me dirent que la rivière était trop profonde en cet endroit et que l'entreprise était au-dessus de leurs forces. Me voilà donc aveugle comme un hibou. Néanmoins, confiant dans la Providence, je continuai mon voyage.

\* \*

Après vingt-quatre heures de navigation, j'arrivai à Oukhiâ Ghât, au coucher du soleil. Plus de trois cents coolies musulmans, venus à pied de Chittagong et se rendant dans le district d'Arrakan pour moissonner le riz, se



trouvaient là attendant au lendemain pour continuer leur voyage jusqu'à Mangdoo.

On sait que, chaque année, plus de cent mille de ces travailleurs passent dans l'Arrakan pour couper, battre, mou-dre et embarquer le *paddy* (riz non écosé).

La plupart de ces fils de Mahomet avaient pu se réfugier dans un immense hangar qui appartenait au gouvernement; mais un grand nombre d'autres étaient obligés de passer la nuit à la belle étoile.

Par faveur singulière, il me fut permis de m'installer dans un coin du vaste caravansérail. Une natte tendue m'isolait complètement des mahométans; je pus réciter mon office tout à mon aise, préparer et prendre mon café, puis enfin m'étendre par terre pour dormir.

Le lendemain je me réveillai à trois heures du matin. C'était le premier dimanche de l'Avent; aussi je voulais offrir le Saint Sacrifice à tout prix. J'arrangeai ma valise en forme de table d'autel et je célébrai la messe pendant que, tout autour de moi, trois cents musulmans dormaient plongés dans le plus profond sommeil. Au dedans et au dehors tout était ténèbres: ténèbres dans l'atmosphère glacée qui pesait sur le village hindou, ténèbres sur le hangar sordide où nous étions renfermés, ténèbres sur les yeux et dans les intelligences des pauvres coolies qui assistaient sans s'en douter aux augustes mystères; ténèbres partout, sauf dans le petit recoin où, à la lueur de deux cierges, venait de descendre sur mon autel improvisé Celui que l'Église appelle Lumière de Lumière.

La messe finit sans qu'aucun des êtres humains endormis dans ce réduit délabré eût pris garde au merveilleux événement qui s'y était accompli.

Pauvres compagnons, hélas! qu'ils avaient besoin des bénédictions spéciales qu'apporte toujours la présence du divin Maître! Au moment où je trace ces lignes, le choléra fait parmi eux d'effroyables ravages. Combien d'entre eux, victimes du fléau, ont déjà laissé leur dépouille mortelle dans les environs d'Akyab et dans quelles dispositions, c'est le secret de Dieu.

Le jour n'était pas encore levé que déjà je chevauchais dans la direction de Ramoo. Le chemin était vraiment mau-

vais, bien pire que je me l'étais figuré; encore ne pouvais-je m'en rendre compte qu'imparfaitement, n'ayant plus de lunettes. Je fus obligé de faire marcher en avant pour ouvrir la route, le brave Hindou qui était venu au-devant de moi avec la monture. Pendant les cinq ou six premiers kilomètres, il me fit passer par un imperceptible sentier frayé dans les jungles. Au bout de cinq minutes, mon froc noir était littéralement trempé par la rosée abondante que la nuit avait déposée sur les halliers des deux côtés de l'étroit défilé. Nous parvinmes enfin hors de ce coupe-gorge et une plaine sans limites se déroula à perte de vue sous mes yeux.

En même temps le soleil brilla à l'horizon et il eut bientôt séché complètement mes vêtements. Tout le long du chemin, c'était une procession ininterrompue de musulmans en route par l'Arrakan. Ces bons émigrants étaient inoffensifs; beaucoup même, pour me témoigner du respect, touchaient leur front de leur main droite et me faisaient le *Salam*.

Une course de seize à dix-sept kilomètres nous amena au milieu d'un groupe de maisonnettes. Aussitôt que j'y entrai, la blancheur de mon visage mit en émoi tout le hameau; les bambins ne m'eurent pas plutôt aperçu qu'ils me saluèrent par une bordée de clameurs assourdissantes: « Un Européen! un Européen!!! » Ce cri, répété au loin, amena bientôt sur nos talons toute la jeunesse de la localité. Une trentaine de gamins des deux sexes se mit à nous poursuivre l'espace de plus d'un kilomètre, vociférant de toute la puissance de leurs petits gosiers: « Un Européen! Un Européen!!! »

Dans un autre village que nous rencontrâmes, la route passait tout à côté de l'école. Les élèves paraissaient très attentifs à leur leçon; ils la répétaient en la chantant et en balançant continuellement leur corps selon la coutume des écoles hindoues. Mais à peine m'eurent-ils aperçu que, jetant leurs crayons et leurs ardoises, ils se précipitèrent sur mes traces et m'escortèrent jusqu'à un large cours d'eau guéable à cheval mais trop profond pour de jeunes piétons. Quand ils se virent arrêtés par cet obstacle, ils me dirent adieu par trois hurrahs prolongés.

Plus loin, je dus mettre pied à terre; une grande rivière nous barrait le chemin, et pour la traverser, nous n'avions en fait de pont qu'un gros bambou soutenu au-dessus de-



R. P. Adalbert. AMANDOLINI, bénédictin, missionnaire au Bengale oriental.



l'eau par des étais louchus. La seule vue de cette longue passerelle me donnait le vertige. Il fallait passer tout de même. Je dis donc à mon guide de me précéder en me donnant la main que je serrais fiévreusement. De la main gauche je me cramponnais à une liane qui courait d'un bout à l'autre du pont en guise de garde-fou. La traversée s'effectuait ainsi très lentement, mais sans aucun accident. Quant au cheval, il fallut le conduire beaucoup plus haut, dans un endroit où la rivière était guéable.

\* \*

Sur les cinq heures du soir, j'arrivai à Ramoo et la réception qui me fut faite me fit oublier toutes mes mésaventures. Brisé de fatigue, mort de faim, je me laissai tomber sur un siège et je demandai quelque chose à manger, car depuis le matin je n'avais absolument rien pris, pas même un verre d'eau. Mes braves chrétiens avaient bien eu l'attention d'envoyer au-devant de moi un messenger porteur de provisions; mais nous nous étions croisés dans la forêt sans nous voir. Quand il rentra tard à Ramoo, j'avais déjà dîné. On le gronda de n'avoir pas su me rencontrer, mais cela ne remédiait pas au mal; d'ailleurs je n'étais pas fâché d'avoir eu un peu à souffrir pour le bon Dieu.

Le lendemain matin, dès cinq heures, j'étais sur pied. J'entendis les confessions, célébrai la sainte Messe, distribuai aux adultes la communion, baptisai les enfants et, après avoir laissé quelques objets de dévotion à mes néophytes, je partis à huit heures pour rentrer à Oukhia Ghât.

Je trouvai naturellement au retour les mêmes difficultés qu'à l'aller; mais cette fois il n'y eut aucun accident. Pour ne pas souffrir de la faim, j'emportai quelques provisions.

\* \*

A Oukhia Ghât, une foule de coolies avaient retenu pour passer à Moungdoo toutes les embarcations disponibles. Je n'avais donc pour retourner à Moungdoo pas d'autre parti à prendre que de voyager avec les coolies.

Nous nous entassâmes au nombre de cinquante sur un petit bateau où nous étions empilés comme des harengs assis sur une natte, nous ne pouvions remuer ni le pied, ni la main. Heureusement cette espèce de martyre ne dura que douze heures, car les coolies ramèrent avec une bonne volonté admirable et la traversée fut ainsi abrégée.

A Moungdoo, je donnai mes dernières recommandations et fis mes adieux à ma petite communauté.

Au moment de partir, il fut impossible de me trouver un cheval pour me transporter à Boothedoung. Le *myoke* indigène (*commissionner* assistant), informé de mon embarras, m'offrit fort obligeamment de me fournir à ses frais un palanquin avec quatre coolies birmans pour porteurs.

« — Il n'y a pas huit jours, me dit cet aimable fonctionnaire, les coolies du pays ont refusé à l'unanimité de porter une femme, malgré la prime élevée qu'elle offrait; ils trouvent déshonorant de se transformer ainsi en bêtes de somme. Mais, pour vous, il n'y aura pas de difficulté, parce que vous êtes un *phoonghi* (prêtre). »]

Cette courtoise attention de la part d'un païen me toucha profondément et je lui en témoignai toute ma reconnais-

sance. Il me répondit qu'il était très heureux de pouvoir m'obliger en quelque chose.

A Boothedoung un steamer excellent et des plus confortables me prit à bord pour me ramener à Akyab. Une des premières personnes que j'y rencontrai fut précisément le monsieur qui m'avait délivré un permis de voyage gratuit. Je fus extrêmement heureux de le revoir et il me fit l'honneur de m'inviter à partager ses repas. L'offre était d'autant plus gracieuse que, sur les steamers, si l'on ne fait soi-même sa cuisine, il faut se résigner à mourir de faim.

Quand je débarquai à Akyab, je n'avais plus de souliers, ma tunique était en guenilles et ma myopie extrême me faisait cheminer à la façon d'un aveugle. Mes paroissiens s'empressèrent autour de moi; l'un me fit cadeau d'une paire de chaussures; un second me gratifia d'un habit neuf; un troisième m'offrit une paire de lunettes.

Me voilà réinstallé dans ma petite résidence, attendant la fin de la saison des pluies pour me remettre en campagne, prêt à affronter toutes les souffrances

FIN.

## ALBUM DES MISSIONS CATHOLIQUES

Nous avons eu fréquemment à remercier Sa Grandeur Monseigneur Mermillod pour des paroles bienveillantes prononcées en faveur du Bulletin illustré les *Missions Catholiques* devant les nombreux auditoires qui ont eu l'honneur de l'entendre. Aujourd'hui, l'éloquent évêque de Lausanne et Genève consacre à l'*Album* la lettre suivante. Comme nos lecteurs en jugeront eux-mêmes, cette page vraiment inspirée pourrait servir de préface à l'ouvrage, car elle résume d'une manière magistrale la pensée qui a présidé à tout le travail : montrer l'Eglise de Dieu *partout* glorieusement militante, *partout* à l'avant-garde du progrès et de la civilisation.

LETTRE DE S. G. MONSIEUR MERMILLOD, EVÊQUE DE LAUSANNE ET GENÈVE, A M. LE DIRECTEUR DES « MISSIONS CATHOLIQUES. »

Fribourg (Suisse), le 30 novembre 1888.  
Fête de saint André, apôtre.

MON CHER AMI,

L'*Album des Missions Catholiques*, que vous publiez au nom de la Propagation de la Foi, est un noble service rendu à l'art, à la science et à la religion. Les gravures dont ce beau volume est illustré, d'après les meilleurs procédés modernes, sa parfaite exécution typographique, en feraient déjà un livre très recherché; pourtant ce n'est là que l'enveloppe d'un travail remarquable qui mérite l'éloge des savants et des hommes de foi. A l'heure actuelle où les voyages passionnent, où la distance n'est plus qu'un mot que la vapeur emporte, où, malgré bien des luttes, tout semble préparer l'univers à devenir bientôt le bercail d'un seul troupeau sous un seul pasteur, l'*Album* est un travail précurseur de ce résultat désirable. N'est-il pas vrai que *les vallées se comblent*, que *les hauteurs s'aplanissent*, que les obstacles disparaissent, et que nous pouvons déjà saluer, de loin, il est vrai, les merveilles de l'unité religieuse!



Cet *Album* nous montre les conquêtes du Règne de Jésus-Christ ; c'est le tableau, vivant et animé, des victoires de l'Eglise ; car, alors même que nos soldats sont tués, leur sang devient une semence et leur tombe un berceau des peuples régénérés. Qui ne serait ému en parcourant ces pages et en regardant ces gravures, à la vue de ces héroïques missionnaires, qui vont plus loin que l'ambition commerciale, et qui, de la même main, baptisent les infidèles et travaillent à former des nations chrétiennes ? Rien ne les arrête ; leurs prédécesseurs sont morts martyrs ; ils entrent dans ce sillon où ils espèrent la même gloire ; ils sont lapidés ou dévorés et conservent au milieu des plus cruels supplices, une céleste sérénité. Vous reproduisez leurs récits qui racontent leurs jours sans pain, leur travail sans repos, leur espoir des cachots et des échafauds ; nous les voyons sourire aux tortures et à la mort. On l'a dit avec vérité :

« — Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés ; ils envoient vers le Ciel le parfum de la prière choisie ; ils purifient l'air par l'encens du sacrifice suprême, et, sur les traces de leurs pieds saignants, Jésus-Christ avance chez les nations à naître. »

Cet ouvrage nous met sous les yeux la géographie universelle de la cité de Dieu. L'auteur n'a voulu que le Règne du Maître, et cependant cette publication réalise le mot de l'Evangile ; elle contient le surcroît du Règne de Dieu. L'histoire des peuples, les sciences naturelles, les mœurs et les formes politiques de toutes les contrées sont mises en relief avec un charme et une variété qui en font une des lectures les plus instructives et les plus séduisantes.

Lorsque je suis le témoin attristé des succès de tant de Revues dangereuses, de tant de livres malsains, que de bonnes familles accueillent si facilement, je ne puis comprendre que nos foyers chrétiens n'aient pas tous les *Annales de la Propagation de la Foi*, les *Missions catholiques*, Revue hebdomadaire de l'Œuvre de la Propagation de la foi et son magnifique *Album* ; au moins les jouissances littéraires qu'elles recherchent leur apporteraient au cœur de bons parfums et à l'âme de généreuses inspirations ; les enfants de lumière ne resteraient pas souvent étrangers à ces dévouements apostoliques qui se donnent pour étendre l'empire de la vérité dans le monde ; ils auraient les généreuses ardeurs d'apporter des ressources et de susciter des apôtres au service de l'épouse de Jésus-Christ glorieusement militante.

Je voudrais que nos collèges, nos pensionnats adoptent l'*Album*, comme un livre de prix ; je voudrais que les familles en fassent un présent d'étrennes et qu'il soit sur la table des salons chrétiens ; les fidèles en l'ouvrant éprouveraient une sainte fierté, et les incrédules y rencontreraient une lumière dans la vision de l'universalité et de l'unité de l'Eglise catholique.

Recevez, mon cher ami, mes sentiments affectueux.

† GASPARD,  
Évêque de Lausanne et de Genève.

L'ouvrage complet, en quatre parties : 35 fr ; — magnifiquement relié : 60 fr ; — chaque partie séparée : 10 fr.

## DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Un vieux prêtre du diocèse de Grenoble. ....	100
Mlle A. B. de Saint-Didier-s -Rochefort, diocèse de Lyon.....	100
M. Romans, diocèse de Viviers .....	10
M. A. Durbet, au Montet, diocèse de Chambéry.....	2 60
Un anonyme, du diocèse de Lausanne.....	50
Mlle M. S., du diocèse de Lyon.....	500
S. Em. le Cardinal Ledochowski, à Rome.....	300
M. Albert Peschard, à Caen, diocèse de Bayeux.....	100
A Mgr Fallize, pour les missions de Norvège.	
Anonyme, du diocèse de Dijon.....	5
H. M. N. A. M., du diocèse d'Angers.....	20
Pour les missions les plus nécessaires (Mongolie).	
Au nom de défunte Mme Marie-Léonide. Jovrand, à Aubusson, diocèse de Limoges, avec demande de prières.....	
Mlle Martin, à Saint-Quentin, diocèse de Soissons.....	500
Un anonyme, du diocèse de Chambéry. ....	40
Pour les missions du Tong-King.	
M. A. Maës, aux Muids, diocèse d'Orléans.....	50
A Mgr Rutjes, pour la Mongolie orientale.	
Produit d'une collecte entre plusieurs personnes du diocèse de Lyon.....	
Pour les Sœurs oblates, à Constantinople.	25
C. V. M., du diocèse de Tournai (Belgique) .....	25
Pour les missions des Pères jésuites, en Arménie.	
C. V. M., du diocèse de Tournai .....	25
Pour les missions des Pères jésuites, en Syrie.	
C. V. M., du diocèse de Tournai.....	25
Pour les missions des Pères dominicains, à Mossoul.	
C. V. M., du diocèse de Tournai. ....	50
Pour les missions des Pères Lazaristes, dans le Kurdistan.	
C. V. M., du diocèse de Tournai.....	25
Pour les missions des Pères Dominicains, au Fo-kien (Chine).	
C. V. M., du diocèse de Tournai .....	25
A Mgr Colomer, pour ses missions du Tong-King septentrional.	
C. V. M., diocèse de Tournai.....	25
Pour les missions des Pères jésuites, au Maduré.	
C. V. M., diocèse de Tournai. ....	25
A Mgr Bridoux, pour les missions d'Afrique équatoriale.	
C. V. M., diocèse de Tournai .....	25
A Mgr Combes, pour les victimes de la famine en Algérie.	
M. A. Maës, aux Muids, diocèse d'Orléans.....	20
Au cardinal Lavigerie, pour le rachat d'esclaves.	
Une anonyme, du diocèse de Nancy, avec demande de prières pour elle et sa famille.....	
Révérend H. Gibson (Angleterre).....	100
Une famille du diocèse d'Orléans .....	25
Un abonné de Saint-Florentin, diocèse de Sens.....	25
Un anonyme, du diocèse de Lausanne et Geneve.....	100
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers.....	40
Un prêtre, du diocèse de Nancy. ....	25
Au cardinal Lavigerie, pour ses œuvres.	
M. J.-B. Moreau, à Etalles, diocèse de Saint-Brieuc.....	5
A Mgr Livinhac, pour ses missions d'Afrique équatoriale.	
Un prêtre, du diocèse de Nancy .....	14
Au R. P. Hivet, pour le rachat et le baptême d'un petit nègre, sous le nom de Jean.	
M. Faroux Daillie, diocèse de Soissons. ....	100
Au même, pour le rachat d'enfants esclaves.	
Anonyme d'Angleterre .....	38
Pour le rachat d'esclaves dans le Haut-Congo.	
M. Al. Maës, aux Muids, diocèse d'Orléans, avec demande de prières.....	
	30

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3





# LETTRE DE SA SAINTETÉ LE PAPE LEON XIII

A Messieurs les Directeurs de l'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI  
AU SUJET DE

## L'ALBUM DES MISSIONS CATHOLIQUES

OFFERT AU SAINT-PÈRE A L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL

*Dilectis Filiis Præsidibus et Consiliis Pii Operis a Propagatione Fidei.*

**LEO PP. XIII**

*Dilecti Filii, salutem et apostolicam benedictionem. Pergrata Nobis accidit Catholicarum Missionum Descriptio quam vertente anno a Sacerdotali Nostra Consecratione quinquagesimo inclytum Institutum vestrum lætitiæ testandæ causa edidit, Nobisque dicavit. Dñm enim ad Nos ex cunctis etiam longe dissitis catholici orbis plagis peculiaria devotionis fideique testimonia advenerint, Vos, per hoc eximia plane arte elaboratum opus, quos favente Deo Ecclesia Christi religionis atque humanitatis fructus ubique gentium attulit ante omnium oculos exhibuistis. Quod quidem cum in Apostolicæ Sedis decus maxime vertit, quæ sola gentes superstitione et vitiis devinctas in veritatis lucem adduxit et suave Christi iugum ferre docuit; tum Societati vestræ etiam atque etiam provehendæ summopere inserviat. Ceterum cum Nos non lateat quam validum catholicæ rei præsidium afferat Institutum vestrum, quod apostolicis operariis in luce evangelica diffundenda adlaborantibus largiendo supplicandoque occurrit; illud Nostris prosequimur laudibus, Deum Optimum Maximum ex intimo cordis affectu adprecantes, ut Institutum ipsum tam bene de Ecclesia meritum in dies magis ac magis foveat augeatque. Interim vero vobis Apostolicam Benedictionem peramanter in Domino impertimus.*

*Datum Romæ apud S. Petrum die 25 Novembris An. 1888  
Pontificatus Nostri Undecimo.*

*Leo PP. XIII.*



(Traduction).

A NOS CHERS FILS LES PRÉSIDENTS ET LES MEMBRES DES CONSEILS DE L'ŒUVRE  
DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

## LÉON XIII, Pape.

Chers fils, salut et bénédiction apostolique. Nous avons reçu avec un grand plaisir l'*Album des missions catholiques* que votre Œuvre illustre a publié et Nous a dédié pour témoigner la part qu'elle prenait aux joies du cinquantième anniversaire de Notre ordination sacerdotale. C'est, en effet, au moment où, de toutes les contrées, même les plus lointaines, de l'univers catholique, Nous parvenaient les plus touchantes marques de dévouement et de fidélité, que vous avez mis en pleine lumière, dans cet ouvrage, véritable chef-d'œuvre de l'art, les conquêtes faites par l'Eglise du Christ, sous la bénédiction de Dieu, pour la cause de la religion et de la civilisation, dans tous les pays du monde. Votre *Album* proclame admirablement la gloire du Siège apostolique, qui seul a su amener au soleil de la vérité et soumettre au joug suave du Christ les nations endormies dans la superstition et plongées dans le vice. Puisse-t-il contribuer en même temps à augmenter de plus en plus la prospérité de votre Association ! Votre Œuvre prête à la religion, nous le savons depuis longtemps, le plus puissant concours en assistant de ses largesses et de ses prières les ouvriers apostoliques qui consacrent leur vie à la diffusion de l'Evangile ; aussi nous la comblons d'éloges et, du fond du cœur, nous supplions Dieu très bon et très grand de soutenir et de faire croître chaque jour de plus en plus une Œuvre qui a tant mérité de l'Eglise. Nous vous accordons aujourd'hui très affectueusement dans le Seigneur notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint Pierre, le 25 novembre 1888, la onzième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

Le Bref que nous venons de publier est une nouvelle et précieuse faveur accordée à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Sans doute le Souverain Pontife a voulu honorer de son haut patronage l'*Album des missions catholiques*, que lui avaient offert en audience solennelle et M. le Président du Conseil de Paris et deux délégués du Conseil de Lyon ; mais, au milieu de ces éloges délicats accordés à l'ouvrage et à tous ceux qui ont contribué à une œuvre consacrée à la gloire de Léon XIII et des Missions, comme le cœur du Père semble s'incliner avec amour vers nos chers associés, quand il les félicite de leur dévouement pour les ouvriers apostoliques, quand, avec cette prière qui se fait entendre si près du ciel, le Vicaire de Jésus-Christ supplie le Dieu très bon et très grand de favoriser et de développer une œuvre qui a tant mérité de l'Eglise ! Nos lecteurs, nous en sommes certains, écouteront ce nouvel appel de l'auguste Léon XIII et, au soir du jubilé sacerdotal, ils tiendront à honneur de réjouir le cœur du Pontife en lui promettant un dévouement sans mesure à la grande cause des Missions.

\* \*

Après nos actions de grâce rendues à Sa Sainteté, nous sommes heureux de remercier aussi du fond du cœur l'Eminent Cardinal Préfet de la Propagande. Par une de ces tendresses délicates dont le Saint Père a le secret, il a voulu que le Bref nous parvint par Celui qui, en toutes occasions, s'est montré pour notre Œuvre un Protec-

teur, un Père, un ami vénéré. Voici en quels termes pleins de bonté l'Eminentissime Siméoni nous annonce la lettre pontificale. Il n'est pas possible d'envoyer plus gracieusement la plus gracieuse des faveurs.

LETTRE DE SON EMINENCE LE CARDINAL SIMÉONI, PRÉFET  
DE LA PROPAGANDE, A MM. LES DIRECTEURS DE  
L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Rome, 6 décembre 1888.

MESSIEURS,

Je suis heureux de vous annoncer que le Saint-Père a daigné accueillir avec la plus haute satisfaction l'hommage du magnifique *Album des missions catholiques* que votre Œuvre si méritante lui avait offert pour son jubilé sacerdotal. Je m'acquitte avec le plus grand plaisir de l'honorable mission que Sa Sainteté m'a confiée de vous faire parvenir la lettre pontificale qu'elle adresse à votre Œuvre.

Cette faveur est assurément un insigne et précieux gage de paternelle affection et de bienveillance souveraine, donné par l'auguste Pontife à la pieuse Œuvre de la Propagation de la Foi. Aussi c'est pour moi un grand bonheur de voir si dignement récompensés les services signalés qu'elle a rendus dans le passé et qu'elle rend encore tous les jours à la Sacrée Congrégation de la Propagande. Je m'en réjouis hautement et je vous renouvelle l'expression de ma considération la plus sincère et la plus distinguée.

Signé : Giovanni, Card. SIMEONI, prefetto.

† D. Arcivo di Tiro, segret.



## CORRESPONDANCE

## CONSTANTINOPLE

Le vénérable délégué apostolique de Constantinople nous adresse le consolant récit de sa dernière tournée pastorale. Les honneurs rendus à l'éminent prélat et les progrès de la foi dans ces pays soumis au sceptre ottoman sont du meilleur augure pour l'avenir.

LETTRE DE MGR BONETTI, LAZARISTE, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople, le 2 novembre 1888.

Je suis de retour depuis peu de jours de ma visite pastorale en Thrace et en Macédoine.

Je pense vous être agréable en vous faisant part de la réception que j'ai reçue dans ces deux provinces.

Le 25 octobre, j'arrivais à Andrinople par le train de cinq heures du matin, et quoique je ne me fusse point fait annoncer, le gouverneur du vilayet, Jyzed-Pacha, a daigné envoyer un peloton de cavalerie pour m'escorter jusqu'en ville.

Les voitures du gouverneur général furent mises à ma disposition, et durant tout le temps que je suis resté à Andrinople, chaque fois que je sortais, j'étais escorté par six cavaliers.

Jyzed-Pacha faisait demander des nouvelles de ma santé chaque jour. Lorsque je rendis la visite au gouverneur militaire, la musique exécuta des morceaux choisis de son répertoire.

Durant les quinze jours passés à Andrinople, je n'ai eu que des marques de sympathie de la part des autorités locales de cette ville, et, le jour de mon départ, le gouverneur général, après m'avoir envoyé des dons précieux à titre de souvenir, m'a fait accompagner par une escorte d'honneur jusqu'à la gare.

Les consuls de France et d'Autriche ont tenu de leur côté à honorer le représentant du Saint-Siège en me faisant complimenter par leurs chanceliers, et en venant eux-mêmes m'accompagner à la gare lors de mon départ. Les catholiques d'Andrinople se sont distingués par leur empressement à venir entendre la parole de Dieu à l'église, durant le temps de mon séjour parmi eux.

J'ai célébré une messe pontificale dans l'église paroissiale à laquelle ont assisté beaucoup de schismatiques. J'ai ordonné un prêtre et conféré le Sacrement de la Confirmation à près de cent enfants et adultes. Je me suis ensuite rendu à Dédéach où j'ai confirmé aussi quelques enfants.

Il y a à Andrinople cinq congrégations religieuses qui travaillent pour la propagation de la Foi : les Résurrectionnistes, les Pères Augustins de l'Assomption, les Mineurs conventuels, les Sœurs de charité d'Agram et les Oblates de l'Assomption.

\*  
\* \*

Après ma visite d'Andrinople, j'ai traversé en chemin de fer la Roumélie orientale et la Bulgarie pour me rendre en Macédoine.

Là aussi, j'ai été l'objet d'un accueil cordial de la part de l'autorité locale et, durant mon séjour à Salonique, j'ai constaté avec une vraie satisfaction, les progrès de l'Union bulgare.

Les Pères lazaristes et les Filles de la charité sont les deux seules congrégations appelées à évangéliser cette province.

Le nombre des villages bulgares qui s'unissent et rentrent dans le sein de l'Eglise, augmente tous les jours.

Le Saint-Père a daigné donner la somme de 50,000 fr. pour la construction d'une église de rite bulgare, dans la ville de Salonique. Mgr Mladenoff, qui vient d'être décoré par S. M. le Sultan, travaille avec succès à l'œuvre qui lui a été confiée par le Saint-Siège. Le séminaire bulgare, sous la direction de M. Gorlin, a déjà porté des fruits et j'ai la confiance qu'il prospérera.

A Andrinople comme à Salonique, j'ai constaté avec plaisir l'importance des missions catholiques. Les missionnaires, loin d'être mal vus des autorités locales, y sont l'objet constant de leurs attentions, parce que nos missionnaires ne s'occupent que de leur devoir, celui de prêcher, d'évangéliser, d'instruire la jeunesse, de subvenir à toutes les misères humaines, en ouvrant des hôpitaux, des orphelinats, et en recommandant à tous la soumission à l'autorité et la charité fraternelle.

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Dix missionnaires de la Société des Missions-Étrangères sont partis de Paris le 28 novembre 1888 pour les Missions de l'Extrême-Orient.

Ce sont : MM. Alexandre-Eugène Sonilhac, du diocèse de Rodez, pour le Tong-King méridional; MM. Noël Péri, du diocèse de Paris, et Joseph-Emmanuel Favier, du diocèse du Puy, pour le Japon septentrional; M. Pascal-Lois-Jullien Jary, du diocèse de Laval, pour la Cochinchine orientale; M. Arnaud-Eugène Cherbonnel, du diocèse de Rennes, pour le Tong-King occidental; M. Augustin-Adolphe-Pierre Halbout, du diocèse de Séez, pour le Japon méridional; MM. Jean-Baptiste Duthu, du diocèse de Tarbes, et Louis-Constant-Félix Marie, du diocèse de Bayeux, pour le Japon Central; M. Paul-Jules-Gustave Oudot, pour le collège général de Pinang; M. Gabriel-Constantin-Alphonse Bouhours, du diocèse de Coutances, pour la Cochinchine septentrionale.

— Le 21 novembre, sont partis du séminaire de Saint-Calocère, à Milan, pour les missions :



MM. Bernard Vigano et Pierre de Maria, pour Hong-Kong; Pâris Bertoldi et Ambroise Grassi, pour le Bengale central; Henri Caffi et Ernest Tornaghi, pour Hydérabad.

— Sur le même paquebot, se sont embarquées quatre Sœurs de la Charité, de l'institut de Lovère, destinées au Bengale central et deux religieuses Canossiennes de la maison de Pavie, à destination de Hong-Kong.

— Le mardi 27 novembre a eu lieu, au monastère de Notre-Dame-des-Missions, à Lyon, chemin de Montauban, 14, la cérémonie des adieux pour trois religieuses se rendant aux missions de la Nouvelle-Zélande. Le même soir, elles sont parties pour Marseille, où elles se sont embarquées le 1<sup>er</sup> décembre sur un navire des Messageries maritimes. Ce sont les Révérendes Mères: Marie du Saint-Rosaire, du diocèse de Fribourg; Marie de la Présentation, du diocèse de Digne; et Marie Saint-Denis, du diocèse de Lyon.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Paris.** — On sait qu'un prix biennal de mille francs a été fondé par M<sup>re</sup> veuve Delalande-Guérineau pour le voyageur français qui aura rendu le plus de services à la France ou à la science.

L'Académie des sciences, chargée d'attribuer cette récompense, vient de la décerner à un missionnaire jésuite de Madagascar, le P. Roblet, l'auteur de la grande carte couronnée par les Sociétés de géographie de Paris et de topographie de France.

**Marseille.** — Nous lisons dans l'*Echo de Notre-Dame de la Garde*:

« Dimanche dernier, les pèlerins de Notre-Dame de la Garde ont versé de douces larmes en assistant aux adieux de onze prêtres des Missions Étrangères à leur patrie sous le regard de la Bonne-Mère. Rien n'était émouvant comme le saint sacrifice célébré par le vénérable archevêque de Pondichéry, entouré de cette phalange d'apôtres. A la suite de cette touchante cérémonie, Mgr Laouënan a tracé sur le registre cette brève supplication à la Bonne-Mère:

« *Sub tuum presidium confugimus, sancta Dei genitrix.*

« † FRANCISCUS, archiep. Pondicheriensis. »

« Nous nous réfugions tous sous votre patronage, sainte Mère de Dieu.

« † FRANÇOIS, archevêque de Pondichéry. »

« La veille, l'intrépide Père des missionnaires qui se dévouent à l'émanicipation des nègres, le vénérable cardinal Lavigerie, partant pour Rome, avait écrit:

« *Salvos fac servos africanos, Domina mea, sperantes in te!*

« † CAROLUS, cardinalis LAVIGERIE. »

« O ma souveraine, sauvez les esclaves africains, qui n'ont d'espoir qu'en vous.

« † CHARLES, cardinal LAVIGERIE. »

**États-Unis.** — Voici le texte de la proclamation par laquelle le président Cleveland avait fixé au 29 novembre la fête du *Thanksgiving Day*:

« De constantes actions de grâces sont dues par le peuple américain au Tout-puissant pour la bonté et la miséricorde que Dieu lui a toujours montrées depuis qu'il en a fait une nation et qu'il lui a donné un gouvernement libre. Il nous a toujours conduits avec amour et bonté dans la voie de la prospérité et de la grandeur. Il ne nous a pas frappés de châtiments sévères pour nos fautes; mais il nous a prévenus gracieusement contre notre trop grande confiance dans sa magnanimité et il nous a enseigné que la continuation de ses précieux bienfaits devait être la récompense de notre obéissance à sa sainte loi.

« Par reconnaissance de ce que Dieu a fait pour nous comme nation, et afin qu'à un jour déterminé, les prières et les louanges

unies d'un peuple reconnaissant, puissent monter jusqu'au trône de grâce, moi, Grover Cleveland, président des États-Unis, désigne par les présentes, le jeudi 29 novembre courant, comme jour d'actions de grâces et de prières dans toute l'étendue du pays.

« Que ce jour-là, notre peuple suspende ses occupations habituelles et qu'il s'assemble dans ses rendez-vous ordinaires du culte, afin de remercier Dieu, par des prières et des cantiques, de toutes ses bontés, des récoltes abondantes qui ont récompensé les travaux du laboureur pendant l'année écoulée, et des riches récompenses de tous les labeurs de nos concitoyens dans leurs ateliers ou leurs maisons de commerce. Rendons grâces aussi pour la paix, l'ordre social et la satisfaction qui ont régné à l'intérieur de nos frontières et pour les progrès que nous avons faits dans tout ce qui contribue à la grandeur nationale.

« Et nous rappelant l'affliction qui a frappé une partie de notre pays, humilions-nous devant la puissance de Dieu, remercions-le de sa miséricorde en imposant des barrières aux progrès funestes de l'épidémie, et purifions nos cœurs par notre sympathie pour ceux de nos compatriotes qui ont souffert et qui sont en deuil.

« Enfin, tout en rendant grâces pour tous les bienfaits que nous avons reçus de notre Père céleste, n'oublions pas qu'il nous a fait un devoir de la Charité, et souvenons-nous généreusement en ce jour des pauvres et des besoigneux, afin que nos prières et nos louanges soient agréables au Seigneur.

« Fait à Washington, etc. — GROVER CLEVELAND. — Par le président, T.-F. BAYARD, secrétaire d'État. »

**Océanie centrale.** — Sœur Marie-Madeleine, religieuse à Futana, écrivit de Kolopelu au R. P. Méchin, mariste:

« Parlons d'abord du grand événement qui a eu lieu le 29 juin dernier. Ce jour, le drapeau français abritait notre petite île. Le protectorat français avait été sollicité par nos Futuniens depuis des années et puis leur enthousiasme était tombé. Mais lorsqu'ils apprirent la prise de Samoa, ils demandèrent avec instance le drapeau français. Trois navires de guerre français vinrent l'année dernière, le *Faber*, le *Duchaufaud* et le *Decker*, afin de remplir les formalités nécessaires; enfin la *Dives* le 27 juin nous a comblés de joie. Monsieur le Gouverneur de la Calédonie était à bord pour cette circonstance, avec son aide de camp. Arrivé le matin à Sigave, il était le soir à Kolopelu où il vint nous rendre visite. Tous les chefs, le roi à leur tête, se portèrent à Sigave où le drapeau devait être hissé. Le 29, Sœur Lazare et moi, ainsi qu'une Sœur indigène et des enfants, le Gouverneur, son aide-de-camp, le Commandant avec les officiers assistèrent à la messe, en grande tenue. Nos pauvres enfants n'avaient pas assez d'yeux pour regarder, et Dieu leur pardonne, mais elles avouaient ingénument qu'elles n'avaient pas fait attention à la sainte messe, mais au *Kovena* (gouverneur): « Il était si beau! disaient-elles, avec sa « taille élevée, et surtout ses galons d'or, qui tombaient jusque « sur ses souliers. » Puis une douzaine de soldats assistèrent à la messe, remplissant leurs fonctions, de sorte que maintenant on entend continuellement: *portez éme* (portez armes).

« Après la messe eut lieu la fête. Le canon tonna dans le port et une salve de coups de fusils salua le drapeau français. Les pauvres Futuniens étaient si effrayés qu'après la première décharge, lorsqu'ils virent les soldats mettre en joue de nouveau, ils prirent la fuite, pas bien loin, car ils pensaient bien qu'on avait de bonnes intentions. Le drapeau flotta ce jour entre les limites du terrain du Père Quiblier et du roi. Mais il n'était que provisoire, on lui prépara une place sur un rocher très élevé que l'on nomme Ututoki et qui domine la côte de Sigave. Le drapeau élevé, il y eut des danses, Monsieur le Gouverneur y assista ainsi que tous les officiers; vers quatre heures de l'après-midi, on leva l'ancre et nous assistâmes à la bénédiction du Très Saint Sacrement.

« Depuis quinze mois le drapeau français flotte sur Wallis qui possède un résident, M. Chauvot. Futuna étant très petit, le même résident doit servir pour les deux îles. »



## UN COIN DES HIMALAYAS

## LE ROYAUME DU NÉPAL

Par M. SALEUR, des Missions Étrangères de Paris,  
missionnaire au Thibet.

(Suite 1).

## XIII

## DIVISION DU TERRITOIRE.

La presque totalité des terres cultivées dans la plaine du Népal est divisée en fiefs d'une admirable fécondité. Ces fiefs, arrosés par de nombreux ruisseaux descendus des montagnes, sont répartis entre les différents officiers civils et militaires au service du gouvernement. Quelques terrains sont entre les mains des Brahmanes; d'autres, moins productifs et ceux situés dans les montagnes, sont laissés moyennant certaines redevances à la classe ouvrière. Ces dernières propriétés sont dépourvues de sources et de torrents; on est obligé d'y remédier par des canaux artificiels qui exigent le plus grand soin et qui en somme ne rapportent pas grand bénéfice. Les principales productions de ces terrains sont : le blé indien, le riz sec, l'orge et le millet. Les propriétaires ne paient pas l'impôt sur une base fixée d'après leurs revenus, mais dans la proportion de leurs charrues et de leurs bêtes.

En principe, le roi du Népal est seul propriétaire du royaume et il n'existe aucune formalité qui permette à un Népalien de jouir indéfiniment d'une propriété et de la regarder comme héréditaire. Comme le dernier des paysans, le premier sujet de l'État est soumis aux mêmes règles; il n'est que l'usufruitier et il demeure soumis au grand Conseil qui, dans son assemblée annuelle, peut le priver de son domaine, le changer pour un autre ou lui en payer la rente. Les terres de la couronne qui forment le principal revenu du roi sont principalement situées dans le territoire de Goorkha qui lui appartient presque en entier. Quelques-unes de ces propriétés sont cultivées par des manœuvres; la moitié des revenus leur appartient. D'autres sont exploitées par les intendants du roi et cultivées par les fermiers voisins, qui, chaque année, sont obligés de consacrer un certain nombre de jours à ce travail. D'autres enfin sont données à ferme. Chaque possesseur de fiefs à Khatmandou agit de même et retire de ses propriétés de quoi alimenter toute sa maison. C'est la raison pour laquelle, vu le nombre des habitants, les marchés sont si peu considérables. Ils sont uniquement fréquentés par les commerçants, les manufacturiers et le petit peuple qui ne possède aucune propriété.

Lorsqu'une terre est octroyée à un brahmane, il y a une cérémonie solennelle. Le roi arrose lui-même une motte de terre apportée de la propriété qui doit être donnée; il y mêle de la sésame avec une herbe particulièrement vénérée au Népal et il présente le tout au brahmane. Le don d'une propriété est quelquefois accompagné d'un écrit ou d'un titre gravé sur une plaque de cuivre.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16, 23, 30 novembre et 7 décembre.

Ces propriétés sont alors exemptes de l'impôt, elles peuvent être vendues et demeurent parfois héréditaires; elles restent cependant aliénables et peuvent revenir à la couronne. Ces concessions de terrain proviennent généralement de récompenses octroyées par les anciens princes Newars et que les rois Goorkhas ont confirmées, moyennant une légère redevance. Un certain nombre de Newars et autres indigènes de différentes contrées soumises par les Goorkhas, continuent ainsi à jouir de leurs anciennes propriétés sous le gouvernement des vainqueurs. La possession de ces terres, bien qu'exempte de l'impôt et devenue héréditaire par la coutume, est cependant soumise à plusieurs formalités. D'après les anciens titres, la propriété en est confirmée à leurs possesseurs; mais ils doivent, à chaque changement de règne, faire reviser ces titres et en obtenir une nouvelle confirmation.

## XIV

## COMMERCE ET INDUSTRIE. — MŒURS ET COUTUMES.

Le commerce du Népal n'est pas très considérable. Cela provient de certaines restrictions impolitiques, de la mauvaise administration du pays, de la difficulté des communications et surtout de la jalousie et de la défiance des Népalais. En 1792, un traité de commerce a été conclu entre la Compagnie des Indes et le Népal, mais le pays n'en reste pas moins fermé aux Européens. On exporte dans l'Inde du riz, des graines, des épices, de la laine, des dents d'éléphants, des bois de construction, des plantes aromatiques, etc. On en rapporte des vêtements de coton et de laine, des mousselines, des objets en métal, des articles de luxe. Les Népalais reçoivent du Thibet le sel, le borax, les couvertures de laine, l'or, le thé, les moutons, les chevaux, les pierres précieuses et plusieurs espèces de drogues; ils y expédient des étoffes de soie et de satin et divers objets précieux reçus de l'Inde.

L'industrie du Népal est aussi peu importante; on y fabrique cependant des étoffes de laine et de coton, du papier, des ornements d'or et d'argent, des idoles de bronze, des objets en fer et des armes. Les Goorkhas ne s'occupent que des choses militaires. Le commerce et l'industrie sont dans les mains des Newars et des Cachemiriens établis à Khatmandou. A l'Hassa il y a une colonie de trois mille Népalais faisant le commerce entre le Thibet et le Népal. Les individus qui ne peuvent travailler pour eux-mêmes s'engagent comme ouvriers, artisans, etc..., leurs salaires sont très peu élevés.

L'esclavage subsiste encore au Népal. Les personnes riches possèdent un grand nombre d'esclaves. Ils sont généralement bien traités et contents de leur sort. Le prix d'un esclave varie entre deux et quatre cents francs.

Parmi les maladies qu'on observe le plus fréquemment, il faut mentionner le goitre, la pierre, la gale et les fièvres.

Isolés du reste du monde et préservés de l'influence européenne, les Népalais ont conservé à travers les âges, leurs mœurs et leurs coutumes. La nourriture des habitants du Népal est la même que dans l'Inde, avec cette différence, que l'usage de la viande y est fort répandu. Le mouton, la chèvre, la volaille, le gibier font partie de l'alimen-



tation ordinaire. Les plus pauvres se nourrissent de riz et de végétaux. L'usage du thé, venu du Thibet, est très répandu ; l'ivresse est fort rare.

Le costume des hommes se compose d'une tunique de coton. A la ceinture est invariablement fixé le fameux couteau appelé *kookrie*, espèce de poignard fabriqué dans le pays. Le *kookrie* a environ deux pieds de longueur ; sa poignée et sa gaine sont, chez les pauvres, de bois de couleur ; chez les riches, cette poignée est d'ivoire artistement travaillé, et les diverses sculptures qui en font l'ornement distinguent le rang des chefs. La gaine est alors d'argent, ciselé avec beaucoup de goût ; la lame souvent ondulée est toujours d'une trempe éprouvée.

Les femmes sont vêtues d'une tunique et d'une jaquette ; elles sont couvertes d'ornements, sont généralement bien traitées et possèdent beaucoup plus de liberté que dans l'Inde. La première femme surtout est assez heureuse et jouit d'une tranquillité relative. Son rôle est de surveiller la maison, de diriger ses malheureuses sujettes et de faire rentrer dans l'ordre toute insoumise. Par contre, c'est sur elle que retombe tout écart ou tout désordre. Aussi

est-elle d'autant plus acariâtre que telle ou telle de ses rivales est plus gracieuse, plus jeune et partant plus choyée. Peut-être aussi une vieillesse par trop précoce, un visage trop tôt sillonné de rides, allument-ils dans ce cœur ulcéré tous les feux dévorants de la jalousie ; car, passé la trentecinquième année, la femme népalienne a perdu toute jeu-

nesse et marche à grands pas vers l'abîme fatal : une prompte décrépitude.

La peine de mort n'est guère prononcée que pour les crimes suivants : meurtre, trahison et désertion. Souvent même la sentence est commuée en déportation perpétuelle.

## XV

# CONSTITUTION DE LA FAMILLE. — POPULATION DU NÉPAL.

La famille est assez bien constituée chez les Goorkhas, d'origine hindoue. L'autorité du père est absolue ; celle de la mère, bien que purement nominale, est très respectée de ses enfants. L'aîné de la famille reçoit la plus forte portion de l'héritage paternel, mais les autres fils et les sœurs elles-mêmes en ont une part. Les liens du mariage, très solides chez les Goorkhas, sont très faibles chez les Newars, d'origine tibétaine. Les Goorkhas sont polygames et très sévères à l'égard de la fidélité de leurs femmes. Leur inconduite est punie de la prison perpétuelle. Chez les Newars, au contraire, la femme peut divorcer quand cela lui plaît et le mariage n'est qu'un lien temporaire qui n'a d'autre durée que la volonté des conjoints. Dans de

telles conditions, la famille ne peut guère exister chez les Newars ; la faculté que possède tout mari de répudier ses femmes et de les remplacer à sa guise supprime tout foyer.

On peut se faire une idée approximative de la famille dans



THIBET. — LE ROI ACTUEL DU NÉPAL ; d'après une photographie envoyée par M. Sâleur, missionnaire au Thibet (voir page 593).





THIBET. — TYPES, HOMME ET FEMME, DU PLATEAU TURCOMAN; d'après une photographie envoyée par M. Saleur, missionnaire au Thibet.



le Népal en jetant un coup d'œil sur la pièce commune qui, le plus souvent, réunit époux, femmes, enfants et animaux domestiques, et donne par suite naissance à ce qu'on est convenu d'appeler des tableaux de famille. Au centre, un feu toujours allumé, autour duquel les femmes vaquent aux travaux d'intérieur. Autour du brasier, dont la fumée chasse les moustiques et dont la flamme sert à préparer une cuisine rudimentaire, les enfants se livrent aux ébats de leur âge, interrompus parfois par le cri d'un coq ou par l'apparition d'un roquet minuscule, voire même d'un cochon familial. C'est là encore que tiennent place les interminables séances de coiffure, tandis que le maître, le plus souvent étendu sur le dos, indifférent à tout ce qui l'entoure, fume, dort ou flâne, en caressant amoureusement ses pieds. Allez donc parler de moralité à des gens pour qui le bien-être ici-bas est la suprême jouissance et qui ne recherchent que les moyens de satisfaire ce penchant profondément enraciné.

\* \* \*

Le Népal est habité par un grand nombre de tribus distinctes et qui parlent des dialectes différents. Les unes sont d'origine thibétaine ; les autres sont formées par les alliances des Thibétains et des premiers habitants du sol avec des populations venues de l'Inde.

La grande masse de la population est formée de deux races bien distinctes.

La première est celle des Newars qui représentent l'ancienne population ; la seconde est celle des Goorkhas qui s'emparèrent du pays au siècle dernier. C'est aux Goorkhas qu'est due la réunion du Népal sous un seul souverain. Ce peuple se distingue par ses qualités militaires, il est d'une grande bravoure ; malheureusement, ses aptitudes sont limitées aux choses de la guerre. Il dédaigne l'agriculture et l'industrie et ne possède aucun sentiment artistique. La religion des Goorkhas est le brahmanisme ; leur langue est un dialecte du sanscrit mélangé de mots thibétains.

\* \* \*

Les Newars forment la masse principale des habitants du Népal. Ils furent gouvernés pendant de longs siècles par des princes appartenant à leur race et sous la domination desquels les villes du Népal se remplirent de monuments remarquables. Chez les Newars, l'élément thibétain est beaucoup plus accentué que chez les Goorkhas ; ils parlent le *newari*, formé d'un mélange de sanscrit et de thibétain. C'est la seule langue du Népal qui ait une littérature. Les Newars n'ont aucun instinct guerrier, mais ils possèdent des aptitudes agricoles, industrielles et artistiques remarquables. C'est à eux que l'on doit les temples curieux, couverts d'admirables sculptures, qui remplissent la vallée. Les Newars appartiennent à la religion bouddhique ; ils ont conservé le régime des castes.

(A suivre).

## ÉTUDE SUR AMASIE (Arménie).

Par le R. P. FURGEOT, de la Compagnie de Jésus,  
missionnaire à Amasie.

(Suite et fin 1).

## LES QEZEL-BACH.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cet intéressant article. Il donne des détails complètement inédits sur une très curieuse population répandue en Asie-Mineure et qui a conservé, malgré toutes les révolutions, des vestiges remarquables de christianisme.

L'Asie Mineure est un pays mystérieux qui prête à d'intéressantes découvertes. En arrivant ici, je pensais n'y trouver que des Turcs, des Arméniens et des Grecs. Erreur profonde. Non loin d'Amasie, sur les hauts plateaux qui nous séparent de Tokat et dans les riches forêts du Medjid-Heuzu, on rencontre un peuple hospitalier, digne de l'attention du missionnaire. Ce sont les Qezel-Bach (têtes rouges).

Répandus dans la partie centrale de l'Asie Mineure, ils y forment une population distincte groupée par fédérations de villages, ayant à leur tête un chef religieux nommé Dédé. C'est principalement aux environs de Zilé (l'ancienne Zéla), de Niksar (Néocésarée), de Sivas, de Diarbékirkir et dans les vallées du moyen Euphrate qu'ils ont leurs centres les plus peuplés. Quel est ce peuple nouveau dont le nom est à peine connu en Europe ? Quelle est son origine, quelles sont ses mœurs, ses pratiques religieuses ? Autant de questions auxquelles je voudrais pouvoir donner une réponse sûre et précise.

A voir les cantons montagneux ou forestiers où se sont retranchés les Qezels, j'incline à croire qu'ils sont un reste précieux de l'ancienne race indigène échappée au cimetière musulman. Quelques voyageurs donnent le Kurdistan et la Perse comme leur patrie d'origine. Toujours est-il qu'ils ont vécu en bonne intelligence avec les anciens maîtres du pays, Grecs ou Arméniens, tandis qu'un abîme les sépare des Osmanlis. Ecrasés par les dernières invasions, ces rudes montagnards ont dû payer tribut, bâtir des mosquées au milieu d'eux et faire profession de mahométisme ; mais jamais ils n'ont consenti à se laisser absorber par leurs vainqueurs. Vainement les sultans les ont incorporés officiellement à leur empire, éparpillés dans leurs armées, soumis aux prédications de leurs docteurs, tous leurs efforts n'ont guère servi qu'à les attacher davantage à leurs coutumes.

A la caserne turque, le Qezel reste ce qu'il était dans sa famille. Il refuse de prendre part aux prières réglementaires du Coran et on le voit souvent subir mille affronts de la part de ses camarades plutôt que de renier Jésus-Christ. De retour au pays natal, il reprend sa charrue ou son troupeau, n'aspirant qu'à jouir en liberté du grand air de ses montagnes. Peu lui importe le Coran ou le drapeau vert, il sera l'ennemi irréconciliable des Turcs et, si l'un d'eux vient à insulter sa femme ou sa fille, il sera tué sans qu'on puisse jamais mettre la main sur ses exécuteurs.

« Notre peuple, disait un jour un notable Qezel au mis-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 7 décembre.



sionnaire, notre peuple a été martyrisé par les musulmans. Si on nous appelle *Qezels* (rouges), ce n'est pas à cause de la couleur de nos têtes, mais parce que nos ancêtres honoraient Rome, or les Turcs appelaient autrefois Rome : *Qezel elma* (pomme rouge) à cause de la boule dorée qui surmontait la basilique de Saint-Pierre. »

Quoi qu'il en soit de cette explication étymologique, jetons un regard sur leurs croyances et leurs pratiques religieuses.

Leur doctrine est contenue dans des cantiques écrits en turc vulgaire. Ces cantiques forment la seule littérature populaire. Tous sont obligés de chanter ces cantiques en compagnie du *dédé*. Malgré toutes les démarches que j'ai faites, je n'ai pu réussir à me les procurer en entier, aussi je n'en citerai que deux ou trois passages. Le grand thème de ces cantiques, c'est *Issa* (Jésus).

« Mahomet. Qu'est-ce que Mahomet? dit un cantique. Je l'ai cherché dans l'Evangile, je n'ai trouvé que Jésus. »

Et ailleurs :

*Issa padichah.*

Jésus est roi.

*Keudici vizir.*

Il est le vizir (de Dieu).

*On iki imams.*

Il a douze imams (apôtres).

*Keudici bache.*

Il est leur chef.

Quelle opinion ont-ils de Notre-Seigneur Jésus-Christ? laissons parler celui que j'ai cité plus haut.

« C'est Jésus qui jugera au trône, disait-il. Un homme sans toucher la main de Jésus ne peut entrer au ciel. »

« Si on me met en prison, à qui demanderai-je secours? A Jésus notre Seigneur. »

Puis il ajoutait avec une touchante simplicité :

« Je demande cela à Jésus quand j'irai dans l'autre monde; s'il me dit en me voyant: « Voilà mon chien! » cela me suffit, je serai content. »

Ces témoignages attestent qu'ils reconnaissent la divinité de Jésus. Le malheur est qu'ils mêlent son culte à celui d'Ali.

« Ali, disent-ils, est très fort et il a longtemps lutté contre les païens, il reviendra à la fin du monde. »

Dans chaque village *Qezel*, il y a un *dédé*. C'est lui qui préside aux cérémonies religieuses et répond aux agents du gouvernement turc. A la naissance d'un enfant, le *dédé* est appelé, il lave le corps du nouveau-né et l'oingt avec une liqueur odoriférante en prononçant une formule de prières.

Au mariage, le *dédé* intervient encore, mais j'ignore les cérémonies pratiquées en cette circonstance.

Lorsqu'un malade est sur le point de mourir, on lit auprès de lui une prière dont voici le sens :

« Seigneur, quand vous recevrez le pécheur que voici, pardonnez-lui ses péchés, car vous êtes le Dieu. »

Tous les *Qezels* ont un chef suprême qui réside dans le Dersin près du fleuve Mourad, l'une des branches maîtresses de l'Euphrate. Au-dessous de lui on compte un certain nombre de *dédés* chargés de visiter les villages de la nation. Chacun d'eux en possède une quinzaine à diriger. Il y jouit d'une autorité presque absolue et perçoit une redevance annuelle de dix piastres (2 francs environ) par personne.

Tous les ans il fait sa tournée dans la région qui lui est assignée. Ordinairement à cheval, le turban vert sur la tête, il n'a rien dans son costume qui puisse éveiller l'attention; d'ailleurs trois ou quatre vigoureux compagnons armés jusqu'aux dents écraseraient le téméraire qui viendrait l'attaquer. Arrivé à proximité du village qu'il doit visiter, il y entre à la dérobée, ordinairement pendant la nuit et y séjourne une huitaine de jours. C'est alors que se tiennent les grandes assemblées.

Lorsque tout est calme dans le village et qu'on n'a à redouter aucune incursion des Turcs, tous les habitants se réunissent dans la maison fixée d'avance. Là on chante les cantiques en deux chœurs, en s'accompagnant du *sar* (instrument de musique).

Le chant terminé, le *dédé* bénit un pain et une grande coupe ou un bassin rempli de vin, puis les vieillards s'approchent deux à deux, baisent la main du *dédé* et

reçoivent sur la langue, un fragment de pain et une cuillerée de vin. Après les vieillards viennent les hommes d'un âge mûr, puis les femmes et enfin les garçons et les filles. Ensuite le *dédé* prêche sur *Issa* (Jésus) et sur Ali.

Il est difficile de ne pas voir dans cette cérémonie un mémorial de la communion, surtout si l'on vient à lire ce passage de leurs cantiques :

*Bir gumuch kiacé itchindi.* Dans une coupe d'argent,

*Attenda zeir ustu bal.* Il y a au fond du poison, et au-dessus du miel.

*Issa verdi bounon.* C'est Jésus qui a donné cela.



Mgr CANOZ, de la Compagnie de Jésus, évêque du Maduré, mort à Trichinopoly le 2 décembre 1888 (voir page 598).



*Lier kendici dir issé zeir olour sud.* Si celui qui reçoit est bien disposé, le poison devient lait.

Ce qui étonne davantage encore, c'est qu'on trouve chez eux la confession. Si un Qézel vient à tomber dans une faute grave, il va au dédê et se confesse pour en être délivré.

En dépit de la législation musulmane, la polygamie et le divorce n'existent pas dans leurs familles, aussi la femme qezel est-elle moins esclave que la femme turque, elle a sa place au foyer domestique et n'est pas soumise à la clôture du harem.

Presque toutes les filles et femmes qezels s'appellent Mériem (Marie), nouveau signe d'espérance pour la future régénération de ce peuple. En vérité, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration et de sympathie pour ces courageux villageois, qui, sans cesse menacés, traqués comme des bêtes fauves, ont su maintenir quelques restes de la foi chrétienne. Aujourd'hui encore, ils sont soumis à une rigoureuse surveillance. Pour s'y soustraire, ils ont des signes à l'aide desquels ils peuvent se reconnaître.

Un étranger se présente-t-il à leur village, ils examinent attentivement si c'est un turc ou un chrétien; s'il est turc, on le chasse immédiatement à moins que ce ne soit un fonctionnaire. Dans ce dernier cas, le chef du village vient le trouver, traite avec lui de l'objet de sa visite et le congédie au plus vite. Durant l'entrevue, les femmes ont grand soin de se cacher. Au contraire, si le nouveau venu est un chrétien, on l'accueille avec sympathie; hommes, femmes et enfants s'approchent et causent familièrement avec lui. Les Qezels refusent de donner leurs filles en mariage aux Turcs, mais ils acceptent pour épouses des filles turques, afin, disent-ils, de sauver les âmes de celles-ci, et de diminuer d'autant la population musulmane.

Vous me demanderez peut-être si les Qezels ont des Croix. Je réponds: Ostensiblement, non, car ils joueraient leur tête en en laissant paraître une seule, si petite qu'elle soit. J'ai ouï dire cependant qu'ils en portaient une suspendue à leur cou dans un rouleau de fer-blanc soigneusement fermé aux deux extrémités. Ce rouleau se nommerait *rhamaïlé*. Il faudrait vérifier le fait avant d'y ajouter foi. Ce qui est certain, c'est qu'ils connaissent la vertu de la Croix.

« — Quelle force y a-t-il dans la Croix? demanda le missionnaire à l'un d'eux.

« — Elle chasse le diable, répondit-il, et avec elle nous ne craignons ni balle, ni boulet. »

Un prêtre arménien m'a raconté qu'aux environs de Trébizonde, les Qezels traçaient une croix sur la pâte avant de la mettre au four. Lui-même vit un jour un jeune Qezel, fils d'un gouverneur de province, lire l'Évangile et se signer du signe de la croix avant de faire cette lecture. Le portier de notre maison, traversant un jour un de leurs villages, eut la curiosité de regarder dans l'intérieur d'une maison. Que vit-il? Un Qezel à genoux et commençant une prière par le signe de la Croix.

Leur patron favori est saint Georges qu'ils nomment « Rheder-Ellez ». Avant sa fête qui se célèbre vers le 21 avril, ils font un carême de douze jours durant lesquels ils ne mangent que du pain et des légumes. Durant le mois d'octobre, ils ont encore un autre jeûne dont j'ignore la durée.

Tel est le peuple qezel que Dieu semble tenir en réserve pour aider à la régénération de l'Asie-Mineure. Il est ami des chrétiens, reconnaît Jésus et, partant, est plus accessible aux pensées de la foi et d'une vie immortelle. On estime que le nombre des Qezels s'élève à six millions environ. Constantinople en possède un grand nombre et leur intelligence et leur activité leur permettent d'arriver aux plus hautes charges de l'État. Depuis longtemps, la Russie cherche à les prendre sous son patronage, déjà elle y a réussi en partie dans un canton limitrophe de la mer Noire. Les nouveaux protégés se sont déclarés chrétiens, mais malheureusement on les a agrégés à l'Église orthodoxe.

Vos prières, jointes à celles des associés de la Propagation de la Foi, hâteront l'heure de la miséricorde divine en faveur de ces peuples de l'Orient. En attendant, nous nous dévouerons au salut des chrétiens qu'il nous est permis d'évangéliser. Tant de ruines morales ont été amoncelées dans ce pays qu'il faudra de longues années pour débayer le terrain et élever un édifice digne de la gloire divine. Le travail ira dix fois plus vite, si un institut de religieuses consent à venir se donner au salut des sœurs de nos élèves. Dans une ville en majorité mahométane, il est impossible de leur donner l'instruction religieuse, sans une école capable de les réunir. Européens, Arméniens, Grecs, tous les attendent avec impatience et semblent promettre à leurs efforts les succès les plus merveilleux.

FIN.

## NÉCROLOGIE

Mgr Alexis CANOZ,

*De la Compagnie de Jésus, évêque de Maduré.*

Une dépêche télégraphique nous a annoncé la mort de ce vénérable prélat, doyen de l'épiscopat indien. Mgr Canoz s'est éteint à Trichinopoly, le 2 décembre dernier, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge. Il évangélisait depuis près d'un demi-siècle et gouvernait depuis quarante-deux ans la grande mission du Maduré, la plus vaste mission du sud de la Péninsule brahmanique.

Né à Sollières (diocèse de Saint-Claude), le 11 septembre 1805, il était entré à l'âge de dix-neuf ans, le 22 août 1824, dans la Compagnie de Jésus et avait prononcé ses vœux de profès le 2 février 1838. L'année suivante, il s'embarquait pour l'Orient et abordait sur les plages du Maduré, si chères au cœur d'un missionnaire jésuite par les grandes œuvres et les merveilleuses conversions réalisées surtout au dix-septième siècle par les premiers fils de saint Ignace.

Les districts de Ramnad et de Ramséram eurent les prémices de son zèle. Mais ils ne le gardèrent que peu de temps. D'autres charges lui furent confiées et, le 19 mai 1846, il était nommé premier vicaire apostolique de la mission.

Après le départ de Mgr Hartmann, Mgr Canoz administra, de 1861 à 1864, le vicariat apostolique de Bombay, tout en conservant la charge du Maduré.



A la demande du vénérable évêque, le Saint-Père lui avait accordé, le 19 juin 1887, un coadjuteur dans la personne du R. P. Faseuille, qui fut sacré, l'année dernière, évêque dans la cathédrale de Trichinopoly. Le successeur de Mgr Canoz n'est âgé que de quarante-neuf ans.

Nous empruntons sur Mgr Canoz et sur le Maduré lui-même les détails suivants à une notice qui nous est communiquée par un ami des missions.

On doit à Mgr Canoz, la création de nombreuses stations dans les trois districts du Maduré : fondation d'écoles, d'hospices, d'orphelinats, de couvents, en sorte que la population catholique a considérablement augmenté dans ce diocèse.

A l'appel de Pie IX, le prélat se rendit au Concile œcuménique du Vatican, à la fin duquel il vint en France et le 28 août 1870, consacra, en présence de Mgr Nogret, évêque de Saint-Claude, qui l'en avait prié, la nouvelle église de Sellières, sa ville natale; il rentra dans les Indes la même année et s'embarqua à Marseille le 27 novembre 1870 avec Mgr Languillat et quelques Pères jésuites. En 1877, le 15 mars, il reçut dans sa résidence de Trichinopoly, l'archevêque de Goa, Mgr Ayres d'Ornellas de Vasconcellos, qui faisait une tournée dans l'Inde et à Ceylan, pour régler quelques questions relatives à la juridiction dans les différents vicariats apostoliques, et qui trouva dans cette résidence, NN. SS. Persico, Meurin, Laouënan et Bonjean, qui examinèrent avec lui les questions qui faisaient l'objet de son voyage.

Mgr Canoz était chanoine d'honneur de Saint-Claude, et assistant au trône pontifical depuis le 17 juin 1867. On trouve plusieurs lettres du prélat dans les *Annales*, XXXII, 249; XXXVI, 352; L, 145; L, 191, etc.; et dans les *Missions Catholiques*, IX, 565; XI, 270; XV, 569; XVII, 232; XIX, 397.

Le diocèse de Maduré a pour bornes, au nord, ceux de Pondichéry et de Coïmbatour, à l'est, le golfe de Manaar et le détroit de Palk qui le séparent de l'île de Ceylan, au sud, le cap Comorin et l'océan Indien, à l'ouest, les diocèses de Vérapoly et de Quilon.

Le diocèse du Maduré a une superficie de 160.000 kilomètres carrés, et comptait en 1859, quarante-deux prêtres, 140.000 catholiques et six cents enfants dans les écoles; en 1879, cinquante-six prêtres, 145.000 catholiques, cent vingt-trois écoles, fréquentées par 3.123 enfants; en 1883, soixante-quatre prêtres, six cent quarante-quatre églises, deux cent quinze écoles, 178.860 catholiques, plus neuf prêtres et 12.000 fidèles de l'archevêché de Goa. Les protestants au nombre de 90.000 y ont deux évêques anglicans, cent cinquante stations, cent ministres de plusieurs sectes. On y compte 4.500.000 brahmanistes et 500.000 musulmans.

Maduré ou Madura, qui donne son nom à cet Etat, est une ville de 54.000 habitants, se trouvant à peu près au centre du pays, à cent trente kilomètres au sud de Trichinopoly; elle possède un temple célèbre dit Pahlari, et on y fabrique des étoffes de coton; elle garde les restes de quelques beaux édifices et plusieurs pagodes. Avant l'ère chrétienne, Maduré fut la capitale des anciens Pandits, nom indien qui correspond à celui de docteur et est ordinairement porté par les Brahmes qui se destinent à l'enseignement. Les Anglais s'emparèrent de la ville en 1801 et la démantelèrent.

Trichinopoly, où réside l'évêque, au nord du Maduré, a quinze mille chrétiens au milieu de 60.000 païens et de 30.000 mahométans, elle est à septante lieues au sud-ouest de Pondichéry et à trente-deux lieues au nord de Maduré; c'est une ville immense, beaucoup plus vaste que Paris, dit-on, mais d'un aspect peu flatteur, excepté en ce qui concerne les maisons des Anglais toutes entourées de jardins remplis de cocotiers, bananiers et autres arbres fruitiers qui viennent admirablement dans un sol on ne peut plus fertile. Un rocher et un fort surmontés de plusieurs pagodes, ornées des statues d'un grand nombre de dieux dominant toute la ville, font l'orgueil du paganisme hindou; ce roc, de

cent mètres de haut, est entouré de maisons habitées par les familles des prêtres brahmes.

Les Pères jésuites ont établi près de ce fort un collège catholique, transféré de Négapatam et ouvert le 18 janvier 1883. Trichinopoly possède deux orphelinats dirigés par les Sœurs de Sainte-Anne, une école de garçons et une école pour les filles, confiées aux religieuses européennes de Marie-Réparatrice, les mêmes établies à Paris, rue de Calais, 21, aidées par les religieuses indigènes de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs dont le noviciat est à Trichinopoly, précieux auxiliaires pour le service des chrétiens.

Le diocèse de Maduré se divise en trois grands districts, qui en comprennent quarante ou quarante-deux, septentrional, central, méridional. Le district du nord ou de Trichinopoly renferme une partie de la province de Trichinopoly, les deux tiers du royaume de Tanjaour et le royaume de Tondaman jusqu'à la mer. Le district central ou du Marava, comprend le royaume de Maduré, les petits états de Ramnad et de Shévagunah, la province de Dindigul, la vallée de Combéi et l'île de Pamben. Le district méridional comprend la côte de la Pêcherie, le Tinnevelly et le territoire du versant oriental des Ghattes avec les divers villages dépendant du rajah de Travancore.

Les premières résidences des missionnaires au district du nord furent, après Trichinopoly, Tanjaour, Négapatam, Aour, Onjour, Maleiadipatty, Pattoucotej et Vallam.

Dans le district du centre, nous trouvons principalement après Maduré, Shévagunah, à l'est de Maduré; à douze milles à l'est, se trouve la célèbre pagode de Caleiar-covil où, au siècle dernier, fut torturé le P. Jean de Britto, jésuite portugais, Ramnad, ancienne capitale d'un petit royaume, environné d'étangs et de rizières et chef-lieu de Marava; Souranam, bourgade qui doit sa célébrité à une église de Saint-Jacques le Majeur où chrétiens et idolâtres viennent en pèlerinage; Daripatam au nord de Ramnad, l'île de Pamben, à un mille de la terre ferme, paraît se rattacher à Ceylan par une suite de rochers à fleur d'eau; à l'autre extrémité est l'île de Marava.

Dans le district du sud, qui comprend le Tinnevelly où l'on compte 1,693,989 habitants sur une superficie de cinq mille huit cent dix-sept milles carrés, a 52,000 catholiques (les deux autres districts en ont plus de 100 000). Ce district s'étend vers la côte de la Pêcherie, premier théâtre des travaux apostoliques de saint François-Xavier.

Le Christianisme fut introduit au Maduré au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle par les Portugais, et le P. Robert de Nobili, jésuite, neveu du pape Marcel II, et dit-on aussi, neveu de Bellarmin, fut le premier qui y annonça l'évangile en 1606: pour attirer les indigènes à la foi chrétienne, il revêtit l'habit des Brahmes qui vivaient comme des religieux au milieu des Indiens, et il convertit des milliers d'idolâtres. Par le zèle et le dévouement des ouvriers évangéliques durant plus d'un siècle et demi, et par le nombre des fidèles, la mission du Maduré ne cessa d'être la joie de l'Eglise. La suppression des Jésuites porta au Maduré un coup irréparable en 1773; les Pères portugais se retirèrent laissant leur mission du Maduré aux Jésuites français du Carnate qui s'adjoignirent quelques missionnaires de Pondichéry. Mais bientôt les tracasseries des prêtres schismatiques de Goa les chassèrent du pays, et durant cinquante ans les chrétiens furent privés des secours des prêtres catholiques, persécutés et exposés aux séductions du protestantisme. En 1836 le Saint-Siège confia de nouveau la mission du Maduré à la compagnie de Jésus, et quatre Pères français, les PP. Bertrand, Garnier, Martin et du Ranquet, ce dernier du diocèse de Clermont, furent appelés à renouveler les efforts de leurs devanciers, mais ils ne tardèrent pas à aller recevoir la récompense de leur héroïque dévouement; le P. Prosper Bertrand lût attaqué du choléra à son arrivée dans sa mission, mais survécut quelque temps à ses trois confrères, il était chargé du district de Dindigul quand Mgr Canoz, son compatriote, fut nommé vicaire apostolique; le P. Alexandre Martin chargé, en 1839, au Maduré central, de la mission de Callédidel, mourut lui-même en 1840, à Idécatour; le P. Louis Garnier, supérieur de la mission, mourut à Maduré d'une fièvre cérébrale, le 5 juillet 1843, inhumé à Trichinopoly; et le P. Louis du Ranquet que sa connaissance du



tamoul rendait si utile au Maduré, mourut du choléra le 8 novembre 1843. D'autres apôtres les remplacèrent, et aujourd'hui ce diocèse est un des plus florissants de l'Inde.

On peut consulter utilement sur l'histoire de la mission du Maduré : *Relation du martyre du P. Jean de Britto*, jésuite portugais, par le P. Maldonat; la *Mission du Maduré*, par le P. Bertrand, S. J., d'après des documents inédits, 3 volumes, Paris, Poussielgue; *les Nouveaux Jésuites dans l'Inde*, par le P. Louis Saint-Cyr, S. J., mort en janvier 1887. 2 volumes, Paris, chez Poussielgue.

## BIBLIOGRAPHIE

**L'Amiral Courbet**, d'après ses lettres, par M. Félix JULIEN. Paris, V. PALMÉ.

L'auteur sympathique et si distingué de la biographie de l'amiral Grivel vient d'esquisser dans un nouveau volume la mâle figure d'un autre marin, aussi ferme chrétien mais plus célèbre encore que le premier. Le grand rôle joué par l'amiral Courbet dans la dernière campagne franco-chinoise assure à son nom une impérissable célébrité; les hauts faits de l'homme de mer sont connus de tous; mais, pour apprécier le caractère intime du héros, ses qualités de cœur, ses sentiments religieux, et surtout (c'est le point qui nous intéresse) l'estime qu'il avait pour les missionnaires, il faut lire l'ouvrage de M. Félix Julien. La grande âme du marin chrétien se révèle dans toutes ses lettres si opportunément mises en lumière, classées et commentées d'une façon si vivante par l'auteur. Les relations de l'amiral avec les Maristes de la Nouvelle-Calédonie, les Jésuites de Madagascar, les Pères des Missions Étrangères au Tong-King, forment les pages du volume que nos lecteurs parcourront avec le plus vif intérêt. C'est de l'amiral Courbet que Mgr Puginier tenait les photographies sur Son-tay dont nous avons publié la reproduction dans notre numéro du 4 septembre 1885.

L'amiral Courbet revit dans cette belle publication tel qu'il restera devant l'impartiale histoire: fidèle à la discipline militaire jusqu'à l'héroïsme, intrépide devant le danger et les responsabilités, officier de haute distinction et du plus rare mérite, chrétien sans peur et sans reproche.

## DONS

*Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

ÉDITION FRANÇAISE.

M. J.-B. Audouard, paroisse Saint-Pothin, Lyon.....	3 00
Mme veuve Richard, à Loudun, diocèse de Poitiers .....	100
Un catholique, du diocèse de Vannes.....	100
Un abonné, de Marseille .....	134
Anonyme, don recueilli par l'Echo de Fourmère. ....	1
Sœur Marguerite, don recueilli par l'Echo de Fourvière .....	10
M. D., de Condrieu, don recueilli par l'Echo de Fourvière.....	5
Une famille, don recueilli par l'Echo de Fourvière .....	20
Un abonné, de Cuire. ....	10
Mme de Chauvaudon, diocèse de Troyes.....	50
Une associée, du diocèse de Saint-Brieuc. ....	2 40
M. Lecornu, au Havre, diocèse de Rouen.....	240
Au nom d'un pauvre paralytique, du diocèse de Soissons, avec demande de prières.....	20
A Mgr Fallize, pour les missions de Norwège.	
Une Anonyme, du diocèse d'Avignon.....	12

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mandchourie).

M. A. G., diocèse de Lyon.....	100
Anonyme, du diocèse de Nantes.....	500
M. l'abbé Guitterel, à Saint-Brieuc.....	14
Anonyme, du diocèse de Bayeux.....	10
Anonyme, du diocèse de Saint-Brieuc.....	10
Anonyme, du diocèse de Carcassonne.....	9
Au nom de la famille C. V., de Nîmes.....	60

Pour Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

Anonyme, de Blois .....	200
-------------------------	-----

Pour Mgr Combes, évêque de Constantine et d'Hippone.

Au nom et en mémoire de Stanislas et Monique, diocèse de Versailles .....	4
---	---

Au même, pour la mission de Sainte-Monique,

Au nom et en mémoire de Stanislas et Monique.....	3
---	---

Pour le P. Redant, missionnaire en Mongolie orientale, pour les victimes du cyclone.

M. Marty, aumônier du couvent, à Clairvaux, diocèse de Rodez.	10
M. L. L., à Beaufort, diocèse d'Albi.....	9
Mme Parissier Réol, diocèse de Clermont.....	1
M. Labelle, diocèse de Cahors. ....	10
Mme veuve F. Chambellan et M. l'abbé Chambellan, du diocèse de Poitiers. ....	10
Mme Gras, à Gardanne, diocèse d'Aix.....	8 35
X. A., diocèse d'Autun .....	20

Pour la chapelle de Notre-Dame de Lourdes à Chetput (Indes).

Mlle Agathe Bonnet, à Cholet, diocèse d'Angers.....	10
---	----

A Mgr Faseuille, évêque de Maduré (Indes), pour le culte de la Sainte Vierge.

Un de ses anciens élèves, du diocèse de Montauban, avec demande de prières.....	12
---	----

Pour les missions en Orient (Mgr Bonetti).

Anonyme, de Montréal (Canada) ....	12
------------------------------------	----

A Mgr Azarian, pour la construction du séminaire de Notre-Dame du Spasine à Jérusalem.

Quatre enfants de Marie, du diocèse de Grenoble, qui demandent des prières.....	20
---	----

Pour les missions de Cochinchine.

La Semaine religieuse, du diocèse de Cambrai .....	10
--	----

A Mgr Faraud, pour ses missions d'Amérique du Nord.

Un prêtre, du diocèse de Nancy.....	5
-------------------------------------	---

Pour Mgr l'évêque de Saint-Albert (Canada).

La Semaine religieuse, du diocèse de Cambrai.....	20
---	----

Pour les missions salésiennes, en Patagonie.

Anonyme, du diocèse de Moulins, avec demande de prières....	20
---	----

Au cardinal Lavigerie, pour l'achat d'esclaves.

Anonyme de Lappuie, diocèse de Poitiers. ....	10
M. Labelle, diocèse de Cahors .....	20
Mme de Chauvaudon, diocèse de Troyes .....	10

Au même, pour ses œuvres.

M. Sébastien Lamblin, diocèse de Dijon.....	10
---	----

A Mgr de Courmont, pour le baptême d'un petit nègre, sous le nom de François-Xavier.

Anonyme, du diocèse de Sens .....	8
-----------------------------------	---

Au même, pour le rachat et le baptême de quatre petits nègres, sous les noms de Louis, Claire, Jules et Georges

Quatre petits enfants, du diocèse de La Rochelle.....	20
---	----

Au même, pour le rachat et le baptême d'esclaves.

Le pensionnat des Sœurs de St-Joseph, à Odensee (Danemark).....	50
---	----

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, Directeur-gérant.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3





THIBET. — FORÊT DE CAOUTCHOUC; d'après une photographie envoyée par M. Saleur, missionnaire au Thibet (voir page 605).

## A NOS LECTEURS

A la veille de commencer la vingt-unième année de notre publication, nous croyons être agréable à nos lecteurs, en leur indiquant quelques-uns des principaux travaux qui, avec les nouvelles reçues au jour le jour, doivent figurer dans les *Missions catholiques* en 1889. Une partie de la route sera ainsi éclairée et, fidèles à notre programme, nous aurons montré par avance les missionnaires comme des explorateurs distingués, comme des savants consciencieux.

**Le long des Côtes.** De *Zanzibar à Lamo*, texte et illustrations du R. P. LE ROY, missionnaire du Saint-Esprit.

**Étude sur la faune et sur la flore de la Chine**, texte et illustrations de M. DAVID, missionnaire lazariste, membre correspondant de l'Institut.

**Les ruines chrétiennes de la Syrie septentrionale**, texte et illustrations du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

**Voyage dans la baie d'Hudson**, texte et illustrations de Mgr LORRAIN, évêque de Pontiac.

**A travers les chrétientés de Madagascar**, par le R. P. RUBIÈRE de la Compagnie de Jésus.

**Dans l'Empire Maori.** *Étude sur les mœurs et la langue de l'île de Pâques*, par un missionnaire des Sacrés-Cœurs de Picpus.

**La Norvège et ses habitants**, par Mgr Fallize, préfet apostolique de Norvège.

Beaucoup de manuscrits nous sont annoncés encore, soit par les missionnaires appartenant aux Missions Étrangères de Paris, soit par les RR. PP. Maristes, soit par les PP. Dominicains, aussi nous pouvons dire que jamais notre publication n'a pu promettre des documents plus variés et plus intéressants.

Nous remercions une fois de plus nos lecteurs de leur constante sympathie, nous les remercions pour le passé et pour l'avenir et, au nom de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, au nom des missionnaires, dont nous sommes les interprètes, nous les prions de faire connaître le Bulletin, de lui gagner de nouveaux lecteurs. Nous abritons notre prière sous l'autorité de l'évêque de Lausanne et de Genève, Mgr Mermillod :

« Je voudrais, nous écrivait-il dernièrement, que les familles chrétiennes fissent de votre journal un présent d'étrennes et qu'il fût sur la table de tous les salons chrétiens; les fidèles en l'ouvrant éprouveraient une sainte fierté, et les incrédules y rencontreraient une lumière dans la vision de l'universalité et de l'unité de l'Église catholique. »



## CORRESPONDANCE

## COTE DE BENIN

*Saint-Joseph de Tocpo.*

C'est en 1876 que fut définitivement fondée la colonie agricole dont les pages suivantes exposent le providentiel développement. Nous avons publié sur Tocpo, au mois de septembre 1881, un premier récit que complète d'une façon fort intéressante cette communication du R. P. Bel.

LETTRE DU R. P. BEL, AU T. R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Tocpo est en voie de répondre à l'idée que vous avez eue dès sa fondation. Les commencements ont été remplis d'épreuves et de déceptions; il y avait de quoi décourager. Partout, bois et broussailles. Vos enfants, sur votre ordre, ont fait un radeau d'une vieille maison en planches de Porto-Novo et l'ont emmené à Tocpo, à la grande stupéfaction des noirs qui n'avaient jamais vu de radeau : « La tête des blancs travaille beaucoup, » disaient-ils.

La maison fut remontée sur une petite éclaircie, et on se mit à l'œuvre. Ceux qui voient Tocpo maintenant ne soupçonnent pas les peines qu'il a coûtées. On planta peu de choses d'abord, mais un ennemi invisible venait la nuit manger et détruire les légumes. Quand les cocotiers poussaient, ils avaient le même sort; presque rien n'échappait aux dents meurtrières des rodeurs nocturnes. On eut quelques moutons et quelques chèvres, et moutons et chèvres disparaissaient. Un beau jour on découvrit l'ennemi. On trouva près de la maison un mouton enlacé dans les replis d'un boa qui l'enlevait. Ce fut dès lors une guerre sans trêve ni merci. Le fusil n'épargna pas l'ennemi et peu à peu les moutons et les chèvres purent vivre.

Mais les cocotiers étaient toujours mangés la nuit par les porcs-épics. La lutte était presque impossible, car comment les atteindre dans leurs fourrés épais? Il fallait agrandir la clairière pour éloigner l'animal qui pullulait à son aise dans ses retraites : ceux qu'on pouvait atteindre n'amoindrissaient pas cette armée. Il fallait à tout prix détruire les broussailles qui lui servaient comme de camp retranché. Mais les bras manquaient : deux missionnaires, quatre enfants, plus le cuisinier et sa femme, qu'est-ce que ce personnel pour une semblable entreprise? La lutte fut longue, entremêlée de succès qui s'anéantissaient en quelques nuits sous une dent vorace. Il y avait de quoi décourager le plus tenace. A la fin cependant, nous

pûmes réaliser l'idée mère de fonder un village chrétien. Nous n'imposons pas la foi, mais nous voulons qu'on la respecte. Nous admettons sur le terrain de la mission les familles qui veulent se soumettre aux règles que nous avons posées. Elles cultivent la terre à leur profit, moyennant une petite redevance en nature. Les enfants doivent être baptisés et élevés dans la foi catholique. Quand ils sont grands, nous pourvoyons à leur établissement. A cet effet nous leur donnons d'avance un lot de terrain à cultiver, et, quand le tout est suffisamment ensemencé pour qu'ils puissent vivre sans le secours de la mission, alors ils se marient.

Nous avons actuellement dix-huit enfants catholiques. Deux d'entre eux cultivent une bonne parcelle de terre depuis quatre mois, et bientôt ils seront mariés et deviendront ainsi chefs de nouvelles familles. A cette heure cinq familles catholiques, deux familles protestantes qui renoncent au protestantisme et vingt-six familles païennes habitent le terrain de la mission comme cultivateurs. Ils viennent aux offices chaque dimanche. Après la messe, tous assistent à une demi-heure de catéchisme. Quatre instructeurs sont chargés de leur en apprendre la lettre, et, quand ils la savent suffisamment par cœur, un des Pères leur donne les explications nécessaires.

Tocpo ne se peuple pas aussi vite que certains pourraient le désirer. Il y a des causes à cela. Nous n'admettons aucun mahométan, ni aucun féticheur. Féticheries, fétiches, danses sont bannis de nos terres; tout voleur est impitoyablement chassé.

\* \* \*

Il y aurait un moyen de peupler rapidement Tocpo et d'y amener de bien braves gens; ce serait de recueillir les indigènes qui, pour un motif ou pour un autre, changent de pays. Les noirs sont presque tous pauvres, et souvent les guerres viennent détruire leurs modiques ressources. Ils émigrent alors, et se fixent de préférence auprès de celui qui peut les aider à vivre en attendant que leur travail y suffise. Si le missionnaire de Tocpo avait seulement vingt-cinq sous à donner par semaine à chaque famille durant un an, il y aurait bientôt autour de lui un peuple nombreux qui le regarderait comme son père et son véritable maître, et ce vaste terrain de la mission serait couvert de belles récoltes; car, chez les noirs, le bien qu'on leur fait se répand vite au loin.

Trois villages sont commencés. Le premier est à quatre cents mètres de la mission; le deuxième est à un kilomètre et le troisième à deux mille quatre cent cinquante mètres. Ce troisième village s'appelle Claver-Mimo (Saint-Claver).

Si quelque bienfaiteur voulait perpétuer son nom, celui de sa famille, ou celui de son patron sur notre rive lointaine, il n'aurait qu'à nous fournir les moyens d'ac-



cueillir un nombre suffisant de familles, et nous serions heureux de le faire parrain d'un nouveau village.

Une petite remarque trouve ici sa place. Le R. P. Chausse, notre Supérieur, est venu, le 24 juin 1885, ériger à notre résidence de Tocpo une statue de saint Joseph, donnée par nos amis de Nantes. Il nous a fait réciter une prière pour les généreux donateurs nantais, et depuis lors, tous les jours, nos enfants récitent la même prière avec l'invocation à saint Joseph. Nous tâcherons que cette coutume se perpétue à travers les âges comme un souvenir reconnaissant envers ces premiers bienfaiteurs. De mon côté, je ne cesse de demander à Dieu de bénir ces familles qui ont contribué à faire cette grande œuvre de Saint-Joseph de Tocpo.

\* \*

A environ six kilomètres de la Mission, sur la rive gauche de la lagune, se trouve un village nommé Agido. Nous avons permis à trente hommes de ce village de faire des cultures sur notre terrain. A eux aussi et à leurs enfants, nous tâcherons de faire du bien ; mais ce sera long et difficile parce que nous ne les avons pas sous la main. Pourtant ils ont déjà prouvé, dans une circonstance délicate, qu'ils ont pour le missionnaire du respect et de l'affection. Afin d'acquérir plus d'influence dans ce quartier, nous venons de commencer un village sur les terres que cultivent ces hommes d'Agido, et bientôt, je l'espère, nous aurons là aussi un petit peuple qui deviendra chrétien et vivra librement de son travail.

Il y a quatre ans, malgré tous nos soins, nous n'avions pu sauver que six cents cocotiers à peine. Aujourd'hui nous en avons de onze à douze mille ; deux cent quatre-vingt-sept commencent à fleurir et à donner des cocos. Un millier rapporteront dans deux ans ; quatre ou cinq mille dans trois ans. Il y a du terrain préparé pour en planter dix mille de plus ; mais nous n'avons malheureusement que deux mille quatre cents plants en pépinière pour cette année et quatre à cinq mille qui ne seront prêts à mettre que l'année prochaine ; mais, sur ce nombre, il faut bien compter que deux mille seront morts avant deux ans.

Toute la plantation est en bonne voie, grâce à la culture du manioc qui se fait en grand parmi les cocotiers. Cela force à extirper tous les jours les broussailles et les herbes qui voudraient repousser. Les porcs-épics ont disparu ; nous n'avons plus revu de boas depuis deux ans. Un seul ennemi nous reste, c'est un ver assez semblable à celui qui attaque la pomme de terre en France, mais qui devient plus gros. Il mange le cœur du cocotier jusqu'à la racine et se transforme en coléoptère, comme le hanneton, auquel il ressemble. Depuis que je suis ici, ce ver a fait périr cinquante cocotiers de toute grosseur ; il nuit plus ou moins à presque un tiers de nos arbres. Je crois

pouvoir, malgré cet ennemi, vous assurer que Saint-Joseph de Tocpo prospère.

Nous avons un troupeau de soixante vaches ; c'est une ressource pour le petit sanatorium que nous avons organisé et dans lequel plusieurs missionnaires, des Sœurs et des officiers européens, ont retrouvé de la vigueur sous l'influence de la brise de mer ; malheureusement les maladies de foie ne cèdent pas à cette seule influence.

Nos enfants, durant les six derniers mois, ont eu assez de manioc pour faire eux-mêmes la farine qui leur a été nécessaire. Le manioc va manquer pendant quatre ou cinq mois ; mais, ce temps écoulé, je crois qu'il ne fera désormais plus défaut, grâce à l'activité du P. Landais. Ce Père prépare aussi un jardin magnifique dans un excellent terrain près de la lagune. Deux canaux fournissent de l'eau douce pour l'arrosage. Malheureusement les graines qu'il faut chaque fois tirer d'Europe nous arrivent en trop petite quantité et trop rarement. Répétez au P. Procureur que les bons légumes d'Europe poussent bien ici, mais ne produisent généralement pas de graines bonnes à semer. Jamais nous ne recevons de graines de courges, ni de melons ; c'est cependant ici le pays des *cucurbitacées*.

\* \*

Depuis que la lagune communique avec la mer à Kotonou, l'eau de la lagune est salée et les crues ont disparu. Ce changement a rendu Tocpo beaucoup plus sain et a contribué à l'enrichir. Les broussailles de ce terrain marécageux qui longe la lagune vont disparaître et seront remplacées par de belles cultures.

Nous donnons, par nos travaux, l'exemple aux noirs ; déjà plusieurs indigènes nous imitent. S'ils aimaient un peu plus à travailler, le pays ne serait pas si malsain et ils auraient vite une honnête aisance.

Nous fournissons aux missions de Lagos et de Porto-Novo le bois nécessaire pour la cuisine. Nous avons fait un chemin qui traverse le milieu de la forêt, du côté de Lagos. Il est interdit aux cultivateurs de couper les arbres qui bordent ce chemin, sur une profondeur de cinquante mètres de chaque côté. Nous conservons ainsi de beaux arbres pour border la route, et le Père, chargé de visiter les villages et de surveiller les plantations, peut aller et venir à son aise, sans être trop exposé sous ce soleil de plomb.

Et maintenant, bénissez Tocpo et ses habitants, et puissé-je avoir bientôt à vous dire qu'il y a là toute une colonie vraiment chrétienne qui sert Dieu dans la paix et le travail : ce serait un beau modèle à offrir à tant de malheureux noirs qui gémissent dans la dégradation et la misère.



## DEPARTS DE MISSIONNAIRES

Sept nouveaux missionnaires de la Société des Missions Étrangères sont partis de Paris, le 12 décembre 1888, pour les missions de l'Extrême-Orient. Ce sont : M. Jean-Emmanuel Diridollou, du diocèse de Saint-Brieuc, pour la presqu'île de Malacca; MM. Jean-Moïse Jozeau, du diocèse de Poitiers, et Emile-Constant Le Viel, du diocèse de Bayeux, pour la Corée; MM. Louis-Marie-Joseph Bourgeois, du diocèse de Besançon, et Jean-Baptiste Héryn, du diocèse d'Aoste, pour la Mandchourie; M. Célestin Delalex, du diocèse d'Anancy, pour Siam; M. Jean-Fridolin Herr, du diocèse de Strasbourg, pour la Birmanie Septentrionale.

## INFORMATIONS DIVERSES

**France.** — Le *Messager du Dimanche*, de Belley, annonce la mort, à Cuet, le 8 décembre, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, du frère aîné du Père Pierre-Marie-Louis Chanel, martyr en Océanie et dont nous avons publié tout dernièrement le décret de béatification, signé, le 25 novembre dernier, par Léon XIII.

Il était né en 1797 et avait six ans de plus que le P. Chanel. Depuis quatre ans, une fracture de la jambe le retenait cloué sur son lit. Il a pu apprendre la béatification de son frère, et mourir avec cette pensée : « Il est au ciel, je le sais maintenant avec certitude, et je vais le revoir ! Mon Dieu, recevez-moi avec lui ! »

**Angleterre.** — Le *Tablet* de Londres nous apprend que l'église protestante de Saint-Paul, à Brighton, vient d'être ornée de deux magnifiques vitraux dédiés aux Bienheureux John Fisher et Thomas Morus. Le journal catholique de Londres fait observer que, si loin que soient allés jusqu'ici les ritualistes, on n'avait encore rien vu de plus surprenant que cet hommage inattendu rendu aux saintes victimes de la Réforme anglicane.

**Maduré (Hindoustan).** — Dans la notice consacrée au regretté Mgr Canoz, nous avons annoncé que son coadjuteur, Mgr Fasseuille, était devenu, par cette mort, évêque du Maduré. Il y a, dans cette assertion, une double erreur qu'on nous signale et que nous nous empressons de rectifier. Le R. P. Fasseuille avait bien été préconisé coadjuteur de Mgr Canoz avec future succession; mais le saint religieux a tellement insisté pour ne pas être chargé de la mitre, qu'à la fin Rome a accepté sa démission. Ainsi, il n'a pas été sacré, et le successeur de Mgr Canoz n'est pas encore connu.

**Mandchourie.** — Le nouveau vicaire apostolique de la Mandchourie, Mgr Raguit (voir son portrait page 610), écrit de Ing-tze, à ses parents, le 29 septembre 1888, cette lettre touchante :

« C'est le 9 septembre, fête du Saint Nom de Marie, que j'ai reçu, dans l'église Saint-Joseph, à Pékin, la consécration épiscopale, des mains du vénéré Mgr Tagliabue. Votre cher souvenir ne m'a pas quitté un instant, toute cette journée. La fête a été magnifique. Les chrétiens, venus de diverses paroisses de la capitale, remplissaient les vastes nefs de cette splendide église. La chapelle de gauche était occupée par un essaim de blanches cornettes : c'étaient les Filles de Saint-Vincent-de-Paul, qui, ici, comme ailleurs, forcent l'admiration de tous par leur dévouement et leur charité sans bornes. Dans la chapelle de droite, on remarquait M. l'ambassadeur de la République française, entouré de toute sa Légation, les représentants d'Espagne, et quelques autres Européens. Comme nous n'avions eu ni le temps ni la facilité d'inviter d'autres évêques, deux prêtres remplirent l'office de co-consécrateurs. L'un était M. Delemazure, procureur des Lazaristes, l'autre M. Bodinier, de la Société des Missions Étrangères, provicaire de la mission du Kouy-tchéou, en ce moment à Pékin pour les affaires de son vicariat. Un nombreux clergé formait couronne autour du sanctuaire. L'orgue alternait avec la fanfare du Séminaire. Votre souvenir me poursuivait à travers les pompes de ma consécration. Lorsque je distribuai mes premières bénédictions, c'est à vous, mère bien-aimée, à toi, cher frère, à toi, sœur chérie, que je les envoyais surtout. J'ai réellement souffert

de ne pas vous avoir auprès de moi en ce jour du 9 septembre, où, malgré mon indignité, j'ai pris rang parmi les pontifes. Après la cérémonie, un modeste banquet de quarante couverts fut servi. Monsieur le Ministre de France présidait.

« Me voilà donc lié pour la vie à la Mission de Mandchourie. Elle avait déjà toutes mes sympathies. Je lui appartiens plus que jamais, corps et âme. Il y a seize ans à pareil jour, en la fête de saint Michel Archange, j'abordaï pour la première fois sur la plage mandchoue. Le regretté M. Simon me recevait à bras ouverts dans la procure de Ing-tze...

« A mon retour de Pékin, j'ai trouvé ma Mission bien éprouvée. Une épouvantable inondation vient de ravager la province de Moukden. Des villages entiers ont disparu sous les eaux. On ne peut savoir encore le nombre des noyés.

« A Ing-tze, les dégâts sont relativement moins considérables qu'ailleurs. Quelques maisons ont été emportées par les flots. Des pluies torrentielles, correspondant avec les hautes marées, ont fait sortir la rivière de son lit, et nous nous sommes trouvés entourés d'eau de toutes parts. J'ai dû fermer la chapelle construite par M. Simon; les voûtes se sont effondrées, en partie, sous l'action des pluies. Me voilà donc sans cathédrale, sans oratoire, pour remplir les fonctions les plus augustes de mon ministère. L'eau faisait aussi irruption dans notre enclos, renversant plusieurs pans de mur. J'ai vu le moment où nous allions être submergés jusque dans la résidence. Heureusement, le flot a suivi la marée descendante et s'est retiré à la mer. Il va sans dire que nos jardins n'ont plus de légumes, et nous allons passer un maigre hiver.

« Au Kouen-tze-p'ao, ferme de la Sainte-Enfance, à six lieues d'ici, nos chères Sœurs de la Providence sont restées deux jours et deux nuits sans manger, dans l'eau jusqu'à la ceinture, avec deux cents enfants, dont les plus petits, perchés sur les fourneaux qui servent de lits, n'en pouvant plus, se laissaient choir et disparaissaient sous les flots. Il fallait les repêcher. Dieu merci aucun d'eux n'est mort noyé. A la première nouvelle du désastre, nous avons envoyé des barques pour sauver tout le monde. Après bien des misères, on a pu les rapatrier : ils sont aujourd'hui dans notre orphelinat de Ing-tze. On travaille en ce moment à relever les murs de la ferme, à refaire les maisons, à assainir les quelques chambres épargnées. Le choléra s'est déclaré parmi nos enfants agglomérés à Ing-tze, après les souffrances provenant de l'inondation et la faim. Il ne reste plus rien de nos belles récoltes de la ferme. Nos Sœurs de la Providence sont admirables d'abnégation et de dévouement parmi ces calamités.

« A Hieou-tchouang, c'est une dévastation complète.

« La chrétienté de Heou-iang-tze n'existe plus, elle a été rasée par la fureur des flots. Plus d'église, plus de maisons, plus de récoltes, plus rien. Nos chrétiens, par une protection spéciale, ont pu sauver leur vie en se réfugiant soit sur des arbres, soit sur des barques qui les ont déposés sur un monticule voisin. Le nombre des païens noyés est incalculable. M. Emonet, chargé de ce district, a reçu quelques piastres des résidents européens de Ing-tze. Je vais l'aider dans la mesure de mes forces. Mais ce sera peu, en présence de tant de désastres !

« Cha-ling et San-t'ai-tze, mes anciennes chrétientés, sont aussi très éprouvées. Bon nombre de pauvres gens n'y ont plus ni feu ni lieu.

M. Guillon, supérieur du séminaire, m'écrivait de Cha-ling, à la date du 22 août :

« Les 11 et 12 du courant, nous avons vu se renouveler l'inondation de 1886. Le Séminaire a perdu ces jours-là ses murs d'enceinte, ses haies, tous les légumes des jardins, une bonne partie du chauffage et une maison en terre servant d'écurie... La pluie ne cessait pas, et, le 14, une nouvelle crue, plus terrible que la première, vint affoler cette malheureuse population. Ce ne fut bientôt qu'un sauve-qui-peut général, et les barques ne suffisaient plus aux sauvetages. »

« Voilà un spécimen des tristes nouvelles que je reçois de tous les points de l'horizon. Je me demande comment nous allons vivre. Que de malheureux vont périr de faim dans le courant de cet hiver ! Plaise à Dieu qu'il n'y ait pas de révolte ! la faim est si mauvaise conseillère ! Je donne tout ce que j'ai. Mais, hélas ! la



caisse de la mission n'est pas inépuisable. Si je pouvais vendre ma crosse et ma mitre, je le ferais bien volontiers, mais personne n'en veut.

« A Moukden, tout un quartier de la ville a été emporté. »

Nous trouvons dans la *Semaine religieuse de Poitiers*, sur les travaux apostoliques de Mgr Raguit, une notice intéressante due à la plume de son vénérable frère qui est curé de Saint-Léger-de-Montbrillais (Vienne) :

M. Aristide Raguit s'embarquait, le 7 juillet 1872, pour la Mandchourie, et y aborda le 29 septembre. Il fit ses premières armes à *Yang-Kouan* (*Saint-Hubert-Passe-des-Cerfs*), petite bourgade, résidence ordinaire de Mgr Vérolles, où il apprit la langue. Après l'Épiphanie de 1873, il fut appelé à *Cha-ling* (*Colline de Sables*), ville de 5000 habitants, dont cinq cents chrétiens.

M. Philibert Simon (1) mourait en 1874, à trente-deux ans, à la Procure de Ing-tze. Il légua son patrimoine à M. Raguit, pour servir aux œuvres de la Mission. Ce fut un trait de lumière pour Mgr Vérolles, qui confia la Procure à l'héritier de M. Simon. Une Procure, dans les Missions, n'est point une sinécure; c'est une intendance très pénible pour les finances et pour le contentieux. Et Dieu sait combien de difficultés inextricables sont à traiter tous les jours devant les Prêtoires du Céleste-Empire. Notre missionnaire vécut là quatre ans : années pénibles pour l'apôtre, plus épris de la chasse aux âmes à travers les périls des postes avancés, que de cette existence de bureaucrate dans une grande ville, à l'abri de tant de dangers sérieux ; années douces aussi, d'un autre côté, puisqu'il les passa dans l'intimité de son Évêque, à qui il ferma les yeux en 1878.

En mai 1879, M. Boyer, chargé de diriger la Mission jusqu'à la nomination du nouvel Évêque, rappela, à sa grande joie, notre missionnaire à son ancien district de Cha-ling, auquel s'ajoutait celui de *San-tai-tzé*.

En 1881, dans une réunion de Retraite à Cha-ling, l'Évêque avait laissé voir son désir de donner un remplaçant à M. l'abbé Noirjean, épuisé, au poste de *Paiensousou*. Ce poste, avec son climat sibérien et ses familles chrétiennes disséminées à de très longues distances, domptait en quelques années les plus fortes constitutions. M. Raguit l'accepta généreusement et y passa sept années. Cette ville a été récemment fondée par les Russes, qui en ont fait un centre commercial de pelleteries. M. Raguit y était aimé et respecté de tous, même des mandarins. Et pourtant les tribulations ne lui manquèrent pas. A quinze lieues de là, dans la ville de Houlan, il fondait un nouveau poste, dont le titulaire, l'abbé Couraux, avant même son installation définitive, subissait un cruel supplice de six heures. Dès le lendemain, M. Raguit arrachait le confesseur de la Foi à ses bourreaux.

Ce coup de violence ne pouvait rester impuni. Sur l'ordre de son Évêque, M. Raguit dut entreprendre des courses interminables pour en obtenir réparation. En octobre 1882 il vint à Pékin réclamer inutilement le châtement des coupables. En décembre de la même année, toujours pour le même objet, il part de Tien-Tsin, en compagnie de M. Dillon, consul de France, député par M. Bourée, notre ambassadeur, pour faire une enquête à Houlan, lieu du crime. Quelle odyssée que cette expédition en charrettes, avec escorte chinoise armée jusqu'aux dents, à travers quatre cents lieues de routes infestées de brigands ! Les mandarins avaient comploté de faire disparaître le consul et le missionnaire, entre Tci-Tci-Kar et Houlan. Dieu protégea les défenseurs de sa cause. Il est providentiel qu'à Houlan même ils n'aient pas été massacrés. On se contenta de les garder à vue plusieurs semaines sans qu'ils aient pu compléter l'enquête. Ils revinrent, par les grands fleuves et la mer du Japon, jusqu'à Nagasaki, d'où le paquebot les ramena à leur point de départ. Ils avaient parcouru plus de quinze cents lieues. Notre apôtre fit de nouvelles instances à Pékin, et reprit tristement le chemin de son district si éprouvé.

C'est à Paiensousou qu'après cinq années d'évangélisation fruc-

(1) M. l'abbé E. Briand, curé de Sainte-Radegonde de Poitiers, a publié il y a quelques années, la *Vie et la correspondance de Philibert Simon*. (1 vol. in-12, H. Oudin, éditeur; prix, 2 fr.).

tueuse, la dignité épiscopale est venue le chercher, au mois de mars de cette année. Ses confrères, qui l'aimaient et l'avaient vu à l'œuvre depuis seize ans, lui donnèrent un suffrage unanime, heureux de le voir à l'honneur, sans qu'il cesse pour cela d'être toujours à la peine, qui ne fait que s'accroître. L'aurore de son épiscopat s'est levée sur les désastres épouvantables semés par l'inondation. Dieu l'aime donc et le bénit, puisqu'il le juge digne de sa croix.

## UN COIN DES HIMALAYAS

### LE ROYAUME DU NÉPAL

Par M. SALEUR, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Thibet.

(Suite et fin 1).

## XVI

### FLORE NÉPALIENNE.

Sur les premières pentes de l'Himalaya, entre les plaines du Térai et les premiers contreforts, on trouve de superbes palmiers, des fougères arborescentes, de puissants bambous, des figuiers et des gommiers gigantesques, le tout entremêlé des plantes grimpantes les plus variées, montant le long des troncs et des branches. L'Inde tropicale elle-même ne renferme pas de contrées où la végétation soit plus luxuriante que dans cette portion inférieure de la montagne, si remarquable par l'extrême diversité des formes végétales, la splendeur des fleurs et la multitude innombrable des plantes les plus belles du monde. A 3,000 pieds d'élévation, cette végétation disparaît pour faire place à une flore spéciale, où l'on rencontre encore des plantes tropicales, mais isolées et en petit nombre. A cette zone intermédiaire, succède celle des forêts qui sont magnifiques. Le *pinus longifolia* s'y mêle à un pin dont les aiguilles ont deux pouces de longueur et à un cèdre gigantesque qui mesure parfois de quatre à cinq brasses de circonférence. Mais ces arbres, quelque magnifiques qu'ils soient, cèdent la palme au vieux *deodora*, le roi des pins de l'Himalaya pour la grandeur et la beauté. On dirait qu'ils craignent tous que la main de l'homme ne vienne ravager à coups de hache, les splendides forêts qu'ils composent, car ils croissent dans des lieux si escarpés que le pied de l'homme ne les foulera probablement jamais. Ces forêts de résineux sont des forêts vierges, mais combien la forêt vierge de l'Himalaya diffère de celle de l'Inde tropicale !

Dans l'Himalaya, chaque arbre grandit à part, jusqu'à son entier développement; pas de plantes grimpantes, pas d'étouffant parasite qui l'enserme jalousement et lui ravisse l'espace nécessaire à sa croissance. Chaque tronc se présente tel qu'il est dans ses propres formes et l'œil se repose paisiblement dans ces forêts, sur le vert sombre des arbres, sur leurs harmonieuses couleurs et sur les grandes fleurs blanches et rouges des magnolias et des rhododendrons. Un long séjour dans les jungles est dangereux pour l'homme; le sol toujours humide y est souvent recouvert, à plusieurs

(1) Voir les *Missions catholiques* des 16, 23, 30 novembre 7 et 14 décembre.



pieds de profondeur, par les détritns des plantes et des arbres morts; l'air y est opaque, étouffant, empesté par les miasmes que produit la corruption des matières organiques. Des ruisseaux troubles et vaseux y traînent languissamment leurs eaux qui sont trop fades pour rafraîchir les voyageurs dont elles accroissent au contraire la soif, tout en leur donnant des fièvres terribles ou quelque autre maladie dangereuse.

Quel contraste absolu avec les forêts vierges de l'Himalaya, avec leur air frais, pur et limpide, avec leurs sources glacées d'une eau délicieuse, avec les murmures de leurs ruisseaux sans nombre, de leurs cascades et de leurs torrents! D'autres causes contribuent encore à donner

plus de beauté aux forêts des croupes himalayennes, comprises entre 6,000 et 10,000 pieds d'altitude. C'est d'abord un climat splendide, un ciel bleu sans le moindre nuage; puis, au moment où l'on marche, au fond d'une étroite vallée, à quelque détour du sentier, on voit tout à coup se dresser quelque pic gigantesque portant sur ses flancs et à son sommet, des champs de neige et de glace de 12 à 15,000 pieds de hauteur, sur quinze à vingt lieues d'étendue et formant ainsi un splendide contraste avec le ton vert des forêts qui assombrissent toutes les montagnes voisines. C'est là un spectacle si imposant qu'il fait toujours sur le voyageur l'impression la plus vive et la plus profonde; car ce majestueux paysage est de ceux qui



THIBET. — FORÊT DE COCOTIERS ET CABANE D'INDIGÈNES; d'après une photographie envoyée par M. Saleur, missionnaire au Thibet.

impressionnent l'âme au plus haut degré en l'élevant vers le Créateur, et dont la plume est impuissante à rendre la sublime beauté. Et quand la nuit vient, nuit sereine, nuit étoilée d'astres sans nombre dont la lumière planétaire, pourvue de scintillation, éclaire doucement la terre et tremble dans le miroir mouvant des ruisseaux et des torrents, toutes ces constellations, plus brillantes les unes que les autres, déploient leurs splendeurs dans l'espace où le grand nom de Dieu paraît écrit en toutes lettres : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Les cieux proclament la gloire du Très-Haut, la terre publie ses merveilles et le firmament montre l'œuvre de ses mains. Pour apprécier dans sa sublime vérité cette affirmation de la foi, il faut se trouver

en face de ces beaux spectacles de la nature himalayenne, les yeux grands ouverts fixés sur le ciel, aspirant par tous ses pores, les émanations de ces montagnes mystérieuses, et prêtant l'oreille aux bruits mélancoliques de la forêt qui reviennent, à temps égaux, déferler sur la rive des torrents, comme un rythme marqué dans l'harmonie de l'univers.

## XVII

### FAUNE DU NÉPAL.

La faune du Népal offre un grand intérêt; des animaux de toute espèce se montrent sur les contreforts de l'Himalaya jusqu'à l'altitude de 10,000 pieds. Dans les jours les plus



chauds de l'été comme dans les froides journées où l'hiver recouvre la terre d'un manteau de glace, les singes cabriolent sur les branches aux larges feuilles vertes ou sur les rameaux à aiguilles des arbres de la famille des sapins. Les épaisses forêts, les crevasses des rochers et les cavernes donnent asile au renard, à l'ours, au léopard, au tigre, etc.

Sur les rochers nus, dans les sables provenant de la décomposition du granit et du gneiss, des serpents prennent leur bain au soleil. De gros lézards, pleins de vivacité, courent dans les herbes du sol humide; des milliers de papillons multicolores volent autour des fleurs, dans les claires matinées du printemps et dans les beaux jours de l'automne.

Malgré leurs froides ondes et leur cours rapide, les torrents de l'Himalaya sont peuplés de poissons et d'amphibies; ses forêts sont pleines de faisans dont la chair est excellente et le plumage tellement éclatant et varié qu'il n'en est pas de plus beau, même dans l'Inde. Dans leur compagnie se rencontrent de petits oiseaux bavards, plus nombreux sur les montagnes qu'on aurait pu le supposer; et souvent, bien loin de toute demeure humaine, on entend le chant du coq sauvage et le cri de

la poule qui peuplent en grand nombre les solitudes de l'Himalaya, leur patrie primitive. Des troupes d'éléphants sauvages, à la taille gigantesque, se trouvent dans le Téraï, ou sur les premiers contreforts de l'Himalaya. Mais, quand le voyageur a dépassé l'altitude de 14,000 pieds, quand il se rapproche de la crête himalayenne, ses regards étonnés

voient les paysages de la montagne prendre un aspect différent et les animaux des zones inférieures faire place à d'autres espèces. Au lieu du tigre, du léopard, des bêtes carnassières, ce ne sont plus que de timides antilopes et des animaux à musc; les oiseaux deviennent de plus en plus rares et çà et là apparaissent, fourvoyés par mégarde

sur le flanc des hautes montagnes, certain nombre d'ours et quelques-uns de ces grands animaux particuliers au Thibet; des gazelles errent aussi dans ces contrées élevées, non par animal isolé, mais en troupes considérables, surprenant au plus haut degré le voyageur dont les regards viennent d'être frappés par la pauvreté ou l'absence de végétation de la contrée. Ces troupes, à 18 ou 19,000 pieds d'élévation, ne peuvent se procurer leur maigre pitance qu'en parcourant journellement les vastes distances qui séparent les pâturages isolés du pays. Si on ne voyait pas ces troupes de ses propres yeux, la masse de fumier qu'ils laissent après eux suffirait pour convaincre de leur présence dans ces parages élevés. Les voyageurs se servent de ce fumier comme de combustible, à la place du bois de chauffage si rare à de pareil-



THIBET. — FORÊT DE PALMIERS; d'après une photographie envoyée par M. Saleur, missionnaire au Thibet.

les hauteurs.

Tout comme le chamois le plus léger, chevaux sauvages, yacks et moutons se hasardent, au-dessus de profonds précipices, dans des sentiers impraticables resserrés par d'abruptes parois; on a peine à comprendre comment ils réussissent à y faire passer leurs corps épais et massifs.



## XVIII

## RELATIONS COMMERCIALES ET POLITIQUES AVEC LE THIBET.

Le sol du Népal est riche en moissons ; il produit plus de grains que les habitants n'en peuvent consommer ; il regorge de matériaux de construction, il a de splendides forêts et des mines inépuisables. Le Thibet, au contraire, avec son sol élevé et son climat sans pluie, ne produit pas tout le grain nécessaire à la subsistance de ses habitants. En revanche, les gorges abruptes des fougueux torrents de l'Himalaya ne se prêtent pas à l'élevage des bestiaux, faute de pâturages, et le sel y manque à peu près complètement, tandis que le Thibet est prodigieusement riche en sel et nourrit d'excellents chevaux, des bœufs et des moutons innombrables. Une telle réciprocité de produits et de besoins a fait naître entre les deux pays des relations commerciales dont ils ne pouvaient se passer, et l'échange des marchandises dans la Haute-Asie est assez considérable. En certains endroits se tiennent des marchés où l'on accourt de toutes les parties du Thibet, du Népal et du grand plateau central asiatique.

L'un des marchés les plus importants est celui de Gastok, chef-lieu de la province thibétaine du Ngari. Gastok, ville bâtie près de la rive droite de l'Indus, est située à une telle altitude, 15,000 pieds, qu'elle n'est habitée qu'en été ; il n'y a vie qu'aux époques de foires, mais alors elle offre le spectacle animé d'une ville maritime.

Le grand commerce de ces pays se fait par caravanes. Il faut qu'il soit aussi profitable qu'utile, car, malgré les difficultés à vaincre, on voit toujours se former de nouvelles caravanes qui vont s'aventurant dans des contrées si élevées qu'on les croirait inaccessibles à l'homme. Sans parler des cols que le relief du sol ne permet pas d'éviter et de tourner, les torrents opposent les plus graves difficultés aux voyageurs et aux caravanes. C'est que peu d'entre eux sont traversés par des ponts où puissent passer des animaux chargés. Il serait cependant d'un intérêt pratique considérable de faciliter, par des mesures appropriées, un commerce déjà important et qui prendrait immédiatement de plus vastes proportions. Que l'on n'objecte pas les difficultés des lieux, les ingénieurs anglais ont bien su tracer plusieurs bonnes routes à travers les Himalayas, et dans l'intérieur du pays, les obstacles ne sont pas plus inabornables. Ce qui manque au Népal comme au Thibet, ce sont des ponts sur les plus grands torrents, des routes assez larges pour donner passage aux bêtes de somme, yacks, chevaux et mulets.

Quand de meilleures routes sillonneront la Haute-Asie, quand, le long de ces voies de communication, on aura établi aux endroits convenables quelques postes de refuge, quand on aura écarté les obstacles politiques et autres qui s'opposent à l'immigration et au commerce par l'élément étranger, alors luira pour tous ces pays de l'Himalaya et de la Haute-Asie un plus brillant avenir. Alors s'y développeront des ressources immenses et l'on s'étonnera de la grandeur inattendue de son commerce, de sa richesse en métaux précieux, du nombre et de la diversité de ses plantes et de ses animaux utiles.

FIN.

## PRÈS DU TANGANIKA

## UN BAPTÊME A L'ARTICLE DE LA MORT

## KABONGA. — SON BAPTÊME. — SA MORT. — SUPERSTITION.

C'est de la florissante mission de Kibanga, assise sur la rive occidentale du lac Tanganika, que le R. P. Guillemé nous envoie ce curieux récit. On admirera la miséricordieuse bonté de la Providence, prolongeant d'une manière presque miraculeuse jusqu'à l'arrivée du prêtre, la vie du pauvre catéchumène criblé de blessures qui auraient dû amener une mort foudroyante.

LETTRE DU R. P. GUILLEMÉ, MISSIONNAIRE A KIBANGA, HAUT-CONGO, AU T. R. P. DEGUERRY, SUPÉRIEUR DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

Parmi les consolations que Dieu veut bien nous envoyer dans notre lointaine mission, en faisant germer la semence de la divine parole que nous déposons à temps et à contre-temps dans les âmes des indigènes qui nous entourent, la plus grande est, à coup sûr, de les régénérer dans l'eau sainte du baptême, de les faire enfants de Dieu et de l'Eglise, de les envoyer au ciel, d'où ils hâteront par leurs prières la conversion de leurs frères infortunés.

Grâce aux tournées apostoliques que nous faisons fréquemment aux environs de la mission, même dans les districts éloignés, les indigènes ont été instruits peu à peu, de sorte que, maintenant, nous pouvons dire que tous les sauvages autour de nous savent ce qu'il faut pour être sauvés, et si, par prudence, nous différons le baptême des adultes, nous pouvons au moins, à l'heure de la mort, les baptiser presque tous. Comme il nous est impossible d'être partout à la fois, un habitant de chaque village, ordinairement le plus instruit, est désigné pour faire la prière, matin et soir. De plus, il doit avertir les missionnaires quand quelqu'un est dangereusement malade ; de cette façon, il est très rare que les indigènes nous échappent à l'heure de la mort.

Quelquefois, cependant, celui qui doit avertir est en défaut, comme cela est arrivé dernièrement pour le baptême d'un pauvre sauvage dont je veux vous parler parce qu'il offre quelque chose de surnaturel et de mystérieux.

\* \* \*

A une heure et demie environ de la mission se trouve le village désigné par les indigènes sous le nom de Mbingou (ciel) ; il est agréablement situé sur le penchant d'une colline regardant le lac Tanganika. Tous les habitants, au nombre d'une centaine, sont pêcheurs de profession. C'est là que deux fois par semaine, lorsque les rivières grossies par les pluies ne m'en empêchent pas, je me rends pour faire le catéchisme. Réunir les habitants est chose facile ; je suis toujours sûr de les rencontrer. Car, passant ordinairement la matinée sur le lac à pêcher le poisson qui forme la base de leur nourriture, ils restent tout l'après-midi dans le village, causant, fumant, bavardant, tout en



raccommodant leurs filets et leurs engins de pêche pendant que les femmes font sécher au soleil le poisson pris dans la matinée.

Mes visites répétées dans ce village avaient établi, entre les indigènes et moi, une grande familiarité qui cependant ne dépassait jamais les bornes du respect. En me voyant arriver, on les entendait s'appeler à la réunion par ces paroles :

« — *Tata yavoua*, notre Père arrive, venez le saluer. »

Une vieille femme, d'autant plus sensible aux petits égards que j'avais pour elle dans le but de sauver son âme, qu'elle était plus rejetée et méprisée de ses propres enfants eux-mêmes, se plaisait à m'appeler son enfant (*mouanani*) et moi, de mon côté, je ne l'appelais plus que *ma grand'mère*, titre, qui, en la rajeunissant de plus de quinze ans, lui arrachait chaque fois un large sourire pour prouver à tout le monde qu'elle n'avait plus une seule dent dans la bouche.

Le chef de ce village, un des principaux personnages du pays et vieux sorcier, était seul rebelle à mes instructions; il venait bien comme les autres au-devant de moi; mais très souvent, lorsque nous commencions à prier, il disparaissait pour ne revenir qu'à la fin. Alors je le prenais à part et le forçais pour ainsi dire à m'écouter et à faire le signe de la croix, ce à quoi il consentit plusieurs fois de bonne volonté. Par une funeste pensée d'orgueil, ce pauvre homme s'imaginait que prier comme ses enfants ou ses subordonnés était se rabaisser à leurs yeux.

Mais, par contre, son fils était fort bien disposé: toujours présent au catéchisme, il avait promptement appris l'acte de foi, composé en langue indigène et contenant toutes les principales vérités de notre sainte religion. Plusieurs fois, étant sur le lac, d'où il nous apercevait de loin nous dirigeant vers son village, il avait laissé là ses filets pour venir au catéchisme. Affable et plein d'égards, malgré l'extérieur rude et grossier qui le caractérisait, il était devenu l'ami intime des chrétiens qui m'accompagnaient dans ces petites tournées; il leur remettait presque toujours avant le départ un peu de poisson ou quelques épis de maïs. Peut-être *Kabonga* (c'était son nom) doit-il à cette bonne volonté d'avoir reçu le baptême avant de mourir dans les circonstances dont je vais vous parler.

\* \*

Dans les commencements, superstitieux comme tous nos pauvres sauvages, il avait sur lui une grande profusion d'amulettes; mais peu à peu il les abandonna pour les remplacer par une médaille de la Sainte Vierge qu'il portait toujours sur lui suspendue à son cou. Il lui arriva même de venir un jour à la mission pour en demander une autre parce qu'il avait perdu celle que je lui avais remise. A force de patience, il est facile de faire quelques brèches aux croyances superstitieuses de nos noirs; mais les faire disparaître tout d'un coup est chose bien difficile pour ne pas dire impossible, à moins de grâces toutes spéciales qui sont l'apanage d'un petit nombre. Aussi, tout en renonçant à ses amulettes, *Kabonga* tenait encore à quelques préjugés plus enracinés que les autres ou dont, peut-être, j'avais oublié de lui parler.

Quinze jours ou trois semaines s'étaient écoulés sans que

je pusse faire de visite dans son village; pendant ce temps *Kabonga* avait fait une petite maladie, et son père ou tout autre sorcier du pays, prétendu médecin, l'avait coiffé du *bouabo*, espèce de bonnet ridicule fait d'écorce d'arbres, qui, mis sur la tête d'un malade avec l'intervention d'un sorcier, a la propriété de guérir toutes les maladies ou d'empêcher les rechutes. Dans ma visite suivante, je le trouve affublé de cette coiffure et lui demande s'il veut reprendre ses anciennes habitudes de sauvage. Il me répond qu'on le lui avait imposé et qu'il s'était laissé faire; mais, ajouta-t-il: « Si ce n'est pas bien, le voilà; il est à toi, je n'en veux plus. » (Ce bonnet ferait très bien dans un musée...).

*Kabonga* en était à ce point, marchant dans la bonne voie, ne croyant plus beaucoup aux superstitions des nègres, lorsque la mort vint le surprendre. D'une stature élevée, doué d'une force herculéenne, il était réputé le plus fort du pays, le meilleur pêcheur des environs et le plus intrépide nageur des bords du lac. Habitué dès son enfance à vivre sur le Tanganika, monté sur sa petite barque creusée dans un tronc d'arbre et que la moindre tempête pouvait faire chavirer, l'eau était devenue son élément. Par cette longue habitude, il s'était pour ainsi dire familiarisé avec les hippopotames et les nombreux crocodiles du lac qui, cependant, avaient plusieurs fois et sous ses yeux, choisi leur proie parmi ses compagnons; mais rien ne l'effrayait, rien n'était capable de le faire renoncer à ce métier de plongeur où il devait périr.

Un soir, vers quatre heures, on signala dans une baie des environs plusieurs troupes serrées de petits poissons que les indigènes pêchent, montés sur leurs barques, en plongeant dans l'eau deux à deux avec un filet rond à mailles très fines au moyen duquel ils poursuivent les petits poissons. Dès que ce menu fretin est signalé, tous les pêcheurs se rendent avec leurs filets à l'endroit indiqué et là se livrent à une pêche très animée et très intéressante d'où ils rapportent ordinairement des myriades de poissons presque microscopiques.

*Kabonga* était arrivé des premiers au rendez-vous. Le bruit, que fait cette troupe d'hommes réunis sur le même point, effraie les crocodiles qui se tiennent à distance. Mais ce jour là, *Kabonga* et ses compagnons arrivés les premiers n'attendirent personne pour commencer cette pêche, si dangereuse quand on ne fait pas beaucoup de vacarme. Aussi, à peine plongeait-il pour la troisième fois qu'il fut saisi par un énorme crocodile; le monstre le retint au fond de l'eau et là, il dut livrer un combat désespéré, s'aidant des pieds et des mains pour se dégager des terribles mâchoires de son ennemi. Le malheureux dut sans doute à sa force extraordinaire de n'avoir pas été entraîné immédiatement au loin.

Les pêcheurs, voyant son compagnon sortir seul à la surface et apercevant l'eau rougie de sang bouillonner à l'endroit où *Kabonga* avait disparu, poussèrent des cris de détresse, battirent l'eau avec leurs pagaies et leurs perches pour effrayer le monstre et le chasser. Ils réussirent; l'animal lâcha sa proie et *Kabonga* fut retiré à moitié asphyxié, couvert de nombreuses et mortelles blessures d'où le sang sortait en abondance.



Les spectateurs de ce drame chez lesquels se réveillèrent aussitôt toutes sortes d'idées superstitieuses, plus effrayés de l'irritation de l'esprit du lieu qui venait de se manifester en se choisissant lui-même une victime puisqu'on lui refusait des sacrifices, que du malheur arrivé à leur compagnon, cessèrent immédiatement la pêche, les uns pour secourir Kabonga et le porter à sa case, les autres pour faire des amulettes, des sorcelleries destinées à apaiser l'esprit (Mzimou) irrité, qui, selon eux, ne devait pas tarder à se choisir une nouvelle victime. La consternation fut générale dans les environs et, malgré l'abondance de poissons qui se montra, personne n'osa y toucher, tant la peur était grande.

On emporta donc Kabonga dans sa hutte ; son père, la tristesse dans le cœur, le regarda avec ses yeux secs que n'humecte jamais une larme ; car ce don, si naturel à l'homme que nous appelons le don des larmes, est inconnu de nos pauvres sauvages adultes. On banda les blessures de l'infortuné avec de larges feuilles de bananiers pour arrêter le sang qui s'échappait toujours avec abondance, ce qui le réduisait à un état de faiblesse extrême. Il passa ainsi toute la nuit et le jour suivant jusque vers cinq heures du soir.

Un médecin ou, pour mieux dire, un sorcier indigène fut appelé. Quant à nous, nous ne fûmes nullement informés de ce triste accident. Ce n'est que le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, que la nouvelle en arriva à la mission, par le Père Vynck qui revenait de faire le catéchisme dans un village situé à trois heures de Kibanga et où il avait appris que Kabonga avait été, la veille, dévoré par un crocodile et ramassé en morceaux sur les bords du Tanganika.

Je rentrais en même temps que lui d'une visite dans un village voisin où j'avais baptisé une pauvre négresse à l'agonie et qui partit pour le ciel quelques heures après. En arrivant, le Père Vynck nous fit part de ce qu'il avait appris ; mais, étant admis que chez les nègres un seul récit ne donne presque jamais la vérité, nous prîmes immédiatement d'autres informations. Un de nos catéchumènes dont les témoignages sont plus sûrs, entra à ce moment à la mission pour nous dire que Kabonga était mort : « pourtant pas tout à fait, ajoutait-il, il respire encore, mais il ne parle plus. » A cette nouvelle qui fit renaître dans nos cœurs l'espoir de le sauver, si nous pouvions arriver à

temps, notre vénéré pro-vicaire me dit : « Partez immédiatement, que Dieu vous accorde la joie de pouvoir le baptiser. »

Prendre quelques remèdes, des bandages et mon petit sac habituel fut l'affaire de quelques secondes. Notre âne préparé à la hâte devait m'aider à aller plus vite ; mais j'avais compté sans la difficulté du chemin qui, suivant les bords du lac, devient impraticable à une bonne distance de Mbingou pour les cavaliers. Je laisse là ma monture à longues oreilles pour couper au plus court à travers les hautes herbes qui croissent sur le rivage du Tanganika. Chemin faisant, j'égrenais mon chapelet en l'honneur de Notre-Dame d'Afrique, lui demandant la faveur d'arriver à temps.

J'arrive enfin tout essoufflé dans le village et je demande si Kabonga est mort ! On me répond par ce mot laconique, mais bien consolant pour moi alors : « *Bado!* » pas encore.

Je demande à le voir. On me conduit immédiatement dans une case provisoire couverte de feuilles de bananes encore vertes, construite à la hâte pour celui que l'on regardait déjà comme mort. J'entre auprès de cet ami épuisé par tout le sang qu'il avait perdu. Il était étendu sur une natte en roseau. Sa femme, assise à ses côtés, lavait ses blessures ; en face de lui, au milieu de la hutte, était le nègre qui avait plongé en même temps que lui dans l'eau et qui s'en était retiré la vie sauve. Kabonga ne parlait plus depuis midi, me dit-on ; je voulus cependant lui adresser quelques paroles d'encouragement et lui dire encore une fois quelques mots du Bon Dieu dont je lui avais déjà parlé si souvent. Il reconnaît ma voix

ouvre les yeux et essaie aussitôt, dans un effort suprême, de se soulever ; mais il retombe lourdement sur sa natte. Alors, s'appuyant sur sa femme, il réussit à s'asseoir et à prononcer ces quelques paroles :

« — Je souffre beaucoup, tu fais bien de venir me voir. »

Tout indiquait que dans un instant il ne serait plus ; aussi je profitai de ce moment pour lui expliquer le but de ma visite, pour lui rappeler les principales vérités de notre sainte religion. Je lui dis comment, avant de mourir, je voulais le faire enfant de Dieu et de l'Eglise pour aller vers un autre ciel plus beau, plus heureux que celui qu'il avait habité jusqu'à ce jour. Il était réduit à un état de faiblesse si grande qu'il ne put me répondre que par des monosyllabes



Mgr Aristide RAGUIT, de la Société des Missions-Étrangères de Paris, vicaire apostolique de Mandchourie, d'après une photographie. (Voir page 604).



mais il accepta tout avec bonheur. Après l'avoir excité à la contrition, il fit, aidé de sa femme, un grand signe de croix et je versai sur sa tête ensanglantée l'eau du saint baptême. Il s'étendit de nouveau sur sa natte et une seconde après il rendait doucement à Dieu son âme régénérée.

Tout ce que je viens de décrire avait duré l'espace de quelques minutes seulement. Je n'avais point eu le temps d'examiner ses blessures ; mais, avant de partir, je voulus me rendre compte de tout le mal causé par le monstre. Le pauvre Kabonga avait la tempe gauche percée et la tête déchirée ou brisée jusqu'à l'oreille, le pouce de la main droite ne restait plus attaché à la main que par un petit lambeau de chair. Sur la poitrine on pouvait compter les dents du monstre et mesurer la largeur de ses mâchoires, l'abdomen portait deux grandes déchirures de douze à quinze centimètres qui mettaient les intestins à découvert. Toutes ces blessures étaient pour ainsi dire autant de soupapes par où l'air entraît et le sang sortait à chaque respiration et à chaque mouvement.

Il est vraiment étonnant que, dans cet état, avec autant et de si profondes blessures, il ait pu vivre plus d'une journée ; aussi, en le voyant expirer sous mes yeux immédiatement après avoir reçu le saint baptême, je restai quelque temps muet d'étonnement et d'admiration envers la Providence divine, je méditais en pensant à son âme partie pour le ciel, ces paroles bien consolantes pour les âmes droites : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Kabonga avait toujours montré de la bonne volonté lorsqu'il s'agissait d'écouter la parole de Dieu et de prier.

\* \* \*

Comme je l'ai dit, le nègre, présent dans la case lorsque j'entrai, était le compagnon de pêche de Kabonga. Montés sur le même bateau, tenant le même filet à la main, ils avaient plongé dans le lac ; il me raconta lui-même les détails décrits plus haut et ajouta :

« — Kabonga n'avait point ce jour-là la médaille qu'il portait d'ordinaire au cou. Où était-elle ? Je l'ignore ! Il l'avait sans doute perdue. Quant à moi, dit-il, j'avais celle que tu vois encore sur ma poitrine et c'est à la protection de ce *mlinzi* (gardien) que je dois d'être sorti de l'eau la vie sauve. Je ne la donnerais pas pour tout le poisson du lac.

« — Mais, lui demandai-je, aviez-vous prié, ce jour-là, avant de commencer la pêche, et aviez-vous osé plonger ainsi dans un endroit où abondent les crocodiles sans demander auparavant la protection du bon Dieu !

« — Je ne m'en souviens pas, me répondit-il tristement, mais je crois que nous avons oublié complètement de le faire. Nous étions si éblouis par l'espoir du riche butin qui se jouait devant nous, et tellement pressés de nous en emparer, qu'en ce moment nous oubliâmes toutes les recommandations que tu répètes si souvent. Vois tu, nous autres nègres, nous ne pensons à rien. »

\* \* \*

Avant de quitter ce village consterné, je profitai de cet accident, arrivé, comme tant d'autres (car les victimes des crocodiles sont ordinairement chaque année de huit à dix) malgré toutes les sorcelleries que les indigènes font avant

de s'embarquer sur le lac, malgré tous les sacrifices offerts aux esprits en vue de les rendre favorables, pour montrer, une fois de plus, aux nombreux sauvages réunis, combien tous leurs sortilèges, leurs préjugés et toutes leurs croyances superstitieuses au sujet des amulettes étaient vains et incapables de les préserver des monstres qui habitent les profondeurs du Tanganika.

« — Servez bien le bon Dieu que vous connaissez maintenant ; aimez-le bien et il vous gardera.

« — Oui, répondirent-ils, Dieu seul peut nous garder ; car il est plus fort que les crocodiles et il peut vaincre les hippopotames...

« — Quant à Kabonga, ne le plaignez pas ; il est au ciel où il prie pour vous, afin que vous deveniez tous les enfants de Dieu, après avoir complètement abandonné le culte de vos idoles, œuvre du diable qui ne sait que tromper les pauvres sauvages pour les entraîner en enfer. »

Le soleil allait disparaître à l'horizon ; je repris au plus vite le chemin de Kibanga, égrenant de nouveau mon chapelet en action de grâce envers Notre-Dame d'Afrique, à qui j'avais demandé en venant le bonheur d'arriver assez tôt pour baptiser cet homme de bonne volonté.

La nuit nous surprit en route et les deux nègres qui m'accompagnaient, craignant les hippopotames qui commençaient à sortir de leurs humides retraites, allumèrent deux torches dont ils eurent soin d'entretenir la flamme en ramassant des herbes le long du sentier, afin d'effrayer ces monstres d'une autre espèce, mais aussi redoutables que les crocodiles.

\* \* \*

Il est également admis chez nos pauvres noirs, comme chez la plupart des autres peuplades africaines, qu'aucun homme ne meurt naturellement, qu'il est toujours victime d'un sort jeté par un ennemi jaloux de sa fortune ou de sa prospérité. Après la mort d'un individu, on recherche donc le prétendu coupable, désigné sous le nom de *mlozi* (ensorceleur). Une fois désigné par les sorciers, il devra payer de la vie son prétendu crime. Pour les grands, les chefs, le nombre des ensorceleurs est très grand et quelquefois dix, douze et même vingt victimes sont immolées après la mort de tout petits chefs.

Cette croyance au *mlozi* est si forte chez ces pauvres sauvages que, chose étonnante, souvent l'individu désigné par le sorcier comme auteur de la mort de tel autre individu qui vient de mourir, se croit réellement coupable de ce crime, quoiqu'il n'ait jamais pensé à le commettre. Il se laisse alors, avec une résignation toute stoïque, saisir et garrotter pour être jeté au feu ou dans le lac en pâture aux crocodiles.

Nous devions donc nous attendre à ce que le père de Kabonga, qui a encore à peu près conservé toutes ses habitudes de sauvage, recherchât l'auteur de la mort de son fils. C'est pourquoi, avant de le quitter, je lui dis que Dieu seul avait permis la mort de son fils et que maintenant il était au ciel, heureux pour toujours, qu'il devait par conséquent renoncer à cette ancienne coutume mensongère de rechercher qui avait envoyé un crocodile pour le faire mourir. Il m'assura qu'il ne ferait aucun sortilège à l'occasion de cette









MADURÉ (Hindoustan). — RELIGIEUSES INDIGÈNES ET LEURS ÉLÈVES DE LA CASTE DES PARAVERS, A TUTICORIN ; d'après une photographie du R. P. Coubé, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré (voir page 621).

## CORRESPONDANCE

### MYSORE (Hindoustan).

On se souvient du touchant appel de Mgr Coadou en faveur de ses orphelinats ruinés l'année dernière par des troupes d'éléphants. Le vénérable prélat nous communique 'aujourd'hui, et nous publions sans y rien changer, le curieux récit qu'un prêtre mysorien lui a envoyé. Dans les faits surprenants racontés par le missionnaire indigène, l'action de la Providence se manifeste d'une manière bien consolante et bien propre à fortifier la confiance des serviteurs de Dieu.

Mgr Coadou fait précéder des lignes suivantes la lettre du P. Naronha :

Vous ne lirez peut-être pas sans intérêt les lignes suivantes que m'adresse en langue canara un de mes prêtres indigènes. Dans une de mes dernières visites pastorales au district de Madoogoonhally, j'avais entendu les chrétiens raconter certains faits qui me frappèrent. La prédication de l'Évangile dans les pays infidèles est assez souvent accompagnée de merveilles semblables à celles qui marquèrent le passage de Notre Seigneur sur la terre. Je pensai que le récit de ces événements extraordinaires intéresserait nos chrétiens d'Europe en ranimant leur foi. Sur ma

demande, le P. Naronha a bien voulu recueillir ces traditions dont plusieurs témoins oculaires sont encore en vie. Il m'en adresse le récit dans une lettre dont je vous envoie la traduction.

#### LETTRE DU P. JOHN NARONHA A MGR COADOU, ÉVÊQUE DE MYSORE.

Selon le désir exprimé par Votre Grandeur lors de sa dernière visite à Madoogoonhally, je m'empresse de vous envoyer le récit de certains faits extraordinaires qui prouvent la bonté de Dieu et la puissance qu'il donne à ses *Souamis* (prêtres).

#### I

Il y a dans la chapelle de Madoogoonhally, au milieu de l'autel, un magnifique crucifix d'ivoire. Il fut, dit-on, donné à cette station par un prêtre goanais à l'époque de la grande persécution de Tippou-Sultan. En tout cas, les chrétiens y sont fort attachés et refusèrent même de le céder au Grand Évêque (Mgr Charbonneaux) qui leur en offrait 100 roupies (250 fr.).

Il n'y avait pas de chapelle à Madoogoonhally au temps de Tippou. Pendant les tournées d'administration, les



qrêtres vivaient dans la maison des chrétiens, y disaient la Sainte Messe et y remplissaient les différents devoirs de leur ministère. Tout se passait dans le plus profond secret, car la persécution sévissait alors avec furie. Le sultan, maître d'un des plus grands royaumes de l'Inde, n'aspirait à rien moins qu'à devenir un second Mahomet et à convertir l'Inde entière au Coran. Le bon Dieu ne tarda pas à punir le Mayssour des fautes de son maître et, pendant deux ou trois ans, la pluie fit complètement défaut. Comme résultat inévitable du manque de pluie dans l'Inde, la famine se fit terriblement sentir. Les païens tâchèrent de conjurer le fléau en invoquant leurs dieux. Ils firent processions sur processions, sacrifices sur sacrifices, mais le tout sans résultat.

Le représentant du gouvernement à Madoogoonhally était un Brahme nommé Tannadar Pouttappa, plein de respect pour les chrétiens. A bout de ressources auprès de ses dieux, il lui vint à l'esprit de s'adresser aux chrétiens et il envoya chercher leurs chefs de villages. Parmi eux se trouvait Aroulappa, de la caste des Pallys, homme d'une foi à toute épreuve et d'une dévotion solide.

« — Depuis longtemps, leur dit Pouttappa, nous sommes sans pluie. Nous avons essayé de nous rendre les dieux propices par des processions, des prières et des sacrifices ; mais tout cela n'a servi à rien. Vous dites que votre religion est la vraie et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le vôtre ; priez-le donc de nous envoyer la pluie et nous nous engageons à vous donner tout ce qui vous plaira. »

Aroulappa répondit :

« — Tu as dit vrai. Notre Dieu est le maître de la pluie, mais nous ne pouvons le forcer à l'envoyer sur la terre contre sa volonté ! »

La réplique déplut au Brahme :

« — Jusqu'ici, dit-il, je vous ai laissés en paix, persuadé que votre religion était la vraie ; mais, puisque vous refusez de demander la pluie à votre Dieu, je vais vous dénoncer au grand Sultan ! »

La perspective était peu rassurante. Aroulappa reprit donc :

« — Eh bien, nous allons invoquer notre Dieu ; mais, pécheurs comme nous sommes, nous n'osons promettre de réussir, malgré sa toute-puissance. »

Tous les chrétiens se réunissent donc sous un bouquet d'arbres près du puits, au sud du village. Aroulappa apporte le Crucifix d'ivoire, le dépose sur une pièce d'étoffe blanche et, tombant à genoux, il s'écrie, les yeux baignés de larmes :

« Grand Souàmi, Dieu des chrétiens, si tu n'écoutes pas notre prière et si tu ne nous accordes pas notre demande, songe que par là tu nous abandonnes, nous qui t'appartenons ; songe que tu nous livres toi-même aux mains de nos ennemis. Sois bon comme tu l'es toujours et aie pitié de nous ! »

Il n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'on aperçut un léger nuage au ciel. Il dépose alors la grosse pierre qu'il tenait sur sa tête pendant qu'il adressait sa prière au Seigneur ; il renvoie les païens qui l'entouraient et se met, avec ses compagnons, à réciter les prières ordinaires des chrétiens. Ils terminaient à peine que les signes d'un orage étaient visibles à l'horizon, et les chrétiens n'avaient pas fini leur repas avant de se séparer, que le tonnerre se mit à gronder et la pluie à tomber par torrents. On raconte que tous les étangs d'alentour furent complètement remplis.

Pleins de reconnaissance, les païens demandèrent aux chrétiens ce qui leur serait agréable :

« — Nous ne désirons, répondirent ces derniers, qu'une pièce de terre pour bâtir une chapelle. »

La pièce de terre fut accordée et, à l'endroit même où s'élève la présente église, fut élevée une chapelle avec murs de terre et toit de bambou. Le secret de son établissement fut fidèlement gardé par les païens pendant la vie de Tippou, et au temps où le féroce persécuteur faisait abattre les églises d'Anékallou, de Tigalarahally et de Kankanally, l'humble chapelle de Madoogoonhally resta le seul endroit où il fut permis aux chrétiens d'adorer leur Dieu.

## II

Trente années plus tard, nous trouvons, vivant à l'ombre de la chapelle, un homme riche, nommé Papaya Gowda. Il était le chef d'une nombreuse famille et respecté de tous, chrétiens et païens, à cause de sa fortune. Il ne semble pas avoir été homme d'une foi robuste ; car, s'il venait le dimanche entendre la sainte messe, il avait coutume de s'asseoir sur le seuil de la chapelle, suivant d'un œil les cérémonies et gardant l'autre sur sa maison et ses champs. Le prêtre n'apparaissant qu'à de rares intervalles à Madoogoonhally, Papaya profita d'une de ses longues absences pour ajouter une partie du terrain de l'église à son propre terrain. Le P. Vagappah fut informé de la chose et, arrivant à l'improviste de Bangalore, il cite Gowda à comparaître devant lui. L'accusation fut traitée de calomnie :

« — Jamais, dit le coupable, je n'oserais m'approprier ce qui appartient à Dieu. »

« — Que l'on aille chercher le *Shanboga* (1) du village, reprit le prêtre, et qu'on mesure les deux terrains sous mes yeux. »

Sans perdre de temps, Papaya Gowda circonvient l'arbitre qui déclare le terrain de l'église intact et l'accusé innocent. Quatre roupies que donna le prêtre à l'arbitre inique, le récompensèrent de sa peine. Le païen n'avait pas l'idée d'une telle justice, ni d'une pareille générosité. On l'entendit murmurer en s'en allant :

(1) Qui tient les comptes du village.



« — Oh ! je ne savais pas que ce fût un homme si droit ! J'ai été bien injuste envers lui ! »

« — Avant longtemps, répondit le prêtre à qui cette réflexion fut rapportée, il aura son châtement. »

Quelques mois après, le Shanboga chevauchait de Madoogoonhally à Ossoor. Son pied s'embarrasse dans l'étrier, il tombe de cheval et, traîné le long de la route, son cadavre est mis en pièces.

L'affaire avec Gowda ne pouvait en rester là. Nous le retrouvons devant le Père Vagappah immédiatement après le départ de l'injuste Shanboga.

« — Est-il bien vrai, demanda de nouveau le prêtre, que tu n'as pas volé l'église ? »

« — Comment ? répond Gowda en colère, vous avez fait mesurer mon champ et vous en revenez toujours à vos soupçons ! Faut-il le répéter ? Je n'ai rien à faire avec ce maudit terrain. Je m'en lave les mains ! Voilà ma dernière parole. »

« — Prends garde, lui répliqua le prêtre ; si tu es un parjure et si tu as volé Dieu, avant longtemps, le souvenir même de la maison que tu habites aura pour jamais disparu ! »

Cependant la prédiction du Souami était ratifiée au ciel. Le choléra se déclare à Madoogoonhally. Quelques chrétiens et quelques païens tombent victimes du fléau ; mais, dans la famille de Papaya Gowda, les ravages sont effrayants. Lui-même, sa femme et vingt-deux membres de sa maison sont frappés. Une petite fille, nommée Chelvamma, échappe seule à la maladie et vit encore, comme pour rappeler aux chrétiens quel sacrilège c'est de toucher à ce qui appartient à Dieu.

La malédiction du ciel demeura longtemps sur les champs de Papaya. Sa maison s'écroula, tout devint comme un désert jusqu'au jour où la mission racheta de Chelvamma les propriétés du Gowda maudit.

### III

Il y a quarante ans à peine, s'élevait, près de Madoogoonhally, un petit village chrétien nommé Silouvei-Kapalou. Les habitants appartenaient à la caste des Kouroubarous et leur chef était Kenchou Chinnapah, parent plus ou moins rapproché à quelque degré avec tous ses administrés. Sa conduite était loin d'être irréprochable et du vivant même de sa femme, il entretenait des relations suspectes avec une femme étrangère.

Le prêtre d'alors, le P. Montandraud, n'était pas homme à souffrir un pareil scandale au milieu de son troupeau. En visite pastorale à Madoogoonhally, il prend avec lui Anthappa, le catéchiste de l'église et se dirige vers le village habité par Kenchou. Chinnapah était aux champs, travaillant avec ses coolies. Le pasteur à la recherche de la brebis perdue, ne se découragea pas de ce contre-temps. Il finit par arriver à l'endroit où se

trouvait Kenchou. L'appelant à part, il cherche à faire entrer le remords dans son âme et lui représente la honte qu'il attire sur son nom et le scandale qu'il donne à ses frères :

« — Retire-toi, prêtre, répond le pécheur obstiné ! Retire-toi sans tarder ! Le ciel donne la pluie, et la terre, la moisson. Je paie l'impôt au gouvernement et vis passablement à l'aise. Quel besoin ai-je de tes avis et quel profit peut me revenir d'écouter tes sermons ? »

Ce disant, il s'assied et, sans plus faire attention au prêtre, se met à mâcher son bétel. Il était dix heures du matin. Le soleil était haut à l'horizon et commençait à darder sur la terre ses plus brûlants rayons. Le P. Montandraud semblait interdit. Tout à coup ces mots tombent de sa bouche comme s'ils lui avaient été dictés par une puissance surnaturelle :

« — Chinnapah, tu as traité avec mépris la parole de ton prêtre ; du haut du Ciel, Dieu te maudit. »

« — Que m'importe ta malédiction ? reprit le misérable ; crois-tu qu'elle saurait m'empêcher de dormir en paix ? »

Le prêtre répondit toujours sous l'influence d'un pouvoir mystérieux :

« — Pécheur sans repentir, écoute ! Dans quinze jours ta langue sera muette ; dans un mois tes yeux se fermeront pour toujours à la lumière ; dans trois mois ta propriété sera détruite et tu mourras toi-même en hurlant comme un chien. »

En rentrant à l'église, le P. Montandraud s'enferma dans sa chambre et là, on l'entendit pleurer amèrement. Inquiet le catéchiste lui demanda la cause de ces larmes.

« — Je pleure, répondit le prêtre, sur le sort de ce pécheur endurci ! Comme l'eau des torrents coule naturellement au fleuve, ainsi s'accomplit la malédiction du Grand Souami des Cieux. »

L'ange chargé de punir compta les jours exactement. Le quinzième, Chinnapah était muet et le mois se terminait quand ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir. Comme on peut le penser, le bruit de cette punition extraordinaire se répandit bientôt dans le village et porta partout l'épouvante.

On se résolut à conduire le maudit au prêtre pour demander pardon de sa conduite passée. Mais le cœur n'avait pas changé et restait toujours attaché aux fautes qui avaient amené la malédiction. Le P. Montandraud, éclairé sans doute par une lumière divine, refusa de voir Kenchou. Enfin il se laissa toucher et imposa une pénitence au pécheur.

Le Ciel n'était pas apaisé et refusa de ratifier le pardon du Souami. Le grenier de millet où le pécheur gardait son argent fut tout à coup réduit en cendres. Grand et petit bétail se vit attaqué par une maladie qui l'emporta tout entier. Les créanciers de Chinnapah refusèrent de payer leurs dettes et cet homme si riche un mois aupa-



ravant, ne put trouver 50 roupies ! Le pêcheur, toujours endurci au fond de son cœur, reprit le chemin de son village.

Trois jours après, le P. Montandraud annonça son intention de quitter Madoogoonhally. Le catéchiste reçut l'ordre de tout préparer sans pouvoir obtenir du prêtre le secret de ce qu'il désirait faire. Les préparatifs terminés, le P. Montandraud prend silencieusement la route de Silouvei-Kapalou. Là il s'enferme dans une maison particulière où il fait ériger un autel. Chaque matin pendant plus de trois semaines, il offre en expiation le saint sacrifice auquel assistent les chrétiens du village, et parfois aussi Kenchou. Pendant tout ce temps, le prêtre ne se permet pas la moindre promenade. Les trois semaines écoulées, il se rend à la maison du pêcheur, l'exhorte à la pénitence, mais en vain. L'homme, frappé par la main de Dieu, refuse de se confesser. Chaque jour le prêtre revient ; chaque jour il s'en retourne, la mort dans l'âme.

Une nuit que le catéchiste dormait aux côtés du Père, il est réveillé en sursaut par un coup qu'il reçoit sur les épaules et il entend une voix dire :

« — Sors avec le prêtre sans tarder. »

Certain que personne n'avait pu s'introduire dans la maison, il ne prend pas garde à la chose et se rendort. Le coup et l'appel extraordinaires se renouvellent. Effrayé cette fois, Anthappa réveille le P. Montandraud. Encore à moitié endormi, ils sortent l'un et l'autre. A peine avaient-ils franchi le seuil que la maison s'ébranle avec fracas.

Voyant là une des ruses infernales du diable, le Père ne veut pas abandonner la partie sans avoir conquis l'âme pour laquelle il pleure et prie. Il s'établit dans une autre maison. La troisième nuit, le catéchiste est de nouveau réveillé de la même façon mystérieuse. Cette fois la voix dit : « L'homme se meurt. »

En un instant le missionnaire et le catéchiste sont debout et se rendent à la maison de Kenchou.

La voix avait dit vrai. L'homme était à l'agonie, mais son cœur était changé. Il reçut avec grande piété les derniers sacrements et l'indulgence *in articulo mortis*. Quand les cérémonies de la Sainte Eglise furent achevées, Kenchou se mit à aboyer comme un chien et expira dans d'épouvantables convulsions.

Après trente ans toute trace du village a disparu. Plusieurs fois on a essayé de le cultiver : toute moisson a refusé de croître sur le lieu maudit. Une croix de pierre seule avec une tombe rappelle l'endroit où s'élevait Silouvei-Kapalou.

Après la mort de Kenchou-Chinnapah, sa famille se retira à Samanhally où son fils Kenchou-Marianna est encore vivant. Anthappa, alors catéchiste du P. Montandraud, est maintenant catéchiste de Madoogoonhally et c'est de lui que je tiens tous les détails de cette dernière histoire.

Ne croirait-on pas, assister de nouveau aux scènes si touchantes de nos Saints Livres : les prêtres de Béliat fatiguant en vain leurs dieux et le prophète Elie voyant sa prière exaucée sans retard ; Ananie et Saphire retenant pour eux une portion du bien qui devait revenir à l'Eglise et punis de mort à la parole de saint Pierre ; Notre-Seigneur enfin, maudissant Jérusalem, mais pleurant sur elle et n'épargnant aucun moyen pour la sauver ?

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 28 septembre se sont embarqués à Marseille pour la préfecture apostolique du Delta égyptien : les RR. PP. Duret, du diocèse de Nantes, et Villevaud, du diocèse de Clermont-Ferrand.

Le 12 octobre se sont embarqués pour la même préfecture, à Marseille : les RR. PP. Gérard, du diocèse du Puy ; Jay, du diocèse de Moutiers, et Romeo, du diocèse de Milan.

Le 5 octobre, le P. Pellat, du diocèse de Grenoble, s'est embarqué à Bordeaux, pour la préfecture apostolique de la Côte-d'Or. Le même jour et sur le même paquebot, se sont embarqués pour le vicariat apostolique du Bénin : le R. P. François, du diocèse de Verdun, et les Sœurs Pacôme, du diocèse de Saint-Dié, et Achillas, du diocèse de Rennes ; pour la préfecture du Niger, le R. P. Cochet, du diocèse de Moutiers.

Le 17 novembre se sont embarqués à Marseille, pour la préfecture apostolique du Dahomey : les RR. PP. Lecron, du diocèse de Nantes, Van-de-Pavordt, du diocèse de Harlem (Hollande), et Wade, du diocèse de Dublin (Irlande), et pour le vicariat apostolique du Bénin, le R. P. Ray, du diocèse de Clermont-Ferrand, et les Sœurs Marcelline, du diocèse de Milan ; Félicité, du diocèse de Strasbourg, et Modeste, du diocèse de Zug (Suisse).

Ces missionnaires et ces religieuses appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

— Le 12 décembre, Mgr Taurin Cahagne, de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, s'est embarqué à Marseille, sur le *Pei-Ho*, des Messageries maritimes, pour retourner dans sa mission des Gallas. Le prélat a emmené un religieux capucin le Fr. Vitale et cinq religieuses Franciscaines de la Congrégation de Calais. Ce sont les sœurs M. Jeanne de la Croix, Alphonse-Marie, Marie de Sainte-Croix, Saint-Bernard et Marie Joseph. En attendant de pouvoir pénétrer dans l'intérieur, les Sœurs resteront à Obock pour s'occuper des œuvres de la colonie française et des indigènes réunis sur notre territoire.

— Le 16 décembre 1888, se sont embarqués à Marseille, pour les diocèses de Vizagapatam et de Nagpore (Hindoustan), MM. Louis Bonnevie, François Sage et Jacques Bernard, sous-diacres, de la congrégation des missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Mésopotamie.** — Après avoir fait publier par leur typographie de Mossoul plusieurs livres ascétiques et liturgiques en langue arrhaméenne pour l'usage des écoles, les Pères Dominicains ont entrepris une nouvelle édition de la Bible, en caractères chaldaïques de la version dite *simple* ou *Pscitta*. Cette version syriaque de la Bible, qui remonte aux premiers temps du chris-



tianisme, a toujours été considérée par les savants comme une des sources les plus autorisées pour les études sacrées, et elle a toujours été en grande vénération dans l'Église, surtout parmi les Orientaux. Malheureusement, en dehors du Nouveau Testament publié à Vienne en 1555 et de l'édition romaine de 1703, c'étaient les protestants qui, jusqu'ici, en avaient eu le monopole. Aussi, sommes-nous heureux d'annoncer que l'importante édition dont il s'agit, en ce qui concerne l'Ancien Testament, a été menée à terme par ces religieux sous la direction du délégué apostolique, Mgr Altmayer, avec le concours aussi de deux éminents archevêques, Mgr David et Mgr Khayyath, l'un syrien, l'autre chaldéen.

C'est à tous égards une importante publication pour les Églises d'origine syriaque, notamment pour les Chaldéens, et c'est l'honneur des missionnaires de l'Ordre des Frères Prêcheurs de l'avoir exécutée avec tant d'intelligence et de zèle. Aussi, ont-ils mérité de recevoir les éloges de Mgr Pierre-Elie Abolyonan, patriarche des Babyloniens, qui a approuvé la nouvelle édition et en prescrit l'usage dans son Église.

Ces témoignages de satisfaction et d'éloges viennent d'être couronnés par la haute bienveillance du Souverain-Pontife. Sa Sainteté Léon XIII a daigné agréer l'hommage d'un exemplaire de cette œuvre que le R. P. Goormachtign, recteur du séminaire syro-chaldéen de Mossoul, lui a fait offrir par l'intermédiaire de S. G. Mgr Cretoni, secrétaire de la Propagande pour les affaires du rite oriental.

**Vizagapatam (Hindoustan).** — Depuis quelque temps déjà, nous arrivent de l'Inde des nouvelles alarmantes sur l'état des récoltes. On se plaint du retard de la saison des pluies. La sécheresse, hélas ! a été désastreuse et la famine désolée, à l'heure présente, une grande partie de la Présidence de Madras.

Mgr Tissot, évêque de Vizagapatam, écrit du pays des Khondes, au cours d'une visite pastorale :

« Je suis entouré de faméliques. La sécheresse s'est surtout fait sentir dans ce pays de forêts. »

Le saint prélat ajoute qu'il est tout heureux (malgré ses septante-huit ans d'âge et ses quarante-trois années d'apostolat aux Indes) de prolonger son séjour au milieu de ces infortunés, bien qu'il n'ait pour abri, avec ses deux missionnaires, qu'une hutte mesurant à peine trente pieds carrés, et qu'ils soient, tous les trois, obligés de coucher dans leurs malles, quand une averse effondre le chaume du toit.

Ce n'est pas seulement dans la région des Khondes que sévit la disette. Des missionnaires de Saint-François de Sales informent leur supérieur, le R. P. Tissot, d'Annecy, que la ville de Vizagapatam et une multitude d'autres localités subissent les plus tristes conséquences de ce fléau. Des bandes armées pillent les villages dans le district de Berhampore pour se procurer de quoi manger. En plein jour, malgré les efforts de la police, on a dévalisé les bazars. Le gouvernement anglais a dû envoyer à Vizagapatam, une compagnie de Cipayes qui, baïonnette au canon, parcourent les rues pour empêcher la population de faire main basse sur le riz et sur les autres provisions des particuliers.

Et cet état de choses durera probablement une dizaine de mois, jusqu'à la prochaine récolte, si la charité n'y porte secours.

**Pondichéry (Hindoustan).** — M. Claude Millard, missionnaire à Pattiavaram, nous écrit le 15 novembre 1888 :

« Permettez-moi d'attirer votre attention sur un coin de mon district. Santavasel est une chrétienté de trois cent cinquante âmes, comprenant trois villages : quatre familles sont chrétiennes depuis trois générations ; les autres, depuis dix ans seulement, sont encore des enfants dans la foi. Pour les affermir, il leur faudrait une chapelle, une école, une petite fête annuelle.

« A l'entrée du principal village, une grande croix plantée depuis un an indique l'emplacement d'une chapelle à bâtir. Jusqu'ici en effet une petite hutte indienne a servi de chapelle ; mais hélas ! chaque année les murs en terre sont à reconstruire et le toit de chaume à réparer. Situé dans une gorge au pied des montagnes, Santavasel doit subir toutes les tempêtes si nombreuses dans cette vallée où s'engouffre le vent de la montagne.

« L'année dernière, pendant que j'administrerais cette chrétienté, un terrible coup de vent renversa et déchira ma tente en lambeaux. Cette année-ci, malgré mille difficultés pécuniaires, je me décidai à bâtir une école et à y placer un catéchiste pour surveiller les chrétiens de l'endroit. Il n'y avait pas encore un mois que le travail était terminé lorsqu'un orage renversa le toit et les murs de mon école.

« Le démon est pour quelque chose dans tous ces bouleversements, car Santavasel, comme l'indique son nom sanscrit, est la *porte sacrée*, l'entrée de la grande vallée dédiée à la déesse du pays qui a sa pagode et son pèlerinage célèbre à Padavadu, à trois milles dans la forêt.

« Pour faire quelque chose de stable, il me faudrait construire une petite chapelle en pierres couverte en tuiles. Pour ce travail, les dépenses dépasseront 600 francs. J'ai remis l'affaire entre les mains de saint Joseph, le patron de cette chrétienté naissante.

« La bâtisse matérielle sera un contrefort pour l'Église spirituelle en attachant les néophytes à notre sainte religion et en préparant de nouvelles conversions. Les païens, en allant offrir leurs volailles au démon de la forêt, seront étonnés d'en voir l'entrée gardée par un Dieu autrement puissant et aimable que le diable qu'ils adorent et plusieurs sans doute quitteront celui-ci pour celui-là. »

**Amoy (Chine).** — Dans une lettre adressée d'Amoy, au R. P. Michel Cormier, procureur à Lyon des missions dominicaines du Fo-kien, Mgr A. Chinchon, donne les détails suivants :

« .... Comme ce vicariat est récent, il a fallu tout créer. Lors de la prise de possession en l'année 1884, il n'y avait absolument rien, et le vicaire apostolique du Fo-kien était pauvre lui-même. Il ne put donc partager avec moi au moment de la division de sa mission en deux vicariats (Fo-kien nord et Fo-kien sud), en vertu de ce principe : *Nemo dat quod non habet*.

« Quatre années se sont écoulées depuis, et grâce à Dieu ainsi qu'aux aumônes reçues de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous avons pourvu au plus urgent, construit le séminaire et quelques chapelles. Aujourd'hui encore le vicaire apostolique n'a pas d'oratoire convenable pour célébrer la sainte messe, ni de résidence. Si vous voyiez ma chapelle, vous seriez touché de compassion. Le calice dont je me sers chaque jour, est, je crois, un ancien cadeau du R. P. Sautel au R. P. Burno. Les quelques petits cadres qui décorent mon oratoire furent envoyés aussi dans le temps par le P. Sautel.

« A la première occasion j'écirai au P. Arranz et au P. Hercé (1). Ils feront une relation détaillée de ce qui s'est passé à Tam-sui, et j'aurai le plaisir de vous la transmettre. Aujourd'hui je ne puis m'attarder dans une longue relation afin que ma lettre arrive à Lyon en temps voulu...

« Je suis heureux de vous dire que, dans ce vicariat, est établie la belle dévotion du Rosaire perpétuel. Jour et nuit, dans la mission, on chante les louanges de notre bonne Mère et Patronne. Le but principal de cette confrérie est de demander à Dieu par l'intercession de sa très sainte Mère la conversion des nombreux infidèles de ce vicariat (2). Daigne le divin Jésus exaucer tant de prières montant vers le ciel ! »

**Su-Tchuen occidental (Chine).** — Mgr Théophile Pinchon, des Missions Étrangères de Paris, évêque titulaire de Polémonium et vicaire apostolique du Su-tchuen occidental, nous écrit de Tchen-tou :

« Avec l'aide de Dieu et des offrandes de la Propagation de la Foi, nous avons pu, durant l'année qui s'écoule, baptiser près de sept cents adultes, ouvrir et entretenir quatre cent quinze écoles, où 2,787 enfants ont étudié la doctrine chrétienne. De plus, nos écoles d'adultes ont eu généralement mille étudiants. Pour diriger tant d'écoles, il nous faut un nombreux personnel d'institu-

(1) En 1877, les *Missions Catholiques* ont donné la carte de Formose, et des lettres très intéressantes. Le P. Arranz est le missionnaire qui fonda la mission de Tam-sui, au nord de Formose. Le R. P. Hercé est le vicaire provincial des religieux missionnaires dominicains de l'île. Il remplace au milieu d'eux le T. R. P. Provincial des Philippines, résidant à Manille.

(2) Le tableau indique 4,500,000 infidèles et 3,743 catholiques,



teurs et institutrices. Nous avons besoin aussi de nombreuses maisons. Et les enfants qui fréquentent nos écoles sont loin d'être fortunés. La grande majorité de nos écoliers vit à nos frais. L'usage de notre mission est de retenir dans nos écoles les étudiants de toute classe et de tout âge, environ sept ou huit mois. Ce temps est regardé comme absolument nécessaire pour former à la doctrine chrétienne, les enfants et surtout les nouveaux convertis. De plus il est reçu parmi nous, comme dans les pays catholiques, d'obliger les enfants jeunes encore, et par là même légers, étourdis, etc., à fréquenter les écoles plusieurs années. Avec l'aide de vos charitables aumônes, nous faisons tous nos efforts pour mener tout à bonne fin et avoir des chrétiens solides dans la foi.

« Actuellement deux ennemis principaux sont à la poursuite de nos chrétiens : la persécution, les molestations de tout genre de la part des païens, et ensuite l'hérésie. Les protestants pullulent

partout, à la capitale de la province du Su-tchuen, comme au dehors; on les trouve en tout lieu. Ils louent ou achètent des maisons, distribuent gratuitement des médecines, répandent l'argent à pleine main, calomnient les catholiques. Tous ces maux réunis nous rendent la position difficile. Nous comptons sur les secours divins. L'auguste et immaculée Marie, contre laquelle les protestants blasphèment sans cesse ne saurait nous abandonner. Nos néophytes l'aiment et l'honorent. Elle ne saurait ne pas se montrer sensible à leurs invocations. Veuillez aussi prier, faire prier pour nous et en particulier pour moi qui suis sur le champ de bataille depuis vingt-deux ans. »

**Etats-Unis.** — Un journal américain, recherchant si l'illustre fondateur de la République des Etats-Unis, Washington, est mort catholique, incline pour l'affirmative et s'appuie sur les raisonnements suivants :



MADURÉ (Hindoustan). — PERIATALEY, VILLAGE DE PARAYERS SUR LE BORD DE LA MER; d'après une photographie communiquée par le R. P. Coubé, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré (voir page 624).

1° Washington méritait cette grâce à cause de ses grandes vertus;

2° Il avait chez lui une image de la sainte Vierge;

3° Il était très lié avec les catholiques, visitait souvent leurs églises et contribua à leur érection;

4° Son domestique nègre, Juba, déclara qu'avant de manger, il faisait le signe de la croix;

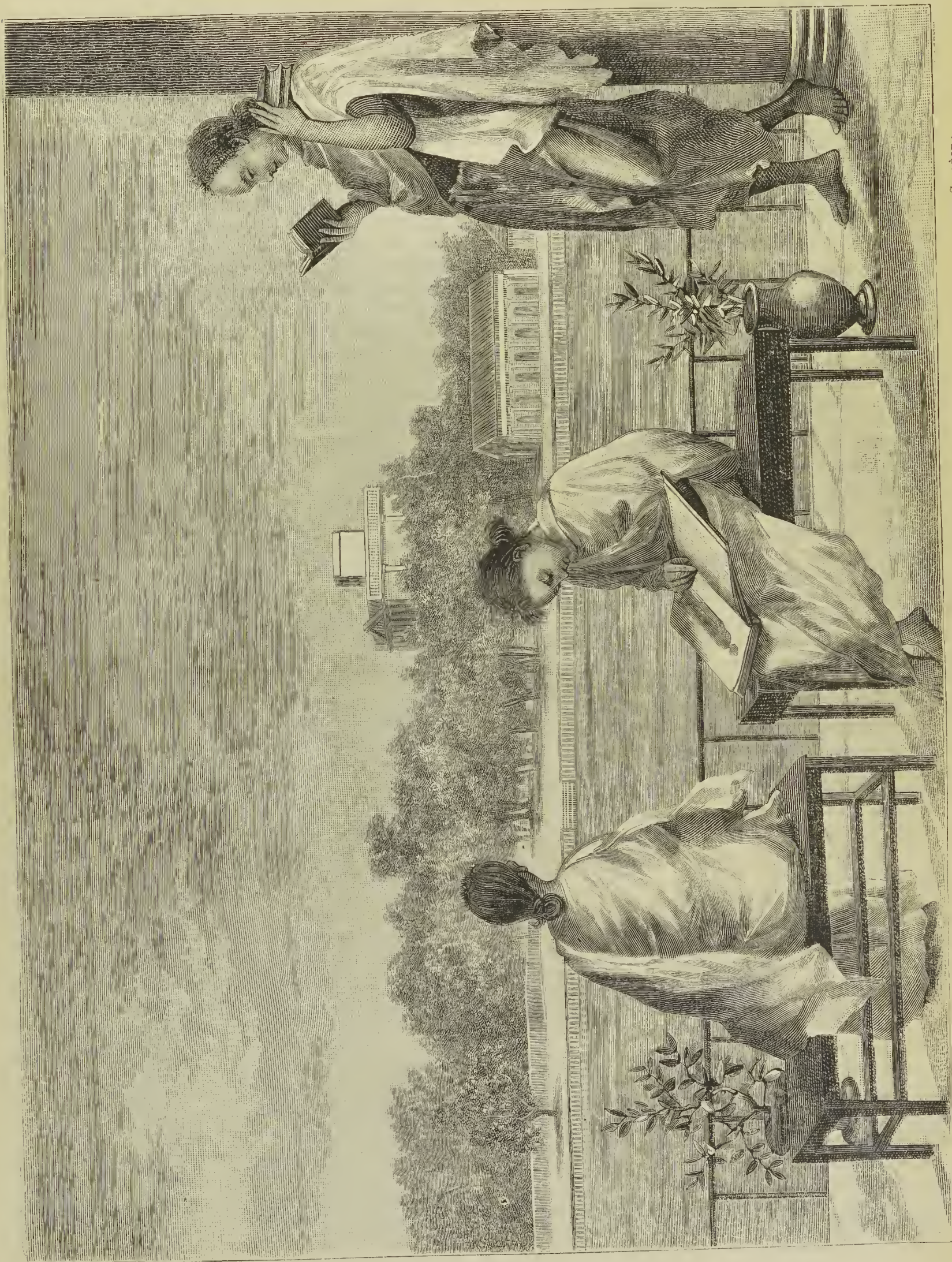
5° Il est de fait que le R. P. Francis a été appelé auprès de son lit de mort et y resta pendant quatre heures jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Un autre journal déclare qu'il existait, parmi les Jésuites du Maryland, cette tradition que Washington, au moment de mourir, s'était converti au catholicisme.

**Nouvelle-Calédonie.** — La *Semaine Religieuse* de Nouméa, numéro du 13 octobre, rend compte, d'après le journal anglais *Fidji-Times*, de la visite de prise de possession de Mgr Vidal, mariste, évêque d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji, à Suva, le 9 septembre. L'église de Suva était remplie par la population entière. La messe solennelle a été célébrée par sa Grandeur, assistée des RR. PP. Bertreux, Prin et Lepetit et de deux autres prêtres. Le R. P. Lepetit adressa une touchante allocution aux jeunes enfants qui reçurent ensuite le sacrement de l'Eucharistie pour la première fois, et de la main du nouvel évêque.

La *Semaine* de Nouméa nous apprend aussi qu'à Nouméa même la première communion a eu lieu le dimanche du Rosaire : on y comptait plus de quatre-vingts enfants qui reçurent ensuite la confirmation,





MADURÉ (*Hindoustan*). — ÉLÈVES BRAHMINES DU COLLÈGE DE TRICHINOPOLY. — VUE DE L'ÉTANG DE TERPACOUAM ET DE LA CHAPELLE PROVISOIRE DU COLLÈGE ; d'après un dessin du R. P. de Noircourt, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré (voir page 622).



## DÉCOUVERTE DES DESCENDANTS

DE

Saint Jacques ICHIKAWA KIZAEMON

L'un des 26 martyrs japonais

A cinquante lieues à l'ouest d'Osaka, les Pères des Missions Étrangères ont dans la ville d'Okayama (province de Bizen), une intéressante chrétienté, qui vient d'être le témoin d'un heureux événement dont Mgr Midon nous communique l'intéressant récit.

Le poste d'Okayama a quelques années d'existence; les premières semences de la Foi y furent jetées par M. Vasselon, aujourd'hui provicaire de la nouvelle mission, engagé d'abord comme professeur de langue étrangère, par un Japonais ami du progrès. Ici, comme ailleurs, en effet, le principe de la vraie civilisation pénétra dans la place sous le pavillon du progrès de surface et, depuis trois ans surtout, les conversions se sont multipliées, grâce en partie au mouvement favorable causé par le baptême de la famille du Préfet (ce fonctionnaire excepté). La chrétienté compte aujourd'hui trois cents personnes, parmi lesquelles soixante-huit ont reçu le baptême cette année. Ces consolants résultats sont dus, après Dieu, au zèle industriel du missionnaire, M. Luneau, secondé par les religieuses du Saint-Enfant-Jésus de Chauffailles et par plusieurs catéchistes.

Les offices sont vraiment bien suivis ainsi que les « Sekleya » (conférences religieuses) donnés à la mission ou en ville. Grâce aux Sœurs et à leurs élèves, les jours de fête, il y a messe chantée et salut solennel, ce qui ne contribue pas peu à donner de l'éclat au culte et attire les Japonais. On se sent chez soi au milieu de ces fidèles sérieux et pratiquants; l'ensemble respire un air chrétien qui réjouit le cœur; et l'on regrette de ne pouvoir donner à ces bons néophytes une véritable chapelle, dont le besoin est évident; j'ai pu le constater à ma première visite pastorale.

Confiants dans la Providence et grâce à la protection du saint Patron de la chrétienté, nous avons l'ambition d'étendre la mission à côté d'une église, sur un emplacement plus favorable que l'actuel.

Les protestants ont arboré leur pavillon, au centre même d'Okayama, par la construction d'un temple; nous ne pouvons leur demeurer trop inférieurs; du reste une église, à elle seule, possède une éloquence qui contribue à accentuer le mouvement acquis.

\* \*

Or donc, il y a quelques années, quand il s'agit de donner un patron à la chrétienté d'Okayama, on choisit saint Jacques Ichikawa Kizaemon (désigné ordinairement sous le nom de Kisaï ou Chisaï), l'un des vingt-six martyrs japonais, qu'on savait originaire des environs. L'histoire nous apprend peu de chose de ce saint vieillard, qui exerçait à Osaka les fonctions de catéchiste, et se distingua surtout par sa tendre dévotion aux souffrances de Notre-Seigneur. Il avait soixante-quatre ans environ quand il subit à Nagasaki, le supplice de la croix, le 5 février 1597.

Les missionnaires et les chrétiens d'Okayama connaissent, à deux lieues du chef-lieu, le village de Haga-mura, désigné comme la patrie de leur saint Patron. Les démarches faites pour découvrir quelques traces du martyr et de sa famille étaient demeurées jusqu'ici infructueuses, quand, jour à jamais béni au Japon, le 17 mars dernier (vingt-troisième anniversaire de la découverte des anciens chrétiens, par Mgr Petitjean), un jeune homme de Haga-mura se présente chez M. Luneau et demande à s'instruire de la religion. La joie de notre confrère se devine facilement; il interroge le visiteur, charge un catéchiste intelligent de compléter l'instruction de l'affaire, et l'on obtient plusieurs renseignements relatifs à saint Jacques; c'était le fil conducteur. Quelques jours après, le catéchiste se rendait à Haga-mura où se déclarèrent les descendants du saint Martyr: la glace brisée, ils avouent avoir conservé dans la famille la mémoire de leur ancêtre chrétien et paraissent enchantés d'apprendre sa gloire actuelle. Le catéchiste eut le bonheur de voir l'emplacement et quelques ruines de la maison de saint Jacques, à côté d'une fontaine qu'on dit lui avoir appartenu; le vieux mot de *Kirusitan* (chrétien) a même survécu dans la localité: on désigne sous ce nom un bouquet d'arbres, voisin de la propriété de la famille.

Invités à venir à Okayama pour la fête de Pâques, les descendants du Martyr n'avaient point paru. M. Luneau envoya deux catéchistes leur faire une visite parfaitement accueillie; mais les bonnes dispositions que manifestaient plusieurs membres de la famille ne pouvaient manquer d'être mal vues dans ce milieu païen. « L'enfer a peur, c'est un bon signe, espérons le, écrit M. Luneau; il n'y a rien que je ne veuille essayer pour établir la religion à Haga-mura et sauver d'abord les descendants de notre saint Patron. »

Depuis, le jeune homme qui nous avait mis en relations avec la famille Ichikawa, a reçu le baptême; M. Luneau comptait sur lui pour entraîner Haga-mura; malheureusement la conscription vient de prendre le néophyte. En attendant sa feuille de route, il exerce son zèle, et, grâce à son intervention, le missionnaire voyait paraître à Okayama, pour la première fois, le jour de l'Assomption, le patriarche de la famille, Ichikawa Sadagoro.

« Ce vieillard, dit le missionnaire, a l'air d'un excellent homme; il a passé la journée à la maison et n'est parti qu'à neuf heures du soir, c'est à-dire après le salut et l'instruction; celui-là doit se faire chrétien. Il y a dans la parenté de saint Jacques, passablement de garçons et de jeunes filles; quand les circonstances le permettront, je tâcherai de prendre ici et de placer chez les Sœurs, au moins temporairement, quelques-uns de ces enfants. C'est une œuvre qui ne saurait manquer de plaire à notre saint Patron, et nous attirera les bénédictions du Ciel. »

Plaise à Dieu d'exaucer les vœux de notre confrère, que nous partageons tous sans restriction! L'« homme ennemi » se remuera sans doute encore à Haga-mura, mais, grâce à l'efficace influence du sang versé par le généreux crucifié de 1597, la souche, en apparence desséchée, reverdira, et les jeunes rameaux de ce vieil olivier japonais porteront des fruits de salut. Saint Jacques Ichikawa Kizaemon, priez pour nous et pour vos descendants et vos compatriotes.



## NÉCROLOGIE

R. P. JOSÉ COLTELL,

*Dominicain et missionnaire au Fo-kien.*

Le R. P. José Coltell était né à Valence (Espagne), le 28 mai 1811, et il était entré à l'âge de 23 ans dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Au mois de septembre 1841, la frégate *Sabina* l'emportait vers les Philippines, où il arriva en février 1842. Peu de temps après, il s'embarquait pour la Chine, qu'il n'a plus quittée jusqu'à sa mort.

Le Anglais venaient de bombarder Amoy, et ils en continuaient le blocus, lorsque le P. Coltell et le P. Zea arrivèrent en face de cette ville. Ils ne voulurent pas retourner aux Philippines. Après s'être dévoués jour et nuit auprès des soldats irlandais, le P. Coltell entreprend par terre un pénible voyage de seize jours, qui le conduit à Lan-kon, résidence de Mgr Carpena, alors vicaire apostolique. Six mois plus tard, on l'envoyait à la chrétienté de Ké-toeng.

Cet immense district avait été dévasté durant la persécution; il ne restait des églises que des ruines. Le Père se mit à l'œuvre, et Dieu seul sait tout ce qu'il souffrit dans la visite des malades et l'administration des sacrements.

Il resta douze ans à Ke-toeng, et fut ensuite transféré à Ke-sen.

Nommé vicaire provincial, il occupa cette charge une dizaine d'années, jusqu'en 1882, époque où les infirmités ne lui permettaient plus d'en supporter le fardeau. Durant son gouvernement, il fit bâtir un grand nombre d'églises et de chapelles dans la Mission.

Hélas! avant de mourir, il devait apprendre l'incendie de plusieurs de ces églises; au mois de décembre 1887, les païens brûlèrent celle de Fogan, qui lui avait coûté beaucoup, celles de Monc-yong, Ngic-tong et Son-yon. A la nouvelle de l'incendie de Fogan, il tomba comme évanoui, et la consternation causée par ces événements a peut-être avancé sa mort. Comme, à Ke-sen, les Pères missionnaires couraient moins de danger, ils s'étaient réunis près de lui. Quand il sentit la mort approcher, il les pria de chanter à mi-voix le *Salve Regina*, et il rendit paisiblement son âme à son Créateur.

## VARIÉTÉS

## CHEZ LES PARAVERS

## ENFANTS DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

Nous devons à une obligeante communication du R. P. Stéphane Coubé, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré, la notice suivante et les illustrations qui l'accompagnent. Ce missionnaire a pris lui-même, au mois de décembre 1887, les photographies reproduites par les gravures des pages 613 et 618. Les chrétiens et chrétiennes, les religieuses et leurs élèves, photographiés par le R. P. Coubé, descendent tous de ces Paravers auxquels le grand apôtre des Indes et du Japon prodigua si généreusement et si efficacement les efforts de son zèle au début de son miraculeux apostolat.

## RELIGIEUSES INDIGÈNES ET LEURS ÉLÈVES.

Les religieuses indigènes de Notre-Dame des Sept-Douleurs ont une école florissante à Tuticorin. Leur habit est complètement blanc. Les jeunes Paravertes, leurs élèves, se couvrent avec profusion de bracelets, de colliers et de pendants d'oreilles qui tombent jusque sur leurs épaules. Usage local assez bizarre, leurs colliers sont quelquefois faits de louis d'or français. Les boutons de jaquette des riches Paravers sont aussi presque toujours des napoléons. Pourquoi cela? Pourquoi eux, sujets anglais, n'ayant aucun rapport avec la France, préfèrent-ils ces pièces aux pièces d'or anglaises. Je n'ai jamais pu obtenir de réponse satisfaisante à ce sujet.

Sur le dernier rang du groupe, et derrière les barreaux, sont des femmes paravertes (voir la gravure page 613).

Tous les ans, un de nos Pères indiens leur donne deux ou trois retraites au Couvent des Sœurs. Les Mères qui ont des enfants à la mamelle les laissent à la maison aux soins d'une parente, et viennent s'installer chez les Sœurs, où elles prennent leurs repas, et leur repos, et suivent les exercices de la retraite pendant huit jours d'un rigoureux silence. Trois fois par jour, la parente amène l'enfant pour que sa mère lui donne le sein et le caresse; puis elle le remporte aussitôt.

De rudes chrétiennes, ces Paravertes!

« — Quoi! répond celle-ci, tu as reçu un chapelet du Grand Swami, et tu ne lui en as pas demandé un pour ta femme? Va-t-en, sans cœur, et ne parais plus à la maison. Tu n'auras un grain de riz que quand tu m'auras apporté un chapelet comme le tien. »

La pénitence fut aisée à accomplir, grâce à la bonté de Monseigneur.

## PÉRIATALEY, VILLAGE DE PARAVERS SUR LE BORD DE LA MER.

Je me rendis par mer de Manapad à Périataley avec le R. P. Michel, visiteur de la mission. C'est en face de l'église représentée dans la gravure (p. 618), que nous débarquâmes. Le village tout entier était là pour nous attendre, musique en tête. Il est difficile de se faire une idée de la joie de nos chrétiens quand ils reçoivent la visite des *Pé-ia Swamis* (grands missionnaires). Tout ce bon peuple à notre arrivée tomba comme un seul homme sur le sable, faisant ce qu'ils appellent la prostration des six membres: le front, la poitrine, les pieds et les mains doivent toucher le sol.

Tous s'écrient alors à la fois:

« Que Jésus-Christ soit béni! »

Et nous répondons suivant l'usage:

« *Asirvadam*. Bénédiction! »

Mgr Canoz donne un jour un chapelet à un Indien qui va, tout joyeux, le montrer à sa femme.

La première visite doit être pour le seigneur du lieu, Hommes et femmes se précipitent dans l'église. Nous entrons par la porte du fond. Et, en allant à l'autel, je voyais et je sentais des deux côtés ces braves gens agenouillés saisir au passage le bas de nos robes blanches et les porter respectueusement à leurs lèvres. Les mères les posaient rapidement sur la tête de leurs petits enfants. Pendant la bénédiction ils ne courbent que légèrement la tête et tendent







# NÉCROLOGE DES MISSIONS

## 1887

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS ou DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Renkin (R. P. Alphonse).	"	Espagne.	Compagnie de Jésus.	"	Philippines.	Manille, 1 <sup>er</sup> janvier.	Missionnaire et directeur de l'observatoire de Manille.
Meyer (R. P. Aloys).	1843	Alsace.	St-Esprit et St-Cœur de Marie.	1867	Sénégal.	Braga, 2 janvier.	
Chaurain (R. P. Etienne).	1819	"	Mariste.	"	Mélanésie.	Londres, 8 janvier.	Nommé en 1846 évêque de Walla Walla ou Nesqually, démissionnaire en 1879. Evêq. titut. de Myrina, coad. de Mandchourie.
Saint-Cyr (R. P. Louis).	1813	Lyon.	Compagnie de Jésus.	1841	Hindoustan.	Maduré, 11 janvier.	
Kuhlmann (R. P. J.-T.).	"	Allemagne.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Kansas, 13 janvier.	
Clercx (R. P. Augustin de).	1841	Liège.	Compagnie de Jésus.	1875	Bengale.	Calcutta, 14 janvier.	
Toner (R. P. Patrice).	"	Irlande.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Providence, 15 janvier.	
Delpach (R. P. Victor).	1835	Toulouse.	Compagnie de Jésus.	"	Maduré.	Trichinopoly, 17 janvier.	
Guillot (M. André-Réné).	1820	Angers.	Lazariste.	"	Chine.	Sbang-hai, 17 janvier.	
Murphy (R. P. Michel).	"	Angleterre.	Oblat de Marie Immaculée.	"	Ceylan.	Jaffna, 19 janvier.	
Rapier (R. P. Georges).	1852	"	Mariste.	"	Louisiane.	Louisiane, 22 janvier.	
Mac Namara (R. P. Jean).	"	Irlande.	Rédemptoriste.	"	Boston.	Roxbury, 30 janvier.	
Huff (R. P. Jacques).	1855	"	Capucin.	"	Michigan.	Détroit, 31 janvier.	Nommé en 1846 évêque de Walla Walla ou Nesqually, démissionnaire en 1879. Evêq. titut. de Myrina, coad. de Mandchourie.
Darragh (R. P. Jacques).	"	Irlande.	Augustin.	"	Etats-Unis.	Philadelphie, 31 janvier.	
Bennett (R. P. William).	"	Ecosse.	Oblat de Marie-Immaculée.	"	Canada.	Canada, 2 février.	
Lizé (M. François-Réné).	1838	Rennes.	Missions Étrangères de Paris.	1861	Cochinchine.	Hong-kong, 6 février.	
Terral (M. Alexis-Félix).	1828	Alby.	Lazariste.	"	Amérique.	Guyaquil, 10 février.	
Bourzeix (R. P. Pierre).	1857	Clermont.	Saint-Esprit.	1883	Sierra-Leone.	Chevilly, 11 février.	
† Blanchet (Mgr Augustin).	1797	Canada.	"	1838	Orégon.	Fort-Vancouver, 25 février.	
† Boyer (Mgr Joseph-André).	1824	Aix.	Mis. Etr. de Paris.	1854	Mandchourie.	Païensousou, 8 mars.	
Alexandre (R. P.).	1806	Italie.	Capucin.	1850	Rhétie et Constantinople.	Rhétie, 17 mars.	
Dutras (R. P. Joseph).	1842	Espagne.	Dominicain.	1853	Fokien.	Amoy, 18 mars.	Nommé en 1883 vic. ap. du Kiang-si méridional.
Bougon (R. P. Constant).	1828	Séze.	Compagnie de Jésus.	1862	Chine.	Pé-tchély, 22 mars.	
Jarboe (R. P. J.-T.).	1807	Ecosse.	Dominicain.	"	Etats-Unis.	Ohio, 27 mars.	
Suter (R. P. Adélie).	"	Italie.	Bénédictin.	"	Etats-Unis.	Indiana, 27 mars.	
† Rouger (Mgr Adrien).	1828	Sens.	Lazariste.	1853	Egypte et Chine.	Paris, 31 mars.	
Orsi (R. P. Joachim).	"	Italie.	Mineur observant.	"	Chine.	Chan-tong, fin mars.	
Favier (R. P. Jean-Victor).	1816	Moulins.	Mariste.	"	Fidji.	Rewa, 4 avril.	
Desurmont (R. P. Charles).	1851	Cambrail.	Compagnie de Jésus.	1882	Chine.	Pé-tchély, 8 avril.	
Connaughten (R. P. Joseph).	1853	Irlande.	Missions Africaines de Lyon.	1885	Benin.	Lagos, 12 avril.	
Moccatti (R. P. Pierre).	1814	Florence.	Compagnie de Jésus.	1847	Maduré.	Négapatam, 14 avril.	Mort dans le lac près de Kamoga, victime de son dévouement en sauvant un catholique qui se noyait. Prélat de S. S., vic. gén. de New-York.
Giraud (R. P. Pierre).	1854	Nantes.	Missionn. d'Alger.	"	Victoria-Nyanza.	Nyanza, 14 avril.	
Quinn (Mgr William).	"	Angleterre.	"	"	Etats-Unis.	Paris, 15 avril.	
Michel (R. P.).	"	Espagne.	Capucin.	1857	Amérique centrale.	Ibarra, 17 avril.	
Duffo (R. P. Adrien).	"	Tarbes.	Oblat de Marie Im.	"	Ceylan.	Jaffna, 18 avril.	
Paulet (R. P.).	"	France.	Compagnie de Jésus.	"	Nouveau-Mexique.	Mérifieurs (France) 27 avril.	
Gervais (R. P.).	"	France.	Mineur Observant.	"	Chine.	Che-fou, fin avril.	
Descot (R. P. Léon).	1862	Vannes.	Saint-Esprit.	1886	Brésil.	Bélem, 5 mai.	
Coll (R. P. P.).	1836	"	Dominicain.	"	Ohio.	Columbus, 6 mai.	
Pernet (M. J.-B.).	1859	Chambéry.	Missions Étrangères de Paris.	1882	Kouang-si.	Sam-li, 9 mai.	
† Reynen (Mgr Ceslas).	1836	Nimègue.	Dominicain.	1884	Curacao.	San Willibrordo, 10 mai.	Nommé le 24 août 1886 vic. apost. de Curaçao
Andrieux (M. Antoine).	1816	Saint-Flour.	Lazariste.	"	Louisiane.	Jefferson-City, 13 mai.	Vice-préfet de la Côte d'Or.
Séraphin (R. P.).	1812	Stelle.	Capucin.	1841	Brésil.	Pernambouc, 14 mai.	
Codis (M. Ant.-Jean-Va-lentin).	1849	Rodez.	Missions Étrangères de Paris.	1874	Kouang-tong.	Hoc-shan, 18 mai.	
Barbé (M. Jean).	1819	Tarbes.	Missions Étrangères de Paris.	1849	Pondichéry.	Yercaud, 20 mai.	
Gaudeul (R. P. Ange).	1848	Rennes.	Miss. Afr. de Lyon.	1886	Fleuve Orange et Côte d'Or.	Elmina, 23 mai.	
Riffard (M. J.-B.).	1851	Le Puy.	Missions Étrangères de Paris.	1875	Mandchourie.	Païensousou, 24 mai.	
Lossedat (R. P. Joseph).	1820	Clermont.	Saint-Esprit.	1844	Sénégal.	Chevilly, 30 mai.	
Hébert (M. Arsène-Tous-saint).	1847	Séze.	Miss. Etr. de Paris.	1872	Tong-King occid.	Ha-noï, 31 mai.	
Chevalier (M. Joachim-Auguste).	1833	Rouen.	Miss. Etr. de Paris.	1857	Mandchourie.	Siao-hei-chan, 2 juin.	
Barrier (M. Jean).	1857	Clermont.	Missions Étrangères de Paris.	1881	Kouang-si.	Sam-ly, 4 juin.	
Dupont (M. Jean-Marie).	1816	Annecy.	Salésien d'Annecy.	1847	Vizagapatam.	Surada, 17 juin.	Restaureur du sanctuaire de Saint Étienne, à Jérusalem. Ecrasé par un train.
Lecomte (R. P. Matthieu).	1828	Bayeux.	Dominicain.	1842	Palestine.	Jérusalem, 19 juin.	
Michel (R. P.).	"	Nice.	Franciscain.	"	New-York.	Alleghany, 19 juin.	
Bruyère (R. P. J. Pierre).	1859	Alby.	Saint-Esprit.	1885	Brésil.	Amans-Soult, 23 juin.	
Wira (R. P. Jean).	1851	Alsace.	Saint-Esprit.	1884	Sierra-Leone.	Rio Pongo, 27 juin.	
Prudhomme (M. Jean-Alexandre).	1855	Laval.	Miss. Etr. de Paris.	1878	Cochinchine.	Colombiers (Mayenne), 1 <sup>er</sup> juillet.	
Stanislas (R. P.).	1817	Naples.	Capucin.	1845	Rhétie.	Rhétie, 2 juillet.	
Florent (R. P.).	1829	Tyrol.	Capucin.	1865	Chili.	Pelchuquin, 3 juillet.	



NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS ou DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Van der Ghote (R. P. Victor).	1840	Hollande.	Compagnie de Jésus.	1885	Bengale.	Chota-Nagpore, 4 juillet.	
Donnelly (R. P. Edouard).	1838	Irlande.	Augustin.	"	Pensylvanie.	Philadelphie, 14 juillet.	
+ Cuartero y Medina (Mgr Mariano).	1843	Saragosse.	Dominicain.	1941	Philippines.	Jaro, 16 juillet.	Premier évêque de Jaro.
Montel (R. P. Marien).	1846	Clermont.	Saint-Esprit.	1886	Cimbébasie.	Huilla, 16 juillet.	
Kieffer (R. P. Antoine).	1860	Alsace.	Saint-Esprit.	1883	Martinique.	Lourdes, 16 juillet.	
Chicard (M. Pierre-Césaire).	1833	Poitiers.	Miss. Etr. de Paris.	1858	Yun-nan.	Tchao-tong, 17 juillet.	
Clémot (M. Jean-René).	1823	Angers.	Miss. Etr. de Paris.	1854	Mayssour.	Bangalore, 26 juillet.	
+ O'Reilly (Mgr Jacques).	"	Irlande.	"	"	Etats-Unis.	Wichita, 26 juillet.	
Crespotti (R. P. François).	"	Italie.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	New-York, 31 juillet.	
Carambaud (R. P. Etienne).	1854	Moulins.	Miss. Afr. de Lyon.	1880	Benin, Egypte.	Tantab, fin juillet.	
Robot (R. P. Isidore).	"	France.	Bénédictin.	1870	Territoire Indien.	France, fin juillet.	Fondateur de la mission, démissionn. en 1880. Mort empoisonné.
Moran (R. P. Jérémie).	1850	Irlande.	Miss. Afr. de Lyon.	1884	Dahomey.	Atacpamé, 7 août.	
Oakley (R. P. Maurice).	1844	Irlande.	Compagnie de Jésus.	"	Illinois.	Chicago, 8 août.	
Bec (M. Julien-Alphonse).	1824	Rodez.	Lazariste.	"	Brésil.	Diamantina, 10 août.	
Segonzac (R. P. Henri).	1841	Montpellier	Dominicain.	1885	Mésopotamie.	Mossoul, 13 août.	Vicaire général de Mgr Altmayer.
Violette (R. P. Henri).	1841	Amiens.	Mariste.	"	Samoa.	Apia, 14 août.	
Salaün (R. P. Guillaume).	1857	Quimper	Saint-Esprit.	1882	Deux-Guinées.	Finistère, 15 août.	
Mussieux (R. P. Petrus).	1832	Lyon.	Mariste.	"	Nouvelle-Calédonie.	Nouméa, 18 août.	
Michel (R. P.).	"	Nice.	Franciscain.	"	New-York.	Alleghany ?	
Zumbohm (R. P. Gaspard).	"	Munster.	S.-Cœurs de Picpus.	"	Amérique.	Quito, 21 août.	
Bouchut (M. Jean-Marie).	1863	Lyon.	Miss. Etr. de Paris.	1886	Cambodge.	Saigon, 24 août.	
Schultz (R. P. Jean).	"	Allemagne.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Saint-Louis, 25 août.	
Stack (R. P. Thomas).	"	"	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Boston, 30 août.	
Seniet (R. P. Georges).	1834	"	Rédemptoriste.	"	Etats-Unis.	Buffalo, 31 août.	
Badeler (R. P. Pierre).	1850	Luxembourg.	Miss. Afr. de Lyon.	1884	Dahomey.	Whydah, 7 septembre.	Supérieur de Whydah.
Lohrbacker (R. P. Clément).	1848	Allemagne.	Franciscain.	"	Illinois.	Quincy, 10 septembre.	
Weik (R. P. Daniel).	1843	Bade.	Saint-Esprit.	1871	Haiti.	Fribourg (Bade) 11 sept.	
Ferdinand (R. P.).	1840	Fréjus.	Capucin.	1867	Gallas.	Obock, 15 septembre.	
Gatti (Dom Joseph).	"	Italie.	"	1865	Syrie.	Salt, 18 septembre.	Curé de Ramallah, puis de Salt.
Cazet (R. P. Louis).	1849	France.	Compagnie de Jésus.	1874	Bengale.	Chota Nagpore 22 sept.	
+ Leray (Mgr François-Xavier).	1825	Rennes.	"	1843	Etats-Unis.	Rennes, 23 septembre.	Év. de Natchitoches en 1877; coadjuteur de la N.-Orléans, puis archevêque en 1883.
Conti (M. A. de).	1826	Italie.	Miss. Etr. de Milan.	"	Bengale central.	Milan, 23 septembre.	
Pélessiè (R. P. Barthélemy).	1836	Cahors.	Compagnie de Jésus.	1870	Maduré.	Trichinopoly, 23 sept.	
Baudin (R. P. Noël).	1844	Nevers.	Miss. Afr. de Lyon.	1868	Benin.	Lyon, 28 septembre.	Supérieur d'Oyo.
Kelly (R. P. Michel).	"	Irlande.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Californie, 28 sept.	
Michel (R. P. Pierre).	1819	Nantes.	Mariste.	"	Nouvelle-Zélande.	Meane Flat, 1 <sup>er</sup> octobre.	
Leblanc (R. P. Mathieu).	1801	Le Mans.	Sacré-Cœur de Picp.	1838	Chili.	Valparaíso, 2 octobre.	
Villar (M. Pierre).	1858	Metz.	Miss. Etr. de Paris.	1884	Tong-King occident.	Lang-tbanb, 3 octobre.	Assassiné par un chef de rebelles.
Kirn (R. P. André).	1839	Bade.	Compagnie de Jésus.	"	Syrie.	Tanaïl, 6 octobre.	
Morin (R. P. Etienne).	1848	Dijon.	Saint-Esprit.	1871	Guadeloupe.	Basse-Terre, 6 octobre.	
Picarda (R. P. Cado).	1854	Vannes.	Saint-Esprit.	1880	Zanguebar.	Zanzibar, 13 octobre.	
Hannigan (M. François).	1849	Buffalo.	Lazariste.	"	Canada.	Niagara, 16 octobre.	
Raymond (R. P.).	1815	Espagne.	Capucin.	1851	Chili.	Valparaíso, 31 octobre.	
Lowry (R. P. Daniel).	"	Irlande.	Compagnie de Jésus.	"	Missouri.	Saint-Louis, 2 novemb.	
Bapst (R. P. Jean).	1815	Suisse.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Baltimore, 2 novembre.	
+ Desflèches (Mgr. Eugène).	1814	Grenoble.	Miss. Etr. de Paris.	1838	Su-tchuen.	Monbeton (Tarn-et-Garonne), 7 novembre.	Archevêque tit. de Claudiopolis, ancien vicaire apostolique du Su-tchuen oriental.
Abinal (R. P. Antoine).	1829	Mende.	Compagnie de Jésus.	1860	Réunion, puis Madagascar.	Mahamasina, 11 nov.	
La Vaissière (R. P. Camille de).	1837	Saint-Flour.	Compagnie de Jésus.	"	Madagascar et Maurice.	Port-Louis, 15 nov.	
Maillard (M. Félicien).	1859	Saint-Claude.	Miss. Etr. de Paris	1883	Cambodge.	Cu-lao-gieng, 19 nov.	
Laffan (R. P. William).	"	Irlande.	Oblat. de M.-I.	"	Angleterre.	Angleterre, 20 nov.	
Patriat (M. Ch.-Edmond).	1828	Dijon.	Miss. Etr. de Paris.	1862	Hong-kong	Monbeton, 21 nov.	
+ Trioche (Mgr. Laurent).	1801	Marseille.	"	"	Mésopotamie.	Bourges, 24 novembre.	Archev. de Bagdad depuis 1837.
Montbelley (R. P. Léger).	1816	Tulle.	Compagnie de Jésus.	"	Madagascar.	Tamatave, 25 nov.	
Marcinkowski (R. P.).	1853	Pologne.	Compagnie de Jésus.	"	Etats-Unis.	Brooklyn, 27 novembre.	
Provost (R. P. Philémon).	"	Montréal.	Oblat de Marie-Immaculée.	"	Canada.	Canada, 28 novembre.	
Filère (M. Jean-Clément).	1842	Le Puy.	Missions Étrangères de Paris.	1868	Coïmbatour.	Hong-Kong, 30 nov.	
Richoux (M. Ant.-Jean).	1827	Saint-Flour.	Lazariste.	"	Brésil.	Campo-Bello, 30 nov.	
Bareille (M. Jean).	1825	Bayonne.	Missions Étrangères de Paris.	1850	Mayssour.	Monbeton, 2 décembre.	
Massart (R. P. François).	1854	Arras.	Saint-Esprit.	1880	Sénégal.	Sainte-Marie de Gambie, 3 décembre.	
+ Dubail (Mgr Constant).	1838	Besançon.	Missions Étrangères de Paris.	1862	Mandchourie.	Ing-tsé, 7 décembre.	Év. tit. de Bollna, vic. ap. de Mandchourie.
Wimmer (R. P. Boniface).	1809	Bavière.	Bénédictin.	1846	Etats-Unis.	St-Vincent-Abbey, 8 déc.	Président de la Cong. Cassinienne américaine.
+ Carli (Mgr Gaëtan).	1811	Toscane.	Capucin.	1840	Agra.	Rome, 11 décembre.	Vic. apost. d'Agra, de 1849 à 1854. Mort év. d'Almería.
Vitale (M. André).	1838	Italie.	Lazariste.	"	Egypte.	Alexandrie, 21 déc.	
+ Darribère (R. P. Aug.).	1826	Aire.	Compagnie de Jésus.	"	Madagascar.	Tananarive, 27 déc.	

TH. MOREL, directeur-gérant.



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS LE TOME VINGTIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER-DÉCEMBRE 1888.

### A

**Abinal** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Madagascar. — Sa mort, 276.

**Abyssinie.** — Persécution contre les catholiques de Kéren, 37; courage d'un confesseur de la foi, 38. — Les hostilités en Abyssinie, 537. — Appréciation de Mgr Taurin Cahagne, sur les conséquences de l'expédition italienne, 173. — Mgr Crouzet, nouveau vic. ap., 476, 537. — *Nécrologie*. Mgr Touvier, 384, 467; — M. Duflos, 384, 468.

**Achonry** (Irlande). — Nomination de Mgr Lister, évêque, 63, 267.

**Adélaïde** (Australie). — Modification aux limites de ce diocèse, 209.

**Aden** (Arabie). — Erection de cette mission en vicariat apostolique, 197.

**Afrique.** — Lettre de S. Em. le cardinal Lavigerie sur l'esclavage africain, 457, 469, 481, 493, 517.

**Afrique centrale.** — La mission de Souakim, 25; — la tribu des Hadendaouas, 26; — confréries musulmanes, 26.

**Aiuti** (Mgr), délégué apostolique aux Indes. — Préside à Ootacamund les fêtes du jubilé pontifical, 135.

**Alaska** (Etats-Unis). — Condamnation de l'assassin de Mgr Seghers, 63.

**Albanie.** — Relèvement de l'abbaye St-Alexandre des Mirdites; Mgr Dochi, abbé, 557.

**Album des missions catholiques.** — Compte rendu, 36. — Présentation de l'*Album* au Saint-Père, 85. — Bref du Saint-Père, 589. — Lettre de LL. EE. les cardinaux Simeoni, 590, et Lavigerie, 552; de Mgr Mermillod, 587.

**Alger.** — Fêtes du 25<sup>e</sup> anniversaire du sacre de S. Em. le cardinal Lavigerie, 184. — Ravages des sauterelles dans le diocèse d'Alger, 385.

**Allemagne.** — Conversions, 568.

**Almato** (P. Pedro), dominicain, martyr au Tong-King. — Translation de son corps en Espagne, 449.

**Abric** (R. P.), des Missionnaires d'Alger, missionn. à Jérusalem. — Lettre, 332, 339, 356, 368.

**Alton** (Etats-Unis). — Nomination de Mgr Ryan, évêque, 76.

**Amandolini** (R. P.), Bénédictin, missionn. au Bengale oriental. — Lettre, 574, 585. — Son portrait, 586.

**Amoy** (Chine). — Besoins de ce vicariat, 617.

**Andrinople** (Turquie). — Les écoles des Résurrectionnistes, 387.

**Angleterre.** — Progrès du catholicisme, 27, 305, 448. — Conversions, 352. — Prophéties consolantes, 507. — Les Salésiens de Dom Bosco à Londres, 148. — Le cardinal Lavigerie à Londres, 375. — Le synode anglican de Lambeth, 523, 567. — Maladie des trois cardinaux anglais, LL. EE. Howard, Manning, Newmann, 580. — Deux victimes de la Réforme honorés dans une église anglicane, 604.

**Annam.** — *Bibliographie.* — *Rituel domestique des funérailles*, par M. Lesserteur; compte rendu, 336.

**Anselme** (R. P.), des Mineurs Observantins, missionn. au Chan-tong septentrional. — Lettres, 27, 109.

**Araucanie** (République Argentine). — Notice sur ce pays et ses habitants, 430.

**Arménie.** — La préfecture apostolique des Capucins en Mésopotamie et dans l'Arménie seconde, 292. — Les Qezel Bach, curieuse population de l'Asie-Mineure, 596.

*Eglise arménienne catholique.* — Détails sur le patriarcat de Cilicie et le diocèse de Diarbékir, 173. — Attentat contre Mgr Ohanessian, 267, 289. — L'église St-Paul à Tarse, 291. — Etude sur Amasie, 581.

*Eglise arménienne non unie.* — Fin du néo-schisme, soumission de cinq prêtres dissidents, 266.

**Aslanian** (Mgr Garabed), évêque d'Adana. — Lettre, 291.

**Athabaska-Mackenzie** (Canada). — Notice historique sur cette mission, 454, 490, 502, 512, 537. — Epidémie de coqueluche à la mission St-Joseph; les traiteurs et les Montagnais; la



chasse d'été, 182; — voyage à Fra-tcherré; péripéties de cette excursion apostolique; retour à St-Joseph, 183; — tribulations d'un ministre protestant, 184. — La mission St-Isidore; noces d'argent épiscopales de Mgr Faraud, 245. — La pêche au lac Castor, 352. — La mission et l'école du Petit Lac des Esclaves, 435. — Quarante ans chez les sauvages d'Athabaska-Mackenzie, 454, 490, 502, 512, 537. — Un harmonium au lac Labiche, 569.

**Auckland** (Nouvelle Zélande). — Fête jubilaire de l'introduction du catholicisme, 233.

**Audo** (Mgr Jean), vicaire du patriarche chaldéen. — Lettre, 124.

**Australie**. — Commencements et merveilleux progrès de la mission, 489.

**Autefage** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. en Egypte. — Lettre, 533, 547.

**Auvé** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Lettre, 161.

**Azarian** (S. B. Mg.), patriarche arménien. — Son voyage à Rome, 15, 65, 101. — Son retour à Constantinople, 113.

## B

**Bailloud** (M.), membre du Conseil central de la Propagation de la Foi à Paris. — Sa mort, 160.

**Baltimore** (Etats-Unis). — Développement des établissements religieux dans ce diocèse, 16.

**Banci** (Mgr), des Mineurs Observants, vic. apost. du Hou-pé nord-ouest. — Lettre, 314.

**Barnier** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. en Syrie. — Lettre, 399.

**Baron** (R. P.), des Miss. Afric. de Lyon, missionn. à Zifté (Egypte). — Lettre, 28, 40, 54, 71, 77, 89.

**Barralon** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Lettre, 412, 425, 442.

**Bas-Zambèze** (Afrique australe). — Distribution des prix au collège de Quilimane; défaite et arrestation du *bonga* de Masingano; inauguration du chemin de fer de Lourenço-Marquez, 53. — Voyage du R. P. Courtois de Tété à Dumbrody; départ, 119; — Chemba, 131; — Senna, 131; — Vicenti, 132, 137; — Mopeia, 138; la culture de l'opium à Mopeia, 138; — le Quelimanensé, 140; — Quelimane, 152; — Mozambique, 152; — Sofala, 152; — Chilokane, 152; — Inhambane, 152; — Lourenço-Marquez, 152; — retour à Quelimane, 212; — Fête touchante à Boroma, 477.

**Baudin** (R. P.), des Miss. Afric. de Lyon, missionn. à la Côte de Benin. — Sa mort, 168.

**Baudon de Mauny** (M. Adolphe), ancien membre du Conseil central de Paris. — Sa mort, 291.

**Baulez** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Lettres sur l'Inde, 364, 377, 388, 405.

**Bauron** (M. l'abbé), vicaire à Saint-Pothin, Lyon. — Son voyage aux Rives illyriennes, 8, 16, 31, 41, 56, 66, 80, 113, 124, 320, 329, 345, 358. — *Bibliographie*. — *Les Rives Illyriennes*, Istrie, Dalmatie, Monténégro; compte rendu, 348.

**Bégin** (Mgr), év. de Chicoutimi. — Sa nomination, 476.

**Bel** (R. P.) des Miss. Afric. de Lyon, missionn. au Benin. — Lettre, 602.

**Belleville** (Etats-Unis). — Nomination de Mgr Janssen, évêque, 76.

**Bengale oriental** (Hindoustan). — Reprise de ce vicariat apostolique, par la Congrégation de Sainte-Croix, 568.

Excursion apostolique dans l'Arrakan. — La mission de Chittagong, 142; — voyage de Chittagong à Toomiliah, 166; Dacca, 167, 176; la séquestration des femmes, 176; — arrivée à Toomiliah, 177; pauvreté de l'église, 178; le village; usages des Bengalais, 188; fiançailles et mariages, 189, 201; funérailles, 202; pacification des mauvais ménages, 203; — règlement de vie du missionnaire, 203. — Autre excursion dans l'Arrakan, 574; — Boothedoung, 575; Mangdoo, 575, 585; Oukhia-Gath, 585; — Ramoo, 587.

**Berlioz** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Japon septentrional. — Lettre, 433.

**Bertrand** (R. P.), des Frères Prêcheurs, missionn. à Port-d'Espagne. — Lettre, 365, 378, 389, 401.

**Besson** (R. P.), des Frères Prêcheurs, propréfet de la mission de Mossoul. — Son portrait, 111.

**Bettembourg** (M.), procureur des Lazaristes. — Lettre, 557.

**Beyrouth** (Syrie). — L'hôpital de Beyrouth, 101.

**Bibliographie**. — *Imagerie spéciale des missions*, par le R. P. Vasseur, 11; — du Fr. Hamann, 58. — *Album des missions catholiques* 36, 85; bref du Saint-Père, 589; lettres de S. Em. le cardinal Lavigerie, 552; de Mgr Mermillod, 587. — *La France catholique en Egypte*, par M. Victor Guérin, 120. — *Katholischer Kirchen Atlas* (Atlas de l'Eglise catholique), par le R. P. Werner, 216. — *La grande carte de Madagascar*, par le R. P. Roblet, 248, 576. — *La Chine. Huit ans au Yun-nan*, par M. Pourrias, 252. — *Vie de Mgr Bruté de Rémur*, par M. Bruté de Rémur, 252, 372. — *Rituel domestique des funérailles en Annam*, par M. Leseigneur, 336. — *Les Rives Illyriennes, Istrie, Dalmatie, Monténégro*, par M. Bauron, 348. — *La chaire et l'apologétique au XIX<sup>e</sup> siècle*, par le R. P. Fontaine, 419. — *Seize ans en Chine*, lettres du P. Clerc, 444. *La vie réelle en Chine*, par Antonini, 468. — *Almanach des Missions pour 1889*, 514. — *Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi*, 527. — *Vie de dom Bosco*, par M. Villefranche, 540. — *Vingt-cinq années d'épiscopat en France et en Algérie*. Documents biographiques sur S. Em. le cardinal Lavigerie, par Mgr Grussenmeyer, 563. — *Carte des missions catholiques de l'Indo-Chine française*, par M. Launay, 577. — *L'amiral Courbet*, par M. F. Julien, 600.

**Birmanie méridionale**. — Les œuvres de la mission à Rangoon: hôpital pour les femmes, écoles des Frères, cercle catholique; obstacles à la diffusion du protestantisme, 136, 375. — Les Karins; — leur origine et leur histoire, 283; — leurs traditions religieuses, 284, 296; — le mariage et la famille chez les Sgaux, 306, 316. — Fêtes à Rangoon en l'honneur du B. de La Salle, 541.

**Birmanie septentrionale**. — Mgr Simon, nouveau vicaire apostolique, 65.

**Birmingham** (Angleterre). — Démission de Mgr Ullathorne, évêq., 267. — Nomination de Mgr Hsley, évêque, 65.

**Blanc** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. ap. de Corée. — Lettre, 400.

**Bombay** (Hindoustan). — La nouvelle cathédrale catholique, 435.

**Bonetti** (Mgr), lazariste, délégué apostolique de Constantinople. — Lettres, 172, 280, 591.



**Bontemps** (R. P.), de la Congrég. du Sacré-Cœur d'Issoudun, missionn. en Micronésie. — Lettres, 500, 524.

**Bonvoisin** (R. P.), dominicain, missionn. en Mésopotamie. — Son voyage dans les pays nestoriens, 15, 157; attaque à main armée contre lui, 157.

**Borgess** (Mgr), év. de Détroit. — Sa démission, 386.

**Bornéo.** — Inauguration d'une église à Sarawak, 53.

**Bosco** (Dom), fondateur et supérieur général de la Congrég. de Saint-François de Sales de Turin. — Sa mort, 72. — Sa *Vie* par M. Villefranche, 540.

**Boucher** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Kiangnan. — Lettres, 49, 61.

**Bouddhisme.** — Notice sur Bouddha et sur le Bouddhisme, 551, 560.

**Boulic** (R. P.), Oblat de Marie Immaculée, missionn. à Colombo. — Lettre, 217.

**Boutry** (R. P.), des Missions Africaines de Lyon. — Lettres, 417, 430.

**Brésil.** — Missions dominicaines à Goyaz, à Ubéraba et à Porto Impérial, 7.

**Briand** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Su-tchuen occidental. — Lettre, 400.

**Bridoux** (Mgr), des Missionn. d'Alger, vic. apost. du Tanganika. — Sa nomination, 291. — Son sacre, 328. — Son départ, 363, 569.

**Bringaud** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. en Birmanie méridionale. — Etude ethnologique sur les Karins, 283, 296, 306, 316.

**Brooklyn** (Etats-Unis). — Progrès de la foi dans ce diocèse durant les cinquante dernières années, 149.

**Bruté de Rémur** (Mgr), premier évêque de Vincennes. — Sa *Vie*, par M. l'abbé Bruté de Rémur, 252, 372.

**Bruté de Rémur** (M. l'abbé Ch.). — *Vie de Mgr. Bruté de Rémur*; compte rendu, 252, 372.

**Bruyère** (Mgr), vic. général de London. — Sa mort, 132.

**Bulté** (Mgr), de la Compagnie de Jésus, vic. apost. du Pé-tchély sud-est. — Lettre, 39.

**Bureau** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Kiangnan. — Lettre, 197.

## C

**Cahagne** (Mgr Taurin), capucin, vic. apost. des Gallas. — Lettres, 77, 124, 173, 198.

**Calcutta** (Hindoustan). — Mgr Goethals et le R. P. Neut, nommés membres de l'Université anglo-hindoue, 197.

**Calemard** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Madagascar. — Lettre, 578.

**Campana** (R. P.), préfet apostolique du Congo. — Sa nomination, 39.

**Canada.** — Un missionnaire ministre de l'agriculture, 376. — Inauguration à Rome du nouveau séminaire canadien, 557.

**Canossiennes** (Religieuses). — Départ pour les missions, 592.

**Canoz** (Mgr), de la Compagnie de Jésus, évêque du Maduré. — Sa mort, 598. — Son portrait, 597. — Son successeur, 599; erratum, 604.

**Cap de Bonne-Espérance** (District oriental du). — East-London, Port-Alfred, 176; Port-Elisabeth, 176, 185, 210; —

Grahamstown, 185, 186; les Locations, 187; — Dunbrody, 188, 199; l'élevage des autruches, 199; — Graaf-Reynet, 200; — Uitenhage, 201.

**Cap Haïtien** (Haïti). — Construction et inauguration d'une chapelle à Bord-de-Mer, 184.

**Capucins** (Ordre des). — Départ pour les missions, 616.

**Carambaud** (R. P.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Tintah. — Sa mort, 371.

**Carlassarre** (Mgr), des Mineurs Observantins, vic. apost. du Hou-pé oriental. — Lettre, 222.

**Caroline du Nord** (Etats-Unis). — Nomination de Mgr Haid, vicaire apostolique, 267.

**Caron** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Japon septentrional. — Lettre, 161.

**Carrie** (Mgr), de la Congrég. du St-Esprit, vic. ap. du Congo français. — Son voyage de Loango à l'Oubanghi, 342, 353.

**Carthage** (Tunisie). — Ravages des sauterelles, 385.

**Catholicisme.** — Coup d'œil général sur les progrès de la foi, sous le pontificat de Léon XIII, 1. — *Katholischer Kirchen Atlas* (Atlas de l'Eglise catholique); compte rendu, 216.

**Cazet** (Mgr), de la Compagnie de Jésus, vic. ap. de Madagascar. — Lettre, 533.

**Chaldéenne** (Eglise) unie. — Fête du Jubilé de S. S. Léon XIII à Mossoul, 123; S. B. Mgr le patriarche Elie Abolyonan; le séminaire patriarcal, 124.

**Chanel** (R. P.), mariste, missionn. massacré à Futuna. — Sa prochaine béatification, 209, 305, 410, 505, 567. — Mort de son frère aîné, 604.

**Chan-si** (Chine). — Exclusion des chrétiens des examens publics; protestations d'un missionnaire; heureux résultat final, 223. — L'apostolat des religieuses franciscaines, 328.

**Chan-tong septentrional** (Chine). — Inondations terribles; misère des chrétiens, 27, 109.

**Charbonnier** (Mgr), des Missionn. d'Alger, vic. apost. du Tanganika. — Son sacre, 69. — Sa mort, 288.

**Chatagnon** (Mgr Mare), des Miss. Etr. de Paris, vic. apost. du Su-tchuen méridional. — Lettre, 97.

**Chausse** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, préfet apostolique du Kouang-tong. — Lettre, 302.

**Chautard** (R. P.), directeur au séminaire des Miss. Afric. de Lyon. — Lettre, 143.

**Chenay** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar. — Lettre, 94, 105.

**Chicaro** (Mgr), des Mineurs Observantins, vic. apost. d'Egypte. — Sa démission, 499.

**Chicoutimi** (Canada). — Mort de Mgr Racine, évêque, 96. — Mgr Begin, nouvel évêque, 476.

**Chili.** — Voyage des RR. PP. Terrien et Boutry de Montevideo au Chili, 417.

**Chinchon** (Mgr), dominicain, vic. apost. d'Amoy. — Lettre, 617.

**Chine.** — La conversion de la Chine, 533. — Travaux scientifiques des missionnaires jésuites et autres, 214, 226; — de M. David, 227, 236; mammifères, 239; oiseaux, 246; reptiles, etc., 248; botanique, 258; explorations, 260, 272; appréciations diverses, 286. — *Bibliographie.* — *La Chine. Huit ans au Yunnan*, compte rendu, 252. — *Seize ans en Chine*, lettres du P. Clerc, 444. — *La vie réelle en Chine*, par Antonini, 468.

Voir *Chan-tong septentrional*, *Honan*, *Kiang-nan*.



**Chisaï** (saint Jacques), martyr japonais. — Voir *Kizaemon*.

**Cimbébasie** (Afrique méridionale). — Modification aux limites de la mission, 197. — Voir *Cunène*.

**Clerc** (M.), provic. ap. du Su-tchuen méridional. — Ses *Lettres*; compte rendu, 444.

**Clermont**. — Mandement de Mgr Boyer, év., en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 449.

**Coadou** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, évêque de Mysore. — Lettres, 121, 337, 613.

**Cochinchine orientale** (Annam). — La mission du Boug-son, rétablissement des stations principales, 133, 529; — horribles souvenirs de la persécution, 134, 530; — difficultés et dénis de justice, 135.

**Colligan** (R. P.), oblat de Marie, missionn. dans l'Athabaska-Mackenzie. — Lettre, 569.

**Colomb** (Mgr), mariste, vic. ap. de la Mélanésie. — Notes biographiques, 84.

**Colombel** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Kiang-nan. — Lettres, 102, 436, 450.

**Colombo** (Ceylan). — Mort du gouverneur de Chandernagor, 184. — La mission de Sabaragamuwa, 217; — Visite des districts de Matara et de Hambantota, 220.

**Coltel** (R. P.), Dominicain, missionn. au Fo-kien. — Sa mort, 621.

**Combes** (Mgr), évêque de Constantine. — Sa tournée pastorale, 477, 488. — Lettres, 301, 338.

**Comerford** (Mgr), év. coadj. de Kildare. — Sa nomination, 499.

**Compagnon** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Japon méridional. — Lettres, 86, 558, 570.

**Congo belge**. — Erection du vicariat; ses limites, 233. — M. Gueluy, supérieur intérimaire, 291. — Premier départ de missionnaires, 411.

**Congo français** (Afrique occidentale). — Voyage de Loango à l'Oubanghi; voies de communication, 342; populations, 343; missions politiques et religieuses, 345; mission catholique, 345; — de Loango à Brazzaville; Linzolo, 353; — de Linzolo au Kassai, 353; — du Kassai à l'Oubanghi, 354; le port de St-Roch, une nouvelle mission, 355.

**Conrardy** (R. P.), missionn. à Molokai. — Lettre, 464.

**Constantine** (Algérie). — Les sauterelles; menaces de famine, 301, 338, 477, 488. — distribution de secours, 477, 488.

**Constantinople**. — Retraites quadragésimales dans les églises St-Louis et Ste-Marie, 172. — Commencement de la construction du couvent central des Religieuses de l'Immaculée Conception à Péra, 245. — Fin du néo-schisme arménien; soumission de cinq prêtres dissidents; reprise par Mgr Azarian de l'église de St-Jean-Christostome, 266. — Fêtes en l'honneur du B. de La Salle, 280; — premières communions, 280; — processions de la Fête-Dieu, 280. — Les écoles chrétiennes de filles à Constantinople, 303.

Voir *Arménie*, *Mésopotamie*, *Turquie*.

**Corbelli** (Mgr), des Mineurs Observantins, vic. apost. d'Égypte. — Sa nomination, 499.

**Corée**. — Excursion apostolique de M. Robert dans le Tehyoung-tchyeung et le Kyeng-Syang, 21, 34, 46. — Facilités plus grandes et progrès de l'apostolat; préparatifs de construction d'une église; l'hospice des vieillards de Séoul; malle perdue dans un naufrage, 268. — Vexations à Séoul, 400.

**Côte de Benin** (Afrique occidentale). — La mission de Tocpo, 602. — Mort du R. P. Baudin, 168.

**Côte d'Or** (Afrique occidentale). — Mort du R. P. Gaudeul, 143.

**Coubé** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Maduré. — Lettre, 621.

**Coulbois** (R. P.), provic. apost. du Haut-Congo. — Lettre, 325.

**Couppé** (R. P.), du Sacré-Cœur d'Issoudun, missionn. en Nouvelle-Guinée. — Lettres, 117, 129, 140, 153, 162.

**Courbet** (l'amiral). — Sa biographie, par M. Félix Julien, 600.

**Courmont** (Mgr de), de la Congrég. du Saint-Esprit, vic. ap. du Zanguebar. — Lettre, 449.

**Courtois** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze. — Lettres, 53, 477. — Son voyage de Tété à Dunbrody, 119, 131, 137, 152, 173, 185, 199, 210.

**Crouzet** (Mgr), lazariste, vic. apost. de l'Abyssinie. — Sa nomination, 476.

**Cunène** (Afrique méridionale). — La mission et le royaume de Humbé, 224; — notions géographiques, 224; — origine de la mission; dispositions des habitants, 223; — salubrité du pays, 234; cultures, 234; fruits, 236; plantes, 250; — industries et métiers, 251; commerce, 271; — villages, 251; — religion, 261; — roi, 262; — guerre, 263; — justice, 269; — mœurs, 269; langue, 272.

**Czarew** (Mgr), archev. de Lésina. — Sa nomination, 291.

## D

**Dalmatie** (Autriche). — Voir *Illyrie*.

**Dangy** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Su-tchuen oriental. — Lettre, 363.

**Davezac** (R. P.), de la Congrég. du St-Esprit, supérieur du Haut-Ogowé. — Lettre, 414, 428, 439, 452, 464.

**David** (M. Armand), lazariste, ancien missionn. en Chine. — Notice sur les services rendus aux sciences naturelles par les missionnaires de l'Extrême-Orient, 214, 226, 236, 246, 258, 272, 286. — Notes autobiographiques, 227, 236, 246, 248, 259, 272, 286. — Son portrait, 287.

**Deffond** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Kiang-nan. — Lettre, 308, 322.

**Delière** (M.), curé de Celles (Deux-Sèvres). — Lettre, 476.

**Deltour** (R. P.), oblat de Marie Immaculée, missionn. dans le Free State. — Lettre, 277.

**Denis** (Mgr), curé de West-Grinstead. — Lettre, 209.

**Denoit** (R. P.), des Missionn. d'Alger, missionn. au Victoria-Nyanza. — Lettre, 39.

**Départs de missionnaires**. — *Asie*. — Arménie, 506. — Asie, 580. — Bengale central, 592. — Bengale oriental, 532. — Birmanie septentrionale, 375, 604. — Calcutta, 522. — Cambodge, 375, 580. — Cochinchine occidentale, 448, 580. — Cochinchine orientale, 6, 448, 591. — Cochinchine septentrionale, 6, 591. — Coïmbatour, 375, 580. — Colombo, 557. — Corée, 604. — Hong-kong, 375, 580, 592. — Hydérabad, 592. — Jaffna, 557. — Japon central, 591. — Japon méridional, 591. — Japon septentrional, 591. — Kan-sou, 499. — Kiang-nan, 76, 506. — Kouang-si, 448. — Kouy-tchéou, 544. — Maduré, 522. — Malaisie, 448, 604. — Mandchourie, 604. — Mongolie centrale, 76. — Mongolie orientale, 76. — Mongolie sud-ouest, 499. — Mysore, 448, 580. — Nagpore, 616. — Pé-tché-ly sud-est, 506. — Pinang, 375, 591. — Pondichéry, 580. — Siam, 6, 375, 604. — Su-tchuen méridional, 544. — Su-tchuen



occidental, 544. — Su-tchuen oriental, 544. — Syrie, 506. — Thibet, 580. — Tong-King méridional, 375, 591. — Tong-King occidental, 448, 591. — Vizagapatam, 616. — Yun-nan, 544.

**Afrique.** — Afrique méridionale, 557. — Bas-Congo, 567. — Benin, 76, 616. — Cimbébasie, 567. — Congo belge, 476; erratum, 499. — Congo français, 567. — Côte d'Or, 76, 616. — Cunène, 567. — Dahomey, 616. — Delta égyptien, 76, 616. — Deux-Guinées, 567. — Egypte, 506. — Gallas, 616. — Madagascar, 522. — Natal, 557. — Niger, 616. — Ounyanyembé, 363. — Port-Louis, 567. — Sénégal, 567. — Sierra Léone, 567. — Tanganika, 363. — Victoria-Nyanza, 363. — Zanguebar, 363, 567.

**Amérique du nord.** — Alaska, 351. — Arizona, 532. — Athabaska, 557. — Canada, 522. — Colombie britannique, 557. — Erié, 351. — Etats-Unis, 6, 315, 328, 351, 476, 567. — Grands Rapides, 351. — Haïti, 567. — Helena, 351. — Idaho, 351. — Leavenworth, 351. — Louisville, 351. — Newark, 351. — New-York, 351. — Ottawa, 557. — Philadelphie, 351. — Saint-Albert, 557. — Saint-Louis, 351. — Territoire Indien, 351. — Vancouver, 351.

**Amérique du sud.** — Guyanes, 567. — Patagonie méridionale, 499. — Port d'Espagne, 351, 499, 567.

**Océanie.** — Archipel des Navigateurs, 351, 522. — Auckland, 476. — Australie, 6, 351, 434, 567. — Christchurch, 351. — Fidji, 315, 351. — Marquises, 487. — Mélanésie, 6, 315, 328. — Nouvelle-Calédonie, 351, 522. — Nouvelle-Zélande, 351, 592. — Océanie centrale, 351. — Sandwich, 487. — Wellington, 351, 522.

**Desflèches** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, ancien vic. ap. du Su-tchuen oriental. — Sa mort, 23.

**Desmarais** (R. P.), oblat de Marie, missionn. dans l'Athabaska. — Lettre, 435.

**Détroit** (Etats-Unis). — Démission de Mgr Borgess, évêque; nomination de Mgr Foley, son successeur, 386.

**Deux-Guinées.** — Visite pastorale de Mgr Le Berre aux missions de Lambaréné, 409, et de Cama, 410. — Conversions à Libreville, 410. — Mœurs et coutumes des populations du Haut-Ogowé, 414, 428, 439, 452, 464. — Sacrifices humains à Onitcha, 435.

**Dianous** (R. P. Ch. de), de la Compagnie de Jésus, missionn. en Egypte. — Détails biographiques, 7.

**Diarbékir** (Arménie). — Rapport sur ce diocèse, 173. — Triumme en l'honneur du B. Félix de Nicosie, 338. — La Fête-Dieu; mort d'une religieuse, 500.

**Dordillon** (Mgr), des Sacrés-Cœurs de Picpus, vic. apost. des Marquises. — Sa mort, 191.

**Dromaux** (R. P.), des Missionn. d'Alger, missionn. au Tanganika. — Lettre, 73.

**Dubail** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vicaire apostolique de Mandchourie. — Sa mort, 24.

**Duflos** (M.), lazariste, missionn. en Abyssinie. — Sa mort, 384, 468.

**Duparquet** (R. P.), de la Congrég. du St-Esprit, ancien préfet apost. de la Cimbébasie. — Sa mort, 562. — Son portrait, 558.

**Dupire** (R. P.), oblat de Marie Immaculée, missionn. dans l'Athabaska. — Lettre, 182.

**Duval** (R. P.), des Frères Prêcheurs, préfet apostol. de Mossoul. — Lettres, 15, 110, 157.

## E

**Ecosse.** — Pèlerinage à Iona, 316.

**Egypte.** — Démission de Mgr Chicaro et nomination de Mgr Corbelli, vic. apost., 499. — *Bibliographie.* — *La France catholique en Egypte*, par M. V. Guérin, 120.

*Delta Egyptien.* — La nouvelle mission de Zifté, 28, 40; construction de la résidence, 77; usages curieux, 78, 89. — Pratiques bizarres des catholiques coptes, 54; — les coptes schismatiques, 71; superstitions des musulmans, 89. — L'orphelinat de Tantah, 424. — Mort du R. P. Carambaud, 372.

**Emonet** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. en Mandchourie. — Lettre, 506.

**Epalle** (Mgr), mariste, vic. ap. de la Mélanésie. — Notes biographiques, 83.

**Etat libre d'Orange** (Afrique méridionale). — Conversions dans ce vicariat apostolique, 277; — zèle des catéchistes, 277; excellentes dispositions du chef Masupa; la nouvelle mission de Bethléem, 278.

**Etats-Unis.** — Progrès de l'Œuvre de la Propagation de la Foi aux Etats-Unis, 150. — La statue du P. Marquette au Capitole de Washington, 198. — L'Université catholique de Washington; pose de la première pierre, 268. — Hommage rendu aux écoles des PP. Jésuites dans le Montana, 401. — Mort héroïque d'un nègre chrétien, 489. — Proclamation du président Cleveland fixant le jour du *Thanksgiving Day*, 592. — Washington catholique, 618.

## F

**Fallize** (Mgr), préfet apost. de Norvège. — Lettre, 532.

**Faraud** (Mgr), oblat de Marie, vic. ap. de l'Athabaska-Mackenzie. — Lettre, 454, 490, 502, 512, 537. — Son portrait, 534.

**Faseuille** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, recteur du collège de Trichinopoly. — Refuse l'épiscopat, 604.

**Faurie** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, ancien vic. apost. du Kouy-tchéou. — Inauguration de son buste dans l'église de Monséjour (Gironde), 507.

**Fenouil** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. apost. du Yun-nan. — Lettre, 62.

**Férahian** (Mgr), archév. arménien de Diarbékir. — Lettre, 173.

**Fidji** (Océanie). — Mgr Vidal, nouveau vicaire apostolique; son sacre, 113.

**Fleuve Orange** (Afrique méridionale). — Modification aux limites de la mission, 197.

**Flood** (Mgr), des Frères Prêcheurs, coadj. de Mgr Gouin. — Son portrait, 402.

**Fo-kien** (Chine). — Les pagodes de Fou-tchéou; condamnation burlesque et juridique des dieux de la Vengeance, 476. — Troubles à Fou-tchéou, 557. — Mort de Mgr Gentili, 503, 514; du R. P. Coltell, 621.

**Foley** (Mgr), év. de Détroit. — Sa nomination, 386.

**Fontaine** (R. P.), de la Compagnie de Jésus. — *Bibliographie.* — *La chaire et l'apologétique au XIX<sup>e</sup> siècle*, 419.

**Fort-Wayne** (Etats-Unis). — Mort de M. Neyron, 312.

**Fourcade** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Lettre, 334.

**Franciscaines** (Ordre des). — Départs de religieuses pour les missions, 557, 616.



**Franciscaines missionnaires** (Tiers Ordre des). — Leurs établissements aux Etats-Unis, 544 ; — en Orient, 545.  
**François-Marie** (R. P.), mineur observantin, missionn. au Chan-si. — Lettre, 223.  
**Free State** (Afrique méridionale). — Voir *Etat libre d'Orange*.  
**Frères-Prêcheurs** (Ordre des). — Départ pour les missions, 351. — *Nécrologie*. Mgr Gentili, 503, 514 ; R. P. Coltell, 621.  
**Furgeot** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Amasie. — Lettres, 581, 596.

## G

**Gallas**. — Situation des missionnaires à Harar, 77. — Les missions de Zeilah et d'Obock, 124. — Situation difficile des prêtres indigènes et de la population du Choa ; réflexions de Mgr Taurin sur l'expédition italienne en Abyssinie, 173. — Reprie générale des travaux apostoliques, 198.  
 Voyage de Mgr Lasserre de Farré à Ankobar, 382. — Séjour à Farré, 383. — Voyage à Aho-Amba, 383 ; séjour à Aho-Amba, 383, 392. — Voyage à Ankobar, 393 ; audiences du premier ministre, 393 ; — du roi Ménélik, 394. — Retour à Aho-Amba, 405 ; travaux évangéliques, 406 ; une expédition militaire en Abyssinie, 406.  
**Garnier** (Mgr), de la Compagnie de Jésus, vic. apost. du Kiangnan. — Lettre, 222.  
**Gasnier** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. ap. de la Malaisie. — Lettre, 267.  
**Gaudeul** (R. P.), des Miss. Afric. de Lyon, supérieur de la mission de la Côte d'Or. — Sa mort, 143.  
**Gautret** (R. P.), mariste, missionn. aux Nouvelles-Hébrides. — Lettre, 137.  
**Geffroy** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. en Cochinchine orientale. — Lettres, 133, 529.  
**Gendreau** (Mgr), coadj. de Mgr Puginier. — Son sacre, 50.  
**Genève** (Suisse). — Réunion annuelle des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 245.  
**Gentili** (Mgr), des Frères Prêcheurs, ancien vic. apost. du Fokien. — Sa mort, 503, 514. — Son portrait, 510.  
**Géraigiry** (Mgr), év. grec melchite de Panéas. — Lettre, 568.  
**Germain** (les frères), procureurs à Marseille de la Société des Missions Étrangères de Paris. — Notice historique, 504.  
**Germain** (M. Gustave). — Sa mort, 504.  
**Gouraud** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Kiangnan. — Lettre, 423.  
**Green-Bay** (États-Unis). — Travaux des missionnaires dans le Wisconsin, 241 ; — les protestants, les vieux catholiques, 242, les spirites, 243.  
**Grussenmeyer** (Mgr), protonotaire apostolique. — *Vingt-cinq années d'épiscopat en France et en Algérie*. Documents biographiques sur S. Em. le cardinal Lavignerie, 563.  
**Gueluy** (M. Albert), de la Congrég. de Scheut, supérieur intérimaire du Congo belge. — Sa nomination, 291.  
**Guérin** (M. Victor), explorateur et archéologue. — *La France catholique en Égypte* ; compte rendu, 120.  
**Guilleme** (R. P.), des Missionn. d'Alger, missionn. à Kibanga. — Lettre, 608.  
**Guyanes** (Amérique du Sud). — Une mission catholique au <sup>vi</sup>e siècle, 397.

## H

**Haid** (Mgr), vic. apost. de la Caroline du Nord. — Sa nomination, 267.  
**Haut-Congo** (Afrique équatoriale). — Les missions de Kibanga et de Mpala, 325. — Baptême *in extremis* d'un indigène de Kibanga, 608. — Legs donné au R. P. Coulbois, 410.  
**Haute-Égypte**. — Une mission nouvelle à Minieh, 7, 533, 547.  
**Haut-Zambèze** (Afrique australe). — Les missions de Gubulawayo, 149 ; — de Graaf-Reinet, 352.  
**Havret** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. au Kiangnan. — Lettre, 268.  
**Héliodore** (Sœur), des Miss. Afric. de Lyon, religieuse à Tantai. — Lettre, 424.  
**Hennessy** (Mgr), év. de Wichita. — Sa nomination, 386.  
**Herder** (M.), éditeur des *Katholischen Missionen*. — Sa mort, 563.  
**Hervel** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Kouang-tong. — Lettre, 508.  
**Higgins** (Mgr), év. auxiliaire de S. Em. le cardinal Moran. — Sa nomination, 476.  
**Hindoustan**. — Statistique de la population catholique, 184. — Avis du directeur général des postes de Bombay, 222. — Progrès du catholicisme aux Indes ; aveu d'une publication protestante, 291. — Etude sur les castes, 364, 377, 388, 405.  
**Hivet** (M. l'abbé), actuellement membre de la Congrégation du St-Esprit. — Son voyage à la mer Morte, 179, 190, 212, 227, 274, 287, 299, 311.  
**Hobart-town** (Tasmanie). — Erection de ce diocèse en archevêché, 375. — Jubilé sacerdotal de Mgr Murphy, archev., 524.  
**Hollande**. — Subventions officielles aux missionnaires envoyés aux Indes hollandaises, 567.  
**Honduras** (Amérique centrale). — Erection de cette mission en préfecture apostolique ; ses limites, 245 ; — le R. P. de Pietro, préfet apostolique, 291.  
**Hou-pé nord-ouest** (Chine). — Persécution à Tan-sien, 314.  
**Hou-pé oriental** (Chine). — Inondation ; misères des chrétiens, 222.  
**Hugolin** (R. P.), de Doullens, mineur observantin, missionn. au Chan-si. — Lettre, 328.  
**Hugonnard** (R. P.), oblat de Marie, missionn. au Canada. — Lettre, 292.

## I

**Ignace-Jean** (Dom), bénédictin, préfet apost. du Territoire indien. — Lettre, 352.  
**Isley** (Mgr), évêque de Birmingham. — Sa nomination, 65.  
**Illyrie** (Empire austro-hongrois). — *Les Rives illyriennes*, Istrie, Dalmatie, Monténégro, par M. l'abbé Bauron. — Venise, 3, Trieste, 9 ; Miramar, 10 ; les grottes d'Adelsberg, 11 ; Fiume, 11, 16, 31, Tersato, 17 ; souvenirs de la Santa-Casa, 18. — L'Illyrie, son origine et son histoire, 32. — Les Slaves, 32, 66, 116, 124. — Prælucca et Bucchari, 33 ; Abbazia, 34.  
 L'Istrie et les Cici, 41. — Côte orientale de l'Istrie, le golfe de Quarnero, 43 ; côte occidentale : Capo d'Istria, Pirano, Porenzo, 44, Rovigno, 45, Pola, 45, 56 ; partie centrale : Pisino, 56, les gorges de la Foiba, 57 ; les îles de l'Istrie, 43, 58.  
 La Dalmatie ; ses îles, 66, 128 ; ses habitants, les Uscoques ; 66, 67 ; ses divisions politiques, 69 ; ses ressources, 80 ; son



rôle au point de vue de la propagande catholique, 81. — Zara, 68, 82, 113. — Les Morlaques, 116, 124.

Le Monténégro; son histoire, 345; littérature, commerce, 359. — Cattaro, 320, route de la Tsernagore, 321; Niégus, 322; Cettinje, 329, 358; le prince Nikita, 332, 346; avenir du Monténégro, 360.

**Images pour les missions.** — Collections du R. P. Vasseur, 11; — du Fr. Hamaun, 58.

**Indo-Chine.** — *Carte des missions catholiques de l'Indo-Chine française*, par M. Launay, 577.

**Irlande.** — Piété et générosité des Irlandais; — le fléau de l'émigration, 315; — les Sœurs de St-Joseph de Cluny au mont Sackville près Dublin, 316. — Séminaires irlandais pour les missions, 435.

**Istrie** (Autriche). — Voir *Illyrie*.

## J

**Jacques** (R. P.), des Mineurs Observ., custode de Terre-Sainte. — Sa nomination, 39.

**Jamaïque** (Antilles). — Démembrement de ce vicariat apostolique; le Honduras érigé en préfecture apostolique, 245. — Mort du R. P. Porter, vic. apost. 539.

**Janssen** (Mgr), év. de Belleville. — Sa nomination, 76.

**Janssens** (Mgr), év. de Natchez. — Lettre, 16. — Nommé archev. de la Nouvelle-Orléans, 352.

**Japon central.** — Création de cette mission, 113, 488; ses limites, 123. — Mgr Midon, vicaire apostolique, 113; — son sacre, 314, 387, 433. — Le christianisme à Méaco, 424. — Découverte à Hagamura, près d'Okayama, des descendants de saint Jacques Ikichawa Kizaemon, 620.

**Japon méridional.** — Partage de ce vicariat, 113, 123. — Une mission à Yamagoutchi, 86. — Vexations et tracasseries des autorités, 476. — Visite à Saijo, 558, 570.

**Japon septentrional.** — La mission de Morioka; difficultés de l'étude de la langue japonaise, 161. — Inauguration de la première église dans l'île de Sado, 169. — Sacre à Yokohama de Mgr Midon, 314, 433. — La léproserie de Gotembu, 349. — Eruption volcanique à Nagasaka, 508.

**Jérusalem.** — Commencements de la construction de l'église de N. D. du Spasme, 245. — Le sanctuaire de Ste-Anne et les missionnaires du cardinal Lavigerie, 332, 339, 356, 368. — Construction du séminaire latin, 386.

Les lépreux de Siloé, de Bethléem, de Beitjara, de Beitsahour, 13. — Nouvelles Congrégations religieuses établies en Terre-Sainte, 15. — Voyage de M. Hivet à la mer Morte, 179; Béthanie, 180, 190; Jéricho, 191; la vallée du Jourdain, 212; la mer Morte, 213, 227, 274; le Jourdain, 275, 287, 299; Jéricho, 299; la montagne de la Quarantaine, 311; rentrée à Jérusalem, 312.

**Jésus** (Compagnie de). — Statistique de leurs missionnaires en 1888, 246. — Départs de Missionnaires, 76, 434, 506, 522. — *Nécrologie*. — Mgr Canoz, 598. — RR. PP. Abinal, 276; — de La Vaissière, 96; — Porter, 539.

**Jolivet** (Mgr), oblat. de Marie Immaculée, vic. apost. de Natal. — Lettre, 373.

**Jouet** (R. P.), procureur à Rome des Missionnaires d'Issoudun. — Communication, 93.

**Julien** (M. Félix). — *L'amiral Courbet d'après ses lettres; compte rendu*, 600.

## K

**Kan-sou** (Chine). — Création d'une mission nouvelle dans le Sin-kiang; M. Daniel van Koor, supérieur, 476.

**Kiang-nan** (Chine). — Nombreux baptêmes en 1887, 268. — Rupture des digues du fleuve Jaune et inondations au Kiang-nan, au Ho-nan et au Chan-tong, 50, 61, 197, 222. — L'ancien observatoire de Nanking, 102. La presqu'île de Hai-men, 268. — L'île de Tsong-ming, 268, 423. — La Sibérie poutonnaise, 308, 322. — L'Observatoire de Zi-ka-wei, 411. — Les bouches du Yang-tsé-kiang, hydrographie des environs de Nan-kin, 436, 450.

**Kiang-si oriental** (Chine). — Misère des chrétiens; inondations; hôpital pour les femmes âgées, 149.

**Kilmore** (Irlande). — Nomination de Mgr Mac Ginnis, évêque, 65, 267.

**Kizaemon** (saint Jacques Ichikawa Kisaï ou), l'un des vingt-six martyrs japonais. — Découverte de ses descendants, 620.

**Kouang-tong** (Chine). — État du vicariat depuis la guerre; le vice-roi Tchang-tchi-tong, 302, 544. — La mission du Pou-neng, 280. — Conversions remarquables; tracasseries des Mandarins, 508. — Zèle de Mgr Chausse, 544.

## L

**Labelle** (M.), curé au diocèse de Montréal. — Nommé ministre de l'agriculture au Canada, 376.

**Lacomme** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Madagascar. — Lettre, 281.

**Lahore** (Hindoustan). — Mgr Mouard, nouvel évêque, 352.

**Lamaze** (Mgr), mariste, vicaire apostolique de l'Océanie centrale. — Son passage à Sydney, 77, 463. — Son arrivée à Rome; audience du Saint-Père, 463. — Lettre, 505.

**Lamy** (Mgr), ancien archev. de Santa-Fé. — Sa mort, 108.

**Laouënan** (Mgr), des Miss. Étr. de Paris, archev. de Pondichéry. — Son départ de Marseille; pèlerinage à N.-D. de la Garde, 592.

**Lasserre** (Mgr Louis), capucin, vic. apost. d'Aden. — Sa nomination, 197. — Son voyage de Farré à Ankobar, 382, 392, 405.

**Luanay** (M.), des Miss. Étr. de Paris, ancien missionn. en Cochinchine. — Sa *Carte des missions catholiques dans l'Indo-Chine française*, 577.

**Lausanne et Genève** (Suisse). — La mission de Moudon-Lucens, 160.

**La Vaissière** (R. P. Camille de), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Madagascar. — Sa mort, 96.

**Lavigerie** (S. Em. le cardinal), archev. de Carthage et d'Alger. — Fêtes du 25<sup>e</sup> anniversaire de son sacre, 184. — Présente au Saint-Père le pèlerinage africain-lyonnais, 245, 253; son adresse au Saint-Père, 254. — Sa conférence antiesclavagiste à Londres, 375. — Lettre sur l'esclavage africain, 457, 469, 481, 493, 517. — Lettre sur l'*Album des missions*, 552. — Lettre sur la famine, 385. — Sa biographie, par Mgr Grussenmeyer, 563.

**Lazaristes** (Congrég. des). — *Nécrologie*. Mgr Touvier, 384, 467; M. Duflos, 384, 468.

**Le Berre** (Mgr), de la Congrég. du St-Esprit, vic. ap. des Deux-Guinées. — Lettre, 409.

**Lecorre** (R. P.), oblat de Marie-Immaculée, missionn. dans l'Athabaska. — Lettre, 352.



- Lemmens** (Mgr), évêque de Vancouver. — Sa nomination, 221.
- Le Myre de Villers** (M.), résident général de France à Madagascar. — Son rapport sur la *Carte de Madagascar*, par le R. P. Roblet, 249.
- Léon XIII** (S. S. le Pape), Souverain Pontife. — Progrès de la foi durant son pontificat, 1. — Audience accordée à trois délégués de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 85; aux pèlerins d'Afrique et de Lyon, 245, 253; adresse de S. Em. le cardinal Lavigerie, 254; réponse du Saint-Père, 255. — Audience accordée à Mgr Lamaze, 463; aux évêques canadiens, 557.
- Adresses et offrandes au Saint-Père: des Choctaws catholiques, 16; — des chrétiens du Pé-tché-ly sud-est, 39; — de Mgr Lamaze, du roi de Samoa et de la reine des Wallis, 53; — des anciens élèves de la Propagande, 165; — de S. M. I. le Shah de Perse, 76; des néophytes canadiens de St-Albert, 101; — des Chinois du Chen-si, 101; — des Chaldéens de Mossoul, 123.
- Nouveau témoignage de sympathie en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 255. — Bref relatif à l'*Album des missions*, 589. — Envoi d'une mosaïque à S. M. le Sultan, 101. — Titres hiérarchiques créés par S. S. Léon XIII, 257.
- Lesina** (Dalmatie). — Nomination de Mgr Czarew, archevêque, 291.
- Lesserteur** (M.), des Miss. Etr. de Paris, ancien missionn. au Tong-King. — *Rituel domestique des funérailles en Annam*; compte rendu, 336.
- Lister** (Mgr), év. d'Achonry. — Sa nomination, 65, 267.
- Livinhac** (Mgr Léon), des Missionn. d'Alger, vic. apost. du Victoria-Nyanza. — Lettres, 137, 553.
- Logoreszi** (Mgr), arch. de Scopia. — Sa nomination, 291.
- London** (Canada). — Mort de Mgr Brnyère, vic. gén., 132.
- Louis** (R. P.), supérieur général des prêtres de la Miséricorde. — Lettre, 241.
- Lourdel** (R. P.), des Missionn. d'Alger, missionn. au Victoria-Nyanza. — Lettre, 205.
- Louvain** (Collège américain de). — Départ de missionnaires, 351.
- Lovère** (Institut de). — Départ de Religieuses pour les missions 592.
- Luce** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. dans la Birmanie mérid. — Lettres, 136, 375, 544.
- Lynch** (Mgr), archev. de Toronto. — Sa mort, 275.
- Lynch** (Mgr), év. de Kildare. — Reçoit pour évêque coadjuteur Mgr Comerford, 499.

## M

- Macédoine**. — Mœurs bulgares: la fête de la réconciliation, 278; — la femme bulgare depuis sa naissance jusqu'à la tombe, 279; — besoin d'asiles pour l'enfance, 279; d'hôpitaux pour les vieillards et d'écoles pour la jeunesse, 280.
- Mac-Ginnis** (Mgr), év. de Kilmore. — Sa nomination, 65, 267.
- Madagascar**. — Tableau des œuvres de l'année 1887, 533. — Excursion du R. P. Chenay sur la Côte orientale: Vatomandry, 94; Mahanoro, 94; Mahéla, 96; Masindrano, 105; Tsiatosika et Tsarahafatra, 106; Mititanana, 106. — Baptême solennel de 92 adultes à Tananarive, 161. — Un cyclone à Tamatave, 223. — Prospérité des écoles catholiques, 569. — Retraites annuelles

des maîtres d'école, 233. — Tombeau de la famille du premier ministre à Tananarive, 240. — Les lépreux d'Alasora et d'Am-bahivoraka, 256, 579. — Ravages du cyclone du 22 février à Tamatave, 281. — Baptême d'une princesse royale, 435. — La mission de Soamanandrarina, 578. — *Nécrologie*. RR. PP. Abinal, 276; — de La Vaissière, 96. — *Bibliographie*. La grande carte de Madagascar, par le R. P. Roblet; compte rendu, 248, 576.

- Maduré** (Hindoustan). — Historique de la mission, 599. — Mort de Mgr Canoz, évêque, 598; — son successeur, 599; erratum 604. — La mission de Goudoupatty, 148. — Chez les Paravers: Religieuses de Tuticorin, 621; — village de Périataley, 621. — Elèves du collège de Trichinopoly, 622.
- Malaisie**. — Erection en diocèse de ce vicariat apostolique; Mgr Gagnier, évêque, 410. — Contraste entre l'œuvre apostolique des ministres anglicans et celle des missionnaires catholiques, 257. — Attentat contre un missionnaire, 267.
- Mandchourie** (Chine). — Mort de Mgr Dubail, vic. ap., 24. — Nomination de Mgr Raguit, vicaire apostolique, 113; — son sacre, 604; — notice biographique, 605. — Inondations dans le sud de la mission, 506, 604.
- Manning** (S. Em. le cardinal), archev. de Westminster. — Lettre pastorale, 305. — Son 80<sup>e</sup> anniversaire, 411. — Sa maladie, 580.
- Marie** (Société de). — Départs de missionnaires pour les missions, 315, 331, 522.
- Marie** (Tiers Ordre de). — Départs de religieuses pour les missions, 315, 331.
- Marie-Madeleine** (Sœur), religieuse à Fatma. — Lettre, 592.
- Maroc**. — Réception au Vatican de l'ambassade marocaine, 101.
- Marquette** (P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. aux Etats-Unis. — Sa statue au Capitole de Washington, 198.
- Marquises** (îles). — Mort de Mgr Dordillon, vic. apost., 191. — Le R. P. Ponet, administrateur, 221.
- Martin** (R. P.), de la Congrég. des Sacrés Cœurs de Picpus, missionn. à Tahiti. — Lettre, 243.
- Mayssour** (Hindoustan). — Voir *Mysore*.
- Mélanésie et Micronésie** (Océanie). — Notice géographique et historique, 82. — Mgr Navarre promu archevêque, 424, 489. — Commencement de l'évangélisation des îles Gilbert, 500; la mission de Nanouti, 500, 524.
- Mellano** (Mgr), carme, archev. de Vérapoly. — Lettre, 386.
- Mérel** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Kouang-toug. — Lettre, 544.
- Mermillod** (Mgr), év. de Lausanne et Genève. — Lettre sur l'*Album des missions*, 587.
- Mésopotamie**. — Arrivée à Mossoul du R. P. Charian; les anglicans et les méthodistes américains dans les pays nestoriens, 15; — excursion apostolique du R. P. Bonvoisin dans ces pays; attaque dont il est la victime, 15, 157. — Aperçu sur les œuvres de la mission de Mossoul, 110. — Le jubilé pontifical célébré par les chaldéens de Mossoul, 122. — La préfecture apostolique des capucins en Mésopotamie et dans l'Arménie seconde, 292. — Triduum solennel à Diarbékir en l'honneur du Bienheureux Félix de Nicosie, 338. — La Fête-Dieu à Diarbékir; mort d'une religieuse, 500. — Publication d'une Bible chaldéenne, 616.
- Midon** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. ap. du Japon central. — Sa nomination, 113. — Son sacre, 314. — Lettres, 387, 488, 620.



**Mignery (M.)**, des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Lettre, 136.

**Millard (M.)**, des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Lettre, 616.

**Milwaukee (Etats-Unis)**. — Modification aux limites de la province ecclésiast. de cette métropole, 221.

**Missionnaires d'Afrique (d'Alger) (Société des)**. — Mort de Mgr Charbonnier, 288. — Départ pour les missions, 363.

**Missions Africaines (Société des)**, de Lyon. — Départs de missionnaires, 76, 616. — *Nécrologe*. — RR. PP. Baudin, 168; — Carambaud, 371; — Gaudeul, 143.

**Missions Africaines (Société des)**, de Lyon. — Départs de religieuses pour les missions, 76, 616.

**MISSIONS CATHOLIQUES (les)**, Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. — Le millième numéro, 361. — Conférence à la Société de géographie de Lyon sur les travaux scientifiques des missionnaires en 1886 et en 1887, 580. — Aperçu des travaux à publier dans le tome XXII, 601. — *Bibliographie*. — *Almanach des Missions* pour 1889, 514. — *Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi* pour 1889, 527. — *Album des missions catholiques*, compte rendu, 36, 85, 552, 587 et 589. Voir *Album*.

**Missions Etrangères (Société des)**, de Milan. — Départ pour les missions, 592.

**Missions Etrangères (Société des)**, de Paris. — Départs pour les missions, 6, 375, 448, 544, 580, 591. — *Nécrologe*. NN. SS. Desflèches, 23; — Dubail, 24; — MM. Germain, 504; — Mousset, 395; — Willar, 374.

**Missions Etrangères (Société des)**, de Scheut-lès-Bruxelles. — Départs pour les missions, 76, 476, erratum, 499. — *Nécrologe*. Mgr de Vos, 504; M. Van Reusel, 504.

**Mongolie orientale**. — Cyclone à Pie-li-keou, détresse des chrétiens, 565.

**Mongolie sud-ouest**. — *Nécrologe*. Mgr de Vos, 504; M. Van Reusel, 504.

**Montel (R. P.)**, de la Congrég. du St-Esprit, missionn. en Sénégambie. — Lettre, 362.

**Monténégro**. — Le slave autorisé par le Saint-Siège comme langue liturgique, 39. — Voir *Illyrie*.

**Montevideo (Uruguay)**. — Voyage des RR. PP. Terrien et Boutry, de Montevideo au Chili, 417.

**Montréal (Canada)**. — Un missionnaire nommé ministre de l'agriculture, 376. — La Trappe de N.-D. du Lac, 65, 376.

**Montrouzier (R. P.)**, mariste, missionn. en Nouvelle-Calédonie. — Nommé officier d'Académie, 315.

**Moran (S. Em. le cardinal)**, archév. de Sydney. — Son voyage à Rome, 209, 291; en Irlande, 375, 435. — Consacre l'église de Randwick, 449. — Obtient Mgr Higgins pour évêque auxiliaire, 476.

**Mouard (Mgr)**, vic. apost. des îles Seychelles. — Nommé évêque de Lahore, 352.

**Mouche (Arménie)**. — Tentative d'assassinat contre Mgr Ohanessian, évêque, 267, 289.

**Mourier (M.)**, missionn. à Pontiac. — Lettre, 88.

**Mousset (M.)**, des Miss. Etr. de Paris, missionn. à Pondichéry. — Sa mort, 395.

**Moyse (R. P.)**, d'Orléans, vice-procureur général des RR. PP. Capucins. — Communication, 292.

**Mozambique (Afrique méridionale)**. — L'île et la ville de Mozambique, 500, 509, 525. — Voir *Bas-Zambéze*.

**Murphy (Mgr)**, évêque d'Hobart-Town. — Nommé archevêque, 375. — Son jubilé sacerdotal, 524.

**Mysore (Hindoustan)**. — Souvenirs de la famine au Mayssour, 121; les orphelins, 122; l'orphelinat d'Ossoor, ravages des éléphants, 122, 123, 337. — Faits édifiants et extraordinaires à Madoogoonhally, 613.

## N

**Nagpore (Hindoustan)**. — Délimitation définitive de ce diocèse, 328. — Voyage à Assirghur, 477.

**Naronha (P. John)**, missionn. à Mysore. — Lettre, 613.

**Natal (Afrique méridionale)**. — La ville et la mission du Durban, 153, 176. — Pinetown, 153, 173. — La Trappe de Marianhill, 174. — La mission de Durban, 373.

**Natchez (Etats-Unis)**. — Les Choctaws catholiques; leur adresse au Saint-Père, 16.

**Navarre (Mgr)**, des Missionn. du Sacré-Cœur d'Issoudun. — Notes biographiques, 84. — Son passage à Sydney, 489. — Nommé archevêque, 424, 489.

**Nécrologie**. — NN. SS. Bruyère, 132; — Canoz, 598; — Charbonnier, 288; — Desflèches, 23; — Dordillon, 191; — Dubail, 24; — Gentili, 503, 514; — Lamy, 108; — Lynch, 275; — Racine, 96; — Touvier, 384, 467.

RR. PP. Abinal, 276; — Baudin, 168; — Bosco, 72; — Carambaud, 371; — Coltell, 621; — Duparquet, 562; — Gaudeul, 143; — La Vaissière (de), 96; — Mousset, 396; — Picarda, 58; — Porter, 539.

MM. Bailloud, 460; — Baudon, 291; — Chancel, 604; — Duflos, 384, 468; — Germain, 504; — Herder, 563; — Neyron, 312; — Nicolas, 53; — Van Reusel, 504; — Willar, 374. — *Nécrologe des missions*, 623.

**Népal (Hindoustan)**. — Situation géographique et aspect général, 550. — Histoire du Népal, 550. — Le bouddhisme au Népal, 551, 560. — Guerres intestines, 583, 584; guerres avec le Tibet, 561; avec les Anglais, 572. — Gouvernement, revenus, armée, 573. — Villes du Népal, 573, 583. — Tombeaux, 584. — Division du territoire, 593. — Commerce et industrie, 593, 608. — Mœurs et coutumes, 593. — Populations, 594. — Flore et faune du Népal, 605. — Avenir commercial, 608.

**Neyron (M.)**, missionn. à Fort-Wayne. — Sa mort, 312.

**Nicolas (M. Auguste)**, membre du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Paris. — Sa mort, 53.

**Norvège**. — Décadence de l'Eglise officielle; avenir du catholicisme, 145; difficultés et consolations de l'apostolat, 146, 448. — Bonnes dispositions du roi et de la population, 448, 532. — Les religieuses à Christiania, à Trondhjem, à Bergen, 533.

**Notes scientifiques**. — Services rendus aux sciences naturelles par M. David et plusieurs missionnaires de l'Extrême-Orient, 214, 226, 236, 246, 253, 272, 286. — Le *Kaoumpouli* de l'Ouganda, 408. — Conférence à la Société de Géographie de Lyon sur les travaux scientifiques des missionnaires en 1886 et en 1887, 580.

**Notre-Dame des Missions (Coogrég. de)**. — Départ de religieuses pour la Nouvelle-Zélande, 592.

**Nouvelle-Calédonie**. — La Semaine sainte à Nouméa, 315.



**Nouvelle-Guinée** (Océanie). — La mission de Yule, 117. — Découverte du fleuve St-Joseph par les Pères d'Issoudun, 93, 117. — Détails sur cette découverte; première exploration, 118; — préparatifs d'une deuxième exploration; voyage à Motou-Motou des RR. PP. Couppé et Vérius, 129; — deuxième exploration du fleuve St-Joseph, 140; départ, 141, 153, 162; retour à Port-Léon, 163; — troisième exploration du R. P. Vérius, 185.

**Nouvelle-Orléans** (États-Unis). — Nomination de Mgr Janssens, archev., 352.

**Nouvelles-Hébrides** (Océanie). — Les indigènes de Port-Olry, 137.

## O

**Oblats de Marie-Immaculée** (Congrégation des). — Départs pour les missions, 557.

**O'Callaghan** (Mgr), év. d'Hexham. — Son sacre, 39.

**Océanie**. — Progrès merveilleux de la foi, 489. — *L'Ave Maria* du marin, 569.

**Océanie centrale**. — Extermination de la secte wesleyenne aux îles Tonga, 8. — Détails sur la mission de Tonga, le collège de Maofaga, les mœurs des Tongiens, 282, 387. — Établissement du protectorat français à Futuna, 592.

**O'Donnel** (Mgr), év. de Raphoë. — Sa nomination, 65, 267.

**Ohannessian** (Mgr), év. arménien de Mouche. — Tentative d'assassinat contre lui, 267, 289. — Son portrait, 295.

**Olinda** (Brésil). — Mandement épiscopal relatif à l'affranchissement complet des esclaves de ce diocèse, 28.

**Ounyanyembé** (Afrique équatoriale). — Sacre de Mgr Charbonnier à Kipalapala, 69, 74. — Débuts de la mission de l'Ounyanyembé, 73; — état actuel, 74. — Legs donné au R. P. Hau'ecœur, 410.

## P

**Panéas** (Syrie). — Mgr Geraigiry en France et à Alger; besoins de son diocèse, 568.

**Patagonie**. — Progrès de la mission; Mgr Cagliero et dom Faguano à Turin, 524.

**Patna** (Hindoustan). — Le royaume du Népal, 550, 560, 572, 583, 593, 605. — Voir *Népal*.

**Pédémon** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Tong-King méridional. — Lettre, 421.

**Perboyre** (Vénérable), Lazariste, missionn. martyrisé en Chine. — Sa prochaine béatification, 209, 305, 313, 567.

**Perrier** (M.), missionn. au Kansas. — Fêtes de son jubilé sacerdotal, 411.

**Perse**. — Besoin d'églises, 76.

**Pè-tché-ly septentrional** (Chine). — Achèvement de la nouvelle cathédrale de Péking; don de l'empereur aux missionnaires, 197.

**Pè-tché-ly sud-est** (Chine). — Piété des néophytes; leur hommage jubilaire au Saint-Père, 39.

**Petites îles malgaches**. — Marins français à l'hôpital de Nossi-Bé, 197.

**Petites Sœurs des Pauvres** (Congrég. des). — Départs pour les missions, 6, 315, 328, 476, 580.

**Philippines**. — Villages chrétiens fondés par les Pères Jésuites, 508.

**Picard** (M.), Lazariste, missionn. en Abyssinie. — Lettre, 37.

**Picarda** (Mgr), de la Congrég. du St-Esprit, vic. apost. de la Sénégambie. — Son portrait, 366.

**Picarda** (R. P. Cado), de la Congr. du St-Esprit, missionn. au Zanguebar. — Sa mort, 58.

**Pietro** (R. P. di), de la Compagnie de Jésus, préfet apostolique du Honduras. — Sa nomination, 291.

**Pinchon** (Mgr), des Miss. Etrang. de Paris, vic. apost. du Sutchuen occidental. — Lettres, 281, 617.

**Plagnard** (M.), lazariste, missionn. en Perse. — Lettre, 76.

**Pondichéry** (Hindoustan). — La chrétienté de Kanaroo-Poudour, son origine; pauvreté de ses néophytes; ruine de l'église, 136. — La Mission de Nalliancoulam; tracasseries des protestants, 161. — Le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes à Chetput, 334. — La ville de Kumbakonam, 412, 425, 442. — La chrétienté de Santavasel, 617. — Mort de M. Musset, 395.

**Pontiac** (Canada). — Voyage de M. Mourier chez les sauvages du lac Pamagaming et de Matadjiiwang, 88.

**Port-Augusta** (Australie). — Modification aux limites du diocèse, 209.

**Port-d'Espagne** (Trinidad). — Notice sur l'île Saint-Vincent, 365, 378, 389, 401.

**Porter** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, vic. apost. de la Jamaïque. — Sa mort, 539.

**Port-Louis** (île Maurice). — Mort du R. P. de La Vaissière, 96.

**Port-Victoria et Palmerston** (Australie septentrionale). — Démission de Mgr Salvado, évêque; le R. P. Strèle, administrateur apostolique, 410.

**Pouet** (R. P.), de la Congrég. des Sacrés-Cœurs de Picpus, administrateur des Îles Marquises. — Sa nomination, 221.

**Pourias** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Yun-nan. — *La Chine. Huit ans au Yun-nan*; compte rendu, 252.

**Portalès** (Sœur), Supérieure des Filles de la Charité à Koukouch. — Lettre, 278.

**Propagande** (Collège Urbain de la), à Rome. — Séance académique solennelle en l'honneur de S. S. Léon XIII, 39.

**Propagande** (S. Congrégation de la).

*Nouvelles de la Propagande*. — Erection à Rome d'un collège pour les missions franciscaines, 39; — du séminaire canadien, 557; — de l'église Saint-Patrice, 39, 148. — Adresse au Saint-Père du roi de Samoa et de la reine des Wallis, 53; de S. M. le Shah de Perse, 76. — Pèlerinage écossais à Rome, 100. — Fêtes jubilaires à Mossoul, 122; à Ootacamund, 135. — Synode syrien de Charfet, 557.

Nominations épiscopales; NN. SS. Lister, évêque d'Achonry, 65, 267; O'Donnel, év. de Raphoe, 65, 267; Mac-Ginnis, év. de Kilmore, 65, 267; Simon, vic. ap. de la Birmanie septentrionale, 65; Hsley, év. de Birmingham, 65; Ryan, évêq. d'Alton, 76; Janssen, év. de Belleville, 76; Lasserre, vic. ap. d'Aden, 197; Ullathorne, archev. tit. de Cabase, 267; Haid, vic. ap. de la Caroline du nord, 267; Bridoux, vic. ap. du Tauganika, 291; Czarew, archev. de Lésina, 291; Logoreszi, archev. de Scopia, 291; Janssens, archev. de La Nouvelle Orléans, 352; Mouard, évêque de Lahore, 352; Murphy, archevêque d'Hobart-town, 375; Hennessy, évêque de Wichita, 386; Foley, év. de Détroit, 386; Gasnier, év. de Malacca, 410; Navarre, archev. tit. de Cyr, 424; Bégin, év. de Chicoutimi, 476; Crouzet, vic. ap. de l'Abyssinie, 476; Higgins, auxiliaire du cardinal Moran, 476; Corbelli, vic.



apost. d'Égypte, 499 ; Comerford, év. coadj. de Kildare, 499. — Le Consistoire du 1<sup>er</sup> juin, 267. — Sacre de Mgr O'Callaghan, 39.

Autres nominations : R. P. Jacques, custode de Terre-Sainte ; 39 ; — R. P. Campana, préfet apos. du Congo, 39 ; — Mgr. Gravel assistant au trône pontifical, 209 ; Mgr Bitter, protonotaire apostolique, 209 ; R. P. di Pietro, préfet ap. du Honduras, 291 ; M. Gueluy, supérieur du Congo belge, 291 ; M. Van Koor, supérieur du Sin-kiang (Kan-sou), 476 ; — R. P. Strèle, administ. de Port-Victoria, 410 ; Mgr Dochi, abbé de St-Alexandre des Mirdites, 557.

Erection du siège de Saint-Paul en archevêché ; ses suffragants, 221 ; — du vicariat apostolique du Congo belge ; ses limites, 233 ; — du Honduras en préfet. apostol., 245 ; — de la mission du Sin-kiang, 476 ; — du vicariat apostolique de Malaisie en diocèse, 410.

Modification aux limites des préfectures de la Cimbébasie et du Fleuve Orange, 197 ; — des diocèses de Port-Augusta et d'Adélaïde, 209 ; — de la province ecclésiastique de Milwaukee, 221 ; — du vicariat apostolique de la Jamaïque, 245 ; — des diocèses de Vizagapatam et de Nagpore, 328.

**Propagation de la Foi** (Œuvre de la). — Audience accordée par le Saint-Père à des délégués de l'Œuvre, 85, 255. — Progrès de l'Œuvre aux Etats-Unis, 150. — Recettes de l'Œuvre en 1887, 221. — Une réunion d'associés à Genève, 245. — Mandement de Mgr l'évêque de Clermont, 449. — Fête patronale de l'Œuvre célébrée à Lyon, 580. — Bref du Saint-Père à MM. les Directeurs de l'Œuvre au sujet de l'*Album des missions catholiques*, 589.

*Dons*. — Edition française, 12, 24, 36, 48, 60, 72, 84, 96, 108, 120, 132, 144, 156, 168, 192, 204, 216, 228, 240, 225, 264, 276, 288, 300, 312, 324, 336, 348, 360, 372, 384, 396, 408, 420, 444, 456, 468, 480, 492, 516, 528, 540, 552, 564, 576, 588, 600, 612, 622.

Edition allemande, 72, 180, 264, 432.

Edition anglaise, 504.

Edition hollandaise, 300, 348, 468.

Edition hongroise, 132, 516.

Edition italienne, 108, 180, 348, 504.

Edition polonaise, 396, 576.

*Nécrologie*. — MM. Auguste-Nicolas, 53 ; — Bailloud, 160 ; — Bandon, 291.

*Bibliographie*. — *Almanach des missions pour 1889*, 514. — *Petit almanach de la Propagation de la Foi*, 527. — *Album des missions catholiques*, 36, 85, 552, 587, 589.

**Prosper-Marie** (R. P.), franciscain, missionn. en Syrie. — Lettre, 6.

**Puginier** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. apost. du Tong-King occidental. — Lettres, 50, 229, 269.

## R

**Racine** (Mgr), év. de Chicoutimi. — Sa mort, 96.

**Raguit** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. apostol. de la Mandchourie. — Sa nomination, 113. — Son sacre, 604. — Notice biographique, 605. — Son portrait, 610.

**Raphoe** (Irlande). — Nomination de Mgr O'Donnel, év., 65, 267.

**Redant** (M.), des Miss. Etr. belges, missionn. dans la Mongolie orientale. — Lettre, 565.

**Remi** (Fr.), tertiaire capucin, missionn. à Diarbékir. — Lettre, 338.

**Reynaud** (Mgr), lazariste, vic. apost. du Tché-kiang. — Lettre, 411.

**Robert** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. en Corée. — Lettre, 21, 34, 46.

**Roblet** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Madagascar. — Sa *Carte de Madagascar* ; compte rendu, 249, 576, 592.

**Romanet du Caillaud** (M.), publiciste. — Notice sur la découverte du fleuve Saint-Joseph en Nouvelle-Guinée, 93. — Lettres, 397, 400.

**Rome**. — Les fêtes du jubilé. — Arrivée des évêques orientaux, 15 ; — des pèlerins d'Ecosse, 101 ; — de Mgr Vidal, 101 ; — du R. P. Lechundi, 101 ; — des pèlerins d'Afrique et de Lyon, 245, 253 ; — du cardinal Moran, 291 ; — de l'épiscopat canadien, 557. — Inauguration d'un collège franciscain, 39 ; — de l'église St-Patrice, 39, 148 ; — du séminaire canadien, 557.

**Russie**. — Statistique de l'Eglise orthodoxe, 399.

**Ryan** (Mgr), év. d'Alton (Etats-Unis). — Sa nomination, 76.

## S

**Sacré-Cœur** (Société des missionn. du), d'Issoudun. — Départ pour les missions, 6, 315, 328.

**Sacrés-Cœurs** (Congrég. des), de Picpus. — Mort de Mgr Dordillon, 191. — Départ pour les missions, 487.

**Saint-Albert** (Canada). — Misère profonde des sauvages, 282.

**Saint-Boniface** (Canada). — Le transcontinental canadien ; les colons européens ; une paroisse grande comme la France, 292.

**Saint-Esprit et Saint-Cœur de Marie** (Congrég. du). — Départs de missionnaires, 567. — Mort du R. P. Picarda, 59.

**Saint-François de Sales** (Congrég. de), d'Annecy. — Départ pour les missions, 616.

**Saint-François de Sales** (Congrég. de), de Turin. — Mort de dom Bosco, 72. — Premier établissement de ces missionnaires en Angleterre, 148. — Départ pour les missions, 499. — *Bibliographie*. — *Vie de dom Bosco*, par M. Villefranche, 540.

**Saint-Paul** (Etats-Unis). — Erection de ce diocèse en archidiocèse ; ses suffragants ; Mgr Ireland, nommé archev., 221.

**Saint-Vincent** (Antilles anglaises). — Voir *Port d'Espagne*.

**Sainte-Croix** (Congrég. de). — Notice, 568. — Départ de missionnaires, 532, 568.

**Sainte-Famille** (Congrég. de la), de Bordeaux. — Départ pour les missions, 557.

**Saleur** (M.), de la Société des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Thibet. — Etude sur le Népal, 550, 560, 572, 583, 593, 605.

**Salvado** (Mgr), bénédictin, év. de Port-Victoria et abbé de la Nouvelle-Nursie. — Sa démission d'évêque de Port-Victoria, 410.

**Sandwich** (Iles) (Océanie). — Les RR. PP. Damien Deveuster et Conrardy à Molokai, 329, 401, 464.

**Santa-Fé** (Etats-Unis). — Mort de Mgr Lamy, archevêque, 108.

**Sauret** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Japon méridional. — Lettre, 476.

**Schmitt** (R. P. Séraphin), missionn. à Souakim. — Lettre, 25.

**Scopia** (Albanie). — Nomination de Mgr Logoreszi, archev., 291.

**Sénégal** (Afrique occidentale). — Un pèlerinage à N. D. de la Délivrance au cap de Naze, 362. — Parallèle entre les écoles catholiques et les écoles protestantes, 545.



- Serdet (M.)**, des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Kouang-tong. — Lettre, 280.
- Seychelles** (Océan Indien). — Transfert au siège épiscopal de Lahore, de Mgr Monard, vic. apost., 332.
- Sibérie**. — La vie des missionnaires en Sibérie, 488.
- Silva-Barros** (Mgr de), évêque d'Olanda. — Mandement de ce prélat, 28.
- Simeoni** (S. Em. le cardinal), préfet de la Propagande. — Lettre à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 590.
- Simon** (Mgr), des Miss. Etr. de Paris, vic. apost. de la Birmanie septentrionale. — Sa nomination, 65.
- Smyrne** (Asie-Mineure). — Réception solennelle de Mgr Timoni, archev., à son retour de Rome, 161.
- Souchon** (R. P.), de la Société de St-François de Sales d'Annecy, missionn. à Nagporc. — Lettre, 477.
- Southwark** (Angleterre). — Grands souvenirs de la mission de West-Grinstead ; son orphelinat, 209.
- Strèle** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, administrateur de Port-Victoria. — Sa nomination, 410.
- Su-tchuen méridional** (Chine). — Rapport sur cette mission ; ses limites, 97 ; — ses fleuves, 97 ; — ses montagnes, 99 ; — les salines du Su-fou et du Kia-tin, 100 ; — la plaine de Si-pa, 100 ; — difficultés de l'apostolat, 101 ; — une tribu barbare indépendante, 98. — *Bibliographie. Lettres du P. Clerc, provic. apost.* ; compte rendu, 444.
- Su-tchuen occidental** (Chine). — L'affaire de Lo-tche ; déni de justice, 281. — La mission de Mou-fin, 400. — Nombreux baptêmes, état florissant des écoles, difficultés de la part des païens et des protestants, 617.
- Su-tchuen oriental** (Chine). — Mort de Mgr Desflèches, ancien vic. apost., 23. — La fête de Pâques au Su-tchuen, 363 ; proverbes significatifs, 364.
- Sydney** (Australie). — Mgr Higgins nommé év. auxiliaire, 476. — Inauguration d'un couvent à Pétersham ; discours de S. Em. le cardinal Moran, 28. — Mgr Lamaze et le P. Pételo à Sydney, 77. — Consécration de l'église du Sacré-Cœur à Randwick, 449. — Voir *Australie*.
- Syrie**. — Le synode de l'épiscopat syrien à Charfet, 557. — Le collège franciscain d'Alep, 6. — Prospérité croissante de Beyrouth ; un cercle catholique, 399, 568.

## T

- Tahiti** (Océanie). — Décadence du protestantisme, 243 ; état du catholicisme à Moorea et à Tahiti, 243 ; aux îles Gambier ; à l'île de Pâques, 244.
- Taix** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. à Madagascar. — Lettre, 236.
- Tanganika** (Afrique équatoriale). — Sacre de Mgr Charbonnier, vic. apost., 69 ; — sa mort, 288. — Méthode d'évangélisation, 75. — Nomination de Mgr Bridoux, nouveau vic. apostol., 291 ; son sacre à Paris, 328.
- Tché-kiang** (Chine). — Conversions à l'hôpital de Ning-po, 172. — Demande de livres pour les missions, 411.
- Territoire indien** (Etats-Unis). — Les missionnaires bénédictins et les méthodistes, 352.
- Tessier** (M.), curé de Limonade (Haïti). — Lettre, 184.

- Testevuide** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Japon septentrional. — Lettre, 349.
- Thibet**. — Ruine de la mission ; expulsion des missionnaires, 193. — Expédition militaire des Anglais, 507.
- Thierrin** (M.), curé de Moudon (Suisse). — Lettre, 160.
- Thomas** (R. R.) mariste, missionn. dans l'Océanie centrale. — Lettres, 282, 387.
- Timoni** (Mgr), archev. de Smyrne. — Son retour de Rome, 161.
- Tong-King**. — Note sur trois martyrs du XVIII<sup>e</sup> siècle, 400. — Translation en Espagne du corps du P. Almato, missionn. martyr, 449.
- Tong-King méridional**. — Le district du Ngan-Ca, 421 ; — brillante expédition militaire des chrétiens, 422.
- Tong-King occidental**. — Sacre à Ké-so de Mgr Gendreau, coadjuteur de Mgr Puginier, 50. — Histoire de la mission du Laos depuis son origine, 229. — La famine, la misère et le choléra dans plusieurs districts, 265. — Meurtre de M. Willar, 374.
- Toronto** (Canada). — Mort de Mgr Lynch, archev., 275.
- Touvier** (Mgr), lazariste, vic. ap. de l'Albyssinie. — Sa mort, 384, 467. — Son portrait, 466.
- Trébizonde** (Asie Mineure). — Distribution des prix aux élèves des écoles chrétiennes ; solennité de la Fête-Dieu, 363.
- Trincal** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré. — Lettre, 148.
- Turquie**. — Tournée pastorale de Mgr Bonetti en Thrace et en Macédoine, 591.

## U

- Ullathorne** (Mgr), bénédictin, évêque de Birmingham. — Promu archev. titul. de Cabase, 267. — Ses touchants adieux à son clergé et à son peuple, 267.

## V

- Vancouver** (Etats-Unis). — Mgr Lemmens, nouvel évêque, 221. — Voir *Alaska*.
- Van Koor** (M.), des Miss. Etr. belges, supérieur de la mission du Sin-kiang (Kan-sou). — Sa nomination, 476.
- Van Reusel** (M.), des Miss. Etr. belges, missionn. en Mongolie. — Sa mort, 504.
- Variétés**. — *Album malgache*. Tombeau de la famille du premier ministre à Tananarive, 240. — Notre-Dame de Lourdes à Chetput, 334. — Le *Kaoumpouli* de l'Afrique équatoriale, 408. — Chez les Paravers du Maduré, enfants de saint François-Xavier, 621 ; — élèves brahmes du collège de Trichinipoly, 622.
- Vasseur** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, ancien missionn. en Chine. — Ses images pour les missions, 11.
- Vérapoly** (Hindoustan). — Ouverture de l'hôpital de Magnamey, 386.
- Vermorel** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. en Corée. — Lettre, 268.
- Vial** (M.), des Miss. Etrang. de Paris, missionn. au Yun-nan. — Lettre, 445.
- Vic** (Mgr), lazariste, vic. apost. du Kiang-si oriental. — Lettre, 149.



**Victoria-Nyanza** (Afrique équatoriale). — Amélioration de la situation ; visite du roi Mouanga aux Pères de Roubaga ; craintes pour l'avenir, 38. — Les orphelinats de la mission, 137. — La situation politique dans l'Ouganda, 205 ; dispositions du roi Mouanga, 206 ; état de la mission : néophytes, catéchumènes, orphelins, 208. — Legs donné à Mgr Livinhac, 410. — Meurtre d'un serpent sacré, 411. — Progrès de diverses stations du vicariat apostolique, 553 ; — la mission de Kamoga, 554 ; — Mgr Livinhac à Roubaga, 554 ; dispositions moins malveillantes de Mouanga, 555 ; ferveur des néophytes, 556.

**Vidal** (Mgr), mariste, vic. apost. des îles Fidji. — Sa nomination, son sacre, 113.

**Villefranche** (M.), écrivain et journaliste. — *Vie de dom Bosco*, 540.

**Villion** (M.), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Japon central. — Lettre, 424.

**Vincennes** (Etats-Unis). — *Vie de Mgr Bruté de Rémur, premier évêque de Vincennes*, par M. l'abbé Bruté de Rémur, 252, 372.

**Vizagapatam** (Hindoustan). — Modification aux limites de ce diocèse, 328. — Sécheresse et famine au pays des Khondes, à Vizagapatam et à Berampore, 617.

**Vos** (Mgr de), des Miss. Etr. belges, vic. apost. de la Mongolie sud-ouest. — Sa mort, 504.

## W

**Washington**, fondateur de la république des Etats-Unis. — Sa conversion au lit de mort, 618.

**Weld** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, Supérieur du Zambèze. — Lettre, 77.

**Werner** (R. P.), de la Compagnie de Jésus. — Son *Katholischer kirchen Atlas* ; compte rendu, 216.

**Westminster** (Angleterre). — Progrès de la foi à Londres depuis le rétablissement de la hiérarchie, 305.

**Wichita** (Etats-Unis). — Mort de Mgr O'Reilly, premier évêque ; nomination de Mgr Hennessy pour le remplacer, 386.

**Willar** (M. Pierre), des Miss. Etr. de Paris, missionn. au Tong-King occidental. — Sa mort, 374.

**Willibrord** (Dom), bénédictin, missionn. au Bengale oriental. — Lettre, 142, 166, 176, 188, 201.

**Wunenburger** (R. P.), de la Congrég. du Saint-Esprit, missionn. au Cunène. — Notice sur le royaume de Humbé, 224, 234, 250, 261, 269.

## Y

**Yun-nan** (Chine). — Etat général de la mission. — Un tourno chez les sauvages Lolos, 445. — *Bibliographie*. — *La Chine. Huit ans au Yun-nan*, par M. Pourias, 252.

## Z

**Zambèze** (Afrique australe). — Les douze résidences de la double mission du Zambèze, 77. — Voir *Bas-Zambèze* et *Haut-Zambèze*.

**Zanguebar septentrional**. — Exploration projetée au Kili-ma-Ndjaro, 449. — Mort du R. P. Cado Picarda, 58.

**Zellé** (R. P.), de la Compagnie de Jésus, missionn. en Syrie. — Lettre, 568.







# GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME VINGTIÈME

Janvier-Décembre 1888.

## ÉGLISES ET MONUMENTS

	Pages.		Pages.		
ILLYRIE....	LE CHATEAU DE MIRAMAR.....	1	MOZAMBI- QUE. {	PALAIS SAINT-PAUL.....	498
	ÉGLISE SAINT-JUST, A TRIESTE....	7		HOTEL DE VILLE.....	510
	RUINES A CASHUA.....	25		ÉGLISE DE N.-D. DE LA SANTÉ....	525
	PORTA AURATA, A POLA.....	42		ÉGLISE D'INHAMBANE.....	451
	AMPHITHÉÂTRE DE POLA.....	49	ÉGLISE DE DURBAN (Natal).....	373	
	DOME DE ZARA (extérieur).....	114	BIRMANIE... {	ÉGLISE DE BASSEIN.....	277
— (intérieur).....	115	PAGODES DE MOULMEIN.....		301	
COLONNE VÉNITIENNE A ZARA.....	126	GRANDE PAGODE DE BASSEIN.....		309	
PALAIS ROYAL DE KATMANDOU....	571	ÉTABLISSEMENT DES FRÈRES A RAN- GOON.....		541	
NÉPAL.....	TEMPLE BRAHMANIQUE.....	577	HINDOUS- TAN. {	ÉGLISE DE MAGNAMAY EN CONS- TRUCTION.....	385
TOMBEAU D'UN BONZE, PRÈS DE HOA-CHAN (Chine).	451	ÉGLISE DE KUMBAKONAM.....		427	
ÉGYPTE....	ÉGLISE ET MISSION DE ZIFTÉ.....	86	MONUMENT COMMÉMORATIF DE LA GUERRE DE 1776 (île Saint-Vincent).....	403	
	TOMBEAU DES SEPT-VIERGES, A ZIFTÉ.....	95			
TOMBEAU D'UN MINISTRE, A TANANARIVE.....	229				

## VUES

ORPHELINAT DE WEST-GRUNSTEAD (Angleterre)..	215	ARMÉNIE... {	AMASIE, PARTIE EST ET SUD.....	582
PORT ET VILLE DE TRIESTE.....	6		AMASIE, PARTIE NORD.....	583
TERSATO .....	19	RUINES DU COUVENT DE MAR-YACOB (Mésopoto-		
PORT D'ABAZZIA.....	33	mie) .....		109
PORT DE FIUME.....	43		SUR LE KAHIGANGA.....	217
CORSO DE FIUME.....	43	HINDOUS-	RATNAPURA.....	222
BAINS D'ABAZZIA .....	45	TAN. {	UNE RUE DE JUBBULPORE.....	469
LÉSINA.....	121		COIN DE LA VILLE DE JUBBULPORE.	475
BOUCHES DU CATTARO. VILLE DE		JONCTION DE LA TESTA ET DU RONGUIT (Thibet)...		565
CATTARO.....	319		KIOSQUE SUR LE SOMMET DU PÉ-KIKO	102
CETTINJE, CAPITALE DU MONTÉNÉ-		KIANG-NAN {	LE PÉ-KI-KO VU DU SUD.....	103
GRO.....	325	(Chine). {	DÉBRIS D'UNE INSCRIPTION DE L'EM-	
INTÉRIEUR DE L'HOPITAL DE BEYROUTH.....	97		PEREUR KANG-HI .....	104



## VUES (suite).

	Pages.		Pages.
VIENNE	433	AFRIQUE	GORGES DE SAINT-JOHN'S RIVER... 205.
VIENNE	439	AUSTRALE..	PORT ÉLISABETH..... 240-241.
KIANG-NAN	445	LA MISSION DE HUMBÉ (Cunène).....	223.
(Chine).	MAO-CHAN VU DE LA PLAINE DE KU-	CONFLUENT DU CONGO ET DE LA KASAI (Congo)..	355.
	YONG..... 450		DESCENTE D'UN RAPIDE..... 409.
ÉGYPTE....	MIT GAMAR..... 30		CHUTE DE LA LIPOPA..... 414.
	ZIFTÉ..... 55		EN FACE DE LA MISSION DES ADOU-
	MINIEH (CÔTÉ NORD)..... 529		MAS..... 415.
HAUTE-	— (CÔTÉ SUD)..... 547	GUINÉE....	LA LIPOPA..... 418.
ÉGYPTE.	ÉCLUSE SUR LE CANAL IBRAHIMIEH. 535		VILLAGE D'ADOUMAS..... 421.
	MOSQUÉE A MINIEH..... 546		LE MISSIONNAIRE EN PIROGUE..... 457.
	FORT SAINT-SÉBASTIEN..... 499		MISSION DES ADOUMAS..... 462.
MOZAMBI-	ROCHER SAINT-FRANÇOIS-XAVIER . 511		KINGSTOWN..... 361.
QUE.	EN PALANQUIN..... 517		FORT CHARLOTTE..... 367.
	PROMENADE SAINT-GABRIEL..... 522	ST-VINCENT	VOLCAN ET RIVIÈRE DE L'AVE..... 378.
	ILE ET PHARE SAINT-GEORGE . ... 523	(Antilles).	MAISON DE M. MAQUEZ..... 379.
	CASE DU CAPITAN-MOR VICENTI.... 427		ÉGLISE SAINT-VINCENT ET VILLAGE
	ANCIENNE PLANTATION D'OPIUM A		ESCAPE..... 391.
	MOPEIA..... 438		PORT LÉON ET LE BATEAU DES MIS-
	PORT DE L'ILE CHILOANE..... 450		SIONNAIRES..... 433.
	VILLE ET PORT D'EAST-LONDON.... 469		LA PREMIÈRE RÉSIDENCE DE YULE-
AFRIQUE	MINOTERIE DES TRAPPISTES DE		ISLAND..... 439.
AUSTRALE.	NATAL..... 474	NOUVELLE-	MARÉA DU VILLAGE DE BEIPAHA... 462.
	BARRAGE DE LA MINOTERIE..... 475	GUINÉE.	EMBOUCHURE DU FLEUVE SAINT-
	LA SUNDAY'S RIVER..... 481		JOSEPH..... 463.
	— — — — — 489		STATION DE MORESBY..... 487.
	PACAGE DES VACHES..... 487	NOUVELLE-	MISSION DE VILLA-MARIA..... 457.
	DUNBRODY..... 498	BRETAGNE.	VILLAGE DE MATOUIPI..... 493.
	FERME DE BOERS DANS LE KAROO.. 499		

## TYPES ET SUJETS DIVERS

ALLÉGORIE DU JUBILÉ SACERDOTAL DE SA SAINT-			TURCOMANS..... 595
TÉTÉ LÉON XIII..... 3			FORÊT DE CAOUTCHOUC..... 601
LA FIUMERA..... 13	NÉPAL....		FORÊT DE COCOTIERS..... 606
PÊCHE DU THON A BUCCHARI..... 25			FORÊT DE PALMIERS..... 607
FIÉNAROLLES..... 31			RELIGIEUSES INDIGÈNES ET LEURS
MARCHÉ DE ZARA..... 66			ÉLÈVES..... 613
TYPES MORLAQUES DE ZARA..... 67	MADURÉ...		ÉLÈVES BRAHMES DU COLLÈGE DE
COSTUMES DIVERS..... 73			TRICHINOPOLY..... 615
BOISERIES DE LA CHAPELLE DES			PARAVERS DE PÉRIATALEY..... 614
FRANCISCAINS DE ZARA..... 128	LE GUIDE MONGOL SAMBDATCHIENDA .....		259
OFFICIERS MONTÉNÉGRINS..... 330			<i>Ailuropus melanoleucus</i> ..... 237
PRISONNIERS DE CETTINJÉ..... 349			<i>Elaphurus davidianus</i> ..... 237
TYPES CARIANS..... 289	FAUNE ET		<i>Capricornis caudatus</i> ..... 238
JEUNES FILLES CARIANES PORTANT	FLORE CHI-		<i>Budorcas taxicola</i> ..... 238
DES JACQUIERS..... 306	NOISES.		<i>Felis scripta</i> ..... 239
JEUNE FILLE CARIANE CHARGÉE DE	(M. DAVID).		<i>Putorius davidianus</i> ..... 239
LÉGUMES..... 307			<i>Maclophus rex</i> ..... 246
KARINS DU DELTA DE L'IRRAOUDY. 349			<i>Pterorhinus Davidis</i> ..... 246



## TYPES ET SUJETS DIVERS (suite).

	Pages.		Pages.
FAUNE ET FLORE CHINOISES. (M. David).		NATAL.....	
<i>Ibis sinensis</i> .....	247	RELIGIEUSE TRAPPISTINE.....	177
<i>Hierax Davidis</i> .....	247	PARC A AUTRUCHES.....	193
<i>Sieboldia Davidiana</i> .....	249	LAITERIE DE HUMBÉ.....	234
<i>Tchitreia Incei</i> .....	249	INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.....	235
<i>Davidia involucrata</i> .....	260	PANIER A CÉRÉALES.....	235
CURIEUX PHÉNOMÈNE MÉTÉOROLOGIQUE.....	261	FORGE INDIGÈNE.....	241
ROULEAU A ÉGRENER LE RIZ (Kiang-nan).....	450	HABITATION D'UNE FAMILLE.....	253
JAPON.....		TRÔNE DU SOBBA DE HUMBÉ.....	263
CUEILLETTE DU THÉ.....	559	ARMES DES OVAKUMBI.....	264
RETOUR DE SAÏO.....	570	CHAMP DE SORGHOS.....	265
LE P. MERLINI SOIGNANT DES MALADES.....	37	INSTRUMENTS DE MUSIQUE.....	269
COPTES CATHOLIQUES DE ZIFTÉ.....	54	INDIGÈNES. — CHEVELURES DIVERSES.....	271
CABANES DE FELLAHS.....	61	INDIGÈNE, MARCHAND D'IVOIRE.....	337
SANTON DE ZIFTÉ.....	78	DIRECTEUR ET ENFANTS DE LA MISSION DE LOANGO.....	342
JEUNES FILLES PORTANT LE MORTIER.....	79	AGENT FRANÇAIS ACHETANT DE L'IVOIRE A BRAZZAVILLE.....	343
ARBRE SUPERSTITIEUX DE ZIFTÉ.....	90	BATEAU « LE LÉON XIII ».....	354
AUTRE ARBRE SUPERSTITIEUX.....	91	CHASSE A L'HIPPOTAPTE.....	357
CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DE KAMOGA.....	481	UN FÉTICHEUR ADOUMA.....	438
AFRIQUE ÉQUATOR <sup>0</sup>		LAKOU ET SA FEMME.....	452
LE FR. JÉRÔME ET LES ENFANTS DE KIBANGA.....	487	CHEF ADOUMA.....	453
MÉNAGE DE CHRÉTIENS INDIGÈNES.....	553	SCIEURS DE LONG DE LA MISSION.....	463
VISITE AUX LÉPREUX D'ALASORA.....	259	SAINT-VINCENT.	
RUINES DU MAGASIN DE LA MISSION DE TAMATAVE.....	282	TYPES CARAÏBES.....	390
MADAGASCAR.		CAPITAINE CHRÉTIEN ET SA FAMILLE.....	397
RUINES DE L'ÉCOLE DES FILLES DE TAMATAVE.....	283	TROIS TYPES DE PAPOUS (Nouvelle-Guinée).....	145

## PORTRAITS

Le Vénérable PERBOYRE, lazariste, martyr en Chine.....	313	NN. SS. CANOZ, évêque du Maduré.....	597
NN. SS. DESFLÈCHES, ancien vicaire apostolique du Su-tchuen oriental.....	18	RAGUIT, vicaire apostolique de Mandchourie.....	610
LAMY, ancien archevêque de Santa-Fé.....	106	RR. PP. CADO PICARDA, missionnaire au Zanguebar.....	59
FARAUD, vicaire apostolique de l'Athabaska.....	534	BESSON, missionnaire en Mésopotamie.....	111
CLUT, coadjuteur de Mgr Faraud.....	186	BAUDIN, missionnaire au Bénin.....	167
OHANESSIAN, évêque arménien de Mouche.....	295	ABINAL, missionnaire à Madagascar.....	271
PICARDA, vicaire apostolique de la Sénégambie.....	366	DUPARQUET, ancien préfet de la Cimbébasie.....	558
FLOOD, coadjuteur de Mgr Gonin.....	402	AMANDOLINI, missionnaire au Bengale oriental.....	586
TOUVIER, vicaire apostolique d'Abyssinie.....	466	M. DAVID, lazariste, ancien missionnaire en Chine.....	287
GENTILI, ancien coadjuteur du Fo-kien.....	510	S. A. NICOLAS I <sup>er</sup> , prince du Monténégro.....	331
		Le roi du Népal.....	594

## CARTES ET PLANS

L'ISTRIE, LA DALMATIE ET LE MONTÉNÉGRO.....	10	VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL.....	381
LE FLEUVE SAINT-JOSEPH (Nouvelle-Guinée).....	92	L'ILE DE TSONG-MING (Kiang-nan).....	426
PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DES CAPUCINS EN MÉSOPOTAMIE ET DANS L'ARMÉNIE SECONDE.....	294	VESTIGES DE L'ANCIEN COURS DU YANG-TSÉ-KIANG, PRÈS DE NAN-KING.....	436
ITINÉRAIRE DE LOANGO A L'OUBANGHI.....	344	ENVIRONS DE NAN-KING.....	437
ILE SAINT-VINCENT.....	368	L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE (deux cartes).....	459-474







# ERRATA

TOME VINGTIÈME. — Janvier-Décembre 1888.

Page	21,	colonne	1,	ligne 24,	au lieu de :	cabotins . . . . .	lire :	caboteurs.
— 169,	—	2,	—	9 et 16,	—	Nugata. . . . .	—	Niigata.
— 176,	—	1,	—	14	—	Frans-Wool. . . . .	—	Trans-Waal.
— 209,	—	1,	—	37	—	Ritter . . . . .	—	Bitter.
— 224,	—	1,	—	1,	—	royaume de Cunène. . . . .	—	royaume de Humbé.
— 409,	—	2,	—	1,	—	février . . . . .	—	janvier.
— 431,	—	2,	—	22,	—	cerceau. . . . .	—	berceau.
— 476,	—	1,	—	27 et 29,	—	MM. Leesens et Stragier pour le Congo belge. . . . .	—	MM. Leesens et Stragier pour la Mongolie sud-ouest.
— 476,	—	1,	—	28,	—	M. de Smet pour le Congo belge. .	—	M. de Smet pour le Kan-sou.
— 562,	—	2,	—	52,	—	1869. . . . .	—	1879.
— 599,	—	1,	—	à supprimer les cinq premières lignes.				























